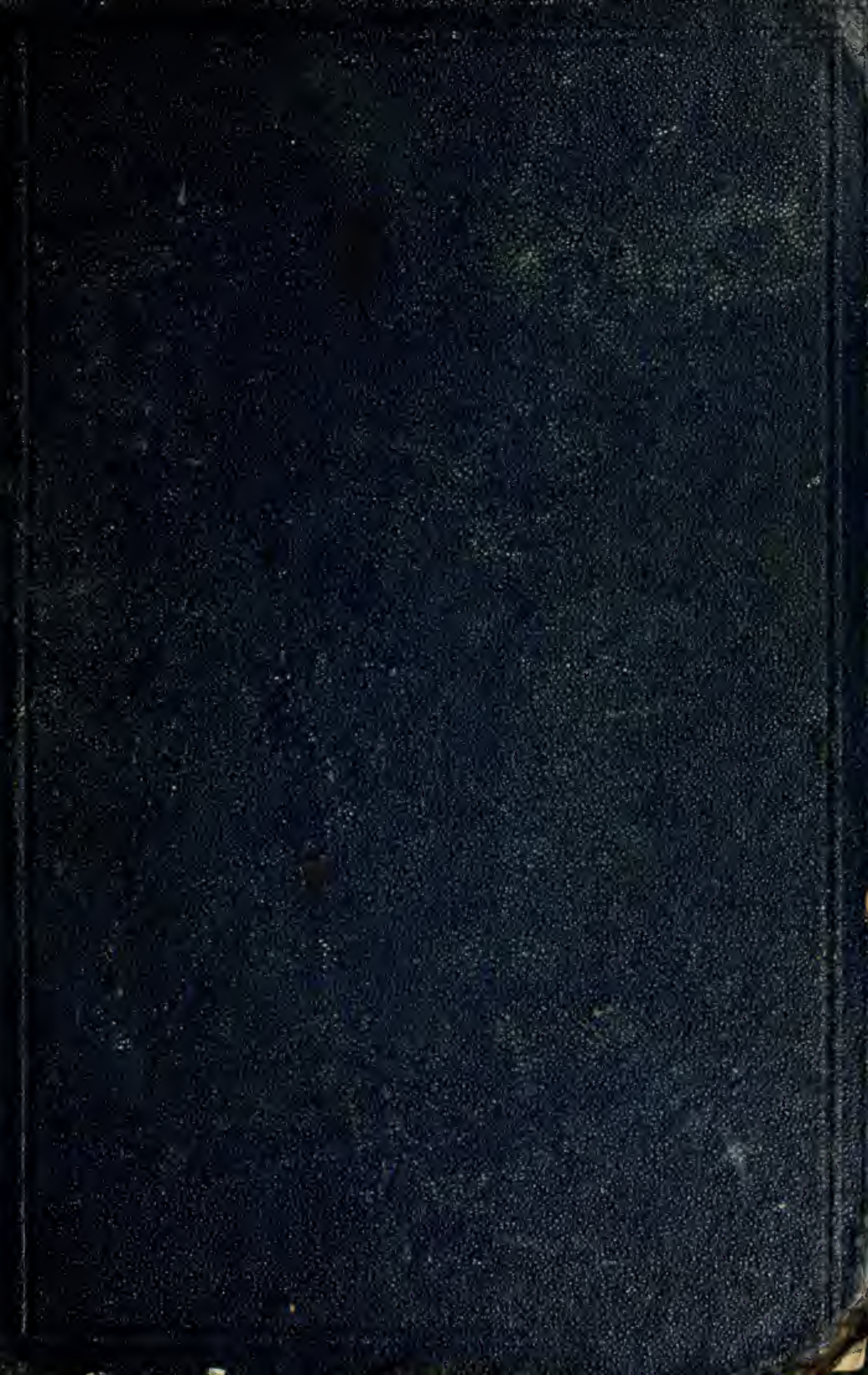
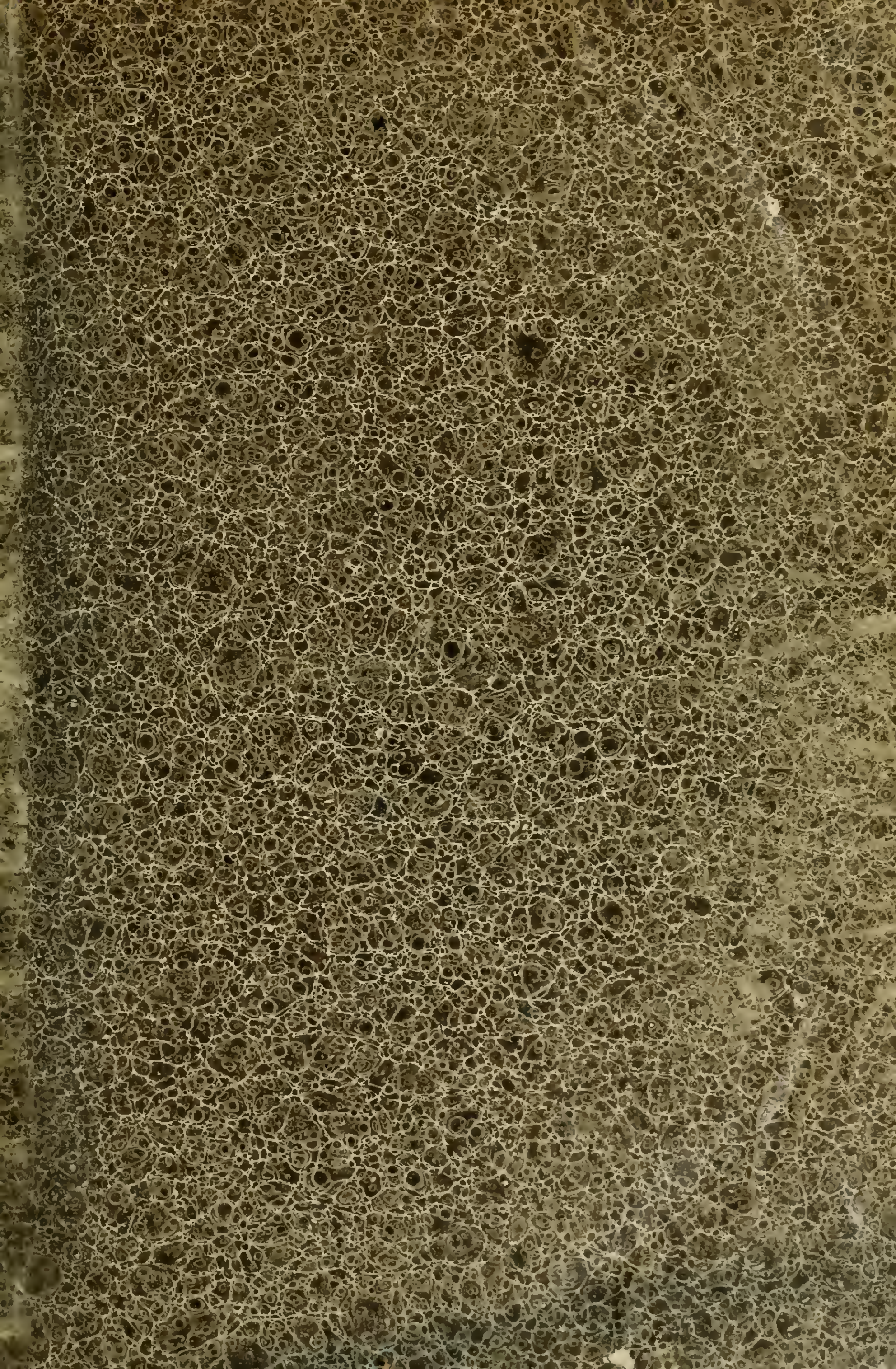


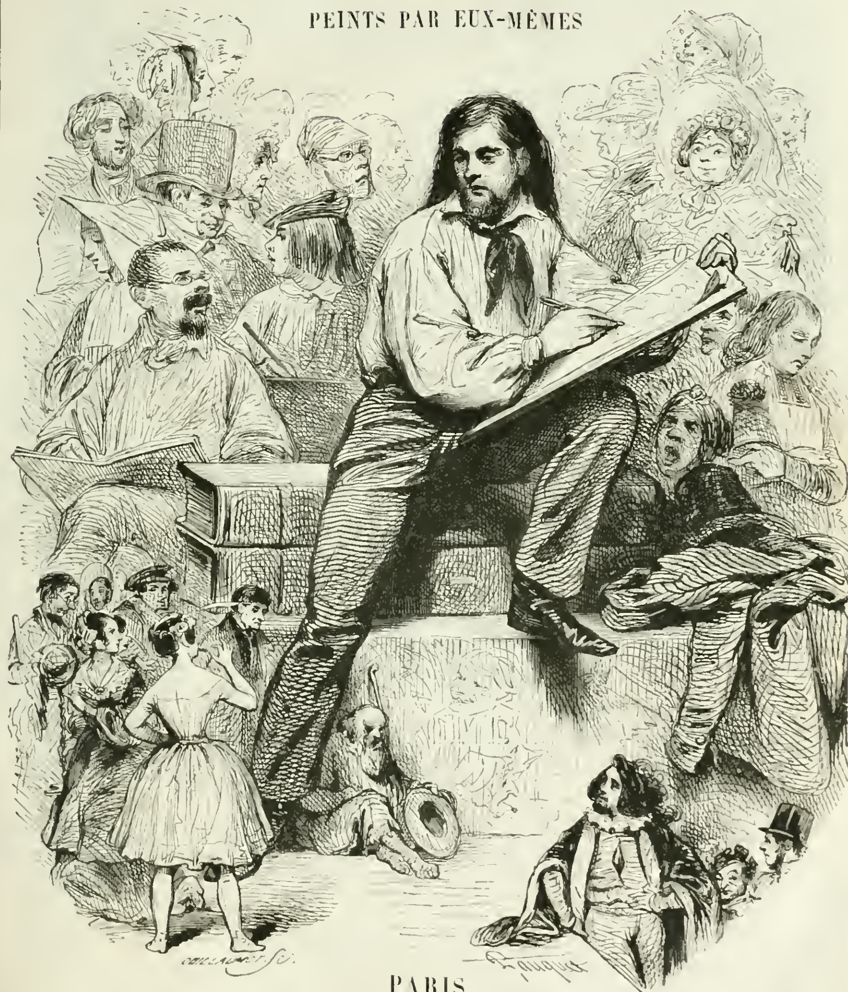




LES

FRANÇAIS

PEINTS PAR EUX-MÊMES



PARIS

FURNE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

45, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 45

—

1853

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1



INTRODUCTION



Il faut bien toujours que les écrivains d'une époque rendent au public ce que le public leur a prêté, et l'écrivain n'est jamais si heureux et si populaire que lorsque le public lui a beaucoup demandé, et lorsqu'il lui a beaucoup rendu. Plus ses emprunts sont nombreux, et plus il est lui-même un homme de génie. C'est là l'unique raison qui a fait de Molière le premier poëte du monde; car nul plus que lui n'a emprunté à l'humaine nature ses vices, ses ridicules, ses passions, ses haines, ses amours. Heureusement pour les emprunteurs à venir que, si le fond de l'humanité est le même toujours, la forme en est changeante et variable à l'infini. Chaque siècle, que disons-nous? chaque année a ses mœurs et ses caractères qui lui sont propres; l'humanité arrange toutes les vingt-quatre heures ses ridicules et ses vices, tout comme une grande coquette arrange et dispose ses volants, ses bijoux et ses dentelles; et nous ne voyons pas trop, puisque les marchandes de modes ont des livres sibyllins, tout exprès pour expliquer jour par jour les révolutions de leur empire, pourquoi donc n'aurions-nous pas, nous aussi, le peuple frivole et mobile par excellence, un registre tout exprès pour y transcrire ces nuances si fines, si déliées, et pourtant si vraies, de nos mœurs de chaque jour? C'est la Bruyère qui l'a dit, et celui-là s'y connaissait: *Il n'y a point d'année où les folies des hommes ne puissent fournir un volume de caractères*. Et, je vous prie, si pareil livre eût été fait seulement depuis les derniers livres de Théophraste, savez-vous une histoire qui fût plus variée, plus remplie, plus charmante, plus vraie surtout et plus animée par toutes sortes de personnages? Mais non, les historiens, oubliant l'espèce humaine, se sont amusés à raconter des siéges, des batailles, des villes prises et renversées, des traités de paix ou de guerre, toutes sortes de choses menteuses, sanglantes et futiles; ils ont dit comment se battaient les hommes et non pas comment ils vivaient; ils ont décrit avec le plus grand soin leurs armures, sans s'inquiéter de leur manteau de chaque jour; ils se sont occupés des lois, non pas des mœurs; ils ont tant fait, que c'est presque en pure perte que ces misérables sept mille années que nous comptons depuis qu'il y a des hommes en société ont été dépensées pour l'observation et pour l'histoire des mœurs.

Et pourtant, songeons-y, un jour viendra où nos petits-fils voudront savoir qui nous étions et ce que nous faisions *en ce temps-là;* comment nous étions vêtus; quelles robes portaient nos femmes; quelles étaient nos maisons, nos habitudes, nos plaisirs; ce que nous entendions par ce mot fragile, soumis à des changements éternels, la beauté. On voudra de nous tout savoir : comment nous montions à cheval; comment nos tables étaient servies; quels vins nous buvions de préférence; quel genre de poésie nous plaisait davantage, et si nous portions ou non de la poudre sur nos cheveux et à nos jambes des bottes

à revers. Sans compter mille autres questions que nous n'osons pas prévoir, qui nous feraient mourir de honte, et que nos neveux s'adresseront tout haut comme les questions les plus naturelles. C'est à en avoir le frisson cent ans à l'avance.

Cependant, il faut en prendre votre parti, mes chers contemporains : ce que vous faites aujourd'hui, ce que vous dites aujourd'hui, ce sera de l'histoire un jour. On parlera dans cent ans, comme d'une chose bien extraordinaire, de vos places en bitume, de vos petits bateaux à vapeur, de vos chemins de fer si mal faits, de votre gaz si peu brillant, de vos salles de spectacle si étroites, de votre drame moderne si modéré, de votre vaudeville si réservé et si chaste. Dans ce temps-là, l'on entendra parler d'une capitale d'un grand royaume qui absorbait le royaume tout entier, qui attirait à elle toute fortune et toute beauté, toute intelligence et tout génie, toutes les vertus, mais aussi tous les crimes ; toutes les poésies, mais aussi tous les vices. L'on dira que, dans cette capitale, tout le temps de la vie se passait à parler, à écrire, à écouter, à lire : discours écrits le matin dans vos feuilles immenses, discours parlés dans le milieu du jour à la tribune, discours imprimés le soir ; que la seule préoccupation de la ville entière était de savoir si elle parlerait un peu mieux le lendemain que la veille ; qu'elle n'avait pas d'autre ambition, et que le reste du monde pouvait crouler, pourvu qu'elle eût chaque matin sa dose d'esprit tout fait et de café à la crème. On racontera en même temps que cette ville, si fière de son unité, se divisait cependant en cinq ou six faubourgs, lesquels faubourgs étaient comme autant d'univers séparés l'un de l'autre, bien plus que si chacun d'eux était entouré par la grande muraille de la Chine.

Qu'un seul homme se chargeât de cette histoire, c'était bon autrefois, peut-être quand il n'y avait en France que la cour et la ville ; mais aujourd'hui que rien n'existe plus dans ses limites naturelles, aujourd'hui que tous ces rares éléments d'une grande société sont confondus au hasard, arrivez tous à cette curée de comédies qu'il faut prendre sur le fait, vous les malicieux observateurs de ce temps-là !

De nos jours, cette science de la comédie, trop négligée au théâtre, s'est portée partout où elle a pu se porter : dans les histoires, dans les romans, dans les chansons, dans les tableaux surtout. Le peintre et le dessinateur sont devenus, à toute force, de véritables moralistes, qui surprenaient sur le fait toute cette nation si vivante, et qui la forçaient de poser devant eux. Pendant longtemps, le peintre allait ainsi de son côté, pendant que l'écrivain marchait aussi de son côté ; ils n'avaient pas encore songé l'un l'autre à se réunir, afin de mettre en commun leur observation, leur ironie, leur sang-froid et leur malice. A la fin cependant, et quand chacun d'eux eut obéi à sa vocation d'observateur, ils consentirent d'un commun accord à cette grande tâche, l'étude des mœurs contemporaines. De cette association charmante il devait résulter le livre que voici : une comédie en cent actes divers, mais tout habillée, toute parée, toute meublée, et telle, en un mot, que, pour être complète, la comédie se doit montrer aux hommes assemblés. Songez donc que dans cette étude des mœurs publiques et privées il y a des époques entières de l'histoire de France qui ne sont guère représentées que par des images plus ou moins fidèles ; Boucher et Watteau, par exemple, ne sont-ils pas autant les historiens des mœurs du siècle passé, que Diderot ou Crébillon fils ? Que sera-ce donc quand ces deux façons de peindre seront réunies dans un seul et même livre ? et quel livre charmant et surtout fidèle c'eût été là, un roman de Crébillon fils, illustré par Watteau !

Je vais plus loin : quel que soit le talent de l'écrivain, et certes je ne prétends pas le rabaisser ici ; quelles que soient l'exactitude et la vérité de la page historique, un temps arrive où de ces tableaux, dont les originaux sont si faciles à reconnaître pour les contemporains, quelques traits s'effacent toujours. Les habits changent de forme et de couleur ; la laine est remplacée par le velours, le velours par la dentelle, le fer par l'or, la misère par le luxe, l'art grec par la renaissance, Louis XIV par Louis XV, Athènes par Rome. En un mot, que ce soit un siècle, que ce soit un vice qui fasse la différence entre une époque et une autre époque, le moyen, je vous prie, qu'un pauvre historien, livré à lui-même, saisisse au passage toutes ces nuances ? Autant vaudrait lui imposer la tâche de retenir toutes les chansons diverses que chantent les oiseaux dans les bois. Certes, quand vous lisez les admirables chapitres du vieux Théophraste, mort à cent cinquante ans et se plaignant du peu de durée de la vie des hommes, cela vous étonne de voir, dans ces pages si vives et cependant si pleines d'esprit et de sel, grouiller tout le peuple athénien. Les simples chapitres de Théophraste vous font mieux connaître ce peuple d'Athènes que toutes les histoires de Xénophon et de Thucydide, mais cependant quelle joie serait la vôtre si vous les pouviez voir maintenant, ces bons bourgeois, vêtus, meublés, nourris, posés comme ils l'étaient du temps de Théophraste, et tels qu'il les a vus lui-même ! Votre joie serait-elle donc gâtée si vous les pouviez voir passer dans la rue ces braves gens qui ont posé sans le vouloir devant le philosophe grec : le *flatteur*, l'*impertinent*, le *rustique*, le *complaisant*, le *coquin*, le *grand parleur*, l'*effronté*, le *nouvelliste*, l'*avare*, l'*impudent*, le *fâcheux*, le *stupide*, le *brutal*, le *vilain homme*, l'*homme incommode*, le *vaniteux*, le *poltron*, les *grands de la République* ! Que celui-là eût été bien avisé, qui eût accompagné de quelques dessins fidèles ces personnages si divers ! Que d'intérêt il eût ajouté au récit de Théophraste, et combien nous reconnaîtrions plus facilement ces originaux, si vivement dépeints !

Mais, Dieu nous protége ! ce que nos devanciers n'ont pas fait pour nous, nous le ferons pour nos petits-neveux : nous nous montrerons à eux non pas seulement peints en buste, mais des pieds à la tête et aussi ridicules que nous pourrons nous faire. Dans cette lanterne magique, où nous nous passons en revue les uns et les autres, rien ne sera oublié, pas même d'allumer la lanterne ; en un mot, rien ne manquera à cette œuvre complète, qui a pour objet l'étude des mœurs contemporaines, et dont la Bruyère lui-même, notre maître à tous et à bien d'autres, nous a en quelque sorte dicté le programme quand il dit quelque part : « Nos pères nous ont transmis, avec « la connaissance de leurs personnes, celle de leurs habits, de leurs coiffures, de leurs armes offensives et défensives et des autres ornements qu'ils ont aimés pendant leur vie. Nous ne saurions reconnaître cette série « de bienfaits qu'en traitant de même nos descendants. » (*De la Mode*, ch. XIII.)





L'ÉPICIER

PAR

H. DE BALZAC



D'autres, des ingrats, passent insouciamment devant la sacro-sainte boutique d'un épicier. Dieu vous en garde!

Quelque rebutant, crasseux, mal en casquette, que soit le garçon, quelque frais et réjoui que soit le maître, je les regarde avec sollicitude, et leur parle avec la déférence qu'a pour eux le *Constitutionnel*. Je laisse aller un mort, un évêque, un roi, sans y faire attention: mais je ne vois jamais avec indifférence un épicier. A mes yeux, l'épicier, dont l'omnipotence ne date que d'un siècle, est une des plus belles expressions de la société moderne. N'est-il donc pas un être aussi sublime de résignation que remarquable par son utilité; une source constante de douceur, de lumière, de denrées bienfaisantes? Enfin, n'est-il plus le ministre de l'Afrique, le chargé d'affaires des Indes et de l'Amérique? Certes, l'épicier est tout cela; mais, ce qui met le comble à ses perfections, il est tout cela sans s'en douter. L'obélisque sait-il qu'il est un monument?

Ricaneurs infâmes, chez quel épicier êtes-vous entrés qui ne vous ait gracieusement souri, sa casquette à la main, tandis que vous gardiez votre chapeau sur la tête? Le boucher est rude, le boulanger est pâle et grognon; mais l'épicier, toujours prêt à obliger, montre dans tous les quartiers de Paris un visage aimable. Aussi, à quelque classe qu'appartienne le piéton dans l'embarras, ne s'adresse-t-il ni à la science rébarbative de l'horloger, ni au comptoir bastionné de viandes saignantes où trône la fraîche bouchère, ni à la grille défiante du boulanger; entre toutes les boutiques ouvertes, il attend, il choisit celle de l'épicier pour changer une pièce de cent sous ou pour demander son chemin; il est sûr que cet homme, le plus chrétien de tous les commerçants, est à tous, bien que le plus occupé; car le temps qu'il donne aux passants, il se le vole à lui-même. Mais, quoique vous entriez pour le déranger, pour le mettre à contribution, il est certain qu'il vous saluera; il vous marquera même de l'intérêt si l'entretien dépasse une simple interrogation et tourne à la confidence. Vous trouveriez plus facilement une femme mal faite qu'un épicier sans politesse. Retenez cet axiome, répétez-le pour contre-balancer d'étranges calomnies.

Du haut de leur fausse grandeur, de leur implacable intelligence, ou de leurs barbes artistement taillées, quelques gens ont osé dire : *Raca!* à l'épicier. Ils ont fait de son nom un mot, une opinion, une chose, un système, une figure européenne et encyclopédique, comme sa boutique. On crie : « Vous êtes des épiciers! » pour dire une infinité d'injures. Il est temps d'en finir avec ces Dioclétiens de l'épicerie. Que blâme-t-on, chez l'épicier? Est-ce son pantalon plus ou moins brun-rouge, verdâtre ou chocolat? ses bas bleus dans des chaussons, sa casquette de fausse loutre garnie d'un galon d'argent verdi ou d'or noirci, son tablier à pointe triangulaire arrivant au diaphragme? Mais pouvez-vous punir en lui, vile société sans aristocratie et qui travaillez comme des fourmis, l'estimable symbole du travail? Serait-ce qu'un épicier est censé ne pas penser le moins du monde, ignorer les arts, la littérature et la politique? et qui donc a engouffré les éditions de Voltaire et de Rousseau? qui donc achète *Souvenirs et Regrets* de Dubufe? qui a usé la planche du *Soldat laboureur*, du *Convoi du pauvre*, celle de l'*Attaque de la barrière de Clichy?* qui pleure aux mélodrames? qui prend au sérieux la Légion d'honneur? qui devient actionnaire des entreprises impossibles? qui voyez-vous aux premières galeries de l'Opéra-

Comique, quand on joue *Adolphe et Clara* ou les *Rendez-vous bourgeois?* qui hésite á se moucher au Théâtre-Français quand on chante *Chatterton?* qui lit Paul de Kock? qui court voir et admirer le musée de Versailles? qui a fait le succès du *Postillon de Longjumeau?* qui achète les pendules á mameluks pleurant leur coursier? qui nomme les plus dangereux députés de l'opposition, et qui appuie les mesures énergiques du pouvoir contre les perturbateurs? L'épicier, l'épicier, toujours l'épicier! Vous le trouvez, l'arme au bras, sur le seuil de toutes les nécessités, même les plus contraires, comme il est sur le pas de sa porte, ne comprenant pas toujours ce qui se passe, mais appuyant tout par son silence, par son travail, par son immobilité, par son argent! Si nous ne sommes pas devenus sauvages, Espagnols ou saint-simoniens, rendez-en grâce á la grande armée des épiciers. Elle a tout maintenu. Peut-être maintiendra-t-elle l'un comme l'autre, la République comme l'Empire, la légitimité comme la nouvelle dynastie; mais, certes, elle maintiendra. Maintenir est sa devise. Si elle ne maintenait pas un ordre social quelconque, á qui vendrait-elle? L'épicier est la chose jugée qui s'avance ou se retire, parle ou se tait, aux jours de grandes crises. Ne l'admirez-vous pas dans sa foi pour les niaiseries consacrées? Empêchez-le de se porter en foule au tableau de Jeanne Gray, de doter les enfants du général Foy, de souscrire pour le Champ-d'Asile, de se ruer sur l'asphalte, de demander la translation des cendres de Napoléon, d'habiller son enfant en lancier polonais ou en artilleur de la garde nationale, selon la circonstance. Tu l'essayerais en vain, fanfaron Journalisme, toi qui, le premier, inclines plume et presse á son aspect, lui souris, et lui tends incessamment la chatière de ton abonnement!

Mais a-t-on bien examiné l'importance de ce viscère indispensable á la vie sociale, et que les anciens eussent déifié peut-être! Spéculateur, vous bâtissez un quartier, ou même un village; vous avez construit plus ou moins de maisons, vous avez été assez osé pour élever une église; vous trouvez des espèces d'habitants, vous ramassez un pédagogue, vous espérez des enfants; vous avez fabriqué quelque chose qui a l'air d'une civilisation, comme on fait une tourte : il y a des champignons, des pattes de poulets, des écrevisses et des boulettes; un presbytère, des adjoints, un garde champêtre et des administrés : rien ne tiendra, tout va se dissoudre, tant que vous n'aurez pas lié ce microcosme par le plus fort des liens sociaux, par un épicier. Si vous tardiez á planter au coin de la rue principale un épicier, comme vous avez planté une croix au-dessus du clocher, tout déserterait. Le pain, la viande, les tailleurs, les souliers, les prêtres, le gouvernement, la solive, tout vient par la poste, par le roulage ou le coche; mais l'épicier doit être là, rester là, se lever le premier, se coucher le dernier; ouvrir sa boutique á toute heure aux chalands, aux cancans, aux marchands. Sans lui, aucun de ces excès qui distinguent la société moderne des sociétés anciennes auxquelles l'eau-de-vie, le tabac, le thé, le sucre, étaient inconnus. De sa boutique procède une triple production pour chaque besoin : thé, café, chocolat, la conclusion de tous les déjeuners réels; la chandelle, l'huile et la bougie, source de toute lumière; le sel, le poivre et la muscade, qui composent la rhétorique de la cuisine: le riz, le haricot et le macaroni, nécessaires á oute alimentation raisonnée; le sucre, les sirops et la confiture, sans quoi la vie serait bien amère; les fromages, les pruneaux et les mendiants, qui, selon Brillat-Savarin, donnent au dessert sa physionomie. Mais ne serait-ce pas dépeindre tous nos besoins que détailler les unités á trois angles qu'embrasse l'épicerie? L'épicier lui-même embrasse une trilogie : il est électeur, garde national et juré. Je ne sais si les moqueurs ont une pierre sous la mamelle gauche, mais il m'est impossible de railler cet homme quand, á l'aspect des billes d'agate contenues dans ses jattes de bois, je me rappelle le rôle qu'il jouait dans mon enfance. Ah! quelle place il occupe dans le cœur des marmots auxquels il vend le papier des cocottes, la corde des cerfs-volants, les soleils et les dragées! Cet homme, qui tient dans sa montre des cierges pour notre enterrement et dans son œil une larme pour notre mémoire, côtoie incessamment notre existence : il vend la plume et l'encre au poëte, les couleurs au peintre, la colle á tous. Un joueur a tout perdu, veut se tuer : l'épicier lui vendra des balles, la poudre ou l'arsenic; le vicieux personnage espère tout regagner, l'épicier lui vendra des cartes. Votre maitresse vient, vous ne lui offrirez pas á déjeuner sans l'intervention de l'épicier; elle ne fera pas une tache á sa robe qu'il ne reparaisse avec l'empois, le savon, la potasse. Si, dans une nuit douloureuse, vous appelez la lumière á grands cris, l'épicier vous tend le rouleau rouge du miraculeux, de l'illustre Fumade, que ne détrônent ni les briquets allemands, ni les luxueuses machines á soupape. Vous n'allez point au bal sans son vernis. Enfin, il vend l'hostie au prêtre, le *cent-sept ans* au soldat, le masque au carnaval, l'eau de Cologne á la plus belle moitié du genre humain. Invalide, il te vendra le tabac éternel que tu fais passer de ta tabatière á ton nez, de ton nez á ton mouchoir, de ton mouchoir á ta tabatiere : le nez, le tabac et le mouchoir d'un invalide ne sont-ils pas une image de l'infini aussi bien que le serpent qui se mord la queue? Il vend des drogues qui donnent la mort, et des substances qui donnent la vie; il s'est vendu lui-même au public comme une âme á Satan. Il est l'alpha et l'oméga de notre état social. Vous ne pouvez faire un pas ou une lieue, un crime ou une bonne action, une œuvre d'art ou de débauche, une maitresse ou un ami, sans recourir á la toute-puissance de l'épicier. Cet homme est la civilisation en boutique, la société en cornet, la nécessité armée de pied en cap, l'encyclopédie en action, la vie distribuée en tiroirs, en bouteilles, en sachets. Nous avons entendu préférer la protection d'un épicier á celle d'un roi : celle du roi vous tue, celle de l'épicier fait vivre. Soyez abandonné de tout, même du diable ou de votre mère, s'il vous reste un épicier pour ami, vous vivrez chez lui comme le rat dans son fromage. Nous tenons tout, vous disent les épiciers avec un juste orgueil Ajoutez : Nous tenons á tout.

Par quelle fatalité ce pivot social, cette tranquille créature, ce philosophe pratique, cette industrie incessamment occupée, a-t-elle donc été prise pour type de la bêtise? Quelles vertus lui manquent? Aucune. La nature éminemment généreuse de l'épicier entre pour beaucoup dans la physionomie de Paris. D'un jour á l'autre, ému par quelque catastrophe ou par une fête, ne reparait-il pas dans le luxe de son uniforme, après avoir fait de l'opposition en biset? Ses mouvantes lignes bleues á bonnets ondoyants accompagnent en pompe les illustres morts ou les vivants qui triomphent, et se mettent galamment en espaliers fleuris á l'entrée d'une royale mariée. Quant á sa constance, elle est fabuleuse. Lui seul a le courage de se guillotiner lui-même tous les jours avec un col de chemise empesé. Quelle intarissable fécondité dans le retour de ses plaisanteries avec ses pratiques! avec quelles paternelles consolations il ramasse les deux sous du pauvre, de la veuve et de l'orphelin! avec quel sentiment de modestie il pénètre chez ses clients d'un

rang élevé! Direz-vous que l'épicier ne peut rien créer? Quinquet était un épicier; après son invention, il est devenu un mot de la langue, il a engendré l'industrie du lampiste.

Ah! si l'épicerie ne voulait fournir ni pairs de France ni députés, si elle refusait des lampions à nos réjouissances, si elle cessait de piloter les piétons égarés, de donner de la monnaie aux passants, et un verre de vin à la femme qui se trouve mal au coin de la borne, sans vérifier son état; si le quinquet de l'épicier ne protestait plus contre le gaz son ennemi, qui s'éteint à onze heures; s'il se désabonnait au *Constitutionnel*, s'il devenait progressif, s'il déblatérait contre le prix Monthyon, s'il refusait d'être capitaine de sa compagnie, s'il dédaignait la croix de la Légion d'honneur, s'il s'avisait de lire les livres qu'il vend en feuilles dépareillées, s'il allait entendre les symphonies de Berlioz au Conservatoire, s'il admirait Géricault en temps utile, s'il feuilletait Cousin, s'il comprenait Ballanche, ce serait un dépravé qui mériterait d'être la poupée éternellement abattue, éternellement relevée, éternellement ajustée par la saillie de l'artiste affamé, de l'ingrat écrivain, du saint-simonien au désespoir. Mais examinez-le, ô mes concitoyens! Que voyez-vous en lui? Un homme généralement court, joufflu, à ventre bombé, bon père, bon époux, bon maître. A ce mot, arrêtons-nous.

Qui s'est figuré le Bonheur, autrement que sous la forme d'un petit garçon épicier, rougeaud, à tablier bleu, le pied sur la marche d'un magasin, regardant les femmes d'un air égrillard, admirant sa bourgeoise, n'ayant rien, rieur avec les chalands, content d'un billet de spectacle, considérant le patron comme un homme fort, enviant le jour où il se fera, comme lui, la barbe dans un miroir rond, pendant que sa femme lui apprêtera sa chemise, sa cravate et son pantalon? Voilà la véritable Arcadie! Etre berger comme le veut Poussin n'est plus dans nos mœurs. Etre épicier, quand votre femme ne s'amourache pas d'un Grec, qui vous empoisonne avec votre propre arsenic, est une des plus heureuses conditions humaines.

Artistes et feuilletonnistes, cruels moqueurs qui insultez au génie aussi bien qu'à l'épicier, admettons que ce petit ventre rondelet doive inspirer la malice de vos crayons, oui, malheureusement quelques épiciers, en présentant arme, présentent une panse rabelaisienne qui dérange l'alignement inespéré des rangs de la garde nationale à une revue, et nous avons entendu des colonels poussifs s'en plaindre amèrement. Mais qui peut concevoir un épicier maigre et pâle? il serait déshonoré, il irait sur les brisées des gens passionnés. Voilà qui est dit, il a du ventre, Napoléon et Louis XVIII ont eu le leur, et la Chambre n'irait pas sans le sien. Deux illustres exemples! Mais, si vous songez qu'il est plus confiant avec ses avances que nos amis avec leur bourse, vous admirerez cet homme, et lui pardonnerez bien des choses. S'il n'était pas sujet à faire faillite, il serait le prototype du bien, du beau, de l'utile. Il n'a d'autres vices, aux yeux des gens délicats, que d'avoir en amour, à quatre lieues de Paris, une campagne dont le jardin a trente perches; de draper son lit et sa chambre en rideaux de calicot jaune imprimé de rosaces rouges; de s'y asseoir sur le velours d'Utrecht à brosses fleuries; il est l'éternel complice de ces infâmes étoffes. On se moque généralement du diamant qu'il porte à sa chemise et de l'anneau de mariage qui orne sa main; mais l'un signifie l'homme établi, comme l'autre annonce le mariage, et personne n'imaginerait un épicier sans femme. La femme de l'épicier en a partagé le sort jusque dans l'enfer de la moquerie française. Et pourquoi l'a-t-on immolée en la rendant ainsi doublement victime? Elle a voulu, dit-on, aller à la cour. Quelle femme assise dans un comptoir n'éprouve le besoin d'en sortir, et où la vertu ira-t-elle, si ce n'est aux environs du trône? car elle est vertueuse : rarement l'infidélité plane sur la tête de l'épicier, non que sa femme manque aux grâces de son sexe, mais elle manque d'occasion. La femme d'un épicier, l'exemple l'a prouvé, ne peut dénouer sa passion que par le crime, tant elle est bien gardée. L'exiguïté du local, l'envahissement de la marchandise, qui monte de marche en marche, et pose ses chandelles, ses pains de sucre, jusque sur le seuil de la chambre conjugale, sont les gardiens de sa vertu, toujours exposée aux regards publics. Aussi, forcée d'être vertueuse, s'attache-t-elle tant à son mari, que la plupart des femmes d'épiciers en maigrissent. Prenez un cabriolet à l'heure, parcourez Paris, regardez les femmes d'épiciers : toutes sont maigres, pâles, jaunes, étirées. L'hygiène, interrogée, a parlé de miasmes exhalés par les denrées coloniales; la pathologie, consultée, a dit quelque chose sur l'assiduité sédentaire au comptoir, sur le mouvement continuel des bras, de la voix, sur l'attention sans cesse éveillée, sur le froid qui entrait par une porte toujours ouverte et rougissait le nez. Peut-être, en jetant ces raisons au nez des curieux, la science n'a-t-elle pas osé dire que la fidélité avait quelque chose de fatal pour les épicières, peut-être a-t-elle craint d'affliger les épiciers en leur démontrant les inconvénients de la vertu. Quoi qu'il en soit, dans ces ménages que vous voyez mangeant et buvant enfermés sous la verrière de ce grand bocal, autrement nommé par eux *arrière-boutique*, revivent et fleurissent les coutumes sacramentales qui mettent l'hymen en honneur. Jamais un épicier, en quelque quartier que vous en fassiez l'épreuve, ne dira ce mot leste, *ma femme;* il dira *mon épouse*. Ma femme emporte des idées saugrenues, étranges, subalternes, et change une divine créature en une chose. Les sauvages ont des femmes; les êtres civilisés ont des épouses; jeunes filles venues entre onze heures et midi à la mairie, accompagnées d'une infinité de parents et de connaissances, parées d'une couronne de fleurs d'oranger toujours déposée sous la pendule, en sorte que le mameluk ne pleure pas exclusivement sur le cheval.

Aussi, toujours fier de sa victoire, l'épicier conduisant sa femme par la ville a-t-il je ne sais quoi de fastueux qui le signale au caricaturiste. Il sent si bien le bonheur de quitter sa boutique, son épouse fait si rarement des toilettes, ses robes sont si bouffantes, qu'un épicier orné de son épouse tient plus de place sur la voie publique que tout autre couple. Débarrassé de sa casquette de loutre et de son gilet rond, il ressemblerait assez à tout autre citoyen, n'étaient ces mots : *ma bonne amie*, qu'il emploie fréquemment en expliquant les changements de Paris à son épouse, qui, confinée dans son comptoir, ignore les nouveautés. Si parfois, le dimanche, il se hasarde à faire une promenade champêtre, il s'assied à l'endroit le plus poudreux des bois de Romainville, de Vincennes ou d'Auteuil, et s'extasie sur la pureté de l'air. Là, comme partout, vous le reconnaîtrez, sous tous ses déguisements, à sa phraséologie, à ses opinions.

Vous allez par une voiture publique à Meaux, Melun, Orléans, vous trouvez en face de vous un homme bien couvert qui jette sur vous un regard défiant : vous vous épuisez en conjectures sur ce particulier d'abord taciturne. Est-ce un avoué? est-ce un nouveau pair de France? est-ce un bureaucrate? Une femme souffrante



dit qu'elle n'est pas encore remise du choléra. La conversation s'engage. L'inconnu prend la parole.

« *Môsieu*... » Tout est dit, l'épicier se déclare. Un épicier ne prononce ni *monsieur*, ce qui est affecté, ni *m'sieu*, ce qui semble infiniment méprisant; il a trouvé son triomphant *môsieu*, qui est entre le respect et la protection, exprime sa considération, et donne à sa personne une saveur merveilleuse. « Môsieu, vous dira-t-il, pendant le choléra, les trois plus grands médecins, Dupuytren, Broussais et môsieu Magendie, ont traité leurs malades par des remèdes différents; tous sont morts ou à peu près. Ils n'ont pas su ce qu'est le choléra; mais le choléra, c'est une maladie dont on meurt. *Ceux* que j'ai vus se portaient déjà mal. Ce moment-là, môsieu, a fait bien du mal au commerce. »

Vous le sondez alors sur la politique. Sa politique se réduit à ceci : « Môsieu, il paraît que les ministres ne savent ce qu'ils font ! On a beau les changer, c'est toujours la même chose. Il n'y avait que sous l'Empereur où ils allaient bien. Mais aussi, quel homme ! En le perdant, la France a bien perdu. Et dire qu'on ne l'a pas soutenu ! » Vous découvrez alors chez l'épicier des opinions religieuses extrêmement répréhensibles. Les chansons de Béranger sont son Evangile. Oui, ces détestables refrains frelatés de politique ont fait un mal dont l'épicerie se ressentira longtemps. Il se passera peut-être une centaine d'années avant qu'un épicier de Paris, ceux de la province sont un peu moins atteints de la chanson, entre dans le Paradis. Peut-être son envie d'être Français l'entraîne-t-elle trop loin. Dieu le jugera.

Si le voyage était court, si l'épicier ne parlait pas, cas rare, vous le reconnaîtriez à sa manière de se moucher. Il met un coin de son mouchoir entre ses lèvres, le relève au centre par un mouvement de balançoire, s'empoigne magistralement le nez, et sonne une fanfare à rendre jaloux un cornet à piston.

Quelques-uns de ces gens qui ont la manie de tout creuser signalent un grand inconvénient à l'épicier : « Il se retire, » disent-ils. Une fois retiré, personne ne lui voit aucune utilité. Que fait-il? que devient-il? il est sans intérêt, sans physionomie. Les défenseurs de cette classe de citoyens estimables ont répondu que généralement le fils de l'épicier devient notaire ou avoué, jamais ni peintre ni journaliste, ce qui l'autorise à dire avec orgueil : « J'ai payé ma dette au pays. » Quand un épicier n'a pas de fils, il a un successeur auquel il s'intéresse; il

l'encourage, il vient voir le montant des ventes journalières, et les compare avec celles de son temps; il lui prête de l'argent : il tient encore à l'épicerie par le fil de l'escompte. Qui ne connaît la touchante anecdote sur la nostalgie du comptoir à laquelle il est sujet?

Un épicier de la vieille roche, lequel, trente ans durant, avait respiré les mille odeurs de son plancher, descendu le fleuve de la vie en compagnie de myriades de harengs, et voyagé côte à côte avec une infinité de mornes, balayé la boue périodique de cent pratiques matinales, et manié de bons gros sous bien gras; il vend son fonds, cet homme riche au delà de ses désirs, ayant enterré son épouse dans un bon petit terrain à perpétuité, tout bien en règle, quittance de la Ville au carton des papiers de famille; il se promène les premiers jours dans Paris en bourgeois; il regarde jouer aux dominos, il va même au spectacle. Mais il avait, dit-il, des inquiétudes. Il s'arrêtait devant les boutiques d'épiceries, il les flairait, il écoutait le bruit du pilon dans le mortier. Malgré lui cette pensée : « Tu as été pourtant tout cela ! » lui résonnait dans l'oreille, à l'aspect d'un épicier amené sur le pas de sa porte par l'état du ciel. Soumis au magnétisme des épices, il venait visiter son successeur. L'épicerie allait. Notre homme revenait le cœur gros. Il était *tout chose*, dit-il à Broussais en le consultant sur sa maladie. Broussais ordonna les voyages, sans indiquer positivement la Suisse ou l'Italie. Après quelques excursions lointaines tentées sans succès à Saint-Germain, Montmorency, Vincennes, le pauvre épicier, dépérissant toujours, n'y tint plus; il rentra dans sa boutique comme le pigeon de la Fontaine à son nid, en disant son grand proverbe : *Je suis comme le lierre, je meurs où je m'attache!* Il obtint de son successeur la grâce de faire des cornets dans un coin, la faveur de le remplacer au comptoir. Son œil, déjà devenu semblable à celui d'un poisson cuit, s'alluma des lueurs du plaisir. Le soir, au café du coin, il blâme la tendance de l'épicerie au charlatanisme de l'Annonce, et demande à quoi sert d'exposer les brillantes machines qui broient le cacao.

Plusieurs épiciers, des têtes fortes, deviennent maires de quelque commune, et jettent sur les campagnes un reflet de la civilisation parisienne. Ceux-là commencent alors à ouvrir le Voltaire ou le Rousseau qu'ils ont acheté, mais ils meurent à la page 17 de la notice. Toujours utiles à leur pays, ils ont fait réparer un abreuvoir, ils ont, en réduisant les appointements du curé, contenu les envahissements du clergé. Quelques-uns s'élèvent jusqu'à écrire leurs vues au *Constitutionnel*, dont ils attendent vainement la réponse; d'autres provoquent des pétitions contre l'esclavage des nègres et contre la peine de mort.

Je ne fais qu'un reproche à l'épicier : il se trouve en trop grande quantité. Certes, il en conviendra lui-même, il est commun. Quelques moralistes, qui l'ont observé sous la latitude de Paris, prétendent que les qualités qui le distinguent se tournent en vices dès qu'il devient propriétaire. Il contracte alors, dit-on, une légère teinte de férocité, cultive le commandement, l'assignation, la mise en demeure, et perd de son agrément. Je ne contredirai pas ces accusations, fondées, peut-être, sur le temps critique de l'épicier. Mais consultez les diverses espèces d'hommes, étudiez leurs bizarreries, et demandez-vous ce qu'il y a de complet dans cette vallée de misères. Soyons indulgents envers les épiciers ! D'ailleurs, où en serions-nous s'ils étaient parfaits? il faudrait les adorer, leur confier les rênes de l'Etat, au char duquel ils se sont courageusement attelés. De grâce, ricaneurs auxquels ce mémoire est adressé, laissez-les-y, ne tourmentez pas trop ces intéressants bipèdes : n'avez-vous pas assez du gouvernement, des livres nouveaux et des vaudevilles?





LE POËTE

PAR

É. DE LABÉDOLLIERRE



Que les gens d'esprit sont bêtes!
BEAUMARCHAIS.

Nescio quid nagurum meditans
Totus in illis.
HORAT.



Si l'on entend par poëtes les grands écrivains qui habillent des pensées profondes d'une forme mélodieuse et pittoresque, on en signalera peu dans le passé, et encore moins dans le présent Mais, si l'on comprend sous ce nom ceux qui se croient en droit de le porter, ceux qu'une prédisposition native excite à cadencer des alexandrins; enfin les métromanes susceptibles de rimer, et convaincus d'être coutumiers du fait, on trouvera une classe assez nombreuse ayant une physionomie et des allures particulières, et appréciable sans loupe à l'œil de l'observation.

Peindrons-nous les habitudes de cette classe bizarre et peu connue? L'auteur de la *Métromanie* l'a fait avant nous, et sa monographie subsiste. Un intervalle d'un siècle a modifié le costume, sans altérer l individu. Le poëte est toujours le même personnage. inégal et fantasque, distrait et rêveur. Il a échangé contre un frac l'habit à galons d'or et à boutons historiés, mais il est toujours plus soigneux de son style que de sa toilette, quand il ne néglige pas l'un et l'autre, quand il n'existe pas une parfaite harmonie de désordre entre ses vêtements et ses pensées. La poudre n'enfarine plus sa chevelure, mais les mêmes idées excentriques germent dans sa cervelle à l'ombre d'une coiffure à la Titus. Une épée inoffensive ne ballotte plus à son côté, mais sa démarche n'en est pas moins embarrassée, irrégulière, rapide comme une locomotive, ou lente comme un roulage accéléré. Un jabot moucheté de tabac ne s'arrondit plus en nageoire de perche à l'avant de sa poitrine; mais cette poitrine, palpitante du feu du génie, est encore aujourd'hui gonflée d'orgueil et de vanité.

La vanité! voilà le péché favori du poëte! Sitôt qu'un écolier a griffonné quatre sixains pour la fête de son professeur, il croit avoir dans son écritoire une source de gloire et de fortune, court lire ses vers à ceux qui ont le malheur d'être ses amis, et devient le héros de diverses soirées où l'on sert des poëtes après le café, en guise de rafraîchissements. Certaines familles se plaisent à grouper autour d'elles des rimeurs, qui deviennent partie intégrante du logis, et sont immeubles par destination. Chacun d'eux à tour de rôle s'avance au milieu du salon, où les dames l'examinent avec l'attention qu'on prête à une bête curieuse, et, après quelques instants d'une résistance honorable, il *donne aux oreilles son friand repas*. Rien n'est changé depuis le siècle de Molière dans l'agencement des réunions littéraires, ni les exclamations des Philaminte et des Bélise, ni les prétentions des Trissotin et des Vadius. Cependant ils sont de nos jours plus policés que leurs devanciers, leur jalousie se dissimule sous les dehors d'un enthousiasme récipro-

que. Ils peuvent songer secrètement à déprécier leurs confrères, mais ils arrivent plus sûrement à leurs fins; ils ne se querellent plus, ils se louent.

Bien qu'il y soit inondé de compliments et d'eau sucrée, le poëte fréquente peu cette collection de zéros qu'on appelle le monde. Pour s'y présenter, il faut s'habiller, et s'habiller est une occupation si triviale, si pénible, si intolérable! S'interrompre dans la fabrication d'une stance pour chercher une cravate et un gilet; descendre des hauteurs du Parnasse pour fouiller dans un tiroir; troquer sa plume contre un peigne, contre une brosse, contre un rasoir; employer à changer de linge, à attacher des sous-pieds, à mettre des gants, un temps qu'on voudrait consacrer tout entier à un travail spirituel, quel supplice! Et à quoi bon le subir? Pour aller faire des révérences dans un salon, conter des fadeurs à des femmes roides et minaudières, soulever les plus hautes questions de la société avec des clercs de notaire, jouer au boston, demander une *indépendance en carreau*, déguster des verres d'orgeat que la maîtresse de la maison suit de l'œil en notant les gastronomes indiscrets, entendre les sons saccadés d'un piano ou la voix criarde d'une *prima donna* parisienne... c'est amusant et varié comme un jet d'eau.

Le poëte reste donc chez lui, s'y livrant doucement à son indolence naturelle, et attendant l'inspiration avec l'immobilité d'un fakir. A l'inverse de Sénèque, qui écrivait sur une table d'or un traité de la pauvreté, il vante dans une mansarde les douceurs de l'opulence. Et comment les connaîtrait-il? la poésie est si mal rétribuée! Dernièrement un écrivain justement estimé, un homme de cœur et de talent, demandait un à-compte de cinq francs sur une pièce de vers qui devait paraître le jour suivant dans un journal; il avait besoin de ce subside pour dîner... On le pria de repasser le lendemain.

On conçoit qu'il répugne au poëte d'attacher une femme et des enfants à sa triste destinée. Il est au reste trop amoureux de toutes les femmes pour en préférer une seule. Promener de beautés en beautés ses vagues tendresses, s'éprendre vite, oublier plus vite encore, rêver aux blonds cheveux de l'une, aux yeux noirs de l'autre, à la mélancolie touchante d'une troisième; bâtir un roman sur la grisette qu'il coudoie, sur la paysanne qui passe dans un champ, sur la comtesse qu'une calèche emporte loin de lui; voilà sa joie, voilà ses plaisirs: plaisirs innocents, dégagés de toute pensée de possession, incapables de troubler le repos d'une famille ou d'une union quelconque; plaisirs plus doux que la réalité, car il se crée à son gré de charmantes maîtresses, sveltes, gracieuses, aériennes, belles comme des houris, pures comme des madones; et, s'il prenait sa lanterne pour en chercher de semblables à travers le monde, il mourrait peut-être avant de l'avoir éteinte.

L'humeur indépendante du poëte se plierait difficilement au joug matrimonial: il lui faut une liberté d'esprit et de mouvements qui s'accorde mal avec les tracas du ménage. Il peut lui prendre envie à deux heures du matin de sortir pour admirer la campagne que la lune éclaire, et de quitter sa femme pour courir dans les bois. Tient-il une rime qu'il a longtemps poursuivie, fût-ce au milieu de la nuit, il se lève et s'écrie: « Je l'ai trouvée! » avec non moins de joie qu'Archimède. Quelle femme s'accoutumerait à ces poétiques escapades? quelle femme, en pareil cas, se refuserait la satisfaction de se draper en épouse incomprise, de proclamer à la face de l'univers que son mari est un monstre, et de le traiter comme tel?

La turbulence des enfants suffirait pour rendre le mariage intolérable au poëte, car il a horreur de tout ce qui trouble ses méditations, d'un chien qui jappe, d'un fouet qui claque, d'un pétard qui éclate, d'une grenouille qui saute, d'un lézard qui fuit. Quand il se perd dans les espaces, dans l'infini, dans l'éternité, s'il est rappelé brusquement à son être si chétif, à sa vie si courte, à son horizon si borné, il souffre, il soupire, il est malheureux, le pauvre ange déchu, le pauvre roi découronné, le pauvre martyr livré aux bêtes!

Tels sont, nous le croyons, les traits caractéristiques des individus voués au culte de la rime; mais le genre qu'ils adoptent les diversifie; et si, après les avoir observés dans leurs personnes, on les étudie dans leurs œuvres, on verra le type général se modifier, s'effacer même complétement, selon qu'ils sont:

1° Élégiaques, — 2° Sacrés, — 3° Classiques, — 4° Auteurs de poésies légères, — 5° Nébuleux, — 6° Intimes, — 7° Auteurs de romances, — 8° Chansonniers.

Le poëte élégiaque débute par un recueil de vers longs ou courts, d'une harmonie plus ou moins douteuse, d'une correction plus ou moins grammaticale, mais invariablement affublé d'un titre prétentieux: *Premiers Soupirs*, *Chants d'Amour*, *Rêveries*, *Lamentations*, *Méditations*, *Élévations*, *Contemplations*, *Amertumes*, *Aspirations*, *Premières Larmes*, *Pensées du Ciel*, etc. Une fois baptisé, l'ouvrage est tiré à trois cents exemplaires; sur ce nombre, une centaine est offerte par l'auteur avec des dédicaces autographes également flatteuses pour les donataires et pour le donateur; et le libraire en vend une vingtaine à grand renfort de réclames où l'on démontre comme quoi depuis longtemps le besoin d'un volume de vers, intitulé *Crépuscules*, se faisait généralement sentir.



Les stances du poëte élégiaque sont destinées à entretenir le lecteur de ses rêves, de ses émotions et de son imminente fluxion de poitrine. Ses lectrices s'écrient: « Le pauvre jeune homme, qu'il doit être pâle et étiolé! qu'il aurait besoin de consolations, et qu'il serait doux de lui en prodiguer! » Eh! mesdames, ce moribond se porte à merveille; cet infortuné jouit largement de tous les plaisirs de la vie; ce songe-creux sublime sort parfois du café dans un état d'ivresse qui n'a rien de poétique; et cependant, si vous réclamiez de lui quelques strophes, il ne manquerait pas de vous adresser une langoureuse et lamentable épître:

> Vous demandez des vers à ma voix affaiblie;
> J'obéis: il me faut céder à vos désirs;
> Mais ma muse est plaintive, et sa mélancolie
> Pourra faire ombre à vos plaisirs.

Ah! laissez-moi rêver, pensif et solitaire!
Pourquoi vouloir mêler mes cyprès à vos fleurs,
Votre gaieté sans fiel à ma tristesse amère,
Votre doux sourire à mes pleurs?

Qu'importe le vain bruit d'une lyre sonore,
Qui s'enfuit emporté sur l'aile des autans!
Faible arbuste, mes fruits ne sont pas mûrs encore,
Je suis à peine en mon printemps.

Ah! laissez-moi rêver, pensif et solitaire,
Rassembler quelques fleurs pour en tirer le miel,
Méditer en silence et chercher sur la terre
Quelque rayon tombé du ciel.

Jamais, pour m'inspirer, les passions rapides
N'ont versé dans mon cœur leurs orageux torrents
Attendez que mon front soit sillonné de rides
Par la douleur ou par les ans.



Mais cet émule de Millevoye, si triste, si tendre, si sympathique, est sans doute le plus compatissant de tous les êtres? Sans doute il pense avec Saint-Just que les malheureux sont les puissances de la terre? Erreur! il plaint des misères humaines imaginaires, sans jamais soulager les misères en chair et en os qui gémissent autour de lui; sa compassion *in partibus* s'exerce sur des chimères et néglige les réalités; il a de la sensiblerie et point de sensibilité, de l'esprit et point de cœur, des larmes pour de vagues souffrances, et point de pitié pour les douleurs véritables.

Le même contraste existe souvent entre la conduite et les œuvres du poëte sacré. Celui-ci est un personnage tout biblique, repu de la lecture du Pentateuque et des Prophètes; oriental et bondissant dans ses images, apocalyptique dans ses lyriques emportements. Il erre sans cesse sur les bords du Kédron ou sur la cime du Golgotha. A genoux, la tête rase et couverte de cendres, il invoque Jéhovah, supplie Elohim, le dieu des armées, déplore la ruine de l'arche sainte et de la maison d'Israël, et paraphrase les quarante-deux chapitres de Job avec une constance digne de leur auteur:

O cité de Sion! Jérusalem céleste,
Quand pourrai-je en ton sein contempler Jéhova?
S'il faut verser des pleurs, c'est sur l'homme qui reste,
Et non sur l'homme qui s'en va...

Car, si du tentateur les promesses trompeuses
Ne l'ont point détourné du service de Dieu,
Entre les chérubins et les âmes heureuses
Il aura sa place au saint lieu.

Car, ayant secoué la terrestre poussière,
Il verra de son Dieu l'éternelle beauté;
Esprit pur, il prendra des ailes de lumière
Pour voler dans l'immensité.

A ses yeux éblouis apparaîtront sans voile
Et l'orchestre infini que dirige Uriel,
Et les anges assis chacun sur une étoile,
Dans l'amphithéâtre du ciel.



Mais sachez que ce christianisme, ou plutôt ce judaïsme, est simplement une affaire de forme. Le poëte sacré est chrétien à l'épiderme, et nullement *intus et in cute*. Bien qu'il entonne les louanges d'Adonaï sur le *kinnor* et le *hasor*, ou en s'accompagnant du *nebel*, il se trouverait fort embarrassé s'il était mis en demeure de réciter le *Confiteor* et le *Credo*. C'est un ermite mondain, un apôtre de boudoir, qu'on rencontre plus souvent à l'Opéra qu'à la messe. Il compose pendant un entr'acte une ode sur le jugement dernier, et je ne serais pas étonné qu'il fût athée comme Hébert, et matérialiste comme un chirurgien.

Parlez-moi de ce petit vieillard aux cheveux poudrés, à la figure effilée, aux manières affables et mielleuses,



qui a conservé presque en entier le costume des anciens jours, gilet à fleurs, culotte courte, bas de soie, souliers à boucles, et qu'on voit parfois rôder aux alentours du pont des Arts : voilà un catholique fervent. Il ne manque pas un office; son bonnet de soie noire se distingue au



milieu des têtes nues inclinées à l'instant de l'Elévation; il se glorifie du titre de marguillier, et veille assidûment aux intérêts de la fabrique. Eh bien! ce dévot si zélé ne jure que par Jupiter, il ne connait d'autres divinités que celles de l'Olympe, d'autre paradis que les Champs-Elyséens. Si vous lui parlez Satan, il vous répondra Pluton... C'est un poëte classique.

Ombres de Roucher, de Delille, de Rosset, de Fontanes, d'Esménard, de Saint-Lambert, de Dumolard, vous devez tressaillir de joie en contemplant ce dernier rejeton de la littérature impériale. Lui seul élabore des poëmes didactiques, lui seul confectionne des idylles et des églogues, et appelle ses personnages Acis, Thémire, Almédon, Philis, Dolon, Zénis, Phylamandre, Amarylle et Myras; lui seul ose invoquer les Muses et Apollon, et employer le langage des dieux, c'est-à-dire un pathos incompréhensible aux simples mortels. Il faudrait un dictionnaire spécial pour servir à l'intelligence de sa poésie. Sous sa plume :

Le télescope devient	*de Cassini le tube observateur;*
la trompette,	*le belliqueux airain;*
la flûte,	*l'harmonieux roseau;*
le caféier,	*de Moka le timide arbrisseau;*
le soc,	*le fer agriculteur;*
le mûrier,	*l'arbre de Thisbé;*
un médecin,	*l'enfant de Chiron;*
un fusil,	*un tube enflammé;*
une baïonnette,	*le glaive de Bayonne;*
un tambour,	*une caisse d'airain couverte en peau d'onagre;*
—la mer,	*l'humide Nérée;*
un hippopotame,	*des rivages du Nil le coursier amphibie*, etc., etc.

Ses vers sont autant d'énigmes et de logogriphes destinés à exercer la patience de ses lecteurs, heureusement peu nombreux. Il a horreur de la trivialité et revêt toutes choses d'un style noble et emphatique. S'il avait à rendre le mot populaire de Henri IV (je veux que le paysan mette la poule au pot tous les dimanches), il écrirait

. . . . Je veux que l'humble laboureur
Célèbre avec gaieté le saint jour du Seigneur;
Je veux voir sa misère un instant consolée,
Et qu'à son appétit la géline immolée,

Déposant tous ses sucs dans un vase fumant,
Fasse d'un doux banquet le plus bel ornement.

Le poëte classique est venu au monde deux mille ans trop tard. Il est vrai qu'il ignore parfaitement le grec, attendu qu'on ne l'apprenait guère au temps du Directoire exécutif. Cependant, parlez-lui de Lamartine, il vous citera une ode de Pindare en l'honneur des jeux olympiques; chantez-lui les *Hirondelles* de Béranger, il vous ripostera par l'*Hirondelle* d'Anacréon. Admirez devant lui les tableaux de Decamps, il vous racontera comment Dibutade inventa le dessin. Les travaux astronomiques d'Arago lui sont peu familiers, mais en revanche il vante Hipparque, Pithéas, Aratus et Tymocharis. En géographie, il préfère à l'étude de Maltebrun celle de Strabon et de Pomponius Méla. Il dit l'Occitanie pour le Languedoc, la Pannonie pour la Hongrie, l'Ibérie pour l'Espagne, l'Ausonie pour l'Italie, Parthénope pour Naples, et Lutèce pour Paris; il passe insouciant devant les grandes œuvres de Robert de Luzarches, de Jean de Chelles, et autres architectes catholiques; mais il se pâme d'aise à l'aspect d'un fronton soutenu par une monotone rangée de colonnes corinthiennes.

Comme corollaire du poëte classique se présente l'auteur de poésies légères. C'est un homme de loisir, c'est-à-dire un être dont le métier consiste à ne rien faire, à recevoir et à rendre des visites, et à consommer à la ville ce que produisent les habitants des campagnes. « S'il voulait s'en donner la peine, assure-t-il, il éclipserait Victor Hugo; mais provisoirement il se contente de se délasser d'études plus sérieuses, au moyen de la poésie.» Il daigne rimer, le gentilhomme! il polit de petits vers de société, de petits compliments, de petites fables, de petites épîtres, des bouquets à Chloris, l'épitaphe d'un épagneul chéri, des charades et des acrostiches. Il cultive notamment le madrigal.



A UNE DAME [1] QUI M'AVAIT INVITÉ A ME RENDRE A SA MAISON DE CAMPAGNE, ET A LAQUELLE J'AI RÉPONDU QUE JE NE POUVAIS Y ALLER, PARCE QUE J'ÉTAIS RETENU PAR UNE INTRIGUE D'AMOUR.

Iris, charmant objet que l'enfant de Cythère
Dans les bois de Paphos aurait pris pour sa mère,
En votre heureux séjour [2], ah! ne m'attirez pas;
Je suis, vous le savez, épris d'une autre belle [3].
En voyant vos divins appas,
Je craindrais trop d'être infidèle.

[1] Tout le monde devinera sous cette simple désignation la belle baronne de ..., née comtesse de ..., dont les charmes embellissent les cercles les plus distingués de la capitale. (*Note de l'auteur du madrigal.*)

[2] Allusion à la ravissante maison de campagne que possède madame la baronne de ..., née comtesse de ..., au riant village de ..., sur le penchant du coteau de ..., si renommé par l'excellence de ses carrières à plâtre. (*Id.*)

[3] Autre allusion à la charmante marquise de ..., maintenant madame de ..., dont j'enlevai le cœur au chevalier de ..., ancien écuyer cavalcadour de feu Sa Majesté Charles X. (*Id.*)

Il y a quelques années, il s'est opéré une réaction contre le genre classique; et, comme toutes les réactions, elle a été trop loin. Il s'est créé une secte de rimeurs qu'on peut désigner sous le nom de poëtes nébuleux, et qui, en haine des Grecs et des Romains, se sont évertués à imiter les Anglais et les Allemands, à singer lord Byron, Schiller, Gœthe et Hoffmann, à mettre la ballade et le fantastique à l'ordre du jour.

Le poëte nébuleux amalgame tout ce que la nature et l'esprit ont pu créer de plus laid :

Souvent sans y penser un écrivain qui s'aime...

Il groupe toutes les monstruosités imaginables du monde réel et métaphysique.

O sorcières, à vos balais!!!
Des coteaux larves et follets
Descendent;
Voici tous les spectres des nuits,
Dans les cimetières des bruits
S'entendent;

Des bruits qui viennent de l'enfer,
De fer heurté contre le fer,
Etranges,
Et qui, montant jusques aux cieux,
Vont faire dresser les cheveux
Aux anges.

Les ondins planent sur les eaux,
Les vents à travers les bouleaux
Gémissent.
Dans la couche des nouveau-nés,
Des reptiles empoisonnés
Se glissent!!!

La belle nuit pour les sabbats!
Allons, quittez de vos grabats
La paille!!!
Le maître infernal vous attend,
Accourez faire avec Satan!!!
Ripaille!!!

Infatigables fossoyeurs,
Vampires, soyez pourvoyeurs
Du diable;
Lutins, à nous plaire empressés,
Auprès de ces gibets dressez
La table.

Jusqu'aux premiers feux du matin
Que tout mon peuple à ce festin
S'assemble!!
Nécromanciens et démons,
Rions, chantons et blasphémons
Ensemble!!!

Ainsi Belzébuth dans les bois
Appelle la foule à ses lois
Sujette;
Et sur de fantasques coursiers

L'armée entière des sorciers
Se jette.

Et voyant leurs noirs tourbillons
Tracer par les airs des sillons
De flamme,
Le passant, saisi de terreur,
Prie, et recommande au Seigneur
Son âme.

Ces vers, et autres non moins rocailleux, sont escortés d'une multitude d'épigraphes. Le poëte nébuleux les prodigue, les sème à pleines mains, en met dix pour une ode. Elles sont, la plupart, tirées d'écrivains étrangers ; et s'il y admet des auteurs français, c'est pour la plus grande gloire de ses amis et connaissances, dont les poésies inédites lui fournissent un beau choix de citations.

Hélas! hélas!

(Shakspeare, traduction de Letourneur.)

C'est un spectacle étrange, et qui mérite certes
Qu'on tienne pour le voir les fenêtres ouvertes.

(Aristippe Greluchard, *Saynètes.*)

Qu'elle était belle!

(Lord Byron, traduction nouvelle et inédite.)

. . . . Oh! la société
Use bien promptement le cœur qu'elle a frotté!

(Le comte Alfred de Balangy, *Desperatio.*)

O sublimes transports!

(Gabriel Romanovich Derzhawin, *Ode à Dieu.*)

Je vais mettre le nez à la fenêtre ronde
Où l'on passe le cou pour voir dans l'autre monde.

(Sylvestre de la Morandière, *Dernier Jour d'un Condamné.*)

Qui aime sans tricherie
Ne pense, n'a trois, n'a doz,
D'une seule est désiros,
Cil que loyax amors lie.

(Jehan Moniot, *Poésies du treizième siècle.*)

SON VISAGE ÉTAIT PALE.

(Kotzebue, *Adélaïde de Wolfingen*, acte II, scène VII.)



Parfois, pour se donner à peu de frais un vernis d'érudition, le poëte nébuleux pille çà et là, dans les grammaires et les guides de la conversation, des épigraphes en anglais, en allemand, en espagnol, en turc, en russe, en chinois et autres langues dont il ne possède pas la moindre teinture. Il affecte aussi les tours de force en fait de versification, et danse sans balancier sur la corde rhythmique.

Quand la guerre, sur la plaine
Pleine
De bataillons, où la mort
Mord,
Dans le sang et le carnage
Nage,
Jetant les rois des combats
Bas;

Dans les enfers tout rougeoie :
Joie;
Orgie et repas sans fin,
Fin;

Car maint pécheur qui trépasse
Passe
Par la porte du manoir
Noir.



Comme le poëte nébuleux, le poëte intime est une création moderne : c'est un intrépide flâneur qui passe ses jours à regarder par sa fenêtre, à courir les rues et

es champs, à suivre de l'œil le vol des mouches et des papillons : passe-temps fort inoffensif s'il ne tenait en prose rimée un journal de ses faits et gestes.



Hier par un beau temps je quittai ma demeure
Pour m'aller promener : il pouvait être une heure.
Je m'en fus à Montmartre : or c'est un bel endroit,
Où l'air que l'on respire est pur, et d'où l'on voit
Se dérouler Paris, le vieux géant de pierre,
Noyé dans un brouillard de poudreuse lumière.
Des torrents de soleil inondaient le vallon ;
L'oiseau chantait en l'air, dans l'herbe le grillon,
Et sous le berceau vert l'ouvrier en goguette.
Tout était gai, le ciel, les champs et la guinguette ;
Moi-même je sentais mon cœur libre et joyeux...
Mais tout à coup des pleurs obscurcirent mes yeux ;
Un songe de néant pesa sur ma poitrine,
Car je venais de voir, au pied de la colline,
A l'ombre de cyprès par le vent balancés,
Des flocons de tombeaux blanchâtres et pressés.

Le poëte intime affectionne le sonnet. Il combine deux quatrains et deux tercets en l'honneur de qui que ce soit, et pour exprimer n'importe quelle idée.

Floréal est venu ; le mois des giboulées
Cesse de détremper les flancs de nos coteaux.
Voici des jours de flammes et des nuits étoilées,
Un soleil radieux se mire dans les eaux

Et déjà l'amandier, sans craindre les gelées,
D'une blanche dentelle argente ses rameaux :
L'on entend gazouiller sous les vertes feuillées
Un cœur harmonieux d'insectes et d'oiseaux.

N'est-ce pas ? il est doux d'errer dans la contrée,
Qui s'égaie au soleil, de mille fleurs parée.
Allons ensemble, ami ; viens donne-moi la main.

Loin d'un monde brillant quand le bonheur s'exile,
Pour le suivre à la trace abandonnons la ville,
Et puissions-nous bientôt le trouver en chemin !

Le fabricant de romances réunit en lui le poëte élégiaque, le poëte nébuleux et le poëte intime. Il est auteur du *Chant du pâtre*, de *Ma Chaumière*, du *Chasseur tyrolien*, de la *Fleur des champs*, de la *Brise du soir*, de *Toujours toi*, de *C'est toi que j'ai rêvée*, et d'une foule de barcarolles sur les gondoles et les farandoles. Bien qu'il soit obligé de se plier au caprice du musicien, l s'attribue exclusivement le succès de leur œuvre commune. « Connaissez-vous ma dernière romance ? — Je l'ai entendu chanter ; l'air est délicieux. — L'air n'est rien ; ce sont les paroles qui lui donnent un certain relief ; je m'adresserai désormais à un autre compositeur.

Le musicien parle différemment. « Connaissez-vous ma dernière romance ? — Elle est charmante. — Vous me flattez ; il est vrai qu'elle a réussi, malgré des paroles détestables. Dorénavant j'aurai soin de me pourvoir d'un autre poëte. »

Quelle différence entre le faiseur de romances et son collègue le chansonnier, débris de l'ancien Caveau et du Caveau moderne, président de goguette, membre de la Société du Gymnase lyrique, conservateur des *la faridondaine*, des *lon lan la landerirette*, et autres vieilleries du théâtre de la Foire. Le chansonnier descend le fleuve de la vie en l'égayant par des flonflons. Le chant est sa langue naturelle, et, quand il parle comme tout le monde, il déroge à ses habitudes. Sa présence anime les banquets ; il accompagne chaque service d'un refrain, et bénit l'ingénieux faïencier qui imagina le premier de graver des couplets sur les assiettes.

« Silence, mesdames et messieurs ! je vais vous chanter l'éloge du champagne ; ayez la bonté de m'accorder un moment d'attention ! Je porterai un *toast* à la fin de chaque couplet, et honnis soient les retardataires qui ne me feraient pas raison. Premier couplet !...



Air de *la Révérence*.

Au champagne il faut consacrer
Une chansonnette légère :
Je consens à le célébrer,
Mais d'abord emplissez mon verre.
De ce vin l'enivrant bouquet
Mettra mon esprit en campagne
Et c'est rempli de mon sujet
Que j'aime à chanter le champagne (*bis.*)
Le champagne !

A la mémoire de Désaugiers !... Vidons la coupe en trois temps !... Attention, mesdames et messieurs, voici



le couplet politique ; on le chante à voix basse. Regardez, je vous prie, si les portes sont bien fermées, et s'il n'y a pas de sergents de ville dans l'honorable société... Deuxième couplet !...

> Du gouvernement d'aujourd'hui
> Le champagne est l'auxiliaire ;
> Que de voix conquises par lui
> Dans les banquets du ministère !
> On connaît plus d'un député,
> Jadis siégeant sur la Montagne,
> Dont la conscience a sauté
> Avec le bouchon du champagne (*bis*),
> Du champagne !

A la Révolution de juillet !... Voici maintenant le couplet immoral, qu'il faut chanter encore deux fois plus bas que le précédent. Prenez vos éventails, mesdames, si vous en avez .. Troisième couplet !...

> Ce vin sert les projets d'amour,
> Il captive la plus rebelle ;
> Au souper servi chez Véfour
> D'abord on invite la belle ;
> Elle résiste peu d'instants,
> Car bientôt l'ivresse la gagne...
> Sa vertu dure moins longtemps
> Que la bouteille de champagne (*bis*),
> De champagne !

Au sexe qui fait le charme et le tourment de notre existence ! aux femmes !... Vient ensuite le couplet patriotique. Vous êtes priés, mesdames et messieurs, de déployer le plus vif enthousiasme... Quatrième et dernier couplet !

> Quand, pour nous imposer des lois,
> Les Prussiens marchaient sur nos villes,
> Au sein du pays champenois
> Ils trouvèrent des Thermopyles.
> Si des ennemis orgueilleux
> Osaient se remettre en campagne,
> Ils auraient encor devant eux
> Les paysans de la Champagne (*bis*)
> De la champagne !

A la France ! ..

On se lève, on applaudit, on crie, on tend les verres, on les choque avec fracas, le chansonnier triomphe. Et pourquoi ? parce qu'il a réveillé des sentiments nationaux qui couvent sans être éteints, parce que, tout en rimaillant, tout en fredonnant, il a remué des idées populaires. On peut lui reprocher de répéter régulièrement aux noces auxquelles on le convie un épithalame *omnibus* qui s'accommode à tous les mariages comme la botte du Petit-Poucet à toutes les jambes.

> . . . .
> Mais à porter des nœuds si doux

PARIS. — IMP. SIMON RACON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1

C'est l'amour seul qui vous engage ;
Vous serez heureux en ménage,
O mes amis, mariez-vous (*bis*).

On l'accusera de ne jamais prendre une demi-tasse sans mentionner une chanson qu'il a faite sur le café.

. . . .
Des traits de la maligne envie
Par lui Voltaire a triomphé :
Il puisa plus d'une saillie
Dans une tasse de café (*bis*).

On dira qu'il improvise annuellement depuis vingt-cinq ans la même chanson en l'honneur de l'éphémère monarchie de la fève.

. . . .
Sans intérêt l'on va chanter;
Point de louange mercenaire;
On le louera sans le flatter :
C'est un roi comme on n'en voit guère (*bis*).

Et pourtant, malgré ses travers, malgré ses rimes hasardées et ses vers parfois boiteux, le chansonnier est peut-être de toute la corporation des rimeurs celui qui, s'adressant aux masses par la forme et par le fond, a le plus de chances d'être lu et d'être compris.

« Mais d'où vient le peu de succès des poëtes en général ? demandais-je à un vieillard dont l'âge n'a point détruit la verdeur; est-ce que la forme de leurs poésies est défectueuse ? est-ce qu'elles ne sont pas assez riches de mélodie, assez enjolivées de métaphores, assez festonnées d'expressions pittoresques ? L'amateur économe hésite-t-il à payer 7 fr. 50 c. quelques rimes qui courent les unes après les autres dans un vaste désert de papier blanc ? Il est vrai que c'est cher comme un gouvernement à bon marché.

— Dans ma jeunesse, me répondit mon interlocuteur, j'ai vu commencer un mouvement qui se continue encore : il s'opère dans les masses un travail qui est à la fois une négation du passé et une préparation de l'avenir; chacun cherche l'x d'un problème inconnu, et entrevoit sur le corps social des écrouelles que les rois mêmes n'ont plus la puissance de guérir. Au milieu de l'agitation générale, quel intérêt voulez-vous que l'on prenne à des aligneurs de mots vides et sonores, à des mécaniques organisées comme des serinettes pour rendre certains accords, et qui, en tout temps, en tout lieu, en toute saison, dans le calme ou dans la tempête, psalmodient leur insipide et monotone symphonie ? N'est-on pas en droit de leur dire : « O versificateurs, Platon vous bannissait de sa république; mais, si vous êtes dignes d'être chassés de toute société bien constituée, à plus forte raison doit-on vous mettre à la porte d'un Etat travaillé d'un besoin de réformes, et qui veut des hommes habiles et dévoués pour les accomplir ! Êtes-vous des artisans du progrès ? poussez-vous la roue dans un chemin meilleur ? Non. Quand on vous demande une œuvre grande et utile, vous répondez par un feu roulant de rimes croisées sur une banalité quelconque; méprisés des gens sérieux, vous n'êtes pas même des bouffons, car les bouffons amusaient, et vous ennuyez; car les bouffons faisaient rire de leur maitre, et si vous faites rire de quelque chose, c'est de vous. »

Cet arrêt de mon vieillard quinteux est loin d'être sans appel ; mais que de poëtes semblent prendre à tâche de le justifier !





LE RAPIN

PAR

J. CHAUDES-AIGUES



Si j'avais le malheur d'être académicien, je ne me permettrais pas, certes, de dessiner le présent portrait, car je serais arrêté court par le titre même de mon sujet. Le mot *rapin*, en effet, ne se trouve pas dans le Dictionnaire rédigé par les quarante. Pourquoi? c'est ce que je ne me charge pas d'expliquer d'une façon satisfaisante, n'ayant pas pris la peine d'étudier la question. Tant est-il que, profitant de mon indépendance, je saute à pieds joints par-dessus l'interdiction tacite de l'Académie française. Qui sait? Peut-être l'Académie, encouragée par mon exemple, reconnaitra-t-elle, un jour, l'existence grammaticale du mot rapin, et lui donnera-t-elle, enfin, droit de cité?

En attendant, et pour abréger les travaux auxquels seront obligés de se livrer messieurs les quarante, quand il s'agira de trouver au mot rapin une origine, je crois devoir, comme préambule naturel au sujet que je traite, proposer d'avance trois étymologies possibles, entre lesquelles il ne restera plus qu'à choisir. La première m'a été donnée dans l'atelier d'un de nos sculpteurs les plus célèbres, par un modèle qui posait pour un centaure. Comme j'interrogeais tous les artistes présents, demandant avec anxiété où le mot rapin pouvait prendre sa source.

— Eh! parbleu, dit le centaure, qui n'avait pas encore ouvert la bouche depuis une heure, rapin vient de r*at*.

Un éclat de rire général accueillant cette explication étrange, le centaure ajouta avec un sang-froid imperturbable :

— Ma foi, si ce n'est pas ça, qu'est-ce?

L'argumentation était positive, et il n'y avait rien à répondre. Personne de nous n'étant en état de proposer une explication plus satisfaisante, l'hilarité n'avait pas d'excuse. Aussi, pour sortir d'embarras, me hâtai-je d'ajouter :

— Mais, mon cher, *pin*, que faites-vous de *pin*, dans cette affaire?

Ce fut le centaure, cette fois, qui partit d'un éclat de rire.

— *Pin?* dit-il, c'est là ce qui vous embarrasse? Comment! *rat qui peint; rapin*, vous ne comprenez pas?

Et il reprit aussitôt sa position, qu'il n'avait quittée un instant que pour nous faire plus en face sa réponse dédaigneuse, ne se doutant pas de l'énormité de son calembour.

Plusieurs témoins de la scène que je raconte, après quelques minutes de réflexion, déclarèrent se ranger à l'opinion du centaure. Et au fait, pourquoi pas? Combien d'expressions passées aujourd'hui dans la langue, sont fondées sur des jeux de mots beaucoup moins raisonnables que celui-là!

La seconde explication du mot rapin, qui m'a été donnée également par un homme dont la compétence est fort respectable, consiste à faire du mot un dérivé du verbe *rapiner*. Voilà une étymologie qui ne ressemble guère à l'autre, mais qui, à tout prendre, n'est pas plus flatteuse que l'autre pour la classe qu'elle désigne, ni plus improbable, analogiquement parlant. — Quant à la troisième, je la donne comme l'expression de mon opinion personnelle : opinion, du reste, assez généralement partagée; je crois que rapin vient de r*âpé*. Mais dans rapin, me dira-t-on, où est l'accent circonflexe? C'est là, je l'avoue, une objection sérieuse qui, cependant, ne m'arrête pas; car, jusqu'à ce que l'Académie a triop-

noncé, chacun demeure libre d'écrire rapin avec un accent circonflexe.

Donc j'arrive enfin, après cette digression que me pardonneront certainement les grammairiens et les étymologistes, à dire que le rapin a de douze à dix-huit ans. Sa position sociale est des plus honorables, sinon des plus brillantes. Il est fils d'un portier ordinairement, ou d'un artisan quelconque; il peut même, à la rigueur, être fils d'un bourgeois, rentier honnête et paisible; mais ce qui est certain, c'est qu'il n'est jamais fils d'un millionnaire. Il se peut bien faire, par hasard, que le rapin ait un oncle en Amérique, et qu'un beau jour il devienne riche; toutefois, le cas ne se présente pas souvent.

Bref, pour commencer la peinture de mon personnage, je parlerai de sa figure, et j'avouerai tout d'abord que le rapin n'est ni beau ni laid. Il a des yeux, un nez, une bouche : c'est tout ce que l'on en peut dire. Quant à la taille de cette bouche, quant à la grosseur de ce nez, quant à l'éclat de ces yeux, ce sont là autant de problèmes, attendu le peu d'estime que le rapin professe pour l'eau. — Non que le rapin soit ivrogne, ce n'est point là ce que je veux donner à entendre : le rapin, au contraire, et sans doute par système hygiénique, fait de l'eau l'usage le plus immodéré à ses repas; seulement, hors de ses repas, l'eau n'est plus pour lui qu'un liquide inutile et insipide : d'où il résulte que l'on ne sait au juste à quoi s'en tenir sur la finesse de ses traits ou sur la couleur de son teint. — Mais au fait, comme il y a exception à toute règle, et que je craindrais d'exposer les rapins exceptionnels au blâme des jeunes gens à la mode et des petites-maîtresses, j'arrive du général au particulier. Je connais un rapin, nommé Théodore, qui a la figure aussi mal lavée que le puissent indiquer les quelques lignes précédentes, et qui, de plus, est rapin dans la véritable acception du terme, au moral comme au physique; c'est donc de lui que je vais parler.

Théodore, sur la tête que je viens de dire, a d'abord un chapeau des plus extraordinaires que l'on puisse imaginer, aussi large des bords que possible, et il ne se peut plus pointu. Ce chapeau fut noir autrefois, cela est incontestable; mais, hélas! pour le croire, il faut l'avoir vu. Aujourd'hui, l'infortuné chapeau, soit effet de l'usage, soit la quantité de poussière qui le recouvre, tourne au gris d'une façon déplorable. Des bords de ce chapeau sort à flots farouches une chevelure comme on n'en vit jamais la pareille : longue, embrouillée, sèche, tout à la fois. Est-ce par économie que Théodore laisse prendre à ses cheveux une taille si extraordinaire? Mon Dieu non! Par fatuité? pas davantage. Théodore n'est peut-être pas bien sûr de la couleur précise de ses cheveux. Il a vu des portraits de peintres célèbres où ces maîtres étaient représentés les cheveux flottants sur les épaules; voilà toute sa raison. Il s'est demandé pourquoi lui aussi, qui deviendra un grand peintre, il ne prendrait point par anticipation le costume des maîtres. D'autres choses l'embarrassent, il est vrai : la cravate, par exemple, qu'il jetterait volontiers au diable pour montrer son cou, qu'il croit tout aussi agréable que celui de Raphaël; par malheur, ô funeste résultat d'une mauvaise habitude! l'absence de cravate lui cause de violents maux de dents. Il voudrait bien encore se vêtir d'une façon originale et fantasque, toujours à l'exemple des peintres du seizième siècle; mais c'est tout au plus s'il a de quoi payer le simple et infâme costume, comme il l'appelle, dans lequel il est emprisonné. Donc, de tous les souhaits que forme Théodore pour sa toilette, le seul qu'il puisse réaliser à son aise, c'est de porter de longs cheveux; aussi en use-t-il largement et sans scrupule. Quant à son habit, boutonné jusqu'au menton, il reste couvert de cendre, de couleurs et de taches d'huile, en signe d'affliction. Et, au fait, il faut être juste : la vie que mène Théodore n'est pas fort divertissante; elle ne saurait guère pousser le cœur et le visage à l'épanouissement.

Levé à sept heures du matin, Théodore est à sept heures et quelques minutes chez son seigneur et maître, monsieur le peintre un tel ou un tel. On vient de voir que ce ne sont point les soins à apporter à sa toilette qui pourraient ici compromettre l'exactitude de Théodore. Arrivé chez son maître, Théodore met l'atelier en ordre, y introduit de l'air, si l'on est en été; si l'on est en hiver, il allume le poêle et l'enfourche avec les bras et avec les jambes. Midi sonnant, Théodore, en quelque saison que l'on soit, s'en va au Musée faire des copies pour son maître. C'est là qu'il faut le voir, se promenant avec dédain devant les toiles qui ne rentrent pas dans le système de son maître, et s'extasiant, au contraire, devant celles que son maître lui a commandé d'étudier. Théodore, en ces moments, prend un air capable; il regarde du coin de l'œil, et en haussant les épaules, et en imprimant à ses lèvres un sourire de compassion, ceux qui font mine d'admirer ce qu'il dédaigne, ou de dédaigner ce qu'il admire. C'est alors, surtout, que Théodore regrette de n'avoir pas de moustache à retrousser avec un geste de supériorité cavalière. — Sa petite visite des tableaux les plus importants une fois faite, il s'installe devant la toile qu'il doit copier.

Tout en ouvrant sa boîte, ou en essayant ses crayons, ou en préparant ses couleurs, il jette de nouveaux coups d'œil à droite et à gauche, pour voir si quelque étranger ne le regarderait point, d'aventure, comme un personnage d'importance. Cela fait, il se met à l'œuvre,


J. GAGNIET.

prenant le plus qu'il peut l'air inspiré. Chaque coup de crayon qu'il donne est indiqué par un mouvement de sa tête en sens contraire. Il sue sang et eau. Ceux qui passent près de lui sont tentés de lui proposer l'usage immédiat d'une boisson calmante. Et cependant, malgré tout ce mal et toute cette fatigue, malgré ces oscillations de tête et ces déplacements de cheveux, Théodore, quand sonne l'heure du départ, n'a presque pas avancé la besogne; ce qui ne l'empêche pas de jeter un regard satisfait sur son œuvre avant de l'enfermer pour vingt-quatre heures, et de s'en aller dîner d'un aussi bon appétit que s'il venait de faire un pendant à la *Madeleine* du Corrége. Puis, son dîner fini, il se rend à l'école des



Beaux-Arts, où il travaille quelques heures avant de se livrer au sommeil. Tel est le cercle invariable dans lequel tournent les jours du rapin Théodore.

Hélas! si là cependant se bornaient ses peines, il ne serait pas trop à plaindre, le malheureux! Mais il ne passe point sa vie dans un isolement aussi doux et aussi complet que le récit précédent le pourrait donner à croire. A l'atelier, il se trouve en compagnie de jeunes Raphaëls en herbe, qui, passés de l'état de rapin à l'état d'élèves, le rendent victime de mille vexations. Théodore est, à peu de chose près, l'esclave des élèves. S'il plaît à ces messieurs de se procurer du tabac frais, ou d'envoyer quelque part une lettre, Théodore doit leur épargner la dépense qu'occasionnerait l'emploi d'un commissionnaire. Qu'il s'agisse d'aller d'un bout à l'autre de Paris, peu importe! Théodore a des jambes pour s'en servir; trop heureux encore que chacun n'ait pas un ordre particulier à lui donner.

Au moins, en échange du service qu'on lui fait faire, Théodore jouit-il de quelques priviléges? est-il admis à présenter, par hasard, quelques timides objections? Pas le moins du monde! Il doit à messieurs les élèves toute obéissance et tout respect; c'est pourquoi la parole ne lui est accordée en aucune circonstance. Se permettre de parler! Dieu l'en préserve! Quand cela lui arrive, il sait trop comment on s'y prend pour lui imposer silence. On se moque de lui, d'abord, on paraphrase le plus petit mot sorti de sa bouche; on le tourne en ridicule; puis, l'affaire s'échauffant, les *charges* commencent. *Charge*, en langage d'atelier, signifie grosse plaisanterie en action. Tirer brusquement sa chaise à un rapin qui travaille, de façon à le faire tomber à terre; ou bien lui couvrir la figure de couleur et d'huile, ou encore lui barbouiller si bien un dessin quasi achevé, qu'il soit obligé de recommencer complétement son ouvrage: telles sont, entre mille autres, les charges qui se pratiquent dans les ateliers.

Donc, si Théodore a la moindre chose à objecter quand on dispose de lui pour quelque course, ou s'il se permet de prendre part à une conversation qui lui est étrangère, il peut s'attendre à tout. Et, s'il n'oppose pas aux tracasseries dont il est victime la douceur la plus inaltérable, la plus parfaite résignation; s'il fait mine de se fâcher, s'il se gendarme, malheur à lui! Alors l'affaire devient plus sérieuse; on ne se borne pas aux divers genres de plaisanteries ci-dessus mentionnées. Cette fois,

on le saisit de vive force par le milieu du corps; on se met trois ou quatre pour l'opération, selon la résistance qu'il oppose; et l'infortuné est attaché de son long sur une échelle, attaché les pieds en l'air et la tête en bas, s'il vous plaît! Après quoi l'échelle est replacée contre la muraille, jusqu'au moment fixé pour la complète expiation du délit.

Un autre châtiment infligé à Théodore quand il se mutine, consiste à placer un pot d'eau, par exemple, au-dessus de la porte de l'atelier, à l'instant où Théodore va entrer. Inutile de dire que le pot à l'eau est toujours disposé de manière à ce que Théodore ne puisse faire moins que d'être inondé.

Ceci me rappelle une histoire authentique arrivée chez M. Gros, et qui trouve naturellement ici sa place. — Un jour, M. Gros avait invité deux Anglais à visiter ses tableaux, ne se doutant pas qu'un sien rapin était en disgrâce auprès de ses élèves. M. Gros entre donc dans son atelier, précédé des deux Anglais qui marchaient du pas le plus grave du monde, quand tout à coup, la porte étant tout à fait ouverte, le bruit d'un objet qui tombe se fait entendre, et les deux Anglais sont couverts à la fois d'eau fraiche et de contusions. Grande fut la peine de M. Gros pour faire comprendre, et surtout pour faire accepter la plaisanterie à ses hôtes. M. Gros tira sans doute de l'aventure cette moralité, que l'on gagne toujours quelque chose à pratiquer la politesse. Lui seul, en effet, eût été victime, s'il eût eu la fantaisie de passer le premier.

Mais cependant, pour tant de déboires, quels sont les plaisirs de Théodore? quelles sont ses consolations? qu'a-t-il qui lui fasse prendre en patience son martyre? Hélas! minces sont les plaisirs de l'infortuné, minces ses consolations. Quand il est las de servir de jouet aux élèves, ou plutôt qnand les élèves sont las de se jouer de lui, quand un moment de répit lui est accordé pour reprendre haleine, il allume une pipe et essaye de fumer. S'il a quelques sous dans sa poche, il va même jusqu'au cigare à bout de paille. Triste divertissement pour lui, je vous assure! Car, comme il n'est pas encore passé maître dans cet exercice, il ne manque jamais d'être malade avant la fin de son plaisir. Mais qu'importe! il a oublié au moins le présent durant quelques minutes. — Durant quelques minutes, avant que le mal de cœur lui vienne, il laisse envoler son âme avec la fumée de sa pipe vers un avenir doré. Il se voit sorti de la caverne où il souffre, il est peintre à son tour; à son tour, il a des élèves et des rapins sous ses ordres; il fait des tableaux que l'on expose et qui sont salués avec admiration par la foule, et que l'on couvre d'or et d'argent. — Courte est la chimère, cependant! Le tabac n'est pas à demi consumé encore, que le malheureux Théodore sent sa tête tourner et son cœur fondre; ses jambes défaillent; sa pipe tombe et se brise; et, pour surcroît, les élèves, charmés de l'aventure, et satisfaits de la longueur de l'entr'acte, recommencent à le tourmenter.

On imagine bien qu'au milieu de tous ces ennuis, de toutes ces tribulations, le moral de Théodore ne peut guère se développer d'une façon convenable; aussi, sous le rapport de l'indépendance et de la hauteur des idées, ne faut-il pas s'occuper de lui. Où prendra-t-il le temps de penser, le pauvre diable! écartelé qu'il est, on vient de le voir, entre des travaux de commande et un isolement plein de déboires sans cesse renaissants? Il ne faut donc pas lui demander son opinion, même en matière de peinture, car il n'a pour ainsi dire pas d'opinion : celle de son maître est la sienne; du moins il le dit, et il le croit. Son maître est coloriste, et il affirme que la couleur est, sans contredit, de toutes les qualités d'un peintre, la plus importante et la plus précieuse. Fi de Léonard de Vinci et de Raphaël! fi de l'école florentine et de l'école romaine! Vive l'école vénitienne, au contraire! vivent le Titien et Paul Véronèse! voilà de vrais peintres! — Et, si Théodore avait un maître dont les idées fussent complétement différentes de celles que nous venons de dire, son opinion aussi serait complétement différente. Il n'y a que le dessin, dirait-il, il n'y a que la ligne; tout comme il disait tout à l'heure : Il n'y a que la couleur!

En toute autre espèce de matière, les idées de Théodore sont moins remarquables encore, s'il est possible, car il n'a positivement pas d'idées. Tirez-le de la peinture, et il sait à peine de quoi vous lui voulez parler. La littérature? qu'est cela? il l'ignore. Il sait bien qu'il existe des livres, mais il sait à peine le nom des plus élémentaires de ces livres, et il ne conçoit pas leur utilité. Entre la poésie et la prose, je ne suis pas bien sûr qu'il établisse une différence, sinon la différence qui se trouve dans la longueur des lignes. Du reste, vers ou prose, cela lui est bien égal. Il a trouvé une fois, sur le poêle de l'atelier, un volume des *Orientales*, dont il n'a pu lire deux strophes de suite, une autre fois, *la Salamandre* lui étant tombée sous la main, il s'est senti pris de bâillement avant d'être arrivé au bas de la première page : ce qui explique très-bien son dédain de la littérature en général. Cependant, pour être juste, je dois dire qu'il ne professe pas un trop grand mépris pour le drame moderne : *la Tour de Nesle* et *Lucrèce Borgia* ont particulièrement mérité son approbation. Il m'a dit, le lendemain du jour où il avait vu par hasard ces deux pièces, *qu'il trouvait de beaux sujets de tableaux là-dedans.*

Et en politique, me demandera-t-on, quelles sont les opinions de Théodore? Ma foi! je n'en sais rien. De ma vie je ne l'ai entendu prononcer un seul mot qui eût trait à la politique; et je crois qu'on lui apprendrait des choses fort nouvelles, en l'instruisant de la Révolution de juillet, de l'avénement de Louis-Philippe et de la lutte entre les prérogatives de la cour et celles de la chambre des députés. Si l'on tirait des coups de fusil dans la rue, Théodore quitterait peut-être son pinceau pour se mettre à la fenêtre, mais il n'aurait certes pas la curiosité de demander pour qui ou pourquoi l'on fait tant de bruit. En affaire de religion, c'est la même chose. Fouriéristes, saint-simoniens, père Enfantin et abbé Châtel, sont comme n'existant pas pour Théodore. Il a bien vu, sur l'étalage d'un coiffeur, un buste en cire du père Enfantin; mais comme ce buste ne portait pas d'étiquette, il a cru que c'était le portrait du maître de la maison, tout simplement; et il a blâmé beaucoup le dessin et la couleur de cette figure.

Et l'amour?

Ah! nous touchons ici une corde qui devrait résonner, sans doute, et qui cependant ne rend que de sourds accords. L'amour, dans le sens mystérieux et platonique du mot, est tout à fait étranger à Théodore. Comment l'amour lui aurait-il été révélé, en effet, à lui qui n'a jamais entendu que des paroles amères ou ironiques, et qui n'a jamais pu encore déposer ses peines dans un cœur ami?

Parmi les femmes, jeunes filles ou jeunes mères, qu'il a vues déjà dans l'atelier de son maître, plus d'une, il est vrai, sans qu'il sût trop s'expliquer l'énigme, a fait battre violemment son cœur. Mais, comme ce n'est point le costume (au contraire) que l'on demande à un modèle, il est arrivé que Théodore s'est laissé prendre, en ces diverses circonstances, moins par l'élégance de la toi-

lette, ou par la grâce du langage, que par des appâts plus positifs; — nous voilà bien loin, comme je disais, du platonisme — pauvre Théodore! timide comme il l'est, habitué aux humiliations de toute nature, maltraité souvent par les élèves devant les objets mêmes qui l'enflamment, on se doute qu'il n'a guère le courage de confesser les sentiments qu'il éprouve; aussi supporte-t-il en silence cet autre tourment. Par moment, l'envie lui vient bien de triompher de sa faiblesse, de ne plus cacher ce qui se passe dans son âme, dussent toutes les échelles et tous les pots à l'eau de l'atelier être mis en réquisition pour le punir de son insolence! mais il est arrêté court, à peine a-t-il ouvert la bouche, par un ironique éclat de rire que lui jette à la face l'objet de ses feux. Il se résigne alors tristement.

Il se résigne, car il sait que son supplice aura un terme. Et, en effet, si cette vie dont je viens d'esquisser quelques détails, si cette vie, tourmentée sans compensations aucunes, devait durer toujours, autant vaudrait en finir tout de suite par un bon suicide. Quelle existence, celle du rapin! N'avoir rien à soi, ne rien faire pour soi, n'être aimé de personne, pas même d'un chien, puisqu'il faudrait le nourrir, et que c'est tout au plus si le rapin a une pâture suffisante pour lui-même; être esclave et n'avoir pas les priviléges d'un esclave, c'est-à-dire être sans salaire et sans droits; vivre toujours seul, n'ayant même pas la permission de se parler à soi-même, si quelqu'un est présent; croupir dans une abrutissante ignorance de tout homme et de toute chose qui ne tiennent pas à l'art de la peinture; ne rien pouvoir, ne rien savoir, ne recevoir que des coups et n'entendre que des injures : triste condition!

Mais ce qui console un peu le rapin, je le répète, c'est la certitude où il est que tout cela aura un terme, quelque jour. Le rôle de rapin, dans un atelier, appartient toujours au dernier venu; donc, le jour où un remplaçant lui arrivera, Théodore passera immédiatement au rang des élèves, et dès lors son sort sera bien différent. Lui qui, la veille, était ce que nous venons de voir, un pauvre garçon hué et conspué par tout son entourage, il deviendra tout à coup, dans la hiérarchie artiste, quelque chose d assez important; il aura à son tour un rapin à faire trotter par toutes les rues comme un groom d'Afrique; il pourra engager des conversations avec les modèles qui viendront chez son maître; la fumée du tabac ne lui fera plus mal au cœur, il connaîtra les œuvres littéraires de nos plus grands écrivains, pour les leur entendre réciter à eux-mêmes avec complaisance. Bien plus...

Mais, j'oublie que c'est de Théodore dans le présent, et non de Théodore dans l'avenir, qu'il s'agit ici.

Que, si l'on tient à s'assurer de l'exactitude de mes renseignements sur la vie du rapin, on peut aller dans un atelier quelconque, et l'on en sortira convaincu de mon impartialité. J'ai la conscience de n'avoir ni enlaidi ni flatté le personnage Tout le monde (car tout le monde prétend aujourd'hui être connaisseur en matière de peinture) a pu voir le rapin aux expositions annuelles du Louvre. C'est surtout le jour de l'ouverture que le rapin se montre le plus volontiers. Il est à la porte du Louvre dès le matin, et il faut presque le chasser si l'on veut qu'il sorte. Là donc on peut vérifier ce que j'ai avancé de sa toilette, et de l'importance qu'il se donne, et de l'assurance qu'il affecte et de la nature de ses opinions sur l'art.

Au reste, je ne veux pas terminer sans dire que le rapin suit involontairement le mouvement de régénération qui emporte le siècle vers des destinées meilleures. Le rapin se civilise. A l'heure qu'il est, le rapin n'est déjà plus aussi mal peigné, ni aussi barbouillé de couleurs et d'huile qu'il l'était hier; et le successeur de Théodore, j'en ai l'assurance, sera encore, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, en progrès sur lui.





LA COUR D'ASSISES

PAR TIMON

I



Il me plaît aujourd'hui de bourdonner aux oreilles de la magistrature : j'ai assez piqué les orateurs et les rois.

Comment ! nous aurons fait passer par les armes les *qui* et les *que* et les autres constructions baroques des discours de la couronne ! comment ! nous épiloguerons les sublimes oraisons des députés ! comment ! nous appréhenderons au discours le président électif du premier corps de l'Etat ! comment ! les prédicateurs pourront, du haut de la chaire évangélique, tonner contre les grands de la terre et souffler sur la poussière dorée de leurs vices, et la magistrature seule trônerait dans un sanctuaire inaccessible au fouet du pamphlétaire !

Non, cela n'est pas juste, cela n'est pas bon pour la magistrature elle-même.

Si un autre Corneille faisait représenter *Agésilas*, on lui crierait : *Solve senes centem!*

Si l'harmonieux Rossini venait à déchirer notre tympan par de faux accords, on lui repartirait par un accompagnement de clefs forées.

Si la sylphide de l'Opéra, si la divine Taglioni, au lieu de voltiger dans l'air, ne descendait sur le plancher du théâtre que pour y boiter et y faire des faux pas, on aurait l'impertinence de lui jeter des pommes cuites.

Si les marquis et les vicomtes de l'inimitable Poquelin s'avisaient de cracher dans un puits pour y faire des ronds, le parterre rirait d'un fou rire des vicomtes et des marquis.

On persifle les rois, on siffle le génie, la gloire, l'éloquence, les compositeurs, les vicomtes et les danseuses, et je ne vois pas pourquoi l'on ne sifflerait pas les magistrats sifflables.



Ne parlons pas des mercuriales de rentrée, ces boursouflures de rhétorique qu'il faudrait supprimer pour l'honneur du goût.

Je l'ai dit et n'en démords : hors des barrières de la grande ville, on ne sait point tenir une plume. Il y a des orateurs en province, il n'y a pas d'écrivains. Il n'y en a pas un seul aujourd'hui, un seul sur trente-deux millions d'hommes. S'il y en a, où est ce météore? où est-il : Qu'il apparaisse sur l'horizon et qu'on le voie !



Art de l'écrivain, art sublime, il te faut notre soleil intellectuel, notre soleil de Paris, pour éclore et pour fleurir!

Il n'importe, au surplus, j'en conviens, que la magistrature soit peu lettrée, pourvu qu'elle soit respectable par sa science, ses vertus, son intégrité et son désintéressement, et la magistrature française est la plus respectable de toutes les magistratures de l'Europe.

Mais y a-t-il de lumière sans ombre et de règle sans exception? A la règle une louange, à l'exception une mercuriale, pour qu'elle ne devienne pas règle.

Il est deux sortes de magistratures: l'amovible et l'inamovible; celle qui est assise et celle qui est debout, celle qui pérore et celle qui juge, celle qui requiert et celle qui condamne.

II

Quel beau rôle que celui du ministère public dans le drame des assises! Organe de la société, que n'est-il toujours impassible comme elle? La société ne se venge pas, elle se défend; elle ne poursuit pas le coupable, elle le cherche, et, après l'avoir trouvé, elle le désigne aux exécuteurs de la loi. Elle présume innocent le prévenu et elle plaint le criminel en le condamnant. Elle n'aime d'autre éloquence que l'éloquence de la vérité; elle ne veut d'autre force que la force de la justice. Quand un homme est pris, traîné par deux soldats, attaché sur un banc vis-à-vis douze citoyens qui vont le juger, d'un tribunal qui l'interroge, d'un accusateur qui l'incrimine, et d'un public curieux qui le regarde, cet homme, eût-il porté la pourpre et le sceptre, n'est plus maintenant qu'un objet digne de pitié. Sa fortune, sa liberté, sa vie, son honneur plus cher que sa vie, sont entre vos mains. Gens du parquet, ne vous sentez-vous pas émus?

Ils ne comprennent pas leur mission, ils ne la savent pas, ceux qui, de magistrats, se font hommes, hommes de parti, hommes de théâtre.

Alors, ils ne requièrent plus, ils plaident, ils s'emportent, ils se contournent, ils se tordent en cent façons.

Tantôt le feu de la colère leur sort par les yeux et l'écume par la bouche.

Tantôt ils se drapent dans les plis de leur tartan noir pour accuser avec élégance, comme les gladiateurs romains se drapaient pour tomber sous le fer et mourir avec grâce.

Tantôt ils imitent gauchement la pose, la voix, les gestes des tyrans de mélodrame, et ils s'imaginent qu'ils font de l'effet, tandis qu'ils ne font que du tapage.

Debout sur leur parquet, la face haute et enluminée, ils dominent le jury assis à leurs pieds et ils l'enveloppent de leurs contorsions et des éclats de leur voix. J'ai vu des jurés fermer l'œil et se boucher les oreilles à l'approche de ces tempêtes de rhéteurs. Pitié, pitié pour messieurs les jurés, si ce n'est pour l'accusé !

Les jurés ne sont pas venus en cour d'assises pour assister aux péripéties d'un drame fictif. Quand ils vont au théâtre, oh ! c'est différent, c'est pour y prendre le plaisir des émotions scéniques. Ils veulent qu'on leur fasse bien peur, ou qu'on les attendrisse ; ils n'apportent leur mouchoir que pour le remporter trempé de larmes. Ils savent que les criminels et les traîtres tyrans de mélodrame qui débitent leurs réquisitoires en prose tourmentée sont, au demeurant, de fort bonnes gens, et que les innocents qu'on tue dans la coulisse se portent le mieux du monde et vont continuer avec leurs assassins, au café d'en bas, leur partie de domino interrompue par le spectacle. Et puis, quand l'acteur s'en tire mal, ils ont la ressource de le siffler, sans préjudice de l'auteur.

Mais, lorsque la réalité remplace la fiction, lorsque ces mêmes spectateurs, devenus jurés, siégent au Palais de Justice, lorsque leur verdict va tuer ou absoudre, ils se recueillent en eux-mêmes. Ils chassent de leur présence, avec une sorte d'effroi, l'imagination, cette folle du logis. Ils n'écoutent que la froide raison ; ils n'examinent que le fait ; ils scrutent les pensées de l'accusé ; ils interrogent son visage ; ils étudient avec anxiété ses réponses, ses contractions, ses exclamations, ses émotions et ses joies, sa pâleur et ses frissons ; ils sont là en face de Dieu, en face des hommes, en face de la sainte vérité qu'ils pressent des mains, qu'ils cherchent du regard, qu'ils appellent, qu'ils implorent. Ah ! ne les détournez point de cette méditation religieuse ! Toute l'éloquence de rhéteurs ne vaut pas la conscience d'un homme de bien.

Non, ils ne comprennent pas leur métier, les gens du parquet qui se battent les flancs et qui distendent les attaches de leurs deux mâchoires pour échafauder un grand crime sur les épaules d'un petit délit.

Ils ne comprennent pas leur métier, ceux qui rhabillent de clinquant et de poésie les lieux communs de leur morale, et qui menacent la société si sa vengeance ne s'appesantit pas sur une bagatelle.

Ils ne comprennent pas leur métier, ceux qui apostrophent les accusés, invectivent les avocats et rudoient les témoins.

Ils ne comprennent pas leur métier, ceux qui, convaincus par les débats de l'innocence des accusés, n'abandonnent pas franchement l'accusation, mais qui la laissent subsister, sauf les circonstances atténuantes.

Ils ne comprennent pas leur métier, ceux qui passionnent la cause, qui, par des figures saisissantes, des appels d'énergumènes aux excitations politiques, des roulements d'yeux et des menaces de gestes, remuent et soulèvent le jury, le tribunal et l'auditoire, afin de se donner la malheureuse satisfaction qu'on dise d'eux : « Qu'il a été beau ! qu'il a été éloquent ! »

Je ne suis pas garde des sceaux et n'ai certes guère envie de l'être; mais, si je l'étais, je destituerais tel avocat général pour avoir été, au rebours, éloquent, et j'imiterais ces généraux romains qui cassaient leurs officiers pour avoir tué hors ligne un ennemi, en combat singulier. Il faut que chaque chose paraisse en sa place, l'éloquence de même que le courage, de même que la vertu.

Il y a, en matière ordinaire, tel avocat général qui fera absoudre un coupable pour avoir exagéré sa culpabilité.

Il y a, en matière politique, tel avocat général qui, par l'imprudence enthousiaste ou servile de son zèle, fait plus de mal à la cause du pouvoir que les emportements les plus violents de l'article incriminé.

En règle, et sauf de rares exceptions, on ne devrait pas être membre du parquet avant trente-six ans; car, si les membres du parquet sont les organes de la société, on ne saurait s'exprimer au nom de la société avec trop de mesure, de dignité, de maturité, de science et de bon goût.

Comme personne ne peut, parole courante, interrompre, critiquer et retenir en audience un avocat général, il faut qu'il sache se guider lui-même. S'il y a pénurie de magistrats, pour en avoir de bons, ne lésinez pas et doublez les appointements ; ne lésinez pas, et songez qu'il s'agit ici de plus que d'une question d'argent, qu'il s'agit de la liberté, de l'honneur, de la vie des citoyens !



III

La magistrature assise a, comme la magistrature debout, des devoirs à remplir.

Je ne connais pas de fonctions plus solennelles, plus augustes et plus saintes que celles d'un président d'assises. Il représente, dans l'ensemble de ses fonctions, la force, la religion et la justice. Il réunit la triple autorité du roi, du prêtre et du juge.

Quelle idée un magistrat placé dans un poste si éminent, le premier de la société peut-être, ne doit-il pas avoir de lui-même, c'est-à-dire de ses devoirs, pour les remplir dignement !

Avec quelle sagacité ne doit-il pas renouer le fil des débats cent fois rompu dans les détours tortueux de la défense ! Faire surgir la vérité de la contradiction des témoins ; opposer les oppositions orales aux dépositions écrites; expliquer les ambiguïtés, grouper les analogies; trancher les doutes ; presser les questions ; relever une circonstance, un fait, une lettre, un aveu, un cri, un mot, un geste, un regard, un accent, pour en faire jaillir la lumière ; interroger l'accusé avec une douce fermeté ; ouvrir par des exhortations son âme à la confes-

sion et au repentir, rehausser ses esprits abattus; l'avertir quand il se fourvoie, le diriger quand il se remet en route; retenir dans les bornes de la décence la défense et l'accusation, sans gêner leur liberté.

Tels sont les devoirs du président. Heureux celui qui sait les comprendre et les pratiquer!

Mais où trop de magistrats s'égarent, c'est dans le résumé des débats.

Qu'est-ce donc que résumer un débat? c'est exposer le fait avec clarté, rappeler sommairement les témoignages à charge et à décharge, analyser ce qui a été dit à l'appui de l'accusation et à l'appui de la défense, et rien que ce qui a été dit, et poser, dans un ordre simple et logique, les questions à résoudre par le jury. Tout résumé doit être net, ferme, plein, impartial et court.

Mais il y a des présidents qui se carrent dans leur fauteuil, comme pour y prendre du bon temps; il y en a qui dessinent à la plume les caricatures du prétoire; il y en a qui passent négligemment les doigts dans les boucles de leur chevelure; il y en a qui promènent leur lorgnette sur les jolies femmes de l'audience; il y en a qui intimident l'accusé par la brièveté impérieuse et dure de leurs interrogations, qui brusquent et déroutent les témoins, morigènent les avocats et indisposent le jury. Les uns sont ridicules, les autres sont impertinents.

Il y en a qui font pis encore, qui s'abandonnent sans frein à l'aveugle impétuosité de leurs passions d'homme ou de parti. Ils se jettent à corps perdu dans la bataille politique, s'arment d'un fusil et font le coup de feu. Ils découvrent aux yeux du jury toutes les batteries de l'accusation et mettent dans l'ombre la défense. Ils ressassent lourdement les faits au lieu de les nettoyer. Ils se perdent dans des divagations de lieux, de temps, de personnes, de caractères, d'opinions, tout à fait étrangères à la cause. Ils veulent plaire au pouvoir, à une coterie, à une personne. Ils insinuent que ce qui pour le jury est encore à l'état de prévention est déjà complétement passé pour eux à l'état de crime. Ils en font complaisamment ressortir l'évidence, l'imminence et le péril. Ils dissertent de droit, ils s'étourdissent de rhétorique. Ils suppléent, par de nouveaux moyens qu'ils inventent, aux moyens que l'avocat général a omis, et ils croient s'excuser en s'écriant : Voilà ce que dit l'accusation! qui n'en a pourtant rien dit, et ils ajoutent ainsi le mensonge au scandale.

Figurez-vous maintenant la position de l'accusé rafraîchi, relevé par la parole courageuse et persuasive de son défenseur, et qui se penche de nouveau et s'affaisse sous la terreur de ce résumé! peignez-vous ses transes, sa rougeur, et les frissonnements convulsifs de son corps et de son âme! Et le jury! il a pu se mettre en garde contre la véhémence de l'accusateur qui remplit son métier, et du défenseur qui plaide pour son client, parce qu'il sait qu'il y a à prendre et à laisser dans leurs paroles. Mais comment se délier du président qui tient dans ses mains la balance impartiale de la justice? du président qui n'est que le rapporteur de la cause? du président qui ne doit jamais laisser transpirer son opinion, jamais laisser paraître l'homme sous la toge du magistrat?

Les jurés n'ont pas une mémoire vaste et exercée qui puisse retenir à la fois tous les arguments d'une cause lancés dans des sens contraires, et qui sache les disposer, les comparer et les juger. Ils cèdent, comme tous les hommes simples, dans le trouble de leurs émotions et dans la fatigue de l'audience, aux dernières impressions que leur cerveau reçoit. Si ces impressions sont celles d'une accusation redoublée quel poids sur la conscience du jury! quel péril pour l'accusé!

On frémit en songeant que, dans la province surtout, avec un jury campagnard, un jury simple, illettré, effrayable, le résumé artificieux et passionné d'un président d'assises peut déterminer seul, tout seul, un verdict de mort!

La loi a voulu que la parole demeurât toujours la dernière à l'accusé dont, par une humaine fiction, elle présume l'innocence. Or, n'est-ce pas le renversement de l'humanité et du droit, si, au lieu de faire un résumé le président fulmine un réquisitoire? l'accusé aura-t-il devant lui, contre lui, deux adversaires au lieu d'un, l'avocat général et le président? S'il lève ses regards suppliants sur le tribunal, s'il s'y réfugie comme dans un asile sacré, rencontrera-t-il un glaive tourné contre sa poitrine, au lieu d'un bouclier pour le protéger! S'il hasarde timidement une observation, il indispose, en cas de verdict affirmatif, le redoutable applicateur de la peine. Si le défenseur s'exclame, on lui ferme la bouche; si les journaux révèlent les faits et gestes du président, on leur intente un procès, sans jury, sous prétexte d'infidélité de compte rendu.

Comment sortir de là? Se pourvoir en cassation! mais est-ce là un moyen de cassation, un moyen légal, j'entends? Par où constater qu'il y a eu réquisitoire et non résumé? où retrouver les témoins? et l'on n'admet pas de preuve orale, où serait la preuve écrite? La cour d'assises donnerait-elle acte de protestation contre la partialité de son président et par son organe?

Supprimer l'usage des résumés en matière simple, en matière peu chargée, en matière politique et de presse, je n'y verrais obstacle. C'est là même, il faut le dire, où le résumé prend le plus facilement, dans la bouche d'un magistrat prévenu, la forme hardie et décisive d'un réquisitoire.

Mais s'il y a plusieurs accusés, de nombreux complices et des crimes de différents degrés, si la matière du délit est abstraite et confuse; si les témoignages sont contradictoires; s'il y a variété et complication dans la position des questions; si la cause a duré quelques jours et que l'attention des jurés soit fatiguée ou perdue, comment se passer de résumé? Sans résumé, dans ce cas, il est impossible de voir clair en l'affaire. Autant presque vaudrait jouer aux dés la vie et l'honneur des accusés.

Mais par quel moyen contraindre les présidents résumeurs à l'impartialité, si les prescriptions de la loi, si la voix plus impérieuse encore du devoir ne suffisent pas?

Ce moyen le voici : les débats sont publics, et le résumé est une partie essentielle des débats. La sténographie est l'instrument de publicité le plus ample et le plus fidèle. Il faut que le sténographe reproduise mot à mot les paroles du président, et le public les jugera.

Il faut aussi que le garde des sceaux dépêche instructions sur instructions pour réprimer un abus qui éclate de toutes parts et dont les ravages auraient dû déjà être arrêtés.

Le président n'a pas seulement la direction des débats, il a la police souveraine de l'audience, et ici je ne crois pas sortir de mon sujet, en traçant l'esquisse des assistants habituels de nos cours d'assises.

IV

La cour d'assises a sa sorte de public qui ne ressemble à aucun autre. Quelques ouvriers sans ouvrage, des femmes de mauvaise vie, des piliers de cabarets, des souteneurs de filles, des voleurs émérites ou apprentis, des

échappés du bagne, des vauriens, des désœuvrés, des habitués, se pressent aux rampes de l'escalier qui mène à la salle des assises. A peine ouverte, ils l'inondent, se tiennent debout, se serrent, se pressent, se coudoient, se lèvent sur la pointe du pied, s'agitent dans tous les sens, et présentent de loin comme une masse noire et mouvante d'où s'échappent des gestes brusques, des plaintes étouffées, des contractions énergiques et des bruits confus de pudeur, de jurements, de langue et d'argot. Tel filou ou tel assassin vient y apprendre comment on doit dérouter un témoin, éluder une question, inventer un alibi, masquer un fait, interpréter une pénalité. Tel n'y va que par curiosité, qui en sort avec la tentation d'un crime, avec un germe formé et tout près d'éclore. La manie de l'imitation fait plus de criminels que l'appareil du jugement et la crainte des supplices n'en épouvante. La cour d'assises est une détestable école d'immoralité.

Voilà le premier plan, le plan du fond, l'auditoire. Le



peuple (ne profanons pas ce beau nom), la populace est debout au parterre. Les dames occupent les banquettes ou l'orchestre. Parées, attifées, coiffées de plumes et de fleurs, elles viennent se poser pour voir ou pour être vues.

La femme du monde n'est pas méchante; mais elle est la plus curieuse de toutes les créatures de la création; elle vit à chaque pas d'émotions : elle se meurt d'émotions à chaque minute. Elle a un amant à cause de ses vapeurs; elle a des vapeurs à cause de son amant. Il faut qu'elle souffre pour mieux jouir, il faut qu'elle jouisse pour mieux souffrir. Elle ne redoute rien tant que les heures réglées, que la somnolence de la vie, que les molles tiédeurs du boudoir et de l'édredon. Elle est perpétuellement en quête, à midi et à minuit, au spectacle, à la chambre, au sermon, au bois, au bal, de tout ce qui peut troubler, divertir, ébranler, ravager, désordonner sa pauvre âme et son pauvre corps. Elle se multiplie dans chaque objet qu'elle touche. Elle se porte avec toute sa vie, avec tout son être, dans chaque sensation nerveuse qu'elle éprouve, et l'on dirait qu'elle n'existe plus pour le reste. Rien ne lui est obstacle Dès qu'elle a résolu de voir quelqu'un ou quelque chose, elle le verra. Elle écrira dix petits billets ambrés au président des assises, pour obtenir la faveur d'une entrée, un fauteuil, une chaise, un bout d'escabeau. Elle s'échappe dès la pointe du jour de son lit chaud et reposé, et va faire queue à la porte du Palais. Elle y restera le front au vent de bise et les pieds dans la boue, s'il le faut. Elle s'enveloppe de sa mantille. Elle grelotte et frémit dans ses membres délicats. La porte s'ouvre, et la voilà qui se faufile, se presse, se foule, se pousse, se baisse, entre et pénètre à travers les gendarmes, les huissiers, et les robes noires des stagiaires. Elle se pend et s'accroche aux basques du sergent de ville, lui parle à l'oreille, le supplie d'une voix douce et ne le lâche pas qu'elle ne soit casée, assise, les coudées franches, le binocle à l'œil, et à bonne portée de l'accusé et des juges.

Voyez comme elle suit pas à pas le drame qui se déroule, et comme elle marche, la poitrine haletante, d'émotion en émotion ! Si le criminel a la barbe hérissée et les yeux hagards, elle éprouve en le regardant un plaisir de peur. Émotion. S'il a les joues rosées et les cheveux artistement bouclés : « Le beau garçon ! se dit-elle tout bas, et quel dommage ! » Émotion. Si les témoins arrivent les bras pendants, ou débitent des phrases prétentieuses et entortillées, elle rit sous son mouchoir. Émotion. Si l'accusé sanglote, elle pleure chaudement par sympathie. Émotion. Si quelque jeune fille s'évanouit, elle court, vole, délace son corset et lui fait respirer des sels. Autre genre d'émotion. Mais, à moins que la salle d'audience ne craque sous ses lourds piliers, cette intrépide audiencière ne quittera pas la place Les heures coulent, la nuit s'avance, les jurés délibèrent, elle attend. Il faut que ses yeux se collent avidement sur les yeux du criminel, qu'elle se suspende à ses lèvres tremblantes, et qu'elle repaisse son âme des terreurs indéfinissables d'une autre âme. Il faut qu'elle recueille les convulsions de cette conscience bourrelée. Il faut qu'elle entende et le coup de sonnette du dernier jugement, et la sentence de mort, et le râle de cet homme dont la face se décompose, et dont la vie intérieure se brise et se déchire en lambeaux. Comme elle se penche vers lui ! Comme elle prête l'oreille à ses cris inarticulés, à ses soupirs qu'il étouffe ! Comme elle le suit d'un long regard jusqu'à ce que les portes du cachot se referment avec l'espérance ! Alors elle retombe sur sa chaise, anéantie, absorbée dans la contemplation de son drame; l'huissier de service est obligé de l'avertir que la salle se vide et de la pousser par les épaules. Elle sort enfin, et se traîne le long des sombres corridors du Palais, rentre au logis épuisée, rompue de fatigue, les nerfs crispés et l'âme en pleurs, et se jette sur son lit, sans songer que son vieux père n'a pas dîné, et que depuis le matin sa jeune fille s'inquiète et l'appelle. Cependant elle pâlit, elle rougit, elle frissonne, et son imagination fait asseoir à son chevet le condamné qui lui apporte sa tête. Elle voit la prison, les chaînes de fer, les juges, l'accusateur, le bourreau et ses aides, et le panier gorgé de chairs et de sang, et elle pousse un cri d'horreur. Digne femme !

Que font ces agrafes d'or, ces bandeaux de perles, ces fleurs, ces gazes, ces plumes légères, parmi le lugubre appareil des cours d'assises ? Est-ce en spectacle que l'accusé vient se donner, et le prétoire n'est-il donc qu'un théâtre ? Qui me dira qu'à l'aspect de ce raout curieux et brillant l'accusé, revêtu de l'habit grossier des prisons, ne se troublera pas, que quelque témoin ne perdra point la mémoire, et que quelque juré ne sera pas plus occupé de l'émotion rougissante d'une jolie femme que des angoisses du prévenu ?

Si j'avais l'honneur d'être président de la cour, je n'admettrais dans son enceinte que les parentes de l'accusé, et je dirais aux autres : « Mesdames, tant assises « que debout, écoutez ce que je vais vous dire : Vous,

« allez tricoter les chausses de messieurs vos fils, ou « mettre au bleu les collerettes de mesdemoiselles vos « filles; vous, ayez soin que le rôt ne brûle point; vous, « que vos parquets soient cirés proprement; vous, que « l'huile ne manque pas dans vos lampes, ni le sel dans « votre soupe; vous, nuancez de fleurs vives les paysages « de vos tapis à la main; vous déployez sur le théâtre « l'éventail des grandes coquettes; vous, faites des « gammes, et vous, des entrechats. Allez, mesdames, « allez. la jugerie n'a rien à voir avec les Grâces, et la « cour d'assises n'est point la place de la plus belle moi- « tié du genre humain.

« Huissier, exécutez les ordres de la cour! »

Voilà en effet les ordres que je donnerais, et je serais, je crois, approuvé de tous les honnêtes gens.

V

Le président a, en outre, quelques autres devoirs secondaires à remplir.

Laisser aux témoins étonnés, troublés du spectacle solennel et nouveau d'une assise, de leur isolement au milieu des juges et du jury, du témoignage qu'ils vont rendre et des conséquences de leur serment, le temps de reprendre leurs esprits, de se recueillir en eux-mêmes et d'assurer leur mémoire et leur voix. Il doit parler aux témoins avec accentuation, égard et bonté, poser nettement les questions qu'il leur adresse, et, s'il le faut, les répéter.



Disposer les bancs de manière que l'accusé puisse voir les jurés, aussi bien qu'il doit en être vu; car les jurés sont les juges. Un froncement de sourcil, un mouvement de lèvres, un regard, peuvent avertir l'accusé qu'il va trop loin, qu'il s'égare, qu'il se nuit à lui-même.

Faire ouvrir de temps en temps les fenêtres de l'audience: ces précautions hygiéniques sont trop négligées. Qu'on se figure l'accusé sortant de l'humidité d'un cachot, exténué de veilles, amaigri, faible, souffrant et ayant peine à retrouver ses esprits plongés dans l'air épais et méphitique de l'audience! L'accusateur et le défenseur qui, au demeurant, font tous deux beaucoup trop de contorsions de bras et de corps, et qui lancent leur voix comme une cloche à tour de branle, sont en nage sous leur toge; les têtes des juges, des jurés et des spectateurs s'affaissent, et la sueur ruisselle de leurs fronts: toute l'audience est enrhumée. Il faut avoir pitié de l'accusé, mais il faut avoir aussi pitié du public, et c'est à quoi l'on songe le moins.

Je m'arrête: on ne peut pas tout dire.

Législation pénale, instruction criminelle, jurisprudence, procédure, police de l'audience, composition du jury, droits et devoirs des avocats généraux et des présidents, hygiène des assises, tout cela reste un peu en arrière du progrès qui pousse en avant toutes choses.

La publicité, cette reine des pays libres, veille sur la France avec ses cent yeux sans cesse ouverts, pendant le repos des nuits et la fatigue du jour; elle fait, non moins au moral qu'au matériel, plus de la moitié de la police du royaume. Rien ne lui échappe, ni ministres, ni rois, ni députés, ces autres façons de rois. Elle se pose à leurs côtés, et, de quelque part qu'ils se tournent, elle les tient en haleine, son aiguillon à la main. Il n'est pas bon non plus pour eux ni pour nous que les magistrats dorment sur leur siége.

Je suis mouche, je bourdonne et j'importune, mais je réveille.





LE MÉDECIN

PAR L. ROUX



Ne pas croire au médecin, cela est permis ; douter de la médecine, c'est marcher sur les traces de don Juan. Mais, dans un siècle aussi positif que le nôtre, le scepticisme ne saurait aller jusque-là ; il n'y aurait qu'un cas où il serait permis de se montrer *impie en médecine*, ce serait celui où le médecin lui-même, vendant (chose impossible) le secret de l'art, paraîtrait abjurer sa propre religion.

Il y a pour le médecin une époque problème : muni d'un excellent titre, il ne jouit encore que d'une médiocre position. La médecine est sa première croyance, comme elle est sa première étude ; mais il ne tarde pas à ne croire qu'aux malades, et à n'étudier que la clientèle. On est médecin à diplôme, et on se dispose à en faire les honneurs à qui de droit. Néanmoins le client étant un mythe, le genre humain paraissant se porter à merveille, on serait tenté de se faire astronome en attendant : c'est l'époque du cumul, celle où le médecin accepte toutes sortes d'emplois pour s'emparer complétement du sien ; se fait l'éditeur responsable des fautes d'un grand maître, entre dans un journal de médecine comme correcteur ; édite des maladies jusqu'à ce qu'il en puisse guérir ; quoi qu'il en soit, il débute.

Le médecin qui débute va voir le député de son département : soigner les débuts d'un jeune médecin, et se faire traiter par lui, est pour l'homme du Palais-Bourbon une clause tacite de son mandat ; la Chambre des pairs reçoit les médecins tout formés avec les projets de lois des mains de sa cadette. Puissamment recommandé, en outre, à un confrère fort en clientèle, le médecin qui débute lui rend une visite : il en reçoit un malade à titre d'encouragement ; bien entendu qu'il doit le guérir dans l'intérêt de l'espèce, il n'a garde d'y manquer dans celui de sa réputation. C'est la route battue, l'idée qui vient à tout le monde ; ces précautions parlementaires tiennent au début, le succès tient à autre chose. Il suffit d'user des procédés reçus pour être médecin ; mais, pour être célèbre, il faut avoir une méthode à soi.

Faire son chemin à pied quand on a la renommée pour but, c'est vouloir arriver tard, ou plutôt n'arriver jamais : on prend donc une voiture. On avait un habit neuf, on s'adjoint un paletot ; on habitait un troisième, on monte au premier. C'est une avance sur la clientèle à venir ; les malades ne vous prennent qu'à moitié chemin. On fait meubler un appartement splendide, et l'on accroche dans son cabinet la gravure d'*Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès*, afin de pouvoir dire avec conscience : « Il y a chez moi du désintéressement. »

N'est-on pas connu, c'est un avantage : on a tout à gagner du moment que l'on n'a rien à perdre ; les malades attendent la santé, de même que vous attendez... la maladie. Ce que d'autres oseraient à peine tenter de peur de compromettre une réputation, on l'exécute de sang froid pour faire la sienne. Viennent alors les grandes maladies, celles qui impriment tout d'un coup le sceau à la réputation d'un médecin, ces bonnes complications de l'*aigu* et du *chronique*, ces bonnes fractures qui emportent le quart d'un individu, et sauvent son médecin aux trois quarts, ces bons empoisonnements qui l'établissent profond chimiste et criminaliste distingué, et lui font découvrir dans les traces d'un crime ancien la route d'une renommée nouvelle ; et le médecin triomphe, le char de la médecine se transforme en une *demi-fortune* qu'il vient de se donner. Ne pouvant se constituer de prime abord une célébrité de talent, il

unit son savoir à quelque riche héritière du commerce parisien qui l'établit une célébrité d'argent. A-t-on peu de malades, c'est le moment de concentrer tous ses soins sur un seul, de suivre son idéal, si on en a un en médecine, de se montrer le médecin modèle. Celui-ci arrive à heure fixe; il reste près d'un quart d'heure chez ses clients, s'informe de la qualité des remèdes, se fait exhiber les déjections plus ou moins louables, passe les nuits, au besoin pose les sangsues, suit une maladie à la campagne, et donne des consultations gratuites aux gens de la maison. Le médecin qui débute ne connaît aucune saignée qui lui répugne; parfois il se saigne lui-même, pécuniairement parlant. On vend une propriété pour avoir une clientèle; la clientèle est une propriété. On l'achète souvent toute faite. Un bon moyen de s'en créer une, c'est de supposer qu'elle existe; beaucoup de médecins commencent par être célèbres, afin d'arriver à être connus. Faites réveiller vos voisins, que l'on vienne vous chercher à toute heure de la nuit au nom de telle duchesse qu'il vous plaira, prise dans le nobiliaire de d'Hozier, que la santé du faubourg Saint-Germain tienne, s'il se peut, a une de vos minutes; qu'une file de voitures armoriées stationne devant votre porte; alerte! valets de pieds, chasseurs, livrées de toutes sortes; que l'on fasse queue devant chez vous, que l'on s'y égorge comme aux mélodrames : vous tenez déjà l'ombre, la réalité est à deux pas.

Le médecin affectionne la presse périodique comme moyen de publicité et de diffusion. S'il parvient à fonder un journal de sciences médicales, chirurgicales, médico-chirurgicales ou chirurgico-médicales, c'en est fait, il a posé les fondements d'une renommée sans bornes, c'est pour lui le levier d'Archimède, et la science ne saurait faire un pas sans sa permission; il n'existe pas de maladie qui n'ait paru dans sa gazette; les jeunes médecins recherchent son appui, les vieux le ménagent, tous le craignent; il est capable de donner la fièvre même à la Faculté.

Planter des dahlias, c'est pour un médecin un moyen d'avoir bientôt une clientèle en pleine fleur; exceller sur un instrument de musique, c'est apprendre aux clients qu'on doit avoir, qu'on connaît les touches les plus délicates et les plus nerveuses de la fibre organique; se faire l'ami des artistes, c'est être avant peu leur médecin; collectionner des médailles, des tableaux, des bronzes antiques, c'est s'exposer à avoir prochainement une collection de malades, espèce précieuse, et qui mérite comme une autre d'être embaumée.

C'est surtout lorsqu'on a le plus de temps à soi qu'il est le moins permis d'en perdre. Il est des cas où un médecin doit être ubiquiste : le matin, c'est à son hôpital, le jour chez les malades de la campagne, le soir c'est à une réunion de médecins qu'il doit être retenu Sa consultation a dû retarder ses visites; il arrive tard dans son cabinet; la clientèle a ses exigences. Il ne prend rien aux pauvres pour commencer; il se contente de traiter des malades, afin d'avoir plus tard des clients.

La renommée marche d'abord au petit pas; survienne une épidémie, elle prendra la poste. Le choléra a fait quelques victimes, il est vrai, mais aussi que de médecins n'a-t-il pas créés! Beaucoup se sont improvisés médecins attendu l'urgence du fléau; il y eut à Paris quelques médecins de plus et quelques hommes de moins : en tout deux fléaux.

Ce sont les circonstances qui font les médecins, a-t-on dit souvent. Il y a des maladies obscures, des sciatiques, que l'on guérit *incognito;* groupées, elles représentent à peine un rhume d'élite. Lier une artère, fût-ce l'artère iliaque, à un pauvre dans un carrefour, c'est avoir fait beaucoup pour l'humanité, pour sa réputation peu de chose; mais une angine que l'on réussit chez une comtesse rétablit l'équilibre : tout se compense. Le médecin voit d'abord des sujets dans les hôpitaux: puis il fait des visites n'importe où; il examine la maladie quand il débute, il examine le malade quand il a débuté. Dans la première époque, « il n'y a guère à ses yeux que des réputations usurpées; les grands médecins sont des charlatans, le savoir est méconnu; la conscience est un empêchement; il se reproche d'avoir des scrupules. » A-t-il pris position : « Défiez-vous, dit-il incessamment, de ces jeunes gens systématiques, à qui la saignée ne coûte rien, qui vont tranchant à droite et à gauche toutes les questions et tous les membres qui leur tombent sous la main. L'expérience a prévalu, le grand médecin est seul digne d'être appelé. »

Aujourd'hui on ne meurt plus *dans les formes*, mais d'après la méthode. *Il est mort guéri*, dit un grand chirurgien de notre époque; ce mot peint tout le chirurgien. Sa passion est de rogner, disséquer, cautériser, et de pousser une opération jusqu'à ses plus extrêmes conséquences; comme il n'a que Dieu pour juge, c'est à lui qu'il présente ses opérés assez bien pansés pour des morts qu'ils sont. Il y a, au contraire, parmi les médecins, une espèce bénigne qui laisse mourir avec le plus grand sang-froid et la plus complète philanthropie.

La consultation réunit d'ordinaire deux médecins rivaux, la jeune et la vieille école. C'est une position délicate : le jeune médecin a seulement voix consultative; le consultant jouit, au contraire, du double vote, et résout les questions que l'autre n'a fait que poser; l'accessoire l'emporte sur le principal. Le jeune médecin mandé le premier prend moins cher et guérit quelquefois. On a vu de grands médecins enterrer à grands frais leur client. Dernièrement un jeune médecin se trouva en face d'un professeur chez un riche malade; leurs méthodes étaient opposées; le jeune médecin était celui de la maison, l'autre avait pour lui l'autorité d'un grand nom. Le consultant blâma ouvertement le système suivi par son confrère : il fut écouté, le jeune médecin éconduit; on lui demanda son mémoire le même jour. Le malade jouissait encore d'une apparence de santé. « Sachez bien une chose, dit le jeune médecin en remettant son mémoire, c'est que, tout professeur qu'est monsieur, son malade mourra cette nuit. » Le médecin fut repris par la famille; qu'avait donc fait son malade? Il était mort. L'art proprement dit consiste à ne prédire qu'à coup sûr, à faire craindre bien plus qu'à faire espérer. Les malades qui viennent de loin mènent toujours loin leur médecin; croire beaucoup aux remèdes est un moyen d'imposer le savoir. Des fièvres quartes ont été guéries par des pains à cacheter. Il n'y a que la médecine qui nous sauve.

Parlons d abord du médecin en général; il sera temps ensuite de le considérer dans ses divers attributs. On voit le médecin, apôtre prétendu de la seule religion qui existe encore, sans croire précisément à son art, le maintenir à la hauteur de toutes les croyances, et l'asseoir même sur les débris du genre humain Une société où le médecin existe seul est assurément une société malade. Néanmoins la médecine est impérissable, par la raison éminemment péremptoire qu'il y aura toujours des médecins; que, si l'homme sain a besoin de croire à quelque chose, l'homme malade croit à tout aveuglément; et que, de toutes les maladies, la plus invétérée, c'est la maladie des médecins. Pénétrer dans la conscience du méde-

cin serait au reste entrer dans une vaste infirmerie où toutes nos passions seraient numérotées, plus celles que le médecin tient en réserve, et qui lui sont personnelles. Ceux d'entre les médecins qui s'élèvent dans les hautes abstractions de l'art, réduisant la médecine à un petit nombre de symptômes, se sont fait de bonne heure une philosophie pratique où ses préjugés trouvent une bonne place. Ceux-ci, en effet, ne sont-ils point des maladies? En général, le médecin cherche son milieu comme les autres hommes. Il faut le voir lorsque, retranché dans un faubourg, il adopte par nécessité les sobriquets bizarres que la foule donne aux mots qui l'affligent; accepter en dernière analyse un vocabulaire complètement hérétique pour ne pas s'aliéner des clients absurdes. Les malades veulent être traités pour les maladies qu'ils se supposent, et par les remèdes qu'ils ont prévus d'avance : de là naissent les *coups de sang* et les *grands échauffements;* de même les remèdes ont divers noms, afin que les malades puissent choisir. Par exemple, on administre avec avantage l'*extrait de thébaïque* à ceux qui redoutent l'opium. C'est ainsi que Paracelse, pour ne point faire appel au mercure, inventa le *sublimé.* Dans une sphère plus élevée, le médecin crée, au contraire, une foule de maladies, celles qui existent ne suffisant pas aux besoins hyperboliques de ses clients du grand monde. Il possède en outre pour lui-même un code exceptionnel; il n'est point malade comme tout le monde, et les remèdes qui guérissent un client tueraient infailliblement un médecin. Le médecin n'est jamais plus à l'aise que lorsqu'il exerce sur ses propres données, et que la maladie qu'il combat n'a pas été autorisée par l'expérience des siècles, ou prévue par les décrets de la Faculté. Celle-ci évite surtout de consacrer aucune doctrine : ce n'est pas un pouvoir responsable, parce que, peut-être, il y aurait trop de danger à l'être. Les fautes sont personnelles en médecine.

Les philosophes et les médecins eux-mêmes affirment que la médecine use l'âme au profit du corps; en d'autres termes, qu'elle perfectionne le corps en vertu d'un certain épicuréisme philosophique. Au moral, le médecin vit beaucoup pour lui-même, il se fait d'ordinaire une religion de son égoïsme; le reste de l'humanité n'existe pas pour lui, attendu que tout le monde n'a pas l'honneur d'être médecin. Cet amour du positif se formule en idolâtrie pour l'argent. Suivez un médecin depuis son entrée dans la carrière pratique : souple d'abord et insinuant, il prendra insensiblement le ton sec, tranchant, d'un homme dont la réputation s'augmente et dont la caisse s'emplit. Bientôt maître de sa clientèle et de son entourage, sa parole sera celle d'un maître; elle coûtera aussi cher que celle d'un procureur. La vie et la mort s'échapperont de ses lèvres selon son bon vouloir; mais il fera plus de cas d'un écu que d'un homme : l'argent sera le point de mire de toutes ses actions.

A cette époque, s'il n'a pas la croix — et ceci est une grande question pour le médecin, — il l'achète ou la fait acheter; si le grand chancelier de la Légion d'honneur le rejette de son Eldorado, il a recours à quelque ordre équivoque qui se rapproche par la couleur de ses insignes du ruban si désiré, non qu'il y tienne comme à une distinction, mais parce qu'il voit un supplément de clientèle au bout d'un ruban. Le médecin n'oublie jamais d'être *de* quelqu'un ou *de* quelque chose, le public veut savoir d'où viennent les grands médecins.

Avant même d'être une sommité, un médecin est devenu profondément sensualiste : l'étude et la vue des souffrances, en lui donnant le moyen de les éviter, lui en ont rendu la jouissance plus précieuse; aussi excelle-t-il à user, tempérer ou développer tout ce qu'il est donné à l'homme d'en éprouver. C'est le médecin qui brûle lui-même son moka, qui choisit ses perdreaux truffés chez Chevet; c'est lui qui a inventé la salade d'ananas; la plupart des raffinements culinaires dérivent de la médecine. Quand l'humanité est au plus mal, le médecin nage dans les réjouissances sociales.

Il faut l'avouer aussi, du sein de la médecine surgissent de temps à autre de grandes individualités qui ont nom Dupuytren, ou quelques autres qu'il serait imprudent de citer parce qu'elles existent encore. Quand un médecin parvient à échapper au petit mercantilisme de sa profession et aux soins exclusifs de sa clientèle, disons mieux, à l'individualisme qui nous ronge, il peut tout comme un autre devenir un grand homme. Observons cependant que, même dans son hypothèse, son action a été jusqu'à présent purement individuelle. La médecine manque de ces vues générales qui embrassent tout un peuple, toute une nation. Tout se fait chez nous dans des intérêts de personnes, de famille tout au plus. Un médecin ne comprendra jamais qu'on puisse travailler à perfectionner l'hygiène d'une grande ville, et à réformer les abus qui compromettent la santé de tout une classe d'hommes. Il est vrai que c'est l'affaire des philosophes, qui n'entendent rien à la médecine, ou des académiciens, qui l'envisagent à un point de vue par trop constitutionnel. Aussi les grandes questions d'hygiène et de salubrité publique sont-elles moins avancées chez nous que chez les anciens, généralement dépourvus de grands médecins. Je m'éloigne ici de mon cadre, mais il me semble que je me rapproche de la vérité.

Entrons maintenant dans le monde à la suite du médecin, comme lui, le chapeau à la main, mais avec l'intention perfide d'anatomiser chaque individualité. Sur le premier degré de l'échelle médicale est placé le médecin de cour, personnage multiple.—La cour a plusieurs médecins, l'habit à la française est placé en première ligne dans sa thérapeutique; il ne le quitte point tant que sa clientèle le retient dans le faubourg Saint-Honoré ou dans les riches hôtels de la Chaussée-d'Antin. Tout ce qui peut payer noblement veut être traité de même. Grâce au médecin de cour, l'anecdote de salon pénètre jusqu'au château; il ne dit jamais que la moitié de ce qu'il sait. Sa clientèle de Paris est toujours malade autre part, et on le consulte moins sur les maladies que l'on a que sur celles qu'il a dû guérir ailleurs; un mot de lui contient le bulletin des affections que l'on doit se permettre, ses ordonnances sont des ordres du jour. Quiconque n'est pas médecin de cour l'a été du premier consul, ou espère l'être tôt ou tard d'un dictateur.

Cette distinction se confond fréquemment avec celle du médecin professeur. Aucune existence, que nous sachions, n'est plus variée, plus complète, que celle de médecin professeur. Faire marcher de front les intérêts de la science et ceux de sa fortune, avoir une clientèle et un auditoire, être obligé de révéler mille secrets au nom de l'art, n'en laisser échapper aucun par égard pour ses clients, avoir sa popularité de professeur et sa renommée de médecin à faire fleurir l'une par l'autre, être profond à la Faculté, léger et superficiel dans un salon : tel est son rôle de tous les jours. Le médecin professeur possède, outre sa chaire, une clinique dans un hôpital; il est au moins chef de service. La douleur lui apparaît sous toutes les faces, hideuse et agonisante sur un grabat, coquette et parée dans le boudoir d'une femme élégante. D'un hôpital, ce purgatoire de la souffrance physique et morale, il passe dans un somptueux hôtel, Eden de la maladie. Cette vie si contrastée de Paris, il la sait



tout entière, les tableaux les plus sombres de Ribeira sont à ses yeux une réalité; il connait également les touches religieuses et mélancoliques de Murillo. Un palais et une léproserie, voilà le monde pour lui. Il est médecin dans son hôpital, sec, dur, brutal par nécessité; il est médecin de bonne compagnie près du lit d'une grande dame. Dans ses salles, le matin, il est roi; dans ses visites du soir, c'est une royauté constitutionnelle tout au plus.

Le grand monde possède encore dans le médecin des eaux une garantie pour ceux qui s'aventurent, sur la foi des sites et des douches sulfureuses, jusque dans le sein des Pyrénées. Le médecin des eaux part avec ses malades dès les premiers jours du mois de juin; il est chargé de procurer des eaux à ses malades, et des malades à ses eaux. Moitié administrateur, moitié savant, il a plus à faire que Moïse au sein du désert. La parole de celui-ci était commode; pourvu que les Hébreux eussent un puits, ils ne s'informaient pas si l'eau était plus ou moins carbonatée. Pour le médecin des eaux, l'analyse chimique le regarde; il est en outre chargé de l'hygiène du local. Les petites brochures se succèdent entre ses mains; il s'agit de prouver que sa fontaine est une piscine, et qu'elle l'emporte sur tous les filtres connus. Des gens ont la témérité de prétendre que cette place est une sinécure. Il est vrai que le gouvernement qui en octroie le brevet donne rarement les connaissances requises pour en faire usage; mais trouver un homme qui soit à la fois physicien, botaniste, géologue, chimiste et voyageur, n'est pas chose facile; on prend un homme politique, et tout est dit. Quand on n'est rien par ses emplois ou par ses titres, on peut encore s'établir homœopathe, phrénologue ou magnétiseur; on ne parvient pas toujours à fonder ainsi une science, mais on fonde une réputation.

Le médecin, prosecteur, aide ou professeur d'anatomie, jouit d'une grande importance, aujourd'hui qu'aucun homme ne meurt sans que l'on sache ce qu'il aurait fallu faire pour le guérir.

Dans quelle classe rangerons-nous celui qui se complaît dans les phénomènes de la nature anomale? Sa maison est un musée assez semblable au musée Dupuytren. La Vénus hottentote y donne la main à l'Apollon de Paris; un squelette type, un Quasimodo chevillé en laiton, l'embryon acéphale et le fœtus à trois têtes, Rita et Christina, une deuxième édition des frères Siamois, se rencontrent dans son répertoire. L'espèce humaine est su-

blime et ridicule sous le scalpel de l'anatomiste : il réunit les deux extrêmes, et il occupe lui-même la région moyenne dans son muséum.

Laissons cet amateur passionné de la nature morte s'ensevelir prématurément dans son ossuaire ; occupons-nous du médecin des pauvres. On n'est encore mort qu'à demi quand on a recours au médecin du dispensaire; il donne des soins à ceux qui n'en peuvent attendre que de l'humanité. La philantropie a ses apôtres, pour ne pas dire ses martyrs : escalader des maisons de tous les étages, pénétrer dans des bouges quelconques, prescrire de la limonade citrique à ceux que des pains de quatre livres rétabliraient infailliblement, telle est l'ingrate mission du médecin philanthrope. L'administration doit les choisir jeunes pour les avoir sensibles : à force de s'attendrir, le cœur se pétrifie, le médecin se forme aux dépens de l'être sensitif; l'âme sympathique s'évanouit. Le corps n'apparait plus que comme une matière plus ou moins organique que l'on traite indifféremment selon telle ou telle méthode : on fait de la médecine; la philanthropie n'est plus qu'une tradition.

Le médecin-affiche existe de compte à demi avec les afficheurs, les distributeurs d'adresses sur la voie publique, qui accostent les passants dans les carrefours, et toute cette nation fauve et avinée dont Robert Macaire est le patriarche. La publicité n'a pas pour le médecin-affiche de formes dégoûtantes : les piéges les plus grossiers sont ceux qui prennent le plus de monde. Il spécule sur un proces : quand la publicité l'emporte sur l'amende, c'est autant de gagné, le réquisitoire est une réclame pour lui. Il aurait fait sa fortune si tout le monde était informé qu'il a été condamné à quelques mois de prison, sans préjudice de ses mérites et qualités individuelles. Il sait ce que la condamnation rend chaque année, et combien il gagne par jour à être en prison. Son exploitation ne se borne point aux limites d'une rue de Paris. Pour peu que son industrie ait prospéré, son hygiène se répand bientôt sur tous les continents. Néanmoins Paris, la ville du monde la plus médicale et la plus éclairée, est encore le paradis terrestre de ce charlatan; c'est là qu'il enterre le plus de clients.

On peut être médecin d'un théâtre sans cesser d'être médecin. Là, on doit constater jusqu'à quel point une toux peut être légale. Le médecin d'un théâtre est un lynx pour les maladies imaginaires. La prima donna déteste le médecin, qui l'oblige de temps à autre à se bien porter : aussi a-t-elle dans ses bonnes grâces un jeune docteur choisi par elle pour plaider la migraine contradictoire.

Le médecin d'une compagnie d'assurances est chargé de constater l'entité physique, la parfaite intégrité corporelle des remplaçants soumis à son examen. Il doit se montrer plus sévère que la loi même, le gouvernement étant plus méticuleux pour un remplaçant que pour un simple soldat. Qu'est-ce que l'homme, physiquement parlant? Demandez à ce médecin. Ceux qu'il accepte peuvent dire avec vérité : « Je suis un homme. » Saint Pierre n'est pas plus difficile sur le choix des âmes que le médecin de recrutement sur l'admission des maréchaux de France. Il y a un médecin pour les vivants, pour les malades ; il y a de plus le *médecin des morts*. Celui-ci n'est appelé que pour s'assurer de la non existence de ses clients On éprouve le besoin de vivre pour ne pas recevoir sa visite, car il donne des visas pour l'autre monde; le moindre symptôme d'existence rend son ministère inutile. Les décès, les inhumations, se font par son ordre : enfin on ne meurt pas sans sa permission. Le médecin des morts est gai comme un catafalque, vêtu de noir des pieds à la tête; il existe comme garantie pour les vivants et les morts; les collatéraux lui doivent des remerciments.

Parmi ceux que la Providence veut affliger, elle envoie aux uns une maladie, aux autres un médecin : c'est un trésor inestimable ou un mal sans remède; on guérit d'une maladie, on ne guérit pas d'un médecin. Ayez un médecin pour ami, sinon un ami pour médecin, il aura le courage de vous mettre tout de suite au courant des secrets de l'art, et de ne point vous trouver malade si vous n'êtes qu'indisposé. Il y a des familles où le médecin est héréditaire, et où le même homme guérit, en très-peu de temps, de père en fils, une foule de générations.

De nos jours, le médecin doit être ambidextre. Il a perdu de ses préjugés aristocratiques, qui ne lui permettaient pas d'être confondu avec un chirurgien; ou plutôt le chirurgien a acquis ces connaissances internes qui l'élèvent au rang de son confrère : il pratique la percussion. En Angleterre, un médecin laisse mourir un de ses amis frappé d'apoplexie à ses côtés, pour ne pas se déshonorer en le saignant.

Depuis que les croyances sont affaiblies, le médecin et le notaire semblent avoir hérité de la société. Ce que l'on n'avoue plus au prêtre, la souffrance oblige de le confier au médecin, ou l'intérêt le fait dévoiler au notaire : le médecin est le dépositaire forcé des mystères de l'alcôve, du boudoir et des affections intimes ; confident obligé de toutes les faiblesses, il élève sa profession en sauvant l'honneur des familles; le secret de la confession est devenu le secret de la médecine. Le médecin assiste à la naissance ; pendant la vie est-on jamais sûr de pouvoir s'en passer? Aussi, après celui de se bien porter, il n'est pas de plus grand bonheur au monde que d'avoir un bon médecin.



L'HORTICULTEUR

PAR

ALPHONSE KARR





C'est surtout quand on voit certains goûts qui remplissent et rendent heureuse la vie d'un homme que l'on comprend bien que chacun a besoin d'avoir sa madone de plâtre ou de bois qu'il puisse parer à sa fantaisie.

C'est ce qui explique comment des hommes souvent très-supérieurs consacrent toute leur vie à quelques fleurs, à quelques insectes, quelquefois à un seul insecte, à une seule fleur; tant un instinct admirable, ou quelquefois peut-être une sage philosophie, leur enseigne à présenter le moins de surface possible à la fortune, à vivre tout bas, et à se contenter d'un bonheur facile à cacher aux yeux du monde.

Il ne faut pas croire que l'intensité et la violence d'une passion puissent se mesurer à la petitesse de son objet. Les horticulteurs, qui vivent dans les fleurs comme les abeilles, ont comme elle un aiguillon dangereux. Les passions douces s'entourent de férocité comme on entoure une plante précieuse de ronces et d'épines pour la préserver de la dent des troupeaux.

Cela me rappelle comment me fut un jour dévoilé l'atroce caractère des moutons, que j'avais toujours regardés comme l'emblème de la mansuétude et de la bienveillance. « Monsieur, me disait un berger avec lequel je venais de voyager sur la route d'Épernay, il n'y a rien de si méchant que les moutons; ils n'aiment pas plus l'herbe de ce champ qui est ensemencé que celle de celui d'à côté, qui ne l'est pas ; eh bien! ils sont tous dans le champ ensemencé... Brrr... brrrr. Mords là, Médor, brrr... C'est donc pour me faire prendre par le garde et me faire mettre à l'amende. Tenez, en voilà un là-bas... un noir... qui agace mon chien. Ici, Médor... Il l'irrite à plaisir... Médor, veux-tu venir ici ! allez derrière... Il espère se faire étrangler, parce qu'il sait bien que, quand un chien étrangle un mouton, c'est le pauvre berger qui le paye. »

Celui qui écrit ces lignes a failli perdre la vie pour s'être permis de dire un jour, à propos d'une girollée annoncée comme bleue, et qui avait produit des fleurs du plus beau jaune : « A quoi sert-il d'avoir une girollée bleue si elle fleurit toujours jaune? » Mais voici une histoire dont nous avons été témoin.

On se rappelle la fureur avec laquelle on a, il y a une trentaine d'années, cultivé les tulipes dans toute l'Europe, et surtout en France, et plus encore en Hollande.

Un oignon, *semper augustus,* fut vendu douze mille francs.

Une *couronne jaune,* onze cent vingt-trois francs, et une calèche attelée de deux chevaux bais.

Une tulipe médiocre, le *vice-roi*, fut vendue pour les objets suivants :

Quatre tonneaux de froment, huit de seigle, quatre bœufs, huit cochons, douze moutons, deux tonneaux de vin, quatre de bière, deux de beurre, mille livres de fromage, un lit complet, un paquet d'habits et un gobelet d'argent.

A cette époque, on voyait dans les gazettes, aux *Nouvelles étrangères :*

Amsterdam. — L'amiral Liefhens a parfaitement fleuri chez M. Berghem.

Mais passons à notre histoire.

Un jour on avisa que les tulipes à fond jaune n'étaient plus belles, que c'était à tort qu'on les admirait depuis si longtemps; que les seules tulipes que l'on dût avoir et cultiver étaient les tulipes à fond blanc; que toute tulipe jaune serait mise à la porte des plates-bandes qui se

respectaient, et que leur graine serait maudite et jetée au vent. Les amateurs se divisèrent ; on écrivit des lettres, des brochures, des chansons, des pamphlets, des gros livres.

Les amateurs des tulipes jaunes furent traités d'obstinés, de gens enveloppés des langes des préjugés, d'illibéraux, de rétrogrades, de ganaches, d'ennemis des lumières, et de jésuites.

Les partisans des tulipes blanches furent déclarés audacieux, novateurs, révolutionnaires, démocrates, tapageurs, sans-culottes, jeunes gens.

Des amis se brouillèrent, des ménages furent désunis, des familles divisées.

Un soir que M. Muller jouait aux dominos avec un de ses camarades d'enfance, horticulteur comme lui, on parla des tulipes, des tulipes jaunes et blanches. M. Muller tenait aux jaunes ; son ami était pour les idées nouvelles ; Méhul, du reste amateur très-distingué, venait alors de passer aux blanches.

M. Muller et son ami, tous deux hommes de bon goût et de savoir-vivre, mettaient la plus grande modération dans leurs paroles, et évitaient avec un soin extrême d'en venir jusqu'à la discussion.

— Certes, disait M. Muller, la nature n'a rien fait de trop ; il n'est pas une pierrerie de son riche écrin qui ne charme la vue; il est triste de voir des personnes procéder par exclusion. Il est certainement quelques tulipes à fond blanc que j'admettrais volontiers dans ma collection si mon jardin était plus grand.

— De même, reprit l'ami, désirant ne pas rester en arrière en fait de politesse et de concessions, j'avouerai que *érymanthe*[1], toute jaune qu'elle est, est une fleur fort présentable.

— Je ne méprise pas l'*unique de Delphes*[1], malgré son fond blanc, reprit M. Muller.

— Elle n'est pas très-blanche, reprit l'ami; ce n'est qu'au bout de trois ou quatre jours qu'elle se débarrasse d'une teinte jaune qu'elle a en ouvrant ses pétales; aussi n'en *faisons-nous* pas grand cas.

— C'est cependant de votre collection celle que je préférerais.

Les deux amis étaient dans ces excellents termes quand madame Muller sortit pour faire le thé.

Il est difficile de bien dire par quelles imperceptibles transitions ils en vinrent à l'aigreur, à l'injure, à l'insulte; mais toujours est-il que, lorsque madame Muller rentra, cinq minutes après, elle les trouva sous la table, se tenant aux cheveux et se gourmant de tout cœur. M. Muller avait jeté les dominos au visage de son ami, et la lutte s'était engagée.

On comprend de quelle honte furent saisis les deux antagonistes après que la première effervescence fut passée.

Aussi, dès le lendemain, M Muller écrivait à son ami :

« Je suis une bête féroce et un homme mal élevé ; recevez mes excuses. Notre ancienne amitié effacera ce moment d'égarement. Ma femme vous prie de dîner avec nous aujourd'hui. Il y aura de ces petits choux de Bruxelles que vous aimez.

« Votre ami,

« MULLER.

« *P. S.* Vous m'obligerez, mon cher ami, de me mettre de côté quelques-unes de vos belles tulipes blanches, auxquelles j'ai réservé, pour l'année prochaine, une de mes meilleures plates-bandes. Je tiens surtout à *palamède*[1] et à l'*agate royale*[2]. »

[1] Érymanthe, feuille-morte, rouge et jaune.
[2] Violet, pourpre et blanc.

Il reçut immédiatement la réponse suivante :

« Je serai chez vous à cinq heures moins un quart. Vous me permettrez, mon excellent ami, de vous présenter un horticulteur qui désire admirer vos magnifiques tulipes.

« Il désire surtout voir votre *ténébreuse*[3], votre *julvécourt*[4] et votre délicieuse *lisa*[5]. »

Par une délicatesse que tous deux comprirent, M. Muller faisait porter son admiration sur les plus blanches d'entre les tulipes blanches, et son ami n'était pas moins poli à l'égard des fonds jaunes.

Cependant le mouvement de générosité de M. Muller ne pouvait se maintenir toujours à la même hauteur; M. Valter, lui, n'avait fait qu'une concession aussi durable que le sentiment et l'impulsion qui l'avaient causée : celle de M. Muller devait survivre à l'élan.

La terre dans laquelle on mit les tulipes blanches ne fut ni soignée, ni amendée, ni tamisée, comme celle destinée aux fonds jaunes.

La seconde année, M. Muller s'aperçut qu'elles encombraient le jardin ; la troisième année, elles furent placées sous une gouttière : elles fleurirent mal ; et M. Muller, après avoir montré ses tulipes jaunes dans tout leur éclat, disait aux visiteurs: « Voici ce qu'il y a de mieux en tulipes blanches : elles m'ont été données par mon ami Walter, et j'y tiens infiniment. » Et quand, dix minutes après, il disait : « Je ne comprends pas qu'on puisse cultiver des tulipes blanches, » on se trouvait naturellement de son avis.

On ne connaissait que quatre roses sous le règne de Louis XIV ; aujourd'hui, les horticulteurs modestes, ceux qui ne donnent pas quatre ou cinq noms différents à la même rose, ceux qui ne se laissent pas aveugler par l'amour du nouveau et l'orgueil des découvertes, comptent quarante espèces et plus de dix-huit cents variétés.

Certains amateurs, entraînés par l'ambition de posséder seuls une variété quelconque, recherchent dans les roses les défauts avec autant d'empressement que d'autres y cherchent les qualités. Pourvu qu'une rose soit rare, elle est assez belle, et elle l'emporte à leurs yeux sur les plus riches de forme et de couleur, ainsi que sur les plus odorantes. Ces amateurs cherchent depuis cinquante ans la rose verte, la rose bleue, la rose noire et la rose capucine double.

Madame de Genlis, qui dit avoir inventé la rose mousseuse, donne, dans un de ses ouvrages, un procédé pour avoir la rose noire et la rose verte. Le procédé est très-simple : il ne s'agit que de greffer une rose sur un cassis ou sur un houx. Nous l'avons essayé, et le houx n'a donné que ses feuilles vertes et piquantes et ses baies de corail, et le cassis a produit d'excellent cassis.

Tous les ans, vers la fin de mai, un bruit se répand qu'on a trouvé la rose capucine double : nous avons fait de longs trajets pour la voir; jusqu'ici nous ne l'avons

[1] Colombin, rouge et blanc.
[2] Pourpre pâle, rouge et blanc.
[3] Panachée, rouge et jaune.
[4] Couleur de tuile, jaune et rouge.
[5] Rouge, orangé et jaune, par menus panaches.



jamais vue ni double ni capucine. Quant à la rose bleue, c'est en vain jusqu'ici que plusieurs amateurs remplissent leurs jardins du très-petit nombre de fleurs bleues que produit la nature, dans l'espoir que les abeilles portant le pollen d'une de ces plantes sur un rosier, il le fécondera, et fera naître une rose bleue. Nous avons à ce sujet des idées qui nous appartiennent, et dont nous ferons l'essai quelqu'un de ces jours. Les roses décorées des noms les plus noirs, la *nigritienne*, *ourika*, etc., sont des roses violettes.

Les amateurs sont à l'affût des moindres différences. Ce rosier est remarquable par son bois, celui-ci par ses aiguillons, cet autre est précieux par l'absence de telle beauté, celui-ci tire tout son prix de ce qu'il n'a pas d'odeur; celui-là vaudrait bien moins s'il ne sentait pas légèrement la punaise.

Plus un *sujet* s'écarte de la rose ordinaire, de la rose que tout le monde peut avoir, plus il acquiert de valeur pour les amateurs passionnés.

Heureux celui qui posséderait un rosier qui serait une vigne, et qui boirait le vin de ses roses! Nous avons vu un rosier dont le possesseur explique que, depuis *cinq ans* qu'il l'a OBTENU de semence, il n'a jamais fleuri. Homme fortuné! plus fortuné encore si son rosier pouvait, l'année prochaine, n'avoir plus de feuilles!

Un horticulteur distingué était le curé de Palaiseau, petit village du département de Seine-et-Oise, là où mon ami Victor Bohain avait un rosier de haute futaie grand comme un prunier, un rosier qui est mort dans l'hiver de 1838.



Le curé de Palaiseau a vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, au commencement du printemps, au

moment où il allait pour la soixantième fois voir fleurir une précieuse collection qu'il s'était occupé toute sa vie d'enrichir.

Il y a quelques années, ce respectable prêtre céda à un mouvement de curiosité et alla voir une *collection* appartenant à un Anglais.

Cette collection était une vraie rose mystérieuse (*rosa mystica*), comme disent les Litanies. Le jardin de l'Anglais est un *harem* environné de hautes murailles, dans lequel personne n'était jamais admis, sous quelque prétexte que ce fût. Il était frénétiquement jaloux de ses roses. C'était pour lui seul que ses fleurs devaient étaler leurs riches couleurs, depuis le pourpre jusqu'au rose le plus pâle, depuis le violet sombre jusqu'au thé jaune, jusqu'au blanc; c'était pour lui seul qu'elles devaient exhaler et confondre leurs suaves odeurs. Un écrivain allemand a dit : « Les gens heureux sont d'un difficile accès. » Notre Anglais à ce compte était le plus heureux des hommes. Personne n'avait jamais vu ses roses. Il était jaloux d'un petit vent d'est qui, le soir, en emportait le parfum par-dessus les murailles, et, pour compléter les rigueurs du harem, il pensait souvent à faire garder ses roses, ses odalisques, par des eunuques d'un nouveau genre, par des gens sinon aveugles, du moins sans odorat.

Le bon curé néanmoins se mit en route une nuit; il fit cinq longues lieues dans une voiture non suspendue : il avait alors près de quatre-vingts ans. Il arriva avant le jour; il s'adressa à un jardinier, et, il faut le dire, on l'accusa d'avoir employé jusqu'à la corruption pour engager l'eunuque à l'introduire dans cet asile mystérieux des plaisirs de son maître.

Le jardinier se laissa séduire ou corrompre, et, aux premières lueurs du jour, il ouvrit doucement, avec une clef graissée, la porte où l'attendait le bon curé, respirant à peine, haletant, oppressé. La porte s'est ouverte sans bruit, les deux complices marchent à pas lents et silencieux. Le jour est si faible, qu'on ne distingue rien encore, mais il semble que l'on respire un air embaumé. On va voir les roses... Tout à coup une voix sort d'une persienne :

— Williams! ohé, Williams, conduisez monsieur hors du jardin!

Il n'y avait rien à répliquer : il fallut sortir, remonter dans la carriole, et revenir, après dix lieues dans les plus mauvais chemins, sans avoir rempli le but du voyage. Pour consoler le curé, un voisin soutint le paradoxe que l'Anglais ne tenait son jardin si fermé, que parce qu'il ne possédait pas une seule rose.

Qui sait?

En général, les amateurs n'admettent pas tout le monde dans leurs jardins; ils ont surtout horreur de certaines espèces qu'ils désignent sous le nom de *fleurichons* et de *curioltes*.

La corruption, l'escalade, la fausse clef, l'abus de confiance, n'ont rien qui effraye certains amateurs pour se procurer une *greffe*, un *œil* d'un rosier qu'ils ne possèdent pas.

En 1828, la duchesse de Berri *obtint* des *semis* de roses qu'elle faisait tous les ans à Rosni douze fleurs qui lui parurent d'une beauté remarquable; cependant, comme il ne s'agissait pas seulement d'avoir de belles roses, mais des roses nouvelles et inconnues, elle chargea madame de Larochejacquelein de les faire voir à un célèbre jardinier. Le jardinier, après avoir examiné les fleurs pendant dix minutes, en déclara trois NOUVELLES. L'une surtout lui parut mériter la préférence sur ses deux rivales, et elle fut appelée *hybride de Rosni*.

Deux ans après, au mois de mai ou de juin 1830 (c'était la dernière fois que la duchesse de Berri devait voir fleurir ses roses), elle avisa qu'il y avait deux ans qu'elle jouissait du plaisir de posséder seule l'hybride de Rosni, et qu'il était temps de renouveler ce plaisir en le partageant. Elle pensa que ce serait pour le célèbre jardinier un présent de quelque valeur, et elle chargea de nouveau madame de Larochejacquelein de le lui offrir de sa part.



Madame de Larochejacquelein trouva l'horticulteur lisant à l'ombre de deux hauts églantiers chargés de fleurs magnifiques. Il reçut l'offre avec les témoignages de reconnaissance que méritait cette honorable et délicate attention. Mais le bienfait arrivait tard : il avait eu soin, dans le peu de temps qu'il avait eu les roses dans les mains, deux ans auparavant, de couper à la dérobée deux *yeux* de la plus belle variété; il les avait greffés avec le plus grand succès, et il avait reçu la messagère de la duchesse à l'ombre des deux hybrides de Rosni, sujets plus beaux sans contredit qu'aucun de ceux que possédait Madame.

La plupart des gens qui s'occupent de fleurs le font plus par vanité que par amour, plus pour les montrer que pour les voir. Les horticulteurs, j'en excepte bien peu, n'aiment pas les fleurs. Quelques-uns plantent dans les cailloux un dahlia (l'incomparable, bordé de blanc) pour *assurer* ses panachures; d'autres ôtent toutes les feuilles à un *camélia*. M. P..., à la rentrée des Bourbons, guillotina les impériales de son jardin; les violettes, mêlées aussi à la politique, ont été exilées par Louis XVIII, et plus tard amnistiées. M. de Castres, commandant du château des Tuileries, a fait une consigne contre les œillets rouges. Pendant plusieurs années, après la Révolution de juillet, les lis ont disparu des jardins royaux. Nous respectons par-dessus tout les passions et les bonheurs, mais la passion des horticulteurs n'est pas réelle.



LA MÈRE D'ACTRICE

PAR

L. COUAILHAC





La mère d'actrice s'appelle assez généralement madame de Saint-Robert. Elle a cinquante ans, les restes d'un cœur sensible, et une fille sur la tête de laquelle reposent toutes ses espérances. — Madame de Saint-Robert est — ou une ancienne soubrette de comédie qui a longtemps fait les délices de Vitry-le-Français, de Quimper-Corentin, d'Oudenarde et autres villes de cette importance, — ou une coquette émérite qui avait obtenu un bureau de loterie, sous la branche aînée, par la protection d'un vieux chevalier de Saint-Louis, et qu'un vote de la Chambre des députés a chassée de son antre aléatoire; — ou enfin une ex-portière de la rue Coquenard, qui *s'est saignée des quatre veines* pour faire entrer sa chère enfant dans les classes du Conservatoire et lui assurer une position brillante. Mais madame de Saint-Robert n'avoue aucune de ces origines; depuis que sa fille Aurélie a débuté avec quelque succès sur un théâtre, elle les trouve de trop bas étage. Il lui faut des antécédents de meilleur aloi. Or, voici l'histoire qu'elle a fait rédiger par un écrivain public, qu'elle a apprise par cœur, et qu'elle raconte à tout propos :

« M. de Saint-Robert était, du temps de *l'autre*, officier supérieur dans un régiment de la *vieille*. Son physique était si avantageux, qu'on ne l'appelait que le beau Saint-Robert. Plusieurs fois le petit caporal, en passant la revue de ses grognards, lui donna de petites tapes sur la joue. Ces différentes circonstances me déterminèrent à lui accorder ma main, malgré l'opposition de ma famille, qui revenait de l'émigration, et qui était infectée de préjugés. Aurélie naquit de cette union. Pauvre enfant! le ciel ne devait pas longtemps lui laisser son père! »

Ici la Saint-Robert tire de son sac un grand mouchoir à carreaux bleus, et essuie deux larmes complaisantes qui coulent le long de ses joues ridées. Puis elle continue :

« La fatale expédition de Russie fut résolue par le grand homme. M. de Saint-Robert, qui faisait partie de l'avant-garde, entra des premiers dans Moscou; il en sortit le dernier. Dieu avait marqué son tombeau dans les neiges de la Russie! Au passage de la Bérésina, la surface glacée du fleuve craque autour de lui; mais il touche presque le bord opposé... il n'a qu'un pas à faire pour être sauvé... Tout à coup il entend derrière lui un cri poussé par un de ses camarades... il veut voler à son secours : héroïsme inutile! il disparaît avec lui dans le gouffre! »

Ici la Saint-Robert tire encore de son sac son grand mouchoir à carreaux bleus, et essuie deux nouvelles larmes. Puis elle continue :

« Restée veuve, je me consacrai à l'éducation d'Aurélie. Je l'élevai dans la pratique de toutes les vertus et



dans l'amour des arts. Et, comme elle montrait les plus

belles dispositions pour le théâtre, je n'hésitai pas, sans égard pour ma toute-puissante famille, à la destiner à la carrière dramatique. A peine le nom d'Aurélie de Saint-Robert eut-il paru sur une affiche, que je reçus de Saint-Pétersbourg une lettre menaçante de ma cousine Paméla, qui a épousé un prince russe, M. de Trombollinoï; j'allai immédiatement en parler à mon commissaire de police, qui m'engagea à vivre calme et tranquille sous la protection des lois. »

Ici la Saint-Robert, après avoir pris une prise de tabac et s'être mouchée fort bruyamment, ajoute en guise de péroraison :

« Et *voillà* la chose ! »

Nous ne croyons pas que ces derniers mots se trouvent dans le manuscrit de l'écrivain public ; mais la Saint-Robert a cru devoir faire cette petite addition au récit pour l'enjoliver.

Pour jouir d'un curieux spectacle, il aurait fallu voir la Saint-Robert le lendemain de l'heureux début d'Aurélie. Quelle joie dans ses yeux ! quel air de triomphe répandu sur sa physionomie ! Quelle vivacité dans sa démarche ! — Ce jour-là, elle se leva à cinq heures du matin, réveilla la portière, réveilla l'épicier, réveilla le marchand de vin, réveilla le boucher, réveilla le commissionnaire du coin, et à tous elle disait : « Ah ! mes agneaux, quel début soigné ! Des applaudissements... des applaudissements... que ça n'en finissait plus ! Jamais on n'a vu une actrice claquée comme ça ! Le brave homme de directeur a dit lui-même qu'il n'avait point encore entendu un tonnerre pareil dans c'te salle de l'Ambégu ! Et puis des fleurs ! et puis des compliments ! L'auteur de la pièce en était rouge comme le feu, quoi ! Et il a embrassé Aurélie sur les deux joues, et il l'a appelée *son ange sauveur!* Hein !... son ange... Quel honneur ! Nous allons signer un engagement de cinquante francs par mois, les costumes fournis et la chaussure payée ! J'espère que me voilà joliment récompensée de tous mes sacrifices ! Ah ! dame ! c'est qu'Aurélie a dansé comme un Amour et chanté comme un rossignol ! Quelle jambe ! quel gosier ! J'en étais dans l'admiration, et au troisième acte j'ai perdu mes sens entre les bras d'un pompier ! Et *voillà* la chose ! »

Et *voillà la chose* est devenu le refrain ordinaire de la Saint-Robert.

Si le premier jour est donné à la joie, le second appartient à l'orgueil. — D'abord, la mère d'actrice, qui s'est appelée jusque-là madame Robert tout court, commence à trouver ce nom un peu vulgaire ; dès ce moment elle aristocratise son nom et s'intitule madame de Saint-Robert, veuve de M. de Saint-Robert, qui, *du temps de l'autre*, etc., etc. (Voir plus haut.) Ce changement de nom implique nécessairement un changement de domicile. En effet, la mère d'actrice ne peut forcer toutes les commères du quartier, qui ont l'habitude de l'appeler *mame Robert*, à l'appeler *madame de Saint-Robert* gros comme le bras. — Et puis, comment faire à son aise tous ses embarras, comment marcher la tête levée, comment se rengorger d'importance dans ce quartier où on l'a vue passablement malheureuse, où elle a eu des obligations à tout le monde, où elle a semé des dettes criardes chez les fruitières, les épiciers, les marchands de vin, tous ces grands fournisseurs des petites existences?

La Saint-Robert quitte donc la rue du Grand-Hurleur pour aller s'établir rue de Lancry.

Dès lors, — changement complet de manière de vivre. La Saint-Robert dépose l'aiguille de ravaudeuse ou le cordon de portière, qui l'ont fait vivre jusque-là. Elle se drape majestueusement dans son tartan couleur Robin des bois, et accompagne sa fille aux répétitions et au spectacle. Elle veille jour et nuit sur ce précieux trésor, tant elle craint qu'il ne lui soit enlevé. Elle redoute surtout les inclinations et les *bêtises de cœur;* car elle a rêvé pour Aurélie le plus magnifique avenir. Dans ses fièvres d'ambition maternelle, elle la marie sans façon à un *milord* anglais, ou à un jeune boyard très-blond et très-bien corsé. Elle la couvre de diamants, elle la fait monter dans un brillant équipage, elle l'appelle *madame la duchesse, madame la princesse.* — Aussi combien ne craint-elle pas que quelque muguet, à force de paroles mielleuses et d'œillades assassines, ne vienne à bout de renverser tout ce magnifique échafaudage de douces illusions ! Elle suit pas à pas Aurélie au foyer, dans sa loge, dans le cabinet du directeur, sur le théâtre. Elle ne la quitte qu'au moment où elle paraît devant le public ; elle ne s'arrête que sur l'extrême limite qui sépare la scène de la coulisse. Elle redoute surtout les auteurs, les journalistes, les habitués. Aussitôt qu'elle voit Aurélie causer d'un peu près avec l'un de ces messieurs, elle s'interpose brusquement et mêle son petit mot à la conversation. Mais le diable est bien fin, et Aurélie est actrice et femme : elle se laisse prendre ordinairement par le cœur ou par l'amour-propre. Et, au moment où la Saint-Robert honore de sa surveillance toute particulière M. Alfred Ressigeac, jeune rédacteur du *Vert-Vert*, qu'elle a vu fort assidu auprès de sa fille, et dont elle se défie à cause de ses poses penchées et de ses réclames louangeuses, Aurélie tombe dans les filets de M. Charles Lousteau, auteur à la crinière noire et aux drames excentriques. C'est un rôle qui a servi d'appât. — Tout se sait au théâtre. — Le lendemain, la défaite de l'attrayante et cruelle Aurélie est le bruit du foyer, des coulisses, des avant-scènes. Comme il y a de bonnes langues et des âmes charitables partout, et surtout derrière un manteau d'arlequin, la Saint-Robert ne tarde pas à apprendre la fâcheuse nouvelle. Elle ne laisse pas tomber ses longs cheveux sur ses épaules en signe de deuil comme une mère de l'antiquité ; elle ne couvre pas sa tête de cendres, elle ne cherche point à se faire mourir par la faim, elle ne maudit point, elle ne gémit point, elle ne verse point de larmes abondantes... Elle se contente de s'écrier : « Le polisson !... » Pas un mot à Aurélie ; — il faut bien vouloir ce qu'on n'a pu empêcher, comme dit le proverbe. — Seulement les yeux de la Saint-Robert sont maintenant tournés vers un autre but. Elle dispose sa vie, elle arrange son avenir suivant les circonstances. Elle ne rêve plus mariage, mais protection. Et, comme désormais son amour maternel, dépouillé de sa pureté première, se trouve un peu battu en brèche par l'égoïsme, comme désormais ses intérêts propres doivent tenir autant de place dans sa pensée que ceux de sa fille, elle ne voit plus dans ses songes un jeune boyard très-blond et très-bien corsé, mais bien un banquier hollandais ou francfortois, excessivement chauve et d'une corpulence énorme. Mais, pour faire place à ce tonneau d'or, il faut éloigner l'heureux du moment, M. Charles Lousteau, l'auteur à la crinière noire et aux drames excentriques. Pour en arriver là, la Saint-Robert met en œuvre toute la malice que le ciel lui a donnée en partage. Elle envoie M. Charles se promener au Luxembourg quand Aurélie est aux Tuileries ; elle lui demande son bras pour aller voir l'obélisque de Luxor, ou l'*Arche de Triomphe de l'Étoile;* elle lui parle, avec de grands *hélas*, des nombreuses dettes criardes de sa fille ; elle lui ferme la porte au nez, et lui dit le lendemain qu'elle l'a pris pour un créancier... Si bien que M. Charles Lous-



teau, effrayé de ces fréquents appels à sa bourse vide, fatigué de ses promenades sentimentales avec la Saint-Robert, irrité de l'accueil froid d'Aurélie, que sa mère



a indisposée contre lui en la trompant adroitement, quitte *subito* la partie, et quelques jours après on peut voir, à la place même qu'il occupait ordinairement sur le modeste divan de calicot jaune, un ventre très-proéminent, surmonté d'une espèce de figure humaine mal dessinée,



et finissant par deux petites jambes très-courtes. C'est un banquier! — Les créanciers sont payés, le mobilier

est renouvelé, le cachemire de l'Inde remplace le Ternaux, et la Saint-Robert triomphe!

Il faut que je m'arrête un instant pour bien fixer mon point de départ. — En cet endroit du récit, une confusion inévitable s'établit entre deux grandes variétés de l'espèce des mères d'actrice : — la mère véritable, la mère pur sang, la mère mère, si je puis m'exprimer ainsi, — et la mère d'emprunt.

Je vais vous dire ce que c'est que la mère d'emprunt. — Il y a sur le pavé de Paris une race de vieilles femmes, au nez bourgeonné et au menton en galoche, qui forment une légion passablement nombreuse. Elles n'ont ni famille ni entourage. On ne leur connaît pas d'antécédents; personne ne se souvient de les avoir vues jeunes, et je crois, Dieu me pardonne, qu'un beau jour elles sont tombées du ciel, toutes cassées et toutes ridées, comme une pluie de crapauds; ou plutôt je pencherais à penser qu'elles sont sorties, par une sombre nuit d'hiver, d'un soupirail de l'enfer, à cheval sur un immense manche à balai. Elles portent toutes un chapeau rose fané, une robe de soie puce mangée aux vers, des socques imperméables, un parapluie tricolore et des lunettes. On les rencontre, pendant le jour, au Palais-Royal ou sur les boulevards, réchauffant leurs rhumatismes au soleil. Ces mégères aiment assez à vivre dans la société des reines de théâtres. — Lorsqu'une jeune fille au joli minois, au pied leste, au gentil corsage, a paru avec agrément sur la scène et a subi à son avantage l'examen des binocles de l'avant-scène et des stalles, elle voit arriver chez elle, le lendemain matin, une vieille femme exactement semblable à celles que nous venons de dépeindre. Cette vieille femme la regarde avec compassion, et lui dit d'une voix caressante :

— Ma chère enfant, vous êtes lancée bien jeune sur une mer fertile en naufrages. Vous avez besoin d'un guide; je suis ce qu'il vous faut. Je vous servirai de mère...

Cela dit, elle embrasse, la larme à l'œil, sa fille improvisée, et va veiller au pot-au-feu. — Et comptez sur elle... si la sémillante actrice n'est point encore coupable, elle ne tardera pas à le devenir.

Une mère d'emprunt se paye ordinairement cent francs par mois, plus les petits profits, le café le matin, et des égards. Un air décent et une toilette convenable sont de rigueur.

Au point où Aurélie en est arrivée, et après les sacrifices que se sont laissé tout doucement imposer les scrupules vertueux de la Saint-Robert, il n'y a plus aucune différence entre elle et la mère d'emprunt. Même moralité, même genre d'existence. Les nuances ont disparu. Il ne reste plus que la mère d'actrice.

Je continue :

Il est dix heures du matin, la Saint-Robert se réveille : le madras en tête et le corps enveloppé d'un peignoir fort gras, elle descend à la cuisine, où elle surveille les apprêts du déjeuner. Quand elle a donné la pâture à son perroquet, à ses serins, à son chat, à son vilain petit chien noir, elle songe à Aurélie; elle s'informe auprès de la domestique si *monsieur est parti* (monsieur ne peut pas la voir en face), et s'empresse de porter à sa fille une tasse de chocolat dans son lit. Ce sont alors des amours à n'en plus finir. Elle regarde sa fille, elle l'examine, elle l'admire, elle la dévore des yeux. « Quels cheveux! quelle bouche! quel teint! Et dire qu'elle ressemble comme deux gouttes d'eau à son grand chenapan de père! » — Puis elle lui saute au cou, elle la baise aux deux joues, elle la serre dans ses bras, en l'appelant : « Mon mignon, mon chou, mon loulou chéri, mon trésor. » — Si bien qu'Aurélie, fatiguée de ses démonstrations, qui se reproduisent tous les matins aussi vives et aussi sincères, lui dit avec le plus grand respect du monde :

— Maman, va donc voir dans le salon si j'y suis!

Aurélie a la plus grande confiance dans sa femme de chambre, mademoiselle Félicité. C'est elle qui l'aide à cacher, aux yeux de sa mère et de son protecteur, toutes les petites intrigues, tous les petits bonheurs qui accidentent son existence. Sa préférence pour elle se trahit à tout moment : aussi la Saint-Robert est-elle fort jalouse de cette favorite. Elle la gronde et la rudoie sans cesse; elle trouve toujours à reprendre dans son service. Toutes les fois que sa fille est sur le point d'entrer en scène, elle ne manque pas de lui dire : « Comme c'te Félicité te fagote mal! Voilà un pli à gauche, en voilà un autre à droite. Et ce bouillon dans le dos!... Si ce n'est pas une horreur! Vraiment on ne tirera jamais rien de cette péronnelle-là. » Mais Aurélie fait la sourde oreille, et elle a de bonnes raisons pour cela. Quant à Félicité, sûre de son empire, forte des secrets qu'elle a entre les mains, elle tient audacieusement tête à la Saint-Robert;



elle lui répond avec insolence, elle n'exécute aucun de ses ordres, elle affecte de jeter sur elle des regards de bravade et de mépris; et, au milieu de toutes ces immoralités, ce n'est pas la chose la moins immorale que cette guerre de tous les jours engagée entre une servante et une mère, et se terminant habituellement à l'avantage de la première : mais c'est là une des conséquences inévitables de la position respective de ces trois personnages. Quand on a foulé aux pieds l'une des lois de la société, c'est en vain que l'on voudrait jouir du bénéfice des autres. Une maille rompue, plus de filet. Vous avez dédaigné l'opinion du monde, il se venge. Vous êtes un paria en dehors de toutes les conditions ordinaires de la vie. Arrière le respect humain... arrière les rangs, les distances, les inégalités d'éducation, de position et de fortune... Oh! le vice est un impitoyable niveleur!

Midi : — voici le moment d'aller au théâtre. On doit répéter généralement un grand ouvrage nouveau, dans lequel Aurélie a un rôle très-important. La Saint-Robert accompagne toujours sa fille; c'est plus décent. Et puis elle aime à être vue avec Aurélie, son orgueil maternel est doucement flatté lorsqu'elle s'aperçoit que les regards curieux des passants se fixent sur sa chère progéniture. Alors elle se redresse, elle rayonne, elle marche d'un pas grave et triomphal; elle voudrait pouvoir dire à tous les passants, elle voudrait pouvoir crier dans la rue : « Oui, c'est bien là Aurélie de Saint-Robert, artiste du théâtre

de... qui a joué avec tant de succès dans le drame de... dans le vaudeville de... dans l'opéra-comique de... Et je suis sa mère! »

On arrive. — La Saint-Robert fait en passant un petit salut fort sec à la concierge des coulisses, cette puissance dramatique, avec laquelle elle est fort mal depuis longtemps. Du reste, il est difficile de citer dans tout le théâtre une personne avec laquelle elle vive en bonne intelligence; son caractère acariâtre la constitue en état d'hostilité ouverte vis-à-vis du genre humain tout entier. Elle s'est disputée avec les ouvreuses de loges, avec le souffleur, avec les machinistes, avec le chef d'orchestre, avec le chef d'accessoires, avec tous les comparses. Aussi, quand elle paraît au théâtre, une grimace fort expressive se dessine-t-elle sur toutes les physionomies.

Aurélie rencontre dans les escaliers le régisseur, qui paraît tout effaré.

— Ah! vous voilà enfin, mademoiselle Aurélie! s'écrie-t-il. J'allais envoyer chez vous. Vous êtes en retard de plus d'un quart d'heure.

— Voyez-vous le grand malheur! se hâte de répliquer la Saint-Robert. Comme il est échauffé, le cher amour! Ne dirait-on pas que tout est perdu! Il faut bien donner le temps aux gens! Nous ne sommes pas, Dieu merci! comme votre pie-grièche de première danseuse, qui déjeune avec une botte de radis pour avoir de quoi placer à la caisse d'épargne, et qui ne met pas son corset le matin, parce que ça pourrait l'user!

— Ce n'est pas à vous que je parle, madame, mais à mademoiselle votre fille.

— Eh bien!... c'est moi qui te réponds, mon cher... Quoiqu'à présent tout soit bien en désordre, une mère est toujours une mère...

— Mademoiselle Aurélie, je me verrai forcé de vous mettre à l'amende.

— C'est bon... c'est bon .. reprend la Saint-Robert; on vous la payera, votre amende! Ma parole d'honneur, ici tous les appointements s'en vont en amendes! Avec ça qu'ils sont frais leurs appointements! C'est égal, on n'en sera pas encore réduit à manger des coquilles de noix! Fait-il des embarras, celui-là! Ma parole d'honneur s'il ne ressemble pas comme deux gouttes d'eau à la grenouille qui veut se faire aussi grosse qu'un œuf! ça fait pitié, ma parole d'honneur!

Le régisseur hausse les épaules, et Aurélie rit comme une folle.

Le directeur et l'auteur, qui sont déjà depuis longtemps sur la scène, donnent de fréquentes marques d'impatience. Un *ah!* fort expressif leur échappe lorsqu'ils aperçoivent Aurélie; mais le directeur ne paraît pas fort satisfait en voyant sa mère à ses côtés. Les mères d'actrice en général, et la Saint-Robert en particulier, sont l'une de ses antipathies. Il sait qu'elle porte partout le bruit, le désordre, la division; il sait qu'elle ne peut retenir sa langue, et qu'elle trouble souvent les répétitions et les lectures; il sait qu'enfin Aurélie serait une excellente pensionnaire si sa mère ne lui montait pas la tête et ne l'indisposait pas quelquefois contre l'administration. Pour toutes ces raisons, il souhaiterait bien vivement que la Saint-Robert n'eût point son entrée dans le théâtre; mais il ne peut la lui interdire: Aurélie a stipulé dans son engagement que sa mère pourrait l'accompagner. Presque toutes les actrices à mœurs faciles exigent qu'on permette l'accès des coulisses à leur mère et à leur amant. Il nous semble que l'un des deux est de trop.

— Allons! voyons! commençons! s'écrie le directeur.

— Monsieur, lui dit la Saint-Robert, qui ne lâche pas facilement prise, recommandez donc à votre régisseur d'être un peu plus galant avec les dames... Il nous a parlé si durement, à ma fille et à moi, que la pauvre chatte en a presque eu un saisissement.

— C'est bien.. c'est bien... madame...

— Quant à votre amende... on vous la payera, votre amende .. On n'en est pas encore réduit à manger des coquilles de noix...

La Saint-Robert va se placer dans la salle pour admirer sa fille, et voir la pièce tout à son aise. Mais elle ne peut pas rester seule dans son coin. A qui communiquerait-elle ses impressions? à quelle oreille complaisante confierait-elle ses observations malicieuses? elle aperçoit de l'autre côté de l'orchestre madame de Saint-Jullien, mère de l'une des camarades de sa fille, et qui bégaye au point de ne pouvoir dire deux mots de suite. C'est son affaire; elle aura tous les avantages de la conversation. Elle court s'asseoir auprès de madame de Saint-Jullien.



L'ouverture va commencer... l'orchestre prélude...

— Bon, dit la Saint-Robert, j'arrive à point .. eh! eh! eh!

— Silence! s'écrie le régisseur.

Un énorme coup de tam-tam annonce le commencement de l'ouverture.

— Tiens, dit la Saint-Robert, c'est absolument comme dans *Burg* ou *les Javanais*.

— Silence! s'écrie le régisseur.

La toile se lève. Un décor nouveau étale dans le fond du théâtre toutes ses magnificences. Les spectateurs privilégiés qui garnissent quelques parties de la salle le saluent de deux ou trois bordées d'applaudissements. Le directeur et l'auteur félicitent à haute voix le peintre, et vont lui serrer cordialement la main.

— Oui... il est propre votre décor... dit la Saint-Robert. J'ai vu mieux que ça dans mon temps au *Panorama dramatique*.

— Silence! s'écrie le régisseur.

La pièce marche.

Aurélie, qui a un très-beau rôle, prodigue, pour faire plaisir à l'auteur, les gestes et surtout les éclats de sa voix. Son organe s'enroue un peu... Tout à coup, la Saint-Robert l'interrompt au milieu d'une tirade longue et passionnée pour lui crier:

—Avale un morceau de jujube, ma pauvre fille.. J'en ai fourré dans ton sac... Avale... ça te fera du bien ..

— Silence! s'écrie le régisseur.

— Mais silence donc! reprend le directeur; silence, madame de Saint Robert... on ne peut pas répéter ainsi.

— C'est bon... c'est bon... on se tait... Ne voilà-t il

pas un grand crime que de vouloir faire un peu de bien à son enfant!

L'action du drame s'engage.

Au moment où l'un des personnages est frappé d'un coup de poignard par le traître, madame de Saint-Robert dit tout haut :

— Tiens... c'est comme dans *Cardillac*... Ah ben !... excusez!...

— Silence! s'écrie le régisseur.

— C'est insupportable! reprend l'auteur.

— Oui ! c'est vraiment insupportable! s'écrie à son tour le directeur. Mais, pour l'amour de Dieu, taisez-vous donc, madame de Saint-Robert!

— On se tait, on se tait.

Le directeur est furieux; et, s'il ne craignait de contrarier Aurélie, qui porte en grande partie le poids du drame, et de lui enlever ainsi quelque chose de ses moyens, il inviterait madame de Saint-Robert à sortir de la salle.

La pièce continue.

Au moment où l'héroïne se jette au cou du héros, et lui jure de mourir avec lui plutôt que d'épouser un infâme qu'elle hait et méprise, la Saint-Robert dit encore tout haut :

— Ah ben ! c'est bon... v'là du neuf! On a vu ça dans *Fitz-Henri*... on a vu ça dans *Tekéli*... on a vu ça dans les *Ruines de Babylone*... on a vu ça dans le *Pauvre Berger*... Et on a le front d'appeler cela *une* ouvrage bien *écrite!*... Merci !

— Silence ! s'écrie le régisseur.

— C'est à n'y pas tenir ! reprend l'auteur.

— Non, vraiment, c'est à n'y pas tenir ! s'écrie à son tour le directeur. Madame de Saint-Robert, je vous le dis à regret, je serai forcé de vous prier de sortir...

A ces mots, la Saint-Robert se lève; elle a des éclairs dans les yeux.

— Me prier de sortir... en v'là une sévère ! Pas plus d'égards que ça pour mon sexe et mes cheveux blancs... me traiter comme un chien !... Apprenez que ma fille sortirait avec moi, et qu'elle ne remettrait plus les pieds dans votre baraque... Ah ! mais... ah ! mais...

Aurélie fait signe à sa mère de s'apaiser. La Saint-Robert se rasseoit en grommelant; l'auteur et le directeur rongent leur frein.

Malgré les avertissements sévères et réitérés qu'elle a reçus, la Saint-Robert, piquée au jeu, ne peut tempérer le feu de ses critiques. Tel acteur gesticule comme un télégraphe, telle actrice est froide comme une *carafe d'orgeat*, telle situation est pillée dans le répertoire de M. de Pixérécourt, telle décoration serait sifflée par le public habituel du théâtre des Funambules. Enfin le directeur, poussé à bout, supplie Aurélie d'éloigner la Saint-Robert. Aurélie va trouver sa mère dans la salle, et la décide à aller attendre au foyer la fin de la répétition. La Saint-Robert se retire en criant de toutes ses forces :

— Oui... oui... je m'en vais... mais c'est à ma fille que je cède, et non pas à vous, malhonnêtes que vous êtes... S'en prendre à une femme!... Et ça s'appelle Français... allons donc !

Arrivée au foyer, la Saint-Robert piétine et gronde quelque temps. Mais elle ne peut rester seule; il faut absolument qu'elle verse dans le sein de quelqu'un les confidences de sa colère : elle cherche un être vivant dans tous les coins et recoins du théâtre; enfin, elle avise un allumeur qui est tranquillement occupé à arranger ses quinquets pour la représentation du soir. Cela suffit; — elle s'approche de lui, et sans prendre le temps de respirer :

— Il est gentil, votre grigou de directeur! Poli comme un Cosaque... C'est sans doute depuis qu'il est avec mademoiselle Léonide qu'il a pris ces manières-là... Au fait... il est à bonne école... La mère de cette créature vendait des quatre-saisons sur le carreau des Halles. Bon chien chasse de race .. Et puis, l'un ne vaut pas mieux que l'autre... Qui se ressemble s'assemble... A bon entendeur...



La Saint-Robert parlerait pendant trois heures sur ce ton à l'allumeur ébahi si le signal de la fin de la répétition ne venait pas retentir à ses oreilles. Elle s'empresse de courir vers la scène. Elle rencontre dans un corridor le groom du protecteur de sa fille, qui lui annonce que la voiture de monsieur est en bas; le temps est beau, ces dames sont invitées à aller faire un tour au bois. A cette nouvelle, la Saint-Robert hâte le pas; suivie du groom, elle arrive triomphalement sur le théâtre, jette un regard de dédain au régisseur, à l'auteur, au directeur, coudoie avec insolence toutes les femmes qui sont là, et dit à Aurélie d'un air narquois :

— Viens, mon enfant, notre calèche nous attend !

Elle entraîne sa fille avec fracas, monte lestement dans le brillant équipage en adressant un geste d'adieu protecteur à tout le personnel du théâtre, qui est aux fenêtres de l'établissement comique, et jette au cocher ces mots :

— Au bois... par la rue de Lancry...

Le cocher hésite un instant, car la rue de Lancry n'est pas le chemin le plus direct pour aller du boulevard Saint-Martin au bois. Mais la Saint-Robert lui crie avec colère :

— Par la rue de Lancry... que je vous dis!

Alors il n'hésite plus : il irait au bois de Boulogne par la barrière du Trône, si on le lui ordonnait. Ce sont les chevaux qui ont toute la fatigue. Il les lance donc du côté de la rue de Lancry. En passant devant la maison qu'elle habite, la Saint Robert fait tout ce qu'elle peut pour être remarquée des voisins et des voisines; elle savoure avec délices les témoignages d'admiration de tous les boutiquiers qu'elle honore de sa pratique, et de tous les petits locataires qui demeurent au-dessus d'elle. Mais elle enrage de ne pas voir à son balcon la dame du premier étage, qui est si fière de son mari, le receveur des contributions du sixième arrondissement, et qui n'a jamais daigné répondre à ses avances.

Au bois, la Saint-Robert s'ennuie beaucoup. Que lui fait tout ce monde d'élite qu'elle ne connaît pas, au milieu duquel elle n'a jamais vécu? Elle se sent mal à son aise en présence de ces grandes manières aristocratiques, de ces toilettes simplement élégantes et si noble-



ment portées. Elle a beau avoir un chapeau jaune à panaches flottants, un châle indien à grandes palmes d'or, une robe rose lamée d'argent ; elle a beau afficher un luxe de toilette éblouissant ; luxe dont elle a été chercher les éléments un peu fanés dans la vieille défroque de ville et de théâtre de sa fille, elle ne peut ressaisir son assurance habituelle ; elle comprend qu'elle n'est point à sa place. Oh ! qu'elle aimerait mieux promener son éclat de fraîche date à Belleville, dans la rue du Grand-Hurleur, dans la rue des Enfants-Rouges, sur le boulevard de la Galiote, localités où elle a exercé les professions les plus humbles, où l'on ne doit pas encore avoir perdu le souvenir de ses misères !

On rentre, on dîne avec volupté ; car la Saint-Robert joint à toutes ses autres qualités un fond assez remarquable de gourmandise. On prend le café, le pousse-café, les trois petits verres obligés de liqueurs des îles (tout ce qu'il y a de plus fort) ; enfin on se rend au théâtre pour le spectacle du soir.

La Saint-Robert, qui a la tête un peu montée, est encore plus insupportable que le matin. Assise dans un coin de la loge de sa fille, elle surveille sa toilette ; elle ne laisse pas un moment de repos à la femme de chambre, à l'habilleuse ; elle les harcèle sans cesse, elle leur cherche querelle à brûle-pourpoint : tantôt c'est une manche qui va mal ; tantôt c'est la jupe qui est trop relevée ; tantôt c'est la coiffure qui est trop basse ; tantôt c'est le rouge qui est mal mis. Heureusement qu'on a pris depuis longtemps l'habitude de la laisser grommeler toute seule dans son coin, et de ne pas faire plus attention à elle que si elle n'existait pas.

Drelin... drelin .. dreliodindin : c'est la sonnette du sous-régisseur. Il crie du bas de l'escalier :

— Êtes-vous prêtes, mesdames ?

La Saint-Robert se précipite vers l'escalier, et répond d'une voix criarde, qui contraste assez drôlement avec la voix de stentor du sous-régisseur :

— Pas encore, ma fille n'est pas prête. C'est bon pour celles qui n'ont rien à se mettre sur le dos, d'être prêtes au bout d'une heure. A-t-on jamais vu presser le monde comme ça ?

Enfin Aurélie descend. La Saint-Robert la suit, prend une chaise dans le foyer, et va, malgré la défense de l'administration, se placer, pour bien saisir l'effet de la pièce, dans une coulisse d'avant-scène. Là, elle trouve déjà installées trois ou quatre commères, et entre autres la Saint-Jullien. Le régisseur découvre ce nid de vieilles femmes et les force à déguerpir ; elles en sont quittes pour transporter leurs pénates de l'autre côté du théâtre : le régisseur les y poursuit encore, et leur dit d'un ton colère :

— Mesdames, vous savez bien qu'il est défendu de s'asseoir dans les coulisses... Reportez ces chaises au foyer.

— C'est bon, répond la Saint-Robert, c'est bon, monsieur Baguenaudet... On ne vous les mangera pas vos chaises et vos coulisses.

Les commères fuient encore une fois devant le régisseur, et vont reprendre la place qu'elles occupaient d'abord. Le directeur fait demander M. Baguenaudet dans son cabinet. Les voilà tranquilles... pour un acte au moins. Le cercle est formé : on dirait une réunion de sorcières. La conversation s'engage, les paroles succèdent rapidement aux paroles, ou plutôt s'enchevêtrent les unes dans les autres; toutes ces bavardes veulent se faire entendre à la fois. La Saint-Jullien ne peut pas finir une phrase; tandis qu'elle en est encore à bégayer le premier mot, sa voisine en a déjà débité une quarantaine; ce qui fait qu'elle en est toujours à son exorde : que n'est-elle souvent imitée par bien des orateurs que je connais et pourrais nommer !

Chacune de ces dames raconte, pour la cinquantième fois au moins, l'histoire de ses antécédents. L'une est veuve d'un banquier qui a eu des malheurs dans les fonds d'Espagne; l'autre est fille d'une grande dame qui n'a jamais voulu dire son nom, qui l'a mise en pension jusqu'à l'âge de vingt ans chez une boulangère de Courbevoie, et qui a tout à coup cessé de donner de ses nouvelles (mouvement d'indignation mêlé de surprise); une troisième soutient qu'elle serait riche à millions si, en 1815, les Cosaques n'avaient pas découvert l'endroit où elle avait enterré les trésors qu'elle avait gagnés à la lo-



terie. Quant à la Saint-Robert, elle répète le récit de sa liaison douloureuse avec M. de Saint-Robert, le plus bel homme de la vieille garde et le favori de l'empereur Napoléon.

Quand on a bien épuisé toutes ces banalités, comme la pièce ne commence pas encore, on se rejette sur d'autres sujets de conversation.

— Dites donc, mame Saint-Jullien, dit la Saint-Phar... où donc que vous avez acheté cette robe?

— Aux trois Ma .. Ma... Ma... Ma...

— C'est ça, aux *Trois-Magots*, se hâte de dire la Saint-Phar. Ça vous coûte au moins cinquante sous l'aune?

— Qua... qua... qua... qua...

— C'est ça, quarante sous l'aune. Eh ben ! ils n'sont pas mal voleurs ! Comme on écorche le pauvre monde à présent ! Et c'est de couleur claire encore ! la mort au savon ! Tenez, v'là une étoffe foncée qui ne me revient qu'à trente-cinq sous. Et comme c'est gentil ! on en a plein la main.

— Je ne sais vraiment pas comme vous faites, mame Saint-Phar, reprend la Saint-Robert, mais vous avez toujours tout meilleur marché que les autres.

— C'est que je sais chercher, ma bonne... J'ai le nez à la marchandise...

Chut ! — Le sous-régisseur a frappé les trois coups obligés. Le nouvel ouvrage, sur lequel l'administration fonde les plus grandes espérances, se produit devant le public.

La Saint-Robert et la Saint-Phar ne manquent pas de donner carrière à leur langue pendant le cours de la représentation.

— Regardez donc c'te Léonide !... est-elle faite... elle croit p't-être avoir des z'hanches, tandis qu'elle n'a que deux coins de rue qui font tomber sa robe des deux côtés... Ah ! ah ! ah !

— Et Francine... reprend la Saint-Phar, voyez donc comme elle minaude, comme elle joue de l'œil avec les gants jaunes de l'avant-scène... C'est indécent, foi d'honnête femme... Ah ! si j'étais tant seulement quelque chose ici, elle n'y ferait pas de vieux os.

— Dites donc... mame Saint-Phar, il me semble qu'on *appelle Azor* [1] ?

— Déjà... nous n'en sommes encore qu'au second acte...

— Aussi... je leur disais bien ce matin que leur ouvrage était *mal écrite*.

— Bon ! voilà Alfred qui *fait four* [2] dans sa grande tirade... Au vrai... j'n'en suis pas fâchée... Depuis que c'garçon-là s'est un peu lancé dans le moyen âge, on n'peut plus en approcher... il est fier comme un *pont !*

— Dites donc... dites donc... mame Saint-Phar, mais voilà qu'on appelle encore Azor... Ça va mal... Ah ! si ma fille n'était pas là pour soutenir la chose...

— Votre fille !... mame Saint-Robert... je n'ai pas voulu en faire la remarque tout à l'heure... mais il me semble qu'elle a été un peu *travaillée* [3].

— Travaillée !... ma fille !... s'écrie la Saint-Robert. Ah çà ! vous êtes donc sourde ? on l'applaudissait à faire crouler la salle...

— Oui... les Romains [4]... mais le vrai public... Ah ! ce n'est pas comme ma fille, mon Eugénie... Quel succès elle a eu hier !... ses claqueurs, à elle, étaient partout... dans les loges, aux stalles d'orchestre, à l'avant-scène... à la bonne heure !...

— La Saint-Phar, vous me faites pitié ! Comme si on ne connaissait pas le talent de votre fille... elle ne sait pas seulement marcher...

— Ce n'est pas votre grosse Aurélie qui le lui apprendra, toujours... elle ne marche pas, celle-là... elle roule depuis la coulisse jusqu'à la rampe...

— Ça vaut mieux que d'être maigre à écorcher ceux qui sont en scène avec vous...

— Aurélie n'a des rôles que parce qu'elle fait la cour aux auteurs...

— Eugénie ne jouerait pas si elle n'était pas au mieux avec le régisseur...

— Votre fille n'est qu'un bouche-trou.

— Et la vôtre une *panade*.

— Vieille folle !

— Vieille mendiante !

Les mains sont levées, et le duel de paroles deviendrait un duel sérieux si un pompier, en véritable chevalier français, ne se hâtait de séparer les deux combattantes.

1 Terme d'argot dramatique : *appeler Azor* veut dire *siffler*.
2 Ne pas produire d'effet
3 Chutée, mal reçue par le public.
4 Les claqueurs.

On en est arrivé au dernier entr'acte. La Saint-Robert jette un coup d'œil dans la salle par le trou du rideau, et dit à sa fille, qui, assise dans un large fauteuil gothique, souffle tout à son aise et rassemble toutes ses forces pour arriver jusqu'au dénoûment :

— Aurélie... as-tu vu ton gros qui est là aux stalles des premières ?... Fais-lui donc de temps en temps une petite mine gentille... Il n'y a rien qui flatte un homme comme ça... Tu as toujours l'air de ne pas le connaître... Tu verras qu'avec ses minauderies la Francine finira par te l'enlever... Et c'est un bon...

Pendant tout cet entr'acte, la Saint-Robert veille sur sa fille comme une poule sur son poussin. Il n'y a moyen d'aborder Aurélie d'aucun côté ; à peine cherche-t-on à faire un pas vers elle, que l'on se trouve tout à coup face à face avec la mère ; et alors il faut bien reculer. C'est que la Saint-Robert n'ignore pas que, les jours de première représentation, les coulisses sont pleines d'auteurs, de journalistes, d'artistes, tous gens fort aimables, fort séduisants, fort spirituels, mais fort peu capables de faire le bonheur d'une femme à la manière dont l'entend madame de Saint-Robert. Aussi a-t-elle coutume de dire à son Aurélie :

— Ma chère enfant, défie-toi toujours des écrivassiers, des barbouilleurs, des saltimbanques et autre mauvaise graine ; ce n'est pas ce peuple-là qui mettra du beurre dans tes épinards.

Au cinquième acte, le drame se relève... grâce aux claqueurs ; le dénoûment bien chauffé ne rencontre aucun obstacle, et Aurélie est rappelée après la chute du rideau. La Saint Robert la reçoit palpitante d'émotion dans ses bras maternels, et crie à la Saint-Phar, qui n'a pas quitté son coin :

— Plus souvent que votre Eugénie aura jamais des triomphes comme ça !

Rentrée au logis, la Saint-Robert fait un punch au rhum pour célébrer le double succès de la soirée. A trois heures du matin elle regagne sa chambre à pas douteux, et se couche, non toutefois sans remercier Dieu, qui lui a donné une fille si honnête et si méritante.

Maintenant que vous connaissez le caractère et les habitudes de la Saint Robert, je vais vous dire sa fin.

Aurélie est une nature molle, paresseuse, insouciante, qui se laisse aller au courant de la vie, tantôt obéissant à ses caprices, tantôt aux volontés de ceux qui l'entourent, — mais toujours sans réflexion. A vingt-huit ans, au moment où elle devait commencer à être raisonnable, elle tombe dans le piége que sa mère redoutait tant pour elle : elle se prend de belle passion pour M. Victor Rousseau, homme de lettres d'une quarantaine d'années, très-farceur, très-mauvais sujet, très-boute-en-train, qui, chaque fois qu'il lui parle, la fait rire aux larmes. Après une jeunesse assez orageuse, M. Victor Rousseau a pour tout bagage cinq ou six vaudevilles, quelques articles de petits journaux et beaucoup de créanciers. Ce n'est point assez pour marcher à son aise par les chemins poudreux de la vie. Aurélie paye les dettes de son Adonis, et l'épouse. La Saint-Robert, qui voit s'en aller tous les jours les économies de la maison, ne peut vivre d'accord avec son gendre. Alors on lui fait une pension de six cents livres par an, à condition qu'elle ira les manger rue Copeau, faubourg Saint-Marcel, dans une pension bourgeoise des deux sexes, et qu'elle ne passera jamais les ponts. Le premier moment de rage exhalé, la Saint-Robert s'habitue parfaitement à son exil. Elle devient dévote, entend tous les matins la messe à sa paroisse, se confesse deux fois par semaine au premier vicaire, fait maigre depuis le mercredi jusqu'au dimanche, et meurt de saisissement le jour où on lui annonce qu'Aurélie a un amant.





L'ÉCOLIER

PAR

HENRI ROLLAND



L'écolier n'est pas seulement un type, c'est un principe. L'école, c'est le creuset où s'élabore l'avenir d'une génération, où fermentent toutes les imaginations que la science éclaire de sa flamme vive, et dont elle fait ou un métal commun qu'on rejette, ou un joyau précieux qui éblouit. Par le mot ÉCOLIER nous entendons tout ce qui reçoit un enseignement, depuis le bambin déguenillé, qui épèle l'alphabet sous le doigt d'un frère *ignorantin*, jusqu'au dandy de philosophie, qui, sur les gradins d'un cours public, écoute avec une complaisance nonchalante les dissertations filandreuses du professeur sur Locke, Hobbes ou Spinosa.

Il nous suffit d'avoir indiqué seulement les disciples des frères et de l'enseignement mutuel; leur carrière scolastique n'est pas assez étendue pour trouver une longue place ici. Après quelques éléments plus ou moins incomplets de lecture, d'écriture et d'arithmétique, ils revêtent, pour la plupart, le tablier de cuir ou de serge, attribut des apprentis. Nous nous occuperons spécialement de cette jeunesse d'élite qui consacre ses plus belles années aux études sérieuses, et qui fournit des écrivains, des médecins, des légistes, à la société, des orateurs à la tribune, des hommes de talent et de savoir à la nation.

Le collége autrefois était un bâtiment triste et sombre, avec des murs épais et des fenêtres hérissées de barreaux. Au dedans, un silence de cloître, de vastes solitudes, des grilles au lieu de portes, des guichets derrière lesquels un œil sournois observait des corridors ténébreux où l'on voyait des ombres noires aux visages renfrognés se glisser le long des murailles. Puis, c'étaient des châtiments terribles, une concurrence de sévérité qui faisait hésiter les vieillards entre les Oratoriens et les Bénédictins, mais dont les Joséphistes emportaient le prix. Maintenant la physionomie du collége est moins austère; c'est une maison blanche et riante, que les rayons du soleil inondent à pleines croisées; ce sont des salles aérées, un jardin dont les arbres touffus tendent au delà des murs leurs rameaux, comme des bras, au père de famille. Le correcteur, bourreau grotesque, acteur nécessaire du système pénitentiaire vieilli, a disparu. Ce n'est plus le régent en habit noir, aux sourcils froncés, à la physionomie d'inquisiteur; c'est un directeur aimable, empressé, quasi galant, mielleux comme un prospectus, qui promet bien-être, soins paternels, nourriture saine et abondante. Certes, il y a progrès du passé au présent, mais trop souvent cet extérieur séduisant n'est qu'un appât de plus : à l'intérieur la spéculation siége; la parcimonie ou l'incurie arrêtent la réalisation de réformes utiles.

Dans les colléges comme dans les institutions particulières, il y a deux sortes d'écoliers : le pensionnaire et l'externe. L'externe, c'est l'être envié, l'être heureux qui a un pied dans ce monde du dehors que le pensionnaire ne fait qu'entrevoir. A celui-là la liberté d'action, les dissipations, la vie extérieure, les plaisirs de la ville, l'intimité de la famille, les soins affectueux; à l'autre, la dépendance complète, l'uniformité monotone des devoirs journaliers, la limite d'horizon, l'isolement. Aussi le pensionnaire livré à lui-même, malpropre, chagrin par la répercussion de son malaise physique sur son malaise moral, ressemble aussi peu à l'externe, enfant gai, allègre, coquettement vêtu, que ces chiens mal soignés, de mauvaise humeur, assis tristement près du foyer, à la levrette fringante, folâtre, qui bondit sur ses souples jar-



rets. L'externe devient un lien qui rattache le pensionnaire au monde dont on l'isole : c'est lui qui importe les balles, les toupies, les jouets de toutes sortes, et surtout les provisions qui changent en régal le sobre ordinaire des colléges à deux repas par jour. C'est lui aussi qui introduit ces délicieuses brochures que l'on dévore à l'ombre d'un dictionnaire, tandis qu'un livre est hypocritement ouvert au sommet d'un pupitre, et que la main semble tracer des caractères sur le papier.

Cette distinction des élèves en pensionnaires et externes est une distinction de fait, de laquelle résultent deux nuances bien tranchées. Les professeurs établissent encore deux catégories, celle des élèves forts dans leurs classes, des travailleurs, et celle des faibles qu'on flétrit du nom de paresseux (en style technique, les *piocheurs* et les *cancres*); car la faiblesse est toujours considérée comme provenant de la paresse et non de l'incapacité, vu que le directeur déclare indistinctement à chaque parent que *l'enfant a des moyens*. Mais l'écolier n'admet pas cette classification : la paresse est un fruit savoureux dont il se gorge avec trop de délices pour en faire une cause de dégradation. Il établit la supériorité de la force brutale, de la force matérielle, de la loi du coup de poing, sur la force intellectuelle qu'il méprise, le plus souvent par impuissance. Cette aristocratie est encore assez bien entendue, en ce que le partage de la force appartient ordinairement aux plus avancés en âge, et partant en études, de sorte que la considération croît en proportion de l'élévation des classes. Au reste, si l'insolence envers la roture peut être admise comme preuve de noblesse, cette aristocratie en est possédée au plus haut degré, et l'égalité tant vantée du collége n'existe pas réellement. Ces patriciens superbes comprennent toute la plèbe qui les entoure sous la dénomination injurieuse de *moutards* ou de *mômes*, et se livrent à leur égard à des extorsions et à des abus de pouvoir qui caractérisent un despotisme effréné.

Sous le rapport physique, généraliser la physionomie de l'écolier est difficile ; néanmoins, suivant le point de vue ordinaire, nous lui accorderons une expression espiègle, des yeux hardis, un sourire perpétuel sur les lèvres, un nez retroussé à la Roxelane, indice de la malice et de l'effronterie ; des joues roses, des cheveux autrefois en vergette, mais qu'on a soin maintenant de laisser croître, depuis qu'une ordonnance ministérielle a précisément ordonné le contraire. Les vêtements sont une partie trop intégrante de l'écolier pour que nous n'en fassions pas mention. On comprend que nous allons parler de l'interne de pensionnat, et non de l'interne du lycée, où la coupe de l'habit est invariable.

L'écolier a d'abord la tête ombragée d'une casquette, laquelle est ornée d'une visière démesurée que le posses-

 PARIS, IMP. SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

seur taille en dentelle à sa fantaisie avec un eustache, pendant ses heures de loisir. La visière n'est perceptible que pendant les premiers jours de la possession de la casquette : un prompt divorce fait justice de cet accessoire incommode. Un col de chemise chiffonné s'échappe inégalement de la cravate noire qui est jetée négligemment autour du cou, et dont les bouts, après un nœud préalable, retombent sur la poitrine. La blouse est l'habillement le plus ordinaire de l'écolier pendant les premières années des classes, mais ce costume enfantin est bientôt remplacé par un de ces habits ambigus qui participent à la fois de la veste et de l'habit. Les manches en sont courtes, étriquées; l'étoffe, usée jusqu'à la trame, se contracte entre les coutures : elle est mouchetée de taches monstrueuses; le collet est fripé, les parements sont graisseux (quelques-uns enserrent précieusement leurs avant-bras dans des manches de percaline, mais on les flétrit du nom d'épiciers). A la boutonnière pend une ficelle élégante qui soutient la clef du pupitre ou de la *baraque*. Vient ensuite le gilet, trop court, demi-attaché, faute de boutons, qui semblent se séparer avec horreur du pantalon, tant est grande la distance qui laisse entrevoir des bretelles de lisière, et donne à la chemise un interstice favorable pour se produire : le gilet est un vêtement de passage; il disparaît avec les premières chaleurs de l'été Le pantalon témoigne de la croissance de son maître; il laisse à découvert des bas indigo qui se perdent dans des souliers informes, au cuir inflexible, aux semelles épaisses, aux clous acérés. Des livres maculés, déchirés, sont artistement ficelés et pendent sur l'épaule. Quelquefois on leur substitue un vaste carton vert bourré de livres, maintenu par un corde en bandoulière sur la poitrine. Il est inutile d'ajouter que les gants sont proscrits. Un écolier qui s'aviserait d'en mettre serait appelé fat pour ce raffinement de coquetterie.



Un des mérites les plus saillants de l'écolier, c'est l'effronterie; au moyen de cette précieuse qualité, il dément sans rougir une accusation, lors même qu'il est *collé* en flagrant délit : « Vous causez, monsieur! » Il interrompt la phrase commencée avec un voisin, et répond avec énergie un *Non* où l'expression d'un étonnement hypocrite se mêle à l'accent de l'innocence injustement soupçonnée. Pour s'excuser d'une infraction à la règle disciplinaire, il sait aussi construire avec promptitude une *gausse* dont un expert chercherait en vain le côté faible. Il est donc essentiellement menteur, et à tel point, que la franchise est considérée comme une preuve d'idiotisme, et le mensonge comme un accessoire nécessaire, dont le succès a le double avantage de détourner une punition et de duper un *pion*.

Car l'ecolier se fait gloire de combattre le maître d'études. On respecte celui-ci dans les colléges, où c'est presque un fonctionnaire public, où il s'étaye du formidable proviseur, qui n'hésiterait pas à renvoyer un élève indocile; mais dans les pensions l'exil du coupable diminuerait d autant le revenu du directeur; aussi l'écolier, fort de cette considération, entretient soigneusement une lutte avec le pouvoir, lutte aussi haineuse, aussi acharnée que celle des Guelfes et des Gibelins, lutte qui se poursuit de génération en génération, et fait couler des flots d'encre. L'élève y met son indocilité, ses dispositions hargneuses, ses moqueries tracassieres, son opposition d'inertie; le maître y pèse de toute l'autorité qui lui est dévolue, et de sa prodigalité dans la répartition aveugle des *pensums*, des *retenues* et des *mauvais points*. Ce dernier est d'ordinaire un fils d'artisan, qui sort du collége avec des connaissances à peine ébauchées, et un profond dédain pour les travaux manuels de son père. Avec cet immense orgueil qui est le privilége de l'ignorance, il s'assied au faîte par la pensée; mais vient le jour où son incapacité se révèle, jour de déchéance où, simple soldat, il revêt les épaulettes de laine dans la milice de l'instruction publique : il devient *pion*.

Sa position varie suivant son caractère. S'il est ce qu'on appelle un *pion bon enfant*, il est traité comme le soliveau de Phèdre, ce roi inerte que les grenouilles, ses sujettes, couvrent de boue et de fange : on le raille, on le berne, on le trompe, on le hue, on l'insulte; il n'est aucun excès qu'on ne se croie permis dès qu'il y a indulgence plénière et impunité. La classe alors est un foyer de désordre; des causeries actives, des dérangements continuels, des querelles commencées avec la langue, terminées avec le poing, viennent y jeter le trouble. Les avertissements bienveillants du maître sont accueillis par des huées. L'écolier ne sait pas user, il ne sait qu'abuser : aussi il arrive ordinairement que le pion aigri fait succéder une rigueur inusitée à son humeur débonnaire : il devient *chien*.

Se montrer impertinent et raisonneur envers le maître, lui jeter au visage des épithètes injurieuses, avoir avec lui une *affaire*, c'est un titre d'honneur pour un écolier. Celui qui ose affronter la *tyrannie* est généralement estimé de ses condisciples; il est de toutes les parties, de tous les jeux; il a de nombreux *copains*. Être copain, c'est se joindre par une union fraternelle avec un camarade, et mettre en commun jouets, *semaines*, confidences, tribulations; c'est une amitié naïve et vraie, sans arrière-pensée d'égoïsme ou d'intérêt, qu'on ne trouve guère qu'au collége.

Les autres défauts capitaux de l'écolier sont la paresse et une intempérance fabuleuse de langue; il n'est pas de lazzarone qui se livre avec plus de délices aux charmes du *dolce far niente;* il n'est pas de nonne ou de perroquet disert, instruit par une vieille femme, qui ait un pareil épanchement de paroles; ce sont deux hydres aux

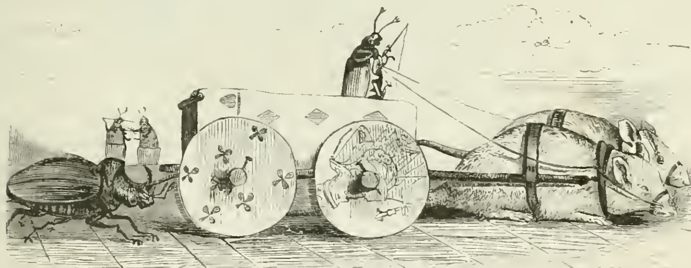
cent têtes que les *pensums* et les *retenues* terrassent vainement. Ce n'est pas seulement la paresse qui trouve l'oubli des devoirs dans des distractions frivoles; c'est la paresse inerte, brutale, la paresse qui fait de la machine humaine une horloge arrêtée, la paresse du sauvage qui tient dans une léthargie absolue les ressorts de la pensée et de l'action. Cet amour du babil que nous signalons est un trop-plein qui déborde, ou plutôt une inondation immense devant laquelle il faut se résigner et croiser les bras; c'est comme les économies d'un muet qui a recouvré la parole.

Les dispositions querelleuses que l'écolier témoigne envers ses supérieurs se retrouvent dans leurs relations mutuelles. On sait qu'il n'est pas de plus grand plaisir que celui de *houspiller un nouveau*, pauvre provincial engourdi que chacun s'empresse de tourmenter. La taquinerie est l'arme du faible qui, par ses provocations, blesse des susceptibilités : *indè iræ!* De là des combats grotesques. Dès que deux combattants se prennent au collet, on accourt, un cercle se forme, cercle animé d'où partent des interpellations.—Tape dessus, va ! —soigne-le; — des huées ou des applaudissements, suivant qu'un *pochon* bien appliqué vient nuancer un œil ou foudroyer un nez. Le pion joue ici le rôle des dieux d'Homère : il intervient, et envoie vainqueur et vaincu expier en pénitence victoire ou défaite.

La gourmandise a aussi une place d'honneur dans le cœur de l'écolier; mais, comme c'est un vice réclamé par les *moutards*, la honte de paraître *goulard* comme eux en arrête la manifestation parmi l'aristocratie. Elle consiste chez les petits à faire entre eux un échange de provisions, à *chipper* quelques friandises, et à faire une consommation fanatique de croquets et de sucre d'orge, dits *suçons*. Ces derniers sont d'un puissant secours contre la longueur des soirées d'études. Plus tard, les instincts gastronomiques se modifient et viennent comparaître devant Félix, le dimanche, jour de sortie.

A tout ce que nous venons de dire, qu'on ajoute un grand amour pour le jeu, l'étourderie ordinaire de la jeunesse, un fonds de malice nationale, et l'on aura le caractère de l'écolier, chez qui, comme l'on voit, les défauts l'emportent singulièrement sur les qualités; mais du moins ils n'excluent pas la bonté du cœur, l'amour du bien au fond de l'âme, et, combattus incessamment par les soins de la famille, ils disparaissent avec l'âge et les progrès du discernement.

Il est une manie que je n'oublierai pas de mentionner en parlant de l'écolier, c'est celle d'élever des animaux. Quand la règle n'est pas trop sévère, on tient en cage quelques pierrots, quelques pies ; dans le cas contraire, on cloître des vers à soie dans sa baraque, et ce n'est pas une tâche facile que de leur procurer des feuilles de mûrier, et de les empêcher d'être confisqués par les pions; mais, si le bienheureux écolier s'épanouit sous la domination bénigne d'un pion *bon enfant*, une paire de souris blanches trouve un asile hospitalier dans son pupitre. Il faut voir alors avec quel soin, avec quel amour il choye ses jeunes élèves; quelle jolie petite calèche il sait façonner avec les couvertures de ses grammaires, pour y atteler son couple chéri; comme les bandelettes de cuir de sa casquette se transforment en harnais élégants, et avec quels yeux d'envie ses camarades dévorent son triomphe!



Si ces béatitudes lui sont interdites, l'écolier se console avec les hannetons, les biches, les cerfs volants et autres lamellicornes. C'est alors qu'il déploie avec un rare bonheur ses heureuses dispositions pour le dessin et l'histoire naturelle : soit qu'il transforme ces malheureux coléoptères en prédicateurs dans leur chaire, ou bien encore en combattants bariolés de diverses couleurs et armés d'allumettes : soit qu'il leur applique sur le dos un morceau de carton figurant quelque larve satanique. Quelle est sa joie, quand le pion stupéfait recule devant ce promeneur qui prélasse son travestissement au beau milieu de l'étude, et procure d'ordinaire à toute la classe la faveur d'une retenue générale!

L'écolier est un sujet d'études curieuses : ses sentiments, ses passions n'ont pas encore appris à se cacher sous un masque, elles se dissimulent mal sur ce visage inhabile. Vous voyez à nu toutes ces dispositions de jalousie, d'envie, de sot amour-propre que l'homme du monde ne laisse pas transpirer au dehors. L'émulation tant vantée de l'instruction commune sert admirablement à développer ces instincts honteux. Dans une lutte d'intelligences rivales, le vainqueur a en partage un orgueil misérable, le vaincu une basse envie qui cherche à rabaisser le talent de l'adversaire, ou à attaquer comme entaché de partialité l'arrêt du juge. Ce sont ces considérations qui font du piocheur un être peu aimé. On rit de ses angoisses dans l'incertitude d une lutte, de son dépit après la défaite, de sa méfiance comique qui guette les regards plagiaires des voisins : on est enchanté qu'il soit vexé et qu'il *bisque*. On trouve odieux son égoïsme; et pour ne pas avouer une infériorité humiliante, on convient entre soi « que les succès du collége sont bien loin d'être décisifs pour évaluer la portée intellectuelle; que tel ou tel est très-fort en thème et n'est qu'un sot, et qu'en définitive ces météores éclatants qui ont brillé dans l'enceinte du lycée vont s'éteindre dans quelque petite ville de province, où ils déposent leur auréole lumineuse pour prendre en main l'aune héréditaire. »

Je ne terminerai pas ce portrait général de l'écolier

sans signaler la position précaire des *boursiers*, pauvres diables auxquels le pion se croit en droit de demander un travail plus soutenu, une conduite plus régulière que celle des autres, pour mériter la faveur dont ils sont gratifiés. En pension, les boursiers n'existent pas; mais, par une manœuvre intéressée, les directeurs donnent une éducation gratuite à des enfants sans fortune: bien entendu que ces actes de bienfaisance sont étalés avec ostentation et répétés cruellement aux oreilles de ceux qui en sont l'objet, s'ils ne la récompensent pas par des succès aux cours publics.

L'écolier se lève à cinq heures en été, à cinq heures un quart en hiver; la cloche l'arrache au sommeil, aux songes où il rêvait de la famille; aussi la cloche est peu populaire. Après la Révolution de juillet, une réaction militaire s'opéra dans les colléges, la proscription de la cloche fut obtenue, et le tambour l'a remplacée, mais non dans les pensions, ni dans les pensionnats de demoiselles. L'écolier reste couché, en la maudissant, jusqu'à ce que les vibrations en soient éteintes; alors il se lève les paupières gonflées, bâillant et se tirant les bras; il s'habille à la hâte, et pour gagner les *quartiers* traverse demi-vêtu des corridors où un vent glacial circule. Après la prière, on procède à des mesures hygiéniques de propreté, dont l'écolier use avec modération, surtout en hiver où l'eau des ablutions est glacée. Après le laps de temps accordé, chacun prend place devant son pupitre, et en exhume les livres nécessaires; le pion s'assoit magistralement dans sa chaire, qui domine les tables, et d'où il peut surveiller les élèves. Le matin est ordinairement consacré aux leçons; chacun tour à tour, après un travail de mémoire plus ou moins long, vient les réciter au maître sur un ton monotone et chantant, avec des hésitations, des répétitions, des ânonnements entremêlés d'un *euh! euh!* fort divertissant pour le patient qui suit sur son livre. Qu'on juge de la position d'un homme contraint d'écouter pendant plusieurs heures des lambeaux de latin ou de grec, épiant chaque élève pour ne pas se laisser tromper par les ruses usitées en pareil cas, telles que, lire sur son voisin, coller la page sur la chaire ou dans sa casquette, se faire aider d'un souffleur, écrire la leçon sur ses ongles et ses doigts; et qui, la tête alourdie, ne quitte cette tâche que pour retomber dans une récréation bruyante où il doit jouer le rôle de surveillant. A cette récréation le déjeuner vient faire une agréable diversion. Chacun est mis en possession d'un énorme morceau de pain (heureux celui que le hasard gratifie du croûton, morceau par excellence, pétitionné par tous les gourmets)! Les élèves dont la baraque est approvisionnée creusent dans leur portion un sépulcre énorme où s'ensevelissent les confitures ou le beurre salé; puis tous se divertissent en hâte comme des gens pressés de jouir. De nouvelles heures de travail succèdent à un court moment de plaisir, et se prolongent jusqu'au dîner, qui a lieu au milieu de la journée. Nous ne parlerons pas de la parcimonie, de la négligence qui président ordinairement à la partie culinaire dans une pension : chacun peut consulter ses souvenirs et se rappeler l'*abondance*, eau rougie dans sa plus simple expression et dont le nom est la critique amere; les potages lymphatiques, les haricots nageant dans une sauce limpide :

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

et toutes les plaisanteries sur les divers plats du réfectoire; mais nous dirons en passant combien nous semblent odieuses ces spéculations qui attaquent le bien le plus précieux, la santé, et combien seraient nécessaires des mesures qui garantiraient aux internes une nourriture simple, mais saine. On nous dira que l'Université envoie un inspecteur dans les établissements pour juger du personnel, de l'ordre intérieur, du bien-être matériel, de même qu'elle envoie un examinateur pour s'assurer du progrès intellectuel et des avantages du mode adopté d'enseignement; mais à cela nous répondrons que l'on donne au dernier des machines dressées par demandes et par réponses; qu'au premier on fait goûter le bouillon de madame et boire le vin des demi-bouteilles accordées journalièrement aux maitres, que devant tous deux on joue une comédie.

Après le dîner, un intervalle d'étude sépare du repas de quatre heures, fidèle reproduction de celui du matin : du pain, de l'eau; et la cloche rappelle de la récréation au travail, jusqu'à la fin de la journée. L'approche de la nuit fait allumer des quinquets dont je ne saurais peindre la malpropreté, la piètre et fumeuse lueur. C'est le moment où les poëtes de collége trouvent leurs inspirations; car, le soir, le silence du dehors et du dedans, la fatigue du jour qui concentre la pensée, ont le singulier privilége de donner une certaine exaltation aux idées. Vient enfin l'heure du sommeil, heure favorite où, après un souper indigeste, l'écolier reprend la possession de lui-même. Tapi sous les draps, on trouve une chaleur bienfaisante, que l'on ne peut se procurer dans la journée avec un poêle de fonte aux flancs vastes comme ceux du cheval de Troie, où quelques bûchettes noircissent sans se brûler à la flamme. On peut penser, s'absorber dans ses rêves et ses souvenirs, sans qu'un pion crie à l'inaction, et le sommeil vient continuer en songe ces douces pensées.

Les jours se suivent ainsi avec une régularité désespérante, mais le dimanche ouvre miséricordieusement les portes aux captifs que des pensums ou des retenues n'ont pas atteints. Le cœur tressaille lorsque l'*exeat* contre-signé dit : *Sésame, ouvre-toi*, et que, debout sur le seuil, on met le pied dans cette rue animée où tout un monde bourdonne, où l'on va se mêler à la foule pendant quelques heures de liberté. Aussi la *retenue* est une grande puissance du maître : c'est un frein à l'indocilité, un aiguillon à la paresse; aussi, pour conquérir cette précieuse *sortie*, on subit toutes les exigences, et pourtant elle entraîne une triste, mais naturelle conséquence : la *rentrée*.

Le jeudi est au dimanche ce que le reflet est à la lumière, car la pâle liberté qu'il donne est illusoire. Elle consiste à circuler dans les promenades publiques, en rang, deux à deux, captifs au milieu de ces gens libres. Des marchands de gâteaux, de massepains, de fruits, les escortent avec les prières les plus pressantes, les insinuations les plus adroites; mais la règle défend d'acheter, et le pion fixe sur tout son œil d'Argus comme un douanier vigilant : personnification humaine du châtiment qui attend la chute.

Outre ces jours réservés et les fêtes religieuses, les écoliers ont encore leurs fêtes particulières. La Saint-Charlemagne, qui convie à un banquet annuel l'élite des lycées; la distribution des prix, épilogue de l'année scolaire, préface des vacances, et, à ce double titre, accueillie avec transport. On a trop souvent tourné en ridicule le pédantisme des maitres, la partialité qui s'y déploie, l'improvisation méditée à l'avance, la solennité de la cérémonie, l'inévitable comédie de Ducerceau, l'orgueil des parents et des lauréats, le désespoir et la morne attitude des vaincus, pour que nous voulions nous y appesantir; nous dirons seulement qu'on avait voulu en



faire un moyen d'émulation, et que les directeurs en ont fait une *réclame* pour leurs établissements.

Nous avons décrit la physionomie ordinaire de l'écolier, nous avons fait l'historique de sa journée, mais l'on doit comprendre que son caractère et ses habitudes, à une époque de progrès et de développement, doivent se modifier et s'altérer à mesure que son accession au monde devient plus immédiate. Ce sera donc compléter le tableau que de suivre année par année ces modifications, ces changements dont nous avons été obligés de confondre les nuances dans un portrait général.

En *neuvième* et *huitième*, c'est le bambin en blouse qui le matin traverse la rue avec un panier d'osier, dans lequel reposent deux tartines tendrement accolées, et dont le couvercle béant donne passage au goulot d'une bouteille d'eau, ou d'eau rougie. Je signale le panier d'osier au premier chef, parce qu'il joue un grand rôle dans ces premières années. Il est l'agent nécessaire des *dinettes*, le thermomètre des amitiés de cet âge. Dans ces classes, le maître est despote avec impunité, il impose par le regard, par la voix, il fait trembler toutes ces petites créatures; la férule (que quelques vieillards regrettent à tort) se retrouve pour meurtrir ces mains délicates. Mais, quand vient le soir, pénitences et bonnets d'âne, Chapsal et Lhomond, Epitome et Selectæ, tout est oublié; les élèves sortent en essaims bourdonnants, font en passant la *nique* à l'épicier, lui volent ses pruneaux et crachent dans ses barils de sardines. Ils rapportent à leurs familles des billets de contentement, et quelquefois (*ô decus!*) la médaille.

La *septième* est la porte par où l'on entre au collège; les septièmes sont les plébéiens du lycée; ce sont eux que l'on voit à la tête des phalanges, salis, déchirés, crottés, noircis d'encre, pliant sous le faix de livres innombrables. Le septième est le bouc émissaire d'Israël; les élèves le traitent avec une dédaigneuse pitié, les *pions* le rudoient, les professeurs le criblent de pensums et de devoirs; car, par la manœuvre la plus intelligente, les devoirs s'éclaircissent en proportion des progrès et de l'avancement. Les connaissances littéraires du septième se bornent à Berquin et à Robinson Crusoé, et il reçoit en prix *Numa Pompilius* ou les *Aventures de Télémaque*.

S'il est quelqu'un de plus orgueilleux que le premier, c'est certes l'avant-dernier. Le *sixième* en est la preuve. Nous parlions tout à l'heure du dédain des grands envers les septièmes : de sa part, il y a mépris, il y a l'arrogance ridicule d'un subalterne envers le nombre restreint

de ses inférieurs. Pourtant, le sixième diffère à peine du septième; comme lui, il manipule des boulettes, il édifie des cocotes, et couvre ses cahiers de *bonshommes*; comme lui, il accueille avec transport les livres neufs, proscrit la blouse, mais reste fidèle à la collerette, partage les amours de Némorin pour la gracieuse Estelle, et les terreurs de Robinson dans son île.

La première communion est ordinairement du domaine de la *cinquième* et répand sur cette année un parfum de béatitude. On s'isole des conversations profanes, on se montre au doigt, comme un phénomène étrange, l'écolier de philosophie que le bruit public accuse d'une maîtresse; on rougit, on balbutie quand sous le doigt, en expliquant Quinte-Curce, se rencontre un mot tel que *pellex* ou *scortum*. Le Mois de Marie, le Pensez-y bien, les Histoires édifiantes ajournent les romans et les pièces de théâtre.

En *quatrième*, le voile officieux que la religion avait jeté sur les yeux est soulevé peu à peu; l'oreille s'habitue aux propos obscènes, la pensée s'enhardit au désir. Ceux qui ne suivent pas ce progrès sont qualifiés d'innocents, et il n'est pas de mauvaise plaisanterie qu'on épargne à leur naïve simplicité. C'est l'âge des amours pour de jolies cousines, ou pour les femmes de trente ans; amours bucoliques, s'il en fut, semés de soupirs et d'extases. La poésie vient prêter ses ailes à ces inspirations platoniques. Les satires contre les pions, écrites avec les secours de toutes les divinités mythologiques, font place à des strophes mystiques, à des stances élégiatiques :

> Oh! c'est toi, toi sylphe, ange avec un nom de femme,
> (Que sur mon chemin comme un joyau j'ai trouvé),
> Étoile dans ma nuit! que reflète mon âme ....
> Oh! c'est toi que j'avais rêvé!....

Vers que l'on cache aussi bien aux camarades qu'aux maîtres, car la littérature latine a seule droit de cité au collége.

En *troisième*, ces passions douces tournent au brutal. Pigault-Lebrun et Paul de Kock sont feuilletés avec transport, les passages équivoques sont disséqués jusqu'à l'os, les réticences sont complétées avec une prodigieuse fécondité d'imagination. Quelques tentatives sont faites pour fumer des feuilles de tabac roulées dans le papier-chandelle distribué au collége, et je ne dirai pas où on le fume pour absorber l'odeur par un système homœopathique (*similia similibus*). Précaution inutile du reste! car de funestes résultats décèlent infailliblement le coupable.

Le *seconde* est petit-maître, il se fait friser le dimanche quand il sort et met des gants. Faublas et Casanova courent sous son chevet; ces lectures dangereuses troublent son imagination et brûlent ses sens; aussi, il en est dont on peut dire, comme de Jehan de Frollo : « Ses débordements, horreur dans un enfant de seize ans! allaient souventes fois jusqu'à la rue de Glatigny. » Une dame galante, quand les doguins ou les perruches ne sont pas à la mode, se charge quelquefois de son éducation, ou bien quelque grisette découplée à qui il promet sérieusement mariage pour sa majorité. C'est alors qu'on voit éclore des satires mordantes sur la fragilité des femmes. C'est aussi à cette époque qu'indigné de voir la France indigente de poëme épique, l'écolier se met résolûment à l'œuvre pour en doter la nation.

La *rhétorique* est divisée en deux sections : les *vétérans* et les *nouveaux*. Les vétérans sont sordides et négligés comme des savants; ce sont des élèves consciencieux, mais routiniers; pauvres diables confinés dans les colléges, à qui le monde n'a pas envoyé ses rayonnements; qui ont pour maîtresses Didon et Lavinie, lisent la Harpe et les modèles de littérature, écrivent sur leur bannière : Racine, et rompent des lances contre Victor Hugo. Entre eux et les nouveaux, il y a schisme. Ceux-ci poursuivent de leurs huées le pédantisme de ces embryons de savants et leur zèle courtisan. Le nouveau a des principes de moustache, des gants blancs, des éperons, un cigare qu'il jette sur le seuil du collége. Au lieu de lire Horace et Virgile et de s'occuper de discours latins, il se forme le style dans la lecture des romans, et apprend l'éloquence dans les journaux qui rapportent les séances de la Chambre. Les moins hardis font des vaudevilles.

Le *philosophe* ne s'avoue membre du collége qu'en rougissant; il s'y rend en amateur, et change les classes en promenades par un beau jour de printemps ou d'automne. Il a deux routes à suivre : ou bien, fils de famille, dandy, il siége aux stalles de l'Opéra et chevauche au bois de Boulogne; ou bien, il prélude à la vie d'étudiant en copiant ses allures négligées, sa pipe chargée de *caporal*, et ses assiduités à la Chaumière. Il est libre et flâneur émérite, mais l'examen jette de l'ombre sur ses joies : son admission au baccalauréat clôt son existence d'écolier et notre sujet, et nous ne le prolongerons pas jusqu'à la biographie de l'étudiant, car ce serait de la témérité après le portrait minutieux qu'une plume exercée a peint, comme chacun sait, avec un rare bonheur et une merveilleuse fidélité dans les pages de ce recueil.

Voilà quelles sont les différentes physionomies de l'enfant et du jeune homme dans nos écoles et nos lycées, mélange de vices et de qualités, et, comme la statue du Scythe Babouc, formé de pierres précieuses et d'argile. Nous l'avons dépeint d'après des souvenirs récents, et si la critique vient mettre en pièces le moule de notre pensée, en accuser les formes irrégulières, et nous crier :

> Tu chantes faux à rendre envieuse une orfraie.

nous lui répondrons comme le Gracieux à Laffemas :

> Maître, le chant est faux, mais la chanson est vraie.





LE GARÇON DE BUREAU

PAR

J. V. BILLOUX





On est destiné par son aptitude ou sa vocation à prendre place dans la société soit comme magistrat, prêtre, soldat, industriel ou artisan : mais je ne sache pas qu'un jeune homme ait jamais été élevé dans la vue d'en faire un employé ou garçon de bureau, deux états sans apprentissage que l'on n'embrasse, d'ordinaire, qu'apres avoir manqué ou usé plusieurs carrières, et parce que pour vivre il faut bien qu'on fasse quelque chose. Emparons-nous du garçon de bureau.

Sous l'Empire, cette grande époque des longues et glorieuses guerres et des mutilations sans nombre, le type des hommes destinés à cet emploi était bien moins varié qu'aujourd'hui. Napoléon avait voulu qu'on réservât aux soldats qui lui étaient devenus inutiles le privilége de ces places très-subalternes, il est vrai, mais non entachées de domesticité, puisqu'elles comportent uniquement un service rendu à l'Etat, et payé par l'Etat. Dans ce temps, disons-nous, les bureaux pouvaient être regardés comme une troisième succursale de l'hôtel des Invalides. Mais, depuis que le rétablissement du gouvernement constitutionnel est venu rendre à nos Chambres une si grande prépondérance dans le réglement des affaires du pays; depuis que les ministères ont été mis en coupe réglée, et pour ainsi dire annuelle, depuis enfin qu'une infinité de législateurs ont admis, en principe, que le complément de la confection des lois était l'obtention de toutes les places pour des protégés ou des parents, la cause des vieux soldats s'est amoindrie; leurs intérêts ont été négligés, et, qu'on me passe la trivialité de l'expression, le troupier a été vaincu par le valet de chambre.

Quoi ! pour des places infimes de garçon de bureau?... Cela vous étonne, n'est-ce pas? Eh bien ! moi, je vous le déclare, et j'appelle en témoignage tous les hauts barons de l'administration, il est moins difficile d'enlever une sous-préfecture qu'une place de garçon de bureau, et voici pourquoi.

D'abord, répondez-moi, jeunes lauréats aux couronnes déjà effeuillées, jeunes avocats sans causes, vous tous solliciteurs aux démarches instantes et multipliées, qu'avez-vous obtenu des protecteurs puissants qui vous avaient promis tant et de si belles choses? De simples apostilles sur vos placets, apostilles banales et décolorées, qui bientôt ont été rejoindre leurs cent mille sœurs dans les cartons hécatombes des ministeres. Mais, pour un vieux domestique, un fidèle Caleb qui a rendu à l'homme qui navigue dans les eaux du pouvoir de ces services de tous les instants, de ces services dont on aperçoit le terme et qu'il faudrait récompenser d'une pension alimentaire, qu'il est si commode et si doux de mettre à la charge de l'Etat ; oh ! pour ce vieux serviteur-là, c'est différent, on ne se borne pas à apostiller ses pétitions, on se dérange, on marche, on court, on vient voir le ministre, on y retourne, on revient dix fois, cent fois, on importune et on obtient.

Et puis les ministres eux-mêmes, qui ont passé plus ou moins rapidement aux affaires, n'ont-ils pas eu à récompenser les gens de leurs maisons privées et les dévouements intimes qu'ils ont eu l'occasion de mettre à l'épreuve? A cet égard Dieu sait s'ils s'en sont fait faute! à ce point que, si quelque historien avait besoin de recourir à la chronologie ministérielle de ces vingt-cinq dernières années je lui conseillerais d'entrer dans le premier ministere qui se trouverait sur sa route, de demander qu'on en fît ranger tous les garçons de bureau

par ordre d'ancienneté, puis de leur faire nommer le bienveillant patron qui les a pourvus de leur charge individuelle. A part plusieurs doubles emplois, mon historien aurait sa chronologie avec la plus rare exactitude.

Vous comprenez que cette diversité de provenances a causé celle des types : aussi de nos jours le garçon de bureau se présente-t-il sous des faces bien diverses et avec le caractère, les qualités et les défauts qui sont le décalque des précédents de sa vie.

Voulez-vous me suivre un instant? venez avec moi dans un hôtel ministériel dont je connais les détours : placez-vous derrière cette porte vitrée, d'où vous pourrez tout voir et tout entendre ; ils sont là dans cette pièce (il n'y a plus d'antichambre), six garçons de bureau, dont on peut dire ce qu'on dit des moines : ils sont entrés sans se connaître; ils vivent ensemble sans s'aimer; ils se quitteront sans se regretter.

Examinez d'abord le seul qui soit debout et toujours debout : quel aplomb, quelle assurance, quel contentement de lui-même! C'est le mouvement perpétuel, c'est la mouche du coche, c'est l'audiencier général. Il s'occupe de tout, répond à tout, excepté pourtant à la sonnette des chefs de bureau, dont il a délégué le service à ceux que nous appelons ses camarades, et qui pour lui ne sont que des inférieurs. Remarquez encore, je vous prie, comme cette plume mouillée d'encre est fichée avec art le long de sa tempe droite, et comme elle fait valoir le brillant de ses lunettes en chrysocale qui se meuvent du front au nez, et *vice versa*, selon la gravité de l'interlocution. Dans ce moment il éconduit deux solliciteurs de province qui ont la complaisance de s'incliner devant sa grandeur, et dont les têtes respectueusement découvertes semblent en se baissant porter sur un ressort qui fait relever d'autant celle du garçon de bureau. Retenez bien la formule du refus d'entrée qu'il répète dix fois sans y rien changer : « Non, messieurs, vous n'irez pas plus « loin; j'ai mes ordres, et je ne puis rien y *subroger*. »

Cet homme a nom André Pellerin. Il a servi pendant vingt-cinq années en qualité de maître d'hôtel au Rocher de Cancale ; il a assisté à bien des repas politiques de diverses nuances; il a pu voir *inter pocula* bien des séductions de tous genres; il a vu des hommes réputés bien forts devenir subitement bien faibles. Enfin André Pellerin, en servant le monde, l'a étudié avec assez d'intelligence pour remplir avec la dignité que vous lui connaissez une place de garçon de bureau que lui a fait obtenir, en souvenance d'une longue suite d'attentions prévoyantes et confortables, un vieux conseiller gourmet, frère d'une de nos Excellences passées.

Ainsi, par ses précédents, Pellerin a de la tenue et de l'aplomb : il est beau parleur par habitude, actif par devoir, adroit quand son intérêt l'exige. Toutes ces qualités résumées font de lui un homme important.

Un garçon de bureau important! Cela vous étonne, ce n'est pas lui qui s'est fait ainsi, c'est sa position, ce sont nos lois, c'est la société dans laquelle il vit. Il est important! j'en connais dix qui le sont à moins de frais que lui.

Sachez donc que, en cumulant vingt-cinq années de grasses économies culinaires, André Pellerin s'est fait propriétaire dans la banlieue, qu'il a pignon sur rue, qu'il dit Ma maison et Mes locataires; sachez encore qu'il est électeur, et qu'à ce titre il a été visité, sollicité, par les plus notables champions du combat électoral. Il vous fera lire, pour peu que vous le désiriez, trente lettres où l'on invoque ses hautes capacités intellectuelles et ses lumières patriotiques. On vous dira qu'un jour, ayant une discussion avec un employé, il la rompit par ces paroles qu'il jeta avec majesté : « Sachez, monsieur, que vous ne faites que des lettres, et que moi je fais des députés! »

J'ignore le nom de celui qui est assis devant ce bureau où sont déposés des dossiers sur lesquels André Pellerin n'a pas encore jeté son coup d'œil investigateur; mais ce que ce garçon de bureau fait en ce moment, il le fait tant que la journée dure, il mange. C'est un fricoteur perpétuel, et l'on a peine à comprendre que dents et estomac d'homme puissent suffire à une telle mastication. Ce gaillard-là use à se faire des cure-dents plus de paquets de plumes que l'écrivain le plus laborieux. Ses approvisionnements de bouche, toujours copieux et souvent très-recherchés, lui viennent de l'office ministériel, qu'il dessert en extra les jours de grand gala. Il fournit au chef de cuisine du papier pour ses enfants qui vont à l'école, et celui-ci, par réciprocité de bons procédés, lui repasse les débris opulents qui occupent son appétit dévorant. Regardez la table de ce garçon de bureau, il en a fait un petit buffet à compartiments. Rien n'y manque, pas même un fourneau économique sur lequel on réchauffe les salmis et les émincés : et, quand parfois on lui demande d'où peut provenir l'odeur extra-bureaucratique qu'exhale cette cuisine privée, il ne manque pas de répondre avec audace et malignité : « Ça vient de chez le ministre! » Il ne ment pas.

Voici venir maître Colin, qui résume en lui la malpropreté, le bavardage, la curiosité. Il a débuté dans le monde par l'état de perruquier-coiffeur. Dans sa jeunesse, il obtint le service du théâtre de sa petite ville; et, comme des coulisses à la scène il n'y a qu'un pas, et que d'ailleurs le terrain est glissant, Colin, quittant la savonnette et la houppe, se lança dans l'emploi des amoureux de son nom, chanta l'opéra-comique de l'époque, et se fit surtout applaudir dans *Blaise et Babet*.

Le Colin que vous voyez est tant soit peu déformé; cependant il reste encore vestige de comédien sur cette face légèrement ridée et sur cette antique perruque à frisure hebdomadaire : mais avez-vous rien vu de pareil à la saleté de son accoutrement? Ce malheureux porte depuis quinze ans au moins le même habit. Toutes les fournitures qu'on lui fait, toutes ses économies, sont employées au soutien d'une moderne *Babet*, qu'il idolâtre en souvenir de ses anciens succès. Aussi l'habit de ce malheureux n'est que pièces, et, quand il est obligé d'en remplacer une, il coud en chantant avec un long soupir l'air de Dezède :

C'est pour toi que je les arrange.

Si Colin n'était malpropre que sur lui, et seulement au profit de sa passion artistique, il n'y aurait pas trop à se récrier, car enfin il est célibataire et libre dans ses affections ; mais ce qui est plus grave et ce qui lui attire des réprimandes fréquentes, c'est son indifférence complète pour le soin de ses bureaux; un balai lui dure encore plus qu'un habit, et on n'a jamais eu à lui reprocher la dégradation d'aucun meuble. Un jour, l'un de ses chefs, fatigué d'une telle nonchalance, écrivit avec le doigt sur la glace du bureau couverte d'une couche épaisse de poussière ces mots, qu'un moment de légitime colère peut bien faire excuser :

« Vous êtes un cochon! »

Vous pensez peut-être qu'après avoir lu ce reproche, Colin va se l'adresser à lui-même ; pas du tout : il le laisse subsister, et, le lendemain, il attend l'arrivée du chef pour lui dire en confidence : « Monsieur, je ne sais quel est l'employé qui a été assez osé pour vous écrire de



pareilles injures : ce qu'il y a de certain, c'est qu'hier soir j'ai bien fermé les portes sans toucher à rien. — Je le crois facilement, répliqua le chef, qui, pour dissiper tous les doutes de son garçon de bureau, ajouta le soir au haut de la même glace :

« Monsieur Colin, vous êtes un cochon ! »

Notre ci devant Blaise fut très-piqué de ce reproche, car il était devenu sale comme Sédaine a prouvé qu'on peut être philosophe, c'est-à-dire sans le savoir. Sa mauvaise humeur éclata dans un propos qui aurait pu lui coûter sa place avec un chef moins paternel : « Eh bien ! monsieur, s'écria-t il, puisque vous êtes si ridicule, — je veux dire si exigeant, — demandez donc pour le service une fontaine filtrée comme on en donne partout. Il n'y a plus que dans votre bureau qu'on voit des cruches ! »

Colin est encore plus curieux que malpropre ; il passe à lire les pancartes des employés le temps qu'il devrait mettre à les ranger et à les nettoyer ; et, à cet égard, sa naïveté et son imperturbable assurance vont jusqu'à lui faire dire à ses supérieurs l'objet des lettres cachetées qu'il leur remet : « Monsieur, voilà de bonnes nouvelles ; » ou bien : « C'est des invitations pour dîner. »

Si Colin n'avait pas conservé les goûts de son ancien emploi théâtral, s'il n'était pas toujours amoureux, il n'aurait pas cherché à suppléer par une certaine adresse à l'insuffisance des ressources de son médiocre état, qui ne rapporte plus ce qu'il produisait autrefois.

Depuis que le système des adjudications publiques a prévalu sur celui des marchés de gré à gré, les petits bénéfices des garçons de bureau ont considérablement diminué. Lorsqu'un traitant sortait du cabinet directorial ou ministériel, avec la concession d'une vaste entreprise dont les résultats avantageux étaient certains, puisque les prix n'en avaient été que faiblement discutés, sa générosité allait au-devant de toutes les exigences de la servitude bureaucratique. Mais, à présent que les opérations de cette nature se font à la clarté du jour et au milieu d'une lutte acharnée, l'adjudicataire qui en sort vainqueur, mais vainqueur épuisé, ne se croit obligé à aucune rémunération gracieuse, qui deviendrait un surcroît de pertes et de sacrifices. Il est bien vrai que tous les abus de l'ancien système ne sont pas encore entièrement déracinés, et que, de temps à autre, on entend encore parler de pots-de-vin. Sans nier le fait, nous affirmons que les garçons de bureau ont cessé d'y avoir part.

Colin, pressé par les besoins de sa position, a jugé les

funestes effets de cette révolution administrative, et il s'est appliqué à les conjurer. Tout aussi au fait de la correspondance que le ministre qui la signe, il en prend soigneuse note; et le soir, en faisant son courrier, il abandonne aux facteurs les lettres insignifiantes ou de reproches; mais il se réserve les dépêches qu'il juge *agréables*, et avant tout celles de ces dépêches qui annoncent aux fournisseurs et aux banquiers de prochaines remises de fonds. Il les porte lui-même pour ne les rendre autant que possible qu'en mains propres, et se fait annoncer en qualité d'employé (les garçons de bureau n'en prennent jamais d'autres). Ces démarches porteront leurs fruits à l'époque des étrennes, et Babet aura son tartan, peut-être un cachemire Ternaux : Colin croit à la puissance des écus et aux profits de ceux qui en annoncent la venue. Il est vrai que, dans son bon temps, on ne chantait pas, comme dans les opéras de nos jours :

L'or est une chimère !

Le gros Auguste, qui arrive tout essoufflé avec sa serviette sous le bras, comme un garçon de restaurant, est aussi propre, aussi soigneux, que son collègue est négligé. Essuyer ce qui se trouve sous sa main est pour lui l'occupation de tous les instants. Ce n'est point un travail, c'est une habitude. Cet homme a toute sa vie été valet de chambre, et dans l'administration il est resté valet de chambre. Comme ces personnes qui, en causant avec vous, ont la manie de vous défaire les boutons de votre gilet, lui, s'il a à donner quelques renseignements, il utilise envers son interlocuteur la serviette qui ne le quitte jamais, et, tout en parlant, lui essuie ses boutons, son habit, voire même ses souliers. Auguste n'est pas du reste sans intelligence et sans malice, vous allez en juger.

« Je désirerais parler à monsieur le directeur, lui dit un jeune solliciteur fort empressé. — Monsieur le directeur n'est pas visible les jours d'audience publique. Écrivez pour demander un rendez-vous. — Mais je repars demain ! (Auguste lui a pris son chapeau et l'essuie avec sa serviette.) — Qu'y puis-je faire ? — Quel contretemps ! moi, le fils d'un de ses meilleurs amis ! — Cependant... reprend Auguste, je vais voir si monsieur le directeur consent. »

Entre l'assertion je suis le fils d'un ancien ami et le *cependant* d'Auguste, il s'est opéré une manœuvre habile, une démonstration efficace, qui n'ont point échappé à l'œil exercé du garçon de bureau : la clef du cabinet directorial a passé de la poche du jeune solliciteur dans la main d'Auguste, qui va s'en servir.

« Monsieur le directeur ! — Eh bien ! qu'est-ce ? — Le fils d'un ancien ami. — Auguste, vous m'obsédez ! — Monsieur, le fils d'un ancien... Jeune homme, donnez-vous la peine d'entrer. » La place est emportée d'assaut; mais il faut croire qu'on ne put s'entendre sur les articles de la capitulation, car le solliciteur sortit avec l'air du mécontentement ; et, quand il fut parti, la bruyante sonnette rappela Auguste, qui reçut l'ordre très-sévère de ne plus désormais introduire son protégé, ce qui le fit s'exclamer : « Le fils d'un ancien ami consigné ! je parie qu'il lui aura demandé quelque chose ! »

Auguste a pour collègue un pauvre diable, espèce d'hébété, dont l'infirmité est d'écorcher tous les noms propres qu'il est chargé d'annoncer. Pas un n'est épargné. Je crois qu'il estropie même celui de Napoléon. Je ne lui connais de comparable que l'huissier de la direction des postes, qui a transformé M. Pozzo di Borgo en *M. de la poste de Bordeaux*, et M. Dédelay d'Agier en *M. le dey d'Alger*. Il y a peu de jours, M. Marec, un des plus habiles et des plus consciencieux travailleurs du conseil d'État (je lui demande excuse de me servir de son honorable nom), ayant à conférer avec le président de sa section, dut s'adresser, pour être introduit, au garçon de bureau dont il est question. Celui-ci rapporte immédiatement du cabinet de M. de H*** cette inconcevable réponse qu'il brode à sa façon : « Mon brave homme, vous pouvez vous retirer, monsieur le comte ne fera pas danser cet hiver. — Comment ! danser ? — Fichtre... » Enfin tout s'explique : notre impitoyable écorcheur, au lieu de M. Marec, maître des requêtes, avait annoncé *M. Marc, maître d'orchestre.*

Cet autre est une victime des besoins de son incommensurable nez; il est devenu chipeur pour satisfaire aux menues dépenses de son tabac, dont il fait un usage presque immodéré ; il récolte tous les vieux-papiers, et chaque soir s'en fait une cuirasse qui sert à dissimuler son innocent larcin : je dis innocent, car pour beaucoup d'individus ce n'est pas voler que voler le gouvernement; ce qui fait que notre garçon de bureau se permet parfois d'entasser pêle-mêle les morts et les vivants, et de jeter au vieux papier des pièces que leur importance devrait préserver d'un trépas aussi prématuré. Par bonheur, les élucubrations ministérielles ne sont pas comme les fleuves qui ne remontent jamais à leur source : elles y reviennent, flétries, il est vrai, mais elles y reviennent par l'entremise d'un charcutier qui en a enveloppé des saucisses; la fruitière, du beurre ; l'épicier, du fromage ; vaisselle plate des malheureux commis qui font à leur bureau le modeste repas du matin.

Il y a des gens qui deviennent fous de leur propre fortune, celui-là est devenu grotesquement orgueilleux de celle des autres. En effet, tant qu'il n'a été attaché qu'à un simple chef de bureau, il était d'une fréquentation facile; mais, depuis que ce chef est devenu conseiller d'État et député, B... s'est fait une dignité parallèle à celle de son supérieur, et il se croit obligé de passer la durée des sessions législatives dans la salle des conférences.

N'êtes-vous pas encore assez édifié ? suivez-moi : tenez, regardez dans ce corridor ce grand gaillard qui vient à nous; s'il y avait place dans son cœur pour les remords, il serait accablé du poids de ceux qui le rongeraient : il a fait, dans son temps, une horrible consommation d'employés; il a desséché plus de poitrines que tous les plus habiles médecins de France n'en ont guéri : et, si la Providence est juste, il sera condamné au feu éternel.

Cet homme aurait brûlé le ministère pour faire de la cendre à l'époque où la cendre des foyers était l'immunité des garçons de bureau. Les feux des cuisines de Corcelet, de Véfour et du café de Paris ne sont rien en comparaison de ceux qu'il préparait et entretenait pour ses profits cinéraires; on eût dit qu'il avait pris à tâche de réaliser de nos jours cette prédiction un peu hasardée de Sully, que la France périrait par les bois.

Peu lui importait, à cet infernal rôtisseur d'employés, que les thermomètres indiquassent que le degré de la chaleur de ses bureaux dépassait celui qui est nécessaire pour faire éclore les vers à soie, le feu ne cessait d'augmenter d'intensité, malgré les réclamations et les plaintes des commis à moitié consumés, et qui, de guerre lasse, se seraient vus forcés de se faire assurer, si l'on n'eût mis ordre à une telle dilapidation des bûches de l'État.

Depuis que les cendres administratives sont devenues la propriété du domaine, qui les vend pour le compte du trésor public, notre impitoyable chauffeur s'est mis à combattre les spéculations du fisc et fait maintenant de la braise au profit du fourneau de sa ménagère; pour se

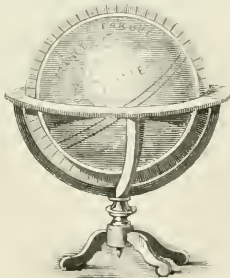
procurer cette braise le moins ostensiblement possible, il faut la retirer des feux allumés en dernier lieu; et alors, contrairement au passé, les foyers restent dans un abandon presque complet durant toute la séance, et ne sont alimentés qu'une demi-heure avant la clôture des bureaux. Puis, lorsque les employés sont tous partis, on retire la braise, on la met en cornets dans son chapeau, dans ses poches, pour se soustraire à la surveillance du portier; quelquefois aussi le transport s'en effectue dans un immense portefeuille qui est censé contenir le travail du soir de messieurs les supérieurs.

Mais ce genre de larcin n'est pas sans danger, et il advint un jour que notre chauffeur faillit subir la peine du talion. La braise entassée dans ses poches avait été mal étouffée, et, à peine arrivé sous le péristyle, une fumée noirâtre sortait des basques de son habit enflammées déjà dans l'intérieur. A cette vue, le factionnaire, donnant une interprétation générale à sa consigne, se met à crier : « Au feu ! au feu ! *hors la garde!* » Le délinquant, qui ne voit et ne sent encore la cause de cette clameur, tourne plusieurs fois sur lui-même en regardant le haut des cheminées, et se prend aussi à crier : « Au feu ! au feu ! » lorsqu'enfin deux seaux d'eau bien mesurés et lancés en nappes sur son individu lui indiquent qu'il porte avec lui le foyer d'un mobile incendie.

Tenez, avant de nous quitter, contemplez ce vieillard dont la tête est encore si belle et si martiale. Saluons-le; car, s'il nous eût aperçus le premier, il se serait levé de son siége et nous eût fait le salut militaire : c'est un hommage qu'il ne refuse à personne, pas même aux employés. Cet homme est un des rares débris de la glorieuse armée d'Égypte : c'est dans l'administration le dernier survivant des protégés de l'empereur. Il est décoré de longue date ; mais il ne porte sa croix que le dimanche sur ses habits de fête et en famille. On doit dire, à la louange de ses chefs, que, par suite de la considération qu'ils lui portent, son travail est à peu près volontaire. Mais voyez comme on n'est jamais parfaitement heureux : le sort a donné pour collègue à notre vieux soldat un ancien valet de chambre, que les événements de la Révolution ont jeté à la suite de l'émigration, et qui, plus tard, a pris du service dans les troupes autrichiennes. Tant qu'il n'est pas question du passé, les deux garçons de bureau vivent pacifiquement ensemble; mais, une fois que le mot de *dragon* de la Tour est lâché, le vieil Egyptien rugit comme un lion, s'empare des bâtons ou des règles qu'il trouve sous sa main, et se met en devoir de charger, comme s'il était encore en Italie ou à Wagram.

En dehors de ces différents types, il ne nous reste que la classe insignifiante des garçons de bureau hommes d'Etat. Entendons-nous : *hommes d'Etat*, c'est-à-dire exerçant, durant les repos que laissent les sonnettes, des professions manuelles, telles que brossiers, cartonniers, tresseurs de chaussons, etc. Parfois aussi les antichambres des ministères sont transformées en ateliers de peinture dont les artistes ont exposé au Salon, ce qui ne prouve pas qu'ils puissent renoncer au trop modique traitement qui leur est attribué.

Pris en masse et dans leurs habitudes générales, les garçons de bureau sont, comme les employés, jaloux et défiants l'un de l'autre, égoïstes par-dessus tout. Une bonne aubaine en réunit parfois quelques-uns à la buvette clandestine, contre laquelle sont déchaînés tous les marchands de vin patentés du quartier. Mais ces réunions ne survivent pas aux circonstances éventuelles qui les font naître. Ainsi point d'esprit ni d'amitié de corporation et de position identique. Et puis la politique est un obstacle à ce que ces hommes puissent s'accorder. Notez que chacun d'eux représente un système qu'il défend avec acharnement, parce que c'était celui du ministre qui l'a fait placer. Or, comptez combien depuis vingt-cinq ans nous avons eu de systèmes et de ministres. C'est à ne pas s'y reconnaître; c'est à se jeter les bouteilles par la tête. Il faudrait que les maîtres pussent enfin s'entendre pour amener la réconciliation des valets. A ce compte il est fort à craindre que la désunion des garçons de bureau ne dure encore longtemps.





LA FIGURANTE

PAR

PHILIBERT AUDEBRAND



On sait que de tout temps, en France, le soleil de la rampe a ébloui bien des grands yeux noirs et bleus, et fait tourner bien des jolies têtes. Quand même Watteau, le peintre des amours mignards, ne nous aurait pas laissé quelques silhouettes des nymphes d'Opéra d'autrefois, gracieux lutins qui abandonnaient la solitude de leurs comptoirs pour aller se mêler aux magies de la scène, personne cependant n'ignorerait que, dès 1770, peu de jeunes filles de la classe ouvrière savaient résister au désir, allumé en elles comme une fièvre, de se produire en public, au milieu des pompes d'un chœur ou des splendeurs d'un ballet.

Loin de s'éteindre avec le temps, ce délire enthousiaste n'a fait que prendre de jour en jour plus de développement. On comprend que cela devait être, à Paris surtout, où l'art dramatique accapare presque à lui seul l'empire de la vie sociale. En effet, tant de séductions, tant de ressources, tant d'attraits d'un charme tout puissant, ressortent du théâtre moderne, que rien n'est facile à concevoir comme cet éveil donné à toutes ces petites et folles ambitions.

Ainsi il est un rêve rose et doré qui poursuit sans cesse une classe nombreuse de jeunes filles du monde parisien. Je veux parler ici de celles qui naissent dans la soupente du portier, aussi bien que de ces groupes d'oisillons jaseurs, jolies recluses des magasins de modes, qui, penchées matin et soir, comme Pénélope, sur un métier de gazes et de rubans, sont pour ainsi dire condamnées à un travail sans fin. Lorsqu'après les longs labeurs de la semaine elles rentrent le dimanche dans leurs mansardes, en proie aux émotions d'un drame à grand fracas ou d'un vaudeville lugubre, c'est ce rêve qui les endort; il voltige, en se jouant, autour de leurs paupières; il les enchante et les fascine. Les riches vêtements, le manteau de reine tout étoilé de paillettes, les chlamydes grecques à la queue traînante, les robes lamées d'argent, les perles dans les cheveux, les pendants d'oreilles, les colliers de diamants, les anneaux de topaze, cette blancheur si nette de la peau que ne se refuse aucune actrice, les babouches de soie et de velours, tout cet appareil féerique brille à leurs yeux comme un mirage. On dirait qu'à ces heures-là la reine Mab de Shakspeare leur apparaît toute souriante sur son char étincelant de pierreries!

Les pauvres petites! elles se voient applaudies, couvertes de fleurs, comblées de caresses, redemandées avec transport; elles jouissent des désirs qu'elles inspirent, elles sont fières de la beauté dont on les loue. Encore si ces songes décevants devaient s'arrêter là!

Mais, tout en accomplissant leur tâche, quand, l'aiguille et les ciseaux à la main, elles causent en brodant à la manière des filles de Minée, chacune d'elles répète les couplets qu'elle a entendu chanter. Toutes jouent un rôle dans une comédie pour rire; on essaye sa voix, on se façonne un peu aux allures de la scène; on récite les tirades qu'on a vu applaudir avec le plus de frénésie. C'est une parodie sans fin, une sorte de lutte en même temps. De là à formuler des désirs, la transition, comme on pense, ne saurait se faire longtemps attendre. D'ailleurs, comme si ce n'était pas encore assez de toutes ces aspirations jetées aux vents, on se conte à l'oreille les mille fables séduisantes qui circulent dans la foule sur l'avancement inouï de toutes les déesses théâtrales du jour. On n'oublie jamais de se dire qu'avant ses triomphes de l'Académie royale de musique, où ses beaux



yeux seuls l'ont conduite, mademoiselle*** a été couturière. Pour mademoiselle ***, elle a été modiste tout uniment; mademoiselle ***, pis que cela, et mademoiselle *** encore pis.

Voyez maintenant combien le sentier des illusions devient glissant, une fois qu'on est engagé sur cette pente rapide. Il n'est alors aucune prétention, si exagérée qu'elle soit, que les pauvres enfants ne se croient en droit de former. Après ces préliminaires obligés, quelques jours se passent pendant lesquels on prend en dégoût le travail du magasin. Les fanfreluches sont négligées; on n'est déjà plus au fait des modes. Bientôt tous les ustensiles du métier sont jetés de côté avec abjection; puis, tous les dimanches, l'oiseau parvient à s'échapper de sa volière pour s'enrôler, de dix heures du matin à trois de l'après-dînée, parmi les élèves dramatiques de M. Saint-Aulaire. Il n'y a plus moyen de se dédire : on a un théâtre, un genre, un répertoire à soi; on joue devant un public qui applaudit plus souvent qu'il ne blâme. Rien n'empêche de croire qu'on est de première force dans les confidentes de la tragédie voltairienne, ou dans les Madelons délurées de la comédie de Molière. A présent, on est de taille à oser bien des choses, à tenter bien des essais, dont le moindre sera de solliciter auprès d'un directeur la faveur d'un prochain début. Inutile d'ajouter que, dès la première vue, on sera engagée avec empressement à faire partie... des figurantes.

Figurante! c'était sur tout autre chose qu'on avait compté. Figurante! c'est-à-dire dame de chœurs, condamnée à d'obscures pirouettes ou à des monosyllabes fugitifs dans les chants, quelle coupe d'absinthe à vider jusqu'à la lie! N'importe. Il faut bien commencer par quelque chose. On est figurante ce soir, demain on sera peut-être prima donna. Mon Dieu! on a vu cent fois de ces miracles-là!

Pauvre fille! elle ne cesse jamais d'espérer. Qu'on se garde de croire qu'elle fera désormais le moindre effort pour avancer d'un pas. Tout humble qu'il soit, ce rôle de comparse satisfera pour longtemps tous ses désirs.

Afin d'obéir autant qu'il est en elle à la tradition, la figurante n'oublie jamais d'avoir un nom doux comme le miel, blanc comme le lait. On sait que, par les baptêmes qui courent aujourd'hui au théâtre, c'est une chose de la plus haute importance que de bien se nommer. En ceci, les choses ont été portées à un tel point, que les nomenclatures du calendrier sont devenues insuffisantes. Avant donc de faire son choix, la figurante met à contribution toutes les héroïnes de romans à sa connaissance.

Elle cherche, elle s'informe, elle fouille dans tous ses souvenirs, elle s'interroge longtemps. Cela fait, elle conclut à s'appeler au choix Paméla, Maria, Cœlina, Flora, Indiana, Emma, Lélia, Lucy, Héloïse, ou même tout cela à la fois. Plus tard, dans quelque soirée solennelle, au milieu des causeries d'un entr'acte ou d'un triomphe de foyer, elle recevra de ses camarades un sobriquet caractéristicomme *Bel-OEil*, *Bouche-Rose* ou *Fine-Oreille*, petit appendice qui, pour n'être pas son appellation réelle, n'en deviendra pas moins le nom auquel on l'habituera à répondre.

Au jour de son début, la figurante a dix-sept ans, quelquefois plus, rarement moins. La première fois qu'elle se produit en scène, bien des jumelles d'habitués se lèvent à son approche pour s'assurer si elle est blonde ou brune, ou pour voir si elle a de grands yeux voilés de longs cils. Le plus souvent, la friponne a bien d'autres trésors vraiment à étaler devant les sultans de l'orchestre : c'est une bouche mutine, un petit bras rond, une petite main, un petit pied, et bien d'autres richesses encore ! On la trouve jolie : c'est déjà bien, mais ce n'est pas encore assez. Tous ces avantages ne lui serviraient pas à grand chose, s'il ne lui était pas permis de les mettre en évidence. Etre belle, voilà sans doute une excellente raison de succès; être intelligente, c'est-à-dire vive, enjouée, sautillante, mobile, avoir l'œil en coulisses, la taille bien dégagée, la jambe tendue, voilà mieux que l'espoir du succès, voilà le succès certain. On sait qu'il consiste, pour la figurante, à s'avancer toujours la premiere, soit qu'il s'agisse d'une ronde villageoise, soit qu'il faille simuler au naturel un cercle de bourgeoises endimanchées. Pour se conquérir cette place au premier rang, il n'est pas de petites luttes qui lui fassent peur. Tous les artifices de la coquetterie, un châle plus frais, une bouche plus souriante, ces souliers si petits, ces bras arrondis sur les hanches, comme les anses d'un vase étrusque, les œillades assassines au régisseur, les coups de langue sur le compte des beautés rivales, un baiser par-ci, une complaisance par-là ; rien ne lui coûte pour obtenir le droit de marcher en tête. S'il le fallait, elle provoquerait au besoin une nouvelle épreuve du jugement de Pâris; de même, encore, rien ne lui semble aussi cruel que de se voir reléguer, de chutes en dégringolades, jusqu'aux derniers anneaux de la queue : on sait, en effet, qu'à ce point, la tête, si jolie qu'elle soit, devient imperceptible aux yeux du public.

Une chose qui n'est pas moins digne de remarque, c'est l'humilité de la figurante vis-à-vis des chefs d'emploi. On dirait de la soumission, si ce n'était mieux que cela, de la crainte. Une reine, une grande coquette, un tyran, la robe à queue, le sceptre de carton peint, la couronne d or, exercent sur elle un pouvoir souverain : ils peuvent s'en servir par un mouvement inattendu, rejeter quelquefois même sur elle, selon leur caprice, la mauvaise humeur que leur a causée la sévérité du public. La figurante est leur hochet. Qu'ils s'en amusent comme une pensionnaire de sa poupée, si cela leur fait plaisir, c'est un tonton d'une docilité extrême. Au lieu de se plaindre, elle regardera chacune des agressions dont elle sera l'objet comme un honneur insigne. On n'a pas oublié ce mot d'une figurante au bon temps de la Comédie-Française. C'était à la fin d'un entr'acte. En rentrant dans la coulisse, elle manifestait au milieu de ses camarades une joie inaccoutumée. « D'où te vient donc tant de gaieté? lui demanda l'une d'elles. — Ah! s'empressa-t-elle de répondre, c'est bien naturel : M. Saint-Prix vient de me marcher sur le pied! »

Bien que la figurante soit née dans les couches inférieures de la société, il arrive parfois, je ne vous dirai pas comment, mais cela arrive, qu'elle se trouve tout à coup posséder toutes les délicatesses du confort. En ce cas, rien de ce qui fait, à Paris, la vie douce et heureuse pour les jolies femmes ne manque à ses désirs. Cachemires, boas, riches écrins, cristaux, tapis, calèches, livrée, groom, tout ce qui séduit, tout ce qui enivre, elle accepte tout cela, sauf à se voir forcée d'y renoncer dans un temps prochain. D'habitude, ses bonnes fortunes sont rapides comme l'éclair; c'est tout au plus si elle a eu le loisir d'oublier un instant sa petite toilette d'autrefois : ce tartan rouge rayé avec lequel elle mourra, ses brodequins noirs, une robe d'indienne, un chapeau de satin passé, et une chaîne en similor. Redevenir pauvre ne lui coûte pas beaucoup. Alors adieu au protecteur qui la combla de cadeaux. L'oiseau revient à son premier nid. Vive la joie que personne n'achète! Vive l'amour pour tout de bon, avec un flacon de pomard ou une bouteille de bon châblis! Fi des grandes parures qui asservissent! Tombent ces marabouts qu'il faut payer avec de menteuses caresses ! Voilà le lit de plumes, un peu dur, mais où l'on dort si bien ! Voilà l'étroite mansarde d'où l'on avoisine les astres!

Pour la figurante qui reconquiert son indépendance, c'est toute une révolution à accomplir. Du premier étage elle grimpe au cinquième au-dessus de l'entresol, à deux cents pieds au-dessus du niveau de la Seine. C'est un peu haut. Bah! la coquette passe devant. Sa jambe est si fine! Que le ciel la protége!

Ce n'est pas qu'il faille tant la plaindre de cette libre misère. Une fois de retour dans sa cellule si proprette à la fois et si modeste, elle n'est pas en peine de se trouver du bonheur pour longtemps. Avec un oiseau chanteur, on trouve dans un coin de sa demeure une colonie de vers à soie qu'elle prend plaisir à élever de ses propres mains, et puis, sous sa fenêtre, s'épanouissent les plantes et les fleurs les plus aimables. Il y a là une petite forêt de roses qui la regardent d'un air amoureux; un pot de réséda jette ses aromes au vent. On y voit encore de rouges œillets aux parfums humbles et suppliants, et des clématites qui montent le long du mur jusqu'à elle, et font presque irruption dans sa chambre, comme une idylle qui la poursuit. En regardant bien, vis-à-vis un petit fichu de Baréges suspendu à la croisée en guise de rideau, on trouve encore une guitare castillane, à l'aide de laquelle la pauvre recluse module les cantilènes de mademoiselle Loïsa Puget, ou les romances échevelées d'Hippolyte Monpou.

Cependant, comme, à son gré, il n'est rien au monde d'aussi ennuyeux qu'une existence solitaire, il arrive une heure où elle s'arrange de façon que son monologue soit toujours interrompu. L'ange aux formes humaines qui doit lui donner la réplique est commis marchand dans un magasin de nouveautés, et passe immanquablement pour son cousin, comme cela se pratique dans les vaudevilles du jour.

Là ne se bornent pas les relations de la figurante. Indépendamment de l'habilleuse et de la fleuriste du théâtre, elle compose encore sa société des Taglioni en herbe des Funambules, et des Dorval en espérance qui s'exercent tous les quinze jours à hurler le mélodrame à la salle Chantereine. Au reste, elle est au mieux avec sa portière, à qui elle donne presque quotidiennement une foule de billets de spectacle sans droit. Elle n'a pas de cartes de visite, mais elle écrit sur sa porte avec de la craie :

*Mademoiselle ***, artiste dramatique,*
demeure ici.

On sait combien est mince la rétribution que la figurante reçoit de la caisse du théâtre : ce prix varie toujours de quinze sous à deux francs, mais il ne va jamais au delà. La figurante trouve que ce n'est pas assez pour les besoins les plus usuels de la vie. Aussi, pendant tout le jour, aux heures où elle est dispensée de s'ajuster le jupon de villageoise ou le béguin de la nonne, elle cherche de nouvelles ressources dans le travail. Abeille intelligente, elle picore partout. Malgré le levain de paresse native qui fait la base de son caractère, elle se plie à toutes les petites exigences de l'ouvrière à la journée. Tantôt elle lave, plisse, blanchit et ourle des cravates; tantôt elle brode des bretelles et des calottes grecques pour les marchands de pacotille.

Généralement, c'est avec les économies qui proviennent de ce travail qu'elle va le dimanche dîner, monsieur son cousin sous le bras, dans les cabinets particuliers de l'Ermitage. Le festin de Balthazar n'est rien. comparé au luxe de ce banquet à deux têtes. Souvent, dans les transports d'une double ivresse, les deux amants s'oublient jusqu'à demander une omelette au rhum, suivie de l'indispensable bouteille de champagne. Qu'on s'imagine à quelles joyeuses extravagances elle s'abandonne alors. Il n'y a pas d'aimables folies dont on ne s'ingère; toutes les atrocités y passent; on casse des piles d'assiettes, on chante des cavatines avec accompagnement de couteaux, et, si aucune solennité de rigueur n'appelle au théâtre, on va terminer la soirée dans les mystérieux bosquets de l'Ile d'Amour.

Mais, aussitôt qu'elle remet les pieds dans ce sanctuaire qu'on appelle les coulisses, la figurante se révèle prude, affectant une petite moue vertueuse chaque fois qu'un galant s'approche trop de sa taille de guêpe. Il faut bien dire toutefois qu'elle ne garde pas la même rigueur envers tout le monde. Par exemple, bien loin de témoigner tant de rudesse aux faiseurs à succès, elle tourne au contraire tout autour d'eux, les suit sans cesse, les entoure d'agaceries, et leur dit souvent avec une adorable naïveté, tout en leur faisant un collier de ses deux bras :

« Mon amour d'auteur, ne me ferez-vous pas un tout petit bout de rôle? »

Alors, pour peu que l'auteur paraisse hésiter, elle le serre de près, le cajole, minaude, darde sur lui d'amoureuses œillades, et finit par mettre en jeu toute l'artillerie des séductions.

« Ne me refusez pas, grand homme! s'écrie-t-elle avec des larmes dans la voix; j'en mourrais, d'abord. Chaque jour que Dieu amène, vous sacrifiez tout plein de belles choses à des mijaurées qui ne me valent pas. Tenez, je serai tout ce qu'il vous plaira. Commandez : c'est vous qui êtes le maître, moi, l'esclave. Voulez-vous une bacchante? Me voilà. Est-ce un vampire que vous désirez? Je suis prête. Si, par hasard, c'est une grande dame qu'il vous faut, voyez comme je remue l'éventail. Croyez-moi, les grisettes et les impératrices ne me sont pas moins familières. Allons! dites que vous finirez par me faire un petit rôle de rien du tout. »

Le dragon du jardin des Hespérides était plus facile à séduire qu'un auteur à succès. Dès longtemps blasé sur ces sortes d'émotions, le grand homme donne une petite tape sur la joue de la suppliante, et s'éloigne en disant : « Eh! mais, divine! je ne dis pas non, mais je ne dis pas oui non plus : nous verrons ça. »

Or, cette parole d'indifférence, la figurante la ramasse comme une pierre précieuse qu'on aurait par mégarde laissé tomber à ses pieds. C'est une promesse qu'elle réchauffe dans son sein comme une trompeuse espérance.

C'est qu'elle comprend combien il est avantageux de ne pas être confondue dans la foule, et de paraître au premier plan. D'ailleurs, à mesure qu'elle avance en âge, l'incertitude de sa vie l'inquiète; toute son ambition serait d'avoir au moins quelques jolis costumes à mettre, et assez de paroles pour être remarquée des loges d'avant-scène; c'est là, en effet, que se tiennent les vieux généraux de l'Empire, les banquiers célibataires, les Ulysses cosmopolites de l'hôtel des Princes, tous armés d'indiscrètes jumelles. Pour nous servir d'une expression consacrée dans le langage des coulisses, c'est en *faisant bien l'œil* de ce côté-là que la figurante parviendrait à retrouver toute l'existence dorée qu'elle a perdue après les beaux jours de sa jeunesse. Mais ce sont là autant de soupirs jetés dans les nuages : auteurs et spectateurs, personne ne songe plus à elle.

C'est ici qu'il convient de laver la figurante d'un reproche injuste : on n'a pas craint de l'accuser d'ingratitude. La figurante ingrate! la figurante *mauvais cœur!* Voilà bien notre siècle qui ne respecte rien! « Aussitôt qu'un peu de bonheur vient luire pour elle, a-t-on dit, elle oublie ses parents, elle les méconnaît, elle les abandonne. » C'est une calomnie, pour ne rien dire de plus. Il est constant, au contraire, que ce pauvre ange dépasse Antigone pour la piété filiale. Son père fait ses commissions, et elle le paye; sa mère cire ses brodequins, elle la paye; elle porte ses billets en ville, elle la paye; elle fait sentinelle autour de sa vertu, et elle la paye plus que jamais. Personne n'ignore que ce n'est pas là une charge gratuite. Tant que la fille est belle, il y a de bons profits à recueillir. Outre que chacune de ses courses est payée, la mère trouve continuellement à glaner dans le ménage.

Elle reçoit de plus, comme une redevance naturelle, les gants fripés qu'elle saura bientôt remettre à neuf, les robes passées de mode qu'elle rajustera, le vieux tulle qu'elle rafraîchira, les vieux rubans auxquels elle rendra leur lustre, les vieilles pantoufles dont elle fera de ravissantes babouches. Et encore, dans cette nomenclature ne sont point comprises bien des petites inutilités qui ne laissent pas que d'avoir une valeur : les épingles, les broches, les colliers, modeste joaillerie d'or apocryphe, les petits flacons, la porcelaine de Sèvres, la parfumerie, tous ces outils enfin dont on se sert pour entretenir la beauté fugitive et la jeunesse qui s'en va : précieux débris dont la mère remplit toujours une corbeille de revendeuse à la toilette.

Non, la figurante n'est pas ingrate. Celui-là s'en serait convaincu qui aurait vu ce qui se passait l'hiver dernier dans l'un des couloirs de l'Opéra. On donnait, je crois, le *Diable boiteux*. Une demi-heure environ avant que le rideau ne se levât pour le premier acte, une querelle des plus vives s'était élevée entre une ouvreuse et une petite comparse brune, charmant lutin appelé, autant qu'il nous en souvienne, *Jambe-d'Oiseau*, sans doute à cause de la finesse de son pied. Selon l'habitude consacrée parmi ces dames, on ne s'épargnait pas les vérités de part et d'autre.

« *Jambe-d'Oiseau*, tu finiras mal, c'est moi qui te le prédis, s'écria à la fin le Cerbère en jupon : le moins qui puisse t'arriver, ma petite, c'est de monter un jour sur l'échafaud. Eh quoi! n'as-tu donc pas de honte? tu as une lutécienne à tes ordres, et tu laisses dans la crotte ceux qui t'ont donné l'être! Tu vis grassement, ils manquent de tout. Ton respectable père, que fait-il, je te prie? Il vend des contremarques dans la rue. Quant à celle qui t'a nourrie de son lait, j'en rougis pour toi, elle en est réduite à faire des ménages!

— Halte-là, la vieille ! interrompit tout à coup *Jambe-d'Oiseau* ; pour le coup, c'est trop fort ! Où prenez-vous qu'on ne soit pas *utile à ses parents* suivant ses moyens ? Mon père ne peut pas souffler mot ; le vieillard est heureux comme un poisson rouge dans un bocal ; il a du tabac à discrétion, et je l'habille en nègre chaque fois que je vais au bois avec mon petit vicomte. A preuve, qu'il vous fasse voir sa livrée de ratine jaune. Pour ma mère, c'est différent : j'en ai fait ma dame de compagnie. Digne femme ! je m'arracherais le pain de gruau de la bouche pour le lui donner. Dites ensuite tant que vous voudrez qu'elle a soin de mon intérieur, je ne le nie pas ; mais enfin qu'y faire, puisqu'elle le veut absolument, ce trésor ? »

Revenons à la figurante que nous avons vue délaissée, pauvre, ou, ce qui n'est pas plus consolant, riche seulement des restes d'une beauté caduque. A cette heure néfaste, bon gré, mal gré, il lui faut se résigner à vivre obscure et oubliée ; il n'y a pas d'exemple qu'elle se fasse applaudir alors une fois au plus toutes les années bissextiles. L'apparition d'une comète présage qu'elle créera peut-être un rôle muet ou quelqu'un de ces accessoires connus sous la dénomination de grandes utilités. Au fond il lui serait à peu près impossible de faire autre chose que figurer.

Voilà les mauvais jours qui arrivent à grands pas.

Tandis que l'insoucieuse fée donne étourdiment tête baissée dans toutes les joies, son septième lustre sonne tout à coup à l'horloge du temps. Voici les années qui arrivent avec leur cortége d'outrages irréparables. Une soudaine transformation s'opère alors en elle. De pétulante que vous l'avez connue, elle devient bientôt triste, morose, taciturne, rêveuse. Pour elle, hélas ! toutes les belles choses du passé se sont effeuillées à la fois. Elle, si svelte naguère, si déliée dans sa taille, elle prend de l'embonpoint ; c'est maintenant une femme carrée par la base, sur le poids spécifique de laquelle on n'est pas d'accord. Comment se hasarder désormais sur les planches ? elle les ferait craquer sous ses pas. D'ailleurs son larynx n'aurait plus de voix pour les douces modulations, et, si les lèvres essayaient de s'épanouir, ce ne serait pas un sourire, mais bien une grimace qui en résulterait. Elle a trente-cinq ans !

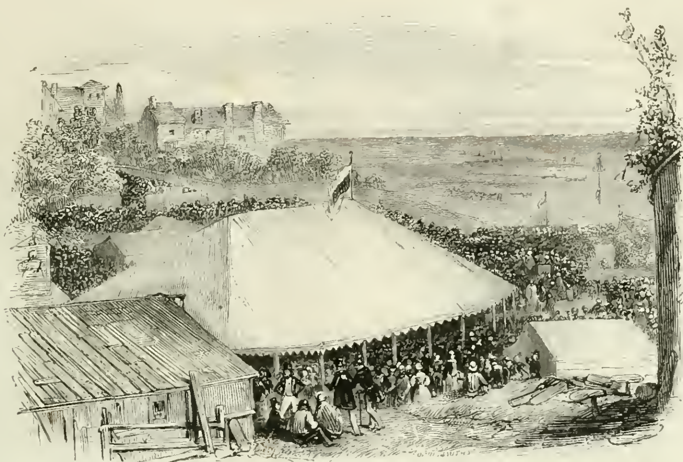
Elle a trente-cinq ans, c'est-à-dire ses dents ont jauni, ses ongles sont devenus bleus. Qu'on regarde maintenant combien sa jolie fossette disparaît sous le triple étage d'un menton légèrement barbu ! C'en est fait, les roses de ses joues ont pâli. En même temps, un réseau de rides impitoyables sillonne tous les contours de son visage. On peut hardiment la placer parmi les anges dont M. de Balzac s'est fait le consolateur : elle a trente cinq ans !

Trente-cinq ans, c'est l'heure de la retraite pour la figurante. Un matin elle sort du théâtre comme elle y est entrée, sans éclat, sans bruit, sans apparat.

Voilà comment, après avoir passé les plus belles années de sa vie à espérer la fortune et le talent, après avoir gaspillé en vraie folle toutes les occasions qui s'offraient à elle d'assurer son avenir, elle dit adieu à ces coulisses où, malgré tous ses efforts, elle a jeté si peu d'ombre.

Elle devient alors concierge d'une actrice en vogue, à moins qu'elle ne préfère concourir pour être ouvreuse de loges dans un petit théâtre du boulevard.





LES BANQUISTES

PAR

É. DE LA BÉDOLLIERRE





Il n'y a rien de politique dans cet article : il n'a pour objet que les saltimbanques de la rue, les charlatans des places publiques, sauteurs, jongleurs, faiseurs de tours, montreurs de curiosités, sauvages, nains, géants, hercules, prestidigitateurs, acteurs et directeurs de théâtres forains, vendeurs d'orviétan, arracheurs de dents, acrobates, tireurs de cartes; race vagabonde, race de bohémiens et de parias, qui court les foires et les fêtes, saute, chante, danse, babille, bat la grosse caisse, mange des cailloux, s'échine et s'écartele pour l'*esbatement* de la population française.

L'usage a prévalu d'appliquer comme un outrage le terme de banquiste. Un député passe-t-il trop brusquement des extrémités au centre, on le traite aussitôt de banquiste. Un médecin court-il toute la journée en tilbury pour visiter les malades qu'il n'a pas, les passants qu'il éclabousse disent : « Quel banquiste ! » Un journal entreprend-il le panégyrique du ministère qu'il dénigrait la veille, le mot de banquiste erre sur les lèvres des lecteurs. Un sectaire se proclame-t-il le régénérateur de l'humanité, ses concitoyens ingrats lui décochent l'épithète fatale. Bref, la qualification de banquiste se donne à des avocats, à des députés, à des savants, à des docteurs, à des académiciens, à des philosophes, à des administrateurs; et pourtant il est parmi les banquistes, parmi ces gens dont le nom est une injure, des individus estimables dans leur vil métier, honorables dans leur dégradation; bons pères, bons époux, bons citoyens, qui ne voleraient pas une obole, qui vivent en patriarches, qui demandent à leur profession seule de quoi soutenir leur misérable existence, se disloquent avec toute la conscience possible, et gagnent loyalement leur vie à se rompre le cou.

Les banquistes ont été calomniés, comme tant d'autres pauvres hères qu'on a gratuitement supposés incapables de résister aux provocations de la détresse. Certes, ils ont des défauts; mais ces défauts se retrouvent dans de plus hautes classes, d'où l'éducation aurait dû les bannir. On leur reproche d'exagérer leurs talents, d'allécher les badauds par des images mensongères, par des déclamations ampoulées; mais n'est-ce pas aussi le fait des créateurs d'entreprises industrielles, des marchands de cachemires, des inventeurs de panacées, des donneurs de consultations gratuites? N'est-ce pas en quelque sorte une nécessité dans une époque où tant d'intérêts se heurtent, où tant de rivalités sont en présence, où il faut

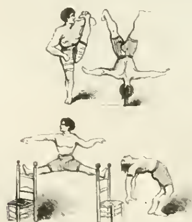
moins de capacités pour enfanter un chef-d'œuvre que pour le faire accepter par un public blasé et tiraillé en tous sens? Le journaliste qui consacre un pompeux article à un roman qu'il n'a pas lu est le frère du paillasse qui tambourine à la porte d'une baraque. De la réclame à la parade il n'y a qu'un pas.

On accuse les saltimbanques de voler des enfants : de pareils rapts ont eu lieu en Angleterre, mais en France il serait difficile d'en citer un seul. La race des saltimbanques est assez prolifique pour n'avoir pas besoin d'enlever la progéniture d'autrui. Les femmes des banquistes sont fécondes, malgré les fatigues d'une vie nomade et les dérangements que peut apporter dans la gestation de quelques-unes la funeste habitude de se



faire casser des moellons sur l'abdomen. On naît saltimbanque comme on naît prince; la profession se transmet héréditairement comme un titre de noblesse. Sans chercher des recrues ailleurs que dans sa famille, le père saltimbanque dresse ses enfants dès l'âge le plus tendre, et suit leurs progrès avec sollicitude. Quand on leur a suffisamment démanché les membres, brisé les reins, désarticulé les jointures, ils sont aptes à leur métier. Ils iront!

Examinés sous un point de vue de métaphysique transcendante, les banquistes sont, de tous les industriels, ceux qui démontrent le plus évidemment qu'il y a dans l'homme un principe spirituel, actif et libre, doué du pouvoir de subalterniser la nature passive. Quels hommes sont plus que ceux-là maîtres de leurs corps? quels hommes soumettent leurs organes matériels avec plus d'énergie, et luttent avec plus de spontanéité contre les instincts et les exigences de la chair? L'un marche sur la tête, donnant ainsi un démenti au vers d'Ovide : *Os homini sublime dedit;* cet autre s'introduit dans l'œsophage une lame d'épée; un troisième fait l'exercice en se servant de sa



jambe en guise de fusil; un quatrième jongle avec des barres de fer; celui-ci vomit des étoupes enflammées; celui-là parle avec le ventre. Non contents de se dompter eux-mêmes, les banquistes triomphent des quadrumanes, des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles, des insectes, et les forcent à contribuer aux plaisirs des amateurs. Au commandement d'un maître habile, les chiens jouent aux dominos, les ânes font des additions, les chevaux disent l'heure exactement, et désignent la personne la plus curieuse de la société, les serins tirent le canon, les singes dansent sur la corde, les lièvres battent le tambour, les puces traînent des carrosses, et les éléphants sonnent de la trompette. Les banquistes ont seuls des droits incontestables au titre glorieux de rois des animaux.

Malgré ces ressources, l'existence des banquistes est précaire : aussi sont-ils chétifs et rabougris, quand leur profession n'exige pas qu'ils pèsent trois cents livres ou qu'ils aient huit pieds de hauteur. Un arracheur de dents entre dans une petite ville, escorté de son paillasse indispensable et de ses musiciens ordinaires : « Dînerons-nous aujourd'hui? demande la troupe affamée.—Nous allons voir ça, » répond le chef; et il court chez le maire. Si le magistrat, mécontent de sa femme ou de son déjeuner, refuse l'autorisation demandée, il faut plier bagage et chercher fortune ailleurs. Admettons qu'il ait été bénévole, que le tambour de la ville ait convenablement proclamé l'arrivée de l'incomparable dentiste, que les commères et les enfants de l'endroit se soient déjà attroupés pour écouter les lazzis de la *queue rouge*, vienne une averse, et toute espérance de recette disparaît avec le beau temps. La question est résolue négativement : on ne dînera pas.

La misère toutefois n'est point la compagne inséparable du banquiste. En remontant au dix-septième siècle, on voit que Tabarin, Turlupin, Gaultier-Garguille et Gros-Guillaume, ces Christophe Colomb de la parade, battirent monnaie dans leur jeu de paume de la porte Saint-Jacques. Bobèche est mort dans l'aisance, tout grand homme qu'il était. Des charlatans trouvent dans la vente du vulnéraire suisse assez de bénéfices pour entretenir un nombreux domestique, et se retirer à la fin de leur carrière dans une métairie payée de leurs deniers. Malheureusement c'est le petit nombre qui jouit de ces doux loisirs, car la plupart, après avoir rôdé de contrée en contrée, essuyé mille revers, mille insultes, mille rebuffades brutales, arrivent un jour, las et ridés, à une dernière étape, y meurent de fatigues et d'épuisement, et sont jetés dans un coin d'un cimetière étranger, à cent lieues de leur pays natal.

Isolés par leur genre de vie du reste de la société, il semblerait que les banquistes doivent former une communauté compacte et fraternellement unie; mais la concurrence les divise. Rien de plus faux que ce proverbe : Les loups ne se mangent pas entre eux. Les animaux de même espèce, au contraire, cherchant par les mêmes moyens à satisfaire leurs appétits, se livrent une guerre civile acharnée. Les banquistes vivent par groupes, et chaque compagnie est ennemie et rivale de toutes les autres. Dans une fête de village, les baraques alignées se touchent et s'engrènent, mais leurs habitants s'évitent. Le funambule ne donne pas la main à l'alcide du Nord; le directeur du théâtre des marionnettes regarde de travers l'éducateur d'animaux savants. Chacun envie la place octroyée à son voisin par l'autorité municipale. Celui dont la tente n'est pas surmontée d'un tableau trouve toujours moyen de glisser dans son annonce une phrase dépréciatrice dirigée contre des rivaux plus heureux : « Il ne faut pas vous fier aux tableaux, messieurs et mesdames; vous voyez souvent de magnifiques peintures à l'extérieur, et au dedans il n'y a rien. » A la jalousie haineuse que se témoignent les banquistes, on les prendrait pour des hommes de lettres.

Entrons dans le champ de foire un jour de fête patronale, et passons en revue cette grande légion des

banquistes, saltimbanques et marchands forains. La multitude est nombreuse. Paysans et bourgeois, ouvrières en bonnets, dames en chapeaux, hommes en blouse, dandys en frac, se mêlent, se pressent, se heurtent, se culbutent, alléchés par une égale curiosité. Mille bruits divers se confondent : le nasillement des clarinettes, le mugissement des grosses caisses, le cliquetis des cymbales, le grincement des mirlitons, le rire des jeunes filles, l'explosion des pétards, les invitations séduisantes des marchands. — « Boum ! boum ! boum !— Voyons, mademoiselle, qu'est-ce qu'on va vous vendre? — Czing !-czing ! czing ! — Allons, madame, mes six derniers numéros pour un sou. — Pif! pan ! pan ! — Par ici, messieurs, à tout coup l'on gagne. — Trom ! trom! trom ! — Une partie de bague en passant, messieurs.— Crin, crin, crin ! — Une, deux, trois, partez muscade ! Psim ! psim ! psim ! baound ! — Voilà, messieurs, six macarons pour un sou !

Que de boutiques, de tentes, de baraques, d'industries variées, de spectacles et de spectateurs ! Voulez-vous essayer la force de vos poings, de vos reins, de vos poumons : frappez sur ce tampon en ligne verticale ou horizontale, appuyez l'épine dorsale contre ce coussin, soufflez dans ce tube, et un cadran indiquera en kilogrammes le résultat de l'expérience ; vous pourrez même voir surgir du dynamomètre un hercule en bois peint, auquel il vous sera loisible de vous comparer. Avez-vous envie de chanter : vous trouvez selon vos goûts des cantiques, des complaintes, des chansons militaires ou grivoises : le *Juif errant*, *Pyrame et Thisbé*, le *Combat de Mazagran*, ou la *Pauvre Bourbonnaise*. Désirez-vous exercer fructueusement votre adresse : lancez un anneau dans une des neuf quilles solidement fixées sur ce tréteau, couvrez une de ces plaques avec des palets de



même dimension, et vous allez gagner des chandeliers, des couteaux, des porcelaines de Nevers, des gravures enluminées au bas desquelles on lit : « Que les sons de la guitare font éprouver de plaisirs à des cœurs faits pour se comprendre, surtout lorsque c'est l'objet aimé qui les fait vibrer ! »

Ou bien prenez cette arbalète, et visez à la poitrine cet Arabe à l'air féroce, à la face basanée, que vous aurez



le plaisir patriotique de voir renversé sous vos coups, tandis qu'un Amour, glissant le long d'une ficelle, viendra déposer sur votre tête une couronne de roses.

Aimez-vous mieux connaître votre future destinée : approchez l'oreille du long tuyau que vous présente ce magicien, et recueillez religieusement les graves arrêts



qu'il prononce : « 1, 2, 3, 4, 5, vous aurez du bonheur. — 1, 2, 3, 4, 5, d'ici à peu de jours vous changerez de position. — Dame de cœur, une femme blonde. — 1, 2, 3, 4, 5, une lettre de Paris ; vous saurez ce qu'elle vous apprendra. — Dame de pique, une femme brune. — 1, 2, 3, 4, elle est jalouse d'un jeune homme blond. — 1, 2, 3, 4, argent. — 1, 2, 3, vous ne le recevrez pas. »

Êtes-vous malades : adressez-vous à ce charlatan qui, du haut d'une calèche à deux chevaux, distribue des médicaments au bruit d'un orchestre formidable. C'est avec empressement qu'il se présente devant vous, avant de se rendre auprès de plusieurs souverains qui l'ont revêtu de leurs pouvoirs et désirent vivement sa présence. Si vous craignez la calvitie, il vous vendra une pommade capable de faire pousser des cheveux à une tête à perruque. « Cette pommade, messieurs, pénètre jusqu'à la racine des cheveux, et comme elle nourrit l'intérieur, il s'ensuit que l'extérieur se porte bien. Elle est d'une odeur délicieuse, qu'on ne saurait comparer qu'aux parfums d'un jardin dont l'air est embaumé par la réunion des fleurs les plus suaves. Je l'ai toujours vendue à Paris vingt francs le pot, mais... je n'ai jamais étrenné ; aussi, désirant propager cette incomparable découverte, je me contenterai de la vendre dix centimes. »

On peut, à cette fête, s'instruire en s'amusant. La lanterne magique vous promène dans les cinq parties du



monde, en révèle les mœurs, les costumes, les époques historiques. « Vous y voyez l'empereur de Russie au moment où il passe la revue de son armée, en culotte



de peau. Des cavaliers s'éloignent de la ville ; ils paraissent se diriger vers la campagne. Une jeune fille s'approche de l'autocrate, et lui dit : « Sire, mon père « veut me faire épouser un dégraisseur, tandis que je suis « amoureuse d'un teinturier. » L'empereur lui répond par ces paroles remarquables : « *Altenkirkoff,* » ce qui veut dire que, lorsque l'humanité souffre, les souverains doivent être compatissants. »

La lanterne magique s'en va. Elle est remplacée par le panorama, le diorama, le géorama, le cosmorama, et les tableaux mobiles de la chambre noire, *où l'on voit ce que Dieu n'a jamais vu* (son semblable), et qui s'intitule actuellement *daguerréotype présenté à l'Institut.*

La physionomie la plus scientifique de la fête est celle du personnage qui se proclame *physicien ordinaire du peuple français*. C'est un homme d'un âge mûr, d'un extérieur prévenant, d'une figure douce et honnête. La propreté factice de son habit râpé décèle de longues luttes entre l'orgueil et le dénûment. Ancien préparateur d'un cours, où il a ramassé quelques bribes d'instruction, il se livre à des essais de physique expérimentale, au grand ébahissement des paysans, qui se demandent comment ce monsieur s'y prend pour mettre le tonnerre de dieu en bouteilles. Le théâtre de ses travaux est soigneusement entouré d'une ficelle maintenue par des piquets. Au milieu, un autel couvert de drap rouge porte une cabane de zinc surmontée d'un paratonnerre, deux obélisques en fer-blanc, des bouteilles de Leyde, des isoloirs, une machine pneumatique, une pile de Volta, des aimants, un éolipile, des diables cartésiens, et divers accessoires de la machine électrique. La voix du physicien a des accents plaintifs et mélancoliques, quand il dit : « Avec mes connaissances, je pourrais travailler dans le palais des princes. » Il le croit peut-être; il conserve encore des illusions dans sa tête chauve; il se persuade qu'il était appelé à de hautes destinées scientifiques, et le voilà forcé d'entrer en concurrence avec des bateleurs, de prodiguer son savoir à des ignorants incapables de l'apprécier, d'exposer à l'intempérie des saisons sa belle machine électrique, d'être le Gay-Lussac des carrefours, et d'électriser pour deux sous !

La multitude dédaigne le pauvre physicien, et va grossir le cercle qui s'est formé autour d'une famille de sauteurs. Le père, en se dépouillant de sa houppelande, a laissé voir un costume de Turc, tel que tout le monde est susceptible d'en porter, excepté les Turcs. Deux en-

fants jouent sur un tapis, avec autant d'insouciance que s'ils n'étaient pas destinés à se tenir en équilibre sur le menton paternel. La femme tourne tout à l'heure comme un cheval de manége, et repousse les assistants, en disant d'une voix rauque : « En *errière*, messieurs; un peu de place, s'il vous plaît. »

Le père débute par faire voltiger des boules de cuivre et des assiettes, initiant ainsi les assistants aux jeux kirghiz, hurons, malabrais et chinois. De temps en temps, il s'interrompt pour s'écrier : « Messieurs, je suis le seul qui voyage en France; vous n'en verrez pas beaucoup faire le tour que je fais. Allons, messieurs, un peu de courage à la poche! » Les enfants travaillent ensuite, exécutent le *saut de carpe*, le *saut du tremplin*, *l'écart des chaises*, *l'équilibre du verre*, etc. Il est à remarquer que ces atroces contorsions sont accompagnées d'une musique douce et harmonieuse. Pendant que ces malheureux adolescents se suicident, épuisent en pénibles efforts le peu qu'ils ont de vigueur, l'orchestre joue les airs de contredanses les plus divertissants. Quelle affreuse ironie !

« Messieurs, dit le chef de famille, mon épouse ici présente, surnommée la femme hercule, va terminer nos exercices en portant sur son ventre ce tonneau qui pèse cinq cents livres. Mais auparavant, messieurs, je vais me permettre de faire le tour de l'aimable société. »

C'est, hélas! celui de ses tours qui lui réussit le moins. L'aimable société se disperse, et va porter ailleurs le tribut de ses applaudissements, le seul tribut qu'elle prodigue avec une inépuisable munificence. Elle suit un moment des yeux la canne que le bâtonniste envoie à vingt mètres du sol, et qu'il reçoit gracieusement derrière le dos. Elle donne un coup d'œil au cul-de-jatte





qui pirouette avec des béquilles. Elle admire l'homme-orchestre, bipède musical, dont la tête joue du chapeau chinois, la bouche, de la flûte de Pan, les mains, de la grosse caisse, et les genoux, des cymbales, et se répartit en groupes épais devant les baraques qui forment dans le champ de foire une longue avenue bigarrée.

Arrêtons-nous auprès de la plus voisine.

L'orchestre vient d'achever son vacarme accoutumé. Le paillasse, personnage maigre et efflanqué, que son patron appelle Gras-Boyaux, s'est signalé par l'agilité avec laquelle il a fait passer son bras par-dessous sa jambe droite ou gauche, avant de le laisser retomber sur la grosse



caisse. Il se promène de long en large, les mains dans ses poches, en chantant l'amphigouri suivant :

Trois p'tits cochons sur un fumier
S'amusaient comm' des port' cochères...
J' lui dis : Sansonnet, mon petit,
J' voudrais avoir un' liv' de beurre...
J' te mettrai d' l'huil' sur tes sabots
Pour fair' friser tes papillottes...
Ma veste est percée aux gonoux...
Ah! rendez-moi mon bout d' chandelle...

Eh ben! not' maître, êtes-vous content de ma musique?

LE MAITRE. Mais, oui, tu ne travailles pas mal.

GRAS-BOYAUX. Qu'est-ce que vous allez m' donner pour ma peine?

LE MAITRE. Je vais t'acheter un morceau de pain d'épice.

GRAS-BOYAUX. Ah! non, j'en veux pas.

LE MAITRE. Pourquoi cela?

GRAS-BOYAUX. Parce que c'est d' la couleur du visage de vot' femme.

LE MAITRE. Impertinent!... (*Il lui donne un soufflet.*)

GRAS-BOYAUX, *criant*. Oh! la! la! la! la!

LE MAITRE. Drôle! je te chasserai, d'autant plus que tu es aussi maladroit qu'insolent (*S'adressant au public*) : Croiriez-vous bien, messieurs, que l'autre jour je lui dis : « Gras-Boyaux, va me chercher deux sous de tabac et un sou de sel. » L'imbécile fait ma commission, et met le tabac dans le pot au feu et le sel dans ma tabatière.

GRAS-BOYAUX. Eh bien! oui, j' l'ai fait exprès pour vous déshabituer à prendre du tabac. R'gardez comme ça vous enfl' le nez; vous êtes bien heureux que vot' femme soit enceinte!

LE MAITRE. Pourquoi, maraud?

GRAS-BOYAUX. Parce qu'elle vous donnera un nouveau-né.

LE MAITRE. Polisson! voilà qui t'apprendra à plaisanter. (*Il lui donne plusieurs soufflets successifs.*)

GRAS-BOYAUX. Aie! aie! aie! Ça m'impatiente, à la fin! je ne veux plus rester chez vous. J'en ai assez. Donnez-moi mon compte.

LE MAITRE. Mais, malheureux, si tu m'abandonnais, que deviendrais-tu? tu n'as pas de profession.

GRAS-BOYAUX. Si fait, j'en ai une... et une fameuse encore!

LE MAITRE. Et laquelle? (*Gras-Boyaux se promène sans répondre.*) Qu'est-ce que tu fais là?

GRAS-BOYAUX. Je vous prouve j'ai une profession : je suis marchant.

LE MAITRE. Tu veux faire le farceur, fripon; mais tu n'y réussis pas. C'est pour cela que tu vas me faire le plaisir d'annoncer à la nombreuse société que le beau temps a attirée à cette fête...

GRAS-BOYAUX. Oui, il fait un temps détestable.

LE MAITRE. Qu'est-ce que tu dis?

GRAS-BOYAUX. Je dis qu'il fait un temps d'été stable.

LE MAITRE. A la bonne heure. Annonce donc à ces messieurs et à ces dames que le sieur Van Betten, si connu dans toute la France...

GRAS-BOYAUX. C'est pas la peine de vous montrer, si vous êtes si connu.

LE MAITRE. Vit-on jamais pareil animal? *(Il lui détache divers coups de pied.)*

GRAS-BOYAUX. Hi! hi! hi! *(Il pleure, et, pour s'essuyer les yeux, tire de sa poche les débris d'un vieux mouchoir de taile a carreaux rauges.)*

LE MAITRE. Tais-toi, misérable, et laisse-moi parler. *(Au public.)* Messieurs et dames, avec la permission des autorités constituées...

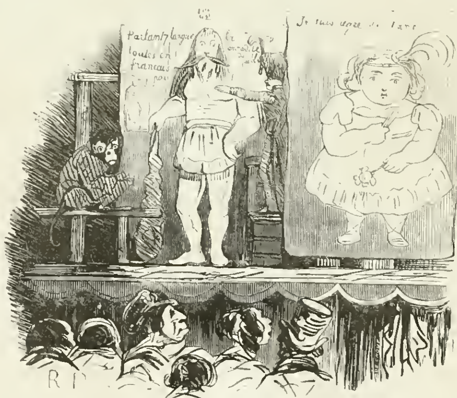
GRAS-BOYAUX, *à voix basse.* Constipées.

LE MAITRE *continue après avoir lancé à san vassal un regard de menace :* Nous allons avoir l'honneur de vous donner la première et brillante représentation des exercices de messieurs Van Betten, d'Amsterdam en Hollande. Mes cinq enfants...

GRAS-BOYAUX, *au public.* Il dit qu' ce sont ses enfants; mais c'est pas vrai : c'est sa femme qui lui fait accroire ça.

LE MAITRE, *d'un ton furieux.* Mais tu veux donc que je t'extermine? *(Il tire les oreilles du paillasse, et reprend d'un ton emphatique :)* Mes cinq enfants exécuteront devant vous les scènes de dislocation les plus surprenantes, le *grand écart*, la *tortue*, et autres tours merveilleux dont le détail serait trop long. Madame Van Betten offrira à vos regards des poses extraordinaires et au-dessus de la portée d'une femme. Puis elle exécutera sur la corde le *pas des drapeaux*, la *chaise terrible*, le *pas de Terpsichore, dieu de la danse*, tel qu'elle l'a créé sur le grand théâtre de Bruxelles, le *pas du châle*, tel q'e le danse à Paris mademoiselle Taglioni. Elle terminera par la *danse sans balancier*, qui l'a fait surnommer la REINE DES ACROBATES!!! Oui, messieurs, elle a des brevets, en cette qualité, de Leurs Majestés Léopold, roi des Belges, et Louis-Philippe, roi des Français. C'est elle messieurs, qui a opéré la dernière ascension à Tivoli, et c'est moi qui, le premier, ai exécuté le *moulin d'Auriol.* Vous ne verrez pas ce tour aujourd'hui parce que nous n'avons pas de moulin, mais nous pourrions en avoir un. Enfin, messieurs, en sortant, si vous êtes contents et satisfaits, vous payerez, non pas vingt francs, non pas dix francs, mais deux sous!... deux sous par personne!!... et un sou pour les enfants et messieurs les militaires!...

A peine le sieur Van Betten a-t-il terminé sa harangue, que d'autres musiciens attirent par leur tintamarre l'attention de ses ci-devant auditeurs. La toile de fond de ce second théâtre en plein vent est formée de deux immenses tableaux, que tout jury pourrait certainement refuser sans se compromettre, mais qui n'en sont pas



moins dignes d'intérêt. Le paillasse de l'établissement est un gaillard de haute taille et de bonne mine, taillé plutôt pour donner que pour recevoir des soufflets. A la requête de son maître, il raconte complaisamment l'histoire de sa vie.

LE MAITRE. Dis-moi, Paillasse mon ami, quel est le pays qui t'a donné le jour?

PAILLASSE. Je suis né au village de Vas-y-voir.

LE MAITRE. Vas-y-voir, est-ce en France, ce pays-là?

PAILLASSE. Non, c'est du côté de la ville de Cherche-z-y.

LE MAITRE. Je n'ai pas la moindre connaissance de ces contrées; et tes parents étaient-ils haut placés?

PAILLASSE. Mais, oui; mon père était sonneur, et mon grand-père avait été pendu.

LE MAITRE. Et pourquoi l'avait-on pendu?

PAILLASSE. Pour une bêtise; on lui avait trouvé des défauts.

LE MAITRE. Comment cela?

PAILLASSE. Il tenait une maison de jeu; la police fit une descente chez lui : on examina ses dés, et on reconnut qu'il avait des dés faux.

LE MAITRE. Je conçois; je ne te conseille pas, mon ami, de te vanter de ta parenté.

PAILLASSE. Mais, dame! le jour où l'on pendit mon grand-père, tout le monde convenait qu'il était bien élevé.

LE MAITRE, *souriant avec fatuité.* Oui; mais personne, je crois, n'était tenté d'envier son élévation. Dis-moi maintenant, Paillasse, ce que tu faisais avant d'être à mon service.

PAILLASSE. J'étais guérisseur de bossus.

LE MAITRE. Et comment t'y prenais-tu pour délivrer tes clients de leur fâcheuse infirmité?

PAILLASSE. Je les mettais sous un pressoir, et je tournais la vis; ça leur réussissait. Le premier qui m' tomba sous la main, je l' place sous ma vis; j' donne un tour, et j' lui d'mande : « Eh ben! comment ça va-t-il? — Pas mal, pas mal, » qu' i' me dit. J' donne un second tour : « Vous sentez-vous mieux? — Oui, ma bosse s'aplatit à vue d'œil. » Au troisième tour, v'là mon bossu qui se met à crier : « C'est rien, c'est rien, que j' lui dis, un peu de patience. » Je tourne, je tourne, je tourne, et, quand j'ai bien tourné, je regarde... n'y avait plus de bossu; il avait disparu.

LE MAITRE. Voilà un malade singulièrement guéri!

PAILLASSE. Je n' sais pas où il est passé. Si c' n'avait pas été un bossu, j' l'aurais retrouvé; un bien fait... n'est jamais perdu.

LE MAITRE. Aussi, en reconnaissance de ceux dont je te comble journellement, vas-tu me rendre le service d'annoncer à ces messieurs et à ces dames la première et brillante représen-

tation que nous allons donner au spectacle forain des phénomènes vivants.

PAILLASSE. C'est convenu; et vous allez voir comme je vais dégoiser : « Messieurs et dames, à l'instant même, et sans aucune préparation, nous allons avoir l'honneur de vous montrer la jeune et belle Adélina, le phénomène le plus intéressant que ce siècle ait produit en France et dans les pays étrangers, depuis les temps les plus reculés. Cette jeune personne, âgée de onze ans et demi, n'a que trois pieds de hauteur, et pèse deux cent quatre-vingt-dix livres; elle est toutefois bien proportionnée, et d'un physique agréable. Son frère, le jeune et bel Alexandre jouit d'une taille de deux mètres cinquante centimètres, c'est-à-dire de deux pieds au-dessus du niveau des plus grands tambours-majors. Ne croyez pas que ces deux remarquables produits de la nature soient empaillés; non, messieurs, on peut leur adresser la parole : ils parlent plusieurs langues, chantent, jouent du bâton, de la guitare, et possèdent divers autres talents de société. Ils ont été présentés à la famille royale, qui les a accueillis avec les honneurs dus à leur mérite. Le prix des places est à la portée de toutes les bourses : il est de deux sous pour les premières, et d'un sou pour les secondes; etc., etc. »

Les parades perdent à être écrites; elles doivent la meilleure partie de leur gaieté bouffonne à des grimaces, à des gestes, à des contorsions indicibles; et puis le système graphique rend les paroles, mais non l'intonation. Il faudrait des signes analogues aux notes de musique, des signes au moyen desquels on reproduirait tous les sons, un clavecin sur lequel on pourrait jouer une conversation, pour donner une idée des inflexions diverses de la voix des banquistes, sourde, perçante, claire, enrouée, lente, rapide, calme, furieuse, au même instant. Dans leur bouche, la langue française devient prosodique comme le latin : elle a des brèves et des longues, des dactyles et des spondées alternés. La phrase du maître est sentencieuse, savamment construite, correctement articulée; celle du valet est antigrammaticale, triviale, et rendue confuse par de nombreuses abréviations. Le maître est une parodie des Gérontes et des Orgons; Paillasse est un bâtard de la famille des Crispins et des Mascarilles.

Les farces préliminaires des tréteaux sont plus intéressantes que ce qui se passe à l'intérieur des baraques, la broderie est plus riche que l'étoffe, la forme emporte le fond. Ce cirque où la même femme, sous des noms et des costumes différents, fait tous les frais de la voltige, est un spectacle assez maussade. A en juger par les rugissements qui sortent de cette ménagerie, il semblerait qu'elle contient toutes les bêtes de la création ; mais ces bruits effrayants sont produits simplement par un habile joueur de contre-basse, et la collection zoologique se compose en réalité d'un boa engourdi, d'une tortue dans l'esprit-de-vin et d'un crocodile dans un baquet. Nous aimons mieux les figures de cire réunies dans ce grand parallélogramme de planches; c'est le *salon de Curtius* (tous les propriétaires de figures de cire s'appellent Curtius, comme tous les écuyers, Franconi). Une image de gendarme, parfaitement exacte, est campée fièrement sur le seuil, que franchissent une foule de curieux. Suivons-les.

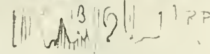
Le propriétaire de l'établissement nous montre, la baguette à la main, tous les souverains de l'Europe attablés autour d'un banquet de carton, aux délices duquel ils semblent assez indifférents. D'autres groupes représentent des sujets historiques ou fabuleux.

« Voici Frédéric II, roi de Prusse, ayant à ses côtés M. de Voltaire, un grand philosophe.

« L'Amour et Psyché, tirés de la mythologie, au moment que Psyché va poignarder l'Amour.

« Henri IV chez la famille Michaud. Observez comme ils sont tous contents et satisfaits. Michaud dit : — A la santé de notre bon roi !





« Scène de mœurs orientales. Le grand sultan entouré de ses odalisques. La femme du pacha de Scutari implore la grâce de son mari condamné à mort. Le sultan lui répond : « Ton époux connaît à l'heure qu'il est l'effet de ma clémence. » En rentrant chez elle, elle apprend que son mari vient d'être étranglé.

« Le corps de Poniatowski retrouvé dans l'Elster. Un grand nombre de généraux contemplent avec douleur le cadavre de l'infortuné Polonais. Remarquez la figure de Poniatowski : ne dirait-on pas qu'il est vivant et animé ?



« Une jolie petite fille qui ne pleure jamais.



« Le tombeau de Napoléon à Sainte Hélène. Le brave grenadier Hubert monte la garde avec vigilance auprès des cendres de son empereur. Cet ami sincère s'étant endormi, l'empereur lui apparaît en songe. La France est derrière lui sous la figure d'une femme éplorée. »

Puis des scènes plus récentes : la bataille de Mazagran, le mariage du duc de Nemours, etc. Les Curtius modernes sont à la piste de tous les événements propres à éveiller la curiosité publique, et vite ils exploitent la circonstance. Avant que le duc de Nemours épousât la princesse de Saxe-Cobourg, il y avait plusieurs jours que les fabricants de figures de cire l'avaient marié en effigie. Sitôt qu'un crime a été commis, ils ornent leur collection du portrait de l'assassin, même avant que celui-ci soit arrêté. Avec de légères modifications dans le



costume et la chevelure, la même tête de femme est tour à tour la belle écaillère assassinée par son amant, la bergère d'Ivry, la régente d'Espagne ou la reine d'Angleterre. Le même buste, avec ou sans moustaches, a servi à représenter Jausion, Castaing, Papavoine, Fieschi et Lacenaire ; *cereus ad vitium flecti*, comme dit Horace.

Au moment où nous sortons du salon de Curtius,



monsieur Adolphe, alcide français et modele de l'Académie royale, énumère les exercices dont il divertira ceux qui lui feront *l'honneur de leur présence*. « Je commencerai par la *colonne en arrière*, suivie de la *colonne de côté*, de la *chaise romaine*, des *poses* mythologiques et académiques. C'est moi, messieurs, dont on peut voir le portrait dans les expositions du Muséum et du Luxembourg. C'est moi qui ai lutté contre le célèbre monsieur Lambert; moi seul enlève, à bras tendu, un poids de cinquante kilogrammes, que je me laisse retomber ensuite sur l'omoplate, c'est-à-dire au milieu des reins ! »

A côté, un tambour, *ancien* sauvage, exécute sur douze caisses, avec *deux baguettes seulement !*... la bataille d'Austerlitz. « On comprend les plaintes des mourants et des blessés, l'exaltation de l'armée, les cris de la victoire, et le tumulte des ennemis en déroute. » Plus loin se montre un véritable sauvage, un roi des Caraïbes, fait prisonnier par un *fameux navigateur français*, dans l'île de Saint-Vincent, et mis aux fers en dépit de l'axiome : *nul n'est esclave en France*. Ce personne mérite d'être vu, car la majorité de ses collègues a été obligée peu à peu de rentrer dans le monde civilisé. Le dernier des Mohicans est garçon marchand de vin ; on rencontre des ex-Groëlandais parmi les savetiers, des ci-devant Hurons dans l'infanterie légère, et des femmes sauvages dans les endroits où elles le sont le moins.

Un rideau se tire en grinçant : le monarque caraïbe paraît brusquement, tenu en laisse par son patron. Le sauvage est demi-nu, d'une coloration terreuse, tatoué d'arabesques en vermillon. On lui présente un pigeon



vivant, dans les entrailles duquel il plonge des dents acérées, et cette agréable nourriture semble lui faire oublier un moment sa captivité. Mais bientôt il reprend son air farouche, trépigne, se débat, et cause une vive perturbation parmi les spectateurs placés aux premières.

Un seul est inaccessible à l'effroi. A son air d'audace et de bonne humeur, à sa tournure dégagée, à ses longs cheveux, à sa barbe en pointe, à la bizarrerie de son accoutrement, il est aisé de le reconnaître pour un artiste parisien attiré dans cette enceinte moins par la curiosité que par le désir de *faire une charge*. Quand le patron demande s'il y a quelqu'un dans la société qui parle caraïbe, l'artiste prononce un *oui* retentissant. Le patron est stupéfait, le sauvage paraît interdit, le public chuchote. « Tiens, ce monsieur parle caraïbe ! — Comment peut-on savoir le caraïbe ? — Où donc l'a-t-il appris ? — Je le sais d'enfance, répond l'artiste ; j'ai vécu longtemps dans le pays des sauvages. » La conversation s'entame : « Nior chamara istoc croc, dit l'artiste. — Ristoc chuifama, réplique le Caraïbe avec aplomb. — Can you speak english ? — Malaboba. — Buogi giorno, signor, come istà lei ? — Pantaloni loustic maritou. » Ils continuent ainsi pendant quelques minutes à échanger des paroles incohérentes, mais le sauvage semble s'impatienter, grince des dents, et menace du poing son interlocuteur. « N'approchez pas, dit à ce dernier le patron, n'approchez pas ; vous l'avez mis en colère ! — Moi ! répondit l'artiste, je lui ai demandé paisiblement des nouvelles de sa famille. » Et, malgré la représentation du patron, il s'avance vers le sauvage. Mais celui-ci, exaspéré, gesticule avec furie, et, en se démenant, frappe au visage le linguiste importun. « Ah ! c'est comme ça que tu le prends ? s'écrie l'artiste : eh bien ! nous allons voir. » Et il se précipite sur le Caraïbe. Une lutte s'engage ; l'intervention du patron, les clameurs des assistants, n'arrêtent point le bras de l'offensé, et le Caraïbe renversé, meurtri, déteint, crie d'une voix suppliante : « Laissez-moi donc ! vous allez m'assommer. » Ces mots sont accueillis par des éclats de rire et des battements de mains. Le vainqueur lâche sa victime ; le pseudo-sauvage s'enfuit dans la coulisse, et le public se retire, en devisant sur cet événement tragi-comique, que de nouvelles scènes lui feront bientôt oublier.

Les théâtres de marionnettes sont nombreux : les uns, propagateurs de la gloire française, habillent leurs musiciens en Arabes avec des burnous de calicot, et nous exhibent la prise de Constantine, *animée par quantité de figures mécaniques;* les autres, émules des manufactures dramatiques du boulevard, font représenter par leurs comédiens de bois *Paul et Virginie* ou les *Amants de l'île de France*, la *Tour de Nesle* ou les *Mœurs au moyen âge*, et le *Tremblement de terre de la Martinique*. Arlequin a été métamorphosé en Buridan, Cassandre a été promu à la dignité de roi de France, et Colombine est devenue Marguerite de Bourgogne. Les petits automates rachètent par un grand déploiement de gestes anguleux l'immobilité de leur visage. Ils s'agitent convulsivement, et déclament par procuration des tirades ampoulées, non exemptes de fautes de français. On croirait voir de véritables acteurs : ils ont de moins le jeu de la physionomie, mais les spectateurs n'y perdent pas.

Où diable le drame va-t-il se nicher? Polichinelle n'est-il pas cent fois plus récréatif, avec sa voix modifiée par la *pratique*, sa gaieté franche, ses allures de tapageur, et les malheureux échantillons de l'espèce féline assoupis aux angles extérieurs de son local ? Des gens qui font d'une pointe d'aiguille le pivot d'une théorie ont présenté ce joyeux et méchant bossu comme un mythe, un symbole, une démonstration scénique de l'éternelle lutte du bien et du mal. Sans chercher à une farce d'aussi graves interprétations, les grands et petits enfants se rassemblent volontiers autour du spectacle portatif de Polichinelle.

La toile se lève : le théâtre ne représente rien du tout. Le héros paraît, armé de son indispensable bâton, dont il frappe les deux chats et la balustrade de la scène. Un second personnage ne tarde pas à venir : c'est le Matamore de l'ancienne comédie, le Châteaufort de *Cyrano de Bergerac*, le Dom Gaspard de Scarron, le Capitan de l'*Illusion comique*. Il a le verbe haut, et parle par saccades.

LE MATAMORE. Bon-jour, Po-li-chinelle.

POLICHINELLE, *donnant un coup de bâton sur le chapeau de Matamore.* Bonjour.

LE MATAMORE. Aie la bon-té, mon ami, de ne pas recommencer.

POLICHINELLE. Oui, oui, oui. (*Il lui donne un second coup de bâton.*)

LE MATAMORE, *avec volubilité.* Sais-tu bien à qui tu as affaire? Je suis le fameux Tranche-Montagne, le grand exterminateur, vainqueur et triom-pha-teur en cent mil-lions de com-bats.

POLICHINELLE. Bah! (*Troisième coup de bâton.*)

LE MATAMORE, *chantant.*

> Tous les mu-*res* de mon pa-lais
> Sont bâ-tis des os des An-glais:
> Tou-tes mes cours en sont pa-vé s
> Des têt' des gé-né-raux d'ar-mée,
> Que j'ai tués dans les com-bats.

POLICHINELLE. En r'niflant, papa. (*Quatrième coup de bâton.*)

LE MATAMORE, *reprenant sa déclamation saccadée.* As-sez de coups de bâton, co-quin! tu fi-ni-rais par me fâcher.

POLICHINELLE. Tiens, en voilà encore!

LE MATAMORE. J'ai pris—la résolution de ne pas—me mettre—en colère; sans ce-la, ver de terre, il y a longtemps—que je t'aurais—exterminé.

POLICHINELLE. Pan! pan! (*Coups de bâton multipliés.*)

LE MATAMORE. Com-ment, traî-tre, tu a-bu-ses de ma com-plaisan-ce.

POLICHINELLE. Pan! pan!

LE MATAMORE. A la garde!

POLICHINELLE Pan! pan!



LE MATAMORE, *pliant la tête sous les coups.* Au vo-leur!... à l'as-sas-sin!... au meur-tre!... je suis mort.

LE COMMISSAIRE. C'est donc toi, polisson, qui se permet d'assassiner les passants?

POLICHINELLE, *effrontément.* Oui, c'est moi!

LE COMMISSAIRE. Eh bien! coquin, tu vas être pendu.

POLICHINELLE. Alors, ce n'est pas moi.

LE COMMISSAIRE. En ce cas, tu ne seras pas pendu.

POLICHINELLE. Alors, c'est moi.

(*Afin de couper court aux dilemmes un soldat apporte la potence. Polichinelle la considère avec étonnement, et demande des explications sur la manière de s'en servir.*

LE SOLDAT. C'est donc la première fois que tu es pendu?

POLICHINELLE. Ma foi, oui.

Polichinelle feint de vouloir placer sa tête dans le nœud coulant; mais, par une adroite maladresse, il a soin de la poser toujours au-dessus ou au-dessous du cercle fatal. Pour mieux lui faire comprendre le jeu de la machine, le soldat se met complaisamment la corde au cou; funeste bonne foi, car le bourreau est pendu par le criminel! Le diable intervient pour châtier tant de forfaits, et emporte Polichinelle après une lutte de quelques instants. La morale est satisfaite, le crime puni, la société vengée, et les spectateurs s'en vont non moins édifiés que réjouis.

Le soir vient; le charivari de la fête atteint son apogée: les verres de couleurs s'allument, les quadrilles se forment sous des tentes pavoisées; les fusées volantes sifflent dans l'air; la fumée des pétards rougit le ciel sombre; les clarinettes enrouées jettent au vent leurs derniers sons.

Plus d'un paillasse, qui n'a pas soupé, rit, le cœur gros et l'estomac vide.

Les banquistes donnent leurs dernières et toujours brillantes représentations. Le lendemain, ils décloueront les baraques, rouleront les tableaux, s'emballeront pêle-mêle avec les ustensiles de leur métier, consulteront l'almanach, et prendront le chemin d'une autre ville.

Une longue file de charrettes oblongues, arches de Noé roulantes, pareilles à des voitures cellulaires, emporteront loin du lieu de la fête les différents microcosmes de bateleurs.

Pauvres banquistes, Dieu vous conduise!



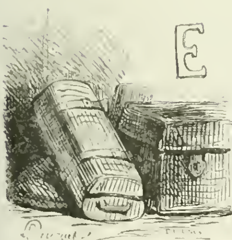


LE TOURISTE

PAR

ROGER DE BEAUVOIR

Diné le 20 à Elbeuf... Toutes les femmes de cette ville sont rousses.
UN TOURISTE ANGLAIS.



En dépit du voyage à jamais mémorable de Gulliver chez le peuple intéressant de Lilliput, et des relations plus ou moins véridiques écrites depuis le capitaine Cook jusqu'au capitaine Marryat, l'imagination timide des géographes ne rêve plus les lointaines découvertes. Ils se sont contentés de tracer le cercle figuratif de l'univers, et, contemplant le globe de la hauteur de leur compas, ils ne cherchent plus à en reculer les limites. A dater de Christophe Colomb, les amiraux de tout pavillon se sont dégoûtés de la gloire; depuis monsieur de Blosseville, les marins se tiennent coi.

Il résulte de ceci que, à défaut d'îles vierges et de baies inconnues à explorer, nous visitons les contrées dont la topographie exacte se trouve consignée dans tous les itinéraires : ce parti est le plus commode et le plus sage. Notre siècle n'invente plus, il s'abstient de nous montrer de nouveaux mondes et de nouvelles mers; mais, il faut le dire à sa louange, c'est un siècle emporté sur la roue de la vapeur, un siècle alerte et curieux de déplacement au dernier point. Il constate au lieu de découvrir, il visite chaque recoin du monde comme un agent de police visite un tiroir. S'il n'est pas encore prouvé que la littérature contemporaine et le théâtre d'aujourd'hui demeurent comme monument, personne au moins ne pourra nier que la migration ne soit en progrès. On voyage, ou plutôt on arrive au fond de la Suède en vingt jours, un capitaliste ruiné s'occupe en ce moment ci d'élever des télégraphes dans le désert. On ne parle encore que des télégraphes, mais un mois après le désert voudra le gaz.

Cette fièvre des voyages n'agite pas encore heureusement à la fois tous les individus d'une même nation : en regard de ces touristes effrénés il y a des gens qui ne bougent pas plus de leur fauteuil que les sénateurs qui se laissèrent égorger dans leur chaise d'ivoire.

Les touristes, on peut l'avancer, composent véritablement une classe distincte, une famille à part au sein de la grande famille.

Cette race forme surtout en France l'une des surfaces les plus divertissantes de la société française.

Le touriste, c'est le mouvement perpétuel si longtemps rêvé par les poursuiveurs d'énigmes, c'est le juif errant avec un habit convenable et ses cinq sous multipliés.

On naît voyageur, on devient touriste. Mille incidents divers vous poussent loin de la patrie : souvent d'abord c'est la patrie elle-même, lorsque son horizon se rembrunit, et que l'émeute y souffle violemment les révolutions; il ne manque pas alors de philosophes qui deviennent touristes.

D'autres se font touristes par sa satiété, par ennui. L'éternel programme de la vie parisienne les décide à chercher d'*autres climats et d'autres cieux*, comme disent les opéras-comiques. Ils étaient la veille en bas de soie à un bal de l'ambassade d'Angleterre, le lendemain ils font leurs malles pour la Perse.

Les subdivisions du terme général (*touriste*) varient dans notre France à l'infini. Nous mentionnerons ici le touriste riche, le touriste pauvre, le touriste ruiné, le touriste politique, le touriste joueur, et le touriste littéraire.

Ce jeune homme, en gants jaunes, ajustant sa lorgnette d'écaille noire au balcon de l'Opéra, et se penchant à mi-corps vers le parterre comme pour y découvrir un être des pays lointains, c'est un touriste.

Il y a deux mois, il applaudissait à Saint-Pétersbourg mademoiselle Taglioni; voyez-le maintenant frapper de sa canne avec frénésie à chaque bond gracieux de mademoiselle Essler. Comment ignorez-vous que l'année précédente il a quitté un soir les Variétés pour s'en aller voir danser les odalisques dans leur patrie véritable? Il est monté quatre fois dans la nacelle aérienne de monsieur Green. Il n'a pas trente ans, et déjà il connait sept à huit pays divers: l'Italie, l'Espagne, l'Afrique, la Chine et l'Asie. Il retourne sous peu de jours à l'ouest des États-Unis; il va vous parler de la cabane du Blanc et du wigwam de l'Indien, des plaines verdoyantes arrosées par l'Arkansas ou la Rivière Rouge. Vous pourrez dans l'entr'acte causer avec lui, Osages, Cricks, Delawares, Pawnies, Comanches et autres tribus. Ne vous avisez pas de le contrarier au sujet des Maures, des Braknos, des Nalous, des Landanas, des Bagos: ce sont là ses castes de prédilection, il a fait route avec elles, il a fumé dans leurs pipes. Il sait ses prairies de l'Ouest tout aussi bien que Cooper le romancier. Voulez-vous aller à Tombouctou, et de là à la Mecque, où vous ferez un pélerinage?... Mais on lève la toile, et mademoiselle Elssler va danser la *Tarentule*...Vous reprendrez la conversation dans l'autre entr'acte.

«Aimez-vous la Grèce? s'écrie de nouveau le touriste, le bazar d'Athènes m'a préoccupé comme savant. Vous ne connaissez point le consul d'Athènes? C'est un homme parfait et qui vous ira. Il m'a fait observer que les tableaux de Polignote décoraient le portique des Stoïciens; à cette heure, et par une singulière vicissitude du sort, les capucins sont devenus habitants de la Lanterne de Démosthène, édifice antique que ne rappelle en rien la lanterne de Saint-Cloud. J'ai beaucoup lu, beaucoup étudié en Grèce. Le Parthénon vu du côté des Propylées est joli. Je ne vous dis rien de la fontaine Castalie à Delphes. Les Grecs sont voleurs généralement, mais il y a des dames grecques admirables! »

Il reprend bientôt:

Je le vois, les antiquités vous flattent peu. Préférez-vous la Chine? je l'ai habitée un an: c'est un pays sur lequel les livres et les imprimés ont menti. Il est faux que l'on y mange perpétuellement le riz avec des bâtonnets pour cuillers; j'en ai trouvé une dans la ville de Canton. J'ai logé deux mois à Pékin, je sais l'enceinte de la ville impériale, j'en ai fait le calcul à deux toises près. Formose, les marchands hong, les iles Lieou, Kieou, le fleuve Jaune, la grande muraille, les marchands d'éventails et ceux de thé, j'ai tout vu. J'ai un exemplaire sur soie du testament de Kia-King, j'ai mangé de la soupe aux nids d'oiseaux chez le mandarin O-mi, mandarin à bouton d'argent, qui fait de très-jolis vers. On n'a jamais ouï parler en Chine de M. Abel de Rémusat, votre Chinois, pas plus que de M. Flourens, notre nouvel académicien! »

Le touriste continuera de la sorte dès le premier instant où il lui sera permis de recommencer. Il vous entrainera à sa suite et sans fatigue à travers l'Italie et la Norvège, la Suisse et la Tartarie, la Hollande et la Sicile; les contrées les plus diverses et les plus opposées, il les fera défiler sous vos yeux à la baguette. Cet homme ressemble à un marchand qui développe devant vous les échantillons de l'univers: choisissez.

Le touriste riche possède ordinairement de deux cent à deux cent cinquante mille livres de rentes. Il fait partie de la classe des touriste *nababs* qui parcourent l'Orient avec une caravane de chameaux et de domestiques. Il voyage en berline, descend au meilleur hôtel, et retient cinq lits pour le moins, qui sont dévolus à sa livrée. Il voyage sans *lionne*, ni dame de ses pensées: c'est un célibataire ennuyé qui craint la goutte. Il a le teint pâle, il aime la musique et recherche la société dans chaque ville; son valet de chambre le rase, le coiffe et l'habille; quand il quitte Paris, il emporte avec lui une partie de son mobilier, ses nécessaires de toilette, ses portraits de femmes, ses diamants; et n'était, en vérité, la tenture de son appartement à son hôtel, il retrouverait sa chambre de la place Vendôme partout. Le touriste riche n'emploie jamais les garçons d'une auberge italienne ou française, il n'use que des siens, qui forment une sorte de milice à part, et deviennent redoutables aux maitres d'hôtel dans tous les lieux où ils passent. Comme il est banquier la plupart du temps, et qu'il possède un clos de vin renommé, sa cave le suit, et il a le plaisir de lire le nom de son cru sur ses bouteilles. Quelquefois il se trouve accaparé dès le premier jour par messieurs du conseil municipal, qui lui demandent comme une grâce de vouloir bien donner son nom à une rue de leur endroit, faveur que le touriste n'accorde qu'après un petit débat de modestie. Les Anglais le fuient comme la peste, parce qu'il est plus riche qu'eux, dont la médiocrité se replie et s'abrite en France. Le journal du pays annonce sa venue avec des fanfares de phrases; mais il repart en poste quand on s'y attendait le moins, il veut voir à Rome le pape et la semaine sainte.

Le touriste riche a quitté, pour voyager, son château de France, la Bourse et le Théâtre-Italien. A Londres, à Rome, à Saint-Pétersbourg, vous le retrouverez amoureux de quelque prima donna qui regarde la loge d'avant-scène, et à laquelle son chasseur apporte un bouquet matin et soir. Ce chasseur est un fort bel homme qui fait le conquérant auprès des femmes de chambre, paye seul les postillons, et met les aubergistes au pas. Il exerce sur le valet de chambre une surintendance cruelle pour celui-ci, mais aussi il répond des roues cassées et du versement en voyage. Il sait par cœur tous les paris de son maître, et ne monte jamais sur un *steamer* sans aller causer quelques minutes avec le nègre qui surveille la vapeur.

Le touriste riche sent le portugal et le cuir de Russie; il fume des cigares Lalleur, — et c'est pour l'ordinaire sur un album à fermoirs dorés qu'il inscrit pour la postérité la plus reculée des fastes comme ceux-ci:

« 16 avril, beau temps; baigné à neuf heures; à dix, déjeuner; à deux heures, je tirerai le pistolet. »

Ou bien:

« Miss L... est adorable; l'applaudir ce soir quand elle chantera; demander l'adresse d'un dentiste, etc., etc. »

Le touriste riche affectionne surtout les eaux de Baden-Baden. Il y tient tour à tour le râteau ou la cravache, il achète toutes les vues de ce délicieux pays, et parle de la *Favorite* à son retour comme d'un palais magique. Il a soixante gilets, autant de bagues, un peu moins d'épingles, et une chaine d'or sur son gilet de velours nacarat. Au premier coup d'archet que nous vaut à Paris le retour des Bouffes, vous le retrouvez fort exactement assis dans sa loge ou dans sa stalle, envoyant à la Grisi un flot de *bravi* et de *brava*.



Il est cependant certains désagréments curieux que le touriste riche éprouve en voyage et auxquels nous devons consacrer ici quelques lignes.

Nous mentionnerons en premier lieu le *nécessaire*.

Ce nécessaire, acheté le plus souvent chez Aucoc, se compose de tous les outils imaginables pour une toilette recherchée; il pèse vingt-cinq livres, il est garni d'or, d'argent, d'émaux incrustés, de velours. Rien de plus superflu que ce nécessaire, vous le savez. C'est une lourde machine qui est loin de valoir, pour l'utilité, les quatre à cinq menus objets de toilette renfermés dans l'unique étui qu'un Anglais met dans sa poche pour le voyage[1]. Ce nécessaire de l'homme riche une fois étalé sur les serviettes blanches de son hôtel, jugez des commérages du maître, de la servante et des valets de l'endroit! Le seul examen de ces pièces fait monter la carte du touriste riche à un taux exagéré. Ajoutez à cela les transes perpétuelles qui l'agitent au sujet de cette vaisselle portative, s'il passe par les détours périlleux de la Sicile ou de la Calabre!

[1] La supériorité du touriste d'Angleterre sur le touriste de France est une chose qui ne fait pas même conteste; mais nous ne devons nous occuper ici que du touriste français.

Le second désagrément que nous devons mentionner consiste dans la *botte vernie*.

Un touriste à la mode prit terre, un soir, dans le petit port de Trouville. Entre autres magnificences qu'il voiturait avec lui, il avait dans sa malle trois paires de bottes. Comme il y avait bal dans l'endroit, il se contenta de dire en se couchant, au valet d'auberge, qu'il voulait pour le lendemain des bottes vernies. Sur l'affirmative du garçon, notre touriste s'endormit; il fut réveillé dès l'aube par les lames tranchantes d'un beau soleil, qui pénétraient à travers les volets dans l'appartement. L'air était divin, la mer chantait, le touriste se leva. Après s'être promené longtemps, il lui vint envie d'aller déjeuner à deux lieues de là; il se résolut à prendre une voiture. On lui enseigne le seul carrossier du pays, il s'achemine vers son atelier, mais, ô stupeur! que voit-il en arrivant? quatre paires de bottes miraculeusement vernies sur une fenêtre, le garçon carrossier en était à la cinquième. Les bottes du touriste passaient par le vernis du charron!

Venons maintenant au touriste pauvre. Celui-là calcule et passe son temps à faire son budget dans chaque étape. C'est un petit homme sec comme de l'amadou, brossé, rangé, épinglé, mais d'une propreté si triste,

qu'on est tenté mille fois de lui demander : « Mon ami, pourquoi voyagez-vous? » Il n'a qu'un sac de nuit, une valise de cuir anglais, une montre et un parapluie. N'espérez pas le tromper, il connaît la liste des hôtels ou des garnis avec leur tarif, il est à l'eau par régime, porte un chapeau gris orné d'un crêpe afin de légitimer un habit noir, et tient assidûment une paire de gants roulés, également noirs, dans sa main droite. Cependant, il n'en arpente pas moins les vallées de la Suisse et les musées d'Italie; il va son petit bonhomme de chemin, et ne s'accorde le café ou la glace qu'aux grandes occasions. Il ne demande jamais si la voiture va vite, mais combien on paye; les suisses et les gardiens de monuments l'ont en horreur; il fait un train du diable pour payer la note de son hôtel, cette note qui ne monte souvent qu'à cent francs pour quinze jours! Le touriste pauvre se couche sans bougie; il achète à peine des allumettes phosphoriques.

Le touriste ruiné a pris pour thème perpétuel de vous entretenir de son luxe et de ses chevaux; il dit : *Ma terre de... que j'ai vendue, mon cheval que j'ai donné, mon chasseur que j'ai mis hors de chez moi.* Il écume au nom de quelque grand industriel en journaux ou en asphaltes qui l'a ruiné; si ce Robert Macaire avait l'audace de se présenter dans le lieu où il passe sa saison d'été, il l'en ferait sortir et reprendre la poste incontinent! Le touriste ruiné affecte de mépriser les équipages à la mode, les femmes et les *lions* qu'il rencontre : « La coupe de leur voiture est pitoyable, ils sont mis à faire soulever le cœur, ce *lion* ressemble à un bottier. » A ceux qui le connaissent moins, le touriste ruiné aime à persuader qu'il fait des économies, ou bien qu'il voyage par ordre de Marjolin. Les débris de son ancien luxe l'ont suivi; il conserve des épingles, des bagues et des chaînes qui, sans être de mode, ont du moins de la valeur. La misanthropie qui le ronge lui fait demander des nouvelles de ses amis de Paris qui *branlent dans le manche*, avec un empressement que rien n'égale; l'annonce d'une faillite ou d'un revers l'épanouit. Il porte des éperons, mais il n'a plus de cheval; sa robe de chambre, dans laquelle il se drape comme un Romain pour prendre le thé, conserve un parfum de grandeur et de fortune. C'est dans cette tunique flottante qu'il rêve le matin aux moyens de se refaire; il n'y a qu'un mariage qui puisse vraiment le sauver!

La mystérieuse allure du touriste politique s'accroît pour l'ordinaire de tous les brouillards du télégraphe et de la diplomatie. Le touriste politique choisit le plus souvent le moment d'une question difficile pour tâter le pouls à l'esprit public dans un pays; il est mince et ficelé comme une dépêche, rogue comme un protocole, d'autres fois soumis et insinuant comme un placet. Ne l'interrogez pas, il ne sait rien, il ne vient ici que pour promener sa femme ou délasser son ennui de célibataire; la nature a tant de charme pour un homme de cabinet! Depuis le congrès de Tœplitz, où le plus infâme des pamphlets a osé travestir sa mission, il a renoncé au monde; si le mois dernier il était à Bade, c'est que Meyerbeer s'y promenait, et qu'il est l'ami de Meyerbeer. Toutefois, et en dépit des négations multipliées du touriste politique, vous ne tardez pas à le voir aller chez tous les Russes sérieux qui tiennent leurs assises politiques dans le pays. Le matin, il vous a parlé, au salon de conversation, avec une veste de chasse et une badine; le soir, vous le retrouvez avec un habit bleu barbeau et une mercerie de décorations à la boutonnière. En public, il affecte de ne lire aucun journal; chez lui, c'est un cabinet de lecture, et il correspond chaque soir régulièrement avec la Gazette d'Augsbourg. La rue des Capucines reçoit de lui des lettres qui peuvent s'appeler véritablement une chronique; il parle toutes les langues, et use des gants jaunes à faire frémir. Il voyage en grand ou en petit, suivant le thermomètre des fonds secrets; il vous dit toujours : « Que se passe-t-il? » ou encore : « Je ne sais rien. » Si l'on parle à table du vin de Johannisberg, le vin du premier diplomate du monde, il feindra la distraction, car il évite jusqu'aux moindres confidences.

C'est un de nos secrétaires
Qui, cousus de petits mystères,
Ne vous parlent qu'incognito.

Ces vers de Gresset dépeignent assez bien le touriste politique. Il arrive cependant qu'il est quelquefois un ministre disgracié, un héros sans portefeuille. Mais alors le triste voyage, si par malheur il n'est pas né philosophe! Le voyez-vous ouvrir avec effroi chaque feuille qui vient de France, interroger chaque visage de nouveau venu! Il demande son rappel aux arbres, aux clochers, aux vagues, il parcourt sans les voir et sans en jouir vingt pays, qui n'ont d'autre charme pour lui que celui de varier à ses yeux le panorama du monde et l'arracher à ses afflictions ministérielles. Le touriste politique emporte d'habitude avec lui plusieurs brochures et un arsenal de cannes à pommes d'or ou de pipes, avec lesquelles il se fait aux eaux de bons amis, des êtres dévoués à sa personne et à sa cause. Il affecte de n'aimer que le bordeaux ou le thé russe. S'il commet l'énorme imprudence d'emmener sa femme avec lui, il ne pourra guère éviter les tracasseries conjugales, mais cette femme aide à sa fortune merveilleusement; c'est par elle qu'il apprend mille secrets, elle fait pour lui la police de son boudoir. La femme du touriste politique est pour l'ordinaire assez belle : c'est une glu perfide tendue par lui aux diplomates et aux hommes d'affaires de toutes les puissances. Le touriste politique est nécessairement un homme sérieux. Il juge constamment moins par analogie que par contraste; il vous dit : « En Angleterre, c'est bien autrement; en Russie, cela n'a pas lieu, etc., etc. » Sa devise favorite est le *nil admirari*. Qu'est-ce qui pourrait, en effet, étonner un homme qui a vu les têtes les mieux organisées de l'Europe?

Place! place! voici le touriste *joueur!* Celui là, pour se faire voir, met le corps à travers la chaise de poste qui le reconduit de Bade à Paris; cette chaise, il l'a gagnée au trente et quarante. C'est un homme d'un âge mûr, le plus souvent aussi sec qu'un parchemin, et maigre comme le râteau du croupier. Il s'inquiète peu, je vous jure, du fameux chapitre de l'Authentique : *de Alearum usu;* de celui du Code : *de Religiosis et sumptibus*, du Digeste au titre : *Interdicimus*, et de toutes les belles choses de saint Cyrille sur les joueurs. Il prise également peu la verdure, les cascades et les vapeurs enchantées du paysage. Ancien habitué de Frascati, il a assisté, à Paris, au dernier jour des jeux et de monsieur Benazet, il a vu le dernier quart d'heure de probité des employés, il a reçu le dernier soupir du creps et de la roulette. Aussi recherché qu'un dandy, ou aussi crotté qu'un watchman, il parcourt depuis ce temps les quatre parties du monde, demandant à chaque pays de faire de lui un Crésus. Ce n'est guère qu'à trois heures de l'après-midi que le touriste joueur ouvre la paupière, il se réveille en s'écriant : *Rouge gagne!* J'en ai vu un qui passait sa vie à étendre un petit tapis vert sur son lit, il battait les cartes et faisait le jeu à qui entrait. Il arrive

souvent que le touriste joue en chemin la calèche qui l'amène aux eaux; d'autres fois il joue jusqu'à sa montre et sa malle. Il joue en voiture, il joue à pied, il joue à cheval, mais c'est surtout à Bade ou à Vienne qu'il aime à jouer. Il trouve en ces lieux bon nombre d'étrangers, il s'informe d'eux au débotté et les cote sur son carnet de joueur. Comme il est assez rare que le touriste joueur n'ait pas subi quelques désagréments dans son pays, il respire à l'aise loin de ses pénates, et poursuit le cours de ses études aléatoires avec plus d'assurance en songeant au privilége de l'incognito. Pour mieux se déguiser, ce touriste-là, qu'on devrait nommer le touriste *floueur*, se fait appeler le comte de Spa aux eaux de Bagnères, et réciproquement le comte de Bagnères aux eaux de Spa. Il se campe dans le meilleur hôtel, court au jeu, ne s'amuse pas à piquer la carte, et jette un billet de mille francs sur le tapis à son arrivée dans la maison de conversation. Deux jours sont à peine écoulés, qu'il sait le nom des Russes, des Anglais, des aventuriers de tous pays qui s'abattent aux eaux comme une nuée de sauterelles. Le touriste joueur ne manque jamais le dîner de table d'hôte, c'est là qu'il ébauche des liaisons pour les jours de malheur, car, si la chance venait à tourner trop désagréablement pour lui, songez un peu à ce qu'il deviendrait dans une ville où les perdants ont toujours tort! En homme prudent, il s'attache donc à faire des dupes, c'est au dessert que sa faconde éblouit. Il a fait des calculs approfondis sur la banque, il prédit la martingale, et dégotera la ferme à volonté. En arrivant au salon, il s'assied nonchalamment devant le tapis, puisant et repuisant dans sa tabatière à portrait, qu'il dit tenir d'un prince régnant de la maison d'Allemagne. Le garçon de l'hôtel le maudit cordialement parce qu'il rentre toujours le dernier, et souvent avec des airs de Beverley qui lui figent le sang au cœur. Avare ou prodigue selon la chance, il se refuse le nécessaire ou se complaît dans des félicités de vingt minutes; la carte de son dîner montera aujourd'hui à quatre francs, demain à un double louis.

Le touriste *littéraire* ne date pas d'aujourd'hui. Pour ne parler que de deux écrivains : de le Pays, sous Louis XIV, et du chevalier de Boufflers, sous Louis XV, ils furent de charmants touristes. Le premier a rédigé un voyage en Angleterre, en Hollande et en Belgique, voyage qui est bien l'un des plus ingénieux et les plus gais qui se puissent lire; le second a crevé un bon nombre de chevaux à courir, avec sa boîte à pastel et son fouet, après des marquises aussi agréables qu'Aline. Le dix-huitième siècle, plus que tous les autres, mit en circulation le touriste littéraire : le premier fut, sans contredit, le prince de Ligne. Mais, en ce beau temps d'esprit et de manchettes, il faut observer que l'on faisait meilleur marché de son génie qu'à présent; un livre de voyages était un recueil de lettres adressées à ses amis. A cette heure, le tourisme littéraire est autre chose; un touriste, quand il *découvre* un pays, songe tout d'abord à se faire payer sa découverte par son libraire : tant pour l'Italie, tant pour l'Afrique, tant pour l'Espagne ou pour la Perse : tous les pays pour lui sont devenus matière à impôt! Armé d'une écritoire à ressort, il écrit, sur le Mont-Cenis ou le Saint-Gothard, deux in-octavo d'impressions. Il part escorté d'un seul domestique, comme lord Byron; ce *fidus Acathes* le suit partout avec des chaussons, dans les musées ou les bibliothèques, pour ne pas salir les parquets; avec des souliers ferrés sur le Mont-Blanc. Le touriste littéraire se fait un point d'être mal mis, il a toujours l'air d'avoir versé la veille dans un précipice. Il emporte avec lui une masse d'albums et de souvenirs, des autographes d'écrivains en vogue, du tabac turc et une merveilleuse quantité de cigares. Il écrit son nom sur tous les registres, et se fait annoncer dans le journal du département. Afin de mentir avec une sorte de vraisemblance, il se montre aux savants du pays (lorsque le pays possède des savants), il fait sonner très-haut le ministère de l'intérieur, et parle des missions littéraires avec un enthousiasme d'initié. Comme on lui montre ordinairement les manuscrits et les cathédrales, il en a bien vite une indigestion; il lui faut des rencontres plus imprévues, le voilà à la recherche des voleurs. Par pitié! un voleur, un simple voleur, pour que je l'incruste dans mes Mémoires! On l'adresse en Italie; mais par malheur il n'existe plus de brigands dans cette contrée, à moins que ce ne soit les ciceroni et les aubergistes. Le touriste littéraire n'en écrit pas moins sur son album :

« A la hauteur de..., et comme le jour tombait, six contadini de mauvaise mine vinrent me demander la bourse ou la vie. Je les reconnus fort bien, car ils portaient tous le costume du second voleur, l'ami du chef, dans *Zampa*. »

Le moment d'une éruption au Vésuve (et il y en a perpétuellement comme on sait) est le plus beau moment de la vie du touriste littéraire.

« Il était minuit, Naples entière sommeillait. J'ai vu la flamme de si près, que ma moustache droite a été brûlée. Je redescends du Vésuve rempli de ses brûlantes émotions. »

Le touriste littéraire est en correspondance avec les premiers journaux de Londres et de Paris. Il ne manque jamais de dédier un livre à Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies, qui en retour lui envoie de fort beaux boutons en turquoise, si ce n'est en diamants; il est comme tous les chanceliers du monde, il parle vingt idiomes et on le bourre de thé dans les soirées. Quand il lit, à la cheminée d'un salon, une page de ses excursions nouvelles, c'est à qui se récriera : jamais il ne lit trop! Eût-on même voyagé avec cet homme, on parcourt un pays neuf en l'écoutant. C'est que le touriste littéraire donne son vernis à chaque endroit, il le poétise, il en fait un nouvel être! Vous pensiez jusqu'ici que Venise était une belle et noble étude, une ville intéressante; erreur! détrompez-vous, c'est *une coquille de noix sur la mer, un perpétuel bain de pieds*. Le même touriste a découvert que lord Byron a composé Don Juan à coups de verres de rhum, et que Goethe n'a jamais porté de nankin. Il vous entretient gravement du bruit que fera son livre. Y a-t-il un recoin qu'il n'ait visité, une pierre qu'il n'ait point vue?

— Et le Pyrée a part aussi
A l'honneur de votre présence?
— Tous les jours, il est mon ami,
C'est une vieille connaissance.

Le touriste littéraire se trompe, hélas! quelquefois aussi cruellement que le magot de La Fontaine. Il lui arrive d'accoupler des noms et des choses impossibles; il croit, par exemple, que « Stenio se promenait à cheval un matin sur la place de Saint-Marc, » quand il est avéré que les chevaux de bronze de Venise sont encore les seuls coursiers que Venise possède et puisse voir; ceux de Byron habitaient, on le sait, la pointe du Lido. Grâce à l'importance que prend chaque jour l'ennui, le touriste littéraire est du reste admis comme contre-poids dans tous les cercles. Il fait des vers aux dames, et donne des pralines au chien; on a peur de son livre futur, on le choie, on le caresse. Les femmes de quarante ans

principalement lui font mille agaceries; elles tremblent de se voir consignées par lui dans son chapitre des *Ruines*. Le touriste littéraire mange et boit au reste comme s'il n'était aucunement dieu ou demi-dieu; il est d'habitude flanqué d'un ami ou d'un séide qui s'amourache de sa gloire et lui déterre un chapitre piquant pour chaque jour.

Cet ami du touriste littéraire demande à être dépeint.

Jeune homme incompris dans sa petite ville, auteur d'un volume de vers inédits, et méprisant son pays natal, il est abhorré de tous les gens de son endroit. L'arrivée du touriste littéraire sera pour lui l'aurore d'une réhabilitation attendue, prévenue par un télégraphe ou une correspondance quelconque, il se tient pensif et les bras croisés devant l'hôtel où doit descendre le *grand homme*, c'est lui qui le premier l'étreint sous la porte cochère et le nomme *mon cher maître*. Il a grand soin d'avoir chez lui toutes ses éditions de Belgique rassemblées sur une tablette : c'est là son trésor, son bagage consolateur, il cite au touriste littéraire le *nobiscum peregrinantur* et *rusticantur* de Cicéron. « Que venez-vous faire ici, bon Dieu ! reprend-il ensuite avec un air sérieux et mélancolique. Vous ignorez, *mon cher maître*, ce que c'est que ce pays, des embûches et des trahisons à chaque pas ! Que je remercie le ciel de n'être point encore parti pour Paris, je vais donc pouvoir vous piloter, vous initier à ce qu'ils appellent des merveilles ! Pour moi, je ne trouve que le café Anglais et l'Opéra de véritablement merveilleux après vous, notre merveille littéraire ! Je ne veux plus vous quitter, je veux être votre guide, nous dînerons ensemble tous les jours. Défiez-vous surtout de messieurs tels ou tels, ils sont ennemis nés de votre talent. Je vous donnerai des notes excellentes, je vous sacrifie tout ce que j'ai pu rassembler ! »

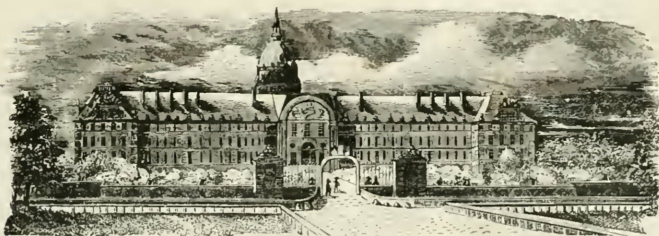
L'ami revient le lendemain muni d'une foule d'opuscules et de notices. Le touriste littéraire est enchanté de trouver ainsi sa besogne toute faite ; il s'inquiète peu de la partialité ou de l'ignorance de ce Pylade improvisé. Le Pylade dîne aux frais de son *cher maître;* il demande pour lui les meilleurs vins, il le gratifie à table des noms les plus pompeux, des éloges les plus extravagants. Lorsque le touriste littéraire s'est couché, après avoir ceint son front de poëte du pacifique bonnet de coton, il est tout à coup réveillé par une musique infernale qui ferait croire à une levée de chaudrons et de pincettes contre un nouveau député. C'est l'aubade obligée que lui impose son ami, il se voit dans la nécessité de paraître en casque à mèche à sa fenêtre, et de faire une allocution poétique à quelques imprimeurs enthousiastes ou pavés.

De retour dans ses foyers, le touriste littéraire ne manque pas d'écrire au moins quatre pages dans son livre ou dans une revue sur cette bizarre ovation. On a dételé sa voiture (notez que la scène se passait à la fenêtre de sa chambre à coucher), on l'a enivré de vin de Champagne et de flots d'harmonie (c'était une flûte et un cornet à piston du petit théâtre de...). *Sic itur ad astra!* Mais il faut bien que le libraire du grand homme croie du moins à sa gloire!

Il me reste à dire un mot du plus mirifique d'entre les touristes, le touriste *qui n'a pas vu*. Le docteur Rumphius prétend que, dans l'extase, le rêve ou l'ivresse, certaines images se gravent si avant dans notre cerveau, qu'elles finissent par y incruster à la longue un monde réel, une sorte d'atlas dont nous pouvons épeler les pages. Le touriste *qui n'a pas vu*, mais qui ne vous entretient pas moins avec assurance de monuments et de contrées qui existent, est la preuve vivante de ce curieux phénomène. Il devine un lac par intuition, une montagne par instinct. Laissez-le faire, et il vous développera le plan de Waterloo ou des Pyramides. *Cela doit être ainsi*, dit le touriste qui n'a pas vu; et il vous cite tel auteur, car, si cet homme n'a pas vu, il a lu prodigieusement. Ce n'est pas qu'on ne l'ait cru bien souvent dans l'Inde ou l'Afrique, mais il était confiné à Passy ou aux Batignolles.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire que chaque touriste importe partout ses habitudes et sa tente ; le mot de touriste implique l'égoïsme proprement dit. Pour un touriste aimable, vingt ennuyeux, c'est la règle. Mais, dans cette lanterne magique qu'on nomme le monde, il existera par bonheur de si admirables vues, que les hommes représentés sur le devant avec le classique manteau de voyage, si laids et si grotesques que le pinceau du badigeonneur les ait faits, disparaissent devant le ravissant aspect des monts et la teinte harmonieuse du paysage.





L'INVALIDE

PAR

A. LORENTZ ET É. DE LA BÉDOLLIERRE



Je montai il y a quelques jours en voiture à trois heures et demie pour aller visiter l'Hôtel des Invalides; j'ignorais que les portes de cet établissement fussent fermées aux curieux à quatre heures précises.

Honteux d'avoir fait inutilement le voyage du Gros-Caillou, j'entrai dans un des cafés de l'Esplanade pour y attendre l'arrivée d'un fiacre qui me reconduisît à mes pénates. J'avais trouvé au premier une petite salle isolée ayant vue sur l'Hôtel; on venait de me servir une limonade gazeuse, quand j'entendis, à travers la cloison de mon cabinet particulier, une conversation qui m'intéressa vivement. Les voix partaient du grand salon, et je ne tardai pas à quitter ma solitude pour aller m'installer indiscrètement auprès de deux ouvriers assis face à face, et ayant devant eux une bouteille de vin et une livraison des *Français*. Ce dernier fait acheva d'exciter ma curiosité, et je prêtai attentivement l'oreille aux paroles suivantes :

« Pourquoi es-tu venu si tard? Je ne peux plus te faire entrer aux Invalides; la consigne est donnée : on ne passe plus. Il n'y a pas à dire : Mon bel ami... Faut y renoncer pour aujourd'hui. C'est dommage; car je peux me vanter que pas un cadet de Paris et de la banlieue ne connaît son Hôtel comme ton serviteur Colopeau. Garçon! une dame-jeanne imbute de vignoble pour *Reims et Sedan*... Ah! ah! ah! ce serin de garçon ne comprend nullement. Allons, vivement! du blanc à un franc.

— Comme tu te lances!

— Non pas, non pas... tu payeras celle-ci; je payerai la subséquente, s'il y a lieu : Trinquons à Nini, à la Nini de mon cœur! Es-tu un bon, toi?

— Oui, je suis un bon.

— Un *chouette*, là, un vrai?

— Certainement.

— Touche là. Je te confie mes projets. Tu sais que ton ami est président de la société lyrique des amis des Trois-Couleurs, chantante et dansante, les dimanches et les lundis, au père Gigot, marchand de vins traiteur, au Grand-Vainqueur, barrière Mont-Parnasse, boulevard extérieur : gaieté, franchise, honneur aux visiteurs, hommage aux dames... Tout ça rédigé par moi... Alors que je suis son plus soigné d'auteur à la société, et que je lui colloque des romances un peu *chicardes*... Eh bien, mon ami, puisque tu es un bon, je vais te confier mes œuvres posthumes avant la fin de mes jours... et que tu auras le droit de les imprimer dans tes moments perdus...

— Oui, mais je ne suis pas compositeur, je ne suis qu'imprimeur.

— Moi, je suis compositeur, et pas du tout imprimeur. Voilà pourquoi je ne fais pas connaître mes *esproductions* lyriques; sans cela, je ferais en ce moment une drôle de niche à la publication des *Français peints par eux-mêmes*, que mon amour national de citoyen et de tambour m'ont dicté de prendre un abonnement... Je te lui en flanquerais de ces types à ton monsieur Curmer, qui ne fait que des types de comme il faut, qui n'ont jamais pu d'exister... Je lui ferais le soulard, le braillard, l'argotier, le décrotteur, l'équarrisseur, le tripier, le récureur d'égouts, le Limousin, ou l'étudiant de la Grève, le limonadier à deux liards le verre, le marchand de pommes de terre frites dans l'eau, la Compagnie hollandaise avec son bouillon de vieux os, l'allumeur de réverbères, le jeune premier des Funambules, le ténor de Lazari, le traître de madame Saqui, la

souricière de la Halle, le mouchard, le forçat libéré, le filou *imperméable*, le carottier, le tambour, l'invalide... et puis une masse d'autres, quoi!... Mais c'est ça des types, et des *rupins*... C'est pas comme l'étudiant en droit. V'là-t-y pas... c'est-y malin l'étudiant en droit! Ça demeure faubourg Saint-Germain, voilà! .. La grisette, c'est connu comme *chou blanc*. Qu'ils y viennent donc un peu ces malins-là, Henri Monnier, J. Janin, Gavarni!... Oh donc! je vas vous tambouriner le cuir un petit peu, moi fanfan La Blague, le roi, le triomphateur des chanteurs et des *gobichoneurs*... Si je le connaissais seulement de le voir, ton Curmer, j'irais le lui donner tout cela, moi; et je lui dirais : Voilà... je ne vous demande rien... Je fais la réputation de votre livre; c'est bien .. Je vous oblige; vous m'avez de la reconnaissance : descendons prendre une bouteille, payez... et quand vous en voudrez de l'écriture, venez me trouver... D'ailleurs, tu vas juger de la façon dont je suis susceptible de te faire le portrait écrit du premier venu... Et je te vas faire voir l'invalide, que je t'avais apporté exprès pour te lire après notre visite, et rédigé par ton serviteur Colopeau, peintre en bâtiments de son état et lyrique dans ses loisirs. Voilà. Fais monter une bouteille, et je te promène sans nous déranger par tous les Invalides, que tu as venu trop tard pour les visiter... Holà! garçon, du même! »

La bouteille venue, le peintre en avala une rasade, se passa et repassa la langue sur les gencives, fit diamant sur l'ongle, s'essuya les lèvres, et entra corps et âme dans le rôle d'orateur. L'auditeur était haletant d'amitié, de joie et d'intérêt.

« D'abord, sais-tu de quand que les Invalides sont inventés? Non... tu ne le sais pas... Eh bien! c'est d'après les Enfants-Trouvés, deux *chouettes* inventions qui sont *contemporaires*... Et l'on peut dire *métaphosphoriquement* que le grand Louis XIV est le saint Vincent de Paul des vieux troubadours de l'armée française; holà, et d'un!... Pourtant qu'il faut être juste, et que Henri IV (qui n'était pas manchot) en a eu la première idée; et de deux!... Et je connais un peu tout ce que je dis. . je suis le fils d'une jambe de bois... Dans ce temps, Louis XIV dit à un nommé *Libéral Bruant*, un *architèque* : « Tu vas me faire un plan soigné et bien entendu, pour faire demeurer tous les estropiés militaires de mon armée... Mais je veux quelque chose de bien! je ne regarderai pas à quelques pièces de cent sous de plus ou de moins : tu sais que je ne suis pas un vieux ladre. — Connu... » lui répond l'*architèque;* et de suite il lui flanque c'te maison que tu vois là par la fenêtre... *Pige*-moi ça; regarde-moi un peu ce *chique* que ça a... On en fait plus des bâtiments comme ça; le moule est cassé!...

« Après, Louis XIV dit à un autre arrangeur de pierres : « Tu vas avoir l'amitié de me faire une église avec un dôme tout en or. — Bon, que répond le nommé Mansard, je vas vous exécuter une métropole un peu *tapée dans le nœud*. » Et voilà ce chef-d'œuvre que tu peux le voir encore par cette fenêtre... Alors tous les *esculpteurs* et les peintres en bâtiments et autres du temps sont venus y faire un ouvrage d'enragé... Après cela, le conquérant d'amour et de gloire, Louis XIV, roi de France et de Navarre, fit un testament, au moment de passer l'arme à gauche... Attends... attends... que je m'en rappelle de ces paroles mémorables... que je les ai apprises étant jeune à l'école des Invalides... où que j'ai été tambour. Ah! voilà... « Outre les différents établissements que nous avons faits durant la longueur de notre règne, il ne c'en s'est pas de plus utile à l'État que l'Esplanade des Invalides. Il est bien juste que les soldats qui sont tués à la guerre aient la récompense de leurs longs services afin qu'ils soient hors d'état de travailler et de gagner leur vie... Les caporaux et les sous-officiers y trouvent une table un peu *flambarde*... Et nous prions un peu le Dauphin d'observer qu'il faut avoir soin de l'établissement ainsi que nos successeurs. Nous sommes persuadé d'avance qu'ils seront enchantés de nous être agréables[1]... »

« Plus tard régna le Louis XV, surnommé le Bien-Aimé, un petit-fils de Louis XIV, un grand feignant qui dépensait toute l'argent du pauvre peuple avec des drôlesses excessivement saint-simoniennes. Ce grand escogriffe se fichait pas mal des extrêmes paroles de son grand-papa. Il oublia les services de ses vieux braves pour récompenser les services de ses *ouris*... Mais, que tôt ou tard le crime est bien puni, Pierroux, vois-tu. . Et la Révolution est venue détruire Louis XVI, pour la peine que son précédent s'était conduit comme un habitant de la mer, que la politesse m'évite de nommer... Enfin, mon ami, ce grand *noceur* de Louis XV avait eu la vilainie de faire badigeonner en jaune le dôme tout éblouissant que tu as là sous tes simples yeux .. A c't'époque-là la maison était tenue comme quatre sous... Heureusement la 93 est arrivée!... Mais on était trop occupé dans ce moment-là pour penser aux Invalides... Il se démolissait plus d'hommes à la frontière et à l'étranger que je n'ai de cheveux sur la tête... A cause de quoi que le père l'Empereur sortit de son consulat pour entrer dans l'*impérialisation*. Alors le grand petit homme rendit aux Invalides son éclat créatif... Il a fait redorer le dôme, et puis (ça c'était son état) il a fait cribler l'église des drapeaux pris à l'ennemi par la valeur de son Ex... et en même temps il envoya au bâtiment de l'esplanade le trop-plein de la chaudière de la colonne Vendôme... Bon, voilà les Invalides un peu militairement et sanitairement installés... Le plat d'argent circule dans l'hôpital comme sur la table de Napoléon lui-même... Les cuisines ont des batteries chargées à mitraille, qui vomissent tous les jours un tas de projectiles légumineux, *viandineux*, farineux, savoureux, etc., etc., et une multitude de douceurs... L'invalide peut, en vivant avec sa moitié, se consoler de celle de son corps qu'il a perdue... On met les enfants en pension aux frais du gouvernement.... et tout va pour le mieux, à la condition que l'on monte sa garde chacun son tour, et que l'on aime et respecte son commandant de place, qui est tant soit peu maréchal de France... Et puis tous les agréments possibles, jeu de quilles, jeu de boules, jeu de Siam, jeu de tonneau, tous les jeux, quoi? Et de plus, une soignée bibliothèque, et dedans le portrait de Napoléon Bonaparte... que ça me rappelle une chose qu'elle m'a fait joliment pleurer... T'aurais vu ça que t'aurais pleuré aussi. En v'là des hommes, et des vrais ceux-là!

[1] Nous croyons devoir rétablir le véritable texte du testament, légèrement altéré par notre ami Colopeau.

« Entre les différents établissements que nous avons faits pendant le cours de notre règne, il n'y en a point qui soit plus utile à l'État que celui de l'Hôtel royal des Invalides. Il est bien juste que les soldats qui, par les blessures qu'ils ont reçues à la guerre, ou par leurs longs services et leur âge, sont hors d'état de travailler et de gagner leur vie, aient une subsistance assurée pour le reste de leurs jours. Plusieurs officiers qui sont dénués des biens de la fortune y trouvent aussi une retraite honorable. Toutes sortes de motifs doivent engager le Dauphin et tous nos successeurs à soutenir cet établissement et à lui accorder une protection particulière. Nous les y exhortons autant qu'il est en notre pouvoir. »

C'est ça des dévoués et des dans qui on peut se fier... Un vieux là, un vieux bon, un vieux vieux, un vénérable, des cheveux blancs, presque plus... pas de souffle, les yeux en l'air pour regarder le ciel où y doit être... A peine s'y peut parler... On s'empresse, on fait silence... y va mourir... Mais avant y veut un bonheur, ce pauvre soldat, y veut voir son empereur... C'est pas commode, il est à Sainte-Hélène... C'est loin, et c'est expressément défendu d'y aller... D'ailleurs l'vieux n'a pas le temps, y va passer tout à l'heure... Oh! là, c'est lui qu'a l'idée... lui qu'est malade... les bien portants ne pensent à rien... « Devant le portrait de mon Empereur... » On le porte... ah! ça me fend le cœur, quoi: ce pauvre brave homme... y sourit... y pleure... y suffoque... tout le monde gémit... Il est un peu plus tranquille, ses yeux sont séchés... y n'y avait plus ni larmes ni huile dans la lampe... Eteint! Dieu de Dieu, j'en pleure encore et toi aussi... Allons, trinquons à sa mémoire... A la santé des amis fidèles... Ah! ça me remet... J'aime décidément mieux arroser mon estomac que mes joues... (Et il s'essuya l'œil.) Encore un petit coup... La bouteille est à sec... Garçon, du même!... »

L'ouvrier tira de sa poche des petits bonshommes dessinés sur carton, et découpés; alors je m'avançai et demandai au peintre vitrier la permission de me mêler à sa conversation, en lui expliquant le but de ma présence dans le quartier du Gros-Caillou. Il parut flatté de l'empressement que je portais à être son auditeur, et il commença ainsi :

La valeur n'attend pas le nombre des années...
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux...
Le premier qui fut roi fut un soldat heureux...
A vaincre sans péril on triomphe sans gloire...

« *La valeur*, etc... Voilà quelque chose qui est un peu vrai de par rapport à ces vieux *bibards* d'invalides qu'il a bien fallu qu'il n'ait pas d'attendu le nombre des années pour venir glorieusement être chauffés, nourris, logés aux frais du gouvernement.

« *Qui sert*, etc... Qu'il n'a pas de besoin d'aïeux que celle-ci de *verse* est encore fort juste... On n'a pas besoin d'aïeux pour être invalide... On est assez âgé pour être son aïeul à soi-même...

« *Le premier qui*... Ceci est de plus en plus juste, car on voit parfaitement que les invalides ne sont pas rois des Français. Ce qui s'explique aisément par la chose que le premier roi a été un premier soldat, mais que depuis ce temps y ayant eu pas mal de soldats et très-peu de rois, il n'est pas étonnant que l'invalide ne soit pas roi de *France*. Ce qui ne prive pourtant pas l'invalide d'avoir été un soldat parfaitement *heureux* et d'avoir cuit dans son jus sous le beau soleil de l'Égypte, pour après venir s'affraichir, dans la Russie, d'une foule de glaces mieux faites, mais moins bonnes qu'au café des Aveugles...

« *A vaincre*, etc... Voilà ce qui fait que nos vieux éclopés, *torgnolés*, *esquintés*, échignés de grognards, se sont couverts et se recouvreront perpétuellement de gloire sur toute la ligne, car leur triomphe a toujours été accompagné de grands périls Et là-dessus... j'estime et j'honore le celui que je ne connais pas, mais qui est un peu *mousseux* dans sa façon de penser les *verses* à l'égard du militaire... et que moi aussi j'en ferai des *verses* sur le militaire, que la première sera sur l'invalide, mais que il faut le connaître comme je le connais pour lui en parler... » Alors, je le priai de commencer... Il calma un peu son enthousiasme, reprit haleine, et me fit voir ses bonshommes.



— « Voilà, monsieur, ce qui vous représente un petit garçon qui a un tambour que il le tambourine... Il a une uniforme qui est celle des *lapins* des invalides.... C'est les enfants des estropiés de l'endroit qui font partie du petit état-major de l'Hôtel... Je vous en parle savamment, puisque j'ai un peu roulé la diane dans le bâtiment de Louis XIV.



— « Ce que vous voyez après, les jambes crochues et le dos rond, un uniforme et un bonnet de coton, c'est le caporal d'inspection qui se rend à ses fonctions.

— « Quel est de ce remue-ménage? quel est de ce tapage? Ah! c'est l'heure du déjeuner... *Méli-méla* général des vieilles machines humaines qui marchent aussi bravement à la table qu'autrefois elles marchaient au feu...



— « Qu'est-ce que je vois là-bas, dans une brouette à perfection? Ah! c'est un glorieux de l'Ex...! qui a perdu les deux jambes et les deux bras. Il jouit parfaitement de son tronçon... Qu'apercevois-je à ses côtés? Une jolie petite demoiselle qu'elle a l'œil doux comme un velours et les manières d'une perruche... Ah! elle le vient de le faire boire, le tronçon... Y a des *canean-nants* qui disent que c'est sa fille. C'est vrai, enfoncée l autre de l'ancienne qui nourrissait de son sein son papa comme un moutard. Notre petite invalide est bien plus

forte, elle nourrit son papa de vin, son innocence ne lui permettant pas de l'allaiter....

— « Que revois-je, grand Dieu! qu'*apercererois-je*.... le triomphe de la chirurgie... l'invalide à la tête d'argent! c'est le fameux grenadier qui venait d'avoir la tête emportée par un boulet de canon, au moment où il remerciait son empereur qui lui donnait la croix de la Légion d'honneur, pour un trait de courage et de valeur.



On a fait une quête en sa faveur au bénéfice des Polonais, et voilà pourquoi que ses moyens lui permettent de se caler sur les épaules une tête d'argent si horriblement chère.

— « Qu'est-ce qu'il a donc celui-ci qui court comme un *ahuri* de Chaillot... Où allez-vous, monsieur l'abbé, vous allez vous casser le nez... Quelle bêtise! ce guerrier n'en a plus de nez.... Il vient se cacher dans sa chambre pour se dérober à l'inspection (prétexte de maladie). Il tremble pour les informations à l'égard de son nez, il vient de le mettre au Mont-de-Piété.



— « Ah! mon Dieu! séparez-les, séparez-les.... ils se sont battus à mort... ils viennent de se disputer, ils ont raison tous les deux... C'est celui qui n'a pas de bras qu'a donné un soufflet à l'autre qui n'a pas de jambes, parce que celui-ci y avait donné un grand coup de botte dans un des endroits du premier invalide qui n'était pas en argent...



— « Ah! voici la sentinelle qui a une lance à la main... Non pas! non pas!... la lance est tenue par un crochet de fer qui lui tient lieu de toutes les phalanges de l'humanité...

— « Attention! un nouveau tableau : en voici quoique sans bras qui ne sont pas manchots pour ce qui est de se bourrer la pipe à eux-mêmes. Y a un bras qui tient le briquet, et l'autre du voisin qui tient la pierre...



— « Ah! en voici un qui est bien embarrassé; il pêchait à la ligne au bord de l'eau, et il avait retiré ses jambes de bois qui s'en vont sur la rivière comme de jolis petits bateaux. Heureusement voici un camarade qui vient de laver son mouchoir à tabac sans en perdre...



et qui rattrape les jambes de son ami avec sa canne, d'autant plus aisément qu'il s'était établi blanchisseuse dans une vieille toue à écorcher...

— « Par où donc que vont ceux-là, avec leurs manchettes d'écrivains publics.... pour pas se salir?.... comme y sont en bon ordre! Ah! y vont tirer les beaux canons qui sont dessus les bords des fossés de l'Hôtel... C'est fête... fête militaire. Si vous saviez comme y sont joyeux d'entendre les bruits de cette canonnade! On voit sur leur physionomie les souvenirs belliqueux des tremblements de l'Empire... Derrière les *calonniers*, il y a d'autres invalides qui font tout plein de ronds sur le sable avec leur canne...

— « On a fini de tirer le canon... On fait la fine partie de boules et de quilles. . Ah! mon Dieu, de Dieu!



de Dieu!... en v'là un sur l'dos... tiens, y rit comme un



bossu... quoi qu'y dit?... C'est la boule qui s'est trompée de quilles... ah! ah! ah!... y rit toujours...

— « Allons, en v'là encore un sans bras qu'a la manie de se les croiser sur la poitrine pour ressembler à son empereur.



— « La nuit, en v'là un qui va se coucher... Il met sur son nez une chenue paire de lunettes à un seul verre... Ah! il relit les Moniteurs de la Grande Armée. Il paraît qu'il aurait une superbe envie de dormir; il bâille et se détire les bras et les jambes comme si qu'il en avait.... Il pose la tête de dessus son traversin.... Tiens, il oublie d'éteindre sa lumière... Qu'est-ce qu'il fait là, il se gratte le nez... Non, y retire ses lunettes. Oh! en v'là *une soignée!...* il vient de mettre son nez sur la chandelle.... Un éteignoir d'argent: plus que ça de genre!... V'là qui dort!... Bonsoir...

— « Et celui-là, où qui va donc? Ah! il est aveugle et y marche comme un éclairé. Ce que c'est que l'habitude! y régale les camarades... Il est donc plus riche qu'eux... Eh! oui, puisqu'il n'a pas besoin de sa ration de chandelles, il la fond en petits verres...

— « De quoi, de quoi! qu'est-ce que c'est? où qui va avec son briquet ce manchot-là? Tiens, y sort de l'Hôtel... Ah! il est de garde au coin du feu dans une guérite de parterre... En v'là pour sa nuit dans les démolitions: y s'y connaît un peu à cet état-là, lui qu'a été démoli toute sa vie... Tiens, y vient de rencontrer un autre manchot, son intime, son bras droit... qui lui est toujours d'un fameux conseil pour la consomption de l'omelette... mais les conseilleurs sont pas les *peillieurs...* Y s'disent adieu, qué chance! A eux deux y z'ont juste ce qui leur faut de bras pour se serrer la main... Où qui

va, celui-ci ? Ah ! y va inspecter l'impôt des sous du pont de l'Université...



— « Ah ! v'là le père la Joie : y joue à la marelle avec des moutards, il est à cloche-pied, sa jambe de bois sous la moitié du bras qui lui reste...



« En v'là, j'espère, des soignés d'abîmés, qui ne sont pas si feignants que des tout entiers !... Honneur au courage malheureux, respect aux braves... J'vas battre aux champs pour les vieux restes de l'armée française. Oh ! là, N I ni, c'est fini. Passe-moi ma recette, une goutte et une croûte... Salut la société !... Merci du pourboire... »

Les images et les explications de Colopeau lui valurent les chaleureux applaudissements de son compagnon, et j'y joignis volontiers les miens. Cet échantillon populaire de style descriptif m'avait vivement intéressé, et avait redoublé le désir que j'éprouvais de voir de près les invalides et leur demeure. Mais des circonstances imprévues m'ayant éloigné de Paris peu de jours après, j'adressai à mon ami E. de la Bédollierre un compte rendu de ma promenade, en lui recommandant de me communiquer les détails qu'il pourrait réunir sur l'objet qui m'occupait; il me répondit en ces termes :

Mon cher Lorentz,

J'ai visité plusieurs fois l'hôtel dont vous n'avez pu franchir le seuil, et je vous envoie le résultat de mes investigations. Que ne puis-je, en vous le présentant, emprunter à votre peintre en bâtiments sa verve et sa gaîté ! Mais, comme tous les artistes ne voient et ne reproduisent pas la nature sous les mêmes couleurs, tous les observateurs n'envisagent pas les objets d'une manière identique. En saisissant le côté plaisant du sujet, vous ne m'avez guère laissé que le rôle d'Héraclite ; c'est triste.

Vous connaissez l'extérieur de l'Hôtel des Invalides, et il est inutile de vous le décrire. Vous avez été frappé sans doute de la majesté de cet édifice, qui renferme une population égale à celle de la majorité de nos petites villes. Ce n'est qu'en le parcourant en tous sens, en errant de cours en cours et de jardins en jardins, en montant d'étages en étages, qu'on peut se former une idée exacte de ce bâtiment colossal. Il ressemble aux palais créés par le pinceau de Martin, et dont les profils immenses se perdent dans un immense horizon.

Les nombreux visiteurs des Invalides n'emportent de leur excursion que des notions vagues et confuses. Un guide les reçoit à la grille ; après avoir admiré sur le bord des fossés les pièces de canon conquises par nos armées, ils entrent dans la cour royale, grand carré environné de deux étages de galeries. Ils sont introduits dans les cuisines, où on leur montre des marmites géantes, dont les deux principales contiennent chacune six cents kilogrammes de bœuf. Puis ils examinent l'église avec sa nef étriquée, son dôme imité de celui de Saint-Pierre de Rome, et surtout ses voûtes frangées de drapeaux enlevés à toutes les nations. En sortant, ils n'ont rien vu. Ils connaissent le corps et non l'âme qui le vivifie ; ils ont parcouru la maison, sans être au fait des mœurs et usages des locataires ; on leur a montré une carapace, en leur disant : « Ceci est une tortue. »

J'ai procédé autrement : est-ce avec succès ? vous en jugerez. L'on m'avait adressé à M. Teller, vénérable invalide de quatre-vingt-un ans, dont Henri Monnier a si fidèlement reproduit les traits. En arrivant dans la cour de l'Hôtel, je vis se découper sur le mur un vieillard courbé, assez semblable de loin à une virgule peinte en bleu sur une enseigne. Je l'abordai, le chapeau à la main, et lui demandai s'il connaissait M. Teller.

« Plait-il, monsieur ?

— Monsieur Teller, ex-trompette-major du régiment des dragons Dauphin.

— Je ne vous entends pas, monsieur. »

Je répétai ma phrase en grossissant ma voix.

« Je ne vous entends pas, monsieur. »

En effet, je m'étais adressé à un interlocuteur incapable de me répondre. Une blessure l'avait privé de ce sens dont certains orateurs nous font si cruellement expier la possession. Il m'expliqua comment, depuis la bataille de Friedland, il avait l'oreille *un peu dure*, façon euphémique d'établir qu'il était parfaitement sourd. Je m'éloignai donc, et pénétrai dans un labyrinthe de corridors, remarquant chemin faisant que tous portaient des noms de villes, et lisant sur des murs en lettres majuscules : CORRIDOR DU HAVRE, CORRIDOR DE PERPIGNAN, CORRIDOR DE HONFLEUR, etc. Sans chercher à me rendre compte de ces dénominations géographiques, je poursuivis ma course aventureuse, et parvins à un chauffoir où j'entrai sans façon. Le lieu était sombre, l'atmosphère chaude, l'air peu embaumé. Au bruit qui se faisait, je compris qu'on parlait bataille et qu'on visait à l'onomatopée. Je m'approchai d'une table, autour de laquelle plusieurs invalides jouaient aux dominos.

« Monsieur, dis-je à l'un des joueurs, pourriez-vous m'indiquer M. Teller, ex-trompette-major du régiment des dragons Dauphin ?

— « Plait-il, monsieur ? »

Je réitérai ma question, et cette fois je fus entendu.

« Je ne le connais pas, monsieur. Il faut vous adresser au bureau du mouvement.

— Auriez-vous la bonté de m'y conduire ? »

Le joueur de dominos leva vers moi la tête avec surprise ; il était aveugle. J'étais au milieu d'aveugles qui,

remplaçant par le toucher l'organe absent, faisaient des parties de dominos, et même de cartes, avec une inconcevable dextérité.

Je me retirai à la hâte, passai la journée à chercher mon futur *cicerone*, et le découvris enfin. Je lui exposai le motif de ma visite, et, comme je ne me pique nullement de manières aristocratiques, je lui proposai de faire connaissance le verre à la main. Nous allâmes à la cantine, espèce de boutique de marchand de vin à laquelle on ne pouvait reprocher d'être mal décorée, car elle ne l'était pas du tout. Je demandai des gâteaux et du chablis, j'allumai ma pipe, et, avisant dans un coin un escabeau, je m'assis avant d'entamer la conversation.

« Monsieur, me dit civilement le cantinier, il est permis de fumer, mais vous ne pouvez vous asseoir ; c'est la consigne. Emportez du vin dans votre chambre ou au chauffoir, si vous le voulez, mais il est défendu de s'asseoir à la cantine. »

Fâcheux contre-temps ! être obligé de boire et de causer debout ! la position n'était pas tenable, et je remis l'entretien à un autre jour. Je revins le lendemain à midi. La garde montante défilait dans la cour, sous les yeux d'un adjudant-major. Il y avait là une centaine d'amputés à figure martiale, qu'on semblait avoir choisis parmi les plus mutilés. La plupart étaient dans l'impossibilité absolue d'obéir au commandement d'*arme-bras* ou de *partir du pied gauche* ou du *pied droit*, et le *tapin* qui tambourinait en tête de l'escouade était seul intact et complet.



Au milieu du groupe se trouvait celui que je cherchais.

J'allai le prendre au corps de garde. « Impossible, me dit-il, de vous parler aujourd'hui, mais j'ai songé à vous, et cette note contient tous les renseignements que vous désirez. »

Sur ce, il me glissa dans la main un papier que je me hâtai de déplier.

Il portait :

RELEVÉ DES SERVICES ET CAMPAGNES DE JEAN-CHRISTOPHE TELLER, NÉ A STRASBOURG EN JUIN 1758.

Entré au service en 1777, au régiment de Dauphin (dragons) actuellement 7e.

A fait les campagnes de 1792 à l'armée du Nord, sous La Fayette ; celle de Champagne, sous Dumouriez. Il était à Valmy, à Fleurus, à Maëstricht, etc., etc., etc.

A reçu, sous Vérone, dans le cou, une balle qui est restée, et un coup de sabre sur la tête, près Maubeuge.

A été retraité en 1815.

Le digne homme ! en ayant l'idée que ses exploits étaient l'unique objet de mes perquisitions, il m'avait révélé un trait distinctif du caractère de l'invalide ; mais cette note était peu instructive relativement aux invalides en général. Je fus donc contraint à de nouvelles courses, à de nouveaux interrogatoires, à de nouvelles séances dans les chauffoirs et aux cantines, j'allai de table en table dans les réfectoires, de lit en lit dans l'infirmerie, et finis par recueillir les documents suivants, qui ne valent peut-être pas la peine qu'ils m'ont coûtée.

La condition première d'admission aux Invalides est une retraite accordée comme indemnité : 1° de la perte d'un ou de deux membres ; 2° de blessures graves équivalant à la perte d'un ou de deux membres ; 3° de soixante ans d'âge et de trente ans de service. Le pensionné échange sa modique annuité contre un asile dans l'Hôtel ; les plus maltraités sont les plus admissibles, les plus infortunés sont les plus heureux. Eussiez-vous vingt blessures, si elles ne présentent pas le degré de gravité requis, vous êtes exclu sans pitié. Vous étalez inutilement vos vingt cicatrices ; c'est beaucoup trop, mais ce n'est pas assez.

Les soldats invalides habitant l'Hôtel sont au nombre de trois mille répartis en quatorze divisions, soldats de tous les corps, de tous les régiments, assemblage d'éléments hétérogènes unis par une communauté de vieillesse et d'infirmités. Chaque bataille a ses représentants. L'un a perdu le bras à Aboukir, l'autre a eu l'épaule entamée à Hanau par un hussard bavarois. Celui-ci a laissé un œil en Autriche, et une jambe en Espagne ; celui-là est demeuré sanglant et mutilé sur le champ de bataille d'Iéna. Ce mulâtre au teint jaune était de la compagnie des guides du général Moreau. Cet Arabe à face basanée, partisan semi-volontaire des nouveaux maîtres de l'Algérie, a contribué à la prise de Constantine. Tous ces braves gens sont autant de feuillets vivants de notre histoire nationale, autant de médailles humaines où sont gravés nos triomphes, ce sont les *victoires et conquêtes* en chair et en os.

Tous les gouvernements ont fourni leur contingent d'invalides. De là, plusieurs physionomies distinctes, aussi tranchées que les systèmes politiques dont elles sont une incarnation partielle. Un rien vous les signalera, un coup d'œil, un geste, un détail de costume, une parole, un refrain surtout. Chez les Français, peuple chanteur, la chanson est la pierre de touche des caractères. On peut juger des hommes par les couplets qu'ils

affectionnent, et les invalides ne font pas exception à la régle. Ainsi vous reconnaîtrez dans :

Les dragons Dauphin
Aiment le bon vin
Et la compagnie (*bis*);
Ils donnent le matin
A ce jus si divin,
Et la nuit à Sylvie.

l'invalide de Louis XVI;
dans :

Plutôt la mort que l'esclavage,
C'est la devise des Français.

l'invalide de la République;
dans :

Ah! qu'on est fier d'être Français,
Quand on regarde la colonne!

le grognard de la vieille garde.

Procédons par ordre chronologique dans la peinture de ces trois personnages.



L'invalide de Louis XVI a fait la guerre de Hanovre, avant 1783; mais, depuis cette époque, il a servi la Convention, le Consulat, l'Empire, la Restauration, avec la même indifférence et la même fidélité passive. Tant de révolutions se sont succédé sous ses yeux, qu'il n'a plus de foi qu'en lui-même; cette croyance est celle de bien d'autres. On assure qu'un noble sang coule dans ses veines; car il est convenu que le même sang ne coule pas dans les veines de tous les hommes. C'est, dit-on, son père, grand seigneur jouissant d'un revenu de cent mille livres, qui a daigné lui laisser une rente de six cent cinquante francs soixante-quinze centimes. Quoi qu'il en soit, il a tous les défauts et toutes les qualités d'un gentilhomme. Il est poli avec prétention, galant avec afféterie, coquet avec recherche. Il montre une mansuétude qui n'est point de la bonté, une bonté qui n'est point de la bienveillance. Son embonpoint et sa fraîcheur d'octogénaire témoignent des bons effets de la cuisine de l'Hôtel, à laquelle sa gastronomie ajoute, de temps à autre, une truite, un homard ou des truffes. Il s'est longtemps enorgueilli d'une croix de Saint-Louis, dont Louis XVIII l'avait décoré; mais, depuis 1830, il met à la dissimuler autant de soin qu'il en mettait jadis à la faire voir.

Sans lui tenir compte de cette renonciation volontaire, le troupier de la République lui adapte l'épithète d'aristocrate. Celui-ci assistait au siége de Bréda, et faisait partie du détachement de cavalerie qui, en l'an III, s'empara de la flotte hollandaise retenue dans le Texel par les glaces. Il a été réformé dès 1804, mais sa dernière blessure date de 1814; il l'a reçue au siége de Paris. Il a horreur des prêtres, et ne voit pas sa sœur, sa seule parente, gouvernante à la Visitation, parce que, dit-il, elle est *de la calotte*. Son puritanisme n'a jamais pu s'accoutumer à accoler au nom des rues la qualification de saints; il dit la rue Dominique, le faubourg Honoré, et même la rue Roch, ce qui n'est guère euphonique. Il regrette Hoche et Kléber, et persiste à désigner Napoléon sous le titre de général Buonaparte.

« Buonaparte! s'écrie à ce sujet l'invalide de la vieille garde, Buonaparte! dites donc Napoléon, s'il vous plaît, autrement nous serions forcés de nous rafraîchir d'un coup de sabre, et ça deviendrait désagréable. Tonnerre! c'était ça un homme! tous vos généraux à cadenettes ne sont pas dignes de lui cirer ses bottes. Et dire que les Anglais!... mais, non, allez, il n'est pas mort! ceux qui soutiennent qu'il est mort ne le connaissent pas; il en est incapable. Dieu de Dieu! s'il revenait... quel tremblement!... »

Ces paroles émanent d'un individu porteur d'une face balafrée, d'une pipe culottée, d'un pantalon bleu et de guêtres blanches; on est en décembre. Ce soldat modèle, plié à toutes les exigences du service, à la discipline, aux fatigues, aux privations, est entré dans la garde à la formation, et en est sorti au licenciement. Son existence a commencé à Austerlitz et fini au Mont-Saint-Jean. La charge, la fusillade, l'Empereur galopant au milieu d'un nuage de poussière et de fumée, voilà toute sa vie; avant et après, il n'y a rien. Il se croit encore de la vieille garde; le ruban de sa croix est plié comme celui des soldats de la vieille garde, et il a soin de faire retaper ses chapeaux neufs dans le style vieille garde, par un de ses anciens camarades. En s'appuyant sur une pièce de canon aux armes d'Autriche, il s'imagine toujours être à Vienne. Le gouvernement de Napoléon est à ses yeux le seul grand, le seul légitime, le seul logique. Si vous causez avec lui du ministère : « Ne me parlez pas des ministres, dit-il; c'est des ***clampins*** qui *caponnent* devant les puissances étrangères; l'Empereur se comportait autrement avec elles : votre coq ne vaut pas notre aigle.

— Ah! ils sont rudement travaillés par l'opposition ..

— Ne me parlez pas de l'opposition, c'est un tas de criailleurs, qui ne savent ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils veulent.

— Les journaux...

— Ne me parlez pas des journaux; l'Empereur savait bien leur couper le sifflet, à tous ces merles de journalistes.

— La Chambre ..

— Ne me parlez pas de la Chambre; les députés sont



tous des bavards, l'Empereur les jetait par la fenêtre ; ils ne sont bons qu'à ça.

— Et de qui diable voulez-vous qu'on vous parle?

— De l'Empereur. »

Ce fanatisme pour l'Empereur est partagé par presque tous les invalides. Les ornements de l'Hôtel ne consacrent guère que des faits antérieurs à la Révolution. Louis XIV y est partout; sa statue équestre surmonte le portail principal; les quatre nations vaincues par ses généraux se tordent aux angles de la façade; les fresques des quatre réfectoires représentent les batailles gagnées par ses armées. Napoléon n'a pour lui qu'une épreuve en plâtre de la statue de la place Vendôme, et une peinture d'Ingres placée dans la bibliothèque. Mais, si la mémoire de l'Empereur n'est point conservée en ces lieux par des monuments, elle est dans tous les cœurs, et cela vaut mieux.

Il est vrai que les invalides doivent beaucoup à Napoléon, le plus grand fabricateur d'estropiés des temps modernes. Depuis son règne, ils sont traités comme des princes, et plus heureux que des princes, car ils sont à l'abri des révolutions. La dotation de un million huit cent mille francs qu'il leur avait constituée a cessé de leur appartenir, mais ils ont leur quote-part du budget. Leur grand conseil administratif et leur état-major se composent de personnes honorées et dignes de l'être. Il leur est alloué une paye de trois francs par mois (les anciens disent trois livres), à la charge de donner un sou par barbe au perruquier qui les rase. Leurs tables sont garnies deux fois par jour, à dix heures et à quatre heures, de soupes succulentes et de ragoûts habilement assaisonnés. L'ordinaire est de deux plats pour les soldats, de trois pour les officiers. Le maigre exclusif est inconnu dans l'Hôtel, même le vendredi saint. Le menu de chaque mois, dressé par l'état-major, signé par le maréchal gouverneur, est affiché dans les réfectoires et soumis à la censure des intéressés. Sitôt que le tambour a donné le signal du repas, un cliquetis de casseroles ébranle les cuisines; de grandes flammes s'élancent des fourneaux, et projettent de rougeâtres clartés sur le cuivre des chaudières. L'argenterie des officiers, présent de l'impératrice Marie-Louise, sort propre et luisante de son armoire. Des légions de cuisiniers, de marmitons, de garçons de tables, entassent les mets sur des brancards, sur des camions, et les portent ou les voiturent jusqu'à la salle du festin.

Exercent-ils des métiers hors de l'Hôtel, sont-ils concierges par eux-mêmes ou par leurs femmes, les invalides, pourvu que leur conduite soit régulière, obtiennent

aisément la faculté d'emporter leurs rations quotidiennes, et de les partager avec leur famille. La discipline à laquelle ils obéissent est d'une élasticité commode. Etre présents à l'appel à neuf heures du soir, quand ils n'ont pas l'autorisation de découcher, assister en bonne tenue à l'inspection mensuelle, s'armer de leurs sabres quand ils sont de service, voilà à peu près tout ce qu'on exige d'eux. Ils se lèvent, rentrent, sortent, vont et viennent à volonté. On en rencontre dans tous les coins de Paris, appuyés sur leur canne ou la portant suspendue à la boutonnière, sans compter ceux qu'on emploie à surveiller les platras et à garder les pavés : faibles défenseurs plus imposants par ce qu'ils furent que par ce qu'ils sont.

Dulaure a prétendu que l'architecte de Louis XIV avait réservé de vastes salles à l'état-major et logé les invalides dans les combles ; mais Dulaure n'est point tenu d'être impartial à l'endroit des œuvres de la monarchie absolue. Que les chambres d'invalides ne soient ni lambrissées, ni tapissées, ni plafonnées, qu'elles ressemblent à celles des auberges de village, *concedo;* mais la plus grande propreté y règne ; l'air et la lumière y circulent librement ; les murs sont peints en jaune à la colle et mouchetés des portraits de Napoléon ; chaque lit a pour annexe une armoire, et est au besoin entaillé au chevet d'une échancrure où s'adapte la jambe de bois du dormeur. Si les dortoirs ne sont point chauffés, du moins le nombre des couvertures accordé à chaque pensionnaire est porté d'une à trois en raison de la rigueur du froid, et, pendant les journées d'hiver, de spacieux chauffoirs sont le point de ralliement des nombreux amateurs du piquet et des dominos. Tout est si bien combiné pour le *confortable* des vieux serviteurs du pays, qu'il y a des chauffoirs exclusivement réservés aux fumeurs, et d'autres où la pipe est interdite.

La sollicitude dont on entoure les invalides redouble en proportion de leurs infirmités. Le service de santé, organisé avec la régularité la plus scrupuleuse, est divisé en deux sections, celle des affections aiguës et celle des affections chroniques. La dernière comprend des valétudinaires soumis à un régime hygiénique plutôt qu'à un traitement médical, et dont l'âge, compliqué par des rhumatismes, est la principale maladie. La plupart s'accommodent difficilement de la diète et de la tisane gommée. et, si le médecin en chef leur accorde la permission de sortir, ils figurent souvent sur le rapport du lendemain avec une note comme celle-ci :

« N° 15. Rentré dans un état d'ivresse. »

L'infirmier ajoute sur la dictée du docteur :

« Lui supprimer le vin ; ne lui laisser mettre que la capote de l'infirmerie. »

Ceux dont les vieilles blessures ne se sont jamais complétement fermées se présentent tous les matins au bureau des pansements, où on leur administre les secours que leur état nécessite. Les dimanches, les officiers de santé s'assemblent en conseil, et reçoivent solennellement les pétitions orales des invalides ; il faut aux uns des gilets de flanelle, aux autres des lunettes, des bandages herniaires, etc. La concurrence est active, les réclamations sont nombreuses ; ce que l'on a accordé à Pierre, Paul veut l'obtenir, et les membres du conseil, compatissants pour les faiblesses morales et physiques, mettent tout le monde d'accord par une répartition presque égale de leurs bienfaits.

Les invalides sont-ils assez vieux pour avoir besoin des soins accordés à l'enfance, assez près de la mort pour être nourris comme des nouveau-nés, des mains officieuses les servent avec empressement. On appelle ces qausi-centenaires les moines lais, nom jadis donné aux soldats estropiés que le roi plaçait dans les abbayes de sa nomination. Les plus décrépits sont relégués à l'infirmerie et notamment dans la *salle de la Victoire*, réceptacle des misères humaines affublé comme par ironie d'une fastueuse dénomination, espèce d'antichambre de la mort, où chacun attend son tour avec une apathique philosophie.

— Eh bien ! que faites-vous, *Bouffi?* dit le docteur s'adressant à une figure en lame de couteau, occupée à presser un bâton de sucre d'orge entre ses mâchoires dégarnies.

— Dame ! je reste ici : où voulez-vous que j'aille?

— Qu'est-ce que vous avez aujourd'hui ?

— J'ai que je suis à moitié mort.

— Dans dix ans, reprend le bienveillant docteur, vous serez mort aux trois quarts.

— Laissez donc. Au fait, je ne sais pas pourquoi je ne veux pas en finir... la paresse de me faire enterrer.

Quelques-uns sont en proie à de continuelles hallucinations.

— Bonjour, camarade, demande le docteur, vos ennemis vous ont-ils tourmenté cette nuit?

— Monsieur, c'est les courriers de la malle ; impossible de m'en dépêtrer ; ils sont toujours après moi ; il y a aussi les courriers de la diligence qui me causent bien du *tintouin*.

D'autres, cités jadis pour leur intelligence et même leur savoir, n'ont pu, depuis longues années, parvenir à combiner une seule phrase.

— Comment ça va-t-il, père Thomas?

— Oui, oui, oui.

— Voyons, contez-moi donc quelque chose?

— Oui, oui, oui.

Et le vieil homme, qui penche comme une tour en ruines, tourne le dos à l'interrogateur importun.

Pauvres hères ! c'était bien la peine de n'être tués qu'à demi, pour mener cette existence de bivalve ! Souvent, dans leurs intervalles lucides, ils se prennent à regretter de n'être pas restés sur le champ de bataille, quand la mort leur apparaissait glorieuse, presque digne d'envie, et le front ceint d'une radieuse auréole ; mais, grâce au ciel, leur étape en ce monde ne tarde pas à s'achever. En vain, chapelains, chirurgiens, pharmaciens, leur prodiguent les secours spirituels et temporels. Exhortations et médecines ne font que préparer au moment suprême l'âme et le corps de ces moribonds, et leurs yeux sont fermés par les sœurs de charité de Saint-Vincent-de-Paul, anges de paix qui veillent au lit de mort des hommes de guerre.

Pourquoi la prévoyance du pouvoir ne s'est-elle pas étendue jusque sur leurs cendres ? Pourquoi n'a-t-on pas mis à exécution le projet de Napoléon, qui songeait à convertir l'Esplanade en Elysée militaire? On jette les soldats qui meurent à l'Hôtel dans un coin du cimetière du Montparnasse ; leurs noms sont oubliés ; quelques coups de fusil sont toute leur apothéose, et la noire croix de bois qui s'élève un moment sur leurs tombes se confond bientôt avec la poussière du dernier séjour.

Leurs enfants s'élèvent et grandissent pour les remplacer un jour dans les cadres de l'armée et sur les rôles de l'Hôtel. Ils débutent et leurs pères finissent ; ils montent et leurs pères descendent ; ils seront, et leurs pères ont été. Voués au service, et provisoirement destinés à régulariser au son du tambour l'emploi de la journée, ces apprentis soldats ont déjà une allure militaire, voire même des mœurs de garnison. « Ohé ! cria l'un d'eux à un camarade, viens-tu jouer à la pigoche ? — J'peux pas, j'vas promener avec ma *femme*. » Celui qui répondait

ainsi était âgé de treize ans, et sa *femme* était la fille très-mineure d'une marchande de pommes du quinconce. Triste précocité !

A la tête des jeunes *tapins* se pavane, droit comme la canne qu'il fait tournoyer, un élégant tambour-major. A sa tournure martiale, aux cicatrices qui ennoblissent et détériorent sa physionomie, on voit qu'il n'a pas toujours eu des enfants à conduire, et qu'il se rappelle encore le temps où, placé en tête de son régiment, il était le premier à offrir aux balles ennemies sa poitrine d'athlète. Ce beau cavalier est un favori des dames, que son excellente tenue, la propreté de sa mise, la grâce de ses entrechats, la galanterie de ses discours, font rechercher dans les guinguettes des barrières voisines. Les conscrits prétendent qu'il est *torrible avec les fommes*. Il prime au *Salon de Mars* et au *Grand Vainqueur*, où, tous les jours de fêtes, il consomme un nombre incalculable de contredanses à dix centimes la pièce. Il n'a d'autres rivaux qu'un sien collègue, amputé des deux jambes, instruit jadis dans l'art de la danse par les jeunes filles d'outre-Rhin.

L'agilité de ce dernier est vraiment phénoménale. Les violons le suivent à peine ; la galerie le contemple avec admiration. Comme il saute, comme il gambade, comme il pirouette, comme il tournoie, plus solide sur ses jarrets de chêne qu'un habitant des Landes sur ses échasses ! C'est un zéphyr en uniforme d'invalide ; c'est Vestris en jambes de bois.





Les guinguettes, où brillent le dimanche des danseurs plus ou moins ingambes, sont journellement le rendez-vous d'un grand nombre d'invalides. Le litre quotidien ne suffit pas à ces vieillards altérés. Parfois même leur goût blasé dédaigne le vin comme un liquide trop fade et trop insipide, et ils vendent leur ration pour se procurer du *schnick*, boisson plus militaire, dont ils ont contracté l'habitude dans les bivacs.



Deux camarades de chambrée se rencontrent rarement sans être affectés d'une soif contagieuse. « Est-ce que nous ne buvons pas une chopine ? » dit l'un ; « Est-ce nous *n'écrasons pas n'un grain ?* » dit l'autre avec plus

d'emphase. Ils vont s'attabler dans un cabaret, dissertent sur l'Empire et sur l'Empereur, et réunissent autour d'eux des groupes d'auditeurs attentifs. Parfois la conversation s'échauffe ; les convives ne sont pas d'accord. Cette manœuvre a-t-elle été utile ou funeste ? Ce fait d'arme a-t-il eu lieu en Prusse ou en Champagne? Cette charge a-t-elle été exécutée par les hussards ou par les dragons? « Je te dis que c'est par le 7e dragons.

— Je te dis que c'est par le 3e hussards.

— Je te dis que si.

— Je te dis que non. »

La querelle s'engage ; les gros mots s'échangent, puis les coups de poing. Les verres roulent, et les buveurs aussi ; la discussion commencée sur la table se termine dessous. C'est là d'ordinaire, au milieu des verres cassés, que s'opère le raccommodement. On se relève en s'embrassant; on s'essuie, on s'examine; personne n'est blessé ; il n'y a d'ouvrage que pour le tourneur, et l'un des antagonistes s'écrie avec effusion :

« Garçon ! du même, et qu'il soit meilleur : c'est moi qui régale.

— Ne l'écoute pas, garçon, la dépense est pour moi.

— Laisse-moi donc, laisse-moi donc.

— Non, je n'entends pas ça. »

De nouvelles disputes vont suivre cet assaut de générosité ; mais le premier interlocuteur a déposé son écot sur le comptoir, et son camarade cède en disant : « Allons, puisque tu y tiens... »

Bientôt le vin renverse ces inébranlables soldats ; ils trouvent en lui un ennemi plus perfide que l'Anglais, plus formidable que l'Autrichien. Eux qui n'ont jamais bronché devant l'artillerie, rentrent en chancelant à l'Hôtel, où les recevra la salle de police, où la capote de punition remplacera leur uniforme souillé. Grâce pour les coupables ! ils ont parlé de leurs campagnes, et la gloire entre pour beaucoup dans leur ivresse.



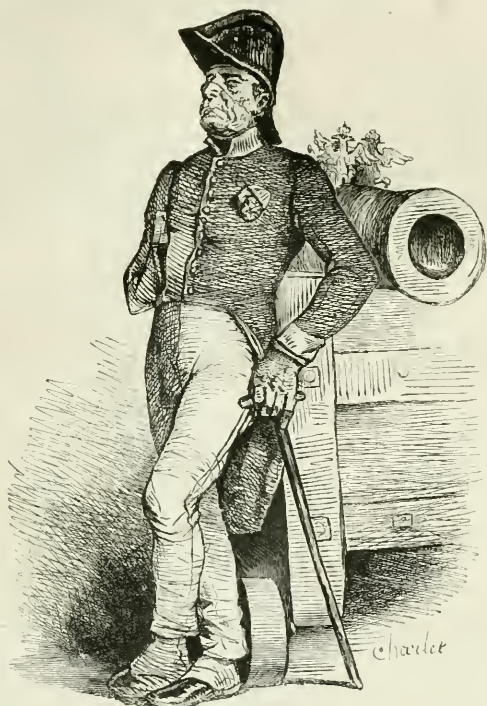
L'absorption des spiritueux n'est pas le seul plaisir des invalides. Il en est qui ont conservé pour le sexe (nous mentirions en disant pour le beau sexe) un irrésistible penchant. Une jambe, un bras de moins, n'empêchent point leur cœur d'être intact, et, pour être refroidies, leurs ardeurs ne sont pas éteintes. Ils ne peuvent guère payer de leur personne, mais ils sont dignes encore de celles qu'ils courtisent, et dont ils charment les oreilles par des chansons grivoises et de graveleux calembours.



Leur galanterie a tourné à l'aigre, leurs défauts sont devenus des vices. Il se passe dans les fossés du Champ de Mars des scènes qu'heureusement la nuit dissimule : faisons comme la nuit; ne dévoilons pas des passions sexagénaires, qu'irrite la comparaison du présent avec le passé. Quand on a été l'amant heureux d'une infinité de Flamandes, de Hollandaises, d'Italiennes, d'Espagnoles, de Viennoises, de Berlinoises, voire même de Mauresques et d'Égyptiennes, il est pénible d'en être réduit aux vénales beautés du Gros-Caillou... Mais qu'y faire? à défaut de roses, les soucis.

Cette comparaison botanique me rappelle qu'aux extrémités latérales de l'Hôtel s'étend une file de petits jardins. Chaque invalide a dû avoir primitivement le sien, mais la guerre a démesurément augmenté la population de ces lieux ; et, aujourd'hui, les jardinets sont accordés par faveur spéciale après le décès des usufruitiers. L'invalide horticulteur s'attache à la glèbe de son enclos, s'immobilise au milieu de ses plantes chéries, se dessèche avec elles en hiver, et renait avec les premiers bourgeons. Sa vigne, arrondie en berceau, est ornée d'une statue en plâtre de l'Empereur, qu'on rentre avant les gelées : c'est l'idole de l'horticulteur. Il la couronne, la couvre de bouquets, l'embellit de drapeaux tricolores, la regarde avec adoration, sans s'apercevoir que le contenu de son arrosoir s'épand en ruisseau sur les objets voisins. La contemplation de son fétiche est seule capable de détourner passagèrement l'infatigable jardinier de la culture de ses dahlias, qui lui ont valu une mention honorable de la Société d'encouragement. Malheur à qui chercherait à s'introduire dans ce temple en plein vent élevé à Napoléon ! Le vieux soldat a failli assommer un *tapin* que la curiosité avait amené aux pieds de la statue, et il a laissé pour mort un chien qui en avait immodestement sali le piédestal. C'est du reste un excellent homme.

L'invalide pêcheur demande aux eaux des plaisirs non



moins doux et non moins tranquilles que ceux dont l'horticulteur est redevable à la terre. Ce bipède amphibie, muni d'une boite d'asticots et d'une canne à ligne, s'établit dès le matin sur un train de bois, près de l'embouchure d'un égout; situation peu *odoriférante*, mais propice aux captures. Là, il attend patiemment que *ça morde. Ça* désigne un poisson quelconque, que le vieux Triton voit déjà sauter du fleuve natal dans l'huile de la friture; mais le bateau à vapeur de Saint-Cloud vient à passer; les roues géantes soulèvent d'énormes flaques d'eau, et la proie espérée s'enfuit :

« Au diable la vapeur ! murmure l'invalide; pas moyen de pêcher une ablette! Du temps de l'Empereur, on ne tolérait pas toutes ces saloperies, qui ôtent les bras du pauvre peuple » Et, rengaînant sa ligne, il s'éloigne en accablant de malédictions la vapeur et ses bateaux.

Il y a parmi les invalides une race d'élite, qui dédaigne également le cabaret, les femmes, la culture et la pêche. Les membres de cette société choisie se reconnaissent à leur physionomie distinguée, à leur front chauve et lisse, coiffé d'une calotte de soie noire; ils se rassemblent à la bibliothèque, promènent sur les journaux leurs yeux armés de lunettes, et dévorent les nombreux mémoires de l'époque impériale. Souvent aussi ils se groupent sous les portiques, et discutent entre eux des points de tactique, comme des avocats discuteraient des points de droit. Ils tracent des plans de bataille avec leurs cannes, représentent les fleuves en abrégé, au moyen du fluide que sécrètent leurs glandes salivaires, et marquent, par des pincées de tabac, la place des batteries. Ils ju-



gent les généraux et font des parallèles à la manière de

Plutarque. Vous sauriez, en les écoutant, à qui est dû réellement le gain de telle ou telle bataille; vous connaîtriez la cause de l'inaction de Bernadotte à Averstaedt, et de tel autre général en Espagne; ils vous répéteraient le mot énergique que prononça Cambronne à Waterloo. Passant de Hondschoote à Weissembourg, de Borodino à la Bérésina, d'Iéna à Leipzig, ils donnent un sourire de joie à tous les triomphes, une larme à tous les revers. Grâce à Dieu, ils ont peu de larmes à verser!

En décrivant les Invalides de Paris, j'ai fait le tableau moral de ceux d'Avignon, où est établie une succursale depuis l'expédition d'Égypte. Ce sont les mêmes habitudes, modifiées par le calme de l'existence départementale et par une surveillance plus facile, en ce qu'elle ne s'exerce que sur cinq cents hommes. L'état sanitaire est plus satisfaisant, et la longévité plus grande sur les bords du Rhône que sur les rives de la Seine. Quant aux bâtiments de la succursale avignonnaise, ils se composent de deux maisons conventuelles, dont l'ancienne distribution a été presque entièrement conservée. Au milieu de la cour principale est une fontaine avec une inscription qui serait peu goûtée des buveurs, s'ils entendaient le latin :

NAÏAS
HOSPITA
MARTIS

Le parc de la succursale, planté d'ormeaux et de platanes, est divisé en larges allées qui portent les noms d'Iéna, d'Austerlitz, de Wagram, etc. Les murs qui l'environnent présentent un résumé de l'histoire militaire de la France depuis 1791 jusqu'à nos jours; des tableaux graphiques y rappellent les principales batailles, leurs dates, les noms de ceux qui s'y distinguèrent, leurs belles actions, leurs paroles mémorables; c'est un Panthéon en plein vent.

Que de souvenirs se rattachent aux vétérans qui, dans ces deux hospices, préludent au repos du tombeau par le repos de la vieillesse. Que cette réunion d'hommes échappés au carnage est, malgré les imperfections individuelles, imposante dans son ensemble! En l'étudiant, mon cher Lorentz, je me suis senti pénétré de vénération. Lors de ma dernière visite aux Invalides, j'étais allé dîner au café où vous eûtes le bonheur de rencontrer Colopeau. Le crépuscule tombait; l'obscurité naissante augmentait les gigantesques proportions de l'Hôtel. Je songeai aux brillantes visions qui devaient à cette heure planer sur cette enceinte, et, dans une boutade poétique, j'écrivis les vers par lesquels je clos ma trop longue épître.

La nuit, quand tout se tait et dort sur l'Esplanade,
A l'horizon lointain mugit la canonnade;
Des rêves glorieux ont visité l'Hôtel.
Soudain, chaque bataille, au renom immortel,
Fille du peuple libre ou fille de l'empire,
Prend un corps, et, vivante, elle marche et respire.
Fleurus, demi-vêtue et le sein palpitant,
Croise la baïonnette, et triomphe en chantant.
Embabeh, refoulant les Arabes timides,
Contemple l'Orient du haut des Pyramides.
Vengeant de tristes jours de défaite et d'affront,
Marengo pleure un brave; Austerlitz à son front
Porte des rayons d'or éclatants comme un phare,
Et sur des lacs de glace entonne sa fanfare.
Voici venir Wagram et la sanglante Eylau;
Pâle de désespoir, voyez-vous Waterloo,
Au milieu des moissons que la guerre a foulées,
Disputer aux Anglais ses aigles mutilées?
Entendez-vous encor, par la paix endormis,
S'éveiller en grondant les canons ennemis?
Entendez-vous frémir comme au gré de la bise
Les drapeaux suspendus aux voûtes de l'église,
Et que peut contempler l'invalide joyeux,
Quand il élève au ciel sa prière et ses yeux?

Alors les vieux guerriers se raniment; leur bouche
A retrouvé des dents pour mordre la cartouche;
Feuillage printanier des arbres rajeunis,
Les cheveux ont couvert leurs crânes dégarnis.
Comme un fleuve ses bords, le sang bat leurs artères;
Ils renaissent au jour des fastes militaires,
Et leur jeunesse ardente, avide d'un grand nom,
Est digne qu'on la risque en face du canon.
Ils se lèvent; pour eux la lutte recommence;
Ils reprennent un rang dans la colonne immense.
Soldats de vingt pays, esclaves de vingt rois,
Anglais, Autrichiens, Prussiens, Bavarois,
Opposent à leurs coups une épaisse muraille,
Que perce et démolit l'incessante mitraille.
Mille ennemis sont là; mais eux, vaillants et forts,
Rompent des bataillons, escaladent des forts;
Et si, dans la mêlée, un boulet les emporte,
Si la balle en passant les renverse, qu'importe?
Car, pour les voir tomber et mourir sans terreur,
Ils ont deux grands témoins, la France et l'Empereur.

Hélas! bientôt la nuit, la mère des mensonges,
Dans les plis de sa robe emporte tous les songes!
Le matin reparaît, mais il ne reste plus
Que de pauvres soldats, éclopés et perclus,
Débris de corps humains, vieilles lames rouillées,
Par l'âge et les combats moitiés dépareillées.
Ils accueillent souvent par un juron brutal
La goutte qui les tient sur un lit d'hôpital;
Mais leur caducité s'entoure de trophées;
Au feu des souvenirs leurs âmes réchauffées
Vers un passé sublime ont repris leur essor;
Ils ont rêvé de gloire!... ils sont heureux encor.

É. DE LA BÉDOLLIERRE.



Pour copie conforme :

A. LORENTZ.



LES COLLECTIONNEURS

PAR LE COMTE

HORACE DE VIEL-CASTEL

—∘—



A côté du grand palais de la Bourse, admirable monument façonné par nos architectes d'aujourd'hui, au moyen d'un patron grec, de papier à calquer et de beaucoup de maçons et de tailleurs de pierres, se trouve un plus petit palais, que l'on prendrait volontiers pour une laide maison si des affiches ne vous annonçaient que cette maison est le palais des ventes opérées par messieurs les commissaires-priseurs. Or, dans ce palais de messieurs les commissaires-priseurs, tout se met à l'enchère, tout se vend, depuis les berlines de voyage jusqu'à des lettres autographes de Ninon de Lenclos. Le matin et le soir, l'entrée du palais des commissaires-priseurs est accordée au public, tout le monde peut aller voir les expositions qui précèdent les ventes; tout le monde peut aller se ranger autour du bureau des adjudicateurs, et se donner le plaisir d'augmenter de quelques francs ou seulement de quelques centimes la valeur des plus grandes comme des plus minimes réputations d'artistes, d'hommes d'État, et même de simples ouvriers.

C'est au palais des commissaires-priseurs que se rencontrent les seuls caractères, les seuls hommes vraiment remarquables de notre époque, les seuls qui possèdent une originalité particulière, les seuls qui marchent hors du troupeau commun, pour suivre des sentiers dont les hautes herbes ne sont jamais froissées par les pieds de la foule. Ces hommes remarquables sont les *collectionneurs*, et j'entends par collectionneurs tous ceux que l'amour de la collection, le désir d'amener à l'état de collection un rassemblement plus ou moins considérable de choses ouvrées par l'industrie humaine, ou créées par l'industrie surhumaine du grand Créateur, a lancés dans l'arène où combattent les martyrs d'une idée fixe.

Maintes fois je me suis trouvé tenté du désir de la collection, et, sans avoir entièrement succombé à cette tentation, je dois dire cependant que j'ai assez approché de mes lèvres la coupe de ses enivrements pour en connaître les voluptés, pour être initié à ses plus secrets mystères.

J'ai connu, j'ai vu de près messieurs les collectionneurs; j'ai surpris leurs mœurs et leurs habitudes en flagrant délit d'originalité, et ma mémoire est pleine de souvenirs que je vais faire passer à l'état de révélations.

Comme en toutes choses il faut procéder méthodiquement, je dirai d'abord que l'on distingue trois sortes, trois espèces de collectionneurs :

La première est celle du collectionneur inculte et sauvage, sale et débraillé des pieds à la tête, aux ongles noirs, à la barbe râpeuse, aux cheveux hérissés, au chapeau entièrement défoncé, aux poches énormes et toujours pleines. Cette espèce est celle du collectionneur *pur sang*, du collectionneur par amour de la collection.

La seconde comprend tous ces négociants de bonne compagnie, tous ces trafiquants en curiosités, ces marchands d'habits galons à équipages armoriés ou non armoriés, qui se donnent les manières, le langage, les habitudes, du véritable collectionneur, et qui cependant ne font que placer leur argent plus ou moins avantageusement, suivant le gain de leur revente, suivant la balance de leur compte de banque.

La troisième espèce de collectionneurs est celle du collectionneur fashionable, de celui qui s'est fait collectionneur pour obéir à la mode, pour avoir comme *tout le monde* un salon *Louis XV*, un boudoir *Renaissance*, et une salle à manger *quatorzième siècle*, avec quelques lames de Tolède, quelques targes, deux ou trois hallebardes, un casque de ligueur, un hanap dans lequel il boit lorsqu'il se trouve en présence de ses amis, quelques cruches flamandes en grès bleu et gris, et trois vitraux interceptant le soleil, et ne laissant passer à travers la fenêtre qu'une lumière jaune, rouge ou bleue, qui lui prête la mine d'un homme atteint par la jaunisse, la fièvre scarlatine ou le choléra-morbus, pour peu qu'il se trouve sur le passage d'un des rayons du soleil déguisé, qu'il laisse parvenir jusqu'à son fauteuil.

Tout collectionneur rentre nécessairement dans une des trois classes que je viens d'indiquer : le collectionneur fou, le collectionneur brocanteur, et le collectionneur par mode.

Parmi les collectionneurs fous, les poëtes du genre, le plus renommé est un petit vieillard sec, ridé, râpé, retapé, enveloppé d'une sorte de grande redingote brunâtre, la tête recouverte d'une *clémentine* de soie noire, par-dessus laquelle se prélasse un énorme chapeau de couleur douteuse, gras des bords, gras de la forme, gras du galon, gras de la coiffe, gras de partout, et qui, depuis trente ans, assiste régulièrement avec son maître à toutes les ventes, se promène avec lui, quelque temps qu'il fasse, sur les quais et chez tous les marchands de bric-à-brac. Ce chapeau et cet homme sont connus sous le nom de monsieur de Menussard. Eh bien ! ce chapeau et cet homme, ce monsieur de Menussard, en un mot, possède une très-magnifique collection de porcelaines de Sèvres, *pâte tendre;* chez lui, dans ses armoires, dans ses coffres, dans ses étuis, sont enfermés, comme dans un tombeau, des *services entiers*, des *cabarets*, des vases en *pâte tendre* de Sèvres, à fond ou à bordures gros bleu, bleu-turquoise, vert-émeraude et rose tendre. Après deux ans de recherches, de poursuites et d'inquiétudes, il s'est fait adjuger, à la place de la Bourse, en vente publique, une moitié du *service* de table des princes de Rohan, et il l'a payé trente mille francs. Un petit *cabaret* gros bleu, composé de cinq pièces, portant le chiffre et l'écusson du roi Louis XV, ne lui est pas revenu à moins de douze mille francs; il est vrai de dire que chacune des pièces de ce cabaret précieux est ornée de médaillons où sont peintes quelques-unes des maîtresses du Sardanapale français. Deux vases à fleurs ayant appartenu à madame du Barry ont été l'objet de ses soins les plus persévérants, de ses inquiétudes les plus mortelles et les plus poignantes. Ces deux vases rose tendre, à cartouches entourés de volutes et de rinceaux, artistement dorés en or de deux couleurs, parsemés d'Amours vainqueurs peints d'après le célèbre Boucher, appartenaient à un vieux marquis toulousain, auquel ils étaient arrivés par je ne sais plus quelle voie. Peut-être étaient-ils un agréable souvenir? Je l'ignore; mais enfin le marquis toulousain ne voulait pas s'en défaire, et monsieur de Menussard voulait les posséder; il en offrit un prix exorbitant, et il fut refusé; il voulut les faire voler, et il échoua dans sa tentative. Pendant deux ans, il y eut entre le marquis et monsieur de Menussard une guerre sourde, mais active, offensive d'un côté, défensive de l'autre. Enfin, il y a six mois, le marquis vint à mourir, et monsieur de Menussard est devenu propriétaire des vases rose tendre, que personne depuis ce temps-là n'a aperçus.

Monsieur de Menussard est riche, instruit, bien élevé, et il vit seul, enfermé avec ses porcelaines; il n'a pas de voitures, pas de domestiques; une vieille servante fait son ménage. Sa toilette, sa nourriture, son logement, lui coûtent peu de chose. Jamais il ne va au spectacle; il n'a aucun ami; on ne lui a jamais connu de maîtresse; il n'a jamais voyagé, si ce n'est jusqu'à Sèvres, encore n'y a-t-il été qu'une fois, et en est-il revenu à pied, fatigué, crotté, mouillé par la pluie jusqu'aux os, furieux contre la manufacture de Sèvres, contre le siècle tout entier, et s'écriant avec indignation : « Il n'y a plus ni croyances ni quoi que ce soit ici-bas, tout est détruit... Décadence... décadence complète... Dire qu'une des gloires de la France... Ils l'ont laissé perdre... Les barbares! les Goths ! les triples Visigoths! ne plus fabriquer de *pâte tendre!* de la pâte dure, rien que de la pâte dure !... Mais c'est que c'est à faire dresser les cheveux sur la tête! » Depuis ce jour, il ne faut plus lui parler *du Sèvres* moderne; il hausse les épaules, et un sourire amer vient errer sur ses lèvres ; la pâte tendre est tout pour lui. Quand il ne peut sortir de son appartement, que les marchands de curiosités ont leurs boutiques fermées, et que nulle vente n'a lieu dans toute l'étendue de Paris, alors que monsieur de Menussard s'enferme dans la pièce la plus reculée de son appartement, une à une, il tire de leurs coffres, de leurs étuis, toutes ses belles porcelaines, ses assiettes, ses plats, ses tasses bleues, roses, vertes, à bouquets, à médaillons, à fond blanc ou de couleur; il les contemple avec adoration, avec amour; armé d'une flanelle douce et fine, il les essuie, les polit, les caresse ; puis, quand leur toilette est ainsi faite, il leur adresse la parole, il cause avec elles, il les interroge.

« Vous voilà bien belles, dit-il en s'adressant à ses tasses bleues, vous voilà bien fières! Oui, vous portez sur vos flancs les charmants portraits des plus agréables femmes de votre jeunesse; le roi Louis XV a voulu que l'on vous décorât des figures de ses maîtresses les plus chères; il n'eût, certes, pas confié de si adorables images à de la pâte dure. Oh ! non; il fallait toute la finesse, tout l'onctueux, tout le moelleux de votre pâte tendre, ô mes chères petites coquettes! pour recevoir dignement le visage délicieux de madame de Châteauroux, celui non moins gracieux de la marquise de Pompadour, et les traits fins, spirituels et agaçants de la marquise du Barry. »

Ainsi enfermé, ainsi causant, jouant avec ses belles porcelaines de pâte tendre, monsieur de Menussard est le plus heureux des hommes. Il se met à genoux devant elles, il les adore, il les aime d'un amour profond, et, plus enthousiaste, plus poëte que Pygmalion, il ne voudrait point animer sa Galatée; il ne lui trouve point une imperfection : l'animer serait la décompléter, lui ôter son charme. Sa Galatée, à lui, ne vieillira jamais : les femmes peintes sur ses tasses seront toujours jeunes; les bouquets fixés sur ses vases et ses assiettes seront toujours frais et verdoyants; rien de tout cela n'aura de décrépitude : l'avenir sera comme le présent. Pygmalion, insensé dans ses désirs, créa la vieillesse, les rides, les cheveux blancs et la mort pour l'objet de son culte d'amour, en demandant aux dieux de lui donner la vie. Monsieur de Menussard se complait dans l'insensibilité de sa maîtresse, dans la matérialité de son idéalisation. Il lui prête toutes les grâces qu'il veut lui trouver; il lui témoigne un amour passionné, qu'il sait emplir de sacrifices. Il jette en holocauste devant la pâte tendre de Sèvres, d'abord cela va sans dire et sans qu'il soit besoin de le dire, la pâte dure, sa sœur, et la porcelaine à la reine, sa cousine; mais encore le vieux Japon, le



vieux Chine, le vieux Saxe, et jusqu'à l'admirable terre de Bernard de Palissy, jusqu'à la terre italienne de Faënza, aux riches peintures, aux décorations raphaélesques, jusqu'aux bas-reliefs de faïence de Lucas della Robbia.

Il ne connait qu'une seule chose, n'aime, n'adore, ne chérit, ne vénère, qu'une seule chose : c'est la pâte tendre de Sèvres; le reste du monde peut s'écrouler, s'abimer, il n'y fera pas attention. Jamais il ne lit un journal; il n'est point éligible, ni électeur, ni garde national, ni quoi que ce soit; il est l'amant de la pâte tendre de Sèvres. Cette passion de la collection, cette folie, cette idolâtrie pour la pâte tendre de Sèvres, ont pour ainsi dire exilé de l'espèce humaine, de sa confraternité et des sentiments humains, monsieur de Menussard, l'ont rendu égoiste, dur et inflexible dans ses résolutions, avare pour tout ce qui n'est pas pâte tendre de Sèvres. Il n'a aucune pitié des pauvres; le récit d'une grande infortune ne tirera pas une larme de ses yeux; il verrait brûler tout un quartier de la ville qu'il ne bougerait pas de chez lui, et qu'il n'en prendrait aucune émotion; mais, si une de ses tasses, un de ses vases, une de ses assiettes, venait à se briser, ses paupières se baigneraient de larmes; des sanglots, des plaintes, sortiraient de sa poitrine; il trouverait en son cœur des trésors de poésie pour déplorer la perte de ses tasses, de son vase ou de son assiette, et s'étonnerait que le monde entier restât indifférent à ce malheur; il serait capable de tuer un homme qui détruirait la moindre de ses richesses de pâte tendre. Enfin, il traverserait tous les incendies, tous les purgatoires, tous les enfers, pour sauver la plus petite soucoupe de pâte tendre en danger de destruction, et il ne mettrait pas ses jambes dans l'eau pour sauver un enfant qui se noierait. L'amour est une passion qui rend féroces ceux qui la ressentent : monsieur de Menussard, avec sa clémentine de soie noire, son chapeau gras, sa redingote râpée, ses cheveux hérissés et ternes, sa barbe paresseusement soignée, ses mains glacées de tons terreux, ses souliers ternis, est peut-être de tous les amoureux, de tous les amants de ce siècle, le plus fervent, le plus sincère, le plus vrai, le plus enthousiaste, et le plus excusable par conséquent dans son égoïsme et sa férocité.

A côté de monsieur de Menussard, on rencontre souvent au palais de la Bourse un célèbre collectionneur d'autographes, qui possède de l'écriture de toutes les personnes célèbres; mais depuis six mois il est atteint d'une affection mortelle : dix lignes de l'écriture de Molière lui ont

échappé, et sont devenues la propriété d'un célèbre amateur anglais. Aussi n'en reviendra-t-il pas : ses jours s'éteignent; il ne voit plus, n'entend plus, marche comme un malheureux sur qui pèserait quelque implacable fatalité; il se considère comme un homme déshonoré; sa collection d'autographes était réputée la plus belle de toutes les collections connues, maintenant elle n'est plus qu'en seconde ligne.

Monsieur de Menussard hausse les épaules en voyant passer l'amateur d'autographes; il dit même que c'est un fou.

Et, en effet, l'amateur d'autographes, comme l'amateur de pâte tendre, comme l'amateur de tableaux, et tous les amateurs qui poussent leur amour d'une seule chose jusqu'à la passion de la collection, peuvent être classés parmi les fous, section des monomanes; car ils se sont attelés à une seule idée; car ils ne voient rien au delà, car tout l'univers, toute l'existence, se résument pour eux dans l'idée qu'ils poursuivent et dont ils sont poursuivis.

Des monomanes collectionneurs, il y en a de toute sorte, de toute espèce. Tout Paris se rappelle ce vicomte de..., qui faisait collection de cheveux roux célèbres, et qui prétendait avoir en sa possession de ceux de Jésus-Christ.

Un autre monomane collectionneur, dont tout le monde a ri, rassemblait une collection complète des plus petits souliers de femme qu'il lui fût possible de se procurer : on les voyait chez lui rangés sur des tablettes et étiquetés comme des livres dans une bibliothèque; il connaissait tous les pieds vivants et tous les pieds morts; un joli pied bien chaussé le transportait d'admiration; il s'en considérait comme le curateur obligé; s'il ne connaissait pas la femme qui en était possesseur, il prenait sur elle cinquante informations, lui écrivait pour lui indiquer la manière de soigner son charmant pied, la suppliait de ne point se chausser de souliers trop étroits, lui nommait les cuirs dont elle devait recommander l'emploi à son cordonnier, et finissait en sollicitant pour seule récompense de tant de soins une paire de souliers destinée à son dépôt, à son musée, à son trésor.

Lord D... n'aime que les tabatières; il en a de toutes sortes et des plus magnifiques, qu'il divise en trois classes : les tabatières d'hommes célèbres, les tabatières ornées d'émaux ou de peintures, et les tabatières d'une matière ou d'un travail précieux. Lord D... a sacrifié des sommes considérables à cette collection vraiment remarquable : aussi se vante-t-il avec orgueil de pouvoir montrer aux curieux six *Blarembergs* de plus que n'en possédait le feu roi d'Angleterre Georges IV, grand amateur de tabatières et de *Blarembergs*. La collection de *Petitots* de lord D... est presque aussi belle que celle du cabinet du roi de France; et tous ses Petitots ont conservé leurs montures de la fin de Louis XIV, époque à laquelle ils furent incrustés sur des tabatières pour servir de présents royaux. Feu monsieur de B..., grand collectionneur d'émaux, a longtemps cherché à se faire céder par lord D... deux petits émaux de Limoges, du meilleur temps, et du dessin le plus correct, qui ornent une tabatière que l'on dit avoir appartenu à monsieur Abel Poisson, frère de la belle marquise de Pompadour, et surintendant des bâtiments sous le règne du roi Louis XV. Mais lord D... ne cède ni n'échange jamais rien; toute sa collection de tabatières est contenue dans un coffre qui voyage, habite et couche, si ce n'est avec lui, du moins près de lui. Lord D... a fait deux voyages à Saint-Pétersbourg pour se procurer la tabatière de la grande Catherine : cette tabatière sert d'encadrement au portrait de Potemkin. Lord D... a substitué toutes ses tabatières à un petit-neveu, à la seule condition qu'elles ne seront pas vendues, et qu'elles jouiront de tous les soins et de tous les honneurs qui leur sont dus. Une rente de mille livres sterling a été attachée à cette substitution.

Il faudrait, non pas un volume, mais des centaines de volumes pour décrire et analyser les différentes passions des collectionneurs, pour peindre avec des couleurs vraies, pour dessiner d'un trait fidèle ces hommes excentriques, ces espèces de Diogènes enfermés dans leurs tonneaux, et ne demandant au monde que de leur laisser la libre jouissance de leur soleil, de leur goût, de leur *dada*, de leur monomanie. Un de ces heureux, de ces fous, de ces martyrs d'une idée, a vécu vingt-cinq ans, enfermé avec des momies ; il ne voyait que des momies, et il avait fini par les regarder comme un peuple animé, vivant, comme des concitoyens, des voisins; à chacune de ces momies il avait donné un nom, sous lequel il la connaissait, la choyait et la courtisait; enfin, il avait fini par s'éprendre d'un hideux cadavre entouré de bandelettes, grimaçant une horrible expression, avec des lèvres et un visage noirs, retirés, flétris, séchés; il prétendait que ce cadavre ignoble n'était autre que celui de la fille du second des pharaons, que la boîte qui la renfermait racontait en peintures hiéroglyphiques sa royale origine et sa mort. Une assemblée de savants eut lieu, et, d'après un avis unanime, cette momie fut élevée au rang de momie royale, de momie sacrée. Dès ce moment, le collectionneur, son maître, lui porta un intérêt plus grand qu'à toutes les autres momies ses sœurs; il rêva de cette jeune princesse; il l'entrevit dans ses songes puisant de l'eau aux sources du Nil, se faisant suivre aux accents de sa douce voix par les crocodiles verts du fleuve, et jamais amant n'aima sa maîtresse comme le collectionneur aimait sa momie. On ne le voyait presque plus, il s'enfermait avec la fille du second des pharaons, et s'épuisait en adorations respectueuses devant cette muette altesse royale. Un matin, après une nuit froide et humide, le collectionneur trouva sa momie renversée; les bandages sacrés s'étaient défaits ; le corps de sa beauté lui apparut tout entier pour la première fois, mais brisé, rompu : la chute qu'il avait faite l'avait broyé. En essayant de rajuster l'un sur l'autre ses restes infortunés, ô douleur! le collectionneur se convainquit que sa princesse pharaonienne n'était qu'un homme. Ce fut pour lui un coup mortel, un désespoir sans nom; il languit quelque temps, puis il mourut, et fut enterré dans une caisse de la plus belle de ses momies.

Maintenant, après cet examen fidèle des collectionneurs véritables, il ne sera pas inutile d'arriver aux collectionneurs brocanteurs, qui sont les calculateurs de l'espèce, la honte du genre, une énormité, comme de la poésie soumise à des idées mathématiques.

Le collectionneur brocanteur a souvent, au premier abord, à la première vue, le même extérieur que le véritable collectionneur; on trouvera chez le brocanteur le même enthousiasme de la chose *collectionnée*, le même mépris pour tout ce qui n'est pas cette chose, la même indifférence pour le reste de la création; le brocanteur se montrera plus ardent, plus entier, plus incisif, dans son langage; son costume sera celui du savant le plus orgueilleux de sa crasse classique; il ne prendra aucun soin de sa personne, il semblera s'oublier lui-même pour ne songer qu'à l'objet de sa passion, et contrefera l'amoureux; il rugira pour sa belle, et cependant cet homme ne sera qu'un habile comédien, qu'un jongleur adroit; son amour pour la chose *collectionnée* ne sera qu'un moyen.

Ainsi tel homme collectionne pendant dix ans de vieux bouquins, les fait relier, les annote, les illustre de gravures prises à droite et à gauche, et d'autographes pris, Dieu sait où ! il trace, sur quelques pages blanches laissées par le relieur au commencement du volume, la biographie de l'auteur; il signe cet exemplaire de son nom de baptême et de son nom de famille, auxquels il ajoute le titre de membre de plusieurs académies; il a un timbre pour timbrer les raretés qui passent par ses mains, et dit le nombre d'éditions qu'a eues tel ou tel ouvrage; il cite leurs dates et le nom de leurs imprimeurs. Peu à peu les libraires et les bouquinistes le réputent célèbre bibliographe, car le *Journal de la librairie* a publié une dissertation de lui sur les Aldes ou les Elzévirs, la Société des bibliophiles le reçoit dans son sein avec acclamation; les revues retentissent de son nom, l'étranger le consulte avec respect, et le ministère de l'intérieur le nomme bibliothécaire d'une des bibliothèques publiques; quelques années plus tard, il arrive à l'Institut, et l'on ne parle plus du bibliographe qu'en ajoutant à son nom, comme phrase obligée :

« Ce savant, dont la France s'honore... »

Une fois parvenu à ce point, la comédie est jouée, la collection n'est plus bonne à rien : il faut procéder avec charlatanisme à sa vente. C'est alors que paraîtront des catalogues raisonnés, sur lesquels il sera fait mention de toutes les annotations que le *savant dont la France s'honore* a prodiguées à ses bouquins décrassés et reliés. La collection sera vendue vingt, trente et quelquefois quarante fois sa valeur, et le collectionneur passera aux yeux de la foule pour un érudit dont les veilles sont consacrées aux travaux scientifiques.

Un autre brocanteur dépouillera les églises de leurs reliquaires et de leurs verrières, les bibliothèques de leurs manuscrits, et les arsenaux de leurs armes; il pillera sans pitié toutes les collections publiques; il achèvera de jeter à terre de vénérables ruines pour en emporter quelques clous, quelques chapiteaux; partout où il pourra prendre, il prendra dans l'intérêt de sa collection. Il prodiguera ses conseils aux artistes, il se fera citer dans vingt journaux comme un antiquaire distingué qui sacrifie tout à son goût pour le moyen âge, qui entame sa fortune, qui la dilapide, qui la gaspille; quelques âmes charitables parleront de faire interdire cet honnête fou; on plaindra sa femme, sa fille et la fille de sa fille, et les petits-enfants de ses petits-enfants. Puis tout à coup, un beau jour, le collectionneur brocanteur, après avoir préparé ce qu'il nomme, dans son argot de brocanteur, la *place*, après avoir par une marche habile fait monter le prix de la *curiosité* à son plus haut point, se décidera à vendre sa chère *collection*, le sang de ses veines, la moelle de ses os, la chair de sa chair, son âme.....

Mon brocanteur s'était fait collectionneur avec six mille livres de rente pour toute fortune; il se retira de son commerce avec plus de quarante, la réputation d'ami des arts, et le titre de membre de la Société des antiquaires.

Après avoir ainsi décrit le collectionneur poëte, fou, monomane, il me resterait à parler du collectionneur fashionable. Mais peu de mots feront juger ce personnage, qui n'a ni caractère, ni passion, ni quoi que ce soit, et qui n'est qu'un produit de la mode. Le comte de Brevailles, le plus élégant des collectionneurs fashionables, me montrait dernièrement dans son *armeria* l'épée de Jeanne d'Arc ciselée par Benvenuto Cellini, et quelques pièces d'un *service* de faïence de l'admirable Bernard de Palissy, portant le millésime de 1508 et le chiffre de Louis XII.

En résumé, si le collectionneur est de bonne foi dans son amour, dans sa passion, il s'avance plus ou moins vite vers la folie; s'il est brocanteur, c'est un intrigant, et, s'il est fashionable, ce n'est rien. Je voudrais être député un seul jour pour proposer à mes collègues une loi ainsi conçue :

« Considérant que, depuis quelques années surtout, la France monumentale et artistique est de tous côtés, et pour le bon plaisir des collectionneurs et de leurs collections, dépecée par morceaux,

ARTICLE UNIQUE.

« Tout collectionneur est soumis à perpétuité à la surveillance de la haute police. »





LE DÉBUTANT LITTÉRAIRE

PAR

ALBÉRIC SECOND



Le jour où Dieu enjoignit à l'homme de croître et de multiplier, il est probable, sinon certain, qu'il entendit parler d'une multiplication honnête et d'une croissance raisonnable.

Toute supposition contraire impliquerait de la part de la Providence une incurie complétement inadmissible, quand on considère la sublime harmonie qui régit les moindres rouages de l'univers. A quoi bon en effet tirer l'homme du néant et l'exposer aux mille besoins de la vie, s'il ne vous est pas donné de les satisfaire? Certes, il est on ne peut plus louable « aux petits des oiseaux de donner la pâture, » mais il nous a toujours paru que les *petits des humains* avaient à la bonté divine des droits fondés non moins justement que les *petits des oiseaux*.

Donc il est permis de croire que Dieu, en créant le monde, lui avait assigné un certain chiffre de population que l'homme, pour son bonheur, n'aurait dû jamais dépasser. En doutez-vous? lisez l'histoire, interrogez la tradition, qu'y trouvez-vous? des mortels béats au premier chef; savourant, sans désemparer, toutes les joies de l'existence; allant et venant dans la vie, comme sur une pelouse en fleurs, sans regrets, sans soucis, sans alarmes. Il est bien vrai que, par-ci, par-là, survenaient tout à coup des épisodes désagréables, comme le déluge ou l'incendie de Gomorrhe; mais qui donc, par une belle matinée de printemps, splendidement éclairée, s'est jamais inquiété des taches que les astronomes ont cru remarquer dans le soleil? et d'ailleurs quel roi puissant de la terre peut se dire à l'abri des atteintes bourgeoises du rhume de cerveau?

Mais, hélas! à mesure que les siècles ont marché, l'humanité s'est agglomérée comme une immense boule de neige. Alors, les pelouses en fleurs ont fait place à des sentiers rudes et escarpés; désormais chacun se presse, se coudoie et cherche à supplanter son voisin. « Ote-toi de là que je m'y mette ! » devient la devise à la mode, et l'égoïsme une nécessité vitale. Et comment en serait-il autrement lorsque la moindre place vacante ne compte pas moins de deux cents rivaux béants? lorsque tout se dispute avec une ardeur sans égale, portefeuilles de ministre et bureaux de tabac? quand il y a vingt fois plus d'avocats que de procès à perdre, de peintres que de portraits à faire, de soldats que de victoires à gagner, de médecins que de malades à tuer? quand toutes les issues sont envahies, assiégées, escaladées, encombrées?

Sous l'Empire, où il était convenu que passer sa vie à braver la mort constituait une position sociale, le canon faisait de larges trouées dans cet amoncellement de jeunes hommes sans direction et sans choix. Mais à présent que l'humeur belliqueuse n'est plus à l'ordre du jour, il ne reste à la jeunesse que deux carrières à remplir : le barreau et la médecine. Or, comme pour y arriver il faut, à toute force, passer par des chemins qui ne sont pas toujours bordés de roses; comme, en outre, ces deux professions regorgent déjà d'une quantité inouïe de pauvres diables qu'on voit se disputer clients et malades avec tout l'acharnement d'un appétit qui frise le jeûne, il suit de là que nombre de plumes, taillées pour prendre des notes au cours de M. Orfila, finissent par rimer des élégies, et qu'une foule de cahiers, achetés



dans l'origine pour rédiger les leçons de M. Ducaurroy, servent en définitive à recevoir un plan de vaudeville, à enregistrer une scenario de mélodrame. — Car, en dépit de l'axiome latin, on ne naît pas, on n'est jamais né poëte. Avez-vous ouï dire que M. de Lamartine ait fait des vers au maillot, ou que M. de Châteaubriand ait salué, autrement que par des cris et des pleurs, la venue de sa première dent? Donc, sur trois mille jeunes gens que la province envoie chaque année à Paris, ce Minotaure de pierre, on en compte huit ou dix à peine qui débarquent dans la cour des messageries avec l'intention formelle de se faire littérateurs. Le reste arrive sous le prétexte d'étudier le droit ou la médecine, et ce n'est qu'après s'être écorché aux épines de ces deux sciences, après avoir absorbé l'argent des inscriptions, que, du ciel un beau matin s'imaginant ressentir l'influence secrète, ils enfourchent leur plume comme un coursier qui doit les mener rapidement à la gloire et à la fortune, et s'embarquent joyeusement dans leur encrier, dont ils transforment les petites vagues noires en flots dorés du Pactole.

L'odyssée d'un débutant littéraire étant celle, à quelques circonstances près, de tous les débutants imaginables, nous allons raconter l'histoire d'Eugène Préval, un débutant de ces dernières années. *Ab uno disce omnes.*

Vers la fin de 1834, Eugène Préval, le cœur plein et la bourse vide, monta en diligence, et, pour la première fois de sa vie, dit adieu à sa famille et à sa petite ville de Château-Chinon. Son père l'envoyait à Paris pour étudier la procédure et se former aux belles manières, à raison de cent francs par mois, sur quoi il devait prélever l'argent nécessaire à la nourriture, au logement, au blanchissage, aux inscriptions, à l'habillement, à l'éclairage, au chauffage et aux menus plaisirs. Trois semaines après son débarquement, Eugène avait déjà mangé l'argent d'un trimestre, et nourrissait dans son cœur une haine invincible contre tous les codes civils imaginables.

Un soir, pour se distraire, il s'en fut au Gymnase, où l'on jouait trois pièces de monsieur Scribe. Le hasard l'ayant fait voisin de deux messieurs bavards, il n'eut rien de mieux à faire que d'écouter la conversation qui pouvait se résumer ainsi : « Combien pensez-vous que ça soit payé à Scribe des petites choses comme celles qu'on vient de nous représenter ? — Mais ça peut bien lui rapporter de cinq à six cent mille francs par année. — Ah !

bah! — Ma parole. — Farceurs d'écrivains! on m'avait dit qu'ils mouraient tous de faim à l'hôpital. — Plus souvent! le cousin du beau-frère de l'oncle du parrain de mon portier est valet de chambre chez un journaliste; on ne lui paye ses gages qu'en bijoux ou en perles fines. — Tiens! tiens! Si je retirais mon petit troisième de chez le droguiste où il est en apprentissage, et si j'en faisais un homme de lettres? Quand même il ne gagnerait que cent mille francs en commençant, ça m'irait encore, allez! »

Rentré chez lui, notre héros fit un auto-da-fé de tous ses livres classiques, et s'écria, non sans lancer un regard de dédain sur sa mansarde: « Et moi aussi je serai homme de lettres! »

Eugène se réveilla le lendemain à l'état de *débutant littéraire*, c'est-à-dire qu'il employa sa matinée à noircir quelques innocentes feuilles de papier, et son après-midi à découvrir, dans l'*Almanach des vingt-cinq mille adresses*, la demeure de tous les journaux parisiens. Le surlendemain, il entra dans cette voie de déceptions et de déboires où, pour réussir, il ne faut pas que du talent, mais aussi du courage, de l'adresse, de la ruse, de la souplesse et de la diplomatie; voie ardue qui aboutit si souvent à la misère, quand elle n'aboutit pas au suicide.

Eugène Préval s'en fut donc offrir son article à la *Revue des Deux-Mondes*, qui le refusa à titre d'immoral; puis à la *Revue de Paris*, qui ne put l'admettre comme entaché d'une moralité par trop digne de feu Berquin. Le *Siècle* le trouva trop long, et le *Courrier Français* le trouva trop court; le *National* jugea que les idées qui y étaient émises ne cadraient pas avec sa ligne politique, et la *Presse* déclara la prose d'Eugène éminemment incendiaire et digne en tout point de figurer dans les colonnes d'une feuille anarchique. Quant aux petits journaux, ils se firent les imitateurs serviles de leurs grands confrères, répondant, les uns, qu'il était trop fade; les autres, qu'il était trop méchant; ceux-ci que l'idée s'y montrait d'une niaiserie banale, celui-là que le fond en était d'une extravagance impossible.

Deux mois se passèrent ainsi. Eugène faisait, journée commune, de trois à quatre lieues par les rues de Paris, allant du quartier Saint-Jacques à la Chaussée-d'Antin, et du faubourg Saint-Germain au faubourg Saint-Honoré, bravant la pluie, la crotte et la froidure, supportant sans sourciller les refus souvent impolis des rédacteurs, et les grands airs des garçons de bureau, gens espiègles à la façon des petits clercs et toujours prêts à molester les solliciteurs. A la fin pourtant, et de quelque solidité que fussent douées ses illusions et ses bottes, les unes et les autres, grâce aux rudes échecs qu'elles avaient eu à subir dans le cours de leur carrière, commencèrent à s'user sensiblement; Eugène, médiocrement alléché par ces prémices littéraires, en était venu à se demander s'il ne lui serait pas bien plus profitable d'étudier le droit, et puis de s'en aller dans une ville de province défendre la veuve et l'orphelin sur le pied d'un écu par tête. Mais, un jour, comme il montait la rue de Sorbonne d'un pas mélancolique, ses regards furent subitement frappés a la vue d'une affiche colossale conçue en ces termes : « Le *Chérubin*, journal littéraire, paraissant le jeudi de « chaque semaine, etc. Prix : 24 fr. par an. Bureaux. « rue Guénégaud, 25. »

« Le *Chérubin!* s'écria notre débutant le cœur rempli d'espoir; le *Chérubin*, un nouveau journal! le seul qui ne m'ait pas encore refusé... Essayons-en avant de couper mes ailes. » Et aussitôt il vola à son hôtel, interrogea l'arcane mystérieuse de son secrétaire, et reconnut, ô joie surhumaine! que deux pièces de cent sous lui restaient encore. C'était plus qu'il n'en fallait; et, revêtant ses habits les plus convenables, il s'empressa de courir à la rue Guénégaud.

Le *Chérubin* était une petite feuille inodore qui avait pour spécialité d'être tirée sur papier rose et de n'avoir jamais eu besoin d'un caissier. Personne, sans aucun doute, n'a gardé souvenir de cet *estimable* journal, si ce n'est son infortuné imprimeur, à qui probablement il reste encore dû quelque vieux reliquat de compte. Ledit *Chérubin* florissait au numéro 25 de la rue Guénégaud, vieille maison triste et froide; et ce qui, sur les affiches, était baptisé solennellement du nom pompeux de *bureaux* consistait dans une seule chambre, meublée d'une banquette circulaire qu'on avait oublié de rembourrer; au fond se trouvait une alcôve fermée, ornée d'un lit de sangle, où venaient coucher alternativement ceux des rédacteurs qui étaient dans de mauvais termes avec leurs propriétaires. Lorsque Eugène arriva au *Chérubin*, la rédaction tout entière s'était comme donné rendez-vous aux bureaux, qui *étaient* encore encombrés d'une quinzaine de jeunes gens en train de révolutionner le monde littéraire et d'*échiner* en bloc toutes les illustrations contemporaines. Eugène demeura plusieurs minutes sans oser tourner la clef dans la serrure, tant il lui semblait que l'aspect de ces hommes devait être imposant et majestueux; puis, d'un mouvement convulsif, il ouvrit la porte et pénétra dans le sanctuaire. Il eut un éblouissement. Tout en discutant, la rédaction du *Chérubin* battait la semelle dans le but ingénieux de réchauffer, non pas la discussion, qui était aussi chaude que possible, mais ses pieds, que l'absence de feu, au cœur de janvier, avait singulièrement refroidis.

La foudre tombant à l'improviste, au cœur de l'hiver et par un ciel d'azur, sur la rue Guénégaud, n'eût pas causé une plus grande surprise que la visite d'Eugène Préval. C'est qu'il ne vint pas son article à la main, comme vous vous l'imaginez; il entra porteur de ses six francs, qu'il déposa noblement sur la table en disant ces paroles si éloquentes dans leur simplicité : « Messieurs, je viens pour m'abonner! » Sitôt qu'il eut les talons tournés, la rédaction se leva comme un seul homme et courut immédiatement convertir les six livres d'Eugène en marrons et en vin blanc, que l'on s'empressa de consommer à la santé de la gent abonnable.

Or, voici le raisonnement profond que notre héros s'était tenu à lui-même : « Il est impossible que le *Chérubin* refuse les articles de son unique abonné. » En effet, lorsque, une semaine après, il apporta sa prose, on l'accueillit avec un véritable enthousiasme; et, à dater de ce jour, Eugène fut admis à l'honneur insigne de venir battre la semelle et échiner quiconque dans les bureaux du *Chérubin*, honneur dont il abusa quatorze heures par jour. Nous devons ajouter que, durant les trois mois que ladite feuille survécut à son premier abonnement, Eugene n'eut pas occasion de voir apparaître le moindre marron, ni la plus mince bouteille.

Il est un fait digne d'être observé, c'est que la destinée des choses qui ont été reçues dans l'origine avec enthousiasme finit presque toujours d'une façon lamentable. Sans parler ici des quinze cents tragédies, toutes reçues avec enthousiasme au Théâtre-Français, et qui toutes sont appelées à une moisissure éternelle, nous citerons l'article d Eugène. Savez-vous l'époque où il vint au monde? Juste le jour où le *Chérubin* lui disait un éternel adieu. Quoi qu'il en soit, mieux vaut tard que jamais, et notre débutant, qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit, dut être, ce jour-là, rangé dans la catégorie des

hommes vertueux, car il aima à voir lever l'aurore. Enfin, il était donc homme de lettres! Comme les autres, il avait donc aussi son œuvre imprimée! par malheur, ce qu'il avait de plus rare que les autres, c'était une myriade de fautes qui parsemaient son œuvre, résultat inévitable de son peu d'expérience en matière de corrections typographiques, témoin un passage où il avait cité madame de *Staël* et où les compositeurs avaient imprimé obstinément de *Staal*. Après deux corrections demeurées sans résultats, il crut devoir ajouter, en marge de l'épreuve, *n'oubliez pas mon* É, *s. v. p.*; aussi eut-il l'ineffaçable satisfaction de voir qu'enfin il était compris. En corrigeant son article on avait bien laissé de *Staal*, mais du moins on avait eu le soin d'ajouter entre parenthèses : (*N'oubliez pas mon* NEZ, s'il vous plait). — A part cette petite contrariété, Eugène fut exactement *le plus heureux des hommes*. Il porta à la poste trente exemplaires du *Chérubin;* il y en avait pour toutes les autorités civiles et administratives de Château-Chinon; puis il entra dans les cafés de sa connaissance, dans les cabinets de lecture qu'il put découvrir, partout demandant le *Chérubin* et n'en sortant qu'après avoir savouré lentement sa prose. — Le soir, avant de se coucher, il s'écrivit à lui-même plusieurs lettres portant la suscription suivante : « A Monsieur Eugène Préval, journaliste et homme de lettres. » afin de bien constater son identité aux yeux de la portière.

Le *Chérubin* mort, ses rédacteurs très-ordinaires sentirent un vide immense dans leur existence d'hommes. Les uns regrettaient fort de ne plus avoir à leur disposition cette bénévole tribune où ils s'installaient tout à leur aise pour haranguer la foule qui ne les écoutait pas ; ce que les autres déploraient davantage, c'était d'avoir perdu un asile et un lit de sangle assurés; bref, il fut résolu à l'unanimité qu'une nouvelle feuille serait fondée; et, pour solidifier son existence, on décréta en outre que le journal serait créé par actions. C'est alors que naquit la *Revue de France*, soutenue par une société d'actionnaires-rédacteurs, s'engageant à payer une cotisation mensuelle de quinze francs, dix francs ou cinq francs, suivant l'étendue de leurs moyens pécuniaires. Ceux qui donnaient quinze francs avaient droit à faire insérer deux et trois fois plus d'articles que les autres. Il était enjoint à tous les rédacteurs, sous peine d'exclusion formelle, de n'entrer jamais dans aucun lieu public sans demander à grands cris la *Revue de France*. Que si, par impossible, un butor de garçon répondait : « *Connais pas!* » le rédacteur devait sortir sur-le-champ, sans consommer autre chose qu'un verre d'eau (sans sucre) et un cure-dent.

Eugène prit part, en qualité d'actionnaire à cinq francs, à la fondation de cette *Revue*, qui devait être, suivant la manière de voir du prospectus, une *pyramide littéraire*, et qui ne fut rien moins qu'une sœur jumelle du *Chérubin*, à une exception pres cependant : le registre des abonnements décéda vierge et martyr.

Encouragé par deux succès d'un si bon augure, notre héros passa d'emblée à la rédaction de plusieurs feuilles anonymes; et, ayant ouï dire que tous les gens de lettres un peu bien situés étaient plus ou moins admis dans le boudoir d'une actrice célèbre, il songea à faire son choix. En conséquence, il écrivit treize lettres passionnées à la piquante Frétillon du Palais-Royal, la prévenant qu'il l'attendrait dans la grande allée du Luxembourg, sur le dix-neuvième banc de gauche, en face de la guérite du factionnaire; mais l'actrice ne fit aucune réponse. et nous ne savons pas ce qui serait advenu de notre débutant, si, à la même époque, et comme cataplasme, un des journaux dont il était l'assidu, mais peu rétribué collaborateur, ne l'avait convié tout à coup à de célestes béatitudes.

Du jour où il avait mis le pied dans la vie littéraire, Eugène s'était senti dévoré par un fougueux désir qui ne cessait de l'envelopper de ses replis ardents, comme la robe du Centaure. Il aurait donné dix années de sa vie, disait-il, pour avoir ses entrées à un théâtre! et, chaque fois qu'il passait devant un spectacle, lorgnant d'un œil d'envie la porte spéciale des artistes, il murmurait *in petto :* « Sésame, ouvre-toi! » Or, le journal dont il a été question ci-dessus lui donna, un beau matin, une lettre de créance auprès des Folies-Dramatiques, en le chargeant de rendre compte des premières représentations. Eugène habitait alors la rue des Mathurins Saint-Jacques, située à trois quarts de lieue du boulevard du Temple, ce qui ne l'empêcha pas de se rendre à son poste pendant quarante jours consécutifs; on jouait je ne sais plus quel indigeste mélodrame; Eugène l'apprit par cœur et ne tarda pas à devenir d'une force extraordinaire à l'endroit des appréciations critiques de la troupe des Folies; chacun de ses feuilletons regorgeait d'interpellations consciencieuses adressées à mademoiselle Alphonsine pour qu'elle prit un peu plus exemple sur mamoiselle Anastasie, et à M. Auguste pour qu'il copiât un peu moins M. Adolphe.

Un soir, par faveur spéciale, il fut admis dans les coulisses. Il ne se sentait pas d'aise; ses joues étaient enflammées, son œil étincelait, son cœur battait à tout rompre, non de peur, mais d'une sainte émotion : on eût dit un jeune sous-lieutenant à sa première bataille; il rêvait des voluptés inouïes; lesdites voluptés se réduisirent à recevoir sur la tête un nuage qui lui défonça son chapeau, dans les jambes, une chaumière qui lui ravagea les tibias, plus une lune huileuse au milieu du dos, sans compter les bourrades du machiniste et les ruades du pompier de service. Au moment de quitter ce lieu de délices, il perdit pied et s'abîma subitement par la trappe du crime, la même qui venait d'engloutir le *traître* de la pièce...

Eugène, dans cette soirée, perdit une illusion et gagna une entorse qui le força à garder la chambre pendant une quinzaine de jours. Il employa le temps de sa convalescence à fabriquer un vaudeville comme, de jugement de directeur, on n'en verra jamais; la mise en scène du premier acte, entre autres, était écrite d'une façon prodigieuse. On y lisait cette phrase textuelle : « Le théâtre représente des paveurs; à gauche, une demoiselle. »

Les directeurs de Paris eurent tous, je n'en excepte aucun, l'indélicatesse de se priver de cette œuvre remarquable, y compris celui du Théâtre-Français, à qui elle fut adressée sous le pseudonyme de comédie. La recette, à cet égard, est des plus simples : d'un habit veut-on faire une veste; on en coupe les pans. Eugène supprima les couplets peu rimés de son vaudeville, et le tour fut joué, mais non la comédie.

Cet échec fut cause que notre héros dit un éternel adieu au théâtre et rentra dans la voie feuilletonisante, où l'attendaient de nouveaux et brillants succès.

Ce fut à cette époque qu'Eugène eut envie de se faire lithographier des cartes de visite. Ayant manifesté devant un ami l'embarras où il était de ne pas avoir une qualité distinctive à se donner en épithète; ayant ajouté, en outre, qu'il se contenterait de la moindre chose, fût-ce même du titre de la Légion d'honneur, l'ami lui conseilla de se faire présenter à l'institut historique, et, moyennant six pièces de cent sous, Eugène fut mis dedans. De

ce moment il eut le droit de ne pas assister à des séances mensuelles de littérature et de géographie, réunion pleine de charmes, où une trentaine de gens qui n'ont rien à faire se donnent rendez-vous dans le but spécial de se réciter les uns aux autres de petits apologues naïfs et des fables innocentes.

Non content de ces titres à l'admiration de ses contemporains, Eugène, que les honneurs commençaient à enivrer de leurs vapeurs odorantes, résolut un matin de se faire le séide d'une illustration avouée. Jugeant le Parnasse trop haut placé pour ses petites jambes et la gloire un fruit trop élevé pour ses petits bras, il prit la résolution de se cramponner à la célébrité dont les jambes lui semblèrent assez vigoureuses et les bras assez longs pour atteindre l'un et cueillir l'autre. Son choix fait, il écrivit la lettre suivante, empreinte de toute la franchise et de tout le laisser-aller dont il fut susceptible :

« Monsieur,

« La lecture de vos charmants ouvrages m'a depuis « longtemps inspiré le désir de vous témoigner de vive « voix toute l'admiration que je ressens pour vous.

« Agréez, etc.

« Eugène Préval, homme de lettres. »

Deux jours après, il reçut une réponse ainsi conçue :

« A M. EUGÈNE PRÉVAL, HOMME DE LETTRES.

« Venez. — Je suis tout à vous. — Vous presserez la « main d'un camarade qui vous offre son amitié et d'ex- « cellents cigares. »

Un fait à observer, c'est que la plupart de nos grands hommes fument. Serait-ce donc pour cela qu'ils rendent si souvent la pareille à leurs lecteurs et à leurs libraires?

Il y a déjà quatre ans que se sont passées toutes ces choses et beaucoup d'autres encore; et d'ailleurs, comme le prétend la sagesse des nations, à force de forger on devient forgeron. Vous ne serez donc pas surpris quand je vous dirai que notre débutant, après avoir successivement passé de journaux payant mal à journaux payant mieux, et de journaux payant mieux à feuilles payant bien, en est venu maintenant à jouir, tout comme un autre, d'une petite individualité suffisamment flatteuse. Il n'est guère d'imprimerie parisienne qui ne connaisse la forme de sa *copie*, de publications honnêtes qui ne le comptent parmi leurs collaborateurs. M. Curmer lui fera demander probablement un article pour ses ***Français peints par eux-mêmes***, et nul doute que Dantan ne s'empresse de lui ouvrir bientôt son Panthéon grotesque.





LE GAMIN DE PARIS

PAR

JULES JANIN





Il est le frère de la grisette : frère légitime ou illégitime, qu'importe? il est enfant de bonne race : car, à coup sûr, son grand-père était à la prise de la Bastille; à la Révolution de juillet, son père est entré le premier aux Tuileries, et il s'est assis sur le trône du roi; c'est une race de gentilshommes dont les titres se sont perdus. Mais cependant suivez le gamin de Paris dans la rue : cet œil fier, cette démarche hardie, ce sourire moqueur, ces petites mains, ces petits pieds, cette tête bouclée, ne retrouvez-vous pas tous les souvenirs de cette nation à part dans la nation française, qui depuis le commencement de la monarchie a joué le rôle principal dans tous les mouvements qui ont changé la face du monde? C'est surtout le gamin de Paris qui pourrait dire comme Figaro : *Si le ciel l'eût voulu, je serais fils d'un prince.* Mais le ciel ne l'a pas voulu; notre héros est bien mieux que le fils d'un prince, il est gamin de Paris.

D'où il vient? quelle est son origine? où il va? Eh! dites-moi d'où viennent ces moineaux francs qui ont usurpé sans façon les plus belles places et les plus beaux jardins de la ville; aimables, effrontés coquins, ils sont les maîtres du Palais-Royal, dont ils animent encore le mouvement; les maîtres du Luxembourg, dont ils animent le silence. Au jardin des Plantes, ils prélèvent une large dîme sur la part des lions et des tigres; aux Tuileries, ils vivent des miettes tombées de la table du roi, sans demander quel est celui qui règne; ils n'ont pour eux ni le plumage, ni la grâce, ni la beauté, ni aucune des qualités des oiseaux chanteurs; ils ont la vivacité, l'esprit, le coup d'œil; ils sont mieux que hardis, ils sont familiers. Véritablement je ne serais pas étonné que le gamin de Paris et le moineau franc ne fussent les enfants de la même nichée. Mais que la ville serait triste si elle était privée de ces piauleurs!

A peine réveillé, le gamin de Paris devient la proie des deux passions qui font sa vie : la faim et la liberté. Il faut qu'il mange, il faut qu'il sorte. Donnez-lui tout de suite un morceau de pain et le grand air. Il est bien vite habillé, une blouse en fait l'affaire. Quand il a plongé ses mains et sa tête dans l'eau froide comme un joyeux caniche, sa toilette est faite pour tout le jour. Son père ne s'en inquiète guère : car le père a été jadis un gamin de Paris, et il sait comment cela s'élève; mais sa mère, en sa qualité de Parisienne et de mère, est jalouse de la beauté de son fils; elle a toujours pour lui une chemise blanche, un coup de peigne, un baiser, quelque menue monnaie; et puis, adieu, mon fils, te voilà lâché, empare-toi de la ville, tu es le maître, tu es le roi de Paris, la ville est faite pour toi, elle doit t'obéir; malheur au provincial, malheur au bourgeois, malheur au mal-appris qui ne voudrait pas reconnaître, dans cet enfant qui passe, le souverain de cette grande ville! Lui cependant, une fois lâché, il regarde d'où vient le vent, et il obéit à son seul maître, au vent qui souffle. Entendez-vous déjà son joyeux petit cri qui se mêle aux cris de l'hirondelle matinale! « O eh! ô eh! » Et à ce cri vainqueur soudain tous les échos répètent : « O eh! ô eh! » Car c'est là l'instinct du gamin de se réunir, de se reconnaître, de marcher en troupe serrée. C'est écrit dans la Bible : « Il n'est pas bon que le gamin soit seul. » Quand il est seul, le gamin s'ennuie, l'appétit lui manque, ses mains sont oisives, ses pieds légers sont de plomb; mais, dès que la bande joyeuse s'est formée, la main est alerte, le pied est léger, le regard est rapide, la poitrine se dilate, tous les instincts guerriers de ce petit peuple se réveillent à

la fois. Tenez, voilà le gamin qui marche au pas; il a entendu le tambour, et il obéit au son du tambour; le caporal lui sourit, l'officier lui donne une petite tape sur la joue. Chemin faisant, et pour peu qu'il soit bien disposé, rien n'empêche que le gamin n'entre dans une école, *chez les frères, à la mutuelle*, que lui importe? il n'a pas de préjugés. La leçon est commencée, le maître est entré en explication; mais déjà le gamin a tout compris : c'est la plus vive, la plus rapide et la plus sincère intelligence de ce monde; c'est un esprit qui va sans cesse en avant, net et vif comme l'éclair. Rien ne l'étonne; il apprend si vite, qu'il a l'air de se souvenir. Dans leur argot, ils ont un mot qui résume pour eux toutes les sciences, science politique, scientifique et littéraire; quand ils ont dit : *Connu, connu!* ils ont tout dit. Vous leur parlez de Dieu le Père et de Dieu le Fils : *Connu, connu!* Vous leur parlez de Charlemagne et de Louis XIV : *Connu, connu!* Vous leur expliquez comment deux et deux font quatre : *Connu, connu!* comment c'est la terre qui tourne et non pas le soleil : *Connu, connu!* Mais cependant prononcez devant eux seulement ce seul nom de Napoléon Bonaparte, et soudain vous verrez ces jeunes têtes se découvrir, ces malins sourires devenir sérieux; ils ne diront plus comme tout à l'heure : *Connu, connu!* mais au contraire ils écouteront avec une attention infinie les moindres détails de cette espèce d'évangile des temps modernes. En effet, le gamin de Paris se souvient confusément de ces temps de gloire où il était un personnage si important : alors on l'envoyait pieds nus jusqu'à la frontière; armé d'un méchant fusil, il faisait, sans s'en douter, la conquête du monde; à seize ans, il était un héros sans le savoir; son havre-sac était vide, il est vrai, mais cependant il était bien convaincu que ce havre-sac vide contenait le bâton de maréchal de France. Une fois à l'armée, le gamin de Paris s'y distinguait autant par la vivacité de son esprit que par son courage; il était le bon mot de la bataille, la joie du bivac, l'amour des cantinières; il riait et il faisait rire; c'est lui qui était chargé de tous les bons mots de l'armée; il trouvait à lui tout seul ces fines saillies, ces reparties plaisantes, ces improvisations hardies qui charmaient si fort l'Empereur. « Je vois ce que c'est, disait-il à l'Empereur : tu veux de la gloire, eh bien! l'on t'en f.... » Il n'y a qu'un gamin de Paris pour avoir rencontré ce mot-là. Aussi l'Empereur le savait bien; et, comme aucun détail ne lui échappait, il savait toujours dans quel régiment il y avait un bon tambour, une bonne musique et un gamin de Paris. Seulement alors le gamin de Paris changeait de nom, il s'appelait le ***Parisien***. Il en est du Parisien comme du vin de Champagne : vous en rencontrez sous toutes les longitudes et toutes les latitudes, sur la terre, sous la terre, sur la mer. Du Parisien viennent tous les récits, tous les contes, toutes les merveilles. Rien qu'à l'entendre parler et à le voir sourire, l'équipage oublie la faim, la soif et les brûlantes ardeurs de la canicule. C'est toujours de la façon la plus gracieuse que le Parisien vous jette son bon mot et son coup de sabre; c'est lui qui rime les chansons, qui écrit les billets doux du régiment, qui porte la parole au capitaine. Il est maître d'armes, il a inventé certaines bottes secrètes, qu'il enseigne à tout le monde; il joue du flageolet, de la trompette à l'oignon et de la guimbarde; il imite à s'y méprendre le chien, le chat, la puce enragée et autres animaux domestiques. Dans ses voyages sur les bords du Meschacébé, M. de Chateaubriand a rencontré un gamin de Paris qui enseignait les belles manières de la cour de Louis XV à messieurs les sauvages et à mesdames les sauvagesses. Il vit dans tous les climats, il s'accommode de toutes les nourritures et de toutes les fortunes; il est courageux, il est vaniteux, il est conteur, il est faquin, il est hardi et insolent comme un page; son éloquence est infatigable, inépuisable; un grand fonds de philosophie, une patience à toute épreuve, une imprévoyance complète de toutes les choses humaines, un certain sentiment de la probité et du devoir, qui ne l'abandonne jamais, tel est le fond du caractère de ce singulier personnage, auquel on ne saurait rien comparer dans les autres pays de l'Europe.

Mais nous voilà déjà bien loin de notre enfant de tout à l'heure, que nous avons laissé à l'école, étudiant en toute hâte les premières notions des sciences qu'il est appelé à deviner. A peine la leçon est-elle faite, et quand il a reçu sur ses petits doigts nerveux les cinq ou six coups de férule qui lui reviennent, jusqu'à ce que la férule ait volé en éclats par un coup de Jarnac qui n'appartient qu'au gamin, il s'écrie que l'heure de la récréation est arrivée; il remet son livre dans sa poche, s'il a un livre, et le voilà qui s'en va tout courant dans une de ses places favorites, au Château-d'Eau, par exemple, le plus bel endroit de la ville. Là, pendant que l'eau retombe en murmurant dans son bassin de pierre, à l'ombre des arbres du boulevard, à l'odorante fumée des cuisines en plein vent, notre héros s'apprête à jouer sur un bouchon toute sa fortune de la journée. Faites-lui place, ne le dérangez pas; n'allez pas vous mettre devant son soleil, car il vous dirait comme Diogène à Alexandre : « Ote-toi de mon soleil. » Seulement vous êtes bien le maître de le regarder; le gamin de Paris n'est pas fâché qu'on le regarde : il sait très-bien, dans sa justice, que ce n'est là qu'un prêté pour un rendu. Ainsi il joue, et vous ne sauriez croire comme sa main est légère; aussi, par je ne sais quelle fatalité inexplicable, le gamin de Paris gagne toujours : c'est là un des mystères dont ce singulier personnage est entouré. Quand il a gagné, il achète un cornet de pommes de terre frites, et d'un air narquois il les mange à la barbe des passants. Ceci fait, s'il a le temps, il se met à lire couramment l'enveloppe de son déjeuner, quelque vieux fragment du *Constitutionnel* de la veille, dans lequel il puise la haine des tyrans et l'amour du peuple. Il a soif alors, il se penche en arrière contre la cascade, et, dans sa gueule entr'ouverte et garnie de dents blanches comme celle d'un jeune chien, il reçoit goutte à goutte l'ondée bienfaisante. Ceci fait, notre homme se souvient qu'il a un maître quelque part, un bourgeois, un patron, et qu'il a enfin un emploi à exercer. Aussitôt le voilà qui prend sa course à perdre haleine, non pas qu'il ait peur d'être battu ou chassé : on ne bat pas le gamin, on ne le chasse pas; bien au contraire, un certain instinct le pousse à aimer son maître; mais seulement il l'aime à sa façon et quand il a le temps.

Vous me demandez quel est l'emploi du gamin? Eh! mon Dieu, dites-moi plutôt quel n'est pas son emploi, et ce qu'il ne sait pas faire, et ce qu'il ne fait pas dans la vie; ne savez-vous pas qu'il a la science infuse? Il peut tout, il sait tout; il ne sait que cela, mais il le sait bien : il est forgeron, c'est lui qui fait aller le soufflet; il est peintre, c'est lui qui broie les couleurs; il est architecte, c'est lui qui gâche le plâtre; il est cordonnier, c'est lui qui passe le fil à la poix; il est imprimeur, c'est lui qui lave les formes; il est notaire royal, car c'est lui qui est la cheville ouvrière des plus grandes affaires, il porte d'une étude à l'autre ces contrats dans lesquels les plus grandes propriétés changent de maîtres, ces traités d'alliance entre les plus grandes familles; tel *saute-ruisseau* qui passe en vous éclaboussant est souvent chargé



d'une fortune entière et n'en est pas moins léger. De tous les métiers qu'il exerce en haut ou en bas de l'échelle sociale, celui pour lequel le gamin de Paris a le plus grand penchant, c'est le métier d'homme de lettres. Voyez-le, en effet, fièrement coiffé du tricorne en papier, transporter sous son bras, dans ses poches, les histoires sérieuses, les romans futiles, les drames en prose, les tragédies en vers; il est le facteur intelligent et dévoué de la petite poste littéraire, il est le courrier du drame, le messager de la poésie; les prémices de toute pensée vieille ou nouvelle lui sont réservées; il a su le premier que Niebuhr avait retranché les sept premiers rois de Rome; qu'Augustin Thierry avait trouvé plusieurs rois qui s'appelaient Clovis; il a su le premier que monsieur de Salvandy écrivait la vie de Napoléon, et il a trouvé que l'histoire était trop bien écrite. Un soir, rentré chez lui, il récitait au caniche de son père les beaux vers encore inédits que monsieur de Lamartine adresse, dans son *Jocelyn*, à son joli chien Fido. Que de fois il a porté dans la même poche deux articles politiques pour et contre le même ministre! et lui, par la seule force de son bon sens, il restait inébranlable entre ces deux exclamations également furibondes. Avec un tact exquis, notre jeune confrère en littérature donne à chacun la place qui lui convient, plus juste en ceci que tous les journalistes du monde. Un jour, chez monsieur de Chateaubriand, il arrive tout essoufflé, dans son empressement de voir de près ce grand homme populaire, qui a prédit le premier *cet aigle de* 1814 *volant de tour en tour jusqu'aux tours de Notre-Dame:* le jeune homme avait franchi d'un bond cette longue rue, au sommet de cette haute montagne où se tenait alors le grand poëte. Il arrive, il se trouve en présence de monsieur de Chateaubriand, il est ébloui comme s'il eût vu l'empereur Napoléon en personne: il se trouble tout à fait, lui qui ne se trouble de rien. « Monsieur, dit-il, c'est une épreuve que je vous apporte. » En même temps il cherche son épreuve: dans ses poches de derrière étaient contenus des articles de revues et des romans de monsieur Paul de Kock; dans ses poches de côté gémissait une tragédie classique; sous ses deux bras était empilé un drame romantique à côté d'un vaudeville de monsieur Scribe; sa casquette même était remplie de prose et de vers; mais là, dans ce pêle-mêle médiocre des écrits de chaque jour, la prose de monsieur de Chateaubriand ne se trouvait pas. L'enfant était désolé, et sur son beau visage se peignait le chagrin le plus profond. « Allons, allons! lui dit monsieur de Chateaubriand, c'est un petit malheur, tu l'auras perdue en

chemin. » A ces mots, toute la présence d'esprit revient au gamin. « La voilà ! la voilà ! monseigneur, » s'écria-t-il. En même temps il retirait la bonne feuille, qu'il avait placée sur son cœur, pour qu'elle ne fût pas confondue, même un instant, avec cette prose et ces vers de pacotille. Monsieur de Chateaubriand fut plus touché de ce naïf et sincère hommage qu'il ne l'a jamais été de toutes les louanges que lui adresse l'Europe. Il tendit sa main à l'enfant, qui la baisa. Que voulez-vous? le gamin de Paris est habitué depuis longtemps à toucher de près cette gloire populaire. Le dernier jour de la Révolution de juillet, quand le gamin de Paris revenait du Louvre sans avoir touché aux richesses entassées là, ce fut lui qui découvrit, parmi les pavés soulevés comme le peuple, ce grand poëte royaliste et chrétien qui allait savoir des nouvelles de son roi; aussitôt le gamin cria : *Vivat!* il emporta en triomphe ce noble vaincu. On crut, à ces cris inattendus, que c'était le roi de la Révolution de juillet qui passait : c'était encore mieux que cela.

Aimable enfant! oui, je le préfère, et de beaucoup, dans sa vérité sauvage et déguenillée, à ces beaux petits messieurs de Paris que leurs bonnes promènent aux Tuileries en si grande cérémonie. Il apporte en naissant tous les nobles instincts, le courage, la franchise, l'indépendance, l'art de vivre de peu, cette grande science de la vie heureuse et sage; il accepte, et comme une aubaine à son usage, même les orages et les tempêtes, même les famines et les pestes : il assiste sans le savoir à l'enfantement de toutes les grandes idées, à la lutte incessante de toutes ces forces rivales; et, pour la part qu'il y prend, pour le sang qu'il y verse, pour l'intelligence qu'il y apporte, il ne demande rien que la permission de voir passer sur le pont Neuf le nouveau roi qu'il a créé. Issu d'une longue suite d'aïeux dont la noblesse se perd dans la nuit des temps, et jeté par le bonheur de sa naissance dans cette grande ville qui est la tête du monde, il met à profit tous les hasards, tous les bonheurs, tous les accidents de sa ville natale, comme fait le jeune pâtre de la Suisse pour ses montagnes, comme fait le Normand pour ses campagnes, comme fait l'Allemand pour les bords du Rhin, son fleuve bien-aimé. Le gamin de Paris sait toute sa ville par cœur, il en connaît toutes les rues, tous les passages; il a étudié avec le plus grand soin les faubourgs, les rues, les quais, les carrefours; il est monté dix fois au sommet de la Colonne, il a pensé se perdre dans les Catacombes, il a passé bien des revues au Champ-de-Mars. Que de belles promenades il a faites au parc de Saint-Cloud! Il sait très-bien que Voltaire est logé au Panthéon, que l'abbé de l'Épée est l'instituteur des Sourds-Muets, que saint Vincent de Paul est l'*inventeur* des Enfants-Trouvés. Il va parfois se promener dans la galerie du Louvre, et là, parmi tous ces chefs-d'œuvre entassés uniquement pour son plaisir, le drôle, qui s'y connaît, s'arrête avec orgueil devant le *Petit pouilleux* de Murillo, le chef-d'œuvre du Louvre; et vous pensez si le gamin de Paris doit être fier quand il se dit que ni les vierges, ni les têtes de Raphaël, ni les Vénus du Titien, ni les gentilshommes de Van-Dyck, dans toute leur magnificence, ne sont comparables au gamin de Murillo. C'est encore et toujours l'histoire des lis de Salomon.

Mais, de toutes les parties de la ville, celle, je crois, que le gamin de Paris connaît le mieux, ce sont les bords de la rivière. Sur les bords de la Seine, le gamin est heureux comme le poisson dans l'eau : il vous dira les fonds et les bas-fonds; en tel endroit on a pied, plus loin il y a un creux, un peu plus loin c'est du sable. Il monte effrontément dans tous les bateaux de blanchisseuses, sans peur du battoir; il est de toutes les parties de pêche, et il ne se prend pas un goujon sans sa permission immédiate. Quand vient l'été, le gendarme a beau menacer le gamin de prendre ses habits pour le forcer à être vêtu plus décemment quand il nage, le gamin de Paris fait la nique au gendarme; et d'ailleurs ils sont bien ensemble, ils se comprennent, ils s'aiment. Et puis, comment prendre les habits du gamin? il n'en a pas! Il s'en va donc tout nu, et les mains derrière le dos, à la façon de l'Empereur, sur toutes les îles de la Seine. Quand la rivière est gelée, le gamin glisse sur ces mêmes eaux dans lesquelles il nageait. Quelquefois il veut savoir ce qu'il y a là-bas, au bout de toute cette eau, et dans le premier bateau qui passe il grimpe. Il va ainsi jusqu'à Rouen, jusqu'au Havre, jusqu'à la mer. Une fois à la mer, il se fait matelot, et le voilà qui part pour les Grandes-Indes. Bon voyage! Cependant dans son quartier on l'appelle pendant huit jours, sa mère le pleure, puis elle se console en faisant un autre gamin de Paris.

J'ai dit plus haut que le gamin de Paris avait le visage et la tournure d'un gentilhomme, quelquefois aussi il en a les manières; car enfin il est élevé en compagnie avec la grisette, cette grande dame perdue au milieu du peuple parisien. Avec les façons d'un gentilhomme, il en a souvent les goûts élevés : il aime les chevaux, les belles voitures, la musique, les spectacles, les promenades, les belles livrées; il aime tant la livrée, qu'il ne la portera jamais. Appelez-le polisson, il ne se fâchera pas; appelez-le laquais, il vous recevra à grands coups de poing.

Les jours de fêtes publiques étaient autrefois ses grands jours. A chaque victoire nouvelle on lui jetait des dragées par la tête, on l'accablait de cervelas à l'ail et de pains de quatre livres; pour lui, en guise d'eau les fontaines vomissaient des flots de vin; pour lui seul brillaient ces feux d'artifice dans les airs; il était même avant la grande armée le roi de ces fêtes consacrées par l'histoire. Et, en effet, avec quoi se composait la garde impériale, sinon de gamins de Paris?

Hélas! aujourd'hui notre pauvre héros a perdu une grande partie de ses joies. Sous le vain prétexte d'une bienfaisance mieux entendue, on a supprimé les dragées, le vin des fontaines, les pains de quatre livres et les saucissons à l'ail. Oh! douleur! on a même supprimé les représentations gratis, et notre gamin ne peut plus aller aux premières loges, et ne peut plus siffler, selon son bon plaisir, mademoiselle Mars et monsieur Talma. Grande imprudence que la Révolution a commise! elle a oublié les services du gamin de Paris dans les trois jours: et le gamin, qui est rancuneux, se souviendra de cet oubli.

A défaut du Théâtre-Français et de l'Opéra, le gamin de Paris possède en propre plusieurs théâtres : le théâtre de la Porte-Saint-Martin, celui de la Gaîté, de l'Ambigu-Comique, des Funambules, le salon de Curtius. A la Porte-Saint-Martin, il a approuvé les débuts dramatiques de monsieur V. Hugo, mais il a trouvé qu'il y avait trop de cercueils et de poison dans *Lucrèce Borgia;* au théâtre de la Gaîté, il s'est abandonné sans réserve à monsieur de Pixérécourt, le Corneille des boulevards. Quand est mort Victor Ducange, le gamin de Paris a pleuré, car Victor Ducange avait obtenu et mérité toutes ses sympathies. C'est lui qui a fait la fortune de Debureau. Pour lui plaire, madame Saqui a manqué mille fois de se casser les reins; le Cirque-Olympique a essoufflé tous ses chevaux : il a évoqué les mânes de l'Empereur et de la grande armée, que nous avons vue défiler au bruit des trompettes et des fanfares sur ce champ de bataille de deux cents pieds carrés. Parmi les choses qu'il aime le plus après les pommes de terre frites et le jeu de bouchon, il faut pla-



cer encore le coco, les marchands d'oiseaux, l'orgue de Barbarie et les chanteurs en plein vent.

Un autre de ses grands plaisirs, c'est d'aller, quand se rencontre une de ces affaires bien sanglantes, un de ces crimes tout remplis de mystères, prendre sa part d'émotions dans le parterre de la cour d'assises; il a un instinct merveilleux, un coup d'œil rapide, qui lui font deviner tout d'abord le fort et le faible de l'accusation et de la défense. Regardez-le, prêtant une oreille attentive au réquisitoire du procureur du roi, aux réponses des accusés, aux plaidoiries des avocats : ce n'est pas la même figure de tout à l'heure, quand le gamin était lâché par la ville; ce n'est plus le turbulent spectateur qui remplissait de bruit et de désordre le *poulailler* de l'Ambigu-Comique ou de la Porte-Saint-Martin; c'est un spectateur grave et ému de pitié, c'est un juge austère qui dit dans son âme et conscience : « Oui, l'accusé est coupable. Non, l'accusé n'est pas coupable. » Un jury ainsi composé de ces jurés de la borne et du carrefour porterait à coup sûr des jugements souvent irréprochables. Cet enfant, si futile et si léger en apparence, qui a fait une guerre acharnée, impitoyable, aux marchandes de pommes, aux marchands de marrons, il a cependant le crime en horreur; un assassin l'épouvante, le vol avec effraction lui paraît contre toutes les règles de la chiperie. Aussi est-il impitoyable dans l'arrêt qu'il a porté : il suit son condamné jusqu'à la prison, jusqu'au poteau infamant; bien plus, il le suit jusqu'à l'échafaud, il appelle cela son exemple. « Gendarme laissez-moi voir mon exemple. » Ainsi parle-t-il; et, chose horrible, c'est que le gamin soutient cet affreux spectacle avec le plus grand sang froid; il joue avec la mort comme s'il jouait au bouchon; il se repait de cet affreux spectacle. C'est là qu'il apprend à envisager sans pâlir tous les horribles accidents des révolutions. Singulier enfant qui rit de tout, qui plaisante le condamné qui passe, qui tutoie le bourreau comme un sien camarade, qui monterait sur l'échafaud pour y danser, si on le laissait faire; singulier enfant qui chante ses plus gais refrains en allant à la Morgue, et qui chante encore à la Morgue, même en présence de quelque pauvre petit gamin comme lui, écrasé le matin même par quelque voiture au galop! Alors, savez-vous ce qui arrive? il sort de la Morgue, et, pour ne pas être écrasé par la première voiture qui passe, il monte derrière cette voiture, et, une fois là, rien ne peut l'en faire déguerpir, ni les coups, ni les menaces. Cette voiture est à lui, ces chevaux sont à lui; il les excite de la voix et du geste; seulement il trouve qu'ils ne vont pas assez vite, et il se promet bien de ne pas garder longtemps son cocher.

Telle est cette vie, ou plutôt tel est cet admirable vaga-

bondage d'un enfant de douze ans à travers la vie parisienne. Comme vous le voyez, c'est là le plus singulier mélange de vices et de vertus, de qualités et de défauts, d'insouciance et de courage, de ruse et de naïveté, de toutes les vertus opposées et de tous les vices contraires qui se puissent rencontrer sous le soleil. Cet enfant, ou, si vous aimez mieux, cet homme ainsi fait, résume en entier ce qu'on appelle l'esprit français : indépendance indomptée, noble cœur, mauvaise tête, gai visage, malice sans fiel, jeunesse éblouissante et ébouriffée ; tous les instincts généreux, l'intelligence la plus hardie, le regard le plus fin, la vanité la plus charmante : tel est le gamin de Paris. Il n'est pas le produit des siècles, comme aussi il n'est pas le produit de l'éducation ; il est né avant les siècles, il est né de lui-même et par lui-même ; il ne procède que de lui seul, et l'histoire dont il a fait partie a passé sur sa jeune tête sans la toucher, sans la courber. Tel il est aujourd'hui, et tel il était au commencement de la monarchie française. C'est surtout de cet enfant qu'on pourrait dire ce que Napoléon disait des vieux Bourbons : « Il n'a rien appris, il n'a rien oublié, il a passé, sans rien prendre et sans rien laisser de sa toison, à travers toutes les révolutions et toutes les tempêtes » Gamin sous l'empereur Charlemagne, gamin sous le roi Louis XI, gamin sous François Ier, sous Louis XIV, sous Louis XV, sous Louis XVI, il ne s'est jamais inquiété ni des rois qui commandaient, ni des lois auxquelles il fallait obéir, ni des gloires qu'on voulait lui imposer, il n'a jamais été ni catholique, ni protestant, ni jésuite, ni janséniste; il a toujours été révolutionnaire, révolutionnaire non par principes, mais par sentiment ; non pas pour son ambition personnelle, mais pour son plaisir, et parce que cela l'amuse de bouleverser ainsi toute chose autour de soi. Il n'a jamais flatté aucun pouvoir, il n'a jamais obéi à personne ; avec lui on ne peut compter sur rien, pas même sur l'enthousiasme. De la rancune, il n'en a pas ; de la reconnaissance, il n'en a pas non plus. Donnez-lui un écu, il vous fait la grimace ; refusez-lui cinq centimes, il vous fera la grimace.

Jamais personne, et même les plus grands politiques, n'ont pu trouver un moyen de dompter, de dominer, de refréner cet indomptable petit bonhomme : la force ne lui fait rien, ni la peur; la gloire seulement lui fait quelque chose, mais encore faut-il bien que ce soit quelques-unes de ces gloires sans conteste, et comme il en apparaît rarement dans le monde, ainsi est-il fait. Les politiques, non plus que les prêtres, non plus que les soldats, non plus que les orateurs, le préfet de police lui-même, n'y peuvent rien; je crois même que le bon Dieu, oui, le bon Dieu lui-même, s'il voulait s'en donner la peine, ne pourrait pas extirper ce lichen !

On prétend que le monde aura une fin, et il faut bien le croire, ne fût-ce que pour rassurer la Bibliothèque royale, qui s'encombre chaque jour. Quand ce dernier jour du monde arrivera, le chaos s'abattra sur la nature entière et reprendra son bien en disant : « Ceci est à moi. » Seulement, de toutes ces villes renversées, de toutes ces capitales détrônées, de tous ces royaumes confondus dans le même limon, il n'y a qu'une chose que le néant est condamné à respecter, c'est la colonne de la place Vendôme, et, au-dessus de la colonne, la statue de l'empereur Napoléon. Eh bien ! je vous fais un pari : moins que rien, dix contre un, la France contre l'Angleterre, qu'au sommet de la colonne, sous le petit chapeau de l'Empereur, et comme la seule vermine qui soit digne de sa tête impériale, cherchez bien, vous rencontrerez à coup sûr une grisette et un gamin de Paris, qui se seront réfugiés là uniquement pour donner un démenti au néant, pour prolonger dans les siècles nouveaux le nom de l'empereur Napoléon. Et voilà comment, malgré tous ses efforts, le bon Dieu ne pourra jamais arriver à trouver la fin du monde, grâce à la grisette et au gamin de Paris !





LA GARDE

PAR

MADAME DE BAWR



Il existe à Paris, pour les femmes, un état extrêmement lucratif, qui, bien que fatigant sous plusieurs rapports, n'en convient pas moins parfaitement aux paresseuses, car la paresse n'est point précisément le désir ou le besoin de ne rien faire; elle est bien plutôt l'antipathie d'un travail uniforme et journalier. Tel paresseux consentira volontiers, pour gagner sa vie, à courir la ville depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, qui ne voudra jamais s'astreindre à tenir la plume pendant trois heures de la matinée dans une étude ou dans un bureau. Ce qui lui coûte, ce qui répugne surtout à sa nature, c'est de *se mettre à l'ouvrage;* témoin ces hommes qui n'ont conservé de place dans aucune classe de la société, et qui préfèrent le métier de faiseur de tours, d'acteur dans les parades, etc., métiers que, malades ou bien portants, ils exercent en plein air, exposés à toutes les intempéries des saisons, et souvent même au péril de leur vie, quand ils auraient pu devenir d'honorables et bons ouvriers. Pour donner le change à la paresse, il suffit de variété dans le labeur, et l'état dont je parle ici fait mener à celles qui le choisissent la vie la plus variée dans ses accessoires que l'on puisse imaginer.

Tous les mois à peu près madame Jacquemart change de domicile, de lit (quand la circonstance permet qu'elle dorme dans un lit), fait connaissance avec de nouveaux visages, et se voit forcée d'étudier de nouveaux caractères, avec lesquels il faut qu'elle sympathise si elle veut s'assurer de bons traitements dans les diverses maisons qu'elle habite. Heureusement, un long exercice de sa profession lui a appris à démêler au premier coup d'œil les personnes qui jouissent de quelque importance dans le logis où elle vient d'entrer pour la première fois de sa vie : parmi les domestiques, comme parmi les maitres, elle voit aussitôt quelle est celle ou celui qu'elle doit s'attacher à gagner par la flatterie ou par des complaisances dont le désir du bien-être l'a rendue prodigue. De même, grâce à cette mobilité d'existence qui la transporte sans cesse du faubourg Saint-Germain dans le Marais, et de la Chaussée-d'Antin dans le faubourg Saint-Marceau, elle a appris à mesurer son ton, ses discours, et jusqu'à ses gestes, sur les degrés de l'échelle sociale que lui font parcourir ses nombreuses pratiques; elle devient tour à tour taciturne ou babillarde, importante ou câline, respectueuse ou familière, selon le rang, l'âge et la fortune des personnes auxquelles elle donne ses soins; et tel la verrait en fonctions dans des appartements situés à différents étages, qui aurait peine à la reconnaitre pour la même personne.

Que madame Jacquemart ait ou non une famille, des enfants, peu importe, puisqu'elle ne pourrait jamais ni les aller voir, ni les recevoir chez elle. C'est tout au plus si trois ou quatre fois par an elle passe quarante-huit heures de suite avec monsieur Jacquemart; car madame Jacquemart est soumise, comme toute autre femme, au lien conjugal. Devenue veuve, elle s'est même hâtée de se remarier, attendu que, non-seulement elle désire trouver quelqu'un chez elle, lorsqu'un hasard fort rare l'y fait retourner pour quelques heures, mais aussi parce qu'elle ne veut confier qu'à une personne sûre le soin de tenir proprement sa chambre et son ca-

binet, et d'entretenir les meubles assez élégants que ces deux pièces renferment. Elle a donc choisi trois jours entre une fluxion de poitrine et un rhumatisme aigu qui réclamaient ses soins, pour épouser monsieur Jacquemart, lequel monsieur Jacquemart, garçon de bureau depuis trente-trois ans au ministère de l'intérieur, s'est établi dans le petit manoir, et vient tous les huit jours, à l'adresse qu'elle lui indique, lui apporter du linge, lui donner des nouvelles de sa petite chienne et de son serin, et recevoir le produit de ses journées[1], les profits du baptême, etc.; somme qu'il est chargé de placer en rentes sur l'État, et qu'elle lui donne toujours intacte, attendu qu'elle n'a jamais occasion de dépenser six liards. Ces entrevues, qui souvent sont interrompues par un coup de sonnette, ne durent que dix minutes au plus, ont lieu dans l'antichambre, et ne permettent pas un mot superflu; elles sont loin, comme on voit, de pouvoir amener un divorce pour incompatibilité d'humeur.

Madame Jacquemart est naturellement privée de tous les plaisirs dont jouissent beaucoup de gens de sa classe. Les promenades, les bals, les spectacles, sont choses dont elle se souvient d'avoir entendu parler dans sa grande jeunesse, mais dont l'entrée lui est interdite. Si le hasard lui accorde quelques moments de loisir, elle se garde bien de les perdre en courses inutiles; elle va visiter ce qu'elle appelle *ses femmes*, s'informer de leur état, gourmander les paresseuses qui laissent passer l'année sans réclamer ses soins, et savoir au juste à quelle époque telle ou telle de ses clientes l'enverra chercher. A l'exception de ces sorties, madame Jacquemart se passe habituellement du plaisir de respirer un air pur, puisque, fût-ce au mois de juillet, elle ne pourrait ouvrir une fenêtre que dans le cas extrême où la femme qu'elle soigne étoufferait au point de se trouver mal.

Ajoutez à tant de privations la privation du sommeil pendant une grande moitié de l'année, le devoir qui l'assujettit à mille soins dégoûtants, et chacun se dira : « Madame Jacquemart est la plus infortunée créature qui soit au monde. » Eh bien! il n'en est rien, surtout si, grâce à la protection de quelque célèbre accoucheur, elle est parvenue à ne plus garder que des femmes en couches.

Il est bien certain que, pendant plusieurs nuits, il lui est interdit de s'étendre sur des matelas, ainsi que nous le faisons tous; mais elle a contracté l'habitude, le soleil couché ou non, de dormir à merveille dans une bergère, dans un fauteuil, sur une chaise; au besoin même, elle dormirait debout. Seulement Morphée lui donne sa part en petite monnaie, au lieu de la lui payer en grosses pièces; et elle en souffre si peu, que, dès qu'on la réveille pour réclamer d'elle quelque service, on la voit se dresser sur ses jambes d'un air tout aussi jovial, tout aussi dispos, que si elle s'éveillait naturellement après sept heures d'un sommeil suivi.

L'heure du déjeuner venue, on donne à madame Jacquemart une énorme tasse de café à la crème. Ce moment est un des plus doux moments de sa journée, car un sort bienfaisant a voulu que madame Jacquemart fût gourmande : de bons repas sont pour elle une immense compensation à ce que son existence semble avoir de peu agréable. Vivant toujours chez des personnes riches, ou, pour le moins, chez des personnes qui sont dans l'aisance, chaque jour, avec délices, elle prend sa part de différents mets succulents dont elle ne pourrait se régaler dans son petit ménage. On la soigne; elle se ferait soigner d'ailleurs, et parle sans cesse de la bonne maison dont elle sort, afin de piquer l'amour-propre des gens chez qui elle se trouve. A son dîner, à son repas du soir, et quelquefois même dans la journée, un verre de bon vin vient égayer son esprit et réparer ses forces. Elle a de plus sa tabatière, dans laquelle elle puise toutes les cinq minutes une distraction qui lui plaît infiniment, et qui a l'avantage de la tenir éveillée; sans compter enfin la douce satisfaction de ne point travailler de l'aiguille du matin au soir, ainsi que le fait une pauvre ouvrière pour gagner vingt sous dans sa journée.

Mais, dira-t-on, je ne vois pas dans tout cela une seule jouissance intellectuelle. Patience : madame Jacquemart n'en est pas plus dépourvue que toute autre créature raisonnable; seulement, il faut qu'elle les puise dans le cercle rétréci de ses habitudes et de ses pensées. D'abord, madame Jacquemart est bavarde, et madame Jacquemart n'est jamais seule; raconter, pour peu qu'on lui prête attention, est un de ses plaisirs les plus vifs. Aussi fait-elle subir à ceux qui l'entourent des récits plus ou moins circonstanciés de son passé personnel et des événements romanesques qui ont eu lieu dans les familles au milieu desquelles elle a vécu. Elle ne recule point devant l'exagération, et même devant le mensonge, pourvu qu'elle parvienne à exciter l'intérêt; en sorte que, le plus souvent, se joint à la satisfaction de parler, qui, pour elle, est déjà grande, celle qu'éprouve un auteur habile lorsqu'il exerce son génie sur des fables. Quelquefois ses jeunes années se perdent dans un mystère qui autorise les conjectures les plus diverses, et permet les histoires les plus fantastiques; mariée de bonne heure à un jeune étourdi, elle est restée veuve, sans fortune, avec quatre enfants en bas âge : de là, série d'aventures à remplir l'existence de cinq générations. Elle a inévitablement, à la suite de sa première couche, essuyé toutes les vicissitudes que Lucine, dans ses jours de mauvaise humeur, envoie à ses patientes. Est-elle lasse de radoter sur la séduction de sa jeunesse, elle se transporte alors dans un hospice, où elle est censée avoir passé les plus belles années de sa vie; toutes ces transmigrations mentales ne laissent pas que de jeter une certaine variété sur son existence; elle n'hésite donc pas à se forger un passé à sa guise, et s'identifie si complétement à ses mensonges, qu'elle croit avoir éprouvé réellement ce qu'elle raconte. Comme une jeune femme qui ne souffre pas, et qui se voit obligée de garder le lit, ne s'amuse guère, il arrive parfois que le babil de madame Jacquemart obtient du succès près de son accouchée; s'il en est autrement, elle se rabat sur les domestiques de la maison, et trouve bien le temps d'établir de longs entretiens avec eux, soit dans l'antichambre, soit dans la cuisine, soit même dans la chambre de madame, où elle cause à voix basse avec la femme de chambre.

Par suite de son goût pour la narration, madame Jacquemart est fort curieuse; elle sait qu'un grand poëte a dit : « Quiconque ne voit guère n'a guère à dire aussi. » En sorte que le jour où l'on peut laisser entrer quelques visites est attendu par elle avec une extrême impatience et lui procure une foule de distractions agréables. Dès que l'on annonce une femme, elle s'établit à la fenêtre avec le bas qu'elle tricote (le tricot ayant cet avantage qu'on peut le quitter à la minute sans inconvénient); là, ses yeux et ses oreilles la servent d'une manière si merveilleuse, qu'elle pourrait, au bout d'un instant, dessiner la figure, la toilette de celle qui vient d'entrer, et que pas

[1] Les journées d'une garde, la nuit comprise, sont habituellement payées six francs.



un mot de la conversation ne lui échappe. Elle fait ses petites réflexions tout bas, approuve ou critique ce qui se dit, et s'amuse des médisances, si son bonheur veut qu'il s'en glisse quelques-unes dans l'entretien. De plus, il est fort rare qu'elle reste simple observatrice de la scène; outre que la plus légère question qu'on lui adresse lui fournit l'occasion de répondre avec sa loquacité habituelle, il faut montrer l'enfant : c'est elle qui va le chercher et qui l'apporte, qui fait remarquer combien ce petit amour ressemble à son père, quoiqu'il annonce déjà qu'il aura « les beaux yeux de madame, » et mille autres propos qu'elle répète depuis vingt-cinq ans pour chaque individu de la génération future qu'elle a vu naître au jour, l'enfant, le père et la mère fussent-ils d'une laideur à faire reculer.

Une autre jouissance de madame Jacquemart, et la plus vive sans doute, si l'on en juge par le penchant presque général de l'esprit humain, c'est le plaisir que donne la domination. Si l'on excepte les dix minutes que dure la visite du docteur, pendant lesquelles madame Jacquemart dépose son sceptre et s'incline respectueusement en recevant les ordres pour la journée, c'est elle qui règne sans partage dans la chambre de son accouchée. On ne peut entr'ouvrir une porte, essuyer la poussière sur un meuble, allumer une bougie, ou mettre une bûche au feu, qu'elle ne l'ait trouvé bon dans sa sagesse. Si l'on gratte doucement contre la serrure, ce serait monsieur lui-même, elle dit qu'il a frappé trop fort. On ne laisse pas entrer une visite sans s'être bien assurée que la personne qui se présente n'a sur elle aucune senteur, et sans vous recommander de parler très-bas. Un léger bruit se fait-il entendre dans la pièce de l'appartement la plus reculée, elle sort en fureur « pour aller faire taire ces gens-là qui vont donner un mal de tête à madame. » Les soins qu'elle prodigue à la mère n'empêchent point madame Jacquemart de veiller sans relâche sur l'enfant. C'est elle qui indique la place où l'on doit poser le berceau du nouveau-né, qui prescrit la dose de sucre qu'il faut mettre dans le verre d'eau dont il va boire quelques gouttes, qui préside à tout ce qui concerne sa toilette, son sommeil, etc. Enfin, du matin au soir, elle dirige, elle ordonne, elle exerce un empire absolu; aussi parle-t-elle en souveraine à la plupart des gens de la maison. Autant elle se montre gracieuse avec une femme de chambre qui paraît posséder la confiance de madame et celui qu'elle sait être chargé du soin de la cave, autant on la voit traiter impérieusement les autres domestiques, quand ils ne se conforment pas à tous les

petits soins qu'elle leur recommande sans cesse pour faire croire à l'utilité de sa présence, et son étonnement serait grand si quelqu'un le trouvait mauvais, quand il s'agit « de la vie d'une accouchée. »

Madame Jacquemart ne courbe pas seulement la domesticité sous un joug de fer, car ce joug s'étend aussi sur la maîtresse de la maison. Armée des ordonnances prescrites par le docteur, elle ne s'approche pas du lit sans dire : « Il faut que madame boive, il faut que madame mange sa soupe, » ou toute autre chose qu'il lui semble ordonner à son tour. Bienheureux si, peu satisfaite de cette douce illusion, elle n'entreprend point, dans certains cas, d'indiquer quelque remède de bonne femme qu'elle assure avoir fait employer souvent avec le plus grand succès. Ces mots : « Si ça ne fait pas de bien à madame, ça ne peut pas lui faire de mal, » sont ordinairement l'exorde de ses propositions dans ce genre. Si la pauvre jeune femme a le malheur de s'y laisser prendre, madame Jacquemart joint à l'importance de ses fonctions toute l'importance d'un véritable docteur, ce qui double les moyens de gouverner ceux qui l'entourent. Sans compter qu'elle aime de passion à exercer la médecine.

Gardez-vous de parler devant madame Jacquemart de quelque douleur que ce soit : elle les a toutes éprouvées. Sur ce sujet, son savoir est inépuisable. Non-seulement elle vous entretiendra des diverses maladies de la femme, mais aussi des maladies des hommes; car elle les connaît par ouï-dire au moins, lorsqu'il ne lui plaît pas de les mettre sur le compte de monsieur Jacquemart. Par suite, il n'en existe pas une dont elle ignore le traitement; elle serait en état de soigner les plus graves comme les plus légères : aussi, dans une maison qu'elle habite, on ne s'est jamais donné une entorse, elle n'a pas entendu tousser sans prescrire le bain de pied qu'il faut préparer ou la tisane qu'il faut boire aussitôt, et sa mémoire est pleine d'une telle quantité d'anecdotes, d'histoires extraordinaires dont le fond roule sur le chiendent, les sangsues et la bourrache, qu'on la prendrait volontiers pour un journal de thérapeutique ambulant.

Le désir de madame Jacquemart est que la mère nourrisse son enfant, parce qu'alors elle devient tout à fait nécessaire jusqu'au moment où elle est parvenue à former la bonne, et Dieu sait avec quelle arrogance elle donne ses conseils à la malheureuse jeune novice, qui se garde bien de lui déplaire en la moindre chose, tant elle croit sa place attachée à l'approbation de la garde. C'est donc toujours à son grand regret (même à part le tort qui peut en résulter pour elle le jour du baptême), que madame Jacquemart en arrivant trouve une nourrice établie; aussi cette pauvre femme devient-elle habituellement l'objet de son antipathie, et se fait-elle une étude de la critiquer et de la vexer tant que la journée dure. Si l'enfant crie : « Ce pauvre amour meurt de faim » S'il tette : « On le fait teter trop souvent, il faut savoir gouverner un enfant pour la nourriture, et cela ne s'apprend pas en un jour. » Il en est de même du talent d'emmaillotter, talent que madame Jacquemart possède par excellence, en sorte qu'elle n'épargne pas ses avis à la nourrice. « Prenez garde, prenez garde! vous le serrez trop, il devient tout rouge. »

« Otez donc cette grande épingle que vous avez placée si près de son petit cœur : il n'en faut pas tant pour tuer un enfant. » Et la jeune mère de frémir, de crier à la nourrice du fond de son alcôve : « Ecoutez madame Jacquemart, je vous prie, ma chère! faites ce qu'elle vous dit de faire! » Et madame Jacquemart de jouir au fond de son âme, et de relever la tête avec autant d'orgueil qu'un général d'armée qui vient de gagner une bataille.

Le sentiment de son importance n'abandonne jamais madame Jacquemart; mais il ne s'oppose point à ce que, selon la circonstance, elle ne se dépouille d'une certaine roideur respectueuse pour montrer beaucoup de bonhomie. Cette métamorphose s'opère pendant le trajet qu'il lui faut parcourir pour se transporter de l'hôtel d'une duchesse dans une arrière-boutique. Elle arrive chez monsieur Leroux, gros boucher de la rue Saint-Jacques, dont, pour la troisième ou quatrième fois, la femme vient de réclamer ses soins. Elle entre d'un air jovial et sans façon, saluant les garçons bouchers d'un sourire de connaissance, fait un signe de tête amical à la petite bonne. « Eh bien! monsieur Leroux, dit-elle avec un gros rire, vous m'avez donc encore taillé de la besogne? Tant mieux, tant mieux : cette chère madame Leroux! J'espère que nous nous tirerons aussi bien de cette affaire-ci que nous nous sommes tirée des autres. »

Ici, tout est fait simplement, rondement, sans phrases. La causerie avec l'accouchée ne tarit pas; car madame Leroux s'amuse des récits qui lui donnent un aperçu du grand monde, qui lui peignent des femmes élégantes, des hôtels somptueux, mille détails de la vie des riches qu'elle ne connaîtrait pas sans sa garde, et madame Jacquemart épuise tout à son aise son recueil d'histoires tragiques et bouffonnes. Elle se montre d'ailleurs tout à fait bonne femme, n'exige jamais rien, ne gêne personne, est toujours prête à rendre quelque service de ménage, et va soigner elle-même son café dans la petite cuisine: « car il ne faut pas croire qu'elle prenne jamais des airs de princesse, parce qu'elle garde de grandes dames. » Il résulte de cela que madame Jacquemart est traitée chez monsieur Leroux comme une amie de la maison. Elle prend ses repas avec la famille et les garçons, sans en excepter le dîner du baptême; et quand, pour le dessert, arrive le fromage, monsieur Leroux va chercher une bouteille d'ancienne eau-de-vie de Cognac, qu'il appelle la vieille amie de madame Jacquemart. Alors, tout le monde de rire, de causer, ou plutôt de laisser causer madame Jacquemart qui en raconte de toutes les couleurs, et de prolonger le temps que l'on reste à table, afin d'avancer un peu la bouteille. Ce n'est certes pas madame Jacquemart qui se lèvera la première; elle s'est hâtée de dire qu'elle a laissé Nanette près de madame Leroux pour lui donner tout ce qu'il faut.

Il ne s'agit plus, comme on voit, des mille petits soins que l'on doit prodiguer à une femme en couches. Non-seulement, dans cette maison, on frappe les portes avec violence de tous les côtés, mais il monte jusqu'à l'entresol habité par l'accouchée une forte odeur de fumée de tabac, vu que monsieur Leroux et les garçons fument souvent dans la boutique. Madame Jacquemart ne fait pas plus d'attention à tout cela que madame Leroux elle-même, et pense aussi « qu'il faut laisser ces mignardises aux petites mijaurées dont les nerfs ne supportent rien. »

Le fait est que la mère et l'enfant se portent à merveille, que madame Leroux se lève le quatrième jour, descend à son comptoir le dixième, et que, cette décade écoulée, madame Jacquemart se trouve libre d'aller porter ses soins précieux dans d'autres parages.

La tenue de madame Jacquemart est toujours très-soignée, et pourtant, comme elle dit, sa toilette est faite en un clin d'œil. Elle a soin d'ajouter assez souvent qu'il en était de même quand elle était jeune et jolie, ce qui fait remarquer qu'un certain embonpoint lui maintient un reste de fraîcheur qui autorise ses prétentions à la beauté; s'il arrive alors qu'une personne obligeante lui

dise que, dans sa jeunesse, elle devait être fort séduisante, madame Jacquemart s'incline d'un air tout à fait coquet, et, bien que ce compliment porte sur le passé, il ne lui en fait pas moins éprouver une petite émotion agréable.

Le travail d'esprit le plus réjouissant pour madame Jacquemart, c'est de calculer de tête à quel total la somme qu'elle a placée dans le mois, et celle qu'elle placera dans le mois suivant, portera son avoir, en y joignant l'intérêt du tout pendant une, deux ou trois années, selon qu'elle a de temps pour suivre son opération arithmétique. Ce calcul a le double avantage de l'occuper dans ses heures de désœuvrement, et de porter sa pensée sur le temps heureux où elle pourra jouir enfin du fruit de ses longues veilles. Elle se voit alors, possédant un honnête revenu, vivre chez elle en dame et maîtresse, dans la douce société de monsieur Jacquemart, servis tous deux par une bonne dont elle saura bientôt perfectionner les talents pour la cuisine; se mettant à table à l'heure qui lui conviendra, se couchant, se levant selon sa fantaisie, en un mot, dans la situation prospère d'une femme qui a fait sa fortune. Ce rêve de son avenir l'aide à supporter tout ce que son état présent peut avoir de pénible, au point qu'un grand nombre d'années se passent avant qu'elle se décide à le réaliser : des engagements sans fin qui se succèdent, le désir d'augmenter encore ce revenu qu'elle doit à ses peines, et peut-être le goût de l'étrange manière de vivre dont elle a contracté l'habitude, tout fait qu'elle atteint un âge fort avancé sans goûter ce repos qu'elle croit ambitionner, et qu'elle n'a jamais connu qu'en perspective. Enfin, un jour elle quitte le logis d'autrui pour entrer dans le sien. La pauvre femme va se reposer, hélas! car elle arrive malade, pour mourir le surlendemain dans les bras de ce bon monsieur Jacquemart, qui n'a pas vécu près d'elle la valeur de trois mois depuis qu'ils sont mariés. Elle meurt doucement, sans avoir prévu sa fin, sans grandes souffrances, ayant joui dans sa vie, après tout, d'une dose de bonheur égale au moins à celle dont jouissent l'homme de génie ou le millionnaire.





L'HERBORISTE

PAR

L. ROUX



Homme ou plante, moitié commerçant, moitié végétal, sublime échantillon de la nature morte, branche parasite, qui croit et se multiplie dans le sens inverse de son importance, l'herboriste est le gui, sacré jadis, aujourd'hui profane, qui résiste à la serpe de la Faculté, et parviendra bientôt à étouffer l'arbre de la science qui l'abrite, le soutient, et lui délivre un diplôme de végétation. Trop, ou trop peu; plus que l'épicier, pas autant que le pharmacien, la nature lui a créé une position mixte entre les deux règnes; la société, un sanctuaire à égale distance de la boutique et de la pharmacie.

D'autres ont le droit de vivre, l'herboriste végète! Il séjourne éternellement parmi les plantes, mais il n'herborise jamais.

Amoureux du sol comme un frêle arbuste, il verdoie, fleurit, se dessèche et s'effeuille selon la saison; il est hygrométrique; il s'accommode au tempérament des plantes; il connait leur naturel, leur hygiène, les lois qui président à leur conservation : la sienne ne vient qu'après; sa vie se passe à dessécher, contuser, épister, concasser et tamiser le détritus de tous les végétaux du globe; il sait tout ce qu'on peut savoir en fait de drogues simples, et on prétend que son imagination ne va pas au delà. Ange conservateur de la bourrache et du romarin, de la guimauve et des quatre fleurs, à lui la casse, le séné, la rhubarbe et le jalap, le bouillon-blanc et la rose de Provins, le mouron d'oiseau et la graine de moutarde... noire. Son existence est problématique, il le sait; contestée comme celle de la licorne, il la prend pour enseigne. On ne croit plus à ses infusions, mais elles ont cours; on croit à tant de choses qui n'en ont aucun dans le monde! L'herboriste est croyant, le pharmacien est sceptique : bienheureux les pauvres d'esprit, la médecine leur appartient! Le pharmacien, analyste profond, a tout passé au creuset de son savoir : sa dignité se refuse à vendre du tilleul; l'herboriste ne sait rien, n'approfondit rien, mais il vend de tout : il professe une foi aveugle à tous les remèdes; il en crée quelquefois, tant il lui répugne d'anéantir sa profession. Il est persuadé que la consoude consolide les plaies, que la pulmonaire cicatrise le *poumon*, et qu'on guérit de tout en usant de racine de patience.

Voyez sa maison : c'est un système, une page écrite par M. de Jussieu, des rayons étiquetés au hasard et d'après Linné. Il est philosophe sans le savoir, botaniste par intuition, naturaliste par état; il est décorateur par instinct : la gaude jaune ou violette, associée à la sèche, forme ses armoiries; sa devanture est comme la préface des richesses naturelles que recèle son intérieur. Sterne se serait arrêté à son étalage pour y observer les progrès de la végétation. L'herboriste est la nature elle-même pour les trois quarts de Paris. Corniche, plafond, banquettes, siéges, comptoir, galeries, tout dans son répertoire se rattache plus ou moins à la famille des grami-



nées; tout est chez lui matière médicale, jusqu'à sa figure, qui est purgative au suprême degré. Sa collection contient, outre les fleurs de la création, celles que la botanique a inventées. Le pavot y domine comme dans les romans nouveaux. Parmi ces végétaux que l'art a décimés sans mesure et sans choix, peut être trouverait-on encore

De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet.

C'est une exception. L'herboriste est galant, bon père, bon époux; mais ses tendresses conjugales par excellence se traduisent en livres de chocolat : il cède la *treizième* à sa moitié; il donne un oreiller de fougère à son premier-né. Son intérieur est un musée botanique dont il est la première plante. Pour être moins répandu que l'épicier, l'herboriste est-il moins encyclopédique? A-t-il moins pourvu aux besoins de l'espèce? moins étudié la physiologie de cet être maladif, doublé d'infirmités originelles, de l'homme enfin? Inféodé aux migraines, aux catarrhes chroniques, aux pleurésies, à cette succession de phlegmasies aiguës, qui, puissamment secondées par la médecine, finissent par dépeupler un quartier, l'herboriste possède encore un arsenal contre les maux passagers, qui, sans compromettre l'existence, la condamnent à tant de prosaïques nécessités.

Voyez-le se mouvoir dans son intérieur, voué aux soins exclusifs de sa profession; animé de cet amour de l'art qui rend honorables tous les emplois, de cette dignité personnelle qui recommande les plus modestes travailleurs : on peut être ministre, et n'être pas aussi occupé que lui. Règle générale : le commerce, qui n'a aucune espèce d'égard pour ce vassal de la vente en gros, lui jette ses produits bruts, ses marchandises crasseuses, son gramen chevelu, ses racines immondes, ses tiges souillées d'alluvions. L'herboriste en est le purificateur et le grand prêtre; la guimauve sort de ses mains blanche comme l'ivoire, la gomme arabique taillée à mille facettes, transparente comme le succin; une duchesse s'en accommoderait pour peu qu'elle fût enrhumée. Forcé de s'approvisionner chez le droguiste, dont l'aveugle incurie mêle, confond, altère tous les produits, l'herboriste émonde et purifie tout ce qu'il en reçoit, sans toutefois pouvoir émonder le droguiste lui-même.

Grâce à un soin religieux, à une propreté méticuleuse, ennemie d'un simple atome, à des précautions hyperbo-

liques, à une dévotion d'artiste, il parvient à loger dans une officine parfaitement nette des plantes encore plus nettes; il met son amour-propre à leur conserver l'arome, la couleur, le port, l'allure coquette qu'elles tiennent de la nature. Il n'ajoute rien d'extralégal à une infusion; il peut être considéré comme un correctif puissant de la médecine. Pharmacien au petit pied, médecin *in partibus*, il est tout ce qu'il peut être. Il ouvre sa porte aux schismatiques, aux mécréants, à ceux qui ont perdu leurs illusions en médecine, et qui ne croient plus qu'à l'herboristerie.

L'herboriste n'aime pas le pharmacien : la confraternité suppose toujours l'égalité. Mais ils s'entendent dans des vues également honnêtes et philanthropiques. Passez-moi la casse, je vous passerai le séné (il y a vraiment des herboristes qui ressemblent à des gens d'esprit); envoyez-moi la grande clientèle, je vous céderai la petite. L'herboriste qui veut bien vivre avec son voisin lui adresse tout ce qu'il n'oserait exécuter de son chef, d'ordonnances par trop hermétiques. L'autre met à sa disposition tout le menu fretin de clients qui pourraient le déranger sans l'enrichir. « Fiez-vous à lui, dit l'herboriste : c'est le premier homme du monde pour les juleps. — Croyez aveuglément en ses végétaux, dit le pharmacien : sa mauve ne saurait être surpassée. » L'un, en effet, ne peut loger tout son savoir dans son officine; l'autre, toute sa profession dans son cerveau. Ils forment une ligue offensive et défensive avec primes de part et d'autre; et, toutes tricheries à part, ils vivent cordialement, et purgent à frais communs.

Mais en présence du jury de la Faculté, que de ruses, que de perfidies, que de fraudes permises, que de remèdes inavoués, que de conserves inédites, que d'arcanes et de talent agréablement dissimulés! L'École de pharmacie interdit absolument le savoir à ce commerçant; elle inventorie son répertoire thérapeutique. Elle dit à l'herboriste : « Tu n'iras pas plus loin !... » Patenté pour le débit des plantes usuelles, il ne peut pas plus se permettre la thériaque qu'un théâtre de vaudeville le grand opéra; un biset, les épaulettes de colonel; un pauvre, une voiture à quatre chevaux. Soupçonné, *proh pudor!* de vendre des remèdes officinaux, cette victime des règlements qui régissent la matière va au-devant de la prévention par l'étalage fantastique de tous ses attributs botaniques. Un flair particulier l'avertit de l'approche du jury. Il se pavoise ce jour-là de plantes trop fraîches pour appartenir à un pharmacien. Devenu liane flexible, il enlace les inspecteurs, et ouvre ses tiroirs dans le but de jeter de la poudre aux yeux de la Faculté. « Moi, pharmacien! voyez ma bourrache et mon chiendent, ces véroniques en pleine fleur, ces rouges centaurées : les trouveriez-vous aussi belles ailleurs que chez moi? Pharmacien! j'en suis incapable! pharmacien, non, jamais!... » Le délinquant se fait herboriste autant que possible; il entrerait volontiers dans un bocal. La venette passée, il reprend son diplôme et ses airs avantageux : à l'entendre, il est passé maître en toutes sortes de sciences, et a tous les droits possibles pour voir l'humanité sous sa vilaine face au moins.

Ainsi l'herboriste est tour à tour, comme Sganarelle, savant ou homme primitif, herboriste seulement, ou praticien consommé : c'est selon ce qu'on lui veut. Il passe pour un Salomon aux yeux de la *pratique*, pour un crétin en présence de la Faculté. Il y a sans doute exagération de part et d'autre, mais il trouve également son compte à ses deux emplois. Bonhomme au demeurant, il possède un faux savoir, une fausse ignorance, un faux orgueil, une fausse modestie, de faux tiroirs, une fausse enseigne et un faux toupet. Il fait de la pharmacie sans avoir l'air d'y toucher, et se place parmi les industriels qui ont un métier qu'ils avouent, pour en cacher un autre qu'ils n'avouent pas. Il germe à Paris, il germe en province. Homme de prétention modeste et d'un sans-gêne universel avec le client, il ne s'enveloppe point de mystères et d'hiéroglyphes : il est populaire et à la portée de tous.

Bien convaincu de son infériorité relative et de son savoir absolu, l'herboriste ne heurte jamais de front les grands dogmes médicaux; mais il a une thérapeutique à son usage, qu'il adapte *in extenso* à tous ceux qui lui dispensent un brevet de capacité. Il mine sourdement la puissance du médecin par des cures miraculeuses. C'est l'abbé Châtel de l'art de guérir. Le diplôme de l'herboriste se compose de tout ce que le médecin est obligé d'ignorer, sous peine de passer pour incapable.

D'où vient cette affluence dans son herboristerie, à l'approche du moindre fléau, de la plus légère épidémie? De ce qu'il ne surfait jamais une indisposition, et qu'il guérit au prix coûtant. Il est né de ce besoin qu'éprouve le vulgaire d'être malade à peu de frais. Remèdes, tant indigènes qu'exotiques, sont par lui livrés sans bénéfice; il se rattrape sur la quantité. On n'a pas à craindre de mémoire de sa part; il fait crédit de la main à la main. Or le mémoire est une invention diabolique; le mémoire a tué le pharmacien en abolissant le client; le mémoire a eu le grand malheur de passer en proverbe; le mémoire d'apothicaire est resté ce qu'il y a au monde de plus suspect et de plus diffus, après plusieurs autres mémoires contemporains.

Un homme dont le savoir n'a presque rien d'*officiel* ne doit compter que peu de grandes maisons dans sa clientèle : les hautes classes ont leurs invincibles répugnances; elles traitent les maladies par actes authentiques et notariés. La religion du cachet, le sceau à la cire rouge, qui font article de foi chez le pharmacien, n'ont rien de commun avec le débit élémentaire de quelques plantes sans importance et surtout sans danger. Un pharmacien doit signer ses médicaments; on se défie moins de l'herboriste, il peut garder l'anonyme.

On dit que l'herboriste flatte les préjugés, qu'il popularise des croyances absurdes. En peut-il être autrement, puisqu'il les partage (tant d'autres en propagent sans les partager!); puisqu'il n'a pas encore fabriqué de casier pour les nomenclatures chimiques; puisque son cerveau se montre réfractaire à toutes les découvertes de l'Académie; puisque l'eau continue de lui apparaître comme un élément, la terre comme un corps plus ou moins opaque qui salit les plantes; puisque enfin il porte des bas chinés, une redingote noisette, comme par le passé; puisqu'il possède des simples de père en fils, et qu'il y a toujours eu des simples dans sa famille? En revanche, on lui doit la conservation de l'*eau des carmes*, et de tant de précieuses recettes qui seraient perdues sans lui, et contre lesquelles la médecine a peut-être trop réagi. On réforme les abus, on abuse des réformes; si l'on supprime l'herboriste, pourquoi ne pas supprimer la végétation? Un secret que l'herboriste a conservé, c'est celui des grosses recettes nées de petits profits, de ces millions de riens qui font un total effrayant au bout de la journée.

L'herboriste n'est jamais très-vieux; en revanche, il est toujours assez riche. Sa fille, délicate sensitive, effeuille ses plus beaux jours à l'ombre des mélisses paternelles; elle en est encore aux romans de Victor Ducange; elle fleurit longtemps, pour s'épanouir enfin au comptoir d'une véritable pharmacie : elle rêve qu'elle épouse un

diplôme, comme une grisette ambitieuse rêve qu'elle ne se marie point à un prince russe.

L'herboriste envoie également son fils à l'Ecole de pharmacie, pour narguer ses autocrates; il en veut faire un maréchal de France de son ordre, c'est-à-dire un pharmacien.

Un chanoine, homme d'esprit, peu fier, se rendait fréquemment chez un herboriste, homme déchu peut-être, mais qui avait eu son blason, sa noblesse. Le chapitre à douze quartiers au moins de son très-noble visiteur donnait de l'ombrage à l'herboriste : « Savez-vous, dit-il un jour à son ami le chanoine, en lui détaillant ses titres, que je pourrais entrer dans votre chapitre? — Vous y entreriez, c'est possible, reprit le chanoine, mais par la porte de derrière. »

Soumis à toutes les influences atmosphériques dans la personne de ses végétaux, martyr de tous les accidents qui leur surviennent; se décolorant avec la mauve, la violette, la bourrache; vieillissant sous l'écorce du quinquina, troublé dans son repos par les sages-femmes et les gardes-malades, attaché au chiendent comme celui ci l'est à la glèbe, en proie aux charançons et aux vaudevilles, l'herboriste n'en demeure pas moins voué à sa profession, qu'il festonne chaque jour de quelque plante nouvelle.

A Paris, où chaque chose possède un autel, l'or, la beauté, la religion, l'intrigue, le vice, la flatterie, l'intérêt, tout enfin, excepté peut-être l'esprit et le talent, l'herboristerie a son temple comme les vieux habits. Il y a des magasins, des rues, des quartiers, des arrondissements, qui ne sont que bourrache d'un bout à l'autre; des édifices surtout où la joubarbe s'épanouit sur les toits, le colchique dans les caves, la pariétaire sur les fenêtres, où la primevère se dessèche à côté du tilleul, où le bouillon-blanc des vallées françaises heurte de front le rhododendron des Alpes; des maisons qui correspondent avec tous les végétaux de l'univers. La rue des Lombards, herbière s'il en fut jamais, cultive l'herboristerie depuis un temps immémorial. Elle s'épanouit au printemps avec les violettes des champs, et fabrique de l'eau de fleur d'oranger de Grasse dans toutes les saisons. Rue incomprise, providence de l'herborisation, résumé du règne végétal, elle réunit tout ce qui s'infuse par ordonnance du médecin. Toutes ces substances ont leur histoire, depuis l'ipécacuanha qui créa la famille des Helvétius, jusqu'à la pervenche, dont Jean-Jacques Rousseau a fait une plante célèbre. La rue des Lombards vous vendra un paquet de chiendent ou cent quintaux de salsepareille, au choix, sans morgue et sans vanité aristocratique, sans préjudice de son sucre et de ses pralines, de son moka et de ses thés plus ou moins chinois. C'est la fourmilière où l'herboriste en chair et en os vient picorer le chèvrefeuille et la scabieuse. Réunissant la double individualité du pharmacien et de l'herboriste, le marchand qui a posé là ses pénates suspend à ses plafonds des tortues numides, des crocodiles d'Égypte, des cachalots macrocéphales, un filon aurifère, une mine d'asphalte non vitrifiée, ou des serpents à sonnettes, pour fasciner l'herboriste et pour étonner cet amateur des produits bruts de la création. Exposition perpétuelle de produits chimiques, la rue des Lombards popularise par le commerce les découvertes de la science et de l'industrie : le sulfate de quinine lui doit sa renommée, je dirais presque ses vertus; elle met à contribution les cinq parties du monde. Les îles, les continents, remplissent ses magasins de ces productions bizarres qui épuiseraient la science du pittoresque inépuisable chez M. de Balzac, et en font la rue la plus complète de l'univers.

L'herboriste ne tire aucune vanité de sa profession, mais il en tire de grands profits. Son industrie est sans contredit la plus florissante de toutes les industries. Dire jusqu'à quel point l'herboristerie est la botanique, c'est l'affaire des savants; mais on ne peut parler de l'herboriste sans proclamer ses droits à être lui-même un savant. Si l'espèce est sarmenteuse, l'individu peut s'élever à de grandes hauteurs. Cette profession a son gazon et ses chênes robustes. Les philosophes se font-ils jamais faute de partir d'un grain de sable pour s'élever aux plus hautes considérations sociales? Et s'il est vrai que tout est dans tout, l'herboriste ne doit-il pas être dans quelque chose? Le règne végétal, domaine exclusif de l'herboriste, n'embrasse-t-il pas les prairies artificielles et tous les systèmes progressifs modernes d'agronomie? L'herboristerie a produit de grands hommes. O vaudevillistes, espèce goguenarde et incapable, race essentiellement improductive, le genre humain, réduit à vos maigres couplets, périrait infailliblement d'inanition ou d'un rhume négligé. L'herboristerie a pourvu plus d'une fois à l'alimentation des peuples. Parmentier, un herboriste, avec son précieux tubercule, a plus fait pour l'humanité qu'une foule d'autres dont les cendres sont censées reposer au Panthéon. Quelle vie fut plus active, plus dévouée, plus éminemment utile et féconde en résultats commerciaux que celle de Poivre, à qui la France doit la plus grande partie de ses richesses coloniales. Fils d'un négociant de Lyon, ce philosophe ne se révéla jamais que par ses œuvres : ce fut un de ces ressorts utiles et précieux dont la Providence se sert à l'insu de la société pour lui créer un bien-être. Aujourd'hui, quel ami de la science et de la nature ignore les travaux de physiologie végétale de M. Raspail? L'herboriste relève plus ou moins de ces belles expériences. Si donc le rôle de l'herboriste nous paraît vulgaire, c'est que nous n'en voyons que le côté trivial. Il en est de cette profession autrement que d'une foule d'autres qui, dissimulant leurs coulisses avec habileté, nous imposent à toute heure le mensonge de leur génie et l'éclatant programme d'une problématique supériorité. Nul doute que l'herboristerie ne contienne les germes les plus puissants de civilisation. Ayez seulement un rhume ou une fluxion, et vous proclamerez l'herboriste l'homme le plus utile de la société.





LE CROQUE-MORT

PAR

PÉTRUS BOREL

C'est ainsi qu'on descend gaîment
Le fleuve de la vie.



Si c'était au Jardin des Plantes ou sous les voûtes de la Sorbonne que j'eusse à parler de notre héros, je le scinderais dans tous les sens, je le ramifierais à l'infini, j'en formerais mille combinaisons des plus ingénieuses; mais ici, où nous ne recevons pas d'appointements royaux pour troubler la limpidité de notre sujet, je dirai simplement qu'il n'y a que trois espèces de croque-morts réellement distinctes, à savoir : le croque-mort de la mairie, le croque-mort suppléant et le croque-mort de raccroc.

Le croque-mort de la mairie (on en compte quarante-huit de cette première espèce, c'est-à-dire quatre par arrondissement), bien que rangé sous l'étendard de l'autorité municipale, est entretenu par la ferme des Pompes et Services funèbres, ou si vous l'aimez mieux, et pour me servir d'un quolibet populaire, *il adore le gouvernement aux frais de la princesse*. Ses honoraires sont environ de mille francs par an. — Mille francs, me dira-t-on, c'est bien peu! c'est bientôt bu! — Cela, hélas! n'est que trop vrai; mais le champ le plus ingrat, quand on sait y pratiquer habilement des rigoles, devient bien vite une terre féconde; et le croque-mort a tant d'adresse pour appeler sur son front la douce rosée du pot-de-vin et du pourboire, que d'une pierre ponce il ferait une éponge, que du tonneau de Diogène il tirerait du malvoisie.

Quant au croque-mort suppléant (douze ou quinze individus composent cette deuxième espèce), il ne relève que de l'entreprise des Pompes, et ne diffère sérieusement de son camarade de la mairie que par quelques traits. Esclave également de ses devoirs comme buveur, il se place sur le même rang pour l'absorption des liquides. Un esprit chagrin se hasarde-t-il à le moraliser sur l'excès de ses consommations, avec l'air malin et l'œil entr'ouvert d'un silène, bégayant plus encore des jambes que des lèvres, il répond jovialement : « Puisque nous sommes aux Pompes, comment voulez-vous que nous ne *pompions* pas? » L'emploi de celui-ci est assez mince et sa position fort précaire; cependant n'allez pas croire que cet aimable fonctionnaire passe toujours aussi rapidement que la beauté ou la rose. Beaucoup blanchissent sous le harnais. L'un d'entre eux compte à cette heure vingt-sept ans de services; et nous calculions, l'autre jour, que quarante-neuf mille hommes environ lui avaient déjà passé par les mains!

Aussitôt que la lumière vient éclairer nos coteaux, le croque-mort salue gaiement l'aurore, crie trois fois gloire à Bacchus, et, après de nombreuses salves d'eau-de-vie et maintes libations le long de sa route, pénètre bientôt dans le sein de quelque famille dans l'affliction, où, avec la componction d'un bourrelier qui taille des croupières sur un âne, il mesure non pas l'étendue de la perte que la patrie vient de faire, mais la longueur et l'épaisseur du défunt. — Une jeune fille, belle et rêveuse, ornée des plus doux charmes, Ophélia, si vous voulez, morte en cueil-



tant des fleurs, n'est pour lui, tout bien compté, qu'*un cinq pieds sur quinze pouces*. Dans la courtisane adipeuse, engraissée dans la fainéantise, dans l'homme sur le retour, dont le ventre a fait boule de neige, dans le financier bourré comme ses sacs, il ne voit pour tout potage qu'*un mètre cube, huit pans*. — Huit pans! c'est-à-dire que, pour loger les gens obèses, on ajoute par surcroît quatre lés de sapin; et qu'au lieu de leur faire un habit de quatre planches, comme à M. de la Palisse, on leur en fait un octogone.

Le croque-mort croit peu au chagrin et moins encore au deuil, mais il flatte l'un et l'autre; il se méfie volontiers des regrets, mais il les courtise. Il sait trop combien il est lucratif de sacrifier aux faux dieux pour ne pas souscrire à la mélancolie des héritiers. — Un peu d'égards double sa gratification. — Mon Dieu! il a tant de complaisance dans l'âme, que, pour peu que vous le voulussiez, il verserait des larmes, que pour dix sous de plus il aurait de la douleur! — Comme une maîtresse dont la fête approche, comme un portier au mois de décembre, il est d'un gracieux charmant, d'une amabilité ravissante! — Il faut le voir, comme il tire la sonnette avec modestie, — comme il parle à demi-voix, — comme il fait mine de supposer une grande désolation, — comme il traverse l'appartement avec mystère, c'est à peine si l'on entend ses souliers massifs, — comme il s'efforce par euphémisme de dissimuler sous le petit pan de son habit l'énorme bière qu'il apporte. — Puis, lorsqu'il a glissé mollement le trépassé dans le fourreau, il faut le voir, si le sujet est jeune, s'asseoir, le placer amoureusement sur ses genoux; s'il est âgé, demander à le poser sur l'ottomane : « Sur le plancher, dit-il, cela ferait un bruit trop sonore. » Et tirant ensuite de sa poche un marteau rembourré, pour ainsi dire, et des clous de coton, passez-moi l'hyperbole, fixer doucement le couvercle, sans qu'un seul coup résonne et aille retentir dans le cœur des parents, qui est censé en train de saigner dans une pièce voisine.

Bacchus est un dieu plein de tyrannie! il confisque à son profit l'âme et l'esprit de ceux qui se font ses serviteurs : de sorte que leur pauvre tête, selon l'expression charmante de M. Xavier de Maistre, privée de ses guides, livrée à elle-même, va comme elle peut et souvent de travers. Aussi le croque-mort, plongé sans cesse dans

les digestions les plus profondes, est-il loin d'avoir toujours les jambes et la mémoire présentes. Comme l'astrologue de la fable, il ne voit pas toujours les puits qui naissent sous ses pas; il est sujet à bien des coq-à-l'âne. — Vous êtes à fumer gaiement avec des amis, et vous attendez quelques rafraîchissements. — Pan! pan! on cogne à votre porte: « Qui est là? — C'est moi, monsieur, qui vous apporte la bière. — Est-elle blanche? — Oui, monsieur. — Bien : déposez-la dans l'antichambre, et revenez chercher les bouteilles demain. » L'homme obéit et se retire. Mais quelle est votre surprise quand, accourant sur ses pas, vous vous trouvez nez à nez avec une horrible boîte!

Ceci rappelle un peu l'anecdote de cet Anglais qui, confondant homonymes et synonymes, et voulant se rafraîchir, criait dans un café : « *Célibataire*, apportez-moi une bouteille de *cercueil*. »

De même qu'il se trompe de porte, le croque-mort se trompera de mesure. Il portera la bière de Philippe le Long à Pepin le Bref, celle de Kléber au Petit Poucet. — Un pan de son habit se prendra sous le couvercle, et il le clouera avec le mort, et, lorsqu'il voudra s'éloigner, le mort le tirera par sa basque. — Quelquefois l'intimé lui échappera comme un clavecin échappe à des porteurs maladroits, lui passera sur le corps, et s'en ira rouler de marche en marche par l'escalier jusqu'à la porte de la cave. — Au cimetière, il sera dans une telle émotion, que le pied lui manquera, que son arrière-train emportera la tête et qu'il tombera au fond de la fosse avec le cercueil; — telle on voit au Malabar une veuve se précipiter sur le bûcher de son époux! — et il faudra que des ingénieurs viennent le repêcher comme Dufavel.

Les pauvres petits enfants qui succombent sur le seuil de la vie, que Dieu, dans sa miséricorde, rappelle à lui avant qu'ils aient trempé dans la fange et dans la boue de ce monde, n'ont pas, comme nous autres adultes, le brillant avantage de s'en aller en corbillard. C'est simplement sous le couvert d'un modeste palanquin qu'ils traversent à pied la ville et regagnent les pourpris célestes. Mais comme il est assez rare que quelqu'un accompagne ces chers petits élus, rien ne presse les croque-morts qui les portent, et ils peuvent se livrer sans réserve à toute l'effervescence de leur soif. A chaque bouchon, à chaque taverne on fait halte. Il faut bien se rafraîchir, la route est si longue, l'ouvrage est si *fastidieuse!* et les pauses deviennent si fréquentes, que nos pèlerins se laissent surprendre par la nuit au milieu de leurs courses; ou bien, une autre fois, l'on rencontrera des amis et l'on s'oubliera dans leur sein, dans le sein de l'amitié! — et le lendemain ou le surlendemain, quand la pauvre mère viendra pour jeter une couronne sur la tombe de son enfant, elle trouvera la fosse encore vide! — Sèche tes pleurs, pauvre femme! va, l'objet chéri de ta douleur n'est pas perdu, mère adorée! il est chez le marchand de vin du coin, dans l'arrière-boutique!!!

Non content d'être nécrophore et grand prêtre du fils de Sémélé, comme un mercier de campagne qui vend des sabots, des cantiques spirituels et de l'avoine, le croque-mort se livre assez volontiers au cumul, et cela par délassement, car, ne le perdons pas de vue un seul instant, sa seule profession officielle est de boire. Souvent donc on le voit, tranchant du gentilhomme, habiter non pas une maison, mais une boutique de plaisance, où, à ses heures perdues, il vient s'abandonner aux plaisirs du négoce, je veux dire à l'aimable fantaisie d'échanger contre l'argent de ses pratiques des chaussons aux pommes ou de Strasbourg, du jus de réglisse ou du jus de la treille. Souvent aussi *madame* cultive en son particulier quelque art d'agrément, et, selon que son penchant l'entraîne, elle fait des eunuques sur le pont de la Tournelle, ou va cueillir dans la verte prairie du mouron pour les petits oiseaux. — J'ai dit madame, parce que le croque-mort ressent de très-bonne heure le besoin d'avoir une duègne au logis pour le déshabiller et le mettre au lit quand il rentre.

Ce n'est pas, si nous en voulons croire l'indiscrétion d'une ravissante chansonnette de Béranger, mon bon ami et mon doux maître, qu'il lui soit toujours très-facile de s'engager dans les rets de l'hymen. Hélas! la nef de ses amours échoua plus d'une fois sur la rive de Cythère! Ce qui après tout n'est peut-être que justice; car, imprégné sans cesse de miasmes putrides et d'effluves alcooliques, notre galant a vraiment contre lui deux senteurs bien pernicieuses au nez d'une belle.

Comme les fonctions du croque-mort de la mairie sont héréditaires et aliénables, il peut choisir son successeur et nommer son survivancier. S'il meurt intestat, son épouse afferme ou donne sa place vide à qui bon lui semble. Quelquefois alors, préférant le tribut en nature à la redevance en espèces, elle jette un regard favorable sur l'objet de ses affections extraconjugales (l'honneur de la maison du croque-mort n'est pas toujours des mieux gardés); et le sigisbée, endossant tout à la fois et la livrée funèbre et la veuve éplorée, passe d'un seul bond dans l'alcôve adultère et dans la charge.

Peut-être, ô mon Dieu! n'ai-je pas assez mis de plâtre à mon héros, n'ai-je pas assez déguisé ses faiblesses; mais il est si bon, mais il est d'une nature si humaine, que, comme Jean-Jacques, malgré ses défauts, peut-être pour ses défauts mêmes, on ne saurait se défendre de l'aimer. Eh! mon Dieu! le soleil lui-même n'est-il pas sujet aux éclipses et n'a-t-il pas des taches? Lequel d'entre nous n'a pas ses heures de tendresse et d'égarement? De plus grands personnages ont été subjugués par la bouteille! Le sultan Mahmoud, quand il est descendu dans la tombe, n'avait-il pas gouverné longtemps et glorieusement la Turquie, plein des vues les plus sages et de liqueurs fortes? Bassompierre buvait jusque dans ses bottes! — Et Lucius Piso qui conquit la Thrace, et Cossus, le conseiller de Tibère, étaient l'un et l'autre si sujets au vin, que souvent il fallut les emporter du sénat.

Vous vous attendiez sans doute à quelque peinture sombre et farouche, et point du tout, c'est un pastel rose et frais que je vous trace! Vous comptiez sur des larmes, et partout sur vos pas vous ne rencontrez que de l'ivresse! cela vous étonne, et cependant, si l'on y songe un peu, cela est tout simple. La contemplation du néant des grandeurs et des choses humaines porte immanquablement à l'insouciance et à la frivolité. — Quand on commerce chaque jour de la mort et de son appareil, on prend bien vite les hommes et la terre en pitié. — On sent que la vie est courte, on veut la remplir. — Avant d'être mangé, on veut se repaître. — Avant d'être bu, on veut boire. — Et l'on devient nécessairement anacréontique et libertin. — Bayard n'eût pas été quinze jours aux Pompes sans devenir un freluquet; et si Napoléon lui-même avait été seulement trois jours croque-mort, il n'eût pas porté le sceptre du monde, mais la batte d'Arlequin. — Toute plaisanterie, toute antithèse à part, si l'ancienne gaieté française avec sa grosse bedaine et ses petits mirlitons fleurit vraiment encore dans quelque coin du globe, croyez-le bien, je vous le dis en vérité, c'est aux Pompes funèbres assurément. — C'est là que les tréteaux de Tabarin sont encore en fourrière.

— Il n'y a plus que là que Momus agite ses grelots. — Ainsi, messieurs les fermiers de l'entreprise (car, depuis le décret de l'an XII, les morts ont été mis en ferme comme les tabacs), que vous vous représentiez noyés dans la tristesse et bourrés d'épitaphes, sur Dieu et l'honneur! sont au contraire de bons et joyeux drilles, de francs lurons, prenant tout au monde par le bon bout et menant crânement la vie! ce sont tous plus ou moins d'aimables chansonniers, ce sont tous ou à peu près d'adorables vaudevillistes! Ayant ainsi tout à la fois le double monopole du boulevard, du Palais-Royal, de la foire et des catacombes. — Et quand, le soir, ils nous ont fait mourir de rire, le lendemain ils nous font enterrer!

A gauche en entrant dans la cour, non loin des bâtiments de l'administration, il existe, comme dans un roman de madame Radcliffe, une chambre vaste et mystérieuse, fermée à tout profane, et qui se nomme, je crois, la salle du conseil. C'est là, dans ce secret refuge, que messieurs les fermiers se rassemblent joyeusement chaque jeudi, je ne sais sous quel vain prétexte, et que, tout en fumant le bavane, ils se plaisent à composer, dans l'abandon le plus voluptueux, à travers un feu roulant de lazzi et de pointes, leurs agréables ouvrages, leurs piquants refrains et leurs doux pipeaux. — Depuis dix ans Bobèche n'a pas dit un mot, Turlupin n'a pas joué une parade, qui ne soient partis de ce dernier asile de la muse de Piis et de Barré, de Panard et de Sedaine. — C'est là la source unique où la scène aujourd'hui s'abreuve et s'alimente. — C'est là, dirait Odry, l'*embouchure de la scène*. — Flonflons et fredaines, tout se fait là.

Aussi les jours de première représentation, passé cinq heures, n'y a-t-il plus un chat aux Pompes, n'y a-t-il plus âme qui vive aux cimetières. Vous seriez Jupiter en personne, ou M. de Montalivet, que vous ne pourriez vous faire inhumer. — Tous, fossoyeurs, cochers, croque-morts; tous, depuis le dernier palefrenier jusqu'au chef des équipages, depuis la concierge jusqu'au garde-magasin, tous en grande tenue sont réunis sous le lustre avec les *romains* du parterre. — Et Dieu sait l'enthousiasme qui les possède et les palmes immortelles qu'ils assurent à leurs patrons!!!

Ceci vous semble peut-être exorbitant, pyramidal, colossal, éléphantiaque! que sais-je! Et vous ne pouvez sans doute vous résoudre à croire que le vaudeville et les pompes funèbres soient deux choses si parfaitement liées, qu'elles boivent au même pot et mangent dans la même écuelle. Vous en faut-il des preuves?

Un de mes bons amis, qui fait merveille dans le drame, avait mis il y a quelque temps un jeune enfant en nourrice dans le faubourg. Chaque fois que ce fortuné jeune homme allait visiter son rejeton, jamais le père nourricier ne manquait de lui dire (j'espère que ceci est clair et positif): « Monsieur, vous qui êtes *du théâtre*, et qui connaissez *ces messieurs*, parlez-leuz-y donc pour que je passe en pied. » Ne prêtant que peu d'attention à ce que le bonhomme marmottait, et d'ailleurs ignorant quelle était sa profession, mon ami ne comprenait goutte à cette demande. Enfin, un jour que ce plaisant solliciteur recommençait son éternelle pétition : « C'est que, voyez-vous, monsieur, quand on n'est pas titulaire, sauf le respect que je vous dois, on n'a que les mauvais morts. Quand y meurt un bon mort, c'est pas pour vous, ça vous passe devant le nez!... » Impatienté d'une pareille obsession : « Qu'êtes-vous donc? lui dit-il brusquement, vous êtes donc croque-mort? » — En effet, c'était bien là le métier du bonhomme : mon ami avait frappé juste; mais que l'autre était cruellement offensé! « Moi, croque-mort! répétait-il; non, monsieur, je ne suis pas croque-mort. Depuis l'an XII, monsieur, il n'y a plus de ces horreurs-là! Je suis, monsieur, porteur funèbre de défunts à l'entreprise générale. » — Ceci nous montre, cher lecteur, combien il est dangereux de confondre la branche aînée avec la branche cadette, et surtout d'appeler gendarmes les gardes municipaux.

Pour se délivrer de ce trop susceptible importun, notre jeune dramaturge écrivit sur-le-champ à la commission des auteurs; et, dès le lendemain, il eut la satisfaction d'apprendre que son protégé venait, à sa recommandation honorable, de recevoir sa nomination, et de passer *ex abrupto* croque-mort en pied et en titre.

Le bonhomme avait raison de s'insurger : croque-mort n'est vraiment plus qu'un nom de guerre; et si jamais vous avez quelque chose à démêler avec les Pompes, gardez-vous bien d'employer ce vilain terme, vous vous attireriez quelque affaire d'honneur sur les bras.

Un jour que je demandais à un croque-mort pourquoi on leur avait donné cet étrange surnom, ce sobriquet : « C'est, me dit-il avec un sourire de satisfaction (le croque-mort est très-facétieux de sa nature), parce que la populace prétend que nous faisons des repas de corps. »

Ainsi que pour le croque-mort, comme nous venons de le voir, il y a pour l'administration de bons et de mauvais morts, de bons temps et des mortes saisons. Les mortes saisons toutefois ne sont pas celles où l'on ne meurt pas, ou du moins où l'on ne meurt guère. Un bon temps, c'est quand le mort donne; cependant, pas à l'excès. Quand le mort donne avec trop d'enthousiasme, cela devient désastreux. Le choléra fut une époque déplorable; il y avait trop d'ouvrage pour *la* bien faire : chaque grappe ne pouvait aller sous le pressoir; on enterrait à la hâte et sans luxe; l'entreprise manquait de tentures et de chars; on empilait les morts sur des haquets, on les emportait à pleins tombereaux comme des gravois. — Mais la grippe d'il y a quelques années, à la bonne heure, ce fut un âge d'or!... Aussi le croque-mort n'en parle-t-il jamais sans une larme d'attendrissement.

Dès qu'une aimable recrudescence se fait sentir, dès que le ciel, dans sa bienveillance, envoie la plus légère mortalité, les employés et les quatre-vingts chevaux de service ordinaire deviennent bien vite insuffisants; il faut alors avoir recours à des hommes et à des bêtes de louage, et c'est alors que le croque-mort et le cocher de raccroc apparaissent sur l'horizon.

Le croque-mort de raccroc se fait avec tous les portiers d'alentour et les décrotteurs qui se trouvent sous la main. Mais quelquefois la pénurie est si grande (Dieu vous garde en cette occurrence de passer dans le faubourg!), qu'on vous arrête au passage. « Voulez-vous gagner trente sous? » vous dit-on; et, sans en attendre davantage, on vous entraîne, et, bon gré, mal gré, l'on vous force, comme on force dans un incendie à faire la chaîne, à endosser le frac funéraire. Chaque cortége alors forme une délicieuse mascarade! C'est à pouffer de rire, c'est à éclater dans sa peau! On prend dans les magasins les premiers haillons venus. Un pantalon, qui lui entrera jusqu'aux épaules, et une houppelande gigantesque tomberont en partage à un petit homme racorni, tandis qu'un portefaix herculéen aura un habit que vous prendriez pour sa cravate. — On raconte que M. Bulwer fut ainsi raccroché un jour (s'imaginant obéir à la loi du pays, l'honorable *touriste* se laissa faire), et que miss Trollope l'ayant par hasard aperçu derrière un corbillard, dans un accoutrement des plus grotesques, le trouva si bouffon, si *comical*, si *whimsical*, qu'elle se pâma d'aise, l'aimable aventurière, et tomba de sa hauteur à la renverse. — Avec chaque attelage supplémentaire, le loueur





de chevaux fournit aussi un homme d'écurie; celui-ci, on l'affuble en cocher, et je vous prie de croire que ce n'est pas le moins récréatif! Vous imaginez-vous l'allure dégagée de ces Bas-Normands fourrés dans de hautes bottes à manchettes, dans d'énormes casaques à la française; et vous figurez-vous leur gros museau de polichinelle coiffé d'un chapeau aquilin, à l'angle duquel pendent tristement en manière de crêpe les derniers vestiges d'une loque.

Les cochers de corbillard titulaires sont en général d'une essence plus éthérée que les croque morts, quoique pour la boisson ils soient leurs pairs, et qu'ils aient comme eux leur double odeur, non pas cette fois le cadavre et l'alcool, mais le vin et la litière. — L'histoire de ces bonnes gens, c'est l'histoire de bien d'autres, c'est l'histoire du cheval de fiacre. — Ce sont d'anciens serviteurs de grandes maisons, de maisons royales même, qui, après avoir été ravagés par l'âge et le malheur, après avoir perdu cheveux et chevance, de condition en condition, arrivent enfin à cette dernière. Leur Westminster, à eux, c'est Bicêtre! c'est Bicêtre, le gracieux Panthéon, où, quand ils sont tout à fait hors d'usage, la patrie reconnaissante les envoie se coucher! Mais ce cas est bien rare; frappés d'un coup de sang ou d'un coup de vin, ces braves s'éteignent plus communément sous les drapeaux.

Le cocher de tenture, qui, tout bien considéré, n'est qu'une variété assez insignifiante du croque-mort proprement dit, a pour mission spéciale de prêter la main aux tapissiers, et de transporter les objets qui servent à décorer la porte de la maison mortuaire. C'est du reste un fort mauvais farceur que rien ne recommande, et qui pratique une supercherie dont vous me voyez encore tout scandalisé.

Quand sa besogne est achevée, il monte chez le trépassé, et, d'un air sentimental, tout en glissant adroitement la demande de son pourboire, il prie la famille de lui donner n'importe quoi pour aller chercher l'eau bénite nécessaire; mais, au lieu d'aller à la paroisse, l'effronté s'en va tout simplement se rafraîchir chez un marchand de vin, où, tandis qu'il s'ingurgite un demi-setier, il remplit le vase à la fontaine. « Eau filtrée ou eau bénite, se dit-il, qu'est-ce que cela fiche?... les morts ne se plaignent point! » Cela est très-vrai, mon garçon; mais ils n'en sont pas moins *floués*.

Ce personnage qui marche en arbalète devant le char, et qui porte une écharpe en ceinture, un chapeau à cornes, le frac noir, les petits ou les gros souliers (autrefois les bottes en cœur), le fin ou le gros pantalon (parfois le parapluie), c'est le commissaire des morts, ou plutôt M. l'ordonnateur!!! Comme il s'imagine représenter M. le maire, qui n'a pas le temps de venir, et doubler M. l'ordonnateur général, le drôle n'est pas sans quelque penchant à la suffisance, et ne serait pas éloigné de prendre sa canne ornée d'une urne cinéraire pour un sceptre, et de se prendre lui-même pour une Majesté. Quelques-uns cependant ont des mœurs plus terrestres, et, sans grand souci pour leur blason, trinquent avec les officiers de l'église ou les cochers, et *lichent* très-volontiers le canon sur le comptoir. — Pour faire un ordonnateur ou commissaire des morts, la préfecture, car c'est

elle qui les fournit, prend d'ordinaire son candidat parmi les journalistes incorruptibles ou les préfets tombés en *deliquium*.

Quand survient un mort de première classe, ou du moins de bonne qualité, messieurs les hauts employés des bureaux quittent brusquement la plume pour l'épée, l'habit râpé du commis pour le pourpoint et le mantelet, le chapeau rond pour les panaches, et se transforment tout à coup en ce noble et imposant personnage, dont voici un crayon délicieux et fidèle de notre cher Henri Monnier.



Ainsi travesti, ce majestueux mercenaire prend le titre fastueux de maître des cérémonies. En effet, c'est lui qui dirige le cérémonial voulu, l'ordre et la marche; qui indique aux gens du convoi la manière de s'en servir.

C'est une espèce de garçon d'honneur donnant le branle et menant la mariée.

Comme il porte le haut-de-chausses, ses gras de jambes jouent chez lui un très-grand rôle et sont dans son affaire de première importance.

Un maître des cérémonies complet coûte dix francs, mais on peut en avoir un sans mollets pour huit. — Un cagneux ne vaut que sept; et pour trois livres dix sous, autrefois, il y en avait à jambes torses.

Mais, hélas! l'entreprise des Pompes a fait aussi sa révolution, et chaque jour, ainsi, des détériorations physiques et morales y sont apportées. La décence et le luxe y remplacent de plus en plus et d'une façon désespérante l'antique et primitive simplicité. On y pousse aujourd'hui la folie jusqu'à tresser la crinière et la queue des chevaux comme la blonde chevelure de nos maîtresses, jusqu'à parer leur front d'une cocarde, jusqu'à vernir leurs sabots. En un mot, les morts trouvent maintenant aux Pompes, à toute heure, un excellent confortable, — les vivants, les attentions les plus délicates et jusqu'à des habits de deuil tout faits et à louer; il y a même pour les envois en province des berlines ravissantes, éblouissantes, où le trépassé pourrait au besoin se mirer. La case dans laquelle le défunt se loge est si heureusement dissimulée, que j'ai vu plus d'une fois à Longchamps figurer incognito ces élégants équipages. Quand un cocher part pour un transport, soit pour mener ou ramener feu M. de Carabas dans ses terres, soit pour conduire outre-mer quelque baronnet venu chez nous pour apprendre les belles manières, mais mort à la peine, il emporte d'ordinaire avec lui une grande provision de poudre et d'arquebuses, et tout le long de son chemin il fait une guerre terrible. Chaque pièce qui tombe sous ses coups est cachée adroitement dans les profondeurs de la berline; et c'est une chose assez plaisante, au retour du voyage, que de voir déballer cette espèce de bourriche et débarquer, en compagnie de saucissons passés en fraude, une myriade d'écureuils, de bécassines ou de lapins. Mais, comme il en coûte dix francs par poste pour faire voyager ainsi les os de ses pères, bien des gens d'ordre et d'économie les mettent tout bonnement au roulage. — Un jour que je me trouvais chez un jeune député de ma connaissance, j'entendis tout à coup s'arrêter un camion à la porte. On sonne, j'ouvre, et l'on me remet un papier. « Qu'est-ce? » s'écrie notre célèbre représentant. Je dépliai alors le billet et je lus : « La Bastide et Simon frères, commissionnaires-chargeurs à Marseille. — A la garde de Dieu et sous la conduite de Jean-Pierre, voiturier, nous avons l'honneur de vous faire passer la dépouille mortelle de M. le comte de ***, à raison de cinq francs les cent kilogrammes, prix convenu. — Ah! je sais, fit alors mon noble ami, c'est feu mon respectable père qu'on me renvoie. » Puis, se tournant de mon côté : « Tu es bien heureux, mon cher, d'être orphelin, me dit-il avec un sourire aimable : ces gueux de parents, ça vous ruine! ça n'en finit pas! » — Au Père-Lachaise, sur la simple présentation d'une lettre de voiture, ou l'estampille de la douane, le conservateur reçoit les morts à bras ouverts; mais si par hasard leurs papiers ne sont pas en règle, s'ils ont perdu leur passe-port, on les traite de vagabonds et de républicains, et ils courent grand risque de coucher au corps de garde.

Rue Saint-Marc-Feydeau, 18, il existe aussi depuis

quelques années, sous le titre de Compagnie des Sépultures, une magnifique succursale de la grande entreprise du faubourg Saint-Denis. Cet établissement est vraiment si rempli de commodités, que nous ne saurions le passer sous silence sans une criante injustice. Avez-vous fait une perte, allez là : moyennant une faible reconnaissance, on s'y charge de tout régler et de tout ordonner, depuis A jusqu'à Z, avec l'église comme avec les Pompes, y compris les distributions de vos aumônes; si bien qu'une fois votre commande faite vous n'avez plus à vous occuper du défunt, pas plus que s'il n'existait pas, et vous pouvez partir tranquillement pour les courses de Chantilly ou pour le couronnement de la reine d'Angleterre ou de la rosière de Bercy. — Joint à cet établissement, ajoutez, s'il vous plaît, qu'il y a, pour le plus grand agrément du visiteur, une exposition perpétuelle de petits sépulcres, de petits jardins funèbres, de tombeaux grands comme la main, d'urnes imperceptibles, de cercueils portatifs, le tout à prix fixe et dans le dernier goût. C'est à vous de choisir parmi tous ces ravissants échantillons. Voudriez-vous par hasard faire embaumer l'objet de vos regrets éternels? On vous présentera une jeune fille, un canard et un poulet injectés depuis trois ans par M. Gannal, encore aussi frais et aussi appétissants que s'ils sortaient de chez le marchand de comestibles.

Cette compagnie, ainsi que MM. les marbriers et tous les ouvriers des cimetieres, nourrit au dehors une multitude de courtiers et de drogmans (le nombre en est, dit-on, formidable), qui, toujours à la piste des moribonds, des valétudinaires et des morts, aussitôt que vous êtes enrhumé, ou que vous avez rendu l'âme, se précipitent à votre porte, où par jalousie de métier souvent ils se livrent de sanglants combats et périssent. — Quelquefois ces industriels poussent l'adresse et la sollicitude jusqu'à graisser la patte du portier pour qu'il les vienne avertir dès que le malade aura tourné de l'œil, et qu'il favorise leur introduction, à l'exclusion de tout autre. — « Madame, un monsieur tout en noir, et qui paraît prendre une part bien vive à votre deuil, demande à être conduit près de vous. » — L'inconnu entre d'un air pénétré et le mouchoir à la main. — La dame s'incline et fait signe à l'homme attendri de s'asseoir. — « Vous avez fait une grande perte, madame. — Oui, monsieur, bien grande. — Bien douloureuse. — Oui, bien douloureuse, et dont je ne saurai jamais me consoler. — Madame, que souvent le destin est cruel! — Vous êtes bien bon, monsieur, de m'apporter quelques douces paroles; mais je crois n'avoir pas l'honneur de vous connaître : que me voulez-vous? — Je sais, madame, qu'il n'est rien qu'une mère ne fasse pour la mémoire d'une fille chérie... Hélas! que ce monde est plein de tristesse!... Je suis, madame, courtier près la compagnie des sépultures (ou courtier particulier de M. de La Fosse, fabricant de sarcophages), et je venais voir, madame, si par hasard vous n'auriez pas besoin d'un tombeau; nous en avons de neufs et d'occasion, et dans le dernier genre. » A ces mots, notre homme essuie une bordée terrible; mais il est à l'épreuve du feu. — « Comment! monsieur, vous n'avez donc ni cœur ni âme pour venir troubler ainsi une pauvre femme dans sa solitude et son désespoir! C'est une abomination, c'est une honte, le métier que vous faites!... » Et là-dessus on le jette à la porte, mais il revient le lendemain; car rien ne saura l'arrêter jusqu'à ce qu'il vous ait extorqué quelques ordres. — Il n'y aurait qu'un moyen de se défaire d'un pareil misérable, ce serait de le tuer; mais la loi jusqu'à ce jour n'y autorise que faiblement.

C'est au faubourg du Roule, chez un illustre ébéniste, nommé on ne peut plus heureusement M. Homo, que se fabriquent les cercueils de chêne et de palissandre, les cercueils marquetés, guillochés, damasquinés, à compartiments, à secrets ou à musique; mais la grande manufacture des bières à l'usage de la canaille, c'est-à-dire des bières de bois blanc, est établie au village de la Gare. L'ouvrier qui en a l'entreprise est tenu dans l'obligation d'en avoir toujours au moins six mille de faites, et dans chaque mairie, une bonne collection. Ce tailleur suprême, qui enfonce Zang, Staub et Dussautoy, fait à ce métier sa fortune, tout comme MM. les vaudevillistes des Pompes de leur côté, font la leur. C'est une chose bien curieuse que l'énorme quantité de vivants qui vivent à Paris de la mort! Sans la population souterraine un tiers de la garde nationale serait sans ouvrage et sans pain! — Au carrosse de luxe, il faut un attelage de luxe. Il faut des fleurs à la beauté, *il faut des perles au poignard*. Aussi n'est-ce point notre héros, ce mince et chétif personnage qui jouit de la douce faveur d'ensevelir les heureux du jour et de les mettre dans leurs cercueils *Boule* ou *Charles Ier*. Non, mon cher marquis, il y a un gros garçon tout exprès pour cela : fleuri, potelé, presque un amour. Ce beau mignon, vous l'avez vu sans doute, il est très-reconnaissable; il porte toujours sur l'épaule un sac énorme en guise de carquois; car il faut vous dire que pour épargner aux cadavres superfins toute émotion et tout cahot désagréable, bien que leurs cercueils soient matelassés et garnis d'oreillers comme un boudoir, on les enterre à bouche que veux-tu? dans le son.

Tout le monde connaît la triste, et philosophique et populaire composition de Vigneron, cet honnête et modeste peintre; je veux dire le Convoi du Pauvre. Dans le char de l'indigence, un homme obscur gagne silencieusement son dernier asile. Sans cortége et sans apparat, il passe comme il a vécu. Trahi par la fortune, abandonné des siens, un seul ami lui reste et le suit; et cet ami, c'est son chien! un pauvre barbet, portant la tête basse, enfouie sous les soies longues et crottées de sa toison inculte. — Ce tableau simple et déchirant, Vigneron l'a fait!... A Biard, il en reste un autre moins sombre et que son pinceau railleur reproduirait merveilleusement! — Celui-là, je l'ai vu, de mes propres yeux vu! — C'était un homme, ô sublime philosophie! qui, seul derrière un corbillard, suivait les restes de sa défunte *adorée* et fumait tranquillement sa pipe.

Il va sans dire que ce sont les croque-morts de la métropole que nous avons pris pour type et archétype. Ceux des provinces varient à l'infini; mais au demeurant, ils ne sont toujours que des provinciaux. J'en ai rencontré dans quelques villes, qui ressemblent assez par le costume à des marchands arméniens d'Archangel, et d'autres qui m'ont paru un assez heureux mélange du charbonnier et du rabbin. — L'usage des chars, qui fait dire au peuple de Paris : « En tout cas, nous sommes sûrs de ne pas nous en aller à pied; » ou « Viendra un jour où, ventrebleu! à notre tour aussi nous éclabousserons!... » n'est pas généralement adopté et ne le sera pas de sitôt sans doute. Beaucoup de villes regardent encore ce mode de transport funèbre comme un véritable sacrilége, et il n'y a pas fort longtemps même qu'à Moulins la populace a jeté dans l'Allier un malencontreux corbillard qui avait osé se montrer par la ville.

La gaieté qui règne chez nos aimables vaudevillistes du faubourg, tout héliogabalique, toute sardanapalesque, toute exorbitante qu'elle a pu vous sembler, est bien déchue cependant de son antique splendeur. Hélas! ce n'est plus que l'ombre d'elle-même. Il fallait voir avec quelle magnificence inouïe se célébrait autrefois le jour

des Morts. Le jour des Morts, c'est la fête des Pompes, c'est le carnaval du croque-mort! Qu'il semblait court ce lendemain de la Toussaint, mais qu'il était brillant!... Dès le matin, toute la corporation se réunissait en habit neuf, et, tandis que MM. les fermiers, dans le deuil le plus galant, avec leur crispin jeté négligemment sur l'épaule, répandaient leurs libéralités, les verres et les brocs circulant, on vidait sur le pouce une feuillette. Puis, un héraut ayant sonné le boute-selle, on se précipitait dans les équipages, on partait ventre à terre, au triple galop, et l'on gagnait bientôt le *Feu d'Enfer*, guinguette en grande renommée dans le bon temps. Là, dans un jardin solitaire, sous un magnifique catafalque, une table immense se trouvait dressée (la nappe était noire et semée de larmes d'argent et d'ossements brodés en sautoir), et chacun aussitôt prenait place. — On servait la soupe dans un cénotaphe, — la salade dans un sarcophage, — les anchois dans des cercueils! — On se couchait sur des tombes, — on s'asseyait sur des cippes; — les coupes étaient des urnes, — on buvait des bières de toutes sortes; — on mangeait des crêpes; et, sous le nom de gélatines moulées sur nature, d'embryons à la béchamelle, de capilotades d'orphelins, de civets de vieillards, de suprêmes de cuirassiers, on avalait les mets les plus délicats et les plus somptueux. — Tout était à profusion et en diffusion! — Tout était servi par montagnes! — Au prix de cela les noces de Gamache ne furent que du carême, et la kermesse de Rubens n'est qu'une scène désolée. — Les esprits s'animant et s'exaltant de plus en plus, et du choc jaillissant mille étincelles, les plaisanteries débordaient enfin de toutes parts, — les bons mots pleuvaient à verse, — les vaudevilles s'enfantaient par ventrée. — On chantait, on criait, on portait des santés aux défunts, des toasts à la mort, et bientôt se déchaînait l'orgie la plus ébouriffante, l'orgie la plus échevelée. Tout était culbuté! tout était saccagé! tout était ravagé! tout était pêle-mêle! On eût dit une fosse commune réveillée en sursaut par les trompettes du jugement dernier. — Puis, lorsque ce premier tumulte était un peu calmé, on allumait le punch; et, à sa lueur infernale, quelques croque-morts ayant tendu des cordes à boyau sur des cercueils vides, ayant fait des archets avec des chevelures, et avec des tibias des flûtes tibicines, un effroyable orchestre s'improvisait, et, la multitude se disciplinant, une immense ronde s'organisait et tournait sans cesse sur elle-même en jetant des clameurs terribles, comme une ronde de damnés.

Le punch et la valse achevés, on remontait gaiement dans les chars, on regagnait promptement la ville, et l'on venait souper en masse au café Anglais. — C'était alors un bien étrange spectacle que cette longue enfilade de voitures de deuil et de corbillards, stationnant sur le boulevard de la *fashion*, à la porte d'un cabaret de bon ton, d'une popine, d'un *calix thermarum*, comme eût dit Juvénal; et dans l'intérieur, ce n'est pas, je vous prie, un spectacle moins bizarre, que cette bande joyeuse de farceurs en costume funèbre attablés avec des *lions* et des filles, sablant le madère et le *sherry*, en chantant le *God save the king* sur l'air de la mère Godichon!

Mais, hélas! que les temps sont changés! Aujourd'hui cette brillante fête, à peu près abolie, ne se signale plus au croque-mort consterné que par une misérable gratification de trois livres, et pas *sterling*. — Trois francs! trois misérables francs! avec cela que voulez-vous qu'on fasse? On ne peut acheter ni un clyso-pompe, ni coucher en ville, ni suborner la reine de Prusse, et encore moins souscrire aux *Français peints par eux-mêmes* ou aux *Anglais*. — Cependant gardez-vous de croire que toute tradition de ces réjouissances soit à jamais perdue, et qu'elles n'aient laissé dans les mœurs aucune trace. Un riche et copieux banquet, mêlé de farces et d'intermèdes, a été donné, il n'y a pas fort longtemps même, par le menuisier qui façonne les boîtes de luxe, dont je vous parlais tout à l'heure; et il se passe rarement plus d'une année sans que les Pompes ne soient le théâtre de quelque nouvelle et délicieuse bouffonnerie.

P. S. — Si, pour quelques légères railleries échappées à ma plume indiscrète, on allait se fâcher sérieusement contre notre héros et lui faire un crime irrémissible de la fragilité de ses mœurs *un peu régence*, je serais vraiment bien désolé. Mon Dieu! je l'ai dit, c'est la profession qui veut ça. Sauf Tobie et Joseph d'Arimathie, depuis la création du monde, tous les ensevelisseurs ont toujours été des drôles! il ne faut pas leur en vouloir; et d'ailleurs, auprès des libitinaires antiques, des nécrophores et des *sandapilarii*, nos croque-morts sont des vestales, qui méritent le prix Monthyon.





LE MÉLOMANE

PAR

ALBERT CLER

Omnibus hoc vitium est cantoribus...
Ut nunquam inducant animum cantare rogati,
Injussi nunquam desistant.

HORAT.



La Révolution (nous parlons de la première) a eu des conséquences immenses, incalculables. Non-seulement elle a opéré des changements complets dans l'ordre politique, moral et social, mais encore, s'il faut en croire ses détracteurs, elle a bouleversé l'ordre physique et naturel. Écoutez quelques-uns de ceux que M. de Chateaubriand appelle les hommes des *anciens jours*: si l'atmosphère est aujourd'hui déplorablement dérangée; si le parapluie est devenu, comme l'amour, « de toutes les saisons; » si le printemps s'en va, si les petits pois au mois de mai sont rentrés dans le domaine du fantastique, c'est au mouvement de 89 qu'il faut s'en prendre.

Sans nous laisser entrainer dans de semblables exagérations, nous croyons être fondé à dire que la Révolution a exercé en France une influence notable sur la mélomanie. Sous l'ancien régime, on chantait... pour chanter, comme les oiseaux, par un instinct naturel. La preuve que nos pères n'y mettaient, en général, aucun but, aucune préméditation, est dans la profusion des *tra de ri de ra*, de *tra la la*, de *la fari don daine, la fari don don*, de *ton taine ton ton*, etc., qui composaient le fond de la plupart des chansons d'alors. Ces refrains ne sont-ils pas, sous le rapport significatif, comparables au gazouillement du merle ou du sansonnet?

A cette époque, ce qu'on a appelé depuis le *beau chanteur* de société était complétement inconnu. Chacun chantait, sans apprêt, sans façon, *le vin, l'amour et les belles*, pour sa jubilation personnelle. C'était une affaire d'épanouissement de rate plutôt que de gosier.

On entonnait de joyeux refrains à la suite des repas, et cela tout naturellement, de même que les canaris roucoulent au sortir de la mangeoire. Afin de prolonger le plaisir, la moyenne des couplets était de quinze à vingt, sans compter les chorus obligés. On peut dire qu'alors « tout finissait par des chansons » qui n'en finissaient pas.

Sous la République et sous l'Empire, la *Marseillaise*, le *Chant du Départ*, etc., imprimèrent aux refrains nationaux une direction patriotique et guerrière. Après l'invasion, et dans les premiers temps de la Restauration, alors que le *chauvinisme* avait tout envahi, y compris les mouchoirs de poche et la vaisselle, alors qu'on s'essuyait le front avec un peloton de la vieille garde ou avec la jambe d'un Cosaque, que l'on mangeait une crême aux pistaches sur le champ de bataille d'Eylau et de la Moskowa, le chant, lui aussi, fut voué à la *colonne*, au *grognard*, à la *gloire*, à la *victoire* et aux *succès* des *Français*. Plus tard, grâce à Béranger, il se transforma en moyen d'opposition politique. Aujourd'hui le chant est devenu généralement une prétention, nous dirions presque un calcul.

Il est bien entendu que nos précédentes appréciations, de même que celles qui vont suivre, ne s'appliquent point aux véritables artistes, lesquels ont toujours formé



une classe à part, mais seulement aux amateurs. Maintenant on ne chante plus pour chanter; mais dans le but de briller, de se faire remarquer. C'est à peine si, dans les repas de province, on a conservé l'usage d'adresser à la ronde aux convives l'invitation de chanter *quelque chose*. Et même encore la prétention dilettante a fait abandonner comme trop vulgaire ce qu'on appelait jadis les chansons *de* table. Il n'y a plus que des chansons *à* table.

En guise de

..... joyeux refrain
Qui mette tout le monde en train,
Tout en vidant les verres,
Comme faisaient nos pères,

on entonne de langoureuses et plaintives romances, parfois même la cavatine funèbre chantée par Rachel la *Juive*, ou par Ninette de la *Pie voleuse*, avant de marcher au supplice. C'est très-réjouissant.

Dans un diner départemental auquel nous assistions dernièrement, un Duprez de l'endroit jugea à propos de chanter au dessert le grand air *Asile héréditaire*. Il *enlera* la belliqueuse strette *Suivez-moi !* en brandissant sa fourchette au lieu d'épée.

C'est seulement dans les repas de petites villes, lorsque arrive le moment de chanter à la ronde, qu'on voit se renouveler ces excellentes scènes de comédie, dont le proverbe de Henri Monnier, intitulé un *Dîner bourgeois*, nous a offert une peinture si plaisante et si vraie : — le chanteur, faussement modeste, ayant l'air de se défendre, tandis qu'il grille de se faire entendre dans ce qu'il considère comme son *triomphe;* — un autre se faisant supplier pendant une demi-heure pour finir par détonner un chétif couplet ; — puis, les demoiselles, contraintes à chanter par autorité maternelle ou paternelle, ce qui, à quelques variantes près, s'exécute de la manière suivante :

LA MAMAN.

Allons, ma fille, chante-nous *un morceau*.

LA DEMOISELLE.

Mais, maman, je n'ose pas.

LA MAMAN.

Allons donc... mademoiselle... ne faites pas la sotte.

Allons, levez-vous... tenez-vous droite. Allez, son père, soufflez-la... vous savez :

Je n'aimais plus...

LE PAPA, *soufflant*

Tu n'aimais plus...

LA DEMOISELLE, *se levant et chantant.*

Je n'aimais plus...

LA MAMAN.

Tenez-vous droite, mademoiselle ; vous avez l'air d'une contrefaite.

LA DEMOISELLE.

Je n'aimais plus...

LE PAPA.

Tu étais triste et rêveur.

LA DEMOISELLE.

Je n'aimais plus .. j'étais triste et rêveur.

LE PAPA.

Ne touchant plus à ton luth sonore.

LA DEMOISELLE.

Je n'aimais plus, j'étais triste et rêveur,
Ne touchant plus à mon luth sonore.
Avec pitié l'Amour vit ma douleur.

LE PAPA.

Tu n'aimes plus, tu veux chanter encore.

LA DEMOISELLE.

Je n'aime plus, je veux chanter encore.

LA MAMAN, *aigrement.*

Asseyez-vous, mademoiselle ; on a assez de vos chansons ! (*La demoiselle pleure.*) Je vais envoyer les *pleurnicheuses* tout à l'heure à la porte.

Touchant effet de l'harmonie dans les familles !

A Paris, de semblables scènes ne se présentent que rarement. Ici, les délits musicaux se commettent avec préméditation. Les dilettanti amateurs, de tout âge et de tout sexe, ne se présentent en société qu'après avoir longuement et laborieusement préparé *leurs morceaux*. Ils ont soin également de choisir leurs victimes. Méfiez-vous des billets d'invitation se terminant par cette formule : *On fera un peu de musique*. Ce sont de véritables guets-apens.

A tout prendre, nous préférons encore l'ancien usage des chants entre la poire et le fromage aux modernes réunions dans un salon tout exprès pour y subir de la musique de famille ou de voisinage. A table, du moins, on avait mille moyens polis d'éluder les approbations de rigueur et de dissimuler son ennui. Un verre porté à propos aux lèvres servait à masquer le sourire et le bâillement. On pouvait se donner une contenance à l'aide de l'épluchement d'un fruit ou d'une transposition de couteaux et de fourchettes. Dans une soirée musicale, au contraire, sur un fauteuil à découvert, on reste exposé sans défense, sans refuge, au martyre auriculaire, aux regards ombrageux des parents et des amis. Pas moyen de se soustraire à l'*exécution*.

Nous en dirons autant des prétendus concerts d'amateurs, aujourd'hui multipliés d'une manière effrayante, et qui constituent un véritable fléau que nous appellerons le *musica-morbus*.

Tous ces fâcheux abus prennent leur source dans la manie prétentieuse qui s'est généralement emparée du dilettantisme bourgeois. Il n'est si mince fredonneur ou ménétrier de salon qui ne veuille briller, il lui faut donc un auditoire et des claqueurs *ad hoc*. Ce travers ne s'est pas seulement emparé de la jeunesse et de l'âge mûr ; il a gagné jusqu'à l'enfance. Depuis quelques années, chaque famille met son amour-propre à posséder dans son sein un ou plusieurs petits virtuoses. Le piano, le violon, la flûte, voire même la clarinette, ont remplacé, comme amusements du jeune âge, la poupée, le cerceau et le ballon. L'étude du solfége a été substituée à la lecture des contes de la Mère-l'Oie. On distribue aux enfants des tartines de musique au lieu de tartines de confitures.

C'est ce qui fait que nous rencontrons à chaque pas des Malibran, des Grisi de dix ans et au-dessous ; des Herz en bourrelet et des Paganini en jaquette. On appelle ces artistes prématurés de *petits prodiges*... de ridicule, soit.

Les classes populaires, elles aussi, ont été atteintes de la prétention mélomane. Elles dédaignent la grosse gaieté des chansonnettes du vieux temps ; elles font fi des recueils imprimés sur papier brut avec couvertures rougeâtres, et contenant les inspirations peu musquées des ménestrels de carrefour. On veut chanter des *morceaux* à la Râpée, à la Courtille et sous les piliers du marché aux légumes. Il n'est pas rare d'entendre un robuste fort de la halle roucouler la romance langoureuse et poitrinaire ; un inculte gamin du boulevard du Temple chanter « le noble fils des preux, » ou « le beau page, brillant d'or et de soie. » Témoin encore la romance de la *Sultane* :

Brûlez sur moi les parfums d'Arabie,

qui fait les délices des marchandes de harengs et de friture.

L'ambitieux désir de se signaler, de se singulariser musicalement, a fait de plus éclore de nos jours une foule de soi-disant réformateurs et novateurs lyriques. A une époque éloignée de quelque cinq mille ans, Salomon s'écriait : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil ; » à plus forte raison pouvait-on croire qu'après les Haydn, les Mozart, les Beethoven, les Rossini, il n'y avait plus rien de nouveau sous les sept notes de la gamme. Erreur ! nous avons vu récemment surgir des Mahomet, des Calvin, qui affichent la prétention de changer complétement les anciennes croyances musicales, de même que Sganarelle se flattait d'avoir changé le *cœur à gauche*.

Parmi ces nouveaux sectaires, nous citerons les Jacotots lyriques, qui, s'appuyant sur l'axiome : « Tout est dans tout, » prétendent que la musique est susceptible d'exprimer quoi que ce soit, fût-ce même un raisonnement théologique, philosophique, politique, didactique, esthétique, éclectique, etc.; un fait d'histoire, une discussion parlementaire, une variation d'un demi-centime dans le cours de la Bourse, ou une dépêche télégraphique interrompue par le brouillard.

Pour qu'on ne nous accuse pas d'exagérer, il nous suffira de rappeler ces programmes de concerts, dans lesquels on annonce des *fantaisies* morales ou humanitaires, des *symphonies* fantastiques, poétiques et dramati-

ques. Les auteurs de ces compositions ne prétendent-ils pas exprimer non-seulement tous les effets de la nature physique, mais encore les émotions les plus intimes du cœur, les vicissitudes les plus romanesques de la destinée humaine; et cela au moyen de croches, de bécarres et de cadences? Ainsi un compositeur a rédigé naguère une notice biographique en symphonie, sous ce titre, une *Vie d'artiste*. Entre autres *chapitres*, le livret explicatif indiquait la description d'une *promenade dans la plaine*. Or, la musique consacrée à ce sujet aurait tout aussi exactement dépeint une promenade sur les tours de Saint-Sulpice.

Ainsi encore un jeune pianiste, aussi connu par la grandeur de son talent que par la longueur de ses cheveux, a proclamé hautement l'intention de transformer son piano à queue en chaire d'enseignement humanitaire. Il n'est pas une de ses notes bémolisées ou diatoniques, qui, d'après son système, ne tende à rendre les hommes meilleurs. Et, si parfois il frappe sur les touches au point de les briser, c'est afin d'inculquer avec plus de force ses préceptes moralisateurs.

Nous avons enfin une troisième petite église musicale, de création toute moderne, avec son pontife, et qui se compose de Jérémies partisans exclusifs de la musique gémissante, souffrante et attendrissante. Leur répertoire est formé uniquement de lamentations notées et intitulées un *soupir*, une *larme*, un *sanglot*, un *désespoir*, etc. Lorsqu'ils se font entendre dans une société ou dans un concert, on devrait avoir la précaution de distribuer des mouchoirs à la porte.

En vérité, il est des moments où tout ce fatras de chants bizarres, prétentieux et ennuyeux, vous forcerait presque à regretter les beaux temps lyriques de la *Boulangère*, du *Clair de la lune* et de la *Pipe de tabac*.

Nous avons dit qu'aujourd'hui le dilettantisme était aussi parfois un calcul. Combien de parents, en effet, spéculent sur le piano et la cavatine brillante, comme moyens d'établissements économiques pour leurs filles! Combien de Duprez amateurs qui, se fiant à cet axiome d'opéra-comique : « L'oreille ravie est bien près du cœur, » s'efforcent d'atteindre à l'*ut* de poitrine dans l'unique but de charmer quelque riche héritière! O culte platonique de l'art pour l'art, qu'êtes-vous devenu?

Il nous reste à signaler une classe de mélomanes qui unit le double caractère de la prétention et du calcul : c'est celle des chanteurs de romances. Le métier de chanteur de romances a remplacé, comme moyen d'existence parasite, les anciens poëtes de famille, les diseurs de bons mots, les conteurs de société, etc. Aujourd'hui le chanteur de romances est le *lion* obligé de toutes les réunions bourgeoises. Il a son couvert mis à une foule de tables; il jouit du privilége des grandes et petites entrées dans les salons et même dans les boudoirs. On le traite comme un être neutre et sans conséquence. L'état de chanteur de romances n'exige d'autre mise de fonds qu'un habit noir à peu près neuf et une voix râpée.

Le chanteur de romances est ordinairement un petit homme trapu, courtaud, aux épaules largement cambrées, aux joues rubicondes, ornées de favoris noirs et buissonneux, à l'abdomen proéminent comme celui d'un caporal de voltigeurs de la garde nationale. La nature l'avait créé pour être l'Atlas d'un commerce d'épicerie en gros, ou d'une maison de roulage, et c'est pitié que de voir employer un si puissant appareil de forces musculaires à soutenir de simples notes de musique.

Rien de plaisant comme les efforts de l'obèse ménestrel afin d'imprimer à sa face réjouie une expression mignarde, langoureuse ou mélancolique, en harmonie avec les chants de son répertoire. Impossible de réprimer un sourire lorsqu'on l'entend se plaindre de son *malheur*, de sa *langueur*, de son *acheminement vers la tombe*, de sa *frêle existence*, etc. Hercule filant des sons n'est guère moins bouffon qu'Hercule filant une quenouille.

Le chanteur de romances a l'avantage d'exercer une industrie qui ne connait pas de morte saison. Il *travaille* en tout temps. Il détache la barcarolle au plus juste prix, fournit la tyrolienne avec ou sans gestes, pleure le nocturne, gazouille l'ariette, et expédie non-seulement pour la ville et la province, mais encore pour l'étranger. Au printemps, lorsqu'arrive la saison des eaux, il exporte son bagage troubadour à Spa, à Aix, à Baden-Baden, à Vichy, à Dieppe, au Mont-Dore, à Néris, à Plombières.

On voit revenir le chanteur de romances vers les premiers jours d'automne. Il reparait dans tous les concerts que le vent du nord refoule sur Paris.

Cependant, à force de se couronner de roses, le troubadour arrive à l'hiver de la vie. Il perd presque en même temps son *sol* et ses cheveux. Alors il songe à *revoir sa Normandie*, ou tout autre pays qui lui a donné le jour. Là, il convertit le produit de son *travail* en bons biens au soleil; il devient notable de village, conseiller municipal, et marguillier de paroisse. Chaque dimanche il s'installe sur les bancs du lutrin, et consacre à chanter les louanges du Seigneur et du patron de l'endroit les restes d'une voix jadis vouée à célébrer les Zelmire, les Elvire, les Jeux, les Ris et les Amours.

Ainsi passent les gloires et les romances de ce monde.

En cherchant à conclure d'une manière grave, nous sommes arrivé à découvrir que le chant peut être employé comme moyen accessoire d'atteindre ce but qu'on prétend le plus important de la vie : la connaissance de soi-même et des autres. A la suite d'une foule de déductions et de raisonnements, nous croyons pouvoir poser ce nouvel axiome : que chez la gent humaine, comme chez la gent volatile, *le ramage répond au plumage*, et qu'on peut dire, en entendant chanter un homme : « C'est un brave, un sournois ou un sot; » comme, à la simple audition de leur chant, on dit : « C'est un coq, un corbeau ou un serin. »
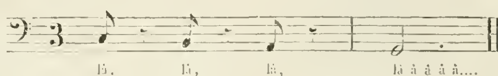
Nous nous empressons d'ajouter que l'honneur de l'invention ne nous appartient pas tout entier. Avant nous, deux grands génies, Shakspeare et Chateaubriand, avaient déjà appliqué la musique à la connaissance du cœur humain. Le poëte anglais s'est borné, il est vrai, à l'indiquer comme un moyen de jugement négatif, lorsqu'il a dit : « Celui qui n'a pas de musique dans l'âme est capable de toute espèce de noirceurs. » D'où il suit que, si l'auteur d'*Hamlet* eût été chargé de la rédaction du Code pénal, il aurait placé tous les gens qui n'aiment pas la musique sous la surveillance de la haute police.

L'illustre Chateaubriand est allé plus loin : il a remarqué que les villageois, les bergers, tous ceux enfin qui ne chantent que d'instinct, préludent toujours en mineur, et que l'air de toutes les complaintes villageoises est modulé sur ce ton plaintif. Le chantre d'*Atala* a vu dans ce fait la preuve « que la corde de la douleur est la corde naturelle à l'homme. » Ainsi, en supposant que le grand poëte fût tombé inopinément des régions éthérées sur notre globe terrestre, il aurait deviné tout de suite que nous sommes sujets à la mort, à la douleur, aux rages de dents, aux drames adultères, aux romans échevelés, à l'asphalte, au bitume, aux sociétés en commandite, aux patrouilles de la garde nationale, et tout cela rien qu'en entendant un villageois chanter en *mi bémol*. C'est une bien belle chose que le génie.

Nous nous sommes permis de glaner après ces deux

grands hommes dans l'observation du chant, et voici quelques-uns des rapports que nous avons cru saisir entre le moral de l'homme et ses habitudes vocales et instrumentales.

Toutes les fois que vous entendrez un de vos concitoyens préluder invariablement en commençant par les notes medium, et en s'arrêtant avec complaisance sur les notes basses, de cette manière :



(ces derniers sont murmurés *tremolo* dans la cravate), vous pouvez dire hardiment : « C'est un prud'homme, un béotien. »

Celui qui, dans la société, va jusqu'à trois couplets de romance, doit être considéré comme ayant des dispositions à se rendre indiscret, importun. Quant au malheureux qui dépasse ce nombre, et qui ne craint pas de se permettre les six couplets, jugez-le comme un être de l'espèce la plus dangereuse pour la paix de votre foyer domestique, comme un personnage essentiellement rabâcheur, ennuyeux, assommant.

Celui qui attend, pour fredonner un air, qu'il soit depuis longtemps tombé dans le tuyau de l'orgue de Barbarie, qui, aujourd'hui, par exemple, vous chante les *Bœufs* ou les *Louis d'or*, — perruque, rococo, idées toujours en retard, comme une mauvaise pendule.

Celui qui psalmodie tous les chants tristes ou gais, sur un seul et même air de sa façon, lequel ne varie jamais : — être monotone, fastidieux.

Dans certains cas, l'observation doit être prise à l'inverse; car quelquefois on peut dire que le chant, comme la parole, « a été donné à l'homme pour déguiser sa pensée. » Ainsi, tel qui cultive de préférence l'air de bravoure : *En avant, marchons, contre les canons*, ou la *marche des Tartares;* celui qui, dans chaque couplet, pourfend les ennemis de la France, et meurt pour son pays, celui-là, disons-nous, peut n'être qu'un bravache et un poltron. Et, pour citer un exemple pris dans un autre genre, on se rappelle que la romance : *Il pleut, il pleut, bergère*, fut composée par le *vieux cordelier* Camille Desmoulins, qui, certes, était loin d'être pastoral.

Passons maintenant au choix des instruments, comme indice de caractère.

La trompette, le trombone, le cor et la trompe de chasse : — jeune homme bruyant, étourdi, tapageur, caractère *coquin de neveu*, ou *officier de hussards* d'opéra-comique.

Celui qui cultive les instruments de remplissage, lesquels jouent dans un orchestre les rôles qu'on appelle au théâtre *grande utilité*, tels que le triangle, la grosse caisse, le chapeau chinois, celui-là doit être un bon et simple garçon, sans prétention aucune, toujours disposé à rendre service à son prochain.

Le basson : — caractère concentré.

La clarinette : — esprit peu poétique, tournant à l'épicerie

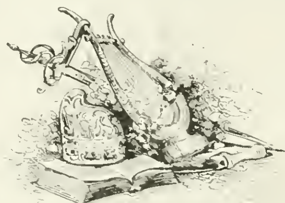
La contre-basse : — indice de maturité ou plutôt de décrépitude. Regardez, en effet, dans un orchestre : il est très-rare que l'on n'aperçoive pas au-dessus du long manche de cet instrument une perruque à frimas, et un nez qui, comme celui du pere Aubry, aspire à la tombe.

Le choix de la harpe indique une femme jolie et coquette, attendu qu'elle fournit l'occasion de déployer un bras bien fait, une taille élégante, et que les pédales mettent en évidence un pied mignon. Aujourd'hui cet instrument est presque généralement abandonné. Nous sommes trop galants pour y voir une preuve que les types de perfection féminine sont devenus plus rares; de même que la renonciation à la mode des culottes courtes a été citée comme un aveu tacite de la décadence des mollets contemporains.

La femme qui empiète sur les instruments spécialement réservés aux hommes, et qui, par exemple, joue du violon, de la flûte ou de la contre-basse, a pour l'ordinaire une allure de caractère masculin et un soupçon de moustaches. Si elle est mariée, elle intervertira le fameux article 213 du Code civil, relativement à l'obéissance conjugale.

Vice versa, l'homme qui pince de la harpe ou de la guitare doit, au besoin, faire de la tapisserie et ourler des cravates.

Si l'on adoptait généralement notre système d'observation mélomane, il faudrait dire à un de ses semblables non pas : « Dis-moi qui tu hantes, » mais « dis-moi ce que tu chantes, et je te dirai qui tu es. »





L'AVOUÉ

PAR

ALTAROCHE





Il semblerait, au premier coup d'œil, que l'avoué exerce une de ces industries patentes où tout est percé à jour, où il suffit de regarder pour tout voir, et d'écouter pour tout entendre. Cela même serait d'autant plus naturel que cette industrie est créée et réglée par la loi, que tout citoyen est censé connaître. Il n'en est rien pourtant, du moins à Paris. L'avoué de Paris n'est pas l'esclave du texte légal, il en est plutôt le propriétaire avec droit d'user et d'abuser... je devrais même dire le bourreau, vu l'acharnement avec lequel il le torture. — Là où l'avoué de province n'a qu'à formuler servilement, l'avoué de Paris invente et imagine. Aussi les mystères de son étude et de son cabinet particulier, qui sont pourtant des lieux en quelque sorte publics, ne restent-ils pas moins inconnus à tous que les arcanes des coulisses au béotien qui bâille au parterre. Je dis *à tous*, sans même en excepter les plaideurs.

L'avoué de Paris a de vingt-huit à quarante-cinq ans. C'est un premier clerc qui, d'ordinaire, après s'être élevé successivement de l'état de petit clerc aux fonctions de président du conseil de l'étude, achète enfin une charge pour son propre compte. Or, on ne peut guère arriver à cette position avant vingt-huit ans, un noviciat de dix à quinze ans étant nécessaire pour passer des chaises dépaillées de l'étude sur le fauteuil maroquiné du cabinet particulier. C'est pourquoi l'avoué de Paris, qui ne fait ses premières armes, c'est-à-dire ses premières plumes, qu'à seize ou dix-sept ans, en compte au moins vingt-huit à l'heure de sa prestation de serment.

Être avoué n'est pas un état viager à Paris, mais seulement une profession transitoire. C'est en province seulement qu'on meurt avoué. A Paris, une étude est une sorte de parc réservé, bien distribué, bien giboyeux, où l'on achète le droit d'aller à la chasse de la fortune. Quand on a bien rempli sa gibecière, on cède ses filets et sa clef au premier venu. Or, cette chasse dure à peu près douze ans. En d'autres termes, l'avoué, après dix ans d'exercice, commence à sentir le besoin de goûter le charme d'une oisiveté dorée, et bien dorée, je vous assure... C'est pourquoi l'avoué de Paris n'a presque jamais plus de quarante à quarante-cinq ans.

Quelques-uns s'obstinent encore à regarder l'avoué contemporain comme une émanation fidèle de l'ex-procureur ; c'est une erreur grave. Rien ne ressemble moins à l'ex-procureur que l'avoué de nos jours. — D'autres, abusés par les vaudevilles de M. Scribe, s'imaginent que l'avoué de Paris est un fashionable qui, du haut de son tilbury, éclabousse ses clients dans la rue, pose le soir au balcon des Bouffes et de l'Opéra, joue cinq cents francs à l'écarté, et danse le galop avec une gracieuse frénésie. C'est encore une erreur : l'avoué de Paris ne tient pas plus du Chicaneau de l'ancien régime que des lions du Jockey-Club, ou des jeunes premiers du Gymnase.

Il y a deux phases bien distinctes dans la vie de l'avoué de Paris, et ses habitudes extérieures se modifient selon qu'il gravite dans l'une ou l'autre de ces phases, garçon ou mari.

Nous avons vu qu'après avoir croupi plus ou moins longtemps sur la chaise de premier clerc, le néophyte achète toujours une charge. Or, lorsqu'il signe la vente, il est ordinairement sans un sou ; ou, s'il a quelques économies à sa disposition, elles sont tout juste suffisantes pour un premier à-compte. Qui se chargera de compléter la somme ? Eh ! pardieu, c'est tout simple : un bon mariage.

Le premier clerc achète une charge pour se marier, et, une fois possesseur du titre, l'avoué se marie pour payer la charge.

C'est alors que l'avoué est frisé, musqué, pincé, pommadé; c'est alors qu'il porte des bottes de Sakoski et des habits d'Humann; c'est alors qu'il pirouette agréablement dans un salon, qu'il fait la cour aux mères de famille, caresse les petits chiens, pince de la guitare, et se rend utile aux demoiselles par son empressement à figurer dans un quadrille, ou à lire des vers nouveaux, tâche dont le verre d'eau sucrée ne suffit pas toujours à déguiser l'amertume. En un mot, il ne néglige aucune des mille recettes à l'usage des chercheurs de femmes.

Mais cet état exceptionnel dure quelques mois à peine : l'avoué trouve bien vite à s'assortir; car l'avoué, même avec cinq cents francs dans son tiroir, est toujours un excellent parti.

Quand le mariage est consommé et la charge payée, l'avoué de Paris fait peau neuve et devient un autre homme. Il a des cravates sans nœud prétentieux; il commande ses bottes chez le bottier du coin; il s'approvisionne d'habits et de pantalons chez un tailleur, son client, qui lui fait trente pour cent de remise sur les prix des tailleurs à la mode : à l'élégant, en un mot, succède le solide. Du reste, tout est noir sur l'avoué, l'habit autant que les bottes : il n'y a que la cravate qui se permet encore d'être blanche.

Adieu le bois de Boulogne et le café Anglais! L'avoué marié ne se promène plus, il va; il ne déjeune, ne dîne, ne soupe plus; il mange chez lui.

De tout son luxe d'autrefois, il ne conserve que sa robe de chambre et ses pantoufles; car les pantoufles et la robe de chambre sont deux accessoires indispensables à la mise en scène d'une étude d'avoué à Paris. La robe de chambre et les pantoufles sont, en quelque sorte, l'uniforme de l'avoué trônant dans son cabinet et dans l'exercice de ses fonctions. Il en a le monopole; on ne voit point de clerc, pas même le maître clerc, se permettre la robe de chambre, fût-elle de simple indienne, ou les pantoufles, fût-ce de celles qu'on débite à vingt-neuf sous sur le boulevard. C'est la prérogative de l'avoué; or, nous vivons dans un temps où le moindre des pouvoirs est tenacement jaloux de sa prérogative, jaloux même jusqu'au ridicule, qui, du reste, est leur prérogative à tous.

Mais, si l'avoué marié est plutôt négligé que coquet dans sa mise, en revanche son cabinet de réception est décoré avec une richesse et une élégance remarquables. Ce n'est pas pour se rendre le travail plus facile ou plus agréable; c'est uniquement un nouveau calcul de sa part. Le luxe du cabinet sert à l'avoué de Paris, à l'encontre de ses clients, comme le luxe des vêtements lui a servi à l'encontre de sa femme.

Ce sybaritisme du cabinet devient plus saillant encore par l'humble simplicité, on pourrait même dire sans calomnie par la malpropreté enfumée de l'étude. Aussi, pour que l'effet du contraste ne soit pas perdu, l'avoué emploie le procédé en usage dans les Panoramas, où l'on fait traverser au spectateur de sombres couloirs, pour que son œil se repose avec complaisance sur le jour bien ménagé du tableau. Dans ce but, l'appartement de l'avoué est toujours disposé de manière à ce que le client ait besoin de passer par l'étude pour pénétrer dans le cabinet. C'est un talent de mise en scène dont la tradition se perpétue dans toutes les charges.

L'avoué de Paris est matinal. Il se lève ordinairement à huit heures, et s'installe dans son cabinet à dix heures au plus tard. En été, il couche à la campagne, car presque toujours l'avoué possède ou loue une campagne, où il séjourne depuis le samedi soir jusqu'au mardi matin, les avoués de Paris ayant l'habitude de faire le lundi comme les ouvriers.

En hiver, il passe de sa chambre à coucher dans son cabinet. A dix heures, les portes en sont ouvertes, et les clients qui font antichambre dans l'étude depuis neuf heures peuvent enfin pénétrer dans le sanctuaire. Dans le tête-à-tête, l'avoué parle au client de son affaire; c'est naturel, puisque tel est le but de la visite du client. Mais ce n'est là, pour ainsi dire, qu'un prétexte pour l'avoué. Après avoir aligné quelques mots techniques relativement au procès qu'il ne connaît pas, et dont il a seulement appris le résumé par cœur, l'avoué généralise la conversation. Il possède un talent merveilleux pour captiver l'attention de son interlocuteur; il l'amuse, l'intéresse, l'amorce, le circonvient. Bref, lorsque l'avoué a noué des relations avec un plaideur qui peut devenir une bonne pratique, il ne s'en fait pas seulement un client productif, mais bien aussi une connaissance, un habitué de la maison ou plutôt de l'étude. Il y a, dans chaque étude de Paris, un assortiment de flâneurs, qui vont chez leur avoué comme on va à la Bibliothèque ou au Jardin des Plantes. La visite à l'avoué se classe dans la répartition de leur temps. Ils ont un avoué avec qui ils vont causer, de même qu'ils ont un café où ils prennent leur demi-tasse; c'est pour eux une seconde nature. On sent bien que ces honnêtes gens se feraient scrupule de déranger leur avoué gratis, sans lui offrir aucune autre compensation que le charme de leur société. Le procès qui les a mis en rapport avec l'officier ministériel trouve enfin son terme; mais les relations créées par ce procès ne manquent jamais de lui survivre. Alors le client habitué se fait un cas de conscience de se ménager un autre procès qui justifie en quelque sorte ses assiduités. Il a cherché d'abord un avoué pour suivre son procès; il cherche maintenant un procès pour suivre son avoué. Cette immobilisation du client est le plus beau triomphe d'un titulaire.

Mais l'avoué ne se borne pas toujours à s'assurer l'exploitation viagère et quelquefois même héréditaire de tous les procès généralement quelconques de son client habitué. Il sait, en outre, verbalement provoquer ses confidences; initié forcément à une partie de ses affaires, il ne tarde pas à les connaître toutes. Alors il donne des conseils officieux, offre ses services en dehors de ses fonctions spéciales. Le client a-t-il des fonds à placer, l'avoué se charge de trouver un placement avantageux. A-t-il besoin, au contraire, d'emprunter, l'avoué lui procurera la somme nécessaire. Bref, de proche en proche, l'avoué devient véritablement un homme de confiance, un directeur des intérêts temporels. Je n'ai pas besoin de dire qu'il prélève tant pour cent, à titre de prime; cela va de soi, toute peine mérite salaire. L'avoué de Paris se donne en général beaucoup de peine.

Voilà comment le cabinet recrute à la fois pour l'avoué et pour l'étude. Ces merveilleux résultats sont dus à la faconde moelleuse de l'officier ministériel. On voit que le don de la parole est une des qualités essentielles de l'avoué de Paris, et que le talent de la causerie ne lui est pas moins nécessaire qu'au coiffeur qui travaille en ville.

Du reste, une ou deux heures pour la réception des clients, un quart d'heure pour les signatures, une demi-heure de conférence avec le maître clerc, telle est la journée officielle de l'avoué. Je ne sais pas s'il faut y compter les trois quarts d'heure pour la lecture des journaux. L'avoué de Paris est abonné au *Siècle* ou à la *Presse*, selon sa nuance, à cause du rabais; au *Droit* ou



à la *Gazette des Tribunaux*, à cause de la spécialité, et aux *Petites Affiches*, à cause des annonces; il reçoit l'*Estafette* et les *Affiches Parisiennes* en sa qualité d'actionnaire.

Tout sombre et antiépicurien qu'il paraisse, l'avoué de Paris n'est cependant pas un ennemi systématique des divertissements du monde; il donne quelquefois l'hospitalité aux raouts dans ses appartements, et installe le quadrille et la valse sous les girandoles de son salon. Mais l'ongle de l'homme du Palais perce toujours sous le gant blanc de l'amphitryon : chez l'avoué, le plaisir calcule, et le bal est encore un hameçon. C'est un prétexte de politesses à faire mensuellement, sous forme d'invitation, aux avocats dont on exploite la confraternité, et aux magistrats dont on choie la connaissance; l'avoué invite même à ses réunions ses principaux clients, qui s'empressent de venir y tremper leurs lèvres dans le verre d'eau dont ils ont eux-mêmes fourni le sucre, et tournoyer aux sons de l'orchestre dont ils payent les violons.

Ces bals, le croira-t-on, sont l'effroi des clercs de l'étude, qui voient arriver cette nuit de délices avec plus de terreur encore qu'une nuit de garde civique. C'est que, pour eux, la corvée de l'étude passe alors pour quelques heures dans le salon! L'avoué les a chargés de recruter le plus de danseurs possible, et c'est à ces danseurs étrangers qu'appartiennent de droit les belles et aimables danseuses. Quant aux clercs de l'étude, le patron, en vertu des droits qu'il a sur eux, les commet d'office pour servir de cavaliers aux vieilles présidentes, aux avocates sur le retour, aux clientes à leur automne, en un mot, à toutes les prétentions surannées qui convoitent l'agitation du quadrille, et que la charité chrétienne peut seule exempter du désagrément de faire tapisserie. Les infortunés clercs traînent toute la nuit le boulet de ces rigodons forcés. Galériens du bal, ils ne sont jamais libérés avant cinq heures du matin.

On voit, par tout ce qui vient d'être dit sur la distribution de sa journée, que l'avoué joue le rôle d'un agent d'affaires plutôt que celui d'un véritable avoué. L'étude n'est qu'un accessoire, sinon dans son budget, du moins dans la distribution de son travail personnel. Voici comment cette étude est gérée à côté, ou plutôt en dehors du patron.

La direction appartient au premier clerc, qui est plus avoué que l'avoué lui-même. Le second clerc fait la procédure d'après les instructions de son supérieur immédiat. Le troisième clerc fait ce qu'on appelle le *palais*. C'est lui qui fait viser les dossiers au greffe, qui fait in-

scrire les causes au rôle, qui répond à l'appel de l'audience, sollicite des remises, etc. Il est aussi l'intermédiaire obligé entre l'étude et les avocats. C'est, en un mot, l'ambassadeur de l'avoué près le Palais de Justice.

Au quatrième rang viennent un ou plusieurs étudiants en droit, à qui leurs parents ont recommandé de travailler chez un avoué, tant pour occuper leurs courts loisirs que pour se fortifier dans le droit et la procédure. Ces clercs amateurs ne sont pas payés, et ils en donnent à l'avoué pour son argent. Leur travail à l'étude consiste à faire des vaudevilles qui seront refusés aux Folies-Dramatiques, ou des lettres d'amour, qui, souvent, obtiennent le même succès auprès des modistes du coin.

Reste le dernier clerc, qu'on appelle dans le monde profane *saute-ruisseau*, et que, dans la langue technique, on nomme le *petit clerc*. Celui-là est chargé des courses de l'étude. C'est ordinairement un enfant de quinze à dix-huit ans; mais quelquefois il est grand garçon, bien qu'il s'appelle *petit clerc*. J'ai connu un petit clerc qui n'avait pas moins de trente ans.

Une étude d'avoué rapporte, à Paris, de vingt-cinq mille à quatre-vingt mille francs; la moyenne du produit net serait à peu près de cinquante mille francs.

Or, il est reconnu que si telle étude, dont le titulaire tire cinquante mille francs, était gérée comme presque toutes les études dans les départements, elle rapporterait, même d'après le tarif de Paris, vingt mille francs tout au plus.

D'où vient cette énorme différence?

C'est que l'avoué de province (j'entends l'avoué simple et candide) ne compte dans ses déboursés que les sommes réellement sorties de sa bourse. Quant à ses émoluments, c'est-à-dire au prix des actes faits dans son étude, ils ne s'élèvent jamais au delà du chiffre strict auquel les besoins de l'affaire devaient nécessairement le porter.

Chez l'avoué de Paris, c'est bien différent. D'une part, il n'y a pas que des déboursés dans ses *déboursés*, et, d'autre part, dans ses émoluments figurent des articles dont le simple énoncé frapperait de stupéfaction l'avoué de province (j'entends toujours l'avoué simple et candide).

En résumé, l'avoué de Paris complique la procédure autant que possible, tandis que l'avoué de province cherche généralement à la simplifier. Pour arriver au but, l'avoué de province prend le plus court chemin, pendant que l'avoué de Paris suit le plus long détour, sachant bien que la route n'est pas semée pour lui de ronces et de pierres. Il introduit le plus d'incidents qu'il peut dans la même cause; il entasse instances sur instances, il ente procès sur procès. Il ne fait pas seulement les actes nécessaires au procès, il commet tous ceux que la loi autorise directement ou indirectement. Bref, son talent consiste à *faire suer* (c'est le mot) à une cause tout ce qu'il est légalement possible d'en extraire en la pressurant.

Il me serait aisé d'énumérer une foule d'espèces où se révèlent le génie le plus profond et l'adresse la plus incontestable. La *requête*, comme pièce de presque tous les procès, et la *licitation*, comme sujet de procédure spéciale, jouant le plus fort rôle dans la caisse de l'avoué, s'offrent de prime abord à mon choix.

— La *requête* est une plaidorie anticipée, un mémoire où sont relatés les moyens de la défense. L'avoué défendeur en signifie une copie à chacun de ses adversaires. C'est un des actes les plus productifs de la procédure; car l'avoué se fait payer fort cher la rédaction de l'original, et la loi taxe assez haut les droits de copie.

Toutefois, il est divers moyens d'augmenter encore le produit de la requête. Je ne veux point parler de la méthode qui consiste à ne mettre dans les copies que dix-huit lignes à la page, et sept ou huit syllabes à la ligne, quoique les règlements exigent vingt-cinq lignes à la page, et quinze syllabes à la ligne : c'est un péché d'habitude dont l'avoué de province n'est pas plus exempt que l'avoué de Paris, et cela ne vaut pas la peine d'être relevé. Mais il arrive parfois que l'avoué ou ses clercs ont négligé de fabriquer la requête en temps utile, et que la veille de l'audience survient à l'improviste sans qu'on ait songé à cette partie essentielle. On ne peut cependant perdre ainsi l'occasion d'une requête... Voici le moyen auquel on a recours :

Comme on aurait pas le temps de transcrire une requête entière, l'avoué se contente de signifier à l'avoué de son adversaire une fin de requête; puis, lorsque vient le moment de la taxe, si elle est requise, la pièce est fictivement rétablie après coup, et soufflée de manière à produire un chiffre de rôles proportionné à l'importance de l'affaire. C'est ce qui s'appelle, en argot d'étude, *signifier en queue*.

Quelques avoués ont adopté le moyen non moins adroit de signifier, entre un commencement et une fin de requête véritable, un vieux cahier de papier timbré, que leur collègue leur renvoie, et qui sert ainsi une seconde fois, puis une troisième fois, puis une quatrième, jusqu'à ce que les feuillets ou le fil soient tout à fait usés. Je sais une étude où le même cahier a subi un service de plus d'un lustre, et a rapporté à lui seul près de six mille francs.

— La *licitation* est la vente judiciaire d'un immeuble qui n'est pas susceptible d'être partagé en nature.

Supposons deux frères qui reçoivent, à titre d'héritage, une maison à Paris. Dans l'impossibilité de la diviser en deux lots, ils s'adressent au même avoué pour la faire liciter.

L'avoué devrait suivre une marche bien simple. Les deux parties étant d'accord, il lui suffirait de faire agréer par le tribunal un jugement rédigé dans l'étude, et ordonnant la licitation, après l'accomplissement des formalités légales.

Mais ce n'est point ainsi que l'entend l'avoué de Paris. Une procédure aussi simplement conduite ne produirait pas un état de frais assez bien fourni. Voici comment l'avoué de Paris procède. Chargé du mandat des deux frères, qui n'ont qu'un même désir, une même volonté, à savoir de vendre le plus tôt possible pour se partager le prix, l'avoué rédige la demande en licitation à la requête de Pierre; Paul ne s'oppose pas, loin de là! N'importe, l'avoué lui choisit fictivement un autre avoué, et, sous le nom de ce collègue qui prête complaisamment sa signature (c'est d'usage), il se signifie à lui-même, avoué de Pierre, au nom de Paul, une requête à l'effet d'empêcher la licitation.

Les motifs de cette requête ne peuvent être qu'illusoires, car une licitation est toujours de droit; aussi n'est-ce qu'une affaire de forme, à laquelle on n'attache pas grande importance. Le second clerc a, pour cette feinte procédure contradictoire, des phrases consacrées.

Dans cette requête, qu'il rédige au nom de Paul opposant, il dira, par exemple : « Vous le savez, et malheureusement c'est une observation trop bien confirmée, en ce moment tout est stagnant, par suite de la crise commerciale qui se fait sentir, Paris a surtout à se plaindre des tristes effets qu'elle produit. Autrefois, le capitaliste recherchait avec avidité les placements en immeubles; mais aujourd'hui que la fièvre de la commandite s'est emparée de tous les esprits, un discrédit complet a frappé

tout ce qui n'offre pas une chance à l'agiotage et à la spéculation; aussi les enchères sont-elles désertes, et les bâtiments ainsi que les terrains ne peuvent-ils être adjugés même au plus vil prix, etc., etc. »

Maintenant c'est au tour de Pierre. Pierre riposte à la requête de Paul par une seconde requête; et le même clerc, après avoir manufacturé la demande, se charge de la réponse. Il fait parler Pierre à peu près en ces termes :

« Notre adversaire est dans l'erreur et s'abuse sur la situation actuelle des affaires. La commandite est en discrédit; les fonds refluent vers les placements solides et exempts de chances de l'industrie et du commerce; la confiance règne partout. On ne saurait trouver de moment plus propice pour vendre avantageusement les maisons et les terrains, etc., etc. »

Je n'ai pas besoin de dire qu'on peut varier ce thème à volonté, et que, sous la plume du clerc rédacteur, ces phrases s'allongent indéfiniment, de manière à produire une requête volumineuse. On a des formules de tel ou tel nombre de pages, selon l'importance de la licitation. Si l'immeuble est de peu de valeur, le style des requêtes est rapide et concis comme du Tacite ou du Paul-Louis Courier; si, au contraire, le prix est considérable, les requêtes sont abondantes et soufflées comme du Victor Ducange ou du Salvandy.

Alors un échange supposé d'exploits s'établit entre Pierre et Paul, qui se trouvent, au bout d'un certain temps, avoir soutenu un procès en règle sans s'en douter aucunement. Singuliers plaideurs, qui, sans cesser d'être d'accord, ont lutté dans l'arène judiciaire jusqu'à l'épuisement complet de leurs forces, c'est-à dire des combinaisons procédurières!

Enfin, lorsqu'il ne manque plus que le jugement, l'avoué, qui se garderait bien de soumettre ces ridicules moyens à l'appréciation du tribunal, rédige et fait accepter un jugement de forme ordonnant que la maison sera vendue; après quoi il touche le prix des deux procédures, non sans *modérer* ses honoraires. *Modérer* est un mot usité. L'avoué a toujours *modéré*, même lorsqu'il vous présente le mémoire le plus exorbitant. C'est un autre enragé de modération.

Voilà par quels ingénieux procédés l'avoué de Paris, tout en *modérant* ses honoraires, marche à la fortune d'un pas aussi sûr que rapide. Et notez bien que j'en ai choisi quelques-uns entre mille, presque au hasard.

Après douze années d'exercice, d'agence d'affaires et de vente judiciaires qui lui suffisent communément pour se créer trois ou quatre cent mille francs d'économies, l'avoué cède sa charge à un maître clerc, qui lui paye à peu près autant pour avoir le droit de recommencer, pour son propre compte, la même exploitation.

L'avoué se retire ainsi, riche de trente à quarante mille francs de rente. Il continue d'habiter Paris pendant l'hiver, et la campagne pendant l'été. Alors il ne sait plus que manger, boire, digérer et dormir; c'est désormais un homme de loisir. Il s'abonne au *Journal des Débats*.

Il est électeur, membre d'une société philanthropique, quelquefois adjoint à la mairie, et le plus souvent juge de paix ou suppléant; il convoite particulièrement ces dernières fonctions, parce qu'il les considère comme un marchepied pour la magistrature. Il a toujours la croix d'honneur, et rate périodiquement la députation.

Cette vie inerte et placide, ou plutôt cette végétation de l'avoué retiré n'est agitée que par deux crises accidentelles. Tous les deux mois (lorsqu'il n'est pas capitaine rapporteur, titre auquel ses antécédents judiciaires lui ont fait une sorte de candidature), son sergent-major l'appelle, en qualité d'officier, au corps de garde, où il déclame éloquemment contre les ambitieux affamés d'or et les factieux altérés de pillage; — tous les deux ans un huissier le convoque, en qualité de juré, à la cour d'assises, où, après avoir compendieusement manifesté l'homme de Palais en adressant mille questions aux témoins dans le prétoire, et une harangue argumentassée à ses confrères dans la salle des délibérations, il condamne le malheureux, qui, poussé par la misère, a brisé le volet d'une boutique de boulanger pour prendre une livre de pain.





LA NOURRICE SUR PLACE

PAR

AMÉDÉE ACHARD



Si j'avais l'honneur d'être père de famille, je n'oserais pas écrire cet article, tant je craindrais d'exposer ma race au ressentiment des nourrices futures : il y a trop de petits vices, trop de péchés mondains, trop de qualités négatives à dévoiler. La seule chose qui pourrait peut-être accroître mon courage, c'est cette pensée consolante, qu'en général les nourrices ne savent pas lire.

Quoi qu'en puisse dire Jean-Jacques Rousseau, pendant longtemps encore, sinon jusqu'à la fin du monde, toutes les dames de France, et celles de Paris en particulier, continueront à ne pas allaiter leurs enfants. Ce sont, pour la plupart, d'excellentes mères de famille, irréprochables à l'endroit des mœurs, élevées dans le respect de l'opinion et la crainte du bavardage, et qui savent à une unité près le nombre de sourires et de valses qu'elles peuvent oser sans risquer de se compromettre. Si donc elles n'allaitent pas les héritiers que la Providence leur octroie, c'est que toute leur bonne volonté échoue devant ces deux grands obstacles indépendants l'un de l'autre : le mari et le bal.

Pour ces pauvres femmes, le monde est un despote impertinent auquel il faut obéir, sous peine de voir l'ennui se glisser au sein du ménage : le bal ne souffre point de rival; et, si les jeunes mères donnaient leur lait à leurs enfants, comme elles leur ont donné la vie, que deviendraient les fêtes, les parures, les danses, les concerts? La chambre à coucher serait un cloître habité par la solitude, et nous savons beaucoup de hauts dignitaires de l'Etat, beaucoup de satrapes de la banque, qui ne voudraient pas d'une vertu dont le premier acte serait d'enlever au monde les charmantes reines qui aident à leurs projets par les grâces de leur esprit et le charme de leur sourire.

Quant aux maris, aujourd'hui que toute chose se calcule et s'exprime par des chiffres, ils savent combien il y a de dépenses économiques et d'économies coûteuses; ils n'ignorent pas que toutes les femmes sont plus ou moins poitrinaires ou sérieusement affligées par des symptômes de gastrite, quels que soient d'ailleurs l'éclat de leurs yeux et la fraîcheur de leur teint. Donc l'allaitement ne pourrait que développer la malignité du mal que leurs lèvres roses respirent dans l'atmosphère chaude et parfumée des bals; et, quand viendra le sevrage, un pèlerinage en Suisse ou en Italie, une promenade aux eaux des Pyrénées, seraient indispensables pour raffermir la santé précieuse, ébranlée par les devoirs de la maternité.

Or, toutes choses égales d'ailleurs, il est plus économique de payer une nourrice, que de courir en chaise de poste avec une adorable malade qui prend texte de ses souffrances pour se faire pardonner ses plus chères fantaisies.

Tous les maris savent cela. Lors donc qu'en vertu de la parole divine, qui, au commencement du monde, a dit aux hommes : « Croissez et multipliez, » une femme riche, des hautes classes de la société, approche du terme de sa grossesse, le médecin de la maison se met en quête d'une nourrice jeune et vigoureuse.

Bientôt, par les soins de ce personnage imposant sous un frac de jeune homme, la nourrice est amenée de la campagne. Soit qu'elle arrive de la Normandie avec le haut bonnet traditionnel, soit qu'elle vienne du Bourbonnais avec le chapeau de paille recourbé et garni de velours, c'est toujours une forte et puissante fille qui tra-

hit la richesse de son organisation par la vigueur de ses contours. Son fichu de cotonnade grossière à carreaux a peine à contenir les rondeurs sphériques de deux seins qui promettent une nourriture aussi abondante que saine à l'enfant qui dort au berceau.

La nourrice est installée. Sa chambre communique par un cabinet à celle de sa maîtresse, et tout le luxe du confort lui est prodigué.

Pauvre femme des champs habituée aux rudes labeurs de son ménage, aux travaux incessants de la ferme; transportée soudain au milieu des splendeurs que donne la fortune, éblouie de l'éclat qui l'entoure, elle ose à peine se servir des belles choses qui sont à son usage, ni toucher aux meubles qui garnissent sa chambre; silencieuse et craintive, elle obéit sans répondre, remue sans bruit, baisse les yeux, et prodigue à son nourrisson les gouttes emmiellées d'un lait suave et pur.

Son caractère a des contours arrondis comme ceux de ses formes; toujours douce, avenante, timide et bonne, elle sourit et remercie quoi qu'on fasse. Elle a l'humeur calme et patiente ainsi que l'onde d'un petit ruisseau qui glisse sur un lit de sable et de mousse, et rien ne saurait obscurcir la placide lumière de ses yeux ou plisser l'épiderme brun de son front poli comme du marbre.

La jeune mère s'applaudit du hasard qui lui a fait rencontrer la perle des nourrices, et s'étonne qu'un aussi angélique caractère se puisse trouver sous la robe d'une femme.

C'est l'aurore splendide et vermeille d'un jour souillé d'orage. Un mois s'est à peine écoulé, que déjà de petites bourrasques de mauvaise humeur ont rendu boudeuse la bouche entr'ouverte qui n'avait jamais fait divorce avec le rire; les sourcils se sont froncés; des paroles rapides, grommelées à voix basse, accompagnent des gestes brusques qui coûtent la vie à quelque porcelaine, tasse ou soucoupe; et l'enfant s'endort, s'il peut, sans le secours de la complainte.

La fille d'Ève se révèle sous l'enveloppe de la nourrice; et la maîtresse du logis reconnaît enfin que l'ange n'était qu'une femme, et quelle femme encore! un vrai diable plein de malice et d'astuce, de rouerie et d'entêtement.

Cependant la transformation ne s'opère pas avec la magique rapidité d'un coup de baguette : la femme ne se dévoile que lentement; ses progrès négatifs suivent une marche oblique, mais, soyez-en bien sûr, il ne s'écoulera pas un long temps avant que le masque ne soit tout à fait arraché.

Les premiers symptômes de la métempsycose se développent d'ordinaire dans les basses régions de l'office; c'est autour de la table commune où cuisinières et laquais, grooms et femmes de chambre, dévorent en se reposant de leur oisiveté, que la nourrice laisse apparaître les inégalités d'un caractère revêche, que la timidité, autant que la diplomatie naturelle aux gens de la campagne, avaient couvert d'un voile menteur.

Une aile de poulet est souvent la pomme de discorde; le majordome la réclame, et la nourrice l'exige. Le droit des préséances de l'antichambre est mis en discussion : l'un s'appuie sur les galons de son habit brodé et sur l'importance de ses fonctions; l'autre fait parade de la sacro-sainteté de son emploi intime, qui suspend entre ses bras l'héritier présomptif de l'hôtel. L'office se divise en deux camps; mais l'envie que tout domestique inférieur nourrit en secret contre les serviteurs qui ont leurs entrées dans les petits appartements donne la majorité à l'intendant. L'aile de poulet tombe dans l'assiette masculine, et la nourrice quitte l'office en roulant dans sa main le taffetas gommé de son tablier, et dans son cœur des projets de vengeance.

Elle boude un jour, deux jours, trois jours même, s'il le faut. La gravité la plus sombre siége sur son visage; son allure affecte la colère dédaigneuse d'une grande dame insultée par des manants. Un désordre inaccoutumé préside à sa toilette, de lamentables soupirs soulèvent sa poitrine; et bientôt la pauvre mère, inquiète, cherche à pénétrer le mystère effroyable qu'on ne lui cache si bien que pour lui donner plus d'importance. Enfin, après mille détours, mille circonlocutions entrecoupées d'exclamations plaintives, le fait de l'aile de poulet est révélé dans toute son horreur, avec enjolivement de petits mensonges, de médisances anodines, de doucereuses calomnies qui noircissent le malheureux intendant, et prêtent à la nourrice la blancheur d'une colombe innocente et persécutée. Pauvre victime d'un infernal complot, elle s'étiole ainsi qu'une fleur privée de nourriture; on lui refuse le nécessaire à elle qui prodigue son sang le plus pur au petit bonhomme qu'elle aime tant. Au besoin, l'embonpoint progressif de sa taille, la rotondité lustrée de son cou, orné d'un double menton, pourraient donner un éclatant démenti à sa mélancolique élégie; mais la mère ne voit que son fils en tout cela. On lui a si souvent répété que les enfants ne se portent bien qu'à la condition d'être allaités par des femmes dont rien n'altère la bonne humeur, qu'elle tremble déjà de voir le sien pâtir bientôt, victime des infortunes culinaires de sa nourrice.

Le majordome est appelé sur l'heure, vertement réprimandé et sérieusement averti que l'estomac d'une nourrice a des droits imprescriptibles auxquels il fait bon d'obéir.

A dater de ce jour, une haine sourde et profonde surgit entre elle et la gent de l'office; mais, orgueilleuse de sa position, et fière de son premier triomphe, elle se joue des efforts de la coalition, qu'elle domine à l'antichambre comme au salon.

Les femmes, comme les enfants, n'ont jamais conscience de leur force qu'après l'avoir essayée; mais, sitôt qu'elles la connaissent, elles en usent et en abusent sans pitié ni merci. Le premier essai tenté par la nourrice lui ayant révélé toute l'étendue de sa puissance, elle se hâte de la mettre de nouveau à l'épreuve.

Transplantée de la campagne, où du matin au soir elle vaquait à de pénibles travaux, dans une ville où les soins de l'allaitement vont devenir sa seule occupation, il était à craindre que la florissante santé de la nourrice, habituée à l'activité, à l'air, au soleil, ne s'altérât dans le repos, le silence et l'ombre d'un hôtel de la Chaussée-d'Antin. Le changement eût été trop rapide et trop complet. Afin de ménager à son sang et à ses humeurs une circulation toujours facile, et d'après les conseils du docteur, on attribue à la nourrice certains petits travaux d'intérieur qui ne demandent que du mouvement sans fatigue : l'arrangement et le nettoyage de sa chambre, les apprêts de son lit et du berceau en représentent presque la totalité.

D'abord humble et résignée, elle remplit sa tâche avec une ponctualité mathématique et une ardeur sans pareille. Mais une si louable activité se dissipe bientôt au souffle des mauvaises passions. La nourrice, après sa victoire sur l'office, trouve qu'il est malséant à ses maîtres de la laisser se fatiguer à balayer, frotter et nettoyer ainsi que le peut faire une simple femme de chambre. D'aussi viles occupations sont désormais incompatibles avec son caractère. N'est-elle pas payée pour être nourrice, et non pour être servante?

Alors commence une nouvelle lutte qui se termine



encore par le triomphe de la nourrice. Elle murmure tout bas, se plaint, gémit, accuse de sourdes douleurs vagues, qui toutes proviennent d'une grande lassitude; si la maîtresse feint de ne pas comprendre, les douleurs deviennent intolérables, l'appétit cesse, la fatigue succède à la lassitude, l'accablement à la fatigue. Le médecin consulté ne découvre aucune fièvre; mais la mère, effrayée pour l'enfant, prescrit immédiatement le repos le plus absolu, et le retour de la joie et de la santé coïncide avec la promulgation de l'ordonnance.

La nourrice a vaincu; une servante subalterne est chargée d'office de l'administration de son appartement; comme sa maîtresse, elle gouverne et gronde quand tout n'est pas en ordre une heure après son grand lever.

Cependant l'enfant a grandi. Il s'agite dans ses langes ainsi qu'une carpe sur l'herbe; plus fort, il a besoin d'air et de mouvement; le docteur conseille la promenade, et la nourrice avec l'enfant, l'une portant l'autre, sont dirigés vers les Tuileries, cette patrie de l'enfance et de la vieillesse. C'est fort bien. Mais voilà qu'au bout d'un temps fort court la face arrondie de la commère se rembrunit progressivement. De nouvelles manifestations agressives éclatent dans son geste et dans sa parole; des réponses aigres-douces se croisent sur ses lèvres, et les symptômes de sa mauvaise humeur apparaissent surtout au retour de la promenade. Enfin, après de minutieuses investigations, la maîtresse parvient à découvrir que la distance qui sépare la rue du Mont-Blanc des Tuileries est énorme pour une pauvre femme qui, quelques mois auparavant, franchissait sans se plaindre trois ou quatre lieues en pleines terres; quelques tours d'allées dans le jardin, entremêlés de stations prolongées sur les chaises, à l'ombre des marronniers, achèvent d'épuiser ses forces. Ses jambes fléchissent; et, dans ce labeur quotidien, elle sent que le dévouement seul peut encore la soutenir. L'insomnie vient pendant la nuit: l'enfant crie et pleure; au réveil, la nourrice a les yeux battus: la mère s'épouvante. Faut-il s'étonner alors si le lendemain l'équipage de madame stationne à la grille des Tuileries, attendant qu'il plaise à la nourrice de reprendre le chemin de l'hôtel?

Mais l'orgueil est insatiable comme la paresse: c'est peu de revenir, il faut encore aller en calèche découverte, au trot de deux chevaux coquettement enharnachés. Or, ce que nourrice veut, Dieu le veut, car, avant tout, les nourrices sont femmes; et bientôt elle parvient à ne plus fouler de ses pieds dédaigneux les pavés de la rue de la Paix.

Jusqu'à ce jour, les articles du budget n'avaient pas été discutés; chaque mois, la nourrice touchait son traitement, et en appliquait la totalité à satisfaire ses fantaisies sans contrôle. Mais une mauvaise administration absorbe et gaspille bientôt un budget ordinaire; il arrive souvent que la nourrice cherche vainement un écu dans le désert de ses poches et de ses tiroirs : alors la nécessité lui révèle le mécanisme des chapitres additionnels, des ressources extraordinaires, des crédits supplémentaires, tous les arcanes du système financier à l'usage des gouvernements représentatifs. Elle se pose devant ses maîtres, femme et mari, comme un ministère devant les deux Chambres, en solliciteur. Le capital du traitement demeure intact; mais le traité est une lettre morte que l'esprit vivifie, et l'esprit, en pareille circonstance, c'est l'adresse à exploiter les sentiments maternels. A ce jeu-là, la nourrice est d'une habileté à en remontrer aux plus fins diplomates; il n'est pas de ruses qu'elle n'emploie, pas de fils qu'elle ne fasse mouvoir, pas d'intrigues qu'elle n'ourdisse!

Elle est tour à tour et tout à la fois souple et roide, joyeuse et maussade, triste et gaie, rieuse et chagrine, naïve et madrée, impertinente et timide. Mais toujours et sans cesse elle fait jouer son nourrisson, comme le bélier qui brise les obstacles; pour elle, il est le nerf de la guerre invisible et infatigable qu'elle a déclarée à la bourse des père et mère. L'enfant est entre ses mains l'enclume et le marteau qui lui servent à battre monnaie.

Les contributions indirectes qu'elle ne cesse d'obtenir, sans avoir l'air de les demander, arrivent sous toutes les formes : en offrandes métalliques aux anniversaires et aux jours de fête ; en cadeaux de toutes sortes à des époques indéterminées; robes, foulards, bonnets, fichus, tabliers, tout est de bonne prise pour son insatiable vanité.

A l'apparition de la première dent, il n'est pas rare de lui voir octroyer par la mère la chaîne et la croix d'or, objet d'une longue et patiente convoitise.

Elle se partage avec la femme de chambre, *camera-mayor* au petit pied, la défroque de sa maîtresse : à l'une ceci, à l'autre cela; l'adjudication se fait à l'amiable : car, dans la hiérarchie de la domesticité, la femme de chambre est la seule personne avec qui la nourrice vive en paix, encore est-ce à l'état de paix armée. Ce sont deux puissances qui se respectent en se jalousant.

En ceci, comme en beaucoup d'autres choses de ce monde, la forme emporte le fond; les intérêts triplent le capital, et il arrive à la fin du mois que les revenus perçus d'une façon indirecte dépassent de beaucoup le chiffre du traitement fixe.

La chrysalide a fait peau neuve. Quelques mois de séjour à Paris ont fait tomber la rude enveloppe qui cachait le papillon frais et dodu. La fille des campagnes a jeté, une à une et petit à petit, les pièces de son trousseau champêtre : la Berrichonne abdique le chapeau de paille tressée; la Cauchoise, le haut bonnet de tulle; toutes mordent à l'hameçon de la coquetterie, et une toilette fringante succède au déshabillé modeste de la fermière.

La dentelle s'entortille autour d'un bonnet coquet; les cordons de soie d'un soulier de prunelle se croisent sur un bas de coton blanc bien tiré; la robe est façonnée avec sabots ou manches plates, suivant la mode; un mouchoir de barége s'enroule autour du cou protégé par une collerette : on dirait une grisette en bonne fortune. Tous ces changements se sont opérés graduellement à la sourdine; l'œil jaloux des cuisinières peut seul en suivre les modifications successives, depuis la jupe de percale blanche jusqu'au gant de peau de Suède.

Fraîche, pimpante, accorte, la nourrice, dans tout l'éclat de ses atours, se prélasse aux Tuileries en compagnie de ses collègues, tandis que les enfants s'amusent comme ils le peuvent, en suçant leur pouce ou leur hochet. Leurs vigilantes gardiennes ont bien d'autres choses à faire que de s'occuper de leurs jeux; et parce qu'on est nourrice, faut-il abdiquer tout droit à la coquetterie, cette nourriture des âmes féminines?

Aux Tuileries, la nourrice tient sa cour plénière; elle a pour boudoir les quinconces de marronniers, les longues allées pour galeries. Elle trône sur un banc ou sur deux chaises, et reçoit les hommages de ses vassaux, sur la terrasse des Feuillants en été, à la petite Provence en hiver. Le cercle de ses adorateurs s'étend ou diminue, soumis aux variations numériques de la garnison de Paris; un statisticien pourrait faire le compte des régiments qui casernent dans la capitale d'après le chiffre des guerriers qui flânent ou stationnent autour d'elle. L'artillerie passe l'aigrette rouge au vent, et broyant le gravier sous ses bottes ferrées; la cavalerie tourne et retourne, faisant reluire au soleil ses grands sabres d'acier et ses longs éperons; l'infanterie est au port d'arme, le shako sur l'oreille et le petit doigt sur la couture du pantalon, comme un jour d'inspection; on y peut découvrir même le casque jaune du sapeur-pompier, dont l'inflammable sensibilité est devenue proverbiale.

C'est une joute de galanterie où l'on se bat à armes courtoises, à l'aide du pain d'épice, du sucre d'orge, de l'échaudé, modestes offrandes d'un cœur épris, et dont chaque prétendant en uniforme se dispute le privilége.

Ici une question se présente tout naturellement à l'esprit, question grave dont la solution morale n'est pas sans souffrir quelques exceptions : La nourrice, pendant son séjour à Paris, y demeure-t-elle vertueuse comme on l'est au village, à ce que disent les romances?

Hâtons-nous de le dire : malgré certaines apparences équivoques, la nourrice conserve presque toujours sa vertu aussi blanche que son tablier; cependant, en notre qualité d'historien impartial et véridique, nous devons ajouter que, si cette vertu demeure intacte, elle le doit en grande partie au système de surveillance active que la maîtresse de la maison exerce envers la nourrice. La chair est faible et l'esprit est prompt, comme on sait, et il pourrait se faire que si par hasard... Mais à quoi bon analyser l'intention en dehors du fait?

De ses pérégrinations diurnes sous de frais ombrages, il résulte pour la nourrice un certain nombre de connaissances vêtues d'habits ou de redingotes, de fracs militaires surtout, dont quelques-unes viennent lui rendre visite jusqu'au logis. Il n'est pas rare même de les voir déjeuner, avec d'énormes tranches de gigot et de bonnes bouteilles de vin, aux frais de l'office. Aux questions qu'on pourrait lui faire à ce sujet, la nourrice a toujours une réponse prête; réponse invariable, imprescriptible, cosmopolite, que chaque nourrice répète avec aplomb à Paris comme à Brest ou à Marseille. Toutes ses connaissances sont des *pays;* au besoin même, elles sont des *pays* cousins. On aurait vraiment mauvaise grâce à refuser quelques dîners aux parents de celle qui nourrit le jeune héritier; car il n'est pas tout à fait impossible que la réponse soit vraie, par hasard.

La nourrice fait donc en liberté les honneurs de céans; mais on a seulement grand soin de ne pas les lui laisser faire en tête à tête.

Cependant dix-huit ou vingt mois se sont écoulés; une révolution va s'accomplir dans l'éducation matérielle de

l'enfant : une nourriture plus vigoureuse est offerte à son estomac. La nourrice comprend que son règne touche au crépuscule; au lait succède la panade. C'est alors que, pour prolonger autant que possible la douce existence qu'elle goûte au sein de l'abondance et du *far niente*, elle a recours aux ruses les plus adroites. Tout ce que son esprit excité par la crainte lui suggère pour reculer le terme fatal, elle l'emploie. Un quart d'heure avant la présentation de la soupe abominable qui lui donne le cauchemar, la nourrice abreuve l'enfant de plus de lait qu'il n'en désire; et l'enfant, qui tetterait volontiers jusqu'au *de Viris illustribus*, repousse avec horreur le mets qu'on lui présente, sans prendre garde aux cajoleries dont on l'entoure.

Ce manége dure un certain temps; mais enfin l'heure critique a sonné. Malgré ses roueries, la nourrice ne peut éviter l'épreuve du sevrage, et son règne finit le jour où l'épreuve commence.

Elle se sépare enfin de son nourrisson avec des larmes et des gémissements : Madeleine repentante ne pleurait pas davantage. Mais ce n'est peut-être pas la tendresse seulement qui la rend si plaintive et si larmoyante, un autre sentiment se mêle à sa douleur : elle pleure ses revenus directs et ses ressources indirectes, sa molle oisiveté, et la chair succulente qu'elle a si longtemps savourée. Dans la bruyante expression de ses regrets, l'estomac a autant de part que le cœur.

Quant à l'attachement maternel qui accompagne et suit l'allaitement, à ce que prétendent certains philanthropes, l'expérience démontre, hélas ! qu'il ne subsiste pas longtemps et ne résiste jamais à l'absence. Sa durée, le plus souvent, égale la cause qui l'a fait naître; et, quand la cause n'est plus, l'attachement s'évanouit. Cependant on compte quelques exceptions à cette fatale règle.

Lorsque la nourrice a quitté sa première place, la comparaison de ce qui est avec ce qui a été lui fait vivement désirer de regagner le bien perdu; parfois elle s'évertue avec tant d'ardeur, qu'elle parvient à trouver un second enfant à nourrir immédiatement après l'autre; mais ce cas est rare : les familles prudentes ne veulent pas d'un lait déjà vieux. Le plus souvent, elle retourne au pays natal, au sein de sa famille, près de son mari. Mais elle s'est déshabituée au travail; les souvenirs du luxe de l'hôtel parisien la poursuivent dans la ferme, où l'aisance habite à peine. Alors elle persuade à son mari, bon gros laboureur, simple et naïf, que la paternité est une source inépuisable de richesses, et que chaque enfant que le ciel lui envoie est une rente annuelle dont il lui fait cadeau, sans qu'il y mette beaucoup du sien. La fortune viendra sans grande fatigue pour lui le jour où il aura doté le monde d'une demi-douzaine de chérubins.

Le fermier ne sait rien à opposer à d'aussi beaux raisonnements marqués au coin de la logique; et, Dieu aidant, il se trouve si bien convaincu, que, neuf mois après son retour au village, la nourrice accouche d'un nouvel enfant, ou, pour nous servir de son langage, d'une nouvelle rente.

Alors elle retourne à Paris, et postule une place, que sa forte et belle santé campagnarde ne tarde pas à lui faire obtenir. La fermière redevient nourrice : elle recommence encore la série de ses travaux, de ses bouderies, de ses promenades, de ses diplomatiques concussions; pendant vingt nouveaux mois elle exploite une nouvelle maison, et, plus habile encore cette fois, elle fait rendre à l'enfant tout ce qu'il est possible d'espérer, en pressurant les bons sentiments qu'il inspire à sa mère.

Elle économise et fait passer au pays de petites sommes successives, qui, un jour agglomérées, acquitteront la valeur d'un pré ou d'un moulin; elle accapare peu à peu un vaste trousseau dont elle paye chaque pièce avec un merci peu coûteux, et elle bâtit l'aisance de son avenir en détournant les miettes du présent.

A trente ans, elle clôt sa carrière. La nourrice a quatre ou cinq enfants au moins, souvent plus; la ferme appartient à son mari; quelques petits champs s'arrondissent alentour : elle a payé le tout avec des gouttes de lait.

L'allaitement, je dirais presque le *nourriçat*, n'était mon respect pour l'Académie, est aujourd'hui une profession périodique et lucrative, qui est en grand honneur au village; elle fait partie des industries en usage aux champs, et beaucoup de mères villageoises la font entrer pour une grosse somme dans l'inventaire de la dot qu'elles concèdent à leurs filles en les mariant à quelque meunier.





LE SÉMINARISTE

PAR

I. I. PRÉVOST

— ♀ —



Ne rencontrez-vous pas quelquefois sur votre route une longue file de jeunes gens vêtus de noir? Ils marchent deux à deux ou trois à trois, en bon ordre, comme des militaires. Mais leurs yeux baissés, leur contenance calme, leur air modeste, indiquent assez que ces jeunes gens appartiennent à une milice sacrée dont les armes et dont les combats sont purement spirituels. Ce bataillon silencieux qui s'avance à pas lents et mesurés, vous le reconnaissez facilement : c'est un corps de séminaristes. En approchant un peu, vous apercevez tantôt des figures fraîches, épanouies, insouciantes; tantôt des visages déjà sérieux, des mines graves et presque sévères : ici des traits nobles et distingués, là des physionomies communes ou insignifiantes. Ces jeunes gens de tout âge, de toute taille et de visages si différents, portent cependant répandue sur toute leur personne une teinte uniforme de douce résignation, de pieuse mélancolie, qui fait ressembler la bande entière à un troupeau de victimes que l'on mènerait au sacrifice. C'est qu'en effet ces jeunes séminaristes doivent un jour sacrifier à Dieu leur jeunesse, leurs plaisirs, leurs passions, leur cœur, leur esprit, leur vie en un mot. L idée d'une abnégation aussi complète vous fait regarder avec intérêt ces lévites adolescents. Suivons-les donc dans leur promenade, et pénétrons ensuite avec eux dans l intérieur du séminaire. Là, nous verrons de nos yeux ce qu'ils font et ce qu'ils sont; nous assisterons à leurs études, à leurs exercices religieux et à leurs récréations. Nous jugerons de leur caractère et de leurs habitudes; nous examinerons enfin comment ils se préparent à renoncer aux joies et aux vanités du monde.

Il y a dans les séminaires des natures d'élite, des natures vulgaires et des natures vicieuses. Ces dernières s'y trouvent heureusement en petit nombre. Aussi nous nous contenterons de signaler leur existence. Nous appelons vulgaires ces jeunes gens dont l'esprit est épais, le cœur sec, l'intelligence grossière. Les séminaristes de cette trempe ne sont ni heureux ni malheureux. Ils ne sentent rien, ils ne comprennent rien, ils ne connaissent pas la portée de ce qu'ils font et de ce qu'ils voient faire. Ils n'aperçoivent dans l'exercice du sacerdoce qu'une série de pratiques mystérieuses, de cérémonies inintelligibles. Ils croient aveuglément à tout ce qu'on leur enseigne, sans réflexion, sans examen. Ils récitent du bout des lèvres des prières sublimes dont ils ne soupçonnent pas le sens. Ils ne font pas le mal, mais ils ne font pas le bien. Incapables de s'appliquer à l'étude, ils recherchent avec empressement les fonctions manuelles dont l'exercice leur est abandonné par leurs camarades Ils passent leur temps à ployer et à reployer les linges sacrés. Ils aiment à plisser les aubes, les surplis, les rochets, les nappes d'autel. Ils font volontiers l'office de bedeaux, de sacristains, de tapissiers, de lingères et de repasseuses. Ils placent la cire dans les flambeaux, ils allument les cierges, ils disposent les tentures, ils arrangent avec symé-

trie les vases sur l'autel les jours de fête. Ils possèdent la théorie de l'art d'encenser à la grande et à la petite chaîne. Ils ne manquent jamais de se lever, de s'agenouiller, de s'asseoir à propos durant les offices. Enfin, ils connaissent à fond l'étiquette des chœurs et font à merveille le service des sacristies.

Mais à côté de ces êtres insignifiants, nous trouvons aussi, et en grand nombre, des jeunes gens laborieux et intelligents, aimant à s'instruire et à penser. Ceux-là sont pieux avec discernement, ceux-là sentent et comprennent. C'est parmi eux que nous choisirons un type. Même, si vous le voulez bien, nous baptiserons notre séminariste, et nous l'appellerons Louis Benoît. Louis est un brave jeune homme, animé de bonnes intentions, aimant Dieu, et s'acquittant ponctuellement de tous ses devoirs. Son enfance s'est écoulée dans le presbytère d'un oncle, curé d'un village de Bretagne. Louis est entré fort jeune au séminaire; aussi cet asile respectable lui tient-il lieu de foyer paternel. Il n'en sort qu'une fois par semaine, pour se promener avec ses camarades; et tous les ans, au mois d'août, pour aller passer les vacances en Bretagne. Il n'entrevoit le monde qu'à cette époque, pendant six semaines, et encore son monde à lui, c'est le presbytère d'un petit hameau. Louis remporte chaque année tous les premiers prix de sa classe; il explique Tacite à livre ouvert, et sait par cœur plusieurs chants de l'*Iliade*, car dans les séminaires l'étude des langues anciennes est portée aussi loin que dans les colléges royaux. Benoit est très-fort en histoire, c'est-à-dire qu'il possède parfaitement la connaissance des faits et des dates. Mais ne lui parlez pas de la philosophie de l'histoire, il ne se doute même pas qu'une telle science puisse exister. Quant aux événements qui se sont passés en Europe depuis 1789, Louis n'en a qu'une idée très-vague; car il n'a eu entre les mains que le résumé orthodoxe du révérend père Loriquet. Il a compris, par la lecture de cet ouvrage, qu'il y a quelque cinquante ans la populace de Paris s'est révoltée contre son légitime souverain, a brisé les grilles des couvents et souillé les autels. Il sait qu'un officier de fortune appelé M. de Buonaparte a châtié les Jacobins, a rouvert les églises, et a essayé de s'asseoir sur le trône de saint Louis; mais que Sa Majesté très-chrétienne Louis XVIII, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, s'étant mis à la tête de sa noblesse, et aidé par les prières du clergé, a bientôt fait rentrer le rebelle dans le devoir. En 1830, Benoît, encore bien jeune, a entendu à travers les murailles du séminaire le canon gronder, et le peuple renverser pour la deuxième fois l'antique monarchie des Bourbons. L'insurrection a même brisé les portes du sanctuaire où notre jeune lévite étudiait et priait en silence. Il a vu quelques-uns de ses camarades, séduits et entraînés par les révolutionnaires, abandonner la maison du Seigneur et jeter le froc aux orties. Alors Louis a déploré leur égarement et s'est écrié en se prosternant au pied de la croix : « Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! » Depuis cette époque, un nouveau gouvernement s'est établi, et notre séminariste, docile au précepte de l'apôtre qui a dit : « Respectez les pouvoirs constitués, » chante chaque dimanche le *Domine, salvum*. Pourtant, nous ne répondons pas que son esprit soit alors d'accord avec ses paroles : car notre Benoit, qui n'est pas un profond politique, a cependant des opinions bien arrêtées et enfermées dans le fond de son cœur. Instinctivement, sans qu'il sache pourquoi, sans que personne l'ait catéchisé, quand Louis prie pour le chef de l'Etat, sa pensée n'est pas aux Tuileries, mais, franchissant la distance, elle s'envole au delà des monts, traverse la frontière, et s'arrête sur la ville bienheureuse qui possède dans ses murs le petit-fils banni de Henri le Grand.

On cite souvent et avec raison l'excellente discipline de nos armées; mais celle qui régit les séminaires mérite bien autant d'être vantée. Il y a en France dans chaque diocèse un grand et un petit séminaire reconnus et autorisés par le gouvernement. Tous ces établissements sont soumis à peu près aux mêmes lois. Les conciles de Paris, de Bordeaux, de Lyon, et l'assemblée de Melun, ont arrêté d'une manière pour ainsi dire irrévocable le règlement des séminaires. Voici donc quel est l'emploi de la journée du séminariste. A cinq heures du matin la cloche le réveille en sursaut. Il se dresse aussitôt sur sa couche virginale, offre son cœur à Dieu, baise dévotement le scapulaire qu'il porte suspendu à son cou, endosse la soutane, et descend à la chapelle faire la prière en commun. L'oraison du matin dure une heure; elle est immédiatement suivie d'une messe basse; après la messe, le séminariste, préparé au travail par deux heures de méditation et de prières, passe à la salle d'étude : avant de s'asseoir devant son pupitre, il récite encore le *Veni, sancte Spiritus*, pour appeler à son aide les inspirations de l'Esprit saint; il prend ensuite ses cahiers et ses livres et se met à l'ouvrage. Si nous jetons les yeux sur la page blanche qu'il vient de placer devant lui, nous verrons qu'elle est surmontée d'une petite croix tracée à la plume, et d'une épigraphe telle que celle-ci : *Ad majorem Dei gloriam*. Il a l'habitude de rapporter tout au ciel, et de consacrer à Dieu toutes ses œuvres, même ses traductions des *Bucoliques* de Virgile et des *Métamorphoses* d'Ovide. L'étude est terminée par une autre prière qui commence ainsi : *Sub tuum præsidium confugimus*, etc. Il est huit heures alors; le séminariste déjeune frugalement et en silence : ce premier repas se compose uniquement d'un morceau de pain sec, et dure dix minutes; l'étude, interrompue par le déjeuner, est reprise ensuite et suivie de la classe du matin. A onze heures trois quarts, chaque séminariste fait son examen de conscience dans une chambre commune qui est appelée la salle des exercices. A midi l'on dîne; le dîner, un peu plus confortable que le repas du matin, est assaisonné de lectures édifiantes, telles que le *Parfait Modèle*, la *Vie des Saints*. Après le dîner, récréation. La récréation des séminaristes est tout aussi bruyante que celle des collégiens. Le jeu de balles, les barres, sont en honneur au séminaire, ainsi que dans les maisons d'éducation de l'Université. Dans la cour du séminaire, nos futurs ecclésiastiques se livrent franchement à tous les plaisirs de l'adolescence. Là, ils ne sont pas obligés, comme dans les promenades qu'ils font au dehors une fois chaque semaine, de garder une attitude digne et réservée. Ils savent qu'ils sont chez eux, et ils s'abandonnent avec toute la pétulance et l'ardeur du jeune âge au bonheur de jouer, de rire, de causer, de courir et de gambader tout à leur aise. Les uns retroussent, pour être plus agiles, les pans de leur soutane dans leur ceinture; d'autres se dépouillent entièrement de la robe noire et font mille tours et mille sauts gymnastiques. Il n'y a peut-être qu'un seul séminaire dans toute la France où il soit défendu de jouer, c'est celui de Saint-Sulpice à Paris. Dans tous les autres, les jeux sont permis, et même recommandés aux élèves. Quelques supérieurs mettent à la disposition des jeunes gens des jeux de billard, de dames, d'échecs. Les chefs des séminaires aiment en général que leurs élèves s'amusent gaiement et prennent de l'exercice. Ils craignent de les voir se former en groupes isolés et s'entretenir mystérieusement dans les coins de la cour. Les amitiés particulières sont expressément défendues. Toutes



les fois qu'on aperçoit deux ou trois jeunes gens converser ensemble trop assidûment, le maître surveillant a ordre de s'approcher d'eux, de les inviter à se mêler à leurs autres camarades, et de leur rappeler cette sentence qui figure dans le règlement de la maison : *Nunquam duo, raro solus.* A deux heures, le son de la cloche avertit les séminaristes de cesser leurs jeux. Le silence succède aux cris bruyants. Les jeunes gens rajustent leurs habits et vont successivement à l'étude et en classe. A six heures et un quart ils se rendent à la salle des exercices pour réciter le chapelet et assister à la lecture spirituelle. A sept heures ils soupent et vont en récréation. A huit heures et demie ils font en commun la prière du soir. Enfin, à neuf heures, on sonne le couvre-feu, et le séminariste va dormir du sommeil du juste. Le lendemain ressemble à la veille, et ainsi des jours suivants.

Le silence le plus absolu est rigoureusement observé par les séminaristes à la chapelle, à l'étude, en classe, au réfectoire, partout enfin et en tout temps, excepté dans le lieu et à l'heure de la récréation. Depuis huit heures et demie du soir jusqu'au lendemain à midi et demi, le séminariste ne doit ouvrir la bouche que pour prier ou pour répondre aux interrogations de ses professeurs. Si deux élèves étaient surpris causant pendant la prière, pendant la lecture spirituelle, ou pendant la durée de tout autre exercice, cette violation du silence serait un motif suffisant pour les faire exclure à l'instant de la maison. Du jeudi au samedi saint, le séminaire ressemble à un vaste tombeau, à une demeure habitée par des ombres. Alors il est défendu de parler sous quelque prétexte que ce soit, et l'on n'entend plus même ni cloche ni sonnette. Un petit coup sec, frappé par le supérieur avec un petit coffret en bois appelé claquoir, avertit les séminaristes quand ils doivent se lever, s'asseoir, ou passer dans telle ou telle salle. Au commencement de chaque année scolaire il y a une retraite de neuf jours. Tout le temps que dure cette retraite est consacré à la prière et à la méditation. Le séminariste entend chaque jour deux sermons, fait deux visites au saint-sacrement, et assiste à une longue série d'exercices pieux qui se succèdent presque sans interruption depuis le matin jusqu'au soir. Cette retraite a pour objet de rallumer la ferveur des jeunes gens qui reviennent des vacances, de retremper leur foi et de les préparer à l'observation de la règle pour le reste de l'année. Tous les mois il y a également une retraite, mais elle ne dure que deux jours. En général, les séminaristes se confessent chaque semaine et communient une fois

tous les quinze jours. On leur laisse à cet égard assez de liberté. Mais ils sont obligés d'aller s'entretenir avec leur directeur deux fois par mois, et de lui exposer l'état de leur âme. Cet entretien, qui est en quelque sorte une confession sentimentale, s'appelle direction. Le directeur est chargé de rectifier les idées, de raffermir la vocation de son pupille et de lui rappeler que l'homme doit en tout temps être préparé à mourir saintement. A toute heure du jour on répète aux séminaristes, à ces jeunes gens qui entrent à peine dans la vie, que la mort peut les frapper inopinément, et qu'il faut toujours être prêt à paraître devant le tribunal de Dieu. Les salles d'étude, les dortoirs, le parloir, le réfectoire, les escaliers, sont tapissés d'images ou revêtus d'inscriptions qui commandent aux habitants du séminaire de veiller sans cesse sur eux-mêmes. Le séminariste ne peut lever les yeux sans rencontrer ou les regards d'un saint ou d'un bon ange qui lui montre le ciel, ou la belle et douloureuse figure du Christ attaché à sa croix, ou bien encore les traits sinistres d'un réprouvé qui se débat au milieu des flammes de l'enfer. De quelque côté qu'il se tourne, le séminariste est forcé d'apercevoir un passage solennel de l'Écriture tel que celui-ci : *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis;* ou une sentence d'un Pere de l'Eglise ainsi conçue : *O beata solitudo, o sola beatitudo!*

On voit sur un des murs du séminaire d'Issy un large cadran en carton, auprès duquel la Mort se tient debout armée de sa faux. Le hideux squelette indique du doigt l'aiguille qui est arrêtée, et il semble prononcer cette effrayante inscription placée presque entre ses lèvres osseuses : « Dieu a compté tes jours, tu n'iras pas plus loin. » Peut-être devrait-on ne pas multiplier autant ces funèbres spectacles, et ménager davantage les jeunes imaginations des séminaristes, qui, pour la plupart, ne sont que trop disposés à se laisser épouvanter par l'appréhension des terribles mystères de l'éternité.

Outre les pratiques pieuses qui sont exigées pour tout le monde, chaque séminariste fait quelques dévotions en particulier. Chacun a un patron ou une patronne, un ange ou un séraphin qu'il vénère et qu'il invoque à une certaine heure. Benoit a voué un culte profond à la vierge Marie. Tous les jours à midi et demi, au lieu d'aller jouer avec ses camarades pendant la récréation, il se rend à la chapelle, et récite le *Petit Office de la Vierge.* Il tire avec précaution de la poche de sa soutane un gentil petit livre relié en maroquin vert et doré sur tranche : il l'ouvre, se met en prières, et baise à plusieurs reprises une gravure coloriée représentant la mère du Sauveur, tenant son fils dans ses bras. Souvent il arrive à Benoit de s'oublier des heures entières, prosterné aux pieds de Marie.

Le dimanche est réellement un jour de fête pour le séminariste. Ce jour-là, il ne s'occupe pas de ses études profanes : il va à la paroisse, assiste à la grand'messe, au prône, à tierce, à sexte, à nones, aux vêpres, à complies, au salut, à tous les offices, en un mot. Quelle douce joie il éprouve quand le sort ou le choix de son supérieur le désigne pour faire quelque cérémonie, pour porter la croix, le flambeau ou l'encensoir! Alors, soit qu'il endosse la tunique brochée d'or, ou la chape à grands ramages, ou l'aube bordée de dentelles, il regarde d'un air de triomphe ses camarades moins favorisés, et qui, vêtus plus simplement, s'acheminent deux à deux vers leurs stalles. Regardez Benoit faire son entrée au chœur : les deux ailes de son surplis blanc comme la neige s'agitent en frémissant derrière son dos; il porte pieusement et avec grâce son bonnet carré serré contre sa poitrine; sa tête est légèrement inclinée vers l'épaule gauche; ses cheveux blonds, partagés par une raie blanche et correcte, encadrent son visage pâle et retombent en anneaux longs et flottants sur son cou. Il s'avance jusque devant l'autel, s'incline profondément, et va s'asseoir à sa place. Examinez-le durant la célébration du service divin. Il commence par réciter promptement et à voix basse l'office du jour; puis, dès qu'il a fini, il prend le petit livre vert que vous connaissez déjà, et qui ne le quitte jamais, et se met à réciter avec ardeur les litanies de la Vierge. Cette prière l'exalte, le transporte, l'enivre; ses joues se colorent, son œil étincelle, son cœur bat violemment. Il respire à peine quand il s'écrie doucement et d'une voix entrecoupée : « Sainte Vierge des vierges, priez pour moi! Mère aimable, Vierge fidèle, Cause de notre joie, Vaisseau spirituel, Rose mystique, Tour d'ivoire, Etoile du matin, priez pour moi, priez pour moi! » Bientôt son âme se détache de la terre, ses lèvres deviennent immobiles, ses paupières se ferment. Des voix suaves, des sons mélodieux, resonnent à son oreille; il entrevoit, sur un char de nuages, la vierge Marie, couronnée d'étoiles, qui lui sourit et le regarde d'un œil bienveillant. Benoît passe à considérer cette ineffable vision les plus beaux moments de sa vie. Alors il lui semblerait doux de mourir et de souffrir le martyre pour aller rejoindre dans le ciel la reine des anges; alors il envie le sort de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas Kostka, qui, jeunes comme lui, ont eu le bonheur de quitter cette terre d'exil et d'être appelés au céleste séjour.

Les pieuses visions de Benoît sont quelquefois troublées par des apparitions profanes, par des réminiscences frivoles. Quelquefois, au milieu de ces mystiques contemplations, il pense à ses jeunes années, il se souvient des jeux de son enfance; il se rappelle avec délices les petits camarades et les petites filles qui, le dimanche, s'en allaient avec lui dans les prés poursuivre les papillons. Alors son imagination s'enhardit et s'égare peut-être pendant quelque temps dans des rêveries un peu mondaines, mais dont le pieux enfant ne manquera pas de s'accuser à sa prochaine confession.

A dix-huit ans, Benoit termine sa rhétorique, remporte, selon sa coutume, plusieurs prix, et reçoit, comme dernière récompense, la tonsure. Cette couronne cléricale lui paraît plus précieuse que les diadèmes des plus grands rois de la terre. Il quitte la maison où s'est écoulée son adolescence, où il a fait ses études classiques, et va dans un grand séminaire suivre des cours de philosophie et de théologie. L'ardeur de Benoît pour la science ne se dément pas. Il dévore les livres de métaphysique qu'on lui met entre les mains; il sait bientôt, et aussi bien que ses professeurs, les éléments des sciences naturelles, et il aborde le vaste et périlleux labyrinthe des discussions théologiques. Tant de zèle, tant d'assiduité, tant d'efforts, valent à Benoît l'insigne faveur d'être minoré. C'est l'évêque qui lui confère les quatre ordres mineurs le même jour. Plusieurs Pères de l'Eglise ont longuement débattu la question de savoir si les ordres d'acolyte, d'exorciste, de lecteur et de portier sont ou ne sont pas des sacrements. La plupart des théologiens ont conclu pour l'affirmative, et tous conviennent qu'un clerc ne peut recevoir deux fois le même ordre.

Autrefois les acolytes avaient mission d'accompagner et de servir l'évêque. Ils étaient ses pages et ses messagers; ils portaient le pain bénit, et quelquefois même l'eucharistie. Aujourd'hui leurs fonctions ont changé : ils allument les cierges, portent les chandeliers et préparent l'eau et le vin pour le sacrifice. Dans la plupart des paroisses, ce sont des enfants de chœur payés qui

tiennent lieu d'acolytes. La charge d'exorciste n'est plus maintenant qu'une sinécure. Il n'en était pas de même dans les premiers temps de l'Eglise. Les possessions étaient fréquentes alors; mais de nos jours, il se présente peu d'occasions de chasser les démons. Les lecteurs étaient chargés de lire les saintes Ecritures durant les offices du jour et de la nuit. Au temps des persécutions, c'étaient eux qui, au péril de leur vie, gardaient et tenaient cachés les livres sacrés. Les lecteurs ont peu de chose à faire aujourd'hui. Les portiers, ainsi que l'indique leur nom, ouvraient et fermaient les portes de l'église. C'étaient eux qui sonnaient les cloches, qui faisaient la police, et enjoignaient aux infidèles de sortir pendant la célébration de la messe. A présent, ce sont des mercenaires appelés bedeaux et suisses qui s'acquittent de ces humbles fonctions, que des hommes pieux et éclairés ne dédaignaient pas de remplir eux-mêmes, aux beaux jours du christianisme.

Les quatre ordres mineurs n'engagent pas pour la vie ceux qui les reçoivent. Après avoir été minoré, on peut encore revenir sur ses pas, embrasser une profession civile, se marier et devenir père de famille. Quant à notre séminariste, ce quadruple degré qu'il franchit en un jour l'enflamme de plus belle pour l'état ecclésiastique. Il est vrai qu'il n'en connaît point d'autre. Il s'enfonce plus que jamais dans dans la métaphysique religieuse, étudie les Pères, analyse et commente les théologiens de tous les âges, et s'exerce à composer de pieuses dissertations sur les différentes hérésies qui ont désolé l'Eglise catholique; il élabore de doctes sermons contre les incrédules et les philosophes; il fulmine de terribles anathèmes contre la corruption du siècle et les mauvaises mœurs. Il écrit des pages pleines de chaleur, pleines de figures délicates et de subtiles arguments, pour prouver qu'Arius et Manès ont été justement condamnés par les conciles. Dans sa naïve imagination de clerc minoré, Benoît se figure que l'opinion publique s'occupe encore de ces vieilles querelles qui ont embrasé le monde, mais qui sont presque entièrement éteintes depuis des siècles.

Après trois années d'études et de préparations, Benoît, âgé de vingt et un ans, est admis au sous-diaconat, le premier des ordres majeurs. L'évêque lui commande de se prosterner la face contre terre; puis, ayant appelé sur le jeune ordinant l'intercession des saints et des anges, il lui fait toucher la patène et le calice, le revêt de la dalmatique, et lui met dans la main le livre des Epitres. C'en est fait, désormais Benoît ne s'appartient plus : il est mort au monde. Il a fait vœu de célibat, il est enchaîné pour toujours. Il a renoncé sans hésiter aux joies terrestres; il a promis avec confiance de porter jusqu'à la mort une croix dont il ne connaît peut-être pas tout le poids. Plus il approche du sacerdoce, plus son ardeur religieuse augmente; il lui tarde de s'engager plus avant dans la carrière des sacrifices; il redouble de ferveur et de zèle à l'étude, et se hâte de se préparer au diaconat. Il subit avec empressement toutes les épreuves auxquelles sont soumis les sous-diacres, et il voit arriver avec joie le jour où il doit s'attacher à l'Eglise par de nouveaux liens.

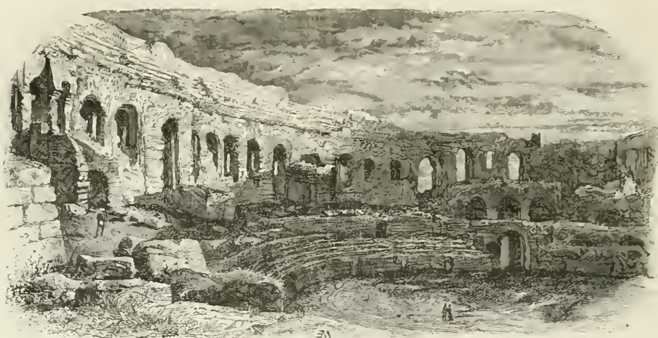
Après trois mois d'attente, Benoît est ordonné diacre, et l'évêque lui remet l'étole et le livre des Evangiles. Le diaconat est le second des ordres majeurs : c'est le degré qui conduit immédiatement au sacerdoce. Dans les premiers temps, et surtout au quatrième siècle, les diacres étaient fort puissants, et un grand nombre d'entre eux préféraient rester toujours diacres que de devenir prêtres : c'étaient eux qui administraient les biens des églises.

A l'époque où l'on conférait le baptême par immersion, il y avait de pieuses femmes, appelées diaconesses, qui étaient chargées d'instruire et de baptiser les néophytes de leur sexe. Elles avaient soin des pauvres et des malades, et surveillaient les églises du côté où étaient placées les femmes. Les diaconesses devaient être veuves ou vierges. Elles recevaient l'imposition des mains, et étaient consacrées avec des cérémonies assez semblables à celles qui accompagnent l'ordination des diacres. Depuis le douzième siècle, on ne trouve plus de diaconesses dans les églises d'Occident. Aujourd'hui il est d'usage que ce soient les prêtres qui administrent le baptême, le diacre n'a le pouvoir de baptiser qu'après en avoir reçu la permission spéciale de l'évêque de son diocèse.

A peine ordonné diacre, Benoît écrit au pape pour obtenir une dispense d'âge, et pour devenir prêtre avant vingt-cinq ans. La dispense est accordée en termes flatteurs pour le jeune diacre; et, quelques semaines après, Benoît reçoit la prêtrise.

Ainsi finit le séminariste. Il embrasse l'état ecclésiastique, sans connaître ni les peines, ni les affaires, ni les plaisirs du monde. Mais il a reçu du ciel un merveilleux don, qui vaut bien la science : ce don, c'est la foi. Benoît a mis en Dieu une confiance sans bornes. Dès ses premiers pas dans la vie, s'il lui arrive d'être surpris par quelque péril inattendu, il se prosternera devant l'autel, et demandera au Seigneur conseil et protection. Espérons que Dieu n'abandonnera pas son serviteur, et qu'il le soutiendra dans ses pénibles fonctions. Cependant, si jamais Benoît venait à faillir aux rigoureux devoirs de son ministère, alors, au lieu de lui jeter la pierre, allez à son secours, prodiguez-lui vos soins et vos consolations. Souvenez-vous que les prêtres ne sont que des hommes comme nous. Souvenez-vous que leur nature est fragile comme la nôtre, et que c'est Dieu qui l'a ordonné ainsi. Si Dieu eût voulu que les prêtres fussent au-dessus de l'humanité, n'eût-il pas envoyé ses anges pour desservir ses temples sur la terre?

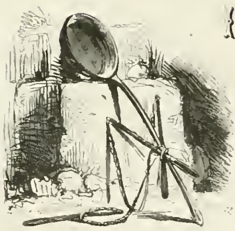




LE LUTTEUR

PAR

HENRI ROLLAND



Il est des noblesses abâtardies, des royautés devenues mendiantes, des statues tombées du piédestal, des arts descendus au rang de métiers. Combien de colosses puissants, qui étonnent nos yeux dans les temps passés, par leurs proportions, se sont amoindris en traversant les époques, ainsi que les bâtons flottants sur l'onde; soit qu'à la façon de Procuste nous les ayons écourtés à la mesure de nos tailles, soit que les âges aient emporté leur physionomie peu à peu, de même que chaque instant dissipe les parfums d'une cassolette! Qui reconnait sous le toit de l'échoppe aux contrevents verts, dans le vieillard courbé sur un bureau zébré d'encre et de coups de canif, le scribe, commensal des rois et des seigneurs, qui guidait la plume dans les doigts ignorants de la châtelaine, le poignard sur le parchemin dans la main rebelle du chevalier? Et le barbier-chirurgien-étuviste, ce prototype de Figaro, jadis armé du rasoir et de la lancette, gazette babillarde du scandale, entremetteur d'intrigues, allègre et prospère, n'a-t-il pas vu son monopole envahi, morcelé, et maintenant n'en est-il pas réduit au plat à barbe, que piteux et morne il tend comme la sébile du pauvre? L'athlète et le gladiateur, que Phidias, Ctésilaos et Agasias ont reproduits en marbre comme un défi de perfection à notre humanité dégénérée, façonnés dans le moule antique, grec ou romain, peuvent-ils avoir même une copie décolorée dans le LUTTEUR de nos temps, court et trapu, lourd et commun, grossier d'allure, et qui, comme Quasimodo, fait mentir l'axiome que « de l'harmonie nait la force? »

Acteurs d'une fête religieuse, les athlètes étaient, ainsi que le dit Pindare, une réunion d'hommes libres qui venaient conquérir l'immortalité et les couronnes d'or, au bruit des trompettes, au son de la flûte, interrompus par les rapsodes qui récitaient les vers d'Homère, les poëmes d'Empédocle et les chants d'Hésiode. Duellistes pour le divertissement du peuple-roi, dans un cirque immense tendu de filets d'or, de splendides *velaria*, où rugissaient les lions et les panthères, où siégeaient cent dix mille spectateurs; l'esclave thrace, le prisonnier sarmate ou gaulois, jouaient leur vie dans un drame réel et sanglant, et tombaient frappés par l'épée du *secutor*, par la faux du *mirmillon*, par le trident du *rétiaire*.

Quel plus bel enjeu que la vie? quel plus beau prix que la liberté?

L'athlète de nos temps, triste parodiste, agent des plaisirs d'une fête patronale, lutte dans l'arène au son aigre du pipeau, aux mélodies conjointes de la grosse caisse et du galoubet. Et quelle arène! au lieu de ces immenses assises de pierre qu'on appelle le Colysée, dont la lice était parsemée de cinabre, de sable d'or, garnie de fraîches fontaines ordinairement, c'est une prairie, une aire clair-semée de pierres et de paille, et le circuit est formé par des spectateurs en habit de bure.

Eh bien! chez le peuple romain, étendu sur ses gradins de marbre, chez les innombrables témoins des jeux



olympiques, il n'y avait pas plus d'enthousiasme et de délire que chez les spectateurs de nos jours. On s'enivre aussi bien avec le vin bleu des cabarets qu'avec le tokai. Dans les provinces méridionales, il n'est pas de hameau misérable et indigent qui, à son *voto*[1], ne se cotise pour avoir au moins une couple de lutteurs. Chaque peuple a ainsi dans ses mœurs un goût dominant qui décèle son caractère, qui est le principal trait de sa physionomie. Nul n'évoque le souvenir de l'Angleterre sans se rappeler les combats de coqs, et surtout le boxeur. Nul, en pensant à l'Italie, n'oubliera ses soprani et ses poésies musicales. Quel est le roman espagnol qui, à part les auto-da-fé, les sérénades et l'inquisition, n'ait été défrayé par les courses de taureaux, les picadors, les matamores, les banderilleros, etc.?

Dans le Midi, le lutteur se détache comme un type spécial, fort de toute sa puissance et de toute sa popularité. Il y a bien là certaines inspirations émanées de ce sol romain, où dorment à quelques pieds tant de débris. Les arènes de Nimes, l'amphithéâtre d'Arles, ne devaient pas rester comme un cadavre inerte; leurs échos ont trop souvent tressailli à des hurlements sauvages pour demeurer silencieux désormais. C'est presque le même peuple qui criait par les rues : *Panem et circenses;* aussi les pierres qu'ont foulées les sandales et les bottines romaines doivent croire qu'elles assistent toujours au même drame, en entendant les transports et les clameurs de cette population passionnée. Ce sont toujours ces gens au teint bronzé, aux habitudes rudes et farouches, au désir ardent, avides d'émotions et de spectacles où ils puissent dépenser leur exaltation. Ne leur parlez pas du théâtre et de la littérature : ce n'est rien pour eux que ces catastrophes factices dont les cinq actes d'un mélodrame sont engorgés; ils méprisent ces rouages qui meuvent une machine dramatique, ces dénoûments prévus. Leur drame, c'est cette action réelle, ce concours d'adresse et de force, l'une si fertile en ruses, l'autre si féconde en ressources; toutes deux se prenant corps à corps, et pré-

[1] Fête patronale.

sentant toujours tant de physionomies diverses, tant de tours variés, tant de coups de théâtre, tant d'incertitude de la victoire, que le spectateur reste haletant, indécis, ravivant la lutte par ses clameurs à une savante manœuvre, excitant les lutteurs de ses applaudissements comme du cliquetis d'un fouet : morne ou trépignant, suivant les chances heureuses ou malheureuses de son favori. Ce peuple, dont l'organisation est si rudement trempée, ne peut se plier à nos susceptibilités raffinées, aux habitudes parisiennes qui se contentent des mignardises du théâtre ; lui ne craint pas le sang versé, de tristes exemples l'ont assez prouvé ; et soyez sûrs que, si la civilisation ne criait haro, il mettrait volontiers des épées dans la main de ses lutteurs.

Nous avons semblé, par ce qui précède, constater l'existence des luttes seulement dans les provinces méridionales : c'est qu'en effet là c'est une préoccupation incessante ; mais la patrie des hommes aux longs cheveux et aux larges épaules a aussi ses lutteurs. Dans tous les pays où le séjour des cohortes romaines a tracé un sillage si profond qu'il n'a pas encore été effacé par le temps, le lutteur existe à l'état de tradition. Mais parmi les montagnards kernewotes du Finistère, ce n'est plus un métier spécial, ce sont des paysans robustes qui quittent la charrue et viennent combattre à chaque *pardon*[1] pour le divertissement de leurs compagnons. Nous ne parlerons pas de cette lutte de paroisse à paroisse qu'on appelle *sowle*, et n'est autre que le jeu du *shinty* en Écosse, dit *hurling* en Angleterre, laquelle consiste à chasser une boule sur le territoire de sa commune ; nous mentionnerons seulement celle dont la domination romaine a laissé tomber quelques notions sur le sol, qui s'est mêlée aux pratiques superstitieuses du moyen âge, et a subi l'influence religieuse si puissante en Bretagne. Il est curieux de rapprocher les coutumes qui y sont usitées avec celles de nos provinces méridionales.

D'abord, par une version contraire que la différence de climats explique, les Bretons luttent habillés. Une chemise de forte toile qui s'enserre dans une culotte étroitement collante au corps, les cheveux relevés, contournés en chignon et liés par une torsade de paille, des guêtres de *berlinge*[2] : voilà le costume. On comprend que la lutte y perd beaucoup de son intérêt ; nous sommes bien loin de l'athlète : le jeu des muscles, les poses académiques de deux corps entrelacés, les rapports de tradition, tout cela ne peut plus exister. On ne voit que deux paysans qui se gourment et se roulent dans la poussière.



Le lutteur breton est par-dessus tout superstitieux : s'il se signe à plusieurs reprises avant le combat, c'est moins pour demander ainsi l'aide de Dieu et de la sainte Vierge que pour se préserver des sortiléges et du *louzou*. Le louzou, sachez-le bien, donne une vigueur surhumaine à qui le possède : ce sont quelques plantes à cueillir par la nuit, le jour du sabbat, avec des formules mystérieuses. Les âmes religieuses s'en gardent comme d'un maléfice, parce que c'est un pacte tacite avec le génie du mal ; mais d'autres moins timorées l'emploient en se promettant de se racheter par quelques noëls au pied des calvaires. C'est à cette terrible puissance, vous dira-t-on, que Pierre de Moncontour, lutteur des environs de Rennes, dont le nom est resté pur de toute défaite, a dû tous ses triomphes. Le Breton entre en lice, mais, au préalable, il fait couler l'eau favorable des fontaines dans ses manches, le long de ses bras et sur sa

[1] Fête patronale.
[2] Fil et laine.

poitrine; il n'y entre pas, si c'est le jour anniversaire de quelque catastrophe de famille, s'il croit avoir vu l'*Ancou* glisser sur les flots, s'il a pour rival un homme accusé de se signer à rebours, de rendre les terres stériles et les femelles de bestiaux inféconde.

Les conditions de la lutte sont : de ne prendre son adversaire qu'à la chemise, de ne point le frapper du pied, de n'employer ni sortiléges ni magie. Le croc en jambe, cette manœuvre subreptice et perfide du traitre, qu'on nomme là *peeg gourn*, est autorisé. Les *gages* qui chargent une sorte d'arbre de mai sont ordinairement : un mouchoir, un coq, un mouton, voire même une génisse, que l'on place sous les yeux du public.

Le tambour annonce par un roulement que la lutte va commencer. Deux hommes, l'un avec un fouet à la lanière sifflante, le chapeau baissé sur les yeux pour ne pas avoir pitié des réfractaires, l'autre avec une poêle, font faire *liss*[1]. Les sonneurs[2], qui sont un violon, un tambourin, une musette, dite *bigniou*, un hautbois, s'asseyent sur une estrade, ainsi que les juges choisis parmi de vieux lutteurs, parmi les notabilités de l'endroit et les puissances temporelles et civiles : le maire, le notaire. Tout une foule s'accroupit autour de ce spectacle; les toits des granges voisines se garnissent de curieux; les arbres portent des grappes d'hommes; les femmes se prélassent sur des échafauds construits à la hâte. Un lutteur prend le prix dans son chapeau, si c'est un mouchoir; sur son poing, si c'est un coq; au haut des bras ou sur les épaules, si c'est un mouton ou une génisse, et se promène ainsi dans l'assemblée, s'arrêtant à dessein devant ceux qu'il soupçonne devoir répondre à son défi : si nul ne tire sa veste et ne rattache sa chevelure en lui disant : « Attendez, » le prix lui appartient; mais, si quelqu'un lui crie de s'arrêter et lui touche l'épaule, la lutte est engagée. Les deux lutteurs se déshabillent et paraissent dans le costume que nous avons décrit, s'embrassent, se disent leurs noms, leurs communes; se mettent la main droite sur l'épaule gauche, la main gauche sur le côté droit, et commencent. Leur cheveux se délient dans la chaleur du combat, leur chemise se déchire en lambeaux sous leurs doigts crispés; s'ils tombent dans la poussière, et que l'un d'eux touche la terre par le dos, l'on crie : « *Ar lam è*[3], » et celui-là est vaincu. Si aucun d'eux n'est tombé ainsi, « *nè get lamm*[4], » c'est un *costin*, une chute inutile, et l'on se relève. Outre le croc en jambe, qui est modifié d'une manière savante, il y a d'autres tours remarquables : le *maléfant*, du nom de son inventeur, par lequel l'adversaire est lancé en arrière par-dessus l'épaule; le *toll scarge*, qui ne laisse l'adversaire s'appuyer que sur la pointe d'un seul pied, de sorte qu'il est facile de le faire trébucher par un *peeg gourn*. Il y a encore le *cliquet roon*, où l'adversaire ayant perdu pied, le lutteur le fait rapidement tourner autour de lui et le jette à terre tout étourdi. Dès qu'un lutteur est proclamé vainqueur, le plus fort des juges le saisit à la ceinture et le montre à l'assemblée, qui applaudit avec transport.

Passons à un plus véritable représentant de la lutte antique, au lutteur des provinces du Midi.

Nous avons nommé le boxeur quelques pages plus haut; voilà dans la physionomie de nos voisins d'outre-mer le véritable pendant du lutteur méridional. Tous deux ils résument les instincts d'une population : ils sont

[1] Place.
[2] Musiciens.
[3] La chute y est.
[4] La chute n'y est pas.

un anneau semblable de cette longue chaîne de types qui, réunis, forment une nation; on ne peut les en détacher sans briser la trame. Aussi, quelle est la collection de *Heads of the english people* qui ait oublié cette importante figure, non plus que celle de l'amateur de coqs? Qui de nous s'est fait une Angleterre sans son boxeur, escorté de ses parrains? Quel caricaturiste français n'a pas représenté l'Anglais avec son gros ventre d'alderman, les bras arrondis, les poings menaçants? Le boxeur agressif et brutal n'est-il pas le type le plus vrai de la populace grossière de Londres? Le lutteur n'est-il pas une révélation des instincts un peu farouches des Méridionaux?

Les rapports, du reste, sont si réels entre les deux productions indigènes, que, malgré la distance, elles ont un esprit haineux de rivalité. L'Anglais méprisera le lutteur français de toute sa morgue britannique, en déclarant que Swift ou Adams en feraient bonne justice. Le lutteur vous apprendra comme quoi un de ses confrères, insulté par deux boxeurs dans les rues de Londres, les fracassa sur la muraille; anecdote que je croirais dévotement par patriotisme, si elle n'appartenait pas, par droit d'ancienneté, à Maurice de Saxe, tout aussi bien qu'à l'amiral de Grasse.

Les villes qui se baignent au Rhône sont la pépinière de ces lutteurs. Remoulins, sur le Gardon, cite plusieurs illustrations de cette espèce. Saint-Quentin fut la patrie d'Archambault. Les naissances douteuses donnent lieu à des querelles. Homère ne fut pas revendiqué avec plus d'acharnement par Chio, Scyros, etc. Aussi, chaque affiche distingue précieusement le pays, et signale bien clairement : le parti avignonnais, le parti lyonnais, le parti du Gard, le parti marseillais. Quand un lutteur étranger est vainqueur dans l'arène, les rivalités grondent sourdement; les parieurs aigris murmurent contre le malencontreux lutteur : — *A pas péta d'eschino*[1]*!* crie la multitude. On rapporte que les deux célébrités nimoises actuelles, dans un défi qui leur fut porté par Marseille, indignées de se voir ainsi chicaner la victoire, renversèrent leurs adversaires avec tant de force et de rudesse, que plus d'un d'entre eux ne put se relever sans secours, et que le peuple irrité faillit mettre en pièces les vainqueurs.

Entre deux lutteurs en renom la ville se partage; tous prennent parti pour l'une ou l'autre faction, ainsi que pour les *bleus* et les *verts* du cirque de Constantinople. Chacun raconte de *son* lutteur des histoires qui font pâlir celle de Polydamas, qui soutint une caverne prête à s'écrouler, et de Milon de Crotone, qui tua et mangea un bœuf (d'autres disent un mouton, *ovem* et non *bovem*, ce qui réduit singulièrement le prodige). « Un tel, disent les prôneurs, près d'être écrasé sous une roue de charrette, la souleva à quelques pouces de sa poitrine jusqu'à ce qu'elle eût passé. — Un autre élève jusqu'à sa bouche une cornue de vendange pleine de vin aussi aisément que nous autres débiles approchons de nos lèvres un verre à pied. — Un autre crève un baril d'un coup de poing, et a été surnommé pour ce fait *Crèbobouto*[2], etc., etc. » Malgré tous ces témoignages de chaleur et d'intérêt, le lutteur est mal considéré. Un paysan aisé montrera autant de désespoir en voyant son fils dans l'arène qu'un respectable bourgeois de la rue Saint-Denis en sachant son fils engagé dans une troupe de cabotins. Cela tient au préjugé qui poursuit tout homme

[1] Il n'a pas craqué de l'échine; expression pittoresque pour dénier la victoire.
[2] Crève-tonneau.

qui consent à se donner en spectacle pour notre divertissement, et surtout au relâchement des mœurs de ces artistes. Leurs violents exercices, le renouvellement de forces qu'ils nécessitent, leur donnent le besoin et le goût des liqueurs fortes. Ils font des repas considérables, à l'exemple des athlètes, et vivent, pendant l'intervalle de leurs triomphes, dans les plus infâmes bouges. Ils ont fui le labeur persévérant de l'ouvrier, la dépendance de l'artisan, pour la vie libre et vagabonde, pour le *far niente* des longs loisirs, et leurs habitudes sont empreintes de ces funestes inclinations. Comme leur salaire ne vient pas lentement, au jour le jour, pièce à pièce, mais en somme, la débauche est immédiate. Le lutteur couronné élit pour ses plaisirs amoureux quelque robuste sultane, et *liquide* sa victoire en compagnie de ses disciples et de ses séides.

Le lutteur, en effet, a une cour composée de ses parents, des amis de sa classe, qui le félicitent, lui secouent la main après un succès ; et, après la défaite, le consolent en attribuant la chute à un faux pas, à une trahison de l'adversaire, à tout, plutôt qu'à l'infériorité du vaincu. Les grands maîtres font école ; ils enseignent les éléments du grand art, si répandus d'ailleurs, qu'on voit les enfants dans les rues lutter avec principes ; en outre, ils initient leurs élèves à leur système, ils leur prêtent leur *coup* favori, car chacun d'eux en a un qu'il a créé, de même que les maîtres d'escrime, de bâton et de *boxing*. Leurs théories, comme on le suppose sans peine, sont développées dans un singulier langage, car ils sont complétement illettrés. Issus de paysans, livrés à des exercices gymnastiques fort peu intellectuels, ils n'ont rien en dehors de leur éducation brutale. L'un d'eux se faisait indiquer son nom sur l'affiche, et avait choisi un de ses amis pour se faire lire chaque soir des vers à sa louange, vers français écrits sous l'inspiration d'une muse patoise. Mazard, le plus illustre coryphée du genre, avoua naïvement à un amateur frénétique qui sollicitait de lui un autographe, qu'il ne savait pas écrire.

Nous avons nommé Mazard, l'*Enfant des vieilles Gaules*, ainsi que l'appelle son poëte :

> Meissonnier lui succède, enfant de la Provence [1] ;

jadis son disciple, maintenant son rival. Ce sont les deux plus grandes renommées autour desquelles gravitent les autres comme des astres satellites.
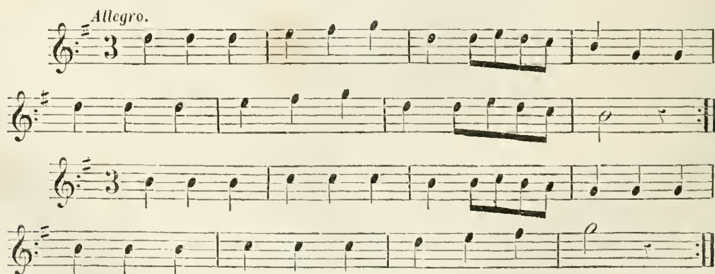
Le premier a été surnommé l'*Invincible*, le second l'*Infatigable*. Tous, du reste, possèdent un sobriquet dont le public les a décorés, ou qu'ils se sont attribué eux-mêmes, et qu'ils attachent à la queue de leurs noms sur l'affiche. Ainsi on lit : Bouillard, dit le *Crâne ;* Patte, dit le *Terrible ;* Martin, dit *Belarbre ;* Lamouroux, dit le *Mistral ;* Serrurier, dit *Finelame ;* Jean Devaise, dit *Papillon ;* Blanchard, dit *Va-de-bon-cœur*, etc., etc. Les plus modestes indiquent seulement le lieu de leur naissance : Coste, de Thulain ; Qu'quine, de Roquemaure ; le grand Paulet, de Vauvert, etc.

Il y a des luttes périodiques qui, dans les grandes villes, ont lieu chaque semaine, le dimanche ; d'autres accidentelles : ce sont celles que l'on célèbre dans les fêtes de village. Les premières, qui constituent un spectacle suivi, ont un théâtre réservé : par exemple, les Arènes, à Nîmes ; elles prennent alors un caractère presque solennel. Toute cette multitude, échelonnée dans dans cet entonnoir elliptique de pierre construit comme un enfer du Dante, et qui s'agite et se meut sur les gradins, en laissant échapper un murmure formidable comme celui d'une fournaise, donne au géant romain sa véritable physionomie. A voir cette mer de têtes s'agiter, un frémissement de plaisir passer à chaque péripétie sur cette foule immense, et là-bas, dans un cercle étroit de sable, deux hommes à peu près nus, entrelacés comme des serpents, roulant sur la poussière, on croit assister à la scène antique ; mais, si l'œil se hasarde à chercher

> . . . . . . la place des Césars,
> Celle des proconsuls et des nobles familles,
> Et celle que Vesta réservait à ses filles,
> Dont l'index était un poignard [1],

l'illusion s'enfuira, chassée comme un nuage par le vent, car on verra siéger à la même place où étaient assises avec leurs robes blanches ces mêmes vierges de Vesta, si cruelles et si belles, la gravité gourmée de M. le commissaire de police, la roideur officielle du gendarme, et les physionomies bourrues des membres du conseil municipal.

Aux *votos* de village, l'aspect est plus pittoresque : la scène, comme nous l'avons dit plus haut, se passe dans une prairie, dans une plaine, dans une aire. Au son de la musique, quelques paysans, se tenant par un mouchoir, alignent les spectateurs en cadence ; d'autres avec une perche maintiennent les curieux. Aussitôt que le rond est fait, l'orchestre, composé d'une clarinette, d'une grosse caisse, d'un violon et d'un galoubet, fait le tour de l'arène en jouant l'air national de la lutte, qui est aussi le chant de victoire :



C'est à l'imitation des hérauts d'armes et des maréchaux de camp, qui parcouraient la lice des tournois, suivis des ménétriers et des chevaliers tenants ou assaillants tout *houssés et téniclés*.

[1] *Triomphe de Mazard*, poëme par Lodéra.

[1] *Les Arènes*, poésies par Reboul, de Nîmes.



Il y a deux sortes de lutteurs de même qu'il y a deux sortes de luttes. Il faut, comme on le pense, à qui entreprend ce metier (disons cet art), toute la plénitude des forces, la réalisation complète des avantages physiques; aussi le lutteur est-il à la fleur de l'âge. Mais, à même proportion d'années, la nature souvent s'étant montrée luxuriante envers quelques-uns, tandis qu'elle n'a été que riche envers les autres, cette disparité a nécessité une division. Il y a donc les hommes et les *miechommes*[1]. Ce sont les premiers qui commencent la lutte. La *lutte libre*, réservée aux miechommes, leur donne la faculté de saisir leur adversaire par tout le corps, et leur permet de poursuivre la victoire sur l'homme renversé quand il n'a pas touché des deux omoplates. La *lutte de la ceinture* ne donne prise que de la ceinture en haut. Dans toutes deux, le croc-en-jambe, dit *cambette*, est expressément défendu.

Tous ont fait cercle; les premiers rangs assis, les derniers debout, les musiciens à leur place. Les lutteurs se déshabillent rapidement au milieu d'un groupe de leurs partisans, qui les entourent et les dérobent aux regards pudibonds; puis ils se présentent dans la lice. Quelques-uns ont les bras, les cuisses ou la poitrine tatoués : l'un d'eux portait sur son estomac le tableau complet d'une lutte rehaussé en couleur. Les célèbres sont revêtus ordinairement d'un caleçon d'honneur, gagné à quelque lutte mémorable, lequel est de velours, frangé d'or ou d'argent. Les deux rivaux se donnent une poignée de main pour montrer qu'il n'y a pas entre eux d'inimitié particulière; puis chacun prend quelques poignées de terre, et se tient devant son adversaire, l'échine courbée, les coudes pressés au corps, les mains serrées, toutes les saillies effacées, l'œil aux aguets, épiant le moment, étudiant les gestes de l'antagoniste; tous deux prêts à profiter de la moindre imprudence, à éviter une manœuvre dangereuse. Ils tournoient lentement ainsi, reculant, avançant, avec circonspection, sans se livrer. Une remarque ordinaire, c'est que dans la lutte, à moins qu'elle n'ait lieu entre des lutteurs d'une célébrité bien égale, il y en a toujours un qui garde la défensive, humblement ployé, le regard inquiet, tandis que son adversaire est debout, le sourire sur les lèvres, sans paraître craindre

[1] Demi-hommes.

une mesure agressive. Si la supériorité de forces est bien décidément acquise à l'un des deux, il arrive souvent que celui-là ayant enlevé son rival dans ses bras, et tenant la victoire à sa disposition, le laisse aller négligemment sur le sable aux huées de la multitude. Quand l'infériorité est trop grande, le lutteur robuste prend dans ses bras son rival comme une nourrice son enfant, et le porte en dehors de l'arène. Quelquefois, d'un commun accord, les deux combattants se saisissent au col, entrelaçant leurs bras sous l'occiput, front contre front, comme



deux taureaux : c'est ce qu'on appelle le *collier*. Si ce manége dure trop longtemps, le public siffle et crie : *Défors*[1], jusqu'à ce qu'ils en viennent aux mains. Les lutteurs s'échauffent peu à peu de leurs efforts vains, de leurs ruses déjouées ; la sueur découle bientôt de leur front sous le soleil ardent du Midi ; les claquements de la main retentissent sur les épaules et les bras, qui se marbrent de rouge; les muscles gonflés se dessinent en saillies bleuâtres sur les jambes et sur les bras ; le groupe de ces deux hommes entrelacés comme des serpents se traine péniblement dans l'arène, jusqu'à ce qu'enfin un des lutteurs, dans un mouvement mal calculé, soit tourné, soulevé et renversé, aux applaudissements de l'assemblée. Si la lutte a été bien soutenue de part et d'autre, le public console par quelques bravos le vaincu, qui salue avec confusion, sinon le sifflet l'accompagne.

A chaque relâche, les combattants ont recours au cordial : le vin ou l'eau-de-vie ; mais quelques-uns s'en abstiennent comme d'une chose nuisible, et se contentent de garder dans leur bouche un fétu de paille pour y entretenir la fraicheur et conserver la respiration facile.

Il est impossible de décrire toutes les physionomies de ce spectacle multiforme si accidenté, chaque lutteur apportant son mode, chaque lutte apportant ses variétés.

Quelques coups pourtant, plus fréquemment employés, méritent mémoire.

C'est d'abord le *tour de cuisse*, où excelle Coste de Thulain, et qui consiste à faire trébucher l'adversaire



sur la jambe avancée près de lui. Le *tour de bras* est un système de dislocation attribué à Meissonnier, par lequel, chargeant le bras de l'opposant sur son épaule, il



lui imprime un mouvement de rotation, et le renverse la tête la première. Ce tour exige une force prodigieuse comme celui que l'on nomme le *tour de tête :* il s'agit



dans celui-ci de tenir l'adversaire courbé, la tête contre votre poitrine, et, lui passant les bras sous le cou comme deux barres de fer inflexibles, de le soulever de terre. Le rival pèse de tout son poids; alors s'exécute un immense travail de force : l'homme qui fait ce coup se carre sur ses jambes pour que ses jarrets ne fléchissent pas, et, renversant à demi son buste, la tête en arrière, les dents serrées, l'écume sur les lèvres entr'ouvertes, le visage contracté, amène à lui avec un râle d'efforts cette masse pesante qui ne résiste que par son inertie, et, quand il l'a enlevée de terre, l'y rejette sur le dos par un revirement brusque. L'autre, en revanche de ses fatigues, court la chance d'avoir les vertèbres du cou luxées. Patte, beau-frère de Meissonnier, dont un poëme déjà cité a peint la promptitude à vaincre par ces vers rapides :

> Tel qu'un taureau fougueux, dans l'arène il s'élance;
> Il arrive, *il le tombe*[1].....
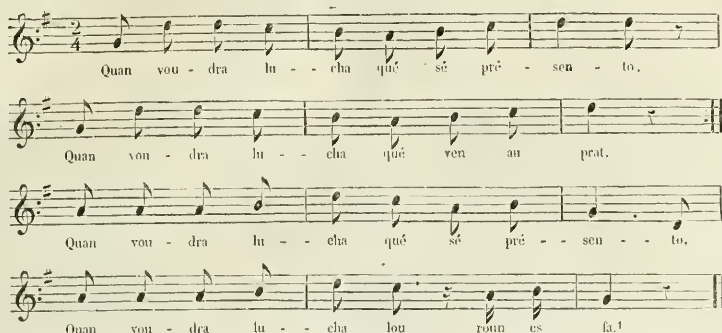
emploie assez fréquemment ce terrible procédé. Les plus grands ménagements sont recommandés aux lutteurs; mais les chutes assez rudes causent souvent des blessures graves, surtout par l'imprévoyance ordinaire qui laisse subsister des pierres dans le champ du combat. Les querelles pour coup douteux sont extrêmement rares, la voix du peuple tranche aussitôt la question; sa décision, formulée en de monstrueux hurlements, est un jugement sans appel, et les *prud'hommes* s'empressent de s'y conformer. Les prud'hommes sont les juges, choisis quelquefois parmi des jeunes gens de famille, ardents zélateurs : au nombre de quatre ou cinq, ils doivent marcher, distancés entre eux de quelques pas, autour des lutteurs, pour ne pas les masquer au public. Si l'un d'eux s'arrête, la foule crie : « Circulez! » Leur fonction est d'empêcher les infractions et de prononcer l'arrêt.

Pendant le combat, les musiciens jouent l'air de la

[1] Dehors.

[1] Il le renverse; idiotisme provençal.

lutte, et le doyen des paysans, placé près d'eux, en chante les paroles d'une voix cassée, à peu près comme Ramalingam récitait un poëme hindou pendant la danse des Bayadères. Voici l'air et les paroles :



Le lutteur doit renverser deux hommes, et quelquefois trois, suivant les conditions faites. Si nul ne se présente après la première victoire, le prix lui appartient. Ce prix varie de 50 à 500 francs, en proportion de l'opulence des communes. Les artistes du premier rang reçoivent une somme fixée, même après avoir été renversés.

Une des plaies de la lutte, et qui en amène la décadence, au dire des amateurs, c'est la déloyauté de ses desservants. Par une conduite fort explicable du reste, ceux-ci préfèrent gagner la moitié du prix, moins les labeurs et les chances aléatoires du combat. Aussi deux hommes qui luttent au même degré de force et de réputation, et peuvent craindre réciproquement une défaite, préfèrent fixer la destinée, et l'un d'eux convient d'avance de jouer le rôle de vaincu; puis, le prix remporté, grâce à cette concession, est partagé entre eux. Quand le peuple soupçonne une surpercherie de ce genre, il murmure, crie qu'*ils s'entendent*, et les fait recommencer. Mais quelquefois la déloyauté est du côté du peuple, qui, en prononçant les paroles sacramentelles : *A pas touca* [2], veut se donner double plaisir, comme un dilettante qui crierait *bis*. Dans d'autres circonstances, une coalition s'ourdit contre un lutteur robuste; au contraire de la disposition d'Horace contre les trois Curiaces, ils s'unissent trois contre un. Le plus faible vient éprouver les forces du colosse, et prolonge sa résistance autant qu'il peut pour le fatiguer. Le second, plus vigoureux, engage une lutte sérieuse, lasse son adversaire, et, si celui-ci n'est pas terrassé, le troisième, frais et dispos, supérieur aux deux premiers, combat souvent avec succès le rival dont les forces se sont épuisées dans les luttes précédentes.

Quoiqu'il n'existe pas une loi aussi terrible que celle qui punissait de mort toute femme qui assistait aux jeux Olympiques, les dames n'assistent plus à ce spectacle : les convenances les en ont exclues, et surtout les accidents qui, dans toutes ces prises de corps, arrivent souvent à la frêle étoffe de l'*inexprimable*, seul vêtement que portent les lutteurs. En revanche, les maîtresses des lutteurs assistent, inquiètes et éplorées, à ce drame palpitant d'intérêt pour elles. La grisette et la paysanne y abondent, et ce passe-temps l'emporte souvent sur le plaisir de danser *lou congo*, *las treilhas*, et *la falandoulo*.

Le lutteur, à part sa nudité académique, n'a pas de costume spécial; mais l'on remarque dans sa toilette, quelquefois assez soignée, le goût général du peuple pour les couleurs tranchantes, qui se révèle par un gilet sang de bœuf ou une cravate d'un rouge écarlate. Ils ont d'ordinaire les cheveux courts et ras à la malcontent, le chapeau languedocien en feutre gris relevé et liseronné autour des bords, la veste du paysan. Plusieurs, grâce à leurs Pénélopes, ont du linge fin, et j'en vis un qui s'enorgueillissait singulièrement d'un jabot volumineux disposé en arc sur sa poitrine.

Outre le lutteur proprement dit, qui vit exclusivement de ses victoires, qui n'a pas d'autre métier, qui, professeur théorique, développe les éléments généraux et ses systèmes particuliers il y a le lutteur d'occasion. Comme tous ont quelques notions sur la lutte, c'est un paysan aux formes massives, aux bras musculeux, que le prix allèche, ou bien (anomalie heureusement fort rare) un jeune homme de famille distinguée, cédant au désir impérieux d'exercer des forces remarquables. Mais, comme lutteur de ce genre, celui qui tranche sur tous les autres par son originalité et sa bizarrerie, c'est le *carraco*.

Le carraco fait partie de cette grande famille inconnue, éparse sur les points du globe, condamnée à la vie errante et nomade, sauvage en dépit de la civilisation qui la cercle. Les Pyrénées rejettent cette écume dans les provinces méridionales. A chaque fête, ces gitanos viennent allumer la veille leurs bivacs aux portes de la ville, et, le lendemain, on les retrouve s'épanouissant à la lutte d'hilarité et de bonheur. L'appât de quelques pièces d'argent les fait toujours entrer en lice avec les miechommes. C'est alors un grand divertissement pour les spectateurs. En effet, les carracos (nom injurieux qui veut dire aussi bien voleur que bohémien) sont en ce moment la race souffreteuse et méprisée dont la gaieté cruelle du peuple a toujours eu besoin pour s'en faire un jouet passif, ainsi qu'ont été les juifs pour les chrétiens du moyen âge, ainsi que sont actuellement les Chinois pour les Malais. Le carraco est donc le loustic involontaire, le paria, le souffre-douleur de la multitude. On rit de ses gestes frénétiques, de son corps brun, de ses membres grêles comme ceux de l'Arabe, de la façon dont il grimace vis-à-vis de son adversaire, qu'il fixe de ses yeux étincelants, en lui montrant ses dents blanches au milieu de sa barbe épaisse et noire. Il est, du reste, fort

[1] Que celui qui veut lutter se présente, qu'il vienne au pré.
Que celui qui veut lutter se présente, le rond est fait.

[2] Il n'a pas touché (ses épaules n'ont pas touché la terre).

plaisant de voir la tribu suivre avec anxiété cette lutte, où se résout la question d'un bon souper et d'une joyeuse orgie; et le lutteur exprimer sa joie après une victoire par les folies les plus bizarres, en bondissant comme un chevreau par toute l'arène, tandis que, dans la situation contraire, il nie avec opiniâtreté, et les bras tendus au ciel, qu'il ait été vaincu, lors même que ses épaules sont encore maculées de terre.

Le lutteur cumule aussi souvent ces fonctions avec celles de toréador. Il est un des acteurs des courses et des *ferrades*. Sans armes, en bourgeron, le corps ceint d'une écharpe rouge, tandis qu'un compagnon monté à cheval harcèle le taureau, il détourne la fureur de l'animal sur lui-même, et se glisse, dans les moments dangereux, sous les charrettes disposées en fer à cheval qui forment la lice, ou franchit la barrière si la scène se passe dans les Arènes. Enfin, après quelques passes, il dirige sa course vers l'extrémité où les fers se préparent dans un brasier allumé, attend de pied ferme le farouche habitant de la Camargue, le saisit par les cornes, le fait trébucher, et le tient à terre maintenu et dompté, tandis qu'on applique à l'animal, sur les cuisses, une étampe rougie au feu, qui le stigmatise du nom ineffaçable de ses maîtres, et le fait esclave. Les plus célèbres toréadors sont Baraillер, Jacques, Paulet de Vauvert, Ravel. Celui-ci, réputé pour son adresse dans ces jeux dangereux, renversé dans une lutte à plusieurs reprises par le fameux Mazard, se releva avec dépit en lui disant : *Ah! coquinet, t'auries tomba s'aviés des bânos* [1].

Le lutteur, jaloux de sa gloire, se retire aussitôt qu'il sent ses forces s'affaiblir, pour ne pas entendre murmurer autour de lui :

Trop longtemps le vieillard est resté sur la scène.

Il se marie et devient jardinier ou *bayle* [2] d'une métairie; mais les rhumatismes, les douleurs, fruits de ses excès, de tant d'efforts physiques, de victoires achetées au prix de contusions, de chairs froissées et meurtries, l'étendent de bonne heure sur un lit de souffrance, à moins qu'il ne soit toréador; alors il a la chance d'être au préalable éventré, et d'entendre en mourant tout le cirque s'ébranler aux clameurs des gens du peuple, se disant les uns aux autres en frappant dans leurs mains : *A ben fa lou bau, l'a ben freta, l'a ben paga* [3]*!* Le soir, tous raconteront dans leur famille que la lutte a été intéressante, et qu'il y a eu un maladroit toréador, un sot, un lourdaud, un *pountroucau* [4] qui s'est fait tuer.

Ce sera là son oraison funèbre.

[1] Ah! coquin, je t'aurais renversé, si tu avais des cornes.
[2] Maître-valet.
[3] Le taureau a bien agi, il l'a bien frotté, il l'a bien payé.
[4] Terme de mépris : un homme faible, incapable; littéralement, un emplâtre.





LE MARCHAND DE COCO

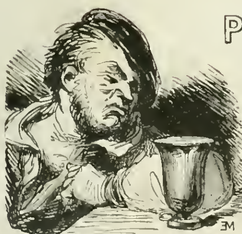
PAR

JOSEPH MAINZER



Le gaillard, le verre à la main,
Au mestier qu'il fait n'est pas asne :
Il vend aux autres sa tisane
Et gagne pour boire du vin.

Costumes sous Louis XIV.
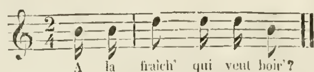


Parcourez la France dans ses quatre-vingt-six départements, interrogez l'une après l'autre toutes les classes de la société: du travailleur au sinécuriste, de l'ouvrier qui mouille son pain noir de sueur au propriétaire opulent, du garde champêtre au pair de France, montez tous les degrés de l'échelle : vous ne trouverez pas un individu plus pacifique et plus doux que le marchand de coco, une industrie plus calme et moins compliquée que la sienne; vous n'en trouverez pas non plus qui soit plus fidèle aux vieilles traditions de costume et de manipulation. C'est toujours le même tablier blanc, noué autour des reins; le même tricorne, encadrant toujours d'une façon assez burlesque une face large, aplatie, dont la physionomie est ordinairement empreinte d'une bonhomie toute joviale; c'est aussi la même liqueur fade, d'un jaune pâle, et d'un caractère si innocent, que le peuple qui ferait un usage exclusif de cette boisson serait, je n'en doute pas, de tous les peuples de la terre, le moins remuant et le plus facile à gouverner. Si j'étais souverain et tyran, je ne voudrais pas que dans mes États il fût permis de vendre et de boire d'autre boisson que le coco.

A peine levé, le marchand de coco s'assure si sa fontaine est en bon état; il entretient, à l'aide du tripoli, le lustre et la fraîcheur du cercle de cuivre qui l'embellit à la base et au sommet; puis il procède à la préparation de sa rafraîchissante liqueur. Sa fontaine se compose à l'intérieur de deux compartiments qu'il remplit également d'une eau limpide. Dans l'un, il introduit quelques bâtons de réglisse : voilà pour la boisson ; l'autre ne demande aucun ingrédient : l'eau qu'il renferme n'a d'autre destination que de s'échapper parcimonieusement deux ou trois cents fois dans la journée, pour avoir l'air de rincer des gobelets toujours essuyés au même tablier. J'avoue que, si j'étais consommateur, j'aimerais autant que mon gobelet ne fût pas essuyé.

Ces préliminaires terminés, notre marchand étudie le jeu de son double robinet, fixe sa fontaine sur ses épaules au moyen d'une courroie, accroche à sa ceinture ses trois ou quatre gobelets argentés faits en forme de coupes élégantes plus ou moins bossuées; s'arme du bâton

qu'à chaque halte il placera sous la base de son fardeau, s'en servant comme d'une troisième jambe, afin de maintenir l'équilibre, et se met en marche. Il fait son entrée dans la rue en poussant le cri : *A la fraîche! qui veut boire?*



qui salue le premier rayon du soleil pour ne s'éteindre qu'à la lueur artificielle du gaz. Ses premiers pas sont lents et mesurés, il erre assez tristement jusqu'au milieu du jour; mais, à mesure que le soleil monte à l'horizon, sa démarche devient plus vive, sa voix s'élève par degrés jusqu'au diapason le plus haut, le son de sa clochette devient plus aigu et plus pressé : le marchand de coco a presque perdu sa gravité philosophique. Comme il enveloppe tout Paris dans le vaste réseau de son industrie, on le trouve partout où quelque gosier populaire et altéré peut réclamer son intervention : dans les rues, sur toute la ligne des boulevards, à l'entrée des promenades publiques; à la barrière même, bien que sur ce théâtre privilégié de tant de libations on préfère généralement de plus énergiques liqueurs.

Le soir, il stationne à la porte des bals et des théâtres; les boulevards Saint-Martin et du Temple sont les lieux où son industrie brille alors de l'éclat le plus vif. Au moment où la foule, désertant l'intérieur d'une salle échauffée pour venir respirer un peu d'air à la porte, annonce qu'un entr'acte vient de commencer, le tin tin provocateur de vingt clochettes se mêle aussitôt au cri : *A la fraîche!*



qui se trouve être en cette occasion parfaitement de circonstance. Chaque marchand de coco devient le point central d'un groupe nombreux où figurent à la fois la grisette sentimentale, les yeux remplis de larmes, et le titi goguenard, qui parodie la scène terrible ou pathétique à laquelle il vient d'assister. Dieu sait combien de fois, dans l'espace de ce bienheureux entr'acte, le marchand joyeux a décroché, rincé et raccroché ses quatre gobelets, et combien de fois sa main s'est ouverte pour percevoir les deux liards d'usage! Mais la sonnette du régisseur se fait entendre; les spectateurs se hâtent de rejoindre leurs places; le boulevard n'est plus occupé que par quelques vendeurs de contre-marques, et le marchand de coco profite de cet instant de répit pour aller faire nouvelle eau à la première borne-fontaine. L'entr'acte suivant le retrouvera à la porte du théâtre, prêt à faire jaillir de son inépuisable robinet cette liqueur écumeuse qu'on pourrait appeler la limonade gazeuse du prolétaire.

Les théâtres n'ont pas seuls le privilége d'offrir à notre industriel ses moments de bonne fortune. Une revue de la garde nationale, une course de chevaux, un ballon lancé dans le Champ-de-Mars, les fêtes publiques qui font courir la population soit aux Champs-Élysées, soit à la Bastille, soit à la barrière du Trône, sont autant d'occasions de gain pour le marchand de coco. Dans la belle saison, on le rencontre sur les routes fréquentées par les promeneurs, dans les foires, aux portes des parcs de Saint-Cloud et de Versailles, partout où il y a affluence; et si le ciel, exauçant ses prières, permet que le tiède soleil de Paris se donne les airs d'une chaleur équatoriale, il se lance avec jubilation dans la voie de la hausse, et va jusqu'à doubler le prix de son liquide.

Il y a cependant, dans sa vie calme et si régulière, autant d'époques qu'il y a de saisons dans l'année. Son bonheur suit les variations du débit, et celui-ci les caprices de la température : comme l'été est l'apogée de sa gloire, l'hiver doit en être le déclin. Mais il y a en lui tant d'amour de l'art, tant de religion pour ses habitudes, qu'il lutte courageusement contre le froid. Il soumet, le matin, sa liqueur au plus haut degré d'ébullition, et, malgré le vent et la neige, alors même que le thermomètre marque le fatal degré de la congélation des liquides, vous le verrez passer triste et grelottant, mais imperturbable et fier, et comme une protestation muette contre cette saison maudite.

Je vous ai présenté le marchand de coco dans son état primitif; mais gardez-vous de croire qu'il soit tout à fait rebelle au progrès : la civilisation est venue jusqu'à lui. Il est vrai que, s'il améliore, c'est avec lenteur et prudence, et plus souvent dans son propre intérêt que dans celui du consommateur. Ainsi, les plus grandes modifications qu'il ait jusqu'ici apportées à son industrie ont eu pour but de lui procurer plus de profit avec moins de peine. Les moyens de transport et de distribution ont pu être perfectionnés; quant au coco, il est demeuré immuable; seulement, quelques cerveaux largement organisés lui ont donné des auxiliaires. Il n'est pas rare, par exemple, de voir au coin de certaines places, de certaines promenades, des marchands, et plus souvent des marchandes, remplaçant alors le tricorne par un vaste chapeau de paille, étaler sur une table recouverte d'une petite nappe deux carafes, dont l'une contient du coco, tandis que dans l'autre surnagent trois ou quatre rouelles de citron qui communiquent l'acidité de leur jus à une eau parfaitement veuve de sucre. On en trouve même qui poussent le raffinement jusqu'à faire des préparations d'eau de groseille et d'orgeat. L'été dernier, un grand nombre de petites charrettes, surmontées d'élégants tonneaux, circulaient dans les rues de Paris, offrant aux gosiers desséchés de la limonade et du cidre à un sou le verre. Enfin, il y a des marchands, principalement à l'entrée du pont au Change, et vis-à-vis l'Hôtel de Ville, qui disposent sur une table, au lieu de fontaines, de véritables édifices artistement façonnés, qui rappellent à s'y méprendre (à la matière et aux proportions près) le dôme écrasé du Panthéon, et la coupole dorée des Invalides, voire même les tours superbes de Notre-Dame. Mais ces nuances, hâtons-nous de le dire, n'établissent pas entre eux d'orgueilleuse différence, et n'altèrent en rien l'uniformité de leurs mœurs. Je citerai même un trait de caractère qui leur est commun à tous : c'est que, soit défaut de confiance dans la vertu du coco, soit pour ne pas faire dire qu'ils boivent leur fonds, ils se gardent bien de détourner à leur profit la moindre dose de leur merveilleuse liqueur; quand ils ont soif, ils vont chez le marchand de vin, et ils ont soif très-souvent.

Pour le marchand de coco, il n'y a ni classe, ni rangs, ni titres : que vous soyez un diplomate autrichien, un prince russe chamarré de décorations, ou un marchand de peaux de lapins, il ne s'en inclinera ni plus ni moins devant vous, il tournera son robinet avec le même flegme, et, pour rincer son gobelet, ne versera pas une goutte d'eau de plus. Vous êtes un consommateur, et vous avez



deux liards dans votre bourse : il n'en demande pas davantage.

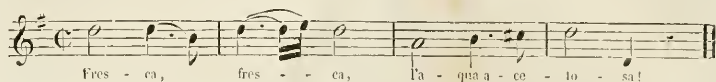
On peut bien contester la vérité de cet axiome de la Charte constitutionnelle : *Tous les Français sont égaux devant la loi;* on ne contestera jamais la vérité de celui-ci : *Tous les hommes sont égaux devant le marchand de coco.*

On rencontre quelquefois, parmi les marchands de coco, de cette boisson si éminemment pacifique, des physionomies prodigieusement militaires. On en voit qui portent des moustaches, d'autres de longues barbes, en souvenir de leurs belles années de service. Ils lisent le journal quand, par hasard, ils peuvent en attraper un, quelle que soit sa date. Ils sont animés des sentiments les plus guerriers et les plus français; leur fontaine a souvent la forme d'un temple grec surmonté de drapeaux tricolores et enrichi d'inscriptions; sur l'une on lit : *Gloire au courage!* sur l'autre : *Honneur au drapeau français!* sur un troisième : *Aux braves l'immortalité!* Le marchand lui-même est, par son physique, à la hauteur de ses patriotiques inscriptions. Il a l'extérieur d'un vieux militaire qui ne semble pas avoir bu beaucoup d'eau dans sa vie; et, s'il porte sur son dos le paisible et peu dangereux coco, sa face rubiconde et l'éclat de son nez écarlate protestent ouvertement contre la profession de son choix.

Il y a des hommes à double face, des hommes qui renient leur passé; notre marchand de coco fait mieux encore : il renie son présent. Par derrière, l'enseigne du coco; par devant, celle du vin ; d'un côté, le symbole

de la paix éternelle et à tout prix; de l'autre, les traits d'un matamore qu'on dirait n'avoir vécu que de cartouches et de coalisés.

Le marchand de coco vendant de la limonade me rappelle que la même industrie existe à Rome; j'ai même gardé le souvenir d'une des mélodies qui s'y rattachent :



Il serait assurément difficile de citer une profession dans laquelle les bénéfices soient plus considérables en raison des déboursés; et, pourtant, c'est peut-être de toutes celle qui conduit le moins à la fortune. On voit, parmi les marchands de coco, de trop vieux visages pour laisser à penser qu'ils se retirent jamais propriétaires de maisons de campagne ou de rentes sur l'Etat.

Dernièrement l'un d'eux, voulant corriger sans doute ce côté fâcheux de son commerce, avait entrepris d'y joindre une branche qui promettait de devenir assez productive. Chaque matin il sortait de Paris, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; il rentrait le soir, et avait fait une excellente journée. Tout son secret consistait à faire remplir d'eau-de-vie, hors barrière, un des deux compartiments de sa fontaine. Depuis un mois environ, notre homme faisait ainsi sa petite contrebande, et tout allait à merveille. Un jour, jour fatal! comme il était sur le point de rentrer dans Paris, un commis de l'octroi l'arrêta pour lui demander un verre de coco. Où diable un commis de l'octroi va-t-il prendre l'idée d'avoir soif, et surtout de se désaltérer avec une pareille boisson? Le marchand s'empresse de remplir un gobelet, et le présente au commis avec toute la grâce imaginable. Celui-ci n'a pas plutôt goûté le liquide, qu'il pousse un cri d'admiration, et appelle quatre ou cinq de ses collègues qu'il invite à suivre son exemple. Les gobelets sont remplis et vidés en un instant, et chacun s'extasie. Enchanté de cette consommation inattendue, le marchand tend la main pour faire sa recette; mais, au lieu de payer, les commis l'invitent civilement à entrer au bureau. Là on le décharge de sa fontaine, et le pauvre homme ne tarde pas à s'expliquer les éloges flatteurs prodigués à sa rafraîchissante liqueur : la cloison intérieure s'était dessoudée, et l'eau-de-vie, se mêlant avec le coco, avait miraculeusement transformé celui-ci en un grog excellent.



Marchand de coco sous Louis XV.



LA PORTIÈRE

PAR

HENRI MONNIER





Quand nous venons au monde, nous autres modestes enfants de Paris, peu de personnes assistent à notre arrivée : ce sont ordinairement l'accoucheur, la garde et la portière de la maison où nous avons reçu le jour. La servante, si la dame du lieu ne fait pas elle-même son ménage, va, vient, tourne et *rattourne* de la cuisine à la chambre à coucher, de la chambre à coucher à la cuisine, et le mari n'est jamais là.

Toutes les formalités usitées en pareil cas une fois terminées, le sexe du petit bonhomme bien et dûment constaté, on le purifie, on l'empaquette, on le ficelle, on le reficelle, on lui brise bras et jambes pour qu'il occupe le moins de place possible dans ses langes; puis on le présente à la maman, qui le reçoit des mains de la garde. Le docteur, dont les soins ne sont plus nécessaires, plie bagage, tire sa révérence, et la portière reprend le nouveau-né, l'inonde de caresses, l'humecte de baisers, et lui voue, à dater de ce jour, une affection des plus vives, un dévouement sans bornes.

Cette affection des plus vives, ce dévouement sans bornes, s'étendent à tous ceux et celles qu'elle accolada à leur venue dans cette vallée de larmes et de misère. Le temps, qui détruit tout, ne diminuera pas cette tendresse; il ne fera, au contraire, que l'augmenter, que l'accroître, que l'embellir; jamais elle ne sera payée d'ingratitude : de tout temps le Parisien aima sa portière. J'ai beaucoup aimé la mienne, vous devez avoir aimé la vôtre; vous l'aimerez, je l'aimerai, nous l'aimerons toujours. Aussi cette haine que, dans un âge plus avancé, nous portons aux autres femmes de sa condition, bien que fort injuste, est-elle une conséquence toute naturelle de cet amour exclusif que nous conçûmes pour la première.

Le portier est plutôt l'homme à la portière, car, pour être digne du titre dont il se pavane, il faudrait qu'il partageât les charges et les bénéfices de l'emploi; et il ne les partage pas. C'est un être à part, un *monsieur singulier*, comme l'appelle sa compagne dans ses rares accès de gaieté, une espèce de tailleur en vieux. Autant Humann met d'élégance dans sa coupe, autant le portier se distingue par l'inexpérience, la maladresse et la pesanteur de ses ciseaux.

C'est quelquefois encore un cordonnier obscur, qui, au sein même de la capitale, s'est créé des habitudes orientales; il ne fait rien, le *sans cœur*, ou si peu, qu'il vaudrait mieux cent fois qu'il restât au lit la majeure partie de la journée. Il tousse, mouche, crache et graillonne à faire tourner le boire et le manger des locataires, dont il a l'impudeur de lire le premier les journaux; puis il humera le jus d'une pipe archiculottée, le nez perdu dans les fonds d'une vieille souquenille rapiécée et *rapiéceras-tu*, se démettant en faveur de sa moitié de la totalité des ennuis et des tracas de l'association conjugale.

Madame, que nous appellerons la maman Desjardins, est d'une nature diamétralement opposée à celle de son triste époux : vive, preste, alerte et proprette, elle fai

tout par elle-même, porte les culottes, se moque du *qu'en dira-t-on*, et, depuis son mari jusqu'au locataire le plus huppé, mène à la baguette toute la maisonnée.



A seize ans, elle vint du fond de la Bourgogne à Paris retrouver une sœur aînée de son papa, depuis longues années en service auprès d'un vieux garçon vicieux. Son arrivée ne causa pas à la tante un sensible plaisir. Elle n'était pas fine, tant s'en fallait qu'au contraire; mais, comme tant d'autres, elle avait cet instinct naturel, ce gros bon sens, qui longtemps nous font pressentir à l'avance que tel ou tel individu nous sera plus ou moins nuisible ou désagréable. Elle ne tarda pas toutefois à voir ses prédictions se réaliser. Le lendemain, à son déjeuner, M. Bournichon demanda à sa gouvernante des nouvelles de l'enfant, comment elle avait passé la nuit, si le séjour de la capitale semblait devoir lui convenir; il lui adressa cent autres questions encore, qui toutes prouvaient jusqu'à l'évidence que déjà la petite ne lui était pas indifférente.

Sa barbe avait été faite en se levant, ses oreilles étaient brûlantes, sa langue épaisse, son regard hébété. Il était sûr et certain que Bournichon n'était plus dans son assiette ordinaire et qu'un notable dérangement d'idées venait de s'opérer dans son imaginative. Il tourna quelque temps encore autour de la question, puis enfin l'aborda en témoignant le désir de voir immédiatement la jeune personne.

La position de la pauvre femme en cette occurrence était des plus critiques : devait-elle la faire venir, ou ne le devait-elle pas? Elle le fit. M. Bournichon se contint, et se renferma dans les limites de la bienséance; seulement ses regards se portèrent plusieurs fois avec trop de complaisance peut être sur la petite : au demeurant, il fut très-convenable. Le coup n'en était pas moins porté. La malheureuse tante connaissait le pèlerin; elle savait qu'il ne fallait pas le heurter, qu'il était prudent de ménager et la chèvre et le chou; elle fit bonne contenance, elle patienta tant bien que mal; mais, une fois le déjeuner terminé, elle fit passer la fille de son *béta* de frère devant elle, l'enferma dans sa chambre, endossa son tartan, prit son sac et ses socques, et le soir même elle avait fait maison nette. *Petite nièce à sa tante* était entrée, à l'autre bout de Paris, en qualité de bonne d'enfant, chez une jeune dame dont le mari était aux colonies.

Pour jolie, la petite ne l'était pas, mais elle avait ce que nous appelons la beauté du diable, les plus belles dents du monde, beaucoup de fraicheur, seize ans, et M. Bournichon en avait soixante-sept bien sonnés.

Depuis le jour où sa tranquillité fut compromise, la compagne du vieux garçon ne fila plus qu'un bien mauvais coton : ses digestions devinrent laborieuses, son sommeil était agité; les âmes charitables du voisinage l'entretenaient dans ses sombres pensées en lui demandant à tout bout de champ des nouvelles de la petite. Bournichon, de son côté, devenait de plus en plus exigeant. Cet état de choses ne pouvait durer longtemps, aussi ne dura-t-il pas, et, un beau matin, au moment où elle y pensait le moins, elle prit congé de la compagnie.

Bournichon fut médiocrement affecté de la perte de sa Babet : elle lui était devenue odieuse, intolérable; il remua ciel et terre pour connaître la demeure de la petite, que la défunte avait eu bien soin de tenir cachée; il y parvint néanmoins, la fit venir, lui proposa d'en faire sa compagne : elle accepta. Deux mois après, Bournichon s'en fut rejoindre la pauvre Babet, il laissa à sa nièce peu de chose à la vérité, mais assez encore pour tenter la cupidité du sieur Desjardins.

Peut-être le défunt valait-il mieux que sa réputation; toujours fut-il qu'en sortant de chez lui sa jeune gouvernante aurait trouvé difficilement à s'établir : le monde est si méchant! Aussi, quand le futur se présenta, elle le prit au mot, dans le seul but de se créer une position.

Le mariage était à peine consommé, que maman Desjardins s'aperçut, mais un peu tard, de la boulette qu'elle venait de faire. Cet homme, qu'elle avait paré de toutes les richesses de son imagination, tomba tout à coup à bas du piédestal qu'elle s'était plu à lui élever; dès ce moment elle ne vit en lui que ce qu'il était réellement, un grotesque, un brutal, un cynique sans bouche ni éperons, aux lieu et place d'un lancier, d'un tambour-major, qu'elle avait rêvés. Elle se prit aussitôt à le détester, et le détesta de toutes les forces de son âme.

L'histoire de ma portière n'a rien de bien extraordinaire, de bien merveilleux; je l'ai contée parce que son histoire, comme elle me l'a mille fois répété, est la *celle à toutes les autres... de portières.*

Toutes les dames commises à la garde d'une maison sont en général d'anciennes cuisinières, d'ex-femmes de charge, qui ont appris à tirer le cordon dans les longues et interminables séances qu'elles ont faites dans la loge. Un héritier qui veut épargner à la mémoire de son parent un reproche d'ingratitude, à sa bourse une modique pension viagère, mettra à la porte, sans calembour aucun, l'ex-gouvernante du défunt.

Il en est, au reste, du métier, de la profession, de l'état de portière, comme de tous les états, de toutes les professions, de tous les métiers en général : tous ont leur bon et mauvais côté. Il y a dans celui-ci beaucoup de mal à se promettre, sans doute, il ne faut pas se le dissimuler; mais aussi combien de compensations! La portière ne règne-t-elle pas en souveraine des plus despotes sur tous les habitants de la maison, n'importe le rang, l'âge, le sexe et la classe à laquelle ils appartiendront? Tous ne sont-ils pas soumis à ses lubies, à ses moindres caprices? N'est-elle pas le factotum, le bras droit, le conseil du propriétaire? N'est-ce pas elle qui perçoit les loyers, qui fait les rapports, donne et provoque les congés, qui dispose des caves, des greniers et des appartements?

Il y a à Paris deux mille maisons que je pourrais citer, que je ne citerai pas, mais dans lesquelles en dix ans on n'a pas vu une seule fois le propriétaire; souvent

même on ignore complétement s'il est homme ou femme : jamais, au grand jamais, on ne s'en est occupé.

Tout ce qui se présente à la reine de la loge ne l'aborde jamais que le chapeau à la main ou la main au chapeau. Le jour de la fête de la Vierge, sa patronne, sa demeure ne peut contenir les fleurs et les bouquets dont elle est assaillie; au renouvellement de l'année combien de cadeaux, de douceurs de toute espèce : c'est à n'en plus finir.

Et les fournisseurs ! quel intérêt immense n'ont-ils pas à se maintenir toujours au mieux avec madame Desjardins! Si le boucher manque un seul instant, un seul, à son devoir : « *N'allez jamais chez c't'homme-là*, dira-t-elle à un nouveau locataire, *c'est un fichu boucher ; sa viande est gâtée, il vend à faux poids, sa femme est haute comme le temps, elle vous agonisera de sottises.* » A-t-elle à se plaindre du boulanger : « *Gardez-vous, comme de la peste, de prendre vot' pain dans c'te maison-là; c'est des gens malpropres qu'il n'y a pas leurs pareils : ils vous feront manger des cri-cris.* » Si la fruitière a eu la malheur de traverser la rue sans la voir : « *Vous ferez bien de ne jamais entrer chez cette femme-là; elle est si mauvaise, qu'elle vous allongera une paire de soufflets si vous avez le malheur de marchander la moindre des choses : ça ne pèsera pas eune once.* » Ainsi de suite, tout le monde aura son paquet.

Ne croyez pas que la portière n'ait pas aussi ses petits moments de distraction, elle n'est pas toute l'année à l'attache; je me plais cependant à lui rendre cette justice : elle sort rarement, mais encore sort-elle quelquefois. Et qui la remplace? les vieilles béguines qui habitent les étages supérieurs, qui jamais ne donnent rien, sont pour elle d'une complaisance à toute épreuve, et s'emparent du cordon. Ce sont ces femmes jaunes et décharnées, ou grasses à fendre à l'ongle, qui dans la belle saison tapissent le soir les deux côtés de la porte cochère, passent en revue les gens de la maison, les allants et les venants, et les habillent de toutes pièces.

Les desséchées sont de vieilles filles, les âmes damnées du vicaire de la paroisse, des lames à vingt tranchants, les demoiselles de la confrérie de la Vierge.

Les potelées, des veuves, des gardes-malades ou des femmes de ménage. Toutes ces dames se chauffent et s'éclairent toute l'année *gratis pro Deo*. Elles forment l'état-major, le conseil privé de maman Desjardins, écoutent *mordicus* les soporifiques lectures de romans incompréhensibles, interrompues à chaque alinéa par la demande incessante du cordon, ou les coups de marteau de la porte, qui les font toutes bondir comme de blancs agneaux sur leurs siéges. Elles épient un regard, un sourire de leur bien-aimée souveraine, qu'elles entourent des attentions les plus fines et les plus délicates.

C'est à l'obligeance de ces péronnelles que nous sommes redevables de la présence de toutes ces portières qui, dans nos fêtes, nos réjouissances publiques, à nos feux d'artifice, le jour de l'ouverture du Musée, à l'Exposition des produits de l'industrie, nous coudoient, nous fatiguent, nous assomment et nous marchent autant sur les pieds. Ces femmes sont éminemment curieuses; ce fut et ce sera toujours leur petit péché mignon. Au fond, ces femmes ne sont pas méchantes, toutes en général sont d'une assez bonne nature; mais les flatteurs, qui, tous les jours, parviennent à faire changer les meilleures intentions des princes et des rois, changent aussi les meilleures intentions de nos portières et nous les gâtent.

Jamais, avant d'avoir vécu à Paris, nul ne pourra se persuader combien il importe à tout homme, jaloux de son repos et de sa tranquillité, d'être bien avec sa portière. Autrement, plus de bonheur, plus de paix pour lui sur la terre, et encore, malgré toutes les précautions prises en pareil cas, un rien, une idée, un caprice, une goutte d'eau répandue, une sottise commise par votre femme de ménage, de la conduite de laquelle on vous rendra responsable, pourront vous aliéner l'estime et la considération de votre portière.

La tête haute, la conscience pure et paisible, vous chantonnez en tournant le bouton de la porte de la loge où vous espérez rencontrer un gracieux sourire ; pas du tout, au lieu du sourire gracieux, ce sera une mine atroce, une tête de griffon, comme dit mon ami Dantan, une réponse des plus sèches à votre bonsoir, et, si vous ne trouvez immédiatement un coin, une place où déposer votre bougeoir, pas une main ne viendra le prendre; il vous faudra le mettre dans votre poche, si vous n'aimez mieux le remonter chez vous.



Le soir, vous frapperez vainement à la porte : on connait votre touche, on ne vous ouvrira pas, et, à moins d'une circonstance imprévue, indépendante de la volonté de maman Desjardins, vous ne pourrez rentrer que le lendemain. Vos lettres, si toutefois on veut bien les recevoir, vous seront remises quinze jours après leur arrivée; vos billets de garde confisqués; puis on mutilera le cordon de votre sonnette, la machine à battre les habits sera décrochée, votre carré souillé, votre paillasson prostitué, puis on dira au tailleur : « Si l'on ne vous ouvre pas là-haut, c'est qu'on ne veut pas vous payer : voilà la chose. »

Toute portière aime les animaux ; chaque loge possède un chien, un chat, des serins, un moineau franc et quantité de petits cochons d'Inde dont les voix aiguës attestent la présence sous l'établi, la commode ou le dessous du poêle.

Le chien semble n'avoir jamais été jeune, tant il est vieux et laid; il est toujours fort avancé en âge. Il appartient à la race des carlins, espèce presque éteinte et dont quelques individus se trouvent encore de temps à autre chez la portière. Ce chien a quelque chose du mari de sa maîtresse ; cette ressemblance existe au moral comme au physique : ainsi que le père Desjardins, il est maussade, *sur sa bouche*, graillonneur et boudeur. Comme lui, il a le nez épaté, la barbe grise, l'œil éteint bordé de rouge, l'oreille entamée et les jambes mauvaises. Comme son maître, il est fat, important, et ne tient aucun compte de leur politesse à ceux qui le viennent visiter. Son organe est tellement fêlé, que c'est tout au plus s'il est facile de l'entendre à deux pas. Égoïste comme tous les vieux garçons, il ne sort jamais, dans la



crainte des mauvaises charges des polissons du quartier.



Le chat est peu sédentaire, il va et vient, n'est jamais en place; assez bien vu dans quelques parties de la maison, fort mal dans d'autres; il fournit rarement une longue carrière.

Chaque année, les cages reçoivent de nouveaux locataires: cette odeur de pipe et de *ratatouille*, qui constamment règne dans la loge, est en grande partie une des causes principales de l'émigration de leurs habitants.

Les petits cochons d'Inde pullulent d'une manière effrayante; ils se trouveraient assez bien de la loge, ils s'y plairaient bien davantage encore si tous n'étaient condamnés à être servis sur la table de leurs honorés maitre et maitresse. Jamais je n'en mangeai, mais je tiens de ma portière, qui en consomme fréquemment, que c'est un mets très-délicat et très-recherché.

Chez les garçons, la portière remplit souvent les fonctions de femme de ménage ; c'est même une des belles cordes de son arc, quand elle a le talent de la bien faire jouer : un garçon n'y regarde jamais de près, et, si son heureuse étoile veut que le cher homme prenne ses déjeuners chez lui, elle trouve facilement moyen de sustenter, haut la main, elle et tous les siens, à ses frais et dépens.

Plus encore que la femme de ménage, la portière, qui va et vient à toute heure de jour et de nuit, à l'abri de tout contrôle, a beau jeu pour faire, comme on dit, ses orges; aussi la gaillarde fait-elle danser à *belle baise-*

mains le bois, le charbon et tout ce qui s'ensuit : tout généralement y passe; il n'y a pas jusqu'aux cigares du malheureux locataire qui ne viennent se promener, quelle profanation! sur les tristes et dégoûtantes lèvres de l'infâme Desjardins.

Puis, quand il prend envie au maître d'abandonner pour quelques jours la capitale, quelles aimables parties, quelles folles soirées se donnent dans son appartement! Qu'il serait agréablement surpris s'il voyait ses petits meubles, pour lesquels il a tant d'égards, qu'il traite avec tant de ménagements, à la merci de toutes les commères de sa maison, à l'aspect de ces lumignons errant çà et là de tous côtés, dans tous les coins, illuminant les chastes visages des vierges de la confrérie; ses beaux albums, ses recueils de vignettes, si précieux, dans les mains de ces matrones humectant le pouce de la main droite à chaque feuille qu'elles passent en revue, écorchant les textes et brisant les marges à faire tomber l'éditeur Curmer en syncope.

Et ses jolies statuettes transformées en patères et recevant les bonnets de ces dames! et ses belles faïences, qui coûtèrent tant de veilles à *Bernard Palissy*, donnant pour la première fois l'hospitalité à la crêpe, au beignet, au marron *boulu!*...

Qu'il faudrait de vertu à celui qui, rencontrant chez lui semblable compagnie, se renfermerait dans les bornes de la bienséance et de la modération! il agirait ainsi, que sa conduite trouverait encore de nombreux détracteurs. « Qu'avait-il tant de besoin, ce grand marabout-là, dira le lendemain, en allant au lait, mademoiselle Pétola, qui n'a point été élevée sur les genoux de madame de Genlis; qu'avait-il tant de besoin, madame Gabiaud, de nous tomber ainsi sur les épaules, que j'en ai zévuse ma digestion toute troublée, que j'en ai passé eune nuit quasiment toute blanche? Il ne sait jamais que vous faire des transes pareilles, c't'ostrogoth-là!

MADAME GABIAUD. — Avous-vu l'air pas contente qu'il avait, mamzelle Pétola? Nous a-t-il adressé un seul mot de politesse? Ah! ben oui, il avait ben le temps, ma foi! il avait ben trop peur de se compromettre; dame! c'est que le roi n'est p't'être point son cousin, à c'beau muscadin! »

Il est bien rare qu'une portière donne son approbation quand il prend envie à celui dont elle fait le ménage de renoncer au célibat; aussi ne garde-t-elle plus aucune mesure, va-t-elle à travers choux, lorsqu'elle croit avoir découvert ce qu'elle appelle le *pot aux roses*. C'est aussitôt une maîtresse abandonnée, qui se livre aux fureurs du plus sombre désespoir, une lionne, que sais-je, une poule, une levrette, à laquelle on vient d'enlever ses petits. Ni les représentations des voisines, ni les devoirs que lui impose sa double qualité de femme et d'épouse, rien ne la peut calmer: comme la justice, il faut que la douleur ait son cours. Elle ne peut se faire à cette idée, qu'une autre pourra impunément disposer de tout dans l'appartement. Elle énumère alors tous les services qu'elle n'a pas rendus à celui qui la délaisse; c'est un fils qu'elle idolâtrait, qui vient de renier sa mère. Elle ne se rappelle plus, l'indigne, ces petits abus de confiance, ces petits emprunts quotidiens qu'elle faisait aux provisions que la famille envoyait à son fils bien-aimé, à la garde-robe que papa Desjardins avait grand soin de dénaturer au plus vite, dût la réputation d'Humann en être ébranlée, en admettant toutefois qu'elle pût jamais l'être.

Elle trimbalera ses griefs de porte en porte dans la maison, les boutiques, les magasins, dans tout le voisinage, et Dieu seul sait si le pauvre jeune homme ser ménagé! Ce sera un être atroce, épouvantable, perdu de dettes et de débauches; le mariage d'un tel être une horreur, une monstruosité, une première révolution, il ne se fera pas, et le propriétaire, qui est la probité même, se gardera bien d'y prêter les mains: sa leçon est faite en conséquence si l'on vient jamais aux informations. Ne voyons-nous pas, tous les jours, des mariages à la veille de se conclure ne pas avoir lieu par des causes que tout le monde ignore, par le seul fait d'un mot, d'un rien, d'un propos en l'air, parti de la loge?

Les portières sont tenues au courant, par les servantes, des moindres détails de l'intérieur des ménages; aussi le meilleur conseil à donner à quiconque a le malheur de se faire servir est de ne rien négliger, d'employer tous les moyens à sa disposition pour que la bonne soit toujours au plus mal avec la portière. Exemple, vous dites à cette dernière :

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Comment, madame Desjardins, est-ce possible? Marguerite m'apprend que vous laissez mes journaux et mes lettres, un temps infini, sous le coussin de votre bergère?

MADAME DESJARDINS. — Faut qu'elle soye malade, vot' domestique; si elle l'est pas, elle n'en vaut guère mieux; sans ça, elle en a menti comme une arracheuse de dents qu'elle est. V'là dix-neuf ans que je suis ici, jamais je n'ai entendu dire des choses pareilles: jamais, non jamais, comme il n'y a qu'un Dieu sur la terre pour nous éclairer.

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Je me plais à le croire; mais toujours est-il que je ne reçois pas exactement mes journaux; non-seulement vous les lisez, dit-elle, mais encore vous les faites courir dans toute la maison.

MADAME DESJARDINS. — Et à qui que j'les fais courir, sans vous commander?

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Vous sentez bien, madame Desjardins, que ce que je vous dis est de vous à moi; je serais désolé que Marguerite se doutât jamais de ce qui s'est passé.

MADAME DESJARDINS. — Soyez sans crainte, c'est pas ça que j'y dirai..

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Je sais trop ce que je me dois pour jamais être mêlé dans aucun propos.

MADAME DESJARDINS. — Soyez sans crainte. D'abord il est bon de vous dire aussi que vot' domestique est une rien du tout, qui n'avait pas, sauf vot' respect, un jupon à s' mettre au derrière quand elle est entrée chez vous, et Dieu merci, à l'heure qu'il est, voyez dans son ormoire si c'est qu'il y manque quet'chose; eune reine s'rait jalouse de ce qu'elle vous a. J'm'en moque pas mal encore, qu'elle dise c'qu'elle voura, je ne m'abaisse pas à répondre à plus bas que moi; d'ailleurs, comme on dit, on n'est jamais crotté que par la boue.

Puis à la bonne :

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Que vient donc de m'apprendre madame Desjardins, Marguerite, que vous jetez tout par les fenêtres, que vous répandez toutes vos eaux dans ses escaliers, que vous avez toute la nuit de la chandelle qui brûle dans votre chambre, et que vous avez toute la journée dans votre cuisine des personnes qui ne peuvent que vous faire du tort?

MARGUERITE. — D'abord, monsieur, madame Desjardins, il est bon de vous dire que c'est une vieille infection.

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Ménagez vos termes, je vous prie; madame Desjardins est une femme respectable.

MARGUERITE. — Une vieille infamie de dire des choses qui n'est pas. C'est la chose de vouloir mett' sa belle-sœur à ma place, qui lui fait dire ce qu'elle dit; c'est

aussi faux tout comme elle, la vieille fausse qu'elle est!

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Ce que je vous dis là, Marguerite, c'est dans votre intérêt.

MARGUERITE. — C'est bien aussi comme ça que je l'prends, et si je v'nais jamais à vous dire c'qu'elle dit aussi sus votre compte à vous, et sus madame, et sus tout l'monde de chez vous!...

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Je ne veux rien savoir.

MARGUERITE. — Que madame est une ci... que madame est une ça...

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — En voilà assez.

MARGUERITE. — C'est que, si on me pousse à parler, c'est que je n'suis pas gênée de parler aussi, voyez-vous.

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — J'en suis bien persuadé, mais c'est inutile.

MARGUERITE. — C'est pourtant pas juste, que vous l'avez écoutée, c'te vieille bique-là, que vous ne voulez pas m'écouter tout de même.

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Parce que je ne déteste rien tant au monde que les propos, et je vous serai obligé de ne pas lui dire de qui vous tenez tout cela.

MARGUERITE. — Parbleu! il n'y a pas de crainte à avoir de ce côté-là, soyez-en sûr. Une vieille horreur, qui dit qu'elle ne sait pas comment qu'vous pouvez entrer vot' chapeau sus vot' tête!

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — J'ai toujours méprisé tous les propos.

MARGUERITE. — Ça n'empêche pas que, si madame le savait, elle ne le prendrait pas comme vous.

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Je vous demande une chose, une seule: c'est de ne point me mettre dans tout cela.

MARGUERITE. — Je le veux bien, mais j'y dirai pas moins ce que j'ai à y dire.

Aussitôt commencent les hostilités, on s'évite, on se boude, on se fait de mauvais tours; puis, quand les parties semblent vouloir se rapprocher, vous les éloignez de plus belle.

Quand la portière a des demoiselles, elles sont exposées à plus d'un danger Par la raison qu'on a vu des rois épouser des bergères, de même on a vu maint fils de propriétaire épouser la fille du portier. Ce sont ordinairement de petites personnes pleines de vanité et très-ambitieuses Admises chez la plupart des locataires, elles puisent dans un monde plus relevé que celui dans lequel elles sont nées des idées de luxe et de grandeur qui leur préparent souvent de grands chagrins, et qui, plus tard, leur font regarder leurs parents comme bien peu de chose.

Dès leurs premiers ans, elles voyagent perpétuellement de la loge aux appartements et des appartements à la loge. On les fait monter pour exercer aux soins maternels la jeune mariée dont l'hymen fructifiera; on les fait monter pour les associer aux jeux des enfants d'une classe plus heureuse. Elles sont à même d'établir une incessante comparaison entre la soupente natale et le salon, entre le luxe et la misère, entre le travail et l'oisiveté. Bientôt l'atmosphère enfumée de la loge ne convient plus à la délicatesse, à la sensibilité de leur chétif individu L'aiguille et la couture sont dédaignées; on se destine au théâtre, où se promènent bien des princesses qui jadis ont tiré le cordon. Mais, si quelques filles de portière s'élèvent au-dessus de la sphere paternelle, un grand nombre descend au-dessous... c'est bien bas!

Une portière qui aimerait son art, qui l'exercerait avec amour et dignité, pourrait rendre d'immenses services à la société; mais à quoi bon? on ne lui en aurait aucune obligation, et l'habitude ferait dire d'elle ce qu'on dit des autres: *La race des portières est une vilaine engeance.*





LE JOUEUR D'ÉCHECS

PAR MÉRY



Le monde est la patrie du joueur d'échecs; c'est une profession ou un amusement cosmopolite. L'échiquier est un alphabet universel à la portée de toutes les nations.

Le bonze joue aux échecs dans la pagode de Jagrenat; l'esclave, porteur de palanquins, médite un *mat* contre un roi de caillou, sur un échiquier tracé dans le sable de la presqu'île du Gange, l'évêque d'Islande charme le semestre nocturne de son hiver polaire avec les combinaisons du *gambit* du roi, et le début du capitaine Évans: sous toutes les zones, les soixante-quatre cases du noble jeu consolent les ennuis du genre humain.

Dans le moyen âge, le joueur d'échecs courait le monde, comme un chevalier provocateur, jetant les défis aux empereurs, aux rois, aux princes de l'Eglise, et recueillant de l'or et des ovations. Le plus célèbre de ces guerriers pacifiques fut Boy, le Syracusain. Il combattit, le *pion* à la main, avec Charles-Quint, et le vainquit; il lutta, *pièce à pièce*, avec don Juan d'Autriche, et ce prince se prit d'une si belle passion pour le joueur et pour le jeu, qu'il fit construire, dans une salle de son palais, un immense échiquier, avec soixante-quatre cases de marbre noir et blanc, dont les pièces étaient vivantes, et se mouvaient à l'ordre de deux chefs. A la bataille de Lépante, Boy fit une partie d'échecs avec don Juan d'Autriche, et vainquit le vainqueur des Ottomans.

De nos jours, le jeu d'échecs n'a rien perdu de sa haute valeur; mais l'homme qui tient le sceptre de ce royaume d'ivoire n'a plus rien à démêler avec les souverains et les papes. A Paris, à Londres, à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, la gloire des plus forts se contente d'une admiration de famille, et souvent elle ne franchit pas l'enceinte d'un club. Deux grands noms seuls ont passé les mers, et l'Indien même les connait et les cite : hâtons-nous de dire que ces deux noms appartiennent à l'échiquier français, M. Deschapelles et M. de Labourdonnais; les cercles d'Allemagne et les clubs d'Angleterre ne leur opposent aucun rival.

Il a été donné à M. Deschapelles de rappeler, dans quelques circonstances de sa vie militaire, les exploits de Boy le Syracusain : après la bataille d'Iéna, il entra à Berlin avec une armée victorieuse, et se rendit au cercle des amateurs d'échecs, où il défia le plus fort, en lui proposant l'avantage du *pion et deux traits*. Ce fut un supplément à la bataille d'Iéna. Le cercle de Berlin fut battu en masse et en détail. M. Deschapelles finit par offrir la *tour*. La gravité méditative et l'organisation exacte et mathématique des Allemands furent vaincues par le calcul vif et spontané de l'amateur parisien.

Depuis une quinzaine d'années, M. Deschapelles, l'homme des hautes combinaisons par excellence, a abandonné le champ clos de l'échiquier. C'est aujourd'hui M. de Labourdonnais qui tient le sceptre, et qui règne et gouverne en roi absolu. M. de Labourdonnais est âgé de quarante cinq ans environ; tout, chez lui, annonce le maître du mat: le développement de son front est vraiment extraordinaire; ses yeux, dominés par de fortes protubérances, semblent toujours se fermer aux distractions extérieures, en se mettant en rapport continuel avec les méditations de l'esprit. Petit-fils de l'illustre gouverneur des Indes immortalisé dans *Paul et Virginie*, doué d'une intelligence supérieure et d'une persévérance d'application incroyable, il n'a jamais ambitionné que le titre de premier joueur d'échecs du monde; et son but a été atteint. L'Europe sait que M. de Labourdonnais demeure rue Ménars, n° 1, à Paris, dans le bel hôtel du Cercle des échecs, et que c'est là qu'il attend les défis, et qu'il donne des leçons. Chaque jour, les étrangers ar-

rivent de tous les points de la carte, les uns avec la noble présomption de combattre M. de Labourdonnais à armes égales; les autres, avec la soumission modeste des inférieurs qui demandent avantage; tous heureux de connaitre le maitre célèbre et de croiser le pion avec lui. M. de Labourdonnais ne refuse aucune proposition, aucun duel; il est prêt à tout et à tous. A midi, les batailles particulières commencent dans le vaste salon du club Ménars, chauffé à vingt degrés en hiver, et plein de fraicheur en été. Là figure l'état-major de M. de Labourdonnais, c'est-à-dire cette élite d'amateurs qui peut battre tous les joueurs anglais du club de Westminster, sans le secours et sans l'œil du maitre. Dès que M. de Labourdonnais s'asseoit pour faire la partie de quelque visiteur inconnu arrivé de Saint-Pétersbourg, de Vienne, de la Haye, de Londres, toute autre partie est interrompue; la foule se porte au quartier général; elle s'étage autour du chef, et tous les yeux sont cloués sur le doigt infaillible qui pousse en avant la *pièce* ou le *pion* victorieux. Il est inépuisable l'intérêt qui s'attache à ces amusantes scènes, et, quoique les profanes ne comprennent pas trop ce genre d'émotion, il suffit de dire que les plus grands hommes en ont fait leur passion favorite pour justifier cet intérêt auprès de ceux qui ne sont pas organisés pour le comprendre.

Plus heureux que Napoléon, M. de Labourdonnais a fait sa descente en Angleterre, et il a triomphé d'Albion, qui, pour lui, n'a pas été perfide, car l'échiquier anglais n'a point de case pour la mauvaise foi. A cette époque, on parlait beaucoup en France de M. Macdonnell, qui, disait-on, avait un jeu supérieur au jeu de M. de Labourdonnais. Tous les nababs arrivés de Pondichéry et de Calcutta, tous les envoyés de sir William Bentinck, gouverneur des Indes, tous les explorateurs de la presqu'île du Gange, tous les Anglais enfin de l'*Est* et de l'*West-India*, tous attestaient que sir Macdonnell d'Édimbourg était plus fort que le brame Flé-hi, natif de Jagrenat, et que, par conséquent, il battrait aisément M. Deschapelles ou M. de Labourdonnais, ces Français frivoles et légers comme des Français, traduits en Anglais dans les vaudevilles d'*Adelphi-theatre*. Un jour, M. de Labourdonnais passa la Manche, incognito, et descendit à Londres. Dès qu'on apprit à *Westminster-Club* que le célèbre joueur de Paris était arrivé à Joneys'-Hotel, *Leicester-Square*, une invitation poliment formulée lui fut envoyée, et la bataille ne tarda pas à s'engager entre les deux ennemis amis. Cette fois, M. de Labourdonnais trouva un adversaire digne de lui; les Anglais n'avaient pas trop présumé de la force de leur champion. Ce fut une lutte vive, acharnée, intelligente, comme Londres n'en verra plus. La victoire pourtant devait rester à la France; elle fut claire pour tous les yeux, et triomphalement établie par une série incontestable de coups décisifs. Il faut le dire à l'honneur de l'Angleterre, les clubistes de Westminster se comportèrent dignement à la suite de cette mémorable bataille : ils donnèrent à M. de Labourdonnais un dîner splendide à *Blab-hall*, sur la rive gauche de la Tamise, vis-à-vis Greenwich; les toasts furent portés avec des vins de France, le champagne et le claret.

La mort de Macdonnell laisse depuis quelques années l'échiquier britannique dans un degré fort remarquable d'infériorité. La dernière partie, engagée par correspondance avec le club de Londres, a duré deux ans, et a été signalée, du côté de l'Angleterre, par des erreurs déplorables. En 1838, un article inséré dans le *Palamède*, et relevé à Londres par le *Bell's-life*, blessa les susceptibilités d'un pays qui compte le chancelier de l'échiquier parmi ses hauts dignitaires. Cet article rappelait le supplément à la bataille d'Iéna, que M. Deschapelles donna au club de Berlin, et dont nous parlions plus haut. Au bruit de la levée de boucliers qui partait de Westminster, M. Deschapelles sortit de sa retraite, et jeta le gant à l'Angleterre. Alors les protocoles commencèrent, en attendant les hostilités. Des députés du club britannique arrivèrent au club Ménars, à Paris, et furent reçus avec une urbanité toute chevaleresque; il fut convenu que les notes diplomatiques seraient échangées à l'issue d'un grand dîner chez Grignon. Toutes les notabilités du jeu furent convoquées chez le restaurateur du passage Vivienne : là se réunirent des artistes, des banquiers, des pairs, des députés, des gens de lettres, des magistrats, des généraux, des industriels, des médecins, des avocats, des rentiers, tout le personnel du club Ménars, enfin, sous la présidence de M. de Jouy. Le diner fut très-amical; les Anglais burent à la France, les Français à l'Angleterre; au dessert, les physionomies se rembrunirent, et le cartel fut mis sur la nappe, pour dernier mets. On discuta jusqu'à deux heures du matin pour jeter les bases d'un traité de guerre convenable entre les deux nations. L'habileté du cabinet de Saint-James perça notoirement dans ces débats : à l'aurore, la question n'avait pas fait un pas. Il fut impossible de s'accorder; on ne conclut rien. M. Deschapelles, qui se préparait à faire aussi sa descente en Angleterre, rentra sous sa tente, et il ne resta de tout ce bruit que le souvenir d'un excellent dîner chez Grignon.

Les soirées du club Ménars ont été fort animées en ces derniers temps, et elles ont eu, au dehors, un retentissement prodigieux, à cause des merveilleuses parties qu'a jouées M. de Labourdonnais, le dos tourné à l'échiquier. Philidor, ce célèbre musicien et joueur d'échecs, avait le premier mis en vogue ces incroyables tours de force, et personne après lui n'avait songé à les renouveler. M. de Labourdonnais avait toujours été vivement préoccupé de cette tradition, et ce laurier de Philidor l'empêchait quelquefois de dormir. Un jour, il essaya une de ces parties de combinaisons intuitives, et il réussit complétement; le lendemain, il en joua deux, et ne fut pas moins heureux. Le bruit de ces parties courut la ville, et il émut vivement le monde de l'échiquier. On ouvrit alors les portes du club Ménars aux amateurs et aux curieux, et ce qui n'avait eu jusqu'alors qu'un nombre fort restreint de témoins adeptes éclata au grand jour d'une publicité solennelle. Ces deux parties se jouaient au club, dans la grande salle du billard. M. de Labourdonnais s'asseyait dans un angle, le dos tourné aux deux échiquiers, le front sur le mur, le visage dans ses mains. Un amateur indiquait à haute voix le mouvement stratégique de la *pièce* ou du *pion* avancés. Aussitôt M. de Labourdonnais ripostait comme s'il avait eu l'échiquier sous les yeux. A mesure que les parties allaient à leur fin et que la fosse se jonchait de pièces tombées, le croisement de ces milliers de combinaisons opéré par les coups antérieurs, les coups présents et futurs, et embrouillé à l'infini dans la mémoire du joueur aveugle, devenait si effrayant à l'imagination des spectateurs, qu'une solution heureuse semblait bien difficile et une double victoire impossible. Qu'on ajoute ensuite aux inextricables difficultés inhérentes au jeu l'assaut continuel des distractions qui arrivaient de toutes les salles, le murmure des voix étouffées, le grincement des portes, l'agitation des pieds, les exclamations involontaires de surprise, les gammes prolongées des rhumes d'hiver, les salutations éclatantes et joyeuses des gens qui entraient sans se douter de rien, tous ces incidents enfin dont un seul peut dérouter l'attention et couper dans la mémoire



le fil des combinaisons, et l'on se fera à peine une idée de ce miracle de l'esprit. L'analyse physiologique de ce travail intérieur est révoltante. On constate le fait; on ne l'explique pas.

Le joueur d'échecs qui s'est voué à son art avec passion mène une vie pleine d'émotions et de charme : c'est un général qui livre cinq ou six batailles par jour, et ne fait du mal à personne; il a toute l'exaltation du triomphe, toute la philosophie de la défaite, toute la volupté de la vengeance, comme dans la vie militaire, seulement il ne verse point de sang humain. Le joueur d'échecs a adopté les formules des professions héroïques; il dit : « Hier, j'ai battu le général Haxo, » et il sourit avec ovation; ou bien : « Ce matin, le général Duchaffaut m'a battu, » et il baisse les yeux modestement. Il est ordinaire au club d'entendre des phrases comme celles-ci : « Vous aviez une mauvaise position. — Votre attaque a été faible sur la droite. — Vous avez engagé bien imprudemment vos cavaliers. — Le général a bien manœuvré pour sauver sa tour, etc., etc. » On croit toujours être au bivac le soir d'une bataille. Et ce qu'il y a de mieux au fond de cette passion innocente, c'est que le dégoût et la satiété n'arrivent point; c'est que les illusions enivrantes de la veille recommencent le lendemain; c'est que, pour le joueur d'échecs, tout est vanité, hormis le *mat.* A la suite de ces batailles, il n'y a jamais de Cincinnatus désenchanté qui court à sa charrue; jamais de Charles-Quint philosophe s'acheminant vers l'ermitage de Saint-Just, par dédain de la gloire et des hommes : vainqueur, on reste sur le champ de bataille; vaincu, on ressuscite ses morts, et on recommence le combat; un peuple de spectateurs vous complimente, ou vous console, selon la chance; six fois par jour, on passe sous des arcs triomphaux ou sous les Fourches Caudines; et l'heure qui sonne à la pendule du champ clos vous retrouve toujours là, sur le même terrain, aujourd'hui contre des Anglais, demain contre des Russes, après-demain contre la sainte alliance, ou en pleine guerre civile contre des Français, contre un parent, contre le meilleur ami. Gloire, émotion, intérêt, chagrin, joie de tous les moments et de tous les jours! la vieillesse même ne vous arrache pas aux molles fatigues de ces campagnes. Il n'y a point d'hôtel des Invalides pour le héros de l'échiquier. Voyez au club Ménars ce noble et frais chevalier de Barneville! c'est le contemporain de Philidor et de J.-J. Rousseau; il a joué avec Émile et Saint-Preux au café Procope; il a reçu la *pièce* du grand Philidor. Louis XV régnant, il commençait sa partie par le *coup du berger classique*, à deux heures après midi, avec quelque encyclopédiste du faubourg Saint-Germain.

Aujourd'hui, à la même heure, il débute par le *gambit* du capitaine Évans, avec M. de Jouy, avec M. de Lacretelle, avec M. Jay; et cette figure de vieillard si fraîche, si calme, si bonne, a gardé les mêmes expressions de joie après une victoire, le même rayonnement de bonheur qui éclataient devant J.-J. Rousseau ou d'Alembert. Quel magnifique et vivant plaidoyer en faveur des échecs! et aussi quelle hygiène puissante oubliée par la médecine! Cette bienfaisante activité de l'esprit, mise en jeu aux mêmes heures, et appliquée au même but, régularise admirablement toutes les fonctions du corps, et donne aux organes une routine d'existence facile que rien ne peut interrompre. Un joueur d'échecs n'a pas le temps d'être malade, ni de mourir aujourd'hui, parce qu'il faut qu'il fasse sa partie demain.



A l'époque où les rois n'avaient autre chose à faire que de régner, l'échiquier était en haute vénération dans les cours; aujourd'hui le peuple, en affectant quelques-uns des pouvoirs de la royauté, a compris le jeu des échecs dans les conquêtes qu'il a faites sur les trônes. Aussi le noble jeu, devenu populaire d'aristocrate qu'il était, a fait des progrès immenses. Les Anglais, qui publient sur tout des volumes, qu'on lit peu en Angleterre et beaucoup ailleurs, ont imprimé quelques centaines d'ouvrages sur les échecs, et ils ont rendu service à l'art. Autrefois, Lolli et le Calabrais faisaient autorité dans le jeu: ces auteurs, nés trop tôt, malheureusement, comme tous les écrivains qui n'ont pas le bonheur de vivre avec nous, ont perdu à peu près tout leur crédit, et conservent encore dans une bibliothèque une place honorable quand ils sont proprement reliés. On a inventé depuis une foule de débuts de partie qui remontent, de fond en comble, l'économie classique de l'ancien jeu: chaque pièce a son *gambit* qui porte son nom; de sorte que Palamède, Tamerlan, Alexandre de Macédoine, Parménion, Sésostris, Confucius, Mahomet, Sélim II, Lusignan, Charlemagne, Renaud de Montauban, Lancelot, François Ier, Charles-Quint, tous ces grands hommes qui avaient de si hautes prétentions à la science de l'échiquier, tomberaient morts de surprise aujourd'hui s'ils ressuscitaient seulement devant le *gambit* du capitaine Évans. Il est vraiment bien singulier que Palamède, qui a joué aux échecs dix ans consécutifs devant les murailles de Troie, avec Agamemnon, Achille, Diomède, les deux Ajax, tous jeunes gens pleins de verve et d'imagination, n'ait pas deviné le moindre *gambit*. Ce fut Pâris, berger sur le mont Ida, qui inventa le *coup du berger;* et Sinon, qui donna l'échec du cheval de bois au roi Priam, n'a pu créer le *gambit* du cavalier. Pourtant, quelles occasions ils avaient tous alors pour mettre le noble jeu en progrès! Achille ne bougeait pas de sa tente, et jouait aux échecs avec Patrocle nuit et jour. Agamemnon, qui se battait peu, jouait avec le vieux Nestor. Ménélas, le front courbé et appesanti par ses infortunes conjugales, jouait avec Ulysse, l'inventeur. Sur mille vaisseaux à l'ancre à l'embouchure du Simoïs, il y avait deux mille capitaines grecs qui cultivaient l'échiquier. On se battait une fois par trimestre, on se gardait bien de prendre Troie, et, le lendemain, les parties recommençaient sur les hautes poupes, *celsis puppibus*, ou sur le sable de la mer. C'était un immense club d'échecs qui avait pour limites le Scamandre, les portes Scées, le cap Sigée et Ténédos. On conçoit que les nombreux chefs et rois qui bloquaient Ilium, et qui périssaient d'ennui, aient appelé à leur secours un jeu inventé, ou du moins perfectionné par leur camarade Palamède, et que, maîtrisés par l'inépuisable attrait des combinaisons, ils aient laissé couler les heures brûlantes du jour à l'ombre sous un sapin de l'Ida, sous une tente, dans un entre-pont, et devant un échiquier. La longueur de ce siége, qui déconcertait Voltaire et le Vénitien Pococurante, s'explique ainsi naturellement. Avec la donnée que nous hasardons ici, on conçoit très-bien cette longue retraite de sept ou huit ans qu'Achille s'imposa sous sa tente, et qui, sans la puissante diversion des échecs, eût été impossible avec un caractère de jeune héros fort enclin aux vives locomotions de la guerre. Supprimez la tradition homérique des échecs, et vous ne vous rendrez pas compte de la conduite du fils de Thétis, anachorète sous un morceau de toile de six pieds carrés. Pareil raisonnement s'applique aux lenteurs jusqu'alors énigmatiques du siége. Tous ces rois joueurs et passionnés oubliaient Ilium et les désagréments de Ménélas: il fallait que l'infortuné mari d'Hélène leur peignît souvent et avec vivacité tout le tort qui résultait contre lui de ce long siége qui laissait vieillir sa femme enlevée, pour arracher les rois fainéants de l'armée aux douceurs de l'*échec et mat*. Ménélas voyait, au bout de dix ans, Ilium en ruines et sa femme aussi. Le noble jeu avait donc fait le mal, et il le guérit; ce fut donc l'échiquier qui fut la véritable lance d'Achille. Vous allez voir. Conseillé par Ménélas, le constructeur Épeus, *fabricator Epeus*, tailla une pièce d'échecs, grande comme une montagne, *instar montis;* Sinon la fit manœuvrer par des détours obliques, comme un cheval du jeu, et il *mata* le roi Priam: *mactat ad aras*, selon l'expression virgilienne. Il est fâcheux que l'*Iliade* et l'*Énéide* n'aient pas consacré cinquante vers à cette explication tardive: elle satisfera, je l'espère, les savants et les commentateurs.

Les rois de l'Orient ont, de temps immémorial, l'habitude de passer leur vie nonchalante entre les échecs et le sérail. L'histoire cite un assez grand nombre de sultanes et d'obscures odalisques qui jouaient aussi bien que J.-J. Rousseau, lequel n'était pas très-fort, il est vrai, quoi qu'il en dise, l'orgueilleux! Aux époques heureuses où la Russie et l'Angleterre laissaient vivre en paix les monarques de l'Asie, où la question d'Orient n'existait pas, ces brillants monarques, fils du soleil, et amis de l'ombre, méditaient à fond la science de l'échiquier, et engageaient avec leurs voisins de paisibles guerres, dont l'enjeu était une belle esclave ou un bel éléphant. On lit, dans un poëme inconnu, ces vers:

> Le grand roi Kosroës perdit sur une case
> La rose d'Ispahan, la perle du Caucase,
> La belle Dilara, sérénité du cœur,
> Qu'un MAT livra soumise au pouvoir du vainqueur.

Nos roués de la régence, qui jouaient leurs maîtresses au lansquenet, n'étaient que les plagiaires des mœurs antiques de l'Orient. On raconte qu'un des petits-fils de Ma-

homet, le vieux Orchan, chef de la race ottomane, en 1359, faillit perdre aux échecs sa favorite Zaloué, *rayon du ciel*, en jouant avec son vizir. Au moment où le doigt sacré du fils de Mahomet allait pousser une *pièce* sur une case fatale et subir un *mat* foudroyant, Zaloué, qui suivait la marche de la partie derrière un rideau, poussa un cri sourd de désespoir qui arrêta le doit mal inspiré. Orchan évita le *mat*, et garda sa favorite. On rencontre aussi souvent dans l'histoire plusieurs femmes mêlées aux anecdotes de l'échiquier. De l'Orient à Venise il n'y a qu'un pas. Le sénateur Flamine Barberigo, riche Vénitien, jouait avec la belle *Erminia*, sa pupille adorée, et ne lui donnait jamais d'autre distraction, car il était horriblement jaloux. Le palais Barberigo était la prison d'Erminia. A cette époque, Boy le Syracusain, qui courait le monde, battant les papes et les rois, arriva à Venise. La renommée du Syracusain était chère à Venise, comme partout. L'illustre joueur fut appelé au palais Grimani, au palais Manfrini, au palais Pizani-Moreta, où les nobles seigneurs de la république s'étaient si souvent entretenus de l'illustre maître de don Juan d'Autriche et de Charles-Quint, de ce grand Boy, auquel le pape Paul III avait offert le chapeau de cardinal, après avoir été glorieusement maté en plein Vatican. Le sénateur Barberigo, le plus fort amateur de Venise, ouvrit aussi son palais au Labourdonnais de Syracuse. Boy ne fit défaut à aucun, mais il se complut surtout dans la résidence de Barberigo, à cause de la pupille Erminia. C'était une demoiselle de haute intelligence, qui ne s'était jamais promenée que sur les soixante-quatre cases de l'échiquier, et qui rêvait un avenir meilleur : elle prit d'excellentes leçons de Boy, et, à la dernière, elle disparut avec Boy le Syracusain. La maison Barberigo ne s'est pas relevée de cet échec.

Arrivons maintenant à la partie morale du jeu : il serait à désirer que la science de l'échiquier fût cultivée dans les colléges, où nous apprenons tant de choses fastidieuses qui ennuient l'enfant et ne servent pas à l'homme. Il y a au fond du jeu d'échecs une philosophie pratique merveilleuse. Notre vie est un duel perpétuel entre nous et le sort. Le globe est un échiquier sur lequel nous poussons nos pièces, souvent au hasard, contre un destin plus intelligent que nous, qui nous *mate* à chaque pas. De là tant de fautes, tant de gauches combinaisons, tant de coups faux! Celui qui, de bonne heure, a façonné son esprit aux calculs matériels de l'échiquier, a contracté à son insu des habitudes de prudence qui dépasseront l'horizon des cases. A force de se tenir en garde contre des piéges innocents tendus par des simulacres de bois, on continue dans le monde cette tactique de bon sens et de perspicacité défensive. La vie devient alors une grande partie d'échecs, où l'on ne voit, à tous les lointains, que des fous qui méditent des pointes contre votre sécurité. Tout homme qui vous aborde est une *pièce* ou un *pion;* alors, on le sonde, on le devine, et on manœuvre en conséquence. Il ne faut point craindre, toutefois, que cette tension continuelle d'esprit ne dégénère en manie, et ne préoccupe les facultés au point d'altérer la sérénité de l'âme. Les joueurs d'échecs sont des gens fort aimables et fort gais; M. de Labourdonnais, homme d'esprit charmant, fait sa partie en semant autour de lui les bons mots et les joyeuses saillies, ce qui ne le détourne jamais d'un coup de mat. Ainsi, grâce à l'habitude, l'homme se fait une seconde nature de la combinaison perpétuelle : il ne sent même pas fonctionner en lui ce mécanisme d'intelligence qui ne s'arrête jamais; les ressorts mis en jeu par une première impulsion le servent à son insu et dans l'ordre de sa volonté. Combien de joueurs d'échecs se sont tirés dans le monde d'une mauvaise position par d'habiles calculs, sans se douter qu'ils dussent leur science de conduite au culte de la combinaison ! Puissent nos réflexions augmenter la congrégation déjà si nombreuse des fidèles de l'échiquier ! Il y aura moins d'ennuis dans les cercles, et moins de fautes dans l'univers.

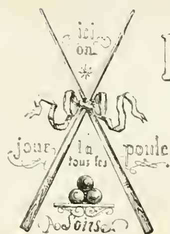




LE TYRAN D'ESTAMINET

PAR

CHARLES ROUGET



Il n'y a plus en France de tyran couronné, mais une moitié de la population est occupée à tyranniser l'autre. Quelle est à cette heure, je ne dis pas la nation, mais la famille qui ne soit, à des degrés différents, soumise au despotisme de l'un de ses membres? Et d'ailleurs que gagnerait le peuple aux révolutions, si chacun n'appliquait à son usage particulier la tyrannie précédemment monopolisée au profit d'un seul?

L'estaminet, on ne peut le nier, a remplacé dans nos mœurs le café, qui s'en va. Autrefois, avant la Révolution (celle des trois jours, bien entendu), le café en France avait une signification : il tenait du club, qu'il avait remplacé; c'était un lieu de réunion bien plus que de consommation, et de discussion bien plus encore que de réunion. Mais aujourd'hui l'on ne discute plus : l'indifférence a tué l'esprit de parti, le journalisme a tué l'opinion. Il y a quinze ans, les cafés étaient autant de *forums* ouverts à tous les tribuns de hasard qui venaient là commenter, analyser, discuter les actions et les hommes, les faits et gestes du gouvernement représentatif. La chambre élective passait en masse devant cette autre chambre à chaque instant renouvelée; les ministres eux-mêmes étaient traduits à la barre de cette assemblée éminemment démocratique; leurs discours, lus à haute voix, étaient réfutés point par point, phrase par phrase, mot par mot; la paix et la guerre, les traités de commerce et d'alliance, l'économie politique, les lois, la diplomatie, tout, en un mot, était passé au laminoir de la discussion; et bien des orateurs éminents, bien des écrivains de grand nom et de grand style, sont sortis de cette fournaise ardente, où se trituraient pêle-mêle toutes les idées généreuses et toutes les folles utopies qui se sont fait jour depuis cette époque. La tyrannie n'existait point dans ces tumultueuses assemblées; l'estaminet n'avait point encore conquis la place importante qu'il occupe aujourd'hui : le tyran d'estaminet est le fruit de la génération nouvelle, c'est l'indifférence en matière politique et l'inactivité de la pensée qui l'ont produit.

Quand vous apercevrez le soir sur votre passage, à la nuit close, une maison vivement éclairée par les lumières du dedans; quand, à travers les glaces dépolies de la devanture, vous verrez passer et repasser des ombres confuses, et que, par surcroît de précaution, vous aurez lu, se détachant en lettres noires sur la blancheur mate du cristal, ce mot *Estaminet*, entrez; et, dès que le nuage de fumée bleuâtre qui enveloppe tous les objets, et qui est en quelque sorte l'atmosphère de ce monde nouveau, sera devenu transparent à vos yeux, jetez un regard autour de vous, vous serez dans le temple, la divinité ne tardera pas à paraître.

Du milieu de ces hommes groupés d'une façon qui n'a rien de pittoresque, joueurs de dominos soumis à la chance inconstante du double-six, ou joueurs de billard dont l'œil suit la bille qui roule avec plus d'anxiété qu'il n'a jamais suivi la roue du destin qui les emporte; du sein de cette foule noire et tourmentée comme un



cratère fumant, s'échappe parfois un éclat de voix, une fusée de mots éblouissants et sonores, un éclair de joie, que sais-je? un blasphème, peut-être, qui vous révèle tout à coup la présence d'un homme supérieur, à coup sûr, par sa volonté, par son intelligence ou par ses vices; d'un maître enfin.

Jeune ou vieux, riche ou pauvre, riche et pauvre le plus souvent, vous le reconnaîtrez entre mille, soit qu'il passe près de vous fredonnant un refrain bachique, soit qu'il pérore au milieu d'un cercle bruyant et animé, orateur d'occasion sur l'orageuse question du *carambolage* et du *doublé*, soit enfin qu'il se présente à vos regards éblouis dans toute la majestueuse simplicité de son costume des grands jours, l'habit bas et les parements de la chemise relevés au-dessus du poignet : ne craignez pas de vous tromper, c'est lui, c'est bien lui, le général, le prince, le roi, l'empereur du billard.

Voyez : quel autre peut avoir cette aisance parfaite, cette grâce robuste, cet aplomb merveilleux, cette crânerie d'attitude et de mouvements, ce laisser-aller à la fois nonchalant et superbe, cet entrain jovial dans la parole, cette vivacité dans le regard, cette précision dans le geste? Qui serait-ce donc, si ce n'était lui? lui le maître, lui le dieu, lui le tyran!

Mais d'où lui vient ce titre, qu'il porte avec plus de fierté que César et Charlemagne n'ont jamais porté leur couronne? d'où lui vient ce pouvoir que nul ne lui conteste? d'où vient-il lui-même? qui est-il? où va-t-il? Qui donc lui a donné ce royaume de vingt pieds carrés qu'il gouverne avec une queue à procédé, véritable sceptre de fer sous lequel se courbent les volontés les plus rebelles? Pourquoi, et par quoi règne-t-il? Est-il roi par le droit divin, par l'usurpation ou par la conquête? Problèmes que tout cela! et pourtant ce n'est point un être de raison, il existe; nous l'avons vu, nous lui avons parlé : il n'est pas un estaminet dans Paris et dans la province, pas une taverne de carrefour, pas de tabagie si ténébreuse et de bouge si enfumé, qu'il n'y pénètre avec la tête haute, la lèvre souriante et le regard joyeux.

Sans souci, sans argent, sans famille, vivant au jour le jour, sans s'inquiéter du lendemain, escomptant l'avenir au profit du présent, travaillant à ses heures, c'est-à-dire se reposant sans cesse, flânant beaucoup, observant davantage, consommant peu, de première force au bil-

lard, à l'impériale et au piquet, le tyran d'estaminet renferme en lui l'essence d'une vingtaine d'organisations beaucoup moins complètes que la sienne, qu'il reflète, qu'il résume, et qu'il finit bientôt par absorber entièrement.

A l'heure où s'ouvrent les estaminets d'ordinaire (observons en passant que l'estaminet est beaucoup moins matinal que le café); à l'heure où s'ouvrent les estaminets, disons-nous, le tyran est encore plongé dans le plus profond sommeil : car c'est une chose digne de remarque combien cet homme bouleverse toutes les idées reçues sur la tyrannie en général et sur la vie des tyrans en particulier. Pour ma part, je m'étais toujours figuré les tyrans escortés de gardes sans nombre, protégés par un système de serrures et de verrous d'une effroyable complication, dévorés de remords, bardés de cuirasses, et vivant au milieu de cet arsenal portatif qui, dans l'imagination des poëtes, ne les abandonne jamais. Eh bien! je le déclare ouvertement, tous les tyrans qu'il m'a été donné de rencontrer, les tyrans d'estaminet surtout, m'ont semblé parfaitement dénués de remords; et, comme c'est le remords qui fait le criminel, il s'ensuit qu'ils exercent leur tyrannie le plus innocemment du monde.

C'est donc vers midi que le tyran, s'arrachant aux molles voluptés de sa couche, le plus souvent fort dure, fait sa première apparition dans ses domaines.

Tout est rangé dans l'estaminet depuis longtemps. Quelques rares habitués lisent les journaux épars çà et là sur les tables; les garçons se livrent au charme de la conversation, d'un air assommé d'ennui; et la dame de comptoir, cette troisième personne de la trinité, qui forme, avec le garçon et le tyran, l'incarnation de l'estaminet, emploie toute son intelligence à faire tenir en équilibre, sur un petit plateau de métal plaqué, quatre morceaux de sucre à la fois surpris et confus de se trouver réunis. Aussitôt que le tyran fait entendre sur l'escalier son pas sonore et bien connu, tous les objets revêtent une nouvelle couleur, tous les visages s'animent d'une expression nouvelle, la lumière et la vie pénètrent dans le sanctuaire en même temps que ce nouveau personnage : les garçons l'accueillent d'un sourire amical; chacun a pour lui un regard, un mot, un geste, un rien qui le fait connaître et le proclame comme le seigneur et maître de céans. Il entre. Le rayonnement d'une joie calme et d'une conscience pure illumine son visage; le refrain le plus nouveau s'épanouit sur ses lèvres, et la fleur de la saison rit à sa boutonnière; une de ses mains est appuyée sur un jonc vigoureux, l'autre est perdue dans les profondeurs de son pantalon plissé; quand il marche, un gazouillement métallique annonce à l'observateur attentif que cet homme porte avec lui toute sa fortune. Le premier mot du tyran, son premier hommage, est pour l'objet de ses amours, beauté précieuse qui lui a valu bien des compliments flatteurs; rare merveille qu'il a rendue parfaite à force de soins et d'attentions, et sur laquelle il veille avec une tendresse toute paternelle : c'est sa pipe, le second est pour la dame de comptoir. Après avoir complimenté l'une sur la fraîcheur de son teint et l'éclat de ses yeux, il va lui-même détacher l'autre de la place privilégiée qu'il a su lui conquérir; et, quand il l'a délicatement tirée de son étui par un mouvement rempli de coquetterie, il la place entre ses lèvres; un sifflement imperceptible et un insaisissable frémissement des plis de la bouche, auxquels se joint ordinairement un regard langoureux lancé au plafond, sont les signes certains du plaisir qu'il éprouve : c'est, pour ainsi dire, l'accolade affectueuse qui suit une longue absence, c'est le baiser de l'amant à sa maîtresse bien-aimée, c'est aussi l'un des plus indispensables préliminaires de la *fumerie*. Ces devoirs de politesse une fois remplis, le tyran procède à la toilette de sa pipe, qu'il tient ordinairement fixée entre le pouce et le médium. Il introduit à deux ou trois reprises la première phalange de l'index dans la cheminée; et tournant alors la paume de la main vers le sol, il plonge sa pipe ainsi renversée dans les ténèbres de sa blague à tabac, dont elle ne doit sortir que pour se couronner d'une brillante auréole de fumée.

Quelque longue et minutieuse que puisse paraître cette opération, le véritable fumeur, le *tyran d'estaminet*, la renouvelle aussi souvent que la capacité de sa pipe le demande. Mais aussi comme il est bien payé de ses peines! quelles jouissances n'éprouve-t-il pas lorsqu'il la tient dans cet alvéole qu'elle s'est creusé entre ses dents! Assis tout près de la dame de comptoir, les heures s'écoulent pour lui doucement, entre l'amour et le tabac; les madrigaux voltigent sur sa bouche entre deux flocons de fumée; et, prise ainsi entre l'encens de la louange et le parfum de la pipe culottée, la dame de comptoir a besoin de toute la solidité de ses principes et de son tempérament pour ne pas perdre la tête.

Lorsqu'il a parcouru d'un regard indifférent les journaux, que chacun s'empresse de lui céder, le tyran absorbe mélancoliquement le petit verre d'eau-de-vie qu'on ne manque jamais de lui servir avant qu'il se livre à l'exercice salutaire du billard; car le jeu de billard est sa vie, après avoir passé la première moitié de sa jeunesse dans l'étude de ses secrets, pratiqué sous les maîtres les plus habiles et appris à ses dépens l'art difficile au culte duquel il s'est voué. Victime du *même* et martyr du *doublé*, il a compris bientôt qu'une seule chance lui restait de sauver sa barque en péril; et, pilote expérimenté, saisissant la *cadette* en guise d'aviron, l'œil fixé sur le *règlement* comme sur un phare radieux, il a courageusement tenu tête à l'orage. Aujourd'hui que le ciel est serein et la mer calme, il vogue à travers les récifs et les écueils sans nombre, évitant avec soin les *pertes* et les *manques de touche*, et se riant à la fois des destins et des *effets contraires*.

On l'a dit : *Il faut que le prêtre vive de l'autel*. Le tyran d'estaminet a proclamé l'un des premiers cette loi immuable et malheureusement nécessaire : aussi ne doit-on pas lui savoir mauvais gré de faire servir le billard, qui est à la fois son autel et son trône, à la satisfaction de tous ses besoins, de tous ses désirs et de toutes ses fantaisies. Le billard est pour lui la corne d'abondance, chacune de ses *blouses* est un puits sans fond d'où découlent pour lui toutes sortes de douceurs infinies : le billard lui tient lieu de pignon sur rue et d'inscriptions de rentes au grand-livre, c'est toute sa providence. Il déjeune du *carambolage* et dîne du *coup de sept;* avec une *bille blanche* il prend son café le matin, une *bille rouge* fournit à son repas du soir. C'est ainsi que vous le voyez, le tyran, gagner successivement à ses différents partenaires les objets les plus hétérogènes :

Un roman de George Sand, dont il fera des *fidibus* pour allumer sa pipe après l'avoir lu, — une stalle d'Opéra, — une canne à pomme d'or, — une pipe d'écume montée en argent, — et surtout, chose essentielle, une *queue d'honneur!*

Cette queue est pour lui le plus glorieux des trophées : il l'oppose à ses adversaires, et la presse sur son cœur avec un égal transport : c'est le seul être qu'il aime ici-bas et qui le comprenne, un véritable bijou qui tient de la verge d'Aaron et de la baguette magique des fées.

Au moyen de cette queue, il s'exempte de monter la garde, et brave impunément le préjugé de la chemise blanche : il se rend inviolable et sacré. Cette queue, c'est son porte-respect et son sauf-conduit; elle remplace pour lui l'étoile de l'honneur, qu'il remplace lui-même assez volontiers par un œillet rouge à sa boutonnière, au temps où les œillets fleurissent; en un mot, cette queue compose, avec sa pipe, toute la famille du tyran. Ce sont ses deux filles adoptives, c'est ainsi qu'il les appelle; d'ailleurs il a pris soin de leur donner un nom, afin que nul ne pût élever un doute sur leur origine.

J'ai beaucoup connu autrefois un de ces artistes célèbres, tyran d'estaminet de naissance, qui avait hérité de son père du titre glorieux qu'il portait, et d'une queue d'honneur *sans procédé*, car le procédé est d'invention toute moderne : eh bien! cet homme, illustre entre tous, s'il n'avait eu la faiblesse de repousser les dominos et de mépriser l'impériale, avait de ses propres mains administré le sacrement du baptême à sa pipe. Blonde et dorée par le culot, comme si elle avait été taillée dans l'ambre le plus pur, elle se nommait Madeleine : une sorte de transpiration perlée qui filtrait incessamment en larmes brillantes à travers ses pores lui avait valu ce doux nom, et jamais la belle pécheresse repentie ne versa plus de pleurs amers que n'en répandit cette pipe si bien nommée.

Chose bizarre, mais réelle, pourtant, le tyran d'estaminet possède rarement un nom de famille qui lui soit propre. Il semble toujours qu'il appartienne à cette grande famille des abandonnés, inventée par saint Vincent de Paul, comme dit Arnal, et il se nomme le plus souvent Léon, Ernest ou Alfred... Sur le déclin de ses jours, lorsque son œil a perdu sa vivacité, ou, ce qui est plus commun, lorsqu'il ne trouve plus personne digne de lui tenir tête, lorsqu'il a gagné et dévoré plus de poules que ne le firent jamais tous les renards du bon la Fontaine, le tyran voit sa gloire décroître. Réduit à rester inactif, il utilise alors au profit des autres l'expérience qu'il a acquise. A temps perdu, il distribue des préceptes aux jeunes gens qui lui offrent en échange le partage du pain de gruau de la reconnaissance, et le pot de bière de l'admiration. Assis auprès du billard à sa place de prédilection, on peut le voir fumant avec philosophie l'une de ses nombreuses pipes, qu'il culotte pour son agrément particulier, et aussi pour en faire cadeau à ses vieux amis, à ses partenaires d'autrefois, qui l'ont forcé de quitter la lice, et dont il se résigne à accepter de temps à autre quelques légers services monnayés, faibles compensations de l'argent qu'ils ne veulent plus se laisser gagner aujourd'hui.

Mais un beau jour, on s'étonne de voir sa queue intrépide rester fixée aux rayons : on s'agite, on s'inquiète, on chuchote; deux ou trois semaines s'écoulent sans qu'on entende parler de lui; puis enfin un bruit sinistre circule parmi les joueurs désappointés : le tyran d'estaminet a été bloqué par la volonté d'en haut dans la grande *blouse* de l'éternité.

D'aucuns, des envieux, des méchants, prétendent que, parvenu à l'âge patriarcal de soixante-dix ans, il exhale le dernier souffle dans un état de virginité non moins complet que lorsqu'il triomphait d'une si brillante façon aux poules d'hiver. Cela est faux, et d'abord le tyran n'atteint presque jamais cet âge avancé. Arrivé à cette période de la vie où nous venons de le laisser, il se transforme, et, s'il a disparu ainsi tout à coup sans rien dire, c'est qu'il sent le besoin de chercher, loin des agitations de la gloire, une vie plus calme et plus paisible.

De deux choses l'une: ou il devient garçon de poule dans quelque estaminet retiré du quartier latin, et alors il ne veut pas que ses rivaux puissent jouir ouvertement de l'abjection dans laquelle il est tombé; ou bien il se marie : la cambrure de sa taille, ses succès au jeu, l'achalandage qu'il a donné à l'établissement, ont fixé le cœur de quelque limonadière veuve et sensible; et comme, après tout, il faut finir par payer ses dettes et *faire une fin*, le tyran solde toutes ses consommations de jeunesse en tirant à vue sur la caisse de l'hymen. Une fois marié à l'estaminet, sa fortune marche avec rapidité, et, au bout de quelques années, il vend son fonds, se retire du commerce, achète une maison entre cour et jardin dans une ville de quarante mille âmes, prend du ventre à l'exemple de madame son épouse, porte des anneaux d'or aux oreilles, des cols de chemise démesurés, et se cravate de blanc dans toutes les saisons. Il est, dès le premier jour, l'un des plus assidus habitués du café *Thémis*, où il cultive avec un égal succès le piquet voleur et le domino à quatre. Sa vie s'écoule ainsi paisiblement entre sa femme et sa goutte, deux maladies incurables qui le font beaucoup souffrir, et dont il ne cesse de se plaindre.

Telle est la vie du tyran d'estaminet, du type le plus vulgaire et le plus généralement connu sous ce nom; mais ce n'est là qu'une des faces de ce caractère, la moins originale et la moins curieuse peut-être. Nous venons de voir un homme du monde civilisé, *le tyran comme il faut*, si je puis m'exprimer ainsi. Passons maintenant aux différentes variétés de cette nombreuse famille.

En province, l'estaminet varie suivant les localités. Dans le midi de la France, il existe à l'état d'excentricité incomprise. A Montpellier, Nîmes, Avignon et Marseille, on fume dans la plupart des cafés, et le jeu de billard est peu répandu; aussi le tyran d'estaminet est-il un mythe parfaitement insaisissable. Dans l'Ouest, mais surtout dans l'Est et dans le Nord, on le retrouve à chaque pas : l'estaminet est inhérent à la vie, c'est une sorte de maison commune, comme la mairie, l'église et le théâtre.

Un des caractères de l'estaminet en province, c'est qu'il conserve presque toujours une couleur politique plus ou moins prononcée, qui se reflète jusque dans le titre qu'il porte. Dans certaines villes, l'enseigne est en quelque sorte la profession de foi de ceux qui le fréquentent.

L'*Estaminet de la Paix* est le rendez-vous habituel des clercs de notaires et d'avoués, des membres du barreau, des employés d'administration et des petits rentiers.

L'*Estaminet du Commerce* renferme derrière ses vitrages dépolis le haut négoce, la banque et le courtage.

L'*Estaminet des Quatre-Nations* est ouvert aux marins et aux voyageurs de toutes les parties du monde.

Le demi-espadon, le bancal et l'épée, l'épaulette d'argent, le pantalon garance et la corde à fourrage, règnent en maîtres souverains à l'*Estaminet de Mars*. Là *le tyran* est un sous-lieutenant de cavalerie, beaucoup plus fort sur le maniement du sabre que sur la théorie du jeu de billard : aussi, toutes les parties sont-elles emportées par lui à la pointe de l'épée.

L'*Estaminet d'Apollon* est un véritable cénacle, une académie au petit pied, où l'on consomme beaucoup plus de feuilletons que de bavaroises, et où les méditations politiques et poétiques de M. de Lamartine obtiennent un égal succès.

Pour en finir, nous mentionnerons seulement:

L'*Estaminet Polonais*, où l'on conspire par souscription contre toute espèce de tyrans en général, et en particulier contre l'autocrate Nicolas;

L'*Estaminet du roi Henri*, vendu à la branche aînée des Bourbons, où chaque coup de queue est un coup de pied donné à la Révolution de 1830;

L'*Estaminet de la Fronde*, où, à l'aide d'une allégorie ingénieuse, on peut railler sans crainte la royauté nouvelle en fumant le tabac de la régie dans une pipe qui s'efforce de ressembler à une poire.

Ces différentes classifications appartiennent exclusivement à la province. A Paris, rien de tout cela n'existe: l'estaminet ne s'empreint que par exception de la physionomie de ses habitués.

Dans le quartier des écoles, entre le pont Neuf et le Panthéon, aux environs de la rue Saint-Jacques et de la place Sorbonne, l'estaminet est la terre conquise des étudiants de première et de quinzième année indistinctement; pourtant le béret basque y domine. Là, tous les préjugés de costume sont battus en brèche, une mise décente n'est pas de rigueur, et Dieu seul sait le compte des inscriptions et des examens que la blouse du billard y engloutit chaque année.

Mais le plus intéressant de tous, sans contredit, celui qui mérite de fixer l'attention du moraliste et du philosophe, bien plus encore que du peintre de mœurs et du caricaturiste mordant, c'est l'estaminet clandestin, bouge infect qui se cache comme une lèpre hideuse au fond des plus sinistres carrefours de la Cité.

Minuit est sonné depuis longtemps, le vent et la pluie balayent au loin les rues désertes. Écoutez: à travers les contrevents mal joints de cette maison de lugubre apparence, n'entendez-vous pas des bruits confus? les éclats de voix, le tumulte des blasphèmes, des rires et des coups, n'arrivent-ils pas jusqu'à votre oreille? Vous frissonnez! C'est un coupe-gorge que cette maison! dites-vous. Eh! mon Dieu, non, c'est un estaminet. Entrons. Nous avons eu beaucoup de peine à pénétrer dans la première salle, où se tient un homme à moitié endormi, salle basse et enfumée, péristyle qui nous prépare merveilleusement à toute l'étrangeté des mystères qui s'accomplissent dans le temple. Enfin nous sommes admis. Deux quinquets gras et fumants éclairent cette pièce, autour de laquelle sont rangées des tables de bois, dont la couleur primitive a disparu sous le coude obstiné des joueurs. Un billard usé, râpé, ciré, occupe le milieu de l'appartement. Dans un coin, le plus reculé de la porte d'entrée, une dizaine d'hommes sont groupés autour d'une chandelle larmoyeuse, qui pleure des larmes de suif sur un tapis de serge verte. Ces hommes sont les habitués de l'estaminet, les tire-laine et les coupeurs de bourses du dix-neuvième siècle. Celui-là, que vous voyez assis sur un coin de la table, l'air fier, la lèvre insolente, et la pipe au chapeau, c'est un Lacenaire en disponibilité; il ne dit pas un mot, il songe au jeu, soyez-en sûr. Il a dans sa poche quelque écu rogné peut-être, mais certainement volé, venu Dieu sait comment! et destiné à partir aussi promptement qu'il est venu. Et puis, si vous alliez au fond de son gousset, si vous cherchiez bien dans les plis de la cravate qui se roule en corde sous son menton, vous trouveriez aussi, je suppose, des dés venus au monde pour la stupéfaction des novices, ou tout au moins un jeu de cartes biseautées caché dans la coiffe de son feutre insolent. Dans cette tourbe, dont il est le chef, et qui tremble sous son regard, vous reconnaîtrez toutes les empreintes du vice, toutes les effigies de la débauche. Celui-ci vient du bagne, celui-là est le commensal habituel d'une beauté peu farouche de la rue Pierre-Lescot; le troisième est un banquier de *biribi*, et ainsi des autres. Quelques-uns seulement représentent la loi; mais la loi honteuse, la loi qui se cache et qui a peur: car, si la loi était reconnue, on lui ferait un mauvais parti... on la tuerait.

Mais arrêtons-nous, notre mission touche à sa fin. Nous avons raconté toutes les transformations que subit le tyran d'estaminet, selon qu'il monte ou qu'il descend les degrés de l'échelle sociale.

N'y a-t-il pas de quoi trembler pour l'avenir, quand on songe que cet homme que nous venons de voir avait peut-être en lui l'étoffe d'un conquérant ou d'un artiste; qu'il a usé son énergie dans l'oisiveté de la taverne; qu'il pouvait choisir pour modèle Michel-Ange, César ou Luther, et qu'il a préféré Balochard?





LE FIGURANT

PAR

ÉTIENNE ARAGO





Drelin... drelin... drelin... drelin... Pour la troisième fois le garçon de théâtre a agité la cloche, dont les sons aigus ont stimulé le zèle des habilleuses et hâté le dernier coup de peigne du coiffeur. Le régisseur général savoure encore en famille, ou à l'estaminet voisin, la demi-tasse de moka et le petit verre de cognac; mais déjà le sous-régisseur jure, tempête, accuse la lenteur de tout le monde, menace d'amendes exorbitantes, et fait d'autant plus l'important, que son autorité est fort restreinte.

Déjà, au foyer, la mère d'actrice, comme prosternée aux pieds de sa fille, arrange les plis de sa robe; et la grande coquette maudit le jeune-premier, qui garde pour lui seul la glace tout entière; déjà sur le théâtre le sapeur-pompier gagne son coin, et l'ingénue regarde par la petite lunette de la toile si tous ses adorateurs occupent leurs stalles accoutumées; le souffleur va entrer dans son trou, les musiciens sont à l'orchestre et prennent leur *la*... Alors, seulement alors, arrivent en foule aux combles du théâtre, dans une longue loge modestement garnie de patères, de chaises, de petites armoires, et éclairée par la lumière douteuse de quelques rares quinquets, des individus tout haletants qui se dépouillent en un clin d'œil de leurs habits de ville, endossent la pourpre romaine ou le velours râpé de Louis XV, couvrent tant bien que mal leurs cheveux hérissés avec la calotte chinoise, ou la perruque à cadenettes des incroyables, et, sans désirer la glace absente, se colorent le visage avec un vermillon de troisième qualité, espèce de brique pilée d'un effet assez pittoresque. « L'ouverture est commencée! » crie le garçon de théâtre du bas de l'escalier; et soudain, tout en boutonnant leur veste d'or, ou en rajustant leur agaçante tunique, ces ponctuels desservants du temple roulent le long d'un escalier tortueux, et arrivent juste à la réplique pour entrer en scène et recueillir les témoignages de l'admiration générale qui ne leur fait jamais défaut.

Cette avalanche humaine, cette masse d'individus, est celle des figurants, type dramatique assez amusant à observer, assez curieux à connaître.

On désigne généralement dans le monde par le mot *figurant* tout être animé, ou à peu près, qui, n'étant pas acteur, *figure* à divers titres sur un théâtre quelconque. Pourtant le figurant n'est qu'une petite tribu de cette population quasi-bohémienne qui chante, danse, marche, saute, ou se bat, selon les scènes où on l'emploie, qui se tient toujours à distance respectueuse de la rampe, et pour laquelle semble être écrite, en traits de feu, au front des premières coulisses, l'inscription gravée sur les colonnes d'Hercule : *Tu n'iras pas plus loin.*

Choriste est le nom générique de cette fourmilière. Mais, sans vouloir tracer un tableau synoptique de cette famille intéressante, c'est sous l'appellation vulgaire de figurants que nous comprendrons :

Les CHORISTES, ou sujets du chant, commandés par un

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

chef d'attaque, et dont l'Opéra, le plus magnifique des suzerains, rémunère les services à raison de mille francs par voix;

Les FIGURANTS, ou sujets de la danse, obéissant à un *coryphée;*

Les ACCESSOIRES, chaînons intermédiaires qui unissent l'art au métier, et qui, souvent moins payés que les choristes, dont ils partagent tous les travaux, se rattrapent sur l'honneur de la lettre à porter en scène, ou du coup de pied à recevoir devant le public;

Les COMPARSES enfin, subdivisés à leur tour en *chefs de pelotons*, ou *chefs de masses*, pris dans les casernes de vétérans; et en *soldats* ou *peuple*, puisés assez généralement dans les loges des portiers.

Choristes, figurants et accessoires, ont un engagement signé et parafé; les comparses n'en ont pas; on les loue au jour le jour, en plus ou moins grand nombre, selon les besoins de la mise en scène.

A l'Opéra comme au Vaudeville, au Théâtre-Français, comme au Cirque-Olympique, ils sont payés soixante-quinze centimes par représentation, et cinquante centimes par répétition. Ce taux ne varie pas avec le cours de la Bourse; peut-être serait-il juste de lui faire suivre la taxe du pain.

La *figurante*, personnage infiniment plus délicat et plus distingué, offre des variétés semblables et des subdivisions non moins nombreuses. Seulement ce n'est pas dans les corps d'invalides qu'on recrute les *paraisseuses*, ou femmes qui paraissent, belles et grandes pour la plupart, servant de dames d'honneur aux princesses, pompeusement parées des robes de velours, ou de satin, dont les premiers sujets ne veulent plus; et les *marcheuses*, qui vont et viennent dans les masses du fond, véritables juives errantes, auxquelles Dieu, dans sa colère contre les filles d'Eve, a dit: « Marche! marche! » et qui s'acquittent de leur mission avec plus de force d'âme qu'Aasvhérus lui-même: car bien souvent, hélas! leur escarcelle est loin de renfermer les cinq billons traditionnels.

La figurante, chose étrange, n'est presque jamais la femme du figurant; ses goûts sont plus relevés, les passions de son cœur plus fashionables. Jamais, au grand jamais, on ne vit un figurant lancer un soupir téméraire sur la grande coquette, ou la soubrette de la troupe, tandis que bien des figurantes ont amené et retenu à leurs pieds des directeurs, des auteurs, voire même des comédiens. Cela vient, sans doute, de ce qu'on a souvent vu des rois épouser des bergères, et que la sagesse des nations ne dit pas qu'on ait vu des reines épouser des bergers.

Le figurant était la cheville ouvrière de l'art théâtral à son aurore. Le spectacle de l'imitation non parlée fut sans doute le premier qui assembla les hommes pour les divertir.

Le langage cadencé succéda au langage d'action sur les tréteaux consacrés au culte de Bacchus. La *choristie* resta quelque temps souveraine, car elle était suffisante pour faire comprendre des actions simples et des cérémonies religieuses terminées par de sanglants sacrifices.

Bientôt les fables se compliquèrent, et dès lors la pantomime, la danse et le chant, ne purent atteindre aux nécessités de l'art qui progressait.

Ce fut d'abord de la foule des spectateurs que sortait un personnage pour expliquer l'action représentée. Les figurants étaient encore rois absolus de la scène. Ils semblaient la défendre pied à pied contre les envahissements de la raison et du goût. Mais Thespis parut, et, grâce à lui, l'acteur de hasard fut remplacé par un véritable comédien, qui expliquait au peuple le chant, les danses, les gestes; et remplissait ainsi les lacunes laissées dans l'action par les repos forcés des choristes. Phrynicus vint ensuite qui employa deux acteurs à la fois sur le théâtre; Eschyle enfin porta à trois, même à quatre, le nombre des personnages dialoguant. Alors, comme cela devait être, l'accessoire devint le principal, et le chœur, relégué au deuxième plan de la scène, ne fut plus que la partie secondaire de la représentation dramatique. Le figurant moderne tire peut-être de là cette jalousie qu'il porte généralement au comédien: c'est une vieille haine de roi détrôné à usurpateur.

Le figurant se releva quelque temps à Rome, à l'époque de la corruption, quand les empereurs préférèrent les émotions du Cirque à celles des tragédies de Sénèque, et les plaisirs de la danse lascive et des chants obscènes aux tableaux gracieux et aux intrigues intelligentes de Plaute et de Térence.

Le poëte Jodelle donna un coup mortel au figurant français, qui était redevenu un important personnage dramatique à l'époque où les mystères, les moralités et les soties, étaient notre unique théâtre. Jodelle, qui avait traduit Sénèque et Sophocle, s'indigna de voir une dévotion mal entendue soutenir de sa pompe et de son influence des trivialités et des bouffonneries ordurières. Il composa sa *Cléopâtre*, et ce n'est ni parmi les marguilliers ni dans le sac du pénitent qu'il va choisir les représentants de ses personnages historiques. Ses amis les savants, tous membres de la pléiade immortelle, vont se faire acteurs pour la plus grande gloire de Jodelle et le triomphe de l'érudition.

Mystères, soties et moralités, sombres brouillards du mauvais goût, vapeurs impures de l'ignorance, se dissipent au premier rayon de l'un des astres de la pléiade.

Longtemps encore dans les provinces, chantres, enfants de chœur, confrères et pénitents, monteront sur les tréteaux; mais le théâtre parisien, régénéré par Jodelle, n'appellera plus à son aide les marguilliers.

« Que ferait-il, hélas! du nez d'un marguillier? »

La voix d'un chantre n'était pas tant à dédaigner; et, quand un cardinal importa l'opéra en France, les chantres d'église se firent choristes et mangèrent dès lors à deux râteliers.

L'opéra enfanta plus tard l'opéra-comique, lequel, à son tour, donna naissance au vaudeville; et chaque théâtre chantant recruta ses choristes parmi les chantres de paroisse.

L'Opéra, métropole dramatique, prend ses voix les plus sonores dans le chœur de la cathédrale; Saint-Roch et Saint-Eustache desservent l'Opéra-Comique, succursale de l'Académie royale de musique; Saint-Étienne-du Mont et Saint-Jacques-du-Haut-Pas alimentent le Vaudeville: c'est la petite Eglise.

Comme on le voit, les choristes sont le dernier lien qui rattache encore la comédie sacrée à la comédie profane. C'est par le choriste qu'un directeur de spectacle est quelquefois en rapports d'égards et de pensées avec le curé de sa paroisse; l'un et l'autre sont forcés de s'entr'aider pour la mise en scène de la cérémonie religieuse ou pour l'ordre et la marche du spectacle. Dans les théâtres chantants, par exemple, on se garde bien de faire répéter les chœurs les jours de grands offices: c'est un



hommage à rendre à leur piété; ils sacrifieraient Baal au vrai Dieu. Les athées prétendent que c'est parce que l'amende infligée par le curé est plus forte que celle du directeur; n'en croyez rien; c'est qu'ils aiment mieux entonner un *Kyrie* qu'un air à boire, et un *De Profundis* qu'un ensemble d'opéra-comique.

Un directeur de l'Opéra composa un jour de Noël un spectacle trop long pour la circonstance. L'heure de l'office divin allait sonner, et tous les chantres de Notre-Dame étaient encore habillés en diables plus ou moins hideux; comme de vrais démons, ils juraient contre le directeur, le régisseur et toutes les autorités de l'endroit. Se dépouiller des maillots rouges et verts qui les recouvraient, s'arracher les griffes, se débarbouiller, au moins en partie, se vêtir ensuite en simple bourgeois; tout cela n'était pas l'affaire d'un instant... l'amende sacrée était au bout... D'un autre côté, la nuit était noire; le froid glacial, les rues désertes, la porte de la sacristie ouverte et bien connue; l'aube et le surplis ne recouvriraient-ils pas tout aussi bien un maillot de coton qu'une culotte de drap? pourquoi perdre du temps à un changement de costume inutile?... A peine conçue, l'idée circule dans les rangs et y est accueillie à l'unanimité. Le chœur des banquettes terminé, la troupe infernale se dirige vers l'escalier, gagne la porte du théâtre, s'élance dans la rue, traverse Paris, jette l'épouvante dans une patrouille de la garde civique, qui suppose que l'enfer vomit des émeutiers, donne l'idée de la danse macabre à un poëte romantique, fait tomber à genoux une vieille gourmande qui allait dévotement faire réveillon, et, quelques minutes après, Satan, Astaroth et Belzebuth, plus tranquilles que n'est le diable dans un bénitier, chantaient incognito et sous un habit de lin la naissance du petit Jésus au pied de la sainte crèche.

Nul ne sut rien de cette équipée, ni le directeur ni le curé, et, si je la raconte aujourd'hui, c'est qu'il y a prescription pour les choristes trop coupables, et que les chantres ont reçu l'absolution de leurs confesseurs.

Le choriste, dont le chant en partie double creuse incessamment l'estomac, a besoin de faire deux bons repas.

« Le matin catholique et le soir idolâtre,
Il dîne de l'autel et soupe du théâtre. »

S'il fait des économies pour ses vieux jours, il les doit

à l'état de culottier, de cartonnier ou de tailleur en chambre, qu'il cumule à la sourdine avec ses deux professions avouées.

Dans les petits théâtres, le choriste, qui travaille sur une échelle plus modeste, est souvent réduit à la plus stricte économie, forcé qu'il est de se fournir de tout ce qui constitue une toilette de ville et de ce qui relève les agréments de sa personne.

Un choriste de vaudeville, interrogé par son régisseur sur ce qu'il n'avait du rouge qu'à sa joue droite, répondit naïvement que, dans la pièce qu'on donnait le soir, il ne montrait que cette joue-là au public : il était en effet choriste de gauche.

C'est à l'aide de pareils procédés économiques que le choriste trouve moyen, avec ses cinq cents francs par année, d'avoir un habit noir pour les rôles d'*invités*, et des gants de coton blanc quand il doit représenter un *gant-jaune*.

Le figurant-danseur aspire plus généralement, tant qu'il est jeune et vigoureux, à devenir premier sujet : son orgueil tient alors de celui du *Dieu de la danse*, qui ne voyait que deux hommes dignes de partager avec lui le nom de grand. C'est que l'habitude de la pirouette l'éblouit, et que l'entrechat l'élève naturellement au-dessus de son voisin le chanteur. Mais, quand l'âge condamne son jarret à la danse terre à terre, quand le temps a rouillé la girouette, il se résigne à l'emploi de prévôt dans la classe des grands maîtres de l'art chorégraphique, ou bien il ouvre lui-même une classe pour les deux sexes *et autres*, dans laquelle il démontre la cachucha, le pas styrien, la hongroise, et le cancan aux garçons bouchers et aux cuisinières. Depuis peu les coryphées de l'Opéra ont ajouté une nouvelle corde à leur arc : on vient d'en nommer deux experts, assermentés près les cours et tribunaux. Ce sont eux qui, à une audience de la police correctionnelle, ont fait passer en revue, sous les yeux des magistrats, toutes les danses permises et prohibées.

En vérité, je le dis, le figurant en général mérite plus de célébrité qu'il n'en a acquis. Race mixte, à moitié acteur, à moitié décor, tour à tour bête, héros, machine, il revêt dans la même soirée la peau d'un ours ou l'armure d'un guerrier. Vous venez de le voir sous le turban de Mahomet, il va paraître avec le manteau des Templiers.

Au milieu de cette variété de rôles qui le rend vrai cosmopolite, il n'en est pas moins accessible aux fumées de l'orgueil et de l'ambition. *Accessoire*, il veut passer comédien; *figurant*, il brûle du noble désir de passer accessoire.

Il y a, ou du moins il y avait au théâtre de la Porte-Saint-Martin, un comparse du nom de Fombonne, qui n'avait pas son pareil pour ouvrir les portes du fond de la scène, pour annoncer avec noblesse : *le Roi! la Reine!* et qui surtout portait une lettre avec une grâce toute particulière. Flatté, enivré des éloges que sa spécialité lui avait attirés, il voulut en obtenir le prix. Saisissant son courage et son chapeau à deux mains, il se présenta hardiment dans le cabinet de son directeur.

— Monsieur, lui dit-il, je ne crois pas remplir ma place aussi bien que mademoiselle Georges, Dieu m'en garde! mais enfin je tiens un emploi indispensable à la satisfaction du public. Je n'exige pas vingt cinq mille francs comme M. Frédérick-Lemaître... oh! non, pas encore... mais je n'ai que six cents francs par année, et je viens vous demander une légère augmentation de...

— Monsieur Fombonne, répliqua le directeur sans lui laisser formuler le chiffre de ses prétentions, monsieur Fombonne, je vous estime, je vous aime, vous êtes un des artistes les plus nécessaires à mon exploitation, une de mes solides colonnes; je sais tout ce que vous valez, et je trouve votre demande de la plus exacte justice.

(Ici le front de M. Fombonne se redressa, et l'index et le pouce de sa main droite se glissèrent dans le gousset de son gilet, qu'ils parcoururent comme pour en sonder les profondeurs et savoir s'il pourrait contenir le surcroît d'appointements qu'un tel début semblait lui promettre.)

— Ainsi donc, je puis espérer qu'une augmentation de...

— Espérez, monsieur Fombonne, espérez... car les temps sont durs! Mais l'espoir est un grand soulagement à toutes les misères.

— Ah! je comprends, monsieur... mais,

Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours.

— Vous connaissez votre Molière, monsieur Fombonne... je m'en suis toujours douté à la façon dont vous faites vos annonces... Mais vous savez que ce sont là de mauvais vers dont Molière se moquait avec raison. Quant à moi, qui n'ai point sujet de me moquer de vous, je vous répète que je vous apprécie; et, pour que vous n'en doutiez pas, vous ne sortirez pas d'ici sans avoir reçu la preuve de ma bienveillance et de mon estime.

— Monsieur...

— Monsieur Fombonne, vu les recettes courantes, il m'est impossible de vous donner de l'augmentation; mais le lucre n'est pas l'unique passion de l'artiste. Ne pouvant vous satisfaire du côté de l'argent, je vous contenterai du côté de la vanité. Vous étiez figurant-comparse, dès ce jour vous êtes artiste; vous étiez relégué dans le petit foyer, à partir de ce soir, vous aurez vos entrées dans le grand; vous étiez porté sur la feuille des comparses, vous émargerez désormais celle des comédiens. Allez, et appelez sans crainte M. Frédérick : mon camarade; tutoyez mademoiselle Théodorine, je vous en donne le droit. J'espère, monsieur Fombonne, que vous saurez reconnaître ce que je fais pour vous.

Et M. Fombonne se retira, heureux et fier de ce surcroît d'honneurs. Mais, hélas! la médaille avait un revers. Les figurants sont payés le premier jour de chaque mois; les acteurs ne le sont que du 5 au 7, et M. Fombonne, dont la nouvelle dignité avait fait ajourner le payement, fut obligé de vivre à crédit durant une semaine... Les grandeurs coûtent toujours quelque chose.

Si un *accessoire* veut passer comédien, le figurant, à son tour, brûle du noble désir de passer accessoire : dire quelques mots dans une pièce est le point culminant de ses prétentions. Trop heureux quand, après dix ou douze ans de marches et de contre-marches, il reçoit, à la distribution des rôles d'une pièce nouvelle, une demi-feuille de papier sur laquelle sont tracées deux ou trois syllabes fort peu ambitieuses. Que de bénédictions il adresse à l'auteur dont le coup d'œil profond a su découvrir son intelligence! Que de remercîments au régisseur, qui ne s'est pas opposé au choix qu'on a fait de lui! Il n'est plus figurant, il joue les *accessoires*. L'accessoire est la tête de pont qui conduit à l'Eldo-



rado de la carrière dramatique. Son nom, inconnu jusque-là, paraîtra sur l'affiche, sera imprimé sur la brochure.

Un garçon d'écurie (personnage parlant), M. Georges.
Un balayeur (personnage parlant), M. François.
Un sergent de ville (personnage parlant), M. Thoulet.
Un muet (personnage parlant), M. Narcisse.

Ah ! qui pourrait dire ses sauts, ses gambades, ses extases, ses hallucinations ! L'épicier que l'on décore en pleine revue n'a pas plus de fatuité. Un figurant m'a avoué qu'au premier accessoire qu'on lui distribua, il fut étonné, en passant devant un soldat en faction, qu'il ne lui portât pas les armes.

A peine le figurant a-t-il reçu ce qu'il appelle son rôle, qu'il le lit, le relit, l'apprend, le récite, le déclame, le chante. Qu'une musique ambulante se fasse entendre, les syllabes qu'il répète sans cesse suivront le rhythme musical ; qu'un tambour passe, son rôle bat la retraite.

Un figurant fut un jour chargé de dire dans une tragédie nouvelle ces simples paroles : *Le roi se meurt!* Pendant deux mois entiers, il s'étudie à entrer seul sur la scène sans sentir le coude à gauche, à lancer au public avec un accent de douleur de poitrine son annonce si importante : *Le roi se meurt!*

La répétition générale arrivée, l'instant de sa réplique venu, il entre fièrement en scène..... *Le roi se meurt!* s'écrie-t-il ; et, après sa sortie, il descend à l'orchestre pour demander à l'auteur s'il est satisfait de son intelligence.

Enivré par l'approbation qu'il recueille, il rêve déjà des rôles de deux pages, et successivement des confidents, des traîtres, voire même des tyrans... La pente de l'amour-propre est encore plus rapide que celle du crime !

Le lendemain, le rideau se lève ; notre figurant, qui n'entrait en scène qu'au cinquième acte, était déjà derrière la toile de fond, arpentant le théâtre et répétant à voix basse : *Le roi se meurt!*

La tragédie allait à merveille, le succès grandissait

d'acte en acte... on commence le cinquième enfin... place à la coulisse... Le figurant entend sa réplique... il marche, se présente au public, et du ton le plus lugubre il s'écrie : Le meurt se roi !

O malheureux *lapsus linguæ!* un éclat de rire succède à l'attendrissement général ; le pauvre figurant tombe de toute la hauteur de ses espérances, et la tragédie fait comme le figurant!

Ce fut là un soldat qui mourut à sa première bataille.

D'autres sont plus heureux, et montent en grade à travers les boulets de la critique et les fusillades du parterre ; car les figurants, comme les conscrits, ont le bâton de maréchal dans leur giberne : le difficile est de l'en faire sortir.

Frédérick-Lemaître a débuté par les combats au sabre chez madame Saqui, et Odry a été figurant-comparse aux Variétés.

Quelquefois les acteurs ont tendu une main bienveillante à leurs modestes camarades. Potier jouait un jour un vaudeville dans lequel un jeune figurant venait lui servir à boire en tablier de garçon de café. Son visage était original ; Potier le remarqua et sourit. Encouragé par cet accueil, le figurant poussa la hardiesse jusqu'à demander la permission de dire un tout petit mot en scène en débouchant la bouteille. Potier y consentit; le mot porta. Potier permit d'en dire deux le lendemain ; notre audacieux n'y manqua pas : Potier répliqua par une phrase à double entente, qui était dans sa seconde acception un compliment *ad hominem*. Le figurant ne resta point court; et, de réplique en réplique, de représentation en représentation, il s'ensuivit qu'au bout de quelques jours l'acteur et le figurant avaient ajouté une scène au vaudeville.

Ce fut ainsi que le figurant débuta, et préluda aux succès qu'il obtint depuis. Ce figurant, c'est Arnal, que Potier avait deviné.

La plus curieuse variété du figurant est sans contredit celle du Cirque-Olympique. A ceux dont on a à se plaindre, on distribue les rôles de gendarmes que les voleurs rossent toujours pour le plus grand triomphe de la morale; et, à ceux qu'elle veut punir, la direction inflige les rôles de Russes, d'Anglais et de Prussiens, tous les soirs battus, vaincus, hachés à coups de sabre. Les rôles de Bédouins sont aujourd'hui au nombre des punitions infligées. La conquête de l'Algérie a sauvé le Prussien et l'Anglais de l'humiliante défaite dans le combat singulier et de l'affront très-peu sanglant du coup de baïonnette dans le bas des reins.

Un soir, on jouait au Cirque-Olympique une pièce à grand spectacle : combats, fusillades, pillage et incendie; en un mot, un mimodrame du bon temps. Les figurants en bon ordre garnissaient les remparts d'une forteresse. Ravi d'avoir quelques mots à prononcer, leur chef, d'une voix forte et retentissante, donne, sans avoir besoin du souffleur, le signal du combat. Tous les mousquets sont en joue. « Feu ! » s'écrie le capitaine... Nos braves lâchent la détente... ô surprise! tous les mousquets ont raté!... même commandement, même obéissance, même désappointement! Les loges rient, les amphithéâtres murmurent et sifflent. On cherche la cause de cette aventure étrange, et l'on apprend enfin que chaque figurant s'est alloué la poudre distribuée en se disant : « Un coup de fusil de plus ou de moins, ça ne paraîtra pas. » Malheureusement cette superbe spéculation avait tenté la garnison tout entière. — Depuis ce jour, les fusils sont donnés tout chargés aux figurants du Cirque.

Placés sur le second plan, comparses, figurants et choristes de tous les théâtres marchent, chantent, crient aux armes avec tout l'aplomb convenable ; mais qu'on les fasse avancer vers la rampe, soudain leur assurance disparait, leur aplomb se brûle à la flamme des quinquets, ils deviennent gauches, embarrassés, tremblants, comme si de chacun d'eux dépendait le sort de l'ouvrage représenté. Est-ce vanité? est-ce modestie? Qui le dira? celui-là seul qui peut sonder le fond des cœurs en général et celui du figurant en particulier.

C'est pour les menus plaisirs du figurant que l'acteur joue la comédie. Nul ne le dissèque avec une plus grande précision, nul ne connait mieux le défaut de la cuirasse; il décide de la valeur des applaudissements, il écrit sur les coulisses l'âge du jeune-premier, et ne se fait aucun scrupule de trahir les mystères du maillot de l'amoureuse.

L'instinct théâtral et l'habitude en font aussi un juge compétent en matière d'œuvres dramatiques. Il est des directeurs qui, aux répétitions générales, cherchent à lire sur la physionomie des figurants la destinée des pièces nouvelles.

Oh ! tous les figurants ne sont pas des machines montées de sept heures à onze heures du soir; il en est qui se laissent surprendre par les émotions scéniques. Tout le monde a entendu conter l'action de ce vétéran sensible, qui se jeta sur la coupe de Rodogune en criant à l'actrice : « Ne buvez pas, elle est empoisonnée ! » Vraie ou fausse, cette exclamation est rangée parmi les anecdotes dramatiques.

En voici une moins connue et peut-être plus exactement vraie :

Lekain était fort laid de sa personne; mais, une fois en scène, son âme toute de feu passait sur son visage et l'illuminait. Le grand tragédien était en représentation à Bordeaux, et il débutait par le rôle de Tancrède. Descendu sur le théâtre à la fin du deuxième acte, il demande au régisseur de lui indiquer le figurant qui doit porter derrière lui sa lance, son casque et son bouclier.

Celui-ci, qu'on lui présente, reçoit les instructions de Lekain, et, se retournant aussitôt vers un de ses camarades :

« C'est ça Tancrède? dit-il, avec ce visage et cette taille... Et c'est pour ce gaillard-là qu'Aménaïde va se faire brûler vive !... que diantre! on va lui rire au nez, c'est le cas de le dire. »

Il en était au début de son analyse du héros sicilien, lorsque celui-ci (ce n'était plus Lekain déjà) lui dit du ton le plus noble : « Suivez-moi. » Le figurant se retourne, et, voyant devant lui des traits empreints d'élévation et de mélancolie, il croit un instant à une substitution de personne ; il suit en tremblant le héros dont il tient dans les mains l'armure sans couleurs. Au premier vers prononcé par Tancrède, l'émotion le bouleverse; au second, casque, lance et bouclier s'échappent de ses mains et il s'évanouit; le spectacle est interrompu. Lekain, d'abord furieux, pardonne au figurant une chute dont sa noblesse improvisée était la cause bien flatteuse, et il recommence son entrée aux applaudissements de la salle entière, instruite déjà de la métamorphose qui avait amené cet incident glorieux.

Pour que figurants, choristes, comparses et accessoires perdent l'habitude de se ranger, muets et insensibles, sur deux files systématiques le long des coulisses, pour qu'ils cessent de répandre le froid de leurs physionomies sur l'action dramatique, pour qu'ils passent de l'état d'automates à celui d'acteurs, il faut une révolution dans l'art du décorateur et du metteur en scène.

Et maintenant je vous le dis : il faut plus de talent pour faire un figurant supportable qu'un acteur excellent. L'acteur n'a qu'un emploi dans lequel il se retranche, son engagement à la main; et, les juges consulaires aidant, nulle puissance humaine n'imposera une ride à son front, ou un cheveu blanc à son toupet. Distribuez un rôle de marquis à Guiaud, il frappera traditionnellement sur sa bedaine et vous dira : « Ventre doré n'a point d'oreilles. » Le pied de mademoiselle Rachel, si bien chaussé par le cothurne de Melpomène, s'est trouvé un peu gêné dans le brodequin de Thalie (vieux style). Mais brodequin ou cothurne, casque en cuir ou casque à mèche, botte ou espardille, sabot ou soulier à la poulaine, il faut que le figurant ait le pied à toutes chaussures, comme la tête à toutes perruques. Artiste multiforme, caméléon dramatique, le figurant, au contraire, est forcé par sa spécialité, ou plutôt faute de spécialité, de paraître jeune ou vieux, bossu ou bien fait, borgne ou aveugle, roi ou paysan, sauvage ou civilisé, selon le bon plaisir du dernier faiseur de dialogue.

« Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie ! »

Ainsi dit Tancrède, et il jette son gant sur le théâtre. Orbassan fait un geste du doigt, son écuyer s'avance fièrement, se baisse, ramasse le gage du combat et va reprendre sa place. On croit que tout cela n'est rien : s'avancer, se baisser, ramasser, se replacer !... Mais c'est le sublime du métier; que dis-je? c'est le triomphe de l'art! Il n'est peut-être pas d'acteur consommé qui exécutât ces divers mouvements sans prêter à rire à la multitude.

« Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie! »

Rien au contraire n'est plus aisé à bien *lancer;* il ne faut pour cela que de l'organe, de l'œil, de la noblesse, de l'âme, des misères, enfin! J'ai toujours vu à ce vers les débutants les plus médiocres criblés d'applaudissements; d'où l'on doit nécessairement conclure que, contrairement aux habitudes prises, c'est le figurant qui devrait faire fi du comédien, et que, pour le hisser au rang qui lui appartient sur l'échelle dramatique, il ne lui manque qu'un bon panégyriste.





LA REVENDEUSE A LA TOILETTE

PAR

ARNOULD FRÉMY



Une femme passe, puis derrière elle un jeune homme provincialement gauche et timide; cette femme est de celles qui méritent d'être audacieusement escortées et suivies, mais suivies sans réflexion d'abord, puis d'instinct, et comme on suit d'un œil distrait les élans capricieux de la demoiselle ou l'essor fantasque du papillon. Elle voltige, se cadence en marchant plus qu'elle ne marche; sa taille souple et sinueuse tient à la fois de la guêpe et de la couleuvre; son pied est mignonnement relié dans un brodequin en maroquin cuivré. Si vous vous approchez d'elle, vous respirez le patchouli et le musc : certes, en voilà plus qu'il n'en faut pour éblouir, exalter un jeune homme sensible et clerc d'avoué, qui n'a encore risqué près d'une femme aucune témérité en plein air; en un mot, ce qu'on est convenu d'appeler, dans les familles de départements, un *bon sujet*, et, dans le monde dissolu des nymphes de l'aiguille et des tapageurs de la Grande-Chaumière, un *jobard*.

Mais voici que tout à coup ce jeune homme métamorphose ses mœurs, et amende la coupe de ses habits; il devient *gant jaune*, casse intrépidement l'angle de son faux col et se permet à la boutonnière l'œillet rouge républicain. D'où viennent ces équipées subites de maintien et de costume? C'est qu'il a rencontré sur un trottoir, et suivi de toutes les fibres de son être, une de ces inconnues parfumées, dont la rencontre devait équivaloir pour lui à une révolution complète de vocation et de destinée. Il la revoit et la rencontre sans cesse; elle flotte et se balance dans les brillants atomes de son cerveau; il caracole avec elle au bois de Boulogne, et bâille dans sa loge au dernier ballet de l'Opéra. Tout cela est daté du poêle de l'étude, et se confond même quelquefois avec la grosse d'un jugement en séparation de corps. Au bout de quelques mois de passion sans espoir, ce jeune homme dépérit et s'étiole; il est perdu pour la procédure; bientôt sa figure, devenue convulsive et plombée, s'encadre d'un magnifique collier moyen âge; il sera peut-être vaudevilliste, écrivain dramatique, mais assurément son avenir d'avoué est manqué : tout cela pour avoir rencontré au détour d'une rue une impossibilité de sentiments, une inclination musquée ou vanillée; le musc a engendré bien des gens de lettres !

Actuellement la scène change et se passe aux carreaux d'un magasin à prix fixe : les étoffes en tous genres roulent, ruissellent et bouillonnent à l'étalage, taffetas, lévantines, cachemires, mousselines brochées, crêpes roses, foulards chinés, pékinets, gros de Naples, satins jaspés, valenciennes, malines, mousselines-laine, mousselines-coton, etc.... tout cela chiffré, numéroté au grand rabais. Rien n'a été oublié pour allumer les imaginations féminines, dénaturer l'innocence d'un jeune cœur et y implanter les désirs, l'envie, les rêves, l'ambition, ces monstres de la coquetterie aux dents de diamant qui rongent et dévorent la jeunesse et l'inexpérience d'une jolie femme.

Un cabas, des cheveux en bandeau et un solfége de Rodolphe stationnent derrière les carreaux du magasin. Que ne pouvez vous percer l'enveloppe discrète de ce jeune madras! vous verriez ce cœur naïf chatoyer, miroiter comme les étoffes qu'il reflète; vous le verriez tour à tour chiné, jaspé, glacé, gaufré, incessamment traversé par des désirs gris-de-perle, des fantaisies à franges, des volants, des espérances couleur du temps, aux ailes de dentelle et d'azur. Elle soupire et mesure d'un œil dés-



espéré la distance sociale qui sépare son tablier de serge noire et son cabas, de ces points d'Angleterre, de ces mantilles encadrées de fourrures. Tous les matins, en se rendant au magasin ou au Conservatoire, elle est ainsi pendant un quart d'heure duchesse ou grande coquette, — à travers les vitres. Le reste de son temps est consacré à border des souliers ou à filer des sons à la classe de M. Ponchard. Pauvre fille qui ne voit ces trésors du luxe que derrière le prisme magique des carreaux! Elle n'a pas, comme la grande dame, la faculté de pouvoir tout déployer, tout bouleverser sur le comptoir, suffisamment excusée par un chasseur en drap vert et des chevaux gris-pommelé qui piaffent et font de l'écume à la porte. — Il faut être riche pour être en droit de ne rien acheter.

Que dirait cependant ce provincial au cœur vierge, qui erre sous les gouttières de ce balcon, éperdument épris d'une persienne cachée sous les toits? Que diriez-vous surtout, ô vous, Olympe, Amanda, Modeste, Virginie, si quelqu'un venait vous annoncer que non pas l'année prochaine, ni dans l'avenir, ni dans un siècle, mais aujourd'hui, ce soir, si vous voulez, tout ce que vous avez dévoré des yeux ce matin à travers les carreaux de Burty ou de Gagelin, tout cela vous sera donné, offert! et rien n'y manquera, pas même votre innocence: la redingote en gros de Naples, le châle garni de dentelles, la capote de crêpe blanc; l'éventail rococo, coloré d'après Watteau; le mouchoir bordé de jours, les brodequins de maroquin anglais; une toilette ravissante, accomplie, irrésistible, vous dis-je, avec laquelle vous pourrez usuper les titres d'une lady, si vous ne préferez être ce soir une des reines des quadrilles du Ranelagh.

Et toi, jeune homme fasciné par une séduisante rencontre, crois-moi, jette Faublas par la fenêtre, et ne songe plus à soudoyer les portiers. Cette femme que tu as vue rayonner à toutes les premières représentations, ou bien se balancer nonchalamment comme une fleur matinale sous les arbres des boulevards, dont tu as espionné les moindres mouvements, enregistré les plus légers faux pas, apprends qu'elle appartient tout entière, corps et biens, à cette autre femme qui est plus que sa création, sa modiste, ou son ange gardien, puisqu'elle lui dispense ses charmes, ou du moins le moyen de les faire valoir. Metternich de la mode et de l'amour, caméléon femelle, sphinx aux mille ruses, Argus aux mille regards, c'est elle qui régit incognito le cours et le mouvement de la bourse galante, qui y crée la hausse et la baisse, qui serpente, qui se glisse et s'insinue partout,

puissance incalculable, banque souveraine, domination cachée, mais irrésistible dans ses effets, enfin créature merveilleuse, incomparable et vraiment unique, vous l'avez nommée, reconnue, saluée sans doute : c'est la revendeuse à la toilette!

La plus jolie femme de la Chaussée-d'Antin est étendue sur sa causeuse; elle souffre et se plaint; elle a, comme beaucoup de femmes de ce quartier fragile et sensuel, des crispations nerveuses et presque autant de créanciers que de nerfs.

« Je n'y suis pour personne, Rosalie, vous entendez, pour personne absolument. »

Cette consigne est à peine donnée à la caméristе, qu'on sonne à la porte : « Madame Alexandre. »

Le moyen d'empêcher madame Alexandre d'entrer? Madame n'a besoin de rien; elle est parfaitement assortie, encombrée même, de robes et de châles sinécuristes, qui sommeillent sous les sachets de ses armoires; n'importe, il n'y a point de force humaine qui puisse empêcher madame Alexandre de dénouer ses cartons, d'ouvrir ses coffres et de chamarrer les fauteuils, les meubles, le lit et les chaises, de dentelles, de fourrures, de châles, de rubans, de crêpes de toute espèce. Résistez maintenant, si vous pouvez, à ce coup d'œil prestigieux; voyez cette mantille, voyez ce cachemire et cette garniture! Tout cela est délicieux, d'une fraîcheur parfaite, et n'a jamais été porté.

— Mais, dit la malade, debout devant sa psyché en renfonçant les bouillons de ses cheveux blond-cendré sous un chapeau en gaze transparente, c'est que je me trouve pour l'instant tout à fait sans argent...

— Eh! qu'importe, ma toute belle, vous savez, entre nous,—un petit bon à deux mois.—Cela vous va-t-il?... Du reste, ce chapeau vous sied à ravir. — Ne vous occupez de rien, j'ai sur moi du papier timbré. — Je baisserai un peu les anglaises.— Et puis, vous savez, le vieux prince de..., qui a la goutte et des chevaux qui vont comme le vent, il vous adore. — Nous disons donc un bon à six semaines, cela m'arrangera mieux. — Mais êtes-vous jolie comme cela! Ah! friponne, la petite N.... de l'Opéra, en mourra de dépit. — Amour que vous êtes, allez! voulez-vous signer?

Madame Alexandre sort de cette maison pour se rendre dans un entre-sol voisin, chez M. Alphonse, gant jaune, l'un des dineurs, l'un des débiteurs, veux-je dire, du café de Paris. Eh quoi! dira-t-on, du pou-de-soie rose, de la blonde, des cachemires et des marabouts, chez un habitué du café de Paris! Patience, lecteur, écoutez cet autre colloque.

— Bonjour, Alexandre, comment te portes-tu, ma petite, ma grosse, ma bonne, ma vieille?...

— Pas trop mal, monsieur Alphonse. Je sors de chez une *de ces dames;* elle m'a chargé de vous demander ce que vous préfériez, d'une pélerine bordée de grèbe ou de chinchilla?

— Mon Dieu, à te dire vrai, cela m'est égal... Chinchilla! chinchilla! on dirait un nom de jument. Ah! à propos... Adieu, au revoir, Alexandre; tu sauras que je n'entre absolument pour rien dans les dépenses de ces dames.

— C'est bien ainsi que madame l'entend; elle m'a seulement chargée de vous demander votre goût: vous avez le goût si excellent! Et puis elle a appris que M. de..., vous savez, ce gros blond qui joue si gros jeu, a parié que ce soir, à l'Opéra, mademoiselle Anastasie éclipserait toutes les autres femmes.

— En vérité, l'imbécile! Combien cette garniture de chinchilla?

— Vous savez, ce qu'il vous plaira, je n'ai pas de prix avec vous, je ne vous demande qu'un petit bon... à deux mois ou à six semaines, si cela vous arrange mieux : j'ai sur moi du papier timbré.

Du temps de Turcaret, la revendeuse à la toilette s'appelait madame Jacob ou madame la Ressource; elle s'appelle aujourd'hui madame Alexandre. Son nom a changé, mais le métier proprement dit est toujours le même; il exige un tact infini, du machiavélisme assaisonné d'aplomb, de bonhomie et de rondeur, de l'audace et de la souplesse, enfin de la haute diplomatie.

On peut blâmer sans doute la revendeuse à la toilette, lui faire son procès au nom de la morale et de la société; il me semble pourtant qu'il y a plusieurs manières d'envisager sa profession. Que fait-elle après tout? Elle rend d'éminents et incontestables services à une certaine classe d'individus, qui, sans elle, ne trouverait nulle part ni crédit, ni fournisseurs, ni toilette, ni avances. C'est une espèce de Providence à domicile, qui a bien sa partie faible sans doute, mais qui a aussi son côté utile et méritoire. Elle vous endette gaiement, vous ruine de même; quelquefois aussi elle vous sauve, vous rachète; il n'y a guère de fortunes de femmes sans dettes et sans usure.

Ainsi, une revendeuse à la toilette surprend une femme à la mode, le matin, chez elle, enveloppée dans son peignoir, et noyée dans l'affliction : pauvre femme! Elle a vu s'envoler hier son trésor d'attachement, un sentiment de cinq cents francs par mois! La revendeuse à la toilette entre au milieu des jérémiades. « Séchez vos larmes, ma belle : voici de quoi briller, et restaurer aujourd'hui même votre position. Vous redoutez les échéances, le papier timbré vous fait peur : eh bien, je vous loue une toilette complète; je vous loue des plumes, du velours, des bijoux, des dentelles, pour une semaine, pour un mois; abonnez-vous pour un semestre de coquetterie et d'atours. » Trouvez donc une créature plus arrangeante que celle-là! C'est du génie, sur ma foi! que de savoir compatir ainsi à quinze ou vingt pour cent aux infortunes et aux étoffes fanées d'une jolie femme. Hélas! pourquoi tous les métiers n'ont-ils pas leur madame la Ressource? pourquoi le peintre ou le poëte ne jouissent-ils pas des mêmes privilèges? Mais le système même de l'usure est déplorable. On escompte une jolie figure, mais on ne prête rien sur une tête de génie : le Mont-Parnasse est encore à chercher son Mont-de-Piété.

Ne confondons pas cependant la revendeuse à la toilette avec la marchande à la toilette. Cette dernière race reste perdue dans l'innombrable et banal troupeau des industries ordinaires et nomades; elle vend, brocante, fait de la friperie en détail; elle a ses entrées chez plusieurs femmes du monde, qui satisfont, grâce à elle, leurs goûts de changement; mais c'est là du négoce subalterne : elle parle de sa conscience et de ses mœurs; elle a, je crois, de la probité et une patente.

La revendeuse, elle, n'a rien de tout cela, et ne dépasse guère la sphère équivoque des coquettes à prix fixe; mais, en revanche, la nature équitable lui a donné ou prêté, si vous voulez, sans intérêt, du génie. Or, ce génie éclate dans toutes les actions de sa vie, mais surtout dans celle de racheter; car la revendeuse rachète, et c'est même là une des plus importantes ramifications de son négoce, et, en même temps, une des plus heureuses propriétés qu'elle possède aux yeux de sa clientèle. Admirez son talent! Elle vous présente sur son poing fermé en champignon un objet quelconque, soit un chapeau rose. A l'entendre, on s'agenouillerait devant les fleurs qui le décorent; on se pâmerait d'admiration devant les rubans,

les plumes, le crêpe et la dentelle. Tout cela est d'un goût, d'une fraîcheur incomparables !

Cependant, qu'il s'agisse de lui revendre ce même chapeau séance tenante : dans le fait seul de passer des mains de la revendeuse vendante dans celles de la revendeuse achetante, ce chapeau aura vieilli d'au moins dix ans, perdu cent pour cent de sa jeunesse; les rubans, tout à l'heure frais comme la rose, sont maintenant effroyablement fanés, éclipsés, décolorés. Qui est-ce qui oserait mettre un pareil chapeau? A midi, on ne portait que du rose et toujours du rose, la couleur par excellence ; mais à midi un quart : « Qui est-ce qui porte du rose ? grand Dieu ! Si c'était du jaune, du lilas, du coquelicot, du gris de souris, de l'œil de mouche effrayée, je ne dis pas; mais du rose, fi l'horreur ! c'est la nuance du croque-mort. »

Il est certain qu'il y a dans le geste, la pose et l'épithète de la véritable revendeuse à la toilette quelque chose qui lustre, embellit et magnétise ce qu'elle vend, et en même temps déprécie et dégomme ce qu'elle rachète. Elle est incomparable sur ce point-là, elle fait de ce qu'elle touche de l'or comme Midas, et suivant la pierre de touche de son commerce. Un cachemire sort de son carton, indien, et il y rentrera pur et simple lyonnais. Quand il fera une nouvelle sortie, il redeviendra légitime et authentique enfant des plaines de Sirinagur. Singulière femme qui possède ainsi le don de distribuer une nationalité, une religion, un baptême, aux tissus nomades et aux étoffes judaïques qu'elle colporte ! Elle vend tout, rachète tout; elle vous vendrait même la mule du pape, si vous consentiez à lui en payer les intérêts.

Où loge-t-elle ? où sont situés ses magasins et ses dieux lares? qui peut le dire ? Elle n'a guère, à proprement parler, d'autre domicile que les trottoirs et les escaliers qu'elle arpente du matin au soir avec son immense boite en bois attachée avec une lisière ; elle loge en chambre, rarement en boutique. On lui suppose généralement de nombreuses connivences avec la police, mais il n'en est rien. La police vend quelquefois, mais ne rachète jamais. Elle jouit, ainsi que les maisons à parties, d'une sorte de tolérance anonyme. Son intérieur est simple et a même un certain cachet de dissimulation. On n'y remarque que des armoires ; on devine qu'elle ne vit et n'agit qu'au dehors. Ordinairement elle est à la tête de plusieurs noms, dont elle change comme ses clientes de chapeaux.

Quant à son signalement physique, il est simple et fort répandu dans la circulation parisienne.

Représentez-vous une grosse et large commère entre quarante et cinquante ans, un nez barbouillé de tabac avec un tablier noir à poche, un tartan qui lui lèche les talons, une robe en taffetas puce; un chapeau de paille à gouttières, sensiblement incliné vers l'oreille; un carton de bois au poignet, l'autre poignet sur la hanche; un faux tour défrisé qui pleure sur une de ses paupières, une montre d'or à l'estomac, des perles en poire aux oreilles, des bagues à toutes les jointures, une bouche en cœur, des yeux louches, des dents larges comme des dominos, et des socques articulés : — c'est elle.

Elle parle tous les patois, mais surtout ceux du Midi ; elle décore en première ligne cette classe d'industriels aux bénéfices cachés, aux manœuvres inconnues, les prêteurs sur gages, les bijoutiers ambulants, les tailleurs du Havre ou de Haïti qui troquent le vieux drap contre le drap neuf, les racheteurs de reconnaissances du mont-de-piété, négociants souterrains et rusés, qui laissent quelquefois à leurs héritiers un million de fortune en monnaie de Monaco et en billets protestés.

Certes, si l'on voulait prendre les choses sous un certain point de vue, on pourrait adresser de grands reproches à ce genre d'industrie, coupable à la fois par son origine et les menées qu'elle emploie dans son exécution. Nous devrions peut-être rembrunir un peu le fond du tableau, pour indiquer dans le lointain certaines figures de femmes avilies et perdues par le vice, avec l'indélébile cachet de la honte et du désespoir au front Il est certain que plus d'une innocence a trébuché à ce piége de dentelles et de rubans placé sans cesse sous ses pas Ces commerçantes sont, après tout, des conseillères sataniques et infatigables, qui agissent impitoyablement sur les parties faibles de la nature de la femme, la vanité et le désir de briller ; elles l'enlaçent, l'enveloppent dans leur irrésistible filet, et la prennent chaque jour à de nouveaux hameçons. C'est en général par cette pente de cachemires usuraires, de dentelles et de parures, qu'une femme se trouve insensiblement poussée vers ce dernier pied-à-terre du vice et de la tristesse, qui devrait avoir à la fois pour fondatrice et pour portière la plus considérable et la plus enrichie de toutes les revendeuses à la toilette, je veux parler de l'hôpital.

Mais que voulez-vous? jusqu'à nouvel ordre, les mœurs françaises glisseront et voltigeront sur l'épiderme des grandes questions. Nous avons des philosophes moraux et des socialistes, nous applaudissons à leurs justes récriminations; mais nous ne nous empressons guère de souscrire à leurs réformes. C'est pourquoi, avant d'être un grand abus, un scandale avéré, une grave immoralité sociale, la revendeuse à la toilette n'est et ne sera longtemps encore, sans doute, pour le public, c'est-à-dire pour les gens qui ne lui ont jamais souscrit de billets, que ce qu'elle était du temps de le Sage et de Regnard, un personnage de comédie.





L'EMPLOYÉ

PAR

PAUL DUVAL



Il en est de l'employé comme de ces lépidoptères dont les naturalistes comptent des variétés innombrables. Il existe mille nuances d'employés; mais, pour l'observateur qui les examine avec soin, la loupe à l'œil, toutes ont entre elles de nombreuses ressemblances, de frappantes analogies. A quelque espèce de la grande famille administrative qu'ils appartiennent, on reconnaît toujours en eux l'influence d'un but unique, les mêmes préoccupations, une commune destinée.

Voici en quelques mots cette destinée commune de l'employé. A trente ans, l'employé qui émarge dix-huit cents francs d'appointements se marie avec une héritière qui lui apporte en dot six ou huit cents livres de rentes. Il prend au fond du Marais ou dans la banlieue de Paris un logement dont le prix ne doit pas excéder quatre cents francs. Il fait tous les jours deux lieues pour aller remplir des registres, copier des lettres, mettre des paperasses en ordre, délivrer des ports d'armes, des passe-ports, des acquits-à-caution, des récépissés, enregistrer ceux qui viennent, et ceux qui s'en vont, et ceux que l'impôt de la conscription menace d'atteindre ; préparer un pont à cette commune, une école primaire à celle-ci, une garnison de cavalerie à celle-là ; faire circuler les pensées, les mensonges de Paris dans la France et dans le monde entier; surveiller du fond de son fauteuil de cuir tel joueur, tel forçat, tel complot; que sais-je encore? avoir l'œil sur les trente-huit mille communes de France, épier leurs vœux, leur opinion sur tout ce qui se rattache à la politique, au commerce, à la fortune publique, à la religion, à la morale, à l'hygiène, sur tout enfin. Telles sont les fonctions de l'employé pendant six heures par jour, et pendant six jours de la semaine. Vient le dimanche. Ce jour-là, l'employé dort voluptueusement jusqu'à dix heures, et fait sa barbe beaucoup plus tard que de coutume. Vers trois heures, il quitte les profondeurs du Marais ou les hauteurs de Belleville, se dirige vers Paris avec sa femme, se promène encore deux heures pour gagner de l'appétit, et va dîner à quarante sous chez Richefeu avec de la perdrix aux choux, une salade de homard, une sole au gratin et une meringue à la crème pour dessert ! Après le dîner, il se rend aux Champs-Élysées, si c'est en été, et au concert Musard, en hiver. Puis, à dix heures et demie, il reprend à pied le chemin du logis, où il n'arrive guère avant minuit, parce que sa femme succombe à la fatigue. La journée est finie.

Cependant les enfants sont venus, et l'employé en a au moins deux, souvent trois. Après avoir pesté, maugréé, juré toute sa vie contre l'état que lui a donné son père, après avoir dit mille et mille fois avec ce personnage des *Fourberies de Scapin* : « Qu'allais-je faire dans cette galère ? » l'employé s'estime très-heureux de pouvoir y faire entrer son fils, et celui-ci, à son tour, dira et agira comme a fait son père. Telle est, jusqu'à l'époque de sa mise à la retraite, dont nous ne parlerons qu'en terminant, la destinée ordinaire de l'employé qui s'est marié.

Car il y a les employés célibataires, et l'on en compte un plus grand nombre que des premiers. « A quoi bon se marier? se dit en effet le célibataire. Si je fais un mariage d'inclination, que n'aurai-je pas à souffrir de ne pouvoir donner à ma femme ces mille distractions, ces riens charmants, ces rubans et ces gazes, ces fleurs et ces



Perles qui entrent pour une si grande partie dans le bonheur des femmes de Paris! Si, au contraire, mon ménage doit ressembler à tant d'autres, pourquoi me jeter de gaieté de cœur, et sans compensation aucune, dans l'affreux guêpier des échéances, des modistes, des nourrices et des médecins? Est-il donc impossible de vivre autrement? Essayons. » C'est ainsi, c'est par ces douloureux motifs d'insuffisance pécuniaire que la plupart des employés se vouent au célibat. Mais pour ceux-là la vie est peut-être plus triste encore que pour ceux de leurs confrères qui ont accepté les charges du mariage. Il est vrai que l'employé célibataire est heureux, libre et fier de sa liberté jusqu'à l'âge de quarante ans. Il dîne aux tables d'hôte à trente-deux sous, fréquente les promenades, les concerts, les spectacles, les bals champêtres et autres, et se ranime de temps en temps aux feux voyageurs d'une existence aventureuse. Mais peu à peu la décoration change d'aspect : l'employé a grisonné, il a quarante-cinq ans, et l'âge des illusions est passé pour ne plus revenir. Alors, ni les promenades, ni les concerts, ni les spectacles, ni les bals de toute sorte, rien ne l'amuse plus. Que faire? à quelle innocente passion se livrera-t-il? comment remplir les longues matinées d'été et les interminables soirées d'hiver? Quelle solitude! D'un autre côté, la vie des tables d'hôte lui est devenue insupportable, odieuse. Quoi! voir tous les jours en face, à ses côtés, des visages nouveaux qu'on ne verra plus! quel ennui! Et puis, s'il compare les potages sans saveur et les invariables liquides où nagent les viandes de sa table d'hôte aux succulents consommés et aux sauces si habilement nuancées des dîners de famille, quelle différence! C'est alors qu'une grande révolution s'opère dans la vie de l'employé célibataire. Il renonce au monde, à ses divertissements, aux bruyantes réunions, pour étudier quelque bonne et douce science, pour se livrer à quelque tranquille manie. Il fait de l'ornithologie ou de la numismatique, recueille des minéraux, classe des papillons ou des coquillages, empaille, tant bien que mal, les serins du voisinage, et s'abonne à cinq ou six éditions pittoresques. Enfin il prend une gouvernante, mange chez lui, et s'arrange, ma foi, comme il peut.

Etrange conséquence! C'est à l'Etat, sans contredit, qu'il appartient de favoriser le développement de la vie de famille, car le mariage est en même temps une garantie de moralité individuelle et de stabilité sociale; et, à ne considérer cette institution que dans ses rapports avec la politique, il est évident qu'un pays où le nombre des célibataires dépasserait celui des hommes mariés serai

en proie à de perpétuels bouleversements. Cependant voilà que la plupart des employés de l'Etat, en France, restent garçons malgré eux, et se mettent forcément en révolte flagrante avec les lois de la morale et de l'Evangile. Ainsi, c'est à l'Etat lui-même.... Il est superflu, je pense, de pousser plus avant ce raisonnement.

On a calculé que la moyenne du traitement des employés du gouvernement, en France, était de quinze cents francs environ : quinze cents francs d'appointements!...

Et pourtant quel empressement, quelle foule, quelle cohue dans l'antichambre des distributeurs d'emplois! C'est à qui entrera avant les autres dans la bienheureuse phalange. On se pousse, on se heurte, on se renverse, on se dénonce, on se calomnie. Voyez-vous la députation, je dis la députation entière d'un des premiers départements du royaume? Elle va solliciter du ministre de l'intérieur ou des finances une place de surnuméraire ou de commis à mille francs. Peut-être réussira-t-elle.

Il faut tout dire : il y avait autrefois quelques existences d'employés bien faites pour fasciner les regards et pour éveiller l'ambition de la multitude des prolétaires qui ont reçu l'éducation des colléges Jeunes encore, ces employés avaient dix ou douze mille francs d'appointements, arrivaient tard à leur ministère, et en partaient de bonne heure. Du reste, qu'ils y vinssent ou n'y vinssent pas, la besogne se faisait toujours à son temps, ni mieux, ni plus mal, car ils s'y entendaient médiocrement, et la France ne paraissait pas souffrir de leur paresse. Jeter les yeux sur un dossier, conférer un quart d'heure avec le chef de division, le secrétaire général ou le ministre, répondre aux lettres des solliciteurs importants, jeter les demandes obscures dans le panier, telle était leur tâche de tous les jours. Puis, le soir, vous pouviez les voir étaler leur ruban rouge et leur frais visage, tantôt à la promenade des Tuileries, tantôt à l'amphithéâtre de l'Opéra ou au balcon des Italiens. C'étaient là d'heureux jours et un facile travail. Mais les employés de cette catégorie s'en vont. Les temps sont changés, et c'est au gouvernement représentatif, c'est aux honorables scrutateurs du budget de l'Etat, qu'on aura dû de voir disparaître peu à peu ces scandaleuses sinécures. Cependant, la multitude, qui ignore encore cette réforme, se rue toujours sur les emplois publics avec la même ardeur, comptant, du reste, sur l'éternité de ses protecteurs. Solliciteurs imprudents, examinez donc l'époque où vous vivez! y a-t-il rien de stable, de solide? qui sait sur quelle influence d'aujourd'hui l'ouragan parlementaire soufflera demain? Voyez plutôt. Chaque jour, tel employé qui avait rêvé douze mille francs d'appointements, le ruban rouge et un emploi sans travail, regarde autour de lui, cherche en vain son protecteur évanoui, et s'aperçoit avec effroi qu'il lui faudra végéter toute sa vie dans les sous-lieutenances de l'administration.

Un exemple fera mieux apprécier encore quels désenchantements sont réservés à la majorité des employés, et de quels trésors de patience ils doivent avoir fait provision pour ne pas se laisser décourager par les raisons dilatoires qu'on oppose à leur impatience. Il est pris au hasard entre mille.

Félicien a l'honneur d'appartenir à une administration publique. Il avait vingt ans quand il y fut admis, et il en a trente-deux aujourd hui. Il compte donc douze ans de service, et ses supérieurs ont toujours fait les plus grands éloges de son travail. Cependant Félicien n'a que douze cents francs de traitement, et, comme il n'est pas sans quelque ambition, il languit, il s'impatiente, il sollicite de l'avancement. Que de lettres n'a-t-il pas écrites du fond de sa province pour faire valoir ses droits, et ses bons services, et son âge, et les favorables rapports de ses chefs! Combien de fois n'a-t-il pas prié, supplié, conjuré *son* député d'aller le recommander en personne au ministre, duquel dépend son avenir! Soins inutiles! Un beau jour. pourtant, Félicien, furieux, désespéré, prend une résolution énergique : il écorne son patrimoine d'un millier de francs, et vient à Paris. Le voilà dans l'antichambre de son chef suprême, dans le sanctuaire de la faveur. Que répondre à un homme de trente-deux ans, qui a douze ans d'excellents services, douze cents francs d'appointements, et qui sollicite deux ou trois cents francs d'augmentation? Le ministre lui promet la première place vacante.

— Celle de Verrières le sera bientôt, répond Félicien, préparé à tout.

— Eh bien! vous l'aurez.

Cependant huit jours se passent, et sa nomination n'est pas signée. Qu'apprend-il alors? La place de Verrières est vivement sollicitée par le protégé d'un personnage puissant, et elle vient de lui être promise. « Malédiction! s'écrie Félicien, aurai-je donc fait un voyage inutile! » Le voilà qui se remet en course. Bon gré, mal gré, il amène deux ou trois députés chez son ministre; il lui fait écrire par des pairs et des lieutenants généraux; il obtient même une lettre de quelqu'un de la cour. Enfin, grâce à ce formidable déploiement de forces, son concurrent est évincé, et quelques jours après il se rend tout joyeux au ministère. Mais là, au lieu d'une commission qu'il s'attendait à recevoir, un chef de service laisse tomber sur lui ces foudroyantes paroles : « M. le ministre éprouve un vif regret, monsieur, de n'avoir pu vous accorder la place que vous avez sollicitée. La justice qui dirige ses actes lui a fait un devoir d'y nommer un employé, père de famille, qui compte vingt-deux ans de service. Du reste, soyez assuré, monsieur... — Eh quoi! dit Félicien, s'écartant visiblement, en cette circonstance, de sa prudence ordinaire, est-ce ma faute si vous avez été injuste envers ce père de famille pendant douze ans? Il faudra donc que j'aie vingt-deux années de service et une demi-douzaine d'enfants pour aspirer à un traitement de quinze cents francs! la perspective est agréable! » Le lendemain de cette fatale journée,.Félicien avait repris le chemin de son département.

Combien d'employés se seraient fait dans le commerce, dans l'industrie, dans les arts libéraux ou mécaniques, une position considérable, s'ils y avaient consacré le quart de la persévérance, de l'habileté, du tact, de l'esprit de suite et quelquefois du talent réel dont il leur a fallu faire preuve pour s'avancer médiocrement dans les fonctions publiques!

Il y a ensuite l'employé qui est jaloux et celui qui ne l'est pas du tout, le trembleur, le flâneur, le malade imaginaire, le piocheur, le flatteur, le pêcheur à la ligne, le cumulard, celui qui professe pour la politique une indifférence profonde, et celui qui, attentif aux moindres mouvements de l'Egypte, de l'Angleterre et de la Russie, suppute chaque matin, dans son intelligence, les futures destinées des empires.

Esquissons rapidement quelques-unes de ces intéressantes silhouettes.

Être employé et jaloux! imagine-t-on un plus terrible supplice? Vous écrivez à un maire, à un curé, à un receveur de l'enregistrement, n'importe, ou bien vous réglez les dépenses de telle commune située à deux cents lieues de Paris. Tout à coup, une idée, une affreuse idée, se présente à votre esprit : « Et ma femme, où est ma femme? est-elle chez elle? qui est avec elle? A cette pen-

sée, votre tête se trouble, la phrase suspendue se fige dans votre cerveau, vous serrez la plume avec rage entre vos doigts, vous faites d'immenses erreurs d'addition Subjugué, poussé, entraîné par le démon de la jalousie, vous vous esquivez furtivement de votre bureau, vous arrivez chez vous, haletant, sous un prétexte quelconque, et vous embrassez, avec une joie mêlée de honte, votre femme, qui déchiffrait à son piano une contredanse de Musard ou quelque valse de Jullien; puis vous revenez vous mettre au travail un peu plus tranquille pendant quelques heures. C'est très-bien... Mais malheur à vous si ces visites sans motifs se renouvellent un peu trop souvent! La crainte du Minotaure vous précipite entre ses griffes, et, dès l'instant où l'on vous soupçonne d'avoir des soupçons, vous êtes un mari perdu sans retour.

L'employé à qui les rages de la jalousie sont inconnues n'est-il pas mille fois plus heureux? Voyez comme il est calme, tranquille, reposé. D'abord il se lève à son heure, avant ou après sa femme, comme il lui plaît, commande chez lui, mange tous les jours un de ses plats de prédilection, et arrive à son bureau quand il veut, pour n'y faire que ce qu'il veut. Peut-être qu'en examinant son visage avec attention dans certains moments, on y surprendrait un pli de colère, un froncement de sourcil, une velléité de révolte; mais quelques secondes se sont à peine écoulées, et ce nuage s'est évanoui; le teint de l'employé est redevenu serein, pur, transparent. Au fait, que manque-t-il à son bonheur? Il a une jolie femme, il avance rapidement sans avoir jamais sollicité, et il récolte d'abondantes gratifications; son secrétaire général, qui a les plus grandes tendresses pour sa dernière fille, le charge souvent d'aller inspecter telle prison, tel haras ou tel receveur de province, et ses collègues disent malicieusement de lui, sous le manteau de la cheminée : « Il paraît que la femme de Léopold va le doter bientôt d'un nouveau *gage de son amour*, car on vient de le nommer sous-préfet. *È sempre bene!* »

N'oublions pas le trembleur. Ce type comporte plusieurs subdivisions. Il y a d'abord l'employé qui a peur des révolutions, des dénonciations et des destitutions. Mais passons légèrement sur cette variété; elle est digne de compassion. Vient ensuite l'employé très-exact : celui-là tremble pendant trente ans d'arriver trop tard à son bureau, et la peur de ne pouvoir signer, le lendemain, ce que, dans le langage administratif, on nomme l'état de présence, le poursuit jusque dans son sommeil. Aussi se défie-t-il des accidents, des rues barrées, des encombrements, des embellissements, de sa montre, des horloges publiques et particulières, de tout enfin. Mais, hélas! il peut se trouver une fois en sa vie retardé de cinq minutes, et vous pouvez alors le reconnaître à son air préoccupé, effaré, à la manière dont il se fait place à travers la foule, à la légèreté avec laquelle il rase l'asphalte des trottoirs. Qu'a-t-il besoin d'un omnibus? il les laisse tous derrière lui. Enfin, il arrive, et il n'est pas réprimandé. N'importe, il ne s'exposera pas de longtemps au reproche d'inexactitude, et pendant un an son nom figurera en première ligne sur l'état de présence.

J'ai connu un martyr de ce terrible état de présence. Il avait vingt-quatre ans et il était amoureux, très-amoureux. Un jour, il obtint de sa belle un rendez-vous pour le lendemain à dix heures du matin. « Dix heures! pensa-t-il quand il se trouva seul, et le ministère! et mon avenir! et l'état de présence! Moi, qui jusqu'à pré-présent n'ai pas manqué de le signer une seule fois! Que dirait mon chef? » Le pauvre diable n'alla pas à son rendez-vous; mais quinze jours après, il aperçut l'objet de ses amours au bras d'un de ses camarades qui était malade régulièrement deux fois par semaine.

Il y a de ces nuances d'employés sur lesquelles il serait oiseux d'insister, et que le nom dont on les désigne peint suffisamment. Tel est le flâneur, qui trouve le moyen de travailler une heure par jour; le piocheur, qui se fait scrupule de perdre une minute; le malade imaginaire, qui est menacé pendant trente ans d'une grave maladie dans l'attente de laquelle il se repose, se fait saigner, prend médecine tous les quinze jours; le loustic, chargé de la partie des calembours et des mystifications; le flatteur, auquel ses camarades attachent ordinairement le grelot d'espion, etc., etc. ; mais le cumulard demande un coup de pinceau spécial et un cadre à part.

La vie administrative commence ordinairement à dix heures du matin et finit à quatre. Tant qu'un employé est garçon, il passe à dormir ou à ne rien faire les dix-heures de liberté que lui laisse l'Etat. Mais, si cet employé se marie et que la misère arrive avec les enfants, il faut bien songer à tirer parti de son temps. Alors commence pour lui la vie la plus laborieuse et la plus remplie qui se puisse imaginer. Il est à peine six heures du matin, et le voilà déjà qui copie des actes ou des matrices de rôles, colorie des gravures, donne des leçons de danse ou de cornet à piston, rédige des articles pour les magasins pittoresques, barbouille des romans ou des résumés à cinquante francs le volume, suivant l'intelligence ou la vocation qu'il tient de Dieu. De dix à quatre, il est à l'Etat. A six heures, son dîner fini, il va jouer de la contre-basse à quelque théâtre du boulevard, ou bien, si la nature ne l'a pas fait artiste, tenir les livres du tailleur, du grainetier, de l'épicier ou de tout autre négociant de son quartier. Voilà son existence de tous les jours jusqu'à onze heures du soir. Pauvre martyr du mariage! quelle activité! quel dévouement! Moyennant cela, il est vrai, grâce à ce travail constant de dix-sept heures par jour, l'employé cumulard parvient à donner des vêtements et du pain à sa femme, à ses enfants; il augmente de huit ou neuf cents francs les quinze cents francs dont l'engraisse le budget de l'Etat.

Tels sont les principaux types de l'employé. La vie de l'employé dans les départements diffère un peu de celle qu'il mène à Paris. D'abord, presque tous les employés de province sont mariés à trente ans;

> Car, que faire en province, à moins qu'on s'y marie;

et, mariés ou non, ils sont plus heureux que leurs confrères de la capitale. Là, au moins, l'existence n'est pas matériellement impossible, et ils peuvent voir de riches négociants et d'aisés propriétaires vivre aussi sobrement qu'eux. Et puis, dans les petites villes de province, l'employé est entouré d'une certaine considération. Garçon, ses quinze ou dix-huit cents francs font envie à bien des mères, et plus d'une demoiselle le préfère à quelque bon marchand du pays, parce qu'avec lui elle n'aura pas de magasin à surveiller, parce qu'elle pourra dîner à cinq heures, parce qu'elle sera reçue à la préfecture. Marié, il est invité, recherché, admis dans les maisons les plus considérables de la ville, sauf dans l'OEil-de-Bœuf de l'endroit, lorsqu'une particule bien positive ne précède pas son nom. Si sa femme est jeune, jolie, ou spirituelle, elle est l'intime amie de madame la préfète, de madame la générale, de madame la sous-intendante (pardonne, Académie, mais ces mots ont cours en province); il est de tous les dîners, et il va les jours des grandes et des petites soirées chez le receveur général. Quelle douce existence! et ce n'est pas tout! Chaque soir, quand le marchand aune encore ses mousselines, quand l'ouvrier

regarde le ciel avec dépit, impatient de voir le soleil disparaître à l'horizon, quand la couturière laborieuse redouble d'ardeur en s'apercevant qu'elle n'a pas encore gagné ses vingt sous, l'employé et sa femme, frais, bien attifés, pimpants, vont se promener nonchalamment au jardin des plantes de l'endroit, à l'esplanade, sur les lices, dans la campagne; ou bien, si l'hiver est venu, ils se réunissent à d'autres employés pour jouer la bouillotte à un centime la fiche, caqueter, contrôler les dames du pays, lire les revues nouvelles et parler de leurs droits à l'avancement jusqu'à onze heures du soir.

Cependant, ces mêmes employés ne sont pas heureux; ils ont un chagrin, un ver rongeur dans l'imagination. Le croirait-on? Ils portent envie aux employés de Paris. « Ah! si nous étions à Paris, on ne nous oublierait pas ainsi! se disent-ils. Il n'y a d'avancement, de faveurs, de gratifications, que pour les employés de Paris. On gagne toujours quelque chose à vivre près du *soleil*. Quand pourrons-nous aller à Paris? » Le jour vient enfin où, après mille privations préalables, il leur est possible de faire le grand voyage, et, comme ils ont su capter la bienveillance des députés, pairs de France et lieutenants généraux de toutes leurs résidences, ils ne doutent pas qu'en les faisant *donner* habilement, ils n'emportent la place objet de leurs vœux. Mais ici je m'arrête. On n'a pas oublié le désenchantement et l'exaspération de l'infortuné Félicien. Ces déconvenues se renouvellent plus d'une fois tous les jours.

On le voit donc, l'employé se plaint à Paris; il se plaint en province; il n'est heureux nulle part. Règle générale, il n'y a pas de plus triste condition, d'imagination plus mécontente et plus tourmentée que celle de l'employé. Qu'on se figure un homme gagnant à peine de quoi vivre, obligé de solliciter, de s'abaisser, de ramper pour obtenir justice, et convaincu par les plus tristes expériences que, s'il ne sollicite pas, ne s'abaisse pas, ne rampe pas, s'il se borne à attendre, se confiant dans l'impartialité des dispensateurs d'emplois, il pourrira au pied ou sur les derniers barreaux de l'échelle administrative. Que faire? Dans cette dure alternative, il se résigne aux nécessités que l'intrigue lui a faites : il intrigue à son tour, il se démène, il s'ingénie à deviner les hommes qui deviendront puissants, s'attache à eux, et parvient quelquefois, en coudoyant celui-ci, renversant celui-là, laissant derrière lui les droits réels, incontestables, à se carrer dans une sinécure de huit à dix mille francs.

Quoi qu'il en soit, tandis que les uns et les autres maugréent, se lamentent, maudissent l'intrigue ou profitent de l'intrigue, le temps a marché pour tous. L'époque de la retraite est venue, et l'employé compte trente ans de service. Mais ici, nouvelles doléances, nouveaux sujets de désolation. Tant que l'employé a été jeune, il a soupiré après le jour où il pourrait prendre sa retraite, briser ses chaînes, recouvrer sa liberté, son franc parler, etc.; mais vienne l'époque jadis tant désirée, et son langage n'est plus le même. On dirait le bûcheron de la fable en face de la Mort. « Quoi! déjà! s'écrie-t-il, quelle injustice! quelle barbarie! A peine commençais-je à recueillir le fruit de mes travaux, à pouvoir vivre de ma place, et l'on me renvoie, et l'on supprime d'un trait de plume la moitié de mes revenus! Moi qui ai tant de plaisir à juger, classer, rédiger, calculer, expéditionner! que vais-je devenir? » L'employé oublie alors qu'il fut un temps où il s'indignait de ce que des vieillards, des ganaches, s'obstinaient à barrer le chemin aux jeunes gens. N'importe; on le met à la retraite à son tour, contre son gré, en dépit de ses réclamations, et, si tous ses enfants sont mariés ou placés, si rien ne le retient plus à Paris, il se retire dans quelque petite ville des environs, où il vit d'ordinaire jusqu'à quatre-vingts ans. Heureux quand ses économies lui ont permis d'acheter un carré de terre et de s'abonner, de moitié avec le maire de l'endroit, au vétéran des journaux de l'opposition!

Cependant, cette résignation et cette longévité rencontrent des exceptions fâcheuses. « Connaissez-vous la nouvelle? dit quelquefois, en taillant sa plume, un employé à ses camarades de bureau; notre ancien chef?

— Eh bien?

— Vous savez qu'il s'était retiré dans les environs de Chantilly, aux portes d'un charmant village, en face d'une végétation magnifique, admirable; mais, le pauvre homme! c'est la verdure de ses cartons qu'il lui fallait. Dès qu'il a cessé de la voir, sa santé est allée en dépérissant, il a langui six mois, lui, si content et si heureux dans la poussière de son bureau! Enfin, l'ennui a voûté son dos, fait vaciller ses jambes; il s'est peu à peu affaibli, affaissé...

— Et comment va-t-il maintenant?

— Très-bien : il est mort. »

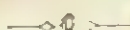




LE BOURGEOIS CAMPAGNARD

PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ





On s'imagine, en général, que le bourgeois de Paris est citadin, qu'il a l'amour de sa ville, qu'il se réjouit quand on en balaye la poussière ou la boue, ou qu'on élargit les rues de manière à ce qu'il ne respire pas absolument un air d'égout; on croit qu'il s'éprend des trottoirs d'asphalte, des candélabres gazifères, du dallage des quais, des arbres qu'on y plante et qui ne poussent pas, de la splendeur des monuments, de toutes les améliorations enfin votées par le conseil municipal; on se trompe : le bourgeois de Paris n'accepte tout cela que comme un adoucissement à la funeste nécessité d'habiter la capitale. En effet, de tous les Français le bourgeois de Paris est le plus champêtre, il l'est jusqu'au fanatisme. Boutiquier ou commis, enchaîné derrière un comptoir ou en face d'un bureau, la campagne est le rêve de toutes ses heures. Sur cent souscripteurs à la *Maison rustique* ou au *Dictionnaire d'agriculture*, il y en a quatre-vingt-quinze qui appartiennent aux patentés de la rue Saint-Denis ou aux appointés des grandes ruches ministérielles. Le souscripteur lit ces livres où l'on parle de la campagne, comme les petites pensionnaires dévorent les romans où l'on parle d'amour, en se promettant d'en faire de belles quand ils seront libres de se livrer à la passion de leur cœur.

Un des symptômes les plus véhéments de cette monomanie, c'est la fureur avec laquelle, le dimanche venu, nos citadins se précipitent hors de la cité par toutes les barrières de Paris.

Quand on pense à quels travaux d'Hercule se livrent ces bons bourgeois pour toucher du bout du pied le bord de cette belle robe verte qui revêt leur terre promise, on se sent pris à la fois d'admiration et de pitié pour cet amour emporté. En vérité, on ne songe point assez avec quelle résignation ils s'entassent dans une tapissière, avec quelle intrépidité ils se confient à un coucou ; on ne calcule pas ce qu'ils bravent de soleil, ce qu'ils absorbent de poussière, ce qu'ils subissent de cahots, d'averses, de railleries, de soif, de faim, avant d'aborder un bouquet de bois, quelquefois un arbre, et s'asseoir sur une vieille herbe grise, qu'ils appellent gazon fleuri, et y manger un pâté détestablement échauffé par le voyage et y boire un vin tourné depuis qu'il est sorti de la cave du marchand ; et cela pour un peu d'espace, un peu d'air, pour sentir sous leurs pieds autre chose que du pavé, pour voir devant eux autre chose que des murs blancs, pour se coucher sous un semblant d'ombrage. Aussi, je le répète, si l'on supputait comme on le doit tous ces héroïques efforts, on partagerait notre respect pour ce rêve du bourgeois parisien.

Mais le temps est bien loin encore du jour où il pourra le réaliser, et en attendant il s'en berce, il s'en nourrit, il lui emprunte le courage nécessaire à supporter la dure épreuve de la vie citadine. Après l'espérance d'un meilleur monde, la campagne est le premier soutien de la foi et de la résignation religieuse du bourgeois de Paris. Il ne mange pas un ragoût dont le beurre agace trop sa gorge, il ne boit pas une tasse de ce lait parisien qui a le don d'être à la fois plus insipide que l'eau et plus indigeste que les haricots, sans rêver à la crème et au beurre

frais qu'il récoltera lui-même de sa belle vache future. Que lui importent cette salade flétrie comme la robe d'une danseuse des Funambules, ces petits pois belliqueux et durs comme le plomb qui charge le mousquet de nos héros? ne viendra-t il pas un jour où il ira cueillir lui-même sa tendre laitue et ses légumes croquants une heure avant de se mettre à table?

Ne croyez pas cependant que cette espérance soit aussi inconsidérée, aussi légère que toutes celles qui abusent la faible humanité. Bien des fois il a fait dans ses longues soirées d'hiver, en grelottant auprès de son feu, le budget de cette vie de félicité vers laquelle il marche d'un pas si lent. Et d'abord, il y a à la campagne mille choses qui ne coûtent rien : les œufs, que de bonnes poules pondent par douzaines; les poulets, qui se nourrissent de rien en picorant dans le fumier de la basse-cour; les canards, qui barbotent dans la mare et qui dévorent les épluchures de la cuisine; et les lapins donc, les vieilles feuilles de choux et d'herbes qu'on *fait* dans les champs ne suffisent-elles pas à les engraisser! Il est inutile de parler des fruits, des légumes, qui seront de la plus exquise qualité; car le bourgeois de Paris a sur ce sujet les plus excellentes théories de culture, qu'il mettra rigoureusement en pratique. Ce côté même de son avenir le charme; il éclairera l'ignorance des paysans que l'incurie du gouvernement abandonne dans l'ornière des vieilles routines; ces bons villageois viendront le consulter, et il leur donnera paternellement ses lumières et ses conseils, et, quand il passera dans les rues, ces simples et naïfs enfants de la nature le salueront avec respect et reconnaissance. En vérité, je vous le dis, le bourgeois de Paris est mille fois plus poétique qu'on ne pense. Mais revenons à ses arrangements anticipés. Vous avez vu comme quoi il a pour rien volailles, lapins, beurre, lait, légumes, fruits; que manque-t-il à cette vie? un peu de viande de boucherie pour faire de temps en temps du bouillon quand on est malade; mais qu'est cela à la campagne? l'air est si bon, qu'on n'est jamais malade. Il faudra acheter le vin, mais à la campagne le vin ne paye pas de droits (le Parisien croit cela), et pour peu de chose on a du vin excellent.

Quelle vie de cocagne il va enfin mener! il la voit, il l'admire, il la tient.

— Mais...

— Ah! ne l'interrompez pas, je vous prie, voilà son rêve qui continue : il serait trop barbare de l'éveiller. Le voyez-vous qui se dandine sur sa chaise, qui se dresse sur son séant, qui sourit devant lui en fronçant légèrement le sourcil? il est en cabriolet, il est à une descente et serre la bride à son alezan; il arrive, il est arrivé, il descend chez un ami, son petit poney est charmant : il a fait une lieue en quarante-cinq minutes, on lui en fait mille compliments.

— Quoi! il a un cheval, un cabriolet?

— Pourquoi pas? mais, mon Dieu, cela coûte-t-il si cher à la campagne? un arpent de pré pour récolter du foin, un autre arpent de terre pour l'avoine.

— Est-ce tout?

— Eh bien, non... Ce bonheur de la vie champêtre lui aura coûté assez cher pour qu'il l'ait au grand complet; il aura outre cela quelques lopins de vigne pour faire son vin, quelques ares pour avoir son blé, qu'il moudra avec le moulin à bras de M. Quentin Durand, comme il l'a vu dans les journaux, et pour faire son pain, qu'il fera cuire dans un four économique, bâti à l'angle de la cheminée de cuisine.

— Mais pour cuire il faut chauffer, pour chauffer il faut des fagots.

— En vérité? Eh! ne voyez-vous pas cet hectare de bois qu'il vient de joindre à sa propriété?

— Ah! diable, il est très-gentil; mais...

— Mais ce que vous ne voyez pas, parce que les arbres vous le cachent, mais ce qu'il voit, lui, le bon Parisien, c'est la source qui est au milieu du bois, la source qui alimente un vivier où vivent dans le meilleur accord les brochets, les carpes, les anguilles et les truites; eau limpide qui s'échappe ensuite en un ruisseau délicieux, tout rempli d'écrevisses et d'excellent cresson de fontaine. Quelle vie, monsieur, quelle vie large et économique, sensuelle et champêtre tout à la fois!

— Il nous semble que maintenant ce bon bourgeois doit être content et qu'on peut lui faire observer...

— Ah! monsieur ou madame, que vous êtes cruels! avez-vous peur qu'il ne s'éveille trop tôt, et ne voyez-vous pas qu'il n'a encore pensé qu'à la partie utile et raisonnable de cette enivrante existence? que de choses encore que vous allez lui enlever à jamais si vous interrompez son rêve, et le billard dont il n'oserait approcher dans les estaminets de Paris, et qui est une occupation honnête à la campagne, et le jeu de boule qu'il envie aux invalides, et l'escarpolette où l'on fait de si bonnes plaisanteries sur les mollets de *ces dames*, et la partie sérieuse de ses distractions? et l'herbier qu'il médite, et sa rare collection de papillons dont il ornera son salon, et par-dessus tout... oh! pour ceci, soyez indulgent, je vous en prie : il ne l'avoue qu'à quelques-uns de ses amis; au reste, il y sacrifiera quelque argent, il ne réussira pas du premier coup, mais il expérimentera. — Qu'est-ce donc?

— Mais n'avez-vous pas lu quelque part que le paysan saxon ou hongrois est parvenu à faire lui-même son sucre de betteraves? Les journaux qui ont publié ce fait se sont bien gardés de dire quelle horrible mélasse ces paysans obtiennent dans leur marmite; ils l'appellent sucre, c'est assez, et le bon bourgeois, qui, en sa qualité de Parisien et de Français, se croit plus intelligent que le paysan saxon, se persuade qu'il se fabriquera du sucre blanc comme neige et qui sucrera mieux que celui de l'épicier, attendu qu'il y mettra tout ce qu'il faut.

Ne riez pas de pitié, ne haussez point les épaules en signe de mépris : tout ce que je vous dis là est vrai. Je l'ai vu et entendu mille fois; et, si vous saviez combien de longues et solitaires soirées cette espérance a fait supporter au pauvre bourgeois parisien, combien de privations et combien de labeurs cela lui a donné le courage de subir, vous ne lui feriez pas une observation. Et d'ailleurs il ne serait plus temps. L'heure est arrivée où ce rêve va enfin se réaliser; le marchand a vendu son fonds, le commis a obtenu sa retraite, ils ont à leur disposition un capital de cinquante à soixante mille francs, un revenu de cent louis ou de mille écus, c'est-à-dire la misère à Paris et l'opulence à la campagne. Notre ami part donc du pied gauche pour aller à la découverte de ce monde inconnu, mais qui existe assurément et où il doit se retirer. Pour cela, il va tous les matins au Palais-Royal, où il demande les *Petites-Affiches*, afin de noter sur son carnet tout ce qui lui semble être à sa convenance : le reste de la journée est occupé à courir chez les notaires ou les avoués chargés de ces ventes et qui d'ordinaire lui disent assez crûment les vraies charges et le vrai revenu, s'imaginant que cet homme veut acquérir pour placer son argent à trois pour cent. Mais ce n'est pas cela qu'il faut à notre bourgeois, et il passe ainsi plusieurs mois en vaines recherches jusqu'à ce qu'il tombe dans les mains d'un homme d'affaires qui l'empaume, le prend à sa passion, le flatte, l'excite, jus-



qu'à ce qu'il lui ait colloqué pour ses cinquante mille francs quelqu'une de ces impudentes masures que l'on nomme impudemment, à Paris, maisons de campagne pour les bourgeois et villas pour les filles entretenues. C'est une bâtisse à l'italienne, en plâtre et en pans de bois, avec quatre ou cinq arpents de parc, bois, prés, jardin anglais, potager, cour, basse-cour et source d'eau vive, tout ce que le bourgeois peut désirer. Tout cela est bien un peu petit, un peu maigre; mais l'acquéreur se charge d'améliorer. Quelques réparations aux murs crevassés, quelques charrettes de fumier, et la propriété doublera de production. Le marché se conclut, le bourgeois est propriétaire, il s'installe. *Avis essentiel:* tout bourgeois qui achète une vieille maison doit la laisser s'écrouler plutôt que de la réparer, attendu qu'il vaut mieux mourir de la chute d'une poutre que de mourir de faim.

En effet, du moment que le bourgeois a introduit le maçon dans sa maison, c'est comme s'il y avait mis le feu, surtout s'il s'est confié au maçon du village. Je le jure devant Dieu : s'il y a quelque chose de hideux au monde, c'est l'insolente férocité avec laquelle un maçon qui met le marteau dans une maison, sous prétexte de réparation, la démolit tant qu'il peut. S'il rencontre une pièce de bois, il l'attaque à coups de hachette et la coupe à tour de bras.

Supposé que le bourgeois arrive et s'étonne de cet acharnement.

« Ça, monsieur, lui dit le maçon, ça ne tiendrait pas huit jours; voyez, c'est pourri; voyez, tout aubier; voyez, du bois blanc, voyez. »

Et, à chaque *voyez*, il donne un coup à la poutre et l'achève du mieux qu'il peut, au nez et à la barbe du propriétaire. Enfin celui-ci l'arrête par ses cris; mais il est trop tard : le maçon déclare qu'il ne peut plus toucher à la maison que le charpentier ne vienne remplacer la poutre en question. Le propriétaire réclame en vain; le maçon impassible reprend ses outils, et, pour toute consolation, donne d'un ton de menace l'adresse de son voisin le charpentier, et laisse le bourgeois avec un trou dans sa maison.

Hélas! ce trou, il faut le boucher, et il faut bien passer par le charpentier; on le fait venir, mais cette fois on fera son prix d'avance. Folles prétentions!

« Je ne puis pas prendre ça à forfait, dit l'entrepreneur; je ne connais pas la maison, c'est fait de boue et

de crachat, ça va craquer dans tous les coins si on met la scie dans ces pans de bois. »

Et, en parlant ainsi, il fait sonner les murs du bout de sa canne armée de fer.

« Du reste, ajoute-t-il, nous nous arrangerons toujours bien; je vous ferai ça au plus juste prix, je suis un honnête homme, » etc., etc.

Le bourgeois le croit, et permet que le charpentier pénètre dans sa maison. Ici le sort du propriétaire dépend de ce que le charpentier a de mauvais bois dans son chantier. S'il y en a beaucoup, il est perdu, car il faut que tout y passe; s'il y en a peu, la victime peut en être quitte pour un pan de mur. Sans compter qu'il faut faire mettre du papier neuf partout où a paru l'ombre d'un maçon, et repeindre toutes les portes dont a approché l'haleine d'un colleur de papier. Il y a parmi tout ce monde une infâme franc-maçonnerie de dévastations pour se léguer des travaux les uns aux autres.

Mais enfin nous voulons bien que notre bourgeois ne succombe pas à cette première épreuve comme tant d'autres qui ont été forcés d'abandonner leur maison de campagne à leurs créanciers, avant même d'avoir pu s'y installer autrement qu'en camp volant, comme ils disent; nous admettons que celui-ci soit délivré de la réparation et se soit enfin casé. Ce n'a pas été sans laisser dans les mains de ces démolisseurs quelques-uns de ces billets de mille francs qu'il s'était réservés pour l'exploitation de sa propriété rurale. Il faut donc qu'il supprime quelques-unes des nombreuses jouissances qu'il s'était promises; ainsi le char-à-bancs et le cheval disparaissent. Il est vrai que les environs fourmillent de voitures à volonté; ce n'est qu'un petit malheur. D'ailleurs, le propriétaire vient d'avoir une idée: au lieu d'une vache pour la consommation de la maison, il en aura plusieurs, et vendra son lait, sur lequel il gagnera beaucoup. Voilà donc notre homme avec quatre ou cinq vaches magnifiques épandues sur un gazon d'un arpent. Nous sommes au printemps; cela va bien une semaine ou deux, quoique les paysans n'achètent le lait que la moitié de ce qu'ils le vendent à Paris, après y avoir mis la moitié d'eau. Mais au bout de ce temps l'herbe manque, on y fait passer le vert de tous les légumes, mais en voilà pour trois jours, il faut acheter du foin. La consommation devient effrayante: vraiment il est impossible de continuer si on ne trouve pas moyen de vendre le lait à un prix plus élevé. Il y a conseil dans le ménage; on cherche, et on finit par découvrir que ce moyen est tout simple, et qu'il n'y a qu'à envoyer directement le lait à Paris. Cependant il faut l'y envoyer, et, pour l'envoyer, il faut des moyens de transport. Sera-ce une charrette ou un cheval? Oh! non, non! déjà le bourgeois est devenu plus prudent, il se contentera d'un âne et de deux paniers. La jardinière fera le voyage tous les matins. Pauvre bourgeois! mais, pour vendre son lait à Paris, il faut une place marquée, achalandée; et la jardinière, qui sait cela, te rapporte ton lait, ou bien elle n'a pu le vendre qu'à un prix exorbitamment dérisoire, sans compter qu'il faut nourrir l'âne et la femme, qui ne peuvent rester huit heures sans manger, le temps d'aller et de revenir. Alors le bourgeois prend une détermination très-radicale, il vend les vaches, l'âne et tout ce qui s'ensuit, et se résigne à acheter son lait et à vivre de ses légumes et de sa basse-cour. Tout préoccupé de l'exploitation de ses vaches, il s'était bien aperçu par-ci par-là que les poules pondaient fort peu, que les lapins ne prospéraient guère; mais il va s'en occuper exclusivement, et, dès lors, tout cela marchera à merveille. Le voilà donc occupé du soin de ses petits élèves: ils sont un peu souffrants, il faut les nourrir mieux; achetons un peu d'avoine pour les poules, un peu de son pour les lapins, qui en seront beaucoup meilleurs. Ceci lui convient assez bien, et, en vérité, le bon bourgeois commence à recroire qu'il aurait eu tort de se désespérer. Il écoute la nuit

. . . . l'oiseau dont le chant entendu
Annonce au laboureur le fruit qu'il a pondu,

comme dit M. de Lamartine dans la *Chute d'un Ange;* et, dès le matin, il va à la récolte de ses œufs. Il en trouve beaucoup, beaucoup trop même; car le voilà forcé à vivre d'omelettes ou à vendre sa récolte. Mais vendre, et vendre aux paysans, lui est devenu un sujet de haine et d'horreur. Si vous saviez combien ils l'ont molesté; de quelle façon on s'est moqué de ses vaches, de son lait, de lui-même, lui qui était venu pour leur apporter la civilisation, le bonheur, l'exemple et la pratique des vertus champêtres!

Cependant, tandis qu'il vivote ainsi assez tranquillement pendant quelques mois d'été, il s'aperçoit que son petit capital de roulement se diminue petit à petit sans que tout ce qu'il récolte lui procure une sensible économie. Alors il essaye de se rendre compte de sa dépense, il établit un tableau par doit et avoir : c'est une petite satisfaction, cela lui rappelle le temps où il tenait ses livres ou ceux de l'État. Il fait son petit budget; nous n'en extrairons que l'article suivant :

Douze lapins mis dans l'établissement. Tous les jours un sou de son ; pour six mois, ci. . 9 francs.

Un sou par jour à la fille de la jardinière pour aller faire de l'herbe dans les champs, ci. 9 francs.

Lapins morts de maladie, trois.

D'autre part, lesdits lapins ont dépavé le fond de leur cage et quatre se sont échappés, reste à cinq. Pour réparation du pavé endommagé, payé au maçon 7 francs 50 centimes.

Total pour cinq lapins, 25 francs 50 centimes; doit 5 francs 10 centimes par lapin.

Quand le bourgeois demeurait à Paris, il les payait vingt-cinq sous. Ceci commence à l'éclairer, ceci l'épouvante, et il supprime les lapins. Mais voici l'automne qui vient, et les poules mangent toujours et ne pondent plus : un œuf lui coûte dix sous; il supprime les poules, les canards; il supprime tout être vivant. Le voilà donc réduit à ses fruits, à ses légumes. Il tourne de ce côté un regard désespéré, il se voit déjà réduit à une vie de trappiste; car c'est à peine si la rente du petit capital qu'il possède encore suffit à payer le jardinier, à payer la viande, le vin, l'habillement. Mais il a beau regarder, il ne peut comprendre comment les plus grosses fraises, les plus belles pêches, disparaissent; il les compte, il les marque, rien n'y fait: il n'a que les rebuts, les fruits pourris, les légumes secs, les salades montées en graine. Il y a donc un voleur, c'est peut-être le jardinier? Il va à lui, fier et menaçant : c'est alors que le propriétaire découvre des faits inouïs; il apprend des choses dont Cuvier, ce grand homme, ne s'est jamais douté. Les loirs adorent les pêches, les poires, les pommes, et, en fins connaisseurs qu'ils sont, ils mangent toujours les plus belles; les vers de terre se nourrissent de salsifis; les crapauds dévorent de la salade sans huile ni vinaigre; les araignées sont très-friandes de groseilles; les guêpes ne vivent que de raisins; les vers blancs consomment énormément de pommes de terre ; les limaces s'alimen-

tent de carottes, et les moineaux mangent indifféremment de tout.

Cependant le bourgeois ne se laisse pas endormir par ces contes à dormir debout; il chasse son jardinier à l'entrée de l'hiver; car encore une fois il a fait son budget, et il découvre que cet homme lui coûte trois francs par jour pour lui donner un plat de légumes et un plat de dessert; un franc cinquante centimes par plat, à lui qui jadis achetait des haricots à douze sous le litre et qui ne mangeait pas de dessert!

Le voilà donc seul dans sa maison, prenant de temps à autre un ouvrier à la journée pour faire faire ses travaux agricoles; mais l'ouvrier ne vient jamais le jour où il faudrait tailler, fumer, biner, selon le *Dictionnaire d'agriculture*. Le froid arrive, rien n'est fait : on s'enferme dans la maison; mais cette maison est humide, glaciale, il faut y faire un feu d'enfer pour ne pas mourir de froid. C'est le double de la dépense de Paris. Les pluies viennent, la cave s'emplit d'eau, le vin de Bourgogne tourne dans ces caves humides. Autant de perdu. On s'ennuie, on se couche à sept heures pour passer le temps, on se lève à dix pour ne pas trop brûler de bois. On espère en l'année prochaine, car on ne veut pas encore avouer ses sottises. Que diraient les amis de Paris, et surtout ces infâmes paysans qui vous raillent sous leur roulière épaisse et qui pataugent intrépidement dans la boue, grâce à leurs énormes sabots! Le bourgeois a bien des sabots aussi; mais, quand il les met, il tombe presque toujours sur son nez ou sur son derrière. Que voulez-vous que je vous dise? tous les malheurs accablent ce pauvre homme. Mais il y résiste courageusement, il se bat avec sa mauvaise fortune, il passe la journée enveloppé dans la couverture de son lit, il se livre à des petits travaux d'intérieur, met à ses portes des bourrelets, que sa femme fabrique avec de vieilles ouates de robe et des lambeaux de toile peinte; il colle des morceaux de papier aux joints de ses fenêtres, il regarde son jardin au travers des vitres. Mais il espère encore; il espère le printemps, ce printemps qui répare tout, rajeunit tout, ranime tout, le printemps qui fera reverdir ses semences et son espérance : il vient enfin, ce printemps. Mais cette seconde année a bien d'autres désillusions que la première; car, si d'abord c'est la partie spéculative de ses rêves qui a échoué, c'est maintenant l'espoir qu'il avait basé sur ses propres efforts qui lui échappe; c'est ce qu'il croyait invariable comme la nature. La terre lui manque : elle n'a été ni labourée à temps, ni fumée justement; rien ne vient, rien ne pousse qu'étiolé, maladif, indigeste. On ne peut se faire une idée de cet affreux désenchantement, de cette vie qui commence à toucher à la misère. A ce moment, il y a deux partis à prendre pour le bourgeois : c'est de se déterminer à vendre sa maison avec dix mille francs de perte, de placer son argent en viager, et d'aller s'ensevelir, rue Copeau, dans une pension à six cents francs par an, soit douze cents francs pour lui et sa femme; ou bien encore, il lutte une dernière année, il emprunte sur sa propriété et l'hypothèque. Dès lors, c'est un homme perdu : en moins de dix-huit mois, il est ruiné, exproprié, chassé, insulté; et il s'estime trop heureux si, par la protection d'un de ses anciens chefs, il obtient d'entrer gratuitement à l'hospice de la Rochefoucauld ou à l'hôpital des Petits-Ménages.

Oh! ne riez pas, ne prenez pas ceci pour un conte fantastique et rêvé. J'en connais un, j'en connais dix, dont ce conte est l'histoire, dont ce rêve a été le rêve, dont ce malheur a été le malheur. Ceux qui en douteraient pourraient en aller demander des nouvelles à MM....... [1].

[1] Frédéric Soulié avait joint à cet article une suite de plus de deux cents noms avec les adresses; mais, comme ce recueil repousse tout ce qui ressemble à une personnalité, nous avons cru de notre devoir de supprimer cette liste.
(*Note de l'éditeur.*)





LA SAGE-FEMME

PAR

L. ROUX



Si vous avez rencontré, dans une des rues les plus fréquentées de Paris, une jeune personne ornée d'un tartan vert, d'un bonnet de tulle à rubans orangés, et d'une imposante dignité de dix-huit printemps, vous l'avez suivie par instinct : la vie parisienne a de ces entraînements. Croyant toucher, sur ses traces, aux portes du Conservatoire, vous vous êtes livré à mille rêves décevants : la jambe permet d'espérer une danseuse, le visage n'exclut point l'idée d'une cantatrice. Son itinéraire n'est pas ce qui vous préoccupe : vous avez fait un pas sans penser, vous en faites deux sans avoir réfléchi, pour vous trouver en face de... l'École pratique. Votre sylphide est une sage-femme, l'adjectif est *ad libitum*. Rien ne ressemblant à un étudiant comme un flâneur, vous êtes reçu sans autre carte que votre mine évaporée dans le prétoire de Lucine, le cours de M. Hatin va commencer. Il y a eu des demi-mots à l'adresse de la jeune élève, et dont elle a dû rougir, la galanterie n'étant point dans le programme. Elle court se placer sous l'égide de la science au premier banc de l'amphithéâtre. Quand le professeur arrive, la fine plaisanterie n'est plus permise ; l'élève est tout au professeur; elle écoute par les yeux, et il y aurait conscience à la distraire le moins du monde. Elle est plus que séparée de l'étudiant en médecine, elle en est distincte ; cependant, la sagesse des deux écoles ne suffisant pas à mettre la sage-femme qui prenait leçon avec les étudiants à l'abri des agaceries, la Faculté a reconnu récemment qu'il y avait urgence à ce que les sages-femmes suivissent les cours isolément, sauf, pour celles-ci, à être moins instruites que lorsque les étudiants eux-mêmes assistaient à ces leçons. De son auditoire, le professeur s'étant résigné à ne conserver que la plus belle moitié, la morale a gagné tout ce que la science a pu perdre à cet arrangement. L'art procède par des initiations lentes. Le noviciat de la sage-femme a ses difficultés : il s'agit de comparaître devant un jury de médecins; il y a un prix pour les élèves sages-femmes comme il y en avait un autrefois pour les rosières. Les femmes n'ayant d'ordinaire d'autre distinction que celle du mérite, il est juste de tenir compte des exceptions.

La profession de sage-femme n'est ni artistique ni poétique, mais bien médicale et éminemment utile. Peut-on être sage-femme à moins de s'appeler madame la Chapelle ou madame Boivin ? Là est la question. Les médecins de tout temps s'emparent des grands accouchements, et c'est pour cela même que les sages-femmes ont si peu d'occasions de montrer une supériorité marquée. Le préjugé les condamne, à d'honorables exceptions près, à n'être que des diminutifs de médecins.

Généralement dévouée à la petite bourgeoisie, la sage-femme habite les quartiers marchands et même populeux; le troisième étage est de son ressort; elle s'élève aussi, dans l'intérêt de sa clientèle, jusqu'aux mansardes les plus idéales; elle-même a fixé ses pénates à un quatrième. La sage-femme paye son terme quand la nature daigne en fixer un pour quelque enfant à naître, et la nature n'est pas moins ponctuelle à son égard que son propriétaire.

Il y a des sages-femmes grands-cordons de l'ordre, sans compter celles qui, à l'aide d'une hyperbole plus ou moins forte, s'intitulent ainsi. Une sage-femme qui

compte des antécédents n'a qu'à trouver une pratique crédule : à l'aide d'une mnémotechnie qui lui appartient, elle rappellera les divers personnages qui lui ont dû le jour : à l'entendre, elle n'aurait pas été sans influence sur l'arrivée du roi de Rome; on l'aurait consultée sur la naissance du duc de Bordeaux; le nombre des comtes, — si l'on nous passe l'équivoque, — qu'elle a faits en sa vie tient vraiment du prodige. En réalité, l'importance de la sage-femme est problématique; ses prétentions, les médecins disent ses connaissances, sont médiocres. On appelle une accoucheuse afin de pouvoir se passer d'un médecin. Il est des susceptibilités, des fortunes surtout, que le savoir titré, en frac et en habit de docteur, effraye et intimide; on craint de ne pouvoir payer l'accouchement : la sage-femme se présente, alors même qu'elle est sûre de ne pas être payée. Elle passe pour être de meilleure composition qu'un accoucheur à diplôme, peut-être parce qu'elle reçoit de plusieurs mains. C'est elle qui, concurremment avec la marraine, fait de cette cérémonie bourgeoise nommée vulgairement un baptême la plus onéreuse des invitations de famille. La sage-femme accepte des cadeaux; le médecin ne compte que sur ses honoraires, quand il y compte. Ces petits présents, autorisés par l'usage, finissent par lui composer une somme assez ronde, un revenu solide. On se dispense plus aisément de payer une dette que de faire ses honneurs; la coutume est plus despotique que la loi.

Une enseigne, que chacun connait, et dont les nouveau-nés supposent l'existence avant même d'avoir vu le jour, fait partie intégrante de la sage-femme; disons, toutefois, que son portrait diffère souvent de son tableau. On se tromperait en faisant ici l'application de l'axiome *ut pictura poesis :* d'abord la broderie au blanc de céruse ne perd rien par l'action de l'air et du temps de sa virginale blancheur; en second lieu, une sage-femme, qui apparait sur le tableau dans tout l'éclat de sa jeunesse et du talent, cultive souvent la clientèle depuis un temps immémorial. On peut, sans la moindre injustice, lui assigner, en toute occurrence, une place dans le panthéon des femmes Balzac ; l'enseigne ne vieillit pas. Il peut arriver aussi qu'un tableau de rencontre, façonné à l'effigie d'une blonde, s'adapte sans difficulté à une brune piquante. Les enfants n'y regardent pas de si près pour venir au monde. La sage-femme est toujours élève de la Maternité sur son tableau.

Chaque rue offre une de ces enseignes, où le sourire est stéréotypé sur les lèvres du nouveau-né et de la sage-femme. Avoir un tableau est le privilége des accoucheuses; malheureusement ce que ce mode de publication a d'avantageux est en partie perdu par la concurrence.

Aurait-on la curiosité de se demander quelle est la cause qui jette dans une voie excentrique et savante tant de femmes nées pour être l'ornement d'une société bourgeoise ? quelle puissance occulte et irrésistible les arrache à leur vocation de modistes, de dames de compagnie, de confiance ou d'intimité, pour en faire des sages-femmes? Cela tient aux plus profonds mystères de la vie d'outre-Seine. On n'a pu se défendre d'une séduction opérée par un étudiant en médecine : on aime le médecin d'abord; on en vient ensuite à se passionner pour son art. A la Faculté de droit, les choses ne se passent pas autrement; beaucoup de femmes connaissent le Code; Héloïse était très-forte sur la scolastique. La sage-femme, c'est la grisette émancipée; c'est elle qui, pendant que M. Ernest était au cours, lisait Boerhaave avec entrainement, se passionnait pour un chapitre de Lisfranc comme d'autres pour un roman de Ch. Gosselin. Cette solidité dans le jugement a déterminé M. Ernest à faire des sacrifices. Doué d'une médiocre ambition et d'une fortune plus médiocre, il a consenti à s'établir de compte à demi avec une élève formée de sa main; ils ont pris leurs grades le même jour à la Faculté, et les ont fait légitimer à la mairie. C'est ainsi que naissent les petites fortunes médicales, et que l'art des accouchements fait chaque jour de nouveaux progrès. L'inverse a cependant lieu quelquefois. La sage-femme, essentiellement vouée à la parturition, fait éclore, le cas échéant, des célébrités médicales. Un membre de la Faculté ne se faisait remarquer que par ses habits râpés et un immense pressentiment de ses hautes destinées. Il fut distingué par une sage-femme possédant une recette qu'il prôna depuis à plusieurs millions d'annonces; s'emparer du cœur de la sage-femme et de sa recette fut le premier coup de maître du docteur. Paracelse avait substitué l'astrologie à toutes les sciences; l'annonce fut la panacée universelle du nouvel alchimiste. Parvenu à l'apogée de la fortune et de la célébrité, il oublia la femme qui l'avait révélé. Outrée de ce manque d'égards, celle-ci prit la plume, et nous eûmes les *Mémoires d'une sage-femme.* La *Biographie des sages-femmes*, autre ouvrage de même portée, contient, nous aimons à le croire, bon nombre de noms justement célèbres; il s'en faut cependant que toutes celles qui se distinguent dans cette profession puissent être regardées comme irréprochables, et dire toute la vérité en ce qui concerne quelques-unes serait plutôt faire une satire qu'un tableau de mœurs.

Cette profession a ses Locustes. Des femmes sans aveu, quoique accoucheuses jurées, ayant vécu longtemps dans un état problématique, plus près de l'indigence que d'une aisance modeste, parviennent à la fortune par une route directement opposée à celle du bien. Leur métier était de mettre des enfants au monde; elles font leur possible pour que l'humanité ignore l'arrivée de ceux qu'elle avait inscrits d'avance sur son catalogue. Voulez-vous, sur les données de Parent-Duchâtelet, vous faire le chroniqueur patient et résigné de tous les vices de Paris, la sage-femme vous en apprendra à ce sujet plus qu'aucune autre. La sage-femme d'une moralité douteuse, celle qui tient de la Voisin, et qui, dans les cas urgents, a recours aux dérivatifs, donne fréquemment sa main à un herboriste : c'est un mariage de raison, un moyen d'avoir des simples à sa portée; on use des spécifiques, on en abuse même. A Paris surtout, les sollicitations sont souvent pressantes; la tentation se présente armée d'une bourse et d'un sophisme : on commet un infanticide pour parer à un déshonneur. Les physiologistes écrivent en vain que tout breuvage de ce genre est un poison; beaucoup de sages-femmes en savent là-dessus autant que les médecins eux-mêmes. C'est pourquoi elles continuent d'exercer leur profession. Il suffit qu'elles possèdent le remède pour l'appliquer. On calcule la somme reçue ou à recevoir bien plus que les conséquences d'une atrocité. La victime craint le déshonneur plus que la mort; sa complice aime l'argent plus que l'honnêteté. Il y a, selon nous, trois coupables quand un crime de ce genre se produit : la sage-femme, qui affronte un procès; la femme enceinte, qui affronte la mort et la reçoit des suites plus ou moins immédiates de sa faiblesse; enfin la société, toujours armée pour la vengeance, et qui punit trop par l'opinion une femme séduite, et la pousse ainsi fréquemment à un double suicide. Nous voyons au reste, à toutes les époques d'une civilisation très-avancée, les mêmes crimes naître des mêmes causes. Si l'on en croit les historiens, les mœurs d'Athènes n'auraient pas été exemptes de ces pratiques secrètes. Les femmes



grecques étaient très-versées dans la médecine de leur sexe, et les matrones étaient appelées presque exclusivement pour les accouchements. Laïs et Aspasie accrurent la méchante réputation qu'elles s'étaient acquise par leurs galanteries en pratiquant l'art occulte d'en faire disparaître les traces chez les femmes livrées aux mêmes déréglements.

Si ces immoralités étaient chez nous une exception, il aurait fallu s'en taire; si elles sont, au contraire, une des plaies endémiques de la société actuelle, il faut y chercher un remède. Nous livrons cette réflexion aux moralistes. La sage-femme qui tient pension est à la fois l'Harpocrate[1] et l'Hippocrate femelle de son art; sa discrétion est passée en proverbe. On ne mettrait jamais les pieds chez elle si l'on savait y être vu. Elle est utile au célibat renté qui pense pouvoir conserver sa considération en récusant la plus noble partie des devoirs qui pèsent sur le citoyen aisé; beaucoup de propriétaires ont plus de confiance en une sage-femme d'un quartier autre que le leur que dans le maire de leur arrondissement, et aiment mieux avoir une honte à dissimuler qu'un ménage à gouverner en chefs de famille. La société, qui flétrit tant de choses moins dignes de blâme, les a-t-elle jamais mis à son ban? Il est vrai que la sage-femme est si discrète, et qu'en tout état de cause un homme riche est toujours un homme à ménager.

Mais il ne suffit pas qu'une sage-femme jouisse d'une confiance illimitée, et soit avantageusement connue de toutes celles qui désirent ne lui confier que ce qu'elles veulent celer à d'autres; il faut encore prévenir les confidences, entretenir des relations avec les scandales qui n'en sont pas encore. Paris est un asile précieux pour la province, de même que la campagne est un séjour discret pour les accidents de la vie parisienne. Ce refuge de l'innocence ne mérite ce nom qu'autant qu'il la procure aux personnes qui d'aventure l'auraient perdue par imprudence. La sage-femme qui tient pension jette ses filets dans les *Petites-Affiches*, sous forme de réclames modestes. On ne demande rien aux personnes en état de domesticité que leurs services à terme; il n'est pas inutile de se présenter, toutefois, sans avoir quelques économies. Il suffit que la sage-femme ait donné son adresse sous une formule philanthropique pour que les intéressées viennent d'elles-mêmes faire appel à ses connaissances pratiques. On ne se connaît pas dans son établissement. Les femmes ont un nom quelconque : les rotu-

[1] Dieu du silence.

rières sont vicomtesses; les femmes titrées s'appellent Louise ou Séraphine; celles qui viennent des confins les plus reculés des départements ont une position dans la *capitale;* les autres sont destinées à s'éloigner de Paris. Presque toutes ont leur époux dans quelque île de la mer du Sud. Elles feignent d'ajouter foi aux paroles les unes des autres, afin de n'être pas interrogées. Sa maison est, au reste, une Thébaïde; elle loge au fond d'une vaste cour; elle a pour portier un sourd et muet; toutes ses fenêtres ont des abat-jour. Il faut montrer patte blanche pour être reçu dans son gynécée. La recherche de la maternité y est sévèrement interdite; l'homme en est banni à perpétuité.

S'il est une profession où la considération soit toute personnelle, c'est surtout celle de la sage-femme. La sage-femme qui, outre les vertus de son sexe, possède les connaissances de sa profession, ne tarde pas à jouir dans son quartier même d'une réputation irréprochable, et d'un honnête revenu. Sa clientèle lui a coûté quelques sacrifices d'amour-propre : il a fallu se mettre bien avec les portières, ne pas s'aliéner par une dignité compromettante les bonnes grâces des garde-malades, satisfaire par des visites réitérées aux exigences de la petite propriété. Il y a telle de ses clientes qui accouche vingt fois avant de mettre un enfant au monde. Pour peu qu'elle devienne en vogue, la sage-femme n'a plus un instant à elle. Les enfants font exprès de voir le jour à minuit. Elle allait se mettre à table, on vient la chercher pour une grosse marchande; heureusement elle a des garanties, et la commère en est à son quinzième : ils sont tous venus de la même manière; en fait d'accouchement, il n'y a que le premier pas qui coûte.

Tout cela est plus ou moins vulgaire, mais tout cela existe et compose les scènes les plus intéressantes de la vie privée.

Beaucoup d'enfants attachent une grande importance à venir au monde. Des hommes de génie peuvent passer par les mains de la sage-femme sans qu'elle s'en aperçoive. Sa profession est une loterie.

Ce n'est pas tout pourtant de procéder à un accouchement : il faut encore savoir quand un enfant existe, le prophétiser, si l'on ne peut faire plus; interpréter son sexe, favoriser son développement par une saignée en temps opportun, connaître quels breuvages lui conviennent d'abord. On pourrait faire des poëmes sur cette donnée, et il y a des sages-femmes qui en ont fait. La sage-femme est un argument pour les personnes de son sexe qui rêvent la femme libre. Serait-ce abuser de notre position que de dire un mot des folles hypothèses prônées récemment sur l'individualité de la femme? L'expérience des siècles et sa nature même la fixent dans le sanctuaire du foyer domestique. Elle est reine au sein de sa famille, elle a droit à nos adorations quand elle est mère : éloignez-la de ce centre de ses affections et des nôtres, de ce cercle modeste et précieux de la vie privée, vous la déplacez; donnez-lui un rôle autre que le sien, qui est d'aimer et d'élever ses enfants, vous ne produisez que scandale, désordre et anarchie.

La sage-femme ne sort pas de ses attributions de la famille; elle y entre, au contraire, plus complétement qu'aucune autre individualité de son sexe.

C'est souvent une mère qui en aide une autre à le devenir.

Au point de vue philosophique, qu'y a-t-il de plus noble et de plus relevé que la profession de sage-femme? Mais elle est trop près de la nature pour être bien appréciée par la civilisation.

Socrate avait tracé autour de sa maison une ligne où il enfermait sa femme. Est ce pour cela que Socrate faisait mauvais ménage?

Ajoutons que le plus sage des hommes était le fils d'une sage-femme.

On a vu des femmes, comme lady Stanhope, être inspirées d'en haut, confier leurs rêves poético-religieux aux sables brûlants du désert; d'autres, s'improviser un apostolat qui n'embrasse pas moins des quatre parties du globe, et promener leurs pérégrinations phalanstériennes d'un continent à l'autre, faire emprisonner leurs maris, ne pouvoir supporter aucune espèce de servitude, et s'imposer le mandat d'affranchir la femme du joug de fer du mariage; d'autres, entrer par des in-octavo dans la classe privilégiée des célébrités de toutes les époques. On en a vu rivaliser de verve et d'enthousiasme avec les poëtes contemporains, improviser des opéras, et, dans la romance même, on a vu la musique s'allier à la poésie sous l'inspiration d'une seule muse féminine. On a vu le sceptre de la comédie tomber en quenouille, le mémoire, jusqu'alors du domaine exclusif des hommes d'Etat, devenir le partage de duchesses et de femmes de chambre, et servir de prologue à des divorces éclatants. Tout cela est beau sans doute; mais le type de la femme *humanitaire* se révèle autre part, et paraît d'autant plus noble, que son rôle, si utile à une classe d'enfants parias de naissance, ne peut être apprécié dignement que par un petit nombre de témoins. Il faut le proclamer hautement, dût-on ne le dire qu'une fois : celle que son pouvoir a mise à la tête d'un établissement comme la Maternité est toujours une femme vraiment grande et digne de respect. Cette maison, qui ne peut être peinte d'un seul trait, se résume en elle. Que de soins! que de propreté! Quelle vocation sociale n'a-t-il pas fallu pour être au niveau de cet emploi! Quelle constance pour ne pas s'y habituer, et faire corps avec lui, comme cela arrive aux anciens juges, aux anciens médecins et aux diplomates consommés! L'ordre de la maison est admirable; l'incessante charité qui le maintient, plus merveilleuse encore. Il faut s'élever jusqu'aux classes les plus aisées de la bourgeoisie pour trouver autant de luxe et de raffinements hygiéniques qu'il y en a dans une simple salle de l'hospice des Enfants-Trouvés. Rien n'est bizarre et contrasté comme les premiers moments de ces victimes privilégiées de la misère qui décime les classes pauvres de la population de Paris. Sortis d'une main quelconque, les enfants trouvés sont accueillis dans un asile où tout semble merveilleusement disposé pour l'allaitement. Légués ensuite, à raison de seize centimes par jour, à une mercenaire de la campagne, ils survivent peu à un régime meurtrier; ils meurent entre les mains des nourrices : c'est une conséquence. Mais pourquoi meurent-ils en aussi grand nombre, au moins, à l'hospice où ils sont bien soignés? Qui le sait, bon Dieu! D'après les calculs statistiques, un enfant trouvé qui arrive à la position d'homme marié est une exception infiniment rare, à peu près comme un sur dix mille, et l'Etat dépense des millions pour arriver à ce mortuaire résultat.

Honnêtes philanthropes, toujours disposés à appliquer le remède à côté du mal, que vous importe qu'il y ait des enfants trouvés, pourvu qu'ils soient bien traités ou paraissent l'être? Eh bien! la question est résolue, ils ne le sont point, ou, du moins, c'est en pure perte qu'ils le sont. Ceux qui échappent à la mortalité peuplent les maisons de correction, perpétuent la misère et l'opprobre au dehors et au dedans de la société. Il n'y a qu'un moyen de remédier à ce mal, c'est de le supprimer; c'est de permettre aux liens du sang à peine formés de se raffermir, en procédant à l'amélioration du sort des classes

indigentes, d'où proviennent la plupart des enfants trouvés, car l'exception ne doit pas nous occuper. Un fait demeure établi, c'est qu'un enfant *trouvé* est aujourd'hui un enfant *perdu*. Ce jeu de mots, cruellement sérieux, nous le conservons, il n'y avait aucun moyen de l'éviter.

Honneur encore une fois à la sage-femme qui, sans aucune des compensations flatteuses dont le monde entoure celles qui se vouent à une des célébrités d'un autre genre, accomplit chaque jour une œuvre utile, et composée d'un million de petites choses, qui la rendent grande et respectable aux yeux de tous.

La sage-femme ordinaire s'efface complétement quand on a vu de quoi se compose le rôle de sage-femme en chef de la Maternité.

L'hospice de la Maternité admettait autrefois de rares visiteurs; maintenant on n'y pénètre plus. Il arriva un jour qu'un de ces curieux, qui avait obtenu une permission pour visiter l'hospice, y reconnut .. sa sœur.

Comment parler dignement de la sage-femme qui a inventé le biberon-tétine et le bout-de-sein en gomme plus ou moins élastique, le biberon à calorifère? qui tient une pension et crée chaque année un nouveau procédé d'enfantement?

Or, de même qu'un état, un biberon ne s'improvise pas en un jour : il faut au préalable que la philanthropie l'ait adopté, qu'il ait été jugé digne d'un brevet d'invention, ou tout au moins de plusieurs médailles; les principaux médecins sont consultés sur l'influence humanitaire du biberon, sur l'importance sociale du bout-de-sein, et accordent leur sanction, pour peu que la sage-femme ait mis quelque talent à prouver l'utilité de sa découverte. Munie des attestations les plus honorables, la sage-femme démontre chimiquement que toutes les inventions qui se rapprochent de la sienne à l'aide d'une imitation plus ou moins ingénieuse sont la perte des nourrices et l'écueil de l'allaitement. Parvenue à l'état de professeur, elle donne la main aux célébrités médicales de son époque; son auditoire n'est composé que de femmes, comme jadis les mystères de la bonne déesse. Elle n'en est pas moins placée à l'apogée de la science; son nom fait autorité. Elle a un éditeur, mais un éditeur scientifique. Elle applique le forceps avec autant de sang-froid que d'autres en mettent à broder une écharpe ou à donner le jour à une paire de bas. On sait que la Faculté a refusé récemment un diplôme de médecin à une femme qui en était digne sous tous les rapports. Le docte corps a craint peut-être des rivalités, et l'influence d'un si noble exemple sur les destinées de la médecine. Ce fait paraît bizarre; il est simplement, selon l'expression vulgaire, renouvelé des Grecs. L'aréopage, ayant remarqué que les connaissances médicales se répandaient beaucoup trop parmi les femmes, proscrivit les accoucheuses. Le préjugé de la sage-femme était tellement enraciné chez les dames d'Athènes, qu'elles aimaient mieux mourir que d'être accouchées par des hommes. Agnodice porta l'amour de son art jusqu'à se déguiser en homme et à venir en aide à son sexe sous le costume d'un Athénien. L'androgyne naquit d'un arrêt draconien de l'aréopage. Agnodice, convaincue d'avoir pratiqué l'accouchement en dépit de l'aréopage, fut condamnée à mort. Elle obtint sa grâce à la prière des Athéniennes les plus distinguées. Le tribunal eût mieux fait peut-être, en matière d'accouchements, de se déclarer incompétent.

On permet à la sage-femme d'être professeur dans sa spécialité, et même d'envoyer des élèves dans les départements; celles qui ont exercé sous ses yeux et sous sa main n'oublient pas de le mentionner sur leur enseigne.

Le rôle de la sage-femme, nous l'avons dit, n'est point borné aux pratiques vulgaires de l'accouchement : l'hygiène de son sexe la regarde spécialement; nommer la sage-femme, c'est nommer le médecin de toutes les maladies et de toutes les faiblesses de son sexe.

Quand un enfant a vu le jour et qu'il est exempt de *meconium*, la sage femme n'est pas au bout de ses épreuves : il faut encore qu'elle le pare, qu'elle le festonne, qu'elle l'illustre; heureusement les langes sont prêts; elle a même sous la main les vêtements de celui qui, d'après Fichte, est le roi de la création. Le petit béret de velours orné de rubans, la chemise de batiste, les fines broderies : tout cela passe par les mains de la sage-femme; elle serait au désespoir qu'une autre qu'elle inaugurât le nouveau-né. Ainsi emmailloté, ajusté et adonisé comme un Amour de Watteau, elle le présente à la famille, qui est forcée d'avouer qu'après ce Cupidon lui-même, ce qu'il y a de plus admirable au monde, c'est la sage-femme.





LE GARÇON DE CAFÉ

PAR

AUGUSTE RICARD



Un homme porte des chemises en toile de Hollande, des bas de Paris; ses souliers vernis ont été faits sur les dessins d'un bottier de la rue Vivienne; il n'emploie, pour sa barbe, que du savon onctueux, pour ses mains que de la pâte d'amandes douces; ses dents sont entretenues par Désirabode, sa chevelure par Michalon; il a appris l'art du sourire perpétuel dans la classe d'un vieux mime de l'Opéra; il est patient, poli, aimable...

Vous croyez qu'il est question d'un grand écuyer de prince, d'un diplomate, d'un chanteur de romances?

Du tout : il s'agit d'un garçon de café.

On est assez généralement garçon de café de père en fils. Tel homme qui sert des glaces au *café de Foi*, ou des cerises à l'eau-de-vie chez la *mère Saguet*, à la barrière du Maine, avait un trisaïeul dans la *carrière* qu'il exploite, comme aujourd'hui un Séguier, un Molé, un Crillon, dans l'armée ou dans la magistrature. L'art de verser le café, la liqueur; de marcher au pas de charge, à travers des allées de tables et de tabourets, en portant dans la main droite des buissons de sorbets, un thé complet, ou une phalange de carafes d'orgeat, cet art-là demande une grande habitude. Pour faire un bon garçon de café, il faut avoir été pris tout petit, il faut avoir commencé ses exercices sous les yeux d'un père.

Cependant il est quelques exceptions à cette règle : on rencontre, dans l'intéressante classe qui nous occupe aujourd'hui, plus d'un praticien qui n'a pas été bercé avec les traditions de café. et qui, à l'âge de quinze ans, n'eût pas su laver une tasse sans en faire des morceaux. C'est une variété de l'espèce, chez laquelle le génie a lui tout d'un coup. Les antécédents de ceux qui la composent se perdent dans les brouillards d'un passé orageux, dans la fumée de cent estaminets, dans la chronique de la *Chaumière* et de la *Courtille*. Ces garçons de café-là ont, pour la plupart, hérité jadis d'un parent de la Normandie, ou du Perche. Alors ils ont roulé dans les cabriolets de *régie* pendant les jours gras de telle année; ils ont joué du cor chez tous les marchands de vins de la rue Montorgueil; ils ont fatigué le sol historique du bois de Romainville avec leur danse passionnée, puis, un beau jour, ils ont porté leur dernier écu au *bureau de placement*. Ils sont devenus garçons de café.

Ceux-là ne sont pas les moins habiles. Leur vieille expérience en fait d'excellents arbitres dans une discussion de billard, de dames ou de dominos; ils savent, de longue date, ce qui plaît aux *viveurs* sortant d'un bon repas, et ils n'ont pas peur des ivrognes.

Quels que soient d'ailleurs ses précédents, le garçon de café typique est toujours un homme probe et bien portant : la vigueur de constitution et l'honnêteté d'âme sont deux qualités sans lesquelles il ne saurait être. L'œil du maître, on le comprend, ne peut toujours planer sur les flacons, les carafes, les tasses et les cafetières du laboratoire. Rien de facile comme de détourner, au milieu de la consommation gigantesque de certains établissements, quelques gouttes de cet océan de rafraîchissements et de liqueurs; quelques fractions de ce total que le patron compte tous les soirs, à la grande mortification du mauvais sujet retardataire échangeant sa dernière pièce de dix sous, à minuit, contre une bouteille de bière blanche. Le garçon est donc, et de toute nécessité, un hon-

nête homme. Depuis le lever du soleil jusqu'à l'extinction du gaz, il manipule le numéraire de son prochain : c'est un serviteur de confiance, c'est un garçon de recettes à domicile.

Vigueur de constitution : vous allez voir qu'elle est indispensable au garçon de café. Le jour paraît; le garçon de café, qui, la veille, a dû se coucher tard, doit se lever de bonne heure. Il n'y a guère d'éveillés à Paris que les fruitières, les balayeurs et les porteurs d'eau; eh bien! lui, homme élégant, lui qui passe son temps au milieu d'épicuriens, lui qui fait incontestablement partie de la civilisation avancée, de la vie de luxe, il faut qu'il s'arrache aux douceurs du repos. Tous les jours le bien-vivre l'entoure de ses séductions, de ses parfums, de ses joies, et lui, il doit vivre de la vie rude de l'ouvrier; son maître veut qu'il ait, à la fois, l'élégance coquette d'une jolie perruche et la vigilance pénible du coq. Il s'éveille donc, il étend les bras, et ses doigts allongés vont frapper les pieds des tables entre lesquelles il a jeté son matelas la veille, ou bien ils labourent le sable que l'on sème tous les jours dans la *grande salle*. Car, voyez-vous bien, il est condamné à se nourrir, à se reposer dans cet espace où il fait son état; comme le soldat en campagne, il couche sur le champ de bataille. Mais, en vérité, mieux vaut souvent le bivac, sur lequel la neige et la pluie ne tombent pas toujours, quoi qu'en disent les *Victoires et Conquêtes* et les vaudevilles militaires.

Au bivac, l'air pur du matin, les feux du soleil levant, le chant des oiseaux du ciel, raniment le guerrier. Le garçon de café, à son grand lever, ne trouve qu'une atmosphère lourde et tout imprégnée des émanations trop connues du gaz, auxquelles se mêlent les odeurs, hermétiquement renfermées par les volets de l'établissement, du punch, du vin chaud et du haricot de mouton, que le propriétaire du lieu a partagé à minuit avec tout son monde, sur la table numéro 1, c'est-à-dire celle la plus rapprochée du comptoir. La seule clarté qui vienne égayer le garçon de café à son réveil est celle du quinquet inextinguible qui veille toujours dans le laboratoire avec l'obstination du feu de Vesta. Quant à ces harmonies matinales qui signalent le retour de la lumière, le garçon de café est tout à fait libre de prendre pour telles les cris du chat, ou les sifflements aigus des serins de madame, qui pressentent le passage prochain de la marchande de mouron.

Mais le piétinement du maître, qui, à l'entresol, cherche ses bretelles et sa cravate, fait trembler le plafond. En un clin d'œil les matelas de tous les garçons sont enlevés. Ce travail demande peu de force; car ces petits meubles, qui tiennent beaucoup du silex pour la dureté, participent encore plus de la plume pour la légèreté du poids. Tout cela est jeté pêle-mêle derrière une vieille cloison, avec des queues de billard au rebut, les arrosoirs d'été, des damiers cassés et l'antique comptoir que le patron a jadis acheté avec le fonds. Les volets sont détachés, la laitière arrive, le chef descend de sa chambre avec un sac de monnaie sous le bras, madame songe à sa toilette, les pains de beurre s'éparpillent dans des soucoupes, le garçon de fourneau allume son feu, toutes les abeilles de cette ruche sont en mouvement : l'heure du travail a sonné. Après ce premier coup de collier, le garçon de café jouit, dans presque tous les quartiers de Paris, de quelques instants de repos; en attendant la pratique, il arrache la bande des journaux et il étudie la situation des choses dans le grand format, la littérature dans le petit. Assez généralement, le garçon de café marche avec le gouvernement et la garde nationale en politique; en littérature, il est d'une force gigantesque sur la charade et le cours de la Bourse.

De huit heures à dix, les *cafés au lait* occupent entièrement le garçon. Cette première vente apporte peu de monnaie dans le tronc bronze et or du comptoir. Les *déjeuneurs* au café se composent, en général, d'employés, de vieux garçons et de provinciaux logés dans les petits hôtels du voisinage. Ces trois espèces d'invididus ont une foule de raisons toujours prêtes pour prouver l'utilité de l'économie. Le garçon de café tient à ces clients-là comme à un casuel certain, mais il est avec eux d'une politesse froide; il leur dit toujours que le *Corsaire* et le *Charivari* sont en main, et, lorsqu'ils prennent place devant la table de marbre, il n'a à leur service qu'un très-léger coup de serviette. Il en donne deux pour le café avec *un* beurre, trois pour un café complet. C'est le tarif.

Mais, de midi à deux heures, le café noir, l'eau-de-vie, le rhum et le kirsch, absorbent toute son attention, toute sa politesse. Les consommateurs de cette seconde période de la journée sont doucement échauffés par le chablis et le grave que le restaurateur du quartier leur a servis. Ce sont des citoyens dont l'unique métier est de joyeusement vivre, ou bien des militaires qui se sont liés de cœur et d'âme au camp de Compiègne, des commis voyageurs qui ont fait avantageusement l'article à Reims ou à Sedan; des jeunes gens de famille qui se sont battus le matin, et à trente-cinq pas, avec des pistolets de poche. De pareils personnages payent sans compter, parce qu'ils sont heureux; ils appellent le garçon « mon cher », ils lui demandent du tabac et l'analyse de la pièce nouvelle, dont les journaux ont dû rendre compte. Quand ils quittent le café, ils se tiennent immobiles une seule minute, et, dans ce court espace, le garçon les habille de leur paletot, manteau ou redingote; il les coiffe de leur chapeau, il leur met gants et canne à la main, et il termine par une de ces révérences qu'on ne saurait rencontrer autre part qu'à Paris. Ajoutez un peu plus de générosité d'un côté, un peu plus d'empressement de l'autre, et vous aurez une idée exacte des rapports du garçon avec les consommateurs du café à l'eau après dîner.

Les mœurs, les habitudes, la toilette du garçon de café varient selon le quartier où il travaille. Au Palais-Royal, sur les boulevards, depuis la Madeleine jusqu'au faubourg du Temple, dans une partie du faubourg Saint-Germain, le garçon de café est élégant, aimable, attentif; la chemise de toile de Hollande ne lui suffit plus; il y fait adapter une chemisette en batiste; il change de tabliers comme on change de ministres; de ses cheveux, toujours taillés à la mode qui vient de naître, s'exhalent les odeurs les plus douces et, par conséquent, du meilleur goût; sa veste se venge de n'être qu'une veste par la finesse de son tissu, par la grâce exquise de sa coupe; ses mains sont fines, délicates; il a du ventre le moins possible. Ce garçon de café-là n'emploie que des expressions choisies; il lit dans de jolis in-18 dorés sur tranches et reliés en maroquin; quand on se plaint à lui du café qu'il a servi, il lève les yeux au ciel, il soupire, il vous donne une autre tasse et vous apporte la même cafetière en disant : « Cette fois, monsieur sera content! » — Si un habitué entre en bâillant ou en accusant une migraine ou des douleurs rhumatismales, le garçon de café réplique avec consternation : « Que voulez-vous? nous avons une si odieuse température! Monsieur prend-il du rhum?... » Doué d'une imagination vive, d'un vaste amour-propre, de maux de nerfs, d'une grande flexibilité d'esprit, de tout ce qui constitue, enfin, l'homme infiniment civilisé, il prend les locutions, les manières,



l'humeur, des individus qu'il sert habituellement. Le garçon de café du boulevard Saint-Martin, un peu égrillard, parce que la Courtille n'est pas loin, affecte, cependant, des airs d'homme confortable. Il est extrêmement littéraire, parce qu'il apporte tous les jours des rognons à la brochette aux fournisseurs ordinaires de l'Ambigu, de la Gaîté et de la Porte-Saint-Martin. Il sait sur le bout du doigt le nombre des représentations de *Gaspardo* et du *Sonneur de Saint-Paul;* il a l'honneur d'être tutoyé par quelques dramaturges, il vous dira tous les bons mots de M. Harel, il a parlé deux fois à mademoiselle Georges, et il prête souvent sa tabatière à Bocage. Le garçon de café du boulevard Saint-Martin est surtout po'icé depuis que les marchands de chevaux de la rue de Lancry sont allés faire leurs élèves aux Champs-Élysées.

Au café de Paris, le garçon connaît tous les détails, toute la mise en scène d'une course au clocher; il accable de son mépris un pantalon sans sous-pieds, un chapeau de soie; il exècre le bœuf bouilli; Duprez commence à ne plus lui plaire, il dit : aller en véhicule, au lieu de : aller en cabriolet; et, dans ses jours de sortie, il ne fume que des cigares à quatre sous.

Jadis, le garçon du café Desmares était prodigieusement militaire. Il connaissait tous les officiers supérieurs de la garde royale, tous les *on dit* de la caserne d'Orsay et de la caserne de Belle-Chasse. Il a perdu cette couleur martiale, mais il est resté aristocrate. Il soupire, il s'ennuie. Comme le faubourg Saint-Germain, il attend.

Les garçons de café du quartier Latin ont aussi leur physionomie à part. Les écoles, la science, la Chambre des pairs, ont depuis longtemps façonné leur intelligence et leur goût. Ils sont de première force aux dominos.

Le café de Foy est l'établissement où le garçon fait le plus vite fortune; c'est, du moins, ce que l'on dit partout. Quoi qu'il en soit, il faut convenir que nulle part l'éducation de l'homme au tablier blanc n'est aussi parfaite. Le garçon du café de Foy, empressé comme celui du café Lemblin, coquet comme celui des boulevards, a, de plus qu'eux tous, un certain air de dignité, de politesse diplomatique, qui annonce un contact plus fréquent avec la vraie bonne compagnie. Le garçon du café de Foy ne ressemble pas aux autres : il est tout à fait lui. Vous remarquerez, en entrant dans l'enceinte où il fonctionne, que toujours il est d'une taille élevée. On dit dans l'arrondissement du Palais-Royal : « Grand comme un garçon du café de Foy. » Militairement parlant, on pourrait établir que les garçons de salle de Paris forment un bataillon dont la compagnie de grenadiers est au café de Foy. Rien de plus modeste, d'ailleurs, que les lambris

sous lesquels il sert les amateurs de café. Les dorures, les peintures, les glaces immenses, ne scintillent pas autour de lui ; le luxe ne peut pas lui monter à la tête. Il va et vient dans une salle mesquinement décorée, soutenue par de tristes piliers et chauffée par un poêle qui n'a rien de remarquable que son ampleur. Sous le rapport de la décoration, le café de Foy vit tranquillement, depuis des années, sur la renommée d'une caille, peinte autrefois par Carle Vernet au plafond, sur lequel elle vole encore à l'heure qu'il est. C'est une vieille maison de la bonne roche, où le garçon est toujours un homme choisi. Il vient là tout jeune, il y grandit, il y blanchit. Il met toute sa vie entre ces vingt pieds carrés dans lesquels un public d'élite s'assied tous les jours. Ne pas confondre avec les fumeurs de cigares qui, pendant l'été, entourent les tables du jardin : nous parlons de l'intérieur, et il est bien convenu que, nous autres amateurs du tabac de la Havane, nous sommes des gens mal élevés.

Il y avait une fois un baron. Pauvre gentilhomme ! il était bien à plaindre. Son vieux castel de Bretagne avait été vendu comme propriété nationale ; ses bons chevaux de bataille avaient été tués dans les guerres de l'émigration ; il avait mis ses diamants en gage chez un juif allemand, pour prêter de l'argent à un prince français, qui ne le lui avait pas rendu, selon l'usage. Il ne restait au baron de K..... qu'une rente de douze cents livres et la liberté de vivre, que Bonaparte, premier consul, lui avait fait expédier par la poste dans un moment de bonne humeur. De retour à Paris, M. de K..... avait sagement arrêté avec lui-même qu'il n'irait plus à l'Opéra, qu'il ne jouerait pas au pharaon, qu'il achèterait un parapluie et qu'il mangerait chez un gargotier. Mais quoi ! le bon compatriote de Bertrand du Guesclin n'avait pu renoncer à son cher café à l'eau après le dîner : il y tenait comme à sa croix de Saint-Louis, comme à son opinion politique. Brossé, ciré, propre comme un vieux soldat, il venait tous les soirs au café de Foy prendre sa demi-tasse : c'était sa seule joie au milieu des grandes joies de cette époque, où la France fêtait Marengo et le repos de la guillotine. Il avait adopté une table, devant laquelle il prenait place toujours. Par suite, il était toujours servi par le même garçon, chacun des servants d'un café ayant une ligne de tables à surveiller. M. de K....., élevé au sein de l'opulence, avait contracté l'usage de l'or depuis ses dents de sept ans. Il était habitué à payer, et à payer richement. Entraîné par cette douce routine, il entra un soir au café de Foy sans un sou dans sa poche, et il prit son café comme à l'ordinaire; puis, quand il voulut partir, il tira sa bourse ! Le garçon vit tout de suite, dans les traits consternés de l'émigré, le funeste état des choses, et, en desservant sa pratique, il dit à voix basse : « C'est payé ! » En effet, il paya la demi-tasse. Oh ! il faudrait un litre d'encre, un paquet de plumes et deux rames de papier pour peindre les combats que se livra M. de K..... le lendemain quand l'heure du café sonna au cadran de ses habitudes ; car le lendemain, comme la veille, le pauvre soldat de Condé était, comme on dit, à sec. Que vous dirai-je ? il entra, possédé par ce besoin, aussi terrible que la faim peut-être, ou du moins qui est une faim d'un autre genre. Son café fut payé encore par le garçon. Il le fut pendant plusieurs années, et le comptoir ignora toujours ce détail de la grande salle. Seulement, le maître du lieu ne cessait de s'extasier sur l'exquise politesse du *ci-devant*, qui n'entrait, ne sortait jamais sans lui faire deux révérences d'ancienne cour. Hélas ! le vieux gentilhomme croyait saluer son créancier : et son vrai créancier, c'était le garçon, dont la discrète bonté ne se démentit jamais, qui supportait patiemment les rebuffades du baron quand le café était moins chaud que de coutume, et qui portait tous les soirs à la dame du comptoir l'argent de la demi-tasse, comme s'il venait de le recevoir.

On sait que les émigrés furent indemnisés, un peu chèrement même ! Un jour, celui dont il est question arriva au café de Foy avec une énorme cocarde blanche et un portefeuille garni de billets de banque. Il demanda son compte, et on lui dit qu'il ne devait rien. Étonnement, stupéfaction ! Le garçon fut appelé.

Le brave homme avoua, en rougissant, que, depuis des années, il payait sans rien dire le café du baron ; et le baron pleura, et il embrassa devant tout le monde le garçon de café en disant : « Et toi aussi, mon enfant, tu étais un courtisan du malheur ! »

M. le baron de K..... a dépouillé le garçon de café de la serviette et de la veste, et il lui a donné les fonds nécessaires pour acheter un établissement.

N. B. Ce garçon de café-là était bonapartiste.

Les physionomies du garçon de fourneau et du garçon de billard forment deux types à part et qui n'ont rien de commun avec celle du garçon de salle. Ce dernier, serviteur de tout le monde, est connu de tout le monde. Les deux autres sont cloués à une place unique : l'un devant le feu, où il prépare le café, le chocolat, etc.; l'autre, à un billard, qu'il prend comme fermier au maître de la maison, et avec lequel il spécule sur les passions des habitués de la poule. La physiologie de ces deux individus ne peut être traitée que par un alchimiste et un joueur de billard consommé. Or, je ne saurais mettre de l'eau en ébullition sans me brûler les doigts, et je n'ai jamais fait au billard qu'un *doublé*, encore était-ce un raccroc. *Non sum dignus*.

Le garçon de café, — genre moderne, — ne s'embarrasse pas sitôt d'une famille. Comme il est, de toute rigueur, bien fait et bien élevé, il vit en sultan au milieu d'un nombre imposant de demoiselles de comptoir. Il n'a, l'heureux homme, qu'à leur jeter le mouchoir, — je veux dire la serviette. — Ce sont elles qui font plisser ses chemises, qui harcèlent la blanchisseuse pour que celle-ci tienne toujours le linge d'Oscar ou de Frédéric dans un état de blancheur *entière*. Confiant dans leur zèle, dans leur économie, le garçon de café leur abandonne souvent même le soin de payer les mémoires. Quand cet Alcibiade en tablier a trente ans, il songe à l'avenir. Il achète un habit noir pour les jours de sortie, il mange de la pâte de Regnauld et place ses économies. L'ambition éclôt dans son cœur, il destitue les inspectrices de sa lingerie; et, dans son sommeil tourmenté, il ne rêve plus qu'établissement à son nom, que grande salle toute d'or, comme les palais des *Mille et une Nuits*, avec un comptoir en bois de citronnier, des torrents de gaz et des peintures de Cicéri. Dès ce moment, le garçon de café se fait inscrire dans une compagnie de la garde nationale; il cherche une femme et une maison neuve formant coin de rue. Quand il a trouvé l'une et l'autre, il s'entoure des artistes les plus distingués, comme les vieux Médicis quand ils faisaient construire leurs palais; et il fait travailler peintres, doreurs et mouleurs dans le rez-de-chaussée qu'il a loué à raison de vingt mille francs chaque année, sans compter le pot-de-vin. Les pots-de-vin se fourrent partout aujourd'hui. A sa voix, la palette de vingt Raphaëls s'épuise : ces murailles nues, que les lourds Limousins contruisaient encore il y a trois mois, se chargent de fresques étincelantes. A la place des Napoléons à petit chapeau et des inscriptions érotiques tracées naguère au charbon par les gâcheurs, vous voyez de riches et beaux Indiens, — des Indiens d'opéra, —

poursuivre le tigre royal sur leurs chevaux de race; vous voyez un tournoi où messire Bertrand du Guesclin emporte le prix devant toute la noblesse de Bretagne : vous voyez des nymphes nues, une Psyché qui s'envole, un Mercure qui porte dans les airs les ordres de son patron; vous voyez des oiseaux de toutes les nuances, des fruits de toutes les couleurs.

Le comptoir, chef-d'œuvre de l'ébénisterie moderne, se dresse dans une niche dorée. Il est orné déjà de coupes en vermeil que Benvenuto Cellini n'eût pas désavouées; et une beauté de choix a été retenue d'avance pour occuper chaque jour, à raison de cent francs par mois, ce trône magnifique. Le garçon de café, devenu maître à son tour, a obtenu un crédit chez les négociants qui vendent en gros les objets de consommation qu'il va donner en détail au public. Une douzaine de réclames, dans lesquelles les courtiers d'annonces citent à leur manière les palais d'Armide et de Cléopâtre, sont lancées dans les journaux. Le jour de l'ouverture arrive enfin.

L'établissement nouveau fait six mille francs de recettes. Le propriétaire fait mettre des jabots à toutes ses chemises, il marchande un tilbury, et il se demande déjà s'il achètera un château en Beauce ou en Normandie. Il jure sur son fourniment de garde national qu'il ne céderait pas son fonds à moins de six cent mille francs, et il dit à tout propos cette phrase, qu'il s'est fait faire par un homme de lettres de ses amis : « Le bouge qui s'appelle le café de Foy ! »

Mais un autre fou ouvre dans le voisinage un café plus riche encore. Il y a jeté cent mille francs de dorures, de peintures et de glaces. Le public, qui aime à rire, va s'engouffrer tous les soirs dans ce nouveau palais de fée; et l'autre palais, comme celui d'un ministre disgracié, devient une solitude.

Le maître du lieu, alors, est entièrement libre de déposer son bilan et de donner trois pour cent à ses créanciers. Il met à couvert le plus de fonds possible; et, quand il a satisfait aux exigences de la loi qui régit les faillites, il va vivre de son revenu au pays natal. Mais il n'est qu'un petit rentier; il n'a qu'une maison chétive, deux carrés de choux, une mare pour ses canards de Barbarie. La maladie des rois détrônés le saisit un jour, et il meurt d'ennui au milieu d'une famille inconsolable.

Le garçon de café rococo, — celui que ses camarades intitulent dédaigneusement perruque, — a presque toujours une femme légitime et des enfants en chambre dans le voisinage. La femme fait ordinairement des gilets ou des pelotes médicamenteuses pour messieurs les chirurgiens herniaires. Chaque tête de cette famille-là possède à son nom un livret de la caisse d'épargne. Le chef met patiemment sou par sou pendant des années, et il crie toujours misère; puis un matin il prend aussi un établissement. Mais il ne perd ni son temps ni son argent à créer un palais de merveilles. A l'affût des faillites, il en trouve une sur son chemin, qui lui donne, à un rabais fabuleux, pour quatre-vingt mille francs de glaces, de peintures, avec un fonds bien commencé et un matériel tout neuf. Assis sur les ruines des autres, le garçon de café achalande tout doucement la maison dont il est devenu maître. En quatre ans il arrive au chiffre de fortune qu'il a toujours ambitionné. Joueur prudent, il cesse alors de tenter le destin, et il vend fort cher ce qu'il a acheté presque pour rien. Vous le voyez ensuite faire l'usure dans une petite maison isolée, dont la porte est garnie de ferrures, et la cour ornée d'un chien de montagne toujours de mauvaise humeur.

Parvenu à cet apogée, il est facile à reconnaître : dans les cafés, il paye toujours sa demi-tasse sans rien donner au garçon; il loge au Marais ou rue de Charonne, et aux Batignolles surtout; il a un col de chemise très-haut, l'accent de la basse Normandie et un regard à quinze pour cent.

Tolérant, laborieux, fidèle, de bonne compagnie, le garçon de café supporte, sans hausser les épaules, les façons départementales de certains consommateurs qui lui demandent effrontément le *bain de pied* et boivent dans leur soucoupe. Il est debout du matin au soir, et souvent, par sa manière de servir, il achalande la maison pendant que le maître joue aux dominos, ou à la hausse et à la baisse. Témoin, instrument des bénéfices énormes de ce patron, il amasse sans envie des pièces de deux sous à côté de ce tas d'argent qui grossit tous les jours; il oublie, il ignore que le tronc touche à la caisse. Il peut, dans l'occasion, répondre convenablement à l'homme du monde qui est venu seul au café, et qui aime mieux la conversation que la liqueur. Concluons donc, en présence de tant de qualités et de vertus, qu'une foule d'hommes considérables dans l'armée, la magistrature, la littérature, l'administration... dans l'instruction publique, surtout... ne seraient pas dignes de porter le tablier blanc.





L'AUTEUR DRAMATIQUE

PAR

HIPPOLYTE AUGER



Je serais moins embarrassé de vous apprendre quel fut le premier des auteurs dramatiques connus, le premier en date s'entend, que de vous dire le nom du dernier éclos dans la couvée que Paris, cette grande pondeuse de célébrités, tient toujours en réserve sous son aile. Hier, c'était M. Alfred; qui ne connaît pas l'illustre M. Alfred? ce soir, ce sera probablement M. Félix, ce jeune homme plein d'espérances, vous savez bien; et demain nous entendrons proclamer le nom de M. Charles, la gloire future de la scène française. Au train dont nous marchons, il est bon d'être en avance d'un jour, et, comme il faut voir ce qu'on peint et savoir ce qu'on voit, nous prendrons M. Charles, si ça vous est égal, pour souder le cercle dans lequel il faut toujours prudemment se renfermer.

M. Charles doit donc être auteur dramatique demain, à sept heures du soir; son vaudeville sera représenté devant un parterre composé en grande partie de ses créanciers, gens intéressés à l'art, comme on le pense bien : grand succès! lisez les journaux : trois couplets ont eu les honneurs du *bis*. Tout a été réglé à la répétition générale. Le directeur compte sur la pièce, l'auteur compte sur les acteurs, les créanciers comptent sur la recette, et le public... le public compte bien n'y plus revenir... Mais le public voit cent fois de suite les pièces qu'il siffle, le public n'a pas plus de caractère!... Je vous en fais juge : le vaudeville de M. Charles est exactement le vaudeville de M. Félix, qu'on applaudit en ce moment; lequel vaudeville n'était autre que le vaudeville de M. Alfred, qu'on avait sifflé; et le vaudeville sifflé de M. Alfred était la reproduction exacte du vaudeville applaudi de M.... Est-ce qu'il y a deux vaudevilles?... Et c'est heureux vraiment pour M. Charles! Aussi quittera-t-il l'étude de son avoué, où il occupe la troisième place, pour prendre le n° 3,978 dans l'association des auteurs dramatiques, avec le droit de recevoir les circulaires de convocation à l'assemblée générale et d'invitation au banquet fraternel, où, moyennant dix francs, il aura l'honneur de dire à M. Scribe, de l'Académie française et de l'Académie impériale de musique, ou à M. Victor Hugo, à son choix : *Mon cher confrère!* — Comment veut-on que la tête ne tourne pas à tous les jeunes gens qui savent lire, écrire et compter? des honneurs et des richesses! être affiché dans tous les carrefours, crier la clôture dans une assemblée! boire du vin de Champagne à côté de M. Alexandre Dumas, en face de M. Viennet, sous les regards de M. Casimir Delavigne, non loin de M. Dupaty! il faudrait n'être pas... comment dirai-je?... il faudrait ne pas être Français, ne pas vivre dans l'étude d'un avoué, pour résister à la douce pensée de se savoir auteur dramatique, pour ne pas rêver sur son grabat un succès semblable à celui du Sonneur de Saint-Paul : deux cents représentations, six cent mille francs de recette! — Le banquet annuel et le souvenir du *Sonneur de Saint-Paul*, voilà de quoi fertiliser le génie des clercs de la nouvelle basoche et des modernes enfants sans souci; de quoi répondre à toutes les vanités, de quoi fournir à tous les rêves, de quoi justifier toutes les intrépidités, de quoi expliquer toutes ces existences inexplicables : car, pour être auteur dramatique, il suffit de vouloir l'être, et la volonté, c'est la seule foi de notre époque. D'ailleurs, quand on ne se croit pas à la rigueur la force de se faire auteur tout à fait, ce qui est un cas excessivement rare, ou quand, par modestie, on ne veut pas l'être en entier, on le devient pour une moitié, pour un tiers, pour un quart;



mais comme quatre quarts de pièce font toujours un auteur complet, la postérité n'y perd rien et la gloire du nombre s'en augmente. On est auteur dramatique pour tant de choses différentes! pour le titre, pour l'idée, pour le scénario, pour le dialogue, pour les couplets, pour le choix des airs, pour faire recevoir la pièce, pour discuter avec la censure, pour surveiller les répétitions, pour prêter son nom à l'auteur endetté, enfin, pour quelques écus et quelquefois pour rien du tout.

On devient plus facilement auteur dramatique qu'épicier : — n'est pas épicier qui veut! Et n'était la crainte d'offenser l'utile corporation si admirablement réhabilitée par M. de Balzac, auteur non dramatique, — le peintre en miniature badigeonne mal les décorations, — je dirais que l'auteur dramatique est l'épicier littéraire de notre époque. Mais repoussons une comparaison peu favorable à l'épicier, quelque droguiste qu'il soit. S'il le veut, lui, il peut être modeste : ses balances lui rappellent sans cesse l'égalité native des hommes; il n'a pas deux poids et deux mesures; et, s'il le veut, il peut être probe. Demandez donc de la modestie à l'auteur d'un mélodrame, et de la probité au vaudevilliste! il n'y a pas de plagiat dans l'épicerie : *gloire et patrie* à l'épicier!

Cependant, nous ne saurions le taire, l'auteur dramatique est boutiquier manipulateur : il broie son cacao sur un dictionnaire, il distille son huile de roses dans un encrier, il mesure ses vers à l'aune, il pèse ses ingrédients d'après la recette classique ou romantique; puis il coule ses actes dans le moule à chandelles, où tous les auteurs dramatiques, ses confrères, coulent les leurs, cinq à la livre, plus ou moins. C'est ainsi qu'on éclaire la France, c'est ainsi que le suif littéraire lutte avec le gaz de l'industrie, et que notre lustre national projette ses rayons jusqu'à Saint-Pétersbourg! L'adepte qui dans l'étude de son avoué rêvait la gloire littéraire, devient donc, sans y songer, un misérable canut, un filateur de scènes, un tisseur de péripéties, un tailleur dramatique, flairant la mode, guettant les circonstances, interrogeant le caprice d'un public blasé, retournant les vieux habits pour les vendre comme des neufs, s'ingéniant à mettre le commencement à la fin, à changer les époques et les noms, à profiter de l'esprit des autres;... mais cent mauvaises pièces rapportent plus qu'une bonne : à ce compte on se fait un nom, une fortune, sans se faire d'ennemis.

La baguette de Tarquin ne frappait que les pavots de

qualité : le poëte habile ne doit jamais dépasser le niveau de ses confrères.

Je sais bien que le public est parfois singulier, qu'il prend mal certaines choses, a ses mauvais jours, qu'il rudoie *Caligula*... mais il caresse *Mademoiselle de Belle-Isle*, et tout se compense. C'est surtout dans la vie de l'auteur dramatique que le système de M. Azaïs reçoit son application la plus étendue : des sifflets, mais aussi des bravos; les critiques du feuilleton, mais le bulletin du caissier; l'exigence des acteurs, mais la vie qu'ils donnent à de pâles et frêles traits de plume. On tombe, soit, mais on trône. D'ailleurs, n'est-ce rien que d'être l'âme de cet univers de carton dont on fait mouvoir toutes les machines, que d'être l'ordonnateur de ce pêle-mêle de palais et de chaumières, que de commander aux orages? L'auteur dramatique sur les planches d'un théâtre est le *fiat lux* au sein du chaos, c'est le ciel et l'enfer, l'objet des bénédictions et des imprécations d'un monde de coquettes et de pères nobles, de rois et de niais, de figurantes et de figurants. Aussi, voyez-le, providence, espoir ou terreur, arriver les mains dans ses poches, et le manuscrit sous le bras, le jour d'une distribution de rôles. Il lit, on écoute; les vanités sont en ébullition, personne n'est content de son lot, tous envient celui des autres : l'ingénue veut un peu plus de candeur; l'amoureux demande une autre déclaration; Araminthe exige une grande tirade. Mais tout s'apaise aux promesses d'un nouvel ouvrage. Avant la lecture d'une pièce, l'auteur est une puissance, on le courtise, il fait ses conditions, il obtient ce qu'il veut; les rigueurs expirent, les intimités commencent, les haines s'oublient; l'actrice, l'acteur et l'auteur se confondent dans une même espérance, jusqu'au jour du désenchantement, jusqu'à cette première représentation où la vérité se fait entendre de part et d'autre, après le jugement du public. — « Mon rôle est mauvais. — Dites que vous le jouez en dépit du bon sens. » Les récriminations durent vingt-quatre heures; et la prochaine nouveauté change tout sans rien changer.

Je voudrais bien vous peindre l'auteur dramatique dans un entr'acte de la première représentation de l'un de ses ouvrages : l'anxiété ou la satisfaction avec laquelle il regarde le public par le trou du rideau, prouvent moins pour la pièce qu'elles n'indiquent le trait caractéristique du patient. — Il y a l'auteur dramatique qui doute de tout, et celui qui ne doute de rien. — Le premier, haletant, suant à grosses gouttes, le cou tendu, n'entend que des murmures d'improbation; la moindre toux l'effraye : son cœur suspend ses battements, il sourit, il pleure... Tantôt c'est le public qu'il accuse de ne pas écouter; tantôt c'est l'acteur qui va trop vite ou trop lentement; tantôt ce sont les machinistes qui se font attendre : ses jambes fléchissent sous lui, et il ne peut rester en place. Il marche, il s'arrête; les exclamations qui sortent involontairement de sa poitrine trahissent ses tourments. — « Eh! ce n'est pas cela, malheureuse! — Arrête-toi donc, bourreau! — Ris donc, butor! — Baisse donc les yeux, coquine! » Siffle-t-on : — « J'étais sûr qu'on les travaillerait à ce passage, ils ne l'ont jamais compris. » Applaudit-on : — « Ah! on se décide; c'est bien heureux, vraiment! » Mais, à côté de lui, une actrice jalouse donne à ces applaudissements un motif étranger à la pièce : « Il paraît que nous avons nos amis dans la salle. » Puis il lui faut subir les reproches ou les félicitations du directeur et *tutti quanti;* puis enfin il se retire seul, harassé de son succès ou de sa chute, interprétant pour ou contre lui tous les mots que le hasard lui apporte sur son passage; et, en attendant, les feuilletons qu'il se promet de ne pas lire, et qu'il lira tous, il va expier sa gloire ou préparer sa vengeance sur son lit de Procuste. C'est là qu'il trouvera, trop tard, les situations fortes, les scènes intéressantes, les mots piquants qui auraient pu faire une bonne pièce de l'œuvre représentée.

Quant à l'autre, au second auteur, à l'imperturbable, on le rencontre partout, dans la salle, au fond d'une loge, à l'entrée d'une galerie; il se promène dans les couloirs, il traverse furtivement le foyer, il est content du public, il exalte les acteurs, il encourage tout le monde; à son oreille tous les murmures sont flatteurs; il n'aperçoit que des marques de joie. On rit à l'endroit le plus pathétique : — « Bon! on le prend en gaieté, ça m'est égal. » On s'indigne : — « Bien! la situation fait son effet. » On siffle à outrance : — « C'est un parti! C'est un tour de Fanny! C'est l'administration pour ne pas me payer ma prime! » On redouble, on fait baisser le rideau : — « La pièce ira cent fois; je leur prouverai que j'ai plus de talent qu'eux. » Et après avoir été promener son intrépidité sur le théâtre, où il rassure chacun, où on lui demande des changements, des coupures : — « Non, rien, dit-il, je n'ôterai pas un mot. C'est un coup monté, je le savais... La pièce a très-bien marché. » Puis il va rejoindre ses amis les feuilletonnistes qui l'attendent à table où l'on *sable* les droits d'auteur. Léontine, l'agaçante et la mélancolique Adèle, viennent réconforter un amour-propre qui ne s'est pas un instant démenti; *les belles petites qui ont joué comme des anges* sollicitent *leur amour d'auteur* pour de nouveaux rôles: le pacte est conclu, signé, scellé. C'est une jubilation diabolique, un concert d'éloges étourdissant et réciproque. On le voit donc, il ne s'agit que de savoir bien prendre les choses.

L'honneur d'être l'idole des actrices, l'objet de la contemplation extatique des claqueurs et l'espoir des marchands de billets est immense sans doute; mais d'autres immunités plus réelles attendent l'auteur dramatique dans la vie sociale : il ne paye pas plus de patente qu'un pair de France, car il offre à l'Etat toutes les garanties morales d'un homme bien pensant. Aussi reçoit-il la croix d'honneur, à titre d'encouragement. Tous les auteurs dramatiques méritent la croix d'honneur. C'est le prix de sagesse, c'est le prix de bonne conduite, comme le fauteuil académique est le prix d'orthographe ou le prix d'amplification. Un auteur dramatique, marqué d'un ruban rouge, membre de l'Académie, doit prétendre à tout, doit aller à la Chambre haute, — lisez la loi, — et à la Chambre des députés, aussi facilement qu'il a le droit d'entrée gratuite dans les vingt-six théâtres de Paris. Je dis *aller* pour *devenir membre.* Corbleu! croit-on qu'il se borne à rester spectateur de la moindre comédie quelconque? il mange au râtelier du budget le foin des subventions théâtrales, quelquefois même l'avoine des fonds secrets. Le vaisseau de l'Etat a des rameurs de tous les rangs; la chiourme est composée de gens habiles; ne craignez rien pour eux : la *Méduse* chavire, mais l'auteur dramatique, s'il n'est pas placé sur le radeau, surnage comme ces bouteilles vides et bouchées que les marins jettent à la mer pour laisser une trace de leur passage. Le vaudeville bouton de rose, qui fit les délices du Consulat, n'est-il pas toujours à flot dans le calme plat de l'Académie? il donne des prix de vertu, lui qui fut si digne de les recevoir! Le titre d'auteur dramatique est d'ailleurs un brevet de longévité; on se survit toujours quand on le porte; il préserve de tous les miasmes méphitiques

qui causent tant de ravages dans la population des grandes cités; il a les propriétés du vitiver et du chlore : pas un auteur dramatique n'est mort du choléra ! car Moreau, feu Moreau, cet auteur de tant de vaudevilles oubliés, il n'est tombé victime du fléau que comme conseiller d'État; oui, feu Moreau, que la Révolution de 1830 avait arraché aux flonflons, mort, à la fleur de son âge, conseiller d'État, vivrait encore s'il eût résisté aux embûches du pouvoir. Eût-il été dévoré des hannetons, jusqu'à sa croix d'honneur, dans sa tournée administrative, le grand, l'aimable, l'enjoué Romieu, s'il fût resté auteur de son unique vaudeville? mais les insectes des départements sont très-friands de la chair des préfets, et je tremble pour M. Mazères! A propos de départements, l'auteur dramatique veut-il aller promener sa gloire, lui faire changer d'air, ça ne peut pas nuire; voyez le commissaire de police sourire bénévolement à cette réponse: auteur dramatique. — Il s'agit d'un passe-port. — La profession d'homme de lettres lui eût valu quelques rebutades, quelques signes invisibles de suspicion pour le faire arrêter au prochain village. L'homme de lettres est sujet à caution; mais la censure est la protectrice naturelle de l'auteur dramatique; grâce à elle, n'est-il pas l'écrivain le plus politiquement orthodoxe de tous les écrivains, l'amuseur le plus croustilleux de tous les amuseurs publics? Mais le pauvre homme ne s'appartient plus, il fait partie du domaine public: on vend son portrait, son buste, sa charge, il est à la foule, aux journalistes; il n'a plus de refuge, et quand il passe, il se trouve quelque badaud tout vain de le connaître, qui le signale à l'admiration publique. Mon Dieu! que j'étais heureux et fier le jour où M. Paul Foucher, me prenant pour un autre, daigna me dire : *Avez-vous vu mon beau-frère?* et ce beau-frère, savez-vous quel il est? ce beau-frère, c'est Victor Hugo, l'ex-*enfant sublime*, l'auteur de *Ruy-Blas!* rien que cela! Moi qui vous parle et qui n'ai pas l'honneur d'être membre de l'association des auteurs dramatiques, j'ai parlé à M. Paul Foucher, le bel-oncle de tant de chefs-d'œuvre! Je pourrais même vous le montrer au besoin. Je pourrais vous nommer les auteurs-acteurs, les auteurs-directeurs, qui se lisent leurs pièces à eux-mêmes, *qui se les reçoivent, qui se les jouent*. Je pourrais aussi vous dire de quelle jambe boitent nos académiciens. Je pourrais encore vous peindre emblématiquement MM. Théaulon, Mélesville, Guilbert de Pixérécourt, Ancelot, de Planard, d'Epagny et Bayard, chevalier sans peur. Mais il ne faut pas dire tout en un jour.

L'auteur dramatique du boulevard du Temple est toujours un grand gaillard, bien nourri, bien rubicond, qui porte son chapeau sur l'oreille, qui boit de la bière à la porte d'un café, près du théâtre, en fumant son cigare. On dit même qu'il fume deux cigares à la fois, le soir de ses premières représentations. C'est le plus intrépide admirateur de lui-même qui soit sous le dôme d'un théâtre; il ne voit jouer que ses pièces, il ne comprend qu'elles, il en parle ingénument : *Elles ne sont pas mal venues.* Quant à son collaborateur, il n'y a jamais rien fait. Cet auteur-là est ce qu'on appelle au théâtre le charpentier. Il dédaigne d'écrire, mais il corrige; il a son français particulier, son style à part; il fait toujours relier la collection de ses drames pour l'ornement de sa bibliothèque et pour l'instruction de ses enfants. C'est le type sauvage de l'auteur dramatique, c'est le dramaturge à l'état d'anthropophage, il digère la viande crue, il avale des cailloux, enfin il croit à lui-même avec l'aplomb d'un maître en fait d'armes et la simplicité d'un enfant.

Auprès de lui, c'est un être bien débile que l'auteur dramatique de la rue de Richelieu, le *fils des dieux*, le *successeur d'Alcide*, continuateur de Corneille et de Molière, bonhomme à la voix flûtée, frêle colosse qui parle bas pour qu'on l'écoute. A l'entendre il ne prétend à rien, il veut tout ce que l'on veut, il ne gêne personne, pourvu que son nom soit sur l'affiche. Ses sollicitations sont des ordres, et ses amis sont si puissants, qu'on tremble à ses moindres soupirs. Ses ouvrages sont d'ordinaire appris, répétés, mis en scène avant que l'administration ne se doute du titre; quel que soit leur mérite, ils doivent, quand même, faire des recettes forcées, sous peine de perdre de hautes faveurs, qui sait? peut-être la subvention. C'est le type civilisé de l'auteur dramatique : celui-là, il loue tout le monde pour qu'on loue les loges, et le *primo mihi* rime dans ses vers avec dévouement, avec bien général, avec charité, avec sens commun et même avec popularité.

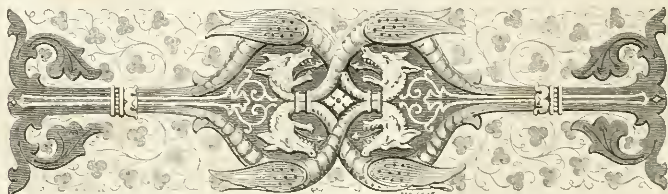
J'ai dit qu'on était auteur dramatique pour peu qu'on voulût le devenir; il y a cependant des gens qui ne peuvent jamais parvenir à l'être. L'exception, on le sait, prouve la règle, et comme l'intention est réputée pour le fait, accordons-leur le titre honoraire, s'il ne dépend pas de nous de leur donner les profits. D'ailleurs ces gens-là tiennent peu à l'argent : ce sont des imbéciles qui gâteraient bien vite le métier si on les laissait faire! Et d'abord ne veulent-ils pas que leurs drames aient un but; ne tendent-ils pas à impressionner les masses dans une direction sociale; n'ont-ils pas égard à la vérité historique, à la vérité des caractères, à la vérité d'observation! avec eux pas d'invraisemblance, pas de ces coups de théâtre imprévus qui vous tiennent constamment les yeux ouverts, pas de ces péripéties laborieusement amenées; leur art est un art froid, raisonnable, fatigant, qui blesse les spectateurs dans les replis les plus cachés du cœur. Et que deviendrait le théâtre, bon Dieu! si l'on y faisait la guerre aux vices! Aussi, l'auteur dramatique *non représenté* est-il éconduit partout où le pousse sa mauvaise étoile; son signalement est donné, il n'y a pas pour lui de pseudonymes possibles; tout le trahit, il n'écrit pas *la scène se passe à tel endroit* comme les autres; sa conscience se manifeste si minutieusement par l'orthographe, par la ponctuation, par la simplicité et le naturel des moyens d'exposition du sujet, et de développement, et de dénoûment, qu'il est toujours facile à reconnaître et à renvoyer.

« Monsieur, lui répondent tous les directeurs, l'ouvrage que vous avez bien voulu nous communiquer révèle une profonde connaissance des hommes, le sujet est neuf et intéressant, le dialogue facile et vrai, les caractères sont bien tracés et naturels; on y distingue un esprit d'observation devenu bien rare : malheureusement il ne convient pas à notre théâtre de représenter une œuvre si remarquable, etc. » Cet homme-là ne peut jamais arriver jusqu'au public, il meurt inconnu, avec le chagrin d'emporter ses idées, son originalité, sa forme, son génie en un mot. C'est le type artistique du dramaturge; il sert à justifier cette vérité devenue banale, que pour être auteur dramatique, il faut surtout, et avant toute chose, ne pas avoir de génie. Il y a encore une autre exception à la règle générale, une autre espèce d'hommes qui veut à toute force se faire auteur dramatique sans pouvoir l'être jamais, même au théâtre Castellane; c'est l'auteur qui a eu le génie de naître tout grand et tout riche, l'auteur titré, l'auteur qui donne à dîner, le véritable amphitryon : sa pièce a cinq actes, les vers ont le nombre de syllabes voulu, il consent à payer tous les frais; à faire exécuter les décora-

tions et les costumes, à louer la salle entière; il comble de cadeaux la principale actrice, il offre sa bourse au grand comédien, il prodigue l'or et les caresses aux figurants, même au pompier : les journaux ont eu leur part dans ses largesses, cent mille francs jetés ainsi garantissent le mérite de l'auteur dramatique Eh bien, la magnifique tragédie est sifflée impitoyablement, les acteurs ne veulent plus y reparaître, les feuilletons s'en amusent, les amis s'en moquent, et le public à son tour, le public payant ne peut être admis à rire aussi, lui, du passe-temps aristocratique du grand seigneur. Il faut en convenir, le public payant n'est pas heureux.

Il y a encore l'auteur dramatique en jupons, la femme-homme de lettres, type diaphane derrière lequel on aperçoit la figure étonnée du bourgeois de Molière. Mais l'auteur dramatique modèle, le grand auteur dramatique, celui qui résume en lui tous les auteurs dramatiques passés, présents et futurs, l'auteur multiple, c'est la table de Pythagore incarnée. Il pourrait dire à la rigueur ce que chaque trait de plume lui rapporte bon an, mal an. Il vend en gros et en détail; il fait généralement tout ce qui concerne son métier : des couplets, des drames, des comédies, des vaudevilles dans tous les genres, pour tous les goûts, à tous les prix. C'est le fournisseur breveté de toutes les entreprises; il a le monopole des théâtres royaux; ce qui sort de sa boutique porte son cachet; la province et l'étranger vivent de ses produits; enfin, il est plus riche que ne le furent Voltaire et Beaumarchais à eux deux, tout millionnaires qu'ils fussent : maisons de ville, maisons de plaisance, châteaux crénelés, prairies, vignes, labourages, hautes futaies, il a trouvé tout cela sur du papier blanc avec de l'encre de la petite vertu, bien et dûment, sans prendre dans la poche, ni dans le secrétaire de personne, au contraire, mais en pillant tout le monde, en chassant tous ses concurrents, ou pour mieux dire en les faisant tous concourir à sa fortune princière. Qui voudrait ne pas lui ressembler! entendons-nous cependant; il a le front bas et fuyant, les oreilles longues et écartées, les sourcils épais, le teint rouge, un habit cannelle et la démarche pataude... mais l'esprit est léger, fin, délicat et gracieux comme les chiffres arabes : avec lui deux et deux font vingt-deux, parce qu'il sait placer convenablement les choses. C'est l'agent de change le plus ingénieux! c'est l'alchimiste le plus sûr de son fait! *dans ses heureuses mains, le cuivre devient or*, et comme *l'or est une chimère*, il le transmute en propriétés foncières; pour confirmer cette grande vérité génésiaque de notre origine, si trivialement exprimée par le proverbe : *ce qui vient de la flûte retourne au tambour*. Voilà la science hermétique de notre époque, et c'est ainsi qu'on n'invente pas la poudre.

Cependant ne croyez pas qu'il soit heureux sous le soleil de son illustration, sur la litière de ses lauriers, l'auteur dramatique universel. Sa vie est un bagne, il est condamné aux travaux forcés à perpétuité; le fer rouge de la renommée l'a marqué au cœur. Quand nous sommes mollement bercés dans nos travers aux sons de son galoubet, il veille, lui, pour nos plaisirs, les vers que nous chantons si gaiement, il les a comptés sur ses doigts; et le trait final du couplet, cette fleur de l'inspiration, elle lui a demandé sept branches parasites, sans lesquelles il n'y aurait pas eu de bouquet. Il n'a ni jours ni nuits. Il va du travail de l'enfantement au travail de la représentation : il faut lire aux acteurs, il faut faire répéter, et comment être à la même heure en vingt théâtres différents? ces vingt jeunes femmes que la foule idolâtre, envie, elles sont toutes à lui; mais a-t-il le temps d'être à aucune d'elles? Quand une affaire se termine là, une autre ici commence. C'est Tantale au milieu des eaux, Prométhée sur son rocher, Ixion sur sa roue. A l'Académie il se doit à lui-même de ne pas dormir, d'avoir l'air d'écouter, d'avoir l'air de penser. Sa réputation le suit partout, le tient sur le qui vive. Il ne cause pas, il ne saurait dépenser inutilement un trait d'esprit, mais il écoute et il retient. D'ailleurs, c'est à qui lui donnera une idée, un avis, un bon mot; on est pour lui d'une indulgence qui tient de l'abus; la présomption favorable va jusqu'à lui supposer des intentions qu'il n'a jamais eues, jusqu'à transformer ses pléonasmes en beautés; a-t-il écrit par hasard : *certains indices m'indiquaient*, tout le monde se récrie : *comme c'est bien!* il n'y a que lui en effet pour trouver de ces finesses-là. Son cerveau est un ana méthodique, un casier alphabétique, et sa plume puise à différents encriers le sentiment, la joie, la douleur, en phrases toutes faites; il a son magasin de péripéties et de dénoûments, son tiroir aux moyens : toute chose lui sert pourvu qu'elle ne soit ni neuve, ni morale, ni hardie : il faut plaire et ne rien hasarder. De tout temps les idées nouvelles ont compromis les réputations; notre grand auteur dramatique ne veut pas boire la ciguë. Boire! hélas, il n'a plus d'estomac! Mais c'est son hospitalité qui surtout décèle une noble existence de dévouement et d'abnégation : chez lui, en ville, à la campagne, chacun travaille comme lui. Il a ses éplucheuses et ses dégrossisseurs. Au son de la cloche, tout le monde s'éveille et se met à l'œuvre : au déjeuner on rend compte de la besogne, puis on y retourne. Il n'y a pas de ruche plus industriellement combinée, toutes les abeilles distillent; les romans nouveaux y sont pressurés, on en extrait le suc, et c'est ainsi que se prépare ce régal de miel et de lait qui, chaque soir, comme une manne abondante, tombe en légers flocons sur un peuple affamé, pour la grande gloire de la France et pour maintenir son poids dans la balance des nations.





LA
MAITRESSE DE TABLE D'HOTE

PAR

AUGUSTE DE LACROIX



> O vous dont la santé robuste, florissante,
> Des plus riches festins peut sortir triomphante,
> Approchez.
>
> BERCHOUX.



Vous êtes étranger, vous avez vingt-cinq ans, et vous venez pleurer à Paris la perte d'un oncle millionnaire. Après avoir essayé de toutes les distractions, admiré convenablement toutes les merveilles de la capitale du monde civilisé, le superbe damier de la place Louis XV, avec ses cavaliers de marbre, ses rois et ses reines de pierre et ses pions dorés; les pirouettes à angles droits des demoiselles Elssler, la ménagerie royale, la Chambre des députés et les concerts Musard; — un soir, en sortant d'un restaurant renommé, où vous avez fort mal dîné pour dix francs, vous vous étonnez tout à coup d'avoir oublié, dans vos importantes explorations, une des plus intéressantes curiosités de Paris, — une chose qui a sa physionomie particulière, piquante, mobile et toujours originale, une chose qui vous attire et que vous redoutez peut-être comme un bonheur longtemps rêvé, — une chose évidemment bonne en elle-même, et que vous avez bien le droit de trouver détestable, — ce qui fait le sujet de cet article.

Donc, le lendemain, quelques minutes avant six heures, vous vous acheminez, sous la conduite d'un *cicerone* de vos amis, vers le boulevard Italien, ou l'une des principales rues qui l'avoisinent, et vous montez ensemble au premier ou au second étage d'une maison de belle apparence. Là on vous introduit dans un magnifique salon, occupé déjà par un cercle nombreux et brillant. Votre protecteur vous présente, sans trop de cérémonie, à la maîtresse de la maison, qui vous accueille comme un ancien ami, et bientôt toute la société passe dans la salle à manger. Le coup d'œil est ravissant. La table étincelle; il n'y a pas moins de cinquante couverts, et les convives paraissent tous gens de bonne compagnie. Les femmes sont généralement jeunes, jolies, mises avec recherche, gracieuses, avenantes, et abusant plus ou moins de leurs yeux noirs ou bleus, de la candeur touchante de leur beauté anglaise, ou de la provocante vivacité de leur physionomie parisienne. La maîtresse de la maison a quarante ans; elle est grande, un peu fatiguée, vise à l'effet, et s'exprime facilement. Elle parle volontiers de ses relations avec le beau monde, de ses amitiés aristocratiques et de ses malheurs... car la femme qui préside à une table d'hôte à six francs par tête a toujours été belle, riche et noble. Les larmes, à la vérité, ont légèrement flétri sa beauté. Le tyran à qui on avait confié son innocence et sa dot a également abusé de l'une et de l'autre, et, bien que la victime ne vous apparaisse plus aujourd'hui que sous l'humble nom de madame veuve Martin, ce n'est là, vous pouvez l'en croire, qu'une précaution dictée par une honorable fierté. Son véritable nom est illustre et sa famille très-haut placée. — Il

est rare que ce roman, flûté en *si mineur* à l'oreille de quelque céladon en perruque, n'arrache pas un gros soupir à l'heureux confident. Sans doute, le fond de l'histoire n'est pas neuf, et c'est là précisément ce qui fait son mérite et son succès. On se prémunit contre les surprises, on repousse tout d'abord ce qui est extraordinaire; on est sans défiance contre les choses vulgaires. Mais c'est dans les détails que brille particulièrement le talent de madame Martin. Quelle habileté à varier les épisodes de son récit, selon la qualité et le goût présumé de l'auditeur! Que de fines broderies sur ce canevas usé! Avec quelle merveilleuse légèreté elle sait glisser sur ce qui peut déplaire, tourner les difficultés et raccommoder les contradictions! C'est, au point de vue de l'art, à tomber à genoux d'admiration devant cette profonde diplomatie, cette savante rhétorique de la coquetterie.

Il faut une grande expérience ou une perspicacité surnaturelle pour voir clair à travers ces nuages éblouissants, et tirer, du fond de son puits, une vérité qui ne gagne pas toujours à se montrer toute nue. Dans le fait, madame Martin n'est pas aussi infortunée qu'elle veut le paraître, et sa douleur ne s'enveloppe pas de voiles tellement épais, qu'ils repoussent toutes les consolations. Si vous la surprenez pleurant quelquefois, ce n'est ni sur sa fortune perdue, ni même sur sa réputation endommagée. Les regrets de madame Martin ont un fondement plus solide, et se traduiraient assez fidèlement par le refrain peu sentimental d'une célèbre *Grand'Mère*.

Madame Martin n'a pas vu le jour sous des lambris dorés, mais dans la modeste soupente d'un portier, poétique berceau, nid fécond, d'où s'envole incessamment cet essaim de jolies femmes qui font tour à tour le désespoir et la joie des amoureux incompris et des galants à la réforme. C'est de là que madame Martin s'est élancée un beau matin, de son pied léger, sur la scène du monde, comme tant d'autres charmantes créatures de son espèce s'élancent chaque jour sur la scène du Grand-Opéra, la corde roide de madame Saqui, ou l'humble fauteuil de la modiste. Depuis, elle a parcouru l'Europe de toutes les manières et dans tous les équipages, à pied, à cheval, en voiture; en poste, en diligence, sur l'impériale ou dans le coupé, selon les phases diverses de son inconstante fortune. Madame Martin a beaucoup observé et beaucoup appris; elle possède plusieurs langues, a étudié à fond les mœurs de plusieurs peuples, et connaît le cœur humain comme un livre longtemps feuilleté. Sa vertu a été soumise à bien des épreuves, et sa destinée unie à bien des destinées. Elle a descendu une grande partie du fleuve de la vie en compagnie d'un nombre infini de passagers compatissants et de pilotes généreux. Après avoir vu, à l'âge de dix-sept ans, s'éteindre dans ses bras une des plus vieilles gloires de l'Empire, elle s'attacha à la fortune d'un jeune lord, qui l'emmena successivement à Londres, à Florence, à Vienne, en Russie, où il la laissa, sur les bords de la mer Noire, ainsi que ses chevaux et ses équipages, entre les mains d'une bande de Cosaques irréguliers. Ceux-ci la vendirent à un juif, qui la revendit à un Turc, lequel la céda au dey d'Alger, qui l'amena avec lui à Paris en 1831. C'est alors qu'elle établit, dans le plus beau quartier de la capitale, plusieurs riches magasins avec les châles, les étoffes damassées, les parfums et les bijoux que le dey ne lui avait pas donnés. Un jeune commis, à qui elle avait livré son cœur et ses marchandises, trahit l'un et vendit les autres, sous prétexte de venger le dey, qui n'en sut jamais rien. Madame Martin entra alors en relation d'amitié avec une société de femmes aimables, qui l'engagèrent à fonder une table d'hôte sur un bon pied, avec les débris sauvés de ce grand naufrage, en lui offrant, comme mise de fonds à l'usage des consommateurs émérites, leur habileté éprouvée et leurs agréments incontestables.

Madame Martin n'est pas seulement une femme habile, c'est encore une respectable dame parée, à la manière de la vertueuse Cornélie, d'une charmante fille discrètement élevée hors du toit maternel, dont elle ne peut franchir le seuil qu'aux jours et aux heures indiquées par la prévoyance et la sagesse de sa mère. Ces jours-là, le salon de madame Martin réunit l'élite des consommateurs; les femmes sont, à la vérité, rares, presque laides et mal mises, mais les hommes accomplis sous le rapport de l'âge et de la fortune. Mademoiselle Martin, grande brune de dix-sept ans, qui danse la cachucha à sa pension, et rédige la correspondance secrète de ses petites amies, fait ici une véritable entrée de pensionnaire : elle a les yeux baissés, l'air candide. Les compliments et les exclamations un peu vives qui saluent son apparition toujours inattendue lui causent un charmant embarras, et elle court se cacher dans les bras de sa mère, avec un sentiment de pudeur virginale qui ravit d'admiration les spectateurs les plus expérimentés.

Parmi eux se trouve toujours un homme d'une cinquantaine d'années, cité pour sa fortune et sa libéralité. Ce monsieur est généralement désigné parmi les habitués sous le nom de *protecteur*. C'est à lui que madame Martin se hâte de présenter sa fille. La jeune personne, paternellement baisée au front, après avoir convenablement rougi et fort gentiment joué le premier acte de son rôle, prélude au second sur son piano, et chante d'une voix de contralto adoucie, la romance du *Saule* ou *Fleur des champs*. Ensuite vient la scène des espiègleries enfantines, des agaceries innocentes, des bouderies charmantes, des naïvetés délicieuses... Après quoi, la débutante salue la compagnie, et retourne au couvent, en attendant que son protecteur juge à propos de l'en faire sortir définitivement.

Il y a bien aussi, près de la respectable mère, un monsieur qui pourrait, au besoin, passer pour son mari. — Homme de magnifique structure, orné d'un riche collier de favoris noirs, de brillants à plusieurs doigts, et d'une chaîne d'or où pend un lorgnon. Ce personnage est chargé de faire, conjointement avec madame Martin, les honneurs de la maison; son administration embrasse deux départements, et son génie s'exerce tour à tour dans la salle à manger et dans le salon. Il découpe à table et corrige au jeu, avec une égale dextérité, les torts de la fortune envers lui-même ou les personnes dont il épouse les intérêts.

Quant aux convives, ce sont, pour la plupart, de vieux garçons, rentiers de l'État, anciens agents de change, financiers retirés, fonctionnaires et généraux à la retraite. Les jeunes gens se montrent rarement dans ces sortes d'établissements, et n'y sont jamais accueillis avec l'empressement qu'on leur témoigne ailleurs. Pour être admis ici, l'âge mûr est de rigueur. Au reste, le dîner est excellent, élégamment servi, et les vins ne laissent rien à désirer. Au dire de plus d'un connaisseur, le repas que vous venez de faire, et qui coûte six francs par tête, en vaut dix. Que devient dès lors la spéculation de l'intéressante veuve? Voici le mot de l'énigme :

Après le dîner, vous rentrez dans le salon, où des tables de jeu ont été préparées. Vous prenez place à l'une d'elles, sur l'invitation de la maîtresse de la maison... et vous perdez vingt-cinq louis en un quart d'heure. Si la chance est pour vous, malgré la prestigieuse habileté de main de votre adversaire, la jolie voisine qui a paru

prendre un si vif intérêt à vos succès vous demandera infailliblement, à la fin de la soirée, une place dans votre voiture, et vous ne tarderez pas à vous convaincre que vous en avez une autre dans son cœur.

Maintenant, si voulez m'en croire, nous laisserons là ces maisons modèles, et nous irons visiter à leur tour les établissements fréquentés par la bourgeoisie des consommateurs à prix fixe, la table d'hôte à cinquante sous ou trois francs. Ici, point ou très-peu de figures féminines; mais, en revanche, les hommes sont nombreux et généralement jeunes. L'étranger modeste qui veut passer l'hiver à Paris, le journaliste du petit format, le provincial qui vient d'hériter, le négociant célibataire, l'employé bureaucrate du second degré, composent le personnel payant. Au contraire des grands établissements de ce genre, les consommateurs de passage y sont rares, les femmes beaucoup moins fringantes, les hommes d'une galanterie moins surannée. La conversation y est générale, facile, souvent intéressante, et finit presque toujours, au dessert, par quelque discussion bruyante sur la politique, la littérature, les arts et les fluctuations de la Bourse. Quelquefois toutes ces questions s'agitent à la fois d'un bout de la table à l'autre. Alors c'est un brouhaha à se croire au paradis des Funambules ou à la Chambre des députés, un jour où la milice du centre exécute, avec sa merveilleuse intelligence, la savante manœuvre des couteaux d'ivoire avec accompagnement du hourra parlementaire. Il n'y a pas de salon de jeu; le café est servi bourgeoisement dans la salle à manger, après le gruyère de fondation et le pruneau quotidien. Quelquefois seulement deux des plus vieux commensaux engagent sans façon, dans un coin de la salle, une silencieuse et innocente partie d'*écarté*. Les femmes, s'il y en a, ne prennent aucune espèce d'intérêt à cette lutte sans conséquence, et chacun se retire pour vaquer à ses plaisirs ou à ses affaires.

Quant au dîner en lui-même, il est, comme le personnel, honnête et convenable, ni magnifique, ni mesquin, tel, à peu près, que peut le désirer pour ses vieux jours l'artiste que la gloire n'a point enivré, ou le respectable bourgeois arrivé directement de Quimper ou de Lons-le-Saulnier.

Ordinairement, ces établissements de second degré ont une double physionomie : on y mange et on y loge. Moyennant un supplément de deux francs par jour, chaque convive peut être en même temps locataire d'une ou deux chambres (selon leur dimension et le luxe de l'ameublement), dont la maîtresse de logis s'efforce de leur rendre le séjour agréable et commode. Celle-ci est une petite femme vive, accorte, qui ne s'effarouche ni d'un compliment hasardé, ni d'un mot à double entente. Sa condition est d'être aimable avec ses hôtes depuis six heures du matin jusqu'à minuit exclusivement; l'habileté consiste à ne l'être jamais au delà. Le bon ordre et la prospérité de l'établissement dépendent de l'observation rigoureuse de ce principe. Le premier devoir de sa profession est d'entendre le *mot pour rire*, de promettre incessamment, d'entretenir les rivalités sans haine, et de maintenir constamment sa vertu entre ces deux écueils, le trop et le trop peu. Pour cela, toute directrice de table d'hôte à trois francs par tête doit avoir trente ans, les cheveux bruns, la taille souple, l'œil exercé, la langue déliée, et avoir joué pendant cinq ans au moins les *grandes coquettes* en province ou à l'étranger. Si elle joint à toutes ces qualités l'amour de l'ordre et de l'économie, et un cœur inflexible à l'endroit des payements, comme aux déclarations de ses locataires, sa fortune est assurée : à quarante-cinq ans elle vend son fonds, unit irrévocablement sa destinée à celle d'un séduisant commis voyageur, et tous deux s'en vont en province couler des jours tissus de joies conjugales, jusqu'à l'entière consommation de cinq mille livres de rente de la belle hôtesse.

Immédiatement au-dessous de ces établissements intermédiaires se présente la table d'hôte à vingt-cinq sous, qui mérite une étude toute particulière. Elle est toujours située par delà les barrières, ce qui explique la modestie de ses prétentions. Sa physionomie est d'une mobilité à défier la plume la plus exercée. Point de traits distinctifs, point de lignes arrêtées, point d'ensemble, de généralités; mais des individualités saisissantes, des rapprochements heurtés, un pêle-mêle de figures, de langages et de costumes les plus disparates. Le réfugié Italien et l'intrépide Polonais y représentent quotidiennement le héros sur la terre d'exil, vivant de l'amour de la liberté et des cinquante francs de secours mensuel inscrits au budget de la France. L'homme de lettres incompris, l'artiste ignoré, le spéculateur malheureux, le sous-lieutenant en demi-solde, le surnuméraire, le négociant en plein vent, la femme qui cherche à toute heure ce que Diogène cherchait au milieu du jour avec une lanterne, le don Quichotte des carrefours, l'industriel de contrebande, l'homme qui écoute aux portes et dîne des fonds secrets, tout cela, pressé, côte à côte, mange, boit, rit, parle, crie et jure moyennant vingt-cinq sous par tête, y compris le café. Les cure-dents se payent à part. Il y a aussi des cigares au rabais pour les amateurs des deux sexes; car ici la plus belle moitié du genre humain, pour mieux plaire à l'autre, ne craint pas d'adopter les goûts et les habitudes les plus antipathiques à la délicatesse féminine.

Rassurez-vous, cependant : il existe partout d'heureuses exceptions et des contrastes consolants. Des figures honnêtes et des maintiens décents se montrent souvent, de distance en distance, entre les profils plus ou moins rudes qui dressent, tout autour de la longue table, leurs deux lignes parallèles et mouvantes. Çà et là des conversations élégantes et des paroles polies s'échangent entre deux voisins étonnés. Cette confraternité de l'éducation se reconnaît d'abord : on se cherche d'instinct, des rapports s'établissent; ces différentes liaisons particulières s'agglomèrent, se centralisent, et il en résulte bientôt un noyau qui va grossissant, et une petite société à part au milieu de laquelle les excentricités du lieu n'aiment point à s'aventurer.

Un trait caractéristique de la table d'hôte, c'est la présence d'une ou deux jolies femmes (selon l'importance de l'établissement) qui s'affranchissent régulièrement chaque jour des prosaïques tribulations du quart d'heure de Rabelais. Ces dames sont placées au centre de la table; elles ne doivent pas avoir plus de vingt-cinq ans, être à peu près jolies, mais surtout excessivement aimables. On ne tient pas précisément à la couleur des cheveux, cependant on préfère les brunes : c'est plus piquant et d'un effet plus sûr et plus général. A ces conditions, ces dames sont traitées avec toutes sortes d'égards, exposées à toutes sortes d'hommages, et dînent tous les jours pour l'amour de Dieu et du prochain. Ces parasites femelles, qu'on désigne généralement sous le nom de *mouches* (soit à cause de la légèreté de leur allure, soit plutôt par analogie avec le rôle qu'elles jouent dans cette circonstance), ne se trouvent néanmoins que dans les tables d'hôte du premier et du dernier degré. Elles ne se montrent point à la table d'hôte à trois francs; la maîtresse de la maison les en éloigne avec une vigilance qui tourne au profit de la morale et de sa coquetterie, — deux incompatibilités qu'elle seule a trouvé le moyen de concilier.



Si jamais, dans un de ces accès d'humeur vagabonde auxquels tout vrai Parisien est périodiquement soumis chaque année au retour du printemps, il vous prend fantaisie de franchir la barrière pour aller voir, du haut des buttes Montmartre, se coucher l'astre aimé auquel vous avez l'obligation de porter aujourd'hui un pantalon d'une entière blancheur et des brodequins d'un lustre irréprochable, permettez-moi de me joindre à vous, et de diriger votre excursion poétique. D'abord, des raisons particulières, et que vous allez connaître, m'engagent à vous faire sortir de préférence par la barrière Pigale. Au lieu de commencer immédiatement notre ascension par la rue en face, tournons, je vous prie, à gauche, et traversons le boulevard. Il n'est que cinq heures et demie; le soleil ne se couchera pas avant deux heures d'ici. Vous n'avez peut-être pas encore dîné; dans ce cas, permettez-moi de vous offrir... un dîner à la barrière. Bah! un peu de honte est bientôt passée, et je vous promets de ne pas vous trahir auprès de vos amis du café de Paris. Nous voici précisément en face de la célèbre table d'hôte de M. Simon. Levez la tête et lisez, là, à côté de cette petite porte verte grillée, sur une affiche collée à la muraille : *Table d'hôte à 1 franc 25 centimes, servie tous les jours à cinq heures et demie.* Allons... personne ne vous voit... entrez.

Déjà les tables sont dressées dans le jardin, sous un berceau de vignes et de chèvrefeuille recouvert d'une toile en forme de tente. Prenons place, et ne vous impatientez pas. Il est six heures, à la vérité, et le dîner est annoncé pour cinq heures et demie... à la montre du maître de céans. Or, règle générale, la montre d'un directeur de table d'hôte retarde toujours d'une demi-heure. — Avec le quart d'heure de grâce, cela fait près d'une heure entière; pendant ce temps, le potage peut se refroidir et le gigot brûler; mais les consommateurs arrivent, la table se garnit, et la recette est sauvée!

Ce monsieur, placé au centre de la table, carrément posé sur sa base, coiffé d'un bonnet grec légèrement incliné sur l'oreille gauche, couvert d'une veste ronde, c'est M. Simon, le maître du logis. Son œil plane avec autorité sur cette foule de têtes inclinées, tandis qu'il distribue à droite et à gauche le potage encore fumant. M. Simon ne parle guère que pour donner des ordres; sa parole est grave et son ton assuré. Sa figure exprime le sentiment de la dignité personnelle et de la haute responsabilité qui pèse sur lui. Dans les intervalles du service, il se mêle quelquefois à la conversation de ses voisins, tout en suivant de l'œil les différents mouvements des consommateurs. Il apaise les mécontents par un sourire, calme leur ardeur impatiente, et gourmande du

geste et de la voix la lenteur de la cuisinière. M. Simon possède évidemment l'usage du commandement; il y a un sang-froid imposant dans toute sa personne, et une précision admirable dans ses moindres mouvements. M. Simon a été infailliblement sous-lieutenant, chef d'orchestre, ou conducteur de diligences.

Madame Simon est une petite femme vive, maigre et alerte, que vous voyez voltiger incessamment autour de la table et de la table à la cuisine. Ses cheveux gris ont pu être, il y a vingt-cinq ans, d'un blond charmant; sa taille a peut-être été ronde et souple; rien n'empêche de croire qu'il y eut des roses sur ses joues, et je ne parierais pas que ses petits yeux n'aient excité plus d'un incendie...

Quoi qu'il en soit, madame Simon semble marcher incessamment sur des charbons ardents : ses mouvements sont saccadés, ses gestes pointus, et ses formes se dessinent à angles aigus sous sa robe étroite et courte. L'impatience et la contrainte se révèlent dans l'obliquité habituelle de son regard; il y a de l'amertume dans son sourire, et une colère étouffée sous la cornée jaunâtre de ses yeux ronds. Elle répond d'une voix aigre-douce aux diverses réclamations qu'on lui adresse, et semble vouloir ressaisir avec ses doigts crispés les suppléments gratuits qu'elle se voit forcée d'apporter aux estomacs récalcitrants. Il y a de la vieille demoiselle dans toute sa personne, et la matière d'un procès en séparation dans les regards tristes et langoureux qu'elle adresse à son mari. Au point de vue physiologique, madame Simon est un sujet éminemment bilioso-nerveux. — Je ne comprends pas M. Simon.

Considérée sous le rapport de sa position industrielle, madame Simon est une femme précieuse. Elle ordonne l'invariable menu, surveille la disposition du couvert, la confection du pot-au-feu, et recueille, entre le gigot et la salade, le tribut accoutumé des convives. Elle a, pour cette dernière opération, une formule qui fait beaucoup d'honneur à sa politesse, sinon à son imagination. A mesure qu'elle va décrivant autour de la table son ellipse journalière, elle frappe successivement et légèrement sur l'épaule de chaque convive inattentif, et lui dit, tendant la main et adoucissant sa voix : « *Monsieur, je commence par vous.* » Et, à chaque station, comme une quêteuse bien apprise, elle sourit de la même manière, et répète avec la même inflexion caressante, l'éternel et fatal : « *Monsieur, je commence par vous.* » J'ai vu des organisations d'artistes tressaillir au son de cette voix criarde, et frissonner au contact de cette main osseuse.

Ce monsieur que vous examinez avec une curiosité inquiète, comme une personne dont on a vu la figure dans un lieu quelconque, est un de ces industriels nomades qui vont transportant, selon les exigences de la police, de boutique en boutique, leurs marchandises au rabais, et leurs foulards à vingt-cinq sous. Cette grosse dame, à la figure épanouie, à la large poitrine, qui boit son vin pur, met du poivre dans ses épinards, et ses coudes sur la table, c'est la compagne du négociant de contrebande. C'est elle qui se tient en permanence à l'entrée du magasin, comme une séduction vivante. Elle représente tour à tour l'étrangère attirée par la curiosité, ou la bourgeoise séduite par le bon marché et l'éclat des couleurs. Elle est chargée de se récrier incessamment sur l'excellente qualité des étoffes et de feindre d'acheter, afin de pousser à la vente. C'est une variété de la famille des *mouches*.

Le grotesque personnage que vous semblez écouter avec un certain intérêt est un *type* particulier aux tables d'hôtes, et qui mérite d'être signalé. La monomanie funeste dont il est atteint n'a pas encore de nom dans la science. Chaque jour cet homme dévore, avant son dîner, tout ce qui s'imprime de feuilles publiques, quotidiennes, hebdomadaires, artistiques, politiques, scientifiques et littéraires, à Paris et en province, sans en passer une seule ligne, depuis le *premier Paris* jusqu'à la *pommade mélaïnocome* inclusivement. Ce Gargantua de la presse périodique éprouve naturellement le besoin de soulager sa mémoire de cette indigeste et prodigieuse consommation. — Avis aux voisins malencontreux. — Il vous prend à partie sur un mot et vous fait avaler, en manière de miroton, toutes les banalités et bribes de journaux déguisées et préparées à sa façon. Il est, d'ailleurs, emphatique et déclamateur, comme un régent de collége communal. Sa phrase filandreuse et lourde tombe, mot à mot, dans votre oreille, comme le plomb fondu, goutte à goutte, sur l'occiput d'un condamné. — Signalement : cinquante ans; grand, sec, teint bilieux; habit râpé, boutonné jusqu'à la cravate, pantalon sans sous-pieds, perruque rousse.

Ce gros homme qui trône à l'une des extrémités de la table rappelle, d'une manière assez heureuse, l'enseigne du *Gourmand*. C'est le même type de sensualité, la même figure large, bouffie, luisante et colorée, avec le triple menton, les petits yeux enfoncés et brillants, le front déprimé, l'air inquiet. C'est la gloutonnerie aux prises avec l'avarice, le gourmand qui dîne à vingt-cinq sous.

Je n'en finirais pas avec le portrait, si je voulais seulement esquisser les plus saillantes de toutes les originalités dont la table d'hôte à vingt-cinq sous nous offre une si riche collection. A madame Simon seule appartient la faculté de les saisir d'abord et de les bien comprendre, en les faisant concourir merveilleusement à l'harmonie générale et à la prospérité de l'établissement. Rapprocher les distances, vaincre les antipathies physiques et morales, veiller à la fois sur l'ensemble et sur les détails, dominer et faire mouvoir, pour ainsi dire, comme un seul homme, toute cette foule de prétentions rivales et de mâchoires en concurrence, — voilà le grand art de la maitresse de la table d'hôte, le triomphe et la gloire de madame Simon.





LE MAQUIGNON

PAR

ALBERT DUBUISSON



Bien que notre époque ait donné naissance à une effrayante quantité de *floueurs* de toute espèce, et qu'elle ne paraisse pas s'arrêter dans cette voie éminemment progressive, elle ne peut cependant usurper la gloire d'avoir enfanté le maquignon. Le maquignon est né depuis longtemps et a eu l'avantage très-mérité de servir de modèle aux plus fins exploiteurs de la crédulité française et surtout parisienne. Mais, quoiqu'il ne ne sorte pas du grand moule des Roberts-Macaires du dix-neuvième siècle, ce n'est pas à dire pour cela qu'il prétende leur être inférieur. Il les vaut tous; il sourit de pitié en songeant aux roueries à lui connues qu'on donne pour invention récente, et vient merveilleusement confirmer cet adage, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et que la moitié de la société a été de tout temps destinée à être dupée par l'autre. Le maquignon s'acquitte de cette dernière tâche avec infiniment d'esprit et d'agrément. C'est lui qui a employé le premier tous ces artifices ingénieux avec lesquels il est d'usage, j'allais dire de bon ton, de berner, dans toutes les classes et dans tous les états, la bonhomie du peuple le plus spirituel de l'univers. Il est adroit, insinuant, grand parleur, d'un aplomb, d'une assurance imperturbables : vous vous défiez de lui, vous vous tenez sur la réserve, car vous connaissez ses ruses, et cependant il vous prend toujours au même piége, sans cesse employé et sans cesse avec succès, il fait de vous ce qu'il veut : involontairement vous écoutez ses paroles, vous subissez son influence. Ce n'est pas à vos yeux que vous devez vous fier, mais à lui seul : il le dit hautement, et il appuie ce raisonnement logique de tant de preuves excellentes; il parvient à donner tant de légèreté et de grâce à ce cheval lourd et massif, de finesse à ces jambes carrées, tant de vigueur et de feu à cette tête molle et inerte, que vous finissez bon gré, mal gré, par être ébloui, enchanté, et que vous payez à beaux deniers comptants le descendant presque certain d'Éclipse et de miss Annette. Inutile de dire que l'illustre rejeton est souvent bon tout au plus à conduire des choux au marché des Innocents.

Il y a deux classes de maquignons qui ne se ressemblent nullement, excepté par ce point commun, à savoir l'adresse inappréciable de faire voir à tout le monde qu'un cheval bai est gris pommelé, et que des chevaux flamands sont des pur sang anglais. C'est d'abord le *maquignon marchand de chevaux*, c'est-à-dire tenant manufacture et entrepôt de coursiers plus ou moins de selle et de trait, puis le *maquignon brocanteur*.

Le marchand de chevaux est facile à reconnaître. C'est un type tout à fait tranché et sortant des types vulgaires. Le plus souvent il possède un riche embonpoint, une large figure rubiconde légèrement rembrunie à l'extrémité du nez, ce qui laisserait supposer qu'il ne se sert guère d'eau que pour se faire la barbe, une figure ouverte et bonhomme, des manières brusques et cavalières, mais des yeux d'une obliquité perfide et d'une finesse interrogatrice dont il faut profondément se défier. Il porte invariablement une redingote de couleur claire qui produit sur ses quadrupèdes le même effet magnétique que

la redingote grise du grand homme sur les vieux grognards : sa tête est surmontée d'un chapeau très-râpé et d'une forme antédiluvienne, qui lui sert à la fois de préservatif contre les injures de l'air et de tambour pour exciter ses chevaux. Il est en outre orné en toute occasion d'un fouet formidable, sceptre respecté avec lequel il gouverne son empire piaffant et hennissant. Ce meuble indispensable ne le quitte jamais : il mange, il boit, il se promène, il s'assied, il dort, son fouet à la main : il y a entre son fouet et lui une adhérence que rien ne saurait briser. Otez-lui son fouet, et il perdra tous ses avantages. Son langage manquera de l'accompagnement le plus nécessaire; ses chevaux ne marcheront plus, ne caracoleront plus, ne feront plus toutes ces petites gentillesses qui vous séduisent; c'est un homme démoralisé, ruiné, son état est perdu; il n'a plus qu'à mener ses bêtes au marché. Quand il entre dans l'écurie, un petit sifflement annonce sa présence, et alors il se fait un mouvement général et précis comme sur la ligne d'un bataillon. Toutes les croupes se rangent, s'alignent, les têtes se lèvent, les oreilles se dressent, les chevaux sont magnifiques. Vous admirez et vous ne savez que choisir. Le marchand de chevaux le sait mieux que vous ; il fait sortir un cheval dont il vous a montré la belle tenue, et, pendant qu'il vous entretient de l'utilité que vous pouvez en tirer, de sa docilité, de sa force, de son ardeur, de ses qualités universelles, on le brosse, on le peigne, on le lisse, on lui introduit sous la queue une certaine quantité de gingembre, ce qui le jette dans une inquiétude continuelle, et lui donne une apparence de feu et d'impatience. C'est alors qu'on va le faire trotter : ceci est un des grands arts du maquignon ; car à cette allure se révèlent ordinairement les défauts d'un cheval. Un gaillard élancé, et taillé hardiment, prend la bête par la bride et la tient serrée sous la mâchoire, le maître fait claquer son fouet, et lui pince fortement les flancs. Le cheval comprimé par une main ferme qui lui lève la tête, et pressé par la lanière qui lui caresse désagréablement les jambes, sautille, gambade, se cabre : sa peur, son étonnement, changent son allure, le cambrent, lui donnent de la souplesse et du jarret. Vous êtes ravi, émerveillé, vous achetez l'animal, et vous vous frottez les mains de joie d'avoir fait un aussi magnifique marché; de son côté, le marchand n'est pas fâché de s'être débarrassé d'une bête dont il ne pouvait se défaire, et tout le monde est content. Le marchand de chevaux a un talent particulier pour rendre un cheval beau à voir; pour lui arrondir, comme par enchantement, le ventre et la croupe, il le nourrit de pommes de terre, de son, de carottes, que sais-je? N'étant pas maquignon, je ne puis vous le dire, et je le serais, que je vous le dirais encore moins. Mais, au bout de huit jours, cet embonpoint factice tombe, le cheval vous apparait tel qu'il sera toujours entre vos mains, côtes saillantes, ventre flasque, croupe anguleuse. Il est ce qu'on appelle *débourré*. Le maquignon trouve toujours moyen de vous vendre son cheval le prix qu'il en veut. Si cet honnête industriel est de bonne humeur, et il l'est toujours avec ceux que son coup d'œil exercé lui révèle comme des acheteurs généreux, il fermera la bouche à toutes vos observations par sa plaisanterie insinuante. Habile à caresser vos faiblesses, il piquera votre amour-propre par sa brusque flatterie, ou fera sourire votre ennui par ses calembours d'écurie et son rire aussi bruyant que le claquement de son fouet. Il réfutera d'autant plus victorieusement toutes vos allégations, qu'il n'ignore rien de vos intentions cachées. Il sait si vous avez envie de son cheval, si vous en avez vu d'autres, où vous êtes allé, si vous avez un vétérinaire, et quel il est; il a des affidés, des espions, une haute police partout : il met en œuvre un machiavélisme inouï de combinaison. Si vous venez visiter ses chevaux comme simple flâneur ou comme mandataire d'un ami, il ne sera plus le même; il vous toisera de la tête aux pieds, comme pour vous dire que vous n'avez pas l'étoffe et l'allure d'un acheteur de chevaux; il ne se donnera pas la peine de vous montrer lui-même sa marchandise, et vous laissera errer seul dans ses écuries. Heureux si votre curiosité ne vous vaut pas quelque morsure ou quelque ruade! Dans la vie privée, le marchand de chevaux n'a plus cette douceur, ce mielleux de langage et de manières qu'il prodigue aux amateurs. Alors il est bourru, haut de verbe, grand jureur, mari brutal : il se croit toujours à l'écurie derrière ses chevaux, gourmandant, criant, fouettant. S'il a des enfants, il les traite absolument comme des poulains, les tient serrés, les fait manœuvrer avec la chambrière, et ne les laisse pas faire une gambade sans sa permission. Il se refuse, en général, toute espèce de plaisir extraordinaire; il est bien dans son écurie, il y reste : c'est là son atmosphère de prédilection, le milieu dans lequel il est le plus à l'aise; il a garde de s'en séparer. Il est certain que, dès qu'il en sort, ce n'est plus le même homme; il est emprunté, lourd, épais. Il n'a plus la *désinvolture* qu'on remarque en lui quand il se tient fièrement devant un cheval, le fouet à la main. Il ne sait pas donner le bras à son épouse : dans sa distraction, il irait presque jusqu'à la saisir par le cou ou les épaules : il ne comprend rien à ce qui l'entoure; il est dépaysé, désorienté : tout pour lui n'a qu'une odeur, celle du fumier; tout se résume en un seul objet, un cheval. On conçoit que, avec cette idée fixe et tenace, les choses extérieures doivent avoir pour lui fort peu de charme et d'intérêt. Aussi ne quitte-t-il guère ses pénates, c'est-à-dire ses coursiers, que pour aller à la recherche de nouveaux élèves. Alors il parcourt les provinces, assiste aux foires, et s'approvisionne de chevaux qu'il baptise des noms qui lui paraissent se rapporter le mieux à leurs formes. Le Limousin lui fournira le cheval anglais, ou même arabe (pourquoi pas?); l'Alsace, la Flandre, la Normandie, le mettront à même de satisfaire aux nombreuses demandes qu'on lui fait de chevaux hanovriens et mecklembourgeois; enfin, il trouvera aisément toutes les races de chevaux européens sans sortir de France. Et, au fait, nous autres Parisiens, nous sommes si bons enfants quand il s'agit de chevaux, qu'il y a plaisir et profit à nous duper; c'est une bénédiction. Pour peu qu'un cheval ait l'œil vif, la tête gracieusement pliée, et de l'entrain dans le jarret, nous le proclamons tout de suite de sang arabe; pour peu qu'un autre ait les jambes fines, la tête mince, le corps svelte et allongé, nous crions au cheval anglais. Le marchand de chevaux nous en donne comme nous en voulons; nous n'avons pas le droit de nous plaindre.

Quelquefois le marchand de chevaux, quand il est riche et en réputation, se permet des promenades aux Champs-Elysées, dans une voiture plus ou moins bizarre, attelée de deux ou même de quatre chevaux. Mais il a beau étaler des harnois splendides, et se faire accompagner de laquais en livrée, on le reconnait sur son siége élevé comme un second étage, à sa figure enluminée, à sa forte membrure, à ses façons d'homme du métier. C'est bien pis encore quand sa femme et une ou deux amies forment la délicieuse partie de se faire voiturer ensemble. Leur morgue vulgaire et boursouflée, qui ne doit durer qu'un jour, leurs manières triviales, leur costume grotesque et mesquin, tout cela présente un contraste bouffon avec le luxe de bon goût et la riche



simplicité des équipages qui les entourent, et égaye prodigieusement le beau monde heureux de trouver l'occade persiller quelqu'un et de railler quelque chose. Le cœur du marchand de chevaux est le moins sensible de tous les cœurs : en fait d'émotions, il est inexpugnable. La douleur physique, pour lui, aussi bien que pour les autres, n'est rien ; il ne conçoit pas qu'on puisse avoir l'épiderme plus délicat que celui des chevaux ; et, pour son propre compte, il en est convaincu ; car il n'en juge que d'après la rudesse coriace de sa peau. Aussi rit-il d'un rire superbe en voyant notre douillette et dolente humanité donner le nom de maux horribles à ce qu'il ne regarde pas même comme des contrariétés. Jamais on n'a surpris une larme dans son œil ; et, en effet, les chevaux ne pleurent pas : s'il a de la douleur, il la concencentre si bien, que personne ne s'en aperçoit, ou plutôt je crois qu'elle n'a pas prise sur lui. De là vient aussi son besoin de domination. Le marchand de chevaux est plus autocrate dans l'empire de son écurie que Nicolas dans toutes les Russies, sa mine haute impose à tous. Il veut une soumission passive. Palefreniers, grooms, enfants, femmes, cochers, chevaux, tout est mis sur la même ligne, et doit obéir sans plus d'observations et de raisonnements. Il ne fait que deux distinctions, ne voit chez lui comme partout que deux classes bien tranchées, ceux qui commandent et ceux qui obéissent. Parlez-lui d'indépendance, de nationalité, de réforme électorale, il vous rira au nez, et vous répliquera victorieusement qu'on aura beau faire, retourner le monde en cent façons comme un gant usé, changer tous les dix ans de gouvernement, on ne sortira jamais de ces deux classes, la classe dominante et la classe obéissante. Et il n'a pas si grand tort, ma foi ! Au reste, en politique, il est excessivement arriéré : il ne lit ni le *National* ni le *Charivari* ; il est abonné aux *Petites-Affiches*, feuille peu incendiaire. Sa politique est la politique du *statu quo* ; que ce *statu quo* soit bon ou mauvais, peu lui importe, il n'y regarde pas de si près. S'il tient des rênes, ce ne sont pas celles du gouvernement, et il n'est nullement chargé de faire marcher le char de l'État. Et, d'ailleurs, si, par un hasard fort rare, il vient à parler politique, c'est pour se mettre en colère et déclamer contre la trop grande douceur des formes représentatives. C'est un homme d'intimidation. Règle générale : un gouverne-

ment qui aime bien châtie bien : à ce compte-là, on peut dire sans flatterie que presque tous les gouvernements adorent leurs gouvernés. Il voudrait qu'on menât les peuple la bride haute et avec un *mors Secundo*. Selon lui, c'est le vrai moyen de les rendre doux et d'humeur point révolutionnaire. Avec un système aussi excentrique, il risquerait fort de se prendre aux cheveux avec les hommes les moins passionnés en politique, pour peu qu'il mît souvent ses opinions sur le tapis; mais c'est là le plus mince sujet de ses préoccupations : il n'a garde de lancer son esprit dans des régions aussi éloignées. En général, il ne se soucie que fort peu de ce qui s'adresse à l'intelligence humaine. En littérature, il ne sait pas à coup sûr ce que c'est que Victor Hugo, et il mettra le *Contrat social* sur le compte de Chateaubriand. Sa bibliothèque se compose du livre de poste, de quelques bouquins sur l'art d'élever et de dresser les chevaux, et d'une riche collection de Mathieu Laensberg. Ne lui demandez rien de plus. De religion, il s'en occupe encore moins que de tout le reste. Il a tout matérialisé, tout réduit à un positif désespérant.

Mais le maquignon que nous avons peint jusqu'à présent, c'est l'homme domicilié, patenté, payant contribution, et tenant sa place dans la société autrement que par le volume de son ventre. Il y a une autre espèce de maquignon, le maquignon véritable et primitif, le *maquignon brocanteur;* celui qui n'a pas de domicile connu, mais que l'on trouve partout où il y a un cheval à acheter. Celui-là n'est plus comme le marchand de chevaux une espèce de *poussah* aux jambes courtes, aux joues tombantes, à la face écarlate, marchant carrément et plein d'une haute opinion de sa personne; c'est au contraire un homme fluet, sec, maigre, toujours courant, toujours trottant, ce qui nuit à l'embonpoint qu'il pourrait retirer d'une digestion plus tranquille, et le rend efflanqué comme un lévrier de petite maîtresse.

Et, en effet, il n'est pas de cheval d'omnibus qui fasse plus de chemin, parcoure plus de rues, de quartiers, que le *maquignon brocanteur*. Toute sa vie n'est qu'une course sans fin. Chaque matin, son occupation première est de consulter les *Petites-Affiches :* une fois ses renseignements pris sur les chevaux à vendre et à acquérir, il se met en route et va faire ses visites quotidiennes aux écuries indiquées : il examine le cheval avec confiance, lui ouvre la bouche pour savoir son âge, lui palpe les jambes pour vérifier s'il n'est pas affligé d'engorgements ou de crevasses, le fait tousser pour s'assurer qu'il n'est pas poussif ou fourbu; et il répète la même opération à chaque nouvel examen. Il s'introduit chez les personnes qui vendent leurs chevaux, leur offre ses services, son expérience (et il s'y connaît beaucoup trop quelquefois); pour elles, il n'hésitera pas à faire toutes les recherches nécessaires, par pure complaisance. Il ne leur conseillera pas d'acheter des chevaux neufs, car alors on n'a plus qu'à s'adresser à Crémieux ou à Aron, et son ministère devient inutile : il vous en détaillera les inconvénients : « Il est bien plus sage, dit-il, moins cher en même temps, de chercher des chevaux tout faits, tout dressés, qui sont pliés, assouplis, habitués à la main de l'homme, pleins d'une grâce acquise et d'une vigueur éprouvée. » Vous, bonhomme, qui souvent n'aimez que votre repos et ne vous occupez guère de vos chevaux que pour vous dorloter dans votre chaude et commode berline, vous vous laissez facilement séduire par ces arguments sophistiques. Mais, comme toujours celui qui se défait de ses chevaux a pour cela une raison capitale, il s'ensuit que vous êtes trop heureux de les revendre à moitié prix au bout de trois semaines, grâce aux bons offices du maquignon.

Le maquignon est l'homme de Paris qui connaît le plus de monde : il donne des poignées de mains à un nombre incommensurable de cochers, de palefreniers, de valets d'écurie, de valets de pied; il a des ramifications, des accointances partout : il ne s'est jamais connu d'ennemis. A la différence du marchand de chevaux, il est poli et souriant avec tout le monde; car il voit dans chacun la cause cachée de quelque affaire brillante. Il ne brusque et ne méprise personne : il n'est groom si imberbe auquel il ne fasse des cajoleries intéressées; il sème des amitiés partout, à tout hasard, bien certain d'en recueillir tôt ou tard les fruits. Maîtres et valets ont une part presque égale dans ses prévenances; car, si les maîtres achètent, les valets font vendre. Il se ménage des entrées en tout lieu : les antichambres, les écuries, lui sont toujours ouvertes et n'ont pas de secret pour lui. Il connaît non-seulement les personnes qui ont mis leurs chevaux en vente, ou qui ont été en visiter, mais encore ceux qui ont l'intention, le caprice fugitif de faire quelque trafic de ce genre. Il n'attend pas l'occasion, il la provoque et lui force la main : c'est l'intrigant le plus hardi qu'on puisse voir. Vous ne pouvez pas vous surprendre une pensée qui ait rapport plus ou moins directement à un cheval sans que le maquignon ne devine cette pensée. Il a un tact d'observation raffiné, un talent de seconde vue qui vous déroute et que vous ne pouvez concevoir.

Je suppose que, par hasard, après une promenade pédestre au bois de Boulogne, vous revenez à votre domicile un peu fatigué, et que le soir, seul dans votre chambre à coucher, tout en nouant autour de votre tête parfaitement frisée un véritable foulard des Indes, vous voyiez défiler fantastiquement sous vos yeux cette suite brillante d'équipages, et surtout ce délicieux alezan qui dévorait l'espace avec tant de vitesse et de feu. Alors vous vous dites follement en vous-même : « Tiens, une idée lumineuse!... Si je prenais un cheval... alezan, et un tilbury!... au fait! pourquoi pas? » sans songer que vous n'avez juste que ce qu'il vous faut pour subvenir à votre existence d'homme, sans aller encore vous charger de la nourriture d'un quadrupède aussi incommode et dispendieux à entretenir qu'agréable à voir. Et vous vous couchez avec cette idée, qui, au premier abord, n'est pas tout à fait dépourvue de charme; votre cheval vous galope sans cesse dans la cervelle, vous entassez les unes sur les autres des visions absurdes, et le lendemain, à votre réveil, vous haussez les épaules en songeant à toutes les billevesées que cette idée saugrenue a fait éclore dans votre imagination. Cependant, au point du jour, vous êtes prodigieusement étonné de recevoir la visite d'un individu de mise équivoque et d'aspect hétéroclite, qui s'avance vers vous après avoir décrit un certain nombre de courbes, et après s'être acquitté consciencieusement de plusieurs salutations d'une politesse inconnue de nos jours. Vous faites asseoir l'aimable étranger, qui, après un préambule captieux sur les inappréciables qualités de la race chevaline, finit par vous offrir un très-beau cheval de sang anglais, qui a paru aux dernières courses, et a été acheté cinq mille francs; il vous le laissera, mais pour vous seul, au prix de six cents francs. Vous commencez par tomber des nues, et vous vous demandez comment cet homme, ange ou démon, a pu avoir connaissance d'une idée vague que vous-même maintenant n'êtes pas bien sûr d'avoir eue. Êtes-vous somnambule, et avez-vous été crier sur les toits que vous vouliez un cheval pur sang anglais? ou bien ce farfadet, invisible à l'œil

nu, s'est-il glissé à travers les fissures de votre porte, pour écouter quoi...? vos pensées : vous l'ignorez, et vous l'ignorerez probablement toute votre vie. Quoi qu'il en soit, vous éconduisez aussi adroitement que possible votre visiteur inattendu, et vous l'accompagnez jusqu'au seuil de la porte de votre appartement, autant par politesse que pour bien vous assurer qu'il ne vous emporte par distraction ni une montre, ni un couvert d'argent. Et c'est par des soupçons aussi injurieux que vous savez reconnaître sa prévenance désintéressée!

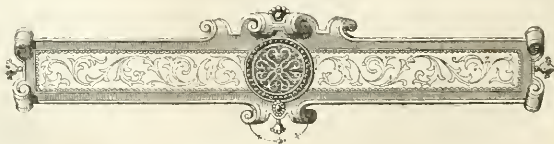
Si le maquignon brocanteur connaît certains marchands de chevaux, et se trouve lié d'intérêts avec eux, alors sa clientèle s'étend et devient de plus en plus profitable pour lui. Le marchand de chevaux qui ne peut venir à bout de se défaire d'un cheval s'entend avec le maquignon, et alors quel atroce guet-apens pour les malheureux acheteurs ne résulte-t-il pas de cette conspiration à huis clos, entre ces deux Machiavels d'écurie? Le cheval invendable est mis en maison bourgeoise (terme usité en pareil cas), dans une écurie louée à cet effet. Il est annoncé sur les affiches comme appartenant soit à un gentilhomme étranger sur le point de partir pour l'Orient, soit à un agent de change obligé de s'enfuir en Belgique, etc. Le thème varie suivant l'imagination du maquignon, et il en a toujours infiniment. Pendant ce temps, celui-ci fait mousser l'animal, qui ne tarde pas à trouver un maître. C'est ordinairement quelque commerçant en détail, retiré des affaires, qui s'abandonne aux voluptés d'une demi-fortune, et veut avoir le noble coursier au rabais, tout comme un mouchoir de poche et un bonnet de coton.

Tous ceux qui ont ou font semblant d'avoir la passion des chevaux, passion aussi innocente que ruineuse, subissent directement ou indirectement l'importante entremise du maquignon. Le dandy improvisé sur lequel vient de tomber un gros héritage, et qui, dans le premier vertige de la fortune, veut avoir le plus beau cheval de Paris, jette l'or au maquignon, qui se baisse très-lestement pour le ramasser, et lui procure bientôt ce qu'il demande: un animal d'une apparence superbe, au poil brillant, à la robe bizarre, à la tête roide et toute d'une pièce, dressé parfaitement à se tenir cambré comme ces chevaux de carton qui servent de montre chez les selliers. Peu importe le reste, c'est-à-dire justement le plus essentiel.

L'agent de change, qui use un cheval en six mois, s'adresse, lui aussi, au maquignon : celui-ci, dans le louable but de ne pas sacrifier une nouvelle bête, la lui donne tout usée. La vieille comtesse ou baronne qui renouvelle ses équipages est trop heureuse de trouver le maquignon, qui, sous prétexte de lui donner des chevaux normands, et de ne pas l'exposer à des dangers, lui fabrique tout exprès un attelage de ces gros chevaux à queue rase et à lourde tête, qui ne vont jamais plus vite que le pas, et ne se souviennent d'avoir pris le trot que le jour où on les essaya pour la première fois. Que d'infortunés, en outre, qui n'ont pas assez de temps, assez de patience, assez d'habitude, pour chercher eux-mêmes des chevaux, et remettent leur destinée entre les mains du maquignon, et combien celui-ci se fait peu scrupule de leur faire casser le cou avec un cheval vieux ou rétif, ou de les laisser en route avec des rosses poussives et boiteuses!

Le maquignon a toujours en ville une ou deux écuries, où il place incognito les objets de son trafic. C'est dans ces lieux qu'il transforme un cheval usé, étique, amaigri, en une bête superbe, pleine de bonne mine et de vigueur. C'est là qu'il restaure et remet à neuf les rosses éreintées qu'il obtient à vil prix dans les ventes après décès ou même au marché; là, qu'il les façonne à son gré, les gonfle comme une bulle de savon, leur donne un poil lis et uni; là, qu'il leur coupe et leur rajuste les oreilles, si elles sont longues et disgracieuses, qu'il leur met une fausse queue, si la queue primitive est dénudée; là, qu'il fait disparaître pour quelques jours les engorgements qu'ils ont aux jambes, qu'il leur peint les sourcils pour dissimuler leur âge, etc. Malheur à vous si, attiré par l'odeur du fumier, vous entrez dans ce laboratoire du maquignon, où il escamote les défauts d'un cheval, et lui fait subir des métamorphoses fabuleuses : vous n'en sortirez qu'avec une rosse de plus, et quelque cinq cents francs de moins!

D'après ce tableau effrayant, on pourrait croire qu'il n'y a possibilité d'avoir de bons chevaux qu'en les allant chercher soi-même dans la Grande-Bretagne ou en Afrique. Ceci serait vrai si ces pays étaient encore primitifs et vierges : mais la civilisation y fait pousser le maquignon d'une façon toute *champignonne* : il y a des maquignons anglais et des maquignons bédouins; et ces derniers, soit, dit en passant, sont pour le moins aussi arabes que leurs chevaux. Or donc, quoi que vous fassiez, vous qui avez le malheur d'être assez riche pour nourrir des chevaux, il faut vous résigner à être dupé. Si vous êtes assez novice pour vous adresser à un maquignon brocanteur, vous méritez votre déconfiture, et je ne vous plains pas. Si vous mettez aveuglément votre confiance en un marchand de chevaux, vous êtes une excellente nature digne sans doute d'un autre âge et d'un meilleur sort; mais enfin à qui la faute? D'un autre côté, si vous avez des prétentions à être connaisseur en fait de chevaux, il n'y a pas d'artifice et de ruse qu'on ne mette en œuvre pour avoir raison de votre prétendue habileté; et vous risquez fort de retomber dans la catégorie générale. Que faire alors, dira-t-on, à moins de se résigner à végéter toute sa vie en omnibus de peur d'acheter des chevaux poussifs et gras fondus? Ma foi! je n'en sais rien, mais toujours est-il que j'aimerais mieux acheter trois maisons qu'un seul cheval.





LE NOTAIRE

PAR

H. DE BALZAC





Vous voyez un homme gros et court, bien portant, vêtu de noir, sûr de lui, presque toujours empesé, doctoral, important surtout ! Son masque bouffi d'une niaiserie papelarde, qui, d'abord jouée, a fini par rentrer sous l'épiderme, offre l'immobilité du diplomate, mais sans la finesse, et vous allez savoir pourquoi. Vous admirez surtout un certain crâne couleur beurre frais qui accuse de longs travaux, de l'ennui, des débats intérieurs, les orages de la jeunesse et l'absence de toute passion. Vous dites : « Ce monsieur ressemble extraordinairement à un notaire. » Le notaire long et sec est une exception. Physiologiquement parlant, le notariat est absolument contraire à certains tempéraments. Ce n'est pas sans raison que Sterne, ce grand et fin observateur, a dit : « *Le petit notaire!* » Un caractère irritable et nerveux, qui peut encore être celui de l'avoué, serait funeste à un notaire : il faut trop de patience, tout homme n'est pas apte à se rendre insignifiant, à subir les interminables confidences des clients, qui tous s'imaginent que leur affaire est la seule affaire; ceux de l'avoué sont des gens passionnés, ils tentent une lutte, ils se préparent à une défense. L'avoué, c'est le parrain judiciaire; mais le notaire est le souffre-douleur des mille combinaisons de l'intérêt, étalé sous toutes les formes sociales. Oh ! ce que souffrent les notaires ne peut s'expliquer que par ce que souffrent les femmes et le papier blanc, les deux choses les moins réfractaires en apparence : le notaire résiste énormément, mais il y perd ses angles. En étudiant cette figure effacée, vous entendez des phrases mécaniques de toute longueur, et, disons-le, plusieurs lieux communs! L'artiste recule épouvanté. Chacun se dit affirmativement : « Ce monsieur est notaire. » Il est perdu, celui qui donne lieu à ces étranges soupçons, car le notaire a créé l'*air notaire*, expression devenue proverbiale. Eh bien! cet homme est une victime. Cet homme épais et lourd fut espiègle et léger, il a pu avoir beaucoup d'esprit, il a peut-être aimé. Arcane incompris, vrai martyr, mais volontairement martyr! être mystérieux, aussi digne de pitié quand tu aimes ton état que quand tu le hais, je t'expliquerai, je te le dois! Bon homme et malicieux, tu es un sphinx et un Œdipe tout à la fois; tu as la phraséologie obscure de l'un et la pénétration de l'autre. Tu es incompréhensible pour beaucoup, mais tu n'es pas indéfinissable. Te définir, ce sera peut-être trahir bien des secrets que, selon Bridoison, l'on ne se dit qu'à soi-même.

Le notaire offre l'étrange phénomène des trois incarnations de l'insecte, mais au rebours : il a commencé par être un brillant papillon, il finit par être une larve enveloppée de son suaire, et qui, par malheur, a de la mémoire. Cette horrible transformation d'un clerc joyeux, gabeur, rusé, fin, spirituel, goguenard, en notaire, la société l'accomplit lentement; mais, bon gré, mal gré, elle fait le notaire ce qu'il est. Oui, le type effacé de leur physionomie est celui de la masse : les notaires ne représentent-ils pas votre terme moyen, honorables médiocrités que 1830 a intronisées? Ce qu'ils entendent, ce qu'ils voient, ce qu'ils sont forcés de penser, d'accepter, outre leurs honoraires; les comédies, les tragédies qui se jouent pour eux seuls devraient les rendre spirituels, moqueurs, défiants; mais à eux seuls il est interdit de rire, de se moquer et d'être spirituels : l'esprit chez un notaire effaroucherait le client. Muet quand il parle, effrayant quand il ne dit rien, le notaire est contraint d'enfermer ses pensées et son esprit, comme on cache une

maladie secrète. Un notaire ostensiblement fin, perspicace, capricieux, un notaire qui ne serait pas rangé comme une vieille fille, épilogueur comme un vieux sous-chef, perdrait sa clientèle. Le client domine sa vie. Le notaire est constamment couvert d'un masque, il le quitte à peine au sein de ses joies domestiques; il est toujours obligé de jouer un rôle, d'être grave avec ses clients, grave avec ses clercs, et il a bien des raisons d'être grave avec sa femme! il doit ignorer ce qu'il a bien compris, et comprendre ce qu'on ne veut pas lui trop expliquer. Il accouche les cœurs! Quand il en a fait sortir des monstres que le grand Geoffroy Saint-Hilaire ne saurait mettre en bocal, il est forcé de se récrier : « Non, monsieur, vous ne ferez pas cet acte, il est indigne de vous. Vous vous abusez sur l'étendue de vos droits (phrase honnête au fond de laquelle il y a : Vous êtes un fripon). Vous ignorez le vrai sens de la loi, *ce qui peut arriver au plus honnête homme du monde;* mais, monsieur, » etc... Ou bien : « Non, madame; si j'approuve le sentiment naturel, et jusqu'à un certain point honorable qui vous anime, je ne vous permettrai pas de prendre ce parti. Paraissez toujours honnête femme, même après votre mort. » Quand la nomenclature des vertus et des impossibilités est épuisée, quand le client ou la cliente sont ébranlés, le notaire ajoute : « Non, vous ne le ferez pas; et moi, d'ailleurs, je vous refuserais mon ministère! » Ce qui est la plus grande parole que puisse lâcher un officier ministériel.

Les notaires sont effectivement des officiers : peut-être leur vie est-elle un long combat? Obligés de dissimuler sous cette gravité de costumes leurs idées drolatiques, et ils en ont! leur scepticisme, et ils doutent de tout! leur bonté, les clients en abuseraient! forcés d'être tristes avec des héritiers qui souvent crèveraient de rire s'ils étaient seuls, de raisonner des veuves qui deviennent folles de joie, de parler mort et enfants à de rieuses jeunes filles, de consoler les fils par des totaux d'inventaire, de répéter les mêmes paroles et les mêmes raisonnements à des gens de tout âge et de tout étage, de tout voir sans regarder, de regarder sans voir, de se mettre fictivement en colère, de rire sans raison, de raisonner sans rire, de faire de la morale comme les cuisiniers font de la sauce, les notaires sont hébétés, par la même raison qu'un artilleur est sourd. Il y a plus de sots que de gens d'esprit, autrement le sot serait l'être rare, et le notaire, obligé de se mettre au niveau de son client, se trouve constamment à dix degrés au-dessous de zéro : chacun connaît la force de l'habitude, ce rôle devient une seconde nature. Les notaires se matérialisent donc l'esprit, hélas! sans se spiritualiser le corps. Sans autre caractère que leur caractère public, ils deviennent ennuyeux à force d'être ennuyés. Perdus par l'usage des lieux communs dans leur cabinet, ils les importent dans le monde. Ils ne s'intéressent à rien à force de s'intéresser à tout, ils arrivent à la plus parfaite indifférence en trouvant l'ingratitude au bout de tous les services rendus, et deviennent enfin cette création pleine de contradictions cachées sous une couche de graisse et de bien-être, ce petit homme arrondi, doux et raisonneur, phraseur et parfois concis, sceptique et crédule, pessimiste et optimiste, très-bon et sans cœur, pervers ou perverti, mais nécessairement hypocrite, qui tient du prêtre, du magistrat, du bureaucrate, de l'avocat, et dont l'analyse exacte défierait la Bruyère s'il vivait encore. Eh bien! cet homme a ses grandeurs; mais ce qui rend le notaire grand est précisément ce qui le fait si petit : témoin de tant de perversités, non pas spectateur, mais directeur du théâtre de l'intérêt, il doit demeurer probe; il voit creuser le lac Asphaltite où s'engloutiront les fortunes, sans pouvoir y pêcher; il minute l'acte aux commandites, et doit se tenir sur le seuil de la gérance comme un marchand de piéges qui ne s'intéresse ni à la proie ni au chasseur. Mais aussi quelles incarnations différentes! quel travail! Jamais essieu ne fut mieux battu, ni plus essayé. Admirez ses transitions, et voyez si la nature, qui met tant de temps et de soins à faire quelque magnifique coquille, n'est pas surpassée ici par la civilisation dans ce produit crustacé nommé le notaire?

Tout notaire a été deux fois clerc, il a pratiqué plus ou moins longtemps la procédure : pour savoir prévenir les procès, ne faut-il pas les avoir vus naître? Après deux ans de cléricature chez un avoué, ceux qui conservent des illusions sur la nature humaine ne seront jamais ni magistrats, ni notaires, ni avoués : ils deviennent actionnaires. De l'étude d'un avoué, le clerc s'élance dans une étude de notaire. Après avoir observé la manière dont on se joue des contrats, il va étudier la manière dont on les fait. S'il ne procède pas ainsi, le futur notaire a pris l'état par ses commencements, il s'est engagé petit clerc comme on s'engage soldat pour devenir général : plus d'un notaire de Paris fut saute-ruisseau. Après cinq ans de stage dans une ou plusieurs études de notaires, il est difficile d'être un jeune homme pur : on a vu les rouages huileux de toute fortune, les hideuses disputes des héritiers sur les cadavres encore chauds. Enfin, on a vu le cœur humain aux prises avec le Code. Les clients d'une étude exercent une horrible et active corruption sur la cléricature. Le fils s'y plaint du père, la fille de ses parents. Une étude est un confessionnal où les passions viennent vider le sac de leurs mauvaises idées, consulter sur leurs cas de conscience en cherchant des moyens d'exécution. Y a-t-il rien au monde de plus dissolvant que les inventaires après décès? Une mère meurt entourée des respects et de la tendresse de sa famille. Quand, en fermant les yeux, le rideau tombe sur la farce jouée, le notaire et son clerc trouvent les preuves d'une vie intime épouvantable, il les brûlent; puis ils écoutent le panégyrique le plus touchant de la sainte créature ensevelie depuis quelques jours; ils sont forcés de laisser à cette famille ses illusions, ils se taisent par un sublime mensonge; mais quels rires, quels sourires, quels regards, le patron et son clerc n'échangent-ils pas en sortant? Pour eux, le politique immense qui trompait l'Europe était trompé comme un enfant par une femme : sa confiance avait le ridicule de celle du malade imaginaire avec Beline. Ils cherchent quelques papiers utiles chez un homme dit vertueux et bienfaisant, sur la tombe duquel on a brûlé l'encens de l'éloge, et fait partir les décharges les plus honorables de l'artillerie des regrets; mais ce magistrat, ce vénérable vieillard, était un débauché. Le clerc emporte une horrible bibliothèque qui se partage dans l'étude. Par un usage et par un calembour immémorial, les clercs s'emparent de tout ce qui peut offenser la morale publique ou religieuse et qui déshonorerait le mort. Ces choses infâmes constituent la *cote G.* Personne n'ignore que les notaires cotent par les lettres de l'alphabet les papiers, les documents et les titres. La cote G (j'ai) contient tout ce que prennent les clercs. — *Y a-t-il de la cote* G? est le cri de l'étude quand le second clerc revient d'un inventaire.

Le partage fini, le diable inspire les commentaires qui se font entre la poire cuite du troisième clerc, le fromage du second et la tasse de chocolat du principal. Croyez-vous que sept ou huit gaillards, dans la force de l'âge et de l'esprit, ennuyés du travail le plus ennuyeux, aplatis



sur des pupitres à copier des actes, à étudier des liquidations, échangent des maximes de Fénelon et de Massillon au moment où, le patron sorti, restés seuls, ils prennent une petite récréation? L'esprit français, comprimé par les cartons poudreux du minutier, éclate en saillies et recule les limites du drolatique. La langue de Rabelais y a le pas sur celle de Florian. On y devine les intentions des clients, on commente leurs friponneries, on les bafoue. Si les clercs ne bafouaient pas les clients, ils seraient des monstres : ils seraient notaires avant le temps. Ces débuts de la pensée dans la froide carrière du calcul ou du libertinage sont terminés par le grand mot du principal : « Allons, messieurs, on ne fait rien ici! » Ce qui certes est vrai. Le clerc parle beaucoup, il conçoit tout et reste vertueux comme un as de pique, faute d'argent. La grande plaisanterie des études à l'égard des nouveau-venus est de leur présenter comme existants de chimériques, de monstrueux usages : quand le clerc y croit, le tour est fait. On rit.

Ces plaisants concertos ont lieu devant un petit garçon de dix à douze ans, l'espoir de sa famille, à tête blonde ou noire, à l'œil vif, le petit clerc! cet empereur des gamins de Paris qui joue le rôle de fifre dans cet orchestre où chantent les désirs et les intentions, où tout se dit, où rien ne s'exécute. Il sort des mots profonds de cette petite bouche parée de perles, de ces lèvres roses qui se flétriront si vite. Le petit clerc joute de corruption avec les clercs, sans connaître la portée de sa parole. Une observation expliquera le petit clerc. Tous les matins au bureau de la légalisation des signatures notariales, il y a une assemblée de petits clercs qui frétillent comme des poissons rouges dans un bocal, et qui font tellement enrager le personnage vieux et soucieux chargé de ce service, qu'il est à peine à l'abri de ces jeunes tigres derrière son grillage. Cet employé (il a failli perdre l'esprit) aurait besoin d'un ou deux sergents de ville dans son bureau. On y a songé. Le préfet de police a craint pour ses sergents. Ce que disent ces petits clercs ferait dresser les cheveux à un argousin, et ce qu'ils font attristerait Satan. Ils se moquent de tout, savent tout et disent tout, ne pouvant encore rien faire. Ils composent à eux tous une espèce de télégraphe singulier qui transmet dans les études et au même moment toutes les nouvelles du notariat. La femme d'un notaire a-t-elle mis un de ses bas à l'envers, a-t-elle trop toussé la nuit, a-t-elle eu des querelles avec son mari, le bas, le haut, le milieu, tout se sait par les cent petits clercs du notariat parisien, en rapport au Palais avec les cent petits clercs des avoués.

Jusqu'au grade de troisième clerc, les jeunes gens qui se destinent au notariat ressemblent assez à des jeunes gens. Un troisième clerc a déjà vingt ans : il commence à pâlir devant les contrats de vente, il étudie les liqui-

dations, il pioche son droit s'il ne l'a pas pratiqué chez un avoué, il porte les sommes importantes à l'enregistrement, il va recevoir sur les contrats de mariage les signatures des personnages éminents, il aperçoit dans la discrétion et la probité l'élément de son état. Déjà le jeune homme prend l'habitude de ne pas tout dire, il perd cette gracieuse spontanéité de mouvement et de langage qui mérite ce reproche : « Vous êtes un enfant! » à quiconque la garde, à l'artiste, au savant, à l'écrivain. Ne pas être discret, ne pas être probe, pour un troisième clerc, c'est renoncer au notariat. Chose étrange! les deux éminentes vertus de l'état préexistent dans l'atmosphère des études. Peu de clercs ont subi deux remontrances à ce sujet. A la seconde, d'ailleurs, ils seraient renvoyés et déclarés incapables d'être dans les affaires. Au second clerc commence la responsabilité. Caissier de l'étude, il tient le répertoire, il est chargé du scel, de la signature, de l'enregistrement en temps utile, de la collation des actes. Le troisième clerc rit déjà moins que les autres, mais le second clerc ne rit plus : il met plus ou moins de gaieté dans ses mercuriales, il est plus ou moins sardonique; mais il sent déjà sur ses épaules le petit manteau officiel. Cependant il est plus d'un second clerc qui se mêle encore à la vie des clercs, il fait encore quelques parties de campagne, il se risque à la Chaumière; mais alors il n'a pas vingt-cinq ans : à cet âge, tout second clerc pense à traiter de quelque charge en province, effrayé du prix des études à Paris, lassé de la vie parisienne, content d'une destinée modeste, pressé d'être, selon la plaisanterie consacrée, son propre patron, et de se marier. Les piocheurs de la confrérie des clercs ont un divertissement particulier appelé *conféren e*. L'esprit de la conférence consiste à se réunir dans un local quelconque pour y agiter les questions ardues de la jurisprudence; mais ces assemblées aboutissent toujours à des déjeuners dominicaux, payés par les amendes encourues. On y parle beaucoup, chacun en sort persistant dans son opinion, absolument comme à la Chambre, mais il y a le vote de moins.

Là se termine la première incarnation. Le jeune homme s'est façonné lentement, il a eu peu de jouissance: les clercs sortent tous de familles plus ou moins laborieuses, où leur enfance a été sans cesse rebattue de ce mot : « Fais fortune! » Ils ont travaillé du matin au soir sans quitter l'étude. Les clercs ne peuvent se livrer à aucune passion; leurs passions polissent l'asphalte des boulevards, elles doivent se dénouer aussi promptement qu'elles se nouent, et tout clerc ambitieux se garde bien de perdre son temps en aventures romanesques; il a enterré ses fantasques idées dans ses inventaires, il a dessiné ses désirs en figures bizarres sur son garde-main, il ignore entièrement la galanterie, il tient à honneur de prendre cet air indéfinissable qui participe à la fois de la rondeur des commerçants et du bourru des militaires, que souvent les gens d'affaires outrent pour se faire valoir ou pour élever par leurs manières des chevaux de frise entre eux et les exigences des clients ou des amis.

Enfin, tous ces clercs rieurs, gabeurs, spirituels, profonds, incisifs, perspicaces, arrivés au principalat, sont à demi notaires. La grande affaire du maître clerc est de donner à penser que sans lui le patron ferait de fameuses boulettes. Il tyrannise quelquefois son patron, il entre dans son cabinet pour lui soumettre des observations, il en sort mécontent. Il est beaucoup d'actes sur lesquels il a droit de vie et de mort, mais il est des affaires que le patron seul peut nouer et conduire; généralement, il est à la porte de toutes les confidences sérieuses. Dans beaucoup d'études, le premier clerc a un cabinet qui précède celui du patron. Ces premiers clercs ont alors un degré d'importance de plus. Les premiers clercs, qui signent *ppal* et s'appellent entre eux *mon cher maître*, se connaissent, se voient et se festoient sans admettre d'autres clercs. Il est un moment où le premier clerc ne pense qu'à traiter, il se faufile alors partout où il peut soupçonner l'existence d'une dot. Il devient sobre, il dîne à deux francs quand il n'est pas nourri chez le patron, il affecte un air posé, réfléchi. Quelques-uns empruntent de belles manières et se donnent des lunettes afin d'augmenter leur importance, ils deviennent alors très-visiteurs, et, dans les ménages riches, ils lâchent des phrases dans le genre de celle-ci : « J'ai appris par le beau-frère de monsieur votre gendre que madame votre fille est rétablie de son indisposition. » Le maître clerc connaît les alliances bourgeoises, comme un ministre français auprès d'une petite cour allemande connaît celle de tous les principicules. Ces sortes de premiers clercs professent des principes conservateurs et paraissent extrêmement moraux; ils se gardent bien de jouer publiquement à la bouillotte, mais ils prennent leur revanche dans leurs réunions entre maîtres clercs, qui se terminent par des soupers bien supérieurs à ceux des dandys, et dont le dénoûment leur évite de jamais faire aucune sottise sentimentale : un premier clerc amoureux est plus qu'une monstruosité, c'est un être incapable. Depuis environ une douzaine d'années, sur cent premiers clercs, il en est une trentaine emportés par le désir d'arriver qui abandonnent l'étude, se font commanditaires d'entreprises industrielles, directeurs d'assurances, hommes d'affaires; ils cherchent une charge sans finance, et peuvent ainsi conserver une physionomie : ils restent à peu près ce que la nature les a faits. Après sept ou huit ans d'exercice, vers trente-deux à trente-six ans, le principal est pendant quelques jours visiblement perturbé : il est atteint par une charge au cœur. Mais dans aucune partie, ni dans l'église, ni dans le militaire, ni à la cour, ni sur le théâtre même, il n'y a de changement analogue à celui qui se fait chez cet homme, en un moment, du jour au lendemain. Dès qu'il est reçu notaire, il prend ce visage de bois qui le rend plus notaire qu'il ne l'est avec son petit manteau officiel. Il a les façons les plus solennelles, les plus graves, avec les premiers clercs ses amis, qui cessent aussitôt d'être ses amis. Il est entièrement dissemblable de l'homme qu'il était la veille; le phénomène de sa troisième incarnation entomologique est accompli : il est notaire.

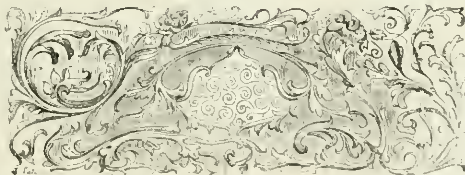
Frappés des désavantages de leur position au centre d'une ville pleine de jouissances, qui tend sa robe à tout venant, qui la relève d'une façon si séduisante à l'Opéra, les notaires au désespoir d'être, dans leur vêtement moral, comme des bouteilles de vin de Champagne dans la glace, froids et petillants, comprimés et animés; sous l'Empire, les notaires avaient établi, disait-on à mots couverts dans les études, une société de riches notaires, laquelle était au notariat ce qu'une soupape est dans une machine à vapeur. Secrètes étaient les assemblées, secrets étaient les intermèdes, étrangement drolatique était le nom de cette société, où le grand commanditaire était le plaisir, où Paphos, Cythère et même Lesbos étaient membres du conseil de discipline, où l'argent, principal nerf de cette association mystérieuse et joyeuse, abondait. Que ne disait pas l'histoire? On y mangeait beaucoup d'enfants, on déjeunait de petites filles, on soupait de mères, on ne s'apercevait plus ni de l'âge ni du sexe, ni de la couleur des grand'mères sur le matin, après des bouillottes échevelées. Héliogabale et les empereurs n'étaient que des petits clercs auprès de ces grands et gros

notaires impériaux, dont le moins intrépide, le lendemain, apparaissait grave et froid comme si son orgie n'avait été qu'un rêve. Aussi, grâce à cette institution où le notaire déversait les inspirations du malin esprit, le notariat parisien eut-il alors moins de faillites à compter que sous la Restauration. Peut-être cette histoire est-elle un conte. Aujourd'hui les notaires parisiens ne sont plus autant liés qu'autrefois, ils se connaissent moins, leur solidarité s'est dénouée avec les transmissions trop répétées des offices. Au lieu d'être notaire quelque trente ans, la moyenne de l'exercice est de dix ans au plus. Un notaire ne pense qu'à se retirer : ce n'est plus le magistrat des intérêts, le conseil des familles; il a tourné trop au spéculateur.

Le notaire a deux manières d'être : attendre les affaires ou les aller chercher. Le notaire qui attend est le notaire marié, digne; il est le notaire patient, écouteur, qui discute et tâche d'éclairer ses clients. Il est susceptible de voir tomber son étude. Ce notaire a trois saluts différents : il se tortille en s'inclinant devant le grand seigneur; il salue en balançant la tête le client riche, donne un petit coup de tête aux clients dont la fortune se dérange, et ouvre sa porte sans saluer aux prolétaires. Le notaire qui cherche les affaires est le petit notaire à marier : il est encore maigre, il va dans les bals et les fêtes, il court le monde, il y prend des airs penchés, il s'y insinue, il transporte l'étude dans les nouveaux quartiers, et ne nuance pas ses saluts; il saluerait la colonne de la place Vendôme. On dit du mal de lui, mais il se venge par ses succès. Le vieux notaire complaisant et bourru est une figure presque disparue. Le notaire, maire de son arrondissement, président de sa chambre, chevalier d'un ordre quelconque, honoré par le notariat entier, et dont le portrait décorait tous les cabinets de notaire, qui respirait enfin l'air parlementaire des conseillers d'avant la Révolution, est le phénix de l'espèce : il ne se retrouvera plus.

Le notaire pourrait se consoler des affaires par l'amour conjugal, mais, pour lui, le mariage est plus pesant que pour tout autre homme. Il a ce point de ressemblance avec les rois, qu'il se marie pour son état et non pour lui-même. Le beau-père voit également en lui moins l'homme que la charge. Une héritière en bas bleus, la fille née avec les bénéfices d'une moutarde quelconque, ou de quelque bol salutaire, du cirage ou des briquets, il épouse tout, même une femme comme il faut. Si quelque chose est plus original que la plate-bande des notaires, peut-être est-ce celle des notaresses. Aussi les notaresses se jugent-elles sévèrement : elles craignent avec de justes raisons d'être deux ensemble, elles s'évitent et ne se connaissent point entre elles. De quelque boutique qu'elle procède, la femme du notaire veut devenir une grande dame, elle tombe dans le luxe : il y en a qui ont voiture, elles vont alors à l'Opéra-Comique. Quand elles se produisent aux Italiens, elles y font une si grande sensation, que toute la haute compagnie se demande : « Que peut être cette femme? » Généralement dénuées d'esprit, très-rarement passionnées, se sachant épousées pour leurs écus, sûres d'obtenir une tranquillité précieuse, grâce aux occupations de leurs maris, elles se composent une petite existence égoïste très-enviable; aussi presque toutes engraissent-elles à ravir un Turc. Il est néanmoins possible de trouver des femmes charmantes parmi les notaresses. A Paris, le hasard se surpasse lui-même : les hommes de génie y trouvent à dîner, il n'y a pas trop de gens écrasés le soir, et l'observateur qui rencontre une femme comme il faut peut apprendre qu'elle est notaresse. Une séparation complète entre la femme du notaire et l'étude a lieu maintenant chez presque tous les notaires de Paris. Il n'est pas une notaresse qui ne se vante de ne pas savoir le nom des clercs et d'ignorer leurs personnes. Autrefois, clercs et notaire, femme et enfants, dînaient ensemble patriarcalement. Aujourd'hui, ces vieux usages ont péri dans le torrent des idées nouvelles tombées des Alpes révolutionnaires. Aujourd'hui, le premier clerc seul, dans beaucoup d'études, est logé sous le toit authentique, et vit à sa guise, transaction qui arrange mieux le patron.

Quand un notaire n'a pas la figure immobile et doucement arrondie que vous savez, s'il n'offre pas à la société la garantie immense de sa médiocrité, s'il n'est pas le rouage d'acier poli qu'il doit être; s'il est resté dans son cœur quoi que ce soit d'artiste, de capricieux, de passionné, d'aimant, il est perdu : tôt ou tard, il dévie de son rail, il arrive à la faillite et à la chaise de poste belge, le corbillard du notaire. Il emporte alors les regrets de quelques amis, l'argent de ses clients, et laisse sa femme libre.





LE RAT

PAR

THÉOPHILE GAUTIER



Qu'est-ce que le rat? va demander tout d'abord le lecteur qui n'a pas l'habitude de l'argot parisien. — Voilà la question, comme dit Hamlet, prince de Danemark.

Est-ce le rat de l'histoire naturelle, si bien décrit par Buffon? — Est-ce le rat de cave, le rat d'égout, le rat d'église? Encore moins. — Le *rat*, malgré son nom mâle, est un être d'un genre éminemment féminin : il ne va ni dans les caves ni dans les greniers, on le rencontre rarement dans les égouts, et plus rarement encore dans les églises. On ne le trouve que vers la rue Lepelletier, à l'Académie royale de musique, ou la rue Richer, ou à la classe de danse; il n'existe que là; vous chercheriez vainement un rat sur toute la surface du globe. Paris possède trois choses que toutes les capitales lui envient : le gamin, la grisette et le rat. Le rat est un gamin de théâtre, qui a tous les défauts du gamin des rues, moins les bonnes qualités, et qui, comme lui, est né de la Révolution de juillet.

On appelle ainsi à l'Opéra les petites filles qui se destinent à être danseuses, et qui figurent dans les *espaliers*, les *lointains*, les *vols*, les *apothéoses* et autres situations où leur petitesse peut s'expliquer par la perspective. L'âge du rat varie de huit à quatorze ou quinze ans; un rat de seize ans est un très-vieux rat, un rat huppé, un rat blanc; c'est la plus haute vieillesse où il puisse arriver; à cet âge, ses études sont à peu près terminées, il débute et danse *un pas seul*, son nom a été sur l'affiche en toutes lettres; il passe *tigre*, et devient premier, second, troisième sujet, ou coryphée, selon ses mérites ou ses protections.

D'où vient ce nom bizarre, saugrenu, presque injurieux, et qui, en apparence, a si peu de rapport avec l'objet qu'il désigne? Les étymologistes sont fort embarrassés : les uns le font descendre du sanscrit, d'autres du cophte, ceux-là du syriaque, ceux-là du mandchou ou du haut allemand, selon les langues qu'ils ne savent pas.

Nous pensons que le rat a été appelé ainsi, d'abord à cause de sa petitesse, ensuite à cause de ses instincts rongeurs et destructifs. Approchez d'un rat, vous le verrez brocher des babines, et faire aller son petit museau comme un écureuil qui déguste une amande; vous ne passerez pas à côté de lui sans entendre d'imperceptibles craquements de pralines croquées, de noisettes, ou même de croûtes de pain broyées par de petites dents aiguës, qui font comme un bruit de souris dans un mur. Comme son homonyme, il aime à pratiquer des trous dans les toiles, à élargir les déchirures des décorations, sous le prétexte de regarder la scène ou la salle, mais au fond pour le plaisir de faire du dégât; il va, vient, trottine, descend les escaliers, grimpe sur les *praticables*, et principalement sur les *impraticables*, parcourt et débrouille l'écheveau inextricable des corridors, du *troisième dessous*, jusqu'aux frises où l'appellent fréquemment les *paradis* et les *gloires;* lui seul peut se reconnaître dans les détours ténébreux et souterrains de cette immense ruche dont chaque alvéole est une loge, et dont le public soupçonne à peine la complication.

Le rat n'est à son aise qu'à l'Académie royale de musique; c'est là son vrai milieu. Il s'y meut avec la faci-



lité d'un poisson de la Chine dans son globe de cristal; il ploie ses coudes contre son corps comme des ailes ou des nageoires, et file en frétillant à travers les groupes les plus serrés. Les trappes s'ouvrent, le plancher manque sous les pieds, la cime d'une forêt verdoie subitement à fleur de terre; les lampistes courent çà et là portant de longues brochettes de quinquets; un plafond de palais descend des frises, les hommes d'*équipage* (on appelle ainsi les machinistes) emportent sur leur dos un portail gothique aux ogives menaçantes : le rat ne se dérange pas de son chemin, il se joue de tous ces obstacles. N'ayez pas peur, il ne lui arrivera rien; l'Opéra est plein de sollicitude pour lui, ses angles rentrants s'adaptent merveilleusement aux angles sortants des coulisses : le théâtre est sa carapace, il y vit (laideur à part) comme Quasimodo dans Notre-Dame.

La mère du rat est une figurante émérite ou une portière; mais le cas est plus rare : les filles de portières s'adonnent principalement à la tragédie, au chant, et autres occupations héroïques; elles préfèrent être princesses. Quant au père, il est toujours extrêmement vague, et ne peut guère se démontrer que par le calcul des probabilités. C'est peut-être un marquis; c'est peut-être un pompier.

Quelle singulière destinée que celle de ces pauvres petites filles, frêles créatures offertes en sacrifice au Minotaure parisien, ce monstre bien autrement redoutable que le Minotaure antique, et qui dévore chaque année les vierges par centaines sans que jamais aucun Thésée vienne à leur secours!

Le monde n'existe pas pour elles. Parlez-leur des choses les plus simples, elles les ignorent; elle ne connaissent que le théâtre et la classe de danse; le spectacle de la nature leur est fermé : elles savent à peine s'il y a un soleil, et ne l'aperçoivent que bien rarement. Elles passent leur matinée aux répétitions dans une pénombre crépusculaire, aux lueurs rouges de quelques quinquets fumeux, ne comprenant qu'il fait jour que par les filets déconcertés de lumière qui se glissent à travers les treillages du comble et les portes des loges. Quand elles s'en vont à deux ou trois heures de l'après-midi, les rues leur semblent nager dans cette lueur bleue du matin, dans ce reflet de grotte, d'azur, dont le constraste est si frappant après les nuits jaunes du bal et de l'orgie : elles ne distingueraient pas un chêne d'une betterave; elles ne voient que des arbres peints, les malheureuses! Elles sont entourées d'une fausse nature : soleil d'huile, étoiles de gaz, ciel de bleu de Prusse, forêts de carton découpé,

palais de toile à torchon, torrents que l'on fait tourner avec une manivelle; elles vivent dans des limbes obscures, dans un monde de convention, où jamais rien de réel ne peut pénétrer, où l'on voit toujours l'homme et jamais Dieu.

Le peu de notions qu'elles peuvent avoir se rapportent toutes aux opéras et aux ballets du répertoire. « Ah ! oui, c'est comme dans la *Juive* ou la *Révolte au Sérail,* » est une réponse qu'elles font souvent : c'est par là qu'elles ont appris qu'il y avait des Italiens, des Turcs, des Espagnols, et Paris, Londres et Vienne n'étaient pas les seules villes du monde. L'érudition n'est pas leur fort ; c'est tout au plus si elles savent lire, et leur écriture est quelque chose de parfaitement hiéroglyphique, que Champollion ne déchiffrerait pas; elles feraient mieux d'écrire avec leurs pieds : ils sont plus exercés et plus adroits que leurs mains! Quant à l'orthographe, il est inutile d'en parler; la boîte aux lettres de Gavarni vous en a donné de nombreux échantillons. Du reste, le papier est satiné, gauffré, moiré, doré, enluminé, et répare la pauvreté du style par sa magnificence ; tout cela est scellé de cire superfine, parfumée, rouge, verte, blanche, sablée de poudre d'or, à moins cependant que ce ne soit avec de la mie de pain mâchée, ou un pain à cacheter emprunté à l'épicier, ce qui arrive fréquemment.

Les autres femmes de théâtre n'abordent la scène qu'à seize ou dix-huit ans ; jusque-là elles ont vécu de la vie générale et commune : elles ont été à la campagne ; elles sont sorties en plein jour; elles ont vu des hommes et des femmes, des marchands et des bourgeois; elles ont une idée de la machine sociale, et comprennent les rapports des classes entre elles. Le rat a été pris de si bonne heure dans cette immense souricière du théâtre, qu'il n'a pas eu le temps de soupçonner la vie humaine : à l'âge où les roses de mai s'épanouissent tout naturellement sur les joues des enfants, la pauvre petite victime a déjà pâli sous le fard ; ses membres ont déjà été brisés par les tortures de la salle de danse ; les grâces naïves de la jeunesse sont remplacées chez elle par les grâces laborieuses de la chorégraphie. Sa mère lui donne des leçons d'œillades et de jeu de prunelles, comme on apprend aux enfants ordinaires la géographie et le catéchisme. Sur cette pauvre créature étiolée, aux bras amaigris, à l'œil plombé de fatigue, repose l'espoir de la famille, et quel espoir, grand Dieu !

Par une alliance étrange, le rat réunit des contrastes inexplicables en apparence : il est corrompu comme un vieux diplomate et naïf comme un sauvage. A douze ou treize ans, il ferait rougir un capitaine de dragons, et en remontrerait aux plus éhontées courtisanes ; et les anges riraient dans le ciel de leur sourire trempé de larmes en entendant les adorables simplicités qui lui échappent : il connaît la débauche et non l'amour, le vice et non la vie.

Nous allons tracer, pour l'édification du public, qui ne s'imagine pas à quel horrible travail on se soumet pour lui plaire, l'historique de la journée d'un rat. Celle d'un cheval de fiacre ou d'un galérien est une partie de plaisir en comparaison.

A huit heures au plus tard, le rat saute à bas de son lit, passe un peignoir de chambre, se coiffe, fait sa toilette, garnit ses chaussons de danse, et mange à la hâte un maigre déjeuner, dont le café au lait suspect, l'âpre radis et le beurre de Bretagne font habituellement les frais; car la cuisine du rat est éminemment succincte, ses appointements ne dépassant guère sept à huit cents francs par an. Ce déjeuner terminé, le rat, flanqué de sa mère véritable ou de louage, horrible vieille avec un chapeau d'âne savant, un tartan lamentable, un faux tour éploré, un cabas bourré de toutes sortes d'ingrédients, se met en route pour la répétition ou la classe de danse, selon que les heures ont été disposées. Pour sortir, la Terpsychore en herbe s'est habillée de ville, tantôt en robe de satin, avec plumes et diamants; tantôt en simple robe d'indienne, et même en jupons, quand sa mère a vendu sa défroque pour en boire le montant avec quelque machiniste ou quelque garde municipal ; arrivée à la classe, l'enfant se déshabille des pieds à la tête, et revêt le costume de danse, qui est assez gracieux. Il consiste en une jupe courte de mousseline blanche ou de satin noir, un corset de basin, des bas de soie blancs, et un petit caleçon de percale qui descend jusqu'au genou et remplace le maillot, qui ne se met qu'au théâtre. Le soulier de satin blanc ou *chair* s'appelle *chausson* en termes techniques, et mérite une description particulière. La semelle, très-évidée dans le milieu, ne va pas jusqu'au bout du pied ; elle se termine carrément, et laisse déborder l'étoffe de deux doigts environ. Cette coupe permet d'exécuter les *pointes* en offrant un espèce de point d'appui articulé ; mais, comme tout le poids du corps porte sur cette partie du chausson, qui se romprait inévitablement, la danseuse a soin d'y passer des fils, et de la garnir à peu près comme les ravaudeuses font aux talons des bas que l'on veut faire durer longtemps; le dedans est soutenu d'une forte toile, et le bout extrême d'une languette de cuir ou de carton plus ou moins épaisse, selon la légèreté du sujet. Le reste du chausson est chevronné extérieurement d'un lacis de rubans cousus à cheval ; il y a aussi des piqûres au quartier, maintenu en outre par un petit bout de faveur de la couleur du bas, à la manière andalouse. Ce chausson, fourni par le théâtre, doit servir six fois s'il est blanc, dix fois s'il est *chair*, et la danseuse écrit sur un carnet les noms des représentations où il a servi.

Maintenant que le rat est sous les armes, décrivons le lieu de ses exercices : c'est une grande salle voûtée, badigeonnée avec de la peinture au lait, et lambrissée d'un ton chocolat assez horrible. Un plancher en pente, comme celui d'un théâtre, descend du fond de la salle vers le fauteuil du maître, dont le dos est tourné à une glace passablement terne; un grand poêle de faïence qu'il n'est pas besoin de chauffer beaucoup, tant le travail des sylphides est violent et provoque à la sueur, occupe un angle de la pièce; à droite et à gauche, d'étroites petites portes mènent aux vestiaires; un méchant paravent bleu à fleurs blanches, posé à angles aigus devant la porte d'entrée, empêche le perfide vent coulis de pénétrer et de caresser trop aigrement les épaules nues des élèves; deux fenêtres éclairent cette vaste pièce d'un aspect sévère et triste, qu'on prendrait plutôt pour une salle d'attente de présidial ou de couvent que pour l'école des *ris* et des *jeux*. Le long des murs sont plantés des crampons de fer et des traverses de bois, dont il serait difficile à un bourgeois naïf de deviner la destination, et qui ont de vagues ressemblances avec les instruments de torture et les chevalets d'estrapade du moyen âge ; n'était la bonne et honnête figure du professeur, tranquillement assis, sa pochette à la main, l'on ne serait pas trop rassuré.

La leçon va commencer. Le rat, muni d'un petit arrosoir de fer-blanc peint en vert, fait tomber une pluie fine et grésillante sur la place qu'il doit occuper, pour abattre la poussière et dépolir le parquet. C'est une politesse de bon goût que d'arroser le carré d'une amie ou d'une rivale : cette attention se reconnaît par un salut dans

toutes les régles. Les méres, flanquées de leur inséparable cabas, sont reléguées sur une étroite banquette de velours d'Utrecht placée du côté de la glace. Au signal de la pochette, le rat enlève et jette à sa *duena* le mouchoir ou le fichu qui lui couvre les épaules.

Le maître fait exécuter des *assemblés*, des *jetés*, des *ronds de jambes*, des *glissades*, des *changements de pied*, des *taquetés*, des *pirouettes*, des *ballons*, des *pointes*, des *petits battements*, des *développés*, des *grands fouettés*, des *élévations*, et autres exercices gradués selon la force des élèves : toutes font le pas ensemble, et viennent ensuite le refaire devant le professeur, trônant gravement entre deux chaises, dont l'une supporte son mouchoir et ses gants, et l'autre sa tabatière; dans les intervalles, elles vont se pendre aux crampons pour exécuter des pliés, et s'exercent à faire des arabesques en jetant leurs jambes sur ces traverses de bois dont nous avons parlé tout à l'heure. Elles restent ainsi le pied à la hauteur de l'épaule dans une position impossible qui tient le milieu entre la roue et l'écartèlement. Autrefois l'on jugeait les régicides suffisamment punis en exagérant un peu cette position. Ces travaux ont pour but d'assouplir les jointures, d'allonger les muscles, et de donner du jeu aux jambes. La danse commence par la gymnastique, et la sylphide future doit mettre ses pieds dans les boîtes. Une heure de cet exercice équivaut à six lieues avec des bottes fortes dans les terres labourées, par un temps de pluie.

Tout cela se fait en silence, courageusement, avec un sérieux parfait. Les élèves, qui ont besoin de tout le souffle de leurs poumons, ne l'usent pas à de vaines paroles; l'on n'entend que la voix du maître qui adresse des observations aux délinquantes. « Allons donc, les genoux arrondis, les pointes en dehors, de la souplesse; doucement en mesure, ne sabrez pas ce passage. Aglaé, un petit sourire, montre un peu tes dents, tu les as belles; et toi, là-bas, tiens ton petit doigt recoquillé quand tu allonges la main, c'est marquis, c'est gracieux, c'est régence; des mouvements ronds, mademoiselle, jamais d'angles! l'angle nous perd. Eh bien! Emilie, qu'est-ce c'est que cela? nous sommes roide, nous avons l'air d'un compas forcé; tu n'as pas travaillé hier, paresseuse : diable, diable, cela te recule d'une semaine. » Le maître, comme on peut le voir par ces lambeaux de phrases, tutoie toutes ses élèves, grandes et petites : c'est l'usage.

La danseuse est comme Apelles; elle doit dire : *nulla dies sine linea*. Si elle reste un jour sans travailler, le lendemain ses jambes sont prises, les articulations ne jouent pas si facilement; il lui faut une leçon double pour se remettre : depuis l'âge de sept ou huit ans, elle fait tous les jours les mêmes exercices. Pour danser passablement, il faut dix ans d'un travail non interrompu.

La leçon finie, le rat va s'asseoir sur la banquette, s'enveloppe soigneusement pour ne pas prendre froid, et, avant de rentrer dans le vestiaire, laisse errer un regard sur ses compagnes qui dansent encore, ou sur le petit jardin que l'on aperçoit de la fenêtre. Ce sont des pots d'aloés et de plantes grasses posés sur un rebord de pierre, des géraniums écarlate et des lianes grimpantes, pourprées et safranées. Ce coin de verdure égaye un peu la vue. Hélas! ces fleurs sont peintes, c'est un morceau de décoration que l'on a cloué sur le mur pour simuler un jardin : ce petit jardin, si frais et si riant à travers la vitre enfumée, est une coulisse d'opéra, une impitoyable ironie!

Haletante, trempée de sueur, les pieds endoloris, la danseuse rentre dans le vestiaire, se dépouille de son costume, change de linge et se rhabille. On a dit que la vie de la femme pouvait se résumer en trois mots : elle s'habille, babille et se déshabille. Cela est vrai, surtout de la fille d'Opéra.

Maintenant c'est l'heure de la répétition ; il faut encore mettre bas la robe de ville pour endosser la tunique de la danseuse. La répétition dure jusqu'à trois ou quatre heures. On ne peut retourner à la maison, en bas de soie et en cotte hardie : on reprend la robe de mousseline de laine, les souliers hanneton, les socques et le mantelet noir. Arrivée chez elle, la pauvre créature, pour reposer un peu ses membres brisés de fatigue, s'enveloppe de son peignoir le plus ample, chausse ses pantoufles les moins étroites, se plonge dans une causeuse, et, pendant que sa mère ou sa bonne cuisine son frugal repas, elle repasse son rôle et tâche de se bien loger dans la tête les indications du maître de ballet et du metteur en scène; puis elle dîne, non pas suivant son appétit, car elle doit danser le soir, et, si elle ne se ménageait, elle serait lourde, aurait des points de côté et perdrait son *vent*.

Il est six heures : c'est le moment de se rendre au théâtre; nouvelle toilette, avec augmentation d'une grande pelisse pour revenir le soir.

Au théâtre, les rats sont divisés par *tas*. On nomme tas une petite escouade de danseuses ou de figurantes, quatre ou six qui n'ont qu'une loge pour elles toutes, avec une habilleuse commune. Pour avoir une loge à soi, il faut être *sujet*, il faut avoir débuté et dansé un pas.

C'est alors que le rat s'habille et se déshabille avec plus de vélocité que jamais : dans la même soirée, il est souvent bohémienne, paysanne, bayadère, nymphe des eaux, sylphide, costumes qui exigent un changement complet de chaussures, de coiffures et de maillot; le tout sans préjudice des évolutions très-fatigantes de la chorégraphie moderne, aussi compliquée et plus rigoureuse que la stratégie prussienne.

S'il fait partie de quelque *vol* périlleux, celui de la sylphide, par exemple, le rat perçoit une gratification de dix francs. Les plus légères et les plus jeunes sont choisies ordinairement; cependant il n'est pas rare qu'elles refusent, et que la peur de rester en l'air et de se casser les reins l'emporte sur l'envie de toucher la gratification. Aussi un rat de la plus petite espèce, et si diminutif qu'on eût bien pu l'appeler souris, disait, en se haussant sur la pointe du pied, à M. Duponchel, dont elle cherchait à capter entièrement la bienveillance : « Je ne suis pas de celles qui ont refusé de monter dans la *gloire* du *Lac des fées*, parce qu'elle n'était pas assez solide. » C'est à l'occasion d'un de ces rats enchevêtré dans une bande d'air, au grand effroi du public, que la divine Taglioni a parlé sur le théâtre pour la première et la seule fois de sa vie : « Rassurez vous, messieurs, il n'est rien arrivé de fâcheux. » Telles sont les propres paroles de cette nymphe idéale, qui jusque-là n'avait parlé qu'avec ses pieds, et que tout le monde croyait muette comme une statue grecque.

Pendant la représentation, lorsqu'il n'occupe pas la scène, le rat, qui est très-légèrement habillé d'ailes de papillon, de nuages de gaze, et autres étoffes peu propres à concentrer le calorique, se tient debout sur les grillages des bouches de chaleur, espacées de coulisse en coulisse, se promène avec une de ses compagnes, et cause avec quelque diplomate ou quelque secrétaire de légation, ou bien il répète son pas au foyer de la danse, grande pièce ornée du buste en marbre de la Guimard, et, tout récemment encore, des lanternes chinoises de la

Chatte métamorphosée en femme. Cette salle, coupée en deux par un plancher de rapport, formait autrefois le salon de l'hôtel Choiseul : l'on n'y peut entrer que chapeau bas. Quelquefois, lorsqu'il ne parait que dans les premiers actes, le rat rentre dans la salle, et monte dans cette partie du théâtre qu'on appelle le *four*, près des loges du cintre et des *bonnets d'évêque*. De mauvaises langues prétendent que le spectacle est la chose dont on s'y occupe le moins.

La représentation achevée, la pauvre fille dépouille définitivement le maillot, reprend ses habits de ville, et descend par le couloir où stationnent les galants qui n'ont pas leurs entrées dans les coulisses, privilége fort rare qui n'est accordé qu'aux membres du corps diplomatique, aux lions fashionables, et aux sommités du journalisme. La danseuse prend le bras du préféré, qui l'emmène souper, et la reconduit chez elle ou chez lui, selon la circonstance.

Voici le côté public, théâtral, non muré, de l'existence du rat; le côté intime est difficile à décrire dans un recueil pudibond : il est viveur enragé, soupeur féroce, et sable le vin de Champagne comme un vaudevilliste; ses mœurs, si l'on doit donner ce nom à l'absence complète de mœurs, sont excessivement licencieuses et très-régence; les phrases équivoques et les plaisanteries en jupons très-courts, les mots sans feuilles de vigne, abondent dans sa conversation, d'un cynisme à embarrasser Diogène. Cette alternation perpétuelle de pauvreté et d'opulence, de privations et d'orgies, cet oubli parfait de la veille, du lendemain, et surtout du présent, ces habitudes élégantes et ignobles, cet argot emprunté aux saltimbanques et aux gens du monde, forment un caractère piquant, original, d'une grâce dépravée, d'une allure bohémienne tout à fait propre à réveiller la fantaisie blasée des dandys et des beaux-fils, quelquefois même l'amour; car ces petites filles sont presque toujours fort jolies, contre l'idée du public, qui ne peut se figurer une fille de théâtre qu'avec de fausses dents, des yeux de verre, des maillots rembourrés, des corsets gonflés de ouate, des cheveux achetés à la foire de Caudebec, un teint couperosé, une peau jaune et rance qui n'a d'éclat qu'aux lumières. Les femmes du monde répandent très-activement ces idées préservatrices ; mais il n'en est pas moins vrai que les peaux les plus fines, les plus douces, les plus satinées, que les dents les plus pures et les plus blanches, sont celles des femmes de théâtre, par la raison très-simple qu'elles en prennent depuis l'enfance un soin extrême, qu'elles ont des raffinements de toilette excessifs, et qu'elles savent très-bien qu'une ride ou une tache, c'est cinq cents francs ou mille francs de moins par mois sur leur budget. L'illusion du théâtre est une illusion du bourgeois : la scène fait paraitre laides beaucoup de femmes qui sont jolies, mais elle n'a jamais fait trouver jolie une femme qui était laide. D'ailleurs, cette gymnastique perpétuelle, ces émotions variées, et, s'il faut le dire, cette folle vie, sont favorables aux développements des formes et à la santé. Plus d'une jeune fille vertueuse, timide bouton éclos à l'ombre du rosier maternel, envierait la fraicheur et le velouté des joues du rat le plus immoral.

Nous devons dire qu'une tendance nouvelle se manifeste dans les mœurs des coulisses. Naguère, le rat allait et venait toujours seul, rentrait ou ne rentrait pas, sans que madame sa mère y prît garde le moins du monde ; maintenant la mère et la fille ont compris que la sagesse rapportait plus que le vice, et que l'innocence d'une jeune vierge de seize ans valait mieux que le libertinage d'un enfant de treize ans. — Tous les marchés d'esclaves ne sont pas en Turquie : ici, à Paris même, sous le règne de la Charte, il se vend plus de femmes qu'à Constantinople. Plus la sagesse de l'enfant est notoire, plus les enchères montent haut ; il y en a qui vont jusqu'à soixante mille francs. Avec cette somme, on aurait en toute propriété une demi-douzaine, et même plus, de Géorgiennes, de Circassiennes, de femmes jaunes de Golconde et de négresses de Damanhour.

L'appât de quatre ou cinq louis déterminait autrefois ces vertueuses mères à prêter leurs filles pour des soupers, des parties de plaisir, des bals masqués et des orgies de carnaval; maintenant elles inspirent à leurs enfants des idées d'ordre et d'économie, qui feraient honneur aux mères de famille du Marais ou de la rue Saint-Denis. Ces phrases : « Il faut songer à se faire un sort! Tu n'oublieras pas ta mère quand tu seras heureuse! » reviennent à tout instant dans leur conversation. Les rats mettent à la caisse d'épargne, ce qui annonce évidemment la fin du monde, qui doit arriver en 1840, à ce qu'on dit. A la vie échevelée et folle a succédé la vie de ménage, la vie de pot-au-feu, le bouilli sans persil. Enfantin chercherait vainement la femme libre à l'Opéra : tout ce peuple est arrangé par couples, comme les animaux de l'arche, et vit maritalement. Ces unions morganatiques sont fort à la mode, et nous devons dire que, sauf quelques exceptions, la fidélité y est aussi exactement gardée qu'ailleurs. Les *marcheuses*, dont le nom si tristement significatif, indique qu'elles seraient mieux sur l'asphalte où on les a prises que sur les planches de l'Opéra, gardent seules l'ancienne licence ; mais ce qui n'était que de la débauche élégante et folle devient chez elles du stupide libertinage. Au moins le rat est *artiste*, il a une autre ambition que celle de l'argent : l'orgueil, cette belle passion dont les âmes basses disent tant de mal, a de la prise sur lui. Offrez-lui cent louis ou un pas à danser, un beau pas de premier sujet, il n'hésitera pas : il aime la gloire autant que les cachemires et les soupers.





LE RAMONEUR

PAR

ARNOULD FRÉMY



Comment oublier, dans cette nomenclature de tous les types anciens et nouveaux, de toutes les figures françaises ou naturalisées parisiennes, ces petits bohémiens à la face barbouillée de suie, aux joues rebondies et enfumées, aux dents de nacre, aux lèvres fraîches et amarantes comme des fraises, ces petits enfants, moitié chats, moitié chiens, moitié cabris, moitié singes, qui s'en vont sans cesse gambadant, grimpant, chantant, frétillant; la plus jeune de toutes les industries françaises, la seule, peut-être, dont le monopole modeste puisse appartenir exclusivement à l'enfance, le ramoneur enfin, ce petit être dont le cri est devenu une des mélodies proverbiales de l'âtre, comme le chant du grillon ou la plainte de l'hirondelle, la parasite des cheminées. Le cri du ramoneur annonce l'hiver, et, cependant, on ne le maudit pas; on aime, au contraire, à entendre, du fond du foyer bien chaud, du coin de la cheminée qui flambe, cette bonne grosse voix d'enfant, qui vient apporter au citadin paisible, au propriétaire toujours craintif, le salut de cet âtre, la paix de cet intérieur, préserver l'un et l'autre d'un fléau terrible, quand il n'est pas la plus incommode et la plus coûteuse des révolutions domestiques, l'incendie.

Mais, d'abord, avant de crayonner le profil du ramoneur, débarrassons-le de tous ses indignes collègues, de ces classes vagabondes et plagiaires désignées assez fréquemment, et par une extension injuste, sous le titre de *ramoneurs* ou de *savoyards*. Nous voulons parler de ces myriades d'enfants nombreux et importuns comme les moustiques, qui couvrent par essaims les trottoirs des villes, pullulent aux barrières et dans la banlieue, assaillent à chaque relais les portières des diligences; interminable caravane de joueurs de vielles, de petits chanteurs, de montreurs de chiens, de singes apprivoisés, de renards, de tortues, de souris, de mulots, de belettes, de marmottes. Cette classe d'enfants, qui appartient exclusivement au vagabondage, n'a rien ou presque rien de commun avec le ramoneur proprement dit; elle représente les frelons de cette colonie travailleuse. Par ses habitudes de fainéantise, sa misère comédienne, son lazzaronisme incarné, elle revient de plein droit à la plume chargée de retracer dans cette galerie les masques rusés et les manœuvres si curieuses de la mendicité parisienne.

On s'est beaucoup apitoyé sur le destin du ramoneur; mais c'est principalement sur les ramoneurs qui ne ramonent pas qu'est tombée la sensibilité des faiseurs de romances, de tableaux de genre, d'aquarelles, d'élégies et d'opéras-comiques. On a beaucoup trop plaint ces demandeurs de petits sous, de petits liards, de morceaux de pain, ces petits vagabonds qui passent leur journée à se chauffer au soleil, et, quand le soleil est caché, à apostropher chaque passant, qu'ils appellent indifféremment *mon lieutenant*, ou *mon général*. On ne s'est pas assez occupé, ce me semble, du ramoneur authentique, avéré, pris dans l'exercice de ses fonctions, de l'enfant de huit ou dix ans qu'on lance dans l'intérieur d'une cheminée à un âge où son cœur n'est pas encore aguerri contre la peur des ténèbres, à une heure où ses yeux ne sont toujours pas bien ouverts, même au grand soleil. « Allons, courage, petit, figure-toi que tu escalades la plus jolie colline du Piémont ou de la Savoie. » Et il faut qu'il se résigne à devenir, pendant une heure ou deux, muet, aveugle, et presque assourdi par la suie, à s'ense-

velir tout vivant dans une espèce de bière; il faut qu'il grimpe, gratte, se hisse et se cramponne, jusqu'à ce que le garçon fumiste, qui l'attend sur le toit, ait aperçu le bout de son petit museau barbouillé. Alors son expédition est finie; on lui donne à peine le temps de se dégourdir, d'éternuer et de se secouer comme un caniche qui sort de l'eau, puis on lui fait recommencer dans une cheminée voisine une manœuvre du même genre. Ces ascensions ténébreuses ne sont pas toujours sans péril, car il est plus d'une cheminée moderne, construite sur de telles proportions, que la fumée y passe avec peine, y séjourne même le plus souvent, et y regimbe opiniâtrément au nez du locataire. Moins récalcitrant que la fumée du propriétaire, le ramoneur, lui, passe et s'insinue par les défilés les plus étroits, mais souvent aussi il y reste, il s'y trouve emprisonné comme dans un traquenard; alors, il appelle, il crie : « Au secours! » et il n'y a souvent pas d'autre ressource pour l'extraire de cet étau que de démolir la cheminée. Quelquefois aussi, et cela est bien triste à dire, il arrive qu'il n'a même pas le temps de crier, sa poitrine s'embarrasse, ses poumons, jeunes et délicats, demandent en vain le grand air, l'air libre; ses forces s'épuisent, il va mourir asphyxié. Les enfants devraient tous mourir sur le sein ou contre la joue de leur mère; lui est mort seul, sans soleil, sans un dernier baiser du grand jour. Voyez-le : son bonnet de laine est à jamais incliné sur son épaule; vous diriez un oiseau qu'on a trouvé mort dans son nid; sa main est déjà tiède et fermée; sa bouche est entr'ouverte, mais la petite chanson du pays n'en sortira plus. Faiseurs d'aquarelles, préparez cette fois votre douce palette, car voilà une touchante esquisse, et qui tient à la destinée même et aux vraies infortunes du ramoneur.

J'ai remarqué cependant qu'en s'apitoyant trop ou en s'apitoyant mal à propos sur telle ou telle condition, on la gâte presque toujours, et on finit par lui aliéner la charité publique. Après tout, la condition du ramoneur est dure, pénible; elle exige de la persévérance, et même une certaine résolution, mais elle a bien aussi ses avantages. Elle est d'abord lucrative : un enfant de douze ans gagne quarante sous par jour, c'est presque la journée d'un homme; ensuite, il fait ainsi l'apprentissage d'un bon métier qui le mettra à même de s'enrichir un jour, et de faire à son tour ramoner les autres.

Paris, et même la plupart des provinces, ne produisent guère de ramoneurs. L'artisan ou le petit négociant parisien surtout, chargé de famille, contraint de bonne heure d'aviser aux ressources, choisira de préférence pour ses enfants des professions qui flatteront sa gloriole. Il fera de ses fils des apprentis épiciers, apprentis perruquiers, enfants de chœur, enfants de troupe, ou même pères nobles du théâtre Comte; mais ramoneurs, fi donc! c'est bon pour les montagnards, les hommes de landes et de labour : permis à eux d'enfumer leur progéniture, de laisser l'effigie paternelle s'altérer et disparaître sous un masque de charbon et de fumée; il vaut bien mieux qu'elle aille s'enfariner dans un coûteux apprentissage chez le pâtissier-traiteur, ou s'huiler et s'ensoufrer chez l'épicier du coin.

La Savoie calcule en cela mieux que Paris, et le Piémont encore mieux que toute la France. Le Piémont, que les dictons français accusent bien à tort de nonchalance et de fainéantise endémiques, joint, au contraire, à l'activité et à la dureté de travail des peuples de montagnes l'adroite souplesse et l'insinuante subtilité du caractère italien. Avec son baragouin, ses allures pliantes, son regard furtif et câlin, le Piémontais s'est progressivement emparé de l'une des branches de l'industrie française les plus proches des nécessités de la vie, et par conséquent les plus productives, celle de poêlier-fumiste.

Observez, en effet, les enseignes de toutes ces boutiques, où le cuivre rayonne de tout l'éclat d'un réflecteur, où s'élèvent en pyramides et en étages tous les systèmes de cheminées connus, cheminées à la prussienne, à la russe, à foyers mobiles, immobiles, à doubles, triples courants d'air : quels noms lisez-vous sur les factures de ces brillants magasins? partout des noms en i ou en o comme sur un programme des Bouffes. Le Piémont fournit à la France la plus grande partie de ses fumistes, et par conséquent de ses ramoneurs, car tout bon ramoneur piémontais s'établit tôt ou tard à Paris poêlier-fumiste; la patente et le brevet de ce haut établissement existent d'avance dans le havre-sac du ramoneur, mais avec bien plus de logique et de certitude que le bâton de maréchal de France dans celui du conscrit. En effet, tout bon fumiste doit avoir ramoné, sondé, tâté par lui-même l'intérieur d'une cheminée, ce terrain plus capricieux peut-être, et plus chanceux qu'un champ de bataille. Tout bon général doit, dit-on, avoir manié le mousquet; mais que sera-ce donc du poêlier-fumiste? il faut qu'il commande à la fois le feu et la fumée.

Les fumistes français eux-mêmes emploient de préférence les ramoneurs piémontais; ils les trouvent plus robustes, plus intelligents, plus actifs que ceux des autres pays; ils les ont même presque tous chez eux à titre d'apprentis, qu'ils logent, habillent, nourrissent, et transforment par la suite en garçons fumistes. Ils ont pour règle, une fois la race piémontaise introduite dans leurs ateliers, de ne point en admettre d'autre, car le mélange des pays allumerait infailliblement la guerre civile. Les ramoneurs piémontais, accommodants et aimables sur presque tous les points, sont intraitables sur celui de la nationalité; ils forment entre eux une confrérie des plus serrées, une sorte d'oligarchie patriotique. Ils naissent au sein des sublimes horreurs du Simplon, au milieu des plus beaux rochers du monde, des sapins, des mélèzes, des voûtes de granit et des torrents fougueux et argentés; ils croissent presque tous dans les environs d'une jolie petite ville qu'on appelle *Domo-d'Ossola*, qui possède le privilége exclusif de la production du ramoneur, comme Bergame celui des ténors, et Bologne celui des *mortadelles*. De Domo-d'Ossola, on arrive à un village appelé *Villa*, frais et verdoyant comme le nom qu'il porte; puis, par des festons de vignes, des anneaux de verdure, des prairies sans cesse humides et mouillées comme des pieds de nymphes, on se trouve sur le lac Majeur, et de là à Milan, la bonne ville. C'est à Milan que le ramoneur piémontais fait ses débuts; il commence par s'essayer dans les vastes cheminées des immenses *palais* lombards avant de se fier aux gorges si souvent étroites, inclinées et inaccessibles, des cheminées parisiennes.

Ainsi, dans tous les genres d'industrie, de travaux et d'applications, Paris est le centre général vers lequel tout vient aboutir; arts ou métiers, chacun y apporte le tribut de ses progrès, la théorie de ses nouveaux talents : ainsi du ramoneur. Du reste, la vie de ce jeune industriel est marquée d'avance dans les grands ateliers de fumistes des environs des barrières : là il retrouve une colonie, un échantillon du peuple qu'il vient de quitter; il s'aguerrit au français en entendant encore résonner à ses oreilles les terminaisons de l'idiome natif; il trouve dans les ouvriers supérieurs à la fois des guides, des instituteurs, des patrons, qui lui rendent la tâche plus légère, lui adoucissent les premiers écueils de l'apprentissage. Un ramoneur piémontais, grâce au patronage pa-

triotique, a des chances d'avancement et de bien-être que les ramoneurs des autres pays ne sauraient avoir. On peut les considérer comme les enfants gâtés du métier. Il est à remarquer aussi qu'ils apprennent la langue française avec une vitesse excessive; trois mois leur suffisent quelquefois pour se faire comprendre parfaitement; cette intelligence naturelle, jointe aux garanties qu'ils présentent par les recommandations de leurs compatriotes, explique suffisamment la préférence et la confiante prédilection que les entrepreneurs leur témoignent dans la plupart des ateliers.

Mais il est temps de laisser de côté le Piémontais pour nous occuper du type du ramoneur le plus populaire, le plus répandu, et, disons-le aussi, le moins utile, le Savoyard.

On s'est plus d'une fois élevé avec raison contre le métier injuste et souvent barbare que viennent exercer à Paris ces malheureux enfants qui nous arrivent par milliers, au commencement de chaque année, à l'époque où les hirondelles nous quittent, presque tous sous la conduite de maîtres qui les exploitent sans pitié, les entassent la nuit dans des taudis malsains, les forcent à mendier si l'ouvrage leur manque, les maltraitent, les nourrissent à peine, les rendent enfin martyrs d'une sorte de *traite* plus blâmable que celle des nègres, puisqu'elle s'exerce sur des enfants sans défense, et dans le centre d'un pays civilisé.

Les maîtres des jeunes Savoyards se composent en grand nombre de chaudronniers ambulants ou de marchands de peaux de lapin, assez mauvais garnements pour la plupart, ou, tout au moins, gens grossiers, inhumains, qui considèrent les ramoneurs qu'ils enrôlent comme une matière exploitable, dont il s'agit de tirer le meilleur parti possible. Ils exigent que chacun d'eux leur remette le salaire de la journée, sans en détourner une obole, sous peine d'une impitoyable flagellation. Il est prouvé que, sur trente ou quarante sous qu'un ramoneur peut gagner par jour, son patron ne lui en laisse guère plus de six. Ce fait seul explique la supériorité des Piémontais sur les Savoyards : ces derniers, avec un si chétif salaire, ne peuvent guère se nourrir; ils ne mangent presque jamais ni soupe, ni viande, seulement quelques légumes, de mauvais fruits. Il en résulte des corps amaigris, rachitiques, incapables de supporter la fatigue, des cœurs et des membres d'esclaves.

Les abus de la maîtrise savoyarde ont plus d'une fois excité les justes récriminations des philanthropes, et même des économistes; mais on n'a pas songé que ces plaintes devaient s'adresser bien plutôt à la Savoie qu'à la France. En effet, empêchez les pères et mères savoyards de louer ou de vendre leurs enfants comme des bêtes de somme pour un an, pour deux, pour trois ans souvent, et vous aurez amélioré le sort de ces derniers. Mais, avant tout, enrichissez la pauvre Savoie; donnez-lui un sol moins dur et moins ingrat, qui ne la mette pas dans la nécessité cruelle de perdre ses enfants, faute de pouvoir les nourrir; donnez-lui comme aux autres pays d'heureuses moissons, de beaux et grands fleuves, de gais vignobles, la ressource du commerce et de l'industrie, moins de nature, mais plus de culture : alors vous ne la verrez plus confier ses agneaux à ces pasteurs infidèles qui les tondent, et vendent leur jeune toison, avant même qu'elle n'ait eu le temps de pousser. Donnez aux ramoneurs savoyards eux-mêmes un autre caractère, un sang plus vif, plus de sève, plus d'esprit naturel; détruisez en eux ces penchants invincibles à la fainéantise, et même à la mendicité, car il n'est que trop vrai qu'il y a du levain mendiant chez tout ramoneur savoyard, qu'il est



sujet à grelotter et à gémir, autant par habitude que par besoin, et ce penchant n'est que trop bien entretenu en lui par le traitement que son maître lui fait subir. Mais il faut songer aussi que c'est là une colonie déjà pauvre et



souffreteuse qui nous est envoyée, et que cette misère est une exploitation savoyarde et non française, et voilà pourquoi les fondations d'établissements publics réclamées en faveur des jeunes Savoyards n'ont jamais eu d'effet; cela était conforme aux vœux de l'humanité, mais non aux lois de l'économie nationale. Ce n'est pas lorsque nos maisons d'orphelins, nos salles d'asile, et même nos maisons de détention du genre de la prison de la Roquette, sont encombrées d'enfants français, que l'on peut réclamer opportunément une nouvelle fondation en faveur d'enfants étrangers. Tout en reconnaissant et flétrissant l'odieuse exploitation de la maîtrise, on n'a pu et dû peut-être se borner jusqu'à présent envers les jeunes Savoyards qu'à des actes de charité partielle.

Quand l'hiver est fini, que les papillons et les parfums de violettes recommencent à voltiger dans le ciel, qu'il n'y a plus par conséquent de cheminées à ramoner, les ramoneurs s'en retournent au pays sous la conduite de leurs maîtres; mais on en voit beaucoup rester à Paris, abandonnés à eux-mêmes, sans direction, sans moyen d'existence, et de là tant de mendiants et de vagabonds.

Cependant, à propos de ces départs de ramoneurs savoyards, nous aurions voulu trouver dans les bourgs et les villages qui environnent Salanches, car c'est de là qu'ils viennent presque tous, quelque fête, une solennité naïve, une messe, un gala, des danses avec un triangle et la cornemuse, que sais-je? quelque chose dans le genre des bourrées d'Auvergne pour célébrer le départ en masse du printemps et de l'aurore de la Savoie représenté par ces jeunes bannis; puis, dans le lointain, je ne sais quoi de patriotique, un souvenir du ciel et des montagnes, comme un ranz de vaches, qui semblerait leur dire : « Adieu, petits enfants, grandissez, enrichissez-vous, soyez sages, prudents, et revenez-nous bien vite. » Puis, les mères pleureraient à chaudes larmes en embrassant leur dernier-né, les vaches mugiraient parce qu'elles ont perdu leurs petits bouviers, les brebis bêleraient pour dire adieu à leurs pâtres. Quelques personnes croient qu'à l'époque du départ des jeunes Savoyards le curé du pays, saint Vincent de Paul campagnard, ou le pendant du vicaire savoyard de Rousseau, monte en chaire, et adresse à ses jeunes ouailles une exhortation relative aux écueils de Paris, aux devoirs qui les y attendent, à la conduite qu'ils y devront mener; nous voudrions que tout cela fût vrai dans l'intérêt même de cette peinture.

Mais on nous a demandé le portrait véridique, et non l'églogue du ramoneur; or, nous devons dire que les fêtes villageoises, ces danses et rondes savoyardes, ces adieux aux cimetières, aux croix des pères, à l'écho des montagnes, même ce prêche du curé, tous ces usages, s'ils ont jamais existé, sont aujourd'hui tombés en désuétude, ou du moins dans le domaine de la romance, comme, du reste, la plupart des pratiques caractéristiques de nos provinces. Les fumistes savoyards qui séjournent aujourd'hui à Paris déclarent être sortis de leur

pays muets et silencieux comme des marmottes; pour la plupart fort heureux de le quitter, et, par la suite, non moins heureux de n'avoir plus à y revenir.

De même, en donnant le costume et le signalement extérieur du ramoneur, nous devons chercher plutôt la vérité que la flatterie; car, s'il est vrai qu'un peintre doive rendre ses portraits toujours un peu plus beaux que nature, ce devoir ne s'étend pas sans doute jusqu'à celui du ramoneur.

Nous dirons donc, en thèse générale, que le ramoneur est ordinairement plutôt laid que beau, d'abord parce que le type savoyard, piémontais ou auvergnat, est fort éloigné du type grec ou romain, et qu'ensuite, avec un nez toujours barbouillé, un bonnet de laine enfoncé sur les oreilles, et de la suie jusqu'aux prunelles, il se voit nécessairement privé de la coquetterie, qui est un des plus puissants accessoires de la beauté.

Mais disons aussi que lorsque le ramoneur est réellement gracieux et joli, il est peut-être plus charmant à voir que tout autre enfant; rien ne lui va mieux alors que ses gros sabots, son bonnet brun, sa veste de bure, où son corps flotte et se joue à l'aise. Quand il saute et vous fait une révérence en souriant et en faisant le gros dos, il est parfois irrésistible de gentillesse; on dirait un petit caniche sorti récemment du ventre de sa mère, et qui commence à gambader, ou mieux un de ces petits Amours en porcelaine de vieux saxe, affublés de grands justaucorps et de perruques à marteaux, avec des ailes aux épaules. Si Boucher ou Vanloo eût peint Vénus commandant à Vulcain les armes d'Énée, nul doute qu'il n'eût placé autour de la divine enclume des Amours armés de soufflets et déguisés en ramoneurs.

C'est ordinairement à la porte Saint-Denis, ou à la rue Basse-du-Rempart, qu'ils se réunissent quand ils sont sans ouvrage; on y voit, outre les Savoyards, des Francs-Comtois, des Dauphinois et surtout des Auvergnats. Ils attendent là qu'on vienne les louer, comme les vignerons sur les places de certaines villes de Bourgogne. Leurs outils sont les *genouillères* et la *raclette;* l'étymologie de ces instruments en indique assez l'usage. Ils logent ordinairement dans la rue Guérin-Boisseau, et dans celles qui avoisinent la place Maubert.

On sait pourtant qu'à Paris la plupart des métiers ont leur patron et célèbrent entre eux leur fête annuelle : les fruitiers, les jardiniers, les cordonniers, les maraîchers, les blanchisseuses, ont leur fête; je m'étonne que les ramoneurs n'aient pas aussi la leur; on peut dire que généralement ils l'auraient bien gagnée.

Ce serait aux maîtres à en faire les frais; ne serait-il pas juste que ces pauvres enfants eussent au moins dans l'année un jour de bon temps et de relâche? Pour ce grand jour, on les débarbouillerait, et, dès la veille, s'il le fallait, on leur mettrait des habits blancs, des bouquets à la boutonnière mêlés de rubans; on dérouillerait de cette sale et épaisse fumée ces cheveux qui sont peut-être blonds et bouclés sous la suie; ces cous d'ivoire, ces peaux encore blanches, comme le lait de leurs mères; on les ferait dîner à table ce jour-là et comme des rois, dans des couverts où ils n'auraient pas honte cette fois de se mirer; puis, après le dîner, on les ferait danser comme on danse, ou plutôt comme on dansait dans leurs montagnes; et on parlerait de cette fête toute l'année, le matin et le soir, à la chambrée: on n'en ramonerait que mieux, on y rêverait même dans le fond de la cheminée, et on ne manquerait pas de grimper jusqu'en haut à chaque expédition, pour voir si le temps sera beau pour le jour de la fête.

Mais où allons nous donc? Voici que nous chantons la gloire, la fête, la joie du ramoneur, et nous ne pensons pas que bientôt il faudra peut-être porter son deuil. Oui, l'industrie, cette géante qui nivelle et simplifie tout, supprimera, avant qu'il soit peu, le ramoneur, comme elle a supprimé tant d'autres machines vivantes, le garçon boulanger, le garçon imprimeur, le garçon chocolatier, le filateur, le roulier, le palefrenier, le maquignon, le cocher. Le ramoneur périra tôt ou tard par la vapeur; en peut-il être autrement? La vapeur et la fumée ne sont-elles pas sœurs du même lit? Vous verrez que les cheminées trouveront un jour le secret de se ramoner elles-mêmes.





LA JEUNE FILLE

PAR

É. DE LA BÉDOLLIERRE



L'élégie a raison; oui, la vie est amère,
La tristesse est durable et la joie éphémère.
Vainement on aspire à des destins meilleurs.
Dans les plus purs ruisseaux un limon se dépose;
Le serpent vit dans l'herbe et le ver dans la rose,
Et le chagrin dans tous les cœurs.

Oui, dans ce siècle étroit, tout sublime courage
Étouffe et manque d'air, comme un lion en cage.
Nos yeux sont fatigués du spectacle du mal :
Personne ne comprend l'homme à haute pensée;
Il est traité de fou par la foule insensée,
Comme le Tasse à l'hôpital.

Plus d'amour éternel, plus de rêves mystiques,
Le souffle de la foi, dans les temples antiques,
Ne vient plus soulever le pieux labarum,
Et la fille du Christ, l'Égalité sacrée,
A des pharisiens sans pudeur est livrée;
L'ange est au Pandémonium.

Mais pour nous consoler des misères humaines,
Pour faire que, plié sous le fardeau des peines,
L'homme ne doute point de la Divinité;
Comme en un ciel obscur deux étoiles dorées,
Dieu nous donna deux sœurs en ce monde adorées :
La jeunesse avec la beauté.

De nos affections vous êtes le remède,
O trésors fugitifs! Celle qui vous possède
A de quoi réjouir notre oreille et nos yeux.
Qui ne s'épanouit à voir la jeune fille,
Et son visage d'ange, et son œil qui petille
A l'ombre d'un réseau soyeux?

Que de charme en son air, en sa démarche! il semble
Que Dieu, pour la former, ait voulu joindre ensemble
Ce qu'ont de plus suave et la terre et les eaux :
Riches teintes des fleurs, doux regard des gazelles,
Corsage gracieux comme les demoiselles
Qui voltigent sur les roseaux.

Avant qu'elle ait parlé, de sa bouche de rose
Est prête à s'échapper quelque charmante chose,
Comme sort d'un beau vase un nectar précieux.
Sa parole a du miel, et sa voix est plus douce
Que le gazouillement du bouvreuil dans la mousse,
De l'alouette dans les cieux.

Sur son pudique front se reflète son âme;
D'une charité sainte elle ressent la flamme,
Elle sait de bienfaits peupler son souvenir;
Ses mains sont pour donner ouvertes à toute heure;
Les pauvres mendiants au seuil de sa demeure
Ne passent point sans la bénir.

N'êtes-vous point touchés des soins qu'elle dispense
A l'animal qui vit comme à l'homme qui pense,
Soit qu'elle mène en laisse un agneau favori,
Soit que le passereau la suive à tire-d'ailes,
Ou que de son giron les blanches tourterelles
Recherchent le moelleux abri?

Elle est bonne et pieuse; ardente à la prière,
On la voit à l'église, à côté de sa mère,
Tourner dévotement les feuillets d'un missel.
Elle chante, elle prie, et la bonté divine
Sans doute a distingué cette voix argentine
Dans le concert universel.

Parfois, s'agenouillant au fond d'une chapelle,
Les péchés innocents que sa candeur révèle
Font monter un sourire au front du confesseur.
Elle offre à Dieu l'encens d'une âme sans reproche,
Et le recueillement l'élève et la rapproche
Des anges, dont elle est la sœur.

Vienne un beau jour d'été, pur et riant comme elle,
Que de mille splendeurs le soleil étincelle,
Qu'il fasse en vagues d'or ruisseler les moissons:
Dans les champs d'alentour, vous la voyez errante,
Ravir à l'églantier sa parure odorante,
Et picorer dans les buissons.

L'hiver, ce sont les bals, les fêtes, les soirées,
De lustres, de festons les salles décorées,
Et la danse, et l'orchestre aux accords enchanteurs.
Là, toute radieuse, et de fleurs couronnée,
Reine par le plaisir, elle est environnée
De son cortége de flatteurs.

Oh! que d'illusions nombreuses et pressées,
Dansent à son chevet, les mains entrelacées!
Rien de son horizon n'assombrit la couleur.
Il est de pourpre et d'or, et le sort infidèle
Dans sa coupe jamais ne versera pour elle
Le suc amer de la douleur.

Lorsque pour lui voiler les peines préparées,
L'espoir a déployé ses ailes azurées,
Voit-elle les chagrins dans l'ombre s'attrouper?
Au détour du sentier que suit la voyageuse,
Peut-elle voir la mort, implacable faucheuse,
Embusquée et prête à frapper?

Non; exempt de soucis s'écoule son jeune âge;
La vieillesse à ses yeux est un lointain rivage,
Dont sa barque toujours saura fuir les brisants.
A son appel jamais le plaisir n'est rebelle;
Elle rit, elle joue, elle chante, elle est belle,
Elle est riche de ses quinze ans.

Mais d'où vient cette sombre et vague rêverie?
D'où vient que de son front la beauté s'est flétrie,
Que ses yeux demi-clos s'ouvrent languissamment?
Un pressentiment vague a visité ses veilles,
Et dans la solitude un sylphe à ses oreilles
A murmuré le nom d'amant.

Même au bal, l'autre soir, un jeune homme au front pâle
Auprès d'elle est venu s'asseoir par intervalle;
Il la magnétisait de son regard brûlant;
La crainte contraignait ses lèvres à se taire:
L'amour habite un temple entouré de mystère
Que l'on n'aborde qu'en tremblant.

Tu le connais à peine, et déjà, jeune fille,
Tu vois à tes côtés grandir une famille,
Aux sources du bonheur tu penses t'enivrer.
Vos premières amours ne seront point troublées;
Vous êtes deux moitiés par le ciel assemblées
Qu'on brise sans les séparer!

Et ton cœur bat plus vite, et tu songes sans cesse
A ce jeune homme, objet d'une ardente tendresse;
C'est l'aube de tes jours, l'étoile de tes soirs;
Et, quand autour de toi vient peser la nuit sombre,
Ainsi qu'un feu follet, tu vois luire dans l'ombre
L'étincelle de ses yeux noirs.

Qu'il est trompeur l'espoir dont son âme se flatte!
Avec son habit noir et sa blanche cravate,
Un homme, procureur ou notaire, apparaît;
Et de fleurs d'oranger parant ta chevelure,
Tu vas te consumer, victime douce et pure,
Sur les autels de l'intérêt.

Malheur à toi, malheur, âme dépossédée,
Qui d'un bel aven'r avais conçu l'idée,
Qui marchais le front haut, fière de ton printemps!
C'est ainsi que tout char dans sa course dévie;
Parmi nous, qui ne peut appliquer à la vie
L'histoire des bâtons flottants?

Tu vas à chaque instant de ton pèlerinage
Contre quelque douleur te heurter au passage;
Pleure sur le tombeau de tes plaisirs défunts!...
L'âge te vient saisir dans l'ivresse et la joie,
Comme la nuit surprend une abeille qui ploie
Sous sa récolte de parfums.

Qu'est-ce donc que l'amour? Un songe de poëte,
Un esclave déchu qu'on vend et qu'on achète,
Un orphelin banni du foyer paternel,
Un beau feu que le monde éteint avec colère,
Un rêve que l'on peut commencer sur la terre,
Qui n'est réalisé qu'au ciel.

Qu'est-ce que la jeunesse? Un brillant météore,
Un jour dont le déclin est proche de l'aurore,
Dont le souffle du temps vient dissiper l'azur,
Un éclair qui s'éteint au milieu de la pluie,
Et présage au mortel embarqué sur la vie
Les tempêtes de l'âge mûr.





LE PÊCHEUR

DES BORDS DE LA SEINE

PAR

BRISSET





Médise de la pêche qui voudra! Nomme qui voudra la ligne : une perche ayant un animal d'un côté et un imbécile de l'autre, — je m'inscris contre les détracteurs de cet innocent plaisir.

Stultum me fateor, comme dit Horace. J'avoue que j'ai été quelquefois l'un de ces imbéciles, et qu'il m'est resté mille charmants souvenirs de ces heures passées, le bras tendu, l'œil fixé sur le bouchon fuyant d'un air affairé dans le courant qui l'emporte, ou stationnant, pour ainsi dire endormi sur la surface d'une eau tranquille, comme le chat patelin dont l'œil, mi-fermé par un sommeil trompeur, ne regarde que de coin les petits oiseaux qu'il guette.

Et, dites-moi, quel passe-temps, quel plaisir, eut jamais un cadre plus riant et plus gracieux? Ce ne sont plus les arides guérets, les bords pierreux des luzernes ou les lisières des taillis hérissés de ronces, que le chasseur arpente et côtoie sous le soleil d'automne. Au pêcheur les frais gazons, les repos sous la saulée, les harmonies fluviales, les contrastes de la lumière glissant en rayons d'argent sur l'onde immobile, et se brisant, s'éparpillant plus loin en sautillements joyeux, à la suite des flots qui moutonnent sur un fond de cailloux, ou ruissellent amoureusement sur un lit de sable fin.

Le bord de l'eau est le séjour de la rêverie; les eaux tiennent toujours une grande place dans l'œuvre des poëtes rêveurs : les Israélites pleurent sous les saules de l'Euphrate; Ossian chante sur le rocher contre lequel se brise l'écume du torrent. L'eau donne une âme, une pensée au paysage : c'est un souvenir, une image de la fuite du temps, de la rapidité de la vie; c'est aussi la partie mystérieuse que doit contenir toute chose pour agir complétement sur l'esprit de l'homme. D'où vient-elle, où va-t-elle, cette onde qui fuit sans jamais s'arrêter? Par delà ces prés, quels sites va-t-elle embellir, quelle contrée va-t-elle fertiliser? Doit-elle voyager longtemps encore entre ces saules et ces peupliers avant de trouver le fleuve, le lac, où elle se perdra avec le souvenir du bien qu'elle a fait?

Ainsi la rêverie et l'imagination se plaisent également au bord des eaux. Et n'allez pas croire que l'imagination ne joue pas aussi un grand rôle dans ces plaisirs du pêcheur, que j'essaye de réhabiliter à vos yeux. Qui a plus de puissance sur elle que l'inconnu? Un voile qu'elle cherche à soulever, sous lequel elle rêve un ange ou un spectre, un brouillard qui lui fait deviner le paysage et lui permet de changer la ferme en palais, le colombier du village en château féodal, voilà ce qui lui convient de faire par-dessus tout, car elle n'est jamais mieux que sur les limites qui séparent le monde positif du monde des conjectures.

C'est justement la position de la plume qui flotte sur l'onde et que suit le regard du pêcheur. Que se passe-t-il sous le voile vert des eaux dont son œil ne peut sonder la profondeur? S'il est poëte le moins du monde, il devine dans ces longues herbes qui ondulent au fil du courant la verte chevelure de quelque ondine endormie sur son lit d'algues et de mousses : c'est tout un pays de féerie que parcourt en ce moment son imagination, sus-

pendue comme l'hameçon au fil de crin ou de soie. Les gobelins moqueurs suivent la ligne, la retiennent avec leurs pattes d'écrevisse, ou l'accrochent en riant aux racines du saule de la rive; et quand le pêcheur, trompé par la brusque disparition du liége flottant, tire à lui, croyant ramener quelque superbe proie, si l'acier recourbé cède et reste engagé dans l'obstacle, alors les lutins font entendre un rire qui ressemble, à s'y méprendre, au cri du martin-pêcheur et au frôlement des roseaux et des saules courbés tous à la fois par une brise de rivière.

Et pourtant, croyez-le bien, il n'est pas nécessaire d'avoir aucune de ces extravagantes idées pour s'amuser à suivre le trajet d'une ligne bien amorcée, convenablement plombée et attachée selon toutes les règles de l'art à la baleine, qui plie et donne en se relevant ce coup de maître auquel le poisson ne peut échapper. Sans avoir recours aux inventions, aux suppositions de la poésie, c'est bien assez, pour tenir l'attention éveillée et l'esprit en haleine, de penser à la proie qui suit peut-être en ce moment même l'appât qu'on lui a préparé avec tant de soin. D'ailleurs, le milieu où elle se joue n'est pas si inaccessible au regard, que de temps en temps l'on n'aperçoive quelque ombre qui passe à peu de distance de la surface des eaux, comme un nuage sur le ciel : c'est la carpe paresseuse, c'est le brochet qui chasse, c'est le chevenne attendant que le vent lui fasse tomber de la rive quelque sauterelle ou quelque hanneton; c'est la bande errante des gardons se promenant avec l'air du plus profond dédain pour le pêcheur et ses appâts. A cet aspect, l'espérance se ranime, la ligne paraît moins lourde au bras fatigué par une tension prolongée : ainsi, à la fin d'une longue route, s'il aperçoit de loin dans la plaine la vedette de l'ennemi, le soldat se redresse et trouve léger comme une plume son fusil tout à l'heure si lourd. Qu'est-ce donc quand la plume ou le bouchon, véritable vedette chargée de vous transmettre la nouvelle de l'agression de l'invisible ennemi que vous guettez, vient tout à coup, par un hochement timide d'abord ou brusquement décisif, vous apprendre qu'un habitant des eaux s'est laissé tenter par votre amorce, et qu'il la déguste en gourmet ou l'attaque en poisson vorace?

Alors commencent les angoisses, les battements de cœur, les émotions du drame le plus saisissant. Le terrible *Rien ne va plus!* de la roulette, quand elle se met en marche pour accomplir son fatal trajet; les trois coups annonçant le dernier acte du mélodrame le plus intéressant, ne produisent pas sur le joueur et sur le spectateur un effet pareil à ce qu'éprouve le pêcheur quand il se dit tout bas : « *ça mord!* »

Comprenez-vous? *ça mord!* la nature du plaisir de la pêche est tout entière dans cette expression. Le *ça*, pronom mystérieux, laisse à l'imagination ses coudées franches... Toutes les espérances, toutes les illusions du pêcheur sont dans ces mots : *ça mord!* Ils prouvent que la pêche est un plaisir dont l'imagination seule fait les frais, un plaisir interdit, par conséquent, aux esprits froids et positifs.

C'est un de ces instincts primitifs de l'homme, un de ces instincts antérieurs à la civilisation, qui n'a pu les étouffer; par une force de réaction, ils se font sentir au centre même de son empire plus puissamment que partout ailleurs. L'homme sauvage, chassé de toutes les savanes, de toutes les forêts vierges du nouveau monde, se retrouvera peut-être dans la rue Saint-Martin à Paris ou dans Oxford-street à Londres.

En attendant, ne vous étonnez point si, dans la belle saison, les bords de la Seine sont couverts depuis le matin jusqu'au soir de pêcheurs de tout âge, de toute taille, de tout habit. Or, parmi ces individus, les uns debout sur les trains de bois épargnés par les débardeurs, les autres, plus à l'aise sur la rive; ceux-ci, assis jambes pendantes sur le parapet du quai, ceux-là dans les bateaux amarrés au milieu de la rivière, tous ne sont pas pêcheurs au même degré, au même titre, tous ne peuvent être compris dans la même classe. C'est le cas d'établir des divisions et des subdivisions : nous agirons donc avec le pêcheur à la ligne comme le naturaliste avec les plantes, d'autres diraient les *simples*, et nous grouperons en trois grandes familles tous les individus de cette généralité aquatique.

Nous aurons donc : 1° le pêcheur par nécessité; 2° le pêcheur par désœuvrement; 3° le pêcheur par inspiration... nous pourrions dire simplement le pêcheur, car à celui-là seul appartient ce nom dans toute sa pureté : les autres ne sont que des anomalies, des dégénérescences, des branches cadettes, si vous l'aimez mieux.

Le pêcheur par nécessité est celui qui fait métier et marchandise de son art : c'est le positif, c'est le chiffre mis à la place des illusions et des espérances, c'est l'attente du gain, la soif du lucre faisant fuir bien loin la poésie et matérialisant tout ce qu'il y a d'idéal et de rêveur dans ce *far niente* si bien occupé du pêcheur.

Le fisc ayant écrit dans ses lois : *la pêche sera exercée au profit de l'Etat*, la pêche est exploitée, soit après adjudication publique aux enchères et à l'extinction des feux, soit par concession de licence à prix d'argent. (Titre III de la loi relative à la pêche fluviale.)

C'est le budget se faisant poisson, poisson du genre de la baleine et nageant entre deux eaux malgré sa pesanteur. *Desinit in piscem*, comme dit encore Horace; et ceux qui se sont rendus adjudicataires, aux termes de la loi que nous venons de citer, cherchent à faire valoir leur argent le mieux qu'ils peuvent. A ceux-là les moyens qui font de la pêche une addition et ne sont bons qu'autant que le total est satisfaisant! A ceux-là le brutal emploi du filet. Le filet est la prose de la pêche, comme la ligne en est la poésie; le filet est le canon de la rivière, il remplace un tournoi où l'adresse, l'expérience, l'habileté, la ruse, doivent seules triompher, par une véritable tuerie, par une ignoble *main-basse* sur tout ce qui a vie au fond des eaux. Le poisson n'est plus l'*inconnu* que l'esprit méditatif et patient du véritable pêcheur cherche à dégager dans cet intéressant problème qui le retient au bord des eaux, ce n'est que de la *chair à filet* dont la livre vaut tant et qui doit figurer à la poissonnerie et sur la table d'une cuisine.

A d'autres que nous la tâche de peindre les très-peu poétiques pourvoyeurs de fritures et de matelottes de la barrière de la *Cunette* et des cabarets de Bercy! Nous ne sommes point dans les dispositions d'esprit que la justice exige du juge, et sans lesquelles son arrêt n'est pas valable. Trop de haine sépare le pêcheur à brevet du pêcheur toléré, pour que le portrait de l'un puisse être fait par l'autre sans prévention et sans passion.

Hélas! il nous reste dans la mémoire trop de lignes dérangées, trop de belles chances interrompues par les avirons ou l'étourdissant épervier de ces honorables industriels du Gros-Caillou ou de la Râpée; nous avons été trop souvent salués par leurs piquantes apostrophes sur la forme de notre nez, l'effet de nos lunettes et la couleur de notre chapeau, pour que nous puissions *aborder* et traiter un pareil sujet sans prévention. Je me récuse donc moi-même, et je passe à la seconde catégorie : le pêcheur par désœuvrement.

Une remarque, pourtant, avant que nous arrivions à



cette nouvelle espèce. Le grand défaut des classifications vient de ce que, dans la société, ainsi que dans la nature, il n'existe guère de choses qui aient des limites assez tranchées, des contours assez arrêtés pour qu'on puisse dire : Telle classe finit là, et telle autre y commence. Il y a partout des nuances intermédiaires et des individus si bien à califourchon sur le point de démarcation, qu'on ne sait s'ils sont réellement d'un côté ou de l'autre. Par exemple, de la classe du pêcheur par nécessité déborde dans celle du pêcheur par désœuvrement l'individu enchanté de trouver dans la pêche, qu'il nomme sa passion indomptable, un prétexte pour fuir une société disgracieuse et s'esquiver d'un intérieur désagréable...

Celui-là pêche pour ne pas *pécher* en maudissant l'humeur acariâtre, boudeuse ou taquine de sa femme. Il est du petit nombre de ceux qui bénissent l'institution de la garde nationale et du jury, accueillent le billet de garde comme un bon au porteur, et sautent de joie en lisant le matin dans un journal leur nom sur la liste des prochains jurés. Heureuses inventions qui donnent à ses souffrances un moment de relâche, délicieux rafraîchissement apporté par le législateur au milieu de l'enfer où il vit.

Sa patience a été si bien exercée par le lien conjugal, qu'elle se complaît et se délasse dans les épreuves que la pêche lui impose. C'est entre le bras inflexiblement tendu de cet honnête esclave rendu à la liberté, et le revers de son habit-veste, que l'araignée de mon ami Henri Monnier a le temps de jeter les fils de sa toile et de chasser tandis qu'il pêche[1]. Pour celui-là, du reste, la pêche est plutôt l'absence d'un mal que la présence d'un plaisir; il ne songe guère au poisson à prendre, il pense que sa femme n'est pas là. Il savoure cet instant de repos, il hume la tranquillité par tous les pores, il s'attriste quand le brouillard s'élève sur la rivière, quand le dernier rayon de soleil glisse sur sa surface et dore les légers sillons qu'y trace le vent du soir... Voici la nuit, c'est l'heure de la retraite, il faut reprendre le joug du domicile conjugal. Le pêcheur fait lentement alors ses préparatifs de départ; avec la soie ou le crin qui diminue sur le plioir humide, il voit peu à peu disparaître ce fil

[1] Caricatures d'Henri Monnier : *le Pêcheur*.

d'or que la liberté a mêlé par hasard à la trame de ses tristes journées...

Le pêcheur par désœuvrement est une variété du flâneur. Le flâneur, las de flâner, pêche; la pêche est le repos, ou, si vous l'aimez mieux, les invalides du flâneur. Rester sur les quais à regarder couler l eau ou bien à y cracher, comme le vicomte de madame de Sévigné, c'est se borner au rôle passif du spectateur dans un théâtre, quand on a sous la main tout ce qu'il faut pour y jouer un rôle.

A l'angle que forme le parapet du quai en s'ouvrant sur quelque descente qui conduit au bord de l'eau, ou bien encore à l'approche d'un pont, se tient au grand air et au grand soleil la boutique où se débitent les armes et munitions qui changent tout à coup le flâneur en pêcheur. Cet établissement se compose d'une petite table avec son étalage de lignes vertes et blanches, ses paquets d'hameçons ou de hains empilés sur crin, sur boyaux de vers à soie. On trouve là, et des boîtes pour contenir les amorces, et des flottes, et des bouchons de diverses grosseurs, et des plumes coloriées pour servir de coulant, et des poches en filet pour conserver le poisson vivant. Le tout est dominé, comme dans un trophée de guerre, par des cannes en roseau, en bambou, et par quelques épuisettes dont le filet agité par le vent figure assez bien les drapeaux et les bannières à côté des lances.

Voilà pour les armes : les munitions sont près de là, en réserve dans quelque baquet, dans quelque pot soigneusement recouvert, ou dans des sacs hermétiquement fermés. C'est la partie basse et cachée de l'établissement, quoiqu'elle en soit le mouvement et la vie... Que dire de plus? Il n'y a plus là de comparaison chevaleresque, de périphrase poétique qui puisse farder la vérité; on ne pêche pas avec des gants, et celui qui veut être vrai en écrivant sur ce sujet, comment fera-t-il pour ne pas quitter les siens en ce moment? Quand on s'occupe du jardinage, après avoir admiré ces belles roses fraîches, accortes, si coquettement serrées dans leur vert et rose bouton, si amoureusement, si franchement belles dans cet épanouissement appétissant d'une beauté complète, il faut bien en venir à parler du fumier qu'on a mis à leur pied pour les rendre ainsi gracieuses et parfumées!... Hélas! hélas! pourquoi n'amorce-t-on pas une ligne avec des feuilles de rose! je n'aurais pas alors à vous entretenir de l'ignoble asticot, produit grouillant de la putréfaction, qui s'agite au milieu de sa fétide odeur, cherchant dans son fourmillement incessant l'immonde milieu des voiries d'où l'exile la dégoûtante industrie de l'équarrisseur.

Une vieille femme maigre et jaune, sous son grossier chapeau de paille, préside d'ordinaire aux destins de cet établissement fluvial. En vous débitant sa marchandise, après vous avoir fait remarquer qu'elle vous donne bonne mesure, elle vous entretient des hauts et des bas qu'elle a éprouvés dans ce qu'elle nomme son commerce : telle année l'asticot, malgré toutes les prévisions, tomba au-dessous du cours ordinaire; telle autre année, il ne pouvait se conserver plus de deux jours, malgré le son et la sciure de bois. « Jugez de la perte, ajoute-t-elle avec un gros soupir, moi qui avais fait des *provisions!* »

Le gamin, que l'on pourrait nommer par transition l'asticot des rues de Paris, est en majorité dans le nombre des pêcheurs par désœuvrement. En bourgeron bleu, en casquette, et souvent même sans casquette, perché sur un train de bois, ou dans l'eau jusqu'à mi-jambe, il pêche assez ordinairement à la ligne à fouetter. Ce mouvement continuel qu'il faut donner à la ligne amorcée, comme chacun sait, de quatre ou cinq hameçons sans plomb, convient mieux à sa pétulance; malgré cela, il ne reste pas longtemps à la même place, et joint bientôt un autre plaisir à ce passe-temps trop tranquille pour lui. Heureux mille fois s'il se trouve près de là quelque bateau de blanchisseuses, il a bientôt engagé avec les nymphes lavandières une polémique où se déploie toute sa faconde insolente et criarde. Abandonnant son bout de fil à tous les hasards d'une véritable ligne de fond, il lance sur la rivière l'ardoise qui, comme l'hirondelle, glisse, touche en passant la surface de l'eau, et, repoussée par son élasticité, se soulève et va, après maint ricochet, s'enfoncer bien loin des bords.

Quelquefois aussi, bravant les pudiques ordonnances du préfet de police, cédant au besoin d'un rafraîchissement économique, et oubliant plus que jamais sa ligne et les poissons qu'elle doit prendre, il se dépouille de cette apparence de veste, de pantalon et de bas qui couvraient son maigre individu. Le voilà dans l'eau faisant *crânement* sa coupe, comme il le dit lui-même. Si, hardi plongeur, il rapporte comme trophée de son excursion sous-marine quelque savate racornie, malheur au pêcheur qui, cédant à la chaleur du jour, s'est endormi non loin de là, l'œil fixé sur les liéges de ses lignes de fond! Il risque bien, à son réveil, de tirer de l'eau l'ignoble semelle attachée à son hameçon, et d'entendre le gamin lui crier de loin : « En v'là un fameux de poisson! il faut le manger au bleu, c'est meilleur qu'en friture! »

Après ces grotesques ébauches jetées en courant, le crayon a besoin de s'arrêter à un trait plus vigoureux et plus correct; il s'agit d'esquisser le type du pêcheur par inspiration.

Il a quarante ans. C'est l'âge où la patience qui s'allie à un sang encore actif peut compter pour une véritable vertu; c'est l'âge où cette qualité n'exclut pas la force, la vivacité et l'adresse du corps. Il a été soldat, apprentissage admirable des premières conditions du pêcheur : l'attente, la résignation et le silence. On devine qu'il a porté le mousquet, à le voir s'avancer au pas accéléré sur la berge du fleuve, pas trop près du bord, pour ne point effaroucher le poisson, pas trop loin, afin de pouvoir, d'un coup d'œil, choisir le théâtre de ses exploits. Le hasard ou le caprice n'ont pas seuls présidé à la coupe, à la couleur de ses vêtements. La veste ou la blouse courte et droite, sans plis qui puissent aller au-devant de l'hameçon et l'accrocher au passage quand il lance la ligne ou qu'il la ramène pour renouveler les amorces, point de couleur trop voyante, mais un vert tendre qui se perde parmi les herbes et les aubiers de la rive, un chapeau de paille, dont les larges bords le préservent contre le soleil : voilà l'ordonnance de son accoutrement. Tout son luxe est dans ce faisceau, artistement noué, de cannes à la fois solides, légères et flexibles, avec leurs scions ou baguettes de rechange; tout son luxe est caché dans ce sac de cuir noir, en forme de valise, qu'il porte allégrement sur son dos. Rien ne manque à cet arsenal du pêcheur, ni la sonde en plomb qui doit l'aider à connaître la profondeur de l'eau, ni les aiguilles à amorcer pour pêcher le brochet ou la truite, ni le grappin pour décrocher les lignes, ni le dégorgeoir, ni les moulinets pour la ligne courante, ni le portefeuille de mouches artificielles, ni la boîte garnie d'hameçons.

Priez-le d'ouvrir devant vous ce véritable carquois, si vous voulez connaître l'importance qu'il a mise au choix de cette arme décisive! Voyez comme ses hameçons, piquants produits de l'Irlande ou de l'Angleterre, sont larges et solides dans leur aplatissement, cambrés gracieusement sur le côté; voyez comme le dard est petit,

comme la languette est incisive ! La bonté de l'hameçon est pour le pêcheur ce qu'est la justesse du fusil pour le chasseur. Ni l'une ni l'autre ne donnent l'adresse, mais elles la servent si admirablement, qu'à mérite égal l'homme bien outillé ou convenablement armé l'emporte sur celui qui ne l'est pas, au même degré que l'habile et l'expérimenté sur le maladroit et le novice.

Les connaissances du pêcheur ne se bornent pas au choix des ustensiles qui doivent aider à sa passion : il sait quel appât convient le mieux au poisson qu'il poursuit, il sait quels endroits ce poisson fréquente le plus volontiers, quelle époque est la plus favorable à sa capture ; il a calculé la pesanteur et les forces de la proie, afin de leur proportionner les moyens d'en triompher.

Les chances de la pêche varient selon l'état des lieux et du temps. Le pêcheur fait son étude constante de ces modifications et de leur cause. Le pêcheur a son calendrier, il a aussi son horloge. Ses prévisions atmosphériques sont l'une des bases les plus certaines de ses succès. Il tire parti de l'orage, il se fait un aide du vent, et rend la pluie elle-même complice de ses victoires. Il ne fait pas un mouvement, un pas, qui n'ait son calcul, sa portée, son étude.

Flâneur indifférent, vous l'examinez en passant, et vous dites en haussant les épaules : « Ce n'est qu'un pêcheur à la ligne ! » Profane ! cet homme que vous regardez du haut de votre orgueilleuse nullité, c'est un naturaliste, car il connaît aussi bien que Lacépède les mœurs, les développements, la demeure habituelle, les appétits des poissons qui hantent le lit de nos rivieres ; c'est un météorologiste expérimenté, aussi au courant qu'on peut l'être à l'Observatoire de la hauteur de l'eau, des changements atmosphériques et des signes qui les annoncent ; c'est un mécanicien adroit connaissant mieux que personne les lois de la pesanteur, la différence des milieux, la puissance des leviers. Dans le simple choix de cette place où vous le voyez, il a mis plus de précautions, de connaissances, d'habileté, que vous n'en mettez dans les actions les plus sérieuses de votre vie !

Mal jugé, le pêcheur a bien raison de fuir la foule, et de répéter avec le poëte latin :

Odi profanum vulgus, et arceo.

Il ne s'ensuit pas que le pêcheur soit insociable, bien au contraire, et je ne suis pas le seul, sans doute, qui ait remarqué cette sympathie si promptement établie au bord de l'eau entre deux pêcheurs qui se rencontrent : sympathie réelle, reste précieux de cet élan primitif qui entraînait l'homme vers l'homme quand la défiance ou l'expérience, qu'on peut nommer l'étude du mal, professée par la civilisation, ne venait pas glacer et retenir cette bienveillance native. En se rapprochant de la nature par ses plaisirs, on se rapproche de ses douces et généreuses inspirations.

Ainsi que le poëte, le pêcheur est oublieux des choses de ce monde. Perdu dans l'ombre qui règne sous les voûtes de ces ponts magnifiques, abrité le long des pierres de ces quais que le géant de notre époque a élevés et alignés de sa main triomphale entre deux victoires, le pêcheur des rives de la Seine s'inquiète peu des révolutions qui passent et bourdonnent sur sa tête. Il écoute le bruit que fait le moindre poisson en s'élançant hors de l'eau à la poursuite de l'*éphémère*, et il n'entend pas les cris de l'émeute, les clameurs et les retentissements des luttes populaires. Un trône s'est écroulé à deux pas de lui sans qu'il détournât la tête pour savoir ce qui se faisait là.

C'est du sage ou du pêcheur qu'Horace a dit : *Impavidum ferient ruinæ*. Faut-il citer pour preuve de cette indifférence philosophique, ou, disons mieux, de ce stoïcisme qui distingue le chevalier de l'hameçon, la rencontre, sous un pont de Paris, de deux pêcheurs célèbres, tandis qu'au-dessus des voûtes retentissaient, en défilant dans une marche fatalement triomphale, les caissons et les canons des étrangers prenant possession de la capitale.

En s'apercevant, l'un et l'autre s'arrêtent et s'étonnent : puis, après un instant de silence :

— Monsieur, vous êtes M. D....?

— Monsieur, vous êtes M. Coupigny ?

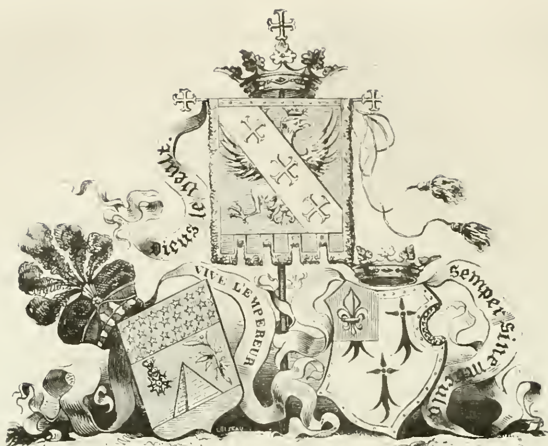
— En nous rencontrant nous nous sommes reconnus.

— Nous seuls, monsieur, étions capables de pêcher aujourd'hui !

Et, sans plus s'occuper de l'événement qui tenait en suspens l'Europe entière, ils continuent à pêcher de compagnie, parlant beaucoup plus de leurs hameçons que de la lance des Cosaques, et de leurs succès que du triomphe des souverains alliés.

Une friture, appétissante conquête de cette *double* alliance des rois de la pêche, termina une si mémorable rencontre : c'était autant de pris sur l'ennemi !





LES DUCHESSES

PAR LE COMTE

DE COURCHAMPS



ne duchesse française, avant l'année 1790, était un personnage à part dans l'ordre social et nobiliaire; c'était une spécialité féminine, et c'était comme une étoile au firmament de la cour. La duchesse avait les honneurs du Louvre et ceux du tabouret, sans parler ici du titre d'*amée cousine* du roi, et du privilége de trôner sous un dais quand la fantaisie lui prenait d'accorder une audience à son bailli féodal et à ses procureurs fiscaux. La duchesse entourait son lit de parade avec une balustrade dorée: les carrosses de la duchesse étaient *houssés* d'un velours cramoisi crépiné d'or qui couvrait leur impériale, et qui retombait à ses quatre coins avec des glands de la plus riche facture. Madame la duchesse de Leuxignem (c'est abusivement qu'on prononce et qu'on écrit Lusignan) était tout aussi souvent citée pour la splendeur de ses impériales que pour la rondeur de sa longue taille, la gravité de sa physionomie seigneuriale, et la sécheresse de toute sa personne. Enfin, les duchesses arboraient pour insigne au sommet de leurs armoiries une couronne de neuf feuilles d'acanthe avec neuf pierreries de couleurs variées dans le diademe ou bandeau de ladite couronne, ce qui ne manquait pas d'éblouir les passants quand les panneaux du carrosse avaient été blasonnés par le sieur Ouvray, lequel excellait aussi dans l'ajustement des manteaux héraldiques, ainsi qu'il appert des principaux écrits de ce temps-là. Les hermines étaient réservées pour les personnes ducales; car il est bon d'avertir que, si les présidents à mortier se donnaient les airs d'étaler un manteau sous leurs armoiries, c'était une usurpation criante, et, du reste, ils n'étaient jamais doublés d'*hermine mouchetée* ces manteaux de robe rouge, et c'était pour la corporation des duchesses une fiche de consolation. Il n'était pas encore question de mademoiselle Bondot, qui a fait recouvrir le parquet de son cabinet le plus intime avec un tapis d hermine mouchetée. — C'est un véritable manteau ducal, à ce que disent les jeunes messieurs de ce temps-ci.

Depuis Molière, il y a toujours eu plusieurs variétés parmi les fagots; mais aujourd'hui la diversité qui se fait remarquer entre les duchesses est bien autrement tranchée que celle qu'on pourrait trouver entre des fagots, des bourrées et des cotrets. Afin de parler sur un pareil article avec toute l'exactitude qu'il réclame, il faudrait peut-être commencer par diviser et subdiviser les duchesses, ainsi que toutes les substances organisées, et tous les autres sujets d'histoire naturelle, c'est-à-dire, au moyen de la *classe*, du *genre*, de l'*espèce* et des *varié-*

tés dans chacune de ces divisions. La duchesse de première classe ou d'un genre primitif est évidemment celle de l'ancien régime, et la duchesse de rang secondaire est celle de la Restauration. La duchesse de l'Empire est sur la troisième ligne, à ce qu'il nous semble.

Parmi les vingt-sept ou vingt-huit duchesses de la haute noblesse, il n'y en a qu'une ou deux qui prennent des loges aux Italiens; il y en a deux ou trois qui vont au spectacle une ou deux fois pendant le carnaval; il y en a dix ou douze qui ne sortent presque jamais de leur noble quartier, de ce paisible, aristocratique et vertueux carré qui se trouve inclus entre les rues des Saints-Pères et de Vaugirard, entre l'esplanade des Invalides et le quai d'Orsay, sans parler ici du quai des Théatins, que plusieurs personnes appellent aujourd'hui le quai Voltaire. Quand il est question d'aller, à la fin de janvier, faire une tournée de visites au faubourg Saint-Honoré, on dirait qu'on se trouve à Bayonne, et qu'on entend parler d'un voyage à Terre-Neuve.

Il y avait une fois une pauvre duchesse à qui M. Trousseau, médecin laryngipharmaque, avait ordonné de transporter ses pénates à la Chaussée-d'Antin, parce qu'elle était menacée d'une laryngite, et pour être préservée du vent du nord, à l'abri de la butte Montmartre. Elle avait l'avantage et l'agrément d'être logée dans le voisinage de ce docteur: mais on n'a jamais vu femme de qualité plus dépaysée, plus mortifiée, ni plus abîmée dans les douleurs de l'ostracisme. Elle en est morte au bout de la semaine, épuisée par ses lamentations.

On connaît une duchesse de la Restauration qui s'arrange très-bien de la Révolution de juillet, parce qu'elle est à la tête d'une laiterie; mais tout le quartier du Luxembourg en est dans la jubilation, parce que le produit de ses vaches est toujours de très-bon aloi. C'est un point de fait incontestable, une chose avérée, nous nous empressons de le reconnaître, attendu qu'il faut être juste pour tout le monde, et surtout pour les commerçants honnêtes et les débitants consciencieux. La seule duchesse qui ait été promulguée depuis la Révolution de juillet est une petite femme qui n'est à la tête de rien. Nous parlerons des dames de l'Empire à la fin de l'article.

Grâce à la loi des trois pour cent d'indemnité, la duchesse de Gastinais pourrait jouir de quatre à cinq mille livres de rente; mais elle n'en fait pas moins de grandes économies sur le papier à lettre et la cire à cacheter. Elle ne veut jamais payer son thé plus de six francs la livre : — c'est du thé de la rue des Lombards, et du meilleur thé possible; on n'obtiendra pas qu'elle en démorde, et si vous n'en voulez pas, n'en prenez point.

La duchesse de l'ancien régime est naturellement incrédule : elle hésite encore entre la somnambule de la Croix-Rouge et l'Esculape de la rue Taranne, c'est-à-dire entre le magnétisme et l'homœopathie; mais elle attend bien impatiemment l'année prochaine, et, quand on connaît la prophétie de *saint Randgaire*, on n'a pas besoin de s'informer pourquoi [1].

Madame la duchesse en est restée pour les idées politiques à l'année 1788, et ses opinions littéraires sont à peu près celles de la Régence. Ses deux écrivains favoris sont toujours MM. d'Arnaud-Baculard et de Tressan; elle a donné pour étrennes à l'aîné de ses petits-fils, âgé de vingt-neuf ans, l'année dernière, un charmant exemplaire des *Épreuves du sentiment*, suivi des *Délassements de l'homme sensible*, avec des cartouches de Mayer et des reliures en veau écaillé. Comme elle est persuadée que la baronne de Staël et la comtesse de Genlis étaient plus ou moins démocrates, elle n'a jamais voulu lire une seule ligne de leurs ouvrages; elle vous dirait même à l'occasion qu'*elle n'est point faite pour cela*.

Les questions de généalogie, d'héraldique et de cérémonial sont à peu près les seules choses qui ne lui paraissent pas indignes de son attention, et vous pensez bien que, lorsqu'on est dévote, on ne répète jamais des *anecdotes*... Cette bonne dame en est réduite à parler de quartiers chapitraux, de retraits linéagers et de fourches patibulaires. Elle est bien prévenue de l'importance et de la signification de la brisure en barre, ainsi que la *diffamation* pour un aigle dépourvu de bec, et pour un lion qui n'a pas d'ongles, ce qui est toujours provenu, comme tout le monde sait, par la *dérogeance* ou la *forfaiture*. Elle a disserté pendant longtemps sur l'aigle impérial de Bonaparte, à qui les héraldistes révolutionnaires avaient tourné le *col à sénestre*, ce qui faisait de ce malheureux aigle un *oiseau contourné*, et ce qui signifie toujours bâtardise. Elle en triomphait (on est forcé d'en convenir) avec un air de malice infernale et de joie satanique.

C'était, il me semble, à la fin de l'année 1816 : la duchesse douairière de Castel-Morard ayant eu la contrariété de se rencontrer chez un ministre du roi légitime avec je ne sais combien de sabreurs que cet autre soldat avait affublés du titre de duc, il lui prit une assez vilaine fantaisie, disait-elle, et c'était la curiosité de savoir enfin quels étaient les noms de ces titrés plébéiens qui venaient d'être autorisés par la Charte, hélas! à porter la même qualification que celle dont sa famille avait été décorée par le roi Louis le Juste. On accède respectueusement à sa requête, on se rassemble autour d'elle, et, l'Almanach impérial aidant à l'ignorance de certaines choses, on finit par appliquer assez exactement chacun de ces duchés forains sur son titulaire impérial. Après une dissertation qui ne dura pas moins d'une heure et demie : « C'est bien entendu, nous dit-elle, et me voilà tout aussi bien apprise que Mll. de Montesquiou. — Mortier, c'est Masséna; madame Ney, c'est Élisabeth de Frioul ou de Carinthie, comme on dirait Éléonore d'Aquitaine et Blanche de Castille; enfin, le général Suchet, c'est Montebello : je ne me souviens pas des autres, et je ne vous en demande pas plus. — En vous remerciant de votre complaisance, et pour votre érudition. »

Parmi les duchesses de l'ancien régime, il est bon de mentionner la duchesse héréditaire. Cette variété de la duchesse en expectative est nécessairement progressive, le plus souvent anglomane, et presque toujours *blue-stocking*. Tous ses valets sont poudrés comme des postillons de Longjumeau, et celui qui sert de valet de chambre est un véritable *groom of bedchamber*. Vous pensez bien que mesdemoiselles ses filles ont des gouvernantes anglaises. Elle ne veut parler qu'anglais, quoique sa mère et son mari n'en sachent pas un mot. Elle ne peut manger avec plaisir que de la *gibelotte-soup* ou de la *bread-sauce*, et son mari, qui est un bon Français, serait pourtant bien aise de lui voir manger des pigeons à la crapaudine ou des poulets en fricassée de temps en temps; mais il ne saurait obtenir qu'on lui serve du melon qu'au dessert; et, pour avoir la paix du ménage, il est obligé de le manger avec de la rhubarbe. On lui fait journellement, à cet excellent mari, du potage à l'anglaise, c'est-à-dire avec de l'eau, du poivre et du thym : il en gémit toujours, et ne s'en irrite jamais. C'est bien la meilleure pâte de duc qui ait jamais été confectionnée sur une estrade et sous un ciel de lit empanaché.

Aussitôt que cette belle dame entend résonner les trois

[1] Anno post XXX ante festa nativ. Domini, prostratum viderat perversum et ultimum usurpatorem; Lilia florescerent in Gallia.



coups de cloche qui lui annoncent une visite, elle se met à lire un journal anglais, une gazette immense, et la conversation roule infailliblement sur le dernier bal d'Almaks et les *copieux* diners du prince Louis-Napoléon; ensuite, on s'entretient agréablement, et l'on disserte avec intérêt sur les paris de M. le comte d'Orsay pour la course au clocher de Sittingburn, ou pour les joutes de coqs au bois d'Epping. Quand vous n'êtes pas obligé d'écouter la lecture d'un article biographique ou littéraire de lady Blessington, vous êtes bien heureux d'en être quitte à si bon marché; ne vous plaignez donc pas, et surtout n'accusez jamais qui que ce soit d'*anglomanie :* c'est une indigne expression qui vous ferait un tort affreux; on assimilerait cette accusation barbare à tous les actes de la méchanceté la plus noire et de la brutalité la plus odieuse. Apprenez qu'un jeune homme est *disréputable*, et presque déshonoré, quand il n'est pas membre du Jockey-Club de Paris, où il est formellement prescrit de ne *jamais parler que de filles et de chevaux*. Ne prenez pas ceci pour une moquerie : c'est un des principaux règlements de cette agréable et spirituelle agrégation. Cette charte prohibitive est toujours affichée dans le *great room*, ou grande salle du Club. Si vous voulez parler politique ou discuter sur la littérature, allez dans la rue. On n'a pas besoin d'être établi si confortablement et si fashionablement pour s'occuper de ces choses-là!

Il est sous-entendu que, dans les salons de la duchesse, qui sont toujours pleins d'*english ladies*, il y a force commérages, et n'était que je suis la trente-trois millionième particule homœopathique de la nation *la plus polie de l'univers*, je pourrais faire observer que, dans une maison qui est remplie d'Anglaises, il y a toujours des tripotages à n'en pas finir.

Lorsque la duchesse en question veut aller prendre l'air au bois de Boulogne, sa voiture est soigneusement garnie d'un pupitre avec un encrier, des *perry-penn's*, un buvard et du papier à larges vignettes. Elle est toujours encombrée de brochures et de livres cartonnés, de Keepsakes, de Landscapes, et surtout de *Quaterly-review's*. Vous savez que c'est l'abonnement à cette revue qui témoigne évidemment la *fashionability* la plus exquise, et la *right honourable* lady Blessington a dit, je ne sais plus où, que le *Quaterly-review* était l'*ideal de la civilisation progressive*.

Lorsque la même duchesse entre dans un autre salon que le sien, il arrive parfois que certains dandys profèrent sourdement *blue stocking*, bas bleu, *blue stocking*... et leur physionomie nébuleuse a l'air de s'animer par

une expression de malice un peu discourtoise. Nous devons ajouter que cette dame, à qui l'on applique avec plus ou moins de convenance et d'équité l'épithète de *blue stocking*, n'en porte pas moins des bas blancs. Voilà le seul rapport qu'il y ait entre cette femme supérieure et les femmes vulgaires, entre une duchesse qui étudie le chinois et des bourgeoises de Paris qui lisent Paul de Kock.

Nous avons à signaler la duchesse de Blancimiers, la femme politique et belliqueuse; la royaliste enthousiaste, impétueuse, incandescente ; une femme de lignage héroïque, et dont la septimaïeule assistait au combat des XXX Bretons sous les châtaigniers de Ploërmel, en 1351. Je ne vous dirai pas si c'était en qualité de bonne amie, de bonne d'enfant, de sœur de lait, de nourrice ou d'institutrice du jeune Beaumanoir, car c'est un détail de biographie qui n'a jamais pu s'éclaircir à ma satisfaction. Je ne conteste pas qu'elle fût sa parente ou sa marraine; il est vrai que les historiens bretons n'en disent rien du tout, mais je n'ai pas l'envie d'avoir une affaire avec sa petite-fille au huitième degré, qui est baronne de Kergumadec-en-Penthièvre, et laquelle est toujours *maréchale héréditaire* du pays de Cornouailles, au mépris de cette foule d'injonctions révolutionnaires appelées *décrets de l'Assemblée constituante*, et en attendant le retour de qui vous savez...

La duchesse de Blancimiers a pris — BEAUMANOIR, BOIS TON SANG, pour son cri de guerre; elle ne s'embarrasse aucunement de la vie des autres, et n'attache pas la moindre importance à la mort d'un homme. Je vous assure qu'elle accable de son mépris, et qu'elle abreuve de son aversion tous ceux qui la laissent dire et qui ne veulent pas aller se faire tuer sans savoir pourquoi. La duchesse de Blancimiers est légitimiste à la façon des temps gothiques : c'est tout à fait la *sirène aux meurtrières* et la *fée Machicoulis* dans Palmérin d'Olive ou Lancelot du Lac. Quelquefois elle établit résolûment de jeunes Vendéens dans sa vieille tour d'Auvents, sa châtellenie du Mazuret et autres Pénissières, avec des cocardes blanches et quelques fusils détraqués. Un autre jour, elle envoie tous ses jeunes-France dans la rue des Prouvaires, avec autant de prévoyance et d'habileté que de charité. On les assomme, on les fusille, on les mitraille, on les hache en pièces ; mais quand il en est réchappé quelques-uns, de ces braves garçons, et lorsqu'ils ont été condamnés à mort par contumace, ou qu'ils sont enchaînés au fond d'un bagne en réalité, savez-vous ce que fait cette généreuse personne? — Elle fait parvenir à chacun de ces pauvres bannis et ces honnêtes galériens une bague de cuivre jaune avec une estampe représentant l'archange saint Michel qui tient le pied sur le ventre au coq gaulois, ce qui doit être un fameux dédommagement pour eux. Il est pourtant bon d'observer que ces anneaux florentins ont été ciselés par mademoiselle Félicie de F...., et que chacune de ces bagues de cuivre est un véritable chef-d'œuvre en style de la renaissance.

Nous avons aussi la duchesse-artiste, qui se croit peintre en paysages, et qui ne fait que des tremblements de terre à l'aqua-tinta. Elle est censée bonapartiste, libérale, et même elle se croit obligée d'être un peu philippiste, attendu que son père était chambellan de madame Élisa Bacchiochi. *Abyssus abyssum invocat*, avait dit le roi prophète. Voici la liste et le catalogue raisonné de plusieurs dessins que cette femme à talents a fait soumettre au jury pour l'exposition de cette année. On y reconnaîtra le beau style et l'estimable rédaction qui distinguent toujours les livrets élaborés et débités par la direction du Musée royal.

N° 1. — Une vue prise au bois de Boulogne, du côté de la mare d'Auteuil, ainsi qu'on s'en aperçoit aisément à la vigueur des plantes et la beauté du paysage.

N° 2. — Étude ayant pour objet la nouvelle maison des singes au Jardin des Plantes. *Croquis à la mine de plomb.*

N° 3. — Perspective de la Grande-Rue, à Vaugirard. *Lavis à l'encre de Chine, au bistre et à la sépia, suivant la méthode anglaise. Aquarelle non terminée.*

N° 4. — Esquisse de l'obélisque de Louqsor, autrefois Luxor. (Le fond du monolithe est au crayon rouge, et les hiéroglyphes y sont indiqués à la gouache, avec de l'orpin.)

N° 5. — L'intéressante et innocente famille du général M... trouvant dans un bosquet un oiseau mort sur un banc. (Les figures sont de M. Tancrède Mitron.)

N° 6. — Une vue du canal de l'Ourcq, au soleil couchant. (L'édifice à gauche est la grande et superbe factorerie de MM. Prestel et Napoléon Godard, fabricants d'oignons glacés pour colorer les bouillons à l'usage des petits ménages.)

D'après les ébauches et les croquis dont le jury d'exposition nous accorde la jouissance, on devait nécessairement accorder les honneurs du Louvre à ceux de la duchesse; mais ils n'ont pas été placés dans leur jour, assez favorablement. Elle en veut terriblement à M. Cayeux, le malheureux homme ! et c'est toujours à lui que tout le monde s'en prend dans les déconvenues, les mécomptes et les accidents qui suivent naturellement une exposition. Eh! mon Dieu, je ne dis pas qu'il ait été bien appris, M. Cayeux ; je veux bien accorder qu'il ait besoin d'acquérir du savoir et de la politesse; mais il ne s'ensuit pas que ce soit un fléau du ciel, un ours hydrophobe, un Gilles de Raiz qu'il faudrait étouffer entre deux matelas, et, d'ailleurs, je ne puis pas supposer qu'il ait assez de crédit pour opérer tous les maux dont on l'accuse; enfin, je ne suis pas de ces gens qui crient contre M. Cayeux : il est immédiatement au-dessous du comte de Forbin, dans la direction du Musée, et je maintiens qu'il est parfaitement bien à sa place. Je reparlerai des Aristarques du Louvre dans un article *ad homines*. On voudra bien prendre garde à la duchesse de Sang-Mêlé... Mais en voilà bien long sur les dames de l'ancien régime, et nous avons à parler de celles qu'on appelle habituellement les duchesses de Bonaparte.

Il y a de ces notabilités de la république et de l'usurpation qui s'empoisonnent en mangeant, non pas des croûtes aux champignons comme la princesse des Ursins, mais de la soupe aux haricots, tout uniment. Il y en a qui s'embarquent avec tous leurs enfants pour aller faire une visite à lady Stanhope à deux pas d'ici, du côté des ruines de Palmyre; il y en avait qui faisaient de la contrebande sur le tabac à fumer et sur l'eau-de-vie de pommes de terre; il y en avait aussi qui faisaient des livres en dépit du sens commun; mais nous n'écrivons pas sur des exceptions, et nous allons rentrer dans les généralités de l'espèce.

Le type des illustrations révolutionnaires, c'est-à-dire la véritable *duchesse de l'Empire*, est une bourgeoise qui dit continuellement *la reine ma tante*, et qui pourrait dire *mon grand-père le marchand de bas*. On l'appelle ordinairement la duchesse de Gertrudembergh, princesse du Danube; et comme le Danube est une principauté qui n'a pas moins de cinq cents lieues de long sur vingt toises de large, il y a plusieurs souverains qui ne veulent pas admettre la titulature de cette princesse. La diète de Francfort et le gouvernement prussien lui

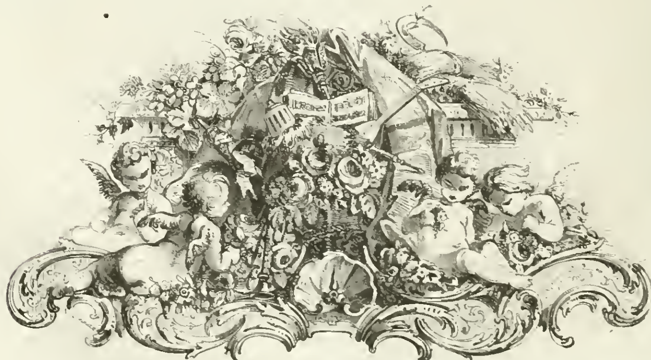
contestent, primo, son titre ducal et territorial. M. de Munch-Billinghausen, président de la diète germanique, a déclaré que ce serait un protocole exotique, anarchique, inadmissible, et M. le prince de Metternich. Wynebourg et Rudolstadt, a semé par là-dessus force plaisanteries allemandes, c'est-à-dire les plus jolies choses du monde. La Russie, l'Autriche et la république de Cracovie ne veulent pas reconnaître son titre fluviatile, en disant que c'est une qualification ridicule; enfin, parmi les riverains du Danube, il n'y a que le Grand Turc qui ne lui refuse pas sa récognition ce qui est encore une preuve de la résignation du sultan. « *Allah-Akbâr!* a dit le Père des Croyants, — *le fleuve Danousbi n'en afflue pas moins dans les mers Sultanes.* »

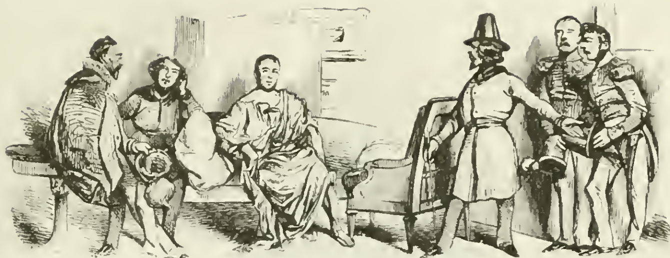
Vous pensez bien que la duchesse de Gertrudemberg ne saurait aller à Paris chez les ambassadeurs de Prusse ou d'Autriche, et c'est la même raison qui l'empêche de voyager en Allemagne et en Italie, où du reste il est absolument ainsi pour ses deux amies, les duchesses d'Orviette et de Bergamasco. Vous me direz qu'elles pourraient esquiver bien aisément une pareille interdiction diplomatique en prenant leurs passe-ports; mais c'est qu'elles ne veulent pas condescendre à voyager *incognito* sous leur nom de famille ou celui de leurs maris : — Pourquoi voudriez-vous donc qu'on se fasse nommer *Couture* (*de la Manche*), ou *Pholoé Colin, née Tampon*, quand on est duchesse d'Orviette! l'Empereur y avait mis bon ordre; mais patience! et quand son neveu sera président de la république, vous verrez comme on s'en revanchera sur les Autrichiens.

Vous pensez bien aussi que la duchesse de Gertrudemberg, née Tautin. n'a pas eu le bonheur de conserver son majorat de cinquante mille écus de rente, majorat que Sa Majesté l'empereur des Français avait institué pour son mari dans la Prusse rhénane, et qu'il avait établi sur les domaines du roi de Prusse, *à perpétuité*, bien entendu. — Comprenez-vous. de la part du roi de Prusse, un pareil déni de justice. un pareil mépris du droit aristocratique et des décrets napoléoniens? Si l'on en croit le jugement désintéressé de cette illustre veuve. le roi de Prusse est un scélérat comme on n'en vit jamais! Quoiqu'elle ait perdu son majorat de Westphalie, elle n'en a pas moins conservé cinq à six millions de fortune acquise en dotations gratuites, et tout le monde a pu remarquer qu'elle n'en brille pas moins par les illuminations de sa porte cochere au jour de la Saint Philippe et autres bouts de l'an du juste-milieu. La duchesse de l'Empire est essentiellement amie de tous les ordres de choses qui ne rappellent rien de l'ancien régime. Elle se décide toujours en politique au moyen d'un calcul infiniment simple : la seule règle de sa conduite est d'approuver et d'adopter tout ce qui doit affliger les légitimistes, et tout ce qui peut contrarier le faubourg Saint-Germain.

La duchesse du nouveau régime est merveilleusement ignorante, mais, en récompense. elle a beaucoup de morgue et peu d'esprit. — Lorsque nous disons que les duchesses de l'Empire ignorent beaucoup de choses, il est bon d'appuyer cette observation sur un document irrécusable. — Une de ces dames se croyait en droit de reprocher à Napoléon d'avoir compromis ses partisans par son opiniâtreté belliqueuse. « Il a si bien fait, disait-elle, que nous voilà complétement ruinés, déchus, abîmés et comme anéantis par suite de son entêtement et de sa manie guerroyante. Et pourtant, nous savons très-bien qu'il aurait pu se tirer d'affaire et nous aussi; car enfin, tout en perdant sa couronne avec son titre d'empereur, il aurait obtenu des conditions superbes, et les Bourbons avaient si grand'peur de lui, qu'il aurait été, s'il avait voulu. CONNÉTABLE DE MONTMORENCY. »

En regard de ces notabilités singulières, étranges, on a presque dit de ces illustrations grotesques, on pourrait opposer la monographie d'une jeune et charmante duchesse, une élégante et brillante personne à qui son beau titre sied à ravir, on en conviendra sans difficulté dans tous les salons de Paris. Cette jeune femme a tout l'éclat d'un joyau gothique avec la grâce et la simplicité d'une fleur des champs; mais vous voudriez peut-être savoir si c'est une duchesse de l'ancienne noblesse ou de la nouvelle aristocratie, et voilà ce que je ne saurais vous dire attendu que je ne m'en suis pas informé. Vous savez bien qu'en présence de certaines personnes il ne vient jamais aucune idée de cette nature, ou pour bien dire de cet ordre conventionnel. La beauté, l'intelligence et la dignité modeste. l'aménité bienveillante et la douce vertu, priment naturellement sur tout le reste. — *Est-il plus avantageux d'avoir de la naissance, ou d'être tellement distingué, que personne ne songe à demander si vous en avez?* C'est une question que se faisait la Bruyere, et je ne vois pas que la doctrine humanitaire ait fait dans la société française un immense progrès depuis l'année 1690.





L'AMI DES ARTISTES

PAR

FRANCIS WEY



Quand nous étions tous deux petits écoliers au collége de Poligny, mon ami Badoulot était d'une paresse admirable; cependant les professeurs ne le punissaient guère, car il savait leur rendre une foule de petits services, tels que rapporter un mouchoir ou une tabatière oubliés, mettre du bois au poêle, et tendre au maître, à l'heure des classes, chaque livre ouvert à l'endroit de la leçon. Sans cesse au dernier rang, aux jeux comme aux études, il jasait fort bien sur toute chose et n'en pratiquait aucune.

Les deux élèves pourvus de la dignité d'enfants de chœur étaient pour lui l'objet d'une attention spéciale, et, quand ils étaient revêtus de la robe et du surplis, il ne les pouvait quitter. S'il passait un régiment par la ville, il était curieux de le voir défiler. Mais ce spectacle produisait sur lui un autre effet que sur nous. Un bataillon de la garde, traversant un jeudi la rue du collége, causait dans nos goûts, dans nos plaisirs, une révolution qui durait plusieurs semaines; l'allure de la maison était tout à fait modifiée, et cette secousse était appréciable sur les murailles mêmes où des sabres en croix, des guerriers à moustaches, charbonnés çà et là, remplaçaient les abbés joufflus coiffés de bonnets coniques que nous y esquissions auparavant, semblables à des potirons surmontés d'un cornet de trictrac; parfois même quelque main timide ébauchait d'un fusain séditieux la *figure du chapeau de l'usurpateur*.

On usait alors aussi beaucoup de papier à construire des chapeaux à trois cornes, et une forêt de manches à balais pour en faire des sabres. Toute une division s'enrégimentait; elle nommait ses capitaines, son général, et l'esprit d'imitation transformait la pension en caserne. Badoulot ne s'enrôlait jamais, ou bien il restait soldat *à la suite*. Contemplant les soldats du lycée avec autant de curiosité que ceux du roi Louis, il n'avait point le désir d'en faire partie. Bientôt, pourtant, il se rapprochait du général, causait avec lui de matières guerrières, et devenait son inséparable compagnon, presque son esclave. Là-dessus, comme sur tout le reste, il en savait dire beaucoup; mais, à la pratique, ses moyens s'aplatissaient, sa volonté tombait en défaillance. Il aimait la lecture, et il s'y livrait sans méthode, sans suite, sans discernement; son esprit était orné à la manière de l'habit d'Arlequin. Bientôt nous entrâmes ensemble à l'école de dessin, où Badoulot passa trois ans sans faire le moindre progrès, commençant à copier cent objets divers et n'en terminant aucun. Tous les nez de Raphaël, de David et de Gérard, ont passé par ses mains, mais il se bornait là. Notre camarade employait le reste du temps à donner des conseils au plus fort de la division, lequel dessinait d'après la bosse, à lui tailler ses crayons et à lui pétrir des boulettes de mie de pain. Badoulot avait un genre de mérite assez singulier : si l'on raisonnait sur le dessin, sur les peintres, il désarçonnait sans peine les plus habiles, le maître lui-même pâlissait devant sa logique, et notre condisciple montrait tant de savoir, tant d'idées, des notions si parfaites sur toutes choses, que chacun disait : « Hum! Badoulot est paresseux, mais s'il voulait!... » Et Badoulot redisait tout bas : « Si je voulais. » Hélas! jamais il n'a voulu.

On ne saurait croire les efforts que l'on fit pour lui inspirer de l'émulation. Peine perdue! notre ami avait l'amour des belles choses et de ceux qui les accomplis-

saient, sans le désir de les imiter. Il avait des sympathies très-vives et aucune vocation.

Ce qui ne l'empêcha point de terminer sa rhétorique. A cette époque, il savait plus de noms d'auteurs illustres, de peintres célèbres que nous tous à la fois. Il connaissait aussi le titre, le format d'une multitude de livres; il parlait beaucoup et avec véhémence. Nous nous fîmes de tendres adieux sur le seuil du collége avant de franchir le portique de la vie.

Une année s'écoula. Comme je passais par Dijon, lieu natal de mon ancien camarade, je le rencontrai. Il m'expliqua comme quoi l'atmosphère de la province était indigeste, comme quoi il manquait d'air, comme quoi il étouffait entre ces murailles (nous étions sur une grande place), comme quoi la ville était exclusivement ornée de crétins hors d'état de le comprendre (il n'exceptait point monsieur son père), comme quoi, enfin, il se disposait à mourir au plus tôt. Je prononçai le mot *Paris*, et de grosses larmes roulèrent dans ses yeux. Il m'avoua qu'il attendait l'heure de sa majorité pour se poser. — A *nous autres* il faut de l'indépendance..... Ce *nous autres* me troubla; il me vint à l'esprit que mon ami Badoulot pouvait bien être l'affilé de quelque société franc-maçonnique non moins ténébreuse que culinaire. Son *nous autres* me rappela en outre le *nous autres* de ce vilain, tranchant du gentilhomme, à qui le marquis de Créqui répondait : « Ce que je trouve en vous de plus singulier, c'est votre pluriel. »

Comme nous parlions tous deux avec emphase et mélancolie, je lui vis prendre tout à coup un visage bienveillant et respectueux avec curiosité; il baissa la voix, appuya sa main sur mon bras, et d'un coup d'œil de confidence dirigea mes regards sur un passant.



C'était un grand diable engaîné dans une redingote macaron beaucoup trop large, colletée en velours d'un noir verdoyant, lequel était chaussé de bottes tragiquement lézardées. Ce monsieur roulait de sombres prunelles sous les bords ondulés de son feutre gris, et les notes lugubres d'un chant caverneux serpentaient hors de sa gorge par le tuyau d'un cure-dent qu'il mâchait.

Badoulot avait pris un air d'humilité pieuse. « Ceci est ton maître d'armes? —Non, répliqua-t-il, c'est Monsieur Saint-Eugène, la première basse-taille de notre théâtre, un homme étonnant qu'ils n'ont pas su comprendre à Paris, ni à Quimper, ni à Montargis, ni à Épinal, ni à Romorantin, ni à Pézénas..... il donne le *contre-ut* grave plein et le *si-bémol* avant déjeuner ! »

Là-dessus, Badoulot tira son chapeau jusqu'à terre; mais la basse-taille ne l'avait pas reconnu, et comme mon camarade s'était glorifié de l'intimité du personnage, il se hâta de dire : « Saint-Eugène a la vue très-courte. » Mais il rougit jusqu'aux oreilles. Chemin faisant, il me donna sur la vie privée des comédiens de Dijon les détails les plus minutieux, en me faisant prendre, comme sans intention, une petite ruelle à gauche, et, d'après la direction suivie par la basse-taille, j'eus lieu de conjecturer que le but de notre ami avait été de couper le chemin de l'artiste, afin de le voir repasser. « Allons, me dit il avec enthousiasme en me quittant à la cour des diligences, tu vas là-bas le premier; mais dans huit mois.... majeur!.... et alors..... on verra ce que je puis faire ! »

Je pensai qu'il méditait quelque mauvais coup. « Jean, mon ami, sois prudent. Quel est ton dessein — Que sais-je?..... répliqua-t-il; le temps nous l'apprendra. Il y a là quelque chose qui me tue (il frappa un énorme coup de poing sur son front, qui sonna comme un baril vide); il faut que cela jaillisse. Qu'est-ce? je l'ignore; le monde le saura quand ma tête aura enfanté. »

Je lui souhaitai une heureuse délivrance, et, me félicitant d'avoir un camarade de collége qui promettait de semblables énormités, je partis pour la capitale, où je passai six ans sans ouïr le nom de l'ami Jean.

Ce laps écoulé, mon portier me remit une carte de visite sur laquelle, en superbe gothique, étaient ces deux mots non moins gothiques : Jehans Badoulot.

Il me fut à l'instant démontré que mon ami était devenu un génie, et, dès le soir même, je courus à sa demeure. Il était absent, et j'allai le rejoindre chez le baron de ***, notre commun ami.

Au milieu d'une dizaine de célébrités plus ou moins célèbres, mon ami Badoulot, couché dans un vaste fauteuil à la Henri II, les jambes plus élevées que le chef, et les bras pendants, parlait, discutait, répliquait, développait, expliquait, professait, discourait, d'un ton de pacha, avec une nonchalance et une abondance admirables.



Il s'agissait d'arts, de poésies, de musique, le tout en infusion. Trois poëtes, autant de peintres et de compositeurs connus, se trouvaient là, écoutant Badoulot avec une déférence remarquable, et ce dernier avait raison contre eux tous. On n'aurait pu mieux manier la question d'art, et ces grands praticiens ne lui allaient pas à la cheville. Un spectateur peu exercé l'aurait pris pour un critique de canapé; mais à la chaleur qui l'animait, au farouche de ses yeux, à l'échevelé de sa phrase et de sa crinière, à la sueur qui ruisselait sur sa barbe taillée en quinconce, sur son gilet à la Barnave, et sur son habit



en velours noir d'une coupe fabuleuse, on reconnaissait un artiste, et même un grand artiste.

Dès qu'il m'aperçut, il me secoua rudement la main, me cria un bonjour sonore, tel qu'un homme à large poitrine qui marche dans sa force, puis il reprit son gargarisme. Son texte était en ce moment la sculpture, et il y avait lieu de penser qu'il était devenu un grand statuaire. Je perdis cette opinion dès qu'il parla de la poésie : il en posait les lois avec un tel aplomb, que je me dis : « Il est devenu poëte. » Mais, cinq minutes après, il était facile de voir que Badoulot était un admirable compositeur. C'était le prodige de Pic de la Mirandole. Et partout l'argot spécial du métier : fugues, contrepoints, strettes, canons, etc..... Un ciel bleu n'était qu'un fond de cobalt plus ou moins *laqué*, et pour admirer un terrain broussu couvert d'ombre, il s'écriait : « Ces bitumes, comme c'est tripoté, comme c'est fouillé, comme c'est chauffé! Et ces herbes, comme c'est fricoté dans la pâte ! »

On ne s'entretint toute la soirée que d'arts, que d'artistes : le reste du monde n'existait pas; et, quand nous eûmes pris congé, Badoulot s'était montré si généralement spécial, que, ne devinant point laquelle de ces sciences il pratiquait, et n'osant lui adresser à ce sujet une question qui eût trahi une ignorance impertinente, je le quittai sans être éclairci.

Un monsieur nous avait accompagnés jusqu'à la porte, qui, durant toute la soirée, n'avait pas articulé deux paroles brillantes; ce terne personnage continua la route avec moi, et je cherchai à repaître en lui ma curiosité à l'endroit de Badoulot. « Les gens de la nature de votre ami, répliqua mon compagnon, ont besoin de naître riches. Gens de parole et d'inaction, de théories sans pratique, incapacités sonores, ils vivent cramponnés aux artistes, comme les moucherons aux chevaux. Doués d'un certain sentiment, pourvus de sympathies ardentes, et privés de fécondité, amateurs sans vocation, ces ombres nombreuses rendent par les lèvres ce qui leur est entré par les yeux. Mais rien ne se passe au delà. Sont-ils pauvres, de telles gens se font broyeurs de couleurs, souffleurs de comédie, figurants d'opéra; sont-ils riches à milliards, princes, ministres, ce sont des jugeurs, des protecteurs, des Colberts au petit pied, des Mécènes en miniature, des Léons X de chevalet. Si, comme votre

ami, ils ont en partage une honnête aisance, ils accouplent leur génie muet au talent d'un praticien qu'ils ne quittent plus; l'art est leur seule occupation, le monde entier n'est pour eux peuplé que de grands hommes, et grands hommes eux-mêmes, par frottement, par incubation, ces fétiches manient la question d'art à merveille, talent où excellent d'ordinaire ceux qui jamais n'ont rien fait et qui ne feront jamais rien. Au demeurant, que sont-ils?... *Amis des artistes*, courtiers marrons du talent; ils n'ont pas d'autre position sociale.

« Quand l'ami des artistes a senti le poids des ans, quand, à force de répéter la même chose, il est demeuré en arrière du mouvement général, sa verve diminue, la rigueur de ses principes devient tempérée, son audace s'intimide, ses ailes se déplument, ses serres perdent leurs ongles, il tombe en fusion et passe à une tendresse universelle. Au seul mot d'art, au seul nom d'artiste, il vous embrasse, et il pleure à l'aspect du premier *nez* de son petit-neveu. En un mot, une fois usé, et dès qu'il ne vaut plus rien, l'ami des artistes, devenu excellent homme, tourne au sigisbé des artistes quinquagénaires et au brocanteur de tableaux. S'il lui reste des rentes, il tire des amis de sa cave et de sa cuisine. Voilà, monsieur, l'avenir de votre camarade, enluminé le mieux possible. Au revoir, et bonne nuit. »

Depuis ce jour, j'ai souvent rencontré mon ami Badoulot, et j'ai suivi avec attention ses transformations, admirant ses nombreuses spécialités. Il est triste de penser que ce travers, produit par une série d'avortements, se multiplie d'une manière effrayante depuis que l'aristocratie de la pensée a détrôné les autres.

Mon ami Badoulot est en effet devenu un être multiple : tantôt il tourne au critique et rampe sous le fût des journaux, tout infecté de peintres échoués ou de musiciens *in partibus*. Ces lettrés d'une espèce nouvelle se sont fait un déplorable argot; ils se sont créé un vocabulaire spécial dont l'horrible mot *artistique* est la base. L'ami des artistes est tranchant, loquace. Loin d'être le satellite des gens célèbres, il se fait planète à leurs côtés; il professe des doctrines dont les célébrités ne sont que l'exemple pratique, et c'est lui-même qu'il admire en elles. En ces temps de spéculation générale, il est peu désintéressé; il sait accaparer à petit bruit une collection de dessins, d'aquarelles, de croquis, d'autographes.

Il n'est pas de peintre qui n'ait eu à subir les impertinences obséquieuses de mon ami Badoulot ou des artistes marrons ses semblables. La quantité de ces mouches bovines devient effrayante. Combien de gens se font honneur par le monde, au sortir de leur étude d'avoué ou de leur bureau de ministère, d'appeler les grands hommes par leur nom de baptême tout court, de leur crier de loin : « Comment *te* portes-*tu?* » et de raconter les menus détails de leur vie, afin de paraître leurs familiers! Et puis, ce sont des questions ridicules, des requêtes indiscrètes, des observations stupides, et surtout des éloges à contre-sens, plus irritants que la critique même ; des querelles à l'endroit de vos intimes convictions, et tout cela pour faire parade de leur jugement prodigieux, de leur étrange aptitude, et d'une vocation incroyable. Laissez-les dire, ils vous offriront des conseils. Je sais, à ce propos, un sculpteur qui, durant tout un hiver, fuyait de maison en maison un ami des artistes obstiné à s'insinuer dans son intimité en se recommandant d'une foule de *noms* qu'il qualifiait de ses bons amis, de ses frères par les idées. Notre sculpteur s'était soustrait à ce fâcheux, et l'avait perdu de vue, quand, partant pour un voyage, il le retrouva dans la diligence, à ses côtés. Sur-le-champ, une dissertation *artistique* fut établie, et le statuaire, ayant épuisé les monosyllabes, ne sachant plus que devenir, se pencha vers l'oreille de son persécuteur, et, lui montrant en face d'eux, sur le revers, un gros marchand de laines qui cachait sa face ingrate sous un bonnet de coton noir, il lui dit à voix basse :

— Vous voyez ce gros papa simplement vêtu? Eh bien ! c'est M. de Lamartine qui voyage *incognito*. N'ayez pas l'air de le savoir.

— Bah ! répond l'autre; mais oui, en vérité, je le reconnais à présent.... Il a beaucoup engraissé ; cependant on ne peut s'y méprendre.

Grâce à ce subterfuge, notre sculpteur fut délivré de toute obsession, au préjudice du marchand, sur qui l'ami des artistes tourna son bel esprit et le sel attique de sa conversation. Le ton inspiré de l'un contrastait d'une manière adorable avec la pesanteur de l'autre. Tout s'expliquait pour celui-là par le désir de celui-ci de demeurer inconnu, et le sculpteur, durant vingt lieues, écouta ce colloque burlesque avec un flegme germanique.

Malgré des travers quelquefois difficiles à supporter, mon ami Badoulot a son bon côté ; il fuit la politique comme le feu, bien différent en cela d'une autre sorte d'amis des artistes, la plus adroite de toutes. Elle est composée de gens qui ont des relations assez étendues, et qui font profession de prôner la jeunesse, de vénérer les anciens et d'admirer tout le monde avec fureur. Ils sont les plus polis, les plus humbles du monde. Ce sont des jugeurs continuels, dont la critique est toujours admise, vu qu'elle est toujours favorable. Ils encouragent les arts, non pas de leur bourse, mais de leurs conseils, et il devient avéré qu'ils sont de grands aigles et de parfaits connaisseurs. L'acquisition de quelques croûtes complète cette réputation, et les voilà investis d'un nom connu de toute la France, lequel ne représente rien.

Voici maintenant leur marche : obtenir, chose aisée, une légère mission dont l'objet touche à l'histoire, à l'architecture, que sais-je ? Ils en reviennent pourvus d'un titre, et alors ils se placent très-bien entre le gouvernement (la partie payante) et les artistes dont ils sont les amis. De sorte que l'argent qui va de celui-ci à ceux-là passe entre leurs doigts, et ils les ont gluants à l'excès.

Il se fait ainsi des fortunes, on ne sait comment ; des noms se produisent, s'enflent, s'enflent, deviennent européens; et quand on s'avise un beau jour d'ouvrir cette grande machine qui s'élève dans les airs, superbe et rebondie, on crève un ballon, il sort du vent, et l'on n'a plus même entre les mains une billevesée. Ce genre d'*amis des artistes* est loin d'être le plus niais; on l'a jusqu'ici trop peu observé. Comme ces bonnes gens, sous leurs airs de bonté, ont des exclusions, des haines secrètes, des préjugés, des intérêts, ils sont nuisibles aux arts, enlèvent les récompenses à ceux qui les méritent, pour en saturer leurs créatures ou les flatteurs de leurs caprices.

Sur une plus basse échelle, l'ami des artistes s'inféode souvent à un individu dont il développe les principes, et de qui il explique la pensée. Hors d'icelui, tout est crétin, sauf les morts, qui servent de point de comparaison. Le peintre, du reste, n'a pas de serviteur plus dévoué. Ce familier *fait* la palette, se charge des commissions délicates, des visites aux feuilletonistes ; il met du bois au poêle de l'atelier, et ne sollicite d'autre récompense que celle de voir sa tête ébauchée chaque année dans le fond d'un tableau. Après une journée employée à papillonner çà et là, il s'écrie le soir : « Nous avons bien travaillé, notre ciel est descendu tout entier..... nos figu-

res sont ébauchées, *nos dessous* finis, notre toile couverte, etc. » Il est à la fois harassé de fatigue, et content de la besogne; plus heureux que l'artiste, lequel ne jouit souvent que de la première de ces sensations.



En province, l'*ami des artistes*, c'est-à-dire de la troupe théâtrale, est lieutenant, avocat, clerc, marchand de vins, fils de négociant, cafetier; dans tous les cas, il a bons poumons et bons bras. En de telles amitiés, le cœur palpite dans l'estomac, et l'on *fraternise* beaucoup. Les cabotins idolâtrés supportent la sympathie avec des airs de matamores, et les bourgeois sont fiers d'être associés à leurs petites passions. La rivalité de la Dugazon et de la première chanteuse cause bien des rixes, à moins que le ténor n'ait sagement débuté par confisquer celle-ci, comme de droit. Au surplus, les comédiens provinciaux ont conservé je ne sais quoi de bohême, de romanesque, de vagabond, de patriarcal, qui les rend plus divertissants que ceux de Paris, lesquels deviennent plus bourgeoisement ennuyeux qu'on ne saurait le dire.

Déjà néanmoins, et depuis quelques années, un symptôme effrayant de la maladie morale qui pâlit les comédiens de la capitale se manifeste parmi ceux des départements. Ce besoin de considération prosaïque les recherche; ils aspirent au droit de bourgeoisie; l'ami des artistes devient pour eux un objet d'utilité, un porte-respect qu'ils choisissent dans les notabilités, et qui, cajolé, salué, adulé, sert alors au comédien de marchepied pour se hausser jusqu'aux hobereaux de l'endroit. Grâce à ce patron officieux, l'artiste pourra se glorifier, comme ses chefs de file des théâtres royaux, d'être initié aux belles manières, d'*avoir été couru* par la meilleure société, et *ravagé* par les *dames du grand monde* (telles sont ses expressions) dans toutes les villes où il a *travaillé*.

Quand il n'est pas juché à la cime de l'échelle sociale, l'ami des artistes dramatiques et lyriques des départements est obligé, pour s'élever jusqu'à eux, de se créer une importance, de s'appuyer sur d'autres estimes, sur d'autres relations non moins précieuses.

S'il s'agit d'une ville de garnison, la tâche est facile. L'ami des artistes est d'ordinaire celui des officiers, et sa moustache végète à l'ombre des leurs. L'ami des artistes est fier, un jour de revue, de marcher au bras d'un capitaine en pantalon garance et de marquer le pas avec lui de toute l'énergie de ses talons. Or, on sait que le guerrier français est vénéré et tant soit peu craint de l'acteur provincial. L'ami commun d'Apollon et de Mars est donc chargé de rapprocher artistes et militaires; il a ses entrées partout, il est la coqueluche de la Dugazon, fait ce qu'il veut de l'ingénue, et présenterait au besoin un officier ou deux à la première chanteuse. Un semblable crédit lui donne à l'état-major de la place et au *Grand-Café* une certaine consistance, tandis que ses familiarités avec ces messieurs du régiment, desquelles il fait parade au foyer du théâtre durant les répétitions, le *posent* parmi les acteurs comme un jeune homme du meilleur genre. Quinze jours après les débuts de l'an théâtral, l'heure du triomphe sonne pour l'ami des artistes. Un lieutenant, un capitaine, ses protégés, véritables amis de la vigne et de l'art dramatique, sont introduits dans le sanctuaire où se prélassent, avant le lever de la toile, le duc de Guise et Zampa, Lucullus et Jeannot, Richelieu et M. Cagnard. D'un air à la fois débonnaire et chevaleresque, l'ami des artistes présente ses guerriers à ses comédiens ordinaires... On l'aime, on le remercie, on le félicite; c'est un grand homme, il comprend et encourage les arts, et il immole glorieusement toute la soirée le grossier public, le bourgeois, l'épicier, le pékin.

Que de rapports naturels entre le militaire et l'acteur de province! Tous deux ne courent-ils pas de ville en ville, d'année en année? ne sont-ils pas tous deux pleins d'indépendance et de servitudes, et ne volent ils pas l'un et l'autre à la gloire trompeuse par des chemins différents?

On reconnait généralement l'ami des artistes à la manière dont il exagère les habitudes, les allures des objets de son affection. Son chapeau est plus pyramidal, sa cravate *plus convulsive*, son col plus rabattu, sa barbe plus moyen âge, son gilet plus débraillé que chez l'artiste. Son mobilier a l'air d'une boutique de bric-à-brac; il couche en un lit sculpté, tout hérissé d'arabesques horriblement pointues. S'il faisait un mouvement durant le sommeil, il ne se réveillerait pas, car il se fendrait le crâne jusqu'au sternum. Ses buffets du temps de Clodion le Chevelu poussent des cris de hyène quand on les veut ouvrir; il possède l'épée à deux mains du Sanglier des Ardennes, fabriquée pour six francs (il l'a payée soixante) dans la cour du Dragon, ou dans la rue du Feurre, avec un ex-barreau de la grille si indignement détruite de la place Royale. L'ami des artistes méprise son bottier, son tailleur, son valet, son épicier, et jusqu'à son marchand de vins. Il voudrait que chacun fût ami des artistes, et ne fît rien autre. Hors de la question d'art, il ne doit être question de rien. Parmi les gens du métier, il n'en estime qu'un seul, celui qu'il a élu; *le premier génie du siècle* à son avis.

L'ami des artistes procède avec uniformité dans ses débuts; les traits de son origine sont constamment les mêmes; imagination vive, sympathies vagues, sans activité, sans esprit d'ordre et d'imitation, et notre ami Jean Badoulot peut servir d'exemple à la règle. Mais, après un certain nombre d'années et d'influences en sens divers, il s'établit de notables divergences; des spécialités se séparent. Il est des artistes de tant d'espèces!

Parfois on rencontre aux Tuileries certains vieillards à l'œil vif au milieu d'un masque usé, pâle, sillonné de rides longitudinales. Vêtus avec propreté et à la mode de demain, ces jeunes gens d'un autre siècle ont grand'peine à vivre entre les murailles de leurs redingotes pincées, qui s'obstinent à faire prendre à un vieux corps des allures adolescentes, maugré des rébellions de la carcasse. Appuyés fortement, mais avec hypocrisie, sur des joncs plus robustes qu'ils n'en ont l'air, ces messieurs se dandinent le long de l'allée des Feuillants, montrant les façons agréables de gens qui marchent sur des œufs. Un binocle pend à leur cou soigneusement abrité par une cravate blanche, haute, directoriale, des-

tinée à masquer les flasques ondulations de la peau aux régions sous-maxillaires. Sous des chapeaux irréprochables, ils rassemblent en touffes, de chaque côté du visage, à force de tirer et de rouler, certains cheveux empruntés on ne sait où. Les poils qui sont nés sur la nuque, forcés à de longs voyages, parcourent les deux tiers de la sphère occipitale, et s'en viennent expirer, éparpillés et maigres, au bord des déserts frontaux. Toutes les ressources sont employées, tous les côtés faibles défendus, et chaque jour l'habile général dispose les débris de ses troupes sur la brèche ouverte.

Ainsi affûtés, apprêtés, bichonnés, ces gens d'un âge indicible, d'un sexe même problématique, tant ils se sont épilés dès leur première gelée blanche, s'en vont roides comme bâtons, poupées à ressorts, momies galvanisées, colportant çà et là un éternel sourire stéréotypé sur un double râtelier de Pernet.



Suivez un de ces originaux depuis une heure de l'après-midi ; c'est l'instant de leur lever. Après une courte promenade, il se rendra au cabinet de lecture. Les feuilles du jour parcourues, seconde promenade, suivie d'une visite au *pastry-cook*, puis à un club quelconque, où il ne trouvera que le garçon de chambre. Enfin, nouvel assassinat du temps jusqu'au dîner, après quoi séance énorme, et non sans dormir, dans un café. A toutes les minutes du jour, cet homme a bâillé; les signes de l'ennui le plus pesant, le plus épais, se sont traînés sur son visage; son épine dorsale fléchissait même sous le poids de l'ennui ; l'ennui faisait flageoler ses jambes.

Huit heures sonnent, et voilà qu'il se réveille, secoue le plomb dont il est comme appesanti, remonte jusqu'à ses oreilles ses faux-cols en talus, ramène sur l'occiput son cheveu *épars* au fond du chapeau, se sourit avec bonté, s'embrasse et se précipite, joyeux, en fredonnant *Adolphe et Clara*, hors du *Coffee house* car il recherche les établissements anglais, on ne peut que là s'ennuyer six heures sans être interrompu).

Ce brave homme ne vit que quatre heures, non par jour, mais par nuit. Il est *l'ami* des acteurs, des actrices du vieux temps, et de ces auteurs tragiques déjà rares, espèces disparues comme les mastodontes, lesquels (lesquels auteurs) sont situés dans la tombe, quant aux pieds, et de qui la tête s'incline sous le bocal académique.

Donc, au sortir du café, notre homme se rend au foyer de la Comédie-Française, ou chez quelque acteur retiré de la scène, ou chez quelque ex-notabilité hexamétrique; et là, retrouvant quelques tronçons de colonnes grecques ou romaines, quelques ombres d'Achille ou d'Agamemnon, évoquées par le Tirésias du logis, il se livre a la poésie des souvenirs, à des expansions d'amitié dignes et contemporaines de Pylade et d'Oreste. On rappelle de grands succès oubliés, des amours déplumés depuis longtemps, et l'on parle de pièces, de rôles, de gens illustres que personne n'a jamais ouï nommer, et l'on paraphrase sur des tons lamentables le cri mélancolique du poëte : *O Præteritos !...*

Au milieu de ce cercle, il est une créature à qui *l'ami* en question est spécialement fâcheux : c'est une jeune-première non moins éternelle que le printemps de l'antique Idalie. Notre homme nourrit pour elle une passion platonique et malheureuse. Il a vieilli dans cet amour routinier; la flèche de Cupidon s'est rouillée dans sa poitrine, et la plaie s'est refermée. Cet amant caduc ne trouve plus de mots pour la louer ; il sait par cœur tous ses rôles ; chaque succès de l'objet aimé est gravé, avec la date fatale, en traits de feu dans sa mémoire, et, dès que survient un nouveau triomphe, le tendre historiographe enchanté amène à cette fête toutes les ovations du temps jadis. Alors il est question d'*OEdipe*, de *la Vestale*, du *Philinte*, du *Petit Chaperon-Rouge*, des *Visitandines*; hélas !... de *Rose et Colas*, et.. du *Mariage de Figaro !...*

Quel supplice pour cette ingénue, qui vient tout à l'heure d'être embrassée sur le front par une mère dont elle serait l'aïeule ! Le rouge lui en déteint sur les pommettes, et ses faux cheveux se dressent d'horreur au milieu des roses qui y sont mêlées! Comme elle n'a pas vieilli, cette déesse, comme elle persiste dans l'ingénuité la plus primitive, comme elle persévère dans le trille et la roulade, *l'ami des artistes* accroche ses vieux ressouvenirs à ce buisson d'immortelles, et il prend le crépuscule du soir pour l'aurore aux doigts de rose. Quant à sa vie, à lui, il la dira sans peine.

Cet homme n'a jamais rien fait, rien. Officier, en 82, au régiment de la reine, il se lia, au voyage de Cherbourg, avec l'intendant des menus, lequel, au retour, lui donna à souper chez des filles d'Opéra. Il a connu Molé, mademoiselle Clairon, et encouragé les débuts de la petite D***... ici présente et toujours adorable (la petite D*** fait une grimace diabolique). Depuis lors, il n'a pas quitté les coulisses: il sait tout le vieux répertoire : c'est lui qui a enseigné à Talma son « Qu'en dis-tu? » Il croit entendre encore Lekain s'écriant :

> Et sa tête à la main, demandant son salaire.

Bien qu'il fût jeune alors, le geste du tragédien, qui semblait se décapiter et manier sa tête entre ses doigts, le son de cette voix vibrante, le saisissent encore d'une poétique horreur.

Puis il se tourne vers la jeune-première qu'il idolâtre à perpétuité; il lui reproche tendrement les soupirs qu'elle lui a dérobés, cette enfant toujours belle, divine, surnaturelle, mais inhumaine. Et l'on sourit à cette constante affection. Pauvre ami ! hélas ! il eut naguère quelques lueurs d'espoir. Un jour, après un souper champêtre, on avait montré quelque pitié, on devait se revoir, un rendez-vous même... Mais les destins jaloux ont tout renversé, et... la catastrophe du 10 août...

Personne ne connaît le surplus de cette histoire, car à cet endroit critique la jeune-première, appelant à l'aide un catarrhe peu éloigné, tousse d'une haute façon en roulant des yeux peu langoureux ; l'ami laisse la narration brisée dans sa poche, d'où il retire une bonbonnière, et tout finit par

> Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse?

car l'*ami des acteurs* n'omet pas une occasion de citer, et d'ordinaire la citation le conduit à l'anecdote, et l'anecdote à la biographie.

L'ami de la vieille scène lyrique et tragique a eu plusieurs passions, plusieurs amitiés administratives : son mobilier en fait foi. Rien de plus hétérodoxe. Chacun de ses meubles est le legs d'un grand acteur ou une acquisition faite à sa vente après décès. Sur les murailles sont accrochés d'affreux petits portraits en taille-douce, encadrés dans le *bois noir* de l'amitié, selon le précepte de Jean-Jacques. Bien qu'il soit riche, cet étrange mortel vit sobrement ; ses revenus passent en cadeaux considérables qu'il faisait jadis à l'instar des ducs tel et tel. Or, il ne veut pas déroger. D'ailleurs, les attentions de ce genre lui rapportent des caresses douces à son cœur ; et puis, *nous autres* artistes, nous jetons l'or par les fenêtres.

Quand toutes les gloires ses contemporaines ont disparu, quand il se trouve enfin seul, sans artistes à coudoyer, il se retire à son tour, *il abandonne le théâtre*. Son capital est endommagé, il a vécu plus longtemps qu'il ne comptait, et il est forcé d'aller prendre sa retraite dans certain château délabré dont il porte le nom, et qu'il n'a jamais vu. Ses habitudes s'y trouvent dérangées, le silence le glace, les regrets le minent ; comme *il fut toujours vertueux, il aime à voir lever l'aurore ;* ce régime le fatigue, et il meurt avec les feuilles.

C'est là l'antique *ami des artistes*, doux, poli, sensible, modeste, et d'une éducation irréprochable. Aujourd'hui ce type est rare. Les acteurs n'aimant qu'eux-mêmes sont leurs seuls amis ; et leur morgue, qui dédaigne les auteurs et protége leurs lauriers, rebute l'humble lierre qui voudrait s'attacher à eux. L'ami des acteurs du jour est journaliste ou capitaliste. Dans le premier cas, on l'appelle *canaille*, dès qu'il a le dos tourné ; dans le second, on s'en rit comme d'une dupe. Cependant les vieux poëtes ont encore de vieux amis à qui ils lisent de vieux poëmes sur de vieux sujets, et de vieilles mains applaudissent ces chefs-d'œuvre inconnus. Ils s'accordent, auteurs et admirateurs, à déplorer le méchant goût du siècle et à excommunier, à exorciser les jeunes gens, qui n'en sont pas reconnaissants, les ingrats !

Quand une fois l'ami d'un artiste a vécu trente ans à ses côtés, il est plus qu'un parent, plus que la femme et les enfants. A force de suivre son idole, de l'écouter, de l'examiner, il est parvenu à la connaître : il sait les replis de cette âme, et il ne s'isole plus de cet autre lui-même. Le vieil ami de l'artiste pense alors avoir acquis des droits sacrés.

Apres la mort de mademoiselle Duchesnois, quelqu'un fit rencontre d'un vieillard qu'il avait connu chez elle. Cet homme était pâle, abattu, consterné. On s'efforça de le consoler, mais en vain. « Ce n'est pas tant, s'écriait-il, sa perte qui m'afflige, que son horrible ingratitude. Croiriez-vous, monsieur, qu'elle est morte sans me rien léguer dans son testament... à moi ! A moi qui depuis trente ans *dînais chez elle trois fois par semaine...* »

Malgré la ferveur de ces sympathies pieuses, Dieu vous garde, artistes, des questions et de la logique de l'ami fatal ! C'est le malin qui l'a suscité pour vous induire au péché d'impatience et de colere.

Un tel travers, nous l'avons dit, est le résultat d'un orgueil puéril, d'un enthousiasme immodéré et d'une impuissante ambition. La paresse y contribue souvent. Par malheur, on ne devient point habile par l'acquisition d'une teinture générale des choses de la science, et l'érudition à deux sous ne conduit qu'au bavardage, à la fausseté du jugement, la pire des qualités et la première de celles qui constituent l'*ami des artistes*.



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET ... I



LA FRUITIÈRE

PAR

FRANÇOIS COQUILLE



Quand on s'est promené dans Paris, et que l'on a passé en revue ces boutiques étincelantes de dorure aux marbres précieux, aux glaces richement encadrées, véritables salons où le chaland confus n'ose pas entrer, et dont il s'éloigne avec son argent, on s'arrête avec plaisir devant le modeste *étalage* de la *fruitière*. Rien n'est plus frais, et ne repose plus agréablement les yeux et la pensée.

Malgré le désordre apparent de l'humble boutique, un ordre secret a présidé à l'arrangement des fruits et des légumes. Ils pendent en grappes, se réunissent en gerbes, s'élèvent en pyramides, ou gisent confusément épars. Des *carottes* éclatantes, des *oignons*, et de longs *poireaux* verts et blancs encadrent la *devanture* comme d'une riche guirlande. Plus bas s'étalent, suivant la saison, des *bottes* de *navets* ou d'*asperges*, des *aubergines* et de gros *choux cabus* qui contrastent avec leurs frères aristocratiques, les élégants *choux-fleurs*. Derrière cette espèce de rempart s'abritent tour à tour les *petits pois*, les *haricots* dans leur cosse fragile, les *cerises*, les *groseilles* et les *framboises;* tandis qu'en dehors, près de la porte, un *potiron*, gardien muet et peu vigilant, pose gravement sa masse rabelaisienne sur un escabeau boiteux.

A ces produits de nos climats que manque-t-il, pour être admirés, qu'une origine exotique? Et pourtant les tropiques, si fiers de leurs *bananes*, de leurs *dattes* et de leurs *ananas*, ont-ils des fruits plus savoureux et d'un ambre plus flatteur que nos pêches et nos abricots, plus vermeils que nos pommes d'api, plus parfumés que nos fraises des bois, plus rafraichissants et mieux colorés que nos groseilles et nos cerises?

Tous ces trésors sont placés sous l'œil et sous la main des passants, à la portée des voleurs, auxquels la fruitière n'a pas l'air de songer. Sa noble confiance fait honte aux précautions des autres marchands. Ceux-ci ont de mystérieux tiroirs et de sombres cartons. Ils se cachent avec leurs marchandises, derriere des grilles en fer et des treillis; la fruitière mettrait ses fruits dans la rue. Tout lui est bon pour étalage, et sa fenêtre incessamment ouverte, et le devant de sa porte, et les chaises qu'elle expose au dehors, chargées de provisions. On la voit qui s'agite, qui passe et circule avec facilité, et retrouve sa route à travers ce labyrinthe de légumes. Si mêlés qu'ils soient, sa main sait où les prendre au besoin, son pied ne les heurte jamais ; et d'ailleurs, qu'en arriverait-il? Excepté pour ses œufs, elle ne craint pas la *casse*.

La fruitière est un des types de Paris. Toutefois, ne la cherchez pas dans le Paris élégant. On voit à la Chaussée-d'Antin, aux environs de la Bourse et de la place Vendôme, des fruitiers qui se décorent du titre emphatique de *verduriers;* mais on n'y voit pas la fruitière. Elle ne s'acclimate que dans les quartiers Montmartre et Poissonnière, Saint-Denis et Saint-Martin. Elle affectionne le Marais et les faubourgs. C'est là qu'elle pousse et qu'elle fleurit dans sa luxuriante originalité. Il lui faut, comme à ses légumes, l'humidité des rues étroites.

C'est une femme qui a passé l'âge moyen de la vie, d'une physionomie honnête qui prévient tout d'abord, et d'un embonpoint assez prononcé. Elle n'est pas haute en couleurs comme l'écaillère et la marchande des halles; elle n'a pas le coup d'œil ferme, la voix masculine, et les gestes provoquants qui *distinguent* ces dames. Il y a en elle quelque chose de champêtre et de potager.

Femme de tête néanmoins, active et suffisamment intelligente, ne soignant ni sa personne ni son langage, et tirant sa beauté de son propre fonds. Si sa robe ne lui serre pas trop étroitement la taille, c'est peut-être que, n'ayant plus de taille, elle ne saurait au juste où se serrer. Elle va, les manches relevées jusqu'aux coudes, montrant des bras d'un rouge légèrement foncé, et affublée d'un large tablier, dont on ne saurait vanter l'entière blancheur. Elle aime tant son costume de tous les jours, qu'elle le garde aussi le dimanche; seulement, elle croit devoir changer de bonnet. — La coquette!

On comprend qu'une telle femme, alors même qu'elle est mariée, n'est jamais en puissance de mari. La loi, qui lui a fait un devoir de la soumission, s'est trompée en cela comme en mainte autre chose. Un mari de fruitière est un être problématique qui existe sans doute, mais qu'on ne voit pas, qu'on ne connaît pas, et dont on ne parle pas. Vivant, sa femme l'a enterré, tant elle le cache et le dissimule sous son importance et l'ampleur de sa personne. On prétend qu'il se meut, qu'il parle et vit comme les autres hommes. On dit même qu'il court dès le matin aux halles et aux marchés, qu'il achète et transporte chez sa femme les divers *articles* de son commerce, et qu'il l'aide à nettoyer certains légumes et à écosser les petits pois. Nous voulons le croire; mais, loin de donner son nom à sa femme, il perd jusqu'à son prénom. Il ne s'appelle ni Pierre, ni Simon, ni Jacques; c'est sa femme, au contraire, qui lui impose le nom de son état : *La fruitière!* C'est ainsi qu'on la désigne; et quand par hasard il est question du mari, on ne le connaît que sous ce titre : *Le mari de la fruitière!*

Telle est même la force de l'habitude que, si d'aventure un homme se faisait *fruitier*, on dirait de lui *la fruitière*.

Elle est placée immédiatement après l'épicier, sur cette limite moyenne où se rencontrent le riche et le pauvre. Elle a toutes les qualités de l'épicier, et n'a peut-être aucun de ses défauts. Les prétentions de celui-ci sont connues. Malgré son air candide et débonnaire, malgré son grade de sergent dans la garde nationale, et sa casquette obséquieuse, il vise à l'esprit et au beau langage; il exhale je ne sais quel parfum colonial et aristocratique. Il est fier de son *encoignure*, qui domine deux rues, fier des grandes maisons qui l'honorent de leur pratique, et du comptoir d'acajou dans lequel trône superbement son *épouse*. La fruitière ne connaît pas tout cet orgueil : son comptoir, à elle, c'est une simple table; son trône c'est une chaise dépaillée; ses pratiques, ce sont les bourgeois et les pauvres gens. Elle ne tient ni *livres* ni *registres*, et l'on n'a jamais dit qu'elle eût une *caisse*.

Les plus humbles entrent familièrement chez elle. Elle vend un peu cher, et surfait souvent. Mais quoi! on ne lit pas sur son enseigne ces mots cabalistiques : *Prix fixe;* on a le droit, aujourd'hui si rare, de marchander avec elle; et où est le plaisir d'acheter quand on ne marchande pas? Prenez-la à son premier mot : elle sera toute fâchée et toute honteuse. Chose remarquable! on voit fréquemment des *bouchers* et des *boulangers*, ces princes du commerce, condamnés pour vente à faux poids; l'épicier lui-même, ce type d'honnêteté, subit quelquefois la honte d'un jugement. La *Gazette des Tribunaux*, qui attache les délinquants au pilori de la publicité, n'a pas encore inscrit le nom de la fruitière dans ses colonnes vengeresses. Elle y brille par son absence.

A-t-on bien calculé jusqu'où s'étendent ses relations, et quelle importance morale et commerciale elle exerce dans un quartier? Elle tient à tout, et tout vient aboutir à elle. Sa boutique est un centre autour duquel s'établissent et se rangent les autres professions; et, tandis que l'épicier et le marchand de vin se carrent aux deux extrémités de la rue, elle règne paisiblement au milieu. Les riches, qui envoient leurs pourvoyeurs aux halles et aux marchés, se passeront de son voisinage; mais la classe pauvre et la bourgeoisie veulent l'avoir sous la main. Sans elle, le quartier ne serait pas habitable. Où trouverait-on les provisions du ménage, toutes ces mille petites nécessités de la vie, et les nouvelles de chaque jour, qui sont encore un besoin? Comment déjeuneraient la grisette, l'étudiant, l'artisan de tout état et de toute profession, sans le morceau de fromage quotidien, sans les fruits et les noix qu'elle leur mesure ou leur compte d'une main vraiment libérale? Le *pot-au-feu* des petits ménages pourrait-il se passer des carottes, des choux, des poireaux et des oignons qui relèvent si merveilleusement le goût de la viande, colorent le bouillon et lui donnent de la saveur? L'habitant de Paris, qui ne connaît que sa ville, qui ne sait pas comment le blé pousse quand se font la moisson et les vendanges, suit la marche des saisons en regardant la boutique de la fruitière. Elle lui rappelle, ce qu'il eût sans doute fini par oublier, que, loin de ces rues boueuses, s'épanouissent de riants coteaux et des plaines verdoyantes. La nature parle à son cœur de Parisien; et si, par un beau dimanche, il se détermine à franchir la barrière, ces colonnes d'Hercule sur lesquelles les badauds croient lire : « Tu n'iras pas plus loin; » s'il s'écarte, et va parcourant les bois de *Belleville*, et les *Prés Saint-Gervais;* si, dans des chemins poudreux, il s'extasie sur la pureté de l'air qu'il respire; si, tenté par n'importe quel *fruit défendu*, il tombe entre les mains inévitables du *garde-champêtre*, qui le suivait pas à pas, et qui lui *déclare procès-verbal* au nom de la loi et de la pudeur publique : ces plaisirs, cette promenade enchantée, ces émotions si variées et si nouvelles, et surtout l'*aspect de la verdure*, à qui les doit-il, sinon à la fruitière?

Chaque mois lui envoie ses productions. On voit paraître chez elle tour à tour l'oseille, la laitue, les asperges, la chicorée; puis viennent les choux fleurs et les petits pois, ces douces prémices de l'été; les fraises et toute la famille des fruits rafraîchissants. Attendez : voici les pommes de terre nouvelles, toutes petites, toutes rondes, ou délicatement allongées. La pomme de terre suffirait seule à la gloire de la fruitière. La boutique où l'on trouve ce pain naturel doit être la première parmi les plus utiles et les plus honorées. L'automne arrive, les mains pleines de ses brillants tributs, et l'hiver, qui ne produit rien, se pare longtemps des richesses de l'automne. La neige couvre déjà les campagnes et les jardins, que l'étalage de la fruitière, ce jardin artificiel, est aussi fourni que jamais.

Elle vend bien d'autres choses encore. Elle est renommée pour le beurre, le fromage et les œufs frais, et elle partage avec l'épicier l'honneur de cultiver les cornichons, ce légume proverbial. Regardez : voilà des plumeaux et de mystérieux balais dont l'usage ne s'exprime pas; voilà des pots de toute forme et de toute couleur; voilà des vases en faïence plus utiles qu'élégants, et dont le besoin se fait généralement sentir; et, par le plus heureux contraste, le bon la Fontaine trouverait encore ici

De quoi faire à Margot, pour sa fête, un bouquet.

Le petit oiseau lui-même n'y est pas oublié; outre le *mouron* (que deviendrait Paris sans mouron?) on voit suspendus en dehors de longs épis de millet, et des gâ-



teaux circulaires, image trompeuse de nos échaudés.

Enfin, c'est la fruitière qui fournit ces petits vases en terre cuite, dont l'étroite ouverture ne sait pas rendre ce qu'elle a reçu : les *tirelires*. Saluez, ô vous qui ne les connaissez pas. Les tirelires si chères à la grisette, à la demoiselle de boutique, à l'enfant, à l'artisan laborieux! les tirelires, ces *caisses d'épargne* des plaisirs innocents! les tirelires, que la fruitière vend un sou, et qu'une femme si rangée et si économe était seule digne de vendre!

Fleurs et fruits, fromage, beurre et œufs frais : tout cela direz-vous, s'achète aux halles. Mais les halles sont si loin, et le temps à Paris est si cher! La boutique de la fruitière est une petite halle établie dans chaque rue. Chaque maison y envoie chercher les provisions de la journée, et l'hôtel orgueilleux lui-même, quand la halle lui a manqué, se voit contraint de recourir à l'humble boutique, et s'étonne d'y être si bien servi.

Comprend-on maintenant l'importance morale de la *fruitière?* Nul ne vient chez elle sans y échanger quelques paroles. C'est le rendez-vous favori des servantes; et, par elles, les secrets des ménages descendent chaque matin et arrivent à son oreille. Placée sur la rue, et au pied de ces hautes maisons qui contiennent un monde entier, elle voit tout, elle sait tout. Amours de jeunes filles, querelles, scandales de tout genre, rien ne lui échappe et les pratiques, qui se succèdent sans relâche, et qui lui apportent le tribut de leurs liards et de leurs nouvelles, la tiennent au courant de ce qui se passe au loin, hors de son horizon et dans les quartiers avoisinants. Elle est la confidente de toutes les *bonnes d'enfant*. La portière ne jouit ni de son crédit, ni de sa considération. La portière est méchante, hargneuse, et notoirement indiscrète. La fruitière est vantée pour sa discrétion et ses sages conseils. Et puis, — n'est-ce pas une *femme établie?* Elle écoute et parle tout à la fois; souvent elle s'interrompt pour ranger quelque chou qu'un pied distrait a délogé, quelque gros artichaut qui s'est écarté étourdiment de ses compagnons. Il y a toujours chez elle une histoire commencée, une de ces interminables histoires des *Mille et une Nuits*. On entre, on sort : l'auditoire féminin se renouvelle, et l'histoire continue; elle s'égare en longs détours; elle se perd en mille anecdotes incidentes; mais, à l'exemple du fameux couteau de Jeannot, c'est toujours la même histoire.

La fruitière a le cœur sur la main; son amitié est solide, son obligeance est éprouvée; tous les petits services qu'elle peut rendre, elle les rend avec empressement. Bien que son commerce soit plus qu'un autre un commerce en détail, et ne supporte pas les longs crédits,

elle ne laisse pas d'avancer à de pauvres voisines quelques liards et même quelques sous, elle, pour qui les sous et les liards sont des francs. A l'ouvrier indigent, à la veuve ou à l'orphelin, la brave femme fera, comme on dit, *bonne mesure.* — Aumône magnifique, noblement et délicatement déguisée, dont personne ne lui saura gré, et pour laquelle elle ne recevra pas même un *merci;* car ceux qu'elle oblige ainsi ne s'en doutent pas!

Les écoliers, les *gamins* des carrefours, qui s'arrêtent avec admiration devant les merveilles opulentes de l'épicier, contemplent avec une convoitise plus naturelle et mieux sentie les bonnes choses que vend la fruitière; souvent même ils organisent de petits vols à ses dépens : la maraude réussit presque toujours, et les voilà qui fuient, en se pressant d'anéantir le corps du délit. L'épicier dépêcherait son garçon à leurs trousses; il s'élancerait lui-même après eux, en dépit de sa gravité, et, d'un air formidable, il les conduirait au *violon.* La fruitière, avertie trop tard, accourt, comme l'araignée, du fond de son domaine, et apparaît, les deux poings sur les hanches et le bonnet légèrement posé de travers : elle crie *au voleur* et *à la garde*, et poursuit les maraudeurs de sa voix glapissante. Si un voisin officieux parvient à les attraper et les amène tout confus devant leur juge, elle les charge d'imprécations; elle leur prédit l'échafaud, et finit souvent par les renvoyer avec un bon sermon et une poignée de cerises.

Qui comprendra les joies, les soucis de cette existence paisible, où tous les jours se ressemblent, où les contrecoups des plus grandes convulsions viennent s'amortir? Napoléon prétendait qu'il y avait peut-être, dans quelque coin de Paris, un être isolé qui n'avait pas entendu le retentissement de son nom. Eh bien, la fruitière, qui sait tant de choses de la vie usuelle, ne sait presque rien des événements politiques; bien différente de la portière sa voisine, qui a les prétentions et le savoir d'un homme d'État. Parfois, dans ses heures de désœuvrement, elle emprunte à celle-ci une moitié de vieux journal. Elle lit rarement, et ne sut jamais bien lire; elle épelle donc à grand'peine, et en estropiant les mots : elle ne comprend pas beaucoup; mais c'est sans doute la faute du journal; et puis, la fin de la phrase ou de la page lui expliquera ce qui lui semble obscur et incohérent. La phrase finit, la page s'achève, et la lectrice n'a recueilli que des termes étranges, des noms qu'elle a entendu prononcer, mais dont elle ignore l'histoire. Lasse enfin et découragée, elle abandonne cet exercice fatigant pour ses yeux et pour son intelligence, et en revient à son vieux livre de prières, livre qu'elle sait par cœur, ce qui ne veut pas dire qu'elle le comprenne. Qu'importe au surplus? Où l'esprit manque, le cœur suffit.

Elle sort rarement de sa boutique : tant de monde s'y donne rendez-vous, qu'elle a toujours compagnie. Les dimanches, quand un beau soleil a séché les pavés, la fruitière, assise devant sa porte, tient salon dans la rue, à l'ombre des hautes maisons et à la fraîcheur des *bornes-fontaines* qui coulent en petits ruisseaux. Tout en discourant avec ses voisins, elle jette un regard de complaisance sur son jardin potager. Que d'autres courent à la *barrière* et se ruinent en danses et en plaisirs de toute sorte, ses jouissances à elle sont plus intimes. Trouver, découvrir une *belle partie* de légumes; pouvoir exposer des prunes mieux colorées, des œufs plus gros, des choux plus massifs; mettre devant sa porte, comme une enseigne, quelque potiron monumental, que l'on se montre du doigt, dont on parle dans le quartier et à l'aspect duquel les curieux ébahis s'arrêtent avec respect : voilà sa joie, son orgueil, son triomphe, ce qu'elle aime à voir et à entendre.

Faut-il qu'un si beau caractère ait ses taches et ses défauts! Elle est jalouse; elle a le cœur de *César*, et ne veut pas être la seconde dans sa rue. Les *primeurs* qu'une rivale parvient à étaler quelques jours avant elle l'empêchent de dormir. Ces boutiques ambulantes de légumes, ces petits comptoirs improvisés sous les portes cochères et devant les *allées*, et qui, ne payant ni loyer ni patente, peuvent vendre à meilleur marché, contristent la fruitière et lui causent des déplaisirs mortels. Elle incrimine le commissaire de son quartier, les agents de police et *mósieur* le préfet de police lui-même, et, dans l'excès de sa passion, elle s'écrie : « Si j'étais gouvernement!... »

On lui reproche encore de se livrer immodérément à l'interprétation des songes, et de se demander chaque matin, après de longs efforts de mémoire : « Ai-je rêvé chien, chat ou poisson? » Ne rions pas trop de cette faiblesse, nous qui faisons les esprits forts. N'est-ce pas une récréation innocente, une source intarissable d'émotions qui ne coûtent rien à personne? Heureux qui, au milieu des tristes réalités de la vie, s'inquiète d'un songe! Il y a là plus de bonhomie, plus de naïveté, plus de poésie peut être, que dans tout un poëme. Eh bien, oui, malgré de trop nombreuses déceptions, la fruitière croit aux rêves. Ne lui parlez pas, ne la questionnez pas; gardez-vous surtout de rire devant elle, et de chercher à la tirer de cette humeur chagrine où elle semble se complaire. Ce jour est un jour funeste. Ses fruits se moisiront : on viendra lui échanger une pièce fausse; elle trouvera une pierre frauduleusement cachée dans sa motte de beurre. A quoi ne doit-elle pas s'attendre? Apprenez qu'elle a fait un rêve, et qu'elle a vu quelque chose d'effrayant, dont le souvenir la poursuit, quelque chose enfin qui la menace de tous les malheurs, et qu'elle ne peut interpréter d'une manière un peu rassurante. — C'était un matou. . un matou noir!

La nature de quelques-uns de ses articles ne lui permet pas d'avoir un chat, cet ami déclaré, ou, si l'on veut, cet ennemi du fromage; car tant d'amour ressemble presque à de la haine! Elle remplace souvent le luxe d'un perroquet par un *geai* ou une *pie*, ces perroquets de la petite propriété, oiseaux babillards, qui lui font une concurrence redoutable. Mais, le plus communément, elle suspend à côté de sa porte une cage qui renferme un chardonneret ou un serin. Le petit chanteur, bien fourni de mouron et de millet, et entouré de verdure, se croit au milieu d'un jardin, et, dans cette douce illusion, il ne se tait pas de tout le jour.

Il est des fêtes réservées où la fruitière s'arrache enfin à cet étroit domaine qui est pour elle un univers; des occasions solennelles où elle s'aventure à visiter les Tuileries, les musées, et, mieux encore, le jardin des Plantes. Il ne faut rien moins que l'arrivée à Paris d'une parente à qui l'on veut faire les honneurs de la *capitale*. La fruitière s'est parée de ses plus brillants atours; son mari, cet être de raison, apparaît enfin en chair et en os, et entièrement semblable aux autres hommes. Il est chargé d'un ample parapluie rouge, et donne le bras à sa femme. Le couple patriarcal s'avance lentement au milieu des merveilles que le progrès enfante tous les jours; il jouit de l'étonnement de la *provinciale*, que la vue de tant de belles choses semble pétrifier, et s'étonne lui-même à l'aspect des maisons et des trottoirs élevés et construits depuis sa dernière excursion. Il reconnaît à peine les quartiers qu'il a parcourus autrefois; il s'égare au milieu des rues nouvelles, et se voit contraint de de-

mander son chemin dans Paris. Pour des *Parisiens*, quelle humiliation! Les tableaux de nos musées, qu'il s'efforce de comprendre, et qu'il explique à sa manière, lui causent plus de fatigue que de plaisir. Il n'est véritablement heureux qu'au jardin des Plantes : il se pâme d'admiration devant les ours; il ne les quitte que pour aller à l'éléphant, et de là à la girafe, qu'il s'obstine à appeler *girafle;* il tressaille d'effroi au rugissement du tigre et du lion, et se communique mainte réflexion sur la férocité de l hyène et le naturel licencieux du singe.

Ainsi vieillit la fruitière. Peu à peu, l'âge a courbé sa taille et roidi ses membres. Elle est encore rieuse et d'humeur facile; mais elle a perdu la vivacité de ses mouvements. Qui lui succédera? Elle a une fille dont elle est fière, et qu'elle déclare être son vivant portrait. Simple et prosaïque en ce qui la regarde elle-même, à force d'amour maternel elle devient romanesque, et rêve pour *son enfant* un état propre et sans fatigue, une vie sans travail, et, finalement, un riche mariage. Les blanches mains, les doigts effilés de son *Angélina* sont-ils faits pour soulever de grossiers légumes? Non, sans doute. Aussi mademoiselle sait-elle lire, écrire et broder. Elle sera ouvrière en robes, modiste, artiste peut-être; elle ne sera pas fruitière, ce qui eût été plus sûr.

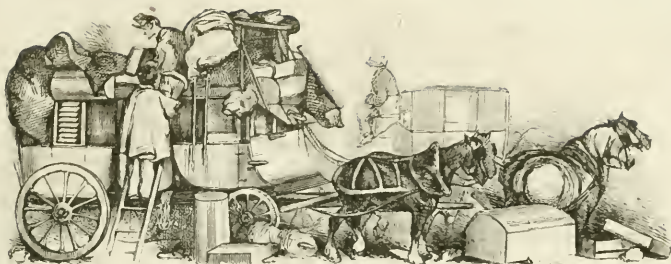
Un matin, la boutique s'ouvre plus tard qu'à l'ordinaire, et l'on y voit avec étonnement un homme qui va et vient d'un air effaré au milieu des légumes, marchant sur les uns, culbutant les autres, et ne sachant où trouver ceux qu'on lui demande : c'est le mari devenu *fruitière*, tandis que sa femme malade s'inquiète et se tourmente, et souffre moins de son mal que de la contrariété d être retenue dans son lit. A cette nouvelle, le quartier s'attriste et s'émeut : la rue n'est point jonchée de paille pour amortir le bruit des passants, effort impuissant de la richesse contre la douleur, vaine précaution que dissipe le pied des chevaux, et qu'emportent les roues des voitures; mais les voisines, mais les bonnes amies, mais les commères de la brave femme se pressent en foule à sa porte. Elles accablent de leurs questions, elles étourdissent de leurs conseils le malheureux mari, qui ne sait à laquelle entendre. Toutes lui recommandent une recette différente, une recette infaillible, dont la vertu est souveraine, et qui ne peut manquer de guérir la malade : c'est un bruit, une confusion, un mélange bizarre de paroles jusqu'à ce que la troupe bruyante, cessant de s'entendre, baisse subitement la voix et se taise tout à coup, pour recommencer quelques instants plus tard.

Le jour où la fruitière est rendue à ses pratiques est un jour de fatigue et de joie. Il lui faut dire elle-même et raconter de point en point, bien que son mari l'ait racontée cent fois, toute l'histoire de sa maladie. L'auditoire en cornette, debout, et le panier au bras, écoute avidement, et fait sur les moindres circonstances de longs et savants commentaires. La *Faculté* elle-même en serait à bon droit étonnée. On apprend alors quelle est la voisine dont la recette a été suivie de préférence. Approchez-vous, prenez votre part du spectacle. Regardez cette mort·lle extraordinaire, contemplez son visage, étudiez ses traits pendant qu'elle se laisse complaisamment admirer. Tous les yeux sont fixés sur elle on l'envie, on lui en voudrait presque de son succès. Voilà une réputation faite, voilà une femme dont on parlera dans le quartier, et qu'on viendra consulter de toutes les rues avoisinantes. Désormais sa clientèle est assurée. Elle jouit de sa célébrité : elle triomphe, elle est heureuse. — C'est elle qui a guéri la fruitière!

Avertie par cet accident, celle-ci prend enfin le parti de vendre sa boutique, et elle abandonne le quartier qu'elle anima si longtemps. Une autre succède à sa popularité et à son importance. C'est un grand événement dans la rue. Mais quoi! tout s'oublie. Peu à peu on parle moins de l'ancienne fruitière, suivant l'usage de ce monde inconstant, qui ne sait pas se souvenir de ceux qu'il ne voit plus. Elle disparaît; elle se retire aux extrémités de Paris, et s'enferme dans un petit enclos qu'elle sème et qu'elle arrose, où elle s'entoure de fleurs, où elle cultive, sans les vendre, ces légumes bien-aimés qu'elle vendit pendant tant d'années sans les cultiver. Elle reste fidèle à ses goûts et à ses habitudes, et jusqu'au bout elle est, du moins à l'endroit du *chou*, comme ces honnêtes lapins de Boileau,

> Qui, dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
> Sentaient encor le chou dont ils furent nourris.





LE CONDUCTEUR DE DILIGENCE

PAR

J. HILPERT



Condamnés à la rude épreuve de donner chaque jour du nouveau, encore du nouveau, n'en fût-il plus au monde, la presse et le théâtre vont demandant des sujets à toutes les classes de la société. Boudoir et mansarde, palais et guinguette, il n'est aucun lieu, si haut placé qu'il soit, si intime qu'il puisse être, où leur pied hardi ne se pose, aucune variété de l'espèce humaine qu'ils n'analysent dans ses moindres détails : une seule jusqu'ici semble avoir échappé à leur œil scrutateur. Est-ce dédain, est-ce oubli? Je n'ose me prononcer entre cette alternative, et cependant le fait est vrai : le malheureux inédit existe, il est là près de moi, réduit à réclamer par ma voix sa place au soleil de la publicité... PAUVRE CONDUCTEUR!!!

C'est à toi cependant qu'auteurs et vaudevillistes doivent la primeur des productions étrangères, source inconnue de bien des œuvres! à toi le doux cigare

Dont la blanche fumée
Fait naître la pensée.

Par toi, dans leurs réunions bachiques, Strasbourg et Toulouse, Ostende et Périgueux viennent à l'envi se placer sur leurs tables; par toi, l'hiver voit renaître les richesses de l'été! par toi, le printemps devient automne! Et lorsque le festin s'avance; lorsque, impatiente de bondir, la parole frémit aux lèvres des convives, qui donne l'essor à cette noble aventurière qui couronne la bacchante de ses grappes les plus vermeilles? n'est-ce pas toi, avec la précieuse liqueur que tu apportas des coteaux de la Champagne? Sans toi, plus de *Careau*, plus de *Rocher;* sans toi, plus d'esprit, plus d'amours.

Et cet ami qu'ils attendent, cette femme qu'ils brûlent de presser sur leur cœur, qui donc les leur rendra. Aux mains de qui, pendant des jours, des nuits entières, la vie de ce qu'ils ont de plus cher est-elle aveuglément confiée? aux tiennes, aux tiennes seules, conducteur; et ils te méconnaissent, ils te préfèrent le postillon, ce ministre aveugle de tes volontés. Ils le promènent en triomphe sur la scène; ils lui réservent les parfums les plus suaves, les roulades les plus flexibles. Ils ne refusent aucun laurier à sa gloire, et font chanter ses louanges aux harmonieux accords de l'orgue de Barbarie. Ils ont tout dit sur lui, tout... excepté ce qui est.

Là commence ta vengeance!... Ton fidèle portrait va faire justice de leurs dédains.

Le conducteur est au civil ce que le hussard est au militaire : même conscience de sa supériorité, même esprit de corps et d'insubordination, même coquetterie dans la tenue. Il n'est pas un jeune gars dont le village soit traversé par une route royale plus ou moins bien entretenue, pas une fille de ferme ou d'auberge au cœur plus ou moins susceptible d'impression, qui puisse résister au pouvoir d'attraction dont le conducteur, comme le hussard, semble avoir été doué par la nature. Où chercher la cause de cette vertu puissante? Réside-t-elle dans cette veste dont la coupe élégante et dégagée laisse chez tous les deux deviner les formes du modèle, dans ces riches brandebourgs dont les fils artistement tressés en spirales semblent autant de liens indissolubles, dans ce *charivari* enfin dont un cuir élégamment ciré protége les parties inférieures?

Tous deux, il est vrai, sont soumis à une discipline sévère, à une subordination passive à l'égard des chefs, depuis le colonel jusqu'au brigadier, depuis l'adminis-

trateur jusqu'au contrôleur de bureau. Au hussard l'entretien pénible du fourniment, au conducteur le soin de sa ferrière[1]; au premier, l'inflexible théorie ; au second, l'inexorable règlement; au troupier, les corvées, la consigne et la salle de police ; au bourgeois, la mise à pied, la responsabilité la plus étendue et les amendes qui, partant du chiffre cinq, attribué aux dernières peccadilles, suivent arithmétiquement la progression du délit et s'élèvent, sans grand effort, jusqu'à cinq cents francs, punition ordinaire de la fraude avec récidive.

Ce sont là de rudes épines, mais on ne les connait qu'à la pratique, et les fleurs du métier jettent à l'extérieur un si vif éclat!

Est-il rien de plus séduisant, en effet, que la moustache retroussée, le riche dolman, le colback bleu-de-ciel du hussard; rien de plus entrainant que la casquette à la forme inclinée et gracieuse, que le collet brodé, où l'or, l'argent et la soie se disputent coquettement le soin de rendre le conducteur plus beau, la gloire de le faire plus brillant! Puis la sacoche de ce dernier renferme de nombreux écus, dont quelques-uns demeurent, à chaque voyage, sa propriété. Décidément, l'avantage lui reste sur son concurrent.

Pour le conducteur, le langage des emblèmes n'a point vieilli; nouveau chevalier toujours errant, sa dame est l'administration qu'il sert, on la reconnait à la couleur et à l'écusson qu'elle lui permet de porter.

Voyez celui-ci : le cornet d'or du paladin Roland brille à son cou, sa belle est la *Royale*, et ce talisman, source de tant de merveilles, explique les prodiges de richesse dont elle se glorifie encore sous nos yeux.

Celui-là se pare du caducée d'argent : la *Générale* est sa maitresse ; en se plaçant sous l'aile de Mercure, elle invoque tout à la fois le dieu des messagers et celui des commerçants, symbole ingénieux du secours réciproque que doivent se porter ces deux industries.

Ce troisième enfin obéit aux lois de la *Française;* nouvellement descendu dans la lice, il étale avec orgueil l'or et l'argent de sa double branche de chêne. Puisse-t-elle être pour lui le rameau d'or! « L'union fait la force. » telle est sa devise. Que Dieu et sa dame lui soient en aide!

Combien d'emblèmes encore faut-il renoncer à décrire! ici la corne d'abondance, là le rameau d'olivier, plus loin le chiffre entrelacé; partout de l'éclat, de la dorure partout.

Arrière, arrière, vous autres tous qui usurpez ce nom, conducteurs de coucous, de waggons, d'omnibus..... arrière! Parcourir, à l'aide d'une mauvaise carriole, un chemin de quelques heures à peine; regarder sans fatigue la vapeur dérouler ses mille anneaux de fumée; compter, le jour entier, les pavés boueux de notre Lutèce : est-ce là les fonctions d'un véritable conducteur? Comme lui, une fois assis sur votre siége, avez-vous à votre tour des voyageurs à commander, des relayeurs à menacer, des postillons à punir? *Grand roi* sur votre voiture, pouvez vous comme lui vous exclamer : *L'administration, c'est moi!...* Celui que vous parodiez se repose-t-il chaque soir dans un lit bien chaud? trouve-t-il à l'heure dite son repas qui l'attend? n'a-t-il à redouter comme vous ni le soleil brûlant des Landes, ni les glaces du Jura? Non, sans doute; privations de tout genre, dangers de toute espèce, accidents de toute nature, voilà sa vie, sa vie de toutes les heures, de tous les instants.

Place, place au vrai conducteur!

Il existe dans cette nombreuse famille, vouée au culte des grandes routes, différents genres bien tranchés, tous également faciles à reconnaitre. Nous citerons les principaux, ce sont : la *Jambe de laine*, le *Fashion*, la *Bamboche*, le *Potin*, le *Flambant*, et enfin le *Pur sang.*

La *Jambe de laine* se reconnait à son air gauche, à sa marche pesante, à sa tenue sans goût, rehaussée, en dépit de l'uniforme, d'un col de chemise d'un hauteur démesurée. Son accent est auvergnat ou flamand; à ses oreilles se balancent agréablement deux grandes boucles d'or; incapable, au moral comme au physique, de surveiller toutes les parties de son chargement, chaque voyage est pour lui le sujet d'une perte nouvelle. En route, le moindre accident apporte un retard considérable à sa marche; sans autorité sur les postillons, qui rient de sa maladresse à escalader l'impériale; sans influence sur l'aubergiste, qui, lorsque son jour est venu, fort de son impéritie à manier la plume et la parole, réchauffe à loisir et sans crainte de rapport le diner de la veille; chevaux, repas, rien n'est prêt, rien n'obéit à sa voix.

La jambe de laine peut à elle seule désorganiser le service le mieux monté; et, cependant, c'est un homme honnête, doux, économe, incapable de s'approprier un centime mal acquis. Aussi se plaint-il pour la première fois, lorsque enfin, dans son propre intérêt, on le force à se retirer, et n'est-ce le plus souvent qu'après avoir absorbé les quatre ou cinq mille francs de cautionnement déposés par lui suivant l'usage, qu'il consent à retourner aux mottes et au charbon dont il n'aurait jamais dû se séparer.

Le *Fashion* est le dandy, le lion de la partie.

Jeune homme bien élevé, il s'est assis autrefois dans l'étude de l'avoué ou dans le comptoir du marchand de nouveautés. Quelques fredaines, le désir de voir du pays l'ont amené à changer d'état; mais il ne peut entièrement perdre ses premières habitudes. Son linge est toujours blanc, son uniforme du drap le plus fin, ses ongles soigneusement conservés. Le cambouis, l'huile de pied de bœuf, sont pour lui des objets d'aversion. Sa parole est légèrement affectée; il aime à étaler son savoir aux yeux des voyageurs fatigués de sa familiarité; sa suffisance le fait haïr des directeurs de route, et punir de ses chefs.

« *Il fait le monsieur.* » Une fois prononcé par les camarades, ce mot fatal vole rapidement sur la ligne que le fashion doit parcourir; il le précède au relais, à l'auberge, dans les bureaux, partout.. et, soit envie, soit esprit de vengeance de la part de ceux qu'il y rencontre, le service n'est jamais plus mal fait qu'en sa présence. Car avant tout, dans notre métier de *messagiste*, il faut prêcher d'exemple.

On a remarqué qu'aucun fashion n'avait encore pu blanchir sous la veste du conducteur. Six mois, un an au plus, suffisent pour le guérir de ses caprices voyageurs.

La jambe de laine et le fashion sont les deux plaies de toute entreprise de diligences.

Également riches en défauts et en qualités, la *Bamboche* et le *Potin* forment deux variétés du genre, d'une nature tout à fait opposée.

L'un est la gaieté personnifiée; l'autre, la tristesse incarnée. Que Démocrite et Héraclite reviennent en ce monde pour endosser la veste à brandebourgs, et le premier sera bamboche, le second potin.

La bamboche rit de tout, plaisante sans cesse. Actif et intelligent, il obtient par ses lazzi ce que le potin doit à

[1] On appelle ainsi la réunion de divers outils, tels que croc, hache, ciseau, etc., dont le conducteur doit toujours être muni, afin de parer en route aux accidents les plus ordinaires.



son ton hargneux, à son air renfrogné. Idole des postillons, qui l'ont surnommé le *bon enfant*, il les grise à force de leur payer à boire et manque de verser en *blaguant* sans relâche avec eux.

Son opposé ne dit mot et n'échappe que par miracle au même accident, le postillon ayant, au risque de se casser le cou à lui-même, tourné court dans une descente pour se venger d'un *pourboire* retenu à la course précédente.

L'un et l'autre manient bien la courroie et les guides ; le métier leur est familier, le détail d'une voiture parfaitement connu. Ils seraient sans reproche si, toujours disposé à se plaindre de tout et de tous, le potin ne soufflait parfois la cabale et si la bamboche ne le secondait par cela seul qu'il se promet de trouver du plaisir dans les troubles intérieurs qui en seront la suite ; et puis, l'un est maussade avec les voyageurs ; l'autre, trop jovial. C'est le potin qui, pour ne pas perdre la place qu'il s'est ménagée sur le *pavillon*, afin de dormir plus à l'aise, refuse, malgré les plus vives prières, de charger la boîte où repose le chapeau destiné à orner le front d'une jolie voyageuse ; c'est la bamboche qui, bravant le règlement, s'assied avec hardiesse dans le coupé, sollicite et obtient parfois, de la belle qui l'occupe seule, des *arrhes* que cette fois il négligera de porter sur *feuille*.

Tous deux sont également bien avec les employés du fisc et les agents de l'ordre public : celui-ci excite leur hilarité, et chacun sait que faire rire un gendarme, c'est le désarmer ; celui-là, grâce à ses formes âpres, grâce à son extérieur de grognard, n'est pas même soupçonné ; aussi avec eux rien de plus rare que les procès-verbaux ou les *amendes*. L'État deviendrait pauvre, je vous assure, si le potin et la bamboche trônaient exclusivement sur le siége des voitures publiques.

Mais, heureusement pour lui, le ***Flambant*** existe. Cette espèce, toujours en guerre avec les droits réunis, dont, par instinct, elle réussit souvent à tromper les agents, est l'objet d'une surveillance particulière de leur part. Semblables à l'épervier qui mire l'hirondelle en planant sur sa tête, ils s'attachent à ses pas, ils épient ses moindres mouvements, mesurent sa marche des yeux ; et quand ils peuvent la saisir, comme ils l'étreignent avec joie, comme ils lui vendent cher sa liberté, cette liberté dont elle est si jalouse !

Le flambant se reconnaît à cent signes divers : sa tenue plus riche, plus soignée, dépasse toujours l'ordonnance ; de quelque sévérité qu'on use à son égard, on le rendrait plutôt muet que de l'empêcher de porter un galon plus

large, une tresse plus fournie; tantôt il pare sa casquette d'un gland d'officier; tantôt, au jour du départ, il se ceint le corps d'une large écharpe rouge. La chaîne en cheveux, la montre d'or, le jabot, complètent sa toilette fanfaronne. Son front est empreint d'une mâle hardiesse, à laquelle se mêle une teinte prononcée d'insolence; une large mouche décore son menton; les mains dans les poches, les jambes écartées, il aime à se *poser;* quoique soumis à une certaine oscillation volontaire, sa démarche est aisée, gracieuse même; aussi pas une Charlotte de taverne, pas une Paméla d'hôtel ne peut lui résister. Il serait plus facile de nombrer les innombrables petits verres dont chaque jour il abreuve son gosier, que de compter les succès qui l'attendent sur sa route.

Le flambant s'estime égal à tous et bien supérieur aux simples employés, pour lesquels il ne consent qu'à grand renfort d'amendes à porter le bout des doigts à l'extrême bord de sa coiffure. Généreux du reste, sa bourse s'ouvre d'elle-même à la première pensée d'une action charitable; ses camarades le trouvent toujours prêt à l'occasion; néanmoins, ils ne l'aiment pas : jaloux de ses promptes arrivées, de sa témérité, de son talent à sonner les fanfares, que sais-je? ils lui prodiguent en arrière les noms d'*avale-tout*, de *gâte-métier*, et cependant ils s'efforcent à l'imiter et y réussissent merveilleusement... quant aux défauts.

Malheur à qui oserait médire devant lui de l'administration qu'il représente! La concurrence est son rêve, sa félicité, son dieu. Rude jouteur, il met hors de combat les champions et les chevaux qui luttent avec lui, et ne craint pas, pour *brûler* un rival, de descendre la côte au triple galop, imprudence extrême que couronne le plus souvent, il faut le dire, un extrême bonheur.

C'est lui qui dans sa verve distribue les *noms de guerre;* c'est lui qui enrichit le dictionnaire messagiste de quelque mot nouveau; dans sa bouche, la voiture devient *une bagnolle* ou *une ferrayeuse*, l'inspecteur de route *un christ*, le renvoi de l'administration un *balancement*, etc., etc.

Rempli d'effroi pour le mariage, les médisants prétendent qu'il ne craint pas la bigamie. Quoi qu'il en soit, il respecte les convenances, et la femme de Lyon ne connaît jamais celle de Paris.

Son jeu favori est le billard, où il excelle; le piquet et les dominos reçoivent parfois ses hommages.

J'aurais un faible pour le flambant, si la fraude et quelque peu de contrebande ne venaient de temps à autre ternir sa gloire; mais son imagination ne peut demeurer inactive; il faut un but à ses inventions toujours neuves, souvent ingénieuses, et, par malheur, c'est le commerce qu'il choisit pour objet de leur application; non pas ce négoce honnête qui, soumis aux lois, paye bourgeoisement tout ce qu'on lui demande, mais cette industrie coupable qui ne connaît ni frontières ni règlements, ni tarifs. Étrange anomalie des sentiments qui fermentent dans le cœur humain! Ce même homme, que l'idée du moindre larcin ferait rougir, vole sans honte les revenus publics, et sa probité, à l'épreuve en tout autre cas, ne sent aucun remords des recettes fraudées à ses patrons. Cette action l'ennoblit à ses yeux, et rien ne lui semble plus digne de pitié qu'un confrère qui ne sait pas *travailler*.

Préférable aux autres genres, le flambant a son tour ne peut entrer en parallèle avec le conducteur *pur sang;* celui-là est vraiment le modèle des conducteurs. Pourquoi faut-il que l'espèce en soit si rare!

Le conducteur *pur sang* n'est plus de la première jeunesse: vert encore, ses cheveux rares et grisonnants annoncent de longs et honorables services; son embonpoint prononcé, partage ordinaire des hommes de cheval et de voiture, loin de nuire à son extérieur, lui donne un certain aplomb qui lui sied à ravir. Joignez à cela l'accent allemand, la pipe d'écume ou de buis, complément indispensable de la tenue, d'ailleurs strictement conforme à l'ordonnance, et vous reconnaîtrez dans cet ensemble le *chic* du métier, auquel, parmi tant d'aspirants, si peu d'élus peuvent atteindre.

Trois objets se partagent presque également le cœur du vrai conducteur : sa voiture, sa femme et son chien.

Il m'en coûte de mettre l'*épouse* en seconde ligne, mais avant tout un historien doit être vrai, et si un doute peut être admis dans l'ordre de ses affections, je suis forcé d'avouer que ce n'est réellement qu'entre les deux dernières.

Le chien est si fidèle! Compagnon inséparable de son maître, il lui fait oublier les ennuis de la route, veille à la sûreté de son coffre quand il descend, s'assied éveillé près de lui lorsqu'il dort, le flatte à son réveil.

D'un autre côté, bonne ménagère et nourrie dans les vieilles traditions, la femme, pendant l'absence du mari, fait prospérer le commerce de comestibles qu'il alimente à son retour; restée en dehors du tourbillon de luxe qui entraîne aujourd'hui toutes les classes de la société, elle a conservé son allure plébéienne, et ne cherche à s'élever que par ses enfants, en leur donnant une éducation plus soignée que celle de leur père.

Néanmoins, parvenus à l'âge voulu, ceux-ci s'élancent, pour la plupart, sur l'impériale, habitués qu'ils sont dès leur premier âge à la regarder comme leur patrie, et continuent noblement la carrière ouverte devant eux. C'est ainsi que de nos jours le pur sang se perpétue : puisse-t-il ne rien perdre de sa verdeur en coulant dans des veines plus jeunes, de son éclat en vivifiant des tiges cultivées à plus grands frais!

Rien n'égale l'amour du conducteur pour sa voiture : c'est la tendresse d'une mère pour son nouveau-né, la première passion d'un cœur de seize ans; il la contemple avec délices, et, dans le voyage, le moindre choc vient-il à l'atteindre, comme son œil inquiet cherche à sonder la plaie, comme sa main habile trouve dans sa ferrière le remède propre à guérir la blessure!

Chéri de tous, une nombreuse clientèle attend *son tour* pour partir; ce jour venu, il reconnaît lui-même à l'avance chacun des articles qui lui sont confiés, indique aux chargeurs les colis dont se composera le *talon*[1], visite les *agrès*[2], la *bâche*, et, son inspection terminée, lorsque les chevaux hennissent impatients de franchir la barrière, lorsque l'heure du départ commence à vibrer, regardez-le donner le signal, et le portefeuille dans les dents, s'élançant d'un seul bond au sommet de son siége, ne quitter la courroie que pour entonner la fanfare d'adieu!

La voiture roule; dès lors ce n'est plus un simple mortel, c'est un demi-dieu sur son char de triomphe : à lui les vertes campagnes, les coteaux dorés, les riants vallons qu'il va parcourir; à lui les meilleurs postillons, les chevaux les plus frais, les mets les plus succulents!

Le pauvre villageois, auquel un jour il épargna la fa-

[1] Le talon est la partie du chargement placée à l'extrémité du pavillon. Sa hauteur, combinée avec celle de la voiture, ne doit pas, suivant les règlements de police, dépasser trois mètres à partir du sol.

[2] Le sabot, la mécanique.

tigue de quelques lieues, en le recevant gratis dans sa voiture, s'incline à son approche; la jeune fille lui sourit, car c'est avec lui que son prétendu partit l'an dernier pour la grande ville; c'est lui qui doit bientôt, elle l'espère du moins, le ramener toujours tendre, toujours fidèle... L'enfant lui-même l'accompagne de ses cris joyeux, sûr de recevoir quelque douceur, prix accoutumé de son innocente flatterie.

Tel est le père François; le récit d'un fait vrai achèvera de le peindre.

C'était un soir de l'été dernier, le soleil avait projeté ses derniers rayons de feu, et un ciel pur annonçait une de ces belles nuits si désirables, à cette époque de l'année, pour le repos du voyageur.

Soudain l'air fraîchit; un point gris paraît à l'horizon, grandit, s'approche... A de larges gouttes succèdent des torrents de pluie sous lesquels la route disparaît, labourée en tous sens. La faible lumière de la lanterne s'est éteinte aux premiers souffles de l'ouragan; l'obscurité serait complète, si de fréquents éclairs ne permettaient encore de se conduire.

Le père François calme l'effroi des voyageurs, soutient l'énergie du postillon, dont il suit tous les mouvements. Seul, il semble lutter contre les éléments réunis.

Mais bientôt la tempête redouble de fureur: effrayés des éclats répétés du tonnerre, excités par les cris de terreur qui partent de la voiture, les chevaux n'obéissent plus à la main mal assurée qui les guide: ils se jettent dans le débord... Une seconde encore, et la diligence va disparaître entraînée dans le ravin... Déjà elle balance incertaine au bord de l'abîme... La stupeur a rendu les bouches muettes, silence solennel qu'interrompt aussitôt une chute pesante, répétée par la montagne avec fracas.

. . . .

. . . .

Les voyageurs sont sauvés... grâce au sang-froid et à l'intrépidité du père François, dont l'œil exercé avait à l'avance mesuré le danger. Sauter à terre au moment le plus périlleux, couper les traits d'une main ferme et adroite; avait été pour lui l'affaire d'un instant, et les chevaux seuls roulaient dans le précipice. . . . . . .

. . . .

L'orage une fois calmé, les voyageurs gagnent à pied le bourg voisin et y réclament les secours nécessaires.

Quant au père François, une seule pensée le préoccupe, son regard inquiet interroge toutes les parties de sa voiture, et lorsque cette visite lui a appris qu'elle n'a rien souffert, lorsqu'un nouveau relais l'a mis à même de continuer sa route, il rejoint sa petite caravane.

On l'entoure, on le félicite; alors seulement on s'aperçoit qu'un mouchoir plein de sang soutient son bras... Il a été blessé. Les éloges redoublent, on lui offre des soins pour le présent, de l'argent pour l'avenir.

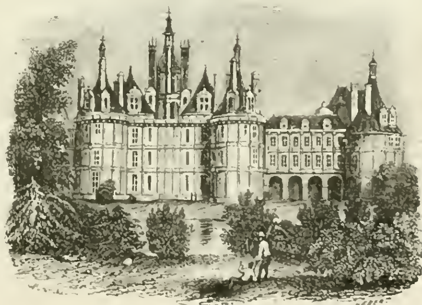
Insensible à tout, sauf aux attraits d'un verre de cognac: « *C'est le métier*, dit-il, *j'ai vu mieux que ça.* — ***En voiture, messieurs.*** »

Puis s'adressant au postillon, et levant le coude à la hauteur du menton, de manière à lui faire comprendre la récompense qui l'attend: « *Toi, propre à rien, rattrape le temps perdu... sauvons-nous!* »

Le père François n'est pas le seul qui eût agi ainsi.

Des circonstances analogues ne se présentent que trop souvent dans la vie aventureuse du conducteur, et son dévouement est d'autant plus grand qu'il est moins connu, son courage d'autant plus vrai qu'il ne lui procure aucune gloire.

Honneur donc, trois fois honneur au conducteur pur sang, AU VRAI CONDUCTEUR!

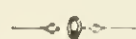




LE COMÉDIEN DE PROVINCE

PAR

L. COUAILHAC





Je veux peindre le comédien pur sang, celui qui descend en droite ligne du *La Rancune* de Scarron, celui qui est né, dans les coulisses, d'un premier rôle et d'une soubrette; celui qui peut se dire avec orgueil *enfant de la balle*, et qui a passé ses premières années à parcourir la France entière à la suite des auteurs de ses jours, gaminant sur les places publiques avec les gamins de toutes nos sous-préfectures, et jouant les anges, les amours et les petits démons, à la satisfaction du public de province.

Longtemps notre Roscius en herbe n'est connu, de Dunkerque à Bayonne, que sous le nom de Fanfan; il n'en demande pas d'autre, et ne se soucie pas plus de son nom de famille que son père ne s'en est soucié pour lui. Mais il a ses dix-huit ans : c'est l'âge où, dans la vie ordinaire, on s'arrête au choix d'un état. L'état de Fanfan est tout trouvé : il sera ce qu'a été son père, ce qu'a été son grand-père, ce qu'a été l'immortel La Rancune. Il sera comédien ! Proposez-lui donc de renoncer à cette existence nomade, accidentée, imprévoyante, à laquelle il est habitué depuis son enfance; il vous rira au nez. Il lui faut l'air des grandes routes, l'impériale des diligences, les stations dans les grasses auberges, l'arrivée bruyante dans les chefs-lieux d'arrondissement; il a besoin des émotions de la scène et des méchantes causeries du foyer, il a besoin des ténèbres du matin et de la lumière du soir, il a besoin de l'odeur des quinquets et des haillons du magasin de costumes : il doit être comédien !

Fanfan n'est plus un nom d'affiche assez sérieux, assez respectable; il s'agit d'en choisir un autre. Le jeune homme va fouiller dans le coffre de bois qui contient toute la bibliothèque de l'administration; il consulte la liste des personnages de l'ancien répertoire. Enfin il trouve, dans je ne sais quel vieil opéra-comique, un nom qui lui plaît : Fanfan s'appellera Alcindor.

Alcindor joue les comiques; il a de l'aisance, de l'aplomb, l'habitude des planches, un peu d'intelligence, assez peu d'instruction : c'est ce qu'on appelle un acteur intrépidement médiocre. Un petit parterre de province n'en exige pas davantage, surtout dans un comique. La charge fait toujours rire, et le manteau de Scapin est un excellent bouclier contre les exigences du bon goût. — Aussi les débuts d'Alcindor sont-ils fort heureux : tant qu'il reste dans les parages où ses respectables parents ont, pendant vingt ans, promené leur profession de bourgade en bourgade, il est le plus heureux et le plus couronné des comédiens ! Mais il se fatigue bientôt de ces ovations de village et des douceurs de la vie de famille; il a senti pousser ses ailes, il veut les essayer. Un beau matin, à la fin de l'année dramatique, après avoir touché son mois plus ou moins complet à la caisse directoriale, il prend son vol et s'élance vers Paris !

Arrivé à Paris, il s'empresse d'aller faire visite à tous



les correspondants dramatiques, ces entreposeurs de talents, ces marchands de voix et d'organes, qui, moyennant une remise de tant pour cent sur le total des appointements de l'année, s'engagent à fournir la France entière, du nord au midi et de l'est à l'ouest, de ténors, de pères nobles, de prime donne, de héros de tragédie et de grandes coquettes. Alcindor est introduit On lui demande quel emploi il joue, de quelle ville il vient, quelles sont ses prétentions; on prend son adresse, et on le renvoie chargé d'espérances et de paroles dorées.

Alcindor va passer la plus grande partie de sa journée au Palais-Royal ou au café des Comédiens, quartier général des artistes en disponibi ité. C'est là où les Antony prennent de la limonade, les Agnès du punch et les Marguerite de Bourgogne du petit lait. Alcindor, dont les finances sont en très-mauvais état, joue avec un baryton de quinzième ordre une bout ille de bière en plusieurs cents de dominos. Sur les quatre heures, il dîne rue de 'Arbre Sec, dans quelque restaurant à vingt-deux sous par tête, et le soir il entre à l'Opéra-Comique ou à la Porte-Saint-Martin, avec un billet de faveur que lui a donné un ex-cabotin de province. jeté par sa bonne fortune sur les planches d'un théâtre de Paris.

Malgré la modestie de ses dépenses quotidiennes, Alcindor voit bientôt la fin de son argent, — et on ne lui a pas encore proposé d'engagement! Cependant il aurait grand besoin de ses avances, car toute sa garde-robe tient dans un mouchoir, et il lui est par conséquent impossible d'avoir recours à la philanthropique charité du mont-de-piété.

Enfin le correspondant lui offre d'aller, moyennant cent cinquante francs par mois, tenir les premiers comiques de comédie et de vaudeville dans la troupe ambulante qui dessert exclusivement pendant l'hiver la ville de Châlons-sur-Marne. Alcindor accepte. Comment ferait-il pour ne pas accepter?

Il touche. comme avances. son premier mois, dont le correspondant lui retient au moins la moitié pour ses honoraires, et il s'embarque dans la rotonde à destination de Châlons-sur-Marne.

A Châlons, la vie du pauvre artiste n'est pas aussi agréable que veulent bien se l'imaginer les cinquièmes clercs de notaire de la rue Saint-Honoré et les apprentis bijoutiers du quartier Saint-Martin. On ne donne spectacle que quatre fois par semaine; mais les journées se passent en répétitions. Les tirades de mélodrame et les couplets de vaudeville laissent à peine à Alcindor le temps d'aller prendre le frugal repas, que, moyennant la rétribution de un franc cinquante centimes par tête, la femme du souffleur de la troupe prépare pour tous les camarades. N'est-ce pas là un triste métier ?

« Mais, me diront les clercs de notaire de la rue Saint-Honoré et les bijoutiers de la rue Saint-Martin, Alcindor est bien dédommagé des heures du jour par celles de la nuit; les plaisirs de l'amour lui font oublier les fatigues de la scène : ne reçoit-il pas tous les matins mille billets parfumés, et chaque soir une main discrète ne lui ouvre-t-elle pas la porte d'un boudoir de satin et de velours? »

Ah çà! mes chers amis, d'où venez-vous donc pour faire ainsi du roman et de la poésie? Vous croyez-vous encore au temps où un comédien était quelque chose d'extraordinaire, d'excommunié, de diabolique? quelque chose qui était et se tenait en dehors de la société, qui avait l'orgueil de sa situation et de sa personne? quelque chose qui avait la main blanche, la jambe galante et la chevelure bien peignée? quelque chose enfin dont raffolaient les femmes de condition? Vous croyez-vous au temps où l'arrivée d'une troupe de comédiens mettait en émoi m dame l'intendante, madame la trésorière, madame la présidente, madame la lieutenante du roi et toutes les hoberelles des environs?

Ce temps est bien passé!

Le comédien est le seul qui n'ait rien gagné au jeu de no révolutions; bien loin de là, il a perdu à devenir l'égal de tout le monde et à être vu de près. Ce n'est plus un être exceptionnel, et entouré de je ne sais quels mystérieux nuages, du milieu desquels on aimait à le faire sortir; avec lui, l'amour n'était plus seulement de l'amour, tant cet amour semblait coupable! et la grandeur du crime lui prêtait aux yeux des femmes des attraits cent fois plus grands! Aujourd'hui le comédien n'est plus qu'un citoyen comme les autres, quelquefois plus mal tourné que les autres. Pourquoi voulez-vous qu'une femme aille chercher bien loin, et avec beaucoup de danger, ce qu'elle rencontre si facilement à ses côtés? Et quel charme surnaturel trouver dans une intrigue qui est soumise aux mêmes chances que toutes les autres, et qui, au pis, se dénouera comme toutes les autres, par un coup de pistolet du mari, ou par un procès en police correctionnelle?

Alcindor, je vous le jure, se tient pour bien heureux quand l'amour des jeunes comédiennes, ses compagnes, ne lui est pas enlevé par les beaux fils et les dissipateurs de la ville.

Alcindor passe sa jeunesse dans cette triste condition de comédien des petites villes. Que de désagréments et de déboires!

En premier lieu, Alcindor est en jouissance d'une pauvreté constante et soutenue, ses appointements sont d'une effrayante maigreur, et ses voyages périodiques à Paris, à la recherche d'un autre engagement, ont bientôt dévoré les économies que, par prudence, il s'est efforcé de faire.

Il est juste de compter parmi les misères de son état les débuts qui, à chaque renouvellement de l'année théâtrale, le forcent à subir l'examen d'un parterre inconnu, et à voir son pain de douze mois dépendre de la digestion plus ou moins bonne, du goût plus ou moins pur de trois ou quatre jugeurs brevetés de sous-préfecture.

Faut-il parler des mépris, des haines qui le poursuivent dans certaines localités! En France, les lumières n'ont point encore pénétré partout; on trouverait, en cherchant bien, plus d'une terre écartée où les préjugés sont dans toute leur force et dans toute leur fleur. Quoique nous soyons en l'an de grâce 1841, la carte de M le baron Dupin, sur laquelle quelques-uns de nos départements étaient marqués à l'encre noire, n'a pas cessé d'être une vérité.

Rien de plus curieux que l'arrivée d'une troupe dramatique dans une petite ville de basse Bretagne, par exemple : les fonctionnaires publics, les officiers de la garnison, quelques habitants de la classe aisée, peuvent se réjouir de ce que l'on apporte une diversion à la monotonie habituelle de leur existence, mais la masse de la population, comment reçoit-elle les comédiens? Elle les regarde comme des parias, comme des maudits; ce n'est que sur les réquisitions formelles de l'autorité qu'elle consent à leur fournir, contre de beaux écus sonnants, le logement et la nourriture. On dirait que la *comédie* est une peste qui a tout à coup étendu sa maligne influence sur le pays, et des atteintes de laquelle on ne saurait trop soigneusement se préserver.

Dans d'autres localités où le sentiment religieux a perdu de sa force, les comédiens trouvent un autre ennemi Comme leur existence est vagabonde et incertaine, les bourgeois paisibles et sédentaires ne font nulle difficulté d'assimiler leur moralité à celle des bohémiens et autres mauvais garnements qui infestent nos campagnes. Il n'y a pas longtemps encore que, dans une mince ville du centre de la France, j'entendais une maîtresse d'auberge crier à ses servantes : « Serrez l'argenterie... voilà les comédiens! »

Alcindor a un grand fonds de gaieté, d'insouciance et de malice qui l'aide à supporter toutes ces contrariétés, tous ces *dragons*, comme disait madame de Sévigné : il rit toujours, chante toujours, même en retournant ses poches vides; c'est le philosophe pratique Sa pauvreté lui plaît, et il plaît à sa pauvreté, car elle ne le quitte pas. Ne craignez pas de le trouver un seul jour dans l'abattement; il défie le malheur, et trouve dans son bissac des ressources contre tous les mauvais tours de la fortune.

Combien de fois, une heure avant d'entrer en scène, ne lui est-il pas arrivé de fouiller vainement dans sa triste garde-robe pour trouver le costume de son rôle? Combien de fois, en cherchant l'habit brodé du marquis de Mascarille, n'a-t-il trouvé que les haillons de Robert Macaire! Combien de fois, pour représenter un brillant chevalier français ne lui a-t-il manqué que la cuirasse, le casque, le tricot, l'écharpe, les gants, l'épée et les bottes jaunes! Un autre aurait été découragé; mais l'esprit inventif d'Alcindor était au-dessus de pareilles difficultés.

C'est lui qui joua un confident de tragédie en se drapant dans les rideaux de son lit d'auberge.

C'est lui qui, n'ayant point de bottes à l'écuyère, imagina de se badigeonner la jambe jusqu'au genou avec du cirage.

C'est lui enfin qui, devant représenter un soldat dans une pièce militaire, alla payer à boire au sergent du poste voisin, lui emprunta son uniforme, le laissa en chemise, l'enferma dans sa loge, puis l'oublia après le spectacle, et lui fit passer toute la nuit dans la plus triste des situations.

Du reste, Alcindor n'est point égoïste; son génie est

au service de ses camarades. Que de fois ne leur est-il pas venu en aide !

Une troupe dont il faisait partie se trouvait, au beau milieu du plus rude des hivers, dans une ville où elle ne gagnait pas un sou. La bourse des pauvres comédiens était à sec ; ils ne trouvaient plus de crédit chez les fournisseurs, leurs besoins devenaient pressants ; il leur fallait absolument une recette. On eut recours à Alcindor. Voici ce qu'il inventa pour tirer ses camarades de ce mauvais pas : il rédigea, puis fit placarder dans tous les coins de la ville, une affiche qui commençait ainsi :

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

DE

M. SAMSON

PREMIER COMIQUE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE,

ETC., ETC., ETC.

Le prétendu M. Samson n'était autre qu'un acteur d'une troupe des environs, que l'on avait fait venir pour la circonstance.

Le soir, salle comble et recette magnifique. Le pseudo-Samson obtint assez de succès ; cependant on ne lui trouva pas autant de talent qu'on s'y était attendu. Puis, quelques farauds de la ville, qui avaient fait le voyage de Paris et qui avaient visité la salle de la rue Richelieu, prétendirent que M. Samson parlait du nez, tandis que le nouvel acteur avait une voix de tête superbe. Les soupçons se communiquèrent, se propagèrent, la nuit porta conseil, et, le lendemain matin, on acquit la certitude, par le sous-préfet qui avait eu autrefois une pièce sifflée à l'Odéon, et qui n'avait pu assister à la représentation de la veille, que le nouvel acteur n'était pas M. Samson.

Oh ! alors la rumeur fut grande..... Déjà la crainte des conséquences que pouvait avoir cette escapade diminuait, chez les comédiens, la joie d'avoir fait une recette de quinze cents francs ; Alcindor seul était impassible. N'avait-il pas dès la veille son plan de campagne en tête ?

A midi, on pouvait lire sur tous les murs de la ville un avis ainsi conçu :

AVIS.

Le directeur de la troupe dramatique qui a l'honneur de donner des représentations en cette ville, avec la permission des autorités constituées, s'est vu à regret soupçonné d'avoir voulu tromper un public qui lui a jusqu'ici prodigué des marques de sa bienveillance. Il n'en est rien. Si quelqu'un est coupable, c'est l'imprimeur qui a oublié une ligne tout entière sur l'affiche d'hier. Nous rétablissons le commencement de cette affiche tel qu'il aurait dû être imprimé :

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

DE

M. NARCISSE, ÉLÈVE DE (ceci est la ligne oubliée)

M. SAMSON

PREMIER COMIQUE DE LA COMÉDIE FRANÇAISE.

Ce tour a, depuis, été si souvent répété en province, qu'on s'y défie beaucoup des acteurs de Paris en tournée. L'affiche a beau parler, le public ne veut jamais croire de prime abord que l'acteur annoncé soit véritablement lui-même. Aussi sa première représentation est-elle rarement fructueuse ; elle a lieu en présence de quelques curieux émérites, de quelques amis fanatiques de l'art. Ce n'est que lorsque ceux-ci ont affirmé sur l'honneur à leurs voisins et amis que l'acteur annoncé est bien ou M. Ligier, ou M. Bocage, ou M. Monrose, ou M. Bouffé, que la masse du public se décide à apporter son argent au bureau.

A quarante ans, Alcindor commence à se lasser de cette vie de lutte et d'aventure qui ne va bien qu'à la jeunesse ; l'ambition lui est venue avec l'âge. Il est comme le vieux capitaine de régiment qui veut devenir commandant de place, comme le courrier de cabinet qui aspire à une sinécure dans les bureaux du ministère des affaires étrangères ; il sollicite un engagement de grande ville, afin de ne plus être sans cesse par voies et par chemins.

On l'envoie d'abord à Rouen. — A Rouen, deux commis de banque, maîtres cabaleurs du parterre, trouvent plaisant de jouer entre eux sa réussite ou sa chute en une partie de dominos. Alcindor a si souvent le double-six contre lui, qu'il est sifflé à outrance, et obligé de quitter la ville.

A Marseille, il éprouve le même sort parce qu'il a plu à une danseuse du corps de ballet, et que les matadors de l'orchestre prétendent au monopole des faveurs de ces dames.

Il tombe encore à Nantes parce que la loge infernale lui trouve le nez trop court ; à Lille, parce que les habitués lui trouvent le nez trop long.

A Bordeaux, on le repousse, parce qu'il n'a pas été bien accueilli par Rouen, et que la cité gasconne ne peut pas faire fête des restes de la cité normande. Au Havre, on le siffle, parce qu'il n'est pas resté à Bordeaux.

Enfin, il a le bonheur de réussir à Lyon, et là il vit quelques années d'une vie assez calme et assez monotone, travaillant peu, gagnant facilement son argent, le dépensant de même, jouissant du présent, comptant sur l'avenir, et n'ayant d'autre souci que celui de se maintenir en bonne humeur et en belle santé.

Mais tout comédien de province éprouve au moins une fois en sa vie le désir de débuter sur un théâtre de la capitale. Alcindor subit la loi commune. Grâce à la protection d'un acteur de Paris, qu'il a secondé avec zèle dans l'une de ses tournées départementales, il obtient la faveur de paraître devant un parterre de la capitale. — Hélas ! nous ne le savons que trop ! nous n'en avons eu que trop de preuves ! les expériences de ce genre sont rarement heureuses ! L'acteur de province et le public de Paris sont mal à l'aise vis-à-vis l'un de l'autre ; leurs humeurs ne s'accordent pas. L'un se plaît aux grands gestes, aux éclats de voix et à toutes les exagérations qui visent à l'effet ; l'autre aime un jeu discret et contenu. L'un est toujours sur des échasses ; l'autre veut du naturel et du terre-à-terre. L'un n'a pas l'habitude d'étudier ses personnages, tant son parterre de Nantes ou de Bordeaux lui demande souvent du nouveau, et lui tient ferme l'épée dans les reins ; l'autre n'applaudit que les créations bien méditées, bien posées, bien consciencieuses. Le public de Paris aime à former ses acteurs lui-même ; ceux qu'il a le plus choyés, ceux qui ont brillé du talent le plus vif, sont ceux dont il avait pris soin dès leur entrée au théâtre, qui étaient sortis de ses mains, et qu'il avait façonnés à ses habitudes et à ses goûts.

Alcindor est obligé de retourner à Lyon ; mais Lyon ne lui pardonne pas de l'avoir quitté pour Paris, et cette retraite lui est fermée. Alors il faut qu'il descende d'un degré, qu'il s'engage de nouveau dans les troupes ambulantes, et qu'il reprenne sa vie errante d'autrefois. Mais, pour supporter la misère, il n'a plus la gaieté, l'entrain, la force de ses vingt ans; sa main tremble et son dos est voûté; l'âge a amené les réflexions tristes et l'humeur quinteuse; son amour-propre est plus facile à blesser que jamais, et cependant son amour-propre n'a plus où s'appuyer. Il vit mal avec ses directeurs, et ses directeurs ne se soucient plus de lui, parce qu'il n'a plus son talent, qui, après tout, n'était que de la verve de jeunesse.

Enfin, un beau jour, il rompt avec tous, et se met seul à courir le monde.

Si, dans votre prochaine excursion d'été, vous rencontrez sur la grande route un pauvre vieillard aux longs cheveux gris battant sur les tempes, à l'habit noir râpé, aux souliers poudreux, à la figure pâle et amaigrie, un vieillard portant son modeste bagage suspendu au bout d'un bâton, et tenant à la main un volume des œuvres de Racine ou de Molière, arrêtez-vous un instant... car ce vieillard c'est Alcindor.

Alcindor erre ainsi par la France, s'arrêtant de préférence dans les bourgades écartées, où la comédie, même la moins bégueule et la moins grande dame, même la plus déguenillée et la plus besogneuse, ne daigne pas pénétrer; là, comme les anciens rapsodes, il réunit autour de lui quelques amis de la poésie, et leur lit le récit de Théramène ou un acte du *Misanthrope :* puis, après s'être reposé quelque temps sous un toit hospitalier, après avoir recueilli l'obole du riche et du pauvre, il reprend le bâton de voyage et gagne à faibles voiles un autre port.

Oui... arrêtez-vous un instant devant ce vieillard, et admirez-le; car c'est là un type qui se perd, une figure qui s'efface. Si Alcindor n'est déjà plus tout à fait le comédien qu'ont vu nos pères, ce n'est pas, hélas! le comédien que verront nos enfants. Il y avait encore en lui quelque chose d'imprévu, de débraillé, de heurté, de cynique, qui va bien à l'artiste, cette figure forcément jetée hors du grand tableau de famille où toutes les professions régulières se donnent la main...

Mais il se forme aujourd'hui sous nos yeux une génération de comédiens qui mettent à la caisse d'épargne, soignent leur pot-au-feu, donnent la bûche au portier, lisent les premiers Paris et méritent le prix Monthyon tous les jours. Je crains bien que, dans trente ans d'ici, la morale n'ait tué le théâtre.





L'AME MÉCONNUE

PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ



oici un état tout à fait nouveau, une existence qui n'a pas d'antécédents, comme la plupart de celles dont on s'occupe dans ce livre. L'écolier de la Sorbonne du quinzième siècle est l'ancêtre pittoresque de l'étudiant; l'avoué descend en ligne directe du procureur, et a recueilli exactement tout l'héritage; le dandy n'est qu'une transformation du raffiné, du muguet, du roué, de l'homme à la mode, de l'incroyable et du merveilleux; et l'académicien de nos jours n'est qu'un dérivé très-altéré des grands écrivains du dix-septième siècle. Mais l'âme méconnue ne se trouve pas au delà de notre époque, j'ose même dire, au delà de notre littérature. Ce n'est pas non plus une importation comme le lion, le touriste, l'amateur de course; c'est un produit indigène de notre industrie littéraire : l'âme méconnue appartient à la France; elle appartient au peuple le plus gai et le plus spirituel de la terre, à ce qu'il dit.

Peut-être que si les Anglais étaient moins occupés à nous souffler nos plus petites inventions mécaniques pour en faire des moteurs colossaux de fortune; peut-être que s'ils n'avaient pas à nous enlever notre commerce des lins, notre fabrique de soies, et que s'ils n'étaient pas en quête de quelque lentille monstrueuse pour donner aux rayons de leur mauvais soleil borgne une chaleur qui pût mûrir la vigne, et transplanter dans les marécages d'Écosse les récoltes de Bordeaux ; peut-être, dis-je, que, s'ils n'étaient pas occupés à tout cela, ils pourraient encore nous disputer la vocation de l'âme méconnue. En effet, le premier germe de cet être réel et fantastique tout à la-fois se trouve peut-être dans les œuvres de leur grand Byron. Mais, il faut le reconnaitre, c'est la graine d'une fleur poétique que nous avons seuls recueillie; et, tandis que ces pauvres gens, tout préoccupés d'intérêts vulgaires et matériels, ramassaient à nos pieds les inventions de toute sorte de M Brunel, que nous y avons laissées dédaigneusement, nous enlevions à leur barbe cette admirable semence pour la répandre et la propager sur notre sol.

Il faut le reconnaitre, la culture a été bonne; il y a eu de profonds sillons tracés à bec de plume, il y a eu engrais de poésies mélancoliques, fumiers de romans : aussi, comme elle a grandi, prospéré, multiplié! L'ivraie le dispute au bon grain, et l'étouffera bientôt. Qu'est-ce donc que l'âme méconnue? Je vais tâcher de vous l'expliquer.

Ce n'est pas sans intention que je l'ai comparée à une fleur (il y a des fleurs très-laides et qui sentent mauvais). En effet, comme la fleur, elle est des deux sexes : il y a l'âme méconnue homme, et l'âme méconnue femme.

L'âme méconnue homme est assez rare, et ne pousse guère que dans la zone littéraire. On la qualifierait mieux peut-être en l'appelant génie méconnu, attendu que les individus de cette espèce appellent *génie* tout ce qu'ils pensent, tout ce qu'ils sentent, tout ce qu'ils disent. Cependant ce nom n'est pas généralement adopté. Les pères de famille les appellent des fainéants; les gens d'affaires, des imbéciles, et les marchandes de modes les confondent quelquefois avec les poëtes. Donc, si nous en avons parlé, c'est pour prier nos confrères en botanique morale de vouloir bien diriger leurs observations sur ce genre de végétaux, si par hasard il en tombe quelque individu sous leur loupe.

Je ne m'occuperai donc que de l'âme méconnue femme, dont la multiplication mérite de fixer les regards du philosophe.

PARIS. - IMP. SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

L'âme méconnue femme est, en général, d'un aspect plutôt bizarre qu'agréable. Elle affecte des formes insolites et cependant très-diverses. Toutefois, la plus commune se reconnaît aux signes extérieurs suivants : des robes d'un taffetas bistre passé, ou de mousseline laine noire et rouge, un chapeau de paille cousue orné de velours tranchant, des gants de filets, très-peu ou point de cols ou de collerettes : tout ce qui est linge blanc lui est antipathique; un lorgnon d'écaille suspendu au cou par un petit cordon de cheveux, une broche avec dessus de cristal où il y a des cheveux, bague où il y a des cheveux, bracelets tissus de cheveux, avec fermoir enfermant d'autres cheveux : l'âme méconnue a énormément de cheveux, excepté sur la tête. Le peu que les profondes rêveries lui en ont laissé pend à l'anglaise le long de joues creuses et d'un cou remarquablement long et fibreux. L'auréole des yeux est d'un jaune sentimental et terreux, que les larmes ne lavent pas toujours suffisamment; la main est blanche, tachetée d'encre à l'index et au médius, et légèrement bordée de noir à l'extrémité des ongles. Quant à ce parfum de femme que don Juan percevait de si loin, il nous a paru sensiblement altéré en elle par l'absence de toute espèce de parfums.

En général, l'âme méconnue ne prend tout son développement que fort tard, entre trente-six et quarante ans. C'est une fleur d'automne qui souvent passe l'hiver et résiste aux frimats qui blanchissent sa corolle. On cite cependant quelques exemples d'âmes méconnues qui ont fleuri au printemps, de dix-huit à vingt ans. Mais ce n'a pu être qu'à l'aide d'une chaleur factice, d'une culture forcée, chauffée de romans dévorés en cachette, qu'on a pu obtenir de pareils résultats; et encore, le plus souvent, avortent-ils complétement à la moindre invitation de bal, et il suffit de les transporter à cet âge dans le terrain solide du mariage pour les transformer complétement.

Il n'en est pas de même de l'âme méconnue qui s'est développée à son terme; et celle-ci a cela de particulier, que, lorsque au lieu d'être transportée dans ce terrain légitime dont nous parlions tout à l'heure, elle y vient d'elle-même, elle est d'autant plus vivace et plus dévorante.

Toutefois, avant d'aborder la partie philosophique de cette analyse, il convient de dire quelque chose des lieux où se plaît l'âme méconnue. Elle aime les chambres closes où les bruits de l'extérieur arrivent difficilement et d'où les soupirs intérieurs ne peuvent être entendus. La vivacité du jour lui est insupportable comme aux belles-de-nuit, et elle se ferme comme elles sous un voile vert, si par hasard elle s'y trouve exposée; mais elle s'arrange pour vivre presque toujours dans un clair-obscur profond : elle se le procure au moyen de jalousies constamment baissées, de rideaux de mousseline d'autant plus *propres* à cet usage qu'ils le sont moins. Pardonnez-moi ce calembour : c'est Odry qui me l'a prêté.

Dans ces mystérieux réduits, il y a une foule de petits objets inutiles et précieux, et dont l'âme méconnue pourrait seule expliquer la valeur. Quelquefois un crucifix, souvent une pipe culottée, de ci de là un bouquet flétri, une boucle de pantalon, une image de la Vierge, un nécessaire de travail dont on a enlevé la partie utile pour en faire une cassette à correspondance, des éventails ébréchés et un poignard en guise de coupoir, quoiqu'elle ne lise jamais de livres neufs et qu'elle les loue tout crasseux et tout déchirés au cabinet de lecture, ni plus ni moins que si elle était portière ou duchesse.

Maintenant que je crois avoir établi quelques-uns des éléments physiques de l'existence matérielle de l'âme méconnue, je crois pouvoir aborder les intimes secrets de son existence morale. Ici le champ est immense, par son étendue et par ses détails. La pensée de l'âme méconnue vole des régions les plus basses des affections illégales aux régions les plus éthérées des rêves d'amour mystique; et dans ce vol à perte de vue, chaque mouvement est un mystère, chaque effort une douleur, chaque mot un problème, chaque aspiration un désir illimité, chaque soupir une confidence. Qui pourrait dire en effet tout ce qu'il y a dans les paroles ou les gestes d'une âme méconnue, dans sa pantomime éloquente? Qui pourrait surtout comprendre les mystères et la sublimité de son immobilité et de son silence? C'est alors qu'elle ne remue pas et qu'elle ne dit rien, que tout ce volcan qu'elle porte en elle gémit, brûle, se roule, s'embrase, la dévore, bondit, et finit par éclater par un regard jeté au ciel, comme une colonne de lave qui emporte avec elle les cendres de mille sentiments consumés dans cette lutte intérieure. Heureusement que l'âme méconnue en a tellement à consumer, que la matière ne manque jamais à l'incendie.

Quant à l'histoire de l'âme méconnue, avant d'arriver à sa perfection, elle est toujours un abîme où l'œil cherche vainement à pénétrer; dans sa bouche, elle se résume toujours en ces mots : J'AI SOUFFERT ! ! ! Mais quant à la nature de ces souffrances, c'est un mystère qu'on ne peut guère apprendre que de quelque sage-femme indiscrète, ou de la *Gazette des Tribunaux*. L'âme méconnue est indifféremment fille, femme ou veuve.

Mais quel que soit celui de ces états auquel elle appartienne, il y a toujours, dans son passé, un, souvent deux, quelquefois quatre ou cinq de ces grands malheurs qui pèsent sur son existence.

A l'état de fille, l'âme méconnue est le châtiment des vieux célibataires qui ont été libertins. Quand l'âge a usé leurs forces, trop vieux pour chercher un refuge assuré dans le mariage, ils demandent du moins le repos à une association où ils mettront la fortune et où elle apportera les soins. Leur vieille expérience croit avoir trouvé une compagne convenable en choisissant une fille plus que mûre, mais dont la modestie languissante a encore un certain attrait : ils savent ce qui en est de ses retours plaintifs sur le passé. Mais eux, dont la vie s'est passée à faire faillir les plus pures et les plus jeunes consciences, ne pensent pas devoir se montrer trop sévères pour des fautes dont ils auraient pu être les complices. Ils s'imaginent follement que ces pauvres filles vieillies ne demandent qu'à se reposer de leurs malheurs comme eux de leurs plaisirs, et, sur la foi d'une résignation admirablement jouée, ils leur ouvrent leur maison.

A partir de ce jour commence entre le vieillard cacochyme et la fille valide une lutte où le misérable subira toutes les tortures avant de succomber.

Et d'abord, avec une persévérance et une effronterie que rien ne peut troubler, elle insinue peu à peu que sa vie a été pure comme celle d'une vestale, et que la calomnie seule l'a flétrie. Le vieux bonhomme, qui n'a plus même la force de discuter, la laisse dire et lui accorde cette satisfaction, car elle est prévenante, bonne, empressée. Peu à peu, la vertu angélique de la sainte personne devient un fait établi, incontestable, reconnu par tout le monde, même par quelques amis qui ne veulent pas contrarier un pauvre fou. Alors les soins, sans cesser d'être empressés, deviennent impérieux; on règle la vie du vieux libertin. Peut-on refuser cet empire à la femme qui a si bien réglé la sienne? Bientôt, ces soins, toujours offerts, sont cependant marchandés : les exigen-



ces paraissent, le vieillard cède une fois, deux; mais enfin, un jour arrive où il tente une observation : alors l'âme méconnue éclate, comme ce cactus fantastique qui s'épanouit en une seconde avec un bruit pareil à celui d'un coup de canon : « Un noble cœur qui s'est sacrifié à un pieux devoir et qui n'en recueille qu'ingratitude. Ah! sa vie a commencé par le malheur, et elle doit finir de même. » Que si le vieillard trop irascible veut discuter ces prétendues infortunes, c'est alors que l'âme méconnue triomphe. « Ce n'est pas ainsi qu'il parlait naguère : il appréciait alors cette âme candide et fière qui s'était donnée à lui; ou plutôt elle s'était trompée, il n'avait jamais compris quel trésor de vertu Dieu avait placé près de lui. Eh! comment pouvait-il en être autrement, lui qui n'a jamais vécu qu'avec des femmes de mœurs perdues, qu'avec des malheureuses dont elle rougirait de prononcer le nom? » Que si le vieillard, blessé dans son orgueil, veut défendre quelques-uns de ses bons souvenirs d'autrefois et réplique, alors, oh! alors, elle se tait; et c'est une dignité froide, implacable, silencieuse, un abandon fermement calculé, qui répondent pour elle.

Le vieillard déjeune mal, dine mal; tout lui manque : sa tisane, sa potion, son journal, son tabouret pour mettre son pied goutteux, son auditeur de tous les jours pour l'écouter. Il lutte, il veut être fort et se suffire; mais il ne peut pas; alors il se résigne, il rappelle celle qui lui fait mal et lui demande pardon : il l'a *méconnue*. Elle est proclamée âme méconnue. A partir de ce moment, ce malheureux appartient à cette femme, comme sa proie au vautour. Dès ce moment elle peut avoir un amant, qui boit le vin du vieillard, dine avec lui, prend du tabac dans sa tabatière, s'il ne prend pas la tabatière. C'est un beau-frère, un cousin, un neveu, tout ce qu'il vous plaira; mais c'est un membre de cette vertueuse famille, dont l'âme méconnue est le plus bel ornement. La famille se trouve introduite. Elle est nombreuse, la famille; les cousins se succèdent et ils viennent quelquefois avec les cousines : alors on chasse la vraie famille du vieillard, devenu de plus en plus caduc et imbécile, pour recevoir cette famille ignoble qui n'a d'autre parenté que le vice. Du lit de souffrance où on laisse le malheureux, il entend quelquefois venir jusqu'à lui, du fond de son appartement, le bruit des verres et de l'orgie. Il tempête, il sonne; elle parait, sévère, terrible. « Qu'a-t-il? que veut-il? — J'ai cru entendre... il m'a semblé. — Quoi? » — Il balbutie ses griefs; s'il est assez fort pour se lever et aller vérifier ses soupçons, on pleure, on se lamente, on s'indigne; s'il est trop malade pour bouger, on menace de le quitter et on ne veut pas être plus longtemps

méconnue. Méconnue! toujours le mot tout-puissant! et le malheureux cède : qu'il soit dit, avec des pleurs ou avec des menaces, c'est un talisman. Cela dure jusqu'à la mort du vieillard et à l'héritage que recueille l'âme méconnue, auquel cas elle se fait dévote, et épouse un marguillier, ou prend un établissement orthopédique, ou un cabinet de lecture. Celle-ci est de l'espèce la plus commune.

Passons à une espèce plus distinguée. A l'état de veuve, l'âme méconnue est la chenille vorace des petits jeunes gens. Les plus tendres, les plus naïfs, les plus gracieux, sont sa proie habituelle. L'âme méconnue veuve a presque toujours une espèce de petite existence assurée, quelque mille livres de rente accrochées à son mariage défunt. C'est cette variété surtout qui entend admirablement le romantique de l'intérieur et du clair-obscur. J'en pourrais citer qui ont des veilleuses en plein midi dans des lampes de porcelaine. C'est une de ces femmes qui a répondu à une de ses amies qui la trouva étendue sur une causeuse avec ce faible luminaire à l'heure de midi :

— Est-ce que vous êtes malade?

— Non, je l'attends.

Quel pouvait être l'infortuné? Malheureux enfant! que Dieu te fasse l'amant d'une marchande de pommes plutôt que d'une âme méconnue! Du moment qu'un malheureux bon jeune homme qui entre dans le monde a été aperçu par un de ces vampires dans le coin du salon où on le laisse, voilà le boa qui le guigne, qui s'approche doucement de lui, qui le couve des yeux, se l'assimile et l'absorbe par la pensée. C'est un incident de rien qui commence la conversation ; un mouchoir qu'on laisse tomber et que le maladroit ramasse avec politesse. Alors on s'informe de lui; en moins de rien, on sait ses habitudes, ses allures, sa façon d'être. Le jeune homme, quel qu'il soit, a bien du goût, une préférence. Il est bien sorti du collége, où l'on apprend tout, en sachant un peu de quelque chose, ou il a touché du piano, ou dessiné des yeux, ou fait des vers qui n'avaient pas la mesure. Quoi que ce soit dont il parle, l'âme méconnue ne rêve pas autre chose : la musique est sa vie, ou bien elle a un album pour lequel il lui faut un dessin, ou des vers. Le jeune homme ne peut lui refuser cela. Qu'il vienne un moment dans le modeste ermitage de la recluse, et on lui montrera tous les trésors de poésie qu'elle possède ; il doit aimer et approuver cela, lui! car son visage a le cachet des nobles sentiments, des goûts élevés. Pauvre petit! il se sent flatté, il croit qu'il est fait pour aimer hors du collége ce qu'il y détestait cordialement. Il promet et ira; il y va.

L'antre s'ouvre et se referme : c'est toujours le fameux clair-obscur, plus une tablette du sérail ; c'est une femme dans un long peignoir blanc avec des bracelets de jais et un collier de même, avec une croix qui se perd dans la ceinture. Elle souffre, elle est languissante ; l'enfant inexpérimenté s'attendrit et la plaint.

— Oh! vous êtes bon, mais vous me faites bien au cœur.

Et on lui serre la main.

De deux choses l'une : ou le patient est tout à fait novice, et alors c'est lui qui devient entreprenant, c'est la belle qui succombe et qui menace d'en mourir ; ou il a quelque instinct du danger dont il est menacé, et il cherche à battre en retraite; et alors il est pris au collet de la façon la plus irrésistible. Il arrive qu'on se trouve mal, qu'on a une attaque de nerfs; l'urgence demande des secours, mais une femme sait-elle ce qu'elle fait dans son attaque de nerfs; sait-elle où elle s'accroche? c'est quelquefois au cou du visiteur, et comme cette femme n'est pas absolument affreuse, les dix-huit ans du jeune homme font le reste.

A partir de ce moment, l'infortuné est perdu; il appartient corps et âme à cette femme, pour qui le ciel vient de s'ouvrir après tant d'années ténébreuses de douleur, et qui croit, à ces transports soudains et invincibles qui l'ont dominée, qu'elle a enfin trouvé celui qu'elle rêvait dans sa souffrance intime, dans son âme brisée. Le jeune homme croit à tout cela ; il se sent adoré, et la vanité lui tient lieu d'amour pendant une semaine ou deux. Mais bientôt la scène change, ce n'est plus lui qui a été violé, c'est cette femme qui a été indignement séduite ; et, à ce titre, elle est exigeante, elle est jalouse; elle veut toute sa vie. Il veut essayer de secouer le joug, et demande un peu de liberté : ici l'âme méconnue se révèle. Il est bien difficile que le premier jour il ne soit pas échappé à l'imprudent quelques-unes de ces phrases que la politesse fait dire à toute femme qui se tord de désespoir dans vos bras de la faute qu'elle vient de commettre. On l'a rassurée, on lui a promis de l aimer toujours. Voilà le point de départ de toutes les déclamations, le piédestal de l'âme méconnue ; elle se pose en victime.

L'infortuné, qui n'a pas encore le féroce courage des ruptures ouvertes, écrit une lettre où il croit avoir inventé un prétexte irrésistible ; il l'envoie le soir par son portier, se couche et s'endort. Le lendemain matin, quand il s'éveille avec le vague sentiment de sa liberté rachetée, il voit au pied de son lit un visage en pleurs qui lui dit douloureusement : « Vous dormez, et moi je veille ! » Le portier du petit jeune homme a donné la clef de son petit appartement à la femme qui s'est présentée le matin. Ce n'est pas que ce ne soit un homme de mœurs très-rigides ; mais l'âme méconnue a si bien l'air d'une tante, qu'il croit faire acte de père de famille en introduisant près de son jeune locataire une personne raisonnable qui le tancera ; car il commence à se déranger un peu.

Surpris au lit, le malheureux fait presque toujours tourner l'explication à son désavantage ; il a été égaré par de faux amis, et il retombe dans l'abîme auquel il avait voulu s'arracher. C'est alors que la vie devient un affreux supplice : ce sont des lettres tous les matins, des rendez-vous tous les soirs ; il ne répond pas, il y manque ; il va dîner gaiement au café Douix près d'une fenêtre ; il rit, il parle, il boit. Tout à coup sa gaieté se ternit, son visage devient sombre : c'est que l'âme méconnue vient de lui apparaître au fond d'une citadine à un cheval ; elle est folle, exaspérée, elle peut monter, faire une scène et le perdre ; oui, le perdre, car elle le rendra ridicule. Alors il prend un prétexte pour sortir, il descend, et, pour se débarrasser de cette funeste apparition, il promet tout ce qu'on veut. Il remonte, mais il n'a plus d'appétit : son dîner tourne, il a une indigestion ; et quand il rentre chez lui où on l'attend, il faut qu'il remercie encore l'âme méconnue du thé qu'elle lui donne : horreur! En être réduit à avoir une indigestion devant une femme. Il y a de quoi l'étrangler.

Mais vouloir écrire tous les accidents d'une pareille histoire, ce serait entreprendre un livre de dix volumes : et les menaces de suicide, et l'honneur perdu pour lui seul, et les suppositions de grossesse impossible, et toute la fantasmagorie des sentiments faux, exagérés. Cela peut durer six mois, au bout desquels le malheureux déménage ou part pour les îles. Ce sont les âmes méconnues qui lèguent aux autres femmes ces cœurs d'hommes secs et impitoyables qui ne croient à rien, qui brutalisent les sentiments les plus délicats, ricanent des affections les

plus tendres, et qui ont créé cette phrase : « Elle est morte d'amour et d'une fluxion de poitrine. »

Quelque ignoble que soit l'âme méconnue à l'état de fille, quelque féroce qu'elle soit à l'état de veuve, ce n'est rien encore auprès de ce qu'elle est à l'état de femme. Elle parvient à cet état par des voies bien différentes : quelquefois elle y apporte les germes de cette espèce d'affection cérébrale chronique qui constitue l'âme méconnue : c'est alors quelque sous-maîtresse de pension qui épouse un marchand de vin veuf, et qui veut donner une seconde mère à ses filles. Le gros gaillard continue à boire, à manger, à rire fort, tandis que la femme se renferme dans le dédaigneux silence de la supériorité, mangeant du bout des lèvres, parlant de même, rendant de même à son époux ses caresses et ses bons baisers d'affection. Il joue le piquet, tandis qu'elle lit Lamartine, et il ronfle dans son lit, tandis qu'elle rêve éveillée à côté de lui. Il est inutile de dire où doit aboutir une pareille union. D'autres fois l'âme méconnue est entrée en ménage avec toute l'envie sincère d'être une bonne femme : alors il peut arriver que l'affection la gagne par les livres ou par le contact avec une personne gangrenée. Dans ces cas-là, comme nous l'avons dit plus haut, le développement de l'âme méconnue est énorme; car c'est tout son passé sacrifié et perdu dont il faut qu'elle se venge; et le mari lui doit, en souffrances qu'elle lui inflige, toutes les joies ineffables d'un amour céleste qu'il ne lui a pas procurées. L'employé dans les administrations, qui laisse sa femme toute la journée dans la solitude, est très-sujet à la femme âme méconnue; car, en son absence, tout pénètre dans sa maison : amies, livres, consolations; et le mal s'y développe à l'aise, jusqu'à ce qu'il arrive à un degré d'intensité qui amène les querelles les plus violentes, et enfin les ruptures les plus scandaleuses. D'autres fois encore le mari accepte l'âme méconnue pour ce qu'elle est : c'est presque toujours quand elle s'est trouvée apporter une dot considérable dans la communauté. Alors c'est l'esclave le plus insulté, le plus bafoué, le plus déconsidéré de la terre : il n'a ni la volonté d'avoir une opinion, ni celle de rentrer quand il veut, ni de sortir, ni d'être indifférent, ni attentionné; et avec cela il est réputé le tyran le plus insupportable et le plus barbare ; il ne comprend pas ce qu'est une femme ; il ignore ses sentiments secrets de sensibilité, qu'il blesse à chaque instant; il a tué le rêve de ce cœur qui croyait en lui ; il écrase de sa vie vulgaire la vie ineffable de cette âme méconnue. Pour le mari qui a une pareille femme, le supplice est de tous les jours, de toutes les minutes, de tous les instants. S'il reste seul avec sa femme, elle rêve; à la première question qu'il lui adresse, elle se détourne dédaigneusement : que vient-il faire dans ses pensées, lui qui ne saurait les comprendre? S'il insiste, elle éclate : le brutal a posé son pied de bœuf sur cette âme méconnue qui ne peut même se réfugier dans le silence; s'il a quelques amis à dîner, elle se tait encore, et lorsqu'il lui dit de servir la crème, elle essuie une larme, affecte une gaieté forcée, douloureuse, et salit la nappe. Le dîner est gêné, ennuyeux. Le soir venu, le mari demande une explication, qui se résout toujours en une attaque de nerfs (ceci tient à la variété la plus élégante de l'âme méconnue). C'est tous les jours la même vie, jusqu'à ce que tout cela finisse par un procès en séparation intenté par la femme pour sévices graves, et prononcé contre elle pour adultère.

Enfin, quand l'âme méconnue a enterré son célibataire, ou perdu son dernier jeune homme, ou abandonné son époux, elle écrit un jour la lettre suivante à un homme de lettres quelconque :

« Monsieur,

« Vous qui savez si bien peindre les douleurs des femmes, vous me comprendrez. J'ai bien SOUFFERT, monsieur, et peut-être le récit de mes douleurs, retracé par votre plume, pourrait-il intéresser vos lecteurs. Si vous vouliez recevoir ces tristes confidences d'un cœur qui n'a plus d'espoir en ce monde, répondez-moi un mot. A madame A. L., poste restante. »

L'homme de lettres, qui est un gros bonhomme très-rond, qui rit, et siffle la cachucha en corrigeant ses épreuves, prend la lettre, la tortille, et s'en sert pour allumer son cigare, qu'il va fumer dans les allées de son jardinet en rêvant à quelque histoire bien touchante.

L'âme méconnue va à la poste huit jours de suite, et, ne trouvant pas de réponse, elle s'écrie en guignant un boisseau de charbon : « J'ai vécu méconnue et je mourrai méconnue ! » Là-dessus, elle fait chauffer son café au lait, et demande un gigot pour son dîner. O âme méconnue !





LE FACTEUR

DE LA POSTE AUX LETTRES

PAR

J. HILPERT



Vous avez passé la nuit au bal. — Il est midi. — Vous vous levez, l'œil encore appesanti par le sommeil. On sonne à votre porte.

« Qui est-ce qui est là? — Le facteur qui demande à parler à monsieur. — Le diable t'emporte! » Et tout en murmurant ces paroles d'un fatal augure pour le visiteur, vous ouvrez « Monsieur, c'est votre facteur qui prend la liberté de vous souhaiter la bonne année et de vous offrir un almanach. »

A l'audition de cette formule, prononcée le plus souvent d'un air riant par un homme d'une quarantaine d'années, à la taille moyenne, aux formes nerveuses et ramassées; à la vue de cette main qui, parmi plusieurs douzaines de cartons, choisit avec un tact tout particulier celui qui convient le mieux à vos goûts ou à votre condition, un frisson involontaire vous saisit. Ces trois mots — *la bonne année* — ont suffi pour faire dérouler devant votre esprit un cercle infini d'idées pauvres et maussades. Vous avez reconnu tout d'abord l'approche du 1er janvier, jour néfaste pour qui n'est plus un enfant, époque fatale où, de peur de manquer à des usages généralement reçus, on doit tout à la fois se faire banquier et comédien.

Au facteur appartient de temps immémorial le soin de nous avertir chaque année du moment où nous allons être appelés à jouer l'un et l'autre de ces rôles; et comme, aujourd'hui, vous n'en êtes pas à votre coup d'essai, vous reconnaissez cette attention prévenante par le don de quelques pièces de monnaie proportionné à l'étage que vous habitez et à votre générosité. Par forme de conversation même, et quoique dans toute l'année vous ne receviez peut-être pas dix lettres à votre adresse, vous avez recommandé pour l'avenir le plus grand soin dans leur remise; ce qui, soit dit entre nous, produira autant d'effet que cette suscription, *très-pressée*, par laquelle de fort honnêtes gens croient encore de nos jours imprimer à leur correspondance une célérité extraordinaire.

Votre facteur a promis, et, modifiant son salut suivant l'importance de l'*étrenne*, il s'est retiré en toute hâte, car à cette époque les instants lui sont chers. De votre côté, regrettant presque le petit présent que vous n'avez pas osé lui refuser, et comparant d'un coup d'œil les recettes multipliées qu'il va faire avec les dépenses excessives dont sa présence vous a annoncé le retour, vous vous surprenez à dire avec un gros soupir : « C'est un bon métier que celui de facteur ! »

Le connaissez-vous, ce métier, pour en parler ainsi? — Non, sans doute; et cependant vous ne pouvez faire un pas, à quelque heure, dans quelque quartier que ce soit, sans rencontrer une des quatre cent six individualités de ce corps utile, qui chaque jour parcourt nos rues en tout sens.

Permettez-moi donc de vous apprendre ce qu'il est, et, comme le froid pique, fermons bien les portes, jetons une bûche dans le foyer, asseyons-nous et écoutez-moi.

Autrefois, ou plutôt avant la Restauration, — je me dispenserai, avec votre permission, de remonter à des temps plus éloignés, les facteurs étaient choisis dans

l'armée. Quiconque avait eu le bonheur de rentrer en France muni des trois membres nécessaires, c'est-à-dire de deux jambes et d'un bras, fût-ce le droit, fût-ce le gauche, était apte à remplir ces fonctions; et, en ce moment même, il existe encore tel échantillon mutilé de ces *temps de gloire et de victoire*, qui, après avoir perdu une partie de lui-même à Leipzig, se sert habilement de celles qui lui restent pour donner à ses confrères *tout entiers* les meilleurs exemples de zèle et d'activité.

Aujourd'hui, ce mode de recrutement n'existe plus, et le civil seul est appelé à remplir les vacances. Les élus sont presque tous des jeunes gens de dix huit à vingt ans. Ils exerçaient un état; le manque d'ouvrage, la maladie, les ont engagés à y renoncer; mais, à moins qu'ils ne fussent fils de facteurs, et dans ce cas même il est à remarquer qu'ils ne se décideront jamais à suivre la condition de leur père qu'après avoir tâté d'une autre profession, il leur a fallu, pour réussir, autant de protections au moins que s'il se fût agi d'obtenir une place de préfet ou de conseiller-maître à la Cour des comptes. Des certificats de toute nature, l'appui de cinq ou six députés de leur département, des apostilles de ministres, voire même de princes, n'ont été que suffisants pour faire sortir leurs noms des cartons poudreux du personnel où ils gisaient en compagnie de quelques centaines de demandes condamnées la plupart à une réclusion perpétuelle.

Une fois admis, le *leveur de boîtes*, tel est son titre pendant les premiers pas de la nouvelle carrière qu'il va parcourir, reçoit de l'administration un double habillement complet. Chacun d'eux consiste, comme on sait, dans un habit bleu-de-roi, à parements et collets rouges, dans une double paire de pantalons, les uns de drap gris mêlé, les autres de coutil, suivant la saison; le tout rehaussé d'un petit collet de drap marengo pompeusement qualifié du nom de manteau, et dont l'usage ne doit pas être moindre de quatre ans et demi, aux risques et périls de l'*homme* qu'il est destiné à protéger contre toutes les intempéries; ajoutez à cela un chapeau rond de cuir verni, coiffure brûlante en été, glaciale en hiver, dont, en cas d'averse, les bords étroits remplissent merveilleusement l'office de gouttière au détriment de celui qui la porte, et vous aurez une idée juste de la tenue de nos facteurs parisiens. Tenue est le mot; car ils soumis à une organisation toute militaire.

Divisés en dix-huit *brigades* dont le service alterne de *distribution* en *distribution*, subdivisés par quartiers, ils doivent une obéissance passive au facteur chef, espèce de sous-officier préposé à la conduite de chaque brigade et qui, à ce titre, reçoit une broderie d'or au collet, cent écus de haute paye annuelle, et l'espoir vraiment ambitieux de passer un jour employé à quinze cents francs.

Un habit mal boutonné, des guêtres, un col différant quelque peu du modèle d'uniforme, sont autant de sujets de punition.

Le règlement des facteurs n'a pas moins de cent vingt-deux paragraphes; et tout en reconnaissant combien sont sages et nécessaires les dispositions pénales qu'il renferme, appliquées aux cas, heureusement si rares, de violation de cachet, de suppression de lettre, de malversation, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que plusieurs de ces articles sont d'une sévérité extraordinaire. Nous aurons bientôt occasion d'en parler. Revenons à notre leveur de boîtes.

Attaché à l'un des neuf bureaux d'arrondissement qui, désignés chacun par une des lettres de l'alphabet, depuis A jusqu'à I, se partagent, à l'aide de deux cent vingt-cinq petites succursales, le soin de subvenir aux besoins épistolaires de la capitale, il est spécialement chargé de faire sept fois par jour, aux heures dites, la levée des boîtes situées dans les limites de son *chef-lieu;* à son activité se recommandent encore, dans l'intervalle des tournées, le *tri* et le *timbre* des lettres, et, à tour de rôle, l'ouverture, le nettoiement et la garde du bureau; puis, pour rémunération de ces travaux continuels, il reçoit, après deux mois, le premier étant retenu au profit de la caisse des pensions, quarante-sept francs cinquante centimes, modique somme destinée pendant deux ou trois ans à être le seul salaire mensuel auquel il aura droit. A moins d'être rentier, on ne peut se permettre un tel désintéressement.

Ce premier temps écoulé, la position du néophyte subit un immense changement. Il était *surnuméraire facteur*, il devient *facteur surnuméraire*. Cette seconde période est loin d'améliorer sa position, car ses appointements demeurent les mêmes; et si d'abord il ne lui fallait que des jambes, maintenant il est indispensable qu'il ait en outre de la tête et de la mémoire.

Appelé sans cesse, en effet, à partager les fonctions du facteur en pied, qu'une indisposition ou toute autre cause éloigne de son service, il subit les chances d'une grave responsabilité et n'a d'autre avantage, aux termes du règlement, que l'allocation d'une indemnité journalière de soixante-quinze centimes due par le facteur absent. L'usage, plus généreux, veut, il est vrai, que ce chiffre soit doublé, et le remplaçant reçoit dix sous par tournée en temps ordinaire et un franc dans les mois d'étrennes, c'est-à-dire en décembre et janvier.

Hier à Chaillot, aujourd'hui à la Chaussée-d'Antin, demain au faubourg Saint-Antoine, le surnuméraire, s'il se mêlait d'écrire, pourrait mieux que personne donner une description exacte des différents quartiers de Paris, des mœurs et des usages sociaux de leurs habitants. Il les a vus, le matin, le soir, à toute heure. Il a surpris la joie du riche rompant un cachet de deuil; il a compati à la douleur du pauvre pleurant à la nouvelle d'une perte qui met un terme à sa misère. Confident involontaire de bien des peines, de bien des joies, sa discrétion est à l'épreuve. Ces lettres, que chaque jour il manie par milliers, du contenu desquelles dépendent peut-être la vie, l'honneur, la fortune de vingt familles, il en est venu, à force d'habitude, à les regarder avec une égale indifférence. Le chiffre de la taxe est la seule chose qui le préoccupe. Tous les événements qui se partagent la destinée de l'homme, toutes les passions qui fermentent au fond de notre cœur, se réduisent à ses yeux aux proportions d'une inscription banale, telle que : *parti sans laisser d'adresse*, ou *mort; héritiers inconnus.*

Et ne vous étonnez pas d'une telle insensibilité! La poste de Paris ne manipule pas moins de cinquante-quatre mille lettres par jour, et, un chiffre aussi élevé une fois atteint, qu'il s'agisse d'hommes ou de feuilles de papier, tout devient marchandises. Demandez à l'histoire quel cas Alexandre et Napoléon faisaient de leurs semblables.

D'ailleurs notre surnuméraire a déjà six ou sept ans de service. Il vient de passer en pied.

Que si jamais, dans une nuit d'hiver bien noire, par une pluie battante, vous parcouriez nos rues à quatre heures du matin, vous y rencontreriez incontestablement trois espèces d'êtres animés : le voleur rentrant après avoir *travaillé*, le chien caniche sans asile et l'employé des postes ou le facteur. — Nous ne nous occupons en ce moment que de celui-ci — se rendant au *centre*, c'est-à-dire rue Jean-Jacques-Rousseau. L'eau tombe à torrents,



le vent redouble de furie. Que feront vos trois compagnons de route? Le voleur entrera au premier cabaret ouvert, — il y en a à toute heure; — le chien se mettra à l'abri; le malheureux *postier* seul continuera sa route, car l'instant fatal approche, et une minute de retard suffirait pour lui mériter la première fois cinq, la seconde fois quinze jours de suspension, en d'autres termes, pour le priver du sixième ou de la moitié de ses faibles appointements.

Il arrive enfin à l'administration, essoufflé, trempé; mais, au lieu de prendre quelques moments d'un repos nécessaire, au lieu de réchauffer ses membres transpercés, il n'a que le temps de répondre à l'appel, et, se rangeant à l'alignement de sa brigade, qu'il reconnaît au numéro brodé sur le collet des camarades qui la composent, il entre, au pas ordinaire, sous la conduite du chef facteur, dans la salle destinée aux travaux préparatoires à la distribution.

Suivons-le dans ce sanctuaire interdit aux profanes et assez vaste pour renfermer tout à la fois une *tribune* élevée du haut de laquelle prés de le chef du service de Paris; un bureau destiné aux commis chargés du *contrôle des produits*, et neuf tables dont la dimension permet à seize hommes de prendre rang à l'entour de chacune. — Les absents ont été pointés, remplacés. — On s'est assis. — Silence général et attention! — Au coup de sonnette qui répond au-dessus de leur table, les chefs facteurs se rendent au bureau pour y reconnaître le compte de la taxe des lettres destinées à leur arrondissement. — Apportées par quinze malles qui, parties des diverses extrémités de la France, arrivent toujours à Paris de trois à cinq heures — à moins qu'elles ne soient du nouveau modèle, — ces lettres ont été, ce matin même, par les soins des employés de la division du départ et de l'arrivée, extraites des trois mille sept cents dépêches qui les renfermaient. Constater leur montant, reconnaître, les *chargements*, les *lettres recommandées*, celles *affranchies* et en *passe*, les journaux ou imprimés de toute nature qui les accompagnaient; les diviser à l'aide de grands casiers dont chaque compartiment représente un arrondissement, établir autant de décomptes séparés, former de nouveaux paquets immédiatement apportés au contrôle des produits, tout cela a été l'affaire de trois quarts d'heure, d'une heure au plus.

Le chef facteur a terminé sa vérification. Le voilà responsable des lettres qu'il a *prises en charge* et qu'à l'in-

stant il jette au milieu de sa table. Commence alors un travail vraiment extraordinaire. Toutes les mains se mettent en mouvement, les lettres volent d'un homme à l'autre, se croisent, s'entre-choquent avec une rapidité inexprimable. On cherche encore à deviner comment chacun peut se reconnaître dans cette mêlée générale, et déjà le *tri par quartier* est terminé.

C'est alors que le facteur doit être tout œil, tout chiffre. Devenu comptable à son tour des lettres amassées devant lui et qu'il dispose suivant son itinéraire, il ne peut, sans s'exposer à une nouvelle suspension, toujours de cinq à quinze jours, faire une erreur, fût-elle même de cinquante centimes, dans le total qu'il annonce, et dont le montant, combiné avec les additions réunies de ses collègues, doit représenter la somme primitivement reconnue par son chef de brigade.

Le premier travail de la journée est terminé. Le facteur a fidèlement exécuté les diverses manœuvres qui lui sont imposées. Tantôt, à l'appel des adresses incomplètes, il a, comme l'écolier en classe, silencieusement porté la main droite au-dessus de sa tête, pour annoncer que la lettre était distribuable dans son quartier; tantôt il s'est levé *de sa personne*, et, prenant la position du soldat sans armes, a fait face de la manière la plus immobile à la tribune du moniteur... je veux dire du chef de service de Paris. Un nouveau coup de sonnette, signal du départ, a répondu à ce dernier exercice.

Chaque brigade se retire en bon ordre pour rejoindre son omnibus qui l'attend dans la cour du Méridien. Vingt fois déjà vous avez rencontré ces longues voitures, à la couleur brune, aux panneaux décorés, je ne sais trop pourquoi, des armes d'Angleterre, aux rideaux de coutil, ce qui ne laisse pas que d'être très-sain pour des gens mouillés d'abord jusqu'aux aux os, et exposés ensuite, pendant une heure ou deux, à la chaleur combinée du gaz et d'un foyer ardent. Peut-être même vous êtes-vous demandé comment dans une ville comme la nôtre, où déjà tant de véhicules embarrassent les rues et compromettent la vie des passants, le moyen, évidemment adopté pour donner plus de célérité à la distribution des lettres, était précisément celui qui, à la première vue, semblait le plus propre à la retarder en augmentant ces mêmes embarras et accroissant les dangers des piétons!—Question vraiment fort raisonnable, mais à laquelle, pour mon compte, je ne saurais répondre, puisque, depuis cette innovation, les sept distributions de lettres qui existaient dans Paris ont été réduites à six, le tout à l'avantage du public, qui, grâce à l'apposition d'un nouveau timbre constatant l'heure de la levée, a du moins en recevant ses lettres le lendemain, l'intime satisfaction de savoir qu'elles auraient facilement pu lui être remises la veille.

Quoi qu'il en soit, notre facteur, portant, en sa qualité de nouveau, le n° 16 gravé sur l'écusson qui brille à la gauche de sa poitrine, est descendu le dernier de sa voiture. Malheur à lui s'il a oublié d'en relever le marchepied! *trois jours de suspension* suffiront à peine à l'expiation d'une faute aussi préjudiciable aux intérêts de l'Etat. — Tout ceci vous paraît bien sévère, bien minutieux; mais c'est le revers de la médaille. Regardez le beau côté.

Notre homme est enfin facteur en titre. Il a ses huit cents francs d'appointements, à la retenue près. Le voilà avec une boite, un quartier, pouvant dire avec une certaine suffisance : « Mes pratiques, mes portières... »

La portière joue un grand rôle dans l'existence du facteur. Elle est à son égard ce que, suivant les naturalistes, sont au corps humain ces insectes agiles dont la morsure active la circulation du sang et réveille les natures endormies. Aussi portières et facteurs sont-ils en hostilités perpétuelles, et si jamais le paradis tardait à s'ouvrir devant un de ces derniers, c'est qu'à coup sûr on aurait omis, en pesant ses mérites, de mettre dans la balance les actes innombrables de patience et de longanimité pratiqués, sa vie durant, à l'égard des *dames du cordon*.

Suivons le nouvel élu dans sa première tournée. Qu'il fasse la rue en *tricotant*, c'est-à-dire en allant successivement des numéros pairs aux numéros impairs, ou qu'il la desserve en *impasse*, ce qui s'entend d'une distribution commencée par un côté et terminée par l'autre, il ne peut tarder à trouver un obstacle. A sept heures du matin, en hiver, peu de gens sont levés et beaucoup de portes sont fermées.

Il saisit un marteau et frappe un premier coup;—rien. — Même manége une deuxième, une troisième fois; — silence complet. — Impatienté d'attendre, car ses minutes sont comptées, il fait vibrer le fer avec violence. — Le cordon est tiré. « Que diantre! madame Bertrand, ouvrez donc plus vite! — Vous v'là bien gâté, répond la portière en se levant à moitié de son lit; comme si j'avais besoin de vot' visite si matin.— Trois lettres, trente-six sous. — Je m'endormais à peine; le locataire du second qu'est rentré qu'à cinq heures; si ce n'était le moment des étrennes, je l'aurais joliment laissé dehors. — Vite, mon argent! » Mais déjà madame Bertrand s'est retournée du côté de la ruelle et a recommencé à dormir. Pour rattraper le temps perdu, le facteur dépose les trois missives sur la commode : — les prenne qui voudra! — et sort à la hâte, après avoir marqué le *crédit* sur son *carnet*. Trop heureux bourgeois de Paris, quel avantage immense ne retirez-vous pas de la première distribution!

La seconde maison est ouverte. « Une lettre, quatre francs dix sous.— J'ai pas d'monnaie.—Je vous changerai. — Pus souvent que j'entamerai une pièce pour ça, j'vous payerai tantôt.— C'est ennuyeux, madame Poquet, vous me dites tous les jours la même chose. — A-vous pas peur que j'déménage!... Vous n'êtes pas si aimable que vot' camarade. » Le facteur hausse les épaules, et, de peur d'un nouveau retard, *se sauve* en inscrivant les quatre francs dix sous dus par madame Poquet, heureux si, dans les autres tournées, une nouvelle lettre le ramène pour relever ce crédit.

Cinquante accidents semblables l'attendent dans cette première course. La portière du n° 8 refuse une lettre à l'adresse de mademoiselle Adèle, qui lui en doit déjà trois de la *même écriture*, et, si elle se décide enfin à la prendre, c'est à la seule condition de n'en payer le port qu'après l'avoir reçu elle-même de sa locataire. Sa collègue du n° 15, mécontente d'être réveillée en sursaut au moment où elle rêvait d'un chat blanc, ce qui annonce incontestablement les succès au théâtre de sa fille Paméla, ferme impitoyablement son carreau au nez du malencontreux visiteur. — Ici on veut le forcer à reprendre une lettre décachetée; là on profite d'un instant de distraction pour ne pas lui rendre son compte, ou pour lui *couler* une pièce fausse.

Il est neuf heures et demie. — La deuxième tournée commence. — Après avoir retrouvé les lettres de la première distribution sur la commode de madame Bertrand, sérieusement occupée en ce moment à épeler, de concert avec la laitière, le journal du premier, le second facteur du quartier arrive à la loge de madame Poquet : « T'nez, v'là la lettre que vot' camarade a apportée z'à ce matin, j'ly disais bien qu'elle n'serait pas reçue sans être

affranchite, quatre francs dix sous... rendez-moi mon surplus. — Ça ne me regarde pas, vous savez bien que ce n'est pas moi qui vous l'ai remise. — Eh bien, v'là qu'est gentil; j'vas en être pour mon pauvre argent — Vous avez donc eu de la monnaie ce matin par extraordinaire?—Qu'est-ce que ça vous fait: malhonnête?...Vous n'êtes pas si aimable que vot' camarade!... (Il paraît que madame Poquet tient essentiellement à cette phrase.) — C'est bon, c'est bon, donnez-moi mon compte. » La portière se répand en invectives; le facteur tient bon. Enfin elle se décide à payer, mais non sans avoir lancé à la face de son interlocuteur cette brillante péroraison: « Vous êtes tous un tas d'brigands dans c'te scélérate d'administration! »

L'heure s'avance, les difficultés s'aplanissent, et la tournée s'achèvera paisiblement, à moins qu'une maison sans portier ne vienne de nouveau en retarder le cours. Là, le facteur, apres avoir frappé cinq coups, signe indicateur de l'étage occupé par le *destinataire*, se retire jusqu'au mur opposé et appelle de toute la force de ses poumons: « Madame Pauvrelet, trois sous! » Le bruit des voitures couvre sa voix Il refrappe, il recrie... Enfin la fenêtre du quatrième s'entr'ouvre: « Trois sous! » Bientôt une figure humaine paraît à la porte de l'allée, le facteur s'avance: « Madame Pauvrelet, trois sous. — Mais je ne m'appelle pas ainsi; je suis mademoiselle Amanda de Saint-Trillet, ex-choriste au grand Opéra. — Eh bien, madame Amanda, ayez la complaisance de remettre cette lettre à votre voisine. — Pus souvent! une langue de vipère qu'est toujours sur le carré à voir ce qui entre et ce qui sort; avec ça qu'elle a des enfants en servage, qu'elle les laisse manquer de tout, pauvres agneaux!... que c'est une infection dans le colidor! »

Habitué a ces sortes de colloques, le facteur a retraversé la rue dès les premiers mots, et, après avoir frappé et appelé de nouveau, il s'éloigne en écrivant sur le dos de la lettre: *absente*.

A la quatrième tournée, cette même lettre sera représentée. Cette fois, madame Pauvrelet a entendu, elle descend, et, après avoir lu: « Tiens, j'n'ai pas ma bourse, mon petit, je vous payerai ça demain — Ça peut s'oublier. — Si vous avez peur de le perdre, venez le chercher, votre port. » Et le facteur se résigne à monter cinq étages. L'escalier devient de plus en plus clair. Madame Pauvrelet s'aperçoit que le billet est daté de la veille: « Pourquoi donc que vous me l'apportez si tard, cette lettre d'hier? — Vous étiez sortie ce matin. — J'ai pas bougé. — Demandez à madame Saint-Trillet. — Belle linotte, ma foi, pour se mêler de mes affaires;... qu'elle m'empêche de dormir toutes les nuits avec ses chansons, que ça vous reçoit une société qui n'est ni d'Eve ni d'Adam... Quarante-cinq ans, mon cher, et ça dit que c'est pour faire des répétitions de chœurs! — Dépêchons, s'il vous plaît. — Eh bien, les voilà vos trois sous, mal obligeant! et venez me demander des étrennes! »

Le facteur n'ira pas, car il se respecte et ne *fait* pas la *mansarde;* mais plaignez-le si madame Pauvrelet a quelques relations, tant éloignées soient-elles, avec un chef de l'administration des postes: il y aura rapport et punition pour le pauvre subalterne.

Telles sont les tribulations auxquelles le facteur est continuellement exposé, et qu'a-t-il pour l'indemniser de tant de fatigues, de tant de dégoûts; pour le récompenser de sa probité à toute épreuve?—un avancement qui, après vingt-cinq années de service, élèvera son traitement à douze cents francs, un médecin et des drogues gratis en cas de maladie; une pension de six cents francs quand il ne pourra plus marcher; puis, s'il est bien protégé, l'espoir d'être sur ses vieux jours attaché au service d'un ministère, ou nommé *facteur de la cour*, ce qui lui donnera le droit de porter tricorne et habit galonné, et l'exposera, grâce à son portefeuille, à recevoir les hommages militaires du conscrit en faction.

« — Mais les étrennes! »

Elles varient de quatre cents à mille francs par quartier, c'est pour chaque facteur un supplément de revenu de deux à cinq cents francs, sur lequel il paye au surnuméraire trois francs par jour pendant tout le temps de sa *récolte*.

Dites, à présent, si vous regrettez encore les modestes étrennes que vous donnez chaque année à votre facteur!





L'HOMME A TOUT FAIRE

PAR

BERNARD



Si la société s'encombre chaque jour un peu plus de travailleurs sans travaux, d'employés sans emplois, à qui donc faut-il s'en prendre? Nous voyons apparaître chaque jour des spécialités nouvelles, et les occupations les plus intimes monter au rang de profession!

Cependant, les besoins, et, ce qui est plus impérieux, les caprices d'une civilisation comme la nôtre, ne seraient pas encore tous satisfaits si de précieux individus ne se dévouaient à remplir, çà et là, les lacunes que laissent apercevoir et sentir les professions, les spécialités entre elles.

L'homme dont l'état consiste dans une disponibilité indéfinie se rencontre donc aux différentes hauteurs de l'échelle sociale; il se place entre les échelons. C'est lui qui les rapproche quand ils sont trop espacés, et qui les remplace lorsqu'ils se rompent. Mais la tête nous tournerait, le pied nous manquerait à le poursuivre jusqu'au sommet de cette échelle tremblante; saisissons-le sur les degrés inférieurs : — nous en serons moins exposés aux erreurs de perpective.

Et maintenant voulez-vous un individu qui soit généralement prêt à tout et exclusivement propre à rien? — Prenez, — je vous livre l'*homme à tout faire*.

Demandez-vous un fiacre? — Voilà! — Faut-il vous retirer vivant ou mort, à votre choix, de la Seine ou du canal? — Voilà! — Avez-vous une récompense honnête à donner pour l'objet que vous avez perdu, cet objet fût-il un amant, une maîtresse, un perroquet? — Voilà! Faut-il vous porter ça, bourgeois? — Voilà!

L'homme à tout faire constitue une spécialité d'autant plus digne d'intérêt, qu'elle n'est pas brevetée, et que ses produits restent modestement à la portée du palais (quand il y en a un) de notre industrie nationale. Là, il ouvre les voitures et les parapluies, garde les chiens et les chevaux des visiteurs, et vend en contrebande des billets de faveur pour les jours réservés. C'est lui qui infuse ainsi mille *premiers venus* dans la société choisie que l'autorité avait projeté de réunir à certains moments. Cette intervention a ses inconvénients, ses périls, mais qu'importe? Il est toujours beau de combattre et d'extirper le privilége; les principes d'abord! nos poches ensuite. — Remercions donc l'homme à tout faire et donnons-lui deux sous avant qu'on ne nous ait volé notre bourse.

L'homme à tout faire *offre* de vingt-cinq à cinquante ans; il a reçu en baptême plusieurs noms qui ne lui suffisent pas, et il a pris de lui-même un sobriquet : Joseph, Napoléon, Ricard, dit l'*homnibus*. Il est grand, fort; il a été joli garçon, puis bel homme. La courbure concave de son nez indique à l'œil physiologiste, et surtout à l'œil qui ne l'est pas, une aptitude sans bornes, et la ligne de son front à l'oreille droite, un défaut d'application sans limites. Il a un poil dans la main, ce qui est le signe infaillible de la méditation et de la mélancolie. Il se met bien, sans affecter de changer souvent son linge; il a eu de bonnes fortunes, mais c'est la meilleure qu'il poursuit.

A ces mots, n'allez pas vous imaginer qu'il soit ambitieux; il fait de tout sans doute, mais par horreur du travail régulier, assidu, il tient plus à varier son désœuvrement que ses bénéfices. Notre héros serait peut-être

désintéressé si le marchand de vin et le charcutier n'existaient pas ; il est vrai que, s'ils n'existaient pas, l'homme à tout faire serait de force à les inventer. Il y a une foule de destinées qui tournent ainsi dans un cercle vicieux.

Si l'on nous permettait de plaisanter avec notre sujet, nous dirions qu'il représente un véritable exemplaire vivant et relié en veau du *Conducteur Parisien* et du *Guide de l'étranger à Paris*. Sans parler spécialement aucune langue, il possède comme une sorte d'intelligence de tous les idiomes, et il indique du doigt, avec beaucoup de perspicacité, aux Anglais, l'hôtel de Windsor, aux Allemands, l'hôtel du Rhin, aux princes russes, les Champs-Élysées et le faubourg Saint-Honoré. Il apprend aux provinciaux à ne pas confondre le Panthéon avec les Invalides: le Garde-Meuble de la couronne avec la Chambre des députés.

Il aime à cultiver le Jardin des Plantes. Là, il exerce une domination *cartérienne* sur plusieurs animaux. Donnez-lui quelques sous, et il fera monter l'ours *Martin* à l'arbre; — pour deux liards de plus, il fera faire la roue aux paons. Il vous montrera aussi l'éléphant adressant sa prière au soleil... c'est-à-dire qu'il vous fera voir séparément l'adorateur et le dieu ; quant au moment de la prière, il est difficile à saisir, et vous serez probablement arrivé beaucoup plus tard... à moins que vous ne soyez venu de trop bonne heure.

L'homme à tout faire se charge de retenir des places sur le devant, pour les jours de revue, de cortége, d'enterrements solennels. Comme il ne pourrait pas suffire à la besogne, il loue des enfants aux femmes de sa connaissance intime, et recommande la veille de les lui envoyer le lendemain, *franco*, et à domicile... chez le marchand de liqueurs.

Le grand jour a lui ; la peau d'âne résonne dans tous les quartiers de la ville, et donne le signal militaire aux peaux de buffle et aux oursons (style d'état-major) ; autrement dit, le rappel bat. L'homme à tout faire a déjà donné l'ordre à ses jeunes recrues de s'emparer de toutes les hauteurs du terrain que le cortége doit parcourir. — Il viendra lui-même les relever de la consigne.

Il vient, en effet, quelques minutes avant l'heure officielle fixée pour le défilé des troupes, et il amène avec lui un curieux, ou, pour mieux dire, un badaud qu'il a racolé et auquel il a promis, moyennant vingt sous, de le loger au-dessus même du premier rang ; le gamin s'empresse de quitter la place qu'il a échauffée ou salie depuis le matin ; le badaud débourse et travaille ensuite à se tenir en équilibre, sans balancier, sur la borne qu'il a payée, jusqu'à ce qu'un agent de police accoure lui interdire, au nom de l'autorité, cet exercice périlleux ; — l'homme à tout faire a depuis longtemps disparu avec sa recette. Le badaud, tout honteux, rentre dans la foule, où il est bafoué, bousculé, honni, comme il arrive à tous les gens qui ont voulu s'élever au-dessus des autres et qui sont tombés.

Notre homme est de toutes les fêtes. On vous défie de donner un bal, fût-ce au cinquième étage, sans qu'il en soit informé. Comptez sur lui. Il profitera seulement de ce qu'on ne l'a pas invité pour agir sans façon; il se présentera en veste, en casquette et sans gants : c'est lui qui saluera le premier les danseuses, et qui leur offrira le premier la main... Oui, la main droite, tandis que de la gauche il étalera sur la roue de leur voiture, afin de préserver les falbalas et les écharpes, une guenille plus sale que la boue même. Il devance en ces occasions et chasseurs et valets de pied. Il est plus hardi qu'un amant; entreprenez donc, après cela, de le renvoyer. Si vous ne le souffrez pas à la porte, il entrera dans le salon. Choisissez.

La Providence, que vous n'attendiez pas là sans doute, mais qui est partout et qui nous aime encore plus que nous ne nous aimons nous-mêmes, ne manque pas pourtant de nous gratifier d'une foule de désagréments subits, vulgairement appelés *tuiles*. L'homme à tout faire s'applique à redresser les torts de la Providence, sans présomption, et pour un fort modique intérêt, exemple :

C'était par un de ces beaux jours d'été, comme il n'y en a plus, etc., etc., etc.; le soleil, etc., etc., etc; la nature entière, etc., etc., etc. En quelques mots, vous étiez sorti le matin sans parapluie. Tout à coup, et le plus arbitrairement du monde, les nuages sont accourus des quatre points cardinaux, et vous ont composé un horizon effroyable. Le baromètre est modestement descendu à la tempête, et déjà quelques grêlons, de la grosseur d'un très-petit œuf, confirment le présage. — Vous êtes pris au dépourvu, mais Paris est la ville des ressources, vous vous enfoncez donc sous une porte cochère, et vous laissez passer l'orage. (Les orages prennent une heure; c'est le terme moyen de leur durée depuis qu'ils sont devenus si fréquents.) Enfin le ciel s'éclaircit et vous vous croyez libre, mais voici bien un autre oubli de votre part : les petits ruisseaux ont formé (afin que le proverbe soit accompli) de grandes rivières ! Essayerez-vous de vous jeter à la nage? mais vos sous-pieds ! Sauterez-vous ? hélas ! vous ne sautez plus, vous avez du ventre. Attendrez-vous sur le bord du fleuve qu'il soit écoulé ou qu'il ait tari?..... mais on va dîner. Attendrez-vous..... non, non ! Voici venir l'homme à tout faire ; il pousse devant lui une longue planche, dont les extrémités sont garnies, exhaussées de roulettes; il improvise, il jette un pont, et le torrent est franchi.

Passez, payez.

Dans votre reconnaissance, vous voulez tirer cinq centimes de votre poche, c'est une pièce de cinq sous qui en sort; vous en demandez la monnaie à votre libérateur; mais il n'est point agent de change, et plutôt que de prendre un escompte, il préfère garder le tout. Vous vous y prêtez de bonne grâce : vous faites une bonne action et lui une bonne journée. Votre sort est encore le plus beau.

Notre homme excelle à retrouver les chiens perdus. On dit, mais nous ne l'affirmons pas, qu'au besoin il pourrait vous prévenir, la veille, de l'heure à laquelle Azor, Braque, Bichon, doivent exécuter le lendemain leur fuite ingrate. Il a l'instinct des disparitions d'animaux. Il est, particulièrement à l'égard des chiens de Terre-Neuve, ce que les chiens du mont Saint-Bernard sont par rapport aux voyageurs des Alpes. Tel est le nombre des récompenses *honnêtes* qu'il a obtenues pour faits de ce genre, qu'on n'ose plus donner la même épithète aux moyens qu'il emploie afin de s'en rendre digne. Voyez la noirceur et la malignité des hommes ! Heureusement les animaux ont plus de reconnaissance, et ils se laissent bien *retrouver* plusieurs fois, quand ils ont été satisfaits de la première épreuve. L'homme à tout faire ramène aussi les enfants égarés par leurs bonnes. Mais vu la délicatesse des soins qu'exige l'humanité en bas âge, et la fréquente intervention du commissaire de police dans ces sortes de services rendus à la société, il ne s'y livre qu'avec discrétion et seulement lorsque ses devoirs l'appellent à traverser les Tuileries, le Luxembourg ou la place du Château-d'Eau. Et puis il a remarqué que les animaux rapportaient davantage. A quoi cela tiendrait-il ?

La sollicitude de l'homme à tout faire ne se borne pas



à une seule espèce du genre animal. Au printemps, il va dénicher des merles, il élève des hannetons dans des



chaussettes, pour les vendre quand ils seront en âge aux enfants et aux écoliers. Il teint en jaune des moineaux francs et les travestit en serins, à l'usage des vieilles propriétaires et des grisettes. Lorsque le canari frauduleux a entrepris de se soustraire, par la fuite, aux chagrins domestiques dont il est ordinairement abreuvé par le matou, l'homme à tout faire rapporte le *voleur* à sa maitresse, et reçoit en échange.... toutes sortes de bénédictions. Il en use peu; mais on ne sait pas ce qu'on peut devenir, et voilà pourquoi il daigne accepter le suffrage des propriétaires, pour le cas invraisemblable, mais possible, où il serait contraint à élire un domicile. La prévoyance est au moins une demi-vertu !

Allez-vous me demander où il couche, l'homme qui n'a pas de domicile ? Il couche où Dieu le mène, et le gite ne lui manque pas plus que la pâture aux petits oiseaux. Un trottoir lui sert souvent d'oreiller, un parapet de canapé ; il change de draps avec le printemps, car alors il va coucher sur le gazon ou dans les champs ; et, à la suite de ces dépenses-là, il n'a jamais de compte à régler qu'avec la préfecture.

Vous remarquerez, je vous en prie, par combien de points l'homme à tout faire est exposé à se voir confondu

avec le commissionnaire du coin de la rue, et combien pourtant il s'en sépare et s'en distingue. L'homme à tout faire ne stationne jamais; il va au-devant des besoins de ses semblables; il met sa dignité à ne pas attendre. Lorsque le commissionnaire s'assujettit à l'exactitude et aux antiques traditions de la probité professionnelle, l'homme à tout faire n'est fidèle qu'à lui-même, et ne relève que de cette conscience avec laquelle il est de si nombreux accommodements. Le commissionnaire appartient à sa clientèle; l'homme à tout faire est à tout le monde. Voilà bien la vraie liberté.

Sans doute, en passant par l'indépendance, il arrive moins vite à la considération; mais la considération n'est pas ce qu'il préfère : chacun son goût.

On a bien raison de dire qu'il n'y a pas de sots métiers! Si vous saviez quelle étonnante perspicacité il a acquise ainsi! Voulez-vous la mettre à l'épreuve? Voyez : écoutez; on se presse, on crie, on jure, on s'indigne et l'on rit dans la rue. Qu'est-il arrivé? A vous qui connaissez Paris, je le donne en cent à deviner. Eh bien, lui, il reconnaît tout de suite la nature d'un rassemblement populaire, il distingue au premier coup d'œil s'il s'agit de changer la forme du gouvernement ou de conspuer un ivrogne. Les agents de l'autorité en sont encore à s'enquérir des motifs de l'émeute quand il est à l'ouvrage, lui. Il a déjà aidé à renverser un omnibus, ou relevé trois fois son semblable. Quelle est dans le premier cas son ambition? L'espoir d'une petite récompense nationale. Cela vous indigne, et j'en suis bien aise; pourquoi ignorez-vous encore la théorie des barricades? Vous ne savez pas que, dans certains moments, rien ne ressemble tant à l'action de faire cesser le désordre que l'action de le commettre; l'homme à tout faire s'utilise : voilà son opinion. Quand les insurgés s'emparent d'un coin de rue, il démolit, dépave et crie : «Vive la ligne!» Lorsque l'armée triomphe, il démolit encore... les démolitions précédentes, il repave et crie : « Vive le roi! » Il a vaincu, notre héros, lorsqu'il a attrapé une entorse, une égratignure au service de ses principes, une blessure enfin qu'il pourra montrer également aux amis et aux ennemis, et qui lui fera obtenir, en retour, une pension ou un secours tout au moins. Ce dernier emploi de l'homme à tout faire est, après ceux de se faire écraser, et de recevoir sur son dos les malheureux qui se laissent tomber d'un ou de plusieurs étages, le plus périlleux de son répertoire. Il y succombe quelquefois, mais cela ne compte pas, et il a toujours un successeur.

Il figure volontiers en qualité de témoin à charge dans les procès politiques et autres. Ce n'est pas qu'il soit méchant, mais une bonne déposition pose bien un homme. — La police et lui ne se voient pas toujours d'un mauvais œil.

Les révolutions de la terre ne suffisent pas à l'industrie de l'individu qui nous occupe. Il se tient au courant des mouvements célestes. L'Observatoire prédit l'éclipse, notre héros l'exploite : il montre la conjonction du soleil et de la lune dans un seau d'eau fraîche; il vend aussi des verres noircis à la fumée de la chandelle et qui permettent aux yeux du dernier des mortels de contempler à leur aise les deux premiers astres du firmament.

Lorsque un pays renferme un grand nombre d'hommes nécessairement disponibles, et toujours prêts à mille petits dévouements en vue d'un salaire, il est bien difficile que le sacrifice y conserve tout son prestige, et ne souffre pas des plates contrefaçons des *Curtius* au rabais. Les Antony, cette race autrefois magnifique et peu nombreuse d'individus à passions fortes, les Antony se trouvent maintenant partout où il y a une grande dame pour s'évanouir, et des chevaux pour prendre le mors aux dents; ces héros pullulent dans la grande allée des Champs-Élysées, au Bois qu'ils profanent; ils sauvent régulièrement la vie à deux ou trois héroïnes par semaine, et ce n'est pas à l'honneur de ces femmes qu'ils en veulent, les monstres! c'est à la simple générosité du père ou du mari. Malédiction sur ces infâmes! Malgré ce nouveau travestissement, nous venons de reconnaître l'homme à tout faire. Le malheureux ne nous laissera rien. Rends-nous de grâce nos Antony; ménage au moins la poésie du bras en écharpe.

L'homme à tout faire sert parfois de sanction aux succès et aux réputations dramatiques. Il envahit dès l'aurore le péristyle des théâtres qui rêvent la vogue; c'est lui qui simule avant l'heure cette chose si agréable, si nécessaire aux entreprises : la file, la queue. Les jours de première représentation, il vous vendra un prix fou, lorsque les bureaux ne sont pas ouverts, le droit d'entrer à sa place dans la barrière, et d'aller vous faire dire au contrôle qu'il n'y a plus de billets à distribuer; il est sous-entendu que l'auteur a retenu depuis un mois, et pour huit jours, la salle entière. — Vous ne voyez pas la pièce, mais vous avez cru un moment que vous la verriez. Votre argent n'est pas tout à fait perdu.

L'homme à tout faire ne mériterait pas son nom s'il était totalement étranger à la littérature; il n'en fait pas encore, mais il l'inspire. C'est lui qui donne au critique, au poëte descriptif, l'idée de rendre compte d'un fronton, d'une colonne, d'une fontaine; l'homme à tout faire publie ensuite l'œuvre dont il a fourni le sujet : et voilà, pour deux sous, après avoir lu, la description exacte et détaillée de la superbe place Louis XV, le nom et la demeure des ornements et le détail des artistes qui la décorent. Demandez la colonne de Juillet, la colonne Vendôme, avec le signalement des inventeurs; faites-vous servir.

Il édite les discours du roi sur papier gris, et fait la réclame en criant de toutes ses forces : « Voilà le superbe discours en faveur du peuple français. » Quel puff!

Lorsque l'imagination lui manque absolument, il se jette dans quelque métier connu : il se fait gérant, ou bien il s'enrôle parmi les balayeurs. La pelle sur l'épaule en manière de carquois; le bonnet abaissé sur les yeux, en guise de bandeau, il se transforme en Cupidon de la petite voirie.

On l'a vu se vendre... c'est bien commun, mais lui du moins il n'aliénait que sa propre indépendance; son sang, sa vie, tout était compris dans le marché : il était devenu remplaçant militaire.

Comme on ne sait pas ce qui peut arriver, l'homme à tout faire a grand soin de se munir en naissant d'une constitution athlétique. Pour ne pas laisser dépérir entre ses mains ce premier bienfait de la nature, il prend à douze ans des leçons de savate et de bâton; à trente ans c'est un querelleur formidable, et un rival toujours vainqueur; il a pris l'habitude de *triompher sur toute la ligne*. Mais ses principes d'obligeance reparaissent encore chez lui dans ces moments-là, et, avant de *démolir* un homme (comme il dit), notre héros le prévient charitablement de *numéroter ses membres*.

Il sait par cœur le tarif des coups et blessures; il est de force à vous assommer sans vous réduire pour cela à une incapacité de travail de plus de vingt jours; voilà un véritable avantage pour vous... et pour lui que le tribunal de police correctionnelle ne peut condamner qu'au *minimum* de la peine. Il se contente de peu. Mais il y revient souvent.

Si nous en restions sur ces derniers renseignements, vous auriez peur désormais de vous trouver face à face avec l'homme à tout faire, et nous aurions, sans le vouloir, causé préjudice à son commerce. Or, il faut que tout le monde vive; écoutez donc le récit impartial et officiel de la dernière rencontre que nous fîmes de notre héros. C'était par une belle matinée du mois de juin. Le soleil était levé depuis longtemps, mais les concierges des jardins royaux dormaient encore; faute de jardin (même sur notre fenêtre) nous nous promenions sur le quai aux Fleurs. ce joli parterre situé entre la Conciergerie et la Morgue. Là, nous aspirions *gratis* mille parfums naturels, lorsqu'une femme mollement appuyée au bras d'un jeune homme nous apparut au milieu des fleurs : ils semblaient si heureux, elle et lui, qu'ils faisaient vraiment envie.

Nous sommes faible; nous les suivîmes. La femme parla d'abord : « N'est-ce pas, dit-elle, mon Paul, n'est-ce pas qu'un beau jour et le contentement donnent un bon cœur? Ce matin, je voudrais être riche et faire un heureux. » Paul, égoïste comme le sont tous les hommes, allait réclamer pour lui seul le bénéfice de cette disposition adorable.

L'homme à tout faire passa. Il venait exaucer ses vœux à elle, et Dieu apparemment le lui envoyait. Il portait une cage remplie d'hirondelles. Vous figurez-vous l'hirondelle captive, l'hirondelle des airs dans une cage d'osier?.... Comme elles étaient tristes les pauvres petites bêtes, et comme elles exprimaient noblement leur malheur par leur silence! L'hirondelle captive, ô mon Dieu! l'oiseau dont tous les chansonniers du monde ont célébré la liberté en prenant le pseudonyme du pauvre prisonnier (air tout fait). Ah! c'était un spectacle à fendre le cœur. Jugez si elle en fut émue, la noble femme! Déjà une larme tentait de s'échapper de ses jolis yeux lorsque l'homme à tout faire s'approcha d'elle et lui dit : « Voulez-vous rendre une hirondelle à la liberté pour deux sous? »

Comprenez-vous? une bonne œuvre pour deux sous! un élan du cœur pour deux sous! une douce satisfaction pour deux sous! un acte royal, une amnistie, pour deux sous!

« Tenez, s'écria-t-elle avec joie, voilà cinq francs, et vos hirondelles sont à moi. A moi, non pas, mais au ciel et à la liberté. » Elle avait dit cela comme autrefois on devait entonner la *Marseillaise*.

Les oiseaux s'envolèrent à tire-d'aile sans remercier leur libératrice; mais elle pouvait bien se passer de leur reconnaissance; son ami, son Paul, venait de lui dire, de sa voix la plus douce, la plus persuasive, peut-être même la plus vraie : « Je t'aime. »

P. S. Nous avons le regret de vous apprendre que les oiseaux étaient apprivoisés, et qu'ils sont tous rentrés en cage.





LES FEMMES POLITIQUES

PAR LE COMTE

HORACE DE VIEL-CASTEL



Parmi tous les livres dont se compose la bibliothèque de l'enfance, au nombre de tous les auteurs qui étalent complaisamment leurs noms illustres sur ses rayons dorés, il n'est pas un livre plus populaire peut-être que *Numa Pompilius*, il ne se trouve pas un auteur plus connu que son auteur, le chevalier de Florian : c'est à lui et à son livre que la nymphe Egérie, cet immortel conseiller privé d'un des premiers rois des Romains, doit l'immense réputation dont elle jouit. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir donné une signification proverbiale au nom de cette nymphe, et de l'avoir, pour ainsi dire, arraché aux oublis ingrats de l'histoire, en le plaçant comme un glorieux symbole dans l'alphabet vulgaire des figures poétiques. Grâce au chevalier de Florian, ce berger musqué des bosquets de Sceaux-Penthièvre, Agnès Sorel et madame de Maintenon se sont vues transformées en nymphes aquatiques, et Charles VII et Louis XIV en Numas de seconde édition, par manière de poétisation historique.

Mais aujourd'hui qu'il est à peu près décidé qu'un roi constitutionnel règne et ne gouverne pas, aujourd'hui, en France, une Egérie royale mourrait d'abstinence dans sa grotte humide; quelque désintéressée que soit ou que puisse être une Egérie, elle ne s'attache point aux fictions plus ou moins couronnées : l'Egérie moderne ne veut être l'*adjectif* féminin que d'une réalité; elle n'habite plus une grotte meublée de quelques cailloux, de mousses verdâtres et d'un ruisseau d'eau limpide; elle ne se dérobe plus aux hommages de la foule, pour se repaître d'ardeurs platoniques; non, l'Egérie du dix-neuvième siècle est moins impalpable, elle a compris qu'il fallait être femme, et femme du *monde*. L'Egérie, ou les Egéries que nous connaissons naissent et meurent comme les plus simples d'entre les mortels; elles se marient, elles ont des amants, elles montent à cheval, vont au bal, et laissent l'empreinte de leurs pas sur le sable de nos promenades.

L'Egérie créée par le chevalier de Florian est aujourd'hui nommée femme politique; le bon la Fontaine la peindrait de nos jours comme la mouche du coche, et nous croyons que la Fontaine aurait grandement raison. Seulement, nous dirons que le coche de l'Etat n'étant pas ce dont on s'occupe le plus, et que chaque parti politique, chaque coterie, ayant son coche particulier, nous sommes obligés de reconnaître l'existence d'autant de mouches que l'on compte de coches en France.

Deux grandes divisions se présentent : d'abord, la mouche gouvernementale, et la mouche des oppositions; elles appartiennent cependant au même genre, ressortent du même principe moral, et se touchent par tant de points que la couleur seule peut les faire reconnaître.

Généralement, la femme politique n'est plus une toute jeune femme, son âge ne se dit plus et ne se devine même pas; et, jusqu'au jour de sa mort, elle saura se maintenir dans cette position douteuse qui laisse les hommes dont elle s'entoure incertains entre le respect et cette galante impertinence que quelques femmes font entrer dans la catégorie des hommages. Mais, pour soutenir cette prétention au titre de femme politique, pour voir se transformer son salon, soit en conseil quasi-ministériel, soit en club, il faut réunir deux conditions essentielles, qui sont comme la clef de voûte de toutes les autres conditions nécessaires.

La femme politique, gouvernementale ou opposante, doit appartenir à la meilleure compagnie et posséder une grande fortune; sans la réunion de ces deux qualités pre-



mières, la femme politique risque fort d'être peu considérée, et de passer auprès de beaucoup de gens pour une sorte d'intrigante.

Si elle n'est pas veuve, ce qui serait un avantage immense, elle doit être munie d'un de ces maris, fonctionnaires subalternes et inaperçus, modestes et discrets, occupant sans ambition auprès de leurs femmes une sorte de haute charge de domesticité. Au jour de l'an, ce mari recevra des cartes de tous les amis politiques de sa femme, mais il ne les connaîtra point; il s'occupera de la conduite des affaires domestiques, qu'il ne décidera pas, et attendra la permission de donner le bras à sa fille, sur l'éducation de laquelle il ne devra avoir aucune influence. En un mot, ce mari ne sera qu'un nom, qu'une raison sociale, dont la signature appartiendra à la femme.

Comme madame de Régnacourt et madame de Divindroit ont toutes deux une assez jolie collection d'amants, il va sans dire que les femmes politiques ne sont pas moins que leurs sœurs exemptes de ce travers.

La littérature a peu d'attraits pour la femme politique; elle s'interdit les lectures frivoles, et jamais un roman n'aura l'entrée de son salon ou de son boudoir; mais sur les tables, sur les canapés, sur les fauteuils et sur la cheminée, les journaux se *prélasseront* en maîtres, les brochures politiques, les documents diplomatiques, et jusqu'aux opinions des députés, imprimées à part sur papier vélin, orneront les planches de sa bibliothèque. La marquise de ....., une des femmes politiques le plus en réputation de notre époque, lit régulièrement tous les ans les énormes in-folios renfermant les différents chapitres du budget de l'État.

A certains jours, les femmes politiques remplissent la loge diplomatique à la Chambre des députés; elles murmurent : elles approuvent à demi-voix; dans les entr'actes des séances parlementaires, elles soutiennent de chaudes discussions contre les jeunes et vieux diplomates qui leur servent de seconde ligne. Quelques-unes, plus prétentieuses, affectent le langage d'une incompréhensibilité savante, d'une métaphysique inintelligible à l'esprit nu. Celles-là s'endorment le soir en lisant le *Cours philosophique* de Cousin, et se promènent au bois de Boulogne avec un volume de la *Philosophie de l'histoire*, par M. Guizot.

La comtesse de ......, *bas-bleu* politique de la plus haute distinction, disait dernièrement devant le plus spirituel des auteurs de mémoires apocryphes :

« J'aime Guizot et Cousin d'une affection presque égale, ou plutôt tous deux complètent en moi une affection psychique et instinctive; la dualité de ces grands hommes se confond en une unité complexe, et m'amène pour ainsi dire à comprendre l'infini; le premier en a la profondeur, et le second l'étendue.

— Ne pourrait-on pas plutôt, répondit l'auteur de mé-

moires, prétendre avec plus de raison et sans rien leur ôter de leur ressemblance avec l'infini, qu'ils sont aussi inexplicables? »

La femme politique dont les pensées s'expriment en paroles métaphysiques est une de ces infortunées créatures fortement éprouvées par les orages des passions, et qui se survit à elle-même, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans un besoin de sensations et d'expressions mélancoliques; la politique est pour elle comme une affaire d'amour : elle y porte le reflet de ses anciennes ardeurs, elle s'enthousiasme; elle hait, elle adore tel ou tel homme politique, telle ou telle cause, suivant un instinct secret que la raison ne conduit pas toujours et que la constance n'accompagne presque jamais.

Cette femme-là est la femme poétiquement politique.

La femme sérieusement politique s'appuie, au contraire, beaucoup sur le libre arbitre de sa raison, et se vante de la constance de ses sympathies.

La politique est la continuation de son dernier amant. Pour quelques-unes, comme pour ces vieilles joueuses que l'on voit pâlir, avec la lumière des bougies qui s'éteignent, autour d'un tapis vert, la politique est tout à fait un dernier amant, et peut-être le plus chéri de tous.

J'ai connu deux types remarquables de la femme politique : le premier de ces types résumait en une seule nature toutes les Egéries gouvernementales; le second offrait à mon investigation les Egéries opposantes; ces deux Egéries, femmes de bonne compagnie, riches, élégantes, en réputation d'esprit, exerçaient, chacune dans le cercle de leurs opinions, une certaine influence, une sorte de souveraineté politique et morale. La première, la comtesse de Régnacourt, avait été ce que l'on nomme vulgairement une femme légère, c'est-à-dire qu'elle avait eu beaucoup d'amants, et, par conséquent, fort peu de constance; mais, par un singulier caprice du sort, ou plutôt par une merveilleuse prévision de l'avenir, la comtesse de Régnacourt avait eu l'art ou le bonheur de prendre ses amants dans une certaine catégorie où le pouvoir, après elle, était venu répandre ses grâces, s'était établi comme à poste fixe pour choisir ses plus intimes favoris. Peu à peu, la liste des amants de madame de Régnacourt devint une liste de ministres, de conseillers d'Etat, de députés, de pairs et d'ambassadeurs; ses affranchis gouvernèrent la France, comme autrefois les affranchis des empereurs romains gouvernaient le monde. Mais les fers de ces esclaves libérés n'étaient pas tellement rompus qu'un bout de chaîne ne les retînt encore et ne les ramenât sans cesse vers leur ancienne maîtresse, non plus rampants et tremblants, mais tout disposés à subir, moyennant le retour de certaines privautés, un retour d'influence, dont ils n'appréciaient pas toute l'importance. Madame de Régnacourt tenait en une honorable laisse deux ou trois affranchis dans chaque combinaison ministérielle du jeu politique constitutionnel, et, pour chacune de ces combinaisons, elle avait tout prêts des ambassadeurs accommodés au nouveau système, qu'elle devait faire monter sur le trône du pouvoir.

Madame de Régnacourt prévoyait avec une sagacité merveilleuse les changements de ministres, les revirements dans les alliances étrangères; et alors, avec une adresse et un tact non moins merveilleux que sa sagacité, elle changeait en quelques jours tout l'ameublement humain de son salon : aux doctrinaires succédaient les *tiers-partistes*, comme aux *tiers-partistes* les dynastiques; et tous ces changements s'opéraient sans difficulté, sans aigreur, sans étonnement.

Les gens qui ne veulent se mettre en route qu'après s'être assurés du temps à venir consultaient le salon de madame de Régnacourt, thermomètre politique assez juste.

Je n'ai jamais connu le mari de madame de Régnacourt, je ne l'ai jamais aperçu; tout ce que je sais de lui, c'est qu'il occupait j'ignore quel emploi dans je ne sais plus quel lieu de la terre. Personne ne parlait jamais de M. de Régnacourt à sa femme, et elle n'en parlait jamais à personne, si ce n'est peut-être à moi, *son confident*, parce que j'étais le seul de tous les hommes qu'elle recevait qui n'eût jamais songé à lui faire la cour.

« M. de Régnacourt, me dit-elle un soir, est un fort bon homme, doux et facile à vivre; mais il est habitué à une vie calme; ses idées, quoique saines et droites, sont peu développées; notre tracas politique le tuerait de fatigue et d'ennui. — Avouez, madame, lui répondis-je, que M. de Régnacourt est la perle des maris. — Pourquoi voulez-vous que j'avoue cela? reprit-elle en me regardant fixement. — Pourquoi, madame? mais c'est tout bonnement qu'un mari tel que M. de Régnacourt est comme ces canonicats des chapitres allemands, qui donnent le titre de madame sans les embarras du mariage. — Vous plaisantez toujours, mais je vous assure sérieusement que M. de Régnacourt a de très-bonnes qualités. — Oui, madame, j'en suis convaincu : il a d'abord celle d'être toujours absent. »

Et je crois encore en effet que, de toutes les qualités que la nature, accompagnée de l'art, pouvait avoir accordées à M. de Régnacourt, la plus précieuse pour sa femme était sa qualité d'absent. Un mari par sa présence dépare souvent sa femme : on n'aime point à voir de trop près la moitié vulgaire de la divinité que l'on a posée sur un piédestal; et la femme politique, l'Egérie du dix-neuvième siècle, est du nombre de ces divinités qui ont besoin de toutes les illusions dont elles s'entourent et dont on les entoure.

Madame de Régnacourt recevait peu de femmes et faisait rarement des visites; sa porte n'était ouverte le soir qu'à certains initiés, et quelquefois même son portier répondait avec un imperturbable sang-froid aux visiteurs habituels : « Madame est sortie, » quoique des voitures alignées dans la cour de son hôtel vinssent lui donner un démenti formel. Mais c'est que ces soirs-là il se tenait chez madame de Régnacourt un de ces conseils secrets de ministres voulant s'entendre entre eux et sans éclat sur quelque mesure importante, hors de la présence d'un collègue trop puissant. Quelques mauvais plaisants, ennemis de madame de Régnacourt, nommaient ses salons les *Vendanges de Bourgogne* des ministères. Elle apparaissait rarement aux Tuileries pendant les réceptions publiques, mais trois ou quatre fois par an les journaux enregistraient avec une mystérieuse importance que le roi l'avait reçue en audience particulière. Quand quelque événement heureux ou malheureux survenait dans sa famille, un officier du château accourait vers elle, chargé par une auguste bienveillance de lui transmettre des compliments de condoléance ou des félicitations empressées. Enfin, madame de Régnacourt était une puissance sourde et secrète, une sorte d'influence sans nom, attachée à l'ordre de choses actuel, mais plus forte que tous les pouvoirs, indépendante des différentes factions qui se les partageaient : Egérie de tous les ministres, marchant avec eux tant qu'ils étaient couronnés, et leur survivant à tous.

Rarement elle accordait sa protection à ceux qui la sollicitaient; elle aimait à choisir elle-même ses créatures,

et à les élever promptement vers le but auquel elle les destinait. Les ambassades et le conseil d'État se trouvaient peuplés de ses élus; mais les ambassades surtout lui devaient leurs secrétaires les plus actifs, les plus jeunes, les plus impatients d'avancement : par eux elle avait des nouvelles politiques de tous les pays du monde, car elle avait l'art de les rendre tous honorablement indiscrets, sans qu'ils s'apperçussent de leur indiscrétion, sans qu'ils eussent à en rougir ou à en conserver des remords.

Chacun de ses protégés s'était compromis vis-à-vis d'elle par une déclaration d'amour qu'elle avait eu l'art de lui arracher. Le nombre des *appelés* était considérable; nul ne savait le nombre des élus.

S'il arrivait que madame de Régnacourt assistât à quelque grande discussion de la Chambre des députés, les orateurs les plus influents venaient la saluer pendant un des repos de la séance, et le lendemain les journaux *politiques* apprenaient à la France et au monde que « l'on remarquait la comtesse de Régnacourt dans la tribune diplomatique. »

Pour se créer ainsi une sorte de royauté politique, une spécialité qui la faisait se considérer comme un quatrième pouvoir dans l'État, la comtesse de Régnacourt avait dû renoncer à presque toutes les jouissances ordinaires de la vie du monde; elle avait dû se séquestrer, s'enfermer hermétiquement dans une importance digne et froide, répulsive de l'amitié et des affections douces. Les femmes ne l'aimaient pas; les hommes la craignaient, la ménageaient, et cherchaient à se faire distinguer par elle. Pour le vulgaire des salons, elle représentait une femme supérieure; les ministres la considéraient comme une sorte de protocole vivant, une tradition animée, un dépôt d'archives secrètes, un nœud d'alliance du passé avec le présent, et de tous les deux avec l'avenir.

Quand je vis pour la première fois la comtesse de Régnacourt, elle me parut sèche, roide, assez impertinente, bouffie de son importance et moins spirituelle que prétentieuse; sa conversation, que j'écoutais attentivement, me sembla un pâle écho des conversations qui avaient dû avoir lieu devant elle, un reflet de sa lecture de journaux du matin; en un mot, elle ne me plut pas. En la connaissant mieux, je lui découvris plus d'esprit, moins d'impertinence, moins de roideur. Je dois dire que l'observation de son caractère fut un amusement chaque jour nouveau pour moi; et quand je voulus porter un jugement définitif sur son compte, j'arrivai à conclure :

« Que dans cette femme *transsubstantialisée* ne se « trouvaient plus ni le cœur, ni les vertus, ni les autres « qualités de la femme, et que ne s'y rencontraient pas « cependant l'énergie, la volonté, le caractère et toutes « les puissances de l'homme. D'où il résultait que l'Égé« rie gouvernementale, femme usée, homme incomplet « de toutes manières, sans cœur, sans réalité, espèce de « gnome politique, martyre de sa suffisance, ressemblait « fort, à mon avis, à ce chien du bon la Fontaine qui « lâche la proie qu'il tient pour courir après son ombre « que lui présente le cristal d'un ruisseau. »

Cette conclusion n'était pas juste : un de mes vieux amis, meilleur observateur et meilleur jugeur que je ne puis me vanter de l'être, me la fit rectifier. « Madame de Régnacourt, me dit-il, a d'abord très-bien mangé sa proie; je dois même vous faire remarquer que, pendant toute sa jeunesse, elle a plutôt dévoré la proie des autres qu'elle ne s'est montrée satisfaite de celle qui lui avait été départie. Aujourd'hui elle cherche à transformer en réalités les ombres qu'elle peut saisir, et, du moins en apparence, elle n'y réussit pas trop mal. Elle n'est plus belle, et elle a encore des amants; son mari n'est ni ministre ni ambassadeur, et l'on voit autour d'elle s'empresser une cour assidue de puissances politiques. C'est donc pour le moins une femme très-habile. » Un jeune étourdi qui écoutait la rectification de mon vieil ami l'interrompit pour dire, en pirouettant sur la pointe des pieds : « Madame de Régnacourt!... mais c'est la mère Gigogne du gouvernement actuel : fouillez-la, vous trouverez dans les plis de ses cotillons tous nos hommes d'État. »

L'Égérie opposante m'est apparue, bien différente de madame de Régnacourt, sous les traits d'une femme encore presque jeune, réjouie, sentimentale, vive, romanesque à force d'avoir bâti et débâti des romans. On la nommait la marquise de Divindroit. Elle avait beaucoup d'amis; rien en elle ne repousssait, n'inspirait de crainte; elle aimait les plaisirs, le mouvement, et dix fois elle s'était compromise aux yeux du monde pour des amants qu'elle se croyait sûre d'aimer toujours, mais qu'elle s'apercevait bientôt n'avoir pris qu'à bail. Depuis la Révolution de 1830, la marquise de Divindroit s'étaient transformée en femme politique; la royauté de la branche aînée avait conservé toutes ses sympathies, et par conséquent une guerre à mort avait été déclarée par la marquise à la royauté de la branche cadette.

Madame de Divindroit partageait son temps à peu près également entre les plaisirs de Paris et une très-belle habitation, une magnifique terre qu'elle possédait sur les confins de la Picardie et de l'Artois. A Paris, madame de Divindroit recevait toutes les notabilités politiques dont elle partageait les croyances; elle les réunissait à certains jours, dans des dîners que la police, disait-elle, surveillait d'un œil inquiet et vigilant. Au dessert, elle renvoyait les domestiques; elle cherchait à transformer ses espérances en réalités d'un avenir peu éloigné. Elle parlait de la forme de gouvernement qu'il faudrait adopter le jour où ses espérances seraient réalisées; elle se lançait alors dans des dissertations de haute politique et d'intérêts européens, pour lesquels elle inventait une nouvelle balance, dissertations qu'elle animait de sa seule parole et dont elle faisait tous les frais. A ses amis les plus intimes, elle montrait des lettres d'Allemagne, des boucles de cheveux précieux, des écritures chéries. Elle avait des actions de l'emprunt de don Carlos et de celui de don Miguel, et célébrait religieusement toutes les fêtes politiques que le calendrier de la nouvelle royauté n'avaient pas conservées. Quand le roi des Français prenait le deuil, elle se mettait en rose, et se revêtait de noir pour tous les deuils que la nouvelle cour de France jugeait à propos de méconnaître. Dans son salon de Paris étaient rassemblés tous les journaux et toutes les brochures les plus opposés à l'ordre de choses établi; elle recevait ses ennemis les plus farouches, ceux qui se font condamner à la prison pour leur polémique mordante et ceux qui se refusent aux honneurs de la garde nationale. Des bustes proscrits décoraient sa cheminée, et dans une petite bourse en soie verte et argent elle gardait soigneusement des pièces de monnaie à l'empreinte séditieuse.

Tel est le rôle, telle est la conduite de l'Égérie opposante pendant son séjour à Paris; elle a des amants politiques dont elle surveille la manière de penser; elle s'occupe de leur salut, elle les envoie aux sermons et aux offices : c'est une femme qui moralise la démoralisation.

Quand l'été arrive, madame de Divindroit quitte Paris et vient se fixer pour six mois dans son château. Là, maîtresse et souveraine, elle tracasse le maire de sa com-

mune, inquiète le préfet de son département, met des entraves dans les roues du char électoral, et se fait bénir des paysans de son canton, dont elle soulage la misère et les maux, et auxquels elle apprend à se défier du gouvernement. Les parterres de son parc sont remplis de lis, elle entend la messe dans la chapelle de son château, et chante elle-même d'une voix retentissante un *Domine salvum* qui ferait frémir le lieutenant de gendarmerie de son arrondissement s'il l'entendait. Elle donne deux fêtes dans l'année aux populations qui entourent ses domaines, l'une à la Saint-Henri, l'autre à la Saint Louis. Ces jours-là, les gentilshommes du voisinage sont invités à dîner, et Dieu sait quels *toasts* effrayants de légitimité font vider les verres des convives, quelles chansons séditieuses font retentir les échos de la salle à manger.

La marquise de Divindroit a été compromise dans deux conspirations : pour l'une elle avait brodé un drapeau, pour l'autre elle avait donné des cocardes fabriquées avec ses propres vêtements. Elle va toujours de Paris à son château et de son château à Paris sans passe-port, pour ne pas se trouver dans l'obligation de voyager sous la protection du roi Louis-Philippe.

Son mari, le marquis de Divindroit, est un bon homme, peu spirituel, peu gênant : toujours en admiration devant sa femme, se pavanant fièrement de l'indépendance et de la fière opposition de ses opinions politiques, il ne voit que par elle, n'entend que par elle, et ne croit qu'en elle seule et en ce qu'elle croit. La marquise de Divindroit a des égards pour lui, elle veut à toute force lui faire jouer un rôle; et, placée derrière lui, elle passe ses bras sous les siens, qu'il dissimule, et alors elle prononce des paroles et fait des gestes dont il est la figure, l'éditeur responsable.

Deux fois le marquis de Divindroit a subi quelques jours de prison pour l'opposition par trop factieuse de sa chère moitié, et je crois qu'elle a trouvé le moyen de se faire remercier par lui de ces quelques jours de prison.

Madame de Divindroit est très-bien reçue à Paris et dans sa province par les plus *purs* de son opinion; c'est une femme politique en grande vénération, ses soirées sont recherchées; on croit à l'importance qu'elle se donne, et on la proclame très-raisonnable parce qu'elle a fermé sa porte à tous les *ducs de Normandie* qui se sont succédé depuis dix ans.

Tels sont les deux types de femmes politiques que j'ai connus dans le monde, et plus que jamais je demeure convaincu que Dieu n'a point créé la femme pour besogner un ouvrage aussi rude que la politique; et plus que jamais je demeure convaincu qu'une femme qui veut s'immiscer dans ce labeur d'homme perd toutes ses qualités, toutes ses grâces, tous ses avantages féminins, sans aucun profit qui puisse la dédommager de tant de pertes. Très-peu de carrières sont ouvertes aux femmes, très-rarement Dieu remet à quelque Jeanne d'Arc inspirée l'épée des combats, très-rarement il charge quelque sanglante Élisabeth, ou quelque sanglante Catherine, de la destinée des empires humains.

Sans imposer à toutes les femmes l'épitaphe de la matrone romaine,

Domi mansit, lanam fecit,

j'aimerais encore mieux lire sur leur pierre funéraire :

Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée,

que de rencontrer beaucoup de tombeaux comme celui de la maîtresse de Monaldeschi.





LE POSTILLON

PAR

J. HILPERT



Quelle que soit la route de France que vous parcouriez, il n'est pas une ville, pas un bourg, où vos yeux ne soient tout d'abord frappés de ces mots inscrits sur les murs de l'une des principales maisons : *Poste aux chevaux*. C'est là qu'entouré de ses nombreux serviteurs réside le représentant de l'une de nos plus belles institutions, le maître de poste.

De création royale, tour à tour décorés du titre de *maistre* et de celui de *chevaucheur de l'escurie du roi*, maintenus dans leurs priviléges à ces époques de révolutions où les droits mêmes du souverain étaient méconnus, riches propriétaires pour la plupart, les maîtres de poste forment un corps d'élite dans les cadres duquel se trouvent étroitement joints, par un lien commun d'industrie, le prince et l'agriculteur, le duc et pair et le fermier.

Ce serait peu cependant pour la gloire de Louis XI d'avoir créé les postes, si, le même jour, il n'eût exclusivement attaché à leur service la *guide*, aujourd'hui le *postillon*. N'est-ce pas le postillon, en effet, qui entretient l'union et le mouvement entre ces nombreux relais dont notre France s'enorgueillit à bon droit? n'est-ce pas à lui que sont *matériellement* dus les rapports d'homme à homme, de ville à ville, d'État à État? A chaque voyage, arbitre de notre vie ou de notre mort, n'est-il pas enfin, par son travail, le principal élément de la prépondérance ordinaire dont son maître jouit, la source première de l'air d'aisance et de supériorité répandu sur tout ce qui l'approche?

Arrêtons-nous devant une de ces habitations placées sur la route de ***. Elle appartient, depuis la Restauration, à un vieux général qui s'y repose en paix des fatigues de vingt années de guerres : accoutumé au tumulte des camps, c'est encore avec plaisir qu'il contemple le mouvement inséparable d'une maîtrise de poste fréquentée. Nous ne dirons rien de la partie réservée à sa demeure particulière; celle destinée à l'exploitation nous semble seule utile à décrire.

On la reconnaît facilement à un mur élevé qui, appuyé contre l'une des faces latérales de la maison de maître, est partagé par la grande porte, au-dessus de laquelle se lit en longs caractères noirs l'inscription sacramentelle : *Poste aux chevaux*.

Entrons, et si vous n'avez jamais été à même de parcourir un de ces intéressants établissements, placés sous la surveillance immédiate de l'autorité et se ressemblant tous, à l'importance du lieu près, vous ne regretterez pas, j'espère, la visite que nous allons faire de compagnie.

A droite, à gauche, devant nous, s'élèvent les bâtiments, tous destinés à des usages différents. Ici, les écuries surmontées de greniers aérés où se conserve le fourrage nécessaire à la consommation de chaque jour. Là la *fainière*, ou vaste magasin de réserve où s'entassent les provisions faites pour l'année; de cet autre côté, les remises, les hangars, la sellerie, la forge, tous les communs enfin nécessaires à une exploitation de ce genre.

L'espace demeuré libre entre ces trois corps de logis forme une belle et vaste cour, au milieu de laquelle s'élève un puits artésien qui fournit une eau saine et abondante.

Le pansage est terminé, les *musettes* [1] se reposent;

[1] Sac dans lequel le postillon renferme les objets nécessaires au pansement, et qui sont sa propriété.

l'heure du repas approche, de nombreux postillons se mettent en mouvement. Avant de passer outre, faisons une connaissance plus intime avec eux.

De toutes les classes, la plus difficile peut-être à régir est celle des postillons. Après avoir vanté les services qu'ils rendent, pourquoi faut-il ajouter que, fiers de leur origine, ils possèdent au suprême degré les défauts ordinaires aux valets de grandes maisons, c'est-à-dire qu'ils sont pour la plupart insolents, ivrognes, paresseux, méchants et quelque peu bavards? Joignez à cela une grande propension à faire *danser* le fourrage confié à leur garde, des habitudes d'indépendance inséparables de la vie active qu'ils mènent, une haute opinion d'eux-mêmes due à de nombreux succès obtenus sur les Lucrèces du pays, et vous comprendrez facilement qu'être sévère, mais juste avec eux, est le seul moyen d'en obtenir la soumission nécessaire. Les règlements qui les régissent sont écrits dans ce double but. Récompenses pour blessures graves, indemnités en cas de maladie, pension de retraite au bout de vingt ans de service, devoirs à remplir, discipline exacte, tout y est prévu, voire les punitions qui, selon la faute, consistent tantôt dans une amende, tantôt dans une mise à pied, quelquefois dans le renvoi, mais pour les cas graves seulement. Au maître de poste appartient l'exécution de ce code, sauvegarde de son autorité.

Ici le général a transmis cette tâche pénible à un de ses anciens compagnons d'armes qui, après y avoir gagné le surnom de *singe*, sobriquet obligé, dans le métier, de tout gérant ou homme d'affaires, est parvenu, avec l'aide d'une discipline toute militaire, à établir les choses sur le pied où elles sont aujourd'hui.

Aussi voyez quelle activité et pourtant quel ordre parmi ces hommes : les uns charrient le foin, les autres vannent l'avoine, celui-ci mouille le son, celui-là porte la paille; tous travaillent, et les chevaux, par des hennissements répétés, témoignent à l'envi le désir de recevoir la ration qui leur est destinée.

Pénétrons dans l'intérieur des écuries, assez larges pour laisser un libre passage entre une double rangée de chevaux normands, parmi lesquels il est facile de reconnaître ceux de *volée* à leurs jambes fines, au feu qui s'échappe de leurs naseaux, les *porteurs* et les *sous-verges* à leur taille plus élevée, à leurs formes carrées et vigoureuses. *Râteliers, mangeoires, coffres à avoines, coussinets* destinés à recevoir les selles, *chandeliers* auxquels se suspendent les harnais, comme tout y est propre et bien tenu! Une litière fraîche attend les chevaux en course, dont les barres mobiles indiquent la place; à l'extrémité la plus reculée, des stalles fixes séparent ceux qu'une maladie récente ou légère met momentanément hors de service. Des seaux, des lanternes fermantes, seul mode d'éclairage permis par la prudence, deux grandes boîtes sans couvercle appendues aux traverses supérieures et appuyées contre les murs complètent l'ameublement des écuries. Pompeusement décorées du nom de soupentes et placées à une distance convenable l'une de l'autre, ces caisses, auxquelles on ne parvient qu'à l'aide d'une échelle mobile, contiennent chacune un matelas à l'usage des postillons de garde la nuit. C'est là ce qu'ils appellent leur *chambre à coucher*.

Après le repas, vient la conduite à l'abreuvoir.

Un seul homme suffit pour mener, attachés l'un à l'autre, les quatre, cinq, quelquefois même six chevaux dont se compose son *équipage*. Monté à poil sur l'un d'eux, n'ayant d'autre frein que son licou, il en demeure pourtant parfaitement maître, et il est fort rare qu'un accident fâcheux vienne interrompre les exercices de voltige auxquels il se livre souvent dans l'eau, aux applaudissements prolongés des villageoises accroupies au lavoir, et au grand ébahissement des *moutards*, espoir de la commune.

Rien ne peut donner une idée de l'union intime qui existe entre un bon postillon et les chevaux qui lui sont confiés. Ils se parlent, ils s'entendent, ils se comprennent. Un mot, un geste, un nom, — car chacun d'eux a le sien, — un coup de sifflet, le moindre signe suffit pour que l'ordre donné soit immédiatement exécuté. On a vu des postillons quitter un relais parce qu'on leur avait enlevé un animal favori, des animaux qui, privés de leur conducteur ordinaire, se sont laissés mourir misérablement, ne voulant recevoir de nourriture d'aucune main étrangère.

Bientôt, les chevaux rentrent de l'abreuvoir; après avoir été légèrement bouchonnés, tous, par un instinct infaillible, reprennent d'eux-mêmes leurs places accoutumées. Les longes sont attachées, les postillons libres, une scène nouvelle se prépare dans la cour. Quelques explications aideront à son intelligence.

En outre des lois auxquelles ils sont soumis, les postillons, ainsi que la plupart des corps d'état ou de métiers existants, reconnaissent des coutumes dont l'usage seul perpétue chez eux les traditions. De ce nombre sont, avant tout, le *baptême* et la *savate :* la *savate*, punition infligée au *capon*, c'est-à-dire au camarade convaincu d'avoir fait des rapports au maître, de lui avoir appris, par exemple, par quelle ruse nouvelle l'avoine continuait à se transformer en piquette au cabaret voisin. Tout le monde connaît ce genre de supplice qui consiste à appliquer au coupable sur les parties du corps le mieux appropriées à cet effet par la nature un nombre de *coups de soulier* proportionné à la gravité de la faute : justice expéditive et dont les suites compromettent parfois la vie même de l'infortuné patient.

Le *baptême* est une tout autre chose. Cette cérémonie, car c'en est une, n'a rien que de jovial et d'innocent. Elle s'adresse au novice qui paraît pour la première fois dans un relais. Sont seuls exceptés les enfants de la *balle*, ou fils de postillons, et le nombre en est assez grand, car ce n'est pas chose rare, malgré l'antipathie que ces derniers ont pour le mariage, que de rencontrer deux et même trois générations attachées à la même poste. C'est que le métier, quoique rude, n'est pas des plus mauvais. Le vrai postillon reçoit de toutes les mains: du voyageur en poste, du courrier de malle, du conducteur, dont il seconde trop habilement la fraude, de l'hôtelier auquel il amène des voyageurs, de son maître enfin, qui ne lui paye pas moins de cinquante à soixante francs de gages mensuels.

Initiés dès l'enfance aux devoirs de leur profession future, ces jeunes *louveteaux* ont à peine atteint leur seizième année, âge de rigueur, qu'ils passent en *pied*, et, grâce, au livret octroyé par l'autorité municipale, acquièrent *gratis*, du moins aux yeux des camarades, le droit de nous verser, vous ou moi, à l'occasion.

Il n'en est pas de même à l'égard du surnuméraire, auquel vont être accordés pour la premiere fois le privilége de faire connaissance avec les corvées d'écurie, et l'honneur insigne d'apprendre à manier la fourche à fumier. Celui-là doit subir une épreuve.

Nous allons y assister.

A milieu de la cour, et tout à côté du puits, s'élève un tréteau de bois sur lequel une selle est posée. Recouverte de quelques planches mobiles, l'auge lui sert de piédestal; des branches de verdure placées à l'entour achèvent la décoration et cachent les supports du tréteau.



La *poste* entière est sur pied; de nombreux spectateurs venus du dehors ont obtenu la faveur d'être admis dans l'intérieur de l'établissement; les femmes surtout — avides de spectacles à la ville, comment ne le seraient-elles pas au village? — les femmes sont en grand nombre; et là, comme partout, c'est à qui sera la mieux placée. Dans cet espoir, chaque postillon s'entend appeler de la voix la plus séduisante: « Mon p'tit m'sieu Nicolas... Mon bon père Delorme... »

Soudain un profond silence s'établit. Le néophyte a paru, conduit par le *loustic* du relais, qui lui sert de parrain; il est amené près de la monture préparée. Là, il doit s'*enfourner* dans une paire de bottes fortes, bottes de l'une desquelles, pour notre bonheur passé et pour celui de nos enfants, sortit un jour l'épisode le plus curieux de la véridique histoire de Poucet. A peine a-t-il introduit la seconde jambe dans sa lourde prison de cuir, qu'on l'abandonne à lui-même. Que d'efforts ne doit-il pas faire en ce moment pour conserver un équilibre perdu à chaque pas! De trébuchement en trébuchement, de chute en chute, il arrive enfin au pied de l'auge; alors on le hisse sur le tréteau plutôt qu'il n'y monte lui-même; on lui met le fouet en main; et comme, à dessein, la selle est demeurée veuve de ses étriers, et que les jambes du cavalier, cédant au poids énorme qui les entraîne, pendent, à sa grande souffrance, de toute leur longueur, on dirait, à le voir ainsi perché, d'une de ces figures de triomphateur romain peinte ou tissée dans quelque antique tapisserie de Flandre. Commence aussitôt, au milieu des rires et des lazzi de toute sorte, l'examen du récipiendaire, espèce d'interrogatoire que son *sel fort peu attique* nous interdit de reproduire. Chaque demande, chaque réponse devient le sujet de nouvelles acclamations joyeuses. Un nom lui est donné, nom de guerre qui peut-être remplacera pour toujours son véritable nom. Arrive enfin cette dernière question, prononcée d'une voix solennelle: « Tu as eu le courage de monter sur ce cheval, jeune homme, sais-tu comment on en descend? » Quelle que soit la réplique du malheureux, ces mots sont le signal de son supplice: à peine ont-ils été prononcés, que les planches qui recouvrent l'auge disparaissent sous les efforts instantanés des spectateurs les plus voisins. Le tréteau tombe de tout son poids dans l'eau dont elle est remplie, et entraîne nécessairement

dans sa chute l'inhabile cavalier; mais ce bain n'est point encore assez pour la purification du novice; chaque assistant, armé d'un seau rempli à l'avance, vient l'immerger à l'envi; et il ne recouvre sa liberté qu'après avoir consenti à arroser à son tour le gosier de ses anciens d'un nombre de *litres* illimité.

Laissons le malheureux se remettre de la rude épreuve à laquelle il vient d'être soumis, et examinons les figures qui nous entourent.

Vieilles et jeunes, toutes ont un galbe particulier, dû, partie à la fatigue et aux veilles inséparables du métier, partie à l'intempérance qui se trahit sous une peau plus ou moins bourgeonnée.

L'une d'elles surtout est remarquable : couronnée de rares cheveux presque blancs résumés dans une petite queue, image dégénérée de l'énorme catogan, gloire des postillons au siècle dernier, elle appartient au père Thomas, qu'achèvent de caractériser le serre-tête blanc noué autour du front, l'escarpin à boucles d'argent, le bas bleu et le pantalon de peau descendant jusqu'à la cheville, qu'il embrasse étroitement. Agé de près de soixante ans, ses services datent du camp de Boulogne, et, rien, en aucun temps, pas même la crainte de perdre un état qu'il ne saurait quitter sans en mourir, n'a pu l'engager à se séparer de deux choses qu'il estime avant tout : le portrait de son *empereur*, comme il le nomme, et ces quelques poils réunis qui lui rappellent ses plus beaux jours. Excellent postillon dans son temps, l'adresse supplée chez lui à ce qu'il peut avoir perdu du côté de la vigueur, et peu de jeunes gens réussiraient encore mieux que lui à *couper* un ruisseau, ou à *brûler* une concurrehce. La seule chose à laquelle il n'a pu se soumettre entièrement, c'est le *ménage en cocher*, qu'il regarde comme bien au-dessous de lui; et jamais il ne s'assied sur un siége de voiture sans pousser un profond soupir et marmotter entre ses dents, à travers la fumée de son *vieux brûle-gueule culotté* : « Si mon Empereur n'était pas mort, ils n'auraient pas fait ça... »

C'était beau, en effet, de voir ce postillon à la veste bleue, aux parements rouges, brodés d'argent et couverts d'une innombrable quantité de boutons, à la culotte de peau, aux grandes bottes éperonnées, le chapeau de cuir sur le coin de l'œil, la *verge* dans une main, la bride du porteur dans l'autre, guider d'un bras ferme cinq chevaux lancés au triple galop!

La sûreté des voyageurs gagne, dit-on, au mode de conduite presque généralement adopté aujourd'hui : c'est donc bien qu'on le préfère. Mais on ne peut nier que la tenue extérieure, que l'amour-propre de l'homme, si nécessaire en toute chose, que l'uniforme, quoique officiellement demeuré le même, n'y aient considérablement perdu. Sans catogan et sans bottes fortes, le postillon n'est plus que l'ombre de lui-même; je l'aimerais presque autant en bas de soie, en gants beurre frais et en perruque à la Louis XIV.

« Ohé! ohé! père Thomas, v'là *une poste* qu'arrive! — J'ai de la chance aujourd'hui, » répond l'ancien, dont c'est le *tour à monter*.

En effet, le lointain des roues suffisait pour faire reconnaître une chaise de poste à une oreille exercée, et les triples appels du fouet indiquaient clairement que le *bourgeois* qu'elle renfermait payait les guides au *maximum*.

Dans ce cas, les chevaux sont lestement garnis et sortis à l'avance hors de la grande porte.

Le relayage s'opère donc en un clin d'œil, et nous laisse à peine le temps de distinguer le voyageur assis dans la voiture; cependant, à ses bottes à l'écuyère ostensiblement placées près de lui, on reconnaît un courrier de cabinet ou de commerce. — Oui, un courrier : c'est ainsi qu'ils voyagent généralement. Notre délicatesse ne s'accommode plus des courses à franc étrier, et rien de plus rare à rencontrer aujourd'hui sur nos routes qu'un courrier proprement dit.

Le père Thomas est prêt; une mèche neuve a été lestement ajoutée à son *fouet de malle;* il part faisant à son tour résonner l'air de ses *clics-clacs* les plus harmonieux.

C'est ici le lieu de faire observer que la langue du fouet est d'un usage universel parmi les postillons. Sur la grande route, endormi dans sa charrette, un voiturier du pays, un ami tarde-t-il à livrer passage, une salve prolongée le rappelle affectueusement à son devoir; un roulier mal appris met-il trop de lenteur à céder la moitié du pavé, le fouet, plus rude alors dans ses éclats, lui ordonne de se hâter; hésite-t-il encore, — le fouet, au passage, lui lance une admonition des plus vives à la figure.

Sans le fouet, comment indiquer la générosité des voyageurs que l'on conduit? comment dire s'ils payent les *guides* à la *milord*, à l'*ordinaire* ou au *règlement?* Seul, dans son langage conventionnel, il sert de base à la célérité du service à leur égard.

On raconte à ce sujet une anecdote assez singulière.

Un plaisant paria, il y a quelques années, aller en poste de Paris à Bordeaux, dans le laps de temps le plus court, en ne payant cependant au postillon que les soixante-quinze centimes de pourboire rigoureusement dus par cheval.

Affublé d'une grande robe de chambre, entouré d'oreillers et de fioles de toute espèce, il réussit à se donner l'air d'un moribond prêt à trépasser, et comme à chaque relais, il demandait avec instance qu'on le menât au pas le plus doux, et qu'on épargnât sa tête et ses membres endoloris, le postillon, prévenu de son avarice par celui qu'il remplaçait, se faisait un malin plaisir de le secouer de son mieux en le menant au galop le plus forcé, et de l'assourdir en ne laissant aucune interruption entre des salves de coups de fouet, lancées de toute la vigueur de son poignet. Chaque relais étant trompé par cette fausse annonce, la ruse réussit : il gagna. Mais, à moins que vous ne soyez décidé à l'imiter, mieux vaudrait, je vous assure, voyager en patache que de vous entendre annoncer par un seul coup de fouet, indice ordinaire de *M. Gillet*, c'est-à-dire de celui qui ne paye les guides qu'au taux prescrit par l'ordonnance.

A la chaise de poste succède la malle. Celle qui arrive est du dernier modèle. C'est un coupé à trois places, très-large, parfaitement peint, on ne peut mieux verni, dans l'intérieur duquel rien n'a été négligé pour la commodité des voyageurs; coussins élastiques, accotoirs moelleux, portières en glaces, rien n'est épargné. Deux choses seules — assez peu importantes d'ailleurs — semblent avoir été négligées dans sa constrution : la sûreté des dépêches, qui, placées dans un coffre en contre-bas à l'arrière de la voiture, ne peuvent, en aucune façon, être surveillées par celui à qui elles sont confiées, et la vie du courrier, qui, perché à la manière anglaise sur la banquette dure et étroite d'un cabriolet élevé derrière la caisse, demeure exposé à toutes les intempéries et court risque de se casser le cou au moindre cahot. Le postillon appelé à conduire la *nouvelle mode*, comme il l'appelle, se presse d'autant moins que le courrier le gourmande d'autant plus. Enfin il remonte sur le siége en rechignant, et celui qui en descend nous apprend, non sans accompagner ses plaintes de jurements fort énergiques : « Que ces *guimbar-*

des-là ne pourront marcher longtemps, qu'elles sont trop *brutales* à traîner; avec ça que les roues *cassent des noix*, et que *la mistration* ne paye que trois chevaux au lieu de cinq qu'on y attelle, etc., etc. »

Le temps apprendra s'il a raison.

Quant à nous, notre visite au relais est terminée; il ne nous reste plus qu'à nous mettre en route.

La diligence arrive.

— Conducteur, de la place? — Deux banquettes. — C'est bon. — Vos bagages? — Voilà.

Hissés tant bien que mal sur l'impériale, nous demeurons silencieux auditeurs du colloque suivant établi entre le conducteur et le postillon, dernier coup de pinceau à ajouter au portrait de ce dernier.

« Bonsoir, m'sieu Bibi, vous v'là ben à bonne heure, aujourd'hui; l's autres sont pas encore passés. — J'crois ben, j'les ai perdus au repas.—Ohé! oh! toi, Péchard! — Amène donc le porteur! — Arrière, arrière, Cou-de-Cygne. — A cheval, à cheval! — Donne-moi les traits, Abel Cadet; y êtes-vous, m'sieu Bibi? — Marche, marche. — Hi!... »

La voiture roule, emportée par cinq chevaux habilement lancés au grand trot.

La conversation continue. Le postillon raconte en détail le baptême dont il a été l'un des principaux acteurs.

Il est interrompu par le conducteur: « Fais donc attention à ton sous-verge.—Ahu! ahu!... Queu dommage qu'ma Suzon ait pas pu voir ça! aurait-elle ri, aurait-elle ri! vous la connaissez ben, m'sieu Bibi; c'est c'te p'tite blonde qu'a de grands yeux de couleur, si ben que l' neveu à M. Cornet, l'épicier, dit toujours, histoire d' compliment, qu'all' r'semble à un vrai gruyère! farceur! va!. . Ahu! le Marsouin!... Vous voyez pas l's autres, m'sieu Bibi? — Hardi, hardi! — Amour d' femme, va!... St'... Flamme-de-punch!... J'sis altéré tout de même; l'air est sèche à c'soir. Nous allons arrêter aux volets noirs; pas vrai, m'sieu Bibi, c'est vous qui régale? — J'arrête pas, j'ai des ordres. — Des ordres! est-y bon enfant, pisque l'inspecteur a passé z'hier, à même que c' gros qui marche avant vous, vous savez ben, m'sieu Bibi; il avait cinq lièvres qu'étions pas su feuille, si ben que l'inspecteur a dit: Pincé, vieux, qu'y dit; tes lièvres c'est des *lapins*[1]. Fameux! Enfoncé l' gros! Avec ça qu'y a pas gras avec lui pour les pourboires[2]; quand y a des enfants, y m'fait rendre deux yards... Attends, la Marquise, j' t' vas ressoigner le cuir... Voyez-vous l' bouchon au bas d' la côte? La mécanique y est, pas vrai? — N' t'inquiète pas. — Hu, l's Arabes!... C'te satanée descente; elle est d'un mauvaise! Et les cantonniers qui s'foulent pas la rate, et qu'y sont pas gênés pour dire que l' gouvernement fait pas les routes pour s'en servir, que la loi nous y défend. Ohé! oh!... oh!... »

La voiture s'est arrêtée devant les volets noirs. Le postillon et le conducteur sont descendus.

« Du rouge ou du blanc, m'sieu Bibi? — J'y tiens pas la main. — A vot' santé, m'sieu Bibi, la compagnie; r'doublons-nous? — Pu souvent!... enlevez, c'est payé. — Nous allons nous r'venger d'ça, ayez pas p'ur... donne mon fouet, toi, mal-appris... Hu, les braves!... »

Nous repartons au galop; on dirait que le *canon* bu par le maître a donné un nouveau nerf à ses chevaux.

La nuit est venue; la lassitude et le balancement de la voiture invitent le voyageur au sommeil.

Bonne nuit donc, et surtout bon voyage!...

[1] On appelle *lapin*, en terme de messagerie, toute place ou tout port d'article perçu en fraude par le conducteur au detriment de son administration.

[2] Le pourboire légalement dû par le conducteur au postillon est de 05 centimes par poste et par voyageur.





LE VITRIER-PEINTRE

PAR

JOSEPH MAINZER



Piémontais d'ordinaire, le vitrier ambulant se répand sur toute la surface du continent : on le rencontre dans les grandes villes, dans les bourgs, dans les villages, dans les hameaux; car sa clientèle est partout où il y a des fenêtres pour recevoir des vitres et des coups de vent pour les briser.

Son costume se compose ordinairement d'un gilet rond ou d'une veste de chasse d'une couleur verdâtre, d'un pantalon sur lequel il semble avoir étendu son mastic, à l'effet d'en raffermir les endroits faibles, d'une casquette à visière, de guêtres et de souliers ferrés. Sur son dos est soutenue par des courroies une espèce de cadre de bois chargé d'une certaine quantité de lames de verre, de toutes les dimensions et de toutes les nuances, depuis le vert foncé de la vitre commune jusqu'à la blancheur cristalline de la vitre de Bohême. Une règle aplatie, qui lui sert en même temps de mesure, une sorte de crayon dont la pointe est un diamant avec lequel il trace sur le verre les lignes qui doivent le séparer, un rouleau de mastic, un marteau et un couteau à lame flexible forment tout le reste de son établissement.

C'est merveille de le voir ainsi équipé traverser les foules compactes, passer dans les rues les plus glissantes sans faire un faux pas, et sauver adroitement de tous les embarras sa fragile marchandise.

Vif, intelligent, actif, il brille surtout par une merveilleuse dextérité. A douze ans, comme à soixante, vous remarquez en lui la même précision mathématique lorsqu'il prend ses proportions, la même légèreté quand sa main promène son marteau sur le verre sans le briser, et surtout la même parcimonie dans l'emploi de son mastic, dont il se garde bien de perdre la moindre parcelle.

Le vitrier a, dès l'enfance, l'instinct du calcul et du gain, le courage et la persévérance de l'ambition qui veut parvenir.

D'une humeur douce et polie, on le voit pourtant se réjouir dans de certaines circonstances qui plongent ses semblables dans l'affliction.

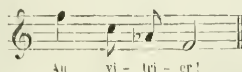
Qu'un ouragan vienne déraciner les arbres à fruit et dévaster les moissons, qu'une détonation ébranle tout un quartier de la ville, tandis que chacun gémit et se lamente, le vitrier se frotte joyeusement les mains. Ce n'est pas qu'il ait un caractère féroce, ni que le désastre ait en lui-même quelque chose qui réjouisse sa vue et flatte ses penchants : tout ce qu'il y voit, c'est un nombre plus ou moins considérable de vitres cassées, c'est un gros bénéfice à réaliser immédiatement. Si la satisfaction qu'il éprouve alors semble former un contraste

odieux et repoussant, il faut s'en prendre, non pas à lui, mais à sa profession, qui l'oblige, pour vivre, à spéculer le plus souvent sur le malheur d'autrui.

Les vitriers ambulants marchent d'ordinaire par couple, suivant les trottoirs de droite et de gauche, et disant alternativement, à l'instar des ramoneurs, leur petite chanson.

Il serait difficile d'indiquer par la notation en usage la mélodie *Au vitrier!* Ces deux mots subissent des variantes, et deviennent quelquefois incompréhensibles pour ceux qui ne font que les entendre sans voir les marchands, comme, par exemple, lorsqu'ils se transforment en ceux-ci : *Au i-tri-i!* Ils sont généralement moitié chantés, moitié parlés. La première syllabe *au* est chantée très-haut et fortement criée, tandis que le mot *vitrier* est dit très-bas, et se trouve presque couvert par le premier son. Celui-ci m'a souvent rappelé le hoquet convulsif des passagers tourmentés par le mal de mer, au moment tragi-comique où une lutte pénible s'engage entre la volonté de garder et le besoin de jeter par-dessus le bord ce qui leste leur estomac.

J'ai rencontré un vitrier qui donnait l'accord du *fa mineur* en descendant :



J'en citerai un autre qu'on peut regarder comme une rareté de l'espèce, et dont le cri mérite d'être consigné dans une page pour être transmis à nos descendants.

Celui-ci hante ordinairement les beaux quartiers de la Chaussée-d'Antin.

A la fin de : *Au vitrier!* il remonte la gamme par des quarts de ton, comme lorsqu'on monte une corde de violon ou de piano, et, arrivant ainsi très-haut, son cri se transforme en un coup de sifflet si aigu, si perçant, qu'il coupe l'air comme un diamant coupe un carreau.

Peut-être a-t-il imaginé ce sifflement bizarre comme un symbole de son état; peut-être aussi lui attribue-t-il le magique pouvoir d'ébranler et de faire sauter les vitres qu'il a posées la veille, à peu près de la même manière que les fortes vibrations de l'orgue brisent quelquefois les vitraux des cathédrales.

Les vitriers partagent, avec le marchand d'habits, l'étameur de casseroles, et tant d'autres, l'avantage d'exercer leur industrie en toute saison et dans toutes les localités; cependant leur cri est beaucoup plus fréquent dans le beau temps que lorsqu'il pleut.

Après les premières pluies d'hiver ou une forte grêle, on ne trouve pas de vitriers dans la rue; on se les arrache, on se bat pour les avoir : ils deviennent plus rares sur le pavé à mesure que les marchands de parapluies s'y multiplient.

Bien que les uns et les autres vivent des tempêtes et des orages qui cassent les carreaux par douzaines et tournent les parapluies à l'envers, on dirait qu'ils se fuient réciproquement; car c'est juste au moment où le vitrier est appelé dans les maisons que le marchand de parapluies affronte le mauvais temps pour se mettre à la recherche des pratiques.

Quand vient l'été, on trouve ces couples de vitriers dans les campagnes; ils font des tournées assez grandes, et ils sont d'autant mieux accueillis, d'autant plus choyés, qu'ils se sont longtemps fait attendre.

Lorsque, dans vos promenades champêtres, vous voyez, le soir, derrière la colline, le soleil descendre, comme un globe de feu, inondant la plaine de ses derniers rayons, il arrive quelquefois que vos yeux sont frappés par l'éclat d'un second soleil qui rase lentement la terre et semble un astre en vacances, une étoile détachée de sa sphère pour se donner le plaisir d'une promenade terrestre ou d'une visite chez quelque ancienne connaissance du pays. Ce lumineux voyageur n'est rien de plus qu'un modeste vitrier ambulant dont le dos, comme celui du ver luisant, vous envoie à son insu les rayons de sa brillante auréole.

Le cadre sur lequel sont disposées les lames de verre qui composent le fonds du vitrier ambulant lui tient encore lieu d'enseigne, et souvent on y lit ces mots :

Vitrier-peintre,
Peintre en bâtiments,
Peintre d'enseignes.

Ambulants ou établis, tous les vitriers sont peintres d'enseignes : c'est le côté artistique de leur profession. Mais, considérés sous ce rapport, ils deviennent beaucoup plus curieux à étudier, et présentent à l'œil de l'observateur une foule de nuances, depuis le grossier barbouilleur de lettres jusqu'au véritable artiste; car il est tel d'entre eux à qui il n'a manqué que des études bien dirigées pour devenir peut-être un grand peintre.

Je dirai peu de chose de celui dont le talent se borne à peindre tant bien que mal la lettre ordinaire : c'est le crétin de l'espèce; chez lui, vous ne trouverez ni imagination, ni enthousiasme, ni esprit.

Si du moins, sous le rapport du style et de l'orthographe, son œuvre était correcte! Mais, hélas!... il est arrivé, j'en suis sûr, à plus d'un grammairien, de regretter qu'on n'ait pas pris au sérieux la proposition d'un certain personnage du *Mercure galant*, qui voulait, pour l'honneur de la langue française, qu'on lui donnât le poste d'inspecteur général des enseignes. Je ne sais quel taux d'appointements on jugerait convenable d'assigner à une pareille place, mais, assurément, elle ne pourrait, en aucun cas, être considérée comme une sinécure.

Il y a de ces barbouilleurs de lettres, par exemple, qui croiraient n'avoir pas rempli consciencieusement leur tâche, s'ils n'avaient pris soin de séparer chacun de leurs mots par une virgule ou par un point.

Ce mépris pour les règles de la ponctuation a quelquefois donné lieu à de bizarres combinaisons.

Combien de peintres d'enseignes prodiguent à tort et à travers les signes du féminin et du pluriel, et se plaisent à intercaler entre les mots de ces petites liaisons qui sont destinées sans doute à donner la mesure de leur horreur pour l'hiatus! Ainsi, vous lirez sur la porte d'un traiteur : *Cabinets de sociétées;* et, sur le pont Neuf, vous vous arrêtiez avec admiration devant trois ou quatre inscriptions semblables à celle-ci : *M... tond les chiens, coupe les chats, et rat-en ville.*

Il en est aussi qui font de l'ignorance par calcul. L'un d'eux venait de terminer un mot par un *e* muet d'une évidente superfluité, et, comme un de ses confrères lui en faisait charitablement l'observation : « Tais-toi, lui répondit-il, on me paye à la lettre! »

Comment se formaliser d'ailleurs de pareilles irrégularités, lorsqu'on voit écrit sur le tombeau de Voltaire, au Panthéon :

Poëte, historien, philosophe,
Il *aggrandit* l'esprit humain
Et lui apprit *q'uil* devait être libre
Il *deffendit* Callas, etc



Mais, si nous laissons de côté cette classe intime, alors se présentent à notre étude des physionomies vraiment originales.

Notre vitrier s'est décrassé ; le verre n'est plus un objet assez noble pour occuper ses mains : à moins qu'on n'ait recommandé à son habileté l'encadrement de quelque gravure précieuse; il a rejeté loin de lui la règle et le mastic : la palette et le pinceau, voilà désormais ses instruments de prédilection. Son gilet rond est répudié pour la blouse, et c'est dans la forme de ce vêtement favori qu'il met toute sa coquetterie. Il la porte chez lui, dans la rue, l'hiver aussi bien que l'été. Elle est faite de la même étoffe que celle de l'ouvrier; mais il y a dans l'harmonie savante de ses parties, dans le caprice de ses plis, dans la ceinture qui dessine la taille, un je ne sais quoi qui en révèle l'originalité. Un pantalon large et flottant, un bonnet phrygien ou une imperceptible casquette à la Louis XI, placée sur le sommet de la tête, au-dessus d'une épaisse et longue chevelure, complètent son costume.

Mais, pour bien reconnaître le peintre d'enseignes, il faut le saisir dans l'exercice de son art. Voyez-le dans le fond d'une arrière-boutique, au milieu de quelques oisifs qui font cercle, en présence de son œuvre; il a placé le tableau dans son meilleur jour : tantôt il s'en approche, et promène amoureusement son pinceau sur la toile; tantôt il s'en éloigne et le contemple dans une admiration muette, comme s'il en suivait les progrès avec une sorte de complaisance paternelle. Regardez-le encore dans la rue, lorsque, hissé gravement au sommet de l'échelle, face à face avec l'enseigne qui vient d'opérer son ascension définitive : il est là dans toute sa gloire, la palette chargée de couleurs, prenant presque en pitié la foule obscure qui passe au-dessous de lui.

Ce vitrier, que vous aviez vu si avide de gain et si économe, n'est plus reconnaissable sous la blouse de l'artiste ; ce qui le distingue surtout à présent, c'est l'absence de tout calcul, c'est un souverain mépris pour l'argent. S'il se fait payer cher, ce n'est que par amour-propre et dans l'intérêt de sa réputation ; mais il n'amasse point. De toutes les inquiétudes humaines, celle qui tourmente le moins son esprit est l'inquiétude de l'avenir. Pour lui, comme pour le savetier de la Fontaine, chaque jour amène son pain, et si vous le rencontrez travaillant devant la boutique d'un marchand de vin, tenez-vous pour assuré qu'il y a consommé par anticipation tout le produit de son travail.

Comme il faut en France que chaque industrie four-

nisse son contingent de cet esprit français qui créa le vaudeville et le calembour, on rencontre souvent de ces enseignes dans lesquelles le peintre s'est plu à faire saillir la vivacité de son imagination et la finesse de son esprit.

Je choisirai quelques échantillons entre mille.

Tout le monde a lu, sur le devant de la boutique du perruquier du boulevard Bonne-Nouvelle, ce quatrain placé au-dessous d'un tableau figurant la mort tragique d'Absalon :

Passants, contemplez la douleur
D'Absalon pendu par la nuque :
Il eût évité ce malheur
S'il eût porté perruque.

Il n'est pas une ville peut-être en France où vous ne trouviez, sur l'enseigne de la boutique d'un marchand de vin, cet agréable rébus : *Au bon*, surmontant un énorme coing; ou bien ce spirituel calembour : un cygne blanc et les mots *de la* surmontant une croix.

Ici, c'est un barbier qui écrit sur sa porte : *On rase aujourd'hui pour de l'argent, et demain pour rien.*

Là, un bottier fait peindre sur son enseigne une oie qui tient une botte au bout de son bec, avec cette inscription : *Prenez ma botte et laissez là mon oie.*

Dans une des rues de Saint-Denis, vous pouvez voir encore une botte qu'un lion froisse entre ses griffes, et qui dit fièrement à ce roi des animaux : *Tu peux me déchirer, mais tu ne me découdras point.*

On pourrait multiplier ces citations à l'infini.

Je terminerai par une anecdote, qui prouve que le peintre d'enseignes a su se mettre quelquefois au niveau de la politique, et lutter avantageusement avec ses ridicules terreurs et ses capricieuses exigences.

Dans je ne sais plus quelle ville du Midi, et, je crois, l'année même de la mort de Napoléon, un vieux soldat de l'Empire, pauvre, sans ressources, regagna son pays natal. Il fallait vivre et se créer une industrie : il alla frapper à la porte de ses anciens amis, et parvint, non sans peine, à réunir une faible somme d'argent. Il imagina d'établir un petit café, et il voulut que son enseigne retraçât le grand et lugubre événement qui venait de s'accomplir sur le rocher de Sainte-Hélène, et dont il était si tristement préoccupé. Il fit peindre un tombeau ombragé d'un saule pleureur, sur ce tombeau étaient placés l'épée et le petit chapeau; on lisait au-dessous, en gros caractères :

AU TOMBEAU DU GRAND HOMME.

Grâce à la glorieuse inscription, le petit établissement prospéra.

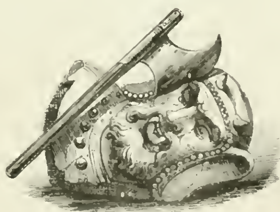
Mais la police alors était ombrageuse, et un jour, par ordre de M. le commissaire de police, obéissant lui-même à une injonction supérieure, l'enseigne fut décrochée. La douleur du vieux soldat fut vive à cette outrageuse proscription de la mémoire de son empereur. Il courut du commissaire de police au procureur du roi, de celui-ci au maire, suppliant, menaçant : tout fut inutile. Cependant, à force d'instances et de prières, il obtint une sorte de transaction : on convint que l'enseigne resterait telle quelle, mais que l'inscription serait impitoyablement effacée. Que faire? Il fallait obéir; mais que mettre à la place des mots magiques qui avaient attiré tant de chalands?

Dans son embarras, le vieux soldat se rendit chez le peintre d'enseignes, et lui conta son malheur.

« N'est-ce que cela, mon brave? lui dit vivement l'artiste; consolez-vous, et laissez-moi faire. »

Prenant aussitôt son pinceau, il effaça l'inscription, et mit celle-ci à la place :

BIÈRE DE MARS.





LE SPÉCULATEUR

PAR

LE VICOMTE D'ARLINCOURT



La gloire et la vertu ne sont considérées aujourd'hui que comme des biens de théâtre, qui ne subsistent qu'en apparence ou comme des fantosmes des romans, après lesquels courent leurs héros, qui sont d'autres spectres et d'autres fantosmes.

Le sieur de BALZAC, 1658.



Le spéculateur est l'homme par excellence de l'époque actuelle, le caractère dominant de la génération présente, la physionomie-modèle du siècle de l'argent. Qui mieux que lui a longuement étudié le passé, le présent et l'avenir, pour y découvrir le germe de quelque exploitation d'un genre neuf?... Qui mieux que lui a savamment médité sur les monarchies naissantes et les royautés vieillies, sur les révolutions probables et les républiques possibles, pour savoir de quel chaos social il y aurait le plus d'or à extraire? Le spéculateur, semblable au génie du déluge, rase les montagnes et comble les vallées pour courir en poste à la fortune sur les ailes de la vapeur. Il analyse les sciences et raisonne les gloires, persuadé que toutes les fumées sont des forces motrices dont on peut tirer des billets de banque. Il combine l'alliance du bien et du mal, du profane et du sacré, du fait et du droit, du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, pour voir s'il n'en pourrait pas faire sortir, par je ne sais quel procédé chimique, quelque produit industriel à mettre en commandite. Il regarde passer les destinées du pays comme un spectacle curieux dont il y a moyen de tirer un pécule avantageux en faisant payer leur place aux assistants. Il sait par A plus B ce que doit rapporter, bon an, mal an, chaque crise ministérielle à qui n'y aura vu autre chose qu'une *hausse* et une *baisse* à la Bourse. Enfin, n'est-ce pas lui qui en est arrivé à faire du commerce un assaut de supercheries, de la politique un tripotage d'écus, de la morale publique une combinaison de finance, et de la société en masse une caverne de Roberts Macaires?... O homme prodigieux! salut!

Ce grand personnage commence habituellement ses opérations sans avoir ni biens ni argent; mais, en revanche, il a des dettes, et c'est son apport social dans la mise de fonds des compagnies qu'il organise. Aussi agit-il hardiment sur des millions avec un aplomb remarquable et un gracieux entrain; car il ne risque absolument rien... que la fortune des autres. Sa conscience et son honneur pourraient bien, il est vrai, s'y trouver un peu compromis; mais le spéculateur voit les choses de trop haut pour descendre à s'occuper de semblables minuties. Les chaînes du devoir et de la morale ne sauraient entraver sa marche. Pourvu qu'il agisse de manière à être en deçà d'une possibilité de plainte en police correctionnelle, il se croit dignement placé. Tant que la cour d'assises ne se charge pas de lui offrir un siége, il s'étale, ici et là, avec le *laisser-aller* de la vertu dont la pose vise au génie. Du moment où il ne dépasse pas, fût-ce d'une tête d'épingle, la petite ligne de démarcation qui sépare le citoyen apte à tous les emplois du citoyen que va flétrir la marque, il se promène tête haute, il est au

sentier de l'honneur. Regardez-le jouir en paix de la plénitude de ses droits : il n'est pas une dignité à laquelle il ne puisse prétendre. Il sera, au gré de son caprice, juré, mouchard, garde national, recors, diplomate, sergent de ville, ministre, émeutier, cabotin; et, fondant au besoin toutes ces natures dans la sienne, il marchera l'égal d'un monarque.

O bienfait de la civilisation ! le spéculateur à la recherche de sa proie; se jetant hardiment au milieu des labyrinthes de l'époque et du pays, n'a besoin, lui, pour y vaincre et s'y retrouver, ni du glaive de Thésée ni du fil d'Ariane. Il n'attaque ni ne tue les minotaures qu'il y rencontre ; il leur propose tout uniment des rentes fin de mois avec des reports et des primes; il les fascine avec le miroir à facettes des découvertes fantastiques; il les gave avec des boulettes d'actions industrielles; et les monstres, domptés, séduits, subtilisés, ébahis, apposant vite leur griffe au bas de quelque chose de timbré, se hâtent de lui donner, au lieu de le combattre, une poignée de main citoyenne, à la façon des potentats parlementaires et constitutionnels qui débutent dans la carrière.

La haute figure ici peinte pourrait se diviser, à un certain point, en deux êtres divers et distincts : le mystificateur et le mystifié. Mais le spéculateur véritablement digne de ce nom, le beau idéal de l'espece, a le double avantage d'offrir à la fois les deux types réunis. Tour à tour dupeur et dupé, il est joué par ceux qu'il joue. Ce soir vendeur, demain vendu, il fait des fourberies marchandise, et des déloyautés négoce. C'est un commerce qui prospère.

Le spéculateur en bonne veine se met à merveille ; il vous fait remarquer l'admirable étoffe de son pantalon et le charmant tissu de son gilet. Ce sont de nouvelles inventions dont il sollicite le brevet. *Le besoin se faisait généralement sentir* d'une amélioration dans l'industrie de la toilette; il a là-dessus de vastes données où accourront les capitaux, car les déboursés seront minimes, et le gain sera gigantesque. Ce disant, le spéculateur monte dans un ravissant tilbury attelé d'un cheval pur sang, qu'il s'est procuré par la plus heureuse occasion du monde. Il va revendre généreusement tout cela à un ami qui en raffole, et à qui il désire faire faire une excellente acquisition. Il se sacrifie à cet effet, et n'exigera d'autre bénéfice. . qu'une bagatelle de cent louis : les petits résultats lui donnent des nausées. Il est des gens qui, au surplus, se sont fait de ce genre de mal une sorte d'immortalité.

Arrivé au bois de Boulogne, le spéculateur, descendant du coussin prodigieux d'où il regarde du haut en bas son petit groom et les passants, court en toute hâte proposer à de riches fashionables du *jockey-club* plusieurs opérations magnifiques où l'on remuera l'or avec des pelles. Il s'agit seulement d'avancer quelques centaines de mille francs pour constituer chacune d'elles. Une des plus remarquables entre autres est l'établissement en grand d'une maison de commerce intime et d'alliance étroite entre la force et la faiblesse, entre la puissance et la grâce, c'est-à-dire entre les deux sexes [1]. On n'y admettra que le mieux en tout genre dans les diverses parties qui composeront l'ensemble. Un goût exquis présidera à la composition de cette institution éminemment philanthropique et nationale, qui sera à la fois une voie ouverte aux natures passionnées, une garantie promise à l'hygiène publique, une sécurité donnée aux pères de famille, soit de Paris, soit de province, enfin un débouché offert à toute espèce d'entraînements. Les fondateurs et associés auront des numéros et des cachets qui, indépendamment des entrées et des rentrées générales, leur assureront des entrées et des rentrées particulières. Où trouver, en fait de sociétés, une corporation plus active dans ses œuvres et plus large dans ses produits ? Les intéressés seront régulièrement tenus au courant de l'affaire par un relevé exact de toutes choses. Le spéculateur se charge, lui, des embarras et difficultés de l'organisation première; ces messieurs auront, sans s'être mêlés de rien, les bénéfices qui en seront la suite ; lui, il ne voit là dedans que l'intérêt du pays, l'extension de l'ordre et une question toute morale. Aussi se résigne-t-il, de la manière la plus désintéressée, à prendre sans rétribution tous les ennuis de l'affaire, l'administration, la comptabilité, les discussions, les écritures... et la Caisse !

Le spéculateur en haute position n'attend pas longtemps la fortune : il a le télégraphe qui lui tend les bras, les émeutes qui lui donnent un coup d'épaule, les conspirations qui lui font un signe de tête; et tout cela bien combiné, c'est la pierre philosophale. Il connaît quelques heures à l'avance ce qui doit sortir des éléments en fusion qui se tournent avec bouillonnement et s'écument sans épuration dans la grande chaudière représentative. Il a sa combinaison préparée en tout état de cause. Il gagnera dix centimes à la Bourse sur le doctrinaire, un peu moins sur le dynastique, beaucoup plus sur le centre gauche. L'essentiel est d'être averti à temps. Or, pour cela faire, il a échelonné du palais des législateurs au temple des agents de change des *factionnaires-signaux* qui, par gestes convenus, le tiennent au courant, d'heure en heure, moyennant récompense honnête, des pulsations de la crise gouvernementale et des fièvres de la tribune. Qui triomphera ? Peu importe ! Avant tout la spéculation. Aussi, par suite, a-t-il en un clin d'œil des hôtels, des villas, des grandes croix, des héritières, des fanfares. Tout cela dure-t-il ? Plus ou moins. C'est un cortége impertinent et fantastique à la façon des contes arabes, qui surgit, resplendit... et passe. A un autre : la France paye.

Le spéculateur de moyenne classe a un appartement confortable, un dîner prêt au cercle de son quartier, une entrée aux théâtres royaux, une place marquée à la Bourse, un poste d'habitude à Tortoni, une famille quelque part et une maîtresse n'importe où. Il a, pour se mettre à l'abri des événements politiques, un pied dans le camp légitimiste, un bras dans l'opinion juste-milieu, et une autre partie du corps plus ou moins heureusemen choisie dans le parti républicain. Du reste, il ne fait pas plus de cas des croix de la Légion d'honneur que des soupes économiques. « Les pauvretés, dit-il, ne rapportent rien. » Il a autant d'aversion pour les réjouissances de juillet que pour les batailles de Polichinelle, autant de dégoût pour les programmes de l'hôtel de ville que pour les expositions de phénomènes vivants. « Il n'y a rien à gagner, dit-il, avec les mauvaises plaisanteries. »

Lorsqu'il sait écrire, et cela peut se rencontrer, le spéculateur vend cinq ou six fois ses manuscrits. Il les distribue d'abord à celui-ci en *feuilletons*, puis à cet autre en *volumes in-8°*; enfin, n'importe à qui en *drame* ou en *vaudeville*. Cela commence par faire une trilogie littéraire qui a trois formes, trois allures, trois titres, et qui n'est au fond qu'une seule et même chose ; l'admirable de cette combinaison, c'est qu'au bout du compte il y aura eu trois ventes, trois payements, trois publications, et que le bon public aura pu y être trois fois mystifié.

[1] Voyez Parent-Duchatelet, *De la Prostitution dans la ville de Paris*, tome I, page 526.

Cela n'empêchera pas, d'ailleurs, la *trilogie* d'être plus tard vendue de nouveau pour paraître in-12 ou in-18, puis d'être revendue peu après pour se remettre en *OEuvres complètes.* O sublime progrès des lettres!

Le spéculateur a peu de goût pour la campagne. A quoi servent, en effet, les champs et les moissons? A nourrir les habitants de ce globe? Il est certain que cela n'a rien de déraisonnable et peut occuper la caste vulgaire; mais, pour lui, le point capital ici-bas, ce n'est point d'engraisser l'humanité, c'est de nourrir la spéculation.

Oh! qu'il est beau, le spéculateur, lorsque, mollement étendu sur un fauteuil à la Voltaire, il lit voluptueusement le prospectus d'une entreprise étourdissante, où il apportera toute sa capacité, et ses amis tout leur argent. Comme il en étudie les chances! Elle lui paraît d'autant plus magnifique, qu'elle a l'air à peu près impraticable. Allez donc proposer, dans Paris, aux hommes à haute intelligence, un projet simple et raisonnable, sans éclat à porter aux nues, mais promettant un gain honnête : avec quelle risée dédaigneuse votre plan sera accueilli! *Un gain honnête!* juste ciel!... autant vaudrait demander l'aumône. Qui oserait se compromettre au point d'attacher son nom à une pareille niaiserie? *Un gain honnête!* mais un homme bien placé n'accepte pas la responsabilité d'un pareil ridicule! Il faut une fortune assurée dans les vingt-quatre heures, au plus tard dans le trimestre; il faut, du moins, si l'on attend, des dividendes anticipés. Sans quoi, vaut-il la peine d'y arrêter sa pensée? Parlez-nous d'une entreprise de voitures qui chevaucheront toutes seules par monts et par vaux sans haquenées et sans charbon; parlez-nous de lunettes d'approche découvrant des actionnaires sur une comète avec ou sans queue, le tout venant à nous bride abattue; parlez-nous de toiles mirobolantes qu'on va tisser avec du jasmin, des roses et du chèvrefeuille, changés d'abord en épaisse marmelade, puis transformés en écheveaux de fil par des procédés incompréhensibles : à la bonne heure! Comme cela ravit l'imagination! quel vaste champ à l'enthousiasme! quelle carrière aux jongleries!... Le succès de ces merveilles est certain d'avance, non pas seulement *quoique* absurdes, mais précisément *parce que* absurdes. Ces deux adverbes ont du bonheur.

Le spéculateur, prince souverain du pays des chimères, passe une partie de sa vie doucement bercé par le songe argenté... des illusions. Il voit la pluie d'or de Danaé tomber de toutes parts sur ses conceptions mercantiles; il fait continuellement la conquête en espérance de toutes les toisons d'or que son imagination lui montre suspendues à chacun des arbres de l'industrie, vraie forêt Noire de l'époque. Il a sans cesse devant les yeux l'exemple de je ne sais quel millionnaire qui aurait commencé par vendre du bétail et qui aurait fini par vendre des peuples, ce qui lui paraît se ressembler beaucoup. Il cite une foule de ses camarades qui, à leur début dans la carrière, ne fréquentaient que les nécessiteux de la taverne, et qui maintenant ne daignent se familiariser qu'avec les puissances du palais. Il est, du reste, une foule d'incrédules qui rient de ses plans et de ses rêves, qui affirment que plus d'un de ces apôtres de l'or ont été vus, eux et leurs disciples, arrivant, de succès en succès, de bénéfice en bénéfice et de fortune en fortune, à une des chambres de Sainte-Pélagie, à un des lits de l'Hôtel-Dieu, voire même à une des loges de Bicêtre... Mais ces odieux propos n'atteignent pas la grande figure qu'ils insultent. Que la prédiction se réalise ou non, elle n'en est pas moins déclarée impossible. La notabilité de l'époque a le rare privilége de puiser une illustration dans ses avanies elles-mêmes; le féodal poursuivant d'armes de la spéculation fournit brillamment sa carrière contre tout venant; et, qu'il soit applaudi ou hué, il ne s'en élancera pas moins, à la suite de ce paladin du dix-neuvième siècle, une foule de chevaliers... d'industrie.

Regardez-le dans son appartement, au milieu des papiers et des cartons, qu'il classe avec amour et méthode. Oh! que de trésors sous ses doigts!... Prenons au hasard et lisons. « (N° 3.) Manière de courir la poste dans des wagons suspendus sur des fils de fer presque invisibles, à quelques pieds du sol. — (N° 8.) Mines de houille, de cuivre, d'asphalte et de vif-argent, sur le point d'être découvertes à l'une des barrières de Paris. — (N° 9.) Tontine pour assurer des maris à leur aise aux jeunes vierges qui ne le seraient pas. Nota. On donnera là-dessus des explications sérieuses.— (N° 17.) Association musicale et dansante pour dédommager des tremblements de terre, des incendies et de la peste.—(N° 18.) Société pour garantir le public, moyennant une prime, de toutes les contributions forcées nommées vulgairement dans les salons : billets d'artistes, loteries des pauvres, souscriptions de charité, etc. — (N° 33.) Communauté scientifique, par actions, pour l'industrie des vers à soie, d'après les procédés de l'enseignement mutuel. » Voilà-t-il des idées heureuses!... Le spéculateur entreprendra toutes ces belles choses; il les proclamera *nationales*, et chacune l'enrichira. Car pour lui point de mauvaises chances : si l'affaire réussit, il joue sur le succès; si elle échoue, il jouera sur la déconfiture. Il spécule sur l'édifice qui se construit comme sur l'édifice qui s'écroule; et on le verra, après avoir opéré d'une manière prépondérante sur une société en enfantement, agir d'une façon victorieuse sur cette même société en liquidation. Tout lui est bon, bâtisse et décombres.

Le spéculateur a une famille : des neveux, des cousins, des frères. Cela n'est pourtant pas de rigueur : n'importe! le cas échéant, il s'agit d'en tirer parti. Quelques-uns d'eux peuvent mourir; or, le spéculateur, qui s'est établi le chef et le protecteur de tous les siens, peut devenir aussi leur héritier. Oh! alors qu'il lui paraîtrait doux et touchant de larmoyer sur les admirables trépassés qui viennent de lui léguer, avec l'exemple de leurs vertus, haute nourriture pour son âme, quelque chose de non moins sonnant, mais de plus substantiel pour son corps!... Le spéculateur, à la fois inspiré par le ciel et la terre, s'occupe avec un intérêt chaleureux de la destinée de ses proches. *Celui-ci*, il le place dans l'état militaire en lui recommandant cette noble susceptibilité de la bravoure française qui ne permet pas le moindre mot équivoque dans la conversation sans en demander raison sur l'heure, et mettre tout de suite flamberge au vent : c'est le grand devoir du métier, la loi première de l'honneur; hors le duel point de salut. *Celui-là*, il lui souffle la passion des voyages aventureux, des explorations d'outre-mer. Oh! l'Inde, le Brésil, la Turquie, le Mogol, la Chine, la Perse!... ce n'est que là maintenant que se trouvent encore du neuf, de l'énergie, de la séve, du grandiose et de la vie. Ailleurs, et surtout en Europe, tout est rachitique ou défunt; on n'y voit qu'atomes ou crétins. *Cet autre*, il le fait entrer dans les ordres : il a senti sa vocation; l'âme de ce sublime parent avait besoin de se baigner dans les flots de la sainteté évangélique. Dieu l'appelle depuis longtemps, pour sa plus grande gloire, à la Chartreuse ou à la Trappe : ce sont les péristyles du ciel, le portail des béatitudes. Quant à *ce dernier*, autre affaire. Il est du monde et né pour le monde; il faut qu'il soit à lui tout entier : c'est le spéculateur qui l'y lance. Il l'enivre à toutes ses coupes; il l'assied à tous ses banquets, il le



livre à tous ses amours; et le maître est fier de l'élève. Mais, pour supporter tant de joies, ce dernier, malheureusement, a peu de force et de santé... En résultat définitif, tous ceux dont le spéculateur a entrepris l'éducation, dirigé les pensées, et soigné la carrière, ont successivement disparu. Qu'en dit l'homme aux vastes desseins? « C'est moi, s'écrie-t-il avec orgueil, moi qui ai soutenu ma famille! je m'étais dévoué à elle. Le ciel m'en a récompensé. En faisant le bien de mes proches, voyez comme j'ai prospéré. Dieu merci! tout s'est bien passé : j'ai dignement casé tous les miens. »

Il est hors de doute que le spéculateur peut se marier comme tout autre individu de l'espèce humaine; mais l'amour n'entrera pour rien dans la balance de cette opération : il n'y sera pesé que la dot. Le futur fera peu de cas de la *beauté*, à moins toutefois que ladite *beauté* ne lui offre un moyen d'élévation, et ne lui ouvre une voie particulière à la fortune, en l'alliant naturellement à de puissants amateurs du *beau :* c'est une position comme une autre. Il ne tiendra pas précisément à l'âge; une vieille femme riche ne saurait être trop avancée dans la vie : son mérite est en proportion de ses années. Oh! l'inestimable bien qu'une caducité dorée, dont le coffre-fort lève son couvercle au moment où le tombeau s'ouvre!... Comme on le pleure avec effusion, ce vieil ange avec qui l'on avait, d'une manière voilée, une sorte de traité de commerce dont l'article *héritage* était le point sacramentel!... Il épousera même une enfant si l'occasion s'en présente, dût il jouer à la poupée; la chose a souvent du ressort. « L'innocence, dit il, a pour lui tant de charmes, et puis l'on est si pur au sortir du berceau! » Mais bien entendu que l'enfant sera une héritière opulente, et qu'il y aura fusion dans les biens; car il sait son Code par cœur : « Le mari est le chef de la communauté. »

Une fois marié, le spéculateur fait assurer sa femme par une compagnie *ad hoc*. Car, dans le cas où sa douce moitié, douce ou non, viendrait à décéder, sa mort lui serait payée d'après les statuts de ladite Compagnie, et ce serait une bonification dans sa fortune à ajouter aux rentrées de la succession vacante. Il fera aussi assurer ses enfants, vu que si les fruits de son mariage venaient à trépasser de la dentition, de la vaccine, du choléra, de la croissance, ou de toute autre chose fâcheuse, il aurait à toucher le montant de quelque prime à chaque pompe funèbre de sa famille; et notez bien qu'actionnaire du grand établissement des catafalques, il a un intérêt majeur et

positif à voir prospérer les sépulcres. Il y aurait évidemment pour lui, dans les enterrements lucratifs de sa race, un encouragement à obéir à cette loi du Seigneur : « Croissez et multipliez ! » Quant à lui personnellement, il ne se fait pas assurer; car, la somme à payer au jour de sa mort ne devant pas rentrer dans sa poche, il n'y attache aucune importance.

Mais la soif de la spéculation ne dévore pas uniquement les privilégiés de l'existence, les gens de la haute sphère; elle s'empare des individus de tous les états et de toutes les classes. Le spéculateur des derniers rangs a son genre et sa route à part. A l'affût des solennités dramatiques, il en achète d'avance les billets pour les revendre à bénéfice aux amateurs qui, à l'heure du spectacle, craignent de faire queue au bureau. et se la font faire à la porte. Il sait qu'à propos de l'Exposition des produits industriels il sera joué des pièces de circonstance où beaucoup de noms seront honorablement cités : qu'imagine le spéculateur? Il va trouver les commerçants qui aiment le parfum des louanges, et, d'accord avec auteurs, acteurs et directeurs de spectacles, il intercalera dans les comédies à jouer une série d'éloges pour messieurs tels et tels, à tant le couplet, à tant la phrase, et même à tant la ligne. Tout le monde y aura son profit : d'abord, les auteurs, acteurs et directeurs, qui, par là, attireront à leur théâtre les particuliers vantés et à vanter; puis ces mêmes particuliers qui, mis en lumière, auront ainsi donné sur la scène au bon public une manière de prospectus; puis enfin le bon public, qui aura gagné à tout cela le double avantage d'écouter une sorte de pièces et d'y trouver un genre d'affiches !... O sagacité lumineuse !

Ce n'est pas tout : descendons plus bas encore, nous arriverons aux spéculateurs peints par Vidocq. Ceux-ci, errant çà et là dans la foule à toutes les fêtes de tous les régimes, spéculent hardiment sur les encombrements, la presse et le désordre. Ils se serrent contre l'individu qui pleure de joie en voyant défiler un prince quelconque allant à une cérémonie telle qu'elle, ainsi qu'il en a tant passé et qu'il en passera tant encore; et, en un tour de main, ils se procurent à bon compte l'agrément de savoir l'heure au détriment dudit enthousiaste. Puis les mouchoirs, les portefeuilles et les bijoux changent de maître à son approche. C'est un commerce par substitution d'autant plus fructueux, que celui qui prend ne donne rien en retour à celui avec lequel il s'est mis en rapport. Ce mode est dangereux, il est vrai : le spéculateur de ce genre en vient presque toujours à ajouter à sa signature le titre suivant : *détenu* ou *forçat*, tandis que l'industriel de haut rang, qui a fait en grand ce que faisait l'autre en petit, roule dans un bel équipage, et finira peut-être par daigner mettre au bas de son nom : *député* ou *pair de France*. Belle chose que la moralité sociale!

En résumé, le spéculateur sait tout, il voit tout, calcule tout, saisit tout. D'un même coup d'œil, il embrasse à la fois les avantages que, par une heureuse combinaison, il pourrait recueillir d'une association républicaine et d'un amalgame de bitumes, du triomphe des petites reines du Midi et de la destruction des punaises; tout lui est lucre et trafic. Il enjambera gracieusement la ruine de vingt familles pour sauter de pied ferme au milieu des démolitions, qu'il espère relever à la plus grande gloire de sa rapacité. Il rira malignement en passant sur les désastres du prochain, car il a fait une légère variante à son usage au plus fameux des commandements : *Le bien des autres tu prendras et retiendras à ton escient.* Il prétend qu'il a, à l'appui de cette phrase et de sa morale, des exemples d'une grande valeur et des approbations d'une haute portée.

Pour lui, qu'est-ce que le bien et le mal? le *bien*, c'est d'être capitaliste; le *mal*, c'est d'être prolétaire. Pour lui, qu'est-ce que le vice et la vertu? le *vice*, c'est l'absence des qualités qui servent à enrichir; la *vertu*, c'est l'art d'escamoter légalement au prochain ce qu'on a le désir de s'approprier. Pour lui, enfin, qu'est-ce que l'industrie et le commerce? c'est tout bonnement une guerre ouverte entre concitoyens pour s'arracher son bien l'un à l'autre, avec le plus d'adresse et le moins de scandale possible; c'est un combat à outrance entre celui qui tient et celui qui veut prendre, entre celui qui a et celui qui veut avoir; enfin, c'est cet adage en actions là-haut et là-bas en pratique : *Ote-toi de là, que je m'y mette !*

Ne demandez pas au spéculateur ce que c'est que la piété, le culte et les choses saintes. Sa piété, c'est un religieux amour pour les douceurs de la vie; son culte, c'est l'observation scrupuleuse des statuts et règlements de la Bourse; les choses saintes, ce sont tous les objets de prix que les Hébreux au désert jetaient dans la chaudière embrasée d'où allait sortir le veau d'or.

A-t-il une conscience? oui, mais elle est semblable à la bulle de savon brillamment colorée qui sort du fétu de paille d'un enfant : à son apparition, on la prendrait pour quelque chose... Hélas! Dieu sait ce que c'est, d'où ça vient et où ça va !

A-t-il un cœur, cet homme? sans doute, mais il ne bat que pour sa spécialité; et, par conséquent, les choses de l'honneur et du sentiment n'entrent en rien ni pour rien dans les habitudes de sa nature. On disait d'un grand capitaine qu'à la place du cœur il avait *un boulet de canon;* on pourrait affirmer que le spéculateur a, en guise d'âme, des *bons payables au porteur*.





LE DÉFENSEUR OFFICIEUX

EN JUSTICE DE PAIX

PAR

ÉMILE DUFOUR



Paris est une vaste ruche dans laquelle d'infatigables abeilles travaillent jour et nuit à entasser des richesses, dont une grande partie nourrit un essaim nombreux de guêpes voraces et paresseuses. Si les rapines de ces dernières s'exécutent facilement, c'est qu'entre les abeilles et les guêpes parisiennes il n'existe pas la même différence qu'entre celles des champs.

Combien y en a-t-il en effet à Paris de ces individus dont l'existence est un problème pour tous, qui, aux yeux de la foule sachant se revêtir d'un caractère honorable, allant et venant sans cesse d'un air affairé, semblent travailler, mais ne travaillent réellement qu'à tirer bon parti de la gaucherie ou de la crédulité de leurs concitoyens laborieux! Du reste, leurs menées plus ou moins adroites ne sauraient échapper à l'œil de l'observateur : à ce dernier appartient donc le soin de les signaler.

Tous ces hardis parasites n'exploitent pas le même côté de la confiance publique. Il en est une classe remarquable par ses mœurs, sa vie nomade et son adresse, qui ne doit son existence qu'à l'ignorance des débiteurs et des créanciers, ou à la mauvaise foi des chicaneurs : nous voulons parler de ces avocats de justice de paix connus sous le nom de défenseurs officieux.

Le nombre de ces agents d'affaires, extrêmement minime il y a dix ans, s'est augmenté graduellement avec la langueur du commerce. Le soleil de Juillet, dont les rayons régénérateurs devaient produire de si heureux effets, n'a servi qu'à faire éclore une nouvelle couvée de ces obscurs oiseaux de proie.

Désespérant d'être officier ministériel, enhardi par les succès de quelques-uns de ses confrères, un jour un clerc d'huissier adresse à son patron et à son étude un adieu forcé ou volontaire. Il loue à Paris, ou dans un des villages circonvoisins, un logement au plus bas prix possible, garnit une pièce d'une table noire et de trois chaises, fait barbouiller sur sa porte ce mot : *Étude*, se donne dans ses lettres et sur ses cartes de visite le titre pompeux de jurisconsulte, et le voilà défenseur officieux en espérance.

Dès lors, il passe dans les justices de paix le temps entier des audiences, s'immisce dans toutes les discussions particulières des plaideurs qui attendent l'appel de leur affaire, donne son avis, propose ses services, enfin remue ciel et terre pour trouver une cause à défendre.

Le défenseur officieux est facile à reconnaître à sa voix mielleuse et insinuante, à son chef toujours couvert d'un chapeau qu'il a payé cinq francs. Il porte un habit dont la couleur échappe à l'œil, mais qui le plus souvent a dû être noir, et sa main, garnie d'un gant gris ou de filoselle brune, caresse amoureusement un jabot fané et parsemé d'étoiles jaunâtres qui attestent de la part de son propriétaire un fréquent usage de tabac en poudre.

Son bras est en tous temps et en tous lieux chargé d'une énorme liasse de pièces de procédures, flanqué d'un gros *Neuf Codes* in-octavo. Ce sont ordinairement les seuls papiers qui garnissent ses cartons et le seul livre dont se compose sa bibliothèque. Il marche toujours vite et d'un air fort occupé. A le voir aussi sérieux au milieu du fracas perpétuel de Paris, vous le prendriez pour un homme accablé d'affaires. Point du tout. Il est

chargé de faire condamner un débiteur qui ne conteste pas la demande que lui intente son créancier. Il prépare à cet effet un superbe plaidoyer dont il ne se souviendra plus à l'audience, fait la recherche des articles de la loi sur lesquels il doit se fonder, et pose ses conclusions d'un air victorieux. Puis, quand il est arrivé à l'éternel : *En conséquence, requérons que le sieur... soit condamné...*, etc., il passe sur son front un foulard à vingt-quatre sous, promène fièrement sa vue sur les passants, et se récompense de ses efforts d'imagination en logeant dans ses parois nasales une large pincée de tabac.

Si les caprices atmosphériques, la chaleur et la longueur de la marche ne vous rebutent pas, suivez-le, je vous prie, jusqu'au prétoire qui doit retentir des foudres de son éloquence, et là, vous pourrez bâiller à loisir, si toutefois vous ne haussez les épaules devant les petitesses et le dégoûtant égoïsme dont le tableau se déroule à vos yeux; car vous serez initié aux mystères d'une foule de misérables affaires dont il est déplorable de voir s'occuper des gens raisonnables. Puis vous entendrez le défenseur officieux donner les preuves de la plus brillante faconde pendant au moins cinq minutes, sans reprendre haleine et sans avaler la moindre cuillerée d'eau sucrée.

Il exerce habituellement son talent oratoire dans les salles d'audience des douze arrondissements de la capitale, ou dans celles des chefs-lieux de canton de la banlieue; il préfère cependant ces dernières, où la simplicité des plaideurs offre à ces spéculations un appât plus facile et plus certain.

Dans le voisinage des tribunaux de paix se trouvent plusieurs cabarets; c'est là que, les jours d'audience, une grande partie des plaideurs vient attendre l'arrivée du juge. Suivons-y le défenseur officieux, car c'est dans une de ces buvettes qu'il entre d'abord. Prenez un tabouret, accoudez-vous avec indifférence sur une table et examinez.

Déjà plusieurs défenseurs sont arrivés. En voici deux entre lesquels s'agite une question de droit. Ils gesticulent, feuillettent leur code, crient, se rient réciproquement au nez, et finissent par se tourner le dos. Un autre parcourt gravement des pièces que vient de lui confier un plaideur. Un troisième est entouré d'un groupe de personnes qui l'écoutent respectueusement pérorer. Si quelqu'un arrive et demande son nom, un des auditeurs se penche à l'oreille du nouveau venu, qui écarquille les yeux et fait un léger hochement de tête admiratif. Ce défenseur est ordinairement le plus bavard et le moins instruit, et pourtant c'est celui qui jouit de la plus grande réputation. Celui que nous avons suivi entre en saluant humblement, car le défenseur officieux est d'une grande politesse avec tout le monde (politesse qu'il porte au plus haut point avec les gendarmes et le commissaire de police du quartier) et d'une excessive aménité avec ses confrères, qu'il n'interpelle jamais sans faire précéder leur nom du terme *maître*, consacré au barreau. Voyez avec quelle affabilité il presse la main de chacun d'eux, avec quelle touchante sollicitude il s'informe de leur santé; puis tout à coup sa physionomie riante devient sérieuse, il parle d'une affaire importante dont on lui a confié la gestion, d'un rendez-vous qu'il a eu avec un avocat distingué (que, par parenthèse, il n'a jamais vu), de la certitude de son succès, des honoraires immenses dont il sera gratifié et de l'honneur qui rejaillira sur son nom. Cependant un homme se lève, s'approche de lui, et demande bas, bien bas, s'il serait possible de lui dire *deux mots*. Le défenseur officieux, voyant que l'interlocuteur a besoin de lui, se rengorge, tousse, caresse son menton, et entraîne sa pratique dans un angle de la pièce Le nouveau client expose le motif de sa demande d'un air piteux et en tournant entre ses doigts ce qui lui sert de coiffure. C'est un débiteur malheureux cité pour l'audience du jour et qui voudrait obtenir un délai quelconque. Le défenseur l'écoute d'un air capable, lui promet avec l'assurance d'un oracle de lui faire accorder ce qu'il désire, et se fait préalablement consigner ses honoraires. Le malheureux, rassuré sur son avenir, les donne sans hésiter, et offre à son avocat un verre de vin. Celui-ci rejette la proposition sous prétexte qu'il n'a pas déjeuné. On comprend fort bien où en veut venir notre homme. Son client se laisse prendre au piége; il ajoute à l'offre du liquide celle d'une côtelette, que le défenseur refuse d'abord avec dignité, mais se détermine enfin à accepter. On dresse la table. Il faut boire en mangeant : on sert une bouteille de vin, puis une autre. Un seul plat ne suffit pas; le défenseur en demande un second et du dessert, car il est comme les amoureux de quinze ans, il mange vite et longtemps. Le client, que son affamé défenseur ne cesse de louer sur la validité des raisons qui le mettent dans la nécessité de demander terme et délai, parle avec chaleur et oublie de prendre la moitié du repas, distraction dont profite admirablement son commensal.

Puis, quand l'heure annonce que l'audience va commencer, chacun se lève, et, semblable à Gil Blas, le pauvre plaideur paye largement un déjeuner qui certes ne lui donnera pas d'indigestion. Mais il ne murmure pas, car il n'est point de sacrifice qu'il ne fasse pour obtenir le délai qu'il désire. Il s'avance donc à la barre l'estomac léger, mais le cœur plein d'espoir, et, malgré les supplications du défenseur qui l'assiste et qui expose, avec une somme de chaleur égale à celle du vin qu'il a bu, la position malheureuse de son client, il entend avec douleur rejeter sa demande, que ne motive rien de juste aux yeux du juge.



S'agit-il d'une affaire plus importante, le défenseur officieux, au milieu du silence de l'auditoire, fait sortir de sa bouche un torrent de phrases incohérentes parsemées de grands mots et festonnées d'arrêts de la cour de cassation. Il invoque Pothier, Sirey, Delvincourt, qu'il n'a jamais lus, combine au hasard tel article de la loi avec tel autre; puis il gesticule, frappe sur la barre, et quand



il a formulé ses conclusions, il toise avec assurance son confrère adversaire, qui l'a écouté avec un air de supériorité dédaigneuse et s'est posé devant lui comme un Spartiate aux Thermopyles.

L'audience terminée, l'agent d'affaires retourne à sa buvette, qui lui sert de cabinet de consultation. Il dit hautement beaucoup de bien de lui-même et beaucoup de mal de ses confrères absents. Il passe en revue les principales questions qui ont été agitées à l'audience, les commente et les discute avec emphase. S'il a triomphé dans une affaire, il loue la justice de l'arrêt; s'il a succombé, ses poumons n'ont pas assez de force pour proclamer l'ignorance et l'iniquité du juge. Il met facilement un de ses clients à contribution d'un dîner, pendant lequel sa conversation n'est qu'une longue protestation d'amitié au milieu de laquelle il brode son histoire le plus habilement possible. A l'entendre, il a été avoué ou huissier en province; mais sa femme infidèle l'a abandonné, nantie de l'avoir commun; ou un clerc, abusant de sa confiance, a disparu en lui emportant des sommes immenses; ou bien encore il était avocat, et la jalousie de ses confrères ou l'injustice du conseil de discipline de l'ordre l'a fait rayer du tableau. Puis, versant des larmes sur ses prétendus malheurs passés, d'une main il essuie ses yeux, et de l'autre tend son verre au client. A chaque minute il consulte l'horloge, et prétexte un rendez-vous qu'il ne peut manquer, ce qui ne l'empêche pas de rester quelques heures de plus.

Il est quelquefois accompagné d'un homme qu'il nomme son maître clerc, véritable Bertrand au fond et dans la forme, qui le suit pas à pas, porte ses dossiers, vit des débris de ses repas et hérite de ses vieilles hardes : espèce d'être inorganique sans cesse attaché au défenseur officieux et qui n'existe que par juxtaposition.

Le défenseur officieux est rarement marié, mais il possède presque toujours une femme. C'est assez ordinairement une cliente malheureuse, qui ne peut payer les services que lui a rendus le défenseur officieux qu'en se constituant son esclave la plus humble et la plus soumise. Elle est chargée de cirer les chaussures de son seigneur et maître, de consigner sur un calepin, en son absence, les noms des rares visiteurs, et de procéder à l'achat et à la préparation des denrées journalières. C'est toujours en son nom que, par mesure de sûreté, le défenseur officieux loue son logement, en paye le loyer, et fait ses marchés les plus importants. Pour prix de son

dévouement, il l'expulse au bout de plusieurs mois, et la remplace par une autre, qui plus tard, à son tour, éprouvera le même sort.

Le défenseur officieux ne s'occupe pas seulement de représenter ses clients devant messieurs les juges de paix; il débat les intérêts des créanciers dans les faillites, ceux du failli lui-même; il rédige des baux, des actes de société, de vente ou d'achats de fonds de commerce, et formule des exploits de procédure qu'il donne à signer à un huissier qui lui fait une forte remise. Il se charge aussi d'amener à réconciliation des époux en désaccord ou un père et un fils brouillés. Enfin il est tout à la fois avocat notaire, huissier et juge de paix.

Si, à l'aide d'économies, il parvient à garnir sa caisse de quelques centaines de francs, il connaît fort bien les moyens d'utiliser son argent de la manière la plus productive : il achète de bonnes créances à bas prix, escompte des valeurs à un taux fort élevé, prête à usure, spécule sur la détresse d'un héritier présomptif. Il décuple ainsi en fort peu de temps son avoir.

Il descend un étage à mesure qu'il s'élève dans le sentier de la fortune. C'est alors que notre homme commence à occuper une position dans le monde; il étend le cercle de ses connaissances, fréquente les spectacles à l'aide de billets que lui donnent ses clients, se fait incorporer dans une compagnie de la garde nationale, et s'abonne au *Gratis*, à l'*Estafette* ou à la *Presse*. Puis son intérieur change d'aspect. Les lambris de son cabinet, jadis nus, se couvrent de gravures encadrées; il a une bibliothèque, un tableau-horloge, des bronzes, des lampes Carcel, un encrier-pompe Boquet; que sais-je? enfin, tout ce qui peut faire supposer au public la présence de l'aveugle déité. Il devient alors agent d'affaires.

Il ne fréquente plus, que pour les procès importants, les tribunaux de paix, théâtres de ses premiers succès, où il envoie, pour les affaires ordinaires, un de ses clercs faire son stage de défenseur officieux.

Le défenseur officieux, surtout quand il est arrivé à cet état prospère, qu'il ne doit le plus souvent qu'à l'emploi de moyens peu délicats, est l'objet de l'aversion d'une foule de malheureux débiteurs confiants, sur lesquels il s'est attaché comme une sangsue, et dont il n'a fait qu'augmenter l'embarras. Il est en général mal vu des officiers ministériels, et particulièrement haï des huissiers, auxquels il fait une guerre incessante, et qui, pour cela même, se croient dans la nécessité de le ménager.

Deux ou trois sur cent parviennent ainsi parfois à amasser quelques mille livres de rentes; ils vendent alors leur clientèle, louent un appartement à Paris et un pied à terre à la campagne, et n'en continuent pas moins à faire des affaires. La chicane est leur vie, leur bonheur; ils mourraient le lendemain du jour où ils cesseraient de barbouiller du papier timbré et de déchiffrer les hiéroglyphes des pièces de procédure.

Tous les autres végètent pendant un temps plus ou moins long, alimentés par le gain que leur procure leur intervention dans une foule de petits procès qu'ils ont intérêt à prolonger. Ils changent tous les six mois de domicile, ne payent point de contributions et n'endossent jamais l'uniforme civique. Souvent ils disparaissent du monde pendant quelque temps, soit qu'ils aient eu des démêlés avec la justice, soit que la main vengeresse d'une de leurs victimes les ait envoyés à l'hôpital; puis ils reparaissent et disparaissent encore. Enfin, leur nom, leur personne et leur domicile tombent tout à fait dans le domaine de l'inconnu.

Riche ou pauvre, le défenseur officieux, dont la vie n'a été qu'un long procès avec ses débiteurs et ses créanciers, avec les débiteurs et les créanciers de ses clients, avec son propriétaire, avec les huissiers et les gendarmes, est enfin cité, un beau matin, à comparaître devant le tribunal de la justice divine, où ses malheureux clients n'auront plus besoin, Dieu merci, de son ministère.





LA GRISETTE

PAR

JULES JANIN





De tous les produits parisiens, le produit le plus parisien, sans contredit, c'est la grisette. Voyagez tant que vous voudrez dans les pays lointains, vous rencontrerez des arcs de triomphe, des jardins royaux, des musées, des cathédrales, des églises plus ou moins gothiques; comme aussi, chemin faisant, partout où vous conduira votre humeur vagabonde, vous coudoyerez des bourgeois et des altesses, des prélats et des capitaines, des manants et des grands seigneurs; mais nulle part, ni à Londres, ni à Saint-Pétersbourg, ni à Berlin, ni à Philadelphie, vous ne rencontrerez ce quelque chose si jeune, si gai, si frais, si fluet, si fin, si leste, si content de peu, qu'on appelle la grisette. Que dis-je, en Europe? vous parcourriez toute la France que vous ne rencontreriez pas, dans toute sa vérité, dans tout son abandon, dans toute son imprévoyance, dans tout son esprit sémillant et goguenard, la grisette de Paris.

Les savants (foin des savants!), qui expliquent toute chose, qui trouvent nécessairement une étymologie à toute chose, se sont donné bien de la peine pour imaginer l'étymologie de ce mot-là, la *grisette*. Ils nous ont dit, les insensés! qu'ainsi se nommait une mince étoffe de bure à l'usage des filles du peuple, et ils en ont tiré cette conclusion : « Dis-moi l'habit que tu portes, et je te dirai qui tu es! » Comme si nos élégantes duchesses de la rue, nos comtesses qui vont à pied, nos fines marquises qui vivent du travail de leurs mains, toute cette galante et sceptique aristocratie de l'atelier ou du magasin, étaient condamnées à porter à tout jamais une triste robe de laine; comme si elles avaient renoncé, ces anachorètes blanches et roses, aux plus douces joies de la vie, au ruban de soie, à la broderie, aux souliers neufs, aux gants neufs, à toutes les ressources ingénieuses de cette coquetterie facile qui est à la portée de toutes les belles personnes qui sont pauvres, bien faites, et qui ont vingt ans!

Donc laissons là les étymologistes et leurs étymologies saugrenues. Ce sont de vieux bons hommes revenus des passions humaines, et dont on ne peut pas dire, à propos de ces doux échantillons de la galanterie française, qu'ils sont pleins de leur sujet. On ne définit pas ce qui est net, vif et beau. La seule façon de comprendre ce monde des grisettes parisiennes, monde à part dans le monde, c'est de le voir de près. Sortez le matin par un beau jour qui commence, et regardez autour de vous quelle est la première femme éveillée dans ce riche Paris qui dort encore : c'est la grisette! Elle se lève un instant après le jour, et tout de suite la voilà qui se fait belle pour toute la journée. Son ablution de chaque jour est complète, ses beaux cheveux sont peignés de fond en comble, ses vêtements sont reluisants de propreté : je le crois bien, ma foi! c'est elle-même qui les a faits, elle-même qui les a blanchis. En même temps, elle pare aussi la mansarde qu'elle habite; elle met en ordre le peu qu'elle possède, elle décore sa misère comme d'autres femmes ne sauraient pas décorer leur opulence. Ceci fait, elle jette un dernier coup d'œil sur son miroir, et quand elle s'est bien assurée qu'elle est aussi jolie aujourd'hui qu'elle l'était hier, elle s'en va à son travail. En effet, et voilà ce qu'elles ont de touchant et de respectable; qui dit une grisette dit en même temps un petit être charmant et content de peu qui produit et qui travaille; une grisette oisive n'est pas dans la nature des grisettes : elle devient alors tout autre chose; elle sort tout à fait de cet honnête département des grisettes; une fois oisive, elle franchit la faible limite qui la sépare du

vice parisien. — De celle-là nous n'en parlons pas, elle gâterait notre sujet.

Mais cependant, puisqu'elle travaille, quel est donc le travail de la grisette ? Il serait bien plus simple de vous dire tout de suite quel n'est pas son travail, car qui dit une grisette dit une fille bonne à tout, qui sait tout, qui peut tout. Une légion de fourmis travailleuses suffit à produire des montagnes ; eh bien ! la grisette est comme la fourmi. Les grisettes de Paris, ces petits êtres fluets, actifs et pauvres, Dieu le sait ! elles opèrent autant de prodiges que des armées. Entre leurs mains industrieuses se façonnent sans fin et sans cesse la gaze, la soie, le velours, la toile. A toutes ces choses informes, elles donnent la vie, elles donnent la grâce, l'éclat : elles les créent, pour ainsi dire, et, ainsi créées, elles les jettent dans toute l'Europe; et, croyez-moi, cette innocente et continuelle conquête à la pointe de l'aiguille est plus durable mille fois que toutes nos conquêtes à la pointe de l'épée.

Ils se répandent ainsi dans la ville, ces pauvres artisans noirs ou blonds, blancs et roses, et, tout en fredonnant, ils habillent la plus belle partie du genre humain; leurs doigts légers exécutent, comme en se jouant, les tours de force les plus difficiles ; tout ce que le caprice des femmes, dans leurs plus ingénieux accès de coquetterie, peut inventer, nos charmants artistes l'exécutent. Elles règnent en despotes sur la parure européenne. Elles brodent le manteau des reines, elles coupent le tablier des bergères. Et faut-il que ce goût français soit universel pour que ces petites filles, enfants de pauvres gens, et qui mourront pauvres comme leurs mères, deviennent ainsi les interprètes tout-puissants de la mode dans l'univers entier ! Détruisez cette race intelligente et laborieuse, c'en est fait de la grâce européenne, déjà je vois d'ici toutes les grandes coquettes de ce monde vêtues au hasard, c'est-à-dire mal vêtues, et qui s'écrient en soupirant : « Où allons-nous ? »

Dans cette position à la fois élevée et subalterne, et placées, comme elles le sont, entre le luxe le plus exagéré des puissants de ce monde et leur propre misère à elles-mêmes, certes il faut à ces pauvres filles bien de l'esprit et bien du courage pour résister à la fois à ce luxe et à cette misère. Car, à peine descendue du cinquième étage qu'elle habite, la grisette est introduite dans les plus riches magasins, dans les maisons les plus somptueuses : là, elle règne; là, elle dicte ses lois et sans appel; pendant tout le jour, elle préside à la coquetterie des femmes riches, elle les habille, elle les pare, elle entoure ces cadavres souvent très-laids des tissus les plus précieux; elle sait à fond tous les déguisements de ces beautés si souvent trompeuses. Que de tailles contrefaites elle a réparées ! que de maigreurs elle a dissimulées ! que de laideurs elle a fait paraître charmantes ! et quand l'idole est ainsi parée par ces pauvres mains si blanches et si gentilles, quand l'amour arrive, qui emporte dans les fêtes resplendissantes, non pas la femme, qui est laide, mais sa parure, qui est adorable, sans songer que l'ouvrière qui l'a faite est cent fois plus belle que celle qui la porte, vous figurez-vous notre jeune artiste qui suit d'un regard contrit cette femme qu'elle a créée, et qui se dit à elle-même, avec un gros soupir : « Je suis pourtant plus belle que cela ! » Oui, certes, c'est là une de ces immenses tentations auxquelles résisteraient bien peu de courages. En effet, on comprend très-bien qu'un homme passe devant un monceau d'or sans y toucher : sa probité le sauve ; mais une jeune et jolie fille, qui peut tout d'un coup, d'obscure et inconnue qu'elle était, devenir l'admiration et l'amour des hommes, si elle veut mettre seulement ce morceau de gaze créé par son aiguille, renoncer ainsi à ses admirables et faciles conquêtes, voilà, certes, le plus surprenant de tous les courages ! Elle est seule; cette parure est achevée ; les fleurs sont prêtes pour la chevelure, la gaze transparente pour le sein nu, le ruban pour la ceinture, le soulier pour le pied, le bas brodé pour la jambe faite au tour, le gant pour la main : qui donc empêche l'humble chrysalide de devenir tout d'un coup le papillon léger, de réaliser les plus beaux rêves, et d'entraîner à sa suite l'admiration des hommes, la jalousie des femmes ? Ainsi vêtue, elle devient tout d'un coup la reine du monde, elle marchera l'égale des plus belles; sa jeunesse brille de tout son éclat; elle est l'orgueil de nos fêtes, la joie de nos théâtres; le monde des arts, du luxe et du pouvoir lui est ouvert : rien ne doit résister à son triomphe. Victoire ! victoire ! plus de travail ! plus de misère ! Mais non, cette humble pauvreté ne sera pas vaincue : elle résistera à cette tentation chaque jour renouvelée; la noble héroïne rendra sans murmurer cette parure à celle qui la paye, et elle se consolera avec ses chansons, sa gaieté et ses vingt ans. — Ou bien tout simplement elle deviendra folle. Que d'ambitieuses de vingt ans, qui ont manqué d'une robe pour être adorées, sont renfermées à Bicêtre ! Savez-vous bien cependant ce qu'on donne à la grisette pour prix de tant de travaux, de tant d'héroïsme, de tant de folies qui la tuent ? Hélas ! j'en rougis. Mais cette noble fille, sacrifiée à ces passions dévorantes, est presque aussi peu payée que nos Alexandres et nos Césars à quatre sous par jour. Pour se vêtir, pour se nourrir, pour se loger, pour cultiver le parterre qui est devant sa fenêtre, pour le mouron de l'oiseau qui chante dans sa cage, pour le bouquet de violettes qu'elle achète chaque matin, pour cette chaussure si luisante et si bien tenue, pour cette élégance soutenue des pieds à la tête, dont serait fière plus d'une reine de préfecture, la grisette parisienne gagne à peine de quoi fournir chaque jour au déjeuner d'un surnuméraire du ministère de l'intérieur. Et cependant, avec si peu, si peu que rien, elle est bien plus que riche, elle est gaie, elle est heureuse, elle ne demande en son chemin qu'un peu de bienveillance, un peu d'amour.

Ce n'est pas que dans ce chemin, ou plutôt dans ce modeste sentier, semé de tant de fleurs des champs et de tant d'épines, qu'elle parcourt d'un pas si léger, l'aimable fille, elle ne rencontre bien de petits bonheurs à sa taille et à son usage. Elle se pare de cet or que fabrique à si peu de frais la médiocrité, et l'or de cette mine est plus inépuisable que toutes les mines du Pérou. Elle est contente de peu, elle est contente de rien ! La poésie et l'amour, ces deux anges qui consolent et qui encouragent, l'accompagnent dans sa route ; elle tient à la poésie par sa misère d'abord et ensuite par sa profession, elle tient à l'amour par ses grâces naturelles et sa beauté sans fard. La grisette est la providence de cette race à part et imberbe, l'honneur, l'esprit et le tapage de nos écoles, qu'on peut appeler à bon droit le *printemps de l'année;* elle est l'amour souriant et désintéressé des poëtes sans maîtresses, des orateurs en herbe, des généraux sans épée, des Mirabeaux sans tribune; tout jeune homme qui vit à Paris d'une maigre pension paternelle et d'espérance est de droit le vainqueur et le tyran de ces jolies petites marquises de la rue Vivienne. Dans cette franche communauté fondée sur l'amour, sur l'économie et le travail, chacun des deux amoureux apporte tout ce qu'il a, rien d'abord, et avec cela un grand appétit, et par-dessus le marché un grand fonds d'insouciance, tous les adorables ingrédients du bonheur ; on



travaille chacun de son côté toute la semaine ; l'aiguille et la plume font des merveilles : l'un dissèque des cadavres, l'autre en habille ; celui-ci débrouille les textes de Justinien, celle-là redresse tous les torts féminins qu'on lui présente ; à peine a-t-on le temps de se voir, de s'entre-sourire ; à peine une fois ou deux passe-t-il devant la porte du magasin dont la glace est recouverte d'un rideau à demi entr'ouvert. Mais, le dimanche venu, adieu toute contrainte ! l'aiguille et la plume se reposent, le magasin et le livre sont fermés ! Liberté, liberté tout entière ; c'est le jour où il est riche, c'est le jour où elle est belle, c'est le jour où ils s'aiment à ciel et à cœur ouverts. Allons, notre royaume légitime, la vallée de Montmorency nous appelle ; allons, notre beau duché de Saint-Cloud nous ouvre ses portes ; allons, notre beau comté de Saint-Germain va grimper jusqu'à notre cinquième étage par le chemin de fer ; allons vite, j'ai mon habit neuf, mon gilet blanc, mes épargnes dans ma poche ; prends ton chapeau le plus frais, ton écharpe la plus rose ; prends l'ombrelle que Louise a oubliée chez toi l'autre jour, et en avant ! Et les voilà qui s'emparent ainsi l'un de l'autre des plus petits recoins de la campagne parisienne ; pour leur faire place, à ces innocents amoureux, les oisifs et les riches se cachent de leur mieux, ils savent que le dimanche appartient à l'étudiant et à la grisette ; et ainsi dans les campagnes, l'été, dans la ville, l'hiver, ils sont les maîtres souverains un jour chaque semaine ; ils remplissent les bois, ils remplissent les théâtres ; toutes les fleurs des champs et toutes les larmes du mélodrame leur appartiennent ; ils ont cinquante-deux jours de règne dans l'année. Quelle est la puissance en ce monde qui dure si longtemps ?

Ainsi se passe cette dernière jeunesse du jeune homme ; il marche ainsi appuyé sur cette blanche épaule jusqu'à ce qu'il arrive à être quelque chose : médecin, avocat, sous-lieutenant. Alors l'ambition le gagne, l'amour s'en va, il dit adieu à la folle et douce maîtresse de ses beaux jours ; l'ingrat qu'il est, il l'abandonne à cette misère si facile à porter quand on est deux, il change ce cœur aimant contre quelques arpents de vigne, ou les quelques sacs d'écus dont se compose une dot de province ; elle cependant, la pauvre fille, que devient-elle ? Elle pleure, elle se résigne, elle se console, quelquefois elle recommence, souvent enfin elle se marie ; elle passe ainsi du poëte amoureux au mari brutal, du rire aux larmes, de l'indulgente misère à l'indigence brutale : tout est fini pour elle, le papillon devient chrysalide : heureusement elle ne meurt pas sans laisser après elle une assez bonne provision de grisettes et de gamins de Paris.

Mais soyons prudents et sages, ne regardons pas trop

au fond des choses, de peur de tomber dans l'abîme. Quelle est la rose la mieux épanouie que n'emporte le premier vent qui souffle? Quel est le fruit mûr qui ne porte son ver rongeur? Au reste, Dieu merci, cette triste fin n'est pas la même pour toutes ces charmantes filles; il en est qui se sauvent par hasard, il en est d'autres que sauve le bonheur, quelques-unes la vertu comme l'entendent les moralistes : je veux à ce propos vous raconter l'histoire de Jenny la bouquetière.

Cette Jenny a fait un métier que je ne saurais trop vous expliquer, mesdames. Cependant, comme elle avait un bon cœur et une belle âme, il faut qu'elle ait sa biograpie à part, une page dans ce recueil d'artistes. Jenny a été si utile à l'art!

Je dis *Jenny la bouquetière*, parce qu'elle vint à Paris vendant des roses et des violettes pâles comme elle, la pauvre enfant! Pour le débit des fleurs, il n'y a que deux ou trois bonnes places à Paris : l'Opéra, le soir, quand l'harmonie étincelle, quand le gaz éclate, quand les femmes riches et parées s'en vont en diamants, en dentelles, se livrer aux molles extases de l'harmonie. Alors il fait bon avoir à part soi un magasin de roses et de violettes, le débit est sûr. Mais quand vint Jenny à Paris, elle ne put vendre ses fleurs que sur le pont des Arts, des fleurs sans odeur et sans couleur, image trop réelle de la poésie académique; des fleurs de la veille à l'usage des grisettes qui passent. Avec un pareil commerce, il n'y avait aucune fortune à espérer pour Jenny.

Jenny la bouquetière se morfondait et pleurait. Il y eut des vieillards, des roués de la bourgeoisie, qui firent des quolibets à Jenny, qui l'accablèrent de mots à double sens; mais Jenny ne les comprit pas : le bourgeois libertin est trop laid! La pauvre fille cependant vendait ses fleurs, mais le commerce allait mal; il fallait sortir de ce misérable état à tout prix.

Quand je dis à tout prix, je me trompe, non pas au prix de l'innocence, pauvre Jenny! non pas au prix de cette fortune éphémère et misérable qui s'en va bien vite, et qui se fait remplacer par la honte. Ne crains rien pour ton joli visage, ma bouquetière; il y a quelque chose d'innocent à faire avec ta jeunesse et ta beauté; quelque chose d'innocent à faire, entends-tu bien? avec ton visage si frais, tes doigts si déliés, ton port si noble, ta taille svelte, et ce pied arabe qui donne une forme charmante à tes mauvais souliers.

Viens dans mon atelier, belle Jenny, viens; tiens-toi à distance. Tu n'as pas même à redouter mon souffle. Poste-toi là, ma fille, sous ce rayon de soleil qui t'enveloppe de sa blancheur virginale. Oh! sois muette et calme, laisse-moi t'envelopper d'art et de poésie; tu seras mon idole pour un jour, à moi peintre. Je vois déjà voltiger autour de ta robe en guenilles les couleurs riantes, les formes légères, les ravissantes apparitions de mon voyage d'Italie. Reste là, reste, Jenny, sous mon pinceau, sur ma toile, dans mon âme, sous mon regard charmé; que de métamorphoses tu vas subir! Vierge sainte, on t'adore, les hommes se prosternent à tes pieds; jolie fille au doux sourire, les jeunes gens te rêvent et te font des vers. Sois plus grave, relève tes sourcils arqués, réprime ce sourire; je te fais reine, grande dame; après quoi, si tu veux poser ta tête sur ta main, si tu veux mollement sourire, si tu veux t'abandonner à la poétique langueur d'une fille qui rêve, je fais de toi plus qu'une vierge, je te crée la maîtresse de Raphaël ou de Rubens. Pauvre fille! c'est beaucoup plus que si je te faisais la maîtresse d'un roi.

Jenny, inépuisable Jenny! qu'elle vienne, l'inspiration me saisit et m'oppresse, la fièvre de l'art est dans mes veines; ma palette est chargée pêle-mêle, ma grossière palette en bois de chêne; ma brosse est à mes pieds, haletante comme le chien de chasse qu'on tient en laisse. Viens, il est temps, Jenny. Et Jenny vient, docile comme l'imagination, docile et souple, et prête à tout, à tout ce que l'art a d'innocence et de poésie. Allons, Jenny, pose-toi : je veux voir en toi une belle fille grecque, comme celles que vit Apelles quand elles posèrent pour la statue de la déesse. Tu es belle ainsi, ma jolie Grecque, ma sévère beauté, mon Athénienne aux formes ravissantes! Et, si je veux changer ma beauté cosmopolite, ma beauté change : la voilà Romaine, Romaine de l'empire, Romaine comme les Romaines de Juvénal. Allons, Jenny, sors du festin, prête l'oreille aux chants des buveurs, redis-moi l'ode d'Horace à Glycère, à Néera; sois belle et riche, étends-toi dans ta litière portée par des esclaves gaulois; remplace les bagues de l'hiver par l'or de l'été. Mais avant tout, avant de représenter l'ivresse, as-tu déjeuné ce matin, Jenny? Vous autres, vous ne vous figurez pas ce que c'est qu'une pauvre fille qui rêve tout éveillée, et qui rêve pour vous; vous ne vous imaginez pas tout ce qu'il y a de péril et de difficulté dans cette position fixe d'une pauvre femme qui reste des heures entières immobile, muette, arrêtée; il faut qu'elle unisse la passion au calme, la colère au calme, l'ivresse au calme, l'amour au calme! La plus grande des comédiennes, c'est une pauvre fille qui sert de modèle, qui est comédienne tout un jour, comédienne pour un homme tout seul, comédienne à huis clos, comédienne qui se drape avec une guenille, reine dont un foulard forme la couronne, danseuse dont un tablier noir fait la robe de bal, sainte martyre qui prie, les yeux levés au ciel, en chantant une chanson de Béranger. Pauvre, pauvre femme! Elle passe par tous les extrêmes, selon le caprice de l'artiste : on la brûle, on l'égorge, on l'étouffe, on la met en croix, on la plonge dans mille voluptés orientales; elle est en enfer, elle est au ciel; archange aux ailes d'or, prostituée à l'air ignoble; elle est tout, elle passe par toutes les habitudes de la vie : grande dame, bourgeoise, majesté, divinité de la fable, que voulez-vous? Et cela sans que personne l'applaudisse, sans un battement de mains, sans la plus petite part dans l'admiration accordée au chef-d'œuvre. On voit le tableau : Que cette femme est belle! quel regard! quelle main! que d'inspirations véhémentes dans cette tête! On porte l'artiste aux nues, on le comble d'or et d'honneurs; il n'y a pas un regard pour la pauvre Jenny : or c'est Jenny qui a fait le tableau!

Étrange assemblage de beauté et de misère, d'ignorance et d'art, d'intelligence et d'apathie! Prostitution à part d'une belle personne qui peut sortir chaste et sainte après avoir obéi en aveugle aux caprices les plus bizarres! C'est que l'art est la grande excuse à toutes les actions au delà du vulgaire; c'est que l'art purifie tout, même cet abandon qu'une pauvre fille fait de son corps; c'est que l'art est aussi favorisé que l'opérateur à qui on livre le cadavre, sans repentir et sans remords; c'est qu'aussi Jenny était douce et modeste autant que jolie; Jenny était soumise à l'artiste, aveuglément soumise tant qu'il s'agissait de l'art; mais là s'arrêtait sa vocation. L'artiste redevenait-il un homme, Jenny quittait son rôle brillant, elle redescendait des hautes régions où l'artiste l'avait comme placée à dessein, Jenny redevenait une simple femme pour se mieux défendre, Jenny recouvrait de la bure ternie ses bras si blancs, elle rejetait sur son beau sein son pauvre mouchoir d'indienne, elle rentrait sa jambe nue dans son bas troué. On n'eût pas respecté la reine ou la sainte : on respectait Jenny.

Ce qu'est devenue Jenny, vous voulez le savoir? Elle a parsemé nos temples de belles saintes qu'adorerait un protestant; elle a peuplé nos boudoirs d'images gracieuses qui font plaisir à voir, de ces têtes de femmes qu'une jeune femme enceinte regarde si avidement: elle a donné son beau visage et ses belles mains aux tableaux d'histoire; sa bienveillante influence s'est fait longtemps sentir dans l'atelier de nos artistes; avoir Jenny dans son atelier, c'était déjà un gage de succès. Jenny dédaignait l'art médiocre, elle s'enfuyait à écheveler quand elle était appelée par nos modernes Raphaëls; elle ne voulait confier sa jolie figure qu'au génie, elle n'avait foi qu'au génie. Quand l'artiste favorisé était pauvre, Jenny lui faisait crédit bien volontiers. Aimable fille! Elle a plus encouragé l'art à elle seule que nos trois derniers ministres de l'intérieur à eux trois! Mais, hélas! l'art a perdu Jenny, perdu le charmant modèle, perdu sans retour; l'art est livré à lui-même sans vertu, sans pouvoir, sans avenir, sans fortune, sans idéal!

Ce qu'est devenue Jenny? Elle est devenue ce que deviennent toujours les femmes très-jeunes et très-jolies: heureuse et riche; elle est à présent ce que sont toujours les femmes très-bonnes: elle est très-aimée, très-respectée, très-fêtée. La grande dame a conservé son amour d'artiste, son dévouement d'artiste, elle est restée un artiste. Elle a quitté, il est vrai, ses pauvres habits, son simple foulard et son châle de hasard; elle a chargé son cou de diamants; les tissus de cachemire couvrent ses épaules; sa robe est brodée, ses bas de soie sont encore à jour, mais troués cette fois par le luxe et la coquetterie; elle a des gants de Venise pour cette main si blanche et des senteurs de l'Orient pour cette peau parfumée et si douce; elle a un titre et des laquais. Eh bien! ne craignez rien, approchez: la grande dame est toujours Jenny, Jenny la bouquetière, Jenny modèle. Si vous êtes un grand artiste, si vous vous appelez Gérard, Ingres, Delaroche ou Vernet, arrivez, dites-lui: « Jenny, il me faut une main de femme; » Jenny vous jetera au nez ses gants de Venise; dites-lui: « Jenny, il me faut de blanches et fraîches épaules, il me faut un sein qui bat; » Jenny ôtera son cachemire, et vous montrera son sein et ses épaules; dites-lui: « Jenny, je fais une Atalante, il me faut la jambe et le pied d'Atalante; » Jenny, duchesse, vous prêtera sa jambe et son pied tout comme faisait Jenny la bouquetière. Bonne fille! et simple, et ingénue, et dévouée à l'art, aimant la beauté pour elle-même, se félicitant tout haut d'être belle parce qu'elle est belle partout, sur la toile, sur la pierre, sur le marbre, sur l'airain, en terre cuite et en plâtre, toujours belle. Que l'art ne s'afflige pas de la fortune de Jenny, Jenny appartient toujours à l'art; elle est son bien, elle est toute sa fortune. L'art veut bien la prêter à l'hymen d'un grand seigneur, mais ce n'est qu'un prêt qu'il lui fait: il faut que ce grand seigneur soit toujours disposé à rendre Jenny à l'artiste. C'est une stipulation écrite tacitement dans le contrat de mariage de Jenny.

Telle est cette simple et souriante histoire. Il n'est pas un artiste de talent, s'il était juste, qui ne mît de moitié dans sa gloire et dans sa fortune quelque beau sein inspirateur. Or maintenant, et pour finir comme j'ai commencé, trouvez-moi quelque part, dans tout l'univers, un petit être ainsi venu au monde, que par le fait même de sa naissance il soit merveilleusement disposé à toutes choses, aux plus tristes et aux plus gaies, frais sourires, larmes amères, abnégation profonde, travail, paresse, vice et vertu, supportant également tous les excès de la fortune et tous les excès de la misère, d'une parfaite égalité d'humeur au milieu de tant de fortunes changeantes et renversées, aussi heureux dans la bure que dans la soie, aussi à l'aise dans le salon que dans le mansarde, parlant en chantant une belle langue française qui tient à la fois du Versailles de Louis XIV et de la Courtille de nos jours; — grande dame grave et chaste, fille égrillarde et rieuse, poëte, artiste, mondaine, folle de joie, rêveuse, distraite, coquette, amoureuse, modeste, bonne et vive, prête à tout; et, pour tout dire en un mot, véritablement, entièrement et complètement, — la *Grisette de Paris*.





L'ÉTUDIANT EN DROIT

PAR

É. DE LA BÉDOLLIERRE

AVOCAT ET JOURNALISTE.

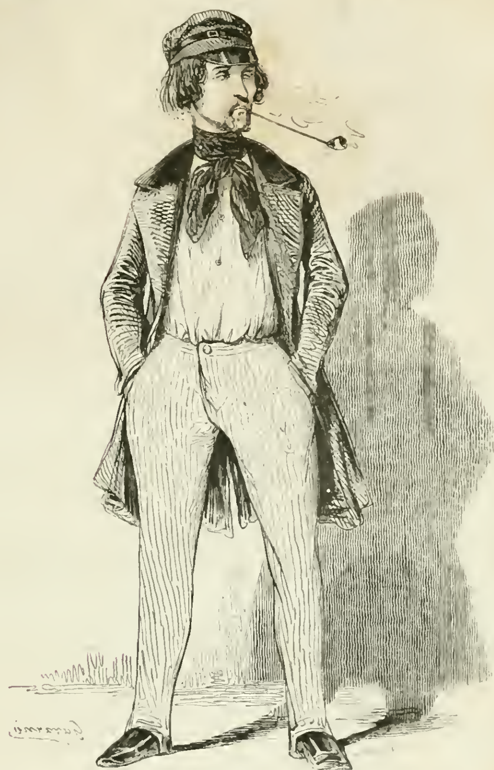


Un jeune homme sort du collége. Il a passé son examen de bachelier ès lettres, après avoir fait ce qu'on appelle ses études; c'est-à-dire que dix ans de travaux l'ont rendu capable d'expliquer, à l'aide de bons dictionnaires, Virgile et les fables d'Ésope. Son père et sa mère, assis au coin du feu, délibèrent sur la destinée ultérieure de leur fils unique. « Il faut qu'il fasse son droit, dit le père d'un ton grave et doctoral; c'est le complément indispensable de l'éducation : le titre d'avocat mène à tout. »

O bourgeois candide et patriarcal! le titre d'avocat ne mène à rien! Où vont ces milliers d'élèves qui s'asseyent chaque année sur les bancs de l'Ecole de droit? sont-ils tous pourvus d'emplois honorables et lucratifs? les voit-on primer au barreau ou dans la magistrature? Hélas! non; la majorité ne met jamais le pied au palais. Quelques-uns deviennent notaires, avoués ou huissiers; le reste se répartit dans diverses professions. Cet agent d'affaires qui négocie des ventes et des achats de fonds de commerce sans clientèle, il a fait son droit. Ce *jeune premier* qui colporte en province sa misère et ses oripeaux, il a fait son droit. Cet écrivain public qui rédige en prose et en vers des compliments à l'usage des cuisinières, il a fait son droit. Ce dramaturge qui compose des pièces à grand spectacle pour le théâtre de madame Saqui a prêté le serment d'avocat. Les administrations publiques et particulières, l'armée, les boutiques, les échoppes, fourmillent d'ex-étudiants qui végètent et regrettent les trois années qu'ils ont perdues sous le vain prétexte d'apprendre les lois, dont ils ne savent pas un mot.

Quoi qu'il en soit, tous les ans, au mois de novembre, une foule de jeunes gens affluent de toutes les parties de la France, et viennent s'entasser dans les hôtels du quartier Latin, vaste camp dont les avant-postes s'étendent d'un côté jusqu'au pont Neuf, et de l'autre jusqu'à la barrière d'Enfer.

Le nouveau débarqué est installé : il a pris sa première inscription; il a choisi ses professeurs; il a fait sa première apparition au cours, où il aura soin de se montrer le moins possible. Que lui faut-il encore? Une femme, une compagne qui partage avec lui les peines de la vie, et qui lui cire ses bottes! Il se met en quête, et un de ses compatriotes, élève de deuxième année, dont les belles manières et la conversation solide ont ébloui la haute société de son endroit pendant les vacances, a été chargé par les excellents parents de notre novice de guider sa jeune expérience à travers les écueils de la Babylone maudite où le jeune héritier n'a été abandonné qu'en tremblant. Pénétré de sa mission, le Mentor introduit dès le lendemain de son arrivée son jeune Télémaque au bal Montesquieu, autant pour le rompre sans retard aux bonnes habitudes que pour retrouver ses anciennes connaissances personnelles. Une contredanse et deux galops ont suffi pour lier intimement notre jeune homme à une élégante danseuse qui répond au nom d'Irma, Amanda, ou autre nom de la même famille. Elle est sage à n'en pas douter, car elle a refusé de donner son adresse; mais notre étudiant l'a bientôt retrouvée. Il l'épie et l'arrête au passage sur le trottoir de la rue Dauphine, enveloppée d'un long tartan, la tête encadrée dans un bonnet de velours noir, le bras passé dans un large cabas d'osier, garde-meuble inséparable de la majorité féminine de



notre excellente capitale, et les pieds protégés par une chaussure équivoque. Sous ces dehors peu favorables, l'étudiant en droit a reconnu la taille élégante et les jolis yeux de sa danseuse : il faut ajouter qu'il a deviné un cœur tendre et des qualités physiques et morales qui lui suffisent. Son choix est fait, le pacte d'alliance est signé sur une table de la Grande-Chaumière du Mont-Parnasse. Là vous ne reconnaissez plus la pauvre fille dont les souliers épargnent de la besogne aux balayeurs. Elle est pimpante, élégante, éblouissante, frisée, pommadée, attifée, charmante à voir; elle porte une capote de batiste, une robe de mousseline, des bas blancs et une écharpe de crêpe bleu.

Les amours de l'étudiant et de la grisette ne sont point de ces passions échevelées qui pleurent dans les drames modernes, et bientôt il ne la traite guère mieux qu'une servante, la charge de ses commissions, lui envoie chercher du tabac, de l'eau-de-vie et du jambon. Lorsqu'il régale ses amis, c'est elle qui, avant de présider au festin, fait cuire les côtelettes et met le couvert. Il faut le dire à sa louange, la grisette se prête merveilleusement à toutes ces fonctions de ménage, qui la rendent indispensable et lui donnent un air de femme mariée. Heureuse si les vacances seules interrompent le cours de cette liaison trop passagère, si elle peut dire adieu en pleurant à son époux temporaire, qui lui promettra de lui écrire! Mais souvent, las du ménage, l'ingrat songe à reconquérir sa liberté. Il cherche querelle à *sa femme*, l'accuse d'infidélité et, à force de brouilles préparatoires, arrive à une rupture définitive. C'est un de ses amis qui lui succède, et la malheureuse fille passe de main en main comme un billet à ordre, comme une reconnaissance du mont-de-piété, jusqu'à ce que, vieille et fanée, elle tombe insensiblement au dernier degré de la dépravation.

S'il n'a point de femme pour lui préparer ses repas à domicile, l'étudiant en droit peut choisir entre une multitude de restaurants dont les fastueuses affiches lui garantissent, moyennant dix-huit sous, une alimentation saine et abondante. Poupon, Viot, Rousseau, restaurants trop calomniés! comme Figaro, vous valez mieux que votre réputation! La malice seule a pu accuser vos innocents cuisiniers de transformer une tête de cheval en tête de veau, et de présenter un angora sous la fallacieuse apparence d'un civet. Vos biftecks sont peut-être *duriuscules*, vos bouillons trop aquatiques, vos hachis légèrement suspects; mais vous n'en méritez pas moins l'estime et la pratique de quiconque pos-

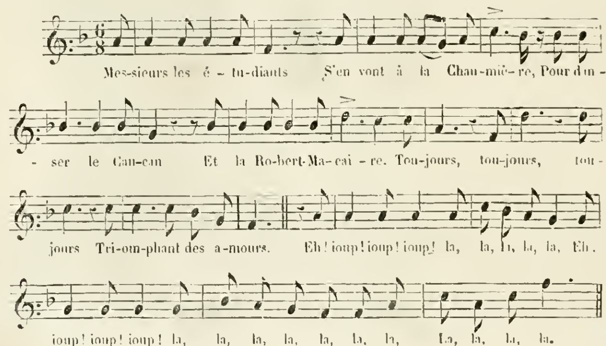
sède une âme sensible, un estomac complaisant, et dix-huit sous dans sa poche. Laissez crier les diffamateurs, respectables sanctuaires de la gastronomie au rabais; tant qu'il y aura une école de droit à Paris, vous continuerez d'offrir à une foule toujours croissante vos demi-potages à dix centimes, et vos canards aux navets à six sous la portion.

Si l'on nous demande à quels signes extérieurs on peut reconnaître l'étudiant en droit, nous répondrons qu'il ne s'habille pas à la dernière mode, mais qu'il crée une mode tout exprès pour lui. Il laisse volontiers croître ses cheveux et sa barbe, quand il en a, afin, dit-il, de ne pas ressembler à un épicier; mais, avant de se présenter devant les examinateurs, il a soin de faire disparaître ces attributs anarchiques. Il ressemble par la coiffure à un membre du club des Jacobins, et par la royale à un seigneur de la cour de Louis XIII. On l'a vu jadis se glorifier d'un chapeau gris et d'un gilet rouge à la Robespierre.

Une pipe colossale est l'accessoire obligé de l'étudiant : fumeur intrépide, il parfume les passants des bouffées nauséabondes du tabac de la régie. La tête de sa pipe, plus ou moins *culottée*, offre l'image d'un Turc, de Henri IV, de Robert Macaire, de François I[er], de Saint-Just, etc. Son cœur bondit de joie lorsqu'il parvient à se procurer une chibouque algérienne ou un houka indien, et qu'étendu sur son canapé garni en velours d'Utrecht rouge, il se donne une tournure orientale.

Roi du quartier Latin, il domine au théâtre, il domine à la taverne, il domine dans la rue. L'hôtelier le respecte, le restaurateur le désire, le cafetier le regarde avec amour; son crédit est solidement posé, car ses parents *sont bien;* à lui le haut du pavé, à lui les gracieux sourires des jeunes filles. Sultan sans rivaux, il dispense ses faveurs à son gré, et rappelle les beaux temps de la galanterie française en faisant offrir des brevets de beauté et de grâce sous la forme de bouquets aux dames qui fréquentent les loges des théâtres du Panthéon et du Luxembourg.

Entre tous surgit un caractère plus tranché, que les étudiants appellent *bambocheur*. Ses confrères se permettent l'estaminet et la guinguette à titre de distraction: le bambocheur y passe ses jours. Il entre à la taverne à dix heures du matin, déjeune amplement, consomme une infinité de petits verres et de chopes, fume un nombre considérable de pipes, joue au piquet et au billard, et le soir, à une heure avancée, se mêle à des chœurs qui chantent à gorge déployée :



Le carnaval est l'élément du bambocheur : c'est alors qu'il se montre dans tout son éclat. Craignant qu'on ne lui vole sa montre à la faveur de la confusion des bals masqués, il s'empresse de la déposer entre les mains d'un commissionnaire au mont-de-piété, et le même administrateur intègre se charge d'un manteau, complétement inutile à son propriétaire pour se déguiser en postillon. Dès lors, plus de soucis, plus de soins de l'avenir! Le bambocheur n'a jamais pris d'inscription; il n'aura jamais d'examens à passer; il n'a point de carrière à parcourir, point de famille à satisfaire : toutes ses facultés sont concentrées dans le moment présent, dans le vin qu'il boit, dans le débardeur à cheveux poudrés qu'il fait valser, dans le tumulte et l'enivrement du bal.

Si, dans ces nuits de délire, un paisible observateur se place au cintre du théâtre du Panthéon et regarde en bas, il n'apercevra d'abord qu'un mélange de couleurs diverses, recouvertes d'un uniforme glacis de poussière, enveloppées d'un brouillard de vapeurs délétères; puis, au milieu de ce chaos, il distinguera confusément des têtes, des bras, des jambes, mais sans pouvoir déterminer quels sont les propriétaires respectifs de ces membres, tant est vertigineuse la rapidité avec laquelle cette masse compacte se meut, se tourne, se déroule, se heurte et tourbillonne. Du fond du parterre monte un bourdonnement étrange, composé de l'union discordante de tous les sons de voix, depuis le baryton le plus éclatant jusqu'au fausset le plus criard. C'est une mêlée pareille à celle d'un champ de bataille, un inexprimable tohu-bohu, un labyrinthe de formes humaines, un pandémonium de danseurs : c'est un bal masqué.

Si l'extérieur de l'étudiant annonce nettement ses habitudes physiques, il n'est pas sans intérêt de scruter sa vie intellectuelle. Beaux-arts, littérature, philosophie, politique, il étudie tout, excepté son droit. Il dévore les romans nouveaux, et juge en maître des pièces en vogue. Le portrait de madame George Sand, attaché par une épingle au chevet de son lit, témoigne de son enthousiasme pour l'illustre hermaphrodite. Il suit M. de Balzac dans sa course à travers mœurs, et admire Victor Hugo, le chef de l'école poétique des temps modernes. Loin de se passionner pour ces tragédies guindées et compassées qui se font, comme une règle d'arithmétique, par l'addition d'un certain nombre de princes, de princesses et de confidents, il porte avec enthousiasme le tribut de son admiration partout où le drame saisissant

se meut et palpite. Donne-t-on un drame inédit du grand homme, l'étudiant se passe de dîner, se met à la queue dès deux heures, arrive le premier au bureau, et emporte d'assaut l'unique billet de parterre que l'on y distribue. Un coup de sifflet part d'une loge. « A la porte! à la porte! s'exclame l'étudiant; c'est un membre de l'Institut! » Nouveau coup de sifflet. « A la porte! répète l'étudiant; à la lanterne les classiques! » Vient une tirade de poésie harmonieuse et sublime, toute la salle enivrée applaudit et trépigne; l'étudiant bat des mains avec fureur, et lance un regard de mépris à l'individu véhémentement soupçonné d'être membre de l'Institut.

Il est rare que l'étudiant en droit ne soit pas musicien. Il a un maître de flageolet, de flûte ou de cornet à piston, et joue *Au clair de la lune* sur l'accordéon. Nonobstant les règlements de police, son cor de chasse retentit au milieu du silence de la nuit; il l'embouche à une heure du matin, au retour du spectacle, pour se consoler d'avoir vu la nouveauté *juste-milieu*. Le propriétaire tempête, les voisins s'insurgent; mais qu'importe? l'intrépide virtuose poursuit son harmonieux tintamarre, de complicité avec les chats des environs. La vigueur de ses poumons est-elle épuisée, il sacrifie aux muses, car une monomanie l'obsède : il faut qu'il écrive. Il jette des feuilletons dans la boîte des journaux, qui ne les insèrent jamais; expédie des drames et des vaudevilles aux directeurs des théâtres des boulevards, et s'indigne de ne pouvoir obtenir lecture. Il porte le manuscrit d'un roman intime en deux volumes in-8° à Lachapelle ou à H. Souverain, scrupuleux et discrets dépositaires de ces chefs-d'œuvre. Les nouvelles qu'il élabore débutent presque toujours ainsi : « Par une belle matinée de printemps, deux hommes, enveloppés de larges manteaux, descendaient silencieusement la colline... » Parfois aussi il entame son sujet *in medias res*, conformément à la recette suivante : « Par la messe! dit le jeune inconnu en vidant d'un seul trait son hanap rempli de vin de Hongrie, nous vivons en des temps bien étranges, messeigneurs... » Sa poésie est de ce genre phthisique, maladif et rachitique, désespérant et désespéré, dont Joseph Delorme est le patron. Le *moi* et les exclamations y dominent. On y remarque des vers tels que ceux-ci :

> Oh! parmi les humains je marche solitaire,
> Comme le juif errant, et courbe vers la terre
> Mon front pâle et rêveur!
> Tout nourrit le poison de ma mélancolie!
> Oh! mon cœur est brisé! j'ai bu jusqu'à la lie
> La coupe du malheur!!!

Cette strophe est éclose dans un nuage de fumée de tabac et sous l'inspiration d'une bouteille d'eau-de-vie. Voyant que les éditeurs et la gloire lui tournent le dos, l'étudiant passe à l'état de génie méconnu, et, en traversant le pont des Arts, il mesure d'un œil farouche la distance qui le sépare de l'abîme. Mais il puisera des consolations dans la philosophie, car elle est aussi de son ressort : sitôt qu'une théorie apparaît, elle trouve parmi les étudiants des adeptes, des sectateurs, des enthousiastes. Voltairiens sous la Restauration, ils ont suivi le mouvement du siècle, et tendent à prendre une couleur morale et religieuse. Les uns applaudissent aux théories économiques de Saint-Simon ou aux rêveries de Fourier; d'autres s'accordent à dire, avec le père Enfantin, qu'il est urgent de réhabiliter la chair, tâche dont ils s'acquittent à la grande satisfaction des habitués du bal du Prado.

Les opinions politiques de l'étudiant en droit sont de celles qui font dire aux cacochymes et aux asthmatiques : « On voit bien que vous êtes jeune. Bah! ces idées-là vous passeront. » Ou bien : « C'est un beau rêve qui ne se réalisera jamais; on reconnaît bien la l'effervescence de la jeunesse. » Il y a des êtres persuadés que, passé la trentaine, il faut nécessairement prendre du ventre et se rapprocher du mollusque. L'étudiant est d'un patriotisme exalté. Sa chambre est décorée des portraits des chefs de la Montagne. La Révolution de juillet est à ses yeux une révolution à l'eau de rose, en gants jaunes et en bas de soie. Il eût voulu qu'en 1830 on déclarât la guerre à toute l'Europe, et que le drapeau tricolore fît le tour du monde. Il a gémi sur le sort de la Pologne et maudit l'autocrate. Du temps où florissaient les souscriptions nationales, on voyait figurer sur les listes son nom, accompagné de notes plus ou moins démagogiques, semblables à celle-ci : « A... B..., ami de la liberté et de la patrie, ennemi des tyrans et de l'oppression, 25 centimes. » Feu la Société des droits de l'homme comptait dans son sein beaucoup d'étudiants en droit. Ils péroraient dans les sections, annonçaient officiellement que les faubourgs Antoine et Martin étaient prêts à descendre, couchaient en bonnet rouge, et au besoin s'armaient pour l'émeute. Hélas! plusieurs victimes d'un enthousiasme aveugle sont tombées sur les dalles de Saint-Merry.

Une haine vivace bouillonne entre l'étudiant en droit et le sergent de ville. Ce sont deux ennemis plus irréconciliables que Montaigu et Capulet, et ce n'est point sans raison. Qui, dans les bals publics, surprend les étudiants en flagrant délit de *cachucha* nationale? qui les mène au violon? qui modère l'élasticité hasardée de leurs mouvements? C'est le sergent de ville. Mais les principaux motifs de l'aversion de l'étudiant en droit sont plus sérieux : il déteste dans le sergent de ville l'agent, le satellite armé de l'ordre public, et, du plus loin qu'il l'aperçoit, il donne à sa physionomie l'expression la plus dédaigneuse possible, relève fièrement la tête, et murmure dans sa barbe l'injurieuse épithète de mouchard.

Au reste, l'exagération politique de l'étudiant en droit est plutôt extérieure que réelle; elle cache les sympathies d'une âme honnête et généreuse, et ne croyez pas qu'arrivé à l'âge mûr l'étudiant en droit renie les croyances de sa jeunesse. Électeur, il vote avec l'opposition; père de famille, il transmet ses principes à ses enfants; sentinelle avancée du progrès, sa voix s'élève toujours en faveur des réformes utiles.

Il se trouve pourtant parmi les étudiants bon nombre de ces jeunes gens tenaces au travail, que rien ne rebute, et qui mêlent à leurs études de droit des travaux sérieux d'histoire, de littérature : celui qui prend cette voie aride, mais dont la récompense est certaine, se nomme *piocheur*.

Le *piocheur* ne connaît ni les plaisirs ni les soucis attachés à la prodigalité. Être rare et presque fabuleux, c'est un jeune homme sans fortune qui veut faire son chemin, ose lire Duranton, et affronte sans pâlir les volumineuses collections d'arrêts de Dalloz et de Sirey; il se place chez un avoué, et au bout de deux ans de travaux assidus, il obtient enfin l'importante fonction de troisième clerc : il ira loin!

Il n'est guère d'étudiant qui ne devienne *piocheur* au moins une fois par an, car l'approche des examens cause dans le quartier Latin une perturbation complète, un branle-bas général : on se met à l'œuvre, on court aux codes longtemps négligés, on veille, on ne sort plus, on défend sa porte, on s'enterre tout vivant avec Rogron et du Caurroy; on analyse, on dissèque le texte des lois, et

au bout de six semaines de fatigues, on arrive souvent à être refusé : alors la victime crie à l'injustice et traite les professeurs de *scélérats*.

Trois, quatre ou cinq ans suffisent à la majorité des étudiants pour sortir vainqueurs de leurs cinq épreuves, y compris la thèse. Il est facile de reconnaître dans la salle des Pas-Perdus celui qui vient d'avoir l'honneur de prêter le serment d'avocat. Il se pavane dans sa robe de louage, le gonflement de sa poitrine soulève son rabat jaunâtre, il porte sous le bras un énorme portefeuille bourré de papiers qui simulent les dossiers absents, invite ses connaissances à venir le voir au palais, les promène dans les couloirs, et, s'il aperçoit quelque notabilité judiciaire, soulève sa toque à un demi-pouce de son front, pour persuader aux profanes qu'il est en relation avec la susdite notabilité.

L'admission au stage a été pour le licencié en droit le sujet d'un inextricable embarras. Les règlements de l'ordre des avocats exigent que le candidat occupe une chambre convenable au premier ou au second étage, et qu'il possède une bibliothèque suffisamment garnie de livres de jurisprudence. Car le licencié demeurait place Sorbonne, au cinquième au-dessus de l'entre-sol, et n'avait, en fait d'ouvrages de droit, que les chansons de Béranger, les contes de Voltaire, le *Contrat social*, un volume dépareillé d'un roman de Paul de Kock, et quelques autres bouquins. Grâce au ciel, un de ses amis, homme d'affaires, lui a confié les clefs d'un magnifique appartement. Le licencié a donné son adresse au local de son ami, et le rapporteur chargé de décider si les conditions requises étaient remplies a été émerveillé qu'un débutant aussi jeune fût si splendidement logé, que la bibliothèque fût si nombreuse et si bien choisie, et le bureau si encombré de paperasses et d'actes de toute espèce.

Dans les conférences, où des étudiants et de jeunes avocats apprennent l'art de défendre la veuve et l'orphelin, l'avocat stagiaire plaide avec autant d'emphase que d'érudition. Il cite les coutumes et le Digeste, Pothier et Gaïus, et assaisonne sa harangue de mots latins.

« Oui, messieurs, dit-il, dans la question qui nous occupe, notre adversaire est *penitus extraneus*. C'est l'amour du gain qui le pousse, *certat de lucro captando;* tandis que nous, messieurs, *certamus de damno vitando!* »

L'avocat stagiaire aime à prévoir les arguments de la partie adverse, et il est rare de ne pas rencontrer dans son discours deux ou trois phrases qui commencent en voix de fausset par : « Mais, nous dira-t-on ! » Puis, après avoir énuméré les objections qu'on peut lui faire, il retrousse ses manches, lève les bras au ciel, et s'écrie : « Eh ! messieurs, je vous le demande, est-il possible d'imaginer un raisonnement plus illogique, un raisonnement plus contraire aux principes, un raisonnement plus dénué de fondement, plus étrange, plus...? Je m'arrête, messieurs, car mon indignation, toujours croissante, m'entraînerait peut-être trop loin ! »

Sunt verba et voces, prætereaque nihil.

Malgré cette enflure, les conférences façonnent l'avocat stagiaire à l'improvisation : il a l'agrément d'y être à tour de rôle juge, président, ministère public, demandeur ou défendeur ; il apprend à plaider le pour et le contre de la première question venue, ce qui ne laisse pas que d'être d'une application journalière.

Maintenant que notre étudiant a pris son essor et qu'il a secoué complétement la poudre des écoles, nous lui souhaitons des succès judiciaires, une clientèle interminable; et puisse-t-il n'être pas obligé, après d'infructueuses tentatives, de se faire journaliste ou de s'engager dans les hussards!





LA
FEMME COMME IL FAUT

PAR

H. DE BALZAC





Par une jolie matinée, vous flânez dans Paris. Il est plus de deux heures, mais cinq heures ne sont pas sonnées. Vous voyez venir à vous une femme. Le premier coup d'œil jeté sur elle est comme la préface d'un beau livre, il vous fait pressentir un monde de choses élégantes et fines. Comme le botaniste à travers monts et vaux de son herborisation, parmi les vulgarités parisiennes vous rencontrez enfin une fleur rare.

Ou elle est accompagnée de deux hommes très-distingués, dont un au moins est décoré, ou quelque domestique en petite tenue la suit à dix pas de distance. Elle ne porte ni couleurs éclatantes, ni bas à jour, ni boucle de ceinture trop travaillée, ni pantalons à manchettes brodées bouillonnant autour de sa cheville. Vous remarquez à ses pieds, soit des souliers de prunelle à cothurnes croisés sur un bas de coton d'une finesse excessive ou sur un bas de soie uni de couleur grise, soit des brodequins de la plus exquise simplicité. Une étoffe assez jolie et d'un prix médiocre vous fait distinguer sa robe, dont la façon surprend plus d'une bourgeoise : c'est presque toujours une redingote attachée par des nœuds et mignonnement bordée d'une ganse ou d'un filet imperceptible. L'inconnue a une manière à elle de s'envelopper dans un châle ou dans une mante ; elle sait se prendre de la chute des reins au col, en dessinant une sorte de carapace qui changerait une bourgeoise en tortue, mais sous laquelle elle vous indique les plus belles formes, tout en les voilant. Par quel moyen? Ce secret, elle le garde sans être protégée par aucun brevet d'invention. Artistes, poëtes, amants, vous tous qui adorez le beau idéal, cette rose mystique du génie heureusement interdite à la mécanique, flânez et admirez cette fleur de beauté si bien cachée, si bien montrée! La coquette se donne par la marche un certain mouvement concentrique et harmonieux qui fait frissonner sous l'étoffe sa forme suave et dangereuse, comme à midi la couleuvre sous la gaze verte de son herbe frémissante. Doit-elle à un ange ou à un diable cette ondulation gracieuse qui joue sous la longue chape de soie noire, en agite la dentelle au bord, répand un baume aérien, et que je nommerais volontiers la brise de la Parisienne? Vous reconnaîtrez sur les bras, à la taille, autour du col, une science de plis qui drape la plus rétive étoffe, de manière à vous rappeler la Mnémosyne antique. Ah! comme elle entend, passez-moi cette expression, *la coupe de la démarche!* Examinez cette façon d'avancer le pied en moulant la robe avec une si décente précision qu'elle excite chez le passant une admiration mêlée de désir, mais comprimée par un profond respect. Quand une Anglaise essaye de ce pas, elle a l'air d'un grenadier qui se porte en avant pour attaquer une redoute. A la femme de Paris le génie de la démarche! Aussi la municipalité lui devait-elle l'asphalte des trottoirs. Votre inconnue ne heurte personne. Pour passer, elle attend avec une orgueilleuse modestie qu'on lui fasse place. La distinction particulière aux femmes bien élevées se trahit surtout par la manière dont elle tient le châle ou la mante croisés sur sa poitrine. Elle vous a, tout en marchant, un petit air digne et serein, comme les madones de Raphaël dans leur cadre. Sa pose, à la fois tranquille et dédaigneuse, oblige

le plus insolent dandy à se déranger pour elle. Le chapeau, d'une simplicité remarquable, a des rubans frais. Peut-être y aura-t-il des fleurs? mais les plus habiles de ces femmes n'ont que des nœuds. La plume veut la voiture, les fleurs attirent trop le regard. Là-dessous vous voyez la figure fraîche et reposée d'une femme sûre d'elle-même sans fatuité, qui ne regarde rien et voit tout, dont la vanité blasée par une continuelle satisfaction répand sur sa physionomie une indifférence qui pique la curiosité. Elle sait qu'on l'étudie, elle sait que presque tous, même les femmes, se retourneront pour la revoir. Aussi traverse-t-elle Paris comme un fil de la Vierge, blanche et pure. Cette belle espèce affectionne les latitudes les plus chaudes, les longitudes les plus propres de Paris; vous la trouverez entre la vingtième et la cent-dixième arcade de la rue de Rivoli; sous la Ligne des boulevards, depuis l'équateur ardent des Panoramas où fleurissent les productions des Indes, où s'épanouissent les plus chaudes créations de l'industrie, jusqu'au cap de la Madeleine; dans les contrées les moins crottées de bourgeoisie, entre le trentième et le cent cinquantième numéro de la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Durant l'hiver, elle se plaît sur la terrasse des Feuillants et point sur le trottoir en bitume qui le longe. Selon le temps, elle vole dans l'allée des Champs-Élysées bordée à l'est par la place Louis XV, à l'ouest par l'avenue de Marigny, au midi par la chaussée, au nord par les jardins du faubourg Saint-Honoré. Jamais vous ne rencontrerez cette jolie variété de femme dans les régions hyperboréales de la rue Saint-Denis, jamais dans les Kamtschatka des rues boueuses, petites ou commerciales; jamais nulle part par le mauvais temps. Ces fleurs de Paris, écloses par un temps oriental, parfument les promenades, et, passé cinq heures, se replient comme les belles-de-jour.

Les femmes que vous verrez plus tard ayant un peu de leur air, essayant de les singer, sont de femmes *comme il en faut*, tandis que la belle inconnue votre Béatrix de la journée, est la femme *comme il faut*. Il n'est pas facile aux étrangers de reconnaître les différences auxquelles les observateurs émérites les distinguent, tant la femme est comédienne! mais elles crèvent les yeux aux Parisiens : ce sont des agrafes mal cachées, des cordons qui montrent leurs lacis d'un blanc roux au dos de la robe par une fente entrebâillée, des souliers éraillés, des rubans de chapeau repassés, une robe trop bouffante, une tournure trop gommée. Vous remarquerez une sorte d'effort dans l'abaissement prémédité de la paupière. Il y a de la convention dans la pose. Quant à la bourgeoisie, il est impossible de la confondre avec la femme comme il faut, elle la fait admirablement ressortir, elle explique le charme que vous a jeté votre inconnue. La bourgeoise est affairée, sort par tous les temps, trotte, va, vient, regarde, ne sait pas si elle entrera, si elle n'entrera pas dans un magasin. Là où la femme comme il faut sait bien ce qu'elle veut et ce qu'elle fait, la bourgeoise est indécise, retrousse sa robe pour passer un ruisseau, traîne avec elle un enfant qui l'oblige à guetter les voitures; elle est mère en public, et cause avec sa fille; elle a de l'argent dans son cabas, et des bas à jour aux pieds; en hiver, un boa par-dessus une pèlerine en fourrure, un châle et une écharpe en été : la bourgeoise entend admirablement les pléonasmes de toilette.

Votre belle promeneuse, vous la retrouverez, si vous êtes susceptible de la retrouver, aux Italiens, à l'Opéra, dans un bal. Elle se montre alors sous un aspect si différent que vous diriez deux créations sans analogie. La femme est sortie de ses vêtements mystérieux comme un papillon de sa larve soyeuse. Elle sert, comme une friandise, à vos yeux ravis, les formes que le matin son corsage modelait à peine. Au théâtre, elle ne dépasse pas les secondes loges, excepté aux Italiens. Vous pourrez alors étudier à votre aise la savante lenteur de ses mouvements. L'adorable trompeuse use des petits artifices politiques de la femme avec un naturel qui exclut toute idée d'art et de préméditation. A-t-elle une main royalement belle, le plus fin croira qu'il était absolument nécessaire de rouler, de remonter ou d'écarter, celle de ses *ringlets* ou de ses boucles qu'elle caresse. Si elle a quelque splendeur dans le profil, il vous paraîtra qu'elle donne de l'ironie ou de la grâce à ce qu'elle dit au voisin, en se posant de manière à produire ce magique effet de profil perdu, tant affectionné par les grands peintres, qui attire la lumière sur la joue, dessine le nez par une ligne nette, illumine le rose des narines, coupe le front à vive arête, laisse au regard sa paillette de feu, mais dirigée dans l'espace, et pique d'un trait de lumière la blanche rondeur du menton. Si elle a un joli pied, elle se jettera sur un divan avec la coquetterie d'une chatte au soleil, les pieds en avant, sans que vous trouviez à son attitude autre chose que le plus délicieux modèle donné par la lassitude à la statuaire. Il n'y a que la femme comme il faut pour être à l'aise dans sa toilette, rien ne la gêne. Vous ne la surprendrez jamais, comme une bourgeoise, à remonter une épaulette récalcitrante, à faire descendre un busc insubordonné, à regarder si la gorgerette accomplit son office de gardien infidèle autour de deux trésors étincelants de blancheur, à se regarder dans les glaces pour savoir si la coiffure se maintient dans ses quartiers. Sa toilette est toujours en harmonie avec son caractère, elle a eu le temps de l'étudier, de décider ce qui lui va bien, car elle connaît depuis longtemps ce qui ne lui va pas. Pour être femme comme il faut, il n'est pas nécessaire d'avoir de l'esprit, mais il est impossible de l'être sans beaucoup de goût. Vous ne la verrez pas à la sortie, elle disparaît avant la fin du spectacle. Si par hasard elle se montre, calme et noble, sur les marches rouges de l'escalier, elle éprouve alors des sentiments violents : elle est là par ordre, elle a quelque regard furtif à donner, quelque promesse à recevoir. Peut-être descend-elle ainsi lentement pour satisfaire la vanité d'un esclave auquel elle obéit parfois. Si votre rencontre a lieu dans un bal ou dans une soirée, vous recueillerez le miel affecté ou naturel de sa voix rusée; vous serez ravi de sa parole vide, mais à laquelle elle saura communiquer la valeur de la pensée par un manége inimitable. L'esprit de cette femme est le triomphe d'un art tout plastique. Vous ne saurez pas ce qu'elle a dit, mais vous serez charmé. Elle a hoché la tête, elle a gentiment haussé ses blanches épaules, elle a doré une phrase insignifiante par le sourire d'une petite moue charmante, elle a mis l'épigramme de Voltaire dans un *hein*, dans un *ah!* dans un *eh donc?* Un air de tête a été la plus active interrogation; elle a donné de la signification au mouvement par lequel elle a fait danser une cassolette attachée à son doigt par un anneau. Ce sont des grandeurs artificielles obtenues par des petitesses superlatives : elle a fait retomber noblement sa main en la suspendant au bras du fauteuil, comme des gouttes de rosée à la marge d'une fleur, et tout à été dit, elle a rendu un jugement sans appel, à émouvoir le plus insensible. Elle a su vous écouter, elle vous a procuré l'occasion d'être spirituel; et, j'en appelle à votre modestie, ces moments-là sont rares. Vous n'avez été choqué par aucune idée malsaine. Vous ne causez pas une demi-heure avec une bourgeoise sans qu'elle fasse apparaître son mari sous une forme quelconque; mais, si vous savez que cette



femme est mariée, elle a eu la délicatesse de si bien dissimuler son mari, qu'il vous faut un travail de Christophe Colomb pour le découvrir. Souvent vous n'y réussissez pas tout seul. Si vous n'avez pu questionner personne, à la fin de la soirée vous la surprenez à regarder fixement un homme entre deux âges et décoré, qui baisse la tête et sort. Elle a demandé sa voiture, et part. Vous n'êtes pas la rose, mais vous avez été près d'elle, et vous vous couchez sous les lambris dorés d'un délicieux rêve, qui se continuera peut-être lorsque le Sommeil aura, de son doigt pesant, ouvert les portes d'ivoire du Temple des fantaisies.

Chez elle, aucune femme comme il faut n'est visible avant quatre heures quand elle reçoit. Elle est assez savante pour vous faire toujours attendre. Vous trouverez tout de bon goût dans sa maison ; son luxe est de tous les moments et se rafraîchit à propos ; vous ne verrez rien sous des cages de verres, ni les chiffons d'aucune enveloppe appendue comme un garde-manger. Vous aurez chaud dans l'escalier. Partout des fleurs égayeront vos regards ; les fleurs, seul présent qu'elle accepte et de quelques personnes seulement : les bouquets ne vivent qu'un jour, donnent du plaisir et veulent être renouvelés; pour elle, ils sont, comme en Orient, un symbole, une promesse. Les coûteuses bagatelles à la mode sont étalées, mais sans viser au musée ni à la boutique de curiosités. Vous la surprendrez au coin de son feu, sur sa causeuse, d'où elle vous saluera sans se lever. Sa conversation ne sera plus celle du bal. Ailleurs elle était votre créancière, chez elle son esprit vous doit du plaisir. Ces nuances, les femmes comme il faut les possèdent à merveille. Elle aime en vous un homme qui va grossir sa société, l'objet des soins et des inquiétudes que se donnent aujourd'hui les femmes comme il faut. Aussi, pour vous fixer dans son salon, sera-t-elle d'une ravissante coquetterie.

Vous sentez là surtout combien les femmes sont isolées aujourd'hui, pourquoi elles veulent avoir un petit monde dont elles soient la constellation. La causerie est impossible sans généralités. L'épigramme, ce livre en un mot, ne tombe plus, comme pendant le dix-huitième siècle, ni sur les personnes, ni sur les choses, mais sur des événements mesquins, et meurt avec la journée. Son esprit, quand elle en a, consiste à mettre tout en doute, comme celui de la bourgeoise lui sert à tout affirmer. Là est la grande différence entre ces deux femmes : la bourgeoise a certainement de la vertu, la femme comme il faut ne sait pas si elle en a encore, ou si elle en aura toujours; elle hésite et résiste, là où l'autre refuse net pour tomber à plat. Cette hésitation en toute chose est une des dernières grâces que lui laisse notre horrible

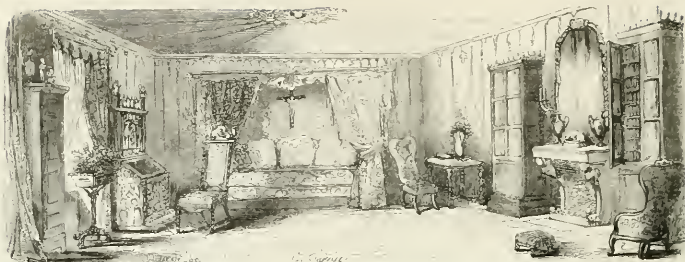
époque. Elle va rarement à l'église, mais elle parlera religion et voudra vous convertir si vous avez le bon goût de faire l'esprit fort, car vous aurez ouvert une issue aux phrases stéréotypées, aux airs de tête et aux gestes convenus entre toutes ces femmes : « Ah ! fi donc ! je vous croyais trop d'esprit pour attaquer la religion ! La société croule, et vous lui ôtez son soutien. Mais la religion, en ce moment, c'est vous et moi, c'est la propriété, c'est l'avenir de nos enfants. Ah ! ne soyons pas égoïstes. L'individualisme est la maladie de l'époque, et la religion en est le seul remède, elle unit les familles que vos lois désunissent, etc. » Elle entame alors un discours néo-chrétien, saupoudré d'idées politiques, qui n'est ni catholique ni protestant, mais moral, oh ! moral en diable, où vous reconnaissez une pièce de chaque étoffe qu'ont tissue les doctrines modernes aux prises. Ce discours démontre que la femme comme il faut ne représente pas moins le gâchis intellectuel que le gâchis politique, de même qu'elle est entourée des brillants et peu solides produits d'une industrie qui pense sans cesse à détruire ses œuvres pour les remplacer. Vous sortez en vous disant : « Elle a décidément de la supériorité dans les idées ! » Vous le croyez d'autant plus qu'elle a sondé votre cœur et votre esprit d'une main délicate, elle vous a demandé vos secrets; car la femme comme il faut parait tout ignorer pour tout apprendre, il y a des choses qu'elle ne sait jamais, même quand elle les sait. Seulement vous êtes inquiet, vous ignorez l'état de son cœur. Autrefois les grandes dames aimaient avec affiches, journal à la main et annonces; aujourd'hui la femme comme il faut a sa petite passion réglée comme un papier de musique, avec ses croches, ses noires, ses blanches, ses soupirs, ses points d'orgue, ses dièses à la clef. Faible femme, elle ne veut compromettre ni son amour, ni son mari, ni l'avenir de ses enfants. Aujourd'hui le nom, la position, la fortune ne sont plus des pavillons assez respectés pour couvrir toutes les marchandises à bord. L'aristocratie entière ne s'avance plus pour servir de paravent à une femme en faute. La femme comme il faut n'a donc point, comme la grande dame d'autrefois, une allure de haute lutte, elle ne peut rien briser sous son pied, c'est elle qui serait brisée. Aussi est-elle la femme des jésuitiques *mezzo termine*, des plus louches tempéraments, des convenances gardées, des passions anonymes menées entre deux rives à brisants. Elle redoute ses domestiques comme une Anglaise qui a toujours en perspective le procès en criminelle conversation. Cette femme si libre au bal, si jolie à la promenade, est esclave au logis; elle n'a d'indépendance qu'à huis clos, ou dans les idées. Elle veut rester femme comme il faut. Voilà son thème. Or, aujourd'hui, la femme quittée par son mari, réduite à une maigre pension, sans voiture, ni luxe, ni loges, sans les divins accessoires de la toilette, n'est plus ni femme, ni fille, ni bourgeoise; elle est dissoute et devient une chose. Les Carmélites ne veulent pas d'une femme mariée, il y aurait bigamie; son amant en voudra-t-il toujours ? là est la question. La femme comme il faut peut donner lieu peut-être à la calomnie, jamais à la médisance. Elle est entre l'hypocrisie anglaise et la gracieuse franchise du dix-huitième siècle, système bâtard qui révèle un temps où rien de ce qui succède ne ressemble à ce qui s'en va, où les transitions ne mènent à rien, où il n'y a que des nuances, où les grandes figures s'effacent, où les distinctions sont purement personnelles. Dans ma conviction, il est impossible qu'une femme, fût elle née aux environs du trône, acquière avant vingt-cinq ans la science encyclopédique des riens, la connaissance des manéges, les grandes petites choses, les musiques de voix et les harmonies de couleurs, les diableries angéliques et les innocentes roueries, le langage et le mutisme, le sérieux et les railleries, l'esprit et la bêtise, la diplomatie et l'ignorance qui constituent la femme comme il faut. Des indiscrets nous ont demandé si la femme auteur est femme comme il faut : quand elle n'a pas du génie, c'est une femme comme il n'en faut pas.

Maintenant qu'est cette femme ? à quelle famille appartient-elle? d'où vient-elle? Ici, la femme comme il faut prend les proportions révolutionnaires Elle est une création moderne, un déplorable triomphe du système électif appliqué au beau sexe. Chaque révoluion a son mot, un mot où elle se résume et qui la peint. Expliquer certains mots, ajoutés de siècle en siècle à la langue française, serait faire une magnifique histoire. Organiser, par exemple, est un mot de l'Empire, il contient Napoléon tout entier. Depuis cinquante ans bientôt, nous assistons à la ruine continue de toutes les distinctions sociales; nous aurions dû sauver les femmes de ce grand naufrage, mais le Code civil a passé sur leurs têtes le niveau de ses articles. Hélas ! quelque terribles que soient ces paroles, disons-les : les duchesses s'en vont, et les marquises aussi ! Quant aux baronnes, elles n'ont jamais pu se faire prendre au sérieux, l'aristocratie commence à la vicomtesse. Les comtesses resteront. Toute femme comme il faut sera plus ou moins comtesse, comtesse de l'Empire ou d'hier, comtesse de vieille roche ou, comme on dit en italien, comtesse de politesse. Quant à la grande dame, elle est morte avec l'entourage grandiose du dernier siècle, avec la poudre, les mouches, les mules à talons, les corsets busqués ornés d'un delta de nœuds en rubans. Les duchesses aujourd'hui passent par les portes sans les faire élargir pour leurs paniers. Enfin l'Empire a vu les dernières robes à queue ! Je suis encore à comprendre comment le souverain qui voulait faire balayer sa cour par le satin ou le velours des robes à queue n'a pas établi pour certaines familles le droit d'aînesse et les majorats par d'indestructibles lois. Napoléon n'a pas deviné l'application du code dont il était si fier. Cet homme, en créant ses duchesses, engendrait des femmes comme il faut, le produit médiat de sa législation. La pensée, prise comme un marteau par l'enfant qui sort du collége ainsi que par le journaliste obscur, a démoli les magnificences de l'état social. Aujourd'hui, tout drôle qui peut convenablement soutenir sa tête sur un col, couvrir sa puissante poitrine d'homme d'une demi-aune de satin en forme de cuirasse, montrer un front où reluise un génie apocryphe sous des cheveux bouclés, se dandiner sur deux escarpins vernis ornés de chaussettes en soie qui coûtent six francs, tient lorgnon dans une de ses arcades sourcilières en plissant le haut de sa joue, et fût il clerc d'avoué, fils d'entrepreneur ou bâtard de banquier, il toise impertinemment la plus jolie duchesse, l'évalue quand elle descend l'escalier d'un théâtre, et dit à son ami pantalonné par Blain, habillé par Buisson, gileté, ganté, cravaté par Bodier ou par Perry, monté sur vernis comme le premier duc venu : « Voilà, mon cher, une femme comme il faut. » Les causes de ce désastre, les voici. Un duc quelconque (il s'en rencontrait sous Louis XVIII et sous Charles X qui possédaient deux cent mille livres de rente, un magnifique hôtel, un domestique somptueux) pouvait encore être un grand seigneur. Le dernier de ces grands seigneurs français, le prince de Talleyrand, vient de mourir. Ce duc a laissé quatre enfants, dont deux filles. En supposant beaucoup de bonheur dans la manière dont il les a mariés tous, chacun de ses hoirs n'a plus que cent mille livres de rente aujourd'hui; chacun d'eux est père ou mère de plusieurs enfants, conséquem-

ment obligé de vivre dans un appartement, au rez-de-chaussée ou au premier étage d'une maison, avec la plus grande économie. Qui sait même s'ils ne quêtent pas une fortune? Dès lors, la femme du fils aîné n'est duchesse que de nom : elle n'a ni sa voiture, ni ses gens, ni sa loge, ni son temps à elle, elle n'a ni son appartement dans son hôtel, ni sa fortune, ni ses babioles; elle est enterrée dans le mariage comme une femme de la rue Saint-Denis dans son commerce; elle achète les bas de ses chers petits enfants, les nourrit, et surveille ses filles, qu'elle ne met plus au couvent. Les femmes les plus nobles sont ainsi devenues d'estimables couveuses. Notre époque n'a plus ces belles fleurs féminines qui ont orné les grands siècles. L'éventail de la grande dame est brisé. La femme n'a plus à rougir, à médire, à chuchoter, à se cacher, à se montrer, l'éventail ne sert plus qu'à s'éventer, et quand une chose n'est plus que ce qu'elle est, elle est trop utile pour appartenir au luxe. Tout en France a été complice de la femme comme il faut. L'aristocratie y a consenti par sa retraite au fond de ses terres où elle a été se cacher pour mourir, émigrant à l'intérieur devant les idées, comme à l'étranger devant les masses populaires. Les femmes qui pouvaient fonder des salons européens, commander l'opinion, la retourner comme un gant, dominer le monde en dominant les hommes d'art ou de pensée qui devaient le dominer, ont commis la faute d'abandonner le terrain, honteuses d'avoir à lutter avec la bourgeoisie enivrée de pouvoir et débouchant sur la scène du monde pour s'y faire peut-être hacher en morceaux par les barbares qui la talonnent. Aussi, là où les bourgeois veulent voir des princesses, n'aperçoit-on que des jeunes personnes comme il faut. Aujourd'hui, les princes ne trouvent plus de grandes dames à compromettre, ils ne peuvent même plus illustrer une femme prise au hasard. Le duc de Bourbon est le dernier prince qui ait usé de ce privilége, et Dieu sait seul ce qu'il lui en coûte! Aujourd'hui, les princes ont des femmes comme il faut, obligées de payer en commun leur loge avec des amies, et que la faveur royale ne grandirait pas d'une ligne, qui filent sans éclat entre les eaux de la bourgeoisie et celles de la noblesse, ni tout à fait nobles, ni tout à fait bourgeoises.

La presse a hérité de la femme. La femme n'a plus le mérite du feuilleton parlé, des délicieuses médisances ornées de beau langage; il y a des feuilletons écrits dans un patois qui change tous les trois ans, des petits journaux plaisants comme des croque-morts et légers comme le plomb de leurs caractères. Les conversations françaises se font en iroquois révolutionnaire d'un bout à l'autre de la France par de longues colonnes imprimées dans des hôtels où grince une presse à la place des cercles élégants qui y brillaient jadis. Le glas de la haute société sonne, entendez-vous! Le premier coup est ce mot moderne de femme comme il faut! Cette femme, sortie des rangs de la noblesse, ou poussée de la bourgeoisie, venue de tout terrain, même de la province, est l'expression du temps actuel, une dernière image du bon goût, de l'esprit, de la grâce, de la distinction réunies, mais amoindries. Nous ne verrons plus de grandes dames en France, mais il y aura longtemps des femmes comme il faut, envoyées par l'opinion publique dans une haute chambre féminine, et qui seront pour le beau sexe ce qu'est le *gentleman* en Angleterre. Voici le progrès : autrefois, une femme pouvait avoir une voix de harengère, une démarche de grenadier, un front de courtisane audacieuse, les cheveux plantés en arrière, le pied gros, la main épaisse, elle était néanmoins une grande dame; mais aujourd'hui, fût-elle une Montmorency, si les demoiselles de Montmorency pouvaient jamais être ainsi, elle ne serait pas femme comme il faut.





LA CHANOINESSE

PAR

ÉLIAS REGNAULT



Le faubourg Saint-Germain, type incarné du dix-huitième siècle, est attaché à ses souvenirs comme une coquette surannée, opiniâtre dans ses idées comme un vieillard, hyperbolique dans ses illusions comme un adolescent. Le lendemain d'une défaite, il parle de ses prochains triomphes, et jamais les mécomptes n'ont lassé son espoir. Fier et railleur, il méprise la puissance des faits : pour lui, Napoléon a toujours été Bonaparte, et Louis-Philippe, le duc d'Orléans. Ennemi irréconciliable de la Chaussée-d'Antin, qui représente le dix-neuvième siècle, il lui fait une guerre de cruelles moqueries, le poursuit de ses sarcasmes, et désole par ses dédains les bourgeois opulents qui ont la manie de le singer après l'avoir vaincu. Confiant dans l'avenir, malgré les déceptions du présent, il a toute l'assurance d'une beauté qui fut longtemps sans rivale, toute la malice d'une vieille dévote qui vit de foi et d'espérance, mais fort peu de charité.

Toutefois, dans son opposition, le faubourg Saint-Germain montre toujours une habile logique. Il ne va pas, ainsi que les héros parlementaires, se placer sur le terrain de ses ennemis, et lutter avec eux sur des questions qu'ils ont eux-mêmes posées. Discuter une opinion, c'est la reconnaître. Le faubourg Saint-Germain se garde bien de cette maladresse : son opposition est toute négative. Sous l'Empire, on proclamait la gloire des batailles; le faubourg Saint-Germain vantait les douceurs de la paix. Sous la Restauration, la Chaussée-d'Antin était libérale, le faubourg Saint-Germain absolutiste; aujourd'hui, la Chaussée-d'Antin est sceptique et presque impie, le faubourg Saint-Germain s'est fait dévot, en cela seul infidèle au dix-huitième siècle. Aussi est-il religieux, non pas précisément parce qu'il croit, mais parce que ses adversaires ne croient pas. Pour lui, la vertu consiste à se placer à l'antipode des régions ennemies.

Une fois ce rôle accepté, le faubourg Saint-Germain ne recule devant aucune des conséquences. Il augmente le personnel de ses couvents, stimule le zèle de ses missionnaires, et voit bientôt accourir la milice des moines de tout sexe et de toute couleur, pénitents blancs, noirs, gris, frères de Saint-Joseph, sœurs de la Miséricorde, franciscains, dominicains et bernardins. Le faubourg est devenu un microcosme du catholicisme. La métropole est à Saint-Thomas d'Aquin, le siége des conciles à l'Abbaye-aux-Bois, la retraite des néophytes au Sacré-Cœur, et celle des vétérans hors de combat à Sainte-Valère.

Cette résolution de prendre le contre-pied de son siècle a bien quelque chose d'énergique, mais elle a dû produire d'étranges anomalies. Une des plus curieuses, sans contredit, est cette variété de l'espèce monacale qu'on appelle CHANOINESSE.

La chanoinesse est une demoiselle d'un âge mûr, qui est religieuse sans être cloîtrée, dame sans être mariée, comtesse sans être noble.

Pour acquérir ces précieux droits, il suffit de s'adresser à quelqu'un des petits princes catholiques de l'Allemagne, et, moyennant trois ou quatre mille francs expédiés, soit en Saxe, soit en Bavière, soit dans une des provinces rhénanes, on fait partie d'un chapitre tudesque dont l'existence est toute nominale, et n'a de réalité que comme annexe de l'un des soixante budgets qui alimentent l'une des soixante constitutions de la bienheureuse Allemagne. C'est là tout ce qui reste des empiétements

de la féodalité sur les domaines de l'Église; c'est le dernier débris de la puissance spirituelle de l'Empire après la longue et sanglante querelle des investitures.

Il y a dans le genre *chanoinesse* plusieurs espèces : l'une se compose des demoiselles nobles et pauvres qui sacrifient une faible dot pour avoir l'heureux droit de s'appeler madame sans se mésallier; celles-là mènent une vie pâle et décolorée, et remplacent les douceurs de la famille par les joies des œuvres pieuses.

L'autre est aussi de haut rang, et comprend les demoiselles déjà émancipées de fait, qui veulent l'être de droit : c'est une race hautaine et tant soit peu philosophique, qui se rit des préjugés de caste, et surtout des préjugés de femmes.

Sans avoir de fortune, elles savent, par leurs séduisantes allures, se créer un rôle brillant; elles exploitent surtout avec un rare bonheur la vanité des étrangers opulents, tout fiers d'être reçus, à leur débarquement, par une descendante en ligne directe d'Anne de Bretagne ou du roi René.

La troisième espèce, et la plus digne d'étude, est celle des riches roturières qui veulent effacer leur origine sous le titre de comtesse, et voiler des malheurs de jeunesse sous un nom matrimonial. Voilà celles que nous nous proposons de peindre.

Une fois en possession de son diplôme, la chanoinesse s'établit au faubourg Saint-Germain; c'est là seulement qu'elle peut être prise au sérieux. Dès lors commence pour elle une nouvelle existence; elle forme une classe à part dans la société : elle n'est ni fille, ni femme, ni veuve. Il y a des sophistes qui prétendent qu'elle est tout cela à la fois.

Elle n'est pas noble, car elle n'a pas d'aïeux; elle n'est pas roturière, car elle est comtesse.

Elle n'appartient pas au monde temporel, car elle est devenue l'épouse de Jésus-Christ; elle n'appartient pas au monde spirituel, car elle conserve toute sa liberté, tous ses plaisirs, toutes ses joies.

Elle a pris le voile et ne le met pas; elle a un oratoire, et ne prie pas; elle a un confesseur, et ne se repent pas; elle a un amant, et n'y renonce pas

Tout chez elle est fiction, et son titre, et son célibat, et son couvent. C'est une existence sans harmonie et sans liens; et comme, après tout, même un défaut d'harmonie doit avoir sa logique, tout, chez elle, se ressent de cette révolte sociale : ses manières sont équivoques, son allure empruntée, et sa vie remplie de gênes. Elle n'est pas admise chez les femmes qui se piquent d'être vertueuses, parce que ses mœurs sont trop libres; elle est repoussée par les femmes faciles, parce qu'elle est trop prude Chez les dévots, on la compare à un prêtre défroqué; chez les incrédules, on lui reproche de s'être affublée du froc. Les uns ne veulent pas d'elle *quoique* religieuse, les autres, *parce que* religieuse Partout elle souffre des péchés de sa double nature.

C'est en voyant les tribulations de la chanoinesse que j'ai appris combien l'hermaphrodite, s'il existait, serait un être malheureux. Dédaigné par les hommes, parce qu'il est homme, haï par les femmes, parce qu'il est femme, il n'aurait les bénéfices ni de la figure mâle de l'un, ni des formes délicates de l'autre. Il ne demanderait que la moitié du bonheur qu'il peut donner ou recevoir, et il ne lui serait même pas permis de se partager. Amant et amante à la fois, il ne trouverait pas qui aimer, ni par qui être aimé. Avec ses doubles facultés, qui ne peuvent être ni satisfaites, ni se satisfaire elles-mêmes, il s'épuiserait en vains désirs, se débattrait impuissant sous sa trop grande puissance, et maudirait le ciel, qui, en faisant pour lui plus que pour tout autre, lui interdit en même temps d'user de ses trésors.

La chanoinesse a perdu sa mère de bonne heure : c'est ce qui explique sa position excentrique et son célibat, et bien d'autres choses qui ont précédé et peut-être motivé son entrée dans les ordres. Son père, homme simple et débonnaire, dont toute une vie de labeurs a été consacrée à gagner les richesses qu'elle gouverne, fuit le monde qu'elle recherche, et se retranche dans la solitude contre les réceptions brillantes qu'elle affectionne. Sur sa figure septuagénaire se lisent quelquefois des reproches; mais jamais sa bouche ne les fait entendre, soit qu'il les dédaigne, soit qu'il les ait épuisés. Ainsi, privée de sa mère par la mort, séparée de son père par sa vie, la chanoinesse n'a pas de famille. Toutefois, pour compléter les illusions de son titre matrimonial, elle se dévoue habituellement à l'éducation de quelque produit collatéral, choyé, fêté, gâté au delà du possible, qui l'appelle *Ma tante*, et qui, pour elle, est si adorable, et pour tout ce qui l'environne si insupportable, qu'on s'égare à expliquer l'aveugle tendresse qu'elle lui prodigue. Jamais, au surplus, on ne parle de la mère; il n'en reste dans la maison aucun souvenir. Quant au père, on est moins discret; mais l'indiscrétion n'est alors que de la diplomatie. Dans un de ces moments de feinte indifférence où les femmes semblent laisser tomber des paroles au hasard, la chanoinesse vous dira que cet enfant est fils de quelque prince exotique; elle se garde bien de donner à cet aveu l'air d'une confidence; non, elle s'y arrête d'autant moins qu'elle y attache une importance plus grande. Elle se soucie peu, en effet, que dans votre esprit vous lui attribuiez les honneurs de la maternité, pourvu que cette maternité vienne de haut. Avec un prince, il n'y a pas de chute; il n'y a que des conquêtes. N'ayant d'autres principes de vertu que des principes de vanité, elle craindrait peu de jouer avec Jupiter le rôle d'Europe, d'Alcmene, ou de Danaé; mais elle n'accepterait pas d'être Vénus, s'il lui fallait épouser le serrurier Vulcain.

Le costume de la chanoinesse est en harmonie avec toute sa manière d'être, c'est-à-dire qu'il est sans harmonie avec le milieu social qu'elle recherche. Dans l'ensemble de sa toilette, elle est toujours en arrière sur la mode; dans les détails, elle vise à ce qu'il y a de plus nouveau. Ses bonnets seront de la veille, son fichu, sa collerette, sa guimpe, seront du dernier genre, et sa robe aura une coupe surannée. Elle a résisté avec entêtement aux manches à gigot, et elle a été des premières à porter une *fiorella*; elle a combattu avec ardeur le retour des manches plates, et elle s'est coiffée avec enthousiasme du bonnet à la paysanne : aujourd'hui, elle ne porte pas encore de volants, et déjà elle a épuisé le bonnet à barbes. Au reste, comme, à part ce qu'elle appelle les chiffons, elle affecte une grande sévérité de mise, elle a adopté, comme type de cette sévérité, la robe de satin noir : c'est la seule chose qui n'ait pas lassé sa fidélité Même depuis que la robe de satin est descendue dans la rue, la chanoinesse ne l'a pas abandonnée. Le reste de sa personne la garantit contre les méprises.

Entrez maintenant dans le boudoir de la chanoinesse : vous trouverez comme partout les mêmes contrastes Sur la cheminée, l'agneau sans tâche sculpté en albâtre blanc est couché entre deux vases étrusques ornés de faunes et de satyres. Un prie-Dieu gothique fait pendant à une chiffonnière en palissandre; des statuettes de Pradier figurent à côté de chérubins du moyen âge. Dans le fond d'une alcôve à demi close par les plis ondoyants d'une



draperie soyeuse s'élève un vaste crucifix : à l'un des angles est suspendu un bénitier de la renaissance, à l'autre se voit une statue de la Vierge immaculée, et, au pied de ces saintes images, un voluptueux divan semble inviter à des pensées qui n'ont rien de virginal. De chaque côté de la cheminée sont placées deux élégantes petites bibliothèques en citronnier, fermées par des panneaux dont les glaces sont doublées en taffetas bleu de ciel. L'une reste toujours entr'ouverte, et laisse apercevoir des livres de piété, dont les riches dorures et les reliures éclatantes sont encore dans toute leur fraicheur; l'autre, soigneusement fermée, semble avare de ses mystérieux trésors. Les initiés prétendent qu'elle renferme les œuvres complètes de George Sand et de Balzac; de méchantes gens parlent de Crébillon fils.

Depuis qu'elle a été affranchie par son entrée dans les ordres, la chanoinesse reçoit beaucoup, reçoit avec faste, et n'ignore pas qu'un puissant moyen d'attraction est un bon cuisinier. Aussi ne manque-t-il rien à la partie matérielle des repas; mais ce que l'on peut appeler la partie intellectuelle, c'est-à-dire le vin, y est détestable. Pour la constitution d'une bonne cave, il faut un maitre de maison. Or, le père de la chanoinesse a depuis longtemps abdiqué; il ne figure à table que comme un comparse obligé. Au surplus, les repas y sont gais, les hommes assez aimables, et les femmes assorties pour satisfaire les goûts modestes; car la maitresse de la maison redoute avant tout les supériorités féminines.

Aussi le personnel des femmes se renouvelle-t-il souvent : en effet, même la plus médiocre n'accepte pas longtemps un rôle secondaire, et celle qui, par nature, a besoin d'être dominée, préfère devenir l'esclave d'un homme, parce que l'esclavage a ses profits Si par hasard une coquette de quelque mérite se montre chez la chanoinesse, elle disparaît promptement, même sans avoir besoin d'être éconduite. Deux coquettes se devinent si bien, qu'il n'y a pas entre elles de liaison possible : l'une ne saurait duper l'autre; pour une coquette, il faut qu'une amie soit une dupe.

Sous ce rapport, la chanoinesse a fort heureusement rencontré : elle a une amie. Cette amie est jeune; elle pourrait même être belle, si ses traits réguliers étaient animés par la pensée. Mais jamais cet œil terne n'a brillé d'amour ou de haine; jamais ce front lisse n'a été contracté par la passion; jamais ces lèvres vermeilles ne se sont ouvertes que pour laisser échapper d'insignifiantes paroles, ou un sourire sans expression. Amélie est une de ces grandes adolescentes qui servent d'auxiliaires aux

coquettes, sans jamais devenir des rivales. Aussi la chanoinesse s'en sert-elle à merveille. C'est avec Amélie qu'elle fait ses courses aventureuses; c'est avec Amélie qu'elle va au bal masqué; c'est avec Amélie qu'elle va à la messe. Si elle fait circuler une médisance, c'est par la bouche d'Amélie; si elle veut risquer un propos glissant, c'est Amélie qui le débite avec toute l'innocence de *Vert-Vert;* si elle médite une conquête, c'est Amélie qui commence l'attaque. Ce que la chanoinesse pense, Amélie le dit; ce qu'Amélie dit, la chanoinesse le fait. Il y a chez Amélie une si forte dose d'enfantillage, qu'elle folâtre toujours avec les positions les plus équivoques : elle écarte en riant les soupirants malheureux; elle pousse avec naïveté le préféré dans le boudoir. Enfin, c'est Amélie qui est le grand ressort de toutes les intrigues, et, comme un ressort machinal, elle suit sans conscience l'impulsion donnée.

A côté de l'amie figure, comme habitué constant et inamovible, un petit homme bruyant, empressé, affairé, qui à chaque interpellation de la dame du logis ne manque jamais de lui donner avec emphase le titre qu'elle a acheté. « Plait-il? madame la comtesse; oui, madame la comtesse; non, madame la comtesse; oh! madame la comtesse. » Infatigable porte-voix de sa dignité, il semble avoir pour mission de rappeler sans cesse les hommages que l'on doit à la divinité du lieu. En le voyant bourdonner autour d'elle, affecter de lui parler à l'oreille, gronder les domestiques, et faire avec tapage les honneurs du salon, vous demandez quel est ce personnage, et vous apprenez que c'est le porteur complaisant des lettres intimes, l'intermédiaire officieux des négociations mystérieuses, le secrétaire d'ambassade de la diplomatie canonicale.

En dépit des airs de grandeur que se donnent les parvenus, toujours quelque maladresse trahit le péché originel. Un marchand a beau acheter un château, un titre, des amis complaisants, des prôneurs empressés, au moment même où il se drape en prince, un faux mouvement met à nu ses infirmités natives. Le roi bourgeois est toujours plus bourgeois que roi. L'étude constante de la chanoinesse est de combattre ses souvenirs, de triompher de son passé. Pour tout ce qui est de surface, elle y réussit assez bien; mais il reste dans les replis du cœur quelques impressions qu'elle ne peut effacer; il y a toujours sur son front quelque lobe cérébral qu'elle tient de son père. Le vice bourgeois de la chanoinesse, c'est de jouer à la Bourse. Tous les jours son agent de change vient secrètement s'enfermer avec elle, et, dans de longs tête-à-tête, étudier les mouvements de la hausse et de la baisse. On a longtemps cru que ces conférences voilaient autre chose que des reports et des jeux de Bourse. La coquette laissait dire, parce qu'elle trouvait son compte à ces médisances : un amant de plus est un hommage de plus, et la passion du cœur qu'on lui prêtait dissimulait d'autant mieux la passion d'argent qui la dévorait. Néanmoins des gens qui se disent bien instruits affirment que toutes ses relations avec l'agent de change n'étaient autre chose que des relations financières.

Aux premiers jours de sa dignité, la chanoinesse avait voulu se montrer difficile, et n'admettre chez elle que des noms emblasonnés; mais les nobles du faubourg s'étaient montrés aussi difficiles qu'elle en repoussant ses invitations. Son parti fut bientôt pris, car les coquettes ont toujours une certaine fierté qui les protège contre l'insulte, et il lui fut aisé de remplacer les nobles dédaigneux par des artistes, des littérateurs et d'aimables oisifs, qui reconnaissaient sa généreuse hospitalité par leurs complaisances et leurs hommages. Environnée de ce cercle joyeux de convives indépendants, la chanoinesse trône avec assez de grâce pour les maintenir, avec assez d'abandon pour donner toute liberté à leur esprit. C'est à table qu'elle déploie le luxe de sa coquetterie : elle stimule les appétits gourmands, fait du sentiment avec les poëtes, parle de progrès aux humanitaires, trouve un mot aimable pour chacun de ses adorateurs, et ne néglige pas quelque homélie religieuse, qui va à l'adresse de son aumônier, et passe inaperçue pour les sceptiques, occupés au culte de la matière représentée par les œuvres culinaires d'un habile Vatel.

Jamais, au reste, coquette ne chercha à dissimuler avec plus d'habileté les grossiers besoins de la nature humaine. Une crème, une gelée d'orange, un biscuit à la cuiller, forment la carte de son repas, et encore ces mets passent en fragments si imperceptibles et à des moments si bien choisis, que, pour la plupart des convives, elle ne mange rien. Aussi ses adorateurs lui trouvent quelque chose d'aérien; son aumônier assure qu'elle vit de la parole de Dieu, et les indifférents lui savent gré des privations qu'elle s'impose pour leur donner quelques illusions. Il est vrai que le soir, retirée dans sa chambre, la chanoinesse compense par un souper substantiel les abstinences de sa coquetterie; mais ceux qui se plaisent à environner une femme de poésie trouvent que cette dissimulation est plutôt un hommage pour eux qu'un ridicule pour elle.

Parmi les hommes qui l'entourent, la chanoinesse, comme on le pense bien, doit avoir des préférences intimes. Elle est trop bonne chrétienne pour oublier ce précepte : « Il sera beaucoup pardonné à ceux qui auront beaucoup aimé; » elle est trop instruite des prérogatives féminines pour ne pas avoir, au moins en apparence, plusieurs adorateurs. D'habitude pourtant ils se réduisent à trois : l'un, qu'elle a par goût : c'est un homme médiocre, qu'elle aime et qui la rudoie; l'autre, qu'elle a par vanité : c'est un poëte qui l'adore et qu'elle tyrannise; le troisième, qu'elle a par mode : c'est un homme de bon ton, qu'elle cajole et qui s'en amuse. Avec le premier elle est tendre; avec le second, prude; avec le troisième, coquette. Mais ce n'est pas pour elle plusieurs cultes à la fois, c'est un seul amour.

Cependant, ce n'est guère qu'aux premières années de son noviciat que la chanoinesse conserve cette franchise d'allure et cette verdeur d'indépendance. Plus tard, elle prend le rôle de sa robe, et se transforme en dévote; mais ce n'est pas tout à coup et sans transition que s'opère cette métamorphose. Un mécompte qu'elle subit lui fait d'abord lever les yeux au ciel; les dédains d'un amant la jettent dans la prière; l'affaiblissement de ses charmes lui rappelle son salut. Chaque jour elle consulte son miroir, pour savoir s'il faut se conserver au monde ou s'abandonner à Dieu. Une ride imperceptible au front la fait gémir sur ses péchés; une ligne équivoque sur la joue ranime sa ferveur; un cheveu blanc la ferait prosterner la face contre terre. La grâce commence à opérer.

Il se fait alors des modifications dans le personnel des habitués et dans la physionomie générale de la maison. Les jeunes fous s'aperçoivent que leur verve bruyante n'est plus de saison, et s'éclipsent l'un après l'autre. Amélie dit et fait moins de naïvetés; le maître d'hôtel prend un air grave; la femme de chambre un air réservé.

Souvent le matin, lorsque la chanoinesse, enfermée dans son boudoir, fait des frais de dévotion et de toilette, on voit furtivement se glisser à travers les salons une sœur quêteuse, qui vient, au nom de son couvent, profiter des heureuses dispositions de cette sœur conver-

tie; car, dans le monde dévot, les nouvelles circulent vite.

Cependant le démon triomphe encore : avec ses douces joies et ses aimables séductions, il est toujours maître du cœur; l'extérieur seul appartient au ciel. Il y a partage, il y a balance de pouvoirs.

Cette espèce de compromis entre Dieu et le monde ajoute encore à l'équivoque de sa position. Un matin (c'était le lundi gras), la chanoinesse, nonchalamment étendue sur son lit, discutait avec Amélie les préparatifs d'un bal masqué, où les deux amies devaient furtivement se rendre le soir même. « Eh! mon Dieu, ma chère, s'écrie la chanoinesse, voilà onze heures qui sonnent, et madame Leroy qui m'avait promis de m'apporter ma robe avant dix heures! Prenez vite la plume, il n'y a pas de temps à perdre. » Amélie s'installe dans la ruelle pour écrire l'importante dépêche d'où dépendent les plaisirs de la soirée. Au même instant la porte s'ouvre, et une voix nasillarde fait entendre ces mots : « Que Dieu conserve madame la comtesse! »

LA CHANOINESSE. — Ah! c'est vous, sœur Thérèse; comment vont nos bonnes ursulines, et notre digne abbesse? (*Bas à Amélie.*) Ecrivez, ma chère, écrivez.

LA SOEUR. — Madame la comtesse nous fait trop d'honneur, toutes nos chères brebis vont à merveille. Il n'y a qu'une chose qui nous chagrine ..

LA CHANOINESSE. — Oui, je comprends; le monde est aujourd'hui si corrompu, que la charité, cette première des vertus chrétiennes, s'éteint dans tous les cœurs. (*Bas à Amélie.*) Recommandez-lui bien le point de Bruxelles qui doit garnir la gorgerette. — Ma sœur, le nombre toujours décroissant des âmes charitables rend bien difficile la tâche des vrais fidèles.

LA SOEUR. — Ah! madame la comtesse! l'on semble oublier partout les saints préceptes de l'Evangile : nous avons beau frapper, l'on ne nous ouvre pas; nous cherchons, et nous ne trouvons pas.

LA CHANOINESSE. — Ma sœur, nous vivons dans un temps de cruelles épreuves. (*Bas à Amélie.*) C'est un costume de châtelaine. — Courbons la tête devant les décrets de la Providence! — Corsage de drap d'or en pointe. — Des jours meilleurs luiront; la vérité l'emportera. — C'est une robe à queue. — Et notre mère la sainte Eglise se relèvera triomphante. — Dites-lui surtout qu'elle soit bien décolletée.

LA SOEUR. — Que le Seigneur accomplisse vos vœux!

LA CHANOINESSE, *bas à Amélie.* — Il faut que Gustave soit de la partie. — Je ne veux pas, ma sœur, me borner à de stériles vœux. — Vous vous chargerez, ma chère, de nous l'amener. — Il faut pourtant que je consulte mes forces. — Cela fera bien enrager la marquise. — Je ne puis donner que peu. — Surtout q e cela n'ait pas l'air d'un rendez-vous. — Mais je le donne de tout cœur.

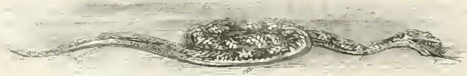
La chanoinesse se lève, chausse de fines pantoufles, et donne une bourse modestement garnie à sœur Thérèse, qui se retire après force révérences; et les deux amies achèvent leur épître.

Quelques mois se sont écoulés depuis cette scène, et voilà que, pour la première fois de sa vie, la chanoinesse se prend d'une passion sérieuse, et voilà qu'une rivale plus belle, plus jeune et plus riche, lui ravit insolemment sa proie. Oh! alors, le dépit se traduit en dévotion outrée. Elle prend un aumônier plus jeune, et ne le quitte plus. Elle le consulte à toute heure, apprend de lui les douceurs du repentir, et verse dans son cœur les soupirs de la pénitence. Enfermés ensemble pendant de longues journées, ils se livrent à d'ascétiques contemplations, confondent leurs prières et leurs vœux, et la chanoinesse convertie ne reconnait plus qu'un seul culte, une seule foi, un seul Dieu.

Dès lors, plus de réunions, plus de festins. L'agent de change ne se montre plus; Amélie même est congédiée; l'aumônier seul reste maître désormais des affaires spirituelles et temporelles.

C'est un Dieu jaloux qui écarte les profanes, c'est un pasteur plein d'amour qui enferme la brebis au bercail, afin qu'elle ne puisse plus s'égarer. Oh! qui pourrait dire les saintes douleurs de ce cœur attristé? Qui pourrait dépeindre les pieuses extases, les larmes brûlantes, les cruelles macérations de cette Samaritaine? Qui pourrait pénétrer les mystères de cet oratoire où deux âmes se confondent, l'une offrant, l'autre acceptant de ravissantes consolations?

Mais les tentations sont encore à craindre pour la pécheresse repentie : les éclats de ce monde qu'elle a tant aimé peuvent arriver jusqu'à elle. L'aumônier lui commande une retraite plus austère; elle parcourt les couvents, édifie les sœurs par les élans de sa contrition, et baigne de pleurs la couche solitaire des cellules. Sans doute elle ira renfermer sa vie agitée dans un de ces ports de salut, à moins que par hasard elle ne rencontre quelque malheureux prince allemand, quelque Cobourg égaré, qui lui offre un nom illustre en échange de sa fortune. Alors elle finira par où elle aurait voulu commencer.





L'INFIRMIER

PAR

P. BERNARD



Ubi non est mulier, ingemiscit æger.

C'est le cœur de la femme qui approche de plus près le mortel aux prises avec la douleur ; c'est sa main qui le touche avec le plus de douceur.

PERCY et LAURENT.



Voyez-vous là-bas, au fond d'une salle étroite, longue, bordée de lits de fer aux rideaux peu étoffés, mais blancs, et que surmonte une croix de bois; voyez-vous ce petit homme qui glisse bien plus qu'il ne marche, avec ses savates, sur le carreau ciré, luisant comme le parquet d'un salon? Il paraît et disparaît : le voilà! ne le voilà plus! C'est qu'il va de ruelle en ruelle demandant des nouvelles et donnant le bonjour... savez-vous *à quoi?* A des numéros; car l'homme dont il s'agit n'a pas de semblables dans le lieu où nous le trouvons : il y a *lui*, et puis *un*, *deux*, *trois*, *quatre*, *cinq*, *six*, etc.

Où sommes-nous donc? Nous sommes où vont les artisans infirmes, les commerçants honnêtes, les rentiers confiants, les serviteurs fidèles d'une dynastie déchue, les dévouements désintéressés, les vertus intègres et les talents modestes; nous sommes où n'arrivent jamais les philanthropes brevetés... à l'hôpital!

Et maintenant parlez-nous de cet homme que nous avons aperçu tout à l'heure. Est-ce par goût, par vocation, par pénitence, qu'il s'est consacré à vivre au sein des maladies et de l'infection? Aurions-nous devant les yeux quelque disciple généreux de la sensible mère Agnès, ou de Gérard de Provence? quelque *chevalier* hospitalier de Saint-Jean du Sépulcre, du Mont-Carmel, ou de Saint-Lazare? non; car il n'est pas équipé à la fois pour secourir et pour combattre, pour assister les malades dans les hospices, et pour protéger le transport des blessés sur les champs de bataille. Si adoucies que soient de nos jours les mœurs et les coutumes militaires, l'aspect et l'attitude de ce personnage ne peuvent rien simuler d'héroïque à nos yeux; et puis enfin, à l'époque où nous sommes, on ne connaît presque plus, en fait de *chevaliers*, que ceux d'industrie.

Serait-ce plutôt un de ces frères de Jean-de-Dieu, originaire d'Italie, et que Catherine de Médicis a tenté de naturaliser en France? pas davantage. En effet, écoutez-le répondre à ce pauvre malade qui, mettant tout ce qui lui reste de force à s'impatienter, l'appelle avec trop d'instance... *il jure*.

Examinez-le de près : où pourrait-on rencontrer un air plus triomphant sous un bonnet de coton jauni, si ce n'est chez un restaurateur *prix fixe* ou dans une cuisine d'hôtel garni? — Il porte sous son bras une serviette quasi blanche, et jamais ministre n'a porté son portefeuille avec autant de dignité et de conviction. — Au-dessous de sa veste de bure, sa taille est prise par les cordons d'un tablier relevé aux coins, orné de taches marbrées et veinées de sang : avons-nous donc affaire à un boucher? Mais comment prendre pour un coutelas l'instrument si peu tranchant qu'il manie avec une dextérité remarquable, instrument doucereux qui n'a jamais blessé la partie adverse en face; instrument vieilli du reste, et que remplace déjà, dans la confiance de beaucoup de gens et ailleurs, un objet dont le nom rime avec

entonnoir? J'y suis, je le tiens... Quoi! l'instrument?... Eh! non, notre homme; vous ne devinez pas? puisqu'il n'y a plus d'apothicaires, c'est nécessairement un infirmier.

L'infirmier s'appelle toujours Jean. C'est bientôt dit : Jean! c'est à la portée même du phthisique à qui il reste encore quelques parcelles du poumon droit ou gauche, et des moyens pécuniaires pour demander qu'on vide son crachoir ou pour faire remplir son pot de tisane Jean! — Quatre lettres, comme dans les exclamations *Holà! Houp! Oheh!* mais avec cette circonstance favorable de plus qu'il y a un *h* de moins, c'est-à-dire une consonne très-pénible à aspirer et très-fatigante à faire sentir. Jean, véritable nom de prédestiné qu'un gouvernement tant soit peu humain devrait imposer à tous les nouveau-nés que leurs pères et mères destinent à l'état de commissionnaire, de concierge, etc. Nous ne parlons pas des grooms : leurs maîtres ont toujours la ressource de les nommer *Tom*.

Jean tient sa vocation de sa misère, de son ignorance ou de sa gourmandise. Ne vous étonnez pas trop vite à ce dernier mot, si peu fait pour s'accorder avec hôpital, selon les idées communes. Les passions s'exercent où elles peuvent, comme elles peuvent. Diète et hospice ne sont d'ailleurs pas inévitablement synonymes. Demandez à l'infirmier si la portion, la demi-portion, le quart, les œufs frais matin et soir, ne sont une réalité que sur le cahier de service, et si même cette réalité accumulée ne pèse pas quelquefois très-lourdement sur son estomac, à la décharge de celui des malades qui lui sont confiés; et puis on n'administre pas seulement de la rhubarbe et de l'huile de ricin à l'hôpital; les sirops n'y sont pas liqueurs absolument fantastiques, ni l'alcool un *pur esprit* : l'alcool existe si bien, que les vieux règlements des hôpitaux prescrivaient d'altérer le goût, la couleur de l'eau-de-vie destinée aux blessés, et d'y mêler de l'émétique, afin d'empêcher les infirmiers, sinon d'en voler, au moins d'en boire. Calomnie! s'écrieront les honorables de la profession. Calomnie! soit; mais on est convenu qu'il en reste toujours quelque chose, et ce quelque chose pourrait bien approcher de la vérité. Après cela, comme disent les hommes incorrigibles et certains grands criminels, on n'est pas parfait!

Jean a quelquefois aussi conquis son grade à l'amphithéâtre, sous le scalpel du chirurgien. L'infirmier est alors un échantillon d'opération difficile et *réussie*, de dissection bien faite sur le vivant, et que, dans l'intérêt et pour l'honneur de la science, on ne veut pas perdre de vue. On garde l'infirmier, on le conserve à l'hospice par le même motif qui fait mettre les veaux à deux têtes en bocal, et les *ténia* dans l'esprit-de-vin. Hélas! ce même alcool est précisément ce qui détruit l'infirmier; car tous les rôles sont intervertis, et c'est Jean qui se fait bocal.

L'infirmier parle volontiers, *mais* longtemps. Appuyé sur son balai, l'un des attributs classiques de la profession, il vous racontera, si vous n'y tenez pas le moins du monde, tout ce qu'il sait; or de tout, il *n'en* ignore rien. Il cause monarchie d'après les récits d'un ex-serviteur de S. M. Louis XVI, qui est venu mourir dans le lit numéroté précisément 93; — république, selon les souvenirs du portier d'un girondin; — empire, conformément à la tradition que lui ont transmise plusieurs légionnaires qui ont passé par l'hôpital *pour arriver au champ du repos* (couleur locale)... et peut-être aussi d'après les feuilletons du journal le *Siècle;* — poésie, à la suite de jeunes fous morts entre dix-huit et vingt-cinq ans, en récitant à leurs voisins, affectés de surdité chronique, des pensées qu'aucun ami n'a voulu entendre et des vers incompris du public; — littérature, d'après des éditeurs ruinés; — médecine, suivant tous les médecins qui se sont succédé ou exclus depuis son entrée à l'hôpital; — philosophie, enfin, d'après tous les pauvres.

Chacun subit les défauts de ses propres qualités. Jean est bavard : il doit encore être politique. En effet, Jean peut se donner aujourd'hui comme l'homme le plus fort de France sur les faits-Paris d'hier. Jean lit en cachette tous les journaux de la veille; or, je fais appel à vos souvenirs de collége, les lectures ainsi faites ne profitent-elles pas infiniment mieux que les autres? — Jean est donc abonné *gratis* au *Journal des Débats* de l'administration, au *Temps* du médecin, à la *Quotidienne* de la supérieure, et au *National* de l'élève interne. La foi de Jean aux feuilles les plus diverses, mais imprimées, a été une foi modèle jusqu'au jour où il a dû constater une grave altération de la vérité, commise par l'une d'elles et fidèlement copiée par toutes les autres. Voici le fait : un homme ayant reçu trois coups de couteau de la main chérie de sa maîtresse, la victime fut transportée à l'hôpital. Jean vit sonder et panser ses blessures; elles n'étaient pas mortelles, mais elles entraînaient une opération qui l'était à leur place, ce qui est bien différent L'homme fut opéré et mourut. On imprima le lendemain qu'il avait succombé aux coups de l'assassin. Jean maintint que la victime était morte de l'opération; depuis ce jour-là il se défie un peu du mal et du bien qui se publient touchant les ministères.

Jean flâne avec volupté dans les salles, comme tant d'autres flânent sur les quais et au soleil; il va d'une pleurésie à une gastrite, colportant les nouvelles; il flâne d'un typhus à un rhumatisme, d'un vésicatoire à un ulcère, ainsi que le papillon voltige du thym à la rose, de la rose à l'œillet. Son butin, à lui, c'est une compresse qui traînait et qu'il serre, un emplâtre tombé qu'il ramasse, des pois à cautère dont il fait collection.

L'édifice, ordinairement peu gigantesque, de maître Jean se termine, nous l'avons déjà dit, par un bonnet de



coton. Jean a le bon goût de ne pas s'en coiffer sur l'oreille, mais d'aplomb et sur les yeux. Sans être peureux, Jean n'est pas *crâne*, et, en homme de tact, il fuit les airs *tambour* au milieu des malades. Il y a du *gâte-sauce* et du pâtissier dans sa façon de porter le bonnet classique; au fait, Jean n'est pas totalement étranger à l'art de restaurer les autres; Jean restaure quelquefois les malades que le médecin a mis à la diète, et moyennant certaine rétribution qui s'élève en proportion de la



sévérité du régime auquel le client devrait être soumis. Le *numéro* qui est à la *demie* et qui veut acheter les deux tiers est taxé à un prix raisonnable, c'est-à-dire qu'il paye comme de chrétien à juif et de fils de famille à usurier; mais le prix s'élève tout à coup et dans une proportion incommensurable pour le *numéro* qui veut, de la diète absolue, passer simplement *au quart* : pour celui-là, l'os de poulet qui n'a été qu'effleuré déjà par des lèvres mourantes ou par des dents ébranlées se paye comme s'il était acheté tout neuf chez le marchand. Mais la sagesse plutôt que l'avarice a présidé à la rédaction de ces tarifs : il est tout naturel que celui qui veut compromettre ses jours paye son imprudence un peu cher.

Arrière! place encore! découvrez-vous donc! voici le héros, le modèle des infirmiers qui s'avance. Ses égaux lui obéissent, ses supérieurs l'estiment : c'est l'infirmier type, l'infirmier hors de prix. Vous avez peut-être été voir quelquefois l'homme qui se jette à l'eau sans se mouiller, l'homme qui traverse les flammes sans se brûler, l'imperméable et l'incombustible; l'homme que nous vous présentons en ce moment fait encore plus fort que cela... Il traverse toutes les maladies connues sans en attraper aucune; il faut le voir. Or, savez-vous comment il s'y est pris pour arriver à ce grand résultat? le moyen est à la portée de tout le monde : pour s'en préserver, il a commencé par en *jouir;* il a eu la fièvre d'hôpital, c'est-à-dire celle qui contient tout, la fièvre des fièvres, la reine mère des fièvres, celle qui guérit de toutes les autres en vous tuant du premier coup infailliblement, ou bien en vous donnant l'impunité. La fièvre d'hôpital est le Waterloo des infirmiers, leur tour du monde. On n'en revient guère, mais on n'y retourne plus. — Aussi cette espèce de *Jean*-là est-elle la plus rare, la plus recherchée. Elle meurt, mais ne se rend pas... aux fléaux; typhus et choléra ne sont pour elle que zéphyrs légers qui passent sans même lui affecter le visage; elle meurt, mais uniquement parce qu'il faut bien, un beau jour, se faire une raison et une fin.

La sœur et l'infirmier sont les deux puissances de l'hôpital; ils se partagent l'empire, mais comme ces choses-là se partagent, c'est-à-dire fort inégalement. La sœur est reine, l'infirmier n'est qu'un seigneur de sa cour, et qui tire sa plus grande autorité de la faveur dont il jouit auprès de la souveraine. Aussi l'infirmier dévot peut le plus... après l'infirmier hypocrite, bien entendu.

Ce sont, nous l'avons dit, deux grandes puissances. Cette expression prend un nouveau degré de justesse

quand on connait leurs rapports et les petits présents diplomatiques dont s'entretient leur harmonieuse et parfaite intelligence.

Les grandes négociations qu'elles poursuivent entre elles sont ordinairement relatives à des objets de consommation, tels que les œufs, le lait, le vin, toutes matières fort délicates, comme vous voyez, très-susceptibles d'altération, et qui demandent des ménagements. Le problème que les deux puissances ont souvent à résoudre en commun est celui ci : « Sans rien changer à la qualité, à la quantité prescrites, faire la part de tous les ayants droit *et de quelques autres encore.* » Quant au vin, on peut sans fanatisme admettre que Jésus a transmis une petite partie du secret des noces de Cana à ses chastes épouses; cette supposition n'est point, en tout cas, la moins chrétienne. Enfin, croyez-en ce qu'il vous plaira, et *honni soit qui mal y pense;* mais le problème se trouve résolu tous les jours, à la satisfaction générale.

La sœur représente le religion; l'infirmier, la philosophie; elle, la résignation; lui, l'insouciance. Qu'est-ce qu'une plaie aux yeux de l'infirmier? Un quart, une demi-livre de chair avariée. — Le sang qui coule est moins précieux que le vin qui fuit. — Un cadavre, c'est ce qui fait place dans le lit à un nouveau malade, ce qui rend un numéro vacant, ce qu'on couvre d'un drap, et ce qu'on descend à l'amphithéâtre Voilà.

Les poëtes s'écrient fastueusement et sans vérité :

Que j'en ai vu mourir !...

Jean, lorsqu'il se trouve en sensibilité, se contente d'ajouter, mais sans aucune prétention littéraire : « *Eh bien! et moi donc!* » — Jean et la mort sont en effet de très-vieilles connaissances, à l'égoïsme près, car elles ne passent jamais un seul jour sans faire quelque chose l'une pour l'autre. Jean, par une stupide complaisance, ou par inattention, laisse envoler une âme qu'il était possible de retenir un moment encore ici-bas; la mort ajoute par un arrêt capital quelque défroque, une tabatière en écorce de bouleau, par exemple, une pipe *culottée*, à la garde-robe de l'infirmier. Touchant échange! Effroyable réciprocité!

Il y a des jours où les fonctions de Jean prennent un imposant caractère de solennité : c'est lorsqu'il est chargé de conduire à l'amphithéâtre le pauvre blessé qu'attend le fer du chirurgien. Tous les malades, assis sur leur séant, ou debout avec leurs capotes grisâtres, représentent la foule et forment la haie; Jean va et vient du lit du patient à l'amphithéâtre, préparant l'un et l'autre, et l'un pour l'autre. Les voilà qui passent; l'infirmier soutient la victime pâle et tremblante. Jean lui démontre, en souriant, comme quoi on ne souffre pas, et va même, dans son humanité, jusqu'à lui en donner sa parole d'honneur, *à preuve.* Ceux d'entre les spectateurs qui ont déjà suivi le même chemin et qui en sont revenus heureusement, *rari nantes*, jettent aussi leurs exhortations au passant. « Numéro tant, s'écrie celui-ci, n'aie pas peur, on m'a bien coupé la jambe. — Numéro tant, dit l'autre, du courage; on m'a amputé le bras, à moi. » Chacun offre ce qu'il a perdu au malheureux qui doit laisser où on le mène une partie de lui-même. Jean assiste à l'opération; il prend note des cris, des gémissements poussés, et classe ensuite, suivant leur nombre, l'opéré sur sa liste et dans son estime. Jean remarque, s'étonne et s'indigne que les femmes supportent généralement les opérations les plus terribles sans laisser échapper un seul mot. « Elles qui parlent si volontiers à propos de rien! » ajoute-t-il. Jean ne veut voir là qu'un esprit de contrariété de leur part. En cette circonstance, Jean ne se montre ni juste ni galant.

Combien de fois Jean a-t-il servi de notaire à l'amant qui n'avait qu'une bague en crins et une mèche de cheveux à léguer, en mourant, à la femme pour laquelle, dans le délire de sa jeunesse, de son amour et de sa fièvre, le malheureux avait rêvé des fleurs, des diamants, et la fortune! — Que de douces confidences il a reçues! que de terribles secrets il a dû surprendre! Confidences d'une âme d'élite exilée dans un corps et dans une condition misérables pour expier peut-être les profanations et les raffinements d'une vie antérieure, et qui, entrevoyant sa délivrance, racontait son espoir... et son espoir était réputé folie! A l'hôpital, ne faut-il pas que tout rentre dans la nomenclature des maladies ou des infirmités humaines? — Secrets de la misère et du génie, discrets jusque-là, mais qui, au dernier moment, ne pouvaient se refuser un peu de luxe, et versaient quelques aveux et quelques larmes! — Secrets du pauvre qui a laissé quelques liards dans le coin de la paillasse de son grabat, et qui connait trop bien le prix de l'argent pour ne pas vouloir qu'ils profitent à quelqu'un! — Secrets du brave ouvrier qui s'éteint et regrette amèrement la femme rachitique et les six enfants qui sont restés à la maison sans feu et sans pain! — Quels trésors de tendresse et de mélancolie lui ont été confiés! — Dévouements célestes, crimes exécrables, pleurs de religieuse espérance, grincements de dents.

Mon Dieu! combien l'homme qui nous occupe sait-il plus de l'homme que tous les philosophes ensemble! combien a-t-il plus vu, de ses propres yeux vu, d'horreurs, de drames et d'élégies que l'imagination de tous les poëtes réunis n'en a jamais rêvé! O sublime de la science, Jean sait tout cela sans pédantisme.

Jean regarde les malades se succéder comme les courtisans assistent aux révolutions politiques, c'est la même sécheresse supérieure et incurable, c'est la même insouciance profonde. — Ses fonctions se perpétuent auprès de tous, quels qu'ils soient; voilà la seule idée qu'il ait de la constance et qu'il se fasse de l'éternité. Quand vous avez été (quand vous *n'êtes plus* implique une idée d'existence négative et de présent), Jean se dérange encore à votre intention et fait quelque chose pour vous : il vous descend à la salle des morts, vous couche sur la dalle, allume une veilleuse funéraire, et vous attache au bras gauche le cordon d'une sonnette, pour le cas prévu, et non impossible, de léthargie et de réveil. Jean ne demande pas mieux que de vous croire vivant; mais prenez la peine de l'en avertir, et sonnez fort, s'il vous plaît. Sans cette précaution, Jean vous remettra demain à son camarade, le garçon d'amphithéâtre, lequel viendra, le fouet en main et la pipe à la bouche, réclamer *ses sujets;* car, le lendemain vous ne serez déjà plus un mort, vous serez un *sujet.* C'est ainsi qu'on appelle ceux des hommes qui, utiles encore après leur vie, servent aux recherches anatomiques. — Ses sujets!

Quelle royauté!

Royauté difficile et tourmentée plus qu'on ne pense. — Les jambes, les bras, les têtes, sont quelquefois d'une grande turbulence, et, sans que le galvanisme s'en mêle, l'anatomiste ne les retrouve pas toujours le lendemain à la place où il les a laissés la veille. Ce phénomène s'explique très-naturellement, c'est que les travailleurs se pillent les sujets dans les pavillons, absolument comme le font les auteurs dramatiques au théâtre.

L'infirmier, pour y revenir, n'est jamais marié. — Il n'a pas, en général, une assez haute idée de l'espèce hu-

maine pour s'occuper de la perpétuer. — Jean ne fait pas vœu de célibat; il ne s'engage à rien, et il y tient. — Cependant, comme il y a partout des anomalies, Jean se trouve quelquefois pourvu d'une famille. Voici alors de quelle manière elle est distribuée :

Sa mère est aux *Incurables-Femmes*.

Son épouse fait ses couches à la *Maternité*.

Son premier est à l'*Enfant-Jésus*.

Il a enfin un oncle concierge dans un hôpital de province. Cet oncle fait l'orgueil et l'espoir de toute la famille.

L'infirmier n'est pas, comme on pourrait le croire au premier abord, le mâle de la garde-malade. Ils appartiennent l'un et l'autre à une race très-différente. Celle-ci affiche des prétentions; elle est toujours une veuve qu'a *zété* dans l'aisance, *sous son premier*, pauvre défunt, *qu'était* un fort bel homme, bien *induqué; elle a z'héu des malheurs.*

Celui-là, et sauf les exceptions que nous avons indiquées tout à l'heure, descend sans honte comme sans vanité d'un père inconnu et d'une mère dont il a perdu la trace. Les souvenirs de son enfance ne lui rappellent communément que des jeux de bouchon, de *pigoche*, et des escalades de lanternes et de parapets pour bien voir des guillotinés; il croit être né en Bourgogne; il s'est élevé... comme s'élèvent les champignons et les orties. — La garde-malade est ronde et grasse; elle roule plutôt qu'elle ne *va-t-en* ville; l'infirmier est maigre et sec. Les malades doivent toujours être tentés de lui répondre : « Guéris-toi toi-même. » — La voracité de la garde malade se contient toujours dans les limites des choses succulentes et sucrées. — L'infirmier, quand il lui plaît de déployer sa puissance digestive, s'attaque à toutes les substances. Nous avons parlé plus haut de sa gourmandise : ce n'est là qu'un défaut du caractère; mais, hélas! les organes eux-mêmes de Jean se mêlent parfois de se dépraver, et alors cette gourmandise prend un développement surhumain. On a vu des infirmiers engloutir la portion d'une salle presque entière, et leur voracité dépasser les bornes de l'honnête et du possible : appétit bien digne des miasmes qui l'irritaient!

Nous nous apercevons à regret que jusqu'ici nous avons dit beaucoup de mal de l'infirmier: il ne faut pas qu'il nous en veuille : médire est aussi une maladie. Nous nous empressons de convenir que l'infirmier rend souvent des services signalés à l'humanité souffrante, et que, lorsqu'il lui prend fantaisie de se montrer sobre, intelligent et soigneux, il peut beaucoup pour l'adoucissement, voire même pour la guérison de certains malades. — En réfléchissant même, je serais presque tenté de rétracter une partie du mal que j'ai dit de mon héros.

A propos de héros, je dois vous avertir que l'infirmier militaire diffère du civil : d'abord le premier est revêtu d'un uniforme, et tout le monde sait les graves modifications que cette simple circonstance apporte d'elle-même à un individu. On pourrait recueillir aux Invalides les éléments de son histoire intéressante; on découvrirait peut-être un triste revers à la médaille d'Iéna, d'Austerlitz et de Friedland.

L'infirmier vous représente l'homme du monde le mieux fixé sur le genre de maladie dont il doit mourir; là-dessus, on ne saurait le tromper : c'est le résultat de son expérience et le couronnement de tous ses travaux. Une fois qu'il a bien reconnu son mal, ne croyez pas qu'il s'occupe de le guérir; pas si simple; il met son orgueil à le caresser, à lui donner toutes les facilités imaginables, et meurt ordinairement par où il a le plus vécu, par l'estomac et les entrailles.— En mourant, il lègue sa pipe au *numéro* qu'il affectionne le plus, et son corps à l'amphithéâtre; le cimetière lui paraît un abus; — les tombes, un obstacle à la circulation; — la sépulture, une recherche et une faiblesse de petit-maître; — le *Père-Lachaise*... il en trouve l'emplacement délicieux pour un *Tivoli* d'été. — Jean recommande seulement à l'interne qu'il croit le plus habile de se charger de son autopsie; il invite d'ailleurs tous les externes et tous les *roupious*[1] *à manger un morceau;* cela signifie, en style d'amphithéâtre, qu'il les invite à prendre, celui-ci un bras, celui-là une jambe, qui un pied, qui la main, qui la tête. — Quant à ses dents, s'il lui en reste, il ne peut pas en disposer plus que de ses cheveux :

C'est l'inévitable part des *garçons*.

Et son âme?

On ne peut penser à tout : l'infirmier a coutume de ne pas s'en préoccuper; les bonnes sœurs s'empressent de prier pour elle. — Mais nous croyons que la malheureuse a pris les devants, et qu'elle est déjà allée au diable, — où nous conjurons nos lecteurs de ne pas nous l'envoyer chercher ou rejoindre. Nous leur en témoignerons notre reconnaissance en leur souhaitant de n'avoir jamais que leur mère, leur sœur, leur femme ou leur maîtresse pour infirmier.

[1] Aspirants à l'externat.





LA VIEILLE FILLE

PAR

MARIE D'ESPILLY



La continence et la pureté ont leur usage, même pour la population; il est toujours beau de se commander à soi-même, et l'état de virginité est, par ces raisons, très-digne d'estime; mais il ne s'ensuit pas qu'il soit beau, ni bon, ni louable, de persévérer toute sa vie dans cet état, en offensant la nature et en trompant sa destination. L'on a plus de respect pour une jeune vierge nubile que pour une jeune femme; mais on en a plus pour une mère de famille que pour une vieille fille, et cela me paraît très-sensé. J.-J. ROUSSEAU.



Si nous avions mission de faire une histoire complete de la vieille fille, dans tous les temps et chez tous les peuples; si nous devions la prendre à son premier berceau, la suivre dans tous ses développements, sous toutes ses formes, il nous faudrait, le flambeau de l'analyse philosophique à la main, remonter la route obscure du passé jusqu'à l'origine des antiques civilisations, secouer la poussière amoncelée sur leurs débris, évoquer leur esprit, ranimer l'Inde, l'Egypte, la Grèce et Rome, et redescendre par le christianisme à travers toutes les misères du moyen âge. Un tel travail nous entrainerait sur un terrain immense, il toucherait á toutes les hautes questions sociales, politiques et religieuses. Il nécessiterait une analyse rationnelle de la nature humaine; il ajouterait à la longue litanie des douleurs de l'humanité.

Mais notre tâche se borne à la peinture de la vieille fille actuelle, Française et Parisienne surtout, car Paris, cet assemblage de tous les contraires, ce temple du goût et de la grâce, cet enfer et ce paradis des femmes, ce minotaure qui chaque jour dévore des milliers de jeunes et généreuses existences, voit naître rapidement un grand nombre de vieilles filles. Autrefois les murs des cloîtres les cachaient presque entièrement; aujourd'hui elles se montrent partout. Autrefois l'orgueil du blason et la cupidité titrée les développaient prodigieusement dans la premiere classe de la société; aujourd'hui un autre orgueil, une autre cupidité, donnent aux classes moyennes l'honneur de les multiplier le plus. Autrefois c'était le défaut absolu de culture intellectuelle, aujourd'hui c'est une instruction, des talents en désaccord avec certaines nécessités sociales qui condamnent les femmes au célibat. La vieille fille encombre les institutions, emplit de son nom les Petites-Affiches aux articles gouvernantes, demoiselles de compagnie, leçons de langues, de musique, de peinture, etc., etc. On la voit dans nos athénées, nos cours publics et particuliers, cherchant sans doute á se tresser, avec quelques fleurs cueillies dans le champ de la science ou de l'art, une guirlande qui la console de celle que l'hymen n'a pu poser sur son front virginal.

La plus féconde des diverses causes auxquelles on doit attribuer sa multiplication actuelle est incontestablement l'adoration croissante du veau d'or, unique dispensateur des délices d'un luxe arrivé à l'état de nécessité presque universelle. Tout pour l'argent et par l'argent; sans lui, rien. Base de l'échafaudage de notre système politique et sa première loi morale, il est naturellement



aussi la première, la plus puissante passion d'une époque où la soif du pouvoir est devenue une sorte d'épidémie générale. Vouloir que les hommes, enfoncés dans le gouffre d'une sordide industrie, ne se transforment plus en marchandise, qu'ils cessent de se tarifer en sens inverse de leur réelle valeur et renoncent à ne faire du lien conjugal qu'un vil trafic, c'est leur demander l'impossible. D'ailleurs, il faut le reconnaître, le grand nombre a besoin du pavois de la fortune pour être remarqué, d'une forte dot pour venir en aide à sa boiteuse ambition! le plus maltraité par la nature se croit sans prix, s'il a publié quelque mauvais livre, ou s'il a un diplôme d'avocat. Citez une jeune personne charmante, dites : « Elle unit les qualités de l'âme à celles de l'esprit, » et l'on vous interrompra en s'écriant : « Au fait, combien vaut-elle? sont-ce des écus comptants? »

Donc peu ou point de mariage possible pour la Parisienne pauvre. Quelque honorable que puisse être ou le nom qu'elle porte, ou le sang dont elle est sortie, elle n'en devra pas moins, paria de la fortune, vivre le plus souvent triste et solitaire en ce bas monde, si elle ne veut voir ses ailes d'ange exposées aux souillures de la corruption. Non, presque jamais pour elle de couronne nuptiale, de chastes et légitimes amours! Paris ne lui jettera que les fleurs de la séduction, il ne lui prodiguera que de trompeurs hommages et de mortelles caresses, véritables étreintes de vautour.

Le développement de la vieille fille peut se scinder en trois époques distinctes : la dernière commence à quarante-cinq ans, la seconde à trente-cinq, et la première à vingt-cinq; car, hâtif dans toutes ses créations, Paris n'attend pas le déclin des roses de la beauté, la chute de leurs derniers pétales, préludes et signes d'une cruelle transformation, pour appliquer à une femme l'épithète de *vieille fille*. Est-il une qualification plus désespérante par le ridicule qu'elle imprime, les froissantes préventions qu'elle inspire et l'étendue du sens que le monde y attache? Dans son langage, vieille fille signifie toujours tout ce qu'il y a de plus ennuyeux, de plus aigre, de plus triste, des ruines... Aussi n'est-il guère d'hommes en quête de l'ambroisie matrimoniale, à moins que l'or irrésistible ne se trouve là pour les attirer, qui ne fuient à ce mot de vieille fille, comme si un plomb meurtrier menaçait de les atteindre; et n'est-il pas non plus beaucoup de mères qui ne souffrent toutes les douleurs à l'approche des vingt-cinq ans de leur fille, et n'imaginent mille innocents stratagèmes pour en cacher le plus longtemps possible la fatale connaissance au monde.

C'est à sa seconde époque que la vieille fille doit être

observée. Plus tôt, le temps a manqué à la double action du célibat et du monde pour mûrir ce fruit social, lui donner toute l'âcre saveur que sa nature lui permet d'acquérir. Plus tard, beaucoup d'oppositions de couleurs se sont affaiblies et fondues sous un glacis général, ordinairement terne, froid, gris; beaucoup de différences se sont effacées : la vieille fille, en quelque sorte, est arrivée à l état d'une médaille dont le frottement des siècles aurait usé les principaux traits. Souvent alors la pétrification du cœur s'est tellement complétée, qu'il est difficile de reconnaître la malheureuse créature qui ne s'usa que par le sentiment, d'avec celle qui n'aima jamais rien, ou ne but qu'à la coupe du plaisir.

A la troisième époque, la vieille fille, considérée dans sa généralité, se ressemble partout. Deux ou trois coups de crayon et quelques teintes suffisent pour la reproduire à peu près complète

A Vienne comme à Londres, à Paris comme en province, ce sont les mêmes ridicules et les mêmes défauts. Chez la majorité des vieilles filles de cinquante ans, mêmes prétentions plus grotesques les unes que les autres, mêmes minauderies sentimentales, mêmes poses de beauté de seize ans, même maintien de précieuse au regard louche, mêmes façons d'intolérante bigote, cachant sous un air hébété, ou de chat qui fait patte de velours, l'humeur la plus méchante, une passion aussi forte pour le sensualisme de la médisance que pour celui de la bonne chère. Ses bichons et ses perroquets ont ordinairement seuls la puissance de raviver une sensibilité qui paraît complétement éteinte. Acceptée comme un fléau, reçue comme une caricature, supportée comme une pénitence, elle provoque l'effroi, excite le rire, détermine l'ennui, et, dans sa forme de bigote surtout, se montre en toute circonstance une des plus favorites incarnations de l'égoïsme.

Variant selon son tempérament, son caractère, son éducation et les diverses causes de son célibat, la vieille fille offre à ses deux premières époques les plus grandes oppositions. Vue d'une certaine façon, on la proclamera un des symboles du progrès; prise d'un autre côté, elle apparaîtra comme un des fantômes du passé. Sur tel terrain, elle formera une corporation stupide; sur tel autre une phalange intelligente. Dans le coloris de certains portraits on retrouvera quelques nuances rappelant cette célèbre *hétaïre* dont Aspasie en Grèce et Ninon chez nous furent les plus parfaits modèles. Au bas d'une esquisse représentant la vieille fille vouée au célibat, au travail et aux privations de toutes sortes pour soutenir une famille ruinée, une mère infirme, on écrira, le cœur plein d'admiration : « Nouvelle Antigone. » Sur d'autres tableaux, reproduisant les tourments de son âme, retraçant ses traits prématurément flétris, disant le découragement de toute sa personne, se lira le poëme entier des douleurs de l'amour. Un teint bruni, une lèvre surmontée d'un duvet aussi noir que l'œil, des mouvements heurtés, l'humeur la plus orageuse, révéleront souvent la martyre d'une organisation que l'hygiène du célibat conduira à la catalepsie ou à la démence. Ici sa devise sera le plaisir, là l'étude. On la trouvera tantôt pyrrhonienne, tantôt crédule, matérialiste, spiritualiste, coquette, sentimentale; souvent à la fois l'une et l'autre, et, par exception, sans feu au cœur, sans électricité dans la tête, être anomal, nature fossile, elle échappera à toute classification. Dévote, elle se différenciera sur chacune des rives de la Seine, et sera beaucoup plus craintive au Marais qu'au faubourg Saint-Germain. Dans le quartier aristocratique, elle s'appuie sur ses titres héraldiques, titres quasi divins; c'est une alliée naturelle de l'Église, qui lui doit à perpétuité ses indulgences plénières et les honneurs célestes. La vieille fille, à sa dernière heure, peut répéter, avec le même ton d'autorité, la recommandation que faisait en mourant une des filles de Louis XIV, la princesse Louise, religieuse au Temple :

« Vite, vite, qu'on me mène en paradis au grand galop. »

Sous d'autres aspects, elle n'apparaît pas non plus la même à la Chaussée d'Antin qu'au faubourg Saint-Germain. Pauvre fille de la noblesse, elle est bien moins froissée dans son amour-propre de femme, bien moins triste à voir que pauvre fille de la finance, de ce monde de patentés millionnaires, à l'âme de granit, au cœur de métal, qui n'ont de regards que pour la fortune, et donnent à son célibat tous les caractères d'un ostracisme aussi humiliant que cruel. Grande demoiselle, elle est moins sombre, ou moins abattue; au-dessus du dédain par son beau nom, elle le défie, ou le rend avec usure. L'Allemagne est toujours prête à lui envoyer un brevet de pureté, à la décorer d'une croix de chanoinesse : hochet dont tout le monde peut rire, mais qui parmi les siens lui donne avec l'indépendance d'allures d'une femme veuve le titre flatteur de *madame*. Loin de la faire repousser, sa pauvreté ajoute souvent au contraire à la considération dont l'entoure sa caste. Pour être proclamée admirable, elle n'a qu'à se poser en martyre de ses parchemins. Toujours alors, ce qui parfois est vrai, quelque riche parvenu aura osé prétendre à sa main! aura osé espérer greffer la plus roturière postérité sur un arbre généalogique dont les racines s'enlacent et se perdent dans le berceau de la monarchie légitime. En redisant avec quelle indignation elle le repoussa, non-seulement elle se console et caresse même son orgueil féminin, mais elle s'assure, au besoin, toutes les immunités de son noble faubourg, trop au-dessus du vulgaire, trop rempli encore de ses traditions de Versailles, pour avoir jamais, dans aucun cas, le mauvais goût de lui demander plus qu'une vertu de surface.

Laissons aux amateurs du *jadis*, qui, comme certains damnés de l'enfer du Dante, ont le visage éternellement tourné à contre-sens, le privilége exclusif d'admirer la vieille fille de l'espèce séculaire. Paris ne la produit plus qu'en vertu de l'universelle loi, qui demande toujours au temps présent un peu de celui qui le précéda, au fils un peu du père, pour empêcher qu'il y ait jamais nulle part solution de continuité. Œuvre d'une éducation complétement fausse, absurde, atrophiante, cette nature de vieille fille, espèce de végétation blafarde, ressemble à ces mousses poussées loin des rayons du soleil, entre les fentes d'un sépulcre, au milieu d'un amas de ruines, et sentant le moisi d'une lieue; elle s'épanouit encore dans la plus grande partie des départements, mais elle ne se voit plus guère dans notre capitale qu'aux environs de la place Royale, parmi les rares familles de bonne bourgeoisie, ou de petite noblesse, restées religieusement attachées à leurs traditionnelles façons d'être et de penser d'avant mil sept cent quatre-vingt-dix

Entraînée dans la chute d'un édifice social vermoulu, hors de mesure avec le présent, l'Église croule de toutes parts sous les coups redoublés du tonnerre des révolutions prédestinées à accélérer sa chute : qui la soutient encore, qui en est à juste titre l'espoir et la consolation? C'est la vieille fille, façonnée plutôt pour la vie du cloître que pour celle du monde, à peu près unique et dernier jet des antiques croyances de ses pères.

Les mille manies dont cette vieille fille fut toujours riche, suppléèrent, dès son plus bas âge, avec tant d'avantage aux ravages du temps, aux stigmates de la

goutte, de la paralysie, qu'elle parut aussi respectable à vingt ans qu'elle le sera à soixante.

Esclave née de certaines lois gothiques, ressuscitées pour elle seule, elle ne pourrait songer à les enfreindre sans compromettre à l'instant sa réputation. Ses sentiments, ses pensées, ses paroles, ses actions, ses gestes, sa pose, son costume, sont, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, invariablement réglés et stéréotypés à l'avance. Elle doit interdire à sa scrupuleuse virginité telle coupe de robe, telle étoffe, tel pompon. Comme un enfant à la lisière, elle n'entrera dans un salon que suspendue aux côtés de ses parents. Mise en modeste première communiante, elle semble oser à peine lever les yeux, ne parle qu'en Agnès et n'agit qu'en automate. Plus délicate que la sensitive, elle se replie sur elle-même, au moindre mot, avant qu'on l'approche. Mélange de superstitions de toute nature, elle a peur du vendredi et du diable, craint les revenants, consulte les cartes, et regarde Voltaire et Rousseau, dont elle ne lut jamais une ligne, comme la *désolation de l'abomination*. En rapport avec son esprit resté en friche, ses talents brillent des délicatesses qui la caractérisent. Nul profane ne la verra se mettre au piano, et ne l'entendra jouer sans redire avec plus d'effroi que jamais le mot de Fontenelle : « Sonate, que veux-tu de moi ! ! » Ses intonations dans la romance (son triomphe !), où elle distille le mieux tout l'opium de sa voix, suffiraient, si l'on ne connaissait les incohérences, les bizarreries et les infinies contradictions de notre double nature, pour faire juger qu'elle fut, est, et sera toujours la plus blanche des colombes, comme l'appelle son vénérable directeur.

L'histoire de son péché, quand péché il y eut, et que le secret en échappe on ne sait comment, se raconte en deux mots : ce fut une surprise du démon, surprise dans laquelle l'âme, loin de faillir, demeura toujours complétement pure du sentiment qui, vingt ans après son malheur, derrière les murs du Paraclet et sous le cilice, régnait encore en maître sur le cœur d'Héloïse prosternée au pied des autels.

Sujet plaisant ou triste selon que l'observation est frivole ou sérieuse, cette espèce de vieille fille est étrangère à tout ce que l'univers matériel et immatériel, le monde de la pensée et celui du sentiment, offrent de véritablement noble et sublime ; elle prouve la déplorable puissance de certains principes, et montre à quel point ils peuvent enrayer l'intelligence et dessécher l'âme.

Il n'y a pas deux mois qu'une de ces saintes créatures, l'orgueil du Marais, la plus infatigable fondatrice de chapelles, la meilleure pratique de la loueuse de chaises et la plus vigilante conservatrice des fines aubes de monsieur le curé, la plus assidue néophyte des retraites et des stations, en fournissait un nouvel exemple. Saisie tout à coup de la crainte de manquer son salut, elle s'enfuyait mystérieusement de la maison paternelle, ne laissant pour adieu que ce billet au vieux père dont elle était l'unique enfant, la seule joie, et qui l'avait mille fois conjurée de ne jamais l'abandonner si elle ne voulait le tuer à l'instant.

« Mon père,

« Sous peine de perdre mon âme, je ne devais plus tarder davantage à obéir à Notre-Seigneur Jésus, qui, vous le savez, m'appelait depuis longtemps au glorieux titre de son épouse.

« Pardonnez donc à votre respectueuse fille, bénissez-la toujours, et croyez qu'elle ne cessera de prier pour vous dans ce monde et dans l'autre. »

Depuis six semaines ce père infortuné ne souffre plus, il est mort !... mort dans les convulsions d'une cruelle agonie ! mort en redemandant vainement à la revoir, à l'embrasser encore une fois ; mort en faisant entendre avec son dernier soupir le dernier cri de sa tendresse, une dernière bénédiction pour l'enfant que son regard cherchait toujours.

Le type de vieille fille que le progrès burine le mieux, dont il est devenu la religion, qui le suit jusque dans ses voies les plus avancées, n'appartient pas communément aux natures qui se résignent, mais à celles qui se décident, à ces organisations fortes, pour lesquelles une détermination prise est un arrêt dont elles ont calculé et savent subir toutes les conséquences, qui de bonne heure virent, jugèrent le monde, se connurent, apprécièrent leur position et sentirent qu'afin de ne pas toujours marcher de douloureuses déceptions en douloureuses déceptions, elles ne devaient demander qu'à l'étude et aux arts l'emploi de leur belles facultés, et ne donner qu'aux affections de famille, à la sainte amitié, tous les trésors de leur âme. Trop éclairées, trop justes pour ne pas faire une part convenable aux faiblesses et aux nécessités de positions, elles sont indulgentes et bonnes avec les femmes, sans fiel et sans haine avec les hommes. Vivant de préférence dans l'atmosphère élevée de l'art et de la liberté, enthousiastes du grand, du beau, du bon, comprenant tous les dévouements, elles fournissent des modèles d'amitiés parfaites.

Entrées courageusement à visage découvert dans leur vie de vieille fille, elles se consolent des vides du pâle et froid célibat par le sentiment de leur fière personnalité qu'auraient souvent blessée, dans une alliance de pure convenance, les vices de la constitution actuelle du mariage. Dès leur première époque, elles vont, viennent partout, appuyées sur leur seule force. Toujours naturelles, franches, au-dessus des sots préjugés, elles savent, dans l'occasion, se prêter aux plus folles allures d'une causerie de salon, sans cesser jamais de faire respecter avec un tact exquis les diverses délicatesses de leur nature, aussi éloignée de la pruderie qui caractérise la fausse vertu que de l'effronterie qui signale le vice éhonté.

Production essentiellement parisienne, cette espèce de vieille fille, qui enrichit par ses plus hautes individualités nos musées de peinture et de sculpture, place son nom à côté de ceux des meilleurs rédacteurs de nos revues scientifiques et littéraires, fournit à l'enseignement les plus précieuses institutrices et aux enfants des riches de tous les pays les plus parfaites gouvernantes. En quelque lieu qu'elle soit appelée pour enseigner notre langue, notre littérature et nos arts, sur les rives de la Néva, aux bords de l'Adriatique, à Berlin, à Philadelphie, toujours digne fille de cette terre de France, que marque un sceau providentiel, partout elle sait accomplir sa tâche dans la mission nationale, élargir avec autant de zèle que d'intelligence les plus nobles voies du progrès.

Observée dans sa vie la plus intime, de vingt-cinq à trente-cinq ans, la vieille fille fournira sous sa forme sentimentale le sujet des plus touchantes élégies, et de nombreux drames dans lesquels les hommes auront toujours joué les rôles honteux. Sous cette forme, aimante comme la Julie de Saint-Preux, aussi dévouée, aussi faible, elle paya quelquefois une ombre de bonheur rapidement évanoui avec les larmes et le désespoir de la fille déshonorée, de l'amante trahie, de la mère d'un enfant sans nom. Sous cette forme, elle est toujours la plus malheureuse des créatures, et le vide du cœur lui est

aussi mortel que les perfidies de l'amour. Le dégoût, la consomption, dévorent sa vie et parfois dénaturent si rapidement son caractère, que de sa première à sa seconde époque il devient entièrement méconnaissable. A la foi vive a succédé le plus glacial scepticisme; le monde n'est plus à ses yeux que la plus monstrueuse réunion de tous les vices. Désolante à entendre, elle fait mal à voir. Sa mise négligée, son regard morne, ses traits altérés, son teint pâle, sa démarche dédaigneuse, le timbre sec de sa voix, indiquent le bouleversement de ses sentiments, l'agonie d'une tendre nature qui cependant résiste quelquefois aux coups du sort. Souvent alors, modèle de courage et de saint dévouement, âme incomprise, ou cœur blessé, elle vient sous l'habit d'une sœur de l'ordre de Saint-Vincent-de-Paul, vouée au service des pauvres et des infirmes d'une société qui la méconnut ou la martyrisa, lui rendre autant de bien qu'elle en reçut de mal.

La sentimentale de vingt ans, qu'une affreuse trahison devait prématurément désillusionner, fut quelquefois la douce chrysalide de la coquette de vingt-cinq. Celle-ci, insensible et rusée tacticienne, créée pour appliquer la loi du talion, rendre tromperie pour tromperie, tendre piége contre piége, vulnérable seulement dans sa vanité, ne souffre bien cruellement qu'aux approches de sa seconde époque. Elle est forte, fait la difficile, tant que les manœuvres de sa stratégie lui valent une apparence de succès, tant qu'elle croit fermement parvenir à prendre enfin un mari dans ses lacs, et arriver par lui à la haute position qui fut quelquefois le rêve de sa jeunesse et la cause de son célibat. Mais, quand le marteau du temps sonne le glas funèbre de ses dernières espérances, ainsi qu'un chasseur acharné à la poursuite d'une proie qu'il voit sur le point de lui échapper, elle rappelle sa première vigueur, se donne mille fatigues, fait entendre tous les langages pour saisir celle qu'elle convoite. Poussant les plus gros soupirs, elle imite la colombe, feint l'innocente, ne parle plus de fortune, de rang, ne demande plus qu'un cœur et une chaumière, et promet tous les bonheurs, tous les dévouements au mortel, quel qu'il soit, employé à quinze cents francs ou Quasimodo, qui viendra poser sur son front jauni la symbolique fleur d'oranger.

Toujours parée, et souvent au prix de mille secrètes privations, surchargée de gaze, de fleurs, de panaches, de rubans aux couleurs les plus éclatantes, avide de soirées, de fêtes, elle reste sur la brèche tant qu'elle imagine faire encore illusion sur l'âge de ses attraits délabrés; mais un jour arrive, hélas! où le mari ne peut plus se prendre à la glu de grâces décrépites, songeant à s'envelopper de flanelle, à se mettre du coton dans les oreilles et des lunettes sur le nez. Dès lors la vieille fille offre le phénomène d'une soudaine et complète révolution. Du jour au lendemain, transformée en dévote, elle devient un dragon de vertu, se serrant la gorge à s'étrangler dans le fichu que la veille voyait encore entr'ouvert, et ne prêchant plus que le renoncement aux sataniques pompes du monde. Métamorphose qui devrait étonner, si l'on ne savait ce que la femme de quarante-cinq ans peut retrouver sur le terrain du confessionnal, au milieu d'un nuage d'encens et dans un favorable clair-obscur.

La vieille fille de la plus abondante variété, celle que la conquête du jour consola toujours de la perte de la veille, parut souvent pendant sa première époque une énigme sans mot. Nature mixte en oscillation perpétuelle, elle dut en bien des circonstances dérouter l'observateur et mettre le jugement en défaut. Moitié coquette et moitié sentimentale, moitié calcul et moitié dévouement, moitié mensonge et moitié vérité, moitié trompeuse et moitié trompée, elle commença quelquefois par le scepticisme et finit toujours par la crédulité.

Plus elle s'éloigne de l'âge de plaire, plus son cœur et sa vanité semblent s'entendre pour s'aveugler mutuellement. La regarder fixement sans rire, l'écouter longtemps sans bâiller, sont deux choses à peu près également impossibles. Passionnée pour la littérature *sentimentale*, un volume de roman, à dévorer le soir avant de s'endormir, lui est aussi indispensable que sa tasse de café au lait le matin en s'éveillant. Dix fois, au besoin, elle relira le même ouvrage, sauf cependant *Lélia*, qui, selon elle, n'est que l'œuvre indigeste et mortelle d'une imagination en délire.

Les tristes passions que les outrages du célibat ont fait germer en elle grandissent surtout d'une manière effrayante à l'arrivée de ses trente-cinq ans, vieillesse de sa vie; car, stérile branche de l'arbre humain, la vieille fille se trouve fatalement privée de cette sorte de seconde jeunesse dont la nature ne gratifie que la femme ayant rempli sa destinée.

Rongée d'envie comme la coquette, Caligula féminin, tourmentée du regret de ne pouvoir d'un seul coup remplir de défauts, enlaidir, vieillir toutes celles qu'elle sait jeunes, belles, spirituelles, aimées, elle éprouve presque des convulsions d'épileptique à la vue de nouveaux et heureux époux. Jeunes filles, redoutez-la, car ses paroles sont horriblement corrosives, craignez surtout de lui faire connaître l'objet aimé, non qu'elle puisse réussir à vous enlever son cœur, mais parce que son langage au moins perfide, s'il n'est calomnieux, mettra cruellement en relief vos petits défauts.

Elle est de toutes les femmes celle qui, généralement, s'identifie le mieux avec son âge de convention. Surprenez-la dans le plus disgracieux négligé : le matin, au moment où, venant d'achever la toilette de son chat, elle prépare la sienne, et vous en aurez une idée. Oubliant qu'elle pose devant vous presque *in naturalibus*, que sa cornette ou son foulard cachent mal ses tempes creusées et rayées par les années, fille de quarante-cinq ans, elle vous dira encore du ton le plus convaincu, en vous lançant un regard bien sentimental : « Figurez-vous que j'en ai déjà vingt-huit ! » Presque sexagénaire, elle s'écriera : « Je ne suis pas précisément vieille, cependant, à trente-neuf ans, on n'a plus de prétentions. »

Aussi ardente à la poursuite d'un mari, aussi alerte à tendre ses piéges matrimoniaux, mais, par suite de sa double cécité, bien moins adroite que la pure coquette, elle est exposée à de beaucoup plus lourdes chutes. Une banalité jetée encore par pitié à son oreille, et qui vantera sa fraîcheur de feuille morte, peut lui donner le vertige. Un dérisoire serrement de main peut la convaincre que l'amour, en style d'épithalame, lui amène l'hymen. Une épître bien remplie de points d'exclamation, qu'un dernier venu sans consistance aura mise à son adresse dans un moment de désœuvrement, suffira pour paralyser tous ses principes de prudence et de sagesse, tous ses scrupules de dévote et toutes ses craintes de l'enfer... Dans ce dernier cas, le jour du rapide abandon arrivé, si elle n'imagine devoir faire honneur de son célibat à une fidélité promise, à la froide cendre d'un cœur dont elle affirmerait avoir été l'unique passion, elle se pose en intéressante victime de l'inconstance. Clarisse de trente-cinq ans, elle arrange l'histoire de la séduction d'un Lovelace de vingt-quatre de façon à y trouver un petit triomphe pour son amour-propre de coquette. Aux amies qui malheureusement en connurent toutes les péripéties, et sourient en l'écoutant, elle dit et redit

d'une voix vibrante de vanité, aux jeunes et jolies surtout :

« Que mon exemple vous apprenne à vous défier des serments d'amour, car jamais femme n'en reçut de plus brûlants, jamais peut-être autant de témoignages d'idolâtrie ne furent prodigués à la plus belle, jamais séduction plus savante, plus irrésistible !... »

Après ce dernier et cruel épisode de sa vie d'espérance, la nouvelle Clarisse se voit presque toujours obligée d'aller passer quelques mois à la campagne pour y retrouver une santé momentanément perdue par le chagrin. Au retour, on ne la croirait plus la même personne. Devenue humble et doucereuse, elle se met dans l'ombre, et n'attaque plus qu'avec le ton de l'indulgence les réputations qu'elle veut ternir. Mais, peu à peu, les tristes souvenirs s'effacent, et le naturel de la vieille fille reparait, modifié cependant par l'exercice de la charité. Alors on la voit supporter avec une angélique patience tous les méchants caprices d'un pauvre orphelin qu'elle dit avoir juré sur le lit d'une mourante de ne jamais abandonner, et qui lui ressemble tellement qu'on l'en croirait la grand'mère.

Égarée par une imagination de feu, entraînée par son cœur, enveloppée dans les réseaux d'une irrésistible séduction, poussée par les rigueurs du sort, stimulée par des instincts de coquetterie, des besoins de locomotion, la vieille fille du dernier type dont l'esquisse puisse entrer dans notre cadre, et que nous appellerons *demi-hétaire*, sortie en grande partie de la province, est venue jeune à Paris. Rarement elle y rapporta la première fleur de sa couronne de vierge; souvent elle n'y fut amenée que pour cacher sa première souillure, pleurer son premier abandon, trouver sa première consolation, saisir les moyens de rentrer dans sa ville natale, heureuse, triomphante et purifiée par le mariage. Le premier acte du drame de sa vie d'amour finit fréquemment à dix-huit ans par un enlèvement, et son dénoûment à quarante-cinq par une déclaration de principes, aussi peu charitables que rigides. Nature généralement malléable, elle prit vite les principales empreintes du monde parisien, appartenant à tous les rangs, réunissant tous les caractères, superstitieuse comme la vieille fille du passé, intrépide comme celle du progrès, dévouée comme la sentimentale, flottante comme la demi-coquette, savante comme la coquette.

Quelquefois, dès son sixième lustre, elle s'est jetée avec sincérité dans le mysticisme; souvent, à son neuvième, elle se montre encore véritable épicurienne. Toujours convive exacte au banquet offert à la jeunesse, à la beauté, par la nature et le monde, jamais elle ne le quitte avant d'avoir bien savouré tous les plaisirs, toutes les extases de la passion. Néanmoins, elle tient autant que possible à sauver les apparences ; ses manières réservées sont, même dans certains cas, entachées de pruderie. Au besoin, elle se dit veuve; le mari dut être alors quelque brave capitaine tué à Constantine; d'autres fois, il n'a pas cessé de vivre; joueur incorrigible, après avoir perdu la plus belle fortune, il s'est enfui on ne sait où : en Égypte, à Lahore. Le séducteur ou l'amant demeurent toujours cachés sous un nom d'oncle ou de cousin. Parfois l'éclat forcé et le nombre de ses amours, loin de l'empêcher de sortir jamais de sa corporation, semblent lui avoir procuré les moyens de finir par un meilleur mariage, qui seul peut obtenir cette estime d'un monde dont la morale ne se calque guère sur les principes de l'éternelle justice.

Maintenant un dernier regard sur la vieille fille accablée d'années, mourant, comme elle a dû vivre, dans le plus cruel isolement, descendant tout entière dans la tombe, ou ne laissant qu'un souvenir de honte. Quel spectacle ! Ici plus de côté plaisant, plus d'ironie possible, plus de reproches permis, mais de tristes réflexions, qui font saigner le cœur et nous ramènent à dire, en terminant cet article, que, quelle qu'ait été sa jeunesse, à quelque catégorie qu'elle appartienne, indulgence et pitié sont dues à celle qui, avec tant et de si justes raisons pourrait récriminer contre la société qui la créa et n'a pas su faire une loi pour la protéger.





LE VIVEUR

PAR

EUGÈNE BRIFFAULT

On ne saurait trop embellir
Le court espace de la vie.

Vieil opéra-comique.



La vie est comme le mouvement, me disait un jour le gros et joyeux Nollis, le plus aimable de nos camarades, et qui, dans le monde le plus gai et le plus spirituel, a su conquérir une réputation d'esprit et de gaieté. On ne peut ni enseigner ni démontrer la vie : c'est en vivant qu'on apprend à vivre. Et il ajoutait aussitôt : « Donne-moi cette journée; tant qu'elle durera, je suis chargé de ton bonheur; j'espère faire plus pour ton instruction dans l'art de vivre, j'allais dire pour ton expérience, si ce mot n'avait un air de vieillesse qui m'a toujours déplu, que ne pourraient le faire vingt années d'études et de méditations. Les livres d'Épicure, les exemples les plus fameux depuis Sardanapale jusqu'à Louis XV, depuis Lucullus jusqu'à M. de Cussy, et depuis Alcibiade jusqu'à Lauzun, ne valent pas vingt-quatre heures de notre vie parisienne. Suis-moi! »

L'enthousiasme avec lequel Nollis avait prononcé ces paroles ne me laissait pas la moindre chance d'hésitation; j'obéis, je cédai à sa volonté comme on cède à un charme irrésistible; jamais je n'avais été aux prises avec un tel ascendant de tentation : il y avait déjà de la volupté dans cette soumission. Mon guide me dominait; j'écoutais sa voix comme si elle eût été celle de l'archange; il continua sans même s'apercevoir de mon trouble :

« Il est midi, nous pouvons aller chez Adolphe, l'heure est fort convenable; d'ailleurs, pour prendre la nature sur le fait, il faut assister à son réveil; tu vas contempler le viveur face à face, recueille-toi. »

Adolphe demeurait dans le faubourg Montmartre; il occupait dans la rue Bergère un entre-sol d'assez modeste apparence, et situé dans un corps de logis au fond d'une cour. Le portier de la maison ne nous demanda pas même où nous allions; il sourit, fit un signe de tête à Nollis, et en un instant nous fûmes près d'une petite porte, sans sonnette, que trois vigoureux coups de poing firent trembler sur ses gonds. On entendit dans l'intérieur un énorme bâillement, puis une imprécation énergiquement prononcée; enfin, après deux minutes environ, il parut que quelqu'un sautait à bas d'un lit : la porte s'ouvrit alors, et nous eûmes à peine le temps d'apercevoir un être qui fuyait dans le simple appareil dont parle le poëte, et qui regagnait en toute hâte la couche qu'il venait de quitter.

— Que le diable t'emporte! dit le dormeur éveillé à Nollis, qui s'installait dans un fauteuil.

— Il paraît que la nuit a été chaude, répondit Nollis en allumant un cigare qu'il avait pris sur la table de nuit.

— C'était magnifique! Achille nous rendait le souper de mardi, et vraiment il a bien fait les choses.

— Où avez-vous soupé? Quels étaient les convives?

— Au café Anglais! La bande ordinaire. On nous a présenté un jeune gentilhomme périgourdin qui prétendait savoir boire le vin de Champagne. Pauvre amour! il n'en est pas même aux premières notions.

— Quelles étaient les femmes?

— Ma foi! je t'avouerai qu'il n'y en avait pas. Ernest voulait amener ses deux danseuses; j'ai insisté pour qu'il n'y eût que des hommes; la galanterie m'ennuie, même

celle qui convient à ces espèces. Les femmes n'entendent rien au souper : si elles se modèrent, elles sont gênantes; si elles s'abandonnent, elles risquent d'inspirer le dégoût. La régence s'est trompée en admettant les femmes à table; c'est une des erreurs de nos pères.

— Jusqu'à quelle heure êtes-vous restés?

— Jusqu'à quatre heures. Maître et garçons tombaient de sommeil. Tiens, mon cher Nollis, je te le dis avec une douleur véritable, malgré nous le souper s'en va. (*Profond soupir.*) Tu sais tout ce que nous avons fait pour le relever, pour surpasser son ancienne splendeur et lui donner un éclat nouveau. Vains efforts, mon digne ami; le souper, ce repas des viveurs, se perd; on ne le comprend plus; le carnaval en a fait une débauche grossière, et pendant tout le reste de l'année il est oublié et méconnu. Le dîner a tué le souper.

— Et le souper renaîtra du dîner! s'écria Nollis avec feu. Ne vois-tu pas comme le dîner s'avance de plus en plus dans la soirée, comme il marche d'heure en heure vers la nuit? On finira par ne dîner que le lendemain. Le temps n'est pas loin où la politique, l'industrie, les querelles littéraires, et je ne sais quelles autres graves bagatelles seront chassées de nos salles à manger, comme des harpies. Alors on verra refleurir le souper! Mais présentement il s'agit de déjeuner As-tu quelque idée?

— Oui! D'abord je vais me lever.

Pendant qu'Adolphe procédait à cette importante opération, j'examinais l'appartement et celui qui l'habitait. Le mobilier n'avait jamais été riche, mais il avait été choisi avec goût; malheureusement il portait les traces d'une négligence extrême : il était facile de deviner qu'Adolphe ne se piquait ni de soin ni de conservation; quelques livres, parmi lesquels je trouvai Gil Blas, les romans de Crébillon, Horace, et plusieurs volumes dépareillés des œuvres de Voltaire, deux groupes de statuettes modernes représentant le galop et le *cancan*, trophée du carnaval, les *Souvenirs du bal Chicart*, dessinés par Gavarni, un paquet de cigares, une boîte d'allumettes chimiques, quelques morceaux de sucre, une bouteille d'eau-de-vie à moitié vide, un rouleau d'eau de Cologne encore intact, et six ou sept louis, étaient les seuls objets qu'on voyait épars çà et là sur les meubles, depuis la toilette jusqu'au divan. La première pièce, celle qui servait d'antichambre, était plus modestement garnie : on n'y trouvait pour tout ornement qu'un carreau cassé, une paire de bottes fraîchement cirée, et les habits, que le portier sans doute avait placés sur une chaise unique, après les avoir nettoyés.

Adolphe était un homme de taille moyenne; son visage affectait la forme ronde : il avait les yeux bleus, le teint parfait, malgré l'air de fatigue répandu sur toute sa physionomie; ses cheveux étaient blonds, sa bouche était vermeille et gracieuse, ses dents étaient admirables; un embonpoint précoce se manifestait dans tout son être : il avait trente-quatre ans; tout son extérieur annonçait la force et la bonté.

— Je deviens gros, dit-il à Nollis; mais je me console en songeant que les hommes gras ont toujours été les meilleurs, et, par conséquent, les plus heureux. Presque tous les grands criminels et les tyrans étaient minces.

— Oui, mais le génie est maigre.

— Et Napoléon?

— La fortune l'a quitté à mesure qu'il prenait de l'embonpoint.

— Soit, mais l'homme d'esprit est ordinairement gros.

— Le génie, c'est la gloire.

— Eh bien! l'esprit, c'est le bonheur. Ne vas-tu pas, en vérité, t'évaporer en poésie? Le sensualisme, mon gros ami, le sensualisme, voilà notre lot! Nous avons beau faire pour nous idéaliser, nous serons toujours de l'école charnelle; c'est notre vocation. »

Pendant cet entretien, Adolphe s'était habillé. Sa mise était sage; elle n'était ni trop loin ni trop près de la mode; elle était surtout adaptée à sa personne avec une remarquable intelligence, et il y avait beaucoup d'art dans la manière dont il avait su éviter la contrainte, sans blesser ni l'usage ni les convenances. Ce qui ne m'avait pas échappé, c'était le sentiment de propreté exquise et même de délicatesse qui avait présidé à tous les arrangements de sa toilette; c'était presque de la recherche.

— Monsieur est des nôtres? dit Adolphe en me regardant.

— Assurément, reprit Nollis; pourquoi l'aurais-je amené? Où allons nous?

— Bien loin d'ici.

— Bah!

— Ne t'épouvante pas, nous allons à Bercy... — Ah! monsieur, répliqua-t-il en voyant la moue involontaire que m'avait fait faire ce nom, il ne faut pas vous scandaliser. Je connais et je fréquente les beaux endroits; mais je préfère les bons endroits. Si vous voulez venir chez Tortoni, je suis prêt à vous y accompagner; c'est, sans contredit, le plus joli déjeuner de Paris : le buffet y est bien pourvu et finement approvisionné, la chère est friande, la société aimable; on y cause avec esprit et avec liberté; on y agit sans façon et avec politesse. Je sais peu de repas aussi charmants qu'un déjeuner chez Tortoni, bien dirigé et bien commandé; mais il me faut quelque chose de plus. Nous sommes d'assez bonne compagnie pour ne pas craindre qu'on gâte nos manières; nous avons l'avantage de ne répondre qu'à nous de nous-mêmes. Pour moi, Paris ne renferme que deux sortes d'individus : ceux qui me connaissent et ceux qui ne me connaissent pas; les uns savent qui je suis, que me fait l'opinion des autres? A Bercy, nous trouverons de la marée fraîche et du poisson de Seine nouvellement pêché, de braves gens fort contents et fort honorés de nous recevoir, une vue admirable, et du vin comme il n'y en a que là. Voilà mes raisons pour y aller; quelles sont les vôtres pour ne pas y venir?

Nollis me regardait; je n'avais qu'une réponse à faire, je pris la main d'Adolphe, et je m'écriai : « A Bercy. »

Adolphe avait raison; ce fut un déjeuner délicieux. En entrant chez le traiteur, il avait causé avec la belle écaillère; je crois même qu'il lui avait pris familièrement le menton : elle nous apporta elle-même les huîtres dans un plat énorme; elle riait en nous recommandant de les avaler vivantes et dans leur eau : le vin de Chablis était d'une qualité supérieure, doré et merveilleusement sec et perlé; l'entre-côte de bœuf, dûment relevé par une sauce qu'Adolphe indiqua par écrit; la sole, accommodée par un procédé nouveau qu'il a lui-même importé d'Angleterre, et enfin la matelote, faite d'après les vieilles traditions du port, composèrent un repas que le vin de Beaune arrosa sans relâche. Adolphe affirmait que le matin il ne fallait pas faire usage de vin de Bordeaux : il me promit de m'expliquer à dîner cette règle hygiénique.

A la fin du déjeuner, Adolphe et moi, que Nollis lui avait présenté comme un jeune homme qui donne des espérances, nous étions les meilleurs amis du monde. Je savais qu'il était venu à Paris pour y faire son droit, et qu'après avoir pris ses licences à la Faculté, il avait suivi, sans penchant vicieux, mais avec une molle inson-



ciance, son instinct pour le plaisir; c'était ainsi qu'il s'était toujours trouvé loin du travail. Au delà de son éducation, sa famille n'avait pu rien faire pour lui. Il lui était arrivé ce qui arrive à tous les jeunes gens sans patrimoine ; il avait formé des projets et contracté des dettes; les projets s'étaient évanouis, les dettes étaient restées ; maintenant Adolphe s'était donné aux lettres. A ses yeux, cette occupation était presque un loisir; mais il n'avait jamais pu renoncer au bien-être du moment pour sauver l'avenir : il vivait donc toujours aux prises avec des embarras nouveaux, et, toujours livré à de nouveaux plaisirs, il affirmait qu'en dépit de sa misère il avait su faire pencher la balance du côté du contentement. Adolphe avait une morale qui n'était pas diablesse : il était assurément incapable d'une action lâche, malhonnête ou mauvaise ; mais le plaisir était à ses yeux une chose si excellente, qu'il ne s'appliquait qu'à le goûter. Ce n'était pas seulement sa grande affaire, c'était son unique affaire : il le cherchait partout où il pensait le trouver, quelquefois il se baissait pour le prendre. Il appelait cela prolonger la jeunesse.

Du reste, il ne demandait qu'à tenir dans le monde le moins de place possible; il faisait bon marché de l'indépendance de sa personne pour assurer la liberté de ses goûts : « Si j'eusse été dévot, me disait-il; je n'aurais récité d'autre prière que cette phrase de l'oraison dominicale : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque « jour. »

Cet entretien avait lieu sur un balcon, sous les rayons d'un beau soleil de printemps; le port et le fleuve étaient animés par le mouvement du commerce; les bateaux à vapeur de la haute Seine passaient à chaque instant sous nos yeux; tous ces mille tonneaux qui s'étendaient vers la berge, cette agitation d'un négoce qui ne se fait qu'au bruit des verres, excitaient la verve d'Adolphe: il parlait et il buvait; il vantait le vin et s'extasiait devant le ravissant coup d'œil que présentait le paysage. A force d'admirer et de boire, après avoir pris du café fait par lui et pour lui, après les trois verres de liqueurs variées qu'il appelait la Trinité alcoolique, il était chancelant; il s'aperçut que je le regardais avec un pénible étonnement. « Voilà pourquoi, me dit-il, j'ai voulu venir déjeuner ici; chez Tortoni, on ne se grise pas ; du reste, on ne doit jamais se griser dans le jour : j'ai trop causé,

c'est une faute, une grande faute, une très-grande faute, entendez-vous, jeune homme?. . »

Il balbutiait.

Nollis riait et veillait sur lui.

Il était trois heures, j'étais curieux de savoir comment le viveur remplirait l'intervalle qui sépare le déjeuner du dîner; je ne voyais guère pour combler cette lacune que le léger somme du prélat du *Lutrin*.

Adolphe était déjà sur la porte, batifolant avec l'écaillère, et échangeant des lazzi grivois avec des ouvriers du port qui s'amusaient de sa bonne humeur. Un fiacre vint à passer, il le héla d'une voix de Stentor et le fit arrêter. Tous trois nous entrâmes dans la voiture, et le cocher reçut l'ordre de nous conduire aux Champs-Élysées. Chemin faisant, Adolphe était d'une gaieté folle; il rappelait à Nollis ses meilleurs contes et quelques traits de leur existence de buveur; les disgrâces de l'ivresse, les divertissantes bévues qu'elle leur avait fait commettre, les saillies qu'elle leur avait inspirées, et toutes les merveilles qui avaient illustré la vie et le nom de quelques-uns de leur compagnons de table, ceux qu'Adolphe nommait avec emphase les premiers *verres* du siècle; car les viveurs jurent par leur verre, comme les raffinés d'honneur juraient par la lame de leur épée.

Que d'amusantes histoires! C'était une épopée contemporaine: quelquefois cela ressemblait à un chapitre de la vie de Gargantua et de Grandgousier.

C'était un viveur qui avait eu la sublime idée du lampion libérateur placé sur un ami abattu sous l'ivresse, et qu'il fallait préserver des roues de carrosse. Un viveur voulait faire la connaissance d'un homme dont on célébrait les prouesses bachiques: il pénétra dans le logis de celui qu'il désirait voir, au milieu de la nuit; sans l'éveiller, il dressa la table, la couvrit d'un souper succulent, puis, silencieux, comme une apparition, il fit lever son hôte, le fit asseoir, l'invita par geste à souper. Ils burent et mangèrent jusqu'au matin, sans échanger entre eux un seul mot. Au point du jour, celui qu'on avait visité d'une si étrange manière dit à l'autre: « Vous vous nommez nécessairement R.... : il n'y a que vous capable de faire cela, et que moi capable de le souffrir. »

Un viveur qui venait d'hériter de son oncle rendait ainsi compte de l'enterrement: « Il n'y avait que les héritiers qui riaient; pour les autres, ça leur était égal. »

Il y avait aussi des traits héroïques. En juillet 1830, un viveur fit frapper une bouteille de vin de Champagne à la porte d'un marchand de vin, devant le Louvre, sous le feu des soldats suisses; il la but avec quelques combattants, et il se rua à l'attaque. Dans un duel, un viveur, frappé d'une balle qui lui fracassa le bras droit, dit tranquillement: « Je boirai de la main gauche. »

En écoutant ces récits, j'ai compris ce mot d'un viveur que son esprit faisait rechercher en tous lieux: « Je dîne tous les mercredis chez mademoiselle M.... Eh bien! au jour de l'an, elle ne m'a rien donné pour mes étrennes! Quelle ingratitude! »

Il nous raconta aussi cette fête de Montmorency dans laquelle une compagnie de viveurs avait loué une famille d'aveugles, pour avoir les violons pendant la collation: ces braves gens, je parle des aveugles, n'entendant autour d'eux que des propos sages, chastes et vertueux, bénissaient le ciel qui les faisait assister à de si honnêtes délices; ils ne se doutaient pas que leurs détestables convives étaient des démons cachant leurs méfaits sous le langage des anges.

De là on passa en revue les destinées des grands viveurs de l'âge actuel. On les retrouve partout, dans les deux chambres, par l'hérédité et par l'élection, au conseil d'État, dans la magistrature, dans les hautes fonctions publiques; ils sont décorés, enrichis, titrés, presque jamais corrigés. Seulement, au lieu de la vie publique, ils ont de petits appartements; à l'orgie éclatante, ils ont substitué le plaisir discret et mystérieux.

Adolphe s'irritait contre la race fashionable; il ne lui pardonnait ni son luxe inutile, ni son jeu effréné, ni ses ruineuses amours; il n'avait d'indulgence que pour les repas étincelants et qui font resplendir la nuit, pour la volupté sans joug, pour le culte du beau matériel et pour la poésie des sens. Dans les courses, dans les merveilles du bois, de l'hippodrome, de la plaine, de la forêt, de la chasse et de tout l'appareil du chenil et de l'écurie, il ne voyait que les haltes avec leurs repas homériques, l'appétissante venaison et les coupes ciselées que le soir, devant le café de Paris, les vainqueurs remplissaient de vin de Xérès et vidaient d'un seul trait.

C'est en devisant de la sorte que nous arrivâmes à la porte du tir de ***. Adolphe y fut reçu avec acclamations; on le salua avec des transports d'allégresse. En un moment vingt paris furent engagés et vingt verres furent remplis de vin de Champagne; les assiettes de biscuits circulaient, et les tireurs buvaient d'une main et ajustaient de l'autre. Le dieu des bonnes gens protégeait Adolphe; ses jambes flageolaient et sa main était sûre; il gagnait tous les paris.

Du tir au pistolet, Adolphe nous conduisit à Saint-Cloud; il nous engagea à faire un tour de parc et à boire de grands verres de *soda-water;* l'effet de ce spécifique fut prompt et infaillible; je me pris à désirer le dîner, dont la seule idée me glaçait d'épouvante quelques moments auparavant.

A six heures et demie, Adolphe jouait son verre de bière à l'estaminet de ***. Là, il avait repris quelque chose du ton du matin, celui de Bercy, et il fumait gaillardement, non plus le cigare, mais une *bouffarde* remplie de tabac-caporal.

A sept heures, nous étions chez Véry, non pas dans la salle commune toute peuplée de hauts et puissants dîneurs, mais dans un cabinet au premier étage. Le dîner était simple; j'en ai conservé le menu: des huîtres d'Ostende, un potage printanier, une barbue, un gigot de mouton, des haricots et des asperges; vin de Bordeaux ordinaire, vin de Madère frappé. Adolphe défendait le vin de Bordeaux le matin, comme trop faible pour réparer les avaries de la nuit; il proscrivait le vin de Bourgogne le soir, comme trop chaud, et pouvant compromettre la raison; il ne voulait pas qu'on bût de vin de Champagne à déjeuner, il ordonnait de ne pas boire d'autre vin au souper; le vin de Madère glacé était à ses yeux une des plus belles conquêtes des temps modernes.

Le dîner fut long et animé. Adolphe parcourut avec nous toute l'échelle des variétés du viveur. Il nous le montra plus indépendant et moins embarrassé que le voluptueux et le sybarite de l'antiquité; il nous le présenta comme plus éclairé que le roué, ce fanfaron de dissolution; il le plaça au-dessus de tout ce que les autres époques avaient produit, depuis Athènes jusqu'à Florence, depuis le siècle de Périclès jusqu'au Directoire. A ses yeux, le viveur était l'expression vraie d'une civilisation vraie, non pas poursuivant le beau idéal et de convention, mais cherchant la vie positive, étant la personnification vivante de ce précepte d'Adam Smith: « Être, et être le mieux possible; » la fusion animée de ces deux adages proclamés par les deux plus fortes têtes du dix-neuvième siècle: « *Jouir de tout. — Ne se priver de rien.* » Il se proclamait sage entre les sages; sa conduite résumait les tendances exactes du siècle; elle les résumait en

leur ôtant la tristesse de l'égoïsme : voilà pourquoi le viveur est le produit d'une ère de calculs et de lumières ; c'est la raison appliquée aux sensations.

Au-dessous de ces régions supérieures du sensualisme, il évoqua le viveur artiste, qui a réhabilité le cabaret de ses devanciers ; il nous peignit aussi le viveur qui se mêle à la joie de tous et oublie volontiers un peu de sa dignité pour trouver des plaisirs plus vifs et moins apprêtés ; celui qui se plonge pendant quelques mois de l'année dans le tourbillon populaire, comme les grands seigneurs qui allaient danser aux Porcherons ; celui qui ne se condamne à six jours de travail que pour vivre pleinement le septième jour, le viveur des *goguettes*, qui rit, chante, boit, et descend en chancelant le *fleuve de la vie;* et, au dernier degré, le *noceur*, celui que rien ne peut arracher aux chères distractions de la dive bouteille, qui a toujours tant de bonne volonté pour le travail et tant de penchant pour la paresse.

Au delà tout est hideux.

Loin de Paris, le viveur mourrait de chagrin et de consomption. « La province, me disait Nollis, n'est à mes yeux qu'un immense garde-manger; je ne veux pas plus y aller que je ne veux passer par la cuisine avant de me mettre à table. En province, les estomacs n'ont pas d'esprit : ils mangent, mais ils ne savent pas manger; le viveur de département n'est qu'un glouton, ce n'est pas même un gourmand. »

De toutes les nations étrangères, celle qui a les prédilections du viveur, c'est la nation anglaise : Adolphe se rappelait avec attendrissement être venu de Turin à Paris avec un gentleman qui ne reconnaissait les villes qu'il avait déjà traversées que par les salles à manger des auberges dans lesquelles il s'était arrêté.

Adolphe n'est d'aucune société chantante, et cependant il sait ce que tous les chansonniers ont fait de plus spirituel et de plus charmant, et puis il sait aussi des chansons qui n'appartiennent à personne et qui feraient honneur à tout le monde, il a des croquis de mœurs, des souvenirs, des pochades, et des charges les plus grotesques, les plus divertissantes, et qui provoquent infailliblement le fou rire. Il sait tout ce qui inspire la joie; sa compagnie est celle d'un être qui veille à la félicité de ceux qui l'entourent. Adolphe procède de l'artiste, du gastronome, du bon enfant, du bon garçon et du bon vivant; il y a en lui du Désaugiers, du Philibert cadet et du don Juan, moins la scélératesse et l'amour féminin. De tous les types heureux, divins ou diaboliques, il a pris ce qui pouvait le mieux composer une végétation intelligente. Au moral, il se peignait en peu de mots : « Je n'ai pas de vices, disait-il, mais j'ai presque tous les défauts. »

Son existence a été arrangée tout entière pour connaître, aimer et servir le plaisir, et, par ce moyen, obtenir la vie réelle. Son portier compose tout son domestique; il l'a formé, dressé, élevé. Adolphe a eu lui plus qu'un serviteur, c'est un ami; cet homme a même pour lui la tendresse et la sollicitude d'un père. « Que faites-vous quand je rentre? lui dit il un jour. — Je regarde attentivement monsieur, pour savoir s'il faut laisser marcher monsieur, conduire monsieur, ou porter monsieur. » Il a fait ainsi un catéchisme à l'usage de son portier.

Adolphe a horreur du travail; mais ce qu'il craint le plus au monde, c'est l'ennui : il le redoute plus qu'il ne redoute la douleur. Il m'a avoué que, dans sa pensée, ce mot, avenir, n'avait pas un sens bien défini ; il n'y croit pas.

Ce soir-là, Adolphe nous quitta de bonne heure; il se disposait à un souper solennel. Il devait y avoir des *toasts* immenses, une lutte d'*ingurgitation* gigantesque, la coupe d'Hercule, « un retour vers les grandes choses que nous avons faites ensemble, » disait-il à Nollis. Pour Adolphe, c'était un tournoi ; il s'y préparait en noble chevalier par la promenade et par l'usage des sorbets. Chaque convive, en se mettant à table, devait porter sur son dos une étiquette indiquant son nom et son adresse. Il fallait qu'après le combat on pût reconnaître les morts. C'était un souper à outrance.

Le roi des viveurs a une santé des plus robustes; il pense qu'il y a quelque mérite intellectuel à se bien porter. On lui annonçait dernièrement la mort d'un illustre camarade, jeune encore. « Cela ne peut pas être, s'écria-t-il, il avait trop d'esprit pour mourir sitôt ! » Il avait raison, il a conservé son ami. Selon lui, ce sont les sots qui ont dit qu'il fallait faire la vie courte et bonne. Il prétend que le viveur l'embellit pour la prolonger.

L'enfer du viveur, c'est la goutte : elle est à sa vieillesse ce que le remords est à une vie coupable.





LA FEMME DE MÉNAGE

PAR

CHARLES ROUGET





Toute créature du sexe féminin qui consacre humblement la moitié de sa vie à élever proprement ses enfants, qui mesure elle-même, avant de le mettre en des mains étrangères, le calicot destiné au remplacement futur des vieilles chemises de son seigneur et maître, qui possède à fond la théorie de la gelée de groseille et de la marmelade d'abricot, qui se reprocherait comme une énormité très-condamnable de faire imprimer une seule ligne, prose ou vers, signée de son nom, dans un journal quel qu'il soit, et qui regardera l'auteur du présent article comme un sacrilége, ou tout au moins comme un être fort dangereux; toute femme, dis-je, qui réunit en elle les qualités trop rares, hélas! que nous venons d'énumérer ici, peut à bon droit, le dictionnaire aidant, se glorifier du titre pompeusement vulgaire de femme de ménage.

Mais ce n'est point de celle-ci qu'il s'agit.

Sept heures ont successivement sonné à toutes les horloges environnantes; Paris se réveille. Le mouvement et le bruit, circonscrits jusqu'alors dans les quartiers lointains, vont éclater bientôt. Quelques rares piétons, semblables aux rats du bon la Fontaine, se hasardent seuls sur le pavé désert. Des ouvriers se rendant à leur travaux, s'arrêtent aux angles des rues pour allumer leur pipe ou éteindre, si faire se peut, cette soif ardente qui saisit dès l'aurore les ouvriers de Paris. Le quartier s'anime, la rue se peuple et s'émeut, les maisons silencieuses et endormies s'éveillent insensiblement, la porte cochère fait entendre un bâillement prolongé, les fenêtres entr'ouvrent leurs volets comme des paupières alourdie . Dans un instant la vie circulera dans ce corps de pierre. La laitière matinale a déjà repris ses vases de cuivre et ses cafetières de fer-blanc; le commissionnaire sourit de l'œil à ses préparatifs de départ, et le garçon épicier, debout sur sa porte, le nez et le tablier retroussés, regardant tout d'un air goguenard et bon enfant, complète par sa présence la physionomie de Paris à sept heures du matin.

Mais voici venir une femme : au milieu de cette blême population en cornette et en casaquin, en jupons courts et en mouchoirs chiffonnés, déshabillé de femmes de chambre et de bonnes d'enfants, débraillé matinal de la domesticité, cette femme est une anomalie, elle fait tache. Sa figure calme et reposée, son œil clair, sa démarche dégagée, tout annonce qu'elle est déjà levée depuis longtemps. Sa toilette est irréprochable; l'observateur le plus rigide, le moraliste le plus scrupuleux, ne trouveraient rien à reprendre à son ajustement, au point de vue de la décence et de la sévérité. Jamais bonnet de mousseline fanée ne fut plus symétriquement posé sur cheveux plus problématiques. Jamais fichu ne fut mieux joint, jamais guimpe ne fut plus inflexible. Rien dans la tournure, dans le visage, ou dans les vêtements de cette femme ne laisse transpirer le plus petit indice de passion ou de vie accidentée.

S'il est vrai que le visage conserve quelque empreinte des affections de l'âme, des tendances de l'esprit; si les blessures intérieures ouvrent une plaie visible, si la vie déteint au dehors, si le cœur de l'homme, semblable à ces vases d'airain dans lesquels les négociants de Smyrne ou de Constantinople renferment les essences d'Orient, laisse toujours arriver à nos sens quelque émanation fugitive du parfum le mieux concentré; en un mot, si chacun porte en soi le cachet indélébile de sa profession, de ses habitudes, de ses vertus ou de ses vices, nous ne saurons trop quel rang assigner à cette femme, quels

souvenirs évoquer à sa vue, quels fantômes faire surgir autour d'elle.

Voyez-la : elle est seule ; elle marche dans la rue d'un pas tranquille, mais réglé. Rien n'annonce qu'elle s'empresse. Ce n'est point l'ouvrière qui se rend au travail journalier; elle n'a rien de l'effronterie mutine de la femme de chambre; elle passe sans répondre au sourire amical dont chaque apparition nouvelle est saluée : elle n'est pas du quartier, car elle semble ne connaître personne. Elle seule est vêtue parmi ces quelques femmes couvertes à peine du vêtement de la nuit ; son regard est calme et sans voile, tandis que chacun autour d'elle semble en guerre ouverte avec le sommeil. Quelle est-elle donc? Son visage, empreinte usée, n'offre à l'analyse aucun signe saillant ; son costume ressemble, à bien peu de chose près, au costume habituel de la femme du peuple. Elle a pourtant dans son arrangement plus d'uniformité que la bonne, moins d'opulence que la boutiquière, plus de sévérité que la grisette. Elle est propre, mais d'une propreté froide et triste à voir. Eh bien ! cette femme, qui n'est ni bourgeoise ni commerçante, ni cuisinière, ni grisette; cette femme, qui a moins de cinquante ans, et plus de trente, cette femme qui ne sourit pas au commérage matinal des gazetiers en jupons, cette femme, que le concierge vigilant d'une maison de simple apparence salue à son entrée d'un bonjour affable et d'un geste amical, c'est la femme de ménage.

La femme de ménage est une création toute parisienne. S'il en existe ailleurs qu'à Paris, c'est que rien au monde ne saurait empêcher l'exportation. La femme de ménage est en province ce que sont nos livres en Belgique : des éditions contrefaites. C'est à Paris, à Paris seulement, pays de ressources et de subterfuges, s'il en fut, que la femme de ménage a vu poindre son aurore. La femme de ménage est la domestique de ceux qui ne sont pas assez riches pour en avoir d'autres, et pas assez pauvres pour s'en passer. Servitude au rabais, domesticité bâtarde, qui lui vend sa vie en détail, qui lui donne parfois toutes les douleurs de l'esclavage sans qu'elle en ait les profits, qui lui fait changer de maître, et d'humeur, et de travaux, à chaque instant de la journée. Pauvre femme, que l'on fait travailler à la tâche, ou que l'on prend à l'heure, si l'on veut, tout comme l'on prendrait un fiacre!

D'un caractère triste, mais facile, la femme de ménage, surtout dans ses instants de repos, offre une douce image de la résignation pieuse et du pardon des offenses. Quoique mariée le plus souvent, sa vie s'écoule solitaire au milieu du monde, et ses jours pleins d'amertume s'en vont côtoyant les existences heureuses ou gaies pour le service desquelles Dieu l'a fait naître. Quand la femme de ménage n'est pas mariée, c'est qu'elle ne l'est plus : elle est veuve. N'allez pas croire pour cela qu'elle ait changé de condition : cette perte de l'objet de ses affections, comme on dit aujourd'hui, n'influe en rien sur sa vie, le mariage n'étant pour elle qu'un veuvage anticipé. Mariée fort jeune, comme on se marie dans le peuple, elle n'a fait que changer d'esclavage; elle a quitté le toit paternel, où elle était préposée à la garde des enfants et aux soins de la maison, pour prendre, sous l'empire d'un époux brutal et grossier, le collier de force de la domesticité ; les premiers jours de son union n'ont point eu de miel pour ses lèvres ; les fleurs dont on avait paré son sein se sont flétries avant la fin du jour sous l'haleine avinée de son époux. Et alors a commencé pour elle cette existence toute de misère, de déboires et de privations, qu'elle traîne comme une lourde chaîne jusqu'au jour où il plaira à Dieu de la délivrer de ce fardeau. Combien y en a-t-il, hélas! de ces douleurs secrètes cachées sous le regard audacieux de la femme du peuple! Combien de pauvres femmes souffrantes et désolées vous avez coudoyées dans la rue, et qui vous ont apostrophé d'une voix hargneuse, tant la douleur et le chagrin peuvent aigrir les naturels les plus doux! Si vous saviez quels drames poignants et sombres le vice, la misère et la honte jouent parfois entre les quatre murs d'une mansarde; si vous aviez sondé du regard toute la profondeur de ces abîmes où la vertu se débat et lutte contre les suggestions de la misère et de la faim ; si vous aviez vu à quel degré d'abrutissement l'ivresse ou le malheur peut précipiter un homme, car la misère a son ivresse aussi, alors vous comprendriez tout ce qu'il y a de grandeur et d'héroïsme sous cette enveloppe vulgaire; vous liriez dans ces rides prématurées toute une histoire de larmes et de courageuse résignation, et vous seriez saisi d'une respectueuse pitié pour cette créature fragile qui, surmontant les faiblesses de son sexe, domptant son corps comme elle a dompté son âme, se crée une profession ingrate, se plie à un dur labeur, et passe silencieusement sa vie entre un mari brutal, ivrogne et fainéant, qui la vole et la bat, et un maître grondeur, d'autant plus exigeant qu'elle est plus résignée.

J'ai entendu quelque part, dans une bouche provençale, ce dicton populaire auquel l'expression pittoresque du patois ajoutait encore une originalité nouvelle :

« Si une merluche devenait veuve, elle engraisserait. »

C'est surtout à la femme de ménage que ce proverbe est applicable. En effet, selon la règle à peu près invariable des ménages populaires dans lesquels la femme joue un rôle actif, son mari ne fait rien; je me trompe, il fait deux parts de sa vie : l'une se passe au cabaret, c'est-à-dire chez le marchand de vin, attendu qu'il n'y a plus de cabarets aujourd'hui; l'autre, chez lui, à cuver son ivresse ou à battre sa femme. Toutes les femmes de ménage sont battues par leur mari : il n'y a qu'une exception à cette règle, elle est en faveur des veuves.

Après tout, il ne faut pas croire que la femme de ménage en soit plus triste pour cela ; oh! mon Dieu, non : il n'y a guère qu'elle seule qui soit dans le secret de ses misères ; sa vie est aussi claustralement fermée que son fichu, et peut-être n'aurais-je jamais pu vous apprendre un mot de tout ceci, si le hasard, qui m'a favorisé, ne m'avait fait rencontrer un jour sur mon passage celle dont je vous entretiendrai tout à l'heure.

Courageuse par état, patiente par tempérament, économe par nécessité et sobre par inclination, la femme de ménage est sans contredit le plus précieux de tous les serviteurs. L'habitude de voir chaque jour de nouveaux visages a donné à sa physionomie une excessive souplesse; si le plus souvent elle conserve à ses traits cette teinte de tristesse qui les immobilise, c'est que l'indifférence la plus complète règne autour d'elle. Mais qu'elle veuille pour un instant ranimer le sourire éteint sur vos lèvres, vous rendre communicatif et confiant; qu'elle essaye de dissiper le nuage amassé sur votre front, de disjoindre vos sourcils contractés, alors elle inventera des ruses prodigieuses pour vous arracher à vos préoccupations et vous distraire de vos ennuis; elle se fera insinuante et persuasive pour vous attirer sur le terrain solide de son gros bon sens populaire. Ayant beaucoup vécu, elle a beaucoup vu, et partant beaucoup retenu. Son expérience, augmentée de l'expérience des autres, lui a fait une sorte de philosophie pratique propre à toutes les exigences de la vie, et qu'elle a malheureusement la bonhomie de vouloir appliquer à tout. En un



mot, la femme de ménage, abstraction faite de ses griefs individuels et de ses antipathies particulières, dont le nombre est, au reste, fort restreint, la femme de ménage est ce qu'on peut appeler une bonne femme.

Levée avec le soleil, elle consacre ses premiers soins à sa toilette ; ne faut-il pas qu'elle traverse tout un quartier, quelquefois plusieurs, pour se rendre à son ménage du matin ? D'ailleurs, pour elle, la propreté est plus qu'un luxe, plus qu'un besoin, c'est un devoir. Comment lui confierez-vous sans cela le soin de votre appartement, de vos habits et de vos meubles ? Elle le sait, et elle en profite. Sa toilette achevée, après avoir donné un coup de poing préalable au mince matelas de sa couchette, elle se prépare à sortir, non toutefois sans adresser de fréquentes et vives recommandations au seul être qui partage les misères de sa vie et les joies de sa solitude, au seul compagnon qui lui soit resté fidèle.

C'est une erreur profonde, et malheureusement trop propagée, qui a fait jusqu'à ce jour considérer le chat comme un animal malfaisant. Si le chien est l'ami de l'homme, le chat est l'ami de la femme, de la femme de ménage surtout. Quand le veuvage a étendu ses voiles sur sa tête, la femme de ménage reporte sur son chat toute l'affection vouée autrefois à l'époux défunt ; car, malgré tous les maux qu'il lui fait souffrir, la femme du peuple aime assez généralement l'homme que le sort lui a donné. Son chat, en héritant de cette nouvelle dose de tendresse, comprend sans aucun doute quelles obligations lui sont imposées en retour : aussi voit-on bientôt s'établir entre ces deux créatures isolées un touchant et mutuel échange de procédés délicats et de bienveillantes attentions.

Pour rien au monde la femme de ménage ne consentirait à se séparer de son chat; la mort seule peut les désunir, mais l'absence ne les séparera jamais : ils sont liés l'un à l'autre comme la plante est attachée au sol, comme la femme de ménage tient au pavé de Paris. A ce propos, il est bon que vous sachiez que, pour elle, Paris ne s'étend pas au dehors de son arrondissement, les extrêmes limites du territoire français n'ont jamais dépassé la barrière; sa pâtrie, c'est la rue dans laquelle elle vit, la maison où elle est née; et, sans nul doute, si elle avait elle-même présidé à sa naissance, on lirait aujourd'hui sur les registres de l'état civil : « Catherine Bourdon, née le 3 fructidor an VIII, faubourg Martin, n° 11, au cinquième, département de la Seine. »

En politique, la femme de ménage est toujours pour la dynastie déchue, quelle que soit, au reste, la dynastie

régnante. Peu lui importe le bouleversement des empires, la crise ministérielle et la question d'Orient : elle n'a de sympathie que pour le malheur. Le nom seul de la république la fait frémir, et ses yeux ne sont pas encore tellement taris, qu'elle n'y pût trouver au besoin quelques pieuses larmes à verser en holocauste au souvenir de Louis XVI.

Son éducation littéraire n'est guère plus avancée. *Victor ou l'Enfant de la forêt*, la *Gazette des Tribunaux*, et les drames noirs du théâtre de l'Ambigu, sont les colonnes d'Hercule que son intelligence ne lui a jamais permis de franchir.

Si l'espace ne me manquait, je pourrais vous donner ici son opinion en matière d'art, et ses observations non moins curieuses sur l'interprétation de songes appliquée à la loterie. — Encore une puissance déchue, encore un aliment à ses éternels regrets.

Enfin huit heures vont sonner : la femme de ménage entre en fonctions. Après avoir pris en passant votre journal, dont elle ne s'est jamais permis de soulever la bande, elle tourne le bouton de votre porte et s'introduit d'elle-même. Son premier soin est d'ouvrir largement vos rideaux, d'écarter bruyamment les persiennes, et de laisser arriver brusquement jusqu'à vous un vif et gai rayon de soleil, un rayon printanier, qui entre tout d'un trait, escorté du bruit de la rue et du glapissement guttural des cris de Paris.

— Bonjour, madame Charlemagne; quelle heure est-il?

— La demie de neuf heures vient de sonner.

Son premier mot est un mensonge, mais un mensonge officieux, un mensonge d'ami. Vous êtes tant soit peu enclin à la paresse; qui ne l'est pas? Employé d'une administration quelconque, l'exactitude doit être votre première vertu : aussi madame Charlemagne (c'est le nom que nous lui donnerons) a imaginé ce stratagème pour vous arracher plus sûrement aux douceurs du *far niente*. En veillant à vos intérêts, la femme de ménage n'oublie jamais les siens : sa ruse a le double avantage de stimuler votre activité et d'avancer ses affaires; son zèle est louable, et, bien que cette supercherie soit recouverte d'un fil d'une entière blancheur, elle obtient en tout temps un succès infaillible. A peine levé, madame Charlemagne vous persécute de nouveau; transporté sur les hauteurs du premier-Paris, ou égaré dans les riantes contrées du feuilleton, vous vous abandonnez au plaisir de savourer à votre aise le journal, si obligeamment déposé près de vous, et soudain vous êtes interrompu par un « Monsieur, voici vos bottes, » qui vous précipite des régions éthérées où vous avait emporté votre imagination dans la plus triviale réalité. Mais votre patience n'est pas au bout. Tout en allant et venant, en faisant le lit, en frottant le parquet, la femme de ménage a trouvé le moyen d'activer votre toilette, de gourmander votre lenteur, et bientôt le grand mot, le mot fatal est prononcé : « Le déjeuner de monsieur est servi. » Dans sa bouche, cette formule sacramentelle pourrait se traduire ainsi : « Il est neuf heures, vous ne serez jamais rendu à dix heures à votre bureau; dépêchez-vous : je n'ai pas que votre ménage à faire; il faut que je m'en aille. Si vous ne vous dépêchez pas, je m'en vais, et vous vous servirez tout seul. »

Nota. Ce déjeuner se compose invariablement de la tasse de lait de rigueur ou de la côtelette de fondation.

Une fois à table, vous obtenez quelques instants de répit : c'est l'heure de la causerie familière et confidentielle. Pour peu que vous le désiriez, appuyée sur un manche à balai, ce qui ajoute encore un charme nouveau au pittoresque de son récit, elle vous narrera pour la centième fois au moins les faits et gestes de sa chatte favorite, ou les cures miraculeuses opérées dans sa maison par un cordonnier empirique qui possède un secret pour guérir la migraine. Car la femme de ménage a toujours été la Providence des charlatans et des marchands de vulnéraires; elle possède une multitude de recettes pour faire cuire des œufs avec une seule feuille de papier, et pour couper la fièvre avec une pièce de cuivre rougie au feu. De plus, elle sait détacher les habits et fabriquer toutes sortes de boissons apocryphes, sous le titre inoffensif de tisane. C'est la panacée universelle que cette femme-là : à chaque infirmité elle connaît un remède; et, si quelque chose surpasse sa science, c'est son désir de se rendre utile.

Voici un trait dont j'ai, pour ainsi dire, été témoin. Je ne puis résister au plaisir de le raconter : il peint d'une manière simple, mais touchante, jusqu'à quel point l'abnégation et le dévouement peuvent se rapprocher de l'héroïsme.

Un vieux garçon, caissier retraité d'une ancienne maison de banque, avait à son service depuis fort longtemps une pauvre femme dont la santé débile ne résistait qu'imparfaitement à des travaux au-dessus de ses forces. Ces deux créatures, perdues au milieu de Paris, n'avaient jamais pu vivre en parfaite intelligence, malgré leur isolement presque complet. L'homme était irascible et bilieux; quant à la femme, toute sa bonté native, toute son angélique douceur, ne pouvaient l'empêcher de se brouiller définitivement, trois ou quatre fois par semaine, avec ce vieillard emporté, rachitique et goutteux. Heureusement que, semblables à des pluies d'orage, ces querelles étaient presque aussitôt dissipées, et tous deux recommençaient la guerre sur de nouveaux frais, après s'être juré une paix et une amitié éternelles.

— Madame, disait le vieux garçon en frappant obstinément sur le bras du fauteuil dans lequel il était cloué par la goutte, vous me ferez mourir, cela est sûr.

— Mais...

— Taisez-vous! taisez-vous! vous dis-je; vous voulez m'assassiner avec ces portes battantes qui me brisent le crâne. Voulez-vous bien vite fermer cette porte! Allez-vous-en!

Et la pauvre femme se retirait, le cœur mortifié et les larmes aux yeux, mais pour revenir le lendemain. Le lendemain, tout était oublié.

Un jour, pourtant, l'orage avait été plus violent que de coutume; la colère du vieillard était montée à un diapason si élevé, qu'il fut tout à coup saisi d'un transport frénétique, et qu'il se renversa roide et glacé dans son fauteuil; la goutte était remontée au cerveau. Trois mois durant, cette pauvre femme garda jour et nuit le chevet du vieillard insensé. Elle ne l'abandonna pas d'une seconde; ses économies de vingt années passèrent en remèdes de toutes sortes, les soins les plus assidus furent prodigués au malade, les plus habiles médecins le visitèrent, rien ne fut épargné pour le sauver. Il mourut.

Il fallut voir alors la sombre douleur de cette femme se reprochant cette mort comme un crime. Elle resta près du corps jusqu'à ce qu'on vint l'enlever de son grabat; surmontant sa douleur, elle l'accompagna elle-même, seule, à sa dernière demeure, et, quand la terre eut recouvert le cercueil, seulement alors elle se retira.

Huit jours après elle s'éteignit sur un lit d'hôpital; elle fut enterrée dans la fosse commune, car il ne lui restait de toutes ses économies passées qu'une bonne action; et, si la récompense en est au ciel, cela ne préserve sur cette terre ni de l'hôpital ni de l'oubli.

En général, la femme de ménage nourrit une grande

prédilection pour les célibataires. Je n'oserais affirmer que ce soit en haine du dieu d'hyménée, dont autrefois elle eut tant à se plaindre; toujours est-il qu'un ménage de garçon est ce qui lui convient le mieux, soit que l'isolement rapproche ces deux natures incompletes, soit qu'une certaine parité de goûts et d'opinion les ramène vers un but commun. Il arrive assez fréquemment que, sur le déclin de sa carrière, la femme de ménage, abjurant ses répugnances matrimoniales et ses préventions d'autrefois, s'unisse par des liens indissolubles à quelque vieux garçon dont l'honnête médiocrité est depuis longtemps l'objet de sa convoitise, après avoir été le résultat de son économie et de ses soins.

Il est une vérité qui se reproduit à l'état d'axiome dans toutes les sociétés anciennes et modernes, qui revêt toutes les formes, qui emploie tous les moyens, quels qu'ils soient, pour arriver au grand jour et se faire admettre. On la retrouve au théâtre et dans les livres, dans les journaux et dans les salons, à la campagne et à la ville, partout en un mot; cette vérité, la voici: de tout temps, les domestiques ont volé les maîtres. Cela est incontestable : hâtons-nous toutefois d'ajouter que la femme de ménage n'est pas un domestique.

La femme de ménage est un exemple vivant jeté sur la terre pour démontrer à tous que l'immortalité de l'âme n'est pas une utopie, et que les peines de la vie présente ne sont qu'une expiation prématurée des joies de la vie future. Telle est du moins son opinion. Quant à nous, nous persistons à considérer la femme de ménage comme un serviteur fidèle et dévoué; nous déclarons ici qu'à part quelques exceptions heureusement fort rares, elle n'a pas son pareil pour épousseter proprement un habit, brosser un pantalon, ou faire à un vêtement quelconque une reprise imperceptible : c'est que la femme de ménage étend sa sollicitude et son affection jusqu'aux objets inanimés; c'est que, dans la tendresse de son cœur, elle enveloppe du même amour et du même culte l'homme qu'elle sert et les choses de cet homme; c'est que, pour la femme de ménage, il y a peut-être quelque chose au-dessus du célibataire lui-même, c'est le ménage du célibataire.

Aussi, voyez de quelles précautions elle entoure le moindre meuble, avec quelle sorte de respect elle y touche; elle seule possède parfaitement le secret de la conservation des antiques; une main moins légere et moins attentive aurait déjà vingt fois fait voler en poussière tout ce mobilier sexagénaire, qui semble rajeunir chaque jou sous ses doigts. Mais c'est surtout dans l'entretien du vêtement que la femme de ménage est admirable. Persuadée de cette vérité, que si l'habit ne fait pas l'homme, il le pare, la femme de ménage réserve tous ses soins les plus assidus, toutes ses plus délicates attentions pour l'habit.

Elle le brosse et le choie, elle le flatte, elle le caresse, elle le fait beau, elle se complait dans son ouvrage; elle aime à faire disparaitre une déchirure anticipée; elle panse avec un soin extrême les nombreuses blessures que l'usage et le temps lui ont faites. Elle seule a le talent de rendre aux coutures blanchies leur première fraîcheur, car les habits de l'homme blanchissent, hélas! encore plus promptement que ses cheveux; puis, lorsqu'elle a achevé la toilette de l'habit, comme celle des meubles, lorsqu'il ne reste plus une seule tache à faire disparaitre, un seul coup de balai à donner, la femme de ménage replace tranquillement son fichu sur ses épaules; elle quitte le tablier de cuisine, rempart obligé derrière lequel se dérobe la propreté de sa mise, pour voler à de nouveaux travaux, à de nouveaux succès.

Quand la femme de ménage a achevé sa ronde quotidienne, elle rentre chez elle vers le soir, et, après avoir consacré sa journée aux autres, elle se dilate à son aise dans toute sa liberté. Son quart d'heure de joie sonne à l'instant où elle met le pied dans sa mansarde; les folles expansions de *Minette* lui rappellent les jours heureux et lointains de son adolescence, et, tout en vaquant aux soins de son ménage, du sien, cette fois, elle aime à se bercer dans un monde fantastique d'illusions et de rêves. C'est sans doute pour la femme de ménage que ce proverbe : « Comme on fait son lit on se couche, » a été inventé; car la femme de ménage ne fait son lit que le soir : c'est là un des signes distinctifs de sa profession. Au bout d'un certain temps, la femme de ménage, vieille et retirée des affaires, sollicite une place de gardeuse de chaises à l'église paroissiale de son quartier, car la femme de ménage devient infailliblement dévote sur ses vieux jours; ou bien, si elle se refuse à cette consolation, elle meurt silencieusement dans une misère froide et voilée, car l'hospice lui fait peur, et cette femme, qui a passé toute sa vie pour faire le ménage des autres, n'a pas eu le temps de songer au sien.



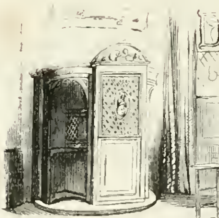


L'ECCLÉSIASTIQUE

PAR

A. DELAFOREST





De toutes les existences sociales que notre première révolution a atteintes, c'est assurément l'état ecclésiastique qui a été frappé avec le plus de rigueur et de persévérance. La noblesse a repris ses titres, après avoir recouvré une grande partie de ses biens, dont l'indemnité a complété la restitution ; la bourgeoisie, dans toutes ses professions, a fini par acquérir plus d'importance qu'elle n'en avait autrefois; mais le clergé, raillé et déchu dans le dix-huitième siècle, proscrit et décimé par la Convention, haï et persécuté par le Directoire et ses théophilanthropes, protégé politiquement par l'Empire, malheureusement favorisé par la Restauration, dédaigné, mais ménagé par le *juste-milieu*, le clergé, ou, pour mieux dire, sous le point de vue social, la position, la fortune, les dignités du prêtre, n'ont pu se relever des coups qui lui ont été portés par le protestantisme, la philosophie et l'indifférence, enfants trop bien connus aujourd'hui de toutes les passions mauvaises.

En vain l'Assemblée constituante avait *décrété* une dotation de quatre-vingts millions comme indemnité de la spoliation des biens du clergé; en vain, et plus tard, des temps meilleurs sont-ils venus pour l'Église! Plus de ces princes ecclésiastiques dont le patronage généreux et éclairé reflétait dans les moindres membres du clergé une partie de son influence sociale; plus de ces conciles diocésains et de ces assemblées générales, qui, en assurant le maintien de la discipline et de l'indépendance ecclésiastique, montraient aux peuples la valeur et la puissance de l'Église locale et nationale; plus de ces nombreuses hiérarchies cléricales qui, dans tous leurs degrés, permettaient à chaque prêtre de trouver une place que le mérite, quoi qu'on en ait dit, obtenait aussi souvent que la faveur; plus de ces domaines agricoles qui fournissaient aux besoins du pauvre, et donnaient à leurs propriétaires le droit naturel de siéger, comme les autres citoyens, dans les états généraux de la nation; plus, ou presque plus de ces modestes presbytères, habitations retirées, mais honorables, de l'humble curé et de sa servante canonique; enfin, plus même de ces asiles garantis à la vieillesse ou aux infirmités ecclésiastiques, puisque, à l'exception d'un seul établissement fondé pour douze pauvres prêtres, par le plus illustre écrivain de nos jours, sous les noms vénérés de la plus auguste des filles de Bourbon, il n'existe en France aucune maison où puisse se retirer et mourir l'ecclésiastique sans ressources, que les travaux de l'Église ont mis hors de combat.

L'individualité du prêtre doit nécessairement se ressentir de la situation que des lois athées ou indifférentes ont créée par le clergé. L'état social, ou plutôt *légal*, de l'ecclésiastique, ne commence qu'à la dignité de vicaire, par le salaire officiel qu'il reçoit en vertu du budget annuel. A partir de ce *grade*, son traitement est voté, comme celui du souverain et du garçon de bureau, à titre de fonctionnaire public; et les vingt-huit millions environ que la loi de finances attribue aux trente mille lévites du royaume qu'elle daigne solder pour répondre aux besoins du culte, ne représentent pas mille francs de revenu pour chaque prêtre, et pas un prêtre pour chaque millier de chrétiens.

C'est donc en dehors du prêtre légalement rétribué, depuis le vicariat jusqu'à l'archevêché, que se trouvent le plus grand nombre d'ecclésiastiques, dont l'existence dépend alors, ou des ressources qui leur sont personnelles, ou des produits de l'église qu'ils desservent,



lesquels sont perçus et répartis par la *fabrique* ou congrégation de marguilliers, présidée par le curé de la paroisse.

Il résulte de cette condition générale et particulière du clergé de France, sous le rapport matériel, que le sacerdoce ne peut guère se recruter, sauf quelques exceptions, que dans les classes inférieures et dans les familles honorables, mais pauvres; là où les privations domestiques, nécessairement imposées dès l'enfance, rendront plus tard moins rudes et moins sensibles toutes les autres privations d'un âge plus avancé, auxquelles le prêtre est condamné par la situation sociale que lui ont faite les lois *philosophiques*, et les mœurs publiques qui en ont été la conséquence.

Il en résulte aussi que les vocations spontanées et libres qui se manifestent dans les sphères plus élevées de la société, maintenant dégagées de toute suspicion ambitieuse ou cupide, sont plus assurées, plus durables, plus imposantes, plus respectées.

L'Église actuelle, heureusement délivrée de ces abbés qui n'avaient d'ecclésiastique qu'un titre banal et un demi-costume, de ces abbés dont on voyait les statues coquettes dans les jardins de l'*ancien régime*, de ces abbés qui faisaient des tragédies, à moins qu'ils ne fissent des chansons ou des opéras-comiques, espèce de troupe déréglée, sans chef, sans solde, et qui, quoiqu'ils n'appartinssent pas plus au clergé militant que des corps francs à une armée régulière, n'en déshonoraient pas moins la milice sacrée dans l'esprit de l'ignorant et du vulgaire; l'Église actuelle, débarrassée de membres parasites ou honteux, dispose de bonne heure les jeunes lévites qu'elle élève à grand'peine dans son sein à la vie solitaire et semée de privations que plus tard ils pourront retrouver au milieu des hommes de la société nouvelle. En effet, ceux-ci ne profèrent plus, comme jadis, le blasphème ou le sarcasme contre le prêtre : *la mode en est passée, cela est de mauvais goût;* mais toutefois, conduits, ou par une antipathie naturelle, ou par la crainte des muets reproches de la robe ecclésiastique et de la circonspection qu'elle impose, ou par une indifférence systématique, ou par le genre de plaisirs et d'habitudes auxquels ils se livrent, ou enfin par un fâcheux *respect humain*, les hommes de la société nouvelle, disons-nous, fuient, n'admettent pas, ou admettent bien rarement à leurs foyers et à leurs distractions domestiques le prêtre, que tous cependant ils sont obligés de rechercher à chaque circonstance importante de leur vie, y compris celle de leur mort. Le prêtre de nos jours, à la vérité, est bien éloigné de désirer ces distractions et de s'y livrer, alors même qu'elles ne devraient choquer aucune bienséance; et même, si elles se présentent, il les évite, car il voit, il connaît, il pénètre, à travers quel-

ques apparences favorables, les sourdes hostilités, les préventions ou les mauvais instincts qui règnent toujours contre lui, et il ne veut ni les braver ni les exciter. Mais ces tribulations, cet abandon, ces dédains, le prêtre a appris à les supporter par l'éducation prévoyante et forte qu'il a reçue, et qui a été dirigée dans ce sens, que le prêtre, toujours prêt à toutes les situations, doit savoir se passer du monde, tandis que le monde ne peut se passer de lui, tant est grande, réelle, indestructible, la place que l'Évangile, les siècles et les mœurs lui ont assurée dans toute société civilisée.

Sans parler de pauvres enfants charitablement élevés chez des curés de campagne, sans parler de quelques élèves instruits comme *enfants de chœur* dans les maîtrises des paroisses, et qui, les uns et les autres, poursuivent quelquefois jusqu'au bout les études sacerdotales au séminaire, les jeunes gens se servent eux-mêmes dans leurs chambres; par humilité pour eux-mêmes, et par économie pour la maison, ils se servent entre eux dans les réfections communes, auxquelles participent, comme dans toutes les promenades, et avec une parfaite égalité, les supérieurs et professeurs. Lever, coucher, heures de classes, d'études, de prières, distribution des lettres du dehors, répartition aux pauvres des restes de chaque repas, infirmerie, achat et vente à l'intérieur de tous les objets nécessaires à la vie scolastique, en un mot, tous les devoirs et tous les mouvements de la maison s'accomplissent à tour de rôle, sous la direction d'un élève qui, de bonne heure, prend ainsi l'habitude de l'ordre, d'un commandement patient et régulier, d'une obéissance raisonnable et facile. Les abstinences, les longues méditations, les exercices de piété, accoutument le corps à toutes les volontés de l'esprit. Là, en même temps, jamais de punitions corporelles; tout est conduit, tout cède, tout s'assouplit devant la seule autorité de la raison et de la règle. L'élève qui ne peut ou qui ne veut s'y soumettre n'y est point contraint, et se retire aussi paisiblement qu'il est entré. Soit à la maison de ville, soit à la maison de campagne, les récréations et les plaisirs, selon l'âge et les goûts, sont animés et joyeux, sans devenir bruyants et querelleurs : pour ceux-ci, les conversations littéraires et philosophiques, pendant une marche continuelle et rapide; pour ceux-là, la gymnastique, la balle, le cerceau, la corde, les barres: puis les échecs, le trictrac, le billard, pour ceux qui les préfèrent à des exercices plus vifs.

Ainsi, et longuement préparé à toutes les situations, à toutes les sollicitudes de la vie, il n'est en quelque sorte aucun mouvement de l'ordre social auquel le prêtre ne prenne part, et où il ne porte, avec l'influence salutaire de son exemple, la résignation, la dignité, la convenance de son ministère et du caractère qui lui est propre.

En sortant du séminaire, devient-il *précepteur* de l'enfant de quelque grande ou opulente maison, laquelle continue ou affecte les traditions aristocratiques, grave, mais affectueux avec son élève, qu'il ne quitte jamais, c'est par le respect qu'il inspire à ce surveillant continuel et malicieux de toutes ses actions que l'abbé finit par gagner une confiance et une amitié que son pupille, devenu homme et père, transmet plus tard à ses fils

Placé, par la nature même de cet emploi, dans la double et difficile position de quasi-domesticité vis-à-vis du maître de la maison, et de supériorité mixte vis-à-vis des domestiques, tout à la fois lui-même maître et serviteur, on ne le voit jamais servile ou impérieux, hautain ou familier. S'il flatte, c'est avec mesure, s'il commande, c'est avec réserve. On ne peut accuser ni son humilité, ni son exigence. Et, enfin, après le voyage obligé en Suisse, en Italie, en Allemagne; quand l'éducation de son pupille est terminée, qu'il reste ou non le pensionnaire viager de la famille, l'abbé n'en demeure pas moins presque toujours l'ami de la maison et le confident de tout le monde.

Dédaigneux ou effrayé des avantages et des difficultés du préceptorat, a-t-il préféré se vouer sur-le-champ aux devoirs sacerdotaux, et, après l'ordination de Noël, son évêque l'a-t-il nommé prêtre habitué de quelque paroisse de grande ville, c'est là qu'il faut étudier avec admiration les labeurs et la résignation du prêtre français! Admis au dixième ou au douzième dans le partage du produit volontaire des baptêmes et de quelques messes commémoratives (les mariages et les services mortuaires devant être réservés aux vicaires et aux curés), c'est tout au plus si, dans ce casuel très-variable, il trouve de quoi pourvoir aux premiers besoins de la vie. S'il est abrité, c'est au haut de quelque maison décente, mais obscure; s'il a quelques meubles, il n'a point de mobilier; s'il est servi, c'est parce que quelque pieuse *femme de ménage* trouve dans sa propre charité une compensation suffisante à l'insuffisance du salaire qu'elle reçoit du prêtre.

Sera-t-il permis de dire : Si ce n'était que cela! si ce n'étaient encore que les visites aux malades, aux pauvres, aux prisonniers, là où les dégoûts naturels à l'humanité sont surmontés chez le prêtre par le sentiment du devoir, de la mansuétude évangélique et de la récompense céleste? Mais qui pourrait justement apprécier les ennuis douloureux d'un esprit cultivé qui se trouve en contact obligé et continuel avec des enfants, des femmes, des hommes de la condition la plus inférieure, dont l'intelligence n'est en quelque sorte ouverte à aucune lumière, qui ne savent ni discerner ni définir la portée de leurs actions journalières, qui ne savent pas même la valeur des mots qu'ils emploient, espèces de demi-sauvages qui n'offrent pas, en compensation de leur ignorance et de leur stupidité, l'attrait spirituel et fortifiant d'une conversion à opérer, d'une civilisation à fonder? Conçoit-on le supplice de ces instructions réitérées, de ces directions de confréries de vieilles filles dévotes, de ces confessions inintelligibles qui sont toujours le partage du jeune prêtre à son début dans le ministère de quelque paroisse? A la vue de pareilles misères intellectuelles, qu'il est cependant aussi nécessaire que méritoire de subir, à la pensée de telles douleurs qui sont supportées avec patience, courage et joie, les prêtres de nos églises ne pourraient-ils pas à bon droit répondre à ceux de nos héroïques missionnaires qui vont s'exposer aux tortures matérielles : ***Et nous, sommes-nous donc sur des roses?***

Puis il faut, au catéchisme, que l'ecclésiastique joigne à la lucidité de ses instructions, si délicates devant de tels auditeurs, la variété, l'enjouement indispensables pour soutenir et encourager leur attention, par un mélange de récits, d'anecdotes, de plaisanteries même, lesquelles, il faut en convenir, ne sont pas toujours bien plaisantes et bien agréablement racontées, mais qui n'en ont pas moins de succès et de fruit, si l'on doit en juger par l'exactitude des enfants aux leçons du directeur, par leurs travaux sur les compositions qu'il leur donne, par la gaieté qu'ils laissent éclater.

Ce n'est pas tout pour le prêtre que de savoir et de savoir parler; il faut encore qu'il sache chanter et que, par son exemple, il apprenne à ses jeunes pénitents des hymnes de piété. Disposés sur des airs dont le prêtre et ses ouailles innocentes ne connaissent pas toujours le type mondain, ces hymnes excitent les railleries de quelques auditeurs plus âgés, et, malheureusement pour

eux, trop bien instruits de l'origine profane de ces airs, purifiés d'ailleurs par l'exécution et l'intention des choristes du catéchisme et de leur dévot *impresario*.

Nous ne pouvons suivre le prêtre dans le détail de tous ses devoirs, au baptême, au mariage, à la sépulture, puisque nous devons surtout le montrer, en dehors du ministère de l'Eglise, dans ses rapports avec le monde et l'ordre social. Après de longues années d'épreuves, son mérite, sa famille ou quelques protecteurs aidant, il finira peut-être par devenir vicaire et curé; qui sait? vicaire général, chanoine; qui sait encore? évêque, archevêque; que vous dirai-je? cardinal et pape; car, pour peu qu'il ait d'humilité, le prêtre peut toujours, sinon espérer, du moins redouter d'être chargé du gouvernement du monde.

Comme il a été élevé pour toutes les conditions, il est préparé à toutes les fortunes, et il saura également bien les subir toutes. La chasteté, la pauvreté, la résignation qu'il a constamment observées ont fini par le rendre maître de lui-même. Indifférent sans égoïsme, charitable sans accès de sensibilité, observateur sans médisance, silencieux sans dédain, prudent sans lâcheté, il agira toujours de façon à se trouver sans reproche aux yeux du monde dans lequel il ne se mêle pas, parce qu'il sait qu'il est plus facile de s'abstenir que de se contenir. Vous n'entendez guère parler du prêtre, en effet, que quand vous avez besoin de lui. N'est-ce rien, de bonne foi, n'est-ce pas, au contraire, chose merveilleuse que, pauvre ou riche, simple ecclésiastique ou dignitaire de l'Église, le prêtre, qui touche à tous les mouvements sociaux, ne soit jamais compromis dans aucun d'eux? Vous tous que de bonnes ou de mauvaises affaires ont conduits devant tous les degrés de la justice humaine, dites-le : y avez-vous jamais entendu prononcer le nom d'un ecclésiastique, créancier ou débiteur, demandeur ou défendeur dans aucun litige? jamais, assurément : et si j'ose ici réveiller un instant les souvenirs publics sur deux hommes, dont l'un même n'était pas Français, et que l'Eglise avait condamnés avant que les cours d'assises en eussent fait justice, c'est que ces deux seuls exemples au milieu d'un siècle dont les oreilles et les yeux sont incessamment ouverts sur les moindres égarements ecclésiastiques, sont une des plus complètes démonstrations du caractère et des qualités du clergé français, auquel nul autre ne saurait être comparé. Qu'est-ce, en effet, que deux et même qu'une seule brebis coupable parmi les trente mille prêtres que notre Eglise compte dans son sein? et quel corps ecclésiastique de l'Italie, de l'Allemagne, du Portugal, de l'Angleterre, de l'Espagne et des deux Amériques fourniraient, comme le clergé français, le tableau de si grandes, de si générales vertus, unies à tant de pauvreté, de dignité, de lumières!

Depuis que, enseveli désormais dans quelques momies législatives, académiques et municipales, l'esprit *voltairien* a cessé d'inventer et de publier les prétendus méfaits ecclésiastiques, on voit, au contraire, la vérité succédant à la calomnie, les feuilles publiques journellement remplies de traits de courage, de dévouement, de bienfaisance, accomplis par des prêtres qui pourraient se borner à recommander les œuvres qu'ils pratiquent. C'est le saint prélat de la capitale qui, dans toute l'intensité d'une maladie contagieuse, ne quitte plus les hôpitaux et se charge des orphelins que le fléau mortel a laissés à son inépuisable charité; c'est un jeune vicaire qui se précipite dans les flots pour en retirer, au péril de sa propre vie, l'imprudent ou l'insensé qui allait y périr. C'est celui-là qui brave les dangers d'un incendie pour sauver la chaumière du pauvre, ou l'établissement industriel qui nourrissait un grand nombre d'ouvriers. C'est celui-ci qui se jette entre deux hommes, égarés par un faux point d'honneur, et qui entraîne à une sincère réconciliation ceux que la haine portait à s'égorger. Il n'y a pas de jour, enfin, où la publicité, mieux éclairée, ne révèle quelque action généreuse de ceux que naguère elle chargeait de torts et de crimes.

Reprenons les plus près de nous.

Aumônier des colléges de l'université, c'est avec douleur sans doute, mais sans découragement, que le prêtre offre aux élèves des instructions et des exemples dont l'efficacité est au moins affaiblie par l'indifférence ou l'éloignement des supérieurs de ces pensionnats officiels.

Aumônier des maisons de détention, et moins gêné par les gardiens de la prison que par les geôliers du collége, il laisse quelquefois dans l'âme, et presque toujours dans la bourse des malheureux qu'il visite, des secours mieux reçus et mieux employés que le monde ne l'imagine.

Il n'est plus possible d'esquisser les effets de l'intervention et de la présence de l'ecclésiastique sur les vaisseaux de l'Etat et dans les régiments de l'armée, puisque, depuis 1830 il a été décidé que nos soldats et nos marins, malades, blessés ou mourants, pouvaient très-bien se passer des distractions, des consolations ou des forces spirituelles, que, après avoir partagé leurs périls, les *aumôniers militaires* leur prodiguaient naguère à l'hôpital ou à l'ambulance.

Mais, dans une autre épreuve dont il n'a pas été privé du moins dans les bagnes ou dans l'assistance que le prêtre accorde au condamné que l'on conduit au supplice, quelle patience, quel courage, quelle force d'âme et d'esprit ne doit-il pas posséder pour aborder, pour accompagner, avec le visage et la parole de l'espérance et de la paix, ceux qui croient avoir à jamais perdu l'une et l'autre! Est-il un seul de nous, animé même des sentiments les plus chrétiens, et doué à la fois des facultés les plus résistantes à toute émotion, qui pût supporter, que dis-je? qui eût choisi ce redoutable devoir que le prêtre français accomplit avec majesté, alors même que toute la nature comprimée de son être fait malgré lui jaillir de son front sublime quelques gouttes de cette sueur surhumaine, qui rappelle celle de la divine agonie?

Est-ce tout enfin? non; et, comme on le dirait dans le langage vulgaire, vous avez pire ou mieux que cela : c'est le missionnaire; non pas, entendez-vous bien? le missionnaire des sociétés étrangères et protestantes, qui s'en va, songeant à sa fortune, avec femme et enfants, roulant dans une bonne voiture, monté sur un bon vaisseau, vendre ou jeter avec insouciance ou bénéfice des Bibles anglaises, genevoises ou allemandes, à des gens qui ne savent et ne sauront jamais ni l'allemand ni l'anglais : c'est le missionnaire catholique, qu'il faut seulement nommer ici, celui dont nous vous donnerons bientôt le portrait complet, qui se dévoue avec joie à tous les sacrifices, parce qu'il croit à la parole de son Dieu, et qu'en parvenant à la communiquer à ceux qu'il élève au bonheur du christianisme, il sait qu'il aide à la propagation de la science, de l'art, du commerce, et qu'il contribue ainsi à la gloire de sa patrie.

Et puis, avec toutes ces obligations, ces abnégations, cette pauvreté, imposez donc encore au prêtre le devoir du mariage! Cédez aux déclamations, aux niaiseries, aux exigences du protestantisme et de la philosophie! faites que notre prêtre ait une femme, et il ne pourra plus être

le soutien de toutes celles qui, dans leurs faiblesses ou leurs douleurs, n'ont recours qu'à lui; faites qu'il ait des enfants, et il ne pourra plus se consacrer aux enfants du peuple; faites qu'il ait les besoins, les jalousies du ménage et de la paternité, et vous ne le verrez plus charitable, doux, patient, discret; car il ne pourra plus l'être, soit au milieu des joies, soit au milieu des chagrins domestiques et des scandales que lui ou les siens ne manqueront pas de donner au monde; et vous ne pourrez plus en tirer aucun service; et, pour tout dire, vous ne croirez plus au prêtre, vous n'irez plus à lui : qui sait? vous le mépriserez peut-être. Et d'ailleurs il ne vous demande pas le mariage; au contraire. Aussi bien que nous, il en connait les charges et les dangers, qu'il place avant ses bénéfices et ses douceurs. Ce n'est pas seulement pour suivre l'exemple du Fils de Dieu; ce n'est pas seulement parce que le juste sens de l'Ecriture lui indique le célibat, ce n'est pas seulement parce que la discipline générale de l'Eglise le lui interdit, que le prêtre répudie le mariage pour lui-même; c'est encore parce qu'il comprend combien la pureté de ses esprits, la chasteté de ses sens, la liberté de sa personne, l'absence de tous les besoins individuels, sont nécessaires à la majeste de son ministère, à l'autorité de ses fonctions, à la dignité de son caractère, à l'accomplissement de ses devoirs si nombreux, qu'il manquerait à la fois aux obligations du prêtre et de l'époux, s'il n'avait pas la possibilité d'être l'un sans être l'autre.

Dans ces tableaux rapides, et forcément restreints, il n'y a ni exaltation ni poésie; il n'y a que des vérités et des faits simplement rapportés. C'est le portrait de l'ecclésiastique français, placé sous son véritable jour, et dégagé en même temps du respect irréfléchi dont l'entoure une dévotion étroite et de l'hypocrisie dont le libertinage veut toujours le couvrir. Ce n'est pas le prêtre tel que le fait ou le voudrait un monde niais ou calomniateur, c'est le prêtre tel qu'il est, plus homme des besoins, des idées, des progrès, que dans aucun autre siècle, parce que le temps et les malheurs de l'Eglise n'ont pas été perdus pour lui.

Peut-on désirer ou craindre de le voir, comme à d'autres époques, se jeter dans les intérêts, dans les combats, dans le gouvernement des peuples et des rois? Armé de son caractère, de sa prudence, de ses lumières, le prêtre reparaîtra-t-il sur la scène du monde comme directeur ou conseiller des affaires publiques? Le doit-il? le peut-il? Grande question, plus *actuelle*, plus prochaine peut-être que le vulgaire ne le soupçonne! grande question que quelques ecclésiastiques de nos jours semblent résoudre affirmativement par l'éclat et la solidité de leurs talents, de leurs écrits, de leurs vertus, qui paraissent les rendre dignes et capables de conduire les nations; mais en même temps question à laquelle la masse du clergé, dans ses discours, et la masse du peuple, dans ses dispositions, semblent répondre : Non.

Quoi qu'il en soit, et dans le résumé de tous les traits sociaux et distinctifs de la physionomie ecclésiastique, regardez, depuis le séminaire, regardez à la chapelle du collége, à la caserne du régiment, à la proue du vaisseau, au berceau du baptême, à la bénédiction du mariage, au lit du mourant, devant la chaumière du pauvre et la hutte du sauvage, sur les degrés, les pavés, les tapis de l'hôtel, du palais, de la prison, du bagne ou de l'échafaud, vous verrez toujours le prêtre catholique, l'homme de tous et de tout, universel comme son Eglise, avec l'attitude et la parole qui conviennent aux temps, aux lieux, aux personnes; car le caractère typique, général et particulier de l'ecclésiastique, dans l'ordre social, celui dont l'éducation lui a imprimé l'ineffaçable empreinte, c'est l'observation de toutes les convenances, c'est le sacrifice facile à toutes les situations. On a dit avec raison : « Il n'y a pas de convenance qui ne renferme une vertu; » et c'est en effet parce que le prêtre français est le parfait modèle de toutes les convenances, qu'il laisse toujours apercevoir ou supposer en lui l'exercice de toutes les vertus.





UNE FEMME A LA MODE

PAR

MADAME ANCELOT





Est-ce possible? qui l'aurait pensé? et que faut-il faire maintenant? disait presque à voix basse et à elle-même une belle jeune femme plongée dans une inquiétude nonchalante; puis ses grands yeux bleus se levaient sans que sa personne gracieuse et paisible fît aucun mouvement, et ses regards s'attachaient sur une glace si bien placée, qu'elle réfléchissait des pieds jusqu'à la tête la belle rêveuse, qui ne pouvait éviter de s'y retrouver tout entière.

Elle resta quelques instants silencieuse et attentive, examinant ce visage régulier, ces traits délicats, ces nobles contours, dont rien n'avait encore altéré la fraicheur; des boucles blondes, soyeuses et abondantes s'échappaient d'un léger bonnet du matin jeté sur sa jolie tête, moins pour la couvrir que pour l'orner; les rubans restés flottants au hasard n'étaient là que pour attester la négligence qui avait présidé à l'arrangement matinal; négligence habile qui doit toujours rendre assez belle pour qu'il semble impossible que la plus brillante toilette puisse ajouter quelque chose à la beauté.

Pourquoi donc y a-t-il aujourd'hui, dans toute cette jeune femme d'ordinaire si fière, si imposante, si maîtresse d'elle-même, de ses paroles, de ses mouvements et de ses regards, un mol abandon plein de découragement et de soucis? Est-ce une coquetterie nouvelle? Étudie-t-elle une plus gracieuse et plus ravissante expression? Non : cette suave indolence, cette vague rêverie, sont sans apprêt; aucun art n'a présidé à cette pose pleine de charme, et cette puissance de séduction que la jeune femme possède en ce moment à son insu vient de ce qu'elle l'ignore, de ce qu'elle a oublié cette fois de penser à elle-même, et que ses mouvements comme son immobilité, tout est naturel, tant son âme agitée par le plus grand intérêt de sa vie est entièrement concentrée sur l'objet de son inquiétude secrète; oui, toute la personne d'Emma, de cette vive et brillante comtesse de Marcilly, dont la mode avait fait sa divinité favorite, est en ce moment triste, distraite, découragée, à demi couchée dans une causeuse de velours bleu, d'où ses cheveux d'un blond doré, et son teint si délicat, si blanc et si doux, se détachent admirablement; et sa tête est légèrement inclinée, comme si le poids de graves et profondes pensées, trop lourd à porter pour sa faiblesse, l'entraînait malgré elle; une de ses mains, blanches, longues et flexibles, est tombée mollement à ses côtés, et se perd dans les plis multipliés du long peignoir de cachemire blanc qui l'enveloppe jusqu'aux pieds, et qu'une torsade blanche, nouée au bas de sa taille svelte, retient seulement pour attester la délicatesse de cette taille élégante, dont les contours se devinent à peine dans l'immense ampleur de sa robe : si l'autre main n'a pas suivi cette pente naturelle, c'est qu'involontairement elle s'est trouvée arrêtée par une imperceptible chaîne d'or que la belle rêveuse avait passée à son cou quelques instants auparavant, par un mouvement machinal, sans doute, car elle n'a pas jeté les yeux sur la petite montre que supporte cette chaîne et que ses doigts ont retenue et tiennent encore sans but et sans projet. Le cadran de la montre, celui des pendules, eussent vainement frappé les regards de la comtesse, elle n'eût rien vu. Que lui importait l'heure? Elle ne peut rappeler ni un souvenir, ni une espérance qui fasse battre son cœur. Emma n'a jamais aimé qu'elle seule au monde, et dans ce moment, absorbée par une idée, il n'y a plus de jours, plus d'heures, plus rien qui marque le

temps pour elle, la vie est tout entière dans ce qui l'occupe. L'emporter, triompher, tout est là, le reste n'existe plus.

Elle est toujours immobile, mais sa pensée s'échappe encore malgré elle de ses lèvres; ses paroles trahissent le secret qui l'agite, et ses yeux interrogent avec anxiété le miroir, confident involontaire de ses craintes cachées. « Ai-je donc, dit-elle, perdu quelque chose de cette beauté qu'on admirait? Un changement inaperçu par mes regards troublés a-t-il enlevé la puissance à ce visage qui charmait? Ai-je oublié dans ma toilette cet art d'être élégante avec assez de bizarrerie pour attirer les yeux, sans approcher de cette singularité qui peut toucher au ridicule? Il ne s'agit pas pour moi d'être bien, mais d'être mieux; d'être jolie, mais d'être la plus jolie; d'être remarquée, mais d'être seule remarquable, car il vaudrait mieux être au premier rang dans un village qu'au second dans Paris. » Emma ne put s'empêcher de sourire en parodiant ainsi un célèbre bon mot, et d'ajouter : « Oui, César avait raison... il fut le plus grand parce qu'il fut le plus ambitieux, et l'ambition, c'est la coquetterie des hommes, voilà tout. » Et le regard de la belle ambitieuse avait l'air orgueilleux d'un conquérant sûr de reprendre à main armée la puissance qu'on a osé lui disputer. Puis, pour accroître sans doute son courage en se rappelant ses droits incontestables au pouvoir qu'elle veut ressaisir, Emma continua :

« Que de sacrifices n'ai-je pas faits? que de soins n'ai-je pas pris pour assurer mes succès et conserver ma place de femme à la mode, dans un temps où la gloire est si capricieuse et les places si difficiles à garder? Il m'a fallu autant d'habileté que de bonheur, autant d'adresse que de beauté, autant de calculs que de chances favorables! Si j'avais écouté parfois mon plaisir, mon caprice, mon cœur, je risquais tout. Cette puissance est comme les autres, enviée, disputée, attaquée chaque jour, car la réputation et le pouvoir d'une femme à la mode sont, comme la réputation et le pouvoir d'un homme d'État, à tout moment remis en question et en danger.

« Madame de Mérinville n'a-t-elle pas, l'année dernière, occupé les salons pendant toute une semaine par son imposante beauté? Heureusement elle était si peu spirituelle, qu'à la première réunion assez intime pour permettre la conversation j'ai pu sans peine mettre en relief sa bêtise et détruire ainsi son empire, car nulle part on ne règne longtemps sans esprit.

« La délicate figure de lady Morton aurait bien pu captiver aussi la capricieuse attention du monde, mais ses toilettes étaient si bizarres, que leur singularité approchait trop du mauvais goût; elles étaient *excentriques*, il est vrai, mais sans grâces : la simplicité de ma parure auprès d'elle fit ressortir le ridicule de la sienne. En France, on ne plaît qu'un moment avec le mauvais goût.

« Quant à la brillante duchesse de Romillac, c'était vraiment une redoutable rivale. Son rang, sa fortune, son éclat dans ce pays des vanités auraient pu triompher. Ils occupèrent d'elle pendant un mois, mais elle eut l'imprudence de se compromettre avec le bel Edouard d'Arcy, et, pour une femme à la mode, qui doit mettre au nombre de ses armes les plus dangereuses des espérances adroitement exploitées dans l'intérêt de sa puissance, aimer réellement, c'est abdiquer.

« Mon pouvoir s'augmenta de tout l'éclat de mes rivales détrônées. Je croyais avoir échappé à tous les dangers, et, continua Emma avec une expression de tristesse et d'amertume, c'est elle! c'est Alix de Verneuil, une femme de province, une parente que j'accueille, que j'installe chez moi, quand, après deux ans de veuvage, elle veut visiter Paris; — elle, moins jolie que moi pourtant, moins élégante, moins occupée surtout du soin de plaire, c'est elle qui fixe maintenant les regards de tous! »

La belle comtesse retombe après ces mots dans un morne abattement. Pour la première fois, elle craint sérieusement de perdre sa puissance, elle sent enfin qu'il peut arriver un moment où elle existera sans être la femme à la mode. Jusque-là, elle avait cru ce titre tellement identifié à sa personne, que la mort seule devait le lui ravir. N'être plus la première, est-ce que c'est vivre? Car, depuis le jour où Emma s'était emparée de cette faveur inexplicable, capricieuse, frivole et puissante en même temps, qui donne le sceptre de la *mode*, sa vie avait été changée! Plus d'amitié!... Les femmes ne furent plus à ses yeux que des rivales; le monde, qu'un théâtre où elle jouait constamment un rôle, et les plaisirs, une occasion de se montrer! Sa toilette ne fut plus ni le chaste vêtement de la femme modeste, ni la gracieuse parure d'une femme aimée, encore moins la négligence pleine de charme de celle qui s'oublie pour penser à un autre! Ce fut d'abord et à tout prix le luxe, la variété, la magnificence et l'éclat; puis des idées bizarres, des recherches piquantes pour ranimer constamment l'attention fugitive; enfin toutes les facultés de son intelligence, toutes les heures de sa journée, furent consacrées à fixer cette insaisissable puissance, aussi impossible peut-être à définir qu'à conserver!

Qui pourrait dire en effet comment et pourquoi l'on devient une femme à la mode, quels sont les moyens, quel est le but? Est-ce avec l'éclat de la beauté, ce seul pouvoir incontesté de la femme? Non, car souvent la plus belle passe inaperçue. Est-ce avec l'esprit, cette force invisible qui soumet toutes les autres? Non, car souvent il manque à la reine que la mode a choisie. Est-ce le rang, cette supériorité que l'orgueil n'admet plus, qui l'attire? Non, car la divinité moqueuse ne l'a jamais reconnue, et on la vit déserter les palais pour le boudoir de Ninon. Est-ce l'opulence qui l'attache? Non, car la mode capricieuse jette parfois sans respect le ridicule jusque sur cet or brillant qu'étale à plaisir la vanité. Il n'est donc point de moyen certain pour l'atteindre, point de règle pour la fixer.

Si c'est particulièrement en France, ce n'est pas exclusivement à Paris et dans le grand monde que naît cette plante curieuse et variée, chaque société, chaque province, chaque ville, grande ou petite, voit régner quelque brillante *Célimène* exerçant un despotique empire sur la toilette des femmes qui l'approchent ou le cœur des hommes qui l'entourent. Là, comme à Paris, les unes ont reçu le rôle d'un caprice du sort; les autres ont eu le caprice de s'en emparer, soit pour échapper à l'ennui et pour user une activité toujours sans emploi dans la vie d'une femme, ou bien pour tromper peut-être par l'apparence de l'amour leur cœur effrayé de la réalité, soit aussi parfois pour venger leurs belles années de jeune fille que la pauvreté livra au dédain de ces hommes dont la vanité cherche la jeune femme, qui prend alors sa revanche.

A côté de toutes les favorites de la mode, il y a aussi des victimes, femmes malhabiles ou malheureuses, courant les chances des usurpateurs maladroits qui visent à la puissance sans l'atteindre et ne recueillent de leur folle entreprise qu'un ridicule; car nul n'a pu fixer les règles de ce jeu dangereux, où avec tant de choses à perdre, l'on en a si peu à gagner!

Aussi tout fut-il employé par Emma pour réussir, et, faute de certitude sur les causes de sa faveur, elle n'en



voulut point laisser sans les tenter : parents, amis, fortune, tout fut sacrifié à cet insatiable désir de briller. La vanité, l'orgueil, l'égoïsme, étouffèrent la sensibilité, la tendresse et la bonté. Si Emma eût perdu son titre de femme à la mode, il ne lui serait donc plus rien resté.

Et sa pensée s'égarait dans des réflexions infinies. Jamais ministère, voyant une majorité douteuse mettre son pouvoir en péril, ne se jeta dans de plus vastes et plus nombreuses conjectures sur les causes de la défaite qu'il craint ou du triomphe qu'il espère; jamais des images plus diverses ne vinrent lui présenter un plus grand nombre de moyens de séduction à exercer sur les rebelles, de coups d'État à frapper sur les esprits avides d'événements, ou de faveurs légères à répandre avec adresse sur les plus récalcitrants, sans cependant compromettre sa dignité.

— A la promenade le matin, au bal le soir, comme ils l'entourent maintenant tous! poursuit Emma. C'est qu'aussi le comte de Prades ne voit qu'elle, lui si dédaigneux, que toutes les femmes ont essayé vainement de le captiver! lui qui portait partout cet air ennuyé et indifférent qui excite toujours la coquetterie et la curiosité! Comment ne pas tenter de réussir où toutes ont échoué; ne pas essayer de se faire aimer de qui n'aime que soi; ne pas s'efforcer de distraire d'une préoccupation qui distrait de tout? C'est une tâche digne des plus audacieuses; car enlever un homme à l'amour d'une autre femme n'est rien, mais l'enlever à l'amour de lui-même ou bien à un souvenir inconnu, triompher d'une rivalité dont on ne peut dire aucun mal, faire une chose impossible enfin, à la bonne heure, on peut s'en donner la peine. C'est un but digne de tenter, et ce but, Alix l'avait atteint sans y penser. Tout le monde remarquait l'attention que lui donnait le comte, elle seule semblait ne pas le remarquer et paraissait même le fuir, ce qui donnait à tous l'envie de la chercher

Emma restait plongée dans ce labyrinthe de conjectures, car de l'hommage de deux ou trois héros de salon dépend la place que le monde assigne à une femme, et elle avait attiré près d'elle tous ceux qui disposent ainsi de la faveur de la mode, jusqu'au moment où Alix de Verneuil, en obtenant toute l'attention de M. de Prades, avait vu se fixer sur elle l'admiration générale.

La jeune rêveuse ne bougeait plus; elle était immobile et tellement préoccupée, que ce fut comme réveillée d'un sommeil profond qu'elle s'écria avec un vif mouvement de surprise :

— Alix! vous ici!

C'était en effet madame de Verneuil, brune piquante, à la figure expressive et animée, qui répondit en riant :

— Eh bien! ne m'attendiez vous pas pour la promenade?

Et ses regards surpris examinaient le négligé d'Emma, qui annonçait l'oubli ou le changement de leur projet.

— Et vous comptiez que j'irais, et vous comptiez sans doute aussi que nous y rencontrerions M. de Prades?

Il y avait un dédain plein d'amertume dans l'expression de la comtesse. Alix ne répondit pas. Emma vit alors madame de Verneuil s'asseoir tranquillement comme quelqu'un renonçant à sortir; il lui prit une violente envie de disputer.

— Puisque vous aimez le monde et les endroits où il se réunit, dit-elle, pourquoi donc avez-vous pris un prétexte hier pour vous dispenser de paraître à la soirée qui avait attiré chez moi ce que Paris offre de plus brillant?

Alix sourit.

Après un moment de silence, la comtesse ajouta avec impatience :

— Dédaignerez-vous donc aussi de me répondre?

Madame de Verneuil resta encore quelques instants avant de parler; mais les yeux de la comtesse l'interrogeaient si vivement, qu'elle finit par dire en riant :

— J'étais souffrante, réellement souffrante, puis...

— Puis?... reprit la comtesse presque avec colère.

— Vous le voulez, Emma, mais ne vous fâchez pas, répondit Alix toujours riante et maligne, je dirai tout. Moi, je ne comprends pas vos salons à la mode; le plaisir y ressemble tant à l'ennui, que j'ai peur de m'y tromper. La dame du logis réunit, il est vrai, les femmes les plus aimables et les plus jolies, mais pour les placer bien parées et bien ennuyées autour d'un salon comme des portraits de famille. Là, elles écoutent plus ou moins bien de la musique plus ou moins bonne dont elles ne se soucient guère. Pendant ce temps, les hommes de leur connaissance, relégués loin d'elles, dans les pièces voisines ou dans des places où ils ne peuvent les aborder, ne parlent qu'entre eux ou à la maîtresse de la maison; car l'obligation de faire les honneurs de chez elle, d'accueillir chacun avec quelques paroles de politesse, la met seule parmi les femmes en rapport avec toutes les personnes qui remplissent l'appartement. Elle seule s'amuse, montre de l'esprit, de la gaieté, de la grâce, pendant que les autres femmes, immobiles, ne sont là que pour servir de décoration à la pièce qu'elle joue toute seule au profit de sa vanité; et cette brillante fête où elle les invite ressemble pluôt à un piége qu'elle leur tend qu'à un plaisir qu'elle leur procure. Quant à moi, je fuis les amusements à la mode parce que j'aime à m'amuser.

Emma leva sur Alix des yeux malins; les deux jeunes femmes se regardèrent alors en riant, comme ces augures romains qui ne croyaient plus qu'à deux choses : leur adresse et la sottise des autres. Puis la comtesse dit gaiement, avec cette confiance qu'amène la certitude d'être comprise :

— N'ai-je pas raison, puisque le monde n'admire que ceux qui se moquent de lui?

Mais, continua-t-elle, que fais-je de plus que les autres? On s'est toujours disputé la place partout. Dès qu'il y eut deux hommes sur la terre, l'un tua l'autre pour rester le premier. Depuis ce temps il n'y a pas eu de triomphe sans victimes. Et quand j'immolerais quelques vanités à la mienne... le grand mal! Au reste, il y a des femmes qui, en voulant plaire à tous, cherchent encore à régner sans partage sur un seul; et si Alix n'a point paru à ma soirée, c'est peut-être parce qu'un autre n'y devait point paraître, ajouta la comtesse d'un petit air railleur qui fit dire étourdiment à madame de Verneuil impatientée :

— Si je l'avais su, je me serais sans doute décidée à venir.

Il y eut un moment de silence. Alix rougit, embarrassée et inquiète de son étourderie; Emma comprit alors qu'un secret existait, et devina en même temps la possibilité d'en tirer parti.

— Je n'ai nommé personne! s'écria-t-elle en riant; mais il paraît que le comte de Prades est tellement présent à votre pensée, que son nom répond toujours à la question qu'on fait à votre cœur!

— Quelle folie! dit Alix en éclatant de rire. Moi qui le fuis...

La comtesse reprit : — On ne fuit que ceux qu'on craint... On ne craint quelqu'un que par haine ou par amour...

Alix n'écoutait plus, elle s'était levée et cherchait autour de la chambre quelque chose impossible à trouver.

Alors Emma, après s'être placée si adroitement devant la glace de sa toilette, que ses regards pouvaient suivre tous les mouvements d'Alix, d'un air plein d'insouciance malicieuse continua ainsi en jouant avec les nœuds de sa ceinture :

— Le comte de Prades est beau, spirituel même, ce qui est rare de notre temps pour un homme à la mode. Les gens d'esprit maintenant, au lieu de s'en prendre aux femmes, s'en prennent aux gouvernements. La société y perd beaucoup d'un côté, et n'y gagne pas grand'chose de l'autre; mais enfin c'est comme cela. Aussi, quand il nous reste un homme d'esprit d'une figure agréable, Dieu sait comme nous le gâtons; et M. de Prades est bien le plus gâté de tous! N'est-il pas vrai?

Alix ne répondit pas; la comtesse reprit sans s'inquiéter de son silence :

— Accoutumé dès l'enfance à l'admiration, il a l'air de la mépriser; habitué aux coquetteries, il prétend qu'il les dédaigne; gâté peut-être par de plus tendres affections, il assure qu'il y est insensible... Les hommes à la mode ont tant de prétentions mal fondées, et lui...

Alix était toujours dans le fond de la chambre, le ton dédaigneux d'Emma la blessa sans doute, car elle l'interrompit vivement :

— On ne reprochera certainement pas l'affectation au comte de Prades : sa franchise... la loyauté de son caractere... la vérité de ses discours...

Elle s'arrêta, car elle sentit qu'elle le louait beaucoup pour un homme qu'on fuit. Son amie continua sans faire aucune remarque.

— Lui... d'ailleurs, a prouvé qu'il était capable d'un vif et durable attachement; et son indifférence pour ce qui l'entoure vient de ses regrets pour ce qu'il a perdu... Je le sais... moi... il a aimé... il aime encore une femme belle et digne d'amour.

En ce moment tous les efforts d'Emma étaient vains : elle ne pouvait apercevoir le visage d'Alix, qui tournait le dos à la glace et se penchait sur une petite table où se trouvaient quelques gravures éparses.

Alors Emma continua à parler de cet amour inconnu et exclusif... s'arrêtant quelquefois, puis interrogeant Alix, qui répondait quelques mots rares et insignifiants... Dans un moment de silence, la comtesse se leva, marcha légèrement sur le moelleux tapis sans être entendue d'Alix; et, quand celle-ci, toujours baissée sur les gravures qu'elle avait l'air de regarder, disait machinalement : « Quoi! vous pensez?... » elle se sentit prise vivement par la taille. C'était Emma qui disait en riant : — Je pense... Alix... je pense... que vous aimez le comte de Prades.

Alix, se tournant subitement vers le jour par un mouvement involontaire de surprise, laissa voir sa jolie figure toute rouge et troublée, où brillaient quelques larmes, et fit un cri de frayeur et d'étonnement pendant qu'Emma faisait un cri de joie : car ce n'était plus une rivale pour une coquette, cette femme qu'un regret d'amour faisait pleurer.

Elle entraina son amie sur la petite causeuse bleue, la fit asseoir près d'elle, attira sa confiance par des paroles caressantes; et, après ces mots inutiles, ces phrases inachevées et ces demi-confidences qui précèdent un aveu réel, Alix dit enfin :

— Avant mon mariage, il y a quatre ans... aux eaux de Baden avec ma tante, je connus le comte de Prades. Pendant six semaines, il ne nous quitta pas... Près de lui je me trouvais si heureuse, que je me croyais aimée.

Ma tante reçut ma confidence à la veille du départ; et le jour même, le soir, elle parla devant moi, devant lui, de tendresse, de liens éternels d'attachement... Que sais-je? Ma tante voulait connaître les idées du comte. Comme elles répondirent peu à son attente et à la mienne!... Il se moqua des affections sérieuses, des sentiments vrais, prétendit impossible pour lui d'en jamais éprouver, se montra tel qu'il était... indifférent, curieux, moqueur.

Glacée par ses railleries, je n'eus pas l'idée de lui apprendre notre départ. Le lendemain nous quittâmes Baden, ma tante et moi. Mon père m'attendait à Paris avec un mariage arrangé et convenable; il m'était impossible d'aimer personne, mais j'obéis à mon père, et quinze jours après j'épousai M. de Verneuil. Je partis pour la campagne alors, et ne voulus plus revenir à Paris. Je craignais de le revoir, *lui*, car il était trop habile pour n'avoir pas deviné que je l'aimais. Le ciel ne bénit pas mon mariage, je fus malheureuse; et la mort de M. de Verneuil me laissa libre, mais sans espoir de bonheur.

J'hésitai deux années avant de revoir Paris, mes parents et mes anciens amis; j'avais raison. Emma!

Je repartirai demain pour n'y plus revenir.

Emma la regarda avec attention, la touchante figure d'Alix avait une délicieuse expression de tendresse : elle envia presque un sentiment qui, même dans ses chagrins, peut rendre aussi jolie.

Puis elle dit, pensive et comme à elle-même : « Quatre ans!— un voyage à Baden! Il revint triste,— n'y retourna jamais, — se troubla même un jour que je parlais de cette époque! — Quand Alix arriva, — qu'il la revit, — il pâlit, — et ses yeux ne la quittèrent plus. »

S'adressant alors à madame de Verneuil, Emma continua : — Vous a-t-il parlé de votre séjour à Baden... de votre mariage?

— Jamais, répondit celle-ci; je ne l'ai vu que dans le monde .. Il m'y cherchait parfois, mais semblait avoir oublié le passé.

Emma se leva vivement, sonna, et demanda au domestique qui entra s'il était venu quelqu'un.

— M. de Prades demande si madame la comtesse peut le recevoir.

— Qu'il entre.

Et au moment où le comte saluait, Emma s'excusa d'être obligée de s'occuper de sa toilette, et, chargeant son amie de la remplacer, elle passa dans la pièce voisine.

— Ah! répétait-elle en s'habillant toute joyeuse, ils sont seuls, et l'amour est encore plus habile que moi!

Quand elle rentra, ils ne l'entendirent point. Alix était assise dans une bergère, près du feu; le comte, debout, appuyé contre la cheminée. Quoique seuls, ils parlaient si bas, qu'il fallait s'aimer pour s'entendre ainsi.

Un mois après, Emma donnait une de ces fêtes dont Alix avait parlé. Son appartement resplendissait du brillant éclat de tentures et de décorations nouvelles, en même temps que des plus riches toilettes: jamais la réunion ne fut plus nombreuse en célébrités et en *illustrations* de tout genre; jamais la maitresse de la maison n'y brilla d'une façon plus éclatante et plus exclusive; personne n'y parla de madame de Verneuil. Mariée la veille au comte de Prades, elle était partie avec lui pour l'Italie. Heureux, ils oubliaient le monde, qui le leur rendait.

La comtesse Emma de Marcilly, rassurée pour quelque temps sur son empire, continua pourtant d'y veiller comme doit le faire tout souverain qui veut garder sa couronne, qu'elle soit d'or ou de fleurs. Régner était sa vie; aussi n'avons-nous parlé ni de son mari, ni de sa famille, ni de ses amis. Est-ce qu'on a quelque chose qui ressemble à tout cela quand on est *une femme à la mode?*





LE MAITRE D'ÉTUDES

PAR

EUGÈNE NYON



Il n'est personne, quelque éloigné qu'il soit de la vie de pension, qui ne jette avec plaisir un regard sur cet âge où l'on fait sa joie d'une *exemption*, où un *pensum*, une *privation de sortie*, sont des douleurs poignantes et de grands sujets de larmes; il n'est personne qui ne se prenne à sourire en pensant à la crainte que lui inspirait ce *tyran sans pitié*, ce *despote injuste*, ce *tigre altéré de punitions*, qu'on appelle maître d'études

Le maître d'études! Pauvre homme! Quel est celui d'entre nous qui, sorti du collége, n'a senti sa commisération s'éveiller en faveur de cet infortuné pédagogue? Qui ne s'est accusé d'injustice en se rappelant les épithètes plus ou moins injurieuses dont il avait gratifié cet Argus impitoyable, depuis l'antique dénomination de *chien de cour*, jusqu'à la moderne expression de *pion?* Quant à moi, je me sens plein de pitié pour lui, et je plains son sort plus que celui d'un caporal de la garde nationale dans la jouissance de son grade.

Si vous ne comprenez pas d'où peut venir cette grande compassion pour le maître d'études, jetez un regard sur sa vie. La veille, il s'est couché comme les poules, — expression commune, mais juste; — comme le coq, il fera entendre le premier dans la maison son chant matinal : *Allons, debout! la cloche a sonné!* Le voilà en fonctions; sa journée commence. On se lève, il se lève, on descend, il descend; on se lave, on se brosse, il surveille; le maître d'études est censé avoir fait toutes ces choses avant ses élèves. On entre à l'étude; sa voix glapit le premier *Silence!* de la journée; malheur à qui n'aura pas entendu l'avertissement, malheur à qui dira bonjour à son voisin, ou adieu à son lit tant regretté! L'imprudent élève eût-il parlé bas, n'eût-il fait que remuer les lèvres, le maître d'études l'entendra, il a l'oreille exercée, et mesurera sa vengeance sur l'ennui qu'il doit éprouver jusqu'au soir. Le voilà en chaire!... Ce n'est plus un homme, ce n'est plus un simple mortel, c'est un maître d'études. Gare à vous, jeunes étourdis, oiseaux babillards, gare à vous! Pendant les deux heures qui vont s'écouler, il ne fera rien... que vous épier, que vous surveiller, que répéter le sempiternel *Silence!* accompagné du classique *pensum*. Voilà comment il passera ses deux heures, et nous ne le plaindrions pas! Deux heures à l'affût, comme un braconnier, pour voir sortir furtivement une parole, pour surprendre un geste! Mais écoutez, la cloche sonne, et quelle influence la cloche n'a-t-elle pas sur la vie du maître d'études! Elle le fait agir, elle le domine. Sonne-t-elle le repas, il faut qu'il ait faim; la récréation, il faut qu'il aille prendre l'air; l'étude, il faut qu'il rentre; le lever, il ne doit plus avoir envie de dormir; le coucher, il faut qu'il se livre au sommeil. Fût-il très-éveillé, eût-il la tête pleine d'idées, — chose rare, — on ne lui laisse que cette alternative : dormir ou se livrer à ses réflexions, car le dernier tintement s'est fait entendre, et toutes les lumières doivent être éteintes.

Esclave d'une cloche, voilà sa destinée! Mais cette fois elle sonne sa liberté : libre pendant... une heure et demie! Oh! durant ce temps, il est son maître, rien ne le retient, aucun pouvoir ne pèse sur lui, il secoue ses ailes, il prend sa volée. Personne n'est là pour l'empêcher d'aller où bon lui semble; Paris ou la banlieue, Versailles ou Saint-Germain, Corbeil ou Melun, il peut tout visiter, il en a le droit; nul ne s'y oppose... pourvu qu'il ne dépasse pas le temps fixé, pourvu qu'à l'expiration de la bienheureuse heure et demie qu'on lui a donnée pour redevenir un homme il se retrouve à son poste, ni plus tôt, ni plus tard, à l'heure dite. C'est là de la liberté, de l'indépendance admirable! Cependant, comme

le bon sens lui suffit pour comprendre qu'une course lointaine l'entraînerait à un manque d'exactitude, il ne quitte point Paris. Que fait-il alors? Le café lui ouvre ses portes, le journal ses colonnes; il lit la politique du moment, et apprend par cœur quelques-unes des réflexions du journaliste pour s'en servir à l'occasion; ou bien, si le maître d'études tourne à l'obésité, cas exceptionnel, si son médecin lui a ordonné de prendre de l'exercice, malheur à ses jambes! pendant son heure et demie il parcourt toutes les rues de Paris, et fait en sorte de rentrer en nage à la pension; ou bien encore, s'il a dans le cœur un amour heureux ou malheureux, vous vous en apercevez à l'impatience avec laquelle il attend le signal de son indépendance, à la rapidité inconcevable avec laquelle il disparait dès qu'il est enfin son maître. Il vole aux pieds de son inhumaine plus ou moins apprivoisée; mais le temps, plus cruel que toutes les cruelles, le temps court sans pitié pour lui, et l'heure le surprend au milieu d'une protestation bien tendre ou d'une dispute bien vive, suivant le degré de sa passion. L'amoureux reste coi, s'arrête, balbutie, et remet au lendemain la fin de son dithyrambe ou de sa diatribe, car depuis un instant il n'est plus homme, il est redevenu maître d'études. Le voilà de nouveau trônant dans sa prison scolastique, en attendant qu'il passe de l'étude au réfectoire, du réfectoire à la récréation, de la récréation à l'étude, jusqu'à ce qu'enfin le dortoir vienne lui offrir le sommeil et l'oubli de la vie régulière et monotone qui doit recommencer le lendemain.

Pour le maître d'études, le proverbe est faux : les jours se suivent et se ressemblent. Ce qu'il a fait hier, il le fera aujourd'hui; ce qu'il fait aujourd'hui, il le fera demain, à moins que le jeudi n'arrive. Oh! ce jour-là il est heureux, dites-vous. N'en croyez rien. Il maudit le jeudi à l'égal des autres jours de la semaine, du dimanche même, quand il est *de garde*. On lui permet, il est vrai, de se promener pendant trois heures, mais il est tenu en laisse par une longue chaîne d'élèves, chaîne pesante dont il ne peut se débarrasser, qu'il doit traîner pendant toute la promenade et ramener intacte au logis. Chaque quinzaine pourtant revient pour lui un beau jour, un dimanche. Depuis le jeudi qui précède, vous l'entendez parler de son dimanche *de sortie*. Dieu seul peut savoir la quantité de projets qu'il forme pour ce jour fortuné : l'été, parties de campagne, promenades sur l'eau, glaces à Tortoni; l'hiver, déjeuner copieux, dîner succulent, conquêtes, spectacle; il a tout rêvé. Nous voilà au dimanche tant désiré : il est habillé dès le matin, il ne veut pas perdre une heure de sa journée. Jamais la messe, à laquelle il faut qu'il conduise les enfants, ne lui a paru si longue; il se rend coupable de nombreuses distractions pendant l'office. Fera-t-il beau? pleuvra-t-il? voilà ce qui l'occupe exclusivement, au risque de scandaliser ses élèves.

Enfin il quitte la pension. Dès huit heures il bat le pavé : déjeuner, dîner, promenade en liberté, il réalise tout, tout jusqu'au spectacle. Mais au milieu d'une chansonnette d'Achard ou d'une tirade dramatique de Saint-Ernest; mais au moment où le vaudeville dilate les poumons du pauvre maître d'études par ses saillies, où le drame inonde ses lacrymales par ses effets les mieux calculés, il regarde à sa montre... Neuf heures et demie! Adieu, vaudeville! adieu, drame! adieu, Achard ou Saint-Ernest! Il faut tout quitter sous peine de coucher à la belle étoile et de perdre sa place. Le règlement de la pension est là : à dix heures les portes sont fermées à triple tour. Il lui faut abandonner le plaisir, chercher à négocier sa contre-marque, et venir en courant présenter de nouveau son cou au collier qui doit le serrer jusqu'à l'expiration de la quinzaine qui va commencer.

En récompense de son exactitude à remplir ses agréables fonctions, le maître d'études est nourri sainement et abondamment (style de prospectus); en outre, couché sur un lit à estrade, chauffé au charbon de terre et éclairé aux quinquets. Il touche une somme mensuelle de quarante ou cinquante francs, que, sans pitié pour ses créanciers, il affecte à ses plaisirs de toutes sortes, et qu'il consacre à embellir son existence pendant les deux jours par mois qui lui appartiennent.

Passer ses jours au milieu d'enfants qui l'obsèdent, posé devant eux comme un mannequin habillé dont on se sert pour effrayer les oiseaux dans les jardins; être un instrument à faire faire silence, est-ce là une vie? Le professeur se plaint; mais au moins, lui, il communique son savoir, il travaille en instruisant ses élèves; le répétiteur trouve des jouissances dans les succès de ses disciples; ceux-là agissent, ils ont un but, une pensée. Le maître d'études n'a rien de tout cela : sa condition est passive, et si passive, que je m'étonne que les législateurs, en accumulant les peines dans leurs codes, en infligeant la détention, la prison, les galères, n'aient pas admis comme pénalité les fonctions de maître d'études à perpétuité. Je crois qu'il y aurait eu peu de coupables d'une faute passible d'un si cruel châtiment.

Et pourtant il ne manque pas de gens qui ambitionnent une telle place! Pourquoi? C'est que bien des causes peuvent pousser un homme à cette résolution désespérée, à ce suicide moral.

Vainement vous avez tenté d'aborder tous les rivages, vous avez heurté à toutes les portes, vous avez essayé d'entrer dans tous les chemins; vous vous êtes fait tour à tour négociant, administrateur, soldat, chirurgien dentiste, homme d'affaires, que sais-je? vous n'avez réussi à rien, tout vous a manqué; l'incapacité vous a successivement rendu inabordables tous les rivages, fermé toutes les portes, barré tous les chemins; il ne vous reste plus d'espoir de succès en rien : — vous vous faites maître d'études. Vous avez vu votre jeunesse enrichie tout à coup de biens paternels; sans souci de l'avenir, jouissant du présent, vous avez tout dissipé, fortune, santé jeunesse. Le désespoir vous saisit, il vous vient des pensées de suicide; au moment de les mettre à exécution, vous hésitez : une idée surgit en votre esprit, et vous dit que, sans se tuer, on peut se faire maître d'études; vous accueillez avec avidité cette pensée salutaire, vous suivez cet instinct conservateur : — vous vous faites maître d'études.

Il en est d'autres que ni l'incapacité ni la détresse ne poussent à cet extrême moyen; la raison seule est leur guide. L'un a quitté sa province pour venir chercher à Paris une condition honorable; il ambitionne l'éloquence de l'avocat, ou la science du médecin; il est pauvre, il est laborieux; il lui faut un état qui le fasse vivre provisoirement et lui permette de se livrer à ses travaux. Que pourrait-il trouver de mieux? Un autre vise droit à la toge du professeur, il ne rêve qu'hermine doctorale, et il se sert de cette position infime de l'Université comme d'un marchepied d'où il s'élancera plus haut. Mais ceux-là font classe à part : pour eux, cette profession n'est pas une voie sans issue, une impasse où doit s'enterrer leur vie; ils ont une pensée qu'ils poursuivent, un but vers lequel ils marchent sans cesse, un avenir enfin.

Cependant chacun de ces hommes apporte au milieu des enfants qu'il doit surveiller un caractère différent. Tous tendent à se relever aux yeux de leurs élèves; mais ils s'y prennent de diverses manières. L'*incapable*



se vante sans cesse : à l'entendre, il était destiné à de grandes choses, et ses malheurs sont le résultat d'un concours de circonstances extraordinaires. Injustice des hommes, caprice de fortune, fatalité, il vous demandera compte de son avenir perdu, et se gardera bien d'accuser son manque de mérite, qui seul l'a conduit à cette extrémité. Il est apathique, lourd, inerte ; il dormira volontiers dans sa chaire, sera sans force devant l'indiscipline, sans colère devant la paresse, et finira par s'avouer vaincu dans la lutte qui s'engage toujours entre l'élève et le maître pour savoir lequel des deux dominera l'autre. Pauvre souffre-douleur, il est constamment berné par ses élèves et réprimandé par ses chefs. Il sert de point de mire à toutes les espiègleries d'enfants sans pitié. « Je te parie, dit l'un, que je jette ma balle en plein dans le dos à m'sieur. — Je t'en défie, reprend un camarade, et je te parie trois feuilles de papier que non. » Aussitôt la balle est lancée avec force, et atteint juste le but désigné. « Oh! m'sieur, s'écrie l'enfant, je ne l'ai pas fait exprès; c'est *chose* que je visais, et il s'est dérangé. » Puis il s'en retourne en riant sous cape, et le pauvre homme se contente de cette excuse.

Une fois qu'on l'a éprouvé par une *plaisanterie* de ce genre et qu'il a laissé l'insulte impunie, il ne se passe point de jour qu'il ne pleuve sur lui une quantité prodigieuse de *niches*. Brosse coupée dans le lit, verre d'eau dans la poche, boulettes de pain sur les lunettes, il supporte tout sans se plaindre. Et ne pensez pas que les élèves lui sachent gré de sa longanimité; au contraire : y a-t-il une révolte, les plus gros dictionnaires, les encriers les plus pesants, lancés à la tête, sont pour lui. Je ne vous parle pas du nombre infini de charges que ces Daumiers en herbe lithographient sur les murs : toutes ont quelque chose du modèle; mais tantôt il est gratifié d'un nez tuberculeux, tantôt une pipe vient ajouter à l'agrément de sa physionomie, et le tout est embelli par une de ces inscriptions caractéristiques : *Oh! c'te balle!* ou bien : *Oh! ce cadet-là, quel pif qu'il a!*

Cet homme, constamment en butte aux railleries et aux reproches, passera dans cinq ou six pensions par an, et traînera ainsi sa misérable existence jusqu'à ce qu'il arrive à une échoppe d'écrivain public, d'où il sortira pour être admis dans un hospice de vieillards, s'il a des protections. Vous le reconnaîtrez facilement à sa mise : rarement il manque à se couvrir d'un habit jadis noir, dont le collet et les manches sont gras à faire honte à un perruquier, et il est bien rare aussi que la forme accidentée de son chapeau jaunâtre ne se marie pas parfai-

tement avec l'habit. Cette espèce du genre se pare de sa crasse, comme Antisthènes de son manteau troué, et se pose en philosophe. Une seule fois par an peut-être, le maitre d'études se plaint de la vétusté de son ajustement: c'est le jour de la fête du maitre de pension. Il y a bal, il est invité; mais, après avoir vainement retourné son habit dans tous les sens, il se voit forcé de refuser l'invitation, et de se retirer au dortoir, où le bruit de la fête le poursuit encore. Il prend sa part du bal en insomnie.

Bien différent de son confrère, le *ruiné* suit la mode aux dépens de son tailleur, et fait des dettes pour n'en pas perdre l'habitude. Sa fortune passée lui sert à se poser devant ses élèves. Son caractère n'est pas égal : il est trop bon ou trop brutal; il ne punit pas ou il frappe au risque de blesser. Et si l'on vient à chercher la cause de sa brusque fureur, on la trouve dans les comparaisons que le malheureux a faites tout le jour entre son passé brillant et sa position actuelle. — Celui-là est dangereux, on doit l'éviter avec soin.

Quant aux autres, à ceux que la raison a faits maitres d'études, ils sont vêtus comme tout le monde, se montrent généralement patients, parce qu'ils ont une espérance, et s'enveloppent de leur dignité à venir devant leurs élèves. — Ceux-là méritent d'être recherchés; ils sont d'un commerce assez agréable, et susceptibles de s'attacher à la maison qui les nourrit.

Mais tous ces maitres d'études sont vulgaires; ce sont les plébéiens du métier. Foin de pareilles gens! n'en parlons plus. Un seul a des droits à notre admiration; à celui-là tous nos hommages! à celui-là l'attention respectueuse qu'on apporte à l'examen des choses rares! Il est beau, il est grand, il est saint : c'est le maitre d'études par vocation! Honneur à lui! Nous le répétons, cette espèce est rare, mais elle existe.

Et d'abord, voyez cette figure grave et impassible, ce regard d'aigle, ce maintien composé; écoutez cette voix compassée, monotone, caverneuse. Que de soins ne lui a-t-elle pas coûté? A combien de travaux ne lui a-t-il pas fallu se livrer pour arriver à cette perfection? A quelles rudes épreuves n'a-t-il pas dû soumettre son gosier pour obtenir cet organe imposant? Et ce maintien! croyez-vous qu'il lui appartienne naturellement? Gardez-vous de tomber dans cette erreur. Comme sa voix, son maintien est le fruit d'études longues et pénibles. Et ce regard d'aigle, et cette figure grave! ne vous y trompez pas, ils ne sont pas non plus dans sa nature; il peut, quand il le veut, avoir des yeux sans expression et une figure insignifiante. Voilà où est le mérite, où est l'art, où est le génie : tout cela est acquis à grand'peine, tout cela est composé par lui.

Grand homme! Il entre dans son étude : les clameurs de la récréation cessent tout à coup, les bruits s'apaisent, les chuchotements s'éteignent. Et pour obtenir ce calme si prompt, si instantané, il n'a pas eu un mot à prononcer, pas le plus petit *Silence!* à jeter à la foule bruyante, rien ; sa présence a suffi. Aussi, comme il jouit de l'effet produit! comme il se pose fièrement en chaire! Ce sont là de ses triomphes! il les chérit, il en est glorieux, il en deviendrait fou de bonheur. Amoureux du pouvoir qu'il exerce, sûr de son influence, il se plait à l'éprouver. Au moment où on s'y attend le moins, il sort, il laisse l'étude seule, la chaire vide; il s'éloigne assez pour ne pas être aperçu, mais pas assez pour ne point entendre. C'est alors qu'il ressent ses plaisirs les plus vifs, ses joies les plus enivrantes; même silence à l'étude, pas un mot, pas un chuchotement! Son esprit plane encore dans cette salle qu'il vient de quitter. Il est si heureux en ce moment, que vous lui offririez une fortune, un empire, la papauté, il vous renverrait bien loin, en vous disant, avec une noble fierté : « N'ai-je pas mon étude? »

Comme cette salle enfumée lui plait! c'est son royaume; là il trône, là sa voix est souveraine. Son étude, c'est lui; lui, c'est son étude; il s'identifie avec elle; l'odeur de la classe fait partie de sa vie; car les classes ont cela de particulier, qu'elles ont une odeur à elles, qui leur est propre, et que nulle autre part on ne pourrait retrouver.

Ordinairement celui-là, au milieu des rêves de son enfance, parmi ses ambitions de jeune homme, s'est senti un vague désir d'épaulettes. A trente ans, il est maitre d'études : ses rêves sont en partie réalisés, ses ambitions presque satisfaites. Il a un commandement, de petits soldats qui lui obéissent; il joue au général, il est heureux. Alors son discours est empreint de ses idées premières : il donnera une forme militaire à tous ses ordres. Entend-il la cloche qui annonce la promenade, il dira aussitôt : « *A cheval! le boute-selle a sonné!* » Veut-il punir un élève, il dira d'un ton sévère : « *Aux arrêts! et militairement.* » Un autre, un vulgaire, se serait contenté du simple mot *en retenue*. Quelle trivialité! Généralement aussi, en donnant un cachet militaire à toutes ses actions, il n'en exclut pas une propreté méticuleuse : il poursuit avec acharnement un soulier mal ciré, il ne pardonne pas une tache, et, il faut le dire à son honneur, il est bien rare qu'il ne donne pas l'exemple à ses élèves.

Le maitre d'études par vocation, à cause de sa rareté et pour sa scrupuleuse exactitude dans l'accomplissement des devoirs de sa charge, est avidement recherché par les chefs d'institution. Il le sait, il a la conscience de son génie, la conviction de son importance; et n'est-ce pas naturel? Malheureusement son langage se ressent de la bonne opinion qu'il a de sa personne, et tourne souvent à la prétention. Une chose qui le blesse, qui l'irrite, la seule partie de son état qu'il renie, c'est le nom qu'on y attache : maitre d'études! quel titre peu sonore! quelle expression dépourvue de noblesse! L'indignation le saisit à ce mot : aussi, quand il écrit en province, gardez-vous de croire qu'il ajoute à son nom cette dénomination qu'il méprise; il signe *membre de l'Université de Paris*. A la bonne heure! voilà un titre ronflant! voilà une qualité! On peut, on ose la dire : quel effet ne produit-elle pas sur ses parents, sur ses amis du département? Cependant, comme ce titre est trop général, son amour-propre en a inventé d'autres : demandez-lui ce qu'il fait, il vous répondra qu'il est *préfet des études* et *censeur des retenues*.

Le maitre d'études par vocation a des parties de son caractère qui ne lui sont pas propres, mais qui appartiennent à toute l'espèce. Parmi ces signes distinctifs, le plus distinctif peut-être, c'est la sécheresse de corps. Le maitre d'études est communément maigre, ce qu'on peut attribuer, soit à l'impatience continuelle qu'il éprouve, soit à la nourriture saine et abondante dont il se repait. Sa figure et ses mains osseuses sont, pour me servir de l'expression technique, *culottées* par le soleil des récréations; et depuis que la révolution de 1830 a proclamé le règne de la moustache, il s'est fait un de ses plus dévoués sujets. Il ajoute cet agrément aux favoris qu'il possédait seuls jadis, et il y tient tant, que l'on peut dire, je crois, avec raison, que « si la moustache était bannie de la terre, on la retrouverait sur la lèvre d'un maitre d'études. » Sa tournure est roide et guindée; enfin, il a ce je ne sais quoi dans l'ensemble qui le fait deviner sous le costume le plus brillant comme sous l'habit le plus misérable.

Voyez-le dans l'exercice de ses fonctions : sa tête est couverte d'une calotte de drap noir ou d'une casquette, dont il se sert jusqu'à ce qu'elle le quitte; il est vêtu d'une redingote à la propriétaire, ornée nécessairement de deux poches sur le côté, dans lesquelles il introduit habituellement les mains; et son pantalon, presque toujours noir au fond, mais gris en apparence, et dépourvu de toute espèce de sous-pieds, fait de vains efforts pour tomber sur une botte ordinairement large, carrée et poudrée.

De même qu'il a adopté un costume pour son métier, il s'est fait un langage de classe qui a passé de l'un à l'autre, et qui, revu, corrigé et augmenté, a fini par composer un formulaire généralement suivi. Ainsi, pour réclamer le silence, il vous dira qu'il veut *entendre une mouche voler*. Dieu sait quelle quantité prodigieuse d'imitations du fameux *Quos ego*... il a faite pour rappeler à l'ordre. « *Le premier qui parle*... » et il s'arrête, sûr de son effet; ou bien : « *Cent vers*... » et il ne nomme pas celui qu'il veut avertir, de sorte que, grâce à cette réticence adroite, chaque élève voit les redoutables cent vers suspendus sur sa tête.

Quelques-uns, méprisant ce langage traditionnel, cherchent leur effet dans un mutisme complet. A un moment où la dissipation semble vouloir faire irruption dans leur domaine, ils se lèvent tout à coup, descendent gravement de l'estrade, promènent çà et là des regards perçants, et, les mains armées du fatal carnet à punitions, qu'ils appellent ambitieusement le *livre rouge*, ils attendent. Ainsi posés au milieu de l'étude, sans prononcer une parole, ils inscrivent quelques noms sur le terrible livret. Il est rare que ce manége ne produise pas son effet, et, si vous leur en demandez la raison, ils vous répondront orgueilleusement : « C'est seulement par le sang-froid qu'on impose aux masses. Si j'étais chef d'un gouvernement, je ne calmerais pas autrement une émeute populaire. »

Une chose certaine, irrécusable, une de ces vérités qui acquièrent force de loi, c'est que le maître d'études est susceptible au delà de tout ce qu'on peut dire. Que le ciel vous préserve d'une conversation avec un maître d'études! Il vous faudra peser toutes vos expressions, veiller à la tournure de vos phrases, épier le sens caché d'un mot, au risque de blesser votre interlocuteur; car sa susceptibilité se tiendra éveillée et vous demandera compte de chaque mot, de chaque phrase, de chaque expression. Et, pour preuve, écoutez ce fragment de conversation :

« M. Scribe est un ignorant, disait un maître d'études, du ton de la plus vive indignation; et penser qu'il y a des gens qui osent appeler cela un homme d'esprit!

— Mais il y en a beaucoup, lui répondit quelqu'un; et il est fort malheureux pour lui que votre opinion soit différente.

— Ce qui veut dire que je suis incapable de le juger, repartit aigrement le maître d'études; je vous comprends bien, mais je m'en soucie fort peu. Jamais je n'appellerai spirituel un homme qui écrit de telles phrases : « *On ne peut rien en faire, — mettez-le dans l'instruction.* »

Tenez-vous donc sur vos gardes; moyennant votre attention à ne rien dire qui puisse le choquer, il vous charmera de sa conversation aussi longtemps que vous pourrez le désirer, et cela sans aucune rétribution. Il arrive souvent qu'il se montre dur et hautain envers les domestiques. Doit-on s'en étonner? Dans la hiérarchie d'une pension, le maître d'études a le dernier rang; c'est bien le moins qu'il use de son autorité sur les seuls inférieurs qu'il ait. Il le fait donc largement, en homme qui se dédommage.

Malgré cela, et à cause de ses vertus privées, le maître d'études éveille toutes mes sympathies, je le déclare hautement, et je vois avec plaisir sa position s'améliorer chaque jour, grâce au soin que les chefs d'institution apportent à exclure les incapables du sein de cette classe d'hommes si utiles. Espérons que bientôt ces derniers ne reparaîtront plus qu'à de rares intervalles, et qu'ils s'effaceront même tout à fait pour la plus grande gloire de cette partie recommandable de la société.





LE MODÈLE

PAR

É. DE LA BÉDOLLIÈRE



Voulez-vous un Spartacus, un César, un Cicéron, un saint Étienne, un Clovis, un Molière, etc.? Souhaitez-vous faire revivre sur la toile une notabilité quelconque de l'antiquité ou des temps modernes? Vous faut-il un baron féodal ou un serf, un Européen ou un sauvage, un martyr ou un Jupiter Olympien, un discobole ou un soldat de la République française? Allez-vous-en dans une de ces rues sales et tortueuses dont fourmille notre belle capitale; montez un escalier qui tient le milieu entre une échelle et un mât de cocagne, et là, au fond de quelque grenier, vous trouverez la notabilité demandée, le saint, l'empereur, le roi, le poëte, le guerrier, *ad libitum*, dans la personne du modèle.

« Vil métier » disent les misanthropes. Non pas, messieurs, s'il vous plaît. N'exige-t-il pas un concours de qualités physiques que la nature accorde rarement à un seul et même individu? celui qui l'exerce n'a-t-il pas plus de droits matériels à notre admiration sous la blouse qui cache ses formes herculéennes que ces élégants rabougris dont les charmes sont dus principalement à l'habileté d'un tailleur? Le modèle ne fait-il point partie intégrante de la matière première mise en œuvre par le peintre ou le sculpteur? ne coopère-t-il pas essentiellement à la création des tableaux qui tapissent les murs de nos musées, des statues qui se mirent dans les bassins de nos jardins publics? Vil métier! allons donc! si je n'étais homme de lettres, je voudrais être modèle.

A vrai dire, si l'on estimait une profession d'après ce qu'elle rapporte, celle de modèle serait des plus secondaires. C'est moyennant trois francs par séance qu'il endosse ou quitte toute espèce de costume, tient la tête haute ou les yeux baissés, prend l'air doux ou terrible, avec une infatigable docilité.

Autrefois on accordait au modèle le déjeuner en sus du prix convenu. Attablé sur le poêle, à côté de l'artiste, il absorbait du vin et des vivres à discrétion, ou plutôt sans discrétion, et c'est pourquoi l'on a fini par lui supprimer totalement le repas du matin, comme abusif et frustratoire.

L'artiste était en tenue de travail; il avait sa blouse multicolore, son bonnet rouge, sa palette à la main et sa pipe à la bouche. Le modèle, après avoir déjeuné le plus copieusement possible, se déshabillait lentement, et commençait ses exercices.

—Allons, disait l'artiste, donnez-moi l'expression : le cou renversé, les mains étendues, les yeux au plafond; n'oubliez pas que vous tombez mortellement blessé.

Le modèle obéissait; mais, au bout d'un instant, sa tête retombait sur sa poitrine, son corps s'affaissait, et ses yeux se fermaient involontairement.

— Posez donc! Posez donc! criait l'artiste.

Le modèle se réveillait en sursaut, et balbutiait quelques mots d'excuse sur la difficulté de sa digestion, dont il ne tardait pas à donner une nouvelle preuve en se rendormant.

— Posez donc! sacrestie! posez donc!... Bien, c'est cela, nous y sommes.

Le modèle n'y était déjà plus, et le peintre jurait, tempêtait, jetait de fureur sa palette et ses pinceaux.

— Dame! lui disait le coupable, croyez-vous que ce soit divertissant de tomber mortellement blessé pendant trois heures de suite?

C'est donc pour éviter une somnolence importune qu'on n'octroie plus au modèle que ses trois francs, nourriture non comprise. La modicité de cette rétribu-

tion ne lui permet pas de n'avoir qu'une seule corde à son arc. Il est obligé de faire comme les abbés de la régence, qui dinaient de l'autel et soupaient du théâtre, ou comme les négociants cumulards des petites villes, qui sont à la fois perruquiers, aubergistes, épiciers, marchands de vin, de son, d'avoine et de sabots. Il pourrait jouer dans chaque atelier la scène de maître Jacques et de l'avare.

— Pardon, monsieur, est ce au colporteur ou au modèle que vous vous adressez?

— Au colporteur.

— En ce cas, voici de la parfumerie de premier choix, du savon de Windsor, des foulards de l'Inde, des cuirs à rasoir, des gravures de Rembrandt, dès moulages d'après Clodion; puis, ajoute-t-il mystérieusement, des cigares de la Havane, mais des vrais, ma parole d'honneur, et du tabac de Maryland, qui m'arrive de Belgique à l'instant même. Voyons, achetez-moi quelque chose; je suis accommodant, et, si vous n'avez pas d'argent, vous me donnerez vos vieilles bottes.

Quand vous ne faites pas d'affaires commerciales avec lui, le modèle se débarrasse de son éventaire, rengaîne le mélange de sciure de bois et de copeaux qu'il débite en guise de tabac de contrebande, et vous demande à poser pour la tête ou pour l'ensemble, suivant sa spécialité.

Quelques modèles sont cordonniers dans leurs moments de loisir; d'autres coupent les cheveux; d'autres encore quittent Paris le dimanche, et vont dans les fêtes de village jongler en qualité d'Alcides du Nord, ou dévorer des volailles crues à titre de Nouveaux-Zélandais. On en voit encore, couverts d'un maillot couleur de chair et dûment empanachés, faire gémir la peau de vingt tambours et les oreilles de leur auditoire, sous le prétexte spécieux qu'ils sont sauvages. Que la civilisation nous en délivre!

Les jeunes modèles chantent, jouent la comédie bourgeoise, se disent entretenus par des femmes de députés, et sont toujours sur le point d'être reçus à l'Opéra-Comique. Les modèles à barbe font des commissions et cirent les bottes; ce sont souvent d'anciens militaires, qui racontent la bataille de Champaubert, et crient : « *Vive l'empereur!* » quand ils ont bu.

Il y a des modèles de toutes les nations, des Français, des Italiens, de Savoyards, des nègres, et surtout des Juifs. Les Juifs pullulent depuis quelques années dans les ateliers. Ils ne voulaient jadis poser que pour la tête, mais cette pruderie n'a pas tardé à s'apprivoiser. Le peuple qui possède, non moins que les Gascons, la faculté de pousser partout menace de monopoliser un métier qu'il avait dédaigné longtemps. Tant pis pour les beaux-arts!

Car la race hébraïque est naturellement mercantile, et, pour être bon modèle, il ne suffirait pas de n'avoir en vue qu'un faible salaire et de mettre son corps en location; il faudrait donner preuve d'intelligence et de sentiment, comprendre la pensée de l'artiste, s'inspirer du but qu'il veut atteindre, se faire acteur mimique dans le drame qu'il va retracer avec les pinceaux ou l'ébauchoir, évoquer devant lui par le geste, par le jeu de la physionomie, par l'attitude, le personnage qu'il a rêvé, et contribuer à la perfection de l'œuvre en en facilitant l'exécution. Voilà ce que devrait faire le modèle; mais une pareille tâche est généralement au-dessus de ses forces. Il se contente de prêter à celui qui l'emploie une forme extérieure, et semble se croire dispensé de qualilités intellectuelles. Il cherche autant que possible à s'identifier avec un mannequin ou une statue; il est ennuyeux et ennuyé. Il fait son métier comme un écolier fait ses pensums : celui-ci a des plumes à six becs, celui-là se sert de *ficelles*, c'est-à-dire, en langue vulgaire, de divers procédés imaginés pour escamoter une partie de la séance, pour tromper l'ennui de l'immobilité, pour en varier la monotonie.

Ainsi le modèle en arrivant tire sa montre quand elle n'est point remplacée par une reconnaissance du mont-de-piété, et vous fait voir pendant dix minutes qu'il est onze heures précises. Ficelle!

Il admire longuement votre esquisse, prétend que votre tableau produira le plus grand effet au Salon, et vous prophétise un avenir magnifique. Ficelle!

Il se déshabille avec autant de peine et d'efforts qu'il en faudrait si son pantalon possédait le nombre de boutons nécessaire pour le fixer solidement. Ficelle!

S'il pose assis, il se trouve mal à l'aise sur son fauteuil, et fait de son coussin le sujet d'une enquête de *commodo et incommodo;* si son bras est soutenu en l'air par une corde qu'un anneau retient au plancher, il se plaint qu'elle le meurtrit outrageusement le poignet; si l'on a placé sous son pied une bûche appelée *talonnière* pour lui tenir la jambe en raccourci, il gémit du contact de l'écorce raboteuse avec son orteil. Ficelles!

Il dérange les draperies dont on l'affuble, afin d'avoir le plaisir de les replacer; il a trop chaud ou trop froid; il est enrhumé du cerveau, et se mouche continuellement. Ficelles!

Un certain Bréchon, mort depuis quelques années, avait inventé une *ficelle* pour laquelle il eût certainement mérité un brevet. Il savait éviter la gêne qu'aurait pu lui causer la présence de l'artiste, et quand celui-ci ne se trouvait pas à son atelier au jour et à l'heure indiqués, Bréchon, ne voulant pas perdre sa séance, se déshabillait sur la porte et posait sur l'escalier!

— Que vois-je! s'écriait une élégante qui montait paisiblement sans songer au spectacle inconvenant qui l'attendait au passage.

— Ne faites pas attention, madame; c'est Ajax foudroyé.

— Quelle horreur! disait la vieille fille du quatrième en rentrant chez elle.

— Eh bien! qu'est-ce que vous me voulez? Quand je vous dis que ceci vous représente Ajax foudroyé.

— C'est affreux! répliquait la vieille fille : est-ce que vous prenez notre escalier pour l'école de natation! Nous allons voir!...

Il fallait la puissante intervention du portier pour contraindre Bréchon à quitter la place; mais le lendemain il ne manquait jamais de réclamer le prix de sa séance *extra portas*. Cette anecdote paraît invraisemblable; mais, pour la faire comprendre, il importe de dire que Bréchon était un peu fou.

Plus le modèle est vieux, plus il a de *ficelles* à son service, elles se multiplient en même temps que ses rhumatismes : l'âge le rend encore bavard et prodigue de conseils. Tableaux et sculptures, il examine tout d'un œil connaisseur, décide du mérite d'une ébauche, et s'étaye de l'autorité des grands maîtres pour lesquels il a travaillé.

— Ah! monsieur, dit-il, l'art a bien dégénéré! Il fallait le voir du temps de Napoléon! je posais pour M. David, pour M. Guérin, pour M. Girodet-Trioson; c'étaient là de fameux peintres! comme ils soignaient la ligne et les contours! comme ils calculaient les proportions! ils ne faisaient rien de *chique* ou d'après le mannequin; ils prenaient toujours le modèle; ils le copiaient, ils l'étudiaient du matin au soir; aussi leur peinture était-elle



fameusement blaireautée, unie comme une glace. Dans ce temps-là nous ne pouvions fournir aux demandes des artistes; mais aujourd'hui le métier ne va plus; tout est perdu !

C'est surtout avec les élèves en loges, qui concourent pour le grand prix de Rome, que le modèle tranche du professeur. Telle est sa pénétration, qu'il signale dans un dessin non-seulement les imperfections qu'on peut y trouver, mais encore celles qui n'y sont pas. Il prévient l'erreur par un avis officieux : la tête est mal emmanchée; les bras sont trop longs; le torse est écrasé; les muscles ne s'attachent pas bien. Il est plus classique qu'un vieillard de l'Institut, plus rigoureux qu'un membre du jury d'admission, plus exigeant qu'un bourgeois qui, faisant faire son portrait, trouve les ombres trop fortes, et affirme qu'il n'a jamais eu autant de noir sur la figure.

— Monsieur, vous m'avez mis sous le nez une grosse tache; je vous *observerai* que je ne prends jamais de tabac.

Dans les académies, le modèle se présente sous un aspect tout différent. Une académie de dessin est un lieu où les aspirants Raphaël, les candidats à la succession du Puget, viennent, moyennant une rétribution légère, dessiner, peindre ou modeler d'après nature. Leur salle de réunion est une vaste pièce carrée garnie de gradins en amphithéâtre; au centre s'élève un piédestal en bois blanc, au-dessus duquel une lampe est suspendue : c'est sur ce tréteau que s'installe le modèle, exposant ses muscles aux regards, à l'étude et à l'admiration des rapins.

Tous les lundis se débat une question importante : il s'agit de décider quelle sera la pose du modèle durant le cours de la semaine. Le torse sera-t-il en saillie ou masqué? courbera-t-on les jambes ou les développera-t-on? l'attitude sera-t-elle simple ou maniérée? La discussion s'échauffe, les essais se succèdent; les plus criards, et quelquefois les plus habiles, finissent par l'emporter. Dès que la pose est arrêtée, le tumulte cesse, on s'installe, on taille les crayons, on prépare les palettes, on masse l'argile ou la cire. Chacun jouissant à tour de rôle du droit de choisir sa place, ceux qui ont les derniers numéros se résignent à copier le dos ou le profil du poseur. Le silence se rétablit, pour être interrompu bientôt par des chansons répétées en chœur, par des plaisanteries plus ou moins spirituelles, plus ou moins grossières. Le modèle y prend part : il risque un calembour, il débite des gaudrioles dignes d'un vaudevilliste du Palais-Royal, il emprunte des facéties au catéchisme poissard; si les cris de *Posez donc!* ne viennent pas l'inter-

rompre, il provoque une immense hilarité. Aussi, durant le quart d'heure par heure qui lui est accordé pour se reposer, reçoit-il de la reconnaissance publique un tribut de cidre, de bière et d'eau-de-vie. On épuise la buvette pour assouvir sa soif inextinguible, car le modèle partage avec les musiciens, les pompiers et les cochers de fiacre, le privilége d'avoir le gosier toujours sec et l'estomac élastique.

La plus célèbre académie est celle de Suisse, située sur le quai des Orfèvres, au bout du pont Saint-Michel. Ex-modèle retiré du service, Suisse est aujourd'hui peintre en miniature et professeur de dessin. Son humeur joviale égaye ses élèves; quand il remarque parmi eux un grand nombre de nouveaux, il affuble son menton imberbe d'une barbe blanche postiche, frappe humblement à sa porte, et en entrant dit d'une voix cassée : « Pardon, messieurs, auriez-vous besoin d'un modèle à barbe? »

Cette *charge* obtient toujours un grand succès.

C'est dans les académies qu'on peut passer en revue les modèles qui, s'élevant au-dessus de la foule de leurs collègues, se sont acquis une réputation fructueuse : célébrités que personne ne connaît, illustrations qui naissent et meurent dans l'obscurité, dont les noms, fameux dans les ateliers, sont complétement ignorés du public. Là, vous voyez en première ligne l'Italien Cadamuro, dont la carte de visite porte :

CADAMOUR,
roi des modèles,

et auquel personne ne dispute cette honorable souveraineté. C'est le vétéran du métier; et, bien qu'il ait eu quarante-cinq ans jusqu'en 1836, les ravages du temps l'obligent à se déclarer sexagénaire. Remarquez qu'il ressemble à Henri IV, et que, pour compléter l'illusion en joignant l'analogie de la coiffure à celle du visage, il relève le bord antérieur de son chapeau. Cadamour pose pour la tête d'expression, les muscles, les veines et les *altères*. Quand M. Gerdy, ou tout autre professeur d'anatomie, a besoin d'un *écorché vivant*, c'est Cadamour qui remplit cette fonction, et il vous dira qu'il s'en acquitte de manière à laisser de profonds souvenirs dans l'esprit des étudiants en médecine. Cadamour posera jusqu'à sa dernière heure : un même instant interrompra pour lui le cours d'une séance et celui de la vie; il mourra à son poste, et passera brusquement de la table de l'académie sur celle de l'amphithéâtre, ce Père-Lachaise des pauvres, afin de rendre service à la science après sa mort comme de son vivant. Il ne restera pour perpétuer son souvenir qu'une interminable chanson qui commence ainsi :

AIR : *O pescator dell'onda.*

Le plus beau des modèles,
Cadamour,
Qui pose avec ficelles,
Cadamour, etc., etc.

Malgré son grand âge, Cadamour est recherché par tous les artistes. Invitez-le à se rendre chez vous, il vous répondra par une lettre semblable à la suivante :

« Monsieur,

« Je suist bien fachez de vous re fuser mais tout le moit dedés senbre est prie et la motiez du moi de jenviez jeus quau 21 sisa peut vous con venire dapres cetent la vous pouvez chisire car dieut mersi je ne suis pas sent ou vrage lon masomme de pordeleutre et je ne peut pas contentez tout mon monde jait loneur de vous salue

« CADAMOUR

« frende por sil
vous plait »

Après Cadamour, le doyen des modèles est Brzozomwsky, qu'on appelle vulgairement Polonais, parce qu'aucun gosier français n'a jamais pu parvenir à prononcer son nom. Il est perruquier, rue Coquillière, n° 21, vend des pommades, et possède d'inappréciables recettes contre les maux d'yeux et les durillons, ce qui ne l'empêche pas d'avoir les pieds déformés par de nombreux tubercules. Heureux homme! Sa boutique est son Hôtel des Invalides : il se console en rasant les artistes de ne plus poser que très-rarement devant eux! L'embonpoint a gâté ses contours, mais il lui reste une main preste et légère qui manie le rasoir et le peigne avec une égale dextérité. Ce n'est plus Hercule, mais c'est Figaro.

Quant à Dubosc, qui pose depuis l'âge de cinq ans, il n'a rien perdu de ses facultés physiques. Modèle de formes irréprochables, il a été complice de presque tous les replâtrages mythologiques de l'ancienne école, et de presque toutes les productions bitumineuses de la nouvelle. Vertueux fils, sous l'Empire il figura l'Amour pour soutenir ses parents, et son carquois était pour eux la corne d'abondance. Homme rangé, il est parvenu à s'amasser dix-huit cents francs de rente : on assure qu'il plaçait à la caisse d'épargne bien avant l'invention de cette institution philanthropique, qu'il n'a jamais passé le pont des Arts, qu'il met de côté les pièces de cinq francs dont on le gratifie, sans jamais en changer une seule, qu'il ne dîne point à défaut de monnaie, et paye son tailleur en gros sous.

L'économie est une qualité si rare chez les modèles, que ces assertions nous semblent difficiles à croire. La plupart n'ont pour banquiers que les marchands de vins des barrières, et déposent dans les guinguettes les fonds qu'ils ont gagnés durant la semaine. On cite toutefois un autre exemple d'ordre et de vie régulière : c'est Céveau, surnommé *beau dentelé*, maître scieur de long, homme fort et carré, qui enlève des poids de cinquante, tient des tabourets en équilibre sur un petit doigt, et parie qu'il terrasserait un ours, pour peu qu'on mît des gants et une muselière à l'animal. Céveau était le favori de M. Ingres, avant que le chef de l'école du dessin se fût volontairement exilé à Rome.

A ce propos, nous dirons que tous les peintres ont leur modèle de prédilection, qu'ils reproduisent incessamment dans leurs tableaux. Qu'un artiste rencontre dans la rue un homme aux traits mâles et fortement accentués, à la physionomie expressive, à la tournure athlétique, fût-ce sous les haillons d'un chiffonnier, l'artiste l'endoctrinera et l'aura bientôt fait passer de l'échoppe à l'atelier. C'est ainsi que Géricault recruta parmi les acteurs de madame Saqui le nègre Joseph, qui, venu de Saint-Domingue à Marseille, et de Marseille à Paris, avait été engagé dans la troupe acrobate pour jouer les Africains. Le *Naufrage de la Méduse* amena une nombreuse clientèle à Joseph, et ses épaules larges et son torse effilé la lui ont conservée, malgré ses impardonnables distractions. Car pensez-vous que l'Haïtien, brûlé par le soleil des tropiques, va demeurer tranquille dans sa pose comme Napoléon sur la colonne? Non : vous voyez tout à coup sa figure s'épanouir, ses grosses lèvres s'ouvrir, ses dents blanches étinceler; il se parle à lui-même, il se conte des histoires, il rit à gorge déployée, il songe à

son pays natal; réchauffé par la chaleur du poêle, il rêve le climat des Antilles; au milieu des émanations de la tôle rougie et de la couleur à l'huile, il respire le parfum des orangers. O illusions!

Parlerons-nous de la femme modèle? Jules Janin vous a poétiquement retracé l'histoire authentique d'une poseuse devenue grande dame, d'une poseuse chaste et pure, dont la vie, pareille à un conte de fée, prouve, comme un conte de fée, que la vertu trouve tôt ou tard sa récompense. Faut-il opposer la règle générale à cette charmante exception? Faut-il chercher la femme modèle dans son galetas orné d'un lit de sangle, d'une commode de sapin, d'une cuvette fêlée et d'une paire de bottes? La suivrons-nous dans ses transformations somptuaires, tantôt déguenillée, tantôt portant manchon et cachemire français, et se promenant aux Tuileries, où les *fashionables* la prennent pour une comtesse? Ce sujet serait plus abordable si la femme-modèle l'était moins. D'ailleurs, comment la reconnaître? Elle ne convient jamais de sa profession, elle l'exerce avec hypocrisie : elle est lingère, brodeuse, demoiselle de boutique, jamais modèle. Allez frapper à sa porte, elle vous crie par le trou de la serrure : « Pour qui me prenez-vous, monsieur? je ne pose pas. » Et pourtant vous la voyez accourir le lendemain, elle vient chez vous s'installer, bâiller, babiller, croquer des pastilles de menthe et vous expliquer les raisons cachées de sa réponse de la veille; elle vous étale des trésors qu'eussent enviés toutes les déesses de l'antiquité... O jeune artiste, regardez-les froidement; ne voyez dans votre modèle qu'une gracieuse statue; n'essayez pas de devenir le Pygmalion de cette blanche Galatée, et méditez ce vers proverbial :

Quidquid id est, timeo Danaos et dona ferentes.

Gens du monde, ne méprisez point les modèles, ce serait mépriser la force et la beauté physiques. Hélas! ces deux qualités, si estimées jadis, ne mènent plus aujourd'hui celui qui les possède qu'à épouser une veuve *un peu mûre* (*elle ne tient pas à la fortune*), à être tambour-major, clown au Cirque-Olympique, ou modèle. Nos gouvernants ne sont plus des guerriers de six pieds, portant de lourdes épées; des hommes grêles et chétifs régissent l'univers du fond de leur cabinet. La pensée a remplacé l'action, l'intelligence a tué la matière; ce n'est plus Goliath, qui règne, c'est David.





LA LIONNE

PAR

EUGÈNE GUINOT



Mademoiselle de Verneuil avait dix-huit ans, et son entrée dans le monde datait de deux années, lorsqu'un beau jour son père lui dit :

— Ma chère Alix, il est temps que tu te maries ; je n'ai rien négligé pour ton éducation ; tu as eu les meilleurs maîtres de Paris, et voilà deux ans que je te mène dans le monde, où je n'étais guère allé depuis mon veuvage. J'ai rempli avec exactitude tous les devoirs d'un bon père, et je veux couronner l'œuvre en t'établissant convenablement. Tu es jolie, tu as des talents, je te donne cent mille écus de dot, et je t'en laisserai le double, le plus tard possible, il est vrai ; mais, enfin, tu es ma fille unique, et tu auras toute ma fortune. Avec cela tu peux choisir, et je ne prétends gêner ni ton goût ni ton inclination. Dans quelques jours, nous reprendrons cet entretien, et je te demanderai si tu as distingué quelqu'un.

Alix, qui était d'un caractère franc, ouvert et décidé, répondit aussitôt :

— Pourquoi remettre ce qui peut se dire tout de suite? J'ai déjà distingué un jeune homme, M. Armand Dureynel.

— Fort bien! ce choix me plaît, et il réunit, je crois, toutes les convenances. Dureynel est bien né, aimable et riche ; son père est mon ami : il m'a gagné vingt louis hier soir à l'écarté ; j'irai le voir aujourd'hui même, et l'affaire ne souffrira sans doute aucune difficulté.

Un mois après, le mariage eut lieu ; le jour des noces, les deux nouveaux époux partirent pour la Suisse, à l'improviste, et sans même avertir les grands parents. Ces sortes d'enlèvements légitimes étaient alors une mode récemment empruntée à l'aristocratie anglaise. M. Armand Dureynel, qui se piquait de suivre exactement les lois du bon genre, aurait renoncé à la moitié de la dot de sa femme plutôt qu'à ce voyage sentimental qui donne à la lune de miel un reflet d'élégance et de haute distinction. Alix ne fit pas la moindre résistance. On venait de lui dire qu'une femme devait suivre son mari ; elle avait juré de se conformer aux commandements de la charte matrimoniale, et ce n'est pas dès le premier jour qu'elle aurait commencé à enfreindre ses devoirs d'épouse obéissante. Elle monta donc gaiement en chaise de poste, et, recevant à la fois une double initiation, elle entra en même temps et au grand galop dans le charmant exercice de la vie conjugale et de la vie fashionable.

Dix ans se sont écoulés depuis ce pèlerinage. Lancée par l'hymen dans une carrière brillante, madame Dureynel fut bientôt citée parmi les divinités de la mode parisienne, et aujourd'hui elle figure avec avantage dans cette élite de merveilleuses que l'on rencontre à toutes les solennités élégantes ; infatigables amazones, dédaignant les paisibles récréations de leur sexe, et abdiquant le doux empire des grâces discrètes pour suivre nos dandys à la course et se mêler aux grandes et aux petites manœuvres du Jockey's-Club ; reines du monde cavalier, que l'on a surnommées les *Lionnes*, pour rendre hommage à la force, à l'intrépidité et à l'inépuisable ardeur dont elles donnent chaque jour tant de preuves.

La femme libre réclame tous les droits et privilèges que les lois et les mœurs ont réservés à l'homme ; elle veut être admise au partage de la puissance dans tous ses degrés, du gouvernement dans tous ses emplois, de l'œuvre sociale dans toutes ses fonctions ; — la lionne est moins ambitieuse : elle enferme son émancipation dans des bornes plus étroites, et, laissant au sexe le plus fort le poids des affaires et le maniement d'une autorité banale, elle ne demande, ou plutôt elle ne prend que la facile liberté de partager les plaisirs, les usages, les fa-



çons, les fatigues, les allures, les travers, les ridicules et les grâces de l'homme élégant. Pour tout le reste, elle ne demande pas mieux que de demeurer femme. Dans les pratiques de la vie fashionable seulement, il lui faut des franchises illimitées.

Mais ici l'analyse est insuffisante si l'on veut que le portrait soit complet. Êtes-vous curieux de connaître la lionne dans toutes les nuances de son caractère, dans tous les détails de son existence publique et privée? Passez une journée avec madame Dureynel.

Entrons donc dans ce petit hôtel nouvellement bâti à l'extrémité de la Chaussée-d'Antin. Voyez quelle charmante habitation! N'admirez-vous pas l'élégance de ce perron, la noblesse de ce péristyle, le choix de ces fleurs, la verdure de ces arbustes exotiques, la grâce de ces statues? Peu de lionnes sans doute ont une cage aussi belle. Mais, hâtez-vous, il est déjà huit heures, et les lionnes sont diligentes. — Madame Dureynel vient de se réveiller; elle sonne sa femme de chambre, qui l'aide dans sa première toilette du matin; ces soins ne prennent qu'un quart d'heure; puis la lionne congédie la camériste en lui disant :

— Allez, mademoiselle, et faites venir Job.

L'appartement de madame Dureynel mérite les honneurs d'une description. Il se compose de quatre pièces décorées dans le style du moyen âge. La chambre à coucher est tendue en damas bleu, et meublée d'un lit à baldaquin, d'un prie-Dieu, de six fauteuils et de deux magnifiques bahuts, le tout en bois d'ébène admirablement sculpté; des glaces de Venise, un lustre et des candélabres en cuivre doré, des vases et des coupes d'argent ciselé avec un art infini, et deux tableaux, une *Judith* de Paul Véronèse, et une *Diane chasseresse* d'André del Sarto, complètent l'ameublement de cette pièce. Le salon est surchargé d'ornements, de meubles, de peintures, de curiosités de toutes sortes; on dirait une riche boutique de bric-à-brac; ce que l'on remarque surtout dans cet amas d'objets divers, ce sont les armes qui tapissent les murs : des lances, des épées, des poignards, des gantelets, des casques, des haches, des morions, des cottes de mailles, tout un attirail de guerre, l'équipement complet de dix chevaliers. Le boudoir et la salle de bain ont la même physionomie gothique, sévère et martiale. Rien n'est plus étrange que le désordre d'une jolie femme au milieu de ces insignes guerriers et de ces formidables reliques du temps passé : — une écharpe de dentelle suspendue à un fer de lance, — un frais chapeau de satin rose accroché à un pommeau de rapière, — une

ombrelle jetée sur un bouclier, — des souliers mignons bâillant sur les cuissarts énormes d'un capitaine de lansquenets.

A voir la lionne dans son négligé du matin, on pourrait aisément commettre une grave erreur, et la prendre pour un joli jeune homme de dix-sept ans, tout aussi bien que pour une femme de vingt-huit. Le costume est d'une ambiguïté complète. Madame Dureynel porte une robe de chambre de cachemire vert, doublée de soie rouge, large, flottante et tombant jusqu'à ses pieds chaussés de vastes pantoufles turques; une cravate de foulard entoure son cou; un bonnet de velours noir couvre sa tête et ne laisse échapper de chaque côté qu'une seule boucle de cheveux. Ainsi vêtue, elle passe dans son boudoir, et elle se livre d'abord à la lecture des journaux, — non pas de ces feuilles légères et frivoles consacrées à la mode, à la littérature et aux théâtres, — mais le *Journal des haras*, le *Journal des chasseurs*, et deux ou trois journaux politiques très-sérieux, très-graves, qu'elle parcourt d'un bout à l'autre, afin d'être au courant de toutes choses.

Madame Dureynel est interrompue dans cette lecture intéressante par Job, qui se rend à ses ordres. Job est le groom de la lionne.

— Comment *Pembrocke* se porte-t-il ce matin? demande madame Dureynel. Je compte le monter aujourd'hui; tenez-le prêt; vous me suivrez sur *Fenella*... Maintenant voici une lettre et un rouleau de vingt-cinq louis qu'il faut porter tout de suite chez M. Arthur de Sareuil; vous lui remettrez cela à lui-même, entendez-vous, Job?

— Faudra-t-il demander un reçu?

— Quelle sottise!... Vous passerez ensuite chez mon chapelier, et vous lui direz qu'il faut absolument que j'aie à midi mon chapeau de castor gris. Dépêchez-vous.

— Madame n'a-t-elle pas d'ordres à donner pour l'antichambre? Madame recevra-t-elle ce matin?

— Quelqu'un s'est-il déjà présenté?

— Le sellier de madame attend qu'elle soit visible.

— Pour son mémoire? Ces gens-là sont tous les mêmes; toujours pressés d'argent! Après lui, ce sont les autres!... Vous direz à Joseph que je n'y suis pas ce matin pour les gens d'affaires; j'attends du monde à déjeuner, et je ne veux pas être dérangée.

Job se retire, et la lionne, restée seule, se livre à quelques réflexions sérieuses.

Il faut pourtant, se dit-elle, que je me débarrasse de mes créanciers. Autrefois, quand ces gens-là se permettaient d'être indiscrets, on les faisait jeter à la porte, et quelquefois même par la fenêtre. C'était un bon temps pour les personnes de qualité! Aujourd'hui c'est différent : payer est le seul moyen de ne pas être importuné; et, comme on est toujours obligé d'en finir par là, le mieux est de s'acquitter le plus tôt possible... Voyons : ce que je dois à Crémieux, à Verdier, à ma marchande de modes, au tailleur, au sellier, à ma lingère et à mon armurier s'élève à vingt mille francs environ. Je comptais sur la chance des courses pour m'aider à combler cet arriéré; mais, au contraire, j'ai été d'un malheur inouï dans tous mes paris. Maintenant il n'y a plus que deux partis à prendre : faire des économies, et ce serait bien long et bien difficile; ou vendre un coupon de rentes, ce qui est plus sûr et plus expéditif.

Dix heures sonnent sur ces entrefaites, et Joseph, le valet de chambre, vient annoncer à madame Dureynel que son maître d'armes est là, et demande si elle prendra leçon ce matin.

L'escrime a été recommandée à madame Dureynel par son médecin, excellent docteur de lionnes, habile à ne conseiller que ce qui peut plaire, et à régler ses ordonnances sur le caractère, les habitudes, les goûts et les passions de ses clientes : — système médical qui fait fortune dans le beau monde. Les lionnes se plaisent à tous les exercices masculins; l'escrime, d'ailleurs, est un passe-temps salutaire à la santé, favorable à la grâce des mouvements et au développement de la beauté. Madame Dureynel, qui a déjà quatre ans de salle, ne se servira sans doute jamais de son talent pour se battre en duel avec une rivale ou une ennemie, comme l'ont fait, dit-on, de grandes dames et de célèbres comédiennes de l'ancien régime; mais elle se trouve fort bien d'une gymnastique qui lui a ôté ses migraines, ses vapeurs, et autres incommodités frivoles qu'une bonne lionne laisse aux femmelettes et aux mijaurées.

— Non, répond madame Dureynel, je ne prendrai pas ma leçon aujourd'hui : d'autant mieux que voici mes convives. Faites servir le déjeuner.

Les convives de madame Dureynel sont deux lionnes, ses plus intimes amies, ou plutôt, comme elle les appelle, ses plus chères camarades. Madame de Tressy et madame de Primeville donnent une franche poignée de mains à la maîtresse de maison, qui leur dit :

— Je vous ai averties que ce serait sans façons, un véritable déjeuner de garçons, rien de plus : des huîtres, un pâté de foie gras, et quelques bagatelles; par exemple, j'espère qu'on n'aura pas oublié le vin de Champagne frappé de glace.

On se met à table, une large brèche est faite au pâté; les bagatelles se présentent sous la forme copieuse et solide d'un chapon truffé et de divers autres plats de même importance. Les trois lionnes mangent de tout, de manière à soutenir l'honneur de leur nom, c'est-à-dire avec un appétit vraiment léonin. N'est-il pas bien naturel qu'elles aient besoin de prendre des forces pour résister au train d'une vie pleine d'activité, de mouvement et d'exercice? Tout en faisant honneur au repas, elles causent gaiement, vivement, et même parfois toutes ensemble comme des femmes vulgaires; car, pour être lionne, il n'est pas dit que l'on doive renoncer à tous les priviléges et à toutes les faiblesses du sexe qui sait nous charmer par ses qualités, et plus encore par ses adorables défauts. On a beau vouloir chasser le naturel, il se réfugie toujours quelque part et se révèle de quelque côté. — La lionne a beau se métamorphoser dans l'action, elle reste femme par l'abondance de la parole.

Entre les trois amies, la conversation roule nécessairement sur les choses à la mode, et la médisance n'est pas plus exclue de l'entretien qu'elle ne le serait chez des dévotes ou chez des *bas-bleus*.

— Que dit-on de nouveau? demande madame Dureynel. — Vraiment, les propos varient peu depuis quelque temps; nous ne sommes pourtant pas dans la morte-saison du scandale! — Avez-vous lu le dernier roman de Balzac? — Je ne lis jamais de romans. — Ni moi. — Ni moi. — Le vicomte de L..... a donc vendu son cheval gris? — Non, il l'a perdu à la bouillotte, et c'est là le plus grand bonheur qui lui soit arrivé au jeu! — Comment! perdre un cheval qui lui avait coûté dix mille francs, tu appelles cela du bonheur? — Dix mille francs, dis-tu? Il lui en coûtait plus de cent mille, et voilà bien ce qui fait qu'il a joué à qui perd gagne. M. de L... était pour son cheval d'un amour-propre excessif et ridiculement opiniâtre; il acceptait et il provoquait sans cesse des paris énormes; le cheval était toujours vaincu, mais ses défaites n'altéraient en rien la bonne opinion que le vicomte avait conçue de cette malheureuse bête, si bien

que cet aveuglement lui a enlevé quatre ou cinq mille louis en moins d'un an. — Je ne le croyais pas assez riche pour soutenir une aussi mauvaise chance. — Avez-vous entendu Mario lundi dernier? Il a chanté comme un ange. — Et le ballet nouveau? — Il serait parfait si nous avions des danseurs; car de beaux danseurs sont indispensables dans un ballet, quoi qu'en disent nos amis du Jockey's-Club, qui ne voudraient voir que des femmes à l'Opéra. — Madame B.... a-t-elle reparu? — Non, c'est un désespoir tenace. Elle regrette le temps où les femmes abandonnées allaient pleurer aux Carmélites; mais nous n'avons plus de couvents à cet usage, et c'est fâcheux, car rien n'est plus embarrassant qu'une douleur qu'il faut garder à domicile. — Pourquoi n'imite-t-elle pas madame d'A..., qui ne porte jamais que pendant trois jours le deuil d'une trahison? — L'habitude est si féconde en consolations! — A propos de madame d'A...., on assure que le petit Roland est complétement ruiné. — Que va-t-il devenir? — Il se fera maquignon. — Non, il va entreprendre un voyage scientifique en Californie; il a un oncle académicien qui lui a promis de le faire recevoir savant et de lui ouvrir les portes de l'Institut. — C'est dommage! il excellait au *steeple-chase*. — N'a-t-il pas eu un cheval tué sous lui? — Oui, *Mustapha*, au capitaine Kernok, mort d'une attaque d'apoplexie foudroyante en traversant la Bièvre dans une course au clocher. — Il y eut même un procès à ce sujet; le capitaine prétendait retirer son enjeu, et tous les *gentlemen riders* engagés pour Mustapha soutenaient que les paris devaient être annulés. — Cela me paraît juste; l'apoplexie est un empêchement de force majeure. — Cependant le comité a décidé le contraire. — En es-tu bien sûre, ma chère Primeville? — A telles enseignes que j'ai perdu cinquante louis dans cette affaire. J'avais parié pour *Mustapha* contre *miss Annette*. — A jeu égal? — Non, simple contre triple. — C'était bien la proportion. — Tu n'es pas toujours aussi malheureuse. Combien as-tu gagné à Chantilly? — Trois cents louis; c'est Alfred qui avait arrangé mes paris. — Il s'y entend bien! — C'est le plus admirable spéculateur du *turf*. — Et toi, Dureynel, comment te traitent les chances du *sport?* — Mal. Je tenais note de mes pertes, mais cela devenait si effrayant, que j'ai déchiré la feuille. Hier encore, à la petite course de la Porte-Maillot, j'ai perdu vingt-cinq louis contre M. de Sareuil, et je viens de les lui envoyer. Si cela dure, je n'y pourrai plus tenir. La semaine dernière, j'ai été obligée d'emprunter mille écus à Armand. — Ton mari? comment se porte-t-il? le verrons-nous aujourd'hui? — Je ne sais; il y a vingt-quatre heures que nous ne nous sommes rencontrés, et je ne suis pas allée chez lui ce matin par discrétion. Armand est mon meilleur ami, un garçon charmant que j'aime de toute mon âme, et que pour rien au monde je ne voudrais contrarier; mais enfin je suis sa femme, et, dans ma position, il est des choses que je ne puis pas savoir officiellement. — Tu as raison; l'amitié conjugale a ses délicatesses, et tu les comprends à merveille. — Oui, ma chère belle, tes sentiments sont irréprochables, et tes déjeuners sont comme tes sentiments. Qu'allons-nous faire à présent? — Si vous voulez, nous irons au tir aux pigeons à Tivoli, puis au bois; il y a une course particulière, vous le savez, entre *Mariette* et *Léporello*. — Oui, nos chevaux de selle nous attendent à la porte d'Auteuil; nous irons les prendre en calèche.

Il est une heure; les lionnes se rendent à Tivoli. Toutes les notabilités de la fashion sont réunies au tir; le plus habile de la bande abat vingt-cinq pigeons sur trente coups. Des paris considérables sont engagés. Madame Dureynel, dont l'adresse est connue, se met de la partie; elle prend la carabine d'une main sûre, elle ajuste le but avec une rare aisance, le coup part, et le pigeon tombe. On applaudit, et la lionne est plus fière de cette prouesse qu'elle ne le serait de la plus brillante conquête.

— Au bois maintenant! — La calèche vole; à la porte d'Auteuil, les trois amies montent à cheval et arrivent au galop sur le terrain de la course. Lionnes et dandys s'abordent en se serrant cordialement la main, à la manière anglaise.

— Voulez-vous votre revanche? demande M. de Sareuil à madame Dureynel.

— Volontiers. Pour qui pariez-vous?

— Pour *Mariette*. Trente louis contre vingt-cinq.

— Vous n'êtes pas maladroit! Changeons : vous, *Léporello* à vingt-cinq, et moi, *Mariette* à trente?... Si vous tenez à *Mariette*, mettez quarante louis contre mes vingt-cinq. Je viens de voir les paris de ces messieurs, ils sont engagés sur ce pied.

— Pas tous; il y en a même qui se sont faits au pair; mais enfin je veux vous prouver que je suis beau joueur. Va pour quarante!

Le signal est donné, les deux chevaux partent, *Léporello* arrive le premier au but, mais une difficulté s'élève sur un accident de la course. Les parieurs soutiennent chaudement leurs intérêts; M. de Sareuil est sans ménagement dans la discussion, et madame Dureynel se défend comme une lionne; de part et d'autre on échange de vives paroles, et, jusqu'à ce que le jugement soit prononcé, les cavaliers ne veulent rien céder aux dames, car ici il s'agit d'argent et non de compliments. Si quelque merveilleux de l'ancien temps, étranger aux mœurs de la haute fashion moderne, assistait à ce singulier débat, il ne manquerait pas de s'écrier : — Vieille chevalerie française! aimable retenue du beau sexe! qu'êtes-vous devenues?

Cependant les arbitres se prononcent en faveur de *Léporello*, et madame Dureynel se retire, furieuse et maudissant ses juges en style cavalier. Les trois lionnes ont décidé qu'elles ne se quitteraient pas de la journée. — Où aller? se demandent-elles en sortant du bois de Boulogne. — A l'école de natation.

Nous avons aujourd'hui et depuis peu, à Paris, des établissements nautiques consacrés aux dames : les mœurs de l'époque exigeaient cette innovation. Les lionnes nagent comme des carpes. Voyez madame Dureynel, vêtue de son costume marin. Ses pieds nus foulent vaillamment les planches raboteuses et les nattes grossières du bateau; elle monte lestement au sommet d'une échelle en disant : « Je vais *donner une tête!* » On fait cercle, et la lionne s'élance dans l'eau la tête la première, avec une vigueur et une adresse qui provoquent les applaudissements des spectatrices; pendant une heure entière elle fait la *coupe*, la *planche* et le plongeon, tantôt suivant le fil de l'eau, et tantôt remontant le courant, sans que ce pénible exercice épuise ses forces.

Après le bain, madame Dureynel et ses amies vont dîner; puis elles se rendent à l'Opéra dans tout le luxe d'une toilette brillante et excentrique; les lionnes tiennent surtout à ne pas être vêtues comme les autres merveilleuses; elles recherchent les étoffes bizarres et les formes étranges; leur audace naturelle se montre dans leurs ajustements; elles ont le mérite d'inventer sans cesse et de beaucoup oser, et, par ce moyen, elles sont sûres de se faire toujours remarquer.

Pendant un entr'acte de *Robert le Diable*, Jules de Rouvray, jeune dandy de dix-huit ans, cousin de madame Dureynel, vient saluer les lionnes dans leur loge. Jules

est doué d'une figure fort intéressante, et il regarde sa cousine d'un air tendre et langoureux. Au lever du rideau, il sort de la loge, et madame de Primeville se met à plaisanter agréablement sur sa timidité et sa gaucherie.

— Pas si timide! dit madame Dureynel en riant. Tenez, voici un billet qu'il m'a glissé, fort adroitement, ma foi! Une déclaration, rien que cela! Lisez! Comment trouvez-vous le style? Pauvre garçon! que veut-il que je fasse de sa passion? Il s'adresse bien mal!

Jules en effet ne connaît pas le cœur des lionnes; il ne sait pas qu'elles font peu de cas de l'amour, et qu'il est bien difficile de leur plaire, à moins d'être prince ou d'avoir les plus beaux chevaux de Paris.

Avant la fin du spectacle, les trois lionnes quittent l'Opéra et vont achever la soirée chez la baronne de B..., qui reçoit le mercredi. Madame Dureynel, qui aime tous les jeux, entre à la bouillotte, et engage son argent avec une rare intrépidité; la fortune favorise d'abord son audace; puis, par un revers subit, la lionne est décavée d'un seul coup.

Au moment où madame Dureynel subissait cette injure du hasard, son mari se présente devant elle.

— Ah! vous voilà, dit gaiement la lionne; j'étais bien sûre de vous rencontrer ici, et j'en suis charmée, car j'ai à vous parler.

— Je vous écoute. Mais d'abord dites-moi, ma chère amie, si vous vous êtes bien divertie aujourd'hui? Je comptais vous voir au bois : il m'a été impossible d'y aller... Une maudite affaire de Bourse!... Figurez-vous que les chemins de fer ont encore baissé ce soir! Etiez-vous à l'Opéra?

— Oui, et j'y ai reçu cette lettre.

M. Dureynel prend la lettre de Jules, la lit, et la rend à sa femme avec le plus beau sang-froid du monde en lui disant :

— Eh bien! que voulez-vous que j'y fasse? ce sont des détails qui vous regardent et dont je n'ai pas coutume de me mêler.

— Vous avez raison, et je suis bien assez forte pour me défendre toute seule; aussi ne vous ai-je jamais beaucoup importuné de ces sortes d'aventures; mais cette fois il s'agit d'un cas particulier : Jules est mon cousin, et je ne voudrais pas le désespérer entièrement.

— Je ne comprends pas.

— Parlons raison. Je ne suis pas la première passion de Jules; je sais que l'année dernière, en sortant du collége, il était fort épris d'une danseuse, mademoiselle Irma, à qui vous vous intéressez, dit-on, beaucoup. Le cousin, vous le voyez, abuse de son titre; il vous attaque de droite et de gauche, et n'ayant pu réussir à séduire votre maîtresse, il veut gagner le cœur de votre femme... L'ennemi est dangereux; il faut composer avec lui. Je ne vous parle pas en femme jalouse; vous me connaissez trop bien pour avoir cette idée; mon langage est celui d'une amitié prudente et dévouée. On prétend que vous vous ruinez pour cette Irma; vous avez tort. Voulez-vous suivre un bon conseil? Quittez-la; faites mieux, cédez-la au petit cousin. Vous agirez ainsi en homme sage et en bon parent.

— Vraiment, si cela vous fait plaisir, je ne demande pas mieux; aussi bien je commençais à être las de la danseuse. Demain je mènerai Jules déjeuner chez elle.

— C'est bien, mon ami, je suis contente de vous.

Et madame Dureynel se remet à la bouillotte, où elle reste jusqu'à deux heures du matin.

Un jour suffit pour connaître sa vie tout entière. Le lendemain elle recommence à peu près le même train, qui dure jusqu'à ce que le temps ou la fortune vienne l'arrêter.

A quarante ans, madame Dureynel se retirera de ce monde brillant et agité. Que fera-t-elle alors? quel est le sort de la lionne devenue vieille? — Ce serait là un beau sujet de fable pour un autre la Fontaine.





LA SŒUR DE CHARITÉ

PAR

L. ROUX



Sœur de charité! quel beau nom à inscrire en tête de notre sujet, et que de religions éteintes ce nom réveille dans les âmes! Mais qu'est-ce qu'une sœur? qu'est-ce que la charité? Nous avons des charités de toutes les sortes, de toutes les professions, de tous les rangs et de toutes les bourses; nous avons surtout une charité de bon goût : d'honnêtes gens font l'aumône à des dames très-parées, qui la demandent une fois pour ceux qui la demandent toujours. On danse pour les pauvres; tant pis pour les innocents qui ont la bêtise de mourir en attendant! On dit notre siècle égoïste; erreur : il est *charitable*. N'avons-nous pas la dame patronnesse, qui place des billets de bal (prix : 20 francs) pour les pauvres? la quêteuse de paroisse, qui promène son aumônier dans toutes les églises de bonne compagnie, qui escompte un regard ou un sourire au profit des pauvres? la femme qui a ses pauvres ou celle qui en reçoit de toute main? la *dame de charité*, qui inspecte une salle d'asile, qui tient un bureau de bienfaisance, qui protége de loin de jeunes détenus et administre des hôpitaux dans la personne de son mari? Et il y a encore des gens qui osent manquer de tout, des malheureux qui s'obstinent à n'être point secourus, quand il est difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver une femme du très-grand monde qui ne se pare avec joie de ses plus beaux diamants pour secourir son prochain, qui n'accorde à l'indigence une valse à grand orchestre et qui ne fasse un amant pour abolir le fléau de la mendicité! Le cœur peut avoir des faiblesses dont on guérit par la dévotion, et de tout temps on a racheté le ciel par d'abondantes aumônes. Le ciel est aujourd'hui le prix d'une contredanse ou d'un galop. La femme est si belle en faisant l'aumône à la lueur des bougies! en déracinant de nos cœurs celui de nos penchants qui résume les sept péchés capitaux, l'égoïsme, par le charme tout-puissant d'un bal masqué!

Un rôle qui sied encore à toutes les jolies femmes, c'est celui de sœur de charité. Malheureusement, après avoir étudié en leurs personnes charitables et chrétiennes tous les sentiments enthousiastes, toute la philosophie évangélique de Fénelon et de saint François de Sales, toutes les transformations de la bienfaisance, du dévouement, du *bienfait*, de l'aumône, de la religion qui se traduit en sympathie, de la sympathie qui se traduit en religion, il reste encore une chose à peindre : la sœur de charité.

La sœur de charité est un de ces types qui, pour les heureux du siècle, n'existent que par induction. Elle nous fuit, nous l'évitons. Il y a tant de distance d'un palais à un hôpital! Il faut être pauvre, malade, ou résumer comme poëte ces deux positions sociales pour comprendre la sœur de charité. Nommer la sœur de charité, c'est présenter une personnification de la douleur, une des faces les plus sombres, les plus tristement sérieuses de notre société; c'est nommer la principale héroïne d'un drame lugubre et qui ne manque pas de morts au dénoûment.

Et pourtant ce drame se renouvelle chaque jour pour elle; car la sœur de charité est à demeure là où les malades eux-mêmes ne sont que de transition; c'est l'éternelle comparse du trépas; l'Electre gémissante de tous les Orestes qui ont rencontré au monde les tortures de la misère, bien plus communes que celles du remords.

Dans la vie même, dans la vie élégante et aisée, quand le cœur se dessèche et s'ossifie, quand l'homme perd ses cheveux et ses illusions, on sent qu'il y a deux

femmes au monde, une grande dame et une sœur de charité. Oui, lorsque l'idole de vos rêves, la chimère de vos adorations, votre ange, votre étoile au ciel, cette femme très-poétique, mais qui trouve une migraine impertinente, un rhume de mauvais goût, devant qui l'on n'ose tousser et dont on se cache pour mourir, lorsque celle-là vous apparaîtra comme un mythe usé, une cruelle déception, un symbole d'égoïsme, qu'il ne vous restera plus qu'une duchesse à aimer, dans cette femme alors vous comprendrez peut-être que la femme n'est pas née tout entière pour être aimée, et qu'il peut exister quelque part une sœur de charité, rendant tout ce qu'on prodigue à d'autres, santé, jeunesse, amour, croyances, veilles, tout enfin. La richesse se crée une sœur de charité pour le temps où le cœur lui-même a des rhumatismes. Don Juan, devenu vieux, impotent et paralytique, se rejette dans les bras d'Elise, qui était entrée au couvent, et il l'en retire enfin légitimement pour en faire une sœur de charité. Le grand siècle vit Molière lui-même, délaissé de la noblesse, du clergé, de toutes les grandes dames, de tous les petits marquis, de Louis XIV enfin, de tout son monde à lui, expirant dans les bras d'une sœur de charité.

La sœur de charité habite une thébaïde, une nécropole, la cité des malades, la cité des morts. Paris lui octroie ses pauvres, ses infirmes, ses moribonds, tout ce dont il a usé suffisamment, dont il veut se débarrasser à tout prix, qu'il veut rejeter de son sein. La sœur de charité prévient la gangrène du corps social; elle combat la lèpre de la pauvreté et procède par émondation au maintien de l'hygiène publique. Tout ce qui est encore jeune, vigoureux ou seulement valétudinaire, tout ce qui peut rendre encore quelques services, tout ce qui est matière à exploitation, n'est pas de son domaine.

La sœur se lève de très-bonne heure; son premier soin est de faire préparer la salle pour la visite. Cette opération demande un tel concours d'activité, de propreté, de ménagements et de précautions hygiéniques, qu'elle présuppose des grâces d'état chez la sœur de charité. Ceux des lits qui peuvent être faits le sont sur-le-champ; l'air est renouvelé, la salle échauffée en hiver, les parquets sont cirés; le tout en un clin d'œil. Après ces travaux préparatoires, la sœur fait la prière, et on attend la visite du médecin. Les administrateurs n'ont que de la déférence pour la sœur de charité, les médecins ont du respect; les internes s'en rapprochent par une communauté de devoirs et de sympathie. Quand la sœur est peu contente de son médecin, il s'établit, d'elle à l'interne, des rapports plus étroits qui tournent tous au profit de ce dernier. La nature de la femme se trahit chez la sœur de charité par le degré de confiance qu'elle accorde à l'interne, et par les soins bienveillants et ingénieux qu'elle apporte à simplifier ses fonctions, à lui alléger la tâche de chaque jour. Le médecin reste, pour l'un et l'autre, une sorte de pouvoir officiel qui préside seulement pour les prescriptions à un service dont l'interne et la sœur se partagent les détails à l'amiable, et cet arrangement sourit d'ordinaire à tous les deux en profitant à tout le monde.

Le talent spécial, la supériorité réelle de la sœur consiste en effet à embrasser l'ensemble et les détails du service des malades et de l'hôpital. Quand le médecin a défilé son chapelet de prescription, c'est la sœur qui veille avec une mnémotechnie admirable, avec un zèle qu'on ne saurait trop louer, à l'emploi des remèdes. Médecine, pharmacie, bains, alimentation, elle embrasse tout, elle rend tout précieux par le mérite de l'à-propos dans l'exécution. Il faut d'abord savoir que dans un hôpital les minutes sont tout et les prescriptions ne sont rien sans une main qui se fasse un devoir de les administrer à temps. Auprès de ce que la sœur nomme ses *grands malades*, il faut qu'elle lutte de célérité avec la maladie, et elle remplit souvent la mission d'un ange consolateur et sauveur. Il existe de bien parfaits modèles de la sœur de charité, et nous sommes mille fois heureux de pouvoir placer ici un nom que nous voudrions y graver en toutes lettres; mais la sœur de charité que cette désignation modeste n'ira même pas trouver au milieu de ses fonctions angéliques s'appelle tout simplement la mère de la salle Saint-Augustin à Saint-Louis.

Non, la philosophie ancienne n'a rien inventé qui s'élève à la hauteur du dévouement religieux de la sœur de charité. Sans elle le malade passerait souvent une demi-journée, une journée tout entière, sans ce remède vainement prescrit le matin, et dont il attend la guérison. La sœur de charité remplit tous les vides du service, répare toutes les négligences, et trouve au fond de son inépuisable empressement le moyen de satisfaire à des exigences, à des caprices de malades qui, pour n'être pas dans le règlement, n'en sont pas moins dans la nature de l'être souffrant.

En général, il y a pour la sœur de charité deux âges, deux époques; il y a deux sœurs de charité, il y a une *mère* et une sœur; il y a un feu qui s'allume et un autre qui repose sous la cendre de soixante hivers.

Le noviciat de la sœur est l'époque des prodiges de la charité. La jeune sœur de charité, celle qui possède encore toutes ses croyances, toutes ses illusions, dont rien n'a tempéré encore l'austère religion, est constamment aux prises avec un siècle impie, souverainement indifférent en matière de religion. Elle opère des cures et des conversions. Elle établit des catégories de malades, et son zèle, trop souvent stimulé par sa foi, se partage entre le médecin et le confesseur. Pour cette sœur il y a un juste et un pécheur mourant, comme au temps où le père Bourdaloue prêchait devant la cour. Il serait mieux, selon nous, de ne voir que des malades dans un hôpital, tout en laissant à chacun l'initiative de sa conversion. Qu'arrive-t-il, en effet, c'est que les soins de détails, les attentions, les douceurs que la novice procure aux âmes repentantes sont autant d'appâts jetés à l'hypocrisie. De là naît une espèce de malades toujours prêts à se convertir à un bon traitement et à recevoir le salaire de leur componction. Il y a, à l'hôpital surtout, des piétés de circonstance, de bonnes dévotes qui exploitent les péchés commis à force de n'en pouvoir plus commettre; il y a des contrefaçons de repentirs, des actes de contrition qu'il ne faudrait pas prendre pour des actes de foi. L'hypocrisie est la friponnerie du vice bien plus encore, comme on l'a dit à tort, qu'un hommage rendu à la vertu.

La *mère* met, au contraire, de la modération dans son zèle, de l'impartialité dans ses soins, un certain scepticisme dans ses exhortations; elle fait régner l'ordre, sinon la piété, dans sa salle; elle a une politique administrative qui embrasse tous les cultes, et sa providence s'étend sur le pécheur repentant comme sur le coupable endurci. Elle a un devoir à remplir, et ce devoir doit durer longtemps. Son zèle, pour être soutenu, a besoin d'être modéré; sa charité, pour être efficace, ne doit pas être spéciale, et ses bienfaits, loin de se concentrer, se répandent sur tout ce qu'il y a de malades dans un service. Elle sait retourner un malade, et faire respecter sa présence par une sévérité bien entendue. Sa sensibilité se manifeste par un peu de brusquerie; sa mission n'est plus celle d'un ange, mais d'un chef de service. On di-



rait que son cœur a vieilli; non, il s'est formé. Elle agit par le respect et par la persuasion, elle est femme autant que sœur de charité.

Quel vaste ministère que le sien, toujours renaissant avec les mêmes formes repoussantes, toujours activé par deux agents infatigables : la maladie et la mort! On essayerait vainement de rapprocher le tableau d'un hôpital, séjour de tous les dégoûts, de toutes les souffrances, de tous les dévouements, du spectacle pompeux d'une cour, brillant rendez-vous de tous les égoïsmes et de toutes les vanités de l'époque; ce serait même un crime de lèse-indifférence publique de parler seulement de l'Opéra de Paris. Il a fallu tout l'art du poëte national pour élever le type de la sœur de charité au niveau de celui de l'actrice. Nous sommes de ceux qui pensent qu'il y a plus d'une lieue entre l'hôpital Saint-Louis et l'Académie royale de Musique. Les théâtres, dira-t-on, les divertissements publics, payent un tribut aux hôpitaux, nous voulons croire que la perception de cet impôt est la plus juste, la plus raisonnable : voyez pourtant combien l'or qui en provient est égoïste, comme il étouffe toute sympathie entre ceux qui meurent ici et ceux qui se réjouissent là-bas. Sait-on cependant par quelles fibres intimes la vie de luxe et d'enivrements d'une grande ville se lie à sa vie de souffrance et d'expiation? C'est à l'hôpital même que vous saisirez le secret de tous les grands contrastes. La sœur de charité est la religion de cet Hôtel-Dieu où le prolétaire meurt victime du travail, la courtisane de l'égoïsme des sociétés. Née du christianisme, la sœur de charité en est l'expression la plus touchante; elle en a conservé les vertus primitives, le zèle évangélique; elle en embrasse toute la sainteté. Ange penché tour à tour sur un berceau et sur une tombe, elle veille seule au salut du pauvre, ce réprouvé du monde actuel. Elle accepte en esprit et en vérité l'accomplissement des pieux devoirs de sa vocation; elle seule peut-être a recueilli l'héritage du Christ, et seule est restée fidèle à l'anathème de la pauvreté.

Suivons encore la sœur de charité dans l'exercice de sa tâche quotidienne. Elle est, disons-nous, le pouvoir exécutif de l'hôpital, et, à ce titre, elle en tempère la législation. Elle est placée, en faveur des malades, entre une philanthropie officielle et un servilisme crapuleux et escroc. L'administrateur qui possède un fief dans chaque hôpital, l'infirmier qui tire une rente de chaque malade; l'un distribuant le bien-être en gros, l'autre vendant la sympathie en détail, ne doivent rien avoir de commun avec la sœur de charité. Le personnel du service subalterne des hôpitaux, privé de zèle évangélique et d'un salaire suffisant, se recrute dans la classe la plus vile et la plus abrutie des domestiques sans emploi, rançonne les malades en leur inspirant le plus profond dégoût pour une administration qui devient ainsi un réceptacle de vice et d'immoralité. Discipliner les malades et les gens de service, autant que ceux-ci sont disciplinables, est le premier soin de la sœur de charité. La sœur de charité

est toujours vêtue avec une extrême propreté : une robe de serge noire exempte de taches, dans un lieu où il paraît presque impossible de s'en préserver, une guimpe et une cornette d'une entière blancheur, un tablier moins fin et néanmoins irréprochable, complète son costume. La sœur de charité est inséparable de cette draperie. Quelle ampleur et quelle mesquinerie de formes, quelle largeur dans ces plis, et quelle pauvreté dans cette façon de robe! Comme elle est étoffée et mal faite, vaste et étriquée, somptueuse et monastique! C'est une robe de pleureuse ou de suppliante, un vêtement de deuil, un costume de veuve, c'est un suaire. On s'est plu à défigurer la femme pour faire une sœur de charité. Elle a peur de paraître appartenir au monde sous cette enveloppe. Les manches de son habit, taillées sur un patron chinois, s'inclinent vers la tombe comme le regret. Cet horrible accoutrement ne dit rien à la peinture, rien à la statuaire, rien aux passions; il va droit à l'âme, il révèle quelque chose de consolant et de funèbre, d'effrayant et de doux; il se spiritualise en une foule de plis qui n'ont rien d'humain. Rarement aussi on découvre sous ces volutes une de ces figures de Rubens pleines de fraîcheur et de vie. La sœur de charité met son visage en harmonie avec la blancheur mate de sa guimpe; elle se plaît à unir la forme et le fond. Ces beaux bras arrondis, ces chairs sensuelles et voluptueuses, ces traits fermes, délicats, colorés par un embonpoint ravissant, expression panthéistique du christianisme que Rubens donne à la Religion, à la Foi, à l'Espérance, à la Charité, ces admirables réminiscences de la forme païenne, ces inspirations charnelles, n'ont rien de commun avec le type réellement chrétien de la sœur de charité. Le christianisme macère le muscle, pâlit le visage, mortifie la chair, amaigrit les traits. La sœur de charité est maigre et fluette jusqu'à trente ans; elle arrive seulement alors à un embonpoint raisonnable et à une dévotion modérée. La sœur de charité est un lambeau de ce vieux monde chrétien qui a remplacé par le martyre lent de la souffrance les tortures de la persécution.

Alors la vierge chrétienne fait place à la femme utile; la sœur est complétement sœur, rompue aux pratiques de l'hôpital, versée dans l'hygiène, dans la médecine, dans la pharmacie, initiée aux opérations, habituée aux décès, prédisant une convalescence, prévenant une hérésie de régime, et faisant mouvoir l'hôpital à son unisson; conservant un grand fonds de religion, et l'alliant avec prudence et circonspection à la philosophie du siècle. Bonne et utile à tous, femme de tête et d'exécution, accomplissant tout ce qui est bien, fuyant l'excès en tout, vrai modèle d'une hospitalière et d'une femme digne des respects de l'humanité. C'est celle que l'on prend pour lui confier les misères de l'âme et du corps, pour réciter son ***In manus***, et demander la faveur d'un ***De profundis***. C'est celle qui perd un enfant dans chaque malade, qui verse une larme sur chaque linceul, et que les mourants regrettent comme une mère et recommandent à Dieu à leur dernier soupir; c'est le dévouement personnifié, c'est la sympathie en tablier de toile blanche, c'est tout ce que notre siècle est capable de concevoir de religion.

La sœur de charité est encore le grand interprète du médecin. Veut-on savoir si le malade a eu de la fièvre, et à quelle heure; s'il n'a rien omis du programme de la veille, et s'il a usé de cette résignation qui est la première vertu des malades? La sœur sait tout cela beaucoup mieux que le docteur lui-même.

Il y a dans chaque hôpital un couvent. Ils vivent l'un par l'autre; la prière soutient le dévouement, le dévouement soutient le malade. C'est ainsi qu'on a placé le ciel près du purgatoire. Lorsque la femme a rempli sa tâche de la journée, elle redevient sœur; elle se replie dans sa dévotion, elle rentre dans le sein de Dieu. Pour elle, le travail est une prière et la prière un travail.

La sœur de charité vit et meurt oubliée dans la maison qui la vit faire profession. Elle expire dans l'obscurité du cloître et dans le sentiment des devoirs chrétiens et hospitaliers. Elle meurt quelquefois de la maladie de ses malades, moissonnée par un fléau; c'est le chef de file qu'un zèle officieux, une philanthropie prudente oppose aux épidémies. Vertu sans nom, héroïne sans poëte, sainte sans légende, elle n'ajoute rien à aucun calendrier; son nom figure tout au plus à la liste nécrologique de l'hôpital, nom oublié comme les autres, et pour lequel il n'existe pas de Panthéon.

Il y a des sœurs de charité à l'Hôtel-Dieu, il y en a à la Pitié, à l'hôpital Saint-Louis, à l'hôpital Beaujon, à l'hôpital Necker, aux Enfants-Malades, à la Charité, aux Enfants-Trouvés. Opposition bizarre, antithèse incompréhensible : il y a des mères qui ne le sont point de leurs enfants, et de simples femmes s'élèvent à la hauteur des devoirs de la maternité la plus sainte, et meurent sans avoir compris la maternité.

On distingue un hôpital d'un hospice en ce que dans celui-ci on laisse l'espérance à la porte : à l'hôpital il peut y avoir danger de mort, mais non vieillesse. Les hôpitaux sont les plaies du corps social, les hospices en sont les ulcères chroniques. Il est à remarquer que les hospices sont desservis par des surveillantes seulement.

C'est à Paris qu'existe ce que nous pourrions appeler le grand type de la sœur de charité. Aux grands maux les grands remèdes! et une ville comme Paris, foyer immense de maladie, de misère et de corruption, doit faire germer des vertus à la hauteur de tous ces maux. La province compte aussi des dévouements dignes de tout éloge; ici, néanmoins, on nous permettra de placer une remarque que nous regardons comme une vérité d'observation. En province, il y a beaucoup de jeunes filles bien élevées, mais sans fortune, qui entrent en religion pour ne pas devenir des femmes d'ouvriers; et ce sont justement les plus aptes à faire le bonheur d'un ménage qui suivent une vocation opposée. Une femme se consacre à des malades au détriment de cette partie de la population que le sort réduit à n'être qu'un instrument de travail. La condition de l'ouvrier est, il faut l'avouer, tellement vulgaire, tellement misérable, que nul n'oserait blâmer une femme d'y échapper en faisant des vœux; mais que penser d'un ordre de choses qui réduit l'ouvrier à être délaissé en faveur des malades et des infirmes qui peuplent les hôpitaux? La sœur de charité, pour être la femme la plus noble et la plus élevée de l'ordre social, n'a pas besoin d'être, dans la fleur de la jeunesse, détournée d'une autre vocation également sacrée. Laissez aux sœurs de charité, qui le sont par vocation, le soin de soigner les malades.

La tâche de la sœur de charité, pour être ici moins imposante, n'en offre pas moins un cadre où toutes les vertus de la femme et de l'hospitalière peuvent s'exercer. C'est à la sœur de charité que l'on doit cette tenue d'une propreté si sévère et si recherchée qui fait des beaux hôpitaux de province, comme l'hôpital de Lyon, un objet d'admiration. Et en général, tout ce qui est du domaine de la sœur de charité se fait remarquer par un ordre, un luxe de propreté qu'on chercherait vainement autre part.

En province, la sœur de charité entend la pharmacie. Pénétrez dans son dispensaire, et vous serez frappés de la richesse de cette officine non patentée, mais recom-

mandable par une organisation scrupuleuse, par une coquetterie de propreté étrangère à la pharmacie. Là tout luit, tout étincelle, tout est de bon goût, jusqu'à la conserve de roses. Des doigts effilés et d'une blancheur très-peu pharmaceutique distribuent la violette et le sirop de limons. Le diplôme de la sœur de charité est dans la manière dont elle administre tout cela; si l'on objecte à la sœur de charité qui fait de la pharmacie son peu de savoir, nous répondrons qu'il ne faut pas être bien savant pour vendre de la bourrache. Quant à la chimie, il est avéré que la sœur de charité n'a garde d'y rien entendre. Elle exécute tout simplement les prescriptions de la médecine comme un ignorant le pourrait faire, sans prôner ses remèdes, ce qui est encore une manière extralégale de leur donner de la vertu. La sœur de charité a un iris pour enseigne, et il n'y a rien en vérité de plus innocent que cette fleur d'un bleu céleste.

Éloignez-vous encore du centre, vous trouvez un autre type, une autre personnification de la charité. Dans les petites villes, dans les grandes communes assez heureuses pour avoir un hôpital et trop pauvres pour pouvoir s'en passer, la cénobie de la sœur est une sorte de ruche où tout s'élabore dans les intérêts temporels et spirituels de la maison. La sœur de charité, devenue *sœur du pot*, ne doit rien ignorer de ce qui constitue l'éducation première d'une garde-malade, d'une institutrice et d'une grosse fermière. Sous le couvert de l'hospitalité on fait l'école et la pharmacie, on reçoit des aliénés, des malades et des incurables, on traite l'aigu et le chronique; l'hôpital est à la fois une école primaire, une infirmerie, un dépôt de mendicité et une immense propriété. Les sœurs de charité forment le conseil administratif et se partagent les emplois. Celle dont le zèle est fortement constitué fait les foins, emmagasine le bois, préside aux récoltes, active les travailleurs, est au four et au moulin. Les faiblesses de la femme se trahissent parfois au milieu des merveilles accomplies par son active charité. A ses yeux, le pauvre, l'infirme, le malade, ne sont rien, la charité est tout, et la religion est fort au-dessus de la charité. Quelle différence aussi entre les deux malades qui accourent ici ou là, à Paris ou en province, au centre ou aux points extrêmes de la circonférence, se recommander corps et âme aux soins hospitaliers de la sœur de charité! L'un, celui de la grande ville, est ordinairement au-dessus du bienfait, et y a recours pour la première fois, l'autre est au-dessous, et trouve enfin un prytanée dans un hôpital, couche pour la première fois dans des draps blancs, a un médecin et une tisane sucrée, il doit tout ce luxe à la charité. Le premier, après s'être défendu en athlète vigoureux, avoir connu par échappées quelque chose du luxe de la capitale, après avoir recueilli et dissipé quelques lambeaux de fortune, quelques miettes d'un festin immense, après s'être initié par intervalles à la vie de Paris, vient expirer sur un lit d'hôpital : il doit toute cette misère à la charité. L'autre ne connaît de luxe que le luxe de la charité. Celui-ci murmure dévotement les paroles de la sœur, celui-là sait la valeur d'un blasphème et expire l'ironie à la bouche.

La sœur de charité peut être considérée comme l'alpha et l'oméga de la vie humaine : le peuple la rencontre près de la tombe et dans toutes les grandes crises de la vie; le peuple ne saurait accomplir sans son secours ces deux grands actes de son drame : la maladie et la mort. Le peuple redoute l'hôpital et aime la sœur de charité. La sœur de charité tient le fil de ces existences flottantes qui lui reviennent incessamment ballottées d'un écueil à un autre : de l'hôpital, leur berceau, à la maison des jeunes détenus, théâtre de leur éducation; de là à l'atelier, puis encore à l'hôpital; c'est ainsi que la vie du paria se complique de souffrances qui n'ont qu'une consolation, la sœur de charité.

C'est pour cela, mesdames, que nous, enfant du siècle et tout indigne que nous sommes de cet honneur, nous n'hésitons pas à placer le portrait de la sœur de charité dans la galerie qui renferme vos portraits. Ce type, nous ne le savons que trop, hélas! aurait demandé le pinceau de Fénelon. Voltaire lui-même a consacré un de ses traits les plus éloquents à la sœur de charité, parce que Voltaire avait trop de génie et d'esprit pour ne pas s'incliner devant ce dévouement qui sert aujourd'hui de garantie au pauvre contre l'égoïsme bourgeois. Nous avons un culte, celui de la richesse, qui met ses damnés à l'hôpital. Mais, si la religion du Christ, qui diffère un peu de la nôtre, avait encore besoin d'être soutenue par de grands et sublimes exemples, ce serait parmi les sœurs de charité qu'il faudrait lui chercher des saintes et des martyres.





LE CHASSEUR

PAR

ELZÉAR BLAZE





La révolution de 1789 a totalement changé le chasseur en France; il ne ressemble pas plus à celui d'autrefois qu'un épicier millionnaire ne ressemble au duc de Buckingham ou au maréchal de Richelieu. Cela se comprend fort bien : avant cette époque, la chasse était le plaisir d'un petit nombre de privilégiés; la même terre appartenant toujours à la même famille, les fils chassaient dans les bois témoins des exploits de leur père; les bonnes traditions se perpétuaient; la chasse avait sa langue, ses doctrines, ses usages; tout le monde s'y conformait sous peine de s'entendre siffler par les professeurs. L'arme du ridicule, toujours suspendue sur la tête des novices, les faisait trembler, car dans notre bon pays de France ses coups donnent la mort. La chasse alors se présentait aux yeux des profanes comme une science hérissée de secrets : c'était une espèce de franc-maçonnerie où l'on ne passait maître qu'après un long noviciat.

De même qu'aujourd'hui tous nos régiments manœuvrent de la même manière, les chasseurs d'autrefois avaient une méthode uniforme de s'habiller, de courir la bête et de parler métier. Aussi rien ne serait plus facile que de faire le portrait d'un chasseur de ce temps-là. C'était un gentilhomme campagnard en habit galonné, comme on en voit encore dans les bosquets de l'Opéra-Comique, la tête couverte d'une barette unicorne; il parlait en termes choisis de Malplaquet ou de Fontenoi, de cerfs dix cors et de sangliers tiers-an, de perdreaux, de lapins et d'aventures galantes. D'un bout de la France à l'autre, dans les rendez-vous de chasse, dans les assemblées au bois, on respirait un parfum de vénerie orthodoxe; tout se faisait suivant les règles de l'art, et jamais un mot sentant quelque peu l'hérésie ne venait effaroucher les idées reçues en se glissant dans la conversation. Ces habitudes contractées aux champs ou dans les forêts se conservaient au salon, à la cour, aux ruelles. Sedaine a fort bien caractérisé cette époque en faisant parler ainsi le marquis de Clainville. « Ah ! madame, des tours perfides! Nous débusquions les bois de Salveux : voilà nos chiens en défaut. Je soupçonne une traversée; enfin nous ramenons. Je crie à Brevaut que nous en revoyons, il me soutient le contraire; mais je lui dits : Vois donc, la sole pleine, les côtés gros, les pinces rondes et le talon large, il me soutient que c'est une biche bréhaigne, cerf dix cors s'il en fut. » Voilà le chasseur d'autrefois, la tête pleine de son dictionnaire de vénerie en parlant toujours en termes techniques, même alors qu'il s'adresse aux dames.

Mais comment peindre le chasseur d'aujourd'hui? Il se présente à nous sous tant de formes diverses, suivant le pays qu'il habite, la fortune qu'il possède, le rang qu'il occupe, que, nouveau Protée, il échappe au dessinateur. C'est un kaléïdoscope vivant : il nous offre des figures rustiques, élégantes, bizarres, sévères, grotesques, fantastiques; une fois brouillées, vous ne les revoyez plus sans qu'elles aient subi des modifications. Autrefois pour chasser il fallait être grand seigneur : aujourd'hui qu'il n'existe plus de grands seigneurs, tout le monde chasse. Pour cela, il s'agit de pouvoir jeter chaque année la modique somme de quinze francs dans l'océan du budget. Que dis-je? parmi ceux qui courent les plaines un fusil sur l'épaule, on compterait peut-être autant de chasseurs rebelles à la loi du port d'armes que de ceux qui s'y sont soumis.

Vous concevez que ce privilége, réservé jadis à une seule classe, étant envahi aujourd'hui par tous les étages

de notre ordre social, a dû changer la physionomie du chasseur. Cet homme n'a plus de caractère qui lui soit propre, il a perdu son unité. Pour le peindre, il faut d'abord le diviser en trois grandes catégories : celle des vrais chasseurs; viennent ensuite les chasseurs épiciers qui tuent tout, et puis les chasseurs fashionables qui ne tuent rien. Chacune de ces divisions se subdivise en plusieurs fractions qui souvent tiennent l'une de l'autre, et quelquefois de toutes ensemble.

Dans notre siècle d'argent, l'aristocratie des écus remplace l'aristocratie à créneaux. Les fortunes s'élèvent d'un côté, elles s'abaissent de l'autre; car, rien dans ce monde ne restant stationnaire, celles qui n'augmentent pas diminuent. Les uns travaillent et acquièrent : ils achètent des chiens et chassent; les autres restent les bras croisés et ils perdent; voulant se maintenir en équilibre, ils suppriment leurs équipages, et tirant d'un sac deux moutures, ils louent aux épiciers le droit de chasser. Combien de nobles hommes ne pourrais-je pas citer qui, vivant dans des châteaux à tourelles, ont vendu à leur maçon, à leur couvreur, la permission de tuer des lièvres et des perdreaux ! Ceux-ci, ne voulant pas supporter seuls une grande dépense, ont mis la chasse en actions comme une entreprise industrielle; ils se sont adjoint le boulanger, le tailleur, le rentier, le marchand du coin, et une population nouvelle vient, à jour fixe, se ruer sur les terres seigneuriales, étonnées de se voir envahies par des chasseurs roturiers.

Ces associations se forment aujourd'hui dans toutes les classes : les hauts financiers louent des parcs royaux, et se persuadent que leurs chasses ressemblent à celles de Louis XIV; elles n'en sont que l'ignoble caricature. Mais qu'importe ? cela donne l'occasion de parler de sa meute en faisant des reports, de mêler ses piqueurs dans les ventes à prime, ses limiers dans celles au comptant, d'avoir toujours en bouche les cerfs, les loups et les sangliers, langage éminemment aristocratique admiré de tous ceux qui l'écoutent. Les boutiquiers louent une ferme, et, tranchant du gentilhomme campagnard, ils acquièrent ainsi le droit de dire : « Ma chasse, mon garde, mes perdreaux. » Voyez le progrès des lumières : autrefois on réunissait des capitaux pour faire une opération commerciale; aujourd'hui on s'associe pour dépenser l'argent qu'on a gagné. La permission de courir la plaine et les bois est mise en actions comme une houillère, comme une exploitation de bitume. Ces actions se divisent quelquefois en coupons pour un jour, et peut-être plus tard seront-elles subdivisées en un certain nombre de coups de fusil. Un grand propriétaire, voyant la manie cynégétique de ses contemporains, a eu l'heureuse idée de permettre la chasse, chez lui, moyennant une contribution graduée qui se combine fort bien avec ses intérêts. On paye cinq francs pour courir dans sa plaine, et dix francs pour entrer dans son parc, ensuite la bagatelle de vingt sous pour chaque coup de fusil que l'on tire. Si la pièce est tuée, on demande au chasseur cinquante centimes de plus, que, dans l'ivresse du succès, il ne peut pas décemment refuser; et puis, s'il veut emporter son gibier, le garde exhibe un nouveau tarif : dix francs pour un faisan, cinq francs pour un lièvre, quarante sous pour un perdreau, etc. Ce digne homme entend fort bien la spéculation. Cela me rappelle l'histoire d'un usurier qui dit à sa femme : « Un tel va venir, je lui prête mille francs; mais, comme je prélève les intérêts composés, voilà cinq cents francs que tu lui remettras en échange de son billet payable dans deux ans. — Imbécile, répondit-elle, et pourquoi ne les lui prêtes-tu pas pour quatre ans? tu n'aurais rien à débourser ! »

Ces actions de chasse changent souvent de maître. Aujourd'hui on est chasseur, demain on ne l'est plus. Pourquoi ? direz-vous. Parce que les combinaisons de la banque, le jeu de la bourse ou le commerce des pruneaux ont amené certaines phases imprévues : il faut diminuer les dépenses pour établir une juste compensation. Les actions à vendre sont annoncées dans les journaux; cotées comme celles des chemins de fer, on les colporte, elles subissent la hausse et la baisse; à la fin du mois, quand vient le jour fatal de la liquidation, ceux qui perdent les cèdent aux heureux vainqueurs, cela sert à faire l'appoint d'un payement. L'incertitude où l'on est de conserver longtemps cette chasse louée cause la mort de bien des lièvres. Chacun tue toujours ce qu'il peut tuer. « Pourquoi laisserais-je quelque chose à mon successeur? » Voilà ce qu'on se dit, et on imite les commis voyageurs mangeant à table d'hôte : ils se donnent des indigestions pour que le dîner leur coûte moins cher.

Outre les chasseurs propriétaires et les chasseurs locataires, il existe la classe des chasseurs permissionnaires. Ceux-là connaissent beaucoup de monde; ils ont des amis partout; ils se font inviter, et, sans bourse délier, ils prennent leur part d'un plaisir que les autres payent. Ce sont les parasites de la chasse. Ordinairement ils tirent bien, tuent beaucoup, et dînent énormément.

Après ceux-là vient la foule des chasseurs flibustiers, pirates des bois, écumeurs de la plaine; ils rougiraient d'acheter le droit de tuer un perdreau. Ils partent sans savoir où ils iront; connaissant le pays à dix lieues à la ronde, ils évitent les gardes autant qu'ils peuvent le faire. Si par hasard ils sont pris en flagrant délit, cela ne les inquiète point : doués d'un jarret de fer, ils marchent, ils marchent, ils défient leurs ennemis de les suivre. Proposez à ces messieurs de prendre une action dans votre chasse, ils vous riront au nez. Un d'eux me disait : « Si je chassais sur mes terres, je n'aurais pas la moitié du plaisir que j'éprouve chez le voisin. La crainte du garde me fouette le sang, il me faut des émotions, et, pour en avoir davantage, il est probable que l'année prochaine je ne prendrai point de port d'armes; alors il faudra que j'évite le garde particulier, le garde champêtre et la gendarmerie. Ce sera beaucoup plus amusant. »

Pain qu'on dérobe et qu'on mange en cachette
Vaut mieux que pain qu'on cuit ou qu'on achète.

Ces chasseurs flibustiers ont assez beau jeu pour les jours d'ouverture. Dans chaque village il existe une certaine quantité de pièces de terre appartenant à des paysans qui permettent au premier venu d'y chasser. Pendant que les actionnaires de la chasse voisine font feu de tribord et de bâbord, le gibier épouvanté se réfugie dans les luzernes, dans les betteraves, situées près des habitations, et la récolte des flibustiers est quelquefois assez bonne. Si le garde et ses maîtres s'éloignent, eux se rapprochent, ils accourent dans les champs qu'on vient de quitter, et souvent leur glanage vaut mieux que la moisson des autres. J'en connais qui ont un gamin en sentinelle avancée pour les prévenir du retour du garde; j'en connais d'autres qui portent une lunette dans leur carnassière, et, de temps en temps, ils s'assurent que l'ennemi ne vient pas les surprendre. J'en ai vu qui portaient une blouse blanche en dedans, bleue en dehors; le garde poursuit un chasseur bleu, celui-ci marche vers le bois, là, comme derrière une coulisse, il change de costume en retournant sa blouse, et, quand le garde arrive, il paraît vêtu de blanc, avec son fusil en bandoulière, désarmé, dans une position inoffensive. « Ah ! par-



bleu! dit-il, si vous courez après ce chasseur bleu qui vient de passer, vous l'attraperez bientôt; il a l'air fatigué : doublez le pas, il sera pris. » Ces flibustiers savent le nombre et le signalement des actionnaires, le lieu et l'heure de leur déjeuner, et, comme tous les gardes possibles sont d'une exactitude remarquable à se trouver là où l'on mange, ils ont, pendant une heure, la facilité de tailler en plein drap. Quelquefois ils tirent au sort à qui fera marcher le garde; pendant que l'un d'eux opère une utile diversion en se laissant poursuivre, les autres, attaquant du côté opposé, tuent tout ce qu'ils rencontrent. Voilà de la stratégie cynégétique.

Dans les environs de Paris, toutes les propriétés sont gardées, quant à la chasse; du moment que vous êtes sorti d'un rayon de vingt lieues, vous rencontrez des plaines que tout le monde peut traverser le fusil à la main. Elles sont exploitées par les chasseurs voyageurs. Pendant le mois de septembre, montez le samedi dans une diligence de Chartres, d'Orléans, de Sens, etc., vous vous trouverez avec quinze chasseurs; l'impériale sera remplie par quinze chiens qui se battront, ou qui du moins grogneront pendant le voyage. Ces chasseurs nomades, qui partent de Paris le soir, arriveront dans une plaine quelconque le dimanche matin, ils tireront des coups de fusil toute la journée, et puis ils repartiront pour être de retour le lundi à l'ouverture de leur bureau. Les employés des ministères, les clercs d'avoué, de notaire, d'huissier, sont essentiellement chasseurs nomades Quelque temps qu'il fasse, ils ont besoin de partir le samedi, et ils partent. La chasse est une passion qu'il faut satisfaire à tout prix. Florent Chrestien, précepteur de Henri IV, dans sa traduction d'Oppien, exprime cette pensée dans ces deux vers aussi harmonieux qu'élégants :

> Car la chasse est coquine, en sorte que quiconques
> L'a goustée une fois ne s'en lassera oncques.

Il est certain que le fashionable du Jokey's-Club, l'honnête rentier du Marais, l'entrepreneur de charpente, le bottier de la rue Vivienne, l'avocat stagiaire, le commis, le clerc d'avoué, ne peuvent pas avoir les mêmes mœurs, le même costume, le même langage. Tous ils sont chasseurs, c'est vrai; mais, chez eux, désirs, habitudes, projets, discours, costume, tout est différent. Le fashionable veut qu'on le croie bon chasseur, et ne s'occupe nullement de le devenir. C'est tout le contraire d'Aristide, dont je ne sais plus quel Grec disait : « Il veut être juste

et non le paraître. » Ce beau monsieur ne va point à la chasse pour s'amuser, mais pour pouvoir dire demain : « Je reviens de la chasse. » Si chemin faisant il rencontre une belle dame, il la suivra ; qu'a-t-il besoin de courir après les perdreaux ? n'est-il pas sûr d'en trouver au retour chez Chevet ? L'essentiel pour lui est de partir pour la chasse ; dès lors il a conquis le droit de faire des histoires à son retour, et d'envoyer des bourriches de gibier dans vingt maisons différentes.

Le fashionable n'a point le temps de devenir chasseur : si Diane est ennemie de l'Amour, l'Amour est ennemi de Diane. Ce monsieur-là, étant toujours amoureux, ne peut pas gaspiller son intelligence à méditer sur les ruses du gibier ; il préfère vaincre celles des dames. Mais, comme la chasse est un plaisir où il faut déployer de l'adresse, de la force, et quelquefois du courage, le fashionable veut passer pour chasseur, car il désire que les dames le croient brave, adroit et fort. S'il est riche, il ne manque pas d'acheter un nouveau fusil chaque fois qu'un armurier découvre un nouveau système ; et comme ces prétendues découvertes arrivent souvent, notre homme est à la tête d'un arsenal formidable. Il espère qu'enfin il trouvera une arme dont les coups seront certains. Tous ces fusils divers sont là pour deux choses : d'abord ils prouvent la richesse de l'homme, et, à Paris, c'est une grande affaire, ensuite ils servent à sauver l'amour-propre du chasseur. Lorsqu'il manque, ce qui se voit très-souvent, il a son excuse prête : « C'est un fusil nouveau, je n'en ai pas l'habitude. Si j'avais su, je ne l'aurais point apporté. »

Le fashionable se couche fort tard, et le 1er septembre il ne peut parvenir à se lever matin ; il est neuf heures sonnées lorsqu'il sort tout frais des mains de son valet de chambre. Notre dandy, brossé, ciré, pincé, luisant, les mains couvertes de gants beurre frais, s'élance dans son tilbury attelé d'un superbe cheval qui brûle de fendre l'air. Il lâche les guides, on part : à peine si le groom, aussi bizarrement accoutré que le maître, a eu le temps de grimper sans être broyé par la roue. Qu'importe un groom de plus ou de moins ? Il fallait partir au galop ; on avait aperçu deux dames aux fenêtres, il était nécessaire de se poser, de se faire voir emporté par un cheval indomptable. Qui sait ? peut-être cette émotion produite aujourd'hui rapportera-t-elle demain quelque chose ?

Il arrive, et déjà la chasse du matin est terminée ; de toutes parts on se dirige vers l'auberge isolée où le déjeuner se prépare. Le fashionable trouve l'idée ingénieuse ; il a faim, il chassera plus tard. Quel est cet homme déguenillé qu'il rencontre en mettant pied à terre ? Ses guêtres rapiécetées sont retenues par des ficelles en guise de boucles ; son pantalon, sa blouse, ont perdu leur couleur primitive ; il est armé d'un vieux fusil lourd ; sa carnassière semble tomber en lambeaux, et le baudrier qui la retient paraît être fait avec de l'amadou. Cet homme est un chasseur. En le voyant côte à côte avec le fashionable, on dirait qu'il s'est placé là pour faire antithèse. Tous les deux sont contents de leur rôle. « J'en paraîtrai plus beau par l'effet du contraste, dit l'un. — J'aurai l'air meilleur chasseur à côté de ce freluquet, » dit l'autre.

Si vous alliez croire que cet homme déguenillé, ce mendiant armé d'un fusil est un pauvre diable ainsi vêtu parce que son tailleur refuse de lui faire crédit, vous seriez dans une erreur grave. Ce chasseur est le propriétaire du château que vous apercevez au bout de la plaine ; il a des mines de charbon, des filatures de laine, des hauts fourneaux, et même il galvanise le fer. Il a lu le *Chasseur au chien d'arrêt*, le *Chasseur au chien courant*, l'*Almanach des chasseurs*, et comme dans ces trois ouvrages l'auteur tombe à bras raccourci sur les fashionables, qui mettent le même luxe à leur costume de chasse qu'à leurs habits de bal, il a donné dans l'excès contraire. Il professe le plus souverain mépris pour un homme armé d'un fusil brillant, vêtu d'une blouse propre. Une carnassière neuve lui fait horreur ; celle qu'il acheta, il l'a changée contre la vieille qu'il porte ; pendant vingt ans elle a voyagé sur les épaules d'un garde, et de nobles traces indiquent le gibier de toute espèce qu'elle a contenu. Ceux qui ne connaissent point ce vieux chasseur novice disent en le voyant passer : « Voilà un gaillard qui en tue plus lui seul que tous les autres ensemble. » Ces propos l'amusent, le rendent fier et lui réjouissent l'âme. Sa manie est qu'on le croie chasseur adroit, chasseur expérimenté, dur à la fatigue ; il veut se donner un air braconnier comme tel jeune homme de votre connaissance espère qu'on va le prendre pour un mauvais sujet, dès qu'il porte des moustaches, et du moment qu'il parvient à fumer un cigare sans avoir mal au cœur.

Ces deux chasseurs tiennent le haut et le bas de l'échelle : opposés quant au costume, ils se ressemblent par leur maladresse et par leur ignorance. Autour d'eux viennent se grouper une infinité d'amateurs ne différant les uns des autres que par de légères demi-teintes. Peu à peu, en abandonnant les extrémités de chaque bout, vous arrivez au centre, et c'est là que vous trouvez le vrai chasseur. Dans une réunion de vingt personnes portant le fusil ou la trompe, à peine si vous rencontrerez un homme méritant ce titre glorieux ; presque tous tiendront plus ou moins du chasseur fashionable ou du chasseur épicier ; presque tous auront une tendance vers le dandysme ou vers le braconnage. Vous reconnaîtrez facilement le vrai chasseur à sa figure basanée, à son costume classique, à sa manière aisée de porter le fusil, à l'obéissance de son chien. Il est bien vêtu, proprement mais sans élégance : la blouse en toile bleue, les bonnes guêtres de peau, remplacent chez lui l'habit-veste à boutons d'or et les bottes vernies ou les guenilles grisâtres recousues avec du fil blanc. Il ne change pas d'arme chaque année, il n'essaye point tous les perfectionnements nouveaux. Content de son fusil, pourquoi donc en prendrait-il un autre ?

« Qui n'a jouissance qu'en la jouissance, qui ne gaigne que du hault poinct, qui n'aime la chasse qu'en la prinse, il ne luy appartient pas de se mesler à nostre escholle, » dit Montaigne. Le vrai chasseur chasse pour le plaisir de chasser, pour combattre des ruses par d'autres ruses. Il jouit en voyant manœuvrer ses chiens ; plus il rencontre de difficultés, plus il est satisfait. S'il chasse en plaine, il n'apprécie que les coups tirés de loin ; s'il chasse au bois, il revient content lorsque le lièvre a tenu toute une journée devant sa meute. Il aime le combat plus pour le combat que pour la victoire et le butin ; il ne veut pas tuer dix lièvres, mais un lièvre : il rougirait de passer pour un boucher.

Le Roy Modus, Gaston Phœbus, et tous les anciens auteurs cynégétiques, ont recommandé la chasse comme un excellent moyen d'éviter l'oisiveté, qu'ils nomment le *péchié d'oyseuse ;* ils veulent qu'on marche, qu'on se fatigue pour gagner de l'appétit et pour conserver la santé ; mais ils traitent d'infâmes les destructeurs de gibier. Un vrai chasseur ressemble au gastronome professeur qui goûte tous les mets, et se lève de table avec une légère envie de continuer. S'il chasse, c'est pour déployer l'activité de ses jambes, les ressources de son génie, l'a-

dresse de ses bras, la justesse de son coup d'œil; non qu'il dédaigne le perdreau rôti, le civet de lièvre, la caille au gratin, la gigue de chevreuil, le salmis de bécassines; bien au contraire, il s'honore du titre de gastronome, car le vrai chasseur est un homme d'esprit; s'il n'était pas gourmand, ce serait une anomalie, comme c'est une exception de rencontrer un gourmand qui soit un sot. Appréciant les choses à leur valeur, une fois le gibier tué, il le mange; mais ce n'est pas pour manger qu'il chasse. Arioste dit : « Le chasseur n'estime plus le lièvre qu'il vient de prendre. » Il se trompe évidemment. On pourrait lui répéter ce que lui dit un jour le cardinal Hippolyte d'Est : « Maître Louis, où donc avez-vous pris tant de... niaiseries ? »

Le chasseur épicier chasse bien un peu pour le plaisir de chasser, mais il faut que la valeur des pièces tuées vienne établir une espèce de compensation pour le temps qu'il perd, la poudre qu'il brûle et les souliers qu'il use. Un lièvre galopant dans les bois n'est autre chose pour lui qu'une pièce de cent sous marchant sur quatre pattes. N'espérez de lui aucun ménagement; s'il pouvait tuer mille perdreaux, certainement il les enverrait à la halle. Si vous lui parlez de conserver, de penser à l'année prochaine, au lendemain, il ne vous comprendra pas, ou bien il vous répondra comme Figaro : « Qui sait si le monde durera encore trois semaines? » S'il est chasseur épicier flibustier, sa dépense n'étant pas bien grande, il se contentera de peu de chose; mais s'il change ce dernier titre en celui d'actionnaire, s'il a payé pour s'amuser, oh! alors, le démon de l'avarice, le démon de la cupidité, se joignant au démon de la chasse, vont tellement bouleverser le cœur et la tête de ce pauvre diable, qu'il sera toute la journée dans le plus violent état d'exaltation fébrile, de surexcitation nerveuse.

Le jour de l'ouverture, le gibier subit une hausse de cent pour cent : plus on en tue, plus on en vend. L'homme qui, dès le matin, a quitté sa maison avant l'aurore, rentrant le soir éreinté, affamé, ne peut pas décemment revenir les mains vides; on lui dirait en ricanant : « Il valait bien la peine de se lever matin ! » Or tout chasseur qui ce jour-là possède cinq francs rapporte dans son ménage au moins deux perdreaux; il a tué quelques moineaux sur les ormes des boulevards extérieurs, il les présente comme accessoires; il a tué deux pigeons bisets, il les décore du titre de ramiers. Oh ! s'il avait rencontré quelque petit cochon noir, avec quel plaisir il offrirait à son épouse un beau marcassin ! Il faut bien des perdreaux pour lester les carnassières de tous ces braves gens; aussi les aubergistes des barrières qui font le commerce du gibier gagnent autant sur les lièvres et les perdreaux que sur l'eau transformée en vin. Ils sont les entreposeurs des braconniers; lorsque le beau monsieur en tilbury se présentera, un petit gamin lui ira dire à l'oreille : « J'ai deux lièvres, trois faisans, dix perdreaux à vous offrir; c'est ça qui figurerait bien sur le garde-crotte. » Soyez certain que les cordons de la bourse ne tiendront pas contre une si belle proposition : car Chevet est excellent pour le lendemain, quand il s'agira de faire des envois aux dames; mais en arrivant il est essentiel de pouvoir montrer quelque chose.

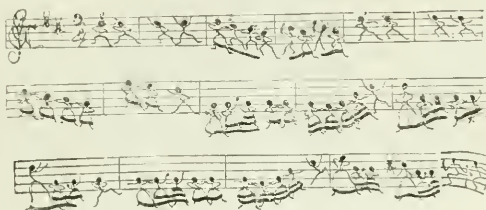
J'oubliais le chasseur théoricien. C'est une espèce à part; celui-là ne fait point de mal au gibier, car il ne chasse jamais. Cependant il a chassé jadis et se propose de chasser un jour : en attendant, il parle chasse toute la journée. Médecin, avocat, notaire, courtier de commerce, commissaire-priseur, il préfère du Fouilloux à Hippocrate, Salnove à Barthole, d'Yauville à Barême. Si vous entamez le chapitre des armes à feu, il vous détaillera tous les systèmes : chaque année, en voyant les perfectionnements nouveaux, il se félicite de n'avoir point encore acheté de fusil. Le chasseur théoricien vous dira le jour fixe où commence le passage des cailles, des canards, des bécassines; si vous tuez un de ces oiseaux avant l'heure prédite, gardez le secret, vous lui feriez un notable chagrin. Mais c'est surtout en fait de législation qu'il brille; pour empêcher le braconnage, il a trente projets de loi dans sa poche; méfiez-vous de lui s'il aborde cette matière, il va vous lire tout son répertoire. J'y fus pris un jour, moi qui vous parle; mais, après avoir essuyé la première bordée, j'interrompis mon homme. « Tous les chasseurs sont jaloux, lui dis-je; la pièce de gibier qu'ils ne tuent pas est un vol qu'on leur fait : demandez-leur une loi, ils l'auront bientôt rédigée, la voici :

« Article unique : La chasse est défendue à tout le « monde, excepté à. . . . . (mettre ici le nom du législateur). »



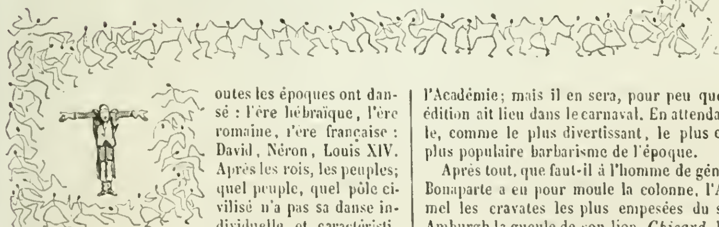


LE CHICARD



PAR

TAXILE DELORD



Toutes les époques ont dansé : l'ère hébraïque, l'ère romaine, l'ère française : David, Néron, Louis XIV. Après les rois, les peuples; quel peuple, quel pôle civilisé n'a pas sa danse individuelle et caractéristique, sa bourrée, sa tarentelle, sa gigue ou son fandango? Paris seul, jusqu'à présent, était sans type de danse, sans chorégraphie internationale et prime-sautière. Paris ne dansait pas, il bâillait; témoin les routs de l'hiver dernier, et probablement ceux de l'hiver futur. — C'est au point que les invitations pour une contredanse se formulaient ainsi : « Madame me fera-t-elle l'honneur de marcher avec moi? » Heureusement « un homme s'est rencontré, d'une profondeur de génie incroyable, » comme aurait pu dire Bossuet. Ce génie profond, ce pseudonyme incomparable, est aujourd'hui essentiellement populaire et trop haut monté dans l'opinion publique et les bals masqués, pour que nous ne lui ouvrions pas à deux battants la case la plus exceptionnelle de notre musée. *Chicard* est français de cœur, sinon de grammaire, et bien qu'il ne soit pas encore du dictionnaire de l'Académie; mais il en sera, pour peu que la prochaine édition ait lieu dans le carnaval. En attendant, célébrons-le, comme le plus divertissant, le plus comique et le plus populaire barbarisme de l'époque.

Après tout, que faut-il à l'homme de génie? un moule. Bonaparte a eu pour moule la colonne, l'Anglais Brummel les cravates les plus empesées du siècle, M. Van Amburgh la gueule de son lion. *Chicard*, lui, s'est coulé et infusé tout entier dans le moule-carnaval. Là, où tant d'autres, des profanes, des plagiaires, n'avaient vu que matière à entrechats et à police correctionnelle, il voit, lui, foudre de danse, regard d'aigle, matière à ovation, royauté vivante à improviser et à conquérir. Honneur à lui! il a créé une dynastie, il a sa phalange, ses afidés, ses chicards présomptifs, bande joyeuse, carnaval effréné qui ne fait qu'un pas depuis le premier entrechat masqué jusqu'à la dernière saint-simonienne de la mi-carême.

Le chicard est donc bien plus qu'un masque, c'est un type, un caractère, une personnalité. Ce n'est que pendant le carnaval qu'on peut observer le chicard; le reste de l'année, il rentre plus ou moins dans la catégorie du viveur. Selon son rang, son état ou sa fortune, il fréquente la Chaumière, le Ranelagh ou le Chalet; il est

étudiant, dandy ou clerc de notaire; commis, ou négociant de peaux de lapins. C'est un homme qui ressemble à tous les autres hommes; n'allez pas cependant le confondre avec le commis voyageur. Le vrai chicard ne vit que trois jours chaque année; c'est une chrysalide qui brise son écorce. C'est un papillon qui meurt pour s'être trop approché des lustres du bal masqué.

Mais certaines personnes, qui ne connaissent le carnaval que par le stationnaire domino, seraient peut-être en droit de nous dire : « Après tout, qu'est-ce que le roi de tout ce peuple, qu'est-ce que la racine de tous ces adjectifs, expliquez-nous chicard, où est chicard? Quel est ce mythe, ce symbole, cette allégorie, ce miracle? Chicard, est-ce un être fictif comme Bouginier, ou comme Credeville? est-ce un évangile comme l'abbé Châtel? est-ce un obélisque comme M. Lebas? est-ce un tilbury comme M. Duponchel? » Arrêtez, allez au bal, j'entends le bal où l'on ne danse pas, mais où l'on roule et tourbillonne; là vous le verrez, ou plutôt vous ne le verrez pas; mais vous le devinerez; on vous en montrera dix, et ce ne sera pas lui; enfin, au milieu d'un cercle de curieux, d'une avalanche de pierrots, de débardeurs, de corsaires, vous découvrirez une pantomime sublime, des poses merveilleuses, irréprochables au point de vue de la grâce, des mœurs et du garde municipal. Callot et Hoffmann, Hogarth et Breüghel, tous les fous célèbres réunis ensemble, des prunelles dévorantes, une force comique incalculable, Sathaniel en habit de masque, un costume ou une furie qui résume les physionomies dansantes de tous les peuples, le *punch* des Anglais, le *pulcinella* napolitain, le *gracioso* espagnol, l'*almée* des Orientaux; et nous, Français, nous seuls manquions jusqu'à ce jour d'un mérite de ce genre! Mais aujourd'hui cette lacune est comblée; Chicard existe, c'est un *primitif*, c'est une *racine*, c'est un règne. Chicard a créé *chicandar*, *chicarder*, *chicander;* l'étymologie est complète.

Il est donc certain que sous cette reliure bouffonne, et ce diadème de grelots, la nature a caché un des génies les plus complets et les plus profonds de l'époque. Assurément on ne mérite pas d'être modelé toutes les minutes, d'avoir à chaque pose, à chaque évolution vertébrale et chorégraphique, le sort de l'Apollon du Belvédère, sans avoir en soi une puissance qui, pour se révéler par des allégories d'attitude, n'en suppose pas moins une organisation phrénologique supérieure. On ne révolutionne pas les cinq unités de la danse, on ne suspend pas tout un bal masqué à son geste, avec des facultés roturières et normales. On vante beaucoup Napoléon pour avoir détruit le vieux système de circonvallation de l'archiduc Charles; l'homme de génie qui s'est fait appeler Chicard a modifié complétement la chorégraphie française; il a dénaturé les pastourelles; métamorphosé les poules, septembrisé les trénis, ou, pour mieux dire, il a repétri ces antiques figures à son image, il a créé sa contredanse-Chicard, cette danse modèle tour à tour anacréontique, macaronique ou macabre; ce n'est ni Marcel, ni Vestris, ni Mazurier; tout chez lui est renouvelé et entièrement renaissance : balancés, en avant deux, queues-du-chat, tour de main, c'est Chicard! les entrechats de Paul lui-même, ce Zéphire qui montait si haut dans les frises de l'Opéra, s'agenouilleraient devant lui.

Cependant ce serait une grave hérésie de chercher Chicard et ses compagnons dans les bals vulgaires, sans physionomie, sans hardiesse, ou mieux dans ces routs purement cyniques et grossiers où l'on devine l'Arétin vulgaire du Saumon ou du Prado. Tel n'est pas Chicard. Il est trop dieu pour se commettre dans de pareils enfers. Il y a d'ailleurs des cadres où sa physionomie ne serait pas appréciée : tout ce qu'il a de magique et de sublime dans sa danse ne peut s'adresser à la fibre prosaïque. Terpsichore Faubourienne ne saurait le revendiquer; et s'il est vrai qu'il ait dénaturé les menuets et les gavottes du grand monde, il a également renversé dans l'ornière du rétrospectif les fricassées de la barrière. Le bal masqué que Chicard privilégie de sa présence est donc véritablement consacré, c'est une vogue assurée; la foule sera là, foule artistique et costumée qui cache souvent un blason et plusieurs quartiers de noblesse sous la veste du malin ou le paletot du pêcheur. Partout Chicard est en chef, son panache surnage, sa tête est une oriflamme, comme celle de Henri IV. Il varie d'ailleurs dans le choix des bals, tantôt Musard, tantôt Valentino : l'année dernière c'était la Renaissance; il y faisait littéralement fureur, c'est là qu'il a été lithographié; il méritait des statues, mais nous plaçons si mal notre marbre dans ce siècle d'ingratitude! Vous verrez que ce seront nos petits-neveux costumés, nos arlequins de petits-fils qui décréteront une colonne à Chicard.

Mais, comme tous les grands hommes qui jettent au vent leur verve et leur génie, Chicard a compris la nécessité de se concentrer lui-même dans une institution digne de lui, il a voulu créer un modèle, un spécimen qui pût lui servir de piédestal, et réfuter ainsi à l'avance les jaloux ou les ingrats qui seraient tentés de vous dire : « Qu'a fait Chicard? » Ce qu'il a fait? C'est son bal, l'un des plus beaux monuments épiques qu'on ait mis en action, ce bal dont un seul quadrille suffirait pour faire la réputation d'un homme, ce temple destiné à protéger éternellement le carnaval français, comme le Panthéon ne protége pas la mémoire des grands hommes.

Beaucoup de personnes parlent donc du bal Chicard, mais seulement par ouï-dire, sans impression oculaire. C'est tout simple : n'est pas admis qui veut dans ce bal, qui a son genre d'aristocratie, ou de franc-maçonnerie, si l'on aime mieux. Le bal Chicard a ses rites, ses règlements, ses préceptes qu'il faut connaître d'avance, sous peine de se voir excommunié et voué à Musard. C'est une cérémonie religieuse, un culte, une adoration. D'ailleurs une invitation est de toute nécessité, et c'est Chicard qui se charge lui-même d'en rédiger les termes. Feuilletonistes, vaudevillistes, caricaturistes littéraires, vous parlez de style, de verve, d'entrechat la plume à la main, lisez les lettres Chicard, et dites si tout l'esprit qui s'imprime n'est pas vaincu par ce style, par cette verve, par cet entrechat? — Dites si de pareils paragraphes ne méritent pas toutes les reliures, dorures, ciselures et illustrations de notre éditeur. Chicard n'écrit pas, il danse; vous le voyez s'élancer, bondir à travers ses phrases. Heureux les gens qu'il honore de ses invitations, et surtout de ses épîtres, c'est à les boire comme de l'aï frappé, tant elles moussent et petillent. Quand vous avez une pareille lettre qui vous valse dans la poche, restez chez vous si vous pouvez, le jour anniversaire du bal Chicard.

C'est dans le plus vaste salon des *Vendanges de Bourgogne* qu'a lieu ce bal véritablement cyclopéen. Le choix le plus sévère préside aux oripeaux et à l'extérieur des invités. Toute personne qui se présenterait sous un costume déclaré banal ou épicier, tel que Jean de Paris, Turc, arbalétrier du temps de Henri III, jardinier rococo, ou Zampa, serait sévèrement éconduite comme funambule. C'est tout au plus si le Robert-Macaire pur et simple est admis. Les gants jaunes sont tolérés, mais



sont généralement mal vus. Du reste, les lettres que Chicard vous adresse vous mettent, en quelques calembours que la saison nous permettrait à peine de rapporter, parfaitement au courant de vos devoirs.

On rencontre à ce bal le plus curieux pêle-mêle de nuances sociales, de contrastes déguisés, les têtes les plus graves de publicistes, enchevêtrées avec ce que la littérature et les ateliers produisent de plus échevelé. Là, plus de numéro d'ordre, plus de catégories, de conditions; tout est nivelé, fondu dans l'immense tourbillon des costumes et des quadrilles. Sans nommer aucun masque, qu'il nous suffise de dire que les gens les mieux posés assistent régulièrement aux bals Chicard; c'est chez eux une tradition, un article de foi, un pèlerinage irrésistible, tant on y trouve chaque année de nouvelles créations, d'imbroglios imprévus, de physionomies inédites.

Mais comment décrire l'ensemble de cette réunion vraiment unique qui ferait pâlir les nuits les plus vénitiennes, les orgies les plus seizième siècle? Imaginez des myriades de voix, de cris, de chants; des épithètes qui volent comme des traits d'un bout de la salle à l'autre, des ovations, des trépignements, un Pandémonium continu de figures tour à tour rouges, violettes, blanches, jaunes, tatouées; et les quadrilles où l'on ne distingue qu'un seul costume, une flamme qui s'élance, tournoie et voltige; une folie, un éclat de rire qui dure une nuit, une réunion que Milton aurait assurément annexée à son enfer, quelque chose de surhumain, de démoniaque, dont aucune phrase ne saurait donner une idée, un tableau qu'il faut renoncer à peindre, car la parole ne reproduit ni le reflet volcanique du vin de Champagne, ni les rayons d'or et d'azur du punch enflammé : une ronde du sabbat, voilà le bal Chicard.

Mais les grands personnages, les publicistes, les rapins échevelés, les littérateurs, les commis, les clercs de notaire, tout cela ne forme que la moitié d'un bal; l'autre moitié, et la plus belle, où Chicard va-t-il la prendre? Quelles sont les femmes assez Grecques, assez Pompadour, assez humanitaires, pour être constamment à la hauteur de cette chorégraphie, de cette passion, de cette littérature? Ces femmes ne sont ni des bacchantes de la Thrace, ni des marquises des petits soupers, ni des sectatrices métaphysiques de l'attraction passionnée; elles n'ont jamais entendu parler des bacchanales, et ne lisent jamais ni Crébillon fils ni madame Gatti de

Gamond. Vous demandez dans quel lieu Chicard prend ses danseuses : partout et nulle part. Il les choisit tantôt dans les magasins de la lingère, tantôt au comptoir des cafés, tantôt dans les boudoirs d'une foule de rues que nous pourrions citer, tantôt dans la rue elle-même, tantôt dans ces salons où, au lieu de faire de l'esprit, on fait de l'amour; partout enfin où l'on choisit ses passions d'un mois, ses maîtresses d'un jour, ses plaisirs d'un moment. Ces éléments si divergents en apparence, cette foule bariolée s'organise, se groupe, se pare, et, lorsque la nuit solennelle est arrivée, il sort de toute cette confusion la plus irrésistible de toutes les aristocraties, celle de la beauté.

Quelques jours avant la fête, Jupiter-Chicard fait sa tournée avec Mercure. Il ne se déguise ni en cygne, ni en taureau, ni en pluie d'or; il porte un paletot comme tous les mortels, et il pénètre dans les mansardes, dans les magasins, dans les boudoirs, dans les ateliers, partout où il croit trouver une jolie femme. Là il se livre à un examen approfondi, nous croyons même qu'il prend des notes, et, si le résultat de ses observations est favorable, il inscrit un nom de plus sur son carnet d'invitations. C'est Mercure qui sert de secrétaire. Il ne suffit pas d'avoir été admise une fois à ce bal pour en faire toujours partie : malheur à celles dont l'œil aura perdu son éclat depuis l'année dernière, dont la taille sera moins svelte, le pied moins léger, les lèvres moins souriantes; elles disparaîtront immédiatement de la liste des élues. Jupiter n'entend pas raillerie là-dessus; soyez toujours belles, et il vous invitera toujours. Dans un certain monde, une invitation au bal Chicard est considérée comme un brevet, on s'en sert comme d'un diplôme de jolie femme. Au carnaval dernier, quatre femmes s'asphyxièrent de douleur de n'avoir pas été jugées dignes de pénétrer dans le sanctuaire.

Assez de généralités! maintenant pénétrons dans les détails, et voyons ce qu'il y a au fond de toutes ces joies. La gloire de Chicard est incontestable. Étudions les bases sur lesquelles repose sa puissance. Il est temps de nous rapprocher du monarque. Avançons sans crainte, et tâchons de ne pas être éblouis par les rayons de l'auréole divine. *Incessu patuit Deus.* Chicard marche comme un Dieu.

Il s'avance la tête recouverte d'un casque de carton vert-bronze surmonté d'un plumet rouge, — l'antiquité et la garde nationale. — Comment laisserions-nous passer ce casque sans nous arrêter un moment devant lui ? est-il, dans tous les musées d'artillerie, dans toutes les collections Dusommerard, chez tous les marchands de bric-à-brac, un monument plus saint, une relique plus auguste? Lors même qu'on nous montrerait ce casque qu'Énée tient si délicatement sur ses genoux lorsqu'il raconte ses infortunes à Didon, nous ne serions pas saisi d'une vénération plus grande. Savez-vous ce que c'est que le casque en carton de Chicard? C'est un des plus grands succès de l'époque, une des plus grandes popularités de la littérature, c'est l'aurore du romantisme, le casque enfin avec lequel M. Marty jouait le *Solitaire!* Cette plume qui flotte au milieu du bal s'est courbée sous les tempêtes du Mont-Sauvage, elle s'est inclinée tremblante devant la vierge du monastère, elle a frissonné quand les échos de la chapelle répétèrent : Anathème! anathème! Ce casque a eu trois cents représentations; et maintenant, tout bosselé qu'il a été dans vingt Pavies carnavalesques, il ombrage encore glorieusement le front d'un héros. Quand Chicard sera mort, son casque sera acheté par un Anglais, plus cher que le petit chapeau du grand homme. Maintenant passons au reste du costume de Chicard. Pour justaucorps, il a le vaste gilet des financiers de Molière, cette partie de son costume représente la haute comédie; ses pantalons sont de larges brayes à la Louis XIII, hommage indirect rendu à la mémoire de Marion Delorme; un tricot révèle ses formes, et témoigne de la nudité indispensable à un dieu; ses pieds se cachent dans des bottes à revers, tristes débris du Directoire et de l'Empire. Pour honorer la mémoire de l'ancien Opéra-Comique, il porte une cravate à la Colin et des gants de chevalier comme Jean de Paris. Ce costume, c'est un résumé historique, une épopée, une Iliade; vous sentez que vous êtes en présence du dieu le plus fêté de notre époque. Ce casque, cette corde à puits en guise de ceinturon, ces épaulettes de garde national, cette écaille d'huître, décoration emblématique dont le ruban rouge est une patte d'écrevisse, tous ces oripeaux sont une dérision, un coup de pied donné au passé; il y en a pour toutes les époques, pour tous les goûts, pour toutes les gloires. La tête de Chicard est une satire de l'ancienne tragédie, peut-être une personnalité contre mademoiselle Rachel et contre les classiques; ses jambes insultent au moyen âge, ses pieds foulent les gloires républicaines et impériales ressemelées. Saluez donc cet amalgame philosophique, ces guenilles qui écrivent l'histoire, cette défroque qui renferme toute la morale de nos jours; inclinez-vous devant notre maître à tous, devant le dieu de la parodie!

Voilà Jupiter. Cherchons à présent son épouse, la blonde Junon; peut-être est-elle occupée à gémir derrière quelque nuage des innombrables infidélités de son époux! La voici : au lieu de pleurer, elle danse; quels pas! quels gestes! quelle tournure! Junon a l'air d'une revendeuse à la toilette; nous parlons de revendeuse pour être poli, car vraiment c'est à tout autre chose qu'elle ressemble. Voyez cette robe fanée qui n'a pas été faite pour elle, ces faux cheveux qui pendent sur ses épaules,



ces airs de jeune fille à la fois pudibonde et subjuguée, ce sourire qui provoque un accord satanique. N'avez-vous pas entendu quelquefois une femme pareille, vieille et parée d'un luxe douteux, chuchoter à votre oreille des paroles incompréhensibles, le soir? D'où vient que le

dieu habituellement si difficile sur la beauté a choisi une épouse aussi laide? Rassurez-vous, ceci est encore un symbole, un mythe, une allégorie; c'est un homme déguisé qui remplit le rôle de la femme de Jupiter. Ceci est du haut Aristophane.

Nous avons vu Jupiter dansant, face à face. Maintenant passons l'Olympe en revue. De nos jours, les dieux sont devenus plus accessibles, et les déesses aussi. Le premier qui s'offre à nous, c'est Mercure, l'infortuné! comme il a vieilli depuis la guerre de Troie! Les ailes de ses pieds et de ses mains sont tombées, son teint s'est aviné, son ventre a grossi; il porte un petit chapeau à la Napoléon, des manchettes en dentelles, comme les maltôtiers de la Régence, une chemise en batiste, dérobée à quelqu'une des plus illustres spécialités du genre; son habit à la Robespierre est rapiécé d'un côté par des assignats, de l'autre par d'innombrables promesses d'actions.



Mercure attire les chalands d'une voix chevrotante : « Qui veut des mines de houille, des mines d'or, des mines d'argent, à l'épreuve des inondations et de la police correctionnelle? » Pauvre Mercure, quel changement! tu as bien fait de quitter ton nom et de t'appeler le *banquier Floumann*. Toi aussi, comme Jupiter, tu es une parodie!

Dans cette singulière mythologie, Mercure cumule ses fonctions avec celles d'Apollon; quand tous les dieux sont réunis, c'est lui qui charme leurs loisirs en chantant gaiement la barcarolle; pendant qu'ils sablent l'ambroisie d'Épernay, ou le nectar de Cognac, Floumann improvise; il apprend aux hommes à célébrer le vin, qu'il nomme *picton*, et les belles, qu'il appelle tout simplement *femmes*. Il exalte en hexamètres plus ou moins harmonieux les charmes de la Vénus Chicarde, sortie un jour de l'écume du vin de Champagne; il dit les douleurs d'un débardeur poursuivant une bergère; il enseigne comment on triomphe d'un domino rebelle, sans le changer en laurier. Mercure, Apollon, Floumann, connaît tous les beaux-arts, s'il n'apprend plus des pas nouveaux aux nymphes de la Thessalie, c'est lui qui rédige les danses de Chicard, il est chorégraphe comme Coraly ou Mazillier, et ses pas, au lieu de faire bâiller l'Opéra, courent le monde sur les ailes du carnaval. Avant un an, tous les premiers sujets de M. Duponchel en viendront, de cachucha en cachucha, à demander des pas nouveaux au seul maître de ballets de notre époque de sauteurs. Quelquefois Apollon consent à livrer ses inspirations aux simples mortels : Achard, Chaudes-Aigues, Levassor, ont souvent chanté ses vers populaires au milieu des éclats de rire de toute une salle. Le cœur du titi n'a pour lui aucun secret, Floumann pourrait aborder le Vaudeville; il serait au moins un frère Cogniard s'il n'était dieu.

O Muse! qui me guides dans ce labyrinthe olympien, l'ai-je bien entendu? Cet homme revêtu d'un justaucorps et d'une culotte courte de paillasse, avec une pudique ceinture de duvet d'oie, c'est le vainqueur du monstre de Némée et de plusieurs hydres célèbres! Hercule en gants jaunes, coiffé du chapeau d'Arlequin, et portant sur un diadème en carton, hérissé de viles plumes d'oie, cette inscription : *çovage sivilizé;* c'est vraiment à ne pas y croire, malgré ses sandales romaines, malgré sa peau de tigre en guise de dépouille de lion. Hercule, qu'as-tu fait de ta massue? Passons, me dit la Muse, c'est encore une parodie.

Il y a peut-être dans le *çovage* une attaque indirecte contre la colonisation d'Alger; c'est une épigramme contre la fusion de l'Orient et de l'Occident, un coup de boutoir donné au saint-simonisme.



Hercule traîne après lui un gros homme vêtu d'un simple maillot couleur de chair, la face rubiconde, les yeux éteints, la démarche vacillante. Cet homme, ou plutôt ce ventre, c'est Silène. Bacchus, en effet, ne pouvait pas faire partie de cette mythologie; Bacchus est un dieu trop prude, trop gentilhomme, trop feuille de vigne pour présider les modernes bacchanales. Bacchus, c'est l'ivresse généreuse qui fait naître les ardents désirs, les vives reparties, les sentimentales ardeurs; Silène, c'est l'étourdissement qui rend le corps paresseux, les lèvres bégayantes, l'esprit pantagruélique : l'un est le nectar qui transporte aux cieux; l'autre est le vin qui attache à la terre. Bacchus, accablé de lassitude, s'endort sous quelque bosquet fleuri, où les nymphes émues viennent

le contempler; Silène trébuche au coin d'une borne, ou s'endort entre deux brocs qu'il a vidés. Don Juan, Richelieu, Casanova, tous ceux qui ont vécu pour jouir invoquaient Bacchus; aujourd'hui le Pégase de la gaieté française est l'âne de Silène.



Voici enfin *Balochard* et *Pétrin*, le Comus et le Momus de cette mythologie. Balochard a été déjà déifié au Palais-Royal; il a reçu l'apothéose du vaudeville, il



porte un bourgeron et des pantalons de grosse cavalerie, ses reins sont entourés d'une ceinture rouge, et sa tête est surmontée d'un feutre gris qui trahit les nombreuses mésaventures bachiques de son propriétaire. Il participe à la fois du Lepeintre aîné et du corsaire romantique; il fait le calembour de l'Empire et chante les vers échevelés de la Restauration. Il réunit en lui la gaieté des deux époques; il se moque de toutes les deux à la fois; c'est une double parodie.

Balochard représente surtout la gaieté du peuple; c'est l'ouvrier spirituel, insouciant, tapageur, qui trône à la barrière. C'est la racine cubique du gamin et l'idéal du titi. Il fait de l'esprit comme on tire la savate. Il se moque de tout, et principalement de tout ce qui est au-dessus de lui; c'est un des plus illustres trognons de pomme de l'Ambigu, une des plus célèbres reparties des bals masqués. Balochard aime la dive bouteille, mais à la manière de Rabelais, plutôt pour se mettre en joie que pour se *soûler*. Balochard est aussi une racine, on dit *balocher*, comme on dit *chicarder; balocher* a une signification très-étendue : c'est un verbe qui s'applique à la vie en général, c'est quelque chose de plus que flâner, c'est l'activité de la paresse, l'insouciance avec un petit verre dans la tête. Henri IV touche par certains côtés au Balochard, et le roi René le résume dans son acception la plus élevée. Sous la Restauration, le Balochard n'existait pas, on ne connaissait que des troubadours; il a fallu une révolution pour le produire. Balochard est né le 30 juillet 1830, en même temps que le saint-simonisme et la *chahut*.

Quant à *Pétrin*, nous avons eu tort de dire qu'il était dieu : c'est un symbole, il résume tout, absorbe tout, matérialise tout; c'est la confusion qui a pris une forme, c'est le présent fait masque.



Ainsi donc, vous le voyez, tout s'enchaîne et se lie, le sentiment moral d'un siècle se reflète partout. Chaque chose qui émane de la masse a sa signification. Presque toujours ses divertissements cachent une satire; ses chants, une leçon; ses sympathies, un enseignement. Dans toutes ces personnifications burlesques que nous venons de décrire, ne voyez-vous pas tracée tout au long l'histoire de notre scepticisme? Le carnaval de nos jours n'est plus un délassement ordinaire, c'est une espèce de comédie aristophanique que le peuple, ce grand comique, se joue à lui-même, et à laquelle tout le monde se mêle sans en comprendre la portée.



Mais nous voici arrivés au moment le plus intéressant de cette solennité carnavalesque. L'orchestre a donné le signal, et quel orchestre! dix pistolets solo, quatre grosses caisses, trois cymbales, douze cornets à piston, six violons et une cloche. Au premier coup de ce carillon, de ce branle-bas, de ce tocsin, la foule s'est élancée; que fait-elle au milieu du tourbillon de poussière que soulèvent ses pas? quelle danse exécute-t-elle? Est-ce la sarabande, la pavane, la gavotte, la farandole, la porcherone de nos pères? Est-ce le poëme épique auquel les bayadères ont donné le nom de pas? Est-ce la cachucha, cette espèce d'ode à Priape que l'on danse en Espagne, au lieu de la chanter?

Ce n'est point une danse, c'est encore une parodie; parodie de l'amour, de la grâce, de l'ancienne politesse française, et admirez jusqu'où peut aller chez nous l'ardeur de la dérision! parodie de la volupté; tout est réuni dans cette comédie licencieuse qu'on nomme la *chahut*. Ici les figures sont remplacées par des scènes; on ne danse pas, on agit; le drame de l'amour est représenté dans toutes ses péripéties; tout ce qui peut contribuer à en faire deviner le dénoûment est mis en œuvre; pour aider à la vérité de sa pantomime, le danseur, ou plutôt l'acteur, appelle ses muscles à son secours; il s'agite, il se disloque, il trépigne, tous ses mouvements ont un sens, toutes ses contorsions sont des emblèmes; ce que les bras ont indiqué, les yeux achèvent de le dire; les hanches et les reins ont aussi leurs figures de rhétorique, leur éloquence. Effrayant assemblage de cris stridents, de rires convulsifs, de dissonances gutturales, d'inimaginables contorsions. Danse bruyante, effrénée, satanique, avec ses battements de mains, ses évolutions de bras, ses frémissements de hanches, ses tressaillements de reins, ses trépignements de pieds, ses attaques du geste et de la voix; elle saute, glisse, se plie, se courbe, se cabre; dévergondée, furieuse, la sueur au front, l'œil en feu, le délire au visage. Telle est cette danse que nous venons d'indiquer, mais dont nulle plume ne peut retracer l'insolence lascive, la brutalité poétique, le dévergondage spirituel; le vers de Pétrone ne serait pas assez large pour la contenir, elle effrayerait même la verve de Piron.

Autour des danseurs circule la foule de ceux qui n'ont pu prendre place aux quadrilles, foule animée qui parle de tout et surtout d'amour; les protestations et les railleries s'entre-choquent, un calembour coupe court à une déclaration, un serment se déguise sous un coq-à-l'âne. — Donnez-moi votre adresse. — Je suis retenue jusqu'à la douzième. — Je vous prendrai à la sortie du bal. — Va pour le petit verre.

Et toutes ces femmes dont nous parlions tout à l'heure, comme elles sont vives, folles, charmantes, pleines de laisser-aller! comme elles sont heureuses, les unes de pouvoir être canailles à leur aise, les autres de cesser de

l'être un moment? Qu'importe d'ailleurs le caractère de leur gaieté, pourvu qu'elles soient belles et gracieuses! La grâce et la beauté, voilà tout l'esprit des femmes.

Mais voici que toute cette passion gesticulée, toute cette ardeur aphrodisiaque, ont besoin de repos. Il faut qu'un plaisir soulage d'un autre plaisir. Le moment de se mettre à table est arrivé : hommes et femmes viennent prendre place autour du festin. Ce n'est point le souper de la Régence, ce n'est pas non plus tout à fait l'orgie du Bas-Empire; le geste se modère, l'allure des convives devient plus décente; les fleurs, les lustres, les mets, les vins, les femmes, tout cela c'est de la poésie, et tout cela est répandu à foison dans la galerie du festin. La galanterie française, l'antique verve qui commence à Rabelais et qui finit à Béranger, reprennent le dessus. Tout le monde sent le besoin de devenir spirituel; on oublie le dévergondage du bal; le champagne arrive, ce vin national par excellence, ce nectar de la saillie, cette ambroisie du calembour, cet hippocrène du propos grivois. L'effervescence passée fait place à une effervescence plus douce, et le Français se trouve tout entier devant une chanson.

Il y a des gens qui disent que la France est une citadelle, nous soutenons que la France est un vaste caveau moderne. Dans cet heureux pays, tout le monde naît chansonnier, le Chicard plus que tout autre; de même que la danse, il a révolutionné le couplet; son lyrisme ne ressemble ni à celui d'Anacréon, ni à celui de Parny, ni à celui de Piron, encore moins à celui de Désaugiers; son couplet est vif, sans cependant tomber dans la barcarolle; il est mélancolique, sans empiéter sur la ballade; il peut se chanter à deux ou trois voix, avec ou sans accompagnement de guitare, et cependant ce n'est point une nocturne. La chanson du Chicard est tour à tour triste, gaie, sentimentale, graveleuse, c'est une espèce de *chahut* chantée, une parodie de toutes les poésies et de tous les états de l'âme, un cantique dérisoire en l'honneur de l'amour. Nous connaissons de ces chansons qui commencent comme un *lied* de Schubert, et qui finissent par la rilla, fla, fla. Le Chicard improvise toujours et n'écrit jamais ce qu'il improvise; voilà pourquoi tout le monde ne connaît sa verve que par fragments; on retient les vers et on oublie la chanson. Les imprimeries les plus clandestines d'Avignon n'ont point encore pu imprimer le recueil des *Vendanges de Bourgogne :* voilà cependant comment se perdent les monuments les plus importants de la littérature nationale.

Le Chicard vient de livrer son dernier couplet aux convives. Ce refrain a électrisé toutes les têtes; le champagne a déposé son volcan dans chaque cerveau; tous ces vésuves demandent une issue. Ici nous rentrons complétement dans le Bas-Empire. On se cherche, on se fuit, comme dans Virgile chaque homme est un berger qui court après une Galatée; Aglaé, Amanda, mesdames de Saint-Victor, de Laurencey, de Walmont, mademoiselle Lise, madame Vautrin, filles, femmes galantes, grisettes, dames de comptoir, tout cela est mêlé, confondu, démocratisé par le délire. C'est le moment où les bacchantes de Thrace coupaient des hommes en morceaux. Malheur à l'Orphée de l'orchestre; si on le porte en triomphe, il est perdu. Mais l'Orphée a conservé son sang-froid, les sons deviennent plus lents, on supprime la cloche, on renonce à la poudre fulminante. Le bal tout entier reprend haleine. Alors surgit un autre danger : le chef d'orchestre est en sûreté, mais la morale est en péril; d'illicites ardeurs sont nées au contact de tous ces épidermes; quelques bergères faciles ont toléré des familiarités indiscrètes, quelques couples hardis prennent des poses excessivement mythologiques; d'autres sont sur le point de faire tableau. Une voix a crié d'éteindre les lustres; il ne nous resterait plus qu'à nous esquiver si à un coup d'œil de Chicard la musique n'éclatait de nouveau. Le *fa* des pistolets se mêle à l'*ut* des capsules, la cloche sonne, les violons crient, les cornets éclatent comme un feu d'artifice. Le démon de la danse reprend tout à coup le dessus, les mains cherchent les mains; soudain la danse recommence, mais ce n'est plus une danse, c'est une éruption; on se mêle, on se heurte, on tourbillonne; les uns valsent, les autres galopent, les autres font tout cela à la fois. Les chapeaux volent en l'air, les cheveux flottent, les ceintures tombent; c'est une mer en démence, un océan d'oripeaux, c'est une saturnale antique, une mystérieuse orgie de Templiers. L'orchestre roule comme le tonnerre sur ces flots soulevés, et à chaque éclat de foudre musicale la tempête recommence plus ardente, plus furieuse, plus échevelée, jusqu'à ce que la voix de Dieu se fasse entendre par l'intermédiaire du cadran, et dise à ces vagues indomptées : « Vous n'irez pas plus loin. »

Quelquefois, au milieu de cette frénésie, les fichus s'en vont, les corsages craquent, les jupons se déchirent; malheur à celle qui voudrait s'arrêter en chemin pour réparer le désastre de sa toilette, l'impitoyable galop passerait sur elle comme une trombe et la foulerait aux pieds. Qui songe d'ailleurs à sa toilette dans un pareil moment? Qu'importe ce que les périls de la danse pourront livrer aux regards d'appas inattendus, de trésors cachés; un peu plus ou un peu moins de nudité ne fait rien à l'affaire; d'ailleurs, tous ces danseurs sont trop artistes pour s'en apercevoir, il n'y a guère que les gardes municipaux sur qui ces sortes de choses fassent encore quelque impression, et tout garde municipal qui se présenterait aux *Vendanges de Bourgogne* serait immédiatement conduit au violon. Laissez donc passer ces tailles que le lacet ne retient plus, ces bras dont nulle gaze ne cache les contours, on ne songe plus à toutes ces bagatelles; demain seulement toutes ces femmes si belles, si fraîches la veille, se demanderont d'où vient la pâleur de leur teint, la maigreur de leurs bras; elles chercheront à savoir ce qui a pu les vieillir ainsi en un instant, sans songer qu'elles se sont livrées pendant toute une nuit à ce minotaure moderne qui s'appelle le galop chicard.

Il faut un but à tous ces enthousiasmes, il faut une direction à toutes ces ardeurs. Ce but, cette direction, c'est l'apothéose de Chicard. Mille voix répètent à l'envi cette proposition de la reconnaissance. Le moment est venu de sacrifier véritablement à la religion du plaisir, *nobis deus hæc otia fecit.* C'est un dieu qui leur a procuré ces doux loisirs, et ils savent que ce dieu s'appelle Chicard. On se querelle, on se bat, on se renverse, c'est à qui aura l'honneur de contribuer au triomphe de la divinité. Les femmes baisent le bout de sa tunique, d'autres cherchent à arracher une mèche de sa perruque, en voici qui jettent des fleurs devant ses pas comme aux panathénées de la Grèce. Le cortége est formé, bientôt il se déroule comme un serpent. Postillons de Lonjumeau, Alsaciennes, débardeurs, marquises plus ou moins Pompadour, bergères, gardes françaises, croque-morts, Andalouses, défilent devant le dieu au bruit d'un orchestre qui ne compte plus que des cuivres et des tambours. Toutes les poitrines hurlent le même refrain. Jupiter seul est impassible. L'orgie a passé sur lui sans l'atteindre, car il est le carnaval personnifié; drapé dans ses guenilles divines, il reçoit l'encens sans en être enivré; quelquefois même il daigne se manifester aux simples mortels; il fait une gambade, et c'est pour enrichir sa danse fa-



vorite d'une nouvelle figure; il parle, et le vocabulaire rabelaisien compte un bon mot de plus.

Mais, avant que Jupiter ait disparu, laisserons-nous passer sans le saluer encore une fois ce casque si attendrissant, si élégiaque de Marty? L'homme qui portait cette coiffure existe encore. Parfois on le voit errer comme l'ombre du malheur dans les corridors les plus élevés du théâtre de la Gaité ou de l'Ambigu. Des hautes régions du poulailler il jette un coup d'œil dédaigneux sur les folles contorsions du drame moderne, qui arrachent à peine çà et là quelques larmes furtives à l'auditoire; il se rappelle ces temps glorieux du *Solitaire*, pendant lesquelles les queues n'étaient pas inventées, mais où l'on refusait beaucoup de billets au bureau. Alors brune était encore sa chevelure, et lançaient des éclairs ses yeux; comme un tonnerre retentissait sa voix, comme une avalanche résonnaient ses pas sous les voûtes du monastère. Hélas! comme ont fini ces beaux jours! Elodie, la vierge du couvent, Elodie, la colombe des ruines, Elodie, l'ange d'Unterwald, est devenue portière, et le casque de son amant ombrage le front de Chicard? Cependant Marty est fier, et il a raison de l'être, car jamais gloire ne fut plus pure que la sienne. Aujourd'hui l'on dit Telma, Frédérick, Bocage; mais on dit toujours monsieur Marty, tant est grande la vénération que ce nom inspire. Ce que c'est que d'avoir été toute sa vie innocent, malheureux, chevaleresque et persécuté! Marty sera le seul *Monsieur* admis par la postérité.

Ces morceaux de carton qui furent une visière, M. Guilbert de Pixérécourt s'inclina devant eux après la première représentation du *Solitaire*, et leur dit : « Soldats, je suis content de vous. » Ces débris augustes, Chicard les porte sans orgueil, comme il porterait le chapeau à plumes qu'avait Louis XIV le jour où, sur les bords du Rhin, il se plaignait tant de sa grandeur qui l'attachait au rivage. Du reste, ce casque est nécessaire au costume du Dieu. Il est le digne pendant de son habit gorge de pigeon. Cet habit n'est point celui avec lequel Chicard a fait sa première communion, comme on pourrait le croire à voir ses revers devenus trop courts comme ses manches; c'est le frac avec lequel Jupiter, jeune encore, jouait le *Ci-devant jeune homme* chez Doyen. Comme tous les grands hommes, Chicard a commencé par jouer la comédie bourgeoise. Il y avait chez lui l'étoffe d'un grand acteur. Si l'on n'eût pas contrarié sa vocation, peut-être fût-il devenu un Rachel!

Saluons, nous aussi, le dieu qui passe; c'est peut-être pour la dernière fois que nous l'apercevons dans toute sa gloire. Chicard est arrivé à ce haut sommet où les plus fortes natures ne peuvent se défendre du vertige. Il se croit assez puissant pour méconnaître son origine populaire; il tourne depuis quelque temps d'une façon déplorable à l'aristocratie; il fait l'homme célèbre, l'artiste, le lion. On le voit en gants jaunes à toutes les premières représentations, et l'on nous a assuré qu'il s'était montré en simple habit noir au bal de la Renaissance. Ceci ressemble furieusement à Napoléon répudiant Joséphine. Chicard, sans son costume, n'est pas de taille à résister aux ambitions qui fermentent autour de lui; ses maréchaux conspirent, ils sont las de la gloire de leur chef; si l'empereur du carnaval n'y prend garde, l'année prochaine il sera détrôné: la restauration des Turcs de la branche aînée est imminente. Talleyrand-Balochard aspire à la régence; en ce moment encore Chicard règne dans ses Tuileries; dans un an il aura peut-être la Chaumière pour Sainte-Hélène! Chicard s'en va!

Mais n'attristons pas la fête des pasteurs, comme dit Duprez dans *Guillaume-Tell*. Le cortége continue sa marche; on dirait une de ces processions fantastiques inventées par le roi René, le premier chorégraphe de son siècle; ce sont bien là les groupes chimériques, les costumes fallacieux, les silhouettes bizarres dessinés par ce pitoyable souverain, qui eût fait de nos jours un si grand directeur d'Opéra. Floumann vocifère quelques-uns des refrains qu'il vient d'improviser, et que nous serons vraisemblablement obligés de subir plus tard, chantés par Levassor dans les entr'actes de quelque représentation à bénéfice; Balochard appelle la pantomime la plus incongrue au secours de ses lazzi; Silène bat joyeusement la mesure sur son ventre; autour du pavois

le Covage et Pétrin remplissent l'emploi de corybantes. Une partie de l'immortalité de Chicard semble être descendue sur leur front; ils marchent, eux aussi, ceints d'une auréole jusqu'à ce que le jour qui commence à paraître vienne les arracher à leurs rêves et leur faire expier leur déité d'un moment. Ainsi que Prométhée, ils ont voulu ravir la flamme céleste, et ils expient leur tentative insensée, comme celui qu'ils ont imité. Leur Caucase, c'est un comptoir, une étude de notaire, ou un bureau des contributions indirectes. Quant aux femmes qui font l'ornement de ces orgies, comment vous dire ce qu'elles deviennent? il faudrait pour cela vous conduire dans trop d'endroits où vous n'allez pas sans doute, ni nous non plus.

Une chose très-importante, selon nous, dont il faut en finissant féliciter Chicard, c'est d'avoir tué pour jamais la *descente de la Courtille*. Si quelque chose sentait le vulgaire, l'épicier, le rétrospectif, c'est sans contredit cette solennité, qui n'était, en définitive, qu'une débauche de Debureau, une orgie de farine. C'est en vain que l'aristocratie moderne a voulu ressusciter cette triste cérémonie : Chicard a refusé de la prendre sous sa protection. La descente de la Courtille était ainsi nommée parce qu'il fallait, pour en faire partie, gravir une des plus rudes montées qui soient au monde. Les provinciaux et les étrangers tenaient cette solennité dans la plus grande vénération. C'était un article de foi, dans les départements, de croire qu'il s'y passait des choses monstrueuses, excentriques, impossibles, babyloniennes. Dans l'imagination des oncles, la descente de la Courtille faisait le digne pendant des mystères d'Isis. Beaucoup de Parisiens, les Russes surtout qui venaient visiter la capitale, partageaient cette erreur déplorable. Le Russe de distinction qui vient à Paris pour s'amuser croit que les choses se passent toujours comme du temps de Cotillon III; il lui semble que tous les savants français correspondent encore avec l'ombre de la reine Catherine, et que les grands seigneurs vont danser à la barrière le mardi gras. Les boyards n'ont rien de plus pressé que de se rendre à la Courtille le mercredi des cendres, ils prennent la file comme s'ils allaient à l'Opéra; ils voient de tous côtés une foule d'ouvriers qui se rendent à leur travail : ils veulent leur jeter de la farine, on leur riposte par des pierres, et la Russie rentre grièvement blessée à son hôtel. Quand les choses ne se passent pas ainsi, on voit trente fiacres à la suite les uns des autres qui montent péniblement une côte escarpée. Peut-être sous Louis XV cela n'était-il pas ainsi; mais, de nos jours, il faut convenir que c'est l'exacte et fort consolante vérité. Depuis deux ans on ne descend plus la Courtille, il faut espérer que bientôt on n'ira plus à Longchamps. En sortant du bal Chicard, on ne peut aller nulle part, pas même dans son lit.

Vous venez d'assister à la solennité la plus importante du carnaval actuel, le bal Chicard; vous savez maintenant à quoi vous en tenir sur cette célébrité récente, et vous savez aussi ce que la gaieté française est devenue. La décadence est dans tout, même dans le plaisir. Ces délassements bruyants n'engendrent que la mélancolie. Pour nous, il ne nous est jamais arrivé de sortir au crépuscule d'une de ces réunions sans regarder avec attendrissement, au haut de quelque quatrième étage, la lampe de la jeune fille prudente qui se lève avant l'aube, pour que sa mère trouve tout prêt autour d'elle à son réveil; ou la lumière vacillante que le jeune homme va éteindre, après avoir travaillé toute la nuit. On a beau faire et beau dire, ce n'est point la gaieté véritable qui laisse après elle un regret!



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME

401

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

LES

FRANÇAIS

TOME

II



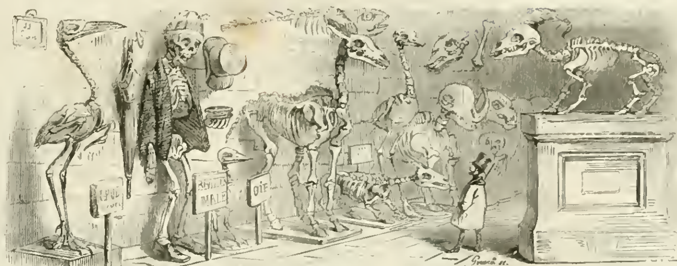
PARIS

FURNE ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

45, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 45

—

1853



MONOGRAPHIE DU RENTIER

PAR

H. DE BALZAC





RENTIER. — Anthropomorphe selon Linné[1], Mammifère selon Cuvier Genre de l'Ordre des Parisiens, Famille des Actionnaires, Tribu des Ganaches, le *Civis inermis* des anciens, découvert par l'abbé Terray, observé par Silhouette, maintenu par Turgot et Necker, définitivement établi aux dépens des Producteurs de Saint-Simon par le Grand-Livre. Voici les caractères de cette Tribu remarquable adoptée aujourd'hui par les micographes les plus distingués de la France et de l'Étranger.

Le rentier s'élève entre cinq à six pieds de hauteur, ses mouvements sont généralement lents; mais la Nature, attentive à la conservation des espèces frêles, l'a pourvu d'omnibus à l'aide desquels la plupart des Rentiers se transportent d'un point à un autre de l'atmosphère parisienne, au delà de laquelle ils ne vivent pas. Transplanté hors de la Banlieue, le Rentier dépérit et meurt. Ses larges pieds sont recouverts de souliers à nœuds, ses jambes sont douées de pantalons à couleurs brunes ou roussâtres; il porte des gilets à carreaux d'un prix médiocre; à domicile, il est terminé par des casquettes ombelliformes; au dehors, il est couvert de chapeaux à douze francs. Il est cravaté de mousseline blanche. Presque tous les individus sont armés de cannes et d'une tabatière d'où ils tirent une poudre noire avec laquelle ils farcissent incessamment leur nez, usage que le fisc français a très-heureusement mis à profit. Comme tous les individus du Genre Homme (Mammifères), il est septivalve et paraît avoir un système d'organes complets : une colonne vertébrale, l'os hyoïde, le bec coracoïde et l'arcade zygomatique. Toutes les pièces sont articulées, graissées de synovie, maintenues par des nerfs; le Rentier a certainement des veines et des artères, un cœur et des poumons. Il se nourrit de verdure maraîchère, de céréales passées au four, de charcuterie variée, de lait falsifié, de bêtes soumises à l'octroi municipal; mais, nonobstant le haut prix de ces aliments particuliers à la ville de Paris, le sang a chez lui moins d'activité que chez les autres espèces. Aussi présente-t-il des différences notables qui ont porté les observateurs français à en constituer un Genre. Sa face pâle et souvent bulbeuse est sans caractère, ce qui est un caractère. Les yeux peu actifs offrent le regard éteint des poissons quand ils ne nagent plus, étendus sur le persil de l'étalage chez Chevet. Les cheveux sont rares, la chair est filandreuse; les organes sont paresseux. Les Rentiers possèdent des propriétés narcotiques extrêmement précieuses pour le gouvernement qui, depuis vingt-cinq ans, s'est efforcé de propager cette espèce : il est en effet difficile aux individus de la Tribu des Artistes, genre indomptable qui leur fait la guerre, de ne pas s'endormir en écoutant un Rentier dont la lenteur communicative, l'air stupide et l'idiome dépourvu de toute signifiance sont hébêtants. La science a dû chercher les causes de cette propriété. Quoique chez les Rentiers la boîte osseuse de la tête soit pleine de cette substance blanchâtre, molle, spongieuse qui donne aux véritables Hommes, parmi les Anthropomorphes, le titre glorieux de roi des animaux, ce qui semble justifié par la ma-

[1] Nous tenons pour la classification du grand Linné contre celle de Cuvier; le mot anthropomorphe est une expression de génie, et convient éminemment aux mille espèces créées par l'état social.

nière dont ils abusent de la Création, Vauquelin, d'Arcet, Thénard, Flourens, Dutrochet, Raspail, et autres individus de la Tribu des Chercheurs, n'y ont pas, malgré leurs essais, découvert les rudiments de la pensée. Chez tous les Rentiers distillés jusqu'aujourd'hui, cette substance n'a donné à leurs analyses que 0,001 d'esprit, 0,001 de jugement, 0,001 de goût, 0,069 de bonnasserie, et le reste en envie de vivre d'une façon quelconque. Les phrénologues, en examinant avec soin l'enveloppe extérieure du mécanisme intellectuel, ont confirmé les expériences des chimistes : elle est d'une rondeur parfaite, et ne présente aucun accident bossu.



Un illustre auteur prépare un traité de *Rienologie* où les particularités de Rentier seront très-amplement décrites, et nous ne voulons emprunter rien de plus à ce bel ouvrage. La science attend ce travail avec d'autant plus d'impatience, que le Rentier est une conquête de la civilisation moderne. Les Romains, les Grecs, les Egyptiens, les Perses ont ignoré totalement ce grand Escompte national appelé Crédit. Jamais ils n'ont voulu *croire* (d'où crédit) à la possibilité de remplacer un domaine par un carré de papyrus quelconque. Cuvier n'a trouvé aucun vestige de ce Genre dans les gypses qui nous ont conservé tant d'animaux antédiluviens, à moins qu'on ne veuille accepter l'homme pétrifié découvert dans une carrière de grès, et que les curieux ont été voir il y a quelques années, comme un spécimen du Genre Rentier; mais combien de graves questions cette opinion ne soulèverait-elle pas? Il y aurait donc eu des Grands-Livres et des agents de change avant le déluge! Le Rentier ne remonte certainement pas plus haut que le règne de Louis XIV, sa formation date de la constitution des rentes sur l'hôtel de ville. L'Ecossais Law a beaucoup contribué à l'accroissement de cette Tribu dolente. Comme celle du ver à soie, l'existence du Rentier dépend d'une feuille, et, comme l'œuf du papillon, il est vraisemblablement pondu sur papier. Malgré les efforts des rudes logiciens auxquels sont dus les travaux célèbres du Comité du salut public, il est impossible de nier ce Genre après l'érection de la Bourse, après les emprunts, après les écrits d'Ouvrard, de Bricogne, Lafitte, Villèle et autres individus de la Tribu des Loups-Cerviers et des Ministres spécialement occupés à tourmenter les Rentiers. Oui! le faible et doux Rentier a des ennemis contre lesquels la Nature sociale ne l'a point armé. La Chambre des députés leur consacre d'ailleurs, quoique à regret, un chapitre spécial au budget tous les ans.

Ces observations sans réplique font justice des tentatives, restées d'ailleurs sans succès, des Producteurs, des Economistes, ces Tribus créées par Saint-Simon et Fourier, qui ne tendaient à rien moins qu'à retrancher ce Genre, considéré par eux comme parasite. Ces classificateurs ont été beaucoup trop loin. Ils n'ont pas tenu compte des travaux antérieurs du Rentier. Il est dans ce Genre plusieurs individus, notamment dans la Variété des Pensionnés et des Militaires, qui ont accompli des labeurs. Il est faux que, semblable à la poulpe trouvée dans la coque de l'Argonaute, les Rentiers jouissent d'une coquille sociale qui ne leur appartienne pas. Aussi tous ceux qui veulent supprimer le Rentier, et plusieurs Economistes persistent malheureusement encore dans cette thèse, commencent-ils par vouloir coordonner autrement la science, et font-ils table rase en renversant la Zoologie politique. Si ces insensés novateurs réussissaient, Paris s'apercevrait bientôt de l'absence des Rentiers. Le Rentier, qui constitue une transition admirable entre la dangereuse Famille des Prolétaires et les Familles si curieuses des Industriels et des Propriétaires, est la pulpe sociale, le Gouverné par excellence. Il est médiocre, soit! Oui, l'instinct des individus de cette classe les porte à jouir de tout sans rien dépenser; mais ils ont donné leur énergie goutte à goutte, ils ont fait leur faction de garde national quelque part. D'ailleurs leur utilité ne saurait être niée sans une formelle ingratitude envers la Providence : à Paris, le Rentier est comme du coton entre les autres espèces plus remuantes qu'il empêche de se briser les unes contre les autres. Otez le Rentier, vous supprimez en quelque sorte l'ombre dans le tableau social, la Physionomie de Paris y perd ses traits caractéristiques. L'Observateur, cette variété de la Tribu des Gâte-Papier, ne verrait plus, défilant sur les boulevards, ces curiosités humaines qui marchent sans mouvement, qui regardent sans voir, qui se parlent à elles-mêmes en remuant leurs lèvres sans qu'ils se produisent de son, qui sont trois minutes à ouvrir et à fermer l'opercule de leur tabatière, et dont les profils bizarres jus-



tifient les délicieuses extravagances des Callot, des Monnier, des Hoffmann, des Gavarni, des Grandville. La Seine, cette belle reine, n'aurait plus ses courtisans : le Rentier ne va-t-il pas la voir quand elle charrie, quand elle est prise en entier, quand elle arrive au-dessus de l'étiage inscrit au pont Royal, quand elle est à l'état de ruisseau, perdue dans les sables du bras de l'Hôtel-Dieu? En toute saison, le Rentier a des motifs pour aller contempler la Seine. Le Rentier s'arrête encore très-bien devant les maisons que démolit la Tribu des Spéculateurs. Intrépidement planté comme sont ses pareils sur leurs jambes, le nez en l'air, il assiste à la chute d'une pierre qu'un maçon ébranle avec un levier en haut d'une muraille ; il ne quitte pas la place que la pierre ne tombe, il a fait un pacte secret avec lui-même et la pierre, et quand la chute est accomplie, il s'en va excessivement heureux, absolument comme un Académicien le serait de la chute d'un drame romantique, car on trouve chez le Rentier beaucoup de sentiments humains. Inoffensif, il ne pratique pas d'autres renversements. Le Rentier est admirable en ce sens qu'il remplit les fonctions du Chœur antique. Comparse de la grande comédie sociale, il pleure quand on pleure, il rit quand on rit, il chante en ritournelle les infortunes et les joies publiques. Il triomphe dans un coin du théâtre des triomphes d'Alger, de Constantine, de Lisbonne, d'Ulloa, comme il déplore la mort de Napoléon, les catastrophes de Fieschi, de Saint-Merry, de la rue Transnonain. Il regrette les hommes célèbres qui lui sont inconnus, il traduit en style de Rentier les pompeux éloges des journaux, il lit les journaux, les prospectus, les affiches, lesquelles seraient inutiles sans lui.

N'est-ce pas pour lui que sont inventés ces mots qui ne disent rien et répondent à tout : Progrès, Vapeur, Bitume, Garde nationale, Elément démocratique, Esprit d'association, Légalité, Intimidation, Mouvement, et Résistance? Vous êtes enrhumé, le caoutchouc empêche les rhumes! Vous éprouvez ces effroyables lenteurs administratives qui enrayent l'activité française, vous êtes vexé superlativement, le Rentier vous regarde en hochant la tête, il sourit et dit : « Ah ! la Légalité ! Le Commerce ne va pas : — Voilà les effets de l'Elément démocratique ! » A tout propos il se sert de ces mots consacrés et dont la consommation est si grande que, depuis dix ans, il y en a de quoi défrayer cent historiens futurs, si l'avenir veut les expliquer. Le Rentier est sublime de

précision dans sa manière d'employer et de quitter ce mot d'ordre inventé par les individus de la Famille des Politiques pour occuper les Gouvernés. Sous ce rapport, il est une machine barométrique pour la connaissance du Temps parisien, comme les grenouilles vertes dans un bocal, comme les capucins qui se couvrent et se découvrent au gré de l'atmosphère. Quand le mot arrive, et en France il arrive toujours avec la chose! à Paris, le mot et la chose, n'est-ce pas comme un cheval et son cavalier? aussitôt le Rentier se mêle aux furieux tourbillons de la chose, il y applaudit dans son petit monde, il encourage ce galop parisien : il n'y a rien de beau comme le bitume, le bitume peut servir à tout; il en garnit les maisons, il en assainit les caves, il l'exalte comme pavage, il porterait des souliers de bitume; ne pourrait-on pas faire des biftecks en bitume? La ville de Paris doit être un lac d'asphalte. Tout à coup le bitume, plus fidèle que le sable, garde l'empreinte des pieds, il est broyé sous les *roues innombrables qui sillonnent Paris dans tous les sens*. « On reviendra du bitume ! » dit le Rentier, qui destitue le bitume comme il a destitué Manuel et la Branche aînée, le moiré métallique et la garde nationale, la girafe et les commandites, etc. Si le feu prenait dans Paris, les boulevards s'en iraient dans les ruisseaux! Il jette feu et flamme contre le bitume. Un autre jour, il soupçonne le progrès d'aller en arrière, et, après avoir soutenu l'élément démocratique, il arrive à vouloir renforcer le Pouvoir, il va jusqu'à prendre Louis-Philippe en considération. « Êtes-vous sûr, demande-t-il alors, que le roi ne soit pas un grand homme? La bourgeoisie, môsieur, avouez-le, n'aurait su faire un mauvais choix. » Il a sa politique résumée en quelques mots. Il répond à tout par le colosse du Nord, ou par le machiavélisme anglais. Il ne se défie ni de la Prusse ambitieuse, ni de la perfide Autriche, il s'acharne avec le *Constitutionnel* sur le machiavélisme anglais et sur la grosse boule de neige qui roule dans le Nord, et qui se fondrait au Midi. Pour le Rentier comme pour le *Constitutionnel*, l'Angleterre est d'ailleurs une commère à deux fins, excessivement complaisante; elle est tour à tour la machiavélique Albion et le pays-modèle : machiavélique Albion quand il s'agit des intérêts de la France froissée et de Napoléon; pays-modèle quand il est utile de l'opposer aux ministres.

Les savants qui ont voulu rayer le Rentier de la grande classification des êtres sérieux se sont fondés sur son aversion pour le travail : on doit l'avouer, il aime le repos. Il a contre tout ce qui ressemble à un soin une si violente antipathie, que la profession de receveur de rentes a été créée pour lui. Ses inscriptions de rentes sur le Grand-Livre ou ses contrats, son titre de pension, sont déposés chez un de ces hommes d'affaires qui, n'ayant pas eu de capitaux pour acheter une étude d'avoué, d'huissier, de commissaire-priseur, d'agréé, de notaire, se sont fait un cabinet d'affaires. Au lieu d'aller chercher son argent au Trésor, le Rentier le reçoit au sein de ses pénates. Le Trésor public n'est pas un être vivant, il n'est pas causeur, il paye et ne dit mot; tandis que le commis du receveur ou le receveur viennent causer quelques heures chez le Rentier quatre fois par an. Quoique cette visite coûte un pour cent de la rente, elle est indispensable au Rentier, qui s'abandonne à son receveur; il en tire quelques lumières sur la marche des affaires, sur les projets du gouvernement. Le Rentier aime son receveur par suite d'une sensiblerie particulière à cette Tribu, il s'intéresse à tout également : il s'attache à ses meubles, à son quartier, à sa servante, à son portier, à sa mairie, à sa compagnie quand il est garde national. Par-dessus tout, il adore la ville de Paris, il aime le roi systématiquement, il nomme avec emphase mademoiselle d'Orléans, MADAME. Le rentier réserve toute sa haine pour les républicains. S'il admet dans son journal et dans sa conversation l'élément démocratique, il ne le confond pas avec l'esprit républicain. « Ah! minute, dit-il; l'un n'est pas l'autre! » Il s'enfonce alors dans des discussions qui le ramènent en 1793, à la Terreur; il arrive alors à la réduction des rentes, cette Saint-Barthélemy financière. La République est connue pour nourrir de mauvais desseins contre les Rentiers, la République seule a le droit de faire banqueroute, « parce que, dit-il, il n'y a que *tout le monde* qui ait le droit de ne payer *personne*. » Il a retenu cette phrase et la garde pour le coup de massue dans les discussions politiques. En causant avec le Rentier, vous éprouvez aussitôt les propriétés narcotiques communes à presque tous les individus de ce Genre. Si vous le laissez appréhender un bouton de votre redingote, si vous regardez son œil lent et lourd, il vous engourdit; si vous l'écoutez, il vous décroche les maxillaires, tant il vous répète de lieux communs. Vous apprenez d'étranges choses.

« La Révolution a positivement commencé en 1789, et les emprunts de Louis XIV l'avaient bien ébauchée. Louis XV, un égoïste, homme d'esprit néanmoins, roi dissolu (vous connaissez son Parc-aux-Cerfs), y a beaucoup contribué! M. Necker, Genevois mal intentionné, a donné le branle. Ce sont toujours les étrangers qui ont perdu la France. Il y a eu la queue au pain. Le maximum a causé beaucoup de tort à la Révolution. Buonaparte a pourtant fusillé les Parisiens, eh bien! cette audace lui a réussi. Savez-vous pourquoi Napoléon est un grand homme? Il prenait cinq prises de tabac par minute dans des poches doublées de cuir adaptées à son gilet; il rognait les fournisseurs, il avait Talma pour ami : Talma lui avait appris ses gestes, et néanmoins il s'était toujours refusé à décorer Talma d'aucun ordre. L'Empereur a monté la garde d'un soldat endormi pour l'empêcher d'être fusillé, pendant ses premières campagnes d'Italie. Le Rentier sait qui a nourri le dernier cheval monté par Napoléon, et il a mené ses amis voir ce cheval intéressant, mais en secret, de 1815 à 1821, car, après l'événement du 5 mai 1821, les Bourbons n'ont plus eu rien à craindre de l'Empereur. Enfin, Louis XVIII, qui cependant avait des connaissances, a manqué de justice à son égard en l'appelant monsieur de Buonaparte. »

Néanmoins le Rentier possède des qualités précieuses : il est bénin, il n'a pas la sourde lâcheté, l'ambition haineuse du paysan qui émiette le territoire. Sa morale consiste à n'avoir de discussion avec personne; en fait d'intérêt, il vit entre son propriétaire et le portier; mais il est si bien casé, si accoutumé à sa cour, à son escalier, à la loge, à la maison; le propriétaire et le portier savent si bien qu'il restera dans son modeste appartement jusqu'à ce qu'il en sorte, comme il le dit lui-même, *les pieds en avant*, que ces deux personnes ont pour lui la plus flatteuse considération. Il paye l'impôt avec une scrupuleuse exactitude. Enfin il est, en toute chose, pour le gouvernement. Si l'on se bat dans les rues, il a le courage de se prononcer devant le portier et les voisins; il plaint le gouvernement, mais il excepte de sa mansuétude le préfet de police : il n'admet pas les manœuvres de la police : la police, qui ne sait jamais rien que ce qu'on lui apprend, est à ses yeux un monstre difforme, il voudrait la voir disparaître du budget. S'il se trouve pris dans l'émeute, il présente son parapluie, il passe, et trouve ces jeunes gens d'*aimables garçons égarés par la faute de la police*. Avant et pendant l'émeute, il est pour le gouvernement; dès que le procès

politique commence, il est pour les accusés. En peinture, il tient pour Vigneron, auteur du *Convoi du pauvre*. Quant à la littérature, il en observe le mouvement en regardant les affiches; néanmoins il souscrit aux chansons de Béranger. Dans le moment actuel, il se pose sur sa canne et demande d'un petit air entendu à un Dameret (Variété du Rentier) : « Ah çà! décidément, ce George Sand (il prononce *Sang*) dont on parle tant, est-ce un homme ou une femme? »

Le Rentier ne manque pas d'originalité. Vous vous tromperiez si vous le preniez pour une figure effacée. Paris est un foyer si vigoureusement allumé, Paris flambe avec une énergie si volcanique, que ses reflets y colorent tout, même les figures des arrière-plans. Le Rentier met à son loyer le dixième de son revenu, d'après la règle d'un code inconnu qu'il applique à tout propos. Ainsi vous lui entendez prononcer les axiomes suivants : « Il faut manger les petits pois avec les riches, et les cerises avec les pauvres. Il ne faut jamais manger d'huîtres dans les mois sans R, etc. » Il ne dépasse donc jamais le chiffre de cent écus pour son loyer. Aussi le Genre Rentier fleurit-il au Marais, au faubourg Saint-Germain, dans les rues abandonnées par la vie sociale. Il abonde rue du Roi-Doré, rue Saint-François, rue Saint-Claude, aux environs de la place Royale, aux abords du Luxembourg, dans quelques faubourgs; il a peur des quartiers neufs. Après trente ans de végétation, chaque individu s'est achevé la coquille où il se retire, et s'est assimilé pièce à pièce un mobilier auquel il tient : une pendule en lyre ou à soleil dans un petit salon mis en couleur, frotté, plein d'harmonies ménagères. Ce sont des serins empaillés sous un globe de verre, des croix en papier plié, force paillassons devant les fauteuils, et une vieille table à jouer. La salle à manger est à baromètre, à rideaux roux, à chaises antiques. Les serviettes, quand le couvert est mis, sont passées dans des coulants à chiffres fabriqués avec des perles de verre bleu par les mains de quelque amitié patiente. La cuisine est tenue avec une propreté remarquable. Peu soucieux de la chambre de domestique, le Rentier se préoccupe beaucoup de sa cave; il a longtemps bataillé pour obtenir cave au bois et cave au vin, et quand il est questionné sur ce détail, il dit avec une certaine emphase : « J'ai cave au bois et cave au vin; il m'a fallu du temps pour amener là mon propriétaire, mais il a fini par céder. » Le Rentier fait sa provision de bois au mois de juillet, il a les mêmes commissionnaires pour le scier, il va le voir corder au chantier. Tout chez lui se mesure avec une exactitude méthodique. Il attend avec bonheur le retour des mêmes choses aux mêmes saisons : il se propose de manger un maquereau, il y a discussion sur le prix à y mettre, il se le fait apporter et plaisante avec la marchande. Le melon est resté dans sa cuisine comme une chose aristocratique, il s'en réserve le choix, il le porte lui-même. Enfin il s'occupe réellement et sérieusement de sa table, le manger est sa grande affaire, il éprouve son lait pour le café du matin, qu'il prend dans un gobelet d'argent en façon de calice.

Le matin, le Rentier se lève à la même heure par toutes les saisons; il se barbifie, s'habille et déjeune. Du déjeuner au dîner, il a ses occupations. Ne riez pas! Là commence cette magnifique et poétique existence inconnue aux gens qui se moquent de ces êtres sans malice. Le Rentier ressemble à un batteur d'or, il lamine des riens, il les étend, les change en événements immenses comme superficie; il étale son action sur Paris, et dore ses moindres instants d'un bonheur admirablement inutile, vaste et sans profondeur. Le Rentier existe par les yeux, et son constant usage de cet organe en justifie l'hébétement. La curiosité du Rentier explique sa vie, il ne vivrait pas sans Paris, il y profite de tout. Vous imagineriez difficilement un poëme plus beau; mais ce poëme de l'école de Delille est purement didactique. Le Rentier va toujours aux messes de mort et de mariage, il court aux procès célèbres, et, quand il n'a pu obtenir de place à l'audience, il a du moins vu par lui-même la foule qui s'y porte. Il court examiner par lui-même le dallage de la place Louis XV, il sait où en sont les statues et les fontaines; il admire les sculptures que les écrivains ont obtenues de la Spéculation dans les maisons des nouveaux quartiers. Enfin, il se rend chez les inventeurs qui mettent des annonces à la quatrième page des journaux, il se fait démontrer leurs perfectionnements et leurs progrès; il leur adresse ses félicitations sur leurs produits, et s'en va content pour son pays, après leur avoir promis des consommateurs. Son admiration est infatigable. Il va, le lendemain des incendies, contempler l'édifice qui n'existe plus. Il est pour lui des jours bien solennels : ceux où il assiste à une séance de la Chambre des députés. Les tribunes sont vides, il se croit arrivé trop tôt, le monde viendra; mais il oublie bientôt le public absent, captivé qu'il est par des orateurs anonymes dont les discours de deux heures tiennent deux lignes dans les journaux. Le soir, mêlé à d'autres Rentiers, il exalte môsieur Guérin de l'Eure, ou le commissaire du roi qui lui répliqua. Ces illustres inconnus lui ont rappelé le général Foy, ce saint du libéralisme, abandonné comme un vieil affût. Pendant plusieurs années, il parlera de M. Guérin de l'Eure, et s'étonnera d'être tout seul à en parler. Quelquefois il demande : « Que devient M. Guérin de l'Eure? — Le médecin? — Non, un orateur de la Chambre. — Je ne le connais pas. — Cependant il aurait bien ma confiance, et je m'étonne que le roâ ne l'ait pas encore pris pour ministre. » Quand il y a un feu d'artifice, le Rentier fait à neuf heures un déjeuner dînatoire, met ses plus mauvais vêtements, serre son mouchoir dans la poche de côté de sa redingote, se dépouille de ses objets d'or et d'argent, et s'achemine à midi, sans canne, vers les Tuileries. Vous pouvez alors l'observer, entre une heure et deux, paisiblement assis, lui et sa femme, sur deux chaises, au milieu de la terrasse, où il reste jusqu'à neuf heures du soir avec une patience de Rentier. La ville de Paris ou la France ont dépensé, pour vingt mille bourgeois de cette force, les cent mille francs du feu d'artifice. Le feu a toujours coûté cent mille francs. Le Rentier a vu tous les feux d'artifice, il en conte l'histoire à ses voisins, il atteste sa femme; il dépeint celui de 1815, au retour de l'Empereur. « Ce feu, môsieur, a coûté un million. Il y est mort du monde; mais dans ce temps-là, môsieur, on s'en souciait comme de *cela*, dit-il en donnant un petit coup sec sur le couvercle de sa tabatière. Il y avait des batteries de canon, tous les tambours de la garnison. Il y avait là (il montre le quai) un vaisseau de grandeur naturelle, et là (il montre les colonnades) un rocher. En un moment, on a vu tout en feu : c'était Napoléon parfaitement ressemblant abordant de l'île d'Elbe en France! Mais cet homme-là savait dépenser son argent à propos. Môsieur, je l'ai vu, moi, au commencement de la Révolution; pensez que je ne suis pas jeune, etc. » Pour lui se donnent les concerts monstres, les *Te Deum*. Quoiqu'il soit pour l'indifférence en matière de religion, il va toujours entendre la messe de Pâques à Notre-Dame. La girafe, les nouveautés du Muséum, l'exposition des tableaux ou des produits de l'industrie, tout est fête, étonnement, matière à examen pour lui. Les cafés célèbres par leur luxe



sont encore créés pour ses yeux toujours avides. Jamais il n'a eu de journée comparable à celle de l'ouverture du chemin de fer, il a parcouru quatre fois le chemin dans la journée. Il meurt quelquefois sans avoir pu voir ce qu'il souhaite le plus : une séance de l'Académie française!

Généralement le Rentier va rarement au spectacle, il y va pour son argent, et il attend un de ces grands succès qui attirent tout Paris, il fait queue, il consacre à cette dépense les produits de ses économies. Le Rentier ne paye jamais les centimes de ses mémoires, il les met religieusement dans une sébile, et trouve ainsi, par trimestre, quelque quinze ou vingt francs qu'il s'est volés à lui-même. Ses fournisseurs connaissent sa manie, et lui ajoutent quelques centimes pour lui procurer le plaisir de les rogner. De là cet axiome : « Il faut toujours rogner les mémoires. » Le marchand qui résiste à ce retranchement lui devient suspect.

Le soir, le rentier a plusieurs sociétés : celle de son café, où il regarde jouer aux dominos ; mais son triomphe est au billard; il est extrêmement fort au billard sans avoir jamais touché une queue, il est fort comme *galerie*, il connait les règles, il est d'une attention extatique. Vous pouvez voir dans les billards célèbres des Rentiers suivant les boules avec le mouvement de tête des chiens qui regardent les gestes de leurs maîtres; ils se penchent pour savoir si le carambolage a eu lieu, ils sont pris en témoignage, et font autorité; mais on les trouve parfois endormis sur les banquettes, narcotisés l'un par l'autre. Le Rentier est si violemment attiré au dehors, il obéit à un mouvement de va-et-vient si impérieux, qu'il fréquente peu les sociétés de sa femme, où l'on joue le boston, le piquet et l'impériale; il l'y conduit et vient la chercher. Toutes les fois, depuis vingt ans, que son pas se fait entendre, la compagnie a dit : « Voilà M. Mitouflet! » Par les jours de chaleur, il promène sa femme, qui lui cause alors la surprise de le régaler d'une bouteille de bière. Le jour où leur unique servante réclame une sortie, le couple dîne chez un restaurateur, et s'y livre aux surprises de l'omelette soufflée, aux joies des plats *qui ne se font bien que chez les restaurateurs*. Le Rentier et sa femme parlent avec déférence au garçon, ils vérifient leur compte d'après la carte, ils étudient l'addition, font provision de cure-dents, et se tiennent avec une dignité sérieuse : ils sont en public.

La femme du Rentier est une de ces femmes vulgaires,

entre la femme du peuple et la bourgeoise à prétention. Elle désarme le rire, elle n'offusque personne, chacun devine chez elle un parti pris; elle a des boucles de ceinture en chrysocale conservées avec soin; fière de son ventre de cuisinière, elle n'admet plus le corset; elle a eu la beauté du diable, elle cultive le bonnet rond, mais elle met parfois un chapeau qui lui va comme à une marchande de chiffons. Comme disent ses amies, la chère madame Mitouflet n'a jamais eu de goût. Pour ces sortes de femmes, Mulhouse, Rouen, Tarare, Lyon, Saint-Étienne, conservent ces modèles à dessins barbares et sauvages, à couleurs outrageusement mélangées, à semis de bouquets impossibles, à pois singulièrement accommodés, à filets mignons.

Quand le Rentier n'a pas un fils petit clerc, en voie d'être employé, huissier audiencier, greffier, commis marchand, il a des neveux dans l'armée ou dans les douanes; mais fils, neveux ou gendres, il voit rarement sa famille. Chacun sait que la succession du Rentier se compose de sa rente. Aussi, dans cette Tribu, les sentiments sont-ils sans hypocrisie et réduits à ce qu'ils doivent être dans la société. Il n'est pas rare, dans cette classe, de voir le père et la mère faisant de leur côté, pour soutenir un fils, un neveu, les mêmes efforts que le neveu, le fils, font pour leurs parents. Les anniversaires sont fêtés avec toutes les coutumes patriarcales, on y chante au désert. Les joies domestiques empreintes de naïveté sont causées par certains meubles longtemps désirés et obtenus au moyen de privations imposées. La grande religion des rentiers est celle de ne rien avoir à autrui, de ne rien devoir. Pour eux, les débiteurs sont capables de tout, même d'un crime. Quelques rentiers dépravés font des collections, entreprennent des bibliothèques; d'autres aiment les gravures; quelques-uns tournent des coquetiers en bois de couleurs bizarres ou pêchent à la ligne sur les bateaux vers Bercy, sur des trains de bois où les débardeurs les trouvent quelquefois endormis, tenant leur canne abaissée. Nous ne parlerons pas des mystères de leur vie privée, le soir, qui les montreraient sous un jour original, et souvent font dire avec une sorte de bonhomie féminine par leur indulgente moitié : « Je ne suis pas la dupe des rendez-vous de monsieur au café Turc. »

Plus on tourne autour de cette figure, plus on y découvre de qualités excellentes. Le Rentier se rend justice, il est essentiellement doux, calme, paisible. Si vous le regardez trop attentivement, il s'inquiète, et se contemple lui-même pour chercher le motif de cette inquisition. Vous ne le prendrez jamais en faute : il est poli, il admire tout ce qu'il ne comprend pas, au lieu d'en plaisanter comme les individus du genre Hommes-Forts; il salue les morts dans la rue, il ne passe jamais devant une porte tendue de noir sans asperger la bière ni sans demander le nom de celui auquel il rend les derniers devoirs; s'il le peut, il s'en fait raconter la vie, et s'en va *donnant une larme* à sa mémoire. Il respecte les femmes; mais il ne se commet point avec elles, il n'a point le mot pour rire; enfin peut-être son plus grand défaut est-il de ne pas avoir de défauts. Trouvez une vie plus digne d'envie que celle de ce citoyen! Chaque jour lui amène son pain et des intérêts nouveaux. Humble et simple comme l'herbe des prairies, il est aussi nécessaire à l'état social que le vert est indispensable au paysage. Ce qui le rend particulièrement intéressant est sa profonde abnégation : il ne lutte avec personne, il admire les artistes, les ministres, l'aristocratie, la royauté, les militaires, l'énergie des républicains, le courage moral des savants, les gloires nationales et les araignées mélomanes inventées par le *Constitutionnel*, les palinodies du ***Journal des Débats*** et la force d'esprit des ministériels : il admet toutes les supériorités sans les discuter, il en est fier pour son pays. Il admire pour admirer. Voulez-vous apprendre le secret de cette admirable existence? Le Rentier est ignorant comme un carpe. Il a lu les chansons de Piron. Sa femme loue les romans de Paul de Kock, et met deux mois à lire quatre volumes in-12; elle a toujours oublié les événements du premier volume au dernier; elle mitige sa lecture par l'éducation de ses serins, par la conversation avec son chat. Elle a un chat, et ce qui la caractérise est un amour immodéré pour les animaux. Quand le Rentier tombe malade, il devient l'objet du plus grand intérêt. Ses amis, sa femme et quelques dévotes le catéchisent, il se réconcilie généralement avec l'Église : il meurt dans des sentiments chrétiens, lui qui, jusqu'alors, a manifesté de la haine contre les prêtres; opinion due à S. M. libérale feu le ***Constitutionnel* Ier**. Quand cet homme est à six pieds de terre, il est aussi avancé que les vingt-deux mille hommes célèbres de la ***Biographie universelle***, dont cinq cents noms environ sont populaires. Comme il était léger sur la terre, il est probable que la terre lui est légère. La science ne connaît aucune épizootie qui atteigne le Rentier, et la mort procède avec lui comme le fermier avec la luzerne : elle les fauche régulièrement.

Nous n'avons pas obtenu sans peine du patient micographe qui prépare son magnifique *Traité de Rienologie* la description des variétés du Rentier; mais il a compris combien elles étaient nécessaires à cette monographie, et nous avons livré leurs figures au crayon d'un dessinateur déjà nommé. L'auteur de la *Rienologie* admet les douze Variétés suivantes :

I. Le Célibataire. Cette belle Variété, qui se recommande par le contraste des couleurs de son vêtement, toujours omnicolore, se hasarde au centre de Paris. C'est au-dessous de ses gilets que vous pourrez voir encore les breloques de montre à la mode sous l'Empire : des graines d'Amérique montées en or, des paysages en mosaïque pour clef, des dés en lapis-lazuli. Ce Rentier se met volontiers au Palais-Royal en espalier et a le vice de saluer la loueuse de chaises. Le Célibataire se lance aux cours publics en hiver. Il dîne dans les restaurants infimes, loge au quatrième dans une maison à allée ou il y a un portier à l'entre-sol. Il se donne la femme de ménage. Certains individus portent de petites boucles d'oreilles, quelques-uns affectent un œil de poudre, et sont alors vêtus d'un habit bleu barbeau. Généralement bruns, ils ont de fantastiques bouquets de poils aux oreilles et aux mains, et des voix de basse-taille qui font leur orgueil. Quand ils n'ont pas l'œil de poudre, ils se teignent les cheveux en noir. Le Prud'homme, trouvé par un de nos plus savants naturalistes, par Henri Monnier, qui le montre avec une complaisance infinie, magnifiquement conservé dans l'esprit, encadré de dessins admirables, le Prud'homme appartient à cette Variété. Ces Rentiers parlent un idiome étrange. Quand on leur demande : « Comment vous portez-vous? » Ils répondent : « A vous *ram'mes devoares!* » Si vous leur faites observer que le verbe *ramer ses devoirs* n'a pas le sens de *rendre ses devoirs*, ils vous répliquent d'un air presque narquois : « Voici trente ans que je dis *ram'mes devoares*, et à bien du monde, personne ne m'a repris; et d'ailleurs ce n'est pas à mon âge qu'on change ses habitudes. Ce Rentier n'est susceptible d'aucun attachement, il n'a pas de religion, il ne se passionne pour aucun parti, passe une partie de ses jours dans les cabinets de lecture, se réfugie le soir au café s'il pleut, et y re-

garde entrer et sortir les habitués. Nous ne pouvons les suivre dans leurs lentes promenades nocturnes quand il fait beau temps. Les *fructus belli* en emportent chaque hiver une certaine quantité. Ne confondez pas ce genre avec le Dameret : le Célibataire veut rester garçon, le Dameret veut se marier.

II. Le Chapolardé. Cette Variété a fourni le Gogo. Ce Rentier est irascible, mais il s'apaise facilement. Ses traits maigres offrent des tons jaunes et verdâtres. Il est le seul qui s'adonne à des idées ambitieuses, mais incomplètes, lesquelles troublent sa mansuétude et l'aigrissent. Ce Rentier se prive de tout : il est sobre, ses vêtements sont râpés ; il grimpe encore plus haut que le précédent, affronte les rigueurs de la mansarde, se nourrit de petits pains et de lait le matin, dîne à douze sous chez Miseray ou à vingt sous chez Flicotaux ; il userait cinq sous de souliers pour aller dans un endroit où il croirait pouvoir économiser trois sous. Le malheureux porte des redingotes décolorées où brille le fil aux coutures, ses gilets sont luisants. Le pelage de sa tête tient de celui du chinchilla, mais il porte ses cheveux plats. Le corps est sec, il a l'œil d'une pie, les joues rentrées, le ventre aussi. Cet imbécile calculateur, qui met sou sur sou pour se faire un capital afin d'augmenter son prétendu bien-être, ne prêterait pas à un homme d'honneur les mille francs qu'il tient prêts pour la plus voleuse des entreprises. Il s'attrape à tout ce qui présente un caractère d'utilité, se laisse prendre assez facilement par le Spéculateur, son ennemi. Les chasseurs d'actionnaires le reconnaissent à sa tête d'oiseau emmanchée sur un corps dégingandé. De tous les Rentiers, c'est celui qui se parle le plus à lui-même en se promenant.



III. Le Marié. Ce Rentier divise sagement sa rente par allocations mensuelles, il s'efforce d'économiser sur cette somme, et sa femelle le seconde. Chez lui le mariage se trahit par la blancheur du linge, par des gilets couleur nankin, par des jabots plissés, par des gants de soie qu'il fait durer une année. Peu causeur, il écoute, et il a trouvé moyen de remplacer une première interrogation en offrant une prise de tabac. Remarquable par son excessive douceur, le marié s'applique à quelques ouvrages domestiques, il fait les commissions du ménage, promène le chien de sa femme, rapporte des friandises, se range cinq minutes avant le passage d'une voiture, et dit *Mon ami* à un ouvrier. Cet anthropomorphe s'indigne et amasse du monde quand un charretier brutalise ses chevaux, demande pourquoi tant charger une voiture, et parle d'une loi à faire sur les animaux, comme il en existe une en Angleterre, berceau du gouvernement constitutionnel. Si le charretier se met à l'état de rébellion envers les spectateurs, en sa qualité de père de famille, le Marié s'évade. Il offre la plupart des caractères du Rentier proprement dit. Son défaut consiste à souscrire aux ouvrages par livraisons en cachette de sa femme. Quelques-uns vont à l'Athénée ; d'autres s'affilient à ces obscures sociétés chantantes, les filles naturelles du Caveau, et nommées goguettes.

IV. Le Taciturne. Vous voyez passer un homme sombre et qui paraît rêveur, une main passée dans son gilet ; l'autre tient une canne à pomme d'ivoire blanc. Cet homme est comme une contrefaçon du Temps, il marche tous les jours du même pas, et sa figure semble avoir été cuite au four. Il accomplit ses révolutions avec l'inflexible régularité du soleil. Comme depuis cinquante ans la France se trouve toujours dans des circonstances graves, la police, inquiète et sans cesse occupée à se rendre compte de quelque chose, finit par suivre ce Rentier : elle le voit rentrer rue de Berry, au quatrième, s'essuyer mystérieusement les pieds sur un paillasson fantastique, tirer sa clef, s'introduire dans un appartement avec précaution. Que fait-il ? on ne sait. Dès lors on l'observe. Les agents rêvent fabrication de poudre, faux billets, lavage de papier timbré. En le suivant le soir, la police acquiert la certitude que le Taciturne paye fort cher ce qui se donne aux étudiants. La police l'épie, il est cerné, il sort, entre chez un confiseur, chez un apothicaire, il leur livre dans l'arrière-boutique des paquets qu'il a dérobés à l'attention publique. La police multiplie alors ses précautions. L'agent le plus rusé se présente, lui parle d'une succession ouverte à Madagascar, pénètre dans la chambre incriminée, y reconnaît les symptômes de la plus excessive misère, et acquiert la certitude que cet homme, pour subvenir à ses passions, emploie son temps à rouler des bâtons de chocolat, à y coller des étiquettes : il rougit de son travail au lieu de rougir de la destination qu'il lui donne. Toute la vie de ce rentier est concentrée sur une passion qui l'envoie finir ses jours, idiot, à Bicêtre ou aux incurables.

V. Le Militaire. Cette originale Variété se recommande aux amateurs de types par le port de la canne, dont le cordon est en cuir tressé, et qu'il suspend à un bouton de sa redingote ; par l'usage des bottes, par l'effacement des épaules, et par la manière de présenter les cavités thoraciques, enfin par une parole infiniment plus hardie que chez les autres variétés. Ce rentier, qui tourne sur lui-même avec tant de facilité que vous le croiriez monté

sur un pivot, offre des péripéties trimestrielles assez curieuses. Au commencement de chaque saison, il est splendide et magnifique, il fume des cigares, régale ses amis d'estaminet, va manger des matelotes à la Râpée, ou des fritures de goujons : il a signé son certificat de vie chez l'obscur et riche usurier qui lui a escompté les probabilités de son existence. Tant que dure cette phase, il consomme une certaine quantité de petits verres, sa figure rougeaude rayonne, puis bientôt il revient à l'état inquiet de l'homme talonné par les dettes et au tabac de caporal. Ce Rentier, le météore du genre, n'a point de domicile fixe. Il se dit volé par l'infâme *qui fait* la pension militaire : quand il en a tiré quelque notable somme, il lui joue le tour d'aller vivre à quelque barrière antarctique, où il se condamne à la mort civile, en économisant ainsi quelques trimestres de sa pension. Là, le glorieux débris de nos armées vend, dit-on, quelquefois au restaurateur qui l'a nourri le certificat de vie dû au scélérat. Cette variété danse aux barrières, parle d'Austerlitz en se couchant au bivac, le long des murs extérieurs de Paris, ivre d'un trimestre. Vous voyez quelques individus à trogne rouge, à chapeau bossué, linge roux, col de velours graisseux, redingote couleur crottin de cheval, orné d'un ruban rouge, allant comme des ombres dans les Champs-Elysées, sans pouvoir mendier, l'œil trouble, sans gants en hiver, une redingote d'alpaga en été, des Chodrucs inédits, ayant mille francs de rente et dînant à neuf sous à la barrière, après avoir jadis encloué une batterie et sauvé l'Empereur. La blague militaire donne à leurs discours une teinte spirituelle. Ce Rentier aime les enfants et les soldats. Par un hiver rigoureux, le commissaire de police, averti par les voisins, trouve le débris de nos armées sur la paille dans une mansarde inclémente, il le fait placer par l'administration des hospices aux Incurables, au moyen d'une délégation en forme de ses pensions de la Légion d'honneur et militaire. Quelques autres sont sages, rangés, et vivent avec une femme dont les antécédents, la position sociale, sont suspects, mais qui tient un bureau de tabac, un cabinet de lecture, qui fabrique du fouet. Si leur existence est encore extrêmement excentrique, leur compagne les préserve de l'hôpital. Cette variété d'ailleurs est la plus extraordinaire : elle est panachée comme costume à un tel point qu'il est difficile de déterminer son caractère vestimental. Les individus de cette Variété ont cependant une particularité qui leur est commune, c'est leur profonde horreur pour la cravate, ils portent un col ; ce col est crasseux, rongé, gras, mais c'est un col, et non une cravate de bourgeois ; puis ils marchent militairement.

VI. Le Collectionneur. Ce Rentier à passion ostensible est mû par un intérêt dans ses courses à travers Paris, il se recommande par des idées bizarres. Son peu de fortune lui interdit les collections d'objets chers, mais il trouve à satisfaire sur des riens le goût de la collection, passion réelle, définie, reconnue chez les anthropomorphes qui habitent les grandes villes. J'ai connu personnellement un individu de cette Variété qui possède une collection de toutes les affiches affichées ou qui ont dû l'être. Si, au décès de ce rentier, la Bibliothèque royale n'achetait pas sa collection, Paris y perdrait ce magnifique herbier des productions originales venues sur ses murailles. Un autre a tous les prospectus, bibliothèque éminemment curieuse. Celui-ci collectionne uniquement les gravures qui représentent les acteurs et leurs costumes. Celui-là se fait une bibliothèque spécialement composée de livres pris dans les volumes à six sous et au-dessous. Ces Rentiers sont remarquables par un vêtement peu soigné, par les cheveux épars, une figure detruite ; ils se traînent plus qu'ils ne marchent le long des quais et des boulevards. Ils portent la livrée de tous les hommes voués au culte d'une idée, et démontrent ainsi la dépravation à laquelle arrive un Rentier qui se laisse atteindre par une pensée. Ils n'appartiennent ni à la Tribu remuante des Artistes, ni à celle des Savants, ni à celle des Ecrivains, mais ils tiennent de tous. Ils sont *toqués*, disent leurs voisins. Ils ne sont pas compris, mais toujours poussés par leur manie ; ils vivent mal, se font plaindre par leurs femmes de ménage, et souvent, entraînés à lire, à vouloir aller chez les hommes de talent : mais les Artistes peu indulgents les bafouent.

VII. Le Philanthrope. On n'en connaît encore qu'un individu, le Muséum l'empaillera sans doute. Les Rentiers ne sont ni assez riches pour faire le bien, ni assez spirituels pour faire le mal, ni assez industriels pour faire fortune en ayant l'air de secourir les forçats ou les pauvres ; il nous semble donc impossible de créer une Variété pour la gloire d'un fait anormal qui dépend de la tératologie, cette belle science due à Geoffroy Saint-Hilaire. Je suis à cet égard en dissentiment avec l'illustre auteur de la *Rienologie* : mon impartialité me fait un devoir de mentionner cette tentative, qui d'ailleurs l'honore ; mais les Savants doivent aujourd'hui se défier des classifications : la nomenclature est un piége tendu par la synthèse à l'analyse, sa constante rivale. N'est-ce pas surtout dans les riens que la science doit longtemps hésiter avant d'admettre des différences ? Nous ne voulons pas renouveler ici les abus qui se sont glissés dans la botanique à propos des roses et des dalhias.

VIII. Le Pensionné. Henri Monnier veut distinguer cette Variété de celle des Militaires, mais elle appartient au type de l'Employé.

IX. Le Campagnard. Ce Rentier sauvage perche sur les hauteurs de Belleville, habite Montmartre, la Villette, la Chapelle, sous les récentes Batignoles. Il aime les rez-des-chaussée à jardin de cent vingt pieds carrés, et y cultive des plantes malades, achetées au quai aux Fleurs. Sa situation *extra-muros* lui permet d'avoir un jardinier pour inhumer ses végétations. Son teint est plus vif que celui des autres Variétés, il prétend respirer un air pur, il a le pas délibéré, parle agriculture, et lit le *Bon Jardinier*. Tollard est son homme. Il voudrait avoir une serre, afin d'exposer une fleur au Louvre. On le surprend dans les bois de Romainville ou de Vincennes, où il se flatte d'herboriser ; mais il y cherche sa pâture, il prétend se connaître en champignons. Sa femelle, aussi prudente que craintive, a soin de jeter ces dangereux cryptogames et d'y substituer des champignons de couche, innocente tromperie avec laquelle elle entretient ce Rentier dans ses recherches forestières. Pour un rien il deviendrait collectionneur. C'est le plus heureux des rentiers. Il a sous une vaste cloche en osier des poules qui meurent d'une maladie inconnue à ceux desquels il les achète. Le Campagnard dit : *Nous autres Campagnards*, et se croit à la campagne, entre un nourrisseur et un établissement de fiacres. La vie à la campagne est bien moins chère qu'à Paris, affirme-t-il en offrant du vin d'Auxerre orgueilleusement soustrait à l'octroi. Fidèle habitué des théâtres de Belleville ou de Montmartre, il est dans l'enchantement, jusqu'au jour où, perdant sa femme par suite de rhumatismes aigus, il craint le salpêtre pour lui-même et rentre, la larme à l'œil, dans Paris, qu'il n'aurait jamais dû quitter, si, dit-il, *il avait voulu conserver sa chère défunte !*

X. L'Escompteur. Cette Variété pâle, blême, à garde-vue vert adapté sur des yeux terribles par un cercle

de fil d'archal, s'attache aux petites rues sombres, aux méchants appartements. Retranchée derrière des cartons, à un bureau propret, elle sait dire des phrases mielleuses qui enveloppent des résolutions implacables. Ces Rentiers sont les plus courageux d'entre tous : ils demandent cinquante pour cent sur des effets à six mois, quand ils vous voient sans canne et sans crédit. Ils sont francs-maçons, et se font peindre avec leurs costumes de dignitaires du Grand-Orient. Les uns ont des redingotes vertes étriquées qui leur donnent, non moins que leur figure, une ressemblance avec les cigales, dont l'organe clairet semble être dans leur larynx; les autres ont la mine fade des veaux, procèdent avec lenteur et sont doucereux comme une purgation. Ils perdent dans une seule affaire les bénéfices de dix escomptes usuraires, et finissent par acquérir une défiance qui les rend affreux. Cette Variété ne rit jamais et ne se montre point sans parapluie; elle porte des doubles souliers.

XI. Le Dameret. Cette Variété devient rare. Elle se reconnait à ses gilets, qu'elle porte doubles ou triples et de couleurs éclatantes, à un air propret, à une badine au lieu de canne, à une allure de papillon, à une taille de guêpe, à des buttes, à une épingle montée d'un énorme médaillon à cheveux ouvragés par le Benvenuto Cellini des perruques, et qui perpétue de blonds souvenirs. Son menton plonge dans une cravate prétentieuse. Ce rentier, qui a du coton dans les oreilles et aux mains de vieux gants nettoyés, prend des poses anacréontiques, se gratte la tête par un mouvement délicat, fréquente les lieux publics, veut se marier avantageusement, fait le tour des nefs à Saint-Roch pendant la messe des belles, passe la soirée aux concerts de Valentino, suit la mode de très-loin, dit *Belle dame*, flûte sa voix et danse. Après dix années passées au service de Cythère, il se compromet avec une intrigante de trente-six ans, qui a deux frères chatouilleux, et finit par devenir l'heureux époux d'une femme charmante, très-distinguée, ancienne modiste, baronne et gagnée par l'embonpoint; puis il retombe dans le Rentier proprement dit.

XII. Le Rentier de faubourg. Cette Variété consiste en reste d'ouvriers, ou de chefs d'ateliers économes, qui se sont élevés de la veste ronde et du pantalon de velours à la redingote marron et au pantalon bleu, qui n'entrent plus chez les marchands de vin, et qui, dans leurs promenades, ne dépassent pas la porte Saint-Denis. Ce Rentier est tranquille, ne fait rien, est purement et simplement vivant, il joue aux boules, ou va voir jouer aux boules.

Pauvre argile d'où ne sort jamais le crime, dont les vertus sont inédites et parfois sublimes! carrière où Sterne a taillé la belle figure de mon oncle Tobie, et d'où j'ai tiré les Birotteau, je te quitte à regret. Cher Rentier, apprête-toi, dès que tu liras cette monographie, si tu la lis, à soutenir le choc du remboursement de ton cinq pour cent consolidé, ce dernier tiers de la fortune des Rentiers, réduite de moitié par l'abbé Terray, et que réduiront encore les Chambres avec d'autant plus de facilité que, quand une trahison légale est commise par mille personnes, elle ne charge la conscience d'aucune. En vain tu as lu pendant trente ans, sur les affiches tour à tour républicaines, impériales et royales du Trésor : Rentes perpétuelles! Malgré ce jeu de mots, pauvre agneau social, tu seras tondu en 1848, comme en 1690, comme en 1750. Sais-tu pourquoi? tu n'auras peut-être que moi pour défenseur. En France, qui protége le faible récolte une moisson d'injures lapidaires. On y aime trop la plaisanterie, le seul feu d'artifice que tu ne vois pas, pour que tu puisses y être plaint. Lorsque tu seras amputé du quart de ta rente, ton Paris bien-aimé te rira au nez, il lâchera sur toi les crayons de la caricature, il te chantera des complaintes pour *De profundis*, enfin il te clouera entre quatre planches lithographiques ornées de calembours.





LE JOUEUR DE BOULES

PAR

B. DURAND





eut-être avez vous remarqué quelquefois, sous les ombrages soi-disant frais des Champs-Elysées, au milieu des solitudes de l'Observatoire ou de la barrière du Trône, deux lignes parallèles de spectateurs, lignes mouvantes qui s'allongent dans toutes les directions, qui serpentent dans la plaine, qui s'écartent et se rapprochent, qui se dissipent et se reforment incessamment, et au-dessus desquelles on voit s'élever, par intervalles, de petits globes noirs pareils à des bombes, mais à des bombes qui n'éclatent jamais; tandis que, à travers les pieds des spectateurs, d'autres globes semblables roulent, se précipitent, et jettent partout le désordre et la confusion.

Approchez-vous avec précaution et mesure. La précaution n'est pas pour vous : elle est pour ces globes vagabonds. Qu'il vous arrive d'en heurter quelqu'un au grand détriment de vos jambes, vous recueillerez, pour excuses et pour marques de compassion, mille reproches, mille malédictions, mille injures. Oserez-vous bien vous plaindre du coup que vous avez reçu? Votre coup! eh! malheureux, il ne s'agit que de celui que vous avez fait manquer.

En manière de dédommagement et de consolation, étudiez le tableau que vous avez sous les yeux. Les bonnes figures! les honnêtes et placides physionomies de rentiers! Car il n'est pas permis de s'y tromper : ce sont, pour la plupart, d'anciens négociants qui ont passé par toutes les tribulations des *fins de mois*, et qui, retirés dans leur revenu, comme le rat dans son fromage, n'ont d'autre souci que les prédictions du baromètre et le cours de la rente.

Les voilà, le corps penché en avant, le cou tendu. Le soleil brûle leurs têtes. Le froid rougit leur nez et bleuit leur visage : Ils s'inquiètent bien du froid ou du soleil! *Trop long!* disent-ils gravement : *Trop court!* disent-ils encore d'un ton doctoral; et ils resteront là, se passionnant pour telle ou telle boule, et suivant d'un œil exercé les diverses chances du jeu, jusqu'à ce que le jour baisse et que l'heure du dîner approche.

Alors vous verrez le cercle se dissiper avec regret : ces braves citadins s'en retourneront lentement à leur faubourg, emportant des émotions, des souvenirs, un fonds inépuisable de conversation et un violent appétit. Voilà une journée bien employée!

Les joueurs sont dignes des spectateurs. Examinez celui que Charlet a placé sous nos yeux. Vous le voyez : le joueur de boule doit avoir de quarante-cinq à cinquante ans; c'est pour lui la belle saison de la vie, l'âge de la perfection; il a conservé la force qui exécute, il a acquis l'expérience qui dirige. Car, ne vous y trompez pas, vingt ans d'études et d'exercices assidus ne suffisent pas toujours pour former un joueur de boules de quelque distinction.

Regardez bien celui-ci : vous lirez sur son visage, dans son attitude même, toutes les tribulations auxquelles son âme est en proie; il est sous l'influence simultanée des deux plus puissants mobiles du cœur humain : la crainte et l'espérance. Il vient de lancer sa dernière boule, elle roule devant lui, et vous pouvez en suivre le mouvement sur sa physionomie; il la couve, il la protège du regard; il la conseille, il voudrait la voir obéissante à sa voix; il en hâte ou bien il en ralentit la marche selon qu'une ravine ou un monticule l'arrête au passage ou la précipite à une descente; il l'encourage du geste, il la pousse de l'épaule, il la tempère de la main; suspendu sur la pointe du pied, le bras tendu, le visage

animé par une foule d'émotions diverses, il imprime à son corps les ondulations les plus bizarres. On dirait que son âme a passé dans sa boule

Si l'importance d'un jeu se mesurait au degré d'intérêt qu'on y apporte, le premier de tous, sans contredit, serait le noble jeu de boules. Chez ceux qui se livrent à cet amusement, ce n'est pas seulement un goût prononcé, c'est une passion véritable, c'est une sorte de fanatisme. Si le fameux maître à danser Marcel a pu s'écrier : « Que de choses dans un menuet! » que n'eût-il point dit s'il eût parlé d'une partie de boules?

Toutefois il convient, ce me semble, de s'occuper de l'arme avant d'arriver au guerrier, et de faire connaissance avec la théorie avant d'en suivre l'application sur le terrain.

Sans retracer ici l'histoire de la boule, qu'il me soit permis de faire observer qu'elle joue un rôle important dans la composition de cet univers, et sur cette terre en particulier. Les arts et les métiers ont leur boule spéciale; les architectes connaissent la *boule* d'amortissement; les chaudronniers donnent le nom de *boule* à une enclume ronde; le fourbisseur, à un instrument en bois de ce nom; la maréchalerie cite ses *boules* de licou, et l'art du metteur en œuvre ses *boules* à sertir; enfin il n'est pas de chasseur un peu exercé qui ne sache ce que c'est que la *boule* du chamois.

La balle et la bille, si chères aux écoliers, ne sont que des diminutifs de la boule, dont le ballon est une ampliation. Si la boule ne règne pas seule dans le jeu de quilles, elle en est incontestablement l'âme. Que feriez-vous de vos quilles, symétriquement plantées, sans la boule indispensable à les abattre? Qui sait si, dans une pareille extrémité, les joueurs de quilles ne se verraient pas réduits à implorer l'assistance d'un chien, malgré leur inimitié proverbiale pour cet intéressant animal?

L'antique jeu du mail, qui a donné son nom à une rue de Paris et à tant de promenades dans nos provinces, consistait en une boule d'un bois très-dur qu'on lançait à l'aide du mail du maillet; ainsi en est-il du jeu de la paume, qui tombe chaque jour en désuétude, et du jeu de billard, auquel nos écoles de droit et de médecine ont fait faire, dans ces dernières années, de si prodigieux progrès.

Entrez dans un café; le billard est inoccupé, les queues sont à l'abandon. Où sont les billes? le maître de l'établissement les a dans sa poche, et, avec elles, tout le jeu de billard.

Si, vous associant aux jeux de vos enfants, vous leur permettez de gonfler une gouttelette d'eau savonneuse suspendue à l'extrémité d'un chalumeau, c'est une boule qu'ils produisent infailliblement; savant enfantillage auquel se livrait Newton quand il étudiait la théorie de la lumière!

De tout temps la boule a joué un rôle fort important dans la politique; elle a donné son nom aux bulles des papes, en prêtant sa forme aux sceaux qui y étaient attachés; il en fut de même de la bulle d'or, sur laquelle s'appuya si longtemps le droit public en Allemagne. La première boule d'or dont l'histoire ait consacré le souvenir est celle que Tarquin l'Ancien donna comme insigne à son fils, et que celui-ci portait à son cou. Aujourd'hui ce sont les boules qui gouvernent dans les états constitutionnels; elles y décident de l'adoption ou du rejet des lois; elles consolident ou renversent un ministère, et c'est une assez belle gloire! Le mot de boule a conquis en outre un sens moral, et vous l'entendez chaque jour au figuré. Dans le langage populaire, on honore du nom de boule la tête d'un homme. Le vaste cerveau de Cuvier, où toutes les connaissances humaines avaient leur compartiment, leur casier, comme dans une vaste bibliothèque distribuée par ordre de matières, qu'était-ce autre chose qu'*une fameuse boule?*

Tout cela est bien évidemment à l'avantage du jeu de boules; on voit combien il peut prêter aux autres, sans avoir besoin d'en rien emprunter. Son importance a été si bien reconnue par les savants auteurs du *Dictionnaire encyclopédique*, qu'ils n'ont point dédaigné de lui consacrer un chapitre.

Ecoutez; je cite textuellement :

« On joue le jeu de boules à un, deux, trois contre trois, ou même plus, avec chacun deux boules pour l'ordinaire. Les joueurs fixent le nombre de points à prendre dans la partie, à leur choix. C'est toujours ceux qui approchent le plus près des buts qui comptent autant de points qu'ils y ont de boules. Ces buts sont placés aux deux bouts d'une espèce d'allée très-unie, rebordée d'une petite berge de chaque côté, et terminée à chacune de ses extrémités par un petit fossé que l'on appelle *noyon*. Quand on joue, si quelque joueur arrête la boule, on recommence. Il n'est pas permis de taper des pieds pour faire rouler la boule davantage, ni de la pousser en aucune façon, sous peine de perdre la partie. Une boule qui est entrée dans le noyon et a encore assez de force pour revenir au but ne compte point; un joueur qui joue avant son tour recommence, si l'on s'en aperçoit; celui qui a passé son tour perd son coup. Il est libre de changer de rang dans la partie, à moins qu'il ne soit convenu autrement. Qui change de boule n'est obligé qu'à reprendre la sienne et à jouer son coup si personne n'a encore joué après lui; mais, si quelqu'un a joué, il remet la boule à la place de celle qu'il a jouée, si l'autre veut jouer avec sa boule. »

Quelques-unes de ces règles sont encore en vigueur, mais le jeu de boules, lui aussi, a proclamé son indépendance; il s'est affranchi des terrains préparés exprès, comme on en voyait encore quelques-uns, il y a trente ans, le long de la partie droite des Champs-Elysées, où s'élève le quartier Beaujon; le *noyon* a totalement disparu, et c'est tout au plus s'il existe encore dans la mémoire des doyens des joueurs de boules; la nouvelle génération ne le connaît pas. Autrefois le jeu de boules s'appelait aussi *cochonnet*. Cette dénomination, dont l'étymologie m'est inconnue, n'appartient plus maintenant qu'à la petite boule qui sert à marquer le but; encore n'est-elle usitée que sur la rive droite de la Seine; sur la rive gauche, le cochonnet s'appelle le petit, peut-être dans le but louable de ne point effaroucher la délicatesse du faubourg Saint-Germain par un diminutif qui rappelle un animal immonde. Dans ces derniers temps, quelques joueurs de boules, séduits sans doute par la manie des innovations, ont essayé de substituer aux deux dénominations consacrées par l'usage celle de *bouchon;* mais leur tentative a été repoussée, et ils n'ont point fait école. Les amateurs du noble jeu de boules ont compris qu'ils ne devaient pas admettre dans leur vocabulaire un terme emprunté à un jeu que pratiquaient jadis les laquais dans les châteaux, et qui ne sert plus guère aujourd'hui de délassement qu'aux gamins de Paris du premier âge; car ils attaquent de front le jeu du tonneau dès qu'ils atteignent l'âge d'émeute.

Quoique les conditions pour la fixation du nombre des points soient les mêmes qu'autrefois, une partie de boules se joue ordinairement en onze points. Celui des joueurs qui dans un coup gagne un ou plusieurs points, acquiert le droit de lancer le cochonnet, et par consé



quent de déterminer le but. L'avantage qui en résulte est si important, que cette question ne doit pas être traitée légèrement.

D'abord il faut savoir qu'un joueur de boules se livre à une foule d'études préparatoires dont la principale a pour objet la connaissance exacte du terrain. Il en est qui connaissent, aux Champs-Elysées, l'assiette des lieux et jusqu'aux moindres sinuosités du sol, aussi bien que Napoléon connaissait sa carte d'Europe.

Ils y vont souvent le matin, en cachette les uns des autres; ils suivent les déviations de leurs boules, étudient l'effet des pentes, calculent quelle ressource offrira un ricochet savamment combiné. Munis de ces instructions géographiques, sans affectation, sans avoir l'air d'être déterminés autrement que par le hasard, maîtres du cochonnet, ils le dirigent vers un but dont les approches leur sont familières. Il faut donc être quelque peu versé dans la diplomatie pour conserver tous ses avantages à un combat de boules. Ce n'est pas tout : le joueur de boules qui dispose du cochonnet est le souverain le plus absolu qui se puisse imaginer; le moment où il élucubre dans sa pensée la direction qu'il lui donnera est peut-être le moment où il est le plus beau. Son visage est impassible comme l'était celui de M. Talleyrand : vainement on cherche à deviner son dessein; vainement les spectateurs veulent s'orienter sur sa physionomie afin de bien se placer; quand ils attendent le cochonnet dans une direction, ils le voient rouler dans une autre, et tous, sans le plus léger murmure, sans se permettre la moindre observation, se rangent en une double haie, où le despotisme du joueur a voulu qu'ils vinssent se ranger. Quel souverain oserait se flatter d'obtenir de ses sujets une telle obéissance!

Les joueurs de boules ne fabriquent pas leurs armes : mais ils ne confient à nul autre qu'à eux-mêmes le soin de leur donner la plus grande perfection possible. Les novices, les commençants se servent encore de boules en bois sans aucune autre préparation; il arrive même quelquefois que des amateurs tièdes, n'ayant point de boules à eux, en louent à l'espèce de cabaret-masure qui sert aujourd'hui de rendez-vous aux joueurs. Mais un véritable joueur de boules a ses boules à lui, comme un guerrier a son épée; ses boules sont soigneusement piquées de clous, de telle sorte qu'elles conservent la même pe-

santeur avec une dimension moins grande, et présentent ainsi moins de prise au choc des boules ennemies. Par ce moyen on donne à toutes les sections de la circonférence une puissance égale, qualité essentielle pour calculer les effets d'un projectile. Mais la bonté des armes n'est rien sans la manière de s'en servir.

On divise les joueurs de boules en deux classes distinctes : les *pointeurs* et les *tireurs;* non pas que je veuille prétendre que le même joueur ne puisse réunir les qualités du tireur à celles du pointeur, mais il aura toujours une prédilection marquée pour l'un de ces deux procédés.

On appelle pointeurs ceux des joueurs qui s'appliquent à gagner des points en plaçant leurs boules le plus près du but, tandis que l'on entend par tireurs ceux qui lancent vigoureusement leurs boules sur celles de leur adversaire mieux placées, ou même sur le cochonnet, afin de changer, par son déplacement, les chances présumées des boules éparses sur le terrain. Les joueurs ne connaissent ainsi leurs avantages ou leurs pertes que quand le nombre des boules restées au quartier est entièrement épuisé.

L'office des tireurs, quoique plus brillant en apparence, offre peut-être moins de difficultés que celui des pointeurs; leur action est toujours à peu près la même, tandis que les pointeurs ont tant de manières différentes de lancer leur boule, qu'un observateur attentif pourrait y reconnaître le caractère de chaque joueur. L'homme modeste fait rouler sa boule terre à terre vers le but; celui que domine la manie de briller lance la sienne en lui faisant décrire une parabole semblable à celle que décrit une bombe; le grand art consiste, dans ce cas, à lui imprimer, en même temps qu'une force d'impulsion, une puissance de rotation contraire qui l'empêche de rouler trop loin du but.

On a comparé, non sans raison, le jeu de boules, proprement dit, à cet autre jeu de boules que l'on appelle la guerre. Toutes les armes dont se compose une armée y sont en effet représentées. On a vu tout à l'heure le bombardier; le tireur, c'est l'artilleur, chargé d'enfoncer de loin les rangs ennemis, tandis que la boule du pointeur est l'image de l'infanterie, dont la part est toujours si grande dans le gain d'une bataille. Les balles et les boulets, que sont-ils sinon des boules? Les opérations du génie ne s'exécutent pas plus scrupuleusement sur un champ de boules que sur un champ de bataille; j'en atteste ces joueurs qui mettent un soin rigoureux à enlever une pierre malencontreuse, à faire disparaître une touffe d'herbe, enfin à aplanir les obstacles comme le font les sapeurs mineurs. De cette similitude provient probablement le goût des anciens militaires pour le jeu de boules, dernière passion de nos bons vieux invalides. Parmi eux on compte des joueurs très-habiles; on en cite un entre autres qui est manchot. Mais qu'est cela, quand on songe que la cécité même n'empêche pas ceux qui en sont atteints de se livrer à leur jeu favori?

Dans l'intérieur de l'Hôtel des Invalides, sur une espèce d'esplanade plantée, en suite des dernières cours du côté de l'avenue Lamothe-Piquet, est situé le jeu des aveugles. C'est un bien attendrissant spectacle que de les voir lutter ensemble par des combinaisons presque exclusivement intellectuelles. Tous les dimanches, et quelquefois dans la semaine, ils font leur partie; des invalides voyants leur servent de guide, leur font toucher le but, et quand ils ont marqué par un certain nombre de pas la distance qui les en sépare, on est tout étonné de les en voir approcher beaucoup mieux que ne le font un grand nombre de joueurs jouissant de leurs deux yeux. Il serait superflu d'ajouter que les invalides aveugles pointent, mais ne tirent pas.

Les joueurs de boules se font en général remarquer par l'aménité de leurs mœurs; absorbés qu'ils sont par leur passion dominante, on n'en trouverait probablement aucun sur les registres de la police correctionnelle, aucun au greffe de la cour d'assises. Plus que qui que ce soit, les joueurs de boules mènent une vie en dehors; aussi sont-ils essentiellement bons maris et bons pères. Bons maris, en ce sens du moins que, n'étant presque jamais chez eux, ils ne tourmentent point leur femme; bons pères, parce qu'ils sont incapables de donner de mauvais conseils à leurs enfants, ne s'en occupant guère que pour en faire des *louveteaux*, c'est-à-dire pour leur enseigner de bonne heure les premiers éléments de la boule.

Le jeu de boules présente une particularité qu'il est impossible d'omettre. Si l'on excepte la pêche à la ligne, c'est peut-être le seul exercice auquel on n'ait vu aucune femme se livrer, de sorte qu'en altérant légèrement un vers de Molière, on pourrait dire :

Du côté de la *boule* est la toute-puissance.

Une autre remarque a été faite à l'endroit des joueurs de boules. De toutes les provinces de France, la Provence est celle qui en fournit le plus à Paris; l'accent provençal et aussi l'accent auvergnat dominent, non-seulement parmi les joueurs, mais aussi dans les rangs des spectateurs.

On a observé en outre que la classe de citoyens qui compte le plus d'amateurs distingués, c'est la classe des cuisiniers. Or n'est-il pas extraordinaire que le plus habile joueur de boules dont s'enorgueillissent les Champs-Élysées depuis plus de quarante ans cumule les deux qualités de Provençal et de cuisinier? C'est M. Maneille, l'Antelle des joueurs de boules et le fondateur du fameux établissement des *Frères-Provençaux*, dont la renommée est devenue européenne.

M. Méry s'est étendu naguère sur le mérite du roi des échecs, M. de Labourdonnais; personne ne devra s'étonner que je fasse connaître au monde le roi du jeu de boules.

M. Maneille est, dit-on, âgé de soixante-douze ans; malgré son âge, non-seulement il *pointe*, mais il *tire* avec une verdeur exemplaire. Est-ce le soleil du Midi, est-ce le feu des fourneaux qui a bruni son teint? peu importe; seul parmi les joueurs de boules, M. Maneille se revêt d'un habit de combat. Ce costume se compose d'une veste grise, d'un pantalon blanc et de sandales qui laissent aux mouvements des pieds toute leur souplesse. Sa tête est recouverte d'une casquette; quoi de plus facile que d'y substituer la couronne du roi d'Yvetot?

Roi du jeu de boules! quelle gloire quand on y pense! Il ne faut pas croire qu'elle ait été abandonnée à M. Maneille sans combat : outre la foule de ceux qui le suivent, *longo proximi intervallo*, il a un rival à peu près de son âge, et dont la renommée balance la sienne, M. Vilaret.

J'ai eu la bonne fortune d'assister à une partie d'honneur entre ces deux célèbres athlètes. Vous dirai-je comment la fortune penchait tour à tour pour chacun des deux côtés, et par quelle suite de coups heureux l'équilibre détruit se rétablissait aussitôt? Que d'adresse et de précision de part et d'autre! que de savants calculs! quelles évolutions stratégiques, quelles péripéties inattendues! Enfin... mais vous ne saurez pas quel fut celui

des deux rivaux qui succomba : le plaisir de célébrer le vainqueur, dans ce magnifique tournoi, cède à la crainte d'affliger le vaincu. Qu'ils gardent leur renommée tout entière, et que la palme soit partagée entre eux, puisqu'ils l'ont si bien méritée!

Nous voulons trop de bien au gouvernement pour ne pas l'avertir que les joueurs de boules croient avoir à se plaindre de lui. C'est une race éminemment pacifique et débonnaire qui jamais n'a dépavé les rues et qui a horreur des barricades. On a remarqué, à la louange éternelle des amateurs de pêche, que le 29 juillet 1830 deux d'entre eux étaient tranquillement occupés sous les arches du Pont-Marie, tandis que la mitraille pleuvait dans Paris et qu'une dynastie tombait du trône. Si ce jour-là les joueurs de boules ont déserté les Champs-Élysées, c'est que la garde royale s'y était établie. Sans cela... mais enfin, si paisibles qu'ils soient, ils ont aussi leur susceptibilité : l'insecte sur lequel on met le pied se relève et cherche à se défendre. Eh bien ! les joueurs de boules accusent le gouvernement de manquer aux égards qui leur sont dus, et de n'avoir aucun souci de leurs plaisirs et de leurs priviléges. Le gouvernement se montre partial en faveur des bitumes ; il abandonne les quais, les boulevards et toutes les promenades à une foule d'asphaltes, piéges doublement dangereux tendus aux pieds des promeneurs et à la bourse des petits rentiers. Encore s'il ne s'agissait que de la bourse! mais, grâce à eux, le jeu de boules sera bientôt proscrit de Paris. On le chasse, on le poursuit, on lui fait une guerre à mort. Dès qu'il a choisi un emplacement favorable, et étudié les divers accidents du terrain, arrive le bitume maudit qui s'en empare, qui étend sur lui sa double couche de plâtre et de sable, qui allume ses fourneaux et infecte l'air à une lieue à la ronde : et adieu les profonds calculs et les heureuses combinaisons! Sur cette surface partout unie la boule roulerait sans intelligence et sans art; elle ne saurait ni s'arrêter, ni décrire une courbe savante; elle irait stupidement devant elle, comme s'il ne s'agissait que de rouler le plus loin possible.

Les Champs-Élysées restaient du moins pour consoler les joueurs de tant d'envahissements; mais en quel état? Bouleversés par les constructions nouvelles, couverts de planches et de gravois, labourés de fossés, impraticables enfin, et tout à fait déchus de leur titre mythologique!

A toute force, les joueurs s'en seraient contentés; ils auraient compté, pour niveler le terrain, sur les pieds des passants, sur le beau temps et la pluie, et aussi, car on se flatte toujours, sur les soins de la municipalité. Et voilà qu'une nouvelle effrayante retentit à leurs oreilles comme un coup de tonnerre! Les Champs-Élysés seront couverts de bitume! c'en est trop : la patience des joueurs de boules est lassée; ils se révoltent, ils s'insurgent; et, que le gouvernement y prenne garde et réfléchisse mûrement s'il ne doit pas plus d'égards à des citoyens inoffensifs qui payent leur terme et leurs impositions, qui sont intéressés à le soutenir, et qui, dans un jour d'émeute, peuvent convertir leurs instruments de jeu en une arme de bataille, et lancer aux jambes de l'ordre public des boules qu'ils avaient cependant façonnées pour un meilleur usage.





LA FEMME DE CHAMBRE

PAR

AUGUSTE DE LACROIX



i, par métier ou par goût, vous recherchez avant tout les histoires d'amour; si vous affectionnez le roman intime, le drame du coin du feu, les scènes de la vie privée; si vous allez, feuilletoniste ou romancier (pardon de la supposition), flairant l'anecdote et dénichant l'intrigue; ou si, conteur par nature et bavard désintéressé, vous cultivez le scandale par vocation et recueillez généreusement pour le seul plaisir de donner ensuite; — si vous avez de l'ambition et que vous désiriez monter par l'échelle des femmes; si vous êtes amoureux, adroit et bien tourné, — croyez-moi, avant d'entrer au salon, donnez un coup d'œil à l'antichambre: — l'antichambre mène au salon, et le salon au boudoir; avant de saluer madame, souriez à la femme de chambre.

La femme de chambre!..... Il y a dans ce mot je ne sais quoi d'intime, de mystérieux, qui saisit d'abord l'ésprit le plus obtus et ranime la curiosité la mieux endormie. A ce nom seul se révèle tout à coup un monde de faits inédits, de pensées et de sentiments enfouis au fond de l'âme, d'histoires toutes parfumées d'amour, imprégnées de sang, touchantes et bouffonnes. — Othello, Géronte, Scapin, Desdémone et Célimène s'y donnent la main. — Mais de toutes ces physionomies, la plus jeune, la plus gaie, la plus ravissante, de tous ces types, le plus vrai encore aujourd'hui et le plus gracieux, c'est Dorine, la piquante soubrette que vous savez; Dorine avec sa taille cambrée, son pied aventureux, sa main si leste et son œil si malin; Dorine qui porte et reçoit les bouquets emblématiques et les poulets odorants, qui protége, bonne fille, les amours de Marianne, tend la main aux galants et sa joue à Frontin. C'est bien elle encore, la jolie perruche du logis, qui s'en va sautillant de l'office à l'antichambre, de l'antichambre à l'escalier, perchant et caquetant tour à tour au premier, au second, au troisième étage, le matin dans la loge du portier, et le soir dans la cage aérienne où elle grimpe pour dormir et rêver. C'est toujours elle; seulement elle a changé de nom, de langage et de costume.

Elle ne s'appelle plus Dorine, elle répond au nom d'Angélique, Rose, Adèle ou Célestine; elle ne dit plus Frontin, Mascarille ou Crispin, elle dit Martin, François ou Germain. Conservons-lui cependant pour un instant, et pour mieux la faire connaître, son nom d'autrefois, son joli nom patronymique.

La femme de chambre, comme le chef de cuisine, est, par le fait même de sa position, en dehors, sinon audessus de la domesticité. Ce sont deux puissances, dont l'une ne règne que deux heures sur douze, et l'autre toute la journée. Chacun, dans la maison, sait cela et le reconnait sans conteste. Et qui oserait nier la supériorité de la femme de chambre? Qui pourrait lutter avec elle d'autorité et de pouvoir? Serait-ce le valet de chambre lui-même? Fût-il Scapin en personne, Dorine le mettrait dans le sac, le pauvre garçon, plus vite qu'il n'y met son maître. N'a-t-elle pas pour elle, avec la même position, l'avantage incontestable de la finesse naturelle à son sexe? Le valet de chambre peut être changé sans que l'économie d'une maison en soit troublée. Ses rapports avec monsieur n'ont ni la même importance, ni la même intimité (l'expression convenable m'échappe); les hommes sont moins expansifs; le maître a généralement moins besoin de raconter, et le valet d'intérêt à recueillir. Son ministère a quelque chose de plus général, et ses attributions, même dans les meilleures maisons, ne sont pas toujours définies d'une manière assez rigoureuse; le cercle s'étend ou se resserre autour de lui, selon les circonstances et les besoins du moment; débordé quelquefois, il empiète sou

vent sur le domaine des autres, sans en devenir plus riche ou plus heureux. Il appartient dans l'occasion à madame, qui peut réclamer ses jambes ou ses bras pour un service quelconque. On a vu des valets de chambre métamorphosés momentanément en grooms, en cochers, en laquais; il n'y a pas d'exemple d'une femme de chambre changée tout à coup en nourrice ou en bonne d'enfant ! L'incompatibilité est évidente : la femme de chambre appartient exclusivement à la maîtresse de la maison ; c'est sa propriété particulière, on ne peut y toucher sans sa permission : son bien-être, sa vie intérieure, son bonheur (et plus que cela peut-être) en dépendent. Cette fille, en effet, sait les secrets de son cœur comme ceux de sa toilette; elle a surpris les uns et elle confectionne les autres. Sa maîtresse, à son tour, lui appartient corps et âme. Voyez donc !..... elle sait de qui est la lettre reçue ce matin, pourquoi madame sort seule et à pied aujourd'hui, et pourquoi elle a eu sa migraine avant-hier, au moment où monsieur voulut la conduire au bal. Elle sait au juste le compte de la tailleuse et de la modiste. Elle sait la quantité de ouate qui entre dans la doublure du corsage d'une jolie femme, et la quantité de larmes que peut contenir l'œil d'une femme sensible. Elle sait (que ne sait-elle pas?) qu'il n'y a pas plus de femme irréprochable pour sa femme de chambre que de grand homme pour son valet.

Aussi voyez comme tout dans la maison s'incline devant elle, Frontin le premier! C'est à peine s'il ose lui prendre la taille à deux mains, et il ne l'embrasse pour ainsi dire qu'en tremblant, tant cette petite majesté lui impose. C'est qu'elle est reine, en vérité, Dorine, reine dans le boudoir comme dans l'office, reine de sa maîtresse, dont elle possède les secrets, et reine de ses égaux dont elle tient le sort entre ses mains. Dorine a la confiance de madame, et madame est toute-puissante auprès de monsieur : que Dorine dise un mot à madame et madame à monsieur, c'en est fait du rival maladroit ou du camarade insolent! Dorine est le commencement et la fin, le bras qui frappe dans l'ombre, l'esprit qui inspire et dirige.

Que Dorine soit blonde ou brune, grande ou petite, laide même (si vous le voulez), qu'importe? elle n'en sera pas moins fêtée, recherchée et adorée comme toutes les femmes qui ont vingt-cinq ans, beaucoup d'esprit, la désinvolture facile et le regard mutin. S'il n'y a pas autour d'elle quelque beau chasseur bien droit et bien doré ou quelque petit valet mince et futé qui la courtise et l'appelle mademoiselle Dorine, elle jette presque toujours alors les yeux sur un séduisant commis de magasin, ou sixième clerc d'avoué, qu'elle a rencontré, *un jour de sortie*, à la Chaumière ou à l'Ermitage. M. Oscar, Alfred ou Ernest est un jeune homme *très comme il faut*, qui porte de petites moustaches, des gants jaunes, le dimanche, et ne cultive que les danses autorisées par M. le préfet. Il est fort poli, ôte son chapeau en invitant sa dame, ne se livre que médiocrement à l'enivrement du galop et à la pantomime expressive du balancé. Pendant la contredanse, le galant cavalier a relevé trois fois le mouchoir de sa *divinité*, et trois fois elle lui a souri, et ils se sont pressé la main. C'en est fait; Dorine est vaincue, Oscar triomphe, et tous deux s'en vont, sous des bosquets très-peu mystérieux, se jurer un amour éternel, qui durera autant que la saison des bals champêtres.

La femme de chambre, comme toutes les personnes douées d'un sens très-fin, observe beaucoup : c'est à la fois un plaisir de son esprit et une nécessité de sa position. On sait que, sous ce rapport, la gent domestique a cent yeux, cent oreilles, et souvent deux cents langues. Ces trois éminentes facultés, multipliées et perfectionnées par l'habitude, le domestique semble s'en être réservé tacitement la jouissance pour son utilité personnelle, et, en somme, il ne les exerce guère qu'au détriment de ses maîtres. Il les espionne et les trahit à toute heure; il les étudie pour les contrefaire. Il vous regarde dans le cœur avec une loupe, y cherche minutieusement vos joies, vos chagrins les plus intimes, exploite vos plus secrets penchants, s'empare traîtreusement de tout votre être, et coule en bronze, dans une frappante caricature, vos plus innocentes faiblesses et vos plus imperceptibles travers. Les Mascarilles et les Frontins sont certainement les inventeurs de la caricature parlante, le crayon et le modelage ne sont venus qu'après: les meilleures charges se font à l'office. — J'excepte la femme de chambre. Elle est généralement plus indulgente : elle imite et ne parodie pas; c'est une *doublure*, si vous voulez, qui copie servilement, mais avec conscience, les jeunes premières et les grandes coquettes. Elle grasseye, il est vrai, comme le chef d'emploi, marche de même, affectionne les mêmes gestes, les mêmes expressions, les mêmes airs de tête. Comme madame, elle a ses jours d'abattement, et dit aussi, en adressant à la glace un regard caressant et un languissant sourire : « *Je suis affreusement laide aujourd'hui.* » Quand elle est seule, elle s'étudie à saluer et à rire comme madame; elle feuillette quelquefois, à la dérobée, les livres laissés sur le somno, et lit le soir, dans sa mansarde, ceux que l'amour lui fait passer en contrebande. Elle confond, dans ses citations littéraires, MM. de Lamartine et Paul de Kock, MM. de Balzac et Pigault-Lebrun; elle sait les noms des plus grands artistes, accompagne quelquefois sa maîtresse à Saint-Roch ou à l'exposition, parle musique et peinture, et estropie d'un petit air pédant, devant l'office ébahi, les phrases à la mode et les expressions techniques. Elle pousse quelquefois la manie de l'imitation jusqu'à s'ajuster, *rien que pour voir*, les parures de sa maîtresse. Celle-ci, rentrant à l'improviste dans sa chambre à coucher, surprend sa femme de chambre minaudant devant la glace, à la grande satisfaction du beau chasseur, qui, de son côté, marche, se penche sur elle d'un air galant, et reproduit assez heureusement la pose, les gestes et la démarche de son maître. Grand est le scandale, et peu s'en faut que la dame de contrefaçon ne s'en aille coqueter tout à son aise, hors de la maison, avec l'Antinoüs de la livrée. Mais enfin Dorine pleure; Dorine est si dévouée, si discrète ! et Antinoüs, qui n'a pas moins de cinq pieds huit pouces, est un de ces hommes qu'on ne remplace pas.

La femme de chambre est éminemment sensible et aimante. Cette disposition tient encore aux circonstances et aux objets dont elle est habituellement entourée. Placée continuellement entre les licences de la livrée et les délicatesses du langage des maîtres, respirant tour à tour l'enivrement du boudoir et les miasmes de l'office, son imagination s'exalte, ses sens stimulés se révoltent, et souvent la sagesse lui fait défaut. — Et le moyen, s'il vous plaît qu'il en soit autrement, quand on a vingt ans, beaucoup d'intelligence, l'oreille fine et l'œil bien fendu? On a trop calomnié la femme de chambre; beaucoup en ont médit; très-peu lui ont rendu justice. Méchanceté et ingratitude!... oui, ingratitude. Reportez-vous seulement pour un instant aux plus beaux jours de votre enfance ; choisissez entre vos plus délicieux souvenirs, et dites, ingrat, si, parmi toute cette poésie du passé, au milieu de tout ce luxe de tendresses, de gâteries et de baisers accumulés sur votre blonde tête et vos joues rosées, vous avez pu oublier cette gracieuse fille dont les caresses étaient plus douces que celles de votre bonne,



qui savait mieux vous aimer, vous endormir dans ses bras, et baisait plus tendrement vos petites mains blanches et vos grands yeux bleus? Et plus tard... oui, plus tard... Pourquoi rougir? enfant que vous êtes! l'amour ennoblit tout. Et dites-moi, je vous prie, si vous avez jamais rencontré depuis un amour aussi vrai, aussi délicat et aussi désintéressé? Qui se montra plus dévouée à vos caprices? Qui vous servait constamment sans en être priée? Qui plaidait votre cause en votre absence, et prenait courageusement la responsabilité des fautes que vous n'aviez pu cacher? Qui entrait dans votre chambre à toute heure, sous le moindre prétexte, vous demandant pardon d'avance des services qu'elle venait vous rendre, vous souriant à tout propos, vous regardant à la dérobée, passant et repassant près de vous, effleurant votre main de sa main, et votre visage de ses longues tresses, arrangeant et dérangeant tout autour de vous, plaçant ceci, déplaçant cela, inquiète, troublée et heureuse pourtant, oh! bien heureuse d'un de ces regards qu'elle aurait demandés à genoux, d'une simple marque de reconnaissance dont vous étiez si avare? — Naïfs artifices d'une langue dont vous apprîtes un jour le premier mot sur les lèvres de Dorine! Ah! ce fut un moment unique dans votre vie à tous deux, tout rempli par vous de célestes révélations, et pour elle d'inexprimables angoisses! — Et vous avez vécu ainsi dans cette chambre, dont l'amour vous avait fait un nid si douillet et si chaud, vous, pauvre petit, qui n'aviez pas encore vos ailes, heureux, choyé et becqueté à petit bruit, et elle, presque toujours absente, et posant à peine au bord de votre cachette ses deux pieds mignons et mal assurés! — Il ne vous appartient pas, croyez-moi, de répudier un pareil souvenir. Bien peu (et ce ne sont pas les plus heureux), parmi les jeunes hommes élevés sous le toit paternel, ont reçu d'autre part cette première et douce initiation. Oui, n'en déplaise à nos grandes dames et à nos maîtresses musquées, dans l'histoire de nos amours, le premier chapitre, le plus intéressant, le plus coloré et le plus riche de nos jeunes et enivrantes émotions, appartient toujours à la femme de chambre. — Les Dorines ont le pas sur les Cidalises.

Excellente nature et touchante destinée! La femme de chambre est tout amour. Après avoir aidé, avec un infatigable dévouement, au bonheur de madame, et suffi, seule, aussi longtemps que possible, à celui de son jeune maître, elle voit cet amour, qui est son ouvrage, lui échapper insensiblement, et s'envoler tout doucement vers de plus hautes régions. Elle le voit, elle en gémit; mais elle ne pleure pas, ne pousse pas un sanglot; la

plainte lui est interdite. — Tel est le sort de la femme de chambre; au dedans comme au dehors d'elle-même, tout est mystère; son cœur est plein des secrets des autres et des siens. — Qui a osé dire que la femme de chambre était indiscrète? Quel est l'amoureux éconduit ou l'artiste malintentionné qui s'est permis de traduire en action cette injurieuse pensée? La femme de chambre indiscrète! Mais l'indiscret est celui qui désire savoir. Or la femme de chambre sait tout. Cette lettre que vous lui faites entr'ouvrir, c'est elle qui l'a reçue, elle qui portera la réponse, et il faudra bien, pour le moins, acheter sa discrétion et son habileté par une demi-confidence.

Non content d'attaquer sa moralité et les qualités qu'elle déploie au service de sa maîtresse, on a été jusqu'à en souiller le principe. Des écrivains qui se croient des penseurs, des auteurs dramatiques et des comédiens, tous gens d'esprit sceptique, se sont avisés de douter de son désintéressement, et ont trouvé plaisant de la représenter donnant d'une main une lettre, et recevant de l'autre... une bourse pleine! Fi donc! passe pour Figaro et Scapin, valets et fripons effrontés, gens de sac et de corde! Sachez, messieurs, que Dorine ne vend pas plus son talent précieux que sa jolie figure : elle donne l'un à sa maîtresse, et prête l'autre aux jolis garçons. Un sourire de reconnaissance, une caresse sous le menton, un baiser peut-être, un seul baiser au charmant porteur de ce billet, moins frais à voir et moins doux à toucher que la main qui le donne, voilà tout ce qu'elle ambitionne et vous demande en son âme.

Après cela, commandez, disposez d'elle à votre gré; ne craignez rien, elle est à vous, elle veillera pour vous à toute heure, marchera devant vous, aplanira les difficultés, écartera les dangers, vous ouvrira toutes les voies, toutes les portes... la sienne même, s'il le faut. — Aimable fille! puissent tous les valets présents et futurs, puissent les plus beaux chasseurs, les commis les plus merveilleux et les clercs les plus fringants te payer en amour, en bonheur, en dîners sur l'herbe, en loges des Funambules, en foulards à vingt-cinq sous, en bagues de cheveux, en tabliers de soie, en montres d'argent, en chaînes de chrysocale, en cidre, en marrons, en chansons, tout le bien que tu fais et les services que tu rends? — Va, mon beau messager d'amour, laisse dire les méchantes langues qui te dénigrent quand tu passes, et les honnêtes femmes qui te blâment tout haut et t'approuvent tout bas. Va, pars, accomplis ta douce mission, porte ici la joie et l'espérance; cours, glisse, mais prends garde en marchant à tes souliers si bien cirés, à tes bas si blancs et si bien tendus; retrousse-toi bien, ma fille, et montre ta jambe fine et ronde, pour ne pas gâter l'ourlet de ta robe de jaconas. Baisse les yeux pour mieux voir et pour être mieux vue. Les jeunes gens s'arrêtent ou te suivent pour t'examiner à leur aise, et parmi les belles dames qui te regardent passer, il y en a plus d'une qui donnerait volontiers sa robe de velours pour ta tournure leste et gracieuse, et sa mantille bordée de malines pour les trésors que laisse deviner le simple fichu bleu qui recouvre ton sein et tes épaules. Il n'y a pas jusqu'à ton tablier si joyeux et si bien posé qui ne soit appétissant, coquet et fripon, comme toi, ma charmante soubrette.

D'où vient la femme de chambre, et où va-t-elle? Quelle est son origine, sa destinée et sa fin? Est-elle un mythe, une personnification de la première et la plus touchante vertu chrétienne, de celle qui fit dire cette belle parole : *Il lui sera beaucoup pardonné*... Et cette autre : *Si vous donnez seulement un verre d'eau?...* — La femme de chambre en a donné plus de mille, elle en donne au moins un tous les soirs. Que n'a-t-elle pas donné? Elle a donné (ou à peu près) ses plus belles années, ses soins, son industrie, son bon goût, son adresse et son zèle à sa maîtresse, ses loisirs, ses pensées, ses rêves, ses blanches épaules et ses lèvres vermeilles au plaisir, à l'amour... à des ingrats! — Encore une fois, d'où vient-elle? *ou du couchant ou de l'aurore?* de la Lorraine ou du pays Cauchois? Est-elle née sous le chaume, dans la soupente d'un portier, dans la rue Quincampoix ou la Chaussée-d'Antin? — Grave question, que j'ai vainement sondée et retournée longtemps en moi-même, et qui peut se résoudre indistinctement en faveur de chacun des quatre-vingt-six départements de la France et des quatorze arrondissements de la Seine.

Quels sont ses projets et ses vœux? Où va-t-elle ainsi dans sa vie si remplie et si vide, si préoccupée des autres et si oublieuse d'elle-même? Hélas! elle va

> ... Où va toute chose,
> Où va la feuille de rose,
> Et la feuille de laurier.

où vont les deux plus belles fleurs de la vie, l'amour et la jeunesse, où vont les grandes dames et les soubrettes!

A vingt-cinq ans la femme de chambre est à son apogée; il doit durer cinq années, après lesquelles commencera la période du décroissement. La femme de chambre ne sera plus alors que l'ombre d'elle-même, jusqu'au moment où elle disparaîtra totalement éclipsée derrière la quarantaine. Cette dernière période de dix ans n'est qu'une longue nuit qui ne compte pas dans la vie de la véritable femme de chambre.

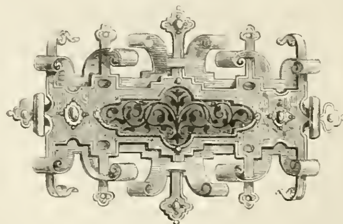
Quel changement à cette époque brillante de son existence! Ce n'est plus cette petite fille, gauche, timide, qu'un regard déconcertait, qu'un mot faisait pâlir, qui ne savait ni parler, ni se taire à propos, ni mentir et s'accuser pour sa maîtresse, qui l'habillait mal et la fatigait de ses assiduités. Dorine n'est pas moins bonne qu'autrefois, l'habitude n'a fait que développer son attachement; mais son zèle est plus utile, parce qu'il est plus éclairé. A force d'observer et de réfléchir, l'esprit lui est venu, comme il vient à toutes les filles. Aussi, voyez combien elle a gagné! comme elle porte maintenant avec grâce son galant uniforme! Une fine chaussure a remplacé l'ignoble soulier large et grimaçant qui déshonorait son pied. Comme il est aujourd'hui fièrement posé, ce charmant petit pied de duchesse, et bien attaché à cette jambe de danseuse! Dorine ne fait plus, comme autrefois, gémir le parquet et crisper tout le système nerveux de sa maîtresse. Dorine ne marche plus, elle glisse! — Dernier perfectionnement de la femme de chambre! Ce mot contient tout un poëme : c'est l'*oméga* de la science; il résume toutes les autres facultés. Si vous voulez juger du mérite d'une femme de chambre, faites-la marcher devant vous : l'épreuve est infaillible; vous devinerez à son allure ce qu'elle est et d'où elle vient; vous reconnaîtrez le cachet de la femme *comme il faut* dans sa tournure élégante et facile; la bourgeoise reparaîtra dans la naïve prétention de sa démarche, et soyez persuadé que le vernis de la femme *comme il en faut* n'aura pas moins déteint sur la désinvolture que sur les manières et le langage de la soubrette. On écrirait un livre sur ce sujet. — Glisser n'est pas seulement une grâce dans la femme de chambre, c'est aussi un talent précieux, inestimable pour sa mai-

tresse et pour elle-même; c'est toujours une qualité; c'est souvent une vertu.

Dorine a maintenant un petit port de reine. A la voir traverser légèrement le salon, à son maintien gracieux et son air tout aimable quand elle est assise, vous la prendriez pour la maîtresse de la maison, n'étaient l'inévitable tablier et l'indispensable bonnet. Le tablier blanc est particulièrement l'abomination de la femme de chambre : c'est sa robe de Nisus; elle le regarde avec colère et ne le touche qu'avec horreur : c'est l'ennemi intime, implacable, qui l'accompagne partout, qui la signale, la trahit et la déshonore! Sans lui, hélas! combien de jeunes hommes charmants et de riches barbons l'auraient aimée, courtisée, adorée et honorée! Qui la délivrera de la fatale percaline? Oscar, Alfred, commis ingrats, vous acceptez son cœur et rejetez sa main! Prenez-y garde! plutôt que de rester toute sa vie vouée au blanc, comme les vierges dont elle a la figure et non l'insensibilité, Dorine fera une fin tragique : elle épousera Frontin, qui promet de l'affranchir du tablier, ou le petit Figaro, qui lui remet chaque matin des billets doux sous la forme de papillotes; elle épouserait, au besoin, le plus épais des garçons de caisse ou le plus crotté des *saute-ruisseaux*. Le tablier est la ligne de démarcation, la seule barrière qui sépare la femme de chambre de la femme libre (je parle sans épigramme), barrière si mince, si légère, et pourtant infranchissable! La femme de chambre, forcée d'exister avec son tablier, s'en sépare sous le moindre prétexte : c'est la première chose dont elle se débarrasse en entrant dans sa chambre; elle le quitte à table; elle le quitte à l'office, à la cuisine, dans l'antichambre, en traversant le salon, dès que madame est absente ou ne la regarde pas. J'ai vu plus d'esprit, plus de ruse féminine dépensés pour cette petite cause, qu'il n'en faudrait pour dénouer l'intrigue la plus embrouillée, et dérouter le plus jaloux des maris. — Des maîtresses inflexibles ont pris pour devise : je maintiendrai, et elles ont maintenu le tablier. J'ai vu des résistances opiniâtres d'une part, et de l'autre de nobles sacrifices; j'ai vu de généreuses femmes de chambre, après des efforts désespérés, résigner noblement leurs fonctions, et se retirer vaincues, mais non humiliées!

Qui pourrait compter les mérites de la femme de chambre parvenue à son entier développement? Elle a mesuré l'étendue de ses devoirs et compris les difficultés de sa position. Elle appelle à son aide et met au service de sa maîtresse tout ce que la nature lui a donné, tout ce que l'expérience lui a appris. Elle connaît sa maîtresse jusque dans les plus petits recoins de son âme; elle l'a vue et observée dans toutes les circonstances; elle sait ce qui lui plaît, ce qu'elle désire, ce qui l'attriste, comment on la console et comment on la touche; elle sait son passé, son présent, presque son avenir; elle sait ce qu'elle a aimé, ce qu'elle aime, et peut-être même ce qu'elle aimera. Elle la sait par cœur, elle l'étudie depuis si longtemps! Comment voulez-vous qu'elle se trompe dans les demandes qu'elle lui adresse, dans les projets qu'elle forme, dans ce qu'elle espère comme dans ce qu'elle craint? — Je prévois ici une objection : « Votre femme de chambre, me dit-on, est une confidente : or nous ne reconnaissons pas l'identité. Toutes les dames ont une femme de chambre assurément, mais toutes nos femmes, Dieu merci, n'ont pas besoin de *confidente*. — Pardon, messieurs, il y a entre nous un malentendu. J'honore infiniment les femmes en général, et les vôtres en particulier. Mais je sais aussi que le chef-d'œuvre de la création est un être fragile autant que nous, et beaucoup plus délié et subtil. La ruse est sa force, le mystère son élément. J'admets les degrés et les nuances en toutes choses; mais vous m'accorderez en revanche que la femme même la plus irréprochable a ses *petits* secrets et ses *innocentes* cachotteries. Dès lors nous ne différons évidemment que du plus au moins. Adoucissez ou foncez les nuances à votre gré, le trait subsistera toujours, et le portrait n'en sera pas moins vrai. »

Et maintenant, Dorine, que tu as ainsi fourni ta carrière uniforme et si bien remplie, glanant furtivement pour toi quelques bonheurs fugitifs dans ce vaste champ où tu semas pour les autres tant de joies secrètes et de billets doux! maintenant que les beaux messieurs ne s'arrêtent plus pour te voir passer; maintenant que l'amour s'est enfui, et que le temps a, du bout de son aile, enlevé le noir brillant de tes yeux et le vermillon de ta bouche mignonne; maintenant que tu caches tes cheveux et que tu n'oses plus sourire; maintenant que tu as tout perdu, jusqu'à ton joli nom de Dorine, viens, ma bonne Marguerite; nous avons bien vieilli tous les deux depuis ce jour... Hélas! le temps a détruit notre nid et nous n'avons plus d'ailes. De ceux que tu aimas, plusieurs t'ont délaissée, beaucoup t'ont oubliée; moi, je me suis toujours souvenu... Viens, prends soin du vieillard comme tu pris soin de l'enfant, pauvre femme qui prodigues aujourd'hui tes derniers jours comme tu donnais autrefois tes jeunes années! Je ne te défends pas de m'aimer encore, Marguerite; mais si tu veux que je t'aime, délivre-moi de mon rhumatisme... Apporte mes pantoufles, ma bonne vieille gouvernante; bassine bien mon lit, et ferme avec soin la porte en t'en allant. Adieu, Dorine. Bonsoir, Marguerite.

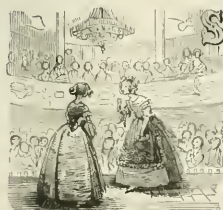




L'ÉLÈVE DU CONSERVATOIRE

PAR

L. COUAILHAC



Si quelquefois, vers les dix heures du matin, vous avez flâné du côté de la rue du Faubourg-Poissonnière (cela peut arriver à tout le monde), vous avez incontestablement rencontré, entre les rues Richer et de l'Échiquier, un bataillon de jeunes filles appartenant à la gent trotte-menu dont a parlé le bon la Fontaine. — Toutes, les coudes serrés au corps, l'air empressé, le nez au vent, toutes portant sous le bras un *solfége de Rodolphe* ou un volume dépareillé du répertoire de la Comédie-Française, elles se dirigeaient vers un édifice sans prétention, dont la porte s'ouvre presque au coin de la rue Bergère.

Vous vous êtes peut-être souvent demandé ce que pouvaient être ces jeunes filles; et cependant, si vous aviez été observateur par goût, ou, ce qui est un peu plus triste, par état; si vous les aviez examinées avec attention, peut-être quelque signe indicateur fût-il venu vous révéler leur position sociale.

Le voulez-vous? prenez place avec moi sur le trottoir qui fait face à l'édifice sans prétention; nous allons les étudier ensemble.

Vous les prenez pour des grisettes? A cette heure les grisettes sont à l'atelier, où elles travaillent depuis le petit jour. Pour des demoiselles de la société riche et élégante? Celles-là sont encore dans leur lit et vont bientôt se préparer à recevoir à domicile leur professeur de grammaire. Et d'ailleurs, examinez bien la toilette de toutes ces jeunes filles. Elles sont vêtues de façon à dérouter longtemps les suppositions les plus ingénieuses. Elles n'ont pas le tablier noir, le bonnet coquettement posé et la robe si propre et si gentille de la grisette; elles sont vêtues de soie et de velours et se pavanent sous un chapeau de paille. Mais la soie est éraillée, mais le velours montre la trame, mais le chapeau de paille sert depuis bien longtemps! La pauvreté perce à travers tout cela! Pourquoi cette pauvreté ne se contente-t-elle pas du tartan et de la simple indienne? Dans quel but s'épuise-t-elle en efforts malheureux pour prendre les dehors de l'aisance?

Vous jetez votre langue aux chiens, comme dit énergiquement le proverbe populaire. Eh bien!... je vais d'un seul mot trancher la difficulté.

Toutes ces jeunes filles sont des élèves du Conservatoire, et elles vont prendre leur leçon de tous les jours dans l'établissement lyrico-comique que nous avons devant les yeux.

Vous comprenez tout maintenant... Vous comprenez cette promenade matinale; vous comprenez ces solféges et ces brochures; vous comprenez surtout cette toilette de juste milieu entre l'élégance riche et l'élégance pauvre, cette misère de tenue, ce mauvais goût forcé d'accoutrement? Presque toutes ces jeunes filles appartiennent à ces familles intermédiaires qui ne sont pas encore bien classées dans la société : anciens comédiens, peintres, musiciens, compositeurs, sculpteurs, enfin toute la grande bohême des artistes médiocres; tous ceux qui, sur les planches, ou l'archet ou le ciseau à la main, ont eu juste assez de capacité pour assurer leur existence de tous les jours, mais pas assez de talent pour se conquérir un nom et une fortune. Ces parents-là, qui souvent dans leur vie ont, par position, coudoyé les grandes existences, sont orgueilleux comme des parvenus, et ne peuvent se décider à revenir franchement au peuple, du sein duquel ils sont sortis. Ils rougiraient de faire de leurs filles d'honnêtes ouvrières; il faut absolument

qu'elles soient artistes. On ne consulte ni leurs dispositions ni leurs goûts. Il faut absolument qu'elles soient artistes. Comme si les artistes, à l'exemple des notaires, des huissiers, des apothicaires et des gardes du commerce, formaient une corporation dans laquelle il fût loisible aux pères de transmettre leur place à leurs enfants ou ayants droit. — Cela vous explique pourquoi nos théâtres sont infestés de tant de médiocrités héréditaires.

Il faudrait une langue de fer et des poumons d'airain pour faire le dénombrement de cette armée en jupons, pour en dire les variétés nombreuses, pour en signaler les individus, pour en esquisser les physionomies. Aussi je déclare d'avance ne me dévouer qu'à une partie de cette tâche. Si je ne l'accomplis pas tout entière, vous vous en prendrez à notre honorable éditeur, qui me crie, au bout d'un certain nombre de pages pleines : « *Tu n'iras pas plus loin;* » ou plutôt vous pourrez en accuser la paresse et l'inexpérience de mon pinceau.

Suivez-moi bien.

Cette demoiselle au pas majestueux et à la tête romainement portée, qui s'avance de notre côté, et que sa mère suit à trois pas de distance, se nomme Herminie Soufflot. Elle est née d'une flûte de l'orchestre de l'Opéra. Comme dès sa première enfance elle avait des airs fort dédaigneux et traitait de haut en bas tout ce qui l'approchait, on jugea qu'elle était éminemment propre à la tragédie. Elle fut placée au Conservatoire, et changea dès lors son nom vulgaire de Jeannette pour le nom plus cornélien d'Herminie. — Herminie est toute radieuse de sa grandeur future. Elle jette sur notre pauvre monde des regards de pitié, et semble vivre avec les héros et les princesses de la Melpomène antique. Son père, la flûte, et sa mère, ancienne mercière du passage des Panoramas, et aujourd'hui buraliste de première classe au théâtre royal de l'Opéra-Comique, sont en admiration devant elle. Ils respectent comme des ordres souverains les moindres volontés d'Herminie. Il lui suffit de froncer le sourcil pour faire trembler toute la maison. — Son père, la flûte, a coutume de dire en jouant aux dominos au café *Minerve :*

« Voisin Mignot, vous avez entendu ce matin Herminie... Hein ! comme elle a déclamé son monologue !... Quel œil et quel nez! Ah ! si elle avait vécu du temps de ce farceur de Racine, bien sûr qu'il ne se serait pas acoquiné à la Champmeslé. »

Herminie est toujours en dehors de la vie réelle; elle affecte d'être absorbée par l'art. On vient lui dire que la table est servie, et elle répond en roulant de gros yeux :

> Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
> J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice.

« Herminie, il est deux heures, veux-tu faire un tour aux Tuileries avec ta cousine Fibochon? »

Herminie s'écrie en posant une main sur son cœur et en élevant l'autre vers le ciel :

> Oui, vous l'aimez, perfide!
> Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,
> Ces bras que dans le sang vous avez vus baignés,
> Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme,
> Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre âme.

« Elle est folle ! dit la cousine Fibochon.

— Mais non, cousine, reprend la mère Soufflot; vous ne voyez pas qu'elle est en plein dans l'*aspiration*. »

Herminie est ordinairement courtisée par plusieurs clercs de notaire et autant de commis marchands en nouveautés, qu'elle tient à une respectueuse distance. Parmi tous ces Lovelaces en herbe, elle finit par en distinguer un. Il lui a plu, parce qu'il a une chevelure noire et épaisse qui rappelle celle du bouillant Achille. A celui-là elle permet de se trouver quelquefois sur son passage et de ramasser son éventail ou son bouquet lorsqu'il lui arrive de le laisser tomber; mais rien de plus. La muse tragique est une vierge forte et altière, qui dédaigne les hommages des mortels.

Herminie va en soirée dans son quartier; elle est fort recherchée par la famille du bonnetier du coin et par celle de l'escompteur de papier qui demeure au premier étage de sa maison. Ce mot de *théâtre* a tant de puissance sur la population parisienne! Ce n'est plus à Paris que les comédiens seraient bien venus à se plaindre du préjugé. Il suffit que l'on tienne de près ou de loin aux coulisses pour être considéré, fêté, choyé! les machinistes mêmes, le souffleur et les habilleuses ne sont pas exempts de la faveur publique. Le faubourg Saint-Denis et la rue du Temple les accaparent : on leur demande des détails sur ces messieurs et sur ces dames. A quelle heure se couche M. Francisque? combien mademoiselle Théodorine met-elle de temps à revêtir son beau manteau du *Manoir de Montlouvier?* M. Saint-Ernest mange-t-il comme tout le monde? Est-il vrai que dans les entr'actes mademoiselle Georges prenne des sorbets et des glaces qui lui sont servis par trois nègres en grande livrée?

On comprend l'effet que produit mademoiselle Herminie dans ces réunions bourgeoises. Elle trône, elle règne. Lorsqu'elle veut bien lire des vers, toutes les bouches sont suspendues à la sienne; chaque fin de tirade est accueillie par plusieurs hourras, et si les enfants effrayés se mettent à pleurer, on les envoie coucher sans miséricorde. Mais, lorsque mademoiselle Herminie consent à jouer une scène d'*Esther* ou de *Bajazet*, quelle joie! Les parties d'écarté sont arrêtées, on fait trêve aux conversations les plus intimes, les petits chiens sont recueillis sur les genoux des grand'mamans, pour qu'il ne leur prenne plus fantaisie de se disputer avec le chat de la maison. On coupe le salon en deux... Une moitié figurera la salle, l'autre moitié le théâtre. Des chandelles placées sur des chaises remplacent la rampe. Herminie se drape dans son châle français, et son interlocuteur ordinaire, M. Michonneau, donne un coup de peigne à sa perruque blonde. M. Michonneau est un ancien employé de la caisse d'amortissement, qui a passé la moitié de sa vie à l'orchestre de la Comédie-Française. Il est fanatique d'art théâtral, et son plus grand regret est de n'avoir jamais pu, pendant sa longue carrière, faire connaissance avec un seul artiste dramatique. Il était à son bureau depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures du soir; puis venait le dîner. Et pendant la soirée ces messieurs de la Comédie étaient sur les planches. Donc, nul moyen de rapprochement pendant la semaine. Restait le dimanche; mais M. Michonneau avait à un degré extraordinaire la faiblesse de la pêche à la ligne, et il consacrait ses loisirs hebdomadaires à parcourir, un frêle roseau à la main, les bords fleuris de la Marne, depuis Saint-Maur jusqu'à Petit-Brie. — Aussi voyez comme M. Michonneau, parvenu au déclin de sa vie, est fier de pouvoir se mêler aux jeux du théâtre, et d'être appelé à donner la réplique à une jeune personne qui est l'espérance de la scène française, et qui en doit être un jour la gloire. (Style officiel de messieurs les professeurs de déclamation.)



Chut! Herminie est en place. Elle s'agite comme la pythonisse sur son trépied. M. Michonneau vient se placer en tremblant à côté d'elle; il sera l'Antiochus de cette nouvelle Bérénice. On veut lui donner une brochure : il répond fièrement qu'il sait par cœur tout le grand répertoire.

Le plus grand silence s'établit. Le maître de la maison lui-même fait trêve à la mauvaise habitude qu'il a contractée de ronfler dans un coin pendant que ses hôtes se livrent à divers genres de divertissements. Michonneau frappe trois coups sur le plancher avec le talon de sa botte : le spectacle commence.

BÉRÉNICE — HERMINIE.

... Eh quoi! seigneur, vous n'êtes point parti?

ANTIOCHUS — MICHONNEAU.

Madame... je vois bien que vous êtes déçue,
Et que c'était César... et que c'était César...
(*Pause d'un demi-soupir.*)
.. que cherchait votre vue.
Mais n'accusez que lui... mais n'accusez que lui...
(*Pause d'un soupir.*)
...si, malgré mes adieux,...
De ma présence...

Ici Antiochus-Michonneau commence à perdre la mémoire; il passe lentement la main le long de la couture de son pantalon nankin, se gratte le front, puis enfin, faisant un effort extraordinaire, retrouve à peu près le fil de son discours et poursuit :

De ma présence encor j'empoisonne vos yeux...
Peut-être en ce moment... peut être en ce moment ..
(*Avec volubilité.*)
...je serais dans Ostie...
(*Plus lentement.*)
S'il ne m'eût... s'il ne m'eût... de sa cour .. de sa cour..
(*Très-vite.*)
...défendu la sortie.

BÉRÉNICE — HERMINIE.

Il vous cherche vous seul, il nous évite tous

ANTIOCHUS — MICHONNEAU.

Il ne m'a retenu...
(*Temps d'arrêt prolongé.*)
...il ne m'a retenu...

Ici la mémoire d'Antiochus-Michonneau le trahit tout à fait. Un murmure de désapprobation à peine comprimé circule dans l'auditoire. Herminie se pose en victime; la

maîtresse de la maison prend pitié du pauvre comédien de société, et lui apporte la brochure de *Bérénice* et une bougie. Michonneau saisit avec désespoir d'une main la bougie et de l'autre la brochure, et, dans cette position peu dramatique, continue :

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

BÉRÉNICE — HERMINIE.

De moi, prince?

ANTIOCHUS — MICHONNEAU, *avec chaleur.*

Oui, madame.

Un cri perçant retentit dans le salon; il est aussitôt suivi de mille cris non moins perçants. C'est que M. Michonneau, tout entier à son rôle et à l'action qu'il exige, a trop approché la bougie de ses tempes, et a mis le feu aux boucles de sa blonde perruque. L'incendie fait des progrès rapides... Madame Michonneau se précipite sur la tête de son mari, et l'enveloppe d'un pan de sa robe. — Désolation générale mêlée de quelque hilarité. — Enfin Michonneau sort sain et sauf de cette dangereuse épreuve; sa perruque seule a succombé dans la lutte.

Il est impossible de continuer la scène de *Bérénice* en face du crâne chauve de M. Michonneau. On y renonce. L'assemblée, que les malheurs de l'infortuné Antiochus ont désarmée, le salue de trois bordées d'applaudissements; puis se met à jouer aux petits jeux innocents. Herminie va bouder dans un coin; elle ne peut pardonner à Michonneau de lui avoir *coupé ses effets*, et se promet bien de ne jamais prodiguer les trésors de la poésie tragique devant des bourgeois incapables d'apprécier son talent; ce qui ne l'empêchera pas de recommencer à la première occasion. Le jeune clerc de notaire à la chevelure ondoyante, qu'elle a distingué parmi tous les prétendants à son cœur, et qui est parvenu à s'introduire dans toutes les maisons où elle est reçue, s'approche d'elle pour lui prodiguer les compliments les plus flatteurs; elle l'appelle *petit niais*, et lui demande ses socques.

Au Conservatoire, Herminie est la favorite de son professeur; il répète sans cesse qu'elle a un port de reine, et la donne pour modèle à ses compagnes.

Voici quel sera l'avenir d'Herminie :

Son professeur, qui joue les troisièmes rôles comiques à la Comédie-Française, lui obtiendra des débuts sur la scène de la rue de Richelieu. Elle jouera un dimanche devant quelques amis, plusieurs parents, beaucoup de claqueurs, et cent vingt francs de recette. Elle sera fort applaudie, mais le directeur ne l'engagera pas, et il aura raison. En effet, Herminie est une de ces petites merveilles d'école qui n'ont ni cœur, ni passion, ni entrailles, mais qui chantent les vers sur une musique assez monotone, et qui savent lever le bras droit ou le bras gauche à un moment donné : machines fort bien réglées, mais fort déplaisantes pour les gens de goût.

Herminie, déboutée de ses hautes espérances, se plaindra des jugements erronés du public, accusera les grandes puissances de la Comédie d'avoir cabalé contre elle, et ira même jusqu'à mettre en doute les chastes vertus de monsieur le directeur, de monsieur le commissaire du roi et de messieurs les sociétaires les plus influents. C'est ainsi qu'elle se consolera de sa défaite; puis, se réservant pour un avenir meilleur, elle en appellera des spectateurs de Paris aux spectateurs de la banlieue. Escortée de quelques acteurs de province en disponibilité, ou de quelques amateurs qui auront pris ces jours-là un congé à leur atelier de menuiserie ou de bijouterie, apprentis Britannicus, Pyrrhus en herbe, Agamemnon à l'état de fœtus, elle parcourra triomphalement les petites villes des environs de la capitale. Elle jouera Hermione à Saint-Germain, Iphigénie à Pontoise, Junie à Meaux, Roxane à Saint-Denis. L'affiche sera ordinairement ainsi conçue :

THÉATRE DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Avec la permission de monsieur le maire et des autorités constituées.

La troupe des Enfants de Melpomène donnera aujourd'hui ...... un spectacle extraordinaire.

PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

MITHRIDATE

OU

LE PÈRE ROI ENTRE SES DEUX FILS

Tragédie en cinq actes par feu Racine de l'Académie française.

Mlle **HERMINIE SOUFFLOT**, **Élève du Conservatoire royal de France**, PREMIER PRIX DE LA CLASSE DE M. ***, *débutante à la Comédie-Française*, jouera le rôle de *Monime.*

PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

LES PLAIDEURS

OU

CE QUE PEUT LA MANIE DES PROCÈS

Comédie en trois actes du même feu Racine.

M. NARCISSE, du théâtre de Carpentras, remplira le rôle de *Dandin.*

INTERMÈDES.

Dans un entr'acte, mademoiselle HERMINIE SOUFFLOT chantera *Mau p'tit Pierre* et la *Folle*, de Grisar.

Dans un autre entr'acte, mademoiselle HERMINIE SOUFFLOT dansera la *Cachucha.*

Après la première pièce, combat au sabre entre mademoiselle HERMINIE SOUFFLOT et M. NARCISSE.

Dernier intermède. Jeux de physionomie qui feront jouir les spectateurs de la ressemblance des premiers artistes de la capitale, à savoir : M. AUGUSTE imitera M. ALPHONSE; M. VICTOR imitera MM. CHARLES et ALFRED.

Le prix des places ne sera pas augmenté. Les enfants et MM. les dragons du 7e ne payeront que demi-place.

Savez-vous quel est ordinairement, pour les pauvres comédiens nomades, le bénéfice de ces pompeuses représentations? — Il faut donner l'entrée gratuite au maire et à ses adjoints, à leur famille, à leurs connaissances, aux membres du corps municipal, à la gendarmerie royale, au garde champêtre, au bedeau et au sonneur de la paroisse, au percepteur des contributions, au directeur des messageries, au maître de l'hôtel garni et à tous ses garçons. Restent, pour tout public payant, quelques amis des arts aux premières loges, deux ou trois muses de province aux baignoires, à l'avant-scène quatre ou cinq gants jaunes qui ont suivi les actrices depuis Paris, enfin une vingtaine ds vignerons et de ma-



rins d'eau douce au parterre. A peine y a-t-il là de quoi payer les frais de voyage et de séjour.

Herminie, à mesure qu'elle prendra des années et de l'embonpoint, se fatiguera de ces rares et infructueuses représentations devant un public de banlieue. Elle commencera à songer aux intérêts de sa fortune autant qu'à ceux de son amour-propre. A vingt-cinq ans, elle se présentera chez l'un de ces correspondants dramatiques, que la gent comique a brutalement flétris du sobriquet de marchands de chair humaine; elle sera engagée pour aller représenter, à Rouen ou à Bordeaux, les reines de tragédie, les premiers rôles du drame moderne, les grandes coquettes de la comédie. Comme Molière, Corneille, Racine et Marivaux sont un peu tombés en disgrâce dans notre belle France, et que le parterre des plus grandes villes veut le ballet d'abord, puis l'opéra, puis le drame en lever de rideau, elle jouera cent fois la *Tour de Nesle*, la *Chambre ardente*, et tous les ouvrages de M. Anicet-Bourgeois. Puis à ce rude travail ses moyens s'useront; elle passera des troupes sédentaires dans une troupe d'arrondissement, et finira, belle qu'elle est encore, et vertueuse qu'elle a été toujours, par épouser un capitaine de recrutement de Carcassonne, ou un entreposeur de tabacs de Clermont en Auvergne. Et alors, au front de la nouvelle demeure champêtre qu'elle se sera choisie, on pourra écrire ces mots :

Ici gît Herminie Soufflot, élève du Conservatoire, etc., etc

Gare... gare... voici Frétillon... Frétillon était fleuriste... Mais à force d'avoir vu jouer Déjazet, à force d'avoir entendu chanter Achard, elle s'est sentie prise d'un goût singulier pour le théâtre... Elle fut admise au Conservatoire par la protection de la concierge de l'établissement, qui est sa propre tante... On lui trouva le minois piquant et la jambe bien faite... On ne désespéra pas de la voir un jour

Un peu trop forte en gueule et trop impertinente!...

Elle fut classée dans les *tabliers*. Elle étudie les Dorine, les Madelon, les Lisette, les Fanchon, toutes les soubrettes de Marivaux, toutes les servantes de Molière! Elle serait incontestablement appelée à faire de rapides progrès dans son emploi si elle n'aimait pas tant les parties d'âne à Montmorency, les promenades au bois de Boulogne en cabriolet de régie, les toilettes élégantes et les petits repas. Son début à la Comédie-Française ne

sera pas plus heureux que celui d'Herminie Soufflot. Un feuilletoniste, auquel elle aura été recommandée, dira *qu'elle a de l'avenir*, et ce sera tout. Mais ne craignez pas que nous la perdions, ne craignez pas qu'elle aille comme Herminie s'enterrer dans une ville de province! Frétillon quitter Paris! Frétillon, ne plus voir le boulevard Montmartre, ne plus souper au café Anglais, ne plus parader aux avant-scènes des théâtres, ne plus étaler ses grâces et ses dentelles au bal Musard!... Non!... non!... Frétillon restera à Paris! Elle profitera de ses études au Conservatoire pour jouer les amoureuses sur une scène de vaudeville, et longtemps encore elle fera l'orgueil et la joie des lions littéraires et des lions de la mode!

Quel est ce groupe d'où sortent des fioritures, des roulades et des points d'orgue? C'est celui de mesdemoiselles de la classe de chant. Toutes elles rêvent des débuts au grand Opéra, et les succès des Falcon et des Damoreau les empêchent de dormir! Combien d'entre elles échoueront au port, et seront réduites à aller à Angers ou à Bayonne, tenir l'emploi des *Dugazon!* Heureuses encore quand elles ne tomberont pas dans l'une de ces troupes ambulantes, où la *prima donna* est obligée de venir, dans la même soirée, chanter la Rosine du *Barbier* et débiter les longues tirades de l'héroïne du mélodrame en vogue!

Passons maintenant à l'intéressante division des pianistes. — Les pianistes! — Essayez de les compter : elles sont aussi nombreuses que les étoiles au firmament! — Quelle est aujourd'hui la maison où l'on ne rencontre pas un méchant piano dans quelque coin? Quelle est la mère qui se refuse le plaisir de faire apprendre le piano à sa fille? Le piano n'est-il pas l'assaisonnement obligé de tous les maussades programmmes des maisons d'éducation? Trouverez-vous une demoiselle à marier qui ne fasse pas, tant bien que mal, retentir les touches d'un piano sous ses doigts agiles?

Au Conservatoire, la division des pianistes a cela de particulier, qu'elle ne se compose pas seulement d'enfants des familles bohémiennes, ou de quelques intelligences d'élite entraînées vers l'art par une vocation irrésistible; elle compte dans son sein beaucoup de jeunes personnes de la classe moyenne et aisée. En effet, le bourgeois, être essentiellement positif et calculateur, se fait à par lui cette réflexion : — « Je paye trois ou quatre cents francs de contribution par an. C'est l'argent des contribuables qui défraye les dépenses du Conservatoire, qui y entretient les meilleurs professeurs de Paris, y propage les méthodes les plus parfaites! N'ai-je donc pas le droit d'envoyer ma fille Lili au Conservatoire, pour y apprendre le piano... le piano que moi et ma femme aimons tant! D'ailleurs cela m'épargnera un maître à domicile, et diminuera d'autant le chiffre de la somme que je verse tous les ans dans la caisse du percepteur de mon arrondissement. »

Profondément calculé, n'est-ce pas? — Le bourgeois, qui est juré, électeur, capitaine de la garde nationale, et qui jouit d'une grande considération dans son quartier, trouve facilement le moyen d'obtenir pour sa fille l'entrée de l'école royale, et voilà pourquoi, lorsque par hasard vous allez acheter un briquet phosphorique le soir chez votre épicier, vous entendez retentir dans l'arrière-boutique le son d'un piano qui soupire la romance de *Guido*.

Les pianistes du Conservatoire font l'orgueil de leurs parents, la joie des fêtes de familles, les délices des concerts à trois francs par tête, et le désespoir des infortunés qui demeurent au même étage qu'elles.

Je me croirais coupable si je n'esquissais pas la silhouette de la harpiste. — Au Conservatoire, la harpiste est presque toujours seule de son espèce; aussi, lorsqu'à la distribution des prix M. le ministre de l'intérieur recommande aux élèves une noble émulation, elle n'est pas forcée de prendre ces paroles pour elle. Une nouvelle harpiste succède tous les dix ou vingt ans à la harpiste qui se retire; mais il est inouï que deux harpistes, se soient trouvées en même temps sur les bancs de l'école. Et, comme la harpe est un instrument fort difficile, et qui exige de longues études, ordinairement la harpiste, qui est entrée au Conservatoire dans la fleur de la jeunesse, en sort avec des cheveux gris et sans savoir pincer de cet instrument fatal auquel elle a voué son existence. Il est vrai qu'il lui reste une ressource pour ses vieux jours : la harpe exige des attitudes fort gracieuses et fort artistiques, et l'ex-élève du Conservatoire peut gagner sa vie en posant dans les ateliers. Les *Corinne au cap Mysène* lui sont naturellement dévolues.

La harpiste s'appelle Eloa. Elle porte une robe blanche, une ceinture bleue, qui flotte au gré des vents, et des cheveux bouclés. Son âme est pure comme l'azur d'un ciel pur, son œil erre dans l'espace, l'inspiration réside sur son front large et radieux... Elle est toujours dans les nuages, au-dessus des choses de la terre... On ne lui connaît de faiblesse humaine que d'aimer la galette qui se vend à côté du Gymnase.

Je ne sais vraiment pas pourquoi messieurs les administrateurs de l'art dramatique en France ont, dans leur sagesse, séparé les classes de danse des classes de chant et de déclamation; les classes de danse ressortissent de l'Académie royale de musique, et sont justiciables de la haute surveillance de M. Duponchel. Je ne m'arrêterai pas à mettre en saillie ce qu'il peut y avoir de peu convenable à jeter de jeunes enfants dans toutes les agitations de la vie de coulisses; il serait hors de saison de prendre ici la grosse voix d'un moraliste. Je dirai seulement qu'il eût été raisonnable de réunir sous le même toit, sous la même main, sous la même direction, les trois branches de l'éducation scénique; on y eût gagné en progrès et surtout en ensemble.

Je veux réunir ce que messieurs les administrateurs ont séparé; et, pour achever le tableau, je dirai quelques mots de mesdemoiselles les élèves de la classe de danse. Ce ne sont plus ici les mêmes physionomies, ce n'est plus la même nation.

Vous avez entendu parler de cette colonie de jeunes et jolies femmes qui peuple certains quartiers de la Chaussée-d'Antin. Par une belle soirée d'été, toutes les fenêtres de la rue Notre-Dame-de-Lorette, de la rue de Bréda, de la rue de Navarin, de toutes ces rues élégantes que l'industrie des entrepreneurs vient de jeter comme par enchantement sur la colline Saint-Georges, s'ouvrent avec mystère, et se garnissent de mille jolis visages, de mille bouches souriantes, de mille tailles divines, de mille regards bleus, noirs, verts, bruns; le vent se joue dans les longues boucles des chevelures, et de jolies petites mains blanches se dessinent coquettement sur le fond grisâtre des jalousies entre-baillées. Au premier coup d'œil, on s'imaginerait, pour peu que l'on ait l'imagination poétique, avoir découvert tout à coup des échappées inconnues sur le paradis de Mahomet.

Parmi ces houris, les unes sont choristes des théâtres de vaudeville, les autres danseuses ou coryphées au grand Opéra, les autres grisettes des hauts magasins de modes et des grands ateliers de couture; les autres enfin mènent une existence douce et oisive. Aucune de ces dames n'a de rentes sur l'Etat, et cependant elles dînent chez Véry, soupent au café Anglais, ne sortent qu'en

voiture, ont des toilettes éblouissantes, et sont entourées de toutes les jouissances du luxe.

D'où viennent toutes ces femmes de loisir, ou plutôt ces femmes aimables, comme elles s'appellent elles-mêmes? La classe ouvrière de Paris en fournit quelques-unes; la plupart nous sont envoyées par les départements.

Dès qu'à Strasbourg ou à Bayonne une fille jeune et jolie a écouté avec trop de complaisance les doux propos d'un Lovelace de l'endroit ou de quelque bel officier de la garnison, dès qu'il lui devient matériellement impossible de dissimuler sa faute aux yeux indiscrets de ses excellentes voisines, vite elle prend la diligence et vient se cacher dans Paris, ce grand désert si peuplé. Là son éducation se fait vite, et bientôt elle brille au milieu des lionnes de la fashion. — Mais l'enfant? — Ah! tant que ce fruit d'une première erreur est encore jeune et tendre, la mère le tient enfermé dans quelque pension du voisinage, et va tous les mois pleurer en l'embrassant. Mais l'âge vient; l'enfant grandit. Si c'est un garçon, il prend sa volée de bonne heure, et sans demander la permission de personne: il devient sous-officier de lanciers, acteur de province, commis voyageur pour la partie des spiritueux, ou premier dentiste de Sa Majesté l'empereur de toutes les Chines à l'usage des paysans de la Beauce et du Forez, et n'écrit de temps en temps à sa respectable mère que pour lui rappeler l'exemple du pélican, et lui demander, au nom de la nature, quelques écus sonnants et ayant cours. La mère s'afflige peu de l'absence de ce mauvais sujet, et ne parle jamais de lui à ses amis des deux sexes.

Mais si elle a une fille, oh! sa conduite est bien différente. Elle n'est point jalouse d'elle, comme certaines mères du monde bourgeois. Non... elle a assez aimé, elle a été assez aimée, pour savoir au juste ce que vaut la passion, ce que valent les plaisirs, ce que valent les hommes, et pour n'avoir plus rien à craindre ni à envier de ce côté-là. Ce qu'elle rêve maintenant, c'est un brillant avenir; ce qu'elle redoute, après sa vie de luxe et de jouissances, c'est la misère; et la fortune qu'elle n'a pas su faire, elle veut que sa fille, sa chère Corinne, la fasse. Grâce à ses liaisons avec le corps diplomatique, Corinne entre dans la classe de danse de l'Académie royale de musique, où elle retrouve toutes les filles des amies de sa mère. Néala de Saint-Remy, Lisida de Barville, Antonia de Sainte-Amaranthe, Maria de Bligny, Fenella de Saint-Victor, etc., etc. Là elle apprend la *cachucha* et les choses du cœur. Sa mère suit ses progrès avec une admiration toujours croissante; elle vante partout le développement hâtif de ses formes, le perlé de ses pirouettes, la blancheur de son teint, la grâce de ses ronds de jambe, la délicatesse de ses traits et l'élévation de ses pointes. Pour obtenir des débuts pour elle, elle fait une cour assidue à toutes les puissances de l'Opéra, depuis le concierge jusqu'au maître de ballets. Enfin le grand jour est arrivé; Corinne, riche de ses quinze ans, doit danser un pas de trois dans un ouvrage en vogue. Toutes les fées du quartier Notre-Dame-de-Lorette, tous les beaux du Jockey-Club se donnent rendez-vous rue Lepelletier. La gentillesse et les jetés battus de Corinne ont un succès fou. La mode salue ce nouvel astre qui se lève à l'horizon. Quinze jours après, Corinne se promène au Bois en galant équipage avec son protecteur, sa mère et l'amant de sa mère.

Mais toutes les élèves de la classe de danse n'ont pas le même bonheur que Corinne. Beaucoup d'entre elles végètent assez longtemps dans le corps de ballet, et ne sont que des sylphides à la suite : cela vient ordinairement de ce que leur première inclination a été mal placée; elles ont eu la faiblesse de se laisser séduire par un étudiant en droit qu'elles ont rencontré au Ranelagh, ou par un musicien allemand qui les menaçait de s'empoisonner avec de la potasse! Pour relever ces anges déchus, il ne faut rien moins que la protection d'un journaliste influent ou d'un banquier cosmopolite.

Une physionomie assez curieuse est celle du professeur de danse à l'Académie royale de musique. Quand un danseur, après trente ans de *loyaux services*, n'a plus la force de *s'enlever* et de piquer avec vigueur l'entrechat classique, quand il est fatigué, éreinté, fourbu, on en fait un professeur : ce sont là ses invalides. Il a des cartes de visite sur lesquelles on lit : *Polydore Larchet, ex-premier sujet de l'Académie royale de musique, professeur de danse à l'Académie royale de musique.*

Polydore Larchet est un petit vieillard qui marche, la tête haute, le jarret tendu et les bras arrondis. Il porte une perruque blonde, un habit bleu barbeau, un pantalon jaune collant et des escarpins en toute saison. C'est un partisan frénétique de la danse noble; il ne fait qu'en soupirant des sacrifices aux méthodes nouvelles. Il rappelle sans cesse qu'il a eu l'honneur de danser à Erfurth devant LL. MM. les empereurs Napoléon et Alexandre, et que les grandes dames du temps ne pouvaient se rassasier de le voir en fleuve Scamandre. Il se découvre quand il prononce le nom de M. Vestris, et soutient que Louis XIV est le plus grand roi que nous ayons eu, parce qu'il était le plus beau danseur de son époque.

C'est au milieu de sa classe qu'il faut voir M. Polydore Larchet : il est beau de dignité concentrée, ne se fâchant jamais, ne se servant que d'expressions choisies. Il ne parle à aucune de ses élèves, même à la plus jeune, qu'avec les formules les plus polies et les plus étudiées. « Mademoiselle Julia, voulez-vous avoir la bonté de mettre les pieds en dehors. — Mademoiselle Amanda, voulez-vous être assez aimable pour lever davantage le bras gauche. » Polydore est le dernier représentant de la vieille galanterie française.

On ne veut plus de danseurs; on les proscrit au nom du goût. Bientôt l'art chorégraphique ne sera plus cultivé que par la plus belle moitié du genre humain. Le professeur de danse à l'Académie royale de musique est donc une figure qui dans peu de temps sera effacée de la collection des caricatures nationales. Il était, je crois, utile de l'esquisser dans notre recueil.

. . . .

Maintenant si vous me demandez combien le Conservatoire produit, par année, de grands talents, je vous engagerai à parcourir les différents théâtres de la capitale. Rachel, Duprez, Frédérick-Lemaître, ne sont pas élèves du Conservatoire. Je me contente de constater ce fait, sans vouloir entrer dans une discussion théorique qui pourrait vous endormir et vous laisser de moi un souvenir très-affligeant.





LE COMMIS VOYAGEUR

PAR

RAOUL PERRIN



Et d'abord qu'est-ce qu'un commis voyageur?

Par le temps qui court, un commis voyageur est un être essentiellement malléable et cosmopolite, auquel on a donné une forme, une qualité et un nom. Le commis voyageur est voué au culte de l'aune et du kilogramme, de la canne à sucre et du gingembre, de la toile peinte et du calicot. Le commis voyageur est l'expression la plus active de la civilisation mercantile, le *nec plus ultra* de l'honneur et de la dignité du magasin; l'élément artériel du fabricant, du consignataire et du négociant en gros; le *vade semper du double emploi*, *du rossignol* et *du trop-plein;* le pourvoyeur aimé du caissier emballeur, du commissionnaire de roulage et du camionneur; le messie chéri de l'hôtelier, de la servante et du décrotteur; le despote de la table d'hôte, le privilégié de la tabagie, surtout du billard; le... Mais que n'est donc pas le commis voyageur? S'est-il jamais fait sans lui un calembour, un coq-à-l'âne, un logogriphe ou un rébus? S'est-il jamais dit sans lui un bon mot, une facétie ou un joyeux lazzi? Non. Vous devez donc reconnaître que le commis voyageur est un être éminemment agréable et utile.

L'espèce commis voyageur se divise à l'infini, en catégories, en sections, en types et en prototypes; mais on en distingue particulièrement sept sortes, qui sont : le voyageur *patron*, le voyageur *intéressé*, le voyageur à *commission*, le voyageur *libre*, le voyageur *fixé*, le voyageur *piéton*, le voyageur *marottier*.

Le voyageur *patron* se reconnait à la sévérité de son visage, à la prudence de ses manières, à la dignité de son maintien. Il se place, à l'hôtel, au bout le moins habité de la table, mange tranquillement, ne dit pas un mot, observe en dessous, fronce le sourcil, plie méthodiquement sa serviette, prend un cure-dent, se lève et va stimuler la pratique endormie. Son entrée dans une maison est digne, calme et mesurée sur l'importance de ses relations avec elle. D'un coup d'œil il a vu, il a calculé les besoins du commettant, et déjà, avant que celui-ci ait eu le temps de récapituler ce qui lui manque, le voyageur patron a inscrit sur son carnet une kyrielle d'articles, en disant : « Il vous manque telle chose, vous vendez bien tel objet; je vous enverrai cette pièce, nous y ajouterons cette autre. » Cela s'appelle une commission à la *patron*, prise d'assaut, sans que le commettant, fasciné par le prestige, ait pu placer le mot *refus*... Et puis, diable! c'est le chef de la maison, il peut faire des avantages, des concessions, et l'on ne peut décemment pas le laisser passer *en blanc*, c'est-à-dire sans commision. Le voyageur patron obtiendra une commission là où il n'y a rien à *gratter* pour son pauvre représentant. Quelque zele, quelque amour-propre qu'y déploie celui-ci, l'autre l'emportera toujours sur lui, effet de certaines petites influences auxquelles le commettant cède involontairement. —Le costume du voyageur patron n'est ni pincé, ni bouffant, ni voyant; il est propre, luisant, bien brossé, et surtout bien étoffé.

Le voyageur patron n'a jamais qu'une main de gantée, un gant neuf et un gant troué. De nos jours, et surtout depuis la Révolution de 1830, il risque le foulard, le foulard de soie, impression de Lyon, un véritable foulard.

Quant au voyageur *intéressé*, il est d'un âge problématique; il vogue le plus ordinairement entre trente-cinq et quarante ans, indubitablement orné d'un toupet *Tibierge* et d'une dentition *Billard;* si, par aventure, il ne porte ni perruque ni fausses dents, il a le soin de se

munir d'un petit peigne de plomb à l'aide duquel, pour parer aux dégradations du temps, il ramène sur le devant les mèches isolées qui vont s'égarer sur l'occiput; puis il s'exprimera de manière à ne jamais ouvrir la bouche plus qu'il ne faut pour permettre à la langue d'exécuter son jeu. Le voyageur intéressé est un bipède intéressant, ordinairement petit, un peu *boulot*, un peu ventru, mais en résumé bon garçon. Il est coquet dans sa mise, sent l'eau de Cologne, quelquefois le patchouli, met une cravate blanche, un gilet blanc, un pantalon noir et un habit idem, — toute la rhétorique d'autrefois. A l'index de sa main droite, vous remarquerez une chevalière or massif; à sa chemise, des boutons de nacre ou de dent d'hippopotame, et à son gousset une chaîne plate à la Vaucanson. A table, il cause peu, mais bien et posément; c'est-à-dire que ses paroles sont empreintes d'un certain ton prétentieux, et saupoudrées d'une légère couche de *menterie* qui glisse, s'infiltre et prend racine sous un air de bonhomie et de véracité. Le voyageur intéressé ne fraye pas avec le menu fretin de la confrérie; il prend sa demi-tasse à table d'hôte, se lève, va causer un instant avec le maître d'hôtel, appelle le garçon afin que celui-ci donne un coup de brosse à ses bottes, et demande un gamin pour porter sa *marmotte*. Chez le commettant, il est comme partout, poli, prévenant, obséquieux; il embrasse le bambin morveux, caresse le chien caniche, dit une douceur à la demoiselle de comptoir, et offre une prise de tabac au patron. Il s'informe de l'état des vignes, prédit le résultat de la saison, entreprend une dissertation agronomique sur le cours des blés, des avoines et des cantaloups, demande des nouvelles de madame et engage monsieur à le venir voir à Paris. « Nous irons dîner au Rocher de Cancale, » dit-il en riant d'une manière calculée; puis il ajoute, mais dans le tuyau de l'oreille : « Et nous décollerons la fine fiole d'Aï frappé, hein! » Bref, il obtient une commission, souvent une bonne commission.

Le voyageur à *commission* était, au temps de l'Empire, un être apocryphe, idéal ou tout au moins dubitatif; à la Restauration, il se matérialisa, prit un corps, une tête et des bras; enfin, depuis les *glorieuses*, il s'est tellement identifié avec son rôle, et il a si scrupuleusement embrassé la perfectibilité de notre époque, qu'il est parvenu à se rendre la terreur des boutiquiers, des magasins et du commerce en général. Or, pour vous faire une idée de cette ingénieuse procréation du siècle, imaginez un être qui frise la cinquantaine, un peu plus, un peu moins, mais plutôt plus que moins. Cet être est propriétaire d'une tête couronnée d'une auréole de cheveux gris, gras et collant sur les tempes; il est en outre revêtu d'un habit râpé, d'un pantalon à plis, d'un col crinoline Oudinot, d'un chapeau blond et de bottes éculées. Avec cet accoutrement quelque peu Robert-Macaire, il fait le merveilleux, l'incroyable, et secoue fréquemment le tabac de son jabot fané, afin d'avoir occasion de faire briller le chaton doré de la bague de cheveux que lui a donnée sa dernière conquête. Le voyageur à commission a longtemps parcouru le monde entier; il a tout vu, tout examiné, tout observé, tout apprécié. Il connaît tous les moyens, toutes les ressources, toutes les marches et contre-marches, les points et les virgules, les entrées et les sorties, en un mot tous les arcanes de son métier, de son état, de son art. Parlez-lui d'une maison importante, alors il n'hésitera pas seulement; en guise de préambule obligé, il se balancera un instant sur sa chaise; puis, introduisant un doigt dans l'entournure de son gilet velours-coton, à boutons ciselés, il vous répondra en clignant de l'œil : « Telle maison? connu! j'ai été commis avec le patron en l'an IX. » Citez-lui le nom d'un négociant : « Connu! il était *placier* au moment où je faisais l'expédition pour l'étranger. » Nommez-lui un banquier : « Connu! c'était un garçon de caisse que déjà je... » Le voyageur à commission a tout fait, tout été, et en résumé il ne fait rien et n'est rien. Par exemple, il faut lui rendre cet justice, il sait par cœur tous les hôtels de France, leurs bonnes et mauvaises qualités; il connaît tous les *chefs*, les plats où ils excellent, les mets qu'ils servent le mieux; enfin il est très-bien avec les *bonnes*. Non qu'il soit généreux : au contraire, la générosité! allons donc! la civilisation et le positivisme l'ont abolie; mais, par contre, il est doucereux, bavard et séducteur. Il vante en termes congrus les charmes de la chambrière, exalte emphatiquement les sauces du chef, et débite force compliments à l'hôtelier.

Règle générale, il hante de préférence les jeunes voyageurs, les nouveaux émoulus. Pourquoi? parce qu'il connaît par A plus B le domino, le whist, l'écarté et surtout le doublé au billard, et qu'une fois au café, il est sûr de *passer* au débutant et la demi-tasse, et le petit verre, et le cigare, et la bouteille de bière, toutes dépenses quotidiennes qui viennent d'autant ménager son maigre budget. Le voyageur à commission (nous lui en demandons bien pardon, mais la vérité avant tout), le voyageur à commission est de mœurs particulièrement diogéniques : si vous entendez à table une conversation dénudée, débraillée et sans fard, une de ces conversations qui vous clouent la bouche et obligent votre voisine à baisser les yeux, regardez au bout, tout à fait au haut bout, et là vous remarquerez un être crasseux, barbe inculte, nez bourgeonné, menton gibbeux, l'œil glauque et terne comme de la nacre sale : cela s'appelle un voyageur à commission; c'est le Roger Bontemps, l'Arétin ressuscité, le narrateur graveleux qui ne sait respecter ni le lieu où il se trouve, ni les personnes qui l'approchent, ni les femmes qui peuvent être auprès de lui. Nous l'avons dit, chez la pratique on le voit avec humeur, avec effroi, la fièvre en prend : pour se débarrasser de sa présence, on lui accorde une commission, petite, il est vrai, mais qu'importe! N'a-t-il pas le soin de la doubler en l'envoyant à la maison qui a eu le malheur de lui confier des échantillons. Aussi, la commission faite, partie, arrivée, le commettant reconnaît la fraude, peste, jure, envoie le voyageur à tous les diables et *laisse le tout pour compte*. Pendant ce temps le voyageur à commission est rentré au logis; il a réclamé son deux ou trois pour cent, ses bénéfices sont réalisés, c'est tout tout ce qu'il lui faut; il a *enfoncé* la pratique et *floué* le patron; il n'en demande pas d'avantage. A d'autres!

Le voyageur *libre* est grand, jeune et blond; c'est le damoiseau, le dandy, le Lovelace de la partie. Il a de beaux appointements, une allocation quotidienne indéterminée, et la confiance de son patron. Souvent il a fait ses études, et alors il lui est difficile d'échapper au pédantisme de son éducation; souvent il est bachelier de l'illustre académie, et alors il affectera un purisme d'élocution qui eût mis en joie Vaugelas et Letellier. A chaque ville où il s'arrête, il prend un bain, se soigne comme une petite maîtresse et renouvelle l'air de ses coussins élastiques. Toujours il fume le vrai Havane, cigare à quatre sous, porte des gants paille, un binocle octogone et un flacon d'alcali. A table, il boit du bordeaux-médoc et de l'eau de Seltz, ne touche pas aux gros plats, dédaigne les mets ordinaires, et se réserve pour les pots de crème, biscuits, macarons et autres chateries, lorsqu'il y en a. En somme, il parle peu, mange peu, sor

de table avant les autres. En le voyant, à sa démarche importante, à sa mise boulevard de Gand, à ses manières polies et légèrement dédaigneuses, au luxe de sa table et aux égards que partout dans l'hôtel on a pour lui, on se dit : « C'est le représentant d'une bonne maison. » Habituellement il ne va point au café, ou, s'il y va, c'est pour lire les journaux et de là *filer* à ses affaires. En entrant dans une maison, il salue avec courtoisie, fait ses offres de service avec aisance, mais sans bruit, sans fracas, s'y annonçant ainsi : « Monsieur, je représente telle maison. » Là s'arrête sa formule sacramentelle : si le commettant a envie de lui confier une commission, il la lui donne; autrement le voyageur libre sait trop bien la dignité de sa maison pour descendre à la supplication, pour se résoudre à *faire petitement l'article*. En diligence, le voyageur libre prend le coupé, toujours le coupé; il est galant avec les dames et honnête avec tout le monde, même avec le conducteur et le postillon. C'est le type, aujourd'hui perdu, du voyageur élégant, du bon voyageur. L'art de Watt et la concurrence l'ont étouffé; il a disparu, on n'entend plus parler de lui, son règne est fini.

Le voyageur *fixé* vous représente un écolier de dix-huit à vingt-deux ans; cet écolier est habituellement un petit avorton, suffisant, barbu, cambré et beau parleur. C'est le papillon de la confrérie, frisé, musqué et vantard. Il est bien mis : pantalon collant, bottes vernies et gilet court. Dans sa main frétille une canne de houx tordu, et sa tête est décorée d'une chevelure à la Périnet ou à la malcontent, suivant la pluie, le soleil ou le vent. Par jour, on lui alloue de dix à douze francs, et, par an, de mille à douze cents francs. On lui trace un itinéraire; il doit rester tant de jours dans une ville, tant dans une autre, et s'arranger de manière à ce que ses affaires soient faites pendant le laps de temps qu'on lui a accordé. En descendant de diligence (la rotonde toujours), voici la distribution de son temps : 1° il va se promener, flairer la ville, prendre le vent et récolter de l'appétit; il est réellement trop matin pour aller voir la pratique; elle n'est pas levée, on est paresseux en province, on aime, on savoure le *far niente*. L'argent s'y gagne lentement, c'est vrai, mais aussi bien facilement, il faut en convenir. 2° Il rentre pour déjeuner, déjeuner longtemps et bien, ce qui n'est pas défendu, d'autant que ça ne coûte pas un centime de plus. Ayez de l'appétit ou n'en ayez pas, aux yeux de l'hôtelier, vous en avez toujours. Aussi, le voyageur fixé sait-il si bien cela, qu'il aimerait mieux consommer pour deux que de ne pas manger pour un. 3° Il se rend au café, prend la demi-tasse de rigueur, la joue, perd; joue contre, perd encore, joue de nouveau, et fait la récolte générale. Il a *régalé* toute la société; aussi a-t-il mangé dix-huit francs : or il faudra, quoi qu'il arrive, récupérer cette perte, et, pour cela, rester un jour de plus dans une ville. En ville, il faut jouer au café, on fait des économies; ce sont les diligences qui assomment. 4° Une heure sonne; on va voir la pratique, bien! mais la pratique ne sympathise pas avec le voyageur fixé. « Monsieur, lui dit-on, nous n'avons besoin de rien..... Monsieur, vous repasserez demain... Oh! monsieur, des voyageurs et des chiens, on ne voit que cela dans les rues...,.. Des voyageurs, ne m'en parlez pas, j'en ai *plein le dos!* » A toutes ces observations plus ou moins flatteuses, le voyageur fixé s'incline et remercie. On lui dit : « Vous nous .....; » il répond : « Monsieur, c'est un dessin nouveau, exclusif à notre maison. » On lui crie : « Vous nous fatiguez... » et lui de répliquer avec enthousiasme : « Trois mois et trois pour cent, chose que jamais personne ne vous fera. — Mais, mon cher monsieur, vous perdez votre temps. — Monsieur, je voyage pour cela! » Quand un commettant devine au fumet ou entrevoit le nez d'un voyageur fixé, avant que celui-ci ait mis la main sur le bouton de la porte, il lui crie : « Monsieur, c'est inutile, absolument inutile, nous avons tout ce qu'il nous faut! » Et souvent il n'a pas une aune de marchandise dans ses rayons, pas une once de cassonade dans ses casins, pas un kilo de vitriol vert ou d'indigo. En vérité, convenons-en, on ne ferait pas pire accueil au marchand d'aiguilles, au repasseur de couteaux-ciseaux ou à l'étameur, voire au propriétaire à l'échéance du terme.

Observation essentielle, le voyageur fixé doit sortir par la porte et rentrer par la fenêtre jusqu'à ce que commission s'ensuive; cela est renfermé dans ses prescriptions. *Labor omnia vincit improbus*. Par contre, c'est le patron qui doit payer le café, le blanchissage, le spectacle, et autres menues dépenses portées sous un pseudonyme décent au débit du compte du voyage. Cela est connu de tous, excepté du patron. Le patron croit ou ne croit pas à la sincérité de son commis; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il paye toujours le compte que ce dernier lui présente infailliblement, c'est-à-dire les frais d'un voyage de cinq mois au lieu de trois. Le voyageur fixé traite le patron comme la pratique.

Le voyageur *piéton* est un honnête garçon, malicieux quoique franc, et roué quoique plein de dévouement. Il est ordinairement Picard et riche de vertus. On lui *passe* six, sept ou huit francs, suivant les saisons et les affaires. Il endosse une blouse, met des guêtres, s'arme d'un gourdin, et, le gousset garni de quelque menue monnaie, juste de quoi humecter son gosier aux bouchons de la route, il part, léger comme l'oiseau et heureux comme le poisson dans l'eau. Il remet ses échantillons et ses effets aux petites voitures, économie commerciale, profits et pertes. Arrivé dans une ville, il se décrasse, essuie la poussière qui macule ses souliers, fait sa barbe, prend sa marmotte, et court à la pratique. Le voyageur piéton, reconnu paisible et peu dangereux, quoiqu'à tort, est, par suite de cette conviction du commettant, admis dans tous les magasins. Il commence en entrant, par déposer sa carte, ôter son chapeau, et dire familièrement au patron avant que celui-ci lui ait seulement adressé la parole : « Ça va pas mal, et vous? » Et le patron de répondre dignement : « *Mósieur*, j'ai bien l'honneur d'être le vôtre. » Le voyageur piéton ne voit que les petites maisons, les *margoulins*, et les margoulins sont plus fiers que les négociants en gros. Le voyageur piéton est sans gêne : il s'assied sur le comptoir, bat la mesure avec ses talons ferrés, parle du beau et du mauvais temps, et entame la politique. C'est alors que le front de la pratique commence à se dérider : le margoulin est profond politique; de son côté, le voyageur piéton, qui est carliste avec le carliste, républicain avec le républicain, philippiste avec le philippiste, le voyageur piéton n'en *pince* pas trop mal. Or donc la discussion s'ouvre, s'élève, s'échauffe, s'irrite, se gonfle; un voisin vient y prendre part, y émettre son opinion, y mêler sa dialectique et ses théories. On fait des suppositions, des rêves creux, des utopies à perte de vue. Le voyageur piéton est d'abord de l'opposition, il parle avec chaleur, il pérore avec enthousiasme, en français ou non, peu lui importe assurément; il fait le Mirabeau, gesticule, s'exténue, se démène comme un énergumène; sa voix prend du volume, de l'extension; ses paroles jaillissent à tort et à travers : ce sont des étincelles, des éclairs; il fait du bruit, de l'effet; il en impose à son auditoire ébahi : c'est tout ce qu'il veut. Ensuite, lorsque la discussion est arrivée à son apogée, à son der-



nier degré d'exaltation (savante stratégie !), il baisse de suite pavillon et accorde au commettant une victoire qui chatouille d'autant plus l'amour-propre de ce celui-ci que cette victoire a été rudement disputée. Le commettant est flatté, enchanté, entraîné; impossible à lui de refuser une commission.

Le voyageur piéton poursuit son triomphe jusque sur la personne du commis (le commis est un être prépondérant chez le commettant margoulin) ; il le traite de « mon cher ami ! » Il lui promet une place à Paris, il lui offre le verre d'absinthe, il va à la salle d'arme avec lui : il lui démontre mathématiquement le *chausson*, il lui explique *ex professo* la manière d'utiliser les *armes de la nature*, etc. Le voyageur piéton est peut-être de tous les voyageurs celui qui obtient le plus de commissions.

Le voyageur *marottier*, ou marchand ambulant, est une espèce d'Alcide emblousé de bleu à mille raies. Pour armes offensives et défensives, il porte à la main un fouet, verge de houx, corde de cuir. Il se reconnait particulièrement à la toile cirée qui protége son chapeau, au pantalon de velours bleu qui couvre son fémur, aux brodequins ferrés qui *cothurnent* ses pieds, et au juron traditionnel *domiciliairement* établi sur ses lèvres. Débarqué dans une sous-préfecture (les sous-préfectures sont ses ports de mer, ses *endroits* de prédilection), il s'enquiert d'un magasin temporaire. Les auberges où il descend ordinairement ont une chambre réservée *ad hoc* pour cette espèce de voyageurs à petites journées. Une fois pourvu, le marottier déballe et range ses marchandises dans des rayons enfumés, et sur lesquels le jour n'a jamais pénétré en plein midi. Tant mieux ! la pratique n'a pas besoin de voir le grain écrasé d'un *double-boîte* ou la paille d'un rasoir, la reprise d'une dentelle ou le mauvais teint d'un madras alsacien. C'est fait exprès, c'est superbe ! et l'acheteur vient se prendre là comme un oiseau à la glu. Ces préliminaires achevés, le marottier va *allumer* le chaland : pour cela, il le flatte, le caresse, le cajole, l'*endort* à sa manière, suivant ses moyens, rudement, durement, rondement ; il ne fait assurément pas de fleurs de rhétorique, et ne prend pas de roses pour point d'exclamation. Mais enfin, pourvu qu'il réussisse, c'est tout ce qu'il demande, c'est tout ce qu'il lui faut ; et il réussit, parce que le chaland de la sous-préfecture aime mieux choisir lui-même que s'en rapporter au choix du voyageur. Le voyageur marottier conserve toujours le même vêtement, hiver comme été; il mange avec les rouliers, boit avec les rouliers, couche

dans sa *marotte* avec sa *limousine*, sa femme et son chien. De cette manière, il amasse des puces, mais il économise cinquante centimes par nuit. Le jour, il travaille comme un galérien, va liardant comme un Grandet, et, au bout du compte, il n'en est pas plus riche. Autrefois il faisait fortune la balle de laine sur le dos; aujourd'hui il a une voiture, trois fois plus de marchandises, et trois fois moins de bénéfices.

Que si vous nous demandez maintenant ce que devient sur ses vieux jours le commis voyageur, nous vous répondrons : Sauf de très-rares exceptions, le voyageur patron devient goutteux, millionnaire et juge de paix de son quartier. Après avoir distribué aux commettants, et du madapolam, et de l'orseille, et du trois-six, il distribue aux plaideurs, et des sermons, et des exhortations, et du papier timbré. Il n'a point changé de métier; la forme est toujours la même, il n'y a que le fond qui ait varié.

Le voyageur intéressé, devenu septuagénaire, a passé par toutes les étamines de la partie, et a finalement obtenu pour sinécure la place d'instrumentiste dans quelque théâtre du boulevard; il a su ainsi mettre à profit un talent problématique, mais qui lui procure l'avantage d'employer ses soirées, d'assister aux répétitions, et de s'occuper des aventures de coulisses. Après avoir été intéressé, il s'intéresse aux autres, ce qui fait que sa condition est à peu près toujours la même.

Le voyageur à commission nait, vit et meurt, ou mourra en diligence : pour lui l'état doit être immuablement héréditaire; aussi est-il inhérent à la marmotte, comme la marmotte est inhérente à lui; aussi ne saurait-il *pas plus* abandonner la bâche de l'impériale que le vétéran sa guérite et son coupe-chou; aussi, tant que, comme feu le Juif errant, il aura cinq sous dans sa poche et un commettant en perspective, sera-t-il toujours heureux, content, sans chagrins, sans soucis et sans envie d'en avoir. La diligence est tout pour lui, sa patrie, sa famille et ses amis; la diligence doit donc, recevant son premier sourire, accepter en fin de compte son dernier soupir.

Le voyageur libre, rentré à la maison, est devenu *magasinier*, débitant de rubans, de briquets phosphoriques ou de graines de sainfoin; puis il a succédé à son patron, s'est plongé jusqu'au cou dans les délices du *primo mihi*, a ramassé de quinze à vingt mille livres de rente, et est ainsi arrivé à l'âge de quarante ans, âge raisonnable qui lui a permis de devenir député, et, pour ne pas sortir de son rôle primitif, d'aller défendre à la Chambre la liberté du pays.

La voyageur piéton s'est métamorphosé en boutiquier de la rue Saint-Denis, en fabricant de bougies diaphanes ou de bonnets de coton; alors il a eu l'ambition de suivre le progrès. Il possède donc une épouse, des marmots qui l'appellent *papa*, et un chien basset qui fait l'exercice en douze temps, et porte un panier entre ses dents, à l'instar de défunt l'illustrissime Munito.

Quant au voyageur marottier, à force de glisser dans l'*estipot* le liard rouge, le gros sou et la pièce blanche, il a résumé un petit *saint-frusquin* qu'il a expédié pour le pays (presque toujours l'Auvergne ou le Limousin); puis, lorsque son soixantième hiver, comme disait Dorat, lui a fait sentir le besoin du repos, il vend voiture et cheval, bagage et vieux fonds, et revient au milieu de ses pénates, riche de quatre cent cinquante francs de rente, d'un demi-arpent de vignes et de douleurs rhumatismales laborieusement amassées pendant quarante années d'inquiétudes et de privations.

Tel est le septemvirat du commis voyageur, tel qu'il a été, tel qu'il est, tel qu'il sera longtemps encore, en dépit des vicissitudes de la fortune et de l'animadversion du commettant ingrat. Autrefois, au bon vieux temps, où, lorsqu'il s'agissait de franchir les frontières du département, l'on dictait son testament par-devant notaire, on savait si bien apprécier toutes les qualités de cet ordre estimable et dévoué, que, chaque matin, le commettant venait très-humblement s'informer à l'hôtel de l'arrivée du voyageur. Le commettant tenait toujours sa commission prête huit jours d'avance; il priait, il suppliait pour que cette commission fût acceptée; il se serait volontiers mis à genoux pour arriver au but de ses désirs; il s'évertuait jusqu'à offrir *ad rem* le dîner du ménage, jusqu'à payer la demi-tasse et le petit verre, y compris le *bain de pied;* il recommandait à ses commis d'être polis, prévenants, affectueux; à sa femme d'ôter ses papillotes et de mettre un bonnet ruché; à sa progéniture de faire la révérence et d'envoyer un baiser avec la main; à son caissier de conduire le voyageur au café pour prendre la bouteille de bière, au spectacle pour entendre les vaudevilles de M. Scribe, à la cathédrale pour voir les vitraux coloriés, au Musée pour ne rien voir du tout; enfin, c'était un déploiement de force inouï, de complaisances mirobolantes et de frais à bon marché, attendu que le voyageur payait partout; tandis qu'aujourd'hui les rôles sont, ma foi, bien changés! Les astres, les hommes et les commis voyageurs ont subi la plus étrange des transsubstantiations : les astres sont bouleversés, les hommes se bouleversent encore, et les commis voyageurs les ont précédés, les suivent et les suivront *in extremis* dans ce bouleversement général.

Naguère le commettant ne connaissait Paris, Reims et Amiens que de nom, rien que de nom. Les commis voyageurs, ces canaux de l'industrie française, éparpillaient partout les produits hétérogènes qui sortaient de leurs *marmottes* comme les bonbons de la corne d'abondance à la porte du confiseur, et le provincial, en voyant affluer chez lui ces merveilles de la création humaine, trônait avec fierté sur son comptoir de bois blanc ou de sapin. C'est qu'un colifichet né à Paris était une œuvre particulièrement exotique que l'on avait en grande vénération; aussi cette vénération rejaillissait-elle sur le commis voyageur, l'heureux et bien estimable dispensateur des plus féeriques productions. Mais aujourd'hui, *ô tempora! ô mores!* aujourd'hui que Satan a soufflé au cerveau de l'homme, je ne sais trop quelle diabolique invention qui permet au timide indigène de Brives ou d'Avallon de se faire transporter à Paris en moins de temps qu'il n'en faut pour fermer les yeux, les rouvrir, éternuer ou aspirer une prise de tabac, il n'est plus possible que le commettant se prive du voyage de la capitale. Le *margoulin* seul, ce petit débitant à demi-once ou à demi-aune, cette infime traduction de l'industrialisme et du comptoir, le margoulin seul en est encore à redouter Paris, son brouhaha, son tohu-bohu, et surtout les dépenses *conséquentes* qu'il faut y faire pour vivre plus chétivement qu'à Laval ou à Bar-le-Duc, avec le pot-au-feu, les confitures ou la poule au riz. Aussi, dans son quiétisme béotien, le margoulin est-il le sauveur, la Providence du pauvre voyageur. En effet, que deviendrait ce dernier sans la petite commission à cent cinquante, deux cents, et quelquefois même trois cents francs?

Tel est pourtant le résultat de la civilisation et du progrès : la civilisation a tué le modeste boutiquier, et de la chrysalide de celui-ci est sorti un négociant ambitieux; le progrès a enfanté les diligences, qui, conjointement avec le bas prix du transport, ont tué les commis voyageurs; la civilisation a étouffé l'obséquieux marchand, et des cendres de celui-ci s'est échappé l'orgueilleux

commettant; le progrès a innové les chemins de fer, qui tueront les diligences, et, finalement, grâces à Green et à Margat, céderont le pas aux aéronautes et aux ballons; et ainsi de suite, jusqu'à ce que la perfection, donnant un démenti à l'impossible, rencontre en elle-même sa destruction.

Voilà ce qui fait que, de nos jours, les commis voyageurs qui ont pu échapper au naufrage deviennent les martyrs, les souffre-douleurs, les victimes expiatrices des insatiables besoins de leurs patrons; voilà ce qui fait que les commis voyageurs deviennent les frères récolteurs, ou mieux les mendiants rebutés, bafoués, honteux, de la maison qu'ils représentent ou essayent de représenter. « Va donc, pauvre hère, va, moyennant douze francs par jour, y compris la nourriture à table d'hôte et le logement en diligence, va prostituer ton caractère, va vendre ta conscience, va mesurer la sincérité de tes protestations sur la qualité de tes sucres et le bon teint de tes étoffes. Cours de porte en porte quêter le sourire de l'un, la poignée de main de l'autre, une commission de tous, pour, en résumé, ne rien obtenir. Cours, toi qui n'as ni foi ni loi, ni principes ni religion; non, car quelle foi peut te guider, quelle loi peux-tu suivre, quels principes peux-tu professer et quelle est la religion qui t'inspire? Tu n'as rien, rien ne t'appartient; tu ne dois pas même avoir d'opinion à toi. Tout doit te venir du commettant, foi, loi, principes et religion; caméléon, tu te mires sur la pratique, tu reflètes ses couleurs, tu copies son langage, tu reproduis ses manières, tu marches à sa remorque, tu la suis pas à pas, tu es à elle, tout à elle, rien qu'à elle; c'est ta divinité, ton idole, ton étoile bienfaisante; c'est ton espoir, ta boussole et ton appui; c'est ta désolation, ton bon ange et ton ancre de salut... Salut donc à elle, la toute-puissante! puisse-t-elle être reconnaissante de cette servile dévotion à sa personne sacrée; puisse-t-elle récompenser ton abnégation personnelle en sa faveur, et, par la remise d'une bonne commission, répandre le baume de sa confiance sur les blessures qu'elle a faites si souvent à ton amour-propre et à ton repos! »





L'AGENT DE CHANGE

PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ

Les paris qui auront été faits sur la hausse ou la baisse des effets publics seront punis des peines portées par l'article 419.
Code pénal, art. 421.

.....Seront punis d'un emprisonnement d'un mois au moins, d'un an au plus, et d'une amende de cinq cents francs à dix mille francs. *Code pénal*, art. 419.

Les agents de change et courtiers qui auront fait faillite seront punis de la peine des travaux forcés à temps;
S'ils sont convaincus de banqueroute frauduleuse, la peine sera des travaux forcés à perpétuité. *Code pénal*, art. 414.



Voici un de ces types de notre époque qui préparent de bien belles phrases déclamatoires aux libéraux à venir, contre le désordre et la barbarie de notre siècle. Un homme viendra, quelque Alexis Monteil, ou quelque Dupin, ou quelque Isambert du vingt-sixième siècle, qui fouillera dans les annales vermoulues de nos tribunaux et dans nos livres, dont deux ou trois exemplaires auront échappé au pilon et non pas à l'oubli, et il y recherchera les lois qui nous régissaient et l'existence sociale qu'elles avaient organisée.

Après la description de tous les métiers utiles, après avoir approfondi en quoi consistait l'industrie des fruitiers, des fripiers, des feuilletonistes, des charcutiers, etc., etc., il arrivera nécessairement à l'agent de change, et, au moyen de quelques articles de la loi qui définissent ses attributions et en marquent sévèrement les limites, il croira d'abord savoir quelle était cette espèce de crieur public des dettes de l'État et de notaire *ad hoc* pour la vente et l'achat de cette dette.

Il supposera que, quelques joueurs acharnés ayant pris cette dette pour tapis vert de leurs paris, on avait voulu que ces hommes, connus sous le nom d'agents de change, investis par ordonnance royale de la confiance publique, ne pussent pas tenir les cartes d'une pareille partie, et il applaudira à la sage mesure qui leur interdit, sous des peines assez sévères, d'être les agents intermédiaires de marchés qui ne reposent pas sur une vente ou un achat réels. Cela lui expliquera en même temps la rigueur de cet article du Code, qui considère comme banqueroutier frauduleux tout agent de change qui fait faillite, attendu que l'agent de change qui fait seulement le métier pour lequel il est institué ne peut faillir. En effet, il reçoit un capital pour acheter une inscription de rente, ou toute autre valeur publique, il paye avec les fonds qui lui sont confiés, livre le titre et perçoit un droit sur le montant de son opération. Voilà l'état légal de l'agent de change, il n'en a pas d'autre, et l'on conçoit que cet état ne puisse pas mener à la faillite, attendu qu'il n'y a pour l'agent intermédiaire aucun risque à courir, et que ce ne peut être que par des opérations étrangères à son état, ou défendues par la loi, qu'il y peut arriver.

Cependant, à force de rechercher dans les vieux livres, et même dans les archives des tribunaux, notre *compulsateur* trouvera de nombreuses faillites d'agents de change, et verra que, malgré la loi, elles se sont arrangées comme celle du premier commerçant venu. De là nouvelles recherches de la part de l'antiquaire, et découverte enfin d'une chose qui lui paraîtra bien exorbi-



tante : c'est qu'en présence de cette loi écrite, l'existence de l'agent de change n'a été autre chose qu'un démenti perpétuel donné à la loi, que le but pour lequel il a été institué n'était que l'accessoire fort minime de l'ensemble de ses opérations, et que, s'il voulait bien faire quelquefois ce qui lui était permis, il faisait surtout ce qui lui était défendu.

Vous ne savez pas ce que c'est que l'infatigable ardeur d'un déterreur de livres morts ou d'archives, lorsqu'il est à la piste d'un fait extraordinaire. Arrivé à ce point de la découverte, le résurrectionniste littéraire ou légiste cherchera de nouveaux renseignements sur une révolte si ouverte de toute une classe contre la loi dominante. Il compulsera les archives des tribunaux et des cours royales, pour y découvrir les nombreux procès et les condamnations qui auront été prononcées; il y passera les jours, les nuits, et, enfin, il finira par découvrir une petite affaire où un agent de change a été condamné à payer le montant du pari dont il avait engagé les enjeux et que le perdant refusait de solder, mais cela sans que le coupable fût puni, ni de prison, ni d'amende, ni de révocation. Il trouvera peut-être quelques sévères paroles prononcées par M. le président Séguier contre la funeste manie du jeu de la Bourse, et l'insolent mépris de toute une compagnie pour la loi qui la régit.

De ceci il résultera plusieurs choses fort originales : la première, que ce bon bénédictin des temps futurs prenant la chose au sérieux, il n'est pas douteux qu'il ne fasse de ce fameux premier président un très-grand homme de robe, un de ces illustres magistrats sévères et clairvoyants qui ont résisté de tout leur pouvoir à la corruption de leur époque et au désordre qui s'était introduit dans l'état social. M. Séguier sera proclamé un grand homme. Une autre chose non moins originale, c'est qu'on se figurera que cette terrible compagnie des agents de change n'avait pu acquérir une aussi insultante impunité qu'en achetant par des monceaux d'or le silence des magistrats et des ministres; et il sera établi pour les temps futurs que cette formidable association de brigands tenait la loi captive dans ses coffres, grâce à la vénalité des magistrats.

Cela arrivera absolument comme je vous le dis; je puis vous le certifier, moi qui ai eu quelquefois à vérifier et à contrôler les recherches de nos antiquaires et qui sais comment ils raisonnent. L'histoire de M. Dulaure, ce mauvais livre et cette mauvaise action, n'est pas faite autrement.

On ne s'imaginera pas que cela ait pu être ainsi tout simplement, par le seul fait que cela était; non qu'il ne demeure très-extraordinaire qu'une classe de citoyens, à

une époque quelconque, ait vécu en opposition formelle avec la loi, mais en ce sens qu'il n'y aura eu ni brigands dorés ligués contre elle, ni ministres, ni magistrats vendus à cette ligue d'or : ce sera tout bonnement un petit mal qui a commencé par presque rien, et qui a gagné sans que personne y prît garde, sans qu'il fût besoin que les coupables fussent déterminés comme des Rinaldo Rinaldini, ou que les magistrats fussent lâches ou vendus comme des sbires napolitains ou des soldats du pape.

Non, quoi que doive en penser l'avenir, l'agent de change n'est pas un de ces héros malfaisants qui dominent la société par la puissance de leur criminelle audace : il est comme il est parce qu'on ne l'inquiète pas, et surtout parce qu'il est l'agent actif de la passion qui nous domine, le jeu. Voilà tout.

A cela près, l'agent de change est un homme comme tous les autres, quant à ses qualités morales ou immorales : bon père, bon époux, bon citoyen, il achète un remplaçant à son fils quand il est astreint à la conscription, il donne une loge aux Italiens à sa femme, et fait très-cavalièrement son service d'officier d'état-major de la garde nationale. A ces qualités il en joint d'autres qui le mettent tout à fait au niveau des honnêtes gens : il entretient volontiers quelque fille de l'Opéra, joue gros jeu, s'imagine qu'il a de beaux chevaux, mène bien un tilbury et méprise souverainement les gens de lettres. Somme toute, c'est un très-excellent homme, qui n'est pas plus méchant, pas plus vicieux que vous, que moi, que tout le monde.

Cependant, au milieu de ce monde dont il fait partie, il a ses nuances qui le distinguent, qui le personnalisent et qui en font le type particulier que nous voulons tâcher de vous faire connaître.

Si vous entrez dans un salon où vous savez qu'il y a des agents de change, et que vous remarquiez un homme de mine simple, qui s'écarte pour vous laisser passer, qui se tient paisiblement dans un coin, qui cause bas, et qui écoute avec plaisir un violon qui joue ou une femme qui chante, un homme modeste enfin, passez, ce n'est pas un agent de change. Si vous voyez plus loin quelque figure à la physionomie expressive, à l'allure un peu débraillée, qui parle avec facilité et action, qui se démène plus qu'il ne faut pour persuader ses auditeurs, et dont la pensée rayonne dans la parole et dans le regard, un homme chaud et éloquent, passez, ce n'est pas un agent de change. Si vous trouvez dans un angle obscur de quelque salon retiré un personnage au maintien railleur, entouré de quelques femmes sur le retour ou laides, qui devisent avec lui, un homme qui sème la conversation de mots fins, de plaisanteries élégantes, de réticences spirituelles, passez, ce n'est pas un agent de change. Celui qui vous répond complaisamment quand vous l'interrogez, ce n'est point un agent de change. Cet homme qui joue et qui gagne sans dédain, ou qui perd sans faste, ce n'est pas un agent de change.

Mais si, en passant par une porte, vous avez trouvé un homme roide, empesé, planté là comme une borne, et qui vous a fait obstacle durant dix minutes sans daigner s'apercevoir qu'il vous gêne; si vous avez aperçu un homme à mine assurée, qui parle haut pendant qu'on fait de la musique; si vous voyez qu'il toise avec pitié quelque amateur passionné qui lui adresse un chut modeste; si vous apercevez un homme portant beau dans sa cravate, comme un cheval normand, un homme qui laisse tomber dans une discussion cinq ou six mots qui lui semblent un arrêt sans appel; si vous remarquez un dandy déjà ventru, le dos appuyé à la cheminée du grand salon, et parlant bas et de haut à la plus jolie femme de la soirée, pour lui dire des riens très-lourds sur sa robe et son bouquet, comme s'il laissait tomber une à une les perles d'or d'un esprit charmant; si vous vous asseyez à la table de jeu où un joueur fait bruit de l'or qu'il remue, soit qu'il le gagne ou qu'il le perde; si enfin vous êtes poursuivi par un fashionable de jeunesse passée, qui s'empare le plus qu'il peut de toutes les places, de tous les salons, de tout l'air, de toute la lumière, voilà ce que vous cherchez : c'est votre homme, c'est un agent de change.

Ce n'est pas cependant, il faut bien le dire, un gros bélître, malotru, comme vous pourriez vous l'imaginer; mais c'est quelque chose d'infiniment important, d'infiniment content de sa personne, d'infiniment sûr de son esprit. Cet homme, quoi qu'on en dise, n'a qu'un chagrin : c'est celui d'être agent de change.

Et pourquoi cela?

Le voici :

En général, cet homme est beau, encore jeune; il a reçu une assez bonne éducation, il n'est ni absolument sot, ni absolument ignorant; quelquefois il est riche, et doit toujours le paraître; mais il a pris le haut du pavé dans le monde et il s'est créé, peut-être sans s'en douter, l'aristocrate du jour. Eh bien! tout cela l'embarrasse; il est si près de son origine qu'il se sent parvenu. Hier il était commis, hier il gagnait mille écus dans les bureaux dont il est le maître aujourd'hui; hier il riait comme un bon jeune homme de l'importance de son patron, qui devait sa charge et qui faisait le millionnaire; hier il dansait, il s'amusait, il allait au parterre de l'Opéra, il jouait et était fâché de perdre et ravi de gagner; hier il avait une jolie petite maîtresse qui l'aimait et qui lui demandait, tout au plus le dimanche, de la mener aux avant-scènes de l'Ambigu ou de la Gaîté, et là il pleurait et riait à la volonté du drame et du vaudeville; hier il était un homme, aujourd'hui il est agent de change : titre terrible qui pèse sur toutes les heures de sa vie et qui en fait pour lui et pour les autres une comédie assommante.

La gaieté légère et facile peut-elle convenir à un homme dont la fortune est toujours en jeu; l'insouciance et l'étourderie, à celui qui tient dans ses mains les capitaux de tant de clients; l'abandon du cœur et de l'esprit, au spéculateur qui vit d'une industrie dévorante; les pensées légères, à celui qui doit observer et connaître mieux que personne la marche des événements politiques auxquels son existence est attachée. Que si avec de pareilles préoccupations, l'agent de change était un homme de cabinet, tout entier à son état et faisant sa société de sa caisse et de ses livres, cela lui serait facile à supporter; mais, depuis la révolution de 1830, il s'est posé partout en homme du monde; il l'est et veut l'être, c'est un état que le hasard lui a fait et dans lequel il s'obstine : alors il arrive surplombé du poids de ses lourdes affaires, et c'est ce qui lui donne cette tournure de papillon à ailes de plomb que nous avons essayé de vous montrer. Il veut allier toute la solennité de son état avec toute la désinvolture de la fashion, il faut qu'il soit tout à la fois splendide comme un fermier général, et qu'il garde le décorum d'un agent comptable qui calcule toutes ses dépenses. C'est un homme qui marche dans un pays avec une corde qui tient à un anneau fiché dans une autre contrée; c'est l'âne qui se fait lion, comme on appelle nos dandys, mais le bout de l'oreille perce toujours; c'est enfin une existence qui ment à son principe; c'est un travailleur dont le cœur, l'esprit, la parole se sont endurcis et racornis à la triture des affaires, qui

vent singer l'allure de l'homme de loisir dont la pensée et l'âme s'aiguisent à rêver dans une élégante nonchalance.

Voilà pourquoi tel de ces individus, qui eût été peut-être un homme distingué s'il n'avait été rien, ou qui eût été assurément un homme convenable s'il s'était fait marchand de nouveautés ou de bas de coton, est un être gauche, empesé, maladroit, important, parce qu'étant de nature crasse et financière, il faut qu'il se tienne en marquis et vive en gentilhomme.

Cependant ce contraste, qui vous frappe au premier abord dans l'agent de change hors de chez lui, vous sauterait bien plus aux yeux si vous étiez introduit dans sa maison.

Comme il s'est posé un des rois du monde et de la mode, il faut qu'il joue son rôle partout; aussi son intérieur est-il un sanctuaire élégant des plus jolies fantaisies, des plus coûteuses bagatelles; il y en a dans ses salons, dans le boudoir de sa femme, dans sa salle à manger et dans son antichambre : mobilier gothique, renaissance ou Louis XV, il y a de tout et du meilleur goût, tout neuf, parfaitement imité; albums précieux, reliures élégantes, statuettes adorables sont à leur place. Mais tout cela n'est à lui que parce qu'il l'a payé; il ne le possède pas de son cœur, de son amour, il n'en jouit que par l'envie qu'en peut recevoir un confrère. Ce n'est pas pour lui un bonheur interne, secret, personnel, c'est une preuve de la puissance de sa fortune. Il ne se sert point de tout cela comme d'une chose qui lui va; il le possède comme une inutilité qu'il faut avoir pour être comme les autres. Son véritable appartement à lui, c'est un cabinet avec casiers droits, cartons nombreux, fauteuil de maroquin et papier-registre à compartiments tracés à l'encre rouge. S'il lui faut écrire un billet sur papier satiné, il le ferme au besoin de cire odorante avec cachet à devise anglaise; mais cela le gêne, l'ennuie, et sa plume ne court vite et à son aise que lorsqu'il écrit sur papier carré, à tête imprimée, et qu'il soumet sa correspondance au timbre à vis de pression qui porte son nom.

Sa vie, sa véritable existence est là, et quoi qu'il fasse, tout le reste n'est pas à lui, il s'y sent étranger et joue péniblement un rôle qui ment à ses goûts.

La femme de l'agent de change seule est à son aise dans ce luxe de frivolité et de loisir. A son aise, en ce sens, que n'ayant apporté dans les affaires de son mari que la dot pour laquelle il l'a épousée, elle reste tout à fait en dehors de ses affaires, et a tout le temps d'être femme du monde ou de le devenir; car beaucoup ne le sont devenues qu'à la longue et n'y étaient pas destinées. Telle qui était fille d'un sabotier enrichi et qui, en se mariant, ne savait ni s'habiller, ni marcher, ni s'asseoir, ni parler : telle qui vient d'un comptoir de province où elle avait appris, chez le vieux banquier dont elle est la fille, à compter les feuilles qu'une laitue doit rendre au saladier et à mettre de côté les pièces de trois livres bien conservées qui peuvent se vendre cinquante-six sous au fondeur, se sont transformées en brillantes dominatrices de la mode.

Mais, comme on sait, la femme se façonne mieux que l'homme à la vie où on la jette, et presque toujours la femme d'agent de change est, au bout de quelque temps, la patronne en crédit des plus élégantes couturières, des marchandes de modes les plus flambantes. Elle se ramasse et se ploie aussi gracieusement que la plus belle marquise dans l'angle d'une calèche qui va au Bois; elle regarde tout aussi finement, sans se remuer, le beau cavalier qui passe et à qui un signe imperceptible a dit bonjour. Elle a deviné dix solécismes dans la toilette d'une de ses bonnes amies, qu'elle a détaillée des pieds jusqu'à la tête sans avoir eu l'air de l'apercevoir et sans être forcée de la saluer. Dans le monde, elle sait tout ce qui fait d'une femme une femme à la mode; elle est capricieuse, intelligente des moindres choses, despote, protectrice, impertinente. Chez elle, elle sait accueillir et recevoir, ce qui est bien différent; tout ce luxe futile qui gêne son mari est pour elle d'usage facile, elle s'entend à remuer tout cela, à en user; elle le comprend, elle l'aime, elle y attache un sens, elle est dans son atmosphère.

Aussi l'agent de change est-il le mari le plus en danger de la terre; car, si tout le monde ne voit pas combien il est étranger à la vie dont il vit, il ne peut le cacher à l'œil clairvoyant de sa femme, d'autant que vis-à-vis d'elle il ne se croit pas obligé à la comédie qu'il joue envers les autres : il jette la brutalité de ses chiffres dans le chiffonnage de rien de cette vie inoccupée; il pose son livre de caisse sur le pupitre de velours et d'ébène où elle griffonne des billets imperceptibles, et le gros livre brise le joli meuble; il parle bourse quand elle rêve poésie; il additionne quand elle poursuit une mélodie italienne; il est l'homme d'affaires, enfin, quand elle est la femme du moode.

De cet état de choses il résulte deux malheurs immanquables pour le mari.

Ou la femme est assez spirituelle pour deviner que son époux est pour elle ce qu'il est véritablement, et que pour les autres il se gourme, il se pince, il se fausse; et alors elle en conclut que leurs natures sont antipathiques, que jamais elle ne sera comprise, elle légère et aimante, par cet esprit froid et calculateur; et, comme elle ne peut vivre ainsi isolée, elle prend un amant. C'est la chance la plus heureuse pour l'agent de change.

Ou bien elle croit à la comédie qu'il joue, et alors ne le trouvant plus pour elle ce qu'il est pour les autres, elle devient jalouse, exigeante, furieuse; elle se croit dédaignée, outragée, trompée, et voilà les querelles qui viennent, les tristesses, les attaques de nerfs, les reproches, les menaces, tout cet enfer du mariage auprès duquel l'état de mari trompé est un paradis.

Alors l'agent de change, qui a bien assez de faire l'homme du monde en représentation, cherche un moyen de calmer sa femme, et comme tous les hommes il prend le premier qui lui tombe sous la main; et pour lui, ce moyen facile, c'est l'argent : il en donne à sa femme pour sa toilette, pour ses voitures, pour sa maison, pour une terre, pour des fêtes, pour des bals. Et voilà ce qui produit ces femmes d'agents de change étalant, les larmes aux yeux, le luxe le plus effréné, courant tous les plaisirs avec fureur, et y portant un visage malheureux et ennuyé. Voilà ce qui souvent amène la faillite du mari, qui n'en a pas été plus heureux, et qui se trouve ruiné.

Si nous ne nous trompons point, tel est l'état actuel de l'agent de change.

Quant à l'espèce d'influence politique qu'il a eue il y a sept ou huit ans, après la révolution de Juillet, elle tend à s'effacer tous les jours.

En effet, comme les agents de change furent les premiers à faire cour à la nouvelle royauté, elle les accueillit, les festoya, leur donna des épaulettes de colonel dans la garde nationale. Mais, à mesure que cette royauté s'avança, elle se fit une aristocratie propre à elle-même, et qui poussa dehors l'agent de change. Ce furent les aides de camp du roi des Français, les pairs qu'on créa, les hommes politiques qui se firent petit à petit, les grands administrateurs qui s'élevèrent, les vieux noms qui se rallièrent; encore quelques années, et l'agent de change sera

retourné où il était il y a vingt ans, et où il aurait dû rester.

Ceci tient à une cause particulière qu'il n'est pas inutile de signaler. La compagnie des agents de change, en sa qualité de compagnie, serait un corps redoutable si elle pouvait avoir une influence politique; mais, heureusement pour l'État, les nécessités de l'existence de l'agent de change lui interdisent cette influence en ce qu'elle a de plus puissant et de plus direct. Car, dans un pays où le crédit public est considéré comme une des forces vitales de l'Etat, c'est toujours un corps redoutable qu'une association d'hommes qui peut l'altérer, sinon l'affermir, et jeter dans la bourse des capitalistes des paniques désastreuses. Mais l'agent de change n'est homme politique qu'en ce qu'il est nécessairement du parti de tout gouvernement existant, attendu qu'il bâtit sa fortune sur le sable mouvant des fonds publics, que la plus petite crue des idées révolutionnaires peut entraîner et déplacer. Toutefois, si l'agent de change pouvait facilement devenir homme politique, il est à craindre que, sans égard pour sa fortune, il eût la prétention d'avoir une opinion à lui, ou l'espérance de devenir ministre. Eh bien ! il suffirait de quelques agents de change déterminés dans la chambre des députés pour mettre en péril tous les matins l'existence de la monarchie. Mais voici qui les tient en bride : ils ne peuvent pas être députés. Pourquoi? la loi le leur défend-elle? Non, assurément; seulement ils obéissent à une nécessité qui semblerait devoir en frapper bien d'autres. L'agent de change à seul le droit de faire ses affaires : il faut qu'il soit de sa personne au parquet de la Bourse, précisément à l'heure où les faiseurs de lois se rient au nez, font des quolibets, et parlent comme s'ils croyaient ce qu'ils disent. Un procureur général peut plaider par substitut, un conseiller, juger par supléant; un général, commander par aide-de-camp : mais il faut qu'un agent de change gagne lui-même son argent, voilà pourquoi il ne peut pas être de cette chambre des représentants. Aussi M. Dupin a-t-il toute latitude de les appeler loups-cerviers, sans qu'aucun d'eux lui réponde en l'appelant *avocat*.

Du reste, l'agent de change, après s'être effacé politiquement, tend à dominer aussi d'importance, financièrement parlant. Il s'est créé, sous le nom de *coulisse*, une contrebande de sa contrebande qui lui fait le plus grand tort. Le marron dévore l'agent de change, et celui-ci ne peut guère se défendre, car on peut bien agir contre la loi, quoique institué par elle; mais il est difficile de demander à cette loi la punition de ceux qui commettent le même crime que vous, et qui du moins peuvent dire qu'il ne leur a pas été formellement interdit.

En outre de ces raisons, l'agent de change s'est déconsidéré depuis quelque temps par sa participation à cette émission frénétique d'actions industrieusement industrielles, colossales pasquinades, où il a joué le rôle du buraliste qui fait la recette à la porte. Maintenant que la farce est jouée, si on ne l'accuse pas d'avoir mis les recettes dans sa poche, toujours est-il qu'on le soupçonne d'y avoir participé.

Ainsi, d'une part, l'agent de change est annihilé comme puissance politique, la députation lui étant interdite; de l'autre, il se ruine comme puissance financière; le jeu dont il vit tombant aux mains des marrons, il ne lui reste plus, pour être encore important, que la conversion des rentes, qui lui fera passer assez de millions par les mains pour qu'il lui en reste quelque chose.

Je me trompe, cela n'arriverait pas, que l'agent de change serait toujours *important*.

Peut-être que cette épithète n'est pas assez personnelle pour être un trait particulier à l'agent de change. En effet, dans notre époque, l'importance importante appartient à tout ce qui a de l'argent, ou à tout ce qui est censé en avoir. Ainsi le banquier, le notaire, le receveur général, ont ce ridicule, par le fait de leur état : ce n'est pas une affaire d'homme, c'est une affaire de caisse. Ce ridicule marche toujours à la suite des écus comme les petits chiens après les vieilles femmes. Il gagne même tous les états dont quelques individus se trouvent par hasard être des capitalistes. Il y a des libraires importants (très-peu, important voulant dire riche); il y a des chiffonniers importants; il y a des marchands de sabots importants; il y a des voleurs importants; mais j'avoue que, quoiqu'il y ait des hommes de lettres vaniteux, gonflés d'eux-mêmes, insolents si vous voulez, je n'en connais pas d'importants comme l'agent de change est important. Dieu, en leur donnant bien des défauts, les a sauvés de ce ridicule doré. Je vous l'atteste, moi qui signe cet article.

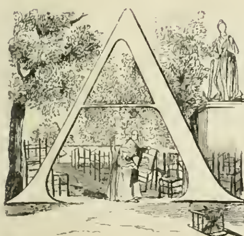




LA LOUEUSE DE CHAISES

PAR

FR. COQUILLE



A ne considérer une église que sous le point de vue *terrestre* et *temporel* (notre profond respect nous commande d'écarter l'autre avec soin), on pourrait la désigner ainsi : — un édifice orné d'une *loueuse* de *chaises*.

Aujourd'hui que la forme d'architecture ne dit plus rien, ce signe est fidèle et sûr. Voyez nos modernes basiliques : elles veulent, les orgueilleuses, se passer de cloche et de clocher, cette enseigne longtemps proverbiale; mais aucune ne prétend se passer de loueuse de chaises. C'est l'être nécessaire sans lequel une église ne se conçoit pas, qui la distingue des autres monuments, qui lui donne le mouvement et la vie, en un mot, qui la fait église.

Quand la nuit a rempli de ses ombres la nef immense, l'édifice tout entier dort enseveli dans un profond repos. Par intervalle, quelque bruit du dehors, que l'écho répète sourdement, expire et s'éteint dans un long murmure. Le jour va poindre : la cité s'éveille, et la cloche annonce l'*Angelus*. Le sacristain est à son poste. Le donneur d'eau bénite arrive en grelottant et avec cette mine gelée qui est un de ses attributs. La vendeuse de cierges prépare une illumination complète; de pauvres femmes prient, agenouillées, en attendant la première messe. Cependant l'église sommeille encore. — Tel un homme s'agite et respire avec effort longtemps avant son réveil.

Enfin la *loueuse* paraît à son tour : aussitôt l'édifice, qui semblait l'attendre, s'anime et prend un nouvel aspect. La voilà qui commence par visiter son domaine en tous sens. Les dalles retentissent du bruit des chaises qu'elle range avec symétrie, ou qu'elle amoncelle en piles élevées. Il en est, dans le nombre, qui ne portent point sa marque, et dont le brillant acajou tranche sur le blanc uniforme des autres. La paille en est plus fine et plus serrée, la forme plus gracieuse, le dos plus élevé et surmonté d'une espèce de pupitre où les bras viennent s'appuyer commodément. Ces chaises aristocratiques sont, en outre, garnies d'un coussinet épais, qui appelle les genoux et fait trouver du plaisir à prier Dieu. La loueuse n'a garde de les remuer d'une main irrévérencieuse et brutale. Elle les soulève, les pose avec précaution, et calcule en les rangeant les bénéfices qu'elles lui valent : — tant pour le droit d'avoir un siége particulier; — tant, chaque dimanche, pour le plaisir de trouver sa chaise à la même place; — tant aux étrennes et à la fête de la paroisse, — sans compter les petits profits.

En femme qui sait le prix du temps, elle vaque à plusieurs choses à la fois, et trouve, en passant, l'occasion de saluer le bedeau et le sacristain, et de recevoir les civilités de la vendeuse de cierges. Tous ces habitants de l'église ont entre eux des affinités de mœurs, de langage, de manières et d'intérêts. On les voit le matin, dans le coin d'une chapelle, qui se communiquent les intrigues de la sacristie et les rivalités du chœur, et qui sautent, par de hardies transitions, de l'histoire sacrée à l'histoire profane, souvent même à de très-profanes histoires.

Le bedeau, justement scandalisé, fait signe aux interrupteurs. Il affecte de passer et de repasser à côté d'eux. Mais, ô fragilité humaine! ce pesant personnage, après avoir essayé vainement d'attraper quelques mots de la conversation en prêtant l'oreille et en allongeant le cou, finit par *grossir* le petit groupe; et, comme il parle rarement, et qu'il n'est pas habitué à régler la *tempête*

de sa voix, il fait lui-même plus de bruit que tous les autres.

La *loueuse* ne se laisse pas retenir longtemps dans ces conférences. Alors même qu'elle raconte ou qu'elle écoute, elle conserve son air affairé, et paraît toujours sur le qui-vive. Sa main s'agite avec impatience dans la poche vide de son tablier. Enfin l'officiant monte à l'autel, et la voilà qui s'éloigne et retourne à ses chaises.

Tandis qu'elle poursuit sa ronde, disons quelques mots de ses fonctions et de ses priviléges.

Nos lecteurs seront sans doute édifiés d'apprendre que la location des chaises, dans les églises de Paris, rapporte à la *fabrique* des sommes considérables, et qu'il y a telle paroisse où cette location ne s'élève pas à moins de 25,000 francs par année. Ce n'est pas ici le lieu de discuter les avantages ou les inconvénients de cette espèce d'impôt levé sur la piété des fidèles. Nous espérons que le temps viendra où il sera permis de s'asseoir *gratis* dans la maison de Dieu.

En attendant, ce bail est l'objet des plus ardentes convoitises, des brigues les plus fortes. MM. les marguilliers n'en dorment pas de quinze jours. A voir les efforts des compétiteurs, on dirait qu'il s'agit d'emporter une de nos sinécures les plus largement rétribuées. Ce n'est pas une sinécure pourtant. Ce fond ressemble à tous les autres, et veut être travaillé sans relâche. Aussi le fermier qui en obtient l'exploitation ne le quitte-t-il pas du matin au soir. Incessamment il le remue, il ne lui donne ni repos ni trêve. Mais les autres fonds se fatiguent et s'épuisent; celui-ci ne se lasse pas de produire, — champ merveilleux qu'on ne sème jamais et qu'on moissonne toujours!

Le plus souvent ce précieux privilége est accordé à une femme. Pour l'emporter sur ses rivaux, que de titres ne lui a-t-il pas fallu réunir? Elle n'est rien moins que la veuve d'un sacristain mort en odeur de sainteté, la filleule d'un marguillier, ou la nièce d'un grand-vicaire. Un prédicateur en renom, un banquier fameux l'a soutenue de son patronage et de son crédit. M. le curé a été chaudement sollicité en sa faveur. Les puissances de la terre et du ciel lui sont venues en aide. Son talent pour l'intrigue et ses ruses diplomatiques ont fait le reste. La voilà donc investie de ce titre glorieux qui va devenir son seul nom. Ses voisines, ses parents l'appellent peut-être encore madame veuve Groslichard, ou madame Piedfort; mais les habitués de l'église diront désormais en parlant d'elle : *la loueuse de chaises!*

Madame veuve Groslichard a passé la trentaine. De combien d'années?... Peu vous importe. C'est un mystère dont elle garde pour elle seule le secret, et, sur ce point délicat, elle mentirait à Dieu lui-même; — nous ne disons rien de son confesseur, le moins favorisé de ses confidents. — On n'a jamais, répète-t-elle, que l'âge qu'on paraît avoir; et elle s'efforce d'être le plus jeune possible. C'est une femme petite, potelée, fleurie, d'une minutieuse propreté, vive, remuante et bien conservée. On assure que la chronique s'est longtemps égayée sur son compte. La haute position que madame Groslichard s'est faite ne contredit aucunement la chronique, — au contraire.

Gardez-vous bien de la juger d'après cette toilette simple qu'elle a faite à la hâte, pour ne pas *perdre* la première messe (il ne s'agit ici que du produit monétaire de la messe). Elle sait tout ce qu'une femme peut devoir à la parure; — non pas cette parure mondaine qui scandalise au lieu de plaire, qui effarouche les regards au lieu de les attirer et de les retenir. Il est un art savant dans sa simplicité, discret dans ses licences mêmes, qui se cache et se montre à propos : c'est cette fine coquetterie des gens d'église, qui laisse bien loin derrière elle la coquetterie des gens du monde. Madame Groslichard participe du caméléon. Elle change de visage suivant les messes et les offices. On dirait même qu'elle a un visage différent pour chaque personne. Elle ne prend pas les *sous* des pauvres femmes du même air qu'elle reçoit ceux des riches dévotes. Il y a, dans ses façons avec les premières, quelque chose de dur et d'impérieux. Sa voix, qu'elle sait si bien assouplir, est sèche et vibrante. Ses yeux, qui deviennent si doux et si patelins dans l'occasion, sont menaçants, et de la manière dont elle dit : « *Vos chaises, s'il vous plaît*; » ce *s'il vous plaît* est plus exigeant qu'un *je le veux*. Ses doigts crochus s'allongent incessamment vers vous. N'espérez pas échapper à cette distraction; vous ne voyez et vous n'entendez que la loueuse qui s'approche peu à peu, qui vous enveloppe dans ses longs circuits, et qui viendra, — qui viendra certainement dans une minute, dans une seconde peut-être... machinalement vous interrogez vos poches, et malheur à vous si elles sont vides! La loueuse *n'est pas prêteuse, c'est là son moindre défaut*. Voilà ce que vous dites en vous-même, et, en attendant, plus de méditation, plus de recueillement, plus de prières! Vainement vous cherchez à lui échapper en vous réfugiant dans une chapelle obscure; elle vous guette, elle vous suit, elle est derrière vous, et vous n'êtes pas encore assis que vous tressaillez d'effroi au fatal — *Votre chaise, s'il vous plaît.*

Voyez comme, dans une position pareille, les dames les plus élégantes lui demandent, d'une voix humble et douce, crédit jusqu'au prochain dimanche. Presque toujours, madame Groslichard se résigne et consent à cet emprunt forcé. Elle tâche même de grimacer un sourire, bien qu'au fond du cœur elle déteste celles qui oublient leur bourse pour venir prier Dieu. Elle se console par le beau côté de son rôle; elle se drape dans une confiante magnanimité. Toutefois elle ne néglige pas de prendre le signalement exact des emprunteuses, et, en les quittant d'un air protecteur, elle semble se dire : « Telle dame, de tel âge, de telle figure, de telle toilette... me doit *deux sous.* »

Derrière elle, à une distance convenable, s'avance d'un pas de procession le grave bedeau ou le suisse majestueux. Il annonce sa venue en frappant à coups de hallebarde les dalles sonores et en criant d'une voix flûtée : « *Pour les pauvres, s'il vous plaît;* » et plus souvent encore : « *Pour les frais de l'église!* » A ce sujet, nous relèverons une particularité essentielle. Bien des gens s'imaginent qu'il y a rivalité et lutte de vitesse entre les quêteurs et la loueuse. C'est une erreur qu'il importe de détruire. L'ordre dans lequel ils se suivent a été savamment calculé. Comme le tribut levé par celle-ci est forcé, et que l'autre est volontaire, les fidèles, perdus dans leurs dévotions, ne tireraient point leur bourse pour les pauvres, encore moins pour les frais de l'église; mais ils sont tenus de la tirer pour payer leur chaise, et, pendant qu'ils ont encore l'argent à la main, le quêteur survient à propos sur les pas de la loueuse, qui joue ainsi le rôle du *pilote* devant la *requin*. Elle n'y perd pas, et les pauvres y gagnent, — sans compter la *fabrique*.

Autrefois cependant Jésus-Christ avait chassé du *temple* les *vendeurs* qui s'y étaient établis...

A l'aisance de sa démarche, à son allure libre et dégagée, on comprend tout d'abord que madame Groslichard est chez elle. Les soins d'un ménage lui sont inconnus : elle vit de l'église et dans l'église. C'est à peine si elle



mange ou si elle couche ailleurs, et elle se ferait volontiers écrire à l'adresse suivante : Madame, madame Groslichard, à l'église de Saint-... Elle a la conscience de sa dignité et porte haut la tête. Elle affronte le vicaire dans ses humeurs et le curé dans ses caprices. Ces grands dignitaires ont toujours pour elle un regard et un sourire. Faut-il l'avouer? madame Groslichard ne se confond pas assez dans les sentiments de respect et de vénération qui leur sont dus. Elle vit trop près du sanctuaire. ***Nul n'est prophète en son pays***, a dit la Sagesse des nations. Nous hasarderons ici cette variante du proverbe : « Nul n'est saint dans la sacristie de son église. »

Certes, madame Groslichard, élevée à ce comble d'honneur et à ce haut crédit, partageant l'encens du prêtre et les bénéfices de la fabrique, est bien excusable de ne pas daigner apercevoir l'humble donneur d'eau bénite, et de traiter sans façon l'important sacristain, les chantres enroués, qui la complimentent d'une voix de *plain-chant*, et le *serpent* lui-même, qu'on s'étonne d'entendre parler comme les autres hommes. Ce sont autant d'aspirants à sa main ou à ses bonnes grâces. Avec eux elle fait sa coquette, elle minaude, et les tient en haleine par ses promesses et ses refus. Elle accorde seulement au frais enfant de chœur une tape sur ses joues roses et potelées, et au *suisse* superbe un coup d'œil en tapinois. — Les *suisses* auront à répondre de bien des choses!

Quoi qu'on ait pu dire autrefois, madame Groslichard jouit d'une réputation de vertu : elle a des mœurs, — — c'est une des conditions de son bail ; — et, en femme qui a vécu longtemps et beaucoup, elle sacrifierait ses passions à son intérêt. Heureusement le sacrifice n'est pas toujours nécessaire ; et puis, écoutez sa maxime favorite (la maxime fait les femmes supérieures !) : « On n'a jamais, disait-elle tantôt, que l'âge qu'on paraît avoir. » Elle ajoute encore : « On n'est jamais que ce qu'on paraît être. »

Avec elle, il ne faut pas trop approfondir les choses. Par exemple, elle affecte les dehors convenables de la piété. Jamais elle n'oublie, en passant devant l'autel, de le saluer d'une humble révérence. Vous la voyez, au commencement des offices, saintement agenouillée et plongée dans un dévot recueillement ; mais remarquez comme, de la place qu'elle a choisie, elle domine toute l'église. Suivez ses yeux sans cesse en mouvement, ses yeux perçants et inquisiteurs, qui prennent note du nombre, de la figure et de la position relative des assistants. Vous ne l'entendrez pas unir sa voix à celle de l'auditoire pour célébrer les louanges de Dieu. Si elle chante, c'est en elle-même, quand la messe a été *bonne*, quand la collecte a été abondante, et que, dans sa poche de toile, les pièces d'argent se mêlent joyeusement aux pièces de cuivre.

Elle voit passer toutes les pompes humaines ; elle assiste aux différents spectacles qui marquent la destinée de l'homme. Le sonneur, qui, du haut de sa tour, annonce stupidement les décès et les baptêmes, ressemble à l'employé des télégraphes, qui ne comprend rien aux nouvelles qu'il transmet. La loueuse joue un rôle intelligent dans les diverses cérémonies, et elle apporte à chacune d'elles un extérieur d'à-propos. Comme elle s'empresse autour de ce nouveau-né ! que d'attentions elle prodigue au parrain et à la marraine ! A la joie pure et sentie qui rayonne dans ses yeux, à son air maternel, on dirait une respectable tante, une grand'maman, ou tout au moins une dame de la parenté. Ces démonstrations font partie de l'appareil déployé par l'église. Tout cela est coté d'avance et sera payé au prix du tarif.

La scène change brusquement. La nef s'est tendue en noir. Une famille, des amis prient et pleurent autour d'un cercueil. La loueuse prend son visage le plus affligé : elle a les yeux rouges : elle marche d'un pas silencieux, et semble dire à chacun : « Quel malheur !... Votre chaise, s'il vous plait. »

Mais, tandis qu'un de ses yeux pleure encore avec les amis du défunt, l'autre sourit déjà à la noce qui s'avance. C'est une noce brillante. La *mariée* est jolie. Le *marié*, dans son bonheur, sera sans doute généreux. Madame Groslichard se multiplie : elle est radieuse, elle a un petit air fin qui dit bien des choses. Sans elle la cérémonie serait pleine d'embarras et de dangers. Qui viendrait au secours de la mariée ? qui la recevrait défaillante dans ses bras ? qui rendrait mille petits offices dont une mère troublée est incapable, que les messieurs ne doivent pas connaître, et auxquels le nouvel époux ne saurait encore prendre part ? Il suffira qu'il les paye. Dans ces occasions difficiles, la loueuse est une mère *donnée*, ou plutôt *vendue* par la sacristie.

Madame Groslichard ne comprend ni l'amour du pays ni la vanité nationale. Mais elle est fière de son église. Parlez-lui d'un chantre à la voix tonnante, d'un maitre-autel richement décoré, d'un orgue merveilleux, d'un saint en réputation. Ce chantre, cet autel, cet orgue, ce saint lui-même, seront moins bruyants, moins riches, moins sonores et moins féconds en miracles que les *siens*. L'église lui appartient, tout ce qui s'y fait s'y fait pour elle. C'est pour elle que la messe se dit, que l'autel se pare et s'illumine, que les cloches sonnent à grandes volées, que les chantres s'égosillent et que l'orgue éclate en concerts harmonieux. C'est pour elle que l'on nait et que l'on meurt ; et ces prédicateurs en vogue qui réunissent au pied de leur chaire un auditoire nombreux, qui tonnent et fulminent contre les vices, qui s'emportent avec véhémence contre l'intérêt et la cupidité, travaillent sans doute à féconder le champ du ciel, mais avant tout ils fécondent le champ de la loueuse. Elle a une manière infaillible d'apprécier les orateurs sacrés, et ne se fait jamais illusion sur leur mérite. Elle ne les estime pas sur ce qu'ils disent, mais sur ce qu'ils rapportent. Elle pèse leur réputation : elle la suppute en pièces sonnantes. Que des auditeurs légers oublient les pieuses paroles qu'ils viennent d'entendre, la loueuse emporte et serre soigneusement le *fruit* qu'elle en a retiré.

Il faut voir madame Groslichard aux grandes fêtes, dans ces jours solennels qui rappellent la naissance, la mort et la résurrection de Jésus-Christ, où l'Église fait éclater ses joies et ses douleurs — et où le prix des chaises est doublé ! Epoques véritablement importantes, fêtes à bon droit *réservées ;* si seulement elles étaient plus nombreuses ! Pour madame Groslichard, ce sont les plus beaux jours de l'année. Elle les attend avec impatience. Elle calcule d'avance l'argent qu'ils lui promettent. Elle espère que la paroisse montrera un pieux empressement, et qu'une foule de curieux, attirés par la pompe des cérémonies, viendront grossir l'assemblée et la recette. Dès le matin elle apparait dans une toilette éblouissante. Elle a amené, comme un auxiliaire indispensable, comme un lieutenant fidèle, sa fille ou sa nièce, qui rougit de pudeur et d'embarras. Elle commence par assigner aux loueuses en sous-ordre les postes les moins importants. La nef, entourée d'une balustrade en bois, ressemble à une citadelle. Tout au fond, sous l'orgue mugissant, un étroit passage est ménagé aux élus de ce monde qui seront aussi les élus et les bien-aimés de l'ouvreuse. C'est là qu'elle établit sa fille. Elle reste quelques instants à ses côtés pour l'aider de ses avis et de son exemple ; puis, comme un général habile, elle court visiter les différents postes et se réserve le plus difficile de tous. Elle exploite les *bas côtés* et les *contre-allées*. Elle circule à travers ce public mouvant qui se renouvelle sans cesse. Les masses les plus compactes ne sauraient lui faire obstacle. Elle est partout : faut-il placer un vieillard goutteux, une vénérable matrone qu'intimide une telle affluence, elle les conduit, elle les fait passer au milieu de la foule, elle les porte et les pose comme par enchantement à l'endroit le plus commode. Les scrupules de femmes, elle les foule aux pieds. Sa riche toilette, elle n'y pense plus. Toute cette élégance, cette recherche de parure, elle la sacrifie. Qu'elle-même soit heurtée, froissée dans ces groupes épais où elle se jette hardiment, peu lui importe. Ce n'est plus le moment d'être prude et vaine et de s'arrêter aux misères de la modestie. — Ce temps précieux veut être mieux employé. .

Voyez-la quand l'office touche à sa fin et que sa moisson n'est qu'à moitié achevée : quelle inquiétude ! quelle agitation ! ses yeux surveillent à la fois ceux qui restent, ceux qui partent et ceux qui menacent de partir. Elle ne marche pas, elle glisse légèrement. Ne la retenez point par le change d'une pièce d'argent, ou craignez qu'elle ne vous rende autant de malédictions que de sous... Mais le dernier son de l'orgue vient d'expirer. Madame Groslichard, épuisée de fatigue, abandonne enfin quelques femmes qui s'échappent sans payer, et elle demeure haletante sur le champ de bataille. Bientôt elle disparait avec sa recette, et les pauvres qui dressent l'oreille au bruit métallique de ses poches la poursuivent longtemps de leurs supplications, et reviennent sans avoir rien obtenu, qu'une pièce de *cinq centimes* qu'on lui a frauduleusement glissée, et qu'elle soupçonne d'être un *sou de Monaco*. — Le monde est si méchant !

Cependant elle amasse des rentes, elle établit solidement sa fille, et lui donne pour cadeau de noces le privilége du bail qu'elle-même exploita si longtemps. Elle quitte l'église pour le monde ; et, plus elle vieillit, plus elle se montre coquette, friande de douceurs, amoureuse de parure, de petites médisances et d'anecdotes scandaleuses.

Seulement elle déteste qu'on la dérange à l'église pour lui demander le prix de sa chaise, et elle ne peut souffrir qu'aux grandes fêtes le tarif soit doublé.

On prétend que, par un mélange coupable du sacré et du profane, la loueuse de chaises de nos églises exploite aussi le jardin des Tuileries, les Champs-Elysées et les boulevards. Nous refusons de le croire : passer de l'ombre et du frais à la poussière et au grand soleil, craindre pour sa recette les caprices de la mode et les caprices du temps, ce serait au-dessous de sa dignité, et puis — ce ne serait pas si profitable.

Cependant, si la loueuse de chaises qui fait l'*ornement* des promenades publiques n'appartient pas à l'église, plusieurs indices sembleraient établir qu'elle y a jadis appartenu. La fuite d'un notaire ou d'un banquier, une spéculation malheureuse sur les rentes d'Espagne, sur les bitumes ou les chemins de fer, lui aura enlevé ce qu'elle avait amassé sou par sou; et elle se sera vue réduite, sur ses vieux jours, à reprendre sa grande poche de toile et ses allures d'autrefois.

Mais elle a le sentiment de sa dégradation. Elle ne sympathise avec cette foule rieuse au milieu de laquelle elle passe et repasse. Vieille et ridée, le spectacle de la jeunesse et de la beauté offusque ses regards. Ces brillantes toilettes, ces groupes animés, le murmure confus de cent conversations différentes, les divers accidents d'ombre et de lumière que produit le feuillage mouvant des arbres, les riches lueurs d'un beau soleil couchant : toute cette gaieté de la terre et du ciel l'attriste et l'importune. Elle trouve un plaisir cruel à troubler les plus douces rêveries, et à se jeter au milieu des tête-à-tête les plus intimes et les plus tendres. Elle apparait soudainement, et se tient devant vous comme un reproche vivant, droite, immobile, avec sa mine sévère et renfrognée. A son approche, on se tait : les figures s'assombrissent, le rire expire sur les lèvres. On croit devoir respecter la présence d'une femme *qui a éprouvé des malheurs*.

Triste retour des choses humaines! elle était mondaine dans l'église : la voilà rigoriste dans le monde. Les messages galants dont elle se chargeait si volontiers et par charité, elle les accepte encore, mais par intérêt. De cet extérieur si leste et si pimpant d'autrefois, elle n'a gardé que son nez rouge et ses doigts crochus : on dirait qu'ils deviennent plus longs chaque année.

C'est une manière de Juif errant. Rien ne l'arrête, rien ne la distrait de sa tâche. Elle va étudiant les physionomies et prenant le signalement des promeneurs. Elle les compte, et distingue aussitôt les nouveaux venus. Quant à ceux qui s'établissent sur *ses* chaises pendant des heures entières, et qui menacent de les occuper tout le jour, elle leur jette en passant des regards d'indignation, et semble toujours tentée de leur faire payer deux fois leur place. Vous arrive-t-il de vous oublier dans une conversation intéressante, ouvrez les yeux et revenez à vous. La loueuse est là qui vous observe. Vous croyez qu'elle cherche à saisir ce que vous dites : point; elle se demande : « M'ont-ils payée? »

Ces promeneurs inconstants qui changent vingt fois de place dans une heure, et que la loueuse retrouve au milieu et aux deux bouts d'une allée, la jettent dans une pénible perplexité. Vous avez payé, dites-vous. Elle vous croit, et pourtant elle ne saurait retirer sa main tendue, et réclame son dû, même en s'excusant.

L'année n'a qu'une saison pour elle, saison bien courte, et que les jours de pluie et de brouillard diminuent encore de moitié. Quand les arbres jaunissent, et que leurs feuilles, en tombant, couvrent ces allées naguère si fréquentées et si productives, la loueuse disparait de nos promenades. On ne la voit plus que le dimanche au jardin des Tuileries. Elle y erre tristement comme une âme en peine. Rentrée à sa mansarde, les pieds placés sur sa chaufferette, elle se console en rêvant au retour de l'été, de l'été qu'elle ne reverra peut-être plus; car, semblable aux malades attaqués de la poitrine, elle meurt presque toujours — à la chute des feuilles — cette date lui est funeste jusqu'au dernier moment.

Mentionnons encore, pour que cette galerie soit complète, les industriels qui colportent leur mobilier aux courses de chevaux et aux revues du champ de Mars, aux feux d'artifice du quai d'Orsay et de la barrière du Trône. Bancs chancelants, tables vermoulues, chaises à moitié dépaillées, vingt fois exposées à la même épreuve, et que tant de *service* n'a pas rendues plus solides! *Place à vingt sous! place à dix sous!* arrivez, messieurs et mesdames. Voici l'instant, on va commencer. En effet, le *bouquet* éclate : le cheval touche au but : le général parait. On se lève sur la pointe des pieds; on allonge le cou, on se foule, on se presse. La loueuse de chaises elle-même tâche de prendre une petite part du spectacle... Malheur! un craquement se fait entendre; les tables et les bancs s'affaissent, et les spectateurs tombent pêle-mêle, dans un désordre qui n'est pas celui de l'art. Mille réclamations s'élèvent. On parle de faire rendre l'argent. Mais, à ce mot, les propriétaires s'esquivent avec la recette, abandonnant des débris que l'on n'emportera pas. Les blessés ont bien assez de se porter eux-mêmes. Homme vraiment industrieux! femme étonnante! ils trouvent le secret de changer leur vieux mobilier contre un neuf; — encore ont-ils du retour.





LA

DEMOISELLE DE COMPAGNIE

PAR

CORDELLIER DELANOUE



En parcourant de bas en haut la série des existences déplacées, depuis la portière incomprise « qui n'a pas toujours tiré le cordon, » jusqu'à la sous-maîtresse de pensionnat, qui aurait pu épouser le fils d'un pair de France, on trouve la femme de charge, type grave et majestueux qui ne rit pas ou qui ne rit guère, et auquel il faut nécessairement associer la gouvernante, autre physionomie que Collin d'Harleville a si parfaitement saisie et résumée dans le personnage de madame Evrard. Au-dessus de madame Evrard, mais bien au-dessus, dans un monde tout autre, dans des régions toutes nouvelles, loin du contact épais des grands cousins venus d'Auvergne et des plaintes asthmatiques de ce bon M. Dubriage, nous trouvons la demoiselle de compagnie, qui est à la femme de charge ce que celle-ci est à la simple bonne d'enfants, ce que l'intendant est au secrétaire, et le secrétaire au palefrenier; la demoiselle de compagnie, objet de luxe, fantaisie de bon goût, réservée exclusivement aux gens riches, et que la moyenne propriété ne connaît que par ouï-dire; à peu près comme les services complets en vieux Sèvres, les chevaux pur sang, les eaux de Bade, les migraines et les vapeurs.

Une femme qui a des vapeurs ne saurait se passer d'une demoiselle de compagnie.

A la cour, il y a les dames d'honneur et les dames *pour accompagner*, et cela se conçoit. Toute reine, toute princesse, a ses femmes, qui lui servent de ministres, et portent au besoin la queue de sa robe. Voyez l'ancienne tragédie : la femme suivante, la *confidente*, y est de rigueur : Cléone pour Hermione, Céphise pour Andromaque, Fatime pour Zaïre, Fulvie pour Emilie. Or que sont ces dames, Fulvie, Fatime, Cléone, Céphise et tant d'autres que nous pourrions citer, si ce ne sont d'honnêtes et antiques demoiselles de compagnie? Mais aujourd'hui les princesses et les reines marchent moins solennellement qu'au temps de l'ancienne Rome; elles portent des robes plus courtes, elles ont moins souvent occasion de s'évanouir. Elles ont aussi moins de secrets à confier, ou, si elles en ont, elles les placent mieux, dans l'oreille de leur mari, par exemple, ou de leurs cousins, ou de leurs oncles; car aujourd'hui les souveraines ont de la famille comme de simples bourgeoises. Les mœurs se sont ainsi graduellement modifiées. Les confidentes de tragédie ont disparu comme les soubrettes de comédie. Œnone a suivi la disgrâce de Marton. L'emploi de dame d'honneur, de dame pour accompagner, de demoiselle de compagnie, est devenu, comme vous le voyez, une véritable sinécure. Chacun se tient volontiers compagnie à soi-même.

Et cependant l'emploi subsiste, comme chose de montre et d'apparat. Bien des jours s'écouleront encore avant que nous voyions disparaître l'écuyer cavalcadour, le hérault d'armes, la dame d'honneur, ces trois non-sens! La demoiselle de compagnie surtout a de longues années à vivre. A quoi sert-elle pour le moment? c'est ce qu'il convient d'examiner.

Et d'abord que signifie le mot en lui-même? Peut-on

tenir éternellement compagnie à quelqu'un? et, si charmante, si spirituelle qu'on soit, quelque grâce imprévue et toujours nouvelle qu'on puisse jeter dans le discours, ne risque-t-on pas d'ennuyer à la longue et de laisser soupçonner le fond du sac? On se lie d'une affection réciproque, on finit par s'aimer, par se reconnaître indispensables l'un à l'autre, et alors ce qu'on dit est toujours bien, le silence même a son charme. Soit. Avouez pourtant que c'est un assez médiocre divertissement à loger chez soi qu'une demoiselle de compagnie silencieuse. Les bouffons autrefois devaient faire rire, sous peine du fouet. Une demoiselle de compagnie n'est pas payée pour être taciturne.

Il faut donc qu'une demoiselle de compagnie digne de ce nom parle et se taise, se montre et s'absente à propos. Ceci constitue tout bonnement la plus complète, la plus sensible, la plus humiliante de toutes les servitudes. Lorsque autrefois la dame suivante ramassait l'éventail ou portait la queue de sa maîtresse, la tâche était toute simple; elle savait à quoi s'en tenir. Mais maintenant que ses attributions ont cessé d'être définies, la dame suivante, chargée de quoi? de tenir compagnie à madame, ne sait plus où commence, où s'arrête son emploi. Elle doit craindre d'aller trop loin et de fatiguer, de trop demeurer et d'alanguir. Trop ou trop peu de discrétion, double écueil! Il faut beaucoup d'étude, beaucoup de sens, beaucoup de sagacité, pour tenir constamment le haut du pavé dans cette route chanceuse. La moindre, gaucherie, le moindre oubli, la plus petite négligence suffit pour vous jeter, confuse et humiliée, aux fossés du chemin.

Et voilà précisément pourquoi nulle position dans le monde n'est plus gauche, plus fausse, plus gênante, que celle-là. Une demoiselle de compagnie appartient toujours par son esprit, par ses manières, par son éducation, quelquefois même par sa naissance, à ce monde où elle n'est admise, quoi qu'elle fasse, que sur un pied de dépendance et, tranchons le mot, de domesticité. Que d'amertumes pour elle! que de déboires secrets! que de fiertés blessées! que de combats au fond du cœur! que de rougeurs bien ou mal dissimulées! On dit en parlant d'elle : « C'est la demoiselle de compagnie! » ou bien : « Adressez-vous à ma demoiselle de compagnie! » ou bien encore : « Je n'ai trouvé que la demoiselle de compagnie! » Dirait-on avec plus de dédain : « C'est ma femme de chambre... Adressez-vous à ma femme de chambre? » La demoiselle de compagnie, par cela même qu'elle est payée, accepte tacitement l'obligation d'endurer quelquefois les caprices de madame, les maussades humeurs de madame, les emportements de madame. Une parole fière, un geste superbe, équivaudraient à une démission, et nous supposons que la demoiselle de compagnie a besoin de sa place.

Il n'est pas rare de rencontrer dans les *Petites-Affiches*, à l'article *Demandes et offres*, entre un cheval à vendre et une cuisinière à louer, l'avis suivant, précédé d'une main dont l'index est allongé :

« On désire une demoiselle de compagnie d'une naissance distinguée, d'un physique agréable, d'une instruction soignée, sachant la musique et l'italien, pour voyager avec une famille anglaise. S'adresser franco à M. R***, à Paris, poste restante. »

Victorine Dujarrier lut un jour cette annonce banale, et se prit à réfléchir sérieusement que sa famille était pauvre, quoique honnête, et que l'éducation qu'on lui avait donnée pouvait recevoir utilement son emploi. En outre Victorine était jolie, elle était musicienne, elle savait l'italien. Elle réunissait donc toutes les conditions requises. Elle s'adressa à M. R***, poste restante, à Paris, et ne tarda pas à recevoir une réponse ainsi conçue :

« Mademoiselle Dujarrier est priée de vouloir bien passer de midi à deux heures, rue du Helder, n°... »

Que de pensées diverses, que d'émotions assiégeaient le cœur de la jeune fille tandis qu'elle se rendait au lieu indiqué! C'était une grande, une solennelle démarche que celle-là! Victorine hasardait seule son premier pas dans le monde. Qui donc l'eût accompagnée? Son père était malade et tombé presque en enfance. Sa mère? elle n'avait plus de mère. C'était une marâtre qui maintenant commandait au logis, et Victorine n'avait ni appui ni affection à attendre de ce côté-là. Victorine était isolée, sans guide et sans conseil, portant à elle seule la terrible responsabilité de son avenir.

Arrivée rue du Helder, elle s'informa. La maison de M. R***, un peu triste au premier abord, comme sont la plupart des modernes hôtels de la Chaussées-d'Antin, étalait une belle façade sur la rue. La porte cochère, exactement fermée, ressemblait à la porte d'un riche sépulcre, tel qu'il s'en élève dans les quartiers aristocratiques du cimetière de l'Est. Victorine frappa discrètement; un des battants s'ouvrit et laissa voir une cour extrêment triste aussi, formée de grands murs peints à l'huile et figurant une tenture en coutil; à droite, deux ou trois lucarnes, en forme de losanges, indiquaient la remise et l'écurie. Un domestique à veste rouge nettoyait des harnois sous une espèce de hangar, tandis que le concierge, également vêtu de rouge et coiffé d'une casquette de livrée, jetait force seaux d'eau sur les dalles du vestibule pour en faire disparaître quelques taches malséantes. Bref, l'aspect de cette maison annonçait la fortune et ce que les Anglais appellent le *comfort*. Et cependant je ne sais quoi de terne et de morose assombrissait cette demeure et faisait asseoir l'ennui sur la première marche de l'escalier.

Quand Victorine entra dans le salon, M. R***, qui était profondément abîmé dans une bergère et dans la lecture d'un journal, se leva, et fit, en souriant, trois pas vers la jolie visiteuse. Elle tremblait, il l'encouragea, lui offrit la main, la fit asseoir, et engagea avec elle une conversation de lieux communs, dont je vous fais grâce pour venir directement au fait, comme y arriva finalement M. R***, après une foule de banalités et de politesses.

— Mademoiselle, lui dit-il, je passe ordinairement six mois de l'année en province, dans un château assez maussade que je possède aux environs de Valence. Ce n'est pas là le séjour que je vous proposerais. Ma femme l'habite en ce moment; nous ne ferions que l'y aller rejoindre, et de là nous partirions pour l'Italie. Madame R*** sera ravie de vous voir, de vous connaître. Il y a longtemps qu'elle me demande une demoiselle de compagnie, et ce sera pour elle une joie de saluer en vous une amie, une amie si charmante et si spirituelle.

— Monsieur... interrompit timidement Victorine en baissant les yeux.

— Non, ce que je vous dis là est l'expression sincère de ma pensée. Vous me plaisez, mademoiselle, vous me plaisez beaucoup, et je serais enchanté de pouvoir faire quelque chose pour votre bonheur...

L'accent avec lequel ces derniers mots furent prononcés parut étrange à Victorine. Elle regarda pour la première fois M. R***, et lui demanda si son intention était de rester longtemps en Italie.

— Fort longtemps, répondit-il d'abord.

Puis, baissant la voix :

— Aussi longtemps que vous voudrez.

Victorine recula doucement son fauteuil, car M. R***



s'était singulièrement rapproché d'elle, tout en parlant.

L'entretien fut dès lors animé et véhément du côté de M. R***, qui s'était pris d'un réel enthousiasme pour les beaux yeux de la jeune fille. Il prodigua les flatteries, les offres de services, les promesses. Il fit briller les reflets chatoyants de sa fortune, le luxe de sa livrée, il fit enfin tout ce que fait un homme riche, médiocrement spirituel, qui veut subjuguer le cœur d'une jeune fille en s'adressant à sa vanité.

Mais Victorine ne comprit rien à cette habile stratégie du Lovelace; elle ne comprit pas pourquoi cet homme étalait ainsi à ses yeux son faste et son opulence; novice qu'elle était, elle s'étonna d'être l'objet d'un tel empressement. Elle était venue tremblante, tout émue de sa démarche, agitée par la crainte d'un refus; et elle se voyait accueillie, elle se voyait fêtée, flattée, comblée d'éloges et d'adulations par un homme riche qui ne la connaissait pas, et qui aurait pu prendre vis-à-vis d'elle les airs superbes d'un protecteur. D'abord la façon tout affable dont M. R*** venait au-devant d'elle, enchanta Victorine; mais bientôt la singularité même de cet accueil excessif donna à penser à la pauvre enfant, qui commença à s'inquiéter de sa situation. Dès ce moment ses paroles devinrent plus rares, ses questions plus brèves; elle ne songea plus qu'au moyen d'effectuer sa retraite le plus discrètement, le plus promptement possible. R*** s'aperçut du peu de succès de ses séductions et pensa qu'il ne s'était pas fait suffisamment comprendre. Il résolut de s'expliquer mieux, et, changeant brusquement de ton :

— Mademoiselle, dit-il à la jeune fille étonnée, à quoi servent les détours? Vous êtes venue ici persuadée sans doute que vous y trouveriez une femme, et vous m'y trouvez, moi; vous m'y trouvez seul, et vous n'en paraissez pas extrêmement surprise. Ne voyez-vous pas bien quelle est notre position réciproque, et que tout ce que je vous ai dit jusqu'ici de ma femme, et de mon château, et du dessein où j'étais de vous présenter comme demoiselle de compagnie à madame R***...

— Eh bien! monsieur...

— Que tout cela est mensonge, invention, chimère, et que madame R*** n'a jamais existé, et que je suis garçon, et que je n'ai pas de château aux environs de Valence, et que je m'ennuie de ma solitude, et que je cherche une demoiselle de compagnie *pour moi*, et que...

Victorine s'était levée dès le premier mot.

— Permettez que je me retire, monsieur, interrompit-elle froidement.

— Mais, mademoiselle, observa doucement M. R***, pourquoi donc êtes-vous venue?

Ainsi se termina l'entrevue. Victorine fit une profonde révérence à M. R*** et sortit de cette maison pour n'y plus rentrer.

Quelques traits de cette aventure se retrouvent dans l'histoire de certaines demoiselles de compagnie, que leur vocation prédestine à peupler la solitude des célibataires. M. R*** pouvait fort bien y être trompé, et l'on ne doit pas s'étonner de cette question toute simple : « *Pourquoi donc êtes-vous venue?* » C'est qu'en effet, puisque Victorine était venue, elle était censée savoir de quoi il s'agissait. Si elle eût eu quelque expérience, elle ne se fût pas prise, comme une innocente, au piége décevant de l'annonce, et M. R*** n'eût pas reçu sa visite. Tenir compagnie à un homme seul, cela est délicat et chanceux, et prête fort à dire aux langues médisantes. Il est juste d'ajouter aussi que rarement une demoiselle de compagnie exerce de semblables fonctions. C'est ordinairement auprès des femmes, et plus particulièrement auprès des demoiselles, que leur office les retient. Expliquons-nous.

On sait que ce qui séduit le plus une jeune fille dans la perspective du mariage, c'est la liberté dont jouit une femme mariée. La liberté! mot magique et vibrant! Dans un mari, ce qu'on aime le plus, ce n'est pas toujours le mari, mais bien le droit d'être appelée *madame*, de porter un cachemire et des diamants. Nous parlons là des premières ambitions d'un cœur ignorant de soi-même, que rien n'a encore ému, et dont chaque battement correspond à une pensée de coquetterie et de frivolité. Mais, après ces premiers désirs de pensionnaire émancipée, viennent quelquefois des velléités plus sérieuses, des concupiscences réelles. On en vient à réfléchir que la vie est bien triste, le tête-à-tête bien monotone; que monsieur nous fait vivre trop retirée, et qu'après tout on n'est plus une enfant; que nous sommes *mariée*, c'est-à-dire *libre*, et que nous pouvons recevoir qui bon nous semble et aller où il nous plaît, sans difficulté. A quoi bon, en effet, être mariée, si l'on ne jouit pas de la clef des champs? Le libre arbitre est une des immunités conjugales. Un mari c'est un passe-port.

Mais, pour celles qui n'ont point de mari, pour ces pauvres incomprises qui n'ont pu se procurer de passe-port, et de qui la vie inquiète se passe dans la crainte de se voir arrêtée à la douane de l'opinion, pour celles-là surtout notre civilisation charitable a inventé la demoiselle de compagnie. Bienheureuse invention! la demoiselle de compagnie est un porte-respect contre lequel vient se briser la rage impuissante du *Qu'en dira-t-on*. Le moyen de médire de madame *une telle*, qui a une demoiselle de compagnie? n'est-ce pas là un bouclier, un rempart suffisant? La demoiselle de compagnie remplace avantageusement le mari absent. Elle est attentive, complaisante, elle sait se retirer à propos, ce que ne ferait peut-être pas toujours le mari, fût-ce même l'époux débonnaire de la chanson du *Sénateur*.

Ce n'est pas tout. Dans certaines circonstances difficiles, la demoiselle de compagnie pousse le dévouement jusqu'à prendre pour son compte les amants de madame. Elle devient l'éditeur responsable des aventures galantes : c'est elle qui reçoit les messages pour les transmettre à qui de droit, c'est elle qui fait les réponses. C'est elle que la malignité du monde accable de sarcasmes. La médisance, mise en défaut par elle, s'attaque à elle seule. La demoiselle de compagnie accepte le côté pénible du rôle dont madame a tout l'agrément. Ainsi se trouve appliqué le fameux *Sic vos non vobis*.

Mais toute médaille a son revers. Après avoir analysé quelques-uns des avantages de la demoiselle de compagnie, il est juste de faire connaître ses inconvénients.

Ainsi, contrairement à l'exemple qui vient d'être cité, il arrive souvent que la réputation de madame sert de plastron à la demoiselle de compagnie. Les comédies sont pleines de quiproquo semblables, lesquels se renouvellent journellement dans le monde. Les aventures de la dame suivante sont fréquemment attribuées à sa maîtresse, qui devient ainsi responsable des billets doux, des escalades nocturnes, des mauvais propos et des coups d'épée qui se commettent dans les environs, et dont une autre a le profit. Que de vertus intactes et jusque-là respectées, compromises tout à coup par le voisinage dangereux d'une demoiselle de compagnie, sauvegarde trompeuse, préservatif impuissant, arme qui devrait protéger et qui tue! On a vu l'autre nuit un homme rôder sous les fenêtres de l'hôtel. Évidemment, c'était pour madame. On remarque que le jeune comte Horace de*** prolonge fort tard les visites qu'il fait chez madame la vicomtesse. On ne s'informe pas si ces visites sont des tête-à-tête, ou si (ce qui est vrai) la présence de la demoiselle de compagnie est le véritable attrait qui retient le jeune comte. On se hâte de prononcer, en ricanant, que la jolie vicomtesse a le cœur pris, et voilà une réputation de femme jetée au vent des causeries parisiennes. Alors que faire? à quel parti s'arrêter? garder la demoiselle de compagnie? c'est réchauffer un serpent; la congédier? c'est donner gain de cause aux propos de la malignité, qui ne manquera pas de dire que l'on s'est débarrassée d'un témoin incommode. Égale perplexité des deux parts! Plaignons la femme qui se trouve réduite à choisir entre ces deux fâcheuses extrémités.

Pour prévenir un malheur semblable, la plupart des femmes qui se donnent le luxe d'une demoiselle de compagnie se la donnent laide ou à peu près, imitant en cela la tactique généralement suivie à l'égard des femmes de chambre, autre espèce dangereuse! Mais quand soi-même on est laide, la grande difficulté est de trouver plus laide que soi. Au besoin, on choisit plus vieille, et le même but est rempli. Il y a en ce genre des assortiments très-curieux.

Les attributions de la demoiselle de compagnie consistent principalement à suppléer la maîtresse de la maison lorsque celle-ci est indisposée ou absente, *à faire les honneurs* à sa place, à recevoir pour elle les visites, à éconduire doucement les importuns, ceux qu'on ne veut pas voir. Cet emploi demande beaucoup de tenue et de sagacité. Certaines demoiselles de compagnie finissent par être plus réellement maîtresses que la maîtresse elle-même. Celle-ci, à la longue, se trouve occuper la seconde place et jouer le second rôle. C'est une véritable abdication.

La demoiselle de compagnie exerce en outre quelquefois les fonctions de *lectrice*. C'est une variété du genre. La lectrice est ordinairement une grande sérieuse personne entre deux âges, qui a eu de la fortune, des aventures et des malheurs. Écoutez-la : sa vie est une interminable odyssée qu'il vous faudra ouïr du premier chant jusqu'au dernier, ou plutôt jusqu'à l'avant-dernier, car la pauvre femme souffre encore et souffrira longtemps. Sa spécialité est de souffrir. Elle a des sympathies littéraires, des velléités de *bas-bleu*. Elle écrit un roman pendant ses loisirs, un roman dont elle est l'héroïne, et où l'on verra combien il est pénible de ne plus être ce qu'on a été, et combien de dégoûts naissent d'une fausse position, et que la résignation est une vertu sublime, et qu'autrefois Apollon garda les troupeaux chez Admète, et mille autres choses tout aussi consolantes et aussi neuves. Pour faire diversion aux chagrinantes réminis-

cences qui viennent l'assiéger parfois, la lectrice soupire de temps en temps des vers, des vers d'amour, gothiques et romantiques, des vers qu'elle écrit « avec son cœur... » sans prétention, sans arrière-pensée, car elle n'aspire pas, la pauvre colombe blessée, à acquérir ce que nous autres nous appelons gloire... Et de quoi lui servirait la gloire, à elle qui a manqué sa vocation ici-bas! La vocation de la lectrice, sachez-le bien, c'était d'être grande dame, d'être riche, titrée, d'avoir un opulent blason sur les panneaux de ses équipages, et cinquante bonnes mille livres de rente, en terres, forêts et châteaux. A quoi, bon Dieu! a-t-il tenu qu'elle possédât tout cela! un étranger, beau comme les amours, possesseur d'une belle âme et de nombreux millions, est venu, il y a peu d'années, et a demandé sa main. Le père de la lectrice vivait alors, père intraitable et violent s'il en fut. Ce père féroce ne crut pas à la sincérité du noble étranger qui offrait son opulence. Il pensa que l'Américain ourdissait le plan d'une infâme séduction. En vain celui-ci offrit-il d'aller réaliser sa fortune outre-mer, en vain demanda-t-il trois mois pour ce voyage, trois mois! qu'était-ce que cela? l'inflexible père refusa. Et l'étranger partit la mort dans l'âme : et, depuis ce jour, on n'a plus reçu de ses nouvelles, et maintenant la lectrice est seule au monde, car son entêté de père est mort en lui laissant sa bénédiction — et des dettes. Chaque jour la lectrice s'attend à voir revenir l'étranger, mais l'étranger ne revient pas. Il s'est marié devers les bords de l'Orénoque, avec la fille d'un riche planteur de la Guyane, qui lui a apporté en dot cent cinquante nègres et mille arpents de rocou et de tabac.

Il n'est pas rare que la lectrice, à force de faire de l'élégie, à force de regretter et de se lamenter, parvienne à intéresser à son sort quelque général goutteux, quelque noble reste de l'Empire, pensionné et décoré, dont la vieillesse a besoin de soins et d'affection. Et voilà notre héroïne mariée; la voilà, elle aussi, titrée, riche. Hélas! ce dénoûment n'est pas tout à fait celui du roman qu'elle avait échafaudé. Le général est vieux, exigeant, malingre, un peu bourru, très-bourru; et il parle bien souvent de l'empereur. Et voilà notre Indiana toute trouvée. Quelle différence c'eût été si notre lectrice eût épousé le jeune et opulent Américain!

Heureusement il y a toujours quelque part un neveu, mauvaise tête et joli garçon, qui arrive à point nommé de sa garnison pour offrir des consolations à la femme de son oncle. Règle générale : les fils de famille et les neveux sont un terrible voisinage pour les demoiselles de compagnie.

On pourrait renverser la proposition et dire avec plus de justesse encore que « les demoiselles de compagnie sont un voisinage des plus dangereux pour les neveux et les fils de famille. »

Nous nous proposions de clore ici cette étude; mais nous nous apercevons à temps qu'une dernière variété manque à la présente monographie, variété importante et sans laquelle notre travail demeurerait incomplet. Descendons rapidement les échelons sociaux, et nous rencontrerons quelque part la demoiselle de compagnie *associée*, type exceptionnel, sorte de Bertrand femelle placée là comme le complément indispensable d'un luxe menteur : la demoiselle de compagnie, meuble de prix, meuble d'emprunt, qui impose aux badauds comme les somptueuses devantures de nos marchands et leurs précieux comptoirs d'acajou. Toute maîtresse de tripot a sa *demoiselle de compagnie* qui l'aide à faire aux provinciaux les honneurs du lieu; c'est l'éternelle association de Macaire et de son ami Bertrand retournée au féminin.

La demoiselle de compagnie qu'on vient de voir n'est pas exempte d'ambition. Elle rêve aussi, elle, un avenir brillant, des titres, un carrosse, une loge à l'Opéra! Elle attend chaque jour l'Américain souhaité. Mais, hélas! moins heureuse que la lectrice dont nous parlions tout à l'heure, en fait de colonel de l'ex-garde, notre *associée* n'a sous la main que le baron de Wormspire; elle aime mieux se faire veuve, et, avec des protections, elle arrivera, n'en doutons pas, à se créer un sort quelconque, une *position sociale :* quelque jour nous la verrons ouvreuse de loge, par exemple, ou revendeuse à la toilette, ou maîtresse de table d'hôte, ou chercheuse de remplaçants; à moins que d'ici là la sixième chambre ne s'en mêle, auquel cas la présente biographie ne suffirait plus à nos lecteurs, et nous serions obligés de les renvoyer de la collection des *Français* à celle de la *Gazette des Tribunaux*.





LE GENDARME

PAR

ÉDOUARD OURLIAC





Il y a des gens qui méprisent encore les gendarmes. Méfions-nous en général de ces gens-là, ils doivent priser les voleurs : le vol est trop commun pour être piquant, le gendarme arrête trop de voleurs pour être ridicule. Il vaut mieux prendre un filou qu'un mouchoir. A trompeur, trompeur et demi. Nous ne ramasserons pas, quant à nous, des quolibets qui siéraient, après tout, à Cartouche et à Lacenaire.

C'est donc là qu'on en est venu ! Nous avons abattu l'édifice et nous ne voulons pas que cette pierre reste debout. Nous n'avons laissé que ruines, ces ruines nous portent ombrage. Dieu nous semblait trop grand, nous avons nié Dieu; les rois paraissaient trop hauts, nous les avons détrônés; la noblesse nous dépassait de la tête, nous la lui avons coupée; le confessionnal nous faisait honte, nous l'avons profané; le gibet nous faisait peur, nous l'allons renverser; il ne restait plus qu'un homme pour guider, punir, protéger, nous avons déshonoré cet homme; il restait le — gendarme. — Nous avons ri du gendarme.

Effet petit qui remonte à une grande cause ! Le gendarme n'est pas seulement le soldat des pouvoirs qui passent, il est celui de la justice qui reste. C'est la dernière limite qui nous sépare du désordre, l'esprit de révolte ne s'y est pas arrêté; c'est la dernière digue qui retient le crime, l'esprit de révolte l'a voulu rompre; il a confondu la loi et la tyrannie, la morale et la politique : il se rencontre ici avec les criminels. En voyant où il va, nous voyons d'où il vient. L'autorité veut le bien dans la société, la révolte ne le veut pas; l'autorité se sert du gendarme, la révolte s'en prend au gendarme : ce long différend est jugé.

Mais, cet homme mort, insensés, que vous restera-t-il? que va-t-il arriver? Vous ne savez donc pas le rôle important qu'il joue dans votre société qui n'est plus qu'une comédie? Plus vous avez sapé, plus il étaye; plus vous l'humiliez, plus il s'élève. Toutes ces majestés que vous avez détruites, il les représente aujourd'hui. Il est le roi, le prêtre, le magistrat. Il porte votre monde à lui seul comme Hercule. Le gendarme, à présent, c'est l'honneur, la vertu, la religion; la probité du pauvre, la paix du riche, l'espoir du juste, l'effroi du méchant; c'est la providence à cheval, le remords en uniforme, la justice oubliée qui court la grand'route son glaive au poing. Qui pourrait donc nous dire comment du voleur et de cet homme, c'est cet homme que nous avons choisi pour en rire? comment du gendarme et du malfaiteur, c'est le gendarme qui est devenu un objet de raillerie et de crainte? Les honnêtes gens ne craignent que les voleurs. Pour qui nous prenons-nous?

Eh! quoi de plus rassurant que ces cavaliers qui accourent dans la poudre du grand chemin au secours du faible et de l'opprimé, comme les mousquetaires du conte de fée? Quoi de plus vénérable que ces derniers débris de la chevalerie errante, déshonorés du chapeau à cornes et du collet écarlate? Quoi de plus réel que ces redresseurs de torts? Quoi de doux et de consolant comme ces bons et honnêtes chevaux remorquant bel et bien ces garnements qui vous attendaient à dix pas d'ici dans l'ombre, un pistolet de chaque main? Quel est le signe de salut de vos pays policés, quel est le phare de

vos solitudes, quelle est l'enseigne et la garantie de cette civilisation tant vantée, si ce n'est ce chapeau bordé que vous avez parodié au théâtre, qui vous dit de loin que cette terre est hospitalière, qu'on songe à votre sûreté, et que vous pouvez avancer et circuler librement, pourvu que vous ayez dans votre poche ce chiffon de papier plié en quatre qu'on appelle un passe-port?

Il vous sied bien d'outrager un tel homme remplissant de telles fonctions! Imprudents! il tient le verrou des prisons, il garde la chaîne du bagne. Que cette porte s'abatte, l'horrible ménagerie se déchaîne dans la ville; que ces menottes se relâchent, les mille mains du vol et du meurtre vont s'agiter partout; que cette digue se rompe, nous sommes tous submergés; que cet homme se pique un jour de vos railleries, qu'il se lasse de vos haines d'écoliers turbulents, qu'il remette son sabre au fourreau, son cheval à l'écurie, qu'il accroche cet uniforme qui vous déplaît, qu'il s'endorme pour une nuit, vous êtes perdus, vous êtes morts! On vous arrache d'un coup ce que vous avez maintenant de plus cher au monde, la bourse et la vie. Sans lui, qui vous entendrait, qui vous défendrait, qui vous vengerait? quel est votre cri dans le péril? qui invoquez-vous, pleurants et battus, enfants que vous êtes? qui réclamez-vous comme un père protecteur? et qui donc venez-vous réveiller pour lui demander justice et pitié, si ce n'est ce gendarme que vous abreuvez de tant de dédains?

Mais comment se fait-il qu'on ait choisi pour le couvrir de honte le plus admirable des dévouements, le plus pénible des états? Le gendarme est un vétéran des armées, et quand les vétérans se reposent, le gendarme est encore soldat. Seulement c'est un soldat qui, au lieu d'égorger à tort ou à raison d'innocents ennemis sur la frontière, s'est mis à combattre jour et nuit, sur le seuil sacré du foyer, ces ennemis plus terribles qui pillent et tuent à coup sûr. C'est un soldat qui a pris racine dans le sol, qui a son champ parmi nos champs, qui défend sa maison parmi les nôtres : seulement cette maison est une tente, il campe sous le chaume, la consigne l'y poursuit, il doit jeter sa bêche au son de la trompette. C'est un soldat citoyen, époux, père de famille; seulement, citoyen à nos heures, époux quand nous le voulons bien, père quand on n'a plus besoin de lui. Et n'admirez-vous pas cet homme qui n'est pas chargé seulement de son bien et de sa famille, mais de nos familles et de nos biens à nous tous; qui laisse là ses champs altérés pour que les nôtres soient plus florissants; qui oublie sa moisson pour veiller à la nôtre; qui quitte son lit et sa table pour courir à toute heure par la neige et la pluie, par monts et par vaux, et qui n'a de sommeil et de trêve qu'alors que nous dormons tous et que nous pouvons dormir tranquilles!

Voyez-le donc quand il est rentré, quand il a fini ces travaux militaires qui s'ajoutent aux soins domestiques; quand il a pansé son cheval, blanchi son buffle, fourbi son sabre, et qu'il arrose son jardin, qu'il sarcle sa vigne, qu'il fume sa pipe devant sa porte en bonnet de police et les bras nus : le voisin l'arrête à causer, le paysan le salue, les petits enfants jouent avec sa dragonne, la jeune fille rit en passant. Cet homme si farouche est un bon voisin, ce soldat est un bon paysan, et les bonnes gens ne le craignent pas. Le délit lui-même s'est apprivoisé. Ce gendarme si décrié, c'est le soliveau de la fable; la contravention lui grimpe sur l'épaule, le délinquant lui frappe dans la main. Jean le plaisante au cabaret, et Jean braconnera ce soir dans le parc; Pierre l'invite à boire, et Pierre tout à l'heure fraudera l'octroi. Le gendarme le sait, et sourit, et trinque bravement avec eux; il n'a rien à dire, il est sans ressentiment et sans vanité. Ce soir et toujours il sera à son poste, mais ce n'est plus lui, c'est la loi que rencontreront alors Pierre et Jean.

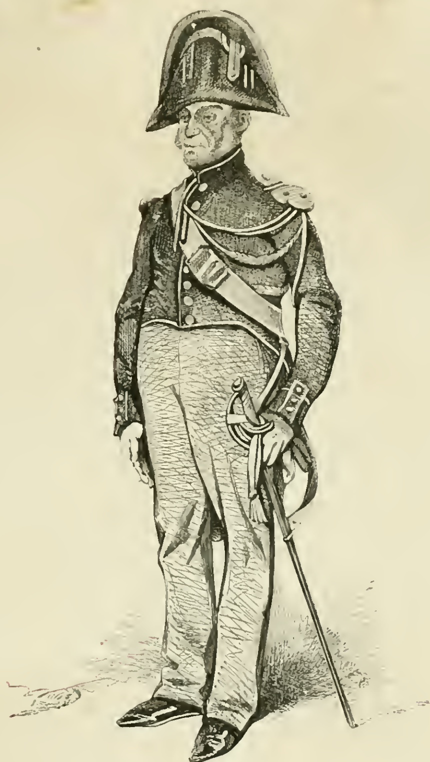
Au surplus, dans ce cabaret comme dans ce bal villageois où tout le monde s'amuse, où chacun se repose et se réjouit, il ne s'amuse pas, lui, il ne se repose jamais. C'est un plaisir pour les autres, pour lui c'est un devoir. Il est là pour veiller à la joie d'autrui, pour qu'aucun accident ne la trouble, pour qu'elle soit bien complète et bien pure, cette joie dont il ne goûte pas. Tout à l'heure il va séparer ces hommes qui sont ivres et qui se battent. Il pénétrera le premier dans la mêlée à ses périls et risques, il recevra ces coups qui ne lui sont pas adressés, il sera blessé peut-être, et peut-être grièvement, dans cette querelle qui ne la regardait point; trop heureux encore s'il l'apaise, s'il en arrête les suites plus graves, s'il lui épargne le tribunal et la force armée, s'il parvient à réconcilier deux voisins, deux amis un peu échauffés de mauvais propos et de mauvais vin!

Maintenant, tandis qu'il se promène paisiblement dans la rue, si vous êtes étranger, si vous ne savez plus votre chemin, si vous avez besoin de renseignements, le gendarme est le plus instruit du village et peut-être le plus poli. C'est lui qui raisonne le mieux du département et de la commune. Adressez-vous à lui, vous verrez quel zèle, quelle obligeance, et comme il vous remettra exactement et cordialement sur la voie. Le malheureux vous est encore redevable, il se croit votre obligé, il pense avoir à vaincre vos préventions, il tient à cœur de vous donner meilleure opinion de lui, il se défie de lui-même, il se défie de ses bons services, pauvre homme! on l'a si mal habitué, si souvent humilié! il croit avoir à se faire pardonner d'être *gendarme*, c'est-à-dire de vous sauver la vie et la fortune tant que vont durer vos voyages.

S'il vous demande votre passe-port, c'est entre les dents, humblement, la main au chapeau. C'est son devoir. Pure formalité. Du reste, il y jette à peine les yeux, il se fie à vous, il vous le rend aussitôt, ce passe-port, lui qui en a vu tant de faux, lui qui a tant vu tromper, mentir, voler, et qui pourrait être si méfiant; il vous le rend avec les mêmes égards, il vous salue, il vous honore, c'est lui qui vous remercie de lui laisser faire son devoir. S'il se montre plus difficile, s'il vous semble sévère, minutieux, c'est pour votre bien, il y va de vos intérêts; il a ses raisons, la route est menacée; quelque vaurien vous suit ou vous précède, qui vous détrousserait infailliblement : vous serez bien aise qu'il en agisse de même avec ce vaurien.

A cette heure, voici qu'il part pour une de ces rondes sans but, pour ces courses vagues à travers champs que lui seul est capable d'entreprendre, car tout est de son ressort dans le pays : les prés, les bois, la route, le hameau, la voiture, la mairie, l'église, l'octroi; il répond de tout, il a tout à voir et à surveiller. L'arrondissement entier s'endort sous sa garde.

Il va donc voir le long de l'eau si quelque ligne en contravention n'y plonge pas à la dérobée; dans les taillis, cet homme qui dort à l'affût, un fusil en joue; dans les vergers, si les maraudeurs tentent l'escalade à la tombée de la nuit; partout, ces vagabonds sans aveu qui cherchent l'ombre et qui ont leurs raisons. Autant vaudrait épier au hasard le héron qui pêche, le lievre qui broute, l'araignée qui file. S'il ne voulait pourtant que surprendre et punir, s'il avait soif de proie et d'amendes, s'il mettait sa gloire à la confusion du coupable qui le brave, il ne tient qu'à lui. Qu'il cache son uniforme,



qu'il prenne cet habit couleur de muraille, qu'il devienne un bourgeois dont nul ne se méfie : il tombe en plein et sans coup férir sur le flagrant délit. Mais ce moyen lui répugne. il n'en use qu'à l'extrémité, quand il s'agit de la vie de ses concitoyens, non plus de la sienne. Alors c'est encore un sacrifice à son devoir. Car, encore une fois, il n'est pas un mouchard, il est un soldat; il combat face à face, il porte fièrement sa cocarde, et son harnais éclatant montre au loin sa poitrine aux coups du plus lâche assassin.

Il garde donc cet uniforme qui avertit les délinquants, qui leur fait peur et qu'ils maudissent, et qui recouvre tant de mesure et de miséricorde. Il leur laisse le temps de s'enfuir; il s'émeut en lui-même, il prend pitié de ce père de famille qu'un goujon ruinerait en amendes, de cet étourdi qui nourrit sa mère et qu'un lapin va jeter en prison; il s'effraye d'un long procès pour ces misérables; il résout ces calculs qu'ils ne savent pas faire; il tire ces conséquences qu'ils n'ont pas voulu voir, il pèse, réfléchit, examine pour eux. Il ne veut point dépouiller la chaumière, mais non plus le château; il respecte le riche, mais aussi le pauvre : il n'a pas tant à punir celui-ci qu'à protéger celui-là. C'est d'ailleurs, disent ces braves gens, l'ordre et l'esprit de l'institution : — La gendarmerie ne doit pas seulement poursuivre le crime, mais surtout le prévenir.

En effet, ces faisceaux de la loi promenés dans les campagnes préservent et gardent; bien des consciences se sont raffermies, bien des pécheurs sont rentrés en eux-mêmes rencontrant le châtiment face à face. Ce sabre nu a fait rengaîner bien des couteaux, ces revers d'un rouge sang ont épouvanté bien des assassins, ces menottes ont arrêté bien des bras furieux et affamés que rien n'arrêtait plus.

C'était un de ces vieux soldats qui nous donnait un jour ces détails dans une voiture publique. Il raisonnait de son état d'un ton simple et mélancolique, sans se plaindre, sans se vanter. Il ne semblait pas se douter qu'on pût l'admirer ou le honnir. Ses vertus, pour lui, tenaient à l'état; cet état, pour lui, était ordinaire. Il parlait du dévouement comme d'une consigne. Quant à nous, nos regardions de tous nos yeux cet uniforme poudreux, ces traits sillonnés, cet œil pur et doux, ce visage guerrier sans moustaches, ce courage sans rudesse. Nous arrivâmes. C'était dans la Bourgogne. Il descendit et nous salua; il n'était pas de service, il n'avait pas songé à voir nos papiers; il nous salua donc, nous tenant pour honnêtes. Une jolie enfant de cinq

ans l'attendait un panier à la main. Il lui sourit de loin, il courut à elle, il l'enleva à trois reprises dans ses bras: c'était sa fille. Ils s'en allèrent, l'enfant bondissait à pas inégaux, le père ralentissant sa marche, le petit panier d'une main, le petit enfant de l'autre, et se penchant de temps en temps pour l'écouter et l'embrasser encore. Nous les suivions cependant du regard et de la pensée, et songeant aux terribles fonctions de cet homme, et voyant ces baudriers et cette lourde épée s'abaisser ainsi devant cette enfant, nous ne saurions dire à présent ce qu'avait de triste et de touchant cette scène : ce père qui était gendarme, ce gendarme qui était père.

Mais qu'est-ce donc qui distrait le gendarme de ses durs labeurs? et pourquoi vient-on le chercher chez lui, parmi les siens, au milieu de la nuit? Un homme est condamné à mort, l'échafaud est dressé, la foule afflue dans la place, les honnêtes gens ferment leurs fenêtres et se cachent dans leurs maisons. Le cortége va sortir de la geôle. Qui voudrait pénétrer dans cette prison, auprès de cet homme qui va mourir? qui voudrait assister à cette agonie du supplice, entre le criminel et le bourreau? qui prêterait la main à ces horribles apprêts que ne soutiendrait pas elle-même la foule féroce qui hurle au dehors? qui accompagnerait ce cadavre jusqu'au pied de l'échafaud? qui oserait demeurer la garde et le serviteur de la loi quand elle accomplit des choses si terribles? qui oserait passer aux yeux du peuple pour le satellite du meurtre, pour l'homme inexorable qui le veut, qui l'appuie, qui le protége? qui pourrait-on forcer à regarder de plus près, au premier rang, d'un œil sec, d'un front calme, cette hache qui tombe, cette tête tranchée, ce cadavre qui se tord, ces flots de sang sur ces planches infâmes; et qui donc cependant garderait un visage ferme en se sentant défaillir?

Le gendarme s'avance au pas militaire, écarte doucement la foule, soutient le condamné s'il chancelle, lui répond s'il parle, s'arrête l'arme au bras et attend immobile. — La tête roule, le sang jaillit jusqu'à lui. — Il s'essuie le visage, puis il s'en retourne grave et pensif. Il embrasse sa femme en silence, il serre ses enfants contre sa poitrine, il caresse ces têtes blondes et il frémit de ce qui s'est passé. Ce vieux brave a eu peur, ce vétéran de tant de batailles a horreur du sang ainsi répandu, il n'est plus qu'un bourgeois vieilli dans ses foyers, des visions sanglantes l'y poursuivent, des rêves hideux vont troubler son sommeil.

A quelle fête encore le voyons-nous paraître? La procession du village va passer. De même qu'il n'y a personne pour suivre le condamné qui monte à l'échafaud, il n'y a plus personne pour escorter Dieu qui sort de son temple. Ce triomphe misérable ressemble à la marche au Calvaire, tant la honte et le respect humain serrent tous les cœurs. L'hostie sainte n'a plus de gardes pour ses cérémonies ni même pour sa défense. Le curé gémissant s'épuiserait en vain à traîner le saint sacrement dans les rues; quelques faibles femmes, Madeleines désolées, l'entourent à peine. Le paysan ne croit plus en Dieu, c'est à peine s'il ôte son chapeau à son vieux curé, à peine s'il quitte un moment ses travaux pour voir passer ce triste appareil au bord de la route.

Le gendarme met son plus bel habit, se poste au coin du dais et suit de son pas grave, s'agenouillant quand l'hostie s'élève, présentant son arme à son Dieu. Hélas! le gendarme, peut-être, est de peu de foi comme le paysan, mais tel est son devoir, il a l'habitude du respect et de l'autorité, il est doux et humble de cœur, à demi chrétien par ces vertus chétiennes, et dans ce moment encore il est le représentant suprême de ce grand spectacle des temps passés : le soldat au pied de l'autel, l'épée sous la croix.

Aujourd'hui voici qu'un grand malheur est arrivé. Un homme est là gisant sur le chemin auprès d'une mare de sang, percé de coups, la tête fracassée. La terre fume encore de ce meurtre. La trace des assassins est toute fraîche sur l'herbe. Qui ne se détournera de ce lieu d'horreur? qui voudra s'approcher de ce corps, qui le secourra s'il respire, qui comptera ses plaies livides, qui baissera les yeux sur cet affreux visage? Le cheval du gendarme se cabre en avançant. Le cavalier met pied à terre. C'est lui dont le cœur n'est ni trop dur, ni trop faible pour de telles œuvres. C'est lui qui met la main sur ce cœur tiède encore, c'est lui qui étanche ce sang, c'est lui, le bon Samaritain, qui panse le premier ces blessures; il y verse l'huile et le vin, il les serre de son linge, et, s'il en est besoin, il emportera la victime dans sa propre maison, cette victime devant qui toutes les portes se ferment.

C'est à lui que sont d'abord réservées toutes ces affreuses surprises. Tous les crimes, tous les malheurs l'ont pour premier témoin. Il met son doigt dans toutes les plaies, il pose la main sur tous les meurtriers et sur tous les cadavres. Vous, les gens paisibles qui lui devez votre paix, quand ces malheurs arrivent, vous n'avez qu'à vous enfermer pour les ignorer, vous n'avez qu'à les ignorer pour croire à la vertu, au bonheur, à l'honnêteté, pour être heureux, honnêtes, vertueux; mais lui, honnête comme vous, timide comme vous, sa vie est forcément empoisonnée par tout ce qui se passe d'horrible, sa raison est sans cesse ébranlée par tout ce qui se commet d'infâme. Au bas de ce théâtre toujours tragique de la société, il ressemble à ces vierges chrétiennes enchaînées durant les supplices, et sur qui dégouttait le sang des échafauds.

On le dérange à toute heure : qu'il se lève! il s'agit de terreurs, de forfaits, il en est sûr; qu'il n'hésite pas cependant, qu'il se lève et qu'il marche! C'est lui qui pénétrera le premier dans cette maison silencieuse, fermée depuis trois jours, où vivait un homme au désespoir, où l'on va voir une scène effrayante, cet homme qui s'est pendu. C'est lui qui forcera cette porte barricadée d'où partent ces coups de feu; on s'égorge entre ces murailles, il y a péril de la vie, ils sont dix, ils sont vingt, n'importe, il entre, il est entré! — Un bruit sinistre circule, l'effroi se répand, la consternation est partout, la foule s'écarte, et c'est le gendarme qui s'avance dans cette chambre où une mère vient d'égorger son enfant! c'est lui qui se risque résolûment dans ce bouge où s'agite un fou furieux, un forcené qu'on n'ose approcher, qu'on n'ose lier, et qui va tuer le premier venu. C'est toujours lui qui se dévoue, et toujours froidement, humblement, modérément, la prière et la paix à la bouche plutôt que la menace, sans songer à se défendre, bien moins à attaquer, décidé à tout hors à se servir de ses armes, ne le pouvant d'ailleurs qu'à toute extrémité, s'il est blessé déjà, et hors d'état peut-être de s'en servir. Mais que dis-je? comme il poursuit tous les crimes, il secourt toutes les misères. On le trouve partout au-devant du génie du mal. C'est lui qui relève sur le chemin le piéton épuisé, c'est lui qui encourage le bûcheron ployé sous le faix, c'est lui qui ranime ce vieillard expirant sous la neige; il trouve pour celui-ci un asile, pour celui-là un conseil, pour tous une bonne parole dans son cœur, un peu d'eau-de-vie dans sa gourde, quelque chose pour l'âme, quelque chose pour le corps; c'est lui, juste Dieu, qui découvre dans le fossé ce nouveau-né qui grelotte et vagit! C'est lui, c'est le gendarme qui

prend dans ses bras meurtris cet innocent qui n'a point de mère, c'est lui qui le couvre de son manteau, qui le réchauffe contre sa poitrine, et ce n'est que des mains de ce vieux militaire qu'il passe dans le sein des sœurs de charité.

Et quelles déshonorantes commissions ne lui donne-t-on pas! Il escorte le forçat dans sa chaîne, il coudoie l'insigne fripon dans une voiture, il prête son bras sur les routes à la fille de joie, la honte du pays. Cet honnête homme passe la moitié de sa vie avec des voleurs. Il chemine pas à pas avec cette voiture grillée d'où partent des chants obscènes; il y a des prisonniers dedans, il est prisonnier dehors. Il traîne ces bandits à la queue de son cheval, comme ils vont traîner le boulet au pied. Ces misérables s'entretiennent librement devant lui, il les entend contre son gré; s'ils lui parlent, il leur répond; il s'arrête s'ils sont fatigués; il sourit s'ils plaisantent; il écoute leur argot, leurs refrains, leur récits de vols et de fuite; il est sans colère et sans orgueil, il n'approuve pas, comme aussi il ne les accable pas de ses mépris, lui qui en aurait le droit, lui le champion de la justice, le vengeur de la bonne foi et des bonnes mœurs outragées. Car, remarquez-le bien, il ne s'est pas corrompu en pareilles compagnies, de pareils discours ne l'ont pas troublé un moment. Sa conscience est impénétrable comme sa poitrine bardée de cuir. Ces spectacles et ces propos glissent sur son cœur comme cette pluie d'orage sur le fourreau de son sabre. Il connaît toutes les chances du crime, il n'ignore ni ses ressources ni ses bénéfices; il sait comment on est aisément riche, comment, avec un peu d'audace, des scélérats vivent dans les délices de l'oisiveté et de la débauche; il les a entendus conter leurs prouesses, il leur a vu vider des poches pleines d'or. Ceci ne l'a jamais ému, il ne songe pas à ses travaux incomparables, il ne songe pas à sa paye quotidienne de *trente sous!* il demeure inébranlable et indifférent. Bien plus, il n'a qu'à vouloir, il n'a qu'un mot à dire, qu'une chaîne à lâcher, qu'à fermer les yeux un instant : tout cet or est à lui, sans effort, sans travail. On le tente à toute heure, on l'éprouve de toutes façons; on l'a ébloui de sommes énormes en sa vie, et cette pensée ne lui est jamais venue de faillir un moment à ses redoutables devoirs.

Que vous dirai-je encore? Voulez-vous compter ses services, comptez les fléaux; comptons-nous ses bienfaits, comptons les malheurs. L'incendie s'allume dans la campagne, le feu dévore une grange, il se jette le premier dans les flammes. Une bête féroce ravage les environs, il guidera les battues. Des brigands infestent les bois, il attaquera les brigands. Et dans ces périls renaissants, dans ces courses aventureuses, dans cette misérable guerre sans gloire, qu'on l'entoure dix contre un, qu'on lui crie de se rendre, qu'il soit sûr de mourir, il n'hésitera point, il ne recule jamais : la loi meurt et ne se rend pas, il faut que force reste à la loi; et s'il tombe alors, s'il est vaincu, s'il expire criblé de coups, ce sang, dites-moi, ce sang répandu obscurément, dans un champ, au coin d'un bois, sur le seuil de notre foyer, s'en est-il versé de plus pur à Fontenoy ou à Waterloo?

Mais enfin, quelle récompense pourra payer de si longs et si rudes services? quelle couronne civique gardons-nous à notre infatigable défenseur? quel est le prix, pour la société, de cette vie et de cette mort du gendarme? Les Invalides s'il vieillit, l'hôpital s'il est malade, un coin de terre s'il meurt. Tant qu'il exerce son dur métier, tant qu'il nous garde, tant qu'il se dévoue, *trente sous par jour*, je l'ai dit! *trente sous* et le mépris de ses concitoyens, la rancune des fripons, la raillerie des sots, les haines d'une politique imbécile, les malédictions de la foule, les huées des enfants, le pilori du théâtre et les bons mots des plus méchants farceurs qui ne lui font pas de trêve et qui frappent à cet endroit sans relâche, tant ils savent que là est la patience, le parfait courage et la parfaite résignation.

Si bien qu'ils l'ont à peu près tué, cet excellent et utile gendarme. Les brocards l'ont entamé, les pavés ont fait le reste : ces choses se valent en France. Il s'éteint donc tous les jours, et en lui va périr ce mot qui restait dans la langue d'un fier et noble état d'autrefois : je veux dire le beau nom qu'il portait, *gens d'armes, hommes d'armes*. En effet, ce gendarme était, dans nos fastes, le reflet d'une grande gloire, le dernier neveu, non indigne, des gens d'armes de Bayard et du roi Henri.

Car, avant de finir, admirons ceci. Le gendarme n'a eu qu'à changer de nom et d'habit pour se faire aimer de ce peuple qui le maudissait. Ce sera toujours le même homme, le même gendarme; il n'y aura que la différence d'un galon. Et puis, qu'on prenne en souci les colères et les fantaisies de cette folle nation que nous sommes!





L'AVOCAT

PAR

OLD NICK

Omnis jurista, aut oequista, aut ignorista.
MARTIN LUTHER.

Nutricula causidicorum Gallia.
JUVÉNAL.



Les anciens méprisaient souverainement la profession d'avocat.

Un jeune historien de mes amis (si docte que jamais il n'a pu se résoudre à subir sa thèse de licencié en droit) résume ainsi dans quelques lignes les témoignages de leur opinion à cet égard :

« Cicéron, dit-il, appelle les avocats *chiens enragés*, « *crieurs d'actions*, *chantres de formules*, *oiseleurs de* « *syllabes*... »

Ceci, je l'avoue, m'étonne de la part de Cicéron.

« ... Sénèque, après avoir sans aucun doute perdu « quelque ruineux procès, les traite de *chiens affamés;* « Salluste, d'*aboyeurs;* Aulu-Gelle, de *têtes viles*, *pécores* « *du Forum*, *vautours en robe*. Pétrone nous montre « un homme qui ne sait s'il fera de son fils un crieur « public, un avocat ou un barbier, etc., etc., etc. »

Luther (voyez l'épigraphe placée en tête de ce chapitre), Luther partagea l'opinion des anciens.

Et aussi les parlements du moyen âge : témoin ces mémorables paroles de je ne sais quel président au Patru de son époque : « Maître ***, vous en avez assez dict pour « gaigner vostre aveine. »

Et Napoléon encore, dont la pensée secrète fut naïvement traduite par Augereau lorsque ce dernier, galopant, au 18 brumaire, sur la route de Saint-Cloud, criait en brandissant son grand sabre : « Jetons les avocats à la rivière. »

Il est vrai de dire, par compensation, que mon tailleur professe la plus haute estime pour tout personnage appartenant au barreau, de près ou de loin. Il se complait, tant il aime l'avocat, aux pénibles fonctions de juré; il révère la robe noire, il salue le dossier et la cravate blanche qui passent réunis devant son magasin; il adore jusque dans l'huissier le reflet du jurisconsulte.

L'époque actuelle semble vouloir donner tort à Napoléon, aux parlements, à Luther et aux anciens philosophes.

On peut le redouter, du moins, en voyant le crédit toujours croissant que nous laissons gagner à la gent porte-toge. C'est chez nous maintenant un envahissement complet des choses par les mots, et comme une nuée de phrases qui s'abat sur la riche moisson des faits contemporains. Sevrés de ces bruits de guerre que nous aimions tant, — le bruit des clairons et des fanfares vibrantes, — nous voici épris d'un autre bruit, celui que jette au tympan calleux du juge l'organe enroué d'un enfant de la Basoche. Musique pour musique, préjugé pour préjugé, j'aimerais encore mieux l'ancienne prévention et l'ancienne harmonie. Le progrès dilettante et le progrès intellectuel me semblent aussi peu démontrés l'un que l'autre par cette succession d'enthousiasmes.

J'ai vu cependant un grand nombre d'honnêtes gens applaudir à ce symptôme. Ils y voient, symboliquement parlant, le triomphe de l'Intelligence sur la Matière, l'Idée dominant la Force, le Droit vainqueur du Fait. Prendre l'avocat pour le représentant du Droit, de l'Idée et de l'Intelligence, quelle harmonie! Autant croire aux progrès de l'humanité, à la pondération des trois pou-



voirs, à la haute raison du peuple ; autant croire aux affirmations de l'avocat lui-même.

L'avocat ne représente, au vrai, que la résistance légale, c'est-à-dire un simulacre d'opposition minutieuse, étroite, étourdissante et chimérique, dont la cravache de Louis XIV, les hallebardiers de Cromwell et les baïonnettes de Napoléon suffisent à démontrer le néant ; sons impuissants, vapeur vaine, mauvais nuage d'opéra-comique, dans lequel l'avocat s'est envolé vers les hauts lieux, grâce aux escarmouches judiciaires de la Restauration.

Sa grande popularité date de cette époque. L'avocat fut pour les doctrines du libéralisme un digne interprète, pour les jésuites un intrépide ennemi ; car enfin,—pourquoi lui refuser une justice due à son courage, jusque-là peu en évidence ? — dans cette lutte engagée contre un pouvoir désarmé, contre un ordre proscrit, l'avocat risqua bravement, sans sourciller, d'être excommunié par le pape. Ce fut là pour lui une glorieuse époque, la restauration du barreau bien plus que de la monarchie. J'en appelle au souvenir de ces mémorables plaidoyers dont les cent mille exemplaires allaient chercher dans tous les coins de la France les souscripteurs du Voltaire-Touquet, les acheteurs de Tabatières-Chartes, les abonnés de la *Minerve française* ou du *Nain jaune*, brûlants manifestes que la presse choyait avec un amour vraiment maternel ; improvisations foudroyantes qu'on eût pu lire, trois mois à l'avance, dans tous les écrits polémiques du temps. Aujourd'hui l'avocat et le journaliste ne s'aiment guère ; mais alors ils combattaient ensemble, et Dieu seul pourrait dire tout ce que le dernier fit pour son frère d'armes ; quelle part il eut à la confection de ses discours, et quelle part à leur renommée. Depuis, le journaliste, dans ses plus mauvais accès de rancune, n'a jamais réclamé que cette dernière moitié de sa besogne. Il est, en vérité, de bien perfides abnégations.

L'avocat se vengea comme il le devait des bons offices du journaliste. Lorsque, du feu de Juillet, les marrons furent retirés par le Raton que vous savez, et convenablement refroidis, Bertrand se dédoubla pour se les disputer à lui-même. Dans cette scission de la Résistance écrite et de la Résistance parlée, dans ce combat du lendemain entre les alliés de la veille, la plume fut vaincue par la parole, la main droite de Bertrand par sa main gauche. La parole avait retenti, s'était pavanée au grand jour, criant ses noms et prénoms à tous venants. La plume était restée ce qu'elle est encore : anonyme, dédaigneuse de l'effet qu'elle produit, enfouie, ténébreuse, préparant

chaque nuit l'ovation du jour qui va suivre, et ne la décernant jamais à ses adeptes. On lui jeta quelques préfectures. La tribune, l'influence, le pouvoir, demeurèrent à l'opposition de police correctionnelle et de cour d'assises, à l'opposition déclamée, aux *verum enim vero* des poitrines robustes, aux poings meurtris sur la barre sonore. Après un résultat acoustique aussi remarquable et qui donne si bien la mesure de l'intelligence nationale, contestez donc l'ampleur de ses oreilles au *peuple le plus spiri.....* Vous savez.

Cet accroissement subit de valeur et d'importance a profondément modifié l'existence de l'avocat, et vous chercheriez vainement au Palais un de ces hommes d'autrefois, un Loysel, un Claude Erard, un Cochin, esclave d'un travail solennel comme l'étaient ces illustres devanciers, comme eux vivant modestement d'une cause par mois, et léguant au respect sur parole d'une insouciante postérité le recueil complet des plaidoyers écrits par lui. Tout cela est changé, détruit, anéanti sans retour : le patronage aristocratique qui régularisait l'aisance de l'ancien avocat, et en même temps limitait sa carrière, ce patronage n'existe plus; les grandes causes se sont morcelées en *procillons*, comme les grands domaines en petites propriétés. Force est donc à nos Hortensius modernes de se rattraper sur le nombre. Aucun d'eux, d'ailleurs, ne prétend mourir dans sa robe noire, et chacun, fouillant les plis de cette robe, y cherche un portefeuille de ministre. Tant d'exemples fameux leur montrent, franchie en quelques années, la très-courte distance qui sépare le Palais de Justice d'un ministère quelconque, en passant par le Palais-Bourbon !

A ce séduisant voyage il n'est qu'un obstacle, le manque de fortune. Il faut donc, adversaire décidé de la loi Cincia[1], faire rendre le plus possible à son talent, mettre ses labeurs et sa renommée en coupes extraordinaires, afin de réaliser à temps cette richesse qui n'est plus le but, mais un des moyens de l'ambition.

Pour savoir à quel prix on l'acquiert, suivons quelques instants Me Ovide Robinet, l'un des principaux tenants du champ clos judiciaire. Futur bâtonnier, futur député, futur ministre, désigné d'avance à toutes les faveurs de l'avenir, il est jeune, actif, tenace, infatigable, et ses poumons d'airain s'accommodent à merveille d'un régime que Lablache ne supporterait pas huit jours. Aussi, bon an, mal an, le cher homme prélève-t-il sur la folie, l'entêtement et l'avidité de ses concitoyens un petit revenu net d'environ 100,000 francs.

En revanche, à sept heures, chaque matin, il est debout, ses dossiers rangés devant lui, et sa tête fermente déjà sous l'influence des luttes prévues. A neuf, il est au palais, courant de chambre en chambre, de la cour royale au tribunal civil, de là aux assises, des assises à la police correctionnelle, et souvent enfin au tribunal consulaire de la Bourse, les jours de grand rôle. Aucune cause ne le rebute, aucune juridiction n'est indigne de lui. Que les intérêts d'une riche industrie viennent à l'exiger, et demain Robinet plaidera devant le juge de paix. Vous le faut-il en province, chiffrez et payez ses heures, il est à vos ordres. Mais restons à Paris.

Trois heures sonnent, il quitte le Palais. Si par hasard notre homme est libre, si aucune des nombreuses administrations qui l'ont pour conseil ne réclame ses services, il rentre chez lui en nage, épuisé, la voix éteinte. Dans son salon (spectacle consolant) Robinet voit rassemblés dix, douze, quinze, vingt clients qui ont pris leur rang comme à la porte d'un spectacle, et qui l'attendent depuis deux heures. Tour à tour ils sont admis dans son cabinet, et là, sous peine de les renvoyer mécontents, il doit non-seulement connaître à fond les affaires dont ils viennent l'entretenir, — ceci ne serait rien, — mais encore souffrir qu'ils les lui apprennent; — et voilà un cruel supplice !

Enfin l'heure du dîner chasse les clients; l'heure de *leur* dîner, entendons-nous. Robinet se hâte alors d'avaler le sien, puis, s'il n'a pas quelque occupation *extraordinaire*, un arbitrage, un rendez-vous, une consultation, il s'enferme pour préparer la besogne du lendemain. Le dimanche est réservé aux conférences trop longues et trop importantes pour trouver place dans les jours occupés.

Voilà sans exagération la vie de Robinet, — j'entends sa vie d'avocat, — pendant dix mois de l'année. Sachez bien pourtant qu'en dépit de ses exigences exclusives, mille préoccupations étrangères se le disputent encore.

Ainsi, Robinet prétend aux succès de l'écrivain. Dieu vous garde de lire dans les recueils de jurisprudence les articles signés de lui et dont il n'a pas même revu la rédaction, confiée à quelque apprenti jurisconsulte !

Robinet touche à la politique par ses menées électorales et par ses fonctions de capitaine-rapporteur dans la garde civique. Il emploie de bonne heure sa double influence à se préparer un avenir d'éligible.

Robinet, le soir, dépouille parfois sa larve et devient, autant que possible, homme du monde. Méfiez-vous dans un salon de sa conversation écoutée, pédante, à la fois longue et sèche, sans abandon et sans charme. Il est vrai que la bouillotte, adorée de l'avocat, vous soustraira bientôt aux flots abondants de ses monotones amplifications.

Robinet ne veut point qu'on le croie étranger aux lettres, et cherche volontiers l'occasion de faire acte d'universalité en tirant d'un méchant feuilleton une plaidoirie à grand effet. Le succès lui manque rarement lorsque son impitoyable critique flatte l'aversion instinctive qu'inspire aux magistrats tout homme qui fait œuvre de génie, voire même œuvre d'esprit.

Joueur excellent, habile à exploiter le régime politique, médiocre dans la causerie, écrivain de pacotille et littérateur pitoyable, Robinet contribuera-t-il à augmenter ou à débrouiller cette masse informe de connaissances hétérogènes qu'on est convenu d'appeler la *science* du droit? Non, vraiment; il n'a ni l'isolement, ni le repos nécessaires pour acquérir une profonde érudition théorique, ni surtout le goût et le désir de savoir autre chose que ce dont, au fur et à mesure de ses nécessités quotidiennes, il peut faire immédiatement emploi. Aussi a-t-il le plus profond mépris pour l'Ecole et ses subtilités de doctrine; trouvant ce double avantage à se parer de son ignorance, que les vrais savants la lui contestent par politesse, les bonnes gens par ingénuité. C'est ainsi que, de ses nombreuses prétentions, la mieux justifiée se trouve, fort heureusement pour lui, la moins admise.

Par compensation, Ovide n'est pas éloquent : il a même en aversion l'éloquence proprement dite ; et il a raison. Ajoutée à ses autres fatigues, l'inspiration de l'orateur le mettrait en huit jours au cercueil. L'orateur, en effet, n'aborde la parole qu'avec un tremblement intime, car il sait qu'il va terriblement souffrir : qu'un tourment semblable à celui de l'antique pythonisse va crisper ses nerfs et faire bouillonner dans ses artères un sang enflammé ; qu'une lutte acharnée entre la Pensée et le Verbe va se livrer dans sa poitrine grosse d'orages. Robinet n'a rien à redouter de tout cela. Ses armes or-

[1] Qui défendait aux avocats de se faire payer. — Voyez les *Annales* de Tacite, liv. XI.

dinaires sont moins périlleuses à manier. Il se borne à revêtir d'une expression nette et concise le tissu pressé d'une logique impénétrable. Sa phrase est incorrecte mais sobre, inégale mais limpide. Il choisit avec une rare adresse le terrain sur lequel il veut placer la question. Il le sème de piéges habilement masqués : à force d'imperceptibles déviations, il en évite toutes les cavités, tous les plis. Puis il ne s'anime jamais que dans une juste mesure. L'indignation lui vient à propos, et entre deux pauses également ménagées. Cette colère qui l'agite, il en avait besoin pour assurer sur ses jambes quelque dilemme boiteux. Il s'attendrit..... vous pouvez hardiment jurer qu'il voit sa cause perdue en droit. Dans les rares occasions où il exhume ainsi les anciennes ressources de la comédie oratoire, ne vous prenez pas, de grâce, aux chevrotements de cette voix émue, à ces lèvres qui tremblent, à ces accents si profonds : ne donnez pas dans tout ce désordre dont chaque effet est calculé d'avance. Dût-il pleurer, dût-il s'évanouir, gardez à d'autres qu'à Robinet l'aumône de votre compassion et les sympathies de votre sensibilité crédule. La buvette guérit chaque jour une demi-douzaine de pamoisons semblables; et quant aux larmes, elles sèchent plus vite sur la joue de l'avocat que sur celles d'une jeune veuve, ou dans le mouchoir d'un héritier collatéral.

Tel est aujourd hui Me Robinet; l'*honorable* Robinet sera demain un tout autre personnage.

Devenu législateur, notre homme, s'il n'abandonne pas entièrement le Palais, y paraît du moins à de beaucoup plus rares intervalles. Il donne, on le voit, à sa parole un prix plus haut, et ne la prodigue plus aux difficultés procédurières de la saisie, aux contestations assises sur l'étroit chaperon d'un mur mitoyen. Des intérêts majeurs, un scandale extraordinaire ou un procès de presse l'arrachent seuls à la majesté de son repos : dans le premier cas, soigneux de sa fortune; dans le second, de sa renommée; dans le troisième, de sa position politique.

Cette position est superbe; soit qu'il se drape d'abord dans sa toge sombre du tribun incorruptible; soit qu'il endosse sans *conversion* préalable le frac doré du courtisan ; soit qu'il revête alternativement ces deux costumes ou même les unisse en quelque amalgame imprévu. Sa domination ne tient pas tant à la couleur ou à la solidité de ses opinions, qu'à cette merveilleuse faculté dont la nature et l'habitude l'ont doué, de développer en périodes suffisamment allongées et décentes un raisonnement bon ou mauvais.

On n'a pas encore apprécié convenablement le pouvoir que cette faculté, toute de forme et qui n'est l'indice d'aucune supériorité réelle, confère à l'heureux improvisateur; le diplomate le plus consommé, l'homme d'affaire le plus retors, le militaire le plus expérimenté, l'industriel aux conceptions les plus vastes, sont écrasés net, s'ils ne la possèdent point, par le premier Démosthènes gascon que le coche de Toulouse ou de Bordeaux vomit sur la tribune. Ce nouveau venu, le front haut, sans pudeur ni vergogne, — esprit d'autant plus apte à recevoir qu'il est plus parfaitement vide, — soutire bientôt aux uns et aux autres le plus clair de leurs pensées et de leur savoir acquis : supérieur à chacun par l'éclat qu'il vole à tous, riche du savoir et des convictions qui lui manquent, universel en vertu de sa nullité encyclopédique. D'elle en effet lui vient son infatigable souplesse; et, grâce à cette dernière, toujours apte à subir sans résistance les idées d'autrui, l'avocat peut produire ensuite, comme lui appartenant, celles qu'il a seulement serties dans le ductile métal de sa parole complaisante : — franchement, lorsqu'il revendique ainsi une paternité impossible, cet eunuque de l'intelligence devrait-il aussi souvent être pris au sérieux?

Il l'est néanmoins, et la loi se fait d'ordinaire sous l'influence de ces hommes chez qui toute droiture de sens, toute sûreté de dialectique est détruite par la discussion mesquine du prétoire et par l'habitude de ses ergotages déloyaux. Elle se fait au hasard de la parole, et tel bill désastreux, dont les effets pèseront vingt ans encore sur la patrie, n'a d'autre origine qu'une rivalité de barreau transportée à la tribune nationale. C'est donc une lacune à combler dans plus d'un *Exposé de motifs*, que d'y ajouter, comme un arrêt de cour royale, le nom des avocats plaidants; on saurait du moins, ce point éclairci, à quoi s'en tenir sur le mérite de la décision parlementaire.

Cette première inconséquence des mœurs modernes conduit à une autre non moins grave, non moins bouffonne, voulais-je dire. Après avoir laissé l'avocat s'ériger en législateur, on lui a livré sa part du pouvoir exécutif. Comme vont les choses! une ordonnance royale peut, d'ici à quelques années, transformer notre héros en secrétaire d'État! O Sully, Richelieu, Mazarin, Colbert, Louvois, Lyonne! saluez alors votre successeur Robinet! Demandez-lui compte de son éducation diplomatique commencée à l'âge où l'on n'apprend plus; qu'il vous dise où il a pu s'instruire dans l'art de la stratégie par protocoles, devenue science entre vos mains. Votre naissance ou du moins les hasards de votre vie vous avaient formés pour le rôle que vous avez rempli. Une ambition vulgaire, des considérations d'un ordre inférieur ne vous l'avaient pas fait briguer tout à coup. Aussi, préparés de longue main, versés dans les traditions d'une autorité régulière, vous connaissiez les habiles nuances d'une promesse indirecte, les menaces équivoques d'un froid silence; vous saviez comment on s'oublie en épanchements utiles, et comment on profite d'une réserve indiscrète; toutes les réticences, en un mot, et tous les mystères des hautes transactions confiées à vos soins. L'histoire vous avait livré ses trésors. L'étiquette, profondément étudiée, vous prêtait ses ressources immenses cachées sous quelques formes puériles. Complément de la science du droit des gens, symbole des rapports internationaux, en vous donnant mille excellents moyens d'apprécier le tact et la valeur des hommes, elle facilitait les négociations délicates dont vous étiez chargés. Combien dignement vous voilà remplacés par ce parvenu bavard qui canonise Louis XII aux dépens de Louis IX, présente sans façons le calembour aux réceptions royales, et sollicite en vain, dans un excès de familiarité maladroite, le tutoiement d'un grand d'Espagne ou la poignée de main qu'un lord sourcilleux garde à ses pairs !

Sous le portefeuille que je lui ai ainsi accordé par anticipation, Robinet doit à coup sûr fléchir et succomber. Un an, six mois, trois jours peut-être suffiront pour user jusqu'à la corde de son parlage chargé d'oripeaux, et pour mettre à nu l'ambitieuse pauvreté de cette organisation toute d'apparat. La haute magistrature presse alors ses rangs et donne dans ses caveaux funèbres un suprême asile à cette momie du pouvoir. Miséricordieux pour son dernier sommeil, n'invoquons pas la loi du talion contre Robinet, maintenant réduit à écouter. Que la plaidoirie des autres lui soit légère!

On peut, eu égard aux dimensions du cadre qui m'est accordé, se plaindre que j'aie donné trop de place à une figure isolée, et pris comme type d'une profession l'existence la plus en dehors de ses conditions ordinaires. J'ai eu pour cela mes raisons ; elles paraîtraient sans

réplique à Robinet s'il était chargé de les faire valoir, mais ma bonne foi ne me permet pas de les invoquer ici.

L'*avocat industriel*, auquel le prêt de quelques milliers de francs inféode un avoué pressé de payer son étude, aurait dû passer sous mes crayons. Occupé moyennant finance, cet homme arrache à la confiance forcée des clients l'intérêt au denier cinq des capitaux employés dans cette opération purement commerciale. Ne doit-il pas se moquer *in petto* des usuriers pour lesquels il lui arrive de plaider, usurier lui même, et cent fois plus habile?

L'*avocat spécial* a composé des commentaires en vingt volumes sur le titre III du Code civil. Ce titre compte dix articles. L'avocat spécial tire du peu qu'il sait trop le droit d'ignorer parfaitement tout le reste. A quarante ans, il est décoré.

L'*avocat officiel* l'est beaucoup plus tôt. Député tout d'abord incommode et hargneux, il vote aujourd'hui le budget avec une activité silencieuse, plaide en bloc les procès d'une administration publique, perd ses causes au Palais, et gagne à la chambre les honoraires politiques qui lui arrivent sous forme de traitement.

L'*avocat républicain* fraternise avec tous ses clients, qui le tutoient et qu'il ne peut discipliner. On le rétribue d'ordinaire en accolades furibondes, en *réclames* de journaux. Expliquez maintenant les récriminations ingrates de quelques galériens politiques. Ils prétendent, sous le bâton des argousins, qu'il en coûte cher d'avoir pour défenseur ce citoyen magnanime.

L'*avocat légitimiste* est rubicond et gouailleur, galant et spirituel *quand même*. Il plaide peu et du bout des doigts, défend les gazettes pures et les complots bien nés à coups de petites épigrammes charmantes; il fait rire aux larmes les bons jurés, et reçoit d'eux, en échange des douces heures qu'ils lui doivent, un verdict infailliblement conçu en ces termes : Oui, *l'accusé est coupable*.

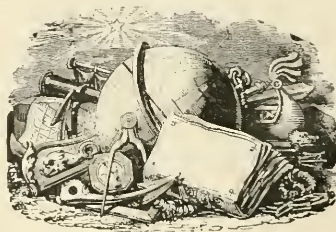
Il faut bien que tout le monde s'amuse, et le ministère public à son tour.

L'*avocat sténographe*, serf laborieux d'un journal judicaire, déjeune de quelque petit scandale, dîne d'un gros meurtre, et, par un cumul harmonieux d'industries respectées, soupe (quand il soupe) de vaudevilles ou de mimodrames. Il nage en perfection; les bals masqués n'ont pas de plus impétueux galopeur; et les bayadères du Mont-Parnasse ou de l'allée des Veuves qu'une pantomime extra-légale a brouillées avec les sergents de ville trouvent en lui un protecteur zelé.

Que si nos griffes avaient pénétré plus avant, elles eussent rencontré l'*avocat local*, dont la renommée sans ailes remplit la maison qu'il habite, mais n'en dépasse jamais le seuil. Lorsqu'il a soulevé les passions chicanières de ce monde étroit, bouleversé la loge du portier, mis le premier étage en révolte contre son bail, le second en hostilité avec le troisième, et porté jusque dans la mansarde, où perche la grisette, je ne sais quelle fureur d'*exploits* non amoureux, l'avocat local déménage. Un savant calcul d'économie et de statistique lui a révélé qu'un éleveur de procès doit, pour éviter l'hôpital et les coups de bâton, — dans l'intérêt de sa bourse et dans celui de ses os, — changer tous les trois mois de domicile, d'horizon et de clients.

Plus avant encore, nous arrivions à l'*avocat de prisons*, dont le cabinet a des succursales chez tous les taverniers de la Cité, chargés de rabattre pour cet homme le gibier qu'il dispute aux bagnes. Une spéculation ténébreuse lui livre en outre, pieds et poings liés, les criminels fameux dont le geôlier dispose : marché bizarre qui rappelle les ventes de *bois d'ébène* conclues dans l'île de Gorée ou sur les côtes de Loango. C'est aussi la vie, la chair, la liberté des hommes dont trafique l'avocat de prisons. Le négrier et lui ont d'ailleurs une manière commune d'apprécier leur horrible marchandise. Plus elle est noire, mieux ils la payent.

Enfin, j'aurais pu ajouter à ceux-ci une foule d'autres *chiquanous* subalternes, parmi lesquels il faut bien nous garder d'oublier l'avocat que sa profession a repoussé; pauvre diable tué par la concurrence, et qui, après avoir sans succès étalé dans le bazar des Pas-Perdus sa loquèle au rabais, tombe, de chute en chute, jusque dans l'humble poussière de quelque greffe, ou bien sous l'échoppe de l'écrivain public, — à moins toutefois que le patronage administratif ne s'empare de cette incapacité si bien éprouvée. Presque toujours il en est ainsi. Pour un protecteur, en effet, quelle étoffe serait aussi facile à tailler? L'avocat manqué, c'est le papier complaisant qui, sous les doigts de l'escamoteur, devient tour à tour carafe, bonnet carré, vaisseau de ligne, moulin à vent, arc de triomphe ou cage à poules; on en fait, avec un égal succès, un commissaire royal, un sous-préfet, un inspecteur des haras, un employé des postes, un directeur d'hôpital, un entrepreneur des tabacs, un maître des requêtes, un magistrat de police. L'avocat manqué n'est bon à rien : c'est dire assez qu'il est de nos jours propre à tout.



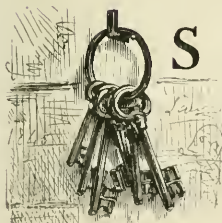


LE GARDE DU COMMERCE

PAR

A. LE CLERC





Si l'art du comédien disparaissait jamais de la surface de la terre, si jamais on mettait en doute son utilité, ou si, faute d'acteurs ou faute de pièces, on venait à le délaisser comme une vieille charte qui a fait son temps, on serait toujours sûr de le retrouver dans l'âme de cette variété d'officiers publics qu'on appelle le garde du commerce.

J'avoue en toute humilité que je ne sais à quelle époque faire remonter la florissante institution de la contrainte par corps; mais, ma faible érudition n'ayant rien rencontré de semblable dans les vieilles monarchies ou républiques de la Grèce et de Rome, j'ai pensé que notre ère de progrès, notre civilisation, comme on dit aujourd'hui, devait avoir tout l'honneur de cette découverte, à moins qu'elle ne nous vienne directement de quelques peuplades hyperboréennes, ce qui ne serait pas impossible, mais ce que j'ignore complétement. Quoi qu'il en soit, elle a passé dans nos lois, et elle fait le fond de plusieurs articles de la législation commerciale, que nos fabricants de codes aient eu l'esprit de l'inventer, ou seulement celui de l'adopter. Il ne viendra à la pensée de personne de contester l'importance et l'utilité de cette pénalité, dont les résultats sont de mettre au pouvoir discrétionnaire d'un créancier l'honneur, la liberté, la vie d'un malheureux trompé dans ses opérations de commerce, et qui, par suite de ces revers, n'a pu payer une échéance de 200 francs. Dans cette prison, que la prévoyance paternelle de l'Etat entretient dans un des quartiers éloignés de Paris et dans toutes les villes du royaume, et qu'elle ouvre obligeamment devant toute requête d'escompteur et d'usurier, le malheureux qu'atteint la contrainte par corps se verra enlever les dernières chances qui lui restaient de faire face à ses affaires; cette captivité à laquelle le condamne un jugement du tribunal de commerce, en le forçant de faire trêve à ses occupations, lui ravira ses ressources dernières, elle le mettra dans l'impossibilité de pourvoir à l'éducation de ses enfants, aux besoins de sa famille; elle le réduira au désespoir, elle le fera mourir peut-être : mais qu'est cela en présence des graves intérêts de satisfaction que le créancier a droit d'exiger? Un débiteur compte-t-il encore parmi les membres de la famille humaine? peut-il réclamer comme un autre sa part d'air et de soleil? et doit-on, quand il y a des créanciers dans le monde, penser à autre chose qu'à donner à ces derniers les moyens de torturer et d'emprisonner ceux qui, par le seul fait d'une lettre de commerce en souffrance, ont cessé d'être hommes pour devenir prisonniers? C'est là de la juste et digne morale; et décidément c'est bien à nos législateurs qu'il faut faire honneur de l'invention de la contrainte par corps, qui elle-meme a amené l'invention de la respectable classe des gardes du commerce.

Le garde du commerce est à la législation commerciale ce que le gendarme est à la législation criminelle. Tous deux ont pour fonctions d'assurer l'exécution d'une certaine pénalité. La seule différence qui existe entre ces deux officiers publics, c'est que l'un exerce sur le simple mandat du procureur du roi, ou même de son propre mouvement, tandis qu'au garde du commerce il faut un arrêt en bonne forme, un jugement de prise de corps bien et dûment prononcé et signifié, au bas duquel on lise la phrase sacramentelle : Mandons et ordonnons à tous officiers de la force publique de veiller à son exécution, d'y prêter main-forte lorsqu'ils en seront légalement requis. Toutes les minutieuses formalités qui pré-

cèdent le prononcé de l'arrêt ne le regardent en rien ; il n'a pas à s'inquiéter des protêts, des oppositions, des significations : tous ces mille petits réseaux dont la procédure commerciale entoure le pauvre débiteur afin de doubler et tripler la dette qu'il ne peut déjà parvenir à payer simple, tout cela n'est pas son affaire; mais lorsque le procès est arrivé à sa fin, lorsque le jugement de prise de corps est rendu, et pour le commerçant qui a signé un billet à ordre, et pour le jeune homme qui a oublié de payer une lettre de change, la délibération est aussi brève que les formalités préliminaires ont été longues, le tribunal de commerce a terminé avec le débiteur, qui n'est plus réputé digne de l'occuper plus longtemps, et au moyen de son terrible *Mandons et ordonnons*, elle le livre au garde du commerce, exécuteur des hautes œuvres de sa justice, qui se charge du dénoûment de l'affaire.

Les divers dossiers d'arrestation, à mesure que l'huissier les remet au garde du commerce, sont classés par ce dernier en deux catégories bien distinctes : ce sont, comme il les appelle, les bons enfants et les récalcitrants. La première catégorie, comme on le voit, comprend les arrestations faciles à opérer, celles pour lesquelles il n'est pas besoin de frais d'esprit et de ruse, celles pour lesquelles il n'y a pas à récolter d'injures, de coups de canne ou autres petits désagréments qui s'attachent à sa profession. Presque tous les commerçants, les jeunes gens qui courent leur seconde année de majorité, et généralement tous ceux qui en sont à leur première lettre de change, entrent de droit dans cette première classification. Pour s'assurer de tous ces menus détails d'âge, d'intérieur, de position et de caractère, le garde du commerce a sous ses ordres une petite meute de recors qu'il lâche autour de la maison où est supposé demeurer celui qu'il s'agit d'*empaumer*. Elle a mission de pénétrer sous un prétexte quelconque auprès de la victime, ou, tout au moins, d'aller aux informations près de ses portiers ou de tous ceux qui peuvent avoir le plus de facilités à l'approcher. A l'aide de ces renseignements, si peu importants qu'ils soient, le garde du commerce, avec la finesse que lui donne l'habitude de son métier, sait déjà à qui il a affaire, il vous dira résolûment combien d'heures, de jours, ou de mois, lui sont nécessaires pour prendre son homme, et presque toujours l'événement lui donne raison. Après avoir ainsi improvisé son plan d'arrestation, il relègue le dossier dans le casier commun, jusqu'à ce que son rang de date amène le jour fatal qu'il s'est désigné pour agir.

Il est donc rare que la visite des gardes du commerce suive immédiatement la remise entre leurs mains du dossier d'arrestation ; ceci est encore une de leurs tactiques, un de leurs plans d'attaque. Le débiteur qui est sous le coup de la prise de corps, et qui, par conséquent, s'attend à être arrêté du soir au lendemain, fût-il doué du caractère le plus débonnaire, ne peut s'empêcher de prendre quelques précautions pour retarder le terrible moment de sa déportation à l'hôtel de la rue de Clichy. Mais, si quelques jours se passent sans avoir entrevu la moindre figure suspecte, s'il n'a pas été épouvanté par quelque apparition sinistre, le pauvre débiteur se rassure un peu : il songe à glorifier l'obligeance de son créancier, il voit dans ses rêves l'image d'un protecteur inconnu qui lui a fait la gracieuseté de payer sa lettre de change, il songe à toute espèce de choses, excepté à celle qui est vraie. Peu à peu, les précautions s'éloignent, il s'accoutume à l'idée qu'il ne doit plus rien, qu'il n'a plus de dangers à courir, il oublie même qu'il a jamais dû, et un jour, après une longue rêverie où il a donné l'essor à toutes ses pensées de bonheur, de liberté, d'espérance, de désir, il entr'ouvre sa fenêtre précieusement fermée jusqu'à ce moment, il se penche sur son balcon pour recevoir un rayon de soleil et saluer le retour de la belle saison.

A peine quelques secondes se sont écoulées, que la porte retentit frappée de deux coups bien légers, bien discrets, comme ceux d'un signal attendu et aimé ; toute idée de danger est tellement éloignée de la pensée du débiteur, qu'il se précipite pour ouvrir.

Un homme entre, l'air humble et respectueux, le chapeau bas, le corps plié jusqu'à terre. « C'est bien M*** à qui j'ai l'honneur de parler? »

A peine le oui attendu est sorti de la bouche du maître du logis, que la porte, qui n'a été que légèrement repoussée sur l'inconnu, s'ouvre de nouveau comme d'elle-même, et qu'un second personnage se trouve tout à coup à ses côtés.

Et on n'a pas eu le temps de s'enquérir de son nom et du motif de sa visite, qu'il l'a fait déjà connaître dans les termes suivants :

« Monsieur, dit-il en soulevant la partie basse de son gilet, qui recouvre une ceinture bleue, sur laquelle sont bordées deux baguettes en argent, signe distinctif de ses fonctions, je suis officier public, garde du commerce, et comme tel, porteur d'un jugement qui vous déclare débiteur de certaine somme, qui, faute d'être payée sur l'heure entre mes mains, vous constitue en état d'arrestation. »

Ces paroles sont prononcées avec une telle douceur, avec un tel air de bonhomie, d'intérêt et presque d'affliction, car, nous l'avons dit, le garde du commerce est de tous les comédiens de notre époque, si riche en comédiens de tous genres, celui qui sait le mieux composer son visage, qu'on croirait que sa visite a eu pour objet de vous annoncer un de ces malheurs très-remédiables, comme, par exemple, la mort d'un vieil oncle qui laisse une succession d'un million. Que devient le pauvre débiteur à l'audition de ces terribles paroles? il tempête, il éclate; il maudit son créancier, il s'exhale en injures contre le tribunal de commerce, contre les recors, contre la nature entière, il tonne contre la violation du domicile et déclare qu'il refuse de marcher.

C'est là l'espèce furieuse des débiteurs faciles; le garde du commerce, qui a tout prévu, tient en réserve une foule de réflexions, plus ou moins philosophiques, pour tâcher de vaincre sa résolution. Il lui fait espérer que ce n'est là qu'une petite mesure de satisfaction donnée à son créancier, qui ne tardera pas à se laisser fléchir, ou bien il l'engage à faire quelques démarches auprès de ses amis, auprès de ceux qui s'intéressent à lui, pour obtenir la somme qui lui est demandée; il lui offre de faire tous ses efforts pour arriver à concilier cette malheureuse affaire. Rarement le calme et le sang-froid du garde du commerce ne viennent pas à bout de la colère de son prisonnier; battez-le, il supportera tout, il vous dira : *Frappe, mais écoute;* car il sait son histoire grecque; il s'écriera comme l'huissier à l'Intimé : *Frappez, j'ai quatre enfants à nourrir*. Il faut que le garde du commerce ait été bien maltraité pour recourir à cette force publique que la phrase sacramentelle de M. le président du tribunal séant à la Bourse met à la disposition d'un de ses officiers, et dont il a le droit, en cas d'urgence, de requérir l'intervention.

Le caractère, le ton, les manières du garde du commerce se mettront au contraire en complète harmonie avec celui qu'il a mission de transporter à l'hôtel de Clichy. Il se pliera à toutes ses volontés, à toutes ses



exigences, comme s'il voulait se faire pardonner le rôle dont il est chargé; il tâchera de lui abréger la longueur de la route en lui parlant littérature, science, arts, industrie, car il peut tenir une conversation raisonnable sur tous ces divers sujets; il satisfera tous ses caprices, hormis un seul pourtant qu'il sera impossible d'obtenir de son désir de vous obliger, celui de suspendre l'arrestation de vingt-quatre heures. Sur ce point le garde du commerce, quelle que soit la confiance que vous lui ayez inspirée, sera inflexible, et il vous répondra d'un ton contrit : « Du moment que nous nous sommes vus, nous ne pouvons plus nous séparer. »

Quelquefois le garde du commerce, laissant de côté le ton dolent et plaintif, se présente à sa victime l'air gai et joyeux, le sourire sur les lèvres, la plaisanterie à la bouche. Dernièrement un garde du commerce, en train d'arrêter un jeune homme qui ne faisait pas mine de vouloir se rendre de très-bon cœur et refusait presque son invitation, se mit à lui dire, en accompagnant son bon mot de son plus agréable sourire :

—Eh! monsieur, de quoi pourriez-vous vous plaindre, n'avez-vous pas reçu tous les sacrements?

— C'est juste! s'écria celui-ci, dont la tristesse ne put tenir à cette saillie inattendue, partons donc.

Il partit, en effet, escorté d'un côté par le garde du commerce, de l'autre par son acolyte. Arrivé au détour de la rue, il aperçut un fiacre dont le cocher, à leur approche, s'empressa d'ouvrir la portière : au même instant deux hommes, sortant on ne sait d'où, parurent tout à coup, et, sans mot dire, vinrent prendre place dans la voiture.

— Quels sont ces gens? s'écria alors le jeune homme.

— Ne voyez-vous pas, monsieur, répondit le garde du commerce, continuant son agréable plaisanterie de tout à l'heure, que ce sont messieurs les croque-morts chargés de vous enterrer, et que vous êtes dans le corbillard de la dette?

En effet, pour se passer dans les règles, toute arrestation doit être faite par le garde du commerce d'abord, ensuite par trois recors qui, dans l'argot de justice, prennent les noms de praticien, et enfin par un juge de paix. De juge de paix on s'en passe le plus souvent; on ne le fait guère intervenir que dans les grandes et difficiles occasions. Lorsque ce cas arrive, comme il pourrait fort bien se faire que le juge de paix de tel ou tel quartier, à une heure dite, n'eût pas ou le temps ou la volonté de se déranger, pour se rendre au désir de messieurs les gardes du commerce, ils ont à leur solde et à leur réquisition, pour remplir cet office, une espèce de juge de paix à eux, ayant à peu près le caractère officiel

de cet état, petit vieillard qui borne l'œuvre de son ministère à les accompagner dans toutes leurs courses, à les assister dans toutes leurs arrestations.

Une fois entré dans le fiacre, où sont venus prendre place avec vous le garde du commerce et ses trois praticiens, vous êtes déjà à moitié prisonnier, la première porte de l'hôtel de Clichy s'est refermée sur vous. Encore un moment, les définitives formalités de votre incarcération seront terminées, et tout sera dit. Ainsi profitez de ce dernier moment de liberté qui vous reste, dites un suprême adieu à la vie parisienne, aux indolentes flâneries sur le boulevard de Gand, aux joyeux dîners chez le restaurateur que vous affectionnez. Vous obtiendrez du garde du commerce de finir joyeusement votre journée, à la charge d'avoir lui et les siens pour compagnons inséparables de votre dîner et de vos courses, et d'abord d'être conduit en *référé*.

La formalité du *référé* consiste à être amené au Palais de Justice devant le président du tribunal civil; là, si vous avez des objections à élever contre votre arrestation, vous êtes admis à les exposer, et le président y fait droit ou les rejette; sinon votre visite au Palais de Justice se borne à demander un certain temps de répit avant d'être écroué à la maison pour dettes. Au moyen de cette autorisation, il vous reste quatre et même cinq heures de quasi-liberté que vous pouvez employer, toujours escorté de votre fidèle garde, à faire des démarches pour obtenir de votre créancier votre élargissement, ou à porter votre dernier toast d'homme libre.

Mais ces derniers instants passent vite; cinq heures approchent, et cinq heures est le terme fatal des plus longs délais; passé ce moment, en maison qui se respecte, l'hôtel de la *Dette* ne reçoit plus de pensionnaires. Alors vous remontez dans votre fiacre, la voiture s'ébranle et bientôt s'arrête devant le n° 48 de la rue de Clichy, sur lequel s'agite le drapeau administratif qui indique que vous êtes devant une maison de l'État. A votre aspect les portes s'ouvrent, et surtout se referment; vous entendez un bruit de grilles, de verrous, vous respirez une odeur de captivité, vous êtes entouré d'une armée de geôliers qui vous mesure des yeux et prend votre signalement. Votre garde du commerce n'a plus qu'un dernier service à vous rendre, celui de dresser procès-verbal de votre arrestation, d'écrire votre nom sur le grand livre des prisonniers pour dettes, et enfin de vous délivrer votre certificat d'écrou; cette formalité remplie, il vous fait ses adieux, vous êtes enterré.

Mais ce sont là les arrestations faciles, les arrestations pour lesquelles le garde du commerce dédaigne de mettre au jour les grands moyens d'adresse et de ruse que le ciel lui a départis lorsqu'il lui a dit : *Iste eris*, tu seras garde du commerce. Notre officier civil affecte un souverain dédain pour ces sortes d'affaires, qu'il traite, comme on dit, du haut de sa grandeur. Mais vienne une affaire importante et difficile, vienne le dossier d'un débiteur récalcitrant, dont on renomme l'habileté à mettre en défaut toutes les poursuites, à échapper à toutes les recherches, véritable protée insaisissable qu'on rencontre partout le dimanche et les jours fériés, et qu'on ne voit les autres jours nulle part qu'aux Tuileries, parce que les Tuileries sont lieu de refuge, homme introuvable, sans demeure fixe parce qu'il les a toutes, voilà bien ce qu'il faut au garde du commerce. Plus la difficulté est grande, plus il y a de péril à courir, plus l'émulation du garde du commerce est excitée. Son honneur est en jeu, car lui aussi travaille pour ce quelque chose d'indéfinissable qu'il appelle honneur; tel de ses confrères a mis trois mois pour opérer une arrestation du même genre que celle qui lui est confiée; à quelle *gloire*, à quelle *considération* n'aura-t-il pas droit s'il parvient à le faire en moitié moins de temps? Cette affaire fera du bruit, elle sera répétée par tous les journaux, sa réputation d'habileté sera établie, sa supériorité sur ses rivaux proclamée, et le souvenir de son action d'éclat vivra dans les annales et archives de la confrérie. Avec de pareilles idées, peut-il y avoir rien d'impossible au garde du commerce? Il y a quelques années, l'un d'eux, qui avait laissé échapper une importante arrestation sur laquelle il comptait, et dont il s'était vanté comme d'une affaire conclue, ne voulut pas survivre à ce qu'il appelait son déshonneur et se brûla la cervelle.

Le garde du commerce chargé d'une grave et difficile exécution ne s'appartient plus. Il est tout entier à l'affaire qui réclame ses soins. Le jour il médite son plan d'attaque, la nuit il n'en dort pas, ou s'il vient à succomber à une longue insomnie, il en rêve encore, et plus d'une fois il a dû à un songe un bon conseil pour l'aider dans ses projets.

Les moyens que le garde du commerce met en jeu pour arriver à un débiteur récalcitrant sont inépuisables; outre un grand fonds de ruse et d'invention, ils accusent encore une grande connaissance du caractère de l'individu qu'il doit arrêter.

S'agit-il d'un jeune homme coureur d'aventures, amoureux de plaisirs et de danse, le garde du commerce attend patiemment la saison des bals; et, un soir que le débiteur se sera laissé aller à suivre la foule bigarrée et frémissante des masques entassés dans la salle de Musard, une jeune Camargo à la taille gracieuse et élancée, aux gestes empressés, viendra le lutiner, s'attacher à ses pas, se lancer à sa suite dans le galop infernal. Enchanté de sa conquête, le jeune homme offre un déjeuner qui est accepté après quelques instants. A sept heures du matin, l'amoureux en est encore à implorer qu'on veuille bien quitter un vilain masque qui ne sert qu'à cacher des traits adorés. « Il faut donc vous obéir! » répond une voix qui va droit à l'âme de l'amoureux. Au même instant le masque tombe, la ceinture de la Camargo se dénoue et laisse voir une autre ceinture bleue sur laquelle sont brodées deux baguettes en sautoir; trois hommes auxquels on n'avait pas encore pris garde s'avancent et entourent l'amoureux, qui ne s'aperçoit de la réalité de ce qui lui arrive qu'en entendant le fatal : « Je vous arrête, » proféré par la bouche de sa conquête, le garde du commerce.

S'agit-il d'une de nos célébrités artistiques ou littéraires, toujours à la recherche du fabuleux Pactole, ayant des fantaisies de grand seigneur, dévorant en un jour une fortune d'un mois de travaux, et ne conservant de ces moments d'opulence que des lettres de change non payées, le garde du commerce aura bientôt trouvé le moyen d'arriver jusqu'à lui et d'enchanter le cerbère qui garde sa porte. Affublé de l'habit noir d'un éditeur à la mode, il se présentera en compagnie de quelques sacs d'écus, sous le prétexte d'acheter l'œuvre à laquelle notre écrivain met la dernière main, et que le public attend avec une si grande impatience. Il n'y a pas de porte fermée pour un homme qui se présente en aussi bonne compagnie, et quelques moments après l'auteur roule vers la rue de Clichy et entre en possession du tranquille asile qui lui permettra d'achever paisiblement son œuvre commencée.

Aujourd'hui gros capitaliste enrichi dans la banque, demain pauvre vieillard implorant l'aumône à votre porte; tour à tour oncle d'Amérique visitant un neveu qu'il n'a vu depuis longues années, garçon de caisse,

messager amoureux, homme de robe ou homme d'épée, le garde du commerce apparaît sous tous les habits, s'affuble de tous les costumes; jeune ou vieux selon l'occasion, Normand, Picard, Gascon, il a l'âge de tous ses rôles, il possède tous les idiomes, parle toutes les langues. C'est bien le plus rusé, le plus adroit, le plus complet comédien qui se puisse rencontrer.

Une des arrestations les plus curieuses, et qui révèle toutes leurs ressources et la puissance de leurs expédients, est celle d'un cocher de cabriolet contre lequel existait depuis longtemps un jugement de prise de corps, et qui était parvenu à se soustraire jusque-là à toutes les recherches.

De guerre lasse, le garde du commerce avait momentanément suspendu ses poursuites, lorsqu'un jour, au retour d'une de ses expéditions, notre officier public l'avise, passant triomphalement sur son siége, à quelques pas de lui. Le faire descendre de sa voiture et l'arrêter en pleine rue, c'eût été ameuter la foule, qui n'est guère portée à prendre fait et cause pour les gardes du commerce; aussi prend-il un autre parti : il s'élance avec l'un de ses praticiens dans le premier cabriolet qu'il rencontre, pendant que son autre acolyte court au cocher qu'il s'agissait d'arrêter, lui jette dix francs, et lui désignant la voiture qui s'éloignait avec vitesse : « Pour vous, s'écria-t-il, si vous parvenez à la rattraper. » Le cocher se hâte de faire place à ce riche inconnu; de la voix, du geste, il gourmande son cheval, qui part de son plus grand galop; on traverse le boulevard, on longe la rue du Mont-Blanc, enfin, vis-à-vis le n° 48 de la rue de Clichy, l'inconnu saute sur les rênes, et, les tirant à lui, retient court l'élan du cheval. Quelques secondes après, le cocher était *enterré* à la prison pour dettes.

Le prix tarifé d'une arrestation simple est de cent francs. Le *référé* en rapporte huit. Un garde du commerce bien posé, et qui aurait fait ses preuves, pourrait arriver à un revenu annuel de six ou huit mille francs. Heureusement pour lui, le casuel vient tripler et même quadrupler cette somme. Il est tel créancier qui, pour activer les poursuites du garde du commerce, l'intéresse pour un cinquième ou un sixième dans sa dette. On cite l'arrestation d'un riche fournisseur qui a été payée le prix énorme de dix mille francs. On dit même, mais nous prévenons que nous nous faisons l'écho de ce bruit sans y ajouter la moindre croyance, que le débiteur concourt parfois à grossir le chiffre de son revenu, et qu'à un certain prix il obtient que son arrestation soit différée d'un temps plus ou moins long, ou, mieux encore, il achète un délai qui lui permet de passer en Belgique ou à Londres.

La liste civile annuelle du garde du commerce finit, au moyen de tous ces petits crédits supplémentaires, par être assez ronde pour lui permettre d'avoir un cheval et un cabriolet, dans lequel les dimanches et les jours fériés il va se pavaner aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne, puissance invisible pour tous comme le bravo de Venise. Après deux ou trois ans d'exercice, il achète, sur ses économies, une maison de campagne. Après dix ans, il a cent mille écus de fortune placés sur l'État, il vend sa charge de vingt à cinquante mille francs; il habite le Marais et marie sa fille au limonadier qui lui fait sa partie de piquet. Son fils, s'il en a un, est de droit avocat.

Retiré des affaires, le garde du commerce n'est plus reconnaissable; cette finesse, cette malice inépuisable, cette énergie dont il nous a donné tant de preuves, l'ont complétement abandonné; pendant dix ans de sa vie il a joué un rôle de comédien et il a possédé au suprême degré les qualités de ce rôle; mais tout en lui a fini avec la pièce.



PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., 1, RUE D'ERFURTH.



LE MAITRE DE PENSION

PAR

ÉLIAS REGNAULT



La fille aînée des rois a subi bien des assauts, souffert bien des humiliations, dévoré bien des outrages, et pourtant, debout encore, l'Université gouverne toujours notre enfance, et préside aux destinées de l'avenir. C'est que, malgré tous ses défauts, le système universitaire a été sauvé par les défauts plus grands des systèmes qui ont prétendu lui faire concurrence. La vérité sur l'intérieur des colléges n'est pas très-belle à voir; la vérité sur l'intérieur des pensions est effrayante. Le collége est le principe de plus d'un vice, la pension en est le développement.

Au reste, hâtons-nous de le dire, ce n'est pas sur les maîtres que doit retomber le blâme, mais sur les familles qui font les maitres ce qu'ils sont.

Une pension est un asile ouvert à la faiblesse des parents qui redoutent pour leur fils la discipline des colléges, à la faiblesse des enfants que les complaisances maternelles ont de bonne heure corrompus, à la faiblesse des intelligences rachitiques qui ont épuisé sans fruit toutes les formules universitaires. C'est l'hospice des infirmités intellectuelles et morales de toute une famille. Or ces infirmités sont incurables, et pour des plaies incurables un médecin est inutile. De pareils malades veulent un charlatan; le maître de pension doit l'être en dépit de sa conscience. On lui amène un enfant à redresser, et on plie l'enfant en sens contraire; on lui demande des conseils, et on lui impose une opinion; on exige de lui la vérité, et l'on s'offense de tout ce qui n'est pas mensonge. Pour le maître de pension, tromper, c'est vivre; ne pas tromper, c'est mourir. Dans ce cruel dilemme entre la vie et la mort, le choix est obligé; et c'est ainsi que les mêmes faiblesses qui ont rendu nécessaires les pensions rendent nécessaires les vices des pensions.

L'éducation est un fait social tellement sérieux, qu'on ne saurait assez déplorer de voir l'avenir des générations abandonné comme un jouet aux caprices d'une faible femme. La plupart des mères s'accoutument à considérer leurs enfants comme une propriété : c'est même celle dont elles se montrent le plus jalouses; car, pour gouverner cette propriété, il n'est pas besoin de la signature du mari. Aussi ne se font-elles pas faute, selon la définition romaine, d'user et d'abuser. Un enfant est un meuble qu'elles parent, qu'elles arrangent, qu'elles décorent pour s'admirer dans leurs œuvres; c'est tantôt une idole, tantôt un esclave : elles croient encore jouer à la poupée. On comprend qu'avec ces manies qu'elles appellent des principes elles n'envoient pas leurs fils au collége; mais on comprend aussi quelle suite de dégoûts elles préparent au maître de pension. Que de restrictions elles lui imposent en lui confiant leur propriété! Que de précautions elles accumulent! Elles font leurs réserves; elles prennent leurs garanties : chacune de leurs conditions renferme une clause résolutoire; chacune de leurs recommandations est un *sine qua non;* enfin elles tracent autour du maître un cercle d'entraves tellement resserré, que, dès le premier jour, son autorité se trouve compromise et son influence perdue.

Il y a bien des hommes qui sont femmes sous ce rapport. « Je suis le meilleur juge, s'écrie-t-on, de l'éducation qui convient à mon fils. » Eh ! c'est là précisément ce que je vous conteste. Vous n'avez rien de ce qui convient à un juge. Un juge doit être impartial, et vous êtes passionné; un juge doit être fort, et vous êtes faible; un

juge doit être clairvoyant, et vous êtes aveugle. Adorez vos enfants, puisque telle est votre fantaisie; vouez-leur un culte fanatique, encensez-vous dans votre image; mais n'entrez pas dans le temple de l'éducation, vous n'y commettriez que des sacriléges, vous n'y proféreriez que des blasphèmes.

Quelques naïfs provinciaux, quelques bourgeois de la rue Saint Denis choisissent aussi la pension par des motifs d'économie. Ils s'imaginent, les bonnes gens, qu'ils n'auront à payer que le prix brut de la pension. Mais il y a dans ces budgets de famille, ainsi que dans les budgets de l'État, le chapitre des dépenses extraordinaires, supplémentaires et complémentaires; et la pension à bon marché rentre dans la classe des mêmes illusions que le gouvernement à bon marché.

Il y a dans la vie du maître de pension un moment bien doux : c'est lorsqu'il voit entrer dans son salon un étranger conduisant par la main un petit garçon de dix à douze ans. Et pourtant, avant de posséder ce nouveau commensal, avant d'ajouter une tête à son troupeau, combien de sots commentaires et d'impertinentes dissertations est-il contraint de subir! Aujourd'hui que la grande voix de la réforme s'attaque à tous les anachronismes de nos vieilles institutions, il n'est certes pas étonnant que l'esprit novateur veuille s'introduire dans l'éducation, c'est même par là que toute bonne réforme doit commencer. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que très-souvent des partisans acharnés du *statu quo* politique se donnent des airs de rénovateurs dans les détails de la vie domestique. Le défenseur immobile du juste-milieu dans la grande famille sociale se fait révolutionnaire dans sa petite feuille, d'autant plus opiniâtre dans ses réformes qu'il y apporte moins de logique.

Ces réformateurs sans principes sont pour le maître de pension les clients les plus désespérants. On les rencontre surtout parmi les médecins et les avocats; leur rhétorique fougueuse attaque sans pitié les plus graves questions. « Monsieur, s'écrie l'un d'eux, l'éducation universitaire est un contre-sens dans notre siècle. A quoi servent, je vous le demande, le grec et le latin, triste héritage des jésuites? Les sciences naturelles, monsieur, les sciences naturelles doivent former la base de toute bonne éducation. » Cette apostrophe est suivie d'une longue harangue physiologique, que l'instituteur se garde bien d'interrompre; car une des vertus de sa profession est de ne jamais avoir d'esprit mal à propos. Le père continue : « Surtout, monsieur, point de bigoterie, point de ces préceptes étroits qui obscurcissent l'esprit d'un enfant. D'abord, je n'entends pas que mon fils aille à confesse : ce n'est pas la peine qu'il revienne sur ses sottises, et je m'en rapporte à vous pour lui infliger des pénitences. »

A peine débarrassé de cet esprit fort, le maître de pension reçoit la visite d'une pieuse mère, qui vient s'adresser à lui parce que les colléges lui paraissent des antres d'irréligion; elle espère rencontrer dans une institution particulière les saintes traditions qui s'effacent, et quelques rayons de la foi exilée des colléges. Voilà donc le maître de pension obligé d'afficher autant de dévotion qu'il avait tout à l'heure montré d'indifférence. Il trouve des paroles onctueuses, cite à propos quelque texte de l'Évangile, déplore la corruption du siècle, et gagne un pensionnaire de plus.

Ainsi se passe sa vie, tiraillée en sens contraires, heurtée par les idées les plus opposées, et les acceptant toutes, pour n'en faire triompher aucune. Tous les préjugés s'adressent à lui, et il les caresse; toutes les vanités lui imposent leurs lois, et il s'humilie devant elles; toutes les faiblesses l'invoquent, et il leur promet son appui : ne l'accusez point d'hypocrisie : c'est la condition de son existence, c'est la loi de son être; c'est le chemin de sa vie, dont il ne peut s'écarter sans tomber dans un précipice. Que parlez-vous de vérité? Pour lui, la vérité serait un suicide.

Plus il compte d'élèves, plus il a de transactions à subir, de caprices à ménager, de passions à caresser. Son abnégation morale doit être en raison directe de sa recette, sa recette en raison inverse de sa probité.

On comprend aisément qu'au milieu de toutes les exigences qui l'oppriment il ne peut y avoir dans les études ni ordre ni unité. Comme la pension a été préférée pour ne pas subir les lois du collége, chacun apporte à la pension sa loi particulière. Il y a des élèves qui sortent tous les quinze jours, d'autres toutes les semaines; l'un sort le samedi soir, l'autre le dimanche matin, l'un avant la messe, l'autre après la messe. L'un apprend le grec et le latin, l'autre le latin sans le grec; l'un n'étudie que les langues vivantes, l'autre que les sciences naturelles; l'un suit la méthode Jacotot, l'autre la méthode Robertson, un troisième ne suit aucune méthode; c'est son père qui l'entend ainsi. L'anarchie est imposée au maître, et le maître accepte l'anarchie et s'en désole; et les élèves acceptent l'anarchie et s'en amusent. Anarchie dans les études, anarchie dans la discipline, anarchie dans les mœurs. Ceux qui veulent lutter contre ces nécessités entrent dans une voie terrible de fatigues et de combats. Beaucoup y succombent : quelques-uns, et ce sont de rares exceptions, en triomphent; le plus grand nombre accepte le joug et s'en trouve bien. Mais nul n'a mieux profité de son inaltérable dévouement aux pères de famille que l'honnête M. Moisson.

M. Moisson est un homme de cinquante ans, gros et rabougri, vif et sémillant malgré sa rotondité, remuant et loquace malgré ses prétentions à la dignité. Ses petits yeux brillants roulent sans cesse dans leur orbite, comme s'il était toujours en présence d'une bande d'écoliers indisciplinés. On voit qu'il est accoutumé à multiplier ses regards. Dans toute son allure, il y a un mélange de hauteur et de servilité, d'humilité et d'orgueil, qui témoigne que sa vie est un composé de ces deux éléments. Mais ils sont distribués à doses si égales, qu'on ne saurait dire si c'est en obéissant qu'il apprit à commander, ou en commandant qu'il apprit à obéir.

A côté de lui fleurit, dans toute la béatitude d'une union bien assortie, madame Moisson, gardienne jalouse des clefs de la cave, dragon vigilant qui protége les farineux classiques contre les déprédations des domestiques et des écoliers. C'est elle qui manipule l'abondance, distribue les rations de pain, et découpe les viandes en surfaces égales, mais non sans se rappeler la définition géométrique de la surface : « C'est ce qui a longueur sans épaisseur. »

Madame Moisson paraît rarement au salon : c'est le garde-manger qui est son temple, la cuisine son sanctuaire. C'est là qu'elle reçoit les hommages des mères prévoyantes qui veulent étudier l'hygiène culinaire de la pension. Elle leur montre avec orgueil le bouillon surchargé de caramel, et se vante de n'y pas mettre d'oignon brûlé. Elle surveille avec une inquiète sévérité tous les mouvements des domestiques, leur dispute un moment de loisir, met la main à tout, tire profit de tout, et se glorifie, non sans raison, d'être la clef de voûte de l'établissement. Pour qu'un maître de pension réussisse, il faut qu'il se pourvoie d'une femme qui ne craigne ni l'odeur du charbon ni les taches de graisse. Celui qui



préfère les qualités aimables d'une compagne aux rustiques habitudes d'une servante ne fera jamais fortune; il n'aura même jamais la croix.

Madame Moisson se réserve aussi la direction de la lingerie. Son orgueil de ménagère se complaît à étaler, dans leurs compartiments de sapin, les trousseaux numérotés. Pour lui rendre justice, la blancheur du linge n'a rien d'équivoque, et les reprises ne sont pas trop apparentes. Mais nous sommes obligés de convenir que dans chaque trousseau il manque régulièrement deux ou trois serviettes. Comme les parents ne peuvent constater le déficit qu'à la sortie de l'élève, il est facile de le mettre sur le compte de l'étourderie naturelle au jeune âge, ou bien de l'imputer aux ravages du temps, plus destructeur encore qu'un écolier.

Il entre ainsi dans la discipline de la maison de prélever officiellement sur chaque trousseau, lors du départ d'un élève, une paire de draps pour le service de l'infirmerie. Or cette infirmerie est toute nominale; car, dans le cas de maladie grave, la maman reprend toujours son enfant chez elle, et pour les indispositions légères, l'écolier reste toujours à la lingerie, où on l'abreuve d'une tisane de bourrache et de chiendent, qui lui fait bien vite regretter le réfectoire.

Il n'y a pas de réclamation à élever contre cette contribution indirecte qui pèse sur les draps; c'est une condition énoncée dans le prospectus, et les prospectus sont comme les lois : tout le monde est censé les connaître.

Quoi qu'il en soit, cet article est d'un très-beau rapport pour madame Moisson. Fille de fermier, elle a conservé pour les amas de linge le goût fanatique des paysannes; aussi en a-t-elle pour le service de plusieurs générations : c'est un genre d'avarice rustique et primitif. Au lieu de cassette, on a une armoire. Cette passion pour le tissu de lin donne à madame Moisson un stoïcisme superbe lorsqu'on vient lui annoncer le départ imprévu d'un élève. Aux regrets de son mari, elle oppose cette puissante consolation : « Mon ami, c'est une paire de draps de plus. »

Le prospectus de M. Moisson contient quelques phrases ampoulées sur la nourriture du corps et de l'esprit. Mais dans sa maison le corps est mal nourri, l'esprit plus mal encore; et cependant ses classes sont pleines, ses dortoirs encombrés : c'est qu'il a fait une longue étude des fantaisies et des caprices maternels, qu'il exploite avec une rare habileté. Nul ne connaît avec plus de précision le degré de complaisance et de flatterie qu'il faut toujours témoigner à l'enfant qu'on amène; nul ne sait plus adroitement rendre compte de la conduite d'un élève dont un autre ne saurait que faire : s'il est étourdi, cela tient à sa vivacité; s'il est capricieux, cela tient à sa santé; s'il est paresseux, cela tient à sa croissance.

M. Moisson couvre les fautes graves d'un voile complaisant, tonne avec sévérité contre les peccadilles, met en saillie les heureuses dispositions, fait sortir en relief les qualités qu'affectionne la mère; et celle-ci se retire fière d'avoir un tel fils, fière d'avoir pour lui un tel mentor.

Quant à l'instruction de ses élèves, c'est ce dont M. Moisson s'occupe le moins. Il a un moyen sûr d'obtenir les succès classiques, qui font de si nombreuses dupes dans les quatre-vingt-six départements. Consultant chaque année la liste des lauréats au concours général, il prend des renseignements sur la position sociale des parents : ceux dont la fortune est humble sont aussitôt visités par lui; il leur propose de recueillir leur fils *gratuitement* dans sa maison. « C'est une règle, dit-il, qu'il s'est faite, de pourvoir à l'éducation des enfants pauvres et méritants. » Il voile ainsi sa spéculation sous le désintéressement. Il est rare que cette offre soit rejetée; car les parents eux-mêmes, mentant à leur conscience, se persuadent qu'ils obéissent à l'impulsion généreuse du maître, tandis qu'à vrai dire ils font marchandise de leur enfant. C'est une nouvelle espèce de traite, où se vendent de jeunes âmes, où tout ce qu'il y a de pur dans l'intelligence est livré en échange d'une maigre pitance et de soins équivoques. Ainsi l'innocente gloire des concours académiques devient une chaîne pour le jeune triomphateur : on exploite ses succès, on escompte ses veilles; et, comme l'esclave romain, il livre à son maître tous les fruits matériels de ses travaux. Grâce à ce trafic bien dirigé, l'institution Moisson figure avec éclat dans les luttes universitaires. Aussi l'habile négociant ne manque jamais de parcourir tous les ans le marché, et de renouveler les provisions intellectuelles qui sont pour lui une double source de profits. Les enfants laborieux du pauvre travaillent à sa réputation; les enfants dissipés du riche assurent sa fortune.

Il est su de tout le monde que dans une pension la distribution des prix n'est qu'un partage à peu près égal de couronnes qui tombent sur tous les fronts. M. Moisson connaît trop bien son métier pour ne pas se conduire *selon l'usage antique et solennel*. Depuis le philosophe émérite jusqu'à l'enfant qui bégaye les premières lettres, tous sont appelés, tous sont élus. Cette flatterie est si grossière, ce mensonge si patent, qu'on s'étonne qu'ils puissent, sans éclairer les plus aveugles, se renouveler avec cette opiniâtreté périodique. Eh bien! on a tort de s'étonner, on a tort surtout d'en faire un crime au maître de pension. C'est encore là pour lui une nécessité fatale. Il n'y a pas de mère, que dis-je? il n'y a pas de père qui n'impute au maître le défaut de succès de son fils : il faut donc lui créer un succès. Il n'y a pas de père qui voie une faveur dans le triomphe de son fils : il pourra bien se plaindre de la multiplicité des prix, mais ceux qui tombent dans sa famille lui semblent tous honnêtement gagnés. C'est ainsi que les décorés du ruban rouge ne cessent de gémir sur la prostitution de la croix, jetée au hasard sur des gens sans mérite, et il ne leur vient jamais en pensée que le reproche puisse retomber sur eux-mêmes.

M. Moisson sait tout cela, et M. Moisson se garderait bien de perdre un élève par pur dévouement pour la vérité. Il n'aime pas les abstractions : cela ne rapporte rien; s'il n'aime pas les faiblesses, il les accepte et en profite : cela rapporte beaucoup.

Du reste, il s'efforce de mettre dans cette cérémonie une gravité consciencieuse, qui ajoute aux illusions maternelles. Il y apporte aussi une certaine pompe destinée à rehausser l'éclat des triomphes. Les couvre-pieds rouges des lits se déroulent en tentures improvisées dans le réfectoire débarrassé de ses tables. Des guirlandes de lierre retombent en festons sur les murs, dont la couleur douteuse et les taches mal effacées sont dissimulées à peine par des dessins des artistes les plus éminents de la pension et les pages d'écriture des plus habiles calligraphes. Un tapis antique recouvre des gradins échafaudés à la hâte, au haut desquels se dresse une longue table, surchargée de livres et de couronnes. Au centre, sont rangés trois fauteuils en velours d'Utrecht : l'un est destiné au mentor qui va distribuer les faveurs, les deux autres au curé de la paroisse et au maire de l'arrondissement. M. Moisson a pour principe d'être toujours dans de bons rapports avec les autorités spirituelle et temporelle.

C'est donc accompagné du représentant de l'Église et du fonctionnaire municipal, appuyé sur l'autel et le trône, que M. Moisson fait son entrée. Son pas est grave, sa figure radieuse, son regard illuminé : on dirait qu'il y a dans cette tête un monde de pensées. Il monte lentement les gradins, offre d'un air modeste le fauteuil à ses deux augustes hôtes, et se pose d'un air méditatif, le jarret tendu, le ventre proéminent, la tête haute. Silence! il va parler. « Jeunes élèves! (*Ici, première pause solennelle, qui tient en émoi tout l'auditoire.*) Il a donc enfin lui ce beau jour qui doit servir de terme et de récompense à vos travaux. (*Deuxième pause solennelle.*) Qu'il m'est doux de proclamer ici les noms glorieux des jeunes lauréats que mes leçons ont appelés à la victoire! Triomphes touchants, luttes pacifiques, où les rivaux sont des frères, où vainqueurs et vaincus se confondent dans une mutuelle affection! » (*Troisième pause solennelle.*)

Nous ne pouvons suivre M. Moisson dans tous les développements de sa rhétorique. Mais, si son discours n'est pas une œuvre littéraire d'un grand mérite, c'est du moins une œuvre industrielle très-remarquable. Toutes les tendres allocutions qui doivent agir sur les fibres maternelles, toutes les pompeuses apostrophes qui doivent chatouiller les vanités paternelles, sont par lui tour à tour habilement employées. Sa voix se plie aux modulations les plus diverses, tantôt douce et chantante lorsqu'il célèbre les joies de sa famille, tantôt vibrant comme les éclats d'une trompette, lorsqu'il proclame la gloire des lauréats. Enfin, après avoir rapporté le fameux mot du maréchal de Villars, il termine par ces paroles, péroraison stéréotypée de toutes ses harangues officielles : « Accourez donc, jeunes athlètes, aimables champions de la science : venez recevoir le prix de vos généreux efforts. Il vous est permis sans doute de vous enorgueillir de vos précoces victoires; mais, parmi les vainqueurs, nul n'aura de plus justes sujets d'orgueil que celui qui va les couronner. »

A ces mots un tonnerre d'applaudissements part de tous les coins de la salle; les mamans agitent leurs mouchoirs, et le bruit ne cesse que pour recommencer après chaque nom proclamé, jusqu'à ce que tous aient été proclamés et tous applaudis. Alors M. Moisson se dérobe avec modestie aux empressements de toutes ces dupes volontaires, qui s'extasient sur les mérites d'une pension où tous les écoliers sont des écoliers d'élite.

Il y a dans les années de M. Moisson un autre jour d'éloquence et de somptuosité : c'est le jour de sa fête. Son patron est celui de la grande majorité de la classe moyenne, saint Jean, le saint le plus fêté, sans conteste, de tout le paradis.

Quelques semaines avant le bienheureux anniversaire, le principal maître d'étude, que l'on décore du titre d'inspecteur, fait écrire aux élèves une circulaire, qui commence toujours à peu près en ces termes :

« Ma chère maman,

« Comme nous voulons ménager une surprise à notre bon maître, etc. »

La lettre est écrite de préférence aux mères, parce qu'elles se laissent plus facilement toucher par ces amabilités de commande qui simulent la reconnaissance. Le père, de son côté, tient à honneur de ne pas donner moins qu'un autre; de sorte que la fausse sensibilité des femmes, combinée avec la vanité puérile des maris, élève rapidement la somme qui doit formuler la reconnaissance.

Comme c'est l'inspecteur qui est le confident de la surprise, c'est lui qui est le percepteur de la contribution; c'est lui aussi qui se charge de choisir le cadeau destiné à représenter les sentiments réunis des élèves. Mais, comme on le pense bien, il a soin de consulter M. Moisson. Or M. Moisson a les goûts solides, et d habitude il désigne quelque pièce d'argenterie, qui n'ôte que peu de chose à la valeur du capital monétaire. C'est ainsi que, par une longue suite de surprises habilement combinées, l'industriel de l'enseignement s'est acquis, sans bourse délier, une riche vaisselle qui aurait fait envie à plus d'un grand seigneur, lorsqu'il y en avait. Mais en homme modeste, M. Moisson ne met au jour ces trésors que dans les cérémonies d'apparat, lorsqu'il convie à un dîner solennel le proviseur du collége et autres officiers universitaires, dont il a besoin pour appuyer ses succès.

Le jour de l'offrande venu, les écoliers, qui savent qu'on leur réserve aussi la surprise d'un congé, endossent dès le matin leurs vêtements du dimanche, et, immédiatement après le déjeuner, rangés en bataille, l'inspecteur en tête, ils entrent au pas de charge dans le salon de leur directeur, qui, par un singulier hasard, s'y trouve en grande tenue. M. Moisson prend son air d'étonnement annuel et de bonhomie périodique. Enfin, quand toute la troupe est rangée en cercle, la pièce d'argenterie est déposée sur le guéridon, et le plus habile des rhétoriciens débite une pièce de vers latins à l'usage des bons maîtres. A mesure que se prolonge la harangue virgilienne, l'émotion du mentor redouble; sa poitrine se gonfle; il promène des yeux attendris sur les élèves et la vaisselle plate. « Mes amis, s'écrie-t-il après que l'orateur a fait silence, mes chers amis, mon cœur est trop plein pour que je puisse répondre dignement à cette attention délicate, si peu attendue et si peu méritée. Je regrette que vous ayez cru nécessaire de me témoigner votre affection par une si somptueuse offrande. Une fleur, une simple fleur m'eût suffi comme souvenir, si une fleur pouvait durer autant que mes sentiments pour vous. » Puis, en forme de péroraison, il les invite à venir dîner avec lui sur le gazon champêtre du bois de Boulogne.

Il ne faut pas croire pourtant que pour ce repas de corps M. Moisson ait recours aux dispendieux services d'un restaurateur : ce serait payer trop cher le cadeau du matin. Dès la veille, les gigots froids ont été préparés, la charcuterie a fourni ses nombreux saucissons, et quelques poulets étiques complètent le festin.

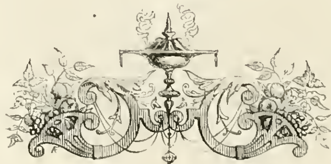
Bientôt on se met en route, chacun portant sa charge, qui les assiettes, qui la viande, qui le pain; quant au vin, M. Moisson l'achète sur les lieux : hors barrière, c'est tout profit.

Il faut assurément avoir le cœur ouvert à toutes les joies faciles de l'enfance pour trouver quelque charme à un dîner sur l'herbe. Mal assis, mal servi, mal abreuvé, on passe son temps à faire la guerre aux insectes et à disputer sa ration aux coléoptères. C'est vraiment par trop patriarcal. Mais, pour les écoliers, tout changement est un bonheur. Toujours condamnés au silence pendant leurs repas, ils se sentent libres en vociférant, et se croient puissants à force de bruit. Les élèves de M. Moisson usent largement de ces jouissances inaccoutumées, et s'enivrent de paroles.

Au dessert, M. Moisson leur adresse une nouvelle allocution; après s'être applaudi sur toutes les félicités du jour, il s'excuse modestement sur la simplicité du repas. « Toutefois, ajoute-t-il, lorsque je contemple toutes ces figures heureuses qu'animent les joies pures de cette fête de famille, il m'est permis de répéter avec le poëte :

« Forsan et hæc olim meminisse juvabit. »

Depuis longtemps M. Moisson a recueilli le fruit de ses patientes déceptions. Propriétaire de plusieurs immeubles, il est devenu successivement électeur et éligible. Il se promet bien, quand il prendra sa retraite, de se faire nommer député, et de diriger les destins de la France, lorsqu'il sera trop vieux pour diriger sa pension. Alors il se réserve de demander hautement la liberté de l'enseignement, la clôture des petits séminaires, et de faire entendre aux ministres son QUOUSQUE TANDEM sur la tyrannie de la rétribution universitaire.





LE PRÉCEPTEUR

PAR

STANISLAS DAVID





ui, n'en déplaise à l'Université, le précepteur est de fait un membre du grand corps enseignant. Il n'a point pris ses grades dans la chancellerie des salons ministériels, ses capacités n'ont subi aucun contrôle. Sans titres, sans bonnet, sans hermine, il ignore jusqu'au chemin de la Sorbonne, et ne s'en donne pas moins pour maître ès lettres et ès sciences. Dix ans et plus d'apprentissage!... tels sont ses droits. Jeté par sa position dans les premiers rangs de la société, à lui appartient plus spécialement de former cette jeunesse d'élite qui doit un jour commander, donner l'exemple et exercer une haute influence. Le précepteur a pénétré jusque dans la maison des rois, il s'assied à leur table, participe à leurs honneurs, se mêle à leurs conseils, fait leur *premier Paris*, et rédige les ordonnances. Là il est tout puissant, décoré, riche et grand seigneur. Le précepteur royal fait exception à la règle, et se tient à une longue distance du commun des précepteurs : c'est une variété de l'espèce. Pour bien le juger et saisir ses proportions, il faudrait l'avoir vu de près; or ces gens-là sont toujours dans des buissons ardents : à ceux qui peuvent les approcher, de les peindre; nous ne les connaissons que de nom, et nous préférons, pour type, le professeur plébéien, qui se laisse toucher par tout le monde; sa nature doit être plus prononcée, ses allures plus franches.

Ordinairement le précepteur est quelque séminariste défroqué; jeune homme sans vocation pour la prêtrise, il abandonne le cloître, et se trouve, dépourvu de toute pensée d'avenir, à l'entrée d'une infinité de carrières. Il saisit la plus facile, celle qui n'en est pas une, mais qui a l'avantage incontestable de lui offrir des ressources immédiates : il devient précepteur.

Rien au monde ne peut égaler sa bonne volonté : c'est un ouvrier consciencieux jusqu'au scrupule, il fait assurément tout ce qu'il peut. Malheureusement son bagage scientifique n'est pas très-lourd : de grâce, ne lui en voulez pas; il est parfaitement innocent. Il sait ce qu'on lui a appris : du latin et un peu de grec, un peu de grec et du latin. Le français, c'est à peine s'il le parle. Il ignore absolument l'histoire, ne connaît la géographie que de nom, et croit que les mathématiques sont des sciences creuses et superflues. Il avait jusque-là regardé la chimie comme l'art des sortilèges, et la physique comme le gagne-pain des escamoteurs, ventriloques, saltimbanques, et de tous autres bohémiens et faiseurs de tours. Et cependant savez-vous ce qu'on attend du précepteur? connaissez-vous sa tâche? Elle est grande, elle est immense! le plus rude académicien reculerait devant une pareille besogne. Il n'y a que le précepteur qui, dans sa simplicité, puisse l'envisager de sang-froid. Je dis *simplicité :* oui, le précepteur est simple et très-simple; il en sait tout juste assez pour s'apercevoir qu'il ne sait rien, il tâchera de suppléer à son ignorance par un travail opiniâtre.

On demande en lui un professeur de langues anciennes et vivantes, de musique, de botanique, de dessin, d'histoire naturelle. On veut qu'il remplace tous les donneurs de leçons au cachet, excepté le maître de danse : celui-là est inimitable. La danse a fait de tout temps le désespoir des précepteurs. Que fera-t-il? La nécessité, dit-on, est la mère de l'industrie, mais d'une industrie honnête, s'entend; les circonstances enfantent les hommes capa-

bles. Il se met donc franchement à l'étude, déchiffre la musique, analyse les fleurs, parcourt Buffon, dévore Rollin, lit et relit l'arithmétique de Bezout; bref il défriche les éléments de toutes les sciences, et le voilà universel. Il enseigne à mesure qu'il apprend. Excellent moyen suivant les plus grands maîtres, qui conviennent que la meilleure manière de s'instruire est d'instruire les autres. Le précepteur ne tarde pas à en sentir l'efficacité, à en recueillir les fruits; et, par son louable artifice, il se fait un petit fonds de connaissances qui lui permettent de devancer son élève de quelques pas.

Ce qui fait du précepteur débutant un être à part, une existence infiniment et douloureusement excentrique, c'est la vie dont il doit vivre, c'est l'atmosphère qu'il est obligé de respirer. Sans aucune idée des convenances, ce pauvre précepteur se trouve tout à coup précipité au milieu d'un monde dont il ignore jusqu'aux moindres manières. C'étaient choses niaises et frivoles aux yeux de ceux qui l'ont *éduqué*. Il a bien lu, si vous voulez, la *Civilité puérile* et *honnête*; mais qu'est-ce qu'un livre pour apprendre à devenir aimable, poli, courtois, complaisant avec délicatesse, sociable sans afféterie, gai sans exagération? Aussi le précepteur au début n'a-t-il d'autre ressource, pour se tirer d'embarras, que de pivoter sur ce qu'il nomme, dans son langage ascétique, *humilité*. Baisser les yeux et écouter sans rien dire, deux qualités indispensables chez les reclus de la Grande-Chartreuse, telle sera sa tactique. Humilité incarnée, espèce d'*ecce homo*, il se tient à table et au salon comme le dieu Terme sur une grande route.

Avez-vous un ami, grand seigneur ou épicier châtelain, partisan déclaré de l'éducation privée, pour obéir à une conviction, ou seulement pour ne pas déroger aux us et coutumes de ses aïeux, il prétend à tort ou à raison que son fils soit, comme lui, élevé au foyer paternel. Il s'est muni d'un précepteur fraîchement débarqué du séminaire et portant des certificats de bonne conduite. Madame l'a examiné des pieds jusqu'à la tête, s'est informée de son âge, de ses goûts; son extérieur est passable; et plus heureux que Lamennais, si outrageusement rebuté par la fière *Tory*, en pareille circonstance, notre homme de lettres est retenu au grand rabais. Car, hâtons-nous de le dire à la louange du précepteur, ses intérêts pécuniaires le touchent peu; l'avarice est assurément son moindre défaut. « Ce qu'il vous plaira, et votre amitié, dont je me trouverai toujours trop honoré. » Peut-on demander de plus modestes appointements? Partant le contrat est bientôt passé, tout se fait verbalement: le précepteur est engagé, c'est une affaire convenue. Pour les habitants du château, il y a un tout petit événement dans l'apparition d'un précepteur; mais pour lui commence une torture qui doit durer plusieurs semaines. C'est le premier quart d'heure d'un drame héroï-comique.

Vous venez passer six mois à la campagne de votre ami, et vous arrivez justement quelques jours après l'installation du précepteur. C'est l'heure du dîner, la cloche a sonné, tout le monde est à table, excepté le précepteur et son élève. Averti de la présence d'un étranger, il a vite cessé sa classe, dépouillé ses bras des fausses manches qui garantissent son unique redingote, et ouvert sa *Civilité*. La *Civilité!*... Oh! oui, c'est son étude de chaque jour; c'est son code, sa règle de conduite, son magasin de belles choses. Il réfléchit à la manière de se présenter; il s'étudie, combine mille positions, mille tours de phrases. Il retarde autant qu'il peut le moment de paraître, car il redoute singulièrement les figures nouvelles. Cependant son élève l'attend, le presse; le laquais, de sa voix la plus grosse, lui fait entendre le redoutable *C'est servi!* Il faut partir. Il arrive à la salle à manger, son sang se fige dans ses veines: il ouvre enfin par un mouvement convulsif, et pousse son élève en avant. Il paraît ensuite, encore pâle et tout tremblant; fait, dès la porte, un premier salut jusqu'à terre, un second de même nature vers le milieu de sa route, et puis un autre, appuyé sur le dossier de sa chaise: trois temps bien accentués, selon la règle; il s'avance vers vous, vous souhaite le bonjour, et vous demande comment vous vous portez; il croit que c'est d'urgence. Faites-lui la grâce de ne pas lui rire au nez. Vous accueillez l'élève comme une nouveauté; vous l'embrassez, vous le caressez, vous le complimentez sur sa bonne mine: bref, vous n'oubliez aucun des petits riens d'usage en pareille occasion. Pour le précepteur, il a perdu son temps et sa peine; vous n'avez point répondu à ses saluts de cérémonie; vous êtes resté indifférent et muet à ses questions de santé, c'est tout naturel, le bon ton l'exige: un précepteur! c'est-à-dire un intrus dans le palais du seigneur votre ami. Fi des manants!

La dame de la maison, désireuse de faire remarquer le précepteur de son fils, et pour le forcer à produire un échantillon de son esprit, lui adresse des reproches aimables sur son retard. Le précepteur rougit pour toute réponse; s'il lui arrive de hasarder une phrase, il a besoin de tout son savoir, il appelle à lui toute son énergie pour l'achever. Ne lui faites pas de questions, vous le mettrez en peine, et votre curiosité ne sera payée que d'un *oui* ou d'un *non* prononcé bien bas.

La seule chose qui absorbe alors ses facultés, le seul objet sur lequel il concentre son attention, c'est la civilité. Il tâche de s'y conformer en tous points. Par exemple, il attache avec une épingle sa serviette à son estomac (vieux style), tient rigoureusement sa cuiller et sa fourchette de la main droite; mange sans bruit, condamne ses yeux à rester collés sur son assiette, et ne se moucherait pas pour un empire. Vous vous apercevez que le précepteur a bon appétit. Vous l'avez peut-être déjà accusé du plus vilain des sept péchés capitaux; parce qu'il mange de tout, vous vous êtes dit: « C'est un glouton! » Infâme calomnie! En effet, ce que vous prenez pour un acte de sensualité n'est rien autre chose qu'un poignant martyre; et ne voyez-vous pas qu'il n'ose rien refuser, le malheureux! C'est dans ses principes une malhonnêteté à faire. Après le repas, il passe au salon pêle-mêle avec les dames, sans offrir son bras à aucune d'elles. Le jour où il se permettra une pareille galanterie, il se croira le plus audacieux des don Juan. Il prend place sur le canapé pour ne pas priver le *sexe* des chaises et des fauteuils. Quelquefois, pour se débarrasser de lui-même, il se plante en contemplation devant un tableau, ou regarde à la fenêtre par manière de rêverie. La gazette est une de ses grandes ressources; il feuillette aussi volontiers les cahiers de musique. En homme discret et qui sait vivre, il ne se mêle point aux différents cercles, ne prend jamais part à la conversation, et s'esquive à petit bruit, le plus tôt qu'il peut. Il regarde comme la dernière des incongruités de se chauffer le dos tourné à la cheminée en relevant les pans de son habit. Se croiser les jambes et s'étendre insouciamment au fond d'une bergère est une indécence qu'il ne pardonne pas, et blâme hautement comme un des plus insignes abus du siècle des lumières. Pour joindre la pratique à la théorie, quand il est assis, il se tient roide et tout d'une pièce sur le bord de sa chaise. Vous le verrez donner encore dans mille autres travers. Le chapitre de ses gaucheries vous prêtera à rire plus d'une fois sans doute. Il vous amusera longtemps de ses bévues, et cela sans



mauvaise intention, sans malice aucune, le pauvre garçon! Encore une fois, ne lui en voulez pas!

A côté de ses défauts brillent de précieuses qualités. Le précepteur est d'une douceur angélique et d'une rare bonhomie. Figurez-vous que son élève lui fait impression. Aussi l'appelle-t-il M. Eugène, M. Arthur ou M. Raoul. Il l'amâdoue, le cajole, le trouve charmant, enfin le gâte jusqu'à la moelle des os; le tout par respect pour sa naissance. C'est vraiment une bonne fortune pour un fils de haute lignée qu'un précepteur. Il est toujours dans les meilleurs termes avec lui. Des congés autant que d'heures par jour! Jamais de punitions! Le système d'un précepteur ne les comporte pas. C'est au cœur que le précepteur s'adresse: il veut tout obtenir par la voie des sentiments. Je vous défie de lui arracher un renseignement au désavantage de M. Arthur. M. Arthur est un terrain précieux à cultiver; c'est un enfant d'une espérance gigantesque; il promet à la patrie un citoyen distingué. M. Arthur s'acquitte de ses devoirs dans la perfection. Il sait très-bien ses leçons, explique très-bien son latin, dessine très-bien, chante très bien, botanise très-bien, est très-honnête, très-gentil : rien que des superlatifs! Réservé à l'élève de les démentir quelquefois.

Ainsi, par un beau jour, il vous prend fantaisie de sonder le terrain. Vous pénétrez dans le sanctuaire, c'est-à-dire dans la chambre à coucher du précepteur : c'est là qu'il fait ses études et ses classes. Vous trouvez le maître et l'écolier engagés dans la plus vive discussion : les conversations sont la condition *sine qua non* de succès pour le précepteur. Le préceptorat peut se traduire par causeries perpétuelles. On y instruit en riant, et quelquefois aussi en dormant. Et ne vous scandalisez pas trop si vous surprenez les deux champions ronflant à qui mieux mieux. Eveillez-les doucement et interrogez. Gardez après cela le résultat de vos investigations pour vous; surtout n'en dites rien à la mère. Madame n'entend pas que son fils soit brusqué. Son précepteur est plein de mansuétude; il lui convient à ravir.

« Mes enfants ont beaucoup perdu en perdant ce bon M. Morin, me disait un jour madame la baronne de ***. C'était un jeune homme soumis, doux et facile à vivre, toujours content, toujours de votre avis. Il avait pour eux tous les égards et les ménagements possibles. Et puis de la méthode... ah!... il suivait exactement mes principes, ne faisait rien sans me demander conseil; enfin, c'était un homme tout à fait à sa place. Quel excellent caractère! »

C'est bien là en effet le précepteur débutant, le précepteur encore enfant. Les grands airs lui font peur; timide jusqu'à ramper, il n'a de volonté que celle des autres, et se laisse mener à la lisière au lieu de régenter comme il en aurait le droit. Mais il grandira, et en devenant homme il s'émancipera, il se mettra à l'aise.

Peu à peu le précepteur s'enhardit et dépouille ses langes de pusillanimité. Voilà quelques mois seulement qu'il foule les tapis d'Aubusson, assiste à de brillantes soirées, fait de grands dîners, et déjà il n'est plus reconnaissable. On s'accoutume si vite à ces choses-là! il prend goût aux concerts, aime l'éclat des bougies, ose danser le galop, et conduit son élève en visite particulière.

Je vous l'avais dit : il est philosophe, et en a pris son parti; il domine maintenant les hommes et les choses; il va se venger des désagréments qu'il a essuyés, par la vie de château arrangée à sa manière et appropriée à sa nature.

Ne pourra-t-il donc pas aussi, lui, remplacer sa classique redingote par un habit noir? jusqu'ici il avait eu une chaussure neutre: ce n'était ni des escarpins, ni des souliers proprement dits; c'était quelque chose qui n'a pas encore de nom dans le manuel du savetier; lui défendrez vous de se commander une paire de bottes? sera-t-il condamné, par un stupide préjugé, à ne jamais porter de canne, de lorgnon et de pantalon collant? Pourquoi, comme les hommes de la *bonne société*, ne causerait-il pas de tout, ne trancherait-il pas sur tout? il est homme, morbleu! et dorénavant il aura une petite canne noire en bois peint, il portera des conserves d'un bleu tendre, jouera de la flûte, touchera le piano, parlera spectacles, littérature, fleurs, chasse, chantera et dansera à rendre jaloux le coryphée des dandys. Le voilà qui devient plus jaloux de sa personne. Il se fait la barbe trois fois par semaine, tourmente ses cheveux, se savonne les mains, et se tient devant sa glace pour faire réciter les leçons. Que sais-je, moi! l'homme est singe de sa nature, il fait ce qu'il voit faire. Et notre pauvre précepteur pourrait bien tout à l'heure tomber dans l'excès contraire à celui qui affligeait son noviciat. Mais non, il ne dépasse guère certaines limites, sa raison sévère repousse l'excentricité, il ne s'habille jamais à la dernière mode, rejette les bottes vernies et les gants jaunes. Les barbes d'Aaron éveillent en lui des idées de républicanisme et de sans-culottisme qui le font frémir. Ses cheveux resteront éternellement à la *Titus*. Il a les coiffures du moyen âge en horreur, attendu que cette mode sent trop pour lui le séminaire. Il n'est ni pimpant, ni pincé, ni musqué; avenant sans être diaphane ou aériforme, sa démarche n'est point sautillante, ses manières sont aisées et ses gestes faciles. A force de se frotter avec les gens du monde, il se polit et se redresse.

Je ne vous dissimulerai pas même qu'en y réfléchissant à plusieurs reprises il sent pointer en lui un petit germe de vanité. Et qu'on ne vienne pas, dans ces moments-là, lui faire la loi ou lui tracer la marche à suivre, il a sa réplique toute prête : « Monsieur, ou, plus souvent encore, Madame, sachez que je suis ici précepteur et non valet! Je n'ai d'ordres à recevoir de qui que ce soit. En me confiant l'éducation de votre fils, vous m'avez sans doute jugé capable de la diriger, laissez-moi donc agir à ma guise. »

Après ce coup d'éclat, qui peut être regardé comme le dénoûment du drame, le précepteur est chez lui, il se considère comme de la famille, il fait les honneurs du salon, reçoit ses amis à l'office, donne ses ordres aux domestiques, et commande les chevaux et les voitures. Son chemin commence à se border de roses, il lui est enfin donné de savourer les joies de l'existence. On l'écrasait quand il se faisait petit; on le respecte quand il se fait grand. On avait poussé l'impudence jusqu'à le reléguer dans sa chambre les jours de nombreuses réunions; sous prétexte que l'enfant ne devait pas paraître dans ces solennités, on les éloignait tous deux, l'un comme un obstacle, l'autre comme une honte. Désormais il aura sa revanche. L'élève, dit-il, doit prendre de l'exercice; il ne doit rien ignorer des usages du monde; il faut le mettre le plus souvent possible en contact avec ces usages; d'un autre côté, l'œil de son précepteur ne doit jamais le quitter. Donc nous serons de toutes les parties; et l'élève, en compagnie du précepteur, se promène, voit tout, s'amuse bien; il subit même, en public, des examens où son maître cite du latin à faire pâlir dix émigrés. Aux soirées, le précepteur joue au furet ou au colin-maillard avec les demoiselles, il fait aussi de la tapisserie. Oui, vraiment, de la tapisserie! Tenir une aiguille et tisser sur la toile le Renard de la Fontaine et ses raisins trop verts, ou bien encore quelque sujet des églogues de Virgile, ne sied pas mal au précepteur. Ces délassements ne sortent pas de son caractère. Quelquefois il occupe ses loisirs à cultiver un petit carré de jardin. Il aligne ses plates-bandes; il sème des fleurs, plante des arbres à fruits, les arrose et met son plaisir à les voir venir. C'est pour lui un champ fertile où il recueille maintes comparaisons qui stimulent son élève et provoquent souvent une noble émulation.

La politique, comme on sait, trouve ses dévots les plus ardents au fond des châteaux. Le précepteur ne se mêle pas volontiers à ces sortes de querelles. L'économie sociale n'est point sa spécialité; il n'a jamais rêvé d'utopie, et les grands mots de *liberté*, d'*ordre public*, de *progrès*, le trouvent froid comme un marbre : il est généralement légitimiste, cela va sans dire : il est ce qu'on l'a fait, ce que sa position veut qu'il soit. Ses opinions en littérature sont autrement retrempées. Le précepteur, essentiellement classique, et classique enragé, c'est le mot, défend à outrance les patriarches de la logique et du bon sens, comme il les appelle. Il est aux anges quand il peut trouver l'occasion de rompre une lance avec un partisan de la nouvelle école. Pour le coup, vous ne le démonterez pas; il déploiera toutes ses ressources pour tomber à bras raccourci sur le romantisme. Dans quel enthousiasme il s'écrie qu'il n'a jamais pu comprendre Victor Hugo, que Janin n'est qu'un beau diseur, Alexandre Dumas un libertin littéraire, et Lamartine un farceur! Avec quel air béat il jette de la boue à pleines mains au visage de leurs adeptes. Le nom de George Sand ne sort de sa bouche qu'avec des flots d'imprécations; Lamennais est à ses yeux un véritable Antechrist, un homme envoyé pour bouleverser le monde.

Depuis que les commis et les clercs de notaire peuvent acheter des diplômes, le précepteur n'en veut plus : son antipathie et sa répugnance pour la feuille de parchemin à quatre-vingt-deux francs sont bien formelles. Il a déclaré une guerre à mort aux professeurs *diplomés*, patentés, licenciés; il a voué toute sa haine à leurs institutions, et dirige ses efforts vers leur ruine. Il vit et meurt indépendant de toutes les académies.

Ne l'admirez-vous pas se promenant dans les rues avec son élève au bras, pour faire croire que c'est son neveu, son cousin, ou quelqu'un des siens? Vient-il à voir défiler une bande de collégiens, son cœur se gonfle; il se dresse de toute sa hauteur et a l'air de dire : « Pauvres pédagogues, que vous me faites pitié! et vous, jeunes gens, victimes malheureuses d'une funeste éducation,

que votre sort est à plaindre! Vous grandissez comme des esclaves ou des prisonniers parqués entre quatre murs, au milieu d'une effrayante démoralisation! » Son élève, au contraire, les dévore de l'œil, lui, ces charmants écoliers, avec leur air lutin, leur habit uniforme, ces palmes, ces lyres et ces boutons emblématiques.

Vous dirai-je les amours du précepteur?... Décidément ce malheureux est né sous une mauvaise étoile, et vous conviendrez avec moi que celui de qui relèvent les destinées humaines aurait dû rayer de ses largesses, à l'égard du précepteur, le don fatal d'aimer. Mais, hélas! il en a ordonné autrement. Sous cet extérieur raboteux se cache un cœur sensible et tendre; sous cette enveloppe de candeur et d'innocence brûle un feu dévorant. Longtemps sevré des séductions et des plaisirs du monde, l'ex-séminariste s'élance avec impétuosité dans les sentiers attrayants de l'amour.

Cependant où va-t-il? vers qui montent ses aspirations? quelle est donc la dame de ces pensées? Ici, pleurons sur son sort, un dieu l'a voué à la plus aveugle fatalité... c'est le comble de la dérision!... une atroce parodie du supplice de Tantale!

L'objet des amours du précepteur est toujours une blonde et jolie châtelaine de quinze à seize ans, à qui il donne des leçons de botanique et d'histoire. Il ne lui a jamais fait de déclaration, il se contente d'aimer, sans savoir s'il est payé de retour. Ses amours, du reste, sont excessivement platoniques : en adorant la beauté, c'est à la vertu qu'il rend ses hommages. A l'époque de ses folles amours, époque qui n'est pas la moins critique de sa vie, le précepteur devient sombre et mélancolique. Il met alors toute sa joie et sa félicité à aller mystérieusement, le soir, soupirer sous les fenêtres de sa Julie; il s'adonne à la chasse, n'aime plus que les bois et les bruyères. Au lever du soleil, on l'entend pleurer sous le feuillage, avec le rossignol. On trouve sous son chevet, dans ses poches et sur la table, les lettres d'Héloïse et d'Abeilard, ou la Jérusalem délivrée. Il ne se nourrit plus que de romans; aussi dépérit-il à vue d'œil. La poésie occupe la plus large place dans ses loisirs, il fait des vers sur l'inconstance, sur l'absence, sur l'indifférence, sur un banc de gazon où *elle* s'est assise, sur *ses* cheveux, sur l'anniversaire de *sa* naissance.

Dans les familles où les mœurs patriarcales se sont conservées, on observe, avec le culte religieux dû à la tradition, les fêtes des parents et des grands parents. Les attributions du précepteur lui font un devoir de diriger ces cérémonies de circonstance. Deux ou trois mois à l'avance, il met sa verve en campagne à la recherche de tous les lieux communs dits et lus jusqu'à lui. Il fait des compliments à tous et pour tous. Grande dépense de style et d'esprit! C'est une espèce d'oracle qu'on croit devoir indispensablement consulter; il prête à qui les demande des vœux et des souhaits. La fête de la demoiselle a son tour : c'est pour celle-là qu'il s'est préparé! c'est cette fête qu'il veut présider à lui seul! Ce jour-là le précepteur est au troisième ciel : il met dans la bouche de son élève un compliment!... son chef-d'œuvre!... l'expression de ses sentiments! Comme les autres il offre son bouquet, au milieu duquel s'épanouissent plusieurs myosotis; comme les autres aussi il peut donner son baisemain. Trop courts instants! sensations délicieuses, mais trop fugitives! La fête ne reviendra qu'après douze mois révolus, et, en attendant, le dard s'enfonce plus acéré dans la plaie. Ce sont des tourments insupportables. Le délire s'empare du précepteur, qui s'avoue vaincu et demande à mourir. — Dieu est bon, il veut la conversion du pécheur, et non sa mort! — Le ciel prend pitié de sa victime, une inévitable péripétie est imminente.

Le cercle des humanités est parcouru : l'élève sait même empailler les oiseaux et jouer la comédie en petit comité. Arrivent la philosophie et les voyages, complément obligé de toute éducation tant soit peu comme il faut. C'est l'âge d'or du précepteur : le voilà complétement émancipé et hors de toute tutelle. Il prend son passe-port, s'intitule HOMME DE LETTRES, et voyage à petites journées, comme un secrétaire d'ambassade. En visitant les capitales de l'Europe, il séjourne de préférance à Rome, à Naples ou à Venise, et oublie, l'ingrat! en voyant les belles filles de l'Italie, celle qui n'a jamais songé à lui.

Après avoir parcouru une bonne partie du globe avec le dépôt confié à sa garde, il revient radicalement guéri de l'amour pour les dames et les demoiselles du grand monde.

Sa mission est accomplie. Il peut être fier des talents et des vertus, fruit de son enseignement. Il a payé son tribut à la régénération sociale.

Autrefois, quand il avait perfectionné trois ou quatre éducations, de père en fils, sous le même toit, le précepteur émérite achevait ses jours au milieu de la famille, entouré de respect et d'égards. C'était le temps de la reconnaissance. Aujourd'hui les choses ont changé. Quelque institutrice, sa voisine, rompue comme lui aux habitudes de la vie de château, comme lui chargée de gloire et de mérites encore plus que d'écus, lui offre sa main. Elle est musicienne et parle anglais. Son âge est incertain, n'importe! elle a de l'esprit. Le précepteur se hâte d'accepter, se marie en habit bleu de ciel, et poursuit son existence dans une heureuse médiocrité.





LE SOCIÉTAIRE

DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

PAR

L. COUAILHAC



M. Aristide a longtemps tenu le haut emploi de tragédie et comédie dans diverses troupes d'arrondissement : Angers, Dunkerque, Bayonne, Saint-Flour, Limoges, Tours et Brives-la-Gaillarde lui ont tour à tour tressé des couronnes et adressé de petits vers tout parfumés d'esprit provincial. Cela se passait sous l'Empire, et les triomphes de M. Aristide coïncidaient de façon merveilleuse avec ceux du plus grand capitaine des temps modernes. Au même moment où Vienne et Berlin ouvraient leurs portes à Napoléon, Quimper-Corentin et Pézénas recevaient dans leurs murs Titus et Hippolyte.

Mais bientôt le répertoire de MM. Scribe, Auber, Planard, Mélesville, etc., vint remplacer en province le vénérable répertoire classique; les concetti et les flonflons succédèrent aux longues tirades.

Les directeurs furent obligés d'aller demander aux correspondants dramatiques des Gavaudan, des Elleviou, des Gonthier et des Léontine Fay, au lieu de se fournir chez eux de soubrettes, de confidents et de grandes livrées.

La tragédie et la comédie éplorées se réfugièrent dans trois ou quatre grandes villes : Lyon, Bordeaux, Marseille, Rouen. Là seulement Terpsichore et Euterpe voulurent bien céder un petit coin à Melpomène. Racine, Corneille et Molière obtinrent deux ou trois fois par semaine les honneurs peu enviés du lever du rideau.

Mais, hélas! le répertoire classique ne devait pas même jouir longtemps de cette triste tolérance... Son destin le condamnait à être chassé de ces derniers asiles où il avait trouvé à reposer sa tête couronnée de lauriers flétris. Les dures épreuves de la chlamyde, du cothurne et de l'habit brodé n'étaient point encore arrivées à leur terme!

Le drame vint... le drame avec sa bonne dague de Tolède, sa moustache retroussée, sa chevelure pendante, son chaperon posé sur le coin de l'oreille, ses jurements de par Dieu et maître Satanas. Il s'empara brutalement et victorieusement du terrain qu'on avait abandonné par pitié à la tragédie et à la comédie. A la vue de ce Croquemitaine littéraire, les deux chastes sœurs s'enfuirent vers la capitale, où elles entrèrent par la barrière des Martyrs.

Quant à Aristide, sa douleur fut sans égale. Il versa des larmes amères, se couvrit la tête de cendres, et résolut de quitter la scène plutôt que d'accepter un rôle moyen âge. « Moi!... échanger le casque de Pyrrhus contre le castor d'Antony, et la toge d'Horace contre l'ignoble jaquette de Buridan!... Non... jamais! jamais! »

Après ce court et chaleureux monologue, Aristide tourna à son tour les yeux vers Paris.

A Paris, rue Richelieu, tout près du Palais-Royal, se trouvait un grand établissement dramatique, appelé la *Comédie-Française*. Là, grâce à une subvention du pouvoir, la tragédie se jouait encore; je me hâte d'ajouter que ce n'était que pour la forme. Vous vous souvenez tous de ces déplorables soirées, dans lesquelles les grands maîtres de notre scène étaient périodiquement immolés sur l'autel de la médiocrité; vous vous souvenez de ces héros à la voix chevrotante et aux gestes compassés, de ces amoureux de quarante ans qui débutaient sans cesse,



de ces décors fanés et percés à jour, de ces huit gardes aux pantalons de tricot blanc et aux hallebardes rouillées, de ce public enfin composé de trois vieux habitués qui venaient faire un petit somme dans leur stalle, et de la famille des ouvreuses de loges, des machinistes et des pompiers. Ce serait une bien curieuse et bien grotesque histoire à écrire que celle de la tragédie à cette époque, de la tragédie si heureusement ressuscitée aujourd'hui. L'énergique et spirituel crayon de Daumier a déjà esquissé quelques traits de ce tableau. On ne saurait rien voir de plus épouvantablement vrai que les physionomies de ceux qui s'intitulaient, il y a quelques années, les interprètes de Racine et de Corneille, les héritiers de Lekain et de Talma. Daumier les a toutes saisies sur la scène, c'est-à-dire au moment du flagrant délit. C'est bien la décrépitude prise sur le fait, c'est bien l'école de déclamation traduite au tribunal de la charge, c'est bien la médiocrité conventionnelle mise au pilori. — Ce monument restera : c'est l'histoire.

Certes, nous venons d'apprécier à sa juste valeur, peut-être même un peu durement, l'hospitalité donnée par messieurs de la Comédie-Française à la tragédie après sa fuite devant l'épée flamboyante et les grandes phrases du drame moderne. Mais quelle qu'elle fût, cette hospitalité exerçait bien des séductions sur l'esprit d'Aristide, ce Français qui ne savait pas trop s'il était plus Grec que Romain. Il fallait absolument qu'il pénétrât, lui aussi, dans le sanctuaire de la rue Richelieu.

Il fit tant et si bien, que, grâce à la protection d'un sociétaire émérite qu'il avait souvent servi dans ses représentations de tournée en jouant à côté de lui, tout chef d'emploi qu'il était, mais dans une pensée d'avenir, les rôles les plus humbles du *grand trottoir*[1], il fut admis comme pensionnaire dans la troupe des comédiens ordinaires de Sa Majesté. Vous comprenez sa joie. Mais il visait plus haut encore. — Jamais la comédie n'eut de pensionnaire plus dévoué et plus utile : toujours chapeau bas devant monsieur le commissaire royal, devant messieurs les sociétaires et mesdames les sociétaires, il ne refusait aucune corvée, se résignait même quelquefois à remplir l'emploi subalterne et quasi-muet, qui est si naïvement et si admirablement défini par ces deux vers :

. . . . Seigneur, c'est une lettre,
Qu'entre vos propres mains on m'a dit de remettre.

Enfin, après trois ans de Narcisse, de Phorbas, d'Alain, de Diafoirus père et autres déboires, notre homme parvint à faire mettre sur le tapis la question de son admission parmi les sociétaires. Il rendait de si bons services, il avait tant d'expérience et de *traditions*, il était en de si excellents termes avec tout le monde, que le comité le reçut d'emblée. De ce moment M. Aristide, qui était

[1] Terme d'argot comique; *grand trottoir* veut dire *haut répertoire*.

connu pour avoir l'épine dorsale très flexible, et pour balayer avec son front la poussière des coulisses du théâtre et du parquet des antichambres de toutes les influences du lieu, se releva comme Sixte-Quint, porta la tête haute, fit la roue, prit des airs de grand seigneur et de puissance, et se montra enfin tel qu'il est aujourd'hui.

Voyez-vous ce monsieur au toupet blond ébouriffé, au jarret péniblement tendu, au visage plissé, mais soigneusement enduit de pâtes conservatrices, à la poitrine portée en avant, au ventre chargé de breloques, à la démarche prétentieuse, qui s'avance sous le péristyle du Théâtre-Français : c'est l'illustre Aristide. Il ne faut pas l'examiner longtemps pour reconnaître que c'est un *roquentin* qui cherche à se donner des allures jeunes, non point dans des pensées de galanterie, mais dans un intérêt d'ambition et d'amour-propre. Depuis que M. Aristide a sa part d'influence dans les conseils de la Comédie, il s'est adjugé un emploi important; il a prétendu aux jeunes premiers rôles en chef et sans partage; et, malgré son âge, malgré son talent négatif, malgré les ridicules de son débit et de sa tournure, il n'a pas rencontré d'obstacle, car bien d'autres ont fait planche pour lui, et presque tous ces messieurs et ces dames de la société sont dans une situation identique.

Suivez-le bien des yeux... il distribue de petits coups de tête protecteurs à tous les feudataires du théâtre, à la bouquetière, au marchand de brochures, au décrotteur, au limonadier du coin, qui s'inclinent devant lui comme devant la plus parfaite image de l'art dramatique sur la terre. Il sort du comité de lecture et paraît radieux. C'est qu'il vient de se donner une petite revanche à lui-même. Hier il avait été obligé de recevoir une pièce en cinq actes dans laquelle on ne lui avait point fait de rôle, mais qui était très-spécialement recommandée par le cabinet du ministre de l'intérieur. Aujourd'hui il a refusé une comédie en trois actes d'un écrivain débutant, qui avait commis la double maladresse de ne point lui destiner une création et d'oublier de se faire recommander par le ministère. Oser se présenter devant un comité avec le seul appui de son talent. Vraiment la jeunesse est aujourd'hui d'une audace! Encore si ce petit jeune homme avait été protégé par quelque sociétaire! Ces messieurs et ces dames du comité ont l'habitude de se rendre de petits services de ce genre. Passez-moi le drame de mon cousin, je vous passerai la comédie de votre frère, ou de l'ami de votre famille. Mais, quand on fait le premier pas dans la carrière, et qu'on n'est pas le favori du pouvoir, ou le cousin de l'une de ces dames, ou le parent de l'un de ces messieurs, ou qu'on n'a point écrit des rôles d'un effet egal pour *tous* les membres de la société, c'est avoir perdu la tête que de venir solliciter le vote du comique aréopage.

En attendant l'heure du dîner, Aristide se rend, suivant la saison, au café Minerve, ou sous les ombrages poudreux du Palais-Royal. Là, entouré de quelques comédiens de province que les destins contraires ont jetés sur le pavé de Paris, ou de cinq ou six vieux rentiers littéraires qui n'ont rien de mieux à faire pour le moment, il pose en maître de l'art, il dit les préceptes, enseigne la pratique, et développe un vaste plan de réforme dramatique qui doit incontestablement sauver le théâtre en France. Ce plan a déjà plusieurs fois été soumis au gouvernement, et, en 1814, si l'empereur Napoléon n'avait pas été aussi occupé de sa lutte désespérée contre l'étranger, il aurait certainement fait une application gigantesque des idées d'Aristide. Il le lui a fait dire par l'un de ses valets de chambre.

Il n'est sans doute pas besoin de vous apprendre que M. Aristide est un détestable acteur. Né en Gascogne, cette terre des esprits aventureux et des audaces heureuses, ce pays qui nous envoie tant de garçons coiffeurs, d'hommes d'Etat et de barytons d'opéra-comique, il s'élança d'un atelier de frisure sur les planches de certain théâtre bourgeois de Bordeaux. Il *patoisait* effroyablement, il avait beaucoup de chaleur méridionale, il criait à faire plaisir à un sourd, il gesticulait à démonter les coulisses, enfin il avait quelque chose du tragédien Lafond, qui était aussi un produit du sol, et dont le succès à Paris était pyramidal dans ce moment-là; il se vit applaudi à outrance, et dès lors sa vocation fut décidée.

Et ici permettez-moi une réflexion. L'une des plaies actuelles du théâtre, plaie qui heureusement commence à se cicatriser, c'est que trop longtemps, vers l'aurore de ce bienheureux dix-neuvième siècle, il a recruté son personnel dans une classe fort estimable sans doute, mais où n'avaient encore pénétré ni l'instruction, ni l'habitude des manières, sinon élégantes, du moins convenables. Avant notre grande et mémorable révolution de 89, de quels éléments se composaient les troupes dramatiques?—D'abord d'anciens enfants de la balle, ainsi qu'on disait alors, c'est-à-dire des fils d'acteurs qui avaient été élevés, comme Fleury, sur les genoux des reines, et avaient pris, au contact de la belle et folle société d'alors, un vernis de gentilhommerie et de grandes façons qui leur allait à ravir à la scène et hors la scène; puis, de quelques jeunes gens de famille ruinés par les cartes, le vin et les femmes, qui se jetaient au théâtre pour faire oublier, sous un nom supposé et dans une profession nouvelle, certaines habiletés de main ou quelques longues et sanglantes batailles de nuit avec le guet, et qui portaient sur les planches les allures noblement dégagées et la tenue de bon goût auxquelles ils étaient faits de longue main. C'était là sans contredit une société un peu mêlée, mais où l'on trouvait avec une facilité merveilleuse des chevaliers de Dancourt, des marquis de Marivaux et des don Juan de Molière

La Révolution vint porter une rude atteinte à tous les préjugés, sans oublier celui qui défendait l'abord de la scène aux gens du grand monde, par respect pour eux-mêmes, aux petites gens, par habitude et par superstition. Mais, au premier moment, ce préjugé-là ne perdit guère de sa force que dans la classe infime; les autres étaient trop occupés ailleurs. La noblesse émigrait et vivait à l'étranger, et la bourgeoisie avait assez à faire de prendre dans le gouvernement, dans la politique, dans la diplomatie, dans les finances, dans l'armée, les positions qu'on lui abandonnait.

Alors le théâtre fut envahi par beaucoup d'aventuriers de bas étage, sans tenue, sans éducation, sans avenir, qui se firent comédiens faute de pouvoir trouver mieux. Ils étaient admirablement propres à jouer les rapsodies républicaines dont s'appauvrissait alors notre répertoire; mais il ne fallait pas leur demander autre chose. La scène française a été pendant vingt ans la proie de ces *galvaudeurs* dramatiques et de leurs imitateurs; on en trouve encore quelques-uns (Aristide en fait foi) qui sont debout pour la perte et le déshonneur de l'art, et qui déparent les meilleures combinaisons comiques. Heureusement que ces taches s'effacent tous les jours de plus en plus. Depuis quelques années le préjugé antidramatique a perdu toute sa force, même dans les hautes régions de la société. Nous avons vu dans ces derniers temps des jeunes gens de cœur et d'avenir, des esprits ornés, des manières nobles et distinguées, se produire à la scène aux applaudissements de tous. Un début au théâtre n'est plus regardé comme une prise de métier,

mais comme une affaire d'art. — Cependant le mieux ne doit point faire oublier le mal : c'est pourquoi nous allons continuer la flagellation de M. Aristide.

Le prétendu talent de M. Aristide se compose de beaucoup d'ignorance, d'imitations nombreuses, d'une certaine pratique de la scène et de quelques habitudes des théâtres de province. Avec ce mince bagage, M. Aristide est pourvu d'un immense amour-propre. Il se croit le seul comédien de l'époque; selon lui, Talma n'aurait pas obtenu le titre de *Roscius français*, il n'aurait point atteint le haut degré de réputation auquel il est parvenu, si Aristide avait mis un peu plus tôt le pied sur une scène de la capitale. Il ne peut pas se dissimuler que, lorsqu'il joue, la salle est vide et que les buralistes n'ont pas la moindre besogne; mais le goût du public ne saurait être égaré pour longtemps, et bientôt il reviendra au seul et vrai beau! le beau, c'est un Aristide, c'est la tragédie classique jouée par M. Aristide!

M. Aristide n'est-il pas le seul homme en France qui possède les *traditions?* Les traditions! voilà son grand cheval de bataille! Il n'admet ni les études personnelles, ni les inspirations en scène, ni le génie, ni le progrès. Les traditions! les traditions! là est la perfection, là est le *criterium* du talent, là sont les colonnes d'Hercule de l'art dramatique! Il faut porter son chapeau comme Baron, mettre son épée comme Lagrange, s'asseoir comme Molé, marcher comme Damas, se moucher comme Préville, parler comme Bellerose. Aristide vous apprendra au juste avec quelle inflexion de voix Lekain disait le *Qu'il mourût!* et combien la Clairon mettait d'intervalle de respiration entre ces deux hémistiches :

O haine de Vénus! — — — ô fatale colère!

Si vous lui demandez par quelle voie ces traditions sont arrivées jusqu'à lui, il se contentera de hausser les épaules et de vous lancer ce mot : *Traditions!* Si vous lui faites observer que les saines doctrines se sont peut-être corrompues par une transmission infidèle, que telle ou telle inflexion de voix, qui était aiguë en 1720, a bien pu, après avoir passé de bouche en bouche, devenir de nos jours grave et même très-grave, il vous jettera toujours dédaigneusement la même réponse.

Vous voyez bien que M. Aristide, l'homme aux traditions et aux saines doctrines, est très-apte à devenir professeur de déclamation; aussi ne s'en fait-il faute. En attendant que le gouvernement songe enfin à lui donner une classe au Conservatoire et à lui faire confectionner des automates aux frais du budget, il tient école chez lui; il a des élèves des deux sexes. De petits Mithridates, des Monimes en herbe, des Assuérus en première fleur, poussent pêle-mêle dans sa serre chaude dramatique. Toutes les prétentions théâtrales qui grouillent sur le pavé de Paris et des quatre-vingt-six départements trouvent asile chez lui. Etudiants en droit de dixième année, fleuristes et chamarreuses pleines d'ambition, jeunes artisans sans ouvrage ou plutôt sans courage, femmes de loisir équivoque qui veulent mettre leur beauté en étalage sur la scène, s'y donnent fraternellement la main. — Aristide est magnifique dans l'exercice de ses fonctions d'instituteur; il prend une contenance plus superbe que jamais, se drape dans sa robe de chambre à ramages et, la brochure à la main, arpente d'un pas majestueux sa longue salle d'exercice. Prêtez bien l'oreille à ses observations :

— Monsieur Alfred, c'est ici que feu Dazincourt levait la jambe droite et pirouettait sur lui-même! Diable! n'y manquons pas.

— Allons donc... mademoiselle Herminie... mettez-moi là les deux soupirs d'une seconde chacun que se permettait la Dumesnil;... ça repose...

— Ah! monsieur Polydor, ce n'est pas dans cette posture que Brizard recevait les coups de bâton de Scapin... Il faisait dos rond... On les reçoit mieux de cette façon, et la situation est plus comique... Vous, vous rentrez en vous-même comme si vous aviez peur... Ce n'est pas ainsi qu'on joue la comédie, mon cher monsieur...

Aristide fait tous les six mois au moins débuter un de ses élèves, mais jamais dans son emploi; ils obtiennent tous le même succès, c'est-à-dire qu'ils sont engagés. . à retourner dans le sein de leurs familles, dont ils sont appelés à faire l'ornement. Ces échecs fréquents et successifs ne découragent pas M. Aristide; il se contente de dire qu'il n'a pas la main heureuse. Et voici de quelle façon il console, après leur disgrâce, ses élèves des deux sexes :

— Jeune homme ou jeune fille, vous n'avez rien à vous reprocher... vous étiez initié par moi aux plus secrets mystères de l'art; mais la nature n'a rien fait pour vous... Allez...

A l'époque où il fut reçu sociétaire, M. Aristide, tout fier de sa position nouvelle, voulut imiter quelques-uns de ses camarades et aller donner des représentations en province.

C'est une existence si belle que celle de l'acteur de Paris qui voyage! Quand il doit honorer une localité de sa présence, il est annoncé deux mois d'avance par la gazette... Le jour de son arrivée est pour la ville un jour de fête... Les camarades et les jeunes gens du pays vont à deux lieues au-devant de lui... Il entre dans la cité entouré d'une brillante cavalcade, comme un souverain en voyage, et toutes les dames de la ville, dès qu'elles entendent le roulement de sa chaise de poste, se mettent au balcon dans leurs plus beaux atours et lui jettent au nez les bouquets les plus odoriférants! Il y avait là de quoi séduire une tête plus forte que celle de M. Aristide! Et ses rêves, à lui, étaient encore plus magnifiques que la réalité... Il se voyait porté en triomphe par la population empressée. . On lui décernait des statues... On donnait son nom à des quais et à des places publiques... Il revenait à Paris chargé de couronnes de laurier et le portefeuille garni d'un nombre infini de billets de banque... La fortune et la gloire! — Hélas! que le réveil fut triste!

M. Aristide alla à Rouen. Le premier jour, il fut *siffloté* dans le rôle de *Néron*, et le lendemain il fit cinquante-neuf francs vingt-cinq centimes de recette.

L'année suivante, M. Aristide alla à Amiens, le premier jour, il fut *sifflote* dans le rôle de *Néron*, et le lendemain il fit vingt-neuf francs quinze centimes de recette.

L'année suivante, M. Aristide alla à Villers-Cotterets Le premier jour, il fut *sifflote* dans le rôle de *Néron*, et le lendemain il fit sept francs neuf centimes de recette.

Après ces malheureuses tentatives, M. Aristide, gémissant sur la dépravation de l'intelligence publique, fut obligé de renoncer aux tournées départementales : ce qui ne l'empêche pas de se proclamer le premier tragédien de France et de Navarre. Si vous le rencontrez dans quelque théâtre secondaire, où souvent il y a des talents fort naturels, fort estimables, fort supérieurs aux talents de convention et de routine, vous le verrez hausser les épaules de pitié et donner des marques du plus profond dédain : « Ces gens-là ne savent pas marcher, s'écriera-t-il tout haut. Ces gens-là ne savent pas dire deux mots de suite! » Le public applaudit; Aristide se déchaîne contre le public. Il n'y aura véritablement de

théâtre en France que lorsque tous les acteurs seront du genre Aristide, que lorsque le parterre ne sera composé que de spectateurs capables de comprendre et d'approuver l'Aristide.

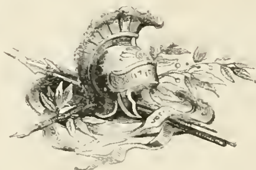
Lorsque M. Aristide doit jouer dans la pièce d'un auteur commençant, il le désespère aux répétitions par ses observations continuelles, il le met au supplice par ses critiques maladroites, il l'aveugle des bouffées de son amour-propre; mais il est toujours d'une docilité et d'une soumission parfaites devant les poëtes d'administration, devant les Térences des bureaux ministériels.

La principale occupation de M. Aristide consiste à éloigner du théâtre les jeunes acteurs qui donnent des espérances et surtout ceux qui aurait la prétention de débuter dans son emploi. Il ne permet l'accès qu'à la médiocrité, qui ne saurait lui causer d'ombrage. Du reste, il y a sur ce chapitre, entre ces messieurs et ces dames de la Comédie, une société d'assurance mutuelle. Le vieux comique prête volontiers secours au vieil amoureux contre l'invasion d'un talent frais et jeune, à condition que le même service lui sera rendu demain. Jamais M. Aristide n'a donné sa voix pour l'admission d'un aspirant qui aurait pu rendre ses beaux jours à la Comédie. Ah! monsieur Aristide, si le public avait comme vous voix au comité, ne crierait-il pas de toute la force de ses convictions et de ses goûts : « Je suis fatigué de voir des bouches sans dents, des têtes sans cheveux, des bras décharnés, de vieux mollets qui font grimacer l'étoffe... Je suis fatigué d'entendre de beaux vers chantés sur la mesure d'une sempiternelle mélodie, et je ne veux plus des restes réchauffés de Lekain et de Dugazon!... Arrière les Achilles qui portent perruque, et les Iphigénies à la voix chevrotante! »

Mais malheureusement le public ne peut protester que par son absence, et M. Aristide et ses camarades se consolent de la faiblesse des recettes par les satisfactions données à leur vanité. Ils bannissent impitoyablement du théâtre tout ce qui n'a pas passé la quarantaine : la verdeur est un titre d'exil. La Comédie n'est plus qu'un hôtel des Invalides. On cite un figurant de cinquante ans qui a été chassé comme dangereux, parce qu'il ne toussait pas au mois de janvier.

Si quelque débutant, grâce à une haute protection ou aux suffrages de la foule, parvient à prendre pied en dépit d'eux, ils lui font subir tant de disgrâces, ils lui imposent tant de rôles qui sont des repoussoirs ou des écueils, ils l'étouffent si bel et si bien, que le pauvre néophyte est bientôt réduit à aller chercher des cieux plus cléments. Il n'est arrivé que dans ces derniers temps, et une seule fois encore, qu'une actrice de vingt ans, saluée par les acclamations unanimes de la foule et soutenue par quelques écrivains de goût, ait pu s'asseoir triomphalement sur le siége tragique de Clairon et de Duchesnois, malgré l'opposition des anciennes reines du métier et des médiocrités en place. Croyez-vous que, dans l'intérêt de l'art et de la caisse, on s'en soit réjoui au sein des conciliabules de la Comédie? Non... Prêtez l'oreille aux causeries de coulisse et de foyer... Vous entendrez des doléances sur les erreurs du vulgaire et des malédictions contre l'influence pernicieuse de la presse.

M. Aristide se retirera le plus tard qu'il le pourra; mais enfin il se retirera, nous l'espérons bien. On donnera une représentation à son bénéfice, après je ne sais combien d'années de *bons et loyaux services;* on jouera le *Malade imaginaire*, il y aura une cérémonie dans laquelle paraîtront tous les sujets de la troupe; Aristide fera ses adieux au public dans le costume du rôle qu'il a joué *avec le plus d'agrément;* il versera des larmes d'attendrissement et s'évanouira entre les bras d'Argan et d'Agrippine. C'est là le programme ordinaire. Puis il ira manger sa pension, rue de l'Ancienne-Comédie, en face de l'ancien Théâtre-Français, au-dessus du café Procope, au troisième étage. Et comme un vieux comédien aime toujours à sentir l'huile des quinquets et à voir les banquettes de parterre, il enrôlera de jeunes ouvriers et des grisettes, montera des parties dramatiques pour les environs de Paris, promènera l'*Etourdi* et *Manlius* de Choisy-le-Roi à Pontoise, et de Saint-Germain à Saint-Maur, et cabotinera comme un héros de roman comique jusqu'à la dernière heure de sa vie.





L'AMATEUR DE LIVRES

PAR

CHARLES NODIER





Quiconque est loup agisse en loup,
C'est le plus certain de beaucoup.

Ce que la Fontaine a dit du loup, je le dirai volontiers du pédant. Savez-vous rien de plus lourd qu'un pédant qui veut être léger, de plus maussade qu'un pédant qui veut être gracieux? Et s'il me prenait envie de faire de l'esprit en huit pages, moi qui ai juste ce qu'il faut d'esprit pour distinguer le prétérit de l'aoriste, ne me renverriez-vous pas à mes diphthongues?

J'aime mieux vous prévenir tout d'abord que cet article sera piquant comme un colloque de Mathurin Cordier ou comme un chapitre de Despautère. Dieu, la nature et l'Académie ont renfermé mon imagination dans ces étroites limites qu'elle ne franchira plus. Plus heureux que moi, qui ne peux me dispenser d'écrire, puisque ainsi l'a décidé un libraire trop exigeant, vous pouvez vous dispenser de me lire. Son dessin était fait, sa planche était tirée, il ne manquait plus qu'une longue et inutile élucubration à sa livraison incomplète. Eh bien! la voici; mais vous y chercheriez inutilement un de ces portraits ingénieux auxquels vos écrivains favoris vous ont accoutumé. Si vous êtes curieux de voir le bouquiniste représenté dans une esquisse fine et originale, n'allez pas plus loin, je vous prie, et tenez-vous-en au modeste conseil de Matthieu Laensberg : « Voyez-en la représentation ci-contre. »

L'amateur de livres est un type qu'il est important de saisir, car tout présage qu'il va bientôt s'effacer. Le livre imprimé n'existe que depuis quatre cents ans tout au plus, et il s'accumule déjà dans certains pays de manière à mettre en péril le vieil équilibre du globe. La civilisation est arrivée à la plus inattendue de ses périodes, l'âge du papier. Depuis que tout le monde fait le livre, personne n'est fort empressé de l'acheter. Nos jeunes auteurs sont d'ailleurs en mesure de se fournir à eux seuls d'une bibliothèque complète. Il n'y a qu'à les laisser faire.

A considérer l'amateur de livres comme une espèce qui se subdivise en nombreuses variétés, le premier rang de cette ingénieuse et capricieuse famille est dû au bibliophile.

Le bibliophile est un homme doué de quelque esprit et de quelque goût, qui prend plaisir aux œuvres du génie, de l'imagination et du sentiment. Il aime cette muette conversation des grands esprits qui n'exige pas de frais de réciprocité, que l'on commence où l'on veut, que l'on quitte sans impolitesse, qu'on renoue sans se rendre importun; et, de l'amour de cet auteur absent dont l'artifice de l'écriture lui a rendu le langage, il est arrivé sans s'en apercevoir à l'amour du symbole matériel qui le représente. Il aime le livre comme un ami aime le portrait d'un ami, comme un amant aime le portrait de sa maîtresse; et, comme l'amant, il aime à orner ce qu'il aime. Il se ferait scrupule de laisser le volume précieux, qui a comblé son cœur de jouissances si pures, sous les tristes livrées de la misère, quand il peut lui

accorder le luxe du tapis et du maroquin. Sa bibliothéque resplendit de dentelles d'or comme la toilette d'une favorite; et, par leur apparence extérieure elle-même, ses livres sont dignes des regards des consuls, ainsi que le souhaitait Virgile.

Alexandre était bibliophile. Quand la victoire eut placé dans ses mains les riches cassettes de Darius, il pouvait y renfermer les plus rares trésors de la Perse. Il y déposa les œuvres d'Homére.

Les bibliophiles s'en vont comme les rois. Autrefois les rois étaient bibliophiles. C'est à leurs soins que nous devons tant de manuscrits inestimables dont une munificence éclairée multipliait les copies. Alcuin fut le Gruthuyse de Charlemagne, comme Gruthuyse l'Alcuin des ducs de Bourgogne. Les beaux livres de François I[er] porteront aussi loin que ses monuments la renommée de ses salamandres. Henri II confiait le secret de son chiffre amoureux aux magnifiques reliures de sa librairie, comme aux somptueuses décorations de ses palais. Les volumes qui ont appartenu à Anne d'Autriche font encore, par leur chaste et noble élégance, les délices des connaisseurs.

Les grands seigneurs et les gens notables de l'État se conformaient au goût du souverain. Il y avait alors autant d'opulentes bibliothèques que de familles à écussons et à pannonceaux. Le Guise, les d'Urfé, les de Thou, les Richelieu, les Mazarin, les Bignon, les Molé, les Pasquier, les Séguier, les Colbert, les Lamoignon, les d'Estrées, les d'Aumont, les la Vallière, ont rivalisé, presque jusqu'à nos jours, d'utiles et savantes richesses; et je nomme au hasard quelques-uns de ces nobles bibliophiles pour m'épargner le soin fastidieux de nommer tout le monde. Nos successeurs ne seront pas si embarrassés.

Bien plus, la finance elle-même, la finance aima les livres! Elle a beaucoup changé depuis. Le trésorier Grollier influa plus à lui seul sur les progrès de la typographie et de la reliure que ne le feront jamais nos chétives médailles et nos budgets littéraires, si économes pour les lettres. Son exemple fut suivi de Zamet à Montauron, et de celui-ci à Samuel Bernard, Paris et Crevenna. Un simple marchand de bois, M. Girardot de Préfond, releva sa noblesse un peu équivoque par cet honorable emploi de l'argent, qui lui assure du moins l'immortalité des bibliographies et des catalogues. Nos banquiers n'en sont pas jaloux.

Il y a quelque temps qu'un de mes amis visitait un de ces capitalistes à millions, entre les mains desquels circulent incessamment tous les trésors de l'industrie et du commerce, pour y rentrer augmentés d'une large récolte d'or. Impatient d'échapper au faste qui l'éblouissait, il témoigna le désir de se réfugier dans la bibliothèque : « La bibliothèque? dit Crésus, n'allez pas plus loin, la voici. » Cette bibliothèque se réduisait en effet à un portefeuille énorme, enflé de billets de banque. « Pensez-vous, ajouta le financier avec la fatuité railleuse d'un sot qui a eu l'esprit de devenir riche, que les bibliothèques les plus célèbres du monde renferment un volume de cette valeur? » Il n'y a rien à répondre à cette question, sinon que l'homme qui possède un pareil volume est bien malheureux de ne pas trouver du plaisir à en acheter d'autres.

Le bibliophile ne se trouve plus dans ces classes élevées de notre société *progressante* (je vous demande pardon pour ce hideux participe, mais il passera, si vous voulez bien le permettre, avec le verbe *progresser*) ; le bibliophile de notre époque, c'est le savant, le littérateur, l'artiste, le petit propriétaire à modiques ressources ou à fortune congrue, qui se désennuie dans le commerce des livres de l'insipidité du commerce des hommes, et qu'un goût déplacé peut-être, mais innocent, console plus ou moins de la fausseté de nos autres affections. Mais ce n'est pas lui qui pourra former d'importantes collections, et trop heureux, hélas! si ses yeux mourants s'arrêtent encore un moment sur la sienne; trop heureux s'il laisse ce faible héritage à ses enfants! J'en connais un, et je vous dirais son nom si je voulais, qui a passé cinquante ans de sa laborieuse existence à travailler pour se composer une bibliothèque, et à vendre sa bibliothèque pour vivre. Voilà le bibliophile, et je vous notifie que c'est un des derniers de l'espèce. Aujourd'hui l'amour de l'argent a prévalu : les livres ne portent point d'intérêt.

L'opposé du biblioph le, c'est le bibliophobe. Nos grands seigneurs de la politique, nos grands seigneurs de la banque, nos grands hommes d'État, nos grands hommes de lettres, sont généralement bibliophobes. Pour cette aristocratie imposante que les heureux perfectionnements de la civilisation ont fait prévaloir, l'éducation et les lumières du genre humain datent tout au plus de Voltaire. Voltaire est à leurs yeux un mythe dans lequel se résument l'invention des lettres par Trismégiste et l'invention de l'imprimerie par Guttemberg. Comme tout est dans Voltaire, le bibliophobe ne se ferait pas plus de scrupule qu'Omar de brûler la bibliothèque d'Alexandrie. Ce n'est pas que le bibliophobe lise Voltaire, il s'en garde bien; mais il se félicite de trouver en Voltaire un prétexte spécieux à son dédain universel pour les livres. A l'avis du bibliophobe, tout ce qui n'est plus brochure est déjà bouquin ; le bibliophobe ne tolère sur les tablettes négligées de son cabinet que le papier qui sue et les pages qui maculent, sauf à se débarrasser de ce fatras de chiffons humides, tribut stérile de quelques muses affamées, entre les mains du colporteur qui les paye au-dessous du poids; car le bibliophobe reçoit l'hommage d'un livre et le vend. Je n'ai pas besoin de dire qu'il ne le lit pas et qu'il ne le paye jamais.

Il y a quelque dizaine d'années qu'un étranger, homme de génie, se trouva surpris dans un café de Paris, à la suite de son déjeuner, par un de ces désappointements ridicules auxquels les esprits profondément préoccupés sont trop sujets. Il avait oublié sa bourse, et cherchait inutilement dans son portefeuille un misérable *pound* égaré, quand ses yeux tombèrent, parmi les adresses éparses dans son *album*, sur celle de je ne sais quel seigneur suzerain d'un million d'écus, dont la porte était voisine. Il écrit au noble Turcaret, lui demande vingt francs d'emprunt pour une heure, charge un garçon de sa lettre, attend, et reçoit pour toute réponse le *non* inflexible du cardinal à Maynard. Un ami providentiel survient heureusement, et le tire d'embarras. Cette anecdote est jusqu'ici trop commune pour mériter qu'on la raconte, mais elle n'est pas finie. L'homme de génie devint célèbre, ce qui arrive quelquefois au génie, et puis il mourut, ce qui arrive toujours, tôt ou tard, à tout le monde. La renommée de ses ouvrages pénétra jusque dans les salons de la Banque, et le prix de ses autographes, qui ne fut pas coté à la Bourse, fit quelque sensation dans les ventes. Je l'ai vu, ce noble et utile appel à l'urbanité française, se payer cent cinquante francs dans un encan où le richard l'avait furtivement glissé pour tenter le caprice des amateurs, et je serais bien étonné si ce petit capital n'était pas triplé aujourd'hui dans des mains si discrètes et si intelligentes. Ceci prouve qu'un bienfait refusé n'est pas plus perdu qu'un autre. On sait que j'ai toujours aimé à mêler quelque trait de morale dans mes moindres historiettes.



Il est une espèce de bibliophobe auquel je puis pardonner sa brutale antipathie contre les livres, la plus délicieuse de toutes les choses du monde après les femmes, les fleurs, les papillons et les marionnettes; c'est l'homme sage, sensible et peu cultivé, qui a pris les livres en horreur pour l'abus qu'on en fait et pour le mal qu'ils font. Tel était mon noble et vieux compagnon d'infortune, le commandeur de Valais, quand il me disait, en détournant doucement de la main le seul volume qui me fût resté (c'était, hélas! Platon) : « Arrière, arrière, au nom de Dieu ! ce sont ces drôles-là qui ont préparé la révolution! Aussi, ajoutait-il fièrement après avoir relevé avec quelque coquetterie le poil de sa moustache grise, je puis prendre le ciel à témoin que je n'en ai jamais lu un seul. »

Ce qui distingue le bibliophile, c'est le goût, ce tact ingénieux et délicat qui s'applique à tout, et qui donne un charme inexprimable à la vie. On oserait garantir hardiment qu'un bibliophile est un homme à peu près heureux, ou qui sait ce qu'il faudrait faire pour l'être. L'honnête et savant Urbain Chevreau a décrit merveilleusement ce bonheur, en parlant de lui-même, et je lui en fais mon compliment. Vous serez de mon avis, si vous voulez l'écouter un moment à ma place, et vous savez déjà que vous n'y perdrez pas. « Je ne m'ennuie point, dit-il, dans ma solitude, où j'ai une bibliothèque assez nombreuse pour un ermite, et admirable pour le choix des livres. On y peut trouver généralement tous les Grecs et tous les Latins, de quelque profession qu'ils aient été, orateurs, poëtes, sophistes, rhéteurs, philosophes, historiens, géographes, chronologistes, les Pères de l'Église, les théologiens et les conciles. On y voit les antiquaires, les relations les plus curieuses, beaucoup d'Italiens, peu d'Espagnols, les auteurs modernes d'une réputation établie; et le tout dans une fort grande propreté. J'y ai des tableaux, des estampes; un grand parterre tout rempli de fleurs, des arbres fruitiers, et, dans un salon, des musiciens domestiques, qui, par leur ramage, ne manquent jamais de m'éveiller ou de me divertir dans mes repas. La maison est neuve, et bien bâtie; l'air en est sain, et, pour m'acquitter de mon devoir, j'ai trois églises à côté de mes deux portes cochères. »

Si Urbain Chevreau avait vécu du temps de Sylla, je ne sais pas trop si le sénat aurait osé proclamer Sylla le plus heureux des hommes de la terre : mais je suis porté à le croire, car il est bien probable qu'un homme comme Urbain Chevreau n'aurait pas été connu du sénat. Remarquez, en effet, que ce digne Urbain Chevreau, l'objet et le modèle de mes plus chères études, l'enchantement de mes plus agréables lectures, *præsidium et dulce decus meum*, a oublié ou méconnu, dans ce charmant tableau d'une existence digne d'envie, ce que sa félicité avait de plus précieux et de plus rare. Il était plus sa-

vant que les savants de son temps, qui étaient si savants; il était plus lettré que les lettrés; il faisait des vers qui valaient les meilleurs vers, et de la prose si pleine, si abondante et si facile, qu'on croit l'entendre quand on le lit. Que de périls à éviter! Que d'obstacles à vaincre pour être heureux! Il fut heureux, parce qu'il sut se contenter de sa fortune et se passer de la gloire. On l'oublia tellement de son temps, qu'il ne fut pas de l'Académie; mais la haine l'avait laissé en paix comme la faveur, et il mourut paisible, entre ses fleurs et ses livres, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Que la terre soit légère au plus aimable et au plus érudit des bibliophiles, comme dit la petite phrase épicédique aujourd'hui consacrée! Mais que sont devenus ses livres, les livres si choisis et si propres d'Urbain Chevreau, dont aucun catalogue récent n'a fait mention? C'est là une question vive, pressante, incisive, et dont on s'occupera beaucoup dans le monde social, quand le monde social ne s'occupera plus des sots non-sens de philosophie humanitaire et de méchante politique dont il est infatué.

Le bibliophile sait choisir les livres; le bibliomane les entasse. Le bibliophile joint le livre au livre après l'avoir soumis à toutes les investigations de ses sens et de son intelligence; le bibliomane entasse les livres les uns sur les autres sans les regarder. Le bibliophile apprécie le livre, le bibliomane le pèse ou le mesure. Le bibliophile procède avec une loupe, et le bibliomane avec une toise. J'en connais certains qui supputent les enrichissements de leur bibliothèque par mètres carrés.



L'innocente et délicieuse fièvre du bibliophile est, dans le bibliomane, une maladie aiguë poussée au délire. Parvenue à ce degré fatal de paroxysme, elle n'a plus rien d'intelligent, et se confond avec toutes les manies. Je ne sais si les phrénologistes qui ont découvert tant de sottises ont découvert jusqu'ici dans l'enveloppe osseuse de notre pauvre cervelle l'instinct de collectivité, si développé dans plusieurs pauvres diables de ma connaissance. J'en ai vu un, dans ma jeunesse, qui faisait collection de bouchons de liége, anecdotiques ou historiques, et qui les avait rangés par ordre, dans son immense galetas, sous des étiquettes instructives, avec indication de l'époque plus ou moins solennelle où ils avaient été extraits de la bouteille; *exemplum ut :* « M. LE MAIRE, CHAMPAGNE MOUSSEUX DE PREMIÈRE QUALITÉ; NAISSANCE DE SA MAJESTÉ LE ROI DE ROME. » Le bibliomane doit avoir à peu près la même protubérance.

Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas. Du bibliophile au bibliomane, il n'y a qu'une crise. Le bibliophile devient souvent bibliomane, quand son esprit décroît ou quand sa fortune s'augmente, deux graves inconvénients auxquels les plus honnêtes gens sont exposés; mais le premier est bien plus commun que l'autre. Mon cher et honorable maître, M. Boulard, avait été un bibliophile délicat et difficile avant d'amasser dans six maisons à six étages six cent mille volumes de tous les formats, empilés comme les pierres des murailles cyclopéennes, c'est-à-dire sans chaux et sans ciment, mais qu'on aurait aussi pu prendre de loin pour des *tumuli* gaulois. C'était, en effet, de véritables bibliotaphes. Je me souviens qu'en voyageant un jour avec lui parmi ces obélisques mal calés, et dont la prudente science de M. Lebas n'avait pas assuré l'aplomb, je m'informai curieusement d'un livre unique, dont ma respectueuse amitié s'était empressée de lui céder la possession dans une vente célèbre. M. Boulard me regarda fixement, avec cet air de bonhomie gracieuse et spirituelle qui lui était particulier; et, frappant du bout de sa canne à pomme d'or une de ces masses énormes, *rudis indigestaque moles*, puis une seconde et une troisième : « Il est là, me dit-il, ou bien là, ou là. » Je frémis à l'idée que la malencontreuse plaquette avait disparu pour toujours, peut-être, sous dix-huit mille in-folio; mais ce calcul ne me fit pas négliger l'intérêt de mon salut. Les piles géantes, ébranlées dans leur équilibre incertain par le bout de la canne de M. Boulard, se balançaient sur leurs bases d'une manière menaçante, et leur sommet vibra longtemps comme la flèche légère d'une cathédrale gothique, à la volée des cloches ou aux assauts de la tempête; j'entraînai M. Boulard, et je m'enfuis avant qu'Ossa fût tombé sur Pélion, ou Pélion sur Ossa. Aujourd'hui même, quand je pense que les *bollandistes* ont failli s'écrouler tous à la fois, et de vingt pieds de haut, sur ma tête, je ne me rappelle pas ce péril sans une pieuse horreur. Ce serait abuser des mots que d'appeler bibliothèques ces épouvantables montagnes de livres qu'on ne peut attaquer qu'avec la sape, et soutenir qu'avec l'étançon.

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.

Le bibliophile ne doit pas se confondre avec le bouquiniste, dont nous allons parler, et cependant le bibliophile ne dédaigne pas de bouquiner quelquefois. Il sait que plus d'une perle s'est trouvée dans le fumier, et plus



d'un trésor littéraire sous une grossière enveloppe. Malheureusement ces bonnes fortunes sont fort rares. Quant au bibliomane, il ne bouquine jamais, parce que bouquiner, c'est encore choisir. Le bibliomane ne choisit point, il achète.

Le bouquiniste proprement dit est ordinairement un vieux rentier ou un professeur émérite, ou un homme de lettres passé de mode qui a conservé le goût des livres, et qui n'a pas su conserver assez d'aisance pour en acheter. Celui-là est sans cesse à la recherche de ces bouquins précieux, *raræ aves in terris*, que le hasard capricieux peut avoir cachés d'aventure dans la poussière d'une échoppe, diamants sans monture que le vulgaire confond avec la verroterie, et qui ne s'en distinguent qu'au regard judicieux du lapidaire. Avez-vous entendu parler de cet exemplaire de l'*Imitation de Jésus-Christ* que Rousseau demandait en 1763 à son ami M. Dupeyrou, qu'il annotait, qu'il ornait de sa signature, et dont un des feuillets se trouve marqué d'une pervenche sèche, la vraie pervenche, la pervenche originale que Rousseau avait recueillie la même année sous les buissons des Charmettes? M. de Latour est possesseur de ce bijou de modeste apparence, qui ne serait pas surpayé au poids de l'or, et qui lui a coûté soixante-quinze centimes. Voilà une délicieuse conquête! Je ne sais toutefois si je n'aimerais pas autant le vieux volume de *Théagène et Chariclée* que Racine abandonna en riant à son professeur: « Vous pouvez, dit-il, brûler celui-là; maintenant je le sais par cœur. » Si ce joli petit livre n'est plus sur les quais, avec la signature élégante et les notes grecques en caractères mignons qui le feront distinguer entre mille, je vous réponds qu'il y a passé. Et que diriez-vous de l'édition originale du *Pédant joué* de Cyrano, avec les deux scènes que vous savez, enfermées dans une large accolade, et cette simple note de Molière, griffonnée sur la marge : « Ceci est à moi? » Ce sont là les douces joies, et, le plus souvent, il faut en convenir, les merveilleuses illusions du bouquiniste. Le savant M. Barbier, qui a publié tant d'excellentes choses sur les anonymes, et qui en a tant laissé à dire, avait promis une bibliographie spéciale des livres précieux ramassés pendant quarante ans sur les quais de Paris. La perte de ce manuscrit serait fort à regretter pour les lettres, et surtout pour les bouquinistes, ces habiles et ingénieux alchimistes de la littérature qui rêvent partout la pierre philosophale, et qui en trouvent de temps en temps quelques morceaux, sans prendre grand souci de les faire enchâsser richement dans des reliures fastueuses. Le bouquiniste croit toute sa vie posséder ce que personne ne possède, et ses épaules se soulèveraient de pitié devant l'écrin du grand Mogol; mais le bouquiniste a de puissantes raisons pour ne pas relever ses richesses de la vaine apparence d'une richesse étrangère, et il déguise son motif secret sous un prétexte assez spécieux. « La livrée de l'âge, dit-il, sied aux vieilles productions de la typographie, comme la patine au bronze antique. Le bibliophile qui envoie ses livres à Bauzonnet ressemble à un numismate qui ferait dorer ses médailles. Laissez le vert-de-gris à l'airain et le cuir éraillé aux bouquins. » Ce qu'il y a de vrai au fond de tout cela, c'est que les reliures de Bauzonnet sont fort chères, et que le bouquiniste n'est pas riche. N'enluminez pas la beauté d'un fard presque sacrilége, et n'abandonnez pas les livres aux opérations dangereuses de la restauration quand ils peuvent s'en passer, mais croyez fermement qu'aux livres comme aux belles la parure ne nuit en rien.

Le nom du bouquiniste est un de ces substantifs à sens double, qui abondent malheureusement dans toutes les langues. On appelle également bouquiniste l'amateur qui cherche des bouquins, et le pauvre libraire en plein air qui en vend. Autrefois le métier de celui-ci n'était pas sans considération et sans avenir. On a vu le marchand de bouquins s'élever du modeste étalage de la rue, ou de la frileuse exposition d'une échoppe nomade, jusqu'aux honneurs d'une petite boutique de six pieds carrés. Tel fut naguère ce Passard, dont la mémoire vit peut-être encore dans la rue du Coq. Et qui pourrait avoir oublié ce Passard, avec ses cheveux coupés de près, sa courte queue en trompette, son gros œil fauve et saillant, et le petit œil bleu enfoncé qu'un jeu bizarre de la nature avait opposé à l'autre, pour que le signalement de Passard n'eût rien à envier à son caractère en originalité excentrique? Lorsque Passard, l'angle droit de sa bouche relevé par une légère convulsion sardonique, était en humeur de parler; quand son petit œil bleu commençait à petiller d'un feu malin qui n'enflammait jamais son gros œil éteint, vous pouviez vous attendre à voir se dérouler devant vous toute la chronique scandaleuse de la politique et de la littérature pendant quarante années historiques. Passard, qui avait colporté, sous le bras, sa boutique ambulante, du passage des Capucines au Louvre, et du Louvre à l'Institut, avait tout vu, tout connu, tout dédaigné du haut de son orgueil de bouquiniste. Et cependant Passard n'était pas l'homme d'Horace, *dicendi bona mala locutus;* il n'en était que la moitié. La mémoire de Passard ne se rappelait que le mal; mais avec quelle verve ironique, et quelquefois éloquente, il stigmatisait de son mépris les noms les plus illustres, c'est ce qu'il faut avoir entendu pour le croire. « Mirabeau cependant? lui dis-je timidement un jour. — Mirabeau, me répondit fièrement Passard en se campant sur le pied droit, était un stupide polisson. » Je me hâte de déclarer, pour l'acquit de ma conscience, que ceci ne prouve rien si Passard ne connaissait pas mieux les hommes qu'il ne connaissait les livres. Ce qu'il y a d'incontestable pour les bouquinistes amateurs qui l'ont visité si souvent, c'est que sa conversation était beaucoup plus curieuse que ses bouquins.

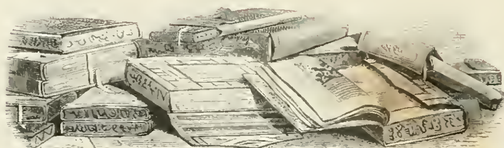
J'ai cité Passard, bouquiniste obscur dont le nom ne brillera jamais dans une biographie; Passard, qui est, selon toute apparence, le Brutus, le Cassius, le dernier des bouquinistes. Le bouquiniste des ponts, des quais et et des boulevards, pauvre créature équivoque, anomale, étiolée, qui ne vit plus qu'à demi de ses bouquins méconnus, est tout au plus l'ombre du bouquiniste : le bouquiniste est mort.

Cette grande catastrophe sociale, la mort du bouquiniste, était un des résultats infaillibles du progrès : douce et innocente superfétation de la bonne littérature, le bouquiniste devait finir avec elle. Dans cet âge d'ignorance auquel nous avons eu le bonheur d'échapper, le libraire était, en général, un homme capable d'apprécier ses publications, qui les faisait imprimer sur un bon papier solide, élastique et sonore, et qui les faisait recouvrir, quand elles en valaient la peine, d'un bon cuir imperméable, assujetti par une bonne colle et par une bonne couture. Si le livre tombait par hasard dans le domaine du bouquiniste, il n'était pas perdu pour cela. Basane, veau ou parchemin, sa reliure brûlée et racornie aux feux du soleil, imbibée, détendue et ramollie par les averses, revêtue par le vent d'une couche épaisse de poussière qui devient de la boue quand il pleut, protégeait longtemps encore, sous un abri fort disgracieux au regard, les visions du philosophe ou les

rêveries du poëte. Aujourd'hui, ce n'est plus cela. Le libraire du progrès sait que la gloire viagère des livres qu'il publie n'a guère plus de durée probable que la vie des moucherons du fleuve Hypanis, et qu'à peine baptisée par la réclame elle sera enterrée dans trois jours avec le feuilleton. Il couvre d'un papier jaune ou vert son papier blanc noirci d'encre, et il abandonne le spongieux chiffon à toutes les intempéries des éléments. Un mois après, le honteux volume gît dans les caisses de l'étalagiste, à la merci d'une belle pluie matinale. Il s'humecte, s'abreuve, se tord, se marbre çà et là de larges zones mordorées, retourne peu à peu à l'état de bouillie dont il est sorti, et n'a presque plus de préparation à subir pour tomber sous le pilon du cartonnier. L'histoire des livres du progrès est tout entière là-dedans.

Le bouquiniste aux vieux et nobles bouquins n'a rien de commun avec ce triste marchand de papier mouillé qui étale en haillons moisissants quelques lambeaux de livres nouveaux. Le bouquiniste est mort, vous dis-je, — et, quant aux brochures qui ont remplacé ses bouquins, il n'en restera pas de souvenir dans vingt ans. On peut bien m'en croire, car j'y suis pour trente volumes.

Et puis faites-moi la grâce de me le dire, si vous le savez, que restera-t-il dans vingt ans?





LA CANTATRICE DE SALON

PAR

MAURICE DE FLASSAN



> Il y en a même qui regarderaient volontiers la musique, à Paris, comme une affaire d'État.
>
> J.-J. Rousseau.



aris est la patrie des cantatrices de salon; il n'y a que là qu'elles existent dans toute leur splendeur. — Il n'y a que là qu'une femme fasse de son salon un théâtre, et d'elle-même une comédienne. Les femmes du monde, à Paris, ont soif de représentation et de notoriété publique. Et foulant aux pieds la couronne impériale de leur modeste dignité féminine, elles courent toutes blanches, toutes fraîches et toutes parées, avec leurs bras nus et leurs poitrines découvertes, leurs guirlandes de fleurs et leurs ceintures d'or, leurs robes de dentelle et leurs écharpes de gaze, se livrer au public dans l'arène, et lutter, avec cette bête sauvage, la critique, devant trois mille spectateurs.

Dans ce siècle où tout le monde a une mission, où le poëte est persécuté, le génie méconnu, la femme incomprise, ces dames ont la mission de chanter. A la femme qui aime et à la femme qui souffre (canonisées par tous nos poëtes depuis fort longtemps, et surtout depuis 1830), vient se joindre, pour compléter la trinité, la femme qui chante.

La femme qui chante est sacrée,

. . . .

La femme qui chante est bénie!

Et ces dames ont l'air de croire que beaucoup de péchés leur seront remis parce qu'elles ont beaucoup chanté.

Le chant est leur baume de fier-à-bras; elles s'imaginent y avoir découvert un spécifique infaillible contre tous les maux, et appliquent un concert, comme remède universel, à toutes les plaies saignantes de la malheureuse humanité.

Le chant et la charité ballottent entre eux ces dames. La charité les pousse au chant, le chant les pousse à la charité. Rien n'est charitable comme la femme chantante, et personne ne chante tant que la femme charitable.

Un malheureux qui manque de tout, dont la femme est mourante et les enfants affamés, et qui a entendu célébrer la bonté divine de ces sœurs de charité chantantes, s'adresse à une d'elles : elle l'écoute avec une affabilité vraiment touchante, et puis, au lieu de lui donner de l'argent, d'envoyer un médecin à sa femme, et du pain à ses enfants, lui répond : « Je parlerai à madame de B , et nous donnerons un concert pour vous. » Le pauvre misérable s'en va, accablé de douleur, mourant de faim et de froid. La cantatrice, lorsqu'elle raconte l'histoire à ses amis, le soir, a une attaque de nerfs; ce qui fait dire à toute la société : « Quelle âme divine et quel cœur d'ange! » à quoi elle répond : « Il est vrai, je suis trop sensible! » Et puis, dirigeant un regard humide et languissant vers un grand et mélancolique jeune homme à moustaches noires, avec lequel elle chante ordinairement le duo des *Huguenots*, elle ajoute en soupirant : « Vous ne savez pas comme je sens vivement! la sensibilité me tue! « Six semaines après, la cantatrice, resplendissante de toilette, fraîche à force de blanc et de rouge, brillante

à force de bijoux, applaudie à force de dîners, chante deux cavatines, deux duos, deux finales, et des romances sans nombre devant six cents personnes, et se trouve mal à la fin.

Son concert fait fureur, et quand elle se prépare à donner quelques secours à l'infortuné qui, sans le vouloir, l'a aidée à écorcher les oreilles à la moitié du monde élégant de Paris, elle est tout étonnée d'apprendre que sa femme est morte depuis trois semaines, que lui-même s'est brûlé la cervelle, et qu'on ignore ce que sont devenus ses enfants. Elle lève ses yeux vers le ciel, et dit avec un air de résignation chrétienne : « Il y a dans ce monde des gens bien ingrats. » Ses amis lèvent les yeux vers le ciel, et disent : « Quelle femme sublime! elle ne pense qu'aux autres! » Lorsqu'elle a secouru tous les pauvres de son arrondissement, et tous les ouvriers malheureux des provinces, que, grâce à elle, il n'y a dans son quartier plus de pauvres, et dans les provinces plus d'ouvriers malheureux, sa charité inépuisable prend son essor, traverse les mers, franchit tous les obstacles, ne se laisse arrêter par rien, et finit par découvrir quelque village africain ou américain dont les habitants *souffrent* (c'est le mot), quelques victimes du feu ou d'un tremblement de terre, d'une rivière débordée, ou d'une révolution, d'une avalanche ou d'un volcan. Les victimes nécessaires une fois trouvées, elle organise tout de suite un concert, écrit des lettres humanitaires (car la femme chantante a aussi parfois des prétentions littéraires), qu'elle termine d'ordinaire en vous engageant à aller chez elle le lendemain à deux heures pour une répétition.

Ceux qui n'y ont jamais assisté ne peuvent se faire une idée de ce que c'est qu'une de ces répétitions où on exécute toutes sortes de chœurs et de finales. Pendant un mois, la cantatrice qui doit organiser ce concert-monstre en miniature demande des voix à tous ses amis, et ferait au besoin chanter sa femme de chambre ou son portier. Quand tout est arrangé, elle enferme soixante-dix individus mâles et femelles dans son salon, et préside elle-même au charivari le plus épouvantable qu'il soit possible de concevoir.

> Sie toben wie bösen Geist getrieben,
> Und nennen's Freude, nennen's Gesang.

On souffre la chaleur et la soif sans jamais se procurer de l'eau ou de l'air, et on tombe de sommeil sans pouvoir s'endormir, car l'orchestre et les voix grondent et mugissent comme une tempête, avec cette différence que, dans l'orage véritable, le tonnerre ne tonne pas toujours, tandis que dans ces ouragans improvisés, il ne cesse jamais pendant au moins quatre heures.

Cet ange de charité à roulades fait prendre des billets en masse à tous les jeunes gens qui ont le malheur d'être protégés par elle ; chante elle-même tous les plus beaux morceaux, et fait chanter à ses amis tous ceux qui ne leur conviennent pas; puis, à la fin de cette œuvre de bienfaisance mise en musique, « chose la plus lugubre, la plus assommante que j'aie entendue de ma vie, et que je n'ai jamais pu supporter une demi-heure sans gagner un violent mal de tête[1] » les incendiés et les banqueroutiers, les estropiés, les sourds-muets et les aveugles, les ouvriers de Lyon et les blessés de Juillet, les veuves des soldats tués à Constantine et les orphelins des curieux écrasés dans les émeutes, les émigrés italiens et les exilés polonais, les vieillards paralytiques et les enfants trouvés, enfin toutes les *victimes* possibles ou imaginables, crient *Gloria in excelsis* autour de la cantatrice de salon, et chacun d'eux lui dit :

> . . La voix qui me dit : Pleure,
> Est celle qui vous dit : Chantez.

On a sa cantatrice à Paris comme on y a sa couturière; chaque quartier, chaque société, chaque famille a la sienne. Il y a la cantatrice des deux nobles faubourgs et de la Chaussée-d'Antin; celle-ci est la cantatrice *grandiflora* de l'espèce. Elle est pour le moins comtesse, marquise ou princesse, et appartient de droit aux ambassadeurs, aux ministres, aux banquiers et aux Anglais. Après cela, il y a les petites cantatrices multiflores, qui poussent partout comme de mauvaises herbes. Chez les femmes de notaires, d'avocats, de médecins, de capitaines d'état-major et de journalistes, chez les vieilles comtesses ruinées demeurant au quatrième, et chez les épiciers-propriétaires demeurant à l'entre-sol; enfin, chez tous les gens qui, lorsqu'ils reçoivent, vous donnent du sirop de groseilles, et qui font des parties pour aller à Saint-Germain par le chemin de fer, on est sûr de rencontrer au moins une, et bien souvent plus, de ces petites filles qui ne savent qu'une chose : le moyen de rendre plus insipides et plus insupportables encore, par leur manière de les chanter, les romances de madame Puget et de M. Grisar, qui pourraient bien, à cet égard-là, se passer de leurs efforts.

On peut diviser toutes les cantatrices de salon en deux classes : celles qui ne chantent qu'un morceau, et celles qui chantent *tout*. Il y en a beaucoup parmi ces dames qui sont connues par un morceau qu'elles répètent constamment : madame de C. ne peut chanter que le finale d'*Anna Bolena;* mademoiselle de J. affectionne l'air de la *Norma;* madame N. chante toujours la cavatine de la *Sonnambula;* madame R. la Polacca des *Puritani*. Il serait plus court, ce me semble, d'appeler ces dames par le nom de leur morceau favori; on dirait Anna Bolena, Norma, la Sonnambula, la Polacca, etc., et l'on saurait tout de suite à quoi s'en tenir avec elles. Quant aux cantatrices qui chantent *tout*, elles sont bien plus nombreuses (non que je veuille dire que celles qui ne peuvent chanter qu'un morceau soient rares) et plus dangereuses que les autres : car, au moins, avec la cantatrice à un seul ressort, on est sûr que, une fois l'air de prédilection fini, elle n'ouvrira plus la bouche de la soirée, tandis que les universalistes ne vous laissent pas un instant de paix. Elles furettent partout afin de trouver des morceaux qu'elles ont étudiés fort longtemps, et qu'elles chantent en vous jurant qu'elles les voient pour la première fois. Quand elles ne trouvent rien, elles se rappellent toutes sortes d'andantes et de caballètes dépareillés par cœur, et si une fois elles se mettent en train de faire cette mosaïque musicale, elles n'en finissent plus, surtout si vous ne les avez pas priées de chanter. Il est à remarquer que la cantatrice de salon ne chante jamais quand on l'y engage, et ne cesse jamais quand on ne l'y engage pas, et les chanteurs et cantatrices de nos jours sont ce qu'ils étaient du temps des Césars. Ce qu'il y a de bien plus terrible encore chez la cantatrice qui chante *tout*, c'est la manie de déchiffrer : ceci est un horrible guet-apens, et, à juger d'après les apparences, doit être aussi ennuyeux pour la cantatrice elle-même que pour ceux qui écoutent. Dès que la cantatrice de salon commence à déchiffrer, elle devient myope, et tousse comme une poitrinaire dans tous les endroits difficiles. Elle a beau se coller le nez sur la

[1] Rousseau, *la Nouvelle Héloïse*, lettre XXIII.



partition, plus elle avance, moins elle voit; elle a beau avaler de l'eau sucrée, la toux continue avec la même opiniâtreté, et ne cesse que lorsque dans sa partie il se trouve une note à l'unisson avec les autres voix, et qu'alors, comme preuve de bonne volonté, elle se fait un devoir de chanter avec une force assourdissante.

Il est évident que le chant est très-préjudiciable à la santé; car, de toutes ces belles et brillantes cantatrices que nous couronnons dans nos salons (et dont quelques-une ont l'air de se porter même *trop* bien, si on ose s'exprimer ainsi), il n'y en a pas une qui n'ait ses attaques de nerfs, ses palpitations de cœur, ses évanouissements fréquents; il n'y en a pas une enfin qui ne soit *souffrante*, et dont les souffrances ne proviennent de l'excès de sensibilité et d'impressionnabilité nerveuse qu'a développées chez elle l'étude de la musique vocale.

Savez-vous ce que c'est qu'une cantatrice de salon, vous qui vous enivrez chaque soir des accents mélodieux qui sortent de ces bouches divines? vous qui, pour leur exprimer votre admiration, vous transformez en de véritables encensoirs ambulants? Insouciants! ingrats! je le répète, savez-vous ce que c'est qu'une cantatrice de salon? On vous a demandé si vous saviez ce que c'était que le cœur d'une femme, que la tête d'un homme, que la vertu, que le vice, que le conseil des Dix, qu'un galérien; on vous a fait subir un interrogatoire d'inquisition sur tout ce que vous saviez ou ne saviez pas; mais jamais ni M. Hugo, ni M. Dumas, ni M. de Musset, ne se sont avisés de vous demander si vous saviez ce que c'était qu'une cantatrice de salon: c'est une pendule à cavatines dont tout le monde a la clef et dont personne ne peut arrêter le mouvement.

Vous vous êtes imaginé peut-être, parce que vous voyiez ces dames s'empresser de courir de soirée en soirée et de concert en concert, parce vous les voyiez négliger leurs devoirs de fille, d'épouse et de mère (tous leurs devoirs sociaux enfin), que c'était le plaisir qui les entraînait: vile pensée! pas du tout; elles remplissent une mission sainte et sacrée; leur vie est une vie de fatigue, de privation et de mortification. Elles sont poursuivies par l'envie, l'injustice et la haine, et, pour comble de malheur, elles sont *incomprises*. Une de ces dignes créatures, une de ces nobles femmes, me disait l'hiver passé: « Je me lève bien souvent avant le jour parce qu'il faut travailler ma voix; je passe ma journée entière dans les répétitions, et je rentre à deux heures du matin, accablée, brisée... je sens que cette vie-là me tue, mais il faut se dévouer pour les autres. »

On pourrait faire deux questions à ces dames: qu'est-ce qui les force à ce dévouement héroïque? et pour *qui* se dévouent-elles? Des âmes bien méchantes ont répondu à la première question: la vanité et le désir de la publi-

cité; ces dames disent : la charité et l'amour du prochain. La seconde question est plus difficile; car, quoiqu'on voie d'innombrables *dévouées*, on n'a pas encore découvert un seul individu qui ait profité par ce beau dévouement. Ce monde pour lequel elles chantent, et pour lequel elles souffrent, ignore quelle reconnaissance infinie il leur doit, et se figure qu'elles s'amusent pour le moins autant que lui ; il apprécie le bienfait aussi peu que l'enfant auquel on inflige une punition en lui disant que c'est pour son bien.

Après cela, ce n'est pas seulement la santé qu'on dépense à être cantatrice de salon. Les succès coûtent autant dans les beaux hôtels de ces dames qu'à l'Académie royale de musique; et les chefs de la claque aristocratique exigent bien plus des comédiennes de salon que ne font ceux de la claque théâtrale des comédiennes de profession. Comment peut-on ne pas applaudir une femme charmante qui vous bourre de dîners, qui vous fait souper chez elle en petit comité jusqu'à cinq heures du matin, et qui... mais la liste des bontés de ces dames serait trop longue; parlons plutôt des attributs qui les distinguent du commun des mortels.

Un de leurs principaux charmes est de ne vieillir jamais. Si, comme le dit madame de Staël, le génie n'a pas de sexe, il est également certain que la femme chantante n'a pas d'âge.

She is not of an ange, but for all time.

Nous avons vu des exemples très-remarquables de cantatrices de salon qui n'avaient que trente-six ans, et dont les filles aînées en avaient vingt-quatre.

La cantatrice de salon n'est jamais dans son *beau jour;* plus elle est applaudie, plus elle a de succès, moins elle se porte bien ; et quand on lui fait des compliments, elle répond avec un soupir : « Ah ! je ne suis pas dans mon beau jour aujourd'hui ! » Je défie qui que ce soit de prouver qu'il ait jamais entendu une de ces dames admettre qu'elle fût dans les conditions requises pour bien chanter; il n'y a qu'un moyen possible de le lui faire dire : c'est lorsqu'elle a plus mal chanté qu'à l'ordinaire, et que vous êtes assez son ami pour lui en faire la remarque ; il est sûr que dans ce cas-là elle vous dira avec un sourire où, à la colère pour votre maladresse, se mêle le mépris pour votre jugement : « Je vous demande pardon, mais vous vous trompez complétement, car je n'ai jamais été mieux en voix, et je n'ai jamais mieux chanté que ce soir. » Ce qui est fort souvent d'une vérité incontestable.

La cantatrice de salon ne prend des *leçons* de personne. Si vous lui demandez le nom de son maître, elle vous répondra froidement qu'elle *travaille* avec M. Bordogni, ou M. Géraldy ; M. Banderali, ou M. Carulli ; absolument comme les journaux disent que le roi a travaillé avec MM. les ministres de la guerre, de la justice et de l'instruction publique.

Elle chante dans toutes les langues. Elle passe de l'air italien à la romance française, de la romance française au *lied* allemand, de là encore au boléro espagnol, à la ballade écossaise, et, si besoin en est, à des airs russes, grecs, islandais, indiens, lapons, esquimaux, chinois ou turcs. Plus la chose est bizarre, plus elle est applaudie. La cantatrice ne comprend pas un mot de ce qu'elle chante; mais, si par hasard il y a beaucoup de roulades dans le morceau, l'auditoire ne manque jamais de s'écrier : « Quelle expression dramatique ! »

Personne n'a moins peur que la cantatrice de salon, et personne ne prétend en avoir autant. A l'entendre, elle est l'être le plus timide qui existe; elle a peur de tout, peur de la moquerie, peur des applaudissements, peur de ses rivales, peur de son maître, peur d'elle-même et de ses émotions, peur de nous et de nos compliments; en vérité, elle a tellement peur, qu'on ne conçoit pas comment elle fait pour chanter avec un aplomb si incroyable devant un public si nombreux.

On dit que rien n'est perfide comme la femme qui chante, que c'est la nature la plus féline qui existe, qu'elle vous attire pour vous égratigner, vous protége pour vous perdre ; mais j'aime à croire le contraire, car j'en ai vu protéger des jeunes personnes qui n'avaient réellement pas le moindre talent, les méchants disaient que leur manque de talent était précisément leur meilleur titre à la protection de ces dames, c'est possible; mais aussi je les ai vues protéger des jeunes filles pleines de moyens et qui avaient de magnifiques voix, les pousser, les prôner, les mener partout, les faire chanter chez elles, enfin les aider de tout leur pouvoir; et on vient me dire que ces femmes sont envieuses, sont jalouses ! Il est vrai que, lorsque les *protégées* avaient des voix de contralto, elles étaient forcées de chanter la *Reine de la Nuit*, tandis qu'au contraire lorsqu'elles avaient des voix de soprano, c'était le rôle d'*Arsace* qui leur était réservé; mais ces dames donnent pour cela une excellente raison : elles disent qu'elles font monter le contralto jusqu'au *mi* et descendre le soprano jusqu'au *fa*, parce que chez le premier les notes hautes sont aiguës, tandis que chez le second les notes basses sont faibles; et je les crois.

Méfiez-vous de la femme chantante qui, lorsque vous l'invitez à une soirée, et que vous lui demandez le nom de son accompagnateur, vous répond avec un sourire charmant et une affectation de la plus parfaite indifférence : « Que cela ne vous inquiète pas, je prendrai celui que je trouverai chez vous, mon Dieu ! je suis *si* facile à accompagner. » Soyez sûr qu'elle chantera on ne peut plus mal, et qu'elle vous dira avec une colère sourde et à peine dissimulée : « En vérité, ce monsieur ne se doute pas de l'accompagnement le plus simple ; il ne peut pas jouer en mesure. » (Pauvres accompagnateurs ! ils jouent rarement en mesure, selon ces dames.)

Le mari de la cantatrice de salon joue en amateur le rôle ridicule du mari de la véritable *prima donna*, et, comme tous les amateurs, rend son rôle plus ridicule encore que ne fait celui dont c'est le métier. Il sert à aller chercher sa femme lors des répétitions le matin et à rassembler sa musique à la fin d'une soirée, fait la guerre aux courants d'air, et parle des simples maux de gorge, des esquinancies et des maladies du larynx; entortille le cou précieux de madame d'innombrables châles, foulards et boas; l'empêche de manger trop de glaces, ferme les fenêtres sur son passage, et pleure quand elle chante : « *Je te prends sans dot*, ou : *Les hommes ne comprennent rien!* »

Lorsque la cantatrice de salon est demoiselle, elle jouit ordinairement d'une mère qui nourrit une haine profonde contre toutes les femmes qui chantent, et qui répète tous les jours à sa fille qu'elle surpasse madame Malibran. La mère éprouve un plaisir inouï à vous dire que sa fille n'étudie jamais, que tout lui vient par intuition et par inspiration ; on a beau la gronder, elle n'étudie pas, et malgré cela... La mère de la cantatrice de salon, sous ce point de vue, ressemble à Arnal jouant le rôle d'un marchand d'allumettes, dans je ne sais plus quelle pièce du Vaudeville : pour montrer au public l'excellence de ses allumettes, il plonge l'une d'elles dans la petite bouteille de phosphore, mais la retire sans

qu'elle se soit allumée; il en essaye une autre, même résultat, et ainsi de suite avec cinq ou six; puis, avec un aplomb imperturbable et un air de triomphe impayable, dit au parterre : « Vous voyez! eh bien, elles sont toutes de même! » Il en est ainsi avec la mère de la cantatrice : lorsque mademoiselle, en chantant, a témoigné le dédain le plus superbe pour les entraves de la mesure et de l'intonation, qu'elle a manqué ses traits, et exécuté un point d'orgue qui fait terminer son morceau en *si bémol*, tandis qu'il eût dû finir en *fa majeur*, l'heureuse mère se retourne, rayonnante et glorieuse, et vous dit : « Vous l'entendez, monsieur, eh bien! elle fait toute chose de la même manière. »

La musique sert de manteau aux cantatrices de salon, elles jouent le Tartufe à leur façon, et la musique n'est qu'un instrument pour atteindre le but que leur vanité se propose.

La musique, qui veut être plutôt sentie qu'étudiée, plutôt aimée que comprise; la musique, qui doit être l'expression de la sensation, comme la parole est celle de la pensée, n'est pour la cantatrice de salon qu'un moyen de faire parler d'elle. Elle la traite en véritable Cendrillon, se moque d'elle en secret sans la comprendre, la défigure, la dédaigne, et en même temps lui dit : « Aide-moi à me parer; fais-moi belle pour que je puisse briller. »

Belles Polymnies de nos salons parisiens, vous faites des fioritures à merveille (quelquefois), vous avez surtout de bien beaux yeux, et des regards à troubler les méditations d'un saint. Vous le dirai-je? vous ne sentez pas la vraie beauté de la musique, vous ne savez rien de sa pureté, ni de sa poésie; vous ne savez pas que la musique est une divinité à la fois timide et fière, qu'elle veut qu'on ait de l'amour pour elle et de la foi en elle; qu'il faut être initié à ses mystères pour qu'elle vous accorde sa confiance, ou qu'elle vous dise le plus petit de ses secrets; et que c'est parce que vous ne saviez pas un mot de la langue qu'il fallait lui parler qu'elle ne vous a jamais rien dit. Irritée de son inflexible silence, vous vous êtes précipitées dans les plus profonds réduits de son temple, vous l'avez arrachée à sa retraite mystérieuse, et, après l'avoir dévoilée, déchirée, défigurée de vos mains sacriléges, vous l'avez trouvée pâle, décolorée et sans expression; c'est que vous possédez d'elle ce qu'à la fin Méphistophélès possède de Faust : le cadavre de son corps, tandis que son âme s'est envolée vers des régions où certainement vous n'avez nulle chance de la suivre.

La musique est la plus sublime expression de l'amour et de la douleur; et, si vous avez tant de passion et tant de pleurs pour cinq cents individus que vous connaissez à peine, dites-moi quel plaisir peut éprouver celui que vous aimez, si, lorsque vous chantez le soir pour lui tout seul, il aperçoit de la tendresse dans vos yeux et des larmes dans votre voix?

Vraiment, mesdames, vous vous y êtes prises d'une singulière façon : depuis que vous cultivez tant la musique, et que vous professez pour elle un culte si effréné, elle a perdu la moitié de sa valeur. A force de la faire sentir à tout le monde, elle n'a plus de parfum, à force de la trainer partout, elle n'a plus de fraicheur. Vous avez changé sa nature : au lieu d'une petite violette qui demandait qu'on prit la peine de l'aller chercher aux blancs rayons de la lune, dans sa couchette de mousse verte et humide, vous en avez fait un grand tournesol bourgeois qui se pavane en plein midi au bord de la grande route. Vous avez agi avec elle comme l'enfant avec le papillon : à force de le froisser, ses couleurs sont fanées, et ses ailes ont perdu leur éclat.





LE
CORRESPONDANT DRAMATIQUE

PAR

CHARLES FRIÈS



Commerce d'acteurs en gros et en détail. On se charge aussi de procurer les décors, la musique, et en général tout ce qui est nécessaire a la représentation d'une pièce : le tout au plus juste prix. On fait des envois dans les départements et a l'étranger.

Voilà ce que le correspondant dramatique, à l'instar de l'épicier, du bonnetier et autres industriels, ferait écrire sur sa porte en grosses lettres si nous étions encore au temps où les choses s'appelaient par leur nom. Mais il n'en est pas ainsi : le correspondant n'a rien sur sa porte qui puisse le faire deviner, il se donne les airs d'un sous préfet et se carre majestueusement dans son fauteuil à la Voltaire, depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, heure à laquelle ses bureaux sont régulièrement fermés.

L'idée de créer un bureau spécial de placement pour cette grande famille des artistes dramatiques remonte à une quarantaine d'années. Elle est due à un comédien de province, qui vint à Paris dans l'espoir d'y trouver un engagement. Après avoir en vain frappé à toutes les portes, à commencer par celle du Théâtre-Français, jusqu'à celle des Funambules, le pauvre diable se trouva, en s'éveillant un beau matin, dans la position critique d'un homme qui n'a plus ni argent ni credit. Gagner le pont le plus voisin et se précipiter par-dessus le parapet, tel était à peu près le seul parti qu'il eût à prendre; il sut pourtant trouver un moyen de sortir d'embarras. Il s'imagina qu'en s'établissant comme tiers entre les directeurs et les artistes, il pourrait faciliter à ceux-ci les moyens de se placer, et s'assurer par là une existence. « Car enfin, se dit-il, on se charge de procurer des cochers, des cuisinières, des commis, etc.; mais, lorsqu'un théâtre a besoin de sujets, je ne vois personne à qui il puisse s'adresser : il reste une lacune à combler. A moi donc les acteurs, à moi les directeurs, à moi la tragédie, à moi la comédie, à moi la danse, à moi le chant! A moi tout ce peuple qui parle, chante, pleure, grimace, sourit, gesticule, pour amuser le public! Et comme il faut que chacun vive, tout artiste placé me payera la bagatelle de deux et demi pour cent. J'attendrai même, s'il le faut, pour être payé, qu'il ait touché ses premiers appointements. Oui, messieurs, la simple et faible rétribution de deux et demi pour cent. Entrez! entrez! Suivez le monde! »

Mon individu ouvrit donc son bureau, se mit en correspondance avec les acteurs et les directeurs, et prit naturellement le titre que vous savez. On l'a gratifié depuis du sobriquet de marchand de chair humaine. Le premier commerçant de ce genre fit si bien ses affaires, qu'au bout de quelques années il se retirait avec quinze mille livres de rente. Paris compte en ce moment huit correspondants, les plus en faveur sont MM. D*** et C***. Ce dernier reçut dernièrement un fort joli cadeau de l'empereur de Russie. L'autocrate, transporté d'aise à la vue des entrechats et des ronds de jambe de mademoiselle Taglioni, envoya tout de suite à M. C***, qui est



spécialement chargé des engagements pour Saint-Pétersbourg, une lettre des plus flatteuses, accompagnée d'une tabatière en or enrichie de pierreries.

Le correspondant fait peu d'affaires avec les théâtres de Paris, et cela par une raison toute simple : nos directeurs n'engagent guère un artiste que de la main à la main et sur une réputation à peu près établie. Cependant il obtient parfois et sur une de nos scènes le début de quelque célébrité de province. Il se charge, lorsqu'un acteur doit partir en congé, de traiter en son nom avec les villes qui veulent le posséder. Si Paris n'est pas approvisionné par lui, en revanche le reste de la France, la Belgique, la Prusse, l'Allemagne, l'Angleterre, la Russie, et jusqu'aux Etats-Unis et à la Turquie, sont inondés de ses envois. Il n'est pas sur la surface du globe de ville, de bourg, de village, n'importe le degré de latitude, pourvu qu'il y ait une salle de spectacle, qui ne soient parfaitement connus de lui.

O philanthropes! vous frémiriez d'indignation s'il vous tombait entre les mains une lettre d'un directeur au marchand de chair humaine! Pour ces deux hommes, l'acteur est une marchandise, un bétail dont ils trafiquent absolument comme on le fait des nègres dans les colonies! Nul doute qu'ils n'en viennent bientôt, les infâmes, à visiter la mâchoire de l'artiste afin de savoir au juste le nombre des molaires, des canines ou des incisives qui en ont été extraites : chaque dent de moins fera diminuer le prix des appointements en raison de son importance. Il n'est pas superflu de donner ici un échantillon du style du directeur.

« Mon cher,

« Aucun des trois amoureux successivement expédiés par vous n'a réussi. Le premier avait les jambes cagneuses, le second le ventre trop gros et le dernier un nez d'un camard ridicule. On aime chez nous les jambes à peu près droites, les nez idem et les ventres raisonnables. Guidez-vous là-dessus, et tâchez de nous envoyer quelque chose de bien. Que diable! nous y mettons le prix, il nous est donc permis d'être difficiles.

« *N. B.* Nous tenons aussi à une belle garde-robe : celle de votre dernier était beaucoup trop maigre. »

Une garde-robe bien montée est le complément obligé de tout comédien de province. Sans elle, point de salut possible pour lui! C'est surtout au théâtre qu'on peut souvent dire avec raison : « O mon habit! que je vous remercie! » Mille acteurs ne doivent qu'à cela de se faire supporter du public!

Le correspondant n'a jamais à craindre de se trouver à court de marchandises. Oh! mon Dieu, les artistes viennent à lui sans qu'il ait besoin de les chercher : à la nouvelle d'une place vacante, on les voit fourmiller par douzaines dans son antichambre. Aussi n'a-t-il que l'embarras du choix et la peine d'éconduire ceux qu'il ne peut pas ou qu'il ne veut pas placer; car il a ses protégés, ses clients d'affection, et il cherche naturellement à les pousser de préférence aux autres. Du reste, il se fait peu d'ennemis, grâce à l'adresse merveilleuse avec laquelle il sait dorer la pilule aux mécontents. Il dira à l'un : « Je ne t'ai pas envoyé là parce que tu y serais *tombé*, le public y est détestable, tous ceux qui y vont sont sifflés; » à un autre : « Ce n'est pas ton affaire, j'ai en vue quelque chose de mieux pour toi. » Enfin, à force de diplomatie, il parvient à contenter à peu près tout le monde. Le parent du correspondant, s'il s'avise de suivre la carrière dramatique, est un véritable fléau pour le théâtre. Oh! alors, bon ou mauvais, il faut qu'on l'accepte. Est-il sifflé en *comique?* on le voit reparaître en *premier rôle;* Tombe-t-il en premier rôle? il se relève en *amoureux*; tout lui est indifférent. A la fin, fatigué de le huer, le public n'y fait plus attention et le laisse gagner en paix ses quinze ou dix-huit cents francs.

Nous avons dit plus haut qu'il n'y avait jamais disette de comédiens pour le correspondant. Reçoit-il une demande, il ne lui reste plus qu'à faire signer un engagement double à l'objet de son choix et à l'expédier, orné de sa garde-robe, par la voie des messageries Laffite-Caillard ou de tout autre véhicule. On lui accuse réception comme s'il s'agissait d'une balle de coton ou d'un tonneau de cassonade, et tout est dit : ses fonctions s'arrêtent là. Que l'acteur réussisse ou non, cela ne le regarde plus.

Nous devons même dire que ses meilleures pratiques, c'est-à-dire celles qui lui rapportent, non pas le plus de gloire, mais le plus de profit, sont les acteurs qu'on a baptisés du nom de *tombeurs*. Trop mauvais pour être supportés nulle part, leur métier consiste à aller débuter dans une ville, à s'y faire siffler, puis à gagner un autre gîte après avoir palpé les appointements d'un mois, indemnité d'usage en pareil cas. Il est donc très-avantageux pour le correspondant de traiter avec des *galettes*[1] semblables, qui, sans cesse à l'affût de nouveaux engagements, sont obligés d'avoir recours à son entremise.

Cependant il vient un moment où l'acteur de l'espèce de ces derniers ne peut plus continuer son système d'opérations, lequel consiste, comme vous savez, à voler toujours à de nouvelles *chutes*. Lorsqu'il ne reste plus un seul endroit où il n'ait été sifflé, hué, conspué; lorsque, après avoir changé cent fois de nom, il est sûr d'être reconnu, quel que soit le pseudonyme dont il s'affuble; en un mot, et suivant l'expression consacrée, lorsqu'il est complétement *brûlé* auprès des directeurs et des correspondants, alors le *tombeur*, ne pouvant plus *tomber* nulle part, se voit forcé de renoncer aux voyages, et s'estime trop heureux de trouver dans un petit théâtre une place de souffleur ou de figurant. Quelquefois il embauche un certain nombre d'artistes d'un talent égal au sien, et va donner des représentations dans les environs de Paris. Il lui arrive aussi de porter dans les ateliers de peinture, d'architecture... des lettres ainsi conçues :

« Messieurs,

« Comme artiste dramatique arrivant de province, et me trouvant sans engagement, il m'est bien doux d'espérer que vous m'accorderez une séance d'une demi-heure pour vous réciter mes tirades d'Orosmane, Tancrède, Buridan, Oreste, Néron, ou de tout autre rôle.

« Etant assez sûr de mes moyens pour avoir la persuasion de vous plaire, j'ose me flatter que vous voudrez bien m'entendre, avec l'agrément de vos chers professeurs.

***

« Ex-artiste du théâtre impérial de Saint-Pétersbourg et du Conservatoire en 18.., et élève de feu M. Talma. »

Le tombeur finit ordinairement sans mentir à sa vie : il se jette du haut des tours Notre-Dame ou de la colonne Vendôme. C'est la dernière et la plus complète de ses chutes.

Dans la journée, le correspondant est assailli par des visiteurs qui ne sont pas toujours très-divertissants. En voici un qui se présente : c'est un grand jeune homme assez joli garçon et dont la mise ne manque pas d'une certaine élégance; seulement son linge accuse un blanchissage peu récent.

— Est-ce à M***, correspondant dramatique, que j'ai l'honneur de parler?

— Oui, monsieur. Qu'y a-t-il pour votre service?

— Monsieur, je joue les ténors et je désirerais trouver un engagement.

— Fort bien, monsieur. A quel théâtre avez-vous appartenu.

— Oh! ma foi, à aucun. Je n'ai même jamais joué; mais, possédant une fort jolie voix...

Ici le jeune homme pose subitement son chapeau sur une chaise et se met à entonner d'une voix de Stentor : « *O Mathilde...* »

— Pardon, je ne doute pas de la beauté de votre voix; mais, pour chanter les ténors, encore faut-il quelques notions de l'art dramatique.

— Oui, c'est ce qu'on m'a dit. Pourtant ça ne m'inquiète pas : j'espère bien, une fois engagé, perfectionner mon jeu. Souffrez que je continue : « *O Mathilde, idole...* »

— Je suis désolé de vous interrompre ; mais il m'est impossible de vous juger de cette manière, il faudrait vous voir jouer une scène entière pour comprendre ce que vous savez faire. Tâchez de trouver quelqu'un qui puisse vous donner une réplique, et alors j'irai vous entendre. Je m'en ferai un grand plaisir.

— Comment! c'est aussi difficile que ça? Je croyais que vous alliez m'engager immédiatement. S'il en est ainsi, j'attendrai... je verrai... C'est étonnant tout de même quand on donne le *si* d'en haut! Tenez, monsieur, *si, si...* J'ai l'honneur de vous saluer. « *O Mathilde, idole de mon âme!...* »

A cet original succède un individu qu'on reconnait tout de suite pour un comédien de province. Sa redingote, ornée de larges revers et d'une foule de brandebourgs, offre un contraste assez plaisant avec un pantalon jadis blanc et un vieux feutre gris qui paraît être en équilibre perpétuel sur le chef de son propriétaire.

— Bonjour, monsieur ***.

— Bonjour, mon fils.

— Vous n'avez rien de nouveau pour moi?

— Non, mon garçon, non. Si tu chantais, avec l'habitude de la scène que tu as, parbleu! il y a longtemps que je t'aurais casé.

— Que voulez-vous? chacun son genre. Dire que j'ai joué les premiers rôles à Strasbourg!... (*Soupirant.*) Ah! j'ai eu bien de l'agrément dans cette ville!

[1] *Galette*, mauvais acteur.

— Je te l'ai déjà dit, la comédie ne va pas du tout maintenant : je ne *fais* que de l'opéra et de l'opéra-comique. Du chant, du chant, et toujours du chant! voilà le cri des directeurs. Le public ne veut pas autre chose. C'est une rage, une fureur! Mais ça ne peut pas durer éternellement; on se fatiguera de musique et on reviendra au drame et à la comédie. Alors je penserai à toi.

— Sapristi! vous me ferez bien plaisir, je n'oublierai jamais qu'à Strasbourg...

— Et ton petit bonhomme, comment va-t-il?

— Il se porte comme un roi. A propos, savez-vous que ma femme est accouchée de son deuxième? Ces enfants, ça vient, ça vient au moment où l'on est déjà assez embarrassé pour soi. Dites donc, c'est ma femme qui a été joliment *goûtée* à Strasbourg!... Mais nous voilà tous les deux sur le pavé! C'est assommant, ma parole d'honneur! Tâchez donc de nous trouver quelque chose : je ne demande pas mille écus par mois; tenez, pourvu que nous ayons de quoi *boulotter* tout doucement, je serai content. J'aurais pourtant le droit d'être plus exigeant. Quand on a joué les premiers rôles à Strasbourg...

— Parbleu! je le sais fort bien que tu as joué les premiers rôles à Strasbourg, puisque ton engagement a été fait par moi. Mais sois tranquille, je te soignerai... tu peux en être sûr.

— Allons, au revoir, je compte sur vous.

L'artiste est déjà sur l'escalier qu'on entend encore murmurer : « Dire que j'ai joué les premiers rôles à Strasbourg!... Gueux de directeurs! chiens de directeurs! » En sortant de chez le correspondant, le premier rôle de Strasbourg va retrouver quelques compagnons d'infortune dans le jardin du Palais-Royal, rendez-vous de prédilection des artistes sans engagement. C'est là qu'ils se consolent de la rigueur du sort en maudissant de concert les directeurs et le public. Mais, remarquez-le bien, jamais ils ne se permettent la moindre excursion dans les cafés d'alentour : ils se contentent du rafraîchissement naturel que leur fournit l'ombrage des tilleuls. Hélas! le pont des *Arts*, ce pont qui par sa dénomination même devrait leur être ouvert, n'est pour beaucoup d'entre eux qu'un affreux sarcasme. Heureusement qu'on peut vivre d'espoir : tous rêvent un brillant engagement et une large moisson de couronnes :

Sans l'espérance, point d'avenir,
Sans l'espérance, mieux vaut mourir.

La chanson dit vrai.

Revenons au correspondant. Il est plus difficile de savoir ce qui se passe dans son cabinet lorsque c'est une actrice qui va solliciter. Nous ne voudrions rien affirmer, de crainte d'éveiller quelques susceptibilités; mais nous pensons que les honoraires de deux et demi pour cent ne sont pas les seuls bénéfices auxquels il puisse prétendre. Le soir, il fréquente assidûment les théâtres et ne manque jamais une première représentation. La porte des acteurs lui est ouverte comme celle du public. Dans la salle, on le voit à l'orchestre causer familièrement avec un journaliste; derrière le rideau, on l'aperçoit adossé contre un portant[1], plonger sans façon ses doigts dans les tabatières des artistes, qu'il tutoie presque tous, depuis le plus ignoré jusqu'au plus connu. Et ceci n'a rien de surprenant, car ces gens qui sont aujourd'hui l'idole chérie du public et des directeurs ont autrefois passé par ses mains, pauvres et sans réputation. C'est lui qui les a poussés dans la route, qui leur a fait gagner leurs éperons. Personne ne pourrait publier des mémoires plus curieux : il sait tous les bons mots des acteurs en vogue, la chronique scandaleuse de tous les théâtres, le nombre des amants de mademoiselle *une telle*, le chiffre exact des dettes de telle autre.

Il n'est pas de gazetier mieux à portée que lui de recueillir ces bruits de coulisses, ces anecdotes de foyers, en général ces mille riens dont le public parisien est si friand. Nombre d'artistes fameux ne dédaignent pas de le consulter sur un effet à obtenir sur la manière de terminer une tirade. Quelquefois il est ou il a été lui-même un acteur de plus ou moins de talent. Nous avons maintenant une célébrité d'un de nos théâtres secondaires, qui est en même temps un marchand de chair humaine assez famé.

D'ordinaire il est bon enfant dans toute l'acception du mot, et mérite à bon droit le nom d'ami des artistes. Il a constamment à leur service quelques-unes de ces bonnes paroles parties du cœur, et, ce qui est plus positif, quelques pièces de cent sous à leur *prêter* dans les cas pressants. Ils devraient donc lui garder de la reconnaissance, mais il n'en est pas toujours ainsi. Il faut entendre certains comédiens (tristes victimes de l'*injustice* du public) déblatérer sur le compte de ce pauvre correspondant! Comme ils l'habillent, grand Dieu! A les en croire, il n'est pas de juif, d'usurier, qui soient plus rapaces que lui! La chute d'un homme de talent, le succès d'un *croûton*[1], ils lui mettent tout sur le dos! Et puis ces messieurs se plaignent d'avoir du bonheur devant la rampe et du malheur devant le correspondant : c'est-à-dire que, par une fatalité inconcevable, chaque fois qu'il est venu les voir jouer, ils n'ont pas eu leur succès accoutumé, ils n'ont pas brillé de tout leur éclat : ce qui fait qu'ils ont été estimés moins qu'ils ne valaient réellement, etc., etc.

Le correspondant tient de l'acteur par sa prédilection pour les étages élevés : il se loge d'habitude au troisième ou au quatrième au-dessus de l'entre-sol. La grandeur de son appartement varie suivant le nombre de personnes qui composent sa famille; mais les deux plus belles pièces sont toujours consacrées aux besoins de sa profession. L'une (celle qui est la plus vaste) lui sert de salon d'attente, et l'autre de cabinet de travail. Celle-ci est meublée comme le sont les cabinets de rédacteurs, d'agents d'affaires; seulement, on est sûr d'y trouver quelque scène de drame reproduite par le crayon ou le pinceau, quelque portrait d'artiste célèbre, *donné à son ami *** correspondant, comme souvenir d'amitié.* Assez souvent il occupe un commis à douze cents francs qui fait les écritures et le représente en son absence.

A l'époque du renouvellement de l'année théâtrale, c'est-à-dire à l'approche de Pâques, le salon d'attente du correspondant présente à l'observateur un coup d'œil assez piquant. On a peine à trouver place sur les chaises disposées le long des murs, tant est grande l'affluence de comédiens des deux sexes. La première chose qui saute aux yeux tout d'abord, c'est que les visages de la partie mâle de la société sont tous rasés avec le plus grand soin : on n'aperçoit pas la moindre apparence de barbe, le plus petit vestige de moustache ou de favoris. Mais ceci est une des nécessités de l'état, et les disciples de Thalie et de Melpomène doivent déposer en offrande sur l'autel respectif de ces déesses jusqu'au dernier poil de leurs barbes. L'encre de la Chine et la sépia leur offrent d'ailleurs une utile ressource.

Nous remarquerons ensuite qu'avec un peu de tact il

[1] *Portant*, pièce de bois destinée à soutenir les décors.

[1] *Croûton*, synonyme de *galette*.

est facile d'assigner à chacun l'emploi qu'il occupe au théâtre. Le jeune premier se distingue par son habit à la française, ses gants beurre-frais et sa frisure anacréontique; le premier rôle se promène d'un air fier, drapé majestueusement dans son manteau (le premier rôle a un faible pour le manteau); le comique, continuant à la ville le caractère qu'il a devant la rampe, cherche par ses *lazzi* à provoquer le rire de l'assemblée; le ténor léger, pirouettant lourdement sur lui-même, se décèle par sa rotondité et le nombre de bagues qui ornent ses doigts bouffis; la *prima dona* roucoule d'une manière plus ou moins juste. Dans cette salle, c'est un bruit, un bourdonnement continuel, qui rappelle assez bien la confusion des langues. Portons nos regards sur les murailles du salon : on a peine à démêler la couleur du papier qui les recouvre, tant il est surchargé d'affiches et d'annonces de toutes sortes, le plus souvent écrites à la main. On lit d'un côté : « Bonne table d'hôte à vingt-deux sous : on a potage, trois plats au choix, dessert, carafon de vin et pain à discrétion; » plus loin : « Rouge végétal et blanc de baleine superfin à vendre, s'adresser au bureau. » D'un autre côté : « Belle garde-robe de premier comique à céder : on accordera des facilités pour le payement, » etc., etc.

A l'arrivée du correspondant, toutes les conversations cessent : on l'entoure, on se presse autour de lui. Il faut le voir distribuer des poignées de main à droite et à gauche : à celui-ci, c'est un mot flatteur sur le succès qu'il a obtenu; à celui-là, c'est une parole de consolation pour son peu de bonheur.

— Eh bien! Casimir, dit-il en s'adressant à un premier rôle, j'espère que tu n'as pas été maltraité à Lyon. Peste! quel succès!

— Mais, oui, mais oui, reprend celui-ci en se rengorgeant, ça n'a pas été trop mal. Aussi on ne m'aura pas cette année à moins de six mille et un bénéfice : c'est à prendre ou à laisser.

— Et toi, mon pauvre Saulieu, tu as donc eu du *désagrément* à Rouen?

— Ne m'en parlez pas! Je débute avec ma femme dans la même pièce : ma femme obtient un succès colossal, et moi je suis *empoigné* depuis ma première scène jusqu'à la dernière; aussitôt que j'ouvrais la bouche, c'étaient des cris, un tapage à faire crouler la salle. Tout le monde se fait *attraper* dans cette chienne de ville-là!... Adolphe, vous savez cette belle fourchette..., ce farceur qui a toujours la fringale, a débuté le lendemain dans un rôle charmant, un véritable *emporte-pièce* : eh bien! ça ne l'a pas empêché d'être *égayé*[1], et pourtant il n'est pas *maladroit*. Ce qui me contrariait, c'était de me séparer de ma femme, car il m'a bien fallu trouver ailleurs un engagement.

Laissons le marchand de chair humaine en compagnie de ses marchandises bonnes ou mauvaises, saines ou avariées, et terminons en deux mots ce qui nous reste à dire.

La fin de cet industriel n'offre rien de remarquable : elle est celle de tout honnête négociant qui a su gagner par son travail de quoi vivre tranquillement. Seulement, par une de ces bizarreries si communes à notre espèce, on observe qu'après avoir acquis sa fortune à trafiquer de son semblable comme d'un bétail, il n'est pas rare de le voir devenir sur ses vieux jours philanthrope et pointilleux à l'excès sur tout ce qui regarde la dignité de l'homme. Nous connaissons un ancien correspondant qui est un des partisans les plus zélés de l'émancipation des nègres. O mystères du cœur humain! S'avouer négrophile, quand on a fait la traite... des blancs!!!

[1] *Égayer* tient le milieu entre siffler et huer.





L'INSTITUTRICE

PAR

MADAME LOUISE COLET





Dans l'institutrice, nous ne comprendrons pas la maîtresse de pension, type fort distinct de celui que nous allons analyser. La maîtresse de pension a presque toujours de quarante à soixante ans : elle est plutôt l'administrateur que le professeur de l'établissement qu'elle dirige. Elle en soigne les revenus mieux que les études, et il est plus utile et plus productif pour elle d'être une bonne ménagère qu'une femme instruite. Pour la surveillance des leçons, elle s'en repose sur les sous-maîtresses à ses gages; pour les leçons, sur les maîtres du dehors. L'instruction, les talents d'agrément, seraient donc pour la maîtresse de pension des superfluités véritables; souvent même elle se dispense de mettre l'orthographe. Comme il est parfaitement inutile qu'un directeur de théâtre soit un auteur dramatique, il n'est pas nécessaire qu'une maîtresse de pension soit une femme savante ou une femme d'esprit. Les exemples en font foi. Mais passons à l'institutrice spécialement consacrée à faire l'éducation des jeunes filles qui ne quittent pas leur famille.

Pour nous garder d'être systématique, soit dans nos critiques, soit dans nos éloges, nous diviserons en trois fractions ce type d'institutrice, qui, examiné d'une manière absolue, nous porterait à de fausses appréciations. Il y a, selon nous, l'*institutrice de vocation*, l'*institutrice ambitieuse* et l'*institutrice par dévouement*. Toutes les institutrices du monde ont de vingt-cinq à trente-cinq ans : jamais moins, rarement plus.

Jusqu'à vingt-cinq ans, l'institutrice de vocation est sous-maîtresse dans la pension où elle a été élevée. Presque toujours c'est la fille de ces petits marchands ou de ces minces bourgeois parisiens qui disent à leurs enfants lorsqu'ils ont atteint l'âge de raison : « Travaillez comme nous avons travaillé nous-mêmes. » Alors l'institutrice de vocation se consacre à l'enseignement comme elle se ferait lingère, modiste ou demoiselle de comptoir.

Elle est dans la nécessité de se choisir un état, et son instinct la pousse à devenir institutrice. Elle sait juste assez de grammaire, de géographie, d'histoire, de piano, de dessin, de mots estropiés d'anglais et d'italien pour se présenter avec assurance aux mères insouciantes qui confient aveuglément à une étrangère la direction de l'esprit et du cœur de leurs filles. Avec ces teintures superficielles de toutes choses, l'institutrice de vocation se dit en état de faire une éducation complète. Convaincue naïvement de tout ce qu'elle vaut, sans orgueil comme sans modestie, elle étale hardiment son savoir universel; on y croit, on en essaye, bientôt on en doute : l'élève n'apprend rien, mais l'institutrice de vocation se retranche sur le peu d'aptitude ou d'application de son écolière; elle propose des maîtres étrangers pour stimuler l'élève indolente ou étourdie. D'abord deux leçons par semaine, et seulement pour les arts d'agrément, suffiront, dit-elle. Mais bientôt la mère, enchantée des progrès inattendus de sa fille, accorde des maîtres tous les jours, non-seulement pour les arts d'agrément, mais encore pour les langues, pour l'histoire, pour tout ce que l'institutrice proteste toujours connaître à fond. Dès lors elle n'est plus qu'une surveillante en réalité fort inutile, mais dont on ne pourrait se passer, car l'institutrice de vocation se prête à tout; elle excelle dans les ouvrages à l'aiguille, fait des bourses et des bonnets grecs pour monsieur, des collerettes et des chiffons pour madame, ajuste les robes de bal pour ma-

demoiselle, la coiffe au besoin, brode à la veillée un meuble de tapisserie pour le salon, fait la lecture, écrit les billets d'invitation, règle les comptes, surveille les domestiques, se multiplie, devient une espèce de factotum, et n'a plus que le titre d'institutrice.

En général, l'institutrice de vocation se place dans les familles à fortune aisée, mais peu brillante; elle coopère aux calmes distractions de ces intérieurs placides rarement troublés par les passions, où règne l'ordre, la propreté, la parcimonie, où l'on reçoit régulièrement à dîner les vieux parents et les vieux amis une fois par semaine, aréopage appelé à juger hebdomadairement les succès de l'élève, que l'institutrice fait valoir avec une minutieuse complaisance. Dans ces réunions intimes, l'institutrice est un personnage important : elle accompagne la romance, joue par monts et par vaux la contredanse, organise les charades, sert le thé et coupe la brioche.

Dans ses heures de solitude, l'institutrice de vocation relit scrupuleusement quelque traité d'éducation; elle s'en acquitte par routine comme un prêtre lit son bréviaire; elle se tient ainsi en haleine dans l'exercice de ses devoirs, et remplit son esprit de sentences de pédagogues, semences fort stériles qui ne font germer que l'ennui dans les jeunes têtes où elle les jette à tout propos.

En somme, c'est une assez bonne créature que l'institutrice de vocation. Elle est sans esprit, sans imagination, mais possède une certaine rectitude de jugement, qui la fait assez adroitement naviguer dans les flots de familles diverses parmi lesquelles elle passe d'année en année. Elle suit son *petit bonhomme* de sillon sans broncher aux écueils. Elle a une sorte de droiture de cœur qui n'est pas exempte de finesse, mais où la probité domine; un peu par calcul peut-être, car l'institutrice de vocation, ayant embrassé l'enseignement comme un état, se conduit avec régularité pour ne pas manquer de place.

L'institutrice de vocation a des mœurs; elle ne se compromet jamais avec les fils de la maison, les frères ou les cousins de son élève; mais elle accepte de préférence les bonnes grâces des vieux oncles célibataires. Alors elle rêve modestement un mariage raisonnable; mais elle le rêve honnêtement, sans intrigues préalablement coupables.

L'institutrice de vocation est en général petite, d'un demi-embonpoint, d'une figure sans distinction, fraîche et avenante. Elle a dans sa mise plus de propreté que d'élégance; elle affectionne la couleur marron pour l'hiver, le rose pour l'été; elle n'achète jamais plus de deux robes et de deux chapeaux par an; elle a un esprit parfait d'économie, même un peu d'avarice, passion innée qui grandit à mesure qu'elle vieillit. Elle place à la caisse d'épargne tous ses émoluments, et ne donne à ses parents que les rognures des cadeaux qu'elle reçoit pour sa fête et au premier de l'an.

Après trente-cinq ans, l'institutrice de vocation qui a fait son petit pécule se marie avec quelque employé des postes ou d'un ministère. Elle devient alors une docte ménagère, une mère pédante et rigide, si elle a des enfants. Ou quand elle a pris son parti de rester vieille fille, elle achète un fonds de pensionnat, comme on achète une étude de notaire avec une clientèle toute faite, et s'y prélasse le reste de ses jours. Alors son plaisir est de faire bonne chère, d'avoir un caniche et un perroquet, de tourmenter ses pensionnaires, de torturer ses sous-maîtresses, s'exerçant à infliger à son tour ces milliers d'infimes persécutions dont elle a été longtemps victime.

Avez-vous vu dans quelque élégante pension à la mode, ou dans une des royales maisons de la Légion d'honneur, à Saint-Denis, par exemple; avez-vous vu une de ces *pâles demoiselles*, rêveuses, ennuyées, dégoûtées de la vie à vingt ans, se promenant seule dans une sombre allée de ces jardins où près d'elle d'autres allées sont si bruyantes et si animées par les jeux de ses heureuses compagnes? Cette grande demoiselle pâle et triste, triste de dépit et non de douleur, c'est le type naissant de l'institutrice ambitieuse.

Fille de quelque général ou de quelque fournisseur de l'Empire ruiné par la Restauration; parfois enfant mystérieux d'un haut personnage et d'une grande dame, elle n'a pu donner à son père que le titre d'oncle, à sa mère que celui de tante. Elle a vu son enfance entourée d'un luxe imprudent. Pour elle, toutes les prodigalités du grand monde ont été introduites dans l'enceinte d'une pension. En naissant, elle a eu des parures et des bijoux, une femme de chambre, esclave soumise à tous ses caprices les plus tyranniques. Enfin elle a été nourrie de bonbons et de confitures, selon son vouloir; on altérait ainsi sa santé avant qu'elle fût fortifiée. Plus tard, même régime pour son esprit : au lieu des livres de saine poésie, de pure morale, les romans à passions factices sont venus fausser son cœur avant qu'il ne se fût éveillé.

Ainsi a grandi l'enfant loin de toute famille, gâtée, empoisonnée par le luxe, qui corrompt tout, même l'âme virginale d'une jeune fille; par le luxe, qui lui a donné inconsidérément de l'or pour enchaîner à ses fantaisies des subalternes complaisants. Et, lorsqu'à dix-huit ans la pauvre fille déjà blasée sur ces jouissances de toilettes, de fêtes, de distractions mondaines, que ses compagnes ne voient qu'en rêve; lorsqu'à dix-huit ans elle croit toucher enfin à cet empire d'élégance et de domination frivole que tout lui a fait présager, visites mystérieuses de parents millionnaires qui viennent chaque mois la demander au parloir, chuchoteries des autres pensionnaires sur les grands événements qui la concernent; eh bien! lorsqu'elle attend que ce monde où son esprit romanesque lui assigne une si haute place s'ouvre pour elle, un jour la pauvre fille est sèchement appelée par la maîtresse de pension, qui jusqu'alors l'avait traitée avec des égards obséquieux : on lui annonce tout à coup, durement, sans préparation, que ceux qui payaient sa pension sont morts ou ruinés, et qu'elle doit songer à se pourvoir d'un état dans le monde; on ajoute, en forme de consolation, que ses talents lui seront une ressource qu'elle ne doit pas négliger.

A ce coup inattendu, à ce congé cruel, la jeune fille pâle pâlit plus encore; mais elle se souvient de situations semblables à la sienne dans les romans qu'elle a lus; elle se pose en héroïne, elle se roidit contre le malheur et s'éloigne d'un œil sec, sans donner un regret à cet asile de l'insouciance et de la jeunesse, où elle n'a pas vécu en paix, elle qui n'a pas eu d'enfance, pas de rêves de jeune fille, pas de fraîches espérances, mais des vanités, des ambitions dévorantes qui se voient tout à coup si misérablement avortées.

Le monde s'ouvre à elle, elle l'embrasse avidement; elle est seule, sans fortune, sans protection : mais elle est libre, elle a un esprit aventureux que rien n'effraye, elle a des grâces affectées qui séduisent toujours dans un monde de suprême affectation, elle a cette beauté maladive qui va à sa destinée, qui doit l'aider à en triompher, pense-t-elle, en lui attirant cet intérêt qu'inspirent les airs de langueur indéfinissables.

Dans cette société brillante et pervertie, où hier en-



core elle se disait : « Je serai reine! » elle connait les plus riches et les plus puissants : longtemps elle a été leur égale, elle n'ira pas aujourd'hui mendier leur aumône; mais elle se présentera à eux comme une sœur dépouillée qu'ils ne doivent pas laisser voir dans son dénûment à ceux qui ne sont pas des leurs. Elle est accueillie, recherchée : on s'arrache la victime, jeune, belle, mystérieuse; c'est bientôt un être exceptionnel : elle est fière, elle n'accepte rien comme don, mais comme échange. Elle devient demoiselle de compagnie dans quelque grande maison, mais sur un pied d'égalité. C'est un être pétri d'élégance, d'idées creuses, de dehors gracieux, de càlineries de chatte, un mélange de hauteur et de souplesse, une petite créature qui fait parfois fureur, qui devient par aventure une femme à la mode, une *chose* dont, comme un meuble nouveau, une maitresse de maison pare son salon avec vanité. Elle chante brillamment avec des airs de tête passionnés, un peu en actrice; elle en a tous les instincts vaniteux, désordonnés; mais elle les musèle hypocritement, elle doit tenir son rang dans le monde, et voilà ce qui l'empêche de se livrer au théâtre, vocation bien décidée de cette nature maniérée. Elle parle à tous une poésie mystique admirablement fastidieuse; elle cite Byron en anglais, Klopstock en allemand; elle se pose devant tous comme vivant d'*idéalités;* tandis que son esprit, ulcéré par les mécomptes, recherche avec ardeur le *positif* du luxe, le réel des jouissances mondaines.

Habile par intuition, elle dirige ses plans d'attaque contre les natures malléables, les héritiers présomptifs d'un grand nom et d'une grande fortune, écoliers encore imberbes, que la demoiselle pâle enlace de ses séductions de couleuvre; ou bien elle s'attaque à ces connaisseurs émérites en beauté qui ont traversé l'Empire en aimant par convention deux ou trois femmes alors citées, ces admirateurs consacrés du beau sexe, qui font des folies de sang-froid, avec préméditation, pour faire croire à un reste de jeunesse. Mais, lorsqu'elle échoue dans ce noviciat d'intrigues, comprenant à vingt-cinq ans qu'elle a perdu la magie de son prisme de victime, de demoiselle de compagnie romanesque et brillante, elle se transforme en institutrice ambitieuse.

Il lui faut alors une grande maison, d'où l'esprit de famille soit exclu, où le monde ait fait invasion complete, où les enfants soient gardés près de leurs parents, non pour qu'on y développe avec plus de sollicitude leur esprit et leur cœur, mais pour qu'on les dresse en naissant à ces airs stéréotypés, à ces manières conventionnelles que la nature n'indique pas et dont on fait le suprême bon ton.

L'institutrice ambitieuse cherche de préférence un élève qui n'ait plus sa mère, et qu'elle puisse former sans autre contrôle que la surveillance paternelle, qu'elle métamorphose en attentions qui lui sont personnelles. Chez un père veuf, l'institutrice ambitieuse trône en souveraine, devient maîtresse de maison, en usurpe l'autorité, en dépasse les tyrannies, et finit parfois par en acquérir la consécration.

L'institutrice ambitieuse est trop occupée d'elle-même pour s'occuper sérieusement de son élève : tout ce qu'elle exige d'elle, ce sont des dehors séduisants, un maintien qui lui fasse honneur dans un salon. Si l'écolière est docile, l'institutrice récompense ces grâces naissantes qui découlent d'elle par des complaisances qui annulent l'autorité paternelle et qui plus tard annuleront l'autorité conjugale. Ainsi posée, elle a une extrême recherche dans sa mise, et veut être citée comme un modèle de goût, comme un résumé d'élégance. Elle est prodigue; car son ambition lui fait voir toujours une fortune assurée en perspective. A quoi lui serviraient ses épargnes? l'intrigue y suppléera.

Mais lorsque passé trente-cinq ans elle n'a pu s'enrichir par quelque riche mariage habilement et forcément amené, en désespoir de cause elle se décide à se faire chanoinesse; chaperonnée du titre de *madame*, elle devient une de ces intrigantes problématiques que le beau monde accueille, qu'il protége, et dont il se sert comme auxiliaire dans l'exploitation de tous les vices occultes et masqués, dont l'expérience lui donne si bien l'entendement; c'est alors que l'institutrice ambitieuse devient joueuse forcenée.

L'examen de la nature humaine nous offre toujours un côté ridicule ou odieux, mais aussi un côté touchant dont la consolante analyse adoucit l'amertume du moraliste et fait succéder à des peintures railleuses ou mordantes le tableau réel de nobles et pures vérités. Ainsi nous arrivons avec bonheur à l'institutrice par dévouement, jeune martyre, vertu sublime et cachée, que les ridicules de l'institutrice de vocation et l'esprit d'intrigue de l'institutrice ambitieuse font trop souvent méconnaitre.

L'institutrice par dévouement est souvent une jeune fille insouciante et heureuse au sein de sa famille, ignorante de ses talents et de son esprit, et qui ne pense pas qu'ils pourront lui aider un jour à combattre la mauvaise fortune. Ame pure et tendre, toute prête à se dévouer au premier appel, et à sauver par son sacrifice ceux qu'elle aime de la misère et du malheur; elle, si bien faite pour goûter les joies de la famille, pour les faire naître par sa présence, elle quitte courageusement le toit paternel où elle a été si naturellement heureuse, si doucement aimée; elle pressent tout ce qu'elle souffrira dans une maison étrangère; elle répète tout bas ces vers du Dante :

> Tu proverai siccome sa di sale
> Lo pane altrui, e com' è duro calle
> Lo scendere e 'l salir per l'altrui scale [1].

Mais elle se résigne. Être utile, voilà sa destinée, destinée sévère, où l'imagination doit s'éteindre, où le cœur doit être étouffé, mais où la conscience puise de saintes consolations dans la certitude d'avoir bien fait.

On choisit toujours pour l'institutrice par dévouement, ou elle cherche elle-même avec soin, une famille honorablement placée dans le monde et rigoureusement honnête, imposant par ses bonnes mœurs, par la considération de la fortune et du rang, par tous les dehors qui donnent ou attirent l'estime; mais la position ne change point les individus, et souvent dans ces familles si bien famées il se rencontre des natures difficiles, des âmes froides ou irritables, dont le contact est une souffrance de chaque jour pour l'institutrice par dévouement. En général les grandes et nobles familles où elle est admise ont l'esprit de régularité et d'orgueil de leur *caste;* elles offrent une hospitalité polie, mais glaciale, à cette pauvre enfant qui aurait besoin de retrouver une seconde famille dans cette famille étrangère, et d'être consolée par une bienveillante affection de la perte de toutes ces tendresses qui entourèrent son enfance. Dans le nouvel état que le malheur lui a fait, elle est traitée avec considération, elle s'attire le respect par le soin scrupuleux qu'elle met à remplir tous ses devoirs; on lui adresse régulièrement des éloges, on lui donne, à des époques fixes de l'année, des cadeaux élégants, preuves d'une satisfaction réelle; mais est-ce tout pour cette âme si noble, si aimante et si jeune encore, quoique le malheur l'ait vieillie prématurément? Est-ce tout qu'une position honorablement acquise par son travail et qui lui permet de secourir sa famille indigente? A ces avantages positifs ne devrait-il pas se joindre, pour ce cœur si tristement éprouvé, quelque consolante amitié qui l'empêchât de se souvenir qu'elle n'est qu'une étrangère dans cette riche famille à laquelle elle a voué sa jeunesse, son esprit, ses talents, souvent même son cœur, et qui ne lui donne en échange de tous ces jeunes trésors qu'une existence confortable, mais décolorée, que de l'or et pas une heure de douce intimité.

L'institutrice par dévouement accepte son sort tel que la Providence le lui a fait; elle a la résignation des âmes sensibles et fières qui pouvaient espérer beaucoup de la vie et qui, n'y trouvant que des déceptions, se résignent sans se plaindre. Son cœur ne se dessèche pas, son imagination ne s'éteint point; mais elle refoule en elle-même tous ses désirs sans espoir, toutes ses illusions qui tombent et meurent une à une dans la sphère où elle vit. Elle est belle, aimante, enthousiaste, pleine de cœur et d'intelligence; elle aurait aimé, elle se serait attiré l'amour au sein de sa famille; mais dans cette famille étrangère où le malheur l'a jetée, qui l'aimera, qui se dévouera à l'aimer d'amour? Est-ce le frère de son élève? ce jeune homme ardent, passionné, qui commence la vie et qui éprouve, comme à son insu, pour la jeune et belle institutrice un intérêt tout-puissant. Mon Dieu! elle a bien compris à son regard, à sa parole, à ses douces et involontaires attentions pour elle, que lui du moins ne la traitait pas comme un être inférieur, comme une étrangère qu'on emploie et qu'on paye. Mais la pauvre enfant n'ose se livrer à cette pensée, à cet espoir; elle a trop d'orgueil pour vouloir d'un amour qui ne serait qu'un mystere, qu'une intrigue cachée; elle sent qu'elle est digne d'être aimée avec bonheur et courageusement, et cet amour tremblant de jeune homme qu'un regard de sa mère fait pâlir, qui s'épouvante d'une réprimande, qui cède à de vaniteuses réflexions de rang et de fortune, souvent faites avec cruauté devant elle, et dont elle saisit tristement le sens; cet amour qui d'abord fut, pour sa vie monotone et grave, une suave espérance, devient une sorte d'humiliation dont son âme est froissée.

Que de luttes dans cette pauvre âme sans appui, qui s'effraye de ses rêves, qui les combat et qui ne parvient à

[1] « Tu sauras combien le pain d'autrui a d'amertume, et combien il est dur de monter et de descendre l'escalier étranger. »

les vaincre qu'à force de souffrance et de dévouement! Que de fois, sa tâche lui paraissant trop rude, elle fut tentée de fuir cette maison où elle est utile, où ses talents sont appréciés, mais où l'on ne donnerait pas une larme à son absence! Que de fois, se souvenant des baisers de sa mère, de la tendresse de son père, elle a pensé à revenir vers eux, en s'écriant : « Vivons, aimons et souffrons en famille; l'isolement de la jeunesse est impossible à mon cœur! » Mais la même voix qui lui dicta son sacrifice a étouffé ce cri de l'âme; elle s'est souvenue de l'indigence qu'elle avait adoucie, du bien-être qu'elle répandait chaque jour sur les siens, en travaillant, en s'immolant sans relâche, et, fortifiée par la lutte, elle la continue malgré ses blessures.

— Est-il rien de plus douloureux, de plus saint, que le spectacle de cette jeune femme? Elle perd sa beauté dans les veilles laborieuses de l'étude, dans des douleurs muettes et souvent raillées par ceux qui les causent. Elle plie son esprit, vif, élevé, profond, aux étroites règles d'un enseignement formulé; elle fait descendre son imagination poétique et hardie à l'intelligence naissante d'un enfant; sa passion pour les arts n'est plus qu'une science utile dont elle doit enseigner les éléments, mais oublier les inspirations; enfin cette âme passionnée et tendre qui rêva tous les sentiments, qui les eût tous ressentis si elle avait pu s'ouvrir au monde, heureuse et confiante; cette âme fermée à toute jouissance par une main de fer, par celle de la nécessité, s'isole, s'assombrit et finit par perdre sa foi dans le bonheur dont elle était digne et qu'elle n'a pas trouvé.

Lorsque l'institutrice par dévouement ne meurt pas à la peine après dix ans de labeurs, de souffrance et de résignation; après les dix plus belles années de sa vie, si tristement dépouillées des joies de famille, des illusions du cœur, de l'amour, de l'enthousiasme, de toutes ces brûlantes visions si hâtivement dissipées pour elle; après ces dix années de jeunesse fanée dans l'isolement de l'âme, le plus cruel de tous, si l'institutrice par dévouement a encore quelques débris de sa famille, elle revient auprès d'un vieux père dont elle est l'honneur, ou d'une mère infirme qu'elle console par sa tendresse, qu'elle distrait par son esprit, ou bien encore auprès d'une jeune sœur mariée dont elle soigne et élève les enfants avec amour. Goûtant ainsi en se dévouant encore un simulacre de ces joies maternelles dont la réalité lui fut refusée, elle ne rougit point d'être vieille fille, car elle a su aimer, et, sans son dévouement, la plus céleste des vertus humaines, elle serait épouse et mère : le ridicule n'atteint pas les vies qui sont sublimes par leurs actes.

Aussi, loin de chercher à se marier à quarante ans, sachant ce qu'elle a valu, ce qu'elle aurait mérité, elle ne songe pas à arranger sa vie selon le monde; elle la laisse couler au gré de la Providence, et souvent la Providence lui envoie des joies compensatrices pour les joies de sa jeunesse perdue.

Nous avons dessiné les portraits des divers caractères d'institutrices; en terminant cet article nous éloignons notre pensée de l'institutrice peu digne de ces nobles fonctions. Mais nous voulons rappeler à l'estime et à l'admiration publique ce modèle de l'institutrice parfaite, cette femme rare et par l'esprit et par le cœur, qui vient de retracer dans un livre échappé, ce semble, à l'âme et à la plume de Fénelon, tous les devoirs, toutes les qualités dont elle-même avait été le touchant exemple. Mademoiselle Sauvan est l'auteur de ce livre que l'Académie française a couronné et qui a une sorte de fraternité de grâce et de sagesse éclairée avec l'*Éducation des Filles;* — une femme seule pouvait deviner toutes ces qualités exquises qui sont nécessaires dans l'institutrice pour agir sur ces jeunes âmes confiées à ses soins. Il y a dans notre article assez de critiques, assez de traits qui paraîtront frondeurs, pour qu'on nous pardonne de le terminer par un éloge.





L'USURIER

PAR

L. JOUSSERANDOT



L'argent est-il une marchandise ordinaire, ou doit-il être soumis à un tarif comme les choses les plus indispensables de la vie ? C'est là une question trop grave pour que je ne laisse pas à d'autres le soin de la résoudre; mon but est seulement de peindre le caractère, les habitudes, les ruses, de cette classe d'hommes qu'on nomme usuriers; espèce de vampires sans cesse en arrêt sur nos fredaines, et toujours prêts à sucer notre bourse, en nous étourdissant par le bruit des plaisirs, comme la terrible chauve-souris d'Amérique suce le sang du voyageur assoupi en l'endormant avec le frémissement de ses ailes.

A vingt ans, nous assistons à la vie comme à un somptueux banquet dont le roi est le plaisir; et nous ne voyons pas les laquais qui nous servent rire tout bas de nos folies, et compter d'avance le profit qu'ils retireront de notre ruine..... L'usurier est notre intendant à cet âge; c'est lui que nous chargeons de nos affaires : à lui le soin de nous fournir des fonds; à lui la corvée de répondre à nos créanciers, et nous allons de la sorte sans regarder en arrière, jusqu'au moment où il demande à nous rendre ses comptes. Alors, malheur à nous! s'il nous abandonne, c'est qu'il ne nous reste plus rien qui puisse tenter sa cupidité.

Il y a une grande différence entre l'usurier de Paris et l'usurier de province, quoiqu'ils emploient à peu près les mêmes moyens pour arriver au même but. L'usurier de province est presque toujours un vieux bonhomme retiré des affaires, qui, après avoir passé trente ou quarante années de sa vie à ramasser une cinquantaine de mille francs, vit tranquillement avec son petit pécule qu'il sait faire fructifier, et qui lui rapporte cinq ou six mille livres de rente, quelquefois plus. Ce bon rentier est surtout un des habitués du café le plus suivi de la ville, car c'est au café qu'il établit presque toujours le siége de ses exploits. Dans les villes de province, où l'existence est si monotone, le café est en effet le seul refuge contre l'ennui; c'est un lieu de rendez-vous, c'est là qu'on vient chercher les nouvelles du jour.—Les fils de famille, qui pour la plupart n'ont rien à faire, y passent la plus grande partie de leur journée à fumer, à boire; on y joue des objets de consommation, puis de l'argent, et, lorsque les pièces de cent sous tarissent, on a recours d'abord au maître de l'établissement, ensuite aux amis, et enfin à des gens d'un âge respectable, à ces vieux habitués qui ne jouent pas, mais qui regardent jouer, et donnent souvent leur avis..... Lorsqu'un jeune homme se trouve pressé par le besoin d'argent, qu'il crie misère, le vieillard RESPECTABLE, autrement dit, l'usurier, s'empresse de le consoler :

— Vous devez, lui dit-il, cent écus au limonadier, et deux cents francs à vos amis; que cela ne vous tourmente pas; je sais ce que c'est, j'ai été jeune aussi. Venez demain matin chez moi...

Le lendemain vous courez au rendez-vous; au lieu de cinq cents francs dont vous avez besoin, on vous en donne six cents, pour que vous ayez cent francs d'avance; vous faites un simple billet, avec intérêt à cinq pour cent par an, et vous rentrez chez vous tout émerveillé d'une probité si grande, et prêt à chercher querelle à quiconque vous dirait qu'il existe des fripons... C'est qu'en effet, sauf le billet et l'intérêt qui est on ne peut plus légal, un père ne ferait pas mieux les choses... Insensé! vous

ne voyez que l'amorce, et vous ne prenez pas garde à la pointe d'acier qu'elle recouvre.

Content, joyeux, comme au jour où vous êtes sorti du collége pour n'y rentrer jamais, vous marchez sans crainte, sans regrets; les dépenses succèdent aux dépenses, les folies aux folies; les finances deviennent rares, les amis sont aussi gênés que vous; mais qu'importe, pourquoi s'alarmer, l'honnête homme n'est-il pas là? sa bourse vous est ouverte. Depuis six mois vos dépenses ont augmenté à cause de la facilité que vous avez à vous procurer de l'argent, vous allez trouver votre PROVIDENCE.

— Mon brave monsieur, lui dites-vous, je suis dans une position très-embarrassante, et j'ai recours à votre bonté pour me tirer d'affaire.

— Et de quoi s'agit-il? vous répond-il bonnement.

— J'ai besoin d'un billet de mille francs.

— Diable, diable, mon jeune ami, prenez garde, vous allez bien vite, vous dit-il avec un air d'intérêt.

— Ah bah! mon père est riche... répondez-vous... Voyons... rendez-moi ce service.

— Vous faites de moi tout ce que vous voulez.

Votre providence vous fait alors signer l'arrangement que voici. Vous devez déjà six cent trente francs; car on ne revient pas sur le premier billet, quoiqu'il ne date que de six mois, et que les intérêts aient été stipulés pour un an; les mille francs que vous recevez, auxquels on ajoute le montant du billet, plus cent francs qu'on vous donne pour que vous soyez un peu en avance, tout cela fait bien mille sept cent trente francs. Mais, comme les fractions sont ennuyeuses dans le calcul, et que d'ailleurs il y a des intérêts, on vous propose d'arrondir la somme, et vous signez bravement un billet à ordre de deux mille francs. Jusqu'ici vous pouviez encore vous sauver en avouant à votre famille des fautes qu'elle pardonne toujours, et c'est ce que l'usurier craignait, c'est pour cela qu'il a gardé des mesures avec vous; mais, quand vous aurez de nouveau recours à lui, ce ne sera plus pour une petite dette de cinq cents francs, qu'un ami, un parent pourrait vous prêter, mais pour des sommes de quatre, cinq, six mille francs, et jamais vous n'oserez en faire l'aveu à votre père. Alors l'usurier vous tient dans ses griffes: à chaque nouveau prêt, ce sont des renouvellements, et à chaque renouvellement faute de payement, ce sont des intérêts énormes; et puis les lettres de change ont succédé aux simples billets et aux billets à ordre, la dette grandit d'une manière effrayante; et, si vous vous permettez des observations, on vous dit d'un grand sang-froid:

— Payez, si vous n'êtes pas content!

Que répondre à un tel argument? L'usurier sait trop bien que, lorsqu'un jeune homme en est arrivé là, il ne peut pas rembourser, et qu'à l'avenir il sera toujours forcé de se soumettre à ses exigences. Aussi, au bout de huit ou dix ans, le malheureux doit quarante ou cinquante mille francs à un homme qui ne lui en a réellement prêté que dix ou douze mille; et, lorsque ses parents viennent à mourir, il est forcé de vendre leurs biens, ou l'usurier les fait vendre par autorité de justice. — Et voilà de ces plaies que rien ne peut guérir; nos lois sont impuissantes contre l'adresse de ces misérables.

L'usurier qui spécule sur le plaisir, qui ruine des jeunes gens riches, est certainement bien coupable; mais ces loups dévorants qui profitent de la misère pour s'enrichir, oh! ceux-là sont hideux; car ils sont plus cruels que les sauvages qui vivent au désert, eux qui sont sans pitié, et qui vivent dans un monde civilisé... Combien ne voit-on pas, dans nos provinces, de ces gros paysans, un bâton noueux à la main, la taille serrée dans une ceinture de cuir remplie d'or, courir les foires, les marchés, pour faire leur offre de services; et quels services, grand Dieu! Un pauvre cultivateur regarde-t-il d'un œil d'envie deux belles têtes de bétail:

— Voilà de la belle marchandise, mon brave homme, lui dit l'officieux.

— Oh! oui, monsieur, répond le confiant cultivateur; et ça me conviendrait assez, à moi qui ai perdu tous les miens par la maladie.

— Pourquoi ne les achetez-vous pas?

— C'est l'argent qui me manque, dit le pauvre laboureur en baissant les yeux.

— Mais vous ne pourrez pas labourer, reprend l'autre. Tenez, moi, j'ai pitié de votre peine, et si vous voulez...

Et l'usurier profite de la nécessité où se trouve ce malheureux pour lui prêter vingt ou vingt-cinq louis, à la condition qu'il lui en rendra vingt-cinq ou trente après la moisson... Lorsqu'à l'échéance on ne paye pas, l'infâme arrive la lettre de change à la main, et menace de faire tout saisir; si le malheureux a un champ ou une vigne, le champ ou la vigne devient la proie de l'usurier; et s'il n'a que ses instruments de labour, ils sont vendus sans pitié, et le fermier est réduit à la misère.

L'usure est encore chez nous un mal qu'il sera bien difficile de guérir, en province surtout, où tout se passe dans l'ombre, le mystère, où l'usurier est sinon l'ami, du moins presque toujours la connaissance intime de celui qu'il dépouille; et il ne fait pas d'étalage, il se plaint sans cesse, accuse la misère du temps, et paraît de plus en plus pauvre, à mesure qu'il s'enrichit... En un mot, l'usurier de province est honteux... Mais à Paris, quelle différence!

Ici ce n'est pas l'aspect d'une fortune médiocre, ni une basse hypocrisie, qui sont la règle de conduite de l'usurier, c'est par le luxe, l'audace, l'aplomb, l'insolence, qu'il mène sa barque. Chaque jour on peut voir au bois de Boulogne un délicieux tilbury traîné par un grand cheval cendré, que conduit un homme encore jeune, quoique déjà sur le retour, perché sur trois coussins, à côté d'un groom imperceptible; eh bien! cet homme qui manie avec tant d'élégance un fouet en corne de rhinocéros, qui jette au vent la fumée de son cigare avec tant de poésie, qui est toujours monté sur vernis, ne porte que des gants jaunes et des chapeaux Gibus; eh bien! la fortune de cet homme, qu'on croirait millionnaire, ne va pas au delà de quatre cent mille francs. Et pourtant il a les bonnes grâces d'une dame de l'Opéra qui lui en coûte vingt mille; il ne dîne qu'au café Anglais ou au café de Paris; il a un appartement somptueux dans la rue Saint-Lazare, et...

— Mais, dira-t-on, cet homme est sorcier.

— Non, mais il fait l'usure.

Oh! qu'est devenu le bon temps où l'on faisait traiter ces sortes d'affaires par des laquais, où l'on faisait bâtonner un usurier insolent? Aujourd'hui, c'est la tête découverte et le sourire sur les lèvres qu'il faut aborder ces messieurs, et bien heureux nous sommes quand ils daignent nous rendre notre salut. Voilà les bénéfices de l'égalité... Mais revenons à notre *lion*... je dis lion, car l'usurier de Paris est presque toujours un lion des plus féroces, un merveilleux plus orgueilleux qu'un marquis ruiné, et plus fat qu'un parvenu. Les lions de nos jours sont pour la plupart des braves garçons qui ont le tort de vouloir faire constamment de l'effet; ils s'admirent, ils se trouvent beaux. Eh bien! c'est un travers qu'on peut facilement leur pardonner: qui de nous n'a pas son travers? Et puis, ce sont ordinairement des jeunes gens riches qui savent la vie, la mènent voluptueuse et bril-



lante, et finissent par devenir d'excellents maris. Mais l'usurier grand seigneur est l'être le plus insolent que je connaisse, surtout envers les gens qui sont forcés de recourir à son industrie. Une chose digne de remarque, c'est que, lorsqu'un jeune homme s'adresse pour un emprunt à un de ces hommes d'une probité plus ou moins suspecte, il n'arrive jamais à lui avec l'assurance que donne la conscience d'une bonne action; c'est presque en tremblant qu'il lui parle, il a l'air d'implorer sa pitié; et c'est là sans doute ce qui a donné à l'usurier de haut étage un air d'impertinence et de protection qui ne le quitte jamais. Tant il est vrai que, lorsque le besoin nous presse, nous nous faisons les très-humbles serviteurs de celui de qui nous attendons du secours, quelque mépris que nous ayons pour sa personne ou son caractère. Du reste, l'usurier dont je parle ici a toujours soin de chercher à faire oublier la profession qu'il exerce, et pour cela il n'agit jamais par lui-même ; il est toujours le prétendu agent d'un tiers, et jamais son nom ne parait dans les billets. Quand on va lui proposer un emprunt, voici presque toujours comme il se conduit : d'abord il n'a pas d'argent; il ne peut pas en avoir. Le train qu'il mène, le luxe qu'il déploie, ne lui permettent pas de faire assez d'économies pour obliger des amis; il a même des dettes. Cependant il tâchera de tirer d'embarras la personne qui s'adresse à lui; parmi ses nombreuses connaissances, il espère trouver quelqu'un qui pourra prêter la somme dont on a besoin. Quant à lui, c'est une chose certaine, il n'a pas d'argent; et, malgré sa fortune, il ne pourrait pas vivre, s'il n'était dans les affaires; mais il les fait en grand, et ne se mêle pas de semblables bagatelles.

Tel est le raisonnement par lequel l'usurier cherche à prouver que c'est un service qu'il veut rendre, et non une affaire d'intérêt qu'il veut conclure; puis il congédie son monde en disant :

— Revenez dans quelques jours, j'espère vous donner de bonnes nouvelles.

Deux ou trois jours après, le client retourne chez l'usurier, et dès que celui-ci l'aperçoit :

— J'ai votre affaire, lui dit-il, mais ça n'a pas été sans peine...

— Oh! monsieur, que de remercîments!

— Vous ne m'en devez pas, car ce n'est pas moi qui vous oblige. Voici la chose : Je connais un *monsieur*, un mien ami, qui doit toucher ces jours-ci un millier d'écus; je les lui ai demandés pour vous, et il me les a promis.

— A quelles conditions?

— Ah! il ne m'en a pas parlé.

Et alors il demande au client quelles sont les siennes; celui-ci offre dix ou douze pour cent avec une année de date, et se retire en annonçant une visite prochaine pour savoir si ce *monsieur* aura touché ses mille écus. C'est ici que va commencer pour l'emprunteur une suite continuelle de promenades à la demeure de l'usurier; vingt fois il se présentera chez ce dernier, et toujours il lui répondra :

« Il n'y a pas de ma faute; que voulez-vous? ce *monsieur*, mon ami, n'a pas touché son argent; le billet est échu, on n'a pas payé, et l'affaire est au tribunal de commerce. »

On insiste alors, on le supplie de s'adresser à un autre, lui qui connaît tant de monde; on a grand besoin d'argent; à tout prix, il en faut. C'est là ce que voulait savoir cet estimable industriel; il ne vous a fait aller si souvent chez lui que pour vous fatiguer; il sait que l'attente excite les désirs, et il compte bien que, plus vous attendrez, plus il lui sera facile de vous faire consentir à tout ce qu'il voudra. C'est ce qui arrive... Quand vous retournez chez lui, il vous offre toujours, de la part du tiers, mille écus, avec quinze pour cent d'intérêt pour six mois... Vous vous récriez; jamais vous n'accepterez des conditions aussi pénibles, et vous le quittez sans rien conclure... Mais la réflexion arrive, vous avez besoin d'argent; à qui vous adresser? Vous allez le voir le lendemain, et vous lui dites :

— J'accepte...

— Il est trop tard, vous répond-il, ce *monsieur* a placé ses fonds...

Alors, vous le priez de nouveau, il vous fait attendre encore quinze jours pour vous prouver combien il est difficile de se procurer de l'argent, et vous finissez par signer une acceptation de trois mille francs à six mois de date, contre laquelle vous recevez deux mille cinq cent cinquante francs.

Si je ne parle ici que de l'usurier grand seigneur, c'est que l'usurier bourgeois est à Paris ce qu'est à peu près l'usurier des villes de province; seulement, il est moins dangereux, en ce sens qu'on n'a pas avec lui des rapports journaliers... Presque toujours, en province, le prêteur d'argent va au-devant de l'emprunteur, tandis qu'à Paris c'est le contraire; car il est difficile, dans cette grande Babylone, qui change de face à toute heure du jour, de suivre en tous points la conduite d'un homme, et d'être là sans cesse pour le pousser dans une voie plutôt que dans une autre. Aussi, celui qui spécule sur les petits bourgeois ou sur leurs enfants, c'est en général un bonhomme qui vit tranquille, fait chaque jour la sieste, paye bien son terme, et monte régulièrement sa garde.

Mais il y a dans la conduite du grand usurier, surtout à Paris, des variantes très-curieuses, et l'on doit s'estimer bien heureux lorsqu'on reçoit de l'argent monnayé, même avec l'intérêt le plus fort. Vous lui confiez, par exemple, une acceptation de six mille francs, pour qu'il la fasse escompter; il y met du temps, beaucoup de temps. Vous allez chaque jour chez lui, et, comme vous êtes très-gêné, il vous avance de petites sommes; ces petites sommes finissent par en faire une assez ronde, et, lorsque sur six mille francs vous en avez reçu à peu près trois mille, qui sont déjà dépensés, il s'arrête.

— J'ai trouvé, vous dit-il, à placer votre lettre de change; mais la personne qui veut bien l'escompter exige des arrangements particuliers; elle vous donnera trois mille francs d'argent, que je garderai pour rentrer dans les fonds que je vous ai avancés, et, pour les trois autres mille francs, vous recevrez des marchandises, dont il vous sera, au surplus, facile de vous défaire...

Vous avez beau crier que c'est un tour infâme, un guet-apens, l'usurier vous ferme la bouche en vous disant de lui rendre l'argent qu'il vous a avancé; et, comme vous ne le pouvez pas, il faut bien en passer par où il veut. Ces marchandises sont ordinairement des foulards, des tabatières, des pipes, quelquefois même des objets plus difficiles à placer. — J'ai connu un jeune homme à qui l'on avait donné en payement des pierres à paver, des moellons; ces pierres étaient déposées dans un chantier... et, le lendemain, le propriétaire du chantier fit dire à ce jeune homme que, son terrain étant loué, il eût à le débarrasser le plus tôt possible; force lui fut bien de vendre ses moellons à vil prix, et de perdre au moins soixante pour cent. — Un autre fut contraint d'accepter un fonds de café, un troisième un fonds de marchande de modes. — Enfin un dandy, qui a joué, il y a quelques années, un grand rôle dans le monde fashionable, vit arriver un matin dans la cour de son hôtel une ménagerie complète : c'étaient des ours, des chameaux, des singes, plus, deux voitures de souricières, et tout cela en payement d'une lettre de change... Jugez de l'effet... Le malheureux ne savait à quel saint se vouer; dans l'impossibilité où il était de trouver un acquéreur qui voulût le débarrasser de ces valeurs d'une nouvelle espèce, il se vit contraint de faire construire sur le boulevard du Temple une baraque pour y loger ses animaux, et de louer des gens chargés de les montrer au public, moyennant la modique rétribution de cinq sous par personne... Le dandy était devenu saltimbanque... quelle chute!... — Je ne m'arrêterais pas si je voulais citer tous les moyens qu'emploie l'usurier pour écorcher sa victime, sans compter la prison de Clichy, qui est toujours prête à vous ouvrir ses portes en cas de non-payement à l'échéance.

A propos de Clichy, il est arrivé, il y a quelques jours, une aventure plaisante, qui trouve naturellement sa place dans ces pages, puisque c'est un usurier qui y joue le principal rôle.

Donc, mon usurier, auquel je donnerai le premier nom de vaudeville venu, M. Blainval, par exemple, est un dandy de premier genre, un lion pur sang, qui, avec vingt mille livres de rente, trouve le moyen d'en dépenser cinquante mille par an sans se ruiner. M. Blainval, malgré ses quarante-cinq ans, est un abonné de l'Opéra, et, comme il jette de temps en temps son dévolu sur une des nymphes de ce paradis, à l'époque dont je parle il possédait les bonnes grâces d'une mignonne jeune fille que j'appellerai Juliette, et il avait la faiblesse de s'en croire aimé, avec tout l'aplomb que donnent une jolie fortune et les débris d'une jeunesse orageuse... Hélas! la pauvre petite était loin de partager les idées de son maître; longtemps elle avait résisté, refusé des offres brillantes, car elle n'avait que dix-sept ans; mais Blainval, impatienté, finit par passer des prières aux menaces, il la mit dans la cruelle alternative de céder ou de se voir chaque jour chutée et sifflée : et pourtant la pauvre enfant avait du talent. C'est ainsi que les choses se passent à l'Opéra... Messieurs les abonnés y ont une puissance illimitée, je ne sais trop à quel titre; ce sont de petits sultans qui ont transformé ce théâtre en un sérail, où ils jettent à leur gré le mouchoir; et Juliette fut bien obligée de le ramasser comme tant d'autres. Mais un jour vint où elle rencontra sur ses pas un jeune homme que je nommerai Charles : c'était un beau garçon, à l'œil vif, à la voix sonore, et, lorsqu'elle le compara à l'autre... Malheureux Blainval, tu avais quarante-cinq ans et un faux toupet!... Cette intrigue

durait depuis trois mois, et rien n'était venu troubler la sécurité des deux amants, lorsqu'un jour la femme de chambre de Juliette, pour se venger d'avoir été grondée par sa maîtresse, alla tout dévoiler à Blainval... Il entra dans une colère furieuse, il voulait aller tout briser chez sa belle, puis peu à peu le calme succéda à la tempête, et il se mit à réfléchir.

« Si je fais du scandale, se dit-il, le ridicule en retombera sur moi; je ne puis pas rompre avec Juliette sans motif, et encore moins dire qu'elle m'a trompé, je serais perdu de réputation... Attendons, avant de la quitter je veux au moins me venger de l'un et de l'autre. »

Et, sans lui faire le moindre reproche, il continua de la voir comme par le passé; car, pour ces messieurs, les relations de ce genre sont bien plus une question d'amour-propre qu'une affaire de cœur.

A cette époque, Charles avait besoin d'argent, il en cherchait partout, et commençait à se désespérer lorsque quelqu'un l'adressa à Blainval. Malheureusement il ne connaissait pas ce dernier, ou du moins il ignorait les relations qui existaient entre lui et Juliette; aussi alla-t-il donner tête baissée dans les chiffres de l'usurier.

Ce fut le lendemain de la trahison de la soubrette que Charles se présenta chez Blainval... Jugez de la joie de ce dernier. Charles voulait emprunter mille écus, et Blainval se conduisit d'une façon héroïque : il prêta la somme entière pour un mois, à cinq pour cent d'intérêt, et, pour toute garantie, il demanda d'abord une acceptation, et ensuite, comme les lettres de change entraînent toujours la contrainte par corps, il exigea que, pour éviter des frais et des pertes de temps, Charles lui signât d'avance un acquiescement au jugement qui le condamnerait par corps en cas de non-payement. Rien n'était plus raisonnable, et le malheureux consentit à tout. Un mois après, lorsque l'échéance arriva, Charles n'avait pas d'argent : il avait compté sur des rentrées de fonds, et les rentrées ne s'étaient pas faites; la lettre de change fut protestée...

Pourtant il était tranquille.

« Je serai assigné au tribunal de commerce, pensait-il; là, je demanderai des délais pour payer, et, comme Blainval est connu pour un usurier, on me donnera gain de cause. »

Certes, ce raisonnement ne manquait pas de sens, mais Charles luttait avec un homme adroit, qui voulait une vengeance. Un usurier a toujours pour suivre ses affaires un huissier qui lui est d'autant plus dévoué, qu'il lui donne une part dans ses bénéfices; aussi Blainval mit le sien au courant, et lui recommanda de SOUFFLER l'assignation. Pour les personnes qui ne sont pas au courant des termes du palais, ce mot exige une explication : SOUFFLER une assignation, c'est ne pas la remettre, ou faire en sorte qu'elle ne parvienne pas à la personne; or, l'huissier, pour se tenir à couvert, va rôder autour de la maison du débiteur, et prend note d'une heure à laquelle le portier est seul dans sa loge, de sorte que, si plus tard il y a réclamation, l'huissier peut jurer sans crainte qu'il a remis l'assignation au portier, qui, sans doute, l'aura perdue, car il n'y a pas de témoins pour prouver le contraire... Cette machination fut ourdie avec le plus grand succès contre Charles : le pauvre garçon, qui n'avait pas été prévenu, fut condamné par défaut, et, comme il avait signé d'avance un acquiescement à ce jugement, il fut un beau matin pris au saut du lit et conduit à Clichy.

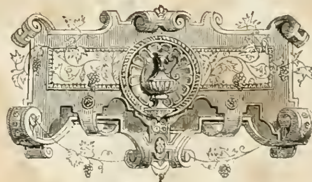
Depuis une heure il était là, dans sa cellule, la tête baissée, réfléchissant aux moyens de se tirer d'un aussi mauvais pas, lorsque le gardien vint lui annoncer qu'il était libre...

Par quel miracle?... Blainval était-il radouci?... Non, mais Juliette avait mis ses diamants en gage.

Plus tard, Charles fut à même de lui prouver sa reconnaissance pour le service qu'elle lui avait rendu; à quelque temps de là il eut le malheur de perdre une de ses tantes, qui lui laissa en mourant trente mille livres de rente. Mais il n'a pas oublié Blainval.

« Depuis cette affaire, répète-t-il sans cesse, j'ai eu souvent besoin d'argent, mais je n'ai jamais voulu signer de lettres de change. »

Et pourtant, si on abolissait la lettre de change, que deviendrait l'usurier?





LA MÉNAGÈRE PARISIENNE

PAR

J. BRISSET





Les femmes de province ont pendant longtemps paru posséder des droits exclusifs au titre glorieusement bourgeois de *bonne ménagère*. Et, en effet, la régularité des habitudes intérieures, la rareté de distractions extérieures, les traditions léguées de mère en fille, le besoin d'une occupation, d'une activité journalière, la nécessité d'entretenir et de consolider par les minutieux efforts de chaque jour une fortune à laquelle le temps ne semble devoir apporter aucun accroissement soudain, par-dessus tout le désir ardent qu'elles ont de surpasser ou d'égaler, à force d'économies intérieures, le luxe des femmes plus riches qu'elles, et de pouvoir soutenir sans crainte la surveillance inquisitoriale qu'elles exercent sans cesse les unes sur les autres, tout contribue à faire des femmes de province les *ménagères* par excellence, *ménagères* corps et âme, esprit et cœur, dans toutes les circonstances de la vie, et à toutes les heures de la nuit et du jour.

Mais, après avoir ratifié les droits incontestables de nos Françaises de province, qu'il nous soit permis de retracer ici le type modeste et jusqu'à présent ignoré de la *ménagère parisienne*,

Si Paris est l'Eldorado des femmes frivoles, s'il est le paradis des femmes riches, belles et coquettes, s'il est plein d'entraînements, d'enivrements, d'hommages et de séductions pour les femmes faibles et vaines, il est aussi le lieu des souffrances, des privations, de l'isolement et des angoisses intérieures, le lieu des épreuves et des travaux amers pour les femmes pauvres, honnêtes et fières. Les soins du ménage, dont s'acquitte avec aise et facilité la femme de province, à qui ne manque dans sa maisonnette, si modeste qu'elle soit, ni l'air, ni l'espace, ni le soleil, deviennent pénibles, attristants et rebutants, concentrés qu'ils sont dans le ménage parisien, entre les murs étroits d'un quatrième ou cinquième étage. La ménagère de province vit, respire et se meut dans la pratique facile de ses travaux de chaque jour : elle a des fleurs dans son jardin, de l'eau dans son puits, du vin dans sa cave, du bois dans son cellier; la ménagère parisienne étouffe, languit, s'asphyxie et se meurt dans l'exercice pénible de ses devoirs, auxquels manque l'aide bienfaisante des dons de la nature. C'est dans une boîte à compartiments à cent pieds au-dessus du sol qu'il lui faut déployer toutes ses vertus actives; c'est dans cette étroite prison souvent sombre et malsaine qu'il lui faut apporter le bien-être, l'ordre et la joie; c'est avec quelques rares pièces de cent sous, qu'on n'est pas toujours sûr de pouvoir remplacer, qu'il lui faut faire vie qui dure et chère convenable pour elle et pour les siens, dans ce Paris où, comme dit J.-J. Rousseau, *le pain est toujours si cher!*

Sous ce titre, la *ménagère parisienne*, nous entendons cette classe nombreuse de femmes qui ont accepté entièrement et sans restriction l'exercice des devoirs du ménage, dans cette grande ville où ils sont si difficiles à remplir, et qui, ayant sagement éloigné de chez elles cette plaie ruineuse et destructive de toute paix intérieure, les domestiques, sont à elles seules la providence, le bien-être et la joie de leur intérieur.

A l'heure matinale où les contrevents des boutiques

s'ébranlent, lentement soulevés par quelques gros garçon joufflu qui bâille, à l'heure où la laitière installe au coin de quelque rue son établissement éphémère, où les quartiers les plus bruyants de la capitale sont paisibles comme une petite ville de province, où le Paris élégant sommeille à la faveur du calme de ce moment privilégié, se glisse, le long des trottoirs qu'on balaye, une femme à la modeste allure, mais dont le chapeau et le manteau, tout ternes, tout humbles qu'ils soient, la font remarquer parmi les cuisinières et les femmes de campagne qui règnent alors exclusivement sur le pavé de Paris. Sa démarche grave, sa tournure décente, la propreté exquise de sa chaussure, certaine dignité affable répandue sur son visage calme et souriant, la distinguent, à ne point s'y méprendre, de la grisette à prétentions. Cette femme que vous voyez, le cabas au bras, s'avancer au milieu du mouvement et du tumulte d'un marché, c'est la ménagère parisienne, la jeune femme mariée en tout bien tout honneur à quelque employé peu rétribué, à quelque artiste encore inconnu, à quelque jeune médecin attendant une clientèle, à quelque avocat débutant. Cette femme qui marchande d'un air timide quelque maigre poulet, quelques chétifs légumes, c'est peut-être la compagne ignorée de quelque célébrité future; elle trônera peut-être un jour dans les salons d'une préfecture ou même d'un ministère; son nom passera peut-être à la postérité avec celui de l'homme dont elle aura encouragé, soutenu, embelli les années de travail et d'obscurité.

Se glissant avec crainte le long des échoppes des marchandes et semblant redouter quelque allocution grossière de leurs bouches hostiles et moqueuses, elle se dirige vers ses fournisseuses attitrées. Ce sont ordinairement les plus douces, les plus honnêtes et les plus propres de ces énergiques viragos. Celles-ci la connaissent et l'accueillent, elles se feraient scrupule de lui surfaire ou de la tromper. On lui garde la marchandise la plus fraîche, les fruits les plus appétissants, et, lorsque le cabas trop plein semble peser au bras délicat de la jeune femme, on ne veut pas souffrir qu'elle se charge d'un nouveau fardeau, et il se trouve toujours là quelque enfant, quelque jeune fille qui s'offre avec empressement pour porter chez elle son trop lourd butin de la matinée.

Il y a dans le peuple un admirable instinct qui le porte à comprendre et à approuver tout ce qui est saint, convenable et méritoire. Il sait gré à la femme qu'il sent supérieure à lui d'accepter les humbles fonctions qui l'en rapprochent; il se rehausse à ce contact, il est flatté de cette communauté de travaux et de peines, et sa nature généreuse s'offre alors à les soulager.

Souriant à l'aide obligeant qui l'accompagne, la jeune femme, arrivée chez elle, monte lestement les quatre étages qui conduisent à son modeste logis. Elle entre, et, sans prendre souci de l'enfant qui la suit de loin, elle parcourt tout empressée l'étendue de son petit domaine : elle traverse la salle à manger, le salon, et s'arrête, tout attristée, à la porte de la dernière pièce.

« Il est déjà parti ! » dit-elle.

Et son œil interroge alors la tasse vide qu'elle avait emplie avant le réveil de son mari, elle s'assure ensuite s'il a pris les vêtements chauds qu'elle lui avait préparés... Tout est bien; les tisons séparés dans l'âtre encore plein de braise annoncent que le feu a petillé clair et joyeux pendant le sobre déjeuner du travailleur diligent.

Le cœur moins gros, la jeune femme retourne sur ses pas; le petit commissionnaire est redescendu : elle est seule, elle sera seule jusqu'au soir!

Se dépouillant alors des vêtements du marché, abandonnant le manteau et le chapeau incommodes, elle attache autour de sa taille élégante le grossier tablier, insigne de ses humbles et pénibles fonctions. Elle entre alors dans le sanctuaire de ses vertus domestiques.

Auprès de la salle à manger est une pièce étroite et sombre. Une lucarne placée très-haut donne seule à cet antre obscur un peu d'air et de jour, et encore cet air et ce jour ne viennent-ils souvent que d'un escalier ou d'une petite cour entourée de hautes murailles. C'est par cette insuffisante ouverture que doivent s'exhaler et la vapeur asphyxiante du charbon, et l'odeur des mets que l'on apprête; car ce réduit triste et malsain, c'est la cuisine des petits appartements de Paris. Heureux encore, lorsqu'à l'aide de ce recoin important le ménage peut conserver aux pièces de représentation leur destination honorable! Le pot-au-feu cuisant dans la chambre à coucher appartient essentiellement au ménage de l'ouvrier. C'est la limite la plus tranchée entre la rude nécessité du travailleur et l'aisance bourgeoise, qu'elle soit réelle ou seulement apparente. A présent que le costume est le même pour toutes les classes de la société, à présent que l'instruction, également répandue, leur a donné à toutes le même langage à peu près, il n'y a plus que deux grandes démarcations qui les séparent : en haut la voiture, et en bas la place du pot-au-feu.

Les instants passés dans ce triste et incommode réduit sont les plus pénibles dans la vie de notre jeune ménagère. C'est là pour elle le moment d'épreuve et de combat, l'heure sublime d'un travail vraiment méritoire. Plus d'une fois les doigts délicats de la jolie Parisienne s'engourdissent au contact de l'eau froide qui doit purifier les légumes, ou se gercent et se crispent à l'action contraire de l'eau bouillante si nécessaire pour entretenir autour d'elle une rigoureuse et appétissante propreté. Mais il lui faut allumer le feu, préparer la viande saignante; il lui faut apprêter l'éclairage du soir; tout cela se fait promptement, proprement, avec activité, courage... et la jeune femme achève allégrement sa tâche en songeant au retour de son époux aimé.

Après avoir, non sans un gros soupir, déjeuné seule à la hâte, elle procède maintenant à l'arrangement de son intérieur élégant. Le balai, le plumeau en main, elle range, remue, nettoie; elle époussette et frotte avec amour chacun de ces meubles dans lesquels elle se mire; elle les soigne avec un sentiment de reconnaissance, car tous font partie de son bonheur. Quelques-uns ont été apportés dans la communauté par le mari. C'était son ménage de garçon. Voici le petit bureau sur lequel il écrivait ces lettres d'amour si tendres, voici la toilette à glace mouvante qu'il interrogeait avec crainte, se demandant si sa figure d'austère et laborieux étudiant pourrait plaire à une jeune fille; voilà sa pipe, ses pistolets, armes de vauriens, placées à tout jamais dans ce coin, où il a juré de les oublier, trophées conquis par l'amour, et auxquels la jeune femme adresse un sourire de triomphe et de défi.

D'autres meubles plus riches ont été donnés à la pauvre fille sans dot par quelque bonne parente morte depuis : leur vue attire souvent dans ses yeux quelques pieuses larmes de regret et de reconnaissance; d'autres ont été achetés depuis son mariage du fruit de ses économies, et ceux-là, on le pense bien, ne sont pas les moins aimés.

Tout est en ordre maintenant; les croisées, ouvertes un instant pour laisser entrer l'air libre qui doit renouveler l'atmosphère, sont refermées avec soin; les blancs rideaux se drapent devant elles, élégamment relevés;



le lit, propret et rebondi, est recouvert d'une coquette enveloppe; les fauteuils sont rangés, le feu est reconstruit, et voici que la jeune femme se met gaiement à sa toilette.

Alors s'opère une transformation prompte et complète, qu'étudierait avec intérêt le spectateur le plus indifférent. Le bonnet du matin, jeté avec mépris, laisse flotter les trésors d'une riche chevelure, et, de son habile main, l'adroite Parisienne la dispose avec art en tresses, en bandeaux. Bientôt sa tête lisse, bouclée, élégante, semble sortir des mains du plus renommé des coiffeurs, sa taille souple, qu'on devinait à peine sous l'ample manteau du marché, ou sous le peignoir de la balayeuse, enlacée à présent par un corset magique qui la maintient sans la gêner, et révèle ses formes sans les exagérer ni les comprimer, paraît dans toute la grâce de ses élégantes proportions; une robe d'une étoffe peu coûteuse, mais bien faite et faite par elle; un fichu frais, clair et léger, le tablier de soie à pochettes garnies, les fines mitaines recouvrant des mains auxquelles le citron et la pâte d'amande ont rendu toute leur blancheur primitive; et voilà notre ménagère aussi coquette, aussi pimpante que pas une femme de Paris. Aussi digne qu'une duchesse, aussi gracieuse qu'une grisette; vienne maintenant qui voudra la visiter!

Après un dernier coup d'œil jeté à son miroir, elle dispose avec promptitude son établissement de travail. Une petite table est devant la fenêtre, une chaise de paille est auprès; elle s'y installe, un tabouret sous ses pieds. A l'œuvre, ma jolie couseuse, faites paraître les merveilles que savent créer vos doigts délicats! A la fois couturière, lingère, modiste, brodeuse, ravaudeuse et quelquefois tailleur, la ménagère parisienne, entourée d'étoffes achetées au rabais, déploie ses multiples talents, ses industries innées. Voyez éclore sous ses doigts ce ravissant bonnet qui doit, le soir, parer sa jolie tête, et rivaliser de goût et de fraîcheur avec les coiffures des Simon, des Tulasne! Plus de vingt fois essayé, le gracieux chiffon s'harmonise enfin avec la douce physionomie qu'il doit embellir encore; ces fleurs légères se mêleront heureusement aux boucles soyeuses de la chevelure, les plis de ce tulle nuageux entoureront d'une auréole transparente ces jolis traits dont ils feront ressortir les lignes fermes et pures, et ce nœud de satin, jeté négligemment sur le côté, caressera, de ses bouts flottants, une blanche épaule découverte.

Comme pour calmer ensuite son imagination vivement surexcitée par ce travail d'inspiration, ou peut-être pour secouer l'enivrement de la coquetterie et ramener son esprit à de plus solides idées, la jeune femme se livre maintenant à un travail plus sévère. Avec une patience laborieuse, avec une agilité presque mécanique, elle conduit et ramène, d'un mouvement uniforme, l'aiguille qui traverse le lin. Il y a dans cette occupation des idées d'ordre, d'aveoir, de durée : ce sont les premiers fondements matériels d'une bonne maison, ce sont là les œuvres simples et graves de la femme forte de l'Écriture.

C'est maintenant au tour du mari. Il s'agit de déployer à son profit les talents si divers des industries parisiennes. Par où commencera la jeune femme, qui voudrait faire pour lui tant de choses à la fois? Travaillera-t-elle au bonnet qu'elle lui brode en secret pour sa fête? ou plutôt, s'occupant d'une nécessité plus pressante, sacrifiera-t-elle son chapeau de velours noir de l'année dernière, dont la forme est un peu passée de mode, pour renouveler le collet de l'habit qui, rajeuni par ce changement, les dispensera quelque temps encore d'une visite dispendieuse au tailleur?

Un coup de sonnette la tire de son hésitation. Elle va ouvrir. Ce sont deux jeunes femmes de son âge, deux compagnes de pension.

— C'est toi, Lise! c'est toi, Hortense! Que je suis aise de vous voir!

— Bonjour, ma bonne Maria! Combien il faut monter pour arriver chez toi! nous en sommes tout essoufflées.

— Entrez, venez, asseyez-vous!

Les jeunes femmes s'installent au coin du feu, ravivé par la ménagère. Elles jettent un regard d'inspection curieuse sur cet intérieur irréprochable pour le bon ordre, mais qui semble bien mesquin et bien triste à des filles de riches négociants, à des femmes de banquiers ou d'agents de change. On parle d'abord des anciennes compagnes qu'on a rencontrées dans le monde : ces deux dames en ont revu beaucoup, car, n'ayant rien à faire et s'ennuyant chez elles, elles sont à l'affût de toutes les occasions qui leur procurent l'emploi de quelques heures dans la journée.

Satisfaite de la comparaison intérieure qu'elle vient d'établir entre son riche hôtel et la modeste mansarde de celle qu'elle vient visiter, Hortense parle complaisamment de ses chevaux, de ses équipages, de ses tableaux, des riches tentures de ses appartements et du grand monde qui les assiége dans ses jours de réunion. La maîtresse du logis, avec une fierté douce, empreinte d'un sentiment vrai, lui répond par l'éloge de son mari qui, dit-elle, sera un jour, est déjà un homme de mérite, de son mari dont l'amour et les tendres soins l'empêchent de songer à désirer jamais une autre position que la sienne! Puis, à chaque question, à chaque remarque faite par la curieuse Lise, ou par la dédaigneuse Hortense, et tendant à faire ressortir la pauvreté de leur compagne, elle répond par de malicieuses questions sur la beauté, le caractère, l'élégance, la tendresse ou l'esprit de ceux dont elles portent le nom. L'une est obligée de convenir que son mari est gros et lourd : il s'endort chaque soir près d'elle, il abhorre la musique, exècre la littérature, fait fi de la conversation!...

L'autre a épousé un avoué qui est aussi sur le chemin de la fortune. Petit, mince, actif et remuant, il a le génie des procès, et son grand art consiste à en inventer sans cesse pour le compte de ses clients. Il est vrai que, quand le procès ne donne pas, toute son activité, tant soit peu tracassière, se reporte sur son ménage, où il contrôle tout ce qu'on fait.

A ces aveux, la ménagère sourit et répand un regard d'amour sur l'heureux asile de sa douce pauvreté.

Les jeunes femmes se retirent, non sans avoir fait promettre à l'humble maîtresse du lieu d'aller à son tour revoir ses jeunes amies : elle accepte l'expectative d'une visite pénible peut-être pour son amour-propre; mais son mari l'accompagnera : une fois au bras de celui que son amour a choisi, elle sent qu'elle n'enviera rien à personne. C'est que son époux tant chéri, c'est là toute sa richesse, c'est là son luxe, son orgueil... orgueil sublime de la femme pauvre, dont toute la gloire est dans celui qu'elle aime!

Cependant l'heure du dîner s'approche, et la visite un peu longue des camarades de pension a peut-être nui au pot-au-feu abandonné depuis le matin à lui-même. Vite un coup d'œil et un coup de main pour les derniers travaux de la cuisine! Le maître va bientôt rentrer, il faut qu'il trouve tout en ordre, et que sa femme, libre de tout soin du ménage, soit alors entièrement à lui. Il faut qu'à peine il se doute que sa gracieuse compagne est aussi sa servante, triste idée qui gâterait pour lui les joies du retour et troublerait le bonheur de la réunion. Sa femme lui épargnera autant qu'elle le pourra l'aspect des travaux grossiers, des privations nombreuses qu'une position modeste impose à celle qu'il voudrait environner des prestiges de la gloire et des jouissances de la richesse. Cette pénible vérité glacerait ses inspirations, empoisonnerait ses travaux et finirait trop brusquement ce rêve d'avenir, où d'avance il acquitte toutes les dettes que son cœur a contractées envers l'ange de son propre foyer.

Toujours est-il que, patiente et résignée, elle a interrompu plus d'une fois ses travaux de la journée pour aller ouvrir avec préoccupation le meuble qui contient toute la fortune du ménage. Elle a souvent tourné machinalement entre ses doigts quelques pièces restées au fond d'un tiroir, en se chicanant elle-même avec une sorte de remords sur les dépenses faites, et en se demandant avec crainte qui pourvoira aux exigences de l'avenir! Elle a bien cherché dans son esprit quelle économie nouvelle elle pourrait encore inventer, quelle privation nouvelle elle pourrait encore supporter. N'a-t-elle pas supprimé à l'insu de son mari la femme de ménage qui, le mois dernier encore, venait la soulager des travaux les plus pénibles? N'a-t-elle pas renoncé à nombre d'habitudes prises, à nombre de petites douceurs dont le bien-être lui était personnel?... N'a-t-elle pas abandonné et la lecture, et le dessin, et la musique, doux passe-temps de sa vie de jeune fille, pour ne rien dérober aux travaux utiles de ces heures dont elle leur a fait l'abandon? Que peut-elle faire de plus, elle pauvre femme, dont l'inépuisable industrie, dont l'imagination infatigable ne trouvent à s'exercer que sur l'emploi de rares et chétives finances, que sur les infimes économies de chaque jour?

Pour ceux que la terre nourrit, le temps, en épuisant les provisions amassées par une sage prévoyance, ramène de nouveaux produits, et tandis que le laboureur, retenu chez lui par le froid, par la neige, qui contristent la campagne, voit baisser avec peine le blé qu'enserre sa grange, il se ranime à l'idée que, caché sous la terre durcie, une nouvelle moisson se prépare pour lui.

Mais, pour l'habitant des grandes villes qui voit s'épuiser les ressources du passé, sans que l'avenir lui offre aucune promesse, pour le malheureux citadin qui n'a devant lui que quelques pièces de monnaie au fond d'une bourse légère, qui n'a pour tout domaine que les murs inféconds d'un quatrième étage dont on viendra bientôt réclamer le lourd loyer, il y a des moments d'angoisse

inexprimable, et chaque jour qui s'enfuit, en enlevant une parcelle de l'irretrouvable métal, semble un pas de fait vers l'horrible abîme de la misère et de la faim.

Personne ne comprend, ne ressent mieux ce supplice que la femme parisienne. Élevée dans une atmosphère d'élégance et de délicatesse, loin de l'air libre des champs et des travaux vivifiants de la campagne, elle a acquis en finesse de perceptions, en vivacité d'émotions, en délicatesse d'organes, tout ce qui lui manque en richesse de santé et en énergie musculaire. Sur cette organisation irritable et nerveuse, les chagrins ont plus de prise; pour cet être faible et impressionnable, les inquiétudes sont plus poignantes et les travaux plus accablants.

Pourtant une énergie sublime vient tout à coup en aide à la femme honnête et pure, qui souffre ainsi sous les yeux de Dieu seul, et lorsque le coup de sonnette attendu lui annonce le retour de son mari, elle court lui présenter un visage joyeux, plein de confiance et d'espoir.

Ce sont là ses moments de bonheur. Voici enfin celui au bien-être duquel elle a travaillé tout le jour, celui pour lequel elle trouve les sacrifices doux et faciles à remplir, celui sur la tête duquel reposent tant de rêves de gloire et d'avenir! Il y a bien encore au milieu des joies de la réunion quelques moments pénibles et qui réveillent dans le cœur de la pauvre femme tout un monde de chagrins oubliés, soit que le mari se plaigne doucement de l'exiguïté de son repas, soit qu'il trouve moins gai que de coutume le feu dans lequel une main prévoyante a ménagé le bois qui se fait rare au logis! Mais il y a tant de foi dans l'avenir chez cet homme sûr de lui-même, il y a tant de nobles intentions, tant d'idées créatrices, tant d'amour stimulant au cœur, que sa douce et faible compagne se retrempe à ce feu sacré et puise de nouveau, près de celui qu'elle aime, la force et la confiance qui doivent alimenter son dévouement de chaque jour.

Aussi, combien la soirée sera douce! Ira-t-on dans le monde où déjà le mérite du mari et les grâces de la femme leur assurent un accueil flatteur? Affrontera-t-on, à l'aide du manteau, des socques et de toutes les précautions bourgeoises employées en pareille circonstance, le froid, l'humidité d'une soirée d'hiver, si hostile pour la femme légèrement vêtue qui se rend à pied dans ces fêtes parfumées où les autres n'arrivent qu'en voiture?... ou, sans quitter les vêtements chauds de la saison, profitera-t-on de ces deux billets de spectacle donnés au mari, et qu'il a rapportés tout triomphant?

Eh bien, non! Il fait bon dans la chambre échauffée, le vent souffle au dehors froid et aigre, et il y a du bruit et de la boue dans les rues... Ils sont si bien là tous les deux! Ils ont tant de moyens d'employer agréablement cette soirée!... Et ce piano, sur lequel les doigts de la jeune femme s'exerçaient autrefois avec tant de succès, et ces livres nouveaux qu'ils veulent lire ensemble, et ce travail important qu'il a, lui, entrepris et d'où dépend peut-être tout son sort à venir, et l'ouvrage qu'elle n'a pu, elle, achever dans la journée!

Ainsi se passe la soirée du ménage parisien. Assis au coin du feu devant la table qu'ils ont approchée, l'un écrivant, et s'interrompant plus d'une fois de son grand travail pour contempler à ses côtés cette chaste et suave figure qui resplendit aux reflets de la lampe, s'interrompant aussi pour lire ou pour communiquer à celle qu'il aime la pensée éclose sous l'inspiration qu'elle a fait naître; l'autre cousant, simple ménagère, et laissant tomber, à l'appel de son époux, avec un doux regard, un bon conseil, une parole encourageante, un jugement judicieux et sain.

Et après ces travaux si doux, faits qu'ils sont en commun, la table est éloignée, les siéges se rapprochent, une main cherche une autre main. En regardant luire les derniers tisons qui achèvent de se consumer, on parle de l'avenir, on parle de ses espérances, de ses projets, on se console, on s'encourage, on rêve à deux les honneurs, la gloire et la fortune. On a des protecteurs, des amis, du talent!

Mais plus rien ne brûle dans l'âtre. Les charbons qui, tout à l'heure, faisaient briller leurs formes capricieuses, sont maintenants réduits en poussière; les bruits lointains de la rue sont assoupis, et minuit sonne à la petite pendule en palissandre placée sur la cheminée.

— Il est tard! dit le jeune homme.

— Il est tard! répète faiblement la jeune femme.

Au bout de quelques instants, les conversations ont cessé, la lampe n'éclaire plus la petite chambre bien close, et l'enivrement du bonheur, des illusions, des espérances règne seul dans ce modeste réduit.

Bientôt l'ange qui veille sur les amours bénis du ciel salue le doux sommeil des époux, en leur répétant ces bonnes et saintes paroles de la Bible: « La femme forte est la joie de son mari, elle lui fera passer en paix toutes les années de sa vie... Comme le soleil se levant dans le ciel, qui est le trône de Dieu, orne le monde, ainsi le visage d'une femme vertueuse est l'ornement de sa maison. »





LE FLANEUR

PAR

AUGUSTE DE LACROIX





Connaissez-vous un signe plus approprié à son idée, un mot plus exclusivement français pour exprimer une personnification toute française? Le flâneur! type gracieux, mot charmant, éclos, un beau jour de printemps, d'un joyeux rayon de soleil et d'une fraîche brise, sur les lèvres d'un artiste, d'un écolier ou d'un gamin, — ces trois grandes puissances néologiques!

Le flâneur est, sans contredit, originaire et habitant d'une vaste cité, de Paris assurément. Il n'y a qu'une grande ville, en effet, qui puisse servir de théâtre à ses explorations incessantes, et il n'y a que le peuple le plus léger et le plus spirituel de la terre qui ait pu produire cette espèce de philosophe *sans le savoir*, qui semble exercer d'instinct la faculté de tout saisir d'un coup d'œil et d'analyser en passant. Le flâneur est essentiellement national, différent en cela des grands hommes, en général, qui sont de tous les pays, et du *touriste*, en particulier, qui observe à la course. Sans doute le flâneur aime aussi le mouvement, la variété et la foule; mais il n'est pas travaillé par un irrésistible besoin de locomotion; il circonscrit volontiers son domaine, pourvu qu'il y trouve l'aliment journalier de son esprit, et, grâce à une merveilleuse perspicacité, il sait moissonner encore d'incroyables richesses dans ce vaste champ de l'observation où le vulgaire ne fauche qu'à la surface.

Comme on le voit déjà, nous ne prostituons pas le titre de flâneur à ces sortes de contrefaçons plus ou moins ridicules d'un type estimable qui promènent, tout le long du jour, leur oisiveté ennuyée et ennuyeuse. — Usurpation inouïe, même dans un siècle où les distinctions aristocratiques sont à la portée de l'ambition la plus roturière : — Nous ne reconnaissons pour flâneurs que ce petit nombre privilégié d'hommes de loisir et d'esprit qui étudient le cœur humain sur la nature même, et la société dans ce grand livre du monde toujours ouvert sous leurs yeux. L'observateur au repos n'est observateur qu'à demi; le véritable observateur, c'est le flâneur, c'est-à-dire l'homme d'intelligence subtile, qui va sans cesse explorant toute chose, l'espèce humaine principalement, partout, dans tous les âges et toutes les conditions, — philosophe narquois qui étudie, comme discutaient les péripatéticiens.

Nous n'admettons pas même l'existence du flâneur autre part qu'à Paris. Qu'est-ce, en effet, qu'un flâneur en province, sinon un pitoyable rêveur dont les yeux fatigués et l'esprit émoussé par la contemplation des mêmes objets finissent par ne plus s'arrêter sur aucun?

Pour le vulgaire, le flâneur n'offre rien, au premier coup d'œil, qui le distingue de cette espèce particulière des bipèdes humains généralement désignés sous le nom de *badauds*. Pourtant la différence est immense et doit être signalée. Le flâneur est au badaud ce que le gourmet est au glouton, ce que serait mademoiselle Mars à une actrice de tréteaux, Châteaubriand à un rédacteur en échoppe, ou, plutôt, la Bruyère ou Balzac à un paysan de l'Auvergne ou du Limousin arrivé d'hier à Paris. Le badaud marche pour marcher, s'amuse de tout, se prend à tout indistinctement, rit sans motif et regarde sans voir. Il va dans la vie, comme le scarabée dans les airs, battant de l'aile contre chaque objet qu'il rencontre; heurté, brisé à tout instant, jouet du vent qui souffle ou du gamin qui passe. C'est pour lui que la suprême sagesse a



dit : « Il a des yeux, et il n'apercevra pas; des oreilles, et il n'entendra pas. » L'expression *bayer aux corneilles* semble avoir été inventé à son intention. Il passera, en effet, des heures entières à suivre de l'œil l'hirondelle qui vole ou la mouche qui va bourdonnant, et cela sans la plus simple réflexion, sans la moindre arrière-pensée.

Le badaud ne pense pas; il ne perçoit les objets qu'extérieurement. Il n'y a pas de communication entre son cerveau et ses sens. Pour lui les choses n'existent que simplement et superficiellement, sans caractère particulier et sans nuances; le cœur humain est un monolithe dont les hiéroglyphes ne l'intéressent nullement. La déduction philosophique lui est inconnue. Les sociétés ne sont à ses yeux que des réunions d'hommes, et les monuments, des amas de pierres. Une scène populaire se résume pour lui en une certaine somme d'injures et de coups de poings. Il était sur le filon d'une mine de précieuses découvertes, et le voilà qui se détourne pour suivre un chien qui aboie ou un tambour qui bat. Il est l'inventeur de la pêche à la ligne, de l'ingénieux passe-temps des ricochets et des ronds concentriques.

Il y a entre ces deux espèces d'êtres organisés tous les degrés de la création, toute la distance qui sépare l'homme du polype.

L'enveloppe corporelle du flâneur est telle, à peu près, que celle des autres animaux dénommés, sans doute par antiphrase, pensants et raisonnables. Il a, comme ces derniers, une figure assez insignifiante et habituellement inoffensive, excepté quand on dérange le cours de ses promenades sans but, ou qu'on s'interpose directement entre son rayon visuel et le bateleur qu'il admire ou la commère qu'il écoute, auquel cas son œil lance des éclairs et son naturel bénin tourne à la férocité. Il s'habille, du reste, comme tout le monde et marche comme vous et moi, si ce n'est qu'il trébuche beaucoup plus souvent, bien qu'il chemine plus lentement et passe pour y voir beaucoup mieux. D'aucuns, des hypocrites, des flâneurs déguisés, prétendent que les individus que nous essayons de décrire doivent nécessairement avoir, aux yeux de l'observateur, des traits caractéristiques qui échappent au vulgaire. Ils vous diront qu'en les examinant attentivement vous découvrirez une finesse mo-

PARIS. IMP. SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

queuse dans leur sourire imperceptible et une prodigieuse perspicacité dans leurs regards. Ils vous diront... Que sais-je? il y a dans tel air de tête, dans tel pli du visage, la révélation d'une supériorité intellectuelle quelconque; ici la profondeur de la pensée, la puissance de la logique, la perception des rapports éloignés; là, l'esprit d'analyse rapide et subtile. — Hallucinations de la science, alchimie poétique à l'usage des imaginations romanesques. — Défiez-vous de cette manie importée du roman dans la vie réelle. Ils ont beau dire, ces songe-creux de la physiologie, l'esprit ne déteint pas sur le *facies* humain; je connais des hommes doués d'éminentes facultés qui sourient d'une façon stupide, et j'ai vu des gens atteints et convaincus de crétinisme moral dont le regard étincelait d'intelligence.

Le flâneur est un être essentiellement complexe, il n'a pas de goût particulier, il a tous les goûts; il comprend tout, il est susceptible d'éprouver toutes les passions, explique tous les travers et a toujours une excuse prête pour toutes les faiblesses. C'est une nature nécessairement malléable, une organisation d'artiste. Aussi aime-t-il les arts comme un roi constitutionnel. Il est *dilettante*, peintre, poëte, antiquaire, bibliophile; il déguste en connaisseur un opéra de Meyerbeer, un tableau d'Ingres, une ode de Hugo; il flaire l'Elzévir, hante les baladins et court sus à la grisette. Il a des admirations pour mademoiselle Rachel et des tendresses pour Odry. Vous le rencontrez partout, dans les promenades, aux Bouffes, aux concerts, au sermon, aux Funambules, dans les salons, à la guinguette, au boulevard de Gand et dans la rue de la Grande-Truanderie. Il pose devant les carreaux de Susse, stationne tour à tour au pied de Notre-Dame et près de l'étalage d'un bouquiniste. Il est curieux, presque indiscret. C'est un homme que l'amour de la science peut pousser jusqu'à la cruauté, et qui prendra quelquefois, pour sujet de ses expériences, le cœur même de son ami le plus intime.

Le flâneur est comme toutes les belles choses, comme les jolies femmes, il n'a pas d'âge... Il existe depuis vingt-cinq ans jusqu'à soixante, aussi longtemps que l'homme jouit pleinement de ses facultés intellectuelles et locomotives. Le flâneur, ayant besoin de ses jambes autant que de son esprit, quand les premières lui font défaut, passe à l'état d'observateur : c'est alors une autre existence, une autre condition; sa nature se dédouble et s'affaiblit; c'est le commencement de la fin.

Paris appartient au flâneur par droit de conquête et par droit de naissance. Chaque jour il le parcourt dans tous les sens, en scrute les profondeurs et marque, dans sa mémoire, les recoins les plus obscurs. Il voit tout par lui-même, et promène incessamment dans Paris ses oreilles de lièvre et ses yeux de lynx. Il n'ignore rien de ce qui s'y passe, il connaît, dans ses moindres détails, la nouvelle du jour, l'événement de la veille; il sait ce qu'il faut croire et ce qu'il faut rejeter des débats en police correctionnelle racontés par la *Gazette;* il sait mieux que le procureur du roi, mieux que le préfet de police, où et de quelle manière a commencé ce drame sanglant (style de réquisitoire) qui a épouvanté la société, et réclame de la justice un grand et salutaire exemple. — Il sait bien d'autres choses, ma foi. — Il sait comment s'élaborent les lois et comment elles s'exécutent; il possède le tarif des votes, le secret des improvisations de tel orateur, et le prix du dernier discours de tel autre. Il vous dira où se trouvent la plus belle galerie de tableaux et la plus riche collection d'antiques et d'autographes; à quel amateur appartient le seul portrait existant de Raphaël peint par lui-même, et quelle bibliothèque renferme les plus rares éditions des Alde et des Elzévir. Il sait encore quel heureux *sportsman* parisien possède le premier pur sang et le meilleur trotteur, quel sultan de théâtre, le plus joli minois de soubrette, et quel corps de ballet, la jambe la mieux arrondie. Que dis-je? c'est à lui que nous devons les plus précieuses découvertes et les inventions les plus merveilleuses.

Qui nous révèle chaque jour les talents nouveau-nés! Qui a découvert mademoiselle Rachel perdue au milieu des utilités du Gymnase? — Un directeur-flâneur.

Qui a trouvé le galvanisme? — Un physicien flânant sur son balcon en compagnie d'une grenouille.

A qui devons-nous la connaissance de lois de l'électricité, de l'attraction, de la pesanteur spécifique? — A des savants, des naturalistes, des mathématiciens faisant l'école buissonnière.

Qui a inventé la boussole? — Un marin jouant, pendant son heure de quart, avec un morceau de métal.

Qui a inventé la poudre? — Un moine flânant le long des murs salpêtreux d'un vieux couvent.

Les arts, les sciences, la littérature, doivent plus ou moins leurs progrès journaliers au flâneur. Ils procèdent de lui et convergent vers lui. Il est le centre et le pivot social; il a plus fait pour la philosophie et l'étude du cœur humain que les plus beaux livres et les plus savantes théories.

On a remarqué que les paresseux sont presque tous des gens d'esprit. On conçoit, en effet, qu'il faut posséder en soi-même beaucoup de ressources contre l'ennui pour vivre ainsi habituellement de son propre fonds, comme la marmotte de sa propre substance. Cette observation est particulièrement vraie à l'égard du flâneur. Mais il faut au préalable s'entendre sur les mots. Pour ceux qui font consister la paresse dans l'absence de toute occupation suivie, de tout travail régulier et d'une utilité immédiate, assurément le flâneur est éminemment paresseux. Il faut remarquer néanmoins que l'homme le plus occupé n'est pas l'homme le plus affairé, et que le travail n'est pas toujours une chose appréciable à l'œil. Le flâneur, il est vrai, produit peu, mais il amasse beaucoup. Laissez venir pour lui l'âge des souvenirs et de la méditation, cette période de la vie qui est comme le moment de la digestion des idées acquises, où tout se classe et s'ordonne dans le cerveau de l'homme à la faveur du calme profond de l'imagination et des sens; laissez sonner pour lui l'heure de la retraite, c'est-à-dire des rhumatismes, de l'ophthalmie et de la surdité, et vous verrez se résumer alors, sous la forme de romans de mœurs ou d'œuvres philosophiques, les études profondes de cette vie en apparence si inoccupée et si futile. Vous vous étonnez quelquefois, à l'apparition d'un livre tout rempli de haute philosophie et d'ingénieux aperçus, d'apprendre qu'il est l'œuvre d'un homme du monde, et peut-être d'un jeune homme que vous rangiez dédaigneusement parmi ces désœuvrés dont la figure est partout et l'esprit nulle part. Croyez-vous donc que le monde s'apprenne dans la solitude, et que le cœur humain soit un livre qu'on étudie au coin du feu! Je voudrais bien qu'il me fût permis de demander sans indiscrétion à l'ingénieux auteur de la *Physiologie du Mariage* à quelles sources il a puisé cette profonde connaissance des plus inexplicables mystères de la nature féminine. Il y a tel flâneur que vous méprisez qui vous en dirait plus sur ce sujet que tous les penseurs et les moralistes ensemble. — Passe encore pour les sciences positives qui s'apprennent par le secours de la tradition écrite : à celles-là il faut des sectateurs casaniers et des intelligences de plomb; mais hors de là, dans les arts, dans les lettres, le flâneur



est sur ses terres. Combien d'hommes distingués ont commencé par être d'obscurs flâneurs! Qui ne connait les habitudes de flânerie du plus puissant des orateurs de la Chambre, et le caractère et les goûts d'artiste de ce petit journaliste dont la Révolution de juillet a fait tout à la fois un grand ministre, le plus habile jongleur de paroles, le plus fécond et le plus spirituel causeur de tribune? Demandez à ces deux hommes quel traité, la Rhétorique d'Aristote ou l'Orateur de Cicéron, leur a livré les fils électriques qui se lient mystérieusement à chacune des fibres du cœur humain.

Mais c'est surtout la littérature qui possède l'élite de la flânerie. Les noms ici se pressent sous ma plume. La flânerie est le caractère distinctif du véritable homme de lettres. Le talent n'existe, dans l'espèce, que comme conséquence; l'instinct de la flânerie est la cause première. C'est le cas de dire, avec une légère variante : littérateurs *parce que* flaneurs. Le *quoique* serait une absurdité démontrée par l'expérience. Comprendriez-vous un littérateur, c'est-à-dire un homme faisant métier de peindre principalement les mœurs et les passions, qui ne serait pas vivement sollicité par un secret penchant à observer, à comparer, a analyser, à voir par ses yeux, à surprendre, comme on dit, la nature sur le fait? Aussi voyez comme les exemples abondent! Le prétendu ermite de la Chaussée-d'Antin est un flâneur émérite qui n'a pu renoncer encore à ses habitudes de jeunesse. L'auteur du *Tableau de Paris* a dû flâner énormément. Quel plus grand flâneur que la Fontaine? Rousseau a flâné pendant les deux tiers de sa vie, et employé le reste à raconter les flâneries très-peu édifiantes de sa jeunesse. Racine étudiait, comme on sait, le cœur humain dans les coulisses de la Comédie-Française, ce qui fait sans doute (soit dit en passant) que ses héroïnes grecques et romaines ont une tournure toute française. Que dire de Bernardin de Saint-Pierre, qui, après avoir flâné dans les deux hémisphères, passait des journées entières à s'extasier éloquemment devant un fraisier chargé d'insectes microscopiques, et qui ne trouvait d'admiration, en face des tours de la cathédrale de Rouen, que pour les hirondelles voltigeant au-dessus de sa tête? Si le *touriste* n'est autre qu'un flâneur en voyage, dans quelle classe rangerons-nous, je vous prie, le chantre d'*Atala* et de *René?* Et qu'était-ce autre chose qu'une éternelle flânerie que ces poétiques pérégrinations sur les grèves de l'Océan, sur les bords de l'Ohio ou du

Meschascebé, à travers les vertes savanes de la Louisiane ou sous les forêts murmurantes du Kentucky? Où en serions-nous aujourd'hui si un vague instinct de flânerie n'eût conduit le barde chrétien près des ruines de Jérusalem, ou parmi les tribus guerrières des Natchez, auprès d'un vieux sauvage, poëte et conteur comme lui? Qui n'a pas surpris, plus d'une fois, en flagrant délit de flânerie sur le quai des Augustins ou sur le boulevard du Temple, le savant linguiste, l'élégant écrivain dont la bonhomie si pleine de finesse a pu seule hériter légitimement de l'épithète caractéristique accolée au nom de la Fontaine? Qui ne connait sa passion pour Polichinelle, son admiration pour Débureau et ses assiduités aux stalles des Funambules? Voici, à ce propos, une anecdote qui m'a été racontée par l'auteur même de *Trilby*, et qui prouve que le goût de la flânerie n'est pas plus incompatible avec l'élévation de l'esprit qu'avec la gravité obligée des fonctions éminentes.

Lorsque M. Français de Nantes fut appelé à la direction de la librairie, il ouvrait les portes de son administration à un grand nombre d'hommes de lettres, qui trouvèrent ainsi, dans les loisirs d'une position aisée, les moyens de se livrer avec succès à leurs travaux de prédilection. Parmi les écrivains privilégiés et les plus dignes de cette faveur accordée au talent, se trouvait le poëte si gracieux et si pur qui fit, plus tard, *Fragoletta* et la *Vallée aux loups*. M. Français de Nantes avait pour ce dernier une estime et une affection particulières. Il l'avait nommé tout exprès à un emploi qui n'exigeait que peu de travail. L'heureux sinécuriste pouvait se prélasser et rêver à son aise dans le fauteuil bureaucratique, en attendant mieux. L'assiduité était pour lui la seule condition obligatoire. Pendant trois mois tout alla pour le mieux dans la meilleure et la plus douce des administrations. A cette époque, le ponctuel bureaucrate parut perdre peu à peu le sentiment du devoir, cette religion des femmes vertueuses et des employés irréprochables. Plus d'une fois ses confrères étonnés échangèrent entre eux un sourire équivoque et des propos qui ne l'étaient pas du tout, en voyant l'humble patère déshéritée du feutre accoutumé et l'infortuné fauteuil d'acajou tendre incessamment ses bras dans le vide. Le scandale allait croissant, la gent gratte-papier s'en émut; le vent, ou tout autre indiscret de même genre, en glissa la nouvelle jusque sous la porte du cabinet particulier du directeur. Un jour, l'employé retardataire était debout, la tête basse et l'air contrit devant son protecteur. Celui-ci avait, contre sa coutume, le front plissé et le regard sévère.

— J'apprends, monsieur, disait-il, que vous manquez à la seule condition que j'avais cru pouvoir vous imposer. Vos fonctions seraient-elles trop pénibles, et puis-je retrancher quelque chose à votre travail journalier pour l'administration? Vous ai-je fait une position trop difficile?

Cela fut dit d'un ton de reproche amical, qui toucha vivement le coupable.

— Croyez, monsieur, que ma reconnaissance...

— Pourquoi ne pas m'en donner un témoignage qui vous soit utile à vous-même, en vous rendant exactement, sinon à vos fonctions, du moins à votre bureau, ainsi que nous en sommes convenus?

— Allons, reprit l'employé visiblement embarrassé, après un instant d'hésitation et comme faisant un effort sur lui-même, je vois bien qu'il faudra déloger.

— Comment, monsieur, répliqua vivement M. de Nantes se trompant sur l'intention exprimée par ces paroles, est-ce là le témoignage de votre reconnaissance?

— Pardon, monsieur le directeur, je voulais dire seulement que je serais forcé de quitter le logement que j'occupe depuis quelques jours.

— Je comprends, vous habitez la campagne, et c'est ce qui cause vos inexactitudes et vos absences fréquentes?

— Je dois vous avouer, monsieur le directeur, que j'habite Paris.

— Mais alors, faites-moi l'honneur de m'expliquer cette énigme.

— Ah! voilà justement la difficulté... je n'oserai jamais...

— Je vois ce que c'est, dit M. de Nantes souriant avec malice, vous êtes sous le coup de quelque grande passion, monsieur le poëte, en puissance d'une maitresse jalouse, exigeante peut-être, qui vous tyrannise et vous tient en charte privée.

— Hélas! monsieur, je n'ai guère pour le moment d'autre maitresse que la poésie et d'autre passion que celle de la gloire. Mais j'ai une faiblesse... dont je rougis...

— Eh quoi! aimeriez-vous le vin, le jeu?...

— Tenez, monsieur le directeur, vous ne devineriez jamais, dit tout à coup le jeune homme d'un air de résolution, j'aime mieux vous le dire tout de suite. Sachez donc que j'habite le Marais, et que, pour venir ici, je suis obligé de parcourir dans toute sa longueur le boulevard du Temple toujours si animé, si bruyant, si encombré d'individus et de choses curieuses, arracheurs de dents, escamoteurs, jongleurs, montreurs d'ours, de sirènes, d'enfants à deux têtes, de géantes et de crocodiles, qu'on est tenté à chaque pas...

— Ah! monsieur, interrompit le directeur général d'un ton dédaigneux, je n'aurais jamais pensé qu'un homme tel que vous pût s'intéresser à de pareilles choses. Et ce n'est pas pour cela assurément, je suis fâché de vous le dire, que j'ai pris sur moi de vous créer une sinécure aux frais de l'État. En agissant ainsi, monsieur, croyez-le bien, j'avais pensé que les loisirs d'un homme dont j'honore le talent ne seraient pas perdus pour l'art, et j'ose ajouter pour la gloire du pays. Il y a plus que de l'enfantillage à s'arrêter à de semblables bagatelles.

— Je confesse, monsieur le directeur, que les bagatelles en général, et les *bagatelles de la porte* en particulier, ont souvent pour moi un charme irrésistible. Polichinelle lui-même...

— Quoi! vous aimeriez Polichinelle?

— Avec passion.

— Et vous allez vous amuser de ses pasquinades et de ses tours d'adresse?

— Tous les jours, pendant une heure au moins.

— C'est singulier, repartit gravement M. de Nantes, je ne vous y ai jamais rencontré.

Nous aurions encore bien des exemples à citer si nous ne craignions d'abuser de ce moyen d'argumentation. Les hommes de lettres et les artistes nous fourniraient à profusion ces sortes de preuves par induction. Contentons-nous de rappeler ici que M. de Châteaubriand, qui doit se connaître en hommes de génie, a défini les poëtes : *des enfants sublimes.*

Et, en effet, cette simplicité de caractère, cette apparente bonhomie qui fait qu'on s'intéresse aux moindres choses et qu'on ne craint pas de se commettre avec les vulgarités de la vie, est presque toujours l'indice d'un mérite éminent. La véritable supériorité ne s'abaisse pas en se laissant voir et toucher. Elle se constate et se popularise par le libre accès et le laisser-aller Il n'y a que les nains et les gens difformes qui éprouvent le besoin

de se draper et de monter sur des échasses. Les esprits affectés de myopie prennent en pitié les sages et les forts qui jouent avec les petits enfants et s'évertuent à l'examen des choses futiles.

Cette divergence d'opinion et de conduite entre ces deux classes d'hommes s'explique tout naturellement par l'infirmité des premiers. Les uns s'arrêtent à la surface, les autres plongent jusqu'au fond : voilà tout le secret de cette différence.

Il y a sous la première enveloppe de chaque chose des rapports inconnus, des aperçus ignorés, tout un nouveau monde d'idées, de réflexions et de sentiments qui s'éveillent et jaillissent tout à coup sous le regard exercé de l'observateur, comme la source cachée sous la sonde du géologue. Pour le vulgaire, l'enfant qui babille, qui pleure ou qui joue, n'est qu'un être incomplet, le plus faible et le moins raisonnable de tous. — Pour le physiologiste, c'est le roi de la création qui s'essaye, c'est l'homme avec ses instincts, ses passions, ses facultés natives, qui se révèlent et trahissent peut-être ses destinées futures. L'homme du peuple, nature abrupte dont les caractères primitifs n'ont pu être effacés par le frottement social ; l'homme policé, énigme vivante, dont chaque action, chaque parole, est un mensonge, et souvent un piége ; la femme, chimère insaisissable, qui s'ignore elle-même, qui s'évanouit dès qu'on la devine, et fait mourir ceux qui ne peuvent l'expliquer ; la société, inextricable labyrinthe ; le monde enfin, cette grande énigme, plus grande que toutes les autres, dont le mot est resté dans le sein de Dieu : tout existe, vit, se meut et pose pour l'observateur.

Or, comme nous l'avons dit, qu'est-ce que le flâneur, sinon l'observateur en action, l'observateur dans son expression la plus élevée et la plus éminemment utile?

Une dame nous demande si le flâneur est amoureux. — Un profond sentiment de tout ce qui est beau est la première condition de sa nature. — Constance? — Hélas! demandez au philosophe quel abîme il y a dans le cœur de l'homme; au poëte, s'il est de constantes amours; au voyageur, quel irrésistible instinct le pousse à chercher sans cesse de nouveaux sites, des climats plus doux et des ombrages plus verdoyants; demandez au marin si son cœur n'est pas vaste comme l'Océan et changeant comme ses flots, à combien de rivages il a amarré son navire et jeté ses affections, s'il a trouvé quelque part des contrées aussi belles à ses yeux que celles qu'il n'avait pas encore visitées, et des liens capables de résister aux caprices des éléments et aux bourrasques des passions. Ne demandons pas compte à la suprême sagesse des facultés réparties à chacune de ses créatures, ni au flâneur des imperfections inhérentes à son organisation exceptionnelle ; ne demandons pas à l'hirondelle pourquoi elle voltige, au ruisseau pourquoi il serpente en fuyant, au flâneur pourquoi il flâne. Assez d'autres se plaisent aujourd'hui à dénigrer ce type aimable et léger de notre caractère national qui va s'effaçant chaque jour. Laissons aux aveugles le triste privilége de médire de la lumière, aux sourds de nier l'harmonie, aux sots ce qu'ils ne comprennent pas.

Qui de nous ne sentira pas dans son cœur quelque secrète sympathie pour cet être si bon, si facile, si inoffensif et si gai qu'on appelle le flâneur?

Qui de nous, en interrogeant sa conscience, osera se proclamer assez pur du péché de flânerie pour jeter au flâneur la première pierre?

Qui êtes-vous enfin, vous qui lisez ces lignes?

Et qui suis-je, moi qui les écris?

Un flâneur





LA BOUQUETIÈRE

PAR

MADAME MÉLANIE WALDOR



Les femmes et les fleurs semblent avoir été crées les unes pour les autres, et je ne passe jamais devant un étalage de roses et de jasmins sans envier le sort de cette marchande qui vit dans une atmosphère embaumée et n'a sous les yeux que de riantes images. Pour cette femme si gracieusement occupée, il devrait y avoir comme une révélation de pensées délicates et de suave poésie... Je voudrais que toutes les bouquetières fussent jeunes, fraîches et charmantes comme les fleurs qu'elles offrent, et j'ai souvent éprouvé une sensation pénible en voyant une fille grossière et mal vêtue me poursuivre en faisant entendre ce cri si connu des Parisiens : *Fleurissez-vous, madame! Pour un sou, embaumez-vous!*

On peut diviser en quatre classes les bouquetières, et dire avec raison qu'il existe dans cet état une espèce d'aristocratie.

La marchande de fleurs qui se tient au comptoir de sa boutique;

La marchande de fleurs assise au coin d'une borne;

La femme qui porte ses bouquets sur un éventaire;

La petite fille qui va courir les bois pour y cueillir des violettes.

La première classe des bouquetières pourrait se comparer à la noblesse; elle domine, elle a ses vanités! chez elle sont les fleurs les plus belles et les plus rares!

La seconde classe semble rappeler la bourgeoisie; elle fait de continuels efforts pour atteindre la première, et se donne beaucoup de peine sans pouvoir obtenir les mêmes résultats : chez elle sont les fleurs que l'on achète plutôt par goût que par mode.

La troisième est l'image de la petite bourgeoisie, souvent obligée de se conformer aux caprices des deux autres; elle n'a que des fleurs communes, se fatigue toujours et s'enrichit rarement.

La quatrième représente la classe ouvrière; elle vit de privations et ne vend que des bouquets de violettes, bouquets cueillis et faits sous la triste influence de la faim et de la peur.

La bouquetière de première classe sort rarement pour visiter les jardins, encore moins les marchés; elle a des jardiniers fleuristes qui mettent chaque jour de côté pour elle les fleurs les plus fraîches et les plus nouvelles : peu lui importe le prix, elle sait qu'elle les vendra bien, elle connaît ses pratiques : elle les a pour ainsi dire choisies comme elle choisit ses fleurs. Nulle ne comprend mieux qu'elle l'arrangement du bouquet qui s'envoie une heure avant le bal; nulle ne sait mieux deviner comment on peut tromper avec des fleurs la vigilance d'un mari et le regard d'une mère; nul ne sait tresser comme elle la pâle guirlande de camellias blancs et de frêles bruyères. — L'habitude de se trouver souvent avec des hommes aimables et des femmes du meilleur ton donne au sien quelque chose de doux et de poli, qui peut faire dire d'elle : « Elle n'est pas la rose, mais elle a vécu avec les roses. » — A la tête des bouquetières que je range dans la première classe, il en est une qui a marqué entre toutes les autres, et dont le nom est devenu

presque européen. — Madame Provot fut longtemps un objet d'envie et de chagrin pour ses rivales. Sa mort a seule rétabli l'équilibre entre elles, en laissant vide une place qu'aucune encore n'a pu, ou n'a osé conquérir. La vogue qu'elle avait acquise était telle, que son nom était devenu une autorité, une nécessité... Les femmes s'abordaient aux spectacles et dans les bals en se demandant si leurs bouquets venaient de chez madame Provot? Elle avait un art presque inimitable : les fleurs semblaient prendre sous ses doigts un aspect plus gracieux que sur leurs tiges, et ce qu'elle vendait de bouquets dans une année aurait fait la fortune d'une bouquetière de seconde classe. Les jeunes gens formaient à madame Provot une cour aussi variée que ses fleurs; le journaliste, l'artiste, le poëte, l'auteur dramatique, l'agent de change et tout ce qu'on appelle les heureux du jour, qui vivent de leurs rentes, n'ayant pour occupations sérieuses que les courses aux Bois et les galantes aventures qu'ils vont chercher dans les bals et les théâtres; tous ces hommes si différents d'esprit, de goûts et de fortune, affluaient chez madame Provot. Un même désir les y rassemblait : celui de plaire. — Madame Provot témoignait une préférence réelle aux journalistes et aux artistes; elle leur devait beaucoup, et les bouquets dont elle leur faisait hommage avaient je ne sais quoi de plus gracieux, de plus élégant, que les bouquets qu'elle vendait.

L'orient, voluptueux jardin de fleurs et de parfums, avait révélé à cette femme vraiment extraordinaire ses ruses, ses langueurs, ses poétiques inspirations. Combien de billets soyeux n'a-t-elle pas glissés sous les larges pétales d'un camellia, sous une blanche touffe de jasmin du cap! Plus qu'aucune autre bouquetière elle a deviné bien des histoires romanesques, dont les fils inaperçus venaient se renouer au bouquet commandé le matin, envoyé le soir; plus qu'aucune autre bouquetière elle a été l'ange gardien des mystérieuses amours. Son ingénieuse adresse faisait parler aux fleurs une langue inventée chez les peuples d'Asie, devinée parmi nous. Toutes exprimaient une pensée, un sentiment. Les tendres aveux, les craintes, les serments, les rendez-vous, se cachaient au fond de leurs calices, comme l'amour se cache sous un regard voilé. Jeunes filles, jeunes femmes surtout, qui de vous n'a épelé avec son âme ces mots créés par des fleurs, mots adorés, incompris de la foule, mots qui, pleins de fraîcheur et de parfums, tremblent sur un cœur qui bat, se fanent sous des lèvres brûlantes, et dont chaque débris renferme un souvenir, une espérance? Qui de vous n'a confié à des fleurs ses plus intimes émotions, n'a redemandé à des fleurs ses plus enivrantes sensations? qui de vous n'a retrouvé dans leurs parfums le rêve divin de son premier amour! Quelque fragiles, quelque éphémères que puissent être les fleurs, elles se rattachent presque toujours au souvenir que nous gardons des belles et fraîches années de la jeunesse. On m'a conté à ce sujet une anecdote moitié russe, moitié française.

On aime à Saint-Pétersbourg tout ce qui vient de la France; les femmes surtout ont un penchant beaucoup plus grand pour notre pays que pour le leur. Nos modes y sont suivies, nos livres y sont lus avec une véritable passion. On ne peut aimer la France sans aimer les Français.

Un jeune diplomate attaché à notre ambassade était devenu, contre l'ordinaire des diplomates, éperdument amoureux : il aimait une des filles d'honneur de l'impératrice. Cette jeune personne, mademoiselle de B***, était sur le point d'épouser un seigneur plus riche qu'aimable, plus ambitieux qu'amoureux. La jalousie est de tous les pays. Le seigneur surprit des regards et des soupirs qui n'étaient pas pour lui, il se plaignit amèrement. Mademoiselle de B***, prévoyant un orage, mit l'impératrice dans ses intérêts. — « Obtenez de votre gracieuse souveraine, lui avait dit l'adroit diplomate, que votre main soit le prix d'un bouquet de fleurs, et cette main est à moi! » — Parler d'amour à une femme, quel que soit le rang qu'elle occupe, c'est faire vibrer en elle la corde la plus intime, la plus sensible de son âme.

L'impératrice aimait mademoiselle de B***, elle consentit à prêter son royal appui à une plaisanterie qui intéressait à la fois son cœur et sa curiosité. Le père de mademoiselle de B*** fut mandé à la cour, et ce vieux seigneur, tout en riant de ce qu'il appelait un badinage d'enfant, se vit obligé d'obéir aux ordres de la czarine. ordres cachés sous la forme d'une prière, mais qui n'en étaient pas moins des ordres. — Il déclara à son futur gendre qu'il devait songer au moyen de se procurer, dans l'espace de quinze jours, un bouquet composé des fleurs les plus belles et les plus rares, sous peine de voir la main de sa jolie fiancée passer dans celle du secrétaire d'ambassade, qui, de son côté, s'engageait sur l'honneur à renoncer à ses prétentions si le bouquet du seigneur russe l'emportait sur le sien. — Toute la cour fut en émoi pendant le temps qui s'écoula jusqu'au dénoûment de cette frivole et bizarre aventure. Cependant le seigneur russe, confiant dans sa fortune et son bon goût, levait un front superbe et prenait à l'avance un air marital qui faisait trembler la jeune fille et sourire le diplomate. — Lorsque le quinzième jour arriva, une nombreuse assemblée se réunit autour de l'impératrice, et les deux prétendants furent introduits. Mademoiselle de B***, vêtue de blanc comme une mariée, se tenait pâle et tremblante derrière le fauteuil impérial. La czarine devait être juge. Le seigneur russe s'avança le premier : ses droits étaient les plus anciens; il paraissait sûr de réussir et présenta un énorme bouquet! Il était fort beau, il faut l'avouer : les fleurs les plus rares et du prix le plus élevé s'y trouvaient réunies. On voyait qu'il avait dû coûter autant de recherches que d'argent. On se récria sur sa magnificence; mademoiselle de B*** devint plus tremblante, et l'impératrice jeta sur elle un regard qui disait : « Ayez courage! » Cependant le jeune diplomate, loin de paraître déconcerté, avait sur les lèvres une imperceptible moquerie; il attendit que l'enthousiasme des dames fût calmé, et offrit à son tour un bouquet qui, moins grand de moitié que celui de son rival, avait une grâce difficile à décrire. Plus les dames l'examinaient, dans le but peut-être d'y trouver un défaut, plus elles y découvraient de beautés : il y avait dans le choix et le parfum de ses fleurs un charme inconnu jusqu'alors à la cour du czar. La surprise se mêlait à l'admiration, et le bouquet du seigneur russe était oublié. — Le père de mademoiselle de B***, fort inquiet de la décision de l'impératrice, se hasarda à déclarer que la gageure était nulle, parce qu'il était impossible que plusieurs de ces fleurs, totalement étrangères à la Russie, ne fussent pas artificielles. Après un nouvel examen, les fleurs de ce merveilleux bouquet furent proclamées aussi naturelles que fleurs puissent l'être, et l'impératrice sourit en demandant au jeune Français à quel jardinier il s'était adressé. « A madame Provot, bouquetière à Paris, » répondit-il en s'inclinant. — L'étonnement fut au comble, et, pour que l'on eût foi dans une déclaration aussi invraisemblable, il fallut que les pièces de conviction parussent à l'appui. — Un des courriers attachés à l'ambassade fut appelé; il confessa qu'ayant été envoyé à Paris, voyageant jour et nuit comme pour une affaire d'Etat, il



était descendu chez une bouquetière nommée madame Provot, et que cette dame lui avait remis, le lendemain de son arrivée, une petite boîte de fer-blanc hermétiquement fermée. — La boîte fut présentée à l'impératrice : les plus doux parfums s'en exhalaient, et il demeura prouvé que le bouquet de madame Provot venait de faire un voyage jugé alors presque fabuleux pour des fleurs. « Vous avez perdu, monsieur, dit la czarine en se tournant vers le seigneur russe; les fleurs de Paris l'emportent sur les fleurs de Saint-Pétersbourg! — Depuis ce temps, déjà loin de nous, les bouquets de madame Provot ont souvent fait l'ornement de la cour de Russie.

Les bouquetières de seconde classe sont à peu près les seules que l'on voie dans les provinces; mais, en général, il n'est aucune ville où les fleurs soient aimées et recherchées comme elles le sont à Paris. Cependant, depuis que des sociétés d'horticulture sont établies et que des concours sont ouverts, le goût des fleurs s'est répandu, et la province peut lutter quelquefois avec Paris, et même lutter avec succès. Si la seconde classe des bouquetières est plus nombreuse que la première et se rencontre dans presque toutes les villes, c'est qu'il ne faut à la pauvre femme qui prend cet état qu'une trentaine de francs pour s'établir. Une chaise, un parapluie qui l'abrite du vent ou du soleil, deux paniers d'osier, un baquet plein d'eau, quelques fleurs et parfois une petite table, voilà ce qui forme le modeste bagage de sa boutique en plein air. Mais pour obtenir une place fixe, soit à l'angle d'une rue, soit sous une arcade, il faut qu'elle ait des protections dans une sphère plus élevée que la sienne; car ce n'est qu'avec une permission de la police que la bouquetière de seconde classe peut s'installer pour attendre patiemment et sans crainte la pratique du moment et la pratique de la veille. Peut-être parmi les nombreux abonnés du spirituel ouvrage auquel je donne cet article se trouvera-t-il quelques personnes ayant souvenir d'une histoire bien touchante, parce qu'elle était vraie. Elie, l'héroïne de cette histoire, est devenue bouquetière de seconde classe, et c'est pourquoi elle trouve place ici. Lorsque je l'aperçus sur le seuil d'une porte, rue de Rivoli, tenant dans ses bras un petit enfant, et à sa main de chétives bourses en filet que personne n'achetait, il y avait deux jours que cette malheureuse femme était sans pain. Quand j'entrai dans sa chambre, je n'y vis qu'un peu de paille, des enfants en haillons et un homme infirme, vieux soldat de Koscinsko : c'était le mari d'Elie; il avait eu les pieds gelés dans la campagne de Russie! Il était fier, et ne savait que souffrir. Aujourd'hui cette chambre est bien différente de ce qu'elle était alors : l'aisance a remplacé la misère! Cette aisance, Elie la doit à ses fleurs; Dieu lui avait donné l'énergie du dévouement : cette énergie lui créa l'état de bouquetière. Personne ne sait mieux que moi les obstacles qu'une bouquetière de seconde classe

rencontre pour s'établir, et ce qu'il faut qu'elle endure de misère et de tracasseries avant de pouvoir s'asseoir libre et fière au milieu de ses fleurs. Elie passa par tous ces tourments que le riche ignore, et, le jour où elle s'installa rue Castiglione, sous l'arcade qu'elle avait tant désirée, fut, sans contredit, un des plus beaux jours de sa vie! Sa joie me revint, comme un pur reflet du bonheur que je lui donnais. Les journaux, mus par un sentiment d'humanité et de générosité qui les anime souvent, avaient, en reproduisant l'histoire d'Elie, rendu cette histoire presque populaire.

La surprise de la pauvre femme fut extrême lorsqu'elle vit de nombreux équipages s'arrêter devant son arcade, et ses fleurs lui être payées le double et le triple de ce que les fleurs se vendent ordinairement. Elie n'était ni jeune, ni jolie, ni bien mise; sa figure brune et expressive disait ses douleurs passées, et ses vêtements se ressentaient de sa longue misère. Elle était peu habile dans l'arrangement de ses fleurs; mais elle avait, pour attirer à elle, ce qu'aucune bouquetière ne pouvait lui disputer : ses malheurs, son courage, et un regard si tendrement éloquent, qu'il lui faisait de chaque pratique une protection. Les premières maisons du faubourg Saint-Germain et de la Chaussée-d'Antin s'ouvrirent bientôt pour elle, et c'est ainsi qu'en peu de temps Elie devint aux bouquetières de seconde classe ce que madame Provot était aux bouquetières de première classe. Elie, depuis plusieurs années, se tient au même endroit; sa chaise et ses paniers de fleurs, placés sous l'arcade où se trouve le n° 5, sont en face d'un magasin de confiseur, petit, mais élégant; le jeune ménage qui l'occupe s'est pris d'intérêt pour Elie dès le premier jour où il l'a vue apporter cette chaise et ces paniers, qu'il recueille chaque soir, pour lui épargner la fatigue de les apporter chaque matin. Il est résulté de cette touchante hospitalité que les riches pratiques de la pauvre bouquetière sont à présent celles du confiseur. Le magasin de la jolie femme qui a protégé la petite boutique portative est devenu à la mode. — L'intérêt que m'inspirent les bouquetières de seconde classe prend sa source dans tout ce qu'Elie m'a conté des fatigues et des peines qu'elles endurent afin de se procurer des fleurs d'un prix assez modéré pour qu'elles puissent les vendre avec un gain raisonnable. J'ai su par elle qu'il faut être à la Halle à l'heure où le sommeil est le plus doux, qu'il faut savoir conserver les fleurs jusqu'au lendemain, si la vente du jour a été mauvaise, et que cet état, si gracieux en apparence, renferme de grandes inquiétudes et de nombreuses déceptions. Elie m'a confié qu'elle achetait quelquefois pour vingt francs de fleurs et qu'elle n'en vendait que pour dix; il lui fallait alors, ou les jeter quand elles se fanaient, ou les vendre à bas prix aux bouquetières de troisième classe. Si Elie avait eu une boutique, et que, sur son enseigne, elle eût fait mettre son nom, peut-être aujourd'hui n'aurait-elle plus besoin de vendre des fleurs pour vivre. — La bienfaisance est une mode plus souvent qu'une vertu.

La bouquetière de troisième classe serait peut-être de toutes les bouquetières la plus piquante et la plus poétique si elle avait su conserver cette grâce coquette qui donne à la grisette tant de charme et de gentillesse. Un vieillard m'a assuré que ces bouquetières étaient autrefois aussi propres, aussi charmantes, qu'elles le sont peu aujourd'hui. « Alors, me disait-il, elles avaient la vogue; alors elles parcouraient en reines le boulevard des Italiens, et vendaient fort cher aux galants promeneurs leurs bouquets et leurs regards. » Les temps sont bien changés! Quel est le jeune homme qui ose acheter aujourd'hui des fleurs placées sur l'éventaire d'une fille grossière, dont la voix enrouée et criarde lui offre des bouquets sans grâce et sans fraîcheur. Aussi ne les voit-on plus s'arrêter dans les lieux fréquentés par ce qu'on appelle dans le peuple le *beau monde*. On ne les trouve qu'aux abords des passages, des ponts, des quais et des théâtres du boulevard. Les hôtels ne s'ouvrent point pour elles, mais elles ont un libre accès dans les boutiques. Le faubourg Saint-Jacques est leur Chaussée-d'Antin, et, parmi leurs meilleures pratiques, elles comptent les étudiants et les femmes qui aiment à prendre place à leur comptoir entre deux vases de fleurs. Les charcutières et les pâtissières sont la providence des bouquetières de troisième classe! Cette troisième classe est si nombreuse, qu'il serait difficile d'en fixer le chiffre; il dépasse de beaucoup celui des bouquetières de première et de seconde classe, et le matin, si l'on s'arrête auprès des marchés, on est surpris de voir ces femmes surgir de tous côtés, ployant souvent sous le poids de leurs fleurs, et retenant les cuisinières par ce cri cent fois répété : *Achetez ma giroflée, mes œillets, étrennez-moi!* Cette armée de bouquetières nomades vous presse, vous poursuit et ne disparaît qu'à l'heure où les sergents de ville sont attendus! Heure fatale pour tout ce qui s'appelle *petits marchands des rues!* Lorsque cette heure est venue, les bouquetières s'éclipsent, ou du moins feignent de s'éclipser; car, par une manœuvre aussi savante que celle d'une troupe de comparses, beaucoup reviennent sur leurs pas; d'autres, plus craintives, parce qu'elles connaissent les agréables salles de la préfecture de police, s'éloignent rapidement, errant de carrefour en carrefour, le nez au vent, le poing sur la hanche, l'œil à la piste des chalands. Dans leur nombre, j'en ai remarqué une presque jolie, le soleil a bruni ses traits, mais ne les a pas flétris; sa taille mince et souple se cambre avec grâce sous la large courroie qui, en relevant sa jupe d'indienne, laisse voir une jambe fine et mieux chaussée qu'on n'est en droit de s'y attendre. Cette fille est venue fort jeune de son village; elle avait suivi à Paris ce qu'on appelle de *bons bourgeois*. Elle ne savait rien et n'était riche que de sa jolie figure et de sa foi en Dieu. Cette foi la rendait sage et courageuse. Le *bon bourgeois*, dont elle servait la femme, se prit pour elle d'un de ces vifs intérêts qui changent les rôles dans un ménage. La pauvre enfant eut peur, et un matin, avant le jour, elle descendit dans la rue avec son petit paquet et dix francs dans sa poche. Elle était libre, mais où irait-elle? Le jour la trouva appuyée contre la borne d'une fontaine où des femmes arrosaient des fleurs, et, comme elle pleurait, ces femmes la questionnèrent. Et les dix francs de la jeune fille passèrent dans l'achat d'un panier plat, d'une courroie et de deux paquets de fleurs. — Elle fait le métier de bouquetière depuis trois ou quatre ans. Est-elle restée sage? je le crois, car je lui trouve un air décent que ses compagnes n'ont pas. Elle s'est tenue longtemps près du pont des Arts, et c'est là que j'ai su d'elle sa simple histoire. — Le dimanche est le jour le plus aimé des bouquetières de troisième classe; ce jour-là, elles mettent la robe blanchie le samedi soir et repassée le lendemain matin; ce jour-là elles se rendent hors des barrières; puis, à l'heure où les lampions rouges et bleus s'allument, où les violons s'accordent, elles quittent leurs éventaires, et pénètrent dans les joyeuses salles de danse, en tenant leurs bouquets à la main en criant d'une voix perçante : *Pour un sou, fleurissez vos danseuses!* C'est ainsi qu'elles achèvent de vendre les fleurs demi-fanées qu'elles ont achetées le matin et plus souvent la veille. Mais, pour avoir entrée dans une

guinguette, il faut qu'elles payent un droit, une espèce d'impôt au maître; impôt proportionné au petit bénéfice de ces pauvres filles, mais qui le réduit à presque rien. Les bouquetières de troisième classe n'ont aucun rapport avec la bonne société, ce qui explique le ton rude et grossier de la plupart d'entre elles. Presque toutes sont jeunes, indépendantes; presque toutes tiennent de la caste bohémienne par l'insouciance, la hardiesse et des mœurs aussi aventureuses que leurs courses; presque toutes, si elles pouvaient exprimer leurs pensées par des mots, diraient qu'elles puisent dans ces fleurs qui se fanent et meurent sous leurs doigts plus de leçons de philosophie que le savant n'en peut trouver dans ses livres. — Voyez-les errer de rue en rue, de place en place, vivant au jour le jour, supportant la fatigue, le soleil, le vent, la pluie! Questionnez-les : elles vous diront qu'elles sont bien pauvres, mais qu'elles aiment cette vie libre et sans cesse imprévue qui leur montre à chaque instant, sous une forme nouvelle, les objets qu'elles ont sous les yeux.

Nous arriverons à la quatrième classe des bouquetières si nous suivons ces malheureuses petites filles qui, pour gagner quelques sous, courent pieds nus dans les bois, se glissent sous les broussailles, écartent de leurs mains rouges de froid le gazon humide de neige ou de rosée, y cherchent les violettes qui s'y cachent, puis, blotties au pied d'un arbre sans feuilles, forment leurs bouquets sous un pâle rayon du soleil de mars. Elles pleurent! elles s'aperçoivent que le nombre de ces bouquets n'a pas atteint le chiffre commandé par leurs mères ou par les bouquetières de troisième classe. Elles recommencent à courir, à chercher; puis l'heure où il faut revenir se passe, et elles reprennent le chemin de Paris en tremblant d'être grondées et battues, ce qui ne les empêche pas, tant qu'elles sont dans les bois, de regarder sans cesse autour d'elles, car ce qu'elles craignent par-dessus tout, c'est d'être *ramassées*, sous le cruel prétexte qu'elles sont en état de vagabondage. — Et les femmes riches et parées achètent quelquefois ces bouquets en souriant, et pas une alors ne pense aux larmes qu'ils ont fait répandre, aux profondes misères qu'ils sont appelés à soulager. — Parmi ces pauvres petites marchandes, il en est une qui exploite depuis deux ans les omnibus; elle peut avoir douze ans; elle n'est pas jolie; elle n'a rien de la timidité de son âge, mais elle grimpe avec l'agilité d'un chat sur les marchepieds des voitures. Les conducteurs se sont accoutumés à la voir, à la protéger; ils la laissent se glisser entre les voyageurs, et cette enfant, souple et hardie tout à la fois, les force pour ainsi dire à acheter ses violettes. Les habitués des omnibus doivent la connaître pour l'avoir souvent accueillie, plus souvent repoussée, et je puis la citer comme le type le plus complet que l'on ait aujourd'hui de la bouquetière de quatrième classe. — Triste et nombreuse pépinière de jeunes filles sans principes, sans religion, qui grandissent souvent pour le vice, rarement pour la vertu. — De même que les guinguettes souvrent aux bouquetières de troisième classe, les théâtres et les bals de l'Opéra s'ouvrent aux bouquetières de première et de seconde classe. Elles achètent chèrement le droit de circuler dans les corridors, et cet impôt vexatoire forme le triste trait d'union qui les réunit un moment dans la même enceinte. Tous les bouquets sont à peu près les mêmes aux yeux des demi-connaisseurs, et comme il arrive parfois que la bouquetière du coin des rues est plus jolie que la bouquetière patentée, sa figure donne du prix à ses fleurs, et la pauvre femme se console le soir des fatigues et des ennuis qu'elle endure le matin. — S'il a jadis existé quelque différence entre une marchande de fleurs et une bouquetière, cette différence a disparu; il y a dans notre siècle une grande tendance à empiéter pour soi sur les droits des autres; et de même que beaucoup de boulangers sont devenus pâtissiers, beaucoup de fruitières se sont mises à vendre des pots de girollée et des caisses d'orangers. Pour se dédommager de cette concurrence, les marchandes de fleurs se sont faites bouquetières, et c'est ainsi que s'explique l'humiliante décadence de celles qui furent si bien en vogue autrefois, et que je me suis vue forcée de rejeter dans la troisième classe.

Et maintenant que j'ai tâché de prouver qu'il existait quatre classes bien distinctes parmi les bouquetières, j'ajouterai que la première de ces classes méprise la seconde bien plus qu'elle ne méprise la troisième. L'une est sa rivale, l'autre ne se trouve jamais sur son chemin.

Les relations que peuvent avoir entre elles les trois dernières classes sont assez fréquentes, mais la même morgue d'aristocratie accompagne ces relations.

La bouquetière assise au coin de sa borne protége la bouquetière qui court les rues, et celle-ci daigne secourir la petite fille qui, n'ayant pas d'argent pour acheter des fleurs, va les chercher dans les bois.

Bizarre échelle sociale dont les degrés sont des fleurs!





LE PHRÉNOLOGISTE

PAR

EUGÈNE BARESTE



Le type du phrénologiste ou du cranologiste, quoique assez commun aujourd'hui, ne remonte pas à une très-haute antiquité. On peut même dire que le dix-neuvième siècle, le nôtre, lui a donné naissance. Voici comment.

A la fin du siècle dernier, siècle de protestations et de luttes, une secte composée de quelques hommes jeunes, hardis, enthousiastes, se formait en Autriche et en Allemagne : c'était celle des élèves de Gall, des partisans du fameux cours professé à Vienne sur le déplissement des circonvolutions du cerveau.

Plus tard, ces sectaires prirent le titre de *phrénologistes.*

Voilà l'origine du type qui fait le sujet de cet article.

Mille bruits contradictoires ayant circulé à Paris sur la phrénologie et ses adeptes, les propriétaires de l'Athénée royal mirent, en 1807, leur salle à la disposition des phrénologistes. Gall s'y rendit la même année, et y fit un cours qui lui amena bien des partisans, mais qui lui suscita aussi un grand nombre d'ennemis. Bonaparte se plaça à la tête de ces derniers; et il ne voulut jamais reconnaître la phrénologie comme une science, attendu que Gall avait dit un jour au célèbre Cuvier que Bonaparte arriverait à tout, non parce qu'il avait du génie, « mais à cause de sa fermeté, de son courage et de son orgueil. »

Il paraît que l'empereur lui garda longtemps rancune de cette appréciation phrénologique, car le docteur Antomarchi, dans ses *Memoires*, nous raconte à ce sujet une anecdote peu connue, que nous allons donner en entier :

« Milady Holland, dit le docteur Antomarchi, avait fait un envoi de livres dans lequel se trouvait une cassette renfermant un buste en plâtre dont la tête était couverte de divisions, de chiffres, qui se rapportaient au système de Gall.

« — Voilà, docteur, qui est de votre domaine : prenez, étudiez cela, vous m'en rendrez compte.

« Je me mis à l'œuvre, mais les divisions étaient inexactes, les chiffres mal placés. Je ne les avais pas rétablis, que Napoléon me fit appeler. Je le trouvai au milieu de volumes épars, lisant Polybe. Il ne me dit rien d'abord, continua de parcourir l'ouvrage qu'il avait dans les mains, le jeta, vint à moi, me regarda fixement, et, me prenant par les oreilles :

« — Eh bien! *dottoraccio di capo di Corso*, vous avez vu la cassette?

« — Oui, sire.

« — Médité le système de Gall?

« — A peu près.

« — Saisi?

« — Je le crois.

« — Vous êtes à même d'en rendre compte?

« — Votre majesté en jugera.

« — De connaître mes goûts, d'apprécier mes qualités en tâtant ma tête?

« — Et même sans la toucher. (L'empereur se mit à rire.

« — Eh bien! nous en causerons plus tard, quand nous n'aurons rien de mieux à faire. »

On voit, d'après ce récit, que Napoléon, à la fin de sa carrière, estimait fort peu la phrénologie et les phrénologistes.

Du temps de l'Empire, on attaquait ou l'on défendait la phrénologie par intérêt, par goût, par système, et non par conviction. Seulement, ceux qui croyaient avoir une grande intelligence, d'après la topographie de Gall, soutenaient ce philosophe; ceux, au contraire, qui ne pouvaient parvenir à trouver sur leur front les *bosses* de la poésie, de la musique, du jugement, de la bravoure ou

de toute autre faculté qu'ils pensaient posséder, tournaient en ridicule la phrénologie et ses partisans.

Les gens du monde s'étant emparés de cette science, on se faisait alors un devoir d'inviter des phrénologistes à certaines soirées aristocratiques.

Un jour, M. le baron de C..., homme d'un esprit assez médiocre, et qui s'était converti à la phrénologie, parce qu'étant chauve depuis longues années, et ayant par conséquent le devant de la tête dégarni de cheveux, il croyait posséder le front d'un homme de génie, M. le baron de C..., disons-nous, invita Gall à une soirée où il devait, disait-il, se trouver quelques antagonistes distingués. Le phrénologiste, redoutant peu les combattants de salon, se rendit à l'invitation de son noble ami.

Un des invités, plus jeune que les autres et mis avec une certaine recherche, attirait depuis quelques instants l'attention du phrénologiste : il était de moyenne taille, marchait, causait avec une grande aisance, et ne faisait que rire, avec les dames, de Gall et de sa doctrine.

— Comment, disait-il d'un air fort gai et en se balançant d'une façon toute gracieuse, comment peut-on croire qu'un homme, tel savant qu'il soit, puisse lire sur la tête d'un autre ses goûts, ses penchants, ses sentiments!...

— Cela est pourtant, monsieur, dit le docteur Gall en l'interrompant tout à coup; et, sans me croire un tireur d'horoscope, ajouta-t-il, je puis, si vous le désirez, faire quelques applications de ma science sur votre tête.

— A merveille! s'écria le baron de C..., enchanté de mettre la phrénologie à l'épreuve sur un noble Allemand qu'il ne connaissait pas encore très-bien.

L'antagoniste parut hésiter; mais, les jolies dames qui l'entouraient l'ayant prié de leur donner ce plaisir, il céda.

Le phrénologiste promena à plusieurs reprises ses longs doigts osseux sur toute la surface du crâne, s'arrêta, recommença de nouveau, mesura mentalement les différents lobes du cerveau, compara les parties les plus saillantes, et se mit à réfléchir.

— Eh bien! docteur? dit brusquement l'individu impatienté de cette lente opération.

— Eh bien! monsieur, repartit Gall, il est heureux que vous soyez né noble et riche, et que vous n'ayez jamais connu ni les horreurs de la misère, ni les souffrances de la faim.

Tous les visages étaient pâles. Un silence effrayant régnait au milieu de cette assemblée, tout à l'heure si gaie, si joyeuse, si animée.

— Pourquoi cela? fit arrogamment le noble Allemand.

Le phrénologiste posa son index sur les temporaux.

— Parce que vous avez là deux organes plus développés à eux seuls que tous les autres réunis.

— Et quels sont-ils?

— Ce sont ceux de la *destructivité* et de l'*acquisivité*, que le vulgaire appelle improprement organes du meurtre et du vol, répondit Gall d'une voix grave et assurée.

Le noble Allemand tressaillit.

— C'est charmant! charmant! s'écria le baron de C... en riant à perdre haleine; mais cette fois, reprit-il lorsqu'il se fut un peu calmé, le docteur se trompe ou la phrénologie est en défaut.

Gall ne répondit rien et passa dans un autre salon. Les dames, fort contentes d'échapper aux investigations du *phrénologiste*, se mirent à commenter cette aventure; et le noble Allemand, très-soucieux, se retira deux heures plus tôt qu'il n'avait coutume de le faire.

Huit jours après cette soirée, M. le baron de C... annonçait avec effroi au docteur Gall que le prétendu prince allemand était un célèbre assassin de Berlin, qui venait d'être saisi sur le territoire français.

Cette anecdote, racontée diversement par les journaux du temps, fit grand bruit, et donna quelque crédit aux phrénologistes.

Dans les dernières années de la Restauration, le nombre de ces sectaires augmenta considérablement. Après la Révolution de 1830, ces nouveaux observateurs formèrent le projet de se réunir en corps et de fonder une académie. — Des hommes d'un grand savoir, tels que MM. Broussais, Fossati, Bouillaud, Ferrus, Dumoutier et autres, se mirent à leur tête et créèrent cette fameuse *Société phrénologique* qui devint par la suite la société de tout le monde, excepté celle des phrénologistes proprement dits.

Une fois la Société constituée, tout individu qui avait vingt-quatre francs dans sa poche pouvait en faire partie. Ce seul titre de réception fit le plus grand tort à la doctrine de Gall, et l'on peut dire que les membres de la Société phrénologique, — la plupart gens du monde, — arrêtèrent les progrès de la phrénologie, mais en revanche augmentèrent le nombre, fort inutile du reste, des faux phrénologistes.

A cette époque, ces messieurs étaient aussi fiers, aussi tranchants, qu'un enfant nouvellement sorti du collége, ou un auteur après le succès de son premier ouvrage. Ils ne voyaient, n'adoraient qu'une chose : la phrénologie. Suivant eux, les savants modernes devaient être considérés comme des gens sans valeur, puisqu'ils plaçaient toujours, les malheureux! le courage dans le cœur, tandis que les phrénologistes le trouvaient constamment sur la tête!...

Mais comme la différence est assez grande entre celui qui sait et celui qui ne sait pas, les phrénologistes (membres de la Société) qui connaissaient parfaitement la doctrine de Gall se séparèrent de ceux (toujours membres de la Société) qui ne l'avaient jamais étudiée et la compromettaient toujours. Ce schisme nécessaire servit à établir ces deux types contemporains : — le phrénologiste savant et celui qui ne l'est pas.

On voit que nous avions besoin, pour être complet, de faire connaître à nos lecteurs les différentes espèces de phrénologistes du passé, avant d'arriver à la physiologie des deux types bien distincts du phrénologiste moderne : — du savant et de l'ignorant.

Nous allons commencer par parler du premier, c'est-à-dire du moins commun.

Le phrénologiste savant est toujours docteur. Il est quelquefois membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur ou président de la Société phrénologique. — On en a vu cependant qui n'étaient ni académiciens, ni même associés à la susdite Société.

Il peut avoir quarante-cinq ou cinquante ans; il est d'une taille moyenne et porte sur son front bombé, couvert de rares cheveux gris, les organes que Spurzheim a désignés sous les noms bizarres de *comparaison, causalité, localité* et *idéalité*.

Le phrénologiste a un autre organe placé à la partie postérieure de la tête, qui le force à ne point rester célibataire. Aussi à l'âge de trente ans prend-il une femme jeune et belle, qui lui donne un grand nombre de fort jolis enfants.

Le phrénologiste savant est médecin en chef d'un hôpital de Paris ou de la province, ou directeur d'une maison d'aliénés : — ce qui ne veut pas dire que tous les médecins d'hôpitaux et les chefs de maisons de santé soient des phrénologistes savants.

Celui que nous examinons en ce moment est généra-



lement observateur. Il croit au développement des masses encéphaliques, au déplissement des circonvolutions du cerveau, à l'innéité des facultés et au perfectionnement de l'espèce humaine par l'éducation.

Il connaît à fond le grand ouvrage de Gall et de Spurzheim sur l'*Anatomie et la physiologie du cerveau.* Il a commenté les *Observations* du fondateur de la phrénologie *sur la possibilité de reconnaître les facultés morales et intellectuelles de l'homme et des animaux*, et il se propose de donner une suite au *Traité de l'éducation* du premier disciple de Gall. Il a déjà publié d'excellents travaux sur les fonctions du système nerveux, sur l'aliénation mentale et sur les autres maladies du cerveau.

Le phrénologiste savant va peu dans le monde; et cependant il est invité partout. Mais comme il ne veut pas faire de sa science un instrument de plaisir, une nouvelle chiromancie à l'usage des oisifs ennuyés, il reste chez lui, ou visite les colléges, les hôpitaux, les prisons, tous les établissements publics, en un mot, où il peut recueillir des faits, et observer quelques-uns de ces phénomènes rares, exceptionnels, que la nature se plaît à répandre autour de nous, comme pour nous apprendre à être plus circonspects dans les jugements que nous portons sur elle.

Le phrénologiste savant fait des cours de phrénologie toute l'année, soit à l'Ecole de médecine, soit à l'Athénée Royal, au Musée phrénologique ou au *palais* de la rue de l'Abbaye. Il donne des consultations chez lui une ou deux fois par semaine, va tous les mois rendre compte de ses observations à la Société phrénologique, et prononce tous les ans un superbe discours à l'Hôtel de Ville Nous avons besoin d'ajouter que ces discours ne sont pas toujours superbes, ni prononcés par des phrénologistes savants.

Autrefois il faisait partie du comité de rédaction de l'ancien *Journal de la phrénologie*, édité par Baillière; mais, depuis que ce savant recueil n'existe plus, il écrit des brochures sur l'appréciation phrénologique des têtes de nos contemporains illustres; si illustres il y a!

Quand le crâne d'un grand criminel roule sur l'échafaud, c'est à lui qu'on l'apporte pour le décrire, pour le faire mouler, et surtout pour mettre à découvert la prétendue *bosse du crime*, qui n'y existe bien, suivant les uns, qu'autant qu'elle n'y existe pas. — Ce mot est d'un phrénologiste.

Voici un fait qui prouvera comment ces messieurs pratiquent la science de Gall et de Spurzheim.

Il y a cinq ou six ans, nos lecteurs doivent se le rap-

peler, on découvrit à Paris, rue de Vaugirard, un squelette de femme. La cour voulant savoir si ce squelette était réellement celui de la femme qui avait été, disait-on, assassinée par les nommés Bastien et Robert, on pensa à la phrénologie; et, sans autre préambule, on envoya à M. Dumoutier (l'un des phrénologistes les plus habiles) une lettre du procureur du roi, qui lui enjoignait de se rendre à la cour d'assises. M. Dumoutier monte dans un fiacre qui l'attendait à sa porte, et arrive au Palais. On l'introduit dans la salle des témoins, et là on lui présente un squelette :

— Examinez la tête de cet individu, lui dit-on, et donnez-nous les détails les plus circonstanciés sur sa vie.

Le phrénologiste se met à l'œuvre; palpe ce crâne à demi rongé et prêt à tomber en poussière; et au bout d'une heure, ses observations étant consignées par écrit, il les remet au juge d'instruction.

— Mais vous êtes un sorcier! lui dit celui-ci après avoir pris connaissance du rapport.

— Pourquoi donc? demanda le disciple de Gall d'un air satisfait.

— Parce que les observations que vous venez de me donner se rapportent entièrement aux renseignements que j'ai fait prendre sur les goûts, les défauts, les habitudes de cette malheureuse femme, victime de sa crédulité et de son avarice...

Le lendemain, les journaux de Paris parlaient de cette aventure comme d'un prodige.

Le phrénologiste savant vit très-vieux : la Société phrénologique ignore pourquoi. Nous pensons, nous, que, *phrénologiquement parlant*, cela dépend du développement harmonieux de toutes les facultés de son cerveau. Cependant il meurt; et un jour, en vous réveillant, vous lisez dans votre journal, à la suite des *faits divers* :

« Encore une perte pour la science!... M. un tel, médecin en chef de tel hôpital et célèbre phrénologiste, est mort hier soir. Son convoi aura lieu demain à telle église. Ses nombreux amis sont priés de considérer cet avis comme une invitation. »

Passons maintenant au type assez commun du phrénologiste non savant.

Celui-ci, que nous appellerons tout simplement le phrénologiste, attendu qu'il se fait ainsi nommer dans le monde, est tout ce qu'on veut : médecin, pharmacien, négociant en vins ou en sucre, homme de lettres, instituteur de campagne, marchand de bougies, avocat ou artiste. Il est de plus électeur et juré, quelquefois éligible et député, rapporteur du conseil de discipline de la garde nationale, membre de la Société phrénologique et presque toujours actionnaire du nouveau journal la *Phrénologie*, lequel ne paraît jamais.

Physiquement parlant, le phrénologiste est gros et court, s'il n'est pas sec et maigre. Sa tête présente invariablement ces deux formes bien distinctes : — ou celle du coco en largeur, — ou celle du pain de sucre en hauteur. Le front du phrénologiste, quoique légèrement déprimé, est entièrement dégarni de cheveux... et bleuâtre aux extrémités supérieures; — ces messieurs se font de très-beaux fronts à l'aide du rasoir.

L'âge du phrénologiste est un problème pour bien des gens. Si celui qui se donne ce titre a été converti par Gall, il est chauve, et alors il approche de la soixantaine. Si, au contraire, il est devenu phrénologiste en suivant les cours du palais abbatial ou de l'ancienne *Société de civilisation*, il a de vingt-cinq à quarante ans et porte des lunettes.

Le phrénologiste de Paris ou de la province, — car la province fournit aussi beaucoup de phrénologistes non savants, — est très-arriéré sous le rapport du costume. Le paletot, les sous-pieds et les gants lui sont parfaitement inconnus.

Ce type singulier, ou, pour nous servir du langage des naturalistes, cette classe de phrénologistes se divise comme les autres classes de l'échelle zoologique en ordres, en familles et en genres. — Il y a le phrénologiste marchand, genre assez commun, qui spécule sur l'ignorance et la crédulité publiques comme d'autres sur les laines et l'huile de colza. Il a une boutique de mouleur ou d'empailleur d'oiseaux; il expose des têtes en plâtre, couvertes de lignes de toute couleur, qu'il vend très-cher et qui ne sont bonnes à rien. — Il y a le phrénologiste artiste, genre appartenant assez généralement à la famille des méconnus et à l'ordre des incompris. Celui-ci peint ou sculpte des têtes monstrueuses et pleines de bosses avec le désir très-louable d'être naturel et vrai. Au Salon dernier on voyait un tableau excessivement mauvais peint d'après ce système. Chaque personnage avait la tête plus ou moins bombée; mais malheureusement ces bosses, n'étant point à leur place, donnaient à cette œuvre, incomprise du public et digne d'un incompris, une physionomie étrange. — Il y a encore le phrénologiste avocat, qui, dans ses plaidoyers, fait remarquer au jury l'excellente conformation de la tête de son client... voleur de profession; — et enfin le phrénologiste homme de lettres, l'un des genres les plus estimés de cette honorable classe. Ce dernier a l'avantage d'écrire une foule de *Manuels* et d'articles sur la phrénologie, qu'il ne connaît pas.

Mais revenons au phrénologiste homme du monde.

Une singularité a dû souvent frapper nos lecteurs : c'est la manière avec laquelle marche et se présente le phrénologiste. Ne croyez pas qu'il veuille ressembler dans ses allures au commun des hommes : il est phrénologiste! il est observateur! et doit par conséquent marcher autrement que vous et moi. Aussi voyez-le dans les rues le nez au vent, le chapeau en arrière, le pantalon tâcheté de boue, les parements de son habit retroussés sur eux-mêmes, comme pour mieux laisser apercevoir deux mains longues, sèches et osseuses, — tous les phrénologistes ont les mains ainsi faites. — Voyez-le, courant et observant tout à la fois, s'arrêtant devant les vieillards les plus chauves, entrant dans les magasins de modes et de lingeries, dans les écoles publiques, et demandant très-poliment la permission de tâter la tête à quelqu'un. — Ceci est un portrait.

Si vous avez le malheur de connaître un de ces phrénologistes, et que par un surcroît d'infortune vous le rencontriez soit au bal, au théâtre, ou à la promenade, en vous abordant, au lieu de vous tendre la main, il vous ôtera votre chapeau et vous palpera le crâne malgré vous. Si par une louable curiosité vous lui demandez quelques renseignements sur votre organisation cérébrale, il vous en donnera mille qui seront tous faux et à côté de la question.

Il y a peu de temps, un de ces phrénologistes monomanes prétendit avoir découvert à l'Hôtel des Invalides une tête mieux organisée que le prototype de Spurzheim sur lequel se trouve la topographie nouvelle. On y alla... mais quel fut le désappointement des savants lorsqu'ils trouvèrent sur les épaules d'un vieux soldat de l'Empire une tête remplie de *bosses*, c'est vrai, mais de bosses faites à coups de lance et de crosses de fusil!

Le même phrénologiste, voulant un jour prendre sa revanche, réunit quelques amis afin de leur prouver que la phrénologie était bien une science : ce que personne

ne conteste. Il avait entendu dire au célèbre Broussais que les deux conformations les plus opposées étaient celles du nègre Eustache Bellin couronné par l'Académie pour avoir sauvé six personnes et trois chiens, et de l'assassin Lacenaire, condamné à mort par la cour d'assises. Pour contrefaire le savant, il fait venir du Musée phrénologique deux épreuves moulées sur nature de ces deux *célébrités;* et, se fiant aux étiquettes qu'elles portaient, il tâche de démontrer clairement à son auditoire que la première tête, quoique ayant les parties latérales comprimées, possédait l'affreux organe de destruction, tandis que l'autre, d'une organisation contraire, était réellement celle d'un homme bienveillant et dévoué.

Ces derniers mots étaient à peine prononcés, que ses amis partent d'un éclat de rire : — Ils avaient changé les étiquettes!...

Fiez-vous après cela aux observations cranologiques de ces faux disciples de Gall!

Si le type du phrénologiste savant que nous avons analysé précédemment repousse le célibat, — et en agissant ainsi il est conséquent avec lui-même, puisqu'il croit à l'existence et aux manifestations du cervelet — le type de celui que nous disséquons en ce moment est parfaitement de l'avis du premier. Il plaide la cause du mariage, et à trente ans il se met en devoir de chercher une femme. Oh! c'est alors que nous le plaignons, le pauvre phrénologiste! car il n'admet pas comme Gall la sainteté de toutes les facultés que Dieu a données à l'espèce humaine; non, certes! Il a horreur de certaines bosses, et il prend toutes ses précautions pour que cet organe fatal ne se développe jamais. Il palpe la tête, il observe la physionomie de toutes les jeunes filles, innocentes et belles, qu'on lui présente; et c'est lorsqu'il consent à partager son existence avec l'une d'elles qu'on peut dire, avec raison, que malgré sa science il est certain... de ne l'être de rien.

Au bout de quelques années de mariage, il se voit père de plusieurs petits garçons qui ne lui ressemblent point. Mais qu'est-ce que cela lui fait? Il est père! Il est heureux!... Et il pourra palper à son aise la tête de ses enfants!

Le phrénologiste a un cabinet de travail dans lequel il se garde bien de travailler. Ce cabinet, fort propre du reste, et décoré avec luxe, est orné d'un bureau couvert de papier blanc, de brochures et de livres non coupés; d'une magnifique bibliothèque renfermant des ouvrages de phrénologie et de physiognomonie superbement reliés, mais vierges dans toute l'acception du mot; de consoles en bois doré sur lesquelles sont placés les plâtres topographiés de Gall et de Spurzheim, les têtes moulées sur nature des assassins célèbres, des grands hommes politiques et des voleurs distingués; enfin de tableaux synoptiques, de portraits, d'un divan, et d'un piano criard et toujours faux : — car ces messieurs sont rarement musiciens.

En général, le phrénologiste ne se mêle pas de politique. Il se rappelle bien avoir été autrefois d'un parti ou d'une doctrine quelconques; mais, depuis qu'il fait partie de la Société phrénologique, il a rompu avec ses anciens collègues, et maintenant il regarde la phrénologie comme sa charte et son Dieu.

Il lit indifféremment le *Journal des Débats* et le *National;* mais, quand ces journaux osent dire que Lacenaire, Avril ou Soufdard n'ont pas la bosse du crime, il envoie aux gérants de ces feuilles — qu'il méprise intérieurement — une réclamation qu'on n'insère jamais.

Le bonheur du phrénologiste, c'est de suivre toute sa vie des cours de phrénologie qu'il ne comprend pas; d'assister régulièrement et d'applaudir de même aux séances de la Société phrénologique et de l'Hôtel de Ville; de payer à l'avance et par trimestre ses vingt-quatre francs de cotisation; d'élever en serre chaude des insectes inoffensifs à l'usage de la phrénologie comparée; et enfin de rechercher si, d'après les bosses de la tête du lézard, ce reptile n'est pas, comme l'a dit Alphonse Karr, l'ennemi au lieu d'être l'ami de l'homme.

Après avoir ainsi vécu, il meurt en léguant à ses collègues sa biographie, que personne ne veut lire, et au Musée phrénologique sa tête, qui ne reçoit jamais les honneurs du moulage.

Heureux phrénologiste, que la terre te soit légère!





LA MODISTE

PAR

MADEMOISELLE MARIA D'ANSPACH



Il est dix heures : Paris s'éveille, les magasins sont ouverts. Quelques promeneurs longent le boulevard pour respirer l'air du matin et secouer l'engourdissement du sommeil ; des commis se rendent à leurs bureaux ; des femmes d'extérieur modeste, des jeunes gens en habit du matin vont au bain ou en reviennent ; de diligents célibataires entrent dans les cafés pour déjeuner et lire leurs journaux. Si, parmi tous ces individus d'aspect différent, vous voyez passer une jeune fille à la tournure dégagée et libre, qui marche vite, est mise avec plus de coquetterie que de bon goût, jette un coup d'œil curieux sur tout ce qui l'entoure, et prête, chemin faisant, l'oreille aux galants propos des jeunes gens qui la suivent ou s'arrêtent sur son passage, — c'est la modiste. Suivez-la vous-même un instant, et vous la verrez se rendre à un magasin où les *demoiselles de vente* l'ont déjà devancée pour faire leur brillant étalage.

L'étalage, cette chose si futile et si simple en apparence, est pourtant une spécialité qui exige autant de savoir que de bon goût : il donne au magasin ce cachet d'élégance qui éblouit et attire. L'art ici vous fait deviner bien plus qu'il ne vous montre ; on dirait d'un livre dont le titre éveille la curiosité. Il faut que d'une disposition savante ressortent la forme et la couleur des ravissants chapeaux apportés de l'atelier, si frais et si jolis qu'on croirait qu'ils se sont faits sans être touchés. Regardez : l'étoffe n'est pas froissée, le ruban n'a pas un pli, le brillant du satin n'a rien perdu de son lustre. Eh bien ! mettez ce vert à côté de ce bleu, et vous verrez quel horrible contraste choquera vos yeux. Combinez les nuances, variez les tons : que le vert, le blanc, le rose, le bleu, habilement rapprochés, se fondent dans un ensemble harmonieux. Placez à côté du nœud qui s'attache à la modeste capote de poult de soie la riche plume qui orne l'élégant chapeau de velours épinglé. Ces coquilles de dentelle et ces marabouts vaporeux ressortiront mieux à côté de l'*humble bruyère* et de cette touffe de violettes ; la fleur aimée de Rousseau se penche avec plus de grâce auprès de l'aigrette orgueilleuse, et les grappes de perles de ce turban pendront comme des gouttes de rosée au-dessus des fleurs de l'aubépine à demi cachées sous les barbes flottantes de ce léger bonnet de blonde. — Prestigieux effet du grand art de l'étalage !

Un autre talent de la demoiselle de vente est de mettre au premier rang les choses destinées à éblouir, et de cacher comme un trésor les parures créées d'hier que les petites curieuses des autres maisons ne manqueraient pas de copier. Car ici, comme dans beaucoup d'autres professions, la jalousie revêt différentes formes pour s'approprier le succès ou les inventions d'une maison rivale. Quelquefois une demoiselle se glisse *incognito* dans un établissement plus en réputation pour y acheter des *modèles*. Cette sorte de contrebande n'est pas sans quelque danger pour celle qui la fait : un accueil peu flatteur, voire une expulsion honteuse sont souvent les seuls résultats de cette audacieuse tentative.

La demoiselle de vente a besoin aussi, pour satisfaire aux exigences de son art, d'un tact et d'une finesse admirables. Vous la prendriez pour un conseiller désintéressé, quand elle s'empresse d'offrir à une jolie blonde des couleurs pâles, et sait persuader à sa cliente qu'il est de son intérêt de prendre ce chapeau qui demain l'aurait fort embarrassée ; car, encore un rayon de soleil, et il



serait fané. Grâce aux mille séductions de sa faconde commerciale, les formes vieillies, les couleurs passées de mode, disparaissent ainsi des armoires où elles gisaient abandonnées, et c'est toujours comme en lui faisant violence qu'on l'en débarrasse.

Les demoiselles de vente sont prises, en général, parmi les plus expérimentées et les plus capables de représenter dignement une maîtresse de maison : c'est le bataillon d'élite.

Mais revenons à la jeune fille que nous avons aperçue tout à l'heure. Mademoiselle Julia entre dans le magasin. C'est une petite brune à l'air mutin : elle est frisée comme une femme qui va au bal, porte une robe de soie rayée, un cachemire français, des bottines vernies et des gants noirs. Elle est à la fois en négligé et en toilette. Sa robe est faite en peignoir, et son cou s'entoure d'une chaîne d'or d'une grosseur remarquable; son col garni de dentelle est fixé sur sa poitrine par une énorme broche à laquelle est attachée une seconde petite chaîne qui suspend une cassolette. Mademoiselle Julia a quelquefois des attaques de nerfs, des migraines, des spasmes qui se calment à l'aide des sels renfermés dans cette cassolette. Car n'allez pas croire, avec ses malignes compagnes, que c'est pour faire voir toutes ses richesses qu'elle se charge ainsi d'un magasin d'orfévrerie.— Or mademoiselle Julia gagne trente francs par mois.

Julia monte dans l'atelier où se trouvent réunies douze ou quinze jeunes filles qui causent entre elles en formant plusieurs groupes; car ce que disent celles-ci ne doit pas être entendu par celles-là. Ce sont les *apprêteuses*, ainsi appelées parce que leur tâche est de préparer les éléments de travail pour la *première demoiselle.* La plus habile d'entre elles prend le titre de *seconde*.

Au dernier échelon de la hiérarchie des modistes se trouvent les *trotteuses*. — Ce sont de pauvres petites filles qui font, chargées d'un énorme carton, les commissions de la maison, et payent ainsi leur apprentissage par une sorte de domesticité.

L'arrivée de la nouvelle venue suspend les conversations. « Vous venez bien tard, Julia! dit la première demoiselle; la patronne se fâchera. — Est-ce ma faute si je ne puis m'éveiller plus tôt? répond-elle dédaigneusement... — Bonjour, Mariette; tu n'es jamais en retard, toi : je ne sais comment tu fais. — Oh! pour Mariette, c'est bien différent, reprend une autre, elle est comme l'alouette; dès que le jour paraît, elle chante et travaille. — Aussi, j'ai déjà quelques pratiques, et ce matin j'ai fait un chapeau pour la fille de ma propriétaire;

je l'ai fait tout entier, j'y gagne dix francs! — Pauvre Mariette! dit Julia d'un ton de pitié insultante. — Quel air de protection! Est-ce parce que ma robe, au lieu d'être de soie comme la vôtre, n'est qu'en mousseline de laine à deux francs l'aune? j'aime autant, ma chère, être pauvre comme je le suis que riche comme vous l'êtes. » Julia, sans répondre, ôte tranquillement son châle et son chapeau, qu'elle suspend à un clou sur la muraille, en compagnie des châles et des chapeaux des autres demoiselles : en sorte que l'on pourrait se croire chez un loueur de costumes en temps de carnaval, ou chez une marchande à la toilette. Tout le monde est arrivé. C'est le moment du déjeuner, que l'on trouve toujours mauvais, mais que l'on n'a guère le temps de critiquer; car ces demoiselles viennent presque aussitôt s'asseoir en deux files autour d'un long comptoir, sur de hauts tabourets, la première demoiselle à leur tête.

Disons un mot de la première demoiselle. Elle est ordinairement la moins jeune et la plus prétentieuse; elle commande en souveraine, parle volontiers de son talent, et gagne de huit cents à trois mille francs. Plus elle est payée, plus elle hausse son propre mérite. Elle se croit réellement artiste; car, si elle emprunte au peintre ses modèles, le peintre, à son tour, ne lui prend-il pas les siens pour embellir ses tableaux? Ne riez pas de son enthousiasme; la modiste aime son état. En effet, quel plus agréable travail que d'avoir sans cesse entre les mains, sous les yeux, le velours, la soie, des fleurs et des plumes? Aussi, que de rêves n'ont pas fait faire ces gracieux chapeaux à la jeune fille qui se pique les doigts et se fatigue en se hâtant, parce que, dans une heure, votre caprice de coquetterie aura changé! Ce qui l'ennuie surtout, c'est de corriger. Parce qu'elle n'aura pas réussi à rendre jeune une vieille, jolie une laide, on maudit son œuvre. « Je voulais un chapeau comme celui de madame de..., et celui-ci ne lui ressemble en rien. » Observez que madame de... a vingt ans, qu'elle est jolie, et que celle qui parle en a cinquante bien comptés. Que de patience il faut, que de sang-froid surtout pour ne pas répondre à cette femme : « Mais, madame, je ne puis changer vos traits, moi, ni rendre à votre teint ce qu'il a perdu! » La modiste se tait : elle se rappelle à propos que cette femme achète le droit d'être ridicule impunément. Il faut que vous sachiez en revanche qu'être belle et distinguée, c'est une recommandation aux yeux de la modiste. On se surpassera alors, car cette jolie tête parera votre chapeau comme elle en sera parée. Mais malheur à la femme assez malavisée pour oser se livrer à la critique des œuvres de la modiste; on défait avec rage et refait en dépit du bon goût ce qui va être trouvé charmant à force de ridicule. Pour quelques-unes, c'est une profanation de leur donner ce qui est bien; elles trouvent mieux le bizarre et l'extravagant. Celles-là tendent à l'originalité.

L'heure du travail a sonné; la première demoiselle distribue à chacune de ses élèves la tâche de la journée. L'ouvrage terminé, elle le reprend pour y mettre la dernière main, le façonne, l'embellit, et lui donne ce je ne sais quoi qui constitue la perfection. « Voilà, Julia, un chapeau pour vous; c'est une tête de soixante numéros. — Ah! quelle horreur! ce ne peut être que pour une Allemande : grosse tête, grands pieds, grandes mains... Total : jolie femme de Carlsruhe. » En disant cela, elle jette un regard malicieux à une grosse blonde placée vis-à-vis d'elle. Thomassine est Allemande, et ne sait pas un mot de français. Elle regarde avec étonnement ses camarades qui rient aux éclats. « C'est mal, mademoiselle Julia, de vous moquer d'une étrangère, reprend à son tour Betzi, grande Anglaise à l'air timide et modeste, ce qui ne l'empêche point de montrer ses épaules nues, selon la coutume des beautés d'outre-mer. — Qui vous dit, mademoiselle, que j'ai attaqué quelqu'un ici? Eh! mon Dieu! si je voulais faire un portrait, je n'aurais peut-être pas besoin d'aller chercher bien loin l'original. Je pourrais vous dire, par exemple, que les Anglaises s'habillent comme des mannequins, marchent comme des soldats qui ont les jambes trop longues, et qu'on aimerait la fraîcheur et l'éclat de leur teint si on ne savait le prix du blanc et du rouge. — A propos de blanc et de rouge, reprend une petite brune à l'air espiègle, n'avez-vous pas remarqué hier notre patronne? toute la journée elle était pâle comme le clair de lune, et le soir elle avait les plus jolies couleurs du monde; qu'en pensez-vous? — Vous êtes toutes des médisantes, répond vivement la première demoiselle; au moins, puisque vous voulez parler, parlez plus bas. — Comme elle est triste depuis quelques jours! poursuit une toute jeune fille à l'air candide. Est-ce que sa maison tomberait? — Vous êtes bien sotte, ma pauvre enfant; vous apercevez-vous que nous ayons moins à faire? — Est-ce qu'elle tromperait son mari? demande Julia. — Fi! mademoiselle; un mari à qui elle doit tout. — En ce cas, c'est à d'autres qu'elle paye. »

Ce mot excite une hilarité générale à laquelle la première demoiselle ne peut s'empêcher de prendre part. « N'avez-vous pas remarqué, mesdemoiselles, continue une blonde à l'air réfléchi, que toutes les marchandes de modes ont une histoire pareille? C'est toujours une demoiselle assez jolie, qui sait travailler passablement, se fait courtiser d'abord, et finit par se faire épouser, ou à peu près, par un homme riche qui l'établit; alors elle prend sa revanche. Elle commande, fait travailler les autres, et travaille elle-même toute la journée... à sa toilette. Ne faut-il pas que madame représente, lorsque, par hasard, elle daigne paraître en personne dans le magasin? Quant à l'atelier, elle y est suffisamment représentée par la première demoiselle; aussi ne s'y montre-t-elle guère que de loin en loin. Habituellement madame ne quitte pas sa chambre à coucher, où elle ne reçoit que quelques élus, qui ont leurs petites entrées. Le soir, elle va se désennuyer des affaires au bal ou au spectacle. Pauvre femme! Il est vrai que quelquefois, par compensation, elle montre une sollicitude toute maternelle à l'endroit de la vertu de ses employées, auxquelles elle accorde le logement, par une mesure qui profite en même temps à la morale et à sa caisse. Les bonnes mœurs des demoiselles sont d'un excellent rapport pour certaines maisons : dans ces vertueux établissements, les veilles laborieuses se prolongent fort avant dans la nuit. »

En ce moment entre une demoiselle de vente. — Il faut un turban pour une soirée chez le ministre, un bonnet pour un dîner chez l'ambassadeur, une coiffure pour un bal à la cour. — Tout cela va être fait par la première demoiselle; elle prend sur ses genoux une tête à poupée. Ce n'est plus le turban juif qu'il faut, ce n'est plus le turc ou l'arabe : ils sont trop connus; il faut qu'elle innove. Alors vous voyez se métamorphoser sous ses doigts tout ce qu'elle touche, selon son inspiration et sa volonté. Le petit bout de ruban devient un nœud coquet, un morceau de gaze fera le soir naître bien des jalousies féminines, et bien des hommes seront aimables près de la femme au merveilleux turban, qui, sans ce faible auxiliaire, serait peut-être restée inaperçue. La première demoiselle sait cela. Elle sait aussi que l'on demande : « Où avez-vous fait faire ce turban? je n'ai

jamais rien vu d'aussi joli; ma marchande de mode ne saurait m'en faire un pareil, je veux la changer pour la vôtre. » Son orgueil est doucement caressé à l'idée que peut-être on saura qu'elle est l'auteur de ce chef-d'œuvre; elle puise un nouveau courage dans l'espoir d'une réputation de talent distingué, puis, avant de se séparer de ce qu'elle vient d'achever, elle l'essaye. « Pourquoi n'est-ce pas pour moi! » dit-elle tout bas. Elle le donne ensuite à emporter en poussant un gros soupir; car il ne lui est pas permis, à elle, de porter des choses aussi luxueuses.

Cependant la première demoiselle n'est pas toujours également heureuse dans ses créations, mais toutes les femmes ne se montrent pas non plus aussi difficiles... « Quand je vois de jolies choses, dit Mariette, je regrette toujours de ne pas être née riche. Oh! pourquoi ne sommes-nous plus au temps où les seigneurs aimaient tant les modistes et se plaisaient à en faire de grandes dames? Elles se mariaient ensuite. Nos seigneurs, à nous, sont des dandys qui viennent nous regarder à travers les glaces du magasin, nous écrivent de fort belles lettres, mais ne nous épousent pas. Tenez, c'était autrefois le bon temps, les hommes avaient plus d'esprit, plus d'amabilité... et plus d'argent... »

Ce dernier trait soulève parmi quelques-unes un murmure d'improbation, louable sans doute; mais peut-être le sentiment qui l'a fait naître est-il plus excusable, au fond, qu'il ne le paraît d'abord. Et, en effet, il ne faut pas trop en vouloir à la modiste si elle montre, en général, un zèle trop peu dissimulé pour le culte du veau d'or. La fortune et la mode sont deux divinités également capricieuses et qui se donnent la main. A la fois prêtresse et oracle de la magicienne aux goûts fantasques, aux bizarres créations, comment la modiste serait-elle plus stable qu'elle, et comment ne briguerait-elle pas ses faveurs la première, quand elle voit ses élus se disputer les oripeaux brillants qui donnent un éclat irrésistible à la beauté et voilent la laideur? N'est-ce pas la mode encore dont le prestige créateur fait deviner une grâce partout où sa présence se révèle, qui grandit et fascine par de séduisantes visions l'imagination des poëtes? Chaque femme devient alors pour l'homme un ange, quelque chose d'idéal et de parfumé qui émeut doucement son âme, et qu'il adore en lui-même. Et pour une femme, plaire est plus qu'un désir, c'est un penchant, une idée fixe, le besoin de toute sa vie. La nature l'a faite ainsi : enfant, elle s'essaye à paraître belle, elle aime à se parer de ses plus beaux habits, et sourit ingénument au miroir qui réfléchit son image gracieuse. A mesure que l'instinct féminin se développe, elle épèle avec plus de facilité chaque page de ce grand livre de la coquetterie, dont l'amour lui révélera plus tard les secrets les plus merveilleux. Il n'est donc pas étonnant que la modiste aime le luxe; car elle est plus à portée que personne d'en apprécier tous les avantages, et elle manifeste, dans la même proportion, une horreur prononcée pour la pauvreté. Faible créature, touchant également à la misère et à l'opulence, c'est un écueil bien grand que les futilités brillantes dont elle est entourée; les privations usent sa moralité. Elle consume la moitié de sa vie à désirer, et gaspille l'autre à saisir le plaisir sous quelque forme qu'il se présente.

Et si vous remontez plus haut dans la vie de la modiste, vous y trouverez encore bien d'autres raisons de la plaindre et peut-être de l'excuser. Qu'est-ce, en effet, sous le point de vue moral, que la modiste? une pauvre fille éloignée de sa famille, quand toutefois elle en a une; ou bien une jeune orpheline trop bien élevée pour être une simple ouvrière, et trop peu instruite pour devenir une sous-maîtresse; ou enfin quelque fille d'artisan, dont la dureté la rebute, et dont la grossièreté contraste péniblement avec l'élégance et la politesse des personnes avec lesquelles ses occupations la mettent en rapport journellement. Dites donc à la pauvre enfant de brider son imagination, d'étouffer ses désirs et d'éteindre les bouffées d'ambition qui lui montent au cœur à la vue des riens éblouissants qu'elle façonne elle-même, et qui resplendissent à ses yeux tout le long du jour!

Que si vous me demandez encore comment et pourquoi elle est devenue ce qu'elle est, je vous répondrai qu'elle est devenue modiste, comme vous êtes peut-être vous-même devenu artiste, comme on devient aujourd'hui homme de lettres, — faute de mieux, parce que cela est commode, n'engage pas l'avenir, et que c'est parfois un moyen d'arriver à quelque chose, quand on ne meurt pas en chemin de désespoir et de misère. Ce n'est pas une profession, un état, comme disent les grands parents et les négociants; mais c'est une position assez avantageuse pour attendre, pour épier la fortune et la saisir au passage. On est en évidence ou du moins on croit l'être, et qui sait? les banquiers, les *milords* et les princes russes visitent quelquefois les ateliers de modes aussi bien que les ateliers de peinture, et s'ils achètent un tableau dans ceux-ci, ils font souvent choix d'une jolie femme dans ceux-là.

La modiste a, parmi beaucoup d'autres inclinations, l'amour inné de tout ce qui est beau et distingué. Le *comme il faut* est sa manie, son thème éternel, sa religion, la seule chose sur laquelle elle se montre véritablement inflexible et d'une susceptibilité désespérante. Douter de son talent, de sa vertu, de sa beauté même, c'est une injure, une injustice peut-être qu'elle excusera, pourvu que vous la reconnaissiez, d'ailleurs, pour une femme *comme il faut*. Ce titre-là, elle y tient comme un Rohan à son blason; c'est sa noblesse à elle, et elle n'hésiterait pas, s'il le fallait, à défendre ses droits par tous les moyens qui sont en son pouvoir. La modiste est donc avant tout, de gré ou de force, à tort ou à raison, une femme *comme il faut*. Cette expression compose à peu près tout son vocabulaire fashionable : elle ne porte que les choses les plus *comme il faut*, ne fréquente que les jeunes gens *comme il faut*, et estime singulièrement l'air *comme il faut;* et, si vous m'en croyez, vous ne la contrarierez pas trop sur la légitimité de ses prétentions. Sa connaissance peut, sous ce rapport, la mener fort loin avec vous... ne fût-ce qu'au Ranelagh.

Ici nous sommes forcé d'établir, dans l'espèce que nous avons choisie, des classifications nécessaires à l'intelligence de ce que nous venons de dire. Nous n'entendons parler que de la modiste parisienne, tel que le progrès nous l'a faite, et telle qu'elle existe en deçà de la rive droite de la Seine et dans les régions élevées du monde élégant. La modiste de province n'est qu'une pâle copie de la modiste de Paris, et la modiste des bas quartiers de la capitale se confond avec la grisette, cette plante indigène du pays latin, enracinée dans la terre classique, qui croît et meurt enlacée au bras de l'étudiant.

La différence qui existe entre la grisette et la modiste ne saurait être contestée, bien qu'un élégant écrivain ait malheureusement confondu ces deux types également intéressants. Cette erreur a soulevé de part et d'autre de vives réclamations; grisettes et modistes ont crié à l'hérésie, et l'on ne peut s'empêcher de déplorer sincèrement ce désaccord entre les deux pivots intelligents de la *fashion*. Au point de vue de l'art, la question se résout

évidemment en faveur de notre modèle : la grisette n'est qu'une ouvrière, la modiste est un artiste; et nous devons ajouter qu'elle en a même le désordre et l'insouciance dans ses habitudes, comme dans son intérieur. La grisette appartient plus particulièrement à la classe des couturières. C'est cette jeune fille au sourire provoquant, à la jupe courte et retroussée, qui court le nez au vent, coiffée d'un simple bonnet, sur le pavé glissant d'outre-Seine, ou le long des trottoirs encombrés des rues marchandes; qui travaille tout le long du jour dans un atelier sous la direction d'une maîtresse ouvrière, ou va, pour son propre compte, à la journée, taillant et cousant à domicile les robes de la portière, ou remettant à neuf les hardes des petits ménages. Quel rapport, je vous le demande, entre ce travail grossier, purement manuel, et les ouvrages élégants échappés de l'imagination et de la main industrieuse de la modiste? Quelle ressemblance entre cette bonne fille, si accorte, si pauvre et si gaie, *contente de peu, contente de rien*, et ces jolies habitantes de nos riches magasins que vous rencontrez, sans les reconnaître, en manchon de martre et en chapeau de velours? Celles-là, certes, ne sont pas *contentes de peu*, elles ne sont souvent *contentes de rien*. Vous figurez-vous, au milieu d'un de ces élégants salons de modes, l'inséparable compagnon de la grisette, l'étudiant, le vrai et primitif habitant de la rue de La Harpe ou de Sorbonne, la casquette sur l'oreille, la pipe à la bouche, et les mains veuves de gants, qu'il a oublié de mettre ou d'acheter?

Il faut le dire, malgré les efforts et le prestige d'un admirable talent, les jolis *anachorètes blancs et roses* de la rue Vivienne resteront toujours dans le souvenir des habitants de ce brillant quartier, comme un beau rêve, comme une poétique vision qu'on regrette ou qu'on aime sans y croire.

Quant à la marchande de modes, cette puissance occulte qui règne despotiquement sur la plus gracieuse et la plus capricieuse moitié du genre humain, c'est une physionomie à part, le type d'une classe non encore décrite par les physiologistes. Cette espèce bâtarde participe essentiellement de la simple modiste par ses antécédents, et de la femme élégante par ses allures et ses habitudes nouvelles. Elle exagère, en général, tous les défauts de ses jolies subordonnées, et elle en a depuis longtemps perdu les grâces faciles et l'heureuse inexpérience; elle affectionne les grands airs, les pantoufles brodées, les peignoirs de mousseline et le *far niente;* mais elle abhorre la *morte-saison*. La morte-saison est l'abomination de la marchande de modes et la joie de la modiste. Tandis que la première voit avec regret les femmes élégantes, ses meilleures clientes, émigrer pour la campagne ou pour les eaux, la seconde se réjouit, chôme, lit des romans, prend du travail à son aise et des congés le plus qu'elle peut; c'est aussi pour elle le temps des voyages en province, des visites à la famille, des pérégrinations à Londres, à Vienne, à Saint-Pétersbourg. .

. . . .

En attendant, vous qui les avez suivies avec nous jusqu'ici, veuillez bien les suivre encore jusque chez elles... Il est dix heures du soir; la première demoiselle donne le signal du départ, toutes se hâtent de sortir; elles ont soif d'air pur et de liberté. Le repos ou le plaisir les rappellent, celles-ci dans un appartement confortable, celles-là dans une mansarde, cette autre dans sa famille. Julia s'arrête au second étage d'une maison de belle apparence; Mariette s'en retourne sous la sauvegarde de sa mère; Pauline a pour une heure de chemin, à travers des rues fangeuses, avant d'avoir regagné son modeste garni.

Elles vont ainsi dans la vie chacune par un chemin différent. La plus enviée aujourd'hui sera peut-être la plus pauvre demain, tandis que l'autre aura oublié ses jours de souffrance en s'éveillant un beau matin petite bourgeoise ou même grande dame; d'autres finissent on ne sait comment. Ce sont de pauvres filles ballottées par le vent de l'adversité, qui meurent en laissant de riants souvenirs à plus d'un homme grave maintenant. — L'infortunée qui donna follement sa jeunesse au plaisir n'a pas d'amis. Celui qui rêve encore d'elle, comme d'un plaisir passé, ne l'aperçoit plus que semblable à une ombre vaporeuse qui s'évanouit derrière des préjugés et des ambitions de toute espèce.





LES AGENTS D'AFFAIRES

PAR

GAETAN DELMAS



L'agent d'affaires n'a jamais mis le pied dans une école de droit; il tient cependant cabinet de consultations. L'agent d'affaires remplace l'avoué, instrumente à l'égal du notaire; sans être banquier, il prête de l'argent, escompte des billets; il a un comptoir, des commis, un caissier, de gros livres; c'est le factotum universel. Il est partout, il flaire une spéculation à vingt lieues à la ronde; il fait vendre à bénéfice un hôtel qui menace ruine; il a sous main des placements avantageux, des nouvelles pour faire hausser ou baisser la rente à volonté. C'est la providence des fils de bonne maison, des fortunes embarrassées; il est le conseil obligé des héritiers dont le parent tarde trop à mourir; pour une liquidation embrouillée, il n'a pas son pareil; pour un procès à intenter, pour un procès à défendre, personne ne le remplace; il en remontrerait à Mᵉ Chicaneau.

On ne naît pas agent d'affaires, on le devient.

Il arrive souvent qu'un pauvre diable, se trouvant trop à l'étroit dans sa province, part soudain pour Paris avec quelque beau projet de fortune en tête et cent écus dans son gousset. Il commence par être dupe et finit par être fripon.

C'est dans les règles.

M. de Saint-Ange — un des cent noms qu'il usurpe — se loge dans un appartement commode, bien placé, au centre des affaires, non loin de la Bourse; il le meuble avec élégance, il achète quelques tableaux de rencontre, quelques statuettes, de faux vases étrusques, de la porcelaine de Chine fabriquée à Limoges, un vieux bahut de l'année dernière; et l'on dit qu'il est homme de goût, qu'il est artiste : cela fait bien.

Dans son bureau, à l'endroit le plus apparent, le maître du logis place un énorme casier garni de cartons, sur lesquels un commis trace en belle anglaise :

N° 1. — Affaires courantes.
N° 2. — Lettres reçues.
N° 3. — Réponses.
N° 4. — Mines.
N° 5. — Canaux.
N° 6. — Chemins de fer.
N° 7. — Madame la duchesse de X... contre le prince de Y...
etc., etc., etc., etc.

Fussent-ils tous vides, du premier au dernier, ces cartons n'en témoignent pas moins, par leur nombre, par leur ampleur, de l'importance et de l'activité du cabinet[1].

A dix heures, au moment de l'ouverture du cabinet, les clients encombrent l'antichambre; un domestique les introduit discrètement l'un après l'autre.

M. Charles de Kerwel. C'est un beau jeune homme de vingt-cinq ans au plus, un des plus terribles lions du boulevard de Gand, un écervelé qui aura un jour soixante mille livres de rente, mais qui pour le quart d'heure ne possède pas une obole. M. Charles a fait des lettres de

[1] On racontait dernièrement devant moi qu'un filou s'étant introduit dant le cabinet de M. de Saint-Ange, et ayant furtivement glissé la main dans le carton de madame la duchesse de X... pour y surprendre quelque bonne créance, en retira... devinez... une paire de mouchettes! — Le voleur fut volé.

change et n'a pas payé à l'échéance, vu sa qualité de lion.

On le poursuit; les gardes du commerce l'attendent à la porte; il couchera ce soir à Clichy... Mais non : M. de Saint-Ange est obligeant; pour une *misère*, pour une bagatelle, pour deux cents pour cent l'affaire s'arrange : M. de Kerwel est libre. Béni soit M. de Saint-Ange!

Madame Leroux, veuve d'un colonel d'artillerie, réclame depuis deux ans la liquidation d'une pension de mille écus; M. de Saint-Ange achète ses droits trois cents francs et au bout d'un mois le titre est signé... à son profit.

Un gros marchand de la rue des Lombards veut vendre son fonds. Depuis vingt ans, il met de la chicorée dans le café; la maison de confiance a prospéré. M. Richard se fait vieux, les affaires l'ennuient, il lui faut un successeur. Dix ans de terme et soixante mille francs payables par douzièmes, voilà ses conditions. Tout est conclu, l'acte est passé. Cinq pour cent sur le vendeur, — cinq pour cent sur l'acheteur, — cinq pour cent taux légal, — trois mille francs d'un côté, trois mille francs de l'autre, six mille *balles*[1] dans le sac de l'agent. A la première échéance, le successeur de M. Richard n'est pas en mesure; on fait protester, on fait saisir : il n'a rien, c'est un homme de paille que M. de Saint-Ange a mis en avant. Le marchand de cassonade reprend son fonds, et charge monsieur l'agent d'affaires de lui trouver un meilleur acquéreur.

Deux frères sont en procès pour une succession de vingt mille francs : sans le savoir, c'est précisément M. de Saint-Ange qu'ils ont chargé l'un et l'autre de poursuivre pour leur compte. L'arrêt rendu, il envoie au gagnant la note des frais et engage le perdant à faire appel, attendu, dit-il, qu'un célèbre avocat estime que la décision des premiers juges ne saurait être maintenue.

Après quinze ou vingt ans de semblables affaires, M. de Saint-Ange, pris en flagrant délit d'escroquerie, finit par Clairvaux, ou bien, — et c'est l'ordinaire, — il liquide et laisse le cabinet à son premier commis, un digne jeune homme, presque aussi habile que le patron. Dans ce dernier cas, M. de Saint-Ange achète un hôtel, donne des bals, des concerts, des fêtes magnifiques; il a des prôneurs, des amis, il change une vingtième fois de nom, devient baron, est nommé député, grimpe jusqu'au conseil d'Etat, et marie sa Clara avec le fils ruiné d'un pair de France. A sa mort, on lui fait un enterrement superbe, les pompes funèbres sont d'un luxe écrasant, et la veuve, — veuve inconsolable, — grave en lettres d'or sur le marbre du tombeau, — concédé à perpétuité :

CI-GÎT QUI FUT LE MODÈLE DE TOUTES LES VERTUS,
BON ÉPOUX, BON PÈRE, BON CITOYEN,
BON AMI.
QUE LA TERRE LUI SOIT LÉGÈRE.
UN DE PROFUNDIS
S. V. P.
! ! !

Le *placeur* est une variété de l'espèce agent d'affaires. Le placeur n'a jamais placé personne, le placeur n'a fait que des dupes.

[1] Style du métier.

Successivement :

Avaleur de sabres aux Champs Élysées,
Croupier au nº 113 du Palais-Royal,
Homme-Affiche,
Allumeur de chalands,
Retourneur d'invalides[1],
Culotteur de pipes,
Marchand de chaînes de sûreté,
Promeneur de chiens convalescents,
Fabricant de lettres de change,

ce Protée, — car c'en est un, — peut chanter avec Ruffino de *Fiorella* :

Le monde est ma patrie,
J'ai fait tous les métiers,
Et mon heureux génie,
Quand il le faut, délie
Les plus fameux sorciers.

Le placeur a eu des malheurs, de grands malheurs, à l'entendre du moins :

La roulette a dissipé son patrimoine;
Des spéculations de bitume l'on mis sur le pavé;
Le gouvernement lui a fait des passe-droits;
Une créance d'Haïti l'a ruiné de fond en comble;
Un sien oncle, — oncle d'Amérique, — l'a déshérité pour une escapade amoureuse.

Inde mali labes; voilà pourquoi il se fait placeur.

Sur la place du Châtelet, M. Robillard achète un mobilier complet; il loue ensuite un tout petit appartement dans une rue détournée, et affiche cet écriteau sur la porte :

Ancien grand bureau de placement. M. Robillard, avantageusement connu depuis vingt-cinq ans, continue à placer les sujets des deux sexes. On peut s'adresser sans crainte à son administration, persuadé d'y rencontrer toujours discrétion et célérité.

Suit sur deux colonnes la liste des emplois vacants :

Cuisinières.	Cochers.
Bonnes d'enfants.	Intendants.
Bonnes pour tout faire.	Commis voyageurs.
Couturières.	Secrétaires.
Demoiselles de comptoir.	Hommes de peine.
Dames pour accompagner.	Garçons de bureau.

N. B. Il est inutile de se présenter si l'on n'est muni de bons certificats.

A dix heures précises, M. Robillard ouvre ses *bureaux*. En voici la silhouette :

Deux chaises boiteuses font vis-à-vis à une table éclopée. Tout à côté se prélasse un poêle, — objet de luxe, — dont le feu n'osa jamais rôtir la grille. Dans le fond de la pièce, l'œil distingue un amas de paperasses, bien ficelées, bien étiquetées, posées sur une étagère qu'elles semblent écraser. Quelques lithographies enluminées

[1] Quelques industriels, apostés aux abords de l'hôtel des Invalides, guettent, sur le soir, au moment de la retraite, l'arrivée de ces vieux débris de nos armées. Lorsqu'ils les voient un peu en goguette, ils s'approchent et les renversent. L'ancien ne peut plus remonter sur ses jambes; un compère se présente et ramène le grognard au corps de garde. Une prime de vingt sous est affectée à ce service.



sont collées sur le mur et font les frais de la partie artistique de l'ameublement. La plus apparente, et pour cause, est toujours celle qui porte pour suscription :

M. Crédit *est mort, les mauvais payeurs l'ont tué.*

La toilette du placeur mérite une description à part : Une redingote à la propriétaire lui sert de robe de chambre. Pour ne pas en user les avant-bras, il a soin de les garnir de fausses manches qui viennent se rattacher sur les coudes, au moyen d'une coulisse ; ses pieds dansent dans de vieilles tiges de bottes passées à l'état de pantoufles. Ses jambes se cachent dans un méchant pantalon, jadis noir, sur lequel une aiguille savante a dissimulé les outrages du temps. Sa tête est surmontée d'un bonnet grec à gland de chrysocale ; son toupet est frisé à neuf, sa plume est derrière l'oreille. Les clients ne tardent pas à se présenter ; les voilà.

Madame Marguerite, trente-deux ans, cuisinière du Marais, expose fort chaudement comme quoi ses coquins de maîtres l'ont chassée sans raison, elle qui se mettait en quatre pour eux. Le cordon bleu voudrait rentrer en place. Elle est fort habile... à faire danser l'anse du panier. Excellente recommandation : M. Pistolet, son petit cousin, maître d'armes au 2e d'artillerie, répond de sa moralité.

Mam'selle Eugénie, vingt-trois ans, est une jolie femme de chambre. Sa maîtresse, jalouse de ses beaux yeux bleus, vient de lui donner congé. La gentille soubrette sait coudre, repasser, coiffer et le reste. Un vieux monsieur, employé à la ville, la protége.

Des courtauds de boutique, des bonnes d'enfants, des secrétaires en expectative, des économes en herbe, des grooms, des laquais, etc., tous les échantillons mâles et femelles de la valetaille, viennent ensuite. M. Robillard les couche par écrit sur un registre *ad hoc*, reçoit la prime d'usage et promet une réponse à la fin de la semaine. Avant de congédier son monde, il ne manque jamais de jeter négligemment ces quelques mots dans la conversation :

« Vous voulez une place de laquais ? Diable ! diable ! pourquoi n'êtes-vous pas venu hier ; j'ai procuré un laquais au roi, et il m'en a déjà fait compliment. »

Au roi ! au roi ! ce mot a de l'écho, on se le répète, il vole de bouche en bouche et attire de nouvelles pratiques à l'établissement, qui du reste est breveté dans les règles voulues, et autorisé par la préfecture de police.

A la fin de la semaine, point de réponse.

Les temps sont durs; tout le monde est pourvu.

Attendons huit jours.

Huit jours après, rien de nouveau.

Attendons encore huit jours.

Au bout des nouveaux huit jours, encore rien de nouveau.

Un mois, deux mois se passent, toujours même réponse.

Le client s'impatiente, il crie, il tempête, il prend M. Robillard au collet, et exige le remboursement de ses avances.

Alors notre homme file doux, et donne l'adresse d'un compère.

Les compères jouent un grand rôle dans les opérations du placeur, et servent à écouler les demandes de ses clients. Chaque compère fait sa note d'avance. L'un consomme par semaine deux cuisinières et trois hommes de peine; l'autre, deux commis et une femme de chambre; celui-ci, une bonne et un cocher; celui-là, un tout petit groom, et ainsi des autres.

Arrivé chez le compère, le domestique est choyé, fêté, caressé, cajolé; on lui fait même entrevoir dans le lointain une augmentation de gages, de belles étrennes, en récompense de son zèle. Ravi, transporté, le *paria* s'empresse d'aller remercier le placeur, ou en termes plus exacts, d'aller acquitter le restant des droits de placement.

A son retour tout est changé : le maître devient insupportable, il ne trouve rien à son gré, l'appartement est sale, le rôti est brûlé; il se met en colère à tout propos, il fait des scènes à tout moment, il distribue même quelques bons horions, lorsque des moyens moins persuasifs ne parviennent pas à lasser la patience du domestique. Le lendemain, le tonnerre gronde de plus belle; le pauvre hère, n'y tenant plus, demande son congé et ses gages. On lui donne congé, mais on retient les gages pour quelques assiettes qu'il n'a pas brisées, et une nouvelle victime succède à la première.

Ce manége dure toute l'année.

Le droit d'inscription coûte un franc cinquante centimes par personne, la prime de placement est de cinq pour cent sur les gages annuels. Ceci est de l'histoire. Le métier n'est pas mal lucratif, comme vous voyez.

Le placeur fait ordinairement une bonne fin. Sur ses vieux jours il devient honnête homme, paye ses contributions exactement, va à l'église tous les dimanches, devient marguillier de sa paroisse et ne choisit pas ses domestiques chez ses confrères.

Autre variété de l'espèce agent d'affaires. — Plus d'une fois, dans la quatrième page d'un journal, vous avez sans doute avisé une annonce de quatre ou cinq lignes, qui avait tout l'air de se cacher honteuse sous la couverture d'un roman nouveau, ou derrière les serrures incrochetables de M. Hurel, une annonce conçue à peu près en ces termes : « DAMES ET DEMOISELLES RICHEMENT DOTÉES A MARIER. On tient moins à la fortune qu'à une bonne éducation. S'adresser à madame Saint-Phal, rue..., n°... (affranchir); » ou bien encore celle-ci d'un genre beaucoup plus explicite :

« Une veuve de trente ans, d'un caractère doux et tranquille, d'un extérieur fort agréable, voudrait un mari à peu près de son âge, qui consentît à vivre en province. Un état honorable, quoique peu rétribué, une position dans le monde, lui feraient oublier le manque de fortune dans la personne qui s'unirait à elle. Madame M... possède un revenu net de VINGT MILLE LIVRES DE RENTE. »

Il n'est pas de célibataire dont le cœur ne batte à la lecture d'un pareil avis. Vingt bonnes belles mille livres de rente sont en effet bien tentantes, et je connais un brave garçon qui se contenterait volontiers de moitié. A Paris, personne n'ignore qu'une femme qui se respecte un tant soit peu ne se fait pas annoncer dans un journal côte à côte d'un mobilier à vendre, entre un changement de domicile et une clientèle d'huissier à céder. Aussi madame Saint-Phal y recrute-t-elle fort peu de dupes; mais en province, c'est bien différent, on croit à l'existence de vingt mille livres fantastiques. Je sais un provincial qui se laissa prendre à cette amorce, il y aura tantôt deux ans de cela. Voici cette anecdote; sans m'être personnelle, elle me touche d'assez près pour que je puisse en garantir l'authenticité jusque dans les moindres détails.

Si vous avez le malheur d'être né dans une petite ville, vous devez être tout comme moi le tributaire, le correspondant obligé de tous les fâcheux de l'endroit, et même parfois de la banlieue. Paraît-il un livre, une romance, monsieur un tel veut le livre pour lui, et la romance pour mademoiselle Aglaé, sa fille. Une élégante vient-elle à se marier, vite on vous charge d'expédier la corbeille de noces. Vous voilà donc obligé de dire adieu à vos occupations favorites, à vos amitiés les plus chères : il faut courir du matin au soir chez les lingères, les modistes, les fleuristes, que sais-je encore! On use de vous sans pitié, on vous dérange sans cesse; puis, un beau matin, au moment où vous vous y attendez le moins, il vous arrive une boîte de mirabelles de Metz, un panier de figues de Marseille, une caisse de pruneaux de Tours. — Votre portier n'oublie pas de prélever la contribution d'usage. — L'on se croit dès lors quitte envers vous, et c'est à recommencer de plus belle.

Or donc, un beau matin, il me vint de L..., par les messageries royales, non pas un panier de muscat rosé, mais bien M. Jérôme Bréval. Trente cinq ans, une horrible figure, point d'esprit, beaucoup de suffisance : voilà le portrait de mon homme. M. Jérôme était grand amateur du *Constitutionnel*, il en faisait ses délices, sa confiance en lui était sans bornes; à Paris il eut sa première visite, et par malheur l'annonce de madame de Saint-Phal s'y trouvait. Bréval tomba presque en syncope.

« Parbleu! fit-il ivre de joie, un bon caractère, une jolie figure, et vingt mille francs de rente par-dessus le marché; mais c'est précisément ce qui me convient. Je me marie, je retourne à L..., j'achète le château du ci-devant seigneur, je me fais nommer maire, je... »

Sans prendre conseil de personne, notre provincial courut au numéro indiqué. C'était au quatrième, dans une assez pauvre maison; l'écriteau disait : Entrez sans frapper : il entra. D'un coup d'œil, madame de Saint-Phal reconnut à qui elle avait affaire; l'annonce fut commentée, discutée, brodée, embellie, et l'on prit rendez-vous pour le lendemain; l'entrevue devait avoir lieu.

Madame de Saint-Phal, qui sait les convenances, organisera une petite soirée, mais sans façon, sans extra, comme en famille (Jérôme en payera les frais).

Le jour suivant, à huit heures précises du soir, M. Bréval se fit ganter, cirer, pommader, musquer; il n'avait jamais tant donné de soins à sa toilette. Tout content de lui-même et le cœur plein d'espoir, il prit sa course vers la moderne Lucine. On l'attendait. Ainsi que l'avait promis madame de Saint-Phal, c'était une petite soirée, une toute petite soirée, quatre invités seulement. M. et madame Frillet, deux voisins, deux amis de la maison, madame Blondel, la jeune veuve, et M. le chevalier de Fondricourt, son oncle. Le salon de réception n'était pas des plus splendides. Deux fauteuils éclopés, une bergère dé-

traquée, une moitié de canapé; sur la cheminée quatre chandelles qui avaient l'audace de se faire appeler bougies diaphanes, sur les murs quelques gravures plus que galantes, tel était à peu près l'ameublement. On parla de choses indifférentes, du froid, du chaud, de la pluie, du beau temps; mon Jérôme ne disait rien, absorbé qu'il était dans la contemplation de la dulcinée qui, sans être régulièrement belle, pouvait pourtant plaire encore, surtout à un homme de L.... Quoique veuve d'un colonel de cavalerie légère (mort à Waterloo), madame Blondel montrait une timidité d'enfant, et ne pouvait se défendre d'un certain coloris qui, artificiel ou naturel, n'en faisait que mieux ressortir la blancheur veloutée de sa peau. Jérôme était médusé.

M. Frillet, Adonis d'au moins soixante ans, goutteux, infirme, cacochyme, racontait, entre deux quintes de toux, les prouesses de sa jeunesse. L'année précédente, madame de Saint-Phal l'avait marié à une jeune et belle femme qui le ruinait, qui faisait pis encore, ce bon vieux ne se doutait de rien; au fond, c'était un excellent homme. Quant à l'oncle, le chevalier de Fondricourt, il ne vous est pas inconnu; vous l'avez rencontré plus d'une fois, ce matin, peut-être, sur le boulevard Montmartre. Le chevalier de Fondricourt sait filer une carte, piper un dé et faire sauter la coupe. Un épais collier de cheveux roux court autour de sa figure, où la ruse et l'audace semblent loger à demeure. Ajoutez à cela le costume de rigueur : habit noir râpé jusqu'à la corde, pantalon crotté à mi-jambe, sollicité, mais en vain, par deux larges sous-pieds qui luttent d'adresse pour le maintenir à une hauteur convenable. Dandy d'estaminet, papillon de taverne, fumant le cigare à un sou, empestant l'huile antique : voilà tout son portrait.

Ce personnage essaya quelques mots de compliment; mais, ne brillant pas du côté de l'élocution, il conclut *ex abrupto* à une partie d'écarté. On se rangea autour de la table; madame de Saint-Phal et l'oncle d'un côté, Jérôme et madame Blondel de l'autre; les deux cavaliers battirent les cartes. Jérôme gagna les trois ou quatre premières parties, puis tout à coup la chance tourna. Il perdit, perdit de nouveau, perdit encore; il perdit tout ce qu'il avait sur lui, argent et bijoux; mais cela n'était rien en comparaison des vingt mille livres de la future.

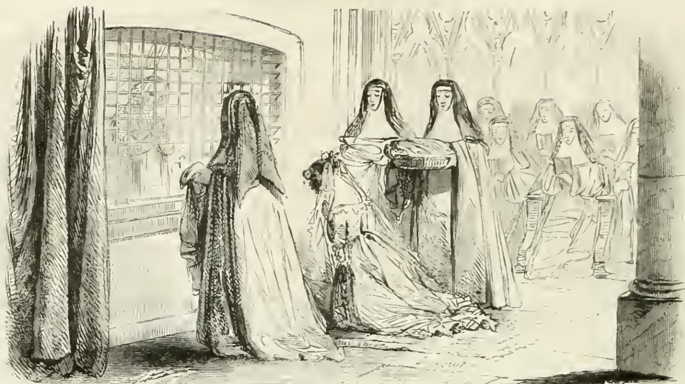
Il se faisait tard, la pendule aurait dû sonner minuit — mais il n'y avait pas de pendule ; — les Frillet, mari et femme, venaient de quitter le salon, l'oncle jasait dans un coin avec madame de Saint-Phal, notre Jérôme en profite et tombe à deux genoux devant la jeune veuve. Que se passa-t-il dans ce tendre colloque, je ne l'ai jamais su; mais ce qu'on m'a assuré depuis, c'est que l'habitant de L... baisait fort amoureusement une jolie petite main, bien blanche, bien fine, bien potelée, que madame Blondel ne songeait pas à lui retirer. Après cet exploit, il prit congé. Toute la nuit, il rêve chevaux, voitures, laquais, châteaux : ce furent châteaux en Espagne. Je le vis sortir de bon matin, madame de Saint-Phal devait l'attendre pour acheter la corbeille de mariage et fixer définitivement le jour des épousailles. Mais voici la catastrophe. Jérôme monte et sonne, on ne répond pas; il appelle, on ne vient pas; il cogne, on n'ouvre pas davantage; il se démène en furieux, remplit l'escalier de ses cris, même silence. Il se met en devoir de briser la porte; attiré par ce vacarme infernal, le portier accourt tout effaré : « Madame de Saint-Phal? lui crie le futur déconfit. — Partie en voyage depuis ce matin cinq heures, » répond le tireur de cordon.

Quelques jours après, Jérôme Bréval regagnait tristement sa province, où la nouvelle de sa mésaventure l'avait devancé. En traversant la rue Saint-Honoré, à huit heures du soir, pour se rendre aux messageries Laffitte, il crut reconnaître sous l'auvent d'une maison suspecte la jolie madame Blondel : c'était bien elle.

Madame Blondel faisait plusieurs métiers.

Et maintenant, comme à tout il faut une moralité, voici celle de mon article : cherchez une femme hors des bureaux de mariage, ne prenez pas vos domestiques chez les placeurs, ne confiez pas vos affaires aux agents d'affaires, vous ferez de bonnes affaires.





LA RELIGIEUSE

PAR

MADAME MARIA D'ANSPACH



Là où plusieurs seront assemblés en mon nom,
je serai au milieu d'eux.

EVANGILE.)



Le titre n'est point un anachronisme, comme on serait tenté de le croire; et pour détruire, dès le début, toutes préventions fâcheuses, il suffira d'un chiffre. Plus de *trois mille* communautés religieuses de femmes existent encore aujourd'hui. Sans doute le type primitif a été profondément altéré, mais il n'a point péri. Voici, à cet égard, toute la différence entre le passé et le présent. La loi de 1790, en proclamant la liberté de l'engagement, a substitué la vocation à la violence, l'édification au scandale. Le couvent a des saintes, mais il n'a plus de martyres! La poésie, qui s'en était emparée comme d'une chose imposante et mystérieuse, a perdu peut-être à ce changement. La grille impénétrable est tombée, l'infranchissable enceinte s'est ouverte aux regards curieux, et l'imagination étonnée y a vainement cherché ce troupeau de victimes et ces austérités barbares dont le théâtre avait longtemps tiré ses combinaisons les plus dramatiques, le roman, ses scènes les plus émouvantes. Ces abus, s'ils ont jamais existé, ne constituaient qu'une exception, et ne sont plus qu'un fait historique déjà loin de nous. Le couvent a été rendu à sa vénérable destination : c'est un asile volontaire ouvert à toutes les vertus comme à tous les repentirs.

Il faut cependant relever ici une erreur accréditée dans le monde : il est bien vrai que les vœux n'ont plus de valeur aux yeux de la société, mais ils n'en sont pas moins inviolables. Dans le véritable esprit de la religion, les promesses faites volontairement à Dieu ne cessent pas d'être obligatoires pour être dépourvues des formalités humaines. C'est à la religion, et non aux hommes, qu'a été délégué le pouvoir de *lier* et de *délier*. Ceux qui contractent avec Dieu, par un serment qui s'inscrit dans le ciel, ne sont pas moins tenus de leur parole que ceux qui se lient envers le monde : la Foi le leur apprend, leur conscience le leur crie, et quand ils se parjurent, la Charité ordonne de prier pour eux. Mais ces exemples sont rares en comparaison de ces prétendus serments faits aux hommes, enregistrés, sanctionnés, enveloppés de tant de précautions et de garanties, et si souvent violés! La providence, plus sage que les lois humaines, s'est assurée contre la mobilité de l'esprit et les faiblesses de la volonté par les douceurs attachées à la vie religieuse : il semble, en effet, qu'il y ait dans la pratique ordinaire des vertus ignorées je ne sais quel mélange de voluptés extérieures qui changent la nature des sensations et des idées.

On a demandé souvent, et l'on demande encore chaque jour, dans un esprit de scepticisme religieux qui n'a pas

même pour lui l'autorité du chef de la secte philosophique du siècle dernier, *si la vie monastique est conforme au vœu de la nature et de la société.*

Pour le passé, personne ne niera que les couvents ne fussent la conséquence naturelle de l'état des mœurs et de la législation. Quand une loi injuste établissait pour l'aîné de la famille une sorte de partage du lion, confisquant à son profit tout un héritage de fortune, de titres et d'honneurs, que restait-il aux frères et aux sœurs ainsi dépouillés, sinon l'épée ou la robe pour ceux-là, et le voile pour celles-ci? A ces existences brisées, à ces femmes dont le monde ne voulait plus, le cloître ouvrait ses portes, prison triste et froide où elles s'ensevelissaient à jamais, non pour se repentir, mais pour regretter; non pour prier, mais pour maudire.

Pour le présent, la question se résout encore par l'affirmative. Oui, même aujourd'hui, aujourd'hui plus que jamais, les couvents sont une nécessité individuelle et sociale.

En thèse générale, les besoins des sociétés sont, comme ceux des individus, de deux espèces, et l'organisation d'un peuple n'est complète qu'autant qu'elle représente ses besoins physiques et moraux. Or, s'il est vrai que la foi et la prière soient un instinct de notre nature, la religion étant aussi la base de toute société, il s'ensuit que les établissements religieux sont une double nécessité. Aussi, à toutes les époques, depuis la naissance du christianisme, la terre a-t-elle été couverte de ces retraites pieuses d'où sont sortis, pour le monde, tant et de si illustres exemples! On a parlé d'ambition, d'oisiveté! — Assurément, c'étaient de sublimes ambitieux que ces pauvres reclus et ces saintes femmes qui demandaient au jeûne, à la contemplation, aux travaux les plus rudes, la science de la vie et les moyens de conquérir une place dans le ciel.

Pour ce qui est de l'oisiveté, demandez aux détracteurs eux-mêmes à qui est due, en Europe, la renaissance des lettres.

Tous les hommes ne sont pas appelés à vivre de la vie commune, à participer également au mouvement et à l'activité générale. Il est des organisations exceptionnelles, chez qui tout se concentre, où l'âme et la pensée absorbent les facultés physiques. A celles-là la méditation et le silence sont aussi nécessaires que l'air qu'elles respirent. Ceci est vrai, surtout pour les femmes, que la nature semble, en général, avoir disposées exprès pour la vie intérieure. Un grand nombre d'entre elles vivent dans une atmosphère en quelque sorte purement morale. Créées évidemment pour sentir, leur existence est toute passive. Leur influence sur la société n'est pas le résultat d'une action immédiate et personnelle, mais d'une réaction. Le monde en fait des automates, la vie religieuse les élève, les régénère, et les fait ressembler à ces femmes fortes dont parle l'Écriture.

Il faut le couvent à ces cœurs usés, flétris, à ces femmes mondaines qui rejettent avec dégoût une vie dont les fruits n'ont plus de saveurs pour leurs lèvres desséchées. Reines découronnées et méconnues, elles recherchent la solitude et l'oubli, comme autrefois elles recherchaient la multitude et ses hommages.

Il faut le couvent à la jeune fille sans appui que le vice ou la misère convoite, qui n'est ni femme forte ni jeune fille ambitieuse. Là elle trouve une famille qui l'aime, un toit qui l'abrite. Religieuse, sans vocation peut-être, mais sans contrainte, elle goûte dans cette existence à huis clos des douceurs qu'elle ne soupçonnait pas.

Aux intelligences précoces, qu'un don fatal du ciel initie par avance à la connaissance de toutes choses, qui devinent le monde et le repoussent;

Aux imaginations ardentes qu'emporte un insatiable désir au delà des limites de l'humanité;

Aux âmes d'élite, pour qui la prière est une poésie sacrée, qui s'élèvent, par leurs transports ascétiques, au-dessus des régions ordinaires, où la religion se montre simple, douce, résignée, calme et forte dans l'amour de Dieu et du prochain : à ces pieux fanatiques il faut l'imposante majesté de la solitude et l'éternelle perspective du ciel;

A celles que le remords ou le malheur poursuit... là on fait pénitence, là le sort est impuissant à frapper;

Aux victimes d'une douleur pour laquelle le monde n'a pas de remède... enveloppées de leur tristesses, comme d'autres s'entourent de parfums et de plaisirs, elles trouvent de poignantes voluptés dans leurs regrets, et Dieu rend moins amers les pleurs qu'elles répandent dans son sein;

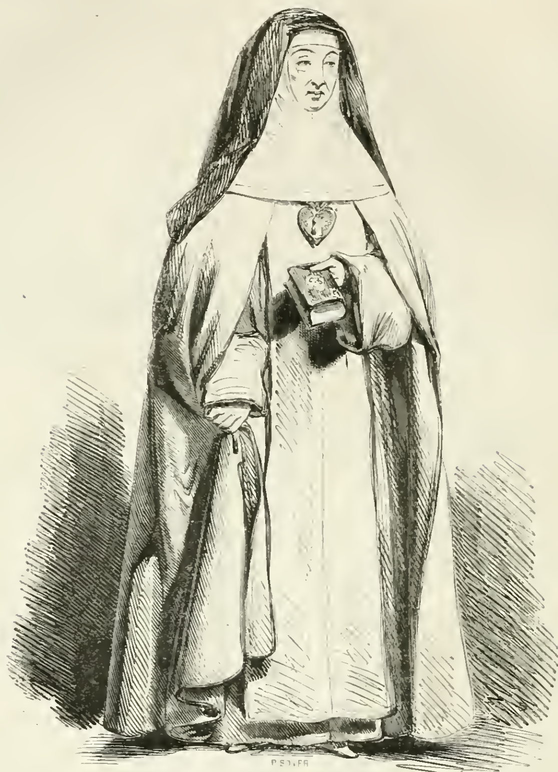
Aux infortunées qui cherchent dans le désespoir un refuge contre leur propre faiblesse... entre la vie et le suicide, il y a le couvent.

Oui, aux femmes qui ont trop aimé, comme à celles dont le cœur est sans chaleur; aux pécheresses, comme aux converties, à toutes les fautes, à toutes les faiblesses, à tout ce qui souffre et qui croit, dans tous les âges et dans toutes les circonstances de la vie humaine, le couvent apparaît, avec la foi qui console, et Dieu qui parle dans la solitude!

Quoique placés sur l'extrême limite du monde, les monastères ont subi plus ou moins l'influence des mœurs de chaque époque. La sévérité de l'ancienne discipline a fléchi peu à peu sous l'action doublement désastreuse des guerres civiles et surtout des guerres de religion. Le goût du luxe, favorisé par la richesse presque royale de certaines abbayes, ouvrit la porte à tous les abus. Il est loin de nous, ce temps de dévotion ardente où la religieuse s'exerçait à tourmenter son corps; mais ils sont passés aussi ces jours de scandaleuse mémoire, où l'esprit du monde avait envahi les derniers asiles de la piété. Aujourd'hui, la religieuse est placée dans les véritables conditions de son origine et de sa fin; seule elle a compris qu'en deçà d'un zèle outré, et tout en se conformant aux exigences d'une société sans croyance, il y avait quelque chose de grand à faire en associant le culte de l'humanité aux pratiques de la dévotion et aux aspirations solitaires de la prière.

Les siècles ont pu changer la physionomie générale de la religieuse; mais son caractère est ressorti plus simple, plus admirable et plus touchant, sous les formes et les coutumes nouvelles.

Quand on se rappelle ce que les religieuses ont eu à souffrir à une époque fatale, on ne peut s'empêcher d'admirer le courage de ces pauvres femmes luttant contre les persécutions, sans autres armes que l'humilité et la patience. Et récemment, quand la révolution gronda pour la seconde fois dans nos rues, étaient-ce des femmes ordinaires que celles qui allaient, au péril de leur vie, chercher dans les rangs de tous les partis des blessés à panser, des mourants à secourir, des cadavres à ensevelir? Mais, dites-vous, ce n'est pas une femme que celle qui peut ainsi trouver en elle-même la force d'aider les agonisants et regarder les morts sans pâlir.— Voyez pourtant! ses traits sont encore jeunes et ses membres délicats. — Son cœur est de marbre. — Malheureux! puissiez-vous n'apprendre jamais par quels sublimes efforts s'acquiert cette énergie que vous calomniez!



Dame de Saint-Michel.

Vous vous étonneriez de la quantité de larmes qu'elle a versées, comme de celles qu'elle a taries.

Une femme ordinaire laissera mourir le malheureux qui réclame des secours, parce que son corps est hideux à voir et couvert de plaies dont les miasmes contagieux s'exhalent de ses vêtements en guenilles. — Qu'il passe une religieuse, elle approchera sans hésiter, elle touchera ces plaies qui renferment peut-être un principe de mort; et si le malade a besoin d'un appui, elle lui donnera la main, s'il le faut, pour le conduire. — Et cependant cette femme a tous les instincts de son sexe : elle est d'une propreté extrême; un ordre tout féminin a présidé à l'arrangement de sa cellule, et ses vêtements sont d'une netteté irréprochable. Elle aime les fleurs, dont les parfums font naître les douces pensées; *elle a des nerfs*, peut-être; elle est femme, enfin, avec toutes les faiblesses puériles des autres : il ne faudrait point parier que cette héroïne ne sera pas effrayée à la vue d'un rat ou d'une araignée; seulement elle n'est pas superstitieuse, parce qu'elle est sincèrement pieuse.

La religieuse par vocation est plus qu'une femme, car sa mission est divine. Il est beau, il est saint, ce caractère de la vierge chrétienne destinée à rappeler par sa pureté l'état primitif des anges sur la terre. La candeur de sa délicieuse figure, la suavité de ses formes à demi perdues dans la chaste ampleur de ses vêtements, la grâce mystique de ses mouvements, où règne cet abandon de l'innocence qui ravit et qui impose à la fois, toute cette pudeur divine enfin, la première et la plus ravissante parure de la femme, voilà les charmes de la religieuse et ses mérites personnels devant Dieu.

Le *noviciat* est la première phase de la vie religieuse. C'est le temps d'épreuves. Le monde, avec ses séductions, son luxe et ses plaisirs, est là encore sur le seuil du couvent pour disputer à la retraite la blanche colombe. C'est en vain. Dieu protége les faibles; et l'humble fille s'avance d'un pas ferme et modeste dans les voies du ciel.

L'épreuve dure plus ou moins longtemps, suivant la ferveur de la *postulante*. Les prières, les jeûnes, les exercices pieux, la vigilance sur soi-même, et surtout la foi, la foi ardente qui soutient et qui éclaire, ont fait justice des dernières révoltes de l'esprit et des sens. C'en est fait : l'heure du triomphe, c'est-à-dire du sacri-

fice solennel, a sonné à la cloche du monastère. Dès l'aube du jour, la sainte demeure a été ornée comme pour un jour de fête, *car la fiancée du Seigneur va paraître.* Tout est prêt : les cierges brûlent, l'encens fume, le prêtre monte à l'autel. La néophyte, couverte d'habits mondains, s'avance, escortée et soutenue par son père et sa mère, ou ceux qui sont appelés à les représenter. Le prêtre se tourne alors vers la postulante agenouillée, et, après les questions marquées pour la cérémonie, il lui adresse une courte et touchante allocution. Il dit les joies intimes, les bénédictions et les grâces attachées à la vie du cloître; il en signale les écueils et les obstacles, il ne dissimule ni n'ajoute rien; il avertit, il exhorte, il éclaire et il prie tour à tour... puis il invoque le ciel. La mère des novices présente sur un plateau d'argent des ciseaux et un voile. La jeune fille se prosterne, et abandonne une partie de l'élégante chevelure qui faisait son orgueil. Les parures inutiles, les vêtements mondains disparaissent et laissent à découvert la robe austère qui ne doit plus quitter la religieuse. On étend sur elle un linceul, et le prêtre récite l'office des morts... Levez-vous maintenant, chaste épouse de Jésus-Christ! allez soigner les malades, instruire les enfants, secourir les malheureux; allez, vous avez acquis pour toujours le droit de veiller au chevet des mourants, de prier, de souffrir pour tous les hommes! Jeune vierge, les austérités du cloître, les macérations de la pénitence, le jeûne, la méditation et la solitude vous attendent; allez, l'humanité vous réclame, et Dieu vous voit!

La novice vient de faire son premier pas dans la vie monastique, ses compagnes l'appelleront désormais *ma sœur*. Cependant elle n'a point encore rempli toutes les conditions de la règle. La prise d'habit termine le postulat. C'est une première initiation, une préparation à un acte plus imposant. La *profession* est le dernier et définitif engagement de la religieuse, qui prend dès lors le nom de *sœur professe*.

L'époque de la *prise d'habit* n'est point déterminée; elle est subordonnée aux dispositions de la postulante, autant qu'à la volonté de la supérieure. La profession ne peut avoir lieu que six mois après la prise d'habit.

Toutes les religieuses ne sont pas aptes à devenir *professes*. Celles-ci sont choisies parmi les postulantes les plus instruites, soit parce que dans les maisons enseignantes c'est à elles qu'est confiée l'instruction des enfants, soit parce que leurs occupations habituelles exigent plus d'intelligence.

On appelle *dames de chœur* les professes chargées de l'entretien du chœur : elles assistent le desservant dans les offices, dirigent les cérémonies et chantent les psaumes et les hymnes.

Le nom de *sœurs converses* est donné aux religieuses moins éclairées qui ne peuvent ni participer à l'éducation des enfants, ni partager les autres travaux des professes. Leurs fonctions sont purement manuelles, et se bornent aux soins matériels de la maison. Ce sont les *ménagères* de l'établissement... Bonnes et simples filles, elles accomplissent sans murmure leur pénible tâche de chaque jour, rappelant ainsi la destinée chrétienne et les deux premières vertus de la femme : la patience et la douceur. Toutefois, ce serait une erreur profonde et une grave injustice que de conclure de cette position des converses à aucune sorte d'infériorité. La religion ennoblit tout, et les œuvres d'humilité sont particulièrement agréables à Dieu.

L'association chrétienne repose entièrement sur le principe de l'égalité fraternelle. Au couvent, toutes les femmes sont *sœurs*. Mais, comme dans toute société il faut une direction, un principe actif, les religieuses ont reconnu la nécessité d'obéir à une impulsion, à une autorité unique. Or, quel guide plus sûr et quelle autorité plus douce pour des sœurs, que l'autorité maternelle? Les religieuses ont donc choisi parmi elles la plus digne, et elles l'ont nommée *abbesse*, c'est-à-dire *mère*. Depuis la suppression des bénéfices, le titre d'abbesse a été remplacé par un autre plus approprié au nouvel état de choses. Les abbesses ont disparu avec les abbayes; il n'y a plus, aux yeux de la loi, qu'une simple *supérieure* de communauté. Seules, les religieuses lui ont conservé le nom de mère. Qu'il y a loin, sous le rapport de l'autorité temporelle, de la directrice actuelle d'un monastère à ces fières possesseurs d'abbayes qui rivalisaient de grandeur et de richesse avec les puissances du siècle! Qu'est devenue l'orgueilleuse souveraine de tant de vastes domaines, qui marchait la crosse à la main, décidant en dernier ressort des biens et de la vie de ses vassaux, disputant la préséance aux princes de la terre, reine absolue de deux empires, armée d'un double pouvoir, abbesse et seigneur suzerain? Il serait aussi difficile de trouver aujourd'hui dans les communautés le moindre vestige de l'opulence des abbayes, que de reconnaître dans la directrice des sœurs de la Charité une descendante des abbesses de Chelles ou de Fontevrault. De combien d'ambitions ce titre n'était-il pas l'objet, et de combien d'abus ne fut-il pas la source? Si l'on en croit certains historiens, ce n'était souvent pour les femmes, comme pour les hommes, qu'un *bénéfice* qui n'emportait aucune obligation, pas même celle de la chasteté! Un grand nombre d'abbesses étaient mariées, et cette dignité servait de dot à celles qui ne l'étaient pas. La religion, moins en crédit sans doute depuis cette époque, mais mieux comprise, a mis fin à ces scandales. Aujourd'hui le titre très-peu ambitionné de supérieure est le résultat de l'élection, et l'autorité qu'il confère ne peut durer plus de trois ans. La supérieure redescend alors au rang de simple sœur, à moins que son nom ne sorte vainqueur d'une seconde épreuve, qui ne peut se renouveler au delà d'une troisième fois. Qui songerait, d'ailleurs, à briguer, autrement que dans un esprit de mortification et de dévouement, une fonction qui n'apporte, en compensation d'un pouvoir précaire, qu'une responsabilité immense et un surcroît de charges et de travaux? On a beaucoup parlé, à propos des communautés de femmes, de petites cabales, d'animosités secrètes et de rivalités mesquines. En général, on sait que le gouvernement des femmes n'en est point exempt. Mais on n'a pas fait attention que la vanité féminine, source de tant de misérables passions, éveillée naturellement dans le monde par la société des hommes, s'éteint d'elle-même dans le cloître, faute d'aliments.

La supérieure doit maintenir la paix et l'ordre dans la maison, écouter toutes les réclamations et faire droit à chacune, réformer les abus, prescrire et régler les cérémonies, admettre les postulantes et les novices, choisir les professes, administrer les rentes de l'établissement, veiller à l'entretien des jardins et bâtiments, et faire les acquisitions.

Les maisons des religieuses sont, en général, belles, commodes et spacieuses. Il y a de larges cours et une chapelle. Un jardin est enfermé dans l'enceinte, formée de hautes murailles. Chaque religieuse possède une cellule donnant indifféremment sur la cour ou sur les jardins, rarement sur la rue, et garnie de barreaux de fer et de rideaux fort épais. Là, point de meubles de luxe, l'indispensable et rien de plus, c'est-à-dire un Christ, un bénitier avec un rameau bénit, une chaise et une pe-



Dame de Saint-Thomas de Villeneuve.

tite table. Quelquefois, sur une planche clouée au mur, en forme de bibliothèque, sont rangés des livres de piété. Bossuet, Bourdaloue, Massillon, y représentent toute la littérature sacrée. Il va sans dire que ce luxe bibliographique n'appartient qu'aux professes les plus lettrées. Les cellules les plus fastueuses sont enrichies d'estampes modestes, dont les sujets ont été empruntés à l'Histoire sainte; quelques-unes même sont ornées d'une tête de mort. — Eloquente, mais inutile leçon d'humilité dans ces asiles où tout parle de pénitence et de mort! — C'est là que la religieuse médite, prie, ou repose après le travail de la journée.

Tous les jours, les religieuses entendent la messe à la chapelle de l'établissement ou bien à l'église la plus proche, et se présentent, au moins une fois par semaine, au tribunal de la pénitence. Bien qu'elles ne soient point forcées de prendre pour confesseur le directeur de la maison, il est rare qu'elles s'adressent à un autre ecclésiastique; car c'est presque toujours celui-là qui a reçu leur confession générale à la prise de l'habit monastique.

Chaque religieuse a son emploi spécial : les unes sont chargées des travaux à l'aiguille pour la maison, pour les pauvres, pour elles-mêmes; d'autres font des lectures pieuses pour former les novices; d'autres enfin sont vouées à l'enseignement.

Dans les pensionnats, la journée finie, souvent les sœurs montrent à leurs élèves la broderie, le feston, et mille autres petits ouvrages amusants et utiles. Plusieurs d'entre elles connaissent le dessin et font exécuter, sous leur direction, des fleurs en chenilles, en perles, en soie. Dans les classes d'enfants pauvres, les sœurs ne dédaignent pas de leur apprendre à tricoter. Quelquefois les postulantes sans dot travaillent pour le dehors.

La sœur *tourière* est préposée à la garde de la porte et répond aux visiteurs. C'est ordinairement une religieuse converse qui n'est plus jeune.

La sœur qui enseigne reçoit souvent les visites de ses anciennes élèves, qui ont grandi et ne l'ont point oubliée. Elles la consultent dans les circonstances graves de leur vie. Si elles sont mariées, il n'est pas rare de voir l'enfant venir occuper, sous la même directrice, la place qu'occupait sa mère.

Les plaisirs des religieuses sont nécessairement bor-

nés; celles même qui ne sont pas cloîtrées sortent rarement. Les promenades dans le jardin, la culture des fleurs, le chant des cantiques, voilà leurs plaisirs et leurs concerts.

La religieuse n'a pas de passions, parce qu'elle n'a pas de désirs. Elle est entrée trop jeune dans le couvent pour que les mauvais penchants aient eu le temps de se développer dans le monde. Et comment naîtraient-ils dans le couvent, dont l'atmosphère étouffe ceux qui, par hasard, sont venus s'y ensevelir? Les passions naissent de la possibilité et de la volonté de les satisfaire, du désœuvrement ou de l'exemple qui échauffe l'imagination. La religieuse, toujours en garde contre son cœur, ne laisse pas aux mauvaises pensées le temps d'y germer et d'y prendre place. La religieuse ignore le monde qui l'ignore. Vivant, d'ailleurs, uniquement de la vie spirituelle, il lui importe peu que ses serments soient ratifiés par les hommes : elle tient à Dieu ce qu'elle n'a promis qu'à Dieu. On pourrait s'étonner d'une telle force de volonté, en considérant la faiblesse physique et la frivolité naturelle des femmes; mais il faut remarquer que le couvent est tout aussi bien un soutien qu'une sauvegarde.

Il faut le dire cependant, quoique sans passions, les religieuses sont aussi filles d'Eve, et la perfection n'est pas toujours leur partage. Si les vices du monde sont inconnus au couvent, les petits défauts y varient à l'infini. La vertu a aussi son orgueil et sa vanité. On ne veut pas valoir moins qu'une autre; on s'efforce de valoir davantage, sauf à rougir en recevant les félicitations qu'on aura recherchées. On évite le mal par crainte du blâme, pour ne pas s'humilier devant un confesseur sous un aveu pénible! Tout cela n'est pas la vertu peut-être, mais c'est l'inconvénient du bien.

Que n'a-t-on pas dit sur les rapports des religieuses avec leur directeur spirituel? Le monde en a ri, quand il n'a pas osé en médire. La poésie elle-même s'est égayée aux dépens de l'innocente et un peu naïve physionomie du *saint homme*, attaques aussi peu méritées d'une part que peu chrétiennes de l'autre. De ces prétendues délices de cette vie toute confite en oisiveté et en délicatesses de toutes sortes, il n'est resté d'incontestablement vrai à l'humble successeur du directeur de nones qu'un ministère pénible et une médiocrité laborieuse. Si la richesse des anciens couvents de femmes avait pénétré jusque dans la demeure de l'ecclésiastique chargé de diriger leurs consciences, on conçoit qu'elle a dû s'en retirer depuis longtemps. La munificence des religieuses se trouve aujourd'hui singulièrement restreinte par la pauvreté de la plupart des communautés, et leurs largesses ne s'exercent plus guère qu'au profit des véritables nécessiteux. Une aube brodée de leurs mains et dont elles n'ont fourni que le travail, et le plus souvent un objet de moindre valeur, tels sont les témoignages les plus brillants de leur reconnaissance et les marques de leur zèle pour le bien-être de celui qui s'est constitué leur guide et leur conseil. L'émulation au travail et l'ardeur pour la perfection sont les seules rivalités qui les animent sans les diviser.

Ainsi tombées, par le fait même du mouvement moral qui tendait à détruire les couvents, les causes des calomnies dont ils étaient l'objet, la méchanceté et la frivolité mondaines n'ont plus à s'exercer que sur elles-mêmes, dans l'impossibilité de se prendre aux personnes et aux choses de la religion. Comment s'attaquer, en effet, à ces femmes que nous voyons passer de loin en loin comme de pauvres parias admises seulement à supporter les charges d'une société au milieu de laquelle elles ont dressé de toutes parts leurs tentes hospitalières? Ce que les malheureux, qui seuls ont parmi les religieuses le droit de bourgeoisie, nous ont raconté de ces paisibles *caravansérails* de la charité chrétienne, a imposé du moins silence à ces esprits bornés, privés de la faculté de comprendre ou du courage de confesser. Si nous n'avons pas aujourd'hui pour la religieuse l'admiration qu'elle mérite et qu'elle ne recherche pas, nous ne lui contestons point, en revanche, le droit d'être dévouée jusqu'à l'abnégation et sublime impunément.

Tous les ans, à une époque fixée, les maisons principales qui ont des religieuses en province les rappellent. C'est le temps de la *retraite;* c'est aussi, dans les maisons enseignantes, le temps des vacances. La *retraite* dure ordinairement huit jours, pendant lesquels, toute occupation cessante, les religieuses se sanctifient par la prière, les exercices pieux, le jeûne, la méditation et les sermons qui leur sont faits. Alors ont lieu la nomination des abbesses, le renouvellement des promesses et les différentes cérémonies de l'initiation.

Des premiers instituts sont sorties, comme mille ruisseaux d'une source commune, un grand nombre de maisons analogues, diversement dénommées, selon les temps et les pays. Le fond de l'institution est le même, et la règle n'a guère subi que de légères modifications : la différence la plus sensible et la plus réelle entre les communautés du même ordre consiste dans la richesse des unes, richesse provenant des dots des religieuses, des donations particulières ou des subventions fournies par le gouvernement. Cette uniformité de vie enlève à la physionomie des religieuses d'ordre différent tout caractère d'individualité. Il y a plusieurs milliers de communautés, il n'y a qu'un type pour toutes les religieuses.

Bien que, dans l'origine, la vie ascétique ait été le but de tous les instituts religieux, la civilisation leur a imposé de nouvelles conditions, et les cénobites ont compris la nécessité de se mettre en rapport avec le siècle par une réciprocité de bons offices. Presque tous les monastères ont joint l'enseignement et les œuvres de charité à leurs constitutions particulières.

Les communautés religieuses des femmes sont aujourd'hui de trois espèces, *enseignantes, hospitalières* et *contemplatives.*

Les *sœurs grises*, ou *servantes des pauvres*, instituées par saint Vincent de Paul, en 1633, appartiennent à la fois aux deux premières espèces : elles prennent soin des orphelins, des enfants pauvres, et se vouent au service des malades et des indigents : double et sainte mission digne du génie de l'apôtre de la charité.

Avez-vous quelquefois rencontré dans Paris une longue file de jeunes filles de tout âge, vêtues uniformément d'une robe bleue, d'un simple bonnet de toile blanche, cheminant deux à deux sous la conduite d'une ou plusieurs religieuses? A voir l'air modeste, la tenue décente, le respect et la soumission des unes, l'infatigable sollicitude des autres, vous diriez des enfants sous la conduite de leurs mères. Ces enfants sont des orphelins, et ces femmes sont leurs mères selon la charité! Découvrez-vous, et saluez les filles de saint Vincent de Paul! Oui, saluez bien bas ces humbles et sublimes femmes que Dieu suscita pour servir d'anges gardiens aux enfants qui n'ont plus de mères, à ceux que leurs parents ont abandonnés, ou que la pauvreté a bannis du toit paternel? La Providence veille sur eux sous les traits d'une *sœur grise*. Oh! maintenant vous serez bénies entre tous les enfants des hommes, pauvres petites filles marquées par la naissance pour la misère ou l'infamie. Vous grandirez tout doucement sous l'aile de la charité, à l'abri du

froid, sans crainte de la faim et sans souci de l'avenir! Dieu et vos mères par adoption y pourvoiront. Votre esprit sera cultivé, votre âme façonnée à la vertu; on vous apprendra la sagesse par les exemples; on vous enseignera les choses qui suffisent aux besoins de la vie; on vous fera le chemin facile, et puis l'on vous dira : Allez! Mais si le monde vous est hostile, si la vie vous est amère, souvenez-vous qu'il y a ici un asile et du pain pour ceux qui veulent se sanctifier par le dévouement et les bonnes œuvres.



Religieuse de Saint-Vincent de Paul (sœur grise).

Ainsi disent et font les saintes femmes. Plus d'une est jeune encore cependant; mais la méditation et la prière l'ont faite vieille pour la sagesse. D'autres ont blanchi dans la pratique des vertus les plus difficiles. Le zèle ardent des premières sera tempéré par l'indulgence éclairée des secondes, et chacune mettra ainsi au service du troupeau qui lui est confié ce que la nature lui aura départi de forces et de facultés utiles. Et tout cela se fera naturellement, sans efforts, sans autre pensée que celle du bien, sans autre ambition que celle du ciel.

C'est une chose merveilleuse et consolante à voir, que la patience et la douceur de ces admirables institutrices à qui de petites filles, leurs élèves, disent simplement *ma sœur*. Ce sont leurs sœurs, en effet, et presque leurs compagnes; car elles partagent quelquefois leurs jeux, et s'associent volontiers à tous leurs plaisirs pour les diriger. Deux fois par jour, après l'enseignement religieux, les leçons ordinaires de la science mise à la portée de tous les âges et de toutes les intelligences, et le travail accoutumé de l'aiguille, les bonnes sœurs s'efforcent de redevenir enfants pour la plus grande joie de leurs élèves; comme pour mettre en pratique cette belle parole de leur divin Maître : *Laissez venir à moi ces petits enfants*. L'oisiveté, cette mauvaise conseillère de l'enfance, ne hante point la maison des sœurs On s'y lève de bonne heure pour avoir plus de temps à donner au travail, et la prière ouvre la journée : chaque action commencera et finira ainsi. Il est bon que l'homme s'habitue, dès son jeune âge, à mettre Dieu dans la confidence de toutes ses pensées et à intéresser le ciel à tout ce qu'il entreprend. Les sœurs donnent l'exemple. A peine la tourière a-t-elle fait retentir la cloche, qu'elles parcourent les dortoirs. Les lits sont placés sur deux lignes parallèles. La blancheur de ces modestes couchettes, l'extrême propreté qui reluit dans toute la salle, réjouissent la vue : au fond, sur un piédestal en bois peint, s'élève une figure grossière avec les habits et les traits d'une religieuse. Une aumônière est à ses pieds, ingénieuse et touchante fiction! On dirait l'ange de la charité veillant en silence sur le repos des enfants abandonnés. Il semble que les petites orphelines doivent dormir plus doucement sous la garde de cette image chérie. Les yeux se ferment en la regardant, et, le matin, quand elles l'aperçoivent de nouveau dans la demi-obscurité du réveil, elles se demandent en hésitant si ce n'est point une vision céleste ou la continuation du rêve qui les a bercées. Mais une protection plus active et plus immédiate a gardé leur sommeil. Les bonnes sœurs, en personne, sont venues tour à tour, pendant la nuit, parcourir le dortoir. Les plus froides nuits de l'hiver n'interrompent point cette ronde pieuse. Les orphelins ont seuls ici le droit de dormir en paix jusqu'au lendemain.

Mais le moment est arrivé; les sœurs circulent autour des lits, stimulant les moins actives, aidant les plus jeunes. On s'agenouille, on remercie le Seigneur, et l'on se rend dans la salle de travail. La lecture, l'écriture, les éléments des sciences usuelles, les ouvrages des mains, les repas, les récréations et les exercices de piété remplissent la journée.

Quelques établissements sont consacrés à l'éducation des enfants des deux sexes. L'instruction et les soins sont variés, dans ce cas, et distribués avec une remarquable intelligence. Les religieuses auxquelles est dévolue l'éducation des petits garçons ont une tâche un peu plus difficile à remplir. Ce sont ordinairement les plus expérimentées et les plus sévères, sévérité parfois un peu grotesque. On sourit involontairement en voyant les bonnes et douces créatures s'efforcer de déployer vis-à-vis de leurs élèves une fermeté virile, et s'ingénier à inventer, pour soumettre des bambins récalcitrants, des châtiments qu'elles croient dignes d'un homme. Le classique *bonnet d'âne* signale les ignorants, la *langue rouge* fait justice des menteurs; l'orgueilleux est condamné à *baiser la terre;* un écriteau sur le dos indique les fautes des grands coupables. Il faut le dire, ces exemples sont rares, et la justice des sœurs penche évidemment pour la clémence. Les exhortations, les remontrances, les encouragements et les récompenses sont beaucoup plus fréquents que les punitions. Les filles de Saint-Vincent de Paul se souviennent que leur institution est basée sur la charité, et leur gouvernement semble avoir pour maxime et pour devise : pardon et douceur. Une image, un livre pieux, et, quelquefois, un ruban qui suspend une petite croix, telles sont les marques distinctives du mérite ou de la sagesse, emblèmes plus significatifs et bien moins puérils que les hochets dont les hommes décorent toutes ces choses incertaines et futiles qu'ils appellent le talent ou la gloire.

A douze ou treize ans, les jeunes garçons ont appris un état. Ils quittent alors la maison pour toujours. Les jeunes filles n'en sortent qu'à dix-huit ans. Quelques-unes restent dans la communauté ou y reviennent plus tard pour prendre l'habit de religieuse.

Souvent la charité vient chercher, parmi les orphelins des deux sexes, un enfant pour l'adopter ou lui procurer le bienfait d'une éducation libérale. L'épouse stérile, le



Dame Carmélite.

vieillard sans famille, l'artisan qui manque de bras pour le seconder, viennent demander à l'hospice un enfant à chérir, une fille à doter, un jeune homme à enrichir. Souvent aussi la gentillesse de l'enfant, autant que les bons rapports des religieuses, plaide en sa faveur et décide votre choix. Alors, après les informations les plus minutieuses et les renseignements les plus exacts sur vous-même, si vous êtes reconnu pour un homme éminemment moral, animé des plus louables sentiments à l'égard de votre futur pupille et capable de pourvoir à tous ses besoins, les bonnes sœurs se décideront peut-être à vous abandonner, en pleurant à la fois de joie et de regret, cet enfant qu'elles s'étaient habituées à aimer.

Quelques maisons sont consacrées spécialement à l'éducation des enfants des pauvres ouvriers ou des familles nécessiteuses : celles-là ne comportent que des *externes*. D'autres, afin de pourvoir aux besoins de l'établissement, ont fondé un pensionnat. Si l'enseignement y est différent, on peut affirmer que les soins n'y sont pas donnés avec plus de dévouement : c'est toujours l'esprit de saint Vincent de Paul qui anime les religieuses et vivifie leurs œuvres.

Tels sont, en général, dans les communautés enseignantes, la vie et le caractère de la religieuse.

D'autres soins la réclament dans les communautés dites *hospitalières*. Les pauvres, les malades, toutes les infortunes, toutes les infirmités, toutes les misères, la convient tour à tour. Le nom de *sœur de charité* appartient spécialement aux religieuses des hôpitaux. Leurs mœurs, leurs occupations, leur genre de vie diffèrent entièrement de celui des autres religieuses. Leur but est plus restreint; elles ne reconnaissent que les malades pourvus de bons certificats, et n'exercent la charité qu'à bon escient, sur le *visa* et avec l'autorisation de M. le maire et du comité de bienfaisance. Leur dévouement ne franchit pas les murs de l'hospice; celui des communautés dont nous parlons embrasse l'humanité tout entière, et s'exerce sans contrôle. La sœur de charité est un type à part dans la grande famille de saint Vincent de Paul.

Avez-vous jamais vu passer près de vous, par une sombre et froide soirée d'hiver, une de ces héroïnes chrétiennes communément appelées *servantes des pauvres?* N'est-ce pas qu'en apercevant seule, la nuit, dans une rue déserte, bravant l'intempérie de l'air et la rigueur

de la saison, cette femme qui glisse dans l'ombre, comme le génie de la bienfaisance, n'est-ce pas que vous avez senti votre cœur battre d'une sainte admiration, et qu'une larme est tombée de votre paupière? — Unique et silencieux hommage rendu à la plus belle des vertus, et le seul vraiment digne de la religieuse!



Sœur de Notre-Dame de bon secours.

Où va-t-elle cependant d'un pas si rapide, à l'heure où le riche fastueux ouvre à deux battants, à une multitude parfumée, ses salons éclatants de lumière et d'harmonie, à cette heure où les femmes se parent pour le monde, où le sage, resté chez lui, excite l'ardeur de son foyer qui flamboie? Quand l'hiver et la nuit convient tous les hommes au plaisir, où va la religieuse? Elle va, elle aussi, où le plaisir l'appelle... elle va porter du bois au foyer éteint d'une pauvre veuve, du pain à une famille affamée; elle va disputer à la tombe ce père agonisant, prodiguer des secours à l'infortunée qui enfante dans l'abandon et le dénûment, au malade qui se tord sur un lit de douleur. Elle parle du ciel au mourant, d'avenir et d'espérance à l'artiste ignoré. A toute heure du jour et de la nuit, dans les prisons, dans les mansardes, elle apparaît, providence vivante, médecin de l'âme et du corps, les bras chargés d'aumônes, et les lèvres de consolations. Plus d'une fois, appelée près du lit où l'impie expire en blasphémant; dans une prison, près d'un scélérat qui meurt en niant Dieu, parce que, pendant sa vie, il a nié la vertu, l'humble *servante des pauvres* a fait ce que n'avaient pu faire ni l'autorité du prêtre ni la justice implacable des hommes. La science de l'athée s'est inclinée devant la foi ardente d'une simple femme, et le scélérat a compris Dieu expliqué par une sainte. Que de miracles de ce genre se sont opérés! que de secrets enfermés dans le sein d'une religieuse! que de solennels aveux elle a reçus à l'heure suprême! Dieu seul pourdire le nombre d'illustres infortunés, d'obscurs ambitieux, de génies persécutés, de talents avortés et de vertus sans nom qui se sont éteints entre ses bras!

Les communautés religieuses de femmes échappent, par leur multiplicité même, à une analyse particulière. Les traits saillants des plus importantes, tant à Paris qu'en province, doivent seuls trouver place dans ce tableau.

Les *sœurs de Notre-Dame de bon secours* ont été instituées spécialement pour secourir les malades et veiller au lit des mourants. C'est à elles aussi qu'est confiée la garde des morts avant leur inhumation. Les pauvres et les riches ont également droit à leur pieux et pénible ministère. Quand l'âme s'est envolée, que le médecin et le prêtre se sont retirés, c'est le tour des courageuses *sœurs de bon secours*. La nuit, lorsque la mort et la terreur planent sur la maison abandonnée, seules, immobiles, à la lueur douteuse du cierge bénit, ces sublimes gardiennes des trépassés veillent et prient près de la froide dépouille qui leur a été confiée. Qui pourrait dire ce qui se passe alors dans ces âmes chrétiennes? Qui sait si, pour prix de tant de courage, Dieu ne leur envoie pas quelque révélation du grand mystère de la vie? Qui sait quels miracles peuvent opérer leur foi et leur charité ardente, et si la justice éternelle n'est pas désarmée par leur intercession? Quelque chétive offrande, quelques pièces de monnaie, non pour elles-mêmes, mais pour la communauté, voilà leur récompense. La supérieure désigne celle qui sera chargée d'accomplir cette funèbre mission, et celle-là sera un sujet d'envie pour les autres. Leur vêtement, analogue à la nature de leurs fonctions, est noir, comme pour indiquer qu'elles portent incessamment le deuil de ceux qu'elle sont appelées à pleurer chaque jour.



Sœur de l'Enfance de Jésus et de Marie.

Les *sœurs de l'Enfance de Jésus et de Marie* ou *de sainte Chrétienne*, dont le principal établissement est à Metz, ont une triple mission. Elles y dirigent un hôpital, une école gratuite, et un pensionnat destiné spécialement aux jeunes personnes dont les familles peu fortunées désirent les faire profiter du bienfait d'une éducation libérale et chrétienne. Outre l'instruction ordinaire, les

élèves sont formées à l'économie domestique ; elles apprennent les vertus et les talents de leur sexe. On y enseigne également les langues française et allemande, les deux idiomes usités dans le pays. Leur costume se compose d'une robe de drap noir, d'une pèlerine de même couleur et de même étoffe, et d'un voile qui s'étend sur toute leur guimpe. Elles ont de plus une croix en argent; celle de la supérieure générale est en vermeil. Elle a pour inscription, d'un côté, ces paroles : ***Les pauvres sont enseignés... La charité de Jésus-Christ est en nous.*** De l'autre : ***Heureux ceux qui sont miséricordieux... Venez, les bénis de mon père.*** Sur l'anneau qui soutient la croix sont gravés ces mots : *Un seul corps et une seule âme.*

Les *sœurs de la Charité de Saint-Maurice* ont à Chartres leur maison principale. Elles se consacrent aux soins des malades et à l'éducation des petites filles. Elles s'engagent, par un vœu spécial, à aller s'établir dans les colonies dès qu'elles en seront requises par la supérieure. Il y en a à la Martinique, au Fort-Royal, à Saint-Pierre, à la Guadeloupe, à la Basse-Terre, à la Pointe-à-Pitre, à la Guyane française. Pèlerines sans patrie, elles vont ainsi, errant à travers les mers, braver à la fois la mort, la contagion et les ennuis de l'exil.



Sœur de Saint-Joseph.

Les *sœurs de Saint-Joseph*, établies à Lyon, se consacrent au soulagement des prisonniers, dont elles partagent à cet effet la captivité. Elles préparent de leurs mains et portent elles-mêmes les aliments à ces malheureux. Elles ne les quittent pas, et, à les voir si empressées autour d'eux, on les prendrait véritablement pour les sœurs ou les mères des prisonniers. Même après l'expiration de leur peine, elles ne les perdent point de vue et les aident encore de leurs conseils et de leurs secours. Les femmes surtout sont l'objet de leur sollicitude. Elles ont ouvert pour elles une maison de refuge et des ateliers de travail. Cette maison, située à Montauban, a pris le nom de *Solitude de Sainte-Madeleine*. Les pénitentes y sont au nombre de cinquante. Leur principale occupation consiste à dévider de la soie. La communauté leur abandonne un cinquième de leur travail, et elles y jouissent d'une certaine liberté. Un grand nombre de femmes et de filles que leurs fautes avaient éloignées de leurs familles et de la société trouvent ainsi le moyen d'y rentrer honorablement.

Les *filles du Bon-Sauveur*, de Caen, embrassent toutes les bonnes œuvres à la fois : les sourds-muets, les aliénés des deux sexes reçoivent chez elles des soins particuliers. Elles forment aussi des maîtresses d'école pour les campagnes, et vont soigner les malades dans les épidémies.

La maison renferme encore un dispensaire où l'on donne les premiers secours aux blessés et aux malades qui se présentent.

Les *filles du Bon-Sauveur* ont enfin un pensionnat de jeunes personnes, une école gratuite, et une pension de dames, qui ont chacune leur appartement séparé.

Les *dames de Saint-Michel* sont une variété de l'ordre des Augustines, qui n'existe qu'à Paris. Cet établissement a un triple but : c'est à la fois une maison de repentir, un pensionnat de jeunes personnes, et un lieu de refuge pour les dames veuves et externes, qui y trouvent un logement et la table. Les différentes classes de personnes réunies à Saint-Michel n'ont aucune communication entre elles, ayant chacune leur réfectoire, leur cour et leur logement.

Les pénitentes s'y divisent en trois classes : 1° les femmes ou les filles amenées par ordre des tribunaux, ou à la réquisition des parents; 2° les jeunes personnes au-dessus de quinze ans qui se présentent volontairement; 3° les jeunes personnes au-dessous de quinze ans, dont le caractère et les mœurs doivent être réformés. Le règlement y est sévère et paternel en même temps; la variété des travaux et des occupations de la journée éloigne l'ennui et les inconvénients de l'oisiveté. Les exercices pieux, la prière, le chant des cantiques, les conversations édifiantes, les sages exhortations, et surtout les salutaires exemples des religieuses, épurent insensiblement l'âme des pénitentes, et les rappellent, par une douce habitude, à la pensée et à la pratique du bien. Il en est peu qui résistent à cette sage discipline, à cette constante et habile séduction de la vertu : beaucoup deviennent, après une courte épreuve, un sujet d'édification pour leur famille. Plusieurs, accoutumées au bonheur paisible de cette demeure, demandent avec instance la faveur de n'en plus sortir.

Le pensionnat est dirigé dans un esprit de simplicité et de modestie toute chrétienne, qui n'exclut pas la force et l'élévation de l'enseignement.

Le corps de logis consacré aux externes est merveilleusement approprié aux dames et aux demoiselles qui, n'ayant qu'une fortune médiocre, désirent vivre dans une liberté et une aisance honnêtes entre le monde et le cloître.

Annonciades célestes. — Jeanne, femme répudiée de Louis XII, se réfugia à Bourges, où elle fonda un couvent de l'*ordre de l'Annonciation de la sainte Vierge*, ou *des dix vertus de Notre-Dame*. Jeanne elle-même composa la règle de son institut, qui prescrivait beaucoup de jeûnes et d'austérités. Cette règle contient dix chapitres, dont le premier traite de la chasteté de Marie ; le second, de sa prudence; le troisième, de son humilité; le quatrième, de sa foi; le cinquième, de sa dévotion; le sixième, de son obéissance; le septième, de sa pauvreté; le huitième, de sa patience; le neuvième, de sa piété; le

dixième, de sa douleur ou compassion. Jeanne donna à ses religieuses toutes les instructions nécessaires pour imiter la sainte Vierge dans ces dix vertus : en se consacrant par le vœu de chasteté, à son exemple ; en gardant le silence à certains temps, pour imiter sa prudence ; en se soumettant à la supérieure, qui doit porter le nom d'*ancelle* ou servante, pour imiter son humilité ; en ne recevant point des novices suspectes, pour imiter sa foi.



Dame Annonciade céleste.

Les religieuses portaient un costume dont les différentes couleurs devaient rappeler sans cesse à leur mémoire la sainteté de leur état et de leurs obligations ; il consistait en un voile noir, symbole de dévotion ; un manteau blanc, emblème de pureté ; un scapulaire rouge, en souvenir de la passion ; un habit brun, signe de pénitence ; un ruban bleu suspendait une médaille d'argent ; une corde à dix nœuds leur rappelait les dix vertus de Marie, et les trois bouts de cette corde, la flagellation de Jésus-Christ. Enfin, la fondatrice fit donner un anneau à ses religieuses pour la profession, comme une marque de la fidélité qu'elles devaient garder à Jésus-Christ, leur époux. Les *dames Annonciades célestes* enseignent les enfants des classes indigentes.

Les *sœurs hospitalières de Saint-Thomas de Villeneuve*. Ces religieuses du tiers ordre de Saint-Augustin furent établies par saint Thomas de Villeneuve, en 1160. Leur but est de servir les pauvres malades et d'instruire la jeunesse. La cérémonie de leur profession offre une particularité remarquable : une pauvre femme les embrasse et leur met un anneau au doigt en leur disant : Souvenez-vous, ma chère sœur, que vous devenez la servante des pauvres. Elles reçoivent un secours annuel de six mille francs.

Les *dames bénédictines de l'Adoration perpétuelle du saint sacrement* font des vœux simples. La seconde qualification ajoutée à leur nom vient de ce que, dans chaque couvent, il y a toujours une religieuse en prière devant le saint sacrement, à toutes les heures du jour et de la nuit.



Dame Bénédictine de l'Adoration perpétuelle du saint sacrement.

Les *dames de Saint Maur* ne font pas de vœux : de simples promesses leur en tiennent lieu. Leur noviciat dure deux ans. Elles se sont donné pour mission de former des institutrices pour les maisons religieuses et pour les campagnes. On n'exige point de dot des novices : il suffit qu'elles payent leur pension pendant deux ans, et fassent les frais de leur trousseau. Quelques-unes sont envoyées dans les colonies.

La nouvelle législation a réduit à dix-huit le nombre des maisons *contemplatives*. Nous n'en citerons qu'une seule, qui peut servir de type général : ce sont les carmélites de la réforme de sainte Thérèse, introduites d'Espagne en France en 1604.

La règle de cet ordre est d'une grande austérité ; les sœurs sont toujours voilées ; il leur est défendu de recevoir personne ; le silence est de rigueur depuis complies, qu'elles disent après souper, jusqu'à primes du lendemain ; elles chantent matines à minuit, se lèvent à cinq heures en été, à six en hiver, et font oraison pendant une heure. Les exercices de piété remplissent toute leur journée ; elles jeûnent fréquemment. Le but de leur institution est la prière pour le roi et ceux qui gouvernent, pour les infidèles et les prisonniers. Leur lit est formé d'une paillasse de crin posée sur trois ais ; elles portent le cilice ; leur costume se compose d'une tunique de couleur *minime*, d'une guimpe recouverte d'un scapulaire de même couleur que la tunique, et d'un voile noir ; au chœur, elles ont un manteau blanc.

Les *dames chanoinesses de Saint-Augustin*, appelées encore *zélatrices*, pratiquent aussi l'*adoration perpétuelle*. Ces dames enseignent les enfants pauvres et tiennent un pensionnat.

Les religieuses *augustines* remontent au cinquième siècle, du temps de saint Augustin, qui fut leur fonda-

teur, leur prescrivit une règle et leur donna sa sœur pour supérieure. Les filles de son frère et de son oncle y étaient religieuses. Elles portent, pour marque distinctive, une ceinture de cuir, large d'un doigt, sous leurs habits séculiers.



Dame Augustine de la Récollection.

Il y a encore les *augustines* de la Récollection, dites *récollettes*, et celles du tiers ordre, où l'on reçoit les vierges et les veuves. La règle de saint Augustin, leur ayant défendu de rien posséder en propre, leur a fait également une loi du travail pour la communauté.

Les *dames carmélites* se distinguent surtout, comme religieuses cloîtrées, par une extrême sévérité de principes. La disposition de leur règle qui leur a fait une loi de la retraite absolue est, de leur part, l'objet d'une sollicitude et d'un respect quelquefois exagérés. Il y a quelque temps, la maison d'une de ces communautés eut besoin de quelques réparations urgentes, et l'entrée du couvent dut être ouverte aux ouvriers à qui elles seraient confiées. La circonstance était grave, et la question délicate. Les sœurs tinrent conseil. On n'avait ni le temps ni les moyens d'échapper au danger par la fuite; il y avait péril en la demeure, et la communauté était trop nombreuse pour trouver un asile momentané dans le couvent le moins éloigné. Force était donc de rester dans la place, et d'y vivre plusieurs jours en contact avec des hommes. On parlementa à travers la grille du parloir, et il fut convenu, d'un commun accord, après bien des pourparlers et des difficultés, que chaque ouvrier, avant d'être admis, s'attacherait au pied une sonnette. De cette manière, on éviterait les surprises, et les sœurs, toujours sûres d'être averties de l'approche de l'ennemi, ne seraient pas exposées à se trouver tout à coup face à face avec lui.

Ce grave événement dans la vie des paisibles religieuses, et la naïve proposition faite par l'une d'entre elles et adoptée à l'unanimité, rappellent, d'une manière assez heureuse, le fameux *conseil tenu par les rats*. Le résultat, cependant, fut différent, et le projet, modifié il est vrai dans son exécution, réussit parfaitement.

Cet exemple d'une précaution un peu puérile ne doit rien faire conclure contre l'esprit de haute piété qui anime les dames carmélites. Cette extrême vigilance sur soi-même est d'une grande sagesse. On ne saurait trop se prémunir contre les séductions du dehors, quand on a promis à Dieu de vivre entièrement détaché du monde. La véritable piété n'existe pas sans une parfaite humilité. Et n'est-ce pas déjà un danger réel que ce langage mondain que l'on a désappris dans le cloître, et qui peut causer bien des distractions, des retours funestes vers le passé, des regrets peut-être?

Les carmélites de l'ancienne observance avaient un monastère à Vannes, en Bretagne, fondé par Françoise d'Amboise, femme de Pierre II, duc de Bretagne. Cette princesse y mourut en odeur de sainteté, l'an 1485. Trois cents ans plus tard, une autre princesse de France, fille de Louis XV, prit le voile aux Carmélites de Saint-Denis. C'est dans cette même communauté que se retira madame de la Vallière.



Dame Carmélite.

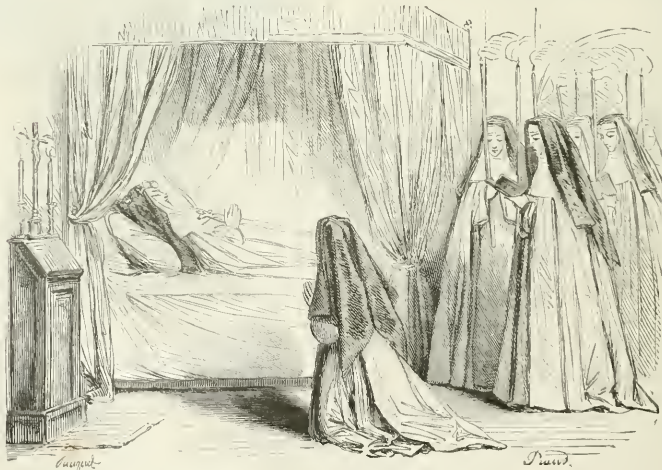
D'autres monastères de femmes ont vu d'aussi illustres pénitentes : la reine Blanche, Marguerite de Provence, Elisabeth de France, Anne et Marie-Thérèse d'Autriche, appartenaient au tiers ordre des *Clarisses*.

Madame de Maintenon est morte à Saint-Cyr. — Spectacle bien digne d'attention que celui de tant d'illustrations qui viennent aboutir au cloître comme à une fin commune : comme si tout ce qui fut éclatant par la naissance, par le scandale ou par la vertu, dût s'expier par la retraite. Ce sont là de grands exemples sans doute d'humilité et de résignation ; mais ce qui est vraiment admirable, c'est le courage surhumain de ces jeunes femmes, qui n'ont rien à expier, qui sont restées pures dans la pauvreté, et qui viennent achever dans les mortifications de la pénitence une vie éprouvée déjà par

tant de combats et de sacrifices. A l'âge où elle commence à vivre de la vie du cœur, la véritable vie de la femme, à l'âge où tout autour d'elle lui sourit, où le monde la convie à ses fêtes, à ses plaisirs, une jeune fille étouffe les cris de son cœur, commande à ses penchants, renonce à toutes ses joies, et meurt volontairement pour le monde au moment où les autres commencent à vivre pour lui. Plus d'amitiés, plus de liens de famille, plus rien.. que la solitude et la méditation. Pour toit paternel, le couvent; pour époux, Jésus-Christ; pour occupation, la prière; pour parents, les pauvres. O saintes recluses! vous habitez entre la terre et le ciel, et vous ne vous manifestez aux hommes que par vos bienfaits! Soit que vous imploriez Dieu incessamment pour la grande famille des humains, soit que vous instruisiez les petits enfants, soit que vous secouriez les malheureux de toute espèce, anges de paix et d'amour, vous accomplissez une mission divine, et vos vertus sont plus nombreuses que les grains de vos chapelets!!!

Aux yeux de la raison humaine, l'existence de la religieuse est une immolation perpétuelle; l'incrédulité la plus aveugle n'oserait plus dire aujourd'hui que c'est un sacrifice inutile. Et cependant, par une admirable disposition de la Providence, ces faibles créatures, que le monde eût peut-être fait mourir, la retraite les fortifie : on dirait que l'amour du bien les soutient, et qu'elles vivent par l'abnégation et les austérités, comme d'autres par l'égoïsme et les plaisirs. Serait-ce que la santé du corps s'entretient par la pureté de l'âme, comme la véritable vertu est une fleur de la solitude?

La vie de la religieuse n'est qu'un perpétuel apprentissage de la mort : une imposante cérémonie lui a révélé dès le début qu'elle était *morte au monde.* Lorsque les autres cessent de vivre, la religieuse ne fait qu'achever de mourir. Toutes ses compagnes ont prié pour elle pendant son agonie, et, quand l'âme s'est envolée, deux sœurs ont passé la nuit en prières près du corps. Puis la morte a été exposée dans la chapelle, vêtue de ses habits de religieuse, comme pour rappeler sa condition sur la terre. Ses mains jointes sur sa poitrine pressent un crucifix; un livre ouvert, emblème de méditation, a été déposé à ses côtés : un chapelet est suspendu à son cou en signe de prière, et son visage, habituellement voilé, a été découvert, comme pour indiquer que tout a été dit entre elle et Dieu! Ainsi, tout est symbole, tout parle autour d'elle, tout s'explique après sa mort, de même que tout a été silence et mystère pendant sa vie. Elle s'est éteinte doucement avec le dernier son de la cloche qui salua autrefois son entrée définitive dans le cloître; elle a glissé, inaperçue, de la solitude à la tombe, et, hormis le souvenir pieux de quelque infortuné, le monde n'a rien gardé de son passage.





LE FAT

PAR

MADAME EUGÉNIE FOA





N'est pas fat qui veut. Cet axiome est plus vrai qu'il n'en a l'air. Car, pour être doué de ce merveilleux défaut, il faut au préalable avoir bien la conscience, non de ce que l'on vaut, mais de ce que l'on croit valoir, c'est-à-dire qu'il ne suffit pas d'être jeune, beau, bien fait, de charmer tous les cœurs; qu'il est encore nécessaire d'être bien convaincu de sa perfection, surtout de l'adoration perpétuelle, générale et particulière de ce qu'on appelle galamment — d'aucuns diraient communément — la plus belle partie du genre humain.

Bien que, dans le dictionnaire, fat veuille dire impertinent, il ne s'ensuit pas de là qu'à son tour impertinent signifie fat : l'impertinence par elle-même est chose grossière, commune, insolente, de mauvais goût et de mauvais lieu; la fatuité, au contraire, est l'impertinence policée, une impertinence élégante, distinguée, propre, fashionable, de bonne société, une adorable impertinence, si je puis m'exprimer ainsi.

Il y a deux espèces premières de fats : l'homme qui l'est naturellement, de bonne foi, qui est né fat, comme on naît brun ou blond; et l'homme qui le fait, ou du moins qui veut le paraître. Le premier peut avoir de l'esprit; le second, jamais; l'un est artiste; l'autre, manœuvre. Le fat artiste offre très-peu de variétés dans son espèce; je n'en connais que deux : le fat de beauté et le fat d'esprit. Le premier est naturellement jeune et beau; il a surtout des dents et des cheveux admirables — je vous ferai observer en passant que sans cheveux ni dents il n'y a pas de fat possible; — il soigne excessivement ses mains, ce qui les fait paraître très-belles; mais ce à quoi il tient plus qu'à ses mains, ce qu'il affectionne en amateur distingué, et qu'en fin connaisseur il étale presque avec ostentation, c'est la plus belle collection de gants qui se puisse voir. Le vrai fat se tient droit; observez qu'il n'est pas roide, et, bien qu'il sourie continuellement pour laisser voir ses dents, on comprend toutefois qu'il n'y met aucune prétention, c'est une habitude d'enfance.

Albert a un abandon et une certaine mollesse aristocratiques dans toute sa personne; il est tellement sûr de plaire, qu'il ne fait aucuns frais pour cela. A son entrée dans le monde, il lui est arrivé un bonheur inouï; il a eu le malheur de perdre une femme de réputation : un homme habile prend ses grades tout de suite à un de ces accidents-là. Du reste, ces heureuses infortunes sont très-rares; il est très-rare que la première passion d'un jeune homme tombe de prime abord sur une jeune femme simple et bonne; ordinairement les adolescents sont réservés aux douairières.

Car, notez bien, je vous prie, que les femmes les plus perdues de réputation ne sont pas les plus corrompues : ces dernières ne se compromettent jamais; elles filent

sagement jusqu'au sommet de leur vie une kyrielle d'intrigues plus ou moins embrouillées, qu'elles débrouillent toujours avec un art merveilleux, une adresse qui tient du prestige. La femme qui se perd est celle qui, franche et ingénue, a mis toute son âme sur un seul et unique amour; de même que la femme qui commet le plus d'inconséquences est, sans contredit, la plus pure de cœur. Renfermée dans sa conscience comme dans une armure impénétrable, elle se croit à l'abri des traits de la médisance; et, dans sa naïve innocence, elle ne peut seulement supposer qu'on la soupçonne. Tout le monde sait avant elle qu'elle aime. Du reste, sachez-le bien, ce n'est qu'à son premier amant qu'une femme se perd : celle qui a eu assez de bonheur pour dépasser sans encontre le dangereux chiffre 1, qui a atteint le rassurant numéro 2 et le consolant numéro 3, peut hardiment continuer sa galante carrière, et devenir femme de charité à la fin, si cela lui plaît; elle a la chance; personne n'y trouvera le plus petit mot à dire.

Pardonnez-moi cette légère digression, qui m'a passé par la tête, et qui n'était pas inutile à mon sujet, comme vous pouvez vous en assurer. Je reviens à mon vrai fat, au fat artiste. Il vient de lui arriver l'accident que vous savez; il s'est battu avec le mari, car le vrai fat est très-brave, ne vous y trompez pas. Il a heureusement été blessé : l'amant blessé par un mari reçoit avec le coup d'épée un brevet d'intérêt qui le sert à merveille. Voyez-le opérer sa rentrée dans le monde : il est un peu pâle; d'un bras qu'il remue avec peine il affecte une délicieuse gaucherie, mais comme il est bien fat alors! Quelle modeste impertinence est dévolue sur toute sa personne! comme elle perce bien dans la timide assurance de son maintien! comme elle luit dans son honnête regard! comme elle éclate dans son silence empreint d'une douce tristesse! Il y a de l'impertinence jusque dans le mol abandon de son salut, jusque dans la charmante hésitation de sa voix, lorsqu'il vous invite à danser, ou seulement qu'il s'informe de votre santé. Il se pose en victime résignée; mais suivez tous ses mouvements, examinez-le bien.

Albert vous parle et ne vous regarde pas, ou bien il vous regarde et ne vous répond pas. Vous fait-il un compliment, c'est lui qu'il mire dans une glace; vante-t-il la perfection de votre taille, la sienne se cambre et s'assouplit; il est toujours en représentation, et, certain de l'effet qu'il va produire, au lieu de s'en targuer et de prendre l'air superbe du conquérant, on dirait qu'il veut se dérober à son triomphe, qu'il en est embarrassé, presque humilié. Jamais ce n'est lui qui le premier invite une femme à danser. Mais voyez avec quel talent il se fait inviter : il s'approche en serpent caressant de celle qui lui plaît; il se pose devant elle, ou s'accoude nonchalamment sur le dossier de son fauteuil; il mâchonne quelques paroles qui se perdent dans le bruit de la musique ou dans le brouhaha de la fête; enfin il s'attire cette phrase insidieuse qui le conduit à son but : « Est-ce que vous ne dansez pas ce soir, monsieur Albert? »

Il en est, pour lui, de l'amour comme de la danse; jamais il ne hasarde une déclaration, il l'attend, il la voit venir... et c'est chose pénible et humiliante à avouer, mes jeunes et belles collègues... elle lui arrive... tacitement il est vrai, mais elle ne lui en arrive pas moins... Que voulez-vous?... en général, les femmes aiment les fats!

Ah! mon Dieu! qu'ai-je dit? en voilà assez pour me faire jeter la pierre, et lapider par tout le sexe en masse... N'importe, le mot est lâché, je ne m'en dédirai pas; et, bien que, lorsqu'on parle aux femmes de cette impertinente variété de l'espèce de l'homme, toutes s'écrient, moi, la première : « Fi donc! un fat!... un fat! quelle horreur!... Peut-on aimer un fat!... il n'y a rien que je déteste tant au monde qu'un fat!... je ne voudrais pas d'un fat pour relever mon gant ou renouer le ruban de mon soulier!... » il n'en est pas moins vrai que les femmes aiment les fats, et que ce qu'elles en disent est colère, amour-propre humilié, dépit, et ces trois sentiments sont bien près de l'amour, ne vous y trompez pas.

« Halte-là! soyez conséquente, madame la femme de lettres, me crie aigrement ma voisine, dame de charité depuis peu. Si nous les aimons, nous n'avons contre eux ni colère ni dépit; et, si nous avons de la colère et du dépit, nous ne les aimons pas. Quant à moi, je vous assure que je professe pour cette espèce de gens la plus profonde indifférence. »

Non, non, ma respectable voisine, — si je savais une épithète plus insultante, je la dirais, — ma respectable voisine, vous vous faites illusion... Une fois, par hasard, ça ne comptera pas, vous et moi soyons franches! Qu'est-ce que nous aimons le plus au monde?... C'est briller. Seconde question : Qu'est ce que nous pardonnons le moins à un homme? Ce n'est pas tant de s'occuper de lui que de ne pas s'occuper de nous. Or, le fat qui entre en concurrence avec notre sexe pour la première question commet en outre le second délit de la seconde question.

Pouvons-nous laisser ainsi à la fois et empiéter sur nos droits et les méconnaître, cela froidement, tranquillement, sans éprouver aucun des sentiments haineux qui font partie de notre essence divine? je vous le demande.

Voici pour le dépit, passons à l'amour.

D'une part, Albert est fat et impertinent, c'est vrai : il sait trop qu'il est joli garçon, qu'il a de l'esprit, et qu'il est brave; mais, enfin, il n'en est pas moins vrai qu'Albert possède à fond toutes ces séduisantes qualités. De l'autre part, dans le cœur de toutes les femmes, de la jolie comme de la laide, de la vierge comme de la matrone, de la spirituelle comme de la sotte, de la sage comme de l'étourdie, n'y a-t-il pas un petit levain d'amour-propre qui fait qu'on n'est pas fâchée intérieurement de réduire la superbe de cet homme, d'abaisser sa faconde, de triompher de son orgueil, de courir un danger quelconque enfin?...

Ajoutez à cela un grain de reconnaissance; car, enfin, tout ce que cet individu en fait est pour nous plaire; puis deux grains de curiosité... mêlez le tout... pas longtemps...

Voilà ce qui fait la force du fat et notre faiblesse.

Toutefois une chose nous sauve souvent : cette nature de fat est naturellement paresseuse, son sang est froid, tant soit peu apathique, il tente peu de conquêtes; satisfait de celles qu'il pourrait faire, il s'endort sur les myrtes qu'il ne cueille pas. L'avez-vous vu revenir chez lui, ou du moins vous en faites-vous une idée? Fatigué, mais satisfait, il jette avec une heureuse nonchalance à son valet de chambre son chapeau, sa canne et ses gants; il s'approche lentement, et l'œil fixé d'une façon caressante sur une glace placée sur la cheminée, devant lui; arrivé devant cette cheminée, il s'accoude sur le velours qui remplace chatoyeusement la crudité du marbre; d'une main, il caresse sa moustache ou bien ses cheveux; l'autre se perd indifférente dans un tas énorme de petits billets qui semblent fleurir en confondant leurs couleurs variées dans une riche coupe d'agate montée en or. Il prend les billets un à un, les examine, décachette ce-



lui-ci, le lit à moitié; prend cet autre, ne le lit pas du tout; quelquefois il se contente de regarder seulement l'adresse, et le laisse tomber; puis, entre chaque billet, ses yeux se reportent toujours avec amour sur le limpide miroir qui reflète si fidèlement sa délirante image. Quelquefois ses doigts rencontrent une lettre d'une écriture connue; celle-ci termine l'inspection, elle est mise de côté, il la lira tout à l'heure, quand il aura le temps : il l'attendait cependant, mais il était si sûr de la recevoir, que le plus léger signe de joie ou de surprise ne plisse pas son front.

Derrière Albert, se tient debout, droit, roide, suivant tous ses mouvements, saisissant, pour ainsi dire, un ordre au passage, et l'exécutant avec la célérité de l'éclair et le silence de l'automate, une créature soi-disant humaine, mais qui tient encore plus de la machine que de l'animal; au repos, on pourrait se tromper et prendre cette créature pour l'ombre d'Albert : c'est le même aplomb avec une ligne de roideur de plus; c'est la même coupe d'habit, de pantalon, de gilet : on devine que le tailleur qui habille l'un doit confectionner les vêtements de l'autre, et cela est. Théodore, le valet de chambre d'Albert, porte les habits du mois dernier de son maître. Mais, au moindre signe, quelle activité! quel mouvement! et toutefois quelle impassibilité! les yeux regardent, l'oreille écoute, les membres agissent, mais les autres traits ne bougent pas. Que son maître lui donne un ordre, le loue ou le gronde, c'est toujours la même figure humble, froide, servile; c'est toujours la même expression muette, une expression lithographiée. On pourrait le battre, je crois, — mais on ne bat plus son domestique, — que cela ne changerait rien à l'aspect silencieux de sa physionomie.

Du reste, l'impassibilité qui règne sur cette physionomie doit former le fond de son caractère. Obligé par état d'assister à toutes les actions de son maître, elles doivent passer devant ses yeux comme si elles n'étaient pas; il n'a jamais rien vu, rien entendu; il obéit et ne comprend pas. Il porte avec le même stoïcisme le billet doux qui indique l'heure du bonheur de son maître, comme le cartel menaçant qui ne fait peut-être que précéder de quelques instants l'instant de sa mort. Il ne sourcille ni en versant le vin qui doit faire rouler son maître sous la table, ni au danger qu'il court lui-même, lorsque, assis sur le même coussin d'un fragile tilbury, il se voit emporter par un fougueux cheval, et distingue de loin la

place où il va se casser le cou. La parole est un objet de luxe pour lui, il n'a pas l'occasion de s'en servir : il y a tels domestiques dont les maîtres n'ont jamais entendu le son de voix, qui ignorent comme complétement s'ils sont doués de cet organe inutile à leur profession.

C'est assez parler du domestique, revenons au maître.

Le vrai fat est peu amoureux; il est cependant susceptible de le devenir, mais c'est rare; car, hélas ! du moment où il le devient, il est perdu, sa sublimité cesse, son impertinence tombe, son rôle est fini, il peut bien encore être aimable, spirituel, brave, distingué; il peut devenir homme politique, magistrat intègre, garde national à cheval, entrer dans le régiment des spahis d'Afrique... mais rester fat!... impossible.

Moi, qui vous parle, j'en ai connu un de ces vrais fats : c'était un abonné de l'Opéra. Il croyait de bonne foi que toutes les femmes étaient folles de lui, et il le disait avec une adorable candeur. Un soir, assis avec un de ses amis dans une loge d'avant-scène, tout d'un coup il s'écrie.

— Que de baisers de femmes, que de baisers de femmes, je viens de recevoir, Nestor !

— Ah çà, tu es fou, Charles! lui répond son ami.

— Écoute, lui dit Charles sérieusement, veux-tu que je te donne un coup de pied à chaque baiser que je recevrai?

— Ça va ! dit Nestor.

Mais à peine ce dernier a-t-il lâché ce mot, que pan! — Tu vois bien cette femme en loge de face qui touche une mèche de ses cheveux, c'est un baiser. — Pan! Cette autre qui rit, c'est un baiser. — Pan! Cette blonde qui bâille, c'est un baiser. — Pan! Cette brune qui sent son bouquet, c'est un baiser... Pan ! pan !

Au bout de cinq minutes, Nestor demandait grâce.

— Tu y crois, maintenant?... lui dit Charles.

— Il y a toujours une chose de laquelle je suis certain, répliqua Nestor se frottant les mollets, c'est que si tu rends ainsi à l'amitié les caresses de l'amour, tu feras bien de choisir tes amis dans les invalides. Il faut avoir des jambes de bois pour résister à tes confidences.

Une chose très-remarquable, c'est que le vrai fat, tel que je vous le dépeins, est une création toute de nos jours, et qui n'appartient en aucune façon aux siècles précédents. La Bruyère n'en fait nullement mention : il faut une grande quantité de ses caractères, à lui, pour établir seulement la base de l'édifice du mien, et le fini, ce vernis qui fait le charme de ce dernier, y manque encore complétement. — Examinez. Dans la Bruyère vous trouverez l'homme *à la mode*, *l'esprit fort*, *l'impertinent*, *l'ostentation*, *l'orgueil*, *la magnificence*, *le courage*, *le glorieux*, *le voluptueux*, *l'ambitieux;* mais de fat, point.

Le fat d'esprit peut, à sa volonté, se dispenser de beauté, de jeunesse... même d'élégance... Tout ce qui distingue l'autre au dehors se trouve renfermé chez lui au dedans. Il n'entre pas dans un salon la tête haute, le regard fier et en faisant un petit bruit de canne pour attirer l'attention générale. D'abord il n'a pas de canne; il se glisse comme un serpent, le dos voûté, la tête basse, le chapeau tenu à deux mains, entre les fauteuils, les chaises, les personnes, jusqu'à la maîtresse de la maison, qu'il salue jusqu'à terre, puis se relève peu à peu, jette son regard de lynx autour de lui : d'un jet il a embrassé toute la société, et s'est assuré que ses frais d'esprit ne sont pas perdus... Alors il se pose, ne dit d'abord que quelques mots, comme simple préparation, ou plutôt pour inviter au silence. Ce premier pas obtenu, voyez avec quel art il s'impose; comme sa voix, basse et timide en apparence, commande bien l'attention et domine l'assemblée; je dirai même que la modestie de son organe est une fatuité de plus; car le bruit le plus léger ferait perdre une de ses paroles. Il ne dit pas : *Écoutez-moi;* non. Il n'est pas né cruel, et cependant il tuerait volontiers celui, fût-ce même celle qui l'interromprait, soit en parlant, soit en remuant un meuble, soit même en éternuant; son despotisme est sans bornes. Du reste ces deux variétés de l'espèce du vrai fat ne se trouvent qu'en très-haute et très-bonne société, où ils prennent naissance. La seconde y vit et y meurt. Quant à la première, il lui faut plus d'espace pour respirer, plusieurs parterres pour y étaler ses brillantes couleurs : elle s'égare souvent dans les environs des Tuileries, des Champs-Élysées, du bois de Boulogne; elle fleurit quelquefois à Tortoni, au café de Paris, et dans quelques avant-scènes des théâtres royaux, trop heureuse quand elle ne va pas se faner, se flétrir et se perdre à la fumée des lampions des coulisses de l'Opéra.

Passons maintenant à la seconde espèce de cette grande famille, au fat manœuvre. Celui-ci est au vrai fat ce que la parodie est à l'art; l'un suit l'autre pas à pas : le ridicule est si près du sublime ! Autant la première espèce se défend du titre qui fait l'ornement de ce chapitre, autant la seconde met d'ardeur à le conquérir, à le mériter, à le prouver : c'est une étude constante, une pensée de tous les instants. Elle le prend le matin à son réveil, elle le suit le jour dans son travail, elle le poursuit la nuit dans son sommeil; il quitte son charmant habit de Blin qui lui coupe les articulations, ses bottes luisantes qui lui font venir des cors aux pieds, sa délicieuse cravate qui l'étrangle, ses agréables pantalons dont les sous-pieds le font tenir roide, debout comme assis, ses gants glacés qui le feraient tomber sur son nez plutôt que sur ses mains, de peur de les salir (les gants), et il ne quitte pas sa préoccupation.

Le fat manœuvre peut être laid et gros, il est même presque toujours laid et gros; il peut être vieux aussi, et bossu, si la nature l'a doué de ce surcroît de personnel; quant à de l'esprit et de la distinction, règle commune, il n'en a jamais.

Cette espèce est remarquable par sa variété; elle fleurit partout, en province comme à Paris, sur les boulevards, dans les promenades, au spectacle, derrière les comptoirs de magasins et de toutes les maisons de commerce quelconques, dans les études d'avoués et de notaires, sur l'escalier des cafés, partout où il y a des femmes enfin, excepté toutefois des femmes comme il faut.

Gustave était né en province bon et simple, mais son esprit, encroûté qu'il était par une couche épaisse d'orgueil maternel jeté sur lui à pleines mains, n'avait pu se faire jour. Ainsi lesté, il arrive à Paris faire son droit : grâce aux écus encore maternels, les grisettes de son quartier le proclament l'homme le plus adorable de France; et le voilà arpentant avec orgueil les avenues de l'École de médecine, lorgnant l'une, jetant une œillade à l'autre, un baiser à celle-ci, un salut à toutes, et finissant réellement par se persuader de son mérite personnel.

Cet autre, nommé Hercule, venu à pied de l'Auvergne pour trouver une place à Paris, a réussi à entrer dans un magasin de nouveautés. La première fois qu'il a remplacé sa veste de bure par un habit acheté au Temple, il s'est trouvé si beau, si éclatant, qu'il lui a paru impossible que tout le monde ne fût pas de son avis; il s'attend à chaque instant à trouver dans toutes les acheteu-

ses l'admiratrice de sa beauté, et croit à chacune l'avoir rencontrée ; aussi, chez lui contentement passe richesse, c'est le cas de le dire.

Achille est une autre variété. Il est né à Paris, mais dans la bourgeoisie, je dirai mieux, dans le commerce marchand ; son père est un épicier retiré. Achille est assez joli garçon, il est riche, et il aurait pu mener une vie oisive, paresseuse et heureuse, si un jour, au balcon de l'Opéra, où son argent lui donnait accès, il n'eût rencontré Albert, et si, une autre fois, ce dernier ne lui eût parlé chez un marchand de chevaux, où tous deux allaient en marchander. Depuis ce jour, plus de repos, plus de cesse pour Achille ; Albert est pour lui son type, son Dieu, son idéal : il s'habille, il se chausse, il pose son chapeau comme Albert, il a les mêmes équipages ; comme lui, il fait courir ses chevaux, qui ne remportent pas le prix, mais qui crèvent. Les étés, Albert part pour voyager, et Achille se renferme chez lui ; il ne sort pas, il ne bouge pas, ne met pas le nez à la fenêtre, et dit hardiment, à l'entrée de l'hiver, à ses amis qui s'informent de ce qu'il est devenu depuis si longtemps : « J'arrive d'Italie, mon cher : un ciel admirable et des femmes délicieuses ! » Mais ne pouvant, comme Albert, choisir ses conquêtes dans les dames de la haute société, il s'en venge en ayant l'air de les connaître toutes : il affecte de les nommer tout haut quand il les voit passer dans leur carrosse, ou entrer dans leur loge à l'Opéra ; puis il se jette dans les salons de second ordre, et se console de son obscurité avec mesdames de Saint-Ernest, ou de Saint-Victor, ou de Saint-Charles, tous les saints possibles du calendrier. Il mourra de joie le jour où il s'entendra citer parmi les *jeunes seigneurs*.

Notez que je dis *jeunes seigneurs*, car, aujourd'hui, c'est le titre de bon goût qui a remplacé ceux de *importants*, *petits-maîtres*, *beaux-fils*, *muscadins*, *mirliflores*, *incroyables*, *élégants*, *fashionables*, *dandys*, *furieux*, *lions*, *tigres*, qui se sont succédé rapidement dans les fastes de la belle jeunesse française, depuis le commencement de ce siècle éminemment dramatique.

Non-seulement Achille a la fatuité de connaître toutes les grandes dames de la haute société, mais, à l'entendre, il est au mieux avec toutes les sommités quelconques ; il va chez tous les ministres ; il a diné hier avec Alexandre Dumas ; il a fumé un cigare sur le boulevard de Gand, le bras passé sous celui de Janin ou d'Alphonse Karr ; Victor Hugo l'a salué ; Eugène Scribe lui reproche de devenir rare, et il doit aller demain déjeuner chez de Latouche, dans sa délicieuse retraite de la Vallée-aux-Loups.

C'est lui aussi qui, dans les commencements de sa carrière élégante, s'écrivait régulièrement trois lettres par jour par la petite poste ; cette fatuité était toute pour son portier ; il ne pouvait supporter l'idée que cet homme le supposât sans relations aucunes.

Le domestique du fat manœuvre est en tout l'opposé du valet d'Albert : autant l'autre est froid, discret, silencieux et actif, autant celui-ci est brouillon, indiscret, bavard et paresseux ; à lui le monopole de compromettre les amours vrais ou simulés de son maître ; de jour en jour plus insolent à mesure qu'il croit qu'on a plus besoin de lui, il ne met plus de bornes à ses exigences : aussi fat que celui qu'il sert, et du même genre de fatuité, la fatuité de manœuvre, il feint quelquefois de brouiller ses conquêtes avec celles de son maître. « Qu'est-ce que c'est que ça ? — Adieu, mon chérit ! Agathe, » dit Achille lisant, en appuyant sur le *t* du mot chéri, un très-joli billet satiné, orné des armes de comtesse, que son valet vient de lui remettre d'une manière ostensiblement mystérieuse, devant ses amis à un déjeuner de garçon.

—Aye !... aye !... que monsieur daigne me pardonner... reprend Frank, ou Jean, ou Tom, — c'est encore une fatuité domestique d'avoir un nom anglais, — que monsieur daigne me pardonner, répète-t-il, feignant visiblement un embarras à travers lequel perce une joie mal déguisée, c'est... c'est pour moi...

— Pour toi, coquin, reprend le fat manœuvre, par ma bonne lame de Tolède ! — terme chevaleresque remis en fureur par le très-spirituel Roger de Beauvoir, — ces valets veulent singer leurs maîtres ; ils font des conquêtes... tout comme nous... et cette Agathe est quelque grisette, couturière, lingère, ou quelque chose approchant, n'est-ce pas, maraud ?

— C'est une dame de l'Opéra, monsieur, répond Frank en se redressant d'un petit air d'épicier vainqueur.

— Allons donc, butor ! (Notez qu'il entre dans le caractère du fat manœuvre d'accabler son domestique d'épithètes injurieuses.)

— C'est la cousine de la femme de chambre de cette fameuse danseuse qui était folle de monsieur la semaine dernière.

Ce dernier trait d'audace clôt la discussion. Achille remit le billet à son valet, et dit en se retournant vers les convives :

« Parlons d'autres choses, mes amis. »

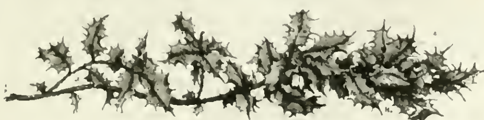
Ce qui évidemment devait se traduire par ces mots : Parlons de cette danseuse, amis.

Enfin, je n'en finirais pas si je prétendais dépeindre toutes les variétés de l'espèce du fat manœuvre : j'en ferais des volumes entiers si je voulais ; mais, outre que ces portraits sont déjà faits par des gens fort habiles, et dans les champs desquels il ne me convient pas de glaner, les limites de cet article ne me permettant pas de m'étendre davantage, je me borne donc, pour l'édification de mes lecteurs et leur instruction particulière, à leur citer ce peu d'exemples, et à leur répéter cette phrase insidieuse d'un de nos plus habiles écrivains.

Brillat-Savarin, de gourmande mémoire, a dit dans son livre admirable : « Tout le monde mange, mais l'homme d'esprit seul sait manger. »

A mon tour, voilà ce que je prétends :

Tout le monde peut faire le fat, mais l'homme d'esprit seul sait l'être.





LA MAITRESSE DE MAISON

PAR

LE COMTE ALBERT DE CIRCOURT



Il y a quelques jours, un gentilhomme campagnard, dont la jeunesse s'est écoulée sous l'ancien régime, me parlait avec philosophie de la transformation complète qu'il avait vu subir à la société. « J'ai abandonné sans regret la poudre, quoiqu'elle conservât les cheveux, disait-il en passant un petit peigne d'écaille sur son crâne bel et bien dégarni; les pantalons sont moins décents, mais plus chauds que les culottes, il faut en convenir; je me serais habitué à vos nouvelles méthodes de diner à cinq heures, veiller, ne pas souper, etc., quoiqu'elles ne vaillent pas le diable; je vous passerais vos contredanses, qui ont l'air d'une mêlée, et font une poussière abominable; j'aurais même pris mon parti d'être coudoyé à l'assemblée par le fils de feu mon intendant : mais ce que je n'ai jamais pu supporter, ce sont des salons qui ressemblent à des salles d'auberge, où l'on ne sait, en entrant, à qui aller faire sa cour, tant la maîtresse de la maison oublie ou bien ignore son rôle. On trouve encore des châtelaines, *mais il n'y a plus de maîtresses de maisons*, ajouta-t-il en prononçant ces derniers mots d'un ton sentencieux, partant plus de sociétés où un galant homme se sente à l'aise : aussi je reste à la campagne. » — La conclusion du vieux gentilhomme me sembla un peu bien sévère, pour parler son langage; cependant je crus pouvoir, en sûreté de conscience, lui accorder que rien ne ressemble aux maitresses de maison d'autrefois moins que nos *entrepreneuses de raouts;* mais je me permis d'émettre le doute que son indulgence à l'égard de la coiffure à la Titus, des contredanses à soixante-quatre et autres traits de mœurs révolutionnaires, fût parfaitement conséquente avec le reste. « Certes, lui répondis-je, ce n'est pas à moi qu'il appartient de défendre la poudre que vous venez d'abandonner, je me rappelle avoir vu des coiffures à l'oiseau royal, et je n'ai rien à dire en leur faveur sous le rapport pittoresque : nous avons d'ailleurs des cosmétiques d'une égale efficacité. Mais la poudre, les paniers, les assemblées choisies qui commençaient à six heures et se terminaient par un souper en petit comité, le menuet, la contredanse à huit, autour de laquelle on faisait cercle, toutes ces choses légères en apparence n'avaient-elles pas une influence directe sur le ton général de la société dont les maîtresses de maison ne font que subir la loi, même lorsqu'elles semblent s'affranchir de toute règle? car les maîtresses de maison, comme les auteurs, comme les journalistes, comme tous ceux qui courtisent un public, deviennent nécessairement caméléons, et leurs travers, dont nous les tançons, nous appartiennent en propre. Si une maîtresse de maison ne s'occupe plus de ses hôtes, c'est que ses hôtes ne veulent plus qu'elle s'occupe d'eux; si elle ne laisse plus à un galant homme le loisir de lui faire sa cour, c'est que les hommes font maintenant *la cour* aux femmes et ne veulent plus faire *leur cour*... — Mais la poudre! s'écria sèchement mon gentilhomme, qui ne me voyait pas de bon œil relever le drapeau qu'il avait quitté, la poudre et les paniers qu'ont-ils à faire avec cela? — La poudre et les paniers, répondis-je vivement, étaient les sauvegardes du bon ton et de la dignité! Avec la cadogan et l'épée en travers, les paniers et les poufs, vous fi-



gurez-vous nos cohues d'aujourd'hui, nos heurts incivils, nos danses de rustres? le galop dansé en poudre et en paniers? vous ne voyez cela qu'à travers un nuage. » Le digne gentilhomme sourit avec indulgence au jeu de mots qui m'avait bien involontairement échappé. « Il fallait de la place pour le menuet et la belle contredanse, qui ne faisaient qu'un système avec les trois révérences; les trois révérences, et les compliments allaient ensemble et se tenaient avec la galanterie des manières, la mesure et la courtoisie entre hommes, les frais de conversation, toutes choses sans lesquelles une maîtresse de maison ne peut demander pour elle ni obtenir pour les autres aucun égard. Avec la poudre et les paniers, vous mettiez cent personnes dans un salon où nous en mettons six cents, après y avoir taillé un entresol. Ne trouvez-vous pas dans cet encombrement un motif tout naturel à ce que vous n'y puissiez pas faire agréer votre cour, et encore à ce que vous y soyez coudoyé par le fils de feu votre intendant? Ah! la poudre et les paniers, monsieur, qui nous les rendra? — Vous n'avez jamais connu cela, et vous en parlez comme un aveugle des couleurs, me repartit aigrement le gentilhomme campagnard; mais si vous aviez comme moi vécu sous l'ancien régime, vous ne pourriez prendre en patience la société telle que vous nous l'avez faite, messieurs les novateurs. »

Nous restâmes longtemps sur ce chapitre, et je finis par accepter de bonne grâce le rôle que mon antagoniste m'assignait d'office, celui de défenseur des nouvelles coutumes et des nouvelles maîtresses de maison. Celles de province me fournirent de bons arguments pour mon plaidoyer forcé. En effet, si le type gracieux de la maîtresse de maison, ce type superlatif de la société française avant 89, est à peu près perdu aujourd'hui, c'est en province que l'on en rencontre encore quelques reflets. L'art de *tenir un salon* y est conservé par tradition, et, grâce aux maîtresses de maison, la société en province est encore ce qu'elle veut être. Cependant, avouons-le avec douleur, même dans ces cercles étroits flanqués de solides défenses, que les uns nomment règles des convenances et des bons usages, que les autres s'enhardissent à qualifier de préjugés, il commence à s'infiltrer aussi un esprit d'anarchie, et les physionomies heureuses que nous voudrions pouvoir esquisser disparaissent de jour en jour, hélas! sans être remplacées. Au risque de nous répéter, nous dirons encore qu'il faut aller chercher une image de la maîtresse de maison seulement dans des vieux hôtels où, sans fouiller trop au fond des armoires, on trouverait un carton à poudre garni de sa fine houppe en duvet d'édredon. Dans ces respectables familles, jadis attachées à la robe pour la

plupart, les jours de réception, de grande ou petite *assemblée*, tous les enfants de la maison, mariés ou nubiles, sont rigoureusement tenus de ne pas s'absenter; ils forment l'état-major de leur mère et sont chargés, chacun suivant sa capacité, de faire leur part des honneurs. L'un, distingué par des connaissances en *office*, surveille le service des rafraîchissements; un autre, que le ciel a doué d'une fine pointe d'esprit, a dans son département les petits jeux et la cour à faire aux jeunes filles, *toutes généralement quelconques*, sans préférence, excepté pour les laides et les plus dédaignées; le personnage instruit de la famille, celui des enfants qui se destine aux emplois graves, attaque les hommes d'âge mûr sur les questions de politique et d'agriculture. Il doit provoquer les dissertations et les écouter à titre de leçons ou de renseignements profitables, sans beaucoup parler lui-même, car ce n'est plus qu'en province que l'on applique ce judicieux aphorisme : « L'esprit d'autrui nous est moins agréable que le nôtre. » Une heure avant le commencement de l'*assemblée*, la maîtresse de maison a disposé ses fauteuils en cercle, et s'est placée au coin de la cheminée. Quelques tables de jeu sont tout ouvertes et les parties arrangées d'avance. Quatre cartes extraites de l'un des jeux attendent, ainsi que l'allumette en papier et les bougies, que la maîtresse de la maison donne le signal : alors l'un des enfants éclaire le tapis vert et offre respectueusement les quatre cartes à quatre vieillards, qui sont aussi habitués à faire leur boston que le roi de France son whist. Tout a été prévu dans ce salon où l'arrangement régulier des choses et des gens met chacun à l'aise à peu près comme le soldat au milieu du peloton. Avant d'arriver, on sait qui on verra, ou plutôt qui on ne verra pas, car il n'y a pas une personne invitée qui ne le soit à un titre connu, valable et admis par tout le monde; aussi la société fait corps. Si un étranger pénètre dans ce salon, il a produit des recommandations, parenté, amis, position, quelque garantie positive. A chaque nouvelle présentation qu'il a l'honneur d'obtenir, l'histoire de ses droits à cet avantage ne fait qu'un avec son nom. Par exemple : « J'ai l'honneur de vous présenter M. ***, cousin de notre ami de...; il a fait la campagne de 1815 avec Louis de La Rochejaquelein. » Après l'énumération requise, la maîtresse de maison entame la première un sujet de conversation qui puisse prêter à quelques développements; lorsque les deux interlocuteurs sont, comme disent les marins, solidement *abordés*, elle les quitte, mais sans les perdre de vue, et, dès que les grapins paraissent se relâcher, elle vient prendre à la remorque son protégé pour recommencer ailleurs la même manœuvre. Pendant toute la soirée, elle appartient corps et âme à ce nouvel hôte, comme les habitués de son salon lui appartiennent. Elle répond de tout et de tous, à l'étranger de l'urbanité de ses compatriotes, au jeune homme de ses plaisirs, à la mère un peu prude pour ses filles du ton qui règnera dans les discours et les manières, et tout le monde lui obéit, se laisse exciter ou modérer par elle, lui fait place pour qu'elle exerce partout sa surveillance, et les jeunes gens l'escortent pour prendre ses ordres. Si la maîtresse de maison de province savait bannir l'ennui de chez elle, secret que sa mère ne lui a pas laissé, tous les gens de goût déserteraient Paris et s'en iraient chercher dans nos vieilles capitales la simplicité, la vérité, la sécurité des relations.

A Paris tout est différent de ce que nous venons de décrire; l'organisation de la société y est faite d'après d'autres bases essentiellement transitoires, et les maîtresses de maison y ont un rôle bien plus compliqué. Ici plus de divisions par classes et par rangs, ou par partis, point de ces existences qui donnent le droit d'être admis partout, et forcent en quelque sorte la *société* de se donner, tel jour, rendez-vous dans tels salons. A Paris, pour monter au poste éminent de maîtresse de maison, il s'agit uniquement, mais absolument, de dépenser au delà de cinquante mille francs par an; peu importe que ce soient cinquante mille francs de rentes, ou de capital ou de dettes; personne ne contrôle les fortunes. Mais s'il n'est pas difficile de s'élever à cette hauteur, s'y maintenir exige les plus constants et les plus savants efforts. L'année dernière vous entendiez une jeune femme dire avec satisfaction : « Je vais ce soir chez la comtesse de S***; » cette année elle n'en conviendrait qu'en s'excusant; c'est chez la princesse A*** que l'on se vante d'aller. La comtesse explique cela par l'ingratitude du *monde*, la princesse par le bon goût des Parisiens. L'année prochaine elles tiendront toutes deux le même langage, et rien n'empêche que, dans cinq ou six ans, elles n'aient fait, comme la lune, leurs deux quartiers obscurs et ne reviennent briller dans tout leur éclat. Maîtresses de maison, femmes à la mode, lions et lionnes de salons, tout s'élève sans raison et disparaît sans cause; nous sommes maintenant une nation de parvenus.

La maîtresse de maison a au moins vingt-cinq ans; elle n'en avoue jamais plus de trente-cinq, jusqu'à ce que ses filles soient en âge de se marier. Elle compte sur l'oubli du passé. Sa toilette vise plus à la richesse qu'à l'élégance. C'est toujours chez elle qu'elle inaugure les splendides robes de point d'Angleterre, les diamants nouvellement montés; on ne peut assez faire honneur à ses hôtes. Il est vrai que jadis on pensait plus à les faire valoir, mais c'était peut-être une affectation de modestie La maîtresse de maison est d'une parfaite régularité dans sa conduite. Si elle ne résiste pas toujours aux amours, elle les accueille avec tant de réserve et de dignité, que les mères peuvent la donner en modèle à leurs filles. La distribution de son temps et son entourage lui permettent d'ailleurs peu d'infractions au contrat conjugal. Des maris dont la complaisance n'allait pas plus loin que le platonisme, et dont la paresse était égale à leur jalousie, ont même eu recours à l'ouverture d'un salon, pour s'épargner les fatigues et les inconvénients de leur rôle. C'est l'équivalent du système espagnol, des duègnes.

Le matin, la maîtresse de maison jouit de son seul moment de liberté. Avant onze heures, il est permis de sortir à pied, d'aller à la messe et chez les fournisseurs; ainsi, dans le système actuel, les heures du matin doivent être qualifiées d'indues à l'exclusion de celles du soir. Les petits billets à l'adresse de madame lui sont remis à son retour. Les uns contiennent des invitations, et ils sont immédiatement rangés à leur date; car, pour une maîtresse de maison, une invitation est comme un billet de garde pour un bon citoyen, chose sacrée qui passe avant tout. Oublier une invitation lorsqu'elle vient de la part d'une femme considérable, c'est risquer que cette femme, le jour de réception, garde vingt jeunes gens chez elle, ou pis encore, les emmène ailleurs. Les autres billets sont des excuses, des doléances d'avoir manqué au rendez-vous, charmants morceaux de style où l'on trouve fréquemment autant d'esprit et de cœur que dans les lettres de madame de Sévigné. Paul-Louis Courier, qui, dit-on, prenait plus de peine à écrire un mot sur papier poulet qu'une mordante lettre aux électeurs, ou une scolie sur Plutarque, aurait envié l'élégante facilité de ces missives parfumées. Enfin, la troisième sorte de billets contient des demandes. « C'est un étranger à

qui l'on ne saurait mieux faire les honneurs de Paris qu'en l'introduisant dans un cercle où il trouvera la plus gracieuse hospitalité que la France puisse lui offrir. — Un parent ou un ami qui a tant entendu parler de madame *** et de ses aimables qualités, qu'il veut absolument obtenir l'honneur de lui être présenté. — Une jeune femme charmante qui fait son entrée dans le monde, et, chargée de la chaperonner, on éprouve le désir bien naturel de la faire débuter par le salon le plus distingué, et de lui assurer la plus puissante protection. » — Ici commencent les tribulations de la maitresse de maison. Faut-il accorder, faut-il refuser? Refuser? pour se le permettre sans danger, il faut avoir une consistance bien établie. Accorder? ce système peut mener loin.

Aujourd'hui l'affabilité des Français s'étend aux plus extrêmes limites. A la première réquisition, l'on se charge de *patroner*, sans avoir de garanties sur le caractere et la position, un individu dont on a fait la connaissance en voyage ou aux eaux. L'article de la Charte qui déclare tous les Français égaux et susceptibles d'entrer dans toutes les carrières s'est infiltré jusque dans les mœurs. C'est maintenant que l'on peut dire : l'habit fait le moine; car avec un habit de Blin, et assez d'argent dans sa bourse pour payer tous les soirs un cabriolet de louage, il n'est point de salon dont un jeune homme ne parvienne à forcer la porte avec un peu de ténacité et surtout d'impassibilité. Aussi voit-on exiler tout à coup des salons les plus brillants quelque individu dont la conduite a causé scandale. Si, par cas, les exigences d'une maîtresse de maison vont jusqu'à ne vouloir recevoir chez elle que des gens de naissance, qui empêche de prendre un titre et la particule *de?* Il n'y a pas de nom qui s'y refuse, même celui du boutiquier voisin; il y en a même qui, par une petite escobarderie de prononciation, se changent en appellation du plus beau féodal; par exemple, si l'on porte le prénom d'Edmond, on peut être simplement Rouge, Blanc ou Noir, l'oreille la plus exercée n'entendra pas autrement, que monsieur de Montrouge, de Montblanc, de Montnoir, et les curieux qui voudront voir la carte de visite seront des malavisés. Ces usurpations, conseillées par une vanité vraiment enfantine dans le siècle où nous vivons, sont devenues si communes, sont accueillies avec tant d'indulgence, que les véritables possesseurs de beaux noms ne se sentent nulle part mieux établis que les intrus. Un Duguesclin, s'il en restait, ne se contenterait pas de se produire modestement à l'abri de la gloire de son aïeul, sûr que le patriotisme du grand monde lui garderait partout la place qui lui revient; non : il aurait le verbe haut, le port de tête écrasant; il parlerait de ses chevaux et des asperges qu'il mange en janvier. Un Duguesclin tout comme un autre, pour établir son rang dans le monde, enchâsserait habilement dans sa conversation les noms des personnes à la mode chez lesquelles il est admis. Cette ressemblance parfaite entre les parvenus et les grands seigneurs, cette chance inévitable pour les derniers de rencontrer les premiers dans le cercle de l'intimité la plus étroite, donnent une physionomie curieuse à nos salons; chacun s'y tient crêté comme un coq, et le malappris qui voudrait adresser la parole à une personne qu'il ne connait pas en recevrait pour réponse l'équivalent de ceci : « Je ne sais qui vous êtes et ne veux pas me compromettre. » Charmant compliment pour les maîtres du logis.

Chaque maitresse de maison a dans la matinée (le calendrier du monde fait durer la matinée jusqu'à six heures du soir) un instant pour recevoir, un autre pour faire des visites. Cela nécessite un registre en partie double pour les gens dont la spécialité est d'être répandus, car mettre une carte chez une femme qui *a une heure* est un moyen sûr de se fermer le chemin de ses bonnes grâces. La pièce dans laquelle la maîtresse de maison reçoit le matin est un boudoir encombré de ces étagères qui ont remplacé les *dressoirs* des vieux châteaux. Là se déploie l'élégance des petites choses, là se met le cachet du goût. Des livres richement reliés et dont les titres facilement aperçus laissent deviner de quelle couleur sont les pensées habituelles de la lectrice; des objets d'art employés à l'usage, des objets de sentiment encadrés et exposés; quelquefois de l'affectation et du mauvais goût dans le mélange, mais toujours de la grâce dans les détails ou l'à-propos de la mode. Dans le salon qui d'ordinaire précède cette pièce, une table chargée d'ouvrages pittoresques occupe un des angles, ou quelquefois le milieu; les gravures sont destinées à fournir aux personnes d'amalgame difficile ou d'imagination lente, une contenance pendant qu'elles ne causent pas, ou un premier mot de conversation. Les visites du matin sont réellement le triomphe de la maîtresse de maison. Le jeune homme qui débute ou l'étranger qui arrive à Paris peuvent alors prendre l'idée la plus avantageuse de notre capitale. En une demi-heure la conversation a effleuré vingt sujets, toujours fine et courant sur les idées sans les faire plier, comme le pied de Camille sur les épis mûrs. Jamais, il est vrai, la maîtresse de maison n'en a profité pour établir un lien même passager entre deux personnes qui se voient pour la première fois, mais du moins elle a su produire tour à tour chaque visiteur sur la scène et le mettre sur son terrain brillant. Après cette épreuve, il n'y a pas de timidité qui ne doive être encouragée; mais compter sur une pareille prévenance en toute occasion, le soir, par exemple, un jour de raout, serait vraiment compter sans son hôte.

A une heure fixe, les chevaux sont attelés : quel que soit le nombre ou la qualité des visiteurs, le valet de suite entre et prévient. La maitresse de maison se lève en offrant à quelqu'un de ses hôtes de le *jeter*, en passant, dans son quartier. La série des visites commence; il faut semer pour recueillir. Si vous êtes vous-même en visite chez quelque femme à la mode lorsque la maitresse de maison y arrivera, vous reconnaitrez tout de suite son rang à la manière dont elle sera reçue. Plus de ces signes de tête pleins d'aménité, de ces gestes gentils par lesquels on indique, sans se déranger, de venir prendre place sur le sofa. La maîtresse de maison a dans le monde le rang de général; on fait d'elle le même état : les gens eux-mêmes savent qu'ils doivent lui ouvrir au large les deux battants de la porte, et la femme à la mode accourt au-devant d'elle comme autrefois faisait une jeune femme pour une femme âgée.

Le regard de la maîtresse de maison est calme, mais scrutateur. Pendant que la conversation marche sur des objets faciles, ce regard se promène lentement sur tous les objets du boudoir qui pourraient être importés avec avantage, toutefois moyennant une modification originale, car le point essentiel est de n'avoir pas ce qu'a tout le monde. En même temps la maîtresse de maison soupèse la valeur des personnes qu'elle rencontre dans ce salon, et se demande si ce seraient de bonnes recrues. Jugement porté et accaparement décidé, il est curieux de voir comment elle présente son invitation. Un diplomate des plus fins prendrait là une leçon dans l'art de proposer comme une faveur, et même de se faire demander ce que l'on désire obtenir. C'est surtout à l'apparition de ce que l'on nomme un personnage *intéressant*, que la maitresse de maison met en jeu toute sa diplomatie pour attirer chez elle l'étranger de distinction. Que dirait-on

si un homme illustre venant à Paris pour y étudier la société française n'avait pas été empressé de la chercher à son centre le plus brillant? On nierait l'existence de la lumière. Dans ce genre, le soupçon seul est si funeste qu'il donne de l'indulgence en fait de réputation; la moindre célébrité suffit pour faire rechercher l'étranger. Mais si, le premier soir, il manque son effet, si, par exemple, le radjah d'Aoude est habillé à l'européenne et ne distribue pas orientalement des bijoux, si l'infatigable naturaliste qui a visité les vallées de l'Himalaya s'avise d'écouter au lieu de parler, si le hardi ravisseur de dona Maria d'Asounson de S*** va s'établir à une table de whist, il peut bientôt reconnaître, à l'inattention affectée dont il est l'objet, que la maîtresse de maison le renie. Partout en France le même sort attend les débutants. Votre mérite nous importe peu, leur dit-on, faites votre succès et je vous adopte.

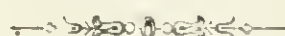
Les bals ne donnent qu'un titre illusoire à la haute et puissante charge de maîtresse de maison. Un bal est, en effet, un affaire de tapissier et de glacier-restaurateur, et tel est le goût des Parisiens pour la danse, que l'on irait au bal chez un entrepreneur de plaisirs publics, si quatre femmes à la mode se décidaient les premières à cette démarche. Les étrangères, qui forment aujourd'hui une partie considérable de nos maîtresses de maison, débutent par des bals, mais ce n'est qu'un acheminement aux soirées sérieuses, les seules qui donnent de la consistance à une femme. Chaque année il se présente sur l'horizon de Paris une nouvelle comète, venue de New-York ou Saint-Pétersbourg. Lorsqu'elle arrive sans recommandation, il se fait quelquefois que ses salons, envahis d'abord par une société inférieure, restent ignorés du grand monde. Après deux ou trois hivers passés en infructueuses tentatives, elle part convaincue de l'impossibilité de pénétrer à Paris dans les cercles aristocratiques.

Pendant l'été, réfugiée aux eaux, sur les bords du Rhin, la riche Américaine y rencontre une jeune et jolie femme du faubourg Saint-Germain, dont les vieux parents, amoureux de ce bas monde, n'ont pas encore voulu le quitter et laisser à leur fille les soixante mille livres de rente nécessaires à la tenue d'une maison. La connaissance se fait facilement entre ces deux *postulantes*, et voici quel en est le résultat. L'Américaine est ramenée à Paris par de belles et sûres promesses; l'hiver suivant elle reçoit chez elle l'élite des deux faubourgs. Ses billets d'invitation sont contre-signés par la belle Française, qui est aussi chargée *exclusivement* de la rédaction des listes. Décors, orchestres, souper, tout est magnifique; les soins de la patronesse brillent dans l'ordonnance et les détails de la fête. Les jours suivants, des cartes soigneusement *cornées*, mais remises par des laquais, témoignent du savoir-vivre parisien, et les équipages, sans s'arrêter, roulent vers l'hôtel de la puissante protectrice, qui ouvre ou ferme à son gré les portes de ce séjour enchanté. L'étrangère a prêté ses salons, ses gens, ses lustres, ses musiciens, ses rafraîchissements; la patronesse a donné le bal. C'est une société en commandite!

Cette variété de la maîtresse de maison a été introduite nouvellement en France, le succès qu'elle a obtenu porte à croire qu'elle se perpétuera.

Qui surprendrait une maîtresse de maison chez elle, entre huit et neuf heures, le jour qu'elle reçoit, passerait pour un fâcheux fieffé. Aujourd'hui les appartements de parade sont en même temps ceux d'habitation; la chambre à coucher de la maîtresse de maison, ce sanctuaire des Anglaises, n'est pas même toujours réservée. Les petits préparatifs domestiques que Balzac a décrits dans la ***Femme supérieure***, si spirituellement et si complétement, qu'il serait inutile de l'essayer après lui, se font à peu près partout avant de recevoir du monde, mais personne n'en voudrait convenir parce que c'est bourgeois. Deux heures avant que le monde arrive, les meubles sont changés de place, disposés d'une savante manière qui doit avoir tout prévu. Ici un canapé avec de l'espace devant lui, pour qu'une petite coterie de jeunes gens puisse s'y établir autour d'une jeune femme qui aime à se former une cour; là un fauteuil flanqué d'une porte ou d'une encoignure, dont la position forcément isolée assure le secret des tête-à-tête. En province, le cercle régulier des chaises a pour but de prévenir tout complot contre l'honneur des familles, en même temps qu'il contraint les hommes à une politesse universelle; à Paris, le désordre organisé des meubles doit servir tous les caprices : le soin de la morale est laissé aux maris et aux confesseurs. Ces arrangements faits et une dernière combinaison établie, celle de réunir de trois à cinq hommes pour chaque femme, la maîtresse de maison se repose. Au commencement de la soirée, son rôle est encore quelque peu apparent; elle souhaite la bienvenue aux arrivants et leur désigne le coin où ils trouveront leurs amis, sans jamais commettre une erreur dans la statistique galante, quoiqu'elle soit passablement changeante et embrouillée par les mœurs qui courent. Mais dès que ses salons commencent à être remplis, elle reprend sa liberté avec son individualité, ne s'occupe plus qu'à accaparer les causeurs aimables et enlever à quelque jeune protégée les attentions d'un beau cavalier qui pourrait la rendre trop fière. A voir une maîtresse de maison établie dans son coin favori, causer et coqueter sans préoccupations, répondre par un signe de tête au salut que lui adresse, en passant, un homme qui est souvent arrivé depuis un quart d'heure et n'a guère pris la peine de la chercher, certes, on ne devinerait pas qu'elle est chez elle. Quelle tournure prend la soirée? S'y amuse-t-on? s'y ennuie-t-on? Ce n'est pas son affai.e; la seule chose qui l'inquiète, c'est qu'on puisse dire le lendemain : on s'y étouffait.

S'il nous était permis de peindre des exceptions après avoir essayé de rendre une physionomie générale, nous saurions où trouver le modèle de la noble, gracieuse, hospitalière maîtresse de maison, attentive sans inquiétude, complaisante sans connivence, pleine d'abandon sans paresse, magnifique sans ostentation, exclusive sans dédain, régnant et gouvernant sans que l'on voie le sceptre ni que l'on sente la main, s'oubliant elle-même sans que personne la puisse oublier; mais ce serait un portrait.





LE CHAPERON

PAR

ANDRÉ DELRIEU



Madame de Mérinville a trente-quatre ans. Elle est sans mari, sans enfant, sans amant, sans prêtre et sans poëte; elle n'élève aucune orpheline, elle ne panse aucun pauvre, elle ne brode aucune tapisserie. Elle ne lit jamais, écrit peu, se lève de bonne heure et se couche tard. La politique et la littérature, les arts et l'amour, la toilette même, ne lui plaisent que médiocrement. Elle donne des dîners, des bals, des concerts, ce qui est assez commun; elle les rend aussi, ce qui est beaucoup plus rare. Mais partout, dans son salon comme chez les autres, madame de Mérinville ne semble ni distraite, ni rêveuse, ni passionnée, ni occupée, ni amusée... C'est un labyrinthe sans issue.

Votre madame de Mérinville se meurt d'ennui! — Du tout.

On m'annonce un jour dans son boudoir, en automne; il était trois heures et demie. Peu de lumière, déjà du feu, beaucoup de silence. Un repos complet et absolu autour d'une magnifique terre en friche. Qu'elle me pardonne cette comparaison! La *femme inutile* était nonchalamment étendue sur un grand fauteuil, ses jolis pieds sur la barre du garde-cendre et ses yeux noirs perdus dans la contemplation des rideaux. Après un échange plus ou moins spirituel de phrases toutes faites sur ses amis, qui sont les miens, elle me dit, dans un moment où nous cherchions des idées, et avec une certaine inattention :

« C'est quelque chose de bien triste qu'un célibataire... *Vous n'avez pas d'intérieur?* »

A cette question de mœurs domestiques, je baissai modestement les yeux. Madame de Mérinville ajouta :

« *A propos*, venez dîner demain avec moi... J'aurai mon père, un comte italien auquel je veux vous présenter, Frédéric, et une demoiselle de province, *personne sans conséquence.* »

Madame de Mérinville, en dépit de sa nonchalance, avait appuyé de la voix en indiquant les trois premiers convives, mais la mention de la pauvre demoiselle de province fut faite avec un air détaché qui me toucha. J'en conclus que cette *personne* était réellement *sans conséquence*, et que le dîner avait pour but ma présentation au comte italien. En rentrant chez moi, je trouvai ce billet de Mortimer, un peintre célèbre :

« Mon cher André,

« Madame de Mérinville est un mythe dont nous cherchons depuis longtemps l'explication avec plus de patience que de bonheur; je crois enfin l'avoir trouvée. Il y avait naguère, aux *matinées* de Madame de Mérinville, une veuve coiffée à la Ninon, toujours en satin noir et parlant beaucoup du Pérugin, absolument comme le cousin de Goldsmith, dans le *Vicaire*. La maîtresse du logis ne s'en occupait que pour dire : C'est une artiste

PARIS. IMP. SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

méconnue. Souviens-toi qu'elle se glissait vers midi à la sourdine dans le salon de sa protectrice, et se tenait près de la cheminée sur un pliant où elle gardait un silence mélancolique. Eh bien, le ministre lui accorde un saint Jérôme et trois chérubins pour le nouveau temple. On prétend, dans les bureaux, qu'*elle a de la main*. Du reste, tout le monde ignore d'où lui tombe cette faveur. Ne serait-ce pas de la ruelle de madame de Mérinville? etc... »

Mais ce billet ne m'ouvrit pas les yeux, convaincu que j'étais de l'esprit médisant de Mortimer et de l'importance du comte italien.

Il y a malheureusement dans la salle à manger de la *femme inutile* un buffet circulaire du dernier goût, en bois de palissandre et à fond de glace; on voit dans ce miroir toute la mimique étudiée ou franche des convives durant le feu roulant de leur appétit. Cette disposition perfide tourna contre son auteur. Effectivement, dès que nous fûmes à table, il s'établit de madame de Mérinville à la demoiselle de province, et réciproquement, une télégraphie muette qui m'éclaira sur le rôle inférieur du comte italien dans ce dîner où il n'était que le prétexte, tandis que moi j'étais le but. Par un hasard, que je reconnus bientôt pour un calcul, on m'avait placé à la droite de la *personne sans conséquence*, dont je fus obligé de m'occuper exclusivement, en raison de l'emploi que tous les autres convives avaient fait ailleurs de leur amabilité. Le gros cousin Frédéric et le père étaient absorbés dans une conversation technique sur la récente ouverture des chasses; le comte italien et madame de Mérinville prolongeaient un débat animé sur l'opéra de *Maometto;* mais la protectrice ne perdait pas de vue la protégée, et son influence dirigeait de loin un tête-à-tête qui m'obsédait, et où cependant j'étais ramené, de tous les épisodes du dîner, comme vers un centre inévitable et par un bras invisible. Entraînée par ma parole, la demoiselle de province oubliait-elle son rôle d'apprentie et son masque de Parisienne, à l'instant je voyais dans la glace madame de Mérinville profiter de l'enthousiasme du comte pour lancer à ma voisine un regard profond. Il fallait contempler la malheureuse, à ce coup d'œil terrible, demeurer court sur un mot prétentieux, ou tourner bride en rougissant sur la pente irrésistible d'une *brioche!* En mangeant des truffes du Périgord, dont elle était issue, cette pauvre débarquée m'avait commencé une ridicule histoire dont le dénoûment promettait un véritable *four*. Madame de Mérinville clignait, toussait, frappait : peines perdues! Enfin, ne tenant plus à ce danger, elle laissa tomber une magnifique assiette de porcelaine, qui se cassa de manière à changer heureusement le cours des entretiens particuliers. Où allions-nous donc? à un mariage.

Cela valait bien le saint Jérôme et les chérubins. Au surplus, rien d'admirable comme le dévouement de madame de Mérinville, durant cette épreuve qui manqua précisément par son ressort ordinaire, par le miroir; il y a un dieu pour les célibataires. Dans le monde, il ne déplait pas à la *femme inutile de causer seule*, c'est-à-dire de présider au mot qu'on jette en circulation dans un cercle, et qui revient au point de départ avec une récolte plus ou moins abondante de commentaires et de broderies; à table et devant moi, elle ne confisquait que le comte italien, et dès que la demoiselle de province élevait un peu la voix comme pour prévenir qu'elle avait rencontré de l'esprit, aussitôt sa protectrice baissait le ton et lui laissait le champ libre, afin qu'elle saisit à la volée cette rare aubaine. Madame de Mérinville a des mains charmantes dont la gracieuse exhibition est une des ressources de sa coquetterie; elle les tenait pourtant courbées avec un art infini pour ne pas nuire aux *épaules de mouton* de sa cliente. Enfin, si la demoiselle de province avait dans ses plus simples atours une recherche de goût trop élevée pour n'être pas le fruit d'excellents conseils, en revanche la toilette de la *femme inutile* était d'une modestie extraordinaire pour ses habitudes et même contraire à son agrément. Voyez-moi d'ici prendre sournoisement mon chapeau après le café.

« Vous partez déjà? me dit à voix basse la *femme inutile* dont je comprenais maintenant toute l'utilité dans une époque où les hommes accaparent toutes les positions sociales.

— Je vous retrouverai ce soir, à la réception de l'ambassadeur d'Angleterre.

— Mais mon père, Frédéric et le comte n'y seront pas! » répondit en souriant madame de Mérinville.

Malgré ce reproche diplomatique, je saluai de l'air humble et doux qui me sert dans toutes les circonstances forcément évasives.

« Parbleu, me dis-je en me jetant dans un fiacre, cette femme a bien de l'esprit! Elle s'est donné la tâche sublime de patroner les femmes qui n'ont ni beauté, ni fortune, ni talent; mais, comme notre siècle calculateur tourne en ridicule de semblables dévouements, elle ensevelit sa bienveillance dans un faux égoïsme, et parvient à son noble but en ayant l'air de n'y point prétendre. Il est impossible d'être généreuse avec une abnégation plus complète des jouissances de la vanité; mais aussi sa générosité dépend de son abnégation. Plus vaine de son patronage, elle serait moins adroite, et ce qu'on accorde volontiers à la protectrice modeste et désintéressée, on le refuserait probablement à l'entremetteuse découverte et bruyante. Hier il s'agissait d'art; aujourd'hui de ménage... »

Et ma pensée curieuse passa en revue tous les obstacles que madame de Mérinville avait dû vaincre pour parvenir à exercer son genre d'influence, sans que personne lui en fît un guet-apens dans la forêt de Bondy qu'on nomme le monde parisien. Je lui reconnaissais déjà assez de supériorité pour être ministre dans une monarchie représentative, quand mon fiacre entra dans la cour de l'hôtel d'une baronne anglaise, qui reçoit l'hiver deux fois par semaine, pour être au courant des jeunes gens aimables de Paris. Je rencontrai Mortimer sur son escalier.

« Eh bien, me dit cet homme railleur, tu as diné chez la Mérinville.

— Qu'en sais-tu?

— C'est tout simple... sa cousine du Périgord est à marier. La *femme inutile* ne perd pas plus sa cuisine que son temps.

— Mais je crois que ce soir elle aura perdu l'un et l'autre, répondis-je en me mordant lèvres; je ne cours pas de manière à ce qu'elle me rattrape.

— Ah! vraiment! »

Et Mortimer, étouffant un rire léger, me poussa dans le salon de la baronne. L'*artiste méconnue*, rajeunie par sa commande et entourée de son tableau futur comme d'une auréole, trônait sur un canapé, au milieu d'un cercle de badauds auxquels elle racontait, avec des larmes dans la voix, mais sans nommer personne, le ricochet d'apostilles qui lui valait un saint Jérôme et trois chérubins à peindre dans la basilique à la mode. Les auditeurs, tous plus ou moins dans le secret de sa reconnaissance, s'extasiaient sur son protecteur anonyme, en respectant un incognito d'autant plus flatteur qu'il était



plus transparent. A les entendre renchérir par des commentaires inouïs sur une circonstance de patronage assez vulgaire, je compris les voluptés morales que madame de Mérinville goûtait dans sa diaphane inviolabilité. Mortimer seul ricanait dans sa cravate et admirait ma surprise.

« Heureusement, lui dis-je à l'oreille, que la modestie de madame de Mérinville ne subira point un triomphe burlesque; elle est retenue par un comte italien. — Est-ce qu'il y a un comte italien? » reprit le peintre avec une grimace horrible d'incrédulité.

Mortimer n'achevait pas cette apostrophe désastreuse, que madame de Mérinville fut annoncée dans le salon. Tandis que cette apparition me clouait dans la pénombre d'une tenture, tout le monde, Mortimer le premier, s'était précipité au-devant de l'*ange;* d'attendrissantes exclamations furent échangées; on louait sa toilette, sa figure, sa grâce; les yeux brillaient d'enthousiasme et de vénération; mais pas le moindre mot n'échappait qui eût rapport au mobile caché de cet entraînement. Madame de Mérinville, confuse avec étude et languissante par principe, se laissa solennellement conduire par la baronne à travers la foule, et alla tomber sur le canapé, précisément auprès de l'artiste que l'émotion avait empêchée de voler à sa rencontre. Toutes deux se serrèrent la main en gardant un silence que le cercle entier combla par un murmure significatif, et on passa discrètement à des sujets de conversation aussi étrangers que possible au véritable état de la question. Je ne me lassais pas de contempler l'adresse de madame de Mérinville à n'effleurer dans sa parole cursive, dans son insouciance affectée, que les choses ou les personnes qui jouaient un rôle dans sa vie réelle.

« *On prétend*, dit ce charmant Protée, qu'il y a demain une vente au profit des Polonais réfugiés, au Casino; cela n'est pas amusant, mais *il faut* y aller.

— Madame est peut-être commissaire? ajouta le peintre en me regardant.

— Oh! ma foi non, s'écria la *femme inutile;* je suis dans les *curieux;* j'ai envoyé un sachet, comme tout le monde...

— Le sachet vaut mille écus, me dit tout bas Mortimer; on le destine à faire valoir la boutique d'une Cracovienne... »

Et le peintre, avec un grand sang-froid, pointa mes yeux sur une petite personne de quinze ans, miniature assez jolie, qui était assise religieusement sur un tabouret aux pieds de madame de Mérinville, dont elle suivait le jeu de physionomie avec un sentiment d'adoration inexprimable. De temps en temps *notre héroïne* lissait de sa blanche main, et avec une tendresse presque maternelle, les bandeaux un peu roux de la jeune Polonaise, qui faisait naïvement le gros dos sous ces caresses d'apparat, comme les levrettes gâtées dont on chatouille le

haut des reins. Jamais point d'orgue ne fut plus savamment placé. Il y avait dans la foule des célibataires attendris qui se cachaient en pleurant pour écrire sur leurs calepins le nom en *ka* de la marchande, qu'ils se promettaient bien de revoir à sa boutique. Ce charlatanisme de tutelle reporta mon attention sur le costume de madame de Mérinville : dans son genre, il était classique.

Un turban à la juive, extrêmement léger, et qui permettait de suivre, à travers les modulations de la mousseline, les reflets brillants de la plus noire chevelure, ajoutait suffisamment de gravité à la *femme inutile*, pour que ses trente-quatre ans fussent accusés sans risque et ses prétentions apparentes à la futilité également maintenues. Elle était fort peu décolletée, mais son corsage dessinait avec art des formes parfaites, et, sous ce rapport, elle savait à la fois donner de salutaires exemples à ses pupilles et tendre de séduisants piéges à la galerie. Comme elle ne dansait jamais sous prétexte de santé, mais réellement dans le but de ne point manquer mille causeries profitables que la cohue d'un bal autorise entre deux portes avec les plus grands personnages, ses robes ne sortaient pas du velours épinglé. La science particulière de sa toilette consistait surtout dans une recherche des oppositions ou des harmonies qui pouvaient faire valoir ses clientes sans préjudicier à son élégance; car la femme ne perdait jamais ses droits. Je ne saurais dire combien la jolie tête de la Cracovienne gagnait en relief sur le fond mat et chatoyant du corsage bleu de madame de Mérinville, et à quel point les nattes dorées de cette charmante enfant miroitaient sur le velours ondoyant de sa toge. Ici la *femme inutile* se sacrifiait un peu moins pour la Pologne que pour sa cousine au dîner. C'est tout simple : la Cracovienne n'était pas pressée d'un mari, et elle avait le temps de grandir. Le résultat général de mes observations me conduisit à cet effrayant soupçon :

« Si, dans l'espace de vingt-quatre heures et grâce à Mortimer, j'ai surpris à l'existence désœuvrée de madame de Mérinville trois intérêts féminins assez majeurs, tels que la réputation d'un artiste, le mariage d'une demoiselle de province et le *puff* d'une réfugiée polonaise, il faut m'attendre à passer en revue, dans le plus bref délai, tous les types que son patronage exhumera de la misère sociale, et Dieu sait où ne va point cette misère pour son sexe! D'ailleurs, l'ambition d'une femme, qu'elle procède du cœur ou de la tête, est aussi multiple que sa coquetterie. Madame de Mérinville joue gros jeu : nous vivons dans une époque où la charité manque de critique, et des esprits chagrins seraient bien capables de nommer empirisme ou comédie ce qui n'est que bienfaisance ou loisir. O Providence, voilà de tes coups!... »

Il paraît que Mortimer se douta de mes inquiétudes; le traître voulut m'achever.

« La Cracovienne, me dit-il, n'est qu'une fiche pour madame de Mérinville; rien de plus facile, et conséquemment de moins glorieux, que de faire un nom dans le monde à une jeune fille qui a tout pour elle, c'est-à-dire la beauté, la fraîcheur, la grâce, l'esprit et le malheur. Mais il y a des patronages plus dangereux, où la difficulté vaincue augmente le prix du triomphe et garantit le dévouement de la pupille. Ce soir même, sous vos yeux, il se passe une délicieuse tricherie dont vous êtes dupe, vous, homme d'esprit, absolument comme les excellentes mères de famille que nous voyons prosternées devant la Mérinville...

— Vous êtes affreux! m'écriai-je, expliquez-vous.

— La baronne, mon ami, était fort compromise dans la haute société par sa prédilection toute spéciale pour les diplomates russes. Il fallait un contre-poids à l'opinion. La baronne, menacée d'un isolement complet pour cet hiver, frappa aux portes des Espagnoles, des Italiennes, des Allemandes et des créoles pour se faire un monde; on ne lui répondit pas. Ses compatriotes même oublièrent leur nationalité commune. Dans cette extrémité, la baronne jeta les yeux sur madame de Mérinville, dont une seule démarche pouvait la réhabiliter; mais cette démarche, comment l'obtenir, si ce n'est par un service d'une femme qui profite aussi bien des fautes que des vertus de ses amies dans l'intérêt du sexe entier? Et quel service rendre à madame de Mérinville qui en rend à tout le monde avec une prodigalité si inépuisable, que les ressources de la vie parisienne semblent concentrées dans ses mains! L'occasion se présenta, parce qu'à Paris toutes les occasions se présentent, même les occasions du bonheur : il ne s'agit que de les saisir.

« Madame de Mérinville, consultant plutôt son cœur que sa bourse, accepta dernièrement la responsabilité d'une loterie, dévouement immense dans l'existence des salons, qui regardent tout orphelin adoptif comme un bâtard déguisé, et où l'argent ne vient aux femmes que par le canal des maris. Le domaine de la charité proprement dite, les quêtes, les troncs, les aumônes, les bureaux de secours, ne sont pas compris dans l'apanage de notre héroïne; mais elle eut la main forcée, et voici comment. A l'époque où, par une mesure municipale, les tours furent supprimés, la renommée de sa bienveillance lui porta malheur, et dans une seule nuit on déposa sous la porte cochère de son hôtel cinq nouveau-nés vagissant. Cette maternité soudaine prêtait au ridicule : que ce fût malice ou hasard, madame de Mérinville comprit le danger, et, dans les vingt-quatre heures, s'occupa de mettre cette famille improvisée sous les auspices d'une congrégation quelconque. Mais, comme la loi ne les autorise guère, les congrégations se font d'autant plus payer qu'on a un besoin plus suspect de leur manteau. La disparition de ces cinq marmots exigeait un déboursé préalable que madame de Mérinville se trouvait, pour le moment, hors d'état de fournir au couvent, et que les sœurs grossissaient à proportion des soucis de la bienfaitrice involontaire. Dans cette extrémité, à cinq heures du soir, le jour même du dépôt, cette femme incomparable, sachant par expérience combien les Anglaises ont le cœur haut placé, tomba chez la baronne dans le plus douloureux de sa solitude, c'est-à-dire au moment où la réouverture de ses soirées paraissait impossible. C'était tendre un appât au plus friand poisson. La baronne accepta pour son compte la responsabilité de quatre enfants; madame de Mérinville en garda toute la gloire, et un article secret du traité stipula que la belle Anglaise rentrerait de gré ou de force dans un monde dont elle est le plus digne ornement. A cette fin, aujourd'hui les soirées ont été reprises; un avis confidentiel, remis à domicile par les laquais de la baronne, en sus de la lettre d'invitation, a prévenu les chalands que madame de Mérinville honorerait cette réouverture de sa présence. La société de Paris est quelquefois si bête, malgré tout son esprit, que les plus excellentes mères de famille, imitant les moutons de Panurge, ont donné dans le panneau britannique. Assurément la foule ne manque pas. Vous avez vu l'entrée victorieuse de madame de Mérinville et l'épanouissement de la baronne. C'est un coup monté. On répétera partout demain que notre femme inutile a passé une demi-heure chez la belle Anglaise, au préjudice du bal de l'ambassadeur, où elle est cependant toujours si vivement attendue. La

démarche est faite, la réhabilitation entière. Voilà un effet singulier du patronage. Avouez que ce monde-là est bien original!... »

Mais je n'écoutais plus cet homme de sang qui égorgeait la plus belle vertu chrétienne, la charité, sur l'autel du doute et du ridicule. Toutes mes facultés intellectuelles se concentraient dans mes yeux qui cherchaient, sur la physionomie de madame de Mérinville à comprendre une spécialité si distincte, d'après les règles de Lavater, de Gall et de Spurzheim. Une affabilité générale qui ressort des gestes comme du langage, de la figure comme des regards, une prévenance extrême dans la conversation, une bouche continuellement souriante, et un accent presque toujours ému, un art particulier à rappeler à chacun ses mérites, ses vertus, ses talents ou ses grâces, comme à ne point lui rappeler ses défauts contraires, un front pur de toute envie, le haut du corps sans cesse incliné par l'habitude aimable de voler à la rencontre ou même dans les bras de ses pupilles, mille détails inaperçus d'abord vinrent me confirmer l'existence de ce type heureux que madame de Mérinville promène de salon en salon comme le génie de l'aumône et le fétiche du dévouement.

« N'allons pas devenir amoureux de cette femme! » me dis-je en m'esquivant.

Elle ne m'avait point aperçu; je voulais me trouver chez l'ambassadeur seul à seul avec moi-même pour rêver à ma passion déjà naissante. L'infernal Mortimer, qui me suivait, grimpa dans mon fiacre.

« Un instant! s'écria-t-il en comptant sur ses doigts; nous avons découvert, si je ne me trompe, quatre classes de protégées dans les clientes de madame de Mérinville, à savoir : les artistes méconnues, les réfugiées polonaises, les demoiselles de province à marier, et les baronnes anglaises compromises...

— C'est bien assez, fis-je avec humeur.

— Mais ce n'est pas tout, reprit l'impitoyable Mortimer. Il reste l'amante malheureuse, la femme brouillée avec son mari, la bourgeoise qui entre dans le grand monde, la femme de lettres qui demande une pension, l'étrangère qui ne sait pas notre langue, l'actrice vertueuse, etc., etc., etc.

— Et où verrons-nous cela, grands dieux?

— Ce soir même, cher ami, au bal de l'ambassadeur. »





LE COMMISSIONNAIRE

PAR

L. ROUX



C'est un homme à peindre, un des pivots de la vie privée, un garçon qui vous sert de domestique et de valet de pied, et qui néanmoins s'intéresse à vous, fait vos bottes et votre chambre, éconduit vos créanciers, combat l'autorité despotique du portier, s'oppose aux envahissements des colocataires, défend l'intégrité du carré, et maintient d'un étage à l'autre votre considération.

Par commissionnaire, nous n'entendons point tel ou tel, pris au hasard dans une rue quelconque, muni d'une plaque, d'une casquette de peau de mouton, d'une figure savoyarde ou auvergnate, ingrate dans la plupart des cas; mais bien celui qui, depuis la dernière invasion des Cosaques, jouit à Paris du droit de cité, et existe, bon an, mal an, toujours dans la même rue, chauffé au même soleil, ou en proie aux mêmes averses, et désaltéré chez le même marchand de vin. Cet homme-type doit être, en effet, l'hôte du quartier dont il est le commissionnaire. Il s'est établi à la longue entre ses clients et lui des rapports de famille; ses antécédents répondent de son avenir. Il présente pour aller à pied des conditions de stabilité suffisantes. Les philosophes regardent, en effet, le commissionnaire plutôt comme un instrument de station que comme un appareil locomoteur; par le siècle qui court, quiconque n'a pas le privilége de faire quarante lieues à l'heure est presque considéré comme immobile. Néanmoins le commissionnaire est un des agents les plus actifs, sinon du progrès, au moins du mouvement. Vainement une société se flatte-t-elle d'exister avec une poste aux lettres, des télégraphes, des journaux, des canaux, des bateaux à vapeur et des chemins de fer seulement : ce sont assurément autant de rouages utiles dans une machine sociale, tandis que le commissionnaire est un ressort indispensable de la locomotive; beaucoup voient même en lui le mouvement perpétuel. Le facteur est un sourd-muet qui ne parle que par lettres; le télégraphe, un hiéroglyphe politique; un journal s'imprime tout au plus pour ses abonnés : le commissionnaire, c'est, au contraire, la demande et la réponse, l'intrigue et le dénoûment d'une action; c'est l'élément actif et passif de la vie bourgeoise, c'est l'éloquence parlée et l'éloquence écrite, c'est le grand ressort de la civilisation : l'épicier, le marchand de vin, le boulanger, le commissionnaire, placés aux angles d'une rue, établissent les quatre points cardinaux de sa rose des vents. On remplace un roi, un diplomate, un premier ministre, un agent de change, rien ne peut remplacer un commissionnaire.

Quoi qu'il en soit, le commissionnaire ne saurait être une des figures les moins significatives dont Paris sème son échiquier. Tout annonce en lui un homme primitif, arrivé dans la capitale sans arrière-pensée, disposé à se laisser caser au gré des besoins de la civilisation. Véritable centenier au service d'un petit écu, le bourgeois lui dit : *Marche!* et il va. Le commissionnaire est l'être le plus complétement passif d'une société; il échappe naturellement à ses influences, qui en sont le fléau, qui tendent à faire prévaloir une profession au détriment de toutes les autres, et maintiennent l'homme sur un pied d'individualisme féroce : l'homme considéré comme le moins civilisé de Paris en est aussi le plus social.

On ne voit point le commissionnaire, après avoir analysé les misérables préjugés qui servent de hochets au peuple le plus spirituel de l'univers, affecter des titres de noblesse, ajouter quelque chose à son nom, ou dissimuler le moins du monde son origine. C'est toujours

Pierre, comme devant, ayant sa plaque pour blason et ses crochets pour enseigne. Mais une chose qu'il conserve avec soin, c'est son individualité primordiale. Le commissionnaire est une des natures les moins effacées que Paris moule à sa triste effigie, Parisiens qui ne sont pas de Paris, contrefaçons de citadins qui auraient tout à gagner à être encore de leur province. J'aime qu'un Parisien soit Auvergnat, et qu'un Auvergnat soit commissionnaire.

Ouvrez le livre de votre vie privée, et voyez à quelle page un commissionnaire a joué un rôle important, dans quelles circonstances il a tenu entre ses mains votre secret, votre amour, votre vengeance, votre fortune, votre vie; quand il s'est éloigné de votre domicile portant un cartel à un rival détesté, le fil principal d'une conspiration, votre démission ou votre bilan. Le commissionnaire se lie à tout, il est de toutes nos intrigues, de toutes nos passions, de tous nos vices, de toutes nos parties plus ou moins fines. La nature l'a doué de la prudence du serpent pour ne prendre que le rôle qui lui convient dans la comédie qui se joue sous ses yeux, et glisser sans reproche à travers les écueils d'une société corrompue. On le trouve toujours actif et jamais soucieux, il existe à la fois comme acteur et comme comparse du drame individuel, il réalise le problème d'un pouvoir réel et irresponsable.

Le commissionnaire a la jambe bien développée, la plante des pieds passablement convexe, le torse distingué, et un coffre solide, ce qui signifie une poitrine large et parfaitement disposée pour le jeu des deux plus vastes poumons de l'arrondissement. Un cor monstre, déposé récemment au musée Dupuytren, avait appartenu à un commissionnaire. Jetez maintenant un coup d'œil sur ce dos d'Atlas, examinez ces omoplates moulées pour recevoir une malle, et dites s'il est possible de nier une prédestination. Bien que comme porteur il excelle dans la commission, ses relations civiles et privées sont de plus d'un genre : c'est une sorte de factotum qu'on peut invoquer dans toutes les occasions; le commissionnaire manque rarement celle d'être utile à l'humanité. Il possède un homme spécial qui le plie à divers emplois, charge ses épaules de malles ou de bas-reliefs, de tableaux ou d'épreuves de romans dans les quartiers artistiques; son bourgeois est, en effet, un artiste. Il est voué à cet homme; il y a entre eux solidarité de fortune. Le commissionnaire fait en outre, dans ses moments de loisir, les courses du négociant, une partie du ménage de la cuisinière, balaye les devantures, rend aux vitres du pharmacien et du marchand de nouveautés la transparence primitive que les émanations du camphre ou la poussière des châles du Thibet leur ont enlevée. Une partie des offices qui répugnent à l'homme établi, à l'élève en pharmacie, ou au jeune-premier enrôlé dans les cachemires, est accomplie sans scrupule par le commissionnaire; il n'y a pas pour lui de choses déshonnêtes dès qu'elles représentent un honnête salaire. Le commissionnaire connaît le fort et le faible de toutes les professions : très-propre par cela même à remplir la sienne qui n'en est presque pas une, mais qui en résume plusieurs. Veut-on un frotteur zélé et intelligent pour cirer les bottes et les parquets : rien de plus apte à cela qu'un commissionnaire. Vos tapis réclament-ils, pour être battus, l'emploi du tapissier : faites monter un commissionnaire. Voulez-vous un homme empressé sans être importun, qui tienne chez vous la place d'un nombreux domestique, et vous serve à table comme un estafier : ayez un commissionnaire. C'est le valet de ceux qui n'en ont pas. Homme économe et économique, il connaît la recette du cirage Roberston et l'applique aux chaussures de tous les formats qui lui ont fait une brillante réputation dans le quartier. Le commissionnaire est l'être le plus complet de la civilisation : il embrasse l'homme de la tête aux pieds; il possède l'industrie du castor et les talents variés du valet de chambre et de la femme de ménage.

Pour apprécier dignement le commissionnaire, il faut le voir surtout lorsque, à l'entrée de l'hiver, il s'improvise scieur de bois.

Pour peu que la maison où il remplace le peso-stère soit privée d'une cour, fort des règlements de police, il s'installe sur le trottoir. Marquis ou manant, peu lui importe qui défile à droite ou à gauche; il est tout à sa besogne. Paris en révolution ne lui ferait pas perdre un trait de scie. Quelle tension dans les muscles! quelle flexibilité cependant à l'endroit du cubitus! quelle sueur poétique sur son *facies!* Les bûches les plus respectables, celles qu'affectionne le portier, passent par ses mains comme des roseaux ou des allumettes chimiques. Il les divise, sans géométrie, en plusieurs sections parfaitement égales : c'est l'affaire de quelques brassées. La scie lui sert de chèvre, et cet instrument primitif défie entre ses mains le génie même de la mécanique. Après quelques minutes de cet exercice sudorifique, le commissionnaire ne conçoit pas qu'on ait besoin de bûches pour se chauffer. Le bois lui semble un objet de luxe, qui chauffe par le frottement. Il s'arrête à chaque voie pour se rafraîchir d'un *canon*.

Entrepreneur de n'importe quoi, il n'a pourtant rien des allures de ces bohémiens de Paris qui cherchent dans le travail un prétexte de se reposer incessamment. Par un prodige qu'explique son incroyable célérité, on le trouve toujours posé sur ses deux pieds, à l'endroit où il a fixé son quartier général : il tient de ces faucons qui venaient se poser sur le poing du maître, après mille courses aériennes accomplies en un clin d'œil.

Ne croyez pas, du reste, que son art soit tout d'improvisation, ou que l'on puisse devenir commissionnaire en sortant d'être ambassadeur. Il y a un sphinx à interroger, non moins rempli d'ambages et de circuits que celui qui, au dire de M. de Ballanche, jouit d'une existence mythologique dans la mystérieuse Égypte. Paris et ses mille rues à interpréter, est-ce l'affaire d'un jour? Le commissionnaire affecte un lobe de son cerveau à chaque quartier, et parvient à se faire un Paris cranioscopique dont on retrouve les saillies après sa mort, ou le livret dans la poche de son gilet.

Etudiez en détail le commissionnaire, et bientôt toute la physiologie de Paris vous sera connue. Le commissionnaire ne stationne pas dans les rues aristocratiques du faubourg Saint-Germain; il n'est pas moins inconnu dans le faubourg Saint-Marceau; les deux pôles d'une société civilisée le repoussent également : il pullule dans les zones tempérées, il est à son aise sur les terrains de transition, et perche volontiers à la hauteur du faubourg Saint-Jacques, s'échelonne dans les régions moyennes du commerce et de l'industrie. Paris déteint sur lui sensiblement, chaque rue le moule à son image. Le commissionnaire est une espèce d'affranchi, qui a conservé quelque chose des types précieux, aujourd'hui perdus, des valets de comédie. Là ce n'est qu'un porteur, un homme de peine, un crocheteur; ici c'est Lafleur, c'est Frontin, c'est Gil Blas, ex-oisif d'antichambre, suant aujourd'hui sang et eau sous la livrée du commissionnaire Le rude patronage de la bourgeoisie le courbe sous le salaire et le plie à ses habitudes. On trouve en lui le reflet de tout ce qui existe sous le régime mixte de la propriété.



Dans les diverses parties du globe, la nature a doué le serviteur de telle ou telle aptitude; à Paris, elle a tout donné au commissionnaire. Allez en Égypte, vous aurez recours à une légion de domestiques pour n'être point servi : l'un fera cuire vos lentilles accommodées au persil, au laurier, avec un quartier de mouton, vous servira un oignon cru, et fumera sa chibouque en votre présence; l'autre prendra soin de votre unique vêtement; un troisième, de votre cheval arabe; tout le monde se moquera de vous, en disant : « Allah est grand! » Le reste lui est parfaitement étranger. Il y a un homme pour chaque chose : sortez de là, on ne vous entend plus; c'est comme si vous parliez hébreu. La bastonnade même n'arrache point un Turc à sa spécialité et à ses songes orientaux. A Londres, il faut être *gentleman*, avoir une maison à soi, si l'on veut être servi par des mains étrangères; ce n'est qu'à Paris que l'on trouve ces soins de détail, ce service précieux qui s'applique à tout, qui n'oblige à rien envers un commissionnaire, et qu'il exécute sans sortir de sa profession. Le commissionnaire est un type multiple : il ne saurait embrasser trop de choses pour se faire une petite fortune. Il combine le *fixe* et le *casuel*, et existe l'un portant l'autre. Il envoie tous ses bénéfices à un notaire du pays, et met le restant à la caisse d'épargnes.

Quand le gaz illumine Paris, à l'heure où ceux qui ont l'habitude de dîner gagnent les *Frères provençaux* ou le *café de Londres*, vous croyez que le commissionnaire va se croiser les bras, faire le *cent de piquet* avec le porteur d'eau filtrée : c'est un luxe qu'il se permet les jours de *grande* relâche seulement, autrement il se rend à un théâtre du boulevard pour faire l'*homme du peuple*. Aucuns frais de travestissement pour lui, sinon dans les pièces historiques, où il revêt un costume d'archer pour représenter un eunuque du sérail et une figure atroce si son rôle l'oblige à conspirer.

Le commissionnaire a-t-il un quart d'heure d'oisiveté forcée, voyez avec quel agréable *far niente* il hume sur l'asphalte et sur l'édredon du crochet un chaud rayon de soleil et quelques bouffées de caporal. Son pliant bardé de cuir a un oreiller de sapin, mais il y dort sur la foi des passants et des cochers de fiacre; sa pipe n'a rien de commun avec le narguilhé des adorateurs du prophète, mais elle lui suffit, c'est son *vade mecum*; sacrifiant la

partie au tout, il en retranche le tuyau pour ne pas la casser : les choses humaines sont si fragiles!

Le commissionnaire n'est ni grand, ni effilé, ni athlétique. La taille gêne dans son état; la maigreur lui ôte de la confiance de ses clients. Du rez-de-chaussée à la mansarde, il doit aller, venir, déménager, emménager, monter, descendre, charrier, emmagasiner, toujours grandi, grossi, matelassé, doublé d'une caisse, d'un ballot, des cartons à chapeau de la grisette et de la valise d'un étudiant en vacances. Pour suffire à ces travaux herculéens, à cette gymnastique quotidienne, le commissionnaire a reçu de la nature des dispositions qu'il complète par l'habitude : la première est d'être né robuste et Auvergnat, d'être doué d'une large paire de favoris, qui représentent la force; contrairement au préjugé biblique, qui place son siége dans ses cheveux, le commissionnaire se coiffe à la Titus : c'est toujours cela de moins à porter.

Il existe une classe nombreuse de la société qui est parée lorsqu'elle est vêtue. Le commissionnaire fait partie de cette classe intéressante. Il y a un velours qui se fabrique exprès pour lui, relevé sous forme de veste par des boutons de cuivre délicieusement arrondis. Le commissionnaire est le même homme de la tête aux pieds, bleu d'outre-mer quant aux guêtres, au pantalon et à la prunelle. Il quitte la veste dans de grandes occasions et dans les grandes chaleurs, et la met sur son crochet pour mieux la porter. Il n'est chatouilleux que sur la force physique, et on ne le voit jamais compromettre son amour-propre en reculant devant un fardeau, quel qu'il soit. Il mourrait au besoin, comme un Titan, sous le poids de cinq cents livres. A part cela, on peut l'appeler mon ami, mon brave, le commissionnaire étant une de ces choses qui, aux yeux de la bourgeoisie, entrent de plein droit dans le domaine du pronom possessif; mais, en compagnie de la femme de chambre, le commissionnaire s'appelle monsieur Pierre; on prend pour lui parler la même voix que pour le maître de la maison; on l'accable d'attentions et de poulets froids.

Le commissionnaire est en rivalité constante avec les entreprises de déménagements quelconques, les possesseurs de tapissières, et les cochers de fiacres ou de cabriolets, qui, sous prétexte d'une course d'agrément, enlèvent en un tour de mains les effets d'un propriétaire nomade, le mobilier d'un journaliste et le musée d'un antiquaire; il brise les meubles deux fois moins qu'une entreprise, ce qui fait qu'on lui confie deux fois plus volontiers ceux que l'on tient à conserver.

Vous rencontrez quelquefois le commissionnaire bardé de cuir, comme s'il avait l'honneur d'être un cheval de trait, essoufflé sous le harnois, cédant nécessairement le pas aux andalous, et l'emportant sur eux par l'intelligence du pavé. De là est venu le proverbe : *Paris, le paradis des chevaux et l'enfer des commissionnaires.*

Lorsque le commissionnaire quitta les vallons pittoresques de la Savoie ou les sites enchantés de la haute Auvergne, sa tête était pleine de projets ambitieux; il portait ses vues sur les hauts emplois du château ou de la banque de France; il rêvait un bureau de tabac tout au moins. Muni d'une lettre de recommandation pour le valet de chambre d'un duc et pair, il aspirait par anticipation des bouffées de faveur et de fortune; il se créait au sein de Paris un Eldorado de gros traitements et de fatigues modérées. Là! je vous le demande, n'eût-il pas été bien placé dans un ministère solide, si c'est possible, à l'ombre d'un poêle gigantesque chauffé par ces bonnes grosses bûches, qui ne sont que des atomes du budget, ou dans quelque bibliothèque parfaitement royale, méditant sur les livres des philosophes, et l'étant un peu par contiguïté, ou bien encore attaché aux fossiles de M. Cuvier, aux phénomènes de M. G. de Saint-Hilaire et aux autres curiosités du Jardin des Plantes, donnant à manger de sa main à la girafe ou à l'éléphant, étudiant la botanique par goût et l'astronomie par principes, perdu dans les immenses contours du cèdre du Liban, restauré tous les mois par la manne de ses appointements, ayant un titre, une position, un habit bleu de roi, enfin, tout ce qu'il faut à un employé pour être rentier, à un commissionnaire pour être savant? Hélas! le protecteur-né du commissionnaire avait oublié son extraction villageoise, son compatriote n'était plus son ami : il n'a rien fait pour le pousser auprès des puissances, de peur de compromettre la sienne. Le commissionnaire n'a pu accrocher la moindre place, et, pour se fixer à quelque chose, il s'est fixé à un coin de rue. Là, il jouit d'une existence semée de longues fatigues et de courts délassements, de grands travaux et de petits profits. On n'est ni électeur ni juré, c'est vrai; on n'a pas le désagrément de s'entendre nommer capitaine de la garde nationale, ou l'ambition de devenir député: mais aussi, quelle existence triviale! l'épicier vous regarde à peine comme un homme émancipé; le charcutier croit vous régaler avec son cervelas à l'ail; le garçon de magasin se regarde à vos côtés comme placé dans les inamovibles, vous confie de son chef la besogne qui l'humilie, et l'humanité tout entière vous traite de portefaix. La moindre querelle fait éclore les dénominations outrageantes d'Auvergnat ou de Savoyard. C'est ainsi que le béotisme parisien lui glisse en douceur des phrases comme celle-ci : « Dites donc, monsieur Pierre, les Auvergnats sont-ils Français? »

On a évidemment tort de donner le commissionnaire comme la dernière expression de l'incivilité rustique ou de l'inurbanité parisienne : il est poli, discret et même consciencieux. Il ne surfait jamais le prix d'une course ou d'un paquet. A telle distance, c'est tant; sa carte, c'est son expérience. Pour le poids, il en a la balance dans la main. Cherchez-moi un Euclide qui soit aussi savant que lui dans l'art de retourner une malle ou un paquet, dans la science du plan incliné, et qui connaisse mieux la ligne droite dans ce Paris, où si peu de personnes la suivent d'un bout à l'autre.

Le commissionnaire n'est entaché d'aucun des préjugés qui tiennent aux corporations; il n'est membre d'aucune société savante, il a grand soin surtout de n'être pas de l'Académie. Trop fier pour se lier avec des laquais à livrée, il a trop *bon genre* pour frayer avec les cochers. Employé souvent comme garçon de recette, il a une considération à garder, outre l'estime que chacun lui accorde. Dans l'arrière-boutique du marchand de vin, le commissionnaire s'entretient généralement de politique; pour peu qu'il y ait un commencement d'hostilités du côté de la Belgique, le marchand d'en face n'expédiant plus de *satin-laine*, il se ménage d'avance la pratique d'un fabricant d'équipements militaires. Si l'élection ramène à la Chambre tel ou tel député, ce sera pour lui une connaissance toute faite; si telle actrice, dont il soigne les débuts, comme romain, obtient un grand succès, il aura de l'ouvrage pour toute la saison. Son existence est liée aux fibres les plus intimes du corps politique; il en suit les mouvements afin de ne manquer aucune commission importante. Le commissionnaire dit : « Not' bourgeois » en parlant du roi des Français.

Des passagers, des hommes sans vocation, après avoir dû leurs premiers succès et leurs premières épargnes à la commission, conçoivent le projet de monter un fiacre,

de devenir propriétaires de deux chevaux poussifs, et d'exister sous la forme de cochers. Ceux-là sont à peu près perdus pour le pays; s'ils y reviennent, c'est pour être millionnaires. Il n'en est pas ainsi du commissionnaire pur sang. Dès que celui-ci a supporté jusqu'à trente à quarante-cinq ans le fardeau de l'existence parisienne, il ne dissimule plus son mépris pour le luxe de la *capitale* qu'il a foulé aux pieds, et pour les merveilles de la civilisation qu'il a outre-passées. Tant qu'il a des muscles robustes et une austère probité à mettre au service d'une société qui accepte toutes les jouissances, sans égard pour ceux qui s'en font les instruments, le commissionnaire a grossi chaque jour la somme de ses dévouements, avec l'espérance secrète de ne pas mourir à la peine. Après avoir, Sisyphe de la course à pied, roulé assez longtemps son rocher sur le pavé de Paris, il soupire pour une retraite champêtre bien abritée sur quelque coteau poétique de son pays natal; il en est parti pèlerin de la société, il y rentre en bon paysan, sur lequel ont passé toutes les grandeurs et toutes les décadences, flots mouvants de la vie parisienne. Tel étudiant provençal qu'il avait installé, chétif, dans un hôtel garni, possède aujourd'hui un palais à lui tout seul. Une figurante, qui renvoyait par son entremise les lettres sans les décacheter, en reçoit aujourd'hui d'armoriées qu'elle décachette sans les renvoyer; un clerc d'huissier, qu'il suppléait quelquefois, s'est lancé dans les bitumes, et pave aujourd'hui les trottoirs qui lacéraient jadis outre mesure ses bottes de simple piéton. Le commissionnaire n'a quitté ses sabots que pour des souliers ferrés; il emporte ceux-ci comme trophée : c'est la chaussure d'un honnête homme.

L'homme oublie ses premiers vers, sa première maîtresse, son premier tailleur, sa première lettre de change; il n'oublie pas le premier commissionnaire qui lui a servi d'introducteur dans le dédale de Paris, qui s'est offert pour porter sa croix sur le Golgotha de quelque maison de six étages, en lui ouvrant peut-être le chemin de la fortune, paradis des temps modernes. Le commissionnaire est, en effet, toute l'hospitalité de Paris : c'est lui qui le premier vous en fait les honneurs; c'est le premier fil conducteur qui vous indique le pôle où vous devez graviter; il marque le point de départ d'un grand homme ou d'un parvenu : celui-ci l'oublie, l'autre se souvient toujours qu'il s'est aidé du commissionnaire pour faire son chemin.

Des provinciaux osent encore se défier de ses bons offices, le regardant comme un être essentiellement nomade, tandis qu'il est plaqué, numéroté comme un soldat. Et d'ailleurs le commissionnaire, n'eût-il pas sa plaque, aurait encore sa probité.

Puisez maintenant vos inductions ici ou là, dans Saint-Simon ou dans Fourier, vous trouverez toujours que la société n'a pas dit son dernier mot au sujet du commissionnaire. Une personnalité mixte comme la sienne résulte d'un état de transition qui prouve jusqu'à l'évidence un besoin de moyens termes dans une société essentiellement bourgeoise. Le commissionnaire succède au valet de pied. Dans tous les quartiers où les mœurs féodales sont encore en vigueur, le commissionnaire est traité d'hérétique, ou, si l'on veut, de réformateur. Son introduction dans la vie civile date peut-être de l'établissement de la petite poste : la bourgeoisie sentit le besoin d'établir un contre-poids aristocratique à ce véhicule populaire des lettres cachetées, et le commissionnaire s'est glissé entre deux impossibilités contemporaines, comme un pouvoir parlementaire entre le peuple et l'aristocratie.

Quand une profession formule l'homme comme l'expression la plus actuelle d'un régime de transition, qu'elle se pose comme le type complexe d'une classe sujette à des changements indéfinis, cette profession mérite ici une place. Le sort, qui a présidé à nos destinées communes, a fixé le commissionnaire entre le ciel et l'enfer, dans le purgatoire du travail actif et intelligent. Demi-servitudes, demi-plaisirs, demi-profits, telle est l'existence mobile de cet homme. Il ne s'appartient pas plus qu'il n'appartient aux autres : il est le serviteur de tous sans être le domestique de personne, et c'est en cela que son type le distingue de celui d'un simple valet, libre de servir une multitude de maîtres, pour échapper à la tyrannie du besoin. Quiconque a recours à un commissionnaire dans la vie privée doit voter avec l'opposition parlementaire, et demander l'adjonction des capacités. L'opposition prit un jour le commissionnaire, et le lança comme une montagne à la tête du pouvoir. Un commissionnaire, pour vingt-quatre sous, transporta à l'hôtel de l'intérieur la malle d'un nouveau ministre. J'allume ma lanterne et je cherche cet homme précieux, certain, si je le rencontre, d'enrichir cette collection de la perle des commissionnaires.





LE

JARDINIER DE CIMETIÈRE

PAR

ÉDOUARD D'ANGLEMONT





La classe si intéressante des horticulteurs se subdivise en un grand nombre de variétés : les Christophe Colomb des fleurs, les multiplicateurs des végétaux, les pères nourriciers des plantes exotiques, les créateurs de pépinières, les Soulanges-Bodin, les Pyrolle, le Keteléer, les Bachoux, les Billard, les Martine, etc. Mais, de toutes ces variétés, la plus curieuse et la moins connue est sans contredit le jardinier de cimetière.

D'abord, le jardinier de cimetière ne jardine jamais: il y a plus, s'il jardinait, son métier, qui est prodigieusement lucratif, ne lui rapporterait pas de quoi vivre comme un maçon ou un figurant de l'Ambigu-Comique.

Cela a tout l'air d'un paradoxe : vous verrez tout à l'heure que c'est une vérité incontestable.

Le jardinier de cimetière ne ressemble en rien aux autres jardiniers, si joyeux d'ordinaire, qui chantent le matin avec l'alouette, à midi avec la cigale, et le soir avec le rossignol. Le jardinier de cimetière ne chante jamais : c'est un homme grave; il a le teint blême, le regard sombre; son nez, comme celui du père Aubry, aspire à la tombe.

Ce ne sont pas les classes élevées, les familles riches, qui font la fortune de ce jardinier : aux grands de la terre qui trépassent, il faut un terrain concédé à perpétuité, un tombeau de marbre ou de granit, une épitaphe en lettres d'or; ces morts-là payent cher leur sépulture, et on leur en donne pour leur argent.

La clientèle du jardinier de cimetière est tout entière dans la classe moyenne, parmi les petits rentiers, les petits marchands, les modestes employés, tous personnages auxquels le culte des tombeaux est permis pendant cinq ou dix ans seulement. Lorsque l'entreprise des pompes funèbres lui a révélé un décès, cet homme questionne, interroge, et, dès qu'il est parvenu à découvrir l'adresse du mort, il ne s'arrête plus, il court, il a des ailes, et les parents le voient apparaître au milieu de leur plus grande douleur.

M. D..., jeune avocat qui n'avait encore plaidé qu'une fois, et devant la 7e chambre, venait de perdre son père, ancien commis du ministère de l'intérieur. Le char mortuaire était à la porte; on clouait la bière dans la pièce voisine de sa chambre; il était assis, morne, immobile, dans un large fauteuil. Tout à coup se présente devant lui un homme vêtu d'un habit-veste de gros drap couleur foncée, portant de gros souliers ferrés, et tenant à la main son chapeau d'un noir rougeâtre, illustré d'un crêpe dont la vétusté semblait annoncer un deuil perpétuel.

« Monsieur, dit-il d'une voix sépulcrale, j'ai appris le malheur, le grand malheur...

— Ah! monsieur, dit le jeune stagiaire en interrom-

pant ce qu'il prenait pour un compliment de condoléance; ah! mon cher monsieur, c'est affreux, c'est horrible : je n'y survivrai pas!...

— Oh! je sais ce que c'est!... mais le temps...

— Ma douleur ne mourra qu'avec moi... c'est une plaie qui ne se cicatrisera jamais!...

— C'est comme moi, je ne laisse jamais mourir ces douleurs-là... au contraire, je les cultive et je m'en trouve bien... Je vous conseille d'en essayer... Vous avez peut-être l'intention d'acheter un terrain à perpétuité?

— Hélas! c'eût été mon plus cher désir; mais ma position ne me permet pas cette dépense...

— Tant mieux, monsieur! entre nous la tombe à perpétuité est un mauvais système, un système de dupe. Que l'on recule les barrières de Paris de quelques centaines de toises, il faudra que tous les morts délogent, et ces tombeaux de marbre, qui devaient durer éternellement, disparaîtront pour faire place à des maisons de cinq étages. Parlez-moi d'un terrain temporaire entouré d'un treillage de bois noir, au milieu duquel nous plaçons un cyprès, un laurier, un saule pleureur, un rosier, un myrte, un jasmin... Nous en avons le plus grand soin; de l'eau deux fois par jour pendant l'été!... ça ne meurt jamais... moyennant dix francs par mois...

— C'est donc au fossoyeur que je parle?...

— Non, monsieur... je suis jardinier du cimetière. Voici mon adresse : « Duhamel tient assortiment de fleurs, « croix neuves et d'occasion, avec larmes et épitaphes; « fabrique les couronnes d'immortelles jaunes, noires, « blanches, au plus juste prix; fait des envois dans les « départements. »

— Comment pouvez vous, dans un pareil moment!...

— Eh! monsieur, quel moment peut être mieux choisi pour pleurer l'infortuné enlevé à la fleur de son âge par une mort cruelle!

— De qui parlez-vous donc? je ne vous comprends pas.

— Ah! c'est juste, je confondais avec le n° 2. C'est que nous en avons trois dans votre arrondissement aujourd'hui... Je disais donc : Quel moment peut être mieux choisi pour pleurer ce jeune homme, l'espoir d'une famille, qui...

— Mais c'est un vieillard que je pleure... c'est mon pauvre père.

— Bien, bien, monsieur, je me souviens maintenant : c'est le n° 1 que vous avez. Je vous dirai donc : Quel moment mieux choisi pour pleurer ce vieillard vénérable, qui fut bon fils, bon époux, excellent père. Nous pouvons allonger cela tant que vous voudrez; ça dépend de la hauteur de la croix et de la largeur des lettres. Il m'est arrivé ce matin des croix de première fabrique, de premier choix : dix pieds de haut sur dix pouces de large, tout cœur de chêne.

— Laissez-moi donc; je vous ai dit que mes faibles moyens...

— C'est juste! alors le sapin du Nord vous conviendrait mieux; ça supporte parfaitement l'humidité.

— Grâce!... grâce!...

— C'est donc de l'occasion qu'il vous faut? J'ai votre affaire un trois pieds huit pouces, dans le meilleur état; les vertus et qualités sont presque neuves; il n'y aura que les noms à changer. »

L'impatience crispait les nerfs du jeune D..., il étouffait d'indignation; la parole lui manquait, et le vampire, lui faisant l'application du proverbe « Qui ne dit mot consent, » alla sur-le-champ se mettre à l'œuvre.

Un mois après cette première visite, le jardinier revint près du jeune avocat. Cette fois il ne fit plus de phrases, mais il lui présenta une longue liste de fournitures mortuaires, dont le total, y compris le premier mois d'entretien échu, s'élevait à soixante ou quatre-vingts francs. M. D... pouvait-il marchander les soins donnés à la sépulture de son père? pouvait-il souffrir que l'on arrachât ignominieusement les témoignages de regret que tout le monde attribuait à sa piété filiale? Le plus court et le plus sage parti était d'acquitter le mémoire funéraire, et il l'acquitta immédiatement.

Presque tous les jardiniers de cimetière empiètent sur la profession du marbrier; ils fournissent au besoin la pierre tumulaire, l'urne lacrymale, la colonne tronquée; mais ce n'est pas là le bon du métier : c'est surtout par le jardinage que s'enrichit cette engeance qui ne jardine pas. Par exemple, que l'un de ces habiles industriels soit chargé d'entretenir quarante tombes à dix plantes ou arbustes chacune, cela fait un total de quatre cents. Eh bien! le jardinier de cimetière n'en a que cent, et il pourvoit à tout; et cela, grâce à l'étude approfondie qu'il a faite du cœur humain, grâce à une statistique qu'il a particulièrement étudiée. D'abord il sait que, sur quarante morts, vingt sont oubliés en huit jours par leurs héritiers, qui n'en payent pas moins les fleurs absentes et les soins qu'on ne leur a jamais donnés. Sur les vingt autres morts, six sont visités chaque dimanche, quatre le sont tous les jeudis, dix le sont deux fois par an; tous le sont une fois par année, le jour consacré solennellement par l'Église à prier pour ceux qui ne sont plus.

Les vingt premiers tombeaux ont pour tout ornement des masses de chiendent de la plus belle venue, agréablement entrecoupées d'orties et de chardons : les vingt autres s'arrangent entre eux en bons camarades : les fleurs qui étaient jeudi sur celui-là seront dimanche sur celui-ci; on découvre saint Pierre pour couvrir saint Paul, *et vice versa*. J'ai vu un rosier qui avait déjà fait trente fois le tour du cimetière Montmartre, et qui ne paraissait pas disposé à s'arrêter en si beau chemin.

Arrive le jour des Morts. Il faut que leur demeure soit ornée : alors les entreteneurs de tombes s'abattent sur le quai aux Fleurs; le cimetière ressemble bientôt à un vaste parterre; le lendemain tout entre en serre sous prétexte de la gelée, et deux jours après la pacotille botanique reprend la route du marché.

Le jardinier de cimetière est, comme on voit, un merveilleux calculateur; mais il est communément peu lettré, ce qui est d'autant plus fâcheux qu'il se trouve souvent dans la nécessité de confectionner l'épitaphe en style plus ou moins lapidaire. Pour obvier aux inconvénients qui peuvent résulter de son ignorance en matière de langue française et d'orthographe, il fait fabriquer à l'avance un grand assortiment de pierres et de croix avec épitaphes variées, qui se payent à tant la lettre; et c'est probablement à cause de cela que tant de gens vertueux ont si peu de vertus après leur mort, tandis que tant d'intrigants en ont un si long catalogue sur leur tombe : les noms seuls sont à mettre. Voici ce qui est arrivé à un de mes amis qui venait de perdre son oncle.

Ce jeune homme, voulant bien faire les choses, avait accueilli les offres de service du jardinier, et lui avait donné les noms et qualités du défunt. Six semaines après, il prit fantaisie au neveu de voir comment ses intentions avaient été remplies; il se rend au cimetière Mont-Parnasse, se fait conduire à l'endroit où ont été déposés les restes de son oncle, et sur une pierre tumulaire d'une dimension fort convenable il lit :



CI-GÎT
FRANÇOIS-XAVIER GIRARDEAU,
ANCIEN CAPITAINE DE DRAGONS,
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
QUI FUT LA GLOIRE ET L'EXEMPLE DE SON SEXE.
SA FAMILLE DÉSOLÉE
DÉPOSA SUR SA TOMBE
LA COURONNE VIRGINALE!

C'est, je crois, le même jardinier qui planta dans le même cimetière une croix sur laquelle on peut lire :

ICI REPOSE
CHARLES-EMMANUEL BODIN,
QU'UNE MORT CRUELLE
ENLEVA
A L'AGE DE SEPT ANS ET DEMI.
IL FUT BON FILS, BON ÉPOUX, BON PÈRE
ET BON CITOYEN.
PRIEZ POUR LUI!...

Les deux tiers de la clientèle du jardinier de cimetière se composent de veuves. Cela se conçoit : rien n'est plus propre à faire trouver un mari que le regret que l'on témoigne de n'en plus avoir. N'est-il pas tout à fait touchant de lire sur une tombe, après l'énumération des noms, titres et qualités du défunt :

SA JEUNE ÉPOUSE,
AU DÉSESPOIR,
ATTEND AVEC IMPATIENCE
QUE DIEU LA RÉUNISSE
A SON ÉPOUX BIEN-AIMÉ.

Ou ces quatre vers :

Mon époux de la vie a quitté les combats!
Il a fini le temps d'épreuve
Que Dieu nous impose ici-bas!
Ce temps commence pour sa veuve!

En ce cas, l'épitaphe d'un mari est presque toujours grosse d'un mariage. Aussi est-ce avec une sorte d'assurance que le jardinier de cimetière se présente chez les veuves, particulièrement chez celles qui sont jeunes et jolies; il tient toujours prête pour elles quelque anecdote appropriée à la circonstance, qu'il débite en variant les inflexions de sa voix, selon l'intensité de la douleur exprimée sur la physionomie de la personne à laquelle il s'adresse; car cet homme est aussi un habile comédien,

qui change à sa volonté de ton et de visage. J'ai entendu parler d'une jeune femme qui paraissait profondément affligée de la perte récente de son mari, et à laquelle le funèbre oiseau de proie tint à peu près ce langage :

— Ah! madame, un si bon mari!... jeune, gracieux, aimant... Il devait aimer les œillets : nous lui mettrons des marcottes choisies... tout ce qu'il y a de mieux en panachés... Il avait été militaire, je crois?

— Lieutenant dans la garde nationale.

— J'ai un laurier superbe, qui lui ira comme un bas de soie... Entourage solide, une urne à chaque coin, colonne en granit, comme celle que M. Adolphe de N... m'a commandée pour la tombe de sa femme. Pauvre jeune homme! en voilà un qui a du chagrin.

— C'est un jeune homme?

— Oui, madame, un grand brun, fort beau garçon, ma foi, avec des yeux à la perdition de son âme, et qui pleure!... Si vous le voyiez... Il faudrait avoir un cœur de roche pour ne pas se sentir venir la larme à l'œil... Si ça continue, il en mourra; il n'y a que le mariage, un mariage d'amour capable de le sauver.

— Il est bien à plaindre! Il doit aller souvent au cimetière?

— Tous les dimanches, de deux à cinq heures.

A quelques jours de là, la jeune femme et Adolphe de N... se rencontrèrent au champ des morts; ils échangèrent quelques regards. Huit jours après, ils mêlèrent quelques paroles; huit jours plus tard, ils confondaient leurs pleurs. Ils passèrent de là aux soupirs, aux serrements de main, aux mutuels aveux; puis ils en vinrent à oublier complétement le chemin du cimetière, à la grande satisfaction du jardinier, qui n'oublie pas, lui, de venir, à chaque fin de mois, se faire payer chez M. et madame de N... de l'entretien de deux tombes pour lesquelles il n'a rien fait.

Dans cette circonstance, c'est à l'amour qu'il aura dû son succès; dans une autre, il s'adressera à l'amour-propre; l'intérêt ne sera pas non plus négligé dans ses opérations spéculatives.

— Non, monsieur, disait une veuve de quarante-cinq ans à l'un de ces dépisteurs de morts, je ne ferai aucune dépense inutile : mon mari m'a laissé des enfants; c'est à eux que je dois songer maintenant.

— Justement, madame, c'est à cause de cela qu'il faut des fleurs à la tombe du défunt; nous lui en mettrons des plus belles et des plus rares : ça attire les promeneurs; on s'arrête volontiers, et on lit tout naturellement l'épitaphe. Vous feriez distribuer deux cent mille prospectus, que cela ne vaudrait pas pour votre commerce ces simples paroles peintes en blanc sur un fond noir :

CI-GÎT
LOUIS-BERNARD ROUDIER;
IL FUT TOUTES LES VERTUS D'UN BON
PÈRE DE FAMILLE.
L'HUMANITÉ SOUFFRANTE
LUI DOIT L'INVENTION
DES PESSAIRES EN CAOUTCHOUC,
POUR LESQUELS
IL A ÉTÉ BREVETÉ
DU ROI
ET DE SON AUGUSTE FAMILLE,
QUE SA VEUVE INCONSOLABLE
CONTINUE A FABRIQUER
AVEC LE MÊME SUCCÈS,
RUE... N°...

Tout Paris a pu voir, pendant dix ans, au cimetière du Père-Lachaise, cette épitaphe, qui donna à la maison une vogue à laquelle elle fut redevable d'une fortune immense. Pour elle, le jardinier de cimetière avait été un bon génie, tant il est vrai que rien n'est absolument bon, ni absolument mauvais, tant il est vrai que l'absolu n'existe pas.

Ce n'est pas toujours au domicile du mort que s'adresse l'entrepreneur de tombeaux : assez souvent il attend au sortir du cimetière les parents de celui qui vient d'être inhumé. Mais tout n'est pas roses, là non plus qu'ailleurs! la concurrence est grande, et les spéculateurs se font une guerre acharnée, car chacun d'eux est doué de cette impudeur, de cette énergie qu'enfante la soif de l'or.

Il arrive quelquefois qu'une nuée de ces harpies s'abat sur le funèbre cortége comme une nuée de corbeaux sur un cadavre : alors quel spectacle hideux de voir ces étranges commerçants offrir en plein air à un père, à un fils, à un mari navrés de douleur d'honorer au rabais les restes encore chauds des personnes qu'ils ont aimées! N'est-il pas affreux de les entendre crier autour de vous, avec une infatigable persévérance :

— Monsieur, voici mon adresse; vous ne trouverez pas de maison mieux assortie.

— Monsieur, veuillez jeter les yeux sur nos prix courants : c'est le triomphe du bon marché; nous pouvons vous fournir des saules pleureurs à vingt pour cent au-dessous du cours.

— Monsieur, défiez-vous de la mauvaise marchandise!

— Monsieur, n'écoutez pas ces gens-là! c'est moi qui vous ai parlé le premier!

— Monsieur, vous savez le proverbe : « Aux derniers les bons! » Ma maison touche au cimetière.

— Monsieur, c'est chez moi qu'on trouve tout ce qu'il y a de meilleur en occasion!

Des marchandises d'occasion en ce genre, me direz-vous; c'est une plaisanterie! Non, sans doute, rien de plus réel. Dans le commerce de jardinier de cimetière comme dans beaucoup d'autres, il y a abondance de marchandises d'occasion; et ces marchandises-là, que l'on donne à bas prix, sont celles sur lesquelles les marchands gagnent le plus!... Lorsque le temps de la concession est expiré, les morts ne peuvent empêcher les vivants de vendre leurs tombeaux; dans la classe moyenne, comme dans les autres, les plus grandes douleurs ne sont guère au delà de cinq ans; celles qui vont jusqu'à dix ans sont fort rares. Si donc un honnête négociant, dans le paroxysme du chagrin, ne s'est décidé qu'avec la plus grande difficulté à tirer cent écus de sa caisse pour assurer à quelqu'un des siens une tombe particulière pendant cinq ans, il est certain que, ce temps écoulé, il ne renouvellera pas le bail. Cependant la colonne tronquée, la croix de chêne, l'entourage de bois peint seront encore dans un état très-satisfaisant : qu'en fera-t-il, lui qui ne veut plus payer, et qui ne se soucie guère de pleurer? Il abandonne tout simplement ces objets au jardinier, qui les a déjà peut-être vendus à l'avance, et qui lui donnera en échange quittance du dernier mois d'entretien. Voilà comment, en fait de fournitures sépulcrales les marchandises d'occasion ne manquent jamais! Voilà pourquoi le jardinier de cimetière est l'ennemi né des concessions à perpétuité.

Et pourtant le jardinier de cimetière, cet homme sans émotions, sans entrailles, cet homme qui traverse la vie avec l'invulnérable impassibilité d'un mort, a une famille; il est marié. Sa compagne se reconnaîtrait entre mille : c'est presque toujours une grande femme noire,

sèche, aux formes anguleuses, à la parole aigre, mal habillée, mal tenue; le sourire n'a jamais effleuré ses lèvres minces et flétries; on lit sur sa physionomie qu'elle a toujours été étrangère aux joies de ce monde. Le jardinier de cimetière a quelquefois un enfant, rarement deux, jamais davantage : la cupidité ne peuple guère. Et quelle triste race, bon Dieu! Pâles, maigres, scrofuleux, rabougris, ces pauvres enfants habitent le rez-de-chaussée d'une maison humide et sombre; ils passent leur journée à confectionner des couronnes funèbres; ils n'ont d'autre promenade que le cimetière, où ils n'entrent que pour arroser les fleurs des tombes ou servir de guides aux visiteurs. Jamais leur visage ne s'épanouit sous l'influence d'un rayon de bonheur; les jeux de l'enfance leur sont inconnus : ce sont de pauvres jeunes plantes qui s'étiolent à l'ombre du toit paternel, et qui, pour la plupart, s'inclinent et meurent sans avoir vécu.

N'allez pas croire toutefois que ce tableau d'intérieur soit une généralité sans exception. Il est un jardinier de cimetière dont la maison élégante, ornée d'un perron à double escalier, appuie sa construction, imitée de l'architecture de la renaissance, sur la muraille du champ du repos; les appartements de cette maison; où tout se trouve réuni en fait de *confortable*, sont meublés dans le dernier goût. Quant au propriétaire, c'est un homme de cinquante ans environ, de bonnes manières, d'un langage distingué, d'une figure gracieuse, et dont les vêtements sortent des ateliers d'Humann. Il a une femme de trente-six ans, belle brune aux grands yeux noirs, qui touche du piano comme Herz, chante *la Folle* comme madame de Sparr, et fait de l'opposition en politique comme un député de l'extrême gauche; il a une fille de dix-sept ans, jolie blonde, qui ressemble à une gravure anglaise, qui a été élevée dans un de nos pensionnats à la mode, que l'on songe à marier, et à laquelle les adorateurs ne manquent pas. Elle aura cent vingt mille francs de dot.

Ce jardinier de cimetière court au bois de Boulogne à cheval, en tilbury, comme un habitué de Tortoni ou du café Anglais. C'est un *dilettante*, un abonné des Bouffes, et il ne manque jamais de louer une stalle pour toutes les premières représentations qui se donnent sur les théâtres de Paris. L'hiver, il donne des soirées où l'on fait de la musique, où l'on joue, où l'on danse comme à la Chaussée-d'Antin et au faubourg Saint-Honoré, où parfois il arrive que, tandis que les flammes bleuâtres du punch se mêlent aux vives clartés des bougies odorantes, on aperçoit du balcon doré d'autres flammes qui s'élèvent de la poussière des tombes, comme pour remplacer ces images de mort que l'ancienne Egypte mêlait à toutes ses fêtes, comme pour dire à celui qui assiste à ces joyeuses réunions : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.*





LA

DEMOISELLE DE COMPTOIR

PAR

L. ROUX



Le faubourg Saint-Germain a ses duchesses, qu'on croit d'autant mieux connaître qu'on les aperçoit moins; le théâtre ses *prime donne*, ses danseuses aux formes aériennes, ses Hermiones ou ses Célimènes; l'art enfin, la littérature, se symbolisent volontiers sous les traits d'une femme dont on aime à rêver l'idéal. La demoiselle de comptoir, pour trôner quelques degrés au-dessous de ces divinités diverses, n'en jouit pas moins d'une royauté réelle, incontestable. Elle résume tous les talents, et elle y joint celui de faire de l'or, qui équivaut à beaucoup d'autres.

Parmi ces légions de victimes que le commerce parque dans ses rez-de-chaussée, au-dessus du commis, cet être si fade avec ses cheveux bouclés, ses allures de jeune premier, son jargon de boutique stéréotypé dans une bouche qui s'efforce de sourire douze heures sur vingt-quatre, pour activer la vente et donner aux produits de l'industrie une valeur idéale, se révèle par un air plus distingué, des manières plus élégantes, une physionomie moins banale, la reine de ce salon, dont on a fait une boutique, en un mot, la demoiselle de comptoir. Elle siége sur un fauteuil de palissandre incrusté, et tient à toute minute registre de ses impressions. Mais les articles qu'elle met au jour sont des articles de vente; c'est la grâce soumise à une sorte d'algèbre, la séduction appliquée au trafic. Les païens avaient fait du commerce un dieu tant soit peu voleur; leur Mercure valait-il une simple marchande de la rue Richelieu?

La société, — souvent une société en commandite, — exige plus d'un genre d'agrément de la demoiselle de comptoir. Il faut, en effet, qu'elle sache plaire et calculer, distraire l'attention par de menus propos, et la fixer sur un article par un brusque retour au positif de sa mission; discipliner les commis qui sont sous ses ordres, et fasciner les chalands placés dans la direction de son rayon visuel; répondre par un mot aux flâneurs qui n'achètent pas, et épeler le vocabulaire du commerce devant la gent méticuleuse des pratiques qui achètent. Cette femme vraiment extraordinaire est de celles que Mercier appelait de fortes têtes, à une époque où la femme supérieure n'était pas encore inventée.

Elle habite, dans la rue Saint-Denis ou Saint-Martin, ces deux grosses artères du commerce parisien, un Alhambra dont la soie forme les corniches, la dentelle les arabesques et le coton populaire les soubassements. Nous n'hésitons pas à le proclamer : qui ne l'a point vue se mouvoir dans le vaste parallélogramme qui sert de cadre à son activité, ou organiser les opérations d'un commerce qui embrasse quelquefois les deux hémisphères, ne peut avoir qu'une très-faible idée de la puissance de la femme. Il y a telle demoiselle de comptoir qui représente à elle seule un chef de bureau, ou même de division, un colonel, un général d'armée, un président



réel de conseil de ministres. On peut sans exagération voir en elle le Napoléon du commerce de détail.

L'intérieur et l'extérieur sont également de son ressort; le passif et l'actif de la maison et les nombreux casiers sont logés dans la pulpe cérébrale de la demoiselle de comptoir. Une de ses indispositions porterait le trouble dans l'organisation de la vente, et influerait comme non-valeur sur la recette de la journée. La demoiselle de comptoir est, dans son magasin, l'objet qui flatte au premier coup d'œil. Aussi un chef de commerce a-t-il soin de l'établir comme le spécimen de la maison. Il peut rester indifférent sur la qualité de beaucoup d'articles, celui-ci doit toujours être de premier choix. Ce qu'un courtisan disait de Louis XIV, on peut le dire de la demoiselle de comptoir : tant vaut la demoiselle de comptoir, tant vaut la maison elle-même. Le commerce cite des prodiges dans cette spécialité : des passages entiers ont été construits avec les recettes d'une demoiselle de comptoir; plusieurs, dont la statuette n'existe même pas, ont gagné de quoi se faire mouler en or massif. Il y a dans le domaine de l'art, au théâtre, un mot doré emprunté à l'idiome du comptoir : on dit l'actrice à argent, locution touchante empruntée à la science dont Barème a tracé les éléments dans son art poëtique; en revanche, le magasin a ses demoiselles en vogue, et obtient des succès d'enthousiasme!

Nous avons parlé de prime abord des grands talents ou, si l'on veut, des sublimes exceptions qu'offre le commerce; l'immense majorité des demoiselles de comptoir se compose de talents moyens, dont les aptitudes sont estimées à la moyenne somme de trois cents francs par an. Leur emploi est de ceux qu'on désigne sous le nom d'emploi de *confiance*. Les catégories s'établissent ensuite d'après les quartiers, selon le genre d'utilité fondé sur les services de la demoiselle de comptoir. Dans les cafés et les établissements de luxe, le beau est souvent pris pour l'utile. C'est là surtout que la représentation, ce mot immense et d'acceptions si diverses dans le monde actuel, est la première des qualités de la demoiselle de comptoir. On n'exige alors de sa beauté, ni une arithmétique bien profonde, ni une tenue de livres bien compliquée; sa science, toute d'improvisation, assez semblable à celle des courtisans, ne consiste qu'à bien recevoir; le reste, pour être susceptible de trop de commentaires, peut parfaitement se passer de développements. C'est dans cette classe privilégiée qu'il convient peut-être de placer la demoiselle de comptoir, parée de ses plus riches emblèmes.

Il en existe une autre dont la physionomie se confond avec celles des femmes de commerce proprement dites, et qui se distingue par des aptitudes plus spéciales, par l'entente réelle et souvent très-étendue des intérêts

qu'elle représente. Ses appointements peuvent s'élever jusqu'à douze cents francs, ce qui prouve suffisamment que l'abnégation est encore une des conditions de son existence. Le patron la consulte sur les achats qu'il doit se permettre, et s'en rapporte à elle de tout le détail de la maison : cela doit s'entendre du commerce en général, et comprend même au delà. C'est de ce type profondément étudié qu'on devra partir pour établir la supériorité définitive du génie de la femme sur celui de l'homme.

Ici ne faut-il pas, en effet, admettre au préalable que le commerce puisse devenir à lui seul une passion; cette passion absorber toutes les autres, imposer silence à tous les intérêts de la femme, et surtout à son intérêt, inspirer tous les talents qui supposent le travail et le talent, exclure l'idée de calculs personnels au milieu de la science la plus compliquée des affaires d'autrui, et consentir encore à n'avoir qu'une bien faible idée de cette demoiselle de comptoir?

Il suffirait peut-être de saisir quelques traits de cette physionomie pour obtenir une expression du commerce et de la bourgeoisie, qui manque encore à une époque bourgeoise et commerçante. Voulez-vous connaître le secret d'une vocation réelle, ardente et positive tout à la fois? Il est tout entier renfermé dans cette personnification élégante et essentiellement parisienne : la demoiselle de comptoir, qui oublie ce que les femmes n'oublient jamais, d'être belle, pour être tout entière à son commerce.

Faut-il maintenant s'étonner qu'un commerce mette son orgueil dans ses affaires, quand une femme place sa vanité, sa beauté, sa coquetterie, tout ce qu'elle possède de puissance et de force, de mérite et de talent, dans celles d'un autre. qui est son maître par-dessus le marché?

Femmes de lettres, mes sœurs, tandis qu'un éditeur s'en rapporte à la postérité pour s'acquitter envers vous, les diamants tombent de la plume de la demoiselle de comptoir; elle bâtit sur l'indienne, le foulard, le mérinos, la toile à *très-bon marché*, des maisons de six étages, dont elle n'apercevra même pas le frontispice; elle écrit dans la prose de M. Turcaret de ces valeurs qui ont à la Bourse un cours bien plus prodigieux, ma foi, que les plus sublimes rêveries des poëtes contemporains. L'or est une poésie, et il n'y a rien de plus lettré que les billets de banque.

La demoiselle de comptoir aurait son auréole si elle savait compter pour elle-même; mais elle est aux appointements dans la maison qu'elle fait mouvoir du centre à la circonférence, et ne s'associe pas même à la fortune qu'elle a faite. Elle est elle-même tenue en partie double, et, vu sa modestie, le seul article du magasin dont elle ignore la valeur.

En général, la vogue qui s'attache à la demoiselle de comptoir est une servitude déguisée; elle est indifféremment l'Iphigénie des châles, des modes, du pot de pommade et des bonbons à la vanille. Celle qui se pavane dans l'élégante bonbonnière d'un confiseur vit de sucreries comme Vert-Vert; la parfumeuse est, au contraire, une divinité mythologique qui réalise l'existence toute d'ambroisie que les anciens peuples faisaient à leurs idoles : toutefois son apothéose doit paraître peu digne d'envie si l'on réfléchit que son autel est une prison en bois de citronnier. C'est aux demoiselles de comptoir de la rue Vivienne que l'on doit attribuer les migrations réitérées qui s'opèrent dans le quartier d'outre-Seine. On voit les étudiants qui habitent le faubourg Saint-Jacques ne fumer que des cigares du passage de l'Opéra; c'est ce qui s'appelle prendre le chemin de l'école, ou improviser l'Orient sous une latitude peu compatible avec ses jouissances horizontales.

La demoiselle de comptoir doit être parée à huit heures du matin; et, tant que la lumière du soleil ou de l'hydrogène se projette de l'asphalte aux recoins les plus profonds de son paradis terrestre, elle représente une de ces esquisses que l'on croirait échappées au crayon d'Eugène Lami. Il appartient aux commis et aux marchandises fanées d'être placés dans la demi-teinte; la demoiselle de comptoir doit, au contraire, se tenir sur le premier plan du tableau; elle en est l'âme et le mouvement. Son rôle lui commande d'être aperçue de tous; son patron exige qu'elle vende au plus grand nombre. Elle existe et tient les comptes de la maison en partie double. Centre et agent d'une vie assez active et assez compliquée, elle respire à peine pour son propre compte : chacun de ses mouvements est une grâce, et chaque grâce à son prix. Tout, jusqu'aux fleurs qui ornent la chevelure de la demoiselle de comptoir, fait partie de l'exercice annuel, entre dans l'appréciation quotidienne du financier, qui voit en elle sa poule aux œufs d'or. Chez l'une, c'est la main qui fait recette; chez l'autre, ce sont les yeux. Sourires, propos gracieux, mines engageantes, tout, jusqu'à ses dédains sublimes et son silence motivé, est coté au jour le jour. Elle doit accepter en souriant les pièces d'or des papillons de cinquante-cinq ans, et feindre de comprendre les grosses plaisanteries des béotiens de la finance. Les œillades des passants, et jusqu'aux impertinences des dandys, elle doit tout mettre sur le chapitre de la galanterie française et sur le grand livre de la raison sociale. La demoiselle de comptoir reçoit des billets parfumés et les garde même pour ne pas éconduire quelqu'un qui a du style et de la fortune. C'est ainsi qu'un merveilleux en gants jaunes remplit quelquefois sa chambre de lampes Carcel, de chapeaux Gibus, de clysopompes, de bonbons à devises, ou de corsets élastiques, précieux échantillons d'une passion dont on a pris facture en attendant. Pour conquérir une petite place dans le cœur de la demoiselle de comptoir. on risque une colonne entière sur le compte courant de la maison. La demoiselle de comptoir est le problème que la civilisation pose perpétuellement aux Casanova de l'ère nouvelle. Son abord, d'une facilité désespérante, rend tout succès douteux, toute conquête impossible; c'est la ville de Paris imprenable par cela même qu'elle n'est pas défendue par des forts détachés. Comment emporter d'assaut une place ouverte à tout venant? La demoiselle de comptoir n'a que tout juste le temps de plaire; elle n'a pas assez de loisirs pour aimer, elle est destinée surtout à être longtemps et toujours disputée. Gardons-nous de croire qu'elle est la femme sans cœur; mais la recette nuit chez elle aux manifestations du sentiment. Ses plus grandes faveurs sont toutes dans un regard furtif où le commerce entre pour moitié. De plus, elle n'a ni caprices ni besoins! c'est une femme inattaquable. Actrice, on pourrait compter de sa part sur un semblant de passion; grisette, on serait porté à intéresser son faible cœur, mais elle échappe à la tentation par un travail de tous les instants, à la pauvreté par ses appointements. Les malheurs de ses heureux amants n'enlèvent rien à sa réputation, et ajoutent quelque chose à la fortune de son tenancier.

Le moyen cependant de se dérober à ses avances, soit qu'elle les fasse ou qu'elle en reçoive! Le prix d'un article a l'air d'un compliment dans sa bouche; on en marchande plusieurs, et on les achète parce qu'on les a marchandés. On lui fait faire vingt cornets pour voir

vingt fois comment elle en fait un, pour avoir l'occasion de louer une main parfaite, et de penser la même chose d'un bras plus parfait que la main. On arrive ainsi au billet de banque, croyant n'en être encore qu'à son premier écu; le portefeuille du client se vide, et le comptoir se remplit. L'or emportant nécessairement l'idée d'un plaisir, il faut croire qu'on a joui beaucoup puisqu'on a beaucoup dépensé.

C'est de la demoiselle de comptoir qu'on peut dire, sans hyperbole aucune : Mange-t-elle? c'est un mystère. Son couvert n'est mis que pour la forme à la table de son César Biroteau. Au milieu du va-et-vient perpétuel que sa profession entretient à l'avant-scène de son théâtre, elle se nourrit dans l'arrière-boutique, comme Erigone, de quelques fruits enlevés au dessert. Elle abandonne aux lourds appétits de son chef de commerce les tranches de bœuf sec et les éternels haricots de Soissons, dont se compose l'ordinaire très-ordinaire de la maison. Son appétit d'oiseau-mouche est encore une économie.

De ce qu'elle est apte aux transactions les plus délicates et les plus multipliées, vous la croiriez versée dans les secrets intimes du cœur humain, au courant de cette diplomatie de sentiment qui se traduit en in-8°. Il n'en est rien cependant. La demoiselle de comptoir en est encore à l'A B C D de la passion contemporaine. Les rêves de Lélia n'ont jamais troublé le sommeil de quelques heures que lui octroie la règle monastique de son établissement mondain. Elle ne connaît que par de vagues échos le nom de G. Sand, et n'a vu qu'une seule fois en sa vie la *Duchesse de la Vaubalière*, drame simple de M. Balissan de Rougemont; Tivoli est son conte des *Mille et une Nuits*.

En fait d'héroïnes, en existe-t-il beaucoup qui soient à sa hauteur? Sans parents, sans amis, sans protecteurs, sans vice et sans contrat, n'est-ce rien que de s'improviser une destinée, de soutenir de ses faibles épaules le fardeau d'atlas d'une colossale — style de comptoir — industrie? de s'implanter, de son chef, dans la fibre la plus organique du commerce parisien?

Il serait facile d'abuser de notre titre pour interpréter toutes les physionomies plus ou moins de notre sujet, bouquetières, modistes, boulangères, chapelières, charcutières et autres femmes artistes qui donnent du relief à l'iconographie pittoresque du Paris moderne. Nous remarquerons seulement la tendance des demoiselles de comptoir à faire adjectif. L'enthousiasme populaire n'en a qu'un pour désigner la *belle* chapelière, limonadière, lingère, ou n'importe quelle autre femme de son choix. — Il est établi que l'on ne peut faire la cour à une boulangère sans marcher sur un volcan, mais cet ordre a fourni la belle *Fornarina*, titre et souvenir immortels. Raphaël s'est accommodé d'une boulangère, et lord Byron ne s'est pas montré plus difficile; les modistes ont à se plaindre de M. Paul de Kock, qui les prosaïse, mais Gondi ne trouva pas autre part de la résistance. La manière dont Richelieu triompha d'une simple ébéniste ternit l'éclat de ses grandes aventures. Louise Labé, la plus belle fleur poétique de la Renaissance, était cordière; la rue où elle donna tant de fil à retordre aux Cléments Marots de son époque s'appelle encore la rue *Belle-Cordière*.

Madame Rolland, surprise un jour chez une de ses amies dans la rue Saint-Denis, fut priée innocemment de tenir le comptoir. Cette héroïne de la bourgeoisie raconte en termes charmants l'embarras que suscita chez elle l'émeute de gros sous dont elle se vit lors assaillie. La vente de détail lui coûta plus à tenir que le portefeuille de l'intérieur. L'anecdote suivante, d'une date plus récente, est également empruntée aux archives de la rue Saint-Denis. Une femme du grand monde, élevée dans un pensionnat aristocratique avec la fille d'un marchand de la rue Saint-Denis, recevait les hommages d'un élégant de la nouvelle cour. Son amie de pension, mariée depuis à un commerçant, et devenue veuve l'année même de son mariage, se trouva placée à la tête d'un magasin de fleurs artificielles qu'elle conserva, parce que cela convenait autant à ses goûts qu'à ses intérêts. La beauté de la jeune veuve, astre incompris sinon inaperçu, avait attiré les regards de l'inconstant aide de camp du château; l'amant présumé de la grande dame était aide de camp, et il vivait partagé entre ces deux amours. La noble dame, se souvenant de son ancienne amie, lui rendait un jour une visite dans le but de l'inviter à une soirée qu'elle donnait ce jour-là, et qui devait réunir le plus grand monde, bien que la belle marchande y fût invitée. Laissée seule un moment, à cause des exigences du commerce, madame de *** eut la curiosité de trôner dans le fauteuil de son amie. Là elle vit arriver le chasseur de M. le duc. Prendre de ses mains le billet adressé à son amie, et y répondre sur-le-champ fut pour la jalouse comtesse une scène de comédie improvisée. L'amant ne connaissait aucune des deux écritures des maîtresses qu'il se promettait. Trompé par une missive on ne peut plus favorable, il accourt sur-le-champ. La femme du faubourg Saint-Germain avait prolongé exprès la conversation. Grand fut l'embarras du nouveau Don Juan entre l'enclume et le marteau, entre la noblesse et la bourgeoisie. Il s'en tira toutefois avec assez d'esprit sans rien laisser soupçonner d'une situation dont il ignorait lui-même tout le poignant; et il acheta quantité de fleurs artificielles sans compromettre aucune des deux rivales, et en se ménageant auprès d'elles avec un art qui n'a été connu que de Molière. La marchande, qui ne se doutait pas des termes où l'avait mise, avec son noble poursuivant, le manége de son amie, vendit à M. le duc, de la meilleure foi du monde, la moitié de son magasin. La conséquence de cette belle emplette fut toute en faveur de la grande dame. M. le duc, hors d'affaire, n'eut pas de peine à lui persuader que les fleurs devaient être pour elle, et à les lui faire accepter. Il dut, par la même occasion, engager sa parole pour le bal que donnait ce jour-là madame de ***, son adroite comtesse. Or, à ce bal, dans le salon d'intimité de la maîtresse de maison au faubourg Saint-Germain, la marchande retrouva ses fleurs et son aide de camp, non moins étonnée que M. le duc lui-même; pour lui c'était tomber de Charybde en Scylla. Qu'on juge de sa situation pendant toute la soirée donnée soi-disant à son intention! Un lion de la régence s'en fût à peine retiré sain et sauf. En présence de deux femmes qui toutes deux étaient censées lui appartenir d'avance, et des fleurs accusatrices! Tant que dura la soirée, ce fut de la part des deux amies, dont la seconde avait été mise dans la confidence, un feu roulant d'épigrammes. Sir Jean Falstaff lui-même, de shakspearienne mémoire, ne s'était jamais trouvé à pareille fête. Cruellement persiflé par deux femmes de cœur et d'esprit, quoique l'une fût comtesse et l'autre marchande, M. l'aide de camp eut l'occasion de s'orner la mémoire de cette vérité, que, entre la noblesse et la bourgeoisie, un fashionable n'a désormais que les bénéfices et la liberté du choix.

Posons en principe que la profession de demoiselle de comptoir embrasse depuis le dernier échelon jusqu'au sommet de la pyramide sociale, depuis la jeune pensionnaire qui accepte une place au défaut d'un mari, jusqu'à

la femme spéciale qui, élevée dans le *doit* et l'*avoir*, en connait toutes les roueries, depuis la débutante qui arrive de province sous le patronage des *Petites-Affiches*, jusqu'à la Didon actuelle sur qui repose le sort de tout un phalanstère industriel. Dans toute rue parfaitement civilisée, si vous apercevez une émeute de gants jaunes ou de clercs d'huissiers, soyez sûr que c'est le roi qui passe, ou une demoiselle de comptoir auprès de laquelle on se hâte de ne point passer.

Est-ce un crime d'exposer tant d'organisations nerveuses aux influences délétères et pâlissantes de la vie de comptoir? Est-ce une vertu d'orner les rez-de-chaussée de ces vivants portraits à la manière du Titien, pour animer la physionomie d'une ville ayant peu exclusivement commerçante? La femme de comptoir vivifie, poétise une chose qui n'est ni attrayante ni poétique... le commerce. Celui-ci décolore la femme de comptoir, et inscrit à l'article *profits et pertes* la jeunesse, les illusions et le produit net de son ange gardien. Ingrat commerce!

Aussi, lorsque toute cette foule élégante et occupée, coquette et commerçante des demoiselles de comptoir prend son essor le dimanche, une solitude, un dédale monotone, des catacombes : voilà Paris.

Le soir d'une belle journée de mai, la demoiselle de comptoir se fait fleur des champs, se couronne de véronique, de liserons et de myosotis. On la confond avec les châtelaines qui peuplent les charmantes solitudes de Saint-Cloud, Ville-d'Avray, Montmorency, Fontenay-aux Roses. Toute métaphore à part, la nature et la civilisation se donnent la main, ce jour-là. Il est une beauté demi-parée et demi-champêtre, qui est celle des Parisiennes du dimanche. Pourquoi cet amour si vivace des ravissants paysages qui avoisinent Paris n'aurait-il pas sa raison artistique et ses nuances pleines de poésie? Qui donc oserait soutenir que pour être heureux il faut éviter avant tout de l'être bourgeoisement? O précieuses traditions des dîners champêtres, joies savamment équilibrées des bourgeois et des bourgeoises de Paris, plaisirs soumis à un calcul intégral, j'abaisse devant vous le désordre de mes esquisses et la sauvagerie de mon pinceau. Il suffit d'un Hoghart pour peindre la grisette; la demoiselle de comptoir demanderait un peu moins d'abandon qu'on n'en trouve dans l'école flamande, plus d'animation que dans l'école italienne.

Observons cependant comment tout procède dans le monde par succession de tableaux du même ordre avec un fond différent. Le marchand qui improvise une partie de campagne n'oublie rien du comfort de la ville. Même aux champs, le Parisien sait dîner. Sur l'herbe il dispose ses douze couverts, plus ou moins, comme chez Véfour. Les crêmes, le moka, les mille raffinements d'un dessert splendide, rien n'est oublié. Point de ces contrastes qui établissent des solutions de continuité dans les folles joies de la nation des étudiants et des grisettes, qui font que l'on revient à pied pour s'être mis en marche en voiture, pour avoir trop accordé aux dissipations de la valse et à la carte du restaurateur : le marchand ne connait qu'une chose, vivre à son aise en tous les lieux, et se servir soi-même pour n'être pas écorché vif. Il confie à une tapissière son office au grand complet, et sa demoiselle de comptoir prend sa part d'une distraction logique et d'une partie bien combinée. Cela dure dix ou douze ans, jusqu'à ce que l'une ne soit déjà plus jeune et que l'autre ait sa fortune faite.

A cette époque, la demoiselle de comptoir s'est déjà prononcée en faveur du doyen des commis, du jeune homme qui a débuté avec elle dans les cachemires. Elle lui accorde sa main. S'ils ne succèdent point, si le marchand a oublié de créer un majorat en leur faveur, ils conçoivent ensemble le projet d'élever autel contre autel, de battre en brèche la maison dont ils ont été les deux colonnes; acharnement justifié par la lésinerie de leur autocrate commun, par l'exploitation qu'ils ont jusqu'alors subie sans se plaindre. Ils emportent sous une autre enseigne, au défaut de sacs d'écus, la vogue de la maison.

En effet, après plusieurs années de succès inouïs et d'inventaires pyramidaux, qu'est-il resté entre les mains de la demoiselle de comptoir, de ce Pactole qu'elle alimentait incessamment? la valeur d'une inscription de rente de six cents francs. Son chef a pris du ventre et des actions dans les asphaltes, il inspire à être duc et pair. O justice distributive! ô rémunération sociale!... Une tête moins forte que celle de la demoiselle de comptoir passerait du coup au saint-simonisme, dont la première formule est celle-ci : A chaque femme de comptoir selon ses capacités, à chaque capacité selon ses œuvres. Elle fonde une maison, cela suffit à sa vengeance et à ses succès futurs.

Quoi qu'il en soit, la demoiselle de comptoir est encore une de nos supériorités réelles, incontestables. L'antiquité a eu ses gynécées, l'Orient possède ses harems; avez-vous rien de plus monotone qu'un harem! En Angleterre, en Russie, en Allemagne, en Hollande, le commerce est exclusivement dévolu à des buveurs de bière.

La France seule a donné pour enseigne à son industrie ce qu'elle avait de plus gracieux, de plus coquet, de plus avenant. Va maintenant, pâle esquisse d'une réalité touchante, et puisses-tu rencontrer de par le monde une demoiselle de comptoir, une seule, qui fasse ta fortune, et nos lecteurs qui demanderont la demoiselle de comptoir auront l'avantage de *la tenir de ses propres mains*.





LE PHARMACIEN

PAR

É. DE LA BÉDOLLIERRE



Riche d'onguents de mille sortes et de potions merveilleuses, je suis le pharmacopole aux innombrables boîtes. Il n'est rien de ce qui a puissance d'arrêter la vie prête à s'échapper ou de chasser du corps les maladies qu'on ne soit sûr de trouver dans ma boutique. Ma main sait mêler tous les sucs bienfaisants, et en composer habilement les remèdes les meilleurs. Malades et bien portants courent vers mes fourneaux, et le riche aussi bien que le pauvre a besoin de mon art.

HARTMAN SCHOPPER, *le Livre des Métiers.*



Le pharmacien est un enfant de la Révolution. Elle a, dans ses transformations régénératrices, substitué au procureur l'avoué, au traitant le banquier, au perruquier le coiffeur, au roi de France le roi des Français, à l'apothicaire le pharmacien.

Beaucoup de fonctions sociales ont changé de nom sans être intrinsèquement altérées : le préfet rappelle l'intendant; le commis des contributions n'est pas moins inquisiteur que le préposé aux gabelles; les volumineux dossiers ont beaucoup d'analogie avec les sacs du procureur. Mais entre l'apothicaire et le pharmacien il y a un abîme, un bouleversement social et médical. Le second est fils du premier; mais c'est un enfant ingrat qui dédaigne et renie son père, un novateur perverti par Broussais et la médecine physiologique. Le pharmacien n'a plus d'extérieur professionnel, plus d'allures originales, et, de l'ancien costume, il n'a conservé que la cravate blanche, qui contraste avec les noires couleurs du reste de son équipement. La cravate blanche semble encore aujourd'hui un ornement indispensable, un *sine qua non* du métier; quand la cravate blanche serait bannie de la terre, elle devrait se retrouver au cou d'un pharmacien.

O maître apothicaire de l'ancien régime, membre du sixième corps des marchands, qui comprenait aussi les épiciers, vendeur de galbanum, de *lignum vitæ*, de trochisque de cyphéos, d'emplâtre diacalcitéos, de feuilles d'alkékenge, et de mille remèdes non moins inertes et non moins ridicules, s'il t'était octroyé une autorisation provisoire de revenir sur la terre, quels seraient ton désappointement et ton embarras! Tu ne reconnaîtrais plus ton humble boutique métamorphosée en somptueuse officine; tu chercherais en vain les vieux médicaments officinaux et magistraux, juleps, émulsions, apozèmes, embrocations, épithèmes et magdaléons; tu considérerais comme autant de sacriléges les perfectionnements qu'ont

subis tes bassines, tes alambics, tes pots-à-canon et tes piluliers! Dérouté par les dénominations gallo-grecques de la chimie moderne, tu te demanderais avec anxiété ce que c'est que le sulfate de cuivre, le carbonate de potasse, le proto-iodure de mercure; et, en entendant mentionner l'entérite, la péritonite, la péricardite, la bronchite, la gastrite, persuadé que des maladies ignorées de nos ancêtres augmentent la somme des misères humaines, tu t'empresserais de retourner en l'autre monde avec le regret de l'avoir quitté.

Néanmoins, sous le rapport pharmaceutique comme sous le rapport politique, le bon vieux temps n'est pas à regretter. L'ancienne pharmacie, complice de l'ancienne médecine, semble avoir été une conspiration contre la salubrité publique, un système organisé pour l'empoisonnement du genre humain. S'imaginerait-on qu'on a préconisé comme sudorifique le bézoard oriental, composé de serres de homard, de musc, d'ambre gris et de coquilles d'huîtres? Entrerait-il dans la tête d'un individu quelconque qu'on a prescrit des cloportes contre la jaunisse, du fiel de taureau contre les maux d'estomac, de l'or potable contre l'apoplexie séreuse, des vers de terre en poudre et de l'huile de petits chiens contre la sciatique, des mâchoires de brochet contre la pierre, des perles, de l'ivoire calciné, de la corne de cerf *préparée philosophiquement à l'eau* contre les aigreurs, et des cataplasmes de nids d'hirondelles contre les maux de gorge? Y a-t-il un malade, fût-il à un millimètre du trépas, qui consentit aujourd'hui à prendre de l'eau de frai de grenouilles pour se rafraîchir, du sirop de vipères pour se purifier le sang, des scarabées de fumier infusés dans l'huile de laurier pour dissiper les foulures, des aiguilles d'acier dissoutes dans l'acide nitreux pour calmer les douleurs articulaires? Comment a-t-on pu croire à l'efficacité de remèdes tels que l'essence carminative de Wedelius, l'elixir de vie de Mathiole, le baume tranquille, l'emplâtre de grenouilles, le mithridate, l'orviétan, la thériaque, l'eau générale, dans lesquels il entrait treize, vingt-trois, vingt-quatre, trente-deux, quarante-six, cinquante-trois, soixante-cinq, et jusqu'à soixante-dix-neuf substances d'un effet nul ou contradictoire?

Grâce au ciel, la pharmacologie a été complétement bouleversée. C'est à peine si quelques retardataires osent inscrire le titre d'apothicaire au-dessus de la porte bâtarde de leur laboratoire; et soyez sûrs que ceux-là portent une perruque, ou sont dignes d'en porter. Les pharmaciens ont cessé de réserver un cabinet sombre à l'administration du remède si redouté de M. de Pourceaugnac; et c'est à tort qu'un vaudevilliste disait de l'un d'eux, à propos d'une émeute hydrauliquement réprimée :

Air de *la Colonne.*

Il a jadis protégé le royaume
Par des moyens adoucissants;
Monsieur Canule, à la place Vendôme,
Joua des rôles importants.
En ce grand jour, payant de sa personne,
Monsieur Canule aspergea l'ennemi;
Et je suis fier d'un ami tel que lui,
Quand je regarde la colonne.

Notre camarade Népomucène Bonnisson, qui nous fournit ces curieux renseignements, eût dédaigné d'être apothicaire, mais il embrassa de plein gré, à l'âge de dix-sept ans, la profession de pharmacien. Il habitait une petite ville d'un département du centre, qu'il eût volontiers quittée pour aller étudier à Paris. Plus d'une fois, à ses débuts, il rêva Paris et les bals publics, Paris et les grisettes avides de jujube, et la camaraderie des carabins, et les promenades du matin dans le jardin de l'Ecole de pharmacie, et les punchs du soir où flamboie l'alcool dérobé au patron!... Mais la pauvreté lui fermait le chemin de la capitale.

Car il y a, sachez-le bien, deux ordres de pharmaciens : les uns suivent les cours d'une école, sont astreints à quatre années de stage, subissent devant leurs professeurs un examen qui leur coûte quatorze cents francs, et sont autorisés par diplôme à exercer dans toute la France. Les autres, condamnés à huit années de travaux préliminaires, payent trois cents francs le droit d'être admis par un jury médical, et on leur assigne une résidence comme à des forçats libérés. Ces catégories sont établies par la loi du 21 germinal an XI, qui régit les professions médicales, loi transitoire, validée par la prescription, loi défectueuse comme tant d'autres, et conservée, comme tant d'autres, en dépit de mille réclamations. Il n'est pas de ministre de l'instruction publique qui n'ait rêvé la réorganisation de la médecine et de la pharmacie, la suppression des jurys, la création d'écoles nouvelles, la proscription des remèdes secrets. M. de Corbière s'en est activement occupé en 1825 et 1828; M. Guizot s'en est activement occupé en 1838; M. de Salvandy s'en est activement occupé en 1839. Des pétitions ont été signées, des mémoires rédigés; des rapports ont été lus, des discours débités, des commissions créées, de graves questions approfondies, à la chambre des pairs, à la chambre des députés, à l'Académie de médecine, à la Société de pharmacie, à la Société de prévoyance des pharmaciens de la Seine. On a reconnu la nécessité d'une réforme, et la réforme n'a pas eu lieu, et l'on n'est pas encore parvenu à rendre l'enseignement pharmaceutique uniforme, à le mettre à la portée de tous, et à imposer à tous les mêmes obligations en leur accordant les mêmes priviléges.

Mon estimable ami Népomucène sait gré aux législateurs de n'avoir pas abrogé la loi de l'an XI. C'est à cette loi-là qu'il doit la vie; c'est grâce à ses dispositions (celles de la loi) qu'il a pu tenir officine. Si l'on eût exigé des études plus sérieuses, des connaissances plus étendues, des épreuves plus difficiles, Bonnisson, rebuté par les obstacles, eût été agriculteur, notaire, négociant, membre de l'Institut, mais il ne serait pas entré en apprentissage chez le pharmacien qui s'engagea, moyennant huit cents francs par an, à le garder trois ans, et à le prendre au pair au bout de ce temps d'épreuve.

Quel métier que celui d'élève en pharmacie! porter le tablier de serge de l'ouvrier, piler des drogues, récurer des bassines, nettoyer des bouteilles, polir des balances, se livrer à un exercice gymnastique continuel pour ranger et déranger une multitude de bocaux placés le long des murs! Heureusement Bonnisson se plia à ce genre de vie. A la fin d'une journée de fatigues, il veillait penché sur la *Chimie* de Dumas. Il ne sortait que tous les quinze jours, évitait le café, ne fumait jamais, et avait renoncé à l'amour après avoir tenté vainement de séduire une servante, sa compagne de captivité, qu'un âge respectable et des cheveux roux auraient dû mettre à l'abri d'une pareille audace. Jamais il ne respirait l'air de la campagne, à moins que son patron ne l'envoyât récolter des plantes médicinales. Il ne connaissait les fleurs que par les rapports qu'elles avaient avec son état; il aimait les roses, non pas dans un parterre, mais en bocal, sous la forme d'une décoction astringente; il admirait dans l'iris, non pas ses pétales veloutées, mais ses racines divisées en boules pour l'entretien des plaies artificielles.

En peu de temps Bonnisson acquit un certain degré de science théorique, et surtout une grande dextérité manuelle à tourmenter un pilon, à coiffer une topette d'un morceau de papier artistement découpé, à imprimer sur la cire brûlante le cachet de la pharmacie, à coller une étiquette, à fabriquer de la pâte de lichen et du sirop de guimauve.

Ici il est bon, en passant, de détruire un préjugé vulgaire. On croit généralement que le sirop de gomme n'est pas composé uniquement de sucre, que le sirop de chicorée a pour base de l'extrait de chicorée, et la pâte de guimauve, une décoction de guimauve; que la pâte de jujube s'extrait des fruits du jujubier, et la pâte de lichen, du lichen d'Islande... Quelle erreur! De la gomme, du sucre, des blancs d'œufs, un peu de fleur d'orange, tels sont les ingrédients de ces innocentes préparations, nommées, en vertu de la règle, *lucus a non lucendo*. Le rédacteur du nouveau *Codex* a même supprimé dans leurs formules la guimauve, le lichen et le jujube. Non-seulement ces substances sont inutiles, mais encore si un pharmacien trop consciencieux s'avisait de les employer, il s'exposerait à perdre sa clientèle; car leur effet principal serait de communiquer un goût désagréable aux médicaments qu'elles revêtent de leur nom.

A vingt-cinq ans révolus, âge requis par les règlements, Bonnisson était apte à se présenter devant les quatre pharmaciens et les deux médecins du jury médical, séant au chef-lieu du département, sous la présidence d'un délégué de la Faculté de Paris. Bonnisson était tenu de soumettre à ses juges neuf préparations pharmaceutiques manipulées de ses propres mains; mais, peu confiant dans son habileté, il acheta chez son patron neuf médicaments composés, au nombre desquels, pour amadouer le jury dégustateur, il eut soin de comprendre d'excellentes pastilles de gomme arabique. Il copia les neuf formules dans le *Codex*, les fit imprimer, et mit en tête une dédicace :

A MON PÈRE, A MA MÈRE, A MON GRAND-PÈRE,

Respect et amour filial.

A M. CHIPOLARD, MON PATRON,

Comme faible témoignage de la reconnaissance la plus sincère et la plus vive.

Il se procura aussi ce qu'on appelle une thèse de pharmacie. La thèse et les pastilles furent également du goût des examinateurs, et Bonnisson, jugé *dignus intrare*, prêta serment, entre les mains du préfet, d'exercer fidèlement et avec probité.

En mettant son diplôme dans sa poche, Bonnisson constata qu'elle ne contenait que trois francs cinquante centimes; et son patron, sur le point de se retirer, ne voulait pas céder la Pharmacie à moins de vingt mille francs. Comment combler ce déficit? Pour parvenir au paradis de l'officine, il fallait inévitablement passer par le purgatoire du mariage. « Trouvez-moi une femme, » dit Bonnisson à son prédécesseur. Celui-ci se mit en campagne, négocia avec une famille bourgeoise d'une ville voisine, stipula les clauses du contrat, et au bout d'un mois Bonnisson conduisit à la mairie une jeune personne qu'il avait vue deux fois, et qui arriva par la diligence pour lui jurer une éternelle fidélité. La dot avait payé la pharmacie.

Le voici enfin maître à son tour, ayant à son tour un élève, dispensé des travaux pénibles du métier et de la lecture fastidieuse des traités de pharmaceutique. Un roman de Paul de Kock remplace entre ses mains le *Codex;* l'esclave émancipé dévore pour la première fois les pages chaleureuses de George Sand, et s'initie à la littérature. Il conserve toujours au premier rang de sa bibliothèque la *Pharmacopée raisonnée* de Guibourt, le *Manuel de Pharmacie* de Soubeiran, le *Formulaire* de Cadet, les *Principes élémentaires de pharmaceutique* de Cap, le *Manuel du pharmacien* de Chevalier; mais ces utiles ouvrages sont là pour la montre, et ils y restent. Il est abonné au *Journal de pharmacie*, mais il médite de préférence le *Constitutionnel* et la *Gazette des Tribunaux*. Il se forme une opinion politique, et adopte la nuance franchement constitutionnelle, *id est* une espèce d'équiponderance entre toutes les doctrines ayant cours. Le soir, Bonnisson jouit des plaisirs de la demi-tasse et des dominos; le jour, paré de l'habit noir doctoral, il se prélasse au comptoir, examinant d'un œil de connaisseur les ordonnances qu'on lui apporte, et en critiquant les doses et la teneur.

Il avait eu le bonheur de rencontrer une femme digne de lui. Madame Bonnisson, à laquelle une existence sédentaire ne tarda pas à communiquer un remarquable embonpoint, avait deux physionomies distinctes : celle de l'arrière-boutique et celle de l'officine. Dans son intérieur, c'était une bonne ménagère, dont les instants étaient tour à tour consacrés au raccommodage du linge et à la lecture des feuilletons du *Siècle*. Au comptoir, c'était la succédanée, le duplicata de son époux. Elle le représentait en son absence, elle était docte et tranchante comme lui; elle recevait les clients avec la même dignité; seulement, lorsqu'elle voyait un malade hésiter à demander certains médicaments dont le nom ne se prononce qu'à voix basse, elle s'empressait d'appeler l'élève, et lui laissait le soin d'entamer un entretien confidentiel.

Que notre ami était beau les jours de marché, environné de paysans en chapeaux ronds et en blouses, auxquels il distribuait des conseils et des remèdes! Son importance s'accroissait en raison de l'ignorance de ses clients, qui, trop pauvres pour solder les visites réitérées d'un docteur, aimaient mieux se faire expédier par le pharmacien.

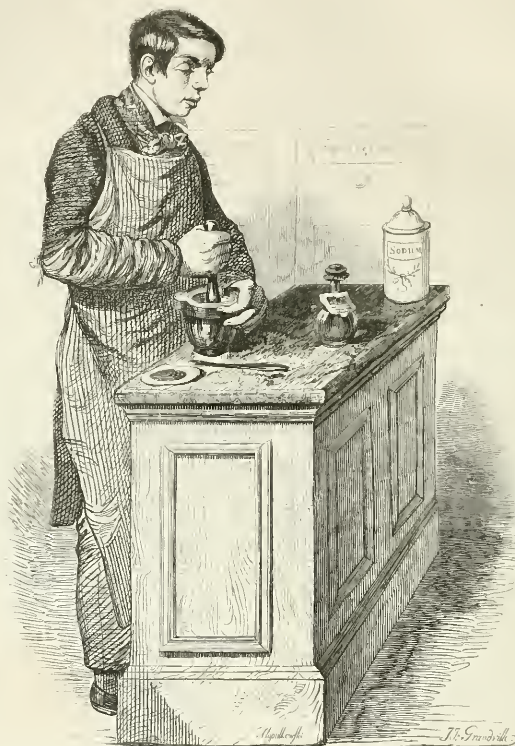
« Eh! mounsieu, nout' femme, alle est ben malade; alle a de grands maux d'estomac ; j'ly ons fait prendre une bonne routie au vin blanc ; mais ça n'y a fait ni chaud ni froid.

— Ce ne sera rien, disait Bonnisson d'un ton pédantesque; donnez-lui tous les jours, après ses repas, quatre des pastilles que voici : ce sont des pastilles de carbonate de soude, propres à faciliter les fonctions digestives et intestinales. Quand la boite sera vide, revenez me voir. — Et vous, que désirez-vous, maître Pierre ? »

Ces paroles s'adressaient à un fermier des environs, qui venait de descendre de cheval, et d'attacher son bidet poussif au pommeau de cuivre de la porte.

« Mounsieu, j'vais vous dire ça en deux mots. Ma mere, depuis la Saint-Jean dernière... sauf vot' respect... elle a des coliques, qu'elle se tord comme une anguille, et ma fille a un mal de doigt, qu ça enfle, qu'ça enfle, que j'ny pouvons rien en tout.

— J'ai votre affaire, répondait Bonnisson avec un air de familiarité aristocratique; voici pour votre mere une demi-once de thériaque (*theriaca diatessaron*), que vous lui donnerez le matin, à jeun. Vous appliquerez sur la main de votre fille un emplâtre de cet



onguent suppuratif (*unguentum matris Theclæ*), et revenez me voir. »

Le paysan se retirait, faisait avaler l'onguent à sa mère, pansait le doigt de sa fille avec la thériaque, et toutes deux guérissaient parfaitement. Ce que c'est que la Providence !

Et Bonnisson débitait de l'eau de Goulard pour les maux d'yeux, de la mousse de Corse pour les vers, du sulfate de cuivre pour le chaulage des grains, avec une dissertation *ad hoc* sur les bienfaits de la chimie agricole, et du sirop de sucre pour toutes les indispositions en général.

Le consultait-on pour une maladie à laquelle plusieurs remèdes étaient applicables : « Si vous m'écoutez, disait-il, vous prendrez celui-ci et vous en trouverez bien. »

Souvent ce n'était pas le plus efficace, mais c'était toujours le plus coûteux.

Pourtant, rendons-lui justice, il abusa rarement de la bonne foi de ses pratiques; rarement, dans l'exécution des ordonnances, il substitua de l'eau simple aux eaux de tilleul, de laitue, de pariétaire, que le docteur prescrivait, contrairement à ce vieux pharmacien qui, ayant souvent vendu de l'eau pure sous la dénomination pompeuse de protoxyde d'hydrogène, disait à ses enfants : « Mes amis, ne passez jamais devant la fontaine de l'arrière-boutique sans ôter votre chapeau. »

Les malades affluaient chez notre ami; mais, malheureusement pour lui, ils ne choisissaient pas toujours des heures convenables. Quelquefois, au milieu de la nuit, quand il dormait à faire envie aux morts, les tintements prolongés de la sonnette le réveillaient en sursaut. « Une sangsue pour le fils de la voisine atteint de convulsions. — Un looch pour la nouvelle accouchée. — M. le maire a une indigestion ; deux grains d'émétique... s'il vous plait... combien ? — vingt centimes. »

Bonnisson avait deux défauts, l'inconstance et l'ambition. La vie provinciale lui semblait monotone, et il se disait que Paris était digne de lui, et qu'il était digne de Paris ; mais un obstacle s'opposait à ses vœux : aux termes de son admission, la frontière du département était pour lui une barrière infranchissable. Il n'hésita point, malgré ses trente-deux ans, à courir les chances d'un nouvel examen à l'Ecole de pharmacie de Paris.

Reçu une seconde fois, il vendit son fonds, quitta son pays natal, acheta une pharmacie dans un des quartiers

les plus populeux de Paris, et quelle pharmacie ! Que de luxe dans cette boutique, dont l'image est encore daguerréotypée dans mon cerveau ! Sur les murs extérieurs sur les panneaux, sur les vitres de la devanture, à côté de peintures représentant des fleurs médicinales dans des vases étrusques, brillaient en lettres d'or des inscriptions diverses.

POUDRE DENTIFRICE.
EAUX MINÉRALES.
GRAINS DE SANTÉ.
PAPIER ÉPISPASTIQUE.
CHOCOLAT AU LACTATE DE FER.
ETC., ETC., ETC.

Esculape et Hippocrate en grisaille montraient leurs têtes chauves au-dessus de la porte de l'arrière-boutique. On apercevait à travers les carreaux des piles de tablettes de gélatine et de chocolat ferrugineux, des guirlandes de pois à cautère, des festons de colliers dentifrices, un boa constrictor dans l'esprit-de-vin, et un fœtus bicéphale. L'air était imprégné d'odeurs *sui generis*, des parfums combinés de l'éther, de l'assa fetida, de l'ammoniaque liquide, du camphre, et de diverses plantes aromatiques. De nombreuses affiches indiquaient qu'on trouvait à la pharmacie des dépôts de pâte de Regnauld, de sirop de colimaçon, de mixture brésilienne, et d'autres créations éminemment utiles à leurs inventeurs. Le soir, des bocaux d'eaux colorées avec le sulfate de cuivre, l'acide sulfurique et la teinture de coquelicot, dardaient sur le pavé leurs reflets rouges et bleus, et menaçaient les passants d'une amaurose immédiate. Il y avait tant de bon goût dans l'arrangement de ces richesses thérapeutiques, tant de magnificence dans ces ornements professionnels, que l'avidité des consommateurs était stimulée, et qu'on se sentait presque tenté d'être malade pour avoir le droit d'entrer dans ce sanctuaire pharmaceutique.

La contemplation des bocaux de cette splendide officine nous a souvent procuré le même plaisir que la lecture des logogriphes du *Corsaire* et des charades du *Charivari*. Nous nous demandions avec anxiété ce que signifiaient les inscriptions latines tracées en abrégé sur la porcelaine. Nous sommes fier à juste titre d'en avoir déchiffré quelques-unes. Ne faut-il pas une certaine capacité pour deviner les énigmes suivantes :

ALCO : CROC : *alcool croci* (teinture de safran);
POM : CAR : PLC : *pommas carbonatis plumbi* (pommade de carbonate de plomb);
OLEUM CONC : SEM : C : *oleum concretum seminum cacao* (huile concrète de graine de cacao);
UNG : AD RAB : EQ : *unguentum ad rabiem equorum* (onguent contre la rage des chevaux).

On est obligé non-seulement de se rendre compte de l'abréviation, mais encore de traduire en français un latin des plus macaroniques :

Aqua stillatitia, eau distillée;
Sulfas aluminico-potassicus, alun;
Acetas cuporicus, acétate de cuivre;
Sapo cum oleo terebinthinæ, savon de térébenthine;
Sulfuretum sodicum cum aqua, sulfure de sodium cristallisé.

Devines si tu peux, et choisis si tu l'oses.

Ces barbarismes ont plus d'un inconvénient. Malgré l'ordre qui règne dans une pharmacie, il arrive aux élèves de prendre un purgatif pour un fébrifuge, un vomitif pour un antipasmodique, *et vice versa*. Jugez de l'effet !

Bonnisson vit prospérer son établissement; il se fit bien venir des médecins du quartier, et les docteurs et le pharmacopole s'adressèrent réciproquement des clients. Cette assurance mutuelle n'a rien d'illégitime, et parfois l'homme de l'art prélève une prime légère sur le prix des remèdes livrés aux malades qu'il envoie. Avec l'aide d'un officier de santé, Bonnisson annexa à sa pharmacie un cabinet de consultations gratuites, destiné surtout à l'usage des gens trop cruellement punis d'avoir négligé ce précepte d'un auteur latin du seizième siècle :

Quid facies, facies Veneris cum veneris ante?
Ne sedeas, sed eas, ne pereas per eas.

Croyez-vous que le prudent pharmacien songeât à guérir brusquement ces infortunés ? Rien n'eût été plus nuisible à leur santé... et à sa bourse : « Voyez-vous, répétait-il à chacun d'eux, il y a des empiriques qui prétendent *enlever une maladie comme avec la main*, mais ils laissent en vous un germe de désorganisation, qui, comprimé par d'insuffisants palliatifs, réagit avec fureur, et cause intérieurement les plus affreux ravages. Vous croyez vous bien porter ; pas du tout, vous êtes à moitié mort sans vous en douter. Agissons donc avec lenteur et sans secousses; temporisons, je vous le conseille. Vous sentez que je ne tiens pas à vous vendre quelques pilules de plus ou de moins; mais, ce que j'en dis, c'est pour votre bien. »

Cette paraphrase du proverbe italien *Chi va piano va sano, chi va presto muore lesto* [1], produisait une impression profonde, et comme les médicaments n'étaient pas aussi gratuits que les consultations, Bonnisson réalisait d'amples bénéfices.

En général, les bénéfices du pharmacien sont considérables, et sembleraient parfaitement usuraires, si on le considérait comme simple marchand, sans songer aux longues études dont son lucre doit l'indemniser. Les loochs qu'il fait payer un franc et plus lui coûtent à peine dix centimes; une bouteille de sirop antiscorbutique qu'il achète deux francs soixante-quinze centimes, rue des Lombards, lui rapporte au détail douze francs quatre-vingts centimes; il vend dix centimes chaque grain d'émétique, ce qui met la livre à neuf cent quinze francs quinze centimes : or elle lui coûte deux francs!...

Bonnisson avait calculé cela, et comptait parvenir rapidement à la fortune; mais la concurrence l'accablait : concurrence de ses confrères, concurrence des herboristes et des droguistes, concurrence même des épiciers. Il eut toutefois de bonnes années, c'est-à-dire des années détestables pour la généralité des hommes. S'il désirait le retour du printemps, ce n'était point par un bucolique amour de la verdure, mais parce qu'il espérait que les variations de l'atmosphère amèneraient une foule d'indispositions. L'automne lui plaisait, non par ses joyeuses vendanges, mais par ses fièvres intermittentes, et il saluait avec joie l'hiver escorté de rhumes, de catarrhes et de fluxions.

L'apparition du choléra fut pour lui une bonne aubaine: pendant que les tapissières roulaient à la fosse commune les victimes de l'épidémie et de l'empirisme médical,

[1] « Qui va doucement va sagement, qui va rondement meurt lestement. »

Bonnisson, dûment imprégné de chlorure et de camphre, amoncelait dans son escarcelle les tributs de la peur et de la souffrance. Il y a des gens intéressés par métier à tenir ouverte la boite de Pandore, et si la peste noire, la lèpre, le mal des ardents, ou tout autre fléau du bon vieux temps, revenaient désoler la France, ils auraient, certes, des adorateurs parmi les médecins, les pharmaciens et les croque-morts.

N'allez pas croire cependant que Bonnisson fût un être exclusivement avide et égoïste, cherchant toujours son bien dans le mal d'autrui. Non; il était bon et secourable à l'occasion. Plus d'une fois (suivez son exemple, ô pharmaciens!) il accorda aux malades indigents un crédit illimité. Une femme tombait-elle en défaillance, Bonnisson accourait armé d'un flacon d'éther. Un passant était-il renversé par une voiture, Bonnisson le recevait sanglant entre ses bras. Un buveur demeurait-il sur le trottoir, Bonnisson lui prodiguait l'ammoniaque liquide. S'élevait-il une de ces rixes trop fréquentes entre ouvriers, l'officine de Bonnisson était l'asile des blessés. Heureux dans leur misère ceux qui recevaient une tuile sur la tête, ou se cassaient un membre, ou étaient frappés d'apoplexie, car ils jouissaient de la satisfaction d'apprendre qu'il est encore dans ce siècle mercantile des vertus libéralement exercées!

Au gré de Bonnisson, le ciel ne récompensait pas assez promptement son mérite. Sa clientèle était circonscrite à son quartier, et il eût voulu voir défiler devant son comptoir des députés de toutes les parties de la France. Il eut un moment envie de se faire pharmacien homœopathe, et de remplacer ses drogues par des dix-millionnièmes de substances infinitésimales, ce qui permet d'emporter son fonds sous son bras, comme le père Anchise ses pénates. Il fut aussi passagèrement tenté d'aller s'installer rue de la Paix, et d'y fonder une pharmacie anglaise.

« Quelle spécialité lucrative! se disait-il en contemplant un jour une des *apothaceries halls* de Paris. A ce que je vois, on ne vend guère là-dedans que des sels et des poudres, *Cheltenham salts, purified Epsom salts, Preston salts, Rochelle salts, salts of Lemons.* Que de sels!... que de poudres!... On dirait que les Anglais ont inventé toutes les poudres imaginables, sans compter celle dont on attribue la découverte à leur compatriote Roger Bacon, *genuine india currie powder, effervercing lemonade powder, soda powder, plate powder, ginger-beer powder, tooth powder, improved sodaic powder, butler's tascless seidlitz powder.* Avec ces compositions, des sauces au piment, du savon de Windsor, du macaroni, du thé, du vermicelle, des pilules apéritives et des pilules digestives, j'aurais un superbe fonds de pharmacie anglaise. Quel est le premier besoin des Anglais? celui de manger. Quelles sont chez eux les maladies dominantes? des indigestions. »

Bonnisson résista toutefois à ces velléités britanniques.

Un soir, il avait invité à dîner plusieurs amis (j'étais du nombre). Echauffé par des doses réitérées d'élixir de Garus, l'amphitryon se lança au dessert dans des dissertations médicales. Il avait, disait-il, empiété avec le plus heureux succès sur les priviléges des membres de la Faculté : il avait guéri en moins de trois semaines une femme attaquée d'un opiniâtre coryza ; une potion anti-helminthique, qu'il avait préparée lui-même, avait débarrassé un enfant d'un nombre incalculable d'entozoaires. Peu content de délivrer une multitude de malades d'une multitudes d'affections aiguës et chroniques, notre médecin-marron avait expérimenté son talent sur les animaux, et séché les larmes de plusieurs douairières sur le point de perdre leurs chiens favoris! Enfin, croyant qu'il était de son devoir de soumettre le fruit de ses observations au public savant et éclairé, il composait un ouvrage intitulé : *Nouveau système de médication végétale, applicable en hiver comme en été, et remplaçant avec avantage des remèdes illusoires et des palliatifs dangereux.*

Ces confidences eurent pour effet de faire fuir successivement tous les convives, et je les aurais suivis dans leur évasion, si je n'avais eu le malheur de céder à une invincible somnolence. Je fus réveillé par la voix de mon ami, qui me disait d'un ton de reproche :

« Il me semble que vous dormez.

— Mais, oui, répondis-je, c'est l'effet d'une digestion pénible.

— Tant pis; voyons votre pouls. »

Il me serra délicatement le poignet entre l'index et le pouce, et compta gravement les pulsations.

« Un peu d'irrégularité, dit-il, un peu d'irritation fébrile. Vous ferez bien de vous mettre à la diète pendant quelques jours, et même de prendre quelques bouteilles d'eau naturelle de Sedlitz. J'en fabrique d'excellente.

— Vraiment, mon cher, répliquai-je en souriant, vous avez manqué votre vocation. Vous auriez dû être docteur en médecine.

— Ah! que ne le suis-je! s'écria-t-il avec un soupir. Je rougis de traiter clandestinement ceux qui s'adressent à moi parce que leur médecin habituel refuse de les purger.

— Quoi! il ne vous suffit pas de débiter des remèdes, et vous voulez encore en prescrire!

— Ce serait double profit, et puisque je suis, par mes connaissances, en état de faire honneur à la Faculté, je ne vois pas pourquoi j'en serais exclu.

— Faites vous donc recevoir docteur, et n'en parlez plus.

— J'en ai eu souvent le désir, et je mourrai avec le regret de ne l'avoir pas satisfait.

— Qui vous en empêche?

— D'abord, la difficulté de passer mon examen de bachelier ès lettres. Je serais obligé, pour y parvenir, de rapprendre le grec que j'ai oublié, ou plutôt que je n'ai jamais su, puis d'étudier l'histoire, la rhéthorique, la philosophie, les mathématiques, que je ne possède qu'imparfaitement. »

Il résultait de cette énumération que mon savant ami ne savait presque rien.

« Mais, du moins, reprit-il, si je n'ai pas le droit d'ordonner des remèdes connus, je m'arrogerai le droit d'en composer de nouveaux. Je veux créer un spécifique admirable, infaillible, prophylactique et curatif. Qu'en dites-vous?

— Je dis qu'il y a cent fois plus de remèdes que de maladies. Malheureusement les remèdes passent, et les malades aussi.

— Il ne s'agit pas de guérir, mais de vendre. Si j'essayais d'un élixir odontalgique?

— N'avons-nous pas le Paraguay-Roux, la créosote, l'essence de pyrèthre, la poudre péruvienne, et le dentrifice philodontique qui arrête la carie, enlève l'odeur du cigare, et blanchit en peu de temps les *dents les moins heureuses?*

— C'est vrai : si je fabriquais n'importe quoi d'Orient?

— Et l'allataïm du harem, et le racahout des Arabes, et le Palamoud, et le kaïffa, *auquel les odalisques doivent leur embonpoint proverbial*, et le haremsou, en *si grande réputation à la cour du sultan?*



— Si je délayais quelques grammes d'un remède nauséabond dans une centaine de pilules, cela s'appelle faciliter l'administration de la médecine.

— D'accord; mais nous possédons des myriades de capsules toutes plus gélatineuses les unes que les autres.

— Que diriez-vous d'un remède infaillible contre les cors aux pieds?

— Il y en a cinquante qui tous sont les seuls efficaces, et notamment le *spécifique phénix*, autorisé par le ministre de l'intérieur, comme le seul reconnu pour faire fondre les cors entièrement et sans nulle douleur. Deux jours de son application suffisent pour se chausser juste sans être incommodé, et on le débite indifféremment chez les bottiers et chez les pharmaciens.

— Approuveriez-vous un liniment contre la goutte et les rhumatismes?

— Le sirop antigoutteux enlève toute acuité à ces terribles maladies.

— Une pâte pectorale sans opium ni autres ingrédients narcotiques?

— J'en connais deux cent cinquante, toutes également supérieures aux pectoraux connus jusqu'à ce jour, et dont l'efficacité a été démontrée *par des expériences faites publiquement* à la clinique de M. Lisfranc, chirurgien en chef de l'hôpital de la Pitié.

— Si je transformais la fécule de pomme de terre en nouvelle substance analeptique?

— Aliment sain et de facile digestion, convenable dans l'épuisement, l'accroissement trop rapide, les asthmes, les rhumes invétérés, indispensable aux adolescents, aux ouvriers, aux vieillards, aux convalescents, aux femmes débiles, aux personnes nerveuses... c'est usé, mon cher, c'est usé.

— Alors, je suis au bout de mon rouleau, à moins que je ne me rabatte sur une liqueur insecto-mortifère pour la destruction des punaises, une pommade du lion, du chameau, du rhinocéros, ou autre pachiderme, ou encore sur une eau phénomène propre à nourrir et à fortifier la racine des cheveux, à les faire croître, à les empêcher de blanchir et de tomber, même dans l'âge le plus avancé.

— Vous voulez donc empiéter sur la spécialité des coiffeurs, et nuire au débit de la pommade mélaïnocome? Vous savez pourtant que *les éloges qu'elle a mérités dispensent de s'appesantir sur ses innombrables qualités.*

— Ah! qu'il est difficile, en pharmacie comme en lit-

térature, d'imaginer quelque chose de neuf!... N'importe, j'y réfléchirai.

Quelques semaines après, Bonnisson avait pris un brevet et recevait une médaille d'or de la Société d'encouragement pour un sirop dépuratif et régénérateur à l'essence de sassafras. Il faisait distribuer à vingt mille exemplaires un prospectus-modèle, en tête duquel on voyait, entre deux écussons aux armes de France :



On lisait dans tous les journaux :

« La presse entière de la France, de l'Angleterre, de la Russie, et généralement du monde entier, y compris les Etats-Unis d'Amérique et de la terre de Van-Diemen, retentit depuis longtemps des bienfaits produits par l'excellent sirop dépuratif et régénérateur à l'essence de sassafras, de l'habile et savant chimiste Bonnisson. On sait de combien de pompeux éloges l'Académie royale de médecine et les plus illustres praticiens ont entouré leur approbation à l'emploi et à la propagation de cet admirable remède. Nous le recommandons à tous les amis de la science et de l'humanité. »

Cette *réclame* figurait sur la quatrième page, entre un éloge de la *colle-forte liquide et incorruptible* et l'annonce de la troisième édition d'un roman dont il s'était vendu quatre exemplaires.

La curiosité publique fut éveillée, et le sirop Bonnisson eut un grand succès. Une seconde réclame vint encore activer la vente.

« On offre de parier cinquante mille francs, déposés dès aujourd'hui chez un notaire, qu'aucun remède ne produira les effets miraculeux du sirop dépuratif et régénérateur à l'essence de sassafras du sieur Bonnisson. Entre mille témoignages qu'a reçus l'auteur de cette panacée universelle, nous nous plaisons à citer la lettre suivante :

« Monsieur,

« J'étais depuis longtemps affecté d'un certain nombre de maladies incurables. J'avais une gastrite chronique, une hépatite, une phthisie laryngée, des rhumatismes articulaires et de fréquentes palpitations de cœur. J'avais vainement dépensé plus de cinquante mille francs de bains de vapeur, eaux minérales, baume opodeldoch et pâte de Regnauld. Abandonné de tous les médecins, j'attendais la mort, trop lente au gré de mes souffrances. J'ai pris pendant quinze jours seulement de votre sirop dépuratif et régénérateur à l'essence de sassafras, et je suis maintenant parfaitement rétabli. Puisse l'attestation que je vous donne contribuer à répandre votre précieuse découverte!

« *Signé* Panouflet, électeur, officier de la garde nationale à Passage-de-Marouillet (Charente-Inférieure). »

Ce n'était pas assez; Bonnisson était de la trempe de César :

> Nil actum reputans, si quid superesset agendum ..

il endossa son plus magnifique habit noir, courut chez les principaux médecins de Paris, n'épargna ni flatteries ni sollicitations, et obtint un grand nombre de certificats. Exemple :

« Je soussigné, docteur en médecine de la Faculté de Paris, membre adjoint correspondant de l'Académie royale de médecine de Paris, membre de la Société de pharmacie et de chimie médicale, médecin du bureau de charité du... arrondissement, médecin en chef de la... légion de la garde nationale parisienne, certifie que j'ai employé souvent, avec beaucoup de succès, le sirop dépuratif et régénérateur à l'essence de sassafras du sieur Bonnisson. Il calme promptement les fièvres hectiques, les douleurs rhumatismales, les flegmasies pulmonaires, les vapeurs, etc.; aucun, jusqu'à présent, ne m'a paru réunir autant d'avantages.

« Paris, ce.....

« *Signé* A***, D. M. P. »

C'était le cinquième spécifique qui avait paru au complaisant docteur réunir plus d'avantages que tous les autres.

Protégé par un brevet, qui le rendait propriétaire exclusif de sa *précieuse découverte*, favorablement accueilli par le public, Bonnisson croyait pouvoir braver la contrefaçon, et ses flacons étaient soigneusement revêtus du cachet de sa pharmacie. A sa grande détresse, il vit successivement paraître la pâte régénératrice et dépurative à l'huile essentielle de sassafras, les pastilles dépuratives et régénératrices à la teinture de sassafras, les capsules dépuratives à l'extrait de sassafras et la mixture régénératrice à la résine de sassafras, etc. Pour comble d'infortune, à propos de toutes ces imitations, on lisait dans les journaux, avec de légères variantes :

« La presse entière de la France, de l'Angleterre, de la Russie, etc. »

Il eut beau joindre à ses annonces cette phrase consacrée : « Se défier des contrefaçons, et exiger la notice qui se délivre gratis; » ses concurrents tinrent bon, et poursuivirent fructueusement leurs spéculations.

C'est que la pharmacie, hélas! est souvent exploitée par des charlatans, dignes collègues de ceux de la place publique. On amalgame de la mélasse et du jus de réglisse, de la gomme et de la cassonade, on donne à ce mélange une dénomination sonore, et on le livre avec confiance à la publicité. « Achetez-le, disent les prospectus; c'est un remède ami de nos tissus, qui offre en même temps commodité, simplicité, goût agréable, vertus héroïques, et jouit d'une réputation universelle... » même avant d'avoir paru. L'inventeur déprécie les travaux de ses confrères, cite vingt cas de surprenantes guérisons, en donnant les noms et les adresses des personnes échappées, grâce à son intervention, à une mort inévitable. Il s'étaye des suffrages unanimes des *premiers chimistes de la capitale*, et met en avant le roi, qui est censé avoir donné un brevet dont il n'a jamais eu connaissance. Il dépêche en tous lieux des commis voyageurs, se fait au besoin commis voyageur de sa propre maison, allèche les dépositaires par l'appât d'une remise de soixante pour cent; et les journaux, complices de son empirisme, ne dédaignent pas d'emboucher la

trompette et de tambouriner pour ameuter les badauds.

C'est par ce procédé qu'on amasse des millions aux dépens des faibles qui frémissent à l'idée de la douleur ou de la mort, aux dépens des hommes vicieux que hantent les suites funestes de leurs débauches. A quoi sert donc que la science ait progressé, s'il y a décadence d'autre part? A quoi sert d'être au dessus des anciens apothicaires par l'instruction (peut-être), si on leur est inférieur par les qualités morales?

Ces réflexions ne s'adressent point à la généralité des pharmaciens, et surtout à ces honnêtes et infatigables manipulateurs qui, prisonniers volontaires dans leur laboratoire, rédacteurs de traités *ex professo*, joignent à la science de Vauquelin le zèle investigateur de Labarraque et de Robiquet. Je suis fâché qu'elles soient en partie applicables à mon camarade Bonnisson; mais reconnaissons, pour le laver de l'accusation de fourberie, que son sirop dépuratif produisait réellement de bons effets, grâce au régime dont il recommandait d'en accompagner l'emploi. « Avez-vous mal à la tête, disait-il, prenez deux cuillerées de mon sirop et un bain de pieds à la moutarde. Avez-vous la colique, prenez trois cuillerées de mon sirop, et appliquez-vous des cataplasmes sur la région abdominale. Avez-vous la fièvre, prenez quatre cuillerées de mon sirop et une dose de sulfate de quinine. Règle générale, toutes les fois que vous prendrez de mon sirop, observez la diète, couchez-vous de bonne heure, levez-vous matin, et votre guérison est certaine. »

Ainsi le sirop dépuratif et régénateur rendait miraculeusement les malades à la santé.

Au bout de quelques années, des affiches, placardées sur les murs de l'École de pharmacie, et dans le vestibule de la Pharmacie centrale des hôpitaux, annoncèrent que la pharmacie Bonnisson était à vendre.

Aujourd'hui Bonnisson vit avec sa famille dans une petite maison de campagne, auprès de son pays natal. Il est membre de plusieurs sociétés savantes, du conseil de salubrité, de l'administration des prisons et du bureau de bienfaisance. Il se livre paisiblement à l'entomologie et à l'empaillement des moineaux. Il cultive les fleurs, et surtout les plantes médicinales, possède une collection de cactus et d'aloès, et, quand il se promène avec sa femme, il la régale chemin faisant d'une leçon de botanique.

— Tiens, voici de la guimauve (*althea officinalis*), malvacée des plus émollientes.

— Ceci est de la consoude (*symphytum officinale*), vulnéraire et antidysentérique.

— Vois donc cette gratiole (*gratiola officinalis*), hydragogue et émétique.

— Et cette mélisse (*melissa officinalis*), cordiale et céphalique!

E sempre cosi.





LES CHIFFONNIERS

PAR

L.-A. BERTHAUD



Voici des types monstrueux, d'ignobles figures, d'abominables mœurs : la forme, le fond, le dessus, le dessous, tout est pourri chez les chiffonniers. Pour faire un mur, il faut du sable, de la chaux, des pierres et un maçon ; on fait un chiffonnier avec une hotte, un crochet, une lanterne et le premier gueux venu. Le gueux est appelé un *homme*, la lanterne un *falot*, le crochet une *canne à bec*, la hotte un *hotteriot*. Avant de se voir légalement constituées en individu, c'est-à-dire en chiffonniers, il faut encore que ces matières premières trouvent deux parrains, deux témoins, qui répondent de leur moralité ; il faut en outre qu'elles possèdent quarante sous. Ces conditions remplies, la transfiguration est opérée ou à peu près. Les deux témoins accompagnent l'homme et la hotte chez le commissaire de police ; ils attestent devant ce magistrat que l'homme est honnête et que la hotte n'a pas été volée. M. le commissaire en réfère à son préfet, et, environ huit jours après ces formalités préliminaires, moyennant les quarante sous dont nous avons parlé, il est délivré à l'homme et à la hotte une médaille numérotée, après quoi tout est dit. Il y a un chiffonnier de plus et un vagabond de moins sur les fumiers de Paris. Le vagabondage, comme on voit, est très-facile à éluder.

Les chiffonniers sont divisés en deux races, celle des *Auverpins* et celle des *Parisiens*. Les Auverpins viennent de l'Auvergne ; les Parisiens viennent de tous les pays. Quelques-uns parmi ces derniers ont *fauché le grand pré* à Toulon et à Rochefort, et il n'est pas rare de les voir retourner dans ces climats, les pieds bien ferrés, et escortés par les chiourmes du roi. Les Auverpins valent un peu mieux que les Parisiens ; ils sont un peu plus sobres, parce qu'ils sont plus intéressés ; un peu moins déguenillés, un peu moins cyniques : mais la différence que nous constatons est si mince, qu'on la remarque à peine après quinze jours d'observations et d'études. Ils ne font usage, ni les uns ni les autres, de la langue de Paris, qu'ils savent à peu près ; les Auverpins s'expriment dans leur patois natal ; les Parisiens *entraverent bigorne*, c'est-à-dire qu'ils parlent l'*argot*, l'idiome des voleurs et des assassins. Quoiqu'elles se détestent l'une l'autre cordialement, ces deux races habitent les mêmes contrées, des rues étroites et tordues comme des serpents à l'extrémité méridionale de la place Maubert, et dont cette place est le Carrousel. C'est là que les chiffonniers font leurs évolutions et leurs grandes parades. Comme si le choléra y soufflait toujours, l'air que l'on respire dans ces tristes quartiers est chargé de miasmes putrides et infects ; les maisons, en vieillissant, n'y deviennent pas grises ou noires, comme partout ailleurs, mais elles se revêtent peu à peu d'une couche fiévreuse, à fond jaune et vert, à nuances livides. Beaucoup d'entre elles sont borgnes ; beaucoup sont veuves, celles-ci d'une croisée, celles-là d'un châssis. A quelques-unes

on voit pendre un volet dépareillé, retenu par un de ses angles à un morceau de gond, comme une aile cassée au flanc d'un oiseau. D'autres ont pris du ventre en devenant vieilles : affaissées sous leur poids, arrondies par le milieu, quand dans la même rue il s'en trouve deux en pareil état, on serait tenté de croire, si elles pouvaient parler, qu'elles vont aller au-devant l'une de l'autre pour se dire à l'oreille : « Ma sœur, il faut mourir! »

Les maisons habitées par les chiffonniers sont des espèces de hangars, toujours encombrés de pourriture, de fumier, de fange et de chiffonniers, depuis la base jusqu'aux combles. Chacun de ces pauvres habitacles a son nom particulier, mais le plus célèbre est le *Petit-Bicêtre*, situé rue Mouffetard. C'est un entassement de chambres étroites, presque sans jour, et louées quatre francs par mois, prix fort. Là, tout est pêle-mêle, la nature vivante et la nature morte, les ordures et les morceaux de pain, les chiffonniers, les chiffonnières, et les cadavres des chiens et des chats qu'ils ont tués ou trouvés morts dans leurs rondes de jour et de nuit. Tout cela fait même lit, tout cela vit ensemble. C'est affreux.

Bien qu'ils soient tellement infimes et rabattus si près du sol, que l'imagination ne conçoive pas d'inégalités possibles parmi eux, les chiffonniers subissent, comme la société supérieure, toutes les conditions de notre organisation fatale; il y a chez eux des pauvres et des riches, des grands et des petits, tout comme il y en a au-dessus d'eux; il semble que ces infortunés n'aient perçu de la race humaine qui les domine que son côté mauvais. Ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure, il ne faut que trois instruments bien chétifs et d'une valeur bien négative pour outiller complétement l'industrie des chiffonniers; eh bien! on rencontre dans ces tristes hordes beaucoup de parias qui n'ont jamais possédé ces trois misérables outils, une hotte, un crochet et une lanterne! On en voit même qui n'en possèdent pas un seul. Christophe, un vieux chiffonnier que ses confrères ont surnommé le *philosophe*, parce qu'il parle toujours et souvent bien, a un sac de grosse toile pour tout bagage. C'est d'ailleurs un homme à part au milieu des siens; il est fier, il ne s'enivre pas, il marche seul, il vit seul : Christophe tient à la fois de Diogène et de Chodruc Duclos. Les personnes qui ont été à même de l'apprécier ont voué à ce pauvre chiffonnier une estime spéciale. L'un de nos bons physionomistes populaires, et l'un des plus spirituels dessinateurs du *Charivari*, mon camarade Traviès, m'en a fait le plus grand éloge. C'est quelque chose de bien beau, en effet, que la probité dans la misère; quelque chose de si beau, que là seulement c'est une vertu. L'homme riche n'a pas de peine à vivre dans les limites du Code pénal; s'il est honnête, c'est par nécessité ou naturellement; il perdrait à ne l'être pas. Quand on peut manger du gruau, on n'est pas tenté de voler du pain bis; jamais le cheval favori du prince n'a convoité la paille de celui du meunier. Sachons donc gré au pauvre Christophe de sa probité fidèle et incorruptible; nous lui devons bien au moins un peu de reconnaissance pour tant de courage et de résignation! On rencontre souvent Christophe par les rues de Paris, au milieu d'un groupe serré autour de lui et prêtant l'oreille à ses étranges discours. De sa main gauche, fortement nouée, il soutient sur son épaule son large sac, et, tout en pérorant avec ceux qui l'entourent, il fait jouer à sa main droite le rôle du crochet qui lui manque. Christophe a dû bien souffrir avant de dépouiller sa dignité d'homme, avant de se retirer chez les chiffonniers! Aussi, voyez : il raille, il accuse, il insulte les passants et les curieux; et pourtant il fouille à pleins doigts le fumier sur lequel il s'est établi. Quand il s'éloigne, il vous jette avec dédain un ricanement magnétique dont les vibrations retentissent longtemps dans votre sein et vous font mal.

L'imagination refaisant d'ordinaire toutes les choses créées par les hommes un peu mieux qu'elles ne sont, il en résulte que Christophe est le chiffonnier de l'imagination ou plutôt selon l'imagination. Les artistes, les poëtes et les femmes plus ou moins poitrinaires ne le rêveront jamais autrement. Aussi, malgré sa supériorité incontestable, Christophe est, au moins pour eux, la personnification typique des chiffonniers. Cette élévation naturelle de Christophe lui a valu les honneurs de la peinture. On a fait son portrait, on l'a lithographié, et il s'est trouvé si ressemblant, que tout le monde l'a reconnu, même ceux qui ne le connaissaient pas!

Il fut un temps où l'industrie des chiffonniers était beaucoup plus fructueuse qu'aujourd'hui. C'était avant l'institution soi-disant philanthropique des caisses d'épargne. Alors les cuisinières volaient un peu moins leurs maîtres, et ne connaissaient pas la valeur des choses qu'elles jetaient dans la rue. Les verres cassés, les débris d'ossements, les fragments de guenilles, les loques de toutes sortes, n'avaient pour elles aucun prix, tandis que le chiffonnier s'en arrangeait parfaitement. Ces embarras et ces souillures des grandes maisons faisaient sa fortune, et il vivait à peu près suffisamment de ce que les cuisinières et les chiens ne voulaient pas. Les chiens, qui ne mettent rien à la caisse d'épargne, ne sont devenus ni plus voleurs ni plus intéressés; ils sont aujourd'hui ce qu'ils étaient autrefois; ils mangent la chair et laissent les os. Les cuisinières ne laissent rien. A l'heure qu'il est, le fumier n'est pas plus gras devant l'hôtel du riche que devant la demeure du nécessiteux. Il faut pourtant que les chiffonniers trouvent leur pâture dans ces boues explorées déjà avec tant de soin. Pour eux, il n'y a pas ailleurs d'existence possible; ôtez-leur les tas de fumier, et ils n'auront plus en perspective que le bagne, la morgue ou l'échafaud, ces trois enfants du vice et de la pauvreté, les cousins germains des chiffonniers.

Un chiffonnier gagne de trente à quarante sous par jour, selon la saison, mais toujours au prix de quinze heures de travail, à peu près. Les chiffonnières gagnent un peu moins, les enfants presque rien. Tous ont mêmes vices, mêmes habitudes, mêmes allures; enrayés sur la même voie, aucun n'a tenté d'en sortir, aucun n'a regardé sérieusement au delà. Au delà il y a peut-être un nouveau monde cependant! Les mâles, les femelles et leurs petits, abrutis dès le berceau, haïssent les gens heureux, sans savoir pourquoi ils les haïssent; c'est une haine irréfléchie, paresseuse, impuissante, une passion chronique, mais édentée, qui ne mordra jamais, qui n'aboiera même pas; elle grogne, et cela lui suffit. Pour eux-mêmes, ces malheureux n'éprouvent qu'un sentiment, le mépris. Chose étrange! ils en sont venus à trouver leur nom de chiffonnier trop relevé, trop aristocrate : ils en ont mis en circulation deux ou trois autres pour le remplacer, et, selon toute apparence, c'est le mot *chiffetton* qui restera; il est déjà en fort bonne position parmi les chiffonniers réformateurs.

Le travail des chiffonniers est partagé en trois divisions, à savoir : les rondes, le triage, la vente. Tous les chiffonniers se lèvent à l'aube du jour; en été avant les alouettes, en hiver avant les corbeaux. Il y a dans les habitudes nécessaires de ces malheureux quelque chose de semblable à la vigilance des fourmis et des abeilles; mais le butin qu'ils entassent, mais les fleurs qu'ils explorent, comme tout cela est sombre, repoussant, terri-

ble! L'imagination des chiffonniers a résisté cependant à la corrosivité de leur état; elle chante, elle sourit, elle espère, elle a des visions sonores et argentées; elle est heureuse par moment.

Avez-vous rêvé quelquefois, lorsque vous étiez fort jeune et qu'il ne vous était pas encore venu à la pensée que votre maîtresse, après tout, ne serait guère autre chose que soixante kilogrammes de chair et d'os, façonnés avec plus ou moins d'art, sous quelques poignées de cheveux noirs ou blonds; avez-vous rêvé, les yeux ouverts, par un beau jour de printemps, quand les amours fleurissent au cœur et les églantines sur les buissons, quand la terre commence à se fendre sous les ardents baisers du soleil, quand les rameaux des arbres frémissent en se touchant, quand toutes vos cousines vous semblaient jolies; avez-vous rêvé qu'il vous tombait une Ève du ciel ou qu'il vous en arrivait une de quelque maison voisine? Si vous avez fait ce rêve, vous vous y êtes complu tout entier; vous y avez couché et endormi votre âme et toutes les facultés de votre âme; bientôt, par je ne sais quelle puissance magnétique, votre rêve a pris une forme réelle, un corps palpable; il a eu des yeux charmants et il vous a regardé; il a eu des lèvres veloutées et cramoisies, et au milieu de ces lèvres une voix si douce et si amoureuse, que les tourterelles en étaient jalouses; et puis, dans un moment d'extase ineffable, dans une crise inexplicable, inouïe, vous avez serré contre votre sein votre imaginaire Galatée; vous l'avez appelée des noms les plus doux, les mieux aimés; vous avez compté les cils de ses paupières, les dents de sa bouche, les battements de son cœur, et vous n'avez plus rien vu! Un chasseur a passé tout près de vous; il a tiré et tué sur l'arbre qui vous abritait une petite mésange bleue et or; le bruit de son coup de fusil vous a réveillé, et, lorsque pour y retenir les baisers qui s'y épanouissaient, vous avez porté la main à vos lèvres, c'est un colimaçon ou un crapaud que vous y avez trouvé!... Il ne faut pas autre chose pour faire le plus joli rêve du monde. Les chiffonniers en font de ravissants sur les fumiers de Paris. Ils cherchent des cuillers d'argent, ou de vermeil, ou d'or!...

J'en ai surpris un au moment où il croyait toucher à la fortune. Il pouvait être dix heures du soir. Ce malheureux était courbé comme un cerceau; ses pieds et ses mains se touchaient sur le fumier qu'il venait d'éventrer et dont il fouillait les intestins. Je m'approchai de lui avec précaution, et, à la clarté de sa lanterne, je pus l'examiner sans être vu. C'était comme une tête de Rembrandt, huileuse et d'un vermillon jaunâtre, mais une tête admirablement expressive et d'une énergique vitalité. On devinait à ses agitations extérieures quel travail il se faisait dans cette nature révolutionnée. Tout à coup, un rayon argentin jaillit, comme une étincelle, des entrailles du fumier; en même temps, un petit bruit légèrement sonore passa dans l'air. Ce bruit et ce rayon, si faibles qu'ils furent, remuèrent profondément mon pauvre chiffonnier. La vie sembla s'arrêter en lui; un tremblement rapide fit frissonner ses haillons sur ses os, il tomba en poussant un cri sourd.

Au bout de quelques minutes, au bout de quelques heures peut-être (l'émotion nous emporte si vite!), mon pauvre homme se releva : sa main crispée serrait convulsivement quelque chose que je ne pouvais voir; son visage était couvert d'un sourire triomphal et puissant; et puis, la main s'ouvrit, le sourire s'arrêta et disparut, les teintes rouges devinrent blanches, et un épouvantable juron sortit de la tête sombre de cet homme. Je m'approchai de lui.

— Vous avez trouvé une cuiller d'argent? lui dis-je.

— Je l'ai cru un moment... c'est vrai.

— Eh bien?...

— Tenez!

Il jeta sa trouvaille à mes pieds : c'était une tête de merlan!

O rêves de jeunesse! crapauds et colimaçons! poétiques chenilles! en vérité, vous valez mieux qu'une tête de merlan!...

Après tout, c'est ainsi en toutes choses, et les rêves sont les franges de la vie humaine. Dans le passé, ce sont des souvenirs; dans l'avenir, des espérances; toujours quelques fleurs enfantées par l'imagination, et qui nous font aimer, çà ou là, à côté de nous. S'il était impossible d'y rêver, les positions sociales, même les plus hautes, seraient inhabitables. Il n'en est pas une qui ne soit encombrée de plus de mal que de bien. C'est pour cela sans doute que la nature a donné à tous les êtres tant de propensions à espérer, à croire au bonheur, à s'abuser toujours, à regarder la vie comme on regarde un fleuve, c'est-à-dire seulement là où le fleuve n'est plus et où les bords commencent. S'il n'y avait rien au delà du vrai, rien en dehors de l'absolue réalité, qui voudrait être chiffonnier, qui voudrait être roi? Personne. Les chiffonniers cherchent aussi des billets de banque et des portefeuilles; s'ils ramassent autre chose, c'est par nécessité et parce que, après tout, il faut manger; mais ôtez-leur cette douteuse et presque impossible Amérique : *une cuiller d'argent cachée dans un fumier!* et ils s'arrêteront sur-le-champ; ils vendront leurs crochets, leurs lanternes, leurs hottes; ils se feront voleurs, assassins, mouchards, que sais-je? Ou bien, les pauvres animaux, ils se coucheront sur le pavé et crèveront en plein air, à la pluie, au soleil, sous la neige ou le brouillard, ou sous les roues de quelque voiture. Qu'importe!...

C'est pendant la nuit principalement que l'espérance, cette fleur de toutes les misères, éclôt dans l'âme des chiffonniers. Pendant la nuit, on les voit à peine; ils n'ont pas à craindre l'impitoyable loi qui commande la restitution des objets trouvés; si c'est enfin cette fois que leur rêve doit se réaliser, ils n'en parleront à personne; pour quelques verres d'eau-de-vie, leur conscience se taira; d'ailleurs ils l'enivreront tout à fait, leur bonne conscience, si elle gronde! et, quoi qu'elle dise, ils ne l'entendront plus quand avec eux elle battra les murs!

Cependant, lorsqu'ils ne trouvent ni cuiller d'argent, ni portefeuilles, ni billets de banque, c'est-à-dire tous les jours que Dieu fait, les chiffonniers, plus sages que le héron de la fable, se rabattent sur le fretin et se gardent bien de dédaigner quoi que ce soit. Les yeux penchés vers la terre, comme des brutes, ils en fouillent du regard les plus imperceptibles cavités. Ils voient l'insecte qui se meut et le grain de sable qui luit entre deux pavés; ils distinguent au milieu de la boue, et de fort loin, la tête rouillée d'un vieux clou; rien n'échappe, en un mot, à leur minutieuse investigation, prompte, calme et passionnée tout à la fois. Aussi, lorsque le jour est bon, ils ont bientôt rempli leur hotte, que la plupart d'entre eux appellent *mannequin*, et par dérision *cabriolet*. Les débris de vaisselle, les lambeaux de torchons, les talons de bottes, les tessons de bouteilles, les morceaux de papier gris, les restes de mèches à quinquets, les chiens tués ou empoisonnés, les ossements de toute nature, et jusqu'aux fragments de légumes, tout est marchandise, tout a une valeur, tout est de bonne prise pour le chiffonnier. Avec ces ordures, il fera de l'argent, ce pauvre alchimiste, et avec cet argent, il trouvera de quoi se repaître; et il ne crèvera pas de faim.



C'est là sans doute une épouvantable condition ; mais, habitués à ce train de vie, à ses déceptions continuelles, à son abjection fatale, les chiffonniers ne font rien pour en sortir. Ils se plaisent là dedans, ils y naissent et ils y meurent, comme les vers dans la chair bleue. Que voulez-vous? avec les quarante sous qu'ils gagnent à peu près tous les jours, ils pourraient vivre convenablement, un peu mieux; ils ne veulent pas vivre mieux. Ce qu'ils veulent avant tout, c'est du vin et de l'eau-de-vie ; « du camphre et du vitriol, » comme ils disent; quelque chose enfin qui leur brûle, le plus vite possible, les poumons et le cerveau. Un chiffonnier qui penserait ne pourrait pas faire son état. Les chiffonniers rêvent, ils ne pensent jamais.

La bonne ville de Paris, cette belle prostituée toujours prête à satisfaire tous les appétits, ceux du vice et ceux de la vertu, ceux de la bouche et ceux du couteau ; Paris a produit des cabaretiers tout exprès pour les chiffonniers; il y a à Paris des bouges où l'on ne reçoit que ces gens-là et les voleurs, qui entrent partout. Un homme vêtu à peu près décemment n'y serait pas reçu, à moins pourtant qu'il n'établit sa dignité d'une manière précise, soit en prouvant qu'il vient du bagne ou qu'il y peut aller, soit en montrant sa médaille de chiffonnier ou sa carte d'agent de police. Voilà cependant les couches inférieures de l'espèce humaine, telles que les a faites la civilisation ! Ces établissements sont quelque chose de monstrueux, et les hommes y sont traités plus mal que les chiens. Le tavernier, le cabaretier, si vous aimez mieux, toujours protégé par la police, exerce sur toutes ses pratiques un contrôle brutal. Il les injurie, il les frappe, il les entasse sur de la paille dans une pièce reculée et sourde, quand ces malheureux, qu'il a empoisonnés avec ses drogues, ne peuvent plus se tenir, même sur les genoux. Les chiffonniers appellent cette pièce clandestine la *salle de police*, le *violon*. Ils y dorment, les uns sur les autres, lorsqu'ils sont soûls, en long et en large; et, quand ils en sortent, ils ne se plaignent pas; mais ils recommencent à boire, s'ils ont encore de l'argent.

C'est dans ces ignobles repaires, et ils sont nombreux à Paris, que les chiffonniers vont engloutir le prix de leur travail. Le plus souvent, il n'y a ni bancs ni chaises dans ces trous bâtis en maçonnerie, mais seulement des cordes attachées au plafond et qui descendent vers le pavé de l'antre jusqu'à hauteur de moitié d'homme. Quand il en est ainsi, les convives se soutiennent à ces cordes, à leurs risques et périls. S'il en tombe quelques-uns, les autres marchent dessus; voilà tout. Il y a, rue des Marmousets, une maison de ce genre, que la police

municipale fait fermer le dimanche et le lundi, par mesure de précaution, à trois heures du soir! Jugez ce que ce peut être que cette maison, rue des Marmousets!

Les chiffonniers prennent leur nourriture au hasard, mais presque toujours sur les marchés publics. Là, pour quelques sous, on leur vend des croûtes de pain, des restes de viandes, des balayures de maraicherie, des *arlequins*, comme ils disent. et ils ne demandent rien de plus. On pourrait même se dispenser de faire cuire leur pâtée dans le saindoux; ils ne s'en plaindraient pas. Pour vingt centimes, ils dînent merveilleusement, à leur avis, chez la mère Cousin. La mère Cousin est leur Borrel; elle habite le marché des Jacobins, à cent pas des Tuileries.

Il existait autrefois, dans les environs de la place Maubert, un restaurant spécialement consacré aux chiffonniers, et dont l'histoire mérite d'être arrachée à l'oubli. Ce restaurant, établi au rez-de-chaussée, était composé de deux pièces basses, noires et comme écrasées sous le poids des étages supérieurs. De longues tables entourées de bancs, le tout en sapin et soutenu sur des pieds solidement enfoncés dans le sol, tel était l'ameublement de ce pauvre logis. Aucun saint en renom, aucune allégorie, aucune devise, n'avaient été barbouillées au-dessus de la porte, mais on y lisait en lettres grossièrement dessinées : « A L'AZART DE LA FOURCHAITE, ICI L'ON DÎNE POUR UN SOU! » Cette enseigne avait fait fortune, et il devait en être ainsi, dans un pareil quartier. Eh bien! c'était une ironie cruelle que cette enseigne, un mensonge tentateur, amer. Voici comment on dînait pour un sou à *l'azart de la fourchaite*. Dans la première pièce de cet abominable réfectoire, une chaudière immense, en cuivre jaune et vert-de-grisé, reposait sur un trépied en fer, au-dessous duquel on entretenait avec soin un grand feu. On jetait dans cette chaudière quinze à vingt livres d'*arlequins*, c'est-à-dire des restes de viandes achetés dans les gargotes du voisinage. Deux ou trois têtes de moutons, coupées en deux. étaient ajoutées aux *arlequins*, et le tout nageait et sursautait dans la chaudière au milieu d'une mare d'eau grasse et moussue. Un pauvre diable venait-il à passer avec un sou dans sa poche et la faim au ventre, il entrait là, alléché par les promesses de l'enseigne, et il demandait à dîner.

Alors, voici la scène qui se passait si notre commensal arrivait pour la première fois dans ce terrible restaurant.

Une grosse femme, presque ronde, une figure toute rouge et de la barbe, avec des yeux gris et clignotants, s'avançait aussitôt et remettait aux mains du malheureux une fourchette en fer, longue de quatre pieds environ, noire de fumée graisseuse et armée de trois pointes.

« Votre sou! » demandait-elle aussitôt.

A l'azart de la fourchaite, on payait son dîner d'avance.

Notre homme donnait son pauvre sou, jaune ou rouge, en cinq centimes, en quatre liards, en une seule pièce, comme il était, comme il l'avait trouvé, ou gagné, ou comme on le lui avait donné. Il y a des infortunés à Paris, et pas mal, qui pourraient très-bien croire que l'argent n'existe pas, s'ils n'en voyaient empilé derrière les grilles des changeurs. L'auteur de cet article s'est demandé très-sérieusement, pendant quatorze mois, s'il n'y avait plus une seule pièce de cinq francs à Paris. A la fin, un honorable député, M. Chapuys-Montlaville, lui prouva, sur un seul mot, qu'il y en avait encore quarante, et plus.

La femme ronde s'assurait que le sou était bon, ou les centimes, ou les liards. C'était bientôt fait. Elle prenait ensuite son homme par le cou, à peu près comme le bourreau au moment où il va enfourner une tête dans l'éternité; et puis, détournant celle du pauvre diable, elle lui allongeait le bras armé de la fourchette jusqu'au-dessus de la chaudière. Alors, elle lui disait :

« Piquez!... »

Il abaissait la main, plongeait perpendiculairement sa fourchette au fond du gouffre, et le morceau qu'il avait *piqué* et qu'il retirait de l'eau lui appartenait. C'était avec cela qu'il devait dîner pour son sou.

Ce morceau était quelquefois un cou de poulet, appelé par les chiffonniers un *titi;*

Ou bien c'était un tronçon de pomme de terre;

Ou un radis noir, creux;

Ou un pied de chat domestique;

Ou une oreille de quoi que ce soit;

Ou une couenne de lard rance et jaune.

Lorsque c'était une moitié de tête de mouton, la *pièce à choisir* était gagnée.

Le plus souvent ce n'était rien du tout.

Un de mes amis, M. Auguste Luchet, avec lequel j'allai un jour visiter cette abominable providence, voulut jouer à *l'azart de la fourchaite*. Il s'empara du trident, et le plongea dans la chaudière. A la quatorzième fois, il en retira une coquille de moule, mais la moule était restée au fond.

Après quelques années de vogue, soit que la police ait mis fin aux spéculations philanthropiques de cet établissement, soit qu'il ait été naturellement abandonné, il a disparu.

Les chiffonniers les plus heureux sont ceux qui trouvent dans leur ronde quelque chose à manger, quoi que ce soit. Ils soufflent là-dessus et ils s'en bourrent le ventre, sans faire la grimace, et bien contents, en vérité! Ils appellent ce festin *un dîner chez la mère la Rue;* or, comme la mère la Rue est la seule personne au monde qui leur fasse crédit, c'est toujours avec orgueil et fièrement qu'ils parlent d'elle. Eh! bon Dieu! il faut bien aimer quelque chose et quelque part, ici-bas; pourquoi n'aimeraient-ils pas la rue, ces pauvres gens qui lui doivent tout!

Viennent à périr les colonies et les betteraves, et les chiffonniers trouveront du sucre, s'il le faut, au milieu de ces grands fossés qu'on appelle les rues de Paris. Quant à présent, c'est là qu'ils font leur récolte de tabac et qu'ils cherchent le fer dont ils ont besoin. Voici comme : l'un des leurs, vieux soldat, non décoré, mais ayant, dit-on, souvent mérité la croix, ce qui vaut mieux; l'un des leurs, marié légitimement et père de famille, même un peu marchand de vin, dégoûté un jour de son pauvre état de chiffonnier, chercha dans sa tête un moyen d'en sortir tout à fait. Il ne savait rien faire. Dans le temps de sa jeunesse, on n'apprenait aux enfants qu'à tirer des coups de fusil et à supporter de longues marches. Il était vieux d'ailleurs et incapable d'aucun travail pénible. Il avait des enfants à son tour, mais sa pauvreté n'avait point permis qu'il leur fît apprendre un métier. Il possédait en outre une vieille femme, mais elle avait été cantinière, et ne se souvenait pas d'avoir fait autre chose que *passer la goutte* à nos soldats sur le champ de bataille, à travers les balles et au milieu du feu. Autour de lui, il avait beau regarder et étendre les bras, il ne voyait rien qui pût l'aider à sortir de son malheureux métier. Il y songeait tout le jour, et la nuit il en pleurait. Après bien des recherches, bien des calculs, bien des rêves, il lui vint enfin dans l'esprit qu'il était impossible que le tabac vendu par la régie fût plus mauvais. Depuis longues années, il savait que cette abomi-

nable choucroûte enfumée était beaucoup trop chère. Du rapprochement de ces deux faits, jaillit pour lui, comme une source au désert, une vie nouvelle, une situation meilleure. Il dit : Je serai marchand de tabac ; et il le fut. On le vit, dès le lendemain, lui, sa femme et ses enfants, se promener dans les rues de Paris, un panier au bras, et cherchant sur les trottoirs et jusque dans les ruisseaux, les bouts de cigares tombés de la bouche des passants ou rejetés par eux.

Les galeries du Palais-Royal, les boulevards, les Champs-Élysées, furent les premiers endroits qu'on leur vit exploiter. Peu à peu ils s'introduisirent dans les estaminets. Aujourd'hui, quand ils rentrent, le soir, dans leur pauvre gîte, il est bien rare qu'ils ne rapportent pas, à eux tous, une dizaine de livres de ces bouts de cigares. Alors ils se rangent en rond autour d'une table ; ils disposent leur récolte au milieu d'eux, ils l'épluchent, ils la trient, ils en font des lots. Chacun d'eux, armé d'un grand couteau de cuisine, hache ensuite devant soi, pour en faire du tabac à pipe, sa part de la récolte du jour. Le lendemain, enfin, tout en faisant leur ronde, ils vendent aux chiffonniers qu'ils rencontrent, et seulement au prix de dix centimes l'once, le tabac à fumer et à mâcher dont ces pauvres diables ont besoin pour vivre.

Quant au fer, ce sont les chiffonniers eux-mêmes qui l'extraient des rues, ou du moins un certain nombre d'entre eux. Ceux-ci sont nommés par la police et par leurs confrères, les *ravageurs*. Ils ne travaillent pas lorsqu'il fait beau, mais seulement quand il pleut, un instant après la pluie. Alors l'eau coule à torrents dans les rues inclinées de Paris. Elle a charrié, dans les rigoles ménagées par le pavé, tous les morceaux de clous et de ferraille qu'elle a pu emporter en passant, et tout cela s'est arrêté çà et là, dans les interstices de pavés. Les *ravageurs* le savent bien. Aussi, dès que le ciel se charge de nuages, dès que les nuages s'amoncellent au midi et semblent trainer sur la ville et s'écorcher les flancs aux angles des toits, dès ce moment tous les ravageurs, jeunes et vieux, sont en fête. Chacun prépare son crochet et boit du *camphre*, en attendant l'orage. Tout à coup les nuages crèvent, la pluie tombe à verse ; c'est le beau temps des *ravageurs*. Dans un instant ils vont se mettre à l'œuvre. La pluie a cessé, les voici.

Toutes les rues inclinées de Paris, et au milieu desquelles coule un ruisseau, sont occupées par une file de pauvres gueux en blouses, ployés en deux, la tête au niveau des genoux, les regards au fond du ruisseau, et cherchant de la ferraille entre les pavés. La besogne faite, ils vendent un sou la livre leur misérable butin. Pour nous autres, un sou n'est rien ; pour les ravageurs, c'est l'espérance, c'est la vie, c'est tout ! Oh ! que de chiens inutiles absorbent sans s'en douter ce qui suffirait aux besoins de nombreuses familles !...

La police n'aime pas les ravageurs. On prétend qu'ils détériorent le pavé de Paris. Quand elle en prend en flagrant délit, c'est-à-dire travaillant pour manger, elle s'en empare, elle les conduit en prison, elle les fait condamner, et puis probablement elle se donne, au nom de la société, sa propre bénédiction. Quelle raillerie !...

Quoi qu'il en soit, et ceci soit dit en l'honneur du plus hardi des chiffonniers, voici dix ans que la police traque le *général Bertrand*, le plus vaillant des ravageurs, et elle n'est pas encore parvenue à l'arrêter.

Le général Bertrand, *ravageur*, n'est pas ce vieux et fidèle compagnon de l'Empereur que nous connaissons tous. Grâce à Dieu ! celui-ci peut vivre autrement qu'en cherchant des clous dans les ruisseaux de Paris. Celui dont nous parlons est tout simplement un chiffonnier héroïque, un brave entre les siens, et que les siens ont appelé général, parce qu'il se nommait aussi Bertrand, comme l'austère compagnon de notre grand Empereur.

Les jeunes chiffonniers ne se font remarquer au milieu de leurs pères que par un seul trait, un manque de mémoire, un rien, voici : dès qu'il peut travailler à son compte, c'est-à-dire à douze ans environ, le petit chiffonnier se hâte d'abandonner l'antre paternel. Il se procure les instruments dont il a besoin, et on le voit errer seul au travers de nos tas de maisons. Pendant les premiers jours de sa liberté, il sait encore le nom de son père, mais au bout de trois mois, demandez-le-lui, il ne s'en souvient plus. Il sait bien qu'on l'appelle *Gugusse*, *Titi*, *l'Amour*, etc., mais voilà tout. Pauvre enfant !

C'est sous les galeries du marché du Temple que les chiffonniers achètent leurs vêtements. Une blouse en été, une guenille quelconque en hiver, une casquette, un pantalon multicolore, deux souliers réformés à l'armée de Sambre-et-Meuse, mais garnis de bons clous aujourd'hui, voilà leurs harnois des fêtes et de tous les jours. Quant à la chemise, c'est au marché Saint-Jacques, chez mademoiselle Victoire, qu'ils vont la chercher ; ils l'appellent du nom de la marchande, une *victoire*. Elle leur coûte dix sous ; quelquefois moins, jamais plus.

Les chiffonniers deviendraient presque tous électeurs s'ils savaient profiter de leur position, qui ne les oblige à aucune dépense ; s'ils aimaient un peu moins le camphre et le vitriol. Ils seraient considérés, choyés, on leur donnerait des poignées de main et on leur ferait la cour tous les cinq ans ; enfin, ils pourraient mourir dans leurs lits. Eh bien ! allez dire cela à un chiffonnier : il vous répondra que l'hôpital n'est pas fait pour les chiens, et il vous tournera le dos. Les chiffonniers sont des malades incurables.

On a rangé tout récemment les chiffonniers parmi les classes dangereuses de la ville de Paris. On a eu raison : les chiffonniers sont dangereux ; mais à qui la faute ? Au lieu de s'amuser à bâtir des prisons modèles, où pour un seul détenu l'État ne paye pas moins de cinq cents francs de loyer, comme à la Roquette ; au lieu de faire aux prisonniers civils une vie si douce, qu'elle dépasse en bien-être celle de nos ouvriers actifs les plus laborieux, ne vaudrait-il pas mieux s'occuper sérieusement du sort des classes pauvres ? Encore une fois, ce n'est point par plaisir qu'un homme se fait voleur ; c'est parce qu'il n'a pas de travail, pas de gîte, pas de vêtements, pas de pain. Lorsqu'il sera en prison, il aura tout cela. Il le sait bien, ce pauvre homme qui ne s'est pas encore écarté du droit chemin, et c'est là pour lui en vérité une science formidable. Vous qui l'accusez, vous qui le condamnerez demain, la main sur votre gilet et les yeux dans votre Code, vous ne savez pas tout ce qu'il a fait, ce malheureux, avant de mettre l'honneur sous les pieds et de marcher dessus ; vous ne savez pas tout ce qu'il a souffert pendant le jour et pendant la nuit, tourmenté par les tentations de la faim ; vous n'avez pas eu faim, vous !... Oh ! croyez-moi, ne chassez pas l'indulgence de votre cœur, messieurs les juges : l'indulgence, le pardon, sont des attributs de la Divinité, tâchez de vous approcher d'elle le plus possible dans ce monde, et, dans l'autre, elle abaissera sa droite de votre côté. Les chiffonniers sont des hommes, comme vous et moi ; ils sont nés de deux baisers comme nous tous, sous un buisson de fleurs, peut-être sous les lilas de Romainville, au bruit des chansons villageoises, au chant des oiseaux : ne les maudissez pas. Ah ! s'ils se sont abrutis au point de ne plus nous

ressembler que par la forme, ce n'est pas leur faute à eux, croyez-le bien. Ils s'éloignent si vite de leur mère, qui ne peut les nourrir! Ils sont tant méprisés, tant cachés dans la boue! Ils voient si rarement le soleil, ces parias inclinés sur le fumier que nous faisons tous!

Nous avons écrit tout à l'heure que c'étaient des malades incurables, — oui, incurables si nous les abandonnons tout à fait; — mais penchons-nous vers eux quelque jour, et nous les verrons bientôt revenir à la vie commune et s'élever à une hauteur normale. Hélas! les pauvres brutes, savez-vous qu'ils ne se croient pas des hommes?...

Ils sont pourtant aristocrates et très-aristocrates, je vous jure. Il y a parmi eux, comme partout ailleurs, des rangs, des catégories, des préférences, des exclusions, les élus et les maudits. A quelques pas de la barrière de Fontainebleau, il existe un cabaret fréquenté spécialement par les chiffonniers, et qui porte pour enseigne une espèce de cruche noire, avec cette devise au-dessous : « Au Pot blanc. » L'ex-chef de la police de sûreté, le publiciste Vidocq, ayant eu naturellement à s'occuper des chiffonniers, a visité ce cabaret longtemps avant nous. Voici, à peu près textuellement, ce qu'il en dit dans un de ses ouvrages :

« Les chiffonniers sont divisés en trois classes : ce n'est pas seulement dans l'exercice de leurs fonctions que cette distinction a lieu; elle existe même au *Pot blanc*. Pour ne point mettre leur *hotteriot* en contact avec les mannequins et les serpillières, les chiffonniers de la première classe se sont emparés de la plus belle chambre du cabaret : elle leur appartient exclusivement, et, pour bien indiquer sa destination, ils l'ont nommée *chambre des pairs*. Les porteurs de mannequins, à leur exemple, se sont emparés d'une autre pièce qu'ils ont nommée *chambre des députés*. Enfin les membres de la dernière classe, forcés de se contenter de la plus mauvaise pièce, ont écrit au-dessus de la porte : *Réunion des vrais prolétaires.* »

Cette prédisposition à s'affubler de priviléges et à se blasonner démontre beaucoup mieux que nous ne saurions le faire tout ce qu'il y a de souffrances parmi les pauvres parias de notre civilisation. Quoi donc! ce sont ceux-là mêmes qui brisent les écussons aux jours de crises, qui battent les armées de la royauté, le plus haut et peut-être le plus lourd privilége de notre temps, ce sont eux, et cela au nom de l'égalité! — ce sont eux qui se détournent de l'égalité divine, l'égalité naturelle, l'égalité du malheur! — Faut-il se plaindre? faut-il gronder?...

Ni l'un ni l'autre. Les temps ne sont pas venus.

Un mot seulement :

O prolétaires! ô députés! ô pairs de France! voici bien longtemps que la guerre existe entre vous, enfants de la terre! Avez-vous peur qu'il y ait trop de joie et de félicité dans ce monde, vous qui abandonnez, quand vous ne les bannissez pas, les hommes malades au lieu de chercher à les guérir? Croyez-moi, messeigneurs, prenez une autre voie. Plutôt que d'aiguiser vos dents les uns contre les autres, aimez-vous en frères, les grands et les petits, et pensez quelquefois à cette pâle chiffonnière, qui, elle aussi, se plaît dans la pourriture humaine, aime la fange dans les haillons et les manteaux d'or, boit les ulcères à pleine bouche et sans cracher; terrible porte-hotte qui nous ramassera tous, et qu'on appelle La Mort!...





LA DÉVOTE

PAR

JULES JANIN





Grâce à Dieu, il n'est pas de révolution en ce monde, qui, à le bien prendre, n'ait en soi quelque chose de bon. La Révolution de juillet, par exemple, nous a délivrés à tout jamais d'un abominable fléau qui menaçait de reparaître dans nos mœurs, je veux dire l'hypocrisie religieuse, la pire espèce de toutes les hypocrisies. Quand tous les honnêtes gens qui croient encore en Dieu, et qui n'ont pas relégué l'Evangile avec les livres des philosophes, ont pu aller à l'église tête levée sans être soupçonnés d'ambition ou de flatterie, l'église s'est remplie, à toutes les heures du jour, d'une noble foule. Les honnêtes gens ne se sont plus cachés pour y venir. La religion catholique, n'étant plus protégée par personne, rentrait dans le droit commun, ou, pour mieux dire, dans le droit divin. A nous aussi, puisque maintenant il est bien reconnu que la loi est athée, puisqu'il n'y a pas de roi dévot, de cour dévote, plus de congrégations religieuses qui nous espionnent et qui comptent sur nos signes de croix, il nous est bien permis de célébrer le type féminin le plus charmant qui se puisse présenter à l'étude et à l'observation des moralistes contemporains. Nous voulons parler de la *dévote*, oui, de la dévote elle-même, celle-là qui prie tout haut, qui fait le signe de la croix en plein jour, qui assiste loyalement à toutes les grandes scènes du culte catholique. Du temps de la Bruyère, quand on disait la *dévote*, la Bruyère lui-même était obligé d'expliquer tout au bas de la page qu'il parlait des *faux dévots*. Nous sommes plus heureux que la Bruyère, nous autres, nous ne connaissons plus les faux dévots. Aujourd'hui, on est dévot, ou on ne l'est pas. A quoi bon affecter une vertu qui est inutile pour faire son chemin en ce monde et qui est tout au plus supportée? Tartufe lui-même, de nos jours, se présenterait dans une honnête maison, Tartufe serait chassé à coups de pied dans le ventre, au bout de vingt-quatre heures, comme le plus sale et le plus abominable des coquins

La dévote dont je parle est venue au monde dans quelques-unes de ces correctes maisons du faubourg Saint-Germain, toutes remplies encore de l'honnête et calme parfum des temps passés. L'enfant a été élevé sur le giron de sa vieille grand'mère, une femme qui a vu tout l'éclat de la royauté, qui a subi toutes les fureurs de la Révolution; femme forte, éprouvée par l'exil, éprouvée par la mort de tous les siens, et qui est revenue en France pour y montrer ce que peuvent le courage et la résignation. La vieille dame a appris de bonne heure à sa petite-fille à ne pas trop se fier sur le grand nom qu'elle porte, à ne pas compter plus qu'il ne faut sur l'avenir, qui n'appartient à personne, à ne pas dépenser sa jeunesse dans ces mille futilités, dans ces passions vides de sens qui font plus tard de la jeunesse un regret éternel; surtout la brave mère a parlé à son enfant du roi et de Dieu, qu'elle n'a jamais séparés dans son amour et dans ses respects. Elle lui a raconté, non pas sans frémir, qu'il y avait des temps affreux où le roi pouvait être renversé de son trône, où le Dieu pouvait être exilé de son temple, mais qu'au milieu de ces sanglantes tempêtes c'était un devoir de gentilhomme et de chrétien de rester fidèle au roi, fidèle au Dieu, et qu'après tout ils finissaient

toujours par revenir l'un et l'autre. Quel moyen que l'enfant ne fût pas attentif, en entendant raconter à ses oreilles ces histoires étranges, toutes remplies de bouleversements, de blasphèmes et de miracles de tout genre? Aussi, de bonne heure, la jeune fille est devenue sérieuse; elle n'a rencontré sous ses pas enfantins ni le mensonge ni la flatterie : autour d'elle, chacun était grave, et même son oncle, le commandeur de Malte, un des anciens amis de M. le comte d'Artois, dans leurs beaux jours de folie, d'élégance et de plaisir.

Ainsi a grandi ce bel enfant; les premières émotions de l'Évangile lui sont arrivées naturellement, sans même qu'on les lui ait enseignées. Mais elle voyait autour d'elle tant de fervents apôtres; elle était si souvent encouragée par la bénédiction de tant de saints évêques; elle entendait à l'improviste, et tant et si souvent, la voix catholique du dix-septième siècle tout entier; elle avait appris à lire de si bonne heure, et à s'y plaire, les grandes pages de Bossuet, les touchants enseignements de Fénelon, les lettres charmantes de saint François de Sales, le *Petit Carême* de Massillon; elle avait si souvent vu luire, à ses yeux, l'éclair tout-puissant de Pascal, que cette première conversion, qui se fait à quinze ans dans les jeunes âmes et qui décide de toute la vie, l'avait trouvée ferme et convaincue : c'était déjà une chrétienne à quinze ans.

En général, on ne sait plus guère, parmi nous, ce que peut être une famille ainsi réglée, du haut en bas, par l'austère devoir catholique. Dans une famille ainsi faite, chacun apporte, comme dans un centre commun, les dons les plus rares de son esprit, les qualités les plus précieuses de son cœur. Si l'origine n'est pas la même pour les uns et pour les autres, leur but est le même à tous. Ceux-ci viennent en droite ligne, et par une généalogie non interrompue, de Port-Royal-des-Champs. Austères enfants de la vallée de Chevreuse, ils ont gardé précieusement la sainte parole du grand Arnauld et de Pascal. Dans l'étude des sciences et des lettres, ils sont restés les disciples fidèles de Nicole. Ils ont traversé avec un rare courage, et sans s'étonner, toute la période révolutionnaire; car, depuis Louis XIV, ils étaient habitués à la persécution. Ceux-là, les moins austères, sont les disciples de ces savants jésuites qui voyaient, qui jugeaient, qui surtout savaient toutes choses : ils ont considéré la croyance et la science sous leur côté le plus aimable et le plus facile. Quand donc, élevé parmi les docteurs de l'une et l'autre discipline, l'enfant est grondé par le janséniste, c'est le jésuite qui le console, c'est le jésuite qui aide l'enfant à remplir sa tâche de chaque jour. Sa méthode est plus expéditive et non moins sûre. Le janséniste parle à l'enfant du Dieu qui est terrible; le jésuite parle à l'enfant du Dieu qui est bon, et, en fin de compte, c'est toujours parler de Dieu; et parler de Dieu, c'est le faire aimer.

Dans ces maisons si bien posées sous le ciel, où chaque heure de la vie a son emploi, où tout le monde, depuis le maître jusqu'au dernier domestique, est à son devoir, où le temps est regardé comme le plus rare des capitaux, car il appartient au travail ou à la prière, il arrive d'ordinaire que toutes les choses humaines réussissent. Rien n'est plus simple; on n'est pas troublé par les bruits du dehors, on n'est pas arrêté en son chemin par les passions mauvaises. Chaque jour apporte avec soi un progrès, dont la maison profite; il arrive donc que la fortune, et les dignités, et le respect, et la considération, viennent frapper à cette porte, fermée à l'oisiveté, à la révolte, aux vains plaisirs, aux dissipations mensongères, aux fêtes de tout le monde. A dix-huit ans, la jeune fille est un riche parti; en conséquence, on la recherche malgré sa piété. Les plus beaux jeunes gens se disent, en folâtrant autour de cette chaste et blanche vertu, qu'ils en viendront à bout sans peine; ils se promettent d'apprendre à la jeune fille les belles manières et de la *façonner*, comme ils disent. Paraît-elle dans un salon, les femmes à la mode disent qu'elle se tient mal, que son œil est grand, mais sans expression; qu'elle est gênée, qu'elle est contrainte, qu'elle est silencieuse; et d'ailleurs elle ne sait pas danser, elle joue à peine du piano, elle ne distingue pas la musique de Rossini de la musique de Meyerbeer. Pour rien au monde, elle ne consentirait à chanter quelques-unes de ces jolies petites romances qui commencent invariablement par ces mots : *Je t'adore*, et qui finissent par ce beau vers : *Je n'aimerai jamais que toi.* L'aimable et noble fille, il faudrait la plaindre, si en effet son père n'était pas riche, si sa famille n'était pas si bien posée dans le monde; si, par ses alliances autant que par sa fortune, cette maison n'était pas de celles qu'on estime et qu'on respecte. « Je le crois bien qu'il faut que nous fassions notre fortune, disait un jour un des vieux chrétiens de l'église Saint-Merry; moi, par exemple, j'ai six filles à marier, et qui donc aujourd'hui voudrait de la fille d'un pauvre catholique romain, s'il n'avait pas une dot à lui donner? » Donc, la belle enfant se marie quand elle a dix-huit ans.

Elle épouse ordinairement un homme grave, ne s'informant guère de ce qu'il a été autrefois, mais sachant fort bien ce qu'il est à présent. Les fautes passées, elle les pardonne, car elle est indulgente, ou bien elle les ignore, car le mal n'arrive pas jusqu'à elle. Elle se marie loyalement, mais sans trop d'amour. C'est un devoir qu'elle accomplit, mais non pas une fête qu'elle se donne. En la voyant marcher à l'autel d'un pas si ferme et si tranquille, les petites-maîtresses s'étonnent et s'écrient : « Elle n'a fait que cela toute sa vie! » Maintenant, fasse le ciel qu'elle appartienne à un honnête homme qui ne rougisse pas des vertus de sa femme, et qui l'entoure de tous les respects qui lui sont dus!

La voilà donc mariée et entrant dans le monde sans reproche, sans plaisir et sans peur. Elle a fermé les yeux de sa vieille grand'mère, qui lui a répété, en mourant, les deux paroles de toute sa vie : « Dieu et le roi! » Elle a composé sa maison des serviteurs qui ont élevé son enfance, elle est devenue mère à son tour, elle est une mère tendre et sérieuse. Ce que fait son mari, ce qu'il devient, ce n'est pas là notre sujet. Nous ne voulons pas montrer la martyre, nous voulons montrer la chrétienne. Au dedans et au dehors de sa maison, son autorité augmente chaque jour. D'abord on en avait eu peur, on commence déjà à l'aimer. On a découvert sous cette austérité, sous cette réserve, une âme aimante, un cœur tendre et compatissant, une grande simplicité, une gaieté doucement épanouie. Cette jeunesse, si froide quand il s'agit de bagatelles, est tout de feu pour une bonne œuvre. On lui parle d'une mode nouvelle, d'un chapeau nouvellement découvert, elle écoute à peine; dites-lui le nom d'un malheureux qui souffre, aussitôt elle se lève et elle dit : « Allons! » Son joug est léger à tous ceux qui l'entourent; elle conseille, elle reprend doucement; sa remontrance même a tout le charme d'une louange; elle sait dans ses moindres détails toute la maison qui lui est confiée. S'il est encore quelques femmes dans le monde qui disent en parlant d'elle : « C'est une bégueule! » ses domestiques et les pauvres disent : « C'est un ange; » et il y a plus que compensation.

Voulez-vous savoir sa vie? Rien n'est plus simple; mais, pour la savoir telle qu'elle est, il la faut comparer



à l'existence des autres femmes, aux existences les plus brillantes et les plus enviées, sinon la vie de notre dévote ressemblerait à la vie de tout le monde, tant cela est simple et facile à comprendre. Pendant que la femme à la mode, celle dont l'esprit, le goût et la grâce remplissent tous les salons de Paris, est encore plongée dans le sommeil du matin, dont elle a si grand besoin pour réparer l'esprit et la beauté qu'elle a dépensés cette nuit même, notre jeune femme est déjà à l'œuvre! Elle s'est réveillée de bonne heure, et son jeune visage, que les veilles n'ont pas altéré, n'a pas eu besoin de grands apprêts. La voilà donc déjà vêtue, et l'on peut dire que si les femmes ordinaires ont devant elles dix ans de jeunesse, celles-là, grâce à sa vie simple et réglée, en a trente pour le moins. Son habit est de bon goût, d'une éclatante propreté, d'une grâce un peu méthodique, mais charmante. Toute dévote qu'elle est, l'aimable femme est restée ce que Dieu l'a faite, une jeune et belle personne; si elle ne permet pas qu'on lui dise à chaque instant : « Vous êtes belle, » elle a en elle-même le secret, ou, pour mieux dire, l'instinct de sa beauté, et elle en prend soin comme il faut prendre soin toujours des dons les plus précieux du Créateur.

Pendant que la femme du monde est encore à sa première ou même à sa seconde toilette, se répétant tout bas les sots et faciles triomphes de la veille, la nôtre a déjà embrassé ses enfants, elle a encouragé son mari dont elle est le conseil. Elle a examiné sous toutes ses faces une affaire importante, elle a le coup d'œil juste, l'esprit droit, et tout cela parce qu'elle a le cœur honnête. Point d'oisiveté dans cette maison, la journée est employée tout entière : ce serait un crime d'en perdre une heure. Cependant la femme à la mode est habillée, c'est-à-dire qu'elle a passé la première robe de la journée; pour la promenade elle en mettra une seconde, pour le dîner une troisième, une quatrième pour le soir. Dans l'intervalle des grandes affaires, la femme du monde demande ses lettres et ses journaux; alors sa soubrette, car elle a une soubrette, lui apporte sur un plat d'argent toutes sortes de petits papiers ambrés, ornés de dessins et d'images, parfums indiscrets et nauséabonds qui montent à la tête sans passer par le cœur. La dame lit tous ces billets d'un regard dédaigneux, elle y est faite. Pour elle, les plus douces paroles n'ont pas de sens, elle en sait toute la vanité. Quand elle a épuisé ces mensonges dorés, elle ouvre en bâillant, d'une façon agréable, ses journaux grands et petits. Là elle apprend toutes sortes de nouvelles qui n'intéressent qu'elle seule : — M. Duprez est malade. — On croit que madame Dorus est enceinte; — Vernet a la goutte; — Bouffé est absent; — la loge Bleue, la loge des Lions, s'est déclarée pour mademoiselle Louise contre mademoiselle Joséphine, et

autres fariboles qui composent le fonds actuel de la conversation parisienne. La partie la plus intéressante de ces journaux est celle-ci : « Hier, au bal de l'ambassadeur « d'Angleterre, madame la marquise de C*** portait un « turban de *telle façon;* madame la comtesse de V*** « avait une robe *ainsi faite...;* le chapeau de madame « d'O*** était doublé de *telle couleur...;* madame la mar- « quise de F*** avait acheté un mouchoir *en tel endroit*, « ses gants *en tel autre*. Le prince de S*** a fait faire sa « voiture chez *tel carrossier*. On se lave les mains à cette « heure avec un savon ainsi composé... La crème pour le « teint, du célèbre parfumeur Benoit, a le plus grand « succès dans un certain monde. » Vaines et méprisables futilités! Et quand on songe que toute la vie d'une créature raisonnable, d'une femme baptisée, se passe à des emplois pareils! Chez notre dévote, au contraire, vous pouvez entrer. Point de mystères, point de billets cachés, point de ces papiers adultères, point de ces odeurs infectes qui déshonorent une maison, point de soubrettes surtout. La soubrette de notre dévote est une vieille servante qui gronde sa maîtresse de temps à autre, qui l'aime comme sa fille, qui l'a portée dans ses bras, et qu'elle appelle tendrement sa mère, quand la vieille est triste et de mauvaise humeur. Notre dévote reçoit peu de lettres, elle n'a rien à entendre du dehors, ou bien, quand elle en reçoit, ce sont des lettres sur du gros papier, d'un caractère presque illisible, des lettres de quelque misère souffrante et cachée. Cependant la femme du monde est visible, c'est l'heure où madame laisse venir jusqu'à elle ses amis et ses simples connaissances. Dans ce petit salon coquettement rempli des petites recherches de ce petit luxe incommode qui remplit toutes les maisons modernes, bronzes d'un demi-pied, chefs-d'œuvre impérissables en porcelaine de Sèvres, pastels éternels sortis de la main des grands génies modernes et qu'enlève un rayon de soleil, petits chiens qui hurlent, oiseaux qui chantent, fleurs sans parfum, meubles dorés qui s'écaillent sous la main qui les touche, voilà dans quel sanctuaire notre belle dame reçoit son beau monde. Arrivent là, s'appuyant sur leurs joncs fluets comme leurs jambes, tous ces méchants dandys que la ville renferme, gentilshommes sans noblesse, riches sans argent, écuyers sans chevaux, jeunes gens de quarante ans, amoureux sans maîtresse et sans amour, têtes sans cervelle surtout, braves gens dont tout le mérite est de se bien connaître en gilets et en cravates; arrivent en même temps toutes ces femmes qu'on voit partout, dont tout le monde sait les noms et les aventures, papillons qui ont brûlé leurs ailes à toutes sortes de torches mal allumées, vieillesses précoces et fardées avant le temps, pâles squelettes qui se dissimulent dans la gaze et dans la soie, des fronts pelés, des jambes flottantes, des mains blafardes, des dents ratissées, des sourcils noircis, incertaines apparences d'une jeunesse qui n'est plus, d'une beauté qui a toujours été un problème.



Vraiment c'est un affreux monde à voir! Rien ne ressemble au monde réel comme ces fantômes des deux sexes, fantômes stériles qui n'ont rien produit dans leur vie, pas un trait de courage, pas un enfant, pas une bonne œuvre, pas seulement un bon mot. Comment ces espèces-là sont parvenues à compter pour quelque chose dans notre monde! voilà la honte et la plaie de notre société moderne, voilà ce qui fait le déshonneur de Paris, que Paris se soit occupé de ces *lions*, de ces *lionnes*, de ces *rats*, de ces êtres incomplets qui sont comme autant de vermisseaux sortis tout grouillants du cadavre de l'Anglais Lovelace; et cependant vous pouvez croire quelle



conversation s'établit entre ces beaux messieurs et ces belles dames; dans quel patois, dans quel jargon ces gens-là causent entre eux, et vous ne pourriez vous imaginer ce qui se dit là de sottises, d'inepties, de calomnies, d'injures; comme on y traite la gloire et la vertu, les poëtes et les grands hommes, et surtout, ô mon Dieu! ceux qui croient en Dieu, et ce qu'on y dit d'horribles et insipides calomnies des honnêtes femmes qui vivent chez elles, qu'on ne rencontre ni au bois de Boulogne ni à l'Opéra, qui vont à la messe le dimanche, et qui poussent le charlatanisme jusqu'à visiter les malades dans leur lit, les pauvres dans leur grenier, les prisonniers dans leur prison!

Cependant on introduit chez notre dévote le fermier de sa ferme, le maçon qui a réparé sa maison, le professeur de son enfant, et, dans ces entretiens utiles, elle protége le présent, elle défend l'avenir. Quand elle est seule, si l'envie lui prend de lire un livre, ne pensez pas qu'elle envoie chercher au cabinet de lecture le plus voisin quelques-uns de ces abominables chiffons de papier tout souillés d'ordures, tout remplis de choses immondes dans la page et sur les bords. Il n'y a guere que les dames du grand monde qui fassent usage de ces sortes de divertissements affreux, qu'elles partagent sans façon avec les laquais, les grisettes et les femmes de chambre de leur quartier. La femme sensée qui sait le prix du temps et la valeur de la vie laisse aux femmes à la mode ces tristes lectures dans ces dégoûtants volumes, elle leur abandonne bien volontiers tous ces romans modernes écrits en si vile prose, tout ce vagabondage de l'esprit, tout ce délire des sens; elle a quelque chose de mieux à lire et à penser : elle a dans le plus bel endroit de sa maison d'honnêtes livres, de beaux livres bien imprimés sur du papier sec et sonore, bien reliés par quelque relieur des temps passés. Dans ces livres, qui sont des chefs-d'œuvre en dedans et en dehors, au lieu des sales commentaires des lousties de cabinets de lecture, à la place de ces noms qui sentent l'atelier et la boutique, l'estaminet et le corps de garde, vous lisez les noms vénérés des magistrats, des prélats ou des savants d'autrefois. Vous découvrez sur la marge, transcrites d'une main sûre, les plus savantes ou les plus aimables réflexions. Quand vous tenez en vos mains un pareil livre, il vous semble que, derrière votre épaule, l'ancien propriétaire est là debout, les yeux fixés sur la page, et qu'il la lit en même temps que vous; alors vous vous efforcez de comprendre les chefs-d'œuvre comme il les a compris, de les aimer comme il les a aimés. La femme dévote, renfermée en elle-même, se plait surtout dans ce luxe des beaux livres; elle aime cette richesse cachée et ho-

norable qui ne fait envie à personne; de cette heureuse passion elle ne fait confidence qu'à ses amis les plus intimes; elle consent volontiers à être modestement parée, pourvu que son la Bruyère ou son Bossuet soient revêtus d'ornements magnifiques. Elle aura une robe de moins cet été, oui, mais son Corneille sera splendide. Tout son luxe est ainsi fait, simple, sévère, austère, comme elle est elle-même. Elle n'est pas de ces femmes qui portent avec elles beaucoup plus que toute la fortune de leurs maris. Ce qui brille ne lui va pas : elle trouve que les diamants la blessent, que les perles la rendent moins blanche; elle fait grand cas pour sa parure d'une fleur naturelle placée sans art dans ses beaux cheveux. En revanche, elle a grand soin de son linge, qui est le plus beau et le plus fin du monde. Elle aime ces dentelles dont elle a hérité de sa mère ou même de son aïeule. Comme rien n'est improvisé dans sa fortune, non plus que dans sa beauté, elle a dans ses grandes armoires en ébène toutes sortes d'innocentes magnificences qui ne lui ont rien coûté; et, voyez-vous, telle est la force de ces beautés naïves et naturelles que, toutes cachées qu'elles sont, elles finissent par dominer la mode même, la mode qui ne sait pas leur nom, qui n'a jamais vu leur personne. Elles imposent sans le savoir, à la foule subjuguée, leurs caprices les plus intimes. Ainsi donc, qui a remis en honneur les vieux bois de chêne sculptés? Qui a rendu leur éclat aux anciens meubles de Boule ou de Riessener? Qui nous a fait rechercher avec tant d'empressement les bois dorés et contournés du roi Louis XV, les falbalas de la cour de Louis XVI, toutes les reliques sérieuses ou galantes des temps qui ne sont plus? Qui donc a battu en brèche le sec acajou et les formes disgracieuses inventées par le peintre David? Qui nous a débarrassés des chaises curules et des lits à baldaquin? Qui nous a rendu les belles guipures et les plus fines dentelles de Malines; dont personne ne voulait plus? Qui donc enfin a remis un peu d'art, d'esprit, d'élégance et de goût dans ces tristes intérieurs du Paris moderne? Rien n'est plus facile à croire : ce sont quelques honnêtes femmes, pleines de sens et de tact, qui ont méprisé tout d'abord ce que la foule recherche et ce qu'elle aime, qui se sont isolées dans leur intérieur, qui ont caché leurs meubles comme elles cachaient leur vie, et qui ont été bien étonnées le jour où on leur a prouvé qu'elles avaient fait une révolution à ce point que, même les portraits de le Brun et de Mignard, autrefois égarés sur les quais, étaient recherchés pour servir d'ancêtres aux parvenus de la veille. En effet, ces braves parvenus, voyant tant d'honnêtes femmes avoir des ancêtres et les entourer de leur culte, ont voulu en avoir à leur tour, et ils en ont acheté de tout faits.

Cette femme a donc, elle aussi, son luxe, ses modes, ses plaisirs: son luxe, elle l'impose; ses modes, elle les invente pour elle toute seule; elle sait très-bien que toutes les comtesses, marquises, duchesses, princesses du journal des modes n'ont guère d'autre métier que d'essuyer les plâtres de la rue du Mont-Blanc ou de la rue du Helder, et elle n'est pas si malavisée que de se servir des robes et des chapeaux de ces dames. Quant à ses plaisirs, ils sont nombreux et ils sont à elle; elle les partage avec tous les honnêtes gens de sa famille. Sa maison est la mieux tenue, sa table est la plus abondante; elle ne manque jamais de glace en été, de feu en hiver. Elle a des chevaux peu fringants, mais forts et bien nourris. Sa voiture n'est peut-être pas du bon faiseur, mais elle ne se brise jamais. Ses gens sont simplement vêtus; ils n'ont pas d'aiguillettes, pas de livrée. On ne dit pas, en les voyant passer : « Ce sont des domestiques; » mais ils sont nés dans la maison, ils y mourront; ils sont bien payés, bien nourris, ils sont estimés et heureux. Il est vrai qu'ils n'ont pas l'estime de la grosse livrée, et qu'ils sont montrés au doigt quand ils passent devant le cabaret où s'abreuvent les antichambres.

L'honnête femme a tous les plaisirs que donnent le calme et la paix, la vie libre, assurée et exempte de dettes. Sa marchande de modes l'aborde avec respect, sa tailleuse ose à peine lui parler, tant elle comprend que cette femme est naturellement vêtue et n'a pas besoin de son secours. Autour d'elle l'émotion est générale. Paraît-elle quelque part, timide comme elle est, aussitôt tous les regards se portent sur cette aimable personne qui vient d'entrer; la frivole conversation s'arrête pour savoir ce que cette femme va dire. Les plus grandes coquettes les plus effrénées, les petits maîtres les plus avancés prennent leur part de la déférence commune. Elle parle, ou écoute; et comme sa bienveillance est grande, comme elle est indulgente pour toutes les faiblesses qu'elle ignore la plupart du temps, on reste étonné, charmé de s'être plu si fort à une conversation simple et facile, qui se passe de la calomnie, et même de la médisance. Jeune femme, notre dévote rend aux vieilles femmes ce qui leur est dû de déférence et d'attention ; vieille femme, elle devient le centre jaseur et souriant où se réunissent les jeunes gens dont elle est le conseil et l'appui. De même qu'elle a honoré la vieillesse des autres, ainsi sa vieillesse est honorée. Mais une pareille femme ne vieillit guère : les douces occupations de sa vie, l'absence de toute passion furieuse, le bien-être de l'âme et du cœur, le sang froid, le succès, l'estime générale, la vie active, l'influence de la campagne, la probité du mari, les progrès de l'enfant, toutes ces causes réunies ont laissé à ce beau corps toute sa vigueur, à ce beau visage toute sa dignité; et comme d'ailleurs elle a bien vite pris son parti de la vieillesse, comme elle n'a pas livré au temps qui s'avance les rudes assauts que lui livrent les autres femmes, en lui montrant, sans pitié pour elles et pour les autres, leurs épaules nues, leur gorge nue, leurs bras nus, toutes ces nudités ruinées, éventées, ridées; mais comme au contraire elle s'est tout de suite enveloppée dans la dignité de sa cinquantième année, cette femme reste intacte comme elle est restée pure; elle garde dans l'âge mûr la gaieté de sa jeunesse, autour d'elle s'exhale jusqu'à la fin le même parfum de grâce, de jeunesse et de vertu.

Quant à ses plaisirs, ah! c'est là que vous m'attendez sans doute! Eh bien! moi aussi, c'est là que je vous attends. Les plaisirs d'une belle dévote sont au moins aussi nombreux que les vôtres, illustres et grandes coquettes qui me lisez. A coup sûr celle-là n'a rien de viril, elle ne se vante pas d'avoir un poignet de fer, de fumer, sans être étourdie, un long cigare, de tenir dignement sa place dans la salle d'armes, de casser la poupée au tir de Lepage. Elle ignore l'émotion des paris dans les courses de Chantilly; elle n'a jamais tenu une carte dans ses mains, sinon pour élever quelque grand château à son jeune fils; on ne la voit guère dans les promenades publiques étendue mollement dans sa voiture, comme si elle était couchée sur son lit de parade. Elle serait bien fâchée d'avoir une loge au Théâtre-Italien et une loge à l'Opéra; car, dit-elle, on n'a pas plutôt acheté ces sortes de plaisirs, qu'il faut s'en servir. Elle va fort rarement au bal, où elle ne s'amuse guère; dans les grands dîners, où elle s'ennuie; on ne la voit guère, non plus, dans les immenses réceptions des Tuileries. La cohue lui fait peur, elle n'aime pas les réunions mêlées. Quant aux plaisirs exceptionnels, aux danses féro-

ces du mardi gras, alors que le peuple est masqué et couvert d'oripeaux et de haillons; quant aux sanglantes exécutions du mélodrame et du drame moderne, personne ne serait assez osé pour en parler à la sainte femme. Elle ne condamne pas tous ces vains bruits, tous ces faux plaisirs, toutes ces fêtes énormes; elle fait mieux que les condamner, elle les méprise. Elle n'en veut pas, elle y croit à peine; elle plaint du fond de l'âme les malheureuses femmes qui n'ont pas d'autre souci dans la vie que d'aller perdre à ce métier leur bonheur, leur beauté, leur santé, leur fortune, le repos de leurs familles et l'honneur de leurs maris : ses plaisirs et ses fêtes sont d'un autre ordre. Elle a dans l'année les plus belles fêtes du monde, dont elle est, sans se douter, la souveraine. Elle célèbre dans toute leur gravité les vieilles fêtes de Noël. Elle se souvient des noms de ses vieux parents, de l'anniversaire de ses jeunes enfants; elle vous dit naïvement chaque année : J'ai un an de plus, félicitez-moi et m'envoyez vos fleurs. Elle a pour elle toutes les joies réunies du calendrier. Elle croit au jour de Pâques comme elle croit à Noël, quand l'église est toute parée, quand les chants solennels se font entendre, lorsqu'à l'austérité et à la tristesse du carême succède l'*alleluia* universel. Elle a pour elle la fête de Dieu mêlée de fruits et de fleurs, et de beaux enfants tout blancs comme des anges. Elle a toutes les douces émotions de l'église, cette fête continuelle que le vulgaire ne sait pas : l'encens, les chants de l'orgue, la parole du vieillard du haut de la chaire catholique, les cantiques que disent les jeunes filles dans la chapelle de la Vierge, l'histoire tout entière du Sauveur et de Marie, les magnificences épiques de l'Ancien Testament, les consolations de l'Evangile, en un mot la fête éternelle, la fête de tous, la fête de la terre et du ciel.

Vous qui vous occupez sans fin et sans cesse de misérables intrigues de coulisses, dont les héroïnes sont la plupart du temps les plus ignobles filles qui se puissent voir; vous qui trouvez fort bon de vous intéresser corps et âme à ces rivalités de rôles à débiter, de musique à chanter, de plaisanteries et de danses, vous ne comprenez pas, j'en suis sûr, que la vie tout entière puisse se passer à savoir tous les mystères de ce grand culte qui compte déjà dix-huit siècles d'existence; vous ne comprenez pas les chastes émotions que donnent la foi, la charité, l'espérance, et quels drames intimes se passent sous les sombres voûtes des cathédrales, et que de douces larmes se répandent sous les parvis des temples, et qu'on s'intéresse à ces beaux petits enfants qui viennent étudier la parole chrétienne. Vous ne manquez pas de pleurer à chaudes larmes, lorsqu'à la fin d'un mauvais drame de M. Victor Hugo, tout rempli de crimes, d'assassinats, d'infanticides, d'empoisonnements, d'incestes et de barbarismes, l'amant expire loin de sa bien-aimée; lorsqu'à la fin d'une méchante comédie de M. Scribe, deux jeunes gens se marient après avoir surmonté toutes les contrariétés de leurs amours; et cependant, âmes sensibles que vous êtes, vous ne comprenez pas qu'une créature raisonnable assiste, au pied de l'autel de Dieu, à un mariage véritable; vous ne comprenez pas qu'elle partage les chastes et inquiètes joies de la mariée, le délire contenu du jeune homme, le bonheur des grands parents qui assistent à cette alliance de la jeunesse avec la jeunesse. Vous avez pleuré la veille à chaudes larmes en voyant M. Saint-Auguste ou M. Saint-Ernest contrefaire, sur des planches mal jointes, le râle des morts; et si vous voyez passer dans son cercueil quelque beau jeune homme qu'un trépas inattendu enlève à sa mère, à peine levez-vous votre chapeau quand il passe. Mais, pour l'accompagner jusqu'à l'église, pour prendre votre part des lugubres terreurs du *De profundis*, vous n'avez pas le temps, vous êtes pressé, vous allez retenir une stalle ce soir pour entendre tout à l'aise le nouvel opéra qui se chante. Eh bien, ce drame solennel de l'église, ce drame toujours nouveau de la vie et de la mort, il est fait tout exprès pour la femme qui croit en Dieu et qui va à l'église; elle a sa grande part dans ces larmes, dans ces douleurs, et aussi dans ces fêtes et dans ces chastes joies. Son théâtre à elle, le voilà; sa loge à l'Opéra, la voilà : c'est la pierre où elle s'agenouille; c'est l'autel où elle prie. Ses acteurs qui passent, les voici : c'est le jeune époux qui emmène la nouvelle épouse; c'est le mort que l'on porte au cercueil; c'est l'enfant nouveau-né qui se plonge dans les eaux du baptême; c'est la foule innocente des beaux enfants qui viennent s'asseoir en habits de fête à la table de Jésus-Christ; c'est le vieux prêtre en cheveux blancs, tout courbé, qui dit la messe dans ce désert, et qui bénit de ses mains vénérables la jeune femme prosternée devant sa prière; c'est le pieux évêque qui arrive de bien loin, racontant les conversions qu'il a faites; c'est l'archevêque qui se meurt dans son église en deuil; ce sont, le jeudi saint, les douze vieux apôtres dont le pontife lave les pieds; c'est la promenade dans les champs quand il faut bénir la moisson. Certes, ce sont là de grands drames, d'imposants spectacles, de naïfs héros; et savez-vous au monde, vous dont tous les théâtres brûlent tous les dix ans, théâtres de toile peinte et de bois pourri, savez-vous un plus beau théâtre que celui-là : l'église de Notre-Dame de Paris?

Non, non, il ne faut pas médire du bonheur que donne la croyance; il ne faut pas prendre en pitié ceux qui savent se servir, comme il convient, des chefs-d'œuvre, des grands monuments, des pontifes illustres, des excellents génies, des bienfaits, des souvenirs, surtout des espérances d'une religion qui a dix-huit siècles; il ne faut pas prendre en pitié ceux qui lisent Bossuet et Racine, saint Jean Chrysostome et Pascal, Fénelon et Corneille, Châteaubriand et Lamartine; ceux-là qui voient avec d'autres yeux que les yeux du corps le *Campo santo* de Pise et les fresques de Raphaël au Vatican; ceux-là qui jugent les chefs-d'œuvre en chrétiens et en artistes, qui ne séparent pas l'idée de la forme, mais qui, au contraire, réunissent toutes ces nobles choses : la lettre et l'esprit, l'artiste et son œuvre, l'âme et le corps.

Vous parlez de vos plaisirs, de vos fêtes, des splendeurs de votre existence, de vos élégances sans fin, de vos intrigues banales, qui se dénouent à la police correctionnelle ou dans quelque allée écartée du Champ de Mars; tristes histoires dont voici le résumé : une robe froissée et un habit percé d'une balle; vous parlez de vos ambitions mesquines, qui aboutissent à quoi, je vous prie? à un peu de bruit que vous faites, à une place que vous emportez dans le conseil d'Etat où à l'armée; vous parlez de l'éclat dont vous entourez vos femmes et vos filles, et en un mot vous étalez complaisamment toutes les prospérités fragiles de votre vie; que sont, je vous prie, tous ces biens comparés aux bonheurs dont il est ici question? Dans la famille dont nous faisons l'histoire, la prospérité s'entend d'une autre sorte. Les enfants sont grands et beaux, honnêtes et naïfs. Le père, influencé par cette femme d'une si douce et si honnête volonté, va tout droit son chemin comme elle, et il arrive sans être obligé de faire un détour, car il a toujours marché. Elle, cependant, elle a ses joies qu'elle ne dira à personne. Vous payez très-cher, vous autres, pour aller voir des tragédies débitées par des comédiens qui déclament des

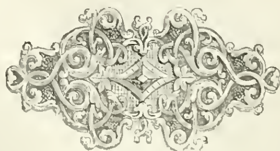
vers; l'argent que vous dépensez sans plaisir à ce que vous appelez vos plaisirs, elle va le porter tout là-haut près du ciel, sous les toits, où l'on brûle en été, où l'on grelotte en hiver, et là elle en voit des drames cruels, et là elle en essuie des larmes véritables, et là elle se sent bénie et louée : les larmes qu'elle répand sont douces, et elle revient chez elle heureuse et fière, et elle s'endort d'un paisible sommeil. Et, la nuit venue, au lieu de voir en ses rêves des tyrans de mélodrames armés de poignards et de coupes pleines de poison, elle rêve des malheureux qu'elle a secourus, elle revoit la mère de famille dont elle a sauvé l'enfant, elle entend la bénédiction du vieillard : voilà des rêves, voilà des drames! C'est en vain que vos poëtes ont dépensé tout le génie qu'ils n'ont pas à scalper le cadavre humain, à vous représenter les plus abominables tortures du corps : elle en a vu plus que vos poëtes, plus que vos dramaturges n'en ont pu deviner : elle s'est penchée sur les lits de l'Hotel-Dieu, de la Pitié.

Ainsi, par cette voie que vous croyez semée d'austérités et d'épines, cette femme est arrivée tout simplement à ce bonheur terrestre que vous cherchez tous, après lequel vous courez tous. Dans le devoir et dans la règle elle a trouvé ce qui va sans cesse s'enfuyant dans vos désordres; pour avoir renoncé tout de suite aux plaisirs de la vanité, cette femme a été la maîtresse souveraine de toutes les petites vanités qui l'entourent; sa modestie lui a servi tout autant que si elle eût réuni en elle-même tous ces orgueils amoncelés qui n'ont pas pu l'atteindre; elle a joui de toutes les bonnes et saintes choses de la vie, sans excès, et par conséquent sans fatigue; elle a eu sa part tout comme vous, et la plus belle part, dans les vers du poëte, dans les œuvres de l'artiste, dans la louange et dans les admirations des hommes; elle a joui plus que tous du ciel bleu, des fleurs épanouies, du soleil qui se lève, du chant du rossignol dans les bois; elle a vécu moins vite que toutes ces femmes éphémères d'une beauté si contestable et sans cœur, à coup sûr, qui paraissent et se fanent comme des plantes en serre chaude. Mettez-les en présence, celle-ci et celle-là, la femme mondaine à soixante ans, notre dévote à quatre-vingts ans, et demandez-leur où elles en sont l'une et l'autre. La femme mondaine à soixante ans est un cadavre, un remords; notre dévote à quatre-vingts ans aime encore, espère encore. Elle a gardé jusqu'à la fin ses trois compagnes, la Foi, l'Espérance et la Charité. La femme la plus spirituelle et la plus brillante du dix-septième siècle, cette Ninon de l'Enclos qui avait été proclamée d'une voix unanime le plus honnête homme du royaume de Louis XIV, fêtée et adorée jusqu'à son dernier jour, et elle était bien vieille quand elle mourut, se voyant enfin sur son lit de mort, s'est écriée en poussant un profond soupir : « Si l'on m'eût proposé une pareille vie, je me serais pendue. »

Arrêtons ici ce sermon. Ce sermon est arrivé malgré nous, et par la force même du sujet. Nous avons voulu relever de la défaveur où il a été placé par les plus beaux esprits même du dix-septième siècle ce surnom de dévote, nous avons voulu montrer quelque peu combien, même du côté des bonheurs de la terre, c'était là une heureuse profession. Nous n'irons pas plus loin, ce livre est fait pour écrire les mœurs au-dessous du ciel.

Nous aurions pu vous montrer aussi, chemin faisant, toute l'autorité d'une pareille femme, lorsqu'elle préside à toutes les grandes entreprises de la parole évangélique: car, Dieu merci, cette puissance de la religion chrétienne n'a pas été si fort brisée qu'elle ne produise encore ses orateurs et ses héros. Même aujourd'hui, dans ce temps de liberté confuse et mal définie, où toutes choses vont un peu à l'aventure, la vraie liberté de la parole, savez-vous où elle se retrouve? Ce n'est pas dans le journal, où elle est soumise à toutes sortes d'exigences étrangères, ce n'est pas à la tribune, où la passion politique l'aveugle trop souvent, c'est dans la chaire évangélique. Chose étrange! c'est là seulement que les hommes peuvent dire tout ce qu'ils ont sur le cœur; c'est là seulement que se débattent les grands principes qui tiennent à la liberté et à la conscience. Là se manifestent chaque jour de nouveaux orateurs, tout dévorés de l'ardeur du prosélytisme chrétien. On pourrait en nommer plusieurs, jeunes apôtres, convictions énergiques, ardents esprits, qui remuent des idées, ne pouvant pas agiter des hommes. On pourrait en citer un, le plus puissant de tous, qui doit verser le soir des larmes amères au pied du crucifix, en songeant que Luther lui a enlevé le seul rôle qui pût lui convenir dans l'église catholique. Or, à ces luttes de la parole chrétienne, à ces inquiétudes éloquentes de tant de bons esprits, à ces dangereuses révoltes puisées dans le sein même de l'Evangile, la femme dévote assiste chaque jour; elle est à la première place dans ce champ clos du dogme et de la croyance, et tous ces orateurs qui combattent pour la même cause, tous ces jeunes chrétiens disposés au martyre, toutes ces généreuses ardeurs qui se replient dans l'église, ne pouvant pas se faire jour dans la politique, c'est notre héroïne qui les juge du haut de son bon sens et de sa vertu.

Nous avons aussi oublié, mais comment ne rien oublier dans ce vaste sujet? la femme dévote qui n'a pour tout bien que sa dévotion, pour toute fortune que sa croyance; celle-là aussi, dans son néant et dans sa misère, elle règne, elle est heureuse. Pauvre femme sans abri, l'église l'abrite; pauvre femme sans famille, sans enfants, tous les beaux enfants que réunit l'église sont à elle; pauvre femme sans patrimoine, elle a pour patrimoine l'aumône des honnêtes gens qui prient avec elle; pauvre femme que personne ne connaît, elle a des frères qui la pleurent quand elle est morte. Mais, pour prouver le bonheur de celle-là, il n'est pas besoin de tant comparer. Qu'est-ce donc en ce monde qu'une pauvre vieille femme seule, infirme, abandonnée à elle-même, et qui ne croit pas en Dieu?





LA HALLE

PAR

JOSEPH MAINZER





La Halle de Paris proprement dite se compose de plusieurs vastes places qui se touchent, et n'en formeraient qu'une seule, si de petites rues ou quelques pâtés de maisons n'en interrompaient la continuité. Placée au centre de Paris, elle s'étend depuis la rue Saint-Denis jusqu'aux environs du Palais-Royal, cette halle d'un autre genre, qui semble la prendre par la main pour aller la joindre au marché Saint-Honoré ou de la place des Jacobins. La plus étendue de ces places, au milieu de laquelle s'élève la fontaine des Innocents, le chef-d'œuvre de Jean Goujon, était jadis un cimetière : par une de ces bizarres révolutions qui donnent à réfléchir au philosophe, l'asile silencieux de la mort est devenu le bruyant rendez-vous des substances qui servent à l'entretien de la vie.

Sur chacun des compartiments de l'immense marché qui approvisionne un million d'individus, plane, soutenu par de nombreux poteaux, un dôme à peine voûté, lourd comme la couronne du pape ou comme la calotte d'un pâté de Strasbourg. Tel est le dais du trône sur lequel siégent fièrement les très-hautes et très-puissantes dames de la halle. Au premier aspect, vous croiriez ne voir que pêle-mêle et confusion dans cet amas irrégulier de bâtiments et de charpentes; il y existe cependant un ordre admirable, une classification rigoureuse. Tel dôme recouvre la poissonnerie; tel autre le marché à la viande. Celui-ci est consacré aux marchandes de fruits et de légumes; sous celui-là s'entassent la volaille et le gibier. Tous ces objets de consommation sont disposés avec art, et sous leur jour le plus favorable : rien de plus appétissant que ces faisceaux d'alouettes et de perdrix, que ces guirlandes de poulets, de canards et de dindes; rien de plus frais et de plus gracieux que ces paniers de poires, de pommes, de pêches, de raisins, dont les teintes vermeilles ou dorées sont coquettement rehaussées par le vert du pampre ou de la mousse. Lorsque l'agaçante bouchère vous arrête au passage, et vous dit d'une voix caressante : « Monsieur, voilà un beau rôti; entrez, choisissez votre pot-au-feu! » vous seriez tenté de vous rendre à son invitation, tant est séduisante l'apparence de cette viande proprement découpée, et dont la membrane supérieure, par une adroite dissection, vous représente l'image du grand Napoléon, avec sa redingote, son petit chapeau et sa lorgnette!

Toute la rangée de boutiques qui s'étend le long de la rue *aux Fers* est occupée par des marchandes de fleurs naturelles et artificielles : c'est là que le fils et la fille, le neveu et la nièce, le filleul et la filleule, vont choisir le bouquet obligé pour la fête du père, de l'oncle, du parrain; c'est là que la grisette fait emplette de la rose ou du bluet dont elle décore son élégant bonnet pour le bal de la Chaumière ou du Prado; c'est encore là que l'ouvrier modeste trouve le bouquet et le chapeau de fleurs d'oranger, parure de sa fiancée et symbole de son innocence, lorsqu'il la conduit à l'autel.

Il y a aussi un bâtiment spécial destiné à la vente du



beurre et des œufs que l'on y transporte dans d'énormes paniers. Enfin, vous découvrez encore un marché, et ce n'est pas le moins curieux, où se fait exclusivement le commerce des pommes de terre et des oignons. Là, votre œil s'arrête avec surprise et plaisir devant une innombrable quantité de petits édifices artistement construits : tantôt c'est l'oignon qui s'élève en colonnes dorées, tantôt la pomme de terre qui figure de gothiques tourelles; il y a plus d'art, plus de difficultés vaincues dans cette architecture que dans celle des tours penchées de Pise et de Bologne. Le talent de celle qui l'a inventée participe à la fois de l'habileté de l'architecte, du goût du peintre et de la dextérité du singe. Retirez de ces tourelles, de ces colonnes, de ces pyramides, une seule pierre, je veux dire une seule pomme de terre, un seul oignon, et l'édifice croulera, et vous verrez tous les matériaux se répandre sur le pavé des rues environnantes. Reculez-vous, et jetez de loin un coup d'œil sur l'ensemble de ce marché, embrassez à la fois toutes ces enfilades de galeries ornées de tableaux vivants, plus pittoresques que beaucoup de peintures, et, à la vue de ce dôme, de ces poteaux, de ces marchandes fières et immobiles comme des statues, vous croirez apercevoir un temple antique, les caveaux de l'abbaye de Saint-Denis, un Louvre, un Vatican.

Mais, si vous voulez vous livrer aux plaisirs de cette contemplation, attendez le déclin du jour : c'est le moment où les rues deviennent silencieuses, où la marchande se prépare à quitter son poste. Alors il vous est permis de vous promener, de regarder et de méditer. Plus tôt, l'observation en grand est impossible; vous seriez perdu dans la foule des acheteurs. Le matin surtout, pendant les heures que la police accorde aux paysans pour vendre eux-mêmes leurs denrées aux consommateurs, vous seriez étourdi, abasourdi; ensemble et détails vous échapperaient. Mais, comme dédommagement pour votre curiosité, vous jouiriez d'un spectacle qui ne se présente que là et à cette heure. Autour des halles, dans les espaces vides qu'elles laissent entre elles, dans les rues qui leur servent d'appendices, et à travers une innombrable foule de vendeurs immobiles, se meut et circule une multitude d'acheteurs plus innombrable



encore. Tout y est vie, tout y est action, on pourrait dire tout y est jeunesse; car ce qui est vieux s'y rajeunit, ce qui est lent y devient prompt et pétulant. Il le faut bien, sous peine d'être tourné, retourné, chiffonné, renversé et piétiné par la foule comme une perruque par un singe, quand par hasard il lui en tombe une entre les mains. C'est un tohu-bohu d'hommes et de femmes, de paysans et de paysannes, de marchands et de marchandes en gros et en détail, de restaurateurs, de gargotiers, de marchands de vin, de cuisiniers, de cuisinières, de marmitons, de fruitiers, d'épiciers, de vieux garçons qui font eux-mêmes leur pot-au-feu, de femmes de ménage qui le font pour les autres.

L'hôtel du ministre et l'échoppe de l'écrivain public, la pension bourgeoise et la cuisine particulière, tout se donne rendez-vous à la halle; un million d'estomacs y envoient leurs représentants, dans une proportion bien autrement large que celle qui préside à la composition de la Chambre des députés. A chaque pas, ce sont des montagnes de choux, de poireaux, de carottes, de navets, de betteraves, des monceaux de pommes et de poires dont les espèces recherchées sont soigneusement enveloppées dans du papier. A terre, et principalement autour de la fontaine des Innocents, sur une place que l'on nomme le *Carreau de la halle*, se trouve un magasin improvisé, un camp volant; chaque marchand, à son arrivée, peut, en y posant le pied, dire, avec Guillaume le Conquérant ou Fernand Cortez : « Cette terre est à moi! » Là, il ouvre son panier, étale ses fruits, ses racines, et laisse à peine entre sa marchandise et celle de son voisin un sentier de Lilliputien, par lequel passent des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, avec des hottes, des paniers, des brouettes. L'oreille y est assourdie par un mélange confus de cris; dix mille voix se font entendre à la fois : *De la ciboule! De l'ail! Des choux de Bruxelles! Une tranche de potiron! Du mouron pour les petits oiseaux! De la chicorée! De la lavande!* Ici : *A un sou le quarteron!* là : *A deux sous la livre!* derrière vous : *Mes beaux champignons!* devant vous : *A cinq pour un sou, les anglais!* Vous avancez lentement, poussé, bousculé à droite et à gauche, et partout vous apercevez des bouches plus ou moins ouvertes, garnies de plus ou moins de dents; chacun veut vendre, et chacun cherche à dominer le cri de son concurrent; d'où il résulte une effroyable cacophonie, à faire fuir le plus intrépide. Mais ce n'est pas seulement votre oreille qu'il faut essayer de garantir, ce sont encore vos coudes et vos épaules : ils ont là leur ennemi juré, le porteur. Muni de son panier,

de sa hotte ou de sa brouette, il s'en tient toujours un dans le voisinage de celui qui achète en gros; ayez l'air d'un maître d'hôtel ou d'un cuisinier, vingt bouches vont s'ouvrir sur votre passage pour dire : « Bourgeois, voilà le porteur, le voilà! » Vous seriez un simple observateur, que cette allocution vous poursuivrait encore; elle semble alors vous avertir ironiquement que votre place n'est pas dans cet endroit, où vous n'avez que faire. A peine lui a-t-on confié un fardeau, que le porteur prend son élan et se met à fendre la presse. Malheur aux paniers, aux fruits, aux pots de fleurs qu'il rencontre sur sa route; malheur à vos jambes et aux pans de votre habit; car la politesse n'est pas la plus brillante de ses qualités. Il va droit devant lui, sans s'arrêter, avec le même sans-façon que s'il était dans une rue déserte. Ici, il renverse un tas de poires; là, une pyramide d'oignons; plus loin, une femme, deux, trois; il va toujours sans prendre garde aux *Tonnerre du diable!* dont on le salue, et auxquels il répond par cette apostrophe : *Vieux hibou! as-tu les yeux sur ton...?* Le reste se perd dans le bruit de la foule.

A côté de ces vendeurs, de ces acheteurs, de ces hommes de peine, qu'une même exigence, la cuisine, réunit chaque matin dans les halles de Paris, viennent encore se placer une multitude de petits commerçants qui spéculent sur la vente du paysan, et lui offrent, en échange de l'argent qu'il vient de recevoir, les petits approvisionnements de son ménage. Ce sont des marchands de souliers, de sabots, de cuillers de bois, de couteaux, de haches, de seaux, de mouchoirs à vingt sous les deux, de fil, d'aiguilles, d'épingles; on y voit jusqu'aux éternels crieurs d'allumettes chimiques à deux sous la boîte. Tandis que vous mettez tous vos soins à ne point poser votre pied sur les poires et les marchandes renversées, vous vous sentez inondé tout à coup de petits rubans blancs qui semblent descendre des nuages sur votre tête, comme la pluie d'or sur la belle Danaé. C'est un marchand ambulant qui promène une perche du haut de laquelle des milliers de lacets descendent, et nagent sur la tête des passants comme sur les vagues de l'Océan. Sa démarche est grave, il porte la tête haute, et, poussant son cri : *Lacets! lacets!* il dirige sa perche avec habileté et intelligence, aussi fier qu'un sacristain chargé de la bannière où brille l'image du saint de sa paroisse. Parfois, cependant, il arrive que le bout des lacets plonge dans la bouillotte du cafetier ou dans la poêle de la marchande de saucisses, dont les établissements sont nombreux à la halle, et y jouissent d'une considération très-distinguée.

Au marchand de lacets succèdent d'autres industriels. Les uns distribuent des prospectus; autour d'eux s'empressent les paysannes, qui, pour obtenir le précieux imprimé, crient à tue-tête : *A moi! à moi qui sais lire! — A moi, dont les enfants apprennent à lire chez M. Renaud, le maître d'école du village!* Ces prospectus annoncent des pillules merveilleuses, des remèdes infaillibles, les consultations gratuites du docteur Ch. Albert. D'autres chantent, au milieu du brouhaha, l'*Apothéose de Napoléon*, la *Colonne de Juillet*, en s'accompagnant avec un orgue de Barbarie. Plus loin s'avance un homme dont la voix de tonnerre, sentant quelque peu le rogomme, domine, comme le *Quos ego* de Neptune, la tempête de la foule; il tient à la main un certain nombre de petits cahiers, et répète son éternel refrain : *Lettres et compliments pour le jour de l'an! Manière d'écrire des lettres et des compliments à son père, à sa mère, à son oncle, à sa tante, à son parrain, à sa marraine, et autres bienfaiteurs! Douze pages d'impression pour deux sous!*

Vous qui désirez connaître Paris, vous courez examiner ses quais, ses ponts, ses promenades et ses spectacles : allez visiter ses halles, et vous le verrez comme il est, comme il a été il y a des siècles, comme il sera quand vos os serviront de jouets à vos petits-fils.



Marchande d'eau-de-vie du temps de Louis XV.



LE DIRECTEUR DE THÉATRE

PAR

EUGÈNE GUINOT





Entre la direction d'un théâtre et le gouvernement d'un peuple, il n'y a que la différence du petit au grand. Une direction dramatique est l'image en miniature et la fidèle représentation de la royauté : un théâtre est un petit royaume complet, pouvant être soumis à toute espèce de forme gouvernementale, la monarchie, l'oligarchie, la république, etc., etc., et se trouvant sujet, comme tous les autres royaumes de ce monde, aux émeutes, aux révolutions et aux usurpations.

Nous avons à Paris quelques théâtres régis par un seul directeur, qui tantôt est roi absolu, tantôt roi constitutionnel. Le monarque absolu est celui qui est maître de son théâtre, titulaire du privilége, et unique propriétaire de l'exploitation. Ces rois par la grâce de Dieu deviennent tous les jours plus rares, et, pour en trouver deux ou trois aujourd'hui dans l'empire du vaudeville et du mélodrame, il faut aller bien loin sur la ligne des boulevards, frapper à de bien petites portes, et s'adresser à des salles de spectacle qui tiennent dans le monde dramatique le rang qu'occupe en Europe la principauté de Monaco.

En général, la puissance directoriale est tempérée par un comité d'actionnaires qui a droit d'examen et de contrôle; ce droit, du reste, ne touche et ne concerne que l'administration financière, et laisse au directeur le gouvernement de la scène et la royauté des planches. La souveraineté des coulisses! voilà le pouvoir envié, fêté, couru, ambitionné, qui, malgré bien des désastres, ne manque jamais d'amateurs. Les trônes sont si rares! il est si doux de commander, d'administrer, d'avoir un peuple d'artistes, d'auteurs, de machinistes, d'actionnaires, d'avoir des favoris et des courtisans, d'être flatté, d'être trompé, de faire des lois et des coups d'Etat. En perspective, ce pouvoir est tout semé de fleurs et d'enchantements; mais, quand on y arrive, lorsqu'on tient le gouvernail, c'est autre chose.

Quelques hommes riches et blasés ont eu la fantaisie d'en essayer : fatale pensée qu'ils ont payée bien cher! D'habiles nautoniers qui avaient résisté aux tempêtes de la Bourse ont été renversés par l'orage qui tombe des frises et par le vent qui s'échappe de la niche du souffleur. L'une de ces victimes occupe aujourd'hui un mince emploi dans le théâtre qu'elle avait fait construire à ses frais, et où elle a englouti un million en quelques mois.

Nous sommes au siècle des spéculations, à l'époque où chacun veut s'enrichir vite, et où les moindres idées se monétisent; il ne faut qu'une bonne inspiration, un rêve, une de ces pensées imprévues qui se trouvent quelquefois au fond d'un verre de vin de Champagne, pour faire passer un homme de la pauvreté à l'opulence. Le génie industriel, dans son effervescence, s'est appliqué à tout, et nous avons vu des gens à systèmes hardis aborder la carrière des directions théâtrales avec des idées entièrement neuves et des plans gigantesques.

Cette variété de l'espèce nous a donné le directeur dandy, administrateur en gants jaunes et en bottes vernies, apportant au théâtre les façons exquises et les susceptibilités de la haute fashion financière. Lors de son avénement au pouvoir directorial, le *lion* fut accueilli dans son théâtre avec le cérémonial usité. De même que Henri IV, à son entrée à Paris, — ainsi que nous le voyons dans le tableau de Gérard, — reçoit les clefs de sa capitale, que les magistrats lui apportent respectueusement, le directeur reçut, comme signe de sa toute-puissance, la clef de la petite porte qui communique de la salle dans les coulisses.

— Qu'est-ce que cela? s'écria le dandy; une clef de fer, noire et difforme! Pour qui me prend-on? Où voulez-vous que je mette cet instrument, qui me salit les mains? Fi donc!

Et, jetant la malencontreuse clef par-dessus la tête du régisseur abasourdi, il envoya chercher un fameux serrurier, qui lui fit, pour cent écus, une serrure charmante et un bijou de clef qu'il attacha à la chaîne de sa montre. Le reste fut à l'avenant; le théâtre fit peau neuve et devint un modèle de luxe et de coquetterie : partout le superflu était répandu avec profusion, mais aussi partout le nécessaire manquait. On soignait l'agréable, on négligeait l'utile. L'utile n'est pas fashionable.

Tous les jours, après le déjeuner, la tête légèrement échauffée par d'enivrantes vapeurs, le directeur dandy, escorté de quelques lions de ses amis, venait à la répétition, et là, ces messieurs se conduisaient comme les marquis d'autrefois, qui avaient un banc réservé sur la scène. On interrompait la pièce pour causer avec les actrices; on échangeait des calembours avec le premier comique, ou bien on priait l'orchestre d'exécuter quelques morceaux de choix; le soir, les coulisses étaient encombrées de merveilleux; toutes les femmes galantes de Paris avaient leurs entrées dans la salle. Tant de faste et d'élégance devait aboutir à une catastrophe : aussi ce théâtre excentrique n'eut-il qu'une courte existence.

Le véritable directeur de théâtre, celui que nous voulons présenter comme type, n'est pas un dandy : il n'a ni chevaux, ni tilbury, ni appartement moyen âge, ni gants jaunes, ni bottes vernies; il ne se pique pas de fréquenter des gens de qualité, et on ne l'entend pas citer à tout propos son ami le vicomte et son ami le marquis; il n'est pas au bois de Boulogne quand on l'attend sur les planches; il ne porte pas de lorgnon incrusté entre le nez et le sourcil; il ne s'est jamais cassé la jambe en tombant de cheval... C'est un homme rond et sans façon, qui cache l'esprit le plus fin sous une enveloppe commune; il s'habille comme un épicier et loge dans son théâtre, afin d'être là, le jour et la nuit, pour faire face aux événements, toujours sur la brèche comme un vaillant soldat. Il sait attendre et préparer une bonne veine; le succès fleurit entre ses mains. Mais c'est dans la mauvaise fortune surtout qu'il est admirable : fécond en ressource, inépuisable en expédients, il faut le voir faire tête à la tempête, debout au milieu du tourbillon qui l'ébranle, pliant comme le roseau, pour se relever souple, vert et droit, à côté du chêne déraciné.

De grand matin vous trouverez notre directeur à son poste. Il se lève avec le jour, et son premier soin est de consulter le ciel et le baromètre : à vingt francs près, il vous dira, selon le temps et l'affiche, quelle sera la recette du soir. Il sait au juste ce que rapportent le temps couvert et l'orage; il évalue le vent, il cote les nuages. Il ne dit pas : « Il fait beau, ou il fait mauvais temps; » il dit : « Il fait un temps de quinze cents francs; nous avons un soleil de cinquante écus. » Si vous lui demandez : « Pleut-il bien fort? » Il vous répond : « Il pleut deux mille deux cents. »

Malheureusement, malgré tout son esprit, notre directeur ne peut ruser avec le soleil, ni faire la pluie et défaire le beau temps, qu'il considère comme un fléau. Mais il prend sa revanche avec ses autres ennemis, qui sont les auteurs, les acteurs, les journalistes, les actionnaires, le public; ennemis qui le font vivre, parce qu'il connaît la manière de s'en servir. Entre eux et lui, c'est une lutte perpétuelle, qui tantôt se manifeste ouvertement, tantôt s'élabore en secrètes hostilités, et où presque toujours le succès reste à celui qui est seul contre tous.

La première qualité d'un directeur de théâtre est de savoir dire : Non. Refuser est un art qui demande un grand discernement, beaucoup de vigueur dans le caractère, d'adresse et de grâce dans l'esprit. Quand les sollicitations arrivent de toutes parts, il faut savoir résister. Par exemple, on présente une pièce au directeur : la pièce est mauvaise, mais les auteurs sont des gens influents, connus par d'anciens succès, et membres de la commission dramatique. Il faut les refuser sans les mécontenter : voilà où brille le talent du directeur. Ou bien c'est un auteur qui vient se plaindre :

— Mon drame a réussi, dit-il.

— Je le sais, répond le directeur; votre succès m'a coûté assez cher!

— Pourquoi donc retirez-vous de l'affiche, après dix représentations, une pièce applaudie?

— Ma réponse est écrite au bordereau des recettes : votre succès ne fait pas un sou.

Froissé dans son amour-propre et dans ses intérêts, l'auteur se fâche, et voilà une des mille querelles qui agitent chaque jour la royauté de la scène.

Après quelques chutes, méritées et obtenues par de faibles ouvrages, le directeur, pour se relever avec éclat, s'adresse à un auteur célèbre. Il se rend chez l'illustre M***, qui le reçoit du haut de sa grandeur, et, après les compliments d'usage et les plus exorbitantes flatteries, il lui demande un drame en cinq actes. L'auteur soupire et se lamente : il est accablé de travail; on le poursuit de tous côtés; on assiége sa porte; il a des engagements sacrés, des promesses, des traités pour une trentaine d'actes qu'il doit livrer à de très-courtes échéances... Cependant, puisqu'il s'agit de sauver un théâtre de sa ruine, il ne refusera pas le secours qu'on lui demande. Il ne s'agit donc plus que de rédiger un petit contrat pour régler les conditions particulières exigées par les auteurs d'élite. C'est d'abord une prime de mille francs par acte, payables le jour de la lecture. Le directeur se récrie. Mille francs par acte pour une pièce qui peut tomber à la première représentation! car, enfin, les grands hommes ne sont pas infaillibles, et on a vu des auteurs à primes tomber comme de simples vaudevillistes de pacotille. « Mon théâtre, dit-il, n'est pas un théâtre royal, traitez-moi donc sans façon, soyez généreux, et souvenez-vous de l'hospitalité que nous avons donnée à vos débuts dans la carrière! » Mais le grand homme n'en veut pas démordre : il est auteur à prime, et il ne dérogera pas. Le pauvre directeur est donc contraint de s'exécuter.

Le drame si chèrement payé et sur lequel on fonde de grandes espérances est annoncé avec pompe, reçu avec enthousiasme, monté avec luxe, appris avec ardeur, répété avec soin; et enfin, après bien des traverses, bien des exigences d'auteur, bien des décorations refaites, bien des rôles remaniés, le jour de la première représentation arrive.

Tout est prêt, la salle est comble; l'auteur, livré à ses émotions, se promène dans les coulisses, et à chaque instant il va regarder à travers le trou de la toile pour examiner d'un œil inquiet le front de bataille qu'offrent les loges, les galeries et l'orchestre. Quant au parterre, il ne s'en inquiète pas : les romains sont là.

— J'ai trois cents amis dans la salle, dit le poëte au directeur. Je pense que, de votre côté, vous avez fait les choses convenablement.

Pour toute réponse, notre directeur appelle son chef de cabale, le capitaine des soldats du lustre.

— Vos gens sont-ils au complet?

— Cinquante de plus qu'à l'ordinaire, et des hommes solides.



— Vous vous rappelez bien mes instructions? Vous avez noté les endroits où il faut siffler?

— Que dites-vous donc là, mon cher directeur, reprend l'auteur en souriant; vous vous trompez, vous voulez dire applaudir?

— Non, siffler.

— Vous perdez la tête, mon cher ami.

— Pas tant. Ecoutez moi Que vous soyez applaudi ou sifflé, le succès d'argent est le même pour mon théâtre; tout Paris n'en voudra pas moins voir votre nouvel ouvrage. Les sifflets ont cela d'avantageux, qu'ils nous sauvent d'un succès médiocre et tout uni. Une opposition violente piquera la curiosité, animera les luttes de la presse et la querelle de vos partisans avec les perruques classiques. Que nous faut-il avant tout? du bruit, de l'éclat, du scandale. Vous serez sifflé.

— Mais c'est une machination abominable! Et ma gloire, monsieur?

— Je joue votre pièce pour ma caisse et non pour votre gloire. J'administre à ma guise; je crois que mon intérêt exige que vous soyez sifflé, et vous le serez. Du reste, jusqu'à présent je suis en règle avec vous. N'avez-vous pas touché votre prime? cinq billets de mille! Si vous renonciez à cet avantage, nous pourrions entrer en arrangement.

— Ah! c'est là que vous voulez en venir?

— Pourquoi pas? Vous avez abusé de votre position littéraire, j'abuse de mon pouvoir de directeur. Voulez-vous être applaudi? rendez l'argent! Mais décidez-vous sur-le-champ, car on va lever le rideau.

Pris à ce terrible piége, l'auteur lutte un instant entre les intérêts de sa bourse et les angoisses de son amour-propre; il essaye de détourner le pistolet qu'on lui met sur la gorge: mais le directeur reste inébranlable dans ses retranchements, bien sûr qu'à cette heure fatale, heure de fièvre et d'épouvante, l'amour-propre doit avoir le dessus. En effet, l'intérêt succombe, l'auteur cède en disant d'une voix affaiblie par l'émotion :

— Soyez satisfait, monsieur, je me rends; votre odieuse spéculation réussit... mais, comme vous le pensez bien, je n'ai pas sur moi la somme...

— Oh! votre parole suffit... Passons dans mon cabinet, vous me signerez une délégation de cinq mille francs sur vos droits d'auteur.

Cela fait, le directeur court à son régisseur, et lui dit :

— Allez donner contre-ordre. Il faut que la pièce réussisse maintenant; ordonnez qu'on applaudisse à outrance tous les passages signalés; avertissez les deux dames de la galerie qui devaient éclater de rire à la situa-

tion pathétique du troisième acte : elles pleureront et la plus jeune s'évanouira.

C'est surtout dans ses rapports avec les artistes que le directeur est tenu de déployer beaucoup d'adresse et d'habileté, s'il veut se tirer d'affaire avec honneur et profit. Aujourd'hui, les acteurs sont hors de prix ; le moindre talent dramatique s'estime au delà de toute proportion ; quant aux talents d'élite, aux acteurs qui font recette, ils ont des prétentions extravagantes. Il y a tel comique d'un théâtre de vaudeville qui gagne autant que le président du conseil ; les appointements d'un bon amoureux égalent ceux d'un archevêque, et toutes les chanteuses ont à la bouche ce mot d'une de leurs devancières à une Excellence allemande ou peut-être bien à un czar de toutes les Russies, qui lui reprochait de vouloir gagner autant d'argent qu'un feld-maréchal : « Eh bien ! faites chanter vos feld-maréchaux. » Chacune de ces dames veut avoir le revenu d'un receveur général, sans compter le casuel qui se récolte hors du théâtre. Voilà une notable cause de ruine pour les administrations ; et l'écueil est difficile à éviter ; car on se dispute ces talents si chers ; la concurrence est là, qui favorise l'abus, et qui ajoute à l'impertinence des prétentions par la folie des enchères.

Un directeur habile et bien avisé se tirera de ce péril. Avoir une bonne troupe à bon marché, voilà le problème à résoudre et le comble de l'art directorial ; celui qui obtient ce résultat est passé maître dans le métier. D'abord, et c'est impossible autrement, il paye cher deux ou trois premiers sujets : c'est là une nécessité à laquelle il ne saurait se soustraire ; mais il se rattrape sur le reste de son armée. Muni des ruses et des paroles dorées que possédaient les anciens sergents recruteurs, il fait la chasse aux bons acteurs des départements ; il a des agents intelligents et sûrs qui lui servent de chiens d'arrêt ; dès qu'on lui signale le gibier, il se met en campagne, après avoir assuré son répertoire de la semaine. On le croit à Paris, et il est à cinquante lieues de la capitale : un seul confident connaît le secret de son absence, et le remplace sans qu'on s'en doute. En prenant l'acteur de province par l'amour-propre, par la vanité, en lui faisant entrevoir l'éclat d'un succès parisien, on l'a presque pour rien : il sacrifie le présent à qui sait lui dorer l'avenir. Avec de l'adresse, du discernement, du goût et de l'activité, on peut aisément former une excellente troupe aux dépens des théâtres de première et de seconde classe, qui font les délices des grandes et des petites villes de France. De plus, le directeur habile se tient à l'affût des événements qui agitent à Paris le monde dramatique, et il profite des différends et de la mésintelligence qui s'élèvent souvent entre ses confrères et quelques artistes en réputation. Savoir saisir l'occasion, et enlever à son voisin un sujet précieux, voilà encore une rouerie qui a son mérite et son profit : c'est de la haute politique.

Les traités avec les auteurs, les engagements d'artistes, sont des actes importants qui demandent une finesse et un talent particuliers. Notre directeur-modèle doit avoir étudié la chicane aux meilleures écoles ; il en sait autant que l'avoué le plus retors ; il connaît tous les perfides secrets de cette science occulte qui cache un piége sous chaque mot, qui enchaîne une des parties par des liens de fer, et qui attache l'autre avec un de ces nœuds d'escamoteur qui ont l'air d'être bien serrés, et qui se défont à volonté. Ainsi, l'auteur et l'artiste se trouvent pris sans pouvoir se dégager, et le directeur peut, quand bon lui semble, éluder chacune des conditions qu'il s'est imposées. Les clauses qui le concernent sont savamment combinées, et reposent sur un terrain mouvant semé de nullités, de sorte qu'il recueille tous les avantages du contrat sans en subir les obligations onéreuses.

Dans une troupe bien organisée, il y a des artistes payés, des artistes surnuméraires, et des artistes qui payent. Cette dernière classe est composée ordinairement de jeunes et jolies femmes, qui veulent s'essayer à la pratique de l'art, ou simplement avoir une scène pour se montrer à un public choisi. Une de ces dames vient solliciter le directeur, qui lui répond galamment :

— Je ne demande pas mieux que de vous donner de l'emploi. Votre figure me convient, et je vous promets de vous mettre en évidence, si votre protecteur veut faire convenablement les choses. Envoyez-le-moi.

Le protecteur arrive. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, qui se donne la tournure d'un dandy, avec une barbe grise bien cultivée, et un ventre que ne dissimulent pas, mais que décorent une large chaîne d'or et des breloques ornées de pierres fines. Sa maturité se déguise sous un air léger et hautain ; il affecte les manières de nos jeunes lions, et il dit au directeur, d'un air aisé et cavalier :



— Eh bien ! vous avez vu Coraly ? Une femme charmante, qui a la singulière fantaisie d'entrer au théâtre. Je vous en félicite ; elle fera de l'argent.

— Vous croyez ? répond le directeur en souriant.

— J'en suis sûr. Elle a de l'esprit comme un démon ! Vous la verrez à l'œuvre.

— Ce serait avec beaucoup de plaisir, reprend le directeur ; mais mon personnel est complet ; je me trouve même dans la nécessité de faire des réformes.

— J'entends ! Mais Coraly ne vous coûtera rien ; elle ne demande point d'appointements.

— Une femme à laquelle vous vous intéressez n'a besoin de rien, je n'en doute pas.

— Une actrice surnuméraire ne saurait être refusée, n'est-ce pas ? Ainsi...

— Permettez ! Surnuméraire, c'est bien quelque chose ; mais tous les emplois sont pris, et, pour placer votre protégée, il me faudrait passer par bien des tracas, lutter avec ses rivales, faire des injustices, peut-être même des sacrifices...

— Si j'en faisais un, moi ?

— Ce serait différent. Mademoiselle Coraly, payant une pension, aurait des droits.

— Expliquons-nous nettement; j'aime cela, moi; on s'entend vite lorsqu'on parle l'argent à la main. Je donnerai douze cents francs par an, cent francs par mois.

— C'est convenu. Douze cents francs, et mademoiselle Coraly entrera immédiatement dans les chœurs.

— Que dites-vous là? les chœurs? Coraly figurante? Ce serait joli, et je serais bien reçu en lui apportant cette bonne nouvelle! Vous ne savez donc pas, monsieur, qu'elle serait capable de m'arracher les yeux?... Dans les chœurs! Oh! nous avons d'autres prétentions! Voyons! faut-il donner cent louis?

— Très-bien! Voilà donc mademoiselle Coraly lancée; nous lui donnerons de petits rôles; elle jouera les suivantes, et elle doublera les secondes amoureuses.

— Mais pas du tout! L'emploi est encore beaucoup trop modeste! Je vous ai dit que Coraly avait du talent et de l'ambition. Il nous faut de beaux rôles; nous ne voulons pas doubler, nous voulons créer.

— Et comment m'arrangerai-je avec mes premiers sujets? Comment déciderai-je les auteurs à confier le sort de leurs ouvrages à une actrice inexpérimentée?

— Pour aplanir ces dernières difficultés, je porte la pension à quatre mille francs.

— Oh! alors, il n'y a plus d'obstacles!

Les actrices comme Coraly sont d'un excellent rapport : elles se font remarquer par de magnifiques toilettes qui produisent un grand effet sur le public, et elles garnissent les avant-scènes et les stalles d'orchestre d'une foule de dandys qui aspirent à l'honneur d'une conquête dramatique.

Pour venir à bout de ses premiers sujets, et les maintenir dans la ligne de leurs devoirs, le directeur, comme un bon général, s'appuie sur son armée de réserve, composée de jeunes sujets ardents, dévoués, obéissants, et qui ne demandent qu'à se montrer. Il faut que le second rôle soit toujours prêt à remplacer le chef d'emploi, et qu'une débutante jeune et jolie tienne la grande coquette en échec. Lorsque ces doublures sont appelées aux honneurs de la scène, l'administration leur fait prodiguer les plus vifs applaudissements. C'est le moyen de tenir en haleine la bonne volonté des premiers artistes, et de mettre un frein aux caprices, aux bouderies et aux indispositions subites qui viennent trop souvent arrêter le cours et les profits d'un succès.

La fermeté et l'adresse ne sont pas les seules qualités qu'un bon directeur soit tenu de déployer dans son gouvernement : il doit encore exercer un grand empire sur lui-même, et savoir résister à de dangereuses séductions. Malheur à lui si son cœur est faible, et trop facilement ouvert à de tendres impressions! S'il ne sait se vaincre, le sceptre lui échappera, et son royaume, comme la monarchie française sous Louis XV, deviendra la proie des favorites. Alors tout sera perdu : il n'y aura plus de maître, mais une maîtresse qui s'emparera de tout, qui réglera le répertoire au gré de son amour-propre, qui écartera ses rivales, qui ruinera le théâtre, pour briller seule et sans partage, pour jouer de mauvaises pièces où elle aura le principal rôle, et où elle portera de splendides costumes payés par l'administration.

Si le directeur n'est pas doué d'un cœur de bronze, si le ciel ne lui a pas départi cette force morale dont Scipion et le chevalier Bayard donnèrent jadis de si beaux exemples, il devra placer ses affections hors du cercle de son gouvernement. Voilà l'écueil bien facile à signaler, bien difficile à éviter. Comment résister au doux penchant qui entraîne tous les monarques à user, et même à abuser un peu de leur puissance? Dites donc à un pacha, qui a son sérail sous la main, de négliger les attraits qui s'offrent à lui pour aller chercher ailleurs des bonnes fortunes incertaines!

Et lorsque, à force d'esprit et de caractère, le directeur aura solidement établi ses relations avec les auteurs et son autorité sur les artistes, ce ne sera pas tout encore : il lui restera une lutte de tous les jours à soutenir contre trois puissances indifférentes, inquiètes ou hostiles : le public, les journalistes, les actionnaires.

Les actionnaires sont pour le directeur ce que les assemblées législatives sont pour un roi constitutionnel. Par leur position financière, par l'intérêt essentiel qu'ils ont dans l'entreprise, ces messieurs exercent sur le gouvernement un contrôle qui s'étend quelquefois jusqu'aux plus mesquines chicanes; ils se réunissent à des époques fixes pour tenir conseil sur les affaires de l'Etat dramatique. L'imitation des débats parlementaires est complète dans leurs séances : ils ont un président, un secrétaire, une sonnette, et des orateurs dont l'éloquence est tempérée par l'indispensable verre d'eau sucrée; ils ont un centre qui soutient les actes de la direction, et des extrémités qui font une opposition plus ou moins violente; mais, après tout, et pour copier exactement leurs modèles, ils finissent toujours par voter et payer le budget, avec les centimes additionnels et les crédits supplémentaires.

On a bien raison de dire qu'à Paris les bailleurs de fonds ne manquent jamais aux entreprises industrielles. Ce qui se passe et ce qui se voit depuis quelques années à la Bourse et devant les tribunaux prouve surabondamment cette vérité consolante. Mais si les innovations les plus étranges et les bitumes les plus fantastiques trouvent aisément à être alimentés par des capitalistes ingénus, il faut dire, à la gloire du théâtre, que c'est surtout pour les entreprises dramatiques que la graine d'actionnaires a été semée dans le sol de la spéculation.

Qu'un privilége soit accordé pour jouer le drame, la comédie ou le vaudeville, pour chanter l'opéra ou pour danser sur la corde, et aussitôt une foule de solliciteurs se présentent la bourse à la main, réclamant la faveur d'être inscrits au nombre des fondateurs financiers. Ce n'est pas la cupidité qui pousse ces honnêtes spéculateurs. Non; leur argent est sacrifié d'avance, ou à peu près, comme une somme destinée à satisfaire leurs menus plaisirs. Ce qu'ils veulent, c'est avoir le droit de se mêler aux séduisantes intrigues d'un théâtre, c'est obtenir l'accès du sanctuaire, c'est voir s'ouvrir devant eux les portes secrètes interdites aux profanes, c'est pénétrer dans les coulisses et dans le foyer des acteurs. Voilà des priviléges qu'on ne saurait acheter trop cher quand on a un certain âge, une certaine fortune et de certaines passions. Il est si agréable de vivre un peu dans ce monde bizarre! de mettre le pied sur les planches, de trébucher dans une trappe entr'ouverte, et de recevoir de temps en temps le choc d'une forêt qui glisse dans sa rainure, ou d'un temple qui descend lestement des frises. Quel plaisir de causer avec les artistes, et de voir de près les beautés que le vulgaire n'admire que de loin! Comme cela vous change et vous renouvelle un homme blasé par les banalités de la vie bourgeoise!

Le directeur qui connaît ses actionnaires les tient en bride en resserrant ou en élargissant à son gré le cercle de leurs priviléges. S'il est mécontent d'eux, sous prétexte d'une pièce à grand spectacle, il leur ferme la porte des coulisses. C'est là un moyen; mais il y en a d'autres; et pour peu que notre habile homme sache l'histoire de France telle qu'on la trouve dans les mémoires de Brantôme, il mettra en usage la tactique de Catherine de Médicis et de son escadron volant.

Les journalistes sont plus faciles à manier : on vient aisément à bout des plus méchants; ceux qu'il faut corrompre sont heureusement une très-rare exception; les autres se contentent de quelques bons procédés. Il suffit de les placer convenablement aux premières représentations, et de leur envoyer une loge quand ils la demandent.

Et le public? Donnez-lui de bonnes pièces, de bons acteurs, un spectacle varié, et il viendra vous enrichir. Ne lui donnez rien de tout cela, et il viendra encore, si vous savez le pêcher à la ligne du charlatanisme. Attirer le plus grand nombre possible de spectateurs, tel est tout le secret de la comédie. A défaut d'autres éléments de succès, le directeur habile sait tout le parti qu'il peut tirer de l'affiche et de la *réclame.*

Aussi, dans les circonstances difficiles, vous verrez l'affiche s'allonger démesurément, et le titre des pièces prendre les plus gigantesques proportions. Les petites notes insérées dans les journaux, et appelées réclames, se lancent hardiment dans le domaine de l'exagération, et se modèlent sur le *puff* de nos voisins les Anglais.

Ainsi on lira dans les feuilles publiques :

« A la demande générale de MM. les maires de la banlieue, et pour que l'intéressant public des environs de Paris puisse commodément retourner au logis après le spectacle, l'administration du théâtre de *** a pris des mesures pour que le fameux drame de ***, qui attire une affluence considérable, soit terminé chaque soir un peu avant l'heure du dernier départ des chemins de fer et des voitures publiques qui font le service *extra muros.* »

Dans le genre du puff, nous ne connaissons rien de mieux que le trait de ce directeur, si justement célèbre par son esprit, et qui se fit faire un procès par un de ses voisins, sous prétexte que la foule attirée par la vogue de son spectacle encombrait tellement la voie publique, que l'accès des maisons devenait impossible, et qu'on ne pouvait ni rentrer chez soi ni en sortir de quatre à sept heures du soir.

Voilà ce qu'il faut d'esprit, de force, d'intelligence, de souplesse, d'habileté et de roueries pour administrer une entreprise dramatique. Aussi le type du bon directeur se présente-t-il bien rarement, et le peintre sera obligé de faire poser plusieurs modèles pour réunir dans une seule figure la perfection et le beau idéal de l'espèce.

L'un a d'excellentes idées, mais il ne sait pas les mettre en œuvre; l'autre est un homme habile, on cite ses bons mots et ses ruses; mais il ne possède pas l'art de réussir, et, après avoir fait des prodiges de valeur, il voit la fortune et son théâtre lui échapper. Celui-ci sait gouverner ses acteurs, dont il a été, dont il est encore le camarade; mais il est maladroit dans ses relations avec les auteurs; il en mécontente dix au profit d'un seul, qui abuse du crédit que lui donne un succès pour faire jouer une douzaine de mauvaises pièces. Celui-là, trop tôt satisfait, s'arrête en chemin; il a usé ses forces au début, et il s'endort dans les délices d'une fragile prospérité : sommeil fatal dont les doléances de ses actionnaires ne peuvent le tirer!

Mais de tous les vices qui affligent les administrations dramatiques, le plus funeste est, sans contredit, l'avidité qui pousse un directeur à composer des pièces pour son théâtre. Le directeur-auteur est un fléau, une peste, une cause infaillible de ruine. Dès que vous voyez le nom du directeur sur l'affiche, soyez sûr que le théâtre va mal, et regardez-le comme à moitié perdu; car alors le directeur ne songe plus qu'à ses profits littéraires, il éloigne la concurrence, il refuse les bons ouvrages de ses confrères pour ne jouer que les siens, qu'il joue en dépit des chutes et des sifflets.

Personne ne s'étonnera sans doute d'apprendre et de reconnaître combien il est rare et difficile de rencontrer un directeur accompli. La raison en est bien simple, car on comprend que les hommes assez bien organisés pour tenir cet emploi sont nécessairement emportés vers des sphères plus hautes. C'est là une vérité dont on peut aisément se convaincre. Regardez autour de vous, levez les yeux vers les sublimes régions de la politique, et dites-nous si, au prix des qualités exigées pour gouverner les affaires dramatiques, vous trouveriez beaucoup d'hommes d'Etat, de diplomates et de ministres qui feraient un bon directeur de théâtre?





LE CHEF D'ORCHESTRE

PAR

ALFRED LEGOYT



ecteur, mon ami, une confidence, s'il vous plait.

C'était un soir : nous venions d'invoquer cette mystérieuse personnalité du chef d'orchestre, et nous avions compris tout d'abord notre impuissance à écrire dignement, avec nos renseignements personnels, son importante monographie. Il ne s'agissait pas ici, en effet, de ces types commodes dont les particularités saillantes viennent se décrire d'elles-mêmes sous la plume de l'observateur, mais d'un de ces portraits qui désespèrent l'artiste par la difficulté qu'il rencontre à saisir sous un aspect convenable la figure ingrate ou commune du modèle qui pose devant lui. Nous primes alors la résolution d'aller invoquer les lumières de notre chef d'orchestre, M. K..., dont la haute compétence ne saurait être contestée. En conséquence, nous le prévînmes de notre visite, et le lendemain nous nous présentions chez lui à l'heure qu'il avait bien voulu nous désigner. Introduit dans un salon convenablement meublé, nous dûmes attendre quelques minutes l'honorable M. K..., alors occupé à faire *répéter au violon* l'un des lauréats du dernier concours du Conservatoire, admis à débuter sur l'une de nos scènes lyriques. Nous étions à peine assis, qu'une porte s'ouvrit, et nous vîmes s'avancer vers un piano placé au fond de la pièce une petite fille blonde et rose, les bras et les épaules nus, qui, après nous avoir salué avec une grâce toute mignonne, se plaça résolûment en face de son clavier, et fit voltiger ses petites mains sur les touches avec un air de bravoure qui nous ravit. C'était la fille du chef d'orchestre. « Si jeune ! m'écriai-je involontairement. — C'est maman qui me donne des leçons, et j'ai deux ans d'étude, » me dit la belle enfant avec un air modeste et ferme à la fois; puis elle attaqua vivement une sonate de Cramer. En ce moment, M. K... parut; il me fit un signe, et je le suivis dans son cabinet, qui était tout un musée musical.

« Monsieur, me dit M. K... en m'invitant à m'asseoir, vous avez bien voulu m'informer que vous travailliez à une physiologie du chef d'orchestre, dont je pourrais, dites-vous dans votre lettre, vous fournir les traits les plus piquants. J'ai bien peur de rester au-dessous des justes exigences du sujet sur lequel vous m'invitez ainsi à improviser. Je vais toutefois recueillir mes idées et tâcher de formuler en aperçus de quelque valeur les observations particulières que ma longue expérience m'a permis de recueillir. » A ces mots, M. K... prit une large prise de tabac, secoua avec précaution quelques grains tombés sur son linge, et se raffermit sur son fauteuil. « Il est des genres, monsieur, continua-t-il, dont l'étude ne mérite l'attention que lorsqu'elle porte sur l'analyse de leurs espèces. Le chef d'orchestre est un de ces genres. Pris dans une acception générale, je crois pouvoir dire qu'il n'a pas de titres bien éclatants à notre intérêt; je dirai même qu'il s'efforce depuis quelque temps de polir et d'user les angles sortants, les aspérités saillantes qu'il offrait autrefois au regard de l'observateur. Encore quelques jours, et vous chercherez vainement en lui les traces d'une individualité quelconque. Saisissons donc le moment où le sentiment et la crainte du ridicule ne l'ont pas encore entièrement dépouillé de toute allure originale, pour signaler les derniers signes caractéristiques qui peuvent lui donner droit à la qualification de

type; nous passerons ensuite une revue détaillée des curieuses variétés qu'il comporte en cette qualité. Vous avez rencontré quelquefois, monsieur, un homme vêtu de noir, l'habit hermétiquement croisé, le pantalon flottant sur la botte, la main sous le gilet, l'air préoccupé et naturellement grave; si vous avez passé près de lui, vous l'aurez certainement entendu fredonner; vous aurez aussi surpris à l'index de sa main droite une oscillation isochrone, en sens divers : cet homme est un chef d'orchestre. Si vous le suivez des yeux quelques instants, vous pouvez être assuré qu'il entrera chez le premier éditeur de musique dont l'étalage attirera ses regards, pour s'enquérir des nouveautés, et deviser de la chronique du monde musical. Ne vous étonnez pas non plus des nombreux signes d'intelligence qu'il échangera dans la rue avec quelques jeunes et rieuses figures de femmes; ces dames ne sont autres que ce que vous appelez les nymphes de la danse ou des chœurs. Or, le chef d'orchestre est pour elles une connaissance de tous les jours. Maintenant entrons avec lui dans l'appartement qu'il occupe au troisième étage d'une maison voisine du boulevard : ses enfants viennent lui sauter au cou, ou se remettent subitement au travail. Pour lui, il conserve cette gravité que vous lui connaissez; sa parole est brève et concise, il vise au laconisme, un peu à la profondeur. Vis-à-vis des siens, ses manifestations de tendresse ont de la roideur et de l'apprêt. Dans ses habitudes domestiques, il aime la précision et l'exactitude. Généralement sobre, il se plaît, surtout en présence de convives étrangers, à témoigner d'une véritable austérité, comme pour protester contre le préjugé d'intempérance dont le musicien est encore frappé. Dans la discussion, quand il s'agit de son art, il est tranchant et incisif. Un de ses secrets plaisirs est de remettre en question les titres de gloire les plus incontestés de nos illustrations musicales. Actuellement les sympathies se partagent entre les écoles française et allemande; mais il n'y a pas longtemps qu'il s'est rallié à cette grande et universelle admiration qui a salué le lever, sur l'horizon de l'art, du génie de Beethoven; on peut même assurer qu'il mêle encore quelques grains de critique à l'encens qu'il brûle en l'honneur de l'immortel auteur des symphonies. Je le dis avec regret, l'esprit d'initiative et de progrès, l'instinct et l'amour des nouveautés hardies manquent généralement au chef d'orchestre; aussi condamne-t-il sans rémission tous les pas aventureux de nos jeunes harmonistes en dehors des voies les plus largement, les plus facilement tracées. L'imprévu le trouble et le déconcerte, l'inconnu le jette dans de véritables perplexités; et, faut-il l'avouer, c'est à la crainte de déranger des habitudes prises, de modifier des convictions arrêtées depuis longtemps, et peut-être de faire des études nouvelles, bien plus qu'à la prudence et aux sages lenteurs d'une mûre délibération, qu'il faut attribuer l'indécision du chef d'orchestre à ratifier des succès que le public a depuis longtemps proclamés. Dans ses excursions en dehors du domaine musical, notre homme, par une singulière contradiction, est d'une fougue, d'un entraînement incroyable. En politique, il appartient à l'opposition avancée, et chaque matin il ravive ses patriotiques colères dans une lecture passionnée des organes les plus véhéments de la presse quotidienne. Malheureusement, ses rancunes politiques franchissent souvent avec lui le seuil de son orchestre, où elles suscitent des polémiques dangereuses pour la discipline et son autorité. En littérature, il aime les *excentriques formes* qu'un moderne chef d'école a introduites *dans nos vieilles poétiques, lyriques et dramatiques*, et il a lu certaine préface célèbre sur les nouvelles conditions du vrai et du beau. Enfin il nourrit, *quoique*, ou peut-être *parce que*, marié, de secrètes prédilections pour les livres antimatrimoniaux d'un pseudonyme célèbre, et il a, dans d'autres temps, plaisanté fort ingénieusement, mais sans aucune aigreur, sur le radicalisme social de l'évangile saint-simonien. En dernier examen, le chef d'orchestre, à part quelques bizarreries, quelques inégalités d'humeur qu'expliqueront suffisamment les détails qui vont suivre, est un homme aux mœurs douces et retenues, aux relations faciles et quelquefois utiles. Constant dans ses amitiés, il a du zèle et du dévouement. Il se pique surtout d'une grande fidélité à sa parole. Tout au plus lui reprocherons-nous une ombrageuse susceptibilité qui paralyse souvent ses meilleures intentions, et nuit au développement de ses qualités les plus sociales. Le chef d'orchestre se livre tout entier et sans défense à l'observation critique, du moment où il a pris possession de son siége. Là, le sentiment chaque jour plus despotique pour lui du respect humain l'abandonne complétement; la nature reprend ses droits, et il cède à ses impressions d'artiste avec une spontanéité qui se trahit trop souvent par la multiplicité et l'exagération des gestes. Mais il faut l'excuser, en songeant qu'il se trouve alors soumis à une sorte de galvanisme d'une puissance singulière. A lui, en effet, comme à un *censorium commune*, vient se relier ce système si compliqué de modulations diverses dont se compose l'harmonie; à lui, comme au foyer d'une ellipse immense, vient se réfléchir le bruit de ces formidables voix, qui, multipliées par les échos de la salle, jouent d'un bout de l'orchestre à l'autre le grand drame de la symphonie. Et il faut que son oreille, conservant, au milieu de ce choc tumultueux des sons les plus variés, une faculté de perception vraiment merveilleuse, saisisse au même instant les moindres déviations d'expression, de justesse et de mesure dont se sera rendu coupable le plus obscur symphoniste. Et vous voudriez que, dans cette absorbante préoccupation qui communique à tout son être une sorte de trépidation fébrile, il gardât cette sérénité que vous lui connaissez à l'état de repos? Mais d'ailleurs, quand le premier et défavorable effet que vous aura produit le spectacle de cette grande agitation se sera refroidi, vous ne serez pas longtemps sans remarquer l'aspect poétique du chef d'orchestre, surtout dans les moments décisifs de la symphonie. Il subit alors une véritable transformation : son front se rembrunit, ses cheveux se dressent, ses sourcils se hérissent, ses yeux flamboient; ***Deus adest!*** Il va, il va, comme le coursier du fiancé de Lénore; tenant d'une main les rênes de son orchestre, et de l'autre ce sceptre symbolique dont Eole frappait son rocher, il déchaîne ou retient à son gré le flot harmonique. Voyez : tout en lui s'anime et prend une double vie; il se dresse, se rassied et se relève; son pied, sa main, sa tête, sont autant de courants électriques dont sa magique baguette semble être le conducteur. Aussi il enflamme les violons, arrache aux violoncelles leurs notes les plus plaintives, aux altos ces accents mystérieux et presque mystiques qui troublent l'âme et la préparent aux grands effets, aux instruments de cuivre leurs plus formidables explosions, et c'est tout haletant et tout couvert de sueur qu'il arrive à ce crescendo final où l'inspiration du compositeur semble tomber épuisée ou plutôt éblouie, comme si, à force d'évocations, le dieu de l'harmonie lui-même lui fût apparu. Et savez-vous la cause de ce violent transport qui associe si intimement le chef d'orchestre à l'exécution qu'il dirige? C'est qu'il se passe en lui, et sans le concours de sa volonté, un phénomène étrange : un second orchestre, orchestre idéal, orchestre divin, tel que l'a



rêvé l'auteur enfin, se fait entendre simultanément dans son âme, et le rend sensible aux plus délicates, aux plus fugitives nuances de la symphonie. De là une immense aspiration vers une perfection qui le fuit toujours, et qu'il poursuit sans cesse; de là des efforts désespérés pour rendre sensible à tout le monde cette audition intuitive qui l'enivre.

« Toutes choses humaines, reprit M. K... après s'être un instant reposé de ce transport dithyrambique, ont un revers : l'existence du chef d'orchestre a le sien. Cette existence se divise en deux phases distinctes : la *répétition*, la *représentation*. Je viens de vous montrer les joies divines de celle-ci, parlons un peu des embarras, des épreuves de la première. La répétition est précédée, pour le chef d'orchestre, d'une étude particulière et réfléchie de la partition qu'il doit mettre au jour. Cette étude, si l'auteur est vivant et présent, se fait sous ses auspices, et devient souvent le texte de fort épineuses discussions, où ces deux amours-propres également irritables ne peuvent manquer de se heurter. La présence de l'auteur à la répétition est généralement considérée par le chef d'orchestre comme une éventualité d'hostilités. La limite de leurs droits respectifs n'étant pas réglée, il arrivera infailliblement, en effet, que des usurpations auront lieu, et que ces empiétements mutuels sur une autorité mal définie amèneront les plus vives récriminations. De pareils conflits ont souvent eu lieu sous mes yeux, et j'ai assisté à bien des séances orageuses où, les deux influences finissant par produire un équilibre négatif, l'orchestre tombait dans la plus déplorable anarchie.

« Trop heureux le chef d'orchestre, s'il n'avait à subir que les inconvénients de cet antagoniste avec l'auteur; mais il a une autre lutte bien autrement grave à soutenir contre ses propres symphonistes, quelque sévère que soit le code disciplinaire qu'il peut appliquer au besoin. D'abord, nous avons à combattre autant de prétentions, autant de vindicatives susceptibilités que nous comptons d'artistes dans notre orchestre ; mais c'est surtout dans les solistes et les chefs d'attaque que notre autorité éprouve la plus vive résistance. Là, nos admonitions rencontrent, ou une opposition formelle, ou une obéissance pleine de murmures, de restrictions et de demi-mots amers à l'endroit de notre compétence. Du reste, comme dans toutes les institutions basées sur le principe de l'autorité, l'orchestre est assez souvent à l'état d'hostilité envers son chef, et les exemples d'un constant accord entre le pouvoir et les subordonnés, dans cette espèce de microcosme politique, deviennent de plus en plus rares. Chacun se réfugie dans le sentiment exagéré de sa valeur, comme dans un asile inviolable; aussi notre juste sévérité est-elle traitée de tra-

casseries, de mauvais vouloir, ou de tyrannique exigence. Si l'on veut bien admettre en principe notre aptitude aux fonctions dont nous sommes investis, on nous soumet, en revanche, à une critique de détails qui ne nous fera grâce d'aucune erreur, d'aucune distraction.

« Nos rapports avec le personnel de l'orchestre, en dehors des relations officielles, sont surtout sévèrement contrôlés. Nous abstenons-nous de toute intimité dans l'intérêt de la discipline et de notre autorité, nous sommes jugés : il est évident qu'il y a en nous une tendance aristocratique. Manifestons-nous quelques prédilections, elles sont taxées d'injurieuse préférence; nous plaçons-nous sous le niveau d'une sorte de camaraderie familière et sans distinction, nous perdons nos droits au respect.

« Si telle est la façon d'être habituelle de l'orchestre à notre égard, ce caractère d'hostilité instinctive que je viens de vous signaler s'aggrave dans les cas d'une mésintelligence spéciale et directe, et il ne sera pas sans intérêt pour vous, monsieur, d'apprendre quel est le symptôme décisif auquel il nous est facile de reconnaître que notre personnel est travaillé par un esprit de sourde rébellion. Un jour, un de mes plus honorables collègues ne fut pas peu étonné, en prenant possession de son siége, de trouver sur son pupitre, dessinée au crayon noir, la plus bouffonne, la plus exhilarante caricature. Son premier mouvement fut de rire et d'applaudir; mais, à une seconde inspection, il pâlit, en se reconnaissant à certaines ressemblances caractéristiques qui ne lui permettaient pas de se méprendre sur l'intention de l'auteur. C'était bien la charge du chef d'orchestre, non pas simplement grotesque et amusante, mais pleine de malice et d'allusions directes à certaines imperfections qu'il aurait voulu pouvoir dissimuler à ses propres yeux.

Bientôt la maudite figure se multiplia d'une manière effrayante; il la vit partout, sur sa partition, sur le dossier de son fauteuil, sur sa caisse à violon, sur le mur du foyer des artistes. On finit par se la passer de main en main jusque sous les yeux de mon malheureux confrère, qui n'osait sévir, dans la crainte de donner une nouvelle prise à la raillerie en rendant hommage, par une imprudente colère, au talent, au succès du Pasquin de l'orchestre. Mais nous avons encore d'autres sujets de préoccupation, dont l'un surtout a une certaine gravité : ce sont les prétentions, les cabales et la jalousie de notre second, ou, si vous voulez, du sous-chef d'orchestre. A part quelques exceptions fort honorables, cet artiste est notre ennemi familier. S'il recherche notre intimité, c'est pour découvrir dans nos faiblesses et nos imperfections un point de mire aux facéties des loustics de notre orchestre. Du reste, il a sa coterie qu'il fait habilement donner, aux jours des grandes manifestations, pour ou contre nous; il est l'âme des émeutes dont notre autorité est le but; vis-à-vis des siens, il se drape en victime de notre odieuse jalousie et des craintes que son talent nous inspire; enfin, l'une de ses plus constantes sollicitudes est de saisir les moindres occasions de se révéler au public en montant à notre place sur le siége de commandement. Aussi la plupart de mes confrères se feraient-ils traîner mourants sur leur fauteuil plutôt que de céder un seul jour à leur suppléant l'archet conducteur.

« Le chef d'orchestre a-t-il conjuré temporairement tant d'éléments de trouble et d'agitation, il lui reste une dernière source d'inquiétude qui n'est pas la moins amère; je veux parler de la critique des grands et petits journaux. Bien que nous ayons l'habitude d'affecter extérieurement une superbe indifférence pour les décisions du feuilleton, il n'en est pas moins certain que ses éloges nous chatouillent jusqu'au spasme, que ses moindres sévérités nous arrachent secrètement des cris de douleur, et que son silence nous laisse dans une inexprimable tristesse. Ordinairement nous nous consolons par des railleries plus ou moins acérées sur l'incompétence des littérateurs, ou bien nous relevons avec un soin méticuleux les imprudences que l'article qui nous atteint a pu commettre en parlant la langue de notre art. »

Ici, je crus devoir interrompre mon illustre interlocuteur, pour l'inviter à prendre quelque repos; il m'assura qu'il n'éprouvait aucune fatigue, et s'empressa de continuer.

« Jusqu'à présent, mon cher hôte, je ne vous ai guère montré que le mauvais côté de cette pièce du grand médailler des types français qui s'appelle le chef d'orchestre; il est temps d'appeler votre attention sur la face opposée. Sans doute, monsieur, les épreuves attachées à notre emploi sont grandes, et exigent une trempe d'âme peu commune; mais je dois à ma conscience d'avouer que nous ne manquons pas de compensations. Et d'abord, monsieur, nous sommes chefs, nous exerçons, dans les limites du règlement, une suprématie sans contestation bien sérieuse; car notre pouvoir repose sur une base qui manque aux plus hautes institutions de la région politique, la nécessité. Aussi avons-nous tous les avantages qui dérivent d'une pareille position : faveur de billets et de loges de la part de la direction; dans notre orchestre (mais dans le moment de calme seulement), flatteries, gracieusetés, prétentions à nos bonnes grâces, inépuisables complaisances se manifestant sous la forme de petits services, tels que l'offre d'un régent savoureux, quand nos doigts altérés puisent vainement dans une tabatière épuisée, ou d'une corde neuve, dans le cas d'un vide inattendu dans la monture de nos instruments. Et puis, monsieur (dût cette observation vous faire sourire), quelles délicieuses titillations pour notre amour-propre dans ce seul fait de notre élévation matérielle sur un siége particulier. Et, en effet, remarquez, je vous prie, que nous attirons seuls l'attention du public. Quand, à notre signal, l'orchestre s'est ébranlé, ne sommes-nous pas, pour les mille regards qui s'attachent à nous, comme le symbole vivant, comme la personnification animée de la symphonie? Qui songe à analyser par la pensée et le coup d'œil les parties de ce vaste ensemble? Qui s'embarrasse de décomposer cette puissante unité dont nous sommes l'expression fougueuse et dramatique? A nous donc tout l'intérêt, tous les suffrages tacites ou bruyants de la foule, à nous, comme chargés de la responsabilité de l'exécution, la plus grande partie de cette chaude et vive sollicitude avec laquelle le spectateur suit le développement des idées harmoniques de l'auteur; à nous, enfin, les compliments officiels de la direction et de la presse. »

En ce moment la porte du fond s'ouvrit, et je vis entrer une femme encore jeune, au type italien, l'œil profond, des cheveux d'ébène, et lissés sur un front qui avait dû être d'une admirable pureté. Elle me salua avec grâce et simplicité, remit une lettre au chef d'orchestre, s'inclina de nouveau, et sortit. « Monsieur, reprit M. K..., vous venez de voir ma femme, et elle est entrée, ajouta-t-il, au moment où j'allais terminer cette étude générale, en vous expliquant comment un des plus précieux priviléges de notre emploi est de nous fournir l'occasion d'associer à nos destinées des femmes dont le talent est pour nous une source de bonheur domestique, un lien solide d'affection, et un élément de fortune; en un mot, monsieur, nous épousons des femmes artistes, mais le

plus souvent dans notre spécialité. Maintenant songez combien l'éducation professionnelle de nos enfants, que nous élevons toujours dans l'amour de notre art, nous est facilitée par nos relations avec les professeurs en vogue; aussi la carrière s'ouvre-t-elle rapidement devant les héritiers de notre nom. Joignez enfin à tous ces avantages, qui ne sont que les conséquences ordinaires de notre emploi, celle d'attirer l'attention du gouvernement, qui nous admet, sur nos vieux jours, à l'honneur du ruban rouge. »

A cet endroit de sa thèse, l'illustre professeur fit une station dont je profitai pour le complimenter et le remercier. Il reprit ensuite :

« L'étude des variétés, vous ai-je dit en commençant, présente ici plus d'intérêt que celle du genre. Et, en effet, chacune d'elles offre à l'analyse des éléments d'individualité plus distincts, plus faciles à saisir que le chef d'orchestre pris dans son acception typique. En descendant l'échelle hiérarchique qu'il m'a fallu gravir pour arriver au poste où vous me voyez, je découvre au moins quinze espèces de la famille des chefs d'orchestre, parmi lesquelles je me vois obligé de faire un choix restreint. La première qui s'offre à ma pensée est le chef d'orchestre des comédiens de province. Voilà, monsieur, une destinée malheureuse, s'il en fut jamais. Ecoutez plutôt : tous les ans, à la même époque, on voit s'abattre à Paris, vers le mois d'août, une nuée de pauvres hères, au teint hâve, à la figure triste, à l'habit râpé et étroitement boutonné sur la poitrine. Ce sont les bohémiens du monde lyrique et dramatique qui viennent chercher du travail, c'est-à-dire débattre un modique engagement qui satisfasse aux simples exigences de la vie matérielle, avec les directeurs de théâtres, accourus aussi à cette époque des départements pour recruter leur personnel sur ce marché de *sujets*. C'est là qu'ils *arrêtent* également leur chef d'orchestre. Celui-ci est ordinairement un jeune artiste sorti sans emploi de notre école de Paris, ou quelque violon émérite de nos théâtres de boulevards que des nécessités de position obligent à reprendre de l'activité. Les émoluments de l'emploi s'élèvent rarement au-dessus de mille francs, et les services que le directeur exige du titulaire sont presque au-dessus des forces et de la patience humaines. Journellement occupé à d'interminables répétitions où il se trouve en lutte continuelle avec les vanités du personnel de la troupe, il devient en outre la victime, surtout de la part de *mesdames du chant ou de la danse*, d'une foule de persécutions de détails contre lesquels sa bonhomie ou son inexpérience le laissent sans défense; puis ce sont des sobriquets, des jeux de mots sans fin sur quelques syllabes élastiques de son nom, sur une coupe d'habit surannée, sur une négligence de toilette, ou quelque imperceptible déviation de taille. Vis-à-vis du directeur, ses relations ne sont guère plus agréables. Armé d'un réglement qu'il a seul rédigé, et où abondent les dispositions afflictives, ce dépositaire d'une autorité sans limite ne laisse guère échapper les occasions d'épuiser à son profit le chapitre des amendes. Il est rare, d'ailleurs, qu'il se pique d'exactitude dans le solde des émoluments, et même que sa probité s'effarouche d'une retenue indéfinie... »

Tout à coup la voix de M. K... fut couverte par le bruit d'une musique militaire qui traversait la rue. Il se leva, se rapprocha de la fenêtre, et, reconnaissant le numéro du régiment : « Je m'en doutais, dit-il, c'est l'ami Robert, le meilleur chef de musique militaire que nous ayons en France. Quel heureux état que celui de ces messieurs! quelle position digne d'envie! Un orchestre sévèrement discipliné et à leur discrétion absolue, des émoluments suffisants, un grade dans l'armée; en temps de guerre, de fréquentes occasions de se faire un titre aux plus flatteuses distinctions; pendant les loisirs de la garnison, des leçons particulières, un emploi dans les orchestres de théâtre, dans les concerts publics, des gratifications dans une foule de circonstances; puis la faveur particulière du corps des officiers, surtout du colonel et de sa femme, qui regardent avec raison le chef de musique comme la providence de leurs soirées : quelle destinée! Disons-le, le chef de musique sait s'en rendre digne par le dévouement qu'il apporte à l'amélioration incessante de son orchestre, par ses études particulières, par ses efforts pour justifier ce titre d'artiste, dont il se montre si vivement flatté. Il fut un temps, monsieur, où le chef de musique militaire trouvait un puissant motif d'encouragement dans une circonstance bien autrement intéressante pour lui que les concours que vous avez institués aujourd'hui entre les musiques de régiment : je veux parler de cette aristocratique messe de midi à laquelle assistaient, sous la Restauration, la garnison en tenue de parade, les autorités supérieures du département, et où se rendait toute la jeunesse dorée de la ville. Le chef de musique était certainement le roi de cette solennité, au moins aussi mondaine que religieuse, dont son orchestre faisait tous les frais. Tenez, monsieur, je connais plusieurs de ces intéressants artistes qui boudent encore l'ordre de choses actuel, pour la suppression de la messe de midi et l'admission de l'article 5 de la Charte restaurée. Mais, si l'athéisme de la loi constitutionnelle a ainsi privé l'Eglise d'une partie des pompes extérieures dont elle se plaisait à environner le culte, le jour du dimanche, il lui reste encore le chef de musique religieuse, le psalette (de *psalmus*, psaume). Le psalette est un de ces talents enfoui auxquels il n'a manqué souvent qu'une scène plus vaste pour se produire avec éclat. Cet homme joue de tous les instruments : il est au besoin organiste, basson, serpent, chante au lutrin; et, dans tous ces emplois, vous reconnaîtrez en lui le musicien intelligent, l'accompagnateur parfait. Quoique son emploi consiste à diriger les jeunes et fraîches voix des enfants de chœur, à composer des motets pour les grandes fêtes, à toucher l'orgue, en un mot, à présider à toutes les dispositions musicales des jours de cérémonie, vous ne vous étonnerez pas trop cependant de le retrouver le soir à l'orchestre du théâtre de la ville, où il jouit de la réputation d'un excellent symphoniste. Et lui aussi,

... dîne de l'église et soupe du théâtre.

Mais que voulez-vous? il a femme et enfants. D'ailleurs il est homme d'honneur et de probité, excellent père de famille; ses jeunes fils servent la messe; il est exact, attentif aux offices; puis, dans le lieu de perdition qu'il fréquente le soir, je puis vous assurer qu'il ne lève pas les yeux plus haut que son pupitre. Du psalette au chef d'orchestre de bal, quel intervalle! monsieur, et par quelle transition le combler?... Mon inexpérience de narrateur ne me fournissant aucun expédient, veuillez y suppléer et me permettre d'entrer sur-le-champ en matière. Le chef de quadrille a presque toujours commencé chez Tonnellier sa carrière artistique. Obscur violon, utilité de second ordre, il ne s'est élevé que par une longue succession de petits événements à la place qu'il occupe, et un beau jour les locataires de la maison de son choix ont été fort surpris de lire sur un écriteau, près de la porte, *M..., chef d'orchestre, pour bals, noces et fêtes, va en ville et à la campagne, à des prix*

modérés. Quelques mois après il s'est fait spéculateur, et lesdits locataires ont encore lu avec la même surprise l'annonce suivante : *M..., chef d'orchestre, loue des musiciens*, etc., etc. Plus tard, sa clientèle s'étant formée, et ses succès à la barrière ayant attiré sur lui l'attention de tous les *impresarii* de guinguette, il s'est adressé l'observation économique suivante : « Certainement l'entrepreneur du bal dont je dirige l'orchestre n'est qu'un intermédiaire intéressé, un *exploiteur* entre le public et moi; si je supprimais l'intermédiaire, la recette m'arriverait dans son chiffre brut, » et l'intermédiaire a été supprimé, et les locataires ci-dessus ont encore été invités à lire le prospectus suivant : *Le public est prévenu que M..., ancien premier chef d'orchestre des salons de Tonnellier, vient d'ouvrir le bal des Bosquets de Cythère, où il continuera de faire exécuter son répertoire. On ne pourra y être admis en casquette*, etc., etc., etc.

« Parvenu à ce degré de prospérité, le chef de quadrille peut se considérer comme un homme *établi;* il paye patente, entretient des rapports avec l'autorité, est inscrit sur les contrôles de la garde nationale, et reçoit des billets de garde dont il profite pour répandre dans les corps de garde des prospectus de son établissement.

« L'emploi de chef d'orchestre de quadrille a un autre représentant, pour lequel, monsieur, je réclame toute votre estime. Celui-là est un jeune artiste vraiment digne de ce titre. Il a fait des études sérieuses, et s'il ne quitte pas la spécialité que les événements lui ont créée pour accepter dans nos grands orchestres une place honorable, c'est qu'il s'est laissé enchaîner par le lien de l'habitude, et que sans doute sa position lui offre des moyens d'existence plus que suffisants. D'ailleurs, il s'est proposé un but intéressant, et qu'il atteindra certainement; c'est de relever le titre qu'il porte des traditions d'ivrognerie et de grossière nullité sous lesquelles il est encore à demi courbé. Rien ne lui coûte pour cela : d'abord, il exige des artistes placés sous ses ordres toutes les conditions d'*honorabilité* extérieures qui commandent le respect, et quand il a réussi à obtenir l'exécution du règlement sévère qu'il a institué dans cette intention, il demande, avec raison, que les salons dans lesquels il est appelé sachent reconnaître *par des égards* les améliorations qu'il a introduites dans la tenue de son orchestre; et, s'il le faut, il saura recourir, pour les y obliger, aux actes d'indépendance les plus énergiques. Aussi, monsieur, son nom est une garantie d'ordre, de bon ton et de vrai talent; ce nom fait la fortune des directeurs de théâtre qui peuvent l'inscrire sur l'affiche de leurs fêtes de nuit: il donne du relief aux fêtes diplomatiques, et attire l'attention de la cour, qui envoie à celui qui le porte le brevet de maître de ses bals.

« Arrivons maintenant, monsieur, reprit M. K... (après un court silence que je lui vis employer avec plaisir à mâcher une pâte de jujube), arrivons, s'il vous plaît, à la catégorie des chefs d'orchestre de théâtre. Cette catégorie est susceptible d'une triple division, selon que les artistes dont je vais vous entretenir appartiennent à un théâtre de drame, de vaudeville, ou d'opéra, et vous allez apprécier combien cette distinction est importante. Prenons, par exemple, pour sujet de nos méditations le chef d'orchestre des théâtres de mélodrame. Ici, monsieur, quelque bonne résolution que j'aie prise de rester sérieux, dans le cours de ces disquisitions critiques, je me sens prêt à céder à un grave accès de verve bouffonne en songeant à mes collègues du boulevard. Quelle confiance calme et naïve dans leur valeur! quelle superbe idée de la considération dont ils se croient entourés! Puis, quelle susceptibilité! quel fanatisme pour leurs *fueros*! Bien convaincus qu'ils portent la plus lourde part de cet atlas dramatique qui s'appelle la *Gaîté*, l'*Ambigu* ou la *Porte-Saint-Martin*, ces messieurs n'accordent à l'auteur qu'une médiocre estime, critiquent *in petto* toutes les pièces sur lesquelles l'*administration fondait les plus brillantes espérances*, et prétendent surtout trouver dans nos prétendues nouveautés d'étonnantes ressemblances avec les plus sanglants mélodrames du vieux répertoire, qu'ils savent par cœur, et dont ils aiment à raconter les merveilles aux nouvelles recrues de l'orchestre. Notre collègue a ordinairement atteint le mauvais côté de la cinquantaine; aussi, il a toutes les manies de l'homme arrivé à cet âge douteux et critique de la vie, qui est plus que la maturité, qui n'est pas encore la vieillesse. Il est colère, emporté, taquin, vétilleux, hypocondriaque, malcontent. Impitoyable pour les notes fausses, pour les erreurs de mesure, pour ces explosions criardes des instruments à vent si connues sous le nom de *canards*, il se sert souvent des injures suivantes : *Vous n'êtes pas artiste;* ou bien : *Allez donc à la barrière;* ou encore : *Vous êtes un croque-notes;* ou enfin : *Vous feriez mieux de planter des choux* (historique). Le dimanche est le festival de mon confrère du mélodrame : ce jour-là, on voit sa femme se développer, avec ses enfants, le long des banquettes les plus rapprochées de l'orchestre, dans une toilette fastueuse, la montre d'or au côté, le cou chargé de chaînes et de bijoux; ce jour-là, notre homme, jaloux de faire honneur à une si auguste présence, donne à ses gestes une ampleur inconnue, à sa voix des accents plus énergiques, à son regard une sorte d'inspiration. Lui-même est en grande tenue, chargé des classiques breloques, le col de chemise aux oreilles, le toupet relevé. Mais le dimanche perd toute son importance auprès de l'immense intérêt qu'ont pour lui les premières représentations. Ces *solennités* sont les grandes phases historiques de sa destinée. Dès que le soleil de l'un de ces Austerlitz dramatiques s'est levé, le chef d'orchestre sort de son lit plein d'inquiétude et d'émotion; il s'agite, marche à grands pas, ne s'exprime qu'en phrases heurtées et saccadées, bouleverse toutes les habitudes du ménage, et va quelquefois jusqu'à oublier l'heure du déjeuner. Si quelque ami vient le voir : « Mon cher, lui dit-il en le congédiant rapidement, pardon, j'ai ce soir une pièce nouvelle. » Arrivé au théâtre vers le milieu de la journée, il remplit tout de sa présence; des billets! des billets! il lui faut des billets à tous prix; le cabinet du directeur, de l'administrateur, retentissent de ses plaintes, de ses récriminations, de ses exigences Le soir, il est le premier à son poste, gourmandant depuis le premier jusqu'au dernier arrivé de ses artistes. Enfin le rideau s'est levé une fois, deux fois, cinq fois. C'en est fait, le succès est complet; la salle croule d'applaudissements, et la victime ou le tyran, le coup mortel encore saignant au flanc, vient proclamer 1° les auteurs, 2° le décorateur, 3° le metteur en scène, 4° le dessinateur de costumes, 5° l'armurier (pour les pièces historiques), 6° le chef d'orchestre. Au bruit de son nom, notre héros tourne au public un visage calme, un front majestueusement serein, puis il a hâte de revenir au logis pour raconter, au milieu des effusions de la joie conjugale, tous les détails de sa coopération aux grandes choses de cette soirée.

« Après le chef d'orchestre de mélodrame se présente, par ordre d'importance, le chef d'orchestre des théâtres de vaudeville; et ici, mon cher monsieur, je m'empresse de quitter le ton héroï-comique que supporterait mal le jeune et intéressant artiste dont je vais vous esquisser la sérieuse et noble physionomie. Celui-là, en effet, mon-

sieur, a toutes les qualités qui promettent un brillant avenir. Presque toujours violon lauréat de notre grande école de Paris, il est ardent, laborieux et plein de zèle; ce zèle, il sait le communiquer à ses symphonistes, avec lesquels il a toutes les sympathies de l'âge et du talent. Ce n'est pas lui, monsieur, qui ira puiser à ce codex musical que se font mes collègues du boulevard, en se taillant une collection d'airs choisis dans les partitions des maîtres : loin de là, il veut être original et varié. Comme il a fait de bonnes études d'harmonie, il prélude, par des essais pleins d'avenir, aux succès lyriques qu'appelle sa légitime ambition. Voyez comme il sème à pleines mains sur ces froids et insignifiants couplets de vaudeville les mélodies gracieuses, les ornements de pleine fraîcheur et de goût! Aussi déjà les éditeurs en vogue lui demandent des albums qui font les délices des salons. Quelquefois encore, agrandissant le cadre de ses compositions, il aborde les formes larges et sévères de la symphonie, et l'orchestre de la Société des concerts ne dédaigne pas de lui prêter l'appui de sa merveilleuse exécution. Extérieurement, notre jeune chef a une tenue sévère et pleine de convenance; son linge est toujours d'une blancheur de bon augure. Je lui reprocherais peut-être les soins excessifs qu'il apporte à une chevelure trop coquettement, trop fémininement bouclée. » Ici, la voix du professeur m'ayant paru légèrement altérée, je le priai de vouloir bien s'interrompre de nouveau pour reprendre haleine. Il y consentit d'autant plus volontiers, qu'il lui tardait d'ouvrir la lettre que sa femme venait de lui remettre. « Eh! mon Dieu! s'écria-t-il après l'avoir parcourue, c'est ce brave Duval qui m'annonce sa prochaine arrivée à Paris. Mais, j'y songe, voilà encore une des plus curieuses variétés du type que nous étudions. Duval est président de la société philharmonique de l'une de nos grandes cités du Midi; c'est un garçon de talent, de beaucoup de talent même, mais qui s'agite avec une impatience fiévreuse dans ce qu'il appelle sa prison, une ville de quatre-vingt mille âmes, monsieur, qui lui a donné femme et enfants. Duval aspire au séjour de Paris, où il voudrait faire recevoir à l'une de nos scènes lyriques certaine partition qu'il garde en portefeuille depuis une dizaine d'années. En attendant, il impose à la société musicale qu'il dirige les plus rudes exercices, et vraiment il est parvenu à en faire un des corps de musique les plus distingués que je connaisse. L'un de ses soucis les plus actifs est non-seulement de tenir son orchestre au courant des nouveautés que la mode édite à Paris, mais encore de devancer les décisions du dilettantisme parisien, en allant chercher en Allemagne les plus récentes productions de Ries, Sphor, Mayseder et Bartholdi. Nos plus ordinaires, et peut-être nos plus vives discussions, portent sur la priorité d'exécution qu'il réclame toujours en sa faveur pour les œuvres éminentes des maîtres allemands, et, à son dernier voyage, nous nous quittâmes froidement, parce que je lui avais démontré que la société philharmonique de Marseille avait joué avant lui la symphonie héroïque. Excellent et digne homme, du reste, il a toutes les qualités solides, et fort peu des ridicules de l'artiste de province. Enfin, monsieur, j'arrive au point culminant de cette longue discussion : ranimez votre attention chancelante, il s'agit des chefs d'orchestre d'opéra, dont la haute influence s'exerce si visiblement sur le génie musical de toute une époque... »

— Illustre monsieur K...! me permis-je de m'écrier en arrêtant ici mon auguste professeur, excusez la témérité que je vais prendre de signaler une lacune dans le plan de cette monographie. Ne me direz-vous rien, illustre monsieur K..., sur les chefs d'orchestre des concerts publics quotidiens? A ces mots, je vis les sourcils de M. K... se redresser vivement, et je l'entendis me dire d'une grosse voix que je ne lui connaissais pas encore : « Monsieur, vous tendez un piége à ma modération : vous voulez me faire abdiquer cet esprit de haute et indépendante analyse qui a fait jusqu'à ce moment la valeur de mes portraits; en un mot, monsieur, vous voulez m'induire à de blessantes personnalités. J'éviterai le piége, monsieur, et, vous aurez beau faire, vous ne me ferez pas parler des excentricités et des facéties typographiques de M. de Trois-Etoiles, des querelles intestines, des spéculations financières, et de la popularité si vite oubliée des deux ou trois porte-sceptre de la contredanse française. J'arrive donc, sans désemparer, à la dernière partie de cette thèse. Le chef d'orchestre d'opéra est la plus haute personnification du type. C'est un artiste mûri par l'étude et l'expérience, et que le suffrage du public, bien plus que des intérêts de coterie, a porté au poste éminent qu'il occupe. Là, il traite de puissance à puissance avec les directeurs, la commission royale de surveillance, et le compositeur ou le librettiste privilégié. C'est que la conscience de sa valeur lui donne la force qui résulte ailleurs du principe légal de l'inamovibilité. Il a, du reste, tellement prescrit son siége, il s'est si intimement mêlé au mouvement musical de son temps, il est entré si avant dans les habitudes du public, que son élimination serait un coup d'Etat d'une virilité fabuleuse. Il le sait, et c'est à cette conviction qu'il faut attribuer ces actes fréquents d'impitoyable sévérité auxquels l'entraîne l'abus souvent involontaire d'un pouvoir sans pondération. Pourquoi donc n'essaierait-il pas de concilier la bonne composition de son orchestre avec cette facilité, cette égalité d'humeur qui lui donnerait des droits à l'affection de ses symphonistes? Pourquoi cette prétention exclusive à leur estime? L'impopularité est un si triste moyen de gouvernement! Mais, disons-le hautement, s'il est inflexible et même cruel pour la médiocrité, il est plein d'enthousiasme pour les nobles et beaux talents : il les écoute avec bonheur, avec passion; il applaudit avec transport, il trépigne, il frappe de l'archet sur le dos de son violon; il excite le public, gourmande sa mollesse et son inintelligence, et apostropherait volontiers l'auditeur silencieux. Sa maturité, sa froide raison et les garanties morales que présente sa position de famille, le mettant à l'abri de certaines séductions dangereuses, il peut se défendre avec succès contre ces tentations de partialité qui, chez l'homme placé à la tête de cette masse orchestrale que vous savez, seraient si fatales aux chanteurs. Cependant, à tort ou à raison, on l'accuse d'antipathies et de prédilections qui se manifestent souvent au préjudice, ou trop exclusivement au profit de quelques artistes. Mais vous le lui pardonnerez, en songeant à toutes les pures jouissances qu'il nous fait goûter, à cette carrière laborieuse et pénible dans laquelle sa sérénité est si cruellement éprouvée; vous lui pardonnerez surtout, quand, entrant par hasard dans ce sanctuaire de la famille, où il peut enfin dépouiller l'homme officiel, le maître, le professeur, vous retrouvez en lui l'homme de douce intimité, plein de bonhomie et de familiarité, s'entourant de ses enfants comme de sa plus belle auréole, et répandant dans une conversation sans apprêt plus d'idées justes, plus d'aperçus ingénieux, plus de vérités sur son art qu'il ne s'en trouvera dans les ouvrages spéciaux, et *même* dans les plus gros feuilletons. »

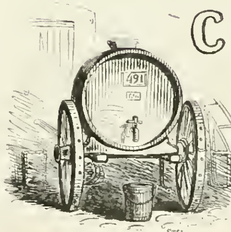


LE PORTEUR D'EAU

PAR

JOSEPH MAINZER





Ce qui rend surtout curieuse et intéressante l'histoire du porteur d'eau à Paris, c'est qu'en l'étudiant on apprend à connaître la physionomie d'un peuple dont le caractère n'a aucun rapport avec celui de la population leste et sémillante au milieu de laquelle il vient exercer sa laborieuse profession. Le porteur d'eau est presque toujours un enfant de l'Auvergne, ce pays si pittoresque, mais qui présente bien moins d'intérêt à l'observateur par la beauté de son climat, les accidents de ses montagnes, la fécondité proverbiale de son sol, que par les mœurs de ses habitants et son organisation intérieure.

Dans cette contrée, que la nature a si richement partagée, vit un peuple original, s'il en existe encore, primitif, quoique spéculateur et rusé. Toujours le même, bien que, par un mouvement continuel de va-et-vient, il se répande sur toute la surface de la France, c'est une monnaie si bien frappée, que la circulation ne peut mordre à son empreinte. Là, les traditions de la famille, le foyer paternel, le pays, sont encore comptés pour quelque chose. Nul ne s'y dérobe à la destination de sa nature; chacun accepte une profession comme un héritage paternel, ou comme la loi de sa constitution physique, et se soumet docilement, si Dieu, qui a dit à la mer obéissante : *Tu n'iras pas plus loin!* écrit sur ses épaules herculéennes : « Tu seras porteur d'eau. »

Les porteurs d'eau forment à Paris une espèce de république qui a établi son domaine dans la rue. Elle a ses lois, son aristocratie, sa hiérarchie même, tout cela est calculé d'après les mœurs de cette race laborieuse et patiente.

A l'âge marqué, c'est-à-dire dès qu'il a échappé aux chances de la conscription, l'Auvergnat s'achemine gravement et sans inquiétude vers la capitale; il y a sa place préparée de longue main, auprès d'un parent ou d'un ami de quelque parent, car rien n'échappe à cet esprit de prévision. Nouveau débarqué dans ce monde qu'il ne connaît pas, il ne sait rien, il n'a rien; il se met au service d'un autre, il fait un pénible noviciat. Peu à peu il établit ses rapports, prépare sa clientèle, démêle le labyrinthe des rues, réalise quelques économies, et alors il commence à travailler pour son compte. D'abord modeste possesseur de deux seaux en fer-blanc, qu'il place pour plus de commodité aux deux points opposés de la circonférence d'un cercle ou d'un carré long, il vient cent fois par jour à la fontaine publique où il a établi son quartier général, et part de là, en décrivant tous les rayons possibles, pour aller ravitailler avec une scrupuleuse exactitude les fontaines privées du sixième étage comme celles du premier, dans l'hôtel somptueux du pair

de France aussi bien que dans l'humble mansarde du pauvre ouvrier. Il sait le matin combien de fois dans la journée ses seaux devront être remplis et vidés, combien il aura d'étages, de marches à monter et à descendre, et il combine ses heures, ses voyages, de manière que toutes ses pratiques soient satisfaites. Vous ne seriez pas capable de dire aussi exactement que lui à quel moment il vous faudra de l'eau, et de quelle quantité vous aurez besoin : c'est un détail dont il est tout à fait inutile que vous vous occupiez, et dont il fait son affaire avec une intelligence vraiment remarquable. Il connait vos jours et vient de lui-même sans qu'il soit nécessaire que vous l'appeliez : il va tout droit à votre cuisine, y entre comme dans son domaine, place et déplace à sa guise le meuble dont il s'est adjugé la surveillance spéciale, et sur lequel il n'a aucun compte à vous rendre tant qu'il ne désemplit pas. Et vous le laissez faire comme il l'entend, vous le laissez sans défiance aller et venir quand cela lui plait; car sa probité, sa discrétion, vous sont connues : il n'y a pas d'exemple qu'un porteur d'eau ait été cité devant les tribunaux pour avoir abusé de la confiance que vous lui accordez. Si vous ne le payez pas à chaque voyage, son livre de comptes est tout simplement le coin de mur avoisinant votre fontaine, sur lequel il trace avec un charbon, en guise de plume, autant de raies qu'il vous a fourni de voies d'eau.

Aussitôt que de nouvelles économies lui permettent de donner à son petit négoce un peu plus d'étendue, il se procure un tonneau monté sur deux roues, que, moyennant une légère rétribution, il fait remplir à des fontaines placées pour cet usage dans les différents quartiers de Paris. Ce tonneau, qu'il traîne à bras d'une manière fort pénible, surtout dans les rues montantes, est pourtant une grande amélioration pour lui; il trouve à s'en servir une économie considérable de temps, et, n'ayant plus à faire un voyage par chaque voie qu'il fournit, il peut arriver à doubler, à tripler même le nombre de ses clients.

Enfin, à force de multiplier ses relations et d'arrondir la masse de ses profits, il atteint le sommet de l'échelle, c'est-à-dire qu'il achète un cheval, puis un second, puis un troisième, qu'il attelle à autant de tonneaux : alors il est maître, il prend à son service une quantité de subordonnés proportionnée à l'importance de son commerce; c'est tout à fait un personnage.

La hiérarchie des porteurs d'eau a donc ses quatre degrés bien distincts. Nous n'y comprenons pas cette autre classe a part qui ne veut dépendre de personne, ennemie jurée de tout progrès, espece qu'on peut regarder comme l'exception dans cette société, et qui en est comme la partie indocile et nomade. Les routiniers dont elle se compose tiennent invariablement aux deux seaux comme à un milieu de prédilection; ils nient l'avantage des tonneaux; ils regardent d'un œil méprisant les fontaines publiques, et vont obstinément puiser l'eau à la rivière. En arrière d'un demi-siècle sur notre époque, ils nous reportent au moment où écrivait Mercier, le piquant auteur du *Tableau de Paris :*

« Les fontaines publiques sont si rares et si mal entretenues, qu'on a recours à la rivière. Aucune maison bourgeoise n'est pourvue d'eau assez abondamment. Vingt mille porteurs d'eau, du matin au soir, montent deux seaux pleins depuis le premier jusqu'au septième étage, et quelquefois par-delà. La voie d'eau coûte six liards ou deux sous. Quand la rivière est trouble, on boit l'eau trouble; on ne sait pas ce qu'on avale, mais on boit toujours. »

Ce qui prouve que les idées rétrogrades mènent rarement à la fortune, c'est qu'on voit presque toujours, parmi les porteurs d'eau, ceux qui sont demeurés opiniâtrément fidèles aux anciennes traditions vieillir et mourir sous le harnois, misérables et chétifs, conservant à peine un filet de voix chevrotante pour avertir de leur passage quelques pauvres pratiques disséminées de loin en loin. Mais les rangs de cette classe exceptionnelle s'éclaircissent de jour en jour, et bientôt il n'en restera pas un vestige, non plus que des comtes et des marquis; nous sommes arrivés au moment où le temps, qui met toujours la dernière main aux révolutions, doit nécessairement emporter dans sa marche impitoyable tous ces vieux restes de l'ancien régime.

Le porteur d'eau a ordinairement de vingt et un ans à quarante; sa taille varie de cinq pieds cinq à cinq pieds neuf pouces. Il est coiffé d'un chapeau en cuir bouilli, dont les larges bords remplacent avantageusement, suivant l'inconstance du climat parisien, le parasol ou le parapluie. Son vêtement ne suit pas la loi des saisons; il est toujours en drap, selon l'axiome favori de l'Auvergnat : ce qui préserve du froid peut garantir de la chaleur; il tient le milieu, par sa forme, entre la veste et l'habit, c'est-à-dire que ses basques arrondies s'arrêtent exactement à cette portion du corps humain qui commence où se terminent les reins, et finit à la naissance du compas. Une écharpe rouge roulée en ceinture autour du corps, un pantalon flottant, en velours olivâtre, des guêtres de la même étoffe, et de monstrueux souliers, garnis d'une énorme quantité de clous à grosse tête, complètent ce costume tout à fait pittoresque.

Que le soleil verse à flots ses rayons sur le pavé brûlant, ou que la pluie fouette fortement les vitraux, le porteur d'eau est à son poste : il marche avec la légèreté de l'hippopotame, et fonctionne avec la régularité impassible de l'horloge. Dans l'exercice de ses fonctions, il est si régulièrement droit, que, si vous laissiez tomber sur lui, du zénith au nadir, une ligne perpendiculaire, vous le couperiez certainement en deux parties égales.
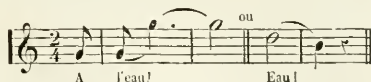
Il apporte avec lui de l'Auvergne toutes ses qualités, qui sont comme un fruit du pays. Patient, exact, laborieux, et, par-dessus tout, économe et sobre, il lui faut chaque jour plus d'efforts de calcul pour composer son dîner de peu, qu'il n'en fallut une fois à la reine d'Egypte pour dépenser plusieurs millions dans le sien. Quand vient le soir, et que patron et subordonné récapitulent ensemble, il s'entasse compte sur compte, et jamais livres en parties doubles ne sauraient remplacer les ressources de cette mémoire, dont l'amour du gain est la sauvegarde, et qui retient avec une étonnante facilité les calculs les plus compliqués.

Cet homme, que nous avons montré si compassé, si méthodique, s'anime pourtant dans certaines occasions. Qu'un incendie vienne à éclater au milieu de la nuit, il ne fait qu'un bond de son lit à son tonneau, que les reglements de police lui enjoignent de rentrer plein chaque soir; il s'élance avec ardeur vers le lieu du sinistre, au risque d'accrocher les roues de sa charrette à celles des pompes qui roulent avec fracas et brûlent le pavé; il lutte de vitesse avec ses confrères; s'il a un cheval, il l'excite de la voix et du fouet; s'il est attelé lui-même au tonneau, le jeu de ses muscles devient effrayant d'énergie et de vigueur. Dans quelle admiration nous plongerait un pareil dévouement, si la récompense promise par la ville à celui qui arrive le premier ne venait, en nous rappelant un amour du gain devenu proverbial, élever



des doutes dans notre esprit sur le désintéressement d'une si belle conduite! Mais, dans toutes les actions que nous disons grandes et généreuses, en est-il beaucoup qui, soumises à un examen approfondi, ne nous laissassent pas voir leur point de départ dans un intérêt personnel plus ou moins bien dissimulé?

Avec son cri, *A l'eau!* ou *Ao! ai!* ou *Oia!* généralement sur ces notes :



le porteur d'eau sait atteindre le tympan de ses pratiques, fussent-elles au sommet des tours ou dans les catacombes.

Les deux sons du cri *A l'eau!* ne se ressemblent pas; le dernier est d'une tout autre nature que le premier : celui-ci est un son de poitrine, celui-là un son de tête. Nous avons entendu un de ces crieurs qui, avec la dernière note, donnait en même temps l'octave inférieure.

Il nous serait difficile d'expliquer un tel phénomène : c'est une question à soumettre à l'Académie des sciences. Expliquer comment le même gosier (car nous ne supposons pas que notre homme en ait deux) peut produire deux sons à la fois, ce serait pour le monde musical un résultat très-intéressant. La possibilité prouvée, l'art ferait le reste. On s'empresserait de perfectionner une si merveilleuse faculté, et nous entendrions bientôt chanter des duos par un seul chanteur, des quatuor par deux, des trios par un et demi. En poussant plus loin encore le perfectionnement, on arriverait à remplacer tantôt une voix de femme par le registre supérieur d'une voix d'homme, tantôt une voix d'homme par l'octave inférieure d'une voix de femme. Déjà la flûte a été complétée de cette manière : on en trouve qui rendent en même temps la mélodie et sa tierce. Une ouverture latérale pratiquée à notre larynx, ou un piston disposé à l'endroit convenable, pourraient même approprier tout à fait notre gosier aux effets de l'harmonie ou de l'ensemble.

Au reste, les crieurs des rues sont inépuisables en curiosités de ce genre. Il en est dont le son n'a rien de semblable au son de l'être humain, quelle que soit celle des cinq races où l'on veuille le chercher. Le cri part, chacun l'entend, l'habitant de l'entre-sol aussi bien que celui du grenier; mais il n'a pas été donné à l'intelligence de l'homme de distinguer d'où il part, ni à quel degré de l'échelle musicale il se rapporte, ni à quelle tonalité il appartient. Si la mélodie est du ton de *fa* ou de *la*, du mode majeur ou du mode mineur, c'est ce qui est resté pour nous un mystère impénétrable; d'autres seront peut-être plus heureux dans leurs recherches.



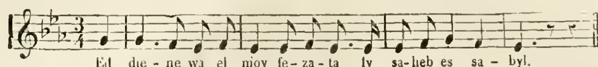
Les crieurs qui fournissent à notre étude des phénomènes ou des monstruosités vocales ne sont pas rares à Paris; on en rencontre de tous côtés : celui qui a l'oreille sensible et exercée peut en trouver des échantillons dans tous les corps d'états, parmi les hommes comme parmi les femmes.

Il y a également dans le cri du porteur d'eau quelque chose d'alarmant et de sinistre. Celui qui ne connaîtrait pas sa signification toute pacifique en serait saisi d'effroi, et le prendrait pour le cri d'une âme en peine, d'un homme en détresse. C'est un son semblable à celui qui frappe nos oreilles dans les nuits de malheur, au sein des émeutes, au milieu des flammes ou des flots. Souvent il nous a rappelé le cri que nous avons tant de fois entendu, dans notre enfance, sur les bords du Rhin et de la Moselle, que l'on entend au reste partout où il y a des fleuves, le cri du voyageur attardé, lorsque, d'une rive à l'autre, il appelle le batelier. Souvent aussi il nous a semblé que nous entendions le hurlement nocturne du chien qui a peur, ou, comme on dit dans le peuple, qui sent le cadavre.

Toutefois, il ne faut pas conclure de cette observation que les porteurs d'eau sont plus méchants ou plus sombres que d'autres : c'est à la nature même de leur état qu'ils sont redevables d'un cri si peu harmonieux. Comme ils ont affaire à tous les habitants d'une maison, et que leur voix s'adresse aux ménagères de tous les étages, il faut bien qu'ils cherchent un moyen de se faire valoir le plus possible, afin que leur signal ressorte au milieu du bruit des rues, du roulement des voitures, des cris des autres marchands, et parvienne jusqu'au toit des immenses bâtiments qui renferment leurs pratiques; quelquefois ils remplacent le cri par un cliquetis de l'anse de leurs seaux.

Les porteurs d'eau que les voyageurs ont rencontrés en Arabie, et surtout dans les cités saintes, méritent bien de notre part un moment d'attention, ne fût-ce que pour servir de point de comparaison, ou pour faire pendant à notre tableau. Les *sakas*, ou porteurs d'eau de la Mecque, ont des outres sur le dos, et se tiennent de préférence dans les lieux que fréquentent les étrangers. A la sortie de la mosquée, surtout pendant la nuit, les plus riches des pèlerins payent à un sakas toute la valeur de l'eau que renferme son outre, afin qu'il en fasse aux pauvres une distribution gratuite, ce dont le sakas, en vrai musulman qu'il est, s'acquitte consciencieusement

et avec une sorte de dignité sacerdotale. Il s'écrie : *Sebyl allah, ya atshan, sebyl! Pressez-vous, vous qui êtes altérés, vers les voies du Seigneur.* Puis il ajoute, pendant qu'il verse l'eau dans la sébile de bois que chaque mendiant porte suspendue à sa ceinture : *Que la miséricorde divine et le paradis soient le partage de celui qui vous donne de l'eau!* sur ce petit chant de trois notes :



Burckhard dit n'avoir jamais pu entendre cette mélodie si simple sans en avoir été profondément ému. La mélodie, ainsi que la haute et noble signification des paroles du sakas, fait sans doute de cette scène un tableau touchant qui ne nous semble pas déplacé à côté de l'image de notre moins poétique, mais aussi utile et aussi modeste Auvergnat.

Dans cette capitale, où les étrangers se naturalisent si vite, qu'on serait tenté de la regarder comme la patrie de tout le monde, l'Auvergnat conserve toujours au fond de son cœur le souvenir du pays aussi entier, aussi vivace que le premier jour de son émigration. Il a pour son patois surtout une affection que rien n'altère, et c'est plaisir pour lui de le parler tout à son aise après les labeurs de la journée. Le français n'est pas sa langue, et s'il consent à lui emprunter quelques monosyllabes, quelques mots d'un usage indispensable, c'est que la politesse est la dernière recommandation qu'il ait reçue en partant. Il faut bien qu'en entrant ou qu'en sortant il puisse accompagner la gracieuse inclination de tête dont il salue la pratique d'un bonjour ou d'un *bonchoir*, qu'il prononce, du reste, assez agréablement.

Rarement le porteur d'eau prend pied à Paris; il n'y entretient de connaissances et d'amis que parmi ses compatriotes, dans la crainte sans doute que d'autres liaisons ne viennent à altérer par le froissement sa chère nature d'Auvergnat. Il est rare surtout qu'il s'y marie. Quelque grosse paysanne rouge et joufflue l'attend làbas au village, et il sera libre de choisir, car on sait bien qu'il reviendra accompagné d'un *bon magot*, selon l'expression consacrée. Ce n'est pas qu'il se pique d'une fidélité chevaleresque : s'il trouvait à Paris femme à sa convenance, croyez bien qu'il n'y regarderait pas de si près. Mais il faudrait une bonne et belle dot, non en espérances, mais en beaux écus comptants, et nous ne savons pas même si, le cas échéant, il ne prendrait pas chaque pièce en particulier pour en étudier minutieusement le son argentin. Les agaceries coquettes de la Parisienne, ses menteurs colifichets, ses atours équivoques, loin d'enflammer son imagination, comme celle du Méridional, le portent à la défiance. La Parisienne n'apporte d'ordinaire à son mari que des goûts de folle dépense et un penchant décidé pour la domination ; l'Auvergnat veut une bonne femme de ménage qui lui laisse sans murmurer la royauté absolue du logis.

Le porteur d'eau, ne vous y trompez pas, sous son écorce grossière, ne manque ni d'intelligence ni de perspicacité; personne ne pourrait mieux que lui rendre compte de l'état moral et financier d'un quartier de Paris. Le domestique ne connaît à fond qu'un ménage, le portier qu'une maison; mais quelle immense et curieuse statistique se loge dans la tête du porteur d'eau, qui a ses entrées franches dans toutes les maisons et dans tous les ménages, qui arrive à l'improviste, et s'en va le plus souvent sans même qu'on se soit aperçu de sa présence ! Que de misères honteuses, de mésintelligences conjugales, d'agitations intestines, se révèlent à lui pendant qu'il vide ses deux seaux avec l'air calme et impassible d'un homme qui serait à la fois sourd et aveugle ! De combien d'existences il a deviné le problème, sans apporter pour cela moins d'exactitude et de politesse dans son service ! Ce qu'il voit, ce qu'il entend, il le garde pour lui, bien supérieur au portier et au domestique, qui savent beaucoup moins de choses et vont partout les colportant et les amplifiant. C'est à peine si, retiré du commerce et rentré dans ses pénates, il se hasarde jusqu'à égayer ses longues nuits d'hiver du récit de quelques scènes de la vie parisienne.

Entre les vertus qui distinguent l'Auvergnat, nous avons cité en première ligne la sobriété; cependant il est homme, et il a ses moments d'abandon. Comme tous les autres corps d'états, le porteur d'eau a son jour de fête, et il croirait manquer à son devoir s'il n'en célébrait dignement le retour. Ne pensez pas, toutefois, qu'il chôme le saint d'une manière complète : son travail n'en souffre aucunement. Sa pratique n'a-t-elle pas ce jour-là, comme le dimanche, comme tout autre jour de l'année, besoin de son eau quotidienne? Mais son chapeau, son cheval, son tonneau, sont bariolés de rubans; on s'imaginerait voir en action une pastorale de Florian ou une idylle de Gessner, n'étaient quelques jurements énergiques qui viennent de temps à autre interrompre l'illusion. Et le soir, après la journée faite, il s'achemine par bandes vers la barrière. Là, il se vide dans chaque estomac, en particulier, du vin à remplir le tonneau de sa charrette; et comme dernier trait, quand arrive le quart d'heure de Rabelais, quand doivent se délier ces énormes bourses de cuir si profondes, qu'il semble que les pièces, une fois qu'elles y sont entrées, n'en peuvent plus sortir, les têtes s'échauffent, les discussions s'engagent, s'animent, dégénèrent en querelles, où se déploie, sinon la richesse, au moins l'énergie d'un vocabulaire *ad hoc*, et se terminent quelquefois par une grêle de coups de poing, dont un seul suffirait pour assommer un bœuf. Le lendemain il n'y paraît rien : le sommeil, qui chasse les mauvaises pensées, a passé pardessus, et l'Auvergnat raconte, en se frottant les mains, *qu'il c'hest bien amujé la veille à la barrière.*

Nous ne connaissons rien de plus curieux qu'une querelle d'Auvergnats. Il faut voir les deux champions s'avancer l'un sur l'autre, la tête droite, le coude servant de bouclier à la face, et s'exciter mutuellement à frapper le premier. Mais n'ayez peur que ce premier coup soit donné de longtemps : les langues seules escarmouchent, et Dieu sait qu'elles s'en acquittent d'une façon remarquable. Cependant les injures vont toujours *crescendo;* nos adversaires sont tout près l'un de l'autre, pied contre pied, genou contre genou, poitrine contre

poitrine; leur visage est enflammé, leurs yeux flamboient et sortent de la tête; vous diriez qu'ils vont se dévorer; point du tout : ils font subitement une demi-conversion, accompagnée d'un haussement d'épaules, lequel signifie qu'ils se prennent en pitié et veulent bien cette fois s'épargner. Les voilà donc séparés, et vous pensez qu'ils vont s'éloigner paisiblement chacun de son côté; attendez un peu : ils auront à peine fait quelques pas, qu'ils se retourneront pour se lancer de nouvelles injures, et reviendront prendre cette même attitude menaçante dont vous aviez frémi. Ce manége aura lieu trois fois, quatre fois, jusqu'à ce que, enfin, l'un des deux poings levés, perdant patience, s'abatte sur le chef ennemi avec la pesanteur et l'aplomb d'une massue. Ce n'est qu'à ce moment que la galerie, jusqu'alors immobile, s'interpose entre les combattants : on les force alors d'entrer chez le marchand de vin, où, le verre à la main, ils commencent par expliquer longuement, et finissent par oublier tout à fait le sujet de leur altercation. Quelquefois une discussion d'une autre nature s'élève : chaque champion revendique à son honneur les coups les plus solides et les mieux appliqués, et peu s'en faut qu'une seconde lutte ne s'engage à l'effet de prouver auquel des deux appartenait l'avantage dans la première.

Après vingt ans de travail, le porteur d'eau retourne dans ses montagnes, se marie, achète une chaumière et un champ qu'il cultive lui-même, envoie ses enfants faire comme lui fortune dans la grande ville, et meurt après avoir monté et descendu dans sa vie plus de degrés que n'en avait l'échelle de Jacob.



Porteur d'eau du temps de Louis XV.



LE
SPORTSMAN PARISIEN

PAR

RODOLPHE D'ORNANO

MEMBRE DU JOCKEY-CLUB



On disait autrefois : « Le Français né malin créa le vaudeville; » je propose de réformer cet adage en disant : « Le Français né Français créa l'anglomanie. » Si cette vérité notoire et ce fait patent pouvaient être mis en discussion, le titre seul de cet article en serait la démonstration la plus convaincante. Nous voudrions esquisser un type, l'analyser, le nuancer même; il est destiné à une collection *éminemment* française, et sous quel titre le présentons-nous à nos lecteurs français? sous un titre tellement anglais, qu'il est composé d'un adjectif welsche et d'un substantif d'origine saxonne, sorte de contraction grammaticale ou *logomachie* qui ne saurait appartenir qu'à la langue de Shakspeare et de Milton. Et pourtant quel lecteur ne devinera pas la chose dont nous allons parler et que nous voulons peindre? Qui demandera si le sportsman est une profession inconnue que le livre de notre éditeur va nous révéler? On aurait de la peine à trouver un Français assez béotien pour demander si notre héros est un surveillant aux écorces d'orange des Funambules ou une nouvelle édition du fabricant de cigarettes en papier de réglisse.

La France est certainement le pays du patriotisme, mais ce patriotisme nous permet de ne jamais rester Français : sous la République et le Directoire, nous étions Grecs et Romains; les femmes portaient des chlamydes à méandres, et nous avions des courses olympiques; toutes les proclamations finissaient par des prosopopées en l'honneur de Léonidas ou de Phylopœmen; et dans les fêtes publiques on nous montrait des vieillards couronnés de feuilles de chêne et chantant en chœur des odes d'Horace bien ou mal traduites. Sous la Restauration, nous sommes devenus néo-Grecs. Jamais héros français a-t-il fait battre les cœurs de nos femmes à l'égal du brave Canaris? La bataille de Waterloo nous a-t-elle fait répandre autant de larmes que les désastres de Missolonghi? Je le demande et j'en réfère à la notoriété publique.

Toutes ces belles générosités nous ont coûté l'entretien d'une expédition de vingt-quatre mille hommes, grâce à laquelle nous jouissons du privilége d'être rançonnés avec prédilection quand nous visitons les champs de Sparte ou les vestiges d'Argos.

Depuis 1830, nous avons prodigué les trésors de nos sympathies aux Belges, Polonais, Italiens, Lusitaniens, Espagnols, Mexicains et Canadiens, et il est certain que pendant ces neuf dernières années nous n'avons pas été plus Français que sous la République ou sous l'Empire et la Restauration. Mais de toutes nos sympathies exotiques, une seule est durable et profondément enracinée parmi nous : c'est l'*anglomanie*.

Nous pouvons voir de nos jours que le style antique est descendu dans la tombe avec M. David : être philhellène n'est plus une profession libérale, et sympathiser



avec la Belgique et le Canada n'est déjà plus de si bon goût.

J'arrive à la monographie du sportsman; mais, avant de porter la main sur cette arche sainte, il est bon de s'arrêter un instant.

Le cadre dans lequel on m'a circonscrit est bien étroit, mais le beau titre de *sportsman* n'en est pas moins un symbole de l'infini : le sportsman n'est-il pas de tous les âges, de tous les sexes et de toutes les conditions? N'offre-t-il pas autant de variétés que la race des quadrumanes depuis les orangs jusqu'aux ouistitis? N'avons-nous pas le sportsman à cheval, le sportsman à pied, le sportsman riche, le sporstman ruiné et même le sportsman qui n'a jamais eu rien à perdre? Qu'est-ce que le jeune duc et pair qui possède un haras et l'attelage le plus irréprochable de Paris? Un sportsman. La fraction d'un agent de change qui va se promener au bois sur une haridelle qui a traîné son cabriolet pendant toute la semaine, le clerc du notaire et le commis marchand qui vont équiter à Romainville ou à Montmorency, ne sont-ils pas des sportsmen? La jeune vicomtesse tout exquise, et dont la tenue à cheval est d'une si délicieuse hardiesse, est encore un sportsman femelle.

Sportsman est aussi la demoiselle entretenue qui galope à tort et à travers sur un locatis. Et que l'on n'aille pas croire que cette énumération contienne le sommaire de l'innombrable tribu des sportsmen : nous les retrouvons jusqu'au tir aux pigeons, et même en deux classes, savoir : le sportsman qui tire et le sportsman qui regarde tirer. Nous rencontrons les sportsmen à l'école de natation, dans les salles d'armes, au tir du pistolet, à la joute des coqs chez M. Tourel, et jusqu'à la petite Villette, où l'on fait militer des cochons d'Inde.

Mais comme un traité complet et raisonné de toutes les variétés de l'espèce nous conduirait à composer un ouvrage aussi volumineux que l'Histoire naturelle de M. de Buffon, on va se borner à la monographie du sportsman original et complet, qu'on pourra considérer comme l'archétype de l'espèce.

Le sportsman ne s'embarrasse pas d'être *gentilhomme*, il est *gentleman*, et c'est beaucoup plus dire, à son avis. Il a hérité de M. son père, ancien négociant, d'une trentaine de mille livres de rente qu'il mange honorablement en avoine, en paille, en éponges et en étrilles. Il a changé son nom de Corniquet ou de Grosbedon pour un nom de terre; mais, par un sentiment de saine phi-

losophie, de simplicité modeste et d'équité qui fait beaucoup d'honneur à son caractère, il s'est abstenu de prendre le titre et d'arborer la couronne de comte. Son abord est froid et cérémonieux quoique assez poli : par une faiblesse qu'on rencontre assez généralement chez les grands hommes et qui lui est commune avec Louis XIV et Napoléon, il cherche à produire une impression profonde sur les gens qu'il voit pour la première fois. Le grand roi et l'empereur arrivaient à leur but, l'un en déployant une majesté toute royale, l'autre en affectant une brusquerie qui n'était pas toujours dépourvue de grâce et d'aménité. Le sportsman atteint le sien par une simplicité charmante Ainsi donc, à votre première entrevue, vous lui demandez des nouvelles de son ami, ce pauvre M. Fleury d'Arbois qui vient de se casser les deux jambes en tombant de cheval. — *Ce n'est rien pour l'homme*, répond le sportsman de sa voix lente et anglaisée, *j'ai eu la cuisse droite et la jambe gauche toutes brisées dans une chasse du Leicester-Shire.* — Mais vous conviendrez, monsieur, que, s'il a, comme on dit, deux énormes trous à la tête, il peut y avoir du danger. — *Cela peut être dangereux : en tombant avec Little-Boby dans une chasse du duc de Buccleugh, nous nous sommes ouvert le crâne tous les deux, et me voilà! mais ce pauvre Boby en est mort!!!*

Si vous n'êtes pas frappé d'admiration pour un si beau stoïcisme, c'est que vous n'avez pas en vous le moindre germe du *sporting-character*.

Le sportsman en question n'est plus de la première jeunesse; sa mise est simple et pourtant de la plus grande recherche. Son linge est toujours d'une aussi *entière blancheur* que les organdis de M. Planard. Ses bottes sont toujours satinées et lustrées par un vernis fulgurant. Jamais il n'a adopté les cravates longues ni quitté les cols de chemise; ses pantalons, scrupuleusement collants, annoncent une jambe sensiblement arquée, et semblent accuser une longue habitude du cheval.

Il est revêtu d'un *newmarket* vert foncé, lequel est d'une coupe irréprochable, et lequel est illustré par des boutons au timbre du Jockey-Club. Il porte, suspendue à une énorme chaîne d'acier, une montre, véritable chronomètre à seconde indépendante, qui lui permet d'apprécier avec une rigueur astronomique la vitesse des chevaux de course, et d'apporter la ponctualité la plus minutieuse dans toutes les prescriptions de l'hippiatrique.

C'est que le sportsman est essentiellement un homme d'ordre et d'économie; sa frugalité est aussi supérieure à celle des anciens Lacédémoniens que notre grand Paris est au-dessus de la ville de Lycurgue (c'est, bien entendu, sous le rapport de l'étendue superficielle et de la subtilité dans les larcins).

Ainsi, vous le voyez, pour se faire maigrir de quelques livres, avaler avec une résignation surhumaine les aposèmes les plus acerbes et les préparations les plus révoltantes; pour soulager son individu d'un abdomen un peu trop saillant, ou d'une cuisse un peu trop charnue, vous le verrez pendant quinze jours ne manger que de la salade, ne boire que de l'infusion de bourrache, et faire deux fois par jour la route de Paris à Saint-Cloud, couvert de flanelle, et par un dévorant soleil d'août. Qu'on n'aille pas croire qu'il soit insensible aux plaisirs gastronomiques, aux doux charmes d'un vin de bon cru; invitez-le après une chasse à un repas de gentleman; vous le verrez manger avec un appétit féroce, en buvant comme un Silène; et puis il quittera la table d'un pied ferme, y laissant *au-dessous de lui* tous ses compagnons endormis. C'est qu'il s'est imposé la loi de ne jamais sortir du flegme qui lui a fait improviser cette réponse en style laconien. Une belle dame lui demandait, au retour d'un *steeple-chase*, si l'un des *gentlemen-riders*, mortellement blessé dans une chute, était déjà mort : « No, » répondit-il. C'est cet air de sang-froid permanent qui lui donne l'apparence de l'égoïsme, et qui marque la supériorité du sportsman pur insulaire; c'est à cette inaltérable sérénité qu'il doit de n'engager son argent dans les paris qu'avec une parfaite connaissance de cause, et de rendre cinq *yards* au chasseur le plus consommé pour le tir aux pigeons; ce dont il augmente infailliblement son revenu de cinq à six cents louis par an.

Le sportsman, comme tout homme spécial, est d'une conversation très-monotone (lorsqu'il consent à parler toutefois).

Je ne sais quel auteur anglais a dit qu'il ne connaissait rien de plus ennuyeux qu'un sportsman, à moins que ce ne fussent deux sportsmen. Mortellement taciturne lorsqu'il se trouve dans une société étrangère aux *améliorations* de la race chevaline, le sportsman devient d'une intarissable loquacité lorsqu'il rencontre un autre homme aussi spécial que lui : leur conversation roule exclusivement sur les favoris du Derby et surtout sur le *stud book*. C'est que la superstition du pur sang est pour lui plus qu'un axiome, un théorème incontestable : c'est une religion, un fanatisme, un fétichisme! Il la proclame, il la soutient avec une égale énergie pour ses chevaux, ses bull-dogs, ses coqs de combat, ses lévriers et ses pigeons pattus. Il en soutiendrait la suprématie, fût-il en rivalité avec une altesse royale, fût-il dans la boite à clous de Régulus, ou sur le gril de Guatimozin!

Ne croyez pas que nous nous présentions ici comme adversaires des chevaux de pur sang, et que nous ayons intention de proposer, comme je ne sais quel grand journal, de remplacer les courses de chevaux par des courses d'ânes, ces derniers devant fournir des résultats beaucoup plus philanthropiques et plus avantageux à l'industrie de notre pays; tout ce que nous voulons établir, c'est que la question de la prééminence du pur sang est la seule chose sur laquelle un sportsman ne puisse raisonner avec son calme habituel. Il vous permettra d'être républicain, saint-simonien, fouriériste; de mépriser la charte constitutionnelle, de traiter Louis XIV de charlatan et Racine de polisson; il vous passera de regarder l'obélisque de Luxor ou Louqsor, si vous l'aimez mieux, comme un tuyau de machine à vapeur, et même il vous laissera dire que les pavés d'asphalte sont une sottise un peu trop dispendieuse pour être excusable; mais, de grâce, n'allez pas lui parler d'un cheval sans généalogie, et ne lui dites pas qu'il pourrait offrir les mêmes qualités qu'une bête pur sang, un descendant d'*Arabian-Godolphin;* vous le verriez s'emporter, rugir, écumer; et personne n'ignore combien est terrible la colère des gens habituellement placides.

J'oublie de citer un autre sujet sur lequel un sportsman ne souffre jamais la discussion : c'est la supériorité de l'école anglaise sur l'école française. Il affecte le plus profond mépris pour tout ce qui est écuyer, exercices de manége, et prétend que, sauf M. le marquis Ou...., il aimerait mieux confier un cheval au dernier courtaud de boutique qu'au premier écuyer de la France et de la Navarre, en y joignant la Corse et l'Algérie par-dessus le marché.

Sur tout autre sujet, le sportsman est de la plus parfaite indifférence, je pourrais dire de la nullité la plus complète; et je n'en serais pas démenti. En littérature,

il croit encore aux classiques et aux romantiques; la musique lui est ce qu'il appelle *insipide*, et quant à ce qui regarde la politique, ses idées, fort peu distinctes d'ailleurs, ont une légère tendance aristocratique, attendu qu'il a visité l'Angleterre, et que les meilleurs chevaux qu'il ait jamais connus étaient possédés par des *noblemen*, ou tout au moins des *gentlemen* : c'est la seule observation qu'il ait rapportée de ce pays-là. Il n'a jamais pardonné au général La Fayette sa préférence exclusive ou son engouement pour les chevaux blancs : il pencherait assez volontiers du côté d'une forme de gouvernement despotique qui supprimerait la garde nationale, parce qu'un de ses chevaux a reçu une atteinte dans les rangs de la milice citoyenne; mais il n'en accorde pas moins l'honneur de son estime à M. le duc d'..... depuis qu'il en a reçu une garniture de boutons de chasse en bronze argenté. Pour compléter cette esquisse morale du sportsman français, nous dirons aussi que, avec toutes les apparences de l'égoïsme, il est au fond très-humain, serviable, assez reconnaissant des services qu'on lui a rendus, et très-susceptible d'attachement pour les hommes, et principalement pour les bêtes. Il a nourri dans la plus molle oisiveté jusqu'à la fin de ses jours *Counter-Port*, son premier cheval, mort, à l'âge de vingt-quatre ans, de vétusté non moins que de vieillesse.

Nous voici parvenus aux linéaments les plus délicats de notre portrait, et les détails vont manquer à l'historien. Vu l'insuffisance des documents, il va présenter sous la forme du doute ce qu'il a cru voir des rapports du sportsman avec la plus aimable partie du genre humain. Jamais le sportsman, homme de continence et de convenance, ne s'est affiché avec des femmes suspectes ou décriées; jamais aussi il n'a couru les salons et la *haute*, comme on dit au club.

Tout tendrait donc à nous faire croire que le sportsman est destiné à mourir dans le même état de pureté que le chevalier Newton, seule analogie qui doive jamais exister entre lui et l'illustre auteur du binome. Il y a pourtant des gens bien informés qui soutiennent que, depuis la première jeunesse de cet homme impassible, il entretient la même passion pour une femme de condition mitoyenne avec laquelle il a l'air de se conduire à peu près maritalement, sans qu'il existe aucun dérivé connu de cette conjugaison. Ce qui peut faire admettre cette supposition téméraire, c'est que tous les jours, et très-exactement, il quitte le club après son dîner, vers sept heures et demie, pour n'y revenir que vers onze heures du soir, et que, pendant tout cet intervalle, on n'a pu l'apercevoir en aucun lieu de la ville de Paris où l'on rencontre infailliblement tous ceux qui se promènent incognito. Ces gens bien informés ne manquent pas de citer à son sujet une historiette assez *excentrique;* mais c'est l'unique velléité de galanterie qu'ils aient à lui reprocher. Il paraît qu'il s'était épris de passion pour une de ces charmantes femmes qui fourmillent dans tout Paris, laquelle personne était ou se faisait passer pour Espagnole. On entendait continuellement notre ami chanter avec frénésie, et à l'éternelle gloire de M. de Musset, cette romance alors en vogue :

Avez-vous vu dans Barcelonne
Une Andalouse au sein bruni?

Malgré cette touchante application, l'Andalouse lui tenait, comme on dit vulgairement, la *dragée haute;* mais elle finit par lui avouer qu'elle mourait d'envie d'avoir une parure de tourmalines qui se trouvait chez Meller, et qu'elle lui désigna de manière à ce qu'il ne pût s'y tromper. Or, la parure devait coûter dix mille francs, et il avait sur-le-champ besoin de cette somme pour faire venir de Londres le fameux *Saturnus*, la perle des écuries de *Tatersall*. En outre, il fallait se hâter, car ledit *Saturnus* pouvait lui être enlevé par lord S..., ou par tout autre riche amateur. Grande était sa perplexité! Il fallait, ou retourner chez l'Andalouse avec l'écrin, ou n'y pas retourner du tout. C'est le parti qu'il prit, et le jour suivant, il donna l'ordre d'acheter *Saturnus*, qu'on peut voir encore aujourd'hui dans son écurie-modèle.

Pour ce qui regarde les habitudes et la vie matérielle du sportsman, il habite une rue voisine des Champs-Élysées, prétendant avec raison que la *traversée de Paris* abîme les chevaux de selle : il se lève tous les jours à huit heures, il se couche entre une et deux heures du matin; jamais il ne fréquente les bals masqués, il ne va presque jamais au spectacle; vous le trouverez quotidiennement au bois de Boulogne entre deux et cinq heures, quand il n'est pas aux chasses de l'Union ou de M. le duc d'.... Là, il fatigue d'ordinaire deux chevaux (qui l'attendent à la porte Dauphine) en leur faisant faire à chacun un tour de bois, et les lançant par-dessus tous les obstacles de la porte d'Auteuil, le chenil, c'est-à-dire le double fossé et la double barre (excepté toutefois la *barre Potocki*, bien entendu).

Pour qu'on ne puisse pas nous accuser d'avoir peint les sportsmen à leur désavantage, nous allons montrer celui-ci dans toute sa gloire, c'est-à-dire dans son écurie. C'est là qu'il triomphe! Il est dans son écurie complétement beau, royal, épique! Figurez-vous une petite maison en briques, bien exposée au plein midi, à l'extrémité d'une cour vaste, aérée et soigneusement sablée, où une demi-douzaine de chiens, tant lévriers que danois, griffons, bulls-dogs et terriers, ont l'air de traîner une existence assez inutile. On vous ouvre une porte ornée d'un bouton de cuivre éclatant, et vous êtes dans le tabernacle hippiatrique. C'est là que le sportsman passe toutes ses matinées; aussi reconnaît-on partout l'œil du maître : les litières sont fraîches et soigneusement renouvelées, les stalles d'un bois de chêne bien poli; une paille blonde et consistante est suspendue dans les râteliers, une avoine sèche et farineuse circule dans les mangeoires.

Voyez donc comme ils sont heureux et gracieux, les habitants de ce splendide logis! comme ils ont l'œil vif et brillant! voyez comme leur poil est fin, souple et poli! Peut-on blâmer un sportsman de passer une partie de son temps dans *such a stal?* Que l'on ne me parle plus de mameluk pleurant sur son coursier, comme du type de l'affection qui peut unir l'homme à la bête : l'amour du sportsman pour ses chevaux me semble aussi supérieur à celui de l'Arabe que l'attachement du pélican blanc pour ses petits, qu'il nourrit de sa chair, l'est à celui du sarigue, qui se contente de porter les siens dans sa poche velue. Le mameluck aurait-il inventé, comme l'a fait le sportsman, de faire conduire un cheval de course en voiture au lieu du rendez-vous, et de faire voyager avec lui un tonneau rempli de la même eau qu'il a coutume de boire?

Mais continuons de visiter les écuries dont le maître fait les honneurs avec une prévenance si jubilatoire et si courtoise.

Nous pouvons remarquer ses *boxes* garnis de bouches de chaleur moyennant lesquelles on peut procurer à des chevaux en *condition* la température la plus convenable; la sellerie, véritable musée équestre; les



remises, immenses magasins où se trouvent réunis tous les chefs-d'œvre de la carrosserie britannique. Pour tout cela, le sportsman éprouve un sentiment vif et profond qui participe de l'amour qu'un jeune homme ressent pour sa première maitresse, et de la passion qui pousse un avare à mourir de faim sur un monceau d'or.

Terminons ce tableau de genre par une anecdote dans laquelle nous avons joué un certain rôle, et qui nous semble vérifier ce que nous avons avancé de l'attachement que le sportsman a pour ses chevaux.

Il y a un an à peu près, je suivis une chasse assez brillante. Le cerf, lancé dans les bois de Versailles, alla se faire prendre auprès de Rambouillet; nous eûmes sept heures de chasse, et je revins de l'hallali avec notre sportsman, lui à pied, tenant son cheval par la bride, moi monté; car, ayant un cheval de louage, et je le dis modestement, je me sentais fort peu disposé à épargner la fatigue de mon poids à cette vénale créature. Après une heure de marche, par une pluie battante, nous arrivâmes à la porte d'une auberge où je laissai mon cheval entre les mains d'un garçon d'écurie; et, comme nous mourions de faim, je me chargeai de commander le dîner, qui fut servi au bout d'une demi-heure. J'envoyai prévenir mon compagnon, que j'avais laissé pâle, exténué, harrassé, bouchonnant son cheval avec un air de sollicitude exquise et d'agitation fébrile ou frénétique. Comme après un quart d'heure d'attente mon compagnon n'arrivait pas, et que je le savais d'ailleurs fort absolu dans ses résolutions, je me mis à table, je dinai bravement, et, après un dessert un peu moins que modeste, je m'endormis dans mon fauteuil. J'ignore combien de temps dura mon sommeil; mais il dut être assez long, car la chandelle qui m'éclairait était réduite au tiers de sa longueur primitive quand je fus réveillé par mon ami, qui entrait avec fracas dans la chambre. Sa marche était alerte, sa figure était rayonnante de satisfaction; il me prit les mains avec un air d'expansion surprenante en me disant : « Mon ami, mon bon ami!... (j'étais encore hébété par le sommeil et stupéfait par cet accès inaccoutumé d'affection cordiale), *Coroner a mangé l'avoine!* » dit-il avec une voix chevrotante et en me regardant d'un œil humide.

A présent nous devons à nos lecteurs le portrait d'un de ces innombrables satellites qui gravitent autour de notre planète, en s'efforçant de mériter et d'obtenir le

titre brillant de sportsman. Quel abîme entre les copies et le modèle ! La lumière de Phébus diffère encore moins de celle de la pâle Phœbé, comme disaient les poëtes de l'Empire. Quoi qu'il en soit, et malgré les scrupules de notre conscience, nous allons esquisser notre héros secondaire, à qui nous appliquerons ce que Voltaire disait des traductions qu'il appelait des *revers de tapisseries.*

Le sportsman amateur est presque toujours pourvu de soixante à quatre-vingt mille livres de rentes ; il est de noble famille; vous l'avez vu passer, et vous avez pu remarquer la considération, l'estime et la haute approbation dont il a l'air pénétré pour toute sa personne. Jusqu'à vingt-deux ans, il a vécu avec un cabriolet des plus simples et un cheval de selle, mangeant niaisement son pécule avec des actrices ; mais, le beau jour où il a acquis une preuve irrécusable de l'infidélité de son infante, il s'est fait à peu près les réflexions suivantes : « Depuis deux ans je vis comme un bourgeois, un croquant ; je ne fréquente que des femmes indignes de moi (traduisez : qui se moquent de moi); décidément je me réforme. Je veux me voir cité dans tout Paris de la manière la plus honorable : aimer les chevaux est tout à fait une passion de grand seigneur, et j'ai toujours senti que j'étais né pour être sportsman.

Huit jours après avoir fait ces réflexions, notre jeune homme a pris un maître d'anglais, et il s'est formé une sorte de dialecte à lui, une langue tout à fait hippiatrique; il applique à toutes les petites femmes le nom de *ponette;* il parle du *poitrail* de madame Z, et de la *crinière* de mademoiselle R, tout comme s'il parlait de *Miss Annette.* Ce peu de temps lui a suffi pour s'impatroniser chez les marchands de chevaux, et de plus il est devenu un adepte forcené de la religion du pur sang. Il trône en potentat dans les écuries de Crémieux ou de Bénédict ; là, il adopte, il accueille, il accepte sérieusement les éloges que lui adressent les maquignons sur ses connaissances hippiatriques. Il pense souvent à la reconnaissance que doit lui inspirer la manière dont il encourage et fait prospérer le commerce des chevaux. C'est lui qui a répondu à un de ses amis, qui lui faisait remarquer combien son dernier cheval était poussif : *Ceci n'est pas possible,* *** [1] *a trop de considération pour moi.*

Le voilà donc improvisé connaisseur; et mettant tout son plaisir à vendre, acheter et brocanter; à ne conserver jamais pendant plus d'un mois le même cheval, parvenant toujours à faire reprendre pour vingt-cinq louis l'excellent coursier qui lui a coûté trois mille francs. Malgré toutes ses mésaventures, il n'en dit pas moins incessamment qu'il est en possession du *premier trotteur de Paris;* il vous dira que c'est un cheval de chasse qui peut sauter six pieds... De la figure un peu chevaleresque du vrai sportsman il a fait un je ne sais quoi de burlesque et d'exhilarant qui révèle toute l'impuissance de l'homme à changer sa nature et à masquer son caractère. Ainsi, qu'on lui propose un pari *sortable*, vous le verrez réfléchir avec une profondeur digne de Descartes et de Galilée, refuser décidément, et pour accepter ensuite les chances d'une autre gageure extravagante. C'est ainsi qu'il parodie cette sagacité instinctive qui distingue le véritable sportsman. Autre travers : frappé du stoïcisme avec lequel celui-ci raconte ses désastres, frappé surtout de la profonde impression qu'il produit sur ses auditeurs, il cherche à rivaliser de catastrophes et d'impassibilité laconique avec son modèle et son rival. Il ne vous parlera jamais d'une chasse ou d'une course dans laquelle il n'ait pas éprouvé plusieurs malencontres, et tout son corps devrait en être couvert de cicatrices. Mais à force de malheurs il a rendu la compassion tout à fait impossible, et ses amis lui disent alors : « Allons donc, marquis, allons donc!... » Il a vidé jusqu'à la lie la coupe de l'infortune, car au Jockey-Club la mauvaise réputation de son écurie est tellement établie, qu'aucun homme expérimenté ne voudrait parier pour un des chevaux du marquis sans exiger dix contre un ; il n'a jamais gagné qu'une seule course, et c'était un jour où son cheval se trouvait sans concurrents. Tout le monde sait l'unique encouragement qu'il ait reçu dans un *gentlemen riders* dont il s'était ingénié de faire partie. Il était rayonnant, sublime, au départ; jamais pareil jockey n'avait relui sous le soleil ; à la fin du premier tour, en repassant devant les tribunes, un honnête spectateur le voyant *distancé*, et se trouvant saisi de compassion pour son pauvre cheval qu'il *roulait* avec rage, lui cria en manière d'applaudissement :

« Ne vous pressez donc pas, monsieur, vous avez bien le temps. »

Comme on peut le présumer, notre sportsman arriva le dernier, quoique son cheval fût *un des premiers coureurs des trois royaumes.*

Personne n'ignore la manière dont il a perdu son petit jockey Bill ; mais, ayant été témoin de l'événement, on trouvera bon que je le raconte avec plus de véracité que ne l'ont fait les journaux du palais et le *Moniteur des Halles.*

J'étais allé par un beau matin printanier chez le marquis de C. Je le trouvai en proie au plus furieux accès de misanthropie. Je m'informai avec anxiété de la cause de cette affection mélancolique.

« Tu sais bien, me dit-il, *Atar-Gull*, ce superbe cheval bai-brun que tout le monde m'envie, et que j'avais engagé pour courir demain au Champ-de-Mars; tu sais bien aussi avec quel soin que je le faisais *entraîner* et comme il est admirablement *in condition?* Eh bien ! mon cher, je suis obligé de renoncer au prix, mon jockey vient de crever comme un mousquet ! Comme je tenais à Bill, le roi des jockeys, suivant moi, et que je conservais l'espérance de faire diminuer son excédant de poids, qui n'était que de dix livres et demie, j'ai d'abord commencé par le faire purger trois ou quatre jours de suite, et puis je l'ai tenu pendant trois semaines emmailloté dans sept ou huit couvertures de laine, en lui faisant boire une demi-pinte d'eau-de-vie par jour j'employai tous les sudorifiques connus, et je crois que j'en inventai même; Bill, qui jusqu'ici avait supporté merveilleusement bien toutes ces choses-là, n'a pu résister pour cette fois-ci....... »

Notre héros se leva brusquement, et, se promenant à grands pas dans sa chambre gothique (la chambre à coucher d'un élégant sportsman est toujours du style le plus gothique), il reprit bientôt :

« Je n'avais pourtant rien négligé pour qu'il ne diminuât que d'une demi-livre par jour, ce qui faisait mon affaire et n'était pas trop exiger; car enfin j'avais expérimenté la prodigieuse bonté de sa constitution, et je ne craignais pas que ce régime le rendit malade; mais il faut que le drôle ait avalé la tranche de mouton rôti qu'on lui présentait chaque matin, et dont il ne devait que sucer le jus, suivant nos conventions : c'est sa gloutonnerie qui l'aura tué, et toujours est-il qu'il est mort d'indigestion, à ce que je suppose. »

[1] Nous prions le lecteur de suppléer à notre réticence en remplaçant nos trois étoiles par le nom du dernier maquignon qui l'aura ce qui s'appelle *enrossé*. Il n'aura que l'embarras du choix.

Je ne pus m'empêcher d'excuser ce malheureux garçon.

« Voilà bien ta philanthropie malentendue, reprit le marquis. Périssent mille fois tous les Bills, tous les jockeys français et anglais, pourvu qu'ils fassent gagner nos chevaux, à nous autres vrais sportsmen! Nous ferons des pensions à leurs familles, s'ils en ont. »

Notre héros était beau d'exaltation en ce moment; il avait grandi de six pieds! Bill était mort, et notre sportsman avait constitué une pension de sept cents francs à sa grand'mère, à qui l'on eut de la peine à faire comprendre que Bill était son petit-fils, car elle ne le connaissait que sous le nom de François Guillard.

Une autre fois je le trouvai qui lisait une gazette anglaise, et qui ruminait sur la nouvelle suivante :

« Un vicaire du comté de Sussex avait égorgé le curé « de sa paroisse avec le sang-froid le plus barbare. Ce « jeune ecclésiastique passait pour aimer passionnément « les chevaux, et l'on a découvert par les débats qu'il « avait commis ce crime atroce uniquement pour se pro- « curer l'argent nécessaire à l'achat d'un ouvrage en « trois volumes in-folio, dont voici le titre :

« *Histoire de tous les chevaux qui ont remporté des* « *prix aux courses en Angleterre, depuis leur établis-* « *sement jusqu'à la présente année, avec leurs généalo-* « *gies très-équitables et leurs portraits*; *on y a joint les* « *noms des particuliers qui les montaient avec ceux* « *des gentlemen à qui ils ont appartenu, et, pour l'a-* « *grément et l'instruction des lecteurs*, *on y rend un* « *compte exact de tous les paris pour ou contre.*

« Sir John Bailey, juge of King's bench et président « des assises, a fait remarquer dans ses conclusions que « la passion du clergé anglican pour l'hippiatrique avait « été la source de soixante-sept condamnations infaman- « tes pendant l'espace de sept ans. »

« Qu'est-ce que tu penses de ceci? demandai-je à notre anglomane. — *Shocking*, me répondit-il, *my dear, very shocking, dreadfully shocking!* » Et voilà tout ce qu'il en résulta dans son jugement.

On peut supposer aisément que la fatalité qui conduit le marquis à des résulats si déplorables ne manque pas de peser sur lui dans les autres exercices qui forment la base du *sporting character*. Ainsi donc il est subitement épris de passion pour la chasse, il improvise une meute dans une de ses terres, devient la terreur de ses voisins et le fléau de ses métayers; il fait élever des renards pour se permettre le *fox hunting* : il nourrit des sangliers dans une de ses écuries.

Voici du reste une ou deux aventures de sa vénerie dont nous avons été les acteurs et les témoins.

Je me trouvais à la campagne en automne et dans le voisinage de son château, il m'invita pour courir un renard : l'animal, apporté sur une petite voiture, fut placé dans un fourré dont les chiens se rendirent bientôt les maîtres en *violonnant* comme des forcenés. Durant trois heures environ, nous galopâmes à leur suite, et ils nous ramenèrent à l'endroit même d'où nous étions partis : là ils nous annoncèrent par le redoublement de leurs cris que l'hallali s'approchait. Le piqueur s'élance pour s'emparer de l'animal, mais le pauvre renard était déjà roide mort et froid comme une pierre, attendu que la frayeur ou la contrariété l'avaient fait succomber à une de ces attaques morbides appelées vulgairement *paralysies*. Il n'avait pas bougé de dessus la motte de terre où il avait été posé, et nous, nous avions suivi au galop une belette, une fouine, un blaireau, que sais-je? Un autre jour, on avait lâché pour nous complaire un de ces sangliers si soigneusement élevés pour nos plaisirs. Les chiens, accoutumés à son fumet et à la placidité de son caractère, ne se décidèrent à le chasser que lorsqu'ils en furent sommés à grands coups de fouet : la chasse s'entama enfin, mais ce fut tant bien que mal : il faisait le même jour une chaleur dévorante, et nous suivîmes pendant une heure à peu près la voix de la meute. Tout à coup un silence profond et solennel succéda aux cris des chiens : meute et sanglier, tout était disparu, tout semblait tomber dans un abîme, et l'on aurait dit que la terre avait englouti les chiens et le gibier : après une recherche scrupuleuse, nous trouvâmes le mot de cette énigme : les chiens et le sanglier buvaient amicalement à la même mare, et la plus parfaite intimité régnait entre eux. Le sanglier domestique fut ramené dans ses lares, et puis on l'égorgea comme un vil pourceau qu'il était; on rossa vigoureusement les chiens, et ils ne dînèrent que le lendemain : voilà la moralité de l'anecdote. On peut juger par ces deux aventures combien notre ami et sa meute sont dignes de figurer en première ligne dans l'institution des louvetiers; société établie, comme chacun sait, pour la conservation, si ce n'est pour l'amélioration de la race des loups, à qui des louvetiers de notre connaissance font tous les ans le sacrifice de quelques vieilles vaches et de plusieurs ânes, afin qu'ils ne soient pas tentés d'abandonner l'arrondissement. Notre héros continue jusqu'à vingt-cinq ans le cours de ses désastres; à cette époque-là, sa fortune se trouvant dérangée par ses prodigalités, il se marie, réforme ses écuries, se prend de belle passion pour l'agriculture ou la musique, et finit à trente ans par être député de son département. Nous ne le suivrons pas dans sa carrière politique, nous nous contenterons de lui souhaiter plus de succès à la Chambre qu'au Champ-de-Mars (deux arènes entre lesquelles nous n'avons l'intention d'établir aucune sorte de parité).

Les dernières courses de Paris nous ayant mis à portée d'observer certaines variétés du genre sportsman, nous croyons devoir en rendre compte à nos lecteurs; la scène se passe au Champ-de-Mars et dans la tribune à droite.

Première variété du genre. — Le *sportsman à pied*. Il est représenté par un tout petit jeune homme ayant une cravache et des éperons. Il fume avec un aplomb soldatesque, et, s'adressant indistinctement et familièrement à tous ses voisins : « Il est inouï, dit-il, il est inouï, ma parole, il est inouï qu'on se permette de faire attendre le public de cette manière-là. Ces messieurs du club (prononcez claoub) se croient tout permis, et encore pour nous faire voir des courses qui font pitié, quand on a assisté à celles d'Epsom, de New-Market et d'Ascott... »

Enfin la cloche sonne et les membres du Jockey-Club se dirigent vers leur tribune. Le petit monsieur reprend en s'adressant avec confiance à son voisin, qu'il ennuie profondément : « Regardez donc, je vous en prie, voyez donc la conformation de Margarita, comme elle s'embarque au galop; quelle bête! que de race, que de sang elle a! »

Le signal du départ est donné, le jockey du duc d'O... reste en arrière; le jeune homme, après un instant de silence, répond à une dame qui s'étonne et s'afflige de ce que la casaque rouge est dépassée.....

« C'est une tactique, madame, une tactique, une pure tactique; et, si vous aviez vu autant de courses que moi, vous sauriez que rien n'est jamais décidé avant le dernier tournant. Regardez comme Margarita allonge, voilà qu'elle les rattrape, elle a la corde, elle a la corde!

(avec la dernière suffisance.) Tout est fini maintenant, et les autres sont distancés; je l'avais bien dit. »

Deuxième variété du genre. — *Sportsman stupide.* Un provincial en paletot noir, avec des gants bleu de ciel. Il s'écrie au départ : « Oh! ah! oh! ah! » Au passage du premier tour, avec joie : « Mon Dieu, monsieur, que je voudrais bien savoir qui est-ce qui va gagner?... » A l'arrivée des coursiers, avec un air d'ivresse : « J'en suis bien content, et c'est bien joli des courses de chevaux, dont tous les journaux de Paris parlent tant!!! »

Troisième variété du genre. — Le *sportsman politique.* Un monsieur entre deux âges, habit vert, canne à pomme d'or et cachet armorié. Il se parle à lui-même en finissant de lire son programme : *Casaque rouge, toque bleue, Arabella, au duc d'O.....*, c'est-à-dire au duc de Ch... « Quelle rosse!... » A la fin du premier tour, Arabella tenant la tête, il murmure : « C'est probablement une jument qu'il aura fait venir d'Angleterre! Ces gens-là sont capables de tout!... » A l'arrivée, Arabella étant ce qui s'appelle *distancée*, il s'écrie avec explosion : « Enfoncée, Arabella! enfoncée! Je l'aurais parié dès avant la course, et je ne donnerais pas cette satisfaction-là pour dix louis!... » Le sportsman politique s'éloigne en se frottant les mains.

On trouverait peut-être que j'ai fait beaucoup d'honneur à ces trois variétés en les décorant du nom de *sportsman;* mais j'ai voulu prouver que le *sporting character* a gagné toutes les classes de la société française, ce qui ne laisse pas que d'être un sujet d'amour-propre et de satisfaction pour mes amis et pour moi.





LE PROPRIÉTAIRE

PAR

AMÉDÉE ACHARD



Inclinez-vous devant les douze lettres de ce mot-là ; toutes les puissances se résument en elles ; en elles sont le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga de ce qui est. Qui n'est pas propriétaire veut le devenir, qui l'est veut l'être toujours. Le monde pivote autour de ce substantif ; c'est l'arche sainte des royaumes constitutionnels, le fétiche de l'univers, la clef de voûte de la société ; tout passe, le propriétaire seul ne passe pas ; les empires croulent, mais les propriétaires restent. Ils sont plus forts que le temps et que les révolutions, deux choses qui usent les trônes et le granit.

L'arbre généalogique du propriétaire a ses racines dans le jardin d'Eden. C'est un substantif antédiluvien ; il surnage au-dessus des temps bibliques, et l'histoire n'était pas encore, que le propriétaire était déjà. Il est contemporain du monde. Le premier homme, Adam, notre père, était propriétaire, et la meilleure preuve qu'on en puisse donner, c'est qu'ayant manqué au contrat synallagmatique qui le liait au jardin céleste, Dieu l'expropria.

Depuis le premier congé qu'un archange signifia au premier homme, jusqu'aux congés que les huissiers parisiens signifient quotidiennement aux locataires récalcitrants, le propriétaire n'a pas changé. C'est toujours et sans cesse un individu de qui la qualité commande le respect. Afin que nul ne l'oublie, il le professe lui-même en son endroit. C'est de lui que Danton aurait dû dire qu'il marche comme un saint sacrement. Rien qu'à le voir passer, on comprend que le propriétaire a pris son importance sociale au sérieux ; il se soigne comme une vieille dévote. Si ses vêtements ne sont pas du drap le plus beau, ils sont au moins du plus fort ; ses étoffes ne sont peut-être pas très-brillantes, mais elles sont toujours les plus chaudes. Il est dans ses habits comme un saint dans sa châsse, hermétiquement enveloppé. En s'attaquant à sa personne sacro-sainte, les vents coulis s'attaquent à la société ; s'il tousse, elle est menacée d'une fluxion de poitrine, et le propriétaire tremble pour celle dont il est le plus auguste représentant.

S'il n'avait appris la modestie avec le peu de latin qu'il s'est empressé d'oublier au sortir des classes, volontiers le propriétaire dirait comme Louis XIV : « L'Etat, c'est moi. »

Il y a, au temps où nous sommes, à peu près dix millions de Louis XIV en France. La France est le pays qui en possède le plus ; mais tous ces Louis XIV ne sont pas de grands seigneurs ; il y en a beaucoup à qui le titre de propriétaires ne donne absolument que le droit de mal dîner après n'avoir pas déjeuné. Si ceux-ci n'avaient pour vivre que leur qualité seulement, ils courraient fort le risque de mourir de faim ; mais, grâce à l'industrie, ils trouvent le moyen d'échapper à cette dure extrémité. Il y a des propriétaires savetiers, chiffonniers, balayeurs ; il y en a d'autres qui sont marchands de coco, vendeurs de contre-marques, conducteurs d'omnibus, gabelous, que sais-je encore ? Gardons-nous de parler de ces propriétaires-là, ils usurpent un titre qui ne leur appartient que parce que le dictionnaire de l'Académie est trop pauvre



pour leur octroyer un substantif plus convenable; et passons au propriétaire que la tradition nous représente couvert d'un habit marron, à ce propriétaire aisé, rentier, fortuné électeur, éligible et décoré, que le vaudeville a fait passer à l'état d'oncle.

Ceux-là seuls sont les petits saints de ce paradis où il y a tant d'appelés et si peu d'élus; les autres ne sont rien que des intrus.

Ainsi que Paris résume la France, le propriétaire parisien résume les propriétaires français. Pour les bien connaître tous, il n'est donc point nécessaire de passer les barrières et d'aller voir comment les foins se fauchent en Normandie, et de quelle façon les raisins se foulent en Bourgogne. Nous l'avons dit, les propriétaires sont un : c'est l'hydre à mille queues de la Fable; ils sont dix millions de corps qu'anime une seule pensée. Cette pensée a pris un nom dans la science dont Gall fut le Messie, après que Spurzheim en eut été le précurseur. Cherchez bien sur un crâne phrénologique, et vous le trouverez écrit sur une protubérance latérale. Ce mot est l'*acquisivité*.

Hélas! et pour le dire en passant, cette protubérance, ou, si mieux vous l'aimez, cette faculté qui fait mettre à la caisse d'épargne les économies qui doivent un jour payer une métairie, n'est ce pas celle aussi qui conduit la main des voleurs dans la poche des passants? Quelle médaille n'a pas son revers!

Pour peu qu'on soit doué de ce sens physiologique qui fait discerner la profession sous les traits du visage et deviner le caractère sous l'enveloppe des paroles, on reconnaîtra bien vite un propriétaire à la manière dont il marche et dont il cause. C'est un personnage qui ne fait rien comme tout le monde. Il y a dans sa tournure quelque chose qui trahit la puissance de l'homme sûr du lendemain; comme la mer, s'il s'émeut, c'est à la surface; au fond il est toujours calme. Il sait que, quels que soient les événements et le hasard des circonstances, sa terre ou sa maison lui resteront toujours; si l'incendie ou la ruine passent sur ses propriétés, il y a, de par les douze arrondissements de Paris, assez de compagnies d'assurances pour répondre du sinistre, et si tout périssait, les compagnies elles-mêmes, le sol du moins n'est-il pas impérissable? Cette pensée, dont le propriétaire ne se rend pas compte, le soutient dans toutes les épreuves qu'il plait à la Providence et aux locataires de lui ménager. Il plie, mais ne rompt pas. Que la guerre menace de chas-

ser le rameau d'olivier que depuis tant d'années la paix promène d'un bout du monde à l'autre, que lui importe? Au demeurant, ne faudra-t-il pas toujours que l'humanité mange le blé de ses campagnes et dorme sous le toit de ses maisons?

Regardez le propriétaire, tandis qu'il se promène sur les boulevards, prudemment enveloppé d'un paletot en drap pilote. Il contemple toute chose d'un œil serein comme le juste d'Horace. S'il fait beau, les rayons du soleil dorent ses moissons et parfument ses vendanges; s'il pleut, l'eau du ciel rafraîchit ses prairies. Le visage du propriétaire s'épanouit comme une pivoine.

Mais que le soleil trop chaud le force à chercher un abri le long du trottoir que sillonne une traînée d'ombre, que la pluie redouble et change les ruisseaux en torrents, le propriétaire pâlit. Une funèbre pensée empoisonne ses joies; l'épée de Damoclès se joue au-dessus de ses rêves, et voilà l'homme ferme du poëte qui a peur. Les rayons qui doraient les épis ne pourraient-ils pas les brûler? l'eau qui rafraîchissait les prairies ne s'aviserait-elle pas de les inonder? et si la récolte allait périr, le fermage serait-il bien payé? Et qu'est-ce que le fermage, sinon tout; la robe de velours de la femme, la maîtresse de chant de la fille, la rétribution universitaire du fils, le bal de l'hiver prochain, le grand dîner du dimanche, tout le bonheur de l'année? Le rayon d'or qui met une étincelle à chaque brin d'herbe, c'est une flèche aiguë dans le cœur du propriétaire; ce nuage qui fuit à l'horizon, c'est un voile noir sur sa tête. L'homme heureux a disparu; ce n'est plus qu'un mortel infortuné qui déplore sa condition et se prend en pitié lui-même. Sa femme n'aura certainement pas le cachemire qu'elle lui a demandé, et il parle de réformer un plat de son ordinaire.

Mais qu'un courtier d'immeubles vienne le lendemain lui proposer la vente de ses terres, le propriétaire l'éconduira sans rien entendre.

En somme, ne croyez pas que ces bons propriétaires soient fort à plaindre; leurs craintes quotidiennes sont une partie de leurs revenus; on les compte dans l'actif des émotions; s'ils se désespéraient moins, ils seraient moins heureux.

Cependant, disons-le, les propriétaires de bois et de prés, de terres labourables et de vignes, ne présentent pas un type aussi curieux ni aussi complet que les propriétaires citadins, les seuls qui soient vraiment les propriétaires pur sang, si l'Académie veut nous permettre une expression empruntée au vocabulaire du *sport*. Les autres, en effet, tiennent par trop de côtés au commerçant; comme lui, plus que lui presque, ils s'occupent du prix des denrées et du cours des marchés. Aujourd'hui que l'agriculture est une science, le propriétaire est un industriel.

Le propriétaire parisien n'a point à se préoccuper de tout cela; il lui importe peu qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige; il ne redouterait pas la grêle s'il n'avait des vitres, et les orages l'inquiéteraient médiocrement si ses maisons, ses chères maisons, n'avaient des tuyaux de cheminées. Ce propriétaire-là semble n'être venu au monde que pour percevoir les termes échus; quatre fois par an, à des époques trop bien connues pour qu'il soit besoin de les rappeler, il appose sa signature au bas de petits chiffons de papier, et va voir au soleil si les asperges poussent. Son Dieu, sa foi, sa loi, c'est le terme; hors du terme point de salut; qui le paye est honnête, qui le doit est fripon. Le propriétaire n'a pas d'autre évangile.

Que de fois le locataire, en le voyant frais, calme, reposé, tenant dans sa main les fatales quittances, tandis qu'une confortable robe de chambre balaye le tapis sur ses talons, ne l'a-t-il voué au diable, lui, ses quittances et sa robe de chambre!

Mais vous ne savez donc pas, ô locataires mes confrères! que vous êtes sa grêle, sa pluie, sa neige, sa tempête, à ce pauvre propriétaire? Si sa personne est à l'abri des intempéries de l'air, sa bourse ne peut se garer des crises qui troublent l'harmonie de vos revenus! Lorsque le propriétaire campagnard énumère les calamités qui rongent son patrimoine, comme les inondations, les chenilles, la sécheresse, les sauterelles, et qu'en manière de péroraison il murmure à la queue de son homélie: « Je donnerais toutes mes terres pour une bonne maison, » le propriétaire citadin sourit, croise les bras, hoche la tête, et répond victorieusement à cette série de désastres par un mot seul: « Le locataire! » Dans sa bouche ce mot prend des proportions gigantesques; il résume toutes les infortunes; ainsi que la boîte de Pandore tenait tous les maux, il renferme dans ces quatre syllabes le germe de tous les ennuis: dégâts, refus de payement, citations, saisies, procès. Et cependant, s'il n'y avait pas de locataires, que deviendraient les propriétaires? La conscience qu'ils ont de l'absolue nécessité de ce mal leur permet seule d'en supporter l'amertume. Et d'ailleurs l'expérience n'apprend-elle pas au philosophe à tirer un peu de bien de toutes choses? Ils se soumettent donc, et acceptent le locataire en raison du loyer.

Si les propriétaires parisiens ont des analogies qui donnent à leurs physionomies un air de parenté, il ne faut pas croire cependant qu'ils soient tous d'un caractère semblable et sans individualité aucune. Bien que tous reliés les uns aux autres par les invisibles liens de la protubérance dont nous parlions tantôt, ils ont chacun en quelque sorte des habitudes et une spécialité; si le fond ne change guère, ils sont variables dans la forme; néanmoins nous vous engageons à ne pas trop gratter cette mince surface, déposée comme un sédiment par le flot des circonstances, sinon les teintes s'en effaceraient bien vite, et vous retrouveriez le propriétaire à cheval sur le terme. Sous quelque habit qu'il se cache, c'est toujours le même moine.

Dans une ville où le terrain mouvant de la fortune a tant d'agitation et de caprices, il était impossible que quelques spéculateurs ne fissent pas marchandise de la propriété. Ils bâtissent des maisons comme d'autres fabriquent des pièces de toile pour les vendre. Ils s'en débarrassent aussitôt qu'elles ont arboré sur leur faîte le drapeau symbolique qui donne à la maison droit de bourgeoisie dans la cité. Ces propriétaires-là ne payent jamais de contributions; ils ont bien garde de conserver leurs filles de pierre jusqu'au jour où le fisc avide réclame l'impôt des portes et fenêtres. Ils possèdent cinq ou six hôtels et demeurent chez autrui. Paris leur doit déjà deux ou trois douzaines de rues dont les embryons se dessinaient à peine, il y a dix ans; mais, tout en travaillant à l'agrandissement de la ville, ils travaillaient aussi à l'agrandissement de leur fortune, et toutes deux progressent ensemble. Dans leurs heureuses mains le plâtre se fait or. Mais cependant, quels que soient les succès qui marquent leur carrière, nous n'avons aucune sympathie pour ces propriétaires. Ils ont, mais ils ne possèdent pas.

Parmi les hardis argonautes lancés à l'aventure sur l'océan des constructions, il en est qui s'arrêtent après avoir bâti un lambeau de place, un tronçon de rue; de spéculateurs ils passent propriétaires; ils sentent leur cœur s'émouvoir à la vue de tous ces étages qui leur doivent le jour, et c'est alors qu'ils se séparent de leurs

confréres, péres dénaturés qui vendent leurs enfants. Les douceurs et les ennuis de la paternité commencent aussitôt; la maison est achevée; le foyer n'attend que la flamme; la fenêtre aspire au rideau. Mais alors la question du locataire se présente dans toute sa majestueuse obscurité. Il s'agit de sécher les plâtres, pour nous servir de l'expression consacrée, et ce n'est point là une mince affaire. Le rentier retiré du commerce, le fonctionnaire, l'avocat, ne veulent pas s'en charger. Que faire alors? Prendre soudain un parti décisif : appeler à soi quelques escadrons flottants de cette vagabonde population qui a fait de la rue Notre-Dame-de-Lorette son quartier général, et leur abandonner les maisons toutes fraîches écloses sous la truelle du Limousin. Avant six mois, elles auront perdu leur robe d'innocence et d'humidité, et la main qui les a ouvertes alors pourra les refermer. Il y a toujours par la ville assez de ces insouciantes alouettes parisiennes prêtes à suspendre leur nid de l'entre-sol à la mansarde, pour que les propriétaires craignent d'en manquer jamais. Elles s'abattent par volées au premier signal, et prennent sans crainte possession de la maison virginale. Au temps critique du terme, alors que les murs ne suintent plus, elles repartent, la chanson aux lèvres, sans courbature et sans névrose, car à celles qui n'ont que la santé pour fortune Dieu ménage l'indisposition. Voilà comment s'est peuplée tout d'abord une bonne partie du quartier de la Madeleine, la plus aristocratique moitié de la Chaussée-d'Antin. Les vagabondes, et surtout insouciantes lorettes, ne sont-elles pas les hulans de la civilisation? elles marchent gaiement à l'avant-garde de Paris, et soyez sûrs que le jour où la grande ville crèvera les langes qui l'enserrent, elles seront les premières à franchir le mur d'octroi.

Il y a entre le propriétaire et le locataire, ces deux pôles de la population, un lien qui leur sert de conducteur et les met en communication. Ce lien, le plus souvent coiffé d'un bonnet crasseux et chaussé de savates rapetassées, est le portier. C'est lui qui perçoit les loyers et transmet les protocoles qui vont du propriétaire au locataire et retournent du locataire au propriétaire. C'est un chargé d'affaires qui sait tous les secrets de ce petit État qu'on appelle un hôtel et qui, à ce titre, est le plus souvent inamovible; mais tout a été dit sur le portier, et nous n'en parlerons pas davantage.

Quelques propriétaires, héritiers des traditions du grand siècle, et ne voulant point se commettre avec leurs commensaux, se donnent le luxe d'un intendant. Il y a bien aussi une pensée politico-économique dans l'adjonction de ce fonctionnaire intime dont l'espèce va s'amoindrissant. Pour si développée que soit la protubérance de l'acquisivité, on n'en est pas moins homme; quoiqu'on soit propriétaire, il y a toujours dans le cœur une corde sensible qui vibre parfois; or, les vibrations de cette corde se résolvent en soustractions; ce n'est point là le compte du propriétaire qui aime les revenus inaltérables. Cependant, comme il ne peut se défendre des pleurs de la veuve et des prières de l'orphelin qui rognent le budget annuel, il met entre sa sensibilité de propriétaire et les souffrances du locataire un bouclier vivant et imperméable qu'il revêt de toute son autorité. Ce bouclier, c'est l'intendant; les larmes n'ont aucune prise sur son habit noir. Inflexible comme la loi, il fait sommation de payement au moindre retard, et ne tarde pas à appeler l'huissier à son aide pour procéder à la saisie et faire déménager l'ameublement en place du Châtelet. Quand un locataire, plus adroit ou plus tenace, arrive jusqu'au cabinet du propriétaire, celui-ci se retranche derrière son incompétence, et, prétextant de son ignorance en matière d'argent, il éconduit le solliciteur qu'il renvoie à son intendant. « Arrangez-vous avec lui, dit-il, c'est son affaire; je ne demande pas mieux qu'il puisse vous accorder un délai. »

Le locataire part; mais l'intendant a des ordres souverains. La charte que le propriétaire lui a concédée ne se compose que d'un article unique : « Les loyers seront payés en totalité, et sans retard, aux termes échus. »

Les propriétaires ont aussi leurs excentricités.

Il en est qui ne veulent admettre sous leurs toits aucune espèce de chiens, si petit qu'ils soient. Les *King's Charles*, ces aristocratiques animaux qui se peuvent cacher dans un manchon, ne trouvent même pas grâce devant eux. La loi de proscription s'adresse à la race entière, aux terre-neuviens comme aux *Bleineime*. Le concierge est chargé, sur la responsabilité de ses appointements, de l'exécution de l'ordonnance, et il s'en acquitte en homme qui sait que l'introduction d'un chien équivaudrait à une destitution.

Mais il ne faut pas croire que l'ostracisme s'étende seulement aux chiens présentés par les locataires, il s'applique aussi aux chiens qui viennent en visite; aussitôt qu'ils sont aperçus, ils sont arrêtés et mis en fourrière dans la loge du portier. Volontiers, s'il l'osait, le propriétaire ferait graver au seuil de sa porte inhospitalière ce distique tyrannique :

Aucun chien ne passera,
Ni caniche pareillement.

Si les chiens sont proscrits dans un grand nombre de maisons, il en est d'autres où les chats ne sont que tolérés. Certains propriétaires inquiets les soupçonnent véhémentement de détériorer, par leurs ébats nocturnes, les régions aériennes de leurs immeubles; ce sont eux qui, pendant les heures sombres où l'amour les fait voltiger de gouttières en cheminées, dégradent les ardoises, ébranlent les tuiles et grattent le zinc. Les vieilles filles arguent vainement de la légèreté du chat; n'importe : aucune objection ne peut apaiser l'esprit prévenu du propriétaire; il faut que tout individu de la race féline aille porter ses pénates ailleurs.

Mais ce n'est pas tout encore. Que les propriétaires proscrivent les chiens et les chats par respect pour leurs toits et leurs escaliers, cela s'explique; mais que plusieurs d'entre eux aillent jusqu'à exclure les enfants, voilà ce qui ne se comprend plus, et voilà pourtant ce qui est. Nous n'inventons pas, nous faisons tout bonnement de l'histoire. Il y a des maisons où les jeunes Français au-dessous de sept ans ne peuvent pas loger; le propriétaire barbare leur refuse impitoyablement la porte. Le père de famille qui, sur la foi des usages, a imprudemment arrêté un appartement dans la maison d'où l'enfance est bannie, voit sa progéniture consignée sur le trottoir, quand il vient prendre possession de son nouveau domicile. C'est en vain qu'il réclame : le propriétaire, par l'organe du portier, est inflexible; tous les pauvres petits chérubins, en robes blanches ou en vestes bleues, sont repoussés; les frais sourires et les blondes chevelures ne peuvent rien sur un cœur qui appartient tout entier aux moellons et aux briques. Le propriétaire sait que les doigts de l'enfance sont parfois barbouillés de raisiné, et il a peur pour le stuc lustré de ses murs. Il ne veut que des célibataires; quant aux enfants, ils peuvent repasser dans quelques années, lorsqu'ils seront majeurs, et, si la maison est encore debout, le propriétaire les recevra.

Mais le propriétaire ne borne point là ses tyrannies : soucieux de la moralité de ses pensionnaires, il lui arrive quelquefois d'exiger de tous ceux qu'il tient sous clef, des mansardes au rez-de-chaussée, une vertu digne de concourir au prix Montyon. Voulant à toute force faire leur salut éternel, il rétablit au profit de leur âme une règle sévère empruntée à quelque défunt ordre religieux. Afin de mieux leur ouvrir les portes du paradis, il leur ferme la sienne quand ils s'avisent de cogner après onze heures de la nuit. Ceci prouve, pour le dire en passant, que rien ne passe : le couvre-feu vit encore en plein Paris. Malheur au locataire indigne atteint et convaincu d'avoir, ne fût-ce que pour une heure, donné asile à quelque fille d'Eve! son congé lui sera signifié soudain, et le portier, commis à la garde de la vertu, le priera, en voilant sa face, de chercher gîte ailleurs pour son immoralité. Nous savons de ces couvents-là même dans le deuxième arrondissement, celui des douze enfants de Paris, qui marche le plus avant dans la voie de la perdition.

S'il est des propriétaires qui ne veulent pas que minuit trouve personne éveillé sous leur toit, il en est d'autres qui ne veulent pas qu'on s'amuse chez eux. La valse leur inspire une horreur dont ils ne peuvent se défendre, et le seul mot de galop les fait pâlir. Aussitôt qu'ils entendent parler de bal, ils s'épouvantent; si le locataire persiste, ils le menacent d'un procès, et feraient intervenir au besoin les huissiers jusqu'au milieu des quadrilles. Ces propriétaires prudents, qui ont des entrailles de père pour leurs parquets, savent tous les mystères des constructions parisiennes; ils n'ignorent point combien leurs maisons ont la constitution délicate, et ils se gardent de les exposer de mourir au printemps de leurs jours. Cependant, hâtons-nous de le dire, ils permettent qu'on boive du thé, et ne proscrivent pas un peu de musique.

Il est une chose dont le nom seul réveille la terreur au cœur de tous les propriétaires; une égale sympathie les unit pour la maudire; heureux s'ils pouvaient, en la rayant du dictionnaire, la bannir du monde. Cette chose, c'est la réparation.

Qui que vous soyez, locataires du premier, sans entresol, ou des combles, ne leur en parlez jamais, si vous ne voulez voir leur front s'obscurcir; la réparation est une ennemie mortelle qu'ils ne savent comment éviter; c'est le Pitt et Cobourg de tous les propriétaires; ils la voient partout. Mais, en revanche, elle n'a pas d'alliés plus fervents que les locataires; c'est par leurs mains qu'elle s'introduit dans la maison; sans cesse ils l'invoquent; les cheminées fument, comme si elles avaient été inventées pour faire autre chose; les portes ne ferment pas; les fenêtres jouent mal; les plafonds s'éraillent; les conduits s'obstruent, et, quoi que fasse le propriétaire, c'est toujours, pendant l'année entière, une queue de maçons, de fumistes, de menuisiers, qui réparent ce qui est irréparable.

La réparation est le cauchemar du propriétaire. Ils consentiraient à tout, aux chiens, aux chats, aux enfants, aux bals, à condition d'en être débarrassés. Mais la réparation est sœur de la construction, où l'une arrive, l'autre va.

Si, pour le propriétaire campagnard, tout est bien dans l'état quand le prix des denrées est en hausse, pour le propriétaire citadin, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes quand les loyers sont acquittés exactement. Entre toutes les questions dont notre siècle est si prodigue, c'est la seule qui les préoccupe, et s'ils s'inquiètent de la guerre, c'est parce qu'ils craignent que la victoire ne diminue le nombre des locataires.

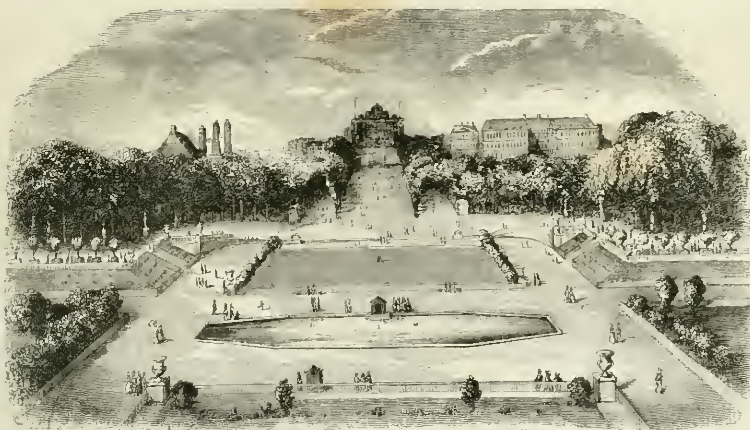
En somme, le propriétaire est plus qu'un homme, c'est presque un demi dieu. Entre ses mains il tient le sommeil de la nation; d'un mot il pourrait, si la fantaisie lui en prenait, envoyer la nation coucher à la belle étoile, et l'on sait ce que c'est que la belle étoile du ciel de Paris. Quand nous pensons à cette éventualité, nous sentons notre âme saisie d'un respect religieux, et, à l'aspect d'un propriétaire gravement revêtu des insignes de son pouvoir, sous forme d'une quittance, volontiers nous nous écrierions avec M. de Voltaire :

> Qui que tu sois, voici ton maître,
> Il l'est, le fut ou le doit être.

Maintenant que nous sommes au bout de notre monographie, permettez-nous, ô lecteur, de faire un souhait, ne fût-ce que pour vous récompenser de nous avoir suivi jusqu'ici.

Si vous êtes propriétaire, restez le; si vous ne l'êtes pas, hâtez-vous de le devenir.





L'HABITUÉE DU LUXEMBOURG

ET L'HABITUÉE DES TUILERIES

PAR

JACQUES ARAGO





Vous trouverez des géographes fort habiles, sachant à merveille combien il y a de mètres de Paris à toutes les capitales du monde, et qui prétendent effrontément qu'on ne compte pas plus d'une demi-lieue du jardin du Luxembourg à celui des Tuileries.

J'ai vu des gens très-versés dans la chronologie, art fort utile, comme on sait, qui assurent qu'il n'y a guère qu'une quinzaine d'années entre ces deux jardins rivaux, et qui vous allèguent mille raisons victorieuses pour étayer leur docte opinion.

Eh bien! je me fais fort, moi, de dérouter chronologistes et géographes; je me fais fort de leur prouver qu'il y a trois cents lieues au moins entre le Luxembourg et les Tuileries, et que ces deux jardins ont une différence d'âge de trois siècles bien comptés. Prédire le gain d'une cause, c'est être, dit-on communément, fort près de la perdre; n'importe, je suis de ceux qui chantent le triomphe avant de livrer bataille, car je ne sors pas de la lice, ou j'en sors victorieux.

J'étais bien jeune encore (il y a deux siècles et demi de cela) quand j'arrivai tout pimpant de mon village pour achever à Paris mes études mathématiques. Je logeais au collége de France — le malheur a de la mémoire! — et mon savant professeur, qui voulait faire de moi un Monge, un Laplace, un Legendre, me disait souvent : « Allez au Luxembourg, couchez-vous sur le gazon, au pied d'un beau tilleul, et ne revenez que lorsque vous serez bien sûr de la leçon. » Hélas! je revenais toujours sans avoir rien appris, du moins de ce que mon livre aurait dû m'enseigner, mais plus avancé en d'autres études. Je me livrais à de profondes méditations sur les passions des hommes, principalement sur celles des femmes, et je négligeais la solidité du cône ou de la pyramide triangulaire pour l'observation plus grave des mouvements terrestres qui avaient lieu sous mes regards.

On a dit, mais bien à tort, que les cieux étaient incorruptibles, parce qu'on croyait alors à leur immuabilité dans l'espace. On aurait dû dire, du jour même de sa création, le Luxembourg est éternel, et les savants eussent été terriblement embarrassés pour prouver le contraire.

Ici, bien mieux que là-haut, les choses se passaient avec un ordre, une régularité à effrayer les Bréguets de l'époque; jamais pendule n'eut un mouvement plus précis : c'étaient les habitués du lieu qui réglaient la pousse des feuilles, et les roses ne s'épanouissaient que parce qu'elles savaient qu'on attendait leur arrivée : la pension glissait, silencieusement causeuse, de tel quart d'heure à tel quart d'heure; et comme je n'étais pas assez riche alors pour posséder une montre, je m'étais appliqué à suivre certaines marches, certains repos, certaines évolutions, qui me disaient à merveille chaque instant de la journée, alors que le vent du sud charriait vers la rue de Tournon la voix de l'horloge du sénat.

Une dame surtout était le principal point de mire de mes investigations. Grâce à la promeneuse méthodique, je n'ai jamais manqué les heures de mes récréations et de mon dîner.

Elle arrivait l'été à sept heures cinq minutes, elle marchait lentement, très-lentement, à la hauteur du premier carré le plus voisin du palais; elle approchait son ombrelle de la touffe de lilas du coin, secouait légèrement les branches, étudiait les progrès de la végétation, et, cela fait, sa démarche devenait plus grave : on eût dit qu'elle venait de faire une importante découverte, et qu'elle la classait dans sa mémoire. Deux minutes plus tard, elle arrivait près du bassin, posait un pied sur le bord en saillie, poussait un petit sifflement pour appeler les cygnes, leur donnait gracieusement une moitié d'échaudé, passait sa douce main sur leur plumage soyeux, et les rendait ensuite à leur liberté. Ce travail durait sept minutes et demie, après lesquelles la machine mouvante tournait à droite, comme si le vent fût venu de l'est; elle montait une à une, excepté les deux dernières, les marches du grand escalier conduisant à la belle avenue des marronniers, prenait une chaise, puis une autre pour ses pieds, levait les yeux au ciel, ouvrait un livre et lisait, sans que rien au monde pût lui faire quitter cette position, qui me rappelait la belle statue antique du silence et du recueillement.

J'ai vu cette dame saluer d'un signe de tête, et par leur nom, les personnes qui passaient auprès d'elle, sans qu'elle les eût regardées.

Une marchande de plaisirs se présentait une demi-heure après, faisait sa révérence, comptait la douzaine de cornets, prenait les six sous jetés d'avance sur la chaise, et s'en allait, ressort actif de la grande horloge, donner du bonheur à d'autres habituées.

Bientôt après s'avançait sautillante une manière d'élégante, que l'habituée devinait de loin; aussitôt deux chaises se trouvaient côte à côte, deux robes se frôlaient, et ce mot était toujours le premier de la conversation : « Eh bien? » puis elle continuait : « Bonjour, chère. — Migraine affreuse; mais je vous vois, le mal s'en va. — Toujours bonne, delicieuse, vous êtes un ange, et vous seule avez le pouvoir de me distraire de Montesquieu. Quel homme que ce Montesquieu! Je n'en vois qu'un seul qui puisse lui être comparé : Pascal... — Et Pope. — Et Locke. — Et Montaigne. — Et Buffon. — Et Cuvier. — Et Kant. — Et Lessing. — Et Schlegel. — Et... »

Bref, on lui comparait tout le monde; car j'ai oublié de vous dire officiellement ce que vous aurez sans doute découvert vous même; à savoir, que mes deux interlocutrices étaient deux bas-bleus très-prononcés. Cela fait, ces deux dames se prenaient par le bras, se dirigeaient vers l'extrémité de la grande allée conduisant à la rue de Fleurus : arrivées au bout, elles tournaient à gauche, revenaient sur leurs pas, faisaient halte en face du magnifique carré de roses, ornement principal du jardin, s'appuyaient sur la balustrade, se recueillaient une seconde fois, ou faisaient mine de se recueillir dans leur admiration pour Montesquieu et ses nombreux rivaux, puis reprenaient leur route, sous le plus épais des plantations, pour revenir à leurs chaises, gardées par deux mouchoirs brodés et par les plaisirs qu'avaient écornés, pendant leur absence, les pierrots voleurs, et les enfants plus voleurs encore.

L'habituée du Luxembourg est de noble origine, c'est presque de rigueur; mais plus son antiquité est douteuse, plus elle affiche des airs de duchesse. Elle appelle monsieur, son valet, qui vient, chapeau bas et à trois pas de distance, prendre ses ordres, sans mot dire.

Elle appelle aussi monsieur, son caniche; monsieur, le bambin qui marche à peine, et madame, sa gouvernante et la poupée de sa fille.

Mais l'orgueil impertinent de l'habituée du Luxembourg ne fait jamais tant la roue que lorsque, d'aventure, quelque élégante naturelle de la Chaussée-d'Antin vient se risquer dans cette contrée lointaine : ce sont des regards, des haut-le-corps, des gestes, de petits sourires sarcastiques, tous des plus meurtriers, ou du moins destinés à l'être.

Mais la légère voyageuse, qui s'en aperçoit, ne tarde pas à prendre sa revanche. Fierté de femme blessée est si ingénieuse! J'ai vu un jour une Parisienne (vous savez qu'on n'est pas de Paris quand on fréquente le Luxembourg) s'avancer vers une observatrice au sourire malin, s'approcher d'elle, et lui dire d'un ton sérieux, en tournant autour de l'unique bassin du lieu, qu'elle appelait une mare...

« Pardon, madame, voudriez-vous avoir la bonté de m'indiquer le jardin du Luxembourg? — Mais, madame, vous y êtes. — Tiens! voilà en effet d'assez jolis arbres pour des arbres de province. »

Ce qui ajoute aux blessures que l'habituée du Luxembourg reçoit dans sa vanité, et, partant, à son irritation, c'est le mépris qu'on fait de son jardin favori. Tout être se révolte à l'outrage, et le petit ver de terre se roule, s'étend, s'irrite, se redresse contre le talon qui l'écrase.

Lorsque, aux Tuileries, on parle de ducs, de comtes, de barons, de marquis, on dit tout simplement le duc, le comte, le baron, le marquis; ici l'habituée se croirait coupable de ne pas faire précéder la qualité par le mot monsieur.

Le titre ou même l'allure de tout étudiant en droit ou en médecine est un motif de proscription pour l'habituée dont je détaille ici les traits, car ces messieurs exhalent une odeur de café ou d'estaminet qui blesse l'odorat; et ils font trébucher les enfants pour accourir plus vite, et regarder en face les jeunes personnes. Ce que veut l'habituée du jardin d'outre-Seine, c'est le respect de tous les âges.

Cette digne personne fait d'habitude porter son enfant à bourrelet par une cuisinière grosse, grasse, réjouie, rubiconde, et voiture elle-même son caniche dans un cabas. L'un et l'autre sont bien soignés, bien peignés, bien proprets; mais il est aisé de s'apercevoir que les plus intimes confidences et la meilleure part des gâteaux sont pour le quadrupède.

Là-bas, dans l'autre monde, aux Tuileries, l'enfant est conduit à la main par une bonne bien coiffée, bien serrée, bien chaussée, mais étourdie et distraite, n'arrêtant jamais le poupon qu'après sa chute, et le grondant de s'être déchiré la main contre le sable. Quant aux caniches, ils sont en plus petite quantité qu'au Luxembourg, et la dame ne mène le sien qu'au bout d'un ruban ou d'un cordon d'une grande élégance. Vous verrez, il y a



L'habituée du Luxembourg.

tout le diamètre de la terre entre ces deux belles promenades de la plus folle cité du globe.

Il n'est pas permis à l'habituée du Luxembourg d'adopter une mode à sa naissance : elle ne doit s'en parer qu'alors qu'elle est usée autre part. Le seul ridicule qui soit toléré près du boulevard Mont-Parnasse, c'est celui de la vétusté.

Il est vrai de dire aussi que le palais des pairs est là, que les quasi-fossiles se meuvent à la surface, et que le jardin repose sur les catacombes. Un pas de plus, c'est de la cendre, de l'immobilité ; un pas de moins, ce sont les vanités et les passions.

Mais ne quittons pas encore notre digne habituée du Luxembourg. Son éventail doit être grand, à paillettes et à peinture gouachée ; elle doit avoir force rubans au chapeau, une ferronnière, boucles d'oreilles, bracelets et bagues : tout cela est de première nécessité. Si ses souliers étaient carrés, elle serait désavouée par mesdames ses amies, et l'on en causerait le soir chez monsieur le duc. Au surplus, sa robe, toujours de soie à taille haute, a pour ceinture un ruban de couleurs tranchées ; ses gants sont en filet, car sans cela ses bagues deviendraient inutiles.

Non pas que sa pudeur en soit alarmée, mais elle ne regarde les statues du jardin que dans le crépuscule, comme on le ferait à propos d'un objet qu'on redoute et qu'on cherche à la fois.

Je me hâte d'ajouter, dans la crainte que vous ne trouviez un trait de perfide médisance dans cette phrase tout innocente, que l'habituée du Luxembourg va, sans scrupule, assister à une leçon de dissection anatomique... Que peut donc un marbre sur ses sens aguerris? Mais c'est une jouissance d'artiste que se donne la promeneuse, et qu'elle veut subordonner toutefois aux exigences du monde, et surtout de son monde.

Ces choses, et bien d'autres encore, je les avais remarquées à ma première venue à Paris. Depuis lors, les années ont passé sur ma tête, mes cheveux ont grisonné, les arbres du magnifique jardin se sont bien des fois parés et dépouillés, bien des rois ont passé du trône à la tombe, bien des révolutions ont armé des hommes, bien du sang généreux a coulé, bien des têtes ont été fau-

chées; moi-même, hélas! battu par les vents, ballotté par les mers, sous toutes les zones, dans tous les océans, j'ai fatigué ma vie aux périls, aux privations, aux douloureuses pensées; j'ai étudié les mœurs des peuples sauvages, j'ai dansé sous le Pont-Neuf; et quand, après avoir échappé à la colère des flots, à la turbulence des éléments, je me suis trouvé de retour, j'ai couru au Luxembourg, comme on aime à regarder au midi de la vie quand elle est à son déclin. Eh bien! j'ai vu, j'ai reconnu mes anciennes promeneuses, mon unique bassin joyeux, mes allées silencieuses, mes beaux carrés de fleurs d'où le parfum s'exhale en bouffées coquettes; j'ai retrouvé encore les enfants qui jouaient au cerceau, les grandes demoiselles qui fermaient la marche des écoles, les gazes et les mousselines papillonnant au zéphyr; mais, hélas! l'enfant est devenu grave, la jeune fille occupe la place de l'habituée que j'avais d'abord étudiée avec tant de soins, et dont la tombe s'est emparée. Je cherchais en vain sur le front de cette jeune femme l'incarnat de la jeune fille : une pâleur plus grave et plus passionnée, des teintes plus chaudes et plus soucieuses l'avaient remplacé; et celle à qui jadis j'avais entendu dire : « Maman, je vais jouer avec Lucie » dit aujourd'hui : « Viens, ma fille, tu es fatiguée; repose-toi à mes côtés. »

Le jardin aussi s'était transformé : des allées gigantesques avaient été tracées, et une magnifique avenue s'étendait du palais à l'Observatoire. Le doigt de l'empereur s'était promené là.

Quant au palais lui-même, il avait pris du ventre, et sa ceinture légère de lauriers et de lilas menaçait de céder à l'obésité envahissante de l'œuvre immortelle de Jacques Debrosses. Un édifice plus lourd qu'imposant avait été *plâtré* sur l'ancien, et l'on pouvait déjà saisir des bruits de chaînes et de verrous sortant de cette nouvelle enceinte. Je n'avais laissé que de bonnes âmes et de jolies fleurs dans un jardin de prédilection; j'y retrouvais des corps de garde et des prisons Oh! oui, le temps avait marché.

Mais quittons cette promenade si gaie, si calme, si sommeillante jadis, lorsque la malice aimable, le ridicule naïf et la rieuse jeunesse erraient seuls sous les sycomores... Je ne sais si mes souvenirs ne sont plus aussi vifs, mais il me semble que tout cela est un peu changé; les physionomies ont moins de bonhomie et d'abandon : il y a comme une odeur de crime et d'échafaud dans l'air...

Passons vite. Vous le dirais-je? c'est ce groupe qui s'enfuit là-bas, que seul j'ai retrouvé toujours jeune, toujours frais et toujours joyeux. Ce groupe-là, c'est une grisette et un étudiant... Mais, hélas! ce n'est pas à moi de vous parler des élèves en tous genres, des couturières, des modistes, qui peuplent les avenues, et qui, pareilles à des nuées de papillons voyageurs, voltigent çà et là, l'œil ouvert à tout, et sur tout ce qui rappelle la force, la jeunesse et l'opulence; ce n'est pas à moi de vous parler de ces insectes étourdis allant se brûler à toutes les flammes, se prenant à tous les réseaux, s'accrochant à tout obstacle, se brisant à toute résistance, vaincus ou vainqueurs tour à tour, et laissant à l'air, à la ronce, au bouquet, à la charmille, quelques lambeaux d'antenne ou d'aile diaprée... Hélas! moi je n'ai plus mes jambes de quinze ans, et je ne peux atteindre au vol ces feux follets terrestres, pareils aux météores du firmament. Ainsi donc passons, et passons vite...

Toutefois, malgré les rapides évolutions d'une jeunesse âpre au plaisir, et s'agitant à l'air libre comme pour secouer la poussière des bancs classiques; en dépit des rapides investigations de ces jeunes filles à la recherche d'un volage dont l'inconstance est semée de tant de périls, il y a dans l'ensemble du jardin du Luxembourg quelque chose de triste et d'endolori qui blesse l'âme. On dirait un de ces vastes et solitaires enclos plantés autour des cellules de chartreux ou de capucins, alors que la prière se récite dans les chapelles et fait déserter les pieuses allées. Le silence règne au Luxembourg comme si le bruit devait y être traité en séditieux. Nul roulement de voiture, nulle querelle de rue ou de carrefour; et les arbres, alors même que le vent du nord en agite violemment la chevelure, rendent un gémissement pénible et lugubre.

Le Luxembourg est un lieu de recueillement et de méditation; la science s'y retrouve heurtant la science; elle apporte avec elle un parfum de pédantisme qui vous monte à la gorge; et si vous écoutez les graves confidences qu'on se fait à l'oreille, vous n'entendez qu'un cliquetis assourdissant et confus d'x, d'y, de cosinus, de tangentes, de gaz hydrogène, d'alpha, de pile voltaïque, dont les mots seuls vous rappellent les douleurs et les déchirements qui vous troublaient dans votre chambrette aérienne.

Les rigueurs et les aspérités de la science vous poursuivent jusque dans vos rêveries les plus douces, et sont capables, même sous la brise rafraîchissante, de vous faire renoncer à tout ce qu'elles ont de consolant et de glorieux pour l'avenir.

Mais un jour, dans la semaine, échappe pourtant à cette monotonie lugubre, à ces bouffées scolastiques qui font de la jeunesse une époque si longue et si amère : ce jour, c'est le dimanche. Figurez-vous un essaim d'enfants se jouant sur un cimetière nivelé, un vol de jeunes filles courant après les joies d'une soirée sans travail, et devinant, comme par instinct, le lieu de la promenade où elles sont sûres de trouver un bras pour leur bras, un sourire pour leur sourire. On va, on vient, on court, comme si le hasard vous poussait par les épaules; mais le hasard est souvent un dieu si tutélaire aux jeunes cœurs, que les mythologues, au lieu de lui donner un bandeau pour emblème, devraient l'armer d'une torche et d'un grelot. Le hasard est sans puissance contre la folie, et la folie règne seule le dimanche au jardin du Luxembourg.

En effet, au milieu des élans de cette joyeuseté bruyante qui semble rapprocher la vieillesse de l'enfance, en donnant à celle-ci plus de virilité, en ôtant à celle-là ses rides et sa couronne de neige, l'une affecte, en se mutinant, des airs d'indépendance et de force, l'autre, en ressaisissant ses lointains souvenirs, oublie ce que pèsent les ans et les infirmités. La joie comme la douleur a sa contagion.

Maintenant que, fidèle à ma tâche, je vous ai mené au Luxembourg, et que j'ai fait poser devant vous un de ses principaux ornements, embarquons-nous pour d'autres plages, traversons de larges routes, glissons dans d'étroits sentiers, heurtons-nous aux bornes, aux égouts, aux piétons imprudents, doublons des caps, des promontoires, ménageons nos vivres, traversons des courants d'eau, des ponts, des quais, longeons des palais avec leurs richesses, des masures avec leur pauvreté, et jetons l'ancre en face de cette grille royale, aux flèches dorées, où nous attendent des études sérieuses, au milieu des frivolités qui s'y donnent quotidiennement rendez-vous : il y a partout de graves leçons à prendre, il y a partout d'utiles confidences à écouter, et celui-là seul est isolé dans le monde qui ne regarde qu'à ses pieds et ne voit que dans son cerveau. Qu'est-ce que la vie? le mouve-



L'habituée des Tuileries

ment... Étudions la vie, et laissons à la mort ses terribles et mystérieux secrets.

Le jardin des Tuileries est grand, aéré comme celui du Luxembourg, mais moins varié peut-être; il est vaste, malgré le soin qu'on a pris de le rétrécir en l'élargissant d'un petit parterre qui emprisonne le château. Deux terrasses élégantes lui serrent les flancs, et là-bas, près de la place de la Révolution, deux exhaussements réguliers dominent un des plus riches et des plus magiques panoramas européens. Mais voyez la bizarrerie du monde, ou plutôt de la mode! Il y a d'un côté une plantation magnifique, de l'ombre fraîche à toute heure du jour, du mystère, de suaves émanations, et la foule s'en va, poussée, pressée, heurtée, s'amonceler sur un point unique, où des maisons pareilles à des châteaux arrêtent toute bouffée du nord, où le soleil darde ses rayons les plus pénétrants, et où la gent moutonne paraît d'autant plus à l'aise qu'elle est plus coudoyée dans sa marche inégale et tortueuse.

Eh bien! soyons moraliste et critique à la fois; j'établis là mon observatoire, et j'étudie tout ce qui se passe devant mes yeux. Nous sommes en été, et sept heures et demie viennent de sonner. La dame que vous voyez là descendant de son équipage dit à haute voix à ses amis et à ses voisins qu'elle a trente-deux ans; moi, je vous assure qu'elle n'en aura jamais trente-trois, car je sais qu'elle en a quarante. Elle suit les modes, mais elle ne les fait point; son binocle aux yeux, elle ne regarde pas, elle étudie les toilettes, et son exclamation favorite est : « Fi donc! ça ne se portera guère. » C'est que madame de Morangy est blonde, et la robe qu'elle attaque est jaune. Sa place sous les marronniers est marquée d'avance, et presque gardée par la loueuse; les adorateurs arrivent plus tard, comme un vol d'abeilles sur la rose qui va tomber, et dont elles hâtent la chute.

« Tiens! que dites-vous de ce spencer chatoyant qui passe? — C'est gracieux, coquet, de bon goût. — Le nom de l'héroïne? — Inconnu. — C'est bon un jour, demain on ne le regardera pas. Voici pourtant une injure à nos faiseuses, et certaines bourgeoises ont parfois quelque chose qui ressemble à du goût. — On les compte, madame. — Ce monsieur Ernest est une satire vivante. —

Baronne, mettez au masculin, dit M. de Salerne. — Oh! monsieur, c'est un couplet de vaudeville. — Dont je ne me fâche nullement, madame, poursuit Ernest; monsieur ne s'est pas compris-lui-même. — Allons, je ne veux pas que la discussion continue, on a les yeux sur nous. — C'est une habitude de tous les jours, madame, réplique Ernest galamment; il n'est question ici que de vos somptueux dîners, de vos élégantes soirées, et surtout de votre toilette, dont la gracieuse simplicité... — Vous ne savez ce que vous dites; les diamants et les rubis ne sont jamais de la simplicité. La simplicité, c'est la misère, c'est l'impuissance; la simplicité en morale, c'est la bêtise; dans la vie réelle, c'est la pauvreté : rien n'est simple comme ce que vous venez de dire, et vous devriez faire un tour de promenade avec Arthur. — Il est si simple de vous obéir, madame, que je n'attends pas un nouvel ordre de vous. »

La brouille paraît sérieuse; je m'attache au pas du jeune homme justement offensé qui dit à son ami Léon, de moitié dans sa rancune : « Cette femme est insupportable, autant par ses qualités personnelles que par les airs de suffisance qu'elle emprunte à la situation d'indépendance qu'elle s'est faite. Elle s'ennuie à mourir, elle ne vit que de ses épigrammes, et griffe en minaudant, comme une femme qui ne veut pas qu'on suppose de colère dans son âme. Elle ne vient ici, croyez-moi, que pour persuader à ceux qui la remarquent qu'elle n'a rien à faire. Ce qu'elle désire avant tout, ce n'est pas qu'on sache que sa maison est bien tenue, ses réunions très-confortables, ses valets bien payés ainsi que ses mémoires, mais que chacun soit convaincu que toutes ses heures sont des heures de loisir.

« Vous voyez quelques habituées du jardin occupées, en causant, d'une broderie, d'une lecture passagère : elle, madame de Morangy, se tiendrait pour déshonorée de toucher à une aiguille ou à une bande de mousseline. Elle est exacte ici autant que les statues. Eh bien! écoutez-la, elle n'est contente de rien, elle ne se plaît à rien. Si le vent souffle, elle ne voudrait que le calme de l'air le plus parfait; si la brise garde le silence, elle accuse la monotonie de l'atmosphère; quand le sol est sec, elle gronde les gardiens qui ne songent pas à la santé des promeneuses; et si l'on arrose, elle assure que c'est une inondation projetée, un déluge pour chasser le monde, et qu'on veut faire des Tuileries une école de natation. Madame de Morangy sait la gêne ou la prospérité des maisons de commerce, les souffrances qui pèsent sur une industrie quelconque, les mésaventures de telle ou telle famille, et, le soir ou le lendemain, elle en égaye ses visiteurs. Une gazette est moins perfide, car, si elle parle à plus de monde, du moins a-t-elle un contrôle dans le démenti public. Je te jure que madame de Morangy n'a jamais dit une *vérité vraie*. — Tu la juges avec bien de la rigueur, mon ami; n'y aurait-il pas en ce moment chez toi cette exagération que tu reproches à ton ennemie intime, et n'est-elle pas le résultat de ta rancune? — Point; je me fais ici l'écho de toutes les langues, et je suis d'autant plus à croire, que je les ai longtemps combattues. Au surplus, tant pis pour elle, si elle se pare de ses ridicules; mais ce que j'ai plus de peine à lui pardonner, c'est sa manie invétérée des mariages. Elle marierait, je crois, l'empereur de la Chine avec sa femme de chambre, pour peu qu'elle se le mît en tête. Si elle vient seule maintenant aux Tuileries, c'est qu'elle a donné deux de ses nièces à deux jeunes provinciaux adroitement attirés chez elle; ils n'étaient qu'imbéciles, ils sont devenus sots. Et comment le contraire aurait-il pu arriver? Les jeunes filles la suivaient constamment aux bals, aux théâtres, à la promenade. Madame de Morangy est comme l'ambre, qui donne son odeur à tout ce qui l'approche. Ses deux neveux sont si heureux dans le ménage qu'elle leur a fait, qu'ils viennent de partir, l'un pour un voyage en Orient, où il doit séjourner six ou huit mois; l'autre pour Calcutta, qu'il doit habiter trois ou quatre ans : c'est le moins à plaindre. Dès qu'on se coudoie avec une parente de madame de Morangy, il est prudent de prendre un passe-port à une ambassade étrangère. — Diable! tu me tentes; moi qui meurs d'envie de visiter les Indes. — Et le ridicule? — Peu de personnes en meurent, beaucoup en vivent; vois si elle maigrit. — C'est vrai, la ceinture de madame de Morangy emprisonnerait trois tailles comme celle de madame de Sarolles, qui passe là près de nous. — A-t-elle aussi quelque nièce à marier? — Oh! celle-ci, c'est un type tout différent; avec elle, mon cher, il y a plus à craindre de la médisance que de la calomnie. Elle est légère, inconséquente et folle, mais irréprochable sur tout le reste. Je connais vingt de nos plus élégants qui sont morts à la peine. Tous ont reçu des espérances, mais pas un seul n'a obtenu de rendez-vous, un billet, une ligne, un mot de sa main; *verba volant*. — Que veut-elle donc? — Un mari, rien qu'un. — C'est peu. — Elle trouve que c'est assez; veuve à vingt ans, elle attend depuis dix-huit mois. Les frelons bourdonnent, les papillons voltigent, ses oreilles et ses yeux ne portent rien jusqu'à son cœur. — C'est peut-être qu'il est trop plein? — Oui, trop plein de vide. — Est-elle jolie? — Très-jolie; mais son premier mariage la tient en garde contre un second maître. — Et son premier époux est mort pur de sarcasmes? — Comme au temps de l'âge d'or. — A ce compte, elle n'est point amie de madame de Morangy? — Que dis-tu? elles se détestent. — Cela n'empêcherait pas qu'elles ne fussent intimes. — Oui; mais, dans la haine de madame de Sarolles, il y a quelques grains de mépris, et tout effort pour les rapprocher serait inutile. L'obstination de cette dernière a été jusqu'à l'héroïsme, tant l'autre y mettait de vanité. — Il paraît qu'elle l'a échappée belle; et tu la dis jolie? — Elle est plus que cela, elle est piquante et naïve à la fois. Un jour que je la suivais depuis plus d'une demi-heure, je l'aperçus donnant l'ordre à une loueuse de lui apporter une chaise à côté d'une chaise isolée. Je me hâtai, je pris le devant et je jetai là un billet, comme on fait quand on court après toute bonne fortune. Elle s'assit, elle toucha du bout de son ombrelle le papier; je crus qu'elle allait le lire. Eh bien! non; elle le froissa dans ses gants, puis elle le déchira, sans seulement chercher à voir si quelqu'un avait les yeux sur elle. — Et tu appelles cela de la vertu? — Essaye ce même stratagème sur madame de Morangy; on rira bien peut-être du billet, mais on le lira et l'on en tirera profit et vanité. — Quelles mœurs que les mœurs des Tuileries!... — Comme celles de partout, mon ami, ni plus ni moins; seulement il y a ici plus d'éclat dans la chute comme dans le triomphe. Les femmes, vois-tu, ne pardonnent qu'après avoir puni; une fois vengées, elles redeviennent bonnes et généreuses; elle aiment à faire couler des larmes, ne fût-ce que pour les essuyer, et le jardin des Tuileries est un jardin de femmes. Tiens, vois cette ceinture de fleurs, qui rivalisent si bien avec celles qui parent ces riches carrés. — Voilà un madrigal digne de Dorat. — Non, j'aime mieux que tu parles encore de madame de Sarolles. — Je te préviens que je tiens infiniment à mon état de garçon. — Peut-être me remercieras-tu un jour de t'avoir convaincu. — Parle. — De la coquetterie de cette jeune femme à de l'ef-

fronterie, il y a une distance incommensurable. Habituée assidue des Tuileries, elle y vient, je te l'ai dit, pour chercher un mari, car son cœur a besoin de ne plus s'appartenir. Eh bien! si par hasard elle le trouve, si elle souffre les hommages d'un honnête homme, celui-ci n'aura encore rien fait pour son bonheur à lui, et madame de Sarolles sera d'autant plus réservée et sévère, qu'elle aura à craindre qu'on ne la juge plus étourdie. Voyez, elle n'a pas d'endroit fixe pour sa promenade; elle va d'une allée à l'autre comme poussée par une force surnaturelle; cependant elle préfère celles où les *bonnes* jouent avec les enfants. Toutes les petites filles la connaissent, l'aiment et l'appellent *chère amie*, parce qu'elles aiment aussi les *plaisirs* et que madame de Sarolles se fait une joie de leur en distribuer. Il n'y a pas au monde de créature plus indépendante, et il n'y en a guère qui se rende plus esclave dans sa liberté. On dirait un combat perpétuel, une lutte de chaque instant : madame de Sarolles est une antithèse vivante; elle va là, parce qu'il y a du monde, et pourtant elle évite le monde; elle aime le murmure de mille conversations qui se croisent; eh bien! elle quitte involontairement le bruit pour le silence. On dirait que chez elle l'esprit et le cœur se tournent le dos. Je me suis trouvé avec la baronne de Sarolles; elle nous récita les Tuileries comme un enfant récite une leçon bien apprise. Elle nous dit le nombre des orangers, les principales touffes fleuries, le sens de chaque groupe de marbre, le nom des statuaires; elle sait la quantité de pas du jardin en longueur et en largeur; elle possède, à quelques pouces près, la hauteur exacte du grand jet d'eau; elle vous dira que le pentagone développé forme la hauteur des tours de Notre-Dame. Ceux qui ne connaissent pas madame de Sarolles trouveront ces études bien futiles; hélas! par combien de tristes et douloureuses pensées n'ont-elles pas été interrompues. Je l'ai vue sourire à des enfants jouant au cerceau, et, de son œil à demi fermé, tombait en même temps, comme un reproche à une lèvre caressante, de grosses larmes qui venaient du cœur... Mais madame de Sarolles est une habituée des Tuileries; que son bras trouve un bras ami, qu'elle ne se sente pas seule au monde, et le monde ne la verra plus, et le monde sera pour elle dans le silence de ses appartements et dans le regard de son mari. — Pourquoi ne te proposes-tu pas, toi! — Mon ami, c'est fait. Tu recevras mon billet de faire part. Tout est conclu, et c'est aujourd'hui son dernier tour de promenade au jardin. — Quand madame de Morangy l'apprendra, elle est capable de t'arracher les yeux. — Je gage que sa mauvaise humeur d'aujourd'hui tient à quelque confidence qu'on lui aura faite de ma résolution, non pas qu'elle soit fâchée du mariage, mais parce qu'elle ne l'a pas fait. — Oh!... un regard de madame de Sarolles vient de tomber sur toi, mon cher ami; je souhaite à ta femme le bonheur qu'elle te promet. »

Je quittai mes deux interlocuteurs, qui ne se parlaient plus qu'à voix basse.

Ceux qui veulent et cherchent quelques inspirations aux Tuileries n'y trouveront plus la folle qui distribuait chaque matin pour quatre-vingt-dix francs de miettes de pain aux pierrots.

Pauvres! pauvres! que n'étiez-vous oiseaux voleurs! Défense a été faite à cette charitable personne de semer ses dons. Vous comprenez maintenant combien il se peut que la charité soit immorale.

Il y a une classe de femmes qui tient à honneur de venir se promener aux Tuileries, c'est la classe boutiquière : *nous sommes été entendre hier la musique sur un banc.* Cette phrase frappe souvent votre oreille quand vous passez devant un magasin d'épicerie ou de mercerie; mais toutes ces jolies bourgeoises, qui finiraient par chasser de sa promenade favorite madame de Morangy, si elles osaient venir s'asseoir auprès d'elle, ne sont pas le type de la caste que nous peignons; elles appartiennent, elles et leurs robes mal taillées, leurs chapeaux de mauvais goût et leurs charmants visages, à d'autres classes et à d'autres catégories; laissons-les en paix, et ne faisons point passer leur petit babil boiteux au laminoir de la critique.

Je vous ai dit, ce me semble, combien le jardin du Luxembourg se montrait fier le dimanche de ses habits de fête. Eh bien! les Tuileries, par un contraste frappant, suivent une marche opposée et s'appauvrissent, les jours chômés par la foule, de leurs belles et scintillantes parures de femmes. Hélas! l'aristocratie du coffre n'est-elle pas la plus vaniteuse?

L'opposition est peut-être plus tranchée encore ici que là-bas. Aujourd'hui, c'est un public de partout, des familles vagabondes de tous les quartiers, de toutes les zones élevées de la grande cité, des idiomes de tous les climats, des figures de toutes les couleurs, des costumes de toutes les professions : c'est une foire, un bazar, c'est une cohue qui roule, serpente, se tord, vous pousse, vous reprend, vous rejette, sans dire gare, comme si les bras qui s'agitent s'étaient exercés à lutter contre toute colonne de bronze, contre toute masse granitique. Et, au milieu de tout cela, des paroles étrangères, des jurons ressemblant à des anathèmes, des caresses ressemblant à des colères; et tout cela, de la joie, de l'ivresse, de l'enthousiasme. Les Tuileries sont en goguette le dimanche, et vous comprenez dès lors pourquoi l'opulence s'en éloigne avec dégoût.

L'orgie du riche ne se développe que dans les salons et les boudoirs; l'orgie du riche veut les flambeaux et les tapis, mais non les gazons et le soleil.

Or, savez-vous le point capital qui résume dans une même antithèse toutes les dissemblances que nous venons de signaler entre les promeneuses du Luxembourg et celles des Tuileries; le motif secret des éternelles antipathies qui règnent entre les deux camps et qui les séparent bien mieux que la distance et le courant du fleuve? Eh bien! pour terminer par un seul trait le croquis de ces deux types, je vais vous le dire.

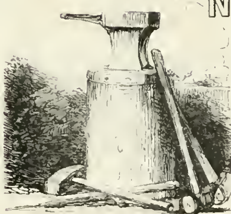
Grâce à son collet monté, à ses traits immobiles, à son front sec et sérieux, à sa démarche mécanique, à ses discours pédantesques et à ses allures mesurées, l'habituée du Luxembourg à trente ans passe pour en avoir cinquante; tandis que celle des Tuileries, grâce à son intrépidité, à sa coquetterie persévérante, aux riens, aux fadeurs, aux naïvetés qu'elle débite avec un tact inouï, à la cour qui la suit, à la toilette qui la signale, au prestige qui l'entoure, porte vingt ans sur une figure de quarante; et, après cela, faites qu'une vieille jeune fille du Luxembourg et une jeune douairière des Tuileries s'embrassent sans se mordre, et, pour l'invention, je vous fais breveter de toutes les cours du monde.



L'OUVRIER DE PARIS

PAR

M.-J. BRISSET



Nous abordons un bien vaste sujet. Pour peindre convenablement l'ouvrier de Paris, il faudrait faire de chaque métier la matière d'un chapitre séparé : car chaque métier a son esprit, ses mœurs, son langage, son allure. Il y a des métiers qui rapprochent ceux qui les exercent des arts, de la littérature, des sciences, et qui demandent plus de goût, de délicatesse, de connaissances que de force physique. Les individus employés et retenus dans cette sphère d'intelligence peuvent-ils être rangés parmi ceux qui, enchaînés pour ainsi dire à la matière, trouvent dans la lutte incessante de l'esprit de l'homme contre son inertie l'emploi et le tarif de leur vigueur musculaire? L'ouvrier mécanicien, le peintre décorateur, le bijoutier, le typographe, par exemple, n'ont que bien peu de rapports avec le terrassier, le carrier, le maçon, le tailleur de pierres. La différence du salaire creuse entre ces travailleurs une ligne de démarcation aussi profonde que celle qui résulte de la nature de leur travail journalier et du milieu où il les fixe. Il y a donc sous ce titre générique, l'*Ouvrier de Paris*, des classes aussi distinctes entre elles que le sont, dans le monde moral, l'ignorance et l'éducation, et dans le monde physique, l'aisance et la misère. Et puis, où trouver l'ouvrier de Paris dans cette foule toujours croissante d'individus qui accoururent à Paris de tous les points, nous ne disons pas de la France, mais de l'Europe entière, dans l'espoir d'y prendre leur part de tout cet argent que l'opulence municipale, l'industrie particulière, l'affluence des riches de tous les pays, les besoins d'une aussi immense population, et les prodigalités du budget mettent continuellement en circulation ?

Comment saisir les traits et le caractère de cette population d'ouvriers, tribu nomade et changeante que l'imprévoyance de la police, qui n'a pas su encore trouver les moyens d'établir une juste proportion entre l'ouvrage à faire et les bras à employer, laisse se recruter dans tous les pays de ce qu'ils ont de gens inoccupés, mécontents, aventureux, avides ou déréglés? Dans cet effrayant pêle-mêle d'individus entassés et juxtaposés sur un seul point, sans un lien qui les réunisse, sans une loi qui les discipline, sans un intérêt général qui fasse un corps de tous ces membres désunis, et leur donne l'harmonie entre eux et les moyens d'être sans troubler l'harmonie sociale, l'on trouverait plus facilement un spécimen de toutes les populations nationales et étrangères, que le type qu'il s'agit de reproduire : l'artisan, qui, né dans la capitale ou depuis longtemps domicilié dans ses quartiers populeux, s'est identifié à sa vie, à son soleil, à son air, à ses mœurs, à ses habitudes, et traverse en cédant plus ou moins, ou en résistant courageusement à son influence, ce torrent d'idées contraires, d'agitation, de somptuosité, de misère, d'espérance, de déception, qui bouillonne et fuit autour de lui... l'*ouvrier* de Paris en un mot.

Restreint dans les limites d'un cadre étroit, notre crayon s'attachera aux traits généraux de l'espèce, sans s'assujettir aux particularités des classes qui peuvent la diviser.



L'ouvrier sera pour nous ce qu'il est pour le Dictionnaire: *celui qui existe du produit de quelque métier, celui qui travaille de la main.* Nous le prendrons dans le milieu de cette vaste chaine de travailleurs dont les salaires plus ou moins élevés, et les occupations plus ou moins artistiques, forment les différents anneaux. C'est le supposer par conséquent à l'abri des mauvais conseils de la misère et de l'ignorance, et des distractions abrutissantes que le pauvre cherche au cabaret contre cette terrible préoccupation de chaque jour : « Aurai-je du pain demain? » En consacrant ces quelques lignes à l'ouvrier, nous ne vous attristerons point par la peinture des défauts et des vices qui s'assoient trop souvent aux derniers degrés de l'échelle industrielle... défauts qu'il faudrait peut-être moins attribuer à la corruption qu'à la misère! Quoi qu'il en soit, l'homme qui travaille à Paris, qui accepte une vie concentrée, laborieuse, régulière, au milieu de tant de dissipations, d'entraînements; au milieu de tant de métiers faciles, dégradants ou illicites, celui-là fait acte de courage, de vertu et de force; son nom est honorable comme celui du soldat : et, de même que l'artiste chargé de représenter le soldat ne choisit pour son modèle ni le lâche tournant le dos à l'ennemi, ni le déserteur quittant son drapeau, l'écrivain, pour peindre l'ouvrier, ne fera point poser devant lui l'ivrogne ou le débauché!

Que de choses renfermées dans ce simple titre : l'*Ouvrier de Paris!* Le travail et l'obscurité, la souffrance et la résignation, les saintes joies de la famille et toutes les angoisses de l'époux et du père, la raison aux prises avec toutes les tentations, toutes les séductions, l'espérance et la gaieté adoucissant les souffrances du présent, l'économie veillant pour les besoins de l'avenir, la bonne conscience charmant les souvenirs du passé. Tout est là dedans, depuis l'humble mansarde où, semblable à l'oiseau qui se rapproche du ciel pour s'en faire mieux entendre, il abrite ses douleurs, ses joies, ses craintes, ses espérances, ses amours et son nid, jusqu'à la croix noire semée de larmes blanches, sous laquelle sera doux le sommeil du pauvre ouvrier; car alors il appartiendra à ce maître juste et bon qui proportionne, lui, le salaire au travail, aux fatigues de la journée. Et sur cette route pénible qui sépare le point de départ de celui de l'arrivée, quels contrastes à chaque pas! que de su-

jets de réflexion, d'attendrissement, d'indignation! Dans le chemin, il y a des haltes riantes et des stations bien tristes, soit qu'on pénètre avec lui sous le vert marronnier de la guinguette, où il chôme en famille les bonnes fêtes du calendrier, soit qu'on l'accompagne à l'église paroissiale, où la religion doit bénir et consacrer les phases diverses et les grands événements de sa vie laborieuse; soit, hélas! que, le suivant sous la barricade de nos discordes civiles, on le voie, soldat improvisé et follement armé par des déclamateurs insensés, traduire en balles qui tuent leurs systèmes qui ont la prétention de réformer, d'améliorer et de guérir!

L'enfance de l'ouvrier est bien vite passée, ou, disons mieux, l'ouvrier n'a pas d'enfance. Comme cette déesse de l'antiquité, sortie toute armée pour la guerre du cerveau d'un dieu, l'enfant du pauvre vient au monde tout armé pour le travail. On lui laisse à peine le temps de sortir de ses langes, et la main de l'enfant du riche n'a encore touché qu'un hochet de cristal, que déjà le fils de l'ouvrier a manié l'instrument de fer qui doit aider à payer sa part du pain qui se mange plus vite depuis la venue de cet hôte nouveau dans le pauvre ménage. Hélas! oui, le premier développement de ses forces physiques est épié plus avidement encore que son premier sourire.

Les Francs, nos ancêtres, ne se réjouissaient de leur paternité que lorsque leur fils commençait à soulever la hache de guerre. « Il est en état de se battre! » était le premier cri de joie qui s'élevait auprès d'un berceau. La nécessité de combattre sans cesse, l'impossibilité de vivre sans la victoire, se devinaient dans cette exclamation. Une autre nécessité aussi impérieuse, une lutte aussi incessante, aussi animée, se trahissent dans la satisfaction avec laquelle l'ouvrier s'écrie en parlant de son enfant : « Il est en âge de travailler! » Les besoins du travailleur débordent pour ainsi dire dans ce cri... Ces besoins sont si puissants, qu'ils dominent la voix du sentiment le plus énergique du cœur de l'homme, la paternité!

Si la nécessité devance le développement des forces de l'enfant de l'ouvrier, l'air de Paris hâte prodigieusement les progrès de son esprit. Paris, centre et foyer d'action, d'animation, d'intelligence, a le don d'aviver à son atmosphère hâtive tout ce qui naît et croît dans son sein. Comme les plantes de ses jardins, comme les arbres de ses promenades, l'enfant de Paris devance, par ses développements précoces, les natures robustes, mais brutes de nos campagnes; passions, talents, vices, vertus, tout chez lui croît spontanément, avant l'enseignement, avant l'âge. Il apporte, pour ainsi dire, en naissant, la science du bien et du mal.

L'expérience, autour de lui, se présente partout et toute faite. Spectateur encore insensible des agitations humaines, témoin naïf des scènes variées de la civilisation, son jugement encore neuf, son esprit promptement éveillé, saisissent, comprennent, analysent et comparent avec toute leur lucidité, toute leur netteté premières. La vie pratique est devant lui, avec ses dures nécessités, ses enseignements infaillibles; aidé par les solides axiomes et les sévères jugements que prononce, autour de lui, le bon sens populaire, il a vite pénétré le sens de ses instructions. Si l'enfant de Paris n'a pas d'innocence, il a quelque chose de mieux peut-être, il peut, il sait juger les hommes; car il a étudié la vie de l'homme avant qu'elle commençât pour lui. Comme le petit paysan assiste sans cesse au développement des lois matérielles, ainsi l'enfant de Paris assiste au développement des lois morales. L'un sait que le blé produit le blé, que l'ivraie produit l'ivraie, qu'il faut semer pour recueillir; l'autre voit que le mal produit le mal; le travail, le bien-être; l'oisiveté, la misère; les passions, le désordre, la ruine, le malheur! A chacun d'eux, la nature et la société apportent l'expérience. Pour le jeune villageois, elle est doucement lente et se complète en son temps, comme ces beaux fruits que l'arbre réserve à sa soif; pour le Parisien, c'est un fruit précoce, mûri par les orages, et qu'il ne recueille pas sans des dangers infinis. En effet, son jeune cœur ne s'échauffe pas toujours impunément au souffle desséchant des vices de ce monde. Le mauvais exemple, ce précepteur corrompu qui lui présente palpitant le mal que sa raison condamne, et l'appuie dans ses faiblesses en les lui montrant chez les autres, le mauvais exemple ne perd pas sa fatale influence sur cette jeune âme qu'il stimule sans cesse. Il y a, chez l'enfant de Paris à peine devenu jeune homme, des années d'entraînement, de fougue, de folie, années de crise qui décident presque toujours de sa carrière future.

Mais par bonheur pour lui, à cette instruction pratique ou indirecte que lui donne le monde, il a joint aussi, quelque courte qu'en soit la durée, cette éducation, la plus sûre et la plus prompte de toutes, l'éducation religieuse. Oui, l'application des idées religieuses au maintien des lois de l'ordre constitue seule aujourd'hui la force par laquelle la société résiste encore à tous ces sophismes qu'on invente, à toutes ces passions qu'on allume, à toutes ces convoitises qu'on excite, à tous ces griefs qu'on exagère : coups de bélier incessants avec lesquels l'orgueil, la fausse science et l'esprit de désordre viennent frapper la base de cette société ébranlée! Oui, c'est en vain qu'on ferait valoir les rapports qui peuvent exister entre l'intérêt particulier et l'intérêt général; c'est en vain qu'on se servirait de l'empire des lois et de la crainte des punitions, ce contraste habituel de plaisirs et de souffrances, de rires et de pleurs, de richesse et d'infortune, de luxe et de misère, ce spectacle qu'offre le monde social est trop révoltant; et la faim, la colère et l'envie se seraient déjà déchaînées contre cet amalgame d'injustice et d'hypocrisie, d'égoïsme et de fausse philanthropie, de tyrannie réelle et de liberté menteuse, si les hommes qui endurent cet état de choses n'étaient pas des chrétiens! Ce sont des chrétiens, vous dis-je, à leur insu peut-être; mais leurs héroïques sentiments de patience, de résignation, d'assurance placée ailleurs qu'aux choses de la terre, d'où sont-ils descendus dans leurs cœurs, si ce n'est de la croix? ils les ont sucés avec le lait de leurs mères, si généralement chrétiennes; ils n'ont passé qu'en courant dans l'église, et ce moment d'adoration a suffi pour développer le germe religieux en leurs cœurs. Tout vient en aide à la croissance de cette hysope salutaire, et le baptême de leurs enfants, et le convoi de leurs proches, et les prières de leurs jeunes filles qui, vêtues de blanc, viennent, le jour de la première communion, s'agenouiller devant eux, et l'air qui leur apporte les sons de la cloche, lointaine bénédiction qui plane sur leur demeure, et leur crie en passant avec les nuages du ciel : « Souffre! mais espère! » Oui, vous aurez beau faire, cette société a été tellement imprégnée de christianisme, des pieds jusqu'à la tête, qu'elle peut dans un moment de délire faire tomber les croix du faîte des temples, déchirer les livres saints sur l'autel... la croix et l'Evangile se retrouveront dans son cœur.

Ah! si l'œuvre de l'esprit du mal prévalait, si les efforts de ses adeptes parvenaient à leur but, si l'on concentrait les hommes accablés sous la détresse de leur situation, ou, du moins, continuellement blessés par les contrastes que nous énumérions tout à l'heure, dans les

intérêts d'une vie qui serait pour eux le temps et l'univers; si l'on faisait de cette vie l'étroite enceinte où toutes leurs espérances doivent se renfermer, où doivent s'arrêter toutes leurs spéculations et tous leurs intérêts, qu'il ferait beau voir ces académies de sciences morales dont vous êtes si fiers venir leur parler, à ceux qui n'ont rien, du respect à la propriété, de l'intérêt qu'ils ont à maintenir cette situation dont ils se trouvent si mal! « Nous trouvions, répondraient-ils alors avec quelque raison, nous trouvions des dédommagements et des compensations, quand des idées de vertu, de soumission, de sacrifice se liaient à des convictions religieuses, quand nous croyions compter dans nos actions avec le Dieu qui a fait de la pauvreté et des larmes, de la résignation et de la patience, un moyen d'obtenir d'éternelles récompenses... Mais quels devoirs nous enchaînent à vos lois, hommes sortis, comme nous, d'une terre insensible, pour y rentrer avec nous, et vous y perdre à jamais? Ces lois n'ont été imaginées que pour rendre votre usurpation plus tranquille! Descendez de votre haute fortune, mettez-vous à notre niveau, présentez-nous, du moins, un partage moins inégal, et faites nous comprendre enfin, en nous communiquant les douceurs de la propriété, l'importance qu'il y a à maintenir ses droits! »

Voilà, sans l'effet de la morale religieuse, voilà quelles seraient les exigences des classes pauvres; voilà ce qui faisait écrire les lignes suivantes à l'un des philosophes qui ont le plus concouru au grand mouvement social de 89 :

« Ce n'est pas un catéchisme politique qu'il faut destiner à l'instruction du peuple, ce n'est pas un cours « d'enseignement fondé sur les rapports de l'intérêt per« sonnel avec l'intérêt public qui peut convenir à la « mesure de son intelligence; et quand une pareille doc« trine serait aussi juste qu'elle me paraît susceptible de « contradiction, on ne pourrait jamais en rendre les prin« cipes assez distincts pour la mettre à l'usage de ces en« fants d'ouvriers dont l'éducation ne dure qu'un mo« ment. La morale religieuse, par son action rapide, se « trouve exactement appropriée à la situation singulière « du plus grand nombre des hommes du peuple... La « morale religieuse est la seule qui puisse persuader « avec célérité, parce qu'elle émeut en même temps « qu'elle éclaire, parce que, seule, elle a le moyen de « rendre sensible tout ce qu'elle recommande, parce « qu'elle parle au nom d'un Dieu, et qu'il est aisé d'ins« pirer du respect pour celui dont la puissance éclate « de toutes parts aux yeux des simples et des habiles, « aux yeux des enfants et des hommes faits... »

Il fut un temps où de vieilles coutumes, de vénérables institutions qui, remontant dans la nuit des siècles, se rattachaient aux premiers et généreux efforts de nos aïeux pour s'affranchir du joug féodal, venaient se joindre à ces enseignements religieux et à l'autorité du père de famille, et atténuaient, pour le jeune ouvrier, les dangers de la première fougue, des premiers enivrements de la vie. Alors l'émulation, l'ordre, l'obéissance, la discipline indispensables dans toute grande réunion d'hommes régnaient dans l'atelier; alors cette surabondance de force, de courage et d'énergie dont nos travailleurs ne savent plus que faire, trouvait à se dépenser ailleurs que dans les estaminets, les billards, l'amphithéâtre du mélodrame, ailleurs que dans les distractions plus coupables et plus dangereuses des coalitions et des attroupements. Chaque ouvrier avait devant lui, en effet, un but auquel il ne pouvait atteindre qu'après de longs et durs efforts. Dans ce temps-là, il y avait une aristocratie pour le travail, la bonne conduite et l'habileté : c'était la maîtrise, cette pairie des arts et métiers, cette magistrature conservatrice, intelligente, courageuse et fidèle des statuts, règlements et priviléges qui gouvernaient et protégeaient ces grandes et respectables corporations d'ouvriers que l'on commence à regretter. Chaque corporation, hiérarchie de l'atelier, reflet de l'autre hiérarchie sociale, avait ses degrés à franchir. Une grande distance séparait l'apprenti du compagnon, une plus grande distance s'élargissait entre le compagnon et le maître... Certes, il faut envisager les institutions du point de vue moderne : ce n'est point le rétablissement des abus que consacrait l'édit de 1581, dont on pourrait demander le rétablissement. Ces priviléges accordés aux fils de maîtres, priviléges si énormes, qu'ils tendaient à établir une sorte d'hérédité dans la maîtrise, cette multiplicité de frais et de formalités de réception, la longueur de l'apprentissage, la servitude prolongée des compagnons, tout cela méritait bien d'être frappé par la réforme de 1776; mais avec ces abus se trouvaient d'excellentes mesures d'ordre, de sûreté et d'organisation, et, comme le disait dernièrement M. Arago, c'était là ce qu'il fallait dégager de ces codes obscurs rédigés par l'intérêt particulier, souvent au préjudice de l'intérêt général, et adoptés sans examen dans des temps d'ignorance. En affranchissant l'exercice du commerce et des professions des gênes que les anciens statuts leur imposaient, en assurant aux talents et à l'industrie cette sage liberté qui doit exciter l'émulation, sans introduire la fraude et la licence, il fallait conserver les règles qui assuraient la discipline intérieure, le bon ordre, et donnaient une garantie à la tranquillité publique. Eh bien, la police des jurandes remplissait admirablement ce but. Et voyez quel démenti le temps et l'expérience ont donné aux paroles du ministre qui porta ce grand coup à l'antique constitution de l'industrie française! Turgot, dans son exposé des motifs, comme l'on dirait aujourd'hui, a écrit les phrases qui suivent : « Nous ne serons point arrêtés dans « cet acte de justice par la crainte qu'une foule d'arti« sans usent de la liberté rendue à tous pour exercer des « métiers qu'ils ignorent. Nous ne craindrons pas non « plus que l'affluence subite d'une multitude d'ouvriers « nouveaux ruine les anciens et occasionne au commerce « une secousse dangereuse. Dans les lieux où le com« merce est le plus libre, le nombre des marchands et « des ouvriers de tout genre est toujours limité, et *néces« sairement* proportionné au besoin, c'est-à-dire à la « consommation. » O réformateurs, que vous êtes bien toujours les mêmes! c'est justement ce que vous ne craignez pas qui arrive, et ce que vous posez comme *nécessité* sur le papier est précisément ce qui devient une impossibilité par l'expérience.

L'hérédité dans la plupart des fonctions publiques était, à tort ou à raison, l'une des bases de l'ancienne société française, et il n'est pas étonnant qu'on ait cherché à l'établir jusque dans l'atelier : c'était la loi de l'unité qui prévalait dans ses tentatives. Ces hommes qui entouraient la maîtrise d'épreuves et de difficultés telles, qu'elle n'était abordable que pour les enfants de maîtres, étaient conséquents avec tout ce qui se faisait autour d'eux; ceux qui organiseront le travail, quand on voudra bien y songer, mériteraient-ils cet éloge, si, en présence de ce principe d'élection et de représentation de tous les intérêts, principe qui domine l'ordre politique actuel, ils oubliaient cet article XVIII des anciens statuts :

« Lesdits corps et communautés seront représentés « par des députés au nombre de vingt-quatre pour les « corps et communautés qui seront composés de moins « de trois cents maîtres, et de trente-six pour ceux qui

« seront composés d'un plus grand nombre; lesdits « députés seront présidés par des gardes ou syndics « et leurs adjoints, et pourront seuls s'assembler et dé- « libérer sur les affaires qui intéresseront les droits des « corps et communautés; les délibérations qui seront « prises dans lesdites assemblées obligeront tout le « corps, et ne pourront néanmoins être exécutées qu'a- « près avoir été homologuées par le lieutenant général « de police. Lesdits députés seront choisis dans les « assemblées qui se tiendront tous les ans... »

Suivent les mesures d'ordre et de sureté publique qui doivent présider à ces réunions ; elles sont empreintes à la fois d'une grande sagesse et d'une grande libéralité... Nous en recommandons le souvenir au législateur quand le temps sera venu où l'on admettra le travail dans cette enceinte, où tôt ou tard doivent être représentés et discutés, en présence des intérêts de tous, les intérêts de chaque classe de la société.

Dans l'absence de cette émulation conservatrice, de ce bon entourage de surveillance, d'amitié, de conseils, d'encouragements et de patronages que les jurandes créaient à l'ouvrier, il y a maintenant le tambour qui parle plus haut que les mauvais conseils des passions, il y a le commandement du sous-officier instructeur qui réduit au silence le murmure des sens éveillés. Eh, mon Dieu, oui, la société, qui ne reconnait plus que le fait, qui a déclaré ses lois athées, la société n'a plus que la conscription pour apporter quelque diversion à cette effervescence dangereuse que nous signalions à l'instant; la discipline militaire est l'unique contre-poids qu'elle ait trouvé pour balancer cette licence pleine d'attraits et de périls, où, trop souvent, se perd le jeune ouvrier.

Parler des modifications que le service militaire vient apporter dans les idées, dans les habitudes de l'ouvrier, c'est aborder une exception, nous le reconnaissons, et nous souhaitons que cette exception ne devienne pas, avant peu, une généralité. Le vœu contraire, nous le savons, s'est formulé naguère en assez de discours, de cris et de chants. Il ne manque pas de ces philanthropes qui, à bout de voie pour faire vivre et occuper ce surcroit de population que la paix nous a fait et que l'industrie enlève traitreusement à l'agriculture, invoquent la guerre à leur aide, braves gens tout prêts à répondre aux prétentions de ceux qui veulent vivre en travaillant : « Allez mourir en combattant! » Quoi qu'ils fassent ou disent, nous soutenons que ce n'est pas résoudre une difficulté que de la trancher avec le sabre, ce brutal, cet inhumain, ce rétrograde instrument qui, trop longtemps, a décimé, appauvri et arriéré la France. Suspendre une question dans le sang, c'est, selon nous, l'ajournement le plus déraisonnable, le moins philosophique qu'on puisse adopter; et nous repoussons cette fin de non-recevoir au nom de l'humanité, des lumières du siècle et de la prospérité de notre pays!

Tel qu'il se paye, à l'heure où nous écrivons ces lignes, l'impôt du sang, tout en retardant l'ouvrier dans le perfectionnement de son métier, produit quelques bons effets sur lui. Le jeune homme de l'atelier se discipline, se régularise au régiment, il y contracte l'habitude d'une tenue propre et décente. Il trouve dans les écoles régimentaires le moyen d'achever cette première éducation commencée à la *mutuelle* ou chez les *frères*, comme il disait avant d'être sorti de sa coquille de gamin. Il joint alors à l'expérience que Paris lui a donnée cette autre expérience qu'apportent les voyages. Il s'attache à sa patrie par les sacrifices qu'il lui fait, par la comparaison qu'il établit entre elle et les autres pays qu'il a visités; enfin il reviendra, une fois son temps fini, ayant au front, et pour illuminer tout le reste de sa vie, un des glorieux rayons de ces astres qui se succèdent et brillent sans fin sur la France, qu'ils se nomment Fontenoy, Marengo, Austerlitz, Alger ou Mazagran.

Le voilà revenu avec une belle provision de souvenirs glorieux à garder et de beaux récits à faire, en fumant sa pipe de troupier qu'il *culotta* à la barbe des Bédouins, lui qui, jadis, ne pouvait parler que des surprises sans gloire de l'émeute, lui qui n'avait vu de bataille que du haut de l'amphithéâtre de MM. Franconi; le voilà revenu, l'ouvrier de Paris, chantant avec le poëte du peuple :

> Ris et chante, chante et ris,
> Prends tes gants et cours le monde;
> Mais la bourse vide ou ronde,
> Reviens dans ton pays,
> Reviens, Jean de Paris.

Ainsi fait Jean. Place dans l'atelier au Parisien! Il a toujours bon cœur; mais le shako et le soleil d'Afrique ont mûri sa tête. Ancien soldat et sorti de ces mille soumissions dont le dur enchaînement constitue ce qu'on a nommé la servitude militaire, il apprécie tout le prix de la liberté, de cette liberté qui n'a plus d'autres entraves que les deux grandes conditions de l'existence de l'homme social : le travail et l'assujettissement aux lois. Après avoir été si complétement soumis aux individus, il parait doux de ne plus être assujetti qu'aux devoirs! De cette rude étude d'obéissance passive à tous les grades, et de respect à tous leurs insignes, le soldat, rendu à la vie civile, aura retenu du moins qu'il n'y a rien d'humiliant dans les raisonnables égards qu'on doit à ces différents grades que la fortune ou le mérite ont établis dans la société, cet autre régiment qui, malgré son indiscipline, ne peut pourtant marcher sans chef.

En retraçant en peu de mots les qualités que l'on acquiert sous le drapeau, nous avons indiqué ce qui manque le plus souvent au jeune ouvrier de Paris, quand ce dur apprentissage lui a fait défaut. Cette énergie sans application, ce bouillonnement de la pensée activée par les théâtres, par les livres et les journaux, cette grande histoire de l'empereur dont il s'est fait une religion, de l'empereur qui fit une autre égalité que celle de la révolution, et bien plus populaire; car il éleva le peuple au niveau des rois, des princes et des grands, tandis que l'autre ne songe qu'à rabaisser ceux-ci au niveau du peuple; cette glorification de l'émeute; ces apothéoses de l'insurrection heureuse, flatteries imprudentes qu'on dirait émanées de la perfidie d'agents provocateurs; les souvenirs d'un passé qu'on exalte traitreusement, les misères du présent qu'on envenime, les promesses de l'avenir dont on veut hâter l'enfantement, comme si les violences ne devaient pas amener un avortement; tout concourt à donner aux jeunes gens des métiers une allure bruyante, désordonnée, qui ne va pas du tout avec ce calme, ces exigences d'ordre, de travail et de soumission que l'industrie réclame, et dont elle a besoin pour faire fructifier ses efforts et trouver des capitaux. L'argent est prudent, il s'éloigne des tempêtes... L'Italie est le seul pays où l'on construise des temples et des villes dans le voisinage des volcans.

La casquette de travers, portant la moustache et le tablier aussi fièrement qu'un sapeur, et la règle ou le marteau aussi noblement qu'un tambour-major sa canne à pomme d'argent, l'ouvrier marche au travail comme ses pères allaient au combat. Au milieu de ses occupations de l'atelier, il a une oreille au dedans pour profiter



des commentaires dont ses voisins accompagnent tel article du journal, tel passage de la brochure où ses griefs sont exposés; il a une oreille au dehors pour entendre si le tambour ne passe pas, rappelant les soutiens de l'ordre pour dissiper quelque prétention nouvelle de l'atelier contre la boutique. Victime de la concurrence, cette vaste lutte où la victoire reste à celui qui sait produire le plus et au meilleur marché possible; victime de cet excès de production, de ce défaut d'absorption qu'amènent les mouvements politiques, et que sa turbulence aggrave encore; car, dans ces tristes crises, son mécontentement est à la fois effet et cause, il fait de tout un sujet de murmure, de récrimination et d'hostilité, il semble vouloir mettre en action ce vers, qui serait coupable du crime de lèse-société, s'il n'était sorti de la plume de celui qu'on est convenu d'appeler le bon homme, ce vers terrible :

Notre ennemi, c'est notre maître!

Oui, pour l'ouvrier de nos jours, le maître est un ennemi dont il faut se défier par-dessus tout. Celui qui marchande le prix de son temps et de ses sueurs, et sert d'intermédiaire entre lui et le fabricant, autre ennemi qu'il voue à la haine de tous. Ceux-là consentent à travailler à la tâche et non à la journée, nouveaux ennemis qu'il parle d'assujettir à une règle commune! Ses délassements et ses plaisirs se ressentent de cette humeur taquine et guerroyante : la guinguette et le cabaret sont devenus des rendez-vous où l'on cabale, où l'on forme des plans de coalition! ses cris sont des menaces; ses chants, des appels à la guerre et à la révolte...

Et pourtant on ne peut s'empêcher d'appliquer aux ouvriers de nos jours ces paroles de Voltaire, en parlant des gentilshommes de son temps : « Ces fous sont remplis de valeur et d'esprit. » Quand on cause avec eux, on est étonné de cette facilité de conception avec laquelle ils saisissent tous les sujets qui touchent de près ou de loin à leur état. Semblez-vous douter qu'ils vous aient compris, ils appellent le dessin à leur aide, et en quatre ou cinq traits de craie ou de pierre noire ils vous ont tracé sur la muraille les différents objets dont vous leur parlez, bien mieux entendus que vous n'eussiez pu les exprimer vous-même. Leur intelligence, on le sait, se restreint avec peine pour ne pas franchir le but qui leur est indiqué. Aller de l'avant est le caractère de leur

esprit. Ce besoin d'action et de mouvement, ce pas de charge continuel qui vibre à leurs oreilles, les jette sur les questions les plus ardues de l'organisation et de l'amélioration sociale, comme il poussait leurs pères contre les murs de la Bastille et, plus tard, sur les redoutes de la Moscowa... Où et quand s'arrêtera cette grande impulsion? à quelle sagesse sera-t-il donné de prononcer cette grande parole : *Tu n'iras pas plus loin!* Quelle main touchera à cette cage étroite où se débattent ces aigles sans espace autour d'eux et sans air pour leurs ailes, et osera à la fois élever ses barreaux assez pour qu'on ne craigne pas de s'y briser la tête, et leur donner une solidité telle, qu'il n'y ait pas de risque pour eux au moindre effort, au moindre mouvement des générations dans la voie du progrès?

Nous espérons que le bon sens populaire prévaudra sur l'impatience, sur les mauvais conseils de ceux qui voudraient exploiter cette fatigue de la souffrance et cet empressement qu'elle éprouve à chercher, à embrasser, coûte que coûte, les moyens d'arriver à un meilleur sort. La violence, la précipitation, enlèvent à la meilleure cause son caractère de justice, de raison, et c'est avoir doublement droit que de faire valoir son droit avec sagesse, douceur et modération : pourquoi n'en serait-il pas ainsi de nos ouvriers? Chacun de ces individus, dont la réunion turbulente effraye le gouvernement et la propriété, et tient en haleine la police, a dans le cœur toutes les qualités qui font le bon citoyen, l'utile travailleur. Qu'un événement imprévu, une impérieuse nécessité vienne mettre en action tous ces éléments de fraternité, de dévouement, de charité et de patience, et vous verrez ce que peut le travail ennobli par la constante idée de l'accomplissement d'un devoir!

Celui-là, en recevant la bénédiction de son père mourant, a recueilli avec ferveur, avec amour, le legs du pauvre ouvrier : la charge d'une mère devenue infirme. Depuis lors, il est devenu l'honneur, l'exemple de l'atelier où il travaille. Le souvenir de la promesse faite à son père l'exalte et le fortifie sans cesse. Il comprend maintenant et goûte dans toute sa douceur la volupté d'un devoir rempli avec dévouement, avec amour. Toute la semaine, il a travaillé avec courage, avec assiduité, et le dimanche appartient à sa mère. Lorsqu'un rayon de soleil vient égayer le jour du repos, il promène doucement la pauvre femme aveugle; il la mène respirer l'air des champs ou des bois, et sentir les parfums des fleurs, qui ne peuvent plus charmer sa vue. Il a suivi, maintes fois, ces sentiers, entraînant sur les frais gazons de fringantes et rieuses filles; alors son pas était léger, ses sens émus, sa voix sonore; aujourd'hui, calme et recueilli, il écoute, plein d'une sainte émotion, les conseils trop longtemps oubliés de sa mère, il rêve un avenir calme, tranquille et doux où les pieuses voluptés du cœur s'unissent aux joies de la famille.

Celui-ci s'est constitué l'appui, le soutien, le mentor d'une jeune sœur, le seul bien que ses parents lui aient laissé avec l'exemple de leur bonne et honorable vie. Il a réformé sa conduite pour avoir le droit de surveiller le trésor qui lui a été confié. Des leçons de morale, de sagesse, viendraient mal et perdraient leur poids après une visite au cabaret et une station à la guinguette; en disant à sa sœur : « Sois sage, modeste, rangée! » il veut pouvoir parler avec aplomb, il ne veut pas rougir : il ne veut pas, surtout, entendre sa conscience lui crier : Oses-tu conseiller les vertus que tu pratiques si mal? Je connais un jeune ouvrier qui, dans cette position, a poussé ses délicates et paternelles attentions jusqu'à l'épurement de son langage; il a banni tous ces mots sans façon qu'accueille l'atelier, et quand ses camarades riaient de ce puritanisme : « Vous n'avez pas, comme moi, une fille à élever, leur répondait-il; il ne faut pas que Suzanne entende cela : je parle bien devant elle pour qu'elle ne pense pas mal derrière moi! »

Parmi les causes qui décident et maintiennent l'ouvrier dans ses généreuses résolutions de travail et de bonne conduite, il n'en est point de plus puissante et, ajoutons-le, de plus généralement victorieuse que son entrée en ménage. Le mariage est, pour l'ouvrier, la crise morale qui détermine d'une manière irrévocable la bonne ou mauvaise direction de sa vie. On comprend, en effet, l'insouciance ou la paresse dans un jeune homme ne demandant au travail que la satisfaction de ses propres besoins; en face du peu d'importance qu'il met à ce résultat, et de l'effervescence de son âge de bruit et de folie, son défaut d'application et d'assiduité peut s'excuser à la rigueur : il ne fait tort qu'à lui seul, après tout. Mais quand l'existence d'une femme, le bien-être d'une famille, dépendent de sa conduite à l'atelier, il n'a plus d'excuse pour faire passer les entraînements de mauvaise habitude et de dangereuse camaraderie; s'il s'y laisse encore aller, c'en est fait! Le mauvais ouvrier qui reste tel, étant époux et père, est un lâche, un mauvais cœur... et que Dieu prenne sous sa garde sa jeune femme et ses pauvres petits enfants! Mais non, presque toujours heureuse, salutaire et sainte est l'influence de la jeune femme installée en tout bien et en tout honneur dans le modeste logis du jeune ouvrier Ah! l'on conçoit qu'il se plaise à parer sa cheminée de la branche d'oranger qu'elle y apporta avec ses frais atours de mariée. Ce symbole d'innocence et de pureté est comme le gage de jours meilleurs qui, par elle, se sont levés pour lui! En effet, la jeune femme, au foyer de l'ouvrier, est une pensée de poésie, d'amour, de religion, qui vient illuminer sa vie. Qu'il y en a, de ces âmes énergiques que la solitude avait assombries, que le doute avait flétries, qu'avaient froissées et endolories la prospérité des méchants et l'injustice du sort, qui lui ont dû la guérison de cette terrible maladie, dont le dernier accès est le suicide! Elle est ici l'encouragement, l'éclair d'inspiration qu'attendait quelque génie inconnu pour faire éclore l'invention qui doit immortaliser un nom dans les fastes d l'industrie; elle est pour celui-là l'enseignement, la douceur, la joie, la patience qui lui manquaient; elle est, presque pour tous, le bon sens, sans lequel l'imagination n'est qu'une maladie; la résignation, sans laquelle la souffrance est le désespoir; l'ordre, sans lequel il n'y a pas de présent; l'économie, sans laquelle il n'y a point d'avenir!

La mansarde de l'ouvrier a reçu la fille du peuple; et quel soudain changement la propreté, le courage, la joie, ont opéré dans cet intérieur naguère si triste! Comme ces pauvres meubles se sont ranimés et s'épanouissent sous l'encaustique et la cire! un joyeux papier sème ses bouquets de roses sur la muraille autrefois si jaune dans son humide nudité, et la croisée aux vitres nettes et brillantes s'ouvre gracieusement derrière son rideau blanc et propret, pour donner accès à cet air libre qui court sur les toits de Paris, dédaignant de porter ses caresses aux étages inférieurs, comme s'il se fût fait l'ami et le compagnon exclusif du pauvre! A cette croisée, les rayons du soleil levant viennent, chaque jour, caresser le front pur de la matinale ouvrière, qui travaille, en chantant, près des rosiers en fleurs dont son jeune mari a pris soin de parer sa fenêtre. Elle chante en ayant l'oreille au bruit du dehors, car, de là, l'on entend peut-être le marteau qui frappe le fer dans l'atelier prochain,

et c'est celui où il travaille. Assise près de là, et réjouie par cette fraîche voix, rajeunie et touchée par les soins de la douce jeune femme, une vieille matrone, qu'elle nomme aussi sa mère depuis qu'elle est entrée de moitié dans les joies, dans les peines, dans les affections de l'ouvrier, la contemple en silence; elle commence à croire qu'elle aimera bien celle qui lui a pris pourtant la meilleure part des affections de son fils. Pauvre mère! elle se reproche d'être une charge pour le ménage laborieux, tandis que ses enfants l'assurent sans cesse, en joignant leurs mains dans les siennes, que sa présence attire sur leur humble toit les bénédictions du ciel.

En effet, le mari ne sait plus ce que c'est qu'un chômage, et l'ouvrage abonde au logis pour la ménagère intelligente qui trouve moyen d'allier le soin de son modeste intérieur avec son état de couturière. Viennent encore des hôtes nouveaux, ils seront bien reçus! La prévoyante jeune femme cache dans un coin de son armoire de noyer un petit trésor destiné aux événements imprévus. Bientôt on puise à cette réserve de l'économie : un petit enfant va venir, il faut songer à la layette. Nouveaux soins, nouveaux embarras; mais grande joie pour le pauvre ménage. Que seront les douleurs pour la femme forte et courageuse qui a sous les yeux les efforts quotidiens, les fatigues sans relâche de celui qui n'a qu'un but, son bonheur; et qu'une récompense, son amour. Cet amour est bien puissant; il la soutiendra dans la rude épreuve qui va être pour elle son jour de combat et de victoire; il lui fera trouver, au milieu de ses larmes, un sourire d'encouragement pour le cœur que bouleverse le spectacle de ses souffrances.

Avec quelle douceur cet homme si rude au travail lui prodiguera ses soins! quelle garde-malade s'acquitterait aussi bien de sa tâche, et qu'il fait beau, ensuite, voir ces mains aussi dures que le fer qu'elles remuent s'adoucir et devenir tremblantes, plus tremblantes que les mains de la jeune mère elle-même autour des langes du nouveau-né. Il le berce, il le calme avec une tendresse vraiment touchante; pour l'endormir, sa voix semble avoir désappris ces refrains bachiques dont elle faisait naguère tonner les échos de la barrière. Tous ces refrains maternels qu'il entendit jadis sont revenus dans sa mémoire, revêtus d'un charme, d'une poésie qu'ils n'eurent jamais pour lui; il les répète à demi-voix, il les interrompt pour regarder, pour baiser encore le front blanc et pur de l'ange que le ciel lui envoie. Auprès du lit de la jeune mère, près du berceau du petit enfant, le dur travailleur est devenu une femme tendre, attentive, empressée.

Après cela, le naturel reprend le dessus : on ne peut s'attendrir ni roucouler toujours, et l'on rirait de nous, si nous faisions d'un forgeron ou d'un charpentier de la rue de l'Oursine un langoureux pasteur du Lignon; mais ces moments où l'âme prend le dessus sur ces natures trop énergiques pour ne pas être un peu grossières sont plus communs qu'on ne pense dans le ménage de l'artisan, et c'est bien en parlant de sa femme que les Espagnols pourraient dire : « La lune de miel, pour elle, a plus de quatre quartiers. »

Cette influence que la compagne du travailleur acquiert sur lui de plus en plus, il ne cherche point à s'y soustraire; il s'en trouve trop bien : elle est comme la Providence, on s'y soumet en la bénissant. Le samedi, jour de paye, il lui apporte régulièrement le gain de la semaine... Heureuse la ménagère quand, sur cette petite somme qu'il jette en riant dans son tablier, elle lorgne du coin de l'œil la pièce qui ira grossir le sac destiné à la caisse d'épargne!

On a vu des ouvriers moins sûrs d'eux-mêmes emmener leurs femmes avec eux ce jour-là, pour se soustraire aux tentations, et ne pas vouloir toucher à ce salaire qu'ils avaient si bien gagné. Ceux qui, cédant à une mauvaise habitude, se laissent entraîner au cabaret, ne résistent guère aux instances, et même aux chaudes algarades avec lesquelles leurs femmes, quelquefois, viennent les y relancer. On en a vu qui, un instant avant, déjà poussés par un petit coup, parlaient de tout démolir, les bancs, le cabaret, le cabaretier lui-même, et jusqu'au sergent de ville, se radoucir tout à coup à la voix de la hardie ménagère se hasardant à leur recherche, et filer, les mains dans les poches, comme s'ils fussent entrés là par le plus grand des hasards.

Par malheur cette sévérité, cette économie, cet ordre de la femme de l'ouvrier s'humanisent trop généralement en face des plaisirs du dimanche. Malgré tous les conseils du bon sens et de la raison, le dimanche est, pour le ménage de l'artisan de Paris, le jour où se dépense le superflu qu'il a pris sur le nécessaire du reste de la semaine. Leur prévoyance, quoi qu'on fasse, ne s'étend pas au delà de huit jours, et ils semblent ne connaître d'autre avenir que le dimanche.

Dans la belle saison, il faut bien suivre ces émigrations en masse des quartiers populeux dans la direction des barrières. On comprend à merveille le besoin qu'ont ces braves gens, retenus toute la semaine dans le méphitisme de leur grande cité, de respirer un air plus pur sur les coteaux de Belleville ou de Ménilmontant, et d'imprégner leurs poumons de ce bon vent frais qui suit le cours de la Seine, le long des quais de Belleville, du Jardin des Plantes ou du Gros-Caillou. Ce vent, cet air, cet exercice, leur communiquent une force, une vivacité nouvelles, et augmentent leurs dispositions au travail; mais ces excursions aboutissent presque toujours à la guinguette, et leur but immanquable est la table sous la tonnelle, la table où le civet de lapin, où le vin de Suresne et de Brie, dont on l'arrose largement, coûtent plus cher que ne coûterait le dîner plus sain apprêté par la ménagère. Qu'y faire? telles sont leurs habitudes, tels sont leurs plaisirs, *sic nunc sunt mores;* et, tout en blâmant cette occasion de dépenses revenant à jour fixe, et absorbant le plus clair du gain de l'ouvrier, il faut bien reconnaître que ces plaisirs pris en famille n'ont rien de choquant pour les bonnes mœurs. Lorsqu'au dessert le cornet à pistons et le flageolet qui fredonnent joyeusement sous la charmille viennent conseiller un galop conjugal ou une contredanse qui rappelle les amours, le garde municipal, cerbère dressé contre l'immorale cachucha, peut laisser dormir la surveillance que lui commande sa consigne pudibonde. L'ouvrier trouverait mauvais que le vice impudemment déhanché vînt se poser devant sa compagne ou sa fille comme devant des prostituées.

Combien ces plaisirs de la guinguette de la banlieue, tout coûteux qu'ils soient, ne sont-ils pas préférables aux délassements fiévreux et malsains de la ville? Quelle différence de ces joyeuses distractions prises sous le tilleul ou le marronnier, avec ces longues séances au milieu de l'air chaud et malsain des théâtres, où le mélodrame, imposteur, braillard et convulsif, pour quelques rares leçons de morale applicables à la position de l'ouvrier, dépose dans son esprit et laisse dans sa mémoire l'expression barbare de mille sentiments exagérés, de mille sensations pénibles, de mille émotions dangereuses.

Vous riez, vous, homme de salon ou de journal, de tous ces fous stupides qui n'expriment la passion que le poignard ou le poison à la main; vous haussez les

épaules à cette situation forcée; vous réduisez à leur juste valeur toutes ces exagérations, tous ces mensonges historiques, écrits et dialogués en mauvais français! Dans *Robert-Macaire*, vous n'avez vu que le talent et le caprice d'un acteur qui, las de faire trembler, a voulu faire rire; vous ne voyez dans tout cela que des *mots d'auteur*, comme dit la portière de Henri Monnier; mais, à côté de vous, on a pris le tout au sérieux; on s'est fait une idée de la société, de l'histoire, des prêtres, des rois, des riches, des nobles, d'après les tableaux de cet indigne musée, et Dieu sait sous quels traits ils y figurent le plus souvent! Tandis que vous pouffez de rire aux extravagances de Frédérick-Lemaître sous les haillons du bandit, ne vous arrêtant toujours qu'au côté artistique de ce tour de force dramatique, à côté de vous, l'on allait au fond de ces plaisanteries et de ces rires, et l'on en tirait des conséquences. On se demandait si le crime qui inspirait de si *bonnes farces*, et avait, à ce point, le talent d'égayer le bourgeois, était aussi répréhensible, aussi punissable qu'on voulait le faire croire, et si la société, après avoir battu des mains au meurtre des bons gendarmes précipités du cintre dans le trou du souffleur, n'était pas la plus grande folle du monde de payer si cher pour en entretenir sur les grandes routes, et faire arrêter des hommes aussi drôles que Bertrand et son compère!

Il y a dans l'histoire littéraire d'autrefois un inconcevable trait d'insouciance, de folie et d'oubli; c'est la cour faisant le succès de *Figaro*, et, le visage tout couvert des crachats du Majo imprudent, criant bravo à ses épigrammes. De notre temps, l'on a vu quelque chose de plus inconcevable encore, car il n'y a là ni l'esprit étincelant, ni la verve, ni la gaieté qui pouvaient excuser l'engouement des grands pour le héros de Beaumarchais, l'on a vu les salons et les comptoirs incessamment menacés par les Figaros du bagne, venir en foule, à la face du peuple, battre des mains aux gentillesses de leur type cynique, et lui dresser un piédestal entouré de gendarmes bafoués et souffletés!

C'est tout cela, ce sont ces écoles publiques du vice, ces parodies du crime, ces inconséquences du pouvoir, ces exemples du monde, c'est tout cela qui nous faisait crier tout à l'heure en voyant la société encore debout, au milieu de tant de causes de destruction : elle n'est pas encore tombée parce que le christianisme lui a donné quelque chose de sa durée; elle ne tombe pas, parce qu'elle a été chrétienne, parce qu'elle l'est encore. Oui, le travailleur, plus que tout autre membre de cette société, doit être chrétien; car le travail a été réhabilité par le Christ; par lui, la grande parole de punition lancée contre l'homme aux premiers jours du monde est devenue un cri de grâce et de salut. Dieu avait dit : « Travaille pour vivre sur terre! » Le Christ a dit : « Travaille pour vivre avec moi dans le ciel. »

Qui obéit plus à ces ordres que l'ouvrier?

Il n'y a pas un battement dans son cœur simple et droit, pas une affection dans son âme dévouée qui ne soit l'écho de ce commandement suprême!... Tu as une mère, travaille pour soutenir sa vieillesse; tu veux avoir une femme, travaille pour tes jeunes amours! voici des enfants, travaille pour qu'il y ait du bonheur autour de leur berceau! Ainsi, la famille est pour l'ouvrier, un incessant encouragement à l'ordre de la Providence; ainsi, il se rapproche sans cesse, par la seule impulsion de son bon cœur et de son bon sens, des lois saintes et primitives que Dieu donna à l'homme pour lui faire traverser les peines de ce monde, et lui assurer les félicités de l'autre.

S'il en est ainsi, que les lois des hommes daignent aussi s'occuper un peu des moyens d'assurer et d'améliorer ces existences si utiles et pourtant si pénibles. Qu'elles les mettent à l'abri des mauvais conseils, des agitateurs, en réalisant ce que leurs rêves ont de possible et de raisonnable. En les protégeant contre la misère, elles les sauveront de bien des suggestions coupables, de bien des tentations acharnées contre leur repos et contre le nôtre!





LE DIPLOMATE

PAR LE COMTE

DE LARIVALLIÈRE FRAUENDORFF





On élève des hommes pour la diplomatie comme pour l'église; c'est-à-dire qu'on en élève pour le mensonge comme pour la vérité, pour parler comme pour se taire, pour rendre les voies droites comme pour faire entrer dans les voies tortueuses; un diplomate bien dressé doit pouvoir flatter les gens qu'il méprise, affirmer ce qu'il sait être faux, et se montrer ravi de ce qui le désespère. Non que la fausseté soit véritablement plus nécessaire pour négocier les grandes affaires qu'elle ne l'est pour traiter les petites, mais par la raison qu'un diplomate, soigneux de sa réputation, craindrait d'encourir le mépris public s'il affichait de la droiture.

La dissimulation diplomatique est d'invention italienne, et dut être profitable aussi longtemps qu'elle ne fut pas soupçonnée; maintenant elle est inutile. Quand tout le monde trompe il n'y a plus personne à tromper, et dès lors une loyauté éclairée conduirait très-certainement mieux au but que l'astuce diplomatique ne peut le faire.

Déjà depuis longtemps les plus rusés parmi les diplomates s'en sont avisés, et, ne pouvant être francs par nature, tâchent au moins de le paraître; mais c'est difficile, parce que la vérité ne se joue point : *elle est ce qui est*, et non ce qu'on voudrait qui fût. Si l'acteur fait illusion sur son théâtre, c'est par la raison qu'on n'a nul intérêt à lui contester son naturel, qu'on se complaît au contraire à lui en trouver; sur le théâtre politique, il en est autrement : le spectateur étant en scène, l'effet d'optique disparaît, il juge la pièce avec le sentiment que l'action peut également se dénouer à son avantage ou à son préjudice, et dès lors il y regarde de près avant de croire ce qu'on lui dit.

Deux choses sont à distinguer dans un diplomate mis en action : l'automate, qui fort ordinairement se ressemble chez eux tous, et l'homme qui diffère suivant sa capacité politique. Cependant l'un enveloppe parfois l'autre assez parfaitement pour que des gens médiocres puissent acquérir et conserver longtemps des réputations d'habileté. Dans le choix qui se fait d'un homme pour représenter un État, il y a du prestige : l'intérêt qu'on avait à le bien choisir, et le grand nombre des concurrents auxquels il a dû être préféré, l'entourent d'une auréole, et toute Excellence qui débarque dans une cour se présentant d'ordinaire convenablement, il n'y a d'abord rien à dire sur son compte. On attend donc qu'elle parle pour la juger; si le nouveau venu est silencieux, on dit : « C'est de la réserve, de la prudence; pour le juger, attendons qu'il agisse. » C'est ce qu'un homme médiocre fait toujours le plus tard qu'il peut; mais enfin le jour arrive où la machine doit forcément se mettre en mouvement. Si ce jour-là l'Excellence fait une maladresse, une chose visiblement nuisible aux intérêts qu'elle a été envoyée pour défendre, croyez-vous qu'on va tout de suite en conclure que c'est un homme incapable? Point du tout. « Quelle finesse! se dit-on; quel adroit détour! Comme il sait cacher son jeu! C'est un homme d'une haute capacité! » Il lui faut amonceler

bêtises sur bêtises pour amener à reconnaître que ce n'est qu'un imbécile brocardé. — Telle est la force du prestige dont un plénipotentiaire nouveau se trouve tout naturellement entouré. En politique, les gens d'esprit prêtent beaucoup aux sots, mais ceux-ci ne savent pas en profiter. Ce qu'il y a d'hommes inférieurs chargés de défendre à l'étranger les intérêts des nations est incalculable; et, ce qui serait encore moins facile à apprécier, c'est le préjudice qui en résulte pour les peuples.

Quand vous voyez un diplomate gourmé, commencez par soupçonner que c'est un homme médiocre; s'il est remarquablement silencieux, fortifiez-vous dans cette opinion; et, s'il a pour habitude de changer inopinément la conversation, demeurez-en convaincu : ce n'est qu'un athlète sans force qui tâche de déguiser sa faiblesse. Un homme capable et bien pénétré de sa situation est naturel dans sa pose, franc dans son air, fécond dans ses discours, et, sans chercher à en imposer ni aux yeux ni à l'esprit, reste dans ses habitudes et répond à tout, parce qu'il est bien certain de pouvoir le faire convenablement sans trahir ses secrets et sans laisser pénétrer ses sentiments. Un diplomate médiocre réfléchit avant de vous souhaiter le bonjour, hésite avant de vous toucher la main, de sorte qu'il est visible pour tout observateur que ses discours sont le fruit d'une délibération mentale, que chacune de ses paroles a été pesée avant de sortir de sa bouche : il est par conséquent sans naturel, et sans naturel on ne persuade point. Un véritable homme d'Etat est gracieux, poli, d'humeur égale, sans préoccupation apparente, et cause volontiers, parce qu'il sait très-parfaitement bien que pas un mot inconvenant ne sortira de sa bouche; parce qu'il sait aussi qu'en diplomatie la conviction n'est que l'accessoire, que le principal est l'action. Les intérêts politiques sont peu complexes, ils se réduisent à des avantages ou des préjudices, qui toujours s'apprécient facilement : on ne prouve point à un cabinet ce qui est contraire à ses intérêts, mais avec de l'adresse on parvient à le lui faire faire.

Il y a des diplomates de tous les calibres; jamais une collection plus complète n'en fut réunie que celle qui se fit voir à Vienne en 1814 : les grands talents s'y trouvaient tous assemblés, et tous étaient accompagnés de leurs meilleures doublures. La représentation se donnait au profit des souverains, qui avaient senti la nécessité de la rendre imposante pour obtenir l'applaudissement des peuples. Rien n'avait été épargné pour y parvenir : là se trouvaient mangeant, dansant, et surtout ***blaguant*** ensemble, des diplomates de tous les pays, gens d'habitudes copiées les unes sur les autres, de manières uniformes et de courtoisie semblable ; chiches de franchise, prodigues de salutations, et tous chamarrés à qui mieux mieux. L'observateur avait alors l'espèce entière sous les yeux ; il put en apprécier les classes, et voici ce que généralement on remarqua.

Le diplomate russe, toujours plus avisé que les autres, sait mieux qu'aucun d'eux se mettre en situation. Il est Grec, cela suffit pour faire comprendre qu'il n'est pas gauche à tromper : il sait toutes les langues, parle sur tous les tons, pénètre tous les détours, et s'ajuste avec chaque opinion. Le diplomate russe excelle à être galant, joue avec adresse, mange et boit à volonté, semble ne s'occuper de rien, et n'en fait pas moins bien son affaire. Si le ministre avec lequel il négocie subit dans son intérieur une influence de famille, le diplomate russe devient l'ami de la maison. Possédez-vous des papiers qu'il lui serait favorable de connaître, il cause avec votre secrétaire, voire même avec votre laquais, si cela devient nécessaire, et, sans que vous puissiez vous le figurer possible, votre correspondance s'achemine vers Saint-Pétersbourg. Après quoi ses discours journaliers vous le font croire ignorant de tout ce qu'il sait, désireux de tout ce que vous voulez. Vos ennemis sont les siens; il se bat volontiers pour vous en fournir la preuve; car le courage ne lui fait pas plus faute que l'adresse. Il est aussi prodigue de l'un que de l'autre jusqu'au jour où le but qu'il se proposait est atteint; mais, ce jour arrivé, tout change, la médaille se retourne complétement : il a été Grec pour réussir, il devient Russe pour jouir de son succès. Aucun des raffinements de la civilisation ne lui a fait faute pour parvenir à vous tromper. Aussitôt que vous êtes dupe, il rentre dans sa sauvagerie, rit sans pudeur de sa supercherie, et se croit assez en fonds de ruses pour ne pas craindre qu'une autre fois on se mette en garde contre lui.

Ce qu'il y a de moins semblable au diplomate russe, c'est le diplomate autrichien. Celui-ci, moins svelte, moins *lustig*, mais aussi chamarré que l'autre, a plus de science et n'a pas autant d'instinct : il faut en Autriche apprendre à être fin; en Russie, la finesse vient tout naturellement. Aussi les diplomates que lâche Saint-Pétersbourg sont-ils ordinairement plus jeunes que ceux que le cabinet de Vienne fait entrer dans la lice. On ne lance un gentilhomme autrichien dans les affaires, quand il n'est pas fils de premier ministre, qu'après l'avoir fait vieillir sur les diplômes de la chancellerie aulique, dressé à l'étiquette, et profondément imbu du cérémonial des cours. Alors, grave dans sa démarche, réservé dans ses politesses, avare de mots, chiche de pensées, on l'expédie en pays étranger. — Les instructions d'un diplomate autrichien surpassent toujours en volume celles des ministres des autres pays, parce que le cabinet de Vienne, peu accoutumé à compter sur de grands efforts d'intelligence de la part de ses plénipotentiaires, prend d'inimaginables précautions pour guider leur conduite. Un diplomate autrichien trouve dans ses instructions le nom des personnes auxquelles il devra sourire, de celles à qui il devra faire froide mine, de l'ami qu'il pourra choisir, de la femme qu'il faudra aimer; et, sur tous ces points, il agit avec une ponctualité si complète, que sa mission en devient facile jusqu'au jour où il veut commencer à négocier : jour terrible pour un diplomate autrichien, qui redoute toujours qu'un *i* ne soit privé de son point. L'Excellence trouve dans ses instructions le discours qu'elle doit prononcer, quelques réponses à faire, quelques finesses à essayer, et des bons mots de fabrique viennoise, que tant bien que mal elle tâche d'employer.

Le diplomate autrichien est toujours un homme de probité, d'une probité parfois si sévère, qu'il finirait par devenir embarrassant pour sa cour, si sa ponctualité à suivre les instructions qui lui ont été données ne levait pas cet inconvénient.

Le diplomate prussien, allemand comme l'autrichien, a, lui aussi, de la patience; mais il est plus entreprenant. Le Prussien peut être bon comme les autres hommes, mais ce n'est pas sa disposition la plus habituelle; dans les affaires comme sur le champ de bataille, il aime à guerroyer, et le fait toujours avec finesse et âpreté. Ses compatriotes de la Germanie le qualifient de Gascon du Nord, et l'on sait tout ce qu'il y a de vertus diplomatiques dans les hommes auxquels on le fait ressembler. Spirituellement parlant, le diplomate prussien se pose généralement bien dans une négociation : par la pensée, il prend d'abord ses avantages, mais il les perd ensuite par ses manières; il se pénètre par trop de sa dignité, s'exagère son importance, et se crée lui-même



des difficultés. Le diplomate prussien a de l'esprit autant que le russe, peut-être sans en avoir la flexibilité : il blesse quand il ne faudrait que parer les coups que son adversaire cherche à lui porter. Sa susceptibilité est grande et sa roideur extrême; il se croit toujours au temps de Frédéric, et depuis lors pour la Prusse, comme pour beaucoup d'autres Etats, bien des choses ont changé... Un fait qu'il faut cependant reconnaitre, c'est que la diplomatie de la Prusse a sauvé cette monarchie en paralysant, par une politique adroite, les effets de la haine de Napoléon, et cela jusqu'au moment où les désastres de Russie sont venus rendre vaine cette antipathie. C'est de tous les cabinets de l'Europe celui qui a le plus adroitement flatté, le plus inhumainement insulté, et le plus profitablement attrapé l'empereur. C'était son jeu, la diplomatie ne peut guère servir qu'à cet usage. Enfin, le diplomate prussien a les coudees plus franches que l'autrichien. Son cabinet, jusqu'ici moins défiant que celui de Vienne, laisse plus de liberté à ses agents, et c'est avec raison : le plénipotentiaire prussien, ne manquant ni d'esprit ni d'adresse, sait mieux comprendre les hommes et s'ajuster avec les nécessités du temps.

Les diplomates existent bien aussi en Italie, dans l'Allemagne et dans le Nord, mais tous se ressemblent; car les diplomates forment à eux seuls une classe distincte d'hommes cosmopolites, obéissant à une force centripète et dont la sphère d'action est toujours hors de leur pays. Pour en voir le menu, il faut se rendre à Francfort-sur-le-Mein, et tâcher d'assister à l'une des séances de cette diète germanique qui fut créée pour faire croire aux peuples qu'ils sont libres, aux princes qu'ils sont souverains, et qui ne persuade ni les uns ni les autres.

Quant au diplomate anglais, il a son caractere à lui et ses formes particulières; tout à la fois grand seigneur e marchand, il est insolent et avide; rarement l'instruction lui fait faute, il unit et concilie même fort ordinairement les connaissances d'un homme d'Etat avec le savoir d'un boutiquier; le droit n'est que secondaire pour un diplomate anglais, le commerce passe auparavant; pour lui, les traités ne sont obligatoires qu'aussi longtemps qu'ils profitent, l'alliance vaut ce qu'elle rapporte; la balance politique de l'Europe est celle de son intérêt, et toujours le plateau qui l'emporte est celui qui doit charger des marchandises. Si l'instruction ne manque pas au diplomate anglais, l'arrogance ne lui manque

pas non plus. Sa marche est uniforme : d'abord il essaye d'exiger ce qu'il est envoyé pour demander ; s'il réussit, ses prétentions n'ont plus de mesure ; quand on lui résiste, il marchande, il entreprend de mettre de l'or à la place des arguments ; enfin, si rien de tout cela ne produit son effet, ce qui est fort ordinaire, parce que les prétentions de l'Angleterre sont toujours injustes et vexatoires, alors il menace. Longtemps cette conduite lui a réussi, parce que John Bull avait alors de l'argent pour soudoyer des coalitions ; à présent que sa bourse est à sec, on se moque de ses menaces, on en rit chaque fois qu'il ne peut appeler à son aide ni le vol ni la dévastation, car là est à présent toute la force de l'Angleterre.

Du reste, la représentation du diplomate anglais est ordinairement belle, sa capacité grande, et ses ressources sont nombreuses. Tout à la fois mandataire du cabinet de Saint-James et de la bourse de Londres, deux puissances dont les prétentions n'ont de commun que leur énormité, il doit souvent concilier deux intérêts fort opposés : celui de la cour et celui du marché ; pour y parvenir, il négocie peu, menace beaucoup, intrigue considérablement, et finit par acheter quelquefois jusqu'à des souverains en Europe tout aussi bien que dans l'Inde.

Quoique le sentiment des convenances se soit fort émoussé chez les Français, il est pourtant vrai de dire que c'est encore la nation où, le plus généralement, un homme s'ajuste sans effort avec la situation dans laquelle il se trouve placé. Aussi voyons-nous les diplomates de cette nation, quoique souvent improvisés par la faveur ministérielle, quoique pris dans toutes les classes de la société, revenir sans trop d'encombre des pays où on les a envoyés : à la vérité, ils n'ont rien fait dans l'intérêt du pays, mais ils ont joué la comédie diplomatique au milieu de talents exercés, sans pourtant prêter au ridicule : n'est-ce donc rien ? Rarement l'adresse leur manque, mais la science et la pratique font souvent défaut : on le sent, et, pour ne point le laisser voir, on se donne de l'importance ; d'où il résulte, comme on l'a souvent remarqué, que rien ne surpasse la gloriole d'un attaché français, si ce n'est celle du secrétaire d'une ambassade de France, laquelle est pourtant inférieure à l'importance du ministre résident. Les moins prétentieux sont ordinairement ceux d'entre les ambassadeurs qui ont le bon esprit de faire effort pour rehausser leur illustration par de l'urbanité.

La nature du diplomate français a nécessairement dû varier avec les régimes, et sous ce rapport encore nous avons merveilleusement été servis par la légèreté de notre caractère : lorsque, avant la Révolution, on annonçait quelque part un ambassadeur français, c'était Zéphire qu'on s'attendait à voir entrer : nul autre ne l'égalait en bonnes manières, en élégance, en prodigalité. Plus tard, quand vinrent les jours où nous prenions la licence pour la liberté, peu de Torquatus furent envoyés dans les cours étrangères : les canons surtout étaient alors chargés de négocier ; mais le temps marcha, Bonaparte fut consul, et quoiqu'il employât bien lui aussi de ces négociateurs de bronze, il rassembla pourtant les chaînons diplomatiques que le régime de la terreur avait brisés : alors ce ne fut plus Zéphire, ce fut Mars que dans les cours on vit arriver comme pour annoncer à l'Europe que les temps allaient changer. Ils changèrent en effet : le consul Bonaparte devint l'empereur Napoléon, et par lui la tâche fut rendue facile aux diplomates français : ce ne furent plus des propositions, ce furent des ordres qu'ils eurent à porter, et les cabinets ne tardèrent point à se convaincre que ce genre de négociation est celui où, plus particulièrement, excellent les Français. Autres temps, autres mœurs : depuis lors nous sommes rentrés dans les voies suivies par toutes les autres puissances ; et le Français, qui dans tous les temps sut s'ajuster avec sa situation, négocie maintenant, au lieu de prescrire.

Il est reconnu que les peuples lourds s'attachent au positif quand ils négocient, tandis que les peuples chez lesquels l'imagination prédomine, et les Français sont de ce nombre, ne répugnent point à mêler de l'illusion à la réalité, colorent leurs succès. Chaque nation a son caractère : le Russe, en mission, veut fortement ce qu'il veut, et veut tout ce qui peut le conduire à son but ; l'Autrichien, peu confiant dans sa réussite, l'attend avec une patience que rien ne saurait ébranler ; le Prussien entreprend toujours d'escamoter son succès, et l'Anglais de l'acheter ; pendant que le Français, légèrement pénétré de son affaire, impatient de la finir, souvent plus franc et plus désintéressé que diplomatie ne comporte, se résout volontiers à recevoir peu, après avoir demandé beaucoup, chaque fois qu'il lui est possible d'attacher à sa réussite une importance plus grande qu'elle n'en a véritablement : le Français sait l'art de donner du prix aux moindres objets, de la valeur aux plus petites choses, et de s'illusionner sur les effets. Par exemple, une mission coûteuse s'achemine-t-elle vers l'Asie : elle va, dit-on, ravir à l'Angleterre et à la Russie l'influence que de longue main ces deux puissances exercent sur la Perse, c'est chose dont personne ne doute, et le cabinet en reçoit déjà les félicitations. Un jour retournent inopinément ministre, secrétaire et attachés. Qu'ont-ils obtenu du schah ? ils en ont obtenu quelques épaulettes pour des sous-officiers, et pour des moines la restitution d'une église... Ailleurs, cela ferait pouffer de rire, tandis qu'en France, chez ce peuple autrefois si rieur, c'est un succès fort important, une réussite dont la diplomatie peut, à bon droit, se glorifier. Le Français fait, au dehors comme au dedans, de la politique légère et toujours excellente, quand elle fournit l'occasion de se vanter.

Ceci explique comment en France on parvient si facilement à se dispenser des études approfondies que font les diplomates des autres nations : chez nous, ce n'est point l'habileté, ce n'est point l'expérience, c'est le vent de la faveur qui pousse aux légations ; aussi arrive-t-il que les cours étrangères voient successivement apparaître des courtisans, des officiers, des professeurs ou des bourgeois revêtus du harnois diplomatique, suivant que la bise a soufflé sur le château, l'armée, les écoles ou la ville. Aucun d'eux n'a fait les études qui partout ailleurs sont jugées indispensables pour négocier les intérêts des empires, et pourtant tous s'en tirent, non pas avec avantage pour la France, mais sans ridicule pour eux-mêmes, tant est grande la flexibilité du caractère national, et tant est riche la monarchie qui peut, sans seulement paraître en faire la remarque, satisfaire à d'aussi nombreuses et d'aussi inutiles prodigalités. Cependant bien grande est l'influence que la diplomatie exerce sur la prospérité d'une monarchie : sa mission est de voir en tout pays ce qui peut profiter, ce qui peut nuire à la nation qu'elle représente, de favoriser l'un, d'entraver l'autre, de créer des voies nouvelles au commerce, et des débouchés à l'industrie. La diplomatie donne forme aux affaires politiques dès leur naissance, et de son adresse comme de sa gaucherie peuvent résulter la paix et la guerre. C'est de quoi ne semblent guère se douter bon nombre de diplomates français ; leur vanité les lance dans la carrière, l'esprit de parti les soutient, et, pour y rester, ils souffrent et dissimulent au dehors beaucoup de choses, qui plus tard,

entraîneront de grands inconvénients et coûteront bien cher.

Le moins redouté des ministres, en chaque cour, est celui de France; on connaît le moyen de le distraire des affaires, on sait que c'est à sa vanité qu'il sacrifie infiniment plus qu'aux intérêts de son pays. Souvent on regarde aussi dans l'étranger la mission d'un diplomate français comme une honorable déportation, et l'on pense que le cabinet de Paris, plus intéressé à le laisser au dehors qu'à le faire revenir, sacrifiera beaucoup à cette nécessité. Ailleurs on sépare, à tort sans doute, mais il est certain qu'on le fait, les intérêts du trône de ceux du ministère français, et l'on se demande alors de la défense desquels le ministre résident est chargé. Ces inconvénients donnent partout aux légations des autres pays un grand avantage sur celle de France.

Les ministres étrangers, généralement pris dans la classe privilégiée, semblent coulés dans le même moule: c'est toujours un corps droit dont l'épine dorsale est flexible, le pas ferme, la tête levée, un être chamarré de cordons et richement habillé; c'est sous cette forme que partout l'on compte voir arriver un diplomate, quand on l'attend. Ceux qui viennent de France rompent eux seuls cette uniformité; jamais ils ne se ressemblent: un jour c'est un soldat, un autre jour c'est un législateur; puis viennent les professeurs, littérateurs, auteurs, toutes personnes fort respectables sans doute, mais dont l'extérieur diffère inimaginablement, quoique leur conduite soit la même: tous, admirateurs de la France, ils frondent les usages du pays où ils résident, et rien ne déplaît plus aux étrangers; enfin le diplomate français oublie trop souvent que ce n'est pas un intérêt de parti, mais un intérêt national, qu'il est chargé de défendre; que ce n'est pas lui, que c'est son souverain qu'il a mission de représenter; enfin qu'un homme d'Etat estimable ne doit ni abuser, ni se laisser tromper. Il va sans dire qu'il existe de nombreuses exceptions dont vous faites nécessairement partie, ô diplomates qui lisez cet article!

Le gouvernement français, comme celui de la Russie, a partout des agents secrets, et cette foule de mystérieux personnages embarrasse à tel point voyageurs et diplomatie, que tout Français, comme tout Russe, est suspect d'abord à son ministre et ensuite au gouvernement du pays où il va voyager; mieux vaudrait ne choisir que des hommes capables et auxquels on pût complétement se fier, que de morceler ainsi sa confiance. On rend le bien impossible à faire aux diplomates français, en en faisant une classe de suspects, en les forçant à rougir devant les gouvernements auprès desquels ils sont accrédités; ne sachant que la moitié des faits, ignorant les volontés précises de leur gouvernement, ils ne peuvent jamais favorablement négocier, jamais défendre avec sécurité l'intérêt français; toutes ces supercheries sont une arme mise aux mains des premiers ministres étrangers, qui ne manquent jamais de s'en servir: ils révèlent au résident ce qu'on croit faire à son insu, et le font, par ce moyen, entrer dans l'intérêt de leur pays au préjudice de la France. Ce sont manigances indignes d'une large politique qui partent d'esprits étroits et ne peuvent avoir que des conséquences funestes.

Du reste, encore qu'il n'existe plus de préséance disputable, rien ne prête plus à rire que les calculs minutieux que la vanité fait faire aux diplomates partout où il s'en trouve de réunis. Les quartiers, le titre, le pas et le rang sont perpétuellement mis dans la balance. « Mes amis, mes amis, disait à Dresde un envoyé du Hanovre, dans un état d'exaspération difficile à décrire, on m'a refusé l'excellence! croiriez-vous qu'on m'a refusé l'excellence! oh! vengez-moi, vengez votre ami, jurez-moi de n'en point donner au premier ministre! » Ce serment fut fait sans que personne eût envie de rire! C'est une nature à part que celle des diplomates, une nature de convention.

Il faut croire que les diplomates improvisés dont la France abonde maintenant ne se font pas une idée bien précise de la position franche qu'il est indispensable d'avoir dans une cour pour y négocier avec avantage; sans cela les verrait-on se laisser dominer par la fureur d'anoblissement qui semble les posséder tous? ce ne sont pas des titres, c'est du talent qu'il faut pour bien faire les affaires d'un pays. L'Angleterre, la Hollande, et souvent même les Etats despotiques, sont représentés, dans les petites comme dans les grandes cours, par des hommes qu'anoblit leur capacité, qui n'ont de titres qu'à la considération publique, et qui n'en sont pas moins respectés chaque fois qu'ils le méritent personnellement. Avant que les préséances fussent invariablement réglées par les traités qui ont fondé le droit public actuel de l'Europe, il se rencontrait des circonstances où les diplomates résidant dans une cour pouvaient avoir à compter entre eux; mais ce n'est plus possible, et maintenant personne n'y songe, à moins qu'un nouveau débarqué ne vienne donner l'éveil aux prétentions nobiliaires; ce qui ne saurait manquer d'arriver toutes les fois qu'on apprend qu'un envoyé de France a senti le besoin de se faire titrer pour se rendre présentable.

Alors on se demande qu'est-ce que c'était donc que cet homme-là? d'où sort-il? et l'on écrit pour s'en informer: après quoi on glose sur son compte, et l'ineffaçable ridicule se répand provisoirement à pleines mains sur sa personne. L'un dit: « Sa noblesse durera longtemps, elle est toute neuve; » l'autre prouve que son titre ne vaut rien, par la raison que la loi française, qui permet à tout le monde d'en prendre, défend d'en recevoir, et n'autorise personne à en donner. « C'est un titre de contrebande, dit un troisième, il devra le déposer à la frontière en retournant chez lui. » Le résultat de tout ce caquetage diplomatique est qu'on croit au nouveau venu une bassesse d'origine qu'il n'a point, qu'on lui reconnaît une petitesse d'esprit dont sa nouvelle prétention témoigne, et que son titre devient un sobriquet. Ces vaniteux babillages restent ignorés du nouveau baron, parce qu'on est poli et qu'on sait dissimuler dans les cours; mais ils ne le sont pas du gouvernement auprès duquel cette excellence réside, et il en résulte que la considération lui échappe, que l'intimité lui est refusée, que le ridicule le gagne, et que rien de profitable à son souverain ne peut plus être négocié par lui. Voilà ce que produit au cabinet français la manie qu'il contracte d'affubler d'estimables citoyens de titres que n'osent avouer en France ni ceux qui les donnent ni ceux qui les reçoivent, et que l'étranger place infiniment au-dessous de la qualification de *sir* et d'*honorable* que portent en tous pays la plupart des diplomates anglais: ceux-ci se font estimer en prouvant qu'ils s'estiment eux-mêmes, et au lieu d'engager la lutte de vanité entre les diplomates résidant à la même cour, ils se lient avec les autres envoyés, gagnent la confiance du gouvernement auprès duquel ils sont accrédités, et rendent facile la défense des intérêts de leur patrie; pendant que nos comtes et nos barons de fraîche date sacrifient notre commerce et notre considération à l'orgueilleuse satisfaction de s'entendre qualifier par des gens qui se moquent d'eux.

Le Français est de tous les peuples celui dont la tête est généralement la moins politique; tant d'autres avantages lui sont accordés par la nature, qu'il peut bien s'a-

vouer faible de ce côté-là : on ne remarque pas non plus assez en France que l'esprit de notre temps, cet esprit qui rend la parole plus féconde que substantielle, excellent dans une chambre, est détestable dans un cabinet, par la raison qu'on n'étourdit point des ministres d'Etat, de longue main accoutumés aux affaires, aussi facilement que des législateurs qui n'en entendent parler qu'une fois par an : ces derniers sentent que leur savoir n'est pas en harmonie avec le désir qu'ils ont de rendre leur patrie heureuse, et sont bien aises qu'on leur indique le moyen d'y parvenir. Avec eux la faconde est de mise; elle ne saurait l'être dans une négociation politique où chacun connaît parfaitement son affaire, sait ce qu'il veut obtenir et ce qu'il peut concéder, où tout se réduit en réalité à un honorable marché qu'il faut débattre et conclure. L'esprit ne nuit à rien assurément; une facile élocution sert en toute occasion, c'est encore certain; mais un sens droit et un langage clair suffisent pour conduire à bien la plus épineuse des négociations diplomatiques. Un bon négociateur doit viser à conquérir et non pas à filouter ses succès : il peut s'ingénier à créer des nécessités à son adversaire, et doit habilement profiter des avantages que celui-ci lui laisse prendre. Tout ce qui peut contribuer à pousser son antagoniste dans les voies où il a intérêt à le faire entrer est de franc jeu; mais c'est de la finesse et non de la fourberie qu'il faut à celui qui négocie des intérêts aussi sacrés que le sont ceux d'une monarchie : mieux vaut pour lui faire croire à sa parole que la faire admirer.

La diplomatie, d'ailleurs, n'est plus ce qu'elle a été pendant longtemps; les souverains l'ont dédoublée, ils s'en réservent maintenant la meilleure part, le menu seul reste aux ministres. C'était toujours par truchement qu'un monarque s'entretenait autrefois avec un autre; ils ne se voyaient jamais. C'était le bon temps pour les diplomates, alors ils savaient tout; tandis que de nos jours le roi qu'ils servent leur fait des cachotteries, ne leur dit que ce qu'il est impossible de leur cacher. Les souverains d'à présent courent la poste, et se piquent de le faire mieux que leurs sujets; il ne faut plus un *Camp du Drap-d'Or* pour conclure les grandes affaires; sans façon, empereurs et rois se réunissent dans une ville de bains, et traitent là de leurs plus chers intérêts, sans que la diplomatie connaisse le fond des choses : il n'y a d'exceptions qu'aux lieux où le chef royal se trouvant trop étroit pour tout contenir, force est de déverser ce qui surabonde dans la tête de son premier ministre. Partout ailleurs le souverain a son quant à soi, se concerte avec les autres, et ne laisse à ses diplomates que les dîners, les visites et les révérences à faire. Les temps sont devenus pénibles pour les maîtres du monde; on ne fait plus sans peine ce que Frédéric appelait le métier de roi. Instruits par le passé, inquiets du présent, épouvantés de l'avenir, ceux qui sont maintenant à la besogne travaillent à se mettre en sûreté, et n'y parviennent pas toujours. Si les rois n'avaient encore à se défier que de leurs fidèles sujets, ils seraient certains de se tirer d'affaire : les peuples ne sont pas si diables qu'ils en ont l'air, on s'arrange avec eux chaque fois que quelque intrigant n'en fait pas l'instrument de ses ambitieux projets. C'est de cette certitude qu'est née la défiance qu'ont à présent les souverains, et l'accord qui s'établit entre eux au préjudice de la diplomatie. Talleyrand, ce diplomate frondeur, que ses contemporains font profond, en attendant que l'histoire le fasse superficiel, est le fondateur d'une école de roueries diplomatiques dont tout monarque peut à bon droit s'épouvanter : ils ont appris de lui qu'en livrant toute sa confiance on peut se livrer soi-même, qu'il y a péril dans un abandon complet; et depuis lors ils font leurs réserves : les cabinets ne sont plus chargés que de faire des promesses qu'on n'a pas la volonté de tenir, de dresser les protocoles qu'on ne veut point signer; s'ils peuvent encore choisir ceux des ambassadeurs qui ne doivent que parader, c'est parce que des agents secrets font les affaires, quand les souverains ne les font pas eux-mêmes.

De nos jours, le rôle de la diplomatie est d'amuser le tapis, de peloter en attendant partie : un ministre intrigant lui a fait perdre la moitié de sa besogne; vienne un ministre ambitieux, et le reste lui sera ravi.





LE GNIAFFE

PAR

PÉTRUS BOREL



> C'est lui, m'sieur le commissaire, qu'a k'mmencé par m'appeler gniaffe.
>
> (*Préville et Taconnet*, ancien vaudeville.)



e gniaffe arrivé, le gniaffe maître, le gniaffe possédant un établissement est trop généralement répandu, et trop à la portée de tout le monde, pour que nous nous y appesantissions beaucoup. Ce n'est pas de cet enfant du siècle, bon lecteur, que nous avons à t'entretenir; tu le connais de reste ce débitant vulgaire qui parle à la troisième personne, qui dit : « Monsieur veut-il ses bottes plus carrées? Que souhaite madame? Offrirai-je un siége à monsieur?... » Nature servile et bâtarde, polie par son frottement aux honnêtes gens qu'elle chausse; épine dorsale flexible et docile; bouche assouplie, faite au mensonge et professant le mot flatteur!... Non, non, ce n'est pas là l'objet de notre choix; ce n'est pas là notre héros, ce n'est pas là notre Ulysse... Notre Priam à nous, c'est le gniaffe au cœur noble, à l'âme élevée et ombrageuse, qui, en dépit de toutes les sirènes de la corruption, s'est maintenu dans l'indépendance la plus absolue et la plus primitive!

Celui-ci, que désormais nous appellerons, pour le distinguer du gniaffe de commune espèce, gniaffe pur sang ou angora, a la fierté de l'homme qui a la conscience d'une vie sans peur et d'une intelligence consommée.

Celui-ci, c'est l'homme qui se dit : Je n'ai pas de reproches à me faire.

Sa contenance est froide, sa parole laconique; sa voix rauque pratiquée dans les cordes les plus basses.

Celui-ci s'en va grave et l'œil baissé, et ce maintien modeste, lorsqu'il se rend à la boutique du maître (car, il faut bien le dire, cette grande âme travaille à façon), lui permet de supposer que les jambes qui marchent autour de lui ont des têtes dont le regard est fixé sur *la belle ouvrage* qu'il rapporte. Aussi dans chaque bourdonnement croit-il reconnaître un amateur étonné qui le poursuit et s'agite pour contempler le chef-d'œuvre enveloppé si habilement dans son mouchoir, pour contempler toute la splendeur et toute la perfection de sa déforme. — O déforme! (la déforme, c'est le lustre que le gniaffe ajoute à la besogne lorsqu'elle est terminée) que de mal

tu donnes au pauvre ouvrier!... Déforme si belle, si polie, si flatteuse à voir!... semelle que l'art même a cambrée! talons si robustes et si sveltes! empeignes au gracieux contour, je vous salue! Et moi aussi, je suis amant de vos charmes; et moi aussi je m'attelle à votre char!

Nous ne pousserons pas plus avant nos savantes investigations sur le gniaffe pur sang, sur ce passereau solitaire, sur cet onagre indompté, sans parler un peu de son costume; de peur que la France ne suppose qu'à l'instar des gymnosophistes il n'en a pas, qu'il est tout visage, ce qui serait injuste et préjudiciable à son honneur. Si fait, pardieu, notre homme est mis, parfaitement mis. au contraire! et, pour peu que vous y teniez, j'en puis faire une monographie qui enfoncerait les inventaires de M. Honoré de Balzac ou le testament de l'empereur. — Redingote brune ou vert perroquet, manches démesurées, parements envahissants, collet petit et bas, formant balcon par derrière; revers fripés et recroquevillés comme un morceau de parchemin jeté au feu; la dernière boutonnière gigantesque : c'est la seule dont il se serve, ce qui fait remonter sa redingote de telle façon, qu'elle stimule par devant un formidable estomac.

Chapeau en tromblon évasé ou gueule d'espingole, vulgairement dit à ballon.

Col de chemise sciant les oreilles et enveloppant sa tête osseuse comme un cornet de papier enveloppe un bouquet.

Au travail ou en demi-toilette, son pantalon n'est que de cotonnade. Les fonds en sont de peau et des mieux empreints; les genoux marquent, et le bas qui bat par derrière forme, comme le collet de sa capote, le pied d'éléphant. Puis, pour les grands dimanches et le bal, et dans le coin le plus discret de l'armoire, des bas bleus, des escarpins, *opus suum*, et un pantalon de nankin des Indes de Rouen; puis encore quelquefois une véritable cravate brodée au coin : don précieux de son épouse encore timide fiancée. Il la reçut vers 1812, cette cravate adorée, et comme il s'en orne encore vers 1840, hélas! elle n'est plus d'un tissu très-compacte ni d'une éclatante fraîcheur.

Lors de l'apogée de sa passion, *amor, amor, fortis es sicut mors!* il se fit tatouer, par sentiment. Au bras gauche, brille sur son grand extenseur un cœur enflammé avec le chiffre d'Olympe et d'Onésime, deux OO côte à côte. Olympe, de son côté, a deux mains qui se souhaitent le bonjour, et deux pigeons qu'une trop vive tendresse emporte hors des limites du devoir.

Sur son bras droit ou sa poitrine plane aussi un aigle et le petit chapeau. Mais n'allez pas croire que ce fut au temps des prospérités impériales que le gniaffe se fit buriner ce symbole. Jamais le gniaffe pur sang n'a salué le soleil levant; jamais tyran dans sa pompe n'a trouvé grâce devant lui : c'est au malheur qu'il donna une larme.

Le dimanche encore, j'allais l'oublier, quand sa situation pécuniaire peut le lui permettre, le gniaffe se recouvre assez volontiers les mains afin de compléter sa transformation et de dissimuler son pouce *détérioré* par le tranchet. Le tranchet, périlleuse et perfide lame! kriss, kangiar, yatagan du gniaffe, dont il lui faut faire le plus fréquent usage pour diviser et scinder!... arme terrible, instrument fatal toujours de moitié dans ses projets, qu'il s'agisse d'une infidèle à punir, d'une *botte* à faire ou à porter; cas bien rare toutefois, car le gniaffe n'a qu'une passion extrême, celle de se regarder comme une intelligence colossale.

Au septième dans les combles, à cinq ou six cents pieds au-dessus du niveau de la mer, ou plutôt de la rue Maubuée, au haut d'un escalier rapide et sombre, dont chaque marche usée par le temps, *edax rerum*, grand mangeur de choses, est une espèce de casse-cou dont chaque repos est marqué par quelque détritus, chaque palier par une *gueule* sans nom, mais non pas sans odeur, où chaque locataire, comme le dénonciateur dans les gueules de bronze du palais du doge, vient déposer son secret, le plus souvent à côté, tout au fond d'un étroit corridor est situé le sanctuaire, l'*aposento* du gniaffe. Une lucarne du genre appelé chien-assis éclaire mystérieusement cet asile et plonge à trois pieds de là sur un mur. Le plafond est en appentis; les solives sont apparentes, les parois peintes à l'ocre, ou couvertes de papier à dix sous le rouleau, désassorti, déchiré, et laissant voir çà et là les différentes tentures qui se succédèrent et forment une couche épaisse par alluvion. Ces nombreux vestiges, du reste, ne sont pas sans quelque curiosité esthético-politique : on y suit pas à pas les périodes et les subversions si variées de ces derniers temps Ici c'est un semé de montgolfières ou de houlettes ornées de ramages roses et de moutons bleus; là, des faisceaux de licteur surmontés du bonnet phrygien, ou une montagne, emblème de *l'autre*, avec un marais coassant à ses pieds.

Pour siége, il a des chaises réduites à l'état de tabouret : le dos scié, la paille remplacée par un morceau de cuir, creusé en timbale par la pesanteur spécifique de sa corpulence, épousant étroitement ses formes et luisant comme la cuirasse de Renaud chez Armide. Un lit de bois peint, une commode à ventre, une horloge d'Auvergne : l'hiver, un poêle de tôle où l'on peut faire bouillir l'eau nécessaire au ménage et cuire les ratats (vulgairement ratatouilles), complètent l'ameublement.

Quant à l'hydrogène qu'on respire en ce réduit, sans être un Gay-Lussac, il est facile de reconnaître un mélange d'oignon, de poix, de cuir, et de plusieurs émanations que je ne saurais nommer, le tout sublimé par un excès de calorique artificiel et humain.

Nous avons vu notre gniaffe épris d'une Olympe; nous l'avons vu orné d'une épouse, honni soit qui mal y pense!... Olympe était l'épouse prochaine; l'épouse, c'est Olympe passée. Le gniaffe est sévère sur l'honneur, il a des principes, il tient aux formes, et sait trop ce qu'on doit après un amour éprouvé. Dans le modeste asile dont nous faisions tout à l'heure l'autopsie, c'est là qu'avec Olympe il coule des jours sinon sans nuages, du moins égaux. Olympe était bordeuse; il la connut en rendant de l'ouvrage, l'aima et la fit passer sous sa loi. La bordeuse, que quelquefois, dans le métier et par envie, on appelle *chamarreuse*, n'a d'ordinaire que son art, sa jeunesse et sa fleur, mais pour cela elle n'en est pas moins l'objet des plus tendres recherches. Le gniaffe pur sang a le cœur trop bon gaulois pour jamais rien devoir à une femme. Une dot à ses yeux est un opprobre; un mariage d'argent, une lâcheté. Il ne comprend, ce grand cœur, que l'union de la faim avec la soif!

Dans son intimité avec madame son épouse, le gniaffe angora n'a pas les habitudes grossières du gniaffe à échoppe que nous aurons à peindre un peu plus tard. Il ne bat pas sa femme, et jamais l'étole de saint Crépin (le tire-pied) ne s'est transformée dans ses mains en une odieuse férule. De son côté, Olympe sait garder les distances; et ce n'est pas elle qui jamais s'oublia jusque-là de l'appeler *pouilleux*, de la voix ou du geste. Rentre-t-il aviné; aux réprimandes de sa compagne il se contente de répondre avec éloquence et d'un air d'Artaban : « Songez à qui vous parlez, madame! taisez-vous!... L'épouse doit obéissance et soumission à l'homme, car



l'homme est son maître comme deux et deux font quatre!... » Ordinairement, au bout de chaque tirade semblable ou équivalente, il fait un carambolage, un faux pas et une chute. Mais, bientôt redressé sur une ou plusieurs pattes, plus glorieux et plus interminable que jamais, il reprend et pour longtemps sa période.

N. B. Le gniaffe angora laisse en défaut le plus saint commandement : il ne croît pas et ne multiplie point; c'est encore un signe distinctif qui le sépare du vulgaire auquel il abandonne ce *triste* soin.

Le gniaffe possède d'*accoutumance* un apprenti ou un semainier, qu'il domine de toute la hauteur de son expérience et de son génie. L'apprenti, personne n'en ignore; quant au semainier, c'est un jeune ou vieux garçon, ou plutôt un crétin, qui n'a pas assez d'intelligence pour faire un soulier à lui tout seul, et se met à la semaine pour coudre et faire le moins malin de l'ouvrage. Il y en a ordinairement deux dans la boutique du maître, employés aux basses fonctions, aux raccommodages et à la peinture et décoration de la besogne achevée. Là, le semainier prend la qualification de *gorret* (corruption dérisoire du mot *correct*, nom que porte dans plusieurs industries le chef des compagnons chargés des épures), et se divise en deux classes tranchées, le *gorret à la pâte* et le *gorret coupeur*. Le gorret à la pâte, que nous avons choisi pour l'un de nos types et que M. Meissonier, ce jeune peintre du plus bel avenir, a reproduit avec une vérité rare, appartient à une *berloque* de *boueux*, c'est-à-dire à une boutique de bottier.

Soit gorret ou apprenti, celui-ci a une vénération et une crédulité sans bornes à l'égard et au service de son maître.

Il écoute.

Il acquiesce.

De son côté, le gniaffe ne fera pas une *lisse* sans la passer à sa galerie. « Regarde-moi ça, » dit-il. Et, dans ce regarde-moi ça! il y a tout un monde de satisfaction et de noble orgueil.

Entouré de tous ses ustensiles, devant sa veilloire, petite table basse et carrée, chargée d'ossements façonnés en outils, d'alènes, de clous, de sébiles; à sa gauche son compagnon et le *baquet de science* (baquet plein d'eau pour détremper le gros cuir); à droite son marteau, ses tenailles et la corbeille à mettre les soies et le fil, appelée *caillebotin;* le soir, éclairé mélancoliquement par un rayon pâle et lunaire que lui renvoie le globe de cristal interposé entre lui et sa chandelle, et qui s'épanouit sur sa couture comme un baiser de Phœbé sur le

front argenté d'Endymion, notre patriarche travaille et chante en battant le cuir en cadence, laissant tomber sa dernière parole avec le dernier coup de marteau, ou quelquefois encore cause gravement du haut de sa philosophie; tantôt il dit : « Notre religion est absurde et bonne pour le peuple. La religion protestante, à la bonne heure! en voilà une de religion!... Ils adorent un cochon, c'est vrai! mais c'est plus naturel. »

Et le jeune semainier, à chaque phrase du vieux maître, de tomber en admiration.

Tantôt il parle histoire, car sur toute chose le gniaffe a des notions précises; et, si le hasard veut que la conversation prenne une teinte *moyen âge*, il dit que Notre-Dame fut autrefois, du temps des rois fainéants, un temple de druides, bâti par des huguenots sauvages.

Il a des études linguistiques. Il trouve la langue française pauvre, pleine de *contre-bon-sens*, et il en redresse les torts. Lorsqu'on est perclus de la main, il ne veut pas qu'on dise, je suis estropié, mais *estro-main;* et, depuis vingt ans, il doit écrire là-dessus à messieurs de l'Académie.

Le semainier lui demande-t-il l'origine et le sens du mot cordonnier, il a sa leçon faite, et répond sur-le-champ: « Le roi étant allé un jour prendre mesure de souliers chez son fournisseur (le gniaffe, lorsqu'il raconte, a toujours à son service grande profusion de rois), il y oublia son cordon : à son retour au palais, le roi s'en aperçut et envoya aussitôt un de ses pages le réclamer. Le *cordon* fut *nié*, c'est-à-dire que l'artisan nia l'avoir trouvé; ce fut, en un mot, un *cordon nié*. Le roi s'emporta, et, dans sa trop juste colère, ordonna à dessein d'imprimer un sceau de honte indélébile et éternel sur le front de cet homme coupable, faisant payer à tous la faute d'un seul, qu'à l'avenir, en mémoire de ce délit, les *confectionneurs de chaussures* s'appelleraient *cordon-nier*. »

Voilà ce que le gniaffe rapporte et croit de tout son cœur. Au fait, ceci vaut bien après tout une étymologie de Voltaire ou de Ménage, ce docte imbécile.

Mais souvent, mais le plus souvent, la conversation du gniaffe prend une couleur politique.

« Au jour d'aujourd'hui, dit-il, nous sommes trop éclairés pour que les jésuites et la féodalité puissent jamais r'*asservir* le peuple. La féodalité, monsieur, savez-vous bien ce que c'était?... Eh bien! monsieur, c'était le droit de *cuissage!...* » Négrophile comme M. Schœlcher, ou feu monseigneur de Blois (l'abbé Grégoire), il regarde le nègre comme son prochain, noirci par les coups de fouet de son maître. Il veut que la civilisation enfin le savonne, et, en pensant à toutes les infortunes de l'esclave africain, il pleure sur la cassonade qu'il mange et dans le café qu'il boit. A son sentiment, ce sont les bûchers que l'inquisition a allumés en Espagne qui en ont à la longue altéré le climat et en ont fait un pays chaud.

Le cordonnier passe pour brave. Mais pourquoi passe-t-il pour brave? Ceci vient tout à coup chatouiller vivement l'honneur de l'apprenti, et le gniaffe raconte alors avec orgueil qu'un jour *Henryc le Grand* (Henri IV), examinant une liste de criminels, demanda qui ils étaient. Il y avait des maçons, des charrons, des couvreurs, des tailleurs, mais des cordonniers point! ce que voyant, le grand *Henryc* s'écria : « Les cordonniers sont des braves!... » Le mot se répandit donc, comme tout mot royal, et l'*épictète* de brave depuis lors leur en est restée.

A ce récit, au dernier trait surtout, le semainier se renverse, et il est au comble, il étouffe d'admiration!... Comment, se dit-il, tant de savoir peut-il entrer dans la tête d'un homme! Cependant, s'il y songeait un peu, quel croc-en-jambe cette anecdote ne donne-t-elle pas à l'origine du mot cordon-nier... Mais le semainier, nous l'avons dit, est un crétin; il n'y regarde pas de si près.

Les expressions du gniaffe sont en général des plus hautes régions de l'empyrée. Les mots ronflants, inintelligibles pour lui et pour le plus grand nombre, ont à ses yeux un attrait indicible, un charme secret; et, parmi ceux-ci, il y en a toujours un, un à toutes mains, qu'il affectionne et dont il use sans cesse. Tantôt c'est catastrophe, tantôt *vessie-six-tude;* ou bien encore, à tout ce qu'il dira, à tout ce que vous pourrez dire, il ajoutera, c'est clair, *c'est un idiome*. Vise-t-il au polyglottisme, il s'écrie à tout propos et sans relâche : *O tempores, o mora!...* car le gniaffe angora, le gniaffe pur sang, le gniaffe de la bonne roche, se donne obstinément pour avoir une légère teinture de latin. Dans son enfance, comme le roi Robert, il a chanté au lutrin de son village, dans le duché de Bar, et il fredonne quelquefois encore de souvenir, *O cru navet, espèce unica!* (O crux ave, spes unica.) D'ailleurs, il a travaillé longtemps pour un collége, ou du moins à la porte.

Hélas! lui aussi, il a eu à se plaindre des hommes!... lui aussi, jouet de l'ingratitude des peuples, il vit isolé, retiré, loin du tourbillon, comme Marion Delorme, comme Timon le lycanthrophe *élimant le fer de sa bêche sur le champ aride et pierreux du malheur!* lui aussi, il se renferme dans sa gloire et la triple ceinture de sa conscience; lui aussi, inébranlable dans sa conviction et dans sa vertu, il regarde silencieusement passer au-dessous de lui les événements humains, comme le colosse de Rhodes regardait passer entre ses jambes les flottes et les navires de haut bord.

Dans ce dépouillement suprême, une seule religion lui reste, celle du journal; une seule foi lui reste, la foi aux journaux. Il en lit en rendant son ouvrage, il en lit le dimanche, il en lit le lundi. Jamais il ne traverse le Palais-Royal sans en dévorer beaucoup; mais malheureusement le plus souvent sa pâture ne se peut guère composer que de vieilles gazettes ayant servi d'enveloppes à son marchand de crépin. Aussi, comme la goule du désert, pas de faits surannés, pas de *puffs*, pas de *canards*, pas de mânes qu'il n'exhume!

Plus les hommes et les choses sont à distance et hors de sa sphère, plus le gniaffe s'efforce de s'y intéresser; cela, s'imagine-t-il, le grandit aux yeux du vulgaire. La mort de Cuvier, le grand *alatomiste*, l'affecta vivement; cependant, tout compte fait, Cuvier n'est à ses yeux qu'un faible imitateur de Buffon.

Sous l'Empire, il a eu les plus belles connaissances. Il déteste intimement Marie-Louise, et porte aux nues et dans son cœur Joséphine, dont la répudiation fut la boîte de Pandore pour la France. Il a remis un talon au prince Murat, mais il s'est refusé à remonter les bottes du vieux Blücher, et il a vu, de ses propres yeux vu, le roi de Rome et M. Dupuytren.

Il a de plus, *qui dit*, dit-il, beaucoup appris, beaucoup consigné, et surtout beaucoup lu M. de *Vortaire, un grand sec, avec des boucles à ses souliers*, Corneille un peu, Racine *idem*, et il vous en sert des passages qu'il prend à rebrousse-poil et qu'il écorche avec une rare sagacité. Toujours grandiose, toujours solennel, il se lève de sa chaise dépaillée comme Auguste de son trône, et parle à son chien comme Britannicus à Junie. Aussi le peuple, à qui rien n'échappe, l'a-t-il surnommé *pontife* (impossible de frapper plus juste et de peindre mieux),

et n'est-il connu dans le voisinage que sous le nom de père Manlius ou de Bajazet, mais il s'en fait honneur!

Gravissons un instant sur la colline populaire où le peuple souverain vient le dimanche et le lundi déposer sa misère et son sceptre. Bravons un instant l'odeur du vin d'alun et de campêche, le parfum douteux des gibelottes, les grincements des rebecs, et pénétrons sans pâlir dans la cohue des tavernes. Là nous retrouverons encore, si Dieu nous est en aide, réservé, mystérieux et sublime, notre héros, dont le cœur saigne à la vue de la jeunesse moderne et de sa danse dégénérée. Oh! si quelquefois encore il se mêle aussi lui-même à un quadrille, croyez-le bien, c'est moins pour faire vis-à-vis à madame son épouse ou se livrer au plaisir que pour donner une leçon aux petits éventés du jour, et faire une croisade en faveur de la muse *Terpsi-shore*, comme il dit. On annonce la *pastourelle*..... Oh! voyez comme il se recueille avant de partir, comme il dessine et creuse profondément chaque pas, comme il sculpte chaque figure!... Que de grâces, que d'érudition! rien n'est omis : pas de basque, jetés battus, ronds de jambes, balancé, entrechat, ailes de pigeon... Oh! tenez, regardez comme il arrondit amoureusement la parabole d'un geste gracieux pour offrir la main à sa danseuse! On dirait (dirait M. de Pongerville) une nymphe émue se penchant pour cueillir un lis dans un vallon!...

Le bal où le gniaffe sait briller de tant d'éclat est ordinairement un bal de noces où des relations honorables l'ont appelée, et le plus souvent il a lieu, comme en ce cas, à la barrière, A LA GARDE MEURE, OU AU COQ HARDI.

Après le gniaffe angora, mystérieux fantôme toujours enveloppé d'ombre et de solitude, dont nous avons essayé (peut-être les premiers) de soulever un coin du voile dont il recouvre et sa vie, et son labeur, et sa face morose, vient immédiatement une autre figure, non moins typique, mais plus connue, plus rebattue, plus vulgaire, plus exploitée, plus exploitable. Au lieu d'une vie à l'écart et ténébreuse, c'est le plein soleil que cet autre recherche; c'est la foule, c'est le passage, c'est le sable mouvant! Le carreleur (cordonnier rustique et ambulant), qui prend des goûts sédentaires, le semainier sur ses vieux jours; le gniaffe vulgaire, mais hors d'âge et décrépit, fournissent le plus souvent le sujet en question, j'entends le gniaffe à échoppe, le savetier.

Celui-ci, pareil à l'hirondelle de bon présage, suspend son nid à toutes les murailles, et il n'est pas de rue, de bord de chemin, d'impasse, de voie, d'arche, d'égout, de redent, de recoin, d'allée, d'entrée de cave, de porte condamnée, où il ne soit.

Mais, tandis que Progné ambitionne les hauts toits, les créneaux, la tourelle, l'aigle les pics pour son aire; que la giroflée inonde le chaperon de ses parfums et de ses fleurs lui, humble hysope, timide fumeterre, pauvre *vergiss-mein nicht*, il veut le pied du mur; il habite à l'ombre de la borne et se mire dans le ruisseau. Et quel ruisseau! ô mon Dieu! que n'est-ce au moins celui de la prairie?

L'échoppe dans laquelle se loge ce porte-balle parvenu, ou cette royauté délabrée, se compose communément d'une boîte dont l'un des côtés et le fond sont formés par la localité. Une porte latérale y donne accès; en hiver, un châssis de serre-chaude, garni de vitres de papier et de quelques carreaux de verre, clôt la devanture. La taille de l'édifice est au-dessous de l'humaine; le pignon à hauteur d'estomac; et, si par hasard, accompagnant du geste sa parole, cet homme voulait dire avec feu, j'entends feu M. de Mirabeau ou feu M. Chasse-Bœuf de Volney : « Les grands ne sont grands que parce que nous sommes à genoux; levons-nous, que sont-ils? » ou avec le bonhomme Richard : « Un manant sur ses pieds vaut mieux qu'un gentilhomme à genoux! » comme M. Victor Hugo, qui, selon notre ami Théophile Gautier, *crève les plafonds de son crâne géant*, il se briserait la tête en passant au travers, et prendrait sa maison à son cou, comme dit Paillasse.

Là dedans, tantôt, chaste Susanne entre les deux vieillards, le savetier trône solitairement entre deux baquets de science; tantôt, heureux époux, il dit à sa douce compagne : « Madame, *sede ad dextris meis*..... » Quelquefois encore, *le commerce, elle est si bonne*, qu'il ne peut tout faire par ses mains; qu'il devient un grand producteur; qu'il se voit obligé *d'exploiter son semblable, la classe la plus nom'reuse et la plus pauvre, de boire la sueur de l'ouvrier, de s'engraisser de la substance du peuple*, et alors son auvent se remplit d'hommes à ses gages, de un à trois, rangés à la suite l'un de l'autre, en front de bandière, comme des marguillers d'honneur sur leur banc.

La légende qui avertit le bon passant de ce qui se consomme dans l'intérieur de cette hutte ne le cède en rien à l'ambitieux langage du maître du logis. On y lit pompeusement, non pas Courtin ou l'Empeigne, savetier, mais AU SOULIER MINION, A LA BOTTE FLEURIE, Courtin *confectionne* en vieux et en neuf; ou bien encore : Lacombe et son épouse *est* cordonnier.

Sur la surface intime de la porte se trouvent collés d'ordinaire le *juif ferrant* et sa romance, d'où vient, dit-on, la phrase proverbiale des vieilles gouvernantes : *Il est sage comme une image collée à la porte d'un savetier;* car le juif errant, *Isaac Laquédem*, le vrai, celui qui passa à Bruxelles en Brabant en 1772, avant l'invention des cigares à quatre sous, non pas celui de M. Quinet, est une illustration du corps. Avant d'user des souliers, ce grand criminel en faisait, et l'on voit aux livres saints que ce fut du fond de son échoppe qu'il dit au Fils de l'homme ce qu'un aimable Marseillais répond à qui lui demande sa route.

C'est encore chez le gniaffe à échoppe que se retrouvent, dans toute leur virginité, les plus antiques traditions orales ou autres. C'est lui qui porte encore imperturbablement la queue en salsifis; c'est lui qui s'enveloppe encore du tablier de peau de l'artisan gothique s'attachant sur l'os sacrum à l'aide d'une agrafe de cuivre en forme de cœur : ce qui fait dire aux mauvais plaisants qu'il n'a pas le cœur au ventre. Toujours en manches de chemise et les bras nus, il est chauve ou il grisonne. Son nez procombant sert de monture à des besicles de baleine; et ce palefroi, sans cesse aux prises avec un picotin de tabac, laisse fluer un bistre épais, dont souvent une goutte se suspend comme la goutte d'eau à l'extrémité de la stalactite.

En butte aux plaisanteries générales, la pensée seule de cet homme éveille le sourire; mais c'est surtout le plastron des gamins. Buffon l'a dit : « Dieu a fait le hanneton et le *savetier* pour les délices de l'enfance. » Il n'est sorte de mauvaises charges que le polisson ne pratique à son égard A-t-il des vitres de papier, il passera la tête au travers de l'une pour demander l'heure; il tournera doucement la clef laissée à la serrure et ira la planter un peu plus loin... Ici, ô Delille, ô toi, grand Voltaire, que ne me prêtez-vous quelqu'une de vos admirables circonlocutions!... puis il reviendra, et cognant au châssis, il en préviendra gracieusement le père l'Empeigne.

Que sais-je encore, il y en aurait, de ces fredaines, de



quoi faire un recueil plus gros que le chou colossal ou que les œuvres de Jouy.

Il n'était pas rare autrefois de trouver une échoppe bâtie sur quatre roulettes. Mais ce genre de construction a été peu à peu tout à fait abandonné. Il prêtait trop à l'espièglerie. Soit donné, par exemple, que le père Courtin eut son échoppe dans la rue Basse : à la faveur des ombres de la nuit, des farceurs s'y attelaient et la traînaient jusque rue des Singes ou de l'Homme-Armé. Et le lendemain, quand le père Courtin revenait à sa place accoutumée... plus d'établissement, pas plus que sur la main! et le père Courtin demeurait confondu. — Tel fut, ou du moins tel dut être jadis, ô sanglante catastrophe! l'étonnement des laitières de la banlieue d'Herculanum, quand, arrivant le matin pour vendre leur lait à la ville, elles ne retrouvèrent plus leurs pratiques et ne virent partout que néant!...

A propos du père Courtin et de ses nombreuses calamités, il n'y a pas bien longtemps encore, c'était, je crois, dans les derniers jours de la monarchie, que dans une petite ville du Midi se passa l'excellente aventure suivante, qu'il nous serait bien difficile de ne pas vous redire comme on nous l'a contée.

Le président *** avait pour vis-à-vis, adossée sur le mur d'en face, une échoppe et son propriétaire inclusivement.

Un jour que madame la présidente préparait un canard, et que M. le président minutait auprès d'elle, dans le silence du cabinet, un arrêt fulminant, que dis-je? fulgurique! le savetier, son voisin, de son côté, chantait machinalement et d'un accent méridional une interminable *rengaîne*, ainsi conçue :

> Et quelquefois par hasard,
> Un pétit morceau de bûre (beurre);
> Et quelquefois par hasard,
> Un pétit morceau de lard.

avec un *da capo* éternel et indéfini.

N'oublions pas que la scène se passe outre-Loire, au beau pays de Gascogne.

Quoique tout entier aux idées vengeresses qui l'occupaient, M. le président ne pouvait défendre à ce chant d'arriver jusqu'à son oreille; et ce chant le froissait, le traversait; l'absence de la rime en *ard* l'obsédait; chaque fois que le gniaffe en venait à dire pour la seconde fois *bûre*, il souffrait; comme un son faux, cela lui déchirait le tympan, et pour mitiger le mal tout en écrivant : « Attendu qu'il est temps enfin que la société obtienne un terrible exemple!... Attendu que de pareilles tentatives, qui ne tendent rien moins qu'à renverser et le trône et la pudeur!. . » il ajoutait entre ses dents pour

rimer avec hasard : « Un petit morceau de lard. » — « C'est bien, mon ami, on en mettra du lard... » reprenait avec douceur madame la présidente. Elle croyait son époux préoccupé du canard qu'elle plumait.

Le savetier allait toujours son train, sans laisser arriver davantage la rime désirée. M. de ***, de plus en plus et à son insu même, s'impatientait : « De lard!... de lard!... » répétait-il avec colère. Enfin, irrité à un tel point par cette éternelle *scie* (c'est ainsi que se nomment encore vulgairement ces sortes de *cadences suspendues*, voir *Hortense* de notre ami Alphonse Karr, que Dieu protége), tellement emporté hors de lui-même, qu'oubliant tout à coup son caractère, sa besogne si solennelle et si lugubre, il se lève, s'élance sur son fusil de chasse qui se trouvait près de là et, se penchant à la croisée, couche en joue notre inexorable chanteur.

« De lard! de lard! gredin! le diras-tu? ..» lui criet-il... — « Eh! monsieur, je dis comme je sais! je ne l'ai jamais entendue autrement, que voulez-vous!... Mais de grâce, je vous en prie, ne me tuez pas! » Disant cela, le pauvre gniaffe, les mains jointes, s'était jeté à deux genoux.

Devant tant de candeur et de bonhomie, M. le président resta désarmé. Depuis il avoua que, si cet homme n'avait mis fin à sa cadence, infailliblement il l'eût tué.

Mais retournons à notre objet, et disons vite notre dernier mot.

Quand le gniaffe pur sang est devenu vieux, incapable et trop pauvre, il finit le plus souvent par la loge. Et alors, vient-on demander à Olympe l'étage de quelque locataire, il répond par une forêt de phrases majestueuses, ou par une brusquerie tout à fait dans le goût spartiate; et tandis que l'étranger assommé monte l'escalier en marmottant entre ses dents : « Vieille brute, vieux dindon!... » lui, de son côté, se drape, enchanté de son beau langage, et se dit à part soi : « Certes, voilà un monsieur qui emporte de moi, à coup sûr, une grande opinion; qui doit dire : ce *suisse* n'est pas un homme vulgaire, un concierge-né. C'est une grande intelligence, enveloppée encore par une éducation soignée, *subtile*, *principesque*, mais déplacée par le destin et le malheur. »

Puis, enfin, un jour il se meurt, mais très-heureux, plein de lui-même et de ses idées, au fond, tout au fond de son antre! Il se meurt stoïquement, songeant avec quel regret amer, le lendemain, les maîtres cordonniers de Paris vont se dire : « Hélas! l'habile cordonnier Onésime Chopinard a cessé de vivre!!! »

Mais il ne songe pas, le pauvre infatué, le pauvre diable, heureux, mille fois heureux pour lui!... que le *titi* du quatrième dira aussi, car tout panégyrique a son revers : « Ohé!... ohé!... ohé!... le père Chopinard qui a fait sa *crevaison!* Enfoncé le père Chopinard! »

Au moyen âge, les cordonniers se partageaient en plusieurs classes distinctes : il y avait les cordouaniers, les bazaniers, les savatiers ou savetoniers, et les sueurs de vieil (nos savetiers proprement dits). De nos jours encore, la profession se divise en diverses et nombreuses catégories; mais, dans l'échelle des gniaffes maîtres ou arrivés, le *podophile* occupe le premier rang. Le podophile, c'est le cordonnier du progrès, le cordonnier *avancé*, *jeune France*, *lion*, *néo-chrétien*, *artistique*, *palingénésique*, annoncé dans les feuilles, célébré par la réclame. Pôle antarctique du cordonnier de faubourg, ce gentilhomme a horreur du cuir et du clou, et c'est à lui que nous devons le soulier ou escarpin retourné à l'usage des gens de la *haute* (grand monde), la botte sans couture ou entièrement cousue de soie, et le soulier de bal; du poids de deux onces, fait d'épiderme de sylphide ou de satin étiolé. Les plus estimées de ces dernières chaussures doivent laisser pied nu leur porteur à la première ou à la seconde contredanse, ou tout au moins dans le plus fort du ballet. — Aux petits commis, aux provinciaux que l'*œil* de son ouvrage a attirés chez lui, et qui lui font le reproche que ses bottes, quoique très-chères, ne durent *presque rien*, le podophile répond : « Vous êtes dans une erreur complète, messieurs; mes bottes ne vous chaussent-elles pas à ravir? mais vous voulez aller à pied avec ma marchandise, et dans la rue! cela, messieurs, ne se peut pas. Si ce sont des souliers pour marcher que vous souhaitez, je vous demande bien pardon, je n'en fais pas. »

Comme nous l'avons vu, le bottier est appelé *boueux* par ironie; mais celui-ci, en revanche, traite le cordonnier pour femme de *chiffonnier*. Le chiffonnier, d'une propreté exemplaire et féminine, est en général d'une constitution médiocre, tandis que le *boueux*, solide, robuste et sale, pratiquant un métier des plus durs, est au contraire une espèce d'Alcide, armé comme un Titan d'une barre de fer en guise d'astic, et d'un formidable épieu pour forcer le bas de l'embouchoir sur l'avant-pied.

On donne de six à neuf francs de façon à l'ouvrier pour les bottes ordinaires. Pour les souliers de femme, le chiffonnier reçoit la somme de neuf à trente-cinq sous. Malgré l'exiguïté de ce prix, il en est qui arrivent, par une habileté prodigieuse, à se faire encore de fort bonnes journées. Au Conservatoire des Arts et Métiers, on voit une paire de souliers de maroquin, dont le talon est à couche-point avec une piqûre élégante, et à côté de laquelle on lit : « Le nommé André *** est parti de Paris, le 6 du mois d'août 1822, à deux heures et demie du matin, pour Saint-Germain-en-Laye, où il a fait une paire de souliers; de là, il est allé à Versailles, où il en a fait une deuxième paire; la troisième a été faite à Sèvres, et, en arrivant à Paris, il a fait la quatrième paire au marché Saint-Martin. A huit heures du soir, il est allé jouer la comédie, et de là à la société où il avait habitude de se rendre dans la soirée. En travaillant pendant dix heures, il a confectionné quatre paires de souliers de femme d'une manière élégante, et qui laissent peu de chose à désirer; on assure que dans une semaine il a pu aller jusqu'à soixante et onze. » Mais il faut avouer qu'on rencontrerait peu d'ouvriers aussi actifs que celui dont il est ici question.

Quant aux souliers vernis, pantoufles et autres chaussures légères, cela se fait *à la grande façon*, c'est-à-dire en gros et chez des fabricants livrés absolument à ce genre et en position de fournir les débitants. Il y a aussi des cordonniers *à la grande façon* qui ne travaillent que pour la province et la pacotille. Ceux-ci confectionnent et expédient dans les deux mondes des chaussures dites *baraquettes*, composées en général d'un peu de cuir et de beaucoup de papier. Il en est du reste de même de toutes les marchandises destinées aux Amériques : c'est toujours assez bon, dit-on, pour des sauvages; et l'on envoie à New-York ou à Cuba des copeaux pour du vermicelle, ou des manches à balai pour des fusils de munition.

Un monsieur, haut employé, fort connu dans la capitale, et qui mérite de l'être à tous égards, avait, il y a quelque temps, un billet de cinq mille francs à toucher chez un gniaffe du faubourg Saint-Marceau. Il s'y rend, mais ne croyant guère qu'il pût être payé.

Arrivé rue de l'Épée-de-Bois, il cogne à l'huis d'une masure horrible et délabrée.

— Le gniaffe se présente. « Que souhaite monsieur? »

Il hésite, il regarde autour de lui, et, voyant tant de misère, il n'ose lâcher le mot de sa mission.

Après un long intervalle, après qu'il eut tourné vingt fois et sa langue et autour du pot, le gniaffe, comprenant son embarras, lui dit : « Je vois ce que monsieur désire; monsieur vient pour toucher le montant d'un petit effet?

— En effet, monsieur.

— De cinq mille?

— De cinq mille.

— Bien, monsieur, je vais vous satisfaire. »

Premier étonnement du bourgeois.

Le gniaffe passe dans une pièce voisine, ouvre un bahut, puis, revenant : « Monsieur veut-il être payé en billets, en argent ou en or?... sauf le change, bien entendu. Je suis à sa disposition. »

Deuxième étonnement du bourgeois.

« En... en... en... Monsieur, comme il vous plaira... Tenez, si vous voulez, moitié argent et moitié papier. »

Et la chose fut faite aussitôt à son gré.

Troisième étonnement du bourgeois.

Lequel dit alors au gniaffe : « Vous m'excuserez, monsieur, si j'ai montré d'abord quelque embarras; mais, soit dit sans vous offenser, je ne pensais pas, monsieur, qu'un homme de votre profession pût être à même de faire l'appoint d'une aussi forte somme.

— Ah! mon cher monsieur, quelle est votre innocence!... croyez bien que je ne suis en aucune manière blessé; mais revenez de votre prévention : il y a, sachez-le bien, beaucoup de gens de mon état riches, parfaitement riches. Au métier que je fais, voyez-vous, monsieur, quand il plaît à Dieu, on gagne un argent fou. Nous achetons les vieilles chaussures qu'on jette à la borne, les savates, les lanières, les vieux chapeaux, le vieux papier à sucre ou à chandelle... Tenez, voyez, nous n'en manquons pas!... (Il lui fit visiter alors toute la maison, qui en était comble du haut en bas; de la cave au grenier ce n'était que chiffons et savates); nous dépeçons tout ça; nous le rapprêtons et en faisons des chaussures de pacotille, qui sont expédiées avec un grand bénéfice dans les colonies, dans les Indes... Voilà, monsieur, le savetier que je suis! »

En voilà bien long sur un sujet bien fade et bien roturier. Dieu veuille que le lecteur lassé ne s'écrie pas, en achevant ce bavardage : « *Caligæ maximini!* » comme on disait autrefois à ceux qui étaient longs à conter des sornettes, faisant allusion au soulier démesuré de cet empereur. — Maximin avait huit pieds de haut.

Nous avons préféré pour le titre de cet article le mot *gniaffe* à tout autre, parce que c'est le cordonnier gniaffe surtout que nous nous sommes proposé de peindre; puis aussi parce que le mot *gniaffe*, comme tout ce qui s'est greffé sur l'argot, nous a semblé plus populaire et plus expressif. L'étymologie d'ailleurs en est brillante; ainsi que la plus grande partie du jargon des voleurs, ce terme est d'origine hellénique, et vient du mot grec γναφεύς, cardeur ou peigneur, et dérisoirement racleur ou gniaffe, formé de γνάφω, racler (anglais : *to gnaw*, ronger), c'est-à-dire racleur ou ratisseur de vieux cuir.

ENVOI.

Il y a en ce moment à Paris quarante mille ouvriers gniaffes (la plupart Lorrains, Barrois, Alsaciens ou Allemands de nation), six mille maîtres, et, à l'usage de tout ce monde, deux bureaux de placement. J'espère que le lecteur voudra bien me savoir quelque gré si, devant une armée aussi formidable, j'ai su conserver ma hardiesse et mon franc parler. Il ne faudrait pourtant pas non plus qu'il s'exagérât trop mon courage; car le gniaffe, l'avons-nous dit et pensons-nous l'avoir assez bien démontré, est un être peu dangereux de sa nature, plein de déférence pour la pratique, et tout à fait inoffensif à l'endroit de son semblable.





LE CONTROLEUR

DES CONTRIBUTIONS DIRECTES

PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ

— I —



Bien que ce ne soit pas le principal personnage de son administration par sa position hiérarchique, nous l'avons choisi comme celui qui résume le mieux les signes caractéristiques de l'employé des contributions directes. Il a au-dessus de lui le directeur et l'inspecteur, au-dessous le surnuméraire. Mais, à vrai dire, les uns et les autres procèdent de lui, car il est le rouage le plus actif de toute la mécanique administrative. Pour bien faire comprendre en quoi consiste le contrôleur des contributions directes, il est nécessaire de dire en quelques mots ce que c'est que cette administration. Les contributions directes comprennent quatre impôts : 1° l'impôt foncier, 2° l'impôt personnel et mobilier, 3° l'impôt des patentes, 4° l'impôt des portes et fenêtres. Les deux premiers sont ce qu'on appelle des impôts de répartition; voici pourquoi. Lorsque la chambre vote le budget, elle demande à la contribution foncière, ainsi qu'à la contribution mobilière, une somme déterminée d'avance. Cette somme, ou plutôt ces deux sommes sont réparties entre les départements selon leur richesse. Le conseil général de chaque département divise ces impôts par arrondissements, et les conseils d'arrondissements déterminent la part afférente à chaque commune. Une fois arrivé là, l'impôt foncier se répartit entre les propriétés selon leur revenu présumé; l'impôt personnel et mobilier entre les individus, selon la valeur de la demeure qu'ils occupent. C'est un conseil de répartiteurs qui fait cette dernière division. Le caractère de l'impôt de répartition a cela de particulier, que, devant nécessairement fournir une somme déterminée d'avance, il est variable chaque année pour les imposés. En effet, je suppose qu'une commune soit sujette à dix mille francs d'impôts, et qu'on y construise trente maisons dont chacune, après trois ans de construction, doit subir sa part de cette somme, on comprend que la quote-part des anciens imposés devra diminuer en raison de ce qui est supporté par les nouveaux.

Vient ensuite la contribution des portes et fenêtres et celle des patentes, qui sont des impôts de quotité. En effet, ce n'est pas une contribution générale dont le produit est fixé d'avance qu'on impute aux portes et fenêtres et aux patentes; c'est un tarif qui produit plus ou moins, selon la matière imposable. Ainsi on paye tant à l'Etat pour une porte cochère, tant pour une porte bâtarde, tant pour une fenêtre du rez-de-chaussée ou du premier étage, tant pour les fenêtres des étages supérieurs. Si les fenêtres sont plus nombreuses, l'impôt s'accroît; si elles diminuent de nombre, il diminue de même. Pour les patentes, il y a de même un tarif fixe et déterminé d'avance. C'est une somme constante selon la profession de l'imposé, plus le dixième du prix de location des bâtiments où il exploite son industrie; et de même que plus haut, si le nombre des industriels et l'étendue des industries s'accroît ou diminue, l'impôt suit la même proportion. Ainsi, par un effet contraire à celui de l'impôt de répartition, où l'Etat sait ce qu'il recevra, sans que le contribuable sache précisément ce qu'il payera, dans l'impôt de quotité, le contribuable sait au juste ce qu'il aura à payer, et l'Etat ignore ce qu'il a à recevoir.

Et maintenant disons que l'administration des contri-

butions directes est préposée à la répartition des deux impôts foncier et mobilier, et à l'application des tarifs des impôts des portes et fenêtres et des patentes; ils représentent l'Etat dans les divers degrés ou conseils de répartition dont nous avons parlé ci-dessus, et qui sont tous composés d'intérêts locaux.

Nous demandons bien pardon à nos lecteurs d'entrer dans des détails techniques de cette nature; mais il nous semble qu'un livre qui s'appelle LES FRANÇAIS PEINTS PAR EUX-MÊMES doit avoir sa partie sérieuse, et que ce n'est pas seulement par nos ridicules que nous devons tâcher de nous connaître. Or, l'administration des contributions directes est représentée dans chaque chef-lieu de département par un directeur et un inspecteur, dont le premier est le centre où aboutissent tous les travaux des subalternes que le second inspecte. Mais l'agent principal, l'agent actif, celui surtout qui est en contact immédiat avec les personnes et avec les choses, c'est le contrôleur des contributions. C'est lui qui établit le revenu des propriétés, lui qui évalue la valeur locative des maisons d'habitation et des maisons employées à l'industrie; c'est lui qui classe les patentés, lui qui nombre les portes et fenêtres des propriétés bâties; par conséquent c'est lui véritablement qui assoit l'impôt, le distribue, et qui, nous devons le dire, a beaucoup plus souvent à combattre la partialité et l'ignorance des autorités locales pour rester dans le juste, qu'à se servir de leurs lumières. C'est lui qui fait sur les matrices de rôles les changements arrivés tous les ans pour cause de vente de succession ou de partage; enfin c'est lui qui juge en premier ressort des réclamations des contribuables, et qui dix-neuf fois sur vingt est le suprême juge, car c'est d'après son rapport que se décident en général les autres rapporteurs et le tribunal qui prononce. Ainsi c'est lui qui vérifie les faits de non-location pour lesquels les propriétaires réclament la remise de l'impôt. Si la récolte d'un paysan a été détruite par l'orage, si son bétail a été décimé par une épizootie, si ses granges ont été inondées ou brûlées, c'est lui qui constate la perte, qui l'expertise, qui l'évalue. Agent principal du cadastre, c'est sur lui que repose l'exécution de cette immense opération qui doit doter la France de la carte géographique la plus admirable et de la statistique la plus complète de ses richesses territoriales. Et pour cela il faut qu'il soit à la fois expert et géomètre, qu'il mesure le terrain et qu'il en détermine la qualité pour en évaluer le revenu probable. Indépendamment de ces fonctions si variées, il est encore commis à l'inspection de la comptabilité des percepteurs; et pour tout ce qu'il doit savoir, pour tout ce qu'il fait, on lui alloue un traitement de deux mille quatre cents francs : et pour ces deux mille quatre cents francs on trouve en France des hommes capables, probes, modestes, qui se livrent à ce travail opiniâtre et intéressant!

Mais, il faut le dire, de tous les administrateurs, l'employé des contributions directes est peut-être le plus considéré. Quoique sa mission touche à l'assiette de l'impôt, on peut dire qu'elle n'a pas l'apparence fiscale de la contribution indirecte, qui saisit, force la demeure, et pénètre dans la famille. Pour faire comprendre la différence qu'il y a dans l'opinion entre un contrôleur des contributions directes et un contrôleur des contributions indirectes, on peut dire que c'est la même qu'il y a dans l'esprit public entre un capitaine d'infanterie et un capitaine de gendarmerie. Tous deux obéissent à une loi et remplissent un devoir; mais, abstraction faite des individus, on préfère le devoir du capitaine d'infanterie au devoir du capitaine de gendarmerie. De même pour les deux sortes de contrôleurs dont j'ai parlé.

Si maintenant nous passons des choses aux individus, nous dirons : Cet homme qui passe sur un mauvais cheval de louage, soigneusement enveloppé de son manteau, et portant derrière lui une mauvaise valise couverte de toile cirée pour protéger les papiers qu'elle renferme, c'est un contrôleur des contributions en tournée de mutations : pluie ou soleil, froid ou chaud, le devoir l'appelle, il y marche.

Cet homme assis devant une table couverte de réclamations en style inintelligible, en écriture indéchiffrable, accompagnées de certificats de maire les plus burlesquement rédigés, mais les lisant patiemment, les commentant, les exposant de nouveau pour ses supérieurs, c'est un contrôleur des contributions dans son bureau.

Cet homme à pied dans des champs fangeux, en déterminant l'étendue et la qualité, c'est un contrôleur des contributions directes faisant du cadastre. Si vous voulez le connaître plus intimement, entrez dans cette maison d'assez bonne apparence; là, vous trouverez au premier, car le contribuable trouverait mauvais qu'on le fit monter au second, vous trouverez, dis-je, un appartement de deux pièces : c'est celui du contrôleur célibataire; la principale est son bureau, la seconde, sa chambre à coucher; le première vous appartient, mais l'autre n'est qu'à lui et à ses amis, car si le contrôleur a quelque noble goût, quelque passion d'art, malheur à lui si quelque vestige s'en trahit au dehors!

Que de fois j'ai été pris au cœur d'une soudaine pitié pour mon pauvre ami B..., lorsqu'on frappait tout à coup à sa porte au moment où il nous jouait du violon comme Haumann, ou nous récitait les vers de l'*Iliade* avec l'exaltation d'un rapsode! Il jetait son violon ou son Homère dans sa chambre, et recevait en tremblant le contribuable, qui ne manquait pas de dire que l'employé qui joue du violon ou qui récite des vers ne saurait être qu'un imbécile, si ce n'est un malhonnête homme. C'est, du reste, une idée généralement reçue en France, que tout homme qui a une idée d'art dans la tête n'est absolument bon à rien de ce qui demande un calcul quelconque. Pour le vulgaire, c'est précisément ce qui fait sa distinction qui est la cause immédiate de tout ce qui n'est pas régulier en lui. Ainsi, un sot médiocre fera ou dira une sottise dans une affaire administrative, c'est qu'il a manqué d'attention ou qu'il s'est trompé, car enfin tout le monde est sujet à erreur. Un apprenti commerçant fait des dettes, on se dit : Il faut bien que jeunesse se passe; un clerc de notaire séduit la femme de son patron, c'est une joyeuse perfidie; mais qu'un homme qui s'occupe d'art fasse quelqu'une de ces fautes, c'est la suffisance, la folie ou la corruption, qui naissent de l'art qui l'égarent. Pour lui, la jeunesse, l'occasion, l'inexpérience, ne comptent plus comme excuse. Avis donc aux jeunes intelligences qui se croient le droit de se distraire de leurs travaux administratifs par les nobles inspirations de l'art, c'est un méfait qui attachera à leur vie une prévention qui les écartera de tout avancement.

Si j'insiste sur ce point, c'est que j'ai vu un pauvre contrôleur des contributions directes à qui l'on dédaignait de répondre sur les affaires qui le regardaient, parce qu'on avait découvert qu'il faisait des vers, et qu'on ne soupçonnait pas qu'un homme qui fait des vers fût capable de comprendre que deux et deux font quatre. Quand le malheureux envoyait à son administration un rapport bien raisonné et bien écrit, aucun de ceux à qui il s'adressait ne lui en tenait compte, et le premier mot qu'on lui en disait était celui-ci :



« Qui est-ce qui lui a fait son travail? »

C'est cette manie qui a donné en général à l'employé, et particulièrement au contrôleur des contributions directes, la couleur terne et affairée qu'il a maintenant. Il y a vingt ans, quand la population des jeunes gens instruits qui voulaient entrer dans les administrations n'encombrait pas les bureaux, vous auriez vu de jeunes contrôleurs alertes, gais, brillants : quand ils parcouraient les communes, c'était fête chez le maire et chez la femme du percepteur. Le paysan l'aimait, parce qu'il buvait gaiement son mauvais cidre, embrassait ses filles, et avait cette générosité qui tendait toujours à secourir le malheureux, et qui le mettait en résistance contre le gros propriétaire.

Riche de sa jeunesse et de sa vigueur, il accomplissait ses rudes travaux et trouvait encore des heures pour les soirées du sous-préfet et les redoutes de l'hôtel de ville. Mais à présent, où l'on passe cinq ans à être aspirant surnuméraire, et où le surnumérariat venu prend encore sept ou huit ans, on n'arrive à la médiocrité du contrôle qu'à l'âge où la prévoyance et le calcul commencent, et puis quelle âme peut résister à dix ans de bureau parmi des employés cruels pour tout ce qui est plus actif, plus jeune, plus intelligent qu'ils ne le sont? Ainsi, maintenant, le contrôleur est toujours un homme fait, partant laborieux, qui prévoit son avenir, avenir peu glorieux, peu lucratif et bien éloigné.

Voilà pourquoi, s'il est garçon, vous le trouverez abonné à une pension où il dîne maigrement, fuyant le café, où l'on est reçu impoliment si on ne dépense pas d'argent, où on est compromis si l'on en dépense. Si par hasard on l'invite dans les réunions administratives, il craint d'y aller, il n'y va pas, et on ne l'invite plus. S'il est marié, c'est un pauvre ménage que le sien, où la plus stricte économie suffit à peine au nécessaire. Là, comme dans les ménages, il arrive quelquefois qu'on demande à l'enfant d'alléger avant l'âge la charge qu'il impose à sa famille. Avant qu'ils comprennent le sens des choses qu'ils écrivent, on façonne ces enfants à une belle écriture, et ils obtiennent par préférence les nombreuses copies dont l'administration est chargée et qu'elle fait faire en dehors de ses bureaux. De tous les êtres que la société dénature par ses exigences, ceux-là sont les plus misérables. J'ai vu dans les fabriques les enfants qui rattachent : ce sont, il faut le dire, de pauvres êtres étiolés, maladifs, et qui n'ont plus assez de sexe pour devenir des hommes; mais du moins sont-ils encore des enfants; leur travail, ils le font en riant, étourdiment, en pensant à autre chose; et lorsque l'heure des repas est sonnée, c'est pour eux, comme pour les écoliers, une heure de récréation où ils courent et jouent tant que leur permet le peu de force que leur laisse le travail. Il n'en est pas de même de ces petits commis attelés à la copie d'une nomenclature de noms. Là, point de distraction, point de mouvement, point de cette causerie moqueuse qui rit dans la bouche des petits ouvriers, mais une attention qui l'obsède sans lui rien apprendre, un travail qui l'absorbe sans lui rapporter une idée. La seule qu'il en recueille, c'est qu'au bout de sa journée il a gagné vingt-cinq ou trente sous. De là une sorte d'importance sotte et pédante à l'âge où

l'âme de l'enfant ne doit avoir ni calcul ni prévision. Ce sont de petits bonshommes secs, impertinents, calculateurs. A l'âge où on devrait leur donner le fouet, ils sont en mesure de discuter ce qu'ils valent par ce qu'ils rapportent. Ce sont ces enfants-là à qui leurs parents donnent à douze ans des bottes, une redingote, et qui ont une tournure d'hommes faits à la façon des nains. C'est là, je vous le jure, la pire dégradation de l'espèce, c'est celle qui tue l'âme et la pensée dans ce qu'elles ont de généreux, pour la vivifier dans ce qu'elle a de froid, de calculateur et d'égoïste.

Il est impossible de blâmer les parents de ces pauvres victimes, en voyant le modeste salaire qu'on attribue aux travaux si rudes et si permanents du contrôleur. Comment, avec deux mille cent ou deux mille quatre cents francs, vivre avec sa femme, deux enfants, et donner à ceux ci une éducation libérale? C'est impossible. Et cependant la foule se presse à la porte des administrations! Et il est à remarquer que, dans le pays où l'on se croit le droit de calomnier et de mépriser tout ce qui tient de près ou de loin au gouvernement, tout le monde veut lui appartenir. Toutefois, il faut le dire aussi, de tous les administrateurs qui ont à lutter contre la désaffection de l'opinion publique, le contrôleur des contributions directes est celui qui la subit le moins, bien qu'il soit en contact avec les intérêts les plus divers et les plus opposés. En effet, depuis le plus humble paysan dont il va évaluer la chaumière, jusqu'à l'aristocrate le plus opulent dont il expertise le château; depuis le savetier dont il visite l'échoppe, jusqu'au magnifique industriel dont il mesure l'usine, tous sont sous la juridiction du contrôleur des contributions directes. Et, nous devons le dire, sauf de bien rares exceptions, il y a dans cette classe d'administrateurs une générosité courageuse qui sait tempérer l'application rigoureuse de la loi fiscale.

Lorsqu'une loi absurde et odieuse condamna le misérable habitant d'une chaumière à payer, pour le trou fermé d'un carreau par où il reçoit un jour pénible, un droit égal à celui qu'un riche propriétaire doit pour la large et haute fenêtre qui éclaire son salon, bien souvent le contrôleur oublia de son chef la misérable lucarne du pauvre, au risque d'être destitué; car si l'administration centrale de Paris l'eût appris, elle qui fait les lois, elle eût puni quiconque aurait eu l'humanité de ne pas la croire infaillible.

Du reste, je ne sais rien de plus insupportable que la morgue des administrations de Paris vis-à-vis des employés de département. Le plus minime commis se croit un droit acquis de supériorité sur l'administrateur provincial, à qui il adresse un ordre, ne fût-ce que parce qu'il copie la lettre où on le lui transmet. C'est pour cela qu'on voit rarement à Paris le contrôleur des contributions directes : on y rit trop de son habit bleu barbeau (habit des dimanches) et de son pantalon sans sous-pieds, pour qu'il ne préfère pas sa petite ville, où il a son rang d'homme comme il faut.

Comme le contrôleur est en général trop pauvre pour être électeur, personne ne le patronise, et le député de son arrondissement s'en enquiert moins que du dernier fermier qui a un vote à donner. Aussi ne le voyez-vous guère mêlé aux intrigues politiques. En dehors de ce mouvement qui fait si vite arriver tant de sots, il ne court pas non plus la chance de ces destitutions éclatantes qu'attire à d'autres une opinion gardée trop longtemps pour être bonne à toutes les dissolutions de Chambre. Le contrôleur pourrait avoir cependant, s'il le voulait, une grande influence électorale, mais ce serait pour lui une arme à deux tranchants, et dont en général il s'interdit l'usage.

Cependant le contrôleur des contributions a eu ses jours de tribulations politiques. A l'époque où les *fraudes électorales* furent en réputation, grâce aux dénonciations des journaux libéraux, les contrôleurs furent accusés de diminuer ou d'augmenter les cotes de l'impôt direct pour défaire ou faire des électeurs, selon l'opinion des contribuables. S'en trouva-t-il qui furent coupables de pareilles complaisances? je l'ignore; mais, s'il en fut ainsi, on peut compter ceux-là comme de très-rares exceptions. A mon sens, l'administration des contributions directes est la plus morale, la plus sûre, la plus exacte des administrations, et le corps de ses contrôleurs est composé d'hommes parfois plus distingués que leur fonction, et valant toujours plus qu'ils ne gagnent. C'est à eux qu'on pourrait avec raison appliquer, en le modifiant, le mot de Figaro : « Aux qualités qu'on exige d'un bon contrôleur des contributions directes, connaissez-vous beaucoup de ministres qui fussent capables de l'être? »

Quelquefois le contrôleur est appelé à participer, par son active collaboration, aux résultats les plus élevés de la finance. Ainsi, lorsqu'il s'agit, il y a quelques années, de rectifier entre les départements la répartition générale de l'impôt trop arbitrairement faite par la Convention nationale, il fallut connaître la richesse générale du pays, et par conséquent le revenu véritable de chaque département. Qui fut chargé de préparer les éléments de cet immense travail? Ce fut le contrôleur des contributions directes. Il serait trop long et hors de propos de dire ici la multiplicité d'opérations auxquelles il doit être apte en pareil cas; mais on s'étonne encore de trouver toujours ces hommes prêts à tous les devoirs qu'on leur impose, et capables de les remplir.

Mais jamais aucun de ces hommes pratiques, qui apprennent la science de l'impôt dans ses véritables bases, n'arrivera à être ministre. En effet, il sera six ans aspirant surnuméraire ou surnuméraire; il attrapera ainsi vingt-sept ou vingt-huit ans; il demeurera contrôleur de deuxième et de première classe, et contrôleur principal jusqu'à quarante-cinq ans, avec deux mille cent, deux mille quatre cents, deux mille sept cents francs d'appointements; à quarante-cinq ans, il sera inspecteur avec trois mille ou trois mille cinq cents francs, et, à cinquante-cinq ou soixante ans, on le fera directeur avec une aisance de sept à douze mille francs. Cherchez dans cette carrière comment il pourra acquérir la propriété qui doit lui donner la contribution nécessaire à devenir éligible. S'il y arrive, ce sera à l'âge où l'homme est fini. Et je vous parle là des plus habiles, des plus favorisés, de ceux qui font aujourd'hui un chemin rapide, car les neuf dixièmes meurent sans toucher la terre promise de la direction. Que le pays récompense donc en considération, en bienveillance, en respect, ces hommes laborieux, modestes, probes, qui se vouent à son service, et dont presque toute la vie est une longue privation. Saluez cette honorable pauvreté, et n'ôtez pas votre chapeau au vice insolent, et alors vous verrez comment se reconstituent les mœurs d'un peuple; car, on a beau dire et beau faire, ce que veut le Français, ce n'est pas l'or, c'est l'applaudissement, et ceux qui l'ont perverti ne sont pas les fripons, mais ceux qui tendent la main aux fripons. Quant à moi, je me trouve heureux d'avoir pu manifester hautement à ces hommes honorables et modestes le sentiment d'estime et de respect que j'ai gardé d'eux, pour les avoir vus de près et les avoir appréciés.



LES MENDIANTS

PAR

L.-A. BERTHAUD



Les hommes d'aujourd'hui ne sont plus que les ruines
des hommes d'autrefois.

JULIA MICHEL.

I

On voyait autrefois à Fontenay-le-Comte
Arriver à jour dit, et par tous les sentiers,
Des mendiants, alors appelés Argotiers,
Si nombreux, que jamais on n'en a su le compte.
Ils y venaient tenir leurs états généraux,
Élire leur monarque, et nommer leurs bourreaux;

Car ils vivaient entre eux en pure monarchie.
Ils se donnaient des lois que la masse observait;
Et, comme dans nos temps d'ordre et de hiérarchie,
On punissait chez eux les fauteurs d'anarchie.
Nous autres qui savons comment cela se fait,
Plaignons, ô mes amis! ceux que l'on graciait.

Il en venait des monts, il en venait des plaines;
Un air alcoolique arrivait avec eux :
Ils desséchaient les fleurs à leurs chaudes haleines,
Et les prés jaunissaient sous leurs talons rugueux.
Pendant les claires nuits, d'étoiles toutes pleines,
Les bois verts abritaient moins d'oiseaux que de gueux.

Et d'abord on voyait accourir par centaines
Les superbes Cagoux aux paroles hautaines
Un long bâton noueux pendait à leur côté.
Jeunes, forts et hardis, et de robuste allure,
Ils laissaient sur leur cou flotter leur chevelure;
Leurs beaux fronts reflétaient une âpre majesté.

Du royaume argotier c'étaient les dignitaires,
Aux règles de l'État, à ses rites connus,
Ils formaient les enfants et les nouveaux venus.
Les libres vagabonds étaient leurs tributaires,
Et, quand ils en trouvaient mendiant sur leurs terres,
S'ils étaient les plus forts, ils les laissaient tout nus.

Puis venaient les docteurs de cette école immonde,
Ceux qui fixaient des mots l'intrinsèque valeur,
Et dont la langue encor vit dans toute sa fleur.
Bacheliers débauchés, prêtres chassés du monde,
Ils avaient étourdi leurs derniers repentirs.
Après ceux-là, c'était le commun des martyrs.

C'étaient les Francs-Mitoux aux visages malades,
Marchant le front bandé, ployés sur leurs bâtons;
Les jeunes Sabouleux, les Malingreux gloutons,
Et puis des Marcandiers les errantes peuplades,
Les Pietres, les Hubins, les Rufez, les Callots,
Toute une mer de gueux, son écume et ses flots.



Oh! c'était bien la mer, la mer tumultueuse;
La mer échevelée aux bras de l'ouragan,
Allant sur sa montagne éteindre le volcan;
La mer splendide à voir, la mer impétueuse,
Lorsque ses larges flancs aux immenses douleurs
Vont ceindre dans le ciel l'écharpe aux sept couleurs.

Certes! je ne veux point ici faire l'aimable,
Et, comme Alphonse Karr, m'amuser un instant
Aux dépens du lecteur qui me cherche et m'attend :
Où Karr est applaudi, son copiste est blâmable.
Et cependant je veux, — pardonnez, ô Curmer! —
Je veux me reposer au bord de cette mer.

II

Un vendredi, rêveur, aux Tuileries
J'errais sans but et ne regardant pas
Les beaux jardins aux ceintures fleuries,
Les beaux enfants jouant devant mes pas
C'était un jour de paresseuse trêve,
Un de ces jours où notre cœur ouvert,
A chaque femme entremêle son rêve,
Suspend un nid sous chaque rameau vert,
Cherche un amour, une idée, un caprice,
Et, se heurtant à des portes de fer,
Appelle encore : « Eurydice! Eurydice!... »
Puis se désole en murmurant : « Enfer! »
C'était un jour absurde; mais dans l'ombre
La luciole étincelle toujours,
Et l'âme noire et la nuit la plus sombre
Ont des éclairs aussi beaux que des jours.
Soudain, je vis! — ô ma pensée aimante!
O ma mémoire! ô mon frais souvenir!
Étreignez bien cette image charmante :
Elle a pour vous parfumé l'avenir! —
Sous un tilleul aux feuilles frémissantes,
Je vis, assise, une de ces beautés
Comme on en rêve aux nuits adolescentes,
Comme Dieu seul en voit à ses côtés.
Elle tenait dans sa main blanche et rose
Un livre ouvert, une pensée en fleur.
Heureux Balzac! Cellini de la prose,
C'était ton œuvre, ô charmant ciseleur!
Ton œuvre pure, artistement suivie,
Au dessin calme, et frais, et sans défaut;
Heureux Balzac, que je te porte envie!..
Elle lisait ta Femme comme il faut!...



Et je pensai : « — Lorsque ma sombre rime,
Jaune de boue et de noms chassieux,
Lorsque mon vers, dur et nu comme un crime,
Apparaîtra demain à ces beaux yeux,
Tout effarés, au fond de la paupière,
Pour ne pas voir, ils se réfugiront!...
Le mendiant qui grogne sur sa pierre,
Sans joie au cœur, sans rêve dans le front,
Comprendra seul l'hymne que j'ose écrire;
Seul, si je passe un jour dans son chemin,
(Encor, peut-être!...) il viendra me sourire,
Et tristement me toucher dans la main!... — »

Le sang alors me brûla le visage,
Comme son bien le chagrin me saisit;
Mais le soir même, et c'est assez l'usage,
Tout consolé, je repris mon récit.

III

Voilà donc sur le sol tous mes Traine-guenilles;
On dirait, à les voir, de grands nids de chenilles,
L'un sur l'autre au hasard cherchant à picorer
En attendant le feu qui va les dévorer.
Ils sont là, sur la terre, étendus pêle-mêle,
En montagnes, en tas, le mâle, la femelle,
Ceux-ci, bâillant; ceux-là, sur les reins endormis,
Mâchant des haillons gras au dos de leurs amis,
Les bras en croix, les pieds jetés à l'aventure,
Et le ventre au soleil, à l'air, et sans ceinture!

Eh bien! ces pauvres gueux aux torses rabougris,
Ces hommes qui n'ont plus, sous leurs crânes maigris,
Ni la fleur, ni le teint de l'existence humaine,
Ces gueux ont l'univers tout entier pour domaine.
Le prévôt de Paris se trouble à leur seul nom,
Où la loi pose un Oui, leur bouche pose un Non;
Qu'importe ce qu'ils sont, au fond? Des chaînes fortes,
En solides faisceaux, resserrent leurs cohortes;
Et le grand Coësré, leur souverain élu,
Traite avec ceux du monde en monarque absolu.

Coësré n'a pour lui ni villes crénelées,
Ni gardes, ni châteaux, mais de grandes allées
Et des chemins à pic, dans les bois odorants,
Où seul il peut monter avec les daims errants.
La pierre qu'il choisit pour s'asseoir est son trône;
A sa tête royale il n'a pas de couronne;
Mais sur sa large échine aux solides arceaux,
Flotte un manteau formé de dix mille morceaux,
Et cet homme est puissant, et sa parole est sainte,
Car les siens l'ont élu librement et sans crainte!

Isolé dans sa gloire, une fois tous les ans,
Seulement une fois il voit ses courtisans;
Mais ils ne viennent pas, comme font trop les nôtres,
Lui chanter à genoux d'absurdes patenôtres.
Leur parole est sans fard, même en ses duretés,
Et leur bouche est toujours pleine de vérités.
Ce jour-là, Coësré, le noble mandataire,
Apporte de son règne un fidèle inventaire,
Et, selon qu'il a fait bien ou mal son devoir,
Au nom de tous, on casse ou maintient son pouvoir.

Salut, ô Coësré! salut, ombre lointaine :
Hélas! sur tes grandeurs, sur ta gloire hautaine,
Pauvre vieux roi! le Temps a mis son doigt de fer,
Et tout a disparu comme dans un enfer.
Tes chevaliers, tes pairs, tes conseillers intimes,
Tous ces hommes puissants qui du creux des abîmes



A ta voix se levaient, tous ces gueux valeureux,
Le Temps en a fumé la terre des heureux.
L'espace est un mortier où le Temps, sur sa proie,
Comme un pilon d'airain, tombe, tombe, et la broie !...

Un cheval au galop dans la rue a passé :
Une tache de boue a jailli du fossé
Et collé gauchement, sur un bas qu'elle fane,
Comme un baiser d'ivrogne, une étoile profane.
Cette tache, — ô savants! que savez-vous? hélas! —
Elle a peut-être été fleur, sur un bleu lilas;
Peut-être elle a gémi, tourterelle amoureuse;
Peut-être, dans un bal, gantée et bienheureuse,
Ce fut une main blanche où deux lèvres en feu
Ont posé mille fois un doux et chaud adieu !

Béatrix ! Portia ! qu'êtes-vous devenues?...
Et toi que ton amant asseyait sur des nues,
Céleste Fornarine, ange envoyé du ciel
Pour en parler sur terre avec ton Raphaël,
Où vis-tu, maintenant, ô femme plus qu'humaine,
Faite d'amour, de gloire, et de beauté romaine!
Pour contempler encor ton Jésus dans les cieux,
A quelle fleur des champs as-tu donné tes yeux?...
Ah! povera bella! les vers, les vers livides,
Ont bu tes yeux divins dans leurs patènes vides.

Une fois que d'un mort ils ont troué les flancs,
Les vers n'y laissent rien, les vers jaunes et blancs.
C'est le destin commun; dans la toile grossière
Et le cercueil de plomb, tout est boue et poussière,
Les hommes et les chiens, les femmes et les fleurs;
Et tout se recompose à tes sourdes chaleurs,
O terre! Tu refais et c'est ta destinée,
Selon la loi de Dieu, la chair qu'on t'a donnée,
Et pour toi, sainte mère! et quand son jour a lui,
Coësré vaut César : il pèse autant que lui!

Mais très-certainement, à l'époque où nous sommes,
Avec notre science et nos flots de grands hommes,
Nous ne vous valons pas, ô morts ensevelis,
Vieux morts dont les os blancs ont poussé dans les lis.
Comme une femme usée et qui, par aventure,
Jette encor dans la vie une pauvre bouture,
Un enfant sans vigueur et qui, faute de sang,
A quelques jours de là rendra l'âme en toussant,

Vieille et les flancs vidés, sous nos toits ou nos dômes,
La terre ne produit plus que des moitiés d'hommes.

De la base au sommet, tout a dégénéré;
La femme est moins aimante et l'épi moins doré.
Invisible, impalpable, une fatale brise
Circule dans notre air et nous ronge et nous brise;
Elle a soufflé partout ses râles dévorants;
Les gueux mêmes, les gueux ont cessé d'être grands :
Eux qui portaient, jadis, fièrement par le monde,
Leurs superbes haillons et leur splendeur immonde,
Ont de la honte abjecte, aujourd'hui, plein la peau,
Et leur main tremble et sue en levant leur chapeau!

IV

Je n'ai pas à plaisir sur vos ailes ouvertes,
O mes vers éplorés! fait jaillir des égouts
Les senteurs et les eaux puantes et si vertes
Que les cœurs les plus durs en prendraient des dégoûts!
Lorsque vos pieds, mutins comme les pieds des anges,
A mes mains échappés ont trempé dans nos fanges,
J'ai demandé pardon à la Muse, pour vous,
Et je vous ai baignés dans le suc des oranges
Et le doux vin de rose, et le lait bien plus doux;
Pour qu'on ne vous crût pas des habitudes rêches
Et des goûts dépravés, enfants, mon cher tourment!
Comme de plumes d'or, des rimes les plus fraîches
Mon amour a brodé votre noir vêtement;
C'est assez, ô mes vers! assez de fioritures,
Assez de décors bleus et de frêles sculptures.
Les gueux de notre temps, hélas! sont bien connus :
Soyons simples comme eux, mes vers, et presque nus!

V

Bravo! voici venir encore une machine!
Seule, elle met en jeu toute une vaste usine;
C'est deux milliers de bras qui se reposeront.
Les bras coûtaient trop cher et faisaient peu d'ouvrage.
La Vapeur et le Fer ont bien plus de courage,
Sans trêve ni repos, ceux-ci travailleront.

Voilà ce que l'on dit avec raison, sans doute,
Chaque fois qu'il nous vient de ces inventions.
C'est aussi ma pensée; un jour, les nations
Y trouveront leur bien sans savoir ce qu'il coûte,
Mais alors l'eau des mers, et la fonte, et le feu,
Travailleront pour tous, et l'homme sera Dieu.

Jusqu'à ce jour, tais-toi, sirène à la voix douce,
Riche Scientia, tu portes des malheurs!
Et, quand sans toi la terre éprouve une secousse
De l'arbre du travail, il tombe, encore en fleurs,
Pauvres fruits superflus, bien des bras qu'on repousse
Et qui se font alors mendiants ou voleurs.

Quant aux voleurs, beaucoup s'en vont mourir au bagne;
Et même l'on en voit qui, pour finir plus tôt,
Un matin et sans peur montent sur l'échafaud.
Les tristes mendiants errent par la campagne,
A la pluie, au soleil; et puis, dans la cité
Ils arrivent un soir avec leur pauvreté.

Paris en avait tant un jour dans les entrailles,
Qu'il se prit en pitié fort sérieusement.



En s'y frottant le dos ils souillaient ses murailles;
Ils faisaient sur ses ponts toujours encombrement.
Le long de tous ses murs, aux pieds de tous ses arbres,
On en voyait partout, pâles comme des marbres.



Un grognement plaintif, un râle, vous suivait
Et roulait dans votre air, comme un glas monotone.
Partout la même note avec vous arrivait.
Les songes parfumés, les doux rêves d'automne,
Vous séchaient dans le cœur et n'y pouvaient germer;
Votre maîtresse même en souffrait à pâmer.

C'était fort ennuyeux; — c'était insupportable.
Je vous demande un peu comme au sortir de table,
Soit que l'on aille au Bois ou bien à l'Opéra,
Quand les vins qu'on a bus au front fument encore,
Quand la digestion à peine s'élabore,
Quand on cherche avec qui, le soir, on soupera;

Je vous demande un peu comme c'est agréable
Et de bon ton surtout, d'entendre à chaque pas,
Toujours sur le même air, dans un rhythme immuable,
Geindre un tas de vauriens, que l'on ne connaît pas!...
— Donc, les gueux ayant tort, il fallut s'en défaire. —
Paris rêva longtemps à cette grave affaire.

On pouvait en trois jours les faire assommer tous,
On pouvait, comme aux chiens, leur jeter des boulettes,
On pouvait de leurs os combler de vieux égouts,
On pouvait les noyer : les vagues étaient prêtes;
On avait cent façons de s'en débarrasser;
Mais il fallait choisir, — il fallait y penser.

Les détruire, était bien; mais qu'aurait dit l'Europe,
Et le sultan Mahmoud et le scheik de Membré?
Qu'aurait pensé Boudha? — Tout bien considéré,
Paris se fit un cœur et devint philanthrope.
Or, en ce temps, voici : Messieurs les députés,
Tondaient en plein sénat nos jeunes Libertés.

Paris tourna vers eux sa face endolorie :
« O Solons! cria-t-il, voyez : Mes murs sont pleins
« De pauvres mendiants sans pain et sans patrie.
« Nous devons un asile à ces grands orphelins,
« Et j'ai loué pour eux une prison entière;
« Mais il me faut encor la loi sur la matière. »



Le matière était là; la loi vint promptement :
Une loi bronze et fer, bien sombre, bien horrible,
Ouvrant de tous côtés une pince terrible,
Comme un crabe hideux, et serrant durement;
Une solide loi, cœur d'acier, main hardie,
Toujours prête à sauter sur la main qui mendie.

Ah! quand on l'essaya, cette loi! quand on dit
Pour la première fois, à toutes nos misères,
Aux ouvriers sans pain, aux vieillards Bélisaires
Qu'ils seraient désormais timbrés d'un sceau maudit;
Quand enfin, bien apprise et drument stimulée,
On lâcha dans Paris la loi démuselée;

Un frisson convulsif, un tremblement nerveux
Saisit les mendiants, des orteils aux cheveux;
Leur peau rêche bleuit sur leurs muscles; la fièvre
Étouffa les jurons sur le bord de leur lèvre;
On entendit craquer leurs pieds durs et perclus;
Leurs yeux, leurs pauvres yeux ne virent presque plus,

Ils poussèrent, mon Dieu! des cris à fendre l'âme.
Hélas! les malheureux, ils eurent beau prier,
La loi fit sa besogne et les laissa crier!...
Ils se tordaient, mon Dieu! comme étreints par la flamme,
Ils se frappaient la tête, et le sang en sortait :
Sanglants ou non sanglants, la loi les emportait.

La loi fit sans pitié sa râfle humanitaire;
Elle ramassa tout dans son amer souci.
Les jeunes et les vieux, et les femmes aussi.
O Jésus, fils de Dieu, rédempteur de la terre,
Cette loi, blond Jésus! à vos autels chrétiens,
Vous aurait arrachés, toi, ta mère, et les tiens!

Car vous étiez aussi, voyageurs adorables,
De pauvres mendiants bafoués, méconnus,
Vous, à tous les malheurs, ouverts et secourables!
Vous couchiez en plein air comme des misérables,
Sous vos manteaux flottants on voyait vos pieds nus,
Et vous étiez fort gueux, ô divins parvenus!

On dira que, pourtant, cette loi téméraire,
Par bien des malheureux reçue avec amour,
Consola leur vieillesse et lui fit un séjour,
Je n'ai pas un instant supposé le contraire.

Eh ! mon Dieu! vienne encore le hideux Choléra,
Et demain, dans Paris, quelqu'un le salûra!

Il est sur notre sol d'incroyables souffrances;
Nos ennuis les plus noirs leur sont des espérances;
La Morgue, tous les jours, le dit à la Cité.
Il est des cœurs fermés à toute joie humaine;
Il est de tristes fous que nul besoin ne mène;
Jamais un idiot n'aima la Liberté!

Mais l'aigle et le lion, et l'homme qui sent battre
Sous sa mamelle gauche un cœur bien conformé
Que la débauche flaire et n'a pas entamé,
Tous trois pour exister ont besoin de s'ébattre,
Le lion au désert, l'aigle sous l'horizon,
L'homme à sa volonté, mais jamais en prison!

Passons donc. Tout se fit selon la loi fatale.
On nettoya Paris jusqu'en ses fondements,
On déblaya ses ponts, ses quais, ses monuments,
Et pendant quelques jours, la grande capitale
Toute pleine de joie et de calme apparent,
Ne roula pas un gueux dans son vaste courant.

On en avait tant pris, qu'une épouvante affreuse
Retenait dans leurs trous ceux qui restaient encor.
Ils te fuyaient, soleil! bel astre aux baisers d'or!
Proscrits, ils n'habitaient que la nuit ténébreuse!
Affamés, en silence, ils se mangeaient les doigts!...
Mais la faim tôt ou tard chasse les loups du bois.

La faim donc les chassa de leur sombre tanière.
Cette fois, chacun d'eux, pour éluder la loi,
En apparence au moins se vêtit d'un emploi;
Chacun d'eux se roidit sous sa fauve crinière,
Rajusta ses lambeaux, lava ses pieds meurtris,
Et tous, la larme à l'œil, rentrèrent dans Paris.

Voici, voici l'hiver et les brouillards fétides;
C'est leur belle saison, les mendiants sont mûrs;
On dirait, à les voir collés contre les murs,
Ces têtes de granit et ces cariatides
Qu'on taillait au dehors des anciens monuments,
Comme pour en porter les lourds entablements.

Voyez comme avec soin ils cachent leur misère!
Celui-ci, pour nourrir son débile estomac,
Depuis cinq ans et plus vend le même almanach.
Cet autre, en grommelant, vous présente un rosaire:
Il ne croit plus en Dieu; mais donnez-lui deux sous.
C'est un mendiant probe, il prîra Dieu pour vous.

Là, les reins appuyés contre une froide borne,
Son chapeau sur les yeux, l'air plus triste et plus morne
Qu'un pêcheur effaré qui râle et qui transit,
Un maigre et long vieillard, face jaune et velue,
Lorsque vous l'approchez, gravement vous salue,
Et murmure tout bas un mot qui vous saisit.

Marchez, marchez toujours: il est à chaque porte
Un pauvre, jeune ou vieux, qui ne tend pas la main;
Comme une aile d'oiseau c'est l'air qui le supporte,
Décharné, diaphane, il n'a plus rien d'humain,
Quand il change de lieu, c'est que le vent l'emporte,
Passez sans lui donner, il sera mort demain.



Là, ce sont des enfants; là, des femmes tordues;
Partout de la chair jaune et des membres osseux,
Partout des haillons vils, suintants et crasseux,
Et des gosiers remplis de phrases défendues;

Partout de petits gueux au plaintif grognement,
Mâchant des seins taris et pleurant tristement.

A Paris cependant la police est habile;
Elle a mille réseaux que l'on ne connaît pas,
Où ceux qu'elle veut prendre enchevêtrent leurs pas;
Elle tend à merveille une planche mobile,
Chausse-trappe où l'on tombe et d'où l'on ne sort plus;
Ses chasseurs sont enduits surtout de bonne glüs;

Elle voit comme Argus à travers cent paupières :
— Eh bien! il passera toujours par ses pantières,
Il sortira toujours de ses mille réseaux,
Toujours elle verra s'en aller, têtes droites,
Avec ses nœuds coulants et ses mailles étroites,
Des hommes résolus, et de hardis oiseaux!

Il en est un surtout, un gueux de vieille race,
Un rude vagabond qu'elle suit à la trace,
Sans pouvoir l'arrêter ni ralentir son pas.
Voici, mon cher lecteur, le portrait de cet homme;
Des anciens Coësrés, c'est peut-être un fantôme,
Si tu le vois jamais, ne le maltraite pas.



VI

C'est un débris errant, un fragment d'un autre âge;
Mais, bien que mille fois sillonné par l'orage,
Il porte gravement ses restes foudroyés;
Quelques rares cheveux au hasard déployés,
Sur son cou tors et brun ouvrent leurs maigres gerbes,
Comme au faîte d'un mur de pâles touffes d'herbes,
Ou, comme sur le front d'un livide bouleau,
Quelques rameaux gardés par la fraîcheur de l'eau.

Tout succombe sur lui! ses rides basanées
S'en vont, de haut en bas, sous le poids des années;
Son vieux dos fait la voûte, et ses bras longs et droits,
Jusque sur ses genoux pendent roides et froids;
Sa besace elle-même est tellement vieillie,
Qu'elle perd en chemin l'aumône recueillie;
De sa tête à ses pieds, ses habits en lambeaux
Descendent pièce à pièce, indiciblement beaux!

Les pauvres pieds, hélas! ils ont fait tant de lieues,
Franchi tant de ravins et de montagnes bleues,
Qu'ils se sont encornés à rendre un bœuf jaloux;
Sans y trouver le sang on y mettrait des clous!...
— Où va donc parmi nous cette ruine humaine?
Quel souffle soutient donc l'ambulant phénomène?
N'est-il pas temps encor pour lui d'être au cercueil?
En verrait-il le fond? — il tarde tant au seuil!

Non! son œil ne voit pas au travers de la terre,
Pour lui-même sa vie est un sombre mystère,
Il n'a nulle frayeur des vivants, ni des morts,
Il n'a plus rien au cœur, pas même des remords.
Il dit naïvement qu'il ignore son âge;
Mais il a tant marché dans son pèlerinage,
Il a vu tant de jours sereins ou pluvieux,
Il a tant désiré!... qu'il doit être bien vieux!

Rien n'est resté debout dans sa pauvre mémoire,
Excepté le souci de manger et de boire.
Il ne sait plus son nom; son esprit irrité
S'est défait dès longtemps de cette vanité.
Quand la bouteille est vide, à quoi bon l'étiquette.
D'ailleurs, en poursuivant son éternelle quête,
Les hommes qu'il a vus l'ont tant appelé Chien,
Qu'il répond à ce nom, comme il faisait au sien.

Voilà tout. Mais un jour, — c'est là sa grande joie,
Le lac paisible et pur où son rêve louvoie, —
Un jour, il s'assiéra sous quelque buisson vert
Peuplé d'oiseaux chanteurs et de jasmins couvert;
L'air sera parfumé, la brise molle et douce;
Il fera sous sa tête un oreiller de mousse,
Et de ses vieilles mains ayant fermé ses yeux,
Il ne veut les rouvrir que pour entrer aux cieux!

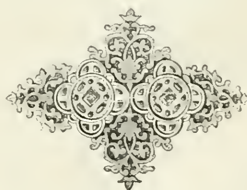
Mais, ô triste Paris! — c'est là sa grande crainte,
Le seul mal, ici-bas, dont il sente l'étreinte, —
Il ne veut pas mourir dans tes grands abattoirs,
Il a peur de tomber sur tes fangeux trottoirs;

Car il sait, ô Paris! que dans ta noire enceinte
Les gueux ne dorment pas toujours en terre sainte,
Et que tes docteurs Faust trouvent leurs os fort bons
Pour faire du cirage et de mauvais charbons!...



VII

Et maintenant, lecteur, adieu! — Mon écritoire
Est à peu près à sec; et d'ailleurs je suis las.
Lorsque j'ai commencé cette trop longue histoire
De gueux et de truands, — j'avais au cœur, hélas!
Comme une chaste fleur, et j'y sentais éclore
Tout le suave amour de Pétrarque pour Laure; —
J'aimais, comme un enfant, avec simplicité!
Pour te plaire, ô lecteur, mon cœur a tout quitté.
Durant un mois entier, par un effort sublime,
Sur ces vers raboteux j'ai promené la lime;
S'ils te semblent mauvais, jette-les de côté,
Mais contre moi, vraiment, ne sois pas irrité :
Je suis peut-être, ami! leur première victime.
J'irai demain revoir ma charmante beauté :
Demain? — Ah! j'ai dans l'âme une terreur mortelle, —
Quand je la salûrai, me reconnaîtra-t-elle?...





LA BELLE-MÈRE

PAR

ANNA MARIE



Il existe ici-bas une pauvre créature assez généralement insupportable à ceux qui l'entourent, et détestée par tradition de génération en génération, depuis que la terre en produit; un être dont le nom déplait, dont la présence importune, qu'on veut fuir à cent lieues et même à mille, et que pour toutes ces raisons peut-être, et pour bien d'autres encore, nous plaignons pourtant de toute notre âme. Nous le trouvons *incompris* parmi les *incompris*, méconnu parmi les méconnus, et mal jugé parmi tous ceux qu'on juge à tort et à travers, dont le nombre est bien grand sur la terre. « M. de Robespierre n'est point encore jugé, » comme dit M. Caguard; et nous, nous en disons autant de la belle-mère, oui, de la belle-mere. Pauvre femme!

Mais ici ne confondons pas les genres ni les espèces.

Par belle-mère nous n'entendons point cette jeune personne toute neuve de cœur et d'âme, à qui ses parents ont donné un veuf pour mari en disant : « Il a rendu sa première femme si heureuse!... ce sera la perle des maris; » cette seconde épouse qui vient, toute radieuse et belle d'affections naissantes qu'elle ne demande qu'à répandre autour d'elle, régner sur une maison ou le deuil a passé; qui doit remplacer l'*ange adoré* qu'on pleure chaque jour, l'être *parfait* entre tous, qu'on chérit, qu'on adore, surtout depuis qu'il est remonté vers les cieux, sa *patrie* (pour son bonheur et celui de bien d'autres), disent entre eux tout bas quelques intimes de la maison.

Pauvre jeune fille, qui, sans se douter de rien, vient habiter avec une figure si fraiche et souriante un cœur et une maison où toutes les places sont prises par la défunte, et ses souvenirs, et les enfants qu'elle a laissés; et son portrait, et sa harpe, et ses livres, et tout un culte qui n'existait guère de son vivant, mais qui s'est établi depuis sa mort.

« Oh! quel ange j'ai perdu, » dit le mari avec un soupir, la première fois que madame seconde demande une chose juste peut-être, mais qui ne plaît pas à monsieur. « Oh! quel ange vous avez perdu, » répète-t-il à ses enfants, petits louveteaux impitoyables qui dévoreront tout, à qui tout appartient : héritage, amour, caresses, tendresse, tout est à eux! Ce sont eux que l'on a aimés les premiers avec ces transports de père qui ne se renouvellent pas à chaque nouveau-né comme ceux de la mere; ils sont grands déjà, ils sont beaux; c'est pour eux que l'on s'est remarié, dit-on, afin que le fils trouvât un intérieur, et la fille un chaperon. Chaperon respectable, en effet, qu'on a eu soin pourtant de prendre à seize ans, parce qu'encore faut-il bien que chacun trouve son compte. Et s'il survient un petit enfant, quel malheur! Celui ci, c'est le fils de l'étrangère; on le déteste à l'avance, et c'est bien pis quand il est né : il pleure, il crie, il gâte tout. « Qu'il est fâcheux! qu'il est laid! quel ennui! » Les gens aussi se plaignent. « Madame première faisait ainsi, elle ne faisait point cela; elle se levait plus tard et se couchait plus tôt; elle donnait davantage et se faisait moins servir. Oh! quelle bonne dame elle était! Nous avons tous bien perdu. » Et ces plaintes, souvent absurdes et mal fondées, sont cependant sincères, car il

y a une chose assez bizarre à observer, c'est que sur la terre les absents ont toujours tort, et les morts toujours raison. Il y a sans doute à cela quelque grande cause philosophique, mais nous la laisserons expliquer à de plus habiles.

Ce n'est point, nous le répétons, de cette pauvre remplaçante que nous voulons parler; que faire? Un cœur de hasard est un cœur de hasard, il faut souvent savoir s'en contenter. Celui d'un veuf a son enseigne, les autres ne l'ont pas, et les plus fines y sont prises; les cœurs tout neufs sont très-rares : et quel homme a jamais pu donner son premier amour? toujours un autre l'a précédé. — Mais n'importe qu'une pauvre femme ne puisse pas s'arranger de toute la vieille friperie de sentiments que lui laisse sa devancière, et que de désappointement et de dépit elle devienne une acariâtre marâtre! Ce n'est point de cette belle-mère que nous voulons nous occuper.

Ce n'est guère non plus de celle qui devient belle-mère pour avoir une belle-fille de l'espèce appelée vulgairement bru; celle-là, nous avons en perspective quelques raisons pour la ménager.

Cependant, on peut le dire en passant, c'est là une sorte de personne souvent très-difficile à vivre, mais difficile jusqu'à l'impossibilité.

Elle est jalouse à trois parties : jalouse de son fils pour sa bru, jalouse de sa bru pour son fils, et puis jalousissime de son autorité qu'elle rend tyrannique, parce qu'elle la sent s'échapper. Puis l'humeur, cet autre infaillible moyen d'être redoutée, s'empare d'elle; elle en veut à sa belle-fille d'être jeune, d'être jolie, d'être parée, de plaire, et d'être appelée madame une telle la *jeune*, ce qui ne lui laisse plus à elle, naguère encore assez triomphante, aucun espoir d'éviter le nom le plus lugubre qu'une femme puisse porter, nom si déplorable, que pour rien au monde nous n'aurions la férocité de l'écrire ici.

Dans les petits ménages, la belle-mère garde les enfants, a soin du linge, fait les provisions et surveille la cuisine, pendant que madame une telle la *jeune* (toujours ce cruel contraste la *jeune*) lit un roman, va au bal, et se pavane dans ses jolies robes. La mère est quelquefois une bonne femme qui se complait assez dans sa surintendance et y vit en paix; mais, s'il n'en est pas ainsi, il faut l'entendre grommeler : « Ces jeunes femmes sont sans soins et sans souci de rien; elles laissent là leurs enfants, leur ménage, ne savent s'occuper à rien d'utile, et dépensent plus en six mois que leur mari ne gagne dans une année. Voilà mon fils bien heureux d'avoir épousé une mijaurée qui lit des romans et fait les beaux bras dans un salon. Elle le ruine. Mais, j'ai beau dire, il est content, et dit que c'est qu'elle est bien élevée. Bien élevée! bien élevée! à la bonne heure, mais si nous avions fait ainsi dans notre jeunesse, auraient-ils trouvé du bien tout amassé à pouvoir dissiper en parties, en bals, en spectacles et partout? »

Or, la bonne femme cependant a eu son temps tout comme une autre, et trente ans auparavant, sa belle-mère disait sur elle précédemment ce qu'elle-même dit sur sa bru, car les modes changent, les empires croulent; mais les hommes, les femmes, et surtout les belles-mères et les brus, sont et seront toujours les mêmes.

Dans la haute classe, la belle-mère et la belle-fille sont plus séparées, mais n'en vivent pas plus en paix. Elles élèvent autel contre autel; leurs sociétés se divisent, chacune a ses partisans. On ne se querelle point, on est de trop bon goût pour cela; mais on est froide, on échange des mots piquants, on se boude. L'une prend son fils à partie, l'autre emploie toute l'éloquence de ses lèvres vermeilles et de ses beaux yeux à se faire donner raison par son mari. C'est un guêpier dont le pauvre homme ne sait comment sortir. La belle-mère veut dominer, c'est vrai, elle a tort; elle est exigeante peut-être, mais aussi que voulez-vous? elle voudrait donner de son expérience à sa belle-fille, bien étourdie et un peu légère. La belle-fille, de son côté, ne fait cas que de la mode, et les préceptes de sa belle-mère lui semblent surannés. Elle veut monter à cheval, aller à toutes les chasses, à toutes les courses, parier, courir, fumer, devenir lionne enfin. Quel mal y a-t-il à tout cela? Rien n'est plus innocent... en commençant. La belle-mère ne voit pourtant tout ceci qu'avec peine, elle fait quelques représentations qu'on se garde bien d'écouter, puis elle se fâche. Mon Dieu! qu'elle est ridicule cette femme! elle ne veut pas que sa belle-fille soit trop à la mode; elle la trouve plus jolie et plus attrayante en robe de soie qu'en habit de cheval, elle n'aime point à la voir fumer deux ou trois cigares par jour, elle dit que cela gâte les dents, que cela enlaidit et ôte toute la poésie d'une femme. Quelle pédanterie! comme s'il s'agissait de la poésie d'une femme dans ce temps où la mode est d'imiter la désinvolture hardie des imitatrices de mademoiselle Déjazet. Elle ne veut pas (notez bien ce point-ci) que la femme de son fils soit trop lionne, parce qu'elle prétend (voyez quel préjugé!) que d'être très-lionne mène un peu loin. Oh! quelle personne fâcheuse qu'une belle-mère pour une bru; elle a des idées si gothiques, si en arrière du temps présent! Enfin... enfin...

Mais nous avons déjà dit que ce n'est pas là celle dont nous voulions parler : non, nous laissons celle-ci avec ses préjugés bons ou mauvais se tirer, plus ou moins bien, d'affaire; peut-être il nous serait un peu malaisé de ne pas prendre involontairement fait et cause pour elle, car enfin nous pouvons bien et nous voulons avoir un jour une belle-fille; pauvre petite! qu'elle soit d'avance la bienvenue; mais, Dieu soit béni! nous ne courrons aucun risque d'avoir jamais un gendre. Nous pouvons donc être très-désintéressé dans la question des belles-mères à gendre; aussi est-ce de celles-ci que nous voulons parler.

« Oh! nous disait dernièrement un jeune homme fraichement marié, et en possession d'une belle-mère qu'on croyait très-enviable, on ne sait point ce que c'est qu'une belle-mere, et d'avance on ne peut s'en douter. Une belle-mère est une invention de la civilisation, aussi ne trouve-t-on rien dans le Deutéronome ni dans l'Evangile pour vous armer contre ce fléau, car ce n'est pas un fléau de Dieu. Mais ceux que nous nous infligeons nous-mêmes ne sont pas les moindres. Autrefois, la femme quittait son pere et sa mère pour suivre son mari; à présent la fille ne quitte point sa mère ou loge tout près d'elle et la voit tous les jours, aussi l'affaire du mariage, déjà si difficile, s'est-elle encore bien compliquée par là. »

En nous voyant sourire, il reprit :

« Vous n'avez pas de fille, je puis me confier à vous. Une belle-mère, c'est un piége vivant.

« Figurez-vous qu'avant le mariage un gendre, quel qu'il soit, est un dieu pour la mère qui veut le faire tomber dans ses filets. Il a toutes les vertus, le ciel l'a fait comme exprès : il est beau, il est riche; sa naissance est des plus illustres, il est bon, aimable, facile à vivre; c'est un caractère admirable, on l'eût choisi entre mille. Bien entendu que toutes ces qualités passeraient *in globo* à son successeur s'il se retirait avant le contrat. On dirait que leurs filles les embarrassent furieusement, à voir l'enthousiasme qu'ont les mères pour celui qui les en délivre. On le couve, on le soigne, on l'enchâsserait.



« Mais aussitôt l'irrévocable Oui prononcé, quand on est bien sûr que vous ne pouvez plus vous dédire, tout change, et vous n'êtes plus bon qu'à jeter aux chiens.

« Vous êtes un brutal, un homme hargneux, taquin, d'un commerce difficile ; on ne saurait vivre en paix avec vous ; vous rendez vos gens malheureux, vous battez vos chiens, votre fortune n'est plus si claire, vos biens sont grevés, votre nom reste beau, parce qu'il devient propriété de famille, mais votre figure paraît des plus communes. On a eu sur votre caractère des révélations étonnantes ; on a malheureusement appris trop tard à vous connaître, et si on avait su... Viennent les réticences qui donnent carrière à toutes les imaginations. Enfin cela est fait, ajoute-t-on avec un soupir.

« Alors, sous prétexte de sollicitude maternelle, commence une tyrannie de tous les instants : la belle-mère est toujours là, elle vous suit d'un œil haineux ; elle vient voir ce que fait sa fille, ce qu'elle lit (car elle se défie beaucoup des principes qu'on peut vouloir lui inculquer), ce qu'elle mange, combien de temps elle dort. Elle compte combien de fois elle a été au bal, combien de loges elle doit avoir au spectacle, ce qu'elle peut dépenser sur sa toilette ; elle examine quelle est votre humeur, quelles gens vous recevez. Si elle voit sa fille gaie, elle la brusque et se montre susceptible sur tout ; si elle la trouve triste, elle lance au pauvre gendre des regards furieux. De plus, elle est jalouse de l'autorité naissante du mari, elle y veut substituer la sienne, défend à sa fille de rien faire sans la consulter. La pauvre fille, par parenthèse, est souvent bien embarrassée, pour ne choquer ni une mère qu'elle aime depuis qu'elle est au monde, ni un mari qu'elle commence à aimer. Mais la belle-mère n'en tient compte, elle vous invente impitoyablement des torts, vous noircit aux yeux de votre femme, trouve qu'elle vous aime trop, que vous ne l'aimez point assez, que vous la faites trop sortir, que vous l'enfermez trop longtemps, que vous n'êtes point assez souvent près d'elle, que vous y êtes beaucoup trop et que vous l'obsédez, que vous n'avez point assez de soins ni de ménagements pour sa santé, que ceci, que cela, que sait on ? enfin elle veut régenter votre intérieur et en fait la désolation.

« J'avais pensé depuis longtemps, ajouta ce malencontreux gendre, j'avais pensé même plus sérieusement que ne le font en général les jeunes gens qui se marient, aux devoirs sérieux de l'état matrimonial, et j'étais décidé d'avance à faire de mon mieux pour que ma femme et moi nous trouvassions qu'un ménage peut, à la rigueur, n'être pas un enfer. J'avais lu, j'avais rêvé de belles choses sur l'amour dans le mariage ; j'espérais, vous le dirai-je ? à force de tendresse sérieuse et dévouée, trancher ce terrible nœud gordien, dont un spirituel auteur nous donne plus de terreur que les Turcs n'en avaient du nœud coulant, avant que la respiration leur fût garantie à peu près par un semblant de constitution. Mais, hélas ! j'avais oublié la belle-mère dans mes plans de félicité conjugale, et cette femme désastreuse vient tout compliquer, gâter mes plus beaux jours et flétrir mes beaux rêves. Après avoir assez médiocrement élevé sa fille, elle craint de la voir se corriger du plus petit défaut, la plaint comme une victime, et la soutient toujours contre moi. Nous nous convenons, nous nous aimons, et nous serions heureux sans ces difficultés. Mais que voulez-vous faire sous cette influence délétère ? Croiriez-vous que j'ai trouvé l'autre jour ma femme et sa mère tout en larmes parce

que j'ai prié Mathilde d'arrêter les comptes de sa marchande de modes, à qui elle devait mille écus sans s'en douter? Que Dieu bénisse les belles-mères, c'est la plaie de la vie!

« Et pourtant celle-ci n'est pas une des pires : j'ai des amis qui me l'envient en comparaison des leurs; elle n'est ni folle, ni coquette surannée, ni dépensière, ni joueuse, ni intrigante, ni ambitieuse; elle est morale, pieuse, incapable de donner jamais de mauvais conseils à sa fille. C'est une perle, dit-on, car elle n'est qu'insupportable. »

Et voilà ce que disent les gendres, il est bon d'y penser. Pourtant, malgré ces clameurs trop méritées peut-être quelquefois, nous nous sentons portés à prendre en compassion les belles-mères. On les juge sans miséricorde, et personne ne sait ni veut savoir à quel point elles sont souvent malheureuses Voyons un peu cependant si leur histoire n'est pas bien triste; la voici, ce nous semble, en général.

On a une fille; on l'aime éperdument; on l'élève avec tous les soins dont on est capable, et de quels soins n'est pas capable une pauvre mère! on lui consacre son temps, ses veilles, ses pensées; on s'oublie tout entière pour ne songer qu'à elle; on n'est plus belle que de sa beauté, fière que de ses succès, heureuse que de ses seules joies. En récompense de tant d'amour, comment n'aurait-on pas toute l'affection de ce cœur naïf et pur? On l'obtient tout entier. Dieu seul et vous régnez dans cette âme de vierge, dont vous avez éloigné tout contact grossier, tout souffle qui pourrait la ternir. Elle est là sous votre regard, belle, innocente et pure, comme Ève dut apparaître aux yeux du premier homme, quand elle naquit, revêtue de candeur à son seizième printemps. Et le cœur de la mère se fond tout en joie, et ses yeux versent des larmes si douces, que rien ne peut approcher de ce bonheur, en contemplant cette suave et douce figure qu'elle a bercée de tendresse depuis le moment de sa naissance.

Puis vient le jour rêvé avec tant de crainte et d'espoir, jour si désiré et si redouté tout ensemble, où cette jeune et charmante enfant, si ignorante de tout ce qui n'est pas l'amour d'une mère, va quitter cette autorité facile et indulgente pour celle d'un mari.

On le choisit, autant qu'on peut choisir au milieu du monde; on s'informe, on scrute, on interroge, avec quelles inquiétudes, bon Dieu! on lui témoigne affection et confiance pour solliciter sa confiance et son affection; on en parle à tous pour que tous vous en parlent. Mais la vie élégante est murée sous les convenances extérieures. On croit tout savoir, on ne sait rien. Le jour du mariage arrive, la jeune fille, après un dernier acte de soumission contenu dans une révérence tremblante que l'on fait à sa mère au pied de l'autel, dit le Oui qui l'enchaîne, et voilà tout à coup que ses devoirs et une partie de ses affections ont changé d'objet. Ses nouveaux parents s'emparent d'elle; elle est à eux maintenant, ils l'emmènent triomphants, et la pauvre mère la suit. Seule elle sanglote au milieu des félicitations et des fêtes qui éclatent autour de sa fille.

Ici deux écueils menacent la mère. Ou la fille va s'attacher vivement à son mari, et toute mère vraiment tendre et dévouée doit le désirer sincèrement; ou bien la pauvre enfant se trouve liée à un homme indigne de sa tendresse, à un tyran brutal et capricieux, qui flétrira une à une ses joies et ses belles espérances, et, dans l'un comme dans l'autre cas, les douleurs de la mère commencent et ne finiront plus.

Douleur d'une jalousie dévorante qu'il faut cacher, qu'il faut combattre, car on en rougit, et pourtant on ne saurait la vaincre. Nous avons vu des femmes en mourir lentement et sourire à ceux qui les tuaient sans le savoir ni le vouloir. Elles meurent rongées d'un mal inconnu que tout l'art de la médecine ne sait point guérir. Elles meurent, pour Dieu ne riez pas, rien n'est si triste, elles meurent rongées d'un gendre.

Vous qui mariez vos filles, ayez pitié d'elles et de vous, envoyez-les passer loin de vos regards ces premiers moments où deux jeunes gens doivent être laissés à eux-mêmes, pour que l'amour opère en eux cette fusion de caractère toujours si difficile, et d'où dépendra tout leur avenir. Si vous les gardez près de vous, leur tendresse vous tuera, ou bien vous tuerez leur bonne intelligence à venir. Une jeune femme est trop en peine quand il faut toujours opter entre une mère et un mari.

L'autre douleur de la mère est plus affreuse, et pourtant elle ne tue pas, nous n'osons dire pourquoi : c'est celle de voir cet être si aimé, cette fille chérie pour qui on eût voulu tiédir les vents d'hiver ou rafraîchir les rayons du soleil d'été, en butte au malheur inséparable d'une union mal assortie; dans l'un et dans l'autre cas, la pauvre mère est comme une hirondelle à laquelle on a volé ses petits. Elle court, elle s'agite autour de leur prison, elle appelle, elle gémit tout le jour. L'oiseleur est importuné de ses cris, de son babil incessant; ses inquiétudes lui sont insupportables. De quoi s'occupe-t-elle? il est le maître enfin; qu'a-t-elle à faire? qu'elle s'en aille, qu'elle se taise au moins.

Oh! messieurs les gendres, vous êtes bien durs aussi; vous abusez bien souvent de vos droits, et, soit que vous vous fassiez ou aimer ou haïr, vous ne comprenez jamais, car vous ne voulez jamais le comprendre, que vous avez dans vos mains l'âme, la vie, le cœur, le trésor de cette femme, et qu'elle mérite au moins un peu de pitié; puisque, hélas! quelque chose que vous fassiez, le rôle d'une pauvre mère qui vous a confié sa fille est désormais de souffrir et de souffrir encore.

Cherchez bien, remontez dans vos souvenirs, essayez de trouver une heureuse belle-mère. Est-ce celle dont on emmène la fille au bout du monde? est-ce celle-ci dont le gendre n'a épousé qu'une dot et dédaigne sa femme? est-ce cette autre qui voit plonger sa fille, élevée sagement et pieusement, dans une existence folle et dissipée où elle doit périr de toutes ces fatigues mondaines qui tuent tant de jeunes femmes par année? serait-ce celle dont le gendre se ruine en spéculations insensées ou en paris, ou en chevaux, ou en mille autres fantaisies? est-ce celle dont le gendre est avare et laisse sa femme et ses enfants dans la misère, au milieu de la fortune? ou bien encore celle qui voit sa fille se perdre peu à peu, jeter son avenir et sa réputation à tous les vents, faute d'avoir trouvé dans son mari un guide sage et fidèle qui sut respecter et entretenir les honnêtes penchants de sa femme?

Comptez, comptez les bons ménages, et puis nous compterons les heureuses belles-mères; défalcation faite de toutes les peines qui sont propres à leur état de mère dépouillée, vous verrez ce qu'il en reste.

Oh! soyez patients, les belles-mères ne durent pas toujours... et on les regrette.

Peut-être on pourrait aussi dire aux belles-mères : Et vous, soyez patiente à votre tour; l'amour, ni même la douleur de vos filles, ne seront pas éternels, et, heureuses ou malheureuses, après quelques mois d'étourdissement, elles vous reviendront, soyez-en sûre; l'affection qu'on a pour sa mère ne s'éteint pas, tout au plus elle sommeille; mais il faut dire cela tout bas, de peur des gendres.



LE MARCHAND D'HABITS

PAR

JOSEPH MAINZER

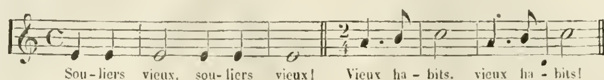


Parmi les crieurs des rues, les plus nombreux, sans contredit, sont les marchands d'habits : depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, dans quelque quartier que l'on se trouve, il est difficile de faire un pas sans entendre ou sans coudoyer un des membres de cette intéressante famille. L'ouvrier matinal n'a pas encore ouvert la fenêtre de son grenier, que déjà, sortant on ne sait d'où, ils font invasion à la fois, et comme à un signal donné, dans tous les carrefours, sur toutes les places publiques, dans les rues même les plus étroites et les plus inconnues, au centre de la cité, à l'extrémité des faubourgs, et souvent jusque dans les communes qui forment la vaste ceinture de Paris, et ne sont, à vrai dire, que sa continuation. Ajoutez à cela qu'il est certains endroits privilégiés, tels que le faubourg Saint-Jacques et le faubourg Saint-Marcel, où on les voit se succéder sans interruption, et à si peu de distance l'un de l'autre, qu'on serait tenté de croire qu'ils y marchent processionnellement.

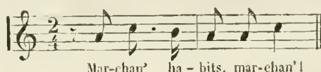
Respectable par le nombre de ses affiliés, cette classe d'industriels ne l'est pas moins par l'ancienneté de son origine : dès le quatorzième siècle, on citait les clercs de Paris comme étant les clients les plus assidus des marchands d'habits. A mesure qu'on vit s'accroître la population et le luxe, le commerce des brocanteurs prit de l'importance; l'inconstance des modes devint la source de sa prospérité. Il eut un magnifique moment sous le règne de Louis XIV, pendant lequel, au dire des écrivains, les tailleurs avaient plus de peine à inventer qu'à coudre. Alors un habit touchait à la décrépitude, s'il avait duré plus que la vie d'une fleur. Quel bon temps pour un marchand d'habits, que celui où les livrées luttaient de richesse et d'ornements, où les vêtements et les chapeaux étaient galonnés! Quelle source inépuisable de fortune dans tous ces galons qu'on nettoyait ou qu'on faisait fondre! Tous les seigneurs, grands et petits, joueurs, débauchés, chevaliers d'industrie et banqueroutiers, avec leur innombrable engeance de domestiques plus rusés, plus félons, plus débauchés encore, étaient autant de pratiques et d'amis du marchand d'habits, qui, même de nos jours, en a gardé un reconnaissant souvenir. C'est en vain que le souffle des révolutions a passé sur les habits brodés et galonnés, soit en or, soit en argent; c'est en vain que le modeste habit noir a rangé sous son niveau toutes les classes de la société, dans la vie publique, comme dans la vie privée, le brocanteur, comme témoignage de sa gratitude pour les talons rouges, ou peut-être pour donner un regret à l'âge d'or de ses ancêtres, n'en conserve pas moins sa formule primitive. *Habits, galons! marchand d'habits! marchand d'habits galons!* Un temps viendra où l'on ne comprendra

plus ce cri traditionnel sans recourir à l'histoire de la vie privée des Français ; à lui seul il vaut toute une page des annales de la France.
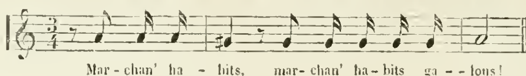
Le chant dont ces honnêtes commerçants faisaient usage sous François Ier nous a été transmis dans une composition à quatre voix par le célèbre Jannequin, qui vivait à cette époque, et, s'il faut en juger par ce morceau, le temps, qui d'ordinaire dénature et altère toutes choses, ne lui a pas fait subir de grandes modifications :



Il est aujourd'hui, comme autrefois, d'une insignifiance complète, et forme une mélodie qui, bien que chantée par une multitude de bouches de toutes les formes et de toutes les dimensions, n'en conserve pas moins, dans toutes les circonstances, un singulier caractère de monotonie.



Ou bien :



Cependant il faut reconnaître, pour être juste, qu'au milieu de cette monotonie générale il est des crieurs qui se distinguent des autres en mal, si ce n'est en bien. On en rencontre qui sont de véritables monstruosités, et qui resteront toujours un mystère pour la science musicale de même que pour l'acoustique. Nous en connaissons qui chantent leur mélodie une octave plus bas que ne le saurait faire aucun autre être humain ; d'autres produisent des sons semblables aux cris du veau qu'on égorge, ou à ceux d'une porte d'écurie qui roule difficilement sur ses gonds. Ce n'est pas seulement dans l'intonation que se manifeste cet amour du perfectionnement ; c'est aussi dans l'arrangement des mots et dans la manière de les articuler. Ainsi, à côté de *Marchand d'habits!* franchement prononcé, vous entendrez *Marchan'habits, galons!* Derrière le prétentieux qui vous fera glisser à l'oreille : *Marsan'habits, marsan!* viendra l'homme à la voix ronflante qui prolongera par un roulement la consonne finale dont il lui a plu de gratifier son *Archand habirrr, habirrr!* Et plus loin vous rirez des transpositions du crieur distrait, et de la naïveté avec laquelle il vous récite sa phrase : *Habits, habits, vieux marchand! marchands d'habits, vieux habits, vieux marchand!*

Mais si le cri du marchand d'habits s'est à peu près maintenu dans sa pureté originelle, nous n'en saurions dire autant du marchand d'habits lui-même. Hélas! il faut bien l'avouer, de déplorables transformations se sont opérées en lui ; il va de plus en plus en dégénérant ; le type primitif s'altère et s'efface à mesure que se multiplient les variétés de l'espèce. Autrefois, on naissait marchands d'habits comme l'on naît poëte ; le marchand d'habits vivait, mourait dans une obscurité protectrice. Mais depuis qu'on a découvert tout ce qu'il y a de lucratif dans ce trafic, dans cet impôt mystérieusement levé sur la misère, on a fait irruption de tous côtés, et tandis qu'il était difficile jadis de ne pas voir le même individu dans tous les membres de cette petite famille, vêtus pour ainsi dire du même habit, ayant la même démarche, les mêmes gestes, la même voix ; il y a maintenant dans la profession tant de désordre, tant de pêle-mêle, et les variétés de l'espèce se sont tellement multipliées, que, pour les étudier en détail, il faudrait avoir recours à une classification presque aussi compliquée que celle du règne animal tout entier. Autrefois l'homme d'expérience osait seul se hasarder dans cette difficile carrière, et chez lui la maturité de l'âge devait répondre de celle de l'esprit. Un marchand d'habits imberbe eût été considéré comme une monstruosité : ses respectables confrères ne lui auraient épargné ni la pitié, ni l'ironie, ni les brocards, selon qu'ils l'eussent regardé comme un téméraire ou comme un fou. Aujourd'hui, l'impulsion donnée à la jeunesse par notre grande époque révolutionnaire a exercé sa puissante influence sur cette corporation aussi bien que sur toutes les autres ; il nous est arrivé plus d'une fois de rencontrer jusqu'à des enfants de quinze ans, qui criaient, achetaient et vendaient avec un aplomb vraiment sexagénaire.

Tous les âges ayant donc envahi cette profession, veuve de ses privilèges, c'est sur eux que l'on peut se fonder le plus raisonnablement pour établir des catégories ; mais, afin de ne pas en étendre le nombre à l'infini, nous nous bornerons à choisir les trois époques de la vie où la physionomie présente ordinairement ses caractères les plus tranchés, et nous étudierons chez le marchand d'habits l'homme de trente ans, l'homme de quarante-cinq et l'homme de soixante.

Il y a bien des points de contact entre les deux premiers, et la différence est si peu de chose, qu'elle résulte



presque nécessairement de leur âge. Celui qui a trente ans est ordinairement petit et assez fluet; il est vêtu d'une redingote verte ou noire (cette dernière passablement râpée, et blanche aux coutures), dont les manches sont trop étroites ou trop longues, et qui rappelle, sinon dans ses détails et par son lustre, du moins par une certaine élégance d'ensemble, l'étudiant et l'ouvrier endimanché. Il porte la tête haute et le chapeau incliné sur l'oreille droite; sa cravate est nouée avec une négligence prétentieuse: c'est le fashionable de l'espèce. D'une main, il tient d'habitude un chapeau assez reluisant, et sur son bras la défroque moitié pacifique, moitié guerrière, d'un garde national. A quarante-cinq ans, au contraire, il est d'une taille et d'un embonpoint plus que respectables; son chapeau est posé assez horizontalement sur sa tête déjà grisonnante; vêtu d'une blouse en été, il porte en hiver une large redingote à la propriétaire; toute sa personne respire une gravité étudiée et une espèce de contentement intérieur. Là, du reste, s'arrête la différence: l'un et l'autre tiennent le haut du pavé; leur démarche a quelque chose de compassé et de hautain, et ils poussent tous deux, en se rengorgeant, le cri consacré, l'un d'une voix un peu flûtée, l'autre avec une force de stentor. Parfois ils font une halte dans la rue, promenant en cercle leur regard inquisiteur; ils font la roue avec leurs yeux, comme le paon avec sa queue; et si de hasard quelque croisée d'un étage un peu suspect vient à s'ouvrir pour laisser passage à une tête curieuse qui se penche dans la rue, ou si quelque malheureux, l'œil au guet, se glisse furtivement le long des trottoirs, leur vue se porte alternativement de l'un à l'autre, leur cri prend un accent interrogateur, jusqu'à ce que le passant ait disparu au détour de la rue, ou que la tête ait répondu par un signe négatif. Que si, des hauteurs aériennes d'un sixième étage, arrive jusqu'à eux un signe imperceptible, alors commence une nouvelle étude. Le marchand d'habits passe le seuil de la porte indiquée, mais fier, presque avec bruit, sans éviter le coup d'œil inquisiteur d'un portier malveillant, ou la rencontre d'un propriétaire intraitable; tandis que peut-être, pendant sa longue ascension, le pauvre diable, dont il est, après le mont-de-piété, la dernière ressource, a doucement ouvert sa porte et a plongé son regard inquiet dans les profondeurs de l'escalier, écoutant si quelque porte indiscrète s'ouvre sur

son passage. Au terme de l'ascension, les deux personnages sont en présence. Ici s'établit d'abord une scène muette : on procède à l'inventaire des objets.

— Que me donnez-vous de ce pantalon?

— Bourgeois, n'avez-vous pas quelque autre chose à vendre? répond notre homme d'un air narquois.

Le vendeur, que la nécessité rend docile, va chercher en soupirant son vieux gilet.

— Bourgeois, avec une redingote, ça ferait un habillement complet, et ça serait de meilleure défaite.

La redingote est tirée lentement de l'armoire par son triste possesseur, qui la jette enfin d'un air d'impatience sur un bras qui s'arrondit artistement pour la recevoir.

— Bourgeois, n'auriez-vous pas encore de vieilles bottes, une vieille paire de souliers, un vieux chapeau?

Et le chapeau, les bottes, les souliers, prennent le même chemin que la redingote.

Voilà la première lutte terminée, car c'est une lutte qui vient d'avoir lieu. L'un, dans l'espoir qu'une vente en détail lui serait plus profitable, s'était arrangé de manière à ne livrer ses effets que successivement; l'autre, qui est depuis longues années au fait de ces petites ruses, exploite malignement l'ascendant que lui donne sa supériorité de circonstance, afin de ne pas perdre le bénéfice d'une estimation en gros.

Aucun des objets ne manque donc à l'appel; notre marchand en a lu la certitude dans le nuage sombre dont se couvre la physionomie de son client, et il prend alors un ton goguenard, où se trahit la satisfaction intérieure que lui cause ce premier avantage.

A cette escarmouche succède un long silence : le marchand tourne et retourne chaque pièce avec une attention minutieuse; il examine tout, depuis les boutons jusqu'aux coutures; il a grand soin de tenir en évidence les endroits où d'ordinaire le temps, cet impitoyable râpeur de vêtements, porte ses plus rudes atteintes; et, s'il arrive que le coude, le collet, le genou, la doublure, soient affligés d'un accroc, quelque léger qu'il puisse être, c'est toujours ce fâcheux accroc qui vient, comme par hasard, se placer sur sa main. Combien souffre le vendeur durant cette perquisition dépréciatrice! Comme son œil suit avec anxiété chacun des mouvements de l'impassible examinateur! Avec quelles transitions poignantes il passe tour à tour de la crainte à l'espérance, et de l'espérance à la crainte! Horrible supplice dont son bourreau ne se met point le moins du monde en peine, et qu'il ne paraît même pas soupçonner! Enfin, la bouche de celui-ci va s'ouvrir : c'est un moment solennel.

— Bourgeois, qu'est-ce que vous demandez de tout ça?

Cette interrogation est accompagnée d'une telle expression de mépris, que le pauvre vendeur découragé n'ose plus dire le prix sur lequel il avait compté, et ce n'est le plus souvent que sur une demande itérative qu'il se décide à faire connaître ses prétentions, ayant soin de les faire descendre à la moitié de ce qu'il avait d'abord arrêté dans son esprit.

Mais, quelle que soit l'exiguïté de la demande, notre marchand ne manque jamais de se récrier aussi haut que si l'on avait l'intention de le ruiner. Puis il recommence son examen; il calcule, il réfléchit, ou du moins en fait semblant, et, s'il n'a pas affaire à quelque étudiant, insoucieux enfant du plaisir, si là se passe un drame de faim et de misère que lui a fait deviner son instinct de lucre, il devient tranchant, impérieux : ce n'est plus un marché, c'est un combat réel, et le dessous reste toujours à la misère et à la honte.

Arrivons au marchand d'habit sexagénaire : c'est en lui que s'est conservé le type primitif, le beau idéal de l'espèce. Depuis dix ans qu'on le connaît, il a soixante ans; il les aura encore dix ans plus tard. C'est toujours la même redingote longue, olivâtre, râpée, le même chapeau bas, dont le bord, par un effet du collet, se relève derrière vers le sommet, le même visage maigre et ridé. Il a ses rues ses heures de prédilection, ses pratiques dans le quartier. Il n'occupe pas orgueilleusement le haut du pavé, il côtoie modestement les bords du ruisseau. Il est légèrement voûté, et baisse la tête, ce qui ne l'empêche pas de promener partout, comme à la dérobée, son œil gris et vif, toutes les fois qu'il émet à intervalles égaux son cri nasillard et perçant. D'un bout de la rue à l'autre, il aperçoit l'index mystérieux qui l'appelle : alors il entre sans bruit, il se fait petit, il échappe à tous les yeux; l'escalier ne crie pas sous son pied discret; on dirait un habitué du logis. Quelle que soit la personne à qui il a affaire, il est toujours le même, humble, rusé, dépréciant les objets de la vente, mais avec bonhomie, sans dédain, sans geste blessant, sans arrogance. Il a mille petites phrases à son usage : *Les temps sont durs; on ne vend pas; tout se donne à si bon marché; on gagne si peu!* Que répondre à de si bonnes raisons? On se laisse persuader. Quoiqu'il paye moins cher qu'un autre, comme il ajoute toujours quelque chose à sa première estimation, il a l'air de faire un sacrifice; et, quand il est sorti, on est presque tenté de dire : « Voilà un homme accommodant. »

Cette variété des marchands d'habits, le croirait-on? a son côté poétique, le côté de l'art, et en cela il tranche sur les deux autres, que la passion du gain domine sans distraction et faiblesse. Que le hasard lui présente quelqu'une de ces rares guenilles, respectable défroque de quelque seigneur de la régence, qui aura passé, à travers les révolutions, du maître au laquais, du laquais à ses enfants, de ceux-ci à des collatéraux, survivant à quatre générations, alors son regard s'anime, son visage, d'ordinaire terne et froid, s'illumine et s'échauffe : c'est la joie du bibliophile ressuscitant quelque vieux manuscrit oublié, ou celle du gastronome, qui tire des profondeurs d'un caveau une bouteille parée d'une poudre semi-séculaire. Dans ces belles occasions, devenues de moins en moins fréquentes, à son grand regret, le marchand d'habits antiquaire met en œuvre toutes ses ruses : il sort, il rentre, il sort encore, il revient enfin, et fait des sacrifices réels pour acquérir la précieuse relique.

Ce qui rend surtout remarquables les marchands d'habits dans la grande famille des crieurs, c'est qu'ils en sont les finauds, les intrigants, les roués. Malgré la rivalité qui existe entre eux, on les voit toujours d'accord quand il s'agit de déshabiller le malheureux que l'état de ses finances contraint de recourir à leur industrie : de rivaux qu'ils étaient, les voilà devenus compères. Un premier s'est présenté; il a offert son prix, prix absurde, un peu plus que rien; il est parti sans céder d'un centime. Un second passe, puis un troisième, élevant les regards vers la même fenêtre de la même mansarde, faisant retentir incessamment le même chant de corbeau; on les appelle, et leur prix est toujours moindre que le *dernier mot* du précédent. Enfin, dans la peur d'en voir venir un quatrième, un cinquième, qui demanderont de l'argent peut-être pour consentir à se charger de sa pauvre dépouille, le pauvre vendeur se décide : il échange contre vingt, trente ou quarante sous une garde-robe complète, son habit de marié, son pantalon de gala, le gilet de velours dont sa femme lui fit cadeau le jour de sa fête; et, au moment où, les larmes aux yeux, se mordant les lèvres de rage, il fait ses der-

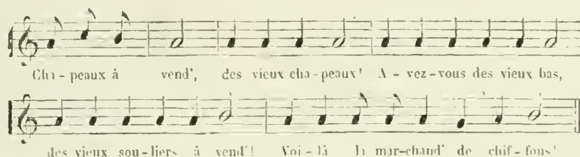
niers adieux aux compagnons de ses longs jours de travail, aux confidents discrets des plus douces joies de sa vie, aux souvenirs brûlants de ses trop courtes heures de bonheur, le marchand, pliant sous le faix, se retourne pour lui dire d'une voix à la fois ironique et protectrice : « A une autre fois, mon bourgeois; pensez à moi, nous nous arrangerons toujours. »

Mais ce n'est pas assez d'étudier le marchand d'habits dans la rue ou chez son client; il faut encore le suivre dans son intérieur. Là brille dans tout son éclat le génie dont la nature l'a favorisé. Qu'est-ce, en effet, que d'avoir acheté à bon compte quelques misérables vieilleries? Le point capital est de les métamorphoser en nouveautés de la plus belle apparence; et, pour atteindre ce but, il possède mille recettes merveilleuses. Ce pantalon, dont on ne voit plus que la corde, il le retournera, et en confectionnera des guêtres d'une admirable fraîcheur; cet habit, que vous n'auriez pas osé donner à votre portier, il trouvera moyen de le dégraisser, de le recouvrir d'une laine soyeuse en le brossant avec un chardon; et, lorsqu'il y aura cousu une doublure neuve, qu'il aura promené dextrement les barbes d'une plume chargée d'encre sur ses coutures blanchies au service, il ne se trouvera pas un ouvrier qui ne s'estimât heureux de le payer vingt fois ce qu'il vaut, pour en faire ses beaux jours de barrière.

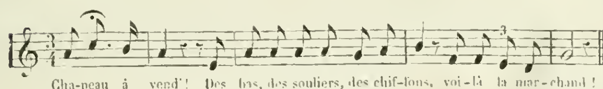
Modestement vêtu, modestement logé, le marchand d'habits thésaurise longtemps avant de songer à prendre une position en harmonie avec sa fortune; il s'inquiète fort peu d'acquérir des droits politiques; il n'ambitionne pas d'autre insigne que la médaille qu'il tient de la police. Quand est venu le moment où il juge convenable de se retirer des affaires, il disparait tout à coup de la grande ville; vous pourriez le croire mort si le hasard, vous conduisant dans quelque commune des environs, ne vous le faisait retrouver propriétaire, membre du conseil municipal, sergent de la garde nationale, et lecteur assidu du *Constitutionnel*. Il n'en est pas de même tout à fait du vieux marchand, de l'antiquaire, dont nous avons tracé le portrait à part : celui-ci, tant que sa vie dure, achète et brocante; il est toujours pauvre, et c'est après sa mort seulement que sa fille épouse un avoué, ou que son fils achète une charge d'agent de change.

Nous ne terminerons pas ce tableau sans dire un mot des marchandes d'habits; car les hommes ne se sont pas réservé exclusivement le privilége de cette intéressante profession, et les femmes y prennent une assez large part.

Nous avons remarqué que celles-ci, dans la nomenclature des objets qu'elles désirent acheter, procèdent toutes dans le même ordre, commençant par le chef, et descendant jusqu'à la chaussure,



Ou bien :



Leur mélodie, moins originale que beaucoup d'autres, est une des plus belles qu'on entende à Paris. Le caractère en est emprunté à l'Église : c'est du plain-chant tout pur, un plain-chant tout grégorien, bien qu'il n'ait pas été extrait du rituel du saint homme. En général, il est mal chanté, et ce n'est pas toujours chose facile que de découvrir toute la beauté d'une mélodie si ignoblement rendue. Mais on rencontre pourtant quelques femmes qui la chantent avec une voix fraiche et claire, et lui donnent l'accent de complainte propre au plain-chant. Lorsqu'on les entend de loin, on se croirait transporté dans le midi de l'Italie ou sur les iles de la Méditerranée, où les femmes, en filant tantôt sur le seuil de leurs portes, tantôt sur le toit légèrement voûté de leurs maisons, chantent : *Ave, Maria gratia plena*, avec une voix argentine qui va retentir jusqu'au milieu des rochers escarpés qu'on voit s'élever du sein des flots. Que de fois ces marchandes d'habits nous ont reporté, par le souvenir, au temps de notre vie insulaire, et qu'elles ont souvent réveillé les impressions profondes que produisaient sur nous les chants des fileuses, lorsque, assis sur les ruines d'un castel de Barberousse, d'un temple d'Apollon ou d'un bourg de Tibère, nous admirions de loin les iles de la Corse et de la Sardaigne, le promontoire de Gaëte ou de Mycene, le château Saint-Elme et les rochers de Sorrente et de Salerne! Quand une pauvre crieuse des rues nous rappelle ainsi ces voix qui venaient interrompre nos rêveries, et troubler le silence de la montagne, en se mêlant au murmure des vagues de la mer, combien nous serions heureux d'avoir à lui offrir quelque chiffon de prix comme un hommage de notre reconnaissance pour tant de beaux souvenirs... et quelquefois pour tant d'amers regrets!



LA

MISÈRE EN HABIT NOIR

PAR

B. MAURICE

—◇—



L'habit noir, c'est l'habit le plus essentiellement français depuis qu'on ne porte plus en France l'habit à la française. L'habit noir, c'est celui que nous revêtons pour le mariage, le baptême et l'enterrement; pour la présentation aux parents de la demoiselle, comme pour la visite de condoléance à la veuve. L'habit noir, c'est l'habit du solliciteur, comme celui du sollicité : c'est l'habit de tenue, l'habit habillé. L'habit noir, c'est l'habit de ceux qui en ont tant qu'ils en veulent comme de ceux qui n'en ont qu'un. L'habit noir, c'est aujourd'hui chez nous l'habit de luxe et l'habit de misère.

Entre ces deux familles d'habits noirs, il y en a bien encore une autre, l'habit ridicule; mais celle-là se distingue facilement des deux autres. C'est dans cette classe que nous rangeons cette foule d'habits noirs que le dimanche seul est en possession de produire à la lumière. Cet habit est trop court ou trop long, les basques en sont trop carrées ou trop arrondies; peut-être il a déteint, mais il n'est pas usé. Regardez attentivement les dépendances de cet habit : voyez ce pantalon bleu d'uniforme ou ce pantalon de nankin passé, ce col de chemise qui nous rendrait l'angle droit dans toute son exactitude, si par malheur l'équerre venait à se perdre; ces boucles d'oreilles, cette cravate empesée, ces bottes à clous ou ces escarpins à larges rubans; ces grosses mains veuves de gants, ou que les gants semblent gêner; regardez surtout cette chaîne à laquelle append un trousseau de breloques d'or. Tout vous dit que cet habit-là n'est point une livrée de misère. C'est l'habit ridicule, l'habit dans lequel s'est marié il y a cinq ou six ans le petit marchand ou le maître ouvrier. Il le portera encore cinquante-deux fois l'an pendant cinq ou six autres années, jusqu'à ce qu'il en affuble au jour de sa première communion ce florissant gamin qui l'appelle *P'pa* et lui marche sur les pieds en costume d'artilleur.

Pour mon compte particulier, je n'aime pas l'habit noir, parce que longtemps on me l'a imposé par état. Toutefois, j'en conviendrai, l'habit noir est beau, très-beau même : je ne lui connais qu'un défaut capital : il est vrai, c'est que de tous c'est celui qui s'use le plus vite, et qu'entre tous c'est celui qui aurait besoin d'être constamment neuf. Règle générale : mettant l'habit ridicule de côté, tout habit de misère a été dans l'origine habit de luxe. Si l'on achète pour s'en vêtir les redingotes et les habits de couleur, on n'achète l'habit noir que pour s'habiller. Lors donc que l'habit noir tombe à l'état de simple vêtement, il n'est pas loin de devenir un habit de misère.

Le proverbe « L'habit ne fait pas le moine » peut être très-vrai de tous les autres habits, il ne l'est pas de l'habit noir usé. Il peut y avoir beaucoup d'aisance sous la

veste brune de l'Auvergnat, de courage sous la soutane du prêtre, de lâcheté sous le dolman du hussard, de vertu sous le tablier de la modiste, d'esprit même sous la casquette de l'épicier; mais sous l'habit noir usé vous ne trouverez toujours et invariablement que les mêmes choses : éducation incomplète, existence manquée, paresse, vice et misère.

La province, qui aboie sans cesse contre Paris, lui fournit, bon an, mal an, les deux tiers des habits noirs qui l'attristent et le déshonorent. En effet, après avoir consacré dix ans aux belles et utiles études que vous savez, quand le jeune collégien quitte enfin l'uniforme universitaire, le premier habit bourgeois qu'il endosse, c'est invariablement l'habit noir. Puis il s'en vient frapper aux écoles de droit ou de médecine, car on l'a élevé comme s'il n'y avait au monde que deux professions, celle de défendre ses concitoyens en justice, et celle de les empêcher de mourir.

En général, au bout de six mois de séjour à Paris, l'étudiant est endetté d'une année de son revenu. Il y a bien quelques exceptions, des piocheurs, des Catons de vingt ans, qui ne sont amoureux que de la science, qui dévorent plus de gros livres que de petits biftecks. Mais, tenez, je n'aime pas trop ces gens-là; la jeunesse est une heureuse maladie de l'âme qui doit venir en son temps pour assurer le bien-être du reste de la vie. Ceux qui n'ont pas eu de maîtresse à vingt ans font à quarante la fin la plus ridicule du monde : témoins sept professeurs du collége de France, sur dix, qui avaient épousé leur cuisinière ou leur blanchisseuse.

Au bout de six mois de séjour à Paris, l'étudiant ne possède souvent plus que son habit noir, de tout le trousseau que la tendresse de sa famille avait empilé dans sa malle. Il a *lavé* sa montre; à quoi lui servait-elle? n'y a-t-il pas des horloges partout. Il a mis son manteau au mont-de-piété un jour où il faisait trop chaud, et ses pantalons d'été un jour où il faisait grand froid. Mais son habit noir, il l'a gardé parce qu'il est de toutes les saisons, parce qu'avec l'habit noir on peut aller partout, et puis parce que c'est de tous les vêtements celui que les brocanteurs prisent le moins, celui sur lequel on prête le moins au mont-de-piété. Il a donc gardé son habit noir, mais le soyeux sedan a bien perdu déjà de son éclat et de son lustre; le temps a marqué son passage à l'extrémité des poignets d'abord, puis il a graissé le haut du col, aminci le coude et blanchi les coutures. Le premier habit de misère, c'est l'habit de l'étudiant qui va prendre pour dix-sept ou dix-huit sous chez Rousseau et autres fabricants de produits chimiques une nourriture insuffisante et malsaine. Quand le chansonnier a dit :

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

il a sous entendu : « Pourvu qu'on y ait le ventre plein; » et malheureusement ce n'est pas toujours le cas; qu'on s'y porte bien, et trop souvent la maladie vient de bonne heure punir une vie d'excès, une vie où les extrêmes se touchent, où l'abus succède trop rapidement à la privation. Aussi, moi qui ai vu cette vie de près, je vous déclare qu'elle est beaucoup moins heureuse qu'on ne nous la fait dans nos romans, dans nos vaudevilles; et qu'il y a parfois bien de la souffrance, bien de la misère sous l'habit noir râpé de l'étudiant. A qui la faute? à l'imprudence des parents, qui, l'envoyant à Paris, lui ont donné trop peu d'argent et beaucoup trop de liberté. Cette misère, je le sais, ne dégrade pas toujours l'âme, ne gâte pas toujours un avenir; au contraire, on aime plus tard à se la rappeler :

Nous n'avions pas le sou; c'était le bon temps.

Mais tous ne sortent pas victorieux de la lutte, tous n'obtiennent pas le fortuné diplôme, à supposer que ce soit un état que d'avoir un diplôme dans sa poche, quand on n'a ni un procès à plaider, ni un malade à traiter. Un tiers au moins de ceux qui ont pris la première inscription ne prennent pas la dernière. Il est bien rare que ceux qui composent ce tiers-là réparent jamais le temps qu'ils ont ainsi perdu, qu'ils se frayent un chemin dans une carrière utile. Ce sont presque autant d'éducations incomplètes, d'existences manquées, de gens condamnés à porter toute leur vie l'habit noir râpé du vice et de la misère.

Ceux auxquels l'imprudente tendresse des parents ou l'imprévoyante munificence du gouvernement a fait le cadeau d'une éducation de collége, et qui ne possèdent pas le sou le jour où ils en sortent, ceux-là, s'ils veulent arriver comme les autres au diplôme d'avocat ou de médecin, sont obligés de passer par un terrible purgatoire; il faut qu'ils soient quatre ou cinq ans maîtres d'études, répétiteurs dans les pensions de garçons ou *professeurs* dans les institutions de demoiselles. Il est quelques âmes fortement trempées dont cette circonstance, si pénible d'abord, assure à jamais les succès et la supériorité. Quelle chance, en effet, pour l'avenir d'un homme, que ces quatre ou cinq ans où il est forcé pour ainsi dire de travailler, quand ce ne serait que pour tromper ou prévenir l'ennui! Aussi consultez la biographie des hommes éminents au barreau, en médecine, dans la science et dans les lettres, vous verrez que la moitié au moins ont traversé ces positions difficiles. Mais à côté du maître d'études, du répétiteur et du *professeur* destinés à devenir quelque chose de mieux, il y a ceux condamnés à l'être toujours ou à tomber bien plus bas, et ceux-là nous appartiennent de droit.

Les Français ont déjà donné à leurs lecteurs un fidèle portrait du maître d'étude. Le répétiteur en est une variété plus intelligente et plus distinguée : c'est chez celui-là surtout qu'il y a de la science et de l'avenir. Le professeur de collége, quand il trône dans sa chaire, a choisi son sujet; il a pris son temps, il a consulté à loisir les commentateurs et les traductions; il a le *corrigé* de tous les devoirs qu'il donne, les vers latins de toutes les *matières*. Mais le pauvre répétiteur n'a rien de tout cela : quand, à six heures du matin, il arrive en hiver à la pension, il faut qu'il soit prêt à expliquer à la simple lecture un chœur d'Eschyle, un morceau de Pline, le naturaliste; à traduire en latin du Bossuet, du Buffon, du Châteaubriand; à improviser en français ou en latin une narration, un discours sur un sujet quelconque. Ce n'est pas tout : il faut qu'il soit poëte et toujours inspiré, toujours prêt à corriger, c'est-à-dire à faire, vingt-cinq, trente, cinquante vers latins sur quoi que ce soit, sur les ballons, la vaccine, les bateaux à vapeur, les fusils à percussion, les chemins de fer, sur tout ce qu'il y a de moins latin dans le monde. L'année dernière, un jeune répétiteur de mes amis a perdu une excellente place de quarante francs par mois pour n'avoir pu faire passer en latin, à moins d'une périphrase de cinq hexamètres et demi, les mots *paletot en caoutchouc*. Il porte l'habit noir râpé, le malheureux répétiteur, parce qu'il en achète moins que de livres et qu'il est peu payé; mais il travaille si longtemps et si bien, qu'il franchit à la fin



les Thermopyles de l'agrégation, et nous échappe pour se reposer désormais dans l'aisance modeste du professorat.

Eunuque de la littérature et de l'enseignement, le *professeur* dans les pensions de demoiselles s'efface tant qu'il peut, et tâche de n'être homme que le moins possible: il se rase de frais tous les jours, et ne porte pas de favoris. Contempteur de l'Université, dans laquelle il n'aurait pu occuper la place la plus infime, il a sa méthode à lui, et d'ordinaire il lui accole une épithète creuse et sonore : c'est la méthode naturelle, la méthode intellectuelle, la méthode paternelle, maternelle surtout, car le professeur a sans cesse la mère de famille présente à sa pensée; il ne parle que de la mère : on dirait qu'il regrette de n'être pas mère lui-même. A l'aide de sa méthode, et pour une somme qui varie de quinze à cinquante francs par mois, le professeur enseigne avec un égal succès l'écriture, qu'il appelle calligraphie, la grammaire, l'arithmétique, l'analyse logique, le style épistolaire, la rhétorique, la géographie, l'histoire, la physique et la chimie, sans oublier la lecture à haute voix. Ce qui distingue l'enseignement du professeur, c'est son irréprochable pureté; il a *expurgé* la Bible, et je ne saurais l'en blâmer; mais il ne s'arrête pas là : il y a certains passages qu'il saute dans Télémaque! jusque dans Paul et Virginie! et la Mythologie lui fait monter le rouge au visage quand il glisse dessus au lieu de l'expliquer.

Mais le jour où il fait beau voir le professeur, c'est celui de la distribution solennelle des prix, lorsque entre deux morceaux de piano il récite son fameux discours éternellement adressé aux meres de famille, discours où la pudeur et la vertu ne brillent pas moins que le complet mépris de la langue et du sens commun. Ne vous étonnez pas de l'hésitation, de l'irrégularité de son débit : tandis qu'il énumère à ses jeunes élèves les plaisirs que leur amènent les vacances, il pense, lui, qu'elles vont le priver pendant six semaines ou deux mois de ses chétifs appointements.

Pendant ces loisirs forcés, et dans l'intervalle de ses leçons, le professeur tient les livres de la fruitière et de l'épicier, copie des exploits à cinq centimes le rôle, met au net les mémoires des entrepreneurs, des architectes et des maçons, transcrit des pièces de théâtre, dessine pour les brodeuses et fait tout ce qui concerne son état, lequel consiste précisément à n'en pas avoir.

Heureux celui à qui ses moyens ont permis d'acheter une échoppe d'écrivain public! Plus heureux celui à qui



ses protections ont valu une table, un fauteuil et une chaise dans la grand'salle du Palais! Recruteur d'affaires pour les avocats infimes de la police correctionnelle ou des assises, il prélève vingt-cinq et quelquefois cinquante pour cent sur les causes qu'il leur procure. Lui-même donne des consultations de droit civil et de droit criminel, et pourquoi pas? N'a-t-il pas été étudiant de première année? N'a-t-il pas subi, il y a quelque vingt ans, son examen de capacité? Les efforts rivaux des ignorantins et de la mutuelle vont chaque jour sapant l'existence de l'écrivain public ordinaire. Pour qui écrira-t-il quand chacun saura écrire pour soi-même? Mais l'écrivain du Palais a devant lui un long avenir encore; quand tout le monde saurait écrire, tout le monde ne saurait pas rédiger en trois feuillets, folio et verso, une plainte ridicule. Tout le monde ne posséderait pas la formule suivante, qu'il déclare sacramentelle et nécessaire au succès :

« A Son Excellence monsieur le procureur, etc., etc., en son parquet.

« Monseigneur,

« L'exposant a l'honneur de vous exposer que, etc. »

Tout le monde ne saurait pas non plus terminer un troisième feuillet par cette autre formule non moins sacramentelle :

« En conséquence, votre exposant a l'honneur de vous demander que le sieur N*** soit condamné à faire amende honorable à sa réputation et en vingt mille francs de dommages-intérêts, sauf à Votre Grandeur à requérir telles peines qu'il appartiendra dans l'intérêt de la vindicte publique et des bonnes mœurs. »

Notez qu'il s'agit du chat d'une voisine, qui s'obstine à choisir le paillasson du plaignant pour y terminer l'œuvre de ses digestions, ou d'un duelliste de barrière, qui, le dimanche précédent, a reçu, bien malgré lui, juste un coup de poing de plus qu'il n'en a donné.

Après avoir reçu de vous cinquante centimes pour la lettre, cinq centimes pour la feuille de papier, cinq centimes pour l'enveloppe et les pains à cacheter, l'écrivain du Palais vous demandera si vous avez des témoins; mais là... de bons témoins. En cas de négative, il vous en vendra d'éprouvés; ce n'est pas pour rien que le marchand de vin dont la boutique touche le café d'Aguesseau a pris pour enseigne : « Au rendez-vous des témoins. » Il va sans dire que, si d'aventure votre affaire est en cour royale, la moindre lettre, la moindre note vous coûtera, non plus cinquante, mais soixante-quinze centimes; le style s'élève avec le degré de juridiction.

L'écrivain du Palais a encore quelques autres moyens de gagner honnêtement sa vie. Malheur au provincial, au campagnard qu'il avise dans la grand'salle, les yeux en l'air et un papier à la main. Il l'aborde, et, ne fût-il porteur que d'une assignation à témoin : « Diable, c'est grave, dit-il, vous arrivez bien tard, mon cher; c'est égal, je dirai un mot au président, suivez-moi. » Il le conduit précisément jusqu'à la porte ouverte au public; pour ce petit service, il ne lui demande qu'un franc, et se contente au besoin de quinze centimes. Aperçoit-il quelque jobard cherchant le bureau où se paye la taxe des témoins : « Le bureau est fermé, lui dit-il, ou bien : Vous tombez mal, l'employé ne viendra pas aujourd'hui, sa femme est en couche. Il faudra que vous repassiez à huitaine, ça vous fera encore perdre une journée; tenez... je suis un bon enfant, signez-moi ça derrière, je vous l'achète vingt-cinq sous. » Le jobard signe, et, deux secondes après, l'écrivain a réalisé un bénéfice de trente-sept et demi pour cent.

Il n'est pas qu'en passant rue Montorgueil le dimanche, ou le lundi matin, vous n'ayez remarqué un grand rassemblement d'hommes devant la porte du marchand de vin qui fait presque le coin de la rue Thévenot. Ne vous êtes-vous pas demandé ce que c'était que ces gens-là? Ne vous êtes-vous pas surpris de la longanimité de la police, qui tolère deux fois par semaine un attroupement si nombreux? Tranquillisez-vous; elle sait ce qu'elle fait, la police; loin de vouloir troubler l'harmonie publique, ces braves gens font de l'harmonie tant qu'ils peuvent : ce sont... les musiciens des guinguettes *extra muros*, qui attendent un engagement pour la soirée. Les petits instruments sont dans la poche, les gros chez le marchand de vin, et ces malheureux musiciens, le nez au vent, interrogent chaque nuage qui passe, pour lui demander si le soleil de midi finira par prendre le dessus, si l'on dansera ce jour-là et s'ils auront à manger le soir. Le fermier des chaises du Palais-Royal et l'entrepreneur hasardeux des fêtes de Tivoli ne s'intéressent pas plus vivement au beau temps.

Que d'habits noirs râpés parmi ces Amphions de barrière! Les uns ont quitté le régiment dès qu'ils ont su tant

bien que mal jouer la Marseillaise ou sonner le boute-selle; les autres, honnêtes ouvriers, avaient eu le malheur d'apprendre à racler du violon pour leur agrément, ou à faire crier un flageolet pour le supplice de leurs voisins : la tête leur a tourné; ils ont laissé là l'enclume ou le rabot paternels, ils ont voulu être artistes. Pauvres diables! Dieu les prenne en pitié! Quand les orchestres de nos théâtres secondaires sont gorgés de premiers prix du Conservatoire, à raison de six cents francs la pièce, répétitions comprises, que voulez-vous que deviennent des musiciens d'un talent problématique? Resteraient les leçons en ville; mais, pour en trouver, pour en conserver surtout, il faudrait de l'exactitude, de la conduite; il faudrait un vêtement décent, et les malheureux n'ont plus rien de tout cela.

Au premier abord, le métier est séduisant; on a en perspective les appointements fabuleux des Collinet, des Musard et des Julien; et puis, en attendant, c'est quelque chose que de gagner six francs par soirée et douze francs par chaque nuit des jours gras. Malheureusement l'on ne danse aux barrières que deux fois par semaine, et il n'y a que quatre jours gras dans l'année. D'un autre côté, il faut manger tous les jours, il faut boire surtout, et, l'ivrognerie aidant à surmonter un reste de pudeur, le musicien des barrières devient musicien des rues. Alors il tombe en pleine mendicité, et il ne nous appartient plus, parce que, remontant sa garde-robe au Temple ou au Marché des Patriarches, il n'affecte plus de prétentions à l'habit noir.

Maintenant qu'on achète un château avec les produits d'un vaudeville, nos auteurs dramatiques ont jeté bien loin derrière eux l'habit noir râpé, qui fut si longtemps la livrée des serviteurs d'Apollon. Pour la retrouver, il faudrait remonter jusqu'aux auteurs de tragédies en cinq actes et en vers du futur second Théâtre-Français, ou descendre jusqu'aux orgueilleux fournisseurs de Comte ou de Bobinot. Les mauvais acteurs, ceux même de province, ne rentrent pas non plus dans notre galerie; ils sont bien misérables sans doute, mais le costume qu'ils affectent le plus volontiers, ce n'est pas l'habit noir, c'est plutôt la redingote de castorine en été et de mexicaine en hiver, mais toujours avec des brandebourgs, de larges boutons, une immense cravate, un gilet bien voyant. Ce qui les distingue surtout, c'est le plaisir qu'ils trouvent à se laisser pousser moustaches et favoris dès qu'ils sont sans emploi, comme les abbés defroqués à laisser croître leur tonsure.

Quand un premier omnibus vous a déposé dans l'espèce de cave ornée de banquettes qu'on appelle fastueusement « bureau de correspondance, » avez-vous remarqué l'habit du buraliste, qui vous a conféré, sous forme d'un morceau de carton sale, le droit d'attendre une demi-heure qu'un second omnibus veuille bien vous conduire un peu plus près de votre destination? Encore un habit noir râpé! Encore un pauvre diable qui aurait pu gagner cinq ou six francs par jour comme ouvrier, et qui fait une journée de seize heures pour trois francs trois sous. Il a voulu être employé, ce monsieur; il en résulte qu'il prend la galère à huit heures du matin, qu'il n'en est pas toujours quitte à minuit, qu'il mange froid trois cent soixante-cinq jours de l'année ce qu'il plaît à sa femme de lui mettre le matin dans sa petite boîte de fer-blanc. Pas cinq minutes à soi pour lire le journal ou penser à quelque chose, toujours le public là questionneur, grondeur et mécontent. Et si d'aventure il est jaloux, monsieur le buraliste, vous figurez-vous ce qu'il doit souffrir pendant cette petite faction de seize heures? Pas de repos, pas de congés, les fêtes et les dimanches sont précisément les jours où l'on fatigue le plus. Force est bien cependant au buraliste des omnibus de se faire remplacer quelquefois, mais alors il abandonne les trois francs trois sous de la journée à monsieur le surnuméraire, car, pour ces beaux emplois-là, il y a des surnuméraires, et des aspirants à la position de ces derniers.

Le militaire français, en disponibilité ou en retraite, conserve invariablement son goût pour la redingote bleue; le réfugié politique affecte plus volontiers l'habit noir, et comme les quarante-cinq francs que nous lui octroyons par mois ne lui permettent pas de le renouveler très-souvent, il tombe naturellement dans notre domaine. D'ailleurs il nous appartient de droit comme maître de langue au cachet; trouvez-moi donc un réfugié, eût-il été épicier ou tambour dans son pays, qui n'enseigne pas sa langue, dès qu'il se trouve à l'étranger.

Les cafés, surtout ceux où l'on fait la poule, sont peuplés d'habits noirs râpés; c'est si commode lorsqu'on ne sait rien faire, ou qu'on ne veut pas travailler, de trouver de vastes locaux où l'on a frais en été, chaud en hiver; où l'on a pour rien de la lumière, des journaux, un cure-dent, des dominos et des cartes. Et puis on trouve de temps à autre moyen d'emprunter cinq francs à une connaissance, de promettre une petite partie à un novice, de se faire inviter à prendre part à quelque consommation. Tel que vous voyez là, en apparence si gras et si joyeux, attend que la dernière poule lui apprenne s'il pourra rentrer à son garni, rue de la Bibliothèque, ou s'il passera la nuit sur le billard, en compagnie des deux derniers garçons. Tel en est à son cinquième verre de punch, qui n'a pas goûté de pain depuis la veille, et ceux qui entrent pour la première fois dans un estaminet, ou qui entendent du dehors leurs bruyants éclats de rire, se disent : « Dieu! la joyeuse vie! et que voilà des gens bien heureux! »

L'estaminet est l'une des routes qui conduisent le plus sûrement au grand hôtel de la rue de Clichy. A la suite du garde du commerce se présentent encore des habits noirs râpés, il les décore du titre de patriciens; mais le peuple les appelle tout uniment *galopins* ou *pousse-culs*. Petits clercs d'huissiers, vieillis au métier, mouchards chassés des rangs de la police, ces gens-là ont tellement le travail en horreur, qu'ils lui préfèrent ce honteux métier, et que, moyennant six francs par *expédition*, ils acceptent avec plaisir les coups de pied et coups de poing qui, en moyenne, s'élèvent à plus de six par affaire.

Vous vous mariez demain, et vous avez déjà dépensé précisément le double de ce que vous aviez calculé. Mais enfin vous avez payé d'avance la corbeille, l'église et la mairie; vous avez reçu les compliments de votre portière, les bouquets des dames de la halle, vous vous en croyez quitte. On sonne, et vous allez ouvrir, croyant que ce peut être le tailleur, si impatiemment attendu, ou tout au moins le notaire. Entre un monsieur en habit noir râpé, qui vous salue jusqu'à terre et vous offre un rouleau de papier blanc, entouré de faveurs roses. « Monsieur, vous dit-il, voilà de petits vers que j'ai pris la liberté de composer à l'occasion de votre illustre hyménée; vous plairait-il accepter ce faible hommage de ma muse timide? » Ou bien : « Monsieur, j'ai pensé qu'il vous serait peut-être agréable de présenter à votre aimable future un petit acrostiche fait sur ses jolis noms vous observerez que ce travail réunissait des difficultés d'autant plus grandes, que si mes vers offrent à gauche les noms de madame, ils donnent les vôtres à droite, et même ceux du beau-père dans le sens diagonal, à cela près de deux *e* muets que, nous autres poëtes, comptons

ou supprimons à volonté. » Allons, mon bel épouseur, encore cette contribution indirecte, mettez la main au gousset, donnez quarante sous à l'épithalamiste de votre mairie, à cet imbécile qui, au lieu de faire de bonnes bottes ou de bons chapeaux, a passé sa vie à faire de mauvais vers aux dépens de tous ceux qui, depuis trente ans, se sont mariés sur le troisième arrondissement de Paris.

La garde qui veille aux grilles des Tuileries n'en exclut pas bien complétement les chiens errants, comme vous savez ; elle n'en exclut pas non plus absolument la mendicité ; on n'y entre pas avec la veste du travail ; mais elles s'ouvrent pour l'habit noir râpé de la paresse et du vice.

Fuyant la tourbe des promeneurs à la mode, vous



vous êtes enfoncé dans l'allée des Soupirs ; vous entendez quelqu'un marcher derrière vous, machinalement vous doublez le pas, on vous appelle : « Monsieur, monsieur, » et vous, tout entier à vos réflexions, vous n'y prenez pas garde. Tout à coup un grand individu, vous



mettant la main au collet, vous force à le regarder en face : « Monsieur, je suis un pauvre honteux. » Vous lui donnez deux sous, et croyiez n'avoir à craindre que l'expression prolongée de sa reconnaissance. « Monsieur, monsieur, qu'est-ce que vous faites donc ? prenez donc garde. — Eh bien ! est-ce que vous ne m'avez pas demandé ?... — Sans doute ; mais vous me donnez deux sous comme à un pauvre ordinaire, et moi je suis un pauvre honteux ! » Et c'est donc pour arriver à cette profession de pauvre honteux que cet homme a passé autrefois dix années au collége ! En vérité, je vous le dis, si vous n'avez pas de fortune à laisser à vos enfants, faites-les vaudevillistes ou faites-leur apprendre l'épicerie.

Cette galerie n'est pas complète ; mais l'espace me manque, sans quoi nous aurions pu vous montrer encore le surnuméraire, l'employé à mille francs, le sous-courtier d'annonces, le voyageur en librairie pour l'intérieur de la capitale, le placeur de vins à la sonnette, et ce pauvre diable, enfin, qui vient présenter son ***habit noir râpé*** à l'éditeur des ***Français***, pour savoir si messieurs du comité de lecture voudront bien lui permettre d'en changer.





LE BOTANISTE

PAR

EUGÈNE VILLEMIN





Autant la nature, de ses entrailles inépuisables, a fait éclore de végétaux différents, dont elle a peuplé tous les recoins du globe, vallées, montagnes, plaines arides, pics rocailleux, collines fertiles, enfin depuis les fentes des rochers, jusqu'au fond des ruisseaux, des fleuves et des mers, autant il s'est trouvé d'individus qui, parmi ces quatre-vingt mille espèces de plantes, choisirent un groupe particulier, objet de leur prédilection et de leurs études spéciales.

Abeilles laborieuses, qui chacune apportent leur miel à la ruche commune, les botanistes, selon la branche qu'ils cultivent, se montrent avec des caractères particuliers et originaux dont l'énumération dépasserait les limites de cet article. Pareil à ce paysagiste qui, dans un point de vue, ne saisit que les masses culminantes, nous nous contenterons de dessiner à grands traits les physionomies les plus saillantes de ces bons savants, dont l'allure candide, naïve, pleine de franchise et de simplicité, nous fournira, je l'espère, quelques détails ignorés du monde aristocratique, artistique, bourgeois et industriel : car, hâtons-nous de le dire, c'est un monde à part qui a conservé quelque chose du noble désintéressement et de la grandeur imposante des temps antiques.

> Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût,
> Toujours par quelque faible on paya son tribut.

Au milieu de mille qualités éminentes, grâce à une vie solitaire, laborieuse, excentrique, sous leur écorce percent de ces petits travers, innocents s'il en fut ! et auxquels, par cette considération, les médisants auraient bien dû faire grâce ; mais, pour parodier un hémistiche du bon la Fontaine, leur langue est sans pitié.

N'a-t-on pas osé dire, par exemple, que, dominés par leur idée fixe, tout s'éclipse devant elle ; que, semblables à ces végétaux unisexués qui demeureraient dans un éternel célibat, si le vent ne prenait la peine d'accomplir leur hyménée, ils vivent dans une indifférence non moins profonde ? Le bruit court aussi que grande est leur jubilation, quand leur herbier est le seul qui possède un fétu pour lequel brûle de convoitise plus d'un envieux confrère. « Parlez-leur, a-t-on encore ajouté, d'édifices, de colonnes corinthiennes, ils vous répondront sérieusement que la colonnade la plus superbe à voir est une double rangée d'ormes fuyant à perte de vue. Le marteau municipal abattant un vieux monument historique les laisse parfaitement impassibles ; la cognée du bûcheron saccageant les arbres témoins du grand siècle est capable de les faire défaillir en syncope. » Et voyez quelle contradiction ! Dans leur fureur collectionnante, viennent-ils à tomber sur des



parages où croissent quelques plantes rares, ils se mettent à cueillir en grande hâte et avec une incroyable rapacité cent fois plus d'échantillons qu'il ne leur en faut : il semblerait qu'ils ont peur qu'un autre ne s'enrichisse au même trésor. C'est ainsi que plusieurs espèces furent entièrement détruites; c'est ainsi que la Gesce des marais a disparu des environs de Paris; c'est ainsi qu'ont également disparu des campagnes de Montpellier la tulipe *oculis solis*, et sa sœur la tulipe de Clusius, délicieuse fleur, blanche comme du lait et marbrée de jolies veines roses; c'est ainsi, ô douleur! que l'asplenium révéré des poëtes, l'asplenium de Pétrarque, a cessé pour toujours de suspendre son feuillage finement découpé aux roches de la fontaine de Vaucluse!!

Comme j'ai eu occasion de le faire remarquer à propos du *Berger*, les objets extérieurs reflètent en nous quelque chose de leur physionomie; c'est une influence à laquelle il n'est donné à personne de se soustraire.

Voyez le botaniste physiologiste et expérimentateur; toujours renfermé dans son cabinet, où son jardinier lui apporte des végétaux dont il a besoin, combien il est loin d'offrir l'allure enthousiaste et vraiment poétique du botaniste voyageur! Toujours armé de son microscope, on dirait que l'habitude de ne se servir que d'un seul de ses organes visuels a laissé sur son visage l'empreinte d'une contraction qui ressemble beaucoup au sourcillement du mécontentement et de la mauvaise humeur. Les fleurs charmantes qu'il mutile sans cesse seraient-elles capables de dérider son front, en y réfléchissant un rayon parfumé de leur gracieuse et riante figure? Hélas! le plus souvent, elles gisent sur la table du savant, disséquées par tronçons et quasi réduites, les malheureuses! à l'état de cadavre...

Il ne faut pas s'y tromper, grande est la différence entre celui qui s'occupe de physiologie végétale et celui qui, sillonnant en tous sens la surface du globe, court à la recherche de ces nouvelles espèces qui comblent de jour en jour les lacunes rencontrées encore çà et là dans la chaîne élégante de ce beau règne, le règne végétal!

Poussé par un de ces penchants auxquels rien ne résiste, le dernier s'est épris de la botanique pour elle-même; il lui consacre son existence avec cette ardeur qui caractérise les grandes passions, tandis que l'autre,

choisissant au hasard, n'a cru faire et n'a fait en réalité qu'un mariage de raison où le cœur n'est compté pour rien. L'expérimentateur absorbera toute matière assimilable à son intelligence, quelle qu'elle soit; ce ne sont pas plus les fossiles que les astres, les chiffres que les minéraux, les animaux que les plantes, c'est quelque chose avec quoi l'on fait de la science plus ou moins abstraite, plus ou moins froide et positive.

Entre le physiologiste et son nomade confrère existe une région intermédiaire occupée par des individus qui, sans se donner la peine d'approfondir la structure anatomique des végétaux, tel que M. Vaucher de Genève, viennent s'asseoir auprès de la plante pleine de vie et de santé, dans les lieux où elle se complait davantage; et là, examinent comment elle épanouit sa jeune corolle, prend sa nourriture, se développe, féconde et dissémine les graines qui perpétuent son espèce.

Pour mieux caractériser cette nuance d'observateurs, je ne puis résister au désir de vous en citer un, qui reçut en naissant le rayon sacré d'une vocation vraiment extraordinaire : c'est Fabre, ce simple jardinier des environs d'Agde, qui, las de semer, transplanter, couvrir de leur manteau de verre les *cucumis melo*, se prit tout à coup d'une passion violente pour la botanique. Je ne sais s'il savait bien lire, mais à coup sûr il comprenait à peine le français singulièrement défiguré par le patois de son pays. Qu'importe ! rien ne l'arrête, il se pourvoit d'une Flore; mais, grand Dieu! l'infortuné... pouvait-il soupçonner que l'argot scientifique, pour ceux-là même qui savent le mieux leur langue, fût de l'hébreu tout pur! En face de tous ces termes barbares, fruit posthume de deux mots grecs ou latins accouplés après coup, il se trouve frappé de consternation, le découragement s'empare de lui; mais ce n'est pas pour longtemps, il revient à la charge, et, pour dernière tentative, il imagine de prendre un arbre bien connu, le noyer par exemple. « Ah ! se dit-il, ceci est un chaton, voilà ce qu'on appelle une étamine. » — Εὕρηκα, comme s'écriait Archimède : « J'ai trouvé ! » En effet, ce fut pour lui le *fiat lux*. C'est ainsi qu'il devint, non pas un botaniste ordinaire, mais un savant botaniste, si bien qu'on lui doit la découverte d'une nouvelle espèce de marsiléa, *marsilea Fabri*, plante aquatique, qui, baptisée de son nom, le conduira à l'immortalité.

Pendant trois ans, trois grandes années, il se mit à observer cette même plante, et par une infatigable persévérance, il y découvrit dans la fructification des phénomènes entièrement ignorés, dont le récit fit l'admiration de l'Institut.

Hâtons-nous d'en finir avec la botanique positive, en disant un mot des nomenclateurs de nos jours, ces stériles imitateurs du grand Linné, dévorés de la gloire des lettres initiales, ces frelons impuissants qui, dans leur ardeur inquiète, plus désireux de saisir un prétexte pour s'inscrire au bas d'une page imprimée que de faire progresser la science, vont sans cesse démembrant les familles, disloquant les genres, morcelant les espèces et jusqu'aux variétés. Vandales! Vandales! qui perdent l'unité de la science, et dissocient les rapports naturels des plantes entre elles par des divisions et subdivisions que les esprits sensés déplorent, et dont, hélas! ils n'entrevoient pas le terme; car, pour peu que cela continue, nous aurons autant de familles que d'espèces, ce qui veut dire quatre-vingt mille!

Linné, ce véritable prince des botanistes, accomplit le projet d'une refonte générale. Son génie enflamma toutes les têtes d'un enthousiasme difficile à dépeindre; dans leur zèle fanatique, ses élèves ne craignent pas de s'expatrier, Lœlling en Espagne, Kalm dans l'Amérique du Nord, Bartsius dans la haute Egypte, où il fut assassiné, Hasselquist en Syrie, Ternstrœm dans le Japon, et d'autres encore, sur tous les points du globe, vont explorer la végétation de ces contrées lointaines, et rapportent aux pieds du maître les précieux matériaux d'un monument éternel qui sauvera leur nom de l'oubli.

L'ardeur qui s'était emparée de l'Allemagne se communique bientôt à la France. Accoutumée à donner l'essor en toutes choses, elle eût rougi de demeurer en arrière pour une science qui, au charme de la nouveauté, joignait l'irrésistible attrait qu'elle tire de sa propre essence. Aussi voyons-nous de tous les points de notre généreuse patrie surgir d'illustres travaux qui, tels que les Tournefort, les Michaud et les Jussieu, prenant pour tout langage une loupe, un scapel et un bâton blanc, se dispersent comme un essaim au milieu d'une campagne fleurie, dans mille directions différentes. Liens de famille, position sociale, l'amour lui-même, l'amour si puissant sur des âmes aussi impressionnables, rien ne les arrête; confesseurs d'une religion nouvelle, ils n'écoutent plus que ses nobles inspirations; apôtres dévoués, ils se sacrifient à son culte, à son triomphe, à sa propagation.

Adieu donc! généreux prosélytes, voyageurs intrépides; allez, franchissez l'immensité des mers, la cime des monts les plus inaccessibles, les sables enflammés des déserts, et de vos courses périlleuses, rapportez, non pas ces monceaux d'or que l'Espagnol avide allait fouiller dans les mines du Pérou, mais des trésors plus impérissables; car il n'y a qu'une seule chose qui vous survive au delà du tombeau, les biens de l'intelligence : Crésus, Sardanapale et tant d'autres, ont vu s'évanouir leurs richesses avec leur dernier soupir; Dioscoride, après tant de siècles révolus, possède encore les siennes.

Il serait assurément trop long de suivre chacun d'eux dans ses vagabondes pérégrinations. Parmi tant de botanistes célèbres, la reconnaissance, une juste admiration pour son savoir et la droiture de son âme, me poussent à choisir un de nos contemporains les plus connus dans le monde scientifique, M. Auguste de Saint-Hilaire.

Tel que Tournefort, qui fit maintes fois l'école buissonnière pour aller recueillir des fleurs, dès son enfance, une pente invincible le poussa vers l'étude des sciences naturelles. Dès qu'il en eut fini avec ce qu'on appelait alors ses humanités, il s'abandonna avec passion à son goût favori, et grâce à la méthode dychotomique du bon abbé Dubois, théologal de l'église d'Orléans, notre néophyte devint, sans s'en douter, passé maître dans la science des Jussieu. Sur ces entrefaites, croyant le combler de joie, on lui propose une place d'auditeur au conseil d'État : c'était sous l'Empire. Hélas! qui peindra son désespoir! Tout le monde, parents et amis, le pressent, le sollicitent, le harcèlent pour lui faire accepter une position qui pouvait le conduire aux plus hautes dignités; et lui, pendant quinze jours, quinze jours qu'il se reprocha bien souvent depuis comme un crime, une félonie envers sa chère botanique, il hésita...; mais, étant allé jouir une dernière fois de ce Jardin des Plantes qui fut si longtemps ses uniques délices, il vint à s'arrêter devant un tussilage qui lui rappela mille sensations enivrantes de ses herborisations antérieures; c'en est fait, cette circonstance si minime en apparence décidera de tout son avenir, la vocation sera plus forte qu'un vil intérêt; l'ambition, cette Phryné courtisée par tant d'adorateurs, aura vu, stupéfaite, ses charmes et ses oripeaux pâlir auprès de la botanique, cette simple fille des champs.

Plusieurs années se sont écoulées; notre botaniste, au

comble de la joie, vient de recevoir une mission du gouvernement, qui le charge de composer la Flore du Brésil. Oh! qui rendra ses transports d'ivresse! Il va donc enfin les contempler par les yeux du corps, ces forêts vierges dont Châteaubriand, aux yeux de son imagination, déroula avec tant de pompe et de richesse le magnifique spectacle? Il va donc les voir, ces forêts vieilles comme le monde, et sous leur coupole embaumée il va cueillir à chaque pas les mille variétés de fleurs que la nature y sème avec profusion.

A peine a-t-il jeté l'ancre dans la superbe rade de Rio-Janeiro, que, muni d'une caravane de mulets et d'un serviteur dévoué, le voilà parti vers ces forêts dont il lui tarde d'explorer la majestueuse profondeur. Leur aspect d'abord le transporte de joie : saisi d'étonnement, il mesure de l'œil ces arbres gigantesques dont la cime semble se perdre dans les cieux ; mais, hélas! pourquoi faut-il que dans ce monde on marche sans cesse de déceptions en déceptions! Il s'était imaginé que les fleurs allaient lui tomber avec autant d'abondance que la manne aux pieds des Hébreux, et, désappointement cruel! il s'aperçoit bientôt que ce qui fait la beauté de ces arbres et l'élévation prodigieuse de leur stature sont précisément ce qui les déshérite des trésors qu'il est venu leur demander.

Que fut-ce, lorsque, perdu dans l'immensité des savanes, comme un atome dans l'espace, il vit se dérouler devant lui un horizon sans fin, un véritable océan de verdure, incommensurable pelouse dont la monotone étendue était à peine coupée çà et là, à d'énormes intervalles, par quelques bouquets d'arbres rabougris et clairsemés! Les ennuis mortels d'une nature toujours semblable à elle-même ne tardèrent pas à s'emparer de lui et à lui faire revenir au cœur le souvenir de cette patrie, de cette France bien-aimée dont l'image n'est jamais plus chère que lorsqu'on se trouve éloigné d'elle... Le célèbre botaniste ne nous a pas dit toutes les larmes qu'il a refoulées au fond de son cœur, quand, au milieu de privations de tout genre, dévoré par les langues de feu d'un soleil insupportable, et marchant quelquefois à travers des roches, fournaise ardente qui reflète l'incendie du ciel, son imagination, en proie à une exaltation fébrile, lui remémorait les instants de bonheur écoulés dans les fraîches campagnes de l'Orléanais. Oh! c'est alors qu'il était à même de comprendre cette touchante réflexion d'Ovide :

Nescio quâ natale solum dulcedine cunctos.....

Il nous a raconté qu'un jour, dévoré par la soif, il entendit de loin la chute bruyante d'un ruisseau qui devait lui procurer un double bonheur. Sur ses bords se balançait un carex, un pauvre et obscur carex, le premier qu'il revoyait depuis son départ de France : « Oh! nous dit-il, quelles émotions cette plante fit naître dans mon âme! elle me rappela les charmes de l'amitié et les bords riants du Loiret, si différents des austères solitudes que je parcourais alors. Cet humble carex, je ne l'aurais pas changé pour les Mélastomées les plus élégantes, pour les Epidendrum aux panicules dorées, pour les Casses aux longues grappes, et toute la pompe de la végétation équinoxiale. »

Néanmoins ce serait une erreur de croire que notre savant pèlerin ne trouve aucune compensation aux fatigues sans nombre qu'il lui faut surmonter. Il a au contraire des jouissances qui le dédommagent largement des tourments qu'il endure. S'il compte des journées stériles, où, soit l'aridité du sol dans la plaine, soit la densité du feuillage dans les forêts, l'empêchent de rien butiner, il en est d'autres plus heureuses où, rencontrant de verdoyantes oasis sur la lisière d'un bois moins élevé et moins touffu, il découvre des plantes toutes nouvelles que non-seulement il ignorait jusqu'alors, mais que lui il voit, admire et nomme le premier. Penser que, dans son enthousiasme de botaniste, on a sous les yeux, on contemple à loisir ce que nul autre avant soi, comprenez-vous? nul autre au monde n'a pu regarder, ni même soupçonner dans son imagination! La faim, la soif, la combustion d'une longue marche au soleil, les nuits passées sous le ciel sans autre oreiller que la terre humide de rosée, tout cela, dans le ravissement qui transporte le botaniste, s'efface en un instant; mais il faut être initié aux joies mystérieuses de cette science enchanteresse, pour se figurer les émotions qui lui tourbillonnent dans le cœur.

Qui pourrait ne pas croire à une loi de balancement dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, loi par laquelle nos sensations vont oscillant d'un extrême à l'autre, de telle sorte que plus grand est un plaisir, plus vifs sont les tourments attachés à sa suite? Examinez le botaniste amateur : il ignore ces secousses ravissantes que procurent les nouvelles découvertes, mais aussi il ignore de même les calamités qui assiégent le botaniste voyageur; et, somme toute, le premier est encore celui pour lequel les jouissances de la botanique sont le moins mêlées d'amertume. J'en atteste votre ombre plaintive, martyrs de la science, Commerson et Dombey!

C'est l'amour qui donna naissance au premier poëte-botaniste français : une femme, en gravissant un sentier à jamais célèbre, montre une fleur au sensible Jean-Jacques, et la Pervenche,

A la tige rampante, à la rosace oblique,

inculque dans son cœur le goût d'une science qui seule put alléger par instants les infortunes de l'existence la plus tourmentée. La révolution que Linné opéra parmi les savants, Rousseau la fit éclater en France chez les gens du monde. A sa voix éloquente, les imaginations s'enflamment, et chacun à l'envi, femmes et jeunes gens, se met à botaniser avec une ardeur qui malheureusement ne tarda pas à se ralentir. Si quelqu'un après lui fut capable de la ranimer, ce fut George Sand, qui, dans sa nouvelle d'*André*, répandit toute la magie de son style, toute la mélancolie de son âme. Dites-moi, qui n'a point senti battre son cœur en suivant sa Geneviève, pâle et frêle jeune fille, à travers la prairie? et quelle femme surtout n'a pas dû s'épandre d'amour pour la botanique, en voyant cette charmante fleuriste trouver, dans l'étude de cette science, le secret d'imiter avec tant de perfection celui de ses chefs-d'œuvre où la nature a mis le plus de coquetterie? . . . .

Pour compléter la *typologie* du botaniste, il nous reste à dérouler celle du botaniste amateur. Le botaniste amateur se rencontre généralement entre dix-huit et vingt-deux ans; il a cinq pieds moins quelques lignes, il est un peu maigre, alerte, ingambe, poëte par occasion, et toujours amoureux. L'amour et la botanique vont rarement l'un sans l'autre.

Il professe un profond dédain pour toute plante qui a subi l'arrosoir profane de l'horticulteur; c'est en vain que ce dernier, qui est pour lui ce que l'Ichneumon est au Crocodile, lui montre ses magnifiques planches de tulipes et ses pépinières de rosiers les plus rares, il s'obstine à n'y voir que des monstres; et la fleur, la seule fleur qu'il aime,

Est simple, vierge encor, mignonne et délicate,
Comme en ce bel Éden dont nous pleurons l'exil;
On l'aperçoit fléchir sous l'oiseau qui voltige,
Et par le moindre vent sur le bout de sa tige
Branler ainsi que sur un fil.

C'est la fleur des champs, la vraie fleur, la fleur native, si tant est qu'il en existe encore dans notre vieille Europe, dont le sol a été tant de fois retourné par le soc de la charrue.

Le botaniste amateur est de rigueur relégué dans le fond d'une province, sevré du commerce de tout ce qui pense et comprend une pensée : car je ne donnerai point ce nom à une volée de séminaristes qu'un professeur mène détruire tous nos pauvres tubercules d'Orchidées qui font si bien dans les bois ; pas plus qu'à une escouade d'élèves de l'École normale qui suivent tel ou tel membre de l'Institut dans la forêt de Vincennes ou de Fontainebleau, et là trouvent beaucoup plus simple de se faire nommer les plantes l'une après l'autre que de se donner la joie de découvrir leur nom eux-mêmes : — s'ils savaient le plaisir dont ils se privent!!!

Donc le botaniste amateur part dès le matin pour ne rentrer que le soir : le ciel est pur et sans nuages, tout promet une belle journée. Sa boite en fer-blanc derrière le dos, sa serpette, son scalpel et sa loupe dans la poche, son bâton à la main, le voilà parcourant pour la millième fois peut-être guérets, bois, coteaux et prairies, tous lieux dont chaque brin d'herbe a gardé l'empreinte de ses pas. Léger d'argent, il considère le terroir qu'il exploite comme à lui appartenant : ce sont ses domaines de botaniste.

Le plus beau moment, dans la vie éphémère du botaniste amateur, c'est quand il commence à s'occuper de dénommer les fleurs et qu'il a le bon esprit de se livrer tout seul à ce travail plein de charmes. Chaque plante nouvelle qu'il ajoute au nombre de celles qu'il est parvenu à connaître est la source des sensations les plus délicieuses; aussi toute fleur ignorée qui s'offre à sa vue lui arrache-t-elle un cri de joie.

A la saison suivante, non-seulement il augmente le catalogue de son herbier, mais encore chaque fleur analysée qu'il rencontre est pour lui une vieille amie qu'il retrouve avec un plaisir qu'on ne peut apprécier sans l'avoir ressenti. Comme ses excursions ne vont guère au delà d'un rayon de deux à trois lieues, il finit par épuiser son canton, et alors il rêve un voyage dans les Alpes.

Nous avons bien fait de dire qu'il le rêve...

Enfin il se rejette sur les cryptogames, il va dénicher les fougères au faîte des vieux murs, le lichen au tronc des arbres, la scolopendre à la margelle des puits ; c'est là son coup de grâce, et son bonheur est bien près de s'évanouir, s'il ne rencontre à sa portée quelque personne aimable à laquelle il transmette son léger bagage scientifique ; c'est alors qu'il éprouve mille émotions secrètes à nommer toutes ces plantes dont les noms, plus harmonieux les uns que les autres, semblent faits pour être répétés par des lèvres de femme.

« Quelle est cette jolie fleur jaune dont les feuilles sont si élégamment découpées ?—La Tormentille.—Cette autre qui est bleue, et dont la corolle semble avoir été tuyautée avec un fer à gaufrer ? — L'Ancolie. — Et celle-là qui n'a point de feuilles et dont la tige est toute velue ? — Le Tussilage. — Quant à celle-ci, je la connais bien, dit-on avec un sourire, c'est le Myosotis, la fleur du souvenir. »

Le botaniste amateur ne s'ennuie nullement de son rôle de professeur ; mais l'heure des préoccupations sérieuses vient de sonner, il faut songer à son avenir, il faut se créer une position dans le monde, et alors,

Adieu, véronique des eaux;
Adieu, myosotis sensibles;
Adieu, grandes herbes flexibles;
Adieu, carex, adieu, roseaux!

Mais il a beau délaisser sa chère botanique, il y revient toujours par le souvenir ; chaque fois qu'il se promène à travers la campagne, son œil caresse avec amour toutes ces bonnes vieilles amies qui rajeunissent à chaque printemps ; leur image délicate et gracieuse, leurs parfums connus le reportent vers une époque de bonheur et de simplicité, qui soulève dans son cœur de pures et douces émotions de jeunesse.

Et n'avais-je pas raison de vous dire que de tous ceux qui cultivent la botanique il est celui qui en savoure le charmes avec le plus de délices, de poésie, et le moins d'amertume ?





LE

MARCHAND DE PARAPLUIES

PAR

JOSEPH MAINZER

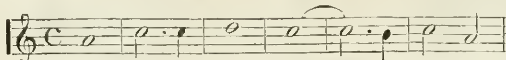


Dans un siècle de concurrence et d'imitation, où le trop-plein envahit tous les états, comment se fait-il que certaines industries, surtout parmi celles qui ont le privilége d'exploiter les rues, soient depuis si longtemps la part exclusive d'individus venus du même pays? Pourquoi l'étameur de casseroles et le raccommodeur de faïence sont-ils presque toujours Normands? Pourquoi l'Auvergne est-elle, pour ainsi dire, seule à nous fournir le porteur d'eau et le marchand de peaux de lapins? D'où vient, enfin, que le Parisien, si accapareur de sa nature, n'a pas même essayé de disputer son pavé au Savoyard, au Piémontais, à l'Auvergnat? Je serais tenté d'attribuer ce fait à une cause frivole en apparence, mais qui me semble fournir une explication plausible. Chaque espèce de ces industriels nomades se distingue par un costume spécial, plus ou moins pittoresque, mais qui, de temps immémorial, conserve sa forme et sa couleur traditionnelles : leur cri se signale aussi par un accent national fortement prononcé; et de tout temps, c'est par le cri et le costume qu'ils se sont fait reconnaître des personnes qui ont besoin de leur ministère. Or, le Parisien n'échangera jamais son vêtement léger, sa démarche sémillante et son insignifiant babil contre un massif habillement de velours ou de gros drap, d'énormes souliers ferrés, et un baragouin inintelligible. Son talent d'imitation, sous ce rapport, ne se manifestera qu'à l'époque du carnaval, encore ces costumes copiés ressemblent-ils aux originaux tout juste autant qu'une décoration de théâtre au jardin ou à la forêt qu'elle représente.

Le marchand de parapluies appartient à l'une de ces classes privilégiées dont je viens de parler. Il est sorti tout jeune de la Savoie, et, s'il occupe dans la hiérarchie de la rue une place éminente, ce n'est qu'après une laborieuse persévérance qu'il y est arrivé. C'était, dans le principe, un de ces mille petits enfants que la Savoie nous envoie tous les ans grelottant de froid et de misère, mais courageux, industrieux, actifs, l'œil pétillant déjà de l'amour du gain. A force de patience et d'économie, il a vu s'enfler sa petite bourse de cuir; à chaque faveur nouvelle de la fortune, il s'est dépouillé d'un de ses haillons, il s'est loué à un maître pour étudier la finesse du métier, et, après un long noviciat, il a fait son apparition dans la rue.

Le marchand de parapluies n'est pas coquet dans sa mise, mais il est d'une propreté irréprochable. Comme l'Auvergnat, il s'est étudié à choisir un juste milieu qui puisse tout à la fois le protéger contre les rigueurs de l'hiver, et ne pas trop jurer au milieu des ardeurs de la

canicule. Son chapeau, par une conséquence toute naturelle d'une des nécessités de sa profession, est ordinairement recouvert d'une toile cirée, et il le place de manière à laisser tout son front à découvert. Il porte au-dessus de la hanche gauche, et retenu par une courroie qui passe sur son épaule droite, une espèce de carquois dans lequel se trouve classée par ordre une collection de parapluies dont quelques-uns sont neufs, quelques-uns sont vieux, et les autres ne sont ni vieux ni neufs. Il y en a de toutes les couleurs, de toutes les étoffes, pour tous les goûts et toutes les bourses. L'été, on y voit aussi une certaine quantité d'ombrelles dont la vente est moins générale et moins lucrative, mais qui pourtant permettent au marchand de prendre patience pendant les jours de soleil. Le marchand de parapluies achète et vend : il vend du vieux pour du neuf, il achète du neuf pour du vieux. Il est, de plus, raccommodeur, et, comme tel, il me rappelle un vieux juif qui passait tous les jours, à Rome, sur la place du Panthéon, et, d'une voix chevrotante, poussait sous ma fenêtre ce cri lamentable : *Qui a des parapluies déchirés à raccommoder?*



Le marchand de parapluies doit beaucoup affectionner Paris à cause de l'inconstance de son climat, et ce n'est pas lui qui voudrait en retrancher ce brouillard, enfant de la Seine que le provincial accable de tant de malédictions. Il passe la moitié de sa vie à étudier les variations capricieuses de la température; il interroge tous les nuages qui passent à l'horizon : à leur forme, à leur couleur, il saura vous dire s'il fera beau ou s'il pleuvra; c'est un baromètre vivant. Lorsque vous le voyez se mettre en route par un temps douteux ou sombre, soyez sûr que la pluie ne tardera pas à réaliser ses prévisions. C'est au moment où toutes les industries abandonnent la rue, qu'il s'en empare et y domine en maître; à peine les premières gouttes d'eau ont-elles moucheté le pavé, que son apparition a lieu sur tous les points de Paris, en même temps, et comme à un signal donné. Partout retentit, à des temps rapprochés, son cri aigu et perçant : *Arrchand d'parapluies!* ou simplement *Pluie! pluie!* comme expression patente du vœu secret de son cœur. Que l'averse vous surprenne au milieu de la rue, en costume de visite, il vous regarde dès lors comme son client obligé : il marche à côté de vous, fatigue votre oreille de ses cris, vous interpelle; si vous vous réfugiez sous une porte cochère, il vous y poursuit, et, de guerre lasse, vous vous déterminez à lui répondre, à jeter un coup d'œil sur le parapluie que sa main vous présente. Il vous tient. Aussi à l'aise sous cette porte que tout autre commerçant dans son magasin, il tire de son étui tous ses parapluies l'un après l'autre, les ouvre et les referme, fait remarquer la beauté du taffetas, le jeu facile de la monture, et cela avec un ton de politesse et de bonhomie tout à fait engageant. De quelques degrés que vous fassiez descendre son appréciation, il ne se récrie pas; seulement sa physionomie s'empreint d'une espèce d'étonnement rempli de naïveté; puis, il vous supplie d'être raisonnable, et, à cette condition, il se fera aussi accommodant qu'il est possible de l'être : il ne demande pas à gagner; tout ce qu'il désire, c'est que vous ne soyez pas assez injuste pour lui faire subir de la perte. Enfin, tout en paraissant céder, il vous amène insensiblement au taux fixé d'avance dans son esprit : le marché conclu, il semble, en prenant votre argent d'une main et vous livrant son parapluie de l'autre, se résigner à un sacrifice nécessaire. Vous pouvez alors vous glorifier de votre emplette si vous ne l'avez payée que le double de sa valeur réelle.

Le marchand de parapluies est essentiellement voyageur : si, pendant les jours pluvieux, il se consacre presque exclusivement aux besoins de la capitale, il emploie d'ordinaire le reste du temps à faire des pérégrinations dans la banlieue, et, pour reculer les limites de son exploitation, il appelle de tous ses vœux l'établissement d'un chemin de fer sur chacun des rayons qui partent de Paris; déjà il fait un assez fréquent usage de ceux de Versailles et de Saint-Germain. Dans les villages, il vend plus de coton que de taffetas, mais il s'arrange de manière à y trouver également son bénéfice; d'ailleurs, il raccommode, il fait des échanges, il brocante; partout il trouve le moyen de rendre son voyage lucratif. Ce n'est jamais sans résultat qu'il s'est donné la peine de courir toute une journée, tenant, au grand effroi de tous les chiens de la route, son parapluie ouvert, comme pour inviter le ciel à se fondre en eau.

Le plus ancien de mes souvenirs, en fait de crieurs des rues, est celui des marchands de parapluies français. Ils se croisent dans toutes les villes, dans tous les villages de l'Allemagne, et vont toujours en chantant, ou plutôt en criant leur *Arrchand d'parapluies!* que nous autres enfants nous ne pouvions pas comprendre, et qu'aujourd'hui encore je ne comprendrais pas davantage si la marchandise qu'ils portent en bandoulière ne l'expliquait pas suffisamment. Si les chants de l'école, avec leur belle poésie puisée dans le monde si idéal et si poétique de l'enfance, ont laissé des traces profondes dans ma mémoire, je n'ai pas oublié davantage le son nasillard et le cri des marchands de parapluies, non plus que l'habit verdâtre qu'ils portaient, et la casquette à visière que l'un d'eux me jeta au nez parce que je m'amusais à le contrefaire. Nous les prenions pour des sorciers qui, par des paroles cabalistiques, obscurcissaient le soleil, et provoquaient le débordement des cataractes du ciel. En entendant à Paris le même son de voix, les mêmes mots inintelligibles, en revoyant les mêmes hommes, les mêmes habits verts, et le même ciel pluvieux qu'en Allemagne, il y a trente ans, je dois naturellement en conclure qu'il existe des traditions dans les professions, comme il y en a parmi les insulaires, les montagnards et les pâtres.

Le marchand de parapluies a d'ordinaire son domicile dans les faubourgs les plus pauvres; il loge au troisième ou au quatrième étage, et un petit parapluie de bois peint, suspendu à sa fenêtre, indique sa demeure aux passants. Lorsqu'il a vu, pendant un certain nombre d'années, chaque nuage qui s'abat sur Paris se résoudre



pour lui en quelques pièces de cent sous, il se décide parfois à ouvrir un magasin, et de ce moment il rentre dans la catégorie des commerçants établis, dont il prend les mœurs et les coutumes. Son originalité disparait pour faire place au banal uniforme de garde national, et à la suffisante nullité de l'électeur.

Il y a une grande affinité entre le machand de parapluies et le marchand de cannes. Celui-ci est, à mon avis, un des plus grands fléaux de la capitale. Il faut être étranger pour comprendre à quel point sont insupportables ces industriels ambulants qui encombrent les promenades, et semblent prendre un malin plaisir à venir, au milieu de vos méditations, de vos études physiologiques, mettre des bâtons dans les roues de votre imagination. Vous les rencontrez sur les ponts, sur les quais, sur les trottoirs des boulevards, partout où il y a affluence de promeneurs : à quarante pas, ils sentent l'étranger; ils s'avancent vers lui, bourdonnent à son oreille leur insolente et nasillarde mélodie, lui placent le bout d'une canne juste sous le bout du nez, l'accompagnent environ une douzaine de pas, dans cette position menaçante, et ne le laissent aller qu'au moment où ils voient monter à son visage le rouge de l'impatience. Enfin, il se croit libre; point du tout : à peine le premier marchand s'est éloigné, qu'un second se présente, et le conduit, on peut dire par le nez, encore une douzaine de pas. Et malgré ses gestes de colère, le pauvre promeneur doit se résoudre à se laisser escorter de la sorte par trente ou quarante de ces maudits importuns, ou à rentrer chez lui.

Dans les premiers temps de mon séjour à Paris, désireux d'acquérir le droit de traverser le boulevard Montmartre, en m'occupant d'autres choses que de bouts de cannes, je m'avisai d'en acheter une, et je la choisis assez grosse pour qu'elle fût visible à l'œil le plus récalcitrant. Par malheur, j'avais oublié un ornement essentiel, le cordon. A peine eus-je quitté mon marchand, que je vis danser devant mes yeux une foule de cordons de toutes les dimensions, de toutes les formes, des cordons à vingt-cinq, des cordons à cinquante centimes. A voir un pareil empressement, je dus croire qu'il n'était pas permis de sortir à Paris avec une canne sans cordon, et je me hâtai de me munir de cet indispensable accessoire. Enfin, possesseur de tout ce que

je croyais pouvoir assurer désormais la tranquillité de mes promenades, je me mis en marche, tenant fièrement ma canne sur mon épaule, et me disant intérieurement : « Maintenant, marchands de cannes et de cordons, race maudite, j'espère que vous allez me laisser en repos; j'ai payé mon tribut à votre insultante rapacité; grâce à une dépense de trente-cinq sous, me voici à l'abri du dégoûtant privilége que vous accorde la police : vous ne troublerez plus mes promenades, vous n'interromprez plus le cours de mes pensées. . » Je n'avais pas fini, que je rencontrai, à la hauteur du passage des Panoramas, l'infernale escorte qui, avec les mêmes manières, le mêm· procédé, se mit à me poursuivre en m'offrant de changer ma canne et mon cordon.

Que faire contre une pareille engeance? Je ne vois pas d'autre moyen de leur échapper que de devenir Parisie ı, de perdre cet extérieur étranger, cet air étonné qu'ils connaissent si bien, qu'ils sentent de si loin, et dont ils s'autorisent pour percevoir une contribution en guise de bienvenue.

Quelque douceur que la bonhomie de sa figure vous fasse supposer dans son caractère, je ne puis vous cacher qu'il existe dans le cœur du marchand de parapluies une place constamment occupée par la haine la plus profonde et la plus irréconciliable. Cette haine s'étend à tous les inventeurs de procédés nouveaux tendant à rendre ses services inutiles : on ne saurait dire de combien d'imprécations il a salué l'apparition des manteaux imperméables de caoutchouc et de taffetas gommé! Lorsque, au milieu d'un orage, il voit les femmes du peuple se faire un abri de leur jupon, comme dans le croquis que Bouchardon nous a laissé, ses yeux lancent des éclairs d'indignation, et je doute qu'il eût fait grâce même au joli groupe de Paul et Virginie.





LE GOGUETTIER

PAR

L.-A. BERTHAUD



Les électeurs parisiens à deux cents francs et au-dessus, les hommes d'ordre et de boutique ont entendu prononcer le nom du goguettier une ou deux fois au théâtre des Variétés, et ils savent, c'est-à-dire ils croient qu'il se nomme *Loupeur* ou *Balochard*. Pour eux, c'est l'ouvrier imprévoyant et viveur, hâbleur, conteur, gaudrioleur et mauvaise tête, allant boire à la barrière et dépenser en deux jours, le dimanche et le lundi, ses économies de toute la semaine; c'est encore celui qui, sans sortir de Paris, use sa journée et les manches de sa chemise à rouler de cabaret en cabaret, se frottant à tous les murs et se brûlant l'estomac avec les compositions lithargineuses du marchand de vin. Hors de là, les Parisiens ne voient plus de goguettiers, mais déjà des *goipeurs*, déjà des vauriens, déjà des gens à tout faire, et devant lesquels il est prudent d'allonger le pas entre minuit et cinq heures du matin.

Les Parisiens ne connaissent pas les goguettiers.

Le goguettier est Parisien comme eux, né à Paris, élevé à Paris, joyeux et narquois comme tous les enfants du peuple de Paris, et brave comme un coq. Il est chansonnier, il aime la musique, les refrains bruyants, et c'est pour cela qu'il est goguettier. C'est d'ailleurs un ouvrier laborieux et honnête; demandez à son patron, à son chef, à son logeur, à son gargotier, à tous ceux enfin qui ont eu avec lui quelques relations. Et si, d'aventure, il a démêlé quelque chose avec la police correctionnelle, ce qui arrive aux consciences les meilleures, assurément ç'a été de peccadilles dont il n'a pas rougi, ni sa mère.

Le goguettier a des aïeux illustres; il en a qui sont membres de l'Institut, députés, pairs de France, et qui dînent à la cour avec le roi. MM. Dupaty, Eusèbe Salverte, Étienne et Ségur aîné, ont été goguettiers d'abord. Béranger, le seul homme littéraire de notre temps peut-être dont la postérité se préoccupera avec amour, notre poëte national Béranger aussi a été goguettier. Dans ce temps-là, il est vrai, les goguettiers avaient une autre dénomination : on les appelait *Messieurs les membres du Caveau*. Mais qu'importe une différence quelconque dans les mots, si, au fond, la chose est la même absolument?

C'est dans le courant de l'année 1817 que l'on vit apparaître les premiers goguettiers. Quelques mois auparavant, l'invasion étrangère avait dispersé les membres du Caveau; les échos du Rocher de Cancale étaient devenus sourds, et le peuple de Paris portait encore douloureusement le deuil de son empereur. Un despotisme prudent, parce qu'il avait peur, cherchait à comprimer, mais à bas bruit, la manifestation des regrets populaires; il annonçait la liberté, mais il défendait de chanter la liberté. Cependant la chanson n'avait point abdiqué à Fontainebleau, et son empereur n'avait pas, comme l'autre, confié son destin à l'exécrable loyauté politique de l'An-

gleterre. Béranger était resté dans Paris. A toutes les fautes du gouvernement restauré, le poëte répondait par une satire énergique et railleuse; et puis, de main en main et de bouche en bouche, on voyait alors et l'on entendait passer la satire triomphante. Comme au temps des Mazarinades, le peuple se consolait et se vengait en chantant. Durant les premiers jours, ce fut dans l'ombre et à l'écart, le plus loin possible de messieurs de la police, que l'on chanta; mais, peu à peu, le besoin de se réunir se fit sentir plus vivement; on essaya quelques petits festins à la barrière, puis à Paris, un peu çà, un peu là. Les souvenirs de la société du Caveau tourmentaient d'ailleurs les chansonniers du peuple, les épicuriens en vestes et en blouses; et les *goguettes* furent organisées.

Dès l'année 1818, le nombre de ces réunions chantantes était incalculable. Aujourd'hui il y en a une dans presque chaque rue de Paris. La société des *Braillards*, celle des *Enfants de la Lyre*, celle des *Gamins*, celle du *Gigot* celle des *Lyriques*, celle des *vrais Français*, celle des *Grognards*, celle des *Bons Enfants*, celle des *Amis de la Gloire*, celle des *Bergers de Syracuse*, et quelques centaines d'autres encore existent depuis plus de vingt ans. Toutes ont fait la guerre à la Restauration, et toutes avaient des soldats sous le feu des Suisses, le 28 et le 29 juillet 1830. C'est là un fait qu'il n'était pas inutile peut-être de constater. Parmi les goguettiers actuels, on cite les *Epicuriens*, mais surtout les *Infernaux!*

Les goguettiers se réunissent une fois par semaine, chez un marchand de vins, depuis huit heures du soir jusqu'à minuit. La chambre qui leur sert de temple est d'ordinaire la plus grande de l'établissement. Elle est éclairée aux chandelles, quelquefois à l'huile. Une espèce d'estrade, destinée au président et aux dignitaires de l'assemblée, est établie un peu au-dessus des tables communes, à l'endroit le plus apparent de la salle. Cette estrade est couronnée de drapeaux tricolores arrangés en trophées, au milieu desquels, dans certaines goguettes, on aperçoit un buste en plâtre blanc, mais bronzé par la fumée du tabac. Quelques noms de chansonniers, plus ou moins connus, inscrits en lettres d'or sur des cartons peints, sont attachés pour la cérémonie le long des murs. On y remarque aussi des devises encadrées dans des écussons, telles que celles-ci : « *Hommage aux visiteurs! Respect au beau sexe! Honneur aux arts!* etc., etc. » Enfin, n'étaient les tables rangées en file, et couvertes de nappes blanches et de bouteilles noires, la goguette représenterait assez fidèlement, au moins pour les yeux, les églises ambulantes du grand primat des Gaules, M. l'abbé Châtel.

Il y a environ trois cents goguettes à Paris, ayant chacune ses affiliés connus et ses visiteurs à peu près habituels. L'entrée de la goguette est libre : les agents de la rue de Jérusalem y sont eux-mêmes reçus, soit qu'ils se présentent en costume officiel, soit qu'ils viennent habillés en bourgeois et marqués ou non de la croix d'honneur. Les tapageurs seuls sont exclus.

L'affilié de goguette ne possède pas d'autres droits que ceux du simple visiteur, seulement, lorsqu'on l'appelle pour chanter, on fait précéder son nom de celui de la goguette à laquelle il appartient, tandis que celui du visiteur est précédé du mot *ami*. Ainsi on appellera le *Grognard Pierre*, le *Braillard Jacques*, et l'on dira l'*ami Jean*, l'*ami Paul*. Il n'y a pas d'autre distinction entre les affiliés et les visiteurs. Deux goguettes seulement, celle des *Bergers de Syracuse* et celle des *Infernaux*, imposent à leurs affiliés des noms en rapport avec le patronage sous lequel elles sont placées; les Bergers empruntent ces noms aux églogues et aux bucoliques; les Infernaux à l'enfer. La physionomie des goguettes est partout la même ou à peu près, excepté cependant chez les Infernaux. Le président ouvre la séance par un *toast*, et les convives boivent avec lui, « à l'espoir que la gaieté la plus franche va régner dans l'enfer! » On chante ensuite, chacun à son tour, et les refrains en chœur. Immédiatement après chaque chanson, le président de la goguette se lève, nomme à haute voix et l'auteur et le chanteur, et invite les goguettiers à applaudir, ce qu'ils font toujours avec beaucoup d'effusion. Un nouveau *toast* est porté au moment de clore la séance « à l'espoir de se revoir dans huit jours! » et tout est dit. Chacun se lève alors et rentre chez soi.

Le goguettier est âgé de vingt à soixante ans. Jeune, il chante des chansons sérieuses et philosophiques; vieux, il redit les charmantes gravelures de Désaugiers. Le jeune goguettier est souvent l'auteur de la chanson qu'il chante : alors, ce sont des aspirations ardentes et majestueuses vers un monde à voir, vers un monde meilleur, et l'on y trouve, parfois, des élans poétiques et inspirés véritablement beaux. Depuis quelque temps surtout, le jeune goguettier semble avoir pris à tâche la glorification du travail et la propagation des idées humanitaires les plus récentes. On dirait un apôtre prêchant son évangile, et c'est un apôtre en effet. Est-ce pour le vin qu'il vient à la goguette? Non, car il boit de l'eau rougie. Mais voyez sa tête, si belle et si pâle, sous ses longs cheveux noirs; voyez ses yeux remplis d'éclairs, écoutez avec quel accent de conviction profonde il répand autour de lui ses belles paroles et ses nobles chants. Il n'a qu'une blouse sur le corps, c'est vrai, mais regardez : et dites dans quel tableau de Raphaël ou de Michel-Ange vous avez vu un homme portant son manteau bleu avec plus de noblesse et de simplicité... Il n'y en a pas. Celui-ci vient seul à la goguette; il s'assied dans un coin, le coin le plus obscur; on ne le voit pas d'abord, mais quand il aura chanté, soyez-en sûr, on ne verra plus que lui.

Tous les jeunes goguettiers ne sont pas, à beaucoup près, aussi recommandables. Là, comme ailleurs, il y a, par exemple, d'excellents jeunes gens au fond, mais qui n'ont pu encore désapprendre les traditions paternelles. Pour eux, la goguette est un champ libre où l'on peut tout dire, presque tout faire; et ceux-là entonnent gaillardement des couplets à faire rougir la neige. Il y a là des jeunes filles, bonnes et simples créatures qui chantent aussi à leur tour, et devant lesquelles il semble que la mémoire ne devrait être pleine que de chasteté : eh bien! non, le goguettier libertin rit de leur embarras, et son triomphe grossier augmente à mesure que le rouge leur monte plus haut sur le front. Ceci est bien lâche assurément, mais ce n'est pas la faute de ces jeunes hommes. N'y a-t-il pas à côté d'eux un vieillard qui tout à l'heure a chanté pis qu'eux et leur a donné l'exemple? Regardez bien : il sourit encore. C'est triste à dire, mais c'est vrai : il existe une espèce de vieillards qui, en toutes choses ne connaissent pas de mesures; leurs débauches sont impitoyables comme leurs austérités. Quand ils ne peuvent plus l'acheter ni la surprendre, il faut qu'ils crachent sur la pudeur; c'est pour eux une satisfaction. Il faut qu'ils blessent, qu'ils égratignent, qu'ils se révèlent quelque part, et par quoi que ce soit, parce que, à leur avis, ce que l'on doit redouter avant tout, c'est de passer pour une négation. Lorsque ces petits monstres à cheveux blancs ou à crânes pelés ne peuvent enfin plus rien du geste ni de la voix, ils se consolent



en maugréant et grommelant contre la corruption du siècle; ils pleurent le temps où ils vivaient, où ils avaient toutes leurs dents, et cela dure ainsi jusqu'au jour où ils s'en vont et font place à d'autres, plus jeunes et meilleurs. Il y a entre ces hommes et quelques poitrinaires maussades une analogie cruelle; les uns et les autres ne peuvent souffrir la vie nulle part; la jeunesse fraîche et rose les attriste, et ils se détournent quelquefois pour aller écraser une fleur. Eh! malheureux, passez donc votre chemin : il n'y a rien de commun entre vous et les fleurs.

Hâtons-nous de le dire, on rencontre à la goguette, et en fort grand nombre, de bons et honorables vieillards que l'âge n'a rendus ni jaloux ni méchants. Accueillis et fêtés par tous, ils savent que la couronne de cheveux blancs qu'ils portent sur la tête ne leur donne pas d'autre droit que celui d'être plus graves et meilleurs que tous. Aussi, chacun s'empresse autour d'eux; on applaudit leurs chansons avec enthousiasme; on met du sucre dans leurs verres; et les jeunes qui sont placés à leur table éteignent leurs pipes et ne fument pas. C'est pour ceux-là probablement que Béranger a fait son *Bon Vieillard*; tant mieux! Béranger seul pouvait comprendre ces belles natures d'hommes et les chanter.

Au fond, les goguettiers sont pour la plupart des Roger Bontemps. Les soucis ordinaires de la vie sont venus frapper à leur porte, et très-souvent sans doute; mais, en vrais goguettiers, ils ont répondu aux soucis : « On n'ouvre pas! » et les soucis ont pris leur vol ailleurs.

Ce que le goguettier cherche pricipalement, ce n'est pas le vin, c'est la compagnie. Le vin qu'il boit est mauvais, les gens qu'il fréquente sont bons. Il n'y a pas d'endroit peut-être plus dépeuplé et plus solitaire, pour les travailleurs, que cette grande ville de Paris, où l'on compte un million d'âmes et plus. Les riches, les oisifs, ont des réunions convenues, des fêtes, des bals, le bois de Boulogne et plusieurs théâtres; ils jouent, ils chantent, ils s'enivrent ensemble, et tous les jours; avant la fondation des goguettes, l'ouvrier vivait seul et ne voyait pas même l'ouvrier. Aujourd'hui il existe entre les goguettiers, qui appartiennent pourtant à tous les corps d'état, une fraternité réelle et bien entendue. Ils s'aiment sincèrement, et ils s'entr'aident sans ostentation. On a vu des quêtes faites dans une goguette, au profit d'un goguettier malheureux ou malade, s'élever quelquefois jusqu'à cinquante francs. Lorsque les besoins du nécessiteux sont plus grands et plus pressés, on tient

une séance extraordinaire, à laquelle les goguettiers de tous les rites sont invités. L'entrée est libre et gratuite, comme toujours, mais il y a un bassin au seuil de la porte, et il est bien rare qu'il entre une seule personne, visiteur ou goguettier, sans mettre son offrande dans ce pauvre bassin. Alors, la recette monte souvent à cent francs, et le goguettier bénéficiaire paye son loyer, dont il devait plusieurs termes, rachète des meubles, retire son matelas du mont-de-piété, et donne du pain à sa femme et à ses enfants.

Il y a environ deux ans que l'auteur de cet article fut introduit pour la première fois dans une goguette, aux *Bergers de Syracuse.* Il s'y trouvait, ce jour-là, une centaine de bergers, et quinze à vingt bergères. Pas un geste, pas un mot mal à propos ne s'y fit remarquer, et la soirée s'écoula aussi paisiblement que dans le monde le plus élégant. C'étaient pourtant des ouvriers, pauvres braves gens que l'on dit si turbulents, si barbares encore. Ils avaient achevé leur pénible journée, et ils s'en étaient venus chanter à la goguette pour se reposer un peu. Ils buvaient en chantant, et l'ordre le plus riant régnait parmi eux. C'étaient des hommes en blouses, en vestes, aux mains dures, aux visages noircis par le travail et la sueur; c'était la richesse et la force de Paris, les bras qui construisent, pétrissent le pain, travaillent l'or et la soie, bâtissent les églises, et qui, un jour de soleil, renversent les croix et font des révolutions! Les bergères, comme on le pense bien, étaient aussi des ouvrières, laborieuses abeilles, se levant à l'aube du jour pour composer un miel qui ne leur appartiendra pas; c'étaient des femmes habillées d'indienne et coiffées de bonnets et de madras à dix-neuf sous; pauvres femmes, jolies sans le savoir, bonnes et honnêtes par habitude; charmantes créatures prédestinées comme les fleurs des champs, et condamnées à naître et à mourir pour le plaisir du riche, dans les buissons; et tout cela, en vérité, ces hommes et ces femmes avaient gardé entre eux, et malgré le vin et les chansons, une admirable réserve et une retenue vraiment décente!...

L'assemblée se sépara à onze heures et demie.

— Eh bien! me demanda le berger Némorin, qui m'avait introduit, que pensez-vous de notre société?

— Je pense, lui dis-je, que c'est ici que l'on devrait étudier le peuple; on le connaîtrait mieux bientôt, et ceux qui ont peur de lui finiraient par l'aimer.

— Si vous voulez, ajouta Némorin, je vous conduirai samedi prochain chez les *Infernaux*.

— Volontiers.

— Il y a, parmi eux, vous le verrez, des chansonniers et des poëtes remarquables, et qui ne seraient point déplacés sur une scène plus haute.

Nous convînmes d'un rendez-vous, le berger Némorin et moi, et, après avoir bu un verre de vin sur le comptoir, et allumé nos cigares, nous nous quittâmes en nous disant! « A samedi! »

Les Infernaux tenaient alors leur *sabbat* sous les piliers des Halles, chez un marchand de vin nommé Lacube. A sept heures du soir, c'est là que je retrouvai, comme nous en étions convenus, mon ami Némorin. Nous montâmes ensemble dans la chambre destinée à ses camarades les démons, et située au premier étage. C'était une fort grande salle pouvant contenir environ trois cents personnes, attablées comme le peuple s'attable, c'est-à-dire coude à coude et presque l'un sur l'autre. L'estrade des autorités de l'endroit était à droite, élevée de quelques pieds au-dessus des tables ordinaires. Cent cinquante personnes environ étaient déjà réunies quand nous entrâmes. Une demi-heure plus tard, la chambrée était complète; l'escalier tournant qui conduit dans la boutique était lui-même encombré, mais les chants ne commençaient pas encore. Je demandai la raison de ce retard à Némorin; il me répondit qu'on attendait *Lucifer* et son grand chambellan. En même temps il me fit remarquer que le fauteuil du président était encore vide, ainsi que la chaise placée immédiatement à droite de ce fauteuil.

— Comme vous ne connaissez pas les usages de l'*enfer*, poursuivit Némorin, vous ferez ce que je ferai, et les diables, j'en suis sûr, seront fort contents de vous. Ici, ce n'est pas comme aux *Bergers de Syracuse,* où il suffit de boire, de chanter et d'applaudir. Nous avons un culte particulier dont la langue ne vous est pas connue probablement, mais je vous l'expliquerai, et vous en saurez tout de suite autant que moi.

— Mon ami Némorin, vous êtes un flatteur. Mais à propos, pourquoi parlez-vous de messieurs les diables à la première personne et au pluriel?... Est-ce que par hasard vous seriez...

— Je suis le démon Kosby!

— Vous, le berger Némorin?...

— Moi-même, je cumule, comme vous voyez.

En ce moment, il se fit parmi les diables un frémissement à peu près pareil à celui que le vent produit en roulant sur les grands arbres. Toutes les pipes se retirèrent pour un instant des lèvres qui les pressaient, et l'on entendit passer de bouche en bouche un nom qui semblait attendu avec impatience, le nom de *Lucifer!...*

Lucifer, en effet, venait d'arriver. Il s'assit dans son fauteuil; son chambellan prit place à côté de lui. Deux chandelles, deux carafes pleines d'eau et quatre bouteilles pleines de vin étaient rangées en ordre au-devant du trône infernal. Les tables destinées aux démons subalternes étaient garnies de même, à peu de chose près. Au bout de quelques minutes, Lucifer se leva. C'était un petit bon diable de cinq pieds un pouce environ, replet, dodu, bien nourri, au teint vermillonné, aux yeux vifs et fins. Il portait d'ailleurs des lunettes, mais ni queue ni cornes, et je remarquai très-distinctement qu'il avait comme tout le monde des ongles aux doigts et non des griffes. Quant à ses sujets, ils ressemblaient en tout point aux bergers de Syracuse et paraissaient fort contents de leur prince et de son gouvernement. Lucifer promena sur l'assemblée un regard magnétique et quelque peu phosphorescent.

« Attention! » me dit Némorin.

Lucifer frappa sept coups sur la table placée devant lui.

« *Les cornes à l'air!* » dit le chambellan.

C'était l'ordre de se découvrir. Quelques personnes qui avaient encore leur chapeau sur la tête s'empressèrent de l'ôter et de le placer, comme elles purent, aux clous plantés dans la muraille. Ceci fait, Lucifer daigna parler ainsi :

« Démons, démonesses, sorciers et sorcières, Lucifer vous annonce que le sabbat est commencé. Que chacun donc vide son *chaudron*, *trousse son linceul*, et batte avec moi le triple ban d'ouverture. »

A l'instant, tous les verres furent vidés à la fois, les nappes relevées devant chaque convive, et l'air : *Vive l'enfer où nous irons*, battu à tour de bras et à coups de verres sur les tables de sapin. Pas une note n'avait été faussée; Lucifer parut en éprouver une satisfaction profonde, et Sa Majesté infernale voulut bien en féliciter les concertants, qu'elle appela dans cette occasion : « Mes chers camarades! » Lucifer ordonna ensuite de rebaisser *les linceuls* et de remplir de nouveau *les chaudrons.*



« Baissez votre nappe et remplissez votre verre, me dit à l'oreille mon ami Némorin-Kosby; c'est l'ordre. »

Lucifer porta alors le toast que voici :

« Aux démons et démonesses qui font la gloire de notre enfer! aux sorciers et surtout aux aimables sorcières qui veulent bien venir *rôtir le balai* avec nous. A l'espoir que la gaieté la plus franche ne cessera jamais d'animer notre sabbat!... »

Tout le monde était debout, la tête nue, le verre à la main et n'attendant plus qu'un mot pour exécuter la volonté de Satan.

« Videz! » cria-t-il.

Et encore une fois les verres furent vidés. Un nouveau ban fut battu, semblable au premier; et les chants commencèrent. Dès lors, et malgré la chaleur étouffante qui pesait sur cette immense réunion de démons et de sorciers, on songea beaucoup moins à boire qu'à écouter les chansons et à en répéter les refrains. Lucifer chanta le premier; à tout seigneur tout honneur. Sa chanson était gaie, spirituelle, bien tournée, et je n'appris pas sans étonnement que l'auteur de cette charmante production était Sa Majesté elle-même. Lorsque Lucifer eut fini, il poussa dans l'air un sifflement aigu qu'il est impossible de traduire positivement, mais qui ne ressemblerait pas trop mal peut-être au bruit que feraient, poussées en fausset et les lèvres serrées, les lettres suivantes : trrrrrrrrrrrrrrrouuuuuu!...

M. le chambellan bondit sur sa chaise, se leva d'un bloc, et s'écria avec entraînement : « A l'auteur, le chanteur, notre grand Lucifer!... Joignons les griffes! »

Et une triple salve d'applaudissements éclata comme un tonnerre au milieu de la fumée du tabac.

M. le chambellan prit alors sur son bureau une liste des noms recueillis dans l'assemblée, et dit :

« La parole est, en premier, au démon Zéphon : en second, au sorcier Philibert; en troisième, au démon Melmoth. »

« Qu'est-ce qu'un sorcier? demandai-je à mon camarade le démon Kosby.

— C'est un visiteur, me dit-il à voix basse. On désigne également par ce nom les chansonniers qui ne sont pas alliés à l'enfer; Béranger est appelé le *grand sorcier*. Il n'y a du reste aucune différence réelle entre les sorciers et les démons, et ceux-ci n'ont pas plus de priviléges que ceux-là. Comme vous voyez, ce n'est pas là une association, aux termes de la loi. Eh bien! la police nous tourmente à chaque instant. Elle arrive souvent, habillée en sergents de ville, tantôt ici, tantôt ailleurs, et s'empare de ceux d'entre nous qu'elle croit à sa convenance. On les met en prison, on les juge au bout de

quatre ou cinq mois; et, comme les affiliés ne sont presque jamais en majorité dans ces réunions, il arrive le plus souvent que ce sont de pauvres sorciers qui y venaient pour la première fois que l'on a pris. On les acquitte, c'est vrai; mais ils n'en ont pas moins été privés de leur liberté pendant plusieurs mois. Et tout cela, pourquoi! Personne ne le sait.

— Vous chantez peut-être des chansons obscènes?

— Tout le temps que l'on a chanté ces choses-là exclusivement, on nous a laissés en paix. Aujourd'hui que nous cherchons à donner à nos pensées une direction plus haute, on nous traque, on nous persécute, et on laisse faire les voleurs.

— Mais que chantez-vous donc, maintenant?

— Ecoutez le démon Zéphon, me dit Kosby, vous comprendrez peut-être ce qui pour nous est encore une énigme, les incessantes tracasseries auxquelles nous sommes en butte. »

Zéphon était debout, la figure calme, inspirée et pénétrée profondément des paroles qu'il répétait. C'était une chanson contre l'institution du bourreau, et dont nous avons remarqué surtout le couplet suivant :

Ce criminel, hélas! avant de l'être,
De sa raison déjà portait le deuil,
On lui devait une loge à Bicêtre :
Clamart reçut ses débris sans cercueil.
Détruire un fou n'est plus qu'un acte infâme
Quand du délire on guérit le cerveau.
Changeons le juge en médecin de l'âme;
L'humanité crie : A bas le bourreau!

« Certes, ce sont là de belles paroles et de belles pensées; c'est l'opinion de tous les gens honnêtes et d'esprit supérieur, c'est l'aspiration continuelle de toute sympathie vraiment humaine. — Qu'est-ce que la police a donc vu dans ces nobles idées? — La police n'a pas cherché à voir; mais il faut un bourreau à la police pour tuer ses sergents de La Rochelle, et la police ne veut pas que l'on crie : *A bas le bourreau!* — Voilà! »

Lorsque Zéphon eut fini, des applaudissements énergiques partirent à la fois de toutes les mains, et recommencèrent avec plus de force encore au nom de l'auteur de ces graves strophes, un ancien démon, et maintenant le sorcier Alphonse Bésancenez.

Le sabbat dura jusqu'à minuit. Eh bien! pendant cette longue soirée, on n'entendit, à quelques rares exceptions, près, que des champs remplis de hautes pensées et de moralités sévères. Là, comme aux Bergers de Syracuse, il n'y eut pas le moindre tumulte, pas le plus petit désordre; il n'y en a jamais. Les chansons décentes avaient été applaudies avec chaleur, les autres ne l'avaient pas été. On eût dit que c'était pour s'instruire et non pour se distraire que tous ces braves ouvriers s'étaient réunis.

Dans le courant de l'année 1839, la *Chaudière* des Piliers des Halles, ne pouvant plus contenir les nombreux membres du *sabbat*, fut abandonnée. On se réunit, dès ce moment, rue de la Grande Truanderie, chez un autre marchand de vin. Mais déjà les démons et les sorciers n'étaient plus seulement des ouvriers; à ceux-ci s'étaient joints des étudiants en droit, en médecine; chaque jour les réunions des goguettiers Infernaux devenaient plus considérables par le nombre et par le savoir; la police alors a eu tout à fait peur. Un jugement du tribunal correctionnel de Paris, rendu au mois d'avril 1840, a aboli l'*Enfer*, et condamné deux ou trois démons qui étaient là aux frais du procès et à la prison. A la vérité les mêmes juges tolèrent les bals Chicard. *O tempora! o mores!*

Les goguettiers ne ressemblent guère, il faut bien en convenir, à messieurs les membres du Caveau, et la pairie, probablement, ne s'ouvrira jamais pour eux, ni l'Institut, ni la Chambre des députés; ceux-ci *faisaient jabot* et portaient le frac, les goguettiers lavent quelquefois leur chemise bleue, et ils n'ont qu'une blouse ou une redingote; les membres du Caveau *sablaient* le champagne frappé, les goguettiers boivent du vin à douze sous le litre, et Dieu sait quel vin!... on en fait tant à Paris où il n'y a pas de vignes! Eh bien! les goguettiers ne se plaignent pas; ils ne sont ni jaloux ni envieux; ils chantent quand ils sont ensemble, et pour eux c'est assez de bonheur.

Chantez donc, bons goguettiers, pour vous aider à vivre, pour ne pas trouver trop mauvais le vin que l'on fait pour vous, trop cher le pain que vous achetez, trop rude votre rude travail. Chantez, ô mes frères! vous qui êtes sans joie aujourd'hui, mais qui souriez à tous les lendemains, et voyez tous les lendemains vous sourire. Les chants ressemblent aux prières; ils ne peuvent jaillir que d'une pure conscience, et à travers tous les autres bruits du monde ils montent au ciel.





LES CRIS DE PARIS

PAR

JOSEPH MAINZER
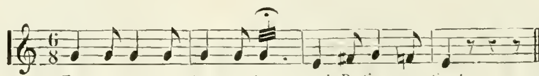


La musique n'est souvent qu'un article de luxe, un divertissement de la classe si nombreuse des désœuvrés : pour les uns, c'est un chatouillement agréable de l'oreille ; pour les autres, c'est un métier. A côté de cette musique privilégiée des salons, des boudoirs, de tous les lieux où l'homme fait étalage de ses talents, et les exploite pour acquérir de l'honneur et du profit, il en est une autre qui nourrit le cœur, élève la pensée, ennoblit l'âme, et dont la création doit être attribuée bien moins à la science qu'à la nature, qui l'a douée de ses accents si vrais, si simples, et pour cela même si pleins d'éloquence et de conviction. Cette musique, qui se mêle à nos joies comme un ami fidèle, et devient pour nous un ange consolateur dans nos jours de souffrance, cette musique, dont les modulations changent avec l'âge, l'état, les circonstances extérieures et les sensations intimes, c'est la musique populaire, la musique de l'enfance, celle qu'on entend à l'école, à la caserne, à l'atelier, celle enfin qui nous prend à notre berceau, et nous conduit, à travers toutes les vicissitudes de la vie, jusqu'à notre lit de mort.

Mais, après la musique des salons, que l'art traite en enfant gâté, après la musique populaire, que nous pourrions, que nous devrions enrichir, améliorer, rendre plus précieuse et plus influente, à cause de sa participation aux actes de la vie, il en vient une troisième, et ce n'est pas la moins intéressante, à laquelle l'art est tout à fait étranger, et qui, toute de l'invention du peuple, porte le cachet de son incontestable originalité. Créée par la nécessité, elle est l'organe indispensable du prolétaire, qui, sans son aide, ne pourrait gagner son pain de la journée. Devant cette triste condition du besoin, la critique dépose ses armes, comme sur un terrain neutre. Nous écoutons avec un vif intérêt, nous accueillons, dans leur étrangeté native, les mélodies bonnes ou mauvaises qui composent ce dernier genre de musique, et c'est en simple observateur que nous rapportons ce que nous avons entendu ; heureux si nous avons remarqué des choses qui aient échappé à d'autres, et si nous avons

réussi à trouver le côté poétique d'un sujet souvent revêtu de formes triviales, mais qui, sous plus d'un rapport, n'en est pas moins digne de fixer notre attention.

Dans tous les pays, le peuple chante par instinct; le chant accompagne ses travaux, en désigne souvent la nature, en marque presque toujours le mouvement et la cadence; le travail est en quelque sorte le diapason sur lequel il se module, et, plus celui-là a de rudesse, plus devient indispensable la mélodie qui l'accompagne. Les travaux qui exigent des efforts fatigants, et qui doivent être exécutés avec ensemble, ne manquent jamais d'être secondés par une sorte de chant mesuré dont le rhythme, fortement accentué, sert à diriger tous les travailleurs vers le même but. C'est de cette manière que partout s'exécutent les manœuvres des matelots; les maçons ne sauraient hisser une pierre de taille, ni les charpentiers une pièce de bois, sans chanter leur ho!... hop! En France, les premiers ont tous la même mélodie, et la plupart du temps le même sobriquet pour appeler leurs goujats, et leur demander ce dont ils ont besoin : *Larose! une truellée au sas!*

Dans les montagnes, c'est encore une petite chanson qui sert de signal aux femmes et aux enfants assis sur le seuil de leur châlet, pour guider un mari, un père, un frère attardé à la chasse. Le chant est le phare des montagnards. Mais son utilité s'étend encore plus loin dans les campagnes : le villageois, à la tombée du jour, l'emploie pour rassembler sous son toit de chaume les animaux domestiques lorsqu'ils reviennent de pâturer dans les champs et dans les forêts. C'est surtout quand les jeunes cochons (Dieu merci! la langue française s'est dépouillée de la ridicule pudeur qui empêchait de nommer les choses par leur nom) ont été mis pour la première fois au pâturage, et ignorent encore le chemin qui doit les ramener à l'étable, que le paysan s'ingénie à faire un curieux usage de la langue des sons. Vous entendez alors la bonne ménagère, placée sur le devant de la porte, élever gravement et fortement la voix pour appeler à elle, au moyen d'une singulière mélodie de circonstance, les petits qu'elle a soignés elle-même, et qui ont appris déjà à la connaître. Les accents de la fermière, dans ce moment, n'ont rien, je vous assure, qui ne soit agréable à l'oreille. J'invoquerais au besoin le témoignage, ou plutôt le souvenir des voyageurs qui, vers le soir, ont pu assister à ce spectacle bizarre. N'y a-t-il pas, en effet, quelque chose de doux et de caressant dans ces simples notes, qu'on entend souvent dans le midi de la France, comme au milieu des champs la cloche lointaine d'un village?
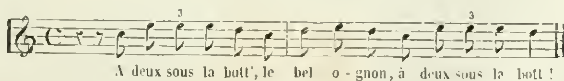


Une des choses qui tout d'abord frappent un étranger, à son entrée dans une grande ville, et qui l'impressionnent le plus singulièrement, ce sont les *cris des rues* par lesquels les marchands ambulants signalent leur passage. La grande quantité de crieurs est un des caractères distinctifs d'une capitale : l'affluence des consommateurs attire une nuée de petits marchands, dont chacun annonce sa présence par une *crierie*, ou petite mélodie qu'il invente et chante à sa façon, pour fixer sur sa marchandise l'attention du chaland. Plus les habitations ont de profondeur et d'élévation, plus ce cri devient perçant, employant alors toute la force des poumons dilatés par un continuel exercice en plein air. Une description des cris qu'on entend toute la journée dans les rues de Paris semblerait aux habitants d'une bourgade de province plus fabuleuse et plus incroyable que l'énumération de toutes les magnificences de cette grande capitale.
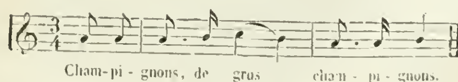
Si le hasard veut que, dans le cours d'une semaine, cette bourgade entende retentir dans son unique rue le bruit inaccoutumé d'une voiture, c'est à qui s'élancera sur sa porte pour savoir quels personnages elle renferme, quelle est sa destination, si elle se rend à une noce ou à un baptême; et qui saurait dire, dans ce dernier cas, toutes les suppositions que font entre elles les voisines? La commune s'est-elle accrue d'une fille ou bien d'un garçon? Quels noms donnera-t-on à l'enfant? Qui est le parrain? Qui est la marraine? Quels cadeaux a-t-on faits à la mère, à la nourrice, au curé, au vicaire, au sacristain? Que serait-ce si, à ces paisibles habitants dont l'oreille ne connait d'autre bruit que celui qui se fait à la sortie de l'école mutuelle, on essayait de donner une idée de l'éternel brouhaha des rues de Paris? Présentez-leur une statistique exacte des voitures qui sillonnent journellement le pavé de cette vaste cité, des bœufs, des veaux, des moutons qu'on y consomme en un jour, ils se figureront qu'elle est peuplée d'ogres, et aussi grande à elle seule que le reste de l'univers. Mais ce qui surtout mettrait le comble à leur ébahissement, ce serait la peinture de ce concert monstre qu'on y entend du matin au soir, concert exécuté par des marchands et marchandes d'habits, des porteurs d'eau, des savetiers, des repasseurs, des marchands de parapluies, des vitriers, des raccommodeurs de faïence, des marchands de peaux de lapins, des ramoneurs, des crieurs de cartons, de paillassons, de verre cassé, de mottes, de fromages, de plaisirs, enfin par cette innombrable quantité d'hommes, de femmes, d'enfants et de chiens, qui viennent de la campagne pour vendre à Paris des légumes, des fruits et des fleurs, chantant tous à la fois des mélodies différentes, avec accompagnement d'orgues de Barbarie, de trompettes et de tambours qui se croisent en tous sens. Certes, ils se refuseraient à croire qu'une fragile construction comme celle de notre oreille pût s'accoutumer à cet infernal charivari.

C'est au moyen d'une chansonnette composée de peu de mots que les marchands se mettent en communication avec les habitants des arrière-maisons et des mansardes. Quelques notes leur suffisent pour dire le nom de leur marchandise, le prix de l'aune, de la livre ou du quarteron; et parfois encore ils y trouvent la place d'exprimer l'admiration que doivent inspirer leurs fruits si beaux, leurs fleurs si odorantes, leur poisson si frais. Ils y mettent tant de concision et d'énergie, et en même
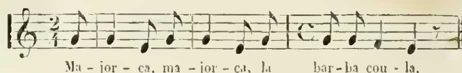
temps des façons si engageantes, qu'il est difficile de résister à cette éloquence populaire. Le moyen de demeurer impassible lorsqu'on entend à Paris : *Ah! le bel ognon!*



Ou : *Mes gros champignons!*



A Toulouse, on rencontre une petite fille qui porte sur sa tête une grande corbeille de châtaignes bouillies, en criant : *Commo d'ivous qui bol de castagnous? Qui veut des châtaignes grosses comme des œufs?* Quelle éloquence dans ce peu de paroles pour un estomac affamé et une bourse légère! Quand sous le soleil de feu du Midi paraît la femme aux belles oranges de Majorque, en chantant cette gracieuse mélodie :
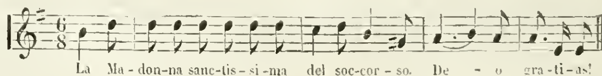


on conçoit que l'ouvrier quitte aussitôt son atelier, que la couturière descende de sa mansarde pour se désaltérer avec des fruits si succulents, si juteux, que *la barbe en coule!* Saurait-on trouver une invitation plus pressante pour un gosier desséché par vingt-quatre degrés de chaleur?

Mais essayons de débrouiller, s'il se peut, ce chaos d'industriels nomades de différentes castes, ce tohubohu de chanteurs ambulants, et de mettre quelque ordre dans un sujet si compliqué, dans cet immense tintamarre de cris et de chants qui commencent avec le jour, ne finissent que très-avant dans la nuit, et que dix volumes in-folio ne suffiraient pas à recueillir, s'il fallait les noter tous. Et d'abord, nous pensons qu'il ne sera pas sans intérêt de faire connaître ici ce que nous avons recueilli chez les anciens auteurs sur les cris de Paris.

L'origine des cris des rues remonte très-haut, et ils n'ont pas toujours été exclusivement adoptés pour la même marchandise. Dans le principe, les gros marchands eux-mêmes ne dédaignaient pas ce moyen d'attirer l'attention des passants. D'anciens ouvrages nous apprennent qu'aux douzième, treizième et quatorzième siècles, les marchands se tenaient sur le seuil de leur boutique, et engageaient les chalands à y entrer. Il n'était aucune profession qui pensât déroger par l'emploi de ce petit manége. On était harcelé alors, comme on l'est encore aujourd'hui dans les petites villes de l'Italie, par le coiffeur, qui veut à toute force vous raser, par la fruitière, qui vous offre de la salade, et par le charcutier, qui exige que vous lui achetiez des *salami*. Sans aller si loin, on peut se faire une idée du boutiquier des douzième et treizième siècles, en traversant le marché du Temple, où des centaines de jeunes filles vous arrêtent en vous prodiguant les noms les plus caressants, pour vous offrir des draps, des matelas, des serviettes, de la layette, etc., etc., ce qui n'étonne pas médiocrement le provincial, peu habitué à voir le sexe se livrer à de telles avances dans le seul but de donner de l'activité au commerce.

La *Hanse parisienne*, association de marchands, acheta de Philippe-Auguste, moyennant la somme de trois cent vingt livres, les *criages de Paris* ou les crieries des marchandises à vendre, ainsi que le droit de placer et de déplacer les crieurs. Félibien rapporte (t. I, livre IX, p. 455) qu'alors qui vendait du *vin à bouche* à Paris, c'est-à-dire du vin en détail, devait avoir crieur et payer droit à la ville. Etienne Emilian, prévôt de Paris, régla, dans une ordonnance de 1258, les crieurs de Paris et les droits qu'ils devaient payer à la ville.

Guillaume de Villeneuve, écrivain du quatorzième siècle, nous a laissé, dans un récit poétique, les différents cris en usage de son temps à Paris. Les couvents, bien que souvent fort riches, envoyaient tous les jours et dans tous les quartiers leurs frères quêteurs pour demander l'aumône. Les frères de Sainte-Croix, que saint Louis avait enrichis de ses libéralités, allaient chaque matin crier dans les rues : *Du pain pour la Sainte-Croix!* Puis c'étaient les frères de Saint-Jacques, les carmes, les pauvres écoliers, et les frères cordeliers, qui tous demandaient ainsi du pain. De même on voit de nos jours à Rome des confréries aller de maison en maison solliciter des secours en chantant. Voici une de leurs mélodies:



Le poëte chroniqueur du quatorzième siècle cite encore les croisés de la terre sainte parmi les crieurs de l'époque, ainsi que les filles-Dieu, qui s'en allaient disant d'un ton lamentable : *Du pain pour Jhesu nostre sire.* On voyait aussi les aveugles des Quinze-Vingts, qui se faisaient conduire par toute la ville en criant comme des sourds : *Du pain pour ceux du Champ pourri!* (L'établissement des Quinze-Vingts avait été fondé sur un terrain qui portait ce nom.)

Le même auteur nous apprend que les *étuvistes* se plaçaient de grand matin sur leurs portes, et criaient à tue-tête : *Seigneur, hâtez-vous d'aller vous baigner; les bains sont chauds, je vous l'assure!* Et il donne le détail de tous les cris usités alors, parmi lesquels nous citerons de préférence ceux qui peuvent le mieux indiquer en quoi le commerce des rues, à notre époque, diffère du commerce de ces temps-là, lequel se faisait souvent par échange :

Sauce à l'ail ou au miel! Dieu vous donne santé! — Poids chauds en purée, fèves chaudes! — J'ai des merlans frais et salés, j'ai des anguilles pour du vieux fer! — Qui veut de l'eau pour du pain? — Au lait, la commère, la voisine! — Bonne bûche à deux oboles! — Qui a de la lie de vin à vendre? — Petites marchandises à jouer aux dés! — Fleurs d'iris pour joncher (les rues). *— Mendiant... Dieu! qui m'appelle?*

Viens ça, vide cette écuelle! — Qui a des pots d'étain à nettoyer? — Poivre pour un denier! — Qui veut des noëls, qui en veut? — Qui a des manteaux? Gare le froid! Qu'on me l'apporte à raccommoder!

Quelquefois on entendait crier : *Le ban du roi Louis* (*pour fournir au roi homme et argent!*) — *Mèches de jonc apprêté pour les lampes! — Chandoile de coton, chandoile qui plus art cler que nulle estoile* (*qui éclaire mieux que les étoiles!*), etc., etc.

Les meuniers parcouraient les rues, faisant grand bruit et criant : *Qui a à moudre et du pain à cuire?*

« Il y a dans Paris tant de marchands de friandises, tant de loteries à *plaisirs*, à *oublies*, dit le naïf Guillaume de Villeneuve, que, si j'avais beaucoup d'argent, et que je voulusse avoir de chaque chose que l'on crie pour un denier seulement, mon bien, si considérable qu'il fût, serait bientôt dépensé. La gourmandise m'a déshabillé; lécherie m'a dérobé de telle façon, que je ne sais plus que devenir, ni par où me tourner. Je ferais flèche de tout bois! »

Jannequin, dans une composition intitulée *Cris de Paris sous François* Ier, nous a conservé un grand nombre de ces crieries, dont la plupart, après plusieurs siècles, sont restées les mêmes, tant pour le chant que pour les paroles.

Pour les cris des rues, comme pour toute espèce de chant populaire, il ne faut pas oublier de faire la distinction entre la mélodie et l'exécution. Un bon chanteur fait valoir la plus insignifiante composition, et lui prête un charme qu'elle n'a pas. Une belle composition peut devenir méconnaissable lorsqu'elle est mal exécutée. Le chant populaire, c'est-à-dire celui qui, poésie et musique, a été créé par le peuple, varie dans chaque bouche; chacun le brode, le fredonne à sa manière, et comme il peut. Souvent la mélodie primitive est difficile à retrouver; elle ne semble pas digne d'attention, et pourtant il est reconnu que les chants populaires de la plupart des nations ont toujours fait l'admiration des compositeurs; ils ont été pour eux une source inépuisable de richesses inattendues, et leur ont fourni bon nombre de leurs plus belles inspirations. Qui ne reconnait dans la *Vestale* de Spontini, de même que dans la *Muette* d'Auber, le caractère des mélodies populaires de l'Italie? La *Dame blanche* n'imite-t-elle pas les chants des montagnards de l'Ecosse? Existe-t-il, en un mot, un compositeur qui n'ait pas étudié les chants populaires de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Ukraine, de la Scandinavie? Cette originalité de pensée, qui tient son caractère du sol qu'habite l'homme, du ciel qui le couvre, ne se trouve nulle part dans les théories. On chercherait en vain dans le monde savant des mélodies qui égaleraient en invention le *Cerено tre zitelle* du peuple romain, ou *Là-haut sus las mountagnes* des Languedociens. J.-J. Rousseau admirait les chants vénitiens, dont il a fait une collection; Grétry parle avec transport des mélodies romaines; Byron n'a pas assez d'éloges pour celles des Grecs. Et qu'on ne se figure pas y voir de ces antiquités qu'on déterre : ce sont des compositions toutes pleines de vie, souvent d'une ravissante beauté, fruits d'une imagination brillante, et manifestations des sentiments les plus nobles et les plus généreux. Elles se transmettent de père en fils, de génération en génération; on les chante dans les mêmes vallées, sur les mêmes montagnes : il semble que les échos les reconnaissent, et ne puissent répéter, depuis des siècles, que le même air, la même ballade.

Les cris des rues ont beaucoup de rapport avec les mélodies populaires, et en font, en quelque sorte, partie: ils sont extrêmement intéressants par leur originalité, ce que très-probablement j'apprends aux Parisiens comme une chose toute nouvelle; car, habitués dès l'enfance à les entendre, ils n'y prennent garde en aucune façon. L'enfant de Paris a grandi au milieu des marchands d'habits, des repasseurs et des savetiers; il a été bercé avec leurs tendres mélodies, il les a sucées avec le lait de sa nourrice. Ce sont pour lui de bien vieilles connaissances; il leur doit ses premières impressions, sa première éducation musicale; aussi ses oreilles en ont-elles pris un pli tout particulier : elles ne se sont pas médiocrement endurcies à cette école de chant. De même que le meunier, au milieu du vacarme de son moulin, entend tout, excepté son moulin, le Parisien vit au milieu des crieurs sans les entendre. Mais il n'en est pas ainsi pour l'étranger assailli tout à coup par le bruit de ce redoutable tic-tac. Quel assourdissement! On lui crie à l'oreille, il n'entend plus; il se sauve, il a le vertige, et plusieurs heures suffisent à peine pour qu'il puisse recouvrer ses facultés auditives. L'étranger est ainsi frappé à Paris de mille choses sur lesquelles la pensée du Parisien ne s'est jamais arrêtée. Nous ne croyons pas que le dernier soit bien propre à faire connaitre au premier sa ville natale; celui-ci sera souvent plus frappé de ce qu'il apercevra par hasard que des objets sur lesquels celui-là appellera ses regards avec intention.

Les musiciens sont naturellement ceux dont les cris des rues ont le plus vivement intéressé la curiosité; tous ont essayé de les imiter avec leurs instruments, ou de les noter. Combien de fois, dans les rues de Vienne, de Rome, de Naples, de Londres et de Paris, ne nous est-il pas arrivé de nous détourner de notre course, et de suivre pas à pas quelque marchand ambulant, dans le seul but de saisir le caractère de sa crierie, et de le transcrire sur nos tablettes!

Du reste, il ne faut pas s'attendre à trouver dans toutes ces mélodies des trésors de beauté et de bon goût. Il y en a de très-insignifiantes, et souvent même ce sont de véritables cris de sauvage, des hurlements inarticulés. On ne doit pas oublier que les marchands crieurs battent journellement le pavé de Paris au nombre de quinze ou vingt mille, et que pour eux l'important est de se faire reconnaître : chacun d'eux s'est donc ingénié à trouver un cri ou un chant qui lui soit particulier, et auquel la ménagère ne puisse pas se tromper, car la ménagère possède seule la clef de cette langue à part, et si l'Académie était chargée d'en donner une explication, nous sommes persuadé qu'elle se trouverait dans un fort grand embarras. On est plus d'une fois tenté de se demander où cet homme, cette femme, ont pu trouver des mélodies qui ne ressemblent à rien de ce que nous connaissons dans le domaine musical, et qui sont en contraste avec tout ce qui a jusqu'alors frappé notre oreille. Toute la notation est insuffisante pour rendre de telles intonations; le système musical n'admet que des demi-tons et la mélodie de l'homme du peuple nécessiterait des quarts de tons. A cela se joint la différence de caractère qu'il sait donner à chaque son : des sons de poitrine, de médium, de fausset, un cri nasillard ou guttural, un autre qui semble partir du ventre, tout cela se succède souvent dans une mélodie qui n'a pas plus de quatre ou cinq notes.
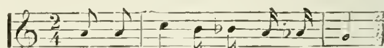
Les crieurs des rues peuvent se diviser en deux grandes catégories : les vendeurs et les acheteurs. Ces deux classes d'industriels se composent d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards, de Parisiens et de paysans, dont quelques-uns quittent, à une certaine époque de l'année, des provinces assez éloignées, pour venir à

Paris exercer un métier ou vendre une denrée, et retournent ensuite dans leur pays, où ils achètent quelque coin de terre avec le fruit de leurs épargnes.

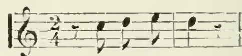
Les uns vont seuls, comme les marchands d'habits, les savetiers et les marchands de fruits, de fleurs et de légumes; les autres se montrent par paire, comme les ramoneurs, les marchands de cartons, les vitriers et les couples de marchands d'habits, homme et femme. Il en est qui portent au bras leur marchandise; d'autres la traînent ou la poussent devant eux dans une petite charrette. On en rencontre qui ont un cheval, un âne, un chien, pour les seconder. Ainsi la majeure partie chemine à pied; le reste se fait voiturer. Certains marchands n'ont pas trop, pour exercer leur petite profession, de toute la ville et de ses environs; d'autres se sont approprié les faubourgs ou la cité; on ne les voit jamais au delà de tel quartier, de telle rue. Il y en a qui s'établissent à poste fixe, à un coin de rue, sur le même boulevard, sur le même quai, sur le même pont. Quelques-uns enfin font choix d'une porte cochère pour y installer leur commerce, et, du matin au soir, depuis le premier jour de l'année jusqu'au dernier, la maison est régalée à toute heure, à toute minute, du même cri, de la même chanson, du même appel aux acheteurs.

Chaque heure du jour, chaque saison, et même le beau temps et la pluie ont leurs représentants dans les crieurs des rues. Il est tel quartier où l'arrivée régulière des marchands vous dispenserait au besoin d'avoir une montre. Les volets de votre appartement sont encore fermés, que vous entendez le *haut en bas* du petit ramoneur : il est sept heures. Vous entendez plus tard le refrain de la femme aux petits pains : c'est l'heure de votre premier déjeuner. Le maraîcher crieur avertit la ménagère qu'il est temps de mettre les légumes dans la marmite : il est onze heures. Le raccommodeur de casseroles, de faïence, vous appelle qu'il faut mettre en état les ustensiles dont vous vous servirez pour le dîner. Le repasseur de couteaux se fait entendre à l'heure où vous devez mettre la nappe, et au moment où vous allez poser le dessert sur la table, votre oreille est agréablement frappée par le cri de la vieille femme qui tient au bras son panier coquettement recouvert d'une serviette blanche et parfumée, et s'en va chantant : *Voilà l'plaisir, mesdames, voilà l'plaisir!* Enfin, vous pouvez être assuré qu'il est huit heures du soir, lorsque trois mesures de l'orgue de barbarie précèdent le cri : *Lantern' magique, pièce curieuse!* Ces cris, et cent autres, vous indiquent les heures du jour avec autant de précision que le cadran de l'hôtel de ville, et nous-même, pendant plus d'une année, nous avons réglé les heures de notre journée sur les cris du faubourg Poissonnière.
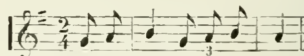
Quelques marchands ne se font entendre qu'à une certaine époque de l'année : leur arrivée, comme celle de l'hirondelle, vous annonce le retour du printemps. Combien d'êtres souffrants, retenus dans leur cellule par les longs et rigoureux mois d'hiver, se réjouissent quand la voix argentine de la jeune marchande de fleurs vient frapper leur oreille!



Combien de gourmets, à la bourse trop maigre pour acheter les primeurs chez Chevet, tressaillent de plaisir en entendant le cri tant désiré : *Ma botte d'asperges!*



Ou : *Pois ramés, pois écossés!*







LA

MAITRESSE DE MAISON DE SANTÉ

PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ





Avant de faire le portrait de l'individu, essayons de donner une description de l'endroit où on le trouve, du cadre où il pose, ou, si vous l'aimez mieux, de la contrée où il règne. La maison de santé est presque toujours logée dans quelque vieil hôtel dont les vastes appartements du rez-de-chaussée sont affectés au service commun, au grand et au petit salon, à la salle à manger, au parloir, etc. Les étages supérieurs sont divisés en une foule de petits appartements qui sont affectés aux malades de première qualité. Ceux du second ordre sont casernés dans les chambres que l'on a pratiquées sous les combles, ou dans celles qu'on a créées, au moyen de quelques cloisons, dans les bâtiments destinés autrefois aux écuries et aux remises. Comme la maison de santé parle toujours, dans ses prospectus, de l'air pur qu'on y respire, elle a toujours un jardin d'une assez vaste étendue. Ce jardin est d'ordinaire livré à l'entreprise, c'est-à-dire que moyennant une somme de cent francs par an, il y a un jardinier qui se charge de le ratisser, de le labourer et de le fournir de fleurs, d'où il résulte nécessairement que l'herbe pousse dans les allées, et que rien ne pousse dans les plates-bandes. Cependant, c'est là seulement que se trouve l'air pur qui fait le plus grand mérite de cette demeure, car l'on ne peut guère s'imaginer l'air qu'on respire à l'intérieur. Grâce aux nécessités de l'exploitation, qui font à la fois d'une maison de santé une succursale d'hôpital et une annexe de restaurant, il s'y forme une atmosphère pharmaceutique et culinaire, chargée d'exhalaisons d'éther et de matelote, de quinine et de choux farcis, de graine de lin et de haricot de mouton; espèce de gaz gras et nauséabond qui donne à la fois des étouffements et des envies de vomir.

C'est là que vit pêle-mêle la population la plus diverse et la plus changeante, car la maison de santé n'est pas seulement, comme nous avons dit, une succursale d'hôpital, une annexe de restaurant, c'est aussi une dépendance de prison. C'est en cela que la maison de santé diffère essentiellement de la pension bourgeoise. Celle-ci n'est, à tout prendre, qu'un *fac-simile* incomplet de la petite ville; la maison de santé est un résumé de la société tout entière. L'une ne renferme guère que la sottise et le ridicule, et l'autre y joint le crime et le vice. Vous allez voir comment.

Par une tolérance dont nous ne voulons point faire la critique, mais qui existe, il y a un certain nombre de condamnés qui obtiennent, sous prétexte de maladie, la permission de subir leur châtiment dans une maison de santé. Cette tolérance a été appliquée d'abord aux écrivains politiques, et en ce cas elle semble presque juste, ou tout au moins possible à expliquer. Dans nos mœurs,

l'homme qui commet un délit moral ne saurait être assimilé à celui qui a matériellement fait un acte coupable. Notre délicatesse répugne à voir dans la même prison un publiciste et un escroc, un poëte et un voleur. La loi n'a pas fait de différence, l'administration en a reconnu une, elle a eu raison sans doute; mais malheureusement dans notre pays l'abus est toujours près de l'usage, et peu à peu la tolérance dont j'ai parlé s'est étendue aux banqueroutiers, aux faussaires, etc.; de façon qu'il y a des criminels dont les uns pourrissent dans des cellules impures, et dont les autres se gobergent dans les salons de la maison de santé. Si l'on veut me permettre de raconter une visite que je fis dans une maison de ce genre, on jugera peut-être mieux de l'ensemble de cette population, sur laquelle règne la maîtresse du lieu, et peut-être aussi le portrait de ce que doit être la souveraine d'un pareil monde se trouvera-t-il à moitié dessiné par l'esquisse des sujets sur lesquels elle étend son empire. J'étais invité à dîner dans une maison de santé, par un de mes amis, que des passants y avaient transporté à la suite d'un accident, et qui s'y était installé pour s'y faire guérir, car il n'avait point de famille à Paris. Je me rendis de bonne heure à l'invitation. C'était en été, et la plupart des habitants de la maison se promenaient dans le jardin. Auprès d'une plate-bande où j'avais cueilli une rose thé d'une pâleur charmante et d'un parfum délicat, j'aperçus deux hommes que leur entretien semblait absorber complétement; l'un jeune encore et malade, mais habillé avec une recherche et une élégance particulières. On voyait que c'était un étranger. L'autre, au contraire, râblé, rubicond, musculeux, suant la santé et la vigueur, mais d'une allure grossière et brute, était vêtu comme un ouvrier endimanché. Je demandai à mon ami quels étaient ces deux hommes qui causaient si fraternellement, quoiqu'ils parussent de nature si différente. « Le premier, me répondit-il est un baron allemand, énormément riche, et qui est venu se faire traiter ici pour une maladie de peau reconnue incurable. Le second est un maître maçon détenu sous prévention de faillite frauduleuse. Ce sont là des pratiques excellentes, le baron payant très-cher parce qu'il est riche, et le maçon parce qu'il est coupable; l'un vivant dans l'espoir d'une guérison qu'on lui promet toujours pour le mois prochain, l'autre vivant dans la crainte d'être à tout moment retourné à la Force, et flattant de ses écus volés l'influence occulte de la directrice de la maison, qui le sauve de cette extrémité. L'intimité de ces deux hommes, qui vous semble un problème insoluble, s'explique ici tout naturellement. Le maître maçon seul s'est trouvé la peau assez rude et assez calleuse pour toucher la peau galeuse du baron allemand, lui seul ose entrer dans sa chambre et braver la pestilence de l'air qu'on y respire. Du reste, tous deux en combattent l'impureté par un exercice continu de la pipe et une prodigieuse absorption de bière, et cela à l'encontre des ordonnances du médecin.

— Et la maîtresse de la maison ne s'oppose pas à cette dérogation aux lois sanitaires qui doivent être plus despotiques ici que partout ailleurs?

— Hé! me répliqua mon ami, où serait alors le bénéfice de l'entreprise, si les malades se guérissaient? Chaque bouteille de bière exige, le lendemain, un pot de pommade pour frictionner le baron; et je vous jure qu'on le frictionne, non-seulement pour ce qu'il boit, mais pour ce que boit le maçon.

— Mais le malheureux en mourra.

— On l'en empêchera bien. La maladie de peau est connue pour ses excellents produits. C'est le vrai fonds des maisons de santé; on n'en guérit jamais, mais on n'en meurt que très-tard; une maladie de peau est presque une rente viagère pour la maison, et, si on l'exploite, on se garde bien de la laisser aller trop vite. Il n'y a pas de malade plus soigné que le baron. »

A quelques pas de là, je pus me convaincre que s'il y avait des amitiés dans cette sentine, il y avait aussi des haines profondes; et j'appris en même temps que s'il s'y trouvait des malades et des prévenus, il y avait aussi des condamnés. Une femme abominablement sale, mais d'une grasse beauté, passa près d'un homme fluet et maigre, et d'une recherche excessive. Tous deux se lancèrent un regard de haine et de mépris, que tous deux méritaient comme on va voir. La femme sale était une bouchère républicaine, que son mari avait fait condamner, parce qu'il croyait que le ménage est tout à fait un état monarchique où il ne doit y avoir qu'un souverain, et que sa femme y voulait un sénat composé de tous les garçons de boutique, à larges épaules, et leur faisait prendre aux affaires une part trop intime et en même temps trop publique.

Le monsieur était un vicomte de l'ancien régime, à qui les bourgeois du jury avaient fait payer, par une détention de cinq ans, son trop grand amour pour les jeunes filles au-dessous de quinze ans.

La haine de ces deux êtres l'un pour l'autre était poussée aux dernières limites. La forte et vigoureuse bouchère, pour qui son crime n'était qu'un exercice un peu étendu de sa constitution républicaine, exécrait ce croquet de vicomte et son incapacité à aborder la question dans toute sa puissance, en face d'une personne qui, comme elle, savait au moins ce qu'elle faisait, et qui insultait à la nature par l'abominable corruption dont il flétrissait des êtres incapables de se défendre ou plutôt incapables de céder. De son côté, le vicomte se révoltait de ce que cette volumineuse et lourde bouchère eût sali de son contact grossier ce joli petit crime privilégié qui, selon lui, ne devait appartenir qu'aux femmes du monde, et qui consiste à tromper son mari. Du reste, tous deux avaient trouvé, chacun pour l'autre, une dénomination qui peignait à la fois ce qu'ils étaient et le sentiment qu'ils s'inspiraient. La bouchère appelait le vicomte: « Vieux Contrafatto! » Le vicomte appelait son ennemie: « La tranche de bœuf adultère! » Tous deux condamnés avaient trouvé un asile dans cette maison. Pourquoi? par qui? comment? Ceci est un des mystères des maisons de santé.

J'avoue que ces deux rencontres m'avaient déjà donné un commencement de mal au cœur, qui m'eût peut être fait inventer un prétexte pour me retirer avant le dîner, si je n'avais été ramené à des idées moins fétides par un jeune homme qui m'aborda en s'écriant: « Hé! c'est vous, mon cher, est-ce que vous dînez avec nous? En ce cas, je vais faire frapper du champagne, car je suis de la maison. — Vous, et à quel titre? — Eh! eh! reprit-il en riant aux éclats, comme malade. — Avec cette figure épanouie! Vous êtes donc un malade imaginaire? — Non, pardieu, je suis plutôt un malade imaginé. Voici ce que c'est. Un juif me prête vingt mille francs; c'est-à-dire qu'il me donne cent louis en écus, et dix-sept mille six cents francs en savon de Windsor, en tonneaux d'urate, en pains à cacheter, en serins, en registres à dos élastique, etc., etc., etc. L'échéance venue, le drôle me poursuivit. Je lui proposai un arrangement, il refusa. Je me vengeai. Il m'avait prêté en savon et en pains à cacheter, je le payai en prison. Mais comme Clichy est un abominable séjour, je me trouvai, le lendemain de mon écrou, atteint d'une maladie chronique du foie. Je fus condamné, sous peine de mort, à faire bonne chère, à monter à che-



val, à me livrer à toutes sortes de distractions; et comme la loi a dit au créancier : « Tu emprisonneras ton débiteur, » mais non pas : « Tu le tueras, » j'ai été transféré dans cette maison de santé, où je me soigne le plus que je peux, en attendant ma guérison définitive, qui arrivera dans deux ans, car voilà trois ans de traitement que je fais de mon mieux, sans que ma maladie ait diminué d'intensité. C'est pour quoi nous allons boire de la tisane de Champagne.... à la santé de mon juif. A tout à l'heure. Je vais à l'office. »

Il nous quitta en riant, et trouva sur son passage un homme chauve à qui il se mit à chanter à tue-tête :

Préfet, je veux de tes cheveux.

L'homme ainsi interpellé se redressa comme un aspic, et courut sus à celui qui l'avait interpellé, jusqu'à ce que, fatigué de le poursuivre à travers toutes les sinuosités du jardin, que l'autre lui faisait parcourir en lui chantant toujours, *Préfet, je veux de tes cheveux*, le malheureux tomba sur un banc où il se mit à frotter sa tête chauve avec un morceau de flanelle grasse et une frénésie extraordinaire. C'était un ex-préfet de l'Empire, qui, devenu trop pressant dans ses hommages à une belle dame, s'était vu enlever son faux toupet au moment le plus animé de l'attaque. L'éclat de rire que fit naître cet accident, et qui défendit la dame beaucoup mieux que ses fureurs, avait si profondément blessé la prétention belliqueuse du préfet, qu'il en avait perdu le peu de bon sens demeuré jusque-là sous sa perruque. Il en était devenu fou, et sa folie consistait à croire qu'il avait inventé une pommade pour faire pousser les cheveux. C'est pour cela qu'il se frottait si furieusement le crâne.

Enfin l'heure du dîner arriva. Nous étions à peu près vingt-cinq à table. Le dîner me parut convenable, mais l'aspect de la table fut plus puissant que mon appétit. J'avais en face de moi une pulmonaire, espèce de cadavre ambulant qui avait été accueilli à son entrée par un murmure dont le sens voulait dire : « Tiens! elle n'est pas encore morte; c'est drôle! » Un peu plus loin, un manchot, que j'avais d'abord pris pour un militaire, mais qui n'était autre qu'un scrofuleux à qui l'on avait coupé le bras, lequel bras, à ce que j'appris, avait été enterré au pied du rosier où j'avais cueilli cette charmante rose

hé que j'avais à ma boutonnière. Il me sembla que j'avais le bras de cet homme pendu à mon habit; j'arrachai cette délicieuse fleur avec un mouvement de dégoût et d'horreur, et je renonçai à dîner.

Cependant j'admirais avec quelle tranquillité d'estomac tous ces gens mangeaient et buvaient, et j'eus bientôt l'occasion d'apprécier avec quelle tranquillité d'esprit ils prennent certains événements. Dans cette circonstance, je reconnus que l'homme physique et l'homme moral n'a que des jongleries dans le cœur et dans l'estomac. En effet, au beau milieu d'un dindon que découpait la maîtresse de la maison, un domestique de chambre, sorte de garçon de cuisine et d'apothicairerie, entra et dit tout haut :

— Madame, madame B*** du second est à toute extrémité, et elle demande un confesseur.

— Bien, répondit la maîtresse en fendant une aile en six, faites venir aussi le viatique, car je crois qu'elle n'ira pas jusqu'au dessert. »

Après ceci, à quoi personne ne fit attention, on parla immédiatement de littérature légère. Je laissai la conversation s'engager entre un richard condamné à mort pour catarrhe, et un professeur d'anglais condamné à la détention pour faux. L'un fut soutenu dans ses opinions classiques et morales par un ancien croupier de Tortoni, qui avait ouvert une maison de jeu clandestine; et l'autre fut secondé dans son admiration pour le genre romantique par un hydropique qui prétendait avoir le ventre de Falstaff. Ce fut alors que je pus observer la maîtresse du lieu. A ce moment de la journée, elle devait avoir, et elle avait quelque chose de la maîtresse de pension. Ainsi la même adresse à distribuer un plat, la même surveillance de l'œil sur la consommation libre des hors-d'œuvre, la même colère quand un indiscret osait revenir deux fois au même mets. Mais la dextérité humoriste et souple de la maîtresse de pension bourgeoise était remplacée ici par une sécheresse d'autorité que ma présence seule empêchait de se montrer dans toute sa rigueur. On voyait toujours surgir derrière les paroles de cette femme, comme une ombre menaçante, ou le médecin, lorsqu'elle arrêtait l'appétit des malades, ou le préfet de police, lorsqu'elle calmait l'avidité des condamnés. Toutefois, quelques-uns comme le baron et l'Anglais, mangeaient à volonté, cela ne pouvant que leur faire du mal, et la pharmacie de la maison rattrapant au centuple ce que la cuisine pouvait y perdre.

Enfin, ce dîner se termina, et la chose qui me frappa le plus quand on eut quitté la table, ce fut l'étrange fusion qui s'opéra dans le salon. Outre les personnes dont j'ai parlé, il y avait dans cette maison des pensionnaires valides et des malades souffreteux, gens de bon monde et de probité. Je pensais qu'ils allaient se réfugier dans un coin. A ma grande surprise, il s'établit une conversation générale dont personne n'était exclu. Deux jeunes filles qui demeuraient dans cette maison près de leurs mères infirmes, des femmes élégantes qui venaient y voir leurs frères ou leurs parents, faisaient cercle avec la bouchère et le vicomte, et, pendant un moment, la maison de santé disparut pour faire place à une réunion gaie, animée, brillante. On y parlait modes, spectacles, concerts. On y faisait des calembours, de bons mots, tandis que l'on mourait au-dessus de notre tête. Moi seul y pensai peut-être; mon ami m'assura que le lendemain je n'y aurais plus pensé.

Le repas fini, je me fis présenter, et je causai longtemps avec cette régente d'un empire si singulièrement composé. Elle me fit peur. Elle n'est plus jeune, mais a dû être fort belle; elle est rude, mais elle a un choix d'expressions assez distinguées. A la voir ailleurs que chez elle, on lui trouverait de l'esprit, et on chercherait où elle l'a pris; mais à côté de la source où elle le puise, cet esprit devient presque un cynisme effrayant. Jamais je n'ai entendu parler de toutes les infirmités et de tous les crimes humains avec une précision si indifférente. Le juge le plus accoutumé à l'aspect du vice, le médecin qui pénètre dans les hôpitaux, n'ont chacun qu'une moitié de cette affreuse expérience de l'homme, qui tue toute foi et toute sensibilité. Il me semblait que cette femme dût être faite de bois et de fer. Eh bien! non, il y a au fond de tout cela une portion d'âme qui a survécu à l'ossification générale : cette femme aime, et elle aime avec passion. Je cherchai qui pouvait être le préféré. « Jamais, me dit mon ami, il n'entre dans cette maison; elle n'est pas assez maladroite pour se montrer dans cet affreux déshabillé de son état; elle sent que le charme fuirait à la seconde visite. Du reste, un mari ou un amant ne feraient que l'embarrasser. S'il y avait ici un homme qui eût le droit de s'interposer dans les querelles qui s'y engendrent, il lui faudrait souvent employer la violence personnelle pour mettre les récalcitrants à la raison, ou répondre à des provocations qui peuvent partir d'hommes dont on ne peut les refuser. La femme, au contraire, protégée par sa prétendue faiblesse, est toujours en droit d'appeler des auxiliaires avec lesquels personne ne se soucie de se commettre; pour les maladies qui vont jusqu'à la fureur, ce sont les domestiques; pour les autres, c'est le commissaire de police. Grâce à ces moyens, chacun se maintient à sa place, sûr d'y être remis par une force ou une autorité supérieures.

Toutefois, la maîtresse de maison de santé a des vertus que l'on chercherait vainement dans le monde : c'est une discrétion à toute épreuve. Ici ont passé sans qu'on les ait jamais vues, bien des jeunes filles et des femmes dont l'arrivée était suivie de la venue d'une nourrice. Il y a eu dans ce genre des romans entiers cachés dans les murs de cette maison, et certes les Mémoires d'une maîtresse de maison de santé vaudraient mieux que ceux de l'homme qui croit le plus savoir dans ce monde.

A ce propos, je demanderai la permission de raconter une rencontre dont le secret me fut révélé trois semaines après cette première visite, un jour de bal, car on donne des bals dans les maisons de santé.

Le jour où je dînai, la nuit était tout à fait close quand je sortis. Chaillot est désert de bonne heure, et je rencontrai au milieu de la rue une voiture de poste arrêtée, et dont le postillon avait quitté les chevaux. Je m'approchai, craignant qu'il ne fût arrivé quelque accident, lorsqu'une voix de femme, sortie de cette voiture, me dit avec un accent de prière :

« Mon Dieu, monsieur, pourriez-vous indiquer au postillon la maison de santé du docteur N...? Ce malheureux est ivre et s'en va frappant à toutes les portes. »

La personne qui m'avait ainsi parlé s'était penchée hors de cette voiture, et la lumière de la lanterne m'avait éclairé son visage de manière à ce que je pusse voir combien elle était belle. Cette femme avait dans ses yeux, dans l'accent de sa voix, quelque chose d'inquiet qui sans doute l'empêcha de voir avec quelle curiosité je la regardais; mais, du moment qu'elle s'en aperçut, elle se retira dans la voiture et se voila le visage. J'accompagnai la voiture jusqu'à la maison d'où je sortais, et je me promis de m'informer de cette admirable personne. J'en parlai à mon ami.

Il ne l'avait point vue et n'en avait pas entendu parler. Personne, dans la maison, ne savait rien d'une

pensionnaire ou d'une malade arrivée en chaise de poste. Je supposai que cette étrangère n'avait pas trouvé chez le docteur ce qu'elle y cherchait, et s'était adressée ailleurs.

Le jour du bal vint enfin, et dans cette maison d'invalides et de condamnés, où la maladie régnait à tous les étages, où la honte semblait devoir fermer les portes quand ce n'était pas la douleur, ce fut un luxe, du bruit, des fleurs, des diamants, des femmes qui riaient et dansaient au son d'un orchestre joyeux. Une seule figure rappelait la mort au milieu de cette fête bruyante. C'était celle d'une jeune poitrinaire, qui, à force d'instances, avait obtenu de se placer dans un coin du salon. Là, immobile, attentive, respirant un air qui devait lui brûler la poitrine, elle regardait danser d'un œil ardent d'autres jeunes filles pleines de fraîcheur et de sève. Ses lèvres, convulsivement agitées, suivaient les mesures rapides du galop;... elle tressaillait d'une joie désolée, lorsque la danse animée emportait tous ces flots de femmes en légers tourbillons; ses doigts, crispés sur les bras de son fauteuil, essayaient de la soulever. Un moment elle se tint presque debout, et je crus qu'elle allait mêler sa figure cadavéreuse à cette course emportée et rouge de plaisir. Mais la force lui manqua, et elle retomba à sa place.

Il ne faut pas croire que ce monde qui dansait ainsi ne se fût pas aperçu de la présence de cette mourante : chacun la savait là, chacun l'avait remarquée. Mais par un admirable instinct d'égoïsme, personne n'en parlant à personne, tout le monde semblait l'ignorer, et l'on n'avait pas besoin de donner à la pitié une seule minute de cette nuit vouée au plaisir. Moi-même je voulus me distraire de cette pensée, et je ne sais ce qui me prit de demander à mon ami des nouvelles de notre préfet. Je rencontrai bien.

« Silence, me dit mon ami, sa folie a pris un caractère furieux, et ce matin il s'est tué d'un coup de couteau. Ne parlez pas de cela, ça jetterait du froid dans le bal... Il est là, à deux pas, dans un petit salon... Les femmes sont si ridicules! elles auraient peur, et j'avoue que je ne voudrais pas manquer le galop que m'a promis la femme du général belge R***, la belle-sœur du docteur, une femme charmante; elle est arrivée ce matin d'Angleterre, et n'a pas voulu manquer le bal ce soir, car elle repart demain pour Bruxelles.

Je demeurai à ma place. Le galop passa à plusieurs fois devant moi. J'étais tellement préoccupé de ce bal, à côté de ce cadavre, que je ne voyais personne; un couple plus rapide que les autres me heurta assez fortement, et j'entendis un rire suave et doux glisser en même temps dans l'air. Je levai les yeux, et je vis mon ami emportant une femme d'une élégance et d'une souplesse merveilleuse. Elle repassa devant moi, je la reconnus. Cependant je n'osai me fier à un premier coup d'œil. Lorsqu'elle fut assise, je me plaçai près d'elle; elle m'aperçut et devint pâle. J'allais aborder mon ami qui venait à moi, lorsqu'elle me dit avec un sourire plein de bonne grâce.

« N'est-ce pas vous, monsieur, qui m'avez invitée pour la première contredanse? »

Je m'empressai de lui répondre qu'elle ne se trompait pas. Nous dansâmes ensemble; pendant une figure elle se tourna vers moi, et tout en arrangeant les plis d'un fichu de blonde, elle me dit à voix basse, comme si elle m'eût parlé de sa robe :

« Si vous dites un mot, je suis perdue... Point de questions sur mon compte... Là-bas, au coin de la fenêtre, cet homme à cheveux blancs à qui je souris en ce moment, c'est mon mari; et s'il soupçonnait que je suis entrée ici il y a trois semaines, quand il me croyait à Londres, il me tuerait. »

Elle ne put continuer, c'était son tour de figurer; elle s'élança, la joie sur le front, le sourire sur les lèvres, et je ne m'étonnai point de voir mon ami danser gaiement près d'un cadavre, quand cette femme se montrait si légère avec une telle terreur dans l'âme.

Quand elle revint, je la rassurai; elle me remercia comme si je lui avais ramassé son éventail.

Le bal dura jusqu'au matin. Je me retirai vers six heures, et pourtant je ne fus chez moi que beaucoup plus tard. Cela vint de ce que, dans l'avenue de la maison, la voiture qui précédait la mienne, et où se trouvait la belle madame R***, accrocha le corbillard qui venait pour enterrer l'ex-préfet. On fut plus d'une heure à dégager ces deux voitures l'une de l'autre; et comme les deux cochers se disputaient, celui du corbillard dit à son camarade :

« C'était à toi de faire attention, animal; je ne courais pas risque comme toi de faire changer mon monde de voiture.

— Taisez-vous! s'écria madame R*** avec épouvante.

— Laissez donc, la petite dame, dit le cocher en sifflant ses chevaux pour les faire avancer, vous y viendrez tôt ou tard. Je sais le chemin, et je ne chercherai pas l'adresse cette fois-ci. »

Je regardai le drôle, c'était le postillon de Chaillot devenu cocher de corbillard.





LE TAILLEUR

PAR

ROGER DE BEAUVOIR



M. JOURDAIN. — Comment, mon habit n'est point encore arrivé?

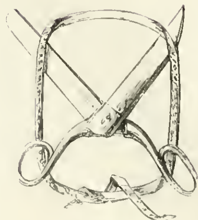
LE LAQUAIS. — Non, monsieur.

M. JOURDAIN. — Ce maudit tailleur me fait bien attendre, pour un jour où j'ai tant d'affaires; j'enrage! Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur! au diable le tailleur! la peste étouffe le tailleur! Si je le tenais maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur!...

(*Le Bourgeois gentilhomme*, acte II, scène VII.)

Mon père a l'honneur d'avoir le premier retenu son haleine en se faisant prendre la mesure d'un habit, afin qu'il y entrât moins d'étoffe.

(*Le Roman comique*, chap. XIII.)



uel est ce pauvre hère, aussi maigre que la batte d'Arlequin, jaune et maladif à faire trembler, dont la poitrine rentrée décrit un arceau, dont les jambes grêles forment un X? Un bouquet de barbe taillée en pointe à la façon de celle de Don Quichotte grisonne sur son menton, des lunettes de magicien ou d'alchimiste pincent son nez. Il laisse tomber de joie ses ciseaux en vous voyant tourner le coin de sa rue et monter ses quatre étages. Vous sonnez à sa porte, et il vous reçoit avec les façons les plus humbles, vous offrant la meilleure chaise de chez lui. Il n'a pas de valet, il n'a que sa femme, sorte de figure chinoise qui incline la tête à vos moindres ordres, et dont le sourire stéréotypé commence au premier de l'an pour finir à la Saint-Sylvestre. A vous voir monter chez cet homme logé au plus haut palier de la maison, vivant dans une cage méphitique, entre un perroquet déplumé et une femme qui sent la cuisine, un provincial croirait que vous lui portez quelque aumône; vous sortez cependant, et il vous reconduit, son bonnet de soie noire à la main, en descendant vingt ou trente marches. Serait-ce un usurier? il est trop modeste; un propriétaire? il serait bien mal logé; un auteur? cela pourrait être. Levez les yeux, et regardez cet écriteau : il vous dira son métier.

C'est un tailleur.

Et ce monsieur en frac noir mollement porté sur les coussins de cet élégant cabriolet, ayant un nègre en livrée à côté de lui, et qui conduit en gants jaunes, sans

crier *gare* par les rues les plus difficiles? Son harnais est dans le dernier goût; son cheval lui a été vendu par Crémieux; il a acheté ce nègre, parce qu'un nègre dans un équipage est de très-bon air. Les roues de son char vous frôlent en passant, il manque de vous écraser. « Quel est cet insolent? » demandez-vous au commissionnaire du coin, qui le connait. Il répond :

« C'est un tailleur. »

Dans l'état de tailleur on est le favori ou le plastron de la fortune. On habite des salons ou une mansarde; on a une loge aux Bouffes, ou l'on végète. Un tailleur du nom de Reblet vient de faire construire une fort belle maison en pierres de taille, rue de Richelieu, à deux pas du monument de Molière; la façade porte son nom. Un autre tailleur, qui sans doute avait lu Chatterton, s'est suicidé rue du Pot-de-Fer pour avoir manqué un habit de garde national.

Au temps où nous vivons, tout le monde *s'habille*, à très-peu d'exceptions près; mais ce qu'il y a d'infiniment triste pour les tailleurs, c'est que tout le monde s'habille de même. L'habit noir est devenu la charte universelle; il fera le tour du globe. C'est à l'Angleterre que nos malheureux drapiers doivent cette révolution. L'habit de Franklin et son grand chapeau de quaker ont porté, vers la fin du dix-huitième siècle, le premier coup à la soie et au velours. Autrefois, dans une maison bien réglée, le valet de chambre d'un grand seigneur devait prendre soin d'habits tellement miraculeux, que les plus beaux coffres en laque et en bois de rose ne paraissaient pas trop magnifiques pour les renfermer. La confusion des rangs n'avait pas encore amené celle du costume; les princes étaient vêtus comme devaient l'être les princes, les bourgeois portaient l'habit de la bourgeoisie. Les artistes, poëtes, musiciens ou peintres, avaient non-seulement des Ordres qui les distinguaient et les classaient dans le monde; mais encore on les reconnaissait à la seule couleur ou à la coupe de leur vêtement. La condition du tailleur sous les siècles précédents semble plus lucrative au premier abord; ils taillaient en grand dans la soie et le velours, ils étaient à la fois marchands de bas, rubaniers, cordonniers, etc., ils se chargeaient de tous les détails d'une toilette. La scène huitième du *Bourgeois gentilhomme* mentionne expressément les bas de soie et les souliers envoyés par le maître tailleur à M. Jourdain[1]. Atteints dans leur industrie sous les premiers règnes, par la publication des lois somptuaires, les tailleurs ne se vengèrent que trop de cet édit par la suite : l'ampleur des étoffes, les broderies, les fourrures, coûtaient de bons écus tournois à nos ancêtres. Le plus beau temps des tailleurs dut être celui des Valois, de Louis XIII et de Louis XIV. Les modes d'Italie et d'Espagne servaient de prétexte à l'exagération du luxe, il est vrai; mais, il faut le reconnaître aussi, les tailleurs, à cette époque, étaient de véritables artistes. Ils existaient en corporation, ils se communiquaient des dessins et des idées. Les peintres, on ne peut le nier, avaient alors sur les modes une influence plus marquée qu'ils ne la possèdent aujourd'hui que tout le monde se ressemble. Depuis les gravures de Callot jusqu'aux toiles de Boucher, quelle vaste bigarrure, quelle friperie de costumes! Alors le tailleur pouvait s'écrier à bon droit : ***Et ego pictor!*** Il répandait le dessin et les fleurs de la broderie sur le costume; il était chargé d'exécuter les pompeux habits inventés depuis les fêtes de François Ier jusqu'aux carrousels de la princesse d'Élide. Quelle gloire pour lui de voir son œuvre applaudie à l'égal d'une œuvre de Molière, dans ces admirables quadrilles de Versailles, où il ne s'agissait de rien moins que de représenter Thalestris, reine des Amazones, venant au camp d'Alexandre avec sa suite! Le dauphin, surchargé de pierreries, d'or massif et de dentelles, faisait Alexandre; madame la duchesse de Bourbon représentait Thalestris. Les Amazones de cette fête guerrière, toutes distinguées par leur rang, leur esprit et leur beauté, toutes portant des noms aussi illustres que ceux des Choiseul, des d'Estrées, des la Fare, des d'Haufort, des d'Humières, passaient et repassaient dans ces jeux galants et magnifiques comme autant de constellations royales. Les diamants pleuvaient à leurs cheveux, à leurs robes; quand elles couraient la bague, c'était à éblouir, à vous donner le vertige! Imaginez-vous pendant ce temps le tailleur de la cour[2] caché dans l'ombre de quelque charmille, comme un auteur qui se cacherait dans la coulisse, suivant du regard chacun de ces héros qu'il a vêtus, chacun de ces princes qui lui a coûté tant de veilles! Il tremble, il frémit à chaque volte décrite par les chevaux, à chaque froissement impétueux des cavaliers; la sueur inonde son front, il croit voir l'habit de M. le Prince se déchirer, le pourpoint guerrier de mademoiselle d'Humières craquer insidieusement. Il lui faut les éloges d'un Condé ou du roi lui-même pour se remettre; sans cela le digne homme se frapperait peut-être de ses ciseaux comme Vatel de son épée.

Mais aujourd'hui, bon Dieu! que représente un homme qui s'intitule : *Tailleur de la cour et des princes?* Aujourd'hui qu'il n'y a plus de maison du Roi, et que les tailleurs ne portent plus l'épée; aujourd'hui (ce qui est plus grave) que le premier des princes s'habille comme le premier des bourgeois, que veut dire ce mot : *Tailleur de la cour?* Il y en a par centaines et par milliers; il y en a jusque dans la banlieue, aux Batignolles et à Belleville. Il suffit d'un homme qui a fait six gilets de bal à quelque prince, pour que le prince lui donne ce titre en guise de rentes, d'honneurs, et de *bouche à la cour*. En général, ce sont de tristes ouvriers que tous ces tailleurs en titre, fussent-ils protégés par les maisons de France, d'Allemagne ou de ***Nassau***. On ne saurait rien voir de plus maussadement habillé que tous les gens de la cour, depuis les précepteurs des princes jusqu'aux commis, depuis les ministres eux-mêmes jusqu'à leurs laquais. D'où vient ceci, et n'y aurait-il point quelque flatterie indirecte dans cette humilité princière qui s'est retranchée

[1] M. JOURDAIN. — Ah! vous voilà. Je m'allais mettre en colère contre vous.

LE MAITRE TAILLEUR. — Je n'ai pu venir plus tôt, et j'ai *mis vingt garçons* après votre habit.

M. JOURDAIN. — Vous m'avez *envoyé des bas de soie si étroits*, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre; et il y a déjà deux mailles de rompues. Vous m'avez aussi *fait faire des souliers* qui me blessent furieusement... La perruque et les plumes sont-elles comme il faut?

LE MAITRE TAILLEUR. — Tout est bien.

(*Le Bourgeois gentilhomme*, acte II, scène VIII.)

[2] Il y en avait six couchés sur l'état de la Maison du Roi, aux gages de cent vingt livres chacun. Mais le premier d'eux tous *travaillait seul pour les habits* de Sa Majesté. Il était qualifié valet de chambre du Roi, et devait, pendant qu'on habillait Sa Majesté, se trouver à son lever. Quand le Roi prenait un habit neuf, pour cette première fois, le tailleur présentait les chausses de Sa Majesté.

Outre ses gages ordinaires de cent vingt livres, il avait cent cinquante livres de récompense par quartier, payées au trésor royal, et encore six cents livres à la fin de l'année, payées par le trésorier de l'argenterie, et bouche à la cour toute l'année.

pour tout luxe dans le frac bourgeois, les socques et le parapluie?

Nous parlerons durant le cours de cet article assez longtemps du tailleur *civil*, pour nous occuper d'abord du tailleur *militaire*.

Le tailleur militaire a dû se ressentir nécessairement des vicissitudes politiques. Toutefois, hâtons-nous de le dire, une branche importante rendue à son commerce habituel depuis juillet 1830, c'est l'habit de garde national. Ce travestissement milicien, dont la forme a déjà changé plusieurs fois, paraît devoir être immuable. Nous ne pouvons affirmer qu'il brille par les agréments, sa simplicité étant connue; mais il est prescrit par les ordonnances, et parade aux jours dits sur le dos des légionnaires plus ou moins bien faits. Une tête d'épicier ressortant de ce frac bleu produit sur le passant le plus morose un effet désopilant; il croit voir une coloquinte guerrière. L'habit de la garde citoyenne ainsi confié aux mains du tailleur, celui-ci n'a plus qu'à étudier le galbe du héros qu'il doit vêtir; s'il est fluet ou ventru, si sa poitrine rentre, etc , etc. Le grand calcul du tailleur militaire consiste à habiller fort *juste* les gens qui prennent du ventre; il fera de la sorte deux habits par an à son digne béotien. Un autre calcul du tailleur, c'est de se mettre dans la compagnie de son client, afin d'habiller peu à peu les individus qui la composent; le corps de garde ainsi devient pour lui une véritable annonce.

Le tailleur militaire n'en habille pas moins d'autres héros de toute arme et de tout pays. La panoplie de sabres, d'épées, de gibernes, de casques, de shakos, de bonnets à poil, qui attire l'œil dans son atelier, prévient en sa faveur le César provincial qui vient lui commander son uniforme. Le tailleur militaire porte d'ordinaire les moustaches ou la royale; il a chez lui plusieurs portraits de Napoléon et de Murat, les barricades de 1830 mises en couleur, un buste du roi et plusieurs lithographies de Vernet. Il a autour de lui un escadron de *coupeurs*, aux figures tudesques et barbaresques, qui fredonnent du Béranger, ou, à défaut du Béranger, la *Colonne*, d'Emile Debraux. Ces intrépides sabreurs d'habits méprisent les pékins, et vous observent dès l'entrée avec un certain air de fierté romaine qui cède bientôt devant le regard du maître. N'est-ce pas lui, en effet, qui contient de temps à autre par sa seule fermeté leurs coalitions républicaines? Lorsqu'ils se révoltent et se présentent devant lui comme les flots irrités devant Neptune, c'est lui qui prononce le *quos ego*, et tout rentre dans le devoir.

Le tailleur militaire, qui va parfois se récréer au spectacle, affectionne particulièrement le Cirque-Olympique. Là, en effet, il retrouve une vaste Odyssée de désastres et de costumes; il suit le cheval de Napoléon dans la mêlée; il admire le jeu et les uniformes des acteurs. En se retirant, il a l'œil humide et chante à voix basse, en rasant la boutique du marchand de galette :

Qu'ils étaient beaux jadis dans la bataille,
Ces habits bleus par la victoire usés!

Beaucoup de tailleurs militaires (trop peut-être!) ont pour enseigne : *Au Roi Frédéric*. La prise de tabac que ce Salomon du Nord déverse sur son uniforme bleu à revers rouges n'a pourtant rien de guerrier. Nous approuvons davantage l'idée d'un tailleur de Versailles, qui s'est fait peindre une *redingote grise* avec une épée en guise de tête; il y a au bas : *A l'invincible redingote*.

A son air, à sa démarche, ou à son habit, nous vous défions bien de reconnaître le *tailleur civil;* il ressemble à tout le monde, et n'a vraiment de signe ou d'indice particulier que le brisement assez sensible de ses jambes, qui le font ressembler à un compas tordu sur lui. Rarement il cause debout; il lui faut l'appui d'une table ou d'un fauteuil. Il est *civil*, très-civil, excessivement civil, surtout quand vous faites chez lui de la dépense. Il vous parle de M. le comte un *tel*, qui a pris *telle* étoffe, du duc de***, qui sort de chez lui, du temps qu'il fait, et des gilets qu'il *vous faut* porter. Ce jour-ci, il vous reçoit en pantalon de molleton blanc, avec une veste *idem;* demain ce sera en habit noir et en souliers vernis, car il mène sa fille aux Bouffes. La fille du tailleur est pour l'ordinaire élevée en pensionnaire de madame Campan : elle a un piano de Pleyel, un maître à chanter du grand Opéra, ou du théâtre italien, à vingt francs le cachet, un chien épagneul de la race de *King Charles*, et des fleurs dans toutes ses jardinières. Elle lit tous les romans, ceux de madame Sand en tête; elle en fait des extraits sur un album de Susse. Pervenche solitaire, cachée à tous les regards de la clientèle, elle s'épanouit tristement au fond de sa chambre, maudissant l'humilité de sa naissance, et levant de ses doigts légers la persienne de sa chambre, chaque fois que le cabriolet d'un *lion* ou d'un homme titré s'arrête devant la porte Bien qu'elle ait vu Cathos et Madelon dans les *Précieuses ridicules*, elle tourmente chaque jour son digne père, pour qu'au lieu de *tailleur* il mette sur son enseigne le mot *Taylor*.

Sa mère, digne femme, qui ne ressemble pas mal à un melon sur une borne, tant l'obésité de sa taille et celle de ses joues luttent ensemble, élève parfois sa voix glapissante du fond de l'atelier où elle se promène, pour lui crier : *Amanda*, ou *Athénaïs*. Cette masse de chair, qui se meut difficilement, garde autour d'elle trois chats, une vieille femme de chambre et un *coupeur* émérite, devenu son domestique à la suite d'une banqueroute. Ce garçon lui lit les *premiers-Paris* des journaux, le cours de la rente et le feuilleton des théâtres : voilà plus qu'il n'en faut pour l'endormir chaque soir.

Cependant, il vous faut préciser ce nouveau terme de *coupeur*, qui vient d'intervenir dans notre récit. Le coupeur est au tailleur ce qu'est le cheval anglais au tilbury; il s'attelle à sa fortune et lui voue ses jambes. Les coupeurs habiles nous viennent ordinairement de Londres, souvent ils ne valent pas nos coupeurs français; mais ils ont pour eux ce qu'ont les Bouffes, le bonheur de n'être point Parisiens. A peine déballé en France par le paquebot, le coupeur anglais tranche sans façon dans tous les draps, il leur donne le *chic*, il leur imprime sa coupe.

De là ce nom de coupeur, et de là aussi l'extravagant empire que prend bientôt ce personnage chez le tailleur. Il lui impose ses goûts, ses fantaisies, ses prix; le tailleur est son esclave. Il ose donner quelquefois le bras à sa femme, il chante des ballades avec sa fille, il coupe la parole à ses garçons : c'est le cardinal Richelieu devenu roi. Il augmente les clients, il imagine des multiplications insensées, il a vraiment l'art de grouper les chiffres. Cependant le bruit s'est répandu que le tailleur un tel avait un prodigieux coupeur, sa fortune est faite, il est à la mode, il songe à s'acheter une campagne. Un soir, son coupeur chéri, son dieu, sa providence, arrive l'air serein chez lui, et lui apprend qu'il va monter une maison à son propre compte : cela n'est qu'une ruse pour sonder le tailleur, dont le coupeur veut devenir le gendre. La demande tombe d'autant plus mal, que la fille du tailleur va épouser incessamment un pair de France. Le patron atterré balbutie des excuses, le coupeur sort furieux. Appelant à l'aide de sa rage les



imprimé *Bedaut*, il inonde Paris de circulaires superbes. Ces lettres apprennent aux pratiques du tailleur que son coupeur l'a quitté. C'est là un rude coup porté à l'industriel : le fameux *** ferme son magasin et marie sa fille à un artiste.

Dans les établissements de tailleurs un peu haut placés, il va sans dire que le tailleur ne vient jamais chez vous (à moins que ce ne soit pour toucher sa note); d'habitude il vous envoie un de ses garçons avec des *étoffes à choisir*. Le babil de ce garçon vous étourdit; les gilets qu'il fait défiler sous vos yeux ont tous les couleurs de l'arc-en ciel, vous finissez par en prendre un dont un ami sensé vous dégoûte le soir même. Une des variétés les plus curieuses de ce commerce nomade, c'est ce que les tailleurs appellent le pantalon *de demi-saison*. Ce pantalon peut aller, disent-ils, d'avril en octobre; or, en avril il est trop froid, en été trop chaud, en octobre, on porte du drap. Il fait le pendant du *gilet du matin*, autre glu à laquelle se laissent prendre les victimes de la loquacité du tailleur. Un dandy de Paris, qui ne se lève qu'à trois heures, comptait hier devant nous vingt-cinq gilets du matin dans son armoire; ils étaient tous pareils, à peu de chose près, à ceux du soir.

A Paris, où tout se rencontre, il y a des tailleurs *honnêtes*, qui prétendent vendre à moitié prix ce que leurs confrères vendent le double. Ainsi en est-il des tailleurs du Palais-Royal et des divers passages de Paris. Mais ne faut-il pas que ces honorables industriels payent leurs loyers, et ces loyers ne sont-ils pas plus chers que partout ailleurs? Les tailleurs des passages ont presque tous à leur porte un mannequin habillé, à l'instar des tailleurs de Londres; ils ont de plus qu'eux des robes de chambre ébouriffantes, dont la plus grande partie est en soie de Lyon, et qu'ils vendent à très-haut prix, et des gilets d'or et d'argent, qui plaisent aux *beaux* de Carpentras. C'est au Palais-Royal que rayonne aussi sous la vitre du bijoutier le complément indispensable des habits militaires ou diplomatiques, les croix, les ordres étrangers, les rubans de francs-maçons. Un secrétaire de légation, qui ne brillait pas par le choix et l'élégance de ses vêtements (chose assez rare, il faut le reconnaître dans le corps diplomatique), reçut dernièrement la croix d'honneur sans l'avoir sollicitée. « *C'est pour habiller ce pauvre B....* » dit son ministre.

Un de nos littérateurs les plus distingués avait trouvé bon de nourrir chez lui par humanité un jeune homme.

qui lui servait de copiste. Ce jeune homme pouvait ne pas manquer de littérature, mais certainement il manquait de linge. Il en résulta que peu à peu certaines cravates du littérateur disparurent, après les cravates vinrent les gilets, après les gilets, les pantalons. Les éclipses progressives effrayèrent le littérateur, il se résolut à mettre à la porte le copiste. Le copiste lui adressa un cartel, l'arme proposée par lui était le pistolet. L'homme de lettres, après avoir fait de nouveau l'inspection de sa garde-robe, répondit au copiste :

« Monsieur,

« Je me vois dans la cruelle nécessité de refuser *la partie* que vous voulez bien me proposer. Vous possédez plusieurs objets de toilette qui m'appartiennent; vous conviendrez que je ne puis aller sur le terrain pour tirer contre moi-même et détériorer ma garde-robe. Autant vaudrait me suicider.

« J'ai l'honneur, etc. »

Le tailleur de campagne habille M. le maire, le maire-adjoint, qui est charron ou serrurier de son état, les gardes champêtres et les gardes nationaux. Il s'intitule ordinairement : un *tel*, tailleur *à la mode de Paris*. On le reconnait à sa petite veste de chasse à boutons de corne, son amour pour la grande armée, et son zèle en faveur de la garde communale. Il reluque les gros propriétaires de l'endroit, et travaille *gratis* pour leurs valets de chambre ou leurs cochers, afin d'avoir la pratique du maître. La soutane du curé lui revient encore de droit, ainsi que les coutures dont peut s'honorer la chasuble antique des chantres. C'est chez cet homme que babillent le soir les commères, entre un geai et un porteballe, qui apporte à point nommé au tailleur les échantillons de la ville. Les livrées de château et de paroisse lui passent toutes par les mains. Il habille les paysans pour la fête du canton, et les affuble de costumes aussi étranges que les habits noisette d'Odry ou d'Alcide Tousez. Son enseigne conserve la pureté primitive; elle offre d'ordinaire l'image pieuse de *saint Martin, qui partage son manteau avec un pauvre*, ou celle des *Ciseaux volants*, qui prête quelque peu à l'épigramme. Poursuivi par les envieux commérages du perruquier ou du bottier, ses ennemis naturels, le tailleur de campagne achève en paix sa carrière; il meurt le pardon sur les lèvres, en recommandant à son fils de l'enterrer convenablement; en mourant, il murmure encore un couplet sur les ciseaux de la Parque.

Il existe à Paris des fashionables habillés sans bourse délier par leur tailleur, des gens nécessaires à son existence, à sa fortune : ce sont certains *jeunes-premiers* de nos théâtres, sur lesquels le tailleur essaye à l'avance ses plus merveilleuses innovations. S'agit-il d'un habit hasardé, d'un gilet dangereux, ou d'un pantalon contestable, le tailleur affuble un acteur *élégant* de ces modes excentriques, il devient son mannequin, son ballon d'essai. MM. tels et tels sont habillés de la sorte, sans que ces princes de théâtre payent une redevance à leur tailleur; de son côté, le tailleur va au spectacle avec les billets de ces messieurs, et, moyennant ses *habits modèles*, il a l'avantage de s'étaler au balcon ou aux avant-scènes. Il voit son habit gesticuler, crier, tuer et chanter; il peut se croire à bon droit le collaborateur du vaudevilliste ou du dramaturge.

Cette partie indispensable de l'art dramatique, le costume, nous amène tout naturellement au *tailleur de théâtre* : c'est lui qui donne aux reines leurs robes de *caractère* et les *travestissements* aux jeunes-premières; son ciseau gouverne tout. Le tailleur de théâtre dit de tel acteur : « C'est un *bon*, c'est un homme à *garde-robe;* » cela signifie : il est solvable. C'est auquel d'entre eux habillera mademoiselle Georges, à cause de l'ampleur de ses formes et de l'aunage : mademoiselle Georges ferait en effet à elle seule la fortune d'un magasin.

Les tribulations d'un tailleur de théâtre, la veille d'une première représentation, ne sauraient se rendre : ces malheureux ressemblent aux martyrs des premiers siècles. Le directeur, l'auteur, l'acteur, le figurant et le musicien, sont sur son dos. Le magasin des costumes, dont il est le chef, éprouve un bouleversement complet[1]; les récriminations pleuvent sur lui. L'actrice ne trouve pas assez de lés à sa robe; elle en demande huit, le nombre favori de mademoiselle Mars. Il lui faut le coup d'œil de Napoléon pour suffire à tout; il y a des instants où il est tenté d'abdiquer.

Quand on monte une pièce de théâtre, des dessinateurs, du talent de *Gavarni* ou de *Monnier*, harcelés par les auteurs ou les directeurs leurs amis, se chargent complaisamment du tracé des costumes. Il arrive rarement que leurs indications soient suivies; mais celles de l'auteur le sont encore moins. Un tragédien célèbre, connu sous la Restauration comme sous l'Empire pour sa diction quelque peu gasconne et matamore, fait monter le tailleur du théâtre dans sa loge, le soir d'une première représentation, et lui demande son costume du premier acte. « Il est bien simple, monsieur, répond celui-ci : un manteau d'étoffe brune et un chapeau anglais à larges bords; vous faites un *prince déguisé*[2]. — Comment! pas de croix, pas de boutons à rubis, pas de broderies? — Voilà le dessin, voyez vous-même. » Le tragédien, furieux, rentre dans sa loge; il en sort après un grand quart d'heure de toilette, plaqué de cordons, de bagues, d'oripeaux; il ressemblait par l'éclat au lustre de la salle. Le rideau va se lever, quand l'auteur de la tragédie nouvelle l'aperçoit dans la coulisse.

« Vous n'avez donc pas compris? dit le malheureux au tragédien; vous faites à ce premier acte un *prince déguisé*.

— Déguisé ou non, je vais entrer.

— Vous n'en ferez rien, vous donneriez le coup de mort à ma pièce. Montez dans votre loge, vous avez encore le temps. »

Les *trois coups* frappaient les planches, le tragédien entra en scène.

« Vous n'y entendez rien, mon *cer*, dit-il à l'auteur, qui tremblait de tous ses membres, *il vot mieux faire envie que pitié!* »

La pièce fut sifflée dès la troisième scène; le parterre s'était changé en une hydre à mille clefs.

C'est au carnaval, et dans l'enceinte flamboyante de Musard, que les habits du *tailleur costumier* s'épanouissent et retrouvent leur jeunesse. Tirés de leur case par Moreau, Huzel ou Babin, ils leur reviennent poudreux et troués comme après la bataille, trop heureux quand leur collet, brutalement happé par la main d'un sergent de ville, n'a pas cédé! Il faut voir avec quelle minutieuse

[1] A propos de *magasin*, le directeur d'un théâtre en mauvaises affaires, homme ingénieux, connu par ses reparties qui font face à tout, disait à l'un de ses acteurs, le jour d'une première représentation : « Comme vous voilà accoutré, mon cher M***! on ne vous a donc pas ouvert le magasin? »

Or, il n'y avait déjà plus de magasin à son théâtre, les huissiers l'avaient saisi; il ne lui restait que le *Magasin théâtral*, qui se vend trois sous à la porte.

[2] Historique.



anxiété le tailleur observe leurs moindres égratignures! Étendus sur sa longue table comme autant de blessés, empreints encore de l'odeur nauséabonde du bal public, ils se souviennent peut-être, ces pauvres habits (si tant est qu'ils aient une âme!), des charmants et joyeux seigneurs qui s'agitaient jadis si complaisamment dans leur velours, courant du Colysée au jeu de la Reine, et du jeu de la Reine aux soupers de madame d'Olonne. Leurs paillettes détachées jonchent le sol, ils versent au pied du tailleur des larmes de perles. Ces pauvres habits de marquis passeront demain peut-être dans la valise d'un premier amoureux, d'un *chicardiste*, ou d'un saltimbanque; ces robes de duchesses serviront aux filles acrobates qui avalent des épées! Ainsi va le monde, et le plus beau livre du monde se cache peut-être chez le *tailleur costumier*, où dorment tant de souvenirs perdus et tant de gloires éteintes.

Et, maintenant que nous vous avons parlé du *tailleur costumier*, le roi de tous les tailleurs selon nous, aurons-nous le courage de reporter nos yeux sur trois types plus modestes, mais que l'on ne nous pardonnerait pas d'avoir oubliés dans notre série? Nous voulons parler du *tailleur ambulant*, du *tailleur d'étudiant* et du *tailleur-portier*.

Si le tailleur d'un homme à la mode fait souvent crédit à son client, s'il accepte humblement les conditions de ce Don Juan nouveau comme un autre M. Dimanche, que sera ce, bon Dieu! du *tailleur ambulant* qui colporte avec lui sa marchandise? Il vous cède un habit pour un vieux manteau ou pour des bottes trouées. L'elbeuf et le bouracan deviennent pour lui un prétexte d'échanges lucratifs; il voiture sur son dos son fil, ses ciseaux et ses aiguilles. Établissant son échoppe au coin du village, il raccommode les habits de la commune; met des morceaux au sacristain et aux enfants de chœur à bon compte; évite avec soin la gendarmerie, qui lui demanderait sa patente, et retourne gaiement chez lui en montant sur le marchepied des diligences.

Moins heureux peut-être que tous ses confrères, le *tailleur d'étudiant* passe toute sa vie à espérer; or, en Normandie, on sait que ce mot *espérer* veut dire *attendre.* Renvoyé presque toujours à des payements lointains et peu sûrs, le digne homme en prend son parti; seulement, vous le voyez l'œil aux aguets comme un chat toutes les fois qu'il s'agit d'un *événement* pour sa pratique. A la veille des examens de droit ou de médecine, il va trouver son jeune homme et lui demande s'il est *ferré.* Comme du succès ou de l'insuccès d'un examen dépend l'envoi des fonds paternels, le tailleur éprouve, durant ces trois heures mortelles de la thèse, toutes les angoisses de l'étudiant lui-même. Alors la boule noire lui apparait comme un horrible véto lancé contre son propre mémoire; s'il habille l'un des examinateurs, il cherche à l'influencer. « M. Auguste ou M. Ernest est un charmant jeune homme, dit-il au sévère professeur, il se brûle le sang sur les cinq codes. M. Athanase Polycarpe se dessèche et se racornit sur ses livres de médecine; depuis un an il a maigri de cinq pouces d'entournure pour ses habits. » Ainsi argumente le pauvre tailleur, qui ne voit que trop l'épée de Damoclès suspendue sur l'étudiant lutin familier des bals de Sceaux ou de la Chaumière. Mais aussi, quand il a passé sa thèse avec des boules blanches, quelle douce satisfaction pour le tailleur, quel éclair de joie répandu sur lui! Il élabore scrupuleusement le soir le mémoire qu'il lui présentera le lendemain, il pèse dans la balance de sa justice le prix d'un bouton, d'une reprise. Pendant ce temps l'étudiant dine aux *Vendanges*, et on lui répète le *Laureâ donandus Apollinari* d'Horace. Quand l'infortuné tailleur se présente le lendemain, son créancier est parti pour sa province, où il va lui-même chercher à désarmer le courroux d'un oncle ou d'un père qui s'attendrira devant ses lauriers.

Finissons par toi, mémorable héros d'une persécution aussi acharnée que celle des calvinistes, par toi que l'un de nos prélets (alors il n'était que vaudevilliste!) tourmenta si longtemps pour des cheveux que tu n'avais plus! par toi qui cumules à la fois les fonctions de tailleur et de portier, comme si ce n'était point assez d'un martyre! Eveillé le matin par le balayage impérieux de la cour, tu quittes le balai pour le ciseau, et frémis en trouvant sur ton unique table des gilets et des habits morcelés en vingt endroits. A peine viens-tu de te courber, le fil entre les dents, l'aiguille à la main, sur ce quotidien travail, qu'on frappe à la porte, et que le facteur te demande trois sous pour une lettre. Ta loge étroite, et dans laquelle il tombe un jour si douteux, ne contient que toi ta femme et ton chat; or, ta femme babille sans travailler, ton chat griffe tes habits et les décout. Coiffé d'un bonnet de coton, aussi pyramidal que l'obélisque, tu lis alors le journal de tes locataires, et tu as la douleur d'y voir figurer d'insolentes annonces de tailleurs, toutes plus superbes et plus triomphantes les unes que les autres. Toi, cependant, n'es-tu pas aussi un artiste, n'habilles-tu pas d'après *un patron* plus d'une célébrité? Le fait est réel : il y a des *lions* qui ont trouvé plus commode de se faire habiller par leur portier; voilà un tailleur qui ne court pas, qui est à vous, et que vous avez sous la main! Drapé dans sa gloire comme beaucoup d'autres, il pourrait mettre sur sa porte : *Parlez au tailleur!* il laisse l'humble annonce : *Parlez au concierge!* Son unique vengeance est de faire attendre à la porte, passé minuit, les locataires assez dédaigneux pour oublier son génie et ses ciseaux; la pluie tombe à flots, elle gâtera du moins leur elbeuf. Il ne demande plus qu'une chose au ciel : c'est qu'il lui vienne un général ou un député pour son client; de la sorte son habit pourra se pavaner à la cour. Quand il lui arrive un congé, et que comme Bélisaire il lui faut errer de porte en porte, il reçoit stoïquement son renvoi, car il est citoyen du monde, et changer de loge, c'est pour lui changer de pratiques. Sur ses vieux jours, il achète un pouce de jardin et se fait tailleur à la banlieue; son mobilier se compose d'une table, d'un poêlon et d'une pipe. Il a renoncé à tirer le cordon, mais, en revanche, c'est souvent un de ses confrères ruinés qui le lui tire.





LA

MARCHANDE DE FRITURE

PAR

JOSEPH MAINZER





Quand vous traversez la place de Grève, le quai des Tournelles, le pont au Change ou le pont Neuf, vous sentez venir à votre odorat un certain parfum de rissolé qui vous enveloppe et vous poursuit d'une manière plus ou moins agréable, suivant la disposition de votre estomac, l'état de votre bourse et la susceptibilité de vos organes. Si vous êtes de ceux pour qui le café Anglais et Véry agrandissent chaque jour, par de nouvelles conquêtes, le domaine de la science culinaire, je vous conseille de passer vite; mais si votre mauvaise étoile a fait de vous un de ces pauvres diables qui sortent le matin de leur gîte sans avoir la certitude d'y pouvoir rentrer à la fin de la journée, et qui ne sauraient appliquer le mot *menu* à leur repas autrement que dans son acception qualificative, oh! alors, arrêtez-vous, et que votre figure s'épanouisse : vous vous trouvez devant la ressource du malheureux affamé, le restaurant des bourses prolétaires, devant la marchande de friture.

Tandis que Chevet étale fastueusement, derrière ses vitraux, le savoureux saumon, la truite délicate, l'appétissante salicoque, le pâté de foie gras et tout ce qui peut éveiller la sensualité du riche, la marchande de friture se tient modestement sur le pavé, avec ses mets de forme et de qualité peu séduisantes, n'ayant d'autre auxiliaire que l'impitoyable faim à laquelle les anciens auraient dû refuser la vue, l'odorat et le goût, comme ils ont refusé la vue à l'amour. Marchande des rues, elle n'a d'autre cri que le frémissement de sa poêle, d'autre enseigne que le nuage de vapeur épaisse qui lui tient lieu d'auréole. Elle n'attire le chaland ni par la grâce de son sourire, ni par la coquetterie de sa mise. Ses cheveux gris, dont un mouchoir trop étroit laisse échapper les mèches roides et inégales, ses yeux éraillés, ses mains osseuses et noires, son jupon, assemblage d'étoffes et de couleurs discordantes, ses larges pieds chaussés de sabots ou de souliers découpés dans une vieille paire de bottes, composent un de ces ensembles grotesques que nos peintres parviennent à rendre si réjouissants dans leurs caricatures. Elle porte un éventaire sur lequel, d'un côté, s'élève une pyramide de morceaux de pain, de l'autre, figure un réchaud surmonté d'une poêle où le feu grésille un pêle-mêle de saucisses, de boudins, de côtelettes de porc, et de tranches de lard. Alléchés par le fumet de ce ragoût qu'appète leur estomac en



souffrance, on voit s'approcher tour à tour le maçon, le manœuvre, le terrassier, qui n'ont pu trouver à louer leur journée, et le *titi*, ce *lazzarone* de Paris, qui vit heureux s'il a de quoi payer son restaurant en plein vent et sa place d'amphithéâtre à la Gaîté. Chacun de ces consommateurs, en échange des deux ou trois gros sous qui se prélassent à l'aise dans ses vastes poches, se saisit d'un morceau de pain sur lequel il étale avec complaisance soit le boudin, soit la côtelette, et va s'asseoir sur la borne ou sur le parapet, pour se livrer à l'importante opération de la mastication, avec autant de recueillement que le ferait un gastronome assis aux tables de Véfour ou de Lemardelay.

Vous rencontrerez quelquefois de ces marchandes de friture, qui sont établies à poste fixe dans les marchés ou aux barrières : celles-ci, outre la poêle classique, ont un gril sur lequel noircissent quatre ou cinq petits poissons d'une odeur plus que douteuse.

Vous les verrez encore aux Champs-Élysées, quand vient l'anniversaire des journées de Juillet. Mais alors elles sont, comme elles disent, requinquées; elles ont, sous une tente de toile, trois ou quatre tables longues, entourées de bancs; le soufflet communique au feu de leurs fourneaux une activité vraiment extraordinaire; leur poêle, presque aussitôt vidée que remplie, suffit à peine à l'avidité des convives dont elles essayent de tromper l'impatience, au moyen d'un petit vin aigrelet, qui a le triple avantage de rendre l'attente plus facile, de constituer une seconde source de bénéfices, et d'augmenter la consommation en aiguisant l'appétit.

A côté de l'espèce que je viens de décrire, il en est une autre que l'on trouve partout, et dont la clientèle est infiniment plus nombreuse; je veux parler de la marchande de pommes de terre frites. Celle-ci est établie, elle a boutique; mais quelle boutique! Un recoin de porte quelquefois, le plus souvent une petite échoppe, trois pieds carrés enfin, dans lesquels il faut trouver la place du fourneau, du bois, du pot de graisse, des pommes de terre et de la marchande. Je dois dire aussi que, comparée à la débitante de boudins et de saucisses, la marchande de pommes de terre frites est en progrès; il y a dans son modeste costume quelque chose de moins déguenillé; sa physionomie est plus avenante; sa voix a des inflexions moins rauques. Cela tient à ce que ses clients n'appartiennent pas uniquement à la classe malheureuse; la petite bourgeoisie a

recours à son ministère, dans plus d'une occasion, pour compléter un dîner écourté, ou se procurer l'hiver, au coin du feu, la jouissance d'une frugale collation; et, dans ce frottement accidentel, avec une classe supérieure, elle n'a pu manquer d'acquérir un certain degré de civilisation et de politesse. Son existence offre, du reste, la plus constante uniformité.

Accroupie plutôt qu'assise sur son escabeau, pour elle, tous les instants de la journée se passent dans une suite invariable de mouvements alternatifs. Elle prend l'une après l'autre toutes les pommes de terre qui composent sa provision du jour, en enlève la peau avec toute l'économie possible, les découpe en capricieuses losanges, les verse dans la graisse qui frémit, les tourne et retourne en tous sens à l'aide d'une large écumoire, et les retire enfin lorsqu'elles se sont empreintes de cette couleur dorée qui les rend si appétissantes. C'est alors que, de la poêle, elles passent dans la feuille de papier de l'ouvrier, dans l'assiette de la ménagère, dans la casquette du petit friand, dont les ardentes sollicitations viennent d'arracher un sou à la munificence paternelle. D'ordinaire, le soir, aussitôt que l'ombre de la nuit s'est abaissée sur Paris, on voit se glisser jusqu'à elle, comme des ombres, le jeune homme à l'habit noir râpé, qui s'est imaginé qu'il suffisait d'habiter Paris pour devenir poëte ou diplomate, et le vieillard ruiné, dont la misère n'ose se produire au grand jour, heureux, après avoir compté lentement dans la souffrance les longues heures de la journée, de trouver là, pour l'obole douloureusement prélevée sur le produit de quelques hardes, de quoi calmer sans trop de dégoût les tortures de la faim.

Mais, comme il est de règle générale, en alimentation aussi bien qu'en ameublement et en toilette, que l'objet de luxe finisse toujours par venir s'adjoindre à l'objet de première nécessité, il s'est formé une troisième industrie plus élevée d'un degré que les deux premières, et qui représente à leur égard ce qu'était autrefois le marchand de gâteaux au boulanger, ce qu'est aujourd'hui au boucher le somptueux marchand de comestibles. Cette industrie est celle de la marchande de beignets.

Alerte, sémillante et coquette, la marchande de beignets n'a de commun avec les deux espèces déjà décrites que le fourneau, la poêle et le saindoux. Elle va jusqu'à se permettre d'être jeune et jolie; elle affectionne les passages les plus fréquentés : le pont Neuf et la porte Saint-Denis sont ses résidences favorites; il y a même dans ce dernier endroit un établissement dont la vogue rappelle les beaux jours de la galette du boulevard Saint-Denis. La marchande de beignets tient, pour ainsi dire, à honneur de fonctionner en présence des passants; son fourneau, placé sur le trottoir, le plus en vue possible, semble être disposé pour attirer les regards, et il faut dire, du reste, qu'elle fonctionne avec une dextérité merveilleuse. Ses beignets sortent, comme par enchantement, dorés et splendides de l'appareil créateur, et, par leur odeur et leur apparence, sollicitent à la fois les deux sens les plus avides et les plus faibles. Son débit est incalculable, car elle s'adresse à la sensualité, qui s'accroît à mesure qu'on lui cède, et il faut bien que ses bénéfices aient une certaine importance, puisque son loyer, sur le pont Neuf, par exemple, s'élève jusqu'à une somme annuelle de mille francs.





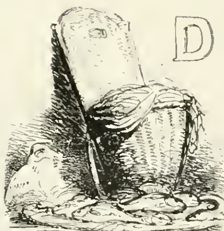
LA

MARCHANDE DE POISSON

PAR

JOSEPH MAINZER





Dans notre insatiable désir de voir et de connaître, nous allons quelquefois bien loin à la recherche des peuplades échappées à l'œil indiscret de la génération qui nous a précédés. Avons-nous fait la découverte de quelque tribu de montagnards ou de pêcheurs, nous nous empressons, après une étude minutieuse, d'en raconter l'histoire, d'en décrire le costume et les usages. Les mœurs et le vêtement d'un insulaire excitent notre enthousiasme; nous éprouvons une vive satisfaction à mesurer la distance que la civilisation et l'Atlantique ont mise entre nous et l'objet de notre curiosité. Et cependant échappent chaque jour à notre attention des classes populaires, vivant sous nos yeux, habitant notre sol, notre cité, qui n'ont ni nos mœurs, ni nos habitudes, parlent, pour ainsi dire, une langue différente de la nôtre, et forment depuis des siècles une caste à part, un État dans l'État. Une des plus nombreuses de ces classes, et des plus dignes d'être étudiées, est sans contredit celle qui se consacre à la vente des poissons, des moules et des huîtres.

Ce n'est pas que la halle, séjour ordinaire de cette classe intéressante, n'ait eu de tout temps ses observateurs et ses historiens; plus d'un écrivain spirituel y a puisé ses inspirations. En 1552, Berthod disait, dans une inscription en vers burlesques :

Or sus voicy la halle illustre,
Elle est aujourd'huy dans son lustre;
Voilà quantité de poisson.
Nous rirons de bonne façon
Si tu veux prendre patience,
Car c'est icy le lieu de France
Où se disent les meilleurs mots;
On fait les contes les plus sots,
Surtout parmy ces poissonnières,
Qui ne sont jamais les dernières
A dire le mot en passant,
Quand elles attrapent marchand
Qui leur fait un tant soit peu teste;
Alors elles font belle feste;
Elles lui donnent son paquet
En disant quelque sobriquet, etc.

C'est en se faisant acteur lui-même sur ce théâtre d'un genre tout particulier, que Vadé, le poëte poissard par excellence, s'est acquis une célébrité qui dure encore. Aujourd'hui même tout le monde vous dira qu'il y a, dans les mille petites scènes qui se passent à la halle et dans les mœurs de la population qui l'habite, matière à de curieuses observations; mais il ne vient à personne l'idée d'en faire une étude consciencieuse et grave. Lorsqu'on voit cependant, grâce au mouvement d'ascension



qui s'opère, toutes les classes se rapprocher et se confondre, les différences s'effacer, et tout passer sous un niveau commun, ce devrait être quelque chose de rencontrer une classe qui vit à part, sous l'influence des mêmes idées, avec ses mœurs, son organisation et ses lois, sans rien emprunter, sans rien sacrifier à ce qui l'entoure.

Vue à vol d'oiseau, la halle offre déjà un spectacle piquant dont vous chercheriez en vain l'équivalent à Paris. Ce flux et ce reflux d'hommes et de femmes qui se pressent et se coudoient, ces cris qui viennent se confondre dans votre oreille, ces gestes animés, tout ce mouvement, toute cette variété, tout ce bruit tranche sur la monotonie de la vie parisienne.

L'histoire de la halle remonte bien haut; il faut la démêler dans l'obscurité des premiers siècles. Placée au centre du vieux Paris, elle devait être naturellement un point de réunion pour les transactions commerciales; aussi fut-elle d'abord sans distinction le théâtre de toutes les industries en plein air. Peu à peu et par degrés, une branche de commerce l'emporta sur toutes les autres, et, sous la Ligue, nous trouvons la halle presque exclusivement réservée à la vente des provisions de bouche. Le règne d'Henri IV, succédant aux fureurs de la Ligue et aux agitations de la guerre civile, donna une grande impulsion au commerce : en peu d'années, la population de Paris s'accrut dans une progression remarquable, et la halle acquit tous les jours plus d'importance. Mais nulle loi ne réglait encore les rapports commerciaux : la confusion était au comble; l'arrivée de la marée devenait tous les jours la cause d'un nouveau désordre. On sentit le besoin de régulariser ce mouvement, on établit des corporations et des priviléges. Aux dames de la halle fut donnée la faculté exclusive de vendre au consommateur, et il fut décidé que la marée leur serait vendue aux enchères. Deux commissaires furent nommés pour présider à l'opération, et, après eux, deux *facteurs* et deux *factrices* pour la mise à prix; enfin cinq femmes les secondaient, chargées d'enregistrer les ventes et d'en percevoir le produit : celles-ci reçurent le nom

de *donneuses de perroquets*. Dès trois heures du matin, pendant l'été, à sept pendant l'hiver, trois bureaux étaient dressés dans la halle; la marée y était distribuée avec les mêmes formalités qu'à une vente aux enchères. La mise à prix, proclamée par le facteur, était ordinairement suivie d'un moment de silence, qui n'avait d'autre but que de la faire descendre. A voir cet accord unanime, vous auriez juré que, dans toutes ces marchandes, il n'y avait qu'une seule volonté, et que, fermes dans cette première décision, elles finiraient par traiter à un prix inférieur, et fixé d'avance par elles-mêmes. Le facteur baissait, en effet, son estimation; mais à peine une timide enchère s'était-elle fait entendre, que cent surenchères arrivaient dans une succession rapide; l'émulation était éveillée; on se piquait au jeu; l'intérêt personnel l'emportait sur l'intérêt commun, et le facteur, favorisant cette heureuse disposition de toute la force de ses poumons, ne tardait pas à proclamer, d'une voix triomphante, un prix infiniment supérieur à l'estimation qui d'abord avait été repoussée. Lorsque enfin tous les désirs se taisaient devant une offre trop hardie pour être dépassée, la marchande à qui demeurait la victoire jetait aussitôt sa médaille sur le lot qu'elle avait conquis, et un nouveau lot était sur-le-champ mis en adjudication. Cette coutume est venue jusqu'à nous sans modification : c'est ce qu'on appelle *la criée du point du jour*.

Réunies en corporation, les dames de la halle acquirent une très-grande importance; la cour même ne dédaigna pas de les admettre, et il se fit constamment entre ces deux puissances un gracieux échange de politesse et d'amitié. A la naissance du Dauphin, les dames de la halle s'empressaient d'aller complimenter la reine; il n'y avait point d'avénement au trône, point de couronnement, point de mariage princier, qui ne fût l'occasion d'une députation et d'un compliment. On les a vues même, à la mort des rois, prendre le deuil de cour, et substituer les parures de jais aux bijoux de fantaisie. Mais, hélas! il faut bien l'avouer, quelques âmes intéressées (il s'en trouve partout, même à la halle) ont fait de cette prérogative une véritable spéculation; il ne vous est plus permis d'avoir un héritier, d'obtenir un succès au théâtre, ni même de recevoir la croix d'honneur, sans ouvrir votre porte à une députation de ces dames, dont certainement les félicitations ne sont pas dictées par le seul amour que vous leur inspirez.

Henri IV, le roi populaire, avait encore resserré, par l'octroi de nouvelles faveurs, le lien qui unissait la cour à la halle : aussi chaque année, au jour de la Saint-Henri, les forts et les poissardes ne manquaient-ils pas de se réunir, en grand costume et parés de bouquets, sur le terre-plein du pont Neuf; et là ils improvisaient un bal en l'honneur du vert galant et du diable à quatre.

Cette alliance des rois de France avec la halle nous rappelle celle du doge avec l'Adriatique : la fiancée a failli au doge; le doge a failli à sa fiancée. Le superbe Bucentaure, témoin discret de tant de serments félons, cache sa splendeur passée sous les voûtes de l'Arsenal, et n'ose plus regarder en face la fiancée délaissée, dans la crainte sans doute que sa pudeur ne s'alarme, que son orgueil ne se réveille, et qu'elle ne punisse dans l'esclave l'infidélité du maître. Mais la halle continue d'être ce qu'elle a toujours été : elle porte la tête haute, maintenant avec tenacité ses glorieuses prérogatives, qu'elle a su faire respecter et passer intactes à travers toutes nos révolutions.

Peut-être les dames de la halle doivent-elles à ce contact royal la fierté qui les distingue de toutes les classes de marchands, et l'originalité qui les caractérise. Regardez-les assises entre leurs barils de morues et de sardines, comme des reines qui planent du haut de leur trône sur les pages et les courtisans en livrée, et vous comprendrez qu'il ne s'agit pas d'une caste commune entre les mortels. Tout en parant le maquereau, la raie et la limande; tout en pesant l'anguille de mer et le hareng frais, elles sont incessamment préoccupées de la noblesse de leur race. Dans l'orgueil de leurs prétentions, elles se disent les premières et vraies françaises, comme les Transtévérins de Rome se croient les vrais descendants des anciens Romains. Partout ailleurs le marchand est humble et poli devant l'acheteur; à la halle, c'est l'acheteur qui tremble, tandis que la marchande trône et commande. Toutefois cette humilité de l'acheteur est encore justifiée par une autre cause que celle dont je viens de parler; et c'est ici le cas de mentionner un singulier privilége, un privilége unique dans l'histoire, lequel a de si profondes racines, que nous ne doutons pas qu'il résiste éternellement à tous les efforts du temps et des révolutions; nous croyons même que les commotions sociales les plus violentes ne feraient que le retremper, et qu'il acquerrait force et accroissement là où viendrait s'engloutir toute autre institution humaine. Ce privilége consiste dans l'emploi d'un vocabulaire dont les termes énergiques froisseraient les oreilles les moins délicates, et feraient monter la rougeur aux fronts les moins chastes. Soyez assez malavisé pour laisser échapper un geste, un regard de dédain à l'endroit de cette tanche ou de ce brochet qu'on vous déclare admirable de fraîcheur et de finesse, et soudain pleuvra sur vous un déluge de phrases, dont je me garderai bien de vous donner un échantillon, auxquelles vous empêchera de répondre la volubilité qu'on met à les prononcer, et qui vous escorteront d'échoppe en échoppe jusqu'au moment où, confus et vous faisant le plus petit possible, vous aurez disparu de la halle au milieu d'un hourra général.

La poissarde, il faut en convenir, est peu recherchée dans ses manières : elle a toujours l'injure à la bouche, et son nom est devenu même le synonyme de la grossièreté; mais il y a du vieux sang populaire dans ses veines, son cœur est ouvert à toutes les nobles impressions du désintéressement et de la pitié, et, au fond de son âme, vit ce sentiment de dignité humaine qui fut toujours la sauvegarde des nations et des individus. A voir d'abord, avec ce costume qui n'est qu'à elle, les proportions effrayantes de sa taille, le développement presque monstrueux de sa personne, on est tenté de rire; mais on trouve bientôt en elle quelque chose de viril et de fort qui étonne et qui commande l'attention. Nous avons observé qu'un grand nombre d'entre elles ont, à un certain âge, les lèvres couronnées d'une moustache assez prononcée.

La halle, autrefois garnie d'autant de gibets qu'elle compte aujourd'hui de réverbères, s'est transformée souvent en champ de bataille aux jours d'émeute et de révolution. Mais que la voix de l'émeute se taise, étouffée sous des monceaux de cadavres, ou que la révolution grandisse, s'enfle, et, comme un fleuve immense, descende de la halle sur toute l'Europe, balayant les trônes et les dynasties, les poissardes, à cheval la veille sur des canons, après avoir fait de la charpie, distribué des bouillons, soigné les blessés, enterré les morts, se retrouvent le lendemain, la bouche encore noircie par la poudre, assises au milieu de leurs tonneaux, calmes et impassibles, sous le noir donjon de leurs ancêtres, sans craindre ni coup de main ni prétendant, entourées qu'elles sont de l'inviolabilité populaire.

Sous le rapport de la versatilité politique, la halle, il faut bien le dire, n'est pas tout à fait à l'abri du reproche. Que le sentiment de son importance lui ait fait une loi de jouer un rôle dans tous les grands événements, rien de plus simple; mais qu'elle ait tour à tour adoré et brisé les mêmes idoles, voilà ce qu'on a peine à comprendre, à moins qu'on ne l'exprime par une lutte continuelle de l'esprit et du cœur : de l'esprit, qui la porte à s'associer vaniteusement au triomphe du pouvoir qui la traite d'égal à égal; du cœur, qui la fait sympathiser avec le peuple, dont la cause est aussi la sienne. C'est ainsi qu'on a vu successivement les dames de la halle aux Tuileries avec des bouquets, et sur la route de Versailles, entourant la voiture de Louis XVI, adorant le soleil de l'Empire, et haranguant les souverains alliés à leur entrée dans Paris. Mais nous les avons vues aussi conserver dix années dans leur enceinte, et couvrir pieusement de couronnes et de fleurs, chaque jour renouvelées, le simple monument des nobles victimes de Juillet; mais nous les avons entendues plus d'une fois raconter avec un enthousiasme vraiment poétique leurs souvenirs des trois journées populaires, et nous sommes convaincu que chez elles, malgré quelques circonstances qui sembleraient prouver le contraire, le cœur est encore plus fort que la vanité.

Pour connaître parfaitement la dame de la halle, il ne suffit pas de l'observer dans sa vie extérieure il faut encore avoir accès chez elle et la suivre dans les détails intérieurs de son ménage; de même que, pour bien juger son caractère, on ne doit pas s'arrêter seulement à l'écorce : c'est en cherchant au fond de son cœur qu'on découvrira les bons sentiments qui l'animent. Ici, je suis heureux de n'être pas réduit à faire une de ces descriptions qui frappent quelquefois de sécheresse et d'aridité les sujets les plus intéressants : j'offrirai aux lecteurs le simple récit de deux faits qui me semblent de nature à remplir complétement le but que je me propose, en même temps qu'ils présentent mes héroïnes sous un jour plus favorable que cette rudesse de manières et de langage dont, historien fidèle, je n'ai pas dû me permettre d'adoucir le tableau.

Madame D..., après avoir figuré dans le monde d'une manière assez brillante, s'était vue, par un revers de fortune, jeter tout à coup au bas de l'échelle dont elle avait occupé le faîte. Par un reste d'amour-propre bien excusable, madame D... avait voulu conserver dans sa mise un souvenir de son ancienne splendeur; pour cela, il lui avait suffi de sauver du naufrage quelques débris de ses riches toilettes, et d'apporter à leur entretien le soin le plus minutieux. Mais il n'en pouvait être de même du train intérieur de sa maison : confinée dans un réduit plus que modeste, elle était bien obligée d'aller elle-même acheter son ordinaire, et Dieu sait quel mince ordinaire! La pauvre dame se rendit donc une première fois au marché Saint-Honoré, et, d'une voix timide, demanda *du beurre pour deux sous*. La marchande à laquelle elle s'était adressée leva aussitôt la tête, et, apercevant le chapeau de sa nouvelle pratique, partit d'un éclat de rire; puis, se tournant vers une autre marchande sa voisine, elle lui dit du ton le plus goguenard qu'elle put prendre :

« Dis donc, Marie, te dérangeras-tu pour servir deux sous de beurre à madame? »

Autre éclat de rire de la voisine, lequel se communiqua rapidement tout le long de la file. Madame D... était toute déconcertée.

« Mon Dieu! dit-elle avec douceur, si je vous demande pour si peu, c'est que je n'ai que cela dans ma bourse. »

Ce peu de mots et une larme que la malheureuse dame ne put retenir arrêtèrent soudain l'accès de gaieté de la marchande; elle se leva précipitamment, sépara de sa meilleure motte un morceau de beurre deux fois plus gros qu'elle ne l'eût fait pour tout autre, et lui dit avec émotion :

« Vous n'êtes donc pas heureuse, madame? excusez-moi; c'était seulement histoire de plaisanter; je suis bien aise que vous m'ayez donné la préférence, et je vous demande en grâce de me continuer votre pratique. »

L'autre fait n'est pas moins caractéristique, et pourra donner en outre une idée de la richesse de ces femmes, qu'au premier abord on croirait tout à fait étrangères à l'amour du luxe et du confortable.

Madame S... venait de marchander un poisson. Le prix qu'elle en offrait n'étant pas d'accord avec celui de la marchande, celle-ci, furieuse, lui jeta le poisson à la figure, appelant à son aide les expressions les plus injurieuses du vocabulaire poissard. Mais aussitôt retentit autour d'elle un cri général d'indignation : ses voisines s'étaient aperçues que madame S... était enceinte, et il n'est pas de position qui, plus que celle-là, soit entourée à la halle d'égards et de respect. La marchande, assaillie par ses propres compagnes, accablée de coups et d'injures, ne savait plus où donner de la tête, lorsqu'elle s'aperçut enfin de la circonstance qui avait rendu sa faute si grave. Alors, changeant de ton, elle s'empressa d'elle-même de demander pardon à madame S... Non contente d'avoir fait des excuses publiques, elle se rendit chez l'offensée, et la supplia d'accepter chez elle un dîner de réparation, avec tant d'instance, que madame S... accepta, dans la crainte de paraître persister dans un ressentiment déplacé.

Madame S... pensait faire un acte de condescendance, et ne s'attendait certainement pas à la réception qu'on lui préparait. Introduite d'abord dans la chambre à coucher, elle fut frappée de l'air d'aisance qui y régnait. Elle considérait curieusement et les bergères en bois d'acajou sculpté, et les riches dorures des cadres, et le magnifique cabaret de porcelaine qui décorait la commode, et la couchette garnie de tant de matelas, de lits de plume et d'édredons, qu'une échelle semblait indispensable pour y atteindre. Elle se demandait comment la même personne qui possédait ce lit si moelleux, ces siéges si douillets, pouvait avoir le courage de se lever avant le jour pour aller s'asseoir sur une chaise durement empaillée, lorsque la marchande vint à elle, suivie de quelques-unes de ses amies en habit de gala. Elles étaient tout or et bijoux : de longs pendants scintillaient à leurs oreilles; des chaînes à trois ou quatre rangs entouraient leur cou et retombaient sur leur poitrine; de superbes épingles attachaient leur fichu, et la riche dentelle de chacun de leurs amples bonnets aurait suffi pour décorer deux ou trois robes de bal. La dame de la halle ne connaît pas cette délicatesse ni ces raffinements de la vanité qui consistent à se cacher pour mieux paraître, et à couvrir sa fortune d'un voile transparent de simplicité. Elle ne se contente pas d'être riche, elle veut encore que cela soit écrit dans ses actions et sur les objets qu'elle possède. Au spectacle, où elle va souvent, n'ayez pas peur qu'elle prenne une place inférieure; lorsqu'elle marie sa fille, elle se signale par le chiffre de la dot. Demandez à un bijoutier ce qu'il compte faire d'un riche bijou dont le placement vous semble difficile, il vous répondra : « Je n'en suis pas embarrassé; les dames de la halle se le disputeront. »

Quand vint l'heure du dîner, madame S... fut bien autrement surprise. Elle aurait pu désirer dans l'ordre



Marchande de poisson sous Louis XV.



Marchande d'huîtres sous Louis XV.

du service une régularité de meilleur ton, mais non plus de délicatesse dans le choix des mets dont il y avait abondance.

Ajoutez à cela une profusion de solide argenterie, de la porcelaine d'une admirable transparence, du linge damassé de premier choix, et vous comprendrez que madame S... aurait pu se croire assise à une table royale, si la franchise un peu excentrique des gestes et des paroles dont les convives s'évertuaient à embellir la fête n'était venue à chaque instant lui rappeler l'origine de son hôte.

Si nous voulons étudier la marchande de poisson sous le point de vue musical, il faut que nous sortions avec elle de la halle, son royaume, et que nous la suivions dans les rues de Paris.

Puis après orrez retentir
De cels qui les frés harencs crient.
Or au vivet li autres dient.
Sor et blanc harenc frès poudré,
Harenc nostre vendre voudré,
Menuise vive orrez crier,
Et puis alètes de la mer.
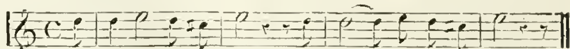
GUILLAUME DE LA VILLENEUVE.

J'ai trouvé dans la composition de Jannequin ce cri, qui était en usage sous François I[er] : ***Hareng de la nuit! hareng de la nuit!***



Les chars de Brest, de Calais, de Dieppe, ont amené en poste la morue et le cabillaud; les facteurs et les factrices ont présidé à la distribution; le jour va poindre, et chaque marchande en détail a enlevé le lot qui lui est dévolu. Alors, dans tous les quartiers, on rencontre la sole et la limande; l'arrivée du saumon, de la raie, de l'anguille de mer, est célébrée par mille voix, comme l'arrivée d'un prince. La nouvelle part de la halle pour se propager vers l'orient et vers l'occident de la capitale.

Bientôt on entend crier dans les rues Dauphine, de Seine, Saint-Martin et Saint-Denis :



On annonce en même temps dans les faubourgs Saint-Jacques et Montmartre l'anguille de mer :



ou le hareng : *Hareng qui glace, tout nouveau, hareng nouveau!*
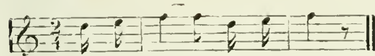
Dans le quartier des Tuileries, tout le monde connait la *mère Marianne*, son bonnet rond, sa figure enluminée, son bâton qui vient en aide à sa jambe boiteuse, sa manne remplie d'aloses, sa hotte chargée de morue, et son cri : *Morue d'Hollande, a l'alose! à l'alose!*

Le caractère original des poissardes ne perce pas médiocrement dans les mélodies de leur invention, ou plutôt dans leur manière de les chanter. Jamais voix humaine n'a produit des sons plus bizarres, plus criards, plus sauvages; une mélodie de quelques notes contient des sons de toutes les qualités. Ce qu'il y a de remarquable surtout, c'est la transition brusque du son de poitrine au son de tête. Le cri de ces femmes a tant de rapport avec celui des marchandes de cerneaux, que je croirais volontiers qu'il s'en trouve parmi elles qui cumulent, et qui, après avoir crié pendant une partie de l'été : *Merlan du jour! merlan à frire, à frire!* se mettent à vendre des cerneaux pendant l'automne.
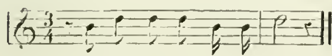
La mélodie des *maquereaux salés* est une des meilleures et des mieux chantées :



Aux marchandes de poissons succèdent les marchandes d'huitres, avec leur chant expressif : *A la barque! à la barque!*



Puis les marchandes de moules : *La moule au caillou!*



La marchande de *moules au caillou* doit rappeler au voyageur la reine des marchandes, la gloire des halles, la fameuse marchande de moules de Bruxelles. Assise sur son char, qui ressemble beaucoup à un char de triomphe romain, entourée de paniers remplis de moules, l'épaisse Flamande forme, dans ce cortége, une des curiosités les plus pittoresques de la capitale de la Belgique. On serait tenté de la prendre pour une apparition fantastique : à telle heure du jour, elle parcourt les rues de Bruxelles; à telle autre, celle d'Anvers; et souvent on la voit, sur la route de Malines, glisser comme une ombre avec la rapidité de l'éclair. Son char mystérieux semble être entrainé par une force magique, et les nuages de poussière qui l'environnent ne permettent pas à l'œil de distinguer quelle puissance lui fait dévorer l'espace avec une telle rapidité. On n'aperçoit, au milieu de ce tourbillon, qu'un bonnet blanc, une face rubiconde, et le mantelet noir classique des Flamandes. Les uns pensent reconnaitre dans ce cortége celui du corsaire noir, cet effroi des marins, ce présage de grands désastres, qui aurait momentanément abandonné pour la terre son maritime empire. D'autres font le signe de la croix, persuadés qu'ils ont vu galoper sur le manche d'un balai quelque sorcière pressée d'arriver au sabbat. Inutile de faire observer que ces deux opinions appartiennent aux romantiques. Quant aux classiques, ils prétendent avoir vu la conque de Neptune trainée par des dauphins terrestres, ou des panthères de Naxos emportant une nouvelle Ariane. C'est tout simplement notre marchande de moules fièrement et glorieusement assise au milieu de ses coquilles, comme Vénus au sein des roses. Son attelage se compose de huit chiens énormes qui semblent voler de relai en relai, et donner des ailes aux moules, dont elle approvisionne presque toute la ville de Bruxelles. Je ne connais pas de voyageur qui n'ait emporté comme impression de voyage un croquis de la célèbre marchande de moules, et de son équipage si singulier et si original.

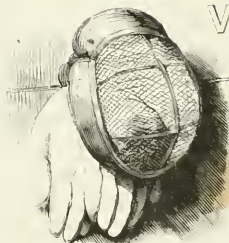




LE
MAITRE DE CHAUSSON

PAR

THÉOPHILE GAUTIER



Vous avez sans doute vu, si le hasard ou toute autre raison vous a conduit aux barrières, aux Funambules, sur la place Maubert, dans la rue Mouffetard, ou tout autre lieu fréquenté par cette intéressante partie du peuple français que l'on désigne sous les dénominations de gamins, de titis et de voyous, deux champions en attitude, agitant les bras et les jambes avec des gestes bizarres, et prononçant la phrase sacramentelle : « Numérote tes os, que je te démolisse ! » Et vous avez passé en détournant la tête, car, au bout de quelques secondes, le sang jaillissait des nez réciproques, et de larges iris ne tardaient pas à cercler d'auréoles prismatiques les yeux des combattants : — c'étaient des *arsouilles* qui *tiraient la savate*.

Mais, si la curiosité vous pousse à vous mêler au groupe déguenillé qui entoure les athlètes crapuleux, vous entendrez un vocabulaire étrange, qui surprendrait beaucoup messieurs de l'Académie. La langue française n'est pas si pauvre qu'on le dit : les malins donnent des conseils et raisonnent sur la valeur des coups. « Allons, *tape-lui sur la terrine, mouche-lui le quinquet, surine-lui le nez, ça l'esbrouffera;* quand on saigne, ça écœure. — Est-ce que ta peau n'est pas payée à toi ? on dirait que tu as peur de la gâter. — Huhu ! xi ! xi ! Mords donc ! pousse dessus à mort ! Et autres interjections de même farine. L'apparition d'un sergent de ville signalé à l'horizon par quelque vigie hissée sur la hune d'une borne dissipe les acteurs et les spectateurs de ce tournoi d'un nouveau genre.

— Ouf ! dit l'un, je crois que j'ai le *brochet décroché;* mais je lui ai joliment *labouré* la jambe, et mon coup de *ramasse* était fameux. Je lui ai pelé la *grève* comme une pomme ; le *zeste* est venu. Si j'avais su, je lui aurais coulé un saut ou fauché le changement de *garde*, et il aurait été *esquinté* à fond.

— Cré-nom ! fait l'autre en rajustant les lambeaux de son bourgeron, que c'est bête de taper sur les effets du monde. C'est égal, je lui ai envoyé un coup de tampon *sus* le mufle, qu'il ne pourra ni *becquiller* ni *licher* de quinze jours. Ho çà ! les autres, qu'est-ce qui paye à boire aux artistes ? J'étoufferais volontiers un polichinelle de bleu ; rien n'est plus salé que de se bûcher : ça vous altère... Allons, Auguste, un petit verre de fil en quatre, histoire de se *velouter* et de se *rebomber* le torse.

La troupe ne peut qu'opiner du bonnet, et s'engouffre avec un touchant empressement dans la boutique de quelque marchand de vin suspect, portant une enseigne hiéroglyphique, comme : les *Ruines de Moscou*, l'*Insecte volage*, la *Femme sans tête* ou le *Puits qui parle;* hideux vestiges oubliés dans les recoins obscurs de la civilisation.

Les petites rues tortueuses, les bouges enfumés, ont toujours beaucoup convenu aux savatiers; la Cité, ce ténébreux repaire des truands et des mauvais garçons du moyen âge, a toujours été leur retraite favorite.

Il y a quelques années seulement de cela, lorsque Notre-Dame n'était pas encore veuve de son archevêché, les duels et les tournois avaient lieu à la pointe de l'île, près de ce pont que l'on appelle le pont Rouge, sans doute parce qu'il est peint en gris : ce lieu désert était propice à vider les querelles qui avaient ordinairement pour motif la possession de quelque Hélène de bas lieu. Les champions arrivaient suivis de leurs témoins, et demandaient avant de commencer : « Va-t-on de tout? »

Selon la gravité de l offense appréciée par les seconds, la réponse était affirmative ou négative. « On va de tout, » cela voulait dire que l'on pouvait se manger le nez, s'extirper les yeux avec le coup de fourchette, s'arracher les oreilles, et se servir des dents et des ongles; dans le cas contraire, les coups de pied et les coups de poing étaient seuls permis, différence qui représente assez bien les duels au premier sang et les duels à mort. Quand on allait de tout, les bottes secrètes, les coups de traître, tout était bon. En ce temps de barbarie, des maîtres montraient aux barrières, pour deux sous, les trois coups : crever le tympan, faire sauter le globe de l'œil et couper la langue par un coup dessous le menton.

Tout ceci doit paraître à nos lecteurs, et surtout à nos lectrices, plus inintelligible que du bas-breton, du haut-allemand, du théotisque ou du grec. C'est du grec, en effet, comme on le parlait jadis en Argos, s'il faut en croire les étymologistes de la cour des Miracles et du bagne. Cet argot s'expliquera au fur et à mesure : nous en demandons pardon aux Muses, à l'hôtel Rambouillet et aux salons aristocratiques.

La *savate*, que l'on appelle aujourd'hui *chausson*, par euphémisme, est la *boxe* française, avec cette différence que la savate se *travaille* avec les pieds, et la boxe avec les poings.

Comme tous les autres arts, la savate a eu son mouvement ascensionnel, ses phases et ses révolutions. Il y a la savate classique et la savate romantique : le savatier classique est simple comme un tragique du temps de l'Empire; il n'emploie qu'un petit nombre de mouvements; ses coups de pied sont bas, et ne montent guere au-dessus du genou; ses mains restent ouvertes et portent avec les paumes des coups appelés *musettes*, qui se rapprochent plus du soufflet proprement dit que du coup de poing. Ces *musettes* coiffent ordinairement le menton ou le nez. Il ne tient pas la parade, et mouline perpétuellement; il manque d'assiette, et ne pourrait tenir tête à un adversaire sérieux. Son jeu est tout de tradition et de pratique; il ne raisonne pas, et la théorie n'est pas son fort. Ce n'est, en effet, que depuis un petit nombre d'années que la savate a été élevée au rang d'art et de science, et s'est placée dans la hiérarchie des exercices de corps sur le même rang que l'escrime, l'équitation ou la danse.

Un petit traité historique de la savate depuis une quarantaine d'années sera ici tout à fait à sa place. — Les maîtres bâtonistes de Caen avaient de la célébrité avant la Révolution; cette gloire s'abîma comme tant d'autres dans le gouffre de 93, et il faut sauter jusqu'à l'Empire et à la Restauration pour trouver dans la mémoire des plus vieux maîtres les noms des rois primitifs qui constituent la dynastie de la savate. — Fanfan est le Pharamond, le Romulus de cette histoire; il représente la période héroïque et fabuleuse; Sabattier lui succéda; après lui vint Baptiste, ancien danseur à l'Opéra, à qui les exercices de son premier emploi avaient assoupli les jambes, et qui montait les coups de pied plus haut qu'aucun des maîtres contemporains. Baptiste, qui avait conservé un vernis d'élégance et de bonne société, eut l'honneur de travailler avec Son Altesse Royale le duc de Berri. Son Altesse se revêtait, pour ses exercices, d'une espèce d'armure de bras, de poitrine et de jambes en fil de fer treillissé, recouverte de bourre et de peau. Mais, dans les salles, on ne se servait ni de plastron, ni de brassards, ni de jambards; seulement l'on tirait le chapeau sur la tête, ce qui ne se fait plus aujourd'hui à cause du développement du jeu Cette importation de mœurs anglaises était d'une grande hardiesse pour le temps, et, malgré cet exemple princier, l'art sublime de la savate, de la canne et du bâton resta confiné dans les classes inférieures. A Baptiste succéda Fanfare, qui tirait la savate et le bâton; puis vinrent Mignon, Rochereau et Carpe, qui ont laissé de brillants souvenirs dans le monde des salles d'armes et des estaminets.

Les rues où se tenaient les classes n'avaient rien de très-élégant. Le vieux Champagne, ancien marin, demeurait rue Mouffetard, et François avait sa salle rue de la Mortellerie. Quand nous disons salle, nous avons tort; c'est cave qu'il faudrait dire. Les assauts avaient lieu effectivement dans une grande cave; les élèves étaient, en général, des ouvriers, ou des garnements suspects. Toulouse et Gadou montraient la savate aux maçons de la Grève. Pour le chausson, on tirait les coups bas, les temps d'arrêt à demi-hauteur; on courait beaucoup, et l'on moulinait des bras. Le jeu du bâton n'était pas développé et se composait principalement des coups de bout, de coupés et d'*enlevés-dessous*. La canne se tirait comme le sabre.

Le jeu développé fut apporté en France par les prisonniers des pontons d'Angleterre : durant les longues heures de la captivité, ils s'étaient beaucoup exercés, avaient *travaillé* les coups, et, faute d'autre occupation, faisaient assaut du matin jusqu'au soir; ce qui les rendit les plus redoutables bâtonnistes de l'univers. — La patrie des boxeurs ne pouvait qu'influer heureusement sur leur *manière* : toutefois, le jeu développé resta un arcane entre les plus habiles, et se concentra dans Paris, ce foyer lumineux, ce centre intelligent, qui sait toujours avant tous les autres le dernier mot de l'art; la province, routinière et fossile, conserva l'ancien jeu. Vers 1829, cependant, quelques maîtres de régiment développaient, mais c'étaient des *Parisiens;* l'art du chausson ne resta pas non plus stationnaire : des novateurs hardis commençaient à placer des coups de poing de bout à l'anglaise, et le temps d'arrêt en pleine poitrine, autrement dit *coup de pied en vache*, mais bien peu se risquaient à détacher ce coup, de peur de se faire ramasser les jambes.

Toutefois, malgré ces perfectionnements, la savate ne comptait que fort peu d'adeptes fashionnables, elle était même inconnue des gens du monde; seulement, de temps à autre, il courait quelque histoire merveilleuse d'un garnement de mine chétive et de pauvre apparence, ayant à lui seul déconfit tout un peloton de gendarmes extrêmement surpris de se trouver assis en un clin d'œil au beau milieu du ruisseau; et la *Gazette des Tribunaux* expliquait comme quoi ce succès, dans un combat inégal, était dû aux passes mystérieuses et aux crocs-en-jambe invincibles de la savate; et chacun, dans la rue, passait respectueusement à côté de tout individu que sa blouse débraillée, sa casquette posée sur l'oreille, son air crâne et tapageur, pouvaient faire suspecter de connaître les mystères de cet art formidable.



Il est vrai de dire que les maîtres ne brillaient pas par une tenue bien rigoureuse; la pipe culottée ne quittait guère leurs lèvres que pour faire place aux petits verres de *dur;* ils fréquentaient les estaminets borgnes, les rogomistes et les marchands de vin hasardeux; ils étaient hargneux, violents, tapageurs; quelques-uns même, fidèles aux traditions de l'ancienne chevalerie errante, consacraient leur canne et leurs poings au service des princesses en désarroi. Ils se constituaient les Amadis et les Galaor des Orianes de la rue Froidmanteau et de la Cité. Leur langage, semé de tropes et de métaphores peu académiques, descendant fréquemment aux familiarités de l'argot, était bien fait pour effaroucher les bourgeois honnêtes et débonnaires, si leur mine rébarbative n'avait pas suffi pour cela. C'est ce qui explique comment un art aussi utile, aussi indispensable que la savate, est resté si longtemps enfoui sous les dernières couches de la populace.

Maintenant les hommes ne portent plus l'épée; la police défend d'avoir des armes sur soi, et l'on est puni de quinze francs d'amende pour avoir un poignard dans sa poche, ce qui fait que tout homme qui rentre chez lui après la brune est à la merci des voleurs et des assassins, qui, risquant d'avoir la tête coupée, se moquent parfaitement de payer quinze francs en sus pour port illégal de poignard; les cannes plombées, les cannes à dard sont prohibées et saisies par la police aux bureaux du théâtre, afin que les mauvais garnements, hideuses phalènes nocturnes qui voltigent aux carrefours douteux, aient toute la facilité désirable pour vous dépouiller et vous assommer: mais vous avez vos poings et vos pieds que l'on ne peut saisir au bureau des cannes, et des poings et des pieds exercés sont des armes aussi redoutables que le casse-tête des Caraïbes ou le lasso des gauchos brésiliens.

Pour notre part, nous regrettons l'épée, avec l'usage de porter l'épée s'est en allée la vieille urbanité française; on est toujours poli avec un interlocuteur qui peut vous entrer quelques pouces de fer dans le ventre si vos manières n'ont pas l'aménité convenable. L'abolition du duel achevera de nous rendre le peuple le plus grossier de l'univers : tous les lâches, sûrs de l'impunité, vont devenir insolents. Et puis c'était réellement pour un jeune homme de cœur une amie sûre et fidèle qu'une épée de bon acier bien trempé et bien franc. L'homme gagnait à ce commerce intime avec le métal; il en prenait les qua-

lités rigides, la loyauté inviolable, le vif éclat, la netteté incisive, et cette union tacite était si bien comprise, que le plus grand éloge que l'on pût donner à quelqu'un, c'était de dire qu'il était brave comme son épée. Mais nous sommes dans une époque peu chevaleresque, et la prosaïque savate doit remplacer la jolie épée française, ce bijou aigu, cet éclair d'acier qui du moins brillait dans la nuit avant d'arriver à la poitrine d'un homme.

La savate, comme on la pratique aujourd'hui, est un art très-compliqué, très-savant, très-raisonné; c'est l'escrime sans fleuret. Il y a la tierce, la quarte, l'octave et le demi-cercle; seulement dans l'escrime on n'a qu'un bras, et à la savate on en a quatre; car les jambes dans l'état actuel de la science sont de véritables bras, et les pieds deviennent des poings. Les maîtres placent un coup de pied dans les gencives ou dans l'œil avec beaucoup de facilité : plusieurs même décoiffent leurs adversaires avec le bout du chausson.

Le maître de chausson actuel ne ressemble en rien au savatier ancien : c'est un jeune homme de figure douce et prévenante, le sourire sur les lèvres, qui s'exprime correctement et avec un son de voix perlé. Ses manières sont d'une distinction parfaite; on le prendrait plutôt pour un professeur d'esthétique et de philosophie que pour un pugiliste; il fume tout au plus des cigarettes de papel espagnol, comme George Sand, et boit de l'eau sucrée comme un orateur. Il ne porte ni cravates rouges, ni gilets violets, ni pantalons fabuleux, ni casquette excentrique; sa mise est celle d'un fils de famille qui s'habillerait bien. — A l'entendre parler de son art, vous croiriez être en présence d'un savant de l'Institut, faisant des calculs sur l'équilibre et la dynamique : la savate est en effet un calcul très-exact des forces humaines combinées avec la libration et la pondération. Après quelques mois d'étude, on est vraiment surpris de l'énorme puissance que peut acquérir un muscle bien développé et bien dirigé, et l'on s'aperçoit que la nature n'a pas fait l'homme aussi désarmé que le prétendent les philosophes moroses. Des poings bien fermés selon les principes de l'art valent des marteaux de fer.

Le maître de chausson fashionable ne néglige rien de ce qui peut perfectionner son jeu. M. Lecour, célèbre professeur, a travaillé avec Adam, le boxeur anglais, le redoutable adversaire de Swift. Cette étude lui a beaucoup servi pour perfectionner les coups de poing, qui, à vrai dire, étaient la partie faible de la savate. Les coups droits dans la poitrine ou dans la figure sont fouettés et détachés avec une vigueur rare, et si bien calculés, qu'il ne se perd pas un atome de force; la vitesse est triplée, et, dans moins d'une seconde, l'on a placé une *série* ainsi composée : coups de poing sur le nez, sur l'os maxillaire et dans l'estomac, ou bien coup de pied bas, coup de pied haut, et coup de poing. Autrefois l'on ne faisait pas de séries, et l'on ne liait pas les coups : un assaut actuel diffère autant d'un assaut ancien, pour la difficulté de l'exécution et la hardiesse des poses, qu'un morceau de Hertz ou de Kalbrenner d'une sonate de Steibelt. Il y a dix ans, tout cela eût paru impraticable.

On se tromperait beaucoup si l'on représentait les maîtres de chausson comme des gens de carrure athlétique; ils ne tiennent en rien de l'Hercule et du lutteur; ils sont ordinairement de taille moyenne, ont les extrémités fines et les mains petites. — Plus d'une femme envierait les mains de Swift; mais ces mains délicates, si elles ont la blancheur du marbre, en ont aussi la dureté; et, détachées par les puissants muscles des épaules, meurtrissent les chairs comme un caillou lancé par une fronde.

Maintenant que nous vous avons fait l'histoire et l'esthétique du grand art de la savate, nous allons vous introduire dans une salle de chausson, celle de M. Lecour, qui est le professeur à la mode, et qui compte parmi ses élèves les lions les plus chevelus et les plus aristocratiques de l'Opéra et du boulevard de Gand. Vous voyez cette file de cabriolets, de tilburys et de coupés qui stationnent à l'angle de la rue du Faubourg-Montmartre, tout près du boulevard : hâtez-vous, c'est jour d'assaut, et vous auriez peine à trouver place.

La salle d'armes est au rez-de-chaussée, car le piétinement perpétuel serait insupportable aux voisins les plus pacifiques, et les bourgeois proprets partagent la haine de Nicole contre les ferrailleurs et les déracineurs de carreaux : la première pièce sert d'antichambre et de vestiaire; contre le mur est appliquée une petite fontaine, qui fournit de l'eau froide pour tremper les coins de mouchoir quand il y a des nez compromis à bassiner, ce qui ne laisse pas que d'arriver quelquefois.

La salle est une grande pièce tapissée de coutil, en forme de tente, avec un plancher frotté au grès et à l'eau bouillante, pour que le pied morde bien et ne se dérobe pas. Tout autour sont disposées des banquettes élevées sur une marche qui encadre l'arène destinée aux combattants; le long des murs sont accrochés les gants de boxe des élèves, portant chacun leur numéro. Ces gants, dont les doigts ne sont articulés que par-dessous, ressemblent à des traversins; la peau est de buffle et la garniture de crin. Les Anglais remplissent les leurs avec la plume; mais la plume, plus moelleuse d'abord, ne tarde pas à se tasser en paquets, et devient plus dure que le crin. A côté des gants, qui font trophée avec les masques, pendent les cannes et les bâtons de longueur.

Les assistants sont rangés au plus près du mur, afin de ne pas gêner les combattants; et, pour ne pas être atteints, dans les coups de grande volée, par les cannes des maîtres qui font assaut, chacun tient en main un bâton dans la pose d'arrêt, ce qui donne à l'assemblée l'apparence d'un chapitre de chanoines assis dans leurs stalles un cierge à la main.

Le costume du maître est très-pittoresque; il consiste dans un pantalon de laine rouge à pieds, demi-collant, serré à la ceinture et tenant sans bretelles, une chemise rayée de violet ou de bleu, une petite calotte pourpre, et des gants de boxe avec des crispins vernis.

L'assaut commence ordinairement par la canne et le bâton. La canne se tire à une seule main, et le bâton à deux mains, comme les espadons et les estocs du moyen âge. Avant de commencer, les maîtres se donnent une poignée de mains, puis ils font le salut. Ce salut, où les maîtres exécutent avec leurs cannes des arabesques plus capricieuses que celles décrites par le bâton du fantastique caporal Trim-Trim, dans le roman humoristique de *Tristram Shandy*, en faisant des sauts et des pas de voltige (la voltige se fait lorsqu'on est attaqué dans la rue par plusieurs personnes; la *rose couverte*, que l'on fait pour salut, est la plus jolie arabesque dessinée au bâton que l'on puisse voir; les *voltés*, les *écarts de côte*, les coups de travers pleuvent drus comme grêle ; ce salut est vraiment très-gracieux et très-élégant. Après cela, les maîtres se mettent en garde, et les hostilités sont ouvertes, les cannes tourbillonnent et s'entre-choquent en petillant; quand le coup porte, le vaincu s'écrie : « Touché, bien touché, » et l'on reprend la garde. Comme les combattants n'ont ni masques, ni plastrons, les coups doivent être retenus : ils le sont presque toujours au début de la lutte; mais quelquefois les adversaires s'échauffent, et l'assaut ne diffère pas beaucoup d'une véritable bataille. Aussi, l'assaut terminé, les combattants

s'embrassent pour montrer qu'ils ne se gardent pas rancune, et n'ont aucun fiel dans le cœur. Cette coutume a quelque chose de loyal, de touchant, et doit prévenir bien des querelles. L'agilité et la prestesse des maîtres bâtonnistes sont réellement effrayantes. M. Lecour exécute en une minute des *carrés* composés de vingt coups sur chaque face, il a même été jusqu'à deux cents coups de bâtons à la minute, ce qui est prodigieux; l'on ne voit pas le bâton, on l'entend seulement siffler.

Les assauts de savate viennent ensuite. Les coups de pied, les coups de poing se suivent et ne se ressemblent pas, mais ce spectacle n'a rien de repoussant, les mouvements sont si justes, si précis, si bien raisonnés, si bien calculés, que toute idée de douleur est éloignée : on croirait plutôt assister à une leçon de voltige qu'à un combat; les temps d'arrêt, les coups de pied exécutés par Lecour et son frère, sont aussi gracieux qu'un temps d'arabesque de Perrot, le merveilleux danseur. Les combattants, suspendus au milieu d'un tourbillon de bras et de jambes, semblent ne pas tenir à la terre. Auriol n'est pas plus vif, plus pétulant et plus allègre; et cependant ces mouvements si prompts, si lestes, sont d'une force prodigieuse : le plus faible de ses coups vous renverserait.

Voici quelques-unes des poses qui se pratiquent. On donne des coups de tête dans la figure et dans l'estomac : pour cela on saisit l'adversaire par le collet ou par la tête, et en l'attirant vers soi on lance le coup.

Si votre adversaire court sur vous, vous placez le coup de tête dans l'estomac, vous lui saisissez en même temps les deux jarrets pour le renverser; quelquefois, comme une arabesque fantastique, comme ces parafes à main levée que l'on fait au bout d'une page dont on est content, vous le faites passer par-dessus votre tête, et vous l'envoyez, en manière de *fioriture*, décrire une parabole derrière vous.

Ce coup, comme toutes les bottes possibles, a sa parade : en l'exécutant, vous pouvez être saisi par la nuque: plié à terre et recevoir sur le nez un coup de genou ou un coup de poing fourré.

Il y a aussi une infinité de moyens pour jeter son homme par terre : le passement de jambe du jarret et le passement de jambe du coude-pied Le premier se pratique en croisant la jambe derrière le jarret de l'adversaire, que l'on saisit simultanément par le col; on tend le jarret vigoureusement, on le pousse, il perd pied, chancelle et tombe; dans le second cas, l'on pose son pied derrière le talon de son ennemi, on ramène à soi par un mouvement de brusque saccade qui se donne avec le coude-pied, et il tombe d'un seul temps. On peut encore très aisément renverser quelqu'un en lui donnant un tour de clef à la cravate, et en lui passant la main sous le jarret, ce qui lui fait perdre l'équilibre.

Nous écririons un volume si nous voulions indiquer toutes les ruses et toutes les ressources de la savate. Toutes les attaques sont prévues et déjouées.

Si un homme vous attaque et vous prend par le collet, vous lui saisissez le poignet à deux mains et vous faites un revers sur les talons : le coude de l'assaillant se trouve placé sur votre épaule; vous faites une pesée qui lui rompt le bras placé à faux à l'articulation de la saignée.

Si un homme très-vigoureux vous entoure de ses bras et que vous ne puissiez vous dégager, appliquez-lui la paume de la main sur le menton ou sur le nez, pour lui renverser la tête en arrière; la douleur qu'il éprouvera sera si atroce, qu'il lâchera prise sur-le-champ.

On tient aussi la tête de son antagoniste sous le bras, en parapluie, et on lui fourre des séries de coups de poing dans la figure. Si, en lançant un coup de pied haut, vous avez la jambe ramassée, faites un *revers*, et vous tomberez en équilibre sur vos deux mains; mais le coup de pied dit *temps d'arrêt* est si vite passé, et son effet est si violent, qu'il n'y a guère de danger de ce côté-là.

Quand ces coups sont portés sérieusement et les mains nues, ils sont de nature à causer des blessures graves et même la mort.

Vous voyez que la savate est une science profonde, qui exige beaucoup de sang-froid, de réflexion, de calcul, d'agilité et de force; c'est le plus beau développement de la vigueur humaine, une lutte sans autres armes que les armes naturelles, et où l'on ne peut jamais être pris au dépourvu.

Ce spectacle est tellement attrayant, que plusieurs gens du grand monde font dans leur appartement une salle où ils s'exercent eux-mêmes, prennent leçon, et font faire assaut entre les maîtres de réputation. Lecour a fait assaut chez lord S... avec Loze, le premier maître de Bordeaux; et M. de W... a une salle où se réunissent les élégants de la loge infernale du Jockey's-Club; il y en a une aussi chez M. le duc V... Michel Pisseux a donné des leçons au duc d'Orléans. La savate est désormais désencanaillée, et prendra dans les pensionnats place à côté de la gymnastique et de l'escrime.
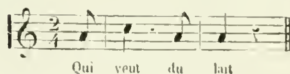




LA LAITIERE

PAR
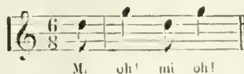
JOSEPH MAINZER



Reportez-vous par la pensée au temps où vivait le bon la Fontaine (nous en sommes déjà bien loin par les années, et plus encore par les mœurs!) : depuis la triste mésaventure dont il s'est fait l'historien, Perrette a disparu; elle s'est enfuie avec les débris de son pot au lait. Son costume gracieux et léger, sa physionomie ouverte, son allure dégagée, sa naïve ambition, son nom même, elle a tout emporté avec sa simplicité dans les montagnes de la Suisse. C'était une pauvre paysanne, vivant laborieusement à la campagne du travail de ses mains. Si elle venait tous les jours à la ville, c'était à pied, dans ses moments de loisir; le lait qu'elle y apportait était le superflu de sa nourriture, elle le livrait à ses pratiques aussi pur qu'elle l'avait reçu le matin des mamelles de ses vaches : le produit constituait ses petits profits. Qui lui eût dit qu'un jour la découverte du café donnerait à son obscur commerce un si prodigieux accroissement? que ses successeurs seraient si nombreux, qu'à toute heure de la journée on les trouverait, sous diverses formes, sur tous les points de la capitale : ici, assis au seuil d'une porte; là, circulant dans le quartier; plus loin, établis à grands frais derrriere d'élégants vitraux; que dis-je? passant même bruyamment dans les rues, et montés dans des voitures, avec cette inscription aux deux côtés : *Laiterie Sainte-Anne?* Mais combien tout a changé dans cette progression rapide : industrie, marchandise, individus! Il ne reste plus rien de la simplicité de Perrette; sa mélodie seule nous a été conservée. La voici :



Il y a des laitières dans tous les pays civilisés. A Londres, les *milk men*, ou *milk-women*, traversent les rues de très-bonne heure en portant sur leur tête un grand pot de fer-blanc, et en faisant entendre ce cri perçant : *Milk-oh! milk-oh!*



La manière dont elles prononcent ces mots : mi-o! mi-o! les fait ressembler au miaulement d'un chat. Un Français a dit spirituellement que ces honnêtes marchands de lait voulaient dire apparemment *mi-eau! mi-eau!* tout en déguisant la vérité sous une forme étrangère.
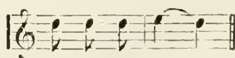
On peut diviser en trois classes la grande famille des laitières. Si l'industrie est la même, le mode en est dif-

férent, et la distinction s'établit mieux encore dans les mœurs.

La laitière de la campagne habite un village situé quelquefois à quatre ou cinq lieues de Paris : tantôt elle est attachée à une ferme, à un château, tantôt elle exploite pour son propre compte. Elle se lève à une heure du matin, elle attelle un vigoureux cheval à sa charrette, dans laquelle sont rangés avec ordre, et entassés dans la paille, les énormes seaux de fer-blanc qui renferment la consommation du vulgaire et les petites boites réservées des pratiques privilégiées. Elle s'entoure la figure d'un mouchoir, couvre ses épaules du mantelet gris à bordure noire, s'installe sous le dôme de toile de sa voiture, donne le signal du départ à son fidèle coursier, qui connait parfaitement la route, penche sa tête sur sa poitrine, et s'endort. Toutes n'ont pas la même aisance, ni les mêmes agréments. Souvent la charrette n'existe que dans les vœux de la laitière; il faut aussi qu'à la place du cheval elle se contente d'un âne, aux flancs duquel elle attache deux paniers; mais elle trouve encore le moyen de s'asseoir et de dormir sur la croupe de son modeste quadrupède, dont l'instinct, pour la conduire, n'est pas moins sûr que celui de l'aristocratique Bucéphale. Le jour commence à peine lorsqu'elle fait son entrée à Paris, et elle arrive sans encombre dans le quartier de sa résidence, à la place qu'elle occupe de temps immémorial, et dont personne, si ce n'est quelquefois la police, ne lui dispute la paisible possession. Elle s'installe avec son bagage de boites, de seaux et de mesures, à l'angle d'une rue, sur le devant d'une boutique d'épicier, ou de marchand de vin, à l'entrée d'une porte cochère, et là, elle attend gravement que ses pratiques passent devant elle, comme des vassaux soumis devant leur seigneur. Tour à tour se présentent la jeune fille au regard vif, la vieille au front ridé et à la démarche chancelante, le vieux garçon coiffé de sa casquette à visière, et l'enfant qui boit sans cérémonie son sou de lait dans un des couvercles de la laitière. Tous se plaignent: celui-ci de n'avoir pas eu bonne mesure la veille, celui-là de ce que son lait était trop bleu et trop clair; un troisième jette feu et flammes, parce que, son lait ayant tourné, il a été obligé de se passer de café; mais ils n'en rapportent pas moins tous leur boite et leur argent. Chez la laitière, tout est uniforme; on dirait que sa vie entière est soumise à une loi géométrique. Depuis vingt ans, c'est toujours le même costume, le même fichu, le même petit bonnet rond et plat; c'est aussi la même prestesse à faire voyager la mesure de sa boite au lait à la tasse de la pratique, de manière à escamoter à son profit une bonne partie du liquide; chaque jour sa distribution commence et finit aux mêmes heures; que son commerce prospère lentement ou avec rapidité, elle n'en a ni plus d'élégance dans sa mise, ni plus de morgue dans sa démarche, ni moins de régularité dans son travail. D'ailleurs trop de considération l'entoure pour qu'on aperçoive en elle de telles faiblesses; son royaume est restreint, mais elle y règne en souveraine. Bien qu'elle reste invariablement à son poste, rien de ce qui se fait autour d'elle ne lui échappe; elle a partout ses affidés et ses espions, sans que cette police vigilante soit pour elle le motif d'aucune subvention secrète; elle connait l'intérieur des familles sans jamais y pénétrer; de la cave au grenier, elle pourrait faire mieux que personne l'inventaire financier et moral d'une maison : c'est la gazette vivante du quartier. Pendant que les maîtres sommeillent, les bonnes viennent se grouper autour d'elle; le cercle se renforce d'enfants et de vieilles femmes, espèce essentiellement indiscrète et bavarde; elle est le point de mire de tous les regards, le centre de toutes les confidences; elle préside. Après qu'elle a raconté les mille aventures miraculeuses arrivées la dernière nuit à la campagne, elle écoute à son tour, afin de pouvoir reporter au village des nouvelles de Paris, soit prédictions, soit découvertes, et les projets du gouvernement, et l'approbation ou le mécontentement du peuple. C'est devant son siége que se fait entre les bonnes un interminable échange de propos de toute nature; chacune raconte ce qu'elle a entendu ou cru entendre dire à son maître, ce qu'elle a vu ou cru voir, ce qu'elle a pensé, ce qu'elle a rêvé. Une fois la pierre lancée, qui sait où elle s'arrêtera? Chaque commère fait son observation, son commentaire; l'imagination féminine ne s'arrête jamais à moitié chemin. Politique et religion, ciel et enfer, amour et haine, tout se confond, s'embrouille, et surtout grossit en roulant comme la boule de neige; et puis viennent les prédictions, pour lesquelles le peuple a tant d'amour : on devine, on explique, on affirme les suites, les conséquences, la fin de chaque chose; on dispose, d'un coup de langue, et du globe et des événements. Après quoi la laitière, pliant doucement bagage, se retire du même pas que la veille, pour recommencer le lendemain.

Mais il est rare qu'elle s'en retourne à vide, car, avec ses fonctions de laitière, elle cumule celles de messagère. Au village, chacun la charge de ses commissions et de ses achats : l'habitant du château, celui de la ferme, le jeune homme et la jeune fille, lui confient jusqu'aux missions les plus secrètes. Elle s'en acquitte aussi bien et avec autant de discrétion que le facteur : elle a même sur lui l'avantage d'arriver plus tôt le matin, et de rapporter plus vite la réponse, même verbale, ce dont le facteur ne se charge pas. Toutefois ce n'est pas seulement de commissions, de messages d'amour et de billets doux que la laitière charge son âne, son cheval ou sa voiture; souvent elle rapporte encore de la capitale le fumier qui doit fertiliser son champ. En échange de quelques douceurs, en lait ou en crème, elle reçoit de quelques-unes de ses pratiques la paille de l'écurie ou de l'étable. Si vous avez habité, pendant la belle saison, Nogent, Joinville, Saint-Maur, Charenton, ou quelque autre village sur la route de Paris, vous avez dû voir les laitières arriver par files de Paris, vers le milieu du jour, l'une assise entre ses boites, l'autre entourée de paquets et de pots de fleurs, et la plupart juchées sur des monceaux de fumier.

Dès qu'elle a quitté la rue, une autre s'en empare : la laitière ambulante commence sa tournée. Celle-ci habite ordinairement les faubourgs de Paris, ou les villages qui en sont le prolongement. Comme la première, elle a ses quartiers de prédilection, ses habitués, ses pratiques; mais ce qui se passe, ce qui se dit l'intéresse peu; sa curiosité ne va pas au delà de son commerce. Tandis que sa matinale devancière choisit un point central et attend, elle parcourt de toute la vitesse de son cheval, de son âne, et quelquefois de ses jambes, le quartier dont elle s'est adjugé le monopole, s'arrêtant, avec une scrupuleuse ponctualité, tous les jours devant les mêmes portes; et il n'est pas une rue, quelque ignorée qu'elle soit, pas un coin, une impasse, qu'elle ne connaisse et ne visite. Son cri perçant et répété :





monte de la base au sommet, et varie suivant la profondeur du corridor ou la hauteur de la maison. A chaque station, elle ne s'arrête que le temps strictement nécessaire ; elle sait le nombre de ses habitués de telle cour, de telle maison, combien ils ont d'étage à descendre, et déjà ses mesures sont prêtes, car elle a aussi une connaissance exacte de tous les besoins.

La laiterie n'était autrefois représentée que par ces deux classes, la laitière stationnaire, et la laitière ambulante : la première apportait aux Parisiens leur déjeuner; la seconde répondait aux besoins du reste de la journée; et le débit de celle-ci, loin d'être préjudiciable au commerce de celle-là, pouvait plutôt en être considéré comme le complément. Elles partageaient sans rivalité, sans haine, une royauté qui leur appartiendrait encore aujourd'hui si l'avidité ne les avait malheureusement fait entrer dans la voie dangereuse des abus : ce sont les abus qui tuent les royautés les plus anciennes et les mieux établies.

Les consommateurs se plaignaient chaque jour amèrement de voir se reproduire pour le lait le miracle des noces de Cana : les cupides laitières firent la sourde oreille. La concurrence, toujours à l'affût des bonnes occasions, fit un matin irruption dans les rues, sema en guise de harangues des milliers de prospectus, dans lesquels elle promit monts et merveilles, et la révolution fut accomplie. De rapides voitures sillonnèrent Paris dans toutes les directions, transportant, dans une multitude de bouteilles en fer-blanc, soigneusement fermées et scellées, les produits de la laiterie *Sainte-Anne* et de la laiterie des *Familles*. Le consommateur y gagna-t-il ? Oui, d'abord : quelle est la révolution qui ose, dès le principe, mentir à son origine? Mais l'amour de la vérité m'oblige à dire que le programme des laitiers novateurs ressemble aujourd'hui à une foule d'autres programmes.

Il y a des degrés dans la hiérarchie des laitières comme dans tous les états. Quelques-unes n'ont à vendre que le lait qui leur est fourni par une vache ou par une chèvre seulement; tandis que d'autres, regardées d'un œil plus favorable par la capricieuse fortune, possèdent, soit dans les environs, soit dans le cœur de Paris, de vastes étables où se pressent douze, vingt, trente, et jusqu'à quarante vaches. Les propriétaires de ces établissements se sont décorés du nom emphatique de *nourrisseurs*. Ne croirait-on pas, à entendre un pareil nom, qu'il s'agit de

l'homme au petit manteau bleu, de ces philanthropes qui portent à domicile le bouillon, le lait et la bouillie, qui nourrissent le pauvre de leurs épargnes, et se sacrifient au bien-être de l'humanité? Rien pourtant n'y ressemble moins. La femme du nourrisseur va à l'étable avec ses seaux, les reins entourés d'une jupe, la tête coiffée d'un capuchon ou d'un mouchoir, ayant les manches retroussées, les jambes nues, les pieds chaussés d'énormes sabots. Assise sur un escabeau, elle trait ses vaches, et se fait aider par quelques servantes. Vers le matin, elle se met en route avec son équipage, s'installe à la place qu'elle a adoptée, et envoie ses filles dans d'autres quartiers, non sans avoir calculé d'avance combien de gouttes renferme chacun des pots qu'elle leur confie, y compris l'eau, et combien elles doivent lui rapporter de pièces de vingt sous, de décimes et de centimes.

De la femme du nourrisseur, de la véritable paysanne à un degré plus élevé, la distance n'est pas aussi grande qu'on pourrait se l'imaginer. Le nourrisseur se trouve aussi établi en qualité de *restaurateur* dans les rues et les passages de Paris, et sur sa boutique on lit cette inscription : ***Laiterie suisse***. Là, vous pouvez aller déjeuner ou dîner pour quinze ou vingt sous : le lait et les œufs y forment la base de votre repas. On vous y sert une soupe au lait, du lait et des œufs pour entremets, des œufs et du lait en guise de rôti, de salade et de dessert. De longs prospectus imprimés, de grands programmes affichés sur la porte, vous préviennent qu'il n'existe pas au monde de nourriture plus saine que le lait et les œufs, et que les poitrines sensibles, les constitutions délicates, ne sauraient mieux faire que s'adresser à la laiterie suisse.

Entre la femme qui fait paître sa chèvre sur la lisière des fossés, et la laitière de premier ordre, il y a autant de gradations qu'entre l'usurier à la petite semaine et l'agent de change : la dernière peut arriver à cinquante mille francs de rentes, tandis que l'autre, menant elle-même sa chèvre au pâturage, ne gagne pas assez pour payer le garde champêtre et ses procès-verbaux, aussi réguliers que le loyer.

Le luxe, qui semble aller croissant à mesure que grandit la misère du peuple, n'a pas manqué d'exercer aussi son influence sur cette innocente et candide industrie : la femme ou la fille du nourrisseur s'est faite dame de magasin. Un jour, derrière un comptoir élégant, au fond d'une boutique où s'entassent par milliers des œufs blancs comme la neige, où le beurre se présente, selon le caprice de la marchande, sous mille formes variées et appétissantes, tantôt en pyramides, tantôt en étoiles, et offrant l'image de bras, de jambes, de petits bonhommes tout entiers, où le lait, remplissant jusqu'aux bords des vases d'une exquise propreté, aiguillonne le désir par une apparence, hélas! trop souvent trompeuse, vous retrouvez cette figure fraîche et vermeille, ces yeux noirs, cet affable sourire que vous connaissez si bien. Mais autres temps, autres mœurs. La métamorphose est complète; et, si vous levez un peu la tête, vous lisez en lettres d'or ce seul mot, qui porte le secret de ce changement, et qu'on dirait placé là comme une ironique antiphrase : CRÉMIÈRE.

La crémière n'a rien, pas même un souvenir, de la laitière que vous connaissiez jadis. Avant de passer de la rue au magasin, elle a secoué sur le seuil la poussière de ses pieds; ce qu'elle était hier, elle le dédaigne aujourd'hui : son costume, son langage, sa voix même, tout a changé avec une facilité qui tient de la magie; ses cheveux, jadis emprisonnés ou flottant avec désordre, se partagent en bandeaux sur son front; un collier brille à son cou; le corset féerique a révélé des trésors inconnus; un tablier blanc dessine sa taille; son visage, ses mains, ont pris une couleur quasi-aristocratique. La crémière est avenante et gracieuse, non pas à la manière de ces dames de comptoir qui sont payées à deux ou trois francs par jour pour être aimables et sourire, mais par caractere, par position. En pourrait-il être autrement? Son commerce prospère, ses relations s'étendent, elle réalise de gros bénéfices, et je ne jurerais pas que vous ne la rencontriez un jour, avant peu même, dans une loge d'opéra, ou étendue sur les moelleux coussins d'une voiture, avec plus de naturel et d'abandon que la bourgeoise de la Chaussée-d'Antin.
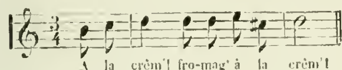
Mais la crémière et la laitière, la grande, comme la petite industrie, si différentes par les habitudes extérieures, se rencontrent toutes dans le même principe fondamental. C'est entre elles comme un compromis tacite, une foi jurée, une espèce de mot d'ordre, de secret maçonnique. Quelque précaution que vous imaginiez, à quelque degré que vous en éleviez vous-même le prix, le lait, s'il a passé par leurs mains, ne vous arrivera jamais dans sa pureté native, et, depuis l'eau jusqu'au mélange de farine et de jaune d'œuf, il aura subi de nombreuses injures. A Paris, où tout se traduit par des chiffres, on devrait calculer de combien la consommation du lait est supérieure au produit, et, à défaut d'autres preuves, la conscience de la laitière n'échapperait certainement pas à cette inflexible logique.

Les laitières et les marchands de vin offrent beaucoup d'analogie, en ce sens que la falsification, ou, suivant l'expression consacrée, le *baptême*, est le profit le plus positif du métier. La cupidité est une passion si enracinée dans une certaine classe de commerçants, et qui raisonne si peu, que l'on a vu l'appât du gain rendre cruels les caractères les plus inoffensifs. Ainsi l'on a vu des laitières mêler à un lait baptisé de la craie, et même de la chaux, pour lui donner une sorte de consistance; sans compter qu'elles ne font pas moins servir à l'approvisionnement de leurs pratiques le lait des animaux malades, dont le nombre est souvent considérable. Il en est résulté plus d'une fois à Paris de graves maladies, qui, en attaquant surtout les enfants, dont le laitage fait la principale nourriture, ont jeté l'alarme et le désespoir dans le sein des familles. Les journaux finissaient bien par insérer quelques avis tardifs venant, soit de l'Académie, soit de quelque savant conduit par le hasard à la découverte du méfait; mais il était trop tard, et mainte maison avait payé, sinon par la mort, au moins par des coliques et mille autres incommodités dont on se serait passé volontiers, son tribut à l'insouciance des gardiens de la salubrité publique. La chose est pourtant assez grave pour qu'on s'en occupe : un jour viendra, nous en sommes persuadé, où on daignera s'en inquiéter sérieusement; mais, pour que l'attention soit vivement éveillée, il faudra sans doute que quelque haut fonctionnaire ait été frappé de près, et dans ses plus chères affections. Dans une ville de province, dont je ne me rappelle pas le nom, on a publié naguère une ordonnance qui devrait être suivie dans toutes les grandes villes, et qui serait parfaitement de circonstance à Paris. Elle désignait des experts pour l'examen du lait : chaque laitière était tenue de se soumettre à leur visite, à première réquisition, et le commerce était à tout jamais interdit à celle dont on trouvait le lait falsifié.

Au commerce de lait se rattache d'une manière intime celui des fromages, depuis l'éclatant fromage blanc, surnommé *fromage à la pie*, jusqu'au fromage doré de Marolles, si cher aux buveurs.

Le fromage blanc, grâce à son prix, qui le met à la portée de toutes les bourses, est devenu d'un usage si général, qu'on le rencontre dans tous les marchés et sur les étalages de toutes les fruitières. Les crémières, placées plus haut sur l'échelle, se sont réservé le débit du fromage à la crème. Elles savent lui donner toutes les formes, celles d'une étoile, d'une tourelle, et même, ce qu'on peut considérer comme le chef-d'œuvre de l'école romantique, celle de cœurs mi-partis de rose et de blanc, nageant dans une sauce jaune épicée de cannelle et de sucre. N'est-ce pas là une preuve qui témoigne des tendres sentiments de notre époque en général, et de ceux des crémières en particulier?

Cependant le fromage à la crème est aussi crié dans les rues par des marchands ambulants qui, du matin au soir, le font voyager dans leurs paniers, en compagnie du frais Neufchâtel, qu'enveloppe sa fine robe de papier de soie. A propos de fromage de Neufchâtel, nous pourrions demander ici à quel titre, et si c'est par amour du contraste, que, depuis quelques années, les charcutiers se sont avisés de faire figurer au milieu de leurs productions éminemment salées et poivrées ce produit d'une incontestable douceur. Le fromage à la crème s'annonce par une jolie petite mélodie :

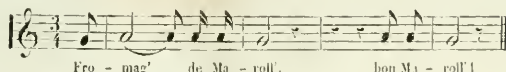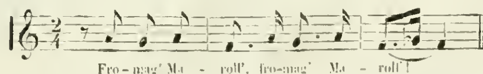


Quand vous l'entendez, vous pouvez dire : les primevères commencent à s'ouvrir, les champs se couvrent d'arbustes et de fleurs, le feuillage des forêts se déroule, le papillon sillonne de son vol incertain l'air parfumé sur le bord des ruisseaux, l'hirondelle est de retour de son long voyage d'outre-mer, et a bâti son nid sous le toit hospitalier du fermier. Cette mélodie est aussi fraîche que le premier sourire de la rose pompon qui s'ouvre; elle frappe aussi délicieusement notre oreille que le parfum du muguet notre odorat. Ajoutez à cette touchante mélodie la voix pure de la jeune et jolie fille qui vient la chanter sous votre fenêtre, et vous aurez une image complète de la jeunesse et du printemps; vous vous sentirez vous-même rajeuni; votre esprit se reportera au temps de vos plus beaux jours, et vous vous écrierez, comme je me surprends à le faire quelquefois : « Quel charme dans l'air du printemps! Quel attrait dans la voix de cette jeune fille! Quelle puissance dans sa mélodie, même lorsqu'elle chante le fromage à la crème! »

Ce n'est pas de nos jours seulement que les fromages sont criés dans les rues de Paris. Il en est dont la célébrité remonte aux douzième et treizième siècles, tels que ceux de Brie et de Roquefort, les fromages à la crème de Montreuil et de Vincennes, que les paysannes apportaient à la ville dans de petits paniers de jonc, comme on le fait encore aujourd'hui. La haute réputation du fromage de Marolles date aussi de plusieurs siècles, car l'abbé de Marolles, dans une traduction de Martial, qu'il publia en 1655, y ajoute une très-longue liste de tous les fromages de France, parmi lesquels figure naturellement le fromage de Marolles. D'anciennes gravures nous représentent le marchand de ce précieux comestible avec une longue barbe descendant sur la poitrine, une hotte sur les épaules, et un panier au bras. L'une d'elles est enrichie de ce quatrain :

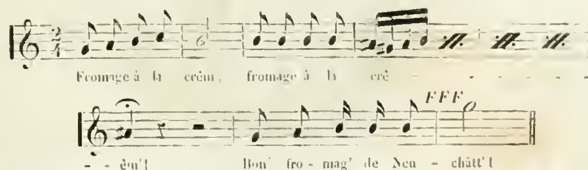
> Pour faire trouver le vin bon,
> Et dire les bons mots et les fines paroles,
> Au lieu de tranches de jambon,
> Prenez fromage de Marolles.

Voici, sur ces fromages, deux des mélodies qui courent aujourd'hui les rues; la première est la plus vulgaire, et, outre qu'elle est plus mal chantée, elle n'a pas autant de couleur mélodique que la seconde :





Un vieillard, qui se tenait dans les environs du Palais-Royal et du passage Véro-Dodat, attira longtemps l'attention des passants, tant par lui-même que par la singulière mélodie qu'il avait adoptée. C'était un bel homme, ayant un extérieur imposant, une figure noble et expressive, les cheveux d'une couleur argentée, pure de tout alliage. Il avait la tête coiffée d'un bonnet de coton aussi blanc que sa chevelure; le tablier qui ceignait ses reins était, ainsi que tout son habillement, de la plus appétissante propreté. Son bras gauche était passé dans l'anse d'un panier; de la main droite il tenait un bâton, et, pour allumer la convoitise des friands, il adaptait à son cri de : *Fromage à la crème, fromage de Neufchâtel*, la mélodie suivante :



La roulade dont il accompagnait le mot cré-é-é-ème était si merveilleuse, que tous les passants s'arrêtaient involontairement pour l'écouter; arrivé à la dernière syllabe de son chant, dont le fromage de Neufchâtel lui fournissait le thème, il réunissait, pour la lancer dans l'air, toute la puissance de ses poumons.

Ce bon vieillard fut quelque temps, sans s'en douter, un signal pour deux jeunes gens que leurs parents traversaient dans leurs amours. Nous le savons tous, l'amour est un de ces sentiments dont les obstacles ne font qu'accroître la force : deux cœurs bien épris espèrent toujours, et la surveillance la plus minutieuse ne saurait les empêcher de se réunir quelquefois pour retremper leur courage et se faire part de leurs espérances. A peine notre marchand de fromage avait-il fait entendre sa délicieuse roulade, que, de deux maisons, situées à une assez grande distance, sortaient en même temps et à la dérobée le jeune homme et la jeune fille, pour se rendre, par des chemins différents, sous les arbres du Palais Royal, confidents discrets de leurs alternatives de chagrin et de joie. Hélas! un beau matin la roulade manqua; le quartier retentit comme à l'ordinaire des cris du marchand d'habits, du vitrier, du raccommodeur de faïence; le marchand de fromages seul ne se fit pas entendre : la mort avait mis fin à son long pèlerinage, et il s'était éteint sans savoir qu'il laissait inachevé, au milieu d'un drame de la vie intime, un rôle que ne remplit après lui aucun autre crieur; car cet amour, qui avait résisté aux plus grands obstacles, dépaysé tout à coup par l'absence du signal auquel il s'était habitué, ne survécut pas au pauvre marchand de fromage.

J'ai parlé de la laitière, de la crémière, du marchand de fromage à la crème : il me reste à dire deux mots d'une classe à part dans cette nombreuse famille, qui, bien que placée sur un échelon très-inférieur, n'en a pas moins des droits incontestables à l'attention de l'observateur. Cette classe se compose aussi de laitières; mais ces laitières portent de longues barbes et de longues oreilles, et trottent sur quatre pieds. Elles ne crient pas, elles cheminent silencieusement dans la boue de Paris; elles ont leurs pratiques assurées, et distribuent leur lait à domicile. Vous les rencontrez le matin, dans les rues, courant par troupeau devant un guide qui les aiguillonne à coups de fouet. A peine sont-elles arrivées devant la porte d'une pratique, que toute la société s'arrête; la ménagère descend, présente au guide sa tasse ou son verre, et celui-ci se met à traire alternativement la chèvre et l'ânesse. Puis la troupe se remet en marche au pas de course, et dessert dans une seule matinée autant de quartiers que le pourrait faire un fiacre en trois jours. Abîmées de coups et de fatigue, les pauvres laitières rentrent enfin dans leur écurie, où elles trouvent pour nourriture du foin et de la paille, rarement des carottes et des betteraves.

Quelques pratiques se seront aperçues, sans doute, que les bêtes nourricières étaient plus malades que les personnes qui en attendaient leur guérison, car la concurrence, éveillée par des plaintes, s'en est mêlée, et l'industrie s'est perfectionnée d'une manière singulièrement remarquable. Je dois constater le fait, ne fût-ce que pour donner une idée du caractère de notre époque et de ses progrès dans la civilisation : mesdames les nourrices quadrupèdes se sont imaginées de se faire conduire en équipage? Qu'y a-t-il là d'étonnant? les facteurs, ces piétons par excellence, ne se font-ils pas aussi voiturer? Chèvres et ânesses volent aujourd'hui d'un arrondissement à l'autre, dans leur calèche, avec la rapidité qui convient à une société si fashionable. En voyant passer le brillant équipage, votre œil se dirige curieusement vers la portière, dans l'espoir de rencontrer le regard de quelque beauté coquette, et vous n'apercevez que les bêtes de Balaam contemplant d'un air grave, et avec un étonnement stupide, les arbres, les maisons et les hommes qui fuient. Leur voiture porte cette inscription en gros caractères : LAIT ASSAINI D'ANESSES NOURRIES AUX CAROTTES.

Laitière sous Louis XV.

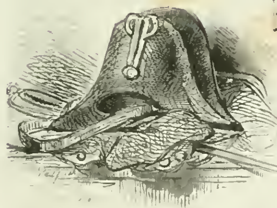


LE SERGENT DE VILLE

PAR

ARMAND DURANTIN





Il y a dans notre monde civilisé de ces plaies tellement vives, tellement honteuses, que le cœur se soulève de dégoût rien qu'à les voir; il est de ces cloaques dont l'impureté répugne assez pour que l'on tremble en mettant le pied sur le seuil de leur porte; il existe quelques classes d'hommes dont le nom seul est une insulte, une ignominie, un fer rouge qui se grave ineffaçable, comme jadis les terribles lettres T. F. sur l'épaule du galérien. S'il a fallu du courage à Parent-Duchâtelet pour visiter les égouts ténébreux de la capitale, il lui fut nécessaire d'en avoir plus encore pour franchir la porte de ces repaires impurs, de ces égouts parés de guirlandes flétries où l'on voit trôner en souveraine la prostitution dans la moderne Babylone.

C'est dans les grandes villes comme Paris, que toutes les misères de la société viennent se cacher. Ici, la débauche qui jette un regard de convoitise sur la jeune fille; là, les tripots secrets du jeu qui présentent aux imprudents, aux gens usés, un lucre facile et des émotions incessantes; plus loin, le vol, le meurtre, qui se cachent dans l'ombre, vous attendent au passage et vous dépouillent avec le cynisme révoltant des voleurs modernes.

Pour se défendre contre de semblables ennemis, il fallait à la société une arme terrible, une puissance occulte, active, vigilante, qui fût toujours là, sur tous les points, à toute heure, en tout lieu, pour voir, saisir et frapper le coupable. La société étant impuissante à se protéger elle-même, sa sûreté devait nécessairement devenir l'objet des soins empressés de tous les gouvernements.

La police fut établie.

Invisible réseau, géant aux mille bras, aux mille oreilles; fantôme à la marche ténébreuse, la police est là qui, nuit et jour, veille sur la cité. Pour elle, jamais de repos, jamais de nuit. La fin du jour n'amène pas la fin du travail, elle lui apporte un nouveau labeur. Sa tâche est celle des Danaïdes; c'est une tête qui conçoit sans cesse, et dont les bras sont toujours en activité. Sa pensée est constamment éveillée, ses mouvements se croisent sans jamais s'arrêter. Les fêtes se succèdent pour nous, sans qu'il y ait de fêtes pour elle; les plaisirs passent près de nous, nous entraînent, nous enivrent;... il lui est défendu de jamais s'y mêler. Il faut qu'elle nous protège et soit à chaque instant prête à crier à ses agents, comme les hommes d'armes du moyen âge : « Sentinelles, veillez-vous? »

Si la police s'arrêtait un jour, la société serait perdue : vous verriez surgir au milieu des places publiques ces hommes dont Paris même semble étonné; qui paraissent sortir des entrailles de la grande ville, que l'on voit seulement dans les tristes jours où l'émeute promène son drapeau sanglant, et qui sont vomis des cloaques de la cité; alors le pillage, le vol, le meurtre, se dresseraient

effrontément à travers la capitale effrayée; mais la police, par bonheur, ne s'endort jamais.

Dans un quartier désert de Paris, côte à côte avec les prisons, le dispensaire, la Morgue et le palais des robes noires, entouré de rues au nom juif, se cache, obscur et honteux, un monument aux teintes blafardes, sur le portail duquel l'œil peut encore distinguer ces trois mots: Préfecture de Police.

Au dehors le silence, au dedans l'activité. Les ordres sont donnés, se croisent, se transmettent, s'exécutent avec rapidité, mais toujours mystérieusement. Parfois un bruit de chevaux se fait entendre dans la cour et vient troubler la tranquillité de l'hôtel; des hommes armés escortent une voiture cellulaire: c'est une brigade de la gendarmerie départementale qui accompagne le triste *panier à salade* où se tient entassée la pâture ordinaire de la police correctionnelle ou de la cour d'assises. Souvent aussi, comme pour donner plus de variété à ce sombre tableau, s'avance une bonne figure bien pure, bien honnête, bien confuse de se trouver en si mauvais lieu, s'arrêtant au milieu de son chemin, et n'osant demander la porte du bureau. Ah! celui-là n'est pas de l'hôtel assurément; c'est quelque pauvre diable qui vient chercher sa feuille de route, ou quelque chasseur de la plaine Saint-Denis.

On a bien crié après la police; il y a longtemps que le mépris des hommes et la haine des voleurs l'ont traînée au pilori de l'opinion publique. Honnêtes gens et coquins se sont donné la main pour maudire l'ennemi commun, parce que la dénonciation répugne au cœur des hommes, même les plus pervers. Puis, les rigueurs de la police sont cruelles, chacun doit s'y soumettre, chacun doit voir ses intérêts privés froissés en faveur des intérêts généraux; dès lors, on murmure contre elle. Plus elle est rigide, sévère, juste pour tous, plus elle s'attire de haines. Elle est destinée par sa position à être éternellement placée entre chaque homme individuellement et tous les hommes, entre vous et la société entière; aussi vous gêne-t-elle dans ses plus minimes dispositions.

La police est une triste nécessité, mais c'est une nécessité véritable dans une ville immense comme Paris. Sans elle que deviendrait la société? Sa vigilance est telle, qu'elle semble exercer un pouvoir mystérieux et surnaturel. Peu de criminels parviennent à lui échapper; il est rare qu'un forfait demeure longtemps impuni. Avec un nombre d'agents fort restreint, elle peut surveiller la conduite des forçats libérés qui rompent leur ban, et des voleurs qui cherchent sans cesse à mettre ses limiers en défaut. Chaque soir le préfet de police doit connaître en une heure tout ce qui s'est passé dans la grande ville.

Cette force, cette activité, sont le résultat d'une centralisation parfaite. Le public ignore entièrement cette organisation curieuse, avec laquelle il est si souvent en rapport malgré lui, qui le protége à son insu, et pour laquelle il ne trouve que des termes de mépris. Dans le type de l'*Agent de la rue de Jérusalem*, c'est le portrait du mouchard, de l'agent secret qui se cache dans l'ombre, tantôt sous la blouse de l'ouvrier, tantôt sous le frac de l'élégant, que nous venons livrer à la publicité; aujourd'hui, pour compléter ce tableau, nous peindrons les agents ostensibles employés par la police, et les ressorts de cette administration si peu connue de nos jours. Le portrait du *Sergent de ville* viendra tout naturellement se placer dans ce cadre pour lequel il a été créé; mais il est nécessaire de remonter aux sources mêmes de cette institution.

Avant la révolution de 89, la ville de Paris avait pour chef de sa police un lieutenant général de police, institué par déclaration royale, le 18 avril 1674. Cette charge comprenait celles du lieutenant de police et du lieutenant civil au Châtelet, abolies à cette époque. La création de la préfecture de police, telle qu'elle est aujourd'hui, date du 17 ventôse an VIII (1800).

Le préfet de police a pour devoir de veiller à la sûreté, à la tranquillité de la cité. Il a dans ses attributions tout ce qui concerne la municipalité, la sécurité publique, les intérêts des citoyens[1]. Sous ses ordres se trouvent immédiatement les cinquante-six commissaires de police, les officiers de paix auxquels on vient de donner tout récemment ce nouveau costume: — habit bleu à retroussis, broderies de branches de chêne en argent aux parements et collet, chapeau à trois cornes, ceinture bleue, épée au côté; les inspecteurs des ports, les commissaires de la Bourse, des halles, des marchés, et, en outre, toute force armée, garde de Paris, sergents de ville, gendarmerie, sapeurs-pompiers, et au besoin garde nationale.

Le préfet de police a deux missions principales: l'une politique, l'autre municipale.

Il est vrai que, depuis nos dissensions intérieures, on a prétendu que la police politique absorbait entièrement toute l'intelligence de nos préfets: qu'occupés sans cesse à la découverte de complots imaginaires ou réels, ils oubliaient parfois les devoirs de leur charge municipale; mais c'est assurément une calomnie. On se refuse à croire que des administrateurs éclairés préfèrent arrêter à grand fracas deux ou trois Brutus de bas étage, au lieu de protéger un paisible citoyen attardé loin de son domicile.

Un préfet de police à Paris ne saurait être de ces courtisans qui négligent la sécurité d'une ville tout entière pour veiller uniquemeent à la sûreté d'une cour; un préfet de police à Paris ne saurait être un de ces hommes qui voient sans pitié leurs agents maltraiter les prisonniers politiques, et leur abandonnent sur eux un pouvoir arbitraire, parce que l'émeute peut les renverser du trône de la rue de Jérusalem; un préfet de police à Paris ne peut être non plus de ces égoïstes qui laissent leur ville sans défenseurs pendant la nuit, parce qu'ils ont une voiture pour les protéger, s'ils rentrent tard à leur hôtel. Mais la police a toujours tort aux yeux du public. Y a-t-il une émeute, — c'est la police qui l'a faite; le choléra franchit-il les frontières sans s'arrêter à la douane, — c'est encore la faute de la police; assassine-t-on un bon bourgeois à domicile, — c'est par l'incurie de la police. Je ne serais pas étonné que l'on accusât la police de négligence si le puits de Grenelle venait à se tarir. Eh! mon Dieu, la police ne peut pas tout faire, elle est d'institution fort humaine. Ne criez point qu'elle a fomenté l'émeute, elle qui a tant de peine à la réprimer.

[1] Au préfet de police appartient la délivrance des passeports, des cartes de sûreté; la surveillance des lieux publics, des maisons publiques, des filles soumises, des permis de séjour, des dépôts de mendicité. Le vagabondage, les prisons, la répression des attroupements, les cultes, l'imprimerie, la librairie, les théâtres, les débits de poudre et salpêtre, les ports d'armes, la petite et la grande voirie, la voie publique, le commerce, la bourse, les ports, la salubrité, les incendies, les marchandises prohibées, les établissements dangereux et insalubres, les monuments publics, la recherche des crimes et délits, les hôtels garnis, les repris de justice, la surveillance des condamnés, le balayage, les inhumations, les parfumeurs, pharmaciens, herboristes, sages-femmes, bouchers, cafés, les fêtes, les illuminations, les bals publics et enfin tout ce qui concerne la municipalité rentre dans ses attributions.

Le préfet de police connaît seul les agents secrets employés à la politique. C'est lui qui les reçoit, leur donne ses instructions, écoute leurs rapports et rétribue leurs services. Chaque mutation de préfet amène un changement dans ce personnel, beaucoup trop variable pour être étudié. Seulement, nous devons dire en passant que les espions envoyés dans les cours étrangères ne partent pas de la rue de Jérusalem. Chaque ministère a sa police secrète; celles du ministère de l'intérieur et des Tuileries sont les plus importantes. C'est de là que sont expédiés nos mouchards à l'étranger ou dans les salons de la haute aristocratie.

Le *cabinet du préfet* se compose de dix-neuf employés[1]. Aucune pièce ne sort de ce bureau sans avoir été lue, enregistrée et portée au préfet lorsque la note est importante.

Le *secrétariat général* comprend un secrétaire général et vingt-neuf employés[2].

La préfecture renferme deux grandes divisions : la première, occupant cent trois employés, exerce la police judiciaire[3]; la seconde comprend cinquante-deux employés[4].

[1] L'occupation de ces employés consiste dans l'ouverture, l'enregistrement, la distribution des lettres, pièces et dépêches adressées au préfet et s'élevant par jour au chiffre énorme de deux mille. La correspondance du préfet avec les ministres et les autorités pour causes politiques est faite aussi dans ce bureau. La formation des dossiers relatifs aux affaires politiques, le dépouillement des pièces adressées par les agents secrets, les réfugiés politiques, sont du ressort de ce cabinet, où se trouve en outre un registre qui contient le nom de tous les individus qui ont figuré dans les affaires politiques.

[2] Dans leurs attributions se trouve : la rédaction des arrêtés de nomination des employés de tous les services, la formation et le classement de leurs dossiers, les demandes d'emplois et les renseignements sur les candidats, les archives générales, l'administration de la garde municipale, des sergents de ville et des sapeurs-pompiers, les théâtres, saltimbanques, réunions publiques, fêtes, jeux, afficheurs, crieurs publics, cultes, l'état civil, le timbre, les débits de poudre, les déserteurs, etc.

[3] Dans ses bureaux sont les archives des arrêts et jugements rendus en matière criminelle dans toute la France depuis cent vingt ans, les crimes et délits, la sûreté publique, les forçats, vagabonds, mendiants, brocanteurs et chiffonniers, la garantie des matières d'or et d'argent, les laminoirs et balanciers, l'examen, l'interrogatoire de tout individu arrêté, sa mise en liberté et son renvoi au procureur du roi. Un individu arrêté est d'abord conduit *au dépôt de la préfecture*, où il ne reste jamais plus de vingt-quatre heures; il est interrogé par un commissaire de police *ad hoc*, renvoyé s'il n'y a pas lieu à suivre, ou conduit devant un juge d'instruction s'il y a lieu. Les prisons, les maisons d'arrêt, de correction, de justice, de force, de détention, de régime pénitentiaire, dépendent encore de cette division, ainsi que le bureau de mendicité, le départ des chaînes, les passe-ports, les ports d'armes, les livrets, les permis de séjour, les hôtels garnis et les logeurs.

[4] Ce sont ceux qui veillent aux approvisionnements des halles et marchés, aux cimetières, exhumations, épidémies, poids et mesures, à la Morgue, la Bourse, aux bateaux à vapeur, bains sur rivière, navigation, marchands de vin, traiteurs, charcutiers, chantiers de bois et charbons, édifices publics et carrières, nettoiement, éclairage et arrosage de Paris, égouts, puits, fontaines, aqueducs, voitures publiques, roulage, professions des médecins, chirurgiens, sages-femmes, herboristes, droguistes, remèdes secrets, eaux minérales, etc. — En dehors de ces deux divisions, on doit placer *la comptabilité*, qui occupe douze employés, *le bureau des architectes et commissaires de la petite voirie*, composé de treize architectes experts, *la caisse* et ses onze employés, et *le conseil de salubrité* formé de huit médecins, chimistes et pharmaciens. Cent quatre-vingt-dix employés surveillent et perçoivent les droits dans *les halles et marchés; les courtiers gourmets piqueurs de vins*, au nombre de quarante, dégustent les vins qui arrivent, et empêchent la falsification. Ensuite paraissent les employés de *la navigation et des ports*, le contrôle de la halle aux grains et farine, des bois et charbons, de la fourrière, le personnel des prisons, etc.

C'est de la première division que ressort le bureau des mœurs, triste séjour où viennent aboutir bien des existences de femmes amenées à cet état de dégradation par la misère, le vice ou la coquetterie. Souvent il y a pour premier échelon à leur douloureuse position un somptueux hôtel, des jours de luxe, des nuits de plaisirs, et pour dernier degré la honte, la misère et le lit douloureux de l'hôpital, où la main d'un ami vient si rarement presser celle de la mourante. Elles viennent, les malheureuses, oublieuses du passé, insouciantes pour l'avenir, chercher à leur tour une place pour leur nom, pour le nom de leur famille, sur ce fatal registre qui grave une tache éternelle de boue sur chaque nom qui s'y trouve marqué.

Cependant on les voit arriver là sans regrets, sans pudeur, sans remords; elles sont jeunes, elles sont belles, leur voix est pure, leur regard doux et tranquille; elles ont souvent à peine seize ans lorsqu'elles s'empressent ainsi de solliciter un brevet d'infamie. Quelle douloureuse mission que celle de flétrir malgré soi tant d'existences que Dieu avait faites si brillantes! comme il faut que les hommes de cette administration soient purs par leur caractère et dans leur existence, pour que la malignité publique n'ait aucune prise sur leur conduite! Parmi ces jeunes filles, il s'en est trouvé souvent qui n'étaient qu'égarées, que de sages conseils ont ramenées à la vertu; mais si les hommes qui sont à la tête de cette dangereuse administration n'étaient pas honorables, s'ils abusaient de leur position pour profiter du vice, s'ils se servaient de leur ascendant sur ces pauvres filles en faveur de leurs passions, alors une telle organisation, loin d'être salutaire, deviendrait monstrueuse et ne servirait plus qu'à la corruption.

Bien que ces femmes, une fois admises sur le registre, soient à jamais perdues pour la société, la police s'est pourtant préoccupée de leur sort. Elle a compris qu'elles seraient chaque jour par leur position confondues avec le reste de la société, qu'elles vivraient, malgré leur honte, dans la vie commune, et qu'elles deviendraient dangereuses si elles n'étaient l'objet d'une surveillance assidue. Depuis douze ans, l'administration s'est constamment efforcée de les renfermer chez elles, de les cacher au regard de tous, de leur interdire l'accès des promenades publiques, où, par leur présence, elles exposaient les honnêtes femmes aux insultes des passants. Il n'était plus possible, comme au moyen âge, de leur donner une toilette distincte : c'eût été les enseigner à tous; la police fit mieux, elle ne les toléra que sur certains points, et veilla sévèrement à ce que leur mise fût toujours convenable. La moindre infraction est sévèrement punie; un pouvoir absolu sur elles est donné au préfet, qui peut les condamner à plus d'une année d'emprisonnement, et des agents spéciaux, chargés des maisons de tolérance, veillent sans cesse sur ces femmes et sur les *filles insoumises*, qu'ils conduisent au bureau des mœurs pour requérir leur inscription.

Ce n'était pas assez de maintenir l'ordre dans une classe aussi dépravée, il fallait encore songer à la santé de ces malheureuses. Le *dispensaire* fut créé, et dix médecins furent chargés de ce pénible service, dont l'utilité ne saurait être trop appréciée. Toutes les femmes, soit *en maison*, soit *en carte*, passent chaque semaine sous l'examen minutieux du docteur qui se rend auprès d'elles



et signe leur feuille, ou donne l'ordre de les diriger sur Saint-Lazare. Le seul reproche que l'on puisse adresser à ce mode d'administration, c'est de ne pas enlever à l'instant même les femmes malades, d'attendre souvent au lendemain pour les envoyer à l'hospice, et d'exposer ainsi le public à devenir victime de la cupidité des maîtresses de maison.

Le *bureau du dispensaire* est ouvert chaque jour, non-seulement à toutes les filles de cette classe, mais encore à beaucoup de femmes que la police est forcée de tolérer, et auxquelles elle délivre des cartes que celles-ci ont soin de tenir secrètes.

Triste et obscur, refoulé dans un coin de la préfecture de police, le *dispensaire* se cache honteusement à tous les regards. Il semble que ce quartier, juif par le nom de ses rues, juif dans son origine, soit destiné à servir de cénacle à toutes les misères de la société. Là, se trouve le Palais de Justice, où s'agite sans repos la classe infatigable des plaideurs, et dans le sein duquel viennent se dérouler tant de drames lugubres; ici, les prisons qui se vident chaque jour et sont toujours pleines; plus loin, la Morgue et ses froides dalles tout humides encore du passage des noyés; puis le dispensaire qui ouvre sa porte au vice pour en garantir l humanité; enfin la Préfecture, dont l'œil d'Argus se promène de haut sur la cité, et dont la mission est de toujours châtier, jamais récompenser.

Il n'y a donc autour de cet hôtel que des plaies, de la honte et du désespoir. A ses côtés le vice, le crime, l'infamie avec les prisons, le Palais ou la Morgue; à ses pieds la fange du dispensaire; partout de la boue et du sang : toutes les misères, toutes les douleurs, toutes les corruptions de la société se sont réfugiées là; il n'y a que l'air qui y soit pur, que le ciel où l'on puisse sans crainte lever un regard tranquille, parce que là seulement se trouve l'œuvre de Dieu, et qu'elle seule est toujours chaste de toute souillure.

Tel est le personnel administratif de la police générale; passons promptement à la police municipale[1].

[1] Un chef, un sous-chef, huit employés sédentaires, vingt-quatre officiers de paix, environ six cents sergents de ville, des inspecteurs de police, les agents des rondes de nuit, seize inspecteurs des hôtels garnis, les trente-deux agents du service

Seize agents parviennent le plus souvent à la découverte des crimes commis dans Paris. Chargés de visiter les hôtels garnis, ils prennent chaque jour le nom et le signalement des individus qui rentrent ou sortent. Dès qu'un crime est connu, les inspecteurs s'informent du nom des gens absents de l'hôtel à l'heure où le forfait a dû avoir lieu, puis à l'instant même on fait arrêter tous ceux qui paraissent suspects. La plupart du temps, ce sont des forçats libérés, des repris de justice ou des hommes sans aveu. Il est bien rare que le coupable ne se trouve pas parmi ces figures patibulaires[1].

Il y a quelques années, lorsqu'un bon habitant de Paris rentrait chez lui longtemps après l'heure antique du couvre-feu, il rencontrait parfois sur sa route une escouade d'hommes se glissant avec lenteur le long des maisons, ne trahissant leur présence par aucun bruit, et le brave homme pouvait continuer son chemin en toute sûreté; la patrouille grise avait passé par là. Aujourd'hui la patrouille grise n'existe plus, elle a été remplacée par les rondes de nuit qui font ce service de concert avec la garde de Paris et les patrouilles de la garde nationale. Lorsque le jour a fui, quand onze heures ont sonné à l'horloge de la Préfecture, vous voyez sortir et se diriger en tous sens, dans les quartiers les plus déserts, ces agents ténébreux chargés de veiller à la sûreté commune. Un honnête citoyen vient-il à passer, leur présence le rassure; un ivrogne a-t-il roulé dans le ruisseau, ils le relèvent et le couchent au violon. Le malheureux, sans ce secours, pouvait être écrasé par les nombreuses voitures qui arrivent approvisionner la ville entre deux et trois heures du matin. Mais survienne un voleur; ah! comme de bons limiers, les voilà sur sa piste. Ils se lancent à sa poursuite : laissez-les faire, il n'échappera pas.

Ce sont, du reste, les seules patrouilles vraiment utiles avec celles de la garde de Paris. Les hommes qui composent ces rondes nocturnes se répandent silencieusement au nombre de sept, et s'échelonnent de distance en distance de manière à pouvoir facilement se porter secours en cas d'attaque, ils ont soin également de ne point éveiller les soupçons des voleurs, de ne jamais donner l'alarme à ces travailleurs de sinistre passage, et de pouvoir les envelopper sans difficultés dans leurs rangs, qu'ils resserrent au premier signal. Leur costume est simple, léger surtout, pour leur permettre de courir plus facilement lorsque le voleur tente de s'échapper. Leurs armes se composent d'un sabre qu'ils tiennent caché sous le bras; leur marche est toujours lente et mesurée. Laissons donc passer ces agents protecteurs, la terreur des assassins, la sécurité des citoyens attardés; et si, comme je le pense, vous vous êtes parfois trouvé seul au milieu des rues de la capitale, entre une et trois heures du matin, regardant avec soin autour de vous chaque visage qui passe dans l'obscurité, vous tenant prêt à tout instant pour l'une de ces attaques moins rares qu'on ne le suppose, vous avez dû souvent, à cette heure, remercier dans votre pensée la ronde nocturne qui se glissait en silence auprès de vous et vous rassurait par sa seule présence. Quant aux patrouilles que la troupe de ligne et la garde nationale envoient se promener à travers la ville endormie, elles sont assurément très-bonnes pour remettre dans leur route les Trinquefort qui reviennent de la barrière la tête légèrement émue par les fumées du vin à six; mais il suffit de jeter un seul coup d'œil sur leur costume et sur leur allure pour se convaincre de leur insuffisance.

Le service de nuit que fait la troupe de ligne pourrait être assurément aussi utile que celui des agents de police; seulement il faudrait la débarrasser de cet énorme fusil qui gêne les mouvements sans être d'aucune utilité; en outre, il est un reproche plus grave qui doit trouver sa place ici, puisque nous traitons de l'utilité des rondes nocturnes. Ce reproche, c'est de ne pas laisser au sous-officier qui commande la patrouille la possibilité de s'écarter de la route tracée, en sorte que s'il entend les cris de détresse d'un homme assassiné dans une rue voisine, il ne peut lui porter secours si cette rue n'est point indiquée sur son itinéraire. Quant à la garde nationale, sans parler du fusil de munition, du sac et des buffleteries qui étouffent le plus zélé citoyen, il est mille autres causes qui nuisent à l'efficacité du service de ces soldats amateurs; et, pour ne pas nous étendre plus longtemps sur ce sujet, disons seulement en passant que les bons mots lancés en patrouille, les éclats de rire, sont un assez mauvais moyen de surprendre les voleurs en flagrant délit.

Les patrouilles de nuit sont d'une utilité incontestable; sans elles, Paris serait livré au pillage et au meurtre, comme au quatorzième siècle. Depuis quelques années, on s'est efforcé d'apporter des améliorations à ces rondes vigilantes, et la police a compris la première qu'il était moins nécessaire d'avoir des hommes armés jusqu'aux dents que des agents vêtus à la légère pour ne perdre aucun de leurs avantages sur les voleurs. Voilà pourquoi tour à tour ont disparu la patrouille grise, le chariot découvert qui porta la nuit une escouade de la police dans les rues de Paris, pendant une année au plus, pour faire place à des agents plus utiles. Depuis quelque temps on remarque un nouveau service : c'est celui que font les patrouilles de jour. Ces agents, envoyés par la police, circulent sur les boulevards de distance en distance; dans peu d'années, on espère pouvoir les répandre dans toutes les rues de Paris, et principalement sur les boulevards extérieurs, où leur présence est trop souvent nécessaire.

La nuit est terminée, les rondes reviennent en silence, dressent leurs rapports, et vont chercher le sommeil. Alors vient le tour du sergent de ville : à lui maintenant de garder Paris, à lui de veiller à sa sûreté. Ce n'est point un mouchard, cet homme; il ne se cache pas dans l'ombre, il n'a point jeté dans un coin son costume officiel pour se couvrir du masque de l'espion; jamais il ne s'est introduit dans le sein des familles pour scruter les consciences, ni dénoncer la pensée; jamais non plus il ne s'est paré de faux titres, de fausses décorations, comme plus d'un baron de l'Empire ou de la Restauration. Si la

de sûreté, occupés à surveiller les repris de justice et à leur arrestation, voilà toute la police chargée de protéger la ville de Paris. A une heure donnée de la journée, les agents placés pour la surveillance d'un même quartier se réunissent dans une maison indiquée et sous la présidence d'un officier de paix, dressent leurs rapports qu'ils envoient à la préfecture.

[1] Il existe à Paris quatre mille garnis, et le mouvement journalier des entrées et sorties doit être évalué à deux mille cinq cents. Le nombre des bulletins envoyés à la préfecture par les inspecteurs des garnis est d'un million environ par an, et l'on ne compte pas moins de soixante mille personnes logeant en garni. Les dépenses de la préfecture de police sont moindres qu'on ne pense, et sont réglées chaque année avec exactitude. Le conseil municipal vote les fonds à employer pour la police municipale, et les pièces comptables, après avoir été examinées par le conseil, passent encore sous les yeux de la cour des comptes. Quant aux fonds secrets, ce sont les chambres qui les votent. Ces fonds s'élèvent annuellement, pour *le ministère de l'intérieur*, à trois millions environ. Ce ministre verse à peu près trois cent mille francs sur la préfecture de police, et les agents secrets, même ceux employés pour la politique, sont rétribués sur cette somme.

croix des braves rayonne sur sa poitrine, c'est qu'il l'a noblement gagnée en soutenant aux frontières l'honneur du nom français, comme savent le défendre nos soldats.

Le sergent de ville à Paris, c'est le gendarme en province; c'est la providence du citoyen paisible, la terreur des criminels. Sans lui, vos femmes, vos mères, vos sœurs, seraient à chaque instant exposées aux grossièretés du premier manant. A qui s'adressent-elles dans la rue, en votre absence, pour faire cesser ces lâches insultes? Au sergent de ville seul, car cet homme, c'est la loi en costume officiel.

A ces agents, les travaux, les ennuis, les dégoûts; à nous les plaisirs et la joie. Lorsque Paris voit s'éloigner les beaux jours de l'été; lorsque les fêtes, les bals se succèdent; quand le carnaval déroule dans les salles publiques ses longs chaînons de masques bigarrés; quand tout Paris danse sous les transports d'une fièvre chaude, un seul homme reste impassible au milieu du tourbillon. Debout, immobile pendant toute une longue nuit, il voit le plaisir voltiger en riant autour de lui sans pouvoir jamais y prendre part. De douces paroles d'amour se murmurent à son oreille, il ne doit pas les entendre; de voluptueuses images de femmes passent et repassent sans cesse sous ses yeux, il doit les voir sans émotion. La loi veut que le sergent de ville n'ait aucune passion. Le sommeil appesantit ses paupières alourdies, la lassitude accable ses membres; il doit rester debout et veiller sans repos.

Enfin, après cinq mortelles heures, la fin du bal semble approcher, la lumière du matin perce à travers les vitraux du foyer, les danseurs de la salle brillante désertent la scène de cette joyeuse nuit de bal masqué; le sergent de ville, brisé par la fatigue, cherche avec hésitation une place où il puisse se délasser un moment. C'est l'isolement surtout qu'il demande, car il a peur de vos mépris; c'est en tremblant qu'il ose s'asseoir près de vous, il ne vous parle pas, il porte seulement un regard inquiet autour de lui pour voir si les danseurs ne fuiront pas avec indignation la banquette sur laquelle il ne craint pas de prendre quelque repos, si des chuchotements railleurs ne vont pas le punir durement de sa témérité. Il ne vous adressera jamais la parole le premier, il apprécie bien sa position, et trop souvent il a rougi de son habit pour ne pas comprendre votre répugnance.

Le sergent de ville en France remplit les mêmes fonctions que le *policeman* à Londres. Sa charge exige qu'il veille au repos des citoyens, à la sécurité de la ville, et sous ce rapport on n'a rien à lui reprocher.

Mais là s'arrête la ressemblance. Le bâton des *policemen* ne sert qu'à la défense des citoyens, l'épée du sergent de ville s'est trop souvent rougie du sang français dans les émeutes. La mission du policeman est toute pacifique, celle du sergent de ville peut devenir hostile. L'agent anglais n'est chargé que de la municipalité, le nôtre, malheureusement, est des premiers à servir les passions politiques du pouvoir.

Ce n'est pourtant pas de gaieté de cœur que le sergent de ville se précipite au-devant des barricades : ce devoir assurément lui répugne autant qu'à tout autre soldat, mais comment pourrait-il s'y soustraire? S'il fuit devant le coup de feu du prolétaire, ses camarades ne sont-ils pas derrière lui pour jeter à son inaction l'épithète de lâche! s'il déserte, dans une sainte indignation, les drapeaux du pouvoir pour se mêler aux rangs du peuple révolté, qui donnera plus tard asile à sa famille, qui donc viendra tendre une main secourable à sa femme et nourrir ses enfants? La chance n'est pas égale des deux côtés. Une pension est accordée par l'Etat à la famille du soldat mort au service; la misère est réservée à la veuve, aux enfants de l'homme frappé au sein de l'émeute. Le sergent de ville ne peut qu'obéir aveuglément aux ordres qu'il reçoit; aux chefs seuls on peut demander compte du sang versé. Il faut à tout gouvernement, despotique, constitutionnel ou républicain, une armée pour se faire respecter par les puissances étrangères, des soldats pour arrêter une effervescence populaire à l'intérieur. Qu'ils se soient appelés hier gendarmes, qu'ils se nomment aujourd'hui gardes municipaux ou sergents de ville, demain soldats du peuple, ils n'en seront pas moins toujours soumis au pouvoir régnant et prêts à le défendre contre le peuple, qui fournit dans tous les temps à ses chefs et l'argent et les verges.

Autant la police municipale est belle, utile; autant la police en matière politique devient dégoûtante et révolte le cœur. La plus grande faute des préfets, c'est d'avoir employé le sergent de ville dans les émeutes, c'est d'avoir méconnu la police municipale et d'en avoir fait un instrument de plus au pouvoir. On a sali le sergent de ville depuis dix ans, comme la Restauration traîna dans la boue l'uniforme de la gendarmerie. La tâche du sergent de ville était de protéger les citoyens, de les servir, de les défendre; dès lors on pouvait le rendre populaire. Il fallait que cet homme pût traverser paisiblement l'émeute, sans que les révoltés pensassent à le traiter en ennemi. Il devait veiller à la tranquillité de la cité, comme les sapeurs-pompiers veillent aux incendies. Pourquoi lui avoir fait ce mauvais rôle? Pourquoi les préfets de police ont-ils oublié son caractère tout municipal? Le peuple aurait encore confiance en lui, il lui prêterait secours, et ne le maudirait pas en le repoussant avec mépris de ses rangs.





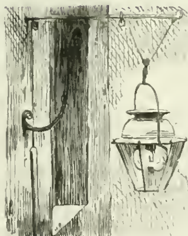
LE

COMMISSAIRE DE POLICE

PAR

ALEXANDRE DUFAÏ





Par permission de monsieur le maire et de monsieur le commissaire de police, dit Bilboquet en ôtant son chapeau et prenant une pose majestueuse.

C'est qu'à vrai dire, après monsieur le maire, ce dépositaire suprême de l'autorité municipale, se présente à nos yeux, revêtu de son caractère et de son écharpe officielle, ce grave magistrat qu'on nomme, en ôtant son chapeau comme Bilboquet, *monsieur le commissaire de police*.

Sérieusement, son influence est considérable; et, dans l'action de la machine administrative et judiciaire, il est peu d'agents dont les fonctions soient si complexes et si étendues.

Hier, pendant que votre admiration s'extasiait au passage des Panoramas devant les statuettes de Dantan et les aquarelles de Charlet, quelqu'un a pris soin de votre montre sans vous avertir : allez chez le commissaire de police.

— Vous avez perdu votre portefeuille? Quel malheur! Vite! vite! allez chez le commissaire de police.

— Cette nuit, votre femme s'est égarée au bal Musard? Quel bonheur! Ma foi, si vous m'en croyez, vous n'irez pas chez le commissaire de police.

— « Mon cher, je ne dors plus. J'ai pour voisin un enragé *dilettante*, qui tous les soirs, entre onze heures et minuit, exécute sur le cornet à piston la *grande chasse* de *Robin des bois*. — Eh! pourquoi, diable! n'en parlez-vous pas à votre commissaire de police? »

— Votre boulanger s'obstine donc à ne pas comprendre que deux et deux font quatre? Dites un mot à votre commissaire de police; il possède une méthode infaillible de lui inculquer Barême.

— Eh! madame, qu'avez-vous? — Monsieur, je suis horriblement contrariée : il pleut à verse; mon mari m'attend à six heures au café Anglais. — Votre mari, madame? — Oui, monsieur; et ce maudit fiacre, qui est le seul sur la place, refuse de marcher. Mon Dieu! mon Dieu!!! — Patience, madame. Eh! cocher, un mot. Vous allez conduire madame au boulevard de Gand, et dépêchons. — Cent sous, ou je bouge pas. — Alors, je prends votre numéro, et je vais de ce pas chez le commissaire de police. — Plait-il, not' bourgeois? — Je vous dis que je vais de ce pas chez le commissaire. — Un instant donc; il y a manière de s'entendre. Qu'elle monte, c'te dame; elle ne s'explique pas, j'peux pas deviner ce qu'ell'veut, moi. — Montez, madame. — Mille remerciments, monsieur. »

Et la petite dame va rejoindre son mari au café Anglais. O grande puissance du commissaire de police sur le bonheur de la vie conjugale!

— On m'a changé mon manteau. — On m'a pris ma canne. — On m'a appelé polichinelle. — On m'a jeté *quelque chose* par la fenêtre. — On a prétendu que je

ressemblais à Odry. — Oh! pan! pan! Ce chien de portier ne veut pas m'ouvrir. — Mon mari s'est pendu! — Ma femme s'est noyée! — Comment? je ne pourrai empêcher mes voisins de pousser leurs ordures devant ma porte! — Camarades, attention! Gare le commissaire! — Je voudrais bien avoir un passe-port. — Et moi, un permis de séjour? — Et moi, un livret d'ouvrier. — Et moi, une boutique à la foire. — Et moi, et moi, etc., etc.

Ah! de grâce, messieurs et mesdames, c'est assez. Cessez de nous redire la complainte de vos malheurs, de nous étourdir du bruit de vos lamentations, et allez bonnement trouver votre commissaire de police; car, messieurs et mesdames, quoi que vous puissiez être, vieux ou jeunes, propriétaires ou prolétaires, gens honnêtes, presque honnêtes, peu honnêtes, ou voleurs, vous le voyez, il a été écrit là-haut qu'ici-bas, et dans ce benoît dix-neuvième siècle, il vous faudrait sans cesse avoir recours à cet agent suprême, auquel Dieu et le roi ont confié une si grande part de vos destinées publiques et domestiques.

Donc, et pour faire plus intime connaissance avec lui, vous m'accompagnerez, s'il vous plaît, là-bas, jusqu'à cette lanterne, où, le soir, vous lirez, à la lumière du transparent, ces mots en lettres majuscules : *Commissariat de police.*

Toutefois, avant de vous introduire dans le sanctuaire, je veux dire le bureau du commissaire, accordez-moi la petite satisfaction de vous expliquer succinctement l'histoire et les attributions légales de cette fonction. Vous le voulez bien? Je commence donc sous forme d'

AVERTISSEMENT PRÉLIMINAIRE.

Les commissaires de police existent de toute antiquité. De tout temps il y a eu des magistrats commis à la police des villes, mais qui peut-être ne s'appelaient pas commissaires de police. Je suis persuadé qu'avec un peu de bonne volonté on leur découvrirait des prédécesseurs jusqu'au sein des monarchies syriaques, égyptiennes et chaldéennes. Sans remonter si haut, les édiles ne remplissaient-ils pas à Rome les fonctions de nos commissaires? Et Caton le Censeur, dont la présence suspendait les danses impudiques des fêtes de Flore, ne représente-t-il pas exactement un commissaire de police du bal Musard, à la vue duquel se règle et se virginise instantanément la plus dégingandée et dévergondée *cachucha?*

Ah! mesdames, voilà de l'érudition. Mais soyez tranquilles : nous nous en tiendrons là, et pour cause. Nous vous dirons en deux mots qu'avant la révolution française il y avait des commissaires enquesteurs et examinateurs, lesquels reçurent, en 1790, le nom de commissaires de police. Sous la Convention, ils étaient élus par le peuple comme tous les officiers municipaux. La législation de l'an VIII, qui conféra au pouvoir exécutif la nomination de tous les fonctionnaires, y comprit naturellement celle des commissaires.

A Paris, quatre commissaires sont attachés au service de chaque arrondissement; en outre, deux autres sont commissaires délégués pour le service général; enfin, il y a un commissaire chargé spécialement de la surveillance du château, et trois autres commis à la librairie. En province, sauf la banlieue de Paris, le nombre des commissaires se règle sur le chiffre de la population.

Sachez, enfin, qu'en qualité de magistrat, le commissaire de police interroge, juge et prononce préalablement sur la destination des prévenus. Comme officier de police municipale et judiciaire, il connaît des contraventions, crimes et délits, en poursuit l'instruction, arrête les coupables, et les fait conduire en prison, sur l'ordre du maire, du juge d'instruction et du procureur du roi.

Maintenant, messieurs et mesdames, vous connaissez le fond du caractère officiel du commissaire de police. Si vous désirez de plus amples renseignements, adressez-vous à M. Berriat-Saint-Prix, professeur de procédure et de droit criminel, ou au premier voleur que vous rencontrerez sur votre chemin. Mais vous comprenez déjà quelle est l'importance de ses fonctions, et quelle heureuse idée a eu l'éditeur Curmer de vous donner par mes soins la présente physiologie et physiognomonie du commissaire de police.

BUREAU DU COMMISSAIRE DE POLICE.

Tournez le bouton, S. V. P.

Entrons.

Nous traversons d'abord une petite salle, généralement assez malpropre. Autour d'une lourde table, surmontée d'un noir pupitre, se tiennent un secrétaire qui griffonne, et deux sergents de ville debout, la main droite et la main gauche du bras exécutif. Des deux côtés de la table, des bancs adossés contre la muraille reçoivent le public qui attend audience. Ce public est d'ordinaire d'assez mauvaise compagnie, et exhale une odeur plus ou moins nauséabonde. C'est pourquoi (et remerciez-en mon crédit), je vous introduirai immédiatement dans le bureau du commissaire. Nous y voici.

A Paris (et nous étudions surtout le commissaire parisien, expression suprême et prototype du genre commissaire), ce bureau forme un appartement assez vaste et suffisamment orné; même il sert quelquefois à deux fins : bureau jusqu'à quatre heures de l'après-midi; le soir, quand on a enlevé les ordures et parfumé l'atmosphère, il devient salon de réception. On y danse, on y fait de la musique; car on danse chez le commissaire de police comme chez le procureur du roi, ou tout autre attaché au parquet.

Auprès d'un bureau d'acajou, surmonté parfois d'un buste du roi, est assis, sur un fauteuil de maroquin vert à clous dorés, monsieur le commissaire. Pendant qu'il achève de dresser un procès-verbal, jetons les yeux sur les livres et les papiers qui encombrent la table de son bureau. Avec les ordonnances nouvellement écloses du cerveau du maire et du préfet de police, et qu'on lui transmet immédiatement, nous voyons des mandats d'amener du procureur du roi, une commission rogatoire du juge d'instruction, des objets saisis et déjà sous le scellé, des passe-ports, des livrets d'ouvriers, des chansons et divers papiers de crieurs publics, qu'il examine avant de leur conférer l'approbation légale du contre-seing, etc., etc. Parmi les livres qui couronnent le plateau du secrétaire, voici les *Cinq Codes*, son *vade-mecum* perpétuel; *De la Police*, par Delamarre; *Dictionnaire de police;* divers ouvrages de médecine légale; *Secours à donner aux noyés et aux asphyxiés; Traité des poisons*, de M. Orfila, etc.; car, par les devoirs, les nécessités de son état, le commissaire de police est tenu de posséder des connaissances pharmaceutiques assez développées; même, s'il vous était permis de jeter un regard au fond de cette armoire, vous y découvririez toute une petite pharmacopée, complète, au reste, en ce qu'exigent les prescriptions de la médecine légale.



En face du bureau s'élève la bibliothèque. Elle est bien garnie, et vous la consulterez avec fruit, avec plaisir. Goûtez-vous médiocrement le droit et la procédure? Choisissez alors parmi les chefs-d'œuvre des poëtes, des orateurs et des historiens. Vous en voyez figurer qui appartiennent à toutes les littératures, car le commissaire de police est toujours plus ou moins ami des lettres et des arts. Lui-même souvent a été artiste, il a cultivé les muses, par vocation ou par occasion. Vous découvrirez parmi les commissaires de police beaucoup d'anciens jeunes premiers, des figaros qui ont pris du ventre, des altos et des basses mis à la réforme, des *ut* et des *fa* autrefois tout-puissants, et qui un beau jour se sont radicalement évanouis, des journalistes, des instituteurs malheureux; et, pour compléter cette nomenclature, des commerçants ruinés et beaucoup d'anciens militaires, car le commissaire de police a toujours mené une vie assez aventureuse. Son état même exige qu'il ait expérimenté la vie sous plusieurs faces; car, comme vous le voyez, c'est déjà un homme d'un âge mûr, c'est-à-dire qui chemine entre quarante ou cinquante ans. Considérez-le : son corps maigre, son front large, sillonné de rides profondes, dévasté aux tempes, ses cheveux rares et grisonnants, accusent les veilles et les perpétuelles fatigues de son état. Son œil est vif, éveillé, et toutefois circonspect. La curiosité, l'attention, la discrétion, se lisent au fond de son regard, et le nuancent différemment. En général, sa mise est simple et propre : il porte d'ordinaire du drap noir, et aux jours de service, sous les pans boutonnés de son habit se laisse entrevoir sa redoutable écharpe, insigne et talisman officiel de son autorité. Quelques commissaires de police, il est vrai, plus jeunes ou plus mondains, affectent une mise très-recherchée; mais, sous l'habit classique ou le frac à la mode, la physionomie de ce magistrat ne change pas; car, sitôt qu'il entre en possession de sa charge, le commissaire de police éprouve le besoin de se créer un visage respectable et sévère, sinon il manquerait à l'une des conditions les plus importantes de son personnage : il ne serait pas imposant, et il doit l'être; car songez que, seul, il tient et gouverne ses audiences, qu'il les donne à toute heure, et souvent en robe de chambre et en bonnet de nuit; qu'il y remplit les rôles du président, du juge d'instruction ou du procureur du roi, sans autres auxiliaires de son autorité que l'assistance grotesque de deux gendarmes ou de quatre tourlourous et un caporal,

qui, durant l'interrogatoire, se balancent pittoresquement sur le canon de leurs fusils. C'est donc à lui de suppléer par son attitude majestueuse, par le ton de sa voix, le jeu de sa physionomie, à ces puissants moyens d'émotion qui, dans nos tribunaux, agissent sur les coupables les plus endurcis. D'ailleurs l'interrogatoire du commissaire de police est d'une excessive importance; car il saisit le criminel au premier bond, encore sous le coup et la terreur de l'arrestation, quand il n'a pas eu le temps d'ourdir sa fable et de méditer sa réponse. Encore une fois, c'est une difficile fonction, qui exige au physique comme au moral des hommes d'une gravité et d'une expérience consommées.

Je n'ai pas tout dit encore. Énumérer les attributions du commissaire de police serait un dénombrement à fatiguer le plus intrépide nomenclateur. Mais là-bas, à trois lieues d'ici, une maison brûle; il est trois heures du matin : Allons, debout, monsieur le commissaire de police!

L'émeute court les rues, la générale bat, la fusillade retentit. Allons, monsieur le commissaire, ceignez votre plus éclatante écharpe, mettez votre tricorne officiel, et aux yeux de tous prononcez, en face des factieux armés, les trois sommations voulues par la loi, et faites-vous casser la tête pour le service de l'ordre public!

Une femme vient de se noyer. Monsieur le commissaire,

Vous n'êtes pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie.

Vous accourez sur la rive, vous recueillez le corps ou le cadavre, vous rendez le corps à la vie, vous envoyez le cadavre à la Morgue, et du tout dressez procès-verbal.

Mais combien vous seriez encore un homme heureux, monsieur le commissaire! combien je vous porterais envie si la coutume ne vous avait, bon gré, mal gré, commis à la conservation de la paix des ménages, à Paris comme à la banlieue, à la banlieue comme à la province. Ah! nous avons le doigt sur la plaie, sur le côté le plus fâcheux, le plus incessamment difficile de vos fonctions. Celle-là exige de votre part une perpétuelle vigilance, une sagacité, un jugement bien supérieur au jugement de Salomon, qu'on a beaucoup trop vanté. Que de lamentations saugrenues, que de plaintes ridicules il vous faut subir! car vous êtes trop sage pour vous précipiter tête baissée au sein de ces guerres intestines.

Commissaire,
Commissaire,
Collin bat sa ménagère,
Commissaire,
Commissaire,
Cela n'est point votre affaire,

a dit et chanté Béranger. Si j'avais l'honneur de connaître plus particulièrement M. de Béranger, je lui dirais : « Monsieur, vous avez étrangement changé ici le rapport des choses. Ce n'est pas le commissaire de police qui fourre son nez où il n'a pas affaire, ce n'est pas lui qui place témérairement son doigt entre l'arbre et l'écorce, comme dit Cicéron, cité par Sganarelle. Oh! non, plaignez-le, et ne le conseillez pas, car il est la première victime de ces perpétuels débats. Les deux partis, la moitié de l'homme et la moitié de la femme, n'invoquent son arbitrage qu'afin d'avoir le plaisir de le violer et de se battre impunément sous les yeux du commissaire. Et pour quelles causes encore vient-on solliciter son intervention? Aujourd'hui le mari a bâtonné madame sa femme; bon! mais le lendemain l'épouse a jeté à la tête du mari un pot rempli de choses *omni genere;* ou encore une Lucrèce de cinquante ans, laide, ridée et trapue, se vient plaindre à lui, et veut poursuivre en quinze francs de dommages et intérêts pour attentat à sa pudeur. Il faudra peut-être qu'il vérifie le fait de l'outrage. Oh! plaignez, plaignez bien fort le commissaire de police! »

Mais, après le devoir, les droits; après les charges, les avantages : c'est trop juste. Voyons donc comment est rémunéré, honoré, pansé et payé le susdit commissaire.

Les commissaires de police attachés au service des sous-préfectures et des bourgs populeux de la banlieue de Paris, reçoivent un traitement de deux mille quatre cents à trois mille francs. C'est peu. Sans doute le service des petites villes de province n'exige pas une grande activité : leurs fonctions se bornent à peu près exclusivement aux soins de la police municipale. Mais le commissaire de police de la banlieue de Paris a toutes les charges de celui de la capitale, sans en posséder les avantages. Souvent on lui adjoint un secrétaire payé sur le budget de la commune : un agent de police qui porte ordinairement l'uniforme des sergents de ville est mis à sa disposition. C'est le factotum du commissaire, il sert à tout, tantôt à monsieur, tantôt à madame, arrête les prévenus et achète des lapins à la halle pour le pot au feu de M. le commissaire. Comme maître Jacques, il a deux costumes, et revêt l'uniforme officiel, ou le modeste habit de pékin, suivant qu'il agit pour le service public ou domestique du commissariat.

A Paris, et dans les chefs-lieux considérables de préfecture, le traitement de ces fonctionnaires s'élève jusqu'à six mille francs. Certains commissaires, en y joignant des services particuliers, comme celui de la Bourse, de la Banque de France, ou des cimetières populeux, s'assurent un revenu de dix à douze mille francs, qui n'est pas désagréable.

Dans tous les théâtres, à Paris comme en province, une loge, ordinairement placée au côté gauche de l'enceinte, est spécialement réservée au commissaire de police qui, ce jour-là, fait le service de la salle. Vous y verrez aussi un cabinet ou bureau, où le commissaire rédige tous les soirs son compte-rendu de surveillance, et, s'il y a lieu, dresse son procès-verbal de contravention, ce qui arrive le plus ordinairement, quand l'heure du spectacle ne se termine qu'après minuit. Aussi faut-il voir les soins, les attentions délicates, les complaisances infinies du directeur, du contrôleur, et des ouvreuses pour M. le commissaire, madame la commissaire et les petits commissaires, s'il y en a. (Notons, en passant, que, si l'on voit souvent des commissaires de police mariés, il en est beaucoup d'autres qui sont, demeurent et meurent célibataires. Pas de règle générale à cet égard.)

Le public est disposé à croire qu'un des avantages incontestables du commissaire de police, c'est d'être à l'abri des voleurs. Eh bien! pas du tout. Les voleurs conservent pour le commissaire de si vifs sentiments d'amitié ou de reconnaissance, qu'ils prennent toujours l'occasion de se rappeler à son bon souvenir. Ils lui empruntent sa montre, son manteau, ses lorgnettes jumelles, sa canne, ou son parapluie; auquel cas, le commissaire se montre d'une bienveillance inexprimable, et s'abstient toujours charitablement d'en dresser procès-verbal.

Dans son quartier, dans sa ville ou sa petite ville, le commissaire de police règne et gouverne avec pleine autorité, sauf ses redevances aux seigneurs suzerains que la loi lui impose. A son passage, et durant le cours de sa revue journalière, chacun l'écoute et le salue respec-

tueusement. Les jours de fêtes ou de foires annuelles, il déploie son plus beau tricorne, sa plus éclatante écharpe, et partout donne ses ordres, escorté de deux sergents de ville en guise d'aides de camp. Marchands, saltimbanques, colporteurs, cabaretiers, chansonniers, chevaux et écuyers, éléphants et écuyères, tout passe par ses mains, et doit subir son inspection et son approbation première. Il est libre de replacer, jusqu'à pleine et absolue conviction, sa tête dans la gueule des hyènes civilisées. Il dispose, en vrai pacha, de toutes les femmes sauvages, jaunes, noires ou cuivrées, qui, bon an, mal an, nous arrivent par centaines de tous les coins de la France. On les lui habille, on les lui déshabille : il peut les contempler dans leur état primitif, qui n'est point du tout sauvage; et, d'ailleurs, pour lui prouver au juste leur bon naturel, ces dames, sont toujours prêtes à se civiliser avec lui. L'heureux homme !

Place est réservée à M. le commissaire, à sa famille et à ses amis, s'il désire voir Bobèche ou Polichinelle, ou la grande ascension de mademoiselle Zéphirine, ou le grand écart, sur trois chevaux, de mademoiselle Nathalie, première écuyère du grand Cirque Olympique.

Heureux, trois fois heureux le commissaire de police !

Mais, voyez ! tant de gens ont intérêt à le gagner, qu'on lui prodigue les plus séductrices avances. La corruption prend pour l'atteindre toutes les formes, et les plus éloquentes, et les plus irrésistibles. Elle arrive en sa maison, sous forme de galettes dorées et appétissantes, de grands paniers remplis de bouteilles, qui décèlent leur bordeaux, de belles volailles rôties et farcies. Le tout est apporté par de jeunes enfants, image de la candeur des premiers âges, chargés de remettre les susdits envois, sans autre indication, à M. le commissaire de police. Il se rencontre par-ci par-là des commissaires bénévoles qui acceptent et s'efforcent de ne pas comprendre la perfidie de ces cadeaux. Mais, d'ordinaire, ils sont renvoyés immédiatement, car le commissaire de police comprend trop bien le langage de ces galettes, qui lui disent :

« Nous sommes l'œuvre d'un boulanger pauvre, mais voleur. Laissez en paix nos balances, monsieur le commissaire. Si nous ne rognons pas à la pratique une petite part, comment y trouverons-nous la nôtre, ô respectable magistrat ! »

Ces bouteilles de bordeaux ont aussi leur éloquence, et leurs bouches vermeilles semblent distiller ces paroles insinuantes :

« Je suis le marchand de vin du *Cheval rouge*, monsieur le commissaire. Le dimanche au soir et le lundi, la piquette et le vin bleu se débitent si bien ! Buvez mon bordeaux, mais ne me fermez pas mon cabaret à minuit. Je n'ai chez moi que des honnêtes gens ; ils payent si bien ! Monsieur le commissaire, cela mérite considération, et mon bordeaux aussi. »

S'il voulait les écouter, les bonnes volailles, les oies grasses et les dindes farcies lui diraient encore :

« Une guinguette est une guinguette, monsieur le commissaire : le peuple aime à s'amuser, laissez donc le *cancan* prendre ses ébats, et permettez à la *chahut* de se produire de temps à autre. L'honnête fille ne fait de mal à personne, monsieur le commissaire. »

Mais il est inflexible, lui, le commissaire de police ; il renvoie tout, en répétant d'une voix solennelle :

Timeo Danaos et dona ferentes;

c'est-à-dire je crains les boulangers, les cabaretiers et les ménétriers jusque dans leurs présents. (Traduction libre de commissaire de police.)

A côté de ces séductions grossières, il en est d'autres d'une nature autrement dangereuse et attrayante. Exemple : Une jeune personne qui a éprouvé des malheurs a soutiré dans un moment de distraction la bourse de son amant favori. M. le commissaire de police vient l'arrêter : lamentations, supplications et larmes de la demoiselle. « Monsieur le commissaire, laissez-moi fuir, tout ce que j'ai est à votre disposition. » Et la suppliante est jolie, et elle pleure, et le désordre de la situation dévoile aux yeux du commissaire des choses... Pleurs et beautés perdues! Le commissaire ne voit rien, n'entend rien, et, d'un cœur impitoyable, il envoie l'ingénue au dépôt, méditer sur les tristes conséquences de la distraction.

Vous voyez donc, messieurs, et vous, mesdames, jugez-en par ce dernier trait, combien est rare et prodigieux le mérite d'un commissaire de police.

Donc ne vous moquez plus de Bilboquet; imitez-le bien plutôt lorsqu'il découvre son chef en disant : « Par permission de monsieur le maire et de monsieur le commissaire de police. »





LE

RACCOMMODEUR DE FAÏENCE

LE CHAUDRONNIER — LE RÉMOULEUR

PAR

JOSEPH MAINZER

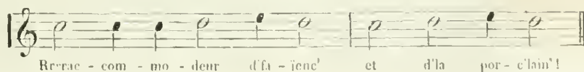


L'établissement en France du raccommodeur de faïence n'a été rien moins que pacifique; il lui a fallu conquérir le droit d'exercer sa profession. Dès sa première apparition, les marchands de faïence et de poterie reconnurent que son industrie réparatrice portait une grave atteinte à la prospérité de leur commerce : ils se liguèrent contre le mal appris qui venait enseigner à leur client qu'un plat cassé n'avait pas toujours besoin d'être immédiatement remplacé par un neuf. A peine un raccommodeur, paisiblement installé sous le porche d'une église, sur le perron de l'hôtel de ville, ou sur les degrés d'un théâtre, s'était-il entouré de ses ustensiles et des tessons confiés à l'habileté de ses mains par les ménagères du voisinage, que l'alarme était aussitôt donnée dans toutes les boutiques des marchands établis. Ceux-ci quittaient leur comptoir, se réunissaient, tombaient à l'improviste sur l'ennemi commun, le rouaient de coups, et, réduisant en poussière les fragments d'assiettes, de tasses et de marmites, rendaient inefficaces à leur égard les ressources de l'art le plus perfectionné. Quelquefois les rôles changeaient : l'assailli devenait à son tour assaillant; les débris de saladiers, de soupières et de plats, volaient comme grêle à la tête des marchands. Ces derniers rentraient ensanglantés au logis, afin de s'y faire panser par leurs femmes; mais le terrible vainqueur les y poursuivait, et de là les conduisait chez le magistrat, où il avait soin de porter les pièces de conviction, pour faire constater le flagrant délit. La justice intervint plus d'une fois en faveur des nouveaux industriels; elle accorda aide et protection au fil de fer et au mastic, et parvint, non sans peine, à consolider l'établissement d'un métier qui est une seconde providence pour les mains maladroites et les pauvres ménages. En voyant aujourd'hui ces paisibles citoyens se livrer, en sifflant et en chantant, à l'exercice de leur art, vous ne leur soupçonneriez jamais des commencements aussi orageux; vous auriez peine à croire que ce droit de recoller deux morceaux d'argile, ils l'ont acquis glorieusement par l'épée, je veux dire par la pesanteur de deux poings supérieurement exercés.

Aujourd'hui il s'est opéré d'immenses progrès dans l'art du raccommodeur de faïence, dans cet art qu'en un moment d'embarras ne dédaignèrent point les mains de



l'illustre auteur d'*Émile*. L'aristocratie même s'y est glissée comme ailleurs. On rencontre bien encore parfois le raccommodeur de faïence pur-sang, celui qui porte tout son atelier sur ses épaules, qui va dans chaque cour adresser aux étages supérieurs son simple cri de *raccommodeur de faïence!*



et qui, pour opérer, s'installe modestement dans quelque coin retiré de la voie publique. Celui-là n'a ni morgue ni ambition; ses outils, son mastic, ses procédés, sont les mêmes que ceux de ses prédécesseurs; ses prix sont modiques; il vit sobrement, au jour le jour, et, lorsque le soir il se couche fatigué des travaux de la journée, son sommeil n'est point agité par des rêves de fortune. Mais, à côté de cet homme des anciens temps, se montre l'homme de notre époque, remuant, inventeur, perfectionneur, appelant le *puff* à son aide pour tuer la concurrence. Celui-ci ne regarde, pour ainsi dire, la faïence qu'avec un œil de dédain; l'argile et la terre de pipe déshonoreraient ses mains d'artiste. Il faut à son talent une lice plus noble, et ce n'est qu'en présence d'objets précieux qu'il se sent en veine de faire des miracles, comme ce raccommodeur de Rome, qui, d'après son cri, ne travaille que sur la porcelaine de Gênes :



C'est pourtant là encore une des grandes conséquences de l'introduction du café dans nos habitudes. Avec le café s'est popularisé l'usage de la porcelaine, et c'est à la porcelaine que sont voués le génie et la dextérité du raccommodeur moderne.

Mastic perfectionné, qui résiste à l'eau bouillante! — Telle est l'inscription que vous pouvez lire sur une espèce d'enseigne que supportent deux petits poteaux au-dessus de sa charrette. Celle-ci est ordinairement verte; elle a la forme d'une boîte, et ses ornements se composent de quelques vases de fleurs, de quelques sucriers en porcelaine. L'heureux possesseur d'un tel établissement ne va s'asseoir ni à la porte des églises, ni sur le perron de l'hôtel de ville, ni sur les marches désertes du théâtre Ventadour. Il parcourt lentement les rues, les quais, les boulevards, chantant sa mélodie, qu'il adapte à une espèce de discours où sont énumérés tous les avantages de son procédé. Lorsque, parmi les personnes attirées aux fenêtres par la curiosité, il s'en trouve une qui l'appelle, alors il s'empresse de se rendre à l'invitation; mais c'est dans l'antichambre ou dans la cuisine qu'il exerce son ministère, et il est enchanté si la pratique veut bien l'honorer de sa présence, parce qu'il peut donner cours à son éloquence naturelle, et, sans dénigrer ses confrères, s'adjuger sur eux une incontestable supériorité. Vases de la Chine et du Japon porcelaine de Saxe et de Sèvres, il se charge de tout recoller; et, comme, à l'encontre d'une foule d'autres industriels, il tient tout ce qu'il promet, quoiqu'il promette beaucoup, il lui arrive de faire assez souvent des journées qui ne lui rapportent pas moins de quinze ou vingt francs.

Voici un échantillon du chant d'un de ces raccommodeurs de porcelaine : c'est, il faut bien le dire, le plus long, le plus détaillé, le plus explicatif des cris de Paris, sans même en excepter celui du marchand de cartons :

Rrrrrac-com-mo-deur d'fa-ïenc' et d'la por-c'lain'! A-vez-vous des vas's à fair' re-col-ler, des bou-tons d'su-cri-ers, des vas's, des cris-taux, d'l'al-bâ-tre, du mar-bre?

parlé. A ga-ran-tie! Vos vas's pe-se-raient dix livr's, on ga-ran-tit le le-ver par le mor-ceau re-col-lé tout bouillant. *parlé.* Rrrrrac-com-mo-deur d'fa-ïenc' et d'la por-c'lain'!

LE CHAUDRONNIER

Il y a une connexion intime entre le raccommodeur de faïence et l'étameur de casseroles : celui-ci fait pour le fer et le cuivre ce que le premier fait pour la terre. Coiffé d'un chapeau à larges bords, vêtu d'une veste brune, d'un pantalon flottant dont le fond en lambeaux accuse de fréquents contacts avec le pavé, il parcourt les rues, tenant au bras son réchaud, la main ornée d'une énorme cuiller de fer ou de plomb, portant sur ses épaules casseroles, poêles et boîtes au lait, et poussant son cri si reconnaissable : *Eh! le chaudronnier!* ou *étameur de casseroles!* Rarement il marche sans un compagnon, grand garçon de quinze à vingt ans, dont l'office est d'aller à la quête des pratiques. Pendant que l'un, s'adossant à quelque coin de mur, allume le feu de son réchaud et prépare ses outils, l'autre explore chaque rue, chaque impasse du quartier, fait une station dans toutes les cours pour y chanter deux ou trois fois en psalmodiant sur le *Pater* son *raccommodeur de casseroles*,

Rac-com-mo-deur de fa-ïenc', de por-c'lain', é-ta-meur de cass'roll's!

et ne recule même pas devant un escalier de six étages pour se mettre en communication plus directe avec la ménagère qui peut ne l'avoir pas entendu. Chargé d'un butin de cafetières et de marmites, il retourne vers son compagnon, à qui il explique qu'il faut étamer celle-ci, mettre une pièce à celle-là, et, pendant que la besogne se fait, il le quitte de nouveau pour aller se livrer à d'autres explorations.

Notre siècle, tout d'invention et de perfectionnement, a si bien enraciné dans toutes les professions l'amour des découvertes et des grandes entreprises, que l'étameur de casseroles n'a pu résister à l'impulsion. Il a



d'abord imaginé l'étamage polychrone : un nom tiré du grec ne pouvait pas nuire dans ses nombreuses relations avec les cuisinières; puis, muni d'un brevet d'invention, il a créé une société d'actionnaires, et, du siége principal de l'établissement comme centre, il a fait rayonner du matin au soir, dans tout Paris, une foule de petites voitures accompagnées chacune de deux hommes, dont l'un est attelé au brancard, et l'autre module avec son cornet de cuivre des sons plus ou moins enchanteurs, qu'il interrompt seulement pour aller recevoir les objets que veut bien leur confier la pratique. Je souhaite que les voitures, les employés, les uniformes et les trompettes, permettent aux actionnaires de trouver à la fin de l'an un dividende respectable à partager, ce qui ne m'étonnerait pas, du reste, grâce à l'influence du mot *polychrone*.

A propos des étameurs polychrones et de leur moyen de communication avec les pratiques, je ne dois pas oublier de mentionner les marchands de robinets. Ceux-ci se distinguent également des autres marchands ambulants. Au lieu de cris, ils font usage de la trompette, du cor de chasse, du cornet, ou du cor de signal, et cela souvent avec une grande habileté. Tantôt vous croyez être dans une ville de province et entendre le prélude d'une parade de danseurs de corde; tantôt vous vous trouvez dans une garnison prussienne. Il n'y a pas seulement ressemblance, mais identité parfaite, et plus d'une fois il m'est arrivé de me croire voisin d'une caserne d'outre Rhin : les uns sonnent le signal du réveil, les autres celui de la retraite, aujourd'hui de la cavalerie, demain de l'infanterie, ceux-ci avec la trompette, ceux-là avec le cor de signal (*signal horn*). J'ai souvent distingué le *general march*, signal d'alarme, et celui qu'on entend dans toute l'armée au moment d'un incendie. De cette identité de mélodie je conclus qu'un grand nombre de déserteurs prussiens ont trouvé asile dans les rangs paisibles des marchands de robinets, et qu'il doit y avoir dans la Prusse rhénane des enrôleurs tout exprès pour les fabricants de robinets de Paris.

Cependant, il paraît que l'armée prussienne ne les fournit pas tous, car on rencontre dans les rues de ces marchands qui, bien que munis de trompettes, sont loin de posséder une aussi bonne embouchure. Ils soufflent de toute la force de leurs poumons dans l'instrument dont ils sont porteurs, et ils enfantent quelque chose qui ne ressemble guère à une mélodie humaine; c'est le bredouillonnement de ceux qui commencent à apprendre le cor de chasse, et, grâce à l'invasion que cet aimable instrument a faite depuis quelques années, tout Paris en connaît le charme et la douceur. Quelques-uns, dont les poumons ne paraissent pas être de force à lutter contre les difficultés de la trompette ordinaire, se munissent d'instruments d'une nouvelle invention : ce sont des trompettes formées d'une coquille de mer à laquelle on adapte d'un côté un bec, de l'autre une conque. Le marchand souffle là dedans comme un sourd, et transmet aux oreilles des passants tout ce que lui inspirent son tendre cœur et sa riche imagination.

L'usage de ces trompettes, de ces cors de chasse, de tous ces instruments militaires dans les pacifiques industries de l'étamage polychrone et du robinet, a pourtant quelque chose de singulier. On pourrait écrire des volumes de recherches et d'hypothèses sur les causes probables et vraisemblables d'une si curieuse anomalie, dont l'origine nous est inconnue.

Sous Louis XIV, les étameurs de casseroles allaient crier dans les rues, et sifflaient en même temps avec des flûtes de Pan, de manière à assourdir tous les habitants de Paris. Nous trouvons dans une collection de gravures un chaudronnier avec sa flûte de Pan, et au-dessous les vers suivants :

Avec sa voix de loup garou
Et son sifflet rude à l'oreille,
On nous dit qu'il sait à merveille
Mettre la pièce auprès du trou.

De même que les raccommodeurs de faïence, les étameurs de casseroles, qui sont en même temps des fondeurs de cuillers de plomb et d'étain, se font marchands voyageurs, et ne quittent dans la belle saison la grande ville que pour parcourir les campagnes. Ils voyagent avec femme et enfants, père et mère, et souvent un petit chien et une grande chèvre. Ils montent ordinairement leur établissement devant l'église, la mairie ou le presbytère. Les familles de ces raccommodeurs ressemblent beaucoup aux familles des bohémiens : leur vie est une vie nomade; ils couchent souvent à la belle étoile; ils mangent à la gamelle et en plein air, tout à côté d'un réchaud allumé, et d'un berceau garni presque toujours de deux ou trois raccommodeurs en herbe.

Le chaudronnier ambulant exerce plus d'une industrie : il raccommode les vieux soufflets, ou les échange contre des neufs. Mais il y a surtout un moment où il est beau de gloire et de puissance : c'est celui où il daigne se manifester comme fondeur de cuillers aux regards de la foule ébahie. L'heureux événement pour les enfants du village, que l'arrivée de cet habile prestidigitateur! Toute la journée, ils se tiennent en cercle autour de cette poêle dans laquelle fondent le plomb et l'étain. Ils oublient le boire, le manger, et surtout l'école, en voyant les débris de cuillers se transformer en une substance fluide et argentée. Je me souviendrai toute ma vie de l'espèce de stupéfaction qui nous saisissait quand nous voyions verser du plomb en bouillie dans une forme, et qu'il en sortait, un instant après, une cuiller resplendissante. O temps de l'enfance! temps de prodiges et de merveilles! Que n'aurais-je pas donné alors pour devenir fondeur de cuillers! Adieu dès ce moment, inconstant que j'étais dans mes désirs, adieu à ma première ambition! Le fondeur me faisait oublier le pâtissier, pour l'état duquel j'avais senti jusque-là une dévorante vocation, à qui, dès mon plus jeune âge, j'avais voué mes plus tendres sentiments, et un appétit des plus décidés.



Chaudronnier sous Louis XV

LE RÉMOULEUR

Dans la classe nombreuse des réparateurs des ustensiles de ménage, il ne faut pas oublier le rémouleur. Son costume, l'instrument de sa profession, la gravité avec laquelle il s'en sert, le rendent tout à fait digne des regards de l'observateur. Son aspect extérieur diffère peu de celui du chaudronnier ambulant. Il est, comme celui-ci, Lorrain ou Normand, et le plus souvent Auvergnat : ce sont, en conséquence, pour le moral, les mêmes habitudes d'économie et de sobriété. Quant à son instrument de travail, il varie selon qu'il exerce seul ou avec un associé. Dans le premier cas, c'est tout bonnement une petite meule, montée sur quatre pieds de bois, au-dessus de laquelle se trouve cloué le sabot qui renferme l'eau destinée à l'humecter. Au bas de la machine et sur le côté droit se trouve une pédale, qui communique, par le moyen d'une corde, à une manivelle ajustée à la surface plate de la meule. Celle-ci, placée de champ, et supportée par un petit essieu qui la traverse au centre, tourne plus ou moins rapidement, suivant l'impulsion donnée à la pédale par le pied du rémouleur. C'est courbé sur cette

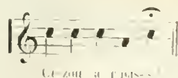


meule, et avec une attention qu'on croirait provoquée par le plus délicat de tous les travaux, qu'il émoud indistinctement les ciseaux de la ravaudeuse, les couteaux et le couperet de la cuisinière, le canif du fils de la maison; il ne recule même pas devant le rasoir du bourgeois, quand celui-ci consent à le lui confier, dans un moment d'inspiration fâcheuse dont son menton ne tarde pas à subir le châtiment.

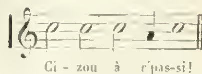
Lorsque le rémouleur a un associé, sa machine devient plus compliquée, et possède sur la précédente un degré incontestable de supériorité. Elle se compose d'une grande roue à manivelle, entourée d'une corde à boyau, laquelle, en s'étendant, va embrasser également la petite meule fixée à l'autre extrémité de la machine. Tandis que l'un des deux travailleurs tourne la roue, l'autre aiguise sur la meule, et, comme il en a plusieurs de rechange, il l'approprie à la nature et à la délicatesse des objets qu'il doit repasser.

Je ne pense pas que le rémouleur fasse jamais de bien grandes affaires : la roue qu'il fait tourner avec tant d'ardeur n'est ni celle de la fortune ni celle de Frascati. A voir ses cheveux souvent grisonnants, je ne puis me mettre dans l'esprit qu'il arrive jamais à posséder ni maisons de campagne ni grandes propriétés. Ceux qui se vouent à cette profession, pour laquelle je ne crois pas qu'on naisse avec une vocation décidée, doivent nécessairement avoir fait vœu de pauvreté. Le nom originel de *gagne-petit* révèle assez d'ailleurs la modestie des prétentions du rémouleur. Gagne-Petit! voilà un mot qui dit tout, qui explique son présent, son avenir, ses craintes et ses espérances; espérance de gagner le pain de la journée, crainte d'en manquer quelquefois. Ce mot est d'une haute signification, et en même temps d'une haute philosophie : il renferme une abnégation totale des biens terrestres, une renonciation tacite aux plaisirs; aux joies de ce monde. Le seul fruit que tire le rémouleur de sa vie laborieuse, c'est l'indépendance; quant aux idées de fortune, elles ne seraient pas à leur place dans son cerveau : il gagne et gagnera toujours peu, le nécessaire, l'indispensable, ni plus ni moins. Il y a là tout un système, tous les éléments d'une secte philosophique, d'une école. Diogene, s'il n'avait pas eu en sa possession quelques petites rentes sur l'État, quelques bonnes valeurs de portefeuille, se serait certainement fait rémouleur. Je ne serais même pas surpris que quelques philosophes modernes se fussent cachés sous cette modeste enveloppe, comme protestations vivantes contre les tendances usurières, les fièvres d'exploitation, la rapacité des faiseurs d'argent et de dupes. Si tous les gagne-petit ne sont pas des philosophes, il faut avouer que, dans le nombre, il en est beaucoup qu'on pourrait prendre pour tels. Le gagne-petit a fourni le sujet de bien des enseignes à la France; il a été adopté surtout par l'épicier et le mercier; on trouverait à peine un village qui n'eût pas le sien.

Le rémouleur aussi fait encore partie de ces artisans voyageurs qui portent leur gagne-petit sur le dos; on les rencontre sur les grandes routes dans l'été. Arrivés dans les villages, où on les voit presque toujours par paire, l'un d'eux va chercher la pratique en chantant, comme à Paris, son éternel refrain :



ou ainsi :

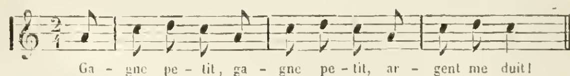


Tandis qu'il chante, malgré tous les chiens du village, son *Cizou à r'passi*, l'autre, ordinairement le plus âgé, le le père ou le patron, fait grincer la meule et en tire une pluie d'étincelles, au plus grand étonnement des jeunes spectateurs que la curiosité rassemble autour de lui. Car le rémouleur, digne d'être rangé avec le fondeur de cuillers dans la classe merveilleuse des prestidigitateurs, a aussi, lui, le privilége de jeter la stupéfaction et le trouble dans l'imagination de l'enfant dont l'intelligence est encore profondément endormie, et qui, comme un idiot, admire un fait sans en comprendre la cause et la chercher. Ceci est si vrai, qu'on voit souvent des enfants, après avoir vu les étincelles jaillir par suite de la pression de la lame contre la pierre, essayer, comme je l'ai fait moi-même, s'ils n'obtiendraient pas le même résultat avec les doigts.



Rémouleur sous Louis XV.

Et à la suite du beau portrait que Bouchardon nous a donné du rémouleur ancien, n'oublions pas de placer son cri, qui nous a été conservé par Jannequin, et qui est devenu si populaire :





LE BAS-BLEU

PAR

JULES JANIN





On cherche encore l'origine de cette très-expressive et très-juste dénomination : le *Bas-Bleu*. D'où vient ce mot et que veut-il dire ? Dans un de ses magnifiques accès de mauvaise humeur, lord Byron s'en est servi pour désigner la race, toute moderne, des malheureuses créatures féminines qui, renonçant à la beauté, à la grâce, à la jeunesse, au bonheur du mariage, aux chastes prévoyances de la maternité, à tout ce qui est le foyer domestique, la famille, le repos au dedans, la considération au dehors, entreprennent de vivre à la force de leur esprit. On les a appelées bas-bleus pour deux ou trois motifs que Byron n'explique pas, mais qu'il est facile d'expliquer.

Par un temps froid et pluvieux, quand le pavé est humide, quand le ciel est triste, voyez-vous passer dans la rue cet être équivoque, d'un âge douteux comme son sexe, recouvert de tous les lambeaux que peuvent réunir sur une carcasse humaine la faim, l'orgueil et la misère ; — des lambeaux de cachemire et des lambeaux de bure, un chapeau qui a été rose, une robe qui a été neuve, une collerette passée à l'empois au temps jadis ? Bien qu'à voir cette malheureuse femme on se sent mal à l'aise, on a froid, on a faim, on a soif : cela ne ressemble à pas une des misères connues, non pas même à la misère de la femme de théâtre, de la chanteuse sans voix, de la Célimène sans dents, de l'égrillarde Marton qui a mis en gage son tablier vert. Au moins quand ces pauvres victimes de l'art dramatique et du fanatisme impitoyable de la foule arrivent, comme c'est la loi commune, à l'indigence et à la vieillesse, pouvez-vous retrouver toujours, sur le cadavre de cet artiste anéanti, quelque vestige des belles années, quelques parfums évanouis, quelque fin duvet des printemps écoulés, quelques restes épars de bonheur et de gloire. — L'amour a passé par là, vous dites-vous, en voilà bien assez pour soutenir toute cette vieillesse ; mais la femme dont nous parlons, mais le bas-bleu, juste ciel ! Regardez-la venir, tenant sous le bras son cabas domestique, ou plutôt sa hotte litéraire, sur le visage de cette femme rien n'est resté, ni la beauté, ni la jeunesse, ni la gloire, ni le succès, ni rien de ce qui console d'être une vieille femme pauvre et seule, abandonnée à tous les caprices et à tous les vents ; non certes, *l'amour n'a pas passé par là*. L'amour a eu peur de ces lèvres pincées qui vomissent incessamment les rimes des deux sexes ; l'amour a reculé devant ces affreux doigts tachés d'encre ; l'amour n'a pas voulu de cette femme qui ne songe qu'à vendre à la page et au volume le peu de bon sens que contient son cerveau, le

peu d'honnêtes passions que renferme son cœur. Voyez-la donc dans la rue, trottinant, les coudes serrés contre la taille, la tête haute, le regard baissé, un bout de manuscrit sortant de son cabas: puis regardez à ses pieds; voyez-vous dans cette vieille chaussure ce bas qui s'enroule ou plutôt qui se déroule, est-ce un bas bleu? C'est un bas sale! Tope là! vous avez tout à fait l'origine du mot. C'est la grande habitude et le grand signalement des femmes hommes de lettres, de ne jamais s'occuper de ces minces détails de la vie de chaque jour. Porter à une jambe bien faite des bas blancs et bien tirés! fi donc! nous abandonnons ces petits soins aux mièvres Parisiennes, qui n'ont pas d'autres occupations que de se laisser vivre et être heureuses; mais nous autres qui aspirons à la popularité et à la gloire! nous autres, les grands écrivains du beau sexe, nous, les Walter Scott en jupons, les Shakspeare en spencer, les Molière en bonnets fanés, nous n'avons pas le temps de regarder ce qui se passe à nos pieds. Or voilà tout simplement l'origine du mot *bas-bleus*, lisez bas sales et troués. Cette origine est brutale, sans doute, mais elle est juste; d'ailleurs, s'il est vrai que maladie nommée soit à moitié guérie, ainsi pourra se guérir cette maladie de la littérature féminine, quand on saura qu'elle s'appelle la maladie des mains peu lavées, des cheveux mal peignés, des gants troués, des ongles noirs et des haillons.

Mais, allez-vous dire : — Vous entreprenez là, mon cher, une déclamation contre l'esprit des femmes, c'est une déclamation faite depuis longtemps, et nous savons à l'avance tous les arguments dont vous allez vous servir. — J'avoue qu'en effet la maladie des esprits féminins est une maladie aussi vieille que le monde. Il faudrait remonter, pour bien faire, à l'histoire d'Ève, notre mère, et de la première pomme. Cependant, pour n'être pas accusés mal à propos de haine et d'injustice, et d'un parti pris mal séant dans un si grave sujet, nous reconnaîtrons tout de suite les droits du génie, quel que soit son sexe, voire même les droits de l'esprit et du style, quand il y a esprit et style. Mieux que personne, nous possédons les grands noms de nos souvenirs poétiques. Sapho, aussi célèbre qu'Homère; madame de Sévigné, qui a créé la langue française en même temps que Pascal; madame de Lafayette, et de nos jours deux ou trois femmes, illustres entre tous les écrivains de ce siècle, l'une qui a retrouvé la plume de Jean-Jacques Rousseau à ses beaux jours d'étincelante et éloquente poésie, l'autre qui est un poëte charmant, maniant avec un esprit égal le vers et l'épigramme; et celle-ci, dont l'élégie touchante a fait verser bien des larmes; et encore deux ou trois femmes qui se sont fait adopter, par le public, pour la beauté de leur esprit et pour la modestie de leur vie; mais ici il ne s'agit pas des exceptions, il s'agit de la foule; il s'agit de trouver remède à un grand malheur, il s'agit de signaler une affreuse plaie, la plaie du bas-bleu, la misère de la femme de lettres, et toutes les haines, et toutes les calomnies, et tous les mensonges, et les délires de tous genres, qui se rencontrent au fond de ces existences abominables dont la création est toute moderne, Dieu merci!

Sans doute, sans doute, cette plaie des gens qui écrivent en dépit du sens commun, et n'ayant pas d'autre Apollon que l'huissier ou le marchand de vin du coin de la rue, est commune aux deux sexes; sans doute, l'armée des diffamateurs, des calomniateurs anonymes, des poëtes incompris, des dramaturges sans théâtres, des romanciers sans libraires, est une chose triste à voir dans les deux camps, du *côté des hommes* aussi bien que du *côté des femmes*, mais enfin, du *côté des hommes*, la chose a existé de tout temps. Notre éducation nationale est ainsi faite, que sur dix jeunes gens sans patrimoine et de peu d'esprit qui, au collége, ont traduit tant bien que mal quelques pages de Cicéron, et qui cependant ne trouvent en eux-mêmes ni assez de persévérance, ni assez de zèle pour se faire avocats, médecins, soldats ou prêtres, trois de ces hommes sont destinés à devenir des rêveurs, des hommes de génie, des écrivains de poëmes épiques ou de pamphlets. De là est arrivée la mendicité des lettres; voilà comment autrefois, avant que la littérature fût devenue une profession libérale, toute main qui tenait une plume était nécessairement une main tendue à l'aumône. Ce Colletet, dont parle Boileau, ce malheureux qui n'était pas sans esprit, et qu'on nous représente, *crotté jusqu'à l'échine, cherchant son pain de cuisine en cuisine*, cet abbé Bobbé dont parle Voltaire, réduit à partager le fumier de messieurs les chevaux du prince de Rohan, toutes ces plaintes amères dont sont remplies les satires de Régnier, ce sont là autant de résultats de cette diffusion des lettres et du style. Et encore si ce n'était là que de la misère! Mais c'est encore de la honte! Toute la partie honteuse de notre histoire littéraire a été accomplie par ces plumes faméliques; ces plumes vénales et mal payées ont tué plus d'une bonne renommée, elles ont calomnié toutes les gloires, elles ont flétri toutes les vertus qu'elles pouvaient atteindre, elles étaient en effet en dehors de toutes les lois divines et humaines. La révolution de 89 est venue bien à temps pour donner enfin quelque débouché à ce trop-plein de la gent écrivante. A dater de la liberté nouvelle, cette nation française qui, pour ses beaux esprits, s'était maintenue dans les limites, cent fois trop restreintes, du livre imprimé ou du théâtre, a créé le journal, tout exprès pour avoir chaque matin, à son service une passion nouvelle, une vérité nouvelle, et aussi une calomnie nouvelle. Il est arrivé alors ce que dit Virgile pour les vents qui apportent la tempête :

Qua data porta ruunt, et terras turbine perflant.

Ils se précipitent par l'issue qui leur est ouverte, et le globe est emporté dans cette immense tempête.

Mais comme le bien, Dieu merci, est toujours à côté du mal, la publicité est devenue la sauvegarde de ses propres excès. Maintenant que les honnêtes écrivains ont conquis le droit d'écrire à la lumière du jour, ceux qui écrivent dans l'ombre sont tachés d'infamie; maintenant que la vérité est le patrimoine universel, malheur et honte sur ceux qui mentent! C'est ainsi que l'équilibre s'est établi parmi les gens de lettres. Jusqu'à présent ils avaient été comptés pour rien dans les affaires du monde, maintenant ils y pèsent tout leur poids; jusqu'à présent la royauté et les gens qui l'entourent avaient pensionné même l'historien, aujourd'hui pas un roi, pas un gentilhomme, n'est assez riche pour faire la fortune du dernier poëte qui rime, en vers alexandrins et mélancoliques, ses lamentations, ses croyances et ses amours. La position que les écrivains ont conquise de nos jours, position indépendante et vraie, parce qu'elle tient au caractère et au talent, a réhabilité les lettres : elle leur a donné la dignité extérieure qui leur manquait, elle a démontré d'une façon sans réplique que le grand Corneille obéissait à une nécessité injuste, lorsqu'il dédiait *Cinna* au financier Montharon, et que Louis XIV lui-même, lorsqu'il envoyait cent louis à Racine, oubliait quelque peu à quel poëte il envoyait si peu d'argent.



Ainsi donc, grâce à la valeur nouvelle attachée aux productions de l'esprit, chaque écrivain a pris la place qui lui revient: les honnêtes gens de talent marchent les égaux des plus grands seigneurs passés, présents et à venir, pendant que les hommes sans valeur littéraire et sans loyauté personnelle restent tout en bas dans la fange éternelle et dans l'infamie. — Heureux équilibre, sans contredit. Mais quoi! cet équilibre devait manquer par un côté inattendu.

Ce côté faible dont je parle, et contre lequel rien ne pouvait prémunir la citadelle littéraire, c'est le côté de la femme de lettres. La femme de lettres, de nos jours, est un être déclassé dont on ne retrouverait l'équivalent dans aucun peuple de l'antiquité ou des temps modernes. La femme de lettres a poussé tout d'un coup dans la littérature, comme pousse le champignon sur son fumier. Les pauvres femmes! Il faut tout d'abord commencer par les plaindre, il faut reconnaître que tout leur a manqué à la fois, le mariage et le couvent; il faut dire que les métiers qui leur appartenaient de toute éternité leur ont été enlevés par la spéculation des hommes. Levez les yeux, que voyez-vous de toutes parts? Des marchands de modes, des couturiers, voire même des chemisiers; on a enlevé l'aiguille, son outil naturel, aux mains débiles de la femme; en même temps, à ces faciles esprits, à ces langues acérées, à ces têtes mobiles et folles, on a enlevé la conversation; la causerie française, cette supériorité intime de notre langue et de nos mœurs n'existe plus nulle part. C'en est fait, les hommes ne parlent plus aux femmes; dans ces endroits qu'on appelle encore des salons, les femmes sont séparées des hommes par une barrière infranchissable; elles se tiennent là roides, immobiles, silencieuses; si quelque robe plus hardie vient à se mêler aux habits noirs, elle se trouve tout à coup, la malheureuse, en plein argot. Elle n'entend parler que d'argent, de banque, de terrain, d'asphalte, de politique, du 1 mars, du 29 août, du 10 septembre, car, à force de voir passer et repasser au pouvoir les mêmes hommes politiques, comme autant de comparses de l'Opéra, on a remplacé les noms propres par des chiffres. Ainsi les jeunes femmes ont été tuées dans leurs travaux, les vieilles femmes ont été tuées dans leur esprit; on passe à côté des jeunes femmes sans leur demander : Avez-vous faim? à côté des autres sans leur dire : Quel ennui vous presse? Et comme ce mouvement de l'éducation publique, dont nous parlions tout

à l'heure pour les hommes, a fini par se porter sur les femmes; comme elles ont eu le malheur d'apprendre à lire très-couramment; comme elles savent toutes l'orthographe, à l'heure qu'il est; comme elles n'ont plus rien à coudre ou à broder, elles ont eu le temps de se livrer à toutes sortes d'abominables lectures; elles ont profité, elles aussi, de ces bribes de prose et de vers qui sont dans l'air, plus facile à trouver que l'eau des bornes-fontaines qui ne coule qu'à certaines heures du jour; jusqu'à ce qu'enfin ces mêmes femmes, qui n'avaient plus pour s'occuper le travail de l'atelier ou la médisance du salon, se sont dit, un beau jour : « Mais pourquoi donc ne serions-nous pas, nous aussi, des hommes de lettres? Pourquoi n'aurions-nous pas notre part de gloire et d'argent dans l'effroyable consommation d'esprit qui se dépense chaque matin? » En même temps elles calculaient les salaires des écrivains de l'autre sexe : « En voilà, disaient-elles, qui n'ont guère plus d'esprit que nous (et elles avaient raison), voilà des gens qui ont moins d'âme et de cœur, à coup sûr; dont le tact est moins fin et moins délié que le nôtre, et qui gagnent, bon an mal an, cinq à six mille francs à écrire des journaux ou des livres; qui donc nous empêcherait de gagner cent francs par mois tout au moins? Le soleil et les journaux se lèvent chaque matin pour tout le monde. » Ainsi disant, elles se sont mises à l'œuvre, elles ont fait des journaux, des romans, des nouvelles, des comédies, de petits vers; elles ont entrepris tout ce qui concerne leur état nouveau, et vraiment, pour être justes, toutes ces choses faites par des femmes, tout ce futile courant de la prose et de la poésie de chaque jour, n'étaient pas plus mal tournées, pas plus mal écrites, pas plus molles et diffuses que les inventions des grands écrivains masculins de ce temps-ci.

Ainsi est née la corporation des femmes de lettres; bientôt à force de hardiesses, elles ont trouvé qu'il était plus facile d'écrire un livre que de jouer du piano ou de tenir le comptoir d'un café; elles ont trouvé surtout que cela était plus amusant. Quoi donc, se poser en victime de la société, se montrer à tout venant comme le martyr persécuté du mariage; crier à l'injustice toutes les fois qu'il s'agit des lois faites par les hommes; demander incessamment pourquoi donc les femmes n'auraient pas le droit d'être membres de la Chambre des députés, lieutenants-colonels, gérants de journaux et curés de Saint-Sulpice ou de Saint-Roch? Passer en revue avec un soin minutieux toutes les phases de l'adultère, et s'arranger si bien que les lecteurs puissent dire : Voilà un auteur plein de son sujet! c'était là sans contredit une occupation décevante, un aimable débouché à l'oisiveté, un métier facile et commode. Pauvres femmes, encore une fois, elles ne voyaient donc pas qu'elles allaient tomber incessamment dans toutes les déceptions de la vie littéraire, qu'elles allaient remplacer le calme et la paix intérieurs par toutes les agitations féroces de l'amour-propre; elles ne voyaient donc pas que si toute femme venue en ce monde peut, à force d'esprit et de passion mal comprimés, suffire pendant vingt-quatre heures à cette vie exceptionnelle de la littérature, il n'y en a pas une seule qui en ait pour un mois de ce triste métier-là dans le ventre? — Quoi, disent-elles en triomphe, je gagne vingt francs par jour à écrire, qu'avez-vous de plus à me demander? Mais, malheureuse! ces vingt francs par jour tu les gagneras à peine pendant un mois à écrire les plus abominables invectives contre la grammaire et le sens commun...; tu aurais gagné cinquante sous toute ta vie, à coudre des chemises et à raccommoder des bas.

Je ne sais pas si je pourrai jamais vous donner une idée complète de la vie que mènent ces tristes créatures *hors de caste*, également abandonnées du bon Dieu et des hommes; c'est un tableau lamentable : je vais cependant essayer de le tracer de mon mieux, tout en amortissant les couleurs un peu trop crues de mon sujet.

Le bas-bleu, ou si vous aimez mieux la femme de lettres (car cette sorte de bas littéraire prend toutes les nuances, depuis le bleu de ciel limpide et clair sur un bas de soie tout neuf, jusqu'au gros bleu qui déteint en jaune verdâtre sur un bas de laine suintant), la femme de lettres, disons-nous, est la plupart du temps une vieille fille ou une femme abandonnée par son mari, ou même une femme qui a abandonné son mari par horreur pour le *prosaïsme*, car, notez-le bien, dans la vie littéraire, le mari c'est la prose, le ménage c'est la prose, deux ou trois enfants à élever c'est la prose, un vieux père infirme, une vieille mère qui vous tend les bras, un loyer à payer, un dîner à préparer, prose, prose et toujours prose. Donc, la femme de lettres vit seule, elle se niche partout où elle peut, ne s'inquiétant guère de toutes les petites délicatesses, de toutes les petites superfluités dont les autres femmes ont si grand besoin. Qu'importe au génie d'habiter un bel appartement dans une belle maison, ou bien une mansarde dans un taudis? Il faut au génie une chambre en désordre, du beurre rance, du bœuf froid sur une traduction de la *Divine Comédie* du Dante; du fromage de Brie enveloppé dans le *Child Harold* de Byron. Le génie aime le pêle-mêle de toutes choses : les plumes et la brosse à dents, le peigne et le pain de chaque jour. Allons, et plus nous serons couvertes de poussière, entourées de toiles d'araignées, plus notre lit sera défait, plus nous aurons de verve et d'enthousiasme. La femme de génie ne respire à l'aise que dans ces détails *excentriques*, elle n'est heureuse que dans ce désordre, elle foule aux pieds tout ce qui n'est pas la poésie comme elle en sait faire. La voilà donc installée chez elle; elle a du papier, elle a une plume et de l'encre, c'en est assez pour être grande et glorieuse. Maintenant que fera-t-elle? Dieu merci, elle n'est pas en peine d'écrire. Que demande le public à l'heure qu'il est? le public demande des drames; elle fera un drame; elle ira chercher dans le moyen âge quelque sanglante histoire comme l'histoire de la tour de Nesle, elle entassera les empoisonnements sur les coups de poignard; ce ne sont que bahuts, lances de Tolède, parchemins des vieux âges. La plume gronde et s'agite sous les doigts de cette triste créature, le sang coule comme l'encre; elle en oublie le manger, elle en oublie le dormir, surtout elle oublie d'aimer quelque chose ou quelqu'un. Déjà elle se figure le parterre attentif, la foule pressée et haletante, l'émeute aux portes du théâtre, et les vers, et les couronnes, et le caissier qui la vient saluer chaque mois avec ses droits d'auteurs. Voilà qui va bien; son drame est fait, aussitôt elle s'affuble d'un bonnet crasseux, d'une robe trouée, d'un manteau couleur de muraille, et elle arrive toute haletante dans les corridors du Théâtre-Français. « Voulez-vous de mon drame? s'écrie-t-elle, lisez-le, c'est une fortune; j'ai un rôle pour M. Ligier, pour M. Beauvallet, pour mademoiselle Rachel, pour mademoiselle Brohan, pour Nathalie, pour mademoiselle Judith, pour tout le monde : ce sera d'un grand effet, à coup sûr. Le premier acte représente une tempête; le second acte, un incendie; au troisième acte, passe un troupeau de brebis et de taureaux mugissants; au quatrième acte, la guerre et ses fureurs, et enfin vous verrez que de larmes répand mon héroïne, que de cheveux elle s'arrache de ses blan-

ches mains; prenez mon drame, j'ai là une lettre du ministre de l'intérieur; je suis la femme d'un ancien militaire, mais je cache mon nom, car c'est le nom d'un vaillant homme. » Ainsi elle parle. Le Théâtre-Français la renvoie aux calendes dramatiques, mais sans la décourager. Elle va du même pas à l'Ambigu, à la Gaîté, au théâtre de la Porte-Saint-Martin; on la voit dans tous les corridors arrêter le premier qui passe comme ferait une mère d'actrice sans emploi. A la voir se glisser dans les coulisses on la prendrait pour l'ombre de quelque lady Macbeth en haillons. Martyre de l'art dramatique, elle subit toutes les humiliantes conditions de cette rage qui la possède. Le souffleur l'évite comme la peste, le jeune premier s'enfuit à tire-d'aile, la jeune première l'appelle *ma bonne!* et lui envoie chercher ses billets doux chez le concierge; ainsi elle roule d'abîme en abîme, elle et son drame; à la fin, quelque directeur pitoyable, dans un moment d'oisiveté et de désespoir, accepte l'infâme manuscrit. « C'est bon, dit-il, repassez dans un mois. » Huit jours après elle est chez cet homme. « Et mon drame! — Repassez dans deux mois, » lui dit-il. Trois jours après, elle est chez cet homme. « Et mon drame! mon drame! » On cherche le drame. « Qu'en a-t-on fait? où est-il? — Il est perdu! — Quoi, perdu! ah! vous l'avez fait lire à vos auteurs; ah! vous m'avez volé mon idée. Où est le commissaire, où est le juge, où sont les gendarmes, où sont toutes les forces de la France? un drame pareil! Monsieur le juge, écoutez plutôt. » Elle se met à réciter d'une voix cassée :

« Angélina, toi mon rêve idéal, toi le murmure transparent et perlé de mes nuits d'été, toi la sainte extase de ma jeunesse, où es-tu, mon Angélina adorée?..... » Le juge de paix, impatienté, condamne le directeur négligent à payer 25 francs de dommage ou à rendre le manuscrit dans la quinzaine.

« Ah! dit-elle, j'ai gagné ma cause. » Elle rentre chez elle triomphante; on entend dans l'escalier les mots sacramentels :

« Angélina, mon rêve idéal, l'extase poétique de mes beaux jours!... »

Au bout de la quinzaine, la dame, fière et superbe, revient chez le directeur : « Mes 25 francs, lui dit-elle, ou mon drame? — Voici votre drame, » lui dit l'autre. Et la malheureuse entreprend un nouveau chef-d'œuvre le lendemain.

Sa voisine, en littérature s'entend, est une petite femme proprette, dont la robe noire est sans reproche; ses cheveux sont bien nets et biens lisses; elle a des manches passées à l'empois; elle n'a pas de mouchoir de poche, parce qu'elle ne se mouche jamais : seulement, aux moments d'enthousiasmes, vous entendez un petit reniflement qui veut dire : « Voilà l'inspiration! » Cette dame n'est pas jolie, mais elle ne l'a jamais été; elle est née à quarante ans, et elle y reste tant bien que mal; elle est sèche, roide, étroite des épaules : c'est une planche dépravée qui écrit et qui pense. Notre petite dame est hautaine et fière, elle regarde les comédiens comme des *pas grand'chose*, et les comédiennes comme *bien peu*. Elle a reçu des principes sévères dans sa jeunesse, et elle les met à profit; aussi a-t-elle entrepris le roman d'éducation, à l'exemple de cette vertueuse madame de Genlis. *Adèle et Théodore* est pour cette petite dame le chef-d'œuvre du genre; ses romans sont presque tous des romans par lettres : *Félicie à Julie*, *Ernest à Prosper*. Félicie raconte à Julie le sexe des plantes, les amours de l'éléphant, l'accouplement des animaux, la reproduction des poissons et autres mystères de la nature. C'est un sujet tout nouveau que notre auteur a trouvé là. Ernest raconte à Prosper ses premières dettes, son premier duel, son premier cheval, sa première grisette : c'est le roman de mœurs uni au roman d'histoire naturelle, c'est un plat d'épinards au réséda et aux oignons, c'est une salade au coquelicot saturé d'ail. « Cela produira un bon effet, dit la dame à *son* éditeur; grâce à mon livre, les jeunes filles seront initiées à tous les mystères de la génération, et les jeunes gens à tous les dangers qui les attendent dans les hôtels garnis de la rue Saint-Jacques et dans les bois de Montmorency. » L'éditeur qui écoute la dame est un homme chauve, légèrement bossu, qui a eu quelques démêlés avec la justice dans sa jeunesse, et qui a entrepris le roman d'éducation parce qu'il n'avait pas assez de fonds pour publier le roman échevelé. Cet éditeur a les mains peu lavées, il sent l'eau-de-vie et le tabac; il sort évidemment de l'estaminet voisin. « Ma chère dame, dit-il d'un air rogue, je n'ai pas grande idée de votre histoire de la génération; songez à *me* gazer tout cela. Et combien me vendrez-vous cette drogue? » A ce mot de drogue, la femme pince ses lèvres jusqu'au sang, elle se frapperait la poitrine si elle en avait une. « Monsieur, dit-elle d'un air imposant, je vous avertis que vous n'aurez pas ce nouveau volume à moins de 100 francs et 10 francs pour ma femme de ménage, c'est à prendre ou à laisser. » Là-dessus un débat s'engage, l'homme se lève et fait semblant de quitter la place, il se rassied; à la fin on tombe d'accord. La femme de ménage aura 5 francs au prochain volume, ce volume se paiera ainsi qu'il suit : 75 francs en trois payements. « Ayez soin seulement, dit l'éditeur, de parler du roi de Prusse dans votre livre; j'ai une petite lithographie de Frédéric II qui fera bien au frontispice. Pour les culs-de-lampe, vous les connaissez, une tête de mort, des abeilles, des oranges et une lyre. Cela fera un joli petit ouvrage pour le jour de l'an. Quant au titre, il faut appeler notre livre : — cherchons plutôt : *les Veillées de famille*, *les Soirées du printemps*, *Heures d'automne*, *Fleurs de l'hiver?*... J'y suis : *Fleurs de l'hiver.* » En effet, à trois mois de là, dans une boutique borgne, entre un serin, un moineau franc et un chat affamé, vous voyez apparaître cette affiche flamboyante : « Les Fleurs de l'hiver, ou Félicité et Julie, ou Ernest « et Prosper, entretiens familiers à l'usage des jeunes « personnes du grand monde, sur la botanique, la zoolo- « gie, la physiologie, la végétation, la génération des « plantes, les estaminets, les parties à âne et le jeu de « billard, orné de vignettes et culs-de-lampe, par nos « premiers artistes; par madame la vicomtesse Clémen- « tine-Octavie de Saint-Wladimir. Ouvrage dédié à Sa « Majesté l'impératrice de toutes les Russies. Chez Soi- « fard, éditeur. — Prix : 1 fr. 75 c.; cartonné, 2 fr. 50 c.; « par la poste, 3 fr. »

Six mois après la mise en vente de ce fameux livre, l'éditeur Soifard apporte à son auteur un compte ainsi conçu :

Doit madame Clémentine, etc., auteur des *Fleurs de l'hiver*, à Soifard, libraire-éditeur, pour vingt-six heures de corrections. . . . . 72 francs.
Ci-joint 3 francs pour solde . 3

Total . . . 75 francs.

Et c'est encore un livre à commencer.

Oh! oh! quelle est celle-là qui passe? Elle a une robe couleur de chair, elle exhale une immense odeur de patchouli et de musc; elle marche fièrement, crânement, carrément; elle regarde en pitié la pauvre espèce

humaine. Je le crois bien, c'est le célèbre auteur, vous savez, de ce livre qu'on s'arrache : ***Histoire de l'infanticide, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.*** Ce livre a paru enveloppé d'une couverture noire entourée de têtes de morts; le frontispice représente des ruisseaux chinois qui roulent des enfants chinois. En voilà une d'horreur! Et cependant, qui le croirait? ceci est l'écriturerie d'une femme qui aime à l'adoration ses trois enfants, car elle a trois enfants; c'est pour leur donner du pain et une bonne éducation qu'elle a écrit cette histoire des infanticides! — L'éditeur a dû gagner bien de l'argent avec cette femme, monsieur; mais aussi lui a-t-il commandé pour l'hiver prochain le Keepsake des femmes enceintes, orné de gravures, toujours entreprises par les plus grands artistes de Londres et de Paris.

Où suis-je? Où me conduisez-vous? Je vous en prie, ne me laissez pas seul! J'aperçois dans le coin de cette chambre de garçon, où toutes sortes de jeunes gens fument et causent comme on crie, une grande fille, jeune encore, à l'air honnête, au regard intelligent, et qui cependant fait peine à voir, tant il y a déjà de dégradation et de souffrance sur cette noble physionomie. A coup sûr, cette jeune personne n'est pas encore descendue bien avant dans le vice; au contraire, au froncement de son sourcil, à l'agitation de son sein, au frémissement de sa main droite, on devine que cette malheureuse enfant est bien née, qu'elle était faite pour la vie régulière et calme. Quand elle s'est enfoncée dans ce nuage de fumée et de tabac, son nom s'est murmuré tout bas, et, chose étrange! chose pénible à dire! il se trouve que ce nom-là est un des grands noms de notre histoire. Ce nom se rattache à des batailles gagnées, à des lois discutées en plein sénat, à toutes sortes de souvenirs de fortune, d'élégance et de pouvoir. Oh! la malheureuse, que fait-elle donc en ce lieu, qui est un mauvais lieu pour elle? Pourquoi donc vient-elle affronter des discours de mousquetaires pris de vin? Pourquoi vient-elle, délicate et jolie comme elle l'est, s'exposer à cette âcre fumée qui soulève le cœur? Mon Dieu! c'est tout simple, cette jeune fille veut écrire un roman échevelé, elle veut savoir comment sont faits des hommes qui jurent, qui boivent et qui racontent toutes sortes d'obscénités; elle n'est pas fâchée de voir de près la prostituée de la borne, d'entendre l'argot délirant de la rue du Helder, de savoir ce que cache cette gaze transparente et cette robe froissée? Ainsi la malheureuse enfant tue à plaisir, dans le fol intérêt d'un ignoble roman à écrire, ses jeunes et honnêtes années; elle accepte la contemplation du vice, comme si déjà ce n'était plus le vice; elle se perd sans joie, sans profit, sans honneur, sans amour; elle se perd de la plus triste façon dont puisse se perdre une femme, car elle n'a pour sa part que la vapeur de ce vin, que la fumée de ce tabac, que le bruit effronté de ces baisers, et tous ces sacrifices, toutes ces misères, toutes ces hontes virginales, pour aboutir à quelque récit affreux, où rien ne doit se montrer de cette jeune fille anéantie, perdue, indignement gaspillée, à qui la littérature et la poésie ôtent même la retenue et le bon sens. Ainsi donc, ni son esprit, ni sa bonne grâce, ni sa belle humeur, ni sa gentillesse, ni son limpide regard, ni cet air de bonne maison qui ne l'abandonne même pas dans les repaires où elle passe sa vie à *étudier son art*, ne sauraient la protéger contre cette abominable manie. Je l'ai entendue, moi qui vous parle, réciter d'une voix pleine d'harmonie et de douceur, avec le regard des anges dans le ciel, une affreuse histoire où il s'agissait de la fille d'un grand seigneur enlevée par le valet du bourreau, et ce valet de bourreau faisait un enfant à cette jeune fille sur la même guillotine du haut de laquelle la tête de son père venait de rouler! O honte et exécration sur cette passion littéraire qui pousse à de pareils excès des âmes bien nées! — Mais, malheureuse enfant! si en effet le pain vous manque, si en effet vous voulez voir de près toutes sortes de cicatrices et de plaies hideuses, s'il vous faut toucher de vos mains des ulcères et des pustules, faites donc comme aurait fait votre jeune aïeule en pareil cas : entrez dans les hôpitaux, entrez dans les prisons, allez demander à *la Pitié*, à *la Charité*, à *l'Hôtel-Dieu*, votre part de gloire chaste et pure dans ces champs de la douleur, de la maladie et de la mort. — C'en est fait, sanctifiez votre pauvreté et votre abandon, couvrez les morts de leur linceul, lavez les cadavres qui vivent encore, recueillez les lamentations, les blasphèmes et les soupirs qui s'exhalent de toutes ces pourritures, et soudain vous verrez toutes ces infamies se changer en louanges. Ce qui fait l'opprobre de la femme de lettres deviendra la palme éternelle de la sœur de charité.

Puisque je suis à raconter, j'ai une autre histoire que je dis bien souvent, et que voici :

Nous étions un jour réunis dans le foyer d'un théâtre royal, autour d'une table recouverte d'un tapis vert, où nous représentions un comité de lecture : notre président était bien le meilleur et le plus simple des nombreux poëtes épiques qu'ait eus la France : il s'appelait Parceval de Grandmaison. C'était quelque jours avant la Révolution de juillet, c'est-à-dire au moment le plus dévot de l'histoire moderne. Tout à coup nous voyons entrer, sans être annoncée, une jeune femme de vingt ans à peine, fort jolie, mignonne, un peu de rouge sur la joue, ce qui ajoutait de l'éclat à son teint et de la vivacité à son regard. Madame était vêtue en religieuse, elle avait la guimpe blanche comme neige, sa robe noire était d'une fine étamine, sa chaussure était irréprochable; ce qu'il y avait de plus remarquable dans son costume, c'était à sa ceinture un magnifique rosaire en corail, et autour de son cou un large ruban bleu auquel était suspendue une massive croix d'or. Vous jugez de notre étonnement, chacun se regardait pour savoir le nom de cette énigme? L'énigme prit place, elle ôta son gant comme pour montrer la blancheur béate de sa main, elle nous honora tous d'un petit regard câlin et coquet, puis elle se mit à lire, d'une voix très-ferme, une comédie intitulée : *l'Avorton*. A ce titre singulier sortant d'une bouche sacrée, nous nous regardons de plus belle les uns les autres : notre président, bonhomme s'il en fut, dit à la dame : « C'est un joli sujet, je connais deux beaux sonnets qui portent le même titre. » La dame, ainsi encouragée, commence sa lecture. Il s'agissait en effet d'un avortement. Une jeune fille était enceinte, et, au milieu des plaisanteries des valets, des encouragements de la soubrette, des indignations du père de famille, le pauvre petit enfant qu'elle portait dans son sein était ballotté d'une étrange façon.

C'était dans toute cette comédie une gaieté incroyable; chaque personnage apportait dans ce sujet-là son éclat de rire et son bon mot. La lecture dura deux heures au milieu de l'épouvante générale, tant nous trouvions que le sens moral de cette femme était faussé. Notez bien que pas une seule fois la rougeur ne monta à son front, que sa voix ne se troubla pas, non plus que son visage, et qu'enfin Molière lui-même n'était pas plus à l'aise quand il lisait chez Ninon de l'Enclos, ce profane philosophe, les trois premiers actes du *Tartufe*. Nous autres, cependant, nous n'osions pas interrompre cette femme



Le bas-bleu chez l'homme de lettres.

dans sa lecture; nous la trouvions bien assez malheureuse sans lui faire encore l'affront public d'une interruption. A la fin, donc, l'héroïne de cette jolie comédie avorte, tant bien que mal, elle met son enfant dans un bocal, elle épouse le jeune homme qui l'aime et qui ne se doute de rien. Ceci dit, la chanoinesse se retire en pliant son manuscrit, et elle va attendre, dans une salle voisine, la décision du comité de lecture. Nous autres cependant, nous les juges de cette affreuse plaisanterie, qu'allions-nous devenir? Notre vénérable président, à bon droit épouvanté, se voilait la figure. Je fus chargé d'aller dire à ce bas-bleu, je me trompe, à ce cordon-bleu, que sa pièce était refusée. Alors vous auriez vu des colères, des indignations, des désespoirs, des rages! — Elle ne voulait pas quitter le théâtre, elle voulait être jouée à l'instant même; elle appelait l'archevêque de Paris et tous les saints à son secours : il fallut l'emporter de vive force. Moi, qui naguère m'étais vu enfermé dans un fiacre avec une lionne, j'entends une lionne du Jardin des Plantes, une bête au poil fauve et aux dents aiguisées, je m'étais senti plus à l'aise avec cette lionne qu'avec cette chanoinesse. Ses cris, ses larmes, son costume étrange, attroupaient les passants; on aurait dit quelque enlèvement du siècle passé, si la religieuse n'eût pas crié si haut. A la fin, j'atteignis la porte du couvent : la dame descendit en se débattant; une jeune sœur, dont je vois encore la figure sereine et douce, vint nous ouvrir la porte grillée. « Ah! sainte Mère de Dieu! s'écria-t-elle, qu'a-t-on fait à notre mère abbesse? — Ma sœur, lui dis-je, on n'a fait aucun mal à votre mère abbesse; c'est elle-même qui a fait une comédie, que voici, et que je vous prie de remettre à son directeur. »

Telle est cette véridique histoire, dont plusieurs ont été les témoins; mais n'est-ce pas que l'on reste effrayé quand on voit à quels excès peut conduire cette passion nouvelle des belles-lettres, si cruellement introduite dans les mœurs et les habitudes des femmes de ce temps?

Silence! Cydalise n'est pas chez elle elle s'est renfermée dans son oratoire où elle lit saint Augustin. Madame n'a pas dormi de la nuit, tant elle a rêvé à cette éternelle question du bien et du mal; elle a passé tour à tour du bon principe au mauvais principe, où elle est encore. Que faites-vous, Cydalise? Ne redoutez-vous donc pas cette pâleur, ces yeux battus, ces cheveux en désordre? Que va dire votre amant, quand il vous verra ainsi défaite? Que vont penser votre confesseur et votre mari, qui vous aime tant, qui a fait dire une messe à votre intention à Saint-Roch? Ayez soin de votre santé, Cydalise, elle est chère à ces trois personnes. Mais Cydalise ne

veut rien entendre, elle est tout entière à son zèle et à la charité. Vous n'avez donc pas lu son grand livre, publié avant-hier? Comme elle y prêche la vertu, la charité chrétienne, la fidélité à ses devoirs! La vertu, voilà pour son amant; la charité, voilà pour son confesseur; la fidélité, voilà pour son mari. Aussi ces trois personnes en une seule ne se tiennent pas d'aise; elles sautent de joie, elles lisent entre elles ce livre sacré; l'abbé loue Cydalise dans son journal et dans sa chaire; le mari s'écrie qu'il est le plus heureux des hommes; l'amant, qui a ses entrées à la cour, s'en va tout droit à l'Institut, où il réclame le prix de vertu pour Cydalise : « Elle seule en est digne, elle seule s'est montrée femme forte et grand écrivain. Avec son livre, elle changera la face du monde. — Couronnez Cydalise, dit l'amant, je vous en prie. — Couronnez Cydalise, dit le mari, il le faut. — Je veux que l'on couronne Cydalise! » s'écrie le prêtre. Cependant la foule s'assemble aux portes de l'Institut, on attend avec impatience la fête annoncée. Silence et attention, le président de la docte assemblée prend la parole : il proclame les progrès de l'art et de la vertu pour l'année 18... Il déclare qu'à sa connaissance la société française se régénere, que la morale commence à planer sur cette France si longtemps abandonnée, que la philosophie matérialiste s'enfuit chaque jour loin des vastes domaines qu'elle avait conquis; il crache à la face de Diderot et de Voltaire. « *Car* nous vivons, messieurs, sous un roi très-chrétien; l'autel s'est relevé à l'abri du trône: le descendant de saint Louis nous donne à tous l'exemple qu'il faut suivre; marchons sans crainte dans cette voie immense de la royauté et de la croyance. » Ainsi il parle. Du roi très-chétien à M. de Montyon, la transition est facile; dans une prosopopée brûlante, l'orateur appelle à son aide le fondateur des prix de vertu : il arrive, l'éclair dans les yeux, la paix sur le visage les mains remplies de bienfaits! Venez à lui, vous tous qui avez la conscience tranquille, l'âme honnête et le cœur pur! Arrière l'adultère! arrière le parjure et l'hypocrite! « Messieurs, ne l'oublions jamais, nous sommes ici les apôtres de la vertu et de la bienfaisance. » Ainsi il parle pendant une heure; jamais saint Paul, parlant aux Corinthiens, n'a été plus rempli d'éloquence véhémente et de chaleureuse conviction. Vous pensez bien qu'à ce discours toute l'assemblée est émue : les hommes se frappent la poitrine en disant leur *mea culpa;* les femmes versent des larmes de sang sur les petits crimes qu'elles ont pu commettre; ce n'est plus une assemblée littéraire, c'est une assemblée religieuse. Il s'agit bien d'un discours académique, il s'agit d'un sermon! — Le silence redouble, on va nommer l'heureux vainqueur dans cette joute de toutes les qualités morales; déjà on le cherche des yeux et de l'âme : où est-il? où se cache-t-il? Ah! si seulement nous pouvions toucher de nos levres le bord de son manteau! Enfin donc, et d'une voix nette et claire, le président de cette docte réunion, qui remonte au cardinal de Richelieu, qui a compté Bossuet et Fénelon dans son sein, déclare, au nom de l'honneur et de la vertu, au nom de Montyon lui-même, que le prix de vertu appartient... à Cydalise! Vous jugez de l'étonnement général. Cydalise? Elle-même! Qui? Cydalise? — Cydalise, et pas une autre! Regardez plutôt. Au fond de l'assemblée, Cydalise se lève; la tête haute, elle traverse fièrement cette multitude ébahie, elle monte d'un pas ferme sur le théâtre de sa vertu, et là, elle reçoit le prix Montyon de la main à la main. Elle se couronne elle-même, comme fit Bonaparte à Milan pour la couronne de fer; puis elle revient à sa place, non pas sans saluer d'un petit regard câlin et railleur les trois compagnons de sa récompense et de sa vertu : son amant, son confesseur, et enfin son mari. O puissance inaltérable de la gloire et des bonnes actions! J'avoue, pour ma part, que de tous les bas-bleus qui piétinent sur cette terre, le pire de tous, à mon sens, c'est le bas-bleu qui s'enferme ainsi dans les langes transparents de la vertu. Que ces femmes dont je parle jouent, dans leurs livres et dans leur vie, avec les passions mauvaises, qu'elles rêvent toutes sortes d'amours impossibles, qu'elles riment des couplets de vaudevilles, ou qu'elles écrivent de lamentables tragédies, peu m'importe, après tout : ce sont des chefs-d'œuvre qui tombent et qui meurent comme les feuilles du saule pleureur; c'est un amas de papier sans forme et sans nom, qui s'en va où va le papier imprimé, où va la feuille de rose. Ces femmes-là ne perdent qu'elles-mêmes, ce sont les parias de l'esprit, les chiffonniers du monde littéraire. Il est vrai que, chemin faisant, elles gâtent un peu la langue française; mais, en fin de compte, cette malheureuse et sainte langue française, ce légitime orgueil d'une nation comme la nôtre, à quelles insultes n'est-elle pas livrée, à quelles misères? Que lui importe donc un insulteur de plus ou de moins? Que ce soit un homme ou une femme qui l'insulte, la langue n'en est pas moins outragée; mais, après tout, quand une langue est bien faite, elle est plus forte qu'on ne pense. Un instant accablée sous les périodes convulsives des faiseurs d'éloquence, sous le papotage oiseux des faiseuses de romans, sous le roucoulement de ces vieilles tourterelles édentées, qui célèbrent des amours qu'elles n'ont pas senties, soudain la langue bondit et se relève comme une reine insultée; elle se dégage de ces obscènes entourages; arrêtée un instant, elle reprend son vol vers les cieux littéraires, à côté de Pascal, de Racine et de Bossuet.

Non, ce n'est pas encore là le grand mal que les femmes écrivent au lieu de coudre, qu'elles fassent de la poésie au lieu de faire des chemises, qu'elles portent des bas bleus quand elles devraient en tricoter de toutes les couleurs, qu'elles oublient leur enfant qui crie, ou leur mari qui est malade, pour pleurer sur le sort de Lara ou de Werther. Mais voulez vous savoir où est le grand mal? Il est dans le mensonge, dans l'hypocrisie, dans les fausses déclamations! Où est le grand mal? C'est que la prostituée écrive des livres de vertu, c'est que la femme sans loi et sans mœurs se fasse l'institutrice des jeunes filles et des honnêtes femmes. Mais, direz-vous, le danger n'est-il pas le même quand ce mensonge hypocrite vient de l'homme? Le fastueux Sénèque vous semble-t-il donc le bienvenu à célébrer la sainte république et les vertus antiques? — Que ce soit là en effet un grand malheur pour les écrivains du sexe masculin, je ne le nierai pas, à coup sûr; mais, à tout prendre, le scandale n'est pas le même. Salluste peut impunément, du fond de son égoïsme et de ses vices, faire l'apologie et une admirable apologie du vieux Caton; le vieux Caton lui-même, pris de vin, reste le maître de soumettre à sa censure impitoyable la ville éternelle; mais la femme qui enseigne, la femme qui dit, comme il est dit dans l'Evangile : « Laissez venir à moi les petits enfants, » il faut qu'elle soit chaste de sa personne, il faut qu'elle soit pure comme la morale qu'elle débite. Quand j'entends sortir de certaines bouches féminines les plus saints cantiques d'actions de grâces et de véhément repentir, il me semble que j'entends le diable forcé de chanter les louanges des saints. Non, jamais vous ne me rendrez supportable cet affreux mélange de vertu et de vieux chiffons, cette nauséabonde odeur de pommade et de



morale, ce pêle-mêle de faux cheveux, de fausses dents et de prédications chrétiennes. Madame, qui venez pour nous prêcher, essuyez auparavant le blanc de céruse et le fard de votre visage; allez déposer au pied de l'autel vos fausses hanches et vos fausses dents; lavez-vous des pieds à la tête, lavez-vous, *munda te*, et, quand vous serez un peu moins immonde, peut-être écouterons-nous le radotage vertueux et pelé dans lequel vos amants se complaisent si fort.

Vous croyez que la matière est épuisée? Oh! que non pas; j'ai là bien d'autres portraits qui me viennent en foule, je n'ai qu'à les écrire; mais ils sont si vulgaires, que peut-être me trouverez-vous trivial. Par exemple, que dites-vous donc de cette femme éhontée, sans esprit, sans style et sans pudeur, qui, après avoir été pendant vingt ans la maîtresse avinée de la grande armée, finit un beau jour par regarder des pieds à la tête l'abominable décrépitude qui s'est étendue sur ses vieux membres? La malheureuse, la voilà telle que l'ont faite le vice et la vieillesse; elle se fait peur à elle-même, elle est immonde : ses yeux ne tiennent plus dans leur orbite enflammé, ses cheveux sont partis, chassés par l'eau-de-vie qui brûle; sa voix enrouée ne peut même plus prononcer les jurons d'autrefois; ses pieds la portent à peine, la misère est là qui frappe à la porte de son grenier, la misère sans respect, cette vengeance de Dieu quand il veut nous faire croire à l'enfer. Eh bien! cette femme perdue, souillée, vineuse, oh! dites-moi, que devient-elle quand, une fois à bout de toutes choses, il se trouve qu'elle a épuisé toutes sortes de malversations, de vices, de parjures, d'obscénités? — Eh! que voulez-vous qu'elle devienne? Elle devient une femme de lettres. Elle envoie acheter à crédit une bouteille de ce venin qu'on appelle de l'encre, une douzaine de ces poignards qu'on appelle des plumes, et aussitôt elle se met à l'œuvre. Que va-t-elle faire, la malheureuse? Eh! que voulez-vous qu'elle fasse, sinon continuer avec d'autres outils son ancien métier d'abominations et de souillures? Que voulez-vous qu'elle fasse, sinon jeter çà et là dans mille pages obscènes les baisers et les coups de bâton entassés sur son corps, la fange et la honte entassées dans son âme? Ce qu'elle a vendu toute sa vie dans les bou-

doirs ou dans les tavernes, elle le vendra encore dans ses livres; elle vendra l'honneur, non pas le sien, qui n'a jamais vécu, mais l'honneur de quiconque l'a approchée, même de loin, mais la bonne renommée de quiconque s'est souillé rien qu'à toucher son jupon. Avec autant de soin que les autres créatures humaines, quand elles approchent de la tombe, se mettent à oublier les égarements de leur vie, avec autant de soins et de scrupules celle-là se met à se rappeler les crimes, les prodigalités et les folies insensées de sa jeunesse et de son âge mûr; elle remonte à sa quinzième année pour retrouver derrière la borne un vil morceau de fleurs fanées; elle ramasse, un à un, tous les lambeaux de sa vie, elle les entasse dans sa hotte, ou, si vous aimez mieux, dans son livre; elle n'oublie rien, ni les nappes tachées de vin, ni les fragments d'épée tachés de sang, ni les vieux os rongés dans les festins, ni les manteaux déchirés dans l'orgie, ni les pères de famille qu'elle a ruinés, ni les mères qu'elle a réduites au désespoir, ni les jeunes gens morts pour elle, ni les pauvres femmes que son exemple a perdues. A la porte des hôtelleries et des tavernes, elle compte le nombre de ses amants; à la porte des hôpitaux, elle compte le nombre de ses victimes. Ne la dérangez pas! ne la dérangez pas! Elle est en train de fouler une dernière fois, à ses pieds, le courage, la beauté, la jeunesse, l'innocence, l'or des riches, l'amour des pauvres, la pudeur des vierges, le repos des femmes mariées. Ne la dérangez pas! Elle est en train d'entasser dans une vingtaine de blocs in-8° toutes les impuretés, toutes les infamies de sa vie, non pas certes pour mettre le feu à ce bûcher d'immondices, mais, au contraire, pour revendre à beaux deniers comptants tout cet abominable ramassis. Ainsi, pour me servir d'une énergique expression de l'apôtre, cette femme revient à son vomissement et elle le mange. Elle n'a pas d'autre caisse d'épargne que celle-là, la malheureuse. La malheureuse! voilà comme elle compose ses Mémoires, voilà avec quels matériaux elle élève cette obscène et imprenable citadelle de ses crimes passés. Cette insulte publique à l'honneur d'une nation se continue pendant trois ou quatre années; après quoi, n'ayant plus rien à dévorer, il faut bien que cette misérable meure de faim, faute d'une infamie à mettre sous la dent. Mais, chose étrange! aussitôt qu'elle est morte, et uniquement parce qu'elle a donné cet impérissable scandale, cette femme, dont on jette le cadavre aux gémonies, prend sa place, et une place importante dans la bibliothèque nationale. Là, elle est représentée par ses livres au milieu de cet immense congrès des plus nobles et des plus chastes esprits. L'histoire littéraire est forcée d'enregistrer le nom de cette demoiselle dans ses annales; le bibliographe, tout en détournant la tête, est obligé d'inscrire le titre de ses livres; cette femme vivra par le vice tout comme la femme lauréat de tout à l'heure vivra par la vertu.

Il y a encore, en fait de bas-bleu, le bas-bleu économiste et prédicant, la femme qui veut remplacer le prêtre dans la société moderne, la femme qui s'occupe de l'avenir des sociétés, celle qui visite les prisons, les malades, les hôpitaux, portant sous son bras, non pas un morceau de pain, mais un petit livre. Les malheureux, plongés dans les misères de la prison, sans feu, sans pain, sans consolation, accroupis dans ces sombres corridors où rien ne vient, sinon le bruit de clefs et le blasphème, voient soudain arriver une femme dans le funeste préau; ils courent à elle les bras tendus et l'espérance dans le cœur : « O ma sœur! que vous venez bien à propos pour panser les blessures de notre âme et les blessures de notre corps; sans doute vous avez vu notre femme et nos enfants qui nous pleurent, sans doute vous nous apportez quelque nouvelle du dehors, sans doute vous êtes bonne et bienveillante comme les sœurs de charité, qui nous aimaient tant quand nous étions petits; soyez la bienvenue, ma sœur! » — Messieurs, dit la sœur d'un air grave, je viens ici non pas pour vous consoler, mais pour vous éclairer; je n'ai pas mission pour soulager vos misères, mais bien pour les enregistrer dans un livre que je tiens en partie double. J'ai parcouru les deux continents, j'ai visité toutes les prisons de l'Europe, et je viens de bien loin pour vous dire que vous ne serez moralisés que par le système cellulaire. J'espère qu'avant peu l'on vous bâtira des prisons toutes neuves, où chacun de vous aura sa petite chambre et son petit jardin; ayez donc patience et confiance dans notre philanthropie. En attendant, lisez ces petits livres que j'ai composés tout exprès pour votre éducation morale. » Ceci dit, notre philanthrope consigne dans son petit *album* toutes sortes d'observations curieuses : les prisons de France sont bien fermées, — les prisonniers sont mal nourris et mal vêtus, — on ne fait rien pour les moraliser, — nécessité de modifier le système pénitentiaire, — et autres balivernes insupportables que ces dames colportent d'un bout du monde à l'autre. Mon Dieu! une larme séchée dans les yeux d'un pauvre diable, une consolation versée dans une âme en peine, un peu de charité, tout simplement comme l'enseigne l'Evangile, vaudraient cent fois mieux que les élucubrations philanthropiques de ces affreux bas-bleus, qui composent des sermons pour les hôpitaux et pour les prisons, tout comme d'autres composent des pièces de vers et des romans.

Mais en voici bien d'une autre couleur. Prêtez l'oreille! A coup sûr, il se passe quelque chose d'étrange dans le faubourg Saint-Germain; il n'est pas huit heures du soir encore, et déjà cette noble maison que vous voyez se dessiner lourdement à l'angle de la rue s'est barricadée à l'intérieur; dans cette maison où la causerie politique et littéraire est la très-bienvenue chaque soir, que peut-il donc se passer ce soir? A peine si quelques rares voitures ont pu pénétrer comme en cachette; contre le mur, et enveloppés dans leur manteau, je vois passer les plus grands seigneurs de la pensée : M. de Chateaubriand, le premier, frappe un petit coup modeste à cette porte rebelle, et il faut que M. de Chateaubriand dise son nom avant que la porte lui soit ouverte.

Certes, si cette maison-là n'était pas la demeure inébranlable de la fidélité et de l'honneur, je croirais à quelque conspiration cachée. Moi qui vous parle, j'ai joué mon rôle d'auditeur dans cette soirée solennelle; nous étions sept à huit invités à cette fête étrange; nous avons traversé une longue suite d'appartements peu éclairés, et à la fin nous avons été introduits dans un cabinet sévère tout rempli de livres et de méditations. La dame de la maison était, comme je vous le dis, une des plus grandes dames de la cour de France; elle n'était encore qu'une enfant quand l'émigration l'emporta dans sa robe ensanglantée; elle était revenue à la suite du roi de France; elle aussi, elle avait accompli sa restauration, elle l'avait accomplie par l'esprit, par la grâce, par la dignité personnelle. Jusqu'à présent la position de cette noble dame était inattaquable, elle avait résisté avec un égal sang-froid à l'amour et à l'ambition. Les courtisans eux-mêmes l'entouraient de leurs respects; de son vivant le roi Louis XVIII en avait peur : « Je n'aime pas, disait-il, les femmes qui n'ont pas de côté faible. » Telle était la femme qui, ce soir-là, avait fermé sa porte aux princes du sang, aux ambassadeurs, aux cordons bleus,

à l'archevêque de Paris, à l'aumônier du roi, aux capitaines des gardes, pour introduire dans cette enceinte, ou pour mieux dire dans cette cour, toutes sortes de journalistes imberbes, de petits écrivains dont le nom était à faire, de célébrités douteuses auxquelles elle avait réuni les gloires les plus incontestables; — nous étions honteux nous-mêmes de nous trouver en pareille compagnie, nous nous faisions humbles et petits autant qu'il était en nous; car, malgré notre renommée de pamphlétaires sans vergogne, nous avions cependant le sentiment de certaines convenances oubliées depuis le jour où la révolution de juillet, ce triomphe soudain de la parole, écrite ou parlée, nous eût habitués à traiter d'égal à égal avec toutes le puissances de la terre. Oh! que cette grande dame devait être changée en vingt-quatre heures, pour recevoir chez elle, et presque en tête à tête, des enfants trouvés de la petite presse, des va-nu-pieds, des bélîtres comme nous. Cependant elle était affable, accorte, souriante comme elle ne l'avait jamais été: elle nous priait de prendre un siége, mais d'un regard si timide, d'un geste si poli, elle devant qui les plus hauts personnages se tenaient debout! Qu'a-t-elle donc fait, cette femme, et que va-t-elle faire? Vous l'avez enfin deviné: elle a écrit une Nouvelle, et elle va nous la lire; elle veut notre suffrage, et elle l'implore; elle ne nous aurait pas rendu notre salut il y a huit jours, et c'est elle maintenant qui la première nous salue. Allons, ferme! vautrons-nous dans ses fauteuils pendant qu'elle est assise sur un tabouret; elle va lire, prêtons-lui une oreille distraite, profitons de notre triomphe inespéré. La pauvre grande dame! Elle avait en effet arrangé, dans un coin de son cerveau oisif, un petit conte assez joli, assez nouveau; elle avait inventé un petit héros dont on ne s'était pas servi depuis longtemps; elle avait appelé à son aide toutes sortes de petites périodes, de jolis agencements, et un nombre suffisant de charmantes phrases éparses dans son salon: en un mot, elle avait composé un élégant et puéril cliquetis de paroles brillantes qui ne ressemblait en rien au style ordinaire. Nous autres cependant, qui étions dans ce temps-là de jeunes gaillards ne doutant de rien, et par conséquent des gens très-mal élevés, nous faisions de vains efforts pour deviner le mérite de ces pages écrites avec tant de politesse et d'élégance; cette politesse et cette élégance nous échappaient entièrement, et, en conséquence, nous restions insensibles à ce reflet coloré du nouveau monde, à cette fine fleur de la grande conversation, à ces ingénieux détails, à ces tours heureux dont le secret n'était pas venu jusqu'à nous: si bien que ces trois heures de lecture nous parurent trois mortelles heures. La dame, nous voyant si réservés et si froids, était au désespoir; de temps à autre, elle regardait nos visages, elle interrogeait nos regards, elle était au supplice; jamais je n'ai entendu lire avec une câlinerie plus charmante, avec une grâce plus parfaite; et il fallait être, en effet, de bien grands Bohémiens ou d'incorrigibles libéraux, et des jeunes Frances bien indomptés pour ne pas être vaincus par tant de bonnes et belles grâces. Quand la lecture fut achevée, nous autres féroces qui admirions en ce temps-là *Bug-Jargal* et les *Messéniennes*, nous ne trouvâmes pas un compliment, pas un sourire; nous regardions cette illustre dame comme on regarde un animal inconnu. C'est en vain, qu'autour d'elle, se pressaient quelques-uns des amis dévoués de son génie, ses amis de tous les jours, lui disant qu'elle avait été touchante, que son œuvre était bien inventée, que son héros était irrésistible, et qu'elle écrivait mieux que personne... ces nobles louanges, tombées de si haut, touchaient fort peu ce rare génie, elle n'en voulait qu'à nos sourires; mais dans ce temps-là nous étions autant de Brutus en bonnet blanc qui aurions rougi de flatter *le pouvoir!* Quelle nuit elle passa! Quelles humiliations pour ce rare esprit, quelle affreuse révolution dans cette femme si bien posée et entourée de tant de respects et de tant d'hommages! A dater de ce jour funeste, toute la vie de cette femme fut changée: l'ordre sévère qui régnait dans sa maison fit place au laisser-aller littéraire, le pire de tous; on ne vit plus entrer chez elle que des libraires, des imprimeurs, des correcteurs d'épreuves, des saute ruisseaux coiffés du bonnet de papier, et qui entraient chez elle, sans même ôter leur bonnet; en un mot, toute la race écrivante et éditante envahit bientôt cette maison sérieuse et grave; c'étaient, toute la journée, des allées et des venues sans fin; on apportait et l'on rapportait incessamment toutes sortes de carrés de papier recouverts d'abominables ratures, on se battait pour une préposition, on se déchirait pour un participe; à la fin, ce livre célèbre vit le jour!... Que de bruit pour rien! cela se composait d'un mince volume in octavo, où toute la science des blancs, des culs-de-lampes et des têtes de chapitres, avait été répandue à profusion.

Hélas! cependant, c'en est fait à tout jamais, cette femme d'un si excellent renom et dont si peu de gens avaient approché jusqu'alors, maintenant elle ne s'appartient plus, son nom n'est plus à elle. Elle appartient au premier venu qui la voudra tenir sous sa critique mal peignée, qui la voudra interroger, le chapeau sur la tête et l'injure à la bouche. Ce rare esprit dont on disait tant de merveilles, voici maintenant qu'il court les rues, confondu avec tout l'esprit qui court les rues. C'en est fait, le prestige est tombé: prestige de goût, d'élégance, de poésie souveraine, de prose éloquente: — ce n'est que cela! se dit-on de toutes parts. Dans le salon même de cette dame, on s'amuse tout bas du chef-d'œuvre nouvellement publié à ses frais; dans son antichambre, son livre est soumis à la plus insolente des critiques, la critique de l'antichambre; gronde-t-elle un valet de pied? le valet de pied, en se couchant, se fait des papillotes avec le livre de sa maîtresse, et, le matin, il a bien soin de ne pas ôter ses papillotes, pour que sa maîtresse humiliée puisse voir ce que devient son livre. En même temps, les bourgeois du dehors, race indifférente et ignorante, vont à leurs affaires de chaque jour, comme si la princesse de *** n'avait pas imprimé un roman nouveau. Au contraire, rien n'est changé à l'économie des choses, on monte sa garde, on vend et l'on achète, on lit toujours les aventures de Walter Scott, on ne pense pas au roman de notre princesse. Déjà, d'humble qu'il était et courbé jusqu'à terre, l'éditeur devient insolent; il n'a presque rien vendu de ce livre, et il triomphe de cet échec; le libraire, lui aussi, est un plébéien, et ses sympathies sont plébéiennes. Un instant il a été charmé d'être le complice littéraire d'une princesse, mais il préfère cent fois à la princesse, dont le livre ne se vend pas, le plus petit roman de M. Paul de Kock. — « Madame, dit-il à son auteur, vous êtes trop fière, il faut agir, il faut qu'on parle de votre livre, allez rendre vos devoirs à une princesse qu'il faut ménager; cette princesse, c'est la critique. » Et voilà, en effet, après bien des pleurs silencieux, la pauvre femme qui fait atteler sa voiture sans armoiries, qui fait mettre ses gens en habit noir, et qui s'en va humblement, de porte en porte, cherchant la critique dans tous les nids où elle perche. Pour quelques-uns qui furent pleins de réserve, de politesse et de respects, combien d'autres qui se rencontrèrent sans pudeur et sans pitié! Pour celui-ci, bien élevé, élégant et simple, combien celui-là était rude et cruel! Je vous laisse à penser que

d'affronts à dévorer dans ces trois à quatre journées de bassesses infinies. Il fallait arriver son livre à la main, et le plus souvent quêter humblement la bienveillance d'un malotru qui fumait sa pipe entre sa maîtresse en haillons et un chien galeux; il fallait pénétrer, au hasard, dans les maisons sans portier, sombre allée, escalier fétide, miasmes chargés de peste. On frappait à une porte au hasard, une voix aigre criait : Entrez! et cette femme, alliée à des maisons souveraines, avait peine à s'asseoir sur quelque escabeau vermoulu; elle se voyait obligée d'embrasser d'horribles enfants tout barbouillés de beurre rance; elle disait elle-même son nom tout bas : « Je suis la princesse de ***, et voici mon livre, soyez indulgent, monsieur; » ou bien elle arrivait au milieu d'un déjeuner animé, bruyant, et on la priait de s'asseoir et on lui faisait raconter son histoire littéraire. Triste métier, métier funeste! A cette mendicité de la louange publique, une femme, quelle qu'elle soit, perd tout son lustre et tout son charme; voilà pourquoi il faut vouloir pour les femmes, non pas l'éclat et le bruit de l'esprit, mais, au contraire sa douce obscurité et son favorable silence. Ceci fait, la pauvre femme, écrasée de fatigue et de honte, rentrait chez elle, et peu s'en fallait qu'elle ne saluât M. son concierge. Heureuse encore quand, en retour de ses salutations et de ses humbles prières, elle ne trouvait pas, le lendemain, à son réveil, sur les dentelles de son lit, quelques chiffons de papier imprimé tout rempli des plus affreux quolibets, des plus cruelles censures, des plus perverses déclamations. N'était-elle pas en effet une princesse? n'était-elle pas la dernière descendante d'une illustre maison? n'était-elle pas une femme aimée et entourée de tous? Que de raisons pour être insultée! aussi le fut-elle et sans cesse; aussi, depuis ce jour, cette considération conquise à force de probité, de bonne grâce et de bon goût, s'est-elle évanouie comme une fumée. Autant l'âge mûr de cette femme avait été grave, heureux et respecté, autant sa vieillesse parut frivole; vous pouvez m'en croire, elle a bien pleuré ce fatal désir de gloire littéraire, ce méchant petit volume de prose imprimée, dont la gloire l'avait ravalée si bas; — elle est morte sans que sa mort ait causé d'autre sensation que celle-ci : Voilà enfin un écrivain de moins! Triste exemple, mais utile exemple de l'inévitable danger qui attend toutes les femmes assez faibles pour oublier à ce point-là l'exemple qu'elles doivent donner, non pas du côté de l'éducation poétique, mais du côté de la modestie, de la gravité et du bon sens.

Il est d'autres misères moins éclatantes peut-être, mais non moins tristes; car cette passion littéraire, à force d'avoir fait des victimes parmi les femmes, a pénétré également dans le bas-fond de la société, dans son milieu et dans ses hauteurs. Vous avez vu tout à l'heure la prostituée et l'empoisonneuse, l'Henriette Wilson, la Marie Capelle, en un mot la femme flétrie par la prostitution ou par le bourreau, chercher une dernière palpitation de volupté, ou bien un dernier vol d'argent et de scandale dans les livres sortis de leurs griffes; vous avez vu la grande dame aspirer aux œuvres littéraires; regardez maintenant, non pas à Paris, mais dans la province, dans une province reculée, si vous voulez, sur les bords de quelque douce et limpide rivière, cette jolie jeune fille de seize à dix-huit ans, qui rêve tout le long du jour : elle est bien née, elle a été élevée avec toutes sortes de soins et de tendresses; son père est un honnête bourgeois, franc et loyal, qui a été quelque peu un soldat de l'empereur; sa mère est une bonne ménagère, active, économe et rivée à son devoir; l'un et l'autre ils n'ont que cette enfant, et pour ne pas voir pâlir cette douce figure, pour ne pas fatiguer ces beaux petits membres pour que cette enfant soit heureuse à sa façon, le père et la mère l'abandonnent à ses douces rêveries. Chaque jour qui se lève est, pour la jeune rêveuse, une longue et oisive journée de châteaux en Espagne qu'elle se bâtit à elle-même là-haut dans la région des nuages. Comme elle a lu, par hasard, tous les livres qui lui sont tombés sous la main, la pauvre enfant sait déjà tous les grands mots poétiques de la langue moderne : *la contemplation, l'idéal, l'art, l'amour, l'infini, la mélancolie* surtout, *la mélancolie*, cette drogue nauséabonde qui a causé tant d'adultères et de suicides, et, en un mot, tout l'attirail des tristesses qui vous amusent à vingt ans, si bien que, de gaieté de cœur, la jeune fille se fait triste, elle pleure sur son isolement, sur la vie bourgeoise qu'elle mène; elle trouve, sans se l'avouer, que son père est un rustre, que sa mère a les habitudes et les mœurs d'une mercenaire; ce toit bourgeois la fatigue et lui pèse; les causeries et les rires de ses petites amies d'enfance lui sont devenues insupportables; peu à peu elle vit seule, tout ce qui n'est pas elle-même l'ennuie et la gêne; elle n'a qu'une joie, c'est d'écrire, — elle écrit donc. Elle compose son premier petit roman d'amour, elle arrange à sa guise un bel Eugène, un jeune Arthur; elle l'aime aujourd'hui, le lendemain elle l'adore, le jour suivant elle lui écrit, mais non plus en prose, elle lui écrit en vers. O surprise! la voilà, en effet, qui trouve la rime et la césure; la voilà qui hisse des alexandrins sur leurs douze pieds : la voilà qui brise le vers, qui l'ajuste, qui commande même à la rime; en vérité, les vers que fait cette jeune fille ont beaucoup des conditions de la poésie, cela est sonore, harmonieux, cela ne manque ni de grâce ni d'éclat. Vous pensez si l'étonnement de cette enfant est immense, si sa joie est incroyable, si elle n'est pas toute prête à se dire : Moi aussi, je suis un grand homme! Elle reste immobile de joie devant sa première élégie, comme une autre fille de son âge resterait agitée de bonheur sous le premier baiser de l'amant adoré. De ces deux jeunes filles, l'une abusée par la poésie, l'autre séduite par un amant, celle que je plains le plus, c'est la première; la poésie est une maîtresse redoutable, son amour est un faux amour, ses caresses sont d'abominables morsures; la jeune fille qui n'aime que son amant ne risque, à tout prendre, que sa bonne renommée et sa vertu; la jeune fille qui s'abandonne à cette poésie sans frein et sans nom, comme on la fait de nos jours, risque à la fois les qualités les plus précieuses de son âme, les penchants les plus rares de son esprit, les dons naturels les plus charmants. L'homme qui séduit une fille peut, à tout prendre, l'épouser et lui rendre l'honneur; il adopte l'enfant, il veille sur les deux êtres qui se sont fiés à sa probité et à son amour; mais la poésie, fatal amant, qui ne tient jamais ses promesses, épouse adultère qui ne reconnaît jamais les enfants de son crime, feu perfide qui brûle sans donner de flamme, elle amène avec elle le désenchantement, l'ennui, le désespoir, presque toujours la misère; il faut être très-fort pour les supporter sans en être brisé, ces rudes assauts du démon poétique. Voilà justement ce qu'une pauvre jeune fille ne peut pas savoir. Elle s'abuse elle-même sur l'instinct qui la pousse, elle ne voit pas de quelle déception elle est le jouet, elle se dit à elle-même la pauvre enfant : C'est là du moins un chaste et honnête amour! Hélas! elle ne devine pas que cette occupation de faiseur d'élégies n'est, à tout prendre, qu'une des cent mille tromperies de l'amour et des sens.

Oui, certes, je le répète, mieux vaut, même en morale, mieux vaut l'enfant qui obéit librement à sa ving-

tième année, qui s'émancipe avec celui qu'elle aime, qui s'appuie sur un bras ferme et loyal, qui porte l'amour heureux dans son sourire, dans son geste et dans son regard, mieux vaut l'enfant heureuse et bondissante sous les transports naturels de son cœur, que cette autre jeune fille pensive, courbée avant l'âge, versant des pleurs sans motif, poussant des soupirs sans objet; malheureuse créature qu'abandonnent le sommeil et l'appétit, qui ne trouve de joie et de repos nulle part, et qui se perd, non pas pour mettre au monde un bel enfant qu'elle aime et qui la venge par ses caresses du mépris et de la trahison de son père, mais pour accoucher honteusement de quelque roman avorté, de quelque poëme informe, embryon mutilé, conçu sans plaisir, enfanté sans gémissements et sans douleurs. Hélas! nous avons sous les yeux toutes sortes de tristes exemples de cette prostitution de la pensée. N'avez-vous donc pas vu passer, un jour d'hiver, par une neige froide qui tombait à petits flocons grisâtres, suivie de deux ou trois hommes, qui ne portaient pas le deuil, le corps exténué de cette pauvre fille dont vous ne savez déjà plus le nom? Elle aussi, elle avait abandonné sa calme province, son humble famille, l'église où elle allait entendre la messe le dimanche, les amitiés faciles qui lui étaient tendues de toutes parts; elle était arrivée à Paris, dans la rotonde d'une diligence, que dis-je? portée sur un poëme. A peine entrée dans le gouffre, soudain toutes les portes s'étaient ouvertes devant la jeune inspirée; autour d'elle s'étaient pressés les oisifs des salons parisiens; on voulait l'applaudir, on voulait l'entendre, on voulait la voir; elle alors, pleine de confiance et d'espoir, elle avait obéi le mieux du monde à cet enthousiasme, elle s'était confiée, l'innocente! à ce délire; elle s'était dit que tous ces gens-là qui l'appelaient : Mon poëte! ne laisseraient pas mourir de faim leur poëte, et pendant tout un effroyable hiver elle avait supporté, sans se plaindre, la plus épouvantable misère. Quel contraste! Elle passait sa journée dans un grenier ouvert à tous les vents, elle passait ses nuits dans les plus riches salons du grand monde parisien; elle manquait de pain chez elle, elle n'avait pas de bouillon, et chez les autres elle vivait d'orgeat, de biscuits et de glaces; l'argent avec lequel elle eût acheté une bonne robe de laine qui l'eût réchauffée lui servait à payer des robes de gaze qui laissaient à nu ses bras et ses épaules. Ainsi se passa ce premier hiver; vint le printemps. Comme le beau monde savait déjà tous les beaux airs de ce pauvre oiseau chanteur, le monde l'eut bien vite oubliée; toutes les portes se refermèrent soudain sur cette pauvre muse qui n'amusait plus personne; on avait reçu le poëte avec joie, on eut peur de la jeune fille qui n'avait plus une robe à mettre, ni un vers nouveau à réciter. La mode l'avait acceptée, la mode la rejeta, et alors elle fut obligée, pour vivre, d'enseigner la grammaire dans les loges des portiers; elle avait fui loin de la vie bourgeoise, elle tombait dans les mœurs abjectes; des grands seigneurs qui l'appelaient leur amie, elle était tombée entre les mains des dames de la halle, qui la payaient pour élever leurs demoiselles; elle était venue pour faire le poëme épique qui manque à la France, elle faisait des bouquets à Chloris, pour les Chloris des marchands de nouveautés. Cependant son âme s'était brisée, son cœur s'était déchiré, ses yeux n'avaient plus que des larmes, sa poitrine n'avait plus que du sang. L'horrible maigreur s'était étendue peu à peu sur cette jeune fille si riante... elle mourut à son second hiver. Elle mourut sans avoir eu d'autre aumône que l'aumône royale de M. de Châteaubriand, qui accompagna son cercueil jusqu'à la fosse commune, où reposent tant de poëtes. Certes, on ne dira pas que ce soit là encore une histoire inventée à plaisir.

Mais revenons à notre jeune fille de tout à l'heure. Nous l'avons laissée dans le premier enivrement poétique; ses vers sont là, devant elle, tout nouvellement éclos de sa tête, de son cœur; elle se regarde, elle se trouve belle et grande, elle ressemble à l'enfant qui s'est blessé en jouant avec le sabre de son oncle le capitaine, et qui ne pleure pas cependant, parce qu'il a joué avec un vrai sabre. En même temps, dans la petite ville qu'elle habite, parmi tous les amis de son père, le bruit se répand qu'un poëte leur est né. Le père, faible et bon, la mère, ignorante et dévouée, partagent les premiers l'enthousiasme général; à l'instant même l'enfant n'est plus une enfant, c'est une femme, que dis-je? c'est un poëte. Soudain, on l'entoure d'admirations et d'éloges, on répète ses bons mots, on apprend par cœur ses poésies fugitives. L'Académie du lieu, ces tristes boutiques de l'esprit du dernier ordre, où toutes sortes de braves gens peu lettrés s'amusent à parodier les quatre ou cinq hommes d'élite de l'Académie française, l'Académie du lieu n'a-t-elle pas la cruauté de couronner cet enfant en plein public? Le *Journal des Débats* du département n'a-t-il pas hâte d'imprimer ces beaux vers, faute de domaines à vendre ou de maisons à louer? C'en est fait, le viol est consommé, viol public, authentique incontestable; voilà à tout jamais une fille perdue. Arrive cependant le jour de sa majorité; comme elle est belle, recherchée et assez riche, d'honnêtes partis se présentent : le conseiller de préfecture demande sa main, le fabricant de tapis la réclame pour son fils; plus d'un bon gentilhomme retiré dans son château serait heureux et fier d'en faire une comtesse ou tout au moins une baronne; mais elle, un poëte, un poëte lauréat, se marier à ces gens-là, rester enfouie dans une province, vivre de la vie heureuse et calme des honnêtes gens qui l'entourent, fi donc! autant dire à l'aigle : Tu vas habiter la basse-cour. Ainsi elle attend, dans son orgueil, d'abord des maris impossibles et ensuite des maris qui ne veulent plus venir, jusqu'à ce qu'enfin, un beau matin, arrive dans la petite ville en question quelque comédien ambulant et chauve, quelque peintre barbu et mal peigné, quelque artiste mélancolique qui fuit le monde et ses créanciers. Aussitôt voilà notre muse qui s'exalte elle-même, la voilà qui se passionne pour cet être incompris; son âme a trouvé enfin le frère de son âme. Le peintre fait son portrait, le comédien déclame devant elle son rôle le plus infernal; le poëte incompris répand en silence des larmes qu'il a soin de laisser voir; à tous ces soupirants, elle répond, mouillée de larmes, par des vers brisés comme son âme; dans ces vers, elle leur dit : *Je t'aime, quittons la ville, fuyons au désert;* et la voilà partie pour ne plus revenir, la voilà qui se jette à corps perdu dans le vagabondage poétique. Son père meurt de chagrin et de honte, la mère de famille suit le père au tombeau; elle, alors, en bonne fille, elle rime une tendre élégie sur la mort de son père, elle écrit en vers l'épitaphe de sa mère, elle vend à vil prix l'humble héritage qui faisait vivre toute la famille, trop heureuse encore si elle est épousée par cet artiste fatal qui s'est attaché à sa vie. Comment cela finit-il? Demandez-le à M. le ministre de l'intérieur; cela finit, et c'est la plus heureuse fin, par un secours annuel et précaire de six cents livres, contre lequel les puritains de la chambre des députés se débattent avec grand fracas tous les ans, au retour du budget.

Ce sont là, sans nul doute, des tableaux bien sombres, mais vous pouvez être sûrs qu'ils sont vrais. Voulez-vous maintenant que nous passions dans une atmosphère plus

humaine: la chose nous sera facile. Après avoir expliqué le mot *bas-bleu* dans son acception la plus triste, nous n'en aurons que plus de joie à reconnaître la grâce simple et naturelle, l'esprit sans fard et sans fiel, le goût net et pur de la femme, jeune ou vieille, qui aime les beaux-arts pour eux-mêmes et pour elle-même; celle-là encore sera, si on le veut, un bas-bleu, mais un beau petit bas de soie brodé et bien tiré, sous lequel se dessine une jambe faite au tour. Non certes, dans cette déclamation furibonde et loyale de tout à l'heure, nous n'avons pas prétendu que le domaine des lettres et de la pensée devait rester fermé pour les femmes; mais nous avons soutenu, avec la chaleur d'une conviction presque chrétienne, que le difficile et cruel métier des lettres n'avait jamais été et ne sera jamais un métier à la portée des femmes. La femme est le juge le plus sûr de toutes les joutes et de tous les efforts de l'esprit: aux femmes doivent commencer, à elles seules doivent revenir toute l'émotion de la poésie, tout l'intérêt de la fiction, tout le charme et toute la puissance de la vérité écrite ou parlée. Sans les femmes, pas de succès possible dans les arts; sans elles, nos juges bienveillants et dévoués, le poëte n'a plus de douces rêveries, le romancier plus de fictions amoureuses, l'historien lui-même, fatigué de parler sans fin et sans cesse à des hommes, perd une grande partie de sa grâce et de sa toute-puissance. C'est donc justement parce qu'elles sont assises aux premières places de ce vaste champ clos du génie humain, que les femmes ne doivent pas être admises à le parcourir; ce n'est pas celui qui décerne la palme qui doit y prétendre; ce n'est pas celui qui a fondé le prix qui peut être jamais le bienvenu à le disputer. Sans nul doute, on peut citer de grands écrivains parmi les femmes, comme on peut citer de grands monarques; ce qui n'empêche pas la loi salique d'avoir sauvé plus d'une fois la monarchie française. Ceci dit, nous ferons plus : dans cette affreuse et terrible mêlée de la littérature féminine, nous entourerons de toutes sortes de respects et d'admiration les convictions sérieuses, les talents bien appris, le style qui éclate puissant et fort, la vie laborieuse, calme et réglée. Nous en connaissons de ces femmes dont le nom seul est un éloge; celle-ci qui a chanté, dans des vers pleins de charme, la plus tendre passion de son cœur; celle-là qui a été la providence de sa famille, qui a élevé ses enfants avec les vers qu'elle murmurait à leur berceau; cette autre, la mère éplorée qui, sur la tombe de ses deux enfants, célèbre sa douleur avec le plus harmonieux et le plus poétique des sanglots; et celle-là grand musicien et grand poëte qui chante d'une divine façon les douleurs de son âme; et celle-là aussi, belle, éloquente, inspirée, qui a parcouru sans un faux pas cette difficile carrière des lettres; mais celles-là se cachent, elles se devinent; toute leur vie est dans leur souffrance ou dans leur travail. Jamais, à les voir occupées du travail domestique de chaque jour, entourées d'enfants jaseurs, garde-malades d'un père infirme, luttant courageusement contre tous les obstacles puérils ou terribles de la vie, jamais vous ne vous douteriez que ce sont-là des poëtes; or, voilà justement les poëtes que je respecte, voilà les poëtes que j'aime; celles-là rougissent de leur gloire, comme d'autres rougissent de leur obscurité douteuse; celles-là rougiraient de courir après la renommée comme fait la prostituée du carrefour après l'homme ivre qui passe; celles-là, elles obéissent à une vocation. Laissez-les chanter, laissez-les dire, et cependant, si vous voulez les consulter, ces nobles femmes, si leurs indignes confrères féminins avaient la sagesse de leur demander les conseils qu'elles ne refusent à personne, soudain vous verriez nos honnêtes et chastes poëtes, prenant dans leurs deux mains ces autres mains noircies par la calomnie et par l'encre, leur tenir à peu près ce langage : « O pauvres femmes que vous êtes! pauvres femmes que nous plaignons! prenez garde à cette passion que vous avez pour l'écriture; prenez garde à ce sentier dans lequel vous entrez, il est semé de ronces, d'épines et de précipices de tous genres. Vous nous demandez conseil, à nous autres, nous vous dirons que, tout calculé, même pour les femmes qui réussissent le mieux, même pour celles que le monde protége de ses admirations et de ses respects, la littérature est encore le plus triste des calculs; dès qu'une femme est un poëte, elle n'est plus une femme : elle peut, il est vrai, rester une mère, mais, sitôt que la poésie se glisse dans une maison, comme fait le serpent, adieu la gloire, le repos, et, trop souvent, la considération du mari, adieu l'amitié des voisins, adieu la bonhomie de la famille, adieu les chères causeries du toit domestique. C'en est fait, par je ne sais quel entraînement irrésistible, autour de la femme qui écrit, même en cachette, même dans le silence des nuits, à la clarté incertaine de la lampe, quand tout dort autour d'elle, autour de cette femme, tout est moins vrai, moins naïf, moins simple; l'atmosphère dans laquelle nous vivons n'est plus la même; notre amie la plus intime nous aborde avec défiance; les gens qui nous servent ont peur de nous; nous passons, sans le vouloir, sans le savoir, à l'état de prodige. Et qui dit un prodige, dit en même temps une malheureuse créature à qui l'on ne passe ni un geste, ni un mot hasardé, ni un regard, de sorte que, peu à peu, de bonnes femmes que nous étions, simples et calmes, nous devenons des comédiennes sur un théâtre. La tache d'encre est pour nous comme est la tache de sang sur les mains de Macbeth; toujours du sang, toujours de l'encre! Et d'ailleurs c'est si triste de n'avoir pas une pensée à soi! pas une douleur, pas un battement de l'âme ou du cœur, qu'on ne soit tenté de les jeter dans un livre! C'est si triste de s'isoler sans fin et sans cesse du monde réel, et de se dire à soi-même, quand on écrit même les pages que l'on trouve les plus belles : Je ferais mieux d'aller baiser mon enfant qui dort ou consoler son mari qui se fatigue à gagner le pain de chaque jour; je ferais mieux, mon Dieu, d'être tout simplement une bonne femme! Prenez garde, ô mes sœurs, à ces tristes remords, plus on a de gloire et plus ils semblent cuisants et cruels. A nous autres, pauvres femmes, Dieu ne nous a pas donné l'esprit et la poésie pour que nous dépensions au dehors ces dons si précieux et si rares. L'esprit et la poésie, quand ils nous viennent, appartiennent à la famille, ils ne doivent pas dépasser le foyer domestique; c'est la lampe qui brille, c'est la branche du hêtre qui jette son feu dans l'âtre immense; c'est l'oiseau privé qui chante dans sa cage, c'est le bonjour de chaque matin, c'est la bénédiction de chaque soir. Oui, croyez-nous, pauvres femmes, c'est ainsi qu'il est permis aux femmes d'être des poëtes, voilà comment elles ont le droit de rêver et de chanter : tout ce qu'elles jettent dans un livre, tout ce qu'elles donnent au public, c'est un vol qu'elles font au bonheur domestique. »

Ainsi parleraient toutes ces honnêtes femmes, à qui la poésie est venue comme le chant vient à l'oiseau. Ainsi elles expliqueraient par une passion irrésistible, comme s'explique la galanterie ou le jeu, cette étrange passion de la prose ou du vers. mais vous comprenez bien que les femmes perdues de la littérature n'iront pas consulter ces honnêtes femmes-là. Au contraire, elles leur portent envie, elles les accablent de calomnies et de médisances : elles se demandent pourquoi donc celles-ci sont entourées d'hommages, pendant qu'elles-mêmes



sont délaissées; pourquoi les unes rencontrent tant de lecteurs et de sympathies, pendant que les autres ont à peine un nom dans la foule. Ainsi la sagesse des premières et leur expérience, et leur modestie, sont tout à fait perdues pour les secondes. Car c'est là un des caractères que j'oubliais de la femme de lettres : elle ne parle jamais à une autre femme de lettres, pas plus qu'un fou ne parle à un autre fou. Elles s'accablent l'une l'autre de mépris et de dédains furieux ; pas une seule ne suit le même sentier, pas une seule n'a fait de disciples; elles s'en vont çà et là, au hasard, au gré de leur fantaisie, en sautillant, en caquetant, en se parant de toutes les plumes qu'elles ramassent, comme le geai de la fable. Rien n'a jamais pu les réunir, pas même la vanité, pas même la gloire. Je connais un pauvre diable de libraire-éditeur qui s'est ruiné pour avoir voulu faire un recueil de tous les portraits des bas-bleus de ce temps-ci. Il avait mis le livre en souscription, mais les souscripteurs se sont enfuis en poussant des cris d'épouvante lorsqu'ils ont vu cette collection de vieilles et hideuses figures. Une autre fois, ces dames, jalouses de l'Académie française, se réunissent pour fonder, elles aussi, une académie. C'était dans le temps où une femme devenue célèbre sur les bancs de la cour d'assises demandait chaque jour dans son journal que les femmes devinssent *électeures, tuteures, députées, paires* de France, et surtout *rédacteures gérantes* de journaux. Donc on s'assemble, on discute, on propose le règlement, on le débat avec sang-froid; bref, on l'adopte, chose étrange! à l'unanimité. Il est donc bien décidé que cette fois enfin la France sera dotée d'une académie féminine dont le besoin se fait généralement sentir. Tout était dit; seulement une petite difficulté se présente, quel sera le président? Il en faut un, l'article est formel. La présidence appartient au doyen d'âge. Oh! les braves académiciennes! il y en avait là de bien vieilles, il y en avait là dont la jeunesse remonte au Directoire, qui avaient écrit plus d'un billet doux à Barras; eh bien! pas un de ces académiciens en cornettes et en jupon ne consentit à être pour vingt-quatre heures le doyen d'âge. L'académie se sépara sans avoir rien fondé; et c'est ainsi, malheureuse France, malheureux roi, que vous êtes restés abandonnés aux quarante immortels!

Mais voilà bien assez d'indignations, j'imagine. Revenons aux bas-bleus honnêtes et bien posés. Voulez-vous, par exemple, que je vous dise un beau caractère de bas-bleu, une touchante histoire qui est dans toutes les mémoires et dans tous les cœurs? Écoutez-moi. Il y avait au commencement de la Restauration, à l'instant où grondaient sourdement ces luttes terribles qui devaient conduire la monarchie à l'abîme de 1830, un jeune homme sans nom et sans fortune, dont la vie se passait à écrire des articles de journaux, et encore était-il trop heureux quand les journaux voulaient de sa prose! Enfin, après bien des efforts et bien des peines, ce jeune

homme avait trouvé une tâche hebdomadaire, il la remplissait avec cette persévérance sérieuse et ardente qui est un des côtés de son génie, lorsqu'il vint à tomber malade. La maladie devait être longue, la place de l'écrivain était menacée, et il allait y renoncer avec douleur lorsqu'on lui remit un cahier d'une écriture inconnue. O surprise! c'était sa tâche de chaque semaine. Un écrivain dévoué avait compris le péril de son confrère, et il lui proposait de le remplacer. C'était la même œuvre entreprise dans les mêmes sentiments, dans les mêmes opinions, mais avec un style plus souple, une grâce plus légère, une énergie plus avenante. L'écrivain malade accepta sans hésiter le secours qui lui venait. Pendant six mois il fut remplacé par cette plume élégante et finie; et telle était sa confiance dans cet ami inconnu, qu'il ne chercha même pas à savoir son nom. Il acceptait, souvent sans les lire à l'avance, ces beaux chapitres de littérature et de morale qu'il était fier de signer. Ainsi il sauva sa position, à laquelle il tenait; la santé lui revint avec l'espérance. Mais vous pouvez juger de sa joie, quand il vint à découvrir que ce loyal et mystérieux compagnon de ses travaux, de ses opinions, de ses pensées les plus intimes, était une jeune fille belle et simple, élevée dans toutes les austérités de l'Evangile. Ils se virent, ils s'aimèrent, ils s'épousèrent. Appuyés l'un sur l'autre, ils passèrent tous les mauvais jours, ils accomplirent en commun leur tâche commune; ils se mirent, elle et lui, aux ordres des libraires, pour faire des traductions, pour faire des histoires, pour écrires des prospectus et des revues. Il dictait, elle écrivait; ou bien elle dictait à son tour, il écrivait sous sa dictée. Braves gens, courageux, dévoués, ardents, infatigables, ils ne se doutaient guère des destinées sévères et grandes qui étaient réservées au nom illustre qu'ils fabriquaient à eux deux.......... La mort fut jalouse de cette héroïque persévérance contre l'adversité; elle vint enlever à cet homme le compagnon de génie qui lui était échu en partage; cette femme mourut calme et tranquille. Elle avait résolu la première et toute seule ce problème tant cherché de nos jours, une bonne femme qui serait en même temps un grand écrivain.

Quant au bas-bleu qui aime les belles-lettres sans avoir jamais rien écrit, il nous est impossible de ne pas reconnaître que l'amour du beau langage, la passion pour les beaux vers et pour la noble prose, la chaste émotion que donnent les livres bien faits, a toujours été et sera toujours parmi les honnêtes gens une passion digne d'estime et de respect. En général, les femmes sont toujours un peu dans l'extrême, elles n'aiment pas, elles adorent; elles ne louent pas, elles exaltent. Laissons-leur donc adorer comme elles l'entendent les productions de l'esprit; laissons-les s'occuper à leur guise de la comédie de demain, du roman d'hier, du discours d'aujourd'hui; non-seulement le bas-bleu dont je parle n'a rien d'odieux, mais, au contraire, il est aimable, bon compagnon et plein de grâce; le bas-bleu du grand monde, des riches et des oisifs, n'est pas loin d'avoir trente années, bien ou mal comptées; il a traversé, sans y laisser trop de plumes, les ronces et les buissons fleuris de la jeunesse; il a plus d'esprit que de cœur; il s'est marié de bonne heure à une brave créature qui a pris pour sa part l'ambition, les honneurs, l'argent, le positif de la vie. Notre dame au bas-bleu, trouvant son mari si exact et si profond géomètre, aurait bien voulu prendre pour elle-même ce qu'on appelle de nos jours le rêve, la poésie, l'idéal; mais elle avait pour jouer ce rôle fastidieux des grands soupirs et des clairs de lune, trop d'esprit, de probité et de bon sens. La femme bas-bleu n'a pas eu le temps de faire l'amour, elle a passé tout à côté en s'en moquant un peu; et maintenant, qu'elle est presque au port, elle se félicite de n'avoir pas affronté la tempête, en comptant tous les naufrages qui ont grondé et qui grondent encore autour d'elle.

Cependant, il faut à la vie de cette femme une occupation, sinon un but; bien qu'elle soit heureuse, elle trouve souvent que la journée est longue, et elle se choisit une passion à la taille de son esprit et de son humeur. Sa voix est agréable et douce; le piano d'Erard, ce noble instrument qui suffit à toutes les passions et à tous les tumultes de l'âme, se laisse dompter volontiers par elle. Elle pourrait être une musicienne écoutée et applaudie : oui, mais elle a peur des grands succès de salon; cette musique de société lui déplaît et la fatigue; elle est trop fière pour se mettre à amuser toute sa vie, de ses chansons, les beaux messieurs qui écoutent à peine, les belles dames qui n'écoutent pas. Elle fera donc de la musique pour elle toute seule dans ses moments de solitude et d'ennui; elle pourrait, il est vrai, demander toutes sortes de distractions à la peinture, car elle a reçu des leçons de Tony Johannot et de Steuben, car elle a deviné confusément quelques-uns des mystères de la forme et de la couleur; oui, mais toute la cuisine de la peinture, ces détails d'huile grasse, de vessies, de palette, de modèles crasseux, ont bientôt rebuté l'aimable femme : alors que fait-elle? Elle s'avise que son esprit est net et vif, sa conversation élégante et variée. A ces causes, elle ouvre son salon comme un bel et bon endroit de causerie et d'urbanité; elle l'ouvre à peu de gens, car elle veut que ce soit là une faveur enviée et recherchée, d'être reçu par elle. Son salon est petit, le nombre de ses amis est choisi, les gens qui viennent là sont dégagés de toute espèce d'ambition; ils ont renoncé à l'amour, à l'intrigue, à la faveur; ils vivent tout simplement pour être heureux et calmes. Ils regardent de loin, non sans sourire de pitié, les agitations lamentables de la foule; donc, on se réunit, on se regarde, on cause, et, tout d'abord, on s'occupe des productions de la pensée et de l'esprit. Le théâtre tient une grande place dans ces discours, le livre imprimé arrive à son tour; peu à peu, comme on y prend goût, on finit par déterrer quelque poëte inconnu, il y en a partout, et ce poëte inconnu consent bien vite à quelque lecture. La lecture des vers inédits est le grand écueil du salon d'un bas-bleu, beaucoup de salons y succombent, mais ceux qui se tirent de ce péril sont bien heureux et bien forts. Quand donc les vers inédits ont été chassés de cette heureuse maison, par l'ennui d'abord, par la maîtresse de la maison ensuite, tous les gens de bon sens viennent frapper à cette honnête porte, tant on est sûr de trouver en ce lieu une causerie facile et variée; chaque jour l'influence de ce petit salon grandit et se propage; on y juge les choses et les hommes avec indulgence : on ne parle pas des livres qu'on n'a pas lus, et des comédies qu'on n'a pas vues; on n'envoie pas chercher, pour en faire un sujet de vague curiosité et pour lui donner des bracelets de trois louis, la jeune tragédienne qui débute; on la laisse à son théâtre, où elle est beaucoup mieux à sa place. Bref, on évite le bruit poétique, on a en horreur l'appareil littéraire, on se fait petit et caché, et c'est justement pourquoi on vient à vous, pourquoi on vous recherche, pourquoi on vous aime. Quand cette femme comprend tout le prix qu'on attache à son sourire et à sa louange, elle s'estime heureuse d'encourager le talent modeste, de tendre une main bienveillante à l'artiste sans fortune, de prendre en main la défense des renommées outragées, des gloires insultées. Tout jeune homme

qui commence, tout talent qui se débat encore contre l'indifférence de la foule, peut venir en toute sûreté s'abriter à cette ombre aimable et bienveillante, et, comme la poésie est reconnaissante de sa nature; pour tous les soins que lui rend cette femme, la poésie l'entoure de louanges non suspectes, de flatteries délicates, d'hommages mérités. Plus d'un honnête homme d'esprit devient l'ami de cette femme; il lui confie ses chagrins, ses espérances; il met à ses pieds ses triomphes, ses défaites; elle partage ainsi sans en avoir les fatigues, toutes les émotions de la vie littéraire, toutes ses joies, toutes ses douleurs. La vie se passe ainsi, non pas à médire, mais à bien dire; non pas dans les petites calomnies de chaque jour, mais dans les productions de l'esprit de chaque jour. A ces heureuses communications de l'intelligence, l'âme s'élève, l'esprit y gagne une grande estime pour lui-même, la vieillesse s'arrête comme saisie de respect; la vieillesse eût emporté cette femme au milieu des tourbillons du monde, au milieu des passions ameutées; la vieillesse s'arrête devant cette femme, la trouvant doucement assise entre des amis qui la respectent et qui l'aiment. D'ailleurs, on ne reste pas toujours aux temps modernes, tous les temps se tiennent par une chaîne que rien ne peut briser. De M. de Lamartine il est facile de remonter à La Fontaine; de M. de Chateaubriand à Bossuet la transition est des plus simples. Voilà comment on a franchi bien vite l'abîme qui nous sépare du dix-septième siècle. Certes, pour rester toute sa vie en contemplation devant les beaux esprits de ce siècle, ce ne serait guère la peine de passer sa vie à aimer les belles-lettres et les beaux-arts. On serait bien vite au bout de son enthousiasme. Mais cette passion des beaux-arts a cela de salutaire, qu'elle finit toujours par arriver à être quelque chose de sensé et de vrai. Vous commencez par admirer les beaux esprits de ce temps-ci, vous finissez par prendre au sérieux tout l'esprit que nous avons eu autrefois. Peut-être, avec moins de bon sens, eussiez-vous été la plus charmante des femmes frivoles; vous vous trouvez, sans le savoir, une femme sérieuse et sage, car tout autour de vous vous entendez répéter incessamment, non pas: « C'est un bel esprit, » mais: « C'est un bon esprit. » Les flatteurs qui vous disent: « Pourquoi donc ne faites-vous pas un livre? » soudain vous les mettez à la porte pour ne jamais les revoir. En même temps, les pauvres artistes qui gémissent, qui attendent la gloire, les écrivains qui l'ont obtenue, toutes ces pauvres âmes en peine, à qui cela coûte si fort de mettre au dehors ce qu'elles renferment, viennent se confier à cet honnête bas-bleu, qui est leur patronne et leur providence. Vous vivriez cent ans que vous ne trouveriez pas un homme de lettres allant compter sa peine à une femme de sa profession. Pour l'homme qui écrit, la femme qui écrit est un animal qui n'a pas de sexe; ce n'est plus une femme, ce n'est pas un homme.

Quæ est homo? ..

comme dit Térence.

Finissons tous ces portraits par le portrait du bas-bleu accompli, du bas-bleu comme je l'entends.

Vous connaissez tous, dans un quartier retiré du faubourg Saint-Germain, dans une pieuse maison toute remplie de méditations et de prières, l'honnête et admirable bas-bleu, qui est venu demander à ces murs solitaires le calme, la solitude et le repos; cette femme, dont chacun sait le nom, pour peu qu'on soit le pauvre de la rue ou un homme de génie, cette femme sera à tout jamais un impérissable exemple du dévouement, comme il en faut à ces êtres nerveux et malades que l'on appelle des hommes de génie. Elle était jeune et charmante, et recherchée; elle était belle entre toutes les belles personnes de son temps; rien n'était plus éloquent que son silence, si ce n'est son sourire; toute louange lui était facile, toute renommée était à ses pieds; elle avait vu, elle savait par cœur toutes les sommités du monde. Qu'a-t-elle fait de tous ces biens, de tout cet esprit, de toute cette beauté? Elle a renoncé à tous les bruits qu'elle pouvait faire par elle-même, elle n'a pas songé un instant à la gloire que pouvait lui donner son esprit: elle s'est fait un rôle cent fois plus beau, elle s'est attachée d'âme et de cœur au roi littéraire de cette époque, elle a compris que, s'il restait seul en ce monde, ce grand homme serait perdu; elle s'est dit à elle-même qu'il fallait quelque main amie pour soutenir le fardeau de cette illustre destinée. Rien ne l'a découragée dans cette vie d'abnégation et de dévouement qu'elle s'est choisie. Le héros qu'elle avait adopté, elle l'a suivi dans toutes ses fortunes; elle applaudissait de loin aux travaux de son éloquence, au grand bruit que faisait sa pensée; elle savait chaque jour ce qu'il agitait, au congrès, dans les ambassades, à la Chambre des pairs, au ministère, où il ne faisait que passer comme l'étoile qui tombe en éclairant les côtés nuageux du ciel. C'étaient là les beaux jours de cette femme; puis sont venus les sombres journées, les défaites soudaines, les revers et même la prison, et alors il fallait la voir attentive, secourable, forte. Cette vie là était sa vie, cette triste fortune était sa fortune, cette pensée sublime était sa pensée; depuis trente ans déjà cette femme poursuit son œuvre commencée, elle est le courage de cet homme; elle est sa consolation, elle est son espérance, disons plus, elle est une partie de son génie. On ne l'entend guère parler, on la voit peu sourire; quand elle sort, elle s'enveloppe d'un grand voile qui la couvre tout entière, mais on la pressent, on la devine, on entend un petit murmure, on voit passer une ombre diaphane, et l'on se dit: « C'est elle à coup sûr! » Soudain on voit grandir derrière cette blanche épaule de grands yeux noirs, un vaste front, des cheveux blanchis et brûlés par la pensée. « C'est lui! » se dit-on à coup sûr; et l'on s'incline devant lui et devant elle! Elle et lui sont inséparables désormais dans la reconnaissance du temps présent, dans les respects de l'avenir. On raconte d'un statuaire grec, qu'après avoir fait un beau marbre de la Minerve, il écrivit sur l'épaule de la déesse le nom d'un ami qu'il avait; la mémoire de cet homme sera pour cette femme une autre épaule de Minerve, et c'est ainsi qu'ils entreront ensemble dans la même gloire. Mais elle, dans son dévouement, elle n'a jamais songé à l'avenir, elle a été dévouée, parce que son instinct et son admiration l'y poussaient; elle a aimé de tout son cœur, non pas l'homme, mais son génie; à un écrivain pareil on ne devait rien moins que la gloire et le bonheur.

L'Europe s'est chargée de sa gloire, la femme dont je parle s'est chargée du reste; c'était la tâche la plus difficile, demandez-lui.

D'où il suit, pour conclure, que ce mot, *bas-bleu*, est un de ces mots à double sens qui contiennent le plus grand crime et le plus noble dévouement de ce siècle. Cela peut se dire d'Henriette Wilson et de madame Lafarge; cela peut se dire de l'âme bienfaisante et modeste de l'Abbaye-aux-Bois. Cette aventurière en haillons, qui écrit et vend des livres, parce qu'elle n'a plus rien à vendre et plus rien à faire de son corps, est un bas-bleu; cette femme belle, noble et riche, qui aime les livres comme les femmes de son âge aiment les modes nou-

velles, est un bas-bleu ; évitez celle-ci comme vous éviteriez la peste ou la famine, recherchez celle-là comme on recherche la probité et la bienveillance ; l'une est l'opprobre, non-seulement de son sexe, mais l'opprobre de quiconque tient une plume ; l'autre est l'honneur et la récompense des plus beaux génies, des plus rares esprits.

Si elle eût vécu au temps du Tasse, de Cervantes ou de Camoëns, elle eût sauvé le Tasse, Cervantes et Camoëns; il faut espérer qu'à l'aide de ces indications vous, jeune homme, qui entrez dans la vie, et vous, madame, qui n'êtes pas prête à en sortir, vous saurez reconnaître à des différences si tranchées les êtres dont je vous parle.

Hérodote raconte qu'il y avait autrefois des femmes dont toute l'occupation était la guerre, et qui avaient réduit les hommes au rôle de domestiques : ces femmes turbulentes, agitées, violentes, ne ressemblent pas mal au bas-bleu de la pire espèce ; seulement celles dont parle Hérodote étaient plus honnêtes, ce me semble, car, pour être facilement reconnues, elles avaient pour habitude de se couper la mamelle gauche.

Mais, hélas ! combien de nos amazones littéraires qui n'auraient rien à couper ?





L'ÉDITEUR

PAR

ÉLIAS REGNAULT

—◦—



Éditeur! Puissance redoutable qui sers au talent d'introducteur et de soutien! talisman magique qui ouvre les portes de l'immortalité, chaîne aimantée qui sers de conducteur à la pensée et la fais jaillir au loin en étincelles brillantes, lien mystérieux du monde des intelligences; — éditeur, d'où vient que je ne sais de quelle épithète te nommer? Je t'ai vu invoqué avec humilité et attaqué avec fureur, poursuivi du glaive et salué de l'encensoir; j'ai vu les princes de la littérature t'attendre à ton lever comme un monarque puissant, et les plus obscurs écrivains te jeter la pierre comme à un tyran de bas étage. Objet d'espoir et de colère, de respect et de haine, comment te qualifier sans injustice et sans préoccupations? « Ange ou démon, » dois-je t'adorer ou te maudire? T'appellerai-je notre providence? mais tu n'es rien sans nous. Te nommerai-je notre mauvais génie? mais nous ne sommes quelque chose que par toi? Tu fécondes notre gloire, mais tu en récoltes le prix. Tu es le soleil vivifiant de notre renommée, mais tes rayons dévorants absorbent le fluide métallique des mines que nous exploitons. Nous avons beau nous séparer de toi, nous tenons à toi par tous les points. Nous avons beau vouloir secouer ton joug, nous sommes liés à la même destinée; car si tu n'es pas le dieu de la littérature, tu en es au moins le souverain pontife.

D'où naissent donc ces graves dissentiments qui entraînent l'écrivain et l'éditeur à des guerres plus que civiles, *plus quam civilia bella?* D'où vient qu'on oppose l'un à l'autre deux éléments qui vivent l'un par l'autre? Singulière bataille, lutte étrange où les adversaires ne peuvent se combattre qu'en se prêtant mutuellement secours, où l'un ne saurait triompher sans partager les désastres de la défaite!

La véritable puissance de la littérature est dans l'accord de l'écrivain et de l'éditeur. Les séparer, c'est mettre en opposition l'âme et le corps, l'esprit et la matière. Ce fut donc une pensée malheureuse qui appela les gens de lettres à se coaliser pour combattre la librairie. N'est-ce pas en effet une dissociation plutôt qu'une association? n'est-ce pas une réminiscence de la vieille révolte des membres contre l'estomac? Le Mont Sacré s'est transporté dans les salons de Lemardelay, et la sagesse du dix-neuvième siècle appelle en vain son Ménénius.

Toutefois, il faut qu'ils en conviennent, les éditeurs ont peut être provoqué cette guerre. Si les exigences de l'amour-propre y sont pour quelque chose, l'avidité de la spéculation y entre pour beaucoup. Que l'éditeur se vante d'être le banquier du talent, c'est un rôle dont on ne saurait lui contester la grandeur. Mais souvent aussi il en est l'usurier; et comme dans ce genre d'escompte il ne peut y avoir de taux légal, il ne sait pas reculer devant les bonnes occasions. Qu'il ne s'étonne donc pas que de temps à autre ses victimes se révoltent. Que surtout il se persuade que si, dans la hiérarchie littéraire, il est quelque chose de moins qu'un écrivain, il doit être, dans la hiérarchie industrielle, quelque chose de plus qu'un commerçant.

Peut-être aussi les hommes de lettres sont-ils trop préoccupés du souvenir des jours tranquilles que coulaient leurs prédécesseurs sous le patronage généreux de quelque puissant Mécène. Aujourd'hui que le grand seigneur n'est plus, la république des lettres voudrait en transmettre les charges à l'éditeur, sans toutefois lui tenir compte des honneurs. On sait bien qu'à ce Mécène on ne pourrait guère dire :

Atavis edite regibus;

mais on souscrirait volontiers au vers suivant :

O et præsidium, et dulce decus meum!

Et cependant, grand Dieu! que voulez-vous attendre d'un Mécène qui a des échéances? Songez donc à ce fatal carnet, livre noir du commerçant; parcourez ces pages chargées de lugubres chiffres et de dates menaçantes. Dans ces pâles hiéroglyphes il y a plus d'un sombre poëme; et chacun de ces signes peut se transformer en un horrible fantôme qui poursuit le commerçant à son comptoir, l'accompagne à son chevet et lui montre du doigt un chiffre inexorable. Il y a sans doute un démon ennemi du crédit, qui se charge du supplice de ceux qui font des marchés à terme, et attache une angoisse à chaque échéance.

Comment, avec de semblables préoccupations, songer au beau rôle de Mécène? Le patronage littéraire ne s'exerce que dans les doux loisirs et le superflu pécuniaire, c'est-à-dire dans une béatitude exceptionnelle dont l'éditeur le plus heureux n'approche que bien tard.

N'exigeons donc pas de l'éditeur plus qu'il ne peut nous donner, afin d'être en droit de lui demander tout ce qui nous revient. N'allons pas surtout sanctionner, par un dépit insensé, une guerre ou ridicule ou sacrilége. Que nous offrions la paix ou que nous l'acceptions, il n'y aurait de notre part ni faveur ni concession; c'est un contrat obligé par la nature des choses.

Toutefois, bien que l'éditeur ne puisse être séparé de la littérature comme agent, il a une personnalité qui lui est propre, une physionomie typique qui lui mérite une étiquette dans les classifications de l'ordre commercial

L'éditeur est le chef suprême des négociants de la pensée. Mais il est au-dessous de lui de nombreuses hiérarchies assez curieuses à étudier, quoique l'analyse s'embarrasse à saisir les variétés de cette industrie compliquée, où le cumul s'exerce avec ardeur.

Commençons par les plus humbles, les étalagistes.

Qui de nous n'a secoué les livres poudreux étalés en toute saison sur les parapets de la Seine, depuis le quai d'Orsay jusqu'au pont Notre-Dame? Qui n'a passé de longues heures à fouiller tous les trésors de ces magasins nomades? à interroger d'une main indiscrète les vivants et les morts qui dorment dans la poussière de ces casiers? Là, se pressent côte à côte les anciens favoris des dieux et les malheureuses victimes d'une muse inféconde, les gloires de tous les siècles et les héros d'un jour, les immortels et les mort-nés. Là s'entassent les réputations usurpées, les vanités précoces, les présomptueuses médiocrités et les grandeurs déchues. L'étalage, c'est la vérité, la voix du peuple, l'oracle précurseur de la postérité. Un auteur veut-il connaître au juste ce que vaut son mérite, qu'il aille consulter l'étalage. Qu'il soulève le fils de son intelligence, nu, dépouillé de prestige, maculé par le doigt exterminateur du passant curieux, et qu'il interroge le gardien impassible de toutes ces ruines. Il aura, certes, lieu de se réjouir, si le prix dépasse trois ou quatre fois la valeur du papier au poids; car il survivra encore quelque chose de sa gloire.

Quant à l'étalagiste, il a toute la physionomie de ces hommes des anciens jours que Walter Scott appelle *old mortality*, et comme lui il peut être, à bon droit, nommé le conservateur des tombeaux. Sur ses traits amaigris et sillonnés de rides se lisent à la fois la gravité de l'antiquaire, la malice de l'écrivain, et la froideur du commerçant. On dirait qu'il est, comme ses livres, le contemporain de plusieurs siècles. Il y a dans son allure quelque chose de stoïque et de douloureux, de primitif et de blasé. Parmi tous les industriels, il n'en est pas de plus accommodant, de plus inaltérable dans sa patience. Mille indiscrets de tout âge ont déjà bouleversé ses casiers jusque dans leurs plus intimes profondeurs; d'autres ont marchandé successivement tous les ouvrages de plusieurs rayons, et après lui avoir disputé avec acharnement les maigres profits de l'indigence, ils passent leur chemin sans dépenser une obole. D'autres enfin, s'établissant usufruitiers de sa marchandise, dévorent rapidement toutes les pages d'un gros in quarto, et improvisent en plein vent un cabinet de lecture où ils ne payent ni à l'heure ni au volume; et l'étalagiste regarde faire, et ne se plaint pas. Bon vieillard! c'est toi qui fournis les premiers volumes à la modeste bibliothèque de l'auteur débutant, c'est toi qui offres le dernier asile aux célébrités qui ont trop vécu. Tu ouvres et tu fermes le temple de la renommée; l'écrivain te rencontre aux deux extrémités de sa carrière; tu es, en littérature, le premier et le dernier mot du génie, le commencement et la fin de toutes choses.

Entre l'étalagiste et le bouquiniste, il y a toute la distance du monde de la poésie à celui de la réalité. Le bouquiniste a un magasin et un commis; il est loquace et pressant, ne souffre pas que vous sortiez de chez lui sans l'achalander, prend sa demi-tasse tous les soirs, et se permet d'avoir une opinion.

Le bouquiniste cultive spécialement l'antique, sourit aux parchemins, vénère les Elzévirs, et se fait presque dévot en feuilletant de gothiques missels. Pour qu'un livre ait du prix à ses yeux, il faut que l'auteur soit mort au moins depuis un siècle. Voltaire lui semble bien jeune et Montesquieu bien neuf. Quant aux vivants, il ne les connaît pas et ne veut pas les connaître, ce qui ne l'empêche pas de déplorer sans cesse la décadence du bon goût.

Le bouquiniste se rencontre dans les ventes après décès, après faillite, après disparition. C'est l'oiseau de proie de toutes les infortunes. Il est dans les meilleurs termes avec le crieur du commissaire-priseur, et grâce à cette puissante influence, il se fait adjuger à bon compte les vieilleries de choix.

Il y a des bouquinistes moins primitifs et plus dange-

reux, qui achètent des livres aux voleurs de profession : mais les plus dangereux encore sont ceux qui acceptent pour quelques sous les livres classiques des écoliers. Les premiers ne font qu'alimenter le vice dont la société peut déjà désespérer; les autres font germer le vice dans un cœur encore neuf, et l'encouragent à se produire. Suivez ce jeune rhétoricien qui vient de faire argent des maîtres de la science. Soyez sûr que de ce pas furtif il ne s'en va pas chez sa mère. Son cœur n'a plus sa virginité, son corps ne sera pas longtemps pur. Trop heureux si ces dilapidations classiques ne l'entraînent pas à de plus sérieuses tentations, si les faciles plaisirs d'une débauche prématurée ne le conduisent pas des bras d'une courtisane au banc des criminels. Par quelle coupable indifférence souffre-t-on ces entrepôts de larcins dont le moindre mal est de déshonorer la librairie? Et encore s'ils étaient placés loin des regards de la jeunesse, s'ils étaient hors de sa portée, le danger serait moindre. car la jeunesse ne court pas au-devant de la honte. Mais, par un infâme calcul, ces repaires environnent les abords des colléges, comme pour railler la pudeur, et offrir à toute heure au vice un facile apprentissage.

Puisque nous en sommes aux plaies de la librairie, hâtons-nous de signaler ces spéculateurs avides, qui s'en vont cherchant partout des confrères malheureux pour leur acheter au rabais leurs plus belles éditions. Frappant à la porte de ceux que menacent des échéances, ces usuriers d'un nouveau genre marquent d'une croix funèbre les ballots précieux, et, proportionnant l'escompte au taux des angoisses, ils enlèvent à l'éditeur toutes les espérances de l'avenir. Loups-cerviers de la librairie, ils introduisent la hausse et la baisse dans les œuvres d'art, et prennent également pour victimes l'éditeur et l'auteur. Celui-ci, en effet, mis au rabais, voit sa réputation compromise, et le public s'accoutume à ne plus l'estimer autant comme intelligence, depuis qu'il est déprécié comme marchandise.

Nous ne nous occuperons pas longuement des commissionnaires, dépositaires et autres courtiers qui vivent de la remise et du treizième. Comme tous les commerçants intermédiaires, ils ont eu leur part dans les réprobations des économistes, qui rejettent tous les malheurs de l'industrie sur les détaillants placés entre le producteur et le consommateur. Ce principe sévère, qui peut être vrai lorsqu'il s'agit des denrées de première nécessité, manque entièrement d'exactitude lorsqu'on l'applique à des productions qui répondent à des besoins intellectuels et à des jouissances idéales. Les besoins physiques se révèlent d'eux-mêmes, et demandent prompte satisfaction; les besoins intellectuels veulent être provoqués, et il leur faut des excitants pour se développer. Or, ces excitants, en librairie, sont les dépositaires et les courtiers, qui vont réveiller les intelligences paresseuses et ranimer la curiosité languissante. Que de livres passeraient inaperçus sans les efforts savamment combinés du dépositaire et du courtier! Que d'ouvrages resteraient circonscrits dans un cercle étroit, s'ils ne leur donnaient cette circulation active qui fait le succès et multiplie la renommée! Si l'éditeur rassemble chez lui les sources fécondes de la librairie, les dépositaires et les courtiers en sont les canaux fertilisants qui circulent au milieu du public, et vont lui porter les trésors les plus variés de la littérature.

Il y a des dépositaires qui se bornent à la simple commission, ne prenant la marchandise que lorsqu'ils en ont fait d'avance le placement. D'autres achètent à leurs risques et périls, et rassemblent, par assortiment, des ouvrages de toutes les époques. C'est à ces derniers qu'il faut appliquer spécialement le nom de libraires.

Le libraire est un négociant en boutique, payant patente, montant la garde et fort peu disposé à faire de l'art pour l'art. Il se vante surtout d'être un homme positif, n'estime que les réalités de la vie, et soutient que la poésie, chose assez méritoire dans un livre, doit être soigneusement écartée des relations sociales. Toutes les puissances de son imagination se concentrent dans une balance de compte, et analysant la littérature par le Doit et l'Avoir, il juge le mérite par son livre de commandes, et mesure les réputations à l'écoulement de ses ballots.

Du reste, il n'a pas de prétentions littéraires, se soucie fort peu des écrivains, et ne se risque jamais à publier d'autres œuvres que celles qui sont tombées dans le domaine public. Vivant sous le patronage des gloires toutes faites, il s'écrie qu'il n'y a plus de littérature; et sans avoir jamais payé de droits d'auteur, il se voile la face en déplorant la cupidité de l'homme de lettres. Au surplus, il est bon de dire que nous peignons ici le libraire de la vieille souche. Les nouveaux établis comprennent moins peut-être le commerce, mais apprécient mieux leur profession.

Il y aurait à ce propos des rapprochements assez curieux à faire si l'on voulait étudier les révolutions de la littérature dans les progrès de la librairie. A Rome, les *librarii* étaient les copistes de livres : on ne connut que plus tard les *bibliopolæ*, marchands de livres. Comme tous les industriels, ils étaient les uns et les autres des esclaves ou des affranchis. Mais, dans les pays de servitude, la concurrence est difficile, car tous les bibliophiles un peu riches employaient un certain nombre d'esclaves à copier principalement des ouvrages grecs. Mais comme la plupart d'entre eux ne savaient que peindre les caractères, sans rien comprendre au contenu de l'ouvrage, il s'y glissait de nombreuses inexactitudes qui ont plus d'une fois embarrassé les savants. Peut-être devons-nous les variantes qui ont exercé la sagacité des commentateurs aux négligences de quelque esclave parthe ou gaulois.

Des femmes aussi exerçaient le métier de copistes, *librariæ*. Origène, qui était un grand bibliomane, employait comme copistes un certain nombre de jeunes filles, *puellas*, qui s'acquittaient de leur tâche avec beaucoup de goût et d'exactitude.

Sous les empereurs, la librairie devint un commerce spécial et important, et les *bibliopolæ* formèrent un corps de négociants qui eut ses règlements et ses priviléges; alors les copies devinrent plus soignées, chaque libraire mettait sa gloire à livrer des ouvrages corrects, *sine menda;* et le plus célèbre d'entre eux, Tryphon, contemporain de Quintilien, se vantait de n'avoir pour copistes que des savants. C'était l'Henri Etienne de son temps; aussi s'appelait-il le docteur-copiste. *doctor librarius.*

A la même époque, le commerce de la librairie florissait à Lyon, à Marseille, à Brindes et à Parthénope.

Déjà alors cette industrie occupait un grand nombre d'ouvriers. Outre les copistes, il y avait les assembleurs, *glutinatores;* les relieurs, *compactores.* Ceux-ci polissaient avec la pierre ponce la peau dont on recouvrait les livres. Souvent aussi on les enduisait d'un extrait de cèdre pour les préserver des vers et de l'humidité (*a tineis et carie*). Enfin, l'on marquait les titres avec du vermillon, de la pourpre ou de l'ocre rouge.

La rue consacrée spécialement à la librairie, à Rome, était appelée *Argiletus :* il y avait encore un grand nom-



L'étalagiste.

bre de boutiques dans cette partie du Forum, où était le temple de Vertumne.

Les *bibliopolæ* affichaient les titres de leurs principaux ouvrages sur les colonnes du *vestibulum,* d'autres sur les portes des boutiques, ainsi que cela se pratique dans nos cabinets de lecture.

Au reste, ce n'est pas de nos jours que commencèrent les mystifications de la librairie. Il arrivait souvent aux libraires romains de mettre sur un livre nouveau le nom d'un auteur en vogue, et l'on ne s'apercevait de la supercherie que lorsque les profits de la vente étaient réalisés. Galien raconte qu'on lui vola ainsi son nom. On voit que le plagiat n'est pas une invention moderne, et que les Belges n'ont rien créé, pas même la contrefaçon.

Le prix des livres variait suivant la réputation de l'écrivain; mais les plus chers étaient ceux qui étaient écrits de la main de l'auteur. Toutefois, il ne paraît pas que les bibliophiles romains eussent des goûts très-prodigues, car Aulu-Gelle rapporte que l'on donnait vingt pièces d'or du manuscrit de l'Enéide (la pièce d'or valait quatorze francs). C'était à la même époque que, chez les grands, un seul plat se payait cent sesterces, environ vingt mille francs. Evidemment, les Barbares firent une bonne œuvre en détruisant un empire où la cuisine était tant respectée, et la littérature si peu.

Mais ces rudes vengeurs du bon goût virent fuir devant eux les écrivains et les libraires; et la littérature, renfermée dans les cloîtres, n'eut plus d'autre asile que les cellules des moines qui restèrent pendant longtemps les seuls auteurs et les seuls copistes.

Il n'entre pas dans notre plan de suivre toutes les vicissitudes de cette industrie; nous voulions seulement indiquer les rapports constants qui se rencontrent entre l'importance du libraire et la puissance de l'écrivain.

Ainsi, sous la restauration, alors que la pensée, longtemps comprimée par le régime impérial, s'abandonnait à l'essor de sa liberté nouvelle, la librairie parisienne prit un développement soudain, et l'éditeur devint un personnage social. C'est même, à proprement parler, de cette époque que date l'apparition de l'éditeur. Il a pris naissance au sein de la Charte, a été bercé dans les bras du libéralisme, et s'est émancipé dans les orgies littéraires de l'école romantique. La première phase de son existence s'est écoulée dans les galeries de bois, centre de l'activité industrielle et de l'impure oisiveté, asile en-

fumé de la littérature et de la prostitution, véritable Babel sociale, où tous les rangs se coudoyaient, où les contraires se rapprochaient, où l'on rencontrait la misère et le luxe, l'adolescence et la décrépitude, représentant la débauche aux deux extrémités de sa carrière, où l'on trouvait de tout enfin, excepté de l'air. Là se voyaient concentrés, en un étroit espace, trois éditeurs qui résumaient parfaitement l'industrie littéraire dans son passé, son présent et son avenir. Le premier se nommait M. Petit, et, sur le fronton vermoulu de son magasin, se lisait en majuscules d'un style sévère : LIBRAIRE DE S. A. R. MONSIEUR. M. Petit était vêtu d'un habit marron taillé à la française : fidèle à la culotte, aux bas chinés et aux souliers à boucles, il considérait le pantalon et les bottes comme une souillure révolutionnaire ; la poudre, les ailes de pigeon et la queue effilée témoignaient de son attachement pour l'ancien état de choses, et ses rayons, surchargés de publications monarchiques et religieuses, parmi lesquelles figuraient en première ligne les œuvres de MM. de Bonald et Frayssinous, signalaient en lui un propagateur des bons principes. Non loin de là, l'opinion ennemie avait planté ses tentes chez M. Dumolard. Son magasin était le laboratoire du libéralisme, le rendez-vous des écrivains sceptiques de la Minerve, la tribune des fanatiques partisans des trois pouvoirs. Les livres qui se débitaient le plus chez lui, après Voltaire et Jean-Jacques, étaient les œuvres de M. de Jouy, l'histoire de l'Inquisition de Llorente et l'Abrégé de l'origine de tous les cultes, par M. Dupuis. Le troisième éditeur, et le prince alors de la librairie française, était M. Dusaillant. Malgré l'horrible aspect des antres qui servaient de boutiques, il était parvenu à introduire de l'élégance dans les galeries de bois, et, triomphant des ténèbres et de l'espace, il s'était environné d'éclat et de grandeur. Chez lui se réunissaient les poëtes audacieux, les génies byroniens, les gloires échevelées. Hardi spéculateur, esprit aventureux, il donna à la librairie une impulsion qui avait, comme toutes les témérités, quelque chose de gigantesque. Romantique dans son commerce comme dans ses publications, il ouvrit à l'industrie des voies plus larges où d'autres ont pénétré avec moins d'imprudence et plus de succès, profitant de ses leçons et même de ses fautes. Mais il eut un mérite qui, à cette époque surtout, semblait, chez un éditeur, une étrange anomalie, c'était de récompenser le talent avec magnificence. Aussi trouva-t-il tous les écrivains disposés à le seconder aux jours de ses malheurs, et même aujourd'hui qu'il ne peut plus rien pour eux, ils se plaisent à rendre à son opulente générosité un hommage désintéressé.

Dès longtemps les galeries de bois ne sont plus, et les colonnades régulières qui les remplacent ont vu fuir toutes les richesses industrielles qui y étaient accumulées. Depuis qu'on en a exilé les phrynés officielles, la province et l'étranger n'y trouvent plus d'attraits, et plus d'un commerçant regrette l'immoralité lucrative de ce joyeux voisinage.

Une fois sorti du Palais-Royal, l'éditeur s'est multiplié dans tous les quartiers : dès lors se sont classés les genres et les espèces, selon qu'il appartient à la librairie classique, romantique, politique, religieuse, philosophique, médicale et judiciaire. Mais, dans toutes ces spécialités, chacun embrasse avec ardeur les opinions de la cause dont il vend les oracles. L'éditeur classique regarde en pitié la *littérature facile*, attache une haute importance aux nominations de l'Académie, et se mêle aux intrigues des concurrents.

L'éditeur romantique se donne des airs d'artiste, porte moustache et monte à cheval.

Le politique, selon la couleur de ses livres de fonds, ne parle que de renverser les trônes ou de combler l'abîme des révolutions.

L'éditeur religieux a des allures de marguiller, pratique le jeûne et donne à dîner aux vicaires généraux : c'est une communion matérielle, symbole substantiel du commerce.

La librairie médicale offre les mêmes sectateurs que l'école : on y rencontre des physiologistes, des phrénologistes, des homœopathes et des allopathes, des partisans et des adversaires du virus, des contagionistes et des infectionistes. Même l'atmosphère des magasins est scientifique, et le commis se revêt d'une physionomie doctorale.

Au reste, dans ces jours de toute-puissance industrielle, l'éditeur sait à merveille comprendre son rôle, et profite habilement de l'influence des écrivains pour agrandir sa propre importance. Et, en effet, si nous devons reconnaître avec un fameux parlementaire l'aristocratie de l'écritoire, il est tout naturel que les agents de cette aristocratie soient comptés parmi les hauts barons de la féodalité industrielle. Aussi l'éditeur d'aujourd'hui, déguisant avec soin tout ce qui rappelle la patente, affecte-t-il les dehors brillants d'un protecteur des arts. Il n'a pas de comptoir, mais un cabinet. Ses magasins sont des salons; ses commis sont des employés; ses acheteurs sont des clients; bientôt sans doute son caissier s'appellera un receveur. Dans ses fastueux appartements, toutes les recherches du luxe invitent à la dépense, et chassent les idées de parcimonie. Il n'y a en effet qu'un provincial bien neuf qui soit assez malavisé pour marchander, avec un tapis sous ses pieds et des candélabres sur sa tête. Les savantes dispositions des livres aux reliures étincelantes, aux ornements fantastiques présentent une heureuse harmonie avec la splendeur des ameublements, et l'amateur ébahi semble plutôt apporter son offrande au temple des Muses que passer un marché avec le dieu du commerce.

Le cabinet de l'éditeur a une autre physionomie. Comme le salon est destiné au public qui achète et paye, le salon doit être riche : c'est d'un bon exemple. Mais le cabinet étant consacré à la foule, qui vend et reçoit, c'est-à-dire aux écrivains et aux artistes, le syle en est plus simple et en même temps plus scientifique. Quelques tableaux de choix, des statuettes, des bas-reliefs en plâtre, des gravures avant la lettre, manifestent son goût pour les arts; des Elzevirs, des spécimens Didot, plusieurs médailles de Gutenberg proclament sa vénération pour la typographie; tandis que de beaux exemplaires des classiques, rangés côte à côte avec quelques auteurs de la nouvelle école, semblent avertir les écrivains qu'ils ont affaire à un juge capable d'apprécier le mérite de leurs œuvres et d'en disputer le prix.

Depuis quelques années, une classe nouvelle a surgi parmi les éditeurs, c'est celle des *illustrateurs*.

L'illustration est un appel fait aux sens, et en même temps une production nouvelle de la pensée, une séduction qui a peut-être quelque chose de matériel, et en même temps une alliance heureuse entre l'artiste et l'écrivain. Ornement et auxiliaire de la typographie, hiéroglyphe lumineux, qui s'explique de lui-même, l'illustration fait goûter aux esprits frivoles les sévérités de la pensée, et offre aux esprits sérieux une distraction qui ne sort pas du domaine de l'intelligence. Mais, en agrandissant ainsi sa tâche, l'éditeur a multiplié autour de lui les difficultés. Il faut qu'il apporte dans cette voie nouvelle une sûreté de jugement, une pureté de goût, qui l'élève au rang des artistes, s'il ne veut des-

cendre au rôle d'un vendeur de croquis. Que l'art prête au génie son pinceau, c'est un hommage qu'il lui rend en venant l'embellir. Mais qu'on n'aille pas sacrifier le fond à la forme; qu'on n'écrase pas le tableau sous les ornements gigantesques du cadre; qu'on ne vienne pas nous présenter comme à des écoliers indociles l'histoire mise en images, et la pensée déguisée en vignettes. Malheureusement nous n'en sommes pas réduits aux suppositions; nous ne parlons que de ce nous avons vu. Les plus lourdes conceptions d'un burin malhabile ont encombré des textes faits pour être respectés, et les arts, qui se fécondent et se développent lorsqu'une main intelligente sait les unir, ont été prostitués dans un accouplement stérile et un honteux amalgame.

Il est des éditeurs qui poussent la perfection de l'art jusqu'à se passer d'artistes. Faisant collection de vieilles gravures, ils en enlèvent les personnages qui leur conviennent, et font un tableau de toutes pièces. Un soldat de Rubens est rangé à côté d'une femme du Titien; un Christ de Rembrandt en face d'une Vierge de Raphaël; un bourreau de Zurbaran près d'une victime de Mignard. Toutes ces figures découpées en silhouette viennent se grouper sur une feuille de papier blanc. La colle à bouche fait le reste, et cette macédoine, envoyée à un dessinateur au rabais, noircit bientôt les pages d'un livre qu'on appelle sérieux.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces grands mystificateurs du public et de l'art finissent par se mystifier eux-mêmes, et se prennent pour des artistes. Une fois leurs découpures rassemblées, ils se persuadent qu'ils ont fait un morceau complet, chérissent ces œuvres dont ils se croient les pères, et se posent en victimes de la contrefaçon.

Un autre faiseur d'illustrations, publiant un poëme, rognait les vers trop longs pour la justification de sa page encadrée. Il ne voyait pas, disait-il, ce que la poésie pouvait perdre à la suppression d'une particule conjonctive ou disjonctive.

Que dirons-nous encore de celui qui livre à l'illustration le Petit Carême de Massillon, afin d'utiliser des clichés qui lui restent en magasin? Comme son assortiment de lettres n'est pas très-varié, il change hardiment les premiers mots d'un paragraphe pour donner l'hospitalité à ses majuscules ornées; et les paroles de l'apôtre, sacrifiées aux besoins du cliché, s'effacent devant la prose de l'éditeur.

Il se rencontre aussi des éditeurs qui se prétendent créateurs d'idées, et se plaignent sans cesse des larcins faits à leur génie inventif. Ces esprits supérieurs ne voient dans tous leurs confrères que des contrebandiers vivant de fraudes et de pillage. Il ne se publie rien de nouveau sans qu'ils ne s'écrient : « On m'a volé mon idée! » Les inventeurs de la propriété littéraire devraient bien étudier ce type qu'ils ont fait naître, ils verraient à quelles conséquences doit conduire leur système.

Nous devons pourtant convenir qu'en général les éditeurs forment une classe assez éclairée pour être au niveau de beaucoup d'hommes de lettres; mais leur tort le plus habituel est de se donner des airs d'artistes vis-à-vis du public, et de réserver pour l'écrivain leurs allures de marchands. Au premier, ils parlent sans cesse de leur dévouement; au second, de leurs charges pécuniaires; au premier, ils jettent des phrases sonores et pompeuses; au second, ils réservent les tristes réalités.

Aussi, les plaintes et les accusations sont-elles réciproques, et peut-être sont-elles réciproquement justes; car jamais l'homme de lettres et l'éditeur ne se placent sur le même terrain. Au moment même où ils s'abordent, ils sont dans des sphères différentes. L'un se présente avec tout l'enthousiasme d'un poëte sur le trépied; l'autre avec toute la froideur d'un négociant à son bureau. L'un contemple son œuvre avec l'ivresse de la paternité, l'autre l'examine avec l'indifférence d'un teneur de livres. L'un ne discute pas le succès, parce que le discuter serait le mettre en doute; l'autre se défie de ses impressions, parce qu'elles pourraient l'égarer; l'un rêve à ses lauriers, l'autre à ses engagements. Ainsi, dans les rapports de ces deux puissances, la diplomatie manque de langage, parce qu'il n'y a pas d'expressions communes à ces deux pensées qui se fuient mutuellement.

Les difficultés sont moindres lorsqu'il s'agit d'un auteur en renom, car celui-ci a sa valeur marchande. Pour ce qui est de sa valeur littéraire, l'éditeur s'en inquiète peu: il n'entre pas dans ses attributions de contester les réputations usurpées. Respectueusement soumis aux décisions du public, pour lui le grand homme est celui qui se débite le mieux; et, démocrate sans le savoir, il proclame avec humilité la souveraineté du nombre. Espérons que le gouvernement s'éclairera par des exemples, et qu'un jour enfin il osera prendre pour modèle un corps si respectable d'électeurs et d'éligibles.

C'est donc vainement qu'on reproche à l'éditeur de réserver toutes ses faveurs aux noms déjà célèbres, et de refuser impitoyablement ses escomptes aux talents inconnus qui ne demandent qu'à se produire. Ah! sans doute, il y a une profonde douleur à voir repousser une œuvre sur laquelle reposent d'ineffables espérances; à se voir condamner au silence et à l'obscurité lorsqu'on voudrait remplir le monde de bruit et de lumière! Quelles brûlantes angoisses dans cet amour solitaire, où l'on s'épuise au milieu de beautés que l'on ne saurait féconder, et qui demandent à être livrées à la foule! Gloire, réputation, richesse, tout un avenir est là, dans ce manuscrit dédaigné; ou au moins, si tout cela n'y est pas, l'écrivain croit l'y voir, et la puissance même de ses illusions ajoute à l'amertume de ses désespoirs. Mais l'éditeur, dont la première habileté est de fuir les illusions, a certes bien le droit de se défier de ces admirations paternelles, et de refuser sa solidarité commerciale à un enthousiasme que le public n'a pas encore sanctionné. Pour le poëte, l'inconnu est une sphère brillante où se féconde l'imagination; pour l'éditeur, l'inconnu est un abîme ténébreux où s'engloutit la fortune. Ce n'est donc pas à lui à résoudre ce problème effrayant; car il pourrait bien faire comme l'alchimiste, qui consume un or réel à chercher un or imaginaire, et trouve au fond de son creuset, au lieu du grand X, un peu de cendres.

L'éditeur ne commande pas les goûts du public; il les accepte; et, bien loin de créer les réputations, il ne fait que les subir. En effet, qu'est-ce qui constitue le talent, si ce n'est l'approbation publique? Or, avant que cette approbation ait pu se manifester, comment l'éditeur serait-il éclairé sur les mérites de ce talent en portefeuille? Prendra-t-il pour critérium les louanges complaisantes d'une coterie? Mais chaque cercle littéraire ne se compose-t-il pas d'une foule de petits génies toujours prêts à s'exalter mutuellement en dépit du public? Consultera-t-il l'enthousiasme fanatique d'une secte qui enfante un révélateur? Mais le révélateur qui marche toujours escorté de martyrs pourrait bien faire de son éditeur une victime de plus. Or, le dévouement peut bien être une théorie sociale; il n'a jamais été admis dans les doctrines commerciales. Enfin, l'éditeur prendra-t-il conseil de son propre jugement, et, faisant l'office de critique, soumettra-t-il à son analyse le manuscrit proposé? Oh!

alors, c'est un homme perdu, et plus il a de lumières, plus sa perte est certaine. Car, avec ces lumières, il s'est fait un système, et il est bien à craindre que ce système ne soit pas en harmonie avec le sentiment général qui fait les succès. Alors, l'éditeur tombe dans les entêtements et les vanités du dogmatisme; et son industrie est compromise par les écarts de sa philosophie. C'est une vérité peut-être pénible à dire, mais impossible à combattre : il faut que l'éditeur fasse abnégation de ses goûts, de ses impressions, de ses préférences littéraires. L'éclectisme doit être sa théorie, la voix publique son guide. Ne lui parlez donc pas de génie inconnu : pour lui, le génie n'existe que par le connu.

Et, après tout, à quelles injustices correspondent ces plaintes exagérées? Où sont donc les nombreuses victimes de la méfiance des éditeurs? Quelles sont les gloires condamnées à l'oubli? Quels sont les écrits relégués dans les portefeuilles et attendant une tardive réhabilitation? Depuis vingt-cinq ans, les productions se multiplient, elles inondent toutes les avenues de la publicité, elles jaillissent à toutes les sources de la presse quotidienne. Il serait bien étonnant que de nos jours il se rencontrât un génie assez modeste pour n'avoir pas su apporter sa goutte d'eau à ce cataclysme.

Ce qu'il faut donc à l'auteur, c'est de réussir; alors il pourra se montrer exigeant à son tour. Et convenons qu'il ne s'en fait pas faute; car si le talent inconnu n'est pas rétribué selon ses œuvres, en revanche les célébrités du jour savent fort bien regagner le salaire d'un avare passé. Cependant, n'y a-t-il pas autant d'injustice de la part de l'écrivain, à faire ainsi l'usure avec sa renommée, que de la part de l'éditeur à tirer profit de l'obscurité du mérite?

Dans ses rapports avec l'écrivain, l'éditeur ne doit être ni maître, ni valet, ni tyran, ni victime. Il est moins difficile qu'on ne pense de concilier des intérêts aujourd'hui si opposés, et de remplacer une guerre contre nature par un système qui n'admettrait ni exploitant, ni exploité.

Il ne faut pas, au surplus, que l'auteur, dans ses illusions d'amour-propre, s'attribue toutes les gloires de ses triomphes. Sans doute le mérite est la première condition du succès, mais ce n'est pas la seule : il faut que ce mérite soit appuyé, soutenu, recommandé par un puissant patronage. Or, ce patronage appartient à l'éditeur, et son rôle n'est pas le moins difficile. A-t-on bien calculé tous les soins, toutes les démarches, tous les sacrifices auxquels il s'oblige avant de faire accueillir au monde l'œuvre qu'il vient d'adopter? Sait-on ce qu'il lui a fallu d'études pour connaître les goûts du public, pour s'initier au secret de ses caprices, pour se mettre en rapport avec ses fantaisies? Il y a pour lui l'opportunité à saisir, l'à-propos à faire naître, le hasard à exploiter. On lui livre le diamant brut : il faut qu'il en fasse reluire les mille facettes, qu'il en fasse étinceler les feux au soleil éclatant de la publicité.

La publicité est dans l'industrie littéraire un fait assez nouveau et qui mérite que nous nous y arrêtions. Si nous ne considérions que les abus, il n'y en a pas qui aient été poussés plus loin dans les limites du ridicule. Les éloges payés à la ligne et les brevets d'immortalité évalués à la colonne ont été contre l'annonce des motifs de suspicion légitime. Mais, en définitive, jamais la *réclame* n'a été acceptée comme un jugement en dernier ressort. Le public n'en est pas dupe, et l'accepte simplement comme une annonce perfectionnée. Si d'ailleurs les heureux mensonges de la *réclame* ont quelquefois protégé des livres médiocres, ses avertissements opiniâtres ont aussi sauvé de l'oubli des œuvres qui méritaient d'être connues. Car, il ne faut pas se le dissimuler, la foule est une coquette qui veut être provoquée; ceux qui dépendent d'elle doivent s'occuper d'elle, et les séductions de l'annonce viennent souvent à propos faire violence à sa froideur et animer ses sens. Cette voix, qui tous les jours assiége son oreille, finit par être écoutée; et cette persévérance qui ressemble à un hommage reçoit enfin sa récompense.

Quel est, au surplus, dans le fait de la *réclame*, le vrai coupable, ou de l'éditeur pour qui elle est devenue le plus lourd des impôts, ou de la presse pour qui elle est une source de profits illicites? Si la critique littéraire s'exerçait dans les journaux avec justice et probité, les éloges payés n'auraient plus de cours, et l'industrie des *réclames* serait promptement abandonnée par l'éditeur, dès qu'elle ne serait plus qu'un commerce onéreux. Mais la critique a fait place à la spéculation, et la justice s'est tue devant un surcroît de récoltes.

D'ailleurs, quand l'éditeur exagère les mérites de sa publication, il peut être de bonne foi; car s'il ne croyait pas à ces mérites, il n'y aurait pas risqué ses avances : mais les journaux propagent sciemment un mensonge, et sont prêts à le répéter chaque fois qu'on voudra répéter la prime; c'est même un des articles les plus substantiels de leur budget: aussi, grâce à ces honteuses transactions, les journaux se sont mis sous la dépendance de la librairie; et il est constant que depuis dix ans la librairie seule a soutenu la presse périodique, par ses annonces et ses réclames.

Ce que l'on peut à bon droit reprocher aux éditeurs, c'est l'esprit de dénigrement et de jalousie qui règne parmi eux. Il ne leur coûte rien de glorifier les talents littéraires qui les environnent : souvent même ils y mettent une générosité trop facile. Mais quand il s'agit d'un confrère, ils lui contestent le plus petit mérite : tous ses succès sont dus au hasard; son habileté n'est que de l'intrigue; et, plutôt que de lui faire hommage d'une réussite qui n'est due qu'à de constants efforts et à une intelligence qui ne se dément jamais, ils aiment mieux tout rapporter à l'auteur et rabaisser à plaisir leurs propres fonctions, en attaquant à outrance celui qui sait les rendre honorables.

Ces malheureuses hostilités de l'envie prennent un aspect bien plus formidable, lorsqu'elles se matérialisent par la concurrence. Alors se livrent de terribles batailles, où se mêlent à grands frais les clameurs étourdissantes de la réclame. Bientôt les dépenses de la guerre ont dépassé les profits qu'on se dispute, et les parties belligérantes n'ont pour se consoler qu'une communauté de malheurs.

Il n'en est pas des marchandises de librairie comme des autres articles de commerce; la matière première n'a plus aucune valeur, si sa valeur n'est pas centuplée : par l'impression, le papier doit devenir un trésor recherché par tous, ou un chiffon légué à l'épicier. En librairie, il n'y a pas de demi-succès, pas de chute modérée. Toute publication importante place toujours l'éditeur entre la fortune et la ruine. N'est-il donc pas à déplorer que les éditeurs cherchent leur succès dans une désastreuse concurrence, quand ils ne sauraient puiser de forces que dans une solide association?

Dans tout commerce, la concurrence est une plaie dévorante; en librairie, elle a de plus l'inconvénient d'être un ennui. Qu'un ouvrage réussisse, vous en verrez naître une foule d'autres, de la même forme et de la même justification. Qu'une histoire de Napoléon se fasse acheter, vingt histoires de Napoléon surgiront à la suite, et

le grand homme se verra encore une fois accablé sous le nombre des ennemis conjurés contre lui.

Plus que tous autres, nous devons souhaiter que la librairie fasse preuve de plus d'accord et d'intelligence. Nous lui sommes attachés par des liens si étroits, que nous souffrons de ses douleurs, et que nous triomphons dans ses gloires. Faisons succéder à une guerre malhabile les efforts d'un concours fraternel; sachons rendre justice à ceux qui sont les organes de notre vie extérieure, la force expansive de notre intelligence : et n'allons pas imiter ces royautés politiques qui, en avilissant leurs ministres, ont préparé leur propre décadence.



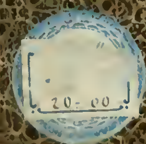
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES




20- 00

